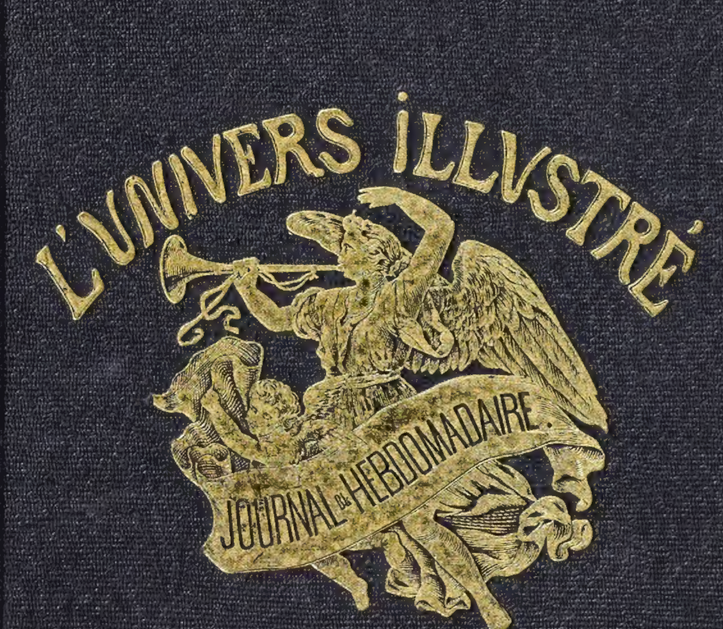


1867

2me SEMESTRE

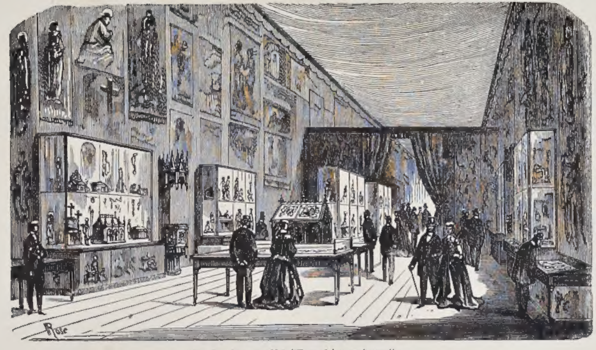
L'UNIVERS ILLUSTRÉ

1867


CLICHY
IMPRIMERIE DE MAURICE LOIGNON
RUE DU BAC-D'ASNIÈRES,
N° 12.

L'UNIVERS
ILLUSTRÉ
JOURNAL HEBDOMADAIRE

1867 — DEUXIÈME SEMESTRE


Musée rétrospectif à l'Exposition universelle.

PARIS

AU SIÉGE DE L'ADMINISTRATION, PASSAGE COLBERT, 24

PRÈS DU PALAIS-ROYAL

A LA LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

ET A LA LIBRAIRIE NOUVELLE, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

—

1867

30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM.
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr.
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 651 — 6 Juillet 1867
A. **FÉLIX**, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Parlons turc! — Le bourgeois gentilhomme et le mamamouchi. — Un Saint-Evremond accommodé aux mœurs actuelles. — Un La Bruyère courriériste. — L'amazone mystérieuse. — Le cocher par amour. — Produits de l'Exposition qui ne sont pas derrière les vitrines. — Arriver le premier! — Le chroniqueur à la vapeur. — Le chroniqueur à jeun. — Le monsieur *qui y était*. — Le monsieur qui veut tout voir. — Le monsieur qui ne veut pas qu'il soit dit... — Le roi David et Joseph Autran.

— Allons, monsieur le chroniqueur, racontez-nous les merveilles de la semaine passée et annoncez-nous les prodiges de la semaine prochaine !

— Ambousahim oqui boraf, salamalèqui !...

— Étiez-vous à la distribution des récompenses ?

— Carigar camboto oustin moraf !

— Est-il bien vrai que Rossini ait mis du canon dans sa musique ? Et, si c'est une plaisanterie, comment faut-il l'entendre ?

— Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram !

— Quelle figure a le sultan ? Salue-t-il de la main, du nez ou de l'avant-bras ?

— Acciam croc soler carbulath cacaracamouchen.....

Très-bien ! on sait ce que parler veut dire; un chroniqueur pénétré de ses devoirs n'a plus, dans la circonstance présente, ni langue, ni patrie. A tout prix, il lui faut des sujets, et, pour en avoir, il se fait celui de cette terrible souveraine qui change chaque matin de favoris, qui mange ses courtisans et qu'on appelle la curiosité; il se naturalise tour à tour, pour vous complaire, Russe, Prussien, Iroquois, Anglais, Autrichien, Chinois ou Persan. Aujourd'hui, puisque Paris est Turc, soyons Turc ! Giourdina, c'est-à-dire Jourdain ! Le bourgeois gentilhomme nous a donné l'exemple, et si nous avons beaucoup inventé depuis ce temps-là, nous avons fort peu changé. L'industrie a fait des progrès immenses, témoin le Champ de Mars; le cœur humain est

ARRIVÉE DU SULTAN A PARIS. — PASSAGE DU CORTÉGE A LA JONCTION DE LA RUE SAINT-ANTOINE ET DE LA RUE DE RIVOLI, dessin de M. Lix. — Voir le Bulletin.

resté le même, témoin ce qui se passe sous nos yeux. Si la place de mamamouchi n'était pas prise depuis deux cents ans, que de gens la demanderaient !

Pour moi, après qu'on aura dignement récompensé tous ces inventeurs, je voudrais proposer un prix de vertu ou de rareté, — ce qui revient exactement au même, — pour l'homme qui, le lendemain de l'Exposition universelle, le jour où partira la dernière tête couronnée qui nous aura honorés de sa visite, se retrouvera comme en avril; ne parlant que le français, ne buvant que dans son verre, n'ayant autour du cou que sa cravate, ne portant à sa boutonnière que la fleur des champs et n'étant pas même baron.

Savez-vous qui je regrette? Ce n'est pas Molière; nous l'avons sous la main, et il ne s'agit que de le relire; ce n'est pas Dangeau; il est ressuscité. Ce n'est pas Saint-Simon: il est trop duc; c'est La Bruyère ou Saint-Évremond; un Saint-Évremond accommodé aux mœurs actuelles, un La Bruyère courrieriste et chroniqueur. La crise singulière que nous traversons doit créer, sans nul doute, non-seulement des machines, des cantates, des banquets, des statues équestres, des procès, des canons et des cuisines, mais des caractères, ou plutôt — nuance plus difficile à observer et à saisir ! — des jeux de physionomie morale, des variations nouvelles sur ce vieux thème que l'homme compose et décompose sans cesse à l'aide de ses vanités, de ses ridicules et de ses vices. Il est évident que les joujoux de ce grand enfant ne ressemblent pas, pour le quart d'heure, à ceux dont il s'amusait hier et dont il se divertira demain.

Voyez, par exemple, le chroniqueur. Qu'êtes-vous devenus, temps heureux de la chronique assise, époque où Mme de Girardin avait le loisir de chercher dans les nouvelles du jour le texte d'une jolie étude de mœurs, modèle de malice courtoise et de fine raillerie ! Époque où Eugène Guinot, de spirituelle et pacifique mémoire, racontait si bien l'histoire de la jeune veuve, ayant oublié sa bourse — on n'avait pas encore de porte-monnaie — prise au dépourvu dans un omnibus, et, faute de trente centimes, exposée aux rebuffades d'un conducteur mal élevé, quand tout à coup un jeune homme, devinant son embarras, lui glisse dans la main trois gros sous, délicatement enveloppés dans une feuille de papier weynen !... Grâce à un heureux hasard, cette feuille de papier était une lettre, et cette lettre écrite au jeune homme par sa bonne vieille mère de province, apprenait à la jolie veuve une foule de détails qui l'intéressaient de plus en plus à son aimable créancier : c'était là le premier chapitre d'un roman qui se dénouait, trois mois plus tard, devant le maître-autel de Saint-Roch ou de Saint-Thomas d'Aquin; le saint n'y fait rien. Comme on connaît les saints, on les honore. Oh ! le bon temps ! Le bonheur des mariés était complet, et les omnibus ne l'étaient pas !

Quel parti pourtant il eût tiré, ce brave Guinot, de l'Exposition universelle et de ses étranges hasards ! Il nous eût donné la légende de cette mystérieuse amazone, dont le bizarre costume et le masque de velours à demi soulevé par la chronique éveillent de si singuliers commentaires. Son jeune homme aux trente centimes serait devenu cocher de fiacre, le cocher par amour. Frédéric de M... remarquant, sans avoir besoin d'être un observateur bien sagace, toutes les difficultés qui hérissent la question des voitures à la sortie de l'Exposition, n'en fait, comme dit le père Crevel des *Parents pauvres,* ni une, ni *deusse.* Guidé par ce pressentiment amoureux qui est la seconde vue du cœur, il achète un chapeau noir verni, un gilet rouge, une redingote à boutons de métal. Il fait l'acquisition d'un mauvais cheval et d'un véhicule assez laid, ce qui est toujours facile à trouver. Puis le voilà sur son siége, insensible aux appels suppliants des visiteurs naufragés dans cet océan de pluie ou de soleil, jusqu'au moment où il aperçoit la comtesse Mathilde, celle qu'il aime éperdument sans avoir jamais osé le lui dire. Justement, la comtesse, dont les gens se sont grisés au buffet américain, est en quête d'une voiture; il faut absolument qu'elle rentre, qu'elle s'habille; on l'attend dans un de ces beaux salons d'ambassade, témoins habituels de ses triomphes. Que faire ? que devenir ? Mon royaume, c'est-à-dire mon cœur et ma main, pour un cheval attelé à un fiacre ! O bonheur ! Le cocher par amour a suivi du regard tout ce drame intérieur. Il est là, on l'appelle, il arrive, et fouette, cocher ! Deux mois après, Frédéric conduisait la comtesse Mathilde à Sainte-Clotilde ou à la Trinité (car nous avons de nouvelles paroisses); mais cette fois il était dans la voiture.

Hélas ! ce bon temps n'est plus : nous avons maintenant le chroniqueur à la vapeur et le chroniqueur à jeun, deux variétés de l'espèce carnassière.

Pour le chroniqueur à la vapeur, l'essentiel n'est pas d'avoir de l'esprit, d'écrire d'une façon piquante et de narrer des choses vraies; l'important est d'arriver le premier. Or, il en est d'une nouvelle intéressante comme d'une place dont le titulaire vient à mourir; elle est immédiatement saisie au vol par des centaines de solliciteurs nouvellistes. Pour gagner ce *steeple-chase,* on se presse tellement, que le fait, qui n'existe pas encore quand on nous l'annonce, se donne souvent le malin plaisir de ne pas avoir lieu, pour être désagréable au conteur. C'est le chroniqueur à la vapeur qui a donné naissance à ce genre de correspondance qu'on peut retrouver en clichés au bureau de bien des journaux :

« Monsieur,

« Vous avez annoncé à vos innombrables lecteurs que le marquis de Chaumouillé donnait sa fille au vicomte de Bergalèze, lieutenant du 27e régiment des chasseurs de la garde, et qu'en l'honneur de ce mariage, le vicomte était nommé chevalier de l'ordre du Merle-Blanc par le grand-duc de Fergisstozhen.

« Le grand-duché de Fergisstozhen n'a jamais existé; il n'y a pas de merle blanc; il n'y a pas de vicomte de Bergalèze; il n'y a pas de 27e régiment de chasseurs de la garde; je ne suis pas marquis, et je n'ai jamais eu de fille.

« A part ces petits détails, la nouvelle que donne votre estimable journal est de la plus rigoureuse exactitude.

« Recevez, etc.

« CHAUMOUILLÉ,
« *Inventeur des cheminées fumivores,* »
319, rue du Faubourg-Saint-Denis.

Le chroniqueur à jeun tient le milieu entre le loup affamé et la tigresse à qui on a dérobé ses petits. Dans l'habitude de la vie et rendu à l'état de nature, il est doux, bon, humain, serviable, discret, conciliant, ami sûr, ennemi généreux, rebelle aux médisances, incapable de faire du mal à une mouche, de blesser l'amour-propre d'un ténor, de porter le trouble dans un ménage et de brouiller un gendre avec sa belle-mère; mais dans l'exercice de ses fonctions ! dans les moments de disette ! quand la marée manque ou n'est pas fraîche ! Il se change en bête féroce, en anthropophage, ramené par l'extrême civilisation à l'extrême barbarie. Songez donc ! midi sonne, il faut que sa copie soit livrée à quatre heures, et rien ! rien ! rien ! — Ne lui jetez pas d'aliments et ne l'agacez pas ! disait Arnal dans *les Cabinets particuliers.* N'approchez pas le chroniqueur à jeun, vous dirai-je : parlez-lui le moins possible, et si vous avez des secrets d'où dépend la sécurité des familles, ou qui peuvent faire tomber cinq ou six têtes, enfermez-les sous triple clef. Autrement, le chroniqueur à jeun n'en fera qu'une bouchée. Enfant terrible de l'improvisation journalière, il est capable d'écrire, uniquement pour avoir les vingt lignes qui lui manquent :

« Un propos très-grave a été tenu, au club de la rue Mourgue, contre l'honneur de M. Gaston de B..., un de nos *sportsmen* les plus distingués, dont la femme a eu tant de succès, cet hiver, dans les réunions du *grand monde.* Espérons que ce propos n'arrivera jamais aux oreilles de M. de B..., car il y a des injures qui ne peuvent être lavées que dans le sang : on comprend l'extrême réserve qui nous est imposée sur ce pénible incident; nous en raconterons, s'il y a lieu, les suites à nos lecteurs... »

Ou bien :

« S'il faut en croire des rumeurs qui prennent malheureusement une certaine consistance, un des plus beaux noms du nobiliaire français va se trouver compromis dans une affaire qui se déroulera sans doute devant les tribunaux. Le duc de S..., allié aux Montmorency par les Bécamel, aurait découvert une correspondance romanesque entre sa fille et un de nos plus célèbres gymnastes. Notre discrétion ne nous permet pas d'en dire davantage : qui s'expliquera jamais les fascinations magnétiques exercées par le saut du trapèze sur les imaginations virginales? »

Quelle horreur ! direz-vous; quelle méchanceté !... Non, la bête n'est pas méchante; mais la chronique était à jeun.

Voici une variété plus inoffensive et plus actuelle : Le *reporter* ou chroniqueur *gala.* Dans nos jours d'anglomanie, nous créons des mots qui ne sont pas très-agréables. *Reporter* ressemble un peu trop à *rapporteur.* On appelle ainsi, au collége, un écolier obséquieux et souple, favori des maîtres, peu aimé de ses camarades, qui, pour se faire bien venir du proviseur et du censeur, s'en va leur dire ce qu'il a vu ou entendu. Mais il ne *rapporte* que de vilaines choses, et le *reporter* ne décrit que des choses magnifiques. L'un dira : c'est Jules qui a mis son coussin dans le poêle de la salle d'études; c'est Prosper qui a versé de la poudre à gratter dans le lit du *pion;* c'est Adolphe qui a apporté en classe un paquet de pois fulminants. — L'autre écrira : Jamais, dans aucun siècle, on n'a rien contemplé d'aussi beau que le bal de cette nuit; jamais, dans aucun bal, on n'a rien admiré de si splendide que la parure de Mme de R..., et jamais, sous aucune parure, on n'a rien regardé de si éblouissant que les épaules de Mme de T... Vous voyez que c'est bien différent, et que, entre *reporter* et rapporteur, il n'existe pas le moindre rapport.

Autre *sous-genre,* — mais ici nous sortons de la chronique pour rentrer dans le monde; — le monsieur *qui y était.* Celui-là est encore supérieur à l'homme qui croit *que c'est arrivé;* car je vous dis qu'il y était : où? partout, au bon endroit, sur le lieu même de l'événement. Quel événement? Tous, tous; l'arrivée de l'empereur de Russie, l'entrée du roi de Prusse, la promenade du sultan; M. de Bismark lui a demandé du feu pour allumer son cigare. Il était dans les coulisses de l'Opéra au moment où le czarewitch est venu complimenter Mlle Granzow. C'est lui qui a arrêté Berezowski, et qui a pansé la joue de Mme Laborie. Il était aussi à *Hernani;* non pas au *Hernani* du 20 juin 1867, mais à la vraie *première,* à celle du 25 février 1830. Joanny manqua de mémoire, et dit ainsi le quatrième vers du troisième acte :

J'ai fait *pâlir* ton front, j'ai fait *rougir* ta joue.

Firmin valait mieux que Delaunay; Bressant vaut mieux que Michelot; Mlle Favart vaut presque Mlle Mars... Et je parierais qu'il n'a vu ni la première représentation, ni la reprise, ni Joanny, ni Firmin, ni Michelot, ni Delaunay, ni Bressant, ni Mlle Mars, ni Mlle Favart ! N'importe ! ne vous risquez pas à raconter ou à décrire quoi que ce soit : *il y était !*

En regard de l'homme *qui y était,* l'Exposition nous a donné le provincial *qui veut tout voir.* J'ai eu hier le chagrin de mettre en wagon mon ami Clodoandre, sa femme et sa fille. S'ils n'ont pas, en arrivant chez eux, une fièvre gastrique compliquée de névralgies, de vertiges et d'ampoules sous la plante des pieds, je serai bien étonné.

— Mon cher, me disait Clodoandre d'un air triomphant; nous n'avons passé ici que trois semaines, et je suis sûr que nous connaissons Paris mieux que vous ne le connaîtrez jamais !...

— C'est possible... c'est même probable.

— Mais aussi, levés tous les jours à quatre heures; sur pied jusqu'à minuit... Nous aurons le temps de nous reposer à La Bastide.

Il me fit parcourir ses *notes;* c'était effrayant; dans la même journée il était monté à la tour Saint-Jacques, au haut de la colonne Vendôme et à la lanterne du Jardin des Plantes; il avait passé quatre heures à l'Exposition, visité le musée de Cluny, la galerie du Luxembourg, la Bibliothèque impériale, déjeuné au pavillon de Gousset, pris sa demi-tasse au café Tunisien, dîné chez Bonvalet, vu *la Biche au Bois,* avalé une chope à l'Eldorado, arpenté le boulevard jusqu'à la Madeleine et dégusté une glace chez Tortoni.

Les vingt et une journées étaient à l'avenant.

— Voyez-vous, ajouta-t-il avec une noble fierté, le tout, en ce monde, est de bien employer son temps; maintenant, je resterais à Paris vingt ans, je n'aurais plus rien à y apprendre !

Au provincial *qui veut tout voir,* opposons un autre type, le *réactionnaire.* Cette fois, le mot n'a rien de politique; il s'agit du provincial qui *réagit* contre ses facultés admiratives, et ne veut pas *qu'il soit dit* que toutes ces merveilles l'éblouissent.

— Eh bien ! là, vrai... c'est superbe; mais je croyais que c'était plus beau, plus complet, plus étonnant... je m'étais fait l'idée de quelque chose de plus vaste... tu sais? dans le genre des gravures de Martinn... Quant à Paris... hé ! hé ! il y a beaucoup à dire : nos cafés sont aussi bien décorés que les vôtres, et la consommation est meilleure... Les magasins sont élégants, mais rien de solide... Tout pour la montre !...

— Principalement chez les horlogers..

— Mauvais... nous n'en voudrions pas, à notre Cercle, entre onze heures et minuit. Et les théâtres ! peuh ! peuh ! As-tu entendu notre fort ténor?

— Jamais.

— C'est une autre voix que vos chanteurs d'ici... Et Frizorel, notre comique?

— Non plus.

— Autrement drôle, mon cher, que vos Gil-Pérès, vos Couder, vos Brasseur, vos Hyacinthe... Et la table, mon ami, la table ! Nulle part, dans ton Paris, je n'ai mangé et tu ne mangeras comme on mange chez Brangier, tu sais, rue Dorée, quand on a commandé seulement quinze jours d'avance... En tout, te l'avouerai-je? je m'en vais sans regret...

— Avoue, mon bon ami, avoue !... jamais parole n'a mérité *tant crédit...*

— Pourquoi ?

— Parce que...

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !...

— Exécrable !... notre capitaine de gendarmerie en fait de meilleurs !

Et à présent, si vous voulez me pardonner et surtout oublier mes folies, ouvrez la dernière livraison du *Correspondant :* lisez les beaux vers de Joseph Autran, *Stances bibliques.* Au moment où les maris vont avoir à se débattre contre les couplets de facture des couturières et des modistes, à l'heure sombre où les statistiques nous signalent douze mille séparations de corps pour oubli des devoirs et excès de mémoires, la poésie des livres saints, admirablement interprétée par notre éminent poëte, a tout à fait les mérites de l'*à-propos.*

Des fards et des couleurs méditez l'harmonie,
Donnez à cette lèvre un reflet de carmin;
Tendez l'arc du sourcil, et que la peau brunie
En blancheur virginale efface le jasmin.

Surtout de ces cheveux travaillez la structure;
Faites-leur des anneaux, des replis, des façons;
Et que la poudre d'or, qui dément la nature,
Donne au crin le plus noir le ton roux des moissons !...

Du jour, en attendant, impatiente et lasse,
Elle trompe l'ennui par de stériles jeux,
Ou bien promène au loin, du bord de sa terrasse,
Son œil bleu comme l'onde et comme elle orageux.

Les arbres et les fleurs, les premières étoiles,
Tout lui chante l'amour en de molles chansons;
Chaque brise qui passe et soulève ses voiles
Fait courir sur sa chair de rapides frissons...

Autour d'elle un soupir sort du lit des fontaines
Elle voit sa beauté dans leur mouvant cristal;
Et tout ce qu'elle entend, bruits voisins, voix lointaines,
Sont autant de conseils qui l'invitent au mal !...

N'est-ce pas qu'on a eu raison d'appeler David le roi-prophète?

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

Dimanche dernier, 30 juin, S. M. I. le Sultan Abdul-Aziz Khan, empereur des Ottomans, est arrivée à Paris, avec ses deux neveux, Mehemmed-Mourad-Effendi, héritier du trône de Turquie, et Abdul-Hamid-Effendi, et son fils Youssouf-Izzed-Effendi.

L'Empereur avait envoyé plusieurs officiers de sa maison à Toulon pour complimenter le Sultan à son debarquement. Le vice-roi d'Égypte etait allé au-devant de lui jusqu'à Dijon.

L'Empereur, accompagné du prince Napoléon et du général Fleury, grand écuyer, s'etait rendu à la gare du chemin de fer de Lyon pour y recevoir S. M. Abdul-Aziz.

Le cortége impérial, composé avec le même cérémonial que celui de l'empereur de Russie, et comprenant dix voitures de gala, est parti de la gare de Lyon, a suivi la grande rue de Lyon, les rues Saint-Antoine et de Rivoli, la cour du Louvre, et est entré aux Tuileries, en passant sous l'arc de triomphe du Carrousel.

L'Impératrice, suivie des grands officiers de a couronne, était venue au-devant de l'Empereur et du Sultan jusqu'au pied du grand escalier des Tuileries.

On sait que c'est au palais de l'Élysée que le Sultan réside pendant son séjour à Paris. L'Empereur a detaché auprès de lui le général de Beville, aide de camp; le duc de Tarente, chambellan; le capitaine de Reffye, officier d'ordonnance; le marquis de Caux, écuyer, et le capitaine Dreyssé, officier d'ordonnance, qui est specialement de service auprès de l'héritier du trône de Turquie.

L'intention du gouvernement français était d'offrir au Sultan plusieurs fêtes qui ne l'eussent cédé en rien, quant à leur magnificence, à celles qui avaient été données en l'honneur de l'empereur de Russie.

Le 3 juillet, une grande revue devait avoir lieu au bois de Boulogne. Le lendemain était réservé à un dîner officiel aux Tuileries et au spectacle-gala de l'Opéra. Pour le surlendemain, on préparait, à l'Hôtel de Ville, un bal splendide, où l'on eût retrouvé toutes les merveilles de celui du mois passé.

Deux jours après, aurait été donnée, aux Tuileries, une brillante fête de nuit, pour laquelle on avait gardé l'ancienne et belle ornementation du jardin réservé et le grand escalier monumental à double spirale, dont on a tant admiré les heureuses dispositions.

On projetait enfin diverses excursions à Compiègne, Pierrefonds et Fontainebleau. Mais les douloureuses preoccupations qui se sont produites sur le sort d'un illustre et malheureux prince ont décidé le gouvernement à contremander les fêtes et les cérémonies. Le sejour du Sultan à Paris a donc pris un caractère en quelque sorte privé : ce qui a fort déconcerté messieurs les historiographes *ad hoc*, qui avaient déjà taillé leurs plus fines plumes en l'honneur de la lumière electrique et de l'orchestre de Strauss.

Abdul-Aziz restera à Paris jusqu'au 12 courant, ensuite il se rendra à Londres, d'où il partira le 20 pour rentrer dans ses États. Il gagnera Constantinople par voie de terre, en passant par Vienne. Leurs Majestés autrichiennes ont retardé leur voyage à Paris jusqu'à la fin du mois pour recevoir à son passage le souverain de l'empire ottoman.

Le lord-maire de Londres est arrivé à Paris le même jour, accompagné des aldermen de Londres, apportant à l'Empereur une adresse à l'occasion de l'attentat du 6 juin, laquelle contenait aussi des felicitations sur le grand succès de l'Exposition universelle.

Le lord-maire s'est rendu à l'audience impériale dans une voiture de gala toute éclatante d'or et attelée de six chevaux; il était précédé de ses deux porte-insignes, l'un tenait l'épée, le second la masse.

Dimanche dernier, on a inauguré à Dreux la statue de Rotrou, en présence d'une foule considérable et des autorités du département. Des discours ont été prononcés par MM. de Falloux et Legouvé, au nom de l'Académie française, et M. Édouard Thierry, au nom du Théâtre-Français.

Cette ville avait voulu honorer la mémoire non-seulement de l'auteur dramatique, mais aussi du citoyen qui avait succombé, victime de son dévouement, au milieu d'une épidémie qui frappait sa ville natale.

Le soir, les comédiens ordinaires de l'Empereur ont joué, à Dreux, *Wenceslas*, la meilleure tragédie de Rotrou.

Les deux sauvages envoyés par la commission des États-Unis à l'Exposition universelle continuent d'attirer la foule des curieux par les plumes qu'ils portent sur la tête, les anneaux qui leur traversent le nez, leur tatouage et surtout leur laideur. Les limonadiers et les restaurateurs s'arrachent le couple iroquois, dont la présence est un appeau pour attirer le consommateur.

Le cardinal-archevêque de Besançon a présenté à Sa Sainteté un grand ostensoir orné de pierres précieuses; les évêques du Canada lui ont remis un vaisseau d'argent de plus d'un mètre de long, vrai chef-d'œuvre d'orfévrerie. Le lest de ce navire est formé de pièces d'or; ses cabines contiennent des piles de monnaies d'or des principaux pays du globe.

Mgr Paul-Pierre Masbad, patriarche des Maronites, est arrivé également à Rome. C'est la première fois que le chef spirituel des Maronites quitte le mont Liban.

Un journal américain donne le relevé de toutes les œuvres charitables de M. George Peabody, l'éminent philanthrope américain. La somme totale s'élève à 30,675,000 francs, dans laquelle les pauvres de Londres figurent pour neuf millions.

L'abolition de l'esclavage continue de s'accomplir graduellement au Brésil.

Dans le premier trimestre de cette année 829 esclaves ont eté affranchis et incorporés dans l'armee. Sur ce nombre, 67 ont eté rachetés sur la somme de cent contos de reis offerte par l'empereur dom Pedro II, — 268 ont été libérés par le decret du 6 novembre dernier, — 115 ont eté offerts par les couvents, — 276 par des particuliers, et 103 par diverses autorités.

Nous apprenons avec une vive satisfaction que notre ami et imprimeur, M. J. Claye, vient d'obtenir une medaille d'or à l'Exposition universelle. Nous publions cette nouvelle, il faut l'avouer, avec un certain sentiment de vanité, puisque l'*Univers illustré* est au nombre des titres qui ont valu à M. Claye cette distinction si bien méritée.

TH. DE LANGEAC.

DISTRIBUTION SOLENNELLE DES RÉCOMPENSES

Par l'Empereur

AUX LAURÉATS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE.

Lundi dernier a eu lieu, au palais des Champs-Élysées, la solennité de la distribution des récompenses aux lauréats de l'Exposition universelle, en présence de la famille impériale et d'un nombre imposant de souverains et de princes etrangers qui avaient tenu à honneur d'assister à cette fête mémorable du travail et du progrès.

Sur l'estrade impériale se trouvaient, à côté de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince Impérial, entourés des grands dignitaires de la couronne, le prince Napoléon et la princesse Clotilde, la princesse Mathilde, les princes et princesses Murat, et les autres membres de la famille impériale;

Puis le Sultan et les trois jeunes princes de sa famille, ainsi que les grands dignitaires attachés à sa personne;

Le prince de Galles et le prince Arthur d'Angleterre, le prince royal de Prusse, le duc de Leuchtenberg, le prince Humbert, le duc et la duchesse d'Aoste, le prince d'Orange, le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, le prince et la princesse de Saxe, le frère du taïcoun du Japon, le comte et la comtesse d'Aquila, et le prince de Monaco.

Le cortége de l'Empereur s'est rendu au palais des Champs-Élysées en passant par le jardin des Tuileries, la place de la Concorde et l'Avenue des Champs-Élysées.

Celui du Sultan a quitté l'Élysée à une heure et demie, et a suivi la rue du Faubourg-Saint-Honoré, la rue Royale, la place de la Concorde et l'avenue des Champs-Élysées.

A deux heures, au moment où Leurs Majestés Impériales, ont fait leur entrée dans l'immense nef que remplissait une foule de dix-sept mille invités, l'orchestre a exécuté l'*Hymne à l'Empereur*, cette œuvre inédite de Rossini, qui occupait à si juste titre la curiosité publique depuis quelque temps.

M. le ministre d'État a présenté son rapport à l'Empereur sur l'ensemble de l'Exposition.

Après le discours de l'Empereur, a commencé la proclamation des noms des personnes, des établissements et des localités, auxquels étaient décernées les récompenses du nouvel ordre (Harmonie sociale, Bien-être des populations), et ensuite les noms des personnes qui ont obtenu des grands prix pour les groupes des beaux-arts, de l'agriculture et de l'industrie.

Les lauréats du nouvel ordre des récompenses, précédés de leur bannière, se sont approchés du trône pour recevoir leurs prix.

Chacun des groupes, conduit par le président de son jury, est monté, dans l'ordre indiqué par la classification du règlement général, sur la plate-forme du pourtour, et est venu se placer devant le trône. Les lauréats appelés nominativement ont reçu des mains de l'Empereur leurs recompenses individuelles. Le président de chaque groupe a reçu les diplômes pour les distribuer après le départ de Leurs Majestés.

Cette partie du programme terminée, le cortége impérial est descendu de l'estrade du trône et a passé successivement devant les invités des diverses nations et devant les trophées des divers groupes.

Pendant ce temps, l'orchestre exécutait les morceaux formant la dernière partie du programme musical.

On ne saurait trop louer la magnificence et le bon goût dont ont fait preuve les architectes chargés de décorer le palais des Champs-Élysées.

En pénétrant dans le palais, par la porte principale, on trouvait l'escalier et le salon-vestibule, entièrement tendus de tapisseries des Gobelins. Tout le côté gauche etait occupé par les musiciens, au milieu desquels on avait placé les cloches et un orgue immense.

L'estrade du trône était adossée à la paroi de l'entrée. Cette estrade, très-élevée, était tendue en velours, aux abeilles napoléoniennes, et surmontée d'une gigantesque couronne impériale.

Il y avait trois trônes : pour l'Empereur, pour l'Impératrice et pour le Sultan; ensuite vingt-trois sieges pour les souverains et princes actuellement à Paris.

Entre le vide laissé par les rangées de fauteuils et l'espace du milieu, réservé aux trophées, était une large bordure de feuillage et de fleurs sur du gazon en talus.

Dans la largeur de la nef, étaient espacés dix trophées, avec les principaux produits de l'industrie qui ont merité les prix.

La voûte vitrée de la nef était couverte d'un vélum blanc aux arêtes vertes et parsemé d'étoiles d'or. De cette voûte descendaient dix bannières, chacune ayant la couleur d'un des dix groupes dans lesquels sont partagés les objets exposes au Champ de Mars.

Le premier étage était décoré avec les drapeaux des différentes nations representées à l'Exposition universelle, et au centre de chaque arcade de la tribune superieure, se trouvait une légende surmontée de l'aigle et indiquant le nom de la nation. La France occupait à elle seule toute la travée longitudinale, au milieu de laquelle etait l'estrade du trône. Les autres nations occupaient l'ordre suivant, en commençant à gauche de la France.

Belgique, Prusse, États allemands, Autriche, Suisse, Espagne, Portugal, Grèce, Danemark, Suède et Norvege, Russie, Italie, États pontificaux; Turquie, Égypte, Chine, Siam, Perse et Japon, Tunis, Maroc, États-Unis, Amérique centrale et méridionale, Brésil, et en retour, à droite de la France la Grande-Bretagne.

Ainsi les bannières représentaient les groupes, les drapeaux les nations, et les trophées les objets exposés.

Les récompenses attribuées par le jury aux exposants de 1867 sont ainsi réparties :

64 grands prix;
883 medailles d'or;
3,653 medailles d'argent;
5,565 médailles de bronze;
5,801 mentions honorables.

Ces distinctions paraissent bien nombreuses; mais il ne faut pas oublier que les concurrents etaient au nombre de soixante mille et qu'ils formaient l'elite des artistes et des industriels du monde entier.

Au moment où l'intérêt public se concentre sur cette admirable cérémonie, nous avons la bonne fortune de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs une vaste composition, deux fois grande comme le format de notre journal, et qui, au mérite de la primeur, joint celui d'être une œuvre d'art de premier ordre. Si nos dessinateurs sont parvenus à accomplir ce tour de force artistique dans un temps aussi court et avec un succès aussi complet, ils en sont redevables, en grande partie, à la bienveillance de MM. Aldrophe, architecte de la Commission imperiale, Ruprich-Robert, architecte de de la Couronne, et Dutrout, architecte du Palais de l'Industrie, qui leur ont très-gracieusement facilité l'exécution de leur difficile et lourde tâche. *L'Univers illustré* est heureux de remercier cordialement MM. Aldrophe, Dutrout et Ruprich-Robert, chez qui le talent s'unit si bien à la courtoisie.

X. DACHÈRES.

HISTOIRE
DE
DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

PAR HENRI CONSCIENCE

(Suite [1].)

Sa femme s'attrista profondément de le voir entreprendre un pareil ouvrage et essaya de le persuader qu'il devait l'abandonner, en lui disant qu'ils trouveraient bien moyen de vivoter jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelque chose de mieux. Mais le mari, qui était désespéré de son oisiveté et ne voulait pas laisser peser plus longtemps sur son excellente femme les charges du menage, lui résista et commença dès le lendemain l'ouvrage si mauvais pour lui.

Il le soutint pendant la première semaine; à la vérité, il était triste au fond du cœur, et tous ses membres étaient comme rompus; mais il n'en laissait rien voir, et, devant sa femme et ses enfants, il se montrait de bonne humeur.

Une après-midi cependant, il revint au logis, se laissa tomber sans force sur une chaise et dit que la fièvre froide s'était emparée de lui. Il était très-pâle en effet, et, de temps à autre, un frisson violent parcourait ses membres.

1. Voir les numéros 646 à 650.

Une expression de frayeur secrète, une altération de son visage qui ne présageait rien de bon, firent craindre à la femme Damhout que son mari ne fût atteint d'une grave et dangereuse maladie. Elle comprima ses larmes pour ne pas l'inquiéter, l'obligea à aller se coucher et lui prépara de la tisane, en le consolant par l'espoir d'une guérison rapide.

Mais l'état d'Adrien Damhout empirait à chaque instant; il avait un grand mal de tête, toussait avec un bruit sourd et se plaignait d'un violent point de côté.

La femme, inquiète, ne savait que faire; elle n'osait pas laisser son mari seul, et cependant il fallait en toute hâte chercher le médecin. En allant et en venant elle dit tout bas à sa petite fille d'aller appeler la femme Wildenslag. Lorsque, quelques instants après, elle entendit ouvrir la porte, elle descendit l'escalier, raconta à sa voisine que son mari était rentré malade et la pria de veiller auprès de son lit jusqu'à ce qu'elle eût prévenu le médecin.

Par bonheur, la femme Damhout trouva le docteur chez lui et prêt à sortir; elle n'eut pas besoin de le prier pour le décider à venir promptement. Il jugea, d'après ses explications, qu'il aurait probablement une pleurésie aiguë, maladie souvent mortelle lorsqu'on ne la combat pas immédiatement.

Son pressentiment était fondé; auprès du lit du malade, il reconnut une inflammation de la plèvre, et, en conséquence, son premier soin fut d'ouvrir une veine du malade, et de lui tirer du sang en si grande quantité qu'il tomba en défaillance.

A la vue du sang de son mari, la femme Damhout ne put retenir sa douleur; elle fondit en larmes et continua à pleurer en se cachant la figure dans les mains, pendant que la femme Wildenslag aidait le docteur dans son ministère.

Lorsque le médecin vit que le malade revenait à lui, il écrivit une ordonnance et dit :



LE DOCTEUR TROUSSEAU, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.
Dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Trinquard. — Voir page 42[illegible].

— Qu'on aille chercher cela chez le pharmacien, et qu'on lui en donne toutes les heures une cuiller à café. Il ne faut pas vous désespérer ainsi, femme; la maladie est grave lorsqu'on ne la prend pas à temps; mais vous avez bien fait de venir m'appeler tout de suite. Maintenant je suis presque certain que je guérirai votre mari. Mais il peut se passer des semaines avant qu'il soit tout à fait rétabli. Il aura probablement envie de dormir, ne le dérangez pas et ne lui adressez point la parole, il a besoin de repos. Descendez, vous entendrez bien s'il désire quelque chose. Surtout qu'on ne lui donne aucune nourriture, ça pourrait être mortel pour lui.

Et lorsqu'il fut descendu avec les deux femmes, il dit encore avant de partir :

— Ayez bon courage; je reviendrai ce soir voir comment va le malade.

La femme Damhout se laissa tomber sur une chaise et recommença à pleurer à chaudes larmes. On ne distinguait à travers ses sanglots que les mots : mon malheureux mari, mes pauvres enfants!

Sa voisine essaya de le consoler et de lui donner du courage. Soit qu'elle y réussît, soit que la conscience de ses devoirs de mère et d'épouse rendît des forces à la femme Damhout, toujours est-il que celle-ci cessa de pleurer.

— Oui, Lina, dit-elle, vous avez raison; je ne puis pas me laisser aller à la tristesse et à l'inquiétude. Je suis seule, seule pour tout. Ah! mon pauvre Bavon! Comment lui dire que l'on a tiré tant de sang à son père? Mais je ne puis pas parler ainsi; je tâcherai de le lui cacher. Voilà l'ordonnance, Lina; je ne puis pas quitter mon mari. Auriez-vous la bonté d'aller chercher la petite bouteille?

— Quelle demande! répondit la femme Wildenslag. Sans doute on murmure et on gronde en ce moment contre moi, parce que je suis sortie; mais pour vous rendre service j'en supporterais bien d'autres. Vous ne pouvez pas demeurer ainsi seule; je



LES EAUX DE KISSINGEN, d'après une photographie. — Voir page 42[illegible]

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



LE DÉPART POUR LE BAL DE L'HÔTEL DE VILLE.
— Mon ami, je me décollèterai beaucoup. Cela fait qu'on regardera moins tes mollets.



— Ne te préoccupe donc pas de tes mollets ! Tes jambes ne paraissent pas : elles se confondent, comme grosseur, avec les bougies.



— Mon ami, surveille donc tes mollets!



A part. — Le malheureux! Il veut que je l'accompagne à ce bal. Il ne sait pas tout le tort que je vais lui faire sans le vouloir.



Les cochers retirant la banquette et le plancher de leurs voitures pour conduire les voyageurs à l'Exposition.



COMME QUOI AVEC LA POLITESSE ON ARRIVE A BOUT DES GENS
— Cocher, à l'Exposition, s'il vous plaît!



— Je préfère encore cela aux pianos. Mieux vaut devenir sourd que de devenir imbécile.



Le commissaire de l'Exposition chinoise ayant l'intention d'emporter un piano, comme instrument de supplice bien supérieur à ceux connus dans son pays.



Le pacha d'Égypte ayant eu le bon esprit de mettre son porte-monnaie hors de l'atteinte des pick-pockets de l'Exposition.



Nouveaux paniers de Champagne-Roussillon, dits pour les courses. Nouvelle manière de lester les jockeys qui n'ont pas le poids réglementaire.



— Pauvre bête! Faut-il qu'il l'ait battue pour lui avoir fait venir une bosse pareille.



M. Nadar ne sachant plus où poser le pied pour descendre, tant il y a de monde à Paris

vous enverrai quelqu'un qui vous sera peut-être plus utile qu'une servante à gages.

La femme Damhout, restée seule, écouta, le cœur palpitant, au bas de l'escalier, et monta même jusqu'à l'étage pour apaiser son inquiétude. Elle entendit respirer son mari, fit à dessein quelque bruit; mais le malade ne remuait pas et paraissait dormir.

Cela lui donna un peu de courage; elle redescendit, s'assit sur une chaise, joignit les mains, et commença à prier en levant les mains au ciel.

Godelive entra dans la chambre, tenant à la main une petite bouteille qu'elle posa sur la table; puis elle s'approcha de la femme Damhout, l'embrassa affectueusement et se mit à pleurer en silence sur sa poitrine.

La tendre compassion de la petite fille arracha de nouvelles larmes à la femme Damhout; mais après s'être apitoyée pendant quelques instants sur le malheur de son mari, elle devint maîtresse d'elle-même et demanda :

— Godelive, tu ne vas donc pas à ton atelier, puisque tu es allée chercher la bouteille?

— Ma mère y est allée; elle est venue à notre magasin et a causé avec mademoiselle. Je puis rester à la maison aussi longtemps que je voudrai, fût-ce pendant plus d'une semaine.

— Pourquoi rester à la maison? murmura la femme Damhout qui commençait à soupçonner la vérité.

— Vous êtes si seule! pour vous aider à soigner maître Damhout, et pour faire vos commissions.

— Non, non, mon enfant; c'est trop de bonté à toutes deux; je ferai rester Bavon à la maison. Tu ne peux pas interrompre ton apprentissage; cela pourrait te faire du tort.

La jeune fille joignit les mains en suppliant, et dit :

— Vous avez toujours été si bonne et si affectueuse pour moi. C'est à vous que je dois d'avoir pu apprendre à lire. Je vous en prie, ne refusez pas mes petits services. Ma mère et ma maîtresse m'ont permis de rester près de vous aussi longtemps que je puis vous être utile. Laissez Bavon à son école, sinon il ne pourra pas remporter des prix. Ce serait pour lui, pour vous et pour son père un nouveau et grand chagrin.

Et, sans attendre une réponse, elle remit les chaises à leur place et prit un balai pour nettoyer la chambre.

La femme Damhout la regarda un moment le cœur battant, alla à elle et l'embrassa en murmurant :

— Eh bien, ma pauvre Godelive, j'accepte ton aide pendant une couple de jours, jusqu'à ce que mon mari aille un peu mieux. Dieu te recompensera pour ta gratitude et ton bon cœur.

Le soir, lorsque Bavon et sa sœur Amélie revinrent à la maison, on leur dit que leur père avait la fièvre et qu'on ne pouvait pas troubler son repos. Le jeune garçon voyait bien, à la tristesse de sa mère et au silence de Godelive, que la maladie de son père était grave. Il versa des larmes silencieuses jusqu'à ce que le docteur, qui était venu pour visiter encore une fois le malade, descendit l'escalier et dit d'un ton joyeux :

— Soyez tranquille, femme, la maladie n'aura pas de suites fâcheuses; mais pour le moment pas la moindre nourriture et le repos le plus absolu. Ne pleure pas, mon garçon, ton père guérira, n'en doute pas.

Cette certitude leur donna à tous du courage et de l'espoir; et dès lors leur chagrin et leur anxiété diminuèrent.

Bavon et sa petite sœur allaient à l'école, comme par le passé. Godelive travaillait comme une véritable servante; elle arrivait chez la femme Damhout de très-bon matin, balayait et arrangeait la chambre, allait chercher l'eau, versait le café et faisait toutes les commissions, de telle sorte que la femme pouvait consacrer à la couture, son seul gagne-pain, les heures qu'elle ne passait pas auprès du lit de son mari.

En cela surtout la présence de Godelive était un bienfait pour les Damhout; mais malgré le salaire de l'aiguille, les privations se faisaient vivement sentir, et la pauvre Christine luttait contre une misère croissante. La maladie de son mari lui occasionnait des dépenses extraordinaires; elle avait déjà même en secret engagé ses boucles d'oreilles et autres petits bijoux. Que serait-il arrivé si elle n'avait pas eu le temps de travailler du tout?

Godelive comprenait comment elle pouvait se rendre le plus utile. Elle travaillait avec une persévérance étonnante, et lorsqu'elle ne savait plus que faire, elle prenait le fil et l'aiguille et aidait à coudre le plus gros ouvrage.

En quelques jours l'état d'Adrien Damhout s'était sensiblement amélioré, mais sa guérison complète avançait très-lentement. En effet, après le premier jour, le docteur l'avait saigné deux fois; en outre, il lui avait défendu de prendre la moindre nourriture. Rien d'étonnant donc que le pauvre homme devînt bientôt aussi maigre qu'un squelette, et si faible qu'il pouvait à peine parler.

Aussitôt que son état permit qu'on lui tînt compagnie, la femme Damhout et Godelive allèrent coudre auprès de son lit, l'encouragèrent et le consolèrent par toute sorte de tendres paroles. C'était aussi auprès du lit de son père que Bavon passait une partie de la soirée.

Il se passait quelque chose d'étrange dans le jeune garçon. Il était sombre et découragé; les autres, certaines que le malade guérirait, montraient de la joie et souriaient à des temps meilleurs; mais aucun sourire n'entr'ouvrit plus les lèvres de Bavon. On eût dit que quelque chose lui pèsait sur le cœur.

Cette disposition d'esprit ne faisait qu'augmenter et se changeait en une sorte de dépit secret, quand sa mère, au lieu d'aller se coucher, continuait à travailler seule jusque très-avant dans la nuit.

Souvent elle lui disait qu'elle ne pouvait faire autrement; que puisque le père ne pouvait pas travailler, elle devait tâcher de gagner quelque chose pour lutter contre le besoin.

Le jeune garçon ne répondait pas, mais allait se coucher mécontent et murmurant.

Quelques jours plus tard, Bavon avait retrouvé sa gaieté. C'était lui, maintenant, qui donnait du courage aux autres. Comme depuis peu il allait à l'école beaucoup plus tôt que de coutume, on supposait qu'il avait réussi dans les concours pour les prix, et il ne démentait pas ces suppositions. Chacun se réjouissait donc avec lui de son triomphe probable.

Lorsque Adrien Damhout fut tout à fait hors de danger, le docteur jugea qu'il était temps de restaurer graduellement ses forces. Un lundi donc, il dit à la femme Damhout qu'elle devait préparer un bon bouillon de bœuf, et en faire boire de temps en temps une jatte à son mari.

Grands furent le chagrin et la honte de la bonne femme. Elle était en arrière de deux semaines de loyer; elle avait donné tout entier au boulanger son salaire de la semaine, pour obtenir encore un peu de crédit. Il n'y avait plus rien dans la maison qui eût assez de valeur pour être mis en gage. Et voilà qu'il fallait de la viande, de bonne viande de bœuf, pour rendre des forces à son mari. Comment se procurer cette viande sans argent? Elle pensa au bureau de bienfaisance; elle songea à implorer la charité de quelque personne riche; mais ces moyens lui inspiraient de l'effroi, et la seule pensée d'aller demander une aumône la faisait trembler.

En faisant ces tristes réflexions elle ouvrit machinalement le tiroir de la commode, où elle enfermait son argent, au temps où elle avait de l'argent. Elle poussa un cri de surprise : depuis quinze jours le tiroir était vide... et maintenant une pièce de cinq francs y étincelait à ses yeux.

Comment cette pièce était-elle venue là? Était-ce Dieu lui-même qui avait eu pitié de sa détresse? Mais non, il ne pouvait pas être question de miracle.

Godelive? mais Godelive n'avait pas d'argent, et ses parents étaient dans le plus affreux dénûment. On pouvait lire sur leur visage pâle et sur leurs joues creuses que la faim les rongeait. D'ailleurs, Lina Wildenslag ne cachait pas qu'ils restaient souvent des journées entières sans manger. Et la femme Damhout lui avait même fait accepter quelques sous pour le salaire de la petite Godelive. Sans doute, en toute autre circonstance, Lina eût refusé; mais elle avait dit, les larmes aux yeux, que la misère la forçait d'oublier qu'elle avait un cœur.

D'où pouvait donc venir cette pièce de cinq francs?

La femme Damhout, sans chercher plus longtemps une explication qu'elle ne pouvait trouver, se dit à elle-même :

— Quel que soit notre bienfaiteur inconnu, que Dieu le bénisse! Ah! quelle bonne soupe je vais pouvoir faire! Et si quelque chose peut guérir mon pauvre mari, ce sera bien certainement ce secours, qui nous arrive d'une façon si généreuse et si mystérieuse à la fois.

Bientôt après le bouillon chauffait sur le poêle; toute la maison était remplie d'une odeur appetissante, et le malade, dans son lit, se réjouissait du régal qui lui était annoncé.

La femme Damhout raconta à son mari et à Godelive l'apparition de cette pièce de cinq francs qui n'avait jamais été dans sa commode, et qui y était sans doute tombée du ciel. On ne parla que de cela toute la soirée : personne ne put rien lui apprendre qui l'aidât à découvrir quel était le bienfaiteur inconnu. Bavon se creusa également la cervelle; il n'en trouva rien.

Cependant on reçut des nouvelles plus favorables concernant l'état politique de l'Europe; on disait que la paix ne serait pas troublée, et l'on annonçait que plusieurs fabriques allaient recommencer à travailler.

Le dimanche suivant, de très-bonne heure, pendant que Bavon était allé à la première messe, la femme Damhout, voulant prendre quelques sous dans son tiroir pour acheter du café, vit dans un coin rangées les unes à côté des autres en évidence quatre pièces d'un franc.

Sa stupéfaction fut grande; elle considéra l'argent pendant quelques instants, ferma le tiroir et sortit lentement en secouant la tête.

Dans la boutique, pendant qu'on lui servait le café, l'épicier lui dit :

— Les temps sont durs, n'est-ce pas, femme Damhout? espérons que cela changera bientôt. On dit qu'il y a de bonnes nouvelles de Paris et qu'on ne fera pas la guerre. Votre mari est bien, maintenant; Dieu soit loué! il sera guéri quand l'ouvrage reprendra. Mais je vous plains pour une chose, c'est que la nécessité vous ait obligée de retirer Bavon de l'école avant la distribution des prix. C'est dommage : le brave garçon aurait eu beaucoup d'honneur.

— Vous vous trompez : notre Bavon va toujours à l'école.

— Pas du tout; il a quitté l'école depuis plus de deux semaines.

— Mais vous vous trompez; ce n'est pas possible, s'écria la femme Damhout avec un grand étonnement.

— Quoi! a-t-il cessé d'aller à l'école à votre insu? dit la boutiquière. Je l'ai appris d'un sous-maître qui était hier dans la boutique de mon frère le tailleur. Depuis quinze jours on n'a plus vu votre Bavon à son école. Ces garçons, ces garçons, lors même qu'on leur mettrait une bride, ils s'écarteraient encore du bon chemin!

La femme Damhout quitta la boutique, elle avait le cœur brisé et devait se faire violence pour comprimer les larmes qui gonflaient sa poitrine oppressée. Bavon avait quitté l'école depuis si longtemps à l'insu de ses parents! Le pauvre garçon avait-il été en mauvaise compagnie? Était-il engagé dans une voie qui devait le conduire au mal et au vice? Mais cela lui paraissait impossible. Quel mystère y avait il donc dans cette inexplicable conduite de son enfant? Un second malheur la frapperait-elle? L'instruction aurait-elle produit en lui de si mauvais fruits? Quelle désillusion! Quelle lourde responsabilité pour elle envers son mari!

Tandis qu'elle était en proie à cette cruelle incertitude, Godelive entra. La mère comprit qu'elle ne pouvait pas accuser son fils en présence de cette jeune fille; elle ne voulait pas non plus inquiéter son mari avant d'avoir reçu de Bavon lui-même l'explication de sa conduite.

Godelive remarqua bien que la femme Damhout était triste et agitée, et lorsqu'elle eut appris que le malade continuait à aller bien, elle ne sut plus que penser et n'osa pas s'informer davantage.

Il en fut de même de Bavon qui, en revenant de l'église, trouva quelque chose de dur dans le regard de sa mère et voulut savoir d'elle ce qui l'attristait.

Sa mère ne fit que des réponses brèves et évasives jusqu'au moment où Godelive sortit à son tour pour aller à l'église. Alors elle prit la main de son fils, le regarda d'un air sévère et solennel, le conduisit dans un coin de la chambre, loin d'un escalier, et lui demanda d'une voix tremblante :

— Bavon, est-il vrai que depuis quinze jours tu n'as plus été à l'école?

L'enfant rougit jusque derrière les oreilles et courba la tête.

— Parle, Bavon, ne me laisse pas dans un doute pénible. Est-ce vrai?

— C'est vrai, ma chère mère, répondit Bavon.

— Malheureux garçon! s'écria la mère; tu as quitté ton école depuis deux semaines. Je tremble, je n'ose pas te demander en quelle compagnie tu as passé ces dix jours. Ah! Bavon, moi qui croyais que tu m'aimais! Mon Dieu! il faut pourtant bien que je le sache, si terrible que ce soit. Parle, mon fils, dis, qu'as-tu fait pendant tout ce temps?

Bavon la regarda hardiment en face et répondit avec une sorte d'orgueil :

— Mère, je travaille dans une fabrique.

— Tu travailles dans une fabrique!

— Dans une fabrique de bougies, depuis quinze jours.

Une clarté soudaine se fit dans l'esprit de la femme Damhout; ses yeux étincelèrent; elle étendit sa main tremblante vers la commode, et demanda :

— Cet argent, cette pièce de cinq francs, ces quatre francs?...

— C'est mon salaire, balbutia-t-il.

Christine, avec un cri de joie, jeta les bras autour du cou de son fils, le serra sur sa poitrine et mouilla son front de ses larmes.

L'enfant essaya de lui faire comprendre qu'il ne méritait pas une si grande récompense et qu'il n'avait fait que son devoir. Son seul regret était de n'avoir pas trouvé moyen de gagner davantage et d'épargner à sa pauvre mère la fatigue de travailler la nuit.

Lorsque l'émotion de la mère fut un peu calmée, elle attira son fils sur une chaise à côté d'elle, et lui demanda de raconter tout.

— Je vous voyais toujours, toujours travailler, toi et Godelive, repondit-il. Lorsque j'allais me coucher après avoir veillé avec toi jusque passé minuit, tu restais encore assise et tu continuais à coudre. Mon père était malade, le besoin se faisait sentir dans la maison. Moi seul je ne faisais rien pour t'assister; ma conscience n'était pas tranquille, mon cœur me reprochait ma lâche oisiveté. Après quelques jours de honte et de désespoir, j'allai trouver l'instituteur en chef, mon maître, et lui dis, sans rien cacher, ce qui se passait dans notre maison, et comment j'avais résolu de quitter l'école pour chercher un peu d'ouvrage et pour aider dans leur misère mon pauvre père et ma bonne mère. Je lui dis également que, pendant quelque temps, je te cacherais ma résolution parce que j'étais convaincu que, si tu la connaissais, tu m'empêcherais de la mettre à exécution. Je croyais qu'il désapprouverait mon projet; mais non, il me serra les mains et loua beaucoup ce qu'il appelait mon courage et mon sentiment du devoir. Lorsqu'il comprit que je ne savais pas où chercher de l'ouvrage, il me promit d'en parler lui-même à quelques-unes de ses connaissances; et dès l'après-midi il m'avait trouvé une place dans une fabrique de bougies. Je n'avais pas autre chose à y faire qu'à lier les bougies en paquets, à les arranger dans des caisses de bois, et enfin à marquer quelques lettres et quelques chiffres sur ces caisses. Je gagnais soixante centimes par jour, et à la fin de la semaine on me donna encore une gratification parce qu'on était satisfait de mon travail. Oh! mère, cette pièce de cinq francs, premier fruit de mon travail, m'a rendu si heureux! Elle devait vous secourir et vous consoler dans votre détresse. Vous ne vous en êtes pas aperçue, mais lorsque je vis mon pauvre père manger en souriant le bouillon fortifiant, et que je l'entendis prédire que cela le guérirait certainement, je suis descendu et je suis allé me cacher au bout de la ruelle, derrière un mur, pour laisser couler les larmes de joie qui gonflaient mon cœur. Le premier argent que j'avais gagné en travaillant allait aider à rendre la santé à mon père! Cette idée me comblait de bonheur... Ne me loue donc pas, mère chérie, je suis assez recompensé...

La femme Damhout, émue jusqu'au fond de l'âme, se leva et monta précipitamment à l'étage sans faire attention aux prières de Bavon qui étendait les mains pour la retenir.

Peu après la voix du père Damhout résonna avec force jusqu'au bas de l'escalier.

— Bavon, Bavon! criait-il; viens, viens!

Le jeune garçon ne pouvait résister à l'appel de son père; il monta en hésitant, et comme il voyait deux bras tremblants étendus vers lui, il embrassa son père avec une joyeuse effusion.

Damhout remercia et loua son fils pour sa belle et courageuse action; sa plus grande joie était que Bavon fût devenu ouvrier de son propre mouvement. A la fin cependant il exprima quelque regret, parce que son fils travaillait dans une fabrique de bougies; cela ne lui paraissait pas précisément le meilleur état.

A cette remarque le jeune garçon répondit qu'avec l'intervention de l'instituteur en chef il avait obtenu de l'ouvrage dans la filature de M. Verbeeck. Là il éplucherait pendant quelque temps le coton et en séparerait les différentes qualités, puis il serait placé à la première machine et ainsi de suite pour s'exercer et avancer petit à petit.

Tout cela remplit le père Damhout de joie, car c'était en effet le meilleur moyen de faire son chemin dans une fabrique de coton. Bavon deviendrait un jour contre-maître, l'heureux père n'en doutait pas.

Lorsqu'on eut repris assez de calme pour parler de choses moins émouvantes, on décida que dès le lendemain Godelive retournerait à son atelier. En effet, Damhout n'avait plus besoin d'être gardé constamment, car ce jour-là même il pouvait se lever pendant quelques heures. Avec les quatre ou cinq francs par semaine que Bavon gagnait maintenant, il devenait possible d'attendre des jours meilleurs.

L'après-midi, pendant que Bavon était occupé à apprendre quelque chose à Godelive dans un livre, la femme Damhout monta, s'assit auprès du lit de son mari, et dit d'un air triomphant :

— Eh bien! Damhout, crois-tu encore que l'instruction conduit les enfants d'ouvriers à l'orgueil et à la fainéantise? Quels enfants dans toute notre ruelle sont aussi aimants, aussi raisonnables et aussi bons que Bavon et Godelive. Et tout cela, c'est parce qu'ils sont instruits et qu'ils savent discerner ce qui est bon de ce qui est mauvais.

Les yeux de l'artisan se mouillèrent de larmes :

— Non, non, Christine, dit-il en saisissant la main de sa femme, ce n'est pas là la seule cause de leur bon caractère; c'est ton cœur, ton bon et noble cœur qui bat dans leur poitrine. Une mère comme toi, c'est la bénédiction de Dieu dans un ménage.

Au commencement de la semaine suivante quelques fabriques se rouvrirent; mais, en attendant des nouvelles certaines touchant la paix européenne, elles ne reçurent qu'un nombre limité d'ouvriers.

Bavon travaillait dans la filature de M. Verbeeck; il portait maintenant ses plus mauvais habits, et comme à cause de la nature de son travail il était constamment couvert de flocons de coton, il ne paraissait plus à beaucoup près aussi bien soigné que d'habitude. Cela donnait souvent sujet de rire à Godelive, quand elle revenait le soir de son ouvrage, et elle se moquait de lui en l'appelant arbre à coton. Mais lui, au lieu de s'en fâcher, ne faisait qu'en rire, et il était fier de servir à quelque chose et de pouvoir venir en aide à ses parents.

HENRI CONSCIENCE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Immédiatement après L'HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS, *nous publierons la deuxième partie du* ROI DES GUEUX, *ce roman qui, par le puissant intérêt de sa conception, la variété pittoresque et amusante des épisodes, non moins que par la forme saisissante du récit et la peinture énergique ou gracieuse des personnages, mérite une place à côté des œuvres les plus justement célèbres de l'auteur des* MYSTÈRES DE LONDRES *et du* BOSSU.

LE DOCTEUR TROUSSEAU

Dans le bulletin de notre précédent numéro, nous avons annoncé la mort du docteur Trousseau. Au portrait de l'éminent praticien, que nous donnons aujourd'hui, nous regardons comme un devoir de joindre quelques lignes biographiques qui permettront d'apprécier cette carrière si noblement remplie et dont le corps médical français conservera un long et respectueux souvenir.

M. Armand Trousseau naquit à Tours le 14 octobre 1801. Il fut élève du docteur Bretonneau, et s'habitua, sous sa direction, à l'observation scrupuleuse des faits. Reçu docteur à Paris en 1825, il concourut, dès l'année suivante, pour l'agrégation, et fut nommé.

En 1828, le gouvernement confia au docteur Trousseau la mission d'aller étudier les maladies endémiques et épidémiques qui sévissaient dans quelques départements du centre de la France. La même année, il fit partie de la commission médicale envoyée à Gibraltar pour étudier la fièvre jaune.

Le docteur Trousseau fut, peu de temps après, nommé médecin des hôpitaux, et en 1837 remporta le grand prix à l'Académie de médecine.

Le docteur Trousseau se distinguait comme professeur par la facilité de sa parole; il a soutenu par ses leçons sa réputation de praticien sage et expérimenté. Il devint successivement professeur de clinique médicale et médecin de l'Hôtel-Dieu, puis professeur de thérapeutique et de matière médicale à la Faculté en 1864. Il était membre de l'Académie depuis 1856, et avait été promu, en 1859, commandeur de la Légion d'honneur.

On trouve dans les *Archives de médecine* un grand nombre de mémoires de ce médecin éminent, et dans le journal *l'Union médicale* le résumé des études et des observations de l'auteur sur le traitement du croup et la *trachéotomie*, belle et hardie opération qu'il a pratiquée le premier à Paris. En fait d'ouvrages, il a publié notamment un *Traité élémentaire de thérapeutique et de matière médicale*, qui fut presque aussitôt traduit en anglais, en espagnol et en italien. En 1834, il avait fondé, avec MM. Gouraud et Lebaudy, le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*.

M. Trousseau fit partie de l'Assemblée constituante de 1848, comme représentant du département d'Eure-et-Loir, mais ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

A. DARLET.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Odéon : reprise d'*Athalie* avec les chœurs de Mendelssohn. — Les deux écoles en présence. — Racine romantique. — Couleur locale et coups de théâtre. — *Athalie* et *les Burgraves*. — La partition : les chœurs, l'orchestre. — Mlle Fourche. — Les acteurs de la tragédie : MM. Beauvallet, Taillade, Laute, Beauvallet fils, Mmes Agar, Periga, Sarah Bernhardt. — La question de l'entr'acte. — Petits abus du théâtre. — Pourquoi une *première* ne finit jamais avant minuit. — Explication d'un directeur du boulevard. — Remède proposé par le chroniqueur. — Une horloge comme en Italie. — Théâtre-Lyrique : reprise du *Faust* de Gounod. — Les artistes : Mme Vandenheuvel-Duprez, MM. Morini, Troy, Mlle Ducasse. — Opéra : Début de M. Devoyod dans l'*Africaine*. — Vaudeville : reprise de la *Famille Benoiton*. — M. Delessart, Mmes Cellier, Georgette Olivier et Davril. — L'hymne de Rossini à l'Exposition universelle.

Pendant que la Comédie-Française remontait *Hernani*, l'Odéon préparait une reprise d'*Athalie* avec les chœurs de Mendelssohn. Nos hôtes parisiens n'auront ainsi qu'à passer la Seine pour comparer l'un à l'autre les chefs-d'œuvre des deux écoles. Il faut rendre justice à l'Odéon : il a bien joué sa partie. De toutes les tragédies de Racine, *Athalie* est celle qui offre le moins de prise aux critiques formulées contre l'art classique. Le sujet est vaste et sévère, et comme l'amour en est exclu, on ne rencontre ici aucune de ces sucreries madrigalesques qui, dans les autres pièces du grand tragique, affadissent parfois le langage de ses héros. Sous le rapport de la couleur locale, le romantique le plus difficile ne trouverait non plus rien à reprendre. On a souvent dit, avec quelque raison, que les Grecs, les Romains et les Turcs de Racine n'étaient que des Français travestis et dépaysés, des habitués de l'Œil-de-Bœuf qui avaient laissé au vestiaire la perruque, la rhingrave, les canons et la petite oie. Les personnages d'*Athalie* ne méritent pas le même reproche, ceux-là procèdent en ligne directe de la tradition biblique, sans atténuation et sans alliage. Pour ne parler que de Joad, ne vous semble-t-il pas voir se dresser devant vous un de ces grands prophètes, à la fois guerriers et politiques, que suscitait Jéhovah, le Dieu des vengeances, pour exterminer les crimes et châtier les méchants? Pas une faiblesse, pas une défaillance d'exécution dans cette figure tout d'une pièce, taillée en plein marbre, à la Michel-Ange. Et quelle grandeur farouche, quelle énergie sauvage!

> Dans l'infidèle sang baignez-vous sans horreur;
> Frappez et Tyriens, et même Israélites.

Ah! le *tendre* Racine, quand il s'y met! — Fouillez tout le théâtre romantique, depuis Shakspeare jusqu'à Victor Hugo, je vous défie d'y trouver une création plus audacieuse, plus violente, plus passionnée, plus colossale. A côté de Joad, les Barberousse et les Magnus perdent singulièrement de leur taille. Athalie aussi domine de toute la tête les Lucrèce Borgia et les Marie Tudor. Ce qui fait encore de cette tragédie une pièce à part dans l'œuvre de Racine, c'est la pompe et la magnificence du spectacle, ce sont les chœurs mêlés à l'action, c'est enfin le grand coup de théâtre qui la termine. Lorsque le voile du temple s'écartant laisse voir Joas sur son trône entouré de la milice sacrée, on songe involontairement au dernier acte de *Lucrèce Borgia*. Il est certain que l'effet est le même. Comme point d'analogie avec l'école nouvelle, on peut signaler en outre dans *Athalie* une tendance au lyrisme qui se manifeste surtout dans le rôle du grand prêtre. Reste la forme, constamment noble, majestueuse, solennelle, comme il convient à une œuvre classique. Mais cette forme même était imposée par le sujet, et j'imagine qu'à part quelques détails pittoresques de costume et de climat Victor Hugo lui-même n'eût pas procédé autrement. Sa langue, plus souple et plus variée peut-être, moins pure et moins élégante à coup sûr, ne fût pas descendue à ces familiarités de style qui éclatent à chaque vers de *Ruy Blas* et du *Roi s'amuse*, mais dont lui-même a eu soin de se montrer très-sobre dans son drame des *Burgraves*.

Nous connaissions déjà en France, pour l'avoir entendue au Conservatoire, la musique de Mendelssohn. La nouvelle audition qui vient d'avoir lieu à l'Odéon aura pour effet de consacrer le mérite de cette œuvre pleine de caractère, et qui révèle la main d'un maître. On a remarqué surtout : — l'ouverture très-développée, morceau symphonique de premier ordre, large et grandiose, le très-joli duo : *O bienheureux mille fois*, le trio intercalé dans le chœur du troisième acte, dont la mélodie, d'une douceur et d'une grâce infinies, a été parfaitement dite par trois artistes dont je regrette de ne pas savoir les noms; au quatrième acte enfin, une marche qui, pour l'ampleur et la majesté de l'allure, peut soutenir la comparaison avec celle du *Prophète*. — La principale soliste, — Mlle Fourche, je crois, — joint à une voix fraîche et sympathique une excellente diction, beaucoup d'expression et de sentiment et, ce qui ne gâte rien, une physionomie charmante.

Le chœur et l'orchestre ont admirablement marché sous la direction de leur chef M. Pasdeloup.

J'aurai plus de réserves à faire sur l'interprétation de la tragédie. Je ne dis pas cela pour Beauvallet, qui a retrouvé dans Joad ses succès d'autrefois. Il connaît à fond ce rôle qu'il enseigne depuis trente ans et dont il possède la tradition. Il en a tour à tour l'onction, la noblesse et la véhémence. Son organe, toujours superbe, éclate comme un tonnerre dans la prophétie, siffle comme un fouet aux oreilles de Mathan et s'assouplit jusqu'à la tendresse dans les conseils à Joas. Ce dernier morceau lui a valu un véritable triomphe.

Taillade montre de la vigueur et de l'énergie, — trop peut-être pour Abner qui n'est, après tout, qu'un caractère faible et indécis. Son tort est de ne pas rester à son plan, de courir, comme on dit, après la petite bête et de prêter à Racine des intentions shakspeariennes.

Dans sa sortie sous l'anathème de Joad, Laute a obtenu un succès d'hilarité qu'il ne cherchait pas certainement. Qui diable aussi a eu l'idée de travestir en Mathan cet excellent bénisseur de comédie? — Jamais, lorsqu'il était directeur de l'Ambigu, M. de Chilly n'eût fait un traître de Machanette.

Le jeune Beauvallet dit avec intelligence les quelques vers d'Azarias; mais il n'a pas encore le *galoubet* de son père.

J'attendais mieux de Mlle Agar dans Athalie; — non que l'actrice manque d'intelligence : elle a bien composé son personnage, et je dois ajouter qu'elle est très-belle sous la tunique noire sans manches et son manteau de pourpre brodé d'or. Par malheur ses moyens d'exécution la trahissent : sa voix est sourde et insuffisante. Elle n'a produit dans tout le rôle qu'un médiocre effet, sauf aux derniers mots de l'interrogatoire : *j'ai voulu voir, j'ai vu*, qu'elle a accentués de manière à se faire applaudir.

Mlle Periga, dans Josabeth, a de l'émotion et de la sensibilité. Pourtant je ne lui ai pas trouvé sa fermeté et sa justesse d'intonation habituelles.

Du côté féminin, celle des interprètes qui m'a satisfait le plus est Mlle Sarah Bernhardt, ravissante de naturel et d'enthousiasme ingénu sous les traits de Zacharie.

Comme tous les Joas, Mlle Hébert est une enfant qui promet beaucoup.

La mise en scène est très-soignée. Les costumes ont une fidélité relative qui ne jure pas trop avec les descriptions bibliques.

Un seul entr'acte, entre le troisième et le quatrième acte divise la représentation en deux parties dont la première dure deux heures environ — deux heures de tragédie agrémentée de musique sérieuse. On a trouvé que c'était beaucoup, surtout en été, et l'on a réclamé un second entr'acte. M. de Chilly pourrait répondre que ces deux heures ne sont que la durée habituelle des tragédies en cinq actes, où comme on sait, le rideau ne baisse jamais. Que si on lui répliquait que la musique constitue ici une circonstance aggravante, il n'aurait qu'à invoquer pour sa défense les intentions de l'auteur et la trame de l'œuvre, faite évidemment pour se dérouler de suite et sans intervalle. La preuve en est dans le début du cinquième acte, dont le premier vers dit par Salomith :

> Cher Zacharie, eh bien ! que nous apprenez-vous ?

rime avec le premier des trois vers :

> Courons, fuyons; retirons-nous
> A l'ombre solitaire
> Du redoutable sanctuaire.

qui terminent le chœur du quatrième acte.

En tout cas, je préfère encore cette division unique aux entr'actes interminables et répétés qui prolongent la soirée jusqu'au lendemain, comme il est arrivé l'autre jour au Théâtre-Lyrique. La représentation — il s'agissait de la reprise de *Faust* avec Mme Vandenheuvel Duprez — était indiquée sur l'affiche pour sept heures et demie. A huit heures, le rideau n'était pas levé et, sans les marques d'impatience du public qui commençait à siffler de la belle manière, on eût sans doute attendu encore. Grâce à ce retard et à la longueur des entr'actes, les spectateurs n'ont été libérés que bien après minuit. Ce système, — car c'en est un, — se reproduit, dans certains théâtres, à toutes les représentations importantes. Un directeur du boulevard, que j'interrogeais un jour à ce sujet, me répondit : « Une pièce dont la première représentation finirait avant minuit passerait, aux yeux de notre public, pour un ouvrage sans importance. » L'explication est curieuse : reste à savoir ce qu'elle vaut. Mais, pour un ouvrage classé depuis longtemps comme l'est *Faust*, à quoi bon ces petits manéges?

Je sais bien ce que va me dire M. Carvalho : « En commençant mon spectacle une demi-heure plus tard que l'heure indiquée, je donne à ma représentation la solennité d'une *première* et je laisse en outre à la salle le temps de se garnir. » Je n'admets pas l'excuse. Ce qui fait l'inexactitude du public, c'est l'inexactitude de la direction. Le jour où l'on sera prévenu que l'heure de l'affiche est une heure précise et *militaire*, vos banquettes seront vite remplies. Pour les spectateurs exacts, tout retard d'ailleurs est une impolitesse qui se traduit en mauvaise humeur, en mauvaises dispositions, dont le succès de l'ouvrage souffre souvent plus qu'on ne pense. Je comprends bien, d'autre part, ce qu'il y a de pénible pour les artistes du commencement de la pièce et pour l'auteur lui-même dans ces loges qui s'ouvrent et se referment, dans ces colloques entre les ouvreuses et les retardataires à la recherche de leur stalle, dans ces petits incidents qui coupent les effets et nuisent à la fois au jeu des acteurs et au mouvement de la pièce. A cela il y a un remède bien simple, c'est, une fois le rideau levé, de fermer les portes et de ne les rouvrir qu'à la fin de l'acte. Voilà la réforme que je réclame. Je voudrais en outre, comme garantie contre les retards dont je parlais tout à l'heure, une horloge bien réglée, placée au-dessus du rideau, à la vue des spectateurs. L'usage existe en Italie, et puisqu'il est bon, je ne vois pas pourquoi nous n'en ferions pas notre profit.

Si je m'en prends au Théâtre-Lyrique, c'est que je l'ai



EXPOSITION UNIVERSELLE. — DISTRIBUTION SOLENNELLE DES RECOMPENSES, PAR L'EMPE



R. AU PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES, LE 1er JUILLET. — Dessin de MM. Lix et Delannoy. — Voir page 419.

aujourd'hui sous la main. Pour être juste, il faut reconnaître qu'à quelques nuances près le fait que je lui reproche lui est commun avec la plupart des autres théâtres. J'en excepte toutefois l'Opéra, la Comédie française et l'Odéon dont l'exactitude, au point de vue que je signale, est rarement en défaut.

Malgré tout le talent et tout le succès de Mlle Devriès, *la Somnambule* n'a pas tenu ce qu'elle promettait. M. Carvalho a dû songer à donner de riches lendemains à *Roméo et Juliette*. Il a choisi *Faust*, et il a eu raison. De tous les opéras représentés, depuis son origine, par le Théâtre-Lyrique, il n'en est pas un qui soit plus populaire, plus digne de prendre place parmi les merveilles de l'art offertes à l'admiration de nos visiteurs. Pour nous autres Parisiens, la nouvelle distribution de *Faust* était aussi un attrait. A la grande artiste qui avait créé le rôle de Marguerite succédait une autre grande astiste, sa sœur par le talent, l'élève du même maître, Mme Vandenheuvel-Duprez. Les amateurs de comparaison pouvaient s'en donner à cœur joie. Pour nous qui ne sommes pas de ceux-là, nous nous sommes borné à admirer, en laissant de côté nos souvenirs, la nouvelle interprète. Mme Carvalho était inimitable dans Marguerite, a-t-on dit sur tous les tons. Aussi Mme Vandenheuvel s'est-elle bien gardée de l'imiter. Sa Marguerite, à elle, est aussi une création qui ne doit rien à d'autres qu'à Gœthe et à Gounod. Adorable d'ingénuité, de sentiment, de grâce rêveuse dans la première partie, avec ce je ne sais quoi d'étrange que donne à sa physionomie l'alliance d'un œil noir avec une chevelure blonde, elle s'est élevée dans les deux derniers actes à l'apogée de la puissance dramatique. Du commencement à la fin du rôle son triomphe n'a fait que grandir. Elle avait été bien belle dans la chanson du *Roi de Thulé* et dans la scène des bijoux. Je ne sais pourtant si elle ne s'est pas surpassée encore dans l'acte de *l'église* et celui de la *prison*. Le duo final, où elle se montre si pathétique, a été applaudi avec frénésie, avec délire. Comme virtuose, Mme Vandenheuvel n'a rien à redouter des comparaisons : pureté de style, sûreté de méthode, façon savante de phraser, émission irréprochable, élégance et facilité de vocalisation, tout se trouve réuni. C'est le dernier mot de l'art du chant.

Morini, qui succédait à Montjauze, a une grande voix déjà un peu fatiguée. Sa verve et sa chaleur lui ont fait pardonner certaines intonations douteuses.

Que Troy y prenne garde ! Il est dans une voie détestable. Son organe, si frais et si brillant, commence à s'altérer. A force de chanter tour à tour les basses profondes et les barytons, il finira par le déplacer de ses cordes naturelles; à force de crier, il finira par ne plus chanter. Nestor Roqueplan, lorsqu'il était directeur de l'Opéra, disait un jour à l'un de ses pensionnaires : « L'imbécile! je lui demande de la voix pour vingt-cinq mille francs; il m'en donne pour cinquante mille. » A ce compte, Troy en donne à M. Carvalho pour cent mille francs; mais, s'il continue, il finira par n'en plus donner que pour mille écus.

Barré joue et chante très-bien son rôle de Valentin. Dans celui de Siébel, Mlle Ducasse est agréable en tous points — de jeu, de chant, de figure et du reste.

Il y a un an, je vous ai signalé ici même un lauréat du Conservatoire, M. Devoyod, cousin de la belle tragédienne de la Comédie-Française. Ce jeune homme vient de se produire à l'Opéra dans Nelusko de *l'Africaine*. Sa voix, d'une belle pâte, d'un timbre moelleux et sympathique, est étendue et égale dans tous les registres. Depuis le Conservatoire, elle s'est fortifiée par d'excellentes études, — dans le medium surtout, où elle m'avait paru un peu sourde. Il est aisé de voir que le nouveau baryton s'est inspiré avec fruit du style de son chef d'emploi. Comme comédien, M. Devoyod a fait preuve d'une remarquable intelligence. Il y a en lui évidemment l'étoffe d'un artiste. Somme toute, c'est un des débuts les plus brillants que nous ayons vus depuis longtemps à l'Opéra.

~~~ Parmi les comédies contemporaines, *la Famille Benoiton* a une place à part et bien à elle. Avec une exactitude et un relief singuliers, elle a su fixer d'une façon définitive le tableau fugitif des travers, des ridicules, des aspirations périlleuses d'une certaine classe de la société actuelle. C'est plus qu'une comédie, c'est presque un document d'histoire. Dans cent ans d'ici, *la Famille Benoiton* comptera parmi les matériaux à consulter par tous ceux qui voudront se faire une idée du mouvement moral de ce temps-ci. Déjà ses personnages sont passés à l'état de type, depuis cette mère de famille toujours absente, jusqu'à cet effrayant petit bonhomme qui porte en germe tous les instincts vicieux de la jeunesse à la mode. Il n'est pas un étranger qui ne connaisse au moins de nom cette curieuse comédie, et c'est une véritable galanterie que M. Harmant vient de faire à nos hôtes de l'Exposition en la remontant avec un luxe d'artistes et de toilettes qui n'a rien à envier à celui des premiers jours. Mlle Fargueil, MM. Parade, Delannoy, Felix, Saint-Germain et la petite Camille ont conservé les rôles qu'ils ont créés avec tant d'éclat. Si Mlle Cellier n'a pas l'âpreté, l'énergie et les éclairs dramatiques de Mlle Jane Essler, en revanche elle a plus de charme et de distinction, et elle met davantage en lumière la vraie couleur du personnage. Sans être tout à fait à la hauteur de Febvre, Delessart est un Didier très-convenable. Mlles Manvoy et Léonide Leblanc — les demoiselles Benoiton — sont remplacées sans aucun désavantage par Mlles Georgette Olivier et Davril, la première surtout qui apporte à un jeu fin et spirituel l'appoint de cinq toilettes d'une audace très-réussie. La réunion de tous ces éléments assure à la *Famille Benoiton* un regain de succès qui ne sera pas moins fructueux pour l'administration que celui de *la Dame aux Camélias*.

~~~ Entendez-vous cependant ces roulements de tambour, ces volées de cloches, ces coups de canon, ces *tutti* formidables de tout un régiment de chanteurs et de symphonistes? C'est l'*Hymne*, de Rossini, une œuvre colossale et gigantesque comme celle qui l'a inspirée. Il ne fallait rien moins que cette grande solennité de l'Exposition pour faire sortir le Dieu de son nuage. Et maintenant qu'il a lancé son tonnerre, ne daignera-t-il pas répandre sur nous quelques-unes de ces mélodies célestes que, depuis quarante ans, il accumule, dit-on, dans son mystérieux Olympe?

GÉROME.

KISSINGEN

Kissingen, petite ville de Bavière, doit sa réputation à ses sources salines et gazeuses. C'est aujourd'hui une des stations thermales les plus fréquentées de l'Allemagne septentrionale. Elle est située à treize lieues au nord de Wurzbourg, dans la belle vallée de la Saale, au milieu d'un cirque de collines et de montagnes boisées qui offrent le coup d'œil le plus pittoresque et sont le but d'agréables promenades.

Le feu roi de Bavière, qui fréquentait beaucoup Kissingen, y a fait construire, dans le style byzantin, une colonnade, une salle de conversation, et de plus, en 1842, un pavillon en fonte qui abrite les deux sources principales *Rakoczy* et *Pandour*, ainsi baptisées en 1738 par le prince-évêque Frédéric-Charles. La dernière s'emploie plutôt sous forme de bains et la première sous forme de boisson. La source de Rakoczy s'échappe à une profondeur de quatre mètres dans l'ancien lit de la Saale. Sa température est de onze degrés; la saveur salée et acidulée de l'eau laisse dans la bouche un goût amer et vitriolique; elle n'a d'ailleurs aucune odeur. Elle garde toute sa vertu laxative à quelque distance qu'on la transporte; aussi en expédie-t-on chaque année à l'extérieur de quatre à cinq mille cruchons.

Les autres sources sont : à l'entrée du jardin des bains, le *Maxbrunnen*, dont l'eau gazeuse offre quelque analogie avec l'eau de seltz qu'elle remplace; enfin, en dehors de la ville, la source de *Shœnborn*, qui s'échappe maintenant d'un puits artesien; la source *Thérèse*, qui date seulement de 1826; et la *Soolensprudel*, qui offre cette particularité qu'elle est intermittente. Après avoir coulé régulièrement pendant plusieurs heures, elle s'arrête une heure à peu près, tantôt plus tantôt moins, puis repart tout à coup avec une nouvelle force.

Les eaux de Kissingen sont recommandées pour un grand nombre de maladies et notamment pour l'atonie et la débilité de l'intestin. A en croire M. Joanne, la vie des baigneurs aurait à Kissingen toute la régularité militaire. Ce guide émérite donne ainsi la carte de la journée : « Le matin, de six heures à huit heures, on boit et on se promène aux sons de la musique; de huit heures à une heure, déjeuner, bains et repos; à une heure, on dîne, puis on se promène, car l'exercice est recommandé; entre sept heures et huit heures, on se rassemble sur la promenade pour causer ou entendre de la musique, enfin, on soupe, et à dix heures tout le monde est couché. »

HENRI MULLER.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Légendes et romans vrais de l'Exposition universelle. — Le métier à bas — La taille des diamants. — Découverte de la houille. — Les liqueurs des colonies. — Propriétés de l'acide sulfurique. — La thoracentèse. — L'acide phénique. — Les mines d'or de l'Australie. — Les habitations lacustres. — Les aventures d'un Suédois. — Le Robinson Crusoé de Paris. — Un naufrage en ballon. — Un matelot du baleinier *la Danaé*. — Le président Geffrard.

Un magistrat célèbre, quand on parlait devant lui d'un crime, ne manquait jamais de demander : *Où est la femme?* Lorsque je me trouve en face d'une invention nouvelle, je suis tenté, comme lui, de demander, sinon où est la femme, du moins où est le roman?

Le roman et la légende foisonnent en effet, à chaque pas, à l'Exposition universelle.

Voyez, par exemple, ce métier à fabriquer des bas, sur le principe duquel repose encore aujourd'hui le mécanisme de tous les appareils à tisser; il est l'œuvre de William Lee, ministre protestant anglais.

Au XVIIe siècle, un presbytère se trouvait à Calverton, dans le comté de Nottingham, à sept ou huit milles du bourg de Woodborough. Or, le desservant de ce presbytère, William Lee, éprouvait le besoin de franchir, le plus souvent possible, cette distance pour aller répéter à miss Mary Pacton ce qu'elle savait depuis longtemps : qu'il l'aimait éperdument et qu'il lui tardait de se conquérir une position moins besoigneuse pour s'unir à « l'ange qu'il adorait. »

Suivant la coutume du temps, miss Mary, assise ou plutôt hissée sur une des hautes chaises, en chêne sculpté, à dossier roide et perpendiculaire, dont le XVIe siècle nous a légué le modèle incommode, employait ses journées, depuis le matin jusqu'au soir, à tricoter des bas. Rien au monde ne la faisait suspendre, même pour un moment, cette besoigne acharnée.

Donc, le passionné ministre, tandis qu'il exprimait avec ardeur les tendres sentiments de son âme, voyait constamment sa fiancée absorbée par un point de couture, par une maille à relever, par les calculs qu'exigeait un talon à combiner ou une jambe à rétrécir.

Se plaignait-il? Mary lui alléguait la nécessité de ne point ralentir un travail aussi pressé. Son père, riche marchand de bœufs, toujours en voyage, n'attendait-il pas une demi-douzaine de bons gros bas en forte laine bleue pour se préserver du froid, pendant ses lointaines excursions à cheval? Sans compter deux petits frères qui, certes, ne pouvaient marcher pieds nus, et les pauvres de la paroisse, à qui elle devait consacrer la dîme du produit de ses aiguilles.

Il y avait là de quoi lasser la patience même d'un ministre de l'Évangile. William Lee donna plus d'une fois au diable les bas tricotés et celui ou celle qui les avait inventés.

De cette haine naquit peu à peu dans l'esprit du ministre, furieux, en sa double qualité d'amoureux et de prédicateur, de n'être jamais écouté, le désir d'abolir à tout jamais les aiguilles et le tricot.

Il possédait quelques connaissances en mécanique, et, comme toutes les personnes vivant dans la solitude, il ne manquait pas d'adresse manuelle. A six mois de là, il entra dans la cour de miss Mary, suivi d'une voiture chargée de diverses pièces d'un appareil qu'il transporta près de la fenêtre où l'infatigable tricoteuse manœuvrait ses aiguilles.

Il assembla ensuite tous ces morceaux de fer et de bois et, toujours sans mot dire, il se mit à tisser des bas avec une promptitude fabuleuse. Il faisait en une demi-heure la besogne que miss Mary n'eut point su en un mois mener à bonne fin.

— Maintenant, dit-il, que je vous apporte les moyens de faire des bas tant que vous le voudrez, daignerez-vous laisser votre tricot de côté, quand je viendrai vous rendre visite?

Miss Mary rougit, baissa les yeux et se pencha vers le ministre, de façon que celui-ci pût poser ses lèvres sur le front blanc de la jeune fille.

Après quoi elle jeta son tricot au feu.

— Je jure de ne plus jamais me servir d'une seule de ces aiguilles! s'écria-t-elle. Je jure de ne plus fabriquer de bas qu'avec ce métier inventé par vous, mon cher fiancé.

— C'est ce que je verrai demain et tous les jours, répondit l'heureux William, car je ne veux point désormais laisser passer un jour sans venir vous voir.

Il tint parole, en effet, pendant une semaine; mais, peu à peu, il se montra rêveur, distrait, préoccupé. C'était à son tour à ne point écouter les tendres paroles de Mary.

A chaque instant, elle le surprenait le regard fixe, et il tressaillait et semblait sortir d'un rêve quand elle élevait la voix pour l'interpeller tendrement.

Hélas ! l'ambition avait peu à peu transformé le métier à bas, inventé par l'amour, en obstacle à cet amour même.

Lee se demandait sans cesse pourquoi il ne tirerait pas de sa découverte les avantages de renommée et de fortune qu'elle ne pouvait manquer de lui valoir. Or, le moyen d'exploiter cette découverte et d'atteindre la double récompense due à son invention en demeurant et végétant dans une humble cure de campagne?

Si bien qu'un jour, miss Mary apprit que son fiancé avait donné sa démission de ministre et était brusquement parti pour Londres, sans même prendre congé de sa fiancée.

Tandis que la pauvre enfant se livrait au désespoir, Lee cherchait à Londres à tirer parti de son métier.

Sa mauvaise action et son infidélité ne lui portèrent point bonheur. D'abord on lui rit au nez quand il offrit ses métiers aux fabriquants de bas de Londres; ensuite, lorsqu'il fut parvenu, au prix d'épreuves cruelles et d'attentes plus cruelles encore, à les faire accepter par ceux-ci, les ouvriers les brisèrent avec des cris de mort contre leur inventeur et en interdirent l'usage à leurs patrons sous peine de grève et même de sévices.

Lee, désespéré, partit pour la France; mais il n'y trouva pas plus de chance, et il trépassa en 1610 à Paris, misérable et, qui pis est, seul, sans une voix amie pour lui dire une bonne parole à son heure suprême.

A peine fut-il mort que son invention devint, pour tous ceux qui la reprirent en sous-œuvre, une source de fortune et de renommée. Le fils d'un des apprentis de l'ingrat fiancé de miss Mary réintroduisit, vers 1658, en Angleterre, le métier de Lee, devenu déjà populaire en France, et auquel il donna son nom. Il ne tarda point à acquérir une immense fortune, devint un des plus grands seigneurs de l'Angleterre, sous le nom de lord Hudson, et il fut proclamé le protecteur de l'immense et puissante corporation des *frâme works knitsers*, la plus prospère, la plus réputée et la plus riche de Londres.

Les procédés de la taille du diamant ont été découverts par une jeune fille juive d'Amsterdam, éprise du fils d'un de ses coreligionnaires, riche, et par conséquent peu disposé à l'accepter pour bru avant qu'elle ne lui apportât en dot une invention dont on paya, dit-on, le secret onze tonnes d'or.

La découverte de la houille est due, d'après je ne sais combien de légendes allemandes, au diable en personne; la recette des fameuses liqueurs des colonies provient d'une négresse à laquelle, suivant une tradition qui, j'aime à le croire, est plus dramatique que vraie, on fit crever les yeux et couper la langue pour que la malheureuse ne pût révéler son secret à personne. Un tablier brûlé pendant des expériences chimiques a révélé à M. Braconnot la propriété particulière de l'acide sulfurique, de brûler les étoffes sans les carboniser et l'a conduit à des déductions d'une application féconde dans la science et dans l'industrie; la première idée de l'opération de la thoracentèse, qui guérit parfois des malades désespérés, provient d'un coup de poignard donné par une Italienne jalouse à son amant mourant d'une fluxion de poitrine, et qui se faisait soigner par une rivale; un hasard heureux, une négligence de son préparateur a révélé au chimiste Runge l'acide carbonique, connu de nos jours sous le nom d'acide phénique. L'Australie doit ses mines d'or à un convict, affreux drôle, toujours ivre, qui s'était échappé de Victoria après avoir, dans une rixe, frappé d'un coup de couteau un de ses camarades

de transportation; enfin, si l'on possède tant de documents curieux sur les habitations lacustres de la Suisse, c'est qu'un batelier maladroit et quelque peu pris de boisson tomba un jour de sa barque dans l'eau, et, en s'y débattant, découvrit les pieux innombrables enfoncés à quelque distance de la rive.

Et maintenant du roman des objets exposés, voulez-vous passer au roman des visiteurs. Regardez ce jeune homme blond qui vient me serrer la main et qui s'exprime en français lentement sans doute, mais de façon à se faire comprendre facilement. Eh bien! à la fin du mois de mars 1867, à Paris, au centre de la civilisation, de *la capitale de l'Europe*, comme dit le *Times* que l'on n'accusera certes point de partialité en faveur de la France, cet étranger s'est trouvé dans un état de détresse et d'abandon près duquel n'était rien l'isolement de Robinson Crusoé dans son île déserte. Robinson Crusoé pouvait du moins recueillir les épaves du vaisseau naufragé qui l'avait jeté sur le rivage, et trouvait des ressources alimentaires dans les cocotiers qui couvraient ce coin de terre de leur verdure luxuriante en même temps qu'ils jonchaient son sol de leurs noix exquises, si bonnes pour apaiser la faim, la soif, et enfin, il trouva une grotte pour habitation.

Il n'en fut point, hélas! de même pour M. Oscar Lind, qui, son sac aux épaules, son long bâton à la main, était parti seul de Norrkœping, c'est-à-dire du fond de la Suède, pour assister à l'ouverture de l'Exposition universelle de Paris.

Je n'ai pas besoin de vous dire que pour mener à bonne fin une pareille entreprise il a vingt-deux ans et une constitution de fer.

Arrivé aux frontières de France, comme il ne savait point un seul mot de notre langue, il jugea prudent de prendre le chemin de fer. Accablé de fatigue, il s'endormit, dans un wagon, du bon sommeil, privilége de son âge. Toutefois, prudent comme un enfant du nord, avant de céder au sommeil, pour qu'on ne pût point lui dérober sa valise, il la plaça sous ses pieds, en guise de tabouret. Malgré cette précaution, à son réveil jugez de son désespoir, cette valise, qui contenait son argent et ses lettres de recommandations, avait disparu.

Le voilà donc seul dans les rues de Paris, ne connaissant point le quartier de l'ambassade de son pays, ne pouvant demander son chemin à personne, ne sachant où se loger et par-dessus tout mourant littéralement de faim. Il adressa la parole en suédois aux employés du chemin de fer, mais la langue suédoise n'est guère connue en France où d'ailleurs on sait si peu de langues étrangères, et personne ne put lui répondre. Il lui fallut donc aller au hasard par les rues, malgré la fatigue, malgré la faim et à minuit. Le jour venu, pâle, défaillant, il se dirigea du côté de l'Exposition universelle, vers laquelle le conduisit le mouvement de la foule. Chemin faisant, il cherchait s'il ne découvrirait pas au-dessus d'une porte les armes de Suède, qui devaient, selon lui, surmonter soit l'ambassade soit le consulat de son pays. Il se fiait pour cela au hasard et le hasard ne lui vint pas en aide. Bref, à trois jours de là, des sergents de ville trouvèrent évanoui, dans le Champ de Mars, un jeune homme qu'ils transportèrent au poste de police le plus voisin où, à force de soin, on parvint à le ranimer: il donna alors à entendre par signes qu'il se mourait de faim et plus encore de soif. On lui servit quelques aliments, et comme personne ne comprenait la langue qu'il parlait, on lui donna du papier et une plume.

La position de ce pauvre garçon devenait de plus en plus désespérée, quand le hasard, qui jusque-là s'était montré si peu favorable pour lui, changea tout à coup d'allure, et fit amener au poste un voleur surpris en flagrant délit et une valise au bras, sans doute pour mieux se donner les allures d'un voyageur aux yeux des victimes qu'il dévalisait à leur insu.

A la vue de cette valise, M. Lind poussa un cri de joie, sortit de dessous son gilet une clef attachée à son cou par un cordon de soie et ouvrit le sac de maroquin d'où il tira les lettres de recommandation qu'il contenait pour le consul de Suède.

Une demi-heure après, ces lettres étaient remises au consul, et une heure après le jeune étranger se trouvait installé dans un excellent hôtel.

Revenu de la plus belle peur qu'il ait jamais eue, comme il me disait en me racontant son histoire, sa première sortie fut pour acheter une grammaire et un dictionnaire français, et je vous assure qu'il n'a point tardé à mettre leur étude à profit.

Ce petit homme qui parcourt les galeries de l'Exposition, le chapeau posé un peu trop en arrière sur la tête, est M. Hodsman, qui a fait, au mois de mai, une ascension en ballon, où il a failli périr et qu'il raconte en ce moment à un membre de l'Institut.

« Parti de Londres dans d'assez mauvaises conditions, dit-il, après une heure d'ascension, je fus assailli par une horrible tempête qui faisait tournoyer mon ballon en tous sens et qui le heurtait par des chocs imprévus et violents semblables à ceux que ressentent les bâtiments dans les mers resserrées, et que les marins appellent des *coups de coudes*. Je finis par me trouver au-dessus de la mer, dans une obscurité profonde, tantôt m'élevant à de grandes hauteurs et tantôt retombant presque au niveau des vagues en fureur; épuisé, épouvanté, éperdu, je finis par m'évanouir. Quand je repris connaissance, ma nacelle touchait la mer et les vagues déferlaient autour de moi: par un mouvement instinctif, je saisis un sac de lest que je jetai à l'eau, puis un second, puis un troisième, et mon ballon, qui fit un bond immense, s'éleva en une seconde à deux kilomètres de hauteur. La lune dans son plein se dégagea des nuages et en même temps un courant d'air me transporta au-dessus de la terre ferme. J'ouvris la soupape de mon ballon et quelques instants après je me trouvais à l'abri, dans la campagne, sur les côtes d'Angleterre. »

Ce gros garçon à mine réjouie, du nom de John Scott, et qui ne dédaigne pas de s'arrêter de temps à autre aux diverses brasseries, sans souci de la nationalité des boissons qu'on y vend, est un des cinq matelots échappés au naufrage de la *Diana*, baleinier retenu pendant six mois dans les glaces du détroit de Davis.

Le 3 septembre 1866, la *Diana* se trouva prise en plein des glaces, presque sans approvisionnement et sans charbon (à peine y en avait-il pour un mois). Il fallut donc se résigner aux plus rudes privations, recourir à la chasse et aller chercher sur la glace à travers mille périls un gibier qui, par bonheur, ne fit pas toujours défaut. On tua en six mois un ours blanc, soixante phoques et divers oiseaux; pour les cuire, et surtout pour se préserver d'un froid atroce, on brûla tout le bois qu'on put détruire du bâtiment sans le dégréer tout à fait. Ce froid était tel que l'haleine des matelots gelait au plafond et sur les parois des cabines, et que les médicaments faisaient éclater les bouteilles qui les contenaient.

Le 17 mars 1867, le capitaine mourut, et on l'enterra dans un trou fait à la glace.

A quelques jours de là, une brise lourde et chaude se manifesta et dégagea la *Diana*. Le peu de matelots valides qui restait à bord remit le pauvre bâtiment à la voile, mais bientôt le scorbut se prit à les décimer, l'eau entra dans la cale et il restait une distance de dix-huit milles marins à franchir pour être sauvé!

Enfin, le 2 avril, on aperçut au loin la terre. C'était Roeners-Voe, petit village dont les habitants vinrent avec leur chaloupe arracher à la mort le petit nombre de matelots qui restaient encore vivants sur la baleinière désemparée envahie par l'eau et qui aurait vraisemblablement sombré avant la fin du jour.

Le joyeux compère que je vous ai montré tout à l'heure, notre ami John Scott, est un des cinq matelots qui survécurent à cet effroyable séjour au milieu des glaces. Il est venu dépenser gaiement à l'Exposition universelle tout l'argent qu'il possède. Il ne quittera Paris que le jour où il lui restera juste assez d'argent pour s'en retourner en Angleterre, et y signer un nouvel engagement dans la marine. « On n'est bien que sur le pont d'un bâtiment, répète-t-il à tout propos. Fi du plancher des vaches! »

Voici encore parmi les visiteurs de l'Exposition M. Geffrard, l'ex-président d'Haïti.

L'ex-président, qu'une révolution avait élevé au pouvoir suprême et qu'une autre révolution vient d'envoyer en exil, est un beau nègre à la taille élevée et aux dehors distingués. Sa figure ne porte guère la trace que laissent d'ordinaire les soucis sur le visage des hommes d'État.

D'épais cheveux blancs font ressortir encore mieux le noir de sa peau, et ce contraste produit un effet qui n'est pas dépourvu d'une certaine originalité.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LA MAISON DES ARQUEBUSIERS

A LEIPZIG

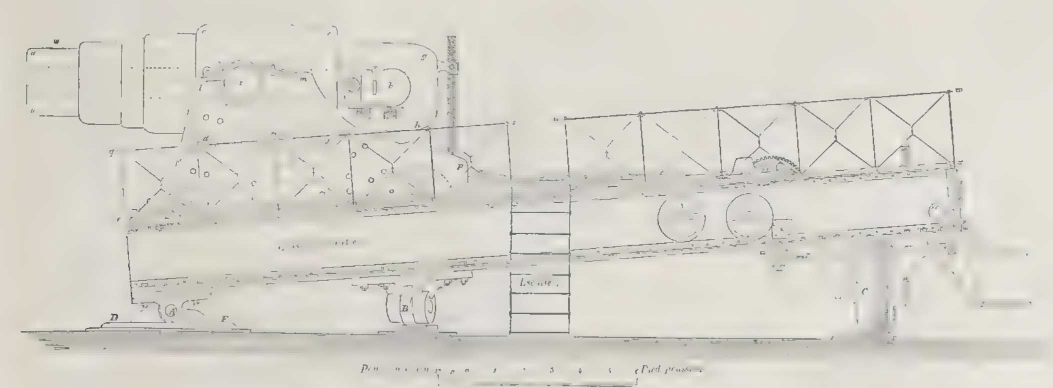
De tous les jardins publics de Leipzig, il n'en est pas de plus apprécié des habitants de la ville que le jardin de la maison des Arquebusiers. Le goût et la richesse déployés dans l'organisation intérieure des bâtiments, l'heureuse disposition des jardins, en font en effet un lieu de repos et de plaisir hors ligne. Lorsque, par une belle soirée d'été, on y vient chercher le frais sous les bosquets fleuris, à la lueur des globes de feu sans nombre dispersés dans le feuillage, au bruissement des jets d'eau retombant dans les vasques de marbre, tandis qu'une musique mélodieuse vous envoie ses accords lointains, on se croirait dans quelqu'un de ces palais féeriques construits par les génies pour s'évanouir aux premiers rayons du matin. C'est pourtant une belle et bonne réalité pour les heureux habitants de Leipzig.

M. Muttenthaler nous donne d'une de ces fêtes de nuit ce que le crayon en peut rendre; l'imagination du lecteur fera le reste.

F. RICHARD.

L'ARTILLERIE AU CHAMP DE MARS

L'artillerie est largement représentée au Champ de Mars tous les peuples qui s'occupent de métallurgie ont tenu à

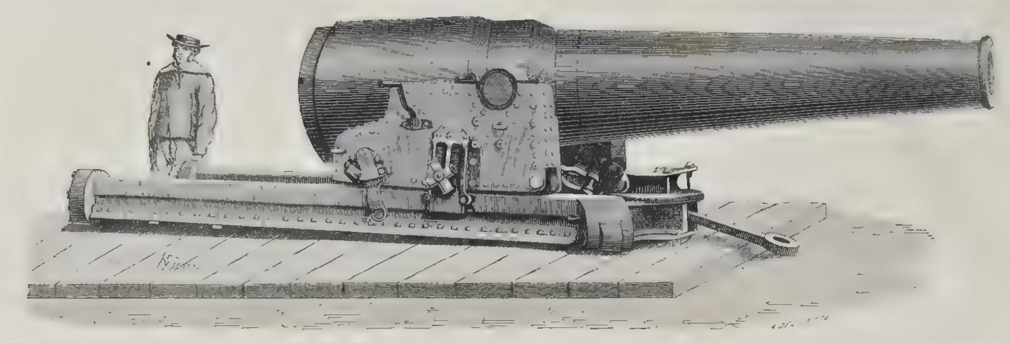


a, b, c, d, e, f, g, h. Corps de la pièce
i. Tourillon
k. Fermeture de la culasse.
l, m, n, o, p. Affût
q, r, s, t, u, v, w, x. Balustrade.
y. Manivelle au moyen de laquelle le canonnier, placé sur le marchepied x dirige à volonté la pièce, l'affût et le châssis

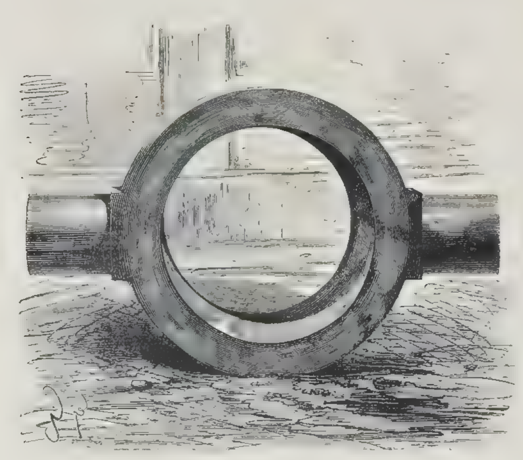


A, B, C. Roulettes marchant sur des circulaire de bronze.
D, E. Pivot de direction du châssis.
F. Coupe de la pièce à la hauteur du tourillon.
G. Ame de la pièce
H, J. Sections en longueur et en travers d'un projectile creux, d'acier fondu, avec son enveloppe de plomb.

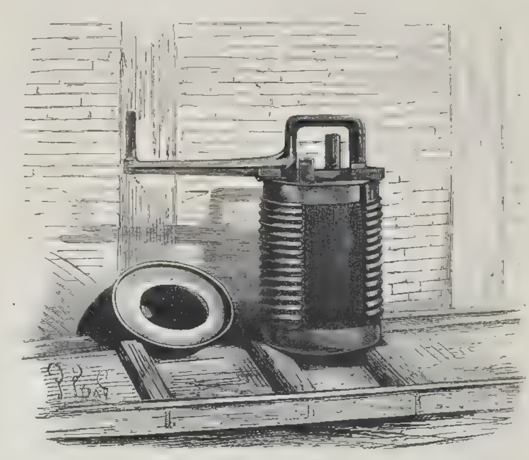
EXPOSITION UNIVERSELLE. — ARTILLERIE PRUSSIENNE. CANON MONSTRE DE KRUPP



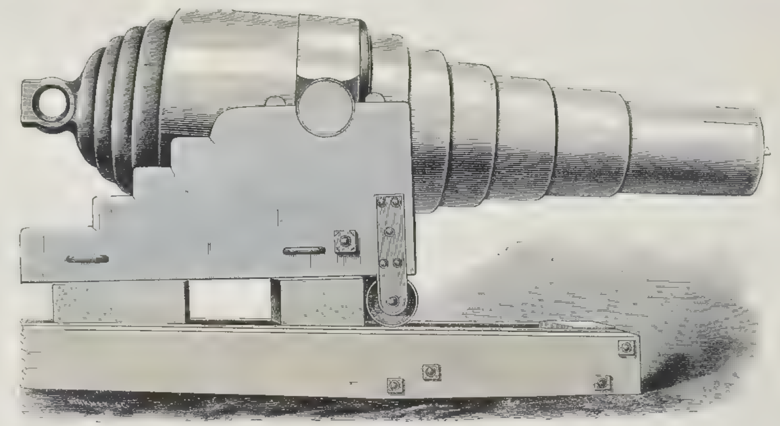
EXPOSITION UNIVERSELLE. — ARTILLERIE DE LA MARINE IMPÉRIALE FRANÇAISE. — Canon de 0m 24 sur son affût. — Voir page 427.



FRETTE DE PORTE-TOURILLON.



BOUCHON DE CULASSE FILETÉ ET OBTURATEUR.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — ARTILLERIE DE LA MARINE ANGLAISE. — Canon Armstrong de 600 livres anglaises (272 kilogr.). Voir page 427.

envoyer quelques spécimens de ces énormes canons créés dans les dernières années pour percer la carapace des vaisseaux cuirassés. Il y en a partout, aussi bien dans le palais que dans le parc, dans la section française comme dans les sections étrangères Ils s'imposent aux regards par leur masse puissante et rappellent brutalement aux visiteurs pacifiques accourus des quatre coins du monde, que l'âge d'or n'est pas encore tout à fait revenu et qu'il peut être un jour nécessaire de savoir faire parler la poudre.

Ces énormes pièces de quinze, vingt-cinq et même quarante mille kilogrammes sont nécessaires à la défense des flottes marchandes et des villes maritimes, que le moindre corsaire ou pirate bien cuirassé pourrait réduire impunément en cendres; ils sont de plus de magnifiques échantillons de la métallurgie et témoignent de la perfection des moyens actuels de transport : il y a trente ans à peine, non-seulement on n'aurait pu les faire, mais encore les apporter.

La Russie, bien qu'étant la nation la plus jeune en industrie, a exposé plusieurs canons en acier fondu d'une véritable valeur, fabriqués dans l'usine de Perm, dirigée par M. Worontzoff, ou dans l'usine fondée près de Saint-Pétersbourg par MM. Oboukhof, Poutilof et Koudriaftzef; cette dernière fabrique, construite sur une grande échelle, peut fondre à la fois vingt-trois tonnes d'acier, elle possède un marteau-pilon de trente-cinq tonnes, ce que nous sommes encore loin d'avoir en France. Les Russes, tout en développant autant que possible la fabrication des canons en acier fondu, n'en ont pas moins continué celle des canons de fonte qu'ils ont perfectionnés, au point de faire supporter à leurs pièces jusqu'à trois mille cinq cents coups. La Russie a envoyé à l'Exposition plusieurs fragments de ses canons de fonte fabriqués à Kamensk et à Goroblagodate, en Sibérie; mais elle n'a pas exposé ses canons de quinze pouces coulés dans l'usine d'Alexandroffsk, tirant un boulet rond de 480 livres à la charge de 40 livres de poudre, et qui ont parfaitement résisté à l'épreuve d'un tir prolongé.

La Suède est représentée par deux beaux canons, l'un en fonte fretté d'acier, pesant environ 14,000 kilogrammes, de 24 centimètres d'âme; l'autre, en simple fonte, pèse 12,750 kilogrammes, son âme est de 27 centimètres. Ces canons sont faits à Finspong, fonderie privilégiée par l'État depuis l'an 1620, qui n'emploie, pour sa fabrication de la fonte à canon, que des minerais en roche et du charbon de bois. Le minerai se compose principalement d'oxydule de fer, d'une texture grossièrement cristalline, disséminé dans un quartz pur et transparent. Les minéraux qui l'accompagnent sont



FÊTE DE NUIT DANS LE JARDIN DE LA MAISON DES ARQUEBUSIERS, A LEIPZIG; dessin de M. A. Muttenthaler. — Voir page 427.

principalement le pyrite de fer, le manganèse, le pyroxène le hornblende, etc. Le minerai employé à la fabrication des canons de Finspong provient en majeure partie (80 pour 100 de la quantité nécessaire) de la mine de Farola. De toutes les mines exploitées en Suède pour la fabrication de la fonte à canon, cette mine a, depuis l'an 1580 environ, été considérée comme fournissant le minerai le plus propre à ce but. Quant au charbon, on emploie presque exclusivement celui du pin. Les canons de grande dimension se coulent à noyau, refroidi à son intérieur par l'action d'un courant d'air humide. La cassure de la fonte à canon se distingue par une texture fleuronnée ou réticulée de fonte blanche et grise; cette dernière se présente sous la forme de petits grains ronds disséminés dans la fonte blanche; à mesure que la fonte est plus dure, les parties blanches augmentent en grandeur et en nombre.

L'exposition de la section suédoise est complétée par une belle collection de boulets ronds et coniques en fonte; plusieurs de ces derniers ont été brisés pour montrer qu'ils ont été trempés par le refroidissement pour obtenir une plus grande dureté de l'extrémité antérieure. La cassure de cette partie du boulet est d'un grain uniforme d'un gris pâle, tandis que la base qui n'a pas été coulée dans un moule froid est voisine comme le métal à canon lui-même.

L'exposition anglaise est la plus complète; sa pièce principale est un gros canon tout à fait semblable extérieurement au fameux Bigwill, de 600 livres anglaises, dont nous donnons la figure; le tube central est en acier Firth entouré de huit manchons faits avec des barres de fer tordues en spirale, d'après le principe des anciens fusils à rubans. Ce canon lance un boulet de 272 kilogrammes avec une charge d'environ 32 kilogrammes de poudre. D'après l'opinion des officiers anglais, ce canon et ses semblables seraient ceux dont la construction aurait donné les meilleurs résultats. Deux canons en acier de Withworth, un autre canon d'Armstrong de 23 centimètres, une pièce Palliser avec tube intérieur en fer forgé, enveloppé de fonte coulée, et plusieurs pièces de campagne et de siége montées sur roues, complètent l'installation anglaise et renferment aussi une collection très-complète de projectiles de toutes sortes, pleins ou explosibles.

L'Autriche a disposé dans la grande galerie un parc de belles pièces de bronze et relégué dans une encoignure un petit canon d'acier à âme rayée de 10 centimètres environ.

La Belgique n'a envoyé aucun échantillon de sa fonderie royale de Liége; mais M. Friderick expose un nouveau système de fermeture d'une manœuvre simple et facile; il se compose de deux verrous à angle droit. Lorsque le verrou perpendiculaire à l'axe est ouvert, on peut tirer à soi celui qui s'enfonce dans l'âme et ouvrir la culasse pour y introduire la charge.

La Prusse a fait le plus grand tour de force; elle a amené au Champ de Mars et placé sur son affût une pièce pesant 50,000 kilogrammes, pour laquelle un wagon spécial a été combiné. Ce canon, tout en acier fondu et fretté, a 37 centimètres d'âme, et ses boulets cylindro-coniques de 82 centimètres de haut sont enveloppés de plomb coulé dans sept cannelures creusées à la surface externe du boulet, dont le poids est de 500 kilogrammes. Le prix de chaque coup, en y comprenant l'amortissement de la pièce, représente environ 2,500 francs. Le canon se charge par la culasse; mais sa fermeture, très-compliquée, exige en arrière du tonnerre un poids considérable d'acier qui alourdit encore la pièce. Bien que le canon monstre de M. Krupp soit le véritable chef-d'œuvre métallurgique de l'Exposition, nous ne pensons pas que son modèle sera adopté par l'artillerie.

Nous pourrions dire exactement le contraire de nos canons français, dont la forme, la disposition, les rayures, la fermeture de culasse sont universellement appréciés, mais dont la composition métallique est discutée par un grand nombre d'officiers instruits. Tout en reconnaissant combien nos frettes sont bien conçues et bien fabriquées, un grand nombre d'hommes spéciaux prétendent que la fonte dont les pièces sont composées ne pourrait résister à de fortes charges de la poudre nécessaire pour obtenir les vitesses initiales assez rapides et percer les cuirasses de forte épaisseur à la distance voulue. Les expériences faites jusqu'à ce jour n'ont encore rien donné d'assez absolument concluant pour faire renoncer à l'usage de la fonte, et, comme les Russes, les Suédois et les Américains, nous continuons à construire en fonte nos canons réglementaires, en ayant cependant le soin de les entourer avec des frettes en acier puddlé. Nos canons sont de quatre calibres. Le plus petit, de 16 centimètres, tire avec une charge de 5 kilogr. un obus oblong du poids de 31 kilogr. 5; avec la charge de 7 kilog. 5, un boulet massif en acier du poids de 45 kilog.; à 300 mètres, il traverse une plaque de blindage de 15 centimètres d'épaisseur. Le canon de 19 centimètres tire avec 8 kilogrammes de poudre un obus de 52 kilogrammes; avec une charge de 12 kilogr. 500, un boulet massif de 75 kilogr. Le canon de 24 centimètres, qui semble devoir être le plus généralement employé, envoie avec 16 kilogr. de poudre un obus de 100 kilogr.; avec la charge de 20 kilogrammes, un boulet massif en acier du poids de 144 kilogr. Il peut être redoutable aux navires cuirassés jusqu'à 2,000 mètres, mais son action très-efficace est limitée à environ 1,000 mètres.

On a fondu aussi à Ruelle des pièces de 27 centimètres d'âme devant lancer des boulets de 216 kilogr. et une pièce exceptionnelle de 42 centimètres d'âme dont le boulet cylindrique en acier pèse 780 kilogr., et demande pour être lancé environ 110 kilogrammes de poudre, ce qui nous paraît bien considérable eu égard à la résistance de la fonte, même frettée. Comparativement aux expériences faites sur des canons de fonte, notre artillerie en poursuit d'autres avec les canons en acier fondu à noyau forgés sur mandrin, doublés à l'intérieur d'un tube en acier puddlé et cerclés à l'extérieur avec des frettes également en acier puddlé; jusqu'à présent ces pièces se sont parfaitement comportées, et l'exposition de MM. Petin et Gaudet nous en montre un très-bel échantillon du calibre de 24 centimètres; il sera comme les autres fermé avec un fort bouchon de culasse à vis tronquée qui se meut facilement lorsqu'il est tourné en face des portions où les pas de vis ont été enlevés, et qui résiste à la décharge lorsqu'en faisant faire une légère évolution, on place, les uns dans les autres, les filets de vis qui ont été conservés.

Notre artillerie de terre a également exposé plusieurs pièces, et notamment un obusier de 16 centimètres, exécuté avec cette précision et cette perfection qui distinguent nos usines impériales.

TURGAN.

COURRIER DU PALAIS

Un nom romanesque. — Pour avoir voulu être comtesse. — Les malheurs d'*Élisabeth* et de M. Brésil. — *Mazeppa* et *les Pirates de la Savane*. — Ce pauvre sentiment. — Toujours les procès de l'Exposition. — A propos de l'isthme de Suez. — Un souvenir du canal du Languedoc. — Pays de chameaux! — Manajee-Kortedja. — Un mot du président Séguier qui n'est pas du président Séguier. — Un mot de M. Dupin qui n'est pas de M. Dupin. — Dernières nouvelles de la séparation de corps en France.

Lara est son nom; un nom triste et romanesque qui semble prédestiner aux funestes aventures. Mais celles de la pauvre femme, car Lara est une femme, ne seront pas chantées par les poëtes; les poëtes, je veux parler des vrais, des bons, ne chantent pas les malheurs de police correctionnelle.

Lara a joué la comédie et le drame en province; elle a eu de grands succès à Tours, à Lille, à Lyon, à Marseille, et des pachas l'ont peut-être applaudie à Alexandrie. Que ne s'est-elle contentée d'être princesse, reine, impératrice? Mais, non; elle a voulu devenir comtesse en épousant un comte. Or, il s'est trouvé que le comte qu'elle a épousé était un comte du sacré-collége, ce qui n'a guère plus de réalité qu'un conte des *Mille et une Nuits*. Avec son titre de comtesse elle s'est fait livrer des marchandises à crédit, et on l'a condamnée, la malheureuse, à deux ans d'emprisonnement. Il y a quelques jours, la Cour a diminué la peine d'une année; mais Lara n'a que trop sujet encore de regretter bien amèrement ses folles ambitions. Si elle s'était contentée de la gloire dramatique, elle n'en serait pas où elle est. Mieux vaut ne porter jamais de noble écusson que sur une robe de théâtre, mieux vaut même risquer de se casser le cou tous les soirs en franchissant des rochers abrupts, attachée sur un cheval sans selle comme miss Adah Menken, que d'épouser un comte palatin; les chutes sont moins terribles.

Regardez-la cette Menken; elle a la célébrité, peut-être bien aussi la richesse; elle est belle, et bien portante, et prête à refranchir ses rochers sur son cheval nu devant le public de toutes les capitales des cinq parties du monde; mais aussi du diable si, mariée trois fois, elle a jamais songé à épouser un comte palatin. Elle est fêtée, acclamée, admirée par tous, même par M. Brésil, j'en suis sûr, quoiqu'elle ait joué les *Pirates de la Savane* au lieu de *Mazeppa*, que M. Brésil avait fait tout exprès pour elle.

Il était question de ce *Mazeppa* l'autre jour au tribunal de commerce, où M. Brésil plaidait contre M. Dumaine, et prétendait l'obliger à jouer une pièce de lui intitulée *la Sibérienne ou la Fille de l'Exilé*, empruntée à Xavier de Maistre et un peu aussi, je pense, à Mme Cottin.

M. Dumaine avait commandé *Élisabeth* à M. Brésil, et le drame était prêt au mois de juillet dernier; le directeur de la Gaîté en ajourna la représentation. Vers cette époque, M. Brésil vit en Angleterre miss Adah Menken, et parla d'elle avec enthousiasme à M. Dumaine, qui lui dit: « Faismoi une pièce pour miss Menken. » M. Brésil fit *Mazeppa*, et ce fut dans les *Pirates de la Savane* que miss Menken débuta. De là procès et jugement qui condamna le directeur à payer à l'auteur une indemnité de 2,000 francs.

Aujourd'hui M. Brésil dit à M. Dumaine: « Jouez-moi *Élisabeth*. »

Et M. Dumaine répond à M. Brésil: « *Mazeppa* avait pris la place d'*Élisabeth*, j'ai payé le dédit de *Mazeppa*; je suis quitte, absolument quitte envers toi. »

Le tribunal, avant de juger la question, a voulu entendre les parties dans la chambre du conseil.

Élisabeth sortira-t-elle du procès, exilée de la Gaîté sans espoir de retour? C'est ce que je pourrai peut-être vous dire dans mon prochain Courrier.

M. Dumaine, ajournant Élisabeth, écrivait à M. Brésil:

« Les commencements difficiles que nous avons eus, les pertes que nous éprouvons en ce moment, et les pas de géant que nous faisons vers les beaux jours, tout cela nous force à venir te dire que nous n'osons pas risquer encore quarante mille francs pour une pièce toute de sentiment, à une époque où on lui rit férocement au nez, à ce pauvre sentiment... »

Pas si férocement que ça, monsieur Dumaine; avez-vous vu *Hernani*?

Il y a dans cette pièce-là des scènes d'amour au nez desquelles on ne rit pas trop. Seulement, dame! voyez-vous, le sentiment, c'est un peu comme tout le reste, il y en a du bon et il y en a du mauvais; le tout est d'en trouver du bon.

Me Paillard de Villeneuve, l'avocat de M. Appel, avait raison lorsqu'il disait spirituellement: « L'honorable M. Le Play, qui a pensé à tant de choses, aurait peut-être bien fait de créer un groupe judiciaire destiné à faire connaître toutes les décisions de justice dans lesquelles se trouve en ce moment engagée la commission impériale. »

Après le procès du catalogue, le procès des chaises, le procès des cannes, le procès des affiches, voici le procès des prospectus.

Ce procès des prospectus se peut résumer en quelques mots.

M. Dentu a cédé, moyennant 20,000 francs, à M. Carles le droit exclusif de distribuer des prospectus, des affiches et des annonces dans le palais du Champ de Mars. M. Huguet, mécanicien, a exposé une machine à imprimer dont M. Appel est devenu l'acquéreur, et M. Appel imprime avec la machine de M. Huguet, qu'il fait fonctionner sous les yeux du public, des prospectus pour certaines maisons de commerce. Ces prospectus, il les distribue ensuite aux personnes qui les ont vu imprimer. « Que M. Appel, disait Me Gatineau, l'avocat de M. Carles, imprime, s'il le veut, les Fables de La Fontaine ou des extraits de La Bruyère et qu'il en fasse cadeau aux visiteurs de l'Exposition, on ne saurait le trouver mauvais; mais là s'arrête son droit, et il lui est interdit d'annoncer au public les mérites exceptionnels des magasins de confection du *Pré-aux-Clercs* ou de tel autre magasin qu'il lui plaira de patronner. »

Le tribunal a trouvé juste la demande de M. Carles et a condamné M. Appel à lui payer la somme de 600 francs à titre de dommages-intérêts.

Sortons du palais de l'Exposition et entrons dans cet élégant pavillon qui s'élève dans le quartier du parc consacré à l'Orient, tout près du grand caravansérail, du temple égyptien et du pavillon du vice-roi.

Ces reliefs que vous avez sous les yeux vous représentent l'isthme de Suez et les prodigieux travaux accomplis et ceux qu'il faut accomplir encore avant d'arriver au terme de la colossale entreprise. Vous imaginez-vous ce qu'il a fallu de courage et de persévérance pour vaincre tant d'obstacles matériels, et tout ce qu'il en faudra encore pour achever l'œuvre? Que d'efforts! quelle volonté énergique pour avoir conquis au génie civilisateur ce désert et pour y avoir accompli déjà ce que nous montre un regard jeté sur les plans!

Eh bien! le canal à percer, le sable à contenir, les ports à ouvrir, la pression et le volume des eaux à calculer, la nature à dompter enfin, ce n'a pas été tout encore; les résistances à vaincre, légitimes ou coupables, les complots à déjouer, les calomnies à confondre, les erreurs ou les mensonges à combattre: voilà l'autre moitié de la tâche, plus lourde, plus accablante, plus douloureuse cent fois!

Et les procès! ce qu'ils ont entassé de papier timbré suffirait à barrer le canal. Il en restait un encore; d'autres ne naîtront-ils pas? ce serait folie de l'espérer. Celui que la cour jugeait, il y a quelques jours, n'est pas un des moindres parmi ceux dont l'histoire de la Compagnie est pleine.

Le *Journal des travaux publics* et le *Conseiller* avaient publié des articles où l'entreprise de l'isthme de Suez était discutée au point de vue financier dans des termes où M. de Lesseps vit l'intention de décréditer la Compagnie afin d'avilir le prix des actions et de rendre possible une spéculation à la baisse.

Le tribunal condamna solidairement le gérant et le rédacteur du *Journal des Travaux publics* à 80,000 francs de dommages-intérêts; les articles du *Conseiller* furent frappés d'une condamnation à 70,000 francs. La Cour a réduit à 50,000 francs, sans solidarité, la condamnation prononcée contre le rédacteur du *Journal des Travaux publics*.

M. l'avocat général Oscar de Vallée rappelait, dans son réquisitoire, les difficultés de tous genres qu'avait eues à vaincre il y a deux siècles un homme de génie, Riquet, dans une entreprise qui n'était pas sans analogie avec celle du percement de l'isthme de Suez. A propos du projet du canal du Languedoc, M. de Froidour écrivait à M. de Barellas:

« Si vous voulez écouter la plupart des gens du pays, vous n'en trouverez presque point qui ne vous soutiennent que cette entreprise n'aura aucun succès. Car, outre les préjugés de l'ignorance, plusieurs en parlent par chagrin peut-être, parce que pour faire le canal on leur a pris quelque morceau de terre dont ils n'ont pas été dédommagés au double et au triple, selon qu'ils se l'étaient proposé. — Il y a d'ailleurs des esprits bourrus qui vous diront la même chose parce qu'ils sont accoutumés à désapprouver et à décrier tout ce qui s'entreprend d'ordinaire.

« Il s'en trouve même d'assez mal tournés pour en parler mal, par l'envie et la jalousie qu'ils ont contre le mérite et le bonheur du sieur Riquet. Et enfin, comme il y a peu de personnes dans cette province qui soient versées sur ces sortes de matières, et qui aient l'intelligence de ces travaux, plusieurs n'en parlent que comme ils en entendent parler. Or, comme il y a toujours des mécontents, il ne manque pas de contradicteurs. »

Le canal de Languedoc n'en fut pas moins percé, et le nom de Riquet est devenu immortel; dans deux ans le canal de Suez sera inauguré, et la science et l'énergie humaines auront accompli un miracle de plus.

Ces jours derniers je regardais le charmant panorama de l'isthme qui est une des curiosités du parc égyptien du Champ de Mars: une bonne femme, moitié paysanne, moitié dame, regardait aussi.

— Eh bien? lui demanda son mari.

— Pays de chameaux! répondit la femme.

Ce qu'il y avait de dédain dans le ton avec lequel elle prononça ces trois mots ne saurait s'exprimer.

Dans une dizaine d'années, quand l'eau et la civilisation auront transformé l'isthme, M. de Lesseps pourra exposer

un panorama qui ne ressemblera guère à celui d'aujourd'hui. Si la bonne femme vient le voir, peut-être trouvera-t-elle autre chose à dire que · Pays de chameaux !

M. Jules Favre est re‹ nu au palais. Le jour même de sa rentree, je lisais dans un journal qui s'appelle le *Conseil de prefecture* l'alinéa suivant :

« M. J.-G.-C. Favre, né à Lyon le 31 mars 1809, ex-secrétaire genéral du ministère de l'intérieur, avocat du barreau de Paris, député du Rhône, — vient d'être élu membre de l'Académie française.

« M. Favre est un orateur renommé. »

Parbleu! voilà un journal qui apprend des choses neuves à ses lecteurs.

Il y a quelques jours, un personnage, vêtu d'une redingote et d'un pantalon noirs, était assis dans le pretoire même de la chambre civile de la cour de cassation, et suivait avec beaucoup d attention le débat engagé sur un pourvoi.

Une redingote à côté des robes, le fait etait étrange, inouï peut-être.

De plus, le personnage avait la tête couverte, mais c'était d'une coiffure qui ne ressemblait en rien à la nôtre : quelque chose qui, par sa forme, rappelait quelque peu une mitre d'evêque.

Celui que les magistrats de la cour de cassation avaient daigné accueillir dans leur sanctuaire était un confrère etranger, un juge de Bombay, un Indien parsis nommé Manjee Kortedjee.

L'affaire plaidee, Manajee Kortedjee, à qui un des conseillers avait remis un exposé écrit du procès qui se terminait par ces mots : *Telle est la question*, traça de sa main la petite malice suivante au-dessous du résumé du magistrat : « La même chose dans tous les pays ; c'est la question pour l'avocat, pas pour la justice. »

Je ne sais pas si à Bombay les choses sont toujours aussi claires pour la justice que l'affirmait Manajee Kortedjee; ce que je sais bien, c'est qu'il n'est guère de question de droit sur laquelle la cour de cassation n'ait pas varié.

Si le conseil de l'ordre m'en croyait, il enverrait au juge indien un bel exemplaire du repertoire de Dalloz, relié en maroquin doré sur tranche, avec ces mots :

A MANAJEE KORTEDJEE
Le Barreau de Paris.

Si le mot du juge de Bombay est moins vrai qu'il ne le pense peut-être, il est hors de doute, le greffier m'en est garant, qu'il est authentique, et ce terrible réviseur, qui s'appelle M. Édouard Fournier, ne pourra pas le contester dans sa prochaine edition de *l'Esprit dans l'histoire*, comme il fait de certains autres qui étaient au Palais articles d'Évangile.

Qui n'est convaincu que le president Seguier ait fait un jour à une sollicitation venue de haut cette belle réponse : « La cour rend des arrêts et non pas des services? » Eh bien, ce mot celèbre, M. Seguier ne l'a pas dit, et M. Edouard Fournier nous apprend que le president lui-même protesta dans une lettre à M. de Peyronnet contre ces paroles que lui avait prêtées un rédacteur d'un journal « en les arrangeant, disait-il, à son idée. » Le nom de l'arrangeur, nous l'ignorons encore, mais c'était vraiment un habile homme.

M. Dupin a certainement compare dans une de ses plaidoiries l'institut des Jesuites à « une epée dont la poignée est à Rome et la pointe partout; » mais ce qu'il a oublie de dire, c'est qu'il l'avait prise à l'abbe Raynal, qui en avait trouvé lui-même la formule dans d'Aubigné, lequel avait écrit que la société de Jésus était « une épée dont la lame est en France et la poignée à Rome. »

Et qui sait, au fait, si quelque jour M. Édouard Fournier ne découvrira pas dans un moraliste indien, mort il y a trois ou quatre mille ans, la phrase du seigneur Manajee Kortedjee, juge à Bombay.

On se marie moins en France depuis quelques années, voilà ce que nous ont appris de récentes statistiques; on s'y sépare davantage, voilà ce qui résulte du dernier rapport de M. le garde des sceaux sur la justice civile.

De 1851 à 1855, 7,644 procès en séparation de corps; de 1856 à 1860, 9,567; de 1861 à 1865, 12,000, ou peu s'en faut · tels sont les chiffres du document officiel.

Ce n'est pas tout : la séparation de corps était autrefois un article de luxe; on ne se séparait guère que dans la bonne société; on se sépare aujourd'hui dans tous les mondes, dans le pauvre comme dans le riche, dans le petit comme dans le grand.

Les villes et les pays de plaine ont la plus belle part dans les chiffres que je viens de donner; l'air de la montagne est meilleur pour la santé du mariage, et la fleur du bonheur conjugal y a la vie plus dure.

Que si l'on voulait rechercher la cause de ces progrès de la séparation de corps, on arriverait peut-être à les trouver; trouver le remède au mal serait probablement plus difficile. Le plus simple serait peut-être qu'aux premiers symptômes de trouble dans le ménage, aux premiers nuages ou aux premières brumes, les époux se décidassent à aller vivre dans les Alpes, dans les Cévennes ou dans les Pyrénées, à deux ou trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer; mais ce remède-là a bien encore ses petites difficultés, et il ne faut pas trop y compter. Que faire alors? Ne pas se marier serait le plus sûr, mais le moyen est vraiment trop radical, et je n'ose le conseiller; mieux vaut encore le mal qu'un remède aussi extrême.

MAÎTRE GUÉRIN.

EXPOSITION UNIVERSELLE ET ANNUELLE
DES BEAUX-ARTS
IV.
ÉCOLE FRANÇAISE.

MM. Robert-Fleury. — Gérôme. — Meissonier. — Fromentin. — Caraud. — Toulmouche. — Hamon. — Marchal. — Boudin. — Brandon. — Bonnat. — Baron. — Corot. — Chintreuil. — Daubigny. — Théodore Rousseau et Jongkind.

Les expositions annuelles peuvent donner de grandes illusions sur la valeur d'un peintre. Il ne s'y présente qu'avec deux tableaux qui ne le representent pas toujours exactement; ses concurrents, auxquels il serait intéressant de le mesurer, se sont précisément absentés cette fois; les moyens de comparaison et d'appréciation font defaut. A l'Exposition universelle, nous les trouvons au grand complet. Ici les peintres — ou tout au moins les maîtres — apportent toute la série de leurs principaux ouvrages, et l'on peut d'un coup d'œil connaître leurs tendances; autour d'eux se pressent à la fois leurs analogues et leurs contraires; enfin les expositions etrangères sont là qui permettent à l'appréciation de s'élever au-dessus des considerations purement individuelles ou locales et de se formuler d'une façon presque absolue. Aussi peut-on dire qu'il n'y a que les talents vraiment superieurs qui sortent intacts et rayonnants de cette suprême épreuve. Pour peu qu'il s'y mêle de l'alliage, et que le succès soit dû à une mode, à une excentricité, au ragoût du sujet ou du procédé, à quelque chose enfin d'etranger à l'art même, ces expedients, ces ficelles, ces trucs apparaissent à l'instant au grand soleil de l'Exposition universelle, et il ne reste plus que le peintre lui-même, souvent très-amoindri. Aussi que de réputations en baisse depuis l'ouverture de la lutte !

Nous avons commencé notre revue de l'école française par les peintres d'histoire. L'ordre habituel appelle maintenant le genre et le paysage.

ROBERT-FLEURY. — Nous placions Corot et Nollet, malgré la petite dimension de leurs toiles, à la tête de la peinture historique. Il y a trente ans que la même place est due, pour les mêmes raisons, à Robert-Fleury, si complet, si eleve et si profond dans les moindres sujets qu'il traite. Son *Charles-Quint* vieilli, fatigué, épuisé, venant prendre possession de son tombeau de Saint-Just, à la lueur d'un soleil crepusculaire qui accompagne bien cette gloire au déclin, est fait pour satisfaire le philosophe aussi bien que l'artiste. Cette scène, d'une sévère et melancolique poésie, nous représente quelque chose comme le lendemain de cet admirable et sinistre *Charles-Quint* de Titien, qui se trouve à Madrid, au *Museo real*. Titien y montre le vieil empereur, amaigri, hâve et blême, galopant tout seul, dans l'ombre d'un ciel d'orage, le casque en tête et la lance en arrêt, ainsi qu'un chevalier errant. Son menton, couvert d'une barbe courte, grise, hérissée, avance violemment et lui donne un air d'implacable decision; son œil cave lance un dernier eclair; mais le corps courbé et les jambes incertaines expriment bien toutes les fatigues de la vieillesse. C'est l'homme qui se raidit encore aujourd'hui contre la destinée qu'il subira demain. On ne saurait voir de drame plus saisissant que ce portrait, car Titien a été un grand peintre *d'âmes*, bien que certains critiques ne voient dans toute la peinture venitienne que l'apothéose de la matière. Dire que le tableau de Robert-Fleury pourrait servir de preface au portrait du Titien, et par sa couleur rayonnante, et par l'expression du sentiment et du caractère, c'est lui décerner le plus grand éloge qu'on puisse en faire.

M. GÉRÔME. — Ce n'est que justice aussi de donner à M. Gérôme une place dans l'art historique, bien que, par l'interprétation qu'il a faite de certains sujets, tels que les *Augures* et *Phryné devant l'Aréopage*, il ait diminué et presque dégradé l'histoire. Mais il lui sera pardonné en faveur de son *Hache-paille égyptien* et de ses *Gladiateurs*, qui resteront comme d'admirables reconstructions du monde antique. L'exécution de M. Gérôme est de beaucoup supérieure à celle des peintres de genre les plus en renom; il serre la forme d'autrement près; il lui imprime autrement de caractère; pourtant c'est aussi par certains defauts de sa facture que M. Gérôme se rapproche le plus des peintres de genre. Son *fini* tombe à tout coup dans la préciosité et la sécheresse. On glisse rien qu'à regarder le parquet trop luisant du salon où Louis XIV soupe avec Molière. Quelquefois même cette facture lisse dénature jusqu'au caractère du sujet, comme dans le Rembrandt, dont elle fait une sorte de petit bourgeois hollandais tiré à quatre épingles.

MEISSONIER. — Quand on passe en revue la série de ses œuvres, une curieuse verité s'en degage; on voit qu'il est d'autant plus parfait qu'il peint en plus petit. Voyez-le aux Champs-Élysees comme au Champ de Mars, son chef-d'œuvre n'est-il pas ses *Petits cavaliers se faisant servir à boire* ? Jamais il n'a eu plus d esprit que dans ces figurines moins grandes que le petit doigt, sa couleur même y devient presque agreable. Cela tient sans doute à ce que ces imperceptibles tableautins veulent être peints du premier coup et ne souffrent pas des retouches qui les alourdiraient; dès que Meissonier, disposant de plus d'espace, veut se corser davantage, les defauts de sa couleur, car il n'est pas ne coloriste, s'affirment plus durement, et elle devient ce que nous la voyons, bitumineuse dans les ombres, rouge-brique dans les clairs. Cela dit, déclarons bien vite que Meissonier est et restera l'un des grands maîtres de la peinture de genre, un maître profondement personnel, et qui ne doit rien à l'étude d'aucune ecole, ancienne ou moderne. Nous ne le classerons pas, comme les precedents, dans les regions du grand art, bien qu'il ait traité avec infiniment d'intelligence et d'observation certains sujets historiques; il lui manque pour cela une qualité tout à fait indispensable, le style. Mais personne n'a réuni, dans la petite peinture, plus de justesse à plus d'esprit, deux qualites qui ne marchent guère qu'isolees, et ajoutons, n'a gardé une facture plus large et plus libre dans un *fini* plus minutieux.

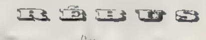
M. FROMENTIN. — Ici — malgre le talent vraiment charmant du peintre — ici commencent les desillusions que nous annoncions tout à l'heure. Que deviennent, à côté de certaines œuvres sérieuses du Champ de Mars, les saynètes orientales que M. Fromentin peint d'un pinceau si preste et si spirituel et où il groupe à plaisir de si jolis bouquets de tons riants et clairs? Ce sont d'amusants coloriages, rien de plus. Si M. Fromentin veut prendre la peine de l'observer, il verra que celles de ses toiles qui résistent le mieux sont précisement celles où il ne s'est pas laissé aller à ces coquetteries de palette qui ont commencé sa réputation, — par exemple sa *Lisière d'oasis pendant le sirocco* : c'est gris presque monochrome, mais on sent que c'est sincère et vrai, et les autres tableaux de M. Fromentin deviennent faux et factices à côté de celui-là.

M. CARAUD. — Déception plus grande. M. Caraud reste ce qu'il est, un peintre qui rend une robe de soie, un meuble, un accessoire quelconque avec une prestesse et une souplesse de pinceau charmantes; mais est-ce assez pour constituer un artiste ? Et le caractère, l'expression, etc.? Comme on est frappé, dans cette grande réunion de tous les talents contemporains, de la nullité et de la vulgarité des têtes de M. Caraud ! Une si grosse lacune est vraiment regrettable dans une réputation si méritée.

M. TOULMOUCHE. — Son exécution précieuse devient sèche aussi par comparaison. Ses *Curieuses* restent son plus joli tableau. Mais où il n'y a pas seulement une robe de soie soigneusement faite, il y a une idée spirituellement interprétée.

M. HAMON. — Mis en face de peintures plus viriles et plus nerveuses, il s'arrondit, s'alourdit à vue d'œil. Excellente leçon pour ce peintre d'ailleurs si original et si aimable, s'il sait en profiter, comme nous l'espérons.

M. MARCHAL. — Le plus grand défaut qu'on ait eu jusqu'ici à reprocher à ses tableaux a été leur couleur, affirmée parfois jusqu'à la crudité. Si ce charmant artiste veut comparer lui-même ses œuvres au Champ de Mars, il verra que ses figures les plus agréables sont ses jeunes filles du *Choral de Luther*, cheminant dans le brouillard argenté qui donne pour un moment, à sa peinture, la discrétion dont il a besoin. Il y a aussi une très-jolie toile de M. Marchal au Salon annuel sous ce titre : *Katherina*. Elle a été reproduite dans *l'Univers illustré*, et nos lecteurs ont pu en apprécier les gracieuses qualités.





Explication du dernier Rebus :

La foule est si grande dans la capitale qu'il n'y a point assez de voitures

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Paris	4f 50	9f »	18f
Départements	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, Iles Ioniennes, Valachie	8 50	16 50	33

M. Boudin. — Toujours une plage, — ce dont je ne me plains pas, — mais de plus toujours le même aspect et les mêmes notes, toujours la même mouture du même sac. Il se fait grand temps de passer à autre chose. M. Boudin semble comprendre trop bien les gammes des colorations pour ne savoir jouer que cet air-là

M. Brandon. — Un tableau très-curieux et très-pittoresquement composé au Salon annuel, l'*Intérieur d'une synagogue*.

M. Bonnat. — Il y a un chef-d'œuvre qu'il n'a pas dépassé, bien que ce ne soit pas pour celui-là qu'on ait songé à lui décerner la grande médaille d'honneur : — c'est sa *Jeune Mendiante italienne*, couchée tout de son long par terre de l'autre côté du chemin, et vous souriant de ses deux yeux espiègles, tout grands ouverts. Quelle rieuse jeunesse et quelle santé sauvage dans cette figure! Toute une situation s'y trouve exprimée par la seule sincérité avec laquelle l'étude a été exécutée; la figure vit, pense, et, par le fait, devient un tableau. Voilà la véritable poésie de l'art, trouvée dans la forme elle-même, en dehors de tout sujet, de toute anecdote, de toute allégorie prétentieuse et vaine.

M. Baron. — Il ne faiblit pas à l'Exposition universelle, et il a au Salon annuel un tableau qui est une perle, le *Factionnaire*. Sa couleur, en gardant ses richesses et ses coquetteries habituelles, s'y calme, et ses tons joyeux se fondent ici dans l'harmonie la plus caressante.

Corot. — Corot qui peint aussi bien la figure que l'arbre, qui rend si bien les blancheurs mates et saines des chairs dans le plein air, et dont la peinture solide donne si justement les épaisseurs des corps, Corot nous sera une transition toute trouvée pour passer du genre au paysage. Que dire de nouveau sur les siens, sur l'élégance de ses sites, sur la fraîcheur délicieuse de ses eaux, sur la douce lumière dont ses atmosphères sont baignées, sur la profondeur infinie de ses ciels où personne ne l'égale? Nous ne signalerons qu'une qualité qui nous frappe cette année, aussi bien dans son petit tableautin du Salon annuel, *Coup de vent*, que dans son *Macbeth* tragique du Champ de Mars : la grandeur. Corot est un poëte par-dessus tout il élève tous les sujets dont s'empare. Le tableau dont je parle n'est qu'une petite étude faite avec des arbres penchés par le vent au deuxième plan, et une grande ombre portée au premier, — et neanmoins c'est plein de caractère, c'est fier et presque terrible : il en faut peu, à Corot, pour nous faire entrevoir, d'un coup de pinceau, toutes les majestés de la nature.

M. Chintreuil. — On est heureux d'avoir à signaler cette année une qualité analogue chez ce talent que des tendances un peu élégiaques risquaient de faire glisser dans la fadeur. Son tableau, dont j'oublie le titre et le numéro, et où l'on voit un grand chemin tracé dans une plaine nue à peine égayée çà et là d'une silhouette d'arbre, avec un grand soleil au fond, ce tableau donne une saisissante sensation de l'espace, du grand air, des solitudes sauvages et saines des champs.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES CIGARES DE BRÊME; dessin de M. G. R.

M. Daubigny. — Ses divers tableaux du Champ de Mars marquent assez curieusement des phases diverses dans son talent. Évidemment son *Lac* du musée du Luxembourg est la toile où il a eu la facture la plus ferme et la plus précise. — Dans ses *Grèves au bord de la mer, à Villerville*, on voit sa couleur, d'abord grise, se monter, essai qui ne lui réussit pas; elle s'alourdit, et la touche n'a plus le même nerf qu'auparavant. — Ses *printemps* peuvent compter parmi ses plus heureux sujets. Daubigny est, avec Corot, l'homme qui a le mieux exprimé l'éternelle jeunesse de la nature. Dans son *Village*, il cherche le caractère et le trouve. Enfin une de ses plus belles toiles, à mon gré, est celle qu'il intitule simplement *Soleil couché*. C'est un paysan revenant avec ses moutons : le chemin est noir, les arbres qui le bordent ne sont plus que de noires silhouettes, il y a dans cette toile une poésie fantastique bien saisie dans une profonde vérité. Quoi qu'il fasse, Daubigny est sincère; c'est peut-être pour cela qu'il change si souvent au lieu de garder les mêmes aspects, comme les peintres qui s'attachent à exploiter une veine.

Th. Rousseau. — Un grand peintre, même quand il se trompe. Sa grande *Vallee* du Salon annuel est d'une facture tricotée insupportable, mais quel espace et quelle intensite de lumière! Ses tableaux du Champ de Mars composent un admirable ensemble que nous appellerions volontiers le *Poëme de l'automne*. Personne mieux que Théodore Rousseau n'en a compris et représenté les mélancoliques splendeurs.

Jongkind. — L'individualité la plus bizarre peut-être du paysage contemporain; le type de la sincérité absolue; dédaigneux de toute toilette d'exécution; plus franc que les plus brutaux et en même temps plus délicat que les plus raffinés! Corot lui-même, j'imagine, doit envier parfois la lumière de Jongkind toujours si limpide, si saine, si subtile et si vivace. C'est l'air des montagnes et des plages qu'on respire là à pleins poumons. Jongkind a deux tableaux au Salon annuel. L'un est d'une facture peut-être un peu déchiquetée, bien que très-mordant d'aspect, et attirant tout d'abord les yeux du promeneur. Mais l'autre représentant un *Hiver* en Hollande, des patineurs éparpillés au premier plan, au second une espèce de cathédrale d'une superbe silhouette flanquée de quelques maisons en briques et comme perdue dans une sorte de village; cet *Hiver*, disons-nous, est du plus étrange et du plus beau caractère, et en même temps de la lumière la plus fraîche et la plus éclatante. La nature, mettant sa robe de neige, n'a jamais eu une beauté plus virginale et plus sauvage que dans cette petite toile de Jongkind.

Nous verrons la sculpture dans un prochain article, et nous tâcherons de dessiner le caractère général de l'école française comparee aux autres.

Jean Rousseau.

Nous enverrons très-prochainement, à nos abonnés, le titre et la couverture pour le premier semestre de l'année 1867

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 53.

BLANCS	NOIRS
1 P. 3ᵉR.	F. joue éch. déc.
2 R. 3ᵉTR.	C. 2ᵉFR (1).
3 D. pr. éch. m.	3 . . . . . .
	(1)
2	2 Tout autre coup.
3 C. 7ᵉTR. éch. m.	3 . . . . . .
	(A)
1	1 C. 6ᵉFR.
2 R. pr. C.	2 *ad libitum*.
3 D. ou C. éch. m.	3 . . . . . .
	(B)
1	1 T. 6ᵉTD.
2 R. pr. C.	2 *ad libitum*
3 D. ou C. éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; J. Planche; Duchateau, à Rozoy-sur-Serre; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; Aune Frédéric, à Alger; Faysse père, à Beauvoisin; C. T., à Nancy; société de gymnastique, à Luxembourg; E. Lequesne.

Tournoi International

PRIX DE L'EMPEREUR

ETAT DU TOURNOI A LA DATE DU 2 JUILLET

NOMS DES JOUEURS.	NATIONALITÉ	NOMBRE DE PARTIES		
		Gagnées	Perdues	Nulles
D'André (Baron)	France.	[illegible]	11	1
Arnous de Rivière	id	4	7	1
C[illegible]nowski	Pologne.	5	7	2
Devinck	France.	»	»	»
Fr[illegible]	Danemark.	5	19	»
Golmay[illegible]	Espagne.	4	12	»
Kolisch	Hongrie.	14	2	2
Loyd	Amérique.	6	15	1
Ne[illegible]mann	Prusse.	14	3	3
Rosenthal	Pologne.	6	4	3
Rousseau	Amérique.	4	14	»
Steinitz	Hongrie.	[illegible]1	[illegible]	[illegible]
De V[illegible]	Angleterre.	[illegible]	[illegible]	1
Winaver	Pologne.	[illegible]	[illegible]	[illegible]

Du 24 juin au 2 juillet les situations se sont un peu dessinées. MM. Kolisch, Steinitz et Winawer sont toujours au premier rang, mais MM. Neumann et de Vère ne viennent plus qu'en deuxième ligne. A notre avis, M. Kolisch est celui qui a la meilleure position en ce qu'il a joué avec les concurrents considérés comme les plus redoutables.

CONCOURS DE PROBLEMES

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que le dernier délai pour l'envoi des problèmes destinés au concours expire le 15 juillet prochain.

Nos informations particulières nous permettent d'affirmer que la plupart des compositeurs français et étrangers doivent prendre part à ce concours. Trente-cinq envois, représentant plus de trois cents Problèmes, sont déjà parvenus au secrétaire de la Commission, M. Féry d'Esclands.

Le comité spécial des Problèmes, composé de MM. Lequesne, rapporteur, S. Loyd Rosenthal, soumettra aux membres du Tournoi international les envois les plus remarquables. Ce deuxième examen terminé, la Commission du congrès décernera les prix dans une réunion générale.

C. P.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

IX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM
…n . .	18 fr.	» — 20 fr.
…ois .	9 fr.	» — 10 fr.
…mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
17 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,000 gravures
Broché : 75 fr. au lieu de 100 fr.
Reliée : 112 fr. au lieu de 137 fr.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 652 — 13 Juillet 1867
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La chronique-légende. — L'œil gauche de M. Sothern. — Gennaro Gamba. — Le mauvais œil et les cornes de corail. — Premiers déboires. — Recherche d'un logement. — Gamba à l'Exposition universelle — Toujours la *jettatura* ! — La revue. — Le coup de pistolet. — La jambe cassée. — Le feu aux jupes. — Les théâtres à *l'œil*. — Le pied écrasé. — Le lion de méchante humeur. — Voici le sultan ! — Nuage de deuil. — Rossini et Pacini — Départ.

Avez-vous entendu parler d'une légende qui court Paris sous ce titre assez singulier : *L'Œil gauche de M. Sothern?*

L'auteur, préoccupé sans doute de scrupules classiques, a cru devoir resserrer dans l'espace de quelques jours des événements échelonnés à des semaines de distance. Gennaro Gamba est un type de la comédie populaire à Naples : superstitieux, avare, irascible, gourmand, dévot et poltron, il y a en lui du Guignol, du Pierrot et du Joseph Prudhomme, le tout entremêlé de détails de couleur locale, que l'on ne peut parfaitement apprécier que dans le voisinage du Pausilippe, du Vésuve et de la Grotte d'azur.

Gamba part pour l'Exposition universelle avec sa femme, sa belle-mère, son enfant en bas âge et son chien Brunito, qui fait partie inséparable de la famille Mais dans la précipitation du départ, il oublie les deux petites cornes de corail qui sont destinées à conjurer le mauvais œil et qui l'ont déjà sauvé dans des situations périlleuses.



S. M. LE SULTAN ABDUL-AZIZ KHAN, d'après une photographie.
Voir page 435.

Le voilà débarqué à la gare de Lyon ; ses souffrances pendant le voyage, les diverses manifestations du mal de mer selon la variété des tempéraments et des espèces, les frayeurs de Gamba chaque fois qu'il entend le sifflet du mécanicien et le bruit de la chaudière, les pleurs de la femme, les cris de l'enfant, les aboiements du chien, les invectives de la belle-mère qui se plaint d'être dérangée de ses habitudes, tout cela forme un prologue que j'abrége et qui ne manque pas de caractère.

Le drame commence à la gare même. Gamba aperçoit, collé à la muraille, le portrait de M. Sothern. L'œil gauche, enfoncé sous l'arcade sourcilière, à demi caché sous le lorgnon qui s'y incruste par une sorte d'attraction magnétique, cet œil semble guetter sa proie. Gamba ne peut plus en détacher ses regards : il pâlit, son front s'emperle de gouttes de sueur, ses dents claquent; il se fouille pour se mettre en mesure d'opposer à cet œil ses bienheureuses cornes : ô terreur !... il les a oubliées au logis.

Alors son épouvante ne connaît plus de bornes; l'œil prend des proportions fantastiques; il se sépare du reste de la figure, monte sur des échasses et court après les voyageurs entassés dans un fiacre. La valise s'écroule avec fracas sur le chien dont elle casse une patte; la serrure se brise, et de cet orifice entr'ouvert s'échappent, comme une avalanche de la Gemmi, des douzaines de chemises, des centaines de faux cols et des bonnets de coton, des jupes, des brassières, des foulards, des camisoles, et une foule d'objets intimes, précautions de toutes sortes contre les éventualités du voyage. Gamba étouffe sous cette montagne de hardes et de linge. Il gesticule pour s'en débarrasser, mais si malheureusement, qu'il donne un soufflet à sa belle-mère qui lui en rend dix, et qu'il fait voler en éclats les deux glaces de la voiture. Voulant échapper à ce cauchemar, il se met à la

portière; il aspire une bouffée d'air pur, mélangé d'éclaboussures que lui jette un balayeur... Terreur nouvelle! à sa droite et à sa gauche, de la rue de Lyon au boulevard Beaumarchais, de la Bastille au boulevard du Temple, sur les murs de Mazas, aux portes des magasins, sur les vitres des kiosques, sur le tronc des arbres, sur les colonnes Rambuteau, aux devantures des cafés et des marchands de vin, le portrait de M. Sothern, l'œil gauche de M. Sothern, le lorgnon de M. Sothern se multiplient d'une façon si effrayante, il y a tant d'électricité dans ce lorgnon, tant d'ironie dans cet œil, que le pauvre Gamba achève de perdre la tête. Il lui semble que c'est toujours la même figure et le même œil, qui l'attendaient à son arrivée, qui se postent sur son passage, qui le poursuivent à travers Paris, et lui annoncent toutes les catastrophes imaginables.

Ici la légende se dédouble : l'œil de M. Sothern continue ses ravages sur deux échelles différentes; les guignons incessants qui pleuvent sur Gamba et son intéressante famille se compliquent d'accidents ou de malheurs publics. La recherche du logement compose un épisode digne de tenter un Hoffmann méridional et de faire suite à l'excellent *Monsieur Tringle*, de Champfleury. A l'entrée de tous les hôtels, Gamba retrouve l'œil et le lorgnon de M. Sothern, et il ne lui en faut pas davantage pour le mettre en fuite.

Il va à l'Exposition; les pick-pockets le dévalisent; sa belle-mère, qui est asthmatique, chargée d'embonpoint et qui craint les foules, s'évanouit dans ses bras. Sa femme lui échappe, et il la retrouve deux heures après, au pavillon de Gousset, buvant du vin de Champagne avec un *petit crevé*. L'enfant et le chien Brunito, imprudemment laissés dans un logement où rien n'est prévu pour les commodités de la vie, le mettent dans un tel état, que le propriétaire demande une indemnité de cent mille francs. En outre, Gamba a voulu goûter de la cuisine chinoise; on lui a servi des soufflés de cloportes et des membranes de crapauds, et ses grimaces significatives nous disent assez le souvenir qu'il garde de cette réfection exotique.

Notre homme va à une grande revue; ce jour-là, pour conjurer la *jettatura*, il prend le parti de tenir ses yeux hermétiquement fermés et de se laisser conduire par sa femme. Tout va bien jusqu'au bout des Champs-Élysées; mais, sa chère Marietta s'étant écriée d'un ton de conviction profonde : « Vois, mon ami, comme ces cent-gardes sont de beaux hommes! » Gamba, curieux et jaloux, ouvre les yeux; et qu'aperçoit-il? Sur le mur du jardin qui fait l'angle de la rue de Berry, le portrait, l'œil et le lorgnon de M. Sothern!

Il veut rentrer; mais sa femme n'est pas de cet avis, et Gamba a promis de se laisser conduire; deux heures après, moyennant une infinité de bourrades et de coups de coude, ils sont admirablement placés, au premier rang, sur le passage de deux grands souverains. En ce moment, par l'effet de son idée fixe, Gamba croit apercevoir dans cette multitude compacte un homme qui le regarde à travers son lorgnon incrusté dans l'œil, et qui ressemble à M. Sothern. Il tressaille : à l'instant même, comme pour justifier sa frayeur, un coup de pistolet retentit; la foule s'agite; des cris de mort succèdent aux cris de fête; Gamba et Marietta sont horriblement bousculés; un sergent de ville, remarquant la pâleur extraordinaire de notre pauvre Napolitain, le prend pour un conspirateur; il est saisi au collet; des groupes menaçants l'entourent, et, quand il est parvenu à s'en tirer, sa redingote est déchirée de haut en bas; il lui manque un soulier; sa montre et son porte-monnaie ont disparu, et c'est seulement le soir, après de longues recherches, qu'il retrouve sa femme, au café de l'Alma, buvant une chope avec deux turcos.

Désolé et terrifié de sa mésaventure, il veut repartir pour Naples, on le retient; le Sultan va arriver! C'est pour lui une occasion unique de voir Sa Hautesse Abdul-Aziz, dont on lui a raconté des merveilles : il reste; la *jettatura* va toujours, et devient épidémique : Gamba la communique à tout ce qu'il voit, à tout ce qu'il admire, à tout ce qu'il touche. On lui a dit qu'il ne pleuvait jamais en France pendant les mois de juin et de juillet. Il n'a pas apporté le parapluie gigantesque sous lequel il s'abritait en famille; or, il pleut tous les jours à torrents; il est trempé jusqu'aux os; il s'enrhume; ses quintes colossales, centuplées par l'influence du mauvais œil, ébranlent les cloisons, excitent les plaintes de ses voisins de chambre, et lui valent, de la part de son propriétaire, la menace d'un nouveau procès.

Très-friand de spectacle, Gamba va voir une joyeuse bouffonnerie musicale, qui le fait rire aux larmes; au premier entr'acte, il visite le foyer et manque de tomber à la renverse, là, près de la cheminée, une réduction du portrait de M. Sothern, *the original lord Dundreary*, a l'air de sortir de son cadre pour ressaisir sa victime : même contraction de l'arcade sourcilière, même obliquité du rayon visuel, même incrustation du lorgnon, et toujours cet œil gauche! Gamba, tout tremblant, revient à sa place; le rideau se relève... et un des acteurs se casse la jambe!

Au Palais-Royal, à l'Opéra, à la Porte-Saint-Martin, préludes identiques, conséquences analogues : Gamba rit à se tordre à *la Vie parisienne;* le lendemain, la bonne grosse duègne du théâtre a les deux pieds écrasés sous la roue d'une voiture : il s'extasie devant les poétiques magnificences du ballet de *Giselle;* le feu prend à la robe de gaze d'une danseuse : il admire Batty aux prises avec ses lions, un de ces fauves, oubliant sa leçon de sagesse, donne un coup de griffe à son maître, et le sang coule!

L'œil! c'est l'œil! Gamba le revoit dans ses insomnies; il le retrouve dans ses rêves; il le rencontre au coin des rues; ce n'est plus un œil qui le lorgne; c'est un fusil qui le vise; il frissonne, il frémit, ses jambes flageolent, ses cheveux blanchissent, il maigrit *à vue d'œil*. Cet œil gauche ou *senestre* devient un être animé, qui le persécute, qui le harcèle, dont il subit, à chaque instant, le ricanement diabolique. Sa femme, sa belle-mère, son enfant et son chien l'enlacent dans les plis d'une ronde infernale, en agitant des queues de paon, toutes terminées par cet œil cabalistique. Son hôtesse lui demande son passe-port, en ajoutant : « Il faut prendre garde à l'*œil* de la police! » Il dîne chez un traiteur, et il entend la dame du comptoir dire au garçon, en lui montrant un client peu solvable : « Il me semble que cet *œil* grandit d'une manière inquiétante? » — C'est un sort! c'est à devenir fou! Gamba n'a même plus l'énergie nécessaire pour commander le départ.

Mais le Sultan! Voici le Sultan! il approche, il arrive, il est arrivé!.. On annonce une semaine féerique, peuplée d'almées et de vizirs, pour laquelle Aladin fournit les diamants, Aroun-al-Rothschild les millions et Shéreazarde les histoires; toute une nouvelle édition de revues, de bals, de concerts et de fêtes! Les lustres s'allument, les tapis se déroulent, les fleurs s'épanouissent, les canons de la paix donnent la réplique aux carillons de l'allégresse; des orchestres titaniques accordent leurs instruments innombrables; des orphéons, venus de tous les points de la France, s'apprêtent à nous faire entendre huit mille voix, chantant comme un seul virtuose. Le plus grand compositeur des temps modernes, exalté par la circonstance, est en train de préparer un chef-d'œuvre : son poëte de prédilection, inspiré par ce glorieux voisinage, écrit des vers splendides que l'on oserait dire quand même on ne les chanterait pas. Gamba oublie ses peines; toutes ses facultés admiratives se tendent vers cet ensemble de prodiges. L'infortuné ne remarque pas que, pendant ces heures d'attente fiévreuse, son persécuteur a passé, avec son lorgnon et son œil, du portrait en buste au portrait en pied.

Hélas! une douloureuse nouvelle s'étend comme un voile de deuil sur la ville stupéfaite. On veut douter encore; on s'aborde en cherchant, pour ne pas croire, mille raisons trop vite réfutées par une cruelle certitude; bientôt le doute n'est plus possible. Un prince jeune, beau, chevaleresque, vaillant, frère d'un empereur, empereur lui-même, vaincu, trahi, livré, prisonnier, condamné à mort, est tombé sous les balles de ses vainqueurs changés en bourreaux. Une tragédie horrible, à laquelle ne manquent ni les pleurs de l'amour, ni les scènes pathétiques de l'abandon et de la folie, a dénoué cet aventureux épisode dont s'emparerait Shakspeare, si Shakspeare pouvait revivre. L'ère des représailles s'aggrave d'une date de plus, et cette date ressemble à la tache de sang que lady Macbeth lave toujours sans jamais pouvoir l'effacer. L'humanité, la pitié, la clémence, tous les anges du pardon, déplient tristement leurs ailes et s'exilent de cette terre, où l'homme, si orgueilleux de ses progrès, si fier de son industrie, sait dompter le métal, la vapeur, l'eau, le feu, le charbon, le fer et l'acier, mais ne sait pas vaincre ses haines et ses colères.

Adieu les joies et les fêtes! Tout est contremandé. On n'a pas besoin de songer aux convenances, tant on est triste et consterné! Le Sultan lui-même, s'associant à l'affliction universelle, semble prier qu'on ne fasse pas attention à lui. Gamba se désespère : il est venu pour voir et pour entendre, et il n'a presque plus rien à entendre et à voir; je me trompe pourtant; musicien passionné, il prête une oreille attentive à l'hymne, au fameux hymne qui doit reléguer dans l'ombre, par le seul effet de la comparaison, *Otello* et *Guillaume-Tell*. Mais l'œil gauche a fait des siennes, la *jettatura* s'est répandue de proche en proche; les mélomanes désappointés se demandent s'ils viennent d'ouïr le plus merveilleux musicien du monde ou le plus spirituel mystificateur de l'univers; les cloches se fêlent, les tambours crèvent, les canons ratent, le palais de l'Industrie devient sourd; il voudrait garder le secret de ce désastre; personne, ô misère! ne devine que ce qui a tout fait, c'est le mauvais œil.

Et, comme un malheur n'arrive jamais seul, voilà que le poëte inspiré, qui d'ordinaire élevait sa poésie au niveau des sommités musicales, est atteint, lui aussi, de cette *mal'aria* mystérieuse, de cet esprit d'erreur et de vertige, funeste avant-coureur de la chute des cantates. Au moment où il allait être sublime, il hésite, il bégaye, et, de guerre lasse, il laisse tomber de sa plume des vers qui n'ôteront rien, mais n'ajouteront pas à sa gloire. Le beau Pacini tombant avec le grand Rossini! Mon Dieu! n'avais-je tant vécu que pour assister à ce lugubre spectacle? Et à quelle extrémité peuvent nous réduire un lorgnon, un œil gauche et l'absence de deux cornes de corail!

C'en était trop pour Gamba : il rentre chez lui à la hâte; sans écouter les injures de sa belle-mère et les doléances de sa femme, il improvise ses paquets; il fourre dans un grand sac les habits, les robes, les chapeaux, un melon, un turbot, un service de porcelaine, des verres de Bohême, toutes les emplettes fragiles, solides ou liquides qu'il a rapportées de l'Exposition pendant ce séjour marqué par tant de vicissitudes. Dans son trouble, il y fourrerait l'enfant et le chien, si on le laissait faire. Puis vient le quart d'heure de Rabelais, ou plutôt le cadran tout entier. L'hôtesse déroule une note dix fois plus longue que le catalogue de Leporello. Cette note, si quelque *Pasquino* de la bonne roche s'en empare, pourra devenir populaire en Italie. On compte à Gamba tant par seconde, tant par bouffée d'air respirable, tant par draps, matelas, couvertures, coussins et mouchettes: tant pour un acacia qu'il a pu contempler de sa fenêtre dans un jardin du voisinage, tant pour ce que sa belle-mère a mangé, pour ce que sa femme a cassé, pour ce que son enfant et son chien ont sali. Gamba paye tout sans marchander; il ne veut pas rester un moment de plus dans la ville maudite. Pour se mettre à l'abri des accidents du départ, il se fait bander les yeux avant de monter dans le fiacre qui l'emmène à la gare : une fois là, il veut faire enregistrer ses bagages; il soulève son bandeau, et... il se trouve nez à nez avec M. Sothern en personne, qui arrive, le lorgnon dans l'œil, une fleur à la boutonnière, pour jouer quatre cents fois de suite *the original lord Dundreary*.

Gamba recule épouvanté; il laisse choir le sac qui renfermait la porcelaine, les verres de Bohême et les autres fragilités; la corde de son chien s'embarrasse dans ses jambes; il tombe au milieu d'immenses éclats de rire; pendant qu'il se rajuste, sonne le signal du départ; il entend vaguement le cri : « En voiture, messieurs! en voiture! » Une force invincible le cloue sur le banc où il s'est assis. A dix pas de lui, l'œil gauche, armé du lorgnon, semble chercher quelque chose ou interroger quelqu'un. Pendant ce temps, la femme, la belle-mère et l'enfant sont montés en wagon. Le convoi part, et Gamba reste seul avec son chien. Marietta s'était chargée de la bourse du ménage. Il n'a plus sur lui que soixante centimes en sous de Monaco qu'on lui a refusés dans tous les cafés.

Voilà, telle qu'on me l'a racontée ce matin, la légende de *l'œil gauche de M. Sothern*. Puisse l'effet de *jettatura* dont elle parle, avoir épargné votre chroniqueur! Puissiez-vous l'accepter en guise de chronique, par égard pour cet axiome, que, qui peut le moins ne peut pas le plus, et qu'à l'impossible nul n'est tenu!

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

L'attentat odieux commis au Mexique a soulevé la conscience publique et jeté un voile de tristesse sur la semaine que nous venons de traverser. On a contremandé immédiatement, comme on sait, la grande revue d'apparat du bois de Boulogne, la représentation de gala à l'Opéra, les bals des Tuileries, de l'Hôtel de ville et de l'ambassade ottomane. On a remarqué également que les officiers du détachement formant le poste d'honneur au Corps législatif portaient des crêpes à leurs épées.

La cour de France a pris le deuil pour un mois, la cour de Vienne pour six semaines.

La famille impériale d'Autriche est réunie en ce moment à Salzbourg, où elle doit passer quelque temps dans la retraite la plus absolue.

La reine des Belges est partie de Bruxelles pour se rendre à Salzbourg, et de là à Miramar, auprès de sa belle-sœur l'impératrice Charlotte.

La visite de S. M. I. le Sultan a pris, dans ces circonstances, un caractère intime qui a grandement désappointé les Parisiens et les hordes d'étrangers qui ont envahi notre capitale. Mais cette modification du programme officiel n'est pas sans laisser place à quelques épisodes intéressants sur lesquels une publication illustrée puisse exercer ses droits. Ainsi nous sommes convaincus que nos abonnés regarderont avec beaucoup de plaisir la charmante gravure que nous consacrons aujourd'hui à la visite faite par le Prince Impérial au Sultan.

Le jeune prince s'est rendu au palais de l'Élysée en compagnie du général Frossard et des officiers de son service. S. M. Abdul-Aziz est allé à sa rencontre et l'a reçu avec les témoignages de la plus vive sympathie. Une certaine émotion se peignait sur son visage, et le Sultan a rappelé, avec un à-propos plein de courtoisie, aux personnages de sa suite, qu'en Orient, la visite d'un enfant héritier d'une couronne était considérée comme le plus heureux des présages.

Le séjour du Sultan a été un peu moins long qu'on ne le supposait généralement. S. M. ottomane a quitté Paris, jeudi dernier, avec toute sa suite, pour se rendre à Londres, d'après l'invitation que la reine Victoria lui avait adressée.

Pour répondre à son désir de voir sous les armes les magnifiques régiments de l'armée de Paris, on avait, lundi

dernier, organisé, aux Champs-Élysées, la revue d'abord contremandée.

Le Sultan a dû s'embarquer sur la frégate *la Reine-Hortense*, et être escorté jusque dans les eaux de la Tamise par l'escadre de Cherbourg. Les bals préparés à Londres ont été supprimés comme à Paris, pour les mêmes motifs; mais on a maintenu la revue annoncée, ainsi que les évolutions navales de Spithead.

Le vice-roi d'Égypte a traversé également le détroit. Il a accepté l'hospitalité dans le palais de lord Dudley. Le vice-roi reviendra bientôt à Paris et occupera les appartements, actuellement vacants, du ministère des finances.

Le Prince Impérial, accompagné de son gouverneur, M. le général Frossard, vient de s'installer à Bagnères-de-Luchon, dans une villa qui avait été louée depuis quelque temps et disposée à cet effet. On assure que S. M. l'Impératrice doit également passer quelques jours à Bagnères-de-Luchon, vers la fin d'août, avant d'aller à Biarritz.

Le roi dom Luis de Portugal, accompagné de son frère le duc de Coïmbre, font en ce moment une excursion en Suisse. Ils rentreront en France par la Belgique et arriveront le 20 juillet à Paris, pour rendre visite à l'Empereur. Le pavillon de Marsan aux Tuileries a été mis à la disposition de Sa Majesté Très-Fidèle.

Le roi de Wurtemberg est arrivé lundi à Paris, accompagné de plusieurs personnages distingués de ses États, parmi lesquels on nomme le comte Rambenheim grand écuyer.

Nous avons aussi, parmi les noms des nobles visiteurs de l'Exposition, à enregistrer celui du grand-duc de Saxe-Weimar; mais ce prince a cru devoir, on ne sait pour quel motif, s'envelopper des mystères de l'incognito.

Il paraît que le projet d'un voyage à Paris, formé par l'empereur et l'impératrice d'Autriche, n'est pas abandonné. Il n'y aurait, par suite du deuil de famille, qu'un simple retard, et ce projet se réaliserait dans un mois ou six semaines.

Les journaux continuent à annoncer, tantôt que la reine d'Espagne est décidée à ne pas quitter la péninsule, tantôt qu'elle est sur le point de se mettre en route. Nous ajouterons que cette seconde éventualité est celle qui paraît prendre le plus de consistance.

Le *Moniteur* nous fait savoir que S. M. Charles XV, roi de Suède, après avoir assisté aux grandes manœuvres des troupes réunies aux environs de Stockholm, se propose de se rendre à Vichy au milieu de ce mois.

Les cinq académies de l'Institut ont décerné, dans leur séance trimestrielle, présidée par M. Lebrun, directeur de l'Académie française, le grand prix biennal de vingt mille francs, fondé par l'Empereur, et dont chacune des académies a tour à tour la désignation. La majorité des suffrages des cinq académies réunies a sanctionné la désignation faite cette année par l'Académie des beaux-arts, et décerné le grand prix biennal à l'auteur du *Désert*, d'*Herculanum* et de *Lalla-Roukh*, M. Félicien David.

Le ministre de l'intérieur vient d'accorder à la Société des gens de lettres un subside de dix mille francs, à l'occasion du congrès international que va convoquer cette Société.

Parmi les tiares des souverains pontifes, trois sont particulièrement remarquables. La plus précieuse est celle donnée à Pie VII par Napoléon Ier; elle pèse huit livres et vaut deux cent trente-quatre mille neuf cent vingt-deux francs. Une autre a été offerte à Pie IX par la reine d'Espagne; elle a coûté cent cinquante-trois mille cinq cents francs. La troisième est un don de la garde palatine, également à Pie IX; elle est estimée vingt et un mille francs.

Il a paru au Japon un journal écrit en langue japonaise et publié par un Européen, M. Bailey.

Cette feuille, dont l'apparition a fait sensation, porte le titre de *Bankok Shinbunski*, c'est-à-dire: Journal contenant des nouvelles de tous les pays. Elle est très-bien imprimée; on y trouve des nouvelles de France, d'Angleterre, d'Amérique, etc., et un aperçu de ce qui se passe au Japon; enfin un cours des marchés et des annonces.

TH. DE LANGEAC.

Un grand nombre de nos abonnés, surtout parmi les exposants du Champ de Mars, nous ont manifesté leur désir de conserver à part la magnifique gravure de notre dernier numéro, consacrée à la distribution solennelle des récompenses aux lauréats de l'Exposition universelle. Pour satisfaire à ces demandes, nous nous sommes empressés de faire tirer un certain nombre d'exemplaires de cette belle planche, papier de chine, collé sur papier vélin grand format.

On pourra se procurer ces épreuves artistiques, au prix de 2 francs, aux BUREAUX DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ, *24, passage Colbert; à la* LIBRAIRIE MICHEL LÉVY FRÈRES, *2 bis, rue Vivienne, et à la* LIBRAIRIE NOUVELLE, *15, boulevard des Italiens.*

ABDUL-AZIZ

Le Sultan Abdul-Aziz Khan, notre dernier hôte, est né le 15 chaban de l'an 1245 de l'hégire, soit, en langue vulgaire, le 9 février 1830. Il a succédé à son frère Abdul-Medjid sur le trône ottoman le 25 juin 1861.

Son avénement fut signalé par quelques mesures louables et par des promesses excellentes relatives surtout à des réformes intérieures et financières. Un de ses premiers actes fut de réduire sa liste civile de soixante et dix millions de piastres à douze millions. Il visita ensuite les établissements publics, se rendant compte de tous les détails par lui-même, épura le personnel de la justice et de l'administration, diminua les dépenses de cour, et, déclarant qu'il ne voulait avoir qu'une femme, licencia son sérail, ne gardant au palais que les sultanes mères des princes.

Au dehors, il conclut des traités de commerce avec la France, l'Angleterre et l'Italie, tandis que son général Omer-Pacha imposait la paix, sous les murs mêmes de leur capitale, aux belliqueux montagnards du Monténégro. Abdul-Aziz s'est beaucoup occupé dans sa jeunesse d'améliorations agricoles. Élevé par un Français, il parle très-bien notre langue, ainsi que l'anglais. M. Eugène Chapus traçait ainsi le portrait du souverain dans un des derniers numéros du *Sport*:

« Le Sultan est fort bien de sa personne; il est de taille au-dessus de la moyenne et légèrement corpulent. Les traits de son visage sont accentués; il a le front vaste et très-accidenté; l'arcade sourcilière décrit des inflexions qui, selon Spurzheim, indiquent tout à la fois l'énergie du caractère et une grande aptitude pour les sciences mathématiques. Son nez aquilin est très-correct, fin à son extrémité, large à sa base; les narines mobiles; sa barbe noire et très-touffue est demi-longue; elle se relie à ses favoris et à ses moustaches, dont la forme est triangulaire. Ses cheveux coupés en brosse commencent à grisonner; ses mains sont d'une rare distinction, et ses pieds d'une petitesse remarquable; ce qui est un signe de grande race, comme on le sait, pour les Orientaux. »

FRANCIS RICHARD.

NOUVEL APPAREIL CALORIFIQUE

APPLIQUÉ AUX FOURS DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE.

EXPOSITION UNIVERSELLE, CLASSE 50.

Franklin définit l'homme: l'animal qui sait se faire des outils. Bien plus anciennement Hésiode, en parlant des Cyclopes, dit que, pour leurs ouvrages, ils avaient *la force, l'activité* et *des machines*. Le génie de l'homme ajoute à ses propres organes des organes artificiels, avec lesquels il domine la nature. A chaque époque on peut juger de l'état de civilisation et de puissance de la race humaine et de chaque nation en particulier par l'état de leur industrie. Les instruments qui nous restent de l'âge primitif de l'homme, en silex, en os, en bronze (cuivre et etain), et enfin en fer, sont des témoins du perfectionnement graduel des outils, ces premiers auxiliaires de l'industrie humaine. Il y a loin de là aux aliments cuits, premier pas de l'humanité vers le bien-être qui est arrivé enfin à réclamer l'éclairage par le gaz, les aérostats, la photographie, la galvanoplastie, les télégraphes électriques, la vapeur, et les mille emplois de la chaleur, de l'électricité et de la lumière. Pour en arriver là il a fallu bien des siècles et bien des inventeurs de génie, à commencer par Prométhée, dont le nom est encore populaire dans le Caucase. Mais notre siècle peut se glorifier des pas rapides qu'il a fait faire aux arts utiles, depuis l'Encyclopédie de 1750 jusqu'à la présente Exposition universelle.

Mais rien n'a augmenté la puissance de l'homme comme la machine à vapeur qui, sur terre et sur mer, a vaincu tous les obstacles, abrégé les trajets et comme travailleur infatigable a substitué quelques kilogrammes de combustible à la force de l'homme et des animaux. A mesure que la société demandait, la vapeur, modifiant son action de toutes manières, faisait disparaître les impossibilités des âges précédents, perçait les Alpes, ouvrait à la Méditerranée une troisième issue vers le monde des nations et ajoutait le canal de Suez au détroit de Gibraltar et à l'Hellespont. Cette même force filait les fils les plus fins et forgeait les arbres de fer et les canons que l'on peut à peine mouvoir.

L'idée de chauffer l'eau emprisonnée dans le fer pour lui communiquer une élasticité dont on fait ensuite du travail paraît bien simple. Cependant, avant les chaudières tubulaires de M. Séguin, on ne pouvait pas entraîner les chariots ou wagons avec une vitesse suffisante. Au bout de quelques minutes la vapeur s'épuisait, et une course à Versailles demandait plusieurs heures. Le générateur tubulaire de M. Séguin, en produisant une bien plus grande quantité de vapeur dans le même temps, devint un moteur qui lança sur des rails de fer des trains immenses avec la rapidité des chevaux de course. Mais pour obtenir ces puissants effets, il faut dépenser bien du combustible, et l'on peut dire qu'une locomotive n'utilise pas la cinquantième partie de la chaleur que produit en brûlant, soit le bois, soit le charbon, soit l'huile minérale que l'on a à sa disposition. J'ai entendu de la bouche de M. Séguin lui-même l'assertion que la plus grande économie à espérer aujourd'hui est celle du combustible. En un mot, on n'a pas encore trouvé un moyen peu dispendieux de faire passer la chaleur, du foyer où elle se produit, dans l'eau qu'elle doit transformer en gaz élastique donnant avec le mécanisme de Stephenson un travail aussi énergique que continu.

L'admirable appareil de M. Joly de Marval est un grand pas fait dans cette voie. Il se compose d'un fort tuyau en fer, capable de résister à la force élastique de l'eau chauffée à 400 et 500°. Ce tuyau ou canal a seulement dix-huit millimètres de diamètre intérieur. Son diamètre extérieur est de trente-huit millimètres. Il est entièrement plein d'eau; il plonge par une de ses extrémités, contournée en serpentin, dans un foyer de dimensions moyennes qui porte l'eau intérieure à 300, à 400 et même à 500°. De plus, quelle que soit la longueur du canal calorifère, il s'établit un courant rapide dans l'intérieur de ce canal, qui va porter à telle distance que l'on veut la chaleur que le fourneau a donnée au travers du fer à l'eau dont les contours sont noyés dans le feu. L'expérience prouve que ce tuyau, en traversant des capacités très-grandes, comme par exemple un four de plusieurs mètres cubes de capacité, en porte la température à 300° et à toute température convenable à la cuisson du pain et à tous autres usages analogues.

Tout le monde connaît les calorifères à eau. Ce sont des tuyaux pleins d'eau, dont on chauffe l'extrémité inférieure et qui, par une lente circulation, échauffent médiocrement les pièces qu'on leur fait traverser. L'eau n'est point enfermée, comme dans l'appareil de M. Joly de Marval.

Perkins et d'autres ingénieurs à sa suite ont essayé en France de chauffer des fours de boulangerie; mais ils n'ont pu arriver à produire une chaleur pratique suffisante. Leur appareil, qui n'était réglé par aucune loi, ne pouvait d'un autre côté être utilisé sans danger. M. Joly de Marval fait fonctionner régulièrement et d'une manière précise son appareil calorifique. Il arrive ainsi à régler facilement la chaleur jusqu'à 300 et 400°. Le pain cuit à 250°, et le four chauffé par l'appareil calorifique français travaille sans arrêt aussi longtemps qu'on veut. Le four qui est à l'Exposition cuit souvent pendant dix et douze heures, débitant au public dix mille à onze mille petits pains et croissants d'une qualité et d'une réussite tout à fait exceptionnelles.

J'avais entendu M. le baron Thénard, mon confrère à l'Institut, vanter beaucoup l'appareil de M. Joly de Marval. M. le sénateur Lefebvre Duruflé, ancien ministre et très-grande autorité industrielle et technologique, n'admirait pas moins cet appareil. Enfin le public témoignait hautement en faveur du four chauffé par l'appareil calorifique. J'ai néanmoins voulu voir par moi-même fonctionner un four chauffé par cet appareil.

C'était à la boulangerie de l'Assistance publique, où le même tuyau calorifère sert depuis plus de deux ans sans dérangement et sans réparation. D'ailleurs, quand le tuyau viendrait à se déchirer, la quantité d'eau très-faible qu'il contient ne pourrait produire aucun effet nuisible. Les tuyaux essayés à 700 atmosphères ne travaillent que sous une force élastique de 75 à 125 atmosphères, ce qui donne une sécurité complète.

Il y a une grande économie du combustible, lequel est forcément le bois dans les fours ordinaires. Ici le fourneau que traverse le tube plein d'eau est chauffé au charbon de terre, pas même au coke. Ce fourneau ne donne aucune fumée incommode dans le local assez peu spacieux où est placé le four de l'Assistance publique que j'examinais, tandis qu'un four voisin, quoique chauffé au bois, forçait de tenir ouvertes les fenêtres du local qu'il occupait. On évite aussi les risques d'incendie que l'on court avec le bois comme combustible, dans des hangars très-dangereux par l'accumulation de provisions coûteuses de bois des taillis de bouleau des environs de Paris.

J'ai inspecté l'état intérieur du four, et une fournée de gros pains a été cuite devant moi en une demi-heure. Tous ceux qui ont examiné ces pains ont reconnu que la cuisson en était parfaite, avec une croûte dorée et savoureuse et une mie bien égale, sans brûlures et sans nœuds. Comme tout ce que je dis résulte de ma propre inspection, je puis affirmer que, dans l'appréciation de ce mode de chauffage, il n'entre aucune exagération ni suggestion étrangère. L'intérieur du four, où le tuyau calorifère serpente seul, est constamment net. Les pains en sortent tout à fait propres, tandis que dans les fours ordinaires on estime le déchet par brûlure à un pain sur vingt, et la partie des pains qui porte sur la sole du four a besoin d'être nettoyée.

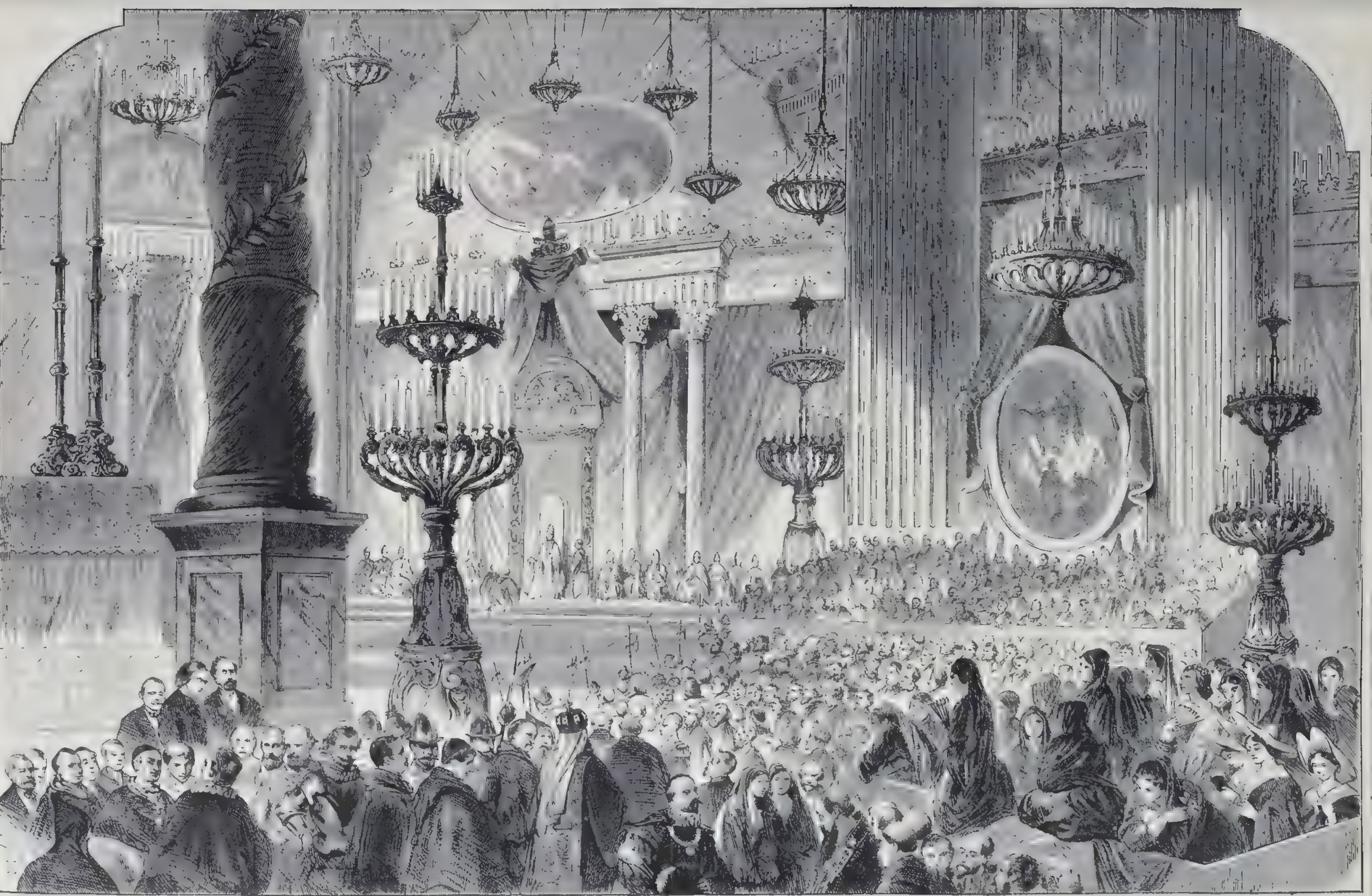
Il sera curieux de rechercher pourquoi il s'établit un courant si rapide dans l'eau surchauffée du canal. C'est ce courant qui produit le transport rapide de la chaleur que le tuyau prend dans le fourneau. C'est la cause efficace du



VISITE DE S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL À S. M. LE SULTAN, AU PALAIS DE L'ÉLYSÉE; dessin de M. La[illegible] Voir le Bulletin.



CAMPEMENT D'UNE TRIBU D'INDIENS DELAWARES, DANS LES PRAIRIES AMÉRICAINES, d'après une esquisse du capitaine [illegible] Mon[illegible]. — Voir page 44[illegible].



ANNIVERSAIRE CENTENAIRE DU MARTYRE DE SAINT PIERRE. — S. S. LE PAPE PIE IX OFFICIANT DANS LA BASILIQUE DE SAINT-PIERRE; dessin de M. R. Hillingsford. Voir page 439.

merveilleux travail de l'appareil et la vraie découverte scientifique et industrielle de M. Joly de Marval.

Si on fait passer le tuyau au travers d'un réservoir d'eau, il s'y opère une production de vapeur vraiment étonnante et qui donne sans frais une force de un à deux chevaux, laquelle peut être employée à un pétrin mécanique ou à tout autre usage.

Il y a aussi un réservoir que l'auteur appelle compensateur et qui semble nécessaire à l'établissement du courant rapide pour l'eau surchauffée. Il sert aussi à retirer au commencement le peu de gaz mêlés à l'eau d'alimentation. Une fois le tuyau hermétiquement rempli, il fonctionne pendant des mois et même des années sans qu'on ait besoin d'y toucher.

Le fourneau n'occupe qu'un espace très-restreint. Il ne donne au dehors ni fumée ni poussières volantes.

Ce qu'il faut surtout mettre en ligne de compte, c'est la suppression des opérations insalubres d'enfournement, de nettoyage du four et de tirage au dehors de la braise, qui exposent les ouvriers à des chaleurs intenses avec nécessité de respirer des gaz nuisibles comme l'oxyde de carbone et l'hydrogène sulfuré avec de la fumée âcre et sèche, très-nuisible à la poitrine. Il est rare que les ouvriers ne soient pas hors de service à quarante ans. La nécessité de tenir les fenêtres ouvertes par tous les temps est encore une autre cause d'insalubrité. Je pense que, dans notre siècle, qui s'occupe avec une si louable humanité des questions hygiéniques, ces considérations militent grandement en faveur de l'adoption de l'appareil tout à fait hygiénique de M. Joly de Marval.

Il est facile d'imaginer un grand nombre de cas où serait employé avantageusement l'appareil calorifique en question, par exemple la cuisson bien égale du plâtre, même quand il est en poussière, et ne peut être mis au four. Les distilleries, les fours de campagne, les serres chaudes et tempérées, les séchoirs, les sucreries, et en général toutes les industries où l'on a besoin d'une chaleur sans poussière de charbon, bien graduée et bien constante, et sans risque d'incendie par des parcelles incandescentes entraînées avec l'air chaud. Le prix du tuyau payé au mètre de longueur est peu de chose, et l'établissement du four sans voûte massive sera de moins en moins coûteux. A la boulangerie Scipion, un four cuit perpétuellement avec *deux francs* de combustible par jour. Ces deux francs donnent facilement quarante fournées par vingt-quatre heures, il en résulte que *le chauffage de chaque fournée revient à cinq centimes au lieu de un franc*, prix moyen actuel.

Concluons que l'appareil calorifique de M. Joly de Marval est une découverte des plus utiles, et qu'on peut prévoir le moment où les fours chauffés par son appareil seront exclusivement employés comme réunissant tous les avantages désirables.

P. S. Il y a toute une étude scientifique à faire sur cette eau si fortement chauffée, et qui paraît augmenter de pesanteur spécifique, sans doute en passant partiellement à l'état d'eau oxygénée. La condition de remplir les tuyaux sans vide influe aussi probablement sur la force élastique de l'eau confinée. La grande quantité de chaleur qui se fait jour au travers du tuyau rempli d'eau très-chaude semble hors de proportion avec la dimension de ce tuyau et avec le peu d'eau qu'il contient. Mais ce seraient des recherches de physique théorique. Le fait bien constaté suffit à l'industrie.

BABINET,
de l'Institut.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

FRANÇOIS PONSARD

Une grande et noble intelligence vient de s'éteindre. Il n'est plus, l'homme de bien, le poëte inspiré à qui le théâtre moderne doit ses œuvres les plus élevées, les plus saines et les plus pures. Dimanche dernier, à six heures du matin, Ponsard a succombé au mal qui le dévorait et qui, envahissant peu à peu tous les organes, n'avait respecté en lui que le cerveau.

Depuis deux ans il était frappé à mort. Déjà, lorsqu'il mettait la dernière main à sa belle comédie du *Lion amoureux*, l'on se demandait si la force lui resterait pour achever son œuvre. Il sembla alors que la joie du triomphe eût fait échec à la maladie. Il eut encore le courage, au milieu des souffrances, des tortures les plus atroces, de reprendre son *Galilée* et d'y ajouter ce dernier acte, si puissant, si pathétique, où éclatait toute la vigueur d'un talent en pleine possession de lui-même. A voir ainsi ce réveil inattendu, on put espérer que la mort était vaincue, que le coup fatal était encore pour longtemps ajourné. Mais ce n'était qu'une illusion : ce que l'on prenait pour le salut n'était qu'un sursis, et le poëte ne survécut que de quelques semaines à ce suprême effort.

Quand disparaît de parmi nous un de ces êtres privilégiés qui ont eu le don de nous charmer, de nous passionner par leurs écrits, de réchauffer notre enthousiasme, de laisser dans notre mémoire de ces grandes et généreuses pensées qui élèvent l'âme et la rendent meilleure, c'est là déjà un triste et douloureux événement. Mais que le coup est plus cruel encore quand il est prématuré, quand celui qu'il frappe était dans toute la puissance et la maturité de son génie, quand la mort impitoyable vient étouffer dans leur germe des chefs-d'œuvre qui ne demandaient qu'à naître! Ponsard meurt après *Galilée*, au moment où sa poésie prenait encore un essor plus vaste, où son talent élargi et comme transfiguré devenait presque supérieur à lui-même. Il meurt à cinquante-trois ans, la tête pleine de nouveaux chefs-d'œuvre qu'il ne lui aura pas été donné de réaliser.

La carrière dramatique de Ponsard embrasse vingt-quatre années. Dans cet espace de temps, il a fait représenter dix ouvrages — deux de moins seulement que Racine. — Mais les premiers essais de Racine furent ceux d'un jeune homme. La première pièce de Ponsard fut un coup de maître.

C'était en 1843.

L'école moderne, dont Victor Hugo était le chef, semblait être sur son déclin. Ses adeptes les plus brillants, Alfred de Vigny, Félicien Mallefille et quelques autres, s'étaient retirés de la lice. Dégoûté par l'échec de *Caligula*, Alexandre Dumas s'était jeté dans le roman et, sauf *le Comte Hermann*, il ne devait plus rentrer au théâtre qu'avec de grandes machines dramatiques découpées dans ses livres. Le maître lui-même n'avait pas été heureux avec les *Burgraves*. Cet insuccès, joint aux efforts impuissants des plagiaires et des dramaturges de seconde main, avait amené une réaction dans les goûts littéraires du public. La tragédie proscrite, comme une forme qui avait fait son temps, ressuscitait sous le souffle d'une jeune fille inspirée. Rachel, acclamée par tout Paris dans *Andromaque* et les *Horaces*, faisait applaudir de nouveau Racine et Corneille, et frayait la route à une restauration dramatique.

En ce moment arrivait de sa province, un manuscrit sous le bras, ce pauvre et aimable Charles Reynaud, l'ami de Ponsard, mort lui-même, il y aura bientôt quinze ans, dans l'aurore de la jeunesse et du talent. Bien qu'il fût poëte aussi et non sans mérite, le manuscrit qu'il apportait n'était pas le sien : c'était une pièce de son ami, la première œuvre dramatique de Ponsard : c'était *Lucrèce*. Arriver à faire, je ne dirai pas recevoir, mais lire seulement une tragédie par un directeur de théâtre n'était pas une entreprise médiocre. Mais Reynaud était un cœur chaud et enthousiaste. Il avait la foi qui transporte les montagnes. A force de démarches, d'instances, d'importunités, il parvint, à l'aide de Ricourt, jusqu'au cabinet de Lireux, qui gouvernait alors les destinées de l'Odéon. Tout sceptique et blasé que fût Lireux, il fut saisi à la lecture de cette œuvre si neuve et si virile. *Lucrèce* fut reçue séance tenante : les deux rôles principaux furent distribués à Bocage et à Mme Dorval, et Ponsard, mandé en toute hâte, quitta Vienne, sa ville natale, où il attendait son sort pour venir surveiller ses répétitions.

Il avait alors vingt-neuf ans. Il avait fait ses études au collége de Lyon : c'était là qu'il avait connu Charles Reynaud et s'était lié avec lui. Son père, qui était avoué, le destinait au barreau et l'avait envoyé faire son droit à Paris. Le jeune Ponsard en revint avec son diplôme d'avocat et une traduction du *Manfred* de lord Byron. Comme la plupart des jeunes gens de cette époque, il avait commencé par boire à la coupe du romantisme. Lui-même en convient avec une grâce parfaite :

« J'avouerai, dit-il dans son discours de réception à l'Académie française, que le romantisme eut mes premiers enthousiasmes; aujourd'hui encore, j'y vois la liberté d'examen, que j'aime partout. Les illustres chefs de cette école ont laissé leur empreinte ineffaçable à tout ce qu'ils ont touché : à la poésie lyrique, au roman, au théâtre. Puissent leurs disciples se garder de l'imitation qui a engendré la décadence classique! Puissent le lyrisme mal placé et la fantaisie, ennemie de toute vraisemblance, ne pas succéder à l'élégance pâle et énervée! Les jeunes gens cherchent volontiers l'exagération, l'esprit maniéré, et l'emploi excessif de la couleur et de l'image. La lecture assidue de Molière, de Corneille et de Racine leur fera sentir que la force n'est pas là... »

Ces deux dernières lignes donnent le secret de sa conversion. Tout en exerçant sa profession d'avocat, sans trop d'ardeur j'imagine, il lisait et relisait ses classiques, il apprenait à châtier son style, il se formait enfin, dans sa solitude de province, dans la douce familiarité des maîtres, une manière sobre et sévère, un goût ferme et sûr qui n'aurait rien à redouter des influences de la mode et de la convention. De cette longue élaboration était née *Lucrèce*. Du premier coup, le jeune auteur avait trouvé la formule dramatique qui répondait à ses aspirations et planté le drapeau autour duquel allait se grouper une école nouvelle.

On ne s'y trompa pas. Dès le lendemain de son succès, qui fut immense, Ponsard fut proclamé chef de *l'École du bon sens*. La dénomination était perfide. Dans la pensée de ceux qui l'avaient inventée, le bon sens, c'était la négation de l'imagination, de la fantaisie, de l'inspiration poétique. L'observation des règles du sens commun fut tenue pour de la sécheresse, la simplicité pour de l'indigence, la perfection de la forme pour de la petitesse. On voulut voir en lui une sorte de Boileau dramatique, et comme, dans son respect pour les anciens maîtres, il avait cru devoir remonter aux mêmes sources qu'eux et puiser dans l'antiquité le sujet de sa première pièce, on feignit de le confondre avec les Campistron et les pseudo-tragiques de l'Empire et de la Restauration. Ce fut en vain. Rien que la violence de l'attaque dirigée contre son œuvre suffisait pour en accuser l'originalité. L'auteur de *Lucrèce* avait, il est vrai, restauré la tragédie, — lui-même s'en est fait un titre de gloire; — mais en même temps il l'avait transformée, il l'avait dégagée des formes conventionnelles dont Corneille et Racine eux-mêmes n'avaient pas osé l'affranchir : il avait donné aux passions une expression plus familière, plus naturelle, plus vivante. Entre la tragédie traditionnelle et le drame shakspearien, il avait créé un théâtre nouveau, marqué de son empreinte personnelle, de sa puissance et de son autorité propres.

Je ne veux pas me livrer à une analyse de son théâtre. Je l'ai fait ici même lors de la publication de ses œuvres complètes. Je veux seulement résumer en quelques mots les points culminants de son talent et caractériser l'influence qu'il a exercée sur la littérature contemporaine.

Ce talent est avant tout sincère, sans alliage de charlatanisme et de clinquant. L'imagination de l'auteur ne l'emporte jamais, même dans ses plus brillantes échappées, au delà des limites tracées par la raison, le goût, le sentiment du vrai. Ses vers comme ses pensées ont la solidité de l'airain, et c'est là ce qui assure ses œuvres contre les retours et les réactions. On peut reprendre une œuvre de Ponsard; jamais on ne la trouvera vieillie ou démodée.

Son autre qualité dominante et maîtresse, c'est la grandeur, la virilité, l'élévation, l'enthousiasme de tout ce qui est beau, de tout ce qui est sain, pur et honnête. La générosité, l'honneur, l'indépendance de la pensée, l'amour de la patrie, de la liberté, de la famille, tous les nobles instincts, toutes les aspirations sublimes trouvent en lui leur expression. De tous ses écrits, sauf *Ulysse* et *Horace et Lydie*, ces deux études brillantes de l'antiquité, il n'en est pas un qui n'ait une portée humanitaire, morale ou philosophique. Dans *Lucrèce* il combat la tyrannie, dans *Agnès de Méranie* et *Galilée*, l'intolérance et le fanatisme; dans *Charlotte Corday* et dans le *Lion amoureux*, les excès et les violences des passions politiques; dans *la Bourse* et dans *l'Honneur et l'Argent*, l'amour du lucre, le culte de l'intérêt et des appétits matériels. Enfin dans *Ce qui plaît aux femmes*, il trace aux femmes leur mission, c'est-à-dire la bienfaisance, la charité, le soulagement des misères humaines, dont il esquisse en passant le poignant tableau, au risque, comme il le dit lui-même, d'être taxé de socialisme.

Voilà ses enseignements, donnés sans violence, sans amertume, avec un calme, une sérénité, une hauteur d'impartialité qui en doublent l'autorité et la puissance. On sent que l'auteur plane au-dessus des passions humaines, qu'il est un juge plutôt qu'un avocat. Et c'est ainsi qu'il a pu, avec une heureuse hardiesse, aborder les époques les plus brûlantes de notre histoire et, au lendemain d'une révolution, au milieu des orages et des frémissements populaires, imposer au public les beautés périlleuses de sa *Charlotte Corday*.

On ne peut, en relisant les tragédies de Ponsard, se lasser d'admirer cette langue sobre, nerveuse, nourrie de mâles pensées, à la fois brillante et ferme, du métal le plus solide, le plus sonore et le plus pur, — la vraie langue de Corneille, avec un goût plus sévère et plus raffiné. Il n'y a qu'une voix là-dessus, même parmi les adversaires littéraires de Ponsard, — les seuls qu'il ait jamais eus. Mais ce qu'on n'a pas assez remarqué, c'est la souplesse de sa poésie lyrique, imagée, pittoresque, où respirent le charme, la délicatesse, l'abandon, et qui, pour l'éclat, l'élan et le souffle, peut rivaliser avec les morceaux les plus accomplis de Musset et de Lamartine.

Son influence sur l'art contemporain a été considérable. En ramenant les esprits vers les chefs-d'œuvre dédaignés, il a rétabli les droits de la saine raison, vivifié, tonifié la littérature épuisée par les excès d'une imagination maladive, énervée par la doctrine stérile de l'art pour l'art. Deux fois il lui a été donné d'opérer une réaction salutaire : l'une contre les égarements du romantisme, l'anarchie et le mépris des règles passés à l'état de système, l'autre contre les crudités, les brutalités de couleur et les peintures malsaines de l'école réaliste. C'est là ce qui, indépendamment de la valeur propre des œuvres sorties de son génie, lui assure une place à part dans l'histoire de la littérature dramatique.

Sa carrière entière fut celle d'un homme de lettres. De tous les titres auxquels sa haute position littéraire lui donnait le droit d'aspirer, il n'a voulu accepter que celui de membre de l'Académie française. Ferme dans ses principes, amoureux de son indépendance, il lui en eût trop coûté de l'asservir à des fonctions politiques.

On peut dire que son talent n'était que le reflet de son âme. Ceux-là qui ont eu le bonheur de l'approcher peuvent dire tout ce qu'il y avait de bon, d'aimable, de sympathique dans son abord, de noblesse et de délicatesse exquise dans ses sentiments, de bienveillance inépuisable dans son cœur, de modestie dans son caractère où respirait une sorte d'ingénuité et de candeur enfantines. Si sa perte laisse dans la littérature un vide qui ne sera pas de si tôt comblé, elle sera ressentie plus vivement encore par ses amis et par ses proches, auxquels elle lègue des regrets inconsolables.

Ponsard est mort, après une longue et bien cruelle agonie, dans l'asile que la pieuse amitié de Jules Janin avait voulu offrir au poëte déjà condamné par un arrêt inexorable.

Tout ce que Paris renferme d'illustrations dans les arts et la littérature avait tenu à honneur d'assister à ses funérailles. Le recueillement de la foule témoignait que ce n'était pas là un hommage banal, mais en quelque sorte un deuil de famille.

Dans le nombre des assistants, nous avons remarqué MM. Villemain, Mérimée, Désiré Nisard, Patin, Émile Augier, Sandeau, Camille Doucet, Cuvillier-Fleury, de l'Académie française; Renan, de l'Institut.

Parmi les auteurs et compositeurs dramatiques, MM. de Saint-Georges, Alphonse Royer, Léon Laya, Dumas fils, Étienne Arago, Michel Masson, Lockroy, Paul et Jules Lacroix, Léon Guillard, Ferdinand Langlé, Verdi, Mermet, Victor Séjour, Édouard Plouvier, Juillerat, Adrien Decourcelle, de Banville, Charles Narrey, Ernest Daudet, Narcisse Fournier, Dupin, Sauvage, Adenis;

Parmi les journalistes et les hommes de lettres, MM. Émile de Girardin, Havin, Bérardi et Frédérix de *l'Indépendance belge*, Théophile Gautier, Antony Deschamps, Ferdinand de Lasteyrie, Edmond Texier, Amédée Achard, Frédéric Thomas, de Biéville, Anatole de la Forge, Arsène Houssaye, Albéric Second, Villemot, Louis Ratisbonne, Alexandre de Lavergne, X. Feyrnet, Muller, Charles de Lacretelle, Pierre Dupont;

Parmi les amis particuliers de Ponsard, MM. Émile Augier, Meissonier, Michel Lévy, Moreau-Chaslon, Latour (de Saint-Ybars), Ricourt, Ducuing, Lireux;

Parmi les directeurs de théâtre, MM. Édouard Thierry, de Chilly, Montigny, Harmant, H. Cogniard et Dormeuil;

La Comédie française était représentée par MM. Geffroy, Got, Delaunay, Bressant, Coquelin, Monrose, Lafontaine, Garraud, Verdelet, Masset; Mmes Madeleine Brohan, Favart, Dubois, Nathalie, Émilie Guyon, Édile Riquer, Victoria Lafontaine, Dinah Félix, Angelo, Lloyd, Baretta, et Marquet; MM. Verteuil, secrétaire de l'administration, et Davesne, régisseur général, auxquels s'étaient joints des artistes d'autres théâtres, MM. Tisserant, Arnal, Laferrière, Massol; Mmes Faure-Lefebvre, etc., et M. le baron Taylor, président de la Société des artistes dramatiques.

S. Exc. le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur, les deux députés de l'Isère, M. Ferri Pisani, aide de camp du prince Napoleon, M. de Saint-Albin, bibliothécaire de S. M. l'Impératrice, assistaient également à la cérémonie.

S. M. l'Empereur s'était fait représenter par M. Castex, un de ses chambellans.

Les coins du char mortuaire étaient tenus par MM. Villemain, Émile Augier, Camille Doucet, Cuvillier-Fleury, Édouard Thierry et Taylor.

Plusieurs discours ont été prononcés. Je regrette de ne pouvoir reproduire ici l'éloquente allocution dans laquelle, au nom de l'Académie française, M. Cuvillier-Fleury a dignement apprécié la vie et les travaux de Ponsard. Après lui, M. de Saint-Georges a pris la parole au nom de la Société des auteurs dramatiques; puis, M. Édouard Thierry s'est fait l'organe des regrets de la Comédie-Française. J'extrais de ce discours, qui a produit sur les assistants une profonde émotion, le passage qui le termine:

« Ponsard est mort dans la force toujours naissante de son talent, après avoir passé par les épreuves de la vie, supérieur à lui-même, parvenu au plus haut degré de l'éloquence dans la passion et dans l'enthousiasme lyrique, arrivé prématurément au terme d'une carrière trop courte, mais glorieusement remplie, heureux par ce rare privilége d'avoir marqué deux fois sa date dans l'histoire de nos lettres et d'avoir reçu deux fois de publiques actions de grâces pour n'avoir pas désespéré de l'art austère; heureux parce qu'il a été doux comme un enfant et comme une femme; heureux enfin parce qu'il a souffert, puisque l'homme s'épure dans la souffrance comme l'or dans la flamme, et que celui qui amasse les douleurs thésaurise pour les cieux.

Dors en paix, cher et grand poëte! Repose, toi qui as tant besoin de repos! Ton nom est un des plus dignes et des plus beaux qui puissent rester dans la mémoire des hommes. Une pieuse amitié a recueilli ta mort et n'a cédé à personne les affres de ton agonie. Ceux qui t'ont connu t'ont toujours aimé et leur affection te sera fidèle. Ton œuvre protege ceux en qui tu laisses ton cœur et par elle tu restes tutelaire et présent parmi eux.

Adieu Ponsard, auteur de *Lucrèce !*

Adieu Ponsard, auteur de *l'Honneur et l'Argent !*

Adieu Ponsard, auteur du *Lion amoureux* et de *Galilée !* »

Mardi dernier, jour des obsèques, la Comédie française et l'Odéon ont fait relâche.

Les dépouilles mortelles de Ponsard, déposées provisoirement dans le jardin de l'église de Passy, ont été accompagnées par quatre amis de l'illustre mort jusqu'à Vienne, où elles reposeront dans une sepulture de famille.

GEROME.

LE CENTENAIRE DE SAINT PIERRE

C'est à coup sûr un spectacle grandiose et touchant que celui offert en ce moment par la capitale du catholicisme. Des régions les plus lointaines du monde, les évêques et les prêtres viennent en foule se grouper autour du souverain pontife, pour augmenter par leur présence l'éclat des solennités que l'Église célèbre tous les cent ans en mémoire du martyre de saint Pierre.

Quatre cents évêques sont réunis déjà à Rome. Le Pape a logé les plus pauvres dans les couvents ou dans son propre palais, et a pourvu de ses deniers aux besoins de leur existence. C'est par milliers qu'il faudrait compter les simples ecclésiastiques; les uns ont consacré toutes leurs économies au saint pèlerinage; les autres ont vendu le petit quartier de terre qui formait leur unique avoir, et ils se sont mis en route sans souci de leur grand âge ou de leurs souffrances, car il s'agissait de prier à cette place vénérée où les apôtres Pierre et Paul ont versé leur sang, il y a dix-huit siècles, et fécondé ainsi le champ sacré de la foi.

Ces cérémonies de l'anniversaire centenaire du martyre du prince des apôtres, ne sont que les préliminaires d'un événement d'une importance considérable, dont l'influence s'exercera sur la chrétienté tout entière. Nous voulons parler du concile œcuménique dont le saint-père a annoncé la convocation dans son allocution aux cardinaux et aux évêques.

Les pompes de l'Église catholique possèdent une grandeur et une poésie dignes d'inspirer les artistes. Les peintres les plus célèbres se sont grandis encore en y cherchant les motifs de leurs tableaux; c'est dire qu'une large part est réservée dans *l'Univers illustré* aux fêtes et aux cérémonies dont Rome est ou doit être le théâtre. Nous commençons aujourd'hui en publiant un magnifique dessin qui montre le Pape officiant pontificalement dans la basilique de Saint-Pierre. C'est là une des grandes solennités romaines, et tous les voyageurs qui ont eu la chance favorable d'y assister en ont conservé un souvenir profond et ému.

R. BRYON.

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

PAR HENRI CONSCIENCE

(Suite[1].)

Malgré le besoin et la lente convalescence du père Damhout, tout le monde était heureux dans cette maison. Le cœur de la mère surtout était rempli d'un sentiment d'orgueil et de béatitude.

Le père Wildenslag et ses fils, quoiqu'ils allassent frapper à la porte de toutes les fabriques pour trouver de l'ouvrage, n'avaient pas réussi à en trouver. Ils s'étaient fait remarquer dans la dernière émeute par leur violence et leur fureur; et comme maintenant les fabricants ne choisissaient que les meilleurs ouvriers, aucun d'eux ne voulut recevoir dans son établissement les fauteurs de la coalition contre les fabriques.

Il paraît qu'en France l'industrie avait repris plus vite et avec plus de puissance; car on vit arriver à Gand quelques envoyés chargés d'embaucher de bons ouvriers pour les villes du département du Nord.

Wildenslag et ses fils accueillirent avec joie cette occasion favorable d'échapper à la détresse et acceptèrent leurs conditions. On leur payerait leurs frais de voyage et ils gagneraient en France un salaire plus élevé qu'en Belgique.

Certes, dans d'autres circonstances, la pensée de quitter sa ville natale aurait effrayé et attristé la femme Wildenslag; mais aujourd'hui elle se réjouissait de ce voyage comme d'un bonheur inattendu! En effet, elle sortait de l'abîme de la plus profonde misère. D'ailleurs, dès que le travail abonderait à Gand, ils reviendraient. Leur absence se prolongerait donc tout au plus pendant quelques mois.

Lina Wildenslag alla annoncer son départ pour la France avec grande joie à toutes ses voisines.

Lorsqu'elle arriva dans la demeure des Damhout, elle était accompagnée de son mari, qui avait retrouvé toute sa bonne humeur, et il se vanta du salaire elevé qu'on gagnait en France.

— Là, disait-il, un ouvrier mange de la viande deux fois par jour et boit de la bière et quelquefois du vin, absolument comme un riche. Ce serait une vie amusante et une éternelle bombance!

La femme Damhout reçut cette nouvelle avec tristesse. La pensée que Godelive suivrait ses parents et qu'elle ne la verrait plus de longtemps l'attristait; mais comme elle ne pouvait envisager le départ de Wildenslag que comme une chose très-naturelle et comme un moyen d'échapper à la misère, elle ne fit aucune objection: seulement elle plaignait Godelive d'être obligée de quitter son atelier où elle était si bien et où elle pouvait espérer un prompt avancement.

La femme Wildenslag le regrettait aussi; mais elle pensait qu'il était possible de trouver en France un autre bon atelier pour Godelive.

Là-dessus Wildenslag répondit:

— Bah! bah! avec ton atelier! Godelive est devenue assez forte. Lorsqu'elle verra comment ses frères et sœurs gagneront de l'argent en masse, elle voudra d'elle-même travailler dans une fabrique.

Après que ses voisins l'eurent quittée, la femme Damhout médita longtemps sur les paroles de Wildenslag. Elle ne savait pas pourquoi l'idée que Godelive irait dans une fabrique l'affligeait. En vérité, elle avait rêvé pour la bonne enfant un tout autre avenir; mais son propre fils ne travaillait-il pas dans une fabrique? Ce n'était pourtant pas la même chose: Bavon pouvait devenir contre-maître.

Surmontant sa tristesse, elle se dit que la mère Wildenslag soignerait probablement pour que sa Godelive continuât en France l'état de couturière; l'absence de ses voisins ne serait pas longue, puisque tout faisait supposer que le travail reprendrait bien vite à Gand. D'ailleurs, il n'y avait rien à y faire. Les Wildenslag avaient raison d'accepter avec joie la planche de salut qui leur était tendue.

Lorsque, le soir, Bavon revint à la maison, sa mère lui dit que les Wildenslag avaient résolu de partir le surlendemain au point du jour pour la France.

Cette nouvelle émut Bavon d'une étrange façon; il courba la tête, baissa les yeux sans rien dire et ne répondit même pas lorsque sa mère lui demanda pourquoi il s'affligeait de ce qui était, en définitive, un bonheur pour les parents de Godelive. Enfin il dit d'un ton résigné:

— En effet, mère, c'est un bonheur pour eux. J'étais tellement habitué à trouver Godelive ici le soir... Maintenant je serai seul, toujours seul avec toi; mais je ne suis plus un enfant... Si Godelive réussit et est heureuse en France, je ne m'attristerai pas trop de son absence. Tu as raison, mère, l'homme doit se raidir contre le sort. D'ailleurs, qui sait si nos voisins ne reviendront pas dans quelques mois?

Bavon s'affaissa sur une chaise, resta longtemps plongé dans de profondes reflexions, le regard fixe et poussant de temps en temps un gros soupir, comme si un lourd fardeau pesait sur sa poitrine.

Il était déjà tard lorsque Godelive parut dans la chambre, tenant son tablier sur ses yeux et annonça avec des pleurs et des sanglots son prochain départ pour la France.

Malgré le chagrin qu'il éprouvait lui-même et qu'il avait toutes les peines du monde à dissimuler, Bavon essaya de consoler la jeune fille. Damhout et sa femme se joignirent à lui, mais Godelive était inconsolable.

Enfin, quand la jeune fille eut la force d'articuler quelques paroles intelligibles à travers ses sanglots, elle dit pourquoi ce départ l'effrayait et l'affligeait si profondément. Elle se rappelait la bonté infinie que la femme Damhout avait toujours eue pour elle, l'amitié que Bavon lui avait vouée; elle parla de bienfaits, de générosité et de pitie pour une pauvre enfant repoussée; elle nommait la femme Damhout sa bonne mère et Bavon son professeur et son frère. Tout cela, elle allait le perdre. Le monde deviendrait un désert pour elle; tout ce qu'elle avait aimé le plus, elle allait le quitter, peut-être pour toujours.

La petite fille avait des paroles si douces, si tendres et si attendrissantes; l'amour de son cœur pour ses bienfaiteurs s'épanchait si ingénument et si ardemment, que chacun en fut ému jusque dans l'âme.

La femme Damhout serra l'enfant contre sa poitrine et s'efforça de la consoler par des marques de vive affection.

Bavon avait posé la tête sur la table et pleurait amèrement, sa douleur était muette, aucune plainte ne sortait de sa poitrine, car il savait qu'ici on ne pouvait résister à la nécessité.

On continua à pleurer jusqu'à ce que la femme Wildenslag vînt chercher sa fille.

Le lendemain cela alla un peu mieux. Fatiguée de pleurer, consolée et encouragée par les paroles amicales de la femme Damhout et de Bavon, Godelive avait commencé à envisager peu à peu la chose avec moins de désolation, grâce à l'espoir qu'elle avait de revenir bientôt à Gand avec ses parents.

Lorsque le ménage Wildenslag, homme, femme et enfants, tenant chacun un paquet à la main, quitta la ruelle dès l'aube du jour, pour commencer leur voyage vers la France, Bavon accompagna sa jeune amie.

Il marchait à côté de Godelive et portait son paquet. Ils ne pleuraient pas et parlaient peu, ils avaient le cœur gros; ils n'ouvraient la bouche que pour tâcher de se consoler réciproquement; car ils sentaient tous deux que cette séparation, si courte qu'elle fût, leur serait pénible. Et dans leur naïveté, ils s'engageaient l'un l'autre à ne pas trop penser au plaisir tranquille et au calme bonheur qu'ils avaient goûtés ensemble pendant les beaux jours de leur enfance.

On arriva à la porte de la ville, et comme il était temps pour Bavon d'aller à sa fabrique, il ne pouvait pas accompagner les Wildenslag plus loin.

Bavon et Godelive, obéissant à un même mouvement, se prirent les mains, échangèrent un long regard dont ils ne comprenaient pas eux-mêmes la signification, et murmurèrent d'une voix étranglée:

— Adieu, Bavon! Adieu, Godelive! Au revoir!

Des larmes jaillirent de leurs yeux; mais la jeune fille, sentant faiblir son courage, poussa un cri de douleur, et courut rejoindre ses parents qui étaient déjà plus avant sur la route.

Bavon resta immobile, il suivait des yeux la pauvre Godelive, qui se traînait derrière ses parents la tête basse et en chancelant. Il espérait qu'elle retournerait encore une fois la tête vers lui, mais les voyageurs arrivèrent au tournant de la route et tous disparurent à la vue de Bavon.

Alors il lui sembla que quelque chose se déchirait violemment dans son cœur. Le vide affreux qui s'était fait tout à coup en lui et autour de lui le frappait de stupeur, et il secouait la tête comme s'il se demandait l'explication du trouble de ses sens.

Il rebroussa chemin et se dirigea vers la fabrique. L'image de Godelive le suivait partout, avec l'étrange regard qu'il avait vu dans ses yeux. Le mot « adieu! » resonnait sans cesse à ses oreilles; mais le travail est un puissant consolateur, il prête à l'homme une force extraordinaire contre les fantômes qui le poursuivent.

Avant la fin du premier jour, la douleur de Bavon avait déjà diminué, et quoiqu'il rêvât encore à Godelive et à son départ, le calme et la paix étaient rentrés dans son âme.

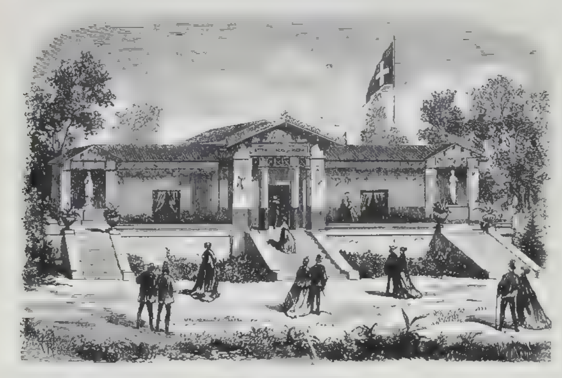
Le soir, lorsqu'il revint à la maison, il prit ses livres, comme d'habitude, mais il arriva plus d'une fois qu'il levait tout à coup la tête et regardait sans le savoir autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un des yeux; parfois il se levait au moindre bruit et allait à la porte. Quelque chose lui manquait, et quoique sa propre distraction le fît rire, sa mère était inquiète de la singulière agitation de son fils.

Aussi elle parlait peu de Godelive avec lui; et lorsqu'il la forçait de parler de l'amie absente, elle rompait la conversation aussitôt que possible. Son amour maternel lui disait qu'elle ne pouvait pas donner d'aliment à la profonde tristesse de son fils, bien qu'elle pensât plus à Godelive que son fils même.

1. Voir les numéros 646 à 651

EXPOSITION

Dessins de MM. RIOU



ANNEXE DE LA SUISSE



AXE ROYALE. — INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il s'écoula ainsi une quinzaine de jours. Bavon paraissait consolé de l'absence de Godelive, et s'il en parlait encore, c'était avec calme et avec raison.

Le père Damhout était à peu près guéri. Il s'était déjà rendu à la fabrique de M. Raemdonck pour y être accepté. Encore une semaine et il reprendrait son métier de fileur.

Un midi, un instituteur de l'école communale vint chez eux pour les inviter tous, au nom du directeur, à la distribution des prix, qui était fixée au lundi suivant. Il était bien vrai que Bavon, n'ayant pas continué à fréquenter l'école, n'avait pas droit aux prix ; mais les instituteurs avaient décidé que son zèle, ses progrès et surtout sa belle conduite méritaient une récompense publique. Bavon remporterait donc un prix extraordinaire. Lui-même et ses parents ne pouvaient pas négliger d'assister à la solennité de la distribution des prix. Ils reviendraient sans aucun doute contents et fiers à la maison.



VI.

La salle où la distribution des prix de l'école communale allait avoir lieu était comble. C'étaient pour la plupart les pères et mères des élèves, et, par conséquent, de très-petits bourgeois et des artisans. Cependant, tout en avant, on remarquait aussi quelques dames et quelques messieurs qui, inspirés par un noble sentiment, venaient honorer par leur présence la distribution des prix de l'école gratuite.

Adrien Damhout et sa femme Christine étaient assis au cinquième ou sixième banc, au milieu du public ; leur fils Bavon se trouvait parmi les écoliers, à la place que les instituteurs lui avaient assignée.

Tout était prêt, et les cloches de l'église avaient déjà annoncé l'heure depuis un moment, lorsque la porte fut ouverte soudain avec bruit. Le bourgmestre de Gand, accompagné de quelques échevins et conseillers, entra et s'avança jusque près de l'estrade, où de grands fauteuils étaient réservés aux autorités.

Adrien Damhout murmura avec un joyeux étonnement à l'oreille de sa femme :



PANORAMA DE L'ISTHME DE SUEZ — Arc

— N'as-tu pas vu, Christine, que M. Raemdonck est entré avec le bourgmestre?

— M. Raemdonck, le maître de la fabrique?

— Oui, regarde, devant nous, sur le deuxième siége, près du bourgmestre, à sa gauche. C'est M. Raemdonck lui-même.

— Cela se comprend, Adrien, puisque M. Raemdonck est depuis un an dans le conseil de la ville.

— Oui, et il doit y avoir beaucoup d'occupation, car maintenant il ne se mêle plus autant de la fabrique ; c'est le

EXPOSITION PRUSSIENNE
Pavillon oriental



ANNEXE DU PORTUGAL.



PORTE D'ANVERS.



BOIS DES FO

NIVERSELLE

SE. — Voir page 443.



ÉCOLE PRIMAIRE DE VILLAGE.

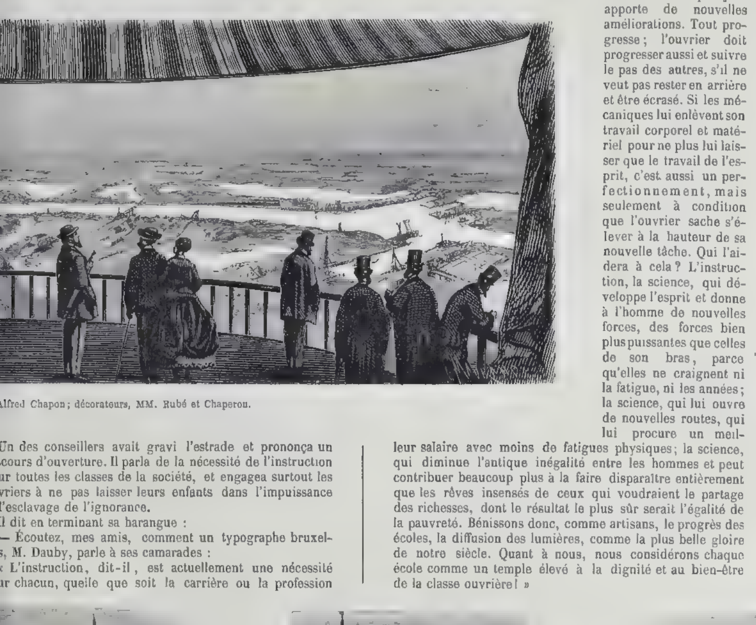


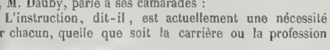
ANNEXE DE LA BELGIQUE.

eux premier commis qui dirige presque tout. Ah ! je ne s pas, Christine, mais cela me fait beaucoup de plaisir, voir M. Raemdonck ici.

— Et à moi aussi, Adrien. Maintenant ton maître verra e tu es un bon père et que tu as fait instruire tes ents..

Leur entretien fut interrompu par le bruit de la sonnette i annonçait le début de la solennité.





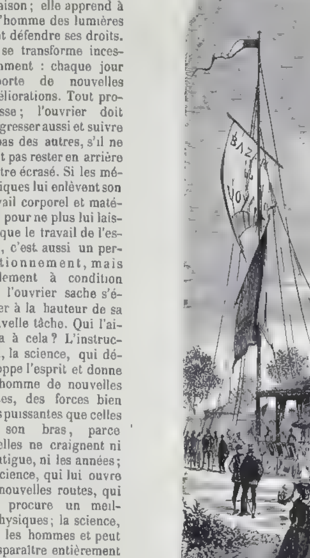
Alfred Chapon; décorateurs, MM. Rubé et Chaperon.

Un des conseillers avait gravi l'estrade et prononça un cours d'ouverture. Il parla de la nécessité de l'instruction ur toutes les classes de la société, et engagea surtout les vriers à ne pas laisser leurs enfants dans l'impuissance l'esclavage de l'ignorance.

Il dit en terminant sa harangue :

— Écoutez, mes amis, comment un typographe bruxels, M. Dauby, parle à ses camarades :

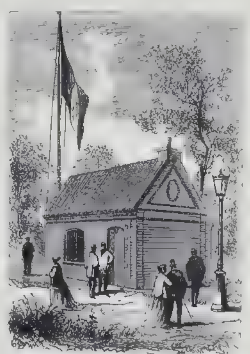
« L'instruction, dit-il, est actuellement une nécessité ur chacun, quelle que soit la carrière ou la profession qu'on s'est choisie. N'être pas instruit quand d'autres le sont, place l'homme dans une situation très-inférieure. Les avantages de l'instruction ne consistent pas seulement à savoir lire, écrire et calculer, mais aussi à éclairer l'esprit, développer l'intelligence et former la raison ; elle apprend à observer et à comparer ; elle donne à l'homme des lumières et de la force pour remplir ses devoirs et défendre ses droits. Vous le savez, camarades, l'industrie se transforme incessamment : chaque jour apporte de nouvelles améliorations. Tout progresse ; l'ouvrier doit progresser aussi et suivre le pas des autres, s'il ne veut pas rester en arrière et être écrasé. Si les mécaniques lui enlèvent son travail corporel et matériel pour ne plus lui laisser que le travail de l'esprit, c'est aussi un perfectionnement, mais seulement à condition que l'ouvrier sache s'élever à la hauteur de sa nouvelle tâche. Qui l'aidera à cela ? L'instruction, la science, qui développe l'esprit et donne à l'homme de nouvelles forces, des forces bien plus puissantes que celles de son bras, parce qu'elles ne craignent ni la fatigue, ni les années ; la science, qui lui ouvre de nouvelles routes, qui lui procure un meilleur salaire avec moins de fatigues physiques ; la science, qui diminue l'antique inégalité entre les hommes et peut contribuer beaucoup plus à la faire disparaître entièrement que les rêves insensés de ceux qui voudraient le partage des richesses, dont le résultat le plus sûr serait l'égalité de la pauvreté. Bénissons donc, comme artisans, le progrès des écoles, la diffusion des lumières, comme la plus belle gloire de notre siècle. Quant à nous, nous considérons chaque école comme un temple élevé à la dignité et au bien-être de la classe ouvrière ! »



EXPOSITION DES CAMPEMENTS.



UTRICHE.



MAISON D'OUVRIERS AGRICOLES
à Anvers.



ANNEXE DE L'ESPAGNE.

— Voilà, mes amis, les nobles paroles qui vous sont adressées par un de vos camarades. Gravez-les dans votre cœur et suivez le sage conseil qu'elles renferment: car il vous montre le moyen de doubler vos forces, d'accroître votre bien-être, et, dans l'avenir, d'élever et d'ennoblir le travail et l'ouvrier.

Ce discours, prononcé avec force et conviction, avait produit une profonde impression sur l'esprit des auditeurs. Ce ne fut qu'après un moment du plus religieux silence que les applaudissements éclatèrent. Parmi ceux qui applaudissaient et criaient bravo avec enthousiasme, on remarquait surtout la femme Damhout. La bonne Christine avait entendu justifier éloquemment sa façon de penser, et elle sentait que les paroles du conseiller étaient un éloge de sa propre conduite envers ses enfants.

— Eh bien! Adrien, demanda-t-elle d'un air triomphant, avais-je raison, oui ou non? Ce monsieur en sait plus que Jean Wildenslag, n'est-ce pas? Et tu entends bien qu'il y a des ouvriers intelligents qui pensent comme moi sur l'instruction des enfants?

Damhout fit avec la tête un signe affirmatif; mais il n'avait pas le temps de lui répondre, car les exercices des écoliers commencèrent immédiatement et furent prolongés sans relâche.

On récita quelques vers et des fables, et l'on joua même une amusante comédie, aux applaudissements répétés des spectateurs, qui étaient stupéfaits et fiers de l'instruction de leurs enfants.

Enfin on procéda à la distribution des prix. Un grand nombre de garçons de tout âge, les petits d'abord, furent appelés tour à tour et reçurent un ou plusieurs livres.

Beaucoup de mères versèrent des larmes de bonheur et d'orgueil; quelques-unes serrèrent publiquement leurs enfants sur leur cœur et firent redoubler, par ce naïf épanchement d'amour et de joie, les applaudissements des spectateurs émus

Lorsqu'on fut venu aux élèves de la première classe et que Bavon vit les livres disparaître un à un de la table, une légère crainte s'empara de lui. S'il avait continué à aller à l'école, il eût remporté assurément la plus grande partie de ces prix. Tout l'honneur qu'on avait fait maintenant à ses anciens camarades lui serait tombé en partage. Comme ce triomphe public, en présence du bourgmestre et des autres magistrats, aurait rendu sa bonne mère et son pauvre père heureux! Maintenant il ne recevrait qu'un prix, un petit prix, puisqu'il n'y avait plus de grands livres sur la table

Bavon devint encore plus triste lorsqu'il vit partir également le dernier prix; mais il fut tiré de ces tristes pensées par l'apparition de l'instituteur en chef qui s'avançait sur le théâtre pour parler au public.

L'orateur était un homme à cheveux gris, il y avait dans son beau et imposant visage une expression de bonté, de conviction et d'amour, qui faisait supposer que ce vieillard envisageait l'instruction des enfants comme une sorte de sacerdoce

Il commença son allocution d'un ton calme, mais profondément senti Ses premières paroles étonnèrent chacun et attirèrent tout particulièrement l'attention, car il raconta une anecdote d'artisans, un père et une mère, qui, au prix de beaucoup de sacrifices, avaient fait instruire leur fils, et qui, même au milieu de la misère, des maladies et de la détresse, avaient préféré souffrir de la faim que de retirer leur enfant de l'école. Il loua beaucoup ces parents, les nomma de nobles et dignes personnes, et les cita comme exemple à tous ceux qui l'écoutaient.

Comme il ne nommait personne, on crut que c'était une invention de sa part; mais le courage et les sacrifices de ces parents imaginaires arrachèrent néanmoins des larmes d'admiration des yeux de tous les assistants

Christine Damhout tenait la tête baissée pour cacher son son émotion. Son cœur battait violemment et elle paraissait honteuse.

— Dieu a récompensé ces bons parents, poursuivit le vieil orateur, et dans le fait que je vais vous raconter, vous trouverez la preuve que l'instruction, associée à l'éducation morale, ennoblit le cœur de l'homme et lui donne aussi, avec la conscience de son devoir, le courage et la force de le remplir. Le fils de ces parents était un de nos élèves. Il était le plus fort et le plus instruit de la première classe, et il aurait remporté certainement tous les premiers prix. Personne n'en doutait, ni nous, ses professeurs, ni ses condisciples, ni lui-même. Il aspirait après le jour de la distribution des prix, pas pour lui-même, mais pour son père et sa mère, que son beau triomphe devait rendre heureux. Alors vint la stagnation des fabriques; son père devint mortellement malade; la misère et les souffrances accablèrent ses pauvres parents. Que fit le garçon? Il renonça à tous ses prix, à l'honneur longtemps rêvé, pour remplir un devoir impérieux. Il quitta l'école, sans l'oser dire à ses parents, chercha et trouva de l'ouvrage dans une fabrique, mit en secret son salaire dans la commode de sa mère et sauva ainsi ses parents, comme un bienfaiteur invisible, de la plus profonde misère... En quittant l'école avant le temps, le bon fils a perdu son droit aux prix; mais nous, ses professeurs, avec l'assentiment de M. le bourgmestre et le secours d'un généreux protecteur des écoles populaires, nous avons résolu de reconnaître son zèle, son instruction et surtout sa noble conduite par une récompense particulière.

Il prit derrière un rideau un grand livre in-quarto et une couronne de lauriers. Le livre était relié en cuir rouge et doré sur tranche. L'instituteur l'ouvrit, et on vit qu'il était rempli de vignettes. Il portait pour titre : *la Mécanique appliquée à l'industrie.*

Tous les spectateurs s'étaient levés et ouvraient de grands yeux pour deviner à qui ce magnifique livre pouvait être destiné.

L'instituteur en chef se tourna du côté des élèves et dit avec une profonde émotion :

— Venez, Bavon Damhout, mon ami, recevez ce gage de l'estime de vos maîtres; qu'il vous soit un précieux souvenir et un encouragement pour continuer à marcher dans le sentier de la vertu et du devoir. Vous êtes ouvrier; mais dans cette utile carrière, l'avenir est ouvert pour vous Soyez un exemple pour vos camarades, et montrez-leur pendant votre vie, dans votre conduite et dans vos succès, les fruits inappréciables de l'instruction!

Bavon était pâle et il tremblait; il semblait ne pas avoir la force de gravir l'estrade, tellement cet honneur inattendu l'émouvait en présence de ses parents. Un des instituteurs lui prit le bras et le conduisit sur l'estrade. Son vieux maître l'embrassa, lui posa la couronne de lauriers sur la tête et lui remit le grand livre.

La salle trembla sous un tonnerre de bravos; beaucoup de spectateurs essuyaient des larmes; les femmes surtout portaient leurs mouchoirs à leurs yeux.

Devant l'estrade se trouvaient le bourgmestre et les autres magistrats, prêts à féliciter le jeune homme couronné; mais Bavon, sans y prêter attention, dès qu'il se vit en possession de son prix, se retourna, éleva le livre et la couronne des deux mains en l'air, et s'écria avec exaltation :

— Mère! mère! mère!

Et il s'élança comme un fou ou comme un aveugle entre les bancs et le public, jeta le livre et la couronne sur les genoux de sa mère, lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion. Il embrassa aussi longtemps et ardemment son père.

— Vous avez travaillé et souffert pour me faire instruire, dit-il. Père, père, je travaillerai pour vous. Oh! que Dieu me protège! vous le verrez, vous le verrez!

Ces gens simples, dans leur bonheur, dans leur émotion, avaient oublié le monde entier et ne paraissaient pas savoir qu'une foule de personnes, les larmes aux yeux et les paroles d'admiration sur les lèvres, les entouraient et contemplaient l'épanchement de leur allégresse.

Damhout se leva le premier et dit à sa femme :

— Viens, Christine, viens, on nous regarde. C'est fini; le bourgmestre est déjà parti. Allons-nous-en à la maison.

A la froideur simulée de ses paroles, on aurait pu supposer que le père Damhout était moins sensible au triomphe de son fils; mais on se serait tout à fait trompé. Son cœur était plein d'orgueil, car, lorsqu'il fut sorti des bancs, il était facile de voir qu'il faisait tous ses efforts pour rester à côté de Bavon, afin que chacun sût bien qu'il était le père de ce jeune homme.

Bavon semblait depuis un moment saisi par un sentiment de confusion; il tenait la tête baissée et marchait en chancelant entre ses parents.

Lorsqu'ils allaient atteindre la porte de la salle, Christine dit à son fils :

— Cher Bavon, tu ne dois pas être confus; au contraire, lève la tête, on voudrait te voir en face, c'est par amitié...

Le jeune garçon, comme s'il se réveillait en sursaut, poussa un soupir et murmura avec une singulière émotion à l'oreille de sa mère :

— Ah! si Godelive avait pu voir cela!

Ils furent poussés hors de la porte par les flots de la foule, et ils se trouvèrent dans la rue.

— Christine, dit le père Damhout, là-bas se trouve M. Raemdonck; il nous regarde et semble vouloir me parler.

— En effet, Adrien, c'est naturel, il te félicitera. Quel honneur, n'est-ce pas? Ton propre maître! Qui se serait attendu à autant de bonheur? Ce bon et cher Bavon!

M. Raemdonck appela Damhout d'un signe.

Tandis que Bavon et sa mère restaient au milieu de la rue entourés d'une foule de curieux, Adrien alla à son maître la tête découverte. Celui-ci lui serra amicalement la main et lui dit :

— Je vous félicite, Damhout. Remettez votre casquette, je vous en prie. Que vous êtes un ouvrier bon et zélé, je le savais depuis longtemps; mais d'avoir, comme un père sage et éclairé, fait instruire votre fils jusqu'à ce qu'il eût passé toutes les classes de l'instruction primaire, cela vous honore grandement à mes yeux.

— Ah! c'est ma femme, monsieur, répondit l'ouvrier ému.

— Votre femme?

— Oui, monsieur. C'est pourquoi je dois remercier Dieu de m'avoir donné la femme la meilleure et la plus sensée qu'on puisse trouver sur la terre.

— Soit, mon ami, vous y avez néanmoins contribué par votre travail. J'ai promis au bourgmestre de faire quelque chose pour vous récompenser, si c'est possible. Dites-moi, que vous proposez-vous de faire de votre fils?

— Il est à la fabrique de M. Verbeeck.

— Qu'y fait-il?

— La semaine prochaine il sera placé au premier *diable*, monsieur.

— Oui, cela n'est pas mauvais; avec le temps il pourra devenir maître ouvrier.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

LES INDIENS DELAWARES

Il est inutile de faire ressortir ici le puissant mouvement d'expansion qui entraîne les Américains des États-Unis vers les immenses solitudes de l'Ouest, et qui transformera, avant un siècle peut-être, ces déserts de verdure en champs cultivés, parsemés de villes et de villages, sillonnés de routes et de chemins de fer.

Le railway qui doit unir les deux océans est déjà terminé jusqu'à Saint-Louis, et les pionniers avancent toujours; les montagnes seront percées de tunnels, et un voyageur, parti des rives de l'Atlantique, pourra, dans quelques années, ne descendre qu'en face des flots bleus du Pacifique.

Mais voilà que tout à coup a surgi un obstacle grave. Il vient des anciennes races aborigènes, les Peaux-Rouges, pour les appeler par leur nom vulgaire. Jadis toute l'Amérique du Nord leur appartenait; aujourd'hui ils sont traqués comme des bêtes fauves et refoulés de plus en plus vers l'Ouest. Le nombre total des individus de race indienne répandus sur le territoire des États-Unis n'est plus guère évalué qu'à trois ou quatre cent mille; mais ils sont intrépides, féroces même, avec leurs ennemis, et, dans une tribu, tous les hommes sont soldats.

Il paraît que pour les nécessités du chemin de fer, on a dû retirer aux Indiens les terres qui leur avaient été concédées naguère en toute propriété. On a de nouveau reculé les limites de leurs cantonnements dans les prairies centrales, et on s'est engagé à leur payer une certaine somme à titre d'indemnité. L'argent n'a-t-il pas été payé régulièrement? Les sauvages regrettent-ils les territoires qui leur appartenaient et dont la civilisation les dépossède successivement? Toujours est-il qu'une grande agitation règne parmi eux; des actes d'hostilité ont été exercés contre les travaux et même les agents du nouveau chemin de fer. On affirmait à New-York que six mille Peaux-Rouges étaient déjà en armes, prêts à mettre à feu et à sang les villages et les fermes qui ne seraient pas énergiquement défendus

Sur ces nouvelles inquiétantes, le gouvernement de Washington a résolu de faire aux Indiens une guerre d'extermination, et les premiers détachements de l'expédition, confiée à l'habileté du général Hankock, ont pris sans retard la route de l'Ouest.

Les Peaux-Rouges, tout en restant sauvages, ont saisi au passage quelques reflets du monde civilisé. Ces reflets se remarquent surtout dans leurs accoutrements et y produisent les contrastes les plus bizarres et les plus pittoresques. On peut s'en donner une idée en jetant les yeux sur le curieux dessin que veut bien nous envoyer un officier de l'armée fédérale, qui a été récemment chargé d'une mission auprès des Indiens Delawares.

H. VERNOY.

L'HYMNE DE ROSSINI

A Napoléon III

ET A SON VAILLANT PEUPLE

J'arrive un peu tard pour vous parler de cet hymne fameux dont on a tant parlé avant et depuis son harmonieuse et bruyante apparition, le 1er juillet, au palais des Champs-Élysées.

Mais j'ai mieux à faire que de vous en parler.

J'ai à vous le chanter.

Ceci confidentiellement, car vous n'ignorez pas, sans doute, que l'illustre maëstro n'a voulu céder à personne le droit de publier son nouveau chef-d'œuvre. On lui a offert 25,000 fr. pour une édition de cette composition de quelques pages réduites au piano; Rossini qui, dit-on, aime l'argent plus encore que le macaroni, a refusé les 25,000 francs comme il avait refusé 500,000 francs (je dis cinq cent mille francs) de la vente du manuscrit de sa messe. La messe, tous les morceaux de piano, les mélodies, les chœurs, etc., qu'il a écrits en se jouant depuis qu'il s'est retiré des honneurs comme on se retire des affaires après fortune faite, resteront en manuscrit jusqu'à sa mort. Cette résolution est inébranlable chez le cygne de Pesaro, lequel est à la fois très-doux et très-entêté.

Donc la première chose à faire pour obtenir de Rossini l'autorisation de publier, ne fût-ce qu'une note de son hymne, c'était de ne pas la lui demander.

C'est précisément ce que j'ai fait.
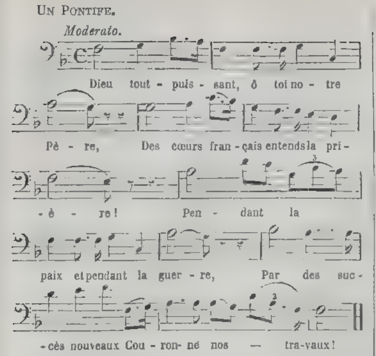
N'allez pas croire pourtant que je me sois introduit nuitamment dans le cabinet du compositeur, et qu'après avoir fracturé portes et serrures, je me sois emparé criminellement du manuscrit convoité. Ma curiosité a des bornes et mon dilettantisme n'a rien de malhonnête, du moins je le crois. C'est en présence de dix-sept mille personnes, de l'Empereur, de l'Impératrice, du Prince Impérial, du Sultan, des ambassadeurs de tous les pays et des plus grands dignitaires de la France, que je me suis rendu coupable, si tant est que je le sois. Me souvenant de l'histoire de Mozart écrivant sous la dictée des chanteurs de la chapelle papale le *Miserere* d'Allegri, qu'on avait défendu de copier sous peine de mort, j'ai bravement tiré de ma poche mon carnet et, pendant que Georges Hainl conduisait les douze cents musiciens chargés de l'exécution de l'hymne rossinien, tranquillement, moi aussi, j'ai écrit sous leur dictée.

Il est vrai, ce qui diminue mon mérite, que je n'avais pas, comme Mozart, à craindre pour ma vie.

Deux motifs dominent dans cette composition : le *Chant du Pontife* et le *Chœur des Vivandières.*

Après quelques notes d'introduction, le pontife, représenté au palais de l'Industrie par douze basses-tailles, entonne le thème suivant, d'un beau caractère et soutenu par une harmonie solennelle et richement modulée.

Lecteur, chantez avec moi, mais, encore une fois, n'en dites rien à personne! si le maëstro le savait!

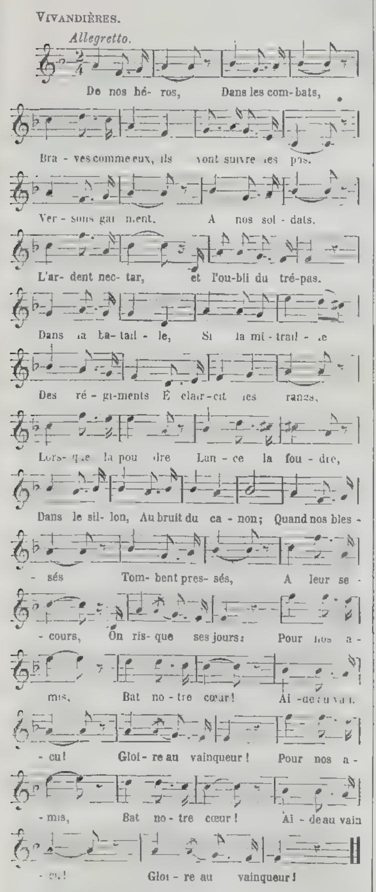


Vous remarquerez que ce thème n'est pas carré, suivant le terme technique, c'est-à dire qu'il ne procède pas par périodes de quatre mesures, mais par périodes de trois mesures.

Vous remarquerez aussi la nouveauté et la puissance de la cadence finale. Le *la* du triolet est une anticipation hardie et du plus magistral effet à l'exécution.

Je passe sur les développements de ce thème, je passe sur la reprise à l'unisson par la masse des exécutants, pour arriver au chœur des Vivandières.

Le voici. Mais, mon Dieu, sommes-nous bien seuls? Chantons *mezza voce*, je vous en prie; le maître a l'oreille si fine, qu'il pourrait nous entendre de sa villa de Passy, sous les frais ombrages desquels il respire en ce moment.



Je vous ferais bien connaître, puisque je suis en veine d'indiscrétion, la *coda* de ce chœur des Vivandières, qu'il faut entendre pour le juger à sa valeur par les voix accompagnées d'un orchestre militaire; mais je crains d'être par trop indiscret. Il est bien permis de citer un texte qu'on a saisi au vol dans une conférence ou dans un concert, que ce texte soit de la prose, des vers ou de la musique; mais il ne faut abuser de rien, et je m'arrête. Sachez seulement que sur cette *coda*, admirablement modulée, les cloches tintent et le canon gronde.

Il y a dans toute cette mise en œuvre des ressources musicales la main de l'homme de génie. Quoi qu'il fasse, qu'il écrive un opéra-bouffe comme le *Barbier*, une pièce féerique comme *Cenerentola*, une fine comédie comme le *Comte Ory*, un oratorio comme *Moïse*, un drame comme *Guillaume Tell*, des mélodies de salon comme les *Soirées*, une messe comme la *Petite Messe*, un air de fête comme l'*Hymne à l'Empereur*, Rossini est toujours le maître des maîtres, le compositeur respecté, applaudi avec enthousiasme, adoré de tous.

J'ai parlé des cloches et du canon. Ce n'était pas une petite affaire que l'exécution des parties de cloche, et il fallait un musicien de courage pour mettre avec précision le feu à la pièce d'artillerie.

Les artistes qui ont *tenu* les cloches au nombre de quatre étaient :

1re Cloche, M. Ponchard, de l'Opéra-Comique;
2e Cloche, Sainte-Foy, le comique du même théâtre;
3e Cloche, M. Soumis, l'excellent accompagnateur;
4e Cloche, ayant la qualité de chef du carillon, M. Bazile.

C'est un compositeur distingué, le chef du chant du Théâtre-Lyrique, M. Salomon, qui a eu l'honneur d'être désigné pour donner le signal de tirer le canon. Le rôle d'artilleur est partout des plus importants, sur le champ de bataille comme à l'orchestre. Viser juste et tirer en mesure suivant la circonstance, tout est là.

OSCAR COMETTANT.

L'ARCHIDUCHESSE MATHILDE D'AUTRICHE

On se sent ému en songeant de combien de coups cruels le malheur a frappé l'illustre maison de Habsbourg depuis un an. Aux désastres militaires, tels que la bataille de Sadowa, viennent se joindre d'affreuses catastrophes de famille. L'impératrice Charlotte est folle; son auguste et vaillant époux, l'empereur Maximilien, tombe sur une terre lointaine, victime d'un odieux forfait.

Pendant ce temps, la mort implacable enlève à Vienne, de la façon la plus terrible et la plus imprévue, une belle et jeune princesse, l'archiduchesse Mathilde, la fille adorée de l'archiduc Albert, le vainqueur de Custozza.

Elle rentrait du théâtre où l'on avait joué *la Grande-Duchesse de Gérolstein*. Tout à coup, le feu prend à sa robe, par un hasard fatal que l'on n'a pu encore s'expliquer, et l'enveloppe tout entière. L'archiduchesse Mathilde, atteinte de profondes brûlures, succomba le 9 juin dernier, après plusieurs jours d'atroces souffrances. Née le 25 janvier 1849, elle n'était donc âgée que de dix-huit ans.

Nous devons à la bonne grâce d'une dame de l'aristocratie viennoise, la possibilité de pouvoir reproduire aujourd'hui les traits de cette princesse infortunée, dont chacun s'accordait à louer la beauté, la distinction exquise, et surtout l'affabilité et le goût artistique qui la faisaient aimer de tous ceux qui l'approchaient. Mais sur ce front pur et charmant planait comme un nuage de mélancolie; on eût dit que la jeune archiduchesse, au milieu des grandeurs et des plaisirs, avait le pressentiment du supplice qui devait terminer sa courte existence.

A. DARLET.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Les émaux à l'Exposition universelle. — Un plat à cuire les pommes. — Procédés anciens de la fabrication des émaux. — Les émaux du Louvre. — Émaux de l'Exposition. — Les émailleurs célèbres. — Un émail historique. — Les annexes de la Saxe, de la Suisse, de l'Espagne, du Portugal et de la Prusse. — Une école primaire de village. — Une maison agricole d'Anvers. — La porte d'Anvers. — L'exposition des campements. — L'administration des forêts autrichiennes. — L'isthme de Suez.

Dans un excellent travail sur *l'émaillerie ancienne et moderne*, M. l'abbé Caneto raconte une aventure de plat à cuire les pommes, qui démontre une fois de plus que les objets d'art, comme les livres, ont leur destinée, et qu'ils peuvent passer tour à tour d'un autel à une boutique, et d'une boutique dans un musée.

Depuis quarante ans environ, un boulanger de Limoges faisait cuire dans un vieux plat de cuivre, tout noir et tout bosselé, des pommes qu'il vendait à ses pratiques, chaudes et au sortir du four. Un matin, un brocanteur, venu par hasard pour acheter de ces pommes, remarqua le morceau de fer battu dans lequel se trouvaient les fruits; il crut entrevoir à travers les résidus qui y formaient une croûte épaisse des vestiges de figures, et à tout hasard il en offrit six francs et l'emporta chez lui, tandis que radieux le boulanger remplaçait cette mauvaise plaque de tôle par une belle terrine en terre cuite qui faisait bien mieux son affaire et qui ne coûtait que vingt sols.

Le brocanteur lava, gratta, nettoya de son mieux le plat, au fond duquel se trouvaient en effet peintes des figures, et finit par le revendre quarante francs à un autre marchand plus expérimenté qui le fit payer onze cents francs à un amateur. Il y a dix ans, ce même plat atteignit en vente publique l'enchère de trois mille six cents francs.

C'était un émail de M. Courtois.

L'origine des émaux, dont vous pouvez voir d'admirables échantillons à l'Exposition universelle dans les galeries consacrées à l'histoire du travail et qui se payent aujourd'hui des prix considérables, remonte à la plus haute antiquité : les Chinois savaient déjà les fabriquer à des époques auxquelles il serait difficile d'appliquer une date exacte, tant elles remontent loin.

Le nom *d'émaux* s'applique surtout à des plaques de métal revêtues de certaines matières vitrifiées presque toujours opaques et quelquefois transparentes. Dès le XIIe siècle, la ville de Limoges était renommée pour ses peintures en émail, comme l'atteste un acte de 1157, qui désigne sous le nom d'*opus Limogii* différents ornements d'église ornés de peintures en émail. Aujourd'hui encore, les musées et les amateurs recherchent ces émaux, dont les compositions sont d'ordinaire peintes en camaïeux blancs et noirs avec quelques rehauts en or.

L'émail, composé de matières vitrifiées, s'obtient à l'aide d'oxides métalliques, avec addition de fluates, de borates et de divers autres sels; il s'applique en poudre très-fine, trempée dans de la gomme, sur des plaques disposées à le recevoir par un travail préalable consistant en cavités fouillées en *haute taille* et en *taille de réserve*, de façon à ménager des traits de réserve aux contours des dessins qu'on voulait obtenir.

On déposait ensuite la pâte dans les cavités, de manière à ne plus la faire affluer avec les réserves; on soumettait la plaque ainsi chargée à la haute température d'un petit four appelé moufle et le feu était calculé de façon à amollir la plaque sans la fondre. La pâte, en se vitrifiant, pénétrait légèrement le métal et se soudait à ses surfaces de contact sans confusion ni mélange d'aucune espèce.

Après cuisson et refroidissement, un polissage mécanique faisait disparaître des réserves les rugosités et les ondulations produites par le feu et unissait la surface de l'ensemble sans altérer le brillant de l'émail.

Souvent encore on travaillait les traits de réserve au burin ou à l'échoppe, et la dorure faisait disparaître le ton rougeâtre du cuivre.

Généralement, les plaques de cuivre ainsi émaillées étaient fort minces et de petites dimensions; quand on leur substituait de l'or ou de l'argent, les cavités se préparaient à la surface lisse et décapée au moyen de cloisons légères soudées en suivant tous les contours prévus dans le dessin. C'était une subdivision du même procédé, *par voie d'incrustation*, avec cette seule différence que les cavités ne fouillaient pas à même le métal. Ce genre d'émail incrusté prenait le nom spécial d'émail *cloisonné*.

Les deux méthodes d'incruster l'émail dans l'excipient métallique furent en usage en Occident depuis la période mérovingienne jusqu'au milieu du XIVe siècle. Les riches ornements d'église, les crosses, les croix, les reliquaires de forme et de matière si variées dont l'Exposition possède de nombreux et d'admirables échantillons de toutes les époques, les châsses à grandes reliques, les dalles métalliques destinées à recouvrir les restes des grands personnages, les statuettes, les encensoirs consacrés au culte divin furent enrichis d'émaux *cloisonnés*, ou plus généralement encore, incrustés dans des cavités préparées par la taille; on tortillait ensuite les petites plaques ou bien on les vissait avec une délicatesse exquise sur les surfaces qui devaient les recevoir, c'est ce qu'on appelle *l'émail en applique*.

A partir du milieu du XIVe siècle, un procédé nouveau donna naissance aux émaux *translucides* sur relief. Les effets de leur transparence sur fond opaque reposaient sur ce principe que, dans un milieu limpide, l'intensité de la lumière décroît avec la profondeur.

Dans ces sortes d'émaux, l'excipient métallique se trouve légèrement fouillé, mais en *basse* taille, c'est-à-dire sans réserves pour traits d'encadrement extérieur. La pâte vitrifiable forme donc couverte uniforme en s'étendant à la plaque entière ciselée; comme l'opacité de l'émail doit croître avec la profondeur des cavités qui le contiennent, bien qu'il soit monochrome en lui-même, il finit par réaliser des teintes à ton varié, dont l'harmonie dépend de l'épaisseur donnée à la pâte. Par l'action du feu, celle-ci s'identifie tellement avec la ciselure que l'ensemble prend l'aspect d'une fine peinture à lustre métallique.

Le musée du Louvre possède un petit nombre de pièces à émail translucide sur excipient d'or ciselé en relief de basse taille. L'une d'elles représente Jésus-Christ la tête ceinte du *trirègnum* ou tiare à triple couronne. A sa droite se tient un saint portant la couronne royale et portant le globe et l'épée; à sa gauche, on voit saint Jean. Les figures sont placées, à mi-corps, sous des décorations architecturales. L'ensemble de ce travail accuse une origine française et le style de la fin du XIVe siècle.

Après les émaux translucides viennent les émaux peints sur couverte émaillée; c'est la peinture en émail proprement dite.

Dans ce troisième procédé, dû aux dernières années du XVe siècle, la plaque métallique n'est pas fouillée, ni en haute ni en basse taille; et les effets de lumière se produisent, comme dans la peinture à l'huile, sur fond opaque, par la réflexion qui se fait à la surface peinte.

La plaque métallique, très-peu épaisse et lisse des deux côtés, est généralement recouverte d'une double couche de pâte monochrome et vitrifiable qui s'unit intimement au métal sans le voiler sensiblement. Sur ce fond émaillé et refroidi, on peignait avec des couleurs vitrifiables, mêlées à un fondant plus fusible que la couverte.

La haute température qui vitrifiait isolement la peinture superposée amollissait jusqu'à un certain point l'émail du fond, mais sans le liquéfier; et ces deux changements d'état physique produisaient l'union de la peinture avec la couverte, plus réfractaire qu'elle, sans nuire à l'harmonie des teintes et des tons prévus dans le dessin.

Depuis quelques années, les émaux incrustés sur plaque de cuivre semblent reprendre, dans un petit nombre de manufactures françaises, une certaine vogue, au profit des objets relatifs au culte catholique.

Les premiers émaux peints ne remontent pas plus haut que la fin du XIVe siècle; on n'employait à cette date que le blanc sur fond noir avec quelques légères teintes de carnation pour les figures et les mains.

Les tons rosés sur le nu des membres vinrent ensuite, et

un bleu intense alterna souvent avec le noir des fonds.

Insensiblement les autres couleurs prirent rang sur la palette de l'émailleur, aussi variées et aussi nombreuses que sur celle des peintres d'histoire. On finit même par donner un véritable relief à certaines parties de la nature morte ou vivante, soit animale soit végétale; et quelques émailleurs se firent, en ce genre, dès les XVIe et XVIIe siècles, la réputation d'habiles portraitistes.

On croit que Jean Toutin, orfévre à Châteaudun, inventa le premier, vers 1630, le secret de faire des émaux de belles couleurs opaques, et de les employer à produire des peintures inaltérables. Gubelin, son élève, perfectionna les procédés de son maître et les divulga; aussi la fabrication des émaux fit-elle de rapides progrès et parvint-elle à une grande perfection.

L'orfévre Dubié importa cet art à Paris; Morlière, qui habitait Blois, s'acquit une grande réputation pour les peintures sur email des bagues et des boîtes de montres; son élève Robert Vauquer, qui mourut en 1670, et Pierre Chartier, qui s'acquit un grand renom à peindre des fleurs, produisirent des chefs-d'œuvre dont vous pouvez voir un certain nombre à l'Exposition et qui valent deux ou trois fois leur poids d'or.

Vinrent ensuite Jacques Bordier et Jean Petito, dont il existe de si beaux portraits au musée du Louvre; Louis Hence et Louis de Guernier, miniaturistes, dont les moindres œuvres se disputent à coups d'enchères, quand par hasard il en apparaît dans les ventes publiques, car elles sont la dernière expression de la belle époque des émaux. Après eux, cet art tomba peu à peu en décadence, si bien qu'on s'en dégoûta et que les émaux, devenus d'une exécution médiocre passèrent de mode.



S. A. I. e R. L'ARCHIDUCHESSE MATHILDE D'AUTRICHE, morte brûlée, le 6 juin dernier. Dessin de Mme la comtesse de W., d'après une photographie. — Voir page 443.

Au commencement du XIXe siècle, on vit cependant reparaître d'assez beaux portraits peints en émail par Jean-Baptiste-Jacques Augustin. Il en fit un grand nombre, parmi lesquels on cite celui de l'impératrice Joséphine.

Marchant sur les traces d'Augustin, Salomon-Guillaume Couais, de Genève, se fit un nom par des portraits sur émail, au nombre desquels on remarque ceux de Mme de Staël et de Louis XVIII, et surtout par une reproduction de la *Galatée* de Girodet. C'est un émail de cinq pouces de haut.

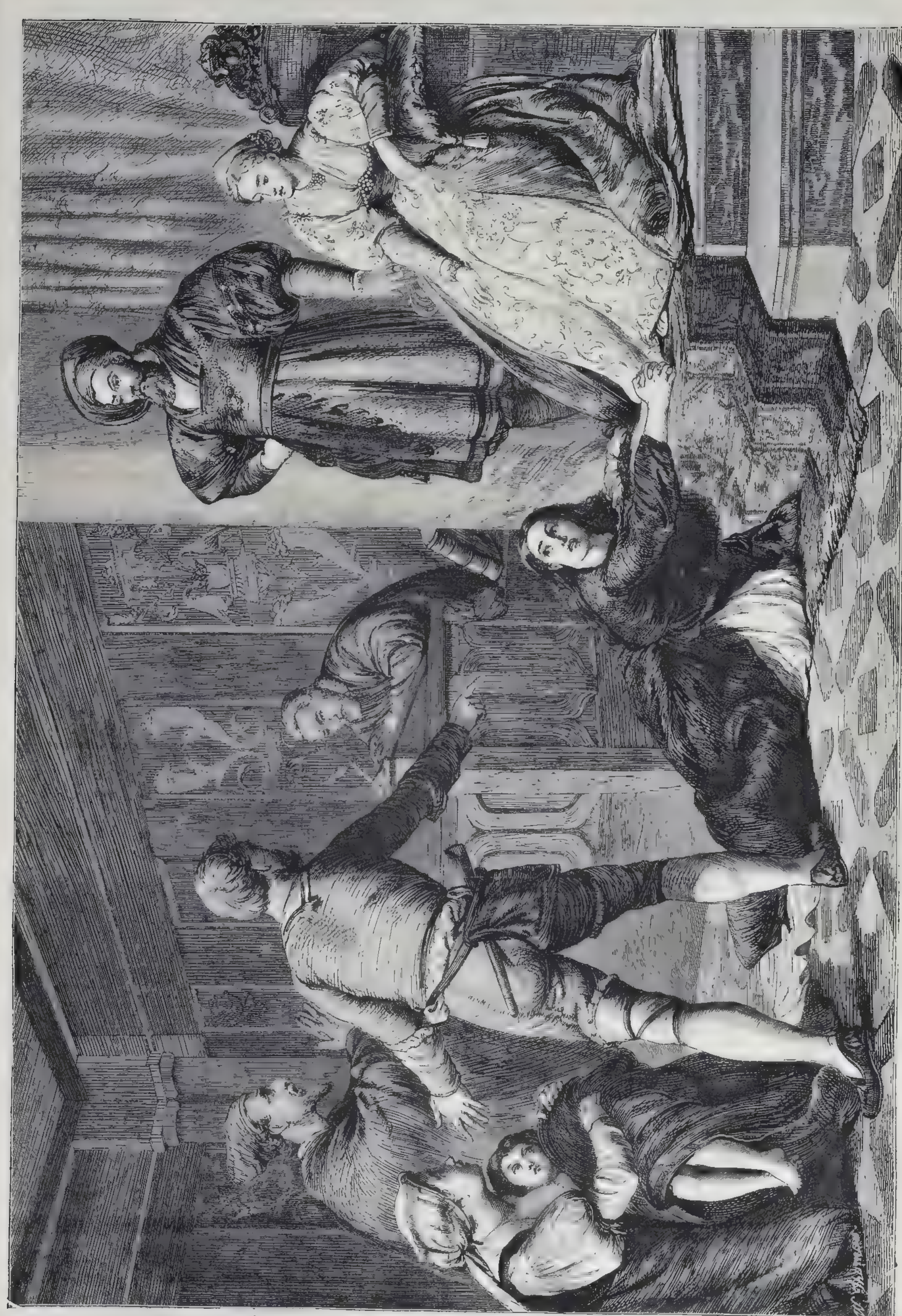
A peu près à la même époque, on imagina de remplacer la plaque métallique qui servait de fond aux émaux et qui ne pouvait mesurer que quatre à cinq pouces par des plaques en porcelaine, auxquelles on pouvait donner autant de surface qu'on le voulait. Au lieu d'émaux on fit donc de véritables tableaux. Abraham Constantin, né à Genève en 1785, peignit par ce nouveau système le *Bélisaire* et *l'Entrée de Henri IV à Paris,* par Gérard, et Georget fit, d'après Gros, *François Ier et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis.*

Telle est l'histoire d'un art dont on peut suivre à l'Exposition universelle, dans la galerie de l'histoire du travail, les diverses phases et admirer les produits.

Toutefois, le dernier mot n'est point dit sur cet art. Il semble vouloir renaître avec la splendeur de ses plus beaux temps. On remarque dans les galeries consacrées à l'industrie moderne de la France de magnifiques émaux dont l'émail possède un lustre remarquable, qu'il doit à un vernis recemment inventé et dont voici la composition, encore entourée d'un certain mystère.



CHAPELLE COMMÉMORATIVE DE L'ATTENTAT DIRIGÉ CONTRE LE CZAR, A SAINT-PÉTERSBOURG; dessin de M. F. Teichel. — Voir page 446.



LA JUIVE ACCUSÉE, d'après le tableau de M. Hogdson. — Voir page 447.

« Mêlez à de la poudre fine de verre de Limoges (verre de potasse et d'alumine) ou à tout autre émail, un double chlorure de platine et d'alumine : préparez-le en dissolvant les deux métaux à la fois dans de l'*eau régale*, vous obtiendrez de très-beaux effets qui varient avec les proportions des corps mélangés, l'email prend un lustre remarquable et les couleurs de l'iris. »

Un des émaux modernes les plus célèbres est le portrait du dauphin Louis XVII fait à l'âge de cinq ans, par Augustin.

La mère du pauvre enfant qui devait succomber aux atroces traitements du savetier Simon et aux agonies d'une brutale captivité, Marie-Antoinette parvint à soustraire ce portrait à ses geôliers jusqu'au moment où on la transféra à la Conciergerie. Là, il fallut que la fille de Marie-Thérèse se soumît à des investigations tellement humiliantes, qu'on découvrit ce portrait, qu'elle tenait caché dans sa poitrine, et qu'on s'en empara. Il fut déposé au greffe du tribunal révolutionnaire, où on le vola, un beau jour, avec un grand nombre d'autres bijoux.

Après une foule de vissicitudes inconnues, le portrait finit par se trouver, en 1812, gisant, dans la boutique d'un brocanteur du faubourg Saint-Marceau, au milieu d'objets sans valeur. Un curieux l'acheta pour un franc, et, en 1814, lors du retour de la duchesse d'Angoulême, l'offrit à cette princesse, quelques jours avant que celle-ci ne partît brusquement pour le Midi, à l'époque du retour de l'empereur Napoléon Ier, échappé de l'île d'Elbe.

A son retour en France, après les Cent-Jours, elle ne trouva plus le portrait de son frère, disparu avec l'écrin qui le contenait.

En 1843, le portrait du dauphin apparut au bureau des ventes des commissaires-priseurs, et fut adjugé, pour cinquante-trois francs, à un amateur de miniatures bien connu et qui s'appelait Desforges. A la mort de ce dernier, le portrait, mis en vente de nouveau, atteignit aux enchères le prix de quatorze mille francs et fut acheté par un riche négociant, M. Griffiths, qui plaça dans la galerie de son château de Lancashire la relique royale. C'est une plaque ovale, haute de cinq centimètres, d'une admirable exécution, et derrière laquelle se trouvent gravés au poinçon par une main inexpérimentée, sans doute celle de la reine, les noms du dauphin et le jour de sa naissance. Les traits du prince, qui pouvait avoir cinq ans, sont d'une grande finesse et d'une extrême douceur, et ses beaux cheveux blonds encadrent son visage souriant.

Le fils de M. Griffiths, aujourd'hui membre de la Chambre des communes, possède encore ce portrait dans la collection de son père qu'il a pieusement conservée et qu'on cite comme une des plus riches qui se trouvent en Angleterre.

En sortant de la galerie de l'histoire du travail qui renferme les émaux, pour peu que vous remontiez vers le parc qui entoure l'Exposition, vous vous trouvez en face d'une série d'édifices qui tous valent la peine qu'on s'y arrête.

Sans compter les annexes de la Suisse, de l'Espagne, de la Belgique, du Portugal et le pavillon prussien, qui contiennent les merveilles de leurs diverses industries qui n'ont pu trouver place dans le palais même, on s'arrête devant un charmant modèle d'école primaire de village, riante et gaie, — *notez ces deux points-ci*, comme dit La Fontaine, — et qui, pourvu que le maître soit doux et intelligent, ne doit point trop faire regretter le nid maternel aux enfants qui viennent s'y enfermer pendant les heures d'études.

Non loin de là, la Saxe exhibe les procédés ingénieux qu'elle invente et qu'elle met en œuvre pour rendre aussi clément que possible le *compelle intrare* du travail. Anvers montre avec orgueil les admirables figures qui ornent une de ses portes. La même cité expose un modèle d'exploitation agricole, et l'Autriche étale les troncs d'arbres monstrueux qui proviennent de ses forêts où se trouve encore l'auroch ce dernier être des races antédiluviennes dont parfois de rares spécimens viennent faire l'admiration de nos ménageries. Ajoutez à cela les modèles de campement militaire de la plupart des nations. Chacun de ces types a son caractère à lui, tantôt perfectionné jusqu'au raffinement, tantôt étrange et presque barbare.

Enfin un bâtiment de forme égyptienne, revêtu de peinture, contient le plan en relief de l'isthme de Suez, les minéraux, les végétaux, les animaux, les fossiles de cette vaste lagune stérile que naguère on ne pouvait traverser qu'après trois jours d'un pénible voyage à dos de chameau. Un panorama d'un effet saisissant montre Suez s'élevant sur une sorte de promontoire qui se projette sur la mer Rouge. On aperçoit du rivage une digue de trois kilomètres qui s'avance en demi-cercle vers la pleine mer et qui donne un abri, sûr désormais, aux bâtiments mouillés sous sa protection.

Un canal d'eau douce, qui part de Zagazig, dans la Basse-Égypte, s'embouche dans la mer de Damiette et s'étend sur cinquante lieues de longueur ; il amène l'eau potable dans le désert et avec elle la fécondité. Aussi aperçoit-on le long de ce canal des jardins plantureux. D'ici à quelques années, il sera un véritable paradis terrestre.

Chalouf, devenu déjà presque un gros bourg, élève ses maisons sur le bord du canal dans la partie où, à certains endroits, celui-ci atteint sa profondeur normale, grâce à de puissantes machines qui ne cessent de le creuser. Enfin Port-Saïd, à l'ouest de l'ancienne ville de Patula, voit son port s'agrandir.

L'achèvement du canal aura pour résultat de réduire de six mille lieues à trois mille l'espace qui sépare l'Europe de l'Asie.

SAM. HENRY BERTHOUD.

CHAPELLE COMMÉMORATIVE A SAINT-PÉTERSBOURG

On n'a pas oublié l'attentat dirigé l'année dernière en Russie contre la vie du czar Alexandre II. Une chapelle commémorative de cet événement vient d'être élevée près d'une des portes du Jardin d'été à Saint-Pétersbourg. C'est un petit pavillon percé sur ses quatre faces de quatre grandes portes cintrées, dont trois seulements ont accessibles au public. Une grille en ferme le fond. L'intérieur est orné de marbres de différentes couleurs et de belles mosaïques.

Ce monument, construit sous la direction de M. Kosmirs, architecte de la cour, a été inauguré avec une certaine solennité, le 4 avril dernier, jour anniversaire de l'attentat. Il n'a pas coûté à élever moins de soixante-quinze mille roubles argent, soit près de trois cent mille francs.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

L'affaire Chateaubriand. — Où le seigneur Manadjee Kortedjee reçoit un démenti. — Guerre entre deux enseignes de photographe. — Le procès Surratt. — Scrupules de jurés américains. — Un speech du juge Fischer. — Fin des malheurs de *la Sibérienne*. — Une fête au Chalet des Iles. — La carte à payer. — Une bigame russe. — La propriété et la possession.

Il y a quelques jours, le ministère public donnait ses conclusions impatiemment attendues dans cette affaire du tribunal de Fontenay-le-Comte, dont les débats ont jeté les auditeurs dans une véritable épouvante. Quelle opinion se faire en présence de ces accusations des enfants contre le père et la mère, du père et de la mère contre les enfants! Où était la vérité? N'était-elle pas, hélas! des deux côtés, et les fautes, les turpitudes, le crime, n'étaient-ils pas partout dans cette famille sinistre?

Le magistrat, à qui il appartenait de dire le dernier mot dans ce procès plein de révélations terribles, a cru pouvoir faire la part de chacun.

Trois des enfants se sont abandonnés aux plus tristes égarements; mais qui les a guidés, qui les a soutenus dans leurs défaillances, qui a tenté de les relever? Un fils dont l'enfance a été torturée, la jeunesse calomniée, est resté un honnête homme, l'homme du dévouement sans bornes, de la loyauté qui ne se dément jamais. Au milieu de toutes ces corruptions, de toutes ces déchéances, il est resté pur, il est resté debout.

Quant à M. et à Mme de Chateaubriand, ce sont des insensés; leur raison n'est pas absolument voilée; elle a des intervalles lucides, mais sur certains points elle se trouble; une idée fixe les poursuit, les possède, et cette idée est une idée folle, absolument folle. Faut-il les interdire? Si le tribunal ne pense pas qu'il y ait lieu d'aller jusque-là, du moins il est indispensable de leur donner un conseil judiciaire pour sauvegarder leurs intérêts et leur fortune.

Le tribunal a ordonné une enquête.

Si Manadjee Kortedjee, juge à Bombay, emploie ses loisirs à Paris à lire la *Gazette des Tribunaux*, il pourra se convaincre tous les jours qu'en France ce qui est question pour l'avocat est souvent aussi question pour la justice.

Il est de jurisprudence à la cour de cassation que la diffamation envers les morts est, aussi bien que la diffamation envers les vivants, un délit puni par la loi. Le tribunal le plus élevé en France n'a pas réussi cependant à convaincre encore sur ce point toutes les juridictions inférieures de l'empire.

C'est ainsi que naguère les juges de Fougères disaient *non* où la Cour de cassation dit *oui*, et que la Cour de Rennes approuvait la décision des juges de Fougères en déclarant « que la diffamation envers les morts, quelque odieuse et coupable qu'elle soit aux yeux de la morale, ne rentre dans aucune des prévisions de la loi du 17 mai 1819... qu'on ne rencontre dans son texte aucun article, aucun mot qui démontre ou puisse faire soupçonner sa sollicitude pour la protection due à la mémoire des morts, qui pourtant, même alors, n'avait pas toujours été respectée, et qu'il n'apparaît pas que pendant quarante ans cette loi ait reçu dans ce sens aucune application. »

A quoi la Cour de cassation, saisie du procès qui a donné lieu à cette décision, répond que la loi de 1819 « est générale dans ses termes; qu'elle comprend sans restriction ni exception tous les aspects de la diffamation, soit quant au caractère des imputations qui constituent le délit, soit quant à l'individualité de ceux contre lesquels elles sont dirigées, et qu'elle atteint, dès lors, la diffamation envers les morts. »

Renvoi devant la Cour d'Angers, qui juge comme la Cour de Rennes.

Nouveau pourvoi.

La Cour de cassation, toutes chambres réunies, cette fois, affirme de nouveau le délit, et la Cour d'Orléans qui doit juger définitivement, mais qui est liée, d'après la loi, par l'arrêt de la Cour de cassation, donne gain de cause aux plaignants. Ce qui n'empêche pas que, un nouveau procès réveillant demain la question, le tribunal de Fougères ou tout autre ne puisse décider encore que la diffamation envers les morts n'est pas un fait punissable.

Allons, seigneur Manadjee Kortedjee, modifiez votre apophthegme et dites à l'avenir : « Même chose en tout pays question pour l'avocat, question pour la justice. »

Question très-délicate aussi, paraît-il, que la question Carjat, puisque la Cour et le tribunal n'ont pas été d'accord.

M. Carjat, dont le nom est célèbre dans la photographie, avait autrefois pour associés MM. Lege et Bergeron. La société fut dissoute en 1866; MM. Legé et Bergeron devinrent adjudicataires de l'établissement qui avait été commun autrefois et qui était situé rue Laffitte; M. Carjat ouvrit un nouvel atelier rue Pigale.

« Et. Carjat et Ce, Legé et Bergeron, successeurs », telle fut désormais l'enseigne de la photographie de la rue Laffitte

M. Carjat, de son côté, écrivit sur sa porte : « Et. Carjat et Ce. »

De là procès. Les deux enseignes plaidaient l'une contre l'autre.

L'enseigne Carjat fut condamnée, et le jugement, accueillant de plus le grief de MM. Legé et Bergeron qui reprochaient à M. Carjat des manœuvres frauduleuses, décida que celui-ci payerait à ses anciens associés 1,000 francs de dommages-intérêts.

Un arrêt de la Cour vient d'effacer cette condamnation, et a fixé pour l'avenir le texte des enseignes, des cartes, des affiches, des annonces et des prospectus des deux établissements. La maison de la rue Laffitte mettra désormais sur son enseigne :

« Photographie Legé et Bergeron, anciens associés et successeurs de la maison Carjat, fondée en 1864. »

L'enseigne de la maison de la rue Pigale sera ainsi conçue :

« Photographie Étienne Carjat et Cie, fondée en 1867. »

Que les rivaux d'hier oublient, à partir d'aujourd'hui, leur querelle et ne songent plus qu'à reproduire de leur mieux les traits de leurs contemporains.

Le procès de Surratt, le complice présumé de Booth, l'assassin du président Lincoln, continue aux États-Unis. Ce n'est pas sans peine qu'on est parvenu à réunir un jury.

A deux reprises il a été impossible, sur cent citoyens appelés par la Cour, de trouver douze personnes en situation de juger l'accusé. La loi veut que le juré n'ait pas sur l'affaire une opinion preconçue; or, il se trouvait que la plupart de ceux qui devaient composer le jury déclaraient, qu'ayant suivi les débats du procès fait aux accusés précédemment jugés, ils n'arrivaient pas à l'audience l'esprit dégagé de tout parti pris ou au moins de toute préoccupation.

Il est permis de croire qu'un autre scrupule était né, dans l'esprit de plusieurs des citoyens désignés pour remplir les fonctions de juré, de ces paroles du juge qui présidait les débats :

« Avant que ces messieurs ne jurent, a-t-il dit, mon intention est de les interroger tous pour savoir s'ils n'ont pas des inquiétudes de conscience à l'endroit de la peine de mort. Il y a beaucoup de personnes dans ce cas et qui ne peuvent alors se résoudre, par suite de leurs opinions, à prononcer un verdict de culpabilité, même quand le crime est démontré. »

Et le magistrat avait ajouté :

« Pour moi, je trouve que le plus mauvais usage qu'on puisse faire d'un homme, c'est de le pendre. »

Ils ont toujours une façon originale de dire les choses, ces Américains.

Je vous racontais dans mon dernier courrier les aventures de la *Sibérienne* de M. Brésil. Le tribunal a condamné M. Dumaine à faire représenter la pièce dans les six mois de la signification du jugement ou à payer à l'auteur la somme de quatre mille francs à titre de dommages-intérêts. Quoi qu'il arrive, pour M. Brésil, la jeune exilée ne reviendra pas les mains vides des mines de la Sibérie.

« Madame,

« Vous êtes priée d'assister au bal qui sera donné au Chalet des Iles, le mardi 29 mai, à onze heures.

« De la part de...

« (En grisette.) »

Tel fut le billet que reçurent dans le courant du mois de mai 1866 les plus qualifiées des actrices des petits théâtres de Paris et des jolies femmes du monde galant.

A l'heure dite, des batelets croisaient sur les eaux du lac du bois de Boulogne et venaient prendre les beautés que les paniers et les victorias déposaient sur la rive. Six cors sonnant l'hallali saluaient l'arrivée de chaque déesse.

Le bal commença, et il n'est pas besoin de dire qu'il fut des plus gais et qu'on y dansa tout autre chose que le menuet.

A une heure le souper fut servi. Le menu s'en est retrouvé dans des dossiers d'avocat, hélas ! entre des constitutions d'avoué et des conclusions. C'étaient les saumons au beurre de Montpellier, les jambons d'York en belle vue, les mayonnaises de homard, les filets de bœuf à la Benoîton, les salades russes aux truffes, les asperges à l'huile, les pièces montées, les sorbets au café, les corbeilles de fruits, les glaces, les sorbets et le médoc, le saint-julien, le pomard, le chambertin, le champagne, le punch, le café, les liqueurs et les sirops.

Le repas ne fut pas moins joyeux que le bal ; même on raconte que plus d'une invitée jeta un plat à la tête de son voisin ; une de ces charmantes personnes se serait même donné le plaisir de renverser un guéridon chargé de carafes et de bouteilles, en riant aux éclats de cette gentillesse.

Le ciel sourit à cette petite fête ; quatre gardes municipaux envoyés par la préfecture de police, sur la demande des commissaires, n'emmenèrent personne au violon, et l'on ne vit pas à la fin du souper des lettres menaçantes flamboyer

sur les murailles du Chalet des Iles : les fusées et les chandelles romaines d'un feu d'artifice illuminèrent seules les ténèbres.

Pourquoi M. Boileau, le propriétaire de l'établissement, est-il venu gâter le souvenir de cette agréable nuit?

Et que demande-t-il, cet indiscret M. Boileau?

Qu'on lui paye 1,885 francs qui restent dus sur la carte. En vérité on n'a pas idée d'un pareil manque de savoir-vivre.

Il assigne M. de Rennepont. Et pourquoi M. de Rennepont plutôt qu'un autre?

Parce que c'est M. de Rennepont qui a commandé la fête, parce que c'est lui qui a délibéré, arrêté et signé le menu du repas, lui enfin qui a fixé les conditions du payement. Quinze cents francs devaient être versés dans la quinzaine, et le surplus devait être acquitté dans les trois mois.

M. de Rennepont n'admet pas du tout la réclamation de M. Boileau. Il n'est pas l'organisateur de la fête; il s'est borné à indiquer à ses amis le Chalet des Iles. M. Boileau est venu prendre les ordres de ces messieurs et les siens au bureau du cercle dont ces messieurs sont membres, et c'est l'huissier du cercle qui lui a remis les à-compte. On s'était cotisé pour payer la fête; la cotisation était de cent francs, M. de Rennepont a versé sa part; il ne doit plus rien. D'ailleurs la note, que le restaurateur porte à cinq mille quatre-vingt-cinq francs, est fort exagérée. Eh quoi! vingt-cinq francs par tête quand il s'agit d'un souper de cent quatre-vingts couverts, alors que beaucoup de convives ont manqué! c'est trop, beaucoup trop. Et M. Boileau demande encore trois cent quinze francs pour le repas fourni aux musiciens, aux artificiers, aux canotiers, aux sonneurs de cor, aux cochers, trente francs pour les rafraîchissements des gens de service, deux cent dix francs pour le service et la casse! C'est à n'y pas croire! Vingt-cinq francs par tête et les reliefs du festin n'auraient pas suffi à nourrir et à abreuver soixante-trois personnes! Vingt-cinq francs par tête, et M. Boileau prétend faire payer le service à part! Quant à la casse, pure invention! tout s'est passé dans l'ordre le plus parfait.

Mais M. Boileau n'en démord pas : on a cassé, il le jure; il jure aussi qu'il y avait de bonnes raisons pour que les musiciens, artificiers, canotiers, sonneurs de cor et cochers ne pussent se nourrir et se désaltérer avec les reliefs du souper, c'est que ces reliefs sont affaire de pure imagination : les dames avaient tout croqué de leurs blanches petites quenottes, ce qui n'est pas surprenant d'ailleurs, car le repas était exquis, et le chef avait été appelé au dessert, et des compliments lui avaient été solennellement adressés. Plus rien dans les plats, plus rien non plus dans les bouteilles; la cave du Chalet des Iles n'avait pas été moins fêtée que la cuisine.

M. de Rennepont payera les 1,885 francs. Ainsi l'a décidé le tribunal; mais ses confrères du cercle ne voudront pas, sans doute, rester ses débiteurs. L'état de frais, d'ailleurs, restât-il à son compte, que je ne songerais pas à le plaindre. Avoir vu son nom mêlé d'une façon si éclatante à une si galante fête, cela vaut bien 1,885 francs, à coup sûr.

Une rareté judiciaire pour finir.

Nos voisins d'outre-Rhin ou d'outre-Manche, la Chine et l'Amérique prêtent quelquefois à notre chronique de petits procès qui ne sont point à dédaigner; la Russie jusqu'ici ne s'était pas montrée fort obligeante : par extraordinaire il nous vient aujourd'hui de cet avare pays un jugement assez piquant, dont je me garderai bien de ne vous point offrir le régal.

Jean K... était le mari d'une jolie femme; le service militaire, qui n'a pas de pitié pour les plus belles amours, le prit tout comme il aurait fait le mari d'un laideron, et Jean partit pour l'armée. Dans les premiers temps, sa femme reçut assez fréquemment de ses nouvelles; mais bientôt Jean ne donna plus signe de vie. Dix-sept ans s'écoulèrent, pas une lettre. Un mari qui n'écrit pas pendant dix-sept ans peut bien passer pour mort. Un acte en bonne forme fit de Mme Jean une veuve, et un peu plus tard un mariage très-régulier en fit la femme d'un certain Joseph P...

Or, ne voilà-t-il pas que, l'année dernière, Jean reparut au moment où on ne l'attendait guère et où on ne le souhaitait pas du tout! Il ne lui convint pas que sa femme fût celle d'un autre, et il demanda l'annulation du second mariage. Voici la sentence du juge russe :

« Considérant que l'ukase de 1846 réglant le droit de propriété trouva Jean K... en possession de la femme en question et que l'ukase de 1866, modifiant ce droit, trouva la même femme en la libre compagnie et société du sieur Joseph P..., par suite de son union légitime avec ce dernier.

« Nous adjugeons et conférons le droit de propriété sur ladite femme à Jean K..., et la laissons en possession de Joseph P... »

Reste à savoir comment s'arrangeront entre elles la propriété et la possession.

MAÎTRE GUÉRIN.

LA JUIVE ACCUSÉE

Dans le tableau dont nous donnons une copie, l'artiste, M. Hogdson, a voulu faire revivre le passé non-seulement par le costume, mais encore par les mœurs. Ces mœurs, il les a caractérisées par un de leurs traits les plus saillants et les plus émouvants, en nous montrant les conséquences terribles de la superstition. Il est inutile de rappeler ici toutes les persécutions commises, au nom du Dieu de mansuétude et de pardon, à cette époque d'ignorance, où une implacable terreur spiritualiste, je ne sais quel effroi de l'inconnu faisait attribuer sans plus d'enquête au malin esprit tout ce que l'esprit humain trop faible se sentait impuissant à expliquer.

Le médecin ou le prêtre appelés au chevet d'un malade n'avait pas plutôt trouvé la maladie rebelle à ses pratiques empiriques ou à ses prières, qu'il en rendait aussitôt le diable responsable, dans la personne de quelque pauvre individu d'allure plus ou moins suspecte, qui passait dès lors pour son mandataire en ce monde. Un juif, une juive vivaient-ils dans le voisinage, c'était naturellement sur eux que devaient avant tout s'arrêter les présomptions devenues en un moment certitudes.

C'est l'exemple d'un tel cas que M. Hogdson a voulu déployer sous nos yeux. La scène se passe au XVe siècle, dans le palais de quelque petit prince italien, usant dans ses États minuscules du droit de justice basse et haute. Un de ses sujets vient réclamer auprès de lui contre une prétendue sorcière juive qu'il accuse d'avoir jeté un sort à l'enfant malade que sa femme tient entre ses bras. Ne se dissimulant pas la gravité du péril où elle se trouve, l'accusée se prosterne suppliante, tandis que son vieux père étend vers le greffier ses mains jointes, en demandant merci pour son enfant.

Une heureuse idée du peintre a été d'imaginer que le prince laissait à sa jeune femme le soin de juger un tel cas, et l'on sent que, chez la châtelaine, la compassion livre un rude combat à la superstition. Néanmoins le jugement est encore indécis. C'est ainsi que l'artiste, en nous laissant dans l'incertitude sur le sort de l'accusée, nous fait plus vivement sentir toute l'horreur de la situation, et jette en même temps à travers une scène pénible ce rayon de pitié et d'espérance qui éclaire d'une douce lueur tout drame, qu'il soit écrit avec la plume ou avec le pinceau.

P. DICK.

COURRIER DES MODES

Toute chronique de modes bien renseignée doit dater en ce moment ses courriers de l'Exposition du Champ de Mars, car c'est en effet dans ce séjour que le monde entier se donne rendez-vous.

Aussi on y voit des toilettes souvent plus ébouriffantes qu'on ne le voudrait, et l'on se demande si les Françaises sont plus excentriques que les étrangères, sans pouvoir résoudre cette grave question, car, vis-à-vis de la mode, toutes les femmes jouissent des mêmes droits. Il y a à l'Exposition une telle confusion, un si incroyable mélange, qu'il est impossible de s'y reconnaître, et je ne pense pas, mes chères lectrices, qu'on doive compter sur cette année pour donner à la toilette une harmonie désirée depuis si longtemps par les femmes raisonnables.

La question la plus grave est celle-ci : Les modes actuelles font-elles valoir la grâce des femmes? — Réponse à l'unanimité : Oui. Or donc, toute critique serait mal venue et nous devons constater les succès sans chercher à les amoindrir.

Une de nos interprètes les plus en vogue, Mme Pieffort, rue de la Grange-Batelière, 15, vient de recevoir de nombreuses commandes de la part des élégantes étrangères qui, en quittant Paris, veulent emporter des brevets de coquetterie. Mme Pieffort réussit avec un égal succès les toilettes de bal et les toilettes de ville. En outre, ses costumes de campagne sont cités pour l'originalité. J'ajouterai que cette couturière a assez de tact pour ne point engager ses clientes dans des dépenses exagérées, et, cela dit, nous passerons à la description de quelques-unes de ses dernières toilettes.

Une robe de bal est en tulle blanc avec des pans de satin bleu disposés sur les côtés de la jupe; ces pans de satin sont entourés de volants de blonde, et des guirlandes de roses et marguerites dessinant des festons sont placées autour de la jupe. Ces mêmes guirlandes décorent le tour du corsage et le dessus des bras.

Une toilette de ville est en faille nuance Bismark, décorée d'un galon perlé; la jupe est relevée par des pattes garnies de ce même galon. Le paletot, en même étoffe, est à basques-habit; les manches sont justes avec des crevés à la couture intérieure.

Une toilette de campagne est en basin rayé bleu et blanc. Il y a deux jupes : celle de dessous est garnie d'un velours noir posé à plat tout au bord; celle de dessus est découpée en feston avec bord de velours et clochettes en perles de jais à chaque dent. La casaque ajustée, qui est en même étoffe, est dentelée, garnie comme la seconde jupe.

Une seconde toilette de campagne est en mohair fond blanc jaspé de noir; il y a deux jupes et un paletot, le tout orné d'un galon de laine ponceau à clous de jais, même forme que le précédent.

Toutes les couturières conseillent à leurs clientes les robes de foulard. J'ai vu depuis quelques jours de très-jolis costumes confectionnés avec les beaux foulards de *la Malle des Indes*, passage Verdeau. En voici quelques-uns :

Une robe à deux jupes en foulard feutre semé de pois lilas; première jupe découpée à dents rondes, bordée d'un biais de taffetas lilas, avec ornements de ganses de même teinte rattachées par des boutons de jais; jupe de dessus en forme tunique ouverte devant, même garniture; paletot-mantelet en pareil, garni en biais de taffetas, ganses et boutons aux manches et aux épaules.

Une robe pour toilette de jeune fille est de foulard fond blanc semé de petites fleurettes groseille et noires; la jupe est à traîne; le corsage, décolleté en carré, forme des bretelles et une petite basquine; il est, ainsi que la jupe, garni de dentelles Cluny doublées d'un ruban de taffetas groseille.

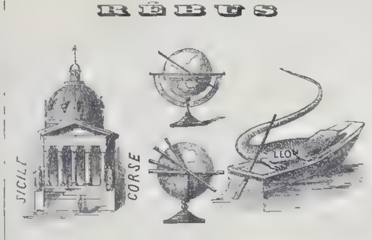
Une robe habillée est en foulard à larges raies satinées lilas et rayures blanches damassées de fleurs. Cette robe n'a pas de garniture; la jupe à traîne est entourée d'une cordelière de soie; le corsage est coupé à la grecque; les manches justes s'enlèvent à volonté pour faire manches courtes. Une cordelière lilas borde le tour. On sait que la maison de la *Malle des Indes* compte parmi ses clientes les plus grandes dames du monde : aussi on trouve dans ses magasins ce qui se fait de plus beau en foulard riche, étoffes et dessins qui sont sa spécialité, ce qui n'empêche pas un choix immense d'étoffes en foulard pour toilette de campagne, dont les dessins sont très-nouveaux et extrêmement distingués. Au reste, toutes les lectrices peuvent en juger, car celles qui sont éloignées de Paris peuvent demander la collection des échantillons que le directeur de la *Malle des Indes* leur expédiera *franco*.

Il n'est pas toujours nécessaire de porter des jupons de dessous en étoffe pareille à la robe. Pendant la saison des voyages, on adopte généralement des sous-jupes, qui peuvent convenir pour plusieurs toilettes. Ces sous-jupes se font en laine unie ou rayée avec des garnitures en volants plissés, arrêtés à chaque bord ou bien avec des ornements en application de lainage recouvertes de broderies en soie de différentes couleurs.

Les plus jolies nouveautés dans ce genre se trouvent dans les magasins de la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183. Ces magasins sont bien connus de nos lectrices, qui n'ont point oublié le corset de flanelle hygiénique breveté, si commode par les temps changeants que nous venons de traverser. La maison Simon, qui fait des affaires très-importantes, est l'inventeur du corset *ortho-plastique*, contre les déviations de la taille; elle possède aussi les brassières *Gabriel* et *Victoria*, créées spécialement pour les robes taillées *à l'empire*. On peut donc, en s'adressant à cette honorable maison, choisir parmi tous ses modèles de corsets et de jupons.

Un des grands inconvénients de la saison d'été, mes chères lectrices, c'est la chute des cheveux; je crois que peu de femmes en sont exemptes pendant les mois de juillet et d'août. Il est bien triste, lorsqu'on a une jolie chevelure, d'en entraîner chaque jour une partie avec le peigne, et

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

Au bout du fossé la culbute

c'est pourtant ce qui arrive infailliblement, si on n'a pas le soin de tonifier les racines des cheveux par quelques spécifiques sérieux. On me répondra qu'il est bien difficile d'en trouver; mais j'ai prévu l'objection, et forte de mon expérience et de celle de mes amies, j'indique avec confiance à toutes nos lectrices, l'*Eau* et la *Pommade vivifiques*, dont le dépôt est chez M. Binet, rue de Richelieu, 29. Ses produits, exempts de tout charlatanisme, jouissent depuis longtemps d'une réputation justement acquise. En employant l'eau et la pommade journellement, non-seulement on arrête la chute des cheveux, mais encore on les fait repousser de manière que la tête regarnie puisse, si l'on veut ajouter quelques cheveux d'emprunt, si nécessaires à la coiffure actuelle, avoir l'aspect plantureux d'une jeune et abondante chevelure.

Je crois avoir parlé déjà d'une nouvelle essence à detacher, qui se nomme la *Florida*. Ce produit, extrêmement remarquable, mérite d'appeler l'attention des gens sérieux. C'est un produit sans odeur désagréable et qui possède à un haut degré le mérite d'enlever les taches grasses sur toutes sortes d'étoffes sans en altérer les couleurs. On s'en sert avec un égal succès pour nettoyer les rubans et les gants. Une instruction sur la manière de s'en servir accompagne chaque flacon, dont le prix est de 1 fr. 25.

On trouve la *Florida* dans toutes les villes de France et de l'étranger, chez les principaux pharmaciens, parfumeurs, coiffeurs, etc. Le dépôt est à Paris; comme maisons centrales, chez C. Alabarbe et F. Écorcheville, 33, rue des Lombards; Lyon, J. Bost et Cie, rue de la Reine, 38.

ALICE DE SAVIGNY.

LE NOUVEAU CAMPANILE

DE L'HÔTEL DE VILLE

Un des travaux de restauration les plus importants que l'Hôtel de ville de Paris ait subis dans ces derniers temps est l'érection d'un nouveau campanile remplaçant celui qui surmontait la façade au-dessus de l'entrée principale regardant l'ancienne place de Grève.



LE NOUVEAU CAMPANILE DE L'HOTEL DE VILLE, d'après une photographie.

L'état de vétusté dans lequel était tombé le précédent campanile, bâti depuis plus de deux cent cinquante ans, rendait cette réparation vraiment nécessaire. La nouvelle tour est de quarante pieds plus élevée que l'ancienne. Elle se compose de trois étages, dont le premier est carré et le second octogone, tandis que l'extrémité s'arrondit en un léger dôme circulaire.

Afin d'harmoniser autant que possible l'architecture du campanile avec celle de la façade qu'il surmonte, diverses figures allégoriques ont été introduites dans son ornementation et notamment à la base de la tourelle, où deux personnages à demi couchés soutiennent les armes de la ville de Paris.

L'horloge qui se voit un peu au-dessous date de l'année 1781. Elle est l'œuvre du célèbre horloger Jean-André Lepaute. Plus bas, dans l'entredeux des fenêtres du second étage, vingt-huit niches contiennent les statues de citoyens qui se sont illustrés à Paris, soit par leurs talents, soit par des services rendus à la ville, entre autres Sully, François Miron, Mathieu Molé, Rollin, l'abbé de l'Épée, Bailly, Saint-Landry, Jean Goujon, saint Vincent de Paul et Mansard.

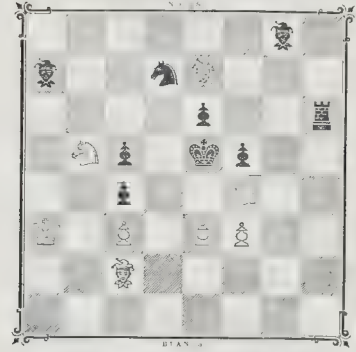
Dans le tympan cintré qui couronne l'entrée principale, immédiatement au-dessous du campanile, apparaît sur un fond de marbre un bas-relief de bronze représentant Henri IV à cheval. C'est l'œuvre du sculpteur Biard. Pendant les guerres de la Fronde, ce bas-relief fut mutilé; complètement détruit lors de la révolution de 1789, il a été définitivement rétabli en 1815.

L. DE MORANCEZ.

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES, *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

PROBLÈME N° 59

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 54

(Envoyer les solutions dans la quinzaine.)

BLANCS.	NOIRS
1 F. 2eTR.	1 R. 5eD.
2 F. case CR!	2 T. pr. D (1,2,3,4,5).
3 P. 4eCR éch. m.	3..................
	(1)
2..............	2 T. pr. P. éch.
3 F. pr. P. éch. m.	3..........
	(2)
2..............	2 T. 6eR ou 6eCR.
3 F. pr. P éch. m.	3..........
	(3)
2..............	2 T. 6eTR.
3 P. 3eFR éch. m.	3..........
	(4)
2..............	2 C joue.
3 C. pr. T éch. m.	3..........
	(5)
2..............	2 P. 7eD
3 C. 2eFD éch. m.	3..................

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; Aune Frédéric, à Alger; Cercle littéraire, à Bastia; Lequesne.

Toutes les autres solutions adressées sont inexactes.

Tournoi International

PRIX DE L'EMPEREUR

ÉTAT DU TOURNOI A LA DATE DU 8 JUILLET

NOMS DES JOUEURS.	NATIONALITÉ	NOMBRE DE PARTIES		
		[illegible]	[illegible]	[illegible]
D'ANDRÉ (Baron)........	France.	1	15	1
ARNOUS DE RIVIÈRE....	id.	8	[illegible]	[illegible]
CZ[illegible]	Pologne.	7	[illegible]	[illegible]
DEVINCK...............	France	»	»	»
FR[illegible]	Danemark	5	10	»
GOLMAYO..............	Espagne.	8	12	»
KOLISCH...............	Hongrie.	18	2	2
L[illegible]D	Amérique.	6	17	1
NEUMANN	Prusse.	13	3	4
ROSENTHAL	Pologne	[illegible]	[illegible]	[illegible]
ROUSSEAU..............	Amérique.	5	19	»
STEINITZ...............	Hongrie.	11	3	[illegible]
DE V[illegible]RE	Angleterre.	14	7	1
WIN[illegible]	Pologne.	11	[illegible]	1

C. P.

EMILE AUCANTE

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
is mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À CE JOUR
17 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,000 gravures
Brochée : 75 fr. au lieu de 100 fr
Reliée : 112 fr. au lieu de 137 fr



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 653 — 20 Juillet 1867
A. **FÉLIX**, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La chronique par hypothèse. — Un rêve d'idylle. — Un ami théâtral. — Succès de vogue, succès d'estime et chute. — *Pertinax, Louis XI* et *le Demi-Monde*. — Succès d'estime du Sultan. — Le juste milieu turc. — Ni figue, ni raisin. — La métamorphose de la Corne-d'Or en corne d'abondance. — Trois mille femmes ou une seule. — Notre deuil. — La chronique bordée de noir. — Ponsard. — Lambert-Thiboust. — Différences et ressemblances. — Bon sens et gaieté. — Les discours — M. Cuvillier-Fleury. — Première esquisse. — Une affiche jaune. — La tolérance mexicaine.

— Heureux, a-t-on dit, les peuples dont l'histoire est ennuyeuse ! — Heureuses, dirai-je à mon tour, les sociétés où la chronique serait impossible ! — La causerie y vivrait de laitage ; le ciel, la terre, le théâtre, les personnages et le public seraient également sereins. Rien d'anormal ne se passerait dans les choses normales : on verrait arriver à l'âge de cent ans les poëtes éminents qui relèvent par la noblesse de leur caractère la beauté de leurs œuvres, et les auteurs dramatiques dont l'esprit, la gaîté, la verve intarissable, le naturel sympathique et charmant, donnent à ceux qui les applaudissent l'envie de les connaître et de les aimer; les bureaux de journaux ne seraient jamais témoins de voies de fait et de scènes violentes; les enfants des dieux, style La Bruyère, donneraient l'exemple de la modération et de la douceur. La politesse de l'ancienne cour revivrait dans les grands corps de l'État. Les sénateurs ne mettraient plus à la sauce piquante que les turbots. La case d'où sortent les rancunes, les provocations et les gros mots serait remplacée par celle de l'oncle Tom. Il s'établirait entre les maris et les femmes une vertueuse émulation à qui dépenserait le moins et s'aimerait le plus. On ne fabriquerait plus de canons que pour figurer dans les symphonies. Les orphéons, les chanteurs, les sociétés chorales, étant toujours d'accord, apprendraient de M. de La Palisse à ne se disputer jamais. Au jeu, les gagnants forceraient les perdants de reprendre leur or, et d'accepter en sus un cigare *londrès*. La roulette et le



VILLA HABITÉE PAR S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL À BAGNÈRES-DE-LUCHON. — Dessin de MM. Lix et Delannoy. — Voir p. [illegible]

trente-et-quarante profiteraient des inondations pour tomber dans l'eau; une immense pastorale remplacerait la guerre, les procès, le drame, les querelles et les injures; le règne de la paix universelle s'inaugurerait par une cordiale embrassade de la Prusse et du Hanovre. Les croupiers de Baden, d'Ems et de Hombourg fonderaient des prix de vertu avec leurs petites économies; l'Académie ne nommerait plus que des écrivains et des poëtes; Mmes A..., B... et C... donneraient leur fortune aux hôpitaux et s'enfermeraient dans un couvent, où elles feraient vœu de pauvreté et de chasteté. Nous resterions spirituels en plaidant pour ou contre le temporel. Tous les bons ou mauvais plaisants passeraient à l'état de *bénisseurs*. — « Mes enfants, mes chers enfants! » dirait la chronique. — « Dans mes bras, mes amis! dans mes bras! » répondrait le courrier de Paris. — Et nous verserions de douces larmes, et on mouillerait autant de mouchoirs que le Sultan en a peu consommé.

J'ai un ami tellement épris de théâtre, que tout dans sa vie privée, même les détails les plus intimes, se traduit par ces mots : succès de vogue, succès d'estime, chute. — Et comme si ce n'était pas assez théâtral, il y met trois étiquettes : la chute s'appelle *Pertinax*, parce que, dans sa jeunesse, mon ami a sifflé une tragédie de M. Arnault, qui portait ce titre vénérable; le succès d'estime se nomme *Louis XI*, parce que mon ami n'a jamais pu assister à cette œuvre restée au répertoire sans ronfler dès la troisième scène; enfin le succès de vogue s'intitule *Demi-monde*, parce qu'à ses yeux comme à ceux de bien des gens, la pièce d'Alexandre Dumas fils est le chef-d'œuvre du théâtre moderne.

Par exemple, s'il prend médecine, et si, le soir, plus heureux que Titus, fils de Vespasien, il peut dire qu'il n'a pas perdu sa journée, il crie à son médecin du haut de l'escalier : « Docteur! docteur! *Demi monde!...* » S'il va à la chasse et s'il rapporte un chardonneret, il dit piteusement à sa cuisinière : « Ah! ma pauvre Françoise, *Pertinax!* .. » Enfin, s'il joue au whist et s'il a de ces jeux pénibles qui ne peuvent gagner ou perdre que la levée, il murmure en assemblant ses treize cartes : « *Louis XI! Louis XI!...* »

Eh bien! sans manquer de respect à la Sublime Porte, sans donner à entendre que Mahomet n'est pas prophète hors de son pays, nous pouvons avouer qu'Abdul-Aziz, malgré sa figure imposante, sa belle prestance et ses excellents antécédents, n'a eu parmi nous qu'un succès *Louis XI*. Cette réussite tempérée tient à plusieurs causes, les unes accidentelles, les autres générales.

Sa présence à Paris, on ne le sait que trop, a coïncidé avec de graves sujets de préoccupation et de tristesse. Les fêtes décommandées, les bals ajournés, un voile de crêpe jeté sur les plus belles épaules de l'Occident, tout cela a fortement réagi sur la curiosité publique; car la curiosité a besoin d'être gaie pour être vive; il lui faut le soleil dans les cœurs comme sur la tête. Les occasions de rencontrer le Sultan sont devenues plus rares, et, quand il nous a quittés, bien des gens accourus pour le voir sont repartis sans l'avoir vu.

Mais je ne dis là que les bagatelles de la porte; la vraie raison, la voici : comme Louis-Philippe, Abdul-Aziz a été, en cette circonstance, victime du juste milieu. En d'autres termes, il n'est plus assez Turc ou il l'est encore trop, et il a dû choisir, pour son voyage en France, le moment transitoire où, encore gêné par les vieilles mœurs de l'islamisme, il n'en a plus les étrangetés et les poésies. Si l'on avait vu arriver un prince jeune, beau, hardi, réformateur, complétement façonné aux habitudes européennes, parlant le français comme vous et moi, buvant du vin de champagne, initié à toutes les finesses de la langue parisienne, applaudissant aux bons endroits les beautés de nos pièces à la mode, capable de causer couramment avec M. Rouher et avec le général Boum, et, pour se dédommager de n'avoir qu'une femme à Constantinople, cherchant combien il pourrait en avoir à Paris, il aurait obtenu un succès fou, succès de contraste et de surprise.

Si, au contraire, il avait réalisé l'idéal du Grand Turc, avec tout l'appareil traditionnel et classique; s'il avait franchement accepté son rôle légendaire, sans atténuation de costume, sans concession aux idées nouvelles; s'il s'était arrangé pour qu'un de nos *reporters* attitrés publiât chaque matin le bulletin de sa journée, la bastonnade donnée à un esclave dans la cour de l'Élysée, un tigre de Nubie en sentinelle; une bourse de cinquante sequins jetée au commissionnaire de la place Beauveau; une collection de turbans et de babouches dans le vestibule; une aigrette de diamant offerte aux almées de l'Opéra; un cordon, fort peu ambitionné cette fois par les employés de la poste, mystérieusement adressé à deux ou trois pachas rebelles ou susceptibles de le devenir; l'ordre envoyé au chef des eunuques, pour s'entretenir la main, de faire coudre Roxane ou Fatmé dans un sac et de les précipiter dans le Bosphore, son succès eût été non moins fou; succès oriental, éblouissement et rêve au milieu de nos plates réalités.

Au lieu de cela, ni figue, ni raisin; ni la figue de Damas, ni le raisin de Thomery, et comme la plus belle moitié du genre parisien avait espéré mordre à un de ces fruits défendus ou permis, comme c'est surtout par les femmes que l'on réussit en France, leur désappointement s'est joint à nos mécomptes. J'oserai pourtant dire à ces belles personnes qui avaient fondé sur la visite du sultan d'illégitimes espérances et rêvé la métamorphose de la Corne-d'Or en corne d'abondance : Vous qui enseignez en chambre la philosophie pratique, vous êtes bien peu logiciennes, et vous nous feriez croire que le plus simple syllogisme est au-dessus de votre portée. En effet, de deux choses l'une : ou ce grand monarque a, comme sa religion l'y engage, trois mille femmes dans son pays, et alors que voulez-vous qu'il fasse de la trois mille et unième? ou bien il n'en a qu'une, et alors cette réduction volontaire prouve un effort de vertu, de volonté, de raisonnement et d'esprit auquel vos infidèles d'Occident ne vous ont pas habituées.

~~~ Hélas! j'essaye de plaisanter, et c'est de bien mauvaise grâce; car j'aurais voulu que cette chronique fût bordée de noir. Qui de nous, tenant une plume et s'honorant d'appartenir à la grande famille littéraire, a pu rester insensible à ces deux malheurs qui nous ont frappés à trois jours de distance, l'un bien cruel, quoique trop prévu, l'autre d'autant plus douloureux qu'il a ressemblé à un coup de foudre? Assurément François Ponsard et Lambert-Thiboust nous offrent, au premier abord, deux physionomies bien différentes; l'un, tout intérieur, la méditation, le travail et l'étude; la production rare et réfléchie; la poésie et l'art, dans leur expression la plus austère et la plus forte, ne consentant à être populaires qu'après s'être assurés du consentement de la muse; l'autre, tout en dehors, l'improvisation facile et brûlante, le cœur et l'esprit sur la main, le bon mot et le rire aux lèvres, les poches toujours pleines de cette menue monnaie parisienne qu'il faut dépenser pour s'enrichir, qui s'échange sans s'épuiser, et qui, malgré sa légèreté apparente, suffit à toutes les banques de l'Europe; celui-là passant trois ou quatre ans à préparer et à écrire une œuvre qui réponde à tous les nobles instincts de l'intelligence et de l'âme; celui-ci ne demandant que trois nuits pour esquisser une de ces vives peintures où se reflètent l'idée présente, l'actualité de ce soir, la fantaisie de ce matin, le ridicule, le vice ou le travers pris en flagrant délit et lestement croqués par le peintre.

Et cependant, entre ces deux figures si diverses, on peut signaler des analogies précieuses; toutes deux nous offrent ce point de ressemblance, qu'aucun des mauvais sentiments de la vie littéraire n'a pu les atteindre : il y avait, dans la gloire de Ponsard, dans les succès de Lambert-Thiboust, de quoi éveiller l'envie; de l'envie à l'inimitié le pas est glissant : pourtant ils n'ont pu réussir à avoir un ennemi. C'est que l'idée de les envier ou de les haïr tombait d'elle-même devant ces bonnes natures, franches et loyales, droites et bienveillantes, heureuses des succès d'autrui, pures de toute arrière-pensée sournoise et méchante, marchant au grand air et au grand soleil, sans prétention et sans charlatanisme. Être honnête, je ne veux pas croire que ce soit difficile, et c'est à peine si j'oserais louer, chez Ponsard et Lambert-Thiboust, cette suprême honnêteté à laquelle tout le monde rend hommage. Mais être simple, ne pas se laisser surfaire, n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les honorables excès de l'admiration et de l'amitié, voilà le difficile! L'encens grise bien plus que le vin ou l'absinthe, et notre siècle en a trop de preuves. Aussi lorsqu'on a vaincu cette difficulté, lorsqu'on a triomphé de ce péril, on mérite d'en être récompensé par ce sentiment unanime, où la haine n'a garde de se glisser parce qu'elle n'y trouverait plus de place.

Ceux qui ont assisté aux obsèques du poëte de *Galilée* n'oublieront jamais cette scène poignante dans le petit enclos attenant à l'église de Passy, qui ressemble aux cimetières des villages de Normandie; là, dans cet étroit espace, sous un beau soleil de juillet dont la sérénité et le sourire contrastaient avec notre deuil, pendant que des feuilles mortes avant l'automne tombaient sur le drap funéraire on a vu se presser, les larmes aux yeux et de pieuses paroles à la bouche, assez de célébrités sérieuses ou charmantes pour avoir le droit de dire : Paris est tout où nous sommes! Oui, Paris, patrie de Ponsard par droit de conquête, et qui, avant de le rendre à sa ville natale dont il était l'orgueil, a voulu lui décerner cette dernière couronne et lui offrir ce dernier hommage.

Vous avez lu les discours où s'est traduite dans un si noble langage l'émotion de ce brillant auditoire; M. Cuvillier-Fleury n'avait eu que quelques heures à peine pour se préparer à cette tâche douloureuse. Retenu chez lui par la souffrance et par l'âge, le président de l'Académie française avait dû, au dernier moment, céder la parole au chancelier. Nul, excepté l'auteur, n'a pu s'apercevoir de cette difficulté ou se douter de ce désavantage. Toutes les nuances ont été si finement observées, que la réflexion et le temps n'auraient pas mieux fait. Dans ce discours prononcé au nom de l'Académie, il fallait un fond plus solide que dans la plupart de ces éloges funèbres où l'affliction de la première heure ne doit et ne veut ni mesurer la louange, ni dessiner la figure, ni effleurer les questions qui se groupent autour d'un nom. On pleure et on fait pleurer, voilà tout. Ici, en prenant sa part de notre deuil, la critique littéraire n'abdiquait pas tout à fait; les premiers traits de la physionomie véritable, telle qu'elle doit rester et survivre, apparaissaient dans la première effusion de l'hommage et du regret. M. Cuvillier-Fleury a admirablement loué Ponsard, mieux loué que s'il s'était borné à exagérer notre admiration en interprétant notre douleur. Lorsqu'il nous a montré l'illustre défunt : « Nature bienveillante et forte, très-« ferme avec une candeur charmante, capable de tous les « contrastes qui forment l'harmonie d'une riche intelligence; « — d'une simplicité presque enfantine, avec une foi très-« robuste dans tous les grands principes de l'art et du « goût; » lorsqu'il a ajouté : « Ponsard reflétait avec autant « d'ingénuité que d'éclat toutes les influences qui l'avaient « formé, » nous avons tous reconnu notre cher poëte, et ces quelques lignes si simples, si justes et si vraies pourront servir de texte à quiconque voudra essayer plus tard le portrait, *grandeur naturelle*, de François Ponsard.

Là, comme dans son discours de récipiendaire, M. Cuvillier-Fleury a prouvé quelle acquisition l'Académie française a faite en le nommant !!!

~~~ Quand je vous disais qu'il n'y a rien de plus instructif que les affiches! Hier, sur un mur de l'avenue de Wagram, j'ai lu, sur un papier jaune, l'annonce d'un paquebot en partance pour la Vera-Cruz. Afin de décider les émigrants, l'affiche ajoutait : La population du Mexique est remarquable par sa douceur et par sa tolérance!

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

S. M. la reine de Prusse vient d'ajouter son nom à la liste déjà bien longue des augustes visiteurs de l'Exposition universelle.

On a remarqué que l'une des premières promenades de la reine au Champ de Mars a été consacrée à l'exposition des sociétés de secours aux blessés militaires. Sa Majesté, accompagnée du grand-duc de Saxe-Weimar, a été reçue par le comte Serurier au nom de la commission générale des délégués.

La reine, qui portait sur elle le signe de neutralisation adopté par la convention de Genève (croix rouge sur fond blanc), a témoigné de ses vives sympathies pour l'œuvre internationale, examinant avec une grande attention tous les objets destinés à soulager tant de victimes sur les champs de bataille.

Nous avons également à mentionner la venue du vieux roi Louis Ier de Bavière, grand-père du roi actuel. Malgré ses quatre-vingt et un ans, Louis Ier peut être cité comme un modèle d'activité. Tous les matins, levé à cinq heures, il se met au travail jusqu'à l'heure de sa promenade, qu'il fait presque toujours à pied.

Le roi de Bavière qui voyage incognito sous le nom de comte de Spessart, est accompagné du général baron de La Roche, son maréchal de cour.

Le roi de Wurtemberg, de son côté, a continué ses promenades dans Paris, qu'il dirige de préférence, bien entendu, vers le Champ de Mars. Il y a quelques jours, les habitués du bois de Boulogne ont pu rencontrer l'Empereur, l'Impératrice et le roi suivant à pied les allées qui longent le lac.

Des services funèbres pour le repos de l'âme de l'empereur Maximilien ont été célébrés dans la chapelle des Tuileries et à l'église allemande de la rue Lafayette. A la messe des Tuileries, l'Empereur portait le grand cordon de l'ordre de Guadalupe. A l'église de la rue Lafayette, la colonie allemande s'était rendue en foule à cette pieuse cérémonie que conduisait le prince de Metternich, en grand uniforme, ainsi que tout le personnel de l'ambassade d'Autriche.

L'Empereur s'absentera seulement vingt-quatre heures dans les derniers jours de juillet pour présider aux fêtes nationales de Lille. On sait qu'il s'agit de célébrer le cent cinquante-quatrième anniversaire de la réunion de la Flandre à la France, par le traité d'Utrecht, en 1713.

Au moment de son départ, le Sultan a offert à l'Empeur Napoléon le beau cheval qu'il montait à la revue des Champs-Élysées.

Tout le monde avait remarqué ce magnifique pur sang arabe, dont la robe argentée et pleine de chatoyants reflets avait fait l'admiration de tous les connaisseurs.

C'était le cheval favori d'Abdul-Aziz, qui s'en servait toujours pour traverser les rues de Constantinople en se rendant à la mosquée.

Le fauteuil que M. Ponsard laisse vacant à l'Académie française a été occupé successivement par Faret, du Ryer, le cardinal d'Estrées, le maréchal d'Estrées, la Trémouille, le cardinal de Rohan-Soubise, Montazet, l'archevêque de Lyon, le comte de Boufflers et Baour-Lormian.

Voici la liste des cardinaux et évêques français qui ont assisté à la fête du centenaire de saint Pierre, à Rome :

Le cardinal Pitra, de l'ordre des bénédictins;

Les cardinaux archevêques de Besançon, de Rouen et de Bordeaux;

Les archevêques d'Aix, d'Albi, d'Avignon, d'Alger, de

Bourges, de Cambrai, de Paris, de Reims, de Toulouse et de Tours;

Les évêques d'Aire, d'Arras, d'Ajaccio, d'Autun, d'Angers, d'Amiens, d'Annecy, de Blois, de Beauvais, de Bayeux, de Belley, de Chartres, de Cahors, de Châlons, de Coutances, de Dijon, de Digne, d'Evreux, de Fréjus, de Grenoble, de la Guadeloupe, de Gap, de Limoges, de Luçon, de Laval, de Langres, de Metz, de Marseille, de Moulins, de Mende, du Mans, de Nîmes, de Nice, de Nancy, d'Orléans, de Périgueux, de Perpignan, du Puy, de Poitiers, de Quimper, de Rodez, de Soissons, de Saint-Brieuc, de Saint-Jean-de-Maurienne, de Saint-Claude, de Séez, de Strasbourg, de Troyes, de Tarentaise, de Tulle, de Viviers, de Versailles, de Verdun, de Vannes et de Valence.

De plus, les anciens évêques de Luçon, de Vannes, de la Guadeloupe, et l'évêque de Cerano, ancien coadjuteur de Marseille.

Ce qui porte à soixante-treize le nombre de prélats français qui se sont rendus à Rome pour assister à la solennité du centenaire de saint Pierre.

La deuxième ascension du *Géant* a eu lieu dimanche dernier à l'esplanade des Invalides, en présence d'un public nombreux et surtout patient, car il a eu le courage d'attendre jusqu'à six heures pour assister au départ de l'aérostat.

Tout s'est passé comme au jour de la première ascension; des ballons d'essai sont partis jusqu'à cinq heures, au son de la musique militaire accompagnée de pétards assourdissants.

A cinq heures un quart, le gonflement, retardé sans doute par la pluie, était achevé lorsqu'on a vu s'élever dans les airs le ballon *l'Impérial,* quittant l'Hippodrome, et monté par MM. Godard et Flammarion. C'est le même qui, le jour de la première ascension du *Géant,* est allé tomber à Angoulême.

A l'esplanade des Invalides, la manœuvre pour attacher le ballon à la nacelle s'est effectuée avec plus de rapidité que la première fois, mais *l'équilibrage* de la nacelle a duré fort longtemps.

Dans la maison d'osier étaient montés MM. Simonin, de Fonvielle, Brieux, le capitaine d'Artois et son aide. Quant à Nadar, il n'est pas parti.

Lorsque le *lâchez tout* eut été ordonné, la nacelle s'enleva à dix mètres du sol environ, puis elle retomba tout à coup et rasa presque le sol. Tous les voyageurs s'empressèrent de jeter du lest avec une ardeur que la situation critique fait bien comprendre : en effet, le ballon, poussé par un léger vent sud-ouest, se dirigeait vers les arbres de l'esplanade qui cachent le ministère des affaires étrangères.

En dépit du lest jeté, le ballon s'engagea dans les arbres, et la maison d'osier disparut presque complétement dans les branchages au milieu d'une panique générale. Pourtant les cordages ne restèrent pas accrochés, et bientôt l'immense machine prit son essor réel aux applaudissements de la foule.

Les voyageurs en seront quittes pour quelques écorchures au visage. Le sol de l'esplanade était jonché de feuilles et de branches cassées.

Du côté où le *Géant* s'est envolé, le ciel se trouvait sans nuages, malgré l'incertitude du temps, le public qui descendait les quais a pu suivre de l'œil pendant au moins une demi-heure le majestueux ballon qui planait au loin dans les airs.

Deux heures plus tard, les voyageurs prenaient terre, sans encombre, dans le département de Seine-et-Marne.

La comtesse Thurn, appartenant à la haute société de Bruxelles, vient de subir une mort cruelle, à peu près causée par la même circonstance qui a coûté la vie à l'archiduchesse Mathilde. La comtesse, après avoir écrit une lettre, jeta une allumette derrière elle. En un instant les flammes l'enveloppèrent. Son mari réussit à éteindre le feu en la roulant dans un tapis, mais la comtesse est morte de ses brûlures après huit jours de souffrances.

M. Richard Wagner est revenu à Munich; son exil a cessé. Par ordre du jeune roi de Bavière, une petite et modeste villa a été louée pour le maestro qui, dans cette charmante solitude, située sur les bords du lac de Starnberg, mettra la dernière main à son nouvel opéra, les *Ménestrels de Nuremberg.*

Une ordonnance du gouvernement prussien vient de prononcer la suppression des loteries de Hanovre, Osnabruck et Francfort-sur-Mein. La ville de Francfort perd par cette suppression une ressource qui s'élève en moyenne à deux cent mille florins par année.

Nous devons rappeler à nos lecteurs pourquoi nous ne publions pas aujourd'hui le portrait de François Ponsard. Ils n'ont qu'à se reporter à notre numéro du 27 janvier 1866; ils y trouveront un magnifique portrait de l'illustre écrivain dont toute la France déplore la perte.

TH. DE LANGEAC.

LE PRINCE IMPÉRIAL

A BAGNÈRES-DE-LUCHON

Quand l'été nous apporte son atmosphère torride et ses tourbillons de poussière, on voit d'habitude les Parisiens fortunés s'enfuir aux quatre coins de la France et s'installer sur les grèves de l'Océan, au pied des falaises normandes ou des cimes pyrénéennes. Cette année, c'est le mouvement inverse qui se produit de par l'attraction irrésistible de l'Exposition universelle. Les provinciaux et les étrangers arrivent sans cesse à Paris en colonnes serrées, avec femmes, enfants et bagages. Ils remplissent nos rues, nos places, nos théâtres, nos jardins publics. C'est un chassé croisé des dialectes les plus disparates, où la langue française est loin d'être en majorité.

Vous devez penser si les aubergistes des cités maritimes et thermales poussent des gémissements, eux qui avaient contracté la douce habitude d'écorcher à vif les malades et les touristes, et de gagner, dans leur honorable trafic d'un trimestre, de quoi vivre plantureusement toute une année.

Un de nos amis, qui arrive d'un grand etablissement de bains des Pyrénées, nous assure qu'à une table d'hôte, où l'année dernière, à pareille époque, on comptait cent couverts, il s'était trouvé seul, absolument seul durant vingt et un jours.

Une station des Pyrénées fait pourtant exception, et doit une notable affluence de visiteurs à cette heureuse circonstance qu'elle a été choisie pour recevoir la visite du Prince Impérial. Nous voulons parler de Bagnères-de-Luchon.

Tout le monde connaît Bagnères-de-Luchon. C'est l'une des reines de notre chaîne méridionale. Elle est assise dans l'une des plus magnifiques vallées que l'on puisse admirer, et entourée d'un cirque de montagnes grandioses. En face, devant soi, on aperçoit les rocs âpres et sauvages de la Maladetta et ses immenses glaciers. Au nord, à l'est et à l'ouest, ce sont des montagnes cultivées ou parées d'arbres séculaires et d'une végétation luxuriante.

Luchon possède le plus beau et le plus vaste établissement des Pyrénées. Ses eaux contiennent une précieuse richesse sulfureuse, et la nature prodigue l'a gratifiée de cinquante-quatre sources diverses.

C'est le 7 juillet que le Prince Impérial est arrivé à Luchon, avec son gouverneur le général Frossard, son aide de camp M. d'Espeuilles et le docteur Barthez. Des illuminations, des arcs de triomphe, des bannières, des cavalcades, avaient été préparés pour célébrer l'arrivée du jeune Prince, et son entrée dans la ville a été saluée par les acclamations d'une foule immense, auxquelles se joignaient les joyeuses fanfares qui réveillaient les échos des montagnes.

Le Prince Impérial restera à Luchon jusqu'à l'arrivée de l'Impératrice, qu'il doit accompagner ensuite à Biarritz.

Nous donnons dans notre dessin la vue de la villa habitée par le Prince Impérial, d'après une photographie que nous a obligeamment communiquée M. Ed. Soulé, de Luchon.

X. DACHÈRES.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Un nouveau deuil dans les lettres. — Mort de Lambert-Thiboust — Sa carrière et ses œuvres. — Un vide dans Paris. — Obsèques de Ponsard à Vienne. — Le cortége. — Funérailles royales. — La rue Ponsard. — Théâtre de l'Odéon : reprise du *Marquis de Villemer* : MM. Berton, Reynald, Mmes Lia-Félix, Lambquin, Antonine et Sarah Bernhardt. Théâtre Italien : représentations de M. Sothern : *Le Cousin d'Amérique* : Miss Massey. — Réouverture prochaine des Bouffes-Parisiens.

La mort ne cesse de frapper, et ses derniers coups sont bien cruels. A peine venions-nous de rendre les derniers devoirs à Ponsard, que cette nouvelle aussi triste qu'inattendue nous arrivait de toutes parts :

— Lambert-Thiboust est mort !

Lui, la joie, la gaieté, la vie dans tout son épanouissement, il venait de nous être enlevé comme par un coup de foudre. Le froid l'avait gagné au sortir d'un théâtre : le mal avait fait des progrès effrayants, et quelques heures avaient suffi pour détruire à tout jamais cette organisation si jeune, si riche, à qui de si longs jours semblaient promis.

Les amis s'abordaient avec stupeur, se refusant de croire à la fatale nouvelle, et lorsqu'elle est devenue trop certaine, le deuil a été unanime, immense.

Ceux qui ne l'ont pas connu ne sauraient se faire une idée de ce qu'il y avait de sympathique dans cette belle nature cordiale, expansive, ouverte à tous. Sa verve et sa belle humeur étaient intarissables. Partout où il arrivait, il apportait avec lui la gaieté, non pas cette gaieté fiévreuse et superficielle qui s'échappe en fumée et ne laisse rien après elle, mais cette gaieté franche, communicative, qui console et qui rafraîchit. Son esprit vif, alerte, original, pétillant de traits imprévus, n'empruntait jamais rien à la malveillance. De prime abord il conquérait l'amitié qu'il retenait par des qualités solides. Sous des apparences de légèreté, il cachait un cœur chaud, dévoué, que ses amis et ses camarades trouvaient toujours dans les sérieuses occasions. Ce qu'il était pour sa famille, un de ses anciens, — on ne peut dire, hélas! pour ce pauvre garçon mort à quarante ans, un de ses plus vieux amis, — M. Monrose, de la Comédie-Française, l'a rappelé en termes touchants sur sa tombe entr'ouverte :

« Je ne vous dirai pas qu'il était bon fils; tout le monde est bon fils; c'est un instinct pour tous, c'est une force de nature; mais lui, parmi les bons, était une exception : il avait pour ses parents cette sollicitude, ces attentions toutes maternelles qu'on a pour des enfants; il les choyait, les gâtait, se complaisait dans leurs joies; il était heureux de ses succès pour eux et pour lui : il les leur préparait, lui; eux en jouissaient réellement. »

Il avait commencé par être comédien : il avait même remporté un prix de tragédie dans la classe de Provost, dont il était un des élèves préférés et pour qui il avait conservé une respectueuse admiration. « — Ah! nous disait-il un jour, quelle belle carrière que celle du comédien, quand on peut, comme Provost, s'élever aux sommets! Et le bel emploi que celui-là! les Arnolphe, les Orgon et tous ces grands financiers de l'ancien théâtre! » Et comme nous lui faisions remarquer qu'il n'avait rien à regretter : « — Certes non, répondait-il, je n'ai pas à me plaindre; mais, c'est égal, donnez-moi le talent de Provost et je sacrifie de bien bon cœur mon métier de vaudevilliste. »

Il était sincère, au moins sur le moment; car il avait l'heureux don de l'enthousiasme : il admirait franchement, loyalement tout ce qui était beau. Dans cette carrière des arts où les rivalités se coudoient, jamais un sentiment d'envie ne pénétra dans son âme et n'en altéra la bienveillance naturelle. M. de Saint-Georges, dont l'allocution profondément sentie a produit la plus vive impression, l'attestait encore avec la double autorité de son caractère et de la triste mission qu'il avait à remplir au nom de la Société des auteurs dramatiques :

« Dois-je vous dire que s'il aimait ses succès, il aimait peut-être autant ceux de ses amis; qu'il s'en réjouissait comme des siens propres, qu'il y applaudissait de l'âme et des mains, car il était sans fiel et sans envie, car Thiboust était un collaborateur de cœur pour tous ses confrères ? »

Tout jeune encore, il était déjà compté pour un maître. Son œuvre ne comprend pas moins de cent et une pièces. Plusieurs de ces productions légères sont véritablement de petits chefs-d'œuvre; les unes de comique franc, de verve gauloise, de fantaisie bouffonne, comme *la Corde sensible, les Mémoires de Mimi-Bamboche, Un mari dans du coton, la Mariée du Mardi Gras;* les autres de grâce et de délicatesse, parfois avec une pointe de sentiment, comme *le Passé de Nichette, Brouillés depuis Wagram! Je dîne chez ma mère, l'Infortunée Caroline.* Dans d'autres encore, comme *les Filles de marbre, les Jocrisses de l'amour* et *les Poseurs,* il a touché à la grande comédie. Pour presque toutes, il a eu des collaborateurs, non qu'il ne fût en état de travailler seul, — *l'Homme n'est pas parfait,* la plus accomplie peut-être de ses petites pièces est là pour le prouver, — mais la collaboration était la conséquence de la sociabilité de son caractère. Ce qu'il apportait dans l'œuvre commune, pour peu qu'on l'ait connu, il est bien facile de le dire : c'était une observation juste et prompte, un esprit argent comptant, de bon aloi et exempt de toute prétention, une facilité singulière à dégager un type, une sensibilité d'une délicatesse exquise; enfin, on ne saurait trop le répéter, la gaieté vraie, spontanée, de premier jet, cette qualité rare et précieuse que deux ou trois de ses confrères seulement ont eue au même degré que lui — et en plus de tout cela, cette habileté de main, cette sûreté d'exécution qui sont le signe et la preuve d'une véritable vocation dramatique. Avec toutes ces riches facultés, il lui était permis d'aspirer à des succès sur de plus vastes scènes; il y pensait, dit-on, lorsque la mort est venue nous l'enlever, et c'est là ce qui rend sa perte plus triste encore et plus douloureuse.

Il y a deux ans, Lambert-Thiboust avait été décoré, et dans ce monde des lettres si ombrageux et si susceptible, pas une voix ne s'était élevée pour lui contester cette distinction conquise par le travail et méritée par le talent.

Bien longtemps il manquera au théâtre, bien longtemps aussi il manquera à ce Paris, à ces réunions artistiques, à ces causeries du boulevard qu'animaient sa belle et bonne figure, son entrain inépuisable et son étincelant sourire.

L'église des Ternes a eu peine à contenir la foule de ceux qui étaient accourus pour dire adieu à l'ami et au camarade regretté. Tous les yeux étaient mouillés de larmes. Le *Pie Jesu,* chanté par Faure avec une âme et un sentiment sublimes, a porté l'émotion à son comble.

Le Palais-Royal avait fait relâche : les autres théâtres où Lambert-Thiboust avait fait représenter ses principaux ouvrages avaient suspendu leurs répétitions.

Outre MM. de Saint-Georges et Louis Monrose, MM. Guénée et Luguet ont prononcé sur sa tombe quelques paroles d'adieu, auxquelles ont répondu du cœur tous les assistants.

~~~ La veille du jour où nous enterrions Lambert Thiboust, la dépouille mortelle de Ponsard arrivait à Vienne sa ville natale.

A six heures du matin le convoi funèbre s'arrêtait à la gare. Le wagon où était déposé le cercueil avait été transformé en une chapelle ardente. Jusqu'au moment de la levée du corps, des prières ont été dites par deux sœurs de charité.

La cité viennoise avait tenu à honneur de faire des obsèques solennelles au plus illustre de ses enfants. Des invitations avaient été adressées à toutes les autorités et à toutes les corporations de la ville par l'adjoint au maire, M. Riondet aîné, au nom de l'administration municipale.

A huit heures et demie, le cortége se réunissait à l'Hôtel de ville et se rendait à la gare où l'avait devancé le clergé de Saint-Maurice, l'église paroissiale, auquel s'était joint celui des quatre autres églises de la ville.

De là il se mettait en marche dans l'ordre suivant :

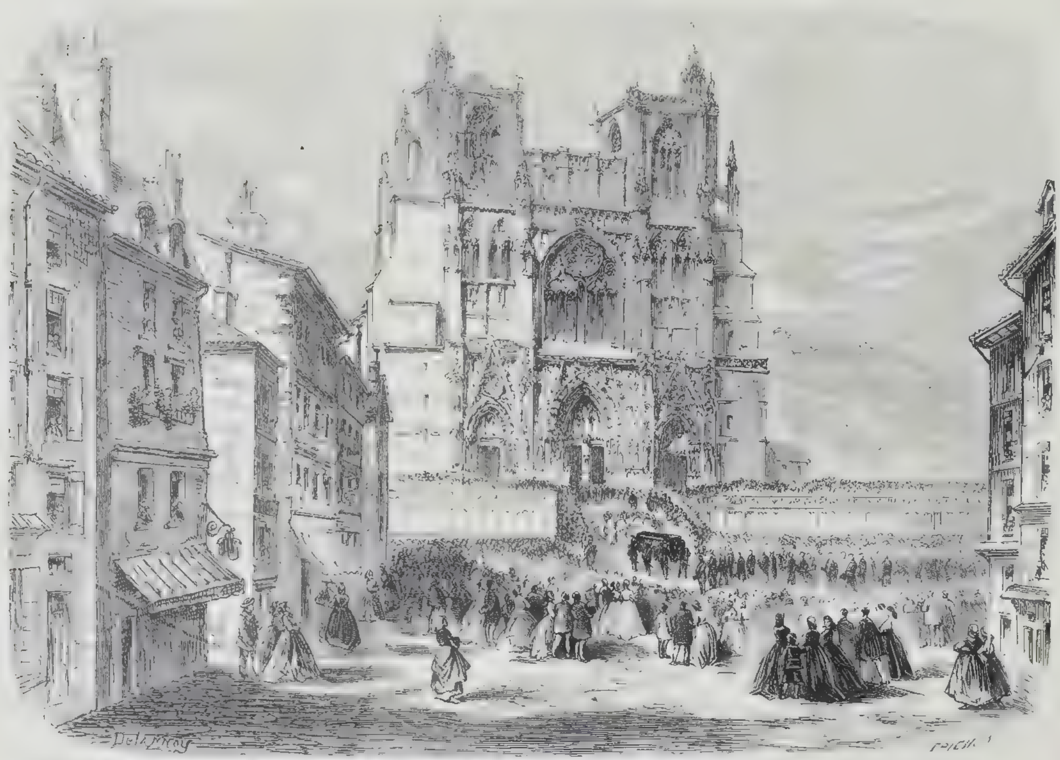
L'œuvre de Saint-Joseph et les autres fondations pieuses, les écoles municipales, le personnel des hospices, les élèves des écoles mutuelles, du collége, de l'école industrielle et commerciale conduits par leurs professeurs, la fanfare *l'Espérance,* la Société philharmonique, les musiciens du collége et des sapeurs-pompiers, etc., etc.

Un piquet de chasseurs précédait le cercueil recouvert d'un drap magnifiquement brodé aux armes de la ville, et qui s'avançait, le clergé en tête, porté par six hommes du corps des sapeurs-pompiers, que relayaient pendant la durée du trajet des paysans et des ouvriers.

Les coins du drap mortuaire étaient tenus par M. Bosc, bâtonnier de l'ordre des avocats au tableau duquel Ponsard était toujours resté inscrit, MM. Timon et Chollier, amis d'enfance de Ponsard, et M. Michel Lévy, qui, avec MM. Dormoy et Moreau-Chaslon, avait accompagné le corps de Paris à Vienne.
~~~



OBSÈQUES DE FRANÇOIS PONSARD. — SERVICE FUNÈBRE A PASSY; dessin de M. Lix. — Voir la R[illegible]



OBSÈQUES DE FRANÇOIS PONSARD. — ARRIVÉE [illegible] CORTÉGE A L'ÉGLISE SAINT-MAURICE, A VIENNE (ISÈRE), [illegible] MM. [illegible], [illegible] M. [illegible]. — Voir la Revue [illegible].



ARRIVÉE DES VOLONTAIRES BELGES AU TIR DE WIMBLEDON, PRÈS DE LONDRES, LE 13 JUILLET; dessin de notre correspondant. — Voir page 452.

Des détachements des 3e et 5e chasseurs et les sapeurs-pompiers formaient la haie.

A la suite du cercueil et derrière la famille, marchaient le sous-préfet, la commission municipale, et les autres fonctionnaires de l'ordre administratif, les corps judiciaires, les avocats, les avoués, un nouveau piquet de troupes, enfin les sociétés en corps de secours mutuels et une foule de citoyens de toutes classes, de la ville et des environs.

Sur tout le parcours du cortège, la place de la Caserne, la rue du Champ de Mars, le quai du Rhône, la place Saint-Maurice, une affluence nombreuse et recueillie se pressait pour saluer une dernière fois les restes mortels du grand poëte, dont il lui semblait encore voir les traits à travers l'enveloppe funèbre qui les voilait à tout jamais.

C'est que tous, en effet, l'avaient connu autrefois; on se le montrait lorsqu'il passait par la ville : beaucoup lui avaient parlé; ils pouvaient dire ce qu'il y avait en lui de simplicité, de bonté, de charme irrésistible, et ces chants funèbres étaient autant d'échos qui parlaient à tous les cœurs et soulevaient en eux de douloureuses émotions. Les sanglots de toute une population attestaient que ce n'était pas seulement le poëte que l'on regrettait, mais l'homme que l'on pleurait, et, mieux encore qu'à Paris, imprimaient à ce deuil public le caractère d'un deuil de famille.

Les magasins étaient fermés, les ateliers avaient suspendu leurs travaux.

Le service mortuaire terminé, le cortége s'est rendu au cimetière en passant par la place de l'Hôtel-de-Ville, la rue des Orfèvres et la rue du Collége. Là deux discours, qui ont ému tous les assistants, ont été prononcés, l'un par M. Bosc, l'autre par M. Timon. M. Dormoy, ingénieur, beau-frère de Ponsard, a fait aussi entendre quelques touchantes paroles. Ainsi se sont terminées ces grandes et imposantes funérailles, qui ne sont pas seulement un honneur pour la mémoire du grand écrivain, mais aussi pour la ville qui, en le glorifiant à l'égal d'un souverain, a montré qu'elle ne faisait pas de différence entre la majesté du trône et la majesté du génie.

Le maire de Vienne, M. Jolyot, retenu à Paris par ses devoirs de député, n'a pu que s'associer de cœur à l'hommage rendu à son illustre compatriote. L'honorable fonctionnaire a pris l'initiative d'une proposition tendant à donner à une des principales rues de la ville le nom de Ponsard.

~~~ Il faut cependant s'arracher à ces tristesses, et après s'être acquitté envers la mort, payer son tribut à la vie. C'est encore à l'Odéon, le théâtre du premier succès de Ponsard, que me ramène aujourd'hui le hasard de la chronique, et c'est une œuvre digne de ce grand esprit par l'élévation, la noblesse, la saine moralité que j'y retrouve. J'ai nommé le *Marquis de Villemer*.

Il y a quelques semaines, je donnais ici même au directeur de l'Odéon le conseil de reprendre un de ces chefs-d'œuvre qui sont la gloire de son répertoire : je lui indiquais *Lucrèce* et le *Marquis de Villemer*. Je n'ai pas l'amour-propre de croire que mes paroles aient influé sur sa détermination; mais je suis heureux au moins que son sentiment se soit trouvé d'accord avec le mien. *Lucrèce* est à l'étude, et le *Marquis de Villemer* est en train d'inaugurer une nouvelle et brillante série de représentations.

De toutes les pièces qu'a données George Sand, il n'en est pas de plus charmante et de plus sympathique. Il y règne une atmosphère d'honnêteté, de grandeur, de délicatesse, qui vous élève et vous purifie. La vertu y est aimable, sans fadeur et sans monotonie; la passion y est héroïque sans une ombre d'emphase, sans rien de théâtral ni de romanesque. Le dévouement, le sacrifice, l'abnégation, voilà les seuls ressorts dramatiques mis en jeu par l'auteur, et au moyen desquels il arrive au plus haut degré de l'intérêt et du pathétique. En ce sens, la comédie de George Sand est une œuvre à part et qui se distingue de tous les drames fiévreux qui sont le fond du théâtre contemporain. Et je ne parle pas de cette langue à la fois aisée et ferme, de ce parfum de bonne compagnie, de cet esprit d'un ton vraiment français, dont l'éclat et la vivacité ne coûtent jamais rien à l'élégance et à la distinction.

Dans le duc d'Aléria, Berton force un peu la nature de son talent, qui brille plus par l'énergie et l'âpreté que par la grâce et la souplesse. De peur de rester en deçà, il va parfois jusqu'à l'excès dans le sans gêne et dans le laisser aller. Le débutant Reynald, qui faisait le marquis de Villemer, a encore en scène une certaine gaucherie dont il se débarrassera plus tard : mais sa diction est nette et juste, et il a pleinement réussi dans ce rôle dont le souvenir de ce pauvre Ribes doublait pour lui la difficulté.

Mlle Lia Félix n'a pas fait regretter sa devancière Mlle Thuillier. La passion secrète qui s'agite au fond du cœur de la fière jeune fille, la résistance qu'elle lui oppose, sa résignation au sacrifice, sa révolte contre des soupçons injustes, toutes ces nuances diverses et délicates, elle les a senties et rendues avec une sensibilité contenue et une puissance d'émotion qui se sont communiquées à toute la salle. Son succès, qui avait été très-vif dans les trois premiers actes, est devenu un triomphe au dernier.

Il ne manque à Mme Lambquin qu'un peu plus de distinction dans le rôle de la marquise, qu'elle joue d'ailleurs en comédienne consommée.

Mlle Sara Bernhardt représente agréablement Mme d'Anglade, *la toquée*, comme l'appelle le duc d'Aléria.

Mlle Antonine est une ravissante ingénue : elle joue avec beaucoup de finesse et d'esprit le joli rôle de Diane de Saintrailles; mais elle n'y a pas l'élégance aristocratique et les manières patriciennes de Mlle Petit.

~~~ Nous l'avons vu enfin, en chair et en os, ce personnage fantastique dont la figure, placardée sur tous les murs de Paris, n'a cessé, quinze jours durant, d'obséder nos yeux et d'agacer nos nerfs. M. Sothern — c'est ainsi qu'il se nomme — est venu, sur les planches du Théâtre-Italien, nous révéler le secret de son lorgnon dans l'œil et de ses dix doigts qui en font onze. Comment? c'est ce que vous pourrez vous expliquer vous-même, — pourvu toutefois que vous compreniez l'anglais, — en assistant à une des représentations du *Cousin d'Amérique*, ou, si vous aimez mieux, de *Our American Cousin*. Ne me demandez pas ce qu'est la pièce : la pièce c'est lord Dundreary, un personnage, un type, dans lequel M. Sothern s'est incarné, comme autrefois Frédérick dans *Robert-Macaire* et Ravnard dans Chabannais des *Chevaliers du Pince-Nez*. Figurez-vous un *gentleman* d'une correction de tenue irréprochable, avec cela, l'air ahuri d'un homme qui tomberait des nues, un mélange de sottise naturelle, de timidité et d'affectation prétentieuse, blaisant, bégayant, supprimant les *r* comme nos *incoyables* du Directoire, — voilà le type, aussi commun en Angleterre, paraît-il, que le sont en France le gandin et le cocodès. A le représenter près de cinq cents fois, M. Sothern a conquis dans son pays une popularité qu'il cherche à étendre chez nous. Y parviendra-t-il? Je n'en répondrais pas; et pourtant l'acteur est fin, spirituel, original avec du naturel. Mais ce diable d'Anglais! — Miss Rose Massey à la bonne heure! une de ces têtes roses et blondes à la Lawrence et à la Reynolds, des petits airs mutins et volontaires, des petits pieds qui dansent, avec un adorable frétillement, une gigue à mettre le feu aux planches, ceci au moins se comprend dans toutes les langues — et je ne serais pas étonné que la gigue de miss Massey fît la fortune de lord Dundreary.

~~~ Après une clôture de plusieurs mois, les Bouffes-Parisiens se disposent à rouvrir leurs portes. Les nouveaux directeurs, MM. Lefranc et Dupontavisse, ont, dit-on, l'intention de ramener ce charmant théâtre au genre qui fit son succès dans l'origine. Plus de ces grandes machines qui absorbent toute une soirée, mais de petites pièces vives, légères, gaies autant que possible, qui, sans repousser l'élément musical, ne l'installeront plus au premier plan. J'ai trop souvent moi-même appelé cette tentative pour ne pas y applaudir de toute ma sympathie. — Bon courage donc et longue vie aux nouveaux Bouffes-Parisiens!

GÉROME.

HISTOIRE
DE
DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

PAR HENRI CONSCIENCE

Suite

— Voulez-vous me faire un plaisir, Damhout? continua M. Raemdonck. Envoyez-moi votre fils; je veux aussi lui donner un prix, un cadeau. Allez avec votre fils à la maison et, dès qu'il aura déposé son livre et sa couronne et qu'il se sera un peu reposé, faites-le venir chez moi, je l'attendrai.

Damhout retourna vers sa femme et lui raconta avec un joyeux étonnement ce que son maître lui avait dit. Il lui avait parlé si amicalement et même serré la main!

Les Damhout, regardés, loués et enviés par tout le monde, arrivèrent enfin à leur petite ruelle, devant la maison où les Wildenslag avaient demeuré. Bavon parut vouloir s'arrêter et il éleva même, par un mouvement involontaire, son prix et sa couronne, comme pour les montrer à une créature invisible; mais il poussa un soupir et suivit ses parents dans leur demeure.

Après s'être embrassés de nouveau, Bavon sortit de la ruelle pour se diriger en toute hâte vers la maison de M. Raemdonck, où l'attendait un nouveau présent. Quel serait ce présent? Un livre peut-être? Peut-être autre chose!

Bavon sonna chez M. Raemdonck. La servante le conduisit dans le bureau. Un homme déjà âgé, le premier commis sans doute, vint à lui en souriant amicalement.

— Je vous félicite, mon garçon, dit-il en lui prenant la main. On vous a fait un honneur que vous méritez bien. J'étais présent et je me suis senti profondément ému. Cela vous portera bonheur d'aimer ainsi vos parents.

Bavon prononça le nom de M. Raemdonck.

— Oui, je le sais, dit le commis, monsieur vous a fait venir; mais il est dans la fabrique avec un marchand et il vous prie de l'attendre un peu ici. Asseyez-vous, mon ami. M. Raemdonck voudrait vous faire du bien, si c'est possible. Il voudrait savoir ce que vous savez et jusqu'à quel point vous êtes instruit, et il m'a chargé de vous mettre à l'épreuve, si vous y consentez.

— Je lui en suis bien reconnaissant et ferai tout ce qui vous plaira, répondit Bavon.

— Eh bien, placez-vous devant ce pupitre; voici la minute d'une lettre, écrivez-la au net, de votre mieux et sans fautes. Ne soyez pas intimidé. Vous avez là un modèle pour la forme de la lettre. Commencez, pendant ce temps je continuerai mon propre travail.

Un silence complet régna dans le bureau jusqu'au moment où Bavon, en levant la tête et en se retournant, fit comprendre que la lettre était écrite.

Le commis s'approcha, regarda le papier un instant et dit avec étonnement :

— Oh! oh! mon garçon, quelle main ferme! quelle belle écriture!... et pas de fautes! Bravo! je ne m'y serais pas attendu. Cela fera plaisir à M. Raemdonck, car il vous porte un véritable intérêt, parce que vous êtes le fils d'un de nos plus anciens et de nos meilleurs ouvriers. Savez-vous bien calculer aussi?

— J'étais le plus fort de toute la classe pour le calcul, monsieur, du moins au dire de mes maîtres.

— Eh bien! voici une colonne de chiffres : additionnez-les d'abord, multipliez le total par 365 et divisez le tout par 514.

En quelques minutes Bavon avait fait le calcul, et le commis vit avec une satisfaction sincère qu'il ne s'était pas trompé.

— Attendez encore un instant ici, mon ami, dit-il; je vais avertir M. Raemdonck de votre arrivée.

Il laissa Bavon seul dans le bureau, ouvrit une porte et entra, au bout d'un corridor, dans une salle où le propriétaire de la fabrique était assis devant une table et feuilletait des papiers.

— Eh bien, Vremans, quelle est l'instruction du jeune homme? demanda-t-il. Pourriez-vous l'employer?

— C'est un phénomène, répondit le commis. Il a à peine quinze ans, et il a une écriture aussi ferme et aussi jolie que celle d'un vieux commis. Il sait bien calculer, il a une intelligence prompte et il est capable de tout, du moins de tout ce qu'il peut avoir à faire dans le bureau sous ma surveillance.

— Vous ne prétendez pas, n'est-ce pas, qu'il pourrait remplacer le commis que vous avez renvoyé avant-hier?

— Non, monsieur, je n'oserais l'affirmer, quoique je sois convaincu que cet élève de l'école communale me rendrait plus de services; mais il est trop jeune et on ne peut pas le gâter dès le commencement par des appointements trop élevés.

— En effet, l'autre commis avait mille francs. Que pourrions-nous donner au fils de Damhout? Vous savez que je veux récompenser ses parents.

— Le tiers, monsieur; trois cents francs, par exemple. Ce serait suffisant pour commencer. J'aiderai le jeune homme et le mettrai au courant. S'il reste zélé et fidèle, nous pourrons augmenter successivement ses appointements.

— C'est bien, Vremans, je vous remercie. Envoyez-moi le jeune homme, mais ne lui dites rien.

Quelques minutes après Bavon entra et se tint debout, la casquette à la main, devant M. Raemdonck.

Celui-ci, après l'avoir considéré quelques instants avec bienveillance, lui dit :

— Ça été un beau jour pour vous, mon ami. Vous vous êtes acquis beaucoup de protecteurs, et si vous continuez comme vous avez fait jusqu'à présent, vous ferez probablement votre chemin; mais quoi qu'il vous arrive, n'oubliez jamais que vos parents, pauvres ouvriers de fabrique, se sont sacrifiés pour vous donner de l'éducation.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur, répondit Bavon d'une voix émue, mais avec un sourire plein de volonté dont l'expression étonna M. Raemdonck.

— Ah! c'est bien, dit-il, que vous soyez bien pénétré de tout ce que vos parents ont fait pour vous, votre père surtout, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, mon père a travaillé pour moi, c'est pour moi qu'il s'est rendu mortellement malade. Ma mère a passé des nuits sans dormir pour me laisser aller à l'école.

— Et vous les chérirez, et si vous le pouvez, vous les récompenserez dans leurs vieux jours?

— Oui, monsieur, aussi longtemps que je vivrai.

— Vous êtes maintenant dans la fabrique de M. Verbeck, et la semaine prochaine on vous placera au *diable* en qualité d'aide. C'est un bon moyen d'arriver à quelque chose. Mais cela va bien lentement, mon garçon. Avec votre instruction on peut trouver peut-être un chemin plus court.

— Je deviendrai contre-maître, monsieur.

— Et alors?

— Alors, monsieur, mon père ne travaillera plus ni ma mère non plus.

— Vous êtes un brave garçon, dit M. Raemdonck touché. Que gagnez-vous à présent? Quatre ou cinq francs par semaine, n'est-ce pas? Ce n'est pas assez. Je veux vous aider à atteindre le noble but que votre cœur vous montre, en vous ouvrant une carrière où, avec votre instruction et votre bonne volonté, on peut avancer beaucoup plus vite. J'avais l'intention de vous donner un livre; mais tous les livres de ma bibliothèque seront à votre disposition. Je veux vous faire un autre cadeau. Voulez-vous être commis dans mon bureau? Si vous restez dans les bonnes idées où vous êtes, je vous pousserai et je vous traiterai comme mon fils.

— O monsieur! tant de bontés! s'écria Bavon en levant les mains vers lui. Que ma mère sera contente!

— Vous acceptez donc la place?

— Je puis à peine parler. Oh! oui, oui, je ferai de mon mieux.

— Mais vous ne demandez pas ce que vous gagnerez. Si vous vous rendez utile et travaillez avec zèle, j'augmenterai bientôt vos appointements, cela dépend de vous. Maintenant, et pour le moment, vous toucherez quatre cents francs; c'est au moins deux fois autant que votre salaire actuel.

Bavon fondit en larmes; il bégaya quelques paroles entrecoupées, bénit son bienfaiteur, et parla de son père et de sa mère; mais il était trop ému pour prononcer des phrases suivies.

M. Raemdonck ouvrit un tiroir de son pupitre, y prit quelque chose, s'approcha de Bavon tout étourdi, et lui dit :
~~~

— Venez demain dans le grand bureau; le premier commis est un brave homme et un noble cœur, il aura de l'amitié pour vous et vous poussera. Je veux vous donner un denier à Dieu. Tenez, prenez ceci, portez-le à votre père avec la bonne nouvelle, et tâchez de rester digne de ma protection, vous assurerez votre propre bonheur et le bonheur de vos bons parents. Adieu, mon garçon, et à demain.

Bavon n'y voyait plus; la tête lui tournait; il se trouva dans la rue sans le savoir. Quatre cents francs! Il allait gagner quatre cents francs! Quelle richesse! et comme sa mère allait être stupéfaite et heureuse à cette nouvelle. Il ne pouvait pas y croire; il rêvait peut-être? Non, non, c'était bien vrai!

Alors seulement il sentit quelque chose dans sa main et l'ouvrit. Deux pièces d'or de vingt francs étincelèrent à ses yeux.

Il poussa un cri de joie et, sans faire attention aux passants qui le regardaient avec étonnement, il se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à la maison de ses parents, en levant la main au-dessus de sa tête.

— Mère, père, s'écria-t-il, je deviens commis dans le bureau de M. Raemdonck. Je gagne quatre cents francs, bientôt je gagnerai davantage. Voilà mon denier à Dieu. Père, père! nous serons riches; vous vivrez sans travailler; ma mère ne sera plus obligée de coudre la nuit. Pas tout de suite, mais cela viendra; oui, oui, avec le temps cela viendra, dussé-je succomber à la peine.

Et, épuisé d'émotions, il se laissa tomber sur une chaise, riant et pleurant à la fois.

Les parents contemplaient avec stupéfaction les deux pièces d'or que leur fils avait jetées sur la table; eux aussi semblaient ne pouvoir y croire.

Tout à coup Damhout se jeta au cou de sa femme, la serra sur son cœur et begaya les larmes aux yeux :

— O chère Christine! que Dieu te bénisse! C'est à toi, à toi seule que nous sommes redevables de ce bonheur. Tu es plus qu'une mère pour tes enfants, plus qu'une femme pour moi : tu es notre bon ange gardien.

Bavon se leva soudain et se mit à crier, en courant vers la porte :

— O Godelive, Godelive!

Sa mère courut derrière lui en poussant un cri d'angoisse.

— Ciel! mon pauvre fils, que t'arrive-t-il? dit-elle.

Mais Bavon, rouge de confusion, se jeta dans ses bras et répondit :

— Ce n'est rien, ma chère mère, je rêve; la joie me fait perdre la tête.

VII

Le lendemain Bavon se rendit à son bureau; il était si joyeux et si plein d'enthousiasme qu'il était entièrement absorbé par son nouveau travail. Le soir il apporta des écritures avec lui et resta assis, la plume à la main, jusqu'au moment où ses parents lui rappelèrent qu'il était temps d'aller se coucher. Il ne parla même plus de Godelive ni des regrets qu'il avait parce qu'elle n'avait pu voir son triomphe.

Mais après quelques jours d'exaltation le calme rentra dans son esprit. Le souvenir de son amie absente lui revint avec autant de force qu'auparavant, et il pria instamment sa mère d'écrire à Godelive. La pauvre fille se réjouirait de son bonheur, et ce serait sans doute une consolation à ses chagrins.

Une soirée entière fut consacrée à la rédaction de la lettre; car, quoique Bavon tînt la plume pour sa mère, il y épancha toute la joie de son propre cœur, et décrivit complaisamment la distribution des prix et la visite à M. Raemdonck. Godelive devait tout savoir, absolument comme si elle avait été présente. Il n'oublia pas non plus de se féliciter du bel avenir qui l'attendait et de la protection divine qui, si elle ne le quittait pas, lui permettrait de rendre ses parents riches et heureux. Elle devait répondre tout de suite et dire quand son père reviendrait à Gand; toutes les fabriques s'étaient rouvertes, et le travail ne manquait pas; car elle devait bien penser que, malgré leur joie, ses parents et lui étaient désolés de ne plus la voir.

La lettre fut mise à la poste, et dès ce moment Bavon attendit la réponse avec une fièvre d'impatience. Une semaine se passa, deux semaines, un mois entier. Chaque midi et chaque soir, quand Bavon quittait son bureau, il courait en grande hâte à sa maison et sa première parole était :

— Eh bien, eh bien, mère, n'est-i rien arrivé?

— Rien, rien encore, mon fils, répondait la femme Damhout avec un soupir.

Bavon devint peu à peu triste et découragé et souvent il restait assis le soir pendant de longues heures, la tête appuyée sur sa main, où il causait avec sa mère des raisons probables du silence de Godelive. Était-elle malade, peut-être? Lui était-il arrivé un malheur? S'étaient-ils trompés en écrivant l'adresse de la lettre? Mais cela n'était pas possible, puisque Godelive elle-même, avant son départ, leur avait donné cette adresse.

Heureusement, Bavon trouvait dans le travail une distraction à ses tristes pensées. En effet, le sentiment du devoir était très-puissant en lui. Tant qu'il était dans son bureau, il tendait toutes les forces de sa volonté et luttait victorieusement contre le chagrin qui assombrissait son esprit, et l'on ne pouvait deviner d'après son travail que des soucis cuisants le tourmentaient sans cesse.

Un soir le vieux commis lui dit avec une douceur toute paternelle :

— Bavon, mon garçon, vous ne devez pas travailler avec tant d'efforts; vous finirez par vous rendre malade. Je vois depuis plusieurs jours que vous êtes triste et mélancolique. Ne craignez rien, vous faites mieux et plus qu'on ne pouvait attendre de vous. M. Raemdonck est très-content, vous le savez bien. Allons, allons, quand on remplit consciencieusement son devoir, on doit avoir le cœur léger et joyeux; sans cela le travail devient pénible et ennuyeux.

Le pauvre garçon retourna fort contrit à la maison, il considérait cette exhortation amicale comme un reproche indirect, car elle prouvait que le premier commis avait remarqué les sombres dispositions de son esprit, et peut-être y avait-il eu une faute dans ses écritures. D'ailleurs Godelive ne répondait pas. Déjà six longues semaines s'étaient écoulées. Aurait-il jamais encore de ses nouvelles? Était-elle dangereusement malade? Était-elle morte, peut-être? Car, après une si courte absence, il n'osait pas douter de sa reconnaissance, de son fidèle souvenir.

Lorsque, doutant et soupirant, il entra dans la ruelle, il poussa tout à coup un cri de surprise et de joie. Il vit de loin sur le seuil de sa porte sa mère tenant à la main un papier qu'elle avait l'air de lui montrer.

Il bondit en avant, entraîna sa mère dans la maison et s'écria :

— Une lettre de Godelive?

— Oui, de Godelive ou de ses parents. Elle vient de France.

— Et que renferme-t-elle, mère?

— Tu sais, Bavon, que je ne sais pas lire l'écriture.

— Donne, donne, je la lirai pour toi... Elle est de Godelive même. Écoute, mère. Ah! je tremble d'impatience.

« Bonne madame Damhout. »

— Tiens, pourquoi m'appelle-t-elle madame maintenant? s'écria Christine étonnée.

— Eh bien, c'est par respect, mère. D'ailleurs, en France on appelle toutes les femmes « madame. » Mais laisse-moi lire, ne m'interromps pas, je te prie.

« Bonne madame Damhout,

« Pardonnez-moi si je n'ai pas répondu plus tôt à votre lettre. Mon père l'avait reçue à sa fabrique, et oubliée dans sa poche. Lorsque ma mère voulut raccommoder sa veste, elle l'a trouvée. Je vous remercie, ainsi que Bavon et M. Damhout, du plus profond de mon cœur, pour l'amitié que vous continuez à porter à la pauvre Godelive. Votre lettre nous a rendus si heureux que ma mère et moi nous avons pleuré de joie, et béni Dieu de sa bonté envers vous. Pour ce qui me concerne, j'ai beaucoup de chagrin, car je pense sans cesse à vous tous; je pleure parce que je ne vous vois plus, et que je ne sais même pas si je vous reverrai jamais de ma vie. Mon père dit souvent qu'il ne retournera plus jamais au pays; car il y a ici du travail en abondance et le salaire est très-élevé. Ma mère n'a pas encore pu trouver d'atelier pour moi. Je travaille dans une fabrique et gagne six francs par semaine. Ah! si ma mère pouvait me trouver un atelier! Les gens qui travaillent dans la fabrique sont si grossiers et si mal élevés! Ils jurent et s'injurient, et comme ces grossièretés me répugnent, ils se moquent de moi et me font souffrir. J'en suis devenue presque malade; mais maintenant cela va un peu mieux. Mon frère Baptiste a perdu l'œil gauche dans une rixe entre des ouvriers flamands et français. On se bat ici presque tous les jours. Que Bavon fera son chemin dans le monde et que vous deviendrez tous riches, c'est ce dont j'étais déjà convaincue quand j'étais encore tout enfant; mais dans votre bonheur vous penserez quelquefois à la pauvre Godelive, n'est-ce pas? Quoi que je devienne, ouvrière de fabrique ou couturière, je me rappellerai votre bonté pour moi avec une reconnaissance mêlée de respect. Mais soyez certains que si Godelive vivait cent ans, elle prononcerait encore sur son lit de mort le nom de celui qui m'a appris à lire à la pauvre enfant malade, et de celle qui, comme une seconde mère, l'a conduite à l'école.

« Votre humble servante,

« GODELIVE WILDENSLAG. »

Bavon laissa tomber sa tête sur la table et se mit à pleurer; la femme Damhout avait également les larmes aux yeux. Cependant elle essaya de faire comprendre à son fils qu'il avait tort de s'affliger si fort. Qu'y avait-il donc de si malheureux dans le sort de Godelive? Elle était triste parce qu'elle devait vivre loin de son pays natal et loin de ses amis. Cela n'était-il pas naturel? D'ailleurs, Bavon pouvait être bien certain que les Wildenslag reviendraient un jour à Gand.

Mais telle n'était pas la raison de la tristesse du jeune garçon. Ce qui l'effrayait, c'était de savoir que Godelive travaillait dans une fabrique, au milieu de gens grossiers et brutaux, et c'était pour cela qu'il était inconsolable. Il craignait que Godelive, par le contact de ces gens ignorants, ne perdît sa modestie et la pureté de son cœur, ce qui serait, d'après lui, le plus grand malheur qui pût lui arriver. Sa désolation renfermait peut-être un sentiment d'égoïsme; mais il le cachait sous la compassion pour la compagne de sa jeunesse et soupira plusieurs fois avec un profond désespoir :

— Pauvre Godelive! pauvre Godelive!

Adrien Damhout revint à la maison. Bavon comprima son chagrin; car, en présence de son père, il n'osait pas épancher si librement les émotions de son cœur.

Après avoir causé pendant quelque temps de la lettre de Godelive, on résolut de lui écrire encore le même soir, pour la consoler et lui donner du courage. En outre, on mettrait dans la lettre à elle adressée une autre pour sa mère, pour engager celle-ci à se dépêcher de chercher un atelier pour sa fille.

Lorsque ces deux lettres furent écrites, Bavon devint un peu plus tranquille. Il avait maintenant trouvé un moyen de parler avec Godelive; c'était en quelque sorte comme si elle était encore présente; la preuve de sa reconnaissance, la certitude qu'elle pensait encore à leur douce amitié, lui faisait du bien au cœur. Avec ces pensées consolantes, le jeune homme se mit au lit, et son sommeil ne fut pas troublé.

Il attendit pendant des mois entiers une deuxième réponse de Godelive, mais il ne vint pas de nouvelles. On écrivit une autre lettre et même une troisième, mais ce fut en vain.

Bavon en conclut que le père Wildenslag détruisait les lettres. Comme on les adressait à la fabrique, attendu qu'on ne connaissait l'adresse des Wildenslag, il les recevait toujours à son ouvrage. La lettre dans laquelle Damhout pressait Godelive de quitter la fabrique avait probablement décidé Wildenslag à rompre toute relation entre son ménage et les Damhout. Peut-être les gens mal elevés au milieu desquels Godelive était condamnée à vivre avaient-ils déjà exercé sur elle une influence pernicieuse? Peut-être sa mémoire s'était-elle obscurcie et avait-elle oublié ses anciens amis? Mais cela ne se pouvait, du moins pas si vite!

Un soir que Bavon causait avec sa mère, il lui échappa quelques paroles tristes, qui parurent surprendre la femme Damhout. Ce qu'elle lui répondit pour le consoler fit monter le rouge de la honte au front de Bavon. Il balbutia quelques excuses et continua à réfléchir en silence, puis il prit un livre et évita ainsi la conversation, aussitôt qu'il remarqua que sa mère le regardait avec attention.

— De l'amour? Sa pitié serait de l'amour? Il n'aimerait Godelive, aimer, autrement que comme une compagne de jeu, qu'une sœur? Sa mère ne l'avait pas dit; mais pourquoi alors avait-elle parlé d'un secret penchant du cœur, d'un sentiment qu'il devait tâcher de dominer et de vaincre?

Dès ce moment Bavon devint discret avec sa mère pour tout ce qui concernait Godelive. Chaque fois qu'elle prononçait le nom de la jeune fille, et cela n'arrivait plus souvent, il détournait la conversation. Cela n'empêchait pas qu'il ne fût triste au fond de l'âme et ne regrettât son amie absente.

Chaque fois qu'il rentrait à la maison, il espérait que sa mère lui montrerait une lettre, mais les mois s'écoulaient et l'on n'entendait plus parler de Godelive.

Le père Damhout avait bien rencontré un jour un ouvrier qui venait de France et qui lui avait donné des nouvelles des Wildenslag. Mais ses paroles n'étaient pas de nature à réjouir Bavon ni sa mère. D'après son dire, les Wildenslag gagnaient beaucoup d'argent, beaucoup trop d'argent même, car ils étaient connus pour les plus grands buveurs et les plus grands dépensiers de toute la ville. Ils étaient toujours en dispute avec tout le monde, et paraissaient trouver leur plaisir dans les rixes et les querelles. Revenir à Gand, c'est ce qu'ils ne feraient assurément pas, ils avaient pour cela beaucoup trop bonne vie en France. Pour Godelive, il ne la connaissait pas; mais il savait que tous les Wildenslag, parents et enfants, travaillaient à la fabrique.

Malgré la tristesse constante qui pesait sur son esprit, Bavon accomplissait si bien ses devoirs dans son bureau, qu'il obtenait de plus en plus la faveur de M. Raemdonck et du premier commis. On avait déjà élevé ses appointements à six cents francs, et comme son père continuait à travailler et que sa mère n'avait pas cessé de confectionner des blouses, il y eut bientôt tant d'aisance dans la maison, qu'on résolut de quitter la ruelle et d'aller demeurer dans une rue moins obscure.

Ils auraient déménagé beaucoup plus tôt si Bavon ne s'était efforcé de retarder cette résolution. Il ne cachait pas qu'il s'éloignerait avec regret des lieux où avait été son berceau, et où s'étaient passés les beaux jours de son enfance. Ne lui disaient-ils pas et ne lui répétaient-ils pas chaque jour combien sa mère l'avait aimé, et combien elle l'avait encouragé de ses efforts pour apprendre à lire. Tous les souvenirs de sa vie n'étaient-ils pas attachés à cette humble chambre?

Cependant à la fin il ne put plus résister à sa mère. On loua une jolie petite maison et l'on avait déjà commencé à transporter les meubles.

On dîna pour la dernière fois dans l'ancienne demeure. Bavon était assis à table entre ses deux petites sœurs, en face de ses parents. Il ne parlait pas, il était très-mélancolique; ses yeux erraient parfois autour de la chambre comme pour dire adieu à ces murs qui avaient si souvent entendu les voix joyeuses des enfants.

Tout à coup un homme entra dans la chambre et cria à quelqu'un qui se trouvait au dehors :

— Oui, oui, je viens! Quelques minutes seulement. Va à la *Chèvre bleue*, chez Pierre Lambin. Je te retrouverai là.

Et, s'approchant de la table, l'homme saisit la main de Damhout et dit :

— Bonjour, Adrien. Je ne voulais pas être venu à Gand sans t'avoir vu. Tu as du bonheur, je le sais, et je m'en réjouis, car tu es un brave homme.

— Tiens, Étienne Geerts! s'écria Damhout. Il y a au moins quatre ans que je t'ai vu pour la dernière fois. Où est tu resté?

— Je viens de France. On y trouve toujours beaucoup de travail.

— De France?

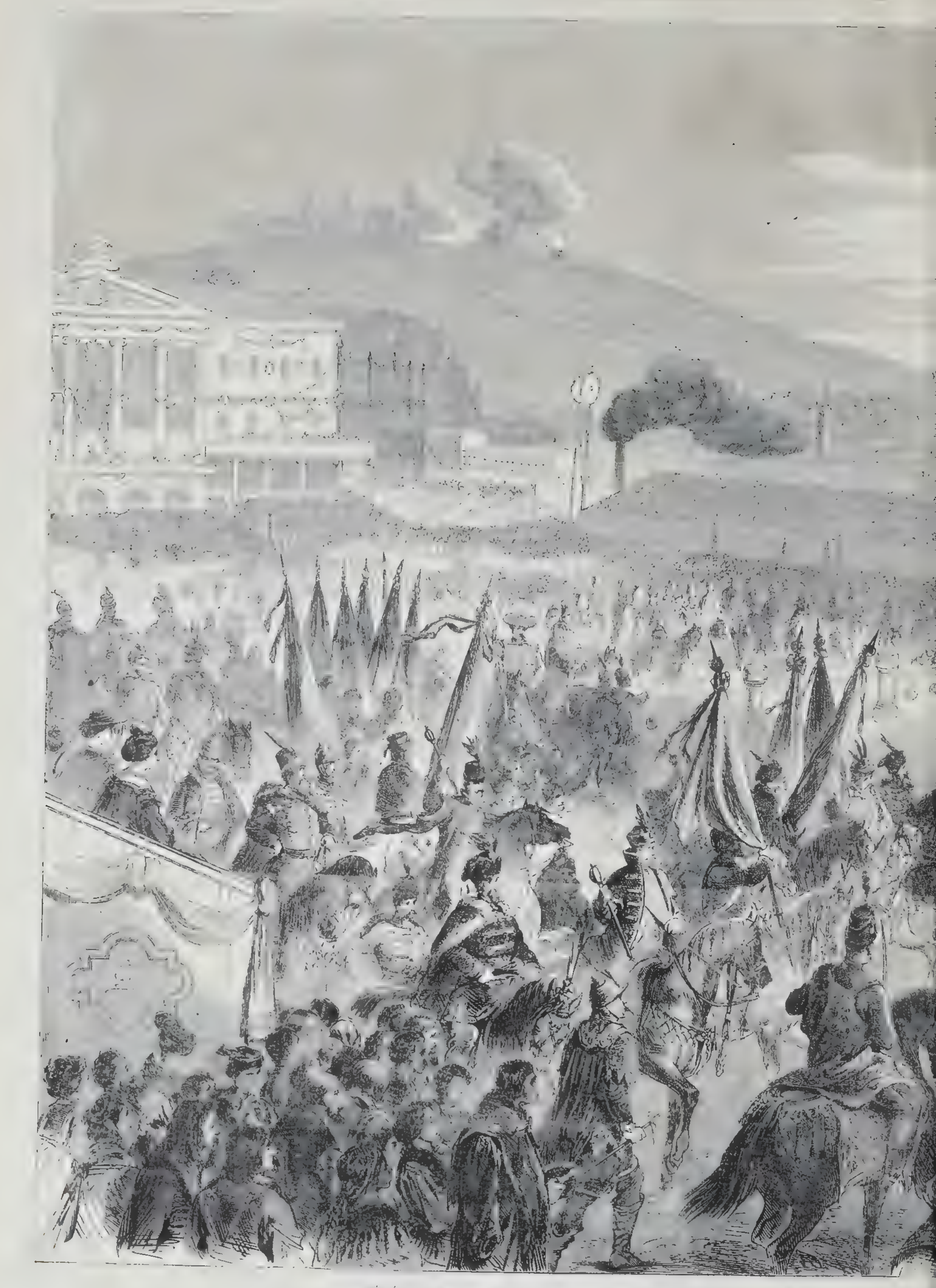
— Oui, de Wazemmes, près de Lille.

— De Wazemmes? s'écrièrent les parents et Bavon avec une joyeuse surprise.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il? demanda Étienne.

— Et comment vont les Wildenslag? Ils demeurent aussi à Wazemmes, n'est-ce pas? demanda la femme Damhout.

— C'est-à-dire, répondit l'autre, ils y ont demeuré quelque temps, d'après ce que j'ai appris des amis; mais ils



CÉRÉMONIE A PESTH POUR LE COURONNEMENT DE S. M. L'EMPEREUR



RICHE COMME ROI DE HONGRIE; dessin de M. Székely. — Voir page 459.

sont partis de là pour Douai. Je les ai vus pendant huit ou dix jours, car j'ai travaillé pendant six mois à Douai. Mais la semaine après mon arrivée les Wildenslag en sont partis subitement. Les amis disent qu'ils ont accepté du travail pour une ville du milieu de la France, pour Rouen, peut-être; mais je ne le sais pas bien.

— Et les Wildenslag étaient toujours bien ?

— Bien ? Oui, beaucoup trop bien. Il vaudrait mieux pour eux de souffrir un peu de misère. Il n'y a pas de plus grands vauriens au monde que ces Wildenslag : vous devriez les voir maintenant, Adrien ! Ils ne font que boire et bambocher pendant la moitié de la semaine, et en outre les amis les évitent, car ils sont d'un caractère très-brutal et ne font que chercher noise à tout le monde.

Adrien et sa femme secouèrent la tête avec tristesse et sans rien dire. Voyant que Geerts prenait la main de son mari pour lui dire adieu, la femme Damhout demanda :

— Ne pourriez-vous pas nous dire, Étienne, comment va Godelive Wildenslag ? Vous ne la connaissez peut-être pas ?

— N'est-ce pas une fille maigre et délicate, avec des cheveux blonds et des yeux bleus vifs ?

— Oui.

— Ah ! je la connais bien ; du moins je ne l'ai que trop bien vue. Elle est encore pire que les autres. Tous les Wildenslag, grands et petits, sont des gens grossiers.

— Que voulez-vous dire, ô ciel ?

— Figurez-vous, je viens dans la ruelle où demeurent les Wildenslag, pas pour eux, mais pour un ami, car je ne voulais pas avoir affaire à ces brutes. Savez-vous ce que je vois ? Un tas de femmes, au milieu desquelles se trouvait la mère Wildenslag, en train de se disputer avec fureur. Tout à coup Godelive, le sabot à la main, s'élance hors de la maison et se met à frapper à droite et à gauche avec tant de violence qu'il fallut la saisir à quatre pour s'en rendre maître. Les vilaines paroles qu'elle prononçait me rendirent honteux, quoique je n'aie pas peur d'une petite querelle. J'étais révolté de voir cette faible et délicate jeune fille, au visage frais et joli, parler un langage si grossier, et j'avais envie de donner quelques taloches à cette fille mal embouchée.

— Godelive ? mais cela n'est pas possible, dit la femme Damhout avec un profond soupir. L'avez-vous vue réellement ?

— De mes propres yeux. Peut-être était-elle hors d'elle-même parce qu'on attaquait sa mère... Maintenant, Adrien, portez-vous bien, et vous aussi, femme Damhout, jusqu'à ce que je revienne encore à Gand.

Henri Conscience.

(La suite au prochain numéro.)

LE TIR DE WIMBLEDON

Notre correspondant anglais nous adresse un dessin représentant l'arrivée des tireurs belges parmi les *riflemen* au camp de Wimbledon, près de Londres. C'est la seconde année que les tireurs belges vont fraterniser avec leurs frères d'Angleterre, qui viennent, à l'époque des fêtes de septembre, leur rendre cette visite amicale. Le but principal de ces réunions est une joûte à la carabine. Celle des *riflemen anglais (shooting match)* a lieu tous les ans en juillet à Wimbledon. Les tireurs belges y étaient représentés par quatre groupes appartenant à l'infanterie régulière, à la cavalerie, à l'artillerie et aux chasseurs éclaireurs de la garde civique.

Deux lignes de chemin de fer convergent à Wimbledon. Le village s'élève, dans une position charmante, au milieu d'une immense plaine, couverte d'herbes sauvages et de genêts épineux, que borde seulement à l'extrême horizon un cercle de collines boisées. La difficulté de trouver dans les environs de la capitale une vaste étendue de terrains découverts devait tout naturellement fixer sur Wimbledon le choix des organisateurs, aussi est-ce depuis 1860 le lieu consacré aux exercices des volontaires.

La fauve bruyère est pour la circonstance bordée de tentes où flottent des bannières de toutes couleurs. C'est sous ces tentes que se tiennent les jouteurs pour faire feu, tandis qu'en face d'eux, dans le lointain, des buttes de sable jaune élevées sur plusieurs rangs reçoivent les cibles, plaques de fer peintes en blanc, larges de quatre pieds et d'un demi-pouce d'épaisseur, avec les cercles noirs et le point central de rigueur. La valeur des prix augmente naturellement selon la distance du but. Il y a des cibles à 500, à 800, à 900 et jusqu'à 1,000 mètres. Le concours dure ordinairement plusieurs jours.

Une classe assez singulière de tireurs est celle que dans le style populaire on nomme *les tireurs à la tante Sally*. Ces associés déposent à une caisse commune un schelling par chaque coup de fusil qu'ils tirent et le total de la recette est partagé à la fin de la journée entre ceux qui ont frappé le centre des cibles. On voit encore des *riflemen* qui tirent dans toutes les positions : ceux-ci debout, ceux-là un genou en terre, les uns assis, les autres enfin couchés sur le ventre. Peu importe le système employé pour viser, c'est assez que le but soit atteint.

Auprès de ces tireurs fantaisistes les tireurs sérieux ne manquent pas; mais de ceux-là je n'ai rien à dire.

Henri Muller.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Les jouets à l'Exposition. — Polichinelle. Les boîtes d'escamoteurs. — La tête décapitée qui parle — Les poupées françaises — Études de mœurs d'après les jouets des différents pays. — La France. — L'Allemagne — Siam. — Le Japon. — Le Brésil. — La Guyane. — L'Amérique du Nord. Quito. — L'Océanie. — L'Afrique. — La Laponie. — La Russie

Nous gardons tous au fond de notre âme, en un coin béni, je ne sais quel vague et ineffable souvenir du temps de notre première enfance. Vain reste de ce qui n'est plus et, suivant l'expression d'un poëte, fantôme d'une félicité passée qui ne saurait revenir, ce souvenir, quand il s'éveille, nous fait bien comme une brise douce et parfumée qui vient par hasard à souffler aux approches de l'hiver. Plus on avance dans la vie et plus il se ranime. Peu de vieillards passent devant un magasin de jouets sans y jeter au moins un regard furtif, et ils sentent à sa vue s'éveiller en eux involontairement des images attendrissantes qui mouillent leurs yeux d'une larme qu'ils ne croyaient plus jamais devoir s'y montrer. C'est la mère qui va par le logis, alerte, gaie, affairée, veillant à tout au milieu de ses préoccupations domestiques, son orgueil et sa pensée constante, et qui se retourne de temps à autre pour regarder en souriant ses enfants qui jouent. C'est le père qui rentre après les labeurs de la journée, et au cou duquel on saute pour l'embrasser, ce sont les fêtes qui se succèdent sans cesse et qui transforment la maison en une sorte de paradis; ce sont des compliments étudiés longuement à l'avance, qui font battre le cœur tandis qu'on les récite et que ceux à qui ils s'adressent écoutent émus et charmés.

C'est encore la veillée, c'est encore la nuit, c'est encore le matin de cette fête de Noël qu'on célèbre en Europe, dans tous les pays et dans toutes les religions; l'énorme bûche ornée de verdure intronisée au fond de la cheminée; les petits souliers placés autour de l'âtre, la prière à l'enfant Jésus, la nuit où l'on dort mal et l'impatience du réveil! L'heure sonne : à demi vêtu, on court à la bienheureuse cheminée; les souliers regorgent de friandises et disparaissent eux-mêmes au milieu de corbeilles remplies de jouets enveloppés de papier, qu'on va déplier au pied du lit du père et de la mère. Ceux-ci, presque aussi heureux que leurs enfants, avancent et penchent la tête pour mieux voir le bonheur de ces petits êtres qui, à chaque surprise, à chaque désir réalisé par le tout-puissant Noël, poussent des cris de surprise et de joie. Voici la poupée vêtue de beaux atours, le lapin qui bat la caisse quand on le traîne au bout d'une ficelle le long du parquet, le mouton qui bêle sur son soufflet, les boîtes qui regorgent de soldats ou de bergeries, et les livres pleins d'images. Salut à maître Polichinelle avec son chapeau de clinquant, ses gros yeux vérons, sa face rubiconde, ses deux bosses étincelantes de galons d'or, et ses membres qu'on remue à l'aide de cordons qui le font gesticuler et marcher comme s'il était vivant ! Le succès, la fortune, la renommée et l'amour lui-même, oui, l'amour, n'ont jamais eu, n'est-ce pas, pour nous rien des émotions enivrantes et du bonheur immense que nous valaient cette matinée et ce paquet de joujoux !

Est-ce un bien ? est-ce un mal? les jouets d'aujourd'hui perdent en grande partie leur physionomie naïve d'autrefois. Ils sont devenus mieux faits, plus riches, plus coûteux, parfois de véritables objets d'art. Au fond, à de rares exceptions près, ils reposent sur les mêmes idées que jadis. On n'a rien inventé, on n'a fait que perfectionner, et la perfection doit elle advenir pour la confection d'objets destinés fatalement à se trouver bientôt brisés? Les poupées, par exemple, portent aujourd'hui des toilettes qui rivalisent d'élégance, de somptuosité et de prix avec celle de l'enfant à qui on les donne; leur tête, finement modelée en porcelaine, ne ressemble plus en rien au type roide mais traditionnel des poupons allemands, et grâce à des articulations savamment combinées, elles prennent des attitudes vraies, presque naturelles; les boîtes de ménages contiennent des assiettes en porcelaine peinte par de véritables artistes, les chevaux de bois sortent de l'atelier d'un sculpteur de mérite, et Polichinelle lui-même vêtu de velours et de soie fait miroiter des pierreries à ses sabots de bois des îles.

D'où vient ce type de Polichinelle qu'on met entre les mains de tous les petits garçons et qu'on leur fait voir au balcon des baraques en plein vent où, le bâton à la main, il agit d'une façon assurément moins édifiante qu'il ne le faudrait dans l'intérêt de ses jeunes spectateurs, en collerette et à jambes nues? M. Louis Moland, dans un excellent livre intitulé : *La Nature et la Comédie italienne*, nous raconte, d'après l'abbé Galiani, l'histoire de ce bouffon personnage.

Au XVII[e] siècle, il y avait dans Arerra, ville de la Campanie heureuse, une troupe de comédiens qui parcourait la province pour gagner quelque chose. Un jour ils débouchèrent dans une campagne où les paysans faisaient la vendange. Comme en cette occasion l'on buvait plus que de coutume, et que hommes et femmes travaillaient de compagnie, la gaieté était vive, et chaque passant recevait son brocard. Les comédiens se virent à leur tour exposés aux railleries des vendangeurs; mais, aguerris à cet exercice, ils commencèrent à répondre et à renvoyer saillies pour saillies. Or, parmi les villageois, il y en avait un nommé Puccio d'Aniello, à la face comique, au nez long, au teint hâlé, facétieux, d'ailleurs, et d'esprit pointu. Les comédiens se mirent à le plaisanter tout particulièrement, et lui, à redoubler de lardons et de gausseries. Personne ne voulut céder, et on lutta à qui se moquerait le mieux, les reparties devinrent plus aigres, aux plaisanteries succédèrent les cris et les huées : ce fut une vraie bataille de lazzis.

Finalement, le campagnard eut le dessus, et les comédiens, honteux, prirent le parti de s'en aller et revinrent en ville émerveillés. Remis de leur émotion, selon la coutume des gens de théâtre, qui tirent profit de toute chose, ils pensèrent faire une bonne affaire s'ils engageaient dans leur compagnie ce contadino qu'ils avaient trouvé si facétieux et si spirituel ; ils lui firent des propositions, il les accepta et ils parcoururent le pays avec leur nouveau bouffe, qui réussit à merveille et eut accès partout à la faveur de ses pointes, ce à quoi contribuèrent aussi son physique de caricature et sa tenue de campagnard, à savoir : la camisole et le pantalon de toile blanche.

La troupe gagnait gros, et le nom de Puccio d'Aniello était célèbre. Au bout de quelques années Puccio mourut; mais alors les comédiens le remplacèrent par un compagnon qui parut avec le même costume et le même masque. Il garda aussi l'ancien nom, mais adouci, et s'appela Polecenella. D'autres comiques suivirent l'exemple, et bientôt le masque de Polecenella se répandit dans tous les théâtres d'Italie et d'Europe.

Les jouets d'aujourd'hui consistent surtout en objets mus par des procédés mécaniques plus ou moins ingénieux, mais qui, dans tous les cas, doivent abréger singulièrement la durée de ces objets déjà trop fragiles; car on sait l'impérieux besoin qu'éprouvent les enfants de chercher à connaître impatiemment la cause des effets qui les étonnent, et l'on peut tenir pour certain qu'ils briseront dès qu'ils les auront dans les mains ces singes qui jouent du violon, battent la mesure des pieds, roulent les yeux, ouvrent leurs lèvres de caoutchouc pour montrer leurs dents, et manient l'archet avec une précision de mouvement qui étonne et charme. Mais ne faut-il pas avant tout savoir ce que ces mystérieux automates ont dans le ventre pour manœuvrer si bien? Et on les met en pièces.

Si l'on veut éviter la Saint-Barthélemy des jouets, il faut que ceux-ci reposent sur une idée qui, tout en étant énigmatique, puisse s'expliquer néanmoins sans qu'il soit besoin de recourir aux moyens violents. Aussi les boîtes d'escamoteur s'expédient-elles par milliers, chaque année, de Paris dans tous les pays du monde. Bien entendu, ce ne sont plus ni les gobelets primitifs et leurs muscades, ni le petit bonhomme traditionnel qui sort et rentre dans un sac, ni les boîtes façonnées au tour qui tantôt restent vides et tantôt montrent qu'elles contiennent une bille, à volonté noire ou blanche. — Non ! il faut que cela soit plus compliqué, plus recherché, plus cher : la bouteille inépuisable avec laquelle Robert Houdin a étonné l'Europe entière et gagné une fortune, la cage pleine d'oiseaux qui se renferme dans un carton à dessin et tous ces appareils qui possèdent encore aujourd'hui le privilége de nous étonner, nous autres grandes personnes, quand un prestidigitateur les fait miroiter sous nos yeux, se trouvent entre les mains des bambins assez heureux pour avoir un parrain riche ou une tante qui ne regarde point, pour amuser ses neveux, à vider sa bourse des pièces d'or qu'elle contient. Enfin la tête décapitée qui parle, cette mystification qui, un moment, a étonné Paris, a passé elle-même à l'état de jouet : un tube en caoutchouc attaché à l'intérieur d'une tête de carton et allant des lèvres de ce masque aux lèvres du premier bambin venu caché sous une table et qui parle dans ce tube, produit, pour le peu qu'on voile la clarté des lampes, des effets presque aussi saisissants que ceux que produisait le soi-disant docteur américain. A part les souvenances qu'éveillent en nous l'aspect des jouets, ils peuvent encore servir à faire des études profitables sur les mœurs et sur les coutumes des pays d'où ils proviennent.

Les salons parisiens, par exemple, où se tiennent assises ou debout une dizaine de poupées à deux ou trois napoléons pièce, étalent le luxe qui n'envahit que trop nos mœurs. Les maîtresses de logis, quelques-unes le lorgnon devant les yeux, devisent entre elles, plongées dans des fauteuils à bois doré, tandis qu'un domestique en livrée annonce d'autres visiteuses. Celles-ci, quoique déjà elles aient franchi le seuil de la porte, laissent après elles une longue traîne de robe qui couvre le parquet tout entier de la petite antichambre. Ou bien c'est une toilette devant laquelle une élégante en peignoir de dentelle essaye, à l'aide d'une houppe en cygne, de mettre de la poudre de riz sur ses mignonnes joues en porcelaine qui, grâce à Dieu, sont trop lisses pour se laisser enfariner

Les jouets allemands forment un contraste frappant avec ces scènes maniérées et imprudentes dont les moins funestes conséquences sont d'inspirer le goût du luxe à de petites têtes déjà trop disposées à la coquetterie. Ici, tout est doux, intime et modeste; un poêle en faïence s'élève au milieu du parloir, et l'on entrevoit par une porte la cuisine avec ses murailles couvertes de toutes sortes d'ustensiles en cuivre brillants comme de l'or ; l'indienne modeste, à fleurs roses ou bleus sur fond blanc, habille les figurines en carton assises dans ce parloir, et la sainte mousseline de Sardou elle-même ne s'y montre que chez les jeunes mariées, enveloppées de leur voile et le front ceint de la couronne de fleurs d'oranger.

En revanche, les soldats de plomb avec des généraux dorés des pieds à la tête, et des carosses de gala à huit chevaux, démontrent que les Allemands et surtout les Bavarois aiment ce genre de jouets rutilants. C'est encore toute une série de souverains de dix centimètres de haut, qui galopent dans des voitures écarlates, montent des chevaux ferrés d'or, et font cabrer leurs montures comme des écuyers du cirque.

Du reste le luxe des poupées n'existe pas qu'en France, on le retrouve avec les plus excentriques extravagances dans les poupées de Siam et du Japon. Les premières, finement modelées en pâte de carton, ruissellent littéralement de bijoux en or qui enguirlandent leur buste demi-nu, et surchargent de bracelets, de perles et de pierres précieuses leurs poignets et leurs jambes; les secondes, dont les têtes

et les mains en porcelaine attestent le travail d'un artiste habile, sont vêtues des plus somptueuses étoffes. Leurs membres, savamment articulés, prennent et conservent toutes les attitudes qu'on veut leur donner; les plis d'une longue robe en crêpe rouge, chargée de broderies en soie de toutes les nuances, les enveloppent harmonieusement; et leur coiffure, à peu près semblable à celle dont s'atournent aujourd'hui les Européennes, consiste en toutes sortes de larges boucles entremêlées de fleurs artificielles d'une perfection et d'une finesse exquises.

Cependant à travers toute cette somptuosité prédomine une idée de l'économie qui caractérise les Siamois à l'égal des Chinois.

Le nom du fabricant de la poupée se trouve peint sur chacun des membres les plus fragiles du jouet, tels que les jambes, les bras et même la tête. De cette façon, si la poupée vient à se détériorer, on sait où la faire réparer à bon compte, car à côté de l'adresse du marchand on inscrit le prix de chaque pièce.

On retrouve au Japon la plupart des jouets connus en Europe; les trompettes en paille avec un sifflet, le kaléidoscope, la trompette à anche, dans laquelle il suffit de souffler pour jouer une fanfare, et le masque. Ce masque est en bois; un petit automate, d'un mécanisme extrêmement simple, consiste en un enfant qui tour à tour cache son visage sous un masque de cette espèce, et l'en détache ensuite. La petite figurine qui se livre à ce jeu semble rire aux éclats.

Au Brésil, on fabrique des poupées en soie, représentant presque toujours des négresses pittoresquement vêtues, et dont la tête, les mains et les pieds, découpés dans l'étoffe et piqués à l'aiguille, sont d'une merveilleuse exécution anatomique. A la Guyane, on remplace la soie par le cuir; au Yucatan, les têtes, les mains se fabriquent en ivoire végétal. Les sauvages de l'Amérique du Nord les taillent dans un morceau de bois et avec des détails qui décèlent ou bien de l'innocence, ou bien de la corruption. L'Océanie ne se montre pas plus chaste. L'Afrique, qui traite les femmes en bêtes de somme, ne songe point à donner des poupées aux petites filles, soumises aux plus rudes travaux et aux plus brutaux traitements dès qu'elles peuvent se tenir sur leurs pieds.

En revanche les Lapones passent les longues nuits d'hiver sous leur tente à coudre des petites robes de vadmel dont elles affublent tant bien que mal des grossières ébauches de poupards en toile, sans mains et sans visage, ainsi que des petits paquets d'étoffe. Les paysannes russes au contraire épargnent quelques kopecks pour que leurs filles aient des poupées vêtues de soie et de galons et parées du costume de nourrice; car l'ambition de toute paysanne russe est de voir un jour son enfant arriver à l'honneur de donner son lait au nouveau-né d'un boyard. Du jour où elle parviendra à ce but de tous les vœux de ses parents, elle fera en effet partie de la famille de son maître; comme les Dorine, les Mariette et les Lisette de Molière, elle y donnera au besoin des avis qui, s'ils ne sont pas quelquefois acceptés, sont toujours écoutés avec indulgence. *Il ne faut pas faire tourner le lait de la nourrice*, est un proverbe généralement répandu dans les familles russes, et je vous assure que les nourrices savent en profiter.

Les jouets, qui en général donnent tant de joie aux enfants qui les reçoivent et de si doux souvenirs aux vieillards qui se rappellent les avoir autrefois reçus, ne causent pas toujours, par malheur, de si bonnes émotions. Je connais une pauvre mère qui ne peut voir une poupée vêtue en mariée sans éprouver de violentes attaques de nerfs, car sa fille, un ange de neuf ans, tenait une pareille poupée dans ses bras quand le croup la tua brutalement en quelques instants. Une autre jeune femme, frappée du même malheur, chaque année, aux approches du nouvel an, envoie dans les écoles gratuites et dans les salles d'asile de son quartier de grandes corbeilles remplies de jouets pour qu'on les distribue aux enfants dont les parents trop pauvres ne peuvent leur donner d'étrennes. Pendant que les bambins poussent des cris de joie à la vue de ces centaines de poupées, de charrettes, de trompettes devant lesquelles ils passaient tout à l'heure sur le boulevard, sans oser espérer en jamais posséder une seule, celle qui leur cause tant de bonheur pleure agenouillée devant un portrait, et au milieu de jouets qu'elle seule désormais sort de l'armoire d'où les avaient tirés tant de fois deux petites mains blanches et roses.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LA CÉRÉMONIE DU COURONNEMENT

A PESTH

Le couronnement de l'empereur d'Autriche comme roi de Hongrie, qui venait enfin cimenter la réconciliation de deux pays si longtemps divisés, a eu lieu le 8 juin dernier, à Pesth, au milieu d'un immense concours de nationaux et d'étrangers, attirés par l'importance de cette solennité.

Pesth forme avec Bude, sa voisine, comme une double ville aux deux côtés du Danube, reliés en cet endroit par un pont de quatre cents mètres. Pesth est, en quelque sorte, la ville élégante, et Bude la ville officielle. C'est donc dans cette dernière qu'ont eu lieu les principales cérémonies du couronnement, exécuté suivant les vieilles traditions hongroises.

Dès sept heures du matin, la foule se portait vers la cathédrale de Bude, où Leurs Majestés étaient attendues par le primat de Hongrie, assisté de quinze évêques ou archevêques. Une messe en musique avait été spécialement composée par Liszt. Au milieu du service divin, après l'Évangile, le souverain a reçu des mains du primat le sceptre, le globe royal, l'épée et le manteau de saint Étienne, tandis que la couronne lui était posée sur la tête par le comte Andrasy, président du ministère d'État, élu par la diète pour remplir, en cette circonstance, les fonctions de palatin. En couronnant son roi, le palatin poussa par trois fois le cri : *Eljen a koronas kiraty!* « Vive le roi couronné! » et ce cri fut répété avec un tel enthousiasme par l'assistance, que les voûtes du vieil édifice en tremblèrent un moment.

Suivant une antique coutume, remontant à saint Étienne, comme tous les autres rites du couronnement, le primat emmène le roi et la reine derrière l'autel et, leur découvrant l'épaule, les oint de l'huile consacrée.

De la cathédrale de Bude, le cortége se rendit à l'église Saint-Jean, où, suivant l'usage, le roi avait à conférer à un certain nombre de chevaliers l'ordre de l'Éperon d'or, qui n'est conféré qu'en ce jour solennel. Le parcours de l'une à l'autre église fut fait à pied sur un drap aux couleurs nationales, rouge, blanc et vert. Après avoir touché un certain nombre de chevaliers du plat de son épée, le roi quitta l'église pour aller prêter serment en présence des membres de la diète. Il monta alors à cheval ainsi que toute sa suite.

On aurait peine à imaginer la splendeur d'un tel cortége. Le roi portait l'uniforme rouge de maréchal de Hongrie. Autour de lui se tenaient les soldats de la garde noble, les épaules couvertes d'une peau de tigre, et la foule étincelante des magnats dans leurs splendides costumes, peu variés de forme, mais très-divers de couleurs, d'étoffe et d'ornements. La plupart portaient le manteau à manches tombantes, bordé de fourrures rares. C'était sur les bêtes, aussi bien que sur les hommes, un véritable ruissellement de soie, de velours, d'or, d'argent et de pierreries. Quelques cottes de maille apparaissaient çà et là, donnant une sorte d'allure moyen âge à cette pompe presque orientale. Arrivé devant la cathédrale de Pesth, le roi mit pied à terre, gravit les degrés d'une tribune préparée à cet effet, prit de la main gauche un crucifix qu'on lui tendait, puis levant la main droite et tournant le visage vers l'orient, jura de respecter les institutions, les franchises et les libertés de la nation.

Après la prestation de serment, restait encore un dernier acte à accomplir. Le cortége prit le chemin de la place François-Joseph, entourée de vastes tribunes regorgeant de monde. Au centre de la place avait été élevée la colline du couronnement (*Krœnungs-hügel*), à laquelle chaque comitat de la Hongrie avait apporté sa mesure de terre. Chaque endroit du pays célèbre, soit par une bataille, soit par tout autre souvenir historique, avait également fourni la sienne.

Les nobles se rangèrent en cercle au pied de la colline que le roi, couronne en tête, gravit seul au galop de son cheval blanc. Parvenu au sommet, il tira son épée du fourreau et fendit l'air successivement aux quatre points cardinaux, faisant entendre ainsi qu'il promettait de défendre les comitats hongrois contre tous ennemis, de quelque côté qu'ils se présentassent. Il est inutile d'ajouter que ce fut le signal des plus chaleureux vivats et que l'enthousiasme, déjà si vivement excité jusque-là, fut alors à son comble.

Nous donnons la vue de cette scène, la dernière et la plus importante de la cérémonie. Au fond apparaissent, sur la hauteur, le château royal et la forteresse de Bude. Derrière les tribunes du fond coule le Danube, traversé par le pont énorme qui relie les deux villes. Le grand bâtiment qu'on voit sur la droite est la bourse de Pesth. Des tribunes y avaient été dressées pour recevoir les corps diplomatiques. Au centre se tenait, en robe de satin blanc brodé d'argent, la reine entourée de ses dames d'honneur.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

Prodigieuse découverte par un chroniqueur judiciaire. — Un nom prédestiné d'avocat. — Les Atrides et les Chateaubriant. — Un dénoûment qui recommence tout. — Qui est assez sage pour juger un fou? — Manière de mettre les médecins d'accord. — Une terreur de Frédéric Soulié. — Mᵉ Aurélien de Sèze et le barreau parisien. — Banquet offert à M. Jules Favre et présidé par M. Berryer.

Je voudrais vous parler d'un confrère, confrère de robe et confrère de plume. J'ajouterais encore en esprit et en vérité... confrère en esprit, si je n'étais pas mêlé à la chose, et confrère en vérité, s'il ne s'agissait pas d'avocat et si Léon Duval n'affirmait pas que le plus joli nom, le nom le plus significatif et le plus opportun qu'il connaisse pour notre profession, est le nom de notre excellent confrère, Mᵉ Craquelin.

Celui dont il s'agit ici, celui dont je veux vous parler est M. Audoy, qui, toutes les quinzaines, dans le journal *le Temps*, fait, avec le sérieux du grand journal et les immunités de la politique, la même besogne que nous faisons ici aussi légèrement que nous le pouvons, avec les restrictions qui limitent de tous les côtés notre domaine étroit de la littérature.

Donc M. Audoy a fait un jour à ses quinzaines judiciaires une infidélité de 232 pages publiées en un curieux volume sous ce titre en lettres rouges : *Prodigieuse découverte et ses incalculables conséquences sur les destinées du monde.*

Cette fois, M. Audoy a même pris pour la circonstance le pseudonyme de X. Nagrien.

Quelle est cette *prodigieuse découverte?* Et voilà aussitôt l'esprit en quête et la curiosité en chasse. M. Nagrien raconte, avec une originalité des plus affriolantes, les pérégrinations *dans les campagnes du ciel* d'un inventeur qui aurait découvert le problème de la navigation aérienne. Ce brave homme va porter lui-même sa réclame, en voltigeant dans l'espace, au journal *l'Universel*. Sa note remise, il s'élance verticalement dans les airs et va se placer debout sur l'obélisque. Puis il tire sa montre, s'assoit et attend; après quoi il se redresse, salue aux quatre points cardinaux et s'élance toujours verticalement dans l'espace, où il a bientôt disparu.

Rien n'est plus attachant que ce récit véritablement *prodigieux;* mais à quoi l'on ne s'attend guère, c'est au dénoûment dans lequel l'auteur érige la direction des ballons en impossibilité à jamais infranchissable. Nous combattons, en invoquant Nadar, cette désespérante conclusion. Sans avoir ni la science ni l'esprit de M. Nagrien, nous persistons à croire que nous voyagerons un jour dans l'air tout comme nous voyageons sur la terre et sur l'eau. Pourquoi, faisant depuis si longtemps ce que fait le poisson, ne ferions-nous pas un jour ce que fait l'oiseau? Il y a plus loin, ce nous semble, de l'homme qui marche sur la terre à l'homme qui monte et reste dans l'air, que de l'homme qui, se soutenant déjà dans l'espace, se dirigerait dans l'atmosphère conquise.

Souhaitons que la charmante narration de M. Nagrien se réalise un jour en dépit de son pessimiste dénoûment, et que quelque hardi matelot de l'air le lui démontre en se posant sur l'obélisque, dans l'attitude du génie sur la colonne de Juillet.

Mais obélisque et colonne ne doivent pas plus longtemps nous écarter de nos moutons judiciaires. Rentrons bien vite au bercail.

Nous vous avons annoncé la fin de l'affaire Chateaubriant devant le tribunal de Fontenay-le-Comte.

La fin! c'est bien plutôt le recommencement qu'il faudrait dire, car tout est remis en question. Le tribunal n'a pas rendu un jugement définitif, mais seulement un jugement interlocutoire, pour parler la langue de cette comtesse de Pimbesche, Orbesche, et cætera, qu'on nomme la Procédure.

Les deux parties sont admises à l'enquête, c'est-à-dire à administrer la preuve des charmantes choses qui ont été articulées de part et d'autre.

Nous aimons tant la publicité en tout et pour tout, que nous ne regrettons pas celle-là; mais enfin, puisqu'on interdit assez souvent le compte rendu de certains procès, nous trouvons que c'était véritablement une des occasions les plus tentantes de mettre en jeu le pouvoir discrétionnaire du tribunal.

Nous ne voyons pas bien ce que la loi, les principes, et les mœurs surtout, gagnent à cette exhibition de désolantes turpitudes qui nous présentent comme une réduction modernisée de la tragique dynastie des Atrides.

L'avocat impérial, dont les conclusions n'ont pas été adoptées par le tribunal, racontait qu'un des enfants de cette triste famille avait eu à une certaine époque l'intention d'obtenir le changement de son nom. Et quel nom! l'un des plus glorieux de l'histoire littéraire de la France.

Auriez-vous jamais cru qu'un si grand nom pût être traité à l'égal de ces noms diffamés dont on se gare comme de la peste, et qu'on cherchât à éviter de s'appeler Chateaubriant (par un T et non par un D) avec le même empressement qu'on s'évade des noms de Rolet, de Cartouche, de Lacenaire ou de Dumolard?

Les misères de la famille, les guerres intestines du foyer font bien laide figure quand on les soumet à la clarté si crue et à la divulgation si brutale de la justice. Les avocats ont beau y apporter toute la délicatesse de main d'opérateurs experts et toute la dextérité de chirurgiens habiles, les plaies saignent, les pudeurs se révoltent, et le palais devient un moment un amphithéâtre, et un amphithéâtre où l'on n'interroge pas la mort, mais où l'on travaille sur la vie.

Devant notre première chambre du tribunal, on agite une question capitale, une question de vie et de mort pour la raison et la liberté d'un mari encore jeune et qui fut un des premiers prix et une des gloires du lycée de Bordeaux.

M. G... a été placé dans une maison de santé pour cause d'aliénation mentale. Son père veut l'en faire sortir aujourd'hui, le regardant comme assez raisonnable pour que la clef des champs puisse lui être rendue sans inconvénients; mais la femme du séquestré ne le trouve pas assez guéri pour lever les arrêts de la prudence privée et de la sécurité publique.

Vous comprenez bien que père et femme ne marchent pas isolés dans ce combat judiciaire et que chacun arrive avec son escorte de médecins aliénistes.

Vous le savez, avec les médecins il n'existe qu'un seul procédé pour obtenir la même opinion, c'est de n'en consulter qu'un seul.

Donc ils ne sont pas d'accord. M. G... fils est-il guéri? Est-il encore malade? Telle est la question que chacun résout à sa manière.

Mᵉ Jules Favre plaide pour le père et pour la guérison, et Mᵉ de Sèze plaide pour la femme et pour la maladie.

Mᵉ de Sèze, il y a longtemps que ce nom aimé ne s'était trouvé sous notre plume; ce n'est pas la faute de notre plume, ce que nous allons démontrer en ouvrant une parenthèse.

Mᵉ de Sèze s'était acclimaté dans le barreau parisien où la politique l'avait transplanté comme tant d'autres et des plus renommés, tels que MMᵉˢ Dufaure et Senard. C'est là, pour l'échange de la libre parole entre Paris et Bordeaux, c'est là une tradition qui remonte fort loin, jusqu'aux Girondins, ma foi! et qui, en descendant jusqu'à nous, cueille au passage ces fines langues de la Restauration, les Peyronnet, les Lainé, les Martignac, les Ravez.

Donc Mᵉ de Sèze avait quitté sa bonne ville girondine pour prendre sa belle part dans cette récolte de dossiers gris que triture la manufacture parisienne de la justice, et comme il était aussi apprécié de ses confrères que de ses clients, l'élection le porta au conseil de l'ordre,



EXPOSITION UNIVERSELLE. — ANNEXE AGRICOLE DE L'ILE DE BILLANCOURT dessin de M. L. Houssot.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES PORCELAINES DE LA MANUFACTURE ROYALE DE BERLIN, dessin de M. G. R.



…POSITION UNIVERSELLE. — COSTUMES POPULAIRES DE LA SUÈDE ET DE LA NORVÈGE; dessin de M. J. Pelcoq.

Mais un beau jour, ce qui veut généralement dire un vilain jour, il nous fit ses adieux. La nostalgie de sa riche et souriante cité l'avait-elle pris? Non, mais son fils allait debuter à Bordeaux. Pourquoi pas à Paris aussi bien qu'à Bordeaux? mais enfin c'était à Bordeaux, et le père retournait à son barreau d'origine pour diriger les premiers pas de son fils, et il s'est oublié près de lui. Ce qui fait que le barreau de Paris ne l'a plus. Il y est revenu l'autre jour pour plaider cette affaire dont nous parlons ici, et ce jour a été un jour de fête pour l'hospitalité parisienne. Son adversaire, Mᵉ Jules Favre, ce grand maître des cérémonies de la bonne grâce, le lui a déclaré au nom du barreau, et pour que rien ne manquât à l'autorité de ce témoignage, M. le président est venu y ajouter la sienne si respectée et si aimée de tous.

Il ne faut jamais oublier que M. Benoît-Champy est reste le parangon et le modèle de cette bienveillance exquise qui est un des plus rares attributs de la magistrature et des plus précieux encouragements pour ceux qui ont l'honneur de parler devant elle. Il ne faut jamais oublier, au barreau surtout, que lorsque notre confrère de la veille devint notre président du lendemain, il écrivit au bâtonnier une des pages les plus cordiales que compte l'alliance de la magistrature et du barreau.

Décidement Mᵉ Aurelien de Sèze a très-bien fait de nous quitter, puisque absent il a trouvé le moyen d'être si glorieusement present au milieu de nous.

Cette réception, qui ne pouvait étonner que lui, l'a ému et il a commencé sa plaidoirie par ces paroles de remerciement:

« Messieurs, l'accueil que j'ai reçu à cette barre de mon confrère et les paroles que M. le président m'a adressées au nom du tribunal m'ont causé un vif sentiment de joie; mais cette joie est troublée par les circonstances douloureuses dans lesquelles je me presente devant vous. »

Et en verité, ces circonstances sont fort douloureuses comme on a vu par l'exposition du procès. Quelle rude responsabilite et quelle difficile besogne que de prononcer sur la démence du prochain !

Qui donc peut se croire assez sûr de sa raison pour pouvoir donner l'alignement de la folie? Surtout quand on opère dans ces latitudes indecises qui sont l'ombre sans être la nuit et qui sont la clarté sans être le jour.

Jules Favre a pu s'écrier en effleurant une inquiétude qui ressemble à une plaisanterie : « Quoi ! pour un faux raisonnement, une erreur de logique, une aberration innocente, on pourra m'enlever, me retenir indéfiniment! Nul ne peut être tranquille en presence d'une telle interpretation. »

Fréderic Soulié s'en épouvantait aussi. Et un jour qu'il dejeunait chez le docteur Blanche, il lui demanda avec terreur comment il s'y prenait pour enfermer les fous qu'on lui designait.

— Rien de plus facile, répondit son hôte, surtout quand je les connais. Je les rencontre comme par hasard dans une maison ou dans la rue.

— Oui, comme vous m'avez rencontré ce matin, docteur.

— Precisément. Nous causons; et, sans avoir l'air de rien, je les invite à dejeuner; ils refusent d'abord · j'insiste et je fais si bien qu'ils finissent par accepter

— Toujours comme moi, reprit Soulié devenant inquiet. Et vous les attirez ainsi chez vous?

— Oui. Et une fois qu'ils y sont, je les retiens prisonniers.

L'auteur des *Mémoires du Diable* bondit sur sa chaise. Ses cheveux se herissèrent, il regarda avec une frenétique defiance les issues de la maison. Par aventure, portes et fenêtres etaient fermees. Il se leva aussitôt comme un fou qu'il avait peur de l'être, il s'élança vers la porte, l'ouvrit avec fracas et sans prendre le soin de chercher son chapeau, il se sauva nu-tête et à toutes jambes dans la rue, comme s'il avait eu à ses trousses tous les aliénistes du monde.

Bien plus tard, il se moqua lui-même de cette indomptable épouvante; mais il disait souvent : Voulez-vous faire un fou d'un exalté? La recette est immanquable. Enfermez-le !...

Le tribunal s'est donné huit jours de reflexion pour se prononcer sur la sanité de celles que fait M. G... dans sa retraite forcée. Un épisode poetique, souriant à travers ces misères, c'est celui que raconte Mᵉ Maillard, l'avocat de M. G... Il mentionne une visite recente faite par la femme à ce mari qu'elle s'obstine à ne pas vouloir delivrer encore. Ils s'embrassèrent avec effusion, ils pleurèrent ensemble, et l'heure de la separation venue, le mari alla cueillir une rose et l'offrit à sa femme comme un don et un souvenir du captif. Souhaitons que le pauvre reclus puisse aller lui-même voir son souvenir avant qu'il soit tout à fait fané.

Au moment où nous écrivions ceci, le tribunal décidait qu'il n'avait rien à decider par la raison qu'il se déclarait incompetent. La loi du 30 juin 1838 statue en effet que le tribunal séant en audience publique ne peut connaître d'une demande de mise en liberté, formée par un individu retenu dans une maison d'aliénés.

Cette loi, dans le but de soustraire à la publicité les débats et les secrets de famille, veut qu'on procède non pas avec appareil et en séance publique, mais sur simple requête, sans délais et sans frais, dans la chambre du conseil.

Cette affaire, toute récente, suffit à prouver que Jules Favre va deux fois bien, puisque sa santé suffit à la plaidoirie comme au discours, et qu'il mène de front les travaux du Corps législatif et du Palais. Sa santé est si chère à tous et ses succès aussi, que ses confrères ont eu l'excellente idée d'organiser un banquet pour celebrer les uns et faire des vœux pour l'autre.

Autrefois le barreau était beaucoup moins ménager de ces agapes confraternelles; on dînait beaucoup plus souvent ensemble et on ne s'en aimait que mieux. L'annee judiciaire ne se terminait jamais sans un banquet, et chacun emportait ainsi un lest de cordialité avant de s'embarquer pour les vacances. Aujourd'hui, on ne se rencontre qu'à la barre pour choquer des arguments, et presque jamais à table pour choquer des verres.

Aujourd'hui, il faut qu'un grand orateur soit fait académicien et qu'il relève de maladie pour qu'on dîne en son honneur et à sa santé.

Alors seulement on se reunit au *Grand-Hôtel*, et on célèbre ce que M. Berryer, qui la presidait, a très-heureusement appelé une fête de famille

Une fête dont il a fait le triomphe de la grande et de la belle parole. Jamais Berryer n'a éte plus jeune, plus cordial, plus entraînant que ce soir-là.

Il se lève; on fait silence. Il a derrière lui le buste en marbre de Jules Favre, et à sa droite l'orateur vivant et bien vivant, Dieu merci.

Le président s'adresse alors à son compagnon de génie; il lui parle à voix basse comme si l'entretien eût eté pour un seul. Mais bientôt le silence est si grand que la voix enchanteresse de l'orateur s'élève, s'échauffe, tout le monde l'entend et tous ceux qui l'entendent sont aussitôt séduits et charmes.

Il commence à peu près ainsi :

« Ma modestie ne m'obligera pas à dire que je n'ai d'autres titres que mon grand âge pour presider cette fête, j'en ai bien d'autres. Et d'abord je rends aujourd'hui à mon très-éminent confrère un honneur qu'il me fit il y a quelques années, lorsque bâtonnier de l'ordre il présida ce banquet, où l'on voulut bien fêter ma cinquantaine, en associant à ce jour, qui fut l'un des plus beaux de ma vie, la memoire vénérée de mon père. »

Et partant de là, Berryer s'est élevé aux accents les plus nobles et les plus tendres sur l'independance de l'avocat et la fidelité aux principes. Aussi, quand il s'est comparé à un invalide voyant son drapeau passer à des mains plus vaillantes et plus jeunes :

— Non, il n'en est pas de plus vaillantes que les vôtres, lui ont crié les trepignements de l'assemblee.

Jules Favre, très-ému par cette allocution si enlevante et si tendre, a répondu par d'éclatantes paroles et des sentiments exquis à cette interpellation de la plus haute courtoisie.

Il a renvoyé cette gloire et cet honneur à son maître, le maître à tous.

Et tous les deux se sont embrassés en fondant en larmes.

Quand Ravez, dont nous parlions plus haut, quand ce président de la Chambre des deputes sous la Restauration mourut, quelqu'un écrivit à la place qu'il occupait d'ordinaire : *Vale lux*.

Quand Berryer et Jules Favre disparaîtront, — et puissent-ils être au moins centenaires ! — ce jour-là on pourra écrire à leur place : *Vale eloquentia*. Adieu, eloquence !

Maître Guérin.

EXPOSITION UNIVERSELLE ET ANNUELLE

DES BEAUX-ARTS.

V (suite).

ÉCOLE FRANÇAISE. — *La Sculpture.*

MM. Carrier-Belleuse. — Falguière — Barthelemy. — Montagne. — Bégas. — Carpeaux — Dubois. — Moulin. — Gumery. — Aimé Millet. — Cambos. — Leroux. — Mathurin Moreau. — Feugère des Forts. — Claude Vignon. — Thomas. — Briant. — Ludovic Durand. — Cugnot. — Perraud et Triqueti.

Ce qui distingue, en peinture, l'école française des écoles allemande et anglo-americaine, tout le monde l'a certainement remarqué. Elle possède évidemment un sentiment de coloration qui manque aux artistes du nord. Leur palette est trouble; leurs tonalités, quand elles ne sont pas aigres et dures, ont un peu l'indécision et le vague des brouillards de leurs pays; de ce côté, les harmonies sont plus franches et les aspects plus affirmés. On peut remarquer aussi dans l'école française une intelligence plus pratique des thèmes propres à la peinture. Elle n'essaye pas, comme l'Allemagne, de se lancer dans des abstractions que le pinceau est impuissant à développer, et dans ces symboliques transcendants, où les figures — comme dit Théophile Gautier — interviennent plutôt comme signes hiéroglyphiques que comme representation de l'individu. Elle croit, avec les Grecs, que l'homme et la nature valent la peine d'être peints pour eux-mêmes, et elle sait qu'il se dégage mille fois plus d'idées d'un type, d'un caractère, d'un effet attentivement etudiés, naïvement reproduits, que des plus laborieuses et des plus prétentieuses allégories. Car, en somme, ce n'est pas un petit sujet que d'exprimer la vie universelle qui frissonne dans la matière la plus brute, et qui empreint d'une expression si mystérieuse, même les roches immobiles et les nuages qui passent; — pour notre part, nous n'en connaissons pas qui donne plus à penser.

Arrivons à la sculpture.

On a logé son exposition annuelle dans une humide et froide galerie du rez-de-chaussée, pareille à celle qu'elle occupait l'année dernière. C'est apparemment un châtiment infligé aux sculpteurs exposants, car les *refusés* eux-mêmes, autrefois, étaient mieux traités. Mais MM. les sculpteurs, comme nous croyons deja l'avoir dit, ont obsédé l'administration de leurs exigences, ne se trouvant bien nulle part, ni au premier étage avec les peintures, ni au jardin au milieu des fleurs et au bord des allées verdoyantes. Toutefois nous estimons qu'ils sont assez punis dans la petite Sibérie où ils sont relégues depuis deux ans et qu'il y aurait cruauté à les y laisser davantage, à moins de vouloir tuer la sculpture française. Elle paraît, du reste, en son exil, déjà morte plus d'aux trois quarts. Est-ce que le froid, qui vous prend à la gorge dans ce sinistre rez-de-chaussee, nous a empêchés de la bien voir? où bien est-ce que réellement les beaux marbres et les beaux bronzes manquaient? Le fait est que c'est à peine si nous avons remarqué quatre ou cinq ouvrages : — un groupe de M. Carrier-Belleuse, *Entre deux Amours*, très-gracieusement composé, modelé avec une rare souplesse, mais laissant peut-être un peu à désirer du côté des emmanchements qui manquent de nerf et de precision; — un *Martyr*, de M. Falguière, mourant dans une pose originale et sentie; — un groupe de M. Barthelemy, représentant un *Faune dansant avec une chèvre*, groupe elegant, bien que n'ayant pas tout l'imprevu qu'on pouvait souhaiter; et enfin un gracieux *Amour*, de M. Montagne. Nous croyons sincèrement que c'est tout. Si nous passons quelques sculptures interessantes, c'est que sans doute elle était, au moment de notre visite, cachee par les brouillards qui règnent dans cette cave decorée du nom d'*Exposition*.

Par compensation, la sculpture française fait meilleure figure dans le rond-point qu'elle occupe au centre des expositions du Champ de Mars. En général les ouvrages connus y reparaissent à leur avantage. Le voisinage des écoles étrangères prouve que la sculpture est en France, comme le paysage, en pleine prosperité, bien que l'Exposition des Champs-Élysees paraisse d'abord prouver tout le contraire La France, il est vrai, n'a pas de statue équestre à opposer à celle du roi de Prusse, mais comme son execution est supérieure, en general, à celle de l'école allemande, école factice où un seul sculpteur, M. Begas, semble avoir le sentiment de la vie! comme sa vérité est moins sèche et son style moins théatral !

L'Exposition universelle d'ailleurs ne fait que confirmer nos impressions des expositions précédentes. Seulement les comparaisons plus complètes qu'elle permet soulignent d'un trait plus marqué les defauts comme les qualités.

L'*Ugolin* de M. Carpeaux reste un des groupes les plus compliqués et les plus hardis qu'on ait faits depuis longtemps dans la statuaire, où les beaux groupes sont si rares. Mais ce qu'il y a de laborieux et de tourmenté dans certaines parties de la composition se trahit plus vivement encore qu'au premier jour. Le père est une belle figure, simplement et énergiquement conçue; la moitie au moins des enfants qui s'entortillent autour de ses jambes sont manqués. Nous ne parlons plus que pour mémoire du pastiche michel-

REBUS



Explication du dernier Rebus :

Il est difficile de se faire un nom, dans les arts surtout.

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois	Un An.
Paris	4ᶠ 50	9ᶠ »	18ᶠ
Departements	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, îles Ioniennes, Valachie	8 50	16 50	33

angesque auquel M. Carpeaux a pris le type d'Ugolin; il a renonce depuis à cette imitation, dont son *Pêcheur à la Coquille*, d'une grâce un peu minaudière, mais bien vivant, ne porte deja plus trace.

Le petit *Chanteur florentin*, de M. Dubois, a suivi son petit *Saint Jean-Baptiste*, si je me rappelle bien, à un an de distance. Je ne sais, aujourd'hui qu'on les voit ensemble, si le *Saint Jean* ne nuit pas au *Chanteur*, bien qu'il ait fait infiniment moins de bruit. Il n'est pas tout à fait complet, ce précurseur adolescent; son type trop moderne, et je dirais presque trop parisien, lui donne quelque chose de banal; mais il est évidemment d'une exécution plus virile et d'une élégance moins énervée que l'autre figure.

Ces qualités de fermeté sont aussi ce qui recommande le *Trouveur* de M. Moullin, figure à peine remarquée aux salons précédents et dont le succès grandit beaucoup au Champ de Mars. M. Moullin avait ici un voisinage redoutable, celui de M. Gumery, dont la science et l'habileté sont incontestées, et qui se présentait avec un de ses bronzes les plus élégants, son *Moissonneur*. L'avantage — selon moi, du moins, — reste au *Trouveur* de M. Moullin. A côté de ce pâtre dansant, qui vient de déterrer une figurine antique et qui manifeste si franchement sa jubilation, le *Moissonneur* mélancolique et sentimental de M. Gumery rentre un peu dans les heros de romance, — talent à part.

Une figure extrêmement heureuse est la naïve petite fille en chemise, dont M. Aimé Millet a fait le portrait fidèle. Il ne lui manque que des jambes mieux tournees Mais comme ce simple portrait est superieur au *Vercingétorix* théâtral du même sculpteur, et comme cela dit clairement à M. Millet la voie et le genre qui vont le mieux à son temperament.

C'est le moment de citer deux autres figures sans pretention, dont le succès devient decisif : nous voulons parler de la *Cigale* de M. Cambos, et de la *Marchande de Violettes* de M. Leroux. La *Cigale* ne vise pas au style; ce n'est qu'une attitude prise sur nature et reproduite sans pedantisme par un talent souple et facile; mais cette attitude de la *Cigale* frileuse, serrant l'une contre l'autre ses jolies jambes nues et flechissant la tête sous l'âpre morsure de la bise qui soulève sa tunique, cette attitude est délicieuse de grâce, de naturel et d'originalité. Quant à la *Fleuriste* de M. Leroux, si simplement posée, droite et svelte, elle fait penser aux figures delicieuses des fresques de Pompei, ces types éternels de toute grâce naïve et de toute jeunesse. Je n'y regrette qu'une draperie trop tortillée. Un artiste antique eût tâché de débrouiller ces plis si confus et si enchevêtres.

Notons encore, parmi les gracieuses figures du Champ de Mars, la *Liseuse*, de M. Mathurin Moreau, dont la réputation n'est plus à faire; — l'*Abel*, de M. Feugères des Forts, auquel nous souhaiterions toutefois des pieds plus élégants; — et une *Daphné*, de Mme Claude Vignon, qui atteste un grand progrès chez l'auteur. Nous ne croyons plus avoir à louer le *Virgile* de M. Thomas; tout le monde est d'accord sur la supériorité de cette figure, pleine de goût et de simplicite; M. Thomas eût pu donner une tête plus épique au poëte de l'*Énéide;* un peintre plus académique n'y eût pas manqué, mais cela ne nous eût valu vraisemblablement qu'une œuvre gourmée et pédante. Il semble aussi inutile de reparler du *Mercure* de feu Briant, qui mériterait de remporter une seconde fois la médaille d'honneur du naturel et de l'élégance. Ceci n'est pas un servile pastiche de l'antique, comme tant de figures academiques qui ont des pretentions au style; c'est un nouveau chef-d'œuvre antique qu'on vient de trouver sous terre, chef-d'œuvre d'un maître inconnu et parfaitement original. Les mutilations de cette simple et belle figure completent cette illusion. On dirait que deux mille ans ont passe dessus, et il se trouvera sans doute, dans quelques siècles, des historiens qui croiront que Briant est un nom grec, et qui auront de très-bonnes raisons pour le soutenir.

Parmi les groupes remarquables il faut citer, à la suite de l'*Ugolin* de M. Carpeaux, la *Malaria*, de M. Ludovic Durand, heureuse et simple composition qu'on revoit avec un grand plaisir; — et le *Corybante*, de M. Cugnot, qui étouffe les cris de Jupiter enfant en frappant sur son bouclier. Cette grande et cette petite figure forment une composition excellente, simple et point banale; il ne leur faudrait qu'un peu plus de distinction dans l'exécution pour constituer une œuvre tout à fait remarquable. — Il va sans dire que le prix spécial du groupe, s'il en est un, continue à revenir au *Faune et à l'Enfant* de M. Perraud, bien que l'enfant, un peu lourd, un peu rond, et gambadant un peu gauchement, soit infiniment moins réussi que le *Faune*, d'une exécution si nerveuse et si savante, et l'un des plus beaux morceaux comme *modelé* qu'ait produits la sculpture française.

Il serait injuste de ne pas mentionner, en terminant, les décorations exécutées d'après un nouveau procédé par M. le baron Triqueti, bien qu'elles n'appartiennent à la sculpture que par les matières employées, et rentrent plutôt dans la peinture par les effets de coloration qu'elles s'appliquent à realiser. L'auteur a expliqué lui-même son procede dans le livret de l'Exposition. Les ouvrages qu'il expose consistent en quatre bas-reliefs sur des sujets bibliques : Moïse benissant les Israelites la veille de sa mort; David dictant ses psaumes, Daniel dans la fosse aux lions, Nathaniel sous le figuier. Ces bas reliefs doivent orner la chapelle Wolsey à Windsor, consacrée par la reine d'Angleterre à la mémoire du prince consort. « Ils sont, nous dit M. Triqueti, composes de divers marbres incrustés dans un fond de même matière. Le dessin et le modèle des figures sont rendus à l'aide de gravures profondes, remplies ensuite d'un ciment coloré dont l'adhérence au marbre est complète, et dont la dureté, égalant celle du marbre, permet de donner aux deux matières le même poli. — Les couleurs employées à la coloration des ciments sont, par leur nature même, inaltérables; ce travail est donc destiné à durer, sans aucun changement, aussi longtemps qu'une destruction volontaire ne viendra pas l'atteindre. » Cette solidité semble évidente, quand on voit les échantillons exposes par M. le baron Triqueti. Il faut ajouter que le nouveau procédé est infiniment moins coûteux que tous les procedes anciens, tels que la mosaïque, qui visaient au même but, c'est-à-dire à une décoration inalterable des grands édifices. Nous noterons aussi que l'aspect, en tant que coloration, en est extrêmement agréable, et que ces compositions de marbre et de ciment presentent des harmonies claires, bien décoratives. Ce procédé est donc complet, et nous lui souhaitons toute réussite. Il permettra d'exécuter, sous nos climats ingrats, ces grandes fresques qu'il a fallu jusqu'ici laisser à l'Italie, et que ne supportaient pas nos murs salpêtrés qui avaient si vite fait de ronger la peinture ordinaire.

JEAN ROUSSEAU.

COURRIER DES MODES

Malgré tous les attraits offerts par la capitale, les Parisiens se décident enfin à prendre leur essor. On s'est fait depuis longtemps une douce habitude d'aller au bord de la mer, de passer quelques jours aux eaux, et enfin les villas coquettes, avec leurs jardins fleuris, appellent leurs heureux proprietaires; on se dit que l'Exposition ne fermera pas de si tôt et qu'il sera encore temps au retour de jeter un dernier coup d'œil sur ce spectacle magique qui tient le monde entier sous son sceptre depuis trois mois.

Je reconnais l'époque du départ de nos élégantes aux commandes faites chez nos couturières; depuis quelques jours, Mme Fanny Bardennet (43, rue de la Chaussée-d'Antin) prépare une foule de costumes de campagne. Cette gracieuse couturière nous donne en ces occasions mille sujets d'admirer le goût distingue qui préside à ses créations.

Voici plusieurs toilettes préparées cette semaine : Costume à double jupe, celle de dessous en taffetas lilas; la forme est ronde et courte, le bord est orne par trois rangs d'entre-deux de guipure Cluny. Cette première jupe est véritablement la robe, car elle a un corsage et des manches. La seconde jupe est une tunique avec bretelles et ceinture-corselet; elle est en poil de chèvre fond blanc, brode de pois lilas; le bas de la jupe étagé à une assez grande distance de la jupe de dessous est découpé en festons ronds ornes d'un galon de taffetas lilas pointillé de perles blanches. Le corselet et les bretelles sont garnis de même.

Cette toilette, repétée en bleu et blanc ou rose et blanc, est d'une delicieuse fraîcheur.

Une robe de promenade est de taffetas glacé gris et blanc, jupe à traîne ornée sur les côtés par des nattes de taffetas posées sur entre-deux de dentelle noire. Un paletot *archevêque* de faye violet, avec passementerie de jais et haut volant de Chantilly, complète la mise.

On voit chez Mme Fanny Bardennet une foule de costumes tout à fait campagne qui, composés de mohair ou alpaga de teinte unie, sont bordés de biais en taffetas écossais; il y a double jupe et casaque en pareil.

Les robes de voyage des magasins de la *Ville de Saint-Denis* (à l'angle du faubourg Saint-Denis et de la rue Paradis-Poissonnière) attirent les étrangères pour lesquelles *trouver tout fait* est une impérieuse necessité. Comme il y a beaucoup de choix dans les magasins que je viens de citer, on est certain de rencontrer ce qu'on cherche. On demande surtout ces jolies vareuses en lainage souple, garnies à la Bretonne, dont l'originalité est charmante. Ces vêtements utiles font partie de toutes les toilettes.

Dans une dernière visite à la *Ville de Saint Denis*, cette semaine, j'ai pris note de plusieurs nouveaux costumes d'enfants, de jolies formes, confectionnes en coutil gris ou maïs et garnis de petits festons brodés à la main en laine de couleur. Ces confections ne sont pas chères, et c'est ce qu'on doit désirer lorsqu'on emmène à la campagne des enfants qui doivent avoir la liberté de jouer dans le sable et n'être point tributaires d'un luxe gênant. Le soir on met aux petites filles (si l'on tient à les faire paraître dans le monde) des robes de mousseline brodée avec dessous de taffetas et ceinture écharpée à bretelles. Ces coquets vêtements sont aussi enfermes dans les cartons de la *Ville de Saint-Denis*, où rien n'est oublie en fait de toilette depuis le chapeau jusqu'à la chaussure.

Parmi les jolies fantaisies qui font le charme des toilettes d'été, il convient de citer plusieurs nouvelles ceintures, une surtout qui a été composée chez MM. Ransons et Yves, magasins de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6.

Cette nouveauté est encore de la famille des ceintures *folies*, et c'est pourtant un tout autre modèle. La ceinture s'agrafe sur le côté; elle a un tour de ruban brodé de jais avec pompon derrière. Sur le devant, elle forme un tablier pointu en résille de jais composée de grosses perles taillées et tout autour un filet terminé par des boules de jais; cette espèce de frange remonte vers la taille. L'effet en est charmant. Je conseille cette ceinture aux femmes minces qui portent des robes fourreau. On peut ajouter un collier assorti avec croix à la Jeannette. Un grand nombre d'étrangères vient en ce moment visiter les magasins de la *Ville de Lyon*, avec lesquels on correspond volontiers en province et à l'étranger; on veut voir les jolies choses dont cette maison a donné des spécimens dans ses vitrines de l'Exposition universelle.

Une recompense a été accordé aux machines à coudre de la maison Gritzner, boulevard de Sebastopol, 82, dont je vous parlais il y a quelques jours.

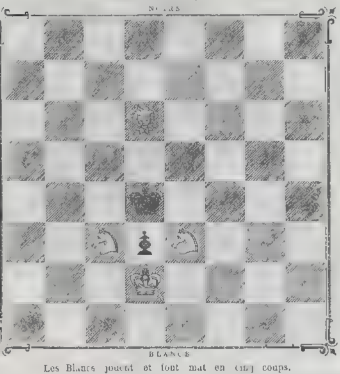
Nos lectrices ont, je l'espère, assez de confiance dans mes appréciations pour n'avoir point traversé la galerie des machines sans jeter un coup d'œil sur la machine *Bonnaz*, qui brode avec tant de perfection. J'ai sous les yeux un couvre-pied de cachemire blanc brodé en application orientale, en laine de cachemire et soies de couleur, et un dessus de lit en tulle filet avec applications de batiste; j'ai vu aussi une paire de mules en satin blanc décorées de broderies en or et chenille. Tous ces objets sont l'ouvrage de la machine *Bonnaz*, qui ne se lasse point de créer des merveilles.

C'est dans la maison Gritzner que l'on trouve les machines à coudre *Willcox* et *Gibbs*, si recherchées dans les salons et dans les ateliers pour tous les travaux de couture en confection et lingeries. Cette importante maison nous donne en ce moment une nouvelle machine spécialement destinée à coudre les boutonnières.

EMILE AUCANTE.

PROBLEME N° 60

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en cinq coups.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 55.

BLANCS	NOIRS
1 D. 7e TR.	1 R. 5e FD.
2 D. 3e FD éch.	2 R. 4e D.
3 D. 6e FD éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. J. Planche; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Cercle littéraire, à Bastia; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; C. T..., à Nancy; Café Désiré, à Asnières; Aimé Gautier, à Bercy; Mme Savy, à La Rochelle; D. Mercier, à Argelliers; Aune Frédéric, à Alger; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; Gustave de Truguet, à Treytel (Suisse); E. Damé et A. Gouyer.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 56.

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 6e R éch.	1 R. pr. C.
2 R. 2 FD	2 P. 4e D.
3 D. 7e R.	3 R. 5e FD.
4 D. 5e FD éch. m.	4 . . . . .

Solutions justes : MM. J. Planche; Café Désiré, à Asnières; A. Orgnon, à Marseille; P. de M., à Bourron; L..., à Saint-Georges; Cercle littéraire, à Bastia, E. Lelorrain; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; D. Mercier, à Argelliers; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; Aimé Gautier, à Bercy; Amédée Duc; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; E. Lequesne; E. Damé et A. Gouyer; Mme Savy, à La Rochelle.

Solutions justes des Probl. 52 et 53 : M. A. Orgnon, à Marseille.

Tournoi International

PRIX DE L'EMPEREUR

ÉTAT DU TOURNOI A LA DATE DU 15 JUILLET

NOMS DES JOUEURS.	NATIONALITE	NOMBRE DE PARTIES Gagnées	Perdues	Nulles
D'ANDRE (Baron)	France.	6	17	1
ARNOUS DE RIVIÈRE	id.	11	10	1
CZARNOWSKI	Pologne.	9	13	2
DEVINCK	France.	»	»	»
FROM	Danemark.	5	19	»
GOLMAYO	Espagne.	10	11	»
KOLISCH	Hongrie.	2[illegible]	2	2
LOYD	Amérique.	6	17	1
NEUMANN	Prusse.	17	3	4
ROSENTHAL	Pologne.	6	12	4
ROUSSEAU	Amérique.	5	19	»
STEINITZ	Hongrie.	16	3	3
DE VÈRE	Angleterre.	14	9	1
WINAVER	Pologne.	17	4	1

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

On sait combien ce travail est long; on sait aussi que bien peu d'ouvriers arrivent à le bien faire. Les boutonnières faites par la mécanique sont une perfection de régularité et de solidité. Quant à l'économie du temps, il me suffira de dire qu'on n'en met pas plus à entourer la boutonnière qu'à en préparer l'ouverture avec des ciseaux. On peut juger par là de l'utilité et du mérite de cette nouvelle machine.

Laissons toutes ces merveilles de l'industrie pour nous occuper de parfumerie. Voici la *séve vitale*, pour la recoloration de la chevelure; c'est un produit connu qui a fait la fortune de son inventeur. Je recommanderai principalement la pommade de la *séve vitale*, parce que, pendant les chaleurs, cette pommade tonique à un haut degré a le mérite d'empêcher les cheveux de blanchir et, en même temps, elle les fortifie et les empêche de tomber. C'est une spécialité qu'il ne faut pas considérer comme une parfumerie ordinaire, je l'indique donc aux personnes dont la chevelure se décolore et par suite de l'appauvrissement de la séve amène la calvitie. On pense généralement que l'emploi journalier de la pommade *séve vitale* est d'une grande efficacité. La chose vaut la peine qu'on s'en occupe. Ce produit se trouve chez son inventeur, M. Gargault, boulevard de Sébastopol, 106.

Une aimable lectrice me demande dans une lettre datée de Bourges que je lui indique une boisson rafraîchissante pendant les chaleurs. Ceci n'est guère de mon domaine, je ne connais pas la recette des boissons americaines, qui ont tant de succès à l'Exposition, mais je crois que les excellents sirops de cerise et de limon, l'orangeade et la citronade de notre confiseur Seugnot, rue du Bac, 28, mélangés en petites doses avec de l'eau de seltz forment une boisson délicieuse et salutaire à la santé.

Je crois aussi qu'on peut boire frais, mais jamais à la glace, surtout si on a chaud.

ALICE DE SAVIGNY.



LAMBERT-THIBOUST, AUTEUR DRAMATIQUE; dessin de M. H. Rousseau.
Voir la Revue dramatique.

LA ROUGE ET LA NOIRE

La scène se passe-t-elle à Bade ou à Wiesbaden, à Ems ou à Hombourg? Peu importe! dans chacune de ces prétendues villes d'eaux, le jeu règne en maître et prodigue ses fiévreuses émotions. Que pourrions-nous dire pour servir de notice au croquis que nous publions, qui n'ait déjà été raconté et imprimé mille fois? Boutades philosophiques, observations humoristiques ou pittoresques, anecdotes étranges ou comiques, suicides lugubres : tout ce bagage a rempli les colonnes des journaux petits et grands depuis vingt ans, et, dans la crainte d'être accusé de radoter, nous hésitons à en user une fois de plus.

Ne vaut-il pas mieux dire tout simplement que nous publions ce croquis parce qu'il est bien dessiné et très-finement observé? Quant aux réflexions qu'il est capable de suggérer, chacun de nos lecteurs, nous le soupçonnons fort, pourra trouver au fond de sa propre mémoire de quoi y suppléer largement.

Un dernier mot. Ne soyez pas trop intrigués de l'initiale qui remplace la signature de l'artiste. Le dessinateur est tout bonnement un joueur décavé, et il a pensé que la modestie lui faisait un devoir de s'envelopper des voiles de l'anonyme.

R. BRYON.

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

LA ROUGE ET LA NOIRE, SOUVENIR DES EAUX D'ALLEMAGNE, d'après un croquis de M. de N

30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PAR S.	DÉPARTEM
1 an . .	18 fr. »	— 20 fr.
6 mois .	9 fr. »	— 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 654 — 27 Juillet 1867
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

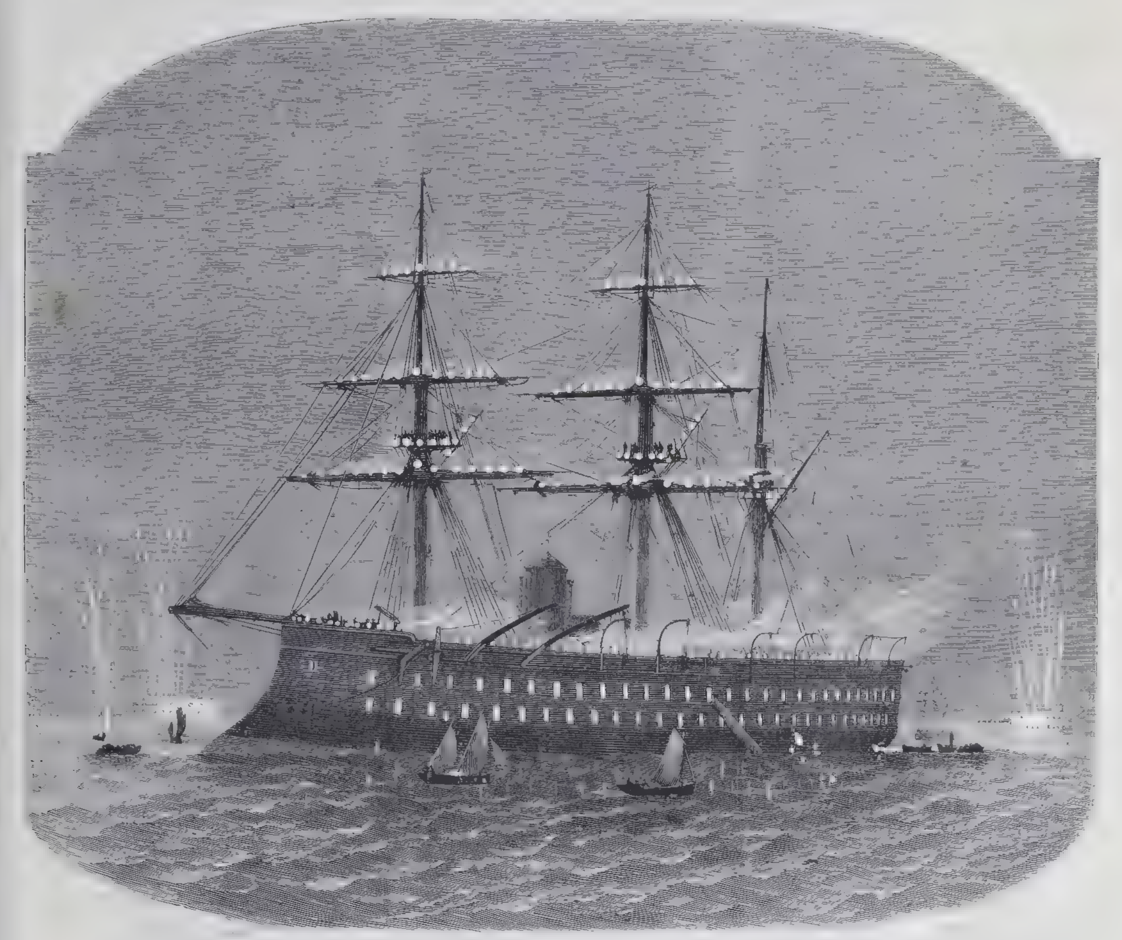
Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Un nouveau monument ! — Les Arènes athlétiques. — Ce n'est pas *le beau*, c'est *le fort*. — Le lutteur-journaliste. — La raison du plus fort. — La paix, la paix, mes frères ! — Un produit de l'Exposition universelle. — C'est le vent ! — Et toujours de la pluie ! — Les nerfs agacés. — Alexandre Herschell. — Les étoiles filantes. — Où sont-elles ? — Rossini. — Un moyen terme. — Une bourrasque. — Partie et revanche.

Il faut convenir, comme dit ce bon M. Tartuffe, que l'on travaille aujourd'hui d'un air miraculeux : il ne s'agit pas, bien entendu, de la robe d'Elmire, mais d'un édifice ou plutôt d'un monument que j'ai vu surgir en six semaines à l'angle de la rue Le Peletier, près du bureau des omnibus. Oui, six semaines ont suffi à cette série d'opérations étonnantes : abattre une maison ; creuser des fondations nouvelles ; élever un mur de planches ; y installer provisoirement des affiches, des gravures, des oiseaux empaillés, du vieux linge, du vieil acajou, tous les *irréguliers* du bric-



VOYAGE DU SULTAN EN ANGLETERRE. — ILLUMINATION NAVALE DANS LA RADE DE SPITHEAD ; dessin de notre correspondant. — Voir page 470.

à-brac parisien; bâtir une façade, des cloisons, des corridors, une espèce de fronton, y dessiner en rouge sur un fond gris des lettres gigantesques, ouvrir une porte, tailler à droite et à gauche deux guichets, établir un tambour pour le contrôle, un couloir pour le public, une marche d'escalier pour le sergent de ville, et la capitale du monde compte une curiosité de plus!

Vous dire que mon monument rivalise d'élégance avec le Parthénon, qu'il soit facile de le rattacher à l'ordre corinthien ou à l'ordre toscan, que Paros ou Carrare en ait fourni les assises, que le nom de l'architecte mérite de passer à la postérité la plus reculée, ce serait mentir. Non; l'ensemble est d'une beauté relative; ce que l'on a cherché ici, ce n'est pas le beau, c'est le fort, et vous le comprendrez d'après cette inscription simple comme l'antique et superbe comme la force: *Arène athlétique.*

Arène athlétique! Le Casino Cadet et le Gymnase Paz ne suffisaient plus; il fallait un temple spécial, un nouveau champ de bataille au déploiement de la vigueur musculaire; là, trois fois par semaine, brillent les noms des héros de la lutte, que la Grèce eût couronnés entre une tragédie et une cantate, et que les Athéniens de Paris ont voulu associer aux triomphes de l'industrie. Là se provoquent, se roulent, s'enlacent, se renversent et se redressent les Alfred, les Richoux, les Faouet, les Pujol: il ne leur manque qu'un Simonide; mais patience! les refusés de notre jury poétique et musical trouveront peut-être sur cette arène hospitalière une éclatante revanche.

Donc, près de ce temple, il y a un café; quelques tables en plein air où vont parfois se rafraîchir ces poitrines olympiques. Regarder et écouter, n'est-ce pas le fait d'un chroniqueur ou d'un flâneur? Voici un lambeau de dialogue que j'ai recueilli en passant:

— Ah çà! disait Alfred, tant que nous attirons une foule idolâtre, c'est à merveille; mais quand viendra la morte-saison, que feras-tu?

— Moi, repliquait Richoux avec un effet de torse qui n'était pas sans éloquence, je me ferai journaliste...

— Toi! sais-tu tant seulement écrire?

— Pas fort, mais ça ne fait rien; le progrès, vois-tu? je ne sors pas de là... Toi, tu es une bête, tu n'y entends goutte; mais moi, je lis le journal, et je raisonne... Encore un progrès, et d'ici à bientôt voilà comment la chose se jouera: On traite une question, n'importe laquelle; on boit un petit verre, et on dit: « Monsieur un tel est une canaille... » Qu'est-ce que cela prouve? Rien. Il y aura un procédé bien meilleur: Je m'avance, je dis au monsieur, qui est généralement un efflanqué ou un gringalet — ces Parisiens n'ont pas plus de force qu'un moineau: — « Tenez! ne nous embêtons pas dans de longs discours; je vais vous démontrer que vous avez tort et que j'ai raison. » Là-dessus je l'empoigne, je fais mon grand coup de la *ceinture vivante*, et *vlan!* mon homme est à bas! Je le tombe, je le fais toucher des deux épaules, le public m'applaudit à tout rompre, et je suis proclamé le premier journaliste de France... Ce n'est pas plus malin que ça!... et je rebois un petit verre... Qu'en dis-tu?

— Hé! hé! c'est pas trop bête ce que tu dis là; j'y penserai, répondit Alfred.

Un lutteur qui dit: « J'y penserai!... » Il ne lui manquait plus que de savoir son La Fontaine et d'ajouter:

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Le cours de politique transcendante eût été complet.

~~~ Et nous, mes chers confrères, n'y penserons-nous pas? C'est notre état, et l'on croirait pourtant que nous n'y songeons guère: il y a des moments où cet esprit de vertige et d'erreur, de la chute des journalistes funeste avant-coureur, semble s'être emparé de toutes les têtes; mais je suis tenté de dire comme Fabrice dans *Gil-Blas*: « C'est le vent! » Ne remarquez-vous pas ce mois de juillet si bizarre, si extraordinaire, qu'on pourrait l'appeler, lui aussi, un produit de l'Exposition universelle, un délégué des rives lointaines? De quel pays nous arrive cette espèce de *simoun* qui ébranle les cheminées, secoue les arbres, fait tourbillonner les nuages et grincer les vitres, nous soufflette de gravier, de sable et de pluie, irrite enfin le système nerveux au point de changer les agneaux en tigres, les roses en chardons, les madrigaux en satires, la crème en absinthe? Toujours du vent! *Et toujours de la pluie!...* Si cela dure jusqu'à la prochaine reprise de *Marion Delorme*, le célèbre hémistiche de Louis XIII aura tout le charme d'une actualité; cette fois l'allusion ne fera tort qu'à la température. Quant à moi, ces rafales et ces ondées continuelles me mettent hors des gonds comme une vieille porte rouillée qu'un distributeur de maléfices ouvrirait pour y faire le sabbat. On me dirait que ma chronique excite à la haine entre concitoyens, que j'ai outragé la morale publique, troublé l'ordre, attaqué mes amis, injurié mes ennemis, foulé aux pieds les lois divines et humaines, affirmé que Paris est laid, que l'Exposition m'agace, que le tourniquet m'ennuie, que *le Misanthrope* m'exaspère, qu'*Athalie* me scandalise, que Faure chante mal, que Dumas fils n'a pas d'esprit, que Gounod n'a pas de succès, qu'Octave Feuillet n'a pas de talent, que *M. de Camors* n'a pas de lectrices, je n'en serais pas étonné.

Sérieusement, quelque temps qu'il fasse, tâchons de conserver notre dignité. C'est le seul bien qui doive rester à ceux qui désespèrent ou dédaignent de conquérir les autres. Il nous relève, nous ennoblit, nous console ou nous complète, suivant que nous avons le chagrin d'échouer ou le bonheur de réussir. Il est d'autant plus indispensable à la vie littéraire, qu'elle est plus exposée à le compromettre, qu'il y a plus de sots et de méchants empressés de déclarer qu'elle l'a perdu ou de se réjouir si elle le perd. Évitons tout ce qui nous pose, tout ce qui nous livre, tout ce qui sent le tréteau ou la parade, tout ce qui passe par-dessus l'œuvre pour arriver à la personne, tout ce qui fait tomber les cloisons du cabinet de travail, pour dire au public: Regardez-le!

C'est pourquoi nous devons tous remercier Mme Sand de l'excellent exemple qu'elle vient de donner en refusant d'autoriser la publication de son *portrait-charge*. Encore une fois, je me demande quel sel on trouve dans ces caricatures qui tapissent la vitrine des libraires ou des papetiers: elles ne sont pas même un hommage rendu à la célébrité, puisqu'il s'y mêle des noms parfaitement inconnus à quiconque ne fréquente pas les coulisses des petits théâtres ou du *quart de monde* littéraire. La *charge* n'est comique ou spirituelle que lorsqu'elle exprime une idée, lorsqu'elle emploie à sa guise ce verre grossissant dont ne peut se passer la comédie. Mais teindre de jaune ou de rouge la figure de M. Janin ou de M. Sainte-Beuve, leur attribuer une tête énorme et des jambes microscopiques, où est le trait? où est le piquant? Si c'est une nouvelle façon de célébrer le règne de la laideur, ce poëme n'a-t-il pas déjà assez de chant, et ce royaume de sujets? Comme nous sommes loin des jolies *charges* de Dantan qui étaient presque des œuvres d'art! Heureusement, on peut trouver ailleurs et applaudir des deux mains la caricature *actuelle*, la comédie d'hier et de demain procédant par le crayon. Cham, se promenant à travers l'Exposition française, nous dédommage amplement de ces enluminures au potiron ou à la groseille, par sa verve inépuisable, par la justesse du coup d'œil et du trait, par ce talent tout particulier qui combine la réalité et la fantaisie, et qui sait faire de l'exagération même une forme de la vérité.

~~~ Les journaux ont annoncé qu'Alexandre Herschell, fils aîné du célèbre sir John Herschell et petit-fils du non moins célèbre William Herschell, est arrivé à Paris. Il visite l'Exposition universelle au point de vue astronomique.

Astronomique! En êtes-vous bien sûr? Le savant baronnet a une spécialité qui fait frémir: *les étoiles filantes!* Vous vous occupez d'étoiles filantes, lui dira-t-on, et vous regardez en l'air? Allons donc! Pour voir ces étoiles en plein midi, vous n'avez pas à chercher si haut. Paris en est peuplé, et un astronome, guidé par un moraliste, pourrait y acquérir un joli supplément de science. La danse des étoiles filantes, ballade parisienne! Voyez-vous cet écriteau sur la porte de ce bel hôtel où l'on valsait, l'autre soir, sous le feu de mille bougies, au milieu des diamants et des fleurs? Des chevaux pur-sang piaffaient dans la cour; monsieur avait ses satellites, et madame ses nébuleuses; les toilettes de madame faisaient loi, le portefeuille de monsieur faisait prime; loges à l'Opéra, chalet à Enghien, un pied dans tous les salons, le luxe, le plaisir, l'ivresse! Aujourd'hui on part, on est parti; la maison est en vente; le mobilier déménage; les huissiers et le commissaire-priseur vous diront le reste; étoile filante!... Et cette souveraine du monde interlope, dont l'étalage équestre ou pédestre émerveillait la foule, cette héroïne de Mabille et du Grand-Seize, qui comptait ses parures par centaines et ses amoureux par milliers, qui vivait dans le velours et la soie, dormait sur des oreillers de dentelles et se réveillait dans un rêve d'or, la voilà maintenant vieillie, ridée, fripée, élimée comme sa dernière robe, maquillée comme un mannequin de parfumeur, abandonnée par ses amants, poursuivie par ses créanciers, harcelée par la lettre de change, la seule lettre qui ne change pas à travers ses changements innombrables! La voilà à son premier relais entre la soupente où elle naquit et le grabat où elle doit mourir; étoile filante! Regardez donc tous ces fantômes, toutes ces willis de la fortune, du pouvoir, de la beauté, de la jeunesse, de la poésie, du vice, de l'amour, du scandale, du plaisir, de la littérature et du théâtre! Étoiles filantes, ce ténor poussif, cette cantatrice essoufflée, ce jeune premier quinquagénaire, ce bel esprit vidé, ce poëte qui a trop vécu, ce fantaisiste qui se répète, ce dramaturge qui n'a plus de ficelles, ce publiciste dont les violences expirent dans la fatigue et l'ennui, ce roué qui montre la corde, ce bas-bleu qui montre la jambe, cet escamoteur que trahissent ses cartes et ses gobelets, toutes ces gloires d'hier, dont on dit: Elles ont fait leur temps!

Vous voyez donc bien qu'Alexandre Herschell, arrivé à Paris pour cause d'astronomie et d'étoiles filantes, est exposé, sans sortir de son sujet, à bien des distractions; il n'a pas besoin de télescope; son binocle doit lui suffire.

~~~ Jamais, jamais, à Dieu ne plaise! nous ne rangerons notre cher et grand Rossini parmi les étoiles filantes: il a cependant, depuis quinze jours, été dénoncé sous ce titre symbolique par quelques disciples d'Érostrate ou quelques Wagnéristes exaltés. Les journaux étrangers nous reprochent ces irrévérences; nous recevons des lettres de province qui nous demandent ce qu'il faut en penser.

Puisque l'occasion s'en présente et qu'il s'agit d'un admirable musicien, ne pourrions-nous essayer d'indiquer la *note juste?* Rossini, en revenant se fixer parmi nous à un âge où la maturité peut encore être féconde et ne ressemble nullement à la vieillesse, avait, nous le croyons, à choisir entre deux partis également sages: ou persister dans le majestueux silence qui datait de *Guillaume-Tell*, ou bien se remettre bravement en contact avec le public, le vrai public, celui qui n'avait pas un moment cessé de l'admirer et de l'applaudir. Quel poëte, fût-il aussi grand que Jouy était médiocre, n'eût été fier d'associer son inspiration à celle du compositeur qui restait encore le premier de tous, même au milieu des légitimes triomphes de Meyerbeer et d'Halévy, de Félicien David et de Gounod, de Donizetti et de Verdi? Quelle fête pour nous, le jour où on aurait annoncé une œuvre originale, un nouvel opéra de Rossini! Au lieu de cela, il a opté pour une sorte de moyen terme, qui n'était ni la production, ni le repos. Il s'est créé une petite église, où les vapeurs de l'encens devaient être d'autant plus épaisses, que l'espace était plus restreint, où le cri de l'enthousiasme a été d'autant plus sonore que les voûtes et les parois du sanctuaire étaient plus étroites. Or, nous sommes ainsi bâtis en France — et ailleurs probablement, — qu'avec trois privilégiés vous ferez cent envieux et qu'avec dix fanatiques vous ferez mille railleurs. On savait, par les initiés, que Rossini composait toujours, que jamais son génie n'avait eu plus de force et de fraîcheur, que la moindre de ses œuvres, si elle était connue, mettrait en loques le manteau des lieutenants d'Alexandre. — Faudra voir! disait-on tout bas. Qu'est-il advenu? Ce qu'il était facile de pressentir, même en oubliant que *vates*, qui veut dire chanteur, veut dire aussi sorcier. Le jour où à cet aimable crépuscule ont succédé les brutalités de la lumière et du soleil, il a suffi d'un prétexte, de circonstances défavorables, d'un défaut d'acoustique dans la salle, d'un peu de bizarrerie dans la mise en scène, d'un excès de tambour, de cloche ou de canon, de l'habit de M. Jules Cohen ou de la versification de M. Pacini, pour déchaîner le bataillon des frondeurs, des mécontents, des factieux, des sceptiques, des iconoclastes; sans compter les musiciens de l'avenir, qui, pour conquérir le présent, voudraient anéantir le passé. Une bourrasque, rien de plus; nous en avons, depuis un mois, une telle quantité et de tant de sortes, que ce n'est guère la peine d'en parler. Une satire donnant la réplique à une hymne! le monde est plein de ces antithèses. Vienne la fête du 15 août; que notre vieil Opéra, si sonore, construit dans de si excellentes conditions musicales, s'ouvre à l'hymne de la paix guerrière ou de la guerre pacifique, et vous m'en direz des nouvelles!

~~~ M. Louis Veuillot, retour de Rome, se querelle avec le *Figaro*. L'ingrat! se peut-il que les parfums lui fassent oublier les odeurs?

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

La reine Victoria avait écrit à l'Impératrice pour la convier à assister à la grande revue navale de Spithead. Mais par suite du deuil de la cour, Sa Majesté n'avait pu se rendre à cette invitation. La reine d'Angleterre l'a priée, du moins, de venir passer deux jours à Osborne, sa délicieuse résidence de l'île de Wight, où elle se trouve actuellement. Dimanche dernier, l'Impératrice est partie *incognito* pour accomplir cette petite excursion. L'Empereur a accompagné l'Impératrice jusqu'au Havre et est revenu immédiatement à Paris.

Les voyages des souverains à Paris continuent activement. A peine une tête couronnée a-t-elle pris congé, que l'apparition d'une ou deux autres est signalée à l'horizon. La reine de Prusse a quitté notre capitale, se rendant à Ostende et, de là, à Ems. Le roi Charles Ier de Wurtemberg a regagné ses États. Le grand-duc de Saxe-Weimar a agi de même.

Par contre, le roi et la reine de Portugal, ainsi que le frère du roi, l'infant duc de Coïmbre, sont arrivés samedi dernier. L'Empereur a désigné pour être mis à leurs ordres: MM. le général Reille, aide de camp; le vicomte de Castex,

chambellan; le capitaine Castaigne, officier d'ordonnance, et le prince Poniatowski, écuyer.

Leurs Majestés Très-Fidèles sont descendues au pavillon de Marsan. Dans leur suite, on remarque le duc de Loulé, grand officier de la cour, le contre-amiral de Souza et plusieurs autres personnages distingués de la maison royale de Portugal.

Malgré l'*incognito* dont le jeune roi Louis II de Bavière a cru devoir s'envelopper, nous ne savons pour quel motif, nous enregistrerons également la presence de cet auguste ami de Richard Wagner. Louis II porte en voyage le nom de comte de Berg. On avait prétendu que l'Opéra devait, à cette occasion, donner une reprise du *Tannhauser;* mais ce bruit alarmant ne s'est pas réalisé.

Pour terminer la liste des hôtes augustes de cette semaine, n'oublions pas d'inscrire le nom du grand-duc d'Oldenbourg.

Quelques journaux, qui se prétendent bien informés, parlent aussi de l'arrivée prochaine du prince Charles de Roumanie, et, à défaut de Sa Sainteté Pie IX, de la venue possible du cardinal Antonelli.

On raconte que, dès son arrivée à Paris, le vice-roi d'Égypte a fait présent à l'Impératrice de l'arbre et du terrain environnant, où, suivant la tradition, la sainte Vierge s'est reposée lors de sa fuite en Égypte. L'arbre de la Vierge est célèbre dans tout l'Orient.

Ismaïl-Pacha a fait renfermer dans un coffret un peu de terre provenant du sol où l'arbre est planté, un morceau d'écorce de l'arbre et le *hodjet* ou titre de propriété.

Le ministre de la Maison de l'Empereur a écrit à Mme Ponsard que le gouvernement, voulant rendre hommage à la mémoire du grand écrivain, avait décidé que les obsèques de François Ponsard seraient payees par l'État.

On a deballé à l'Exposition universelle, dans la section réservée à la marine, neuf énormes caisses renfermant des pirogues venant des mers de Chine et du Japon.

Ces pirogues sont construites en bois précieux et sont rehaussés par de riches ornementations.

La Commission impériale vient d'adresser par lettres à tous les exposants récompensés la notification officielle de la distinction attribuée à chacun d'eux. Le chiffre exact de ces lettres dépasse le nombre de vingt et un mille.

Les détenus de Clichy ont illuminé une seconde fois, et ont celébré par des chants d'allegresse le vote du senat qui a fait disparaître définitivement la contrainte par corps de notre législation.

Si une joie fut jamais légitime, c'est bien celle-là. A la date de ce scrutin, qui restera mémorable, à un point de vue différent, parmi les débiteurs et parmi messieurs les gardes du commerce, il y avait cent prisonniers pour dettes dans la maison d'arrêt de Clichy : quatre-vingt dix-sept hommes et trois femmes. Parmi les détenus qui vont jouir du droit de fouler librement le pavé, se trouvent les nommés Carpentier et Grellet, qui occupèrent il y a une dizaine d'années l'attention publique, à propos d'un emprunt forcé à la caisse du chemin de fer du Nord, emprunt suivi de leur fuite en Amérique, de leur extradition et de leur condamnation en cour d'assises.

C'est le 8 décembre, dit-on, que sera publiée la bulle par laquelle le saint-père fixera l'époque de la réunion du grand concile œcuménique.

Le cheval arabe gris-blanc, que le Sultan a offert à l'empereur Napoléon, vient d'être donné par lui à l'administration des haras. Cet étalon, d'une exceptionnelle beauté de formes, a été dirigé vers le haras du Pin.

Les envois des élèves de l'École de Rome sont arrivés au palais des Beaux-Arts.

Les deux mille volontaires belges qui, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre précédent numéro, ont été en Angleterre, pour prendre part aux exercices du fameux tir annuel de Wimbledon, continuent à être l'objet de prévenances de toutes sortes. Promenades avec fanfares, excursion à Windsor, dîner à cette résidence royale, fête splendide au palais de Cristal, banquet à Crémorne : rien n'a été épargné pour donner du charme à leur expédition. La température, par malheur, s'est montrée, de l'autre côté du détroit comme chez nous, maussade et rébarbative. Une pluie torrent tombait pendant la promenade à Windsor; elle tombait également pendant le banquet de Cremorne. Mais les commissaires de la fête avait prévu le danger et ne s'étaient pas risqués à faire servir le potage dans les jardins, sous la voûte du ciel. Des baraques en bois avaient été dressées et abritaient tant bien que mal les dîneurs. Sans cette utile précaution, les eaux célestes se fussent mêlées dans une proportion inconvenante au champagne qui coulait à flots, et eussent sans doute singulièrement refroidi la verve des toasts et l'enthousiasme des accolades.

On n'a pas oublié que, l'an passé, un ouragan causa de graves avaries au moulin de Sans-Souci. Un journal allemand nous apprend que le roi Guillaume a fait soigneusement restaurer ce monument historique de la justice du grand Frederic. Le vénérable moulin a reçu un nouvel arbre, de nouvelles ailes et une nouvelle galerie. On le répare sans cesse; mais, la foi aidant, c'est toujours le même.

Les journaux annoncent le sejour à Paris de Mme Urbain Ratazzi, née Bonaparte-Wyse. Nous n'avons pas besoin de rappeler la célébrité que Mme Ratazzi s'est acquise dans la société française ainsi que dans la société italienne, par ses relations considérables, par sa collaboration à plusieurs journaux et par ses livres, dont quelques-uns ont eu un certain retentissement. Tout le monde sait également que la plupart de ces travaux furent signés Marie de Solms, du nom de son premier mari.

Devenue veuve en 1862, elle épousa, en février 1863, l'homme d'État qui préside aujourd'hui le conseil des ministres d'Italie.

Mme Ratazzi a ouvert plusieurs fois ses salons de la place Vendôme. Ses réceptions sont fort brillantes et réunissent un grand nombre d'hommes de lettres distingués.

L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 20 juillet, a élu M. Leys, à Anvers, correspondant de la section de peinture, en remplacement de M. Schnorr, promu au rang d'associé étranger.

Les journaux anglais assurent que le marquis de Hertford a l'intention de léguer au musée du Louvre sa magnifique galerie de tableaux; ils ajoutent que si, au premier abord, cet acte de générosité peut être regrettable pour la Grande-Bretagne, on doit dire, tout bien considéré, que l'école anglaise est fort peu connue à l'étranger et fort mal représentée en France; la vue des chefs-d'œuvre signés de sir Joshua Reynolds et Gainsborough tendra donc à rehausser sur le continent la réputation artistique du pays qui a donné naissance à de tels peintres.

M. Guizot vient de terminer la grande publication qu'il avait entreprise sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps,* et qui restera non-seulement comme une de ses œuvres les plus élevées, mais encore comme le livre magistral de notre époque. Le tome VIIIe et dernier de ce remarquable ouvrage, testament politique de l'éminent homme d'État, est aujourd'hui en vente chez Michel Lévy frères et à la Librairie Nouvelle. Ce volume embrasse toute la période agitée de 1840 à 1848; c'est dire assez quel intérêt il présente, et par l'importance des événements qui y sont retracés, et par le rôle considérable que joua dans ces temps orageux l'illustre narrateur.

Le tome IVe des *Nouveaux Samedis*, par M. Armand de Pontmartin, vient de paraître chez les mêmes éditeurs. Ce volume, où l'on rencontre bien des noms célèbres ou populaires, renferme bon nombre de pages inédites, qui ne sont assurément pas les moins curieuses. On voudra voir par quel travail intérieur un critique, regardé longtemps comme un homme de parti, a pu se trouver dans l'alternative, ou de devenir modéré, ou de cesser d'être sincère. Modération et sincérité, telle est, — et l'on doit s'en féliciter, — l'inspiration du livre de M. de Pontmartin.

TH. DE LANGEAC.

ENTRETIENS SUR LA FAMILLE

LES DETTES DES FILS

— Oui, me disait hier un de mes amis, je vous répète que vous donnez trop d'argent à votre fils.

— Et moi, je vous dis que vous en donnez trop peu au vôtre. Votre fils a aujourd'hui vingt et un ans; mille francs de pension! ce n'est pas assez!

— J'avais vingt-trois ans que mon père ne m'en donnait que cinq cents.

— Les choses n'ont plus aujourd'hui le même prix, et les jeunes gens n'ont plus le même âge. Six cents francs alors représentaient plus que mille francs actuellement, et vingt ans d'aujourd'hui valent vingt-cinq ans d'autrefois.

— Oh! certes, par la vanité de ceux qui les ont! par leur importance! par leurs caprices! par leurs habitudes de dépense!

— Non! par leur place dans la vie! On est notaire à vingt-cinq ans; on est député à vingt-cinq ans; on est électeur à vingt et un ans. On est quelquefois industriel, manufacturier, commerçant avant d'être majeur.

— C'est un mal!

— Soit! mais c'est un fait! Si donc on est plus tôt jeune homme, c'est parce qu'on est plus tôt homme. L'âge des plaisirs avance parce que l'âge des affaires est avancé. Ajoutez que les occasions, les tentations de dépenses se sont décuplées! Combien de budgets ignorés de nos pères! budget des voyages! budget des plaisirs d'art! budget des quêtes et des fêtes de charité! budget des séjours de campagne! Il n'y a pas jusqu'aux timbres-poste, aux messages télégraphiques qui n'aient le leur!

— Vous en passez! et des meilleurs!

— Je ne me ferai pas le ministre des finances de tous ces budgets-là! car ils ne se soldent pas seulement en argent, ils se soldent en vices, et l'office d'un père n'est pas de nourrir les vices de son fils.

— Ses vices? non; mais son légitime amour du plaisir, oui! Tout n'est pas crime dans les entraînements de la jeunesse! Qui lui a donné le goût de briller, l'amour de paraître, le besoin de remuer, la rage de l'amusement? C'est quelqu'un qui a bien su ce qu'il faisait, j'imagine! Il ne s'agit donc pas de détruire leurs goûts, mais de les modérer, et pour cela de les satisfaire.

— Dans quelle mesure? dans la proportion de leur folie?

— Non; selon la position de leur père dans le monde! Tout est là! Quand des parents sont pauvres ou gênés, quand ils ne vivent que du fruit de leur travail, quand ils consument leurs ressources et parfois leur vie pour subvenir aux frais d'éducation de leurs enfants, quand ils amassent à grand'peine une faible dot pour leur fille, honte et mille fois honte aux fils qui augmentent cette sainte pauvreté au lieu de l'alléger, qui ébrèchent cette faible dot au lieu de l'accroître, qui dilapident les fruits de ce travail au lieu de les doubler! Le jeune homme qui, pour satisfaire à ses plaisirs, condamne sa mère aux privations et sa sœur au célibat ou à un mariage moins heureux, ce jeune homme n'est pas seulement un ingrat et un impie, c'est un lâche! Mais après avoir dit la vérité aux fils, disons-la aux pères! Quoi de plus étrange, de plus fatal et de plus commun que des pères prodigues pour eux-mêmes et parcimonieux pour leurs fils, qui ne se refusent rien et qui leur refusent presque tout! Je pourrais vous en citer vingt exemples!

— Le mien d'abord, n'est-ce pas?

— Eh bien, soit! le vôtre! Comment? vous menez un train d'homme riche! vous avez une voiture! vous avez une table recherchée! vous avez un appartement élégant! vous avez une loge aux Italiens! votre fils vit au milieu de ce luxe....

— Et il en jouit! et il s'assoit à cette table! et il va dans cette loge! et il se promène dans cette voiture!

— Oui! mais le reste! la toilette! les plaisirs! les réunions de jeunes gens! tout ce qui le regarde, lui! tout ce qui lui plaît, à lui! en prenez-vous souci? non! Il vous voit perdre vingt louis dans une soirée au club, et vous lui reprochez une perte de dix francs avec ses amis? Vous plantez dans sa vie toute une futaie d'arbres du fruit defendu?... Il me semble pourtant que cette plantation-là n'a pas si bien réussi une fois à l'espèce humaine, qu'elle doive être tentée de recommencer! Et encore si vous ne faisiez que montrer l'arbre à votre fils, mais vous mangez le fruit à ses yeux!

— Il en mangera plus tard.

— Quand? lorsqu'il n'aura plus de dents?

— Non! quand il en aura acquis le droit comme moi par vingt-cinq ans de travail! Je me révolte à la fin! Vous me reprochez mon luxe, ma vie d'abondance et de recherches; mais je les ai gagnés, moi, gagnés et mérités, mérités et achetés non-seulement par mon intelligence et mon labeur, mais par de longues années de privations et de gène! Jusqu'à trente ans, je n'ai pas eu de feu dans ma chambre! Jusqu'à trente ans, j'ai eu quarante sous par jour pour frais de table, et trois cents francs par an pour frais de toilette! J'ai pâti! J'ai souffert! J'ai jeûné, sinon de pain, du moins de plaisirs! qu'il fasse comme moi!

— Mais il ne peut pas faire comme vous parce qu'il n'a pas été élevé comme vous! Belle vertu que votre sobriété! vous n'aviez pas de quoi ne pas être sobre! Votre père, en vous donnant trois cents francs, faisait son devoir, car il était relativement pauvre! Ne comprendrez-vous donc jamais la différence immense qui sépare les fils d'un père riche et les fils d'un père pauvre! Tout autres sont leurs besoins, car tout autre est leur éducation! Tout autres sont leurs droits, car tout autre est leur position! Tout autres sont leurs devoirs, car tout autre est leur rôle! Je ne vous dis pas de livrer votre fils par une générosité imprudente à une oisiveté qui le dépraverait. Le travail est une loi pour le riche comme pour le pauvre! Mais excitez-le au travail par votre largesse intelligente, au lieu de prétendre l'y contraindre par votre inique parcimonie! Moralisez-le par son luxe même!

— Eh! comment cela, bon Dieu?

— En ne lui donnant que ce qu'il aura mérité!... Il désire un plaisir?... Donnez-le-lui, mais qu'il le paye d'abord par un diplôme brillamment obtenu! Il rêve un voyage? Qu'il le gagne par un succès dans une conférence d'avocat, par un travail sérieux dans une revue, par l'acquisition de la langue du pays qu'il veut visiter! Qu'il soit forcé de conquérir toutes ses jouissances de fils de famille, mais qu'il les ait!... qu'il les ait par vous! ou, sinon, il se les donnera sans vous! Il fera des dettes!

— Je ne les payerai pas.

— Vous les payerez!

— Non! Pas plus les dettes d'honneur, appelées sans doute ainsi parce que ce sont les moins honorables de toutes, que les dettes de fournisseurs ou d'usuriers, s'il emprunte à ce qu'on nomme des amis... Eh bien .... qu'il souffre de ne pas pouvoir rendre... qu'il soit persécuté;... harcelé, molesté... tant mieux!... ce sera sa punition!...

— Et l'honneur de votre nom?

— Mon nom n'est pas solidaire des extravagances d'un écervelé,... et d'ailleurs, je sauve peut-être ce nom en punissant énergiquement un premier écart de celui qui le porte. Rien ne m'exaspère plus que tous vos attendrissements philanthropiques à propos de l'abolition de la contrainte par corps! Si vous abolissez cette loi salutaire, quel frein restera-t-il dans les mains des pères contre ces prétendus fils de famille qui, déshonorant à la fois le nom de fils et le mot de famille, salissent leur réputation, perdent notre fortune, ruinent leur santé, compromettent notre honneur dans le scandale de leurs orgies!... Il faut les punir quand ils n'en sont qu'à la faute... pour les empêcher d'aller jusqu'au délit, jusqu'au crime peut-être! Il faut les laisser aller devant le tribunal de commerce pour les empêcher d'aller à la cour d'assises.

— Ah! les insensés!... m'écriai-je malgré moi... que ces esprits violents, qui ne veulent jamais voir dans les choses que l'extrême, et dans les hommes que les monstres!... Eh! laissez-donc là les exceptions! Il ne s'agit pas ici de police correctionnelle et de cour d'assises; il ne s'agit pas même de ces prodigues pour lesquels aucune fortune ne serait suffisante et auxquels on est obligé de donner un conseil judiciaire!... Je vous les abandonne et je leur dis anathème avec vous!... Mais parlons de la masse des fils!... Parlons des hommes ordinaires de la vie de tous les jours... Eh bien... là... quel est notre devoir, à nous pères? Est-ce de punir nos fils de leurs fautes?... Oui!... Mais c'est surtout de les empêcher d'en faire! Car il y a quelque chose de pire dans la dette que l'emprunt, c'est le rôle d'emprunteur!... Réduire son fils par ses parcimonies à ce triste métier, c'est l'habituer aux petits expédients, aux petites ruses, parfois même, aux petites bassesses!... On n'emprunte pas longtemps sans perdre sa dignité, et parfois, sa délicatesse!..

Mon ami me regarda un moment en silence, et me dit :

— Que donnez-vous chaque année à votre fils?



TOMBEAU DE LÉON GOZLAN, AU CIMETIÈRE MONTMARTRE,
construit sous la direction et sur les dessins de M. Ch. Duval fils, architecte.
Voir page 471.

— Plus que vous ne donnez au vôtre, et votre fortune est trois fois supérieure à la mienne.

— Est-ce assez pour lui?

— Je le crois.

— Est-ce trop pour vous?

— Du moins, c'est beaucoup; je ne pourrais pas faire davantage.

— Ainsi, vous vous imposez des privations pour votre fils?

— Peut-être! J'ai mon sentiment à ce sujet. Je tiens à ce que mon fils voie une société choisie, brillante même, et je tiens à ce qu'il y fasse figure, non pas de gentilhomme, mais de galant homme. Je ne veux pas qu'il y paraisse à l'état d'inférieur, ce qui conduit au rôle de complaisant ou d'obligé. Il faut qu'un jeune homme fasse dans le monde ce que fait tout le monde! De là, pour lui, certaines dépenses nécessaires, et pour moi quelques privations. Mais, à mon âge, une privation n'est pas un chagrin, subie pour lui, c'est un plaisir.

— Croyez-vous qu'il vous sache gré de ce sacrifice?

— J'en suis sûr, car il sait que c'est un sacrifice.

— Ainsi, vous espérez lui avoir évité, par vos théories et leur application, toutes les fautes que vous avez si vivement dépeintes?

— Ah çà! qu'avez-vous? lui dis-je en l'interrompant à mon tour. Que veulent dire toutes ces questions? Pourquoi cet air de mystérieuse réserve? On dirait que vous connaissez un secret que vous n'osez révéler.

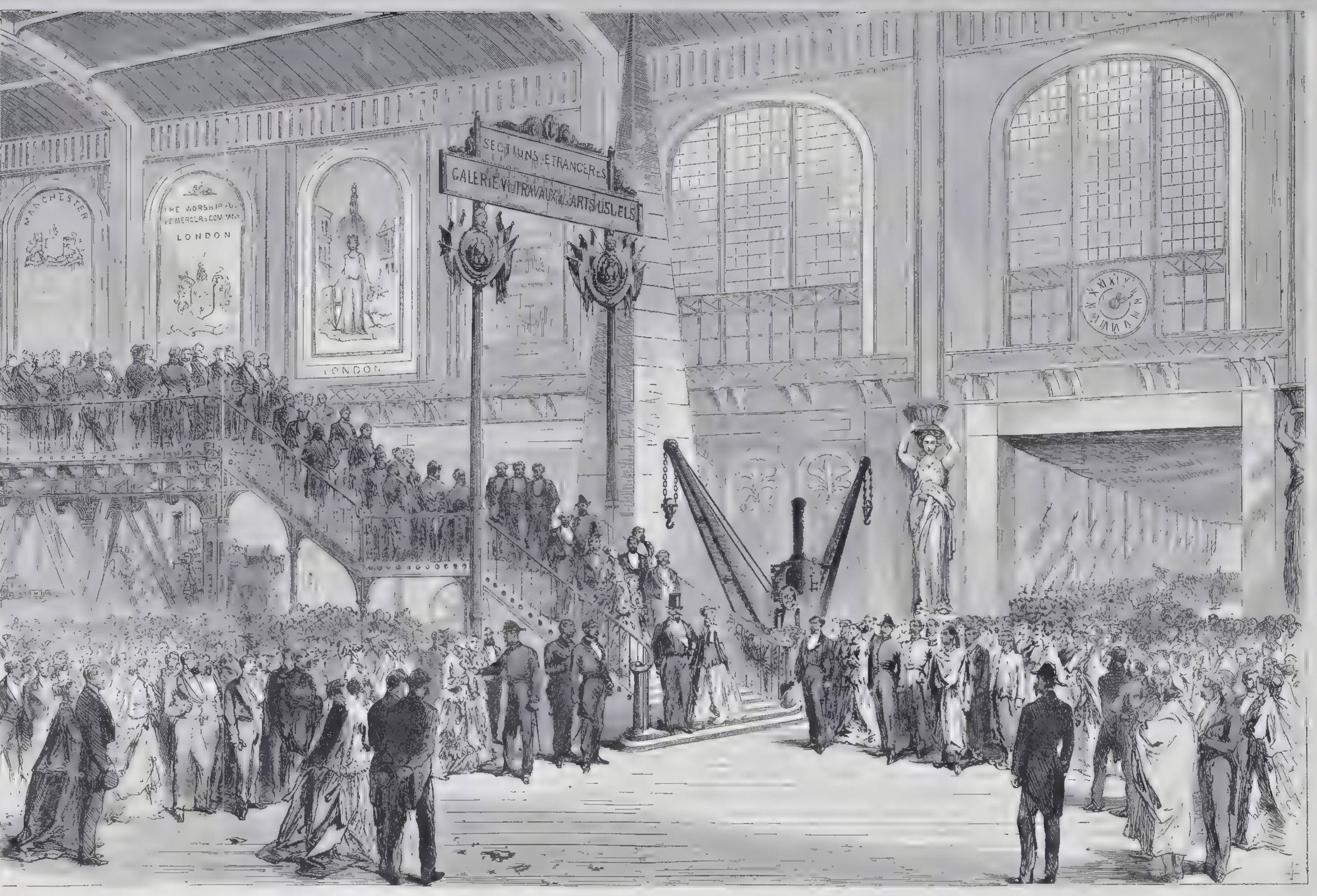
— Oui! j'en connais un, me répondit avec une brusquerie affectueuse mon ami, et ce secret est celui de votre imprudence et de votre déraison! Ah! vous êtes démocrate, et vous voulez que votre fils hante le monde de la richesse et de l'aristocratie! Ah! vous voulez qu'il lui emprunte son élégance... Eh bien! il lui a emprunté autre chose.

— Que voulez-vous dire?

— Eh! parbleu! que vous avez acheté à beaux deniers comptants un vice à votre fils. On joue



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE JARDIN CENTRAL ET LE PAVILLON DES MONNAIES; dessin de MM. L[illegible] et Delan[illegible]



L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — ENTRÉE DE LA SECTION ANGLAISE DANS LA GRANDE GALERIE DES MACHINES.

beaucoup dans le grand monde. Votre fils y a pris le goût du jeu.

— Lui !

— Vous tenez à ce qu'il y fasse figure de gentleman!... Il vous a obéi! Il a tranché du vicomte! Il a joué, il a parié, et il a perdu!

— Perdu!

— Perdu quatre mille francs, si vous le voulez bien.

— C'est impossible!

— Impossible? Il est venu me les emprunter ce matin! Je l'ai refusé à regret, mais je l'ai refusé! Trop belle était l'occasion de lui donner une leçon et à vous aussi! Voilà où mènent vos beaux principes de générosité! Maintenant, payez! Quatre mille francs ne sont pas trop pour votre punition! Seulement, tout ne sera pas dit quand vous aurez reçu quittance. Une dette de jeu est plus qu'une faute! c'est un défaut. Qui a joué, jouera; et il est mille fois plus facile de ne pas faire une seule dette que n'en faire qu'une. Vous voilà averti! Si vous ne trouvez pas un châtiment rigoureux et efficace, je vous plains!...

Là-dessus, il me quitta brusquement, moins peiné de ma peine que triomphant d'avoir eu raison. Je ne songeai pas à le retenir. J'étais atterré! J'avais le cœur percé de mille côtés! Comment Maurice n'avait-il pas été arrêté par la pensée du mal qu'il me ferait? Comment m'avoir caché sa faute après l'avoir commise? Comment l'avoir révélée à un étranger? Son ingratitude me navrait, son manque de confiance me blessait! Ses dangers futurs me faisaient frémir! Le remords enfin, oui, le remords venait s'ajouter à tant de cuisants soucis!

J'avais en effet ma part dans sa faute. C'était mon imprévoyance, c'était ma vanité peut-être qui l'avait jeté dans ce monde propre à le perdre! Comment donc, non pas punir cet enfant, mais le guérir? Des reproches? Oh! sa physionomie bouleversée, son chagrin muet, son embarras me disent tout ce qu'il se dit! Qu'y pourrais-je ajouter par mes paroles? C'est un coup au fond du cœur qu'il faut lui porter! Je veux lui donner plus que le regret de sa faute, je veux lui en donner le remords et l'horreur! Une seule leçon le frappera, celle qui me frappera moi-même. J'en vais faire l'essai.

§

Je l'ai fait appeler. Mon ami était revenu savoir quel parti j'avais pris.

— Aucun encore, lui ai-je dit; mais restez et vous serez témoin de ma conduite.

Maurice est entré. Tout ce qu'il a souffert d'humiliations intérieures et d'angoisses depuis deux jours était écrit sur sa figure.

— Maurice, lui ai-je dit froidement, notre ami m'apprend que tu as perdu quatre mille francs au jeu.

Il tressaillit.

— Je regrette que tu ne me l'aies pas appris toi-même. Je crois que je le méritais. Enfin, ce n'est là qu'un détail accessoire; l'important, c'est de t'acquitter. Ouvre mon secrétaire; dans le tiroir à gauche tu trouveras un pli de lettre, et, dans ce pli, la somme nécessaire. Prends-la et paye.

Il se leva sans répondre; mon accent lui disait que ce n'était pas le moment des paroles. Il alla au secrétaire et prit la lettre, mais tout à coup il se mit à trembler affreusement; il venait de lire la suscription : « *Argent destiné à notre voyage au Caire.* »

— Ce voyage! me dit-il d'une voix étouffée, ce voyage que le médecin te commande impérieusement! ce voyage qui peut seul achever de te remettre de ta terrible maladie!...

— Je crois, en effet, que j'en ai besoin.

— Besoin? s'écria-t-il, le médecin m'a dit que si tu ne passais pas l'hiver au Caire, ta santé serait peut-être ébranlée pour toujours!

— C'est possible! répondis-je; mais il est quelque chose de plus important que ma santé, c'est ta réputation! Cette dette devrait déjà être payée. Va payer!

— Mais!

— Va!

Il sortit chancelant, et comme un homme éperdu.

— Hum! me dit mon ami, le coup est rude!

— Et sera efficace, j'espère : ou je ne connais pas mon fils, ou il ne touchera plus à une carte de sa vie.

— Mais je m'imagine que vous voilà aussi corrigé, vous!

— J'en ai moins besoin que vous, mon ami.

— Que moi? s'écria-t-il. Eh! de quoi voulez-vous que je me corrige? Votre exemple ne me donne-t-il pas cent fois raison?

— Non! Il ne fait que me donner tort, repris-je avec une tristesse sévère. Que nos fautes ne nous fassent pas renier l'équité! J'ai poussé à l'extrême un principe vrai, et j'en suis justement puni! Mon fils a commis une action blâmable, et il en est rudement châtié! Mais mon principe n'en est pas moins bon, et le vôtre n'en est pas moins fatal. Mon imprudente facilité n'a abouti qu'à une perte d'argent et l'honneur n'est pas compromis, tandis que votre parcimonieuse sévérité pourrait entraîner votre fils.

— A quoi?

— Bien au delà d'une faiblesse! Je ne vous parle pas seulement des usuriers auxquels vous le livrez, des manœuvres indélicates auxquelles vous le condamnez, des sentiments de révolte et de colère que vous jetez dans son âme! Je ne parle pas même de ces sombres et détestables désirs qui font, selon la terrible expression de Molière : « Qui font que les enfants comptent les jours des pères! » Non, un fruit plus amer encore peut naître de vos maximes. Rappelez-vous l'exemple du général Bourette.

— Quel est cet exemple?

— Comme vous, le général refusait à son fils ce qu'il pouvait et, selon moi, ce qu'il devait lui donner. Un jour, il le surprit, la main dans son secrétaire.

— Son fils le volait!

— Oui!

— Et il ne l'a pas tué?

— Non. Ce n'est que dans les romans qu'on tue son fils coupable. On ne le tue pas, mais on meurt de honte. Pensez au général.

Ernest Legouvé.

LA REVUE NAVALE DE SPITHEAD

PRÈS DE PORTSMOUTH.

A une très-faible distance de Portsmouth, en face de l'île de Wight, s'ouvre la rade immense de Spithead que l'on a surnommée à juste titre le Champ de Mars de l'Angleterre. C'est là que, le 17 juillet, a eu lieu, en l'honneur du Sultan, la grande revue des forces navales de l'Angleterre. Cette solennité maritime, dont on parlait depuis longtemps et qui devait offrir un merveilleux spectacle, n'a pas malheureusement été favorisée par le beau temps. Depuis quatre jours, une bourrasque avec des vents d'ouest avait rendu la mer mauvaise. Le jour de la revue, on eut une succession de coups de vent et d'ondées entremêlées de quelques rares éclaircies où se montrait un rayon de soleil. La rade dans les endroits mal abrités était très-houleuse.

La flotte se composait de cinquante et un navires, dont seize canonnières, réunissant ensemble 1,089 canons et 22,527 chevaux-vapeur. Elle formait trois lignes : en tête les navires cuirassés, ensuite l'ancienne flotte, et en arrière, les canonnières.

Dès neuf heures du matin, les steamers des différentes compagnies de Southampton et de Portsmouth étaient chargés de curieux, dont la plupart étaient arrivés de Londres directement par des trains spéciaux.

A dix heures, le vice-roi d'Égypte parut à l'arsenal de Portsmouth, où il fut salué par les batteries des navires mouillés dans le port. Quelque temps après, le sultan arriva au Clarence-Yard, d'où il s'embarqua avec le prince de Galles, le duc de Cambridge et le vice-roi, pour se rendre à bord de l'*Osborne*, qui, hissant le pavillon turc, se dirigea vers la rade. A ce moment, la flotte salua l'hôte de la reine Victoria; la rade retentit d'une salve d'artillerie étourdissante et s'enveloppa d'un nuage de fumée.

Bientôt parut le yacht *Victoria-and-Albert*, amenant la reine de son château d'Osborne dans l'île de Wight. Sa Majesté reçut le Sultan et le vice-roi à bord du navire royal. Un second salut de l'artillerie fit de nouveau retentir les échos du rivage, et les hommes échelonnés sur les haubans poussèrent des hourras frénétiques.

Le yacht royal passa alors dans les lignes d'évolutions de la flotte, suivi de la foule pressée des yachts et des steamers. Le programme comportait un défilé de tous les vaisseaux devant le navire qui portait les souverains et les princes; mais le mauvais temps obligea de contremander cette intéressante évolution. On dut se borner à un simulacre de bataille, et à une canonnade générale des bâtiments entre eux, et des bâtiments contre les batteries de terre.

Ainsi se termina cette fête maritime où il ne fut pas brûlé pour moins de douze cent cinquante mille francs de poudre.

Au milieu de la revue, la reine Victoria avait remis gracieusement au sultan les insignes de l'ordre de la Jarretière.

Le soir, il y eut illumination de la flotte, et un feu d'artifice fut tiré à Southsea, sur le rivage de la rade de Spithead.

R. Bryon.



REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Un directeur original. — Comment le père Mourier recevait les pièces. — Fatuité et conscience. — Théâtre de la Gaîté : *Les Casseurs de pierre*, drame en cinq actes, en six tableaux, de M. Charles Deslys. — Un souvenir de 1848. — MM. Lacressonnière, Latouche, Manuel; Mmes Fanny Génat et Clarence. — Reprise de l'*Ours et le Pacha*, folie-vaudeville en deux tableaux, de Scribe et Xavier. — Des rallonges maladroites. — MM. Perrin, Lemaire, Manuel, Alexandre; Mmes Adorcy et Carlin. — Le divertissement : la señora Perea Nena. — Théâtre-Lyrique : Débuts de Mlle Balbi et de M. Bosquin dans *Martha*; MM. Barré et Wartel. — Grand festival international. — Pourquoi il n'en est pas rendu compte. — Une émeute à la porte du Palais des Champs-Élysées.

Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler autrefois du père Mourier, l'impresario sous le règne duquel l'ancien théâtre des Folies-Dramatiques jouit d'une ère de richesse et de prospérité qui est restée mémorable dans les fastes directoriaux.

Ce père Mourier, qui se piquait de littérature dramatique, avait une prétention assez originale.

Un jeune auteur lui apportait un manuscrit : il commençait par regarder le titre; puis, sur ce titre, il bâtissait lui-même une pièce. Cela fait, il lisait le manuscrit. S'il y retrouvait l'action, l'intrigue, les personnages qu'il avait rêvés, il l'acceptait; sinon il le rendait à son auteur.

Le bonhomme, comme vous voyez, ne manquait pas de fatuité. Vous pourriez croire que ce n'était là qu'un moyen de se ménager un refus honnête. Vous vous tromperiez : le père Mourier n'était rien moins que poli, et en autocrate qu'il était, il ne se donnait pas la peine de capitonner ses critiques.

Par exemple, une fois la pièce reçue, il mettait son amour-propre à la défendre envers et contre tous. Sifflée ou non, il la maintenait sur l'affiche et finissait ainsi par l'imposer à son public.

Pour en revenir à son système, je me demande quelle pièce il eût faite sur *les Casseurs de pierre*.

Les Casseurs de sucre, à la bonne heure! Voilà un titre. Je ne dis pas qu'il soit précisément de bonne compagnie. Il faut être quelque peu versé dans la langue verte pour savoir que casser du sucre sur la tête de son voisin, c'est le *débiner*, le diffamer en douceur. Ceci expliqué, on comprend qu'il y ait là le sujet d'un joli vaudeville, quelque chose comme une réduction de *l'École du scandale*, de Sheridan.

Mais *les Casseurs de pierre!* Vous aurez beau vous casser la tête, je vous défie bien d'en faire sortir le drame que M. Charles Deslys vient de nous donner à la Gaîté.

Ce n'est pas que ce drame soit bien original. Le titre ici n'est qu'un trompe-l'œil. A la place des casseurs de pierre, vous y mettriez des mineurs que la pièce ne s'en porterait pas plus mal. La véritable étiquette qui lui conviendrait, ce serait bien plutôt *la Contagion du crime* ou, comme on eût dit il y a cinquante ans, *le Danger des mauvaises connaissances*.

Jugez-en.

Jean Maillard a eu des malheurs en cour d'assises. De quelle sorte, on ne nous l'explique pas. Un faux probablement. Tout ce que nous savons, c'est qu'il a reçu les bienfaits de l'éducation et que, né pour une existence brillante, il a été entraîné dans le crime par un certain Bouquaille. Sa dette payée à la société, libéré du bagne ou de la prison, il veut demander au travail son pain de chaque jour, celui de sa femme, une créature honnête et dévouée, et de sa fille Denise, qu'il adore et qu'il voit avec douleur réduite à l'humble métier de chevrière. M. Duvernay, un riche entrepreneur, chez qui il se présente, l'accueille avec bienveillance et lui offre une place dans ses bureaux ou dans son usine. Jean Maillard refuse : il craint d'être reconnu et il préfère aller, comme un simple journalier, casser des pierres sur les routes.

Le voilà donc installé à son travail, grâce à la recommandation de M. Duvernay. Mais ce travail, dont il n'a pas l'habitude, lui semble rude et ingrat. Les joyeuses cavalcades qui passent et qui lui rappellent son luxe d'autrefois, lui font sentir davantage sa déchéance et son humiliation. Les caresses, les encouragements de sa femme et de sa fille sont impuissants à bannir de cette âme ulcérée les souvenirs et les regrets qui l'assiégent. Pour comble de fatalité, le hasard amène sur ses pas Bouquaille, son mauvais génie, son ancien compagnon de chaîne. Bouquaille est sur la piste d'une *affaire* et propose à Jean Maillard de lui servir de complice. Celui-ci refuse et le chasse. Mais, à force de germer dans son cœur, les mauvaises pensées ont fini par triompher des bonnes résolutions. L'occasion, qui, dit-on, fait le larron, ne tarde pas à se présenter. M. Duvernay, en passant sur la route, laisse tomber un portefeuille. Jean Maillard le ramasse : il y trouve soixante mille francs — soixante mille francs, c'est-à-dire, pour lui la vie oisive et affranchie du travail, pour sa chère Denise le bonheur et presque le luxe! Mais ces soixante mille francs appartiennent à son bienfaiteur, et, bien plus, ils sont le salut de l'honnête et sévère négociant qui, frappé par une catastrophe commerciale, les a empruntés à un ami pour faire face à une échéance. Que ces soixante mille francs lui manquent et, pour échapper au déshonneur, il ne lui reste plus d'autre issue que le suicide. Qu'importe à Jean Maillard! Chacun pour soi. La fortune vient à lui et il serait bien sot de ne pas la saisir. Et pourtant sa femme, la brave Madeleine, finirait-elle peut-être par lui arracher cet argent mal acquis, par réveiller en lui l'instinct de la reconnaissance et de la probité, si le tentateur n'apparaissait de nouveau. Bouquaille a vu ramasser le portefeuille, il vient demander sa part, et, pour vaincre les scrupules de Jean Maillard, il lui présente le vol comme un simple emprunt à faire à la caisse de M. Duvernay. Grâce à

une martingale dont il est sûr, ces soixante mille francs, jetés sur un tapis vert, en rapporteront cinq cent mille, un million peut-être... C'en est fait, le mauvais ange l'emporte. Jean Maillard n'hésite plus; il renvoie rudement sa femme en la menaçant de se tuer si elle souffle mot de ce qu'elle vient d'entendre.

Mais la scène a eu un autre témoin : c'est Denise. La pauvre enfant a appris du même coup le passé de son père et le nouveau crime qu'il est sur le point de commettre. Heureusement, elle peut encore l'empêcher. Le portefeuille a été enfoui dans un endroit désert qu'un mot échappé à Bouquaille vient de lui révéler et où les deux complices doivent l'aller chercher cette nuit même. Elle sera avant eux au rendez-vous et rapportera l'argent à M. Duvernay : elle sauvera l'honneur de son père en même temps que celui de leur bienfaiteur.

Le tableau qui suit est court, mais terrible.

Le décor représente une falaise des côtes de Normandie, au bord de laquelle s'élève une statue de la Vierge. C'est là, au pied de la statue, que le portefeuille a été enfoui. Denise et sa mère sont arrivées les premières : elles cherchent dans l'obscurité. Les deux voleurs ne tardent pas à paraître. En apercevant une forme humaine, Jean Maillard se trouble et s'arrête. Il lui semble que c'est la Vierge elle-même qui s'anime et proteste contre le sacrilége. Bouquaille, qui n'a pas de préjugés, comprend qu'ils ont été devancés. Il s'était muni d'un pistolet, destiné charitablement à son complice. Il tire, et le coup de feu va frapper Madeleine. Denise cependant s'était enfuie avec le portefeuille. Au bruit de la détonation, elle revient sur ses pas.—Je n'ai rien : va, cours chez M. Duvernay, lui dit l'héroïque femme, qui veut au moins que le sacrifice de sa vie ne soit pas stérile. — Et Denise partie, elle s'affaisse sur elle-même. Jean Maillard soupçonne l'affreuse vérité. Il s'élance vers ce corps qui vient de tomber et il reconnaît sa femme. Ivre de rage et de douleur, il saisit son couteau et en frappe l'assassin, qui va rouler dans l'abîme.

Denise a obéi au dernier cri de sa mère. Elle arrive haletante chez M. Duvernay. Il était temps. Menacé de la faillite, harcelé par ses créanciers, en butte aux outrages de ses ouvriers qui réclamaient insolemment leur salaire, le malheureux négociant allait se faire sauter la cervelle. Il remercie Denise, il remercie Jean Maillard qui, pâle et sombre, a suivi les traces de sa fille. Mais Jean Maillard repousse cet hommage qu'il ne mérite pas. Il confesse son crime et remet son sort entre les mains de Duvernay. Celui-ci lui ordonne de partir, de s'expatrier. Quant à la pauvre orpheline, il la recueillera sous son toit et la donnera pour sœur à sa fille et à son fils.

Trois ans se sont passés. La petite chevrière est devenue une grande et belle jeune fille, accomplie de grâce et de beauté. Elle est aimée de Raymond, son frère d'adoption, qui supplie son père de les unir. C'est la situation des *Idées de Madame Aubray*. Le négociant déclare que ce mariage est impossible. Encore si Jean Maillard était mort. Mais justement, on annonce M. Johnson, et ce M. Johnson n'est autre que Jean Maillard. Il est vrai qu'au premier abord vous auriez peine à reconnaître, dans ce gentleman correct et distingué, l'ex-casseur de pierres. Pour tout dire, Jean Maillard ne s'est pas moins transformé au moral qu'au physique. L'ancien repris de justice s'est réhabilité par le travail. Aux États-Unis, l'on est moins chatouilleux qu'en France sur les antécédents. Un brave négociant, à qui d'ailleurs Jean Maillard a eu la loyauté de ne rien cacher de son passé, l'a associé à son commerce. Il est devenu presque riche et il revient aujourd'hui rendre à M. Duvernay les trois mille francs qu'il lui a prêtés pour son départ, et lui reprendre sa fille Denise. Franchement, n'eût-il pas aussi bien fait de rester aux États-Unis ? c'est ce que l'on serait tenté de se dire si le bon Duvernay ne finissait par se laisser toucher — toujours comme dans les *Idées de Madame Aubray* — et ne consentait à l'union de son fils avec la fille de Jean Maillard.

Et ainsi se trouve réalisée, à quelque variante près, cette prophétie que vous avez pu entendre hurler, après 1848, par les chanteurs des rues de Paris :

> Un jour viendra que le riche éclairé
> Donn'ra sa fille au forçat libéré.

Pourvu maintenant que Jean Maillard ne se fasse pas repincer par M. le procureur impérial pour l'affaire de Bouquaille! car enfin il n'y a pas encore prescription.

De l'émotion, de l'intérêt, de la simplicité, une action bien nouée et d'où les situations se déduisent logiquement et sans effort : telles sont les qualités de ce drame qui, sauf un léger accroc à la dernière scène, a parfaitement réussi.

Le rôle de Jean Maillard était, dit-on, destiné dans l'origine à Paulin Ménier. Je doute que celui-ci, malgré tout son talent, y eût valu Lacressonnière : il eût peut-être donné plus d'accent et de physionomie au casseur de pierres, mais il n'eût pas été plus touchant et pathétique et n'eût pas fait sentir aussi bien l'ex-homme du monde sous le repris de justice.

Les autres personnages sont interprétés avec chaleur et conviction par MM. Latouche et Manuel, Mmes Fanny Génat et Juliette Clarence.

Le même soir, la Gaîté nous a offert une reprise de la fameuse bouffonnerie de Scribe et Saintine, *l'Ours et le Pacha*. Il faut en convenir, elle est bien un peu démodée, mais non pas autant qu'on pourrait le supposer. Ce qui marque une pièce et lui imprime sa date, ce sont les *mots*, c'est la recherche et l'affectation dans l'esprit et la gaieté. Ici l'esprit est vulgaire, la gaieté au gros sel; mais tout cela est franc et sans prétention. Chaque personnage est un type distinct, bien dessiné dans son individualité burlesque. Les situations sont drôles : celles du changement de têtes est une trouvaille. « Prenez mon ours » est resté proverbe, et ce n'est pas là un mince honneur pour une folie de carnaval.

Le tort est d'avoir voulu accommoder la pièce à la moderne au lieu de la laisser dans sa naïveté primitive. Si l'on tenait à y faire des retouches, il fallait se borner à en retrancher quelques calembours surannés et non à y en ajouter d'autres, plus insipides encore, sur le *Petit Journal* et *Timothée Trimm*. Ces rallonges maladroites ne font que l'alourdir et la dépayser.

Les acteurs de la Gaîté n'ont pas non plus la tradition de ces sortes de farces. Perrin est lugubre dans Schahabaham. Plus insuffisant encore est l'acteur qui joue Marécot, surtout lorsqu'on se rappelle Odry qui y était d'une fantaisie si amusante. Manuel est un Lagingeole très-presentable qui, sans valoir Lefèvre et Cazot, ne les fait pas trop regretter. Quant à Alexandre, il est ravissant de bêtise ingénue dans Tristapatte. Il m'a rappelé Vernet; c'est le meilleur éloge que je puisse lui adresser.

Avec Flore et Mme Vautrin, les deux rôles de femmes étaient comiques. Mmes Adorcy et Carlin se contentent d'y être jolies. Il y a compensation.

Le divertissement final est trop long et mal placé. Il faudrait l'intercaler dans la pièce et n'en conserver que le pas de la señora Perea Nena. Ah! si les Dolorès postiches et les Petra Camera de contrebande ne nous avaient pas blasés sur les danses espagnoles ! Quelle piquante ballérine ! Quelle vivacité et quel entrain! Comme tout danse en elle, le pied, la jambe, le buste, les yeux ! Quelles fières cambrures, quelles façons provocantes de chiffonner la jupe et la mantille ! Et avec quelle précision, après avoir tourné sur elle-même en battant un trille étincelant, elle s'arrête droite, ferme, immobile comme une statue! Cherchez à notre Opera, même parmi les premiers sujets, une danseuse qui en fasse autant !

Somme toute, l'ensemble du spectacle a fait plaisir, et il ne m'étonnerait pas que, l'un portant l'autre, le drame et le vaudeville ne renouvelassent pour la Gaîté les recettes de la Menken.

~~~ Il y a quelque six ou sept ans, débutait à l'Opéra-Comique une toute jeune fille, fraîchement sortie du Conservatoire, à la tête mignonne et fine, bien posée sur le buste, qu'encadrait une chevelure du plus beau blond vénitien. Sa voix un peu mince, d'un joli timbre argentin, était souple et facile. Elle ne fit que passer à l'Opéra-Comique : pendant les quelques mois qu'elle y resta, elle créa, si je ne me trompe, un rôle dans une pièce du prince Poniatowski : *A travers le mur*; puis elle partit pour l'Italie. Sa poitrine, un peu faible, allait y chercher la santé et la vie. L'Italie, d'ailleurs, était son pays d'origine : le nom de Balbi est illustre à Gênes et à Venise. Trois ans après, nous vîmes reparaître Mlle Balbi à la Porte-Saint-Martin, où elle eut pour partner, dans *le Barbier de Séville*, Capoul, son ancien camarade au Conservatoire. Après une nouvelle éclipse, elle nous est revenue, et le Théâtre-Lyrique nous invitait hier à ses débuts dans *Martha*.

Pour la juger, il faut écarter tout d'abord le souvenir de Mlle Nillson, qui avait su communiquer à ce rôle de Martha un si adorable parfum de grâce piquante et de douce mélancolie. Mlle Balbi n'y a pas échoué, et ce n'est pas peu dire. Sa voix a gagné en éclat et en force; sa vocalisation brillante se joue des difficultés : elle a chanté à ravir, surtout la seconde fois, sa partie dans le quatuor du *Rouet*. La romance de la *Rose* a laissé davantage à désirer. La nature du talent de Mlle Balbi, tout gracieux et tout aimable, me semble convenir plutôt à l'interprétation de la musique légère qu'à l'expression des passions dramatiques. Son vrai cadre serait bien plutôt l'Opéra-Comique.

Le ténor Bosquin, qui débutait à côté d'elle, possède une voix sympathique qu'il conduit avec méthode, mais à laquelle il a le tort de demander plus qu'elle ne peut lui donner. Son style est bon, il chante avec âme et sentiment. Qu'il se garde de rêver les lauriers de Fraschini et, dans peu de temps, il sera, s'il le veut, le Capoul du Théâtre-Lyrique.

Barre a chanté son air à boire de manière à se le faire redemander par toute la salle. Mais il compose mal son rôle: il y manque de rondeur et de franchise.

Parlez-moi de Wartel! Voilà un comédien soigneux et intelligent. Ah! si sa voix était à la hauteur de son jeu, quel magnifique Falstaff, quel excellent Don Pasquale nous aurions en lui!

~~~ La musique prussienne vaut-elle mieux que la musique française? La bande autrichienne a-t-elle battu la bande italienne? La fanfare espagnole l'emporte-t-elle sur la fanfare badoise? C'est ce qu'avec la meilleure volonté du monde il me serait impossible de vous dire. La Commission impériale avait eu l'ingénieuse idée de distribuer un tiers de places en plus de ce que peut en contenir le palais des Champs-Élysées. N'aimant pas à faire le coup de poing, je me suis trouvé de ceux qui sont restés à la porte. Je ne me suis pas associé non plus à la petite émeute qui, une heure durant, a grondé autour du palais, avec accompagnement de gros mots et d'invectives à l'adresse de la Commission. Mais en chroniqueur consciencieux, je ne puis m'empêcher de constater le scandale et de protester contre l'imprévoyance qui en a été la cause. Un moyen de le réparer, au moins en partie, serait de donner une seconde représentation du grand festival et d'ouvrir les portes aux billets qui n'ont pu trouver de place à la première. — Aura-t-on le bon esprit d'y songer ?

[illegible]

TOMBEAU DE LÉON GOZLAN

A PARIS

AU CIMETIÈRE MONTMARTRE

En entrant dans le cimetière Montmartre, si l'on suit l'avenue qui fait face à la porte d'entrée; puis, qu'arrivé à son extrémité, on prenne l'allée à gauche, on passe devant le champ de repos israélite que domine la statue en pied d'Halévy, et l'on trouve un peu plus loin, à droite, la gracieuse statue de la Poésie effeuillant des fleurs sur la tombe de Murger. Cet endroit est assez éloigné de la ville pour être silencieux et calme. Les arbres y sont touffus et leur feuillage tamise un jour mystérieux. C'est là, paraît-il, le rendez-vous des poëtes : Léon Gozlan y est venu se reposer de sa longue carrière d'écrivain.

Le tombeau, tout récemment achevé, s'élève à gauche du chemin, au pied d'un talus élevé couvert d'arbustes, qui font un cadre vert à la pierre encore neuve. Tous ceux qui ont connu l'aimable auteur de tant de chefs-d'œuvre, et qui viendront faire un pèlerinage à ce mausolée, reconnaîtront le profil intelligent et fin de Gozlan, heureusement reproduit en marbre par le statuaire N.-J. Girard. Confier ce travail à cet artiste était de toute justice : il était l'ami de la famille Gozlan et devait mieux qu'aucun autre ciseler des traits qu'il avait bien connus.

C'est un succès pour M. Girard qui a fait déjà de remarquables travaux. Il achève à cette heure, pour le nouvel Opera, un fronton colossal représentant la Comédie et le Drame. Cette nouvelle œuvre inscrira définitivement son nom sur la liste des statuaires français.

Le médaillon qui décore le monument de Léon Gozlan a été offert par les deux sociétés des auteurs et compositeurs dramatiques et des gens de lettres. C'est un pieux hommage rendu par elles à l'homme éminent qui les présida. Le marbre est entouré de deux branches de laurier jointes par le cordon et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le nom de l'écrivain le surmonte. Son étoile couronne le tout. Plus bas, au-dessous d'une guirlande de fleurs et de feuillage, est sculptée sa plume immortelle.

Le tombeau est simple de lignes et sobre d'ornements. Les emblèmes expriment bien ce qu'ils veulent dire. L'ensemble du monument est digne de l'homme qu'il renferme. La construction en a été faite par M. Parise-Deutsch, sous la direction et sur les dessins de M. Charles Duval fils, architecte de talent et gendre de Léon Gozlan.

En prenant ce croquis au cimetière, j'ai pensé que mon modeste dessin aiderait les amis de Gozlan à trouver le chemin de sa tombe.

ÉMILE BOURDELIN.

HISTOIRE

DE

DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

PAR HENRI CONSCIENCE

(Suite[1].)

L'ouvrier sortit. Son départ fut suivi d'un moment de profond silence; les parents se regardaient eux-mêmes et leur fils avec une douloureuse stupéfaction. Bavon paraissait irrité. Un feu sombre étincelait dans ses yeux et ses lèvres tremblaient.

Comme sa mère se disposait à lui adresser quelques paroles pour le consoler et disculper Godelive, le jeune homme se leva et dit avec force :

— Ma mère, mon père, ne me parlez plus jamais de Godelive. Je veux l'oublier, oublier toute mon enfance, pour ne plus penser à elle. Qu'une personne ignorante perde à ce point le respect d'elle-même, cela peut se comprendre; mais elle sait lire, elle est instruite, elle n'a reçu de vous, mère, que des leçons de vertu et de morale. Votre bonte, nos bienfaits, notre amitié, elle a tout oublié. Elle est doublement coupable. Oh ! j'étoufferai avec effort son souvenir dans mon cœur. Mère, fais venir des ouvriers tout de suite, que tout soit porté dans notre nouvelle demeure. Je ne veux plus coucher ici, je ne veux plus mettre un pied dans la ruelle. Je t'en prie, que je trouve tout prêt quand je reviendrai à la maison; tu me rendras heureux. Adieu, je vais à mon bureau, je ne puis plus rester ici. Ce soir, je sonnerai à la porte de la maison dans l'autre rue.

Il allait partir; mais comme il remarqua que sa mère était inquiète et voulait le retenir, il lui dit d'une voix moins émue :

— Sois tranquille, mère, ce n'est que pour un moment, demain je ne penserai plus à rien. C'est fini : j'avais du chagrin, mais maintenant je suis guéri, guéri pour toujours.

Il serra tendrement les mains de sa mère et sortit de la maison.

Ces fâcheuses nouvelles de Godelive parurent avoir délivré Bavon d'une préoccupation secrète, et, sous ce rapport, elles lui avaient réellement fait du bien. Comme si cet événement avait fait disparaître tout ce qu'il y avait encore en lui d'enfantin, son esprit devint plus sérieux, et il prit plus qu'auparavant la physionomie d'une personne posée qui ne s'occupe que de choses utiles.

1. Voir les numéros 646 à 659



VOYAGE DU SULTAN EN ANGLETERRE. — REVUE DE LA FLOTTE ANGLAISE DANS LA RADE



SPITHEAD, PRÈS DE PORTSMOUTH, LE 17 JUILLET; dessin de notre correspondant. — Voir page 470.

Dès ce jour il travailla avec plus de zèle dans son bureau, et tous ses efforts tendaient à se rendre familières l'industrie et la direction de la fabrique.

M. Raemdonck et le vieux premier commis prenaient plaisir à le faire avancer. Le dernier surtout l'aimait beaucoup et se déchargeait sur lui d'une grande partie de sa besogne, afin de lui donner l'expérience de tout. Il ne lui cachait même pas qu'il le faisait avec une intention particulière.

— Je puis devenir malade, disait le premier commis; je puis avoir une autre place; mon oncle le tanneur peut mourir. Alors j'hérite une fortune, et je vais vivre dans mon village natal. Je veux vous rendre capable de me remplacer au besoin dans mes travaux, s'il arrive que vous soyez assez âgé pour obtenir ma place chez M. Raemdonck.

Cette perspective fut un nouvel aiguillon pour Bavon. Avec le consentement de son maître, il emporta chez lui des livres de la bibliothèque, étudia la mécanique, suivit les inventions nouvelles, dessina, médita, et avait déjà contribué à introduire dans les instruments de travail de la fabrique une amélioration qui rapportait de beaux bénéfices.

Ses appointements s'élevaient au chiffre de mille francs lorsqu'il atteignit sa dix-neuvième année.

Il ne parlait plus de Godelive ni de son enfance, et paraissait ne plus attacher de prix à ces souvenirs. Cependant il y avait encore des moments où l'image de Godelive se dressait devant ses yeux, et où il pensait avec plaisir à la compagne de ses premières années. Non pas à Godelive l'ouvrière de fabrique, qui s'était laissé entraîner à la grossièreté et à l'abaissement moral par les mauvais exemples; non, mais à la gentille petite Godelive, à la pure et naïve enfant qui avait grandi avec lui et qui avait partagé tous ses plaisirs et toutes ses espérances. Dans son travail opiniâtre, dans ses études constantes, il entendait parfois encore une petite voix argentine murmurer son nom; et son doux visage avec des yeux bleus brillants lui apparaissait encore de temps en temps, tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois à la porte de la ville. Ce n'étaient là que des rêves qui n'avaient plus rien de commun avec la réalité, il le savait bien.

Le père Damhout avait plus d'une fois engagé son fils à faire prendre des renseignements sur les Wildenslag par M. Raemdonck ou par son premier commis, mais Bavon avait repoussé ces tentatives avec effroi, et sa mère lui avait donné raison.

En effet, que pouvait-il y avoir désormais de commun entre lui et Godelive? Il se sentait appelé à s'élever jusqu'à la bourgeoisie et à vivre parmi les gens comme il faut. Si les Wildenslag revenaient à Gand, ne serait-il pas honteux d'avoir vécu en ami et en frère avec des gens qui méritaient plutôt le mépris que l'estime du monde? Non, non, on ne pouvait plus lui parler des Wildenslag; ils l'avaient blessé dans sa sensibilité et il était aigri contre eux.

C'étaient pour ainsi dire les mêmes réflexions qui engageaient sa mère à étouffer ses propres souvenirs. Cinq à six ans auparavant elle avait bien pensé quelquefois que Bavon et Godelive étaient peut-être destinés à être unis par le mariage. Ce rêve lui avait même souri comme une chose possible; mais maintenant il y avait tant de distance entre Bavon et Godelive qu'on ne pouvait plus penser, sans un secret sentiment de honte, à l'intimité passée avec les Wildenslag.

On finit donc par ne plus parler du tout de Godelive, quoique dans le cœur de Bavon et dans celui de sa mère s'éveillât un sentiment sans cesse renaissant de tristesse et de pitié pour la malheureuse enfant.

Bavon, qui approchait de sa majorité, se familiarisait sans relâche avec tout ce qui concerne le commerce et la fabrication du coton. Avec le consentement du premier commis, il passait une partie de la journée dans la fabrique même, non-seulement pour connaître la pratique du travail, mais aussi pour surveiller les ouvriers et soigner les intérêts de M. Raemdonck. Il remplissait ce dernier devoir avec tant de zèle et d'intelligence, que le premier commis, qui était fier de son élève, disait parfois à M. Raemdonck :

— Soyez certain que Bavon Damhout vous fait faire chaque année pour plusieurs milliers de francs de bénéfice. Les ouvriers l'aiment et l'estiment, et ils ont soin que rien ne soit brisé ou perdu, uniquement pour lui faire plaisir.

En effet, Bavon était très-affable et très-doux envers tout le monde, et son savoir et ses progrès étonnants étaient de nature à lui assurer la considération des ouvriers; mais ce n'était pas là la principale raison de leur affection pour lui.

Son propre père, leur vieux et brave camarade, était employé à un moulin à filer, et le jeune homme devait souvent lui donner, comme à eux-mêmes, des ordres ou des indications. Cela eût pu avoir quelque chose de pénible, un vieux tisserand qui se voit donner des ordres, dans sa propre fabrique, par son jeune fils. Mais Bavon ne s'approchait de son père que la tête découverte, lui adressait la parole avec le plus grand respect, lui souriait et lui serrait si tendrement la main, que tous les ouvriers se sentaient touchés. Il ne leur en coûtait donc pas d'obéir à un fils d'ouvrier qui avait acquis le droit de commander par son expérience, et qui gagnait la respectueuse affection de chacun par sa douceur et par son respect pour son vieux père.

Bavon ne se contentait pas de ce qu'il y avait à apprendre pour lui dans la fabrique de M. Raemdonck. Il avait obtenu de son maître qu'il s'abonnât aux publications les plus nouvelles sur la fabrication et l'industrie; il suivait les cours publics du soir que de savants professeurs donnaient sur cette matière. Il visitait, chaque fois qu'il en avait l'occasion, les meilleures fabriques de Gand.

Il acquit ainsi insensiblement une profonde connaissance de tout ce qui concerne l'industrie du coton et ses perfectionnements.

Il était heureux, car tout le monde autour de lui l'appréciait et le chérissait... Cependant son ciel n'était pas tout à fait sans nuages. Son père travaillait toujours à la fabrique! Le rêve du jeune homme n'était donc pas encore réalisé, le but de sa vie était encore loin de se trouver atteint. Il aurait bien voulu que son père cessât de travailler, mais ses parents et lui étaient habitués maintenant dans leur nouvelle demeure à un certain bien-être. On ne pouvait pas abandonner cette position pour reprendre un genre de vie moins aisé, et ses appointements seuls n'étaient pas suffisants pour subvenir aux frais de ménage. Ces réflexions étaient quelquefois pour lui les causes d'un chagrin passager... et en outre, lorsqu'il était seul et se laissait aller à ses rêveries, ses pensées le ramenaient souvent aux beaux jours de son enfance. Alors il sentait dans son cœur un vide, une insurmontable tristesse, un ver qui le rongeait doucement, il est vrai, mais qui ne voulait pas mourir.

Un matin que Bavon était entré dans son bureau et s'était mis à écrire en l'absence du premier commis, une servante vint l'avertir que M. Raemdonck désirait lui parler et l'attendait au salon.

Lorsqu'il se présenta devant le propriétaire de la fabrique, celui-ci le fit asseoir et lui dit :

— Monsieur Damhout, lorsque, sur la recommandation de M. le bourgmestre et d'après mon propre mouvement je vous ai reçu dans mon bureau, j'espérais que vous vous montreriez reconnaissant de ma protection par votre application et votre zèle. Je ne me suis pas trompé; au contraire, vous m'avez pleinement satisfait et vous m'avez même procuré de grands avantages dans mes affaires. Votre amour pour vos parents m'a inspiré en outre une profonde estime et une véritable amitié pour vous. En un mot, vous êtes un brave jeune homme, et je suis extrêmement content de vous. Je sais que votre plus beau rêve, le but de tous vos efforts, est de délivrer votre père du travail et de récompenser votre mère de ses sacrifices passés par le bien-être et l'aisance. Le moyen de vous faire toucher ce but se présente en ce moment, et quoique vous soyez très-jeune encore, je veux cependant vous prouver que j'ai confiance en votre expérience. L'oncle de mon premier commis est mort hier. M. Vremans donne sa démission et va demeurer dans son village natal. Vous sentez-vous capable d'être mon premier commis?

— Oh! monsieur, balbutia Bavon, si je n'en étais pas capable, je le deviendrais par reconnaissance pour votre extrême bonté.

— C'est que, mon ami, il y a des appointements de trois mille cinq cents francs qui sont attachés à cette place; oui, de quatre mille francs avec quelques profits. C'est beaucoup pour un jeune homme de vingt-deux ans. Cette augmentation considérable ne vous sera-t-elle pas funeste? Vous êtes dans l'âge le plus dangereux.

— Éprouvez-moi, je vous en prie, monsieur, fût-ce durant une année entière, dit Bavon. Ce que vous m'offrez, c'est le bonheur que j'ai rêvé pour mes parents. Oh! si je me montre jamais indigne de cette générosité, chassez-moi, méprisez-moi : mais non, non, je ferai tous mes efforts et, si c'est possible, je vous prouverai que votre bienfait a doublé mes forces.

— Je vous crois, mon ami, l'amour filial sera votre ange gardien. Soyez donc mon premier commis, et que le noble but de votre vie soit atteint. Vous pouvez prendre quelqu'un du petit bureau pour écrire les lettres jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelqu'un pour vous remplacer.

M. Raemdonck se leva et serra la main du jeune homme en lui disant :

— Je vous félicite, monsieur le premier commis; allez à la fabrique, maintenant, car vous brûlez sans doute d'impatience d'apprendre cette bonne nouvelle à votre père.

Bavon ne s'en allait pas : il restait debout et pensif devant son maître.

— Eh bien! avez-vous encore quelque chose à me dire? demanda celui-ci.

— Monsieur, je voudrais vous adresser une prière.

— Parlez, mon ami.

— Elle est assez singulière; mais vous êtes si bon pour moi!... Je désire que, pendant quelques mois, personne ne sache rien de ma position, pas même mes parents. Que l'on suppose du moins que mon traitement courant n'est pas augmenté.

— Quelle singulière idée est cela? s'écria M. Raemdonck avec étonnement. Pourquoi ce mystère?

— C'est, monsieur, parce que je veux faire une surprise à mes parents, et pour cela, il faut que je puisse épargner pendant quelque temps sans qu'ils le sachent.

— Quelle surprise?

— Je ne le sais pas encore, monsieur; un cadeau, quelque chose qui les rendrait heureux tout d'une fois. Je vous le dirai et vous demanderai votre bon conseil dès que j'aurai pris une décision à ce sujet... et si j'étais obligé de vous demander une avance sur mes appointements...?

— Ah! pour atteindre un si noble but, il ne faut pas m'épargner : ma caisse vous est ouverte, du moins tant que vous resterez dans des limites raisonnables.

Bavon, après avoir chaleureusement exprimé sa reconnaissance, sortit du salon et se rendit à son bureau. Il fit venir un aide du petit bureau et le mit immédiatement à l'œuvre. Il se prit à penser à ce qu'il avait dit à M. Raemdonck et à la surprise qu'il avait l'intention de faire à ses parents. Son projet était arrêté dans sa tête depuis bien des années, mais il n'avait pas osé le dire à son maître, dans la crainte qu'il ne vînt encore lui-même à changer d'idée. Après de longues réflexions il persista cependant dans sa première résolution.

Au dîner, lorsqu'il se mit à table avec ses parents et ses sœurs, il raconta que le vieux premier commis avait donné sa démission parce que son oncle, qui venait de mourir, lui avait laissé une riche succession. M. Raemdonck était tout disposé à donner sa place à Bavon, mais à cause de sa jeunesse, il voulait d'abord le mettre à l'épreuve pendant quelques mois.

Il fit briller ainsi aux yeux de ses parents l'espoir de le voir obtenir bientôt une augmentation considérable; et il ne leur cacha pas que, si ce bonheur lui arrivait, il ne souffrirait pas un instant que son père continuât à travailler. Il trouverait alors, dans l'élévation de ses appointements, les moyens de procurer à sa mère tout le bien-être possible et de lui permettre de vivre comme une véritable rentière. Il était si content et si joyeux qu'il associa tout le monde à son bonheur.

Enfin il raconta que le neveu de M. Raemdonck, qui avait séjourné longtemps à Paris et qui s'y était marié depuis peu, allait venir demeurer à Gand. M. Raemdonck cherchait une maison pour son neveu. La maison ne devait pas être grande, mais jolie et commode : il voulait la garnir de beaux meubles et l'approprier entièrement pour l'arrivée de son neveu et de sa jeune femme. Bavon en parlait parce que son maître l'avait prié de chercher parmi les maisons à louer celles qui pourraient convenir à son neveu, et le jeune homme, qui n'avait pas beaucoup de temps, engagea sa mère à aller se promener un peu dans les plus belles rues, pas loin de la fabrique, pour voir s'il n'y avait pas de maisons convenables à louer.

Le soir même, en revenant de la fabrique, sa mère lui apprit qu'il y avait de jolies maisons bourgeoises à louer dans la rue Maguelonne, dans la rue Lange Meere et dans la rue de la Croix, près de l'église de Saint-Bavon. Cette dernière était peut-être un peu petite, mais elle était de construction moderne, et l'écriteau annonçait qu'il y avait un jardin.

Deux jours après, Bavon apporta à sa mère les remercîments de M. Raemdonck, qui avait trouvé à son gré la maison dans la rue de la Croix, près de l'église de Saint-Bavon et l'avait immédiatement louée.

Depuis lors Bavon parla souvent encore de cette maison; il vantait le luxe des meubles que son maître y faisait placer et l'arrangement plein de goût de toute la maison. M. Raemdonck l'y avait déjà mené deux fois et lui faisait l'honneur de le consulter sur l'ameublement et sur la disposition du jardin.

Les descriptions renouvelées du jeune homme éveillèrent la curiosité de sa mère à tel point qu'elle exprima le désir de voir la belle maison à l'intérieur. Bavon promit d'en demander la permission à son maître; mais il fallait encore attendre quelques semaines, jusqu'à ce que la demeure des nouveaux mariés fût entièrement en ordre.

Enfin, un samedi soir, il montra tout joyeux une grande clef et annonça que M. Raemdonck leur permettait de visiter la maison du haut en bas, et même de passer l'après-dînée entière dans le beau jardin : il y apprêterait une bonne bouteille de vin et il invitait Bavon à la vider avec ses parents à sa santé. C'était le lendemain dimanche : dès qu'on aurait dîné, on se rendrait dans la maison de la rue de la Croix pour y passer une heure ou deux. Ce serait une véritable fête.

En effet, le lendemain, à peine se donna-t-on le temps de dîner, tellement ses sœurs étaient impatientes. On se dirigea en causant gaiement de ce qu'on allait voir du côté de Saint-Bavon. Quand on fut arrivé dans la rue de la Croix, on s'arrêta devant la maison pour contempler la façade. Il y avait un petit balcon où des fleurs de différentes couleurs s'entrelaçaient en guirlandes. Il y avait aussi des fleurs devant les fenêtres, ce qui fit faire à la mère Damhout la remarque qu'elle avait toujours eu une sorte de prédilection pour ces clochettes d'un rouge de corail.

Lorsque la porte fut ouverte, Bavon dit à ses sœurs, qui voulaient ouvrir tout de suite les portes des chambres :

— Non, non, pas ainsi, le plus beau pour la fin, sinon nous n'aurions pas grand plaisir de notre visite. Allons d'abord au jardin, notre mère aime tant les fleurs.

— Et moi donc, interrompit Adrien Damhout; lorsque j'étais plus jeune, mes parents demeuraient à Ludeberg. Nous avions un petit jardin pour lequel j'oubliais le boire et le manger. Pendant toute l'après-midi, le dimanche, j'étais à l'œuvre et j'avais les plus belles giroflées et les plus beaux œillets de tout le voisinage.

Ils entrèrent dans le jardin : il n'était pas très-étendu, mais les sentiers y serpentaient gracieusement; le soleil versait ses rayons caressants sur une partie du sol, et il y avait une telle abondance de fleurs, que les petites filles s'élancèrent en avant, les mains étendues, et se mirent à crier :

— Ah! qu'il fait beau et frais ici, et quelle bonne odeur!

Bavon, plus calme en apparence, se promenait avec ses parents dans les sentiers, leur montrait les fleurs, cueillait pour eux celles qui répandaient le meilleur parfum et les conduisit ainsi sous un berceau de verdure, où ils s'assirent en riant pour jouir un moment à leur aise de la vue du jardin.

Là il y avait sur la table un pot en porcelaine avec du tabac, et à côté quatre ou cinq longues pipes hollandaises.

— Tiens, murmura Adrien étonné, je savais que M. Raemdonck fume quelquefois un cigare; mais il est vrai que, comme on le dit, beaucoup de messieurs fument la pipe chez eux.

— Vous ne comprenez pas, père, remarqua Bavon; monsieur Raemdonck a fait mettre là le tabac et les pipes pour que vous puissiez y fumer à votre gré.

— Impossible, Bavon.

— Il me l'a dit lui-même, père. Vous devez fumer pour lui faire plaisir.

— Quelle bonté! Alors je me risque; car le tabac paraît très-bon. Deux ou trois bouffées... rien que pour contenter notre généreux maître.

Il alluma sa pipe, fit monter la fumée en petits nuages jusqu'à la verdure de la voûte et dit alors en souriant et d'un air joyeux :

— Excellent tabac! Que les gens riches sont heureux! Tenez, comme cela, sur ce banc, le visage tourné vers le beau jardin et la pipe à la bouche, je voudrais passer ma vie.

— Vous vous trompez, père, lui répartit Bavon. Il y a encore quelque chose que vous feriez.

— Oui, aller à la pêche, n'est-ce pas? J'aime extrêmement cela, en effet; cela me servirait à varier un peu mes amusements.

Pendant ce temps les petites filles se plaisaient à comparer les fleurs entre elles, et discutaient sur leur beauté et leur parfum.

Le père Damhout déposa sa pipe en disant qu'il la reprendrait plus tard; car sa femme était impatiente de visiter la maison.

Bavon les conduisit d'abord dans une couple de chambres qui étaient très-bien ornées, mais qui n'offraient rien de particulier. Dans la cuisine, la femme Damhout admira le beau fourneau luisant et les chaudrons étincelants, les pots et les poêles à frire, qui s'étalaient le long des murs.

Dans la cave il y avait un tonneau de bière sur son chantier; un bac maçonné contenait un certain nombre de bouteilles de vin, et il s'y trouvait même un grand pot de grès, qui contenait assurément une provision de beurre.

Cela fit dire aux Damhout que M. Raemdonck n'avait rien oublié, et que son neveu trouverait tout prêt, absolument comme s'il avait lui-même occupé la maison depuis longtemps.

Au grenier, sur des cordes à sécher, on avait étendu quelques filets de pêche de formes diverses, tout neufs et fabriqués avec beaucoup de soin. Le père Damhout, qui était connaisseur, les prit en main, essaya la solidité du fil et murmura en lui-même :

— Heureuses gens, ils ont tout ce que leur cœur peut désirer!

— Maintenant au salon, à la plus belle chambre! cria Bavon. Là vous verrez des choses autrement belles; et nous allons y boire à la santé de M. Raemdonck l'excellente bouteille de vin qu'il a donnée pour nous.

Lorsque Bavon ouvrit le salon en question, tous poussèrent un cri d'admiration. Tous les meubles étaient en bois de mahoni massif; les gravures dans des cadres dorés, suspendues aux murs; un moelleux tapis à fleurs rouges sur le parquet; une pendule dorée et des candélabres assortis sur la cheminée; des chaises bourrées et des fauteuils à dossier qui tendaient leurs bras capitonnés et semblaient dire : « Je suis si commode, venez, reposez-vous sur moi. » C'est ce que firent les petites filles d'abord et les parents ensuite; mais Bavon prit sa mère par le bras et lui montra une petite table dont la tablette pouvait se lever. Sous cette tablette, dans un petit coffre, on voyait briller une quantité d'objets en acier destinés à la couture et à la broderie qui éblouirent les yeux de la femme Damhout et de ses petites filles.

— Maintenant le verre de vin à la santé de... de... nous allons voir... A table!

Il ouvrit une armoire, y prit une bouteille et des verres et versa le vin. Chacun voulut saisir son verre pour boire en l'honneur de M. Raemdonck; mais Bavon les retint.

— Attendez un moment, dit-il, il y aussi quelque chose à manger. Voilà un gâteau d'amandes que M. Raemdonck n'a pas donné, et ce n'est pas non plus à sa santé que nous allons boire d'abord...

— Qu'est-ce que cela? s'écria Amélie, la fille aînée; ces lettres en sucre sur le gâteau? Sais-tu, mère, ce qu'on y lit?

— Ah! ah! vive Christine, notre bonne mère! s'écria Bavon, en levant son verre. C'est aujourd'hui sa fête! Puisse-t-elle vivre longtemps, longtemps!

Et tous les autres répétèrent en chœur : Puisse-t-elle vivre longtemps, longtemps!

— Quelle singulière idée de Bavon de te fêter dans cette maison, s'écria Amélie. C'est bien drôle!

— Et maintenant, mère, dit le jeune homme d'un ton solennel et les yeux pleins de larmes d'attendrissement. Maintenant celui qui te doit tout, son instruction, son bonheur, son avenir, va te faire un cadeau, auquel il a rêvé depuis son enfance, à toi et au pauvre ouvrier de fabrique, qui a souffert et qui s'est épuisé pour son fils! Tu as vu cette maison, ce jardin, ces fleurs, ces filets? Tout cela t'appartient. J'ai loué la maison, j'ai acheté les meubles. Tu demeureras ici; mon père ne travaillera plus; il fumera sa pipe, soignera les fleurs et ira pêcher. Nous sommes riches, je suis premier commis, je gagne quatre mille francs! Dieu soit béni de m'avoir permis de récompenser ton amour. Père, mère, mettez-vous à votre aise, vous êtes chez vous!

La femme Damhout était si profondément touchée qu'elle s'appuya sur la table pour ne pas tomber; mais elle se releva, sauta au cou de son fils et le pressa sur son cœur maternel avec une tendresse fiévreuse. Damhout, muet de stupeur, versait des larmes de joie; les petites filles battaient des mains et dansaient avec ivresse.

Le soir, Bavon, assis à côté de sa mère, était silencieux et triste. Il lui dit qu'il était très-fatigué; mais la femme Damhout voyait bien qu'il avait autre chose dans l'esprit.

Elle murmura enfin d'une voix contenue :

— Bavon, tu songes à quelqu'un. Moi aussi, mon fils. Lorsqu'on est heureux, n'est-ce pas, on voudrait que tous ceux qu'on a aimés le fussent aussi.

— Oui, mère, répondit-il, l'homme n'est pas toujours maître de ses pensées; mais ce n'est rien. C'est un souvenir de mon enfance qui surgit dans mon cœur malgré moi.

Un dimanche, à la nuit tombante, une femme déjà âgée et une jeune fille sortirent de l'étroite ruelle où les Damhout avaient demeuré jadis. Leurs vêtements déguenillés, leur pas incertain et leur appréhension visible, tout en elles témoignait non-seulement d'une grande misère, mais aussi d'un profond découragement. Elles marchaient lentement, silencieuses et la tête baissée, le long des maisons, comme écrasées sous un sentiment de honte ou de frayeur secrète.

Il y avait cependant une différence remarquable dans leur aspect. Tandis que la femme, comme une personne depuis longtemps habituée à la pauvreté, était, pour ainsi dire, couverte de haillons, la fille avait probablement fait tous ses efforts pour cacher, autant que possible, les signes extérieurs de la misère. Ses vêtements, bien que très-usés, étaient d'une extrême propreté; et son bonnet, quoique reprisé et recousu, était aussi blanc que la neige.

Lorsqu'elle levait par hasard la tête pour éviter un passant, on la regardait avec surprise, comme si l'on était étonné de trouver de pareils traits sous ces misérables habillements.

En effet, la pauvre fille était très-jolie; dans ses yeux bleus, quoique maintenant obscurcis par le chagrin, brillait une étincelle d'intelligence et de sensibilité; ses joues étaient fraîches et son front d'un blanc de lis. En outre, il y avait dans la coupe de ses habillements, dans l'élégance de ses formes et dans la modestie de son allure, quelque chose de particulier qui ne permettait pas de douter que la jeune fille n'eût reçu une bonne éducation.

Quelque douloureux événement avait précipité cette malheureuse d'une position plus élevée dans une misère si profonde, qu'on devait la prendre, elle et sa compagne, pour des femmes qui demandent leur pain à l'aumône.

Sans échanger une parole, elles avaient atteint le Bas-Escaut et s'approchaient du pont de la Vigne. La femme dit d'une voix altérée :

— Aie bon courage, mon enfant. Tu vas si lentement, as-tu peur?

— Oui, mère, je ne sais pas, mon cœur bat avec angoisse, soupira la jeune fille.

— O ciel! crains-tu que les Damhout ne repoussent notre prière? cela me fait trembler. Hélas! qu'adviendrait-il donc de nous?

— La femme Damhout nous aidera, mère; il ne faut pas en douter. Un cœur comme le sien ne peut pas rester insensible à notre malheur; et lorsque, les larmes aux yeux, j'invoquerai son affection d'autrefois pour la pauvre Godelive...

— Sans doute; et puisqu'ils sont encore plus riches qu'on nous l'a dit à l'île! Ah! Godelive, la tentative que nous allons faire est bien pénible, surtout pour toi, je le sais, mais la faim est une impitoyable nécessité.

— Les Damhout sont riches, très-riches! répéta la jeune fille d'une voix sourde, dont le tremblement étrange surprit sa mère.

— Mais c'est tant mieux, Godelive, dit-elle. Dieu soit loué de leur avoir donné les moyens de nous venir en aide!

— Aller demander l'aumône, mère! aux Damhout! moi, la petite Godelive qu'ils ont aimée si tendrement, qui osait faire avec eux des rêves d'avenir! O ma belle enfance, avec quels reproches vous vous dressez devant mes yeux! Mendiante! Godelive, une mendiante!

— Non, mon enfant, ne sois pas si sévère pour toi-même. Nous venons demander assistance, c'est vrai; mais nous ne sommes pourtant pas des mendiantes.

Elles passèrent devant l'église de Saint-Bavon. La jeune fille paraissait poussée par une force secrète vers la petite porte du temple, et s'était retournée à moitié, peut-être sans le savoir.

Henri Conscience.

(La suite au prochain numéro.)

EXPOSITION UNIVERSELLE

Les maisons de verre. — Une maison japonaise à l'Exposition universelle. — Une maison de paravent. — Le Satsouma. — Organisation politique du Japon. — Le thé. — Le tabac. — Le camphre. — Les étoffes. — Singulière façon de se procurer des champignons. — Cire végétale. - Papiers peints et soieries. — Les laques. — Les bronzes. — Les jouets. — La cuisine. — Les livres. — Une chanson populaire satsoumate. — Maison de thé japonaise.

L'académicien Arnault — c'est de lui-même que je tiens ce détail — citait, un soir, chez Mlle Mars, le mot si connu de Caton : « Je voudrais que ma maison fût de verre pour que chacun pût voir ce qui s'y passe. » — « Pauvre Caton! interrompit la célèbre comédienne, sa maison ne durerait pas longtemps; ses voisines, à coups de caquet, en auraient bientôt cassé les vitres. »

Les maisons de campagne des Japonais sont encore plus fragiles que la maison rêvée par le vieux Romain, et il ne serait même pas besoin de pierres pour en briser les vitres; un léger choc, une chiquenaude d'enfant y suffirait. Le type qui en a été construit dans le parc de l'Exposition ne se compose à la lettre que de paravents en papier. Il y a bien une carcasse de bois odoriférant pour tenir ajustés tous ces paravents; mais elle est si légère qu'elle mérite à peine qu'on la mentionne dans cette complication de châssis qui courent sur des coulisses et se combinent entre eux de la façon la plus variée et la plus curieuse. Vous êtes seul, par exemple, et vous voulez vous tenir renfermé, soit pour travailler, soit pour dormir? tirez un châssis et vous voici enfermé dans une alcôve où n'arrive qu'un jour doux, tamisé à travers du papier sans transparence. Vous arrive-t-il des visiteurs? Vous repoussez le premier châssis, vous en manœuvrez trois ou quatre autres, et toute la maison se transforme en une unique grande salle; qu'au départ de vos amis vous resubdivisez en toutes sortes de pièces, selon votre caprice ou votre convenance.

De pareilles maisons font l'éloge d'un pays et attestent que dans le Satsouma il n'existe pas de voleurs, car, pour peu qu'il y en eût, il leur suffirait d'un coup de pouce pour enfoncer les fenêtres, sans compter qu'au besoin ils pourraient charger sur leurs épaules la villa toute entière.

J'ai dit dans le Satsouma, et non dans le Japon; car le pays dont je vais vous raconter les merveilles et auquel appartient le bizarre genre de construction dont je viens de vous parler est un des royaumes qui forment la confédération du Japon, contrée dont nous connaissons fort peu l'organisation politique.

En effet, le Japon ne forme pas un empire placé sous un gouvernement unique. C'est une confédération féodale ayant à sa tête le Teneshi ou Mikado, autour duquel se groupent les daïmios, princes suzerains du pays.

Ces daïmios possèdent l'entière suzeraineté de leurs États; ils ont leur armée, leur marine, leurs finances, leur administration, leur justice. Le Taïkoun ne peut, sans leur autorisation, franchir leurs frontières, même en temps de guerre.

Quant au Taïkoun, il est mandataire du Mikado. Dans l'ordre administratif du Kouandshiokou, il occupe le quatrième rang; dans l'ordre honorifique des Kaï, il ne vient qu'en cinquième. Il ne possède pas l'autonomie de son pouvoir et n'en peut conserver la puissance qu'en agissant comme mandataire. C'est précisément pour avoir abandonné ce rôle en usurpant, à l'exclusion de tout autre pouvoir, l'initiative souveraine vis-à-vis des étrangers, qu'aujourd'hui sa faiblesse est grande.

Le lien de féodalité se trouva rompu, et les daïmios, ne considérant plus le Taïkoun comme mandataire du Mikado, firent revenir dans leurs États respectifs les membres de leur famille en résidence à Yedo.

Rien ne s'opposa à cet acte de rupture, car en dehors de la puissance supérieure des daïmios, le Taïkoun ne pouvait compter sur son administration compliquée et composée de feudataires qui usurpaient à son égard l'autonomie que lui-même avait usurpée sur le Mikado.

Ce morcellement moral se complique du morcellement matériel des États soumis à son autorité, lesquels sont divisés en fractions séparées sur l'étendue du territoire japonais.

Enfin, toutes les circonstances qui déterminent la position spéciale du Taïkoun suscitent autour de lui des influences de personnalité qui donnent à son ministère, appelé gorodjio, une grande instabilité.

Mais, comme dit l'ivrogne de Charlet, en remplissant son verre, « nous ne sommes point ici pour parler politique, « mais Satsouma; parlons donc Satsouma. »

Le Satsouma possède une province qui se nomme Miyacongo, où se produit le meilleur thé du Japon. Les feuilles, par leur forme et par leur goût, diffèrent beaucoup du thé chinois. Pour toute préparation, on leur fait subir par des procédés ingénieux une dessiccation destinée à conserver intacte la fraîcheur de leur arome que l'on se garde bien de modifier, comme le font les Chinois, par un bain préalable dans une décoction de fleurs de cho-wahw, espèce de camelia très-odorant.

Les provinces de Kokoubon et d'Housouki sont, de leur côté, renommées pour la production d'un tabac blond, capiteux et mince comme des cheveux de femme. Satsouma fait un commerce immense de camphre brut, et livre à l'industrie d'immenses quantités du bois qui produit cette résine et avec lequel on fabrique des coffrets et toutes sortes d'ébénisteries que les Japonais travaillent et sculptent de façon à rivaliser avec les plus exquis chefs-d'œuvre de la patiente main-d'œuvre des ouvriers de l'empire du Milieu.

Quant aux richesses végétales, elles abondent dans toutes les provinces du Satsouma. L'O sert à la fabrication d'étoffes qui rappellent avec plus de finesse, de souplesse et de perfection les *tapas* de l'Océanie. Le takinokaroa donne des matériaux à une vannerie qui rivalise avec les fameuses pailles d'Italie; le stronokavoa fournit des cordes de toutes qualités et des tissus grossiers; avec le tokesou on donne aux bois fins le poli qui permet de les recouvrir du vernis-laque, qui est lui-même une gomme végétale; avec le kadzigawo, on fabrique le papier improprement appelé *papier de riz*, et les vitres des maisons; les jeunes pousses des bambous, confites dans de l'alcool, se mangent par tout le Japon et rappellent à l'œil et au goût la grosse et blanche asperge de Hollande. On assaisonne ces pousses de bambous avec des champignons, et ces champignons s'obtiennent à volonté et par un procédé vraiment amusant. Quand on veut se procurer un plat de ces délicats cryptogames, on achète un tronçon de bois de kinokogi, on le plonge dans l'eau et, vingt-quatre heures après, il se couvre de gros champignons d'une saveur fine, parfumés, et avec lesquels on n'a ni indispositions, ni surtout empoisonnements à redouter.

Ce sont encore les végétaux qui fournissent aux Satsoumates la cire de leurs bougies, l'encens qu'ils aiment tant à brûler dans des cassolettes de bronze, les cotons dont toutes les classes façonnent leurs vêtements, et je ne sais encore combien d'objets qui rendent facile et confortable l'existence d'un peuple, presque sans besoins d'ailleurs, qui ne connaît point le froid, qui ne connaît même point l'usage des cheminées et qui écarquillerait avec stupéfaction ses paupières bridées, si l'on venait à lui conter que nous autres, pauvres Européens, nous sommes réduits à brûler des bûches d'arbres pour nous chauffer durant neuf mois de l'année.

BIVOUAC DES VOLONTAIRES BELGES AU TIR DE WIMBLEDON, PRÈS DE LONDRES; dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin.



BANQUET OFFERT AUX VOLONTAIRES BELGES, A CREMORNE; dessin de notre correspondant. — Voir le Bulletin.



LES RUINES DU PALAIS DES CÉSARS, SUR LE MONT PALATIN, A ROME; dessin de M. Blaschwik. — Voir page 478.

Deux grandes industries spéciales à ce beau pays, et qui ne tarderont pas à devenir une branche féconde de commerce entre l'Europe et le Satsouma, sont ses papiers peints et ses soieries.

Les *korakami*, ou papiers de tenture peints au pinceau, sont d'une telle délicatesse d'exécution et d'une telle harmonie de couleur, que, le jour où leur usage deviendra commun en Europe, on hésitera à les coller directement sur les murs et qu'on les appliquera sur des panneaux mobiles pour les conserver comme des tableaux.

Quant aux soieries, à la finesse, à la souplesse, à une qualité de matière première vraiment déconcertante pour nous autres Européens, elles joignent des qualités artistiques d'un goût tout à fait nouveau ; elles éblouissent et charment par des conceptions de dessins qui attestent une grande entente de l'art des couleurs et de leur harmonie ; elles sont tantôt unies, tantôt brochées, tantôt tissées avec de l'or. Les crépons faits de la soie du papillon de chêne, des foulards blancs à réserves gauffrées, des tulles de soie, des gazes d'or, ne leur cèdent en rien.

Les faïences de Satsouma rappellent les plus belles faïences du XVIe siècle. Ce sont des teintes délicates qui charment l'œil, et des formes élégantes et originales; parmi ces échantillons, on remarque surtout une veilleuse de nuit, petite merveille digne de nos chefs-d'œuvre du XVIe siècle.

On se sent prendre de vertige, au milieu de ces anciens cabinets en ivoire, en laque, en email, que M. de Rothschild s'est hâté d'acheter dès les premiers jours de l'Exposition, vases, figures et fleurs, de ces grands bronzes coulés d'un seul jet, de ces cristaux de roche, de ces bois de senteur, de ces merveilles de broderie sur cuir et sur étoffes, qui font contraste avec des tas de richesses minérales de toute nature. Je ne sais vraiment point ce qu'il n'y a pas dans ce diable de pays, dont le sol regorge de mines de charbon, de fer, de cuivre et d'or, et dont les rivières charrient des paillettes de ce dernier métal.

Dans le Satsouma, non-seulement l'art industriel monte aux dernières limites et satisfait aux besoins les plus raffinés du luxe et du comfort; mais encore on s'y complaît à inventer pour les enfants des jouets ingénieux, adaptés ingénieusement à leurs goûts et au développement de leur intelligence. Or, examinez avec quelque attention les jouets d'un pays et vous vous serez bientôt fait une idée nette, non-seulement de l'industrie et de l'intelligence, mais encore des mœurs de ce pays ; une nation brutale ou abrutie ne donne point de jouets à ses enfants, une nation heureuse et avancée les en comble.

Un autre moyen de juger une nation consiste à connaître ses goûts gastronomiques. Les Satsoumates excellent dans l'art de la cuisine et la prisent si fort, qu'ils ne reculent devant aucun sacrifice pour satisfaire leur amour de la bonne chère. Parmi les mets nationaux de cette partie du Japon se font remarquer le bora, espèce de brochet qu'on fume et qu'on marine, comme on le fait en Europe pour la morue et le saumon, et la fameuse *soya*, mets qui se fait avec une espèce de petite fève appelée daidou.

Brillat-Savarin se serait, m'assure-t-on, extasié devant ces deux préparations culinaires!

Le Satsouma imprime des livres, et sa typographie a ceci de particulier que les pages de ses volumes n'ont point de *retiration*. On plie par le milieu les feuilles, dont les extrémités libres se rattachent dans le dos, tandis que la partie pliée forme la tranche.

Je n'ai trouvé personne pour me traduire quelques passages de ces livres, soit dit en passant, d'un aspect et d'une pesanteur si différente des nôtres, car les plus lourds des in-octavo n'atteignent pas le quart du poids d'un de nos in-dix-huit.

Voici néanmoins, d'après une revue anglaise, le *Quarterly Review*, une chanson populaire satsoumate qui peut donner une sorte d'idée de la poésie de cette partie du Japon.

Tsi-tsi! puis encore *tsi-tsi!* Moû-Lân tisse, se tient devant sa porte. On n'entend pas le bruit de la navette, on entend seulement les soupirs de la jeune fille.

Jeune fille, à quoi songes-tu? Jeune fille, à quoi réfléchis-tu?

La jeune fille ne songe à rien, la jeune fille ne réfléchit à rien.

Hier j'ai vu le livre d'enrôlement : le Taïshi lève une armée nombreuse. Le livre d'enrolement a douze chapitres : dans chaque chapitre j'ai lu le nom de mon père! O mon père, vous n'avez point de grand fils! O Moû-Lân, tu n'as point de frère aîné! Je veux aller au marché pour acheter une selle et un cheval; je veux, dès ce pas, aller servir pour mon père.

Au marché de l'orient elle achète un cheval rapide; au marché de l'occident elle achète une selle et une housse; au marché du midi elle achète un fouet.

Le matin, elle dit adieu à son père et à sa mère; le soir, elle passe la nuit sur le bord d'un fleuve. Elle n'entend plus le père et la mère qui appellent leur fille; elle entend seulement le sourd murmure des eaux. Le matin, elle part et dit adieu au fleuve : elle n'entend plus le père et la mère qui appellent leur fille; elle entend seulement les sauvages cavaliers du Taïshi.

J'ai parcouru dix milles en combattant; j'ai franchi avec la vitesse de l'oiseau les montagnes et les défilés. Le vent du nord apportait à mon oreille les sons de la clochette nocturne; la lune répandait, sur mes vêtements de fer recouverts de soie, sa froide et morne clarté.

Les guerriers reviennent après dix ans d'absence; ils vont voir le Taïshi, il est assis sur son trône. Tantôt il accorde aux guerriers qui ont bien combattu une des douze dignités, tantôt il leur distribue cent ou mille onces d'argent. Le Taïshi me demande ce que je désire. Moû-Lân ne veut ni charge ni argent. Prêtez-lui un de ces chevaux qui font mille milles en un jour, pour qu'il ramène un enfant sous le toit paternel!

Dès que le père et la mère ont appris le retour de leur fille, ils sortent de la ville et vont au-devant d'elle. Dès que les sœurs cadettes ont appris le retour de leur sœur aînée, elles quittent leur chambre, parées de leurs plus riches atours. Dès que le jeune frère apprend le retour de sa sœur, il court aiguiser un couteau pour tuer un mouton.

Ma mère ouvre le pavillon de l'orient, et me fait reposer sur un siége tourné à l'occident. Elle m'ôte mon costume guerrier et me revêt de mes anciens habits ; mes sœurs, arrêtées devant la porte, ajustent leur brillante coiffure, et enlacent des fleurs d'or dans leurs cheveux.

Moû-Lân sort de sa chambre et va voir ses compagnons d'armes; ses compagnons d'armes sont frappés de stupeur. Pendant douze ans elle a marché dans leurs rangs, et ils ne se sont point aperçus que Moû-Lân fût une fille.

On reconnaît le lièvre qui trébuche en courant; on reconnaît sa compagne à ses yeux effarés; mais quand ils trottent côte à côte, qui pourrait distinguer leur sexe?

Si vous désirez connaître dans quel costume combattait la belle Moû-Lân, vous pouvez satisfaire ce désir à l'Exposition universelle. Vous y verrez une armure étrange, bizarre, légère, quoique tout entière en acier. Des filaments de soies de couleurs crues et hardiment associées donnent à cette armure un caractère guerrier, riche et presque sauvage. La visière du casque couvre à peu près en entier le visage du cavalier, et explique comment la beauté de l'amazone a pu se cacher aux regards de ses compagnons d'armes et ne point éveiller leur curiosité.

Il faut bien l'avouer, les trois jeunes filles que l'on voit dans une maison de thé, dans une annexe du Japon, ne sont point des amazones. Le rôle qu'elles remplissent dans cet établissement ressemble à celui de nos demoiselles de comptoir européennes; elles paraissent âgées de quinze à seize ans; leur costume, d'une élégance simple et sans attifets criards, fait valoir leur teint mat de camélia, et leurs yeux fins et rieurs. Comme de petits chats dont elles ont les allures, elle se tiennent pelotonnées sur une sorte d'estrade recouverte de nattes blanches, lisent ou feignent de lire, chantent à mi-voix, jouent à la balle, grignotent constamment des bonbons et boivent des tasses de thé. Par malheur elles se maquillent de poudre de riz le cou et les épaules avec une exorbitante profusion de cosmétique. Au rebours de certaines de nos Parisiennes, le visage seul reste intact. Le thé se débite dans une annexe de la maison construite en bûches de bois entre-croisées, où un jeune garçon fort laid et d'une propreté douteuse fait chauffer l'eau et prépare la boisson odorante sur un fourneau en jade noire dont il active les braises incandescentes à l'aide d'un petit éventail de jonc. On le sert aux consommateurs dans de grandes tasses en porcelaine, et on l'accompagne de pâtisseries roulées qui ressemblent aux gauffrettes des glaciers parisiens.

SAM. HENRY BERTHOUD.

FOUILLES SUR LE PALATIN

A ROME

Des sept collines romaines, la plus fameuse par ses souvenirs est le Palatin, véritable berceau de Rome, que Romulus entoura du premier fossé, et qui vit plus tard s'élever sur ses flancs le palais des Césars. Ce palais et ses vastes annexes, œuvres de toute une suite d'empereurs, tombèrent en ruine avec le temps et finirent par être totalement enfouies.

On ne songea pas à en rien exhumer avant le siècle dernier. De 1720 à 1724, quelques archéologues y pratiquèrent les premières fouilles, d'après les ordres du prince François Farnèse, qui possédait une vaste propriété sur cet emplacement. Le but était moins alors de dégager les ruines que de rechercher au milieu d'elles des œuvres de la statuaire antique; mais on ne trouva en réalité que peu de chose. D'autres recherches faites en 1775 n'eurent guère plus de succès. Enfin, en 1860, les jardins Farnèse étant devenus la propriété de l'empereur Napoléon III, des fouilles sérieuses y furent pratiquées sous la direction d'un antiquaire italien, M. Pietro Rosa, qui réussit à mettre au jour une partie assez considérable des fondations de l'ancien palais.

Le succès de ce déblaiement opéré sur le versant septentrional du Palatin engagea à poursuivre des recherches analogues sur le versant méridional, où l'on a pu dégager les ruines grandioses dont nous donnons la vue. Elles comprennent des substructions de plusieurs étages sur lesquelles s'élèvent des murs de plus de cent pieds de hauteur, de grandes salles et diverses galeries. Ces remarquables vestiges du passé se dressent aujourd'hui sur un emplacement recouvert, il n'y a pas longtemps encore, par des plants de vignes, des jardins fruitiers et des potagers.

On a découvert, dans ces dernières fouilles, plusieurs beaux fragments de sculptures, et particulièrement un torse de jeune fille assise d'un travail très-achevé et dont le mouvement est excessivement gracieux. Du reste, les découvertes artistiques ne sont que peu de chose en raison de l'importance du monument lui-même.

Les ruines sont ouvertes au public deux fois par semaine, sur la présentation de cartes. Ce serait une œuvre archéologique d'un haut intérêt que de prolonger les fouilles jusqu'à l'emplacement de celles qui ont été opérées déjà sur le versant opposé de la colline; mais il faudrait pour cela faire disparaître la villa Nilo, actuellement occupée par un couvent, ainsi que les magnifiques jardins qui l'entourent.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

Un procès perdu et un mari gagné. — Un crime au désert. — Le siége d'un gourbi. — La panthère de la Compagnie de l'Ouest et la bonne de M. Chaix d'Est-Ange. — Un avocat et un juge à l'américaine. — L'escroquerie au mariage.

Vous comprenez bien que c'est le fruit défendu qui tiendrait le plus de place dans notre corbeille, s'il n'était le fruit défendu. Le procès de Berezowski a rempli les journaux politiques et même un tantinet certains journaux littéraires; mais comme nous ne sommes pas sûrs d'être de ces certains journaux-là, le mieux est de s'abstenir sans vous répéter ce que vous savez à merveille, que ce jeune Polonais a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Nous faisions des vœux dans notre dernier courrier pour que M. G..., de Bordeaux, enfermé dans une maison de santé de Paris, pût aller bientôt respirer à l'air libre la rose qu'il avait offerte à sa femme lors de leur récent entretien. Ce vœu de chroniqueur a été comblé. Et le tribunal de la Seine, jugeant en chambre du conseil, vient d'ordonner la sortie immédiate de M. G..., rendu par là à ses parents et même à sa femme, si celle-ci se console d'avoir perdu son procès et gagné son mari.

Perdre un procès, il est des gens qui ne savent pas supporter cet échec. Mais est-ce bien une raison suffisante pour vouloir assassiner ses adversaires et démolir leur maison? Il faut être en Afrique, et il faut être Arabe pour avoir de pareilles idées, et surtout pour les mettre à exécution.

La famille Ben Missoun avait perdu un procès contre Jean Delaguila et son gendre Jean Puech.

La somme n'était pas importante : 343 francs, qui s'élèvent avec les frais à 566 francs, que le chef de la famille Ben Missoun fut condamné à payer, d'abord par le juge de paix de Mascara, et ensuite par le tribunal de Mostaganem. Mais Raffa, le chef de la famille indigène, soutenait ne devoir que



Explication du dernier Rebus :

L'on met Racine, Corneille, Boileau, dans les mains de la jeunesse.

43 francs, et c'est pour l'écart entre ces 43 francs et ces 566 francs que les Ben Missoun entreprirent l'expédition suivante.

Delaguila et Puech possèdent dans la plaine de l'Habra un immense champ destiné à la culture du coton. Pour surveiller et défendre cette exploitation agricole, ils ont construit dans ce champ une solide maison recouverte en tuiles.

Dans cet abri, le 13 novembre dernier, trois journaliers espagnols ronflaient à poings fermés, comme on dit, je ne sais pourquoi, car il est aussi rare de dormir à poings fermés que sur les deux oreilles. Mais enfin Luis Lopez, Antonio San Juan et Judalicio Fernandez, employés de Puech et Delaguila, dormaient dans cette maison. Il était onze heures du soir quand ils furent réveillés en sursaut par de grands cris et de grands coups frappés à la porte de la maison. Ils étaient munis de deux pistolets et d'un fusil. Les assaillants, qui étaient nombreux, ébranlaient les parois du logis à coups de pierres et à coups de hache. Les assiégés, pour effrayer leurs ennemis, firent une décharge dans l'intérieur. Ces détonations n'épouvantèrent personne et furent au contraire le signal d'un assaut en règle. Les tuiles furent précipitées par le toit effondré, et les trois Espagnols, tenus en échec, n'eurent bientôt plus que le choix entre rester et fuir; mais rester c'était vouloir se faire écraser sous les tuiles; fuir c'était s'exposer aux pierres, aux matraques et aux haches des Arabes qui étaient très-nombreux et très-animés. San Juan tomba sous une fusillade et fit le mort pour être sauvé et se sauva ensuite. Lopez se réfugia dans des broussailles après avoir essuyé un coup de feu qui ne fit que le blesser aux jambes. Et enfin, Judalicio Fernandez s'échappa précipitamment, garanti dans une mante très-épaisse; mais à une petite distance de la maison, il fut renversé par un coup de matraque qui l'atteignit à la nuque.

Deux Arabes qui l'avaient poursuivi le retournèrent et l'examinèrent de près; puis, ayant vu que ce n'était ni Delaguila ni Puech, ils le laissèrent partir sans lui faire de mal, dit l'acte d'accusation. Ce *sans lui faire de mal* nous paraît aussi inopportun qu'impertinent adressé à deux Arabes qui, d'un coup de matraque sur la nuque, ont renversé un Espagnol à terre, sans lui faire de mal sans doute. Ce qu'il y a de mieux, c'est la manière dont la justice a découvert les auteurs de ce crime qui avaient pour eux le silence de leurs complices, l'obscurité de la nuit et l'immensité du désert. On a trouvé une petite hache dont le croissant s'adaptait à merveille avec les entailles des portes, du plomb qui était bien du même calibre que celui que Lopez avait reçu dans les jambes. Enfin les blessés ont reconnu parfaitement leurs agresseurs. Ce qui fait que la cour d'assises de Mostaganem a condamné Raffa Ben Missoun à la peine de mort, et trois de ses complices aux travaux forcés à perpétuité.

Puisque nous sommes en plein désert, nous avons bien le droit de parler d'une panthère; il est vrai que la panthère en question a été perdue entre le Havre et Paris. L'animal, à ce qu'il paraît, avait été confié au chemin de fer de l'Ouest qui, au lieu d'expédier sa *majesté fourrée* par un train exprès ou direct, l'avait placée comme un simple veau ou comme un stupide bœuf dans un convoi de marchandises. La panthère, contrariée par ce manque d'égards, avait mangé les barreaux de sa cage, et s'était ainsi ouvert une porte dont elle avait profité pour aller courir les champs de la Normandie. On fit une battue, on tua la bête; ce qui fait que le propriétaire réclamait devant le tribunal de commerce cinq cents francs d'indemnité. La Compagnie répondait que la perte de l'animal avait été causée par le vice propre de la chose. Or, *la chose* avait rongé sa cage; mais ce système n'a pas prévalu, et comme la Compagnie avait le droit, d'après un certain article 24 de son tarif, de n'effectuer le transport de l'animal que dans un wagon spécial et qu'elle n'a pas pris cette précaution, la panthère lui reste pour compte, mais au prix réduit de quatre cents francs.

Il paraît que ces bêtes fauves détestent la voiture. M. Chaix-d'Est-Ange avait autrefois dans ses salons une lionne, parfaitement élevée; seulement de temps en temps elle égratignait des clients et étranglait des chiens et des singes du voisinage. Il fallut s'en séparer. L'éminent avocat la dédia au Jardin des Plantes; mais comment l'y conduire? M. Chaix-d'Est-Ange ne pouvait pas, comme Androclès, se faire suivre dans la rue de sa lionne. Il prit donc un fiacre; mais la lionne, qui avait le mal de mer, poussait des rugissements féroces qui épouvantaient les chevaux et le cocher aussi par-dessus le marché et par-dessus le siége. Mais enfin on arrive à la porte du Jardin des Plantes.

— Les voitures n'entrent pas, crie le portier assisté du factionnaire. C'est la consigne.

— Très-bien, réplique M. Chaix-d'Est-Ange. Et ce disant, il fait mettre à la portière la tête de sa lionne. Alors, dit-il au portier et au factionnaire, je ne m'en mêle plus, et si vous ne voulez pas que je conduise madame en voiture, vous voudrez bien vous-même la conduire à pied.

Vous comprenez à merveille que la consigne fut levée à l'instant. Rien ne vous fait respecter dans le monde comme la compagnie d'une lionne.

Le juge président de la Cour criminelle du district de Colombie ferait bien de se munir de quelque animal féroce pour résister aux agressions des avocats qu'il mécontente. Les journaux américains nous racontent que dans l'interminable affaire John Surratt, qui en est à la dix-huitième audience, un avocat, M. Bradley père, aurait attendu le juge à la sortie, et lui mettant le poing sous le nez, lui aurait dit :

« Si vous n'étiez pas malade, je vous flanquerais une roulée, dussiez-vous me faire rayer du tableau des avocats. »

M. Fisher aurait répondu qu'il ne voulait pas s'abriter derrière son état de maladie, en ajoutant qu'il était prêt à recevoir l'attaque dont on le menaçait, c'est-à-dire la *roulée* de M. le sollicitor.

Là-dessus l'avocat se serait jeté sur le juge.

Et, pendant cette collision, l'accusé Surratt se serait échappé si quelques nègres qui se trouvaient là ne l'en eussent empêché.

Les journaux américains qui racontent ce fait l'accompagnent de ce commentaire :

« En ce qui concerne le respect dû aux magistrats, les moins américains laissent quelque peu à désirer. »

Excusez du peu, comme dit Rossini.

Là-dessus quittons le nouveau monde pour rentrer dans l'ancien.

Voici une paysannerie qui se dénoue devant un tribunal. Il y a un mot qui est le *il bondocani* du crédit, le *Sesame, ouvre-toi* de la confiance. Ce mot est celui-ci : *Je vais me marier.*

Devant cette phrase magique, les bourses les plus rebelles se delient, les porte-monnaie s'entre-bâillent comme des huîtres au soleil, les marchands sont pleins de prévenances, les marchandes surtout vous accablent d'agaceries et de sourires. Et les parents donc, ces contribuables par nature ou par alliance, que vous pouvez exploiter à tous les degrés, c'est-à-dire jusqu'au douzième inclusivement!

Louis-Victorien-Philogène Friolet avait fait des méditations, et des méditations poétiques, sur ce sujet-là. Aussi, quoique simple ouvrier à Chenonceaux, il demanda en mariage la fille du sieur Fortier, éclusier à Civray-sur-Cher.

Fortier agréa Friolet, qui avait eu l'heur de ne pas déplaire à la fille de l'éclusier.

De ce jour Friolet eut une position sociale commandant le crédit; il eut la position de candidat au mariage et il usa de ce titre. Dieu veuille que les événements ultérieurs n'ajoutent pas qu'il en abusa! Gardons encore nos illusions. Friolet se fit habiller de pied en cap de vêtements tout flambants neufs, dont la femme Gableau, à Civray, fournit les étoffes, et dont le tailleur du lieu fournit la façon. Quoiqu'un tailleur vous habille de pied en cap, il ne faut pas prendre cette figure trop à la lettre. Le tailleur ne fournit ni le *pied* ni le *cap*, et il faut songer au chapelier et au cordonnier, chargés spécialement de vous coiffer et de vous chausser. Le patron de Friolet prêta à celui-ci la somme suffisante pour n'être ni un va-nu-pieds ni un va-nu-tête le jour de sa noce.

Il ne s'agissait plus que de recevoir les parents de Friolet. Il les attendait le 13 mars et avait retenu treize lits à l'auberge pour les recevoir. Je me méfie de ces deux treize. Mais les éclusiers ne sont pas superstitieux. Le futur beau-père avança même dix francs à Friolet pour aller recevoir sa famille à la station d'Amboise.

La mère du futur gendre n'avait-elle pas écrit à Friolet :

« Nous venons tous, mon cher fils, pour te faire honneur à ta noce. Attends-nous pour jeudi, par le train de trois heures, à Amboise. Il y a ton oncle et ta tante, et ta cousine et son prétendu, et ton cousin Victor. Il y a ton petit filleul avec ta sœur et ton cousin Désiré, et ton frère et ton beau-frère et ta belle-sœur et moi. »

La mère se nommait modestement la dernière. Je vous demande si l'éclusier pouvait penser que les parents de son gendre manqueraient à la noce. Peut-être trouvait-il, à part lui, qu'il y en avait trop. Quoi qu'il en soit, le fiancé emprunte dix francs à son futur beau-père et se rend à la station d'Amboise.

Mais à Amboise, le train omnibus passe, et la famille n'arrive pas. Friolet est bien plus contrarié que la femme de Marlborough; il en est aussi abasourdi que s'il avait réellement attendu ses parents et qu'il n'eût pas écrit lui-même la prétendue lettre de sa mère qui annonçait cette invasion de famille.

Friolet déclare alors solennellement qu'il ne comprend rien à ce retard, et il se décide le lendemain à prendre le premier train pour aller voir ce qui se passe.

Le voilà parti. Mais les jours s'écoulent. Celui de la noce arrive. On attend le futur. Le dîner est commandé. On le mange de rage. Mais de Friolet pas de nouvelles.

Le fiancé s'était refugié à Paris, sans songer qu'il prenait le plus long pour arriver devant le tribunal correctionnel de Tours.

Là, il n'a plus affaire avec son brave homme de beau-père Fortier, l'éclusier, mais avec un substitut du procureur impérial, M. Lerebours, qui voit dans les faits et gestes de Friolet tous les caractères d'une escroquerie au mariage. Friolet a menti sur son âge : il se donnait vingt-trois ans alors qu'il n'avait pas encore satisfait à la conscription, où il vient de tirer d'ailleurs un mauvais numéro. Il a usé, pour capter le crédit des fournisseurs, d'une lettre fabriquée par lui et dans laquelle il se faisait annoncer par sa mère une kyrielle de parents d'autant plus vraisemblable qu'elle était plus longue.

Friolet est condamné à deux mois d'emprisonnement.

L'abbé Fléchier, un de nos ancêtres en chronique judiciaire, dirait en pareil cas :

« Une chaîne ressemble à une autre, et mieux vaut quelquefois perdre sa liberté par la prison que par le mariage. »

Maître Guérin.

COURRIER DES MODES

Le temps contrarie beaucoup la coquetterie des femmes élégantes. On a préparé pour ce mois de juillet une foule de jolis costumes blancs, roses, bleus, et on n'ose risquer ces fraîches parures sous un ciel inconstant, tantôt chargé de nuages et tantôt se fondant en pluie. Aussi on remarque dans la toilette un singulier contraste; la jupe claire est quelquefois accompagnée de la casaque noire, ou bien la robe foncée se montre avec un pardessus de dentelle ou de mousseline.

C'est aux réunions du soir qu'on peut admirer les robes élégantes auxquelles le soleil a refusé sa protection. Les théâtres gagnent au mauvais temps un redoublement de spectateurs et les loges se garnissent de jolies femmes bien coiffées et mises avec ce goût irréprochable dont le cachet

ÉCHECS

—

SOLUTION DU PROBLÈME N° 57.

(*Envoyer les solutions dans la quinzaine.*)

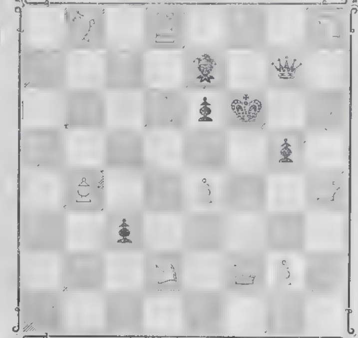
BLANCS.	NOIRS
1 T. 7ᵉTD.	1 P. 4ᵉD.
2 F. 8ᵉCD.	2 R. joue.
3 F. 6ᵉD éch. m.	3...... . ...

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; Grand Cercle de Tournon-sur-Rhône; Café Désiré, à Asnières; Mèfre, adjudant au 41ᵉ de ligne; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Cercle littéraire, à Bastia; Aune Frédéric, à Alger; capitaine Dauphier, à Pont-à-Mousson; J. Planche; Duc Amédée; Auguste Orgnon, à Marseille; Mme Savy, à La Rochelle; E. Desbazeille; H. Boyer; L..., à Saint-Georges; D. Mercier, à Argeliers; C. T..., à Nancy; E. Lequesne; E. Damé et A. Gouyer.

C. P.

PROBLÈME N° 64

COMPOSÉ PAR M. FABRICE, A SÈVRES



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An
Paris.	4f 50	9f »	18f
Departements.	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie.	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grece, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duche de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg.	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Bresil, Iles Ioniennes, Valachie . . .	8 50	16 50	33

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, *administrateur de l'*Univers illustré. — *Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement.*

Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expediteur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date.

Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue.

révèle les récentes acquisitions faites dans les magasins de Paris.

Le blanc convient à merveille aux vêtements du soir. Les corsages de tulle entourés de guipure avec des ceintures et des bretelles de rubans ont un air de jeunesse et de beauté; la moindre fleur dans la coiffure suffit pour terminer ces toilettes qui sont à la portée de toutes les femmes. On porte, il est vrai, des dentelles d'un grand prix, mais ces objets de luxe peuvent être remplacés par des fantaisies plus modestes, les corsages brodés avec des ruches et un petit bord de Valenciennes sont réellement la plus jolie nouveauté en cette saison.

Je cite quelques jolies mises simples et distinguées; pour toilettes du soir : une jupe de gaze Chambéry blanc rayé de rose, pas de garniture, un corselet de taffetas rose avec intérieur d'une chemisette bernoise plissée à gros plis coupés de guipure, le corselet et les bretelles qui en font partie sont brodés en perles de cristal; manches courtes et gants blancs demi-long.

Une autre toilette : robe de tulle blanc avec dessous de taffetas bouton d'or, jupe double bouillonnée dans le bas; le corsage est drapé avec des rouleaux de satin blanc et des flots de rubans jaune et blanc sur les épaules; avec cette robe, un peigne, un collier et un bracelet d'ambre.

Une toilette de mousseline blanche brodée de pois ponceau est faite de même que la précédente; une parure de corail remplace la parure d'ambre.

C'est Mme Pieffort (rue de la Grange-Batelière, nº 1, et non pas 45, comme on l'a imprimé par erreur) qui a confectionné ces toilettes.

Les robes brodées sont du domaine de la lingerie, et nous conseillons aux personnes qui désirent obtenir la haute nouveauté en ce genre, de visiter les magasins de la *Couronne royale* (51, rue du Bac), qui, sous l'habile direction de Mlles Noël sœurs, éditent les fantaisies les plus charmantes. Tous les détails de cette lingerie élégante sont également soignés, et ceci s'applique aux objets de toilette parée et aux articles de trousseau. Les sous-jupes blanches, par exemple, que l'on porte beaucoup en ce moment sont particulièrement traitées à la *Couronne royale*. Pour toilettes de ville, ces jupes sont en percale avec des volants à plis arrêtés, et au dessus un entre-deux de guipure Cluny ou une broderie épaisse. Pour toilettes du soir, on emploie la mousseline avec volant froncé, coutures en biais à entre-deux de Valenciennes ou de Bruxelles et broderies légères. Il y a aussi des sous-jupes destinées aux robes de chambre qui doivent être garnies devant et nécessitent des ornements plus compliqués. Il suffit de visiter une exposition de trousseau dans les magasins de Mlles Noël pour avoir une idée du progrès de la belle lingerie; jamais la perfection n'a été aussi loin. Les mouchoirs, à eux seuls, suffiraient pour alimenter un Courrier de modes, et je sais que pour mon compte je ne me lasse pas d'admirer toutes ces belles choses, car je les considère comme le luxe le plus important des femmes du grand monde.



MADAME URBAIN RATAZZI, née BONAPARTE-WYSE, d'après une photographie de M. Disdéri. — Voir le Bulletin.

On peut avoir des robes blanches très-simples; le bas a un plissé à la religieuse, la robe est de mousseline ou nanzouck; à défaut de dentelle, on orne le corsage et les manches d'un plissé festonné. Une ceinture de ruban se croise derrière et flotte jusqu'au bas du jupon. Les toilettes blanches ne se font jamais courtes, la forme à traîne est ici d'obligation.

On fait de délicieux costumes courts entièrement avec du foulard. J'en esquisse deux comme modèles. Le premier a sa sous-jupe en foulard bleu de Chine, avec tour de trois rangs de guipure séparée par de petits velours noirs. La seconde jupe faite en fourreau et sans plis est de nuance gris argenté; le bord, qui arrive juste au-dessus des garnitures de la jupe bleue, est dentelé en festons carrés avec bordure de galon velours et clochettes de perles. Cette jupe-fourreau s'arrête à la taille où elle est retenue par une ceinture velours et perles, au-dessus l'étoffe bleue reparaît pour faire un corsage décolleté en carré avec manches longues, le tout orné de galon et perles. Intérieurement une chemisette de mousseline coupée de broderies russes en soie noire.

Ce même costume, répété avec le dessous lilas et la jupe de dessus en foulard à larges raies blanches et noires, est réellement délicieux. Une toilette d'un autre style est en foulard nuance feutre avec dessin de pastilles ombrées noir et ponceau. La jupe de dessous *simulée* a un volant à plis couchés; sur chaque pli alternativement un petit galon ponceau ou noir. Seconde jupe relevée sur les côtés par des embrasses de galon et des boucles de nacre; corsage en casaque ajustée avec ceinture formant pointes sur les côtés avec une garniture du même genre que la jupe et des boutons de nacre.

Toutes ces toilettes de foulard ont été choisies dans les magasins de la *Malle des Indes* (24 et 26, passage Verdeau), première maison de Paris pour sa spécialité de foulard et en grande faveur pour ses magnifiques tissus admis à l'Exposition universelle. C'est dans ces magasins que l'on voit en ce moment les foulards Pékin à rayures satinées et groupes de fleurs Watteau; c'est une haute nouveauté que je vous donne comme étoffe destinée à un grand succès.

Toute étoffe peut se nettoyer sans que sa couleur soit altérée, si on emploie avec adresse l'essence au citron que l'on nomme la *Florida*. J'ai fait l'essai de ce produit sur des tissus de taffetas et de foulard en teintes gris-perle, bleu porcelaine et vert d'Isly. On sait combien ces nuances sont délicates; j'ai également essayé sur des rubans lilas, le succès de l'opération a été complet.

La *Florida* est excellente pour nettoyer les gants. Comme elle n'a aucune odeur désagréable, je crois être utile à tout le monde en conseillant l'emploi de cette essence, qui se trouve aujourd'hui chez tous les droguistes ou magasins de comestibles, parfumeurs, coiffeurs, etc. Le dépôt général de Paris est dans la maison Alabarbe, 33, rue des Lombards, et à Lyon, chez M. Bost, 38, rue de la Reine.

Je me vois forcée de remettre à un prochain Courrier les détails au sujet des chaussures et de différents produits de parfumerie spéciale pour lesquels plusieurs lettres nous ont été adressées. Qu'on sache bien qu'il n'y a ni negligence ni oubli dans le retard apporté à ces renseignements. On les trouvera à cette même place la semaine prochaine.

ALICE DE SAVIGNY.

LE CHALET DES PARFUMS

A L'EXPOSITION.

Beaucoup de personnes se demandent sans doute par quel art mystérieux on parvient à recueillir l'arome si fugace des fleurs et à le présenter ensuite uni à une base durable sous forme d'essence ou de pommade. M. Rimmel, le parfumeur anglais, s'est chargé d'illustrer cette fabrication si peu connue des gens du monde.



LE CHALET DES PARFUMS A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

Dans son chalet situé au milieu de la partie britannique du parc, non loin du grand phare anglais, il a placé un alambic qui distille les plus suaves parfums et des modèles de l'outillage qui sert à extraire l'odeur des plantes et des fleurs. Il y a joint une collection fort complète et fort intéressante de toutes les substances aromatiques employées en parfumerie, avec leurs noms usuels et scientifiques, leur lieu de provenance, etc., et des spécimens très-curieux de fleurs exotiques du Brésil et des Indes qui ont conservé leur forme et leur senteur.

Nous recommandons ce musée, le seul de ce genre qui existe à l'Exposition, à toutes les personnes qui savent apprécier les jouissances si délicates de l'odorat. Elles verront fabriquer les parfums sous leurs yeux, et recevront sur les procédés employés toutes les explications qu'elles pourront désirer. Quant à celles qui n'auront pas l'occasion de visiter les merveilles du Champ de Mars, nous ne pouvons que leur conseiller de se procurer le *Livre des Parfums*, de M. Rimmel, dans lequel elles trouveront non-seulement tous les détails techniques de la fabrication, mais une histoire fort erudite des parfums et de la toilette chez tous les peuples et dans tous les temps.

Outre ce chalet, M. Rimmel expose encore, dans la galerie du Mobilier, les excellents produits qui lui ont valu une réputation plus qu'européenne et le brevet de fournisseur de S. M. l'Empereur et des principales cours étrangères, et avec une libéralité toute britannique, il offre à chaque visiteur une médaille transparente qu'il intitule *savon des voyageurs*.

H. H.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ÉMILE AUCANTE

30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS	DÉPARTEM.
Un an .	18 fr. »	— 20 fr.
Six mois .	9 fr. »	10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 655 — 3 Août 1867
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

Le nouveau tirage des **Œuvres complètes de Balzac, illustrées de 1,000 dessins,** *ayant subi un retard imprévu, nous avons reçu un très-grand nombre de lettres nous demandant, par compensation, de prolonger la période pendant laquelle cette* **prime extraordinaire** *est délivrée* **gratuitement** *aux abonnés d'un an à l'*Univers illustré. *L'administration s'empresse d'accueillir cette juste réclamation.*

En conséquence, jusqu'au **31 Août prochain, dernier délai,** *toute personne qui s'abonnera pour un an aura le droit de faire prendre gratuitement, à Paris :*

Les Œuvres complètes de H. DE BALZAC, illustrées de 1,000 dessins, par TONY JOHANNOT, MEISSONIER, BERTALL, DAUMIER, HENRY MONNIER, STAAL, etc.

Les souscripteurs de province pourront recevoir directement les **Œuvres complètes de Balzac,** *en envoyant 2 francs pour frais de transport.*

Il est bien entendu que la prime ne sera due qu'aux nouveaux souscripteurs d'une année, ou aux abonnés déjà inscrits qui, dans le courant du mois d'Août, prolongeront d'un an leur abonnement, quelle qu'en soit l'échéance.

Écrire franco *et adresser un mandat sur la poste ou une valeur à vue sur Paris, au nom de M.* EMILE AUCANTE, *administrateur du Journal.*

SORTIE DES DÉTENUS DE LA MAISON DE CLICHY, LE 24 JUILLET 1867; dessin de M. LIX. — Voir page 483.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les mystères de la Chronique. — Correspondance d'Orient et d'Occident. — La surprise désagréable. — L'abonné de Pont-sur-Yonne. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — L'amitié d'un grand homme. — Tais-toi, mon cœur! — Un relais à éviter. — M. Adolphe Spiller, Listz et Wagner. — Du génie à cinquante-huit ans. — Mieux vaut tard que jamais. — La jeune Lévantine. — Un écho d'André Chenier. — Grecs et Turcs. — Calembour étoffé. — La liberté des femmes. — Un coup de pavé. — Lemierre et M. Barbey d'Aurevilly.

Il y a, dans les attributions du chroniqueur, tout un côté mystérieux et charmant dont je ne me doutais pas : c'est la correspondance.

Vous êtes là, à votre table, sans songer à mal, cherchant des idées pour en faire des histoires, recueillant des histoires pour y trouver des idées; la plume derrière l'oreille et le nez en l'air, vous vous dites : Voyons! que vais-je bien raconter à mes chers lecteurs? Une nouvelle? ce sera une vieillerie dans huit jours; un concert? nous en avons tant, que l'on ne sait plus où donner de l'oreille; on craint à tous moments de confondre le trombone prussien avec la clarinette autrichienne et le hautbois bavarois avec la flûte française; un cancan? nous ne sommes pas des concierges; un enterrement? ce n'est pas gai; l'arrivée d'un souverain? c'est uniforme; une séance de la chambre? nous sommes, en politique, du parti de l'abstention; un scandale? nous ne mangeons pas de ce pain-là; une promenade à l'Exposition? c'est épuisé; une distribution de prix? c'est fait; un concours de chant au Conservatoire? c'est faux; un mariage? c'est bète; un bal? on ne danse plus; un mot? on n'en dit pas; une bonne farce? on ne sait plus rire; un menu? c'est passé de mode; le temps qu'il fait? il pleut. Decidément, la marée manque; allons, Vatel, ton épée!... Mais aujourd'hui les cuisiniers n'ont plus que des lardoires, et les chroniqueurs sont désarmés sans même avoir ri.

Là-dessus arrive le facteur qui nous tire d'embarras. Ah! le brave homme! La republique des lettres n'a pas d'allié plus sûr : une, deux, trois! Et quels timbres! c'est à rendre jaloux Fanfan Benoîton. Une lettre de Constantinople, peste! Une lettre de Pesth, bigre! Une lettre de Pont-sur-Yonne!.. Ceci parle moins à l'imagination, bien que l'on ait en perspective la cathédrale de Sens. En revanche, quel joli paysage! Je me souviens d'y avoir relayé avant le règne des chemins de fer; une petite ville faite à peindre, coquettement posée sur une aimable rivière; des prairies à perte de vue, peuplées de beaux troupeaux dignes du pinceau de Rosa Bonheur ou de Troyon; des massifs de peupliers et de saules penchés sur l'eau transparente, frissonnant au souffle du vent et passant par toutes les teintes de l'emeraude, de la pourpre et de l'or, à mesure qu'approche l'automne ou que le soleil couchant les baigne de ses rayons. L'idylle doit éclore et s'épanouir naturellement à Pont-sur-Yonne comme les pâquerettes dans ses prés, comme les iris bleus le long de ses ruisseaux. On y est si heureux, on y vit dans un milieu si riant et si paisible, qu'on doit y être très-indulgent : ô bienfaisante influence du site et du climat! je parierais qu'on m'y trouve spirituel!

Erreur! illusion! mensonge! Jamais bouffée de vanité préventive ne fut plus sévèrement punie; jamais le pot au lait de Perrette ne se brisa plus miserablement entre les doigts de la chronique. Bien different du maire de Meaux et du colonel de *Michel et Christine*, l'abonne de Pont-sur-Yonne n'est pas content; il a la rude franchise de me le dire; dans quels termes, grand Dieu!...

Malgré la réprobation qui s'attache aux lettres anonymes, il est clair qu'il y en a de fort innocentes; ce sont justement celles dont je parle, celles qu'un abonné ravi ou exaspéré adresse au chroniqueur de ses rêves ou de ses cauchemars : — Monsieur, vous êtes un grand homme! — Monsieur, vous êtes un crétin! — C'est net, c'est carré, cela n'exige ni explication, ni réponse, et n'a rien de commun avec ces venimeuses épîtres, qui tiennent à peu près ce langage :

« Madame,

« On dit que vous allez donner votre fille à M. Alfred de B...; n'en faites rien : outre qu'il a plus de mauvaises affaires sur le dos que de cheveux sur la tête, M. Alfred est un intrigant, un drôle et une canaille : il a promis mariage à une honnête ouvrière qui ne laissera pas son vil seducteur jouir du fruit de ses crimes. Vous la verrez, son enfant au bras, une paire de ciseaux à la main, se porter à la mairie et à l'église... et ma foi, tant pis! si on veut du bruit ou du scandale, on en aura.

Ou bien :

« Monsieur,

« Si vous voulez savoir à quoi vous en tenir sur la vertu de votre femme, trouvez-vous demain soir, entre neuf et dix heures, près de la petite porte que vous croyez condamnée et qui ouvre sur le jardin de M. Valère que vous regardez comme votre ami. Vous êtes le seul, dans toute la ville, à ignorer que M. Valère sort, tous les soirs, du cercle au moment où vous y entrez, et où MM. Octave, Paul et Fréderic, ses trois complices, vous proposent un whist. Demain, faites semblant d'avoir la migraine; refusez la partie; sortez sans que l'on vous remarque, et mettez-vous en faction derrière le troisième ormeau, près de cette petite porte : vous en verrez de belles!

« Un ami qui se fera connaître. »

Non, telles ne sont pas, Dieu merci ! les lettres d'abonnés à chroniqueurs; mais encore faudrait-il qu'elles fussent logiques, surtout quand celui qui les écrit est presque un homme de Sens. Or, voilà l'abonné de Pont-sur-Yonne qui me dit :

« Avant de renouveler mon abonnement, je voudrais bien savoir si vous allez nous ennuyer encore longtemps... Albéric Second, Albert Wolff, Gérôme I et Gérôme II étaient des gens d'esprit (ils le sont encore), des causeurs délicieux, des chroniqueurs charmants (oh! oui, oh! oui), qui m'amusaient beaucoup... (allons, tant mieux!). Mais vous, quand en aurez-vous fini (*Quousque tandem abutere?*...), avec vos histoires, vos rèves, vos fantaisies, votre *personnalité?* Et vos éternels compliments à George Sand, à Dumas, à Victor Hugo? (Comme ça se rencontre!) Est-ce pour expier les pechés de *certaine dame?* (Ici, nous marchons sur du charbon, ô impitoyable correspondant! Mais vous ne tromperez personne (on a de la mémoire à Pont-sur-Yonne) : voir vos articles de *l'Assemblée nationale* de 1848 et de 1849... etc... »

Voyons, cher et trop incisif Pont-sur-Yonnais,

Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né?

Je ne dis point que je ne fusse pas né en 1848; ce serait de ma part une prétention trop exorbitante, et il y a longtemps que je me soumets au régime de la majorité; mais ce que j'affirme, c'est que je n'ai pas écrit un mot dans *l'Assemblée nationale* avant 1853; ceci est une vétille; nous sommes en face d'une question bien autrement grave qui sans doute agite en ce moment la cité ordinairement si paisible de Pont-sur-Yonne : la question de savoir si vous renouvellerez, oui ou non, votre abonnement. C'est sérieux, ne plaisantons pas, et permettez-moi un raisonnement. Vous me reprochez ma *personnalité*, ce qui signifie, j'imagine, qu'à votre avis je parle trop de moi : eh bien! si vous aviez signé votre lettre, c'est à huis clos et sous seing privé que j'aurais pu vous répondre : la *personnalité* ne se formulait que dans un simple autographe. Je vous aurais dit sous enveloppe gommée... et degommée : « Chut ! ne me nuisez pas auprès de mes chefs ; Paris n'est que trop enclin à penser, sur ce point, comme Pont-sur-Yonne. Reabonnez-vous bien vite, je m'en vais. Ou : Ne vous réabonnez pas, je reste. Ou bien encore : Tâchez de trouver un moyen terme entre ce desabonnement dont la seule idée me désespère, et ce réabonnement qui me consolerait de toutes mes peines ; je reste, je continue, mais je vais bien m'appliquer; je serai sage ; je profiterai de vos conseils sévères et justes; plus d'histoires, plus de fantaisies, plus de rêve... Et qui sait? On a vu de vives tendresses commencer par de franches antipathies. Je lis dans Malte-Brun et autres geographes que les habitants de Pont-sur-Yonne sont pleins de sensibilité... Peut-être (oh! c'est un rève encore, toujours des rêves!) dans cette expansion humble et familière, par cette promesse d'obeissance absolue, non-seulement je déciderai ce reabonnement sans lequel la vie ne serait plus pour moi qu'un desert, mais je désarmerai votre rigueur, je vous ramènerai à des sentiments plus doux; après m'avoir maudit, vous arriveriez à me plaindre... Vous pourriez peut-être finir par m'aimer... Oh! non, cruel, ce serait trop beau, et la désillusion serait trop triste! Tu as sur moi un trop redoutable avantage; tu sais mon nom, et je ne sais pas le tien!

Au lieu de cela, en me disant : « Je voudrais bien savoir... » et en vous abstenant de signer, vous me forcez de faire de nécessité vice, d'imprimer ma reponse, de vous parler de moi en public et, par conséquent, de me laisser prendre encore une fois en flagrant delit de *personnalité*. Cette fois du moins, c'est vous, méchant, qui l'avez voulu, et vous ne pouvez me gronder sans vous contredire : pas un mot de plus! Les grandes douleurs ne doivent pas être bavardes. Je passe tous les ans à Pont-sur-Yonne; j'aurai soin de ne plus y passer que la nuit, non pas que ma tête y soit encore mise à prix; l'adoucissement de nos mœurs s'y oppose; mais il est trop pénible d'avoir à se dire : Il y a là une jolie ville de dix-huit cent cinquante-deux *âmes*; parmi ces *âmes*, il en existe une qui me regarde comme un imbecile, et qui a voulu me l'annoncer par écrit!

Je change de ton avec M. Adolphe Spiller, chef d'orchestre au théâtre hongrois de Pesth. Sa lettre, parfaitement convenable, est pleine de bonnes vérités. Seulement, il y a malentendu. J'avais parlé de Listz avec irrévérence; M. Spiller en conclut que j'enveloppe Wagner dans mes injustes dédains. Oh! que non pas! Je suis persuadé, au contraire, que Wagner a un immense talent, gâté peut-être par un immense orgueil; mais nous sommes ici pour parler en musiciens et non en moralistes. Même parmi nous, dans ce public français que M. Spiller traite de superficiel et d'incompetent, Wagner fait tout doucement son chemin; il s'est déjà à demi relevé du memorable échec de *Tannhauser*, et je n'en voudrais pour preuve que l'effet produit par les divers morceaux que viennent de jouer avec une precision et un sentiment admirables les musiques militaires de la Prusse, de l'Autriche et de la France. Maintenant le génie de Wagner implique-t-il necessairement celui de M. Listz? Ne peut-on recuser l'un sans renier l'autre? J'en suis resté, pour les compositions de M. Listz, à sa campagne parisienne de 1866, qui fut désolante pour ses meilleurs amis. Je citerai, entre autres, deux juges qui n'ont jamais passé pour aimer la petite musique et les flonflons : Léon Kreutzer et le regrettable Joseph d'Ortigue. A présent, M. Spiller me dit : « Sa messe écrite pour l'inauguration de la cathedrale de Gran le range sans contredit parmi les compositeurs rares; son oratorio d'Élisabeth et sa dernière messe pour le couronnement du roi de Hongrie lui ont assuré l'immortalite. » — Soit, je ne demande pas mieux : que faut-il en conclure? que M. Listz, né le 22 octobre 1809, admiré comme virtuose, mais fort contesté comme compositeur jusqu'au mois d'avril 1866, s'est tout à coup révélé, à cinquante-huit ans, homme de génie et artiste immortel. C'est peut-être vrai; était-ce vraisemblable?

Enfin, j'ai reservé pour le bouquet la lettre de Constantinople : « Une jeune Levantine! » n'est-ce pas charmant? Ne dirait-on pas un écho d'André Chenier? Ici nous sommes sur des roses, des roses d'Orient; un doux parfum qui nous transporte en idee dans le jardin des sultanes, un baume capable de guerir toutes les morsures de l'Yonne!

« Depuis longtemps, m'écrit la delicieuse anonyme, j'étais saisie de l'envie d'écrire à un chroniqueur... »

Je ne le lui fais pas dire; il y a des jeunes personnes qui rèvent diamants et cachemires, loge à l'Opéra, valse, prince charmant, chevaux de course, dentelles et attelages: rêves dispendieux et compliqués! Écrire à un chroniqueur, voilà le plaisir le plus economique et le plus simple que l'on puisse offrir au jeune âge et au beau sexe. J'ajoute, sans y être forcé (toujours *personnel!*) que, cette fois, le chroniqueur choisi ayant depassé son onzième lustre, la récreation est beaucoup plus innocente que les jeux de ce nom, surtout quand ils sont joues par la marquise de Campvallon. (Voir ce merveilleux *M. de Camors*, qui vient de paraître, et qu'on s'arrache rue Vivienne comme rue Saint-Benoît.)

La jeune Levantine avait peur qu'on ne se moquât de ses fautes d'orthographe (il n'y en a pas une!) et de son style (il est ravissant).

« Et pourtant, ajoute-t-elle, *notre* ancien chroniqueur,
« Alberic Second, etait si bon, que j'étais sûre d'être par-
« donnée (je le crois, fichtre, bien!). Je lui avais voué
« (attention!) une si grande amitié, ses chroniques me plai-
« saient tant! Lorsqu'il quitta notre journal, je le regrettai
« au point (excusez du peu! dirait Rossini) que les larmes
« m'en vinrent aux yeux. Albert Wolff (plus de larmes!)
« m'attirait moins; il était trop ironique, et je connais la
« valeur d'un sarcasme. Malgré cela, j'aimais ses chroni-
« ques (Ah! les gaillards, ils m'ont tout pris!). Je riais de
« ce qu'il racontait plaisamment les choses les plus drôles
« avec l'air le plus serieux. Mais vous, monsieur..... »

Quant au sujet même de la lettre, je me l'explique moins aisement que les louanges adressees à mes trop heureux predecesseurs et confrères.

« Voici mon etat, me dit la jeune Levantine : *partisan de la liberté des femmes.* » Peut-être faudrait-il un *e* muet comme dans *pertuisane;* mais les jeunes filles n'aiment rien de muet, et l'aimable anonyme a bien raison; oui, la liberté des femmes; seulement, je prendrai celle (la liberté, pas la femme!) de lui dire que, pour defendre cette cause sacree, elle date sa lettre d'un singulier pays et choisit un singulier texte. Elle me soupçonne d'aimer les Grecs et de haïr les Turcs : sur quoi, elle *éreinte* les Grecs, mais d'une telle façon qu'Edmond About, en comparaison, est un panegyriste.

« Ils ne respectent rien, pas même leur roi qu'ils ont
« chassé comme un mendiant, quoiqu'il fût bon, ce pauvre
« Othon! »

Oui, mademoiselle, il était bon, ce pauvre Othon qui vient de mourir; mais vous êtes trop jeune pour savoir la vraie cause de ses malheurs. Quand il fut elevé au trône de Grèce, on s'occupa de rediger pour lui une charte, une constitution, des lois, que sais-je? « Ce n'est pas là ce qu'il lui faut, dit un *loustic* de 1832. Attendez! » Il apporta, dans une corbeille, quatre pelotons, l'un de soie, l'autre de coton, le troisième de fil, le quatrième de laine : cela signifiait en langage diplomatique : il faut *qu'Othon soit philhellène*. Le jeune prince, en sa qualité de Bavarois, mit trente ans à comprendre ce calembour-*revolver*. Il ne l'a tout à fait deviné qu'en 1862, le lendemain de sa déchéance.

Mais enfin, être partisan ou *partisane* de la liberté des femmes, et glorifier les Turcs, j'avoue que cela me dépasse; il faut croire que le nouveau sultan, liberal et monogame, justifie d'avance ce paradoxe feminin par des réformes radicales. Justement, il vient de s'assurer de la superiorité de nos chemins de fer sur les siens, et il ne veut plus de ses rails. Si la jolie lettre turque de notre fervente abonnee levantine m'etait arrivée quinze jours plus tôt, j'aurais usé, pour la faire mettre sous les yeux d'Abdul-Aziz, de mes relations avec les grands de la cour et les employes de la poste. Il en aurait été enchanté, et peut-être alors nous eût-il laissé, en partant, un petit remerciment bien tourné, comme celui dont la perfide Albion est si fière. A quoi tiennent la politesse et la reconnaissance des sultans!

~~~ Un mot de Paris, avant de finir. Voici un des plus beaux coups de pavé qu'une critique d'ami ait jamais assénés à une vanité d'auteur. Il s'agit d'expliquer pourquoi M. Barbey d'Aurevilly, traité de grand écrivain par une coterie de huit ou dix personnes, a le chagrin de voir que ses livres ne se vendent pas et ne se lisent guère : « Sa re-
« nommée, comme l'électricite courant par le fil électrique,
« a cheminé EN RESTANT INVISIBLE. » — Tout à fait comme Lemierre qui, entré au Théâtre-Français un soir où on donnait une de ses tragedies, et voyant la salle vide, s'écriait : « C'est plein, mais je ne sais pas *où ils se fourrent !* »

A. de Pontmartin.
~~~

BULLETIN

Les visites souveraines continuent à Paris. La semaine dernière, ce fut le tour du roi et de la reine de Portugal et du jeune roi Louis II de Bavière. Ce dernier prince, quoique à peine majeur, est déjà célèbre en Europe, grâce à son culte fervent pour la musique de Richard Wagner. Quant au jeune roi de Portugal, son goût, dit-on, le porte principalement vers la littérature et l'étude des sciences économiques.

On sait que sa femme, la reine Pia, est la fille du roi Victor-Emmanuel et la sœur, par conséquent, de la princesse Clotilde Napoléon. L'infant, duc de Coïmbre, qui accompagne Leurs Majestés Très-Fidèles, est le frère du roi, et non pas son père, comme les trois quarts des journaux politiques de Paris se sont empressés de l'affirmer, donnant en cela une bien étrange idée de leur façon d'etudier l'histoire contemporaine.

Les deux rois ont été reçus naturellement avec distinction. Nous citerons, entre autres fêtes, un dîner de trois cents couverts qui a été offert, à l'Hôtel de ville, au roi de Portugal, grand dîner d'apparat pour lequel on avait splendidement decoré la cour de marbre et surcharge de fleurs le double escalier qui s'élève au-dessus du bassin. Ensuite a commencé un concert excellent, défrayé par Mme Carvalho, M. Allard et les chœurs du Conservatoire. L'orchestre etait dirigé par M Pasdeloup.

Nous ne parlerons pas des visites des augustes visiteurs à l'Exposition. Ces promenades devaient surtout tenter leur curiosité, et ont été naturellement très-fréquentes. Les deux rois, qui ont courtoisement échangé les grands cordons de leurs ordres, se sont rendus plusieurs fois à l'Opera. Mais on parait avoir renoncé aux representations de gala; aucun cérémonial exceptionnel n'a été déployé dans ces circonstances.

La semaine passée, également, l'Empereur a conduit le roi de Portugal et le roi de Bavière au château de Pierrefonds, dont les savants travaux de reconstruction entrepris par M. Viollet-le-Duc, ont fait une chose merveilleuse. Les deux jeunes souverains ont examiné dans tous ses details cette residence, où l'art architectural du moyen âge a déployé tous ses tresors, et ont témoigné toute l'admiration qu'elle leur inspirait. Après cette excursion, Leurs Majestés sont allées à Compiègne, où elles ont dîné.

Afin de completer, pour cette fois, le compte rendu des voyages princiers, nous devons signaler aussi la présence à Paris du grand-duc Constantin, frère de l'empereur de Russie, et des deux frères du roi de Danemark. Les princes Frédéric et Jules de Glucksbourg gardent l'incognito.

La fête qui a été offerte au Sultan à Guildhall (palais municipal de la cité de Londres) n'a pas coûté, dit-on, moins de vingt mille livres sterling (500,000 francs).

La vaisselle d'or qui figurait à la table du Sultan représentait une valeur de un million sterling (25,000,000 millions de francs).

On nous écrit de Bagnères-de-Luchon que le Prince Impérial fait assez souvent maintenant des excursions à cheval vers les sites les plus intéressants qui entourent cette belle station thermale.

La corporation des guides à cheval, heureuse que le jeune Prince ait monté un de leurs chevaux de montagne aux pieds si sûrs, a sollicité la faveur de lui offrir un fouet d'honneur.

Parés de leur costume si gracieux et si pittoresque, les guides se sont rendus à cheval à la villa impériale au nombre de plus de cent. A la tête de ce curieux cortége marchait un enfant qui a remis au Prince Impérial le fouet, ce petit souvenir de la corporation des guides.

Le Prince, entouré des personnes de sa maison et de M. Tron, maire de Luchon, a accueilli très-gracieusement cet hommage cordial des enfants de la vallée de Luchon.

Le conseil municipal de Vienne (Isère) a décidé qu'une souscription nationale serait ouverte pour l'érection d'un monument destiné à perpétuer le souvenir de François Ponsard.

La ville s'est inscrite en tête de la liste pour une somme de deux mille francs

Au tir de Wimbledon, dont nous avons parlé dans le précédent numéro, le grand prix a été gagné par un huissier belge, M. Charles Tilquin.

Par exception et à propos de la visite des volontaires belges en Angleterre, la reine Victoria a permis qu'on fumât le jour de leur réception dans le parc de Windsor. C'est la première fois qu'on allume un cigare chez la souveraine de la Grande-Bretagne.

Les commissaires étrangers se sont réunis, le 25 juillet, à une heure, au cercle international du Champ de Mars. Ils ont commencé par se constituer en nommant président le commissaire de Portugal, le comte d'Avila, pair du royaume, ancien ministre des affaires étrangères et des finances.

Le comte d'Avila a proposé de présenter à l'Empereur une adresse de remerciments pour l'accueil bienveillant que les commissaires ont reçu du gouvernement français et de la commission impériale. Le projet d'adresse présenté par le comte d'Avila a été voté à l'unanimité par ses collègues.

On annonce que le roi Othon, ancien souverain de la Grèce, est mort à Bamberg, en Bavière, où il s'était retiré à la suite des événements de 1862, qui lui avaient fait perdre la couronne.

Le roi Othon, oncle du roi Louis II de Bavière, était âgé de cinquante-deux ans. Il avait occupé pendant trente ans le trône de Grèce

Le musée municipal de l'hôtel Carnavalet ouvrira prochainement ses portes au public.

Les collections qui doivent prendre place dans le musée sont en ce moment recueillies dans le garde-meuble de l'Hôtel de ville.

Le musée sera ainsi divisé :

1° Chartes et manuscrits originaux relatifs à l'histoire de Paris;
2° Sceaux, médailles et jetons;
3° Sculpture et objets d'archéologie;
4° Estampes et miniatures.
5° Tableaux représentant les divers événements dont Paris a été le théâtre, les monuments et l'aspect de la ville, les personnages célèbres de son histoire;
6° Les produits de la librairie;
7° Les spécimens des principales œuvres des diverses industries;
8° Le mobilier et les costumes historiques.

A la première nouvelle de la sanglante catastrophe de Queretaro, qui a plongé Trieste dans la consternation, un comité s'etait formé dans cette ville, afin d'organiser une souscription pour l'erection d'une statue monumentale en l'honneur de l'infortuné prince.

En peu de jours une somme considérable a été souscrite; les ouvriers eux-mêmes ont tenu à y apporter leur obole, tant la popularité de l'empereur Maximilien était grande et génerale à Trieste.

On vient de commencer, au Canada, la mise à exécution du bill voté par le parlement britannique, à l'effet d'établir une confederation des provinces anglaises de l'Amérique du Nord.

Cette confédération prend le nom de *Dominion of Canada*, et se compose, dès à présent, du haut et du bas Canada, de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick. Les îles de Terre-Neuve et du Prince-Édouard restent jusqu'ici en dehors de l'Union. Mais on pense qu'elles ne tarderont pas à demander elles-mêmes à en faire partie.

L'île Vancouver, la Colombie anglaise, le territoire de la Rivière-Rouge, sollicitent déjà leur admission.

L'etendue territoriale du nouvel État (346,862 milles carrés) est le triple de celle de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande réunies. La population du Canada étant de 2,500,000 âmes, celle de la Nouvelle-Écosse de 275,000, celle du Nouveau-Brunswick de 210,000, la Confédération compte, à ses debuts, 2,985,000 âmes, que l'adjonction des îles du Prince-Édouard, de Terre-Neuve, de Vancouver et de la Colombie anglaise augmentera encore de quelques centaines de mille.

Les États-Unis n'avaient pas une population plus grande quand ils se sont séparés de l'Angleterre et constitués en confédération.

Lord Monck, qui depuis plusieurs années représente l'autorité royale au Canada, a été investi des hautes fonctions de gouverneur général de la nouvelle confédération. La capitale commune est fixée à Ottawa.

TH. DE LANGEAC.

LA SORTIE DES DÉTENUS

DE LA MAISON DE CLICHY

Nous l'avons dit dans notre précédent numéro, la nuit du 23 au 24 juillet 1867 restera mémorable dans la classe nombreuse des débiteurs et dans l'intéressante société de messieurs les gardes du commerce, lesquels, par parenthèse, se verront un peu embarrassés de trouver à utiliser leurs brillantes facultés; car nous ne supposons pas que les professions libérales mettent un grand empressement à leur ouvrir leur porte.

Rappelons en quelques mots comment s'est opérée l'évacuation de la prison de Clichy.

Lorsque les détenus ont appris le vote du Sénat, ils ont illuminé, chanté et festoyé.

La loi recevant son exécution vingt-quatre heures après sa promulgation, les quatre-vingt-dix-sept prisonniers de Clichy ont été libres de droit à la fin de la journée du 23 juillet, c'est-à-dire dès que le douzième coup de minuit eut retenti à l'horloge de l'établissement.

Le directeur de Clichy a fait alors réunir tous ses pensionnaires dans une grande salle du rez-de-chaussée, et, la voix altérée par un peu d'émotion, leur a dit ces simples mots :

— Messieurs, vous êtes libres.

Nous n'avons pas l'intention de décrire la joie que ces reclus ont dû ressentir, en aspirant l'air libre, en foulant le bitume sans la crainte du recors. Ces impressions-là se comprennent de reste. Combien le cœur a dû leur battre en approchant de la maison où attendaient leurs femmes et leurs enfants, et la vieille mère que ses infirmites empêchaient d'aller à pied voir le prisonnier et à qui la pauvreté interdisait le luxe d'une voiture!

Une dizaine de prisonniers seulement ont couché à la maison d'arrêt et ne sont sortis que le 24, à sept heures du matin.

Il n'y a plus actuellement à Clichy que sept pensionnaires, la contrainte par corps n'étant pas abolie, comme on sait, pour les condamnations prononcées en matière criminelle ou correctionnelle.

On se demande ce que deviendront les bâtiments et les beaux jardins de Clichy. Peut-être la ville de Paris les vendra-t-elle à des entrepreneurs, car les terrains coûtent cher dans ce quartier. Il est question aussi d'utiliser la maison comme établissement de détention pour les jeunes filles envoyées en correction, et enfermées jusqu'à présent dans la prison de Saint-Lazare.

R. BRYON.

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

PAR HENRI CONSCIENCE

(Suite [1].)

La femme la retint et dit :

— Mais, Godelive, que fais-tu? nous devons aller tout droit : la rue de la Croix est là-bas.

— La honte, l'effroi, mère; mon âme veut prier et demander des forces; car maintenant que nous approchons de l'endroit où je tendrai ma main suppliante à... à la femme Damhout, tout mon courage m'abandonne.

— La nuit tombe, Godelive, nous ne pouvons pas attendre jusqu'à ce qu'il fasse tout à fait noir. Viens, mon enfant, c'est un moment pénible, en effet; mais il sera bientôt passé. Nous viendrons ici, près du Saint-Sépulcre remercier Dieu de sa miséricorde, ou... ou verser des larmes de desespoir sur le même banc où nous nous sommes agenouillées tant de fois. Viens maintenant, cela ne durera pas longtemps.

Elles poursuivirent leur chemin jusque dans la rue de la Croix, où elles se mirent à regarder autour d'elles pour reconnaître la maison qu'on leur avait decrite dans la ruelle. Comme il faisait à moitié obscur, elles ne parvinrent pas à trouver tout de suite ce qu'elles cherchaient. Enfin, la femme dit :

— C'est là, Godelive. Cette jolie porte ronde, ce balcon! Quelle belle maison! Que les Damhout doivent être heureux! Ils le méritent aussi, n'est-ce pas? Ah! puissent-ils exaucer notre prière! Il y a déjà de la lumière dans la chambre du rez-de-chaussée. Godelive, prends courage, mon enfant; jette-toi aux pieds de la femme Damhout, conjure-la par les bontés qu'elle a eues pour toi; elle nous sauvera, sois-en sûre.

— Oui, mère, la lutte est finie, je sens que j'ai repris un peu de force.

Comme elles approchaient de la maison, Godelive vit, à travers les carreaux, qu'un homme, un monsieur, se tenait dans l'appartement éclairé. Quoiqu'il tournât le dos vers la rue, cette vue la frappa d'une incompréhensible frayeur; mais au même instant le monsieur fit un mouvement et se tourna vers la fenêtre, de façon que la jeune fille put reconnaître son visage.

Elle poussa un cri étouffé, se mit à trembler dans ses jambes et s'appuya contre la muraille pour ne point tomber.

Elle vit sa mère étendre la main vers la sonnette. Elle s'élança en avant, écarta sa mère stupéfaite de la porte, la conduisit, par une sorte de violence fiévreuse, du côté sombre de la rue, et cacha en pleurant son visage dans la poitrine de la femme Wildenslag, tandis qu'elle s'écriait :

— Mère, mère, il est là!

— Qui?

— Bavon.

— Eh bien, Dieu soit loué! il exhortera sa mère à la miséricorde envers nous. Viens, surmonte ta honte...

— Impossible, ma mère, sanglota la jeune fille. Oh! épargne-moi cette souffrance, cette humiliation, ce désespoir: demander l'aumône en sa présence, à lui, hélas! mon cœur se brise, je m'évanouirais à ses pieds, peut-être j'en mourrais!

— Veux-tu donc que j'aille seule?

— Je te bénirai et je t'en serai reconnaissante toute ma vie, chère mère. L'idée seule de lui tendre la main me remplit d'une angoisse mortelle.

— Mais ils t'aiment plus que moi; et s'ils repoussent ma prière parce que tu n'es plus avec moi?

— Alors, repondit la jeune fille avec une agitation extrême, alors j'étoufferai toute honte et toute sensibilité dans mon cœur. J'irai à lui, je me prosternerai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je les arroserai de mes larmes. Oh! il nous donnera plus que ce qu'il nous faut, mais quelque chose sera mort en moi! C'est égal, je me soumettrai, je me sacrifierai, pour racheter la honte et sauver notre honneur.

— Eh bien, je suis plus endurcie que toi contre la honte; j'essayerai.

Godelive joignit les mains et dit d'un ton suppliant :

— O ma mère! aie pitié de moi. Ne prononce pas mon nom en sa présence, cache-lui que je suis venue avec toi, ne lui parle pas du tout de moi. Je vais m'agenouiller devant le Saint-Sépulcre dans l'église de Saint-Bavon. Avec quelle ferveur je prierai! Dieu te protégera! Dans sa grâce infinie il m'épargnera peut-être le fatal sacrifice de ma dignité, l'unique bien dont la conservation me donnait des forces et me permettait de lutter contre l'affreuse amertume de ma vie. Va, mère, j'attendrai avec angoisse devant le Saint-Sépulcre. Ne me nomme pas, ne me nomme pas!

En murmurant ces dernières paroles, elle s'éloigna rapidement dans la direction de Saint-Bavon.

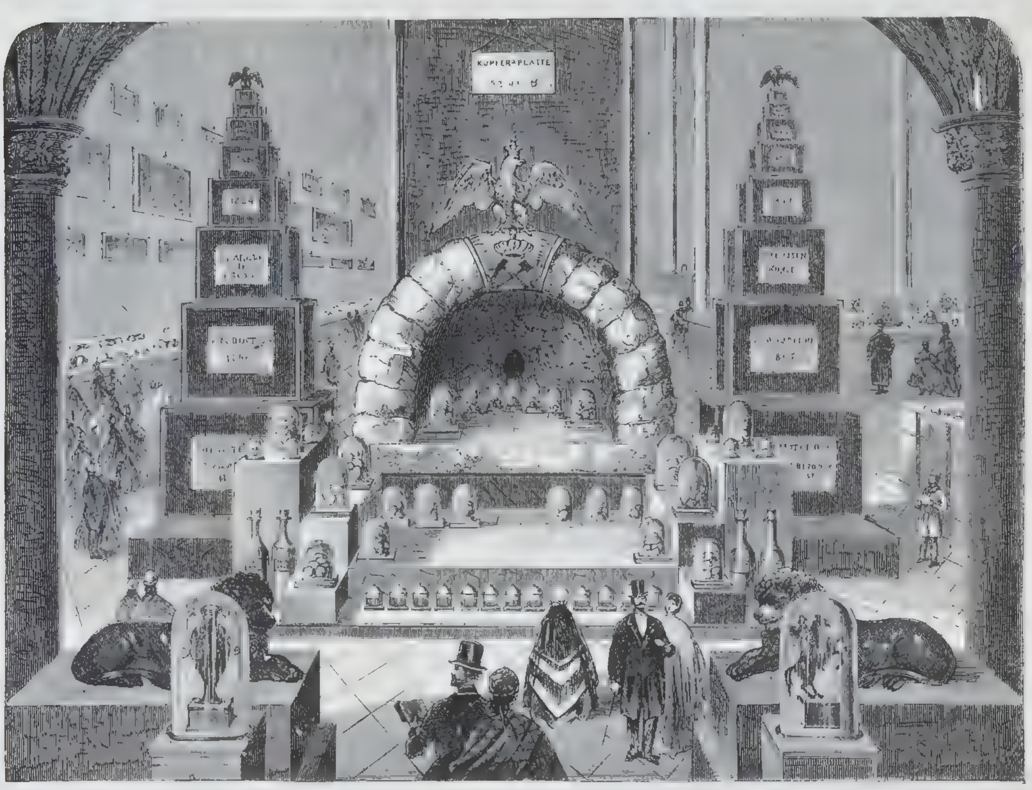
La femme la suivit un instant des yeux, secoua la tête et se dit à voix basse, en traversant la rue :

— Je le craignais. Pauvre Godelive! Elle est doublement malheureuse. Je comprends que son cœur saigne cruellement... Sans cela, elle ne me laisserait pas aller seule, elle qui, par amour, par bonté, sacrifierait sa vie pour détourner de moi la douleur d'une humiliation. Eh bien, j'aurai du courage pour deux. Affront, honte, salut ou joie, qu'est-ce qui m'attend là dedans, ô ciel!

1. Voir les numéros 646 à 654.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA RUE D'AFRIQUE DANS LA GRANDE GALERIE DES MACHINES; dessin de M. G. R.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES PYRAMIDES DE CHARBON ET LA GROTTE DE SEL GEMME, DANS LA SECTION PRUSSIENNE; dessin de M. G. R.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA SECTION PRUSSIENNE, DANS LA GRANDE GALERIE DES MACHINES.
Statue de la Prusse, en terre cuite, par M. E. March, de Charlottenbourg. — Ouvrages en terre cuite, de M. Augustin, de Laubau. — Machine à fabriquer les têtes d'épingles, de M. Neusz, à Aix-la-Chapelle. — Dessin de M. G. R.

Elle sonna, et dit à la servante qui vint lui ouvrir qu'elle désirait parler à M. Dambout.

La servante, qui était dans la demi-obscurité, ne remarqua sans doute pas ses mauvais habits, car elle ouvrit la porte de la chambre vers la rue, et l'introduisit auprès d'un jeune monsieur qui lisait assis devant une table.

Il leva la tête et considéra avec une surprise désagréable cette femme mal vêtue. Il lui dit sans se lever :

— Vous venez demander de l'ouvrage dans la fabrique, femme ? Présentez-vous demain matin au bureau, je verrai s'il y a de la place pour vous. Maintenant je ne puis pas vous l'assurer.

— Je voudrais parler à M. Dambout, balbutia la femme.

— Monsieur Dambout, c'est moi-même.

— Non, à votre père ou à votre mère, monsieur.

— Ils sont allés passer la soirée chez des amis, à l'autre bout de la ville. Vous ne pourrez pas les voir aujourd'hui ; revenez demain avant midi.

— Helas ! soupira la femme, moi qui arrive de France et qui dois partir demain de bon matin !

— De France ? Vous venez de France ? murmura Bavon en regardant la femme en plein visage avec une agitation croissante.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur ? En effet, vous étiez encore jeune, et la longue adversité vieillit les gens avant le temps.

— La femme Wildenslag ? Vous seriez la mère de..... la femme de Jean..... Lina Wildenslag ? Impossible ! Vous avez donc été malade ?

— Malade et malheureuse, monsieur.

Le jeune homme avait peine à se contenir ; il s'était levé et avait fait un mouvement pour lui tendre la main ; mais un nouveau regard jeté sur ses misérables vêtements, le souvenir de la conduite des Wildenslag, le retinrent, et il se laissa retomber sur sa chaise.

— Vous devrez attendre jusqu'à demain, à moins que vous ne vouliez me confier à moi-même ce que vous avez a leur dire, répondit-il.

— Je venais me jeter à leurs pieds et implorer leur secours, monsieur. Nous sommes dans une terrible détresse ; nous n'avons plus d'autre ressource que la générosité de vos parents. Sans doute, dans notre misère, nous n'avons pas le droit de nous souvenir de l'amitié qu'ils nous ont accordée autrefois, et que nous ne méritions pas ; mais ils pardonneront à des gens profondément malheureux d'oser encore espérer en la charité de votre bonne mère.

— Une aumône ! s'écria Bavon comme terrifié

— Plus qu'une aumône, monsieur, nous sauver de la honte

— Je ne vous comprends pas, dit-il avec méfiance. Où sont donc vos fils, vos filles, votre mari ? Ils gagnaient beaucoup d'argent.

— Mon mari est mort, monsieur. Mes fils... l'un est soldat en Afrique, un autre demeure à Rouen, un troisième à à Mulhouse. Ils ont des enfants et ne pensent plus à leur pauvre mère. Un seul, le plus jeune, est avec nous..... avec moi, à Lille. C'est pour lui, monsieur, que je viens implorer le secours de vos parents. Il avait obtenu du travail dans le magasin d'une fabrique. Hier on l'a envoyé porter un paquet au chemin de fer. Le malheureux s'est arrêté en route dans un cabaret; il s'y est oublié avec des camarades, et a perdu le paquet qu'on lui avait confié. Le maître de la fabrique prétend que mon fils a volé le paquet et l'a vendu. Il veut le faire arrêter par les gendarmes, et condamner comme voleur à cinq années de galères. Ah ! monsieur, nous avons peut-être mérité notre misère par une vie de désordre et de dissipation. Le malheur me le dit; mais cependant nous restons honnêtes, et mon pauvre fils n'est pas coupable d'autre chose que d'une grande négligence. Au fond, c'est un bon garçon; il a un cœur sensible, il respecte sa mère. Que la pauvreté reste notre lot, je la supporterai patiemment comme une juste punition; mais le déshonneur d'une condamnation ! Mon fils aux galères ! Je suis mère et je ne survivrais pas à un pareil coup, et mon.... Oh ! monsieur, vous pouvez nous sauver avec si peu de chose, du moins avec si peu de chose pour vous qui êtes riche ! Le maître de la fabrique veut tout oublier et accepter sa justification, si demain avant midi nous lui rendons le paquet ou cent francs ! Pour vous ce n'est presque rien, pour nous c'est plus que la vie. Laissez-vous toucher par mes larmes, ayez pitié de gens qui, malgré l'éloignement et l'adversité, n'ont pas passé un seul jour sans songer avec reconnaissance à vos parents.

Elle tomba à genoux au milieu de la chambre et tendit vers le jeune homme ses mains tremblantes.

Celui-ci ne pouvait rester maître de son émotion, quelques efforts qu'il fît pour y parvenir. Il alla à elle et la releva en disant :

— Calmez-vous, femme; je comprends votre anxiété et votre malheur. Cent francs peuvent vous sauver, dites-vous ? Consolez-vous, je vous les donnerai. Asseyez-vous sur cette chaise, j'ai quelque chose à vous demander. Vous parliez de vos fils..... mais vos filles ?

— Mes filles ! balbutia la femme Wildenslag avec embarras.

— Oui, vos filles. Que leur est-il arrivé ?

— Monsieur, elles demeurent bien loin en France. Elles sont mariées.

— Mariées ! s'écria Bavon avec une profonde angoisse dans le regard.

Il regarda pendant quelque temps avec un mécontentement visible la femme effrayée, qui courbait la tête sur sa poitrine et demeurait sans parole.

— Oui, je vous aiderai, ne craignez rien, répéta-t-il; mais si ma compassion pour votre douleur maternelle ne m'avait pas vaincu, je serais resté insensible à vos supplications. Bien plus, je me serais vengé sur vous, et vous aurais fermé impitoyablement la porte; car vous, femme, vous avez, sans le savoir, empoisonné ma vie et troublé mon bonheur.

— Moi, monsieur ! Vous vous trompez assurément.

— Non, je ne me trompe pas. Ma mère avait déposé dans le cœur de votre Godelive les germes de la vertu et du sentiment du devoir. Moi, enfant encore innocent, j'avais partagé avec elle les premières notions de l'instruction; de l'instruction qui devait la préserver de l'abaissement moral et de la perversité du cœur. Vous, sa mère, qu'avez-vous fait de votre bonne et pure Godelive ? Vous l'avez envoyée dans une fabrique, pour qu'elle vous rapportât de l'argent; vous avez exposé cette tendre fleur au rude contact de gens grossiers.....

— Monsieur, monsieur, ce n'est pas vrai ! s'écria la femme Wildenslag en frémissant.

Mais Bavon, tout hors de lui, l'interrompit et continua :

— Laissez-moi parler jusqu'au bout; c'est la dernière fois que son nom sortira de ma bouche. Je le répète avec indignation, qu'avez-vous fait de votre pauvre Godelive ? Ah ! il est inutile de répondre puisque, au bout de deux ans, on la surprend dans une ruelle de Douai, le sabot à la main, se battant, injuriant et prononçant des paroles qui firent reculer de dégoût un simple ouvrier de fabrique. Voilà ce que vous avez fait de votre pauvre Godelive. Maintenant elle est égoïste, insensible, et il n'y a plus en elle aucune délicatesse. Maintenant elle hait sans doute la mère qui a vendu pour un peu d'argent la pureté de son âme.

— Oh ! non, non, monsieur, ayez pitié de moi. Godelive est la seule de mes enfants qui m'aime encore véritablement, mon seul soutien dans le malheur !

— Soit, femme; peut-être un bon sentiment a-t-il survécu en elle; peut-être vous a-t-elle pardonné le mal que vous lui avez fait; mais moi, je ne vous le pardonne pas, je ne puis pas vous le pardonner... Tenez, voici les cent francs que vous demandez. Allez maintenant, et puisse Dieu ne pas vous punir plus longtemps de votre fatale erreur à l'égard de votre enfant.

En prononçant ces mots il avait plongé la main dans un tiroir de son pupitre et compté cinq pièces d'or sur la table.

La femme Wildenslag contempla l'argent avec des yeux hagards, et ses lèvres tremblantes murmurèrent :

— Oh ! Dieu ! si je pouvais repousser ce secours ? Mais non, l'honneur de mon fils, l'honneur de ma pauvre Godelive... Je dois courber le front comme une esclave sous une criante injustice, entendre accuser de bassesse, de perversité du cœur, mon angélique enfant... Ah ! le courage me manque. Je succombe...

Elle se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer amèrement.

— Une criante injustice ? répéta Bavon étonné de ces exclamations. Mes reproches, si sévères qu'ils soient, ne sont-ils pas fondés ?

— Ils sont faux, entièrement faux ! s'écria la femme Wildenslag à travers ses larmes. Qui a été assez lâche pour venir vous dire qu'il a vu ma Godelive se battre et proférer de grossières injures ?

— C'est Étienne Geerts, qui l'a vue à Douai frapper avec ses sabots qu'elle tenait à la main.

— Ah ! je me souviens de cette triste affaire; ce n'était pas Godelive, c'était sa sœur Thérèse qui lui ressemble en effet, du moins par les traits du visage. Godelive, monsieur ! Jamais une vilaine parole n'est tombée de ses lèvres; elle a été maîtresse d'école; elle a de l'esprit, elle est bonne comme un ange, et son cœur est encore aussi pur que lorsque vous lui appreniez à lire.

— Ciel ! que dites-vous, femme ? balbutia Bavon saisi par le doute. Et elle est mariée ?

— Et elle n'a jamais permis, monsieur, qu'un homme la regardât sans respect. Et elle n'est pas mariée.

— Mais expliquez-vous, vous me faites mourir d'impatience. Dites-moi, je vous en supplie, quel a donc été le sort de la pauvre Godelive pendant ces huit longues années ?

— Eh bien, je comprimerai ma douleur, dit la femme Wildenslag en levant la tête. Pour défendre ma noble enfant, ma bonne Godelive, je trouverai du courage et des forces. Écoutez, monsieur, vous apprendrez quel a été notre sort et le sien depuis que vous nous avez dit un douloureux adieu à la porte de la ville. Nous allâmes à Wazemmes, près de Lille, et y trouvâmes beaucoup de travail et un bon salaire. Comme mes efforts pour faire recevoir Godelive dans un atelier de couture ne réussirent pas, son père la fit aller à la fabrique. La pauvre enfant ne put pas s'y habituer et tomba malade de chagrin. Elle fut longtemps avant de reprendre quelques forces; alors, pour gagner quelque chose, elle commença chez nous une petite école pour apprendre à lire aux enfants des Flamands nos voisins.

— Et nos lettres, pourquoi les avez-vous laissées sans réponse ?

— Vos lettres ? Nous n'en avons reçu qu'une, et Godelive y a répondu.

— Nous en avons encore écrit trois autres.

— Je ne sais rien de cela, monsieur.

— Votre mari les recevait à la fabrique. Les a-t-il peut-être gardées ou détruites ?

— C'est possible, monsieur; il croyait qu'il valait mieux pour Godelive n'avoir plus de relations avec des gens beaucoup au-dessus de notre état; car nous savions par une personne de Gand que vous étiez devenu commis chez M. Raemdonck, et Godelive disait toujours que vous ne manqueriez pas de devenir riche.

— Et pourquoi Godelive ne nous écrivait-elle pas pour avoir de nos nouvelles ?

— Nous, pauvres et humbles ouvriers de fabrique ? Et cependant, j'ai souvent engagé Godelive à vous écrire. Mais elle n'osait pas, il y avait trop de distance entre vos parents et nous.

— Continuez, femme, je ne vous interromperai plus.

— Ah ! notre histoire est courte, monsieur, reprit la femme Wildenslag. Mon mari et mes fils menaient une vie de désordre. Ils restaient souvent la moitié de la semaine sans travailler, de sorte qu'ils se virent interdire l'accès de beaucoup de fabriques. Nous partîmes tous ensemble pour Rouen. Là, Godelive tint encore une école chez nous, et y instruisit les enfants des ouvriers français; car à force d'entendre parler le français, elle avait fait des progrès rapides dans cette langue. Elle avait beaucoup à souffrir de la brutalité de ses frères et de la jalousie de ses sœurs, parce qu'elle était toujours convenablement habillée, que tout le monde l'estimait, et qu'on la citait comme un modèle de politesse et de bonnes manières. Une dame de la ville lui procura enfin une bonne place de sous-institutrice dans un pensionnat de jeunes demoiselles. Elle y resta deux années entières, ne retenant de son traitement que ce qui lui était absolument nécessaire pour s'acheter les vêtements dont elle avait besoin pour être habillée à peu près comme les autres institutrices. Elle nous donnait tout le surplus pour nous venir en aide, car son père était devenu malade et la plupart de mes autres enfants, mariés ou non mariés, étaient allés demeurer séparément, et les deux garçons qui restaient avec nous nous donnaient moins de leur salaire que le coût de leur nourriture et de leur entretien. Le mal de mon mari empirait insensiblement; c'était une maladie de langueur qui épuisait chaque jour ses forces et nous faisait craindre qu'il ne guérirait plus. Alors il arriva un événement qui devait nous plonger dans la plus affreuse misère. Un de mes fils, qui depuis s'est engagé et est parti pour l'Afrique, un brutal, un bambocheur fini, avait été déjà plusieurs fois, à la honte de la pauvre Godelive, sonner à la porte de son pensionnat, pour lui demander de l'argent. Cela déplaisait fort à la directrice de l'établissement; cependant, par affection pour Godelive, on avait pris patience. Mais un jour, mon mauvais sujet de fils, aveuglé par la boisson, pénètre violemment dans le pensionnat, et là, à force d'injures et de menaces, veut contraindre sa sœur à lui donner une grosse somme d'argent. Il effraya si fort les institutrices et inspira aux élèves une si profonde terreur, que Godelive perdit sa place, et revint à la maison à demi morte de honte et de désespoir. Son frère, qui sentait bien qu'il nous avait rendus tous malheureux, partit le lendemain pour prendre du service dans la légion étrangère en Afrique. Godelive, dont le courage et le dévouement sont inépuisables, commença immédiatement à chercher quelques nouvelles élèves et de l'ouvrage de couture, mais elle n'y parvint pas assez vite. La pauvreté était devant notre porte, et nous étions épouvantés du triste avenir qui nous menaçait. Peut-être mon pauvre mari avait-il un pressentiment secret qu'il ne vivrait plus longtemps; car un désir irrésistible de retourner en Flandre s'alluma tout à coup en lui. Nous essayâmes de le détourner de ce projet. Godelive surtout tremblait, je ne sais pourquoi, à la seule idée que nous reverrions la ville de Gand. Il n'y avait rien à y faire, car il nous suppliait en pleurant à chaudes larmes de ne pas le laisser mourir sur la terre étrangère. L'air de la Flandre devait le guérir, il en était convaincu. Nous vendîmes nos meubles et tout ce que nous possédions, et nous partîmes un beau matin pour notre pays natal. De tous nos enfants, aucun ne voulait nous suivre, excepté la seule Godelive. Mon mari avait trop espéré de ses forces. Quoiqu'il menaçât de succomber en route, il ne voulut pas s'arrêter; mais lorsque nous atteignîmes le faubourg de Lille, il ne pouvait pas aller plus loin et tomba sans connaissance dans une auberge, où nous nous étions fait déposer. Il revint un peu à lui après quelques heures de repos. Nous restâmes deux jours dans cette auberge; mais nos faibles ressources tiraient à leur fin. Nous trouvâmes, pas loin de là, une petite maison d'ouvriers qui était vide, nous la louâmes et nous y transportâmes notre pauvre malade. Un mauvais lit, une couple de chaises, un vieux poêle et deux ou trois pièces de batterie de cuisine absorbèrent, jusqu'au dernier franc, tout ce que nous possédions..... Écoutez maintenant, monsieur, je vous en prie, et puissiez-vous admirer comme elle le mérite la force d'âme et la bonté de mon enfant ! Une cruelle misère pesa sur nous, je devins presque folle de désespoir et de chagrin. Pas de vivres, pas de secours pour mon mari mourant; pour toute perspective, la faim pour nous et une mort affreuse pour lui. Comment décrirai-je la conduite angélique de Godelive ? Elle apporta de l'argent dans la maison, fit venir le médecin et paya les médicaments. Je n'osais pas lui demander où elle en cherchait les moyens, mais je remarquai bien que ses boucles d'oreilles d'abord, puis sa croix d'or, puis les uns après les autres ses meilleurs vêtements disparaissaient, jusqu'à ce qu'il ne lui resta plus que des objets sans valeur. Enfin il fallut sacrifier aussi mes habits des dimanches. Je parlai de demander qu'on reçût mon mari à l'hôpital; mais il demanda grâce en pleurant, et Godelive ne voulut pas en entendre parler. Alors nous écrivîmes à Rouen pour demander des secours à nos enfants. Mon plus jeune fils seul répondit qu'il viendrait travailler pour nous; mais il s'était grièvement blessé au bras dans sa fabrique, et nous fit attendre jusqu'à ce qu'il fut trop tard. Cela dura presque tout un mois, monsieur, un mois durant lequel Godelive passa presque toutes les nuits assise au chevet du lit de son père, le consolant, lui parlant de guérison, de la miséricorde de Dieu, et de la vie meilleure qui nous attend au ciel. Jamais une plainte ne sortait de sa bouche; elle riait, elle était gaie, pour nous donner du courage. Oh ! monsieur, les paroles me manquent pour vous dire tout ce que Godelive a fait pour nous dans ces jours terribles. Jugez-en. Pendant la dernière semaine de sa vie, mon pauvre mari, abusé par les tendres soins, par les douces consolations de son enfant, la prit pour un ange, et ne lui parla plus que comme à une créature envoyée par Dieu pour adoucir son agonie et lui montrer le ciel. Et, monsieur, ce n'était pas parce que l'esprit de son père était affaibli par la maladie; non, moi, sa mère, j'étais prête à partager la même erreur. Il vint un moment où ses sacrifices me firent tomber à ses pieds et où, folle de reconnaissance et d'admiration, je m'agenouillai devant mon enfant, comme devant l'image la plus pure de la bonté divine. Ah ! si vous aviez vu mourir mon mari, contemplant sa fille d'un regard bienheureux, et embrassant encore, en signe d'adieu, la main de son ange de consolation !

Elle fondit en larmes et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Le jeune homme avait écouté ce récit avec une émotion croissante; l'expression de son visage était un singulier mélange de compassion et de fierté secrète, de douleur et de joie. A la fin cependant la pitié pour le triste sort des Wildenslag l'emporta. Depuis un instant de silencieuses larmes coulaient sur ses joues.

Il se leva, alla à la femme, lui prit la main et dit :

— Pauvre femme Wildenslag, que vous avez souffert ! Je vous accusais cruellement, oh ! pardonnez-le-moi ! Soyez remerciée; car je comprends à vos paroles, à votre émotion maternelle, que vous avez contribué à maintenir votre Godelive dans la voie que sa vertu et son instruction lui montraient. Allons, consolez-vous, je parlerai de vous à mes parents; nous vous aiderons, la misère du moins ne vous visitera plus.

— Soyez béni, monsieur, murmura la femme sanglotant; votre bonté m'arrache de nouvelles larmes. Ah ! vous avez le cœur de votre mère... un cœur, tendre et noble comme celui de Godelive !

Bavon fit un pas vers son pupitre et y prit un peu d'argent.

— Avec les cent francs qui sont là, dit-il, vous pouvez payer le prix du paquet perdu. Cette triste affaire ne doit donc plus vous inquiéter. Voici encore cent francs, afin de pourvoir à vos premiers besoins. Je chercherai avec ma mère les moyens de vous assurer un sort moins pénible. Si nous pouvions procurer à Godelive une place d'institutrice à Gand ? Pour votre fils j'ai un ouvrage avantageux. Puisqu'il a un cœur sensible, je le ramènerai dans le bon chemin. Tenez, prenez l'argent, femme; ne soyez pas honteuse

pour cela. Je vous dois de la reconnaissance; vous m'avez délivré aujourd'hui d'un grand chagrin et d'une profonde tristesse qui me ronge le cœur depuis des années. Oui, femme, c'est ainsi. La pensée que la bonne et douce Godelive, l'amie de mon enfance, l'ange qui a veillé au lit de mon père malade, s'était perdue, cette pensée m'était pénible, et ma compassion devenait petit à petit une douleur amère. Maintenant je suis tranquille là-dessus. Je suis heureux de savoir qu'elle a conservé, outre la pureté, la noblesse et la bonté de son cœur.

HENRI CONSCIENCE.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre du Gymnase : *La Cravate blanche*, comédie en un acte, en vers libres, de M. Edmond Gondinet. MM. Landrol et Victorin; Mlle Pierson. — Reprise des *Vieux Péchés* et de *Michel et Christine*. Bouffé; Mlle Massin. — Palais-Royal : *La Graine d'épinards*, comédie-vaudeville en un acte, de M. Charles Nuitter. — *La Grammaire*, comédie en un acte, de MM. Labiche et Joly. MM. Geoffroy et Lhéritier. — *La Puce à l'oreille*, comédie en un acte, de Lambert-Thiboust et de M. Siraudin. Début de Désiré, MM. Luguet et Priston. — Le grand festival international, deuxième audition. — Une perle dans le fumier de M. Arnault. — Un Juarez acrobate.

Les Idées de Madame Aubray ont glorieusement doublé le cap de la centième représentation. Les voilà entrées au répertoire où elles ont leur place marquée à côté du *Demi-Monde*. C'est un spectacle composé de quatre petites pièces qui succède aujourd'hui au grand ouvrage de M. Dumas fils. J'ai plus d'une fois témoigné de mes sympathies pour cette combinaison à laquelle un directeur quelque peu habile n'aurait pas de peine, ce me semble, à ramener celles du public. La variété seule est déjà un attrait: l'esprit s'amuse et se délasse à cette diversité de productions où se révèlent la manière, la facture et le tour d'esprit particuliers à chacun de leurs auteurs. Moins de risques aussi à courir pour le théâtre. L'affiche se renouvelle peu à peu et sans secousse. Une pièce tombe : c'est une pierre à remettre au lieu d'un édifice nouveau à construire. A Dieu ne plaise que je proscrive les œuvres de longue haleine, les belles et grandes comédies, dont plusieurs resteront comme l'honneur du théâtre contemporain. Mais je ne voudrais pas qu'on leur laissât par trop tirer la couverture. Je comprends la pensée des directeurs : avec une pièce en quatre ou cinq actes qui réussit, les voilà pour six mois libres de travail et d'inquiétude. Ils ne réfléchissent pas que c'est là un jeu dangereux, et que, pour un succès qu'ils obtiennent par ce système, il en est dix autres qu'ils tuent dans leur germe. De même pour les auteurs. Combien en est-il, même parmi les plus forts, qui ont gâté des idées charmantes pour avoir voulu les développer outre mesure et leur donner la dimension réglementaire! Et si l'on ne considère que la question d'art, croit-on que ces petites comédies qui s'appellent : *Je dîne chez ma mère, le Camp des Bourgeoises, L'École des agneaux, le Piano de Berthe, le Chapeau d'un horloger, le Pour et le Contre, les Femmes qui pleurent, les Curieuses, les Révoltées,* n'aient pas une valeur égale à celle de ces grandes machines qui, après avoir brillé quelque temps sur l'affiche, sont rentrées, pour n'en plus sortir, dans les limbes du répertoire? Telle paraît avoir été au surplus la pensée de M. Montigny en accueillant *la Cravate blanche*, de M. Gondinet, et les bravos unanimes qui ont salué cette tentative doivent lui prouver qu'il ne s'est pas trompé.

M. Gondinet a écrit sa pièce en vers libres. L'idée est heureuse, et si quelque chose m'étonne, c'est qu'elle ne soit pas déjà venue à d'autres. L'allure du vers libre, aisée, pimpante, moins tendue que celle de l'alexandrin, est peut-être la vraie forme de la comédie moderne. Tout en conservant le rhythme qui donne à la pensée plus de saillie et de franchise, elle a cet avantage de se prêter par sa souplesse à l'expression du dialogue familier. *L'Amphitryon* de Molière et les *Fables* de La Fontaine sont les modèles du genre, et M. Gondinet s'en est très-habilement inspiré. Son vers bien phrasé, sans lâcheté et sans mollesse, a la valeur et l'accent voulus. Le trait arrive sans effort, avec une netteté et une précision qui le gravent immédiatement dans la mémoire, bénéficiant ainsi du naturel de la prose et du relief de la poésie.

Le fond est léger, gai, aimable, avec une pointe de sentiment.

Octave est notaire et il va prendre femme. Le mariage, comme il nous l'apprend lui-même, a été bâclé en un tour de main :

Il me faut une dot, je donne le signal;
Je mets tous mes amis en quête.
Et j'attends que leur choix s'arrête.
Mon oncle m'offre un très-joli total.
J'accours, on m'introduit, je fais trois révérences,
Et je vais dans un moment,
Recevoir avec déférences
L'avant-dernier sacrement.

Son domestique Florentin — un valet philosophe — le félicite de son bonheur :

Mon maître a le bonheur qu'il cherche :
Une dot magnifique, un beau-père charmant,
Un savant amateur, qui ne gêne personne,
Qui fait de la chimie avec acharnement,
Et dont la santé n'est pas bonne.

Mais la future! La future... voilà le point noir dans le ciel bleu d'Octave. Camille est une jeune fille accomplie, riche en vertus domestiques, tout le monde là-dessus est d'accord. Le physique par malheur n'est pas à la hauteur du moral. Octave s'en doute bien un peu. Tous ceux à qui il a demandé comment ils trouvaient Camille lui ont répondu : ni bien ni mal. L'euphémisme n'est que trop clair. La pauvre fille est laide. Les illusions qu'Octave s'était faites jusqu'alors finissent par se dissiper :

Je n'avais jamais vu ma future au grand jour,
Jamais! — Elle n'est pas jolie.
C'est un rouge insensé que j'appelais châtain.
Aux lumières, le jaune est une pâleur mate.
Mais le matin! oh! le matin!

Et pourtant qui sait si, en homme pratique et supérieur, il ne passerait pas condamnation sur les infériorités physiques de sa future sans cette cravate blanche qu'il ne peut mettre et qui le force à recourir aux bons offices d'Agathe, sa petite cousine? C'est qu'Agathe est charmante, et pendant que sa jolie main essaye d'accommoder la cravate matrimoniale, Octave ne peut s'empêcher de faire des comparaisons. Il avait là le bonheur tout prêt et il l'a laissé échapper. Le million de Camille l'a ébloui et il n'a pas seulement songé à la beauté sans dot qui n'aurait pas mieux demandé que de se donner à lui. Mais à quoi bon ces réflexions tardives? La cravate est mise et monsieur le maire attend. Octave va partir lorsque, fouillant machinalement dans le coffret d'Agathe, il y rencontre un billet, un billet doux, s'il vous plaît, et assez compromettant pour celle à qui il est adressé. La jalousie le prend au cœur, une jalousie instinctive dont il ne se rend pas compte. Il apprend que le galant, un jeune et beau lieutenant de hussards, est un des témoins de sa femme : il court à la mairie et lui glisse à l'oreille ces trois mots : « Je sais tout. » Une scène bizarre éclate alors. La mariée tombe à la renverse, le beau-père s'évanouit. Pour le faire revenir à lui, Octave l'asperge du contenu d'un flacon que le chimiste avait dans sa poche. Horreur! ce liquide est de l'acide prussique. Et voilà le malheureux futur qui rentre éperdu à son domicile, en attendant la justice qui ne peut tarder à le saisir. C'est en vain que Florentin, son valet, cherche à calmer ses frayeurs :

FLORENTIN.

Monsieur sait qu'il n'est pas coupable.

OCTAVE.

Sait-on jamais ces choses-là?

FLORENTIN.

Comment?

OCTAVE.

Mon innocence est-elle vraisemblable?
J'hériterais de ce noble vieillard,
Et je vivrais triomphant et prospère!
Va, ce n'est jamais par hasard
Que l'on se défait d'un beau-père.

Et la salle d'éclater de rire à ce trait qu'on dirait échappé à la veine même de Regnard.

Vous devinez, n'est-ce pas, le dénoûment? Vous supposez bien que le beau-père n'est pas mort, que le billet doux était non pas pour Agathe, mais pour Camille, et que, libéré ainsi de son laideron, Octave est trop heureux d'épouser sa cousine, à qui sa beauté tiendra lieu de dot.

Par la gaieté, l'entrain, la délicatesse exquise de certains détails, les qualités vraiment littéraires de la forme, cette petite comédie justifie l'accueil enthousiaste qu'elle a reçu du public. Au temps où un acte réussi suffisait pour faire recette, *la Cravate blanche* eût rempli pendant deux mois la salle du Gymnase. Ce phénomène, car c'en serait un aujourd'hui, sera-t-il donné à la pièce de M. Gondinet de le réaliser? Je le désire et je l'espère pour l'honneur de la littérature dramatique.

Trois acteurs seulement, mais tous les trois excellents. — Landrol détaille à merveille les vers de M. Gondinet dont je voudrais pourtant qu'il coupât moins le rhythme. Il a la voix, la finesse et la verve de Regnier. Mlle Pierson, chaque jour plus en progrès, est ravissante de grâce et de charme dans le rôle sympathique de la petite cousine. Victorin fait de son valet un type superbe d'importance suffisante et de bêtise satisfaite.

Les Vieux péchés, que le Gymnase nous a rendus l'autre soir, ont paru faire plaisir. On connaît la donnée, qui n'est que la reproduction de celle de *Carlin à Rome*. La pièce d'ailleurs est vivement conduite et les situations comiques s'y succèdent sans interruption. Mais l'attrait principal est Bouffé dans le principal rôle. La façon dont il compose son type de vieux danseur, dont il en reproduit la physionomie, l'allure et les tics corporels — tout cela sans jamais dépasser la mesure — est une merveilleuse étude que je signale comme modèle aux jeunes comédiens.

La reprise de *Michel et Christine* n'a pas été aussi heureuse. La pièce a considérablement vieilli. Les uniformes que nous voyons au 5 mai se presser au pied de la colonne Vendôme ne sont pas plus fanés. L'interprétation de l'autre soir n'était pas faite non plus pour lui rendre le lustre qu'elle a perdu. Landrol n'a pas la franchise et la rondeur naturelle du vieux grognard. Victorin manque de naïveté. Seule, la jolie Mlle Massin mérite des éloges pour la gentillesse et l'esprit dont elle a fait preuve dans le rôle de Christine. Elle avait déjà joué d'une façon très-piquante son travesti des *Vieux péchés*.

On raconte qu'à la quatre-vingtième représentation de *Timocrate*, le comédien qui, suivant l'usage du temps, venait annoncer au public le spectacle du lendemain, s'avança sur le bord de la rampe et fit entendre le petit *speach* que voici :

« Messieurs, vous ne vous lassez pas d'entendre *Timocrate*. Pour nous, nous sommes las de le jouer; nous courons risque d'oublier nos autres pièces : trouvez bon que nous ne le représentions plus. »

Les artistes du Palais-Royal, qui ont joué plus de deux cent cinquante fois *la Vie parisienne*, ont dû tenir un pareil langage, — non pas au public, puisque ces sortes de dialogues sont aujourd'hui bannis des us dramatiques, — mais tout au moins à leur directeur. Car, ce qu'on aura peine à croire, la pièce était encore loin d'être épuisée lorsqu'elle a disparu de l'affiche et fait place au spectacle actuel.

Ce spectacle — la petite monnaie de *la Vie parisienne* — se compose de la ravissante comédie *la Poudre aux yeux*, transportée du Gymnase au Palais-Royal, et de trois pièces nouvelles : *la Graine d'épinards, la Grammaire* et *la Puce à l'oreille*.

La première est sans doute une pure galanterie à l'adresse de la province et de l'étranger : c'est au moins ce que me fait supposer l'heure à laquelle elle a été représentée et qui est celle où Paris a l'habitude de se mettre à table. Un Bavarois, mon voisin de stalle, à qui j'en ai demandé des nouvelles, m'a appris qu'elle avait réussi. J'ai bien essayé de lui arracher une analyse que j'eusse été heureux de communiquer à mes lecteurs. Mais l'idiome de mon voisin opposait à ma bonne volonté une telle résistance que j'ai dû y renoncer. Je me borne donc à constater le succès dont, au reste, le nom de l'auteur, M. Nuitter, était déjà un gage assuré.

La Grammaire repose sur une de ces idées cocasses que Labiche excelle à mettre en œuvre.

Caboussat a gagné soixante mille livres de rente dans le commerce des bois; il est membre du conseil municipal d'Arpajon : il est porté pour la présidence du comice agricole et, comme il est ambitieux, il entrevoit déjà, dans une douce perspective, l'écharpe municipale, l'habit brodé de député et le portefeuille ministériel. Ah! s'il savait l'orthographe! Car c'est là, n'en dites rien, son talon d'Achille, son infirmité secrète, une infirmité que tous les professeurs du monde n'ont pu guérir. Comment se fait-il cependant que ses circulaires et ses épîtres fassent l'admiration des lettrés d'Arpajon? C'est que sa fille est là pour les lui dicter. Sa grammaire, c'est Blanche. Elle absente, il n'a d'autre expédient que de jeter des pâtés sur les mots douteux. Or, voici que lui tombe d'Étampes son ami Poitrinas, l'archéologue, un fanatique d'antiquités romaines et qui prend volontiers une porte de poêle pour un *scutum* et une broche de cuisine pour un *gladius*. Poitrinas apprend à Cabasson qu'il vient de le faire nommer correspondant de l'Académie d'Étampes, et en échange de cette bonne nouvelle, celui-ci l'autorise à fouiller un endroit de son parc où l'antiquaire a flairé un *tumulus*. Ce n'est pas tout : Poitrinas demande à Cabasson la main de Blanche pour son fils et il le presse de lui donner une réponse à cause d'une maison qu'il a en vue et qu'il destine au jeune ménage. Cabasson bondit : se séparer de sa fille, laisser partir sa grammaire pour Étampes, c'est impossible, et pour rompre le mariage, il fait à Blanche un portrait peu flatté du fils Poitrinas. Mais il se trouve que Blanche connaît son futur et que les deux jeunes gens s'aiment. Vous comprenez dans quelle perplexité cette révélation jette Cabasson qui, après tout, est un excellent père. Un dernier espoir lui reste. Le fils Poitrinas, charmant garçon du reste, a un défaut qui est presque un vice. Tel est au moins l'aveu qu'a laissé échapper Poitrinas le père : il a fait plus, il a apporté avec lui un témoignage, une lettre de son fils. Cabasson a beau lire la lettre, il n'y découvre rien. Je crois bien! Ce vice, c'est le sien. Le fils Poitrinas n'est pas, plus que lui-même, ferré sur la syntaxe. Aussi aurait-il mauvaise grâce à le refuser pour gendre. Il consent donc au mariage, mais à la condition que le ménage habitera Arpajon. Blanche sera à la fois le secrétaire de son père et celui de son mari.

Ajoutez à cette intrigue deux scènes où Cabasson, forcé d'écrire en l'absence de Blanche, se voit sur le point de se trahir, et vous aurez un aperçu de cette drôlerie chaudement enlevée par Geoffroy et Lhéritier.

La pièce qui succédait à celle-ci était *la Puce à l'oreille*. Lorsque, le rideau baissé, le public a demandé l'auteur Luguet est venu dire le couplet suivant :

Ce nom... mais je suis arrêté;
D'un trouble puis-je me défendre?
Ce nom... celui qui l'a porté
Est le seul à ne pas l'entendre.
A cet esprit vraiment français,
Qui tant de fois sut vous séduire,
Accordez un dernier succès,
Vous avez son dernier sourire.

Pauvre Lambert! En écoutant sa pièce, nous pensions à lui, à cette jeune et belle existence si cruellement tranchée. Les rires qu'excitaient ces scènes folles où respiraient encore sa gaieté prime-sautière et sa bonne humeur intarissable, nous arrivaient comme un douloureux contraste. Qu'on nous pardonne donc si nous glissons légèrement sur ce compte rendu que nos souvenirs nous rendent pénible et où nos lecteurs ne doivent voir que l'acquit d'une dette imposée par notre métier de chroniqueur.

Ratabour est maître de danse. Il a une adorable femme; mais en revanche un ami bien désagréable. Cet ami, nommé Baculard, a été malheureux en ménage, et il trouve une âcre consolation dans les infortunes d'autrui. Un petit crevé, du nom d'Arthur, s'est introduit chez Ratabour, sous prétexte de prendre des leçons de danse, mais en réalité pour engager une correspondance télégraphique avec Mlle Zouzou, la voisine d'en face. Ces manéges paraissent suspects à Baculard qui s'empressa de les dénoncer à Ratabour. Une fois la puce à l'oreille, le pauvre mari ne tarde pas à croire sa femme coupable. Il cherche des preuves et se figure en rencontrer jusque dans son bois à brûler. Ce bois a été coupé dans l'île de Beauté, un petit endroit où sa femme a été élevée. Or, justement une des bûches porte gravées sur son écorce les deux lettres A et C, flanquées

VOYAGE MÉMORA

Accompli par CÉSAR-BONAVENT

Natif de Bouzy-l



César-Bonaventure Épinardin, maître peintre réaliste, natif de Bouzy-le-Têtu, et se proclamant fièrement le disciple de la nature, touche, un certain matin, une somme de trois mille francs, léguée par son parrain le marchand de robinets. L'idée lui vient aussitôt d'aller retremper ses pinceaux dans le spectacle grandiose d'un pays montagneux. Il boucle sa valise, charge ses épaules de ses ustensiles d'artiste, se procure des souliers ferrés et un bâton idem, et en route pour le Tyrol



Le ciel a doté le Tyrol de plusieurs lacs et de nombreuses rivières. Épinardin commence par se procurer un bateau et une batelière

Il passe la première semaine à voguer à droite et à gauche et à expliquer ses idées sur l'art pur à la candide batelière. Celle-ci l'écoute religieusement, à raison de trente sous l'heure.



On consent à lui accorder, moyennant dix francs par jour, un grabat dur comme le cœur de ces gueux d'huissiers.

Dès l'aube, il est réveillé par d'horribles rugissements. — Il ne fait qu'un bond sur sa paillasse, et aperçoit un monstre énorme, muni de cornes incommensurables, qui barre la porte du chalet. Ses cheveux se hérissent, il croit sa dernière heure arrivée; il crie au secours d'une voix étranglée.

— Vous ne voyez donc pas que c'est not' vache, lui répond la fermière en riant aux éclats.



L'émotion a été si vive qu'il ne peut se rendormir

Pour calmer ses sens, Épinardin va faire une petite promenade dans la montagne. Il y rencontre un Tyrolien ingénieux qui gagne trois mille livres de rente en faisant admirer, de loin, aux familles anglaises, une troupe de chamois... empaillés

Epinardin trouve l'idée jolie, mais il perd quelques-unes de ses illusions sur la candeur des mœurs montagnardes.



De retour au chalet, où il a établi son quartier général, il écrit à Paris pour se faire expédier une autre boîte à couleurs et un nouveau parasol. Pendant tout un mois qu'il attend ses instruments de travail, il en est réduit à battre le beurre et à traire les vaches pour se désennuyer.

Quant à ses soirées, il les passe doucement, au milieu d'un auditoire de pastoureaux et de pastourelles, à conter des anecdotes aussi excentriques qu'apocryphes sur l'Institut et le jury de peinture.



Afin de rompre un peu la monotonie d'une pareille existence, Épinardin se rend à toutes les noces qui ont lieu à six lieues à la ronde.

Pour payer l'hospitalité de ces braves gens, il se fait un devoir d'enseigner aux naïves jeunes filles du Tyrol les belles manières de Bullier et de la Reine-Blanche.

Épinardin devient la coqueluche de toutes les belles et le cauchemar de tous les garç

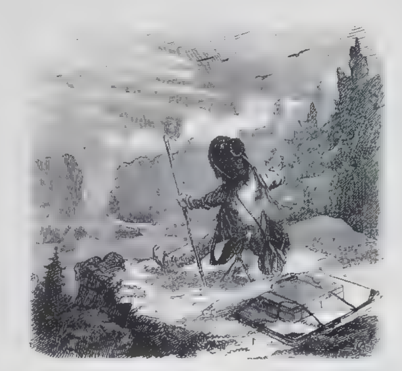
DANS LE TYROL

ÉPINARDIN, maître peintre réaliste

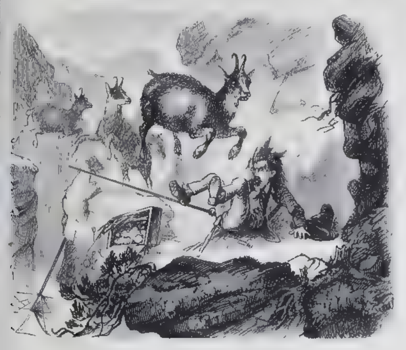
e de la nature.

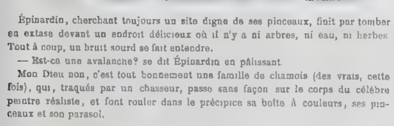


Un jour, il songe vaguement à se mettre au travail. Mais il ne donne pas suite à ce projet bizarre, ayant fait connaissance d'un aimable berger avec lequel il se livre à divers jeux gymnastiques aussi originaux qu'éreintants.



Après quoi, s'installant en face d'un merveilleux horizon de glaciers, il bourre religieusement sa pipe fidèle et s'exerce à lancer la fumée sous forme d'anneaux bleuâtres, ce qui est le comble de l'art, comme chacun sait. Cette grave occupation le retient jusqu'au soir. Il se décide alors à aller demander l'hospitalité dans un chalet du voisinage.





Épinardin, cherchant toujours un site digne de ses pinceaux, finit par tomber en extase devant un endroit délicieux où il n'y a ni arbres, ni eau, ni herbes. Tout à coup, un bruit sourd se fait entendre.

— Est-ce une avalanche? se dit Épinardin en pâlissant.

Mon Dieu non, c'est tout bonnement une famille de chamois (des vrais, cette fois), qui, traqués par un chasseur, passe sans façon sur le corps du célèbre peintre réaliste, et font rouler dans le précipice sa boîte à couleurs, ses pinceaux et son parasol.



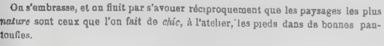
Ayant ainsi constaté à ses dépens, que tous les chamois du Tyrol ne sont pas empaillés, Épinardin se console de la perte de son attirail, car il a désormais une excellente raison pour ne pas travailler. En attendant l'heure du dîner il se glisse dans une grange, où il se livre à la sieste. Il est en train de rêver qu'il gagne huit cents choppes aux dominos, quand il est réveillé par une grosse pluie d'orage qui l'inonde à travers le toit mal clos et la porte à claire-voie.



La boîte à couleurs arrive enfin de Paris. Épinardin, ivre de joie, se précipite sur son attirail et veut commencer sur l'heure un chef-d'œuvre digne de Salvator Rosa. Mais soudain... un camarade de la brasserie Jean-Goujon, qui par hasard passait dans ces parages, lui frappe sur l'épaule.

— Bleu-de-Prusse!

- Épinardin!



On s'embrasse, et on finit par s'avouer réciproquement que les paysages les plus *nature* sont ceux que l'on fait de *chic*, à l'atelier, les pieds dans de bonnes pantoufles.



Épinardin ne demandait qu'à être convaincu. Il referme prestement sa boîte à couleurs, court régler ses comptes au chalet hospitalier, embrasse la bergère qui a le cœur bien gros, et se met en route, au bras de l'ami Bleu-de-Prusse, pour regagner son atelier de la place Pigalle.

Depuis ce mémorable voyage, qui a englouti tout entier l'héritage du marchand de robinets, Épinardin envoie régulièrement, à chaque Salon, trois paysages tyroliens de la plus haute fantaisie. Il est juste d'ajouter qu'ils sont toujours refusés par acclamations. — O les coteries!!!

d'un cœur transpercé d'une flèche. Ces initiales sont celles d'Arthur et de Clarisse. Pour Ratabour excité par Baculard la preuve est complète et le voilà qui charge sur ses épaules tout un crochet de bûches qu'il s'en va porter, comme pièces à conviction, chez l'avoué chargé de sa demande en séparation de corps. Les explications d'Arthur et de Clarisse viennent mettre fin au quiproquo. Il n'y a de trompé en tout ceci que Baculard, le protecteur de M[lle] Zouzou; et encore, la demoiselle s'y prend-elle si bien qu'elle fait passer à ses yeux le petit crevé pour son cousin. Trop heureux d'en être quitte pour son compte à si bon marché, Ratabour laisse Baculard à ses illusions et garde pour lui la réalité du bonheur.

Plus heureux que notre pauvre Lambert, son collaborateur Siraudin a pu prendre sa part des bravos qui ont accueilli cette amusante bluette.

Désiré faisait son premier début au Palais-Royal dans le rôle de Ratabour. Il y a réussi comme aux Bouffes. Un peu trop de chaleur et de fièvre peut-être. Qu'au lieu de calciner les planches il se contente de les brûler, et ce sera suffisant.

Luguet dessine d'une façon originale la figure de Baculard. Priston est toujours le même; mais puisque le public ne s'en plaint pas, je ne vois pas pourquoi je serais plus sévère que le public.

~~~ La Commission impériale s'est exécutée de bonne grâce. Elle a donné une seconde audition du grand festival international. Ceux à qui l'entrée du palais des Champs-Élysées avait été refusée le dimanche précédent, ont pu cette fois y pénétrer sans crainte d'être écharpés aux portes et comparer à l'aise les forces respectives des corps de musique appelés à figurer dans ce grand concours. Tous y étaient représentés, à l'exception toutefois de la musique française, retenue sans doute par son service auprès de nos hôtes, les souverains.

La séance n'a pas laissé pour cela d'offrir un vif intérêt. Le dimanche précédent, la victoire avait été partagée, dit-on, entre les Autrichiens et les Prussiens. Ceux-ci cette fois ne sont venus qu'en seconde ligne. S'ils peuvent lutter avec avantage avec leurs rivaux pour la sonorité, la vigueur d'attaque et l'ampleur de l'exécution, ils sont encore loin d'eux sous le rapport de la délicatesse, du fondu et du sentiment des nuances. On peut signaler des qualités du même ordre chez les symphonistes espagnols, qui se sont relevés de l'échec du premier jour. La musique moscovite a fait applaudir dans son jeu une expression très-juste et très-fine, et dans son orchestre des timbres charmants et originaux. La Bavière, le Grand-Duché de Bade et les Pays-Bas se rattachent à l'école prussienne par l'éclat et l'énergie. La Belgique, qui possède des solistes d'un talent supérieur, ne réussit pas également dans les ensembles. Les mouvements sont mal compris. L'ouverture de la *Muette* a été exécutée sans nuances et sans précision. La Belgique a une revanche à prendre.

~~~ M. Arnault nous étonnera toujours. Voici le petit morceau de littérature qu'il adresse à un journal :

« Je viens d'engager un acrobate mexicain nommé Juarez, qui ressemble à s'y tromper à l'ex-avocat de Mexico. Ce *bateleur* débutera samedi au théâtre Chinois, et donnera une seule représentation dimanche à l'Hippodrome en compagnie de Ling-Look, l'avaleur d'épées, dont la santé est rétablie. Ce Mexicain a obtenu à New-York un immense succès à cause de sa ressemblance parfaite avec le dictateur Juarez: il en sera de même probablement ici, venez donc le voir. »

Tout commentaire ne pourrait que gâter cette délicieuse épître.

Il me vient seulement un scrupule. Pas plus tard que cette semaine, M. Arnault s'est fait condamner par un tribunal pour nous avoir donné, comme un vrai Blondin, un Blondin de contrebande. Pourvu que son Juarez soit le vrai Juarez de New-York, et qu'une nouvelle *erreur* ne l'expose pas à un nouveau désagrément judiciaire!

GÉROME.

LE CHATEAU DE MARIENBOURG

EN HANOVRE

Nous publions aujourd'hui la vue du joli château de Marienbourg en Hanovre, sur lequel les événements dont l'Allemagne a été le théâtre depuis un an ont attiré l'attention publique. C'est là, en effet, que la reine Marie de Hanovre avait fixé sa résidence à la suite de l'occupation prussienne.

Le château de Marienbourg, situé à deux lieues environ au sud de la ville de Hanovre, s'élève sur le versant d'une montagne, au bord de la Leine, tout à côté de Nordstemmen, point de bifurcation du chemin de fer. Cette habitation royale offre l'aspect le plus pittoresque, au milieu d'un paysage, boisé ou cultivé, d'une grande beauté.

Construite dans le style pur du moyen âge, la résidence de Marienbourg fut commencée par le conseiller Hase, puis continuée et terminée par MM. Witte et Oppler, conformément au désir de la reine Marie-Alexandrine, fille du duc Joseph d'Altenbourg, qui venait d'épouser le roi Georges.

Au moment où nous écrivons ces quelques lignes, la reine Marie a dit un triste adieu au château qu'elle aimait tant et où elle avait passé de longues années de bonheur. Reine sans couronne, elle a été forcée de céder aux exigences du gouvernement prussien qui prenait ombrage de sa présence, et elle est allée, à Vienne, rejoindre le roi Georges, son époux.

X. DACHÈRES.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Les costumes à l'Exposition. — Les costumes nationaux s'en vont. — La France. — La Norvége. — La Turquie. — L'Égypte. — La Confédération argentine. — La Circassie. — La Russie. — L'Égypte. — La Suisse. — L'Espagne. — Les café.

Dans un espace de temps relativement court et dont on peut prévoir facilement la durée, les costumes nationaux auront complétement disparu partout pour faire place à des vêtements uniformes, complétement dépourvus d'originalité et de pittoresque: la navigation à vapeur, les chemins de fer, les facilités de communication, les rapports fréquents entre les nations les plus éloignées les unes des autres, tendent déjà à ce résultat fâcheux, du moins au point de vue artistique. A l'heure qu'il est, les jeunes filles de Taïti préfèrent un bonnet de lingerie provenant de la rue Saint-Denis à leurs adorables couronnes de reva-reva, et leurs maris se revêtent avec orgueil de la blouse bleue qu'ils trouvent beaucoup plus élégante que les splendides manteaux en tapa, peints bizarrement de couleurs harmonieuses. Les indigènes de la Nouvelle-Zélande et de la Nouvelle-Calédonie échangent leurs plus belles armes en jade, œuvre d'art sauvage et de patience, pour un pantalon usé, et payent un uniforme de rebut au prix des costumes qui donnent à leur race une tournure si belliqueuse; du nord au midi, du midi au nord, il en est de même, et les Lapons, après l'eau-de-vie, n'aiment rien au monde tant qu'une défroque achetée au Temple.

L'étude des costumes nationaux exposés dans la plupart des galeries est donc, dès aujourd'hui, rétrospective et peut prendre place dans les documents de la science archéologique, pour laquelle on se passionne si fort maintenant.

Les costumes disent les ressources premières du pays, les produits de son sol, les conditions d'existence de ses habitants, et enfin ils rappellent des mœurs qui vont s'éteignant, et dont il ne restera bientôt plus de traces.

Parmi les États où les costumes originaux achèvent de disparaître, il faut citer en première ligne la France. Il a fallu recourir à des antiquaires, à des *laudatores temporis acti* pour se procurer les vêtements des habitants de la Haute-Vienne, et la coiffure originale de leurs femmes, les riches habits de fête des environs de Strasbourg, ceux de Bourges, de Chambéry, de la Vendée, du Bocage, d'Épinal et d'Avallon. Ce n'est qu'à grand'peine qu'on a conquis pour l'Exposition la robe sévère et la veste de velours à boutons d'argent des montagnardes et des montagnards corses de Niolo; la croix en filigrane d'argent et en cristal de roche dont se paraient encore au commencement du siècle les femmes des marins de la côte normande, le bonnet à bavolet de Carentan, la jaquette blanche des porteurs de châsses de Riom, les quenouilles peintes de Ceyssat, les braies bretonnes, la piquante coiffure des Alsaciennes et le toquet des paysannes de l'Aube.

Avec les costumes, les coutumes locales disparaissent. Dans le département de l'Aisne, les femmes ne conservent plus le privilége exclusif d'exercer la profession de barbier et de raser leur mari le jour de leurs noces. A Riez, dans les Basses-Alpes, on ne célèbre plus la Pentecôte par trois jours de *bravades*, c'est-à-dire de cavalcades, où les Sarrasins figuraient costumés en hussards avec des cocardes vertes et les chrétiens en voltigeurs avec des cocardes blanches. Où donne-t-on encore dans cette contrée des *romeirages*, courses de jeunes filles terminées par trois sauts? Où y offre-t-on à l'accouchée six douzaines d'œufs frais qu'elle doit manger pendant sa convalescence, avant de pouvoir quitter le lit?

Non, tout cela n'existe plus qu'à l'état de traditions, dont se souviennent seuls les vieillards et dont leurs enfants ne conserveront même pas la tradition. Déjà depuis longtemps le roi de la bague de Château-du-Loir, dans la Sarthe, ne court plus à cheval un anneau de cuivre, et ne choisit plus une reine fière de porter pendant trois jours la couronne d'or conquise par l'adroit cavalier; les Chigerots, qui habitent certaines communes des bords de la Saône, ne portent plus la large culotte plissée à la manière orientale, et la veste bleue ou verte, fendue au poignet, galonnée et sans boutons. Leurs femmes, autrefois toujours pieds et jambes nus au logis et aux champs, ne s'accoutrent plus, quand elles vont à la messe ou à la ville, de guêtres brodées en laine de deux couleurs; elles se chaussent de bas et de souliers vulgaires comme tout le monde, et substituent une robe d'indienne aux deux surtouts en toile, dont l'un comme une tunique retombait jusqu'au jarret, et l'autre serrait leur taille. Autrefois leur coiffure consistait en un petit bonnet brodé sur lequel les unes plaçaient une grande toque en feutre de forme conique très-élevée et surmontée d'une boule, et les autres une espèce de turban en laine frisée composé d'une calotte à côtes de melon appelées *loges*. Elles s'affublent de cornettes à vingt sous, qui ne vont guère à leur physionomie orientale et piquante.

Maintenant les familles protestantes se marient dans le Tarn et la Garonne sans que les hommes arrivent aux noces armés de pistolets, d'épées et de poignards; les assistants renoncent à y porter des rameaux chargés de provisions de bouche, comme s'ils se trouvaient exposés à être rencontrer tout à coup des persécuteurs; de leur côté, les catholiques cessent de regarder comme fatalement destinés à devenir époux le jeune homme et la jeune fille que le hasard réunit dans une cérémonie publique et religieuse; on peut être désormais parrain et marraine, *donzain* et *donzelle*, c'est-à-dire tenir au-dessus de la tête des mariés le poêle, et porter la bannière de la sainte Vierge à côté d'un jeune porte-croix, sans pour cela se croire fiancés par une puissance surnaturelle et invincible.

Nous devenons plus sérieux, plus positifs, moins avides de plaisirs traditionnels. Par malheur le cabaret n'y perd rien on se grise tout aussi bien en blouse qu'en costume pittoresque, et pour s'attifer d'oripeaux plus ou moins parisiens, d'un goût vulgaire et qu'elles ne savent point porter, les femmes et les jeunes filles n'en sont ni moins coquettes, ni plus jolies.

Les villes elles-mêmes étaient bien loin au milieu du dernier siècle de ressembler à ce qu'elles sont aujourd'hui. Le comfort et les innovations pénètrent partout. On aurait de la peine à reconnaître à l'heure qu'il est, par exemple, le chef-lieu du département de la Haute-Vienne dans la peinture qu'en faisait un enfant du pays en 1759, peinture qui du reste ressemble à la plupart de celles des villes de province à cette époque.

Les vitres étaient à Limoges un objet de luxe; la plupart des maisons ne prenaient de jour qu'à travers des culs de bouteilles enfumés, enchâssés dans des bandes de plomb, et trop souvent remplacés par du papier collé; l'ameublement consistait en lits garnis de rideaux en laine, remontant à plusieurs siècles, en grandes armoires de noyer, en tables couvertes d'un vieux tapis de Turquie datant de plusieurs siècles; en fauteuils en bois, roides et incommodes et surtout en coffres de cuir, semés de clous dorés, ainsi que le pratiquent encore les Orientaux. L'hiver, on n'allumait pas d'autre feu que celui de la cuisine, vaste pièce qui servait en outre de salle à manger et de salon, et où se trouvaient accrochés les portraits de famille. On s'éclairait avec une seule chandelle; les enfants, les domestiques et même les commis allaient se coucher sans lumière; on ne mangeait que dans de la vaisselle d'étain; un chien était chargé de tourner la broche; enfin, on cuisait dans chaque maison pour dix jours un pain lourd, où le seigle tenait beaucoup plus de place que le froment, et dont les estomacs des bourgeois limousins, en 1867, s'accommoderaient fort mal, je crois.

Quant à la garde-robe, on ne la renouvelait pas, mais on la changeait deux fois par an. Elle se composait pour les hommes de deux habits, l'un pour l'été, l'autre pour l'hiver, et l'on tirait de son coffre à clous dorés le premier le 15 mai et le second le 15 novembre, sans tenir compte du plus ou moins d'élévation de la température. Les femmes ne sortaient qu'enveloppées de manteaux qui rappelaient les failles flamandes, et souvent leurs costumes des grands jours dataient de l'époque de leur mariage.

On dînait dans tous les ménages à midi précis, on soupait à six heures; on se couchait à huit heures en hiver et à neuf en été; enfin on observait rigoureusement les jours de jeûne et d'abstinence, et le carême se pratiquait avec une sévérité qui n'admettait aucun adoucissement. Le jour des Cendres, on traçait à la craie sur une planche noire destinée exclusivement à cet usage l'inscription suivante, composée de quarante lettres, et chaque jour on effaçait une de ces lettres: *mors imperat regibus, maximis, minimis, denique omnibus*; enfin un voyage à dix lieues à la ronde était regardé comme un véritable événement, et si par extraordinaire il fallait se rendre à Paris, on s'y prenait trois mois à l'avance, et l'on annonçait cette grande nouvelle à tous ses amis, qui conduisaient jusqu'au coche le voyageur et faisaient des vœux pour le succès de son aventureux voyage, tandis que celui-ci, comme M. de Pourceaugnac, son compatriote, voyait les larmes aux yeux disparaître lentement à l'horizon le cimetière des Arènes, son frère le consul, son neveu le chanoine, et les badauds se demandaient comment on était assez fou pour risquer sa vie dans une patache qui pouvait verser dans la première fondrière venue, et qui devait mettre douze jours à atteindre le but de son voyage... Et quel but? Une ville hantée par des filous de toutes espèces et où l'on ne connaissait âme qui vive.

Aujourd'hui on met à peine autant de temps pour aller en Norvége qu'il en fallait alors pour parcourir la distance qui sépare Limoges de Paris. Aussi les charmants costumes de la Norvége commencent-ils à se modifier et à se franciser d'une façon déplorable. Déjà il vous faudrait aller loin dans ce royaume, — et l'on n'aurait guère plus de chance en Suède ni en Danemark, — pour rencontrer ces jolies filles de Sudermanie groupées d'une façon si pittoresque à l'Exposition et qui, la tête ceinte d'un grand bonnet blanc, en jupe rouge, effeuillent une fleur, tandis qu'un galant en chapeau tromblon, en culotte, en bas de laine et paré de sa redingote blanche doublée de rouge les jours de fête, épie depuis longtemps par-dessus leurs épaules l'opération fatidique. Les fiancés de Sandman ne portent plus l'un la veste écarlate, l'autre la couronne de fleurs et d'or qui seyait si bien aux cheveux blonds des jeunes filles d'autrefois; on a beau voyager en Norvége, on n'y verra point dans le Sueterdalen les pantalons bruns galonnés par-devant de bandes de laine vert qui remontent jusque sur la poitrine, et les petits chapeaux bas d'un effet si pittoresque; enfin les faneuses de Scanie ressemblent, dans leurs prés, à des paysannes normandes et ne connaissent plus la longue chemise brodée, le turban de soie et la ceinture de pourpre.

Cependant, il faut le dire, en général les femmes résistent plus que les hommes aux envahissements des ajustements modernes. Elles comprennent mieux que les costumes nationaux les ajustent plus favorablement que la crinoline, grâce à Dieu, déjà jetée de côté en France.

Un de mes amis, qui arrive d'une excursion en Danemark, a assisté à une noce dans la province de Blekingue, et il y a vu encore la plupart des jeunes filles en toilette du pays.

Pendant trois jours que durèrent les fêtes, la nouvelle mariée garda ses atours richement brodés et ne quitta pas d'un instant la lourde couronne qui pesait sur sa tête, qui est, soit dit en passant, la propriété du village, et qui sert de temps immémorial à toutes les fiancées. Ce ne fut qu'au moment de suivre son mari dans la maison conjugale qu'elle toucha un ressort secret qui fit tomber cette couronne à ses pieds, et s'épancher sur ses épaules les longues tresses de ses beaux cheveux.

Chaque pays a tenu à honneur de nous montrer ses costumes nationaux : la Turquie, l'Égypte, la Circassie, la Russie, la Confédération argentine, la Suisse, l'Espagne, ont exposé des types d'un grand intérêt et d'un aspect inattendu. Les républiques de l'Amérique ont leurs mineurs des Andes, le Maroc ses habillements de soie, la Chine ses costumes populaires, la Grèce ses montagnards avec leurs longues jupes à plis innombrables, la Hongrie ses accoutrements de velours et de soie : *j'en passe et des meilleurs*.

Les cafés qui entourent à l'extérieur le bâtiment de l'Exposition non-seulement fournissent aux consommateurs les mets nationaux des divers pays dont ils représentent l'art gastronomique, mais encore ils les font servir, la plupart du temps, par des personnes revêtues des costumes nationaux. Je ne garantis pas l'authenticité d'un certain nombre de ces serviteurs, parmi lesquels se trouvent peut-être plus de Parisiens qu'il ne convient. Mais il n'en est pas moins intéressant de se trouver au milieu de tout un monde vêtu d'une façon si peu conforme à la nôtre. Ces Russes, ces Allemands, ces Arabes, ces Turcs, ces Italiens, ces Chinois, ces Espagnols qui vont et viennent à travers la foule, ne contribuent pas peu à donner à l'Exposition une physionomie particulière et d'une véritable originalité. Les constructions étrangères si diverses dans leurs formes, les objets qu'elles contiennent ajoutent encore à ces effets, et leur ensemble forme un spectacle qu'on n'avait jamais vu en France, et que certes on n'y reverra point de longtemps.

SAM. HENRY BERTHOUD.

COURRIER DU PALAIS

Non bis in idem. — Un complice posthume de Jacques Latour. — Un dentiste entre chiens et ours. — *Casque-de-Fer* acquitté. — Un dénoûment à bras tendu. — Souvenir du procès Laroncière à propos de M. Ferey. — Le chef-d'œuvre des *Résumés*. — Tels présidents tels avocats.

L'intérêt de sa nature est fort capricieux.

Il ne se porte pas deux fois sur un même procès.

La cause célèbre de Fualdès eut une suite qui n'attira personne et passa presque inaperçue, malgré toutes les tragiques attitudes de Mme Manson.

Le procès de Foix, le crime de la Bastide-Besplas qui, il y a trois ans, attira l'attention de la France sur le chef-lieu de l'Ariége, n'excite plus aujourd'hui qu'un médiocre intérêt. Les quatre victimes de Jacques Latour et de l'*Hercule* Audouy étaient à peine ensevelies alors. Un mystère affreux, que les débats ne réussirent pas à pénétrer, ajoutait encore à l'horreur de ce quadruple assassinat si pittoresquement machiné dans ce vieux château, dans un pays sauvage. Rien ne manquait de ce qui frappe l'imagination et la met en campagne.

Aujourd'hui l'accusation rattache à ce forfait vieilli une sorte de Chodruc-Duclos de la montagne, un dentiste forain qui a trois ou quatre sobriquets qui se justifient aussi mal que celui de *Casque-de-Fer*, quand son casque est de cuivre. Pierre Sallot s'appelle en effet *Jésus-Christ* et *Pilate*, sans songer à l'incompatibilité de ses surnoms et avec le même droit qu'il n'a pas à porter celui de *Casque-de-Fer*.

On le désigne encore sous le sobriquet de *Lajombrie*, mais le rédacteur du *Droit* déclare ne pas savoir ce que cela veut dire, et la postérité aurait été bien désorientée, si le rédacteur d'un autre journal n'avait pas découvert que cela signifie « homme qui vit dans les ajoncs. » Renvoyé à l'Académie de Querigut ou de Vic-Dessos.

Le point délicat de l'affaire gît tout entier dans les relations que le *Casque-de-Fer* aurait eues avec l'*Hercule*. *Pilate* s'en lave les mains en niant tout et en affirmant qu'il arrachait des dents à une distance très-suffisante pour un alibi, pendant qu'on procédait au massacre dans le château de la Bastide-Besplas. Il y a toute une théorie à propos des grands et des petits marchés de Tarbes, sur lesquels *Casque-de-Fer* n'est pas d'accord avec le maire de cette ville. M. le président a beau dire à Sallot que le maire doit avoir raison, Sallot replique que c'est son métier à lui d'être *ferré* sur les foires, et qu'à coup sûr le jour en question devait être un grand marché, puisqu'il y avait deux dentistes sur la place.

L'avocat, Me Delaborde, qui a intérêt à faire constater que son client est pauvre et n'a rien reçu du fameux trésor du château de Baillart, enfermé dans trente paires de bas, à mille francs par mollet, demande à *Casque-de-Fer* ce qu'il a dépensé pour ses noces.

« Deux bouteilles de vin que j'ai payées aux témoins de mon mariage. »

Et comme l'assistance part d'un éclat de rire, M. le président de Villeneuve s'en offusque :

« Est-ce une réponse concertée pour égayer l'auditoire ?» demande-t-il à l'avocat.

Le défenseur répond qu'il ne cherche à égayer personne. Il aurait pu ajouter que son intention était aussi innocente que celle de M. le président quand un moment auparavant il repliquait à Sallot, se targuant de la qualité de dentiste :

« Oh ! je vous reconnais au moins une des qualités du dentiste ! » (*Rires.*)

Si les marchés de Tarbes servent de point de repère dans cette chronologie foraine, les ours servent bien davantage, et il y a des réponses, comme celles-ci, de la part de *Casque-de-Fer* : « c'était avant les ours », ou bien « je suis sûr que les ours y étaient,» ce qui veut dire que l'*Hercule* Audouy avait ou n'avait pas alors sa troupe de montreurs d'ours. Il y a un musicien ambulant qui doit faire la lumière sur ces *alibi* et, au milieu de tous ces ours, un témoin, qui s'appelle Sur, n'est certain de rien.

Un autre dit :

« Je ne me trompe pas, et si mon chien pouvait parler, il dirait comme moi. »

Casque-de-Fer a été acquitté entre ces chiens et ces ours.

A propos d'ours, on a plaidé un singulier procès au civil, concernant un ouvrage qu'un journaliste aurait reçu comme un ours et aurait traité comme tel. Il l'aurait réduit à sa plus simple expression. Force de le publier dans sa feuille, il aurait réduit la valeur d'un volume à la dimension de cinq feuilletons. L'auteur se récrie de toutes ses forces et proteste contre l'opération chirurgicale qui a mutilé son œuvre.

L'avocat du journaliste cherche à démontrer qu'on a rendu service à l'œuvre et à l'auteur.

Il raconte à ce propos la piquante historiette que voici :

C'était l'époque où M. Lireux, de très-spirituelle mémoire, dirigeait le théâtre de l'Odéon.

En ce temps-là, ce qui n'était peut-être pas trop mal vu pour le repos des citoyens, les représentations devaient finir avant minuit, sans quoi le directeur était condamné à l'amende. Or, le second Théâtre-Français payait souvent des amendes que ne couvraient pas toujours les insuffisances de certaines recettes. On jouait ce soir-là un drame de Molé-Gentilhomme. Le cinquième acte commençait à peine, qu'il était déjà onze heures et demie.

« Comment, je serai encore à l'amende! s'écrie Auguste Lireux en tirant sa montre.

« Il ne peut en être autrement, monsieur le directeur, soupire le régisseur tout rouge de confusion. Songez qu'il est minuit moins le quart et que la reine a encore deux tirades, dont une seule dure vingt minutes.

« Eh ! que m'importent à moi la reine et ses tirades! Ce n'est pas elle, n'est-ce pas, qui payerait l'amende? et je n'entends pas qu'on m'y mette. »

Là-dessus, le directeur avise un figurant qui jouait un rôle de garde du palais.

« Mon ami, lui dit-il, je sais que tu es fort comme un Turc, et c'est à cause de cela que je te donne la préférence. Tout à l'heure, à minuit moins cinq minutes, tu entreras sur la scène et tu diras à la reine :

« Assez causé, madame, le peuple murmure et l'exécuteur attend. »

« Et sans autre formalité, qu'elle proteste, qu'elle s'indigne, qu'elle crie, qu'elle se débatte même, tu n'écouteras rien, tu me l'apporteras ici, dans la coulisse, morte ou vive, entends-tu bien? J'ai besoin de lui parler; voilà l'heure, va, je t'attends. »

Le figurant exécuta l'ordre avec un réalisme convaincu qui bouleversa la reine. Celle-ci se défendit et protesta avec une vérité que le public admira comme une manifestation des mieux réussies de l'art le plus raffiné.

A minuit sonnant, la reine fut enlevée, la toile tomba, le parterre applaudit et l'amende fut esquivée. Cette coupure savante avait remédié à tout.

Le plus singulier de la chose, c'est que ce dénoûment improvisé fut si heureux, qu'il devint le dénoûment définitif de la pièce : on l'appelait le dénoûment à bras tendu.

Hélas ! tous les dénoûments ne sont pas aussi heureux que celui-là.

Les morts vont vite, c'est convenu.

Mais dans la magistrature ils vont si vite, qu'on ne peut les suivre tous et leur faire un bout de conduite sur le seuil de l'éternité.

Des coups répétés, et répétés de si près, qu'on dirait un même coup, nous enlèvent à la fois MM. Taillandier et Ferey, conseillers à la cour de cassation, et M. Boulloche, conseiller honoraire à la cour impériale.

Les regrets de la magistrature et du barreau accompagnent toutes ces pertes ; mais ils s'accentuent avec plus de vivacité quand un homme de la valeur et du caractère de M. Ferey disparaît.

Peu de magistrats eurent à ce degré cette hauteur de vues et cette majestueuse courtoisie qui font chérir et respecter la justice. C'était l'époque où les débats de cour d'assises avaient un retentissement immense. La spécialité du résumé était pour un conseiller à la cour la qualité dominante ou l'épreuve décisive qui lui attirait le plus vite la notoriété et la considération publiques. MM. Hardouin et Ferey passaient à juste titre pour les présidents qui savaient le mieux dans cette œuvre délicate concilier l'éloquence à l'impartialité. Que de conditions pour qu'un *résumé* remplît le vœu de la loi et l'attente d'un public qui, même devant la justice, n'abdique ni le goût, ni l'élégance, ni la distinction qu'il exige de ceux qui lui parlent.

Il fallait être neuf en répétant des choses connues, éviter les redites tout en restant un écho fidèle. Quel problème! Donner à chaque chose son tour, sa physionomie, sa mesure, sa proportion. Exprimer toutes les passions sans en ressentir aucune. Planer au-dessus de la lutte sans juger les coups. Trouver l'intérêt, l'émotion même sans sortir d'une neutralité attentive et active. Confronter entre elles toutes les opinions sans faire apparaître la sienne. Conserver jusqu'au bout d'un lumineux récit la balance imperturbablement égale entre la défense et l'accusation.

Que de difficultés pour arriver à un triomphe qui n'était complet qu'à la condition que personne ne devait deviner le sentiment intime de l'orateur! Le tour de force consistait précisément à ce que les intérêts les plus hostiles, les adversaires les plus acharnés, s'avouassent vaincus, obligés de reconnaître que le président n'avait ménagé, n'avait trahi, n'avait amoindri, n'avait exagéré aucun des éléments de cette vérité judiciaire dont douze hommes probes et libres allaient faire leur verdict.

M. Ferey était maître passé dans ces difficultés de haut vol. Il planait sur les débats comme un aigle, ne se donnant d'autres limites que la force de ses ailes.

Son affaire, car chaque magistrat, comme chaque avocat, a son affaire par excellence, son affaire qui est comme le clou d'or où s'attache sa réputation, son affaire exceptionnellement réussie fut le procès Laroncière. On entendit là ce qu'on n'avait jamais entendu, ce qu'on n'entendra peut-être jamais : des applaudissements couronnant un résumé.

Berryer, Odilon Barrot, Chaix d'Est-Ange avaient tour à tour ému, passionné, transporté l'auditoire. Que pouvait donc faire, après cette tempête, une voix calme, exempte de passion, ayant la sécheresse de la logique et la gravité de la loi? La raison ne sera-t-elle pas prise pour de la froideur, l'impartialité pour de l'indifférence? M. Ferey sauva tout à force d'élévation, de sérénité, de grandeur.

Il parla admirablement pendant deux heures; il parla de façon à dépasser de très-haut le programme qu'il traça ainsi dès le début de son discours.

« Messieurs les jurés, nous venons soumettre à une analyse froide et décolorée des débats trop fertiles en émotions. Nous voulons plus; nous voulons essayer de vous arracher un moment à l'influence des impressions les plus vives et les plus généreuses, lorsque, nous l'avouerons, nous avons pu nous-même à peine y échapper. »

Et cette belle âme était bien tranquille, et ce grand esprit savait bien que son noble but serait atteint. Le magistrat avait pris pour guide celui qu'il recommandait lui-même aux jurés dans sa péroraison.

« Votre guide! il n'en est qu'un, un seul qui ne puisse égarer, un seul qui soit infaillible : la conscience! La conscience contre laquelle viennent se briser toutes les passions; la conscience, qui ne s'émeut pas aux paroles, qui ne se laisse pas entraîner aux considérations, qui recule devant le doute, parce que le doute équivaut à la conviction de l'innocence. »

Voilà pourquoi nous devons honorer d'un salut spécial ce grand magistrat qui s'en va. Que la vieille reconnaissance du barreau vienne le remercier, au départ de cette bienveillance du juge qui fait toujours le succès de l'avocat. On disait autrefois : Bien parler vient de bien ouïr.

Rien de plus vrai. Le juge qui mal écoute est souvent la cause que mal on parle.

Aussi un magistrat quinteux du parlement — Maupeou, grand impatient et grand interrupteur, — reçut-il un jour en pleine poitrine cette reflexion d'un avocat.

Le président parlait d'un ancien de l'ordre, et le comparant aux nouveaux venus :

« Oh! celui-là, dit-il, a fait de bien belles plaidoiries.

« Pas tant que vous n'en avez défait, monsieur le président, » lui fut-il répondu.

MAITRE GUÉRIN.

EXPOSITION UNIVERSELLE ET ANNUELLE

DES BEAUX-ARTS

VI.

ESPAGNE ET ITALIE

MM. Ferrandiz. — Perez Rubio. — Ruiperez. — Palmaroli. — Gonzalvo — Gessa — Giannetti. — Gastaldi. — Focosi. — Farufini. — Morelli — Miola. — Pasini. — Pittara. — Bianchi. — Vela. Marcello.

Combien de fois ne s'est-on pas lamenté sur la décadence artistique de l'Espagne et de l'Italie contemporaine! Les critiques chagrins se plaisaient à évoquer, à ce sujet, toutes sortes de navrants contrastes, et rapprochaient volontiers les peintres d'aujourd'hui des maîtres d'autrefois. Une peinture blême et mince arrivait de Venise : — Où sont passées, demandait-on, les pompes de Paul Véronèse? — On n'apportait d'Espagne que des compositions académiques, d'une couleur sèche et crue, d'un dessin froid et compassé. — Est-ce bien là, reprenait le chœur des pleureurs, la patrie de Velasquez, le souple coloriste, et de Ribeira, le maître énergique? Évidemment l'Espagne et l'Italie, étaient deux pays désormais perdus pour les arts. Il n'y avait ni doute ni contestation là dessus. On s'aperçoit aujourd'hui qu'on s'était trop pressé de les enterrer. — Avec un peu plus d'impartialité — ou de sang-froid — on eût réfléchi que la stérilité momentanée de l'Espagne et de l'Italie n'avait rien de bien extraordinaire ni même de très-alarmant; c'était celle de deux terrains généreux, épuisés d'avoir trop produit. Il était naturel qu'après avoir donné au monde tant de grands maîtres, les deux nobles écoles ultramontaines dussent se reposer un moment. Mais elles n'étaient pas taries à jamais pour cela, et elles le prouvaient elles-mêmes, puisque, en ce siècle même, elles fournissaient encore au monde artiste deux de ses maîtres : celle-ci Canova, celle-là Goya. Enfin une réflexion que la critique française eût du faire, c'est que c'était à la France elle-même que l'Espagne et l'Italie devaient surtout leur effacement.

N'était-ce pas l'impérieuse école de David qui, en imposant partout ses principes rigides et ses lois absolues, étouffait alors toute invention et toute originalité, comme nous l'avons vu dernièrement en rappelant l'histoire de Cornélius, le premier révolté contre ce despotisme académique?

Mais le despotisme académique a fait son temps, désormais, au delà comme en deçà des Alpes et des Pyrénées. Aujourd'hui sous le régime de tolerance et de liberté, l'Espagne et l'Italie artistique commencent peu à peu à renaître de leurs cendres.

Le nombre des ouvrages expédiés par les deux pays est très-limité, et ne saurait évidemment les représenter d'une façon complète : aurons-nous, par exemple, la mesure exacte de l'école espagnole contemporaine en l'absence de son chef, M. de Madrazo, l'éminent portraitiste, si acclamé lors de l'Exposition universelle de 1855? Pour le moment l'œuvre capitale de l'Espagne est un tableau d'histoire de M. Rosalès, *Isabelle dictant son testament*. C'est une page excellente qui en promet de meilleures. M. Rosalès pourra acquerir plus de légèreté dans l'exécution, plus d'élévation dans le style. En attendant il peint largement, grassement, simplement; il a les grands partis pris d'effets, d'ombres et de lumières qui conviennent aux grandes toiles, et il a le coloris souple et énergique qu'on peut demander à un descendant de Ribeira et de Velasquez, bien qu'il ne se soit pas fait le servile contrefacteur de ces deux grands hommes.

Nous signalerons notamment, dans son tableau, comme deux morceaux de peinture d'une haute saveur, la tête d'Isabelle, peinte dans des gris nacrés d'une gamme fort délicate, et le magnifique surcot à grands fleurages du jeune homme debout à droite. — A M. Rosalès se joint un autre peintre d'histoire plus connu en France, M. Gisbert, auteur d'une belle toile représentant l'*Entrevue de François Ier et d'Éléonore d'Autriche, sa fiancée, à Illescas*. Mais l'originalité de ce peintre est moins franche que celle du précédent. A son nom, l'on prendrait et l'on a pris plus d'une fois M. Gisbert pour un peintre anglais Sa peinture n'est pas faite pour vous détromper. Elle est fort savante, fort habile; mais elle a je ne sais quoi de propret, de lisse, de tiré à quatre épingles qui contraste avec la rudesse et la franchise séculaires de l'art espagnol.

M. Agraso — qui n'a qu'une figure au Champ de Mars et qui n'est même pas inscrit au catalogue — M. Agraso compte-t-il parmi les peintres d'histoire? On le désire en voyant cette figure, espèce de petite chevrière de la campagne de Rome dont l'expression charmante, l'attitude pittoresque et le hâle énergique sont rendus avec de rares qualités de vie, de liberté et de solidité dans le dessin et la couleur. Une grande toile exécutée de la sorte ferait époque.



LE CHATEAU DE MARIENBOURG, DERNIER SÉJOUR DE LA REINE DE HANOVRE; dessin de M. Greth. — Voir page 490.


EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE PORT DES EMBARCATIONS DE PLAISANCE dessin de M. Riou.



DOUBLE RENCONTRE

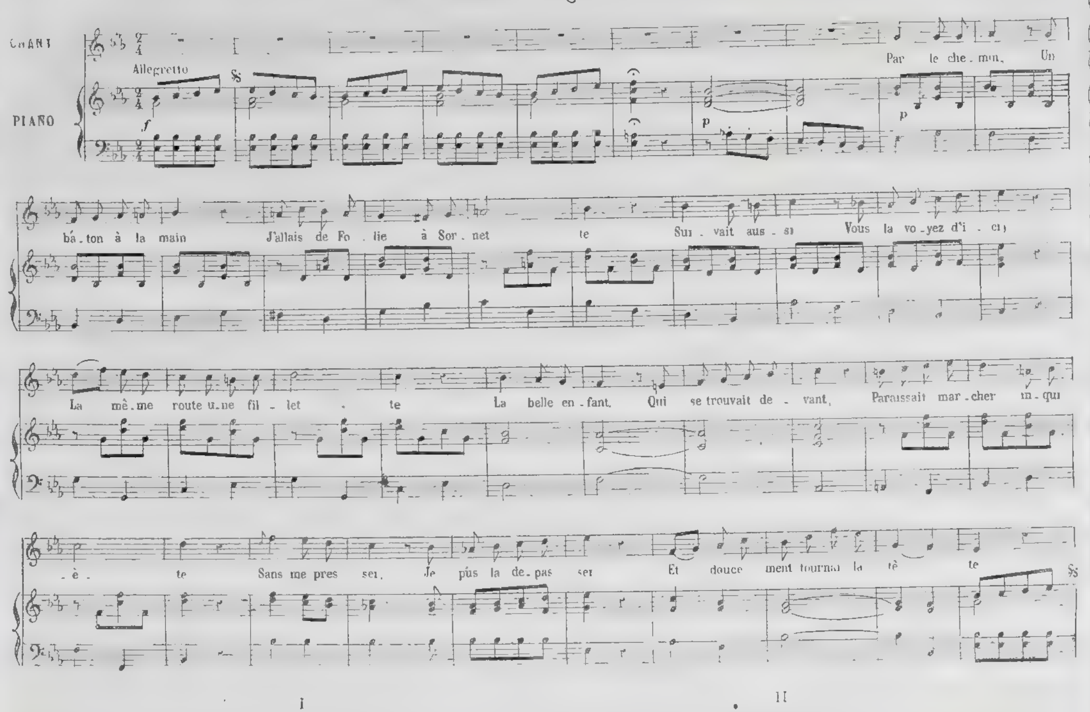
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





I

Par le chemin,
Un bâton à la main,
J'allais de Folie à Sornette.
Suivait aussi
(Vous la voyez d'ici)
La même route une fillette

La belle enfant,
Qui se trouvait devant,
Paraissait marcher inquiète.
Sans me presser,
Je pus la dépasser,
Et doucement tournai la tête.

II

Mon seul regard
Perce de part en part
La voyageuse délicate.
Sa joue en fleur
Prit soudain la couleur
Du coquelicot écarlate.

Ce grand émoi,
Qui n'était pas pour moi,
Etait-il de naïve espèce ?
N'abusant pas
D'un pareil embarras,
Je gagnai bientôt de vitesse.

III

Je traversai
Le bois d'un vert foncé,
Egayé par les mousses jaunes,
Et le ruisseau,
Dissimulant son eau
Sous les peupliers et les aunes.

Un cabaret
Non loin de là s'ouvrait,
A l'enseigne de *la Redoute*.
Les voyageurs,
Plutôt ici qu'ailleurs,
S'arrêtaient pour prendre une goutte.

IV

Comme, étant las,
Je modérais mon pas,
Je vis venir à ma rencontre
Un beau garçon
Marchant d'autre façon,
Qui regardait l'heure à sa montre.

Ce luron-là
Soudain me rappela
Notre paysanne gentille.
Il va de soi,
Sans qu'on sache pourquoi,
Qu'un garçon rappelle une fille.

V

Et je me dis :
S'ils vont au paradis,
Et qu'ils marchent toujours de même,
Lui prestement,
Elle tout doucement,
On pourra poser ce problème :

Est-ce au bois vert ?
Est-ce au ruisseau couvert ?
Au cabaret de *la Redoute ?*
Je n'en sais rien,
Mais je gagerais bien
Qu'ils se rencontrèrent en route.

GUSTAVE NADAUD.

Heugel et Cie, éditeurs.

Dans le genre, l'Espagne compte un grand nombre de talents variés : — M. Ferrandiz, de Valence, qui s'est déjà fait remarquer — et medailler, si nous ne nous trompons — aux expositions précédentes; — M. Perez Rabio, qui n'expose que deux esquisses, et même deux esquisses un peu noires, mais d'un ton souple et d'une touche pittoresque qui rappellent certaines pochades de Vélasquez; — M. Ruiperez, non moins connu parmi nous que M. Ferrandiz, et dont le talent gagne tous les jours en esprit comme en sincérité, — et enfin, M. Palmaroli, dont *le Sermon à la chapelle Sixtine* évoque, sans en être ecrasé le moins du monde, le souvenir d'un sujet tout à fait analogue traité par M. Ingres : ici encore grandes qualités de souplesse dans la facture, beaucoup de decision dans l'effet. — On peut rapprocher de M. Palmaroli un peintre d'interieurs, M. Gonzalvo, qui nous ouvre une vaste salle où est réuni une sorte de tribunal. On doit joindre aussi à la liste des talents espagnols un peintre de natures mortes, M. Gessa, qui peint ses petits sujets dans cette gamme claire et lumineuse à laquelle se sont plu de tout temps les vrais coloristes, depuis Rubens et Véronèse jusqu'à Chardin et Antoine Watteau. En somme, quantité d'executants remarquables : voilà le bilan de l'Espagne actuelle. Viennent quelques poëtes parmi ces peintres, et l'ère des chefs-d'œuvre sera rouverte.

L'art italien est en voie de se régénérer comme l'art espagnol, peut-être même est-il plus avancé que ce dernier à certains égards; il se plaît davantage aux choses de sentiment et d'imagination, il entend la poésie et le drame; mais, avec plus d'invention, il a moins de sincerité, et ceci pourrait entraver singulièrement ses progrès. Sans s'inquiéter de la nature, sans se chercher un idéal personnel, certains artistes de l'Italie se bornent à singer leurs anciens maîtres. Vous avez le type du genre dans M. Giannetti, qui depense un talent très-remarquable, et digne d'être mieux employé, à faire de simples pastiches de Paul Veronèse. Rien ne manque à ces contrefaçons, tous les assortiments de ton du grand peintre y sont repetés; on y retrouve jusqu'aux éléments ordinaires de son pittoresque. Voilà les robes blanches à grands fleurages d'or qu'il affectionne; voilà les negrillons par lesquels il fait servir ses patriciens; voilà même les levriers auxquels il donne l'entree de toutes ses grandes scènes historiques ou religieuses. Tout cela est heureusement imité et forme un ensemble decoratif et de joyeux aspect; mais ce que M. Giannetti n'a pas pris à Paul Veronèse, et la seule chose pourtant qu'il eût eu le droit de lui prendre, c'est le secret de la robuste solidité et de l'harmonie de ses admirables peintures. Les colorations habiles et amusantes de son contrefacteur tournent fréquemment à l'aigre; le ciel rose et la mer bleue de son tableau détonnent violemment, et cette discordance suffit à tuer tout l'effet de cette jolie toile. J'ai oublié d'en indiquer le sujet. Elle représente la rencontre de Gaspara Stampa, la Corinne padouane, avec le comte Collalto de Trevise, dont elle devint la maîtresse et par qui elle fut abandonnée. Le catalogue, trop vite imprimé, estropie ici les noms de façon à intervertir les rôles; Collalto represente la femme, et Stampa y devient le nom du seducteur.

Une œuvre plus sincère est le tableau d'histoire de M. Gastaldi, les *Citoyens de Tortone défendant leur ville contre Frédéric Barberousse.* Il y a ici quelques morceaux consciencieusement etudies sur nature; par exemple les cadavres du premier plan, le soldat casqué et l'homme au torse nu qui sont au centre de la composition, et surtout la jolie fille qui domine cette scène de carnage et qui donne à boire aux combattants. Mais quelques bouts d'etude ne font pas un tableau. L'inspiration, le style, le souffle héroïque manquent essentiellement à cette page historique, dont ils étaient une condition necessaire. — La *Catherine de Medicis et Charles IX* de M. Focosi compose une peinture pretentieuse et désobligeante, glacée et cirée à outrance, et ou l'auteur ne vise qu'à une chose, l'extrême intensité du ton. — Le *Machiavel* et le *César Borgia* de M. Faruffini pèchent un peu par le même travers; c'est une peinture en *reflets* et qui a cet aspect vitreux où l'on glisse si souvent en poursuivant ce genre d'effets, accessibles seulement aux grands coloristes. Toutefois les têtes des personnages sont franchement peintes, et bien *établies*, c'est-à-dire puissamment construites et caractérisées.

C'est dans le *genre* que se rencontrent le plus de talents sympathiques et foncièrement originaux. Peut-on classer sous cette rubrique le *Bain romain* de M. Morelli (non mentionné au catalogue)? Il semble que ce ne soit pas le faire deroger, car il est clair que cette scène antique n'a aucune pretention au style; son plus grand mérite est plutôt son réalisme un peu vulgaire, mais qui ne manque pas d'un certain ragoût. — J'en dirai autant de la *Saynète*, également antique et romaine, de M. Miola. — Mais des toiles tout à fait charmantes sont les suivantes : *le Schah de Perse parcourant les provinces de son royaume,* long et pittoresque defilé de costumes orientaux, où M. Pasini nous fait admirer, comme d'habitude, l'esprit de sa touche et le mordant éclat de sa couleur; — *la Pluie au village,* par M. Pittara, peinture exécutée dans des *gris* très-fins, et qui rappelle les scènes champêtres de M. de Cock, mais en beaucoup mieux; — et enfin et surtout *la Veille de la fête du village,* par M. Bianchi. On ne peut rien voir de plus souple et de plus lumineux comme couleur, de plus franc et plus libre comme facture que cette toile spirituelle, qui range du premier coup son auteur parmi les maîtres de la peinture de genre, et parmi les maîtres originaux qui ne doivent rien à aucune tradition.

Finissons par les sculpteurs. J'ai cité à propos de M. Vela, le triomphateur du jour, l'opinion d'un artiste qui ne le trouvait pas absolument de son goût. Je craignais que ce jugement, bien que très-solidement motivé, ne pechât par ces preventions auxquelles les artistes sont infiniment plus sujets que les critiques; après examen, je n'y trouve à reprendre qu'un excès d'indulgence. Pour moi, le *Napoleon mourant* de M. Vela est une sorte de mélodrame en marbre d'un sentimentalisme aussi vulgaire et d'une exécution aussi lâche que les melodrames ecrits qui font les délices des *titis* du boulevard du Temple. Que faut-il applaudir dans l'ouvrage de M. Vela? Est-ce l'idée? Mais son sujet n'est pas à lui; il y a trente ans que ce Napoléon agonisant, vaincu, rêvant douloureusement à son empire écroulé et à ses ambitions deçues, nous apparaît avec cette attitude élégiaque dans les poésies de Beranger, de Victor Hugo, de Méry, de Manzoni, etc., etc. Est-ce la science de la facture, l'habileté du ciseau? Mais M. Vela dépense tout ce qu'il sait, comme executant, à caresser d'infimes accessoires, à fouiller une dentelle, à broder une couverture; il est vrai que c'est à ces petits details que se prend l'admiration naïve du public des dimanches. Mais la tête et les mains du personnage, tout ce qui demande un artiste et non plus un praticien, comment tout cela est-il rendu? Rien de compris comme type; rien de construit seulement et qui tienne; le crâne de Napoléon, trop surplombant, semble prêt à lui tomber sur le nez; les yeux nagent et ne sont pas enchâssés dans leurs orbites; la mâchoire, les pommettes, tout cela flotte; nulle part l'ossature n'est sentie, nulle part il n'est tenu compte des solides épaisseurs du derme et des muscles. Le modelé de cette tête est assurement ce qu'on peut voir de plus veule et de plus décousu, et jamais un Napoleon de melodrame, arrivé à son cinquième acte, n'a penché sur sa poitrine un visage plus flasque, plus ramolli, plus fade enfin que celui du Napoléon de M. Vela. Ces defauts sont d'autant moins pardonnables que l'artiste n'avait rien à inventer; il lui eût suffi de reproduire littéralement le masque pris sur le cadavre, masque admirable qui a tout gardé, la beauté césarienne du mort, et l'empreinte de son vaste génie et de sa volonté indomptable, en même temps que la marque profonde de ses souffrances de Promethee. Mais M. Vela n'a pas même su copier le masque de Sainte-Helène. Voilà pourquoi nous refusons de nous incliner, pour notre part, devant cette prétendue supériorité, qui n'excelle sérieusement que dans la fabrication des couvertures piquées.

Il y a pourtant, dans la sculpture italienne, une main ferme et virile, et c'est celle d'une femme : nous avons nommé Marcello. Certes, nous aurions plus d'un reproche à adresser à son œuvre complet, groupé autour de sa figure d'*Hecate.* Regardez cette statue, à la petite tête, aux bras enormes, assise et accoudée dans la pose meditatrice du *Penseroso* de la chapelle des Médicis : il est visible que l'auteur ne regarde la nature qu'à travers Michel-Ange. Comparez l'un à l'autre les differents bustes où Marcello a voulu réaliser une série de types et de caractères féminins, et qu'il intitule *la Transteverine, Méduse, Anankè, Marguerite, Bianca Capello,* etc.; vous serez frappé de la ressemblance qui existe entre tous ces visages, tous egalement hautains et fiers, y compris la douce et plaintive Marguerite elle-même, qui apparaît ici sous les traits d'une veritable virago. Je ne souhaiterais qu'une chose à Marcello; ce serait d'être un peu plus de son sexe, et d'avoir un peu plus de souplesse, qui amènerait sans doute un peu plus de variété. Mais en attendant, il faut constater à son eloge qu'il place son idéal très-haut. N'imite pas Michel-Ange qui veut; ce pastiche ne tente que les artistes épris du grand et du sublime; et quand on sait garder, comme Marcello, un accent personnel dans cette imitation si absorbante, on fait preuve de plus de vigueur et de tempérament que certains artistes originaux qui se vantent de ne boire que dans leur verre, mais dont le verre n'est qu'un dé à coudre, s'il est permis de retourner le joli mot d'Alfred de Musset.

JEAN ROUSSEAU

LA CASSETTE ROYALE DE HONGRIE

Suivant les traditions hongroises, très-scrupuleusement observées, comme on sait, dans la récente cerémonie du couronnement à Pesth, un cadeau de cinquante mille ducats a eté fait au roi et à la reine de Hongrie.

Les deux cassettes destinées à recevoir cette somme diffèrent assez peu entre elles, aussi nous contenterons-nous d'offrir un dessin de la principale. C'est un coffre d'argent massif reposant sur un socle en bois recouvert de velours rouge, orne de bordures, de glands, de chiffres et d'écussons d'argent. Autour de la cassette royale et à sa base sont figurées, par leurs armoiries entourées de couronnes de laurier et de chêne, les dix souverainetés dépendantes de la couronne hongroise. Les statuettes de saint Étienne, de Louis le Grand, de Mathias Hunyardi et de Leopold II, les quatre plus illustres entre tous les souverains hongrois, occupent les quatre angles. La dedicace se lit au devant sur un écusson soutenu par deux génies, tandis que les deux côtés portent le nom de François-Joseph Le couvercle est orné du manteau, de la couronne et des autres attributs royaux poses sur un coussin.

Toute la différence qu'offre la cassette de la reine avec celle-ci consiste dans le changement du chiffre et des attributs du couvercle. Les quatre statuettes de rois y sont remplacées par les images de la vierge, de sainte Élisabeth, sainte Adélaïde et de la reine Marie-Thérèse. Pour le reste, elle est absolument semblable comme dessin et comme dimension. L'une et l'autre cassette ont neuf pieds de haut depuis la base du socle jusqu'au sommet de la couronne. Elles sont l'œuvre du joaillier Ad. Lakv, de Pesth.

HENRI MULLER.

LAQUELLE DES DEUX

Histoire perplexe.

L'hiver dernier, je rencontrais assez souvent dans le monde deux sœurs, deux Anglaises; quand on voyait l'une, on pouvait être sûr que l'autre n'était pas loin; aussi les avait-on nommées les belles inséparables.

Il y en avait une brune et une blonde, et, quoique sœurs jumelles, elles n'avaient de commun qu'une seule chose : c'est qu'on ne pouvait les connaître sans les aimer, car c'était bien les deux plus charmantes et, en même temps, les deux plus dissemblables créatures qui se soient jamais rencontrées ensemble. Cependant elles paraissaient s'accorder le mieux du monde.

Je ne sais pas si, par un pur instinct de jeunes filles, elles avaient compris les avantages du contraste, ou bien s'il existait entre elles une véritable amitie; toujours est-il qu'elles se faisaient valoir l'une l'autre merveilleusement bien, et je pense qu'au fond, c'etait le motif de leur union apparente; car il me semble bien difficile que deux sœurs du même âge, d'une beauté égale quoique differente, ne se haïssent pas cordialement. Il n'en etait pas ainsi, et les deux adorables filles étaient toujours côte à côte dans le même coin du salon, s'épaulant l'une à l'autre avec une gracieuse familiarité, ou à demi couchées sur les coussins de la même causeuse; elles se servaient d'ombre, et ne se quittaient pas une seule minute.

Cela me paraissait bien étrange et faisait le désespoir de tous les fashionnables du cercle; car il était impossible de dire un mot à Musidora que Clary ne l'entendît; il était impossible de glisser un billet dans la petite main de Clary sans que Musidora s'en aperçût : c'était vraiment insoutenable. Les deux petites s'amusaient comme deux folles qu'elles étaient de toutes ces tentatives infructueuses, et prenaient un malin plaisir à les provoquer et à les detruire ensuite par quelque saillie enfantine ou quelque boutade inattendue. Il faisait beau voir, je vous jure, la mine piteuse et décontenancée des pauvres dandys, forcés de rengaîner leur madrigal ou leur épître. Mon ami Ferdinand fut tellement étourdi de la deconvenue, qu'il en mit huit jours sa cravate aussi mal qu'un homme marié.

Moi, je faisais comme les autres, j'allais papillonner autour des deux sœurs, m'en prenant tantôt à Clary, tantôt à Musidora, et toujours sans succès. Je m'etais tellement dépité, qu'un certain soir j'eus une serieuse envie de me faire sauter ce qui me restait de cervelle. Ce qui m'empêcha de le faire, ce fut l'idée que je laisserais la place libre au gilet de Ferdinand, et cette réflexion judicieuse que je ne pourrais pas essayer l'habit que mon tailleur devait m'apporter le lendemain. Je remis mes projets de suicide à une autre fois; mais, en vérité, je ne sais pas encore aujourd'hui si j'ai bien fait ou mal fait.

En examinant bien mon cœur, je fis cette horrible découverte que j'aimais à la fois les deux sœurs; cela est vrai, quoique ce soit abominable, et peut-être même parce que c'est abominable; toutes les deux! Je vous entends d'ici dire, en faisant votre jolie petite moue : « Le monstre! » Je vous assure que je suis pourtant le plus inoffensif garçon du monde; mais le cœur de l'homme, quoiqu'il ne soit pas à beaucoup près aussi singulier que celui de la femme, est encore une bien singulière chose, et nul ne peut répondre de ce qui lui arrivera, pas même vous, madame. Il est probable que, si je vous avais connue plus tôt, je n'aurais aimé que vous; mais je ne vous connaissais pas.

Clary était grande et svelte comme une Diane antique; elle avait les plus beaux yeux du monde, des sourcils qu'on aurait pu croire tracés au pinceau, un nez fin et hardiment profilé, un teint d'une pâleur chaude et transparente, les mains fines et correctes, le bras charmant quoiqu'un peu maigre, et les épaules aussi parfaites que peut les avoir une toute jeune fille (car les belles épaules ne naissent qu'à trente ans); bref, c'était une vraie péri!

Avais-je tort?

Musidora avait des chairs diaphanes, une tête blonde et blanche et des yeux d'une limpidité angélique, des cheveux si fins et si soyeux, qu'un souffle les éparpillait et semblait en doubler le volume, avec cela un tout petit pied et un corsage de guêpe : on l'aurait prise pour une fée.

N'avais-je pas raison?

Après un second examen, je fis une découverte bien plus horrible encore que la première, c'est que je n'aimais ni Clary ni Musidora : Clary seule ne me plaisait qu'à moitié; Musidora, séparée de sa sœur, perdait presque tout son charme; quand elles étaient ensemble, mon amour revenait, et je les trouvais toutes deux également adorables. Ce n'était pas de la brune ou de la blonde que j'étais épris, c'était de la réunion de ces deux types de beauté que les deux sœurs résumaient si parfaitement; c'était une espèce d'être abstrait qui n'était pas Musidora, qui n'était pas Clary, mais qui tenait également de toutes deux; un fantôme gracieux né du rapprochement de ces deux belles filles, et qui allait voltigeant de la première à la seconde, empruntant à celle-ci son doux sourire, à celle-là son regard de feu; corrigeant la melancolie de la blonde par la vivacité de la brune, en prenant à chacune ce qu'elle avait de plus choisi, et completant l'une par l'autre; quelque chose de charmant et d'indescriptible qui venait de toutes les deux, et qui s'envolait dès qu'elles étaient séparées. Je les avais fondues dans mon amour, et je n'en faisais véritablement qu'une seule et même personne.

Dès que les deux sœurs eurent compris que c'était ainsi

et pas autrement que je les aimais, — elles eurent compris cela bien vite, — elles me reçurent mieux et me témoignèrent à plusieurs reprises une préférence marquée sur tous mes rivaux.

Ayant eu l'occasion de rendre quelques services assez importants à la mère, je fus admis dans la maison et bientôt compté au nombre des amis intimes. On y était toujours pour moi ; j'allais, je venais ; on ne m'appelait plus que par mon nom de baptême ; je retouchais les dessins des petites ; j'assistais à leurs leçons de musique, on ne se gênait pas devant moi. C'était une position horrible et délicieuse, j'étais aux anges et je souffrais le martyre. Pendant que je dessinais, les deux sœurs se penchaient sur mon épaule ; je sentais leur cœur battre et leur haleine voltiger dans mes cheveux ; ce sont, en vérité, les plus mauvais dessins que j'aie faits de ma vie ; n'importe, on les trouvait admirables. Quand nous étions au salon, nous nous reposions tous les trois dans l'embrasure d'une croisée, et le rideau qui retombait sur nous à longs plis nous faisait comme une espèce de chambre dans la chambre, et nous étions là aussi libres que dans un cabinet ; Musidora était à ma gauche, Clary à droite, et je tenais une de leurs mains dans chacune des miennes ; nous caquetions comme des pies, c'était un ramage à ne pas s'entendre : les petites parlaient à la fois, et il m'arrivait souvent de donner à Clary la réponse de Musidora, et ainsi de suite ; et quelquefois cela donnait lieu à des à-propos si charmants, à des quiproquos si comiques, que nous nous en tenions les côtes de rire. Pendant ce temps-là la mère faisait du filet, lisait quelque vieux journal, ou sommeillait à demi dans sa bergère.

Certainement ma position était digne d'envie et je n'aurais pu en rêver une plus désirable ; cependant je n'étais heureux qu'à moitié : si en jouant j'embrassais Clary, je sentais qu'il me manquait quelque chose et que ce n'était pas un baiser complet ; alors je courais embrasser Musidora, et le même effet se répétait en sens inverse : avec l'une je regrettais l'autre, et ma volupté n'eût été entière que si j'eusse pu les embrasser toutes deux à la fois : ce n'était pas une chose fort aisée.

Une chose singulière, c'est que les deux charmantes *miss* n'étaient pas jalouses l'une de l'autre : il est vrai que j'avais besoin de repartir mes caresses et mes attentions avec la plus exacte impartialité : malgré cela, ma situation était des plus difficiles, et j'étais dans des transes perpétuelles. Je ne sais pas si l'effet qu'elles produisaient sur moi, elles se le produisaient réciproquement sur elles ; mais je ne puis attribuer à un autre motif la bonne intelligence qui régnait entre nous. Elles se sentaient dépareillées quand elles n'étaient pas ensemble, et comprenaient intérieurement que l'une n'était que la moitié de l'autre, et qu'il fallait qu'elles fussent réunies pour former un tout. A la bienheureuse nuit où elles furent conçues, il est probable que l'ange qui n'avait apporté qu'une âme, ne comptant pas sur deux jumelles, n'avait pas eu le temps de remonter en chercher une seconde, et l'avait divisée entre les deux petites créatures. Cette folle idée s'était tellement enracinée dans mon esprit, que je les avais débaptisées, et leur avais donné un seul nom pour toutes les deux.

Musidora et Clary étaient en proie au même supplice que moi. Un jour, je ne sais si cela se fit de concert ou par un mouvement naturel, elles arrivèrent en courant à ma rencontre, et se jetèrent tout essoufflées contre ma poitrine. Je penchai la tête pour les embrasser comme c'était ma coutume, elles me prévinrent et me baisèrent à la fois chacune sur une joue ; leurs beaux yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, leurs petits cœurs battaient, battaient : peut-être était-ce parce qu'elles avaient couru ; mais dans l'instant je ne l'attribuai pas à cela ; elles avaient un air ému et satisfait qu'elles n'avaient pas lorsque je les embrassai séparément. C'est que la sensation était simultanée et que ces deux baisers n'étaient effectivement qu'un seul et même baiser, non pas le baiser de Musidora et de Clary, mais celui de la femme complète qu'elles formaient à elles deux, qui était l'une et l'autre et n'était ni l'une ni l'autre, le baiser de la sylphide idéale à qui j'avais donné le nom d'Adorata. Cela était charmant, et je fus heureux au moins trois secondes. Mais cette idée me vint, qu'avec cette manière, j'étais passif et non actif, et qu'il était de ma dignité d'homme de ne pas laisser intervertir les rôles. Je réunis dans une seule de mes mains les doigts effilés de Musidora et de Clary, et je les attirai en faisceau jusque sur mes lèvres ; ainsi je leur rendis leur caresse comme elles me l'avaient donnée, et ma bouche toucha la main de Clary en même temps que celle de sa sœur. Elles entrèrent tout de suite dans mon idée, toute subtile qu'elle était, et me jetèrent pour récompense le regard le plus enchanteur que jamais deux femmes en présence aient laissé tomber sur un même homme.

Vous rirez, vous direz que j'étais fou, et que c'est un très-petit malheur que d'être aimé à la fois de deux charmantes personnes ; mais la vérité est que je n'avais jamais été aussi tourmenté de ma vie ; j'aurais possédé Clary, j'aurais possédé Musidora, je n'en aurais certes pas été plus heureux : ce que je voulais était impossible, c'était de les avoir toutes les deux en même temps, à la même place. Vous voyez bien que j'avais totalement perdu la tête.

En ce temps-là, il me tomba entre les mains un certain roman chinois de feu le Chinois M. Abel de Rémusat ; il était intitulé : *Yu-Kiao-Li, ou les Deux Cousines.* Je ne pris pas d'abord un grand plaisir à la description des tasses de thé, et aux improvisations sur les fleurs de pêcher et les branches de saule, qui remplissent les premiers volumes ; mais, quand je vins à l'endroit où le bachelier ès lettres See-Yeoupe, déjà amoureux de la première cousine, devient derechef amoureux de l'autre cousine, la belle Yo-Mu-Li, je commençai à prendre intérêt au livre, à cause de ce double amour qui me rappelait ma position, tant il est vrai que nous sommes profondément égoïstes et que nous n'approuvons que ce qui parle de nous. J'attendais le dénoûment avec anxiété, et quand je vis que le bachelier See-Yeoupe épousait les deux cousines, je vous assure que je me suis surpris à désirer d'être Chinois, rien que pour pouvoir être bigame, et cela, sans être pendu. Il est vrai que je n'aurais pas promené, comme l'honnête Chinois, mon amour alternatif du pavillon de l'est au pavillon de l'ouest ; n'importe, je me pris, dès ce jour, d'une singulière admiration pour *Yu-Kiao-Li,* et je le prônai partout comme le plus beau roman du monde.

Excédé d'une situation aussi fausse, je résolus, faute de mieux, de demander une des deux sœurs en mariage, Musidora ou Clary, Clary ou Musidora. Je laissai aller quelques phrases sur le besoin de se fixer, sur le bonheur d'être en ménage, si bien que la mère fit retirer les deux petites et la conversation s'engagea.

— Madame, vous allez me trouver bien étrange, lui dis-je ; mon intention formelle est certainement d'épouser une de vos demoiselles, si vous me l'accordez ; mais elles me paraissent si aimables toutes deux, que je ne sais laquelle prendre.

Elle sourit et me dit :

— Je suis comme vous, je ne sais laquelle j'aime le mieux ; mais avec le temps vous vous déciderez ; mes filles sont jeunes, elles peuvent attendre.

Nous en restâmes là.

Trois, quatre mois se passèrent ; j'étais aussi incertain que le premier jour : c'était affreux. Je ne pouvais rester plus longtemps dans la maison sans prendre un parti, je ne pouvais le prendre ; je prétextai un voyage. Les deux petites pleurèrent beaucoup ; la mère me dit adieu avec un air de pitié bienveillante et douce que je n'oublierai jamais ; elle avait compris combien était grand mon malheur. Les deux sœurs m'accompagnèrent jusqu'au bas de l'escalier, et, là, sentant bien que nous ne devions plus nous revoir, me donnèrent chacune une boucle de leurs cheveux. Je n'ai pleuré dans ma vie que cette fois-là et puis une autre ; mais c'est une histoire que je ne vous conterai pas. Je fis tresser les deux mèches ensemble et je les portai sentimentalement sur mon cœur pendant mes six mois d'absence.

A mon retour, j'appris que les deux sœurs étaient mariées, l'une à un gros major qui était toujours ivre et qui la battait ; l'autre à un juge, ou quelque chose comme cela, qui avait les yeux et le nez rouges ; toutes deux étaient enceintes. On peut bien croire que je n'épargnai pas les malédictions à ces deux brutaux, qui n'avaient pas craint de dédoubler cette individualité charmante, faite de deux corps et d'une seule âme, et que je me répandis en invectives furibondes sur le prosaïsme du siècle et l'immoralité du mariage.

La tresse passa de mon cœur dans mon tiroir. Un mois après, je pris une maîtresse.

L'autre jour, Mariette a trouvé ce gage de tendresse en mettant de l'ordre dans mes papiers, et, voyant ces deux boucles, l'une blonde et l'autre brune, elle m'a cru coupable d'une double infidélité, et peu s'en est fallu qu'elle ne m'arrachât les yeux ; cela aurait été dommage, car c'est à peu près tout ce que j'ai de beau dans la figure, et les dames prétendent que j'ai un joli regard. J'ai eu toutes les peines du monde à la convaincre de mon innocence, et je crois qu'elle me garde encore rancune.

THÉOPHILE GAUTIER.

COURRIER DES MODES

La saison d'été se passe sans nous donner des séries de beaux jours ; c'est pourquoi, chères lectrices, vous ne serez pas surprises de trouver ici des renseignements sur les vêtements que l'on nomme de demi-saison, je pense que ces objets sont d'une grande utilité aux personnes qui voyagent ; on sait ce que sont les jours de pluie dans les montagnes et au bord de la mer.

Les paletots de lainage ornés de broderies *genre breton* doivent faire partie de toutes les toilettes ; on peut confectionner ces paletots soi-même, avec un bon patron ; les fournitures se trouvent partout. On prend du molleton ou du drap en nuances bleu, marron, ponceau ou blanc. La garniture composée de galons brodés et de boutons de métal peut être demandée au magasin de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6) qui en possède des assortiments considérables et très-variés de couleur et de broderie.

En visitant les magasins que je viens de citer, j'ai remarqué de ravissantes nouveautés en fantaisie. Les voici :

Les ceintures *bretonnes ;* elles sont en tissu brodé de soie de différentes teintes avec une agrafe carrée qui est pareille au tour de la ceinture. Le tout a un cachet *paysan* de très-bon goût ; cette ceinture peut servir sur toutes les robes claires, elle est faite surtout pour aller avec les chemisettes que l'on porte tant cette année.

Une autre ceinture, très-belle, est destinée aux toilettes de soirée : elle est en ruban large, de magnifique taffetas, et les pans qui tombent par derrière ont des dessins de fleurs brochées représentant des groupes de fleurs des champs admirables de nuance et d'exécution.

Une très-jolie nouveauté que la *Ville de Lyon* possède depuis quelques jours et que je crois appelée à un grand succès, est le *perlé impérial,* noir Lincoln. Elle consiste en des séries de rubans de toutes largeurs, sur fond noir semé de perles, et les perles, au lieu d'être cousues comme à l'ordinaire, sont adhérentes au tissu, ce qui fait qu'elles durent autant que lui. Avec ces rubans et suivant leur largeur, on fait des bandelettes pour coiffure, des bridons de chapeau, des garnitures de toques, des ceintures, etc. ; on les emploiera aussi pour orner les robes de nuances foncées. Ce ruban étant d'un prix moins élevé que le ruban perlé à la main, je le signale tout de suite afin que mes lectrices en fassent leur profit.

L'Exposition a nécessité un redoublement d'activité, et les magasins les plus en vogue font ce qu'on appelle *double saison.* La *Malle des Indes,* passage Verdeau, vient de recevoir des robes de foulard en demi-teinte pour costumes de campagne et des robes à rayures satinées avec dessin de fleurs Watteau pour toilettes de soirée.

Sa gracieuse Majesté la reine de Portugal a visité les magasins de la *Malle des Indes,* elle y a choisi dix ou douze robes parmi les plus séduisantes dispositions.

J'ai remarqué dans cette collection, qui doit parer une jeune et royale beauté, des rayures rubans fleuries de petites pâquerettes, des semés espacés sur fond blanc, maïs ou lilas et des unis en teintes délicates, telles que : feutre, bleu de Chine, gris anglais et Isabelle.

Il était écrit qu'en cette grande année d'Exposition, la *Malle des Indes* deviendrait fournisseur des impératrices, reines et princesses de tous pays, et que ses beaux tissus auraient tous leurs titres de noblesse. S. A. I. la princesse Mathilde s'en est fait envoyer plusieurs robes en son château de Saint-Gratien ; elle a fait son choix parmi les nouveautés que j'ai citées en commençant, ayant eu déjà la primeur des tissus de printemps.

Aux baigneuses qui se désolent de voir si souvent tomber la pluie, je conseille comme tissu de fatigue pour les mauvais jours le *takou :* c'est une étoffe en lainage dont le dessin mélangé de soie fait un relief d'un agréable effet. On a remarqué que ce tissu, s'il est mouillé, se crispe moins que les alpagas ou les mohairs.

Il y a en ce moment dans les grands magasins de nouveautés des poils de chèvre brodés de pois de couleur, qui font des toilettes ravissantes ; on assortit la garniture, la ceinture et les bretelles du corsage à la teinte du pois.

On sait que l'on porte cette année beaucoup de corsages décolletés en carré et dont les épaulettes forment des bretelles ; on trouvera ce mois-ci le patron de ce corsage dans un journal de modes qui a été souvent présenté à nos lectrices par *l'Univers illustré.* Ce modèle de corsage peut être à volonté avec ou sans manches ; il laisse voir la chemisette intérieure ; enfin il sied très-bien en toilette du soir et permet d'ajouter au costume de sortie toutes les jolies





Chacun est censé à cheval sur le Code.

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Paris	4f 50	9f »	18f
Départements	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg	7 [illegible]	1[illegible] 50	2[illegible]
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, îles Ioniennes, Valachie	8 50	16 50	33

ÉMILE AUCANTE

PARIS — J. CLAYE, [illegible]

fantaisies en paletots ou vestes dont la mode est si prodigue en ce moment.

Essayons de parfumer notre causerie par quelques articles de spécialités élégantes.

Voici la quintessence balsamique du harem. On a remarqué ce produit à l'Exposition (empire ottoman, classe 25), parce qu'il est dans des flacons de forme orientale de porcelaine bleue semée d'or, bouchon d'or et chaîne en fermoir. Ce qui plaît aux yeux a mille chances de réussir; mais, à mon avis, la forme et la beauté du flacon sont de peu d'importance; et si j'achète de la balsamique, je l'aime autant dans ces petites bombones en verre noir à capsule dorée tout simplement. La balsamique est un composé de résines et racines de plantes exotiques; son parfum révèle son origine, il est exquis. On se sert de ce produit pour aromatiser l'eau de sa toilette, et c'est un moyen certain de conserver au tissu dermal sa fraîcheur et sa jeunesse; son action vivifiante prévient et efface les rides, elle laisse à la peau un parfum délicat, en même temps elle la tonifie.

Pour essayer de cette eau de beauté, les journées d'août sont parfaites, et on peut de suite se convaincre de son mérite, car c'est pendant les chaleurs que la parfumerie agit sur les pores dilatés. Le dépôt de ce produit est à la Société d'importation, rue Montmartre, 169, à l'angle du boulevard.

Les bains de mer et ceux d'eaux minérales amènent souvent la chute des cheveux; il faut prévenir cet inconvénient en faisant usage d'une pommade fortifiante, la pommade vivifique, par exemple; son effet est certain. On la recommande encore parce qu'elle débarrasse la tête des pellicules, et que son parfum, très-doux, ne subit aucune altération et se conserve dans toute sa fraîcheur.

Avec la pommade vivifique, on trouve chez M. Binet, rue de Richelieu, 29, l'eau du même nom, qui agit d'une manière très-énergique sur les racines des cheveux et les fait repousser s'ils tombent depuis longtemps.

ALICE DE SAVIGNY.



LA CASSETTE ROYALE DE HONGRIE, œuvre de M. Ad. Laky, de Pesth. — Voir page [illegible].

LE TOMBEAU DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN Ier

A INSPRUCK

L'empereur d'Allemagne Maximilien Ier, mort en 1519, avait pour la ville d'Inspruck un attachement tout particulier. Il y fit de fréquents séjours, s'y maria et y prépara plusieurs expéditions; enfin, dans son testament, il manifesta le désir d'y être enterré.

Le tombeau de Maximilien est depuis longtemps une des principales curiosités d'Inspruck. Il se dresse au milieu de la nef de l'église des Franciscains, dite également église de la cour. Ce tombeau, en marbre blanc, est entouré d'une grille et repose sur trois degrés; il est orné à ses quatre angles des figures allégoriques de la Justice, de la Prudence, de la Force et de la Modération. Au sommet se dresse la statue en bronze de l'empereur, représenté à genoux, la face tournée du côté de l'autel; tandis qu'autour du monument, sont rangées vingt-huit autres statues colossales en bronze, représentant, mêlés à quelques héros de l'antiquité, des personnages appartenant aux maisons princières d'Allemagne, et notamment à la maison de Hapsbourg. Toutes ces statues datent du XVIe siècle.

Les quatre pans latéraux du tombeau sont décorés de vingt-quatre bas-reliefs en marbre de Carrare, d'une hauteur de quarante-cinq centimètres chacun, sur une largeur de soixante, séparés les uns des autres par seize piliers de marbre noir. Ces bas-reliefs représentent les principaux traits de la vie de l'empereur. A l'exception de quatre, qui sont dus au ciseau des frères Bernhard et Arnold Abel, de Cologne, ils ont été entièrement exécutés par Alexandre Collin, de Malines, qui les termina en 1566. Le costume et les armes du temps, qui y sont reproduits avec une scrupuleuse exactitude, leur donnent une grande valeur historique. On peut juger du talent que l'artiste a déployé dans cette œuvre par le bas-relief dont nous publions le dessin, et qui représente la reddition de Padoue à l'empereur Maximilien, en 1509.

FRANCIS RICHARD.

L'administration de *l'Univers illustré* vient de faire disposer, comme les années précédentes, d'élégantes reliures destinées au premier semestre de l'année 1867. Ces cartonnages, recouverts de toile chagrinée, avec dorures spéciales sur le dos et sur les pleins, sont facilement adaptés par tous les relieurs, sur les exemplaires brochés. On peut se les procurer aux bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert, moyennant 2 francs, prix de revient.



BAS-RELIEF DU TOMBEAU DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN, DANS L'ÉGLISE DE LA COUR, A INSPRUCK, d'après une photographie de M. Danner de Munich.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT
PARIS DÉPARTEM.
an . . 18 fr. » — 20 fr.
mois . 9 fr. » — 10 fr.
is mois. 4 fr. 50 — 5 fr.
Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À CE JOUR
3 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 3,500 gravures
Brochée : 81 fr au lieu de 107 fr 50 c
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : **Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.** Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 656 — 10 Août 1867
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : **MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis** et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



PROMENADE DE LL. MM. L'IMPÉRATRICE ET LA REINE VICTORIA, DANS LE PARC D'OSBORNE-HOUSE. — Voir page 199.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La province fait parler d'elle! — Le bonheur des élus. — Où peut-on être mieux? — Les délices du conseil général. — Le conseiller dans l'embarras. — Moyen héroïque. — Paris hors de Paris. — Dieppe. — Vichy. — Ems. — Une tragédie, une statue et une robe. — Eschyle, le maréchal Davoust et Marie-Antoinette. — Revue rétrospective. — Versailles. — Encore *M. de Camors*. — Le sport et le théâtre. — Un mari consolé.

Voici le moment où Paris perd ses droits et où la province reprend les siens. Déjà, dans les journaux *dits* sérieux, les candidatures du conseil général envahissent la place qu'occupaient naguères les discussions des chambres, les bulletins de l'Exposition et la critique des pièces nouvelles. Partout, de l'est à l'ouest et du nord au midi, les intérêts et les amours-propres sont en jeu. Songez donc! il s'agit de savoir si M. A..., candidat indépendant, l'emportera sur M. B..., candidat préfectoral, ou si M. B..., l'homme de l'administration, sortira vainqueur de cette lutte mémorable.

Toutes les ambitions, comme tous les goûts, sont dans la nature. Savez-vous quels sont, en pareil cas, les trophées d'orgueil et les torrents de délices réservés à l'heureux élu? D'abord, le jour de sa nomination, les courtisans du bonheur inondent en foule ses portiques; toutes les musiques de la localité, fières de se mettre d'accord une fois dans leur vie, accourent comme une seule clarinette, pour jouer sous ses fenêtres l'air original et classique: « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? » — Ce jour-là la famille est en nombre et possède les qualités spongieuses que Balzac a constatées chez les employés des pompes funèbres; l'enthousiasme et la canicule dessèchent les gosiers en dilatant les cœurs. Toute la cave du nouveau conseiller suffit à peine à l'ivresse populaire: cet homme rare, chargé de conseiller généralement ses concitoyens, est oblige d'inaugurer son mandat en leur conseillant particulièrement de ne pas trop se griser, et de lui laisser, pour sa consommation personnelle, au moins quelques bouteilles de son vin d'ordinaire.

A dater de cette journée glorieuse, il ne s'appartient plus. Albe qui l'a nommé le connaît beaucoup trop. Sa porte est assiégée par quiconque a un fils à placer, une bourse à demander, un chemin vicinal à rectifier, une pétition à rediger, un procès à débattre, une pension à obtenir, un procès-verbal à conjurer, un gendarme ou un garde champêtre à fléchir. Il devient le secrétaire, l'homme d'affaires et le commis voyageur de tous ceux qui l'ont honoré de leurs suffrages. Puis, chaque année, à la fin d'août, à l'époque des grandes chaleurs et de l'ouverture de la chasse, lorsqu'il serait si bien chez lui, à l'ombre de ses vieux arbres, sous sa tonnelle de houblons et de clématites, il faut qu'il aille passer une semaine torride dans le chef-lieu de préfecture, alternant entre son auberge et la salle des séances. Là, il savoure, dix heures par jour, l'éloquence de ses collègues, embrasé par trente-cinq degrés Réaumur et par la brûlante question de savoir si la route départementale no 4 sera préférée à la route no 7, ou si la ville de Neuvy-le-Sec aura une foire au mois d'octobre. De semblables émotions sont trop fortes pour notre débile nature. Aussi, le soir, notre homme éreinté, brisé, moulu, courbaturé, poussif, se couche à huit heures, et dort d'un sommeil lourd, troublé par des rêves qui feraient la fortune de l'insecticide Vicat.

Il est vrai qu'il y a des compensations. A la fin de chaque session, on est invité à un immense dîner qui réunit en outre tous les magistrats, tous les officiers supérieurs, tous les ingénieurs, tous les fonctionnaires du département. Parfois aussi on a la joie d'assister aux débuts de la troupe, qui débute invariablement par *la Favorite*.

~~~ Dans cette saison, la chronique parisienne se fait partout, excepté peut-être à Paris. Les Eaux, la plage, les bains de mer, les bords du Rhin, la Suisse, les châteaux que de relais pour les chroniqueurs! On va, on vient, on rentre, on repart; le dimanche, on est à Dieppe, où le théâtre, cette succursale un peu déchue de l'ancien théâtre de Madame, joue *la Vie parisienne*. Le lundi, on est à Vichy, où ont passé tour à tour Geffroy et Mlle Devoyod avec *Fiammina*, Got avec *le Duc Job*, Mme Cabel avec *Galatée*, sans compter deux ou trois souverains, le roi de Suède, le vice-roi d'Égypte, Joseph Autran, l'aimable poëte, et Mme Heine, cousine ultra-millionnaire de l'auteur du *Reisebilder*. Le jeudi, on est à Ems, entre Offenbach qui compose rarement pour le roi de Prusse, et le roi de Prusse qui applaudit Offenbach. Le musicien donne à ses spectateurs *la Permission de dix heures*, le monarque l'accorde à ses soldats, et tout est pour le mieux! Ems se console cette année de ses malheurs de l'an passé; ses croupiers, un moment dérangés par le *Væ victis!* ont repris leurs chaises curules et leur râteau triomphal. Les mots cabalistiques *noir, impair, passe, rouge, pair, manque!* accélèrent ou ralentissent les tours de roue de la fortune. Quel air pur et quel joli paysage! On dirait que, pour donner le bon exemple, il vient de prendre un bain. Dans le ciel courent de petits nuages, blancs comme les cygnes qui remontent le cours paisible de la Lahn. Les collines boisées émergent peu à peu de la brume légère qui adoucit de ses tons d'opale les premières rougeurs de l'automne. Henri Herz, Alexandre Batta, Mme Stolz, Arsène Houssaye, Raoul de Navery, habitués de ce gracieux séjour, suivent les sentiers en pente douce qui se croisent et s'entrelacent le long des tapis de gazon et des massifs de noisetiers: ils montent, et les voilà sur la terrasse du pittoresque café du *Shweizerhaus* qui domine la vallée, la rivière, le chemin de fer, le kurhaus et le kursaal.

Là, une sérénade improvisée, quelque mélodie allemande, tout imprégnée du vague parfum des coteaux de Johannisberg, donne de lointaines répliques à ces merveilleuses valses de Strauss, à ces originales musiques de la Hongrie et du Tyrol, qui compteront parmi les succès de l'Exposition universelle, et dont tous les bourgeois parisiens pourront désormais parler en connaissance de rhythme. N'est-ce pas que c'est charmant, et que l'on est heureux de pouvoir, son verre de Bohême à la main, se guérir de ses bronchites ou de ses gastrites en aussi bonne compagnie?

Je ne viens pas cette fois de si loin, et je ne vous rapporte de ma première tournée que trois choses: une tragédie, une statue, une robe.

Vous faites-vous une idée de ce que peut être une tragédie grecque, — le *Prométhée* d'Eschyle, rien que cela! — jouée en 1867, par des élèves de séminaire, sous l'inspiration directe d'un évêque? C'est ce spectacle que nous avons eu l'autre jour, à Orléans, en présence d'une foule de savants et d'académiciens invités par Mgr Dupanloup. On n'avait rien négligé pour observer dans tous les détails la tradition du théâtre antique et rendre aux spectateurs l'illusion d'une date trente fois séculaire. Ainsi, le rideau s'abaissait au lieu de se lever, ce qui montre la figure des acteurs avant de faire voir leurs pieds; nuance plus conforme aux aspirations idéales de l'art grec, qui n'était, pour ainsi dire, qu'un dialogue entre l'humanité et la divinité. Ce qui n'a pas été moins piquant, c'était de voir douze séminaristes, chastement deguisés en Océanides, descendre des frises du théâtre à l'aide d'une machine très-heureusement inventée par le professeur de mathématiques spéciales. Bref, la représentation a fort bien marché; M. Patin paraissait ravi, et ceux qui, par extraordinaire, ne comprenaient pas, ont applaudi de confiance. Un petit livret, distribué à ce public d'élite, nous rappelait ou nous apprenait que, dans les précédents exercices, nous avions eu *Philoctète*, c'est-à-dire l'individu; *les Perses*, c'est-à-dire la patrie; *Œdipe*, c'est-à-dire la famille, et que, ce jour-là, nous allions avoir *Prométhée*, c'est-à-dire la religion.

Bravo! nous aimons mieux voir un illustre évêque affirmer ainsi les hautes études et fortifier l'intelligence des jeunes gens dont il dirige l'éducation, qu'écrire pour nous prouver que les inondations sont le résultat logique de nos débordements.

La statue, inaugurée à Auxerre est celle du maréchal Davoust, prince d'Eckmühl; M. Dumont, le statuaire, s'est montré digne de la tâche qui lui avait été confiée. Voilà du moins une statue qui ne soulèvera pas de querelles! Celle de Voltaire a plus de chance. On continue, de part et d'autre, à se jeter à la tête des épigrammes, des noms grotesques et des chiffres peu concluants.

Enfin, la robe, dont les couleurs sont aussi fraîches que si on venait de la fabriquer pour un bal de l'Hôtel de ville, a appartenu à Marie-Antoinette, qui, très-probablement, ne l'a jamais portée; c'est une merveille! Elle fait partie d'une *Exposition rétrospective*, que vous pourrez aller voir à Versailles, entre votre déjeuner et votre dîner, à l'angle de la rue des Réservoirs et du boulevard de la Reine. Quel cadre et quels souvenirs! On passe devant cette chapelle où l'œil aperçoit du dehors, à travers les vitraux, la tribune de Louis XIV et de Mme de Maintenon; on fait un tour de promenade dans ce parc, près de ces bassins, devant cette façade, au bord de ces pelouses, où les révolutions, plus éloquentes que Bossuet, ont inscrit le néant des grandeurs royales. Puis on descend quelques marches, — peut-être les *marches de marbre rose*, d'Alfred de Musset, — et, au bout de cinq minutes, on se trouve en face de ces reliques du passé, rangées sous des vitrines; la robe de Marie-Antoinette, le cordon bleu du malheureux Dauphin, des émaux, des ivoires recueillis à Trianon, l'éventail d'une des filles de Louis XV; tout cela admirablement conservé, tandis que le monde qui semble revivre dans ces fragiles débris a disparu pour jamais!

~~~ Et *M. de Camors!* aucun genre de succès, aucun bonheur ne lui manque, même celui d'être discuté. On ne lui conteste pas, bien entendu, l'intérêt, l'émotion, la magie, le charme irrésistible, mais le degré de moralité. Quant à moi, je trouve ce livre très moral, aussi moral que n'importe quel ouvrage de M. Octave Feuillet. Et puis, que de passion! que d'âme! quel style! quels trésors d'observation forte et délicate tout ensemble! Je remarque, entre mille, un trait merveilleusement pris sur le fait; il s'agit de ce travers des Parisiennes de la moyenne bourgeoisie, même très-honnêtes, toujours prêtes à se pâmer de curiosité et d'admiration devant les héros et les héroïnes du *sport;* elles aiment à en parler; elles voudraient connaître par le menu les détails de leur vie intime; peu s'en faut qu'elles ne prennent toute cette fausse monnaie pour argent comptant. Hélas! c'est cette manie qui prépare la chute si prompte et si poignante de la pauvre Juliette Lescande, une des premières victimes du redoutable, impardonnable et charmant Louis de Camors.

Comme pendant de ce genre de curiosité, de mystérieuse attraction féminine, on pourrait remarquer le singulier attrait qui porte ces mêmes filles d'Ève vers les choses et les hommes de théâtre. Il n'est pas rare d'entendre d'excellentes mères de famille, parvenues à une maturité rassurante, vous dire d'un air convaincu: « Je suis contente de ma journée; j'ai rencontré Castelano! » — ou bien se dire entre elles, à une représentation de *Fra-Diavolo*: « C'est bizarre... qu'a donc Montaubry aujourd'hui? Je t'assure qu'il a quelque chose! » ou bien encore vous donner des renseignements pleins d'intérêts sur les habitudes de Lafont, les goûts de Levassor, l'intérieur de Dumaine et la vie privée d'Hyacinthe. Ce penchant, combiné avec l'incroyable longévité théâtrale des jeunes premiers et des ténors, amène parfois des épisodes assez amusants.

Dernièrement, un architecte quasi-sexagénaire donnait à dîner à une douzaine d'hommes entre deux âges, beaucoup plus près du second que du premier; il n'y avait, en fait de femmes, que la maîtresse de maison. Tout à coup son voisin de droite lui dit quelques mots à l'oreille; je la vois pâlir. Le mari, à qui son voisin de gauche vient aussi de parler tout bas, promène çà et là des regards effarés, puis contemple son assiette, en homme très-disposé à en sortir. Bientôt on chuchote autour de la table, et toutes les figures s'allongent, excepté deux; celle d'un vieux convive assez insignifiant que j'appellerai Cresphonte, et celle d'un jeune premier ou premier ténor, que je nommerai Acaste.

Cependant l'incident n'a pas de suite; le dîner était excellent: on se remet peu à peu, et on dîne de très-bon appétit. Au moment où on servait le café, un bavard eut le temps de m'expliquer, dans l'embrasure d'une porte, ce qui avait si péniblement agité les maîtres du logis.

A une époque indéterminée, mais qui pouvait bien remonter au ministère Martignac, Acaste, déjà jeune premier ou premier ténor, avait détourné de tous ses devoirs la femme de Cresphonte, et il en était résulté une séparation.

Depuis lors, l'épouse coupable était morte de vieillesse; le mari outragé venait de se remarier pour la troisième fois: Acaste et lui ne s'étaient pas reconnus, ou plutôt ils avaient oublié!!!

Et Acaste — ceci à votre choix — jouait toujours les jeunes premiers, ou chantait toujours les premiers ténors!!..

A. de Pontmartin.

BULLETIN

S. M. Charles XV, roi de Suède et de Norvége, est arrivé la semaine dernière à Paris, et est descendu dans l'hôtel de la rue de l'Élysée, appartenant à l'Impératrice, après avoir passé environ un mois à Vichy. Le roi voyage sous le nom de comte de Bœckaskog.

Charles XV est né en 1826. En 1859, il a succédé à son père Oscar Ier. En 1850, il a epousé la princesse Wilhelmine-Frédérique, fille de Guillaume-Frédéric, prince des Pays-Bas.

Personne n'ignore que Charles XV est le petit-fils de Bernadotte. Par sa mère Joséphine-Napoléone, fille du prince Eugène, il est cousin germain de l'empereur Napoléon.

On annonce également la présence à Paris d'Abd-el-Kader, accompagné de ses deux fils. Mais il semble que le public ait dépensé toute sa curiosité lors de la visite que l'ex-émir nous a faite l'an passé, car cette nouvelle a laissé les Parisiens fort indifférents. On est volage sur les bords de la Seine.

Chacun sait que le voyage de l'empereur d'Autriche à Paris était décidé lorsque la catastrophe du 19 juin est venue ajourner, sinon contremander ce projet. L'empereur Napoléon a témoigné alors à l'empereur François-Joseph le vif désir qu'il avait de lui donner une preuve de sympathie après la terrible catastrophe du Mexique. En conséquence, il fut convenu que l'empereur et l'impératrice des Français iraient passer quarante-huit heures à Salzbourg dans le plus strict incognito. Ce voyage aura lieu dans quelques jours.

Salzbourg, l'endroit choisi pour l'entrevue de l'empereur des Français et de l'empereur d'Autriche, est une ville de la haute Autriche, à 300 kilomètres de Vienne. Elle compte environ 16,000 âmes.

C'est à Salzbourg qu'eurent lieu, en 803, des conférences entre Charlemagne et les ambassadeurs de l'empereur Nicéphore Ier.

L'archevêché de Salzbourg devint indépendant au XIIe siècle; il fut sécularisé en 1803, et aussitôt érigé en électorat; en 1809, cet État passa à la Bavière, et, en 1814, il fut cédé à l'Autriche. C'est la patrie de Mozart.

Les musiques autrichienne, prussienne, russe, badoise, bavaroise, hollandaise et espagnole, qui s'étaient rendues à Paris pour prendre part au grand concours du palais des Champs-Elysées, ont repris le chemin de leur patrie, après avoir reçu le meilleur accueil chaque fois qu'elles se sont fait entendre. La musique autrichienne surtout a été l'objet de véritables ovations au palais des Champs-Élysées, à l'Opéra, au cirque de l'Impératrice et à l'Athénée. Le dernier jour de leur séjour à Paris, toutes les musiques se sont réunies dans le jardin réservé des Tuileries, et ont voulu donner à l'Empereur une aubade d'adieu. L'Empereur a donné la croix de chevalier de la Légion d'honneur à chacun des chefs de musique, et la médaille militaire à tous les musiciens sans exception.

Voici le relevé des souverains, princes et princesses qui sont venus à Paris depuis l'ouverture de l'Exposition:

Le roi et la reine des Belges; l'empereur de Russie; le roi et la reine de Prusse; le roi Louis Ier de Bavière; le roi Louis II de Bavière; le roi de Wurtemberg; le roi et la reine de Portugal; le sultan; le roi de Grèce; le roi de Suède, le comte et la comtesse de Flandre; le grand-duc héritier de

Russie; le grand-duc Wladimir; la grande-duchesse Marie de Russie; la princesse Eugénie de Leuchtenberg; le duc de Leuchtenberg; le duc de Saxe-Weimar; le duc de Mecklembourg-Strelitz; le grand-duc de Saxe-Weimar; le prince royal et la princesse royale de Prusse; le prince royal et la princesse royale de Saxe; le duc de Saxe-Cobourg-Gotha; le duc et la duchesse de Saxe; le prince Albert de Prusse; le prince et la princesse Charles de Prusse; le prince Humbert d'Italie; le duc et la duchesse d'Aoste; les trois princes d'Oldenbourg; le grand-duc et la grande-duchesse de Bade; le duc de Coïmbre, frère du roi de Portugal; le prince héritier de Turquie; son frère et le fils du sultan; le prince de Hohenzollern et son frère le prince Léopold; le prince de Galles; le prince Alfred d'Angleterre, duc d'Édimbourg; le prince Arthur d'Angleterre; le prince Oscar de Suède; les deux princes de Glucksbourg, frères du roi de Danemark; le vice-roi d'Égypte; le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin; le prince et la princesse Adalbert de Bavière; le prince d'Orange; le duc Guillaume de Wurtemberg; le comte de Wurtemberg; le grand-duc Constantin, frère de l'empereur de Russie; le prince de Reuss; le frère du Taïcoun du Japon.

Dans ce nombre sont compris dix rois ou empereurs, six princes régnants, neuf héritiers présomptifs et un vice-roi.

On dit qu'il se signe, parmi les exposants et dans les quartiers qui avoisinent le Champ de Mars, une pétition à S. M. l'Empereur, pour le prier d'ordonner que le parc et le palais de l'Exposition ne soient pas détruits.

Leurs Majestés la reine des Belges et l'impératrice Charlotte sont arrivées à Bruxelles, venant de Miramar. Pendant tout le voyage, l'auguste malade a été entourée des soins les plus assidus, et elle a pu supporter assez facilement la fatigue du chemin de fer. On a l'espoir que le changement d'air et la vue du pays natal exerceront une favorable influence sur sa triste situation.

Les journaux du Havre racontent que le prince Napoléon a couru dernièrement un danger assez grand : le prince était à bord du yacht *le Prince-Jérôme* quand deux trombes énormes menacèrent le navire. Rien de plus terrible que ces cyclones, heureusement rares sur nos côtes; on a vu broyer en un clin d'œil les plus grands navires.

Le Prince-Jérôme a pu gagner la côte de Bretagne, près Roscoff. Le prince a débarqué avec son état-major.

La ville de Toulouse vient de célébrer par trois jours de fêtes religieuses la récente canonisation de sainte Germaine. Il n'y a pas, en effet, de sainte plus populaire parmi les Toulousains que leur sainte Germaine, et la dévotion qu'ils éprouvent pour elle est une dévotion nationale.

Sainte Germaine a vécu vingt-deux ans (de 1579 à 1601); elle a souffert, elle a prié, elle a pratiqué la charité la plus pure et la plus ardente : voilà toute son histoire.

Celle dont le passage fut si court sur cette terre, la fille du peuple, la bergère du XVIe siècle, a, dans le XIXe siècle, son église à Pibrac, où l'on ne vient pas seulement des villes voisines, mais de bien loin, implorer d'elle des guérisons. Béatifiée en 1855, canonisée le 29 juin dernier, sa mémoire et sa relique ont reçu, dans une cité de 130,000 âmes, dont la population s'est trouvée tout à coup doublée, des honneurs plus que royaux.

Un *Te Deum* a été chanté à Saint-Sernin, dont l'illumination intérieure produisait un merveilleux effet.

Pendant les trois jours, la ville entière a été pavoisée de drapeaux, d'oriflammes portant l'image de sainte Germaine. Le soir, elle s'illuminait comme par enchantement. L'émulation n'était pas seulement entre les divers quartiers, mais entre toutes les maisons, toutes les portes et toutes les fenêtres. Les lampions, les lanternes vénitiennes, les guirlandes de gaz, les flammes de Bengale, les appareils électriques remplissaient les rues, les places et les promenades d'une clarté éblouissante, et, s'élançant du clocher de la cathédrale, des fusées volantes sillonnaient la voûte céleste. Les statues de la sainte, les transparents, les fleurs, l'ingénieuse richesse de mille décorations du meilleur goût, excitaient l'admiration d'une foule immense. On évalue à plus d'un million les dépenses faites par ce quelqu'un si riche qui est tout le monde.

Quatre archevêques, cinq évêques, plusieurs abbés mitrés, le préfet du département, le maire de Toulouse, les généraux de Goyon et de Lorencez, la cour en robes rouges, le tribunal, les facultés, tous les officiers de la garnison suivaient la procession qui, partie de l'église Saint-Étienne, avait quatre kilomètres à parcourir et dont le défilé a duré plus de deux heures. D'immenses flots de population se pressaient sur le passage de la relique de la sainte, renfermée dans une magnifique châsse d'or, et au-devant de laquelle étaient venues, pour la recevoir, les nombreuses reliques de la vieille basilique de Saint-Sernin.

Une grande fête doit avoir lieu, le 18 août, à Montereau, pour l'inauguration de la statue de Napoléon Ier. Le monument s'élèvera à l'endroit même où l'Empereur a prononcé ces mots que l'histoire a recueillis : « Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. »

Dans les derniers jours du mois passé, au milieu d'une affluence considérable, a été inaugurée, à Auxerre, la statue du maréchal Davoust, l'une des gloires militaires du premier empire. Cette statue, œuvre de M. Dumont, de l'Institut, est supportée par un piédestal en granit gris de Morvan, sur lequel sont inscrits les noms des principales batailles où Davoust s'est illustré, et ces mots : « Souscription nationale. »

Il paraît que les Pères franciscains vont établir un couvent sur le terrain de l'arbre de la Vierge, près du Caire. Puisque ce terrain, ainsi qu'on l'a annoncé, appartient à l'Impératrice, grâce à l'hommage fait par le vice-roi, c'est sous sa protection que serait élevée la sainte demeure.

Le R. P. Bernard, d'Orléans, un des franciscains appartenant à notre nationalité, est désigné comme devant exercer les fonctions de supérieur.

Les journaux ont publié ces jours derniers le programme des nouveaux concours ouverts aux trois théâtres lyriques, l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique : 1° entre les compositeurs de musique français; 2° entre les auteurs de poëmes.

Les lauréats de ces concours auront le bonheur de voir représenter leurs ouvrages sur ces scènes importantes. A l'œuvre, paroliers de génie, que les coteries empêchent d'arriver! A l'œuvre, compositeurs aussi inspirés qu'inconnus! Faites jaillir les flots d'harmonie qui bouillonnent dans votre cervelle! La commission que vient d'instituer M. le maréchal Vaillant est toute prête à vous distribuer des brevets de génie... si vous les méritez.

Th. de Langeac.

OSBORNE-HOUSE

Nous avons parlé dans notre avant-dernier numéro de la courte et charmante excursion que Sa Majesté l'Impératrice vient d'accomplir, pour rendre visite à S. M. la reine Victoria, à Osborne-House, la royale résidence de l'île de Wight. Tous les journaux ont donné des détails sur les différents épisodes de ce voyage de quarante-huit heures en Angleterre, et sur le retour de l'Impératrice à Paris. Notre intention est donc aujourd'hui de nous borner à dire quelques mots sur le château d'Osborne, dont le parc et les jardins surtout sont renommés pour leur merveilleuse beauté. Les avenues plantées de grands arbres descendent par une pente douce vers le bord de la mer. La vue embrasse un horizon immense, toute l'étendue du Solent, Portsmouth et Spithead au loin. La reine Victoria s'est empressée, on le pense bien, de faire les honneurs de son parc favori à son impériale visiteuse. Les deux souveraines, dans une promenade en calèche découverte, accompagnées du prince de Galles, à cheval, ont fait le tour entier du domaine, et la reine Victoria, quittant, pour un instant, sa tristesse habituelle, se complaisait à expliquer chaque site et à nommer chaque point de vue.

Le manoir d'Osborne fut possédé par Eustache Mann pendant les guerres civiles entre Charles Ier et son parlement; mais, dans ces dernières années, il a subi de tels changements, par suite des travaux de Thomas Cubitt, sous la direction du prince Albert, qu'il ne reste plus aucune trace de l'édifice primitif. C'est aujourd'hui une magnifique résidence dans le goût anglais du XIXe siècle.

On devine que la prédilection de la reine pour l'île de Wight est soigneusement imitée par les hauts personnages de la cour. Beaucoup de personnes riches et titrées viennent passer l'été dans ces parages et surtout le long des côtes qui avoisinent Cowes.

X. Dachères.

Dans le numéro de la semaine prochaine nous commencerons la troisième partie de

LE ROI DES GUEUX

cette œuvre d'un puissant intérêt, qui a déjà sa place marquée parmi les plus célèbres romans de l'auteur du Bossu *et du* Fils du Diable.

HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS

Par HENRI CONSCIENCE

(Suite et fin [1].)

La femme Wildenslag ayant ramassé l'argent sur la table, joignit les mains et dit au jeune homme, les yeux humides de pleurs :

— Oh! monsieur, votre bonté, votre générosité me confond. Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Demain matin, avant notre départ, nous reviendrons. Godelive vous remerciera à genoux.

— Godelive! demain? s'écria le jeune homme hors de lui. Où est donc Godelive?

— Je n'ose pas vous tromper plus longtemps, monsieur, elle est dans l'église de Saint-Bavon à prier devant le Saint Sépulcre.

— Et pourquoi n'est-elle pas venue avec vous?

— La pauvre fille a peur, monsieur.

— Peur? de moi?

— Elle est honteuse, monsieur. Pour payer les frais de notre voyage à Gand, nous avons été obligées de vendre les seuls vêtements qui avaient encore quelque valeur. Godelive craignait de se présenter devant vous.....

— Et pourtant, je voudrais la voir, s'écria Bavon avec agitation. Après huit années d'absence! Que font les habits? Ne témoignent-ils pas de son dévouement, de son amour pour ses parents? Ah! si je pouvais souhaiter une récompense, ce serait de la consoler et de lui donner du courage.

— J'irai la chercher, monsieur. Moi aussi j'étais honteuse de la tentative que j'avais à faire auprès de vous. Mais les bienfaits des nobles cœurs tels que vous n'humilient pas, au contraire. Je le ferai comprendre à Godelive, monsieur. Elle viendra vous remercier.

A ces mots la femme Wildenslag sortit.

Bavon, succombant sous le poids de ses émotions, se laissa tomber sur une chaise et cacha son visage dans ses mains. L'expression de sa physionomie trahissait une lutte intérieure contre des pensées qui le troublaient malgré lui. Cependant, après quelques minutes, il parut avoir triomphé de la révolte secrète d'un sentiment qu'il croyait dompté, car il releva la tête et se dit avec un sourire un peu ironique :

— Ce sont des songes que la réalité dissipe. Pas de rêves impossibles! Oui, c'est notre devoir de reconnaître et de récompenser ce que la bonne petite Godelive a fait autrefois pour mon père malade. Si nous la laissions dans le malheur, ce serait une cruelle ingratitude; notre devoir est très-simple et facile à remplir. Nous les aiderons et nous les protégerons, jusqu'à ce que Godelive ait trouvé à se placer avantageusement dans un établissement d'instruction, jusqu'à ce qu'elle ait les moyens de vivre tranquillement et à son aise. Nous veillerons sur eux afin d'écarter d'eux le malheur. Nous ne pouvons faire autrement...

Il courba de nouveau la tête et fixa ses regards sur le parquet. Après un moment d'immobilité, il reprit avec un soupir :

— C'est étrange. On dirait que l'homme renferme en lui une double créature... Mais, non; son cœur et sa volonté ne sont pas toujours d'accord. Et cependant, je dois chasser cette pensée, puisqu'entre elle et moi s'est élevée une impossibilité sociale, je dois oublier mon enfance. Son malheur me prescrit le respect : ne blessons pas son cœur sensible. Ah! l'on sonne. La voilà! Comme mon cœur bat! Il faut que je reste maître de moi... Pauvre petite Godelive, était-ce ainsi que je devais te revoir!

La femme Wildenslag entra dans la chambre suivie de sa fille.

La jeune fille confuse tenait la tête baissée comme une condamnée, et n'osait pas lever les yeux. Elle tremblait visiblement et ce n'est que lorsque sa mère la prit par le bras qu'elle s'avança jusqu'au milieu de la chambre.

Bavon avait laissé échapper un cri étouffé et il avait fait un pas pour s'approcher de la jeune fille et lui prendre la main. Mais il se retint et dit :

— Godelive, pardonnez-moi. Je souhaitais si ardemment vous revoir! Ne soyez pas honteuse; je sais ce que vous avez souffert et ce que vous avez fait pour vos parents. Ces mauvais vêtements vous rehaussent à mes yeux, et le seul effet qu'ils produisent sur moi, c'est de m'inspirer un sentiment de profond respect pour le noble cœur qu'ils couvrent.

La jeune fille leva la tête et dit d'une voix calme, mais avec un accent solennel :

— Monsieur, je vous remercie du fond de mon âme, plus encore de vos bonnes paroles que de vos bienfaits. Vous ne nous délivrez pas seulement d'une crainte affreuse, vous nous sauvez de la misère. Soyez béni! A toutes mes prières je mêlerai votre nom et le nom de vos parents, afin que Dieu vous rende aussi heureux que vous le méritez.

Bavon paraissait interdit, un éclat étrange brillait dans son regard. Sa main tremblante s'appuyait sur la table comme s'il avait eu besoin d'un soutien. Ces grands yeux bleus si languissants et si pleins de reconnaissance, qui se fixaient sur lui; ce joli visage, ce front pur, où la pudeur et la confusion répandaient un nuage rosé!... Oh! elle était plus belle encore que l'angélique Godelive de ses rêves. Quel combat violent il livrait contre son cœur! Mais il fallait maîtriser ses sens égarés; le respect de lui-même, le respect de la malheureuse Godelive le lui commandait.

Un soupir étouffé souleva sa poitrine oppressée; il se laissa choir sur une chaise et dit avec un calme apparent :

— Vous revoir après huit années d'absence, Godelive, est pour moi une grande joie. Cela me remue. C'est naturel, n'est-ce pas? Les souvenirs de l'enfance vivent dans le cœur de l'homme et s'y réveillent toujours avec une nouvelle force!... Ah! je vous laisse là debout au milieu de la chambre. Excusez-moi; prenez un siége.

— Monsieur, balbutia-t-elle, ayez compassion d'une malheureuse jeune fille. Votre bonté est infinie. Je suis émue, je me sens malade, mes forces m'abandonnent. Accordez-moi comme une grâce de quitter cette maison aujourd'hui. Demain matin je serai plus calme et je pourrai exprimer à madame votre mère ma reconnaissance sans bornes.

— Vous voulez partir, Godelive? s'écria le jeune homme avec chagrin. Oh! non, je vous en prie, encore un instant.

Poussé par sa mère et pour déférer à ce vœu, la jeune fille s'assit et baissa de nouveau la tête. On eût dit que le regard de Bavon lui inspirait de l'effroi, et, en effet, chaque fois qu'elle l'avait rencontré, elle avait tressailli.

— Dites-moi, Godelive, dans votre pénible existence, avez-vous quelquefois pensé à notre heureuse enfance? demanda Bavon.

— Ma seule consolation en ce monde, soupira la jeune fille, était le souvenir de votre bonté pour la pauvre enfant malade.

— Et pour moi, Godelive, l'unique mais amère douleur

[1]. Voir les numéros 646 à 655

de ma vie, c'était de penser que la douce compagne des années de mon enfance errait perdue et malheureuse par le monde.

Il y eut un court silence.

— Godelive, demanda tout à coup le jeune homme comme poussé par une émotion violente; Godelive, je vous ai donné un souvenir. L'avez-vous conservé ?

Il n'obtint pas de réponse.

— L'image de Bavon et de Godelive avec leur livre à la main, dit-il; travail innocent et défectueux qui a coûté au petit Bavon au moins un mois de travail. Vous m'aviez promis de le conserver

— Mais, Godelive, comment peux-tu laisser ainsi M. Damhout sans réponse ? s'écrie la mère Wildenslag. Oui, oui, monsieur, elle l'a conservé... Ne me retiens pas, Godelive... Si bien conservé, monsieur, que depuis des années ce dessin se trouve sous le crucifix devant lequel Godelive a l'habitude de prier.

— Ah! merci, merci de votre fidèle souvenir, dit Bavon.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il, monsieur ? dit la jeune fille avec dignité. Si je voulais prier toute ma vie pour le bonheur de celui qui m'a appris à lire, pouvais-je faire mieux que de placer son image à l'endroit où je m'agenouille chaque soir pour élever mon âme à Dieu ?

Bavon lui prit les mains et dit d'une voix profondément émue :

— Toujours le même ange! Venez, Godelive, consolez-vous et prenez courage, vous ne serez plus malheureuse; nous vous protégerons. Nous chercherons pour vous une bonne place d'institutrice à Gand. Ma mère vous chérira de nouveau et vous assistera. Je serai votre ami tout comme lorsque nous étions encore d'innocents enfants... c'est-à-dire je ne sais pas, mon agitation me trouble l'esprit; mes sens sont égarés...

La jeune fille effrayée lui arracha sa main avec une vivacité si fiévreuse, qu'il se sentit blessé au fond du cœur de ce mouvement, et qu'il recula d'un pas avec stupeur.



LE VICOMTE MONCK, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'AMÉRIQUE ANGLAISE, d'après une photographie. — Voir page 503.

Godelive releva lentement la tête; quoiqu'on vît briller des larmes dans ses yeux, il y avait dans son regard tant de fierté virginale, et dans l'expression de son beau visage tant de noblesse, que Bavon la considera avec respect.

— Je vous en supplie, monsieur, dit-elle, ayez pitié de moi. La mort même ne saurait me faire oublier ce que vous avez fait pour moi lorsque j'étais enfant, et ce que vous faites aujourd'hui pour nous tirer de l'abîme; car, dans le sein de Dieu même, mon âme se souviendra encore de votre bonté. Mais ne cherchez pas de place pour moi à Gand. Après la journée de demain je ne foulerai plus le pavé de ma ville natale. Je connais la noblesse de votre cœur. Vous me comprenez, j'en suis sûre.

— Mais non, je ne vous comprends pas, murmura Bavon.

— Vous ne comprenez pas l'inexorable devoir qui m'oblige à chercher une position en France, monsieur ? reprit Godelive. Ah ! s'il n'y avait pas entre vous et moi de profonds, d'ineffaçables souvenirs, je voudrais par reconnaissance devenir la servante de votre mère et votre propre esclave. Maintenant il ne peut y avoir d'autre lien entre nous que le bienfait d'un côté et l'éternelle gratitude de l'autre. J'ai beaucoup souffert, amèrement souffert, sans que mon courage se soit brisé. Si je devais un instant perdre votre estime, monsieur, j'en mourrais. Oui, oui, Bavon, l'âme de la pauvre Godelive a soif de votre respect, et elle le gardera avec sa reconnaissance jusqu'au tombeau. Adieu, monsieur, à demain.

Et, se levant, elle prit le bras de sa mère et l'entraîna vers la porte.

Le jeune homme étendit la main pour la retenir; mais les paroles solennelles de la jeune fille l'avaient rappelé si énergiquement au sentiment de la réalité et à la conscience du devoir, qu'il resta comme cloué au plancher jusqu'au moment où il entendit la porte de la rue se fermer.

Alors, muet et les yeux hagards, il leva les bras au ciel en murmurant des paroles inintelligibles. Son esprit était agité et ses idées confuses.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SALLE DE LA JOAILLERIE ANGLAISE; dessin de M. Jules Pelcoq.



HOTEL DE LA CHANCELLERIE MUNICIPALE, A CONSTANCE; dessin de M. Rodolphe Zimmermann. — Voir page 507.

Enfin, après un moment de repos, il se dit :

— Qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! Sous ces mauvais vêtements elle me paraissait fière et imposante comme une reine. Elle a su conserver la pureté et la délicatesse de son cœur au milieu de gens grossiers et ignorants, malgré le besoin, la faim et la misère ! Ah ! l'instruction ! C'est moi qui ai donné à cette âme la lumière, la force de résister à la corruption, à l'avilissement moral. C'est ma mère qui lui a inspiré l'amour de la vertu et du devoir. Rose au milieu des épines, lis fleurissant sur un fumier ! Et le lis est resté pur, et la rose a répandu son parfum comme un baume sur les souffrances de ceux qui l'entouraient ! Il faut qu'elle soit noble parmi les plus nobles pour ne pas succomber sous de pareilles épreuves. Merci, merci, ô mon Dieu ! vous qui avez fait fructifier les germes déposés dans son cœur et dans son esprit par un enfant comme elle.

Il s'essuya le front et se mit à marcher autour de la chambre pour se soustraire au tourbillon de ses pensées. Tout à coup il s'arrêta en s'écriant :

— Impossible, impossible ! Le monde, mes parents... ses frères, ses sœurs... le seul bonheur qui doit m'être refusé sur terre !... Mais est-ce sa faute ? Elle ira loin de sa ville natale, elle aura du chagrin, elle en mourra peut-être ! Oui, oui, je ne me trompe pas ; sa confusion, sa pudeur alarmée, ses dernières paroles... Elle aussi a souffert ; elle aussi a porté dans son cœur un ver qui la ronge cruellement !

Il s'affaissa sur une chaise, mit ses mains devant ses yeux, et murmura avec désespoir :

— Helas ! helas ! cela ne se peut pas ; elle a raison, je ne dois plus la voir après la journée de demain. Moi aussi, je veux respecter le souvenir de mon enfance et le conserver jusqu'au tombeau. Elle l'a dit : il n'y a désormais plus d'autre lien possible entre nous que le souvenir du passé, le bienfait et la reconnaissance.

Après un moment de silence, il se leva de nouveau.

— Je la perdrais pour toujours ! s'écria-t-il. Cette belle âme, ce cœur aimant irait languir dans des pays lointains ? Il y a un autre lien, un lien sacré, un lien éternel. Il y a un remède pour son chagrin et pour ma tristesse... Oh ! je ne puis plus le supporter ; il faut que je parle à mon père, à ma mère, à mon maître. Le monde entier me condamnât-il, le bonheur de ma vie est à ce prix. A moi, à moi l'amie de mon enfance ! A moi la douce et pure Godelive !

Et en achevant ces paroles, il sortit en courant comme un fou.

CONCLUSION

Il y a une couple d'années, il me vint à l'idée d'écrire un récit tiré de la vie des ouvriers de Gand. Dans le but de rassembler quelques premiers renseignements à ce sujet, je sonnai une après-midi à la grille d'une des grandes fabriques de Gand.

J'avais une lettre de recommandation et la remis aux mains du directeur de l'établissement, un homme d'environ trente-cinq ans, dont les habits, quoique indiquant l'aisance, étaient couverts de flocons de coton.

A peine eut-il lu mon nom dans la lettre, qu'il se montra tout joyeux de ma visite, me dit qu'il était grand ami de la littérature flamande et se mit entièrement à mon service.

Il me conduisit pendant des heures à travers les vastes salles et les ateliers de la fabrique, me montrant et m'expliquant tout et répondant à toutes mes questions avec une si aimable serviabilite, que je ne savais comment le remercier de son cordial accueil.

Ce n'était certes pas un homme ordinaire. Il parla de l'industrie, de ses progrès et de l'organisation du travail, non-seulement avec une connaissance approfondie, mais même avec une sorte d'enthousiasme poétique qui m'étonna

J'avais déjà auparavant, sans autre mobile que la curiosité, visité quelques autres etablissements du même genre ; mais nulle part je n'avais trouvé autant d'ordre ni de propreté. Les salles et les ateliers étaient larges et hauts ; on avait établi en nombre suffisant de puissants ventilateurs pour chasser la poussière ; partout où les rouages, où les courroies pouvaient saisir et estropier le travailleur imprudent, il y avait des plaques de zinc pour le préserver de ces malheurs ; partout il y avait de l'espace et de l'air en abondance, et l'on s'apercevait qu'on avait veillé avec une sollicitude toute paternelle à la santé et au bien-être des ouvriers. Les femmes, les hommes et les enfants, que je vis au travail en grand nombre, etaient tout autres que je me l'étais figure. Pas de vêtements malpropres ou dechirés ; de la gravité et de la retenue ; quelque chose de digne dans le regard ; et quand on leur adressait la parole, de la politesse et de la convenance.

Je felicitai sincèrement le directeur et lui dis qu'il pouvait être fier du bel etablissement dont il avait la conduite.

— En effet, répondit-il, j'en suis dejà un peu fier ; mais j'espère qu'avec le temps j'introduirai encore d'autres améliorations, surtout en ce qui concerne le sort des ouvriers. Il y a une chose dont je suis plus orgueilleux...

Il regarda sa montre et dit :

— Encore quelques minutes et je vous le montrerai. Voyez-vous, monsieur, on peut faire du travailleur tout ce que l'on veut ; mais il faut naturellement un peu de patience, car on doit d'abord triompher de l'ignorance qui, tant qu'elle subsiste, est un obstacle invincible au perfectionnement des classes ouvrières.

Un instant apres une cloche sonna. Je vis çà et là des enfants et de jeunes garçons quitter les moulins à filer et sortir de l'atelier. L'heure du repas est-elle venue pour eux ? demandai-je.

— Non, ils vont à l'école, répondit le directeur. De deux fileurs, l'un quitte le travail pour une heure. Pendant ce temps, l'autre servira seul le moulin, ce qui ne lui est pas difficile, attendu que son camarade, avant de partir, a tout préparé autant que possible. Il en est de même des enfants qui sont occupés à d'autres travaux. Chacun a son tour, et celui qui ne peut pas quitter son travail pendant la semaine reçoit l'instruction le dimanche et le lundi, pendant le temps où les travaux cessent. C'est seulement depuis huit ans que j'ai érigé cette école avec l'autorisation des propriétaires de la fabrique, et maintenant je puis me vanter que plus de la moitié de nos ouvriers, tant hommes que femmes, sait lire et écrire. On s'aperçoit bien, n'est-ce pas, que l'instruction leur a inspiré un sentiment de dignité personnelle ? C'est mon rêve de voir, avant que je meure, qu'il n'y aura plus un seul ouvrier illettré dans toute la fabrique. Vous pourriez croire, monsieur, que ces enfants d'ouvriers n'ont pas l'esprit subtil et qu'une heure de classe ne peut pas produire en eux des fruits appréciables ; veuillez me suivre, je suis sûr que ce que vous entendrez vous étonnera et vous fera plaisir.

En disant ces dernières paroles, il se dirigea vers une porte qui donnait sur la cour intérieure, et me conduisit un peu plus loin dans une grande salle remplie de rangées de pupitres, derrière lesquels étaient assis une soixantaine de garçons de huit à quinze ans.

Le directeur dit quelques mots à l'instituteur et celui-ci me pria, puisque les écoliers avaient précisément commencé à écrire, de vouloir jeter un coup d'œil sur leur écriture

Il y en avait beaucoup, en effet, qui avaient une belle main.

J'en entendis quelques-uns lire avec une pureté de prononciation que j'avais rarement rencontrée dans d'autres écoles.

Alors suivirent une foule d'exercices conduits, cette fois, par le directeur lui-même, pour me faire juger du développement de l'intelligence de ces pauvres enfants d'ouvriers.

On posa des questions sur l'industrie et la division du travail, sur la tisseranderie en général et le coton en particulier ; sur les principes de la mécanique et la nature des forces physiques que l'homme emploie à faciliter son travail ; sur les caisses d'épargne et les associations de secours mutuels, et enfin sur les devoirs de l'homme envers Dieu, envers lui-même et envers son prochain ; en un mot, sur tout ce dont la connaissance pouvait faire de ces enfants d'habiles ouvriers, de bons pères de famille et des citoyens éclairés d'une patrie libre.

Mon étonnement fut grand lorsque j'entendis répondre à ces questions sans hésiter, et avec une remarquable clarté, par beaucoup d'enfants ; mais je fus encore plus surpris de les entendre résoudre pendant une demi-heure, sur une ardoise ou simplement de tête, les problèmes les plus compliqués de l'arithmétique.

A peine pouvais-je croire que j'avais vu ces mêmes garçons rattacher des fils derrière le moulin à filer. Le directeur et l'instituteur étaient fiers de ma stupefaction et des louanges que je leur adressai ainsi qu'à leurs élèves.

Après que j'eus pressé cordialement et avec reconnaissance la main de l'instituteur, je suivis le directeur, qui me pria de me hâter parce que, sinon, il n'aurait pas le temps de me montrer encore une autre école

Lorsque nous eûmes traverse la cour, il ouvrit une petite porte. Nous passâmes dans un jardin rempli de fleurs et entouré de murs. Au loin, près d'un berceau de verdure, je vis trois ou quatre enfants, dont les deux plus petits étaient assis dans un petit chariot. A cette jolie voiture on avait attelé deux agneaux. Le conducteur était un petit garçon d'environ dix ans. Des deux côtés de la petite voiture marchait une vieille dame, pour préserver les enfants de tout accident.

Dans le berceau de verdure était assis un vieillard qui ne pouvait avoir plus de soixante ans. Il fumait une pipe et était occupé à filocher un filet à pêcher.

Tout le monde riait et prenait plaisir à l'amusement des enfants.

Le directeur jeta, avec un sourire de bonheur, un regard sur cette scène, mais n'interrompit pas sa marche.

Mais à peine l'eut-on aperçu de loin, que les enfants assis dans la voiture tendirent les mains, tandis que les cris de « père ! père ! » résonnaient dans le jardin. Le petit garçon abandonna les agneaux, accourut en bondissant et sauta au cou du directeur. Il baisa l'enfant et le renvoya, avec la promesse de revenir bientôt, ajoutant qu'il devait montrer la fabrique à l'étranger.

— Tenez, monsieur, me dit le directeur avec une certaine émotion, tout ce que j'aime le plus au monde est là. Ce vieillard est mon père ; de ces deux dames, l'une est ma mère, et l'autre la mère de ma femme. Ces petits anges sont mes enfants. Dieu m'a comblé de bonheur. Seulement ma femme n'est pas ici ; je sais où elle est, vous allez la voir.

Il se dirigea vers une autre issue et ouvrit bientôt la porte d'une salle, où une cinquantaine de petites filles étaient assises devant des pupitres, comme dans l'autre école.

Outre l'institutrice, qui se tenait entre les pupitres, il y avait à l'extrémité supérieure de la classe une dame richement vêtue, qui semblait occupée à donner une leçon particulière à quatre ou cinq des plus grandes filles. Le directeur me conduisit près d'elle et me la présenta comme sa femme.

— Live, dit-il, ce monsieur est une de nos bonnes vieilles connaissances. Cent fois, dans les longues soirées d'hiver, il nous a fait passer des heures rapides et agreables. Il n'y a pas huit jours qu'il nous a fait verser des larmes de compassion sur le sort des pauvres conscrits.

La dame prononça mon nom avec surprise ; ses grands yeux bleus étincelaient de joie ; elle me combla de témoignages d'amitié et me toucha profondément par la douceur extrême de sa voix et l'affabilité de ses paroles.

A la demande de son mari, elle fit faire aux petites filles des exercices pour me montrer que, là aussi, l'instruction était convenablement organisée et portait des fruits. Après quoi je continuai à suivre le directeur. Chemin faisant, je lui dis :

— Ah ! monsieur, à quel noble but vous avez, vous et votre charmante femme, consacré vos efforts ! Pourquoi toutes les personnes qui ont de l'autorité sur l'ouvrier ne comprennent-elles pas leur mission comme vous ?

— Sans doute, répondit-il, l'instruction est le seul moyen de tirer les classes laborieuses de l'abaissement moral. L'intérêt bien entendu des patrons exige qu'on ne laisse pas plus longtemps la partie la plus utile et la plus nombreuse de la société plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Mais ce ne sont pas là les seuls mobiles qui me poussent, ma femme et moi, à répandre parmi les ouvriers, dans la mesure de nos forces, l'instruction, la notion du devoir et le sentiment de la dignite personnelle. Non, monsieur, nous payons une dette, une dette sacrée à l'instruction populaire. Nous sommes enfants de pauvres ouvriers de fabrique. L'instruction dont nous avons pu profiter fut le premier lien entre nos cœurs, et pendant que, encore enfant, j'apprenais à lire à celle qui est aujourd'hui la mère de mes fils, le germe d'une affection pure et durable est né dans son cœur. Mes bons parents m'ont donné l'instruction au prix de nombreux et amers sacrifices. C'etait mon plus beau rêve de les récompenser de leur amour en leur apportant le bonheur dans leurs vieux jours. Grâce à l'éducation qu'ils m'ont donnée, j'y suis parvenu. Dans sa jeunesse, ma femme a été éprouvée par le malheur et l'adversité ; si elle avait été ignorante, elle eût perdu assurément, au milieu des gens grossiers et vils parmi lesquels elle était obligée de vivre, la noblesse de son cœur et la délicatesse de son esprit : mais l'instruction l'a préservée de la corruption morale, et me l'a rendue pure, noble et dévouée comme un ange d'amour et de bonté. L'instruction populaire nous a donc faits ce que nous sommes ; et si du fond de notre cœur nous rendons grâce à Dieu pour tout le bonheur dont il nous a comblés, nous devons reconnaître que le Seigneur s'est servi de l'instruction pour nous en gratifier. Ne vous étonnez donc pas davantage, si nous nous consacrons à l'instruction des pauvres enfants de la fabrique. Comme je vous le disais, nous payons une dette, une dette sacrée.

J'avais écouté cette longue explication avec une sorte de distraction. J'étais obsédé de l'idee que la vie du directeur de cette fabrique renfermait peut-être le sujet d'un récit intéressant et instructif ; et j'étais dejà occupé en imagination à le composer et à l'ecrire. Mais mon guide, tout en continuant de parler, m'avait conduit dans un salon de sa demeure, et il me dit en me présentant un siege :

— Veuillez vous asseoir, je veux boire un verre de vin avec vous. Ne me refusez pas, je vous en prie... Je vous offrirai ce que j'ai de meilleur dans ma cave.

Il tira un cordon de sonnette et dit à la servante, qui parut à la porte :

— Apportez deux verres et quelques biscuits... Je vais moi-même à la cave, car elle ne trouverait pas le vin que je veux vous faire goûter.

Depuis que j'étais entré dans ce salon, un certain objet avait attiré mes regards. Outre quelques tableaux, on voyait suspendue à la muraille une espèce d'estampe coloriée, qui me paraissait grossière et enfantine comme ces images dont s'amusent les enfants. Cependant les maîtres du logis devaient y attacher un grand prix, car le cadre doré dont on l'avait entourée était extrêmement riche et avait coûté beaucoup plus évidemment que les cadres des autres tableaux.

Un sentiment de curiosité me fit me lever. Je m'approchai de l'estampe et vis, mieux qu'auparavant, qu'elle ne pouvait être que l'œuvre d'un enfant qui s'était donne beaucoup de peine pour dessiner les figures d'un petit garçon et d'une petite fille se tenant par la main, et portant chacun un livre ouvert. Sous les figures, on lisait en lettres ornées les deux noms de :

Bavon et Godelive.

— Cette image vous fait sourire, n'est-ce pas ? dit le directeur, qui rentrait avec une bouteille de vin.

— Sourire ? repondis-je très-gravement ; non pas ; il me semble que cette esquisse enfantine cache toute une histoire.

— En effet, lorsque j'étais petit garçon, j'essayai un jour de dessiner les figures de deux enfants dont les cœurs naïfs avaient conçu une profonde et durable affection, en même temps que leurs esprits recevaient les premières leçons. Aujourd'hui ils sont unis par le mariage et leur plus beau, leur plus précieux souvenir, c'est cette grossière image.

— Quel beau récit on pourrait en faire ! m'ecriai-je en acceptant un verre de vin. Le titre est tout trouvé : « Bavon et Godelive ! » Oh ! je vous en prie, monsieur, racontez-moi votre histoire.

— Mais je ne désire pas que ma vie soit rendue publique.

— On peut l'ecrire avec des changements de détail et de noms, de façon qu'on ne reconnaisse pas les personnages.

Mon interlocuteur hésitait. Je fis un dernier effort en lui disant que l'histoire de sa vie serait une force et un exemple, un encouragement pour les uns, un stimulant pour les autres, et qu'elle aiderait peut-être puissamment à l'érection de nouvelles écoles.

— C'est une affaire grave, dit-il ; j'en veux causer d'abord avec ma femme. Il n'y a qu'un moyen, c'est que vous soupiez avec nous. Ne me refusez pas, sinon vous ne connaîtrez certainement pas notre histoire.

Je me laissai persuader ; je passai cette soiree entre Bavon et Godelive. En face de moi etaient assis le vieux Dambout, Christine, sa femme, et la mère Wildenslag ; à l'autre bout

de la table se tenaient quatre charmants enfants : deux garçons et deux filles.

Je quittai cette maison, la tête remplie de doux rêves, le cœur plein de paroles d'amitié, de bonheur et d'amour, et la mémoire pleine de la simple et touchante histoire que j'ai racontée dans ce livre.

HENRI CONSCIENCE.

FIN

LE VICOMTE MONCK

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien se reporter au Bulletin de notre dernier numéro, lequel contient des détails sur la nouvelle confédération des États de l'Amérique anglaise, que le Parlement britannique vient de constituer sous le nom de *Dominion of Canada*. Nous avons ajouté que lord Monck, qui représente l'autorité royale au Canada, depuis plusieurs années, est investi des hautes fonctions de gouverneur général de la nouvelle confédération.

Nous publions aujourd'hui le portrait de cet homme d'État éminent qui a su se concilier toutes les sympathies de la population canadienne.

Charles Stanley, quatrième vicomte Monck, né en 1819, à Templemore, dans le comté de Tipperary, appartient à une famille irlandaise. Après avoir été élève au collége de la Trinité, à Dublin, il étudia le droit et fut admis au barreau en 1841. Aux élections générales de 1852, il entra à la chambre des communes comme député de Portsmouth et conserva ce mandat jusqu'en 1857. De 1855 à 1858, sous la présidence de lord Palmerston, il siégea au nombre des lords de la trésorerie. Député-lieutenant du comté de Wicklow, il fut investi, en 1861, du poste de gouverneur du Canada.

Lord Monck est également un agronome distingué, et nous ajouterons qu'au concours agricole universel de Paris, en 1856, il remporta plusieurs prix pour ses beaux échantillons d'espèce bovine, race Durham.

R. BRYON

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Réouverture des Bouffes-Parisiens. — Le vieux jeu. — *L'homme à la mode... de Caen*, comédie-vaudeville en un acte, de M. Jules Moineaux. — *Un Pharmacien aux Thermopyles*, pochade en un acte, de MM. Chivot et Duru. — *Le Chemin des amoureux*, vaudeville sans couplets, en un acte, de MM. A. de Jallais et G. Valpian. — *Le Chic au village*, paysannerie en un acte de MM. Paul Mahalin et Eugène Faure. — Trois titres pour un. — MM. Charles Pérey, Lacombe, Dumoulin; Mmes de Géraudon, Fillion, Rousset, Dambricourt, Hélène Monnier. — Distribution des prix au Conservatoire. — Discours de S. E. le maréchal Vaillant. — Concours ouverts entre les compositeurs de musique française. — Les lauréats de cette année. — Tragédie et Comédie. — MM. Ernest Coquelin, Jourdan, Fraizier, Dugaril, Chodzko, Mazoudier, Joumard; Mmes Brag, Delmary, Reichenberg, De Wincke, Paturel, Gaignard, Collas. — Opéra et opéra-comique. — Pourquoi n'y a-t-il plus de ténors ni de basses profondes. — MM. Gailhard, Maurel, Solon, Lepers, Aubery, Christophe, Bacquié; Mmes Brunet-Lafleur, de Rasse, Fourche, Oxtoby, Desbordes, Moisset, Guérin, Pitten, Lenz. — Succès de Revial et de Duvernoy. — La tribu des Duvernoy. — Ambigu-Comique : reprise du *Juif-Errant*. — MM. Clément-Just, Castellano, Fraizier; Mlles Germa, Lacressonnière, Damain, Bernhardt, Bianca.

Le passage Choiseul est en fête. Le théâtre des Bouffes-Parisiens vient de ressusciter. Cette jolie salle, fraîche et coquette, a cessé d'être

Un pauvre grelot vide où manque ce qui sonne

Ce qui sonne aujourd'hui, ce n'est plus le carillon éclatant des airs d'Offenbach, c'est le gros rire de l'ancien vaudeville, avec l'accompagnement obligé des timbres de la *Clé du caveau*. MM. Lefranc et Dupontavisse ne nous ont pas pris en traîtres. Il y a déjà quinze jours, ils nous avaient fait connaître leur programme. « A d'autres, avaient-ils dit, nous laisserons les grandes machines, les *Orphée aux Enfers* et les *Belle Hélène*, à d'autres aussi les miniatures d'opéra-comique comme la *Chanson de Fortunio* : plus modestes dans nos visées, nous bornerons notre ambition à vous amuser avec de petits actes vifs, légers, sans prétention, comme ceux que vous applaudissiez autrefois à la rue de Chartres, au Palais-Royal des premiers jours, aux Variétés d'Odry et de Vernet. Nous jouerons le vieux jeu, mais avec des cartes neuves. Seulement, ajoutaient-ils, ne vous hâtez pas de nous juger sur une première tentative, et donnez-nous le temps de debrouiller notre troupe et notre répertoire. »

Le moyen, je vous le demande, de n'être pas indulgent envers des gens qui se présentent d'aussi bonne grâce, et pour peu qu'ils nous donnent d'argent comptant, de ne pas leur faire crédit du reste! L'argent comptant, c'est ici Charles Pérey, notre ancienne connaissance; Dumoulin, un comique qui sait les planches; Mlles de Géraudon, Fillion, Rousset, Dambricourt, toutes quatre élégantes et distinguées; c'est encore Mlle Hélène Monnier qui, pour la figure et la gentillesse, rappelle Mlle Irma-Marié; c'est surtout Lacombe, un farceur de la bonne souche, plein de rondeur, de franchise, de naturel, un Lassagne ou un Odry en herbe. Le succès de la soirée lui appartient : il est, dès à présent, l'étoile de la troupe.

Dois-je compter aussi à l'actif de la direction les quatre pièces qu'elle nous a fait entendre? Je le veux bien à la rigueur pour deux d'entre elles : *L'Homme à la mode de Caen* et le *Pharmacien aux Thermopyles*.

La donnée de la première est assez drôle.

Un fermier bas normand a un fils, une façon de paysan dont il veut faire un homme à la mode, et il ne trouve rien de mieux que de l'expédier par le chemin de fer à un certain intrigant du grand monde, qui est son débiteur de cinquante mille francs. Placé dans l'alternative de satisfaire la fantaisie de son créancier ou de lui payer la somme dont il n'a pas le premier sou, notre homme prend gaiement son parti. Il lâche son rustaud dans un bal où celui-ci est venu le trouver, sauf à lui à se tirer de là comme il pourra. La situation se complique d'une foule d'incidents bizarres auxquels le jeune bas normand se trouve mêlé sans le savoir, et qui le font passer tantôt pour un *pick-pocket*, tantôt pour un séducteur déguisé. Tout cela est un peu long, un peu confus, mais vif, mouvementé et relevé de temps à autre par ces mots cocasses où se révèle la verve humoristique et la franche gaieté de Jules Moineaux.

Un Pharmacien aux Thermopyles vous représente un jeune élève en pharmacie, obligé, pour tromper la vigilance d'un mari jaloux — lequel est artiste de son état — à se faire passer pour un modèle que ce dernier attend. Son futur beau-père arrive et le surprend en train de poser le Léonidas. Voilà le fond de cet imbroglio qui donne lieu à quelques scènes amusantes, mais qui a le tort de rappeler trois ou quatre vaudevilles déjà faits sur le même sujet, à commencer par les *Pinceaux d'Héloïse*.

Encore est-ce un chef-d'œuvre d'originalité si on le compare au *Chemin des amoureux*. Ce chemin des amoureux est l'escalier dérobé qui conduit à un appartement occupé jadis par Mlle Nini, et qu'habite aujourd'hui Mme de Valcreuse. Il est inutile, n'est-ce pas, que je vous raconte comment un ancien ami de la cocotte, ignorant le changement de locataire, pénètre dans l'appartement de la grande dame, comment il se trouve justement que le monsieur et la dame plaident l'un contre l'autre sans se connaître et comment un mariage vient dénouer à la fois la pièce et le procès. Vous avez vu cela cent fois, et traité souvent avec plus d'esprit et de distinction.

Le spectacle était terminé par le *Chic au Village*. Pas méchant non plus ce petit opuscule. Il faut dire aussi que les auteurs n'ont pas eu de chance. Le piquant qui manquait à leur pièce, ils l'avaient mis dans leur titre, et ce titre la commission d'examen l'a impitoyablement passé au crayon rouge. Le *Chic au Village* s'appelait aux répétitions : *On demande des Biches*. Les biches ayant paru trop lestes, les auteurs y avaient substitué *les Cocottes*. Nouveau refus. En désespoir de cause, ils se rabattent sur les *Benoîtonnes*. La commission d'examen reste inflexible :

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et les laisse crier.

Il me semble que c'est bien de la rigueur et que : *On demande des Benoîtonnes* n'eût guère offert plus de dangers pour les mœurs que *Un Ménage en ville, la Femme, le Mari et l'Amant, Héloïse et Abeilard* et tous autres titres autorisés par la même commission d'examen.

Quant à la pièce elle-même, c'est une vraie crème pour la morale. Cocardant vivait heureux dans son village, estimé des hommes, chéri du beau sexe et particulièrement de Madeleine, la plus jolie fille du pays, lorsqu'un jour son mauvais génie l'a entraîné dans la « capitale. » Il en est revenu enivré, ébloui, l'imagination remplie de museaux maquillés, de chignons impertinents, de petites bottes au talon sonore, de longues robes flottantes au frou-frou provocant. Il ne rêve plus que « des femmes *chic*. » C'est chez lui une idée fixe, une monomanie. La petite Madeleine qui voit de quoi il retourne, entreprend de le guérir. Travestie en habituée du *Café de Bade*, elle se présente à Cocardant : elle fume, elle parle argot, et mène tambour battant le butor à qui elle finit par soulever son portefeuille. Ce remède homœopathique réussit complétement. Dégrisé de ses illusions sur le compte des femmes *chic*, Cocardant s'estime trop heureux de retrouver sa petite Madeleine d'autrefois et de lui offrir sa main.

On a nommé comme auteurs de cette berquinade MM. Mahalin et Faure.

— Et pourtant, s'est écrié un farceur, ce n'est ni fort ni malin.

Voilà le mot de la soirée.

Pour être juste, je dois constater que les quatre pièces, sauf la dernière qui a été légèrement egayée, ont été très-bien accueillies. Un peu de renfort maintenant, quelques pièces de Labiche et de Clairville comme on nous en promet, et la victoire, jusqu'ici douteuse, pourra devenir décisive.

Le lendemain même, le Conservatoire nous offrait le spectacle, toujours si intéressant, de la distribution des prix aux lauréats de l'année.

La séance s'est ouverte par un excellent discours de S. E. le maréchal Vaillant. Mais ce qui vaut mieux encore que le discours, c'est la mesure nouvelle qu'il nous a fait connaître et aux termes de laquelle trois concours sont ouverts entre les compositeurs de musique français : l'un à l'Opéra, sur un poëme en trois actes également mis au concours, un autre à l'Opéra-Comique sur un poëme de même étendue fourni par la direction, un troisième enfin au Théâtre-Lyrique, sur un poëme choisi par le compositeur sans désignation de forme, de genre et d'étendue. Le jury, composé de neuf membres pour les deux premiers concours, et de dix-sept pour le troisième, est laissé à l'élection des intéressés qui seront ainsi jugés par leurs pairs. Les ouvrages couronnés seront représentés dans l'année : à l'Opéra, tous les compositeurs, sans exception, sont admis au concours; mais à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique cette faveur n'est réservée qu'à ceux qui n'auraient pas encore eu d'ouvrages en deux actes joués à l'Opéra et à l'Opéra-Comique.

Que les esprits maussades et chagrins trouvent ici un sujet de critique, que, sous prétexte de liberté dans l'art, ils repoussent tout appui, tout encouragement venant des hauteurs administratives, je trouve, moi — et les jeunes compositeurs seront tous de mon avis, — qu'ils en parlent bien à leur aise. L'écrivain, l'artiste, le sculpteur, ont cent moyens de se mettre en communication avec le public. Celui-là a la presse tout entière, ceux-ci ont les expositions publiques et particulières : une main de papier, une toile, un sac de plâtre ou de terre, et le chef-d'œuvre, — si chef-d'œuvre il y a, — va surgir tout armé. Mais le compositeur? que fera-t-il de son papier réglé sans l'interprétation musicale? Et le poëme, le texte dramatique, où le trouvera-t-il, s'il n'a pas, comme Mermet et Berlioz, le talent et la volonté de se faire lui-même son librettiste? Ah! j'entends la réponse : « Le talent véritable, appuyé sur l'amour de l'art et sur une volonté forte, triomphe de tous les obstacles. » M. le ministre l'a dit lui-même en allant au-devant des objections, et il a ajouté : « Quand, à une époque plus rapprochée de notre temps, le Théâtre-Lyrique n'était pas encore créé, les maîtres de l'art en ont-ils moins pour cela conquis leur place au soleil, qu'ils se soient appelés Chérubini ou Berton, Méhul ou Nicolo, Hérold ou Boïeldieu? »

L'avouerai-je? je ne puis voir là qu'un lieu commun doublé d'une pétition de principe. Vous comptez ceux qui sont sortis de la foule; mais parmi ceux qui sont restés dans les limbes, parmi les Tantales inconnus, qui sait s'il n'est pas quelque homme de génie, égal ou supérieur à ceux qu'on vient de citer, qui soit mort à la peine? Combien aussi qui ont dépensé, pour arriver jusqu'à la représentation, un temps et des efforts perdus pour l'art et qui lui eussent profité? — Voyez Mermet. Si, il y a quinze ans, les portes de l'Opéra se fussent ouvertes devant *Roland à Roncevaux*, que d'œuvres nouvelles ne nous eût-il pas encore données? Sans doute, la mesure que vient de prendre la direction des Beaux-Arts ne créera pas des génies ni même des talents, mais s'il en existe quelque part, elle leur fournira le moyen de se révéler, et c'est assez déjà pour que nous ne lui marchandions pas la part d'éloges qui lui est largement due.

Le Conservatoire aussi a été bien battu en brèche. Il n'en est pas moins vrai qu'à de très-rares exceptions près tout ce que nos théâtres comptent d'artistes hors ligne, nos orchestres de virtuoses éminents, a été nourri de son enseignement. Hier, il donnait à la Comédie-Française Coquelin, son dernier sociétaire; Seveste, Masset, Boucher, Prudhon, tous jeunes gens d'avenir; au Gymnase, Mlle Barataud dont M. Montigny fera une Delaporte; à l'Opéra-Comique, Mlles Roze et Seveste. Cette année, sans être aussi brillante que les précédentes, n'aura pas été cependant stérile pour l'art dramatique. Plusieurs des élèves couronnés peuvent, dès à présent, se produire sur nos premières scènes, non-seulement sans redouter d'échec, mais avec la certitude du succès.

Dans la déclamation, il faut citer en tête Ernest Coquelin, qui a emporté de haute lutte le prix de comédie. Les gens qui trouvent commode d'avoir des jugements tout faits n'ont pas manqué de dire qu'il était le calque de son frère. Rien n'est plus faux à mon avis. Je l'ai dit et je le répète, Coquelin aîné est un comique à grande livrée, de la lignée des Monrose. Le jeune est plutôt un comique de genre et de fantaisie. Ses qualités maîtresses sont la finesse, le naturel, la composition. Il réussira mieux, au moins pour le moment, dans les valets naïfs que dans les valets insolents, dans les Clitandre et les Sganarelle que dans les Scapin et les Mascarille. Le Sosie d'*Amphitryon* va très-bien à sa nature, beaucoup mieux, par exemple, que n'irait le Mercure. Il s'y est montré très-amusant à son concours, avec des mines effarées et ahuries les plus plaisantes du monde. Sa physionomie est mobile, il faut seulement qu'il se garde d'en abuser. La façon dont il a donné la réplique de Floridor dans une scène des *Comédiens* témoigne de la souplesse de son talent. Ernest Coquelin sera un sujet précieux pour l'Odéon, qui vient de l'appeler à remplir la place désertée par Thiron. Mais ce n'est là qu'une étape. L'année prochaine le verra sans doute à la Comédie-Française.

Le même théâtre a engagé Jourdan, le premier prix de tragédie et le second de comédie. Ce jeune homme a de la vigueur, de l'énergie. Il a dit, sans fléchir, la grande scène d'*Oreste*. Sa voix sourde et d'un timbre médiocre au repos s'échauffe et gagne en éclat dans les moments de passion. Son physique un peu vulgaire et où le charme laisse à désirer le désigne plutôt à l'emploi de ce qu'on appelle les troisièmes rôles de drame qu'aux Clitandre et aux Alceste.

Un premier accessit de tragédie a été partagé entre MM. Fraizier et Dugaril. Ce dernier a obtenu aussi un accessit de comédie dans une scène du *Misanthrope*. Sa voix est bonne, sa diction sage et ferme. Je lui préfère toutefois M. Fraizier, qui a plus d'accent et d'autorité. M. Fraizier sera probablement le premier prix de l'année prochaine.

M. Chodzko, premier accessit de comédie, a un physique distingué, servi malheureusement par un organe insuffisant. M. Mazoudier, au contraire, est en possession d'un petit tonnerre qu'il doit chercher à assouplir. L'intelligence avec laquelle il a dit la scène de Burrhus, dans *Andromaque*, lui a valu un second accessit. Intelligent aussi, M. Joumard, très-intelligent même; mais trop de feu : il est bon de brûler les planches, il ne faut pas les incendier.

Mlle Brag est une très-belle personne dont le talent sévère et élégant paraît convenir surtout au répertoire tragique. Elle a bien dit sa scène d'Ériphyle, mieux encore sa réplique d'Agrippine. Le jury, n'ayant pas décerné de premier prix de tragédie, a donné le second à Mlle Brag. Il aurait pu aussi, ce me semble, la récompenser pour les qualités de diction dont elle a fait preuve dans la scène de *l'École des vieillards* où elle a concouru pour la comédie.

Mlle Delmary a obtenu un premier accessit à l'unanimité.

EXPOSITION

Dessins de MM. RIOU



LE THÉATRE INTERNATIONAL.



CAVES DE ROQUEFORT



MOULIN A VENT.

Cette jeune fille a dans la voix, dans le jeu, la physionomie, je ne sais quoi d'original et de bien à elle qui attire et commande l'attention. A vrai dire, ce n'est pas une tragédienne : si elle en a la chaleur et la passion, elle n'en a ni le physique ni les moyens d'exécution. Son vrai domaine est la comédie, où elle se fera, je n'en doute pas, une place distinguée. Déjà le jury lui a décerné, en avancement d'hoirie, un second prix partagé, en compagnie de Mlles Reichenberg et de Wincke.

Treize ans, des cheveux d'or, une voix d'argent, fraîche et pénétrante, l'ingénuité de son âge, un ensemble plein d'attraction et de sympathie, voilà Mlle Reichenberg. Y a-t-il du talent au fond de tout cela ? Je serais embarrassé de vous le dire : mais il y a à coup sûr une grand charme, et, à ce degré-là, le charme, c'est presque du talent.

Mlle de Wincke a un magnifique physique de soubrette, un organe vibrant et sonore, de la verve, de l'éclat même : mais elle manque un peu de gaieté : peut-être y a-t-il ici à faire la part de l'émotion ?

Il est impossible de dire plus juste que Mlle Paturel, de mieux nuancer le dialogue, de faire plus nettement ressortir la valeur de chaque mot. Elle s'était déjà montrée très-touchante dans la scène des *Enfants d'Édouard*, qui lui a valu un second accessit de tragédie. Le talent véritable dont elle a fait preuve dans sa scène de *Valérie* eût peut-être mérité un prix, au lieu du premier accessit qui lui a été donné. — Mais un quatrième second prix ! Et pourquoi pas aussi un cinquième pour Mlle Guignard ? Elle est très-intelligente, Mlle Guignard, et entre elle et Mlle Reichenberg je ne vois guère de différence que dans les qualités physiques. Il est vrai que tout compte au théâtre, et voilà pourquoi Mlle Guignard a dû se contenter d'un premier accessit partagé.

Pour les autres élèves, nommées ou non, il faut attendre. Je signalerai pourtant, en terminant, Mlle Collas, qui a certainement de grands défauts, de la manière surtout et de l'affectation. Mais enfin ce n'est pas tout le monde. Ou je me trompe fort, ou au prochain concours elle ne sera pas des dernières.



MACHINE A MOTEUR D'EAU,

~~~ A la musique maintenant.

Je l'avouerai à ma honte : le courage m'a manqué pour entendre les vingt-quatre morceaux dont se composait le concours de chant : je me suis donné pour excuse que je retrouverais les combattants du premier jour dans les luttes de l'opéra et de l'opéra-comique. Cette fois, par exemple, il a bien fallu sauter le pas : j'ai assisté sans broncher aux deux épreuves et aux trente-sept scènes qu'elles ont fait défiler devant l'auditoire. Oui, trente-sept scènes, trente-sept chanteurs — et, le croiriez-vous, parmi eux pas un ténor



LA CHAPELLE GOTHIQUE



LE PAVILLON DE LA COMMISSION IMPÉRIALE



LA FERME
~~~

IVERSELLE

E. — Voir page 506.



RUINE ARTIFICIELLE. — CHATEAU-D'EAU.



LA MAISON WAASER

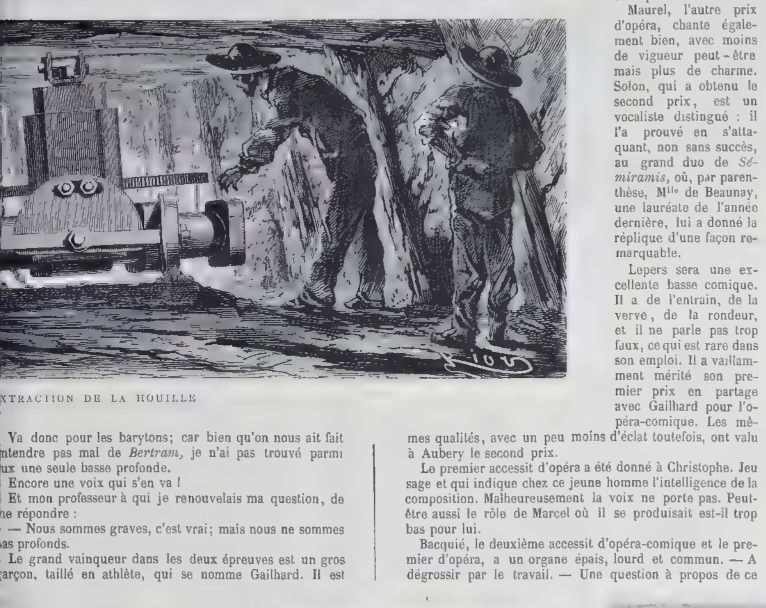
Je me trompe, il y en a eu un, mais si faible, le pauvre rçon, que c'est lui rendre service que de taire son nom.

A quoi tient cette disette de ténors ?

Chercho qui voudra : je ne me charge pas de l'expliquer. n professeur que j'interrogeais là-dessus m'a répondu :

— C'est qu'aujourd'hui, mon cher, nous tournons tous au ave.

Mais un calembour n'est pas une raison.



XTRACTION DE LA HOUILLE

Va donc pour les barytons; car bien qu'on nous ait fait ntendre pas mal de *Bertram,* je n'ai pas trouvé parmi ux une seule basse profonde.

Encore une voix qui s'en va !

Et mon professeur à qui je renouvelais ma question, de he répondre :

— Nous sommes graves, c'est vrai; mais nous ne sommes pas profonds.

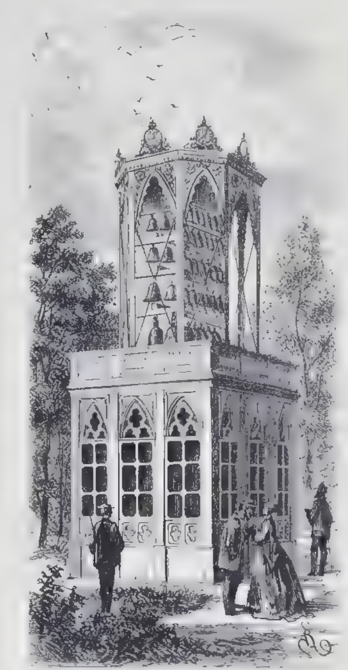
Le grand vainqueur dans les deux épreuves est un gros garçon, taillé en athlète, qui se nomme Gailhard. Il est Toulousain : il y a deux ans, il parlait encore patois. Aujourd'hui, il prononce le français presque sans accent : son jeu est facile, comique dans les scènes bouffes, noble et distingué dans le drame lyrique. C'est une organisation. La voix, franche et riche, a le timbre de la basse plutôt que du baryton proprement dit, souple d'ailleurs et se prêtant, sans travail apparent, à toutes les difficultés d'exécution. Il a enlevé à bras tendu ses deux prix d'opéra et d'opéra-comique.

Maurel, l'autre prix d'opéra, chante également bien, avec moins de vigueur peut-être mais plus de charme. Solon, qui a obtenu le second prix, est un vocaliste distingué : il l'a prouvé en s'attaquant, non sans succès, au grand duo de *Sémiramis,* où, par parenthèse, Mlle de Beaunay, une lauréate de l'année dernière, lui a donné la réplique d'une façon remarquable.

Lepers sera une excellente basse comique. Il a de l'entrain, de la verve, de la rondeur, et il ne parle pas trop faux, ce qui est rare dans son emploi. Il a vaillamment mérité son premier prix en partage avec Gailhard pour l'opéra-comique. Les mêmes qualités, avec un peu moins d'éclat toutefois, ont valu à Aubery le second prix.

Le premier accessit d'opéra a été donné à Christophe. Jeu sage et qui indique chez ce jeune homme l'intelligence de la composition. Malheureusement la voix ne porte pas. Peut-être aussi le rôle de Marcel où il se produisait est-il trop bas pour lui.

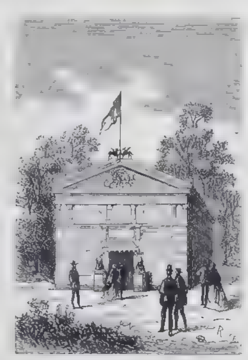
Bacquié, le deuxième accessit d'opéra-comique et le premier d'opéra, a un organe épais, lourd et commun. — A dégrossir par le travail. — Une question à propos de ce



LE CARILLON



NDAISE.



L'ANNEXE DES BEAUX-ARTS DES PAYS-BAS



LA TAILLERIE DE DIAMANTS D'AMSTERDAM.

concours. Les morceaux choisis par Bacquié étaient le duo de *l'Honnête homme* de *Robert le Diable,* et la grande scène de *Galathée.* Où y a-t-il place là dedans pour un accessit d'opéra-comique ? Ce n'est pas à coup sûr dans la scène de *Galathée*, qui est toute de drame et de passion.

Il est, au reste, bien difficile de juger un artiste, surtout un chanteur, sur une seule épreuve. Voyez, par exemple, Mme Brunet-Lafleur. Elle s'était montrée très-faible dans *l'Ambassadrice,* et le second prix qui lui avait été donné pouvait passer à la rigueur pour un prix de complaisance. Eh bien! dans *Othello* elle a été tout simplement admirable. Diction savante, sentiment exquis et profond, tendresse pénétrante, émotion communicative, toutes les qualités d'une grande artiste, Mlle Brunet Lafleur les a eues ce jour-là. On pourrait croire que cette différence de succès tient à la nature de l'organe. Il n'en est rien. La voix de Mlle Brunet-Lafleur brille plutôt par le charme que par l'éclat, et il semblerait au premier abord que son véritable milieu dût être plutôt le genre tempéré de l'Opéra-Comique. Même après cette épreuve, je n'oserais repondre qu'elle résisterait à l'écrasant répertoire de la rue Le Peletier. Celui de la salle Ventadour, à la bonne heure: c'est de ce côté-là. Si Mlle Brunet-Lafleur est bien inspirée, qu'elle doit diriger son avenir.

Mlle Derasse — premier prix d'opéra-comique et premier prix d'opéra en partage avec Mlle Brunet-Lafleur, — est une nature d'artiste généreuse, pleine de flamme et de volonté. Sa voix étoffée, dramatique, est encore inégale; mais le travail peut lui donner ce qui lui manque. Elle sera pour M. de Leuven, qui vient de l'engager, une excellente acquisition.

Un second prix d'opéra — à l'unanimité — a été décerné Mlle Fourche. Cette distinction flatteuse était méritée par une vive intelligence et un rare sentiment de l'expression dramatique. La voix juste et bonne a encore besoin de se raffermir. Nous la retrouverons sans doute au premier rang dans le concours de l'an prochain.

Mlle Oxtoby ne s'est fait entendre que dans l'opéra-comique. La perfection de sa méthode et la distinction de son style, où l'on reconnaît l'enseignement de l'excellent professeur Masset, lui ont valu un second prix.

La scène des tombeaux de *Roméo et Juliette*, — je parle de celle de Vaccaï, — nous a montré Mlle Desbordes, très-bien sous son costume d'éphèbe véronais, et de plus avec des qualités sérieuses de voix et d'expression qui ont encore besoin d'être développées, mais qui, en attendant mieux, ont mérité à la jeune concurrente un premier accessit.

Le *Roméo et Juliette* de Gounod a été moins favorable à Mlle Moisset dont la voix riche et bien timbrée s'est égarée, cette fois, au delà du ton. Mlle Moisset, encore une espérance de l'an prochain, avait été plus heureuse dans l'opéra-comique où elle avait très-bien chanté une scène de *la Part du Diable.*

Mlles Guerin et Pitteri, qui ont partagé avec elle le second accessit d'opéra, ont chanté convenablement, mais l'une et et l'autre avec trop de lourdeur, l'acte du *Miserere,* dans le *Trouvère.*

De toutes les autres jeunes personnes qui ont obtenu des accessits dans l'opéra-comique à la suite de Mlle Moisset, ma mémoire ne me rappelle guère que Mlle Lentz, qui s'est produite dans une scène du *Faust* de Gounod. Le choix ne m'a pas paru bon. La jolie figure éveillée de Mlle Lentz n'est pas faite pour l'interprétation des sentiments tendres et mélancoliques. Comme virtuose, la jeune cantatrice est en progrès depuis l'an dernier. Mais il faut qu'elle assouplisse encore sa voix, qui est un peu sèche, et qu'elle travaille son trille, dont la netteté laisse fort à désirer.

Je serais injuste si, en terminant, je ne constatais encore cette année les succès obtenus par Révial. Les trois quarts des prix, c'est sa classe qui les a remportés, — et il y a vingt ans que cela dure! Hasard, chance, murmurent certains de ses collègues. — Une chance de vingt ans, n'est-ce pas un peu de l'habileté?

Et Duvernoy donc? Tous les prix, un seul excepté, lui appartiennent, — et je ne parle pas des accessits. Une famille tout artiste que celle des Duvernoy. Et c'était encore un Duvernoy, le plus jeune de la tribu, qui accompagnait les concurrents, avec l'aplomb et la fermeté d'un maître. Dites donc, après cela, qu'il n'y a pas des familles privilégiées!

~~~ Le Boulevard a ses classiques comme la Comédie-Française. Parmi eux, *le Juif Errant* — je parle de celui de Dennery, — figure au premier rang entre *le Courrier de Lyon* et *la Closerie des genêts.* Une reprise de ce drame se trouvait donc tout naturellement indiquée à l'époque de l'Exposition universelle. Je m'attendais à le trouver vieilli. Il n'en est rien. Ses personnages — aujourd'hui légendaires — ont conservé tout leur prestige et le public de l'endroit les *gobe* comme aux premiers jours. Clement-Just a hérité de celui de Rodin, qui fut, comme on sait, le Cid de M. de Chilly. Il le compose à merveille. Il y apporte peut-être un peu moins d'autorité que son prédécesseur : il n'a pas au même degré le ton sec, cassant et dominateur : en revanche, il est plus patelin, plus profondément scélérat. Castellano représente avec une énergie chaleureuse le loyal Dagobert. J'ai retrouvé, sous les traits du missionnaire Gabriel, le jeune Fraizier, dont je vous parlais plus haut. Il y réussit très-bien. Je n'en regrette pas moins que ce jeune homme n'ait pas cru devoir profiter une année de plus des leçons du Conservatoire. Si Mlle Germa n'a plus l'âge de Mlle de Cardoville, elle en a encore la beauté : il y a compensation. Mme Lacressonnière est très-touchante dans la Mayeux. Céphise enfin, c'est Mlle Bianca, fière et superbe, à faire tourner toutes les têtes, en ses atours éblouissants de la reine Bacchanal.

GÉROME

EXPOSITION UNIVERSELLE

Promenade dans le parc extérieur de l'Exposition universelle. — Les ruines artificielles — Le rocher et sa tourelle — Le carillon. — Le pavillon de la Commission impériale — Le Théâtre international. — Les Aïssaouas. — Le prophète Aïssa. — Singulière religion — La maison de M. Waaser — Une construction sans mortier et que l'on peut transporter où l'on veut. — La scie mécanique — La ferme hollandaise. — La taillerie de diamants. — Le moulin à vent. — Les caves de Roquefort — Ce village, son industrie. — La houille, ses moyens d'extraction et son origine

On compte pour le moins autant de promeneurs dans le parc extérieur qui entoure l'édifice de l'Exposition universelle que dans cet édifice lui-même. Les constructions de tous les pays et de toutes les destinations qui s'y élèvent partout et autour desquelles se fait un incessant va-et-vient de personnages vêtus de leurs costumes nationaux excitent vivement la curiosité. A chaque pas on se trouve face à face avec un contraste. A côté d'un amas de rochers artificiels, des flancs desquels s'échappe une cascade et que domine une tour en ruine qu'on serait tenté de croire vieille de huit siècles et qui date de trois mois, se dresse un carillon qui, à chaque heure, à chaque demi-heure, à chaque quart d'heure, fait entendre des airs produits par des cloches de toutes les tailles; sa voix claire et retentissante domine les bruits de mille sortes qui se confondent dans cette grande ruche humaine où, les jours de médiocre affluence, on compte quarante mille visiteurs, dix mille exposants et cinq ou six mille employés, desservant les restaurants et les cafés ou relevant de l'administration. Pour une oreille flamande ou du nord de la France, cette étrange musique du carillon porte avec elle un charme dont ne se doutent point les Parisiens qui n'ont rien entendu de pareil depuis la démolition de la Samaritaine, chapellette devant laquelle se rassemblaient les badauds au moment où l'aiguille de son horloge allait se placer sur le chiffre XII et que son carillon commençait à jouer soit un air pieux, soit un air populaire.

Si l'on n'examine que son mécanisme, le carillon de l'Exposition n'est à proprement parler qu'une immense serinette, dont une série de ressorts compliques fait mouvoir les marteaux qui frappent les cloches. On retrouve encore en Belgique et sur les frontières françaises, à Bruxelles, à Anvers, à Dunkerque, à Cambrai, par exemple, des carillons sans cylindre et desquels jouent des artistes spéciaux, soit en frappant avec des marteaux sur les cloches, disposées en octave, soit en se servant des mains et même des pieds pour tirer des cordons ou incliner des bascules.

En quittant le carillon, passez devant le charmant pavillon de la Commission impériale et laissez à votre droite le théâtre international, destiné dans l'origine à faire représenter sous les yeux des spectateurs les chefs-d'œuvre de tous les pays, joués par des acteurs nationaux. Aujourd'hui, ce théâtre mort-né et d'une architecture peu avenante sert de refuge à une troupe d'Aïssaouas.

Les Aïssaouas sont les membres d'une secte arabe fondée par le prophète Aïssa, qui emmena autrefois ses disciples dans le désert, où il leur octroya le privilège de pouvoir, contrairement aux prescriptions du Koran, se nourrir de tous les aliments interdits aux sectateurs de l'islamisme. Ils usent de cette permission d'une façon assez singulière, car ils en profitent pour manger des serpents venimeux, pour croquer des scorpions vivants, pour se fourrer dans la bouche des fruits épineux de cactus et pour assaisonner ce régal de plomb fondu, qu'ils versent goutte à goutte dans leur gosier en s'appliquant en outre des lames de fer rougies à blanc sur la langue.

Pendant qu'ils se livrent à ces farouches excentricités, ils semblent en proie à un délire frénétique; ils glapissent comme des chacals, rugissent comme des lions, sifflent comme des vipères, et rampent, sautent, bondissent en véritables aliénés. Les yeux leur sortent de la tête et ils arrivent à un tel paroxysme d'insensibilité, qu'ils se tailladent les bras et les jambes à coups de yatagan sans paraître ressentir de douleur. J'ai vu à Alger, en 1845, un Aïssaoua se jeter, de trois ou quatre pieds de haut et le ventre nu, sur une lame de sabre fixée horizontalement entre deux étaux, se complaire à sillonner ce ventre de toutes sortes de balafres et s'écrier qu'il éprouvait à se torturer les joies ineffables du paradis.

En face du théâtre international s'élève un charmant chalet que son constructeur, M. Waaser, appelle *maison mobile.* En effet, cette maison, dans les matériaux de laquelle n'entre pas une bribe de mortier, se compose de doubles dalles de pierres de taille enchâssées dans des cadres de bois et fixées par des vis. La maison peut donc, au besoin, se démonter sans difficulté; celle-ci est destinée, sans doute après l'Exposition, à être transportée à Villers-sur-Mer, où l'attend un terrain sur lequel on doit l'aménager.

Non-seulement la maison-Waaser offre un type nouveau, original et bon marché de construction, et peut être habitée de suite, sans qu'on ait à redouter l'humidité, inévitable dans les maisons où le plâtre joue un rôle si grand et si funeste, mais encore elle se fait remarquer par l'élégance de son ensemble et la richesse et le goût de ses sculptures. Tout y est l'œuvre de la scie mécanique : pierre, bois, ornements. Le *Salon des fleurs,* qui s'ouvre en face du vestibule, démontre à quelle finesse délicate d'exécution peut arriver cette scie, conquête récente de l'industrie, et qui expédie en un quart d'heure la besogne que dix habiles et laborieux ouvriers, en une semaine, ne mèneraient certes point à fin, en se servant de la scie ordinaire.

Je vous ai parlé autre part de la ferme hollandaise, de la taillerie de diamants, de la chapelle gothique et de ce moulin à vent qui s'agite gaiement, comme s'il voulait lutter avec la vapeur. Hélas! le pauvre moulin succombera comme tous ses autres frères devant la vapeur, sa victorieuse rivale. Montmartre lui-même vient de voir s'écrouler de vieillesse et d'abandon le dernier des cent moulins qui surmontaient et égayaient sa colline, et il en est de même pour toute la France.

Ne dédaignez pas cette cave de mince apparence, de laquelle sort une des plus désagréables odeurs qui puisse désobliger les narines? Dieu veuille même que le hasard vous fasse un jour ou l'autre héritier d'une ou deux pareilles! Ces caves valent des sommes considérables et servent à fabriquer le fromage de Roquefort.

Roquefort est un village du département de l'Aveyron adossé à un rocher et profondément fissuré dans tous les sens. Ses masses abruptes, qui ressemblent de loin aux fortifications et aux tours d'un immense château féodal, occupent la face du nord du rocher, et jouissent, en été, d'une température très-fraîche.

On a profité des anfractuosités de la roche pour y construire des réduits qui font en quelque sorte corps avec le grès et qui constituent des caves à deux et trois étages.

Un air frais et sec y circule constamment, soit par des ouvertures factices, soit surtout par des fentes naturelles. Ces fentes entretiennent un courant d'air souterrain continu et doué d'une telle vitesse, qu'en été, moment où la température des caves se maintient invariablement entre quatre et cinq degrés et reste conséquemment fort inférieure à celle de l'air extérieur, la flamme d'une lampe, approchée de certaines fissures, s'éteint instantanément.

La basse température de l'air qui circule dans les caves, l'égalité de cette température et la sécheresse de l'air constituent autant de phénomènes qui provoquent depuis longtemps l'attention des savants et dont on donne diverses explications plus ou moins satisfaisantes.

Il paraîtrait que, formé des assises calcaires de la partie supérieure du terrain jurassique moyen, le vaste plateau de Larzac, dont la hauteur, au-dessus du niveau de la mer, varie entre huit cents et mille mètres, a été soulevé en masse, et que ce mouvement a produit dans les différents bancs d'innombrables fissures, des trous et des failles. De là résulteraient les excavations plus ou moins profondes qu'on observe à chaque pas, lorsqu'on parcourt la surface du plateau.

Quelques-unes de ces excavations se trouvent remplies par le diluvium qui y a déposé son limon rouge argilo-siliceux et du fer hydroxydé en rognons, caractéristiques du terrain diluvien ancien. D'autres semblent au contraire avoir été affouillées dans tous les sens par des courants d'eau chargés sans doute d'acide carbonique et qui les ont rongées et déblayées à l'intérieur, tout en laissant subsister çà et là des trous s'ouvrant à la surface du sol en forme d'entonnoir et d'une profondeur telle, que la sonde n'a pas toujours pu en trouver le fond.

Le plateau de Larzac se couvre en hiver d'une épaisse couche de neige, dont ces trous engouffrent chaque année une certaine quantité qui gagne le fond et constitue des glacières naturelles. Ce phénomène n'est, du reste, point particulier au plateau de Larzac; il se produit dans toutes les montagnes calcaires où il existe de profondes excavations souterraines; je l'ai observé dans le Jura, dans les Pyrénées, dans les Vosges et sur les flancs du pic de Teneriffe, à la célèbre *Cueva de las Nieves.*

L'observation de ces faits conduit à l'explication probable de l'uniformité de température et de sécheresse de l'air souterrain des caves de Roquefort.

L'air, qui circule dans les glacières naturelles, s'y dépouille de son humidité par l'effet de l'abaissement de la température et s'échappe ensuite à travers les fissures de la roche par l'impulsion des courants qui se produisent sous l'influence de cette modification; il conserve ainsi une température constante, déterminée par le refroidissement et grâce au contact de la neige.

Telle est la nature des bonnes caves de Roquefort, des anciennes caves, de celles dont les qualités ont fixé autour d'elles une nombreuse population et créé un village dans une situation hygiénique désavantageuse d'ailleurs.

La cave la plus considérable et la plus ancienne compte trois étages et se trouve située dans l'anfractuosité d'un rocher qui surplombe; elle constitue le type par excellence de la *cave au fromage*, et reçoit l'air froid et sec des nombreuses fissures naturelles qui sillonnent le rocher : on y fait annuellement trois cent mille kilogrammes de fromage.

Voici comment se fabrique ce fromage :

On trait les brebis matin et soir; on fait cailler avec une cuillerée de présure de cabri le lait qui se coagule à l'instant; on brasse cette matière et on y plonge des moules de terre percés de trous qui laissent écouler le petit lait. On remplit les moules à mesure qu'ils se vident et on y jette, à diverses reprises, du pain moisi réduit en poudre.

Le lendemain on renverse le moule, et on y replace, sens dessus dessous, le fromage pour qu'il puisse s'égoutter; cela se fait dans un bâtiment où l'on a soin d'entretenir une température moyenne.

Quatre à cinq jours après, on transporte les produits dans les caves.

En arrivant, on les met au saloir, c'est-à-dire dans une cave sèche, sur le sol de laquelle on étend un peu de paille. Après cela, on les saupoudre d'une petite poignée de sel blanc et on les range par piles de trois; huit jours après on les porte dans des caves garnies d'étagères en bois, et au préalable on les racle avec un couteau pour enlever la moisissure et la première croûte.

On obtient par cette dernière opération une pâte de basse qualité appelée *rhubarbe blanche,* dont on forme des pains
~~~

qui se vendent quatre-vingts centimes le kilogramme. Lorsque la rhubarbe blanche se trouve de qualité par trop inférieure, on en fait du *réveronne* qu'on donne aux porcs.

Après avoir, pendant huit jours, laissé les fromages empilés par trois sur les étagères, on les isole les uns des autres en les mettant de champ; on les maintient dans cette position pendant dix, douze et quinze jours, selon la marche de la fermentation.

On les racle ensuite de nouveau pour enlever la moisissure; tous les quinze ou vingt jours on refait la même opération.

Cette raclure ne fournit que du *réveronne*. Quand le fromage est *fait* et rendu à maturité, la raclure donne de la *rhubarbe rouge* du prix de quatre-vingts centimes le kilogramme.

La valeur des fromages de Roquefort varie sur les lieux entre un franc cinquante centimes et quatre francs le kilogramme, selon la qualité.

On estime la fabrication annuelle et totale du roquefort à un million trois cent mille kilogrammes qui, au prix moyen de deux francs, produisent deux millions six cent mille francs.

Passons, avec notre dessinateur, M. Riou, que je suis dans sa promenade à travers le parc de l'Exposition, passons, dis-je, maintenant à une autre richesse souterraine, dont le principal dessin de la grande page de *l'Univers illustré* représente les moyens d'extraction.

Je veux parler de la houille.

La houille sert non-seulement à chauffer nos maisons, nos usines et nos machines à vapeur, mais encore elle contient toutes sortes de trésors: des gaz d'éclairage, des goudrons, des sels ammoniacaux, de la benzine, des huiles de différentes natures, de l'acide phénique, des couleurs d'une grande beauté qu'en extrait la chimie et l'industrie, telles que la fuschine, et je ne sais combien d'autres rivales dont vous pouvez voir, dans l'Exposition des produits chimiques, les tons rouges, violets, bleus, jaunes, noirs, verts et chatoyants.

Les savants ne sont point d'accord sur l'origine de la houille. Néanmoins on admet que ces immenses amas de combustible enveloppés dans certaines couches pierreuses de l'écorce terrestre proviennent de l'altération plus ou moins profonde d'arbres et de plantes d'espèces diverses, existant dans les premiers âges du monde, avant l'apparition de l'homme, et détruits et enfouis sous le sol par les déluges et les autres grands cataclysmes qui ont bouleversé à diverses reprises la surface de notre planète.

L'analyse chimique démontre qu'en retranchant des éléments du bois certaines proportions d'eau, d'acide carbonique et d'hydrogène carboné, cette matière offre une composition chimique analogue à celle de la houille. Or, comme ces trois produits gazeux prennent toujours naissance pendant la décomposition humide ou la putréfaction du bois placé hors du contact de l'air, on comprend facilement de quelle façon les végétaux enfouis en grandes masses au sein des matières terreuses ont pu se trouver peu à peu convertis en charbons bitumineux ou en houille.

En outre, on rencontre avec une extrême abondance des débris végétaux empreints sur les grès et les schistes qui accompagnent la houille; ce sont tantôt des feuilles de fougères arborescentes, tantôt des tiges de palmiers, tantôt des prêles, tantôt des lycopodes, plus ou moins analogues à la végétation actuelle de l'équateur. On en conclut que les couches de houille étaient des espèces de tourbières formées de debris de végétaux, et sur lesquelles d'autres végétaux plus grands, palmiers, prêles, fougères, poussaient encore, lorsque des eaux chargées de matières sédimentaires sont venues les enfouir sous leurs dépôts.

Les mines de charbon de terre sont parfois soumises à de terribles incendies. En 1827, on remarqua que la neige qui tombait, en Angleterre, sur un champ de la ferme de Lhaw-Park, appartenant au duc de Mansfield, fondait presque aussitôt, et s'en élevait sous forme de vapeurs.

Ce phénomène attira l'attention des directeurs des charbonnières d'Alloa et de Davon; après plusieurs expériences ils reconnurent qu'il était produit par la combustion d'une couche de charbon de terre servant à alimenter les forges de Davon. On recourut à plusieurs tentatives pour éteindre l'incendie souterrain et après d'inutiles efforts on resolut de creuser une large fosse autour de la partie embrasée, afin d'empêcher l'extension du feu. On se mit aussitôt à l'ouvrage, et l'on commença à creuser cette fosse en même temps que l'on élevait de chaque côté une muraille qui devait se réunir sous la forme de fer à cheval, et empêcher ainsi toute communication entre la partie de la couche enflammée et celle qui ne l'etait pas. Pendant dix-huit mois on persévera dans ce travail; on ne put jamais l'achever complétement. Les ouvriers souvent amenèrent les deux parties de la muraille à quelques brasses de distance l'une de l'autre; mais toujours ils furent obligés de recommencer en faisant un plus grand cercle, parce que le feu les devançait au moment où ils allaient achever de le circonscrire. On perça en outre six ou sept puits pour aérer la mine, dans laquelle la chaleur élevait le thermomètre de 212 à 230 degrés Fahrenheit, et même plus haut. Les lampes des mineurs, suspendues à la muraille, tombaient parfois en morceaux par l'extrême chaleur.

L'incendie ne s'est completement éteint qu'en 1855.

La machine à extraction que l'on voit à l'Exposition est de la force de trois chevaux avec une pression de vingt atmospheres, pèse mille kilogrammes, est conduite par deux ouvriers, et comme dans la presse hydraulique, la même eau y circule constamment, elle se compose d'espèces de couteaux-marteaux en acier qui tranchent et dépècent la houille, sans bruit, sans poussière, sans étincelles, et frappent quinze coups par minute. Inventée en Amérique, elle n'a point tardé à être adoptée dans les mines de charbon de l'Écosse, du Northumberland, du comté d'Yorck, et dans les mines de cuivre de Brunswick.

Sam. Henry Berthoud.

LA CHANCELLERIE MUNICIPALE

A CONSTANCE.

Un des monuments de Constance les plus intéressants, au double point de vue de son architecture et des souvenirs qu'il évoque, est l'hôtel de la Chancellerie communale. Ce monument, formé par la réunion de deux maisons d'inégale dimension, date de la fin du XVIe siècle. Il est conçu dans le style florentin de la renaissance. Des colonnes carrées, s'élevant de la base de l'édifice jusqu'à la hauteur du premier etage, séparent les larges fenêtres et les portes du rez-de-chaussée. Au-dessus, les croisées à plein cintre, reliées par deux et par trois, sont ornées de jolies sculptures. Une horloge couronne le plus important des deux frontons.

La muraille entière de cette double façade disparaît sous une ornementation très-riche. Le ciseau et le pinceau se sont plu à y représenter, à diverses époques, les faits mémorables dont la ville a été le théâtre, ainsi que les portraits des plus illustres enfants auxquels elle a donné le jour. C'est donc comme un livre de pierre, où se lisent les annales de la ville, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours.

Parmi les principaux portraits, on remarque ceux de Maximus, premier évêque de la ville; de l'architecte Blarer; du bourgmestre et chroniqueur Ch. Schulthais, mort en 1584. Ces portraits sont entremêlés avec un grand nombre d'armoiries de vieux patriciens. La statue, haute de six pieds, qui se dresse entre les fenêtres du premier étage de la maison de gauche, est celle de l'empereur Constance Chlore, qui passe pour avoir fondé la ville, et qui l'a tout au moins agrandie le premier. Au-dessus des fenêtres du premier étage, on voit les figures allégoriques de la Sculpture, de la Peinture, de l'Imprimerie et du Commerce; à l'etage supérieur, sont celles de la Musique, de la Poésie, de l'Histoire et de l'Architecture.

Les quatre grandes fresques qui ornent le tympan du rez-de-chaussée sont réellement remarquables. La première représente Frédéric Barberousse signant, avec les délégués autrichiens, la paix de 1183; sur la seconde, est figurée l'entrée à Constance de Fréderic de Naples, élu empereur en remplacement d'Othon IV; la troisième montre l'empereur Sigismond prêtant serment, le 19 avril 1417, à la suite de son élection au trône; enfin, la quatrième est consacrée à la mémoire des citoyens morts martyrs pour la liberté ou la foi.

C'est dans la Chancellerie de Constance que sont gardées avec soin les précieuses archives de la ville.

Henri Muller.

COURRIER DU PALAIS

Des audiences solennelles. — Ce qu'on entend par : y promener son chat. — Arrêt sur les enfants nés de beaux-frères et de belles-sœurs. — Un mot de M. Dupin sur ses *Mémoires*. — La cuisinière d'une princesse russe. — Maigre budget pour grasse cuisine. — Les portiers enragés ou l'*Union des Concierges*. — Et le combat finit faute de..... gaz. — Une évasion au champagne.

Quand les chambres vont deux à deux et que les conseillers endossent leurs robes rouges, cela signifie que des questions d'État s'agitent devant la Cour impériale, réunie en audience solennelle.

La séparation de corps comptait primitivement dans les questions d'État; mais ces procès étaient si fréquents, si nombreux, il fallait si souvent convoquer des audiences solennelles, qu'on eut peur qu'elles ne le fussent plus du tout. Et il fut décidé que les audiences ordinaires suffiraient à ces débats anticonjugaux.

Quand les conseillers changent de robes, les avocats ne changent que de chaperon ou de chausse. Et alors cet appendice noir qu'on accroche sur l'épaule gauche au-dessus de la robe noire laisse voir à ses deux extrémités une bordure d'hermine. En langage familier on appelle cette hermine : un chat.

D'où découlent, pour les gens qui ne sont pas faits à la langue de la basoche, des recommandations bizarres dont ils cherchent la signification.

Un avocat dit tout haut à son costumier :

— Vous me préparerez un beau chat pour samedi.

— Oui, monsieur. Est-ce un chat criminel ou un chat civil?

— C'est un chat civil pour la *solennelle* présidée par M. le premier.

Le chat civil est le plus prisé de tous, bien qu'il soit le même que le chat criminel, usité pour la cour d'assises.

Aussi comme le jury siége tous les jours, et que les audiences solennelles ne s'assemblent que rarement, le chat vous attire inévitablement cette question :

— Vous allez plaider aux assises?

— Oui, est-il répondu modestement quand il s'agit du jury; mais comme on se rengorge au contraire quand il y a lieu de répondre :

— Non, je plaide en audience solennelle.

Et il vous semble alors que chacun vous regarde.

Il y en a que cette curiosité intimide, d'autres qu'elle flatte. Ceux-là se plaisent à promener leur chat aux quatre coins de la salle des Pas-Perdus.

De là vient que promener son chat et faire ses embarras sont des formules synonymes dans un certain jargon du Palais.

Aux dernières audiences solennelles une très-grave question, dont la Cour impériale était saisie après un renvoi de la Cour de cassation, a été tranchée contrairement aux conclusions extrêmement remarquables du premier avocat général, M. Oscar de Vallée.

Voici quel était le problème :

Jusqu'en 1832, le mariage était prohibé entre beaux-frères et belles-sœurs. Par conséquent les enfants nés de cette liaison illégitime étaient réputés incestueux. Plus tard, et à l'époque déjà dite, ces mariages furent permis par l'article 164 du Code civil, lequel stipula que les prohibitions pourraient être levées par le roi et pour des causes graves.

Or, lorsque les prohibitions sont levées et que le mariage est conclu, les enfants nés avant cette union peuvent-ils être légitimés par le mariage subséquent?

Ici deux doctrines opposées se donnaient carrière. Une doctrine radicale qui voulait la tache indélébile en refusant au mariage autorisé toute influence rétroactive, et une doctrine, que j'appellerai plus tolérante et plus mondaine, d'après laquelle l'indignité des époux venant à cesser faisait disparaître aussi et à plus forte raison l'indignité des enfants. On évitait par là que dans une même famille des enfants nés pourtant des même père et mère se divisassent très-injustement entre enfants legitimes et enfants incestueux.

La Cour de Paris a accueilli cette dernière doctrine, qui est d'ailleurs celle de la Cour de cassation. Son arrêt, qui respire la philosophie et l'humanité, s'appuie sur cette excellente considération, que la loi reconnaît pour les mariages des obstacles insurmontables et d'autres qui peuvent être levés. « Cette distinction, dit excellemment cet arrêt, cette distinction qui permet d'effacer les fautes des parents et de leur faire une situation légale et honorée, arriverait à une véritable iniquité si elle n'était pas étendue aux enfants. Il se ferait ainsi que l'application de la loi pourrait être plus sévère pour eux qui sont innocents de la faute que pour ceux qui l'ont commise. »

Voilà de ces motifs qu'il n'est pas besoin d'être jurisconsulte pour apprécier à leur valeur. Jamais la justice n'est plus forte et plus respectée que lorsqu'elle puise ses déterminations dans la raison et dans la nature, dans la philosophie et dans les mœurs.

Les mêmes audiences solennelles ont confirmé un jugement du 12 juillet de l'année dernière, qui interdit à M. Georges Barba, éditeur, le nom de Barba, lui permettant uniquement, et par suite d'une prescription commerciale, d'ajouter à son vrai nom de Cavanagh cette indication : « Ancienne maison Gustave Barba. »

L'avocat de Henri Barba, demandeur au procès, racontait comment son client, éditeur de livres très-serieux, avait toujours été victime de la notoriété romancière de la maison Barba. Le procureur-général Dupin, dont il avait publie le *Procès de Jésus-Christ*, lui disait : « Je vous aurais bien donné à éditer aussi mes *Mémoires*, mais j'aurais craint qu'avec votre diable de nom de Barba le public eût pensé que mes mémoires n'étaient qu'un roman. »

Pour rester fidèle au chat solennel, nous pouvons le transporter à la Cour d'assises.

Justement on y juge la demoiselle Mina Hitz, cuisinière de la princesse Wolkowski, fille de feu le maréchal Paskewitch. Mina était accusée d'avoir fait danser l'anse du panier, avec cette circonstance que ce panier contenait autre chose que des comestibles; il contenait aussi des dentelles et de l'argent de la princesse.

Mais, comme on dit, le plus embarrassé est celui qui tient la queue de la poêle. Or, jugez de l'embarras de Mina, qui était obligée de nourrir six personnes, la princesse comprise, pour dix francs par jour.

Dix francs! par ce temps de cherté et d'exposition, ce n'est pas une bouchée, et la pauvre Mina devait pourtant, avec ces dix francs, rassasier six bouches.

Comment s'y prendre? Elle accroissait tous les jours la dette flottante. Elle cite en pleurant un seul article où elle perdait quinze centimes par jour : le café de la princesse, que celle-ci payait vingt-cinq centimes et qui en coûtait quarante à la cuisinière.

Aussi le jury, après avoir épluché les comptes en partie trouble de cette cuisine peu princière, a-t-il acquitté la cuisinière de ce chef; mais comme Mina avait en outre contrevenu à un arrêté administratif qui ordonne son expulsion du territoire français, elle a été condamnée seulement à six mois de prison, le tout grâce à la parole sympathique d'un jeune avocat, Me Jules Forni, qui, nous a-t-on dit, plaidait pour la première fois devant la cour d'assises.

Nous imaginions que pour excuser la cuisinière d'avoir volé sa princesse pour la nourrir le jeune debutant citerait la fameuse loi des Esclavons, qui enjoignait si rigoureusement les devoirs de l'hospitalité, qu'elle permettait à un maître de maison de voler pour mieux nourrir son hôte.

Comme nous avons, Dieu merci! assez promené notre chat, il est temps d'aller trouver la mère Michel qui a perdu le sien.

La mère Michel appartient à la respectable corporation des portiers.

Je dis *corporation*, c'est trop me hâter.

Les concierges voulaient précisément former cette corporation qui devait s'intituler : l'*Union des concierges*. Le cordon, s'il vous plaît, allait devenir un lien social. Et ce lien rattachait déjà entre eux huit cents portiers de la première heure.



UN MARCHÉ EN PICARDIE, d'après [illegible] M. [illegible]. — Voir page 310.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



L'AVALEUR DE SABRES.

— Merci, que j'accepterais une invitation à dîner chez ce monsieur-là !



CERCLE INTERNATIONAL.

La buraliste et les ouvreuses elles-mêmes subissant l'influence des polkas enivrantes de M. Strauss



CONCOURS DES MUSIQUES MILITAIRES ÉTRANGÈRES.

La France en face de l'étranger



Bien incommode pour lui accrocher sa médaille.



LA MUSIQUE-CANON

— Faites bien attention à ce passage. Votre canon doit tirer *piano, piano!* Vous placerez votre main devant le canon pour amortir le son.



Les musiciens travaillant désormais à leurs pièces, comme les ébénistes.



— Vos baigneurs ne viennent donc pas?

— C't'année, les Parisiens ne se lavent pas. L'Exposition les occupe exclusivement.



— Pas de chance ! Il a passé sous mes fenêtres, il a vu mes drapeaux, et je n'ai pas le Medjidié.



PARIS DANS L'ÉTÉ DE 1867.

— Ils sont vraiment bien bons, tous ces Turcs, de me tolérer à Paris avec un chapeau rond



— Ah ! mon ami ! s'être joué ... de mes illusions ! ... un faux-co



— ... n'y a plus à se gêner, il est parti !



— N'y a pas de souverains ! Vous ne pourriez pas vous en procurer un petit quelque part ? Ma femme et moi, nous sommes encore à Paris pour quelques jours.

Les concierges espéraient atteindre le chiffre de quarante mille; et pour guider cette armée de la porte, ils avaient offert le commandement, sous le titre de présidence, à M. Belmontet, qui s'était empressé de décliner un honneur qui, entre les mains d'un auteur tragique, prêtait trop à la plaisanterie.

Quoi qu'il en soit, cette armée a été dissoute avant d'être formée, et il a fallu procéder à une liquidation.

Pour une liquidation, un liquidateur est indispensable. C'est M. Mangrin qui a été chargé par justice de régler les dépenses faites par MM. les concierges pendant deux années de tentatives infructueuses.

Or, il leur en a coûté assez cher pour ne pas se constituer. Et encore M. Mangrin refuse-t-il de payer à l'ancien agent comptable de la société, M. Bouffey, un mémoire assez dodu comprenant des appointements et aussi des mois de loyer, chauffage et éclairage; car M. Bouffey avait fourni le local pour les réunions de MM. les concierges, ce qui n'avait pas toujours été sans inconvénient, puisque, dans une seule assemblée générale, on avait brisé pour plus de 80 francs d'objets mobiliers. Cette somme figurait au chapitre dit de *la casse*.

Le liquidateur judiciaire avait offert pour solde de tout compte uniquement 75 francs, à peine la valeur d'un *denier à Dieu* pour un appartement de quelque importance.

M. Bouffey repoussait, bien entendu, de très-haut ce qu'il appelait une aumône, et il faisait raconter par son avocat toutes les vicissitudes qu'il avait dû traverser pour présider les orageuses séances de la compagnie. Un procès-verbal constate ainsi ces tempêtes : « Le tumulte augmente, une scène de désordre se prépare, M. le président fait ouvrir la porte, se couvre, lève la séance et se hâte d'éteindre le gaz. »

Mais, lui est-il répondu, c'est précisément parce que vous avez commis l'imprudence d'éteindre le gaz, que les désordres dont vous vous plaignez se sont produits. C'est parce qu'on n'y voyait pas qu'on a tout cassé. C'est donc votre faute et votre très-grande faute. Si vous aviez seulement levé la séance, si même vous vous étiez couvert, tous vos meubles fussent restés intacts. L'obscurité a causé tout le mal. Les ténèbres ne sont-elles pas les complices de toutes les perturbations?

Le tribunal, troisième chambre, présidée par M. Perrin, s'est montré l'ami des lumières en réduisant l'extincteur de gaz à la portion congrue de 75 francs qu'on lui offrait.

Ce qui n'est certainement pas payé par ces 75 francs, ce sont les exhortations onctueuses et les discours moraux de ce bon président. Un jour qu'il prêchait à son auditoire la douceur et la patience envers les propriétaires et les locataires, il disait aux autocrates de la loge : « Pourquoi n'imiteriez-vous pas les premiers chrétiens, qui convertissaient même leurs bourreaux? »

Quelle heureuse allusion! Je sais bien que c'est un peu brutal pour nous qui devenons des bourreaux; mais comme c'est flatteur pour Messieurs les concierges transformés en premiers chrétiens! Et dire que tant d'esprit, tant d'éloquence ont été compromis par une fuite préméditée de gaz! C'est à dégoûter des ténèbres et à ne plus vouloir que des séances de jour! *fiat lux!*

La police correctionnelle a été égayée par la déconvenue d'un malheureux postillon qui, chargé de conduire un prisonnier du Palais à Sainte-Pélagie, est allé à Villejuif, puis à Sceaux, après force stations dans une infinité de cabarets, et s'est trouvé finalement le lendemain tout seul, entre 5 et 7 heures du matin, dans la plaine de Châtillon.

Latude avait disparu en laissant son gardien ivre mort. Ce Latude est un garçon d'esprit, un peu journaliste à ce qu'il paraît, et qui avait été condamné à trois mois de prison. Il allait les faire ces trois mois, et par faveur spéciale on lui avait permis de se rendre à Sainte-Pélagie en fiacre, sous la garde et conduite de Baron, postillon au service de M. Bernard, entrepreneur général du transport des détenus.

Or le gardien et le prisonnier étaient à ce point compères et compagnons, que le cocher du fiacre qui les transportait les avait pris pour deux amis. Après déjeuner, « car ils commencèrent par là, dit le cocher, ils se tutoyaient. On alla ainsi de restaurant en café; on m'invita, je jouai au billard avec ces Messieurs. Nous allâmes dîner ensemble à la campagne, après quoi l'ami, qui payait toujours, me congédia en me donnant 30 francs. »

Le postillon est tout penaud d'entendre raconter ses équipées. Ce qui l'humilie surtout, c'est d'avoir été transporté lui-même dans ces cellules roulantes dans lesquelles il a voiture tant de monde.

On le condamne à un mois d'emprisonnement en déclarant M. Bernard, son patron, civilement responsable des frais du procès.

Baron disait à son avocat, Me Hubbard : « Si M. Bernard veut me reprendre, il peut être bien tranquille, allez! si jamais il me confie un prisonnier à conduire n'importe où, je lui en rendrai plutôt deux qu'un. »

Maître Guérin.

CHRONIQUE DU SPORT

LA CARTE A PAYER

Je n'ai pas du tout l'intention de porter à cette place — ne fût-ce qu'en escarmouches — la guerre de don Quichotte que depuis une quinzaine d'années — depuis les dernières surtout — je poursuis dans un grand journal contre les abus du turf. Là j'ai déjà rompu et je romps encore tant de lances à travers les ailes de moulins que, pour les remplacer, si je faisais de même ici, il me faudrait vraiment trop de manches à balais.

Aujourd'hui je retranche donc de ma lyre une corde d'airain, et vais seulement effleurer les autres en apportant mon chant au poëme toujours inachevé des *nouvelles diverses* dans les divers journaux.

Nous dépensons annuellement, en prix de courses pour *l'amélioration de nos races de chevaux*, la somme ronde de deux millions. Examiner cette première carte à payer serait déjà reprendre l'armet de Membrin que je viens seulement de déposer. Mais comme dans tout festin de fastueux prodigues, à côté de la carte principale il y a presque toujours une autre carte supplémentaire, celle de la *casse*, c'est celle-là que nous allons additionner, et pour faire ce compte, il me suffira d'ouvrir le carnet de courses où j'écris séance tenante les accidents du turf.

Pour commencer, — il y a quelques jours seulement, — dans le grand steeple-chase de Caen, une pouliche à MM. Forcinal frères — *Miss Aurore* a roulé si malheureusement sur son jockey en sautant une haie, que le pauvre Picket, immédiatement saigné d'abord, a été porté ensuite à l'hôpital.

Le lendemain, dans un autre steeple-chase, et après une chute analogue sur la même piste, le jockey de *Comtesse* a été plus heureux; il a pu se dégager seul de dessous sa jument, mais celle-ci est restée sans vie sur l'herbe.

Trois semaines plus tôt, à Rouen, *Milton* s'est cassé la jambe après avoir franchi le mur irlandais du grand steeple-chase, et il a fallu l'abattre sur place.

D'autre part — dans ce même mois de juillet — M. Thomas montant *Last-Born*, à Saint-Omer, a fait une chute à la suite de laquelle il est resté nombre d'heures sans connaissance.

Au reste, l'année avait commencé au mois de mars par un bras cassé à La Marche. En avril, Harper, montant *Valentino*, s'est également cassé le bras à Porchefontaine, et à Porchefontaine aussi *Fronsides*, au duc de Hamilton, s'est rompu la colonne vertébrale.

Nous venons de voir ce qui s'est passé en juillet; en juin, *Miss de Fay* a été abattue à la suite d'un tour de reins, et c'est en juin aussi qu'en tombant avec *Biribi* au Vésinet, Kings s'est cassé la clavicule.

Ce ne sont pas là, certes, les seuls événements des cinq mois qui viennent de s'écouler, je n'ai pas le don d'ubiquité et n'ai pas tout vu! — Mais si je continuais à feuilleter à reculons mon petit agenda de poche, nous trouverions de lugubres épisodes précédemment arrivés en moins de six mois. Ce serait d'abord la funèbre course de Lyon, où deux jeunes officiers ont été relevés morts, après être tombés pêle-mêle au milieu de chevaux tués sur le coup au passage de la banquette irlandaise.

Puis, revenant aux hippodromes parisiens, c'est Holman, qui, tombant à Vincennes sous son propre cheval *Tambour-Battant*, est resté des jours sans connaissance après avoir été emporté avec une clavicule cassée et une côte enfoncée. Là aussi M. de Lignières s'est également cassé la clavicule, ainsi que M. G. Quinton. Freeman s'y est fracturé la jambe comme Welwright à Spa; et Keost est resté étendu à terre, les bras en croix, tandis que son camarade Kings était roulé sous les chevaux.

A Deauville, dans une double chute terrible, W. Carter s'est fait au bras une double fracture, et Musgraw a reçu une telle commotion, qu'il a été près d'une semaine sans revenir à lui.

Quant aux chevaux, — *Désirée* s'est tuée sur le coup à Vincennes, à la place même de l'ancienne banquette irlandaise, obstacle fatal sur tous les hippodromes. C'est en le franchissant que *Romance* s'est tuée à Rouen, *Grand-Clos* à Poitiers, et tous deux en se cassant les reins. *Novella* s'est également rompu la colonne vertébrale à La Marche, ainsi que *Pronostic* à Avranches, *Guy-d'Amour* à Cherbourg, *Camellia* à Angers, *Centaurée* à Chantilly. Là, en s'emportant au moment de courir le critérium des pouliches, et s'échappant de la pelouse, *Adelina* a été se tuer sur la devanture d'un marchand de vin de la ville. *The Fly*, *Pauline*, ont été abattues après s'être cassé la jambe, et *Castpaw* s'est fait la même fracture dans la course de Lille, où le célèbre *Africain* s'est brisé un paturon, a guéri, mais est mort peu de temps après d'une congestion cérébrale.

Sans tenir compte des omissions, voilà quelle serait la carte à ajouter à celle de deux millions annuellement croqués par le turf; sur cette dernière, il n'y a rien à retrancher, on compte même bien y en ajouter encore, tandis que sur celle que je viens de faire, on pourrait à la rigueur défalquer la valeur du cheval abattu. Car, maintenant, les chevaux tués par accident, ou à la suite d'accidents, sont utilisés comme comestibles, c'est donc tant de kilogrammes de viande à déduire sur ma note.

Hélas! oui, — et je l'ai déjà constaté autre part à propos de ces mêmes accidents, c'est ainsi que partis le matin pour aller moissonner les poétiques lauriers de la victoire, tant de fiers athlètes sont fatalement voués le soir au prosaïque laurier-sauce des cuisines d'hippophages!

Léon Gatayes.

UN MARCHÉ EN PICARDIE

Il est peu de spectacles plus gais à l'œil que celui d'un marché en plein air avec ses montagnes de frais légumes et ses panerées de fruits appétissants. Tous les tons chauds de la palette semblent s'être donné là rendez-vous. Le chou vert s'y épanouit auprès de la carotte rubiconde, la prune violette y côtoie le melon doré; jupes de couleur et bonnets blancs se croisent au milieu d'un caquetage assourdissant, mais réjouissant en somme, comme tout ce qui porte en soi le mouvement et la vie.

Ce n'est pas toutefois un tel tableau que M. Lionel Smythe s'est plu à peindre. Ne laissant plonger que par une éclaircie sur l'ensemble de son marché picard, l'artiste s'est attaché plus particulièrement à rendre l'aspect charmant et joyeux d'un large étal de fruiterie.

Elles sont là deux jolies filles abritées sous un vaste parapluie moins destiné à les protéger du mauvais temps que contre les rayons d'un soleil trop ardent. L'une tricote paisiblement, tandis que l'autre, plus vive d'allures, offre en souriant une grappe de son raisin à l'admiration des passants. Il paraît difficile que le chaland résiste à d'aussi gracieuses avances; et, au lieu d'une grappe de raisin, la coquette fille d'Ève vous tendrait une pomme qu'on se sentirait tout disposé à excuser la faiblesse du bon père Adam.

P. Dick.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

DEUXIÈME PARTIE [1]

L'estomac satisfait, on commença de débattre une question non moins grave que celle du souper.

C'était la question du coucher.

Trois de nous pouvaient coucher sur le poêle, à la condition que ce seraient les trois plus minces.

Le quatrième héritait naturellement du lit de camp.

Il va sans dire que le lit de camp me fut dévolu à l'unanimité; j'eusse tenu à moi seul la moitié du poêle.

Les deux premiers montèrent en s'entr'aidant l'un l'autre, et hissèrent le troisième. Ce n'était pas chose facile : il y avait dix-huit pouces à peine entre le haut du poêle et le plafond.

Je glissai une botte de paille sous la tête des trois camarades de lit; ce fut le traversin général.

Puis je m'enveloppai dans ma pelisse et me jetai à mon tour sur le banc.

Au bout d'une heure, mes trois compagnons de chambrée ronflaient à qui mieux mieux. Ils étaient probablement à une hauteur où ne parvenaient pas les puces, si bonnes sauteuses qu'elles fussent, et dans une température qui donnait des congestions cérébrales aux punaises.

Mais moi, qui étais resté dans les régions tempérées, je n'avais pu fermer l'œil. Je sentais littéralement remuer le poil de ma pelisse sous l'invasion des insectes de toute espèce dont était peuplé notre domicile.

Je me jetai à bas de mon lit de camp, je rallumai la bougie et me mis à écrire d'une main, tandis que je me grattais de l'autre.

La nuit passa sans que je pusse savoir l'heure : ma montre était arrêtée et le coq était mort. Mais, si longue qu'elle soit ou qu'elle paraisse, il faut toujours qu'une nuit finisse.

Le jour parut; j'appelai mes compagnons.

Le premier qui se réveilla se cogna la tête au plafond, et servit de modérateur aux deux autres.

Tous trois se retournèrent, se laissèrent glisser adroitement sur le ventre, et descendirent jusqu'à terre sans accident; seulement ils avaient l'air de trois pierrots revenant de la Courtille, le matin du mercredi des cendres

On se procura toutes les brosses que l'on put trouver dans les nécessaires; chacun brossa son voisin, et la couleur primitive des vêtements reparut.

On réveilla les Cosaques, on réveilla l'hiemchik, on attela et l'on partit sans que personne parût s'apercevoir que le coq avait fait une mauvaise rencontre et que l'horloge n'avait pas sonné de la nuit.

Le temps était toujours brumeux; il tombait une pluie fine qui menaçait de se convertir en neige; je m'enveloppai la tête dans mon bachlik, en recommandant bien que l'on ne me réveillât qu'à la prochaine poste ou si nous étions attaqués par les Tchetchens.

Je dormais depuis deux heures à peu près, quand on m'éveilla; comme la tarentasse était arrêtée, je crus que nous étions arrivés à la station.

— Eh bien! dis-je, il faut acheter un coq et quatre poules et les donner à ces braves gens-là, en échange du coq que nous leur avons mangé.

— Ah! oui, dit Moynet, il s'agit bien de coq! il s'agit bien de poules!

— Ah! ah! fis-je, les Lesghiens?

— Si ce n'était que cela!

— Qu'y a-t-il donc?

— Vous le voyez bien ce qu'il y a. Nous sommes embourbés.

En effet, notre tarentasse était entrée dans la glaise jusqu'au moyeu.

Il faisait, en outre, une pluie battante.

Moynet, qui n'avait pas peur des Lesghiens, avait une peur effroyable de la pluie. Il avait été, à la suite de refroidissement, pris deux fois de la fièvre : une fois à Saint-Pétersbourg et une fois à Moscou, et quoique nous eussions avec nous toutes sortes de préservatifs, ou plutôt de curatifs contre la fièvre, il avait toujours peur de se renfiévrer de nouveau.

Je jetai les yeux autour de moi. Il me sembla que nous

1. Voir les numéros 558 à 645

étions dans un paysage magnifique; mais ce n'était pas l'heure de parler paysage à Moynet.

Nous formions le centre de huit ou dix caravanes embourbées comme nous.

Vingt-cinq voitures au moins, la plupart attelées de buffles, stationnaient dans une situation exactement identique à la nôtre.

Il fallait que je dormisse d'un terrible sommeil, pour n'avoir pas été réveillé par les cris féroces qui retentissaient autour de moi.

Ceux qui poussaient ces cris étaient des Tatars. Je regrettai de ne pas connaître la langue de Gengis-Khan. Il me semble que j'eusse enrichi le vocabulaire des jurons français d'un certain nombre de locutions remarquables par leur énergie.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que nous étions au pied d'une montagne; que cette montagne paraissait détrempée de la base au sommet, et qu'à pied, avec mes grandes bottes, j'avais toutes les peines du monde à me tirer d'affaire.

Kalino prenait la situation avec sa philosophie ordinaire.

Il en avait vu bien d'autres, disait-il, dans les dégels de Moscou.

— Mais, alors, disait Moynet, comment s'en tire-t-on, dans les dégels de Moscou?

— On ne s'en tire pas, répondait tranquillement Kalino.

Pendant ce temps, la pluie se convertissait tout doucement en neige.

La neige tomba bientôt, à croire qu'il y en aurait six pieds le lendemain matin.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dis-je à Kalino, c'est d'offrir un rouble ou deux à ces braves gens-là s'ils veulent atteler quatre buffles à la tarentasse; s'il n'y a pas assez de quatre buffles, on en mettra six; s'il n'y en a pas assez de six, on en mettra huit.

La proposition fut faite et acceptée. On attela quatre buffles, six buffles, huit buffles; tout fut inutile. Les malheureux animaux glissaient avec leurs pieds fourchus sur ce terrain, et, en poussant des mugissements lamentables, tombaient sur leurs genoux.

Au bout d'une demi-heure d'essais infructueux, il fallut y renoncer.

L'ouragan redoublait et devenait un véritable chasse-neige.

Malgré l'effroyable temps qu'il faisait, je ne pouvais détacher mes yeux d'un aoul qui s'élevait de l'autre côté de la vallée.

A travers le rideau de neige que j'avais devant les yeux, il me semblait entrevoir quelque chose d'admirable.

Je voulus faire partager mon admiration à Moynet, mais ce n'était pas le moment. Il grelottait; le froid le prenait, disait-il, tout autrement que les froids ordinaires, qui pénètrent de l'extérieur à l'intérieur.

Lui, le froid le prenait par la moelle des os et semblait venir de l'intérieur à l'extérieur.

Que faire? On avait dételé les buffles: tous leurs efforts n'avaient pas fait avancer d'un pas la tarentasse.

Il me vint une idée.

— Kalino, demandez à combien nous sommes de Temirkhan-Choura.

Ma question fut transmise à l'hiemchik.

— A deux verstes, répondit-il.

— Eh! vite un Cosaque, au galop à la poste de Temirkhan-Choura avec notre padarojné, et qu'il ramène cinq chevaux.

L'idée était si simple, que chacun s'étonna de ne pas y avoir pensé.

L'œuf de Christophe Colomb, toujours!

Notre Cosaque partit au galop. Bon gré, mal gré, il fallait l'attendre.

Pendant une éclaircie, je suppliai Moynet de regarder cet aoul merveilleux.

— Ne voulez-vous pas que j'en fasse un dessin, de votre aoul? me dit-il. Je ne me sens pas les doigts! vous feriez plutôt ramasser une aiguille à un homard, que de me faire tenir un crayon.

Il n'y avait rien à dire à cela. La comparaison, qui ne laissait rien à désirer sous le rapport du pittoresque, ne laissait rien à espérer non plus sous le rapport de l'exécution.

Cependant, Moynet regardait, tout en disant:

— Je sais bien que c'est dommage... Sacredieu! que cela doit être beau quand c'est éclairé! C'est un crâne pays que le Caucase, si la neige n'était pas si froide, et les chemins si mauvais... Brrrou!

En effet, au milieu d'une mer de maisons, dont chaque maison faisait une vague, s'élevait un rocher immense, gigantesque, inabordable, et au sommet de ce rocher, était bâtie une maison-forteresse, dont le propriétaire nous regardait tranquillement nous débattre dans la crotte, debout sur le seuil de sa porte.

— Demandez donc, dis-je à Kalino, quel est le gaillard qui a eu l'idée de se loger là-haut?

Kalino transmit ma question à l'hiemchik.

— C'est le champkal Tarkovsky, me répondit-il.

— Eh! Moynet! un descendant des kalifes persans de Schah-Abbas! entendez-vous?

— Je me moque pas mal de Schah-Abbas et de ses kalifes. Il faut que vous ayez le diable au corps pour vous occuper de pareilles choses par un pareil temps.

— Moynet, voilà les chevaux qui arrivent.

Il se retourna. Nos cinq chevaux arrivaient effectivement au grand galop.

— Ah! c'est bien heureux! dit-il.

— Hola! les chevaux! holà! dépêchez-vous! criai-je.

Les chevaux arrivaient; on dételа les anciens, on attela les nouveaux venus. Ils enlevèrent la tarentasse comme une plume.

Nous montâmes dedans. Un quart d'heure après, nous étions à Temirkhan-Choura, et notre escorte emportait un coq et quatre poules vivants en échange du pauvre animal que nous avions mangé.

Nous trouvâmes un grand feu allumé et nous attendant. Le lieutenant Troïsky demeurait avec un camarade à Temirkhan-Choura. Il avait, par le Cosaque qui était venu chercher les chevaux, prévenu ce camarade de notre arrivée, et le camarade avait mis poêle et cheminée en révolution.

Moynet se réchauffa. A mesure qu'il se réchauffait, l'artiste reprenait le dessus.

— C'était fièrement beau, dites donc, votre aoul!

— N'est-ce pas?

— Comment appelez-vous donc ce monsieur qui nous regardait du seuil de sa porte?

— Le champkal Tarkovsky.

— Il est bien logé. Kalino, passez-moi donc le carton.

Kalino lui passa le carton.

— Il faut que je me dépêche de faire un dessin de son pigeonnier avant que la fièvre me prenne.

Et il se mit à dessiner.

Et, tout en dessinant, il disait:

— Je la sens, la maudite fièvre! La voilà qui vient... Pourvu qu'elle me laisse le temps de finir mon dessin.

Et le dessin, comme par magie, apparaissait sur le papier, plus vrai, plus grand, plus majestueux que s'il eût été fait d'après nature.

De temps en temps, le dessinateur se tâtait le pouls.

— C'est égal, disait-il, je crois que j'aurai fini; mais il sera temps, je vous en réponds! Est-ce qu'il y a un médecin dans votre ville?

— On est allé le chercher.

— Pourvu que la quinine ne soit pas restée dans la télègue.

— Soyez tranquille, la quinine était dans la tarentasse.

— Ma foi, le voilà fini tout de même, et ce ne sera pas le plus mauvais encore. Allons, il vaut la peine qu'on le signe.

Et il signa: MOYNET.

— Maintenant, dit-il, lieutenant, si vous avez un lit..., mes dents claquent.

On aida Moynet à se déshabiller et à se coucher. A peine était-il au lit, que le médecin entra.

— Où est le malade? demanda-t-il.

— Montrez-lui donc le dessin d'abord, dit Moynet, nous verrons s'il le reconnaîtra.

— Reconnaissez-vous cette vue, monsieur? demandai-je au docteur.

Il jeta les yeux dessus.

— Je crois bien, dit-il, c'est l'aoul du champkal Tarkovsky.

— Eh bien, je suis content, dit Moynet. Maintenant, tâtez-moi le pouls, docteur.

— Diable! un joli pouls, dit-il: il bat cent vingt fois à la minute.

Malgré ces cent vingt pulsations, et peut-être à cause de ces cent vingt pulsations, Moynet venait de faire le plus beau dessin qu'il eût encore fait pendant tout son voyage.

Décidément, c'est une belle chose que l'art.

Une vigoureuse dose de quinine, administrée aussitôt l'accès passé, coupa la fièvre comme par miracle. Le soir vint sans fièvre, la nuit se passa sans fièvre, et le matin à son tour revint sans fièvre.

Je m'étais informé s'il y avait quelque chose à voir à Temirkhan-Choura, et l'on m'avait répondu que non.

En effet, Temirkhan-Choura, ou, comme on dit par abréviation, Choura, est une création moderne. C'était la station du régiment de l'Apcheron. — Le prince Argoutensky, voyant la position de cette station au milieu des peuplades insoumises et guerrières, en fit le quartier général du Daghestan.

Ce quartier général, au moment de notre passage, était commandé par le baron Vrangel.

Par malheur, le baron Vrangel était à Tiflis.

Choura fut bloquée par Schamyl; mais elle fut secourue par le général Scrolof, et Schamyl fut contraint de lever le siége.

Une nuit, Hadji-Mourad fit irruption dans ses rues; mais l'alarme fut donnée à temps, et Hadji-Mourad, repoussé, rentra dans ses montagnes.

La tradition prétend que l'emplacement où est aujourd'hui Choura était autrefois un lac.

Le lendemain de notre arrivée, rien n'était plus croyable que la tradition: la ville tout entière n'était littéralement qu'une immense flaque d'eau.

Du moment qu'il n'y avait rien à voir à Choura, et que la fièvre de Moynet était passée, il ne nous restait qu'à prendre congé de notre hôte, à remercier le docteur, à serrer la quinine pour une autre occasion et à partir.

Nous fîmes demander des chevaux et une escorte, et, vers les neuf heures du matin, nous partîmes. J'oubliais de dire que, pendant la nuit, Victor-Ivanovitch nous avait rejoints avec les bagages.

Vers dix heures, le brouillard s'était levé, et il faisait un temps magnifique. Cette neige, qui avait donné la fièvre à Moynet, avait disparu comme sa fièvre. Il faisait un splendide soleil, et, quoique nous fussions à la fin d'octobre et sur le versant septentrional du Caucase, on se sentait pénétré d'une bienfaisante chaleur.

Vers midi, nous arrivâmes à Paraoul, simple station de poste, à laquelle il ne manquait qu'une chose: des chevaux.

Nous ne nous en rapportâmes naturellement pas au smatritel. Nous allâmes voir dans les écuries: elles étaient vides.

Il n'y avait rien à dire. Seulement, c'était dur de ne faire que vingt verstes dans la journée.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

La semaine que nous traversons, mes chères lectrices, s'égaye de l'ouverture des vacances, notre jeunesse chargée de couronnes demande à grands cris les récréations promises à ses travaux. C'est pour cela qu'une quantité de familles se dirige du côté de la mer, et qu'on songe en partant aux emplettes sérieuses, nécessaires pour reconforter le trousseau de ces chers enfants, qui ont grandi... et usé... avec une rare énergie.

Les magasins de la *Ville de Saint-Denis* (rue du Faubourg-Saint-Denis, angle de la rue Paradis-Poissonnière) conviennent mieux que tous autres pour ces emplettes de famille, et j'en signale les avantages. La maison est montée à l'instar des magasins anglais; c'est, d'ailleurs, la seule maison de nouveautés, à Paris, qui réunisse dans son ensemble toutes les spécialités ayant rapport à la toilette. La coiffure, chapeaux, bonnets et résille; la chaussure; les robes et les confections de sortie; les vêtements pour enfants, les vêtements pour hommes, les trousseaux et les layettes.

Placée dans un quartier où les affaires se traitent sans luxe inutile et avec un loyer très-minime relativement à son importance, la *Ville de Saint-Denis* est à l'abri des frais écrasants du centre de Paris; son grand chiffre d'affaires lui permet de faire ses acquisitions sur une vaste échelle et de laisser profiter ses clients des marchandises qu'elle obtient dans des conditions exceptionnelles.

Tous les articles achetés, dépassant une valeur de vingt-cinq francs, sont expédiés *franco* en France et en Belgique.

Je citerai comme nouveautés d'actualité, les taffetas noirs nommés rose-marguerite, le crêpe japonais et les vareuses bains de mer à capuchon.

Tous ces renseignements sont précieux quand on a une nombreuse famille et qu'on veut diriger sa maison en lui donnant le bien-être combiné avec économie. On peut alors confectionner beaucoup de choses chez soi, ce qui devient très-facile si on se procure une bonne machine à coudre. Les machines *Villecox et Gibbs* (maison Gritzner, boulevard de Sébastopol, 82) sont de véritables machines à coudre

RÉBUS



Explication du dernier Rebus:

Après la mort, le roi et le berger sont égaux.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA PAIX, GROUPE EN MARBRE, PAR M. CLESINGER, PROPRIÉTÉ DE S. M. L'EMPEREUR.

pour la famille; elles ne font aucun bruit, première condition très-importante; elles conviennent à toutes les étoffes, le velours, le taffetas, le drap, la mousseline et même les étoffes glacées, telles que la perse pour rideau. Elles font avec une égale supériorité tous les genres de coutures : ourlet, couture rabattue, zigzag, soutache, arrière-point, piqûre sur objet ouaté (sans trace ni marque), broderie sans bâtir, etc., etc.

Les départements du Nord et de Lot-et-Garonne ont doté leurs écoles de machines à coudre Villecox et Gibbs par décisions de conseils généraux. On peut voir fonctionner ces machines à Lille, Roubaix, Valenciennes, Cambrai, Dunkerque, Maubeuge, Hazebrouck et dans une foule d'autres villes dont le nom m'échappe, où elles ont été placées aux écoles par les soins intelligents des autorités.

Le meilleur moyen pour paraître jeune longtemps, c'est de s'efforcer à conserver ses cheveux et surtout à les empêcher de blanchir. Les teintures fines au moyen d'acides présentent de graves dangers, et il est impossible d'en conseiller l'usage.

La *sève vitale*, qui s'est acquis une grande réputation, rend aux cheveux leur couleur primitive en même temps que par ses principes fortifiants elle consolide les racines et empêche la chute des cheveux.

L'inventeur de ce produit, M. Gargault (boulevard de Sébastopol, 106), a développé dans un petit ouvrage intitulé : *De la beauté des cheveux* (50 cent. timbres-poste, chez son auteur), les théories applicables à l'entretien de la chevelure et à la conservation de sa couleur. Je renvoie à la lecture de ce petit livre les nombreux lecteurs qui m'adressent des questions à ce sujet et auxquels je recommande l'eau et la pommade *sève vitale*, appelées aussi eau et pommade *des palmiers*.

Pour toutes les sucreries et objets de dessert, on peut, quoique éloigné de Paris, s'adresser à la maison Seugnot, successeur de Lafolie (28, rue du Bac) qui a l'habitude d'expédier dans les châteaux de France et de l'étranger.

C'est aussi dans cette honorable maison que l'on trouve les liqueurs de dessert et principalement la liqueur de la grande Chartreuse, avec son cachet authentique.

ALICE DE SAVIGNY.

Tournoi International

PRIX DE L'EMPEREUR

ÉTAT FINAL DU TOURNOI (22 JUILLET 1867

NOMS LES JOUEURS.	NATIONALITÉ	NOMBRES TOTAUX DE PARTIES		
		Gagnées	Perdues	Nulles
L'Anr... B...	Fran[illegible]	6	[illegible]	1
Arn... de R...	[illegible]	11	12	1
Czarn[illegible]	P[illegible]	9	1[illegible]	2
Devinck	France	»	»	»
Fr[illegible]m	Danem[illegible]rk	5	19	»
Golmayo	Espagne	10	11	»
Kolisch	Hongrie	2[illegible]	2	2
L[illegible]m	Amérique	[illegible]	17	1
Neumann	Prusse	17	3	»
Rosenthal	Pologne	6	14	»
Rousseau	Amérique	[illegible]	1[illegible]	»
Steinitz	Hongrie	18	[illegible]	[illegible]
De Vere	Angleterre	11	[illegible]	1
Winaver	Pologne	1[illegible]	[illegible]	1

ÉCHECS

Chacun des concurrents ayant épuisé la liste de ses adversaires, la clôture du tournoi a été prononcée.

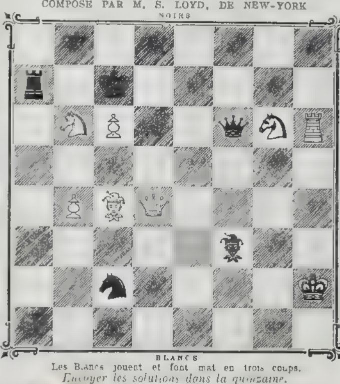
Conformément à l'opinion que nous exprimions dans un numéro précédent, M. Kolisch a remporté le premier prix, avec une supériorité marquée. Sur treize concurrents il en a gagné onze et fait partie égale avec les deux autres. Depuis quelques années M. Kolisch s'était retiré de l'arène; il y rentre par un coup d'éclat. De l'avis de tous, il n'a jamais mieux joué; originalité, vigueur et profondeur dans les conceptions, telles sont les qualités qu'il a déployées dans une série de vingt-deux parties, dont plusieurs sont admirables.

Un joueur hier encore inconnu, M. Winaver, de Varsovie, a dû le second prix à un jeu prudent, serré et remarquable de solidité. M. Steinitz, qu'un match heureux avec le célèbre professeur prussien Anderssen avait placé si haut dans l'opinion générale, n'a pas justifié toutes les espérances que ce succès avait fait concevoir. Après avoir brillé au premier, puis au second rang, il a finalement obtenu le troisième prix. M. Neumann, rédacteur de la *Nouvelle Gazette des Échecs de Berlin*, analyste distingué, dont la réputation en Allemagne égale celle d'Anderssen, a gagné le quatrième prix.

Nous ne saurions trop nous élever contre le singulier mode de classement imaginé par le rédacteur du programme du tournoi. Classer les concurrents suivant le nombre total de parties gagnées, sans distinguer entre les parties perdues et les parties nulles, c'est favoriser les faibles et fausser le résultat final qui doit être l'expression rigoureuse des forces. S'il y a un principe évident, c'est bien celui en vertu duquel, dans toute espèce de jeu, les parties perdues se déduisent des parties gagnées, les parties nulles étant comptées pour zéro. A notre avis, le programme rationnel de tout tournoi peut se résumer dans les trois points principaux suivants : 1° Imposer à chaque concurrent l'obligation de jouer avec tous les autres; 2° Dans chaque lutte particulière, placer les deux adversaires dans des conditions d'égalité parfaite, en leur faisant jouer un nombre *pair* de parties, de telle sorte que chacun d'eux ait *le même nombre de fois* le trait; 3° prendre pour base du classement *la différence* entre le nombre total des parties gagnées et celui des parties perdues. C. P.

PROBLÈME N° 62

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

Envoyer les solutions dans la quinzaine.

EMILE AUCANTE.

PARIS. J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS	DEPARTEM
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr.
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochee : 81 fr au lieu de 107 fr 50 c
Reliee : 120 fr. au lieu de 147 fr 50 c



Bureaux d'abonnement rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 657 — 17 Août 1867
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

En souvenir de la fete du 15 août, nous publions aujourd'hui, réunis dans une grande et magnifique gravure, les portraits en pied de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince Impérial. Un grand nombre de nos abonnés seront désireux, sans doute, de détacher de leur numéro et de conserver sous verre cette œuvre d'art d'une importance exceptionnelle. Pour faciliter cette disposition, nous avons laissé en blanc le verso de cette planche. Il suffira donc d'étaler le journal dans toute sa grandeur et de le couper au milieu; la pagination régulière se trouvera retablie dans l'autre moitié du numéro.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le 15 août. — Débordement de truands. — Ces farceurs de Parisiens! — Le spectacle gratis. — L'incognito d'un gendelettre. — Les dix-mille instituteurs primaires à l'Exposition. — Nécessité de les confier à des guides sûrs. — Cours de physiologie élémentaire et de boissons comparées. — Le fusil-parapluie. — Son but mystérieux. — Du rôle qu'il pourra jouer dans la peinture militaire.

Vous n'attendez probablement pas que je vous entretienne de la solennité du 15 août. Grâce à la rédaction immuable du programme, cette actualité pourrait passer pour une vieillerie, et j'aurais l'air, en vous contant la fête d'hier, d'un paresseux qui recopie sournoisement une de ses vieilles chroniques. N'est-ce pas toujours la même cantate et le même mât de cocagne entre les cent et un coups de canon réglementaires et le feu d'artifice en partie double ?

Ce qui n'a pas plus fait défaut cette année que les années précédentes, c'est cette incroyable nuée de mendiants qui sort on ne sait d'où, juste pour la journée, et se répand avec toute sorte de contorsions à travers les rues de la capitale : harpistes et violonistes de trottoir, pinçant ou raclant le boyau qui miaule; joueurs d'orgue, de cacophoni-flûte et de serinette; marins de fantaisie braillant de sinistres romances, marchandes d'allumettes *chimériques*, traînant je ne sais quels moutards après elles; écloppés découvrant leurs plaies ou présentant leurs moignons, aveugles qui deviennent presbytes à l'approche du tricorne, manchots, goi-



LA FÊTE DU 15 AOÛT SUR LE TROCADÉRO, dessin de M. Lix. — Voir le Bulletin.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — COSTUMES POPULAIRES DE SUÈDE ET DE NORVÉGE. — Deuxième série; dessin de M. Jules Pelcoq.

1. Habitants de Sœtersdalen, près de Christiansand, Norvége. — 2 Habitant de Galbrandalen et femme de Hœdanger, Norvége. — 3. Homme et femme de Tellemarken, Norvége. — 4, 5, 6. Lapons suédois · 7. Habitants de Mora, dans la province de Dalécarlie, Suède — 8. Mariés de la province de Sondmoor. — 9. Femme et homme d'Orsa dans la province de Dalécarlie.

Voir la Revue de l'Exposition universelle, page 518, et la première série des costumes, numéro du 20 juillet dernier, par 461.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE BARDO, PALAIS DU BEY DE TUNIS; dessin de M. Gustave Janet.

1. Les Nubiens promenant les chameaux égyptiens dans le Parc, — 2. Le Café tunisien dans le Bardo, — 3. La boutique du barbier tunisien, au rez-de-chaussée du Bardo, — 4. L'intérieur de l'écurie des chameaux.

Voir page 518.

libre du choix, vivait entre ses successeurs et sa future armoire.

Un sombre demi-jour régnait dans la chambre royale, abritée de toutes parts contre les rayons du soleil. C'était une pièce très-vaste, en forme de carré long, dont les fenêtres donnaient d'un côté sur la cour des Marionnettes, de l'autre sur la place du Palais. Au centre, un bassin de marbre contenait un jet d'eau dont la gerbe répandait de suaves et fraîches senteurs.

Entre les deux fenêtres, et comme par contraste au raffinement de ce luxe oriental, un calvaire était figuré dans une niche prise sur l'épaisseur du mur. Cette gigantesque page de sculpture, dont les personnages en haut relief avaient tous la grandeur naturelle, était de marbre noir, entourée d'une balustrade d'ébène dont les marches, recouvertes de coussins, étaient le prie-Dieu du roi.

Midi venait de sonner à l'horloge du palais. Un silence complet régnait dans les cours, dans les jardins et sur la place voisine. La ville dormait. Là-bas, le mouvement ou le bruit qui se fait à ces heures du milieu du jour a toute l'étrangeté des bruits et des mouvements nocturnes. Un spectre choisirait midi, dans l'Espagne du Sud, pour soulever la pierre de sa tombe.

L'homme qui se promenait de long en large dans la chambre du roi, lentement et d'un pas mal assuré, avait bien un peu la physionomie de spectre. C'était une maigre charpente osseuse aux épaules chétives, à l'échine voûtée, qui s'enveloppait d'un geste frileux dans une simarre de soie noire. Sa figure était pâle, décharnée, mais régulièrement belle quant au dessin des traits, et douée d'une accentuation froide et fière. L'œil brillait bien, le front se relevait noblement sous les boucles rares d'une chevelure déjà ravagée; la moustache épaisse tordait jusqu'aux oreilles ses poils longs et durs. Son cou, qui sortait nu de son ample collerette, avait des attaches molles, malgré l'absence de chair; on eût dit que les vertèbres en étaient détendues. Les mains, les joues, la peau du crâne qui se montrait sous les cheveux avaient une blancheur maladive, les reins continuaient le dos sans cambrure; au bout des jambes grêles, d'énormes pieds noueux s'allongeaient.

Cet homme n'était pas seul dans le réduit royal. Un autre personnage, que nous eussions reconnu du premier coup d'œil aux draperies de cachemire noir frangé d'argent qui lui enveloppaient la tête, était accroupi sur des coussins en face du calvaire, et fermait les yeux dans une attitude indolente. Hussein le Noir, malgré la chaleur, n'avait point découvert son visage. On aurait pu le croire endormi profondément, si de temps à autre un éclair subit ne se fût allumé dans l'ombre sous sa coiffure.

— Si la reine s'occupait des affaires de l'État, dit le promeneur, de cette voix grêle que nous avons entendue déjà au travers des portes entr'ouvertes, lors de l'arrivée mystérieuse de Hussein le Noir, je la renverrais à son neveu, Louis de France... Que penses-tu de ce jeune paon qui passe sa vie à faire la roue devant l'Europe, ami Hussein ?

— Quand je regarde du côté de la France, répondit Hussein, je ne vois que Richelieu.

— Que penses-tu donc du cardinal ? demanda le roi qui s'arrêta devant Almanzor et lui tendit son poignet.

Almanzor quitta aussitôt son perchoir, et dit en s'installant sur les bras de son maître :

— Il est grand, Philippe !

— Je pense que Richelieu doit avoir un bon magicien, répondit l'Arabe avec gravité.

Le roi se prit à rire. Il avait naturellement l'esprit caustique, et parfois ses sarcasmes ne manquaient pas de finesse.

— Crois-tu que Charles-Quint, mon illustre aïeul, eût un sorcier à son service, Sidi? murmura-t-il en caressant du revers de son doigt la gorge du perroquet.

— Il en eut et il n'en eut pas, repartit sentencieusement l'Arabe; il en eut un la veille de Pavie; il en manqua le jour où François quitta sa prison.

— Et le jour où il abdiqua, Sidi?

— Le jour où le captif brise sa chaîne, sire, c'est Dieu lui-même qui le conseille et qui l'appuie.

— A ton sens le pouvoir royal est donc une chaîne ?

— Pour les grands monarques, oui; pour les petits, non

— Suis-je pour toi un grand monarque, Sidi ?

— Les brutes elles-mêmes le proclament, fit l'Arabe en s'inclinant.

Les trois perroquets, en effet, glapissaient en chœur leur refrain.

Le regard du roi exprima une velléité de défiance. Il fit un pas vers Hussein le Noir et prononça d'un ton sec :

— Je ne te paye pas pour me flatter, païen ! Que pourrait ajouter ta voix aux acclamations de tout un peuple ?

Hussein le Noir s'inclina froidement et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Le chien est peu de chose auprès de son maître, dit-il; cependant, à l'heure du danger, le chien prévient et défend, puisqu'il aboie et puisqu'il mord... Mon royal seigneur a dû, cette nuit, être tourmenté par un rêve.

La physionomie de Philippe changea incontinent d'expression.

— C'est vrai... murmura-t-il.

— Un rêve bizarre... poursuivit le Mauresque. Pendant que vous dormez, je veille, seigneur. Mes calculs, qui ont tous rapport à vous, mettent mon esprit éveillé en contact avec votre sommeil. Je vous vois, mais confusément et au travers d'un brouillard.

— Je me représente très-bien cela, dit Philippe. Saurais-tu dire quel était mon rêve ?

— Non... mon attention, au moment où j'essayais de percer la brume, a été violemment détournée...

— Par quoi ?

— Par un choc interne, correspondant à la pensée de votre premier ministre, le comte-duc.

— Ah ! ah ! fit le roi, on dit que dans les hôtelleries de France chaque chambre a sa sonnette qui correspond à un numéro d'ordre placé à l'office, de sorte que les valets peuvent aller tout droit et du premier coup à celui qui appelle... C'est un arrangement merveilleux !... Ton esprit a des numéros et des sonnettes comme les hôtelleries de France.

— J'aurais cherché longtemps une image si bien appropriée, sire...

— On me trouverait de l'esprit, même en France, c'est certain !... Almanzor m'a tout l'air de couver une maladie... Et pourquoi la sonnette du comte-duc a-t-elle tinté dans ton cerveau, ami Hussein ?

— Parce que le comte-duc s'occupait de vous.

— C'est son emploi.

— En s'occupant de vous, royal seigneur, le comte-duc était cette nuit en dehors de son emploi.

— Serais-tu son ennemi, païen ?

— Je suis l'ami et le serviteur de Votre Majesté.

Le roi remit Almanzor sur son perchoir, et demeura un instant pensif.

— Explique-moi mon rêve, dit-il tout à coup... J'étais statue... j'étais ma propre statue montée sur un cheval de bronze, au milieu de la place de l'[illegible], à [illegible]. Le canon grondait aux abords du palais de Philippe III, mon père; il y avait des dames aux fenêtres qui laissaient pendre leurs guirlandes jusque sur le pavé; le peuple entier descendait dans la rue, allant, venant, se pressant, acclamant; c'était une fête publique, la fête de ma statue... J'ai vu le comte-duc qui apportait une couronne de lauriers; il achevait de la tresser en marchant... J'ai vu un autre homme... mais celui-là, je ne distinguais point son visage, qui restait dans l'ombre d'un large sombrero. Cet homme tenait entre ses mains un serpent, qu'il enroulait aussi pour m'en faire une couronne.

Le roi s'arrêta.

Hussein le Noir murmura dans sa barbe :

— Allah est Dieu unique !

— Tu mens, mécréant ! s'écria Philippe; ton Allah est tout simplement le démon. Que dis-tu de mon rêve?

L'Africain méditait.

— Je dis, prononça-t-il avec lenteur et après un silence, que votre rêve concorde avec mes visions... L'esprit nous a dit à tous deux la même chose, à moi dans la veille, à vous dans le sommeil.

— Parle en bon espagnol, et dépêche !

— Je parlerai, royal seigneur, de façon à ce que Votre Majesté puisse me comprendre; mais je suivrai dans ma réponse l'ordre qui me conviendra... Nous avons le temps; l'émeute ne commencera qu'après la nuit tombée.

— L'émeute ! répéta le roi qui devint pâle.

II

Mais Hussein le Noir se laissait aller au courant de ses méditations.

— Quand le choc interne m'eut forcé de diriger ma pensée vers le comte-duc votre ministre, reprit-il, j'éprouvai un grand trouble, parce qu'une puissance hostile à la mienne combattait mon effort... Je connus aussitôt que le comte-duc travaillait en compagnie du maragut Mograb, initié comme moi aux sciences astrales et aux calculs planétaires... Je traçai aussitôt dans l'espace un cercle idéal, champ clos de la lutte qui allait avoir lieu, et j'appelai au combat spirituel la pensée ennemie... Le maragut est fort, mais je suis plus fort que le maragut. Je le terrassai au bout de quelques minutes, et sa volonté vaincue livra passage à mon regard. Voici ce que je vis, royal seigneur : Gaspar et son sorcier étaient debout auprès d'une table de marbre, dans une maison de la rue de l'Infante. Sur la table de marbre un cadavre se couchait. Le maragut, à l'aide de son poignard, pratiquait une incision ronde dans la poitrine du mort, et lui arrachait le cœur.

— Horrible sacrilége ! balbutia Philippe tout tremblant.

Hussein le Noir n'avait rien perdu de sa froide impassibilité.

— Il est d'étranges détours dans ces vagabondes excursions de l'esprit, poursuivit-il; des affinités imprévues le sollicitent au passage, comme le voisinage du pôle fait dévier l'aiguille aimantée de la boussole, au dire des navigateurs. Pendant que je cherchais à reconnaître le cadavre étendu sur la pierre, votre nom prononcé a frappé mon oreille... Royal seigneur, les souvenirs de jeunesse ne se réveillent-ils jamais en vous ?... ne revoyez-vous point quelquefois les francs et joyeux sourires des amis de votre adolescence?

— A quoi a trait cette question ? demanda le roi avec brusquerie.

— Au détour que fit mon esprit dans sa route et qui m'empêcha de reconnaître le cadavre.

Le roi passa la main sur son front.

— Mon esprit se fatigue à te suivre, païen, dit-il; tu fais exprès de m'égarer dans un dédale d'impossibilités.

— J'explique votre rêve à ma façon, sire, et je m'engage à rendre mon explication plus claire que le jour.

— Joseph n'en dit si long au Pharaon d'Égypte, murmura le roi.

— Le Pharaon d'Égypte, répliqua Hussein, n'avait entrevu dans son rêve que la destinée de son peuple... Vous avez vu votre propre destinée, royal seigneur.

Par un violent effort de volonté, Philippe arrêta le tremblement de sa lèvre. Il se redressa : un éclair de fierté s'alluma dans son regard.

— Païen, dit-il, ma destinée est dans la main de Dieu. Ne crains pas d'être clair.

— J'ai vu une épée, prononça lentement l'Africain ; j'ai vu une bourse lourde pleine d'or anglais...

— On m'a dit cela déjà ! murmura le roi qui frémit. Buckingham veut être vice-roi d'Espagne, à ce qu'on prétend ! Et qui donc prononçait mon nom ?

— L'homme qui tendait la bourse.

Il y eut un silence. Philippe alla jusqu'au calvaire, puis revint.

— Je ne vois rien là dedans, dit-il en affectant un grand calme, rien qui se rapporte à mon rêve... Dis-moi le nom de ces deux hommes ?

— Ce sont deux autres noms qui me viennent, royal seigneur. Point de colère. Je subis en ce moment le pouvoir de l'esprit. Vous auriez, à l'heure qu'il est, deux puissants, deux indomptables défenseurs, si les deux prisonniers de Alcala et de Ségorbe avaient recouvré la liberté par vous et pour vous.

— Crois-tu qu'ils soient mes ennemis ?

— Ils doivent l'être.

— Peux-tu porter sur eux ta seconde vue?

— Je le puis.

— A l'instant même ?

— C'est fait... Elle est sur Hernan de Medina-Celi.

Philippe ne put dissimuler un vif mouvement de curiosité.

— Prends garde, dit-il, je puis contrôler la réponse cette fois... Où vois-tu Hernan ?

— Dans un trou noir, étroit, humide, répondit l'Africain sans hésiter.

— Un cachot? demanda le roi, fermant les yeux à demi.

— Royal seigneur, n'êtes-vous donc pas las de m'éprouver?... C'est malgré vous que vous avez confiance en moi... Les bourgeois de Seville savent depuis hier au soir que le bon duc est dans son palais; pourquoi voulez-vous que je l'ignore ?

— Les bourgeois de Séville sont mieux informés que moi, gronda Philippe avec mauvaise humeur; je n'ai appris cela que ce matin ! .. Mais quel est ce trou noir, étroit, humide, où tu vois le duc Hernan?

— Un corridor... un couloir... Il prête l'oreille... il épie... Qui peut-il ainsi épier?

— Sa femme est-elle encore belle? demanda le roi négligemment.

— Par Mahomet ! s'écria l'Africain, la folie seule excuse le blasphème... Pas de colère, royal seigneur. Écoutez et recueillez précieusement toutes mes paroles... Je ne saurais peut-être pas vous les répéter à mes heures de calme... Ce qui est obscur deviendra lumineux... Ce que vous ne pouvez comprendre aujourd'hui dessillera vos yeux demain... Recueillez précieusement chaque mot qui tombe de mes lèvres... Ce sera pour vous comme un phare à l'heure prochaine de la tempête.

— D'où viendra-t-elle, la tempête?

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE CANON-REVOLVER

L'inventeur de ce nouvel engin de destruction est un Américain, M. Gasling, d'Indianopolis. En présence du résultat favorable des expériences faites dans divers arsenaux d'Amérique, le gouvernement des États-Unis en a commandé cent pièces pour son usage. Le canon-revolver vient encore d'être expérimenté à Shœburyness, en Angleterre. Cet instrument se compose de six tubes en acier fondu d'un pouce anglais de diamètre, maintenus devant et derrière par deux disques d'acier. Ce qu'il offre de particulier est, à la culasse, un cylindre fermé, en forme de tambour, où les tubes viennent se réunir.

L'arme se dirige aisément, soit à droite, soit à gauche. Pour la charger, on introduit par l'ouverture postérieure les gargousses, pourvues d'un appareil métallique, et qui sont enfoncées dans les six canons par un tour de la manivelle qu'on voit sur la droite de la culasse. La même manivelle enflamme les cartouches après les avoir introduites. Les projectiles sont à volonté des boulets pointus ou des boulets ronds ordinaires. Aux expériences faites en Angleterre, sur quatre-vingt-seize coups, vingt seulement manquaient la cible à une distance de cent cinquante mètres. Ce résultat dénote une justesse de tir toute particulière.

HENRI MULLER.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Encore à travers l'Exposition. — Un gros canon. — Canons d'artillerie. — La toux du baron de Munchhausen. — Le Joseph Prudhomme d'Henri Monnier. — Le Snob de Thackeray. — Piége à pick-pockets. — Petite cristallerie du parc. — Antiquités hébraïques. — Le tabernacle. — Nouvel appareil d'arrosage. — Fabrication des cardes — *L'écume de la Seine.* — Gravures sur cristal. — L'acide fluorhydrique. — Reproductions aux encres grasses des épreuves photographiques. — Procédés nouveaux de photographies vitrifiées. — Méthode d'impression de papier de report — Production industrielle de l'oxigène. — Les costumes de la Norvége. — Le barbier maure. — Le café tunisien. — Congrès international d'anthropologie.

Une fois encore, marchons, si vous le voulez bien, au hasard, à travers l'Exposition universelle.

Descendons d'abord sur la berge du quai d'Orsay, et regardons cet énorme canon destiné à la défense de nos côtes et de nos ports.

Fondu récemment dans les usines de Ruelle, il pèse trente sept mille kilogrammes, et son âme, qui est lisse, ne mesure pas moins de quarante-deux centimètres. Il se charge par la culasse; ses projectiles consistent soit en boulets sphériques, massifs, du poids de tro cents kilogrammes, et de quarante deux centimètres de diamètre, lancés par cinquante kilogrammes de poudre, soit de boulets creux sphériques, lourds de deux cent dix kilogrammes, contenant neuf kilogrammes de poudre et exigeant une charge de trente-trois kilogrammes.

Ce canon a pour monture un affût à châssis, et repose à l'avant sur deux sellettes en fonte, dont l'une est circulaire. Les mouvements de cet affût s'opèrent au moyen d'un treuil placé à l'arrière et de chaînes-Galle disposées le long de la face extérieure du châssis.

Le pointage s'obtient au moyen d'une autre chaîne-Galle passant sous la culasse, et que dirigent deux pignons que mettent en mouvement une manivelle et une vis sans fin. L'extérieur des flasques — on appelle ainsi les pièces de bois de l'extérieur d'un affût — contient l'appareil de transmission. Une potence fixée du côté gauche du châssis permet d'enlever le boulet dont je vous ai dit l'énorme pesanteur, et de l'introduire dans la bouche de l'arme. Le poids du châssis de l'affût, de la circulaire et de la sellette, construits en fer et en tôle, représente vingt-neuf mille kilogrammes, ce qui donne pour le canon complet soixante-six mille kilogrammes.

Pour mieux faire juger des gigantesques proportions de ce canon monstre, on a disposé à l'entour d'autres types des engins d'artillerie, employés jusqu'ici par la marine française et qui sont, comme on le sait, des pièces en fonte rayées, de seize à vingt-sept centimètres de calibre, et en bronze, de quatre à douze. On affecte particulièrement ces derniers au service des chaloupes et des embarcations.

On frémit à la pensée de la portée que doit avoir, des ravages que doit exercer et du bruit que doit produire le nouveau-né de l'art de la guerre. Il semble que sa seule explosion doive suffire soit pour mettre en morceaux un bâtiment de guerre, soit pour abattre des fortifications, et qu'elle laisse bien loin derrière elle les surnaturelles trompettes qui firent écrouler les murailles de Jéricho et la formidable toux elle-même du baron de Munchhausen.

Le baron de Munchhausen est un type populaire allemand, comme le Joseph Prudhomme est un type populaire français et le Snob un type populaire anglais. Seulement, au lieu de la bonhomie béotienne qu'Henry Monnier donne à son personnage, grand amateur de politique, et qui *jure de défendre les institutions et au besoin de les combattre*, et l'épaisse et prétentieuse bêtise du balourd dépeint par Thackeray, le baron se montre par-dessus tout vantard et vaniteux. Il ne se lasse jamais de raconter des prouesses imaginaires, invraisemblables, absurdes, qui frisent la folie; il veut qu'on le tienne quand même pour un brave à trois poils et pour un héros ne craignant ni de recevoir ni de donner un coup d'épée, ni d'assener une taloche, et capable de s'en prendre s'il le faut à des moulins à vent; en cela proche cousin de don Quichotte. Chacun répète à Berlin et à Vienne les prouesses fantastiques de ce grotesque sacripant. Né pendant les guerres de Trente ans, ce n'était à l'origine qu'un traîneur de sabre, dont on s'effrayait plus qu'on ne s'amusait; mais on a fini par se familiariser avec sa figure rogue, sa parole brutale, ses allures de matamore, ses longues moustaches redressées en crocs, sa marche réglementaire, son uniforme couvert de galons et sa poitrine bombée. A force d'en avoir eu peur, on a fini par en rire et par l'accoutrer d'oripeaux ridicules. Tantôt on lui fait raconter qu'il transperce toute une compagnie d'un seul coup de sa longue épée, tantôt qu'il arrête les boulets avec la main et qu'il les renvoie sur les ennemis comme le ferait d'une balle en cuir un joueur de paume. Tantôt il déploie un tel talent de cavalier qu'il parvient à faire faire trois étapes à son cheval, dont un obus a enlevé tout le train de derrière. Une autre fois, chargé de porter une dépêche et se trouvant en face d'une armée qui lui barre le passage, il saisit une bombe au vol, l'étreint par les deux oreilles, s'en sert en guise de véhicule, passe au-dessus des rangs ennemis et arrive à destination.

Pour en revenir à la fameuse toux dont je vous parlais tout à l'heure, elle avait pour cause un baril de poudre, qui, lors de l'explosion d'un arsenal, avait transpercé le ventre du héros allemand et s'y était logé sans que toutes les opérations chirurgicales du monde pussent l'en extraire. Telle était la robuste constitution du baron, qu'abandonné par les gens de l'art, il n'en avait pas moins vu la large plaie se cicatriser et qu'il s'en trouvait quitte pour porter des ceinturons plus larges, au grand regret des dames, fort éprises de sa taille naguère si fine, si serrée et si sanglée. Toutefois quand le baron venait à tousser, le baril contenu dans son ventre et mis en contact avec l'haleine de feu du guerrier faisait explosion, produisait un bruit qui brisait les vitres de Postdam à Berlin, et qu'on entendait de plus de vingt lieues à la ronde. Le sang de M. de Munchhausen était si riche d'ailleurs, que deux heures après l'explosion le carbone de son sang et le salpêtre que contenaient ses veines, joints à la fumée de sa pipe, suffisaient pour reconstituer la matière combustible du baril.

Pourquoi tout à coup un mouvement se fait-il parmi la foule qui entoure le canon-géant, et se presse-t-elle près d'un étranger qui emmène avec lui, vers le poste voisin, un jeune homme attaché par la main à la poche de celui qui l'oblige à cette promenade forcée? Approchez ! et vous verrez un pick-pocket la main prise dans un piége ingénieux. Ce piége se compose d'un cercle en acier orné de crochets recourbés dont les pointes se cachent dans une petite rainure. Quelque légèrement que ce soit, dès qu'on introduit, sans certaines précautions, la main dans la poche qui contient cet appareil, on met en mouvement un ressort; ce ressort redresse les pointes, referme le cercle, se resserre d'autant plus qu'on fait plus d'efforts pour s'en débarrasser et enfonce ses ongles de métal sur la partie qu'il étreint, fût-ce un seul doigt.

Cet épisode terminé, les curieux qu'il avait ameutés se dirigent vers la petite cristallerie du parc français, qui s'élève entre l'église et le théâtre.

Un fourneau construit au centre de ce modèle réduit d'usine montre d'abord la matière en ébullition dans une chaudière. Un ouvrier ne tarde point à prendre au bout d'une longue tige en fer creux un peu de cette matière incandescente et devenue presque liquide, pose la tige sur deux chevalets placés devant lui, la tourne prestement et donne à la masse rougie à blanc qu'il vient d'y fixer une forme à peu près sphérique.

Pendant qu'il se livre à cette opération, un apprenti souffle à l'extrémité restée libre du tube de fer et fait gonfler la boule ébauchée qui s'épanouit doucement et que l'ouvrier agite et qu'il enferme dans un moule de bois s'ouvrant et se refermant comme une boîte.

Il ne tarde point à sortir de ce moule une espèce de petite bouteille que reprend en sous-œuvre un autre ouvrier armé d'une barre, du bout de laquelle il fait tomber le goulot du simulacre de bouteille que je vous ai décrite, et la transforme en burette; car ce sont surtout des burettes qu'on confectionne dans la petite verrerie.

Il ne reste plus qu'à souder une anse et qu'à tailler le cristal de façon à donner de la vivacité à ses arêtes.

A deux pas de là, une petite maisonnette, d'apparence modeste, exhibe une collection d'antiquités hébraïques, et se montre aussi silencieuse et aussi calme que la cristallerie paraît animée. Des armoires vitrées contiennent des livres sacrés remontant aux époques les plus anciennes, et un modèle très-réduit du tabernacle israélite tel que l'avait fait construire Moïse. Cet édifice tout à fait mobile, sans toit et recouvert de plusieurs voiles en étoffes précieuses qu'un tapis de peaux d'animaux préservait des intempéries extérieures, se composait de colonnes en cèdre, carrées, recouvertes d'or et que réunissaient entre elles des barres de bois passant à travers les chapiteaux et les piédestaux. Au fond, on entrevoit le saint des saints contenant l'arche d'alliance et dans lequel le grand prêtre lui-même ne pénétrait qu'une fois l'an; par devant, au milieu d'une immense cour, se dressent l'autel des sacrifices et ses accessoires, entourés d'une foule de prêtres sacrificateurs et de fidèles représentés par des images d'Épinal appliquées sur des cartons découpés. On commence par sourire en regardant cette espèce de jouet d'enfant, et on finit par s'intéresser à un travail archéologique exécuté à force de recherches et d'après une foule de textes rigoureusement suivis.

En sortant prenez garde à ce nouvel appareil d'arrosage qui pourrait bien vous mouiller plus que vous ne le désireriez, et qui consiste en un tuyau à jet continu, rampant sur le sol. A l'une de ses extrémités se dresse une tête de métal, de forme oblongue, percée d'une infinité de trous pour ainsi dire imperceptibles, desquels l'eau comprimée intérieurement jaillit en véritable pluie fine dans un rayon circulaire de deux ou trois mètres. Des promeneurs se racontent entre eux que l'inventeur de cet arrosoir peut la nuit, en appliquant au-dessus de son tube un certain appareil lumineux, transformer chaque goutte en perles de flammes et substituer ainsi aux feux d'artifice de nos fêtes publiques des *eaux* d'artifice.

Par les temps de pluie qui sévissent particulièrement le dimanche, ces eaux d'artifice auraient de vraies chances de réussite dans les fêtes champêtres qui commencent à faire entendre leurs orchestres aux environs de Paris, et dont un feu d'artifice est le complément indispensable.

En attendant voici qu'un orage verse des torrents sur le parc de l'Exposition et qu'il oblige les visiteurs à se réfugier dans les galeries. Suivons le mouvement de la foule qui nous amène en face de la machine à fabriquer les cardes.

La fabrication mécanique des cardes, problème longtemps cherché et naguère encore hérissé de difficultés, est l'une des plus curieuses de l'Exposition.

La machine qui les produit fonctionne avec une adresse à laquelle pourraient à peine atteindre la patience et l'adresse de l'homme.

Un fil d'acier choisi, enroulé sur une bobine, s'engage entre deux organes qui le saisissent, le maintiennent et l'apportent à un couteau qui en sépare la longueur déterminée pour faire une paire de dents. Ensuite le segment de fil d'acier est saisi par une pince, coudé à deux angles droits par deux autres organes, puis piqué dans le cuir par une pince qui s'avance d'elle-même. Au même moment, une petite fourche aiguë placée latéralement s'enfonce dans le cuir et prépare les deux trous pour la double dent suivante, et une sorte de petit marteau, également placé latéralement, rive d'un coup sec la double dent précédente. Instantanément aussi, et sur l'autre face du cuir, une sorte de bec s'élève et courbe la dent à l'angle voulu et dans la direction désirée. Un chariot amène horizontalement cette sorte de main mécanique qui remplace avec avantage celle de l'ouvrier, ainsi que la paire de ciseaux, les deux poinçons et le petit marteau dont on se servait autrefois pour opérer ce travail.

Les dents se trouvant ainsi boutées avec une solidité et une régularité merveilleuses, un mouvement vertical entraîne le ruban ou la plaque de cuir, à mesure que chaque ligne de dents est plantée.

Une seule carde se hérisse de soixante-dix dents au centimètre carré, c'est-à-dire de sept cent mille par plaque, et comme il y a vingt-quatre plaques, cela donne seize millions huit cent mille dents sur le gros cylindre; il y en a autant sur les chapeaux et les rubans; on a donc en tout trente-trois millions six cent mille dents par carde. Les dents sont plantées dans le cuir de manière à ce qu'elles sortent par le côté chair et qu'elles soient scellées par le côté fleur.

Le cuir devenant de plus en plus rare, et conséquemment de plus en plus cher, on a cherché à le remplacer au moyen d'une étoffe composée d'une lame de feutre entre deux lames de caoutchouc, maintenue inextensible par plusieurs doubles de toile ou de calicot, et en dernier revêtue de feutre sur la face qui doit représenter le côté chair du cuir.

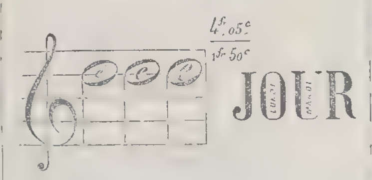
Cette nouvelle matière, qu'en terme de métier on nomme *feutre bourré*, remplit parfaitement le but et fait un excellent travail; son prix n'est pas plus élevé que celui des cardes en cuir, et comme elle peut être appliquée sans aucune préparation, son emploi présente une économie réelle aux fileurs. Aussi l'usage s'en répand-il tous les jours davantage.

S'il faut en croire un employé qui parle aux mécaniciens, rien ne vaudrait, pour lubréfier les rouages de leurs machines, autant qu'une graisse exquise appelée l'*écume de la Seine*. Sans trop de frais et de manipulations chimiques, on retirerait, d'après lui, de l'eau du fleuve une substance onctueuse, tenant le milieu entre l'huile et le cambouis, et propre à remplir le même usage. La Seine charrie tant de substances animales et végétales, elle entraîne dans son cours tant d'eaux d'égouts, qu'en résumé on peut bien accepter que le nom d'*écume de la Seine* n'est point exclusivement de fantaisie, et inventé pour le placer et le faire figurer sur l'étiquette d'un bocal, que chacun peut voir d'ailleurs dans la section des produits chimiques.

Tout est dans tout, disait le célèbre Jacotot, auteur d'une méthode à peu près oubliée aujourd'hui, parce qu'elle ne pouvait convenir qu'aux hautes intelligences. Tout est dans tout, soit! Mais de l'huile dans l'écume de la Seine? N'est-ce pas le cas de dire comme M. de Talleyrand à un avare, prétendant avoir donné son aumône à une jeune femme qui quêtait, dans un salon, pour les pauvres : « Je l'ai vu, mais je ne le crois pas. »

Non loin de l'écume de la Seine figurent des produits chimiques qui ont opéré une révolution aux deux points extrêmes de l'industrie : la gravure sur verre et le blanchiment des tissus. On les doit à MM. Tessier du Motay et Maréchal.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :
Dans tous les temps on voit l'homme s'agiter.

L'administration de *l'Univers illustré* vient de faire disposer, comme les années précédentes, d'élégantes reliures destinées au premier semestre de l'année 1867. Ces cartonnages, recouverts de toile chagrinée, avec dorures spéciales sur le dos et sur les plats, sont facilement adaptés par tous les relieurs, sur les exemplaires brochés. On peut se les procurer aux bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert, moyennant 2 francs, prix de revient.

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ÉMILE AUCANTE

L'acide fluorhydrique remplace désormais pour les cristaux la gravure au tour, comme l'attestent les fabriques de Baccarat et de Saint-Louis par les dessins nets et fins de leurs produits et par l'uni des teintes plates, à la fois uniforme et chaud, qu'elles leur donnent.

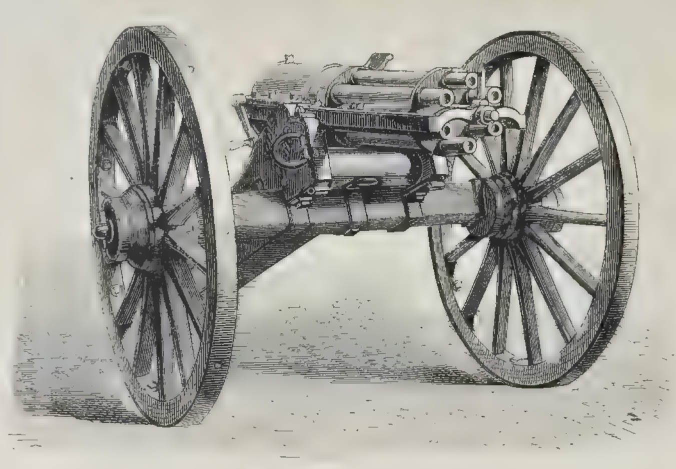
On doit encore à MM. Tessier du Motay et Maréchal la reproduction par l'impression aux encres grasses des images photographiques, des procédés nouveaux de photographies vitrifiées, une méthode d'impressions sur papier de report et de décalque sur les substances siliceuses, de pâtes et d'encres vitrifiables, et enfin la production industrielle de l'oxygène, un des plus grands problèmes à l'ordre du jour de notre industrie.

Quoique j'aie consacré une de mes dernières causeries à l'histoire des costumes, je puis encore vous signaler les charmantes figures de grandeur naturelle exposées par la Norvége et que reproduit aujourd'hui une des gravures de *l'Univers illustré*. Non-seulement elles sont revêtues de leurs habits nationaux, mais encore les figures et les mains moulées sur nature donnent aux types de chaque province une complète et charmante vérité. Aucune ne fait exception : ni les Lapons, ni les paysans et les paysannes de Sœtersdalen, ni ceux de Galbrandalen, de Hœdanger, de Tellemarken, de Sondmoor et de Dalecarlie.

Voulez-vous finir cette promenade comme nous l'avons commencée? Il n'y a qu'un pas de l'exposition de la Suède à la boutique du barbier maure, qui vous rasera la barbe et même au besoin la tête, tandis que la musique barbare des musiciens-chanteurs de Tunis vous écorchera les oreilles

Le congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique a commencé aujourd'hui 17 août, dans les salles de l'amphithéâtre de l'école de médecine, sa seconde session, sous la présidence de M. Harlet. Ce congrès durera jusqu'au 31.

SAM. HENRY BERTHOUD.



LE NOUVEAU CANON-REVOLVER, inventé par M. Gasling, d'Indianopolis, (États-Unis). — Voir page 518.

LE GHETTO

A ROME

Rome est partagée en quatorze quartiers ou *Rioni*. Le onzième est celui dont la superficie est la plus restreinte; il comprend la partie de l'ancienne Rome qui était appelée *Circus Flaminius*. L'église Saint-Ange lui a donné le nom qu'il porte aujourd'hui. Il commence au pont Quatro-Capi, passe à la place Montanara, à la Pêcherie, et va jusqu'à l'extrémité septentrionale de la place du Capitole.

C'est dans cette circonscription qu'est située, entre le pont Quattro-Capi et San-Carlo, l'enceinte du Ghetto ou quartier des Juifs.

L'existence du Ghetto date du pontificat de Paul IV. Avant cette époque, les israélites romains avaient la liberté de résider dans les autres quartiers de la Ville éternelle. Paul IV ordonna qu'ils fussent confinés dans le Ghetto, après les avoir contraints au préalable de se défaire de toutes leurs possessions en dehors de cette enceinte. Le décret pontifical leur défendait de franchir, après la nuit close, les issues, que l'on fermait d'ailleurs par des chaînes de fer. On leur imposait également diverses obligations rigoureuses empreintes de l'esprit d'intolérance du temps.

Il faut dire à l'honneur de Sa Sainteté Pie IX que cette législation draconienne n'existe plus, et que les israélites qui habitent aujourd'hui le Ghetto n'y sont retenus que par les habitudes immémoriales de leurs familles ou les convenances de leur commerce. Les barrières du Ghetto sont tombées, et les voyageurs qui pénètrent dans ces rues tristes et étroites, ou bien traversent la place du Marché et s'arrêtent devant les masures séculaires, aux aspects étranges et misérables, ne sont plus guidés que par la curiosité archéologique, sans avoir à déplorer les souffrances d'une branche de la famille humaine.

R. BRYON.

LA PLACE DU MARCHÉ DU GHETTO, A ROME, dessin de M. Jules Zielcke.



L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE & LE PRINCE IMPÉRIAL

Dessiné par [illegible]

SOUVENIR DU 15 AOÛT 186[illegible]

SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NAPOLÉON III, Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, né à Paris au palais des Tuileries le 20 avril 1808, fils de S. M. Louis-Napoléon Bonaparte, roi de Hollande, et de S. M. Hortense de Beauharnais, reine de Hollande; proclamé Empereur des Français le 2 décembre 1852.

SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE Eugénie-Marie de Guzman, comtesse de Teba, née à Grenade le 5 mai 1826, mariée le 29 janvier 1853.

SON ALTESSE LE PRINCE IMPÉRIAL Napoléon-Eugène-Louis-Jean-Joseph, né à Paris le 16 mars 1856.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

IX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM
. .	18 fr. »	— 20 fr.
ois .	9 fr. »	— 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochee : 81 fr au lieu de 107 fr 50 c
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 658 — 24 Août 1867
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La semaine est aux marchands de soupe. — *Lauraculture.* — Belle parole d'un chef d'institution. — Les prix Montyon. — Difficulté de préciser en quoi consiste la vertu. — S'il faut croire que les gens vertueux aiment à voir lever l'aurore. — Alexandre Dumas et le conseil communal du Cavaillon. — Douze melons de rente. — Histoire de trois pêches et d'un jeune gourmand. — Aménités conjugales. — Une enseigne. — *Furia* d'invention. — Le piano à vapeur. — Le pêcheur automate

Quoi de neuf ?

« L'institution Petdeloup a remporté, cette année, au lycée Louis-le-Grand, quatre-vingt-quinze prix et trois cent soixante-dix-huit accessits. Cette institution se recommande aux parents, etc. »

Ah ! non, autre chose.

« Comme les années précédentes, l'institution Labadens a obtenu au grand concours... »

J'oubliais que la semaine est aux marchands de soupe.

C'est le moment de l'annee où ces industriels, qui se contentent ordinairement d'expérimenter l'effet des lentilles sur les jeunes intelligences, éprouvent tout à coup le besoin de se livrer à de nombreux essais littéraires, et confient leur prose à toute sorte de grands journaux où elle n'est pas taxée à moins de cinq francs la ligne.

La différence extrême qui existe, toutefois, entre les véritables journalistes et ces journalistes d'occasion, c'est qu'au lieu d'offrir à ces derniers le prix convenu, on le leur réclame. C'est le seul moyen qu'on ait trouvé d'arrêter l'essor de leur lyrisme.

Du reste, ils se consolent en pensant que leurs fourneaux sont eteints, que les trimestres continuent de courir et que leurs laureats étaient à point ; — ces lauréats qu'ils font à peu près comme les paysans du Périgord font des volailles grasses. Vous n'ignorez sans doute pas le procédé.



FÊTE DU 15 AOÛT AU CAMP DE CHALONS — RETRAITE AUX FLAMBEAUX DEVANT LE QUARTIER IMPÉRIAL; dessin de M. Lix. — Voir le Bulletin.

On prend, à de certaines heures de la journée, un futur lauréat ou une volaille indifféremment, on bourre le patient d'une composition indigeste; après quoi, on le tient à l'ombre, en negligeant à dessein de lui offrir des rafraîchissements.

Quelques éleveurs vont jusqu'à crever les yeux de leurs bêtes; les marchands de soupe, eux, n'exécutent par bonheur que moralement cet acte repréhensible. Ils crèvent les yeux de leurs apprentis lauréats pour empêcher ceux-ci de constater qu'il existe une autre nourriture au monde que la nourriture beaucoup trop spéciale dont on se plaît à les indigerer du matin au soir. D'ailleurs, quand il en serait libre, celui qu'on charge de mathématiques jusqu'aux dents aurait-il le loisir et la place de goûter l'épais hachis dont on remplit journellement tels ou tels de ses condisciples, en vue des concours d'histoire et de discours latin? Évidemment, non.

C'est ce qui fait qu'on voit souvent un fort en discours latin croire naïvement que Nabuchodonosor est le fondateur de notre première dynastie, tandis qu'un fort en histoire est intimement convaincu que deux et deux font cinq.

~~~ Je ne sais pas si le gamin dont la réponse m'a tant amusé l'autre jour doit être dans l'avenir un fort en géographie; mais il a fourni provisoirement à son maître une de ces réponses épiques qui appartiennent de droit à la chronique.

Ledit maître est un marchand de soupe (première catégorie) chez lequel j'avais été entraîné pour voir une distribution de prix. Je n'étais pas le seul étranger qui honorât cette cérémonie de sa présence. Sur l'estrade, un monsieur à lunettes, qui sentait l'inspecteur universitaire d'une lieue, était appelé à couronner le front des jeunes vainqueurs de lauriers à six francs le cent.

Sans doute en l'honneur de cet hôte extraordinaire, le chef d'institution avait jugé à propos de faire précéder la fête d'un petit interrogatoire destiné à faire valoir ses principaux sujets; seulement, comme il ne s'agissait pas moins, l'exercice admis, que de stupéfier les parents assemblés par l'heureuse concordance des demandes et des réponses, l'ingénieux marchand de soupe avait pris garde de combiner les unes et les autres à l'avance en compagnie des jeunes drôles confiés à ses soins.

Par exemple, il avait dit à l'élève Moutonnet :

— Je te demanderai en quelle année Sapor I[er] envahit la Mésopotamie; tu répondras instantanément : « En 248 avant Jésus-Christ. »

Puis, à l'élève Patouillot :

— A toi je demanderai quelle est la capitale de Madagascar; tu diras : « Tananarive. »

Après quoi, il avait ajouté en s'adressant un peu à tous :

— J'espère que vous n'allez pas me faire attendre vos réponses. Il ne s'agit pas ici d'ânonner ni d'avoir l'air de chercher.

Quand Moutonnet eut dit devant le public en quelle année Sapor I[er] avait envahi la Mésopotamie, un murmure d'admiration circula dans les bancs. Le marchand de soupe se rengorgeait, visiblement flatté. C'était au tour de Patouillot d'avancer.

— Mon enfant, lui dit-il paternellement, quelle est la capitale...?

Le gamin, qui craint d'être en retard, ne lui laisse pas le temps de poser sa question, il s'écrie vivement en coupant la phrase :

— Tananarive !

Le monsieur à lunettes jette au chef d'institution un regard étonné. Mais celui-ci ne se trouble pas, et, d'un accent convaincu, le sourire aux lèvres, avec un geste admiratif que Talma lui eût envié :

— Vous voyez, *il me devance* !

~~~ A propos de distributions de prix; c'est jeudi prochain que l'Académie dispense à qui de droit, dans sa séance annuelle, les primes vertueuses fondées par le philanthrope Montyon.

Je ne vous dirai pas au juste quelle est la valeur pécuniaire de ces recompenses. Les personnes que j'ai eu l'idée d'interroger à ce sujet m'ont paru fort embarrassées. Les unes m'ont dit cent écus, les autres trois livres dix sous. J'ai ainsi constaté que nombre de gens qui savent par cœur le chiffre des tirages de nos loteries ignorent totalement la somme consacrée annuellement, en France, à récompenser la vertu; d'où je déduis à regret qu'ils comptent beaucoup plus pour faire fortune sur le hasard que sur leur belle conduite.

Il est de fait qu'avant de concourir pour les prix de vertu, il ne serait pas mal qu'on sût au juste en quoi la vertu consiste. Je proposerais, pour ma part, que le montant du prochain prix Montyon fût consacré à récompenser l'homme qui pourrait nous expliquer sans ambages ce que c'est que la vertu avec la manière de s'en servir. L'Académie, en se contentant de faire de la vertu un substantif féminin, ne résout pas absolument la question.

Ce qui ne me semble pas douteux, c'est que la vertu ne peut être ici-bas que relative. Il y a presque autant de vertus que de corps d'états, et je dirai même que de tempéraments. En effet, la sobriété, qui est une vertu pour un beau mangeur, n'en peut certainement être une pour un estomac faible; de même que l'économie, qui est la vertu des prodigues, ne pourra jamais être considérée comme vertu d'avare. Tandis que je ne reconnais à M. de Rothschild aucune vertu de ce qu'il ne va pas dans le Midi arrêter les diligences, je me plais à constater une certaine dose de vertu dans le pauvre diable à jeun qui résiste à la pensée d'enfoncer la vitrine d'un changeur ou à celle d'étrangler son propriétaire qui a profité de l'Exposition pour l'augmenter.

Je ne développerai pas cette thèse davantage, parce qu'il ne faut pas abuser des meilleures idées; je m'appuierai seulement sur un exemple récent pour faire remarquer combien on est peu d'accord chez nous sur les faits et gestes qui sont censés caractériser la vertu.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que les gens vertueux aimaient à voir lever l'aurore. Là-dessus, rencontrant au point du jour la femme Frigard déjà en tenue de campagne, vous vous seriez dit naturellement : « Voilà une femme excessivement vertueuse. » Eh bien, voyez pourtant, par la déposition du fameux hôtelier de Fontainebleau, quel trouble a jeté dans l'esprit de cet honnête homme l'apparition d'une voyageuse aussi matinale.

« En la voyant debout à cinq heures du matin, dit-il devant le tribunal, je l'ai aussitôt soupçonnée capable des plus noirs attentats. »

Je vous prie de juger d'après cela de la valeur des dictons.

Le fait est qu'en général les gens qui se lèvent de bonne heure, vertueux ou corrompus, sont tout simplement ceux qui n'aiment pas à rester au lit. Je suis là-dessus de l'avis de ce bon M. de la Palisse : Ce sont les gens matineux qui aiment à voir lever l'aurore.

~~~ Si la ville de Saint-Étienne voit nos romanciers d'un mauvais œil, ce n'est pas le cas de la bonne petite ville de Cavaillon (Cavaillon, sur la Durance, 22 kilomètres S.-E. d'Avignon, 7,044 habitants. Restes d'un arc de triomphe, mûriers, melons fameux).

Ce chef-lieu de canton, ayant manifesté le projet de se créer une bibliothèque, imagina, pour ne pas épuiser du coup ses faibles ressources, de solliciter de plusieurs de nos auteurs en renom un exemplaire de leurs œuvres, et pour commencer s'adressa... à qui? A Alexandre Dumas. Vous me direz que c'était assez malin, les œuvres de Dumas formant déjà à elles seules une bibliothèque.

On sollicite rarement l'auteur de *Monte-Cristo* deux fois. Par le retour du courrier, la ville de Cavaillon recevait de sa part les trois ou quatre cents volumes échappés à son intarissable verve. Sur ce, la ville, remerciant le grand homme, lui demande comment elle pourra jamais reconnaître son généreux don.

— Parbleu! répond Dumas, les melons de Cavaillon sont le régal des dieux. Envoyez-m'en donc une douzaine!

Les melons, comme on pense, ne se firent pas attendre. Un papier les accompagnait. C'était la copie d'une décision municipale qui instituait au gourmand romancier une rente viagère annuelle de douze melons payables par la ville.

Dumas a fait lui-même, l'année dernière, l'amusant récit de cette anecdote. Quelques-uns l'ont pu croire due à la fertile imagination de l'auteur de tant de jolis contes. Je suis heureux de leur assurer qu'il n'en est rien. Je puis même certifier qu'avec la saison des melons la ville de Cavaillon n'a pas oublié les devoirs qu'elle s'est imposés. Le lecteur en aura la preuve dans la lettre suivante que je me suis permis de dérober à son intention à un ami de M. Dumas qui venait de la recevoir.

MAIRIE DE CAVAILLON.	MONSIEUR,
CABINET DU MAIRE. —	Permettez-moi d'user de votre complaisant intermédiaire pour faire parvenir à l'illustre protecteur de notre bibliothèque communale le modeste tribut de melons que notre reconnaissance lui doit.
	M. Alexandre Dumas a tant d'amis et d'admirateurs que bien des pays le réclament, ce qui rend son domicile très-variable; vous m'excuserez donc de la liberté que je prends, etc.
	Le Maire de Cavaillon, ***

M. le maire de Cavaillon me pardonnera mon indiscrétion. Si lettre touchait un fait curieux à rappeler. Il me semble que cela est une page de notre histoire littéraire.

~~~ Un bourgeois en villégiature ayant une lettre à faire porter chez quelque voisin de campagne charge le fils de son jardinier de la commission.

Par manière de gracieuseté, il joint trois pêches à son envoi.

Comme on pense bien, les pêches étaient belles... fort belles, mais aussi l'enfant était gourmand... fort gourmand. Dire sa tentation, ce n'est pas, hélas! faire l'éloge de sa force de caractère. Le voilà bientôt dévorant à belles dents un des fruits savoureux. Mis en goût par cette première pêche, il passe à la seconde, et peu s'en faut que la troisième ne subisse le sort des deux autres... mais il est à destination.

Amené en présence du voisin, le jeune messager lui remet avec beaucoup d'aplomb ce dont il est resté porteur; seulement il a compté sans les indiscrétions de la lettre

— Ah çà! mon gaillard, on m'annonce trois fruits et je n'en vois qu'un. Comment as-tu fait ton compte?

Le gamin, surpris, ne perd pas la tête.

— Ma foi, dit-il résolûment, portant la troisième pêche à sa bouche, j'ai fait tout simplement comme ça.

~~~ AMÉNITÉS CONJUGALES.

Monsieur. Allons, la paix, Charlot! Veux-tu bien rester tranquille. Je ne sais en vérité de qui cet enfant tient son mauvais caractère.

Madame. Ce n'est toujours pas de moi.

Monsieur. Non, ma chère, vous n'avez rien perdu du vôtre

~~~ Rue de l'Arbre-Sec, on lit sur l'enseigne d'un cordonnier

Fabrique de chaussures neuves et d'occasion.

Il paraît décidément que l'on confectionne tout spécialement des chaussures d'occasion comme on en confectionne de neuves.

Cela vous étonne peut-être? Moi, pas; j'avais toujours soupçonné qu'il en était ainsi.

C'est même ce qui explique pourquoi l'occasion est quelquefois plus chère que le neuf.

~~~ Est-ce un effet de l'Exposition? Je n'en sais rien, mais je constate que jamais les esprits n'ont été travaillés comme aujourd'hui de la rage d'inventer. Je vous signalais la semaine dernière le fusil-parapluie; c'est à présent le tour du piano à vapeur.

Désormais, on ne dira plus un piano de tant d'octaves, on dira un piano de tant de chevaux. Voilà donc l'exécution de la musique du maestro Rossini (seconde manière) à la portée de tout le monde.

Allons, tant mieux!

Il n'est pas douteux que l'usage de cet instrument perfectionné ne se répande rapidement dans les familles, où l'on pourra l'utiliser à deux fins : pour faire danser les petites filles et pour faire chauffer le bain à papa. Je crois entendre déjà la maîtresse de maison disant à sa bonne :

— Cyprienne, nous avons du monde ce soir; vous allumerez le piano.

Nos critiques musicaux trouveront un sujet d'intéressantes études dans l'influence que le coke peut exercer sur la mélodie; quant à ceux qui font spécialité de tenir le public au courant des faits et gestes du *high-life*, cette invention leur promet, pour l'hiver prochain, une source de comptes rendus du genre le plus neuf. Exemple :

« Hier au soir, une foule d'élite se pressait dans les salons de M[me] ***, toujours trop étroits pour contenir ses nombreux amis. Après avoir fait admirer, dans un premier morceau à train d'express, la souplesse de son doigté, la jolie M[lle] K... s'apprêtait à serrer les freins, quand une formidable explosion fit tout à coup voler les éclats de vitre et les plâtras à travers l'assistance.

« La jolie M[lle] K..., renversée de son siége, s'est cassé le nez dans sa chute. Un des invités a été jeté par la fenêtre, un autre a eu la figure fendue; on désespère de le sauver. Un jeune homme qui s'était offert obligeamment pour tourner les pages a eu deux doigts emportés. On les a retrouvés dans la poche d'un vieux monsieur qui venait de recevoir le lustre sur le dos. On attribue ce regrettable incident à la négligence du vicomte de B..., qui avait tenu à remplir auprès de M[lle] K... les fonctions de chauffeur.

« Tout le monde, du reste, est tombé d'accord pour reconnaître la belle sonorité de l'instrument, et les survivants n'en ont pas moins trouvé que la petite fête était charmante. »

Ah çà! maintenant, ce n'est pas le tout. A quand la chanteuse à vapeur?

~~~ Autre invention. Je vous dis que les inventions pleuvent

Un monsieur met en vente un instrument qu'il appelle le *pêcheur-automate*; oui, le pêcheur-automate! Imaginez une petite boîte qui se monte à la façon d'une pendule. Voilà qui doit remplacer, le long de nos cours d'eau, le classique pêcheur à la ligne, avec un certain avantage même, à ce qu'il paraît.

Lisez plutôt cette phrase textuelle du prospectus :

« Tout poisson qui mord à l'hameçon est sûr d'être pris, car l'instrument saisit avec précision le moment où le poisson doit être piqué, et cela *mieux que ne le fait l'amateur lui-même.* »

Ceci est clair, n'est-ce pas? Un ressort de montre l'emporte sur les prétendues combinaisons de l'intelligence.

De graves esprits ont longtemps agité, sans résultat positif, la question de savoir si le pêcheur à la ligne avait besoin de penser.

Je crois que voilà la question jugée.

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

L'Empereur, depuis son arrivée au camp de Châlons, a présidé à plusieurs grandes manœuvres et à toutes les expériences de tir qui ont été faites, à plusieurs reprises, par l'infanterie et l'artillerie. Le prince Humbert d'Italie, accompagné de ses aides de camp, s'était rendu au quartier général. Le 14 août, sont arrivés le Prince Impérial et le roi des Hellènes. Plusieurs personnages de distinction étaient, en outre, les hôtes de l'Empereur : le général Renard, aide de camp du roi des Belges; le colonel Claremont, de l'armée anglaise; le maréchal Niel, ministre de la guerre, etc.

Le 15 août, la grand'messe et le *Te Deum* ont été chantés par M[gr] l'évêque de Châlons. Après l'office divin, l'Empereur, accompagné d'un brillant cortége, a passé la revue d'honneur et a distribué des récompenses en commençant par le général Ladmirault, commandant en chef, à qui ont été remis les insignes de grand'croix de la Légion d'honneur. Le Prince Impérial, à cheval, assistait à cette revue, à côté de l'Empereur.

Le soir, il y a eu retraite aux flambeaux par toutes les musiques du camp

Le feu d'artifice avait été renvoyé au lendemain, l'arrivée de S. M. l'Impératrice étant annoncée pour le 16. Vers les premiers jours de septembre, toutes les manœuvres seront terminées, et les troupes rentreront dans leurs garnisons

respectives, rendant le calme et le silence à cette contrée si vivante aujourd'hui.

LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice sont partis le 17 au matin pour Salzbourg, et sont arrivés à minuit à Augsbourg. Elles ont couché dans cette dernière ville et en sont reparties le 18 dans la matinée. Le train impérial ne s'est arrêté que peu d'instants à Munich, et est arrivé le même jour à cinq heures à Salzbourg.

Le Prince Impérial est resté au camp de Châlons jusqu'au retour de l'Empereur.

On sait que M. le duc de Gramont, avec tout le personnel de l'ambassade de France à Vienne, s'est rendu à Salzbourg pour saluer l'empereur Napoléon. Le baron de Beust, chancelier de l'empereur d'Autriche, et le prince de Metternich, ambassadeur à Paris, étaient venus auprès de leur souverain.

L'Empereur et l'Impératrice sont descendus au château impérial. L'impératrice Eugénie a occupé les appartements de l'impératrice Charlotte-Auguste, la veuve de François I[er]. L'empereur Napoléon habitait ceux habituellement réservés à l'empereur François-Joseph et à l'impératrice Élisabeth, qui s'étaient établis au deuxième étage du palais.

Le comte Werna, grand veneur de la cour d'Autriche, était attaché à la personne de l'impératrice Eugénie. Le prince de Taxis, le colonel comte Paskiewich, le lieutenant-colonel chevalier Frantz et le capitaine prince Lobkowitz étaient attachés à la personne de l'empereur Napoléon.

Les personnages français qui avaient accompagné Leurs Majestés étaient le général Fleury, grand écuyer; le capitaine de Lauriston; M[me] la princesse d'Essling, grande maîtresse; M[lle] de Kœkler, et le marquis de Piennes, chambellan.

Le roi de Bavière a accompagné jusqu'à la dernière station bavaroise l'empereur Napoléon, malgré l'*incognito* qui a été conservé pendant tout le voyage.

Nous avons à enregistrer deux incendies, qui, en dehors des pertes matérielles, seront vivement déplorés par les artistes et les archéologues.

Dans la nuit du 15 août, le feu a dévoré l'antique cathédrale de Francfort. Le fléau se déclara dans une brasserie. Une pluie d'étincelles se répandit au loin et couvrit notamment le toit nord-est de la cathédrale. En peu d'instants ce toit fut embrasé et l'incendie se communiqua au reste de la toiture de l'église et à la célèbre tour dite le Pfarathurm, qui formait un des plus célèbres monuments de Francfort.

La charpente des cloches fut consumée en un instant; les cloches furent fondues, et il ne resta de la tour que la partie en pierre. Plusieurs maisons environnantes s'embrasèrent également, mais on parvint à les sauver. On était maître du feu à sept heures du matin. C'est le plus grand incendie dont la ville ait gardé le souvenir depuis cent-cinquante ans.

Les personnes superstitieuses font remarquer que, depuis le XV[e] siècle, c'était sous ce dôme vénéré qu'avait lieu le couronnement solennel des empereurs d'Allemagne.

Presque en même temps, le sinistre fléau étreignait la magnifique église de San-Giovanni-e-Paolo, à Venise.

Cette église que les Vénitiens, dans leur doux dialecte, appellent *San-Zanipolo*, est, après Saint-Marc, la plus importante de Venise. Commencée en 1240 et terminée en 1430, elle contient les tombeaux des doges : c'est le Westminster de la Sérénissime République. Les trois nefs parallèles se développent sur une longueur de cent cinquante pas; une coupole surmonte la croisée de la nef principale et les bras de la croix.

C'est le bas côté du nord qui paraît avoir été le plus maltraité dans ce déplorable incendie. Dans une des chapelles de cette portion de l'église se trouvait un tableau d'autel, le martyre de saint Pierre dans une forêt, par le Titien. Ce tableau, qui vient d'être brûlé, était un des plus admirables chefs-d'œuvre du maître, et la valeur en était inestimable. *San-Zanipolo* contenait en outre des œuvres de Jean Bellin, de Paul Véronèse, du Bassan, etc., etc.

Les ambassadeurs siamois ont quitté Paris pour retourner à Bangkok, capitale du royaume de Siam, après avoir accompli auprès du gouvernement français la mission qu'ils tenaient de la confiance de leur souverain.

Cette mission avait pour but principal d'obtenir une nouvelle délimitation des frontières qui doivent séparer désormais l'ancien royaume de Siam du nouveau royaume du Cambodge.

L'inauguration de la statue du duc de Morny a eu lieu dimanche dernier, à Deauville, près de Trouville.

Une intéressante cérémonie a eu lieu récemment à Notre-Dame d'Auray, près de Vannes.

L'amiral de la Roncière, à la tête des officiers et des matelots de l'escadre cuirassée placée sous ses ordres, s'est rendu en pèlerinage à Notre-Dame d'Auray. Il a été reçu par M[gr] l'évêque de Vannes, qui est venu au-devant de lui.

En tête du cortège se trouvaient l'évêque, l'amiral, la princesse Bacciochi; puis la musique du bord, les marins portant la statue de Notre-Dame d'Auray et des bannières, les compagnies de débarquement en tenue de campagne, les canonniers et leurs pièces.

Une médaille commémorative de cette cérémonie a été distribuée par l'évêque à tous les officiers et matelots de l'escadre.

Après une messe chantée en musique, un banquet a réuni les officiers, et une collation a été offerte aux matelots dans la cour du séminaire.

La commission des auteurs dramatiques, ayant appris qu'il existe à Dreux une descendante de Rotrou qui vit sans aucune autre espèce de ressources qu'une rente viagère de six cents francs que lui alloue la municipalité de cette ville, vient de voter à cette vénérable septuagénaire une pension annuelle de cinq cents francs sur le fonds de secours de la Société.

On restaure, au Louvre, plusieurs salles du musée de la marine, et dans la galerie d'Apollon, le plafond peint par Eugène Delacroix.

On termine la restauration du musée des antiques dans les salles qui formaient les appartements d'Anne d'Autriche.

On travaille toujours avec une certaine activité au grand escalier d'honneur des musées, dont l'ornementation sera le travail de plusieurs années.

Les maçons terminent l'aile de jonction du Louvre avec les Tuileries au midi du Carrousel, où l'on organise la nouvelle salle des États.

Enfin, tout le nouveau pavillon de Flore, devant le pont Royal, est à l'intérieur aux mains des décorateurs.

C'est avec un vif plaisir que, parmi les promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur, à l'occasion du 15 août, nous avons trouvé les noms de M. S. Henry Berthoud et de M. Edmond About, nos amis et collaborateurs, qui sont élevés au grade d'officier.

La semaine dernière a eu lieu, à l'annexe agricole de Billancourt, une exposition canine très-intéressante. Les espèces produites à l'appréciation du public étaient fort belles et très-nombreuses. Les extrêmes se touchaient, on peut le dire sans métaphore : les pointers et les chiens couchants à côté des bull-terriers; les chiens de manchons, les king's-Charles, les carlins, les havanais, non loin des chiens de bergers et des énormes chiens du mont Saint-Bernard. Les fermiers ainsi que les amateurs de l'art cynégétique étaient venus avec empressement à Billancourt, et l'on y remarquait aussi un certain nombre de dames du monde, qui nourrissaient l'espérance de voir leurs microscopiques toutous conquérir des médailles d'or ou d'argent. En somme, ce concours a parfaitement réussi; il a attiré beaucoup de monde, et l'on pense qu'il se renouvellera désormais tous les ans.

Nos lecteurs n'ont pas oublié que, dans notre avant-dernier numéro, nous avons reproduit un magnifique groupe de marbre dû au ciseau de M. Clésinger. La légende qui figurait au bas de la gravure mentionnait cette œuvre comme exposée au Champ de Mars et étant la propriété de S. M. l'Empereur. A cet égard, M. Clésinger nous écrit pour nous faire observer que son groupe d'*Ariane* ne figure pas à l'Exposition universelle, et qu'il n'est pas non plus la propriété de l'Empereur. L'éminent artiste nous apprend qu'à la vérité il en avait proposé l'achat à M. le surintendant des Beaux-Arts, mais que l'affaire n'a pas été conclue.

M. Clésinger ajoute que son *Ariane* passera sans doute à l'étranger, et nous demande une rectification afin que cette voie ne lui soit pas fermée par suite d'une erreur. Nous enregistrons bien volontiers les observations de M. Clésinger, et nous lui exprimons tous nos regrets d'apprendre que son beau marbre de l'*Ariane* soit probablement destiné à sortir de France.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

— De tous les coins du ciel... Il y a deux portes, l'une en face de l'autre, là-bas, près de l'abreuvoir d'Abdallah, dans le quartier incendié... L'une s'ouvre à l'intérieur des jardins de Pilate, l'autre donne entrée chez l'homme qui vous a demandé audience ce matin, le boucher Trasdoblo... Je cherche, royal sire; ne m'interrompez pas... je cherche... L'autre prisonnier, celui que vous aimiez le mieux quand vous étiez tout jeune encore et quand votre cœur savait battre...

— Don Luis... murmura le roi, don Luis de Haro!... Le vois-tu?

— Je le vois! répondit Hussein le Noir avec solennité.

— Où est-il?

— A Séville.

— En quelle partie de Séville?

— Roi, prononça l'Africain à voix basse, quand vous verrez celui-là face à face, l'éclair aura lui, la foudre aura résonné.

— Me frappera-t-il?

— L'esprit glisse, emporté par un mouvement qui ne saurait s'arrêter jamais... c'est un souffle. Je vois une tombe dans un humble cimetière, au fond de l'Estramadure... Elles étaient belles, n'est-ce pas, royal sire, les deux amies, les deux sœurs, Éléonor de Tolède, Isabel d'Aguilar?

— Ces histoires sont publiques, murmura le roi, dont l'agitation grandissait et se montrait malgré tous ses efforts; on a pu te les raconter.

— Sire, répartit Hussein le Noir, le saint Thomas de vos Écritures crut quand il eut vu, quand il eut touché. Il n'y a plus rien que de la poussière sous cette pauvre tombe... L'enfant sait-il seulement que cette croix plantée dans l'herbe abrite les ossements de sa mère?

— Ah! fit le roi, y a-t-il un fils?

— Je ne sais... je vois là-bas, au lieu que j'indiquais naguère, près de l'abreuvoir de Cid-Abdallah, un vaillant et fier jeune homme... Reconnaîtriez-vous don Luis, royal seigneur?...

— Oui, de par Dieu!

— L'âge est un masque... Après vingt ans, c'est le fils qui a le visage du père... Tout marche : Dieu l'a voulu... Je vois le cœur au travers de la poitrine... il bat bien! il a la fièvre d'honneur et de valeur, il a la fièvre d'amour... Je vois la poitrine au travers des vêtements. Le médaillon pend à une chaîne de cuivre... Rude enfance! indigente jeunesse! Par le prophète, je lis la devise : *Para aguijar a haron*.. Que le vieux don Luis soit mort ou vivant, voici un chevalier! sa mère sera vengée !

En parlant ainsi, Hussein le Noir s'animait sans le vouloir sans doute, et même sans le savoir. Il y avait dans sa voix des vibrations étranges, et ses deux mains, toujours croisées sur sa poitrine, tremblaient.

Son attitude était du reste celle de la contemplation. Sous l'étoffe noire de son turban on devinait son regard perdu dans le vide.

Le roi faisait effort pour suivre en ses détours brusques et imprévus cette parole vagabonde. Tout oracle a ses privilèges. Le roi écoutait et se recueillait. Tous ces mystères l'attiraient en sollicitant violemment sa curiosité. Nous ne voudrions pas affirmer que son intelligence indolente et capricieuse n'ajoutât pas beaucoup de désordre au pêle-mêle déjà si désordonné de ces divagations, mais enfin il travaillait de son mieux à comprendre.

Avait-il réellement foi? Oui et non. C'était, en toutes choses, une nature indécise et débilitée par la maladie du caprice, renaissant toujours et sans cesse satisfait. Il croyait, puisqu'il avait de la sueur aux tempes; mais il se révoltait volontiers contre sa confiance, heureux de faire l'esprit fort vis-à-vis de lui-même et de mettre un habit sceptique à ses enfantines crédulités.

Qu'il eût réellement le don de la seconde vue ou que ce fût un effronté comédien, cet Hussein le Noir avait le tort de dépenser ici trop de talent ou trop d'enthousiasme. Il dépassait le but. Philippe d'Autriche eût été subjugué à beaucoup moins de frais par un charlatan plus vulgaire.

On peut dire qu'il avait la conscience de ce fait, et que son effort tendait à rabaisser son vol plutôt qu'à le diriger vers des espaces supérieurs.

— Royal seigneur, reprit-il en rappelant son calme, vous m'avez comblé de bienfaits; mon coffre est plein d'or, et je respire librement cet air de Séville mortel à mes frères. Que ne puis-je vous montrer à nu le miroir prodigieux où mon regard plonge en ce moment! que ne puis-je traduire pour vous le chaos inspiré de mes pensées!... Je vois tout!... votre destinée est là comme un livre dont toutes les pages, passé, présent, avenir, tournent au vent d'une volonté surhumaine... Je ne peux pas tout vous dire, un vouloir bien plus fort que le mien parle par ma bouche, disant plus ou disant moins que je ne voudrais dire... Ma langue est forcée de suivre les bizarres séries des visions qui m'entraînent. Je ne suis pas à moi : tout mon être vibre comme un instrument sonore entre les mains d'un bon ou d'un mauvais génie.

C'est une nuit, une nuit où passent des ombres lumineuses. Je les nomme au moment où je les vois.

Moncade, voilà une noble race! Quel deuil! Savez-vous le serment qu'ils ont fait?... Royal seigneur, la mesure est comblée! La main de Charles-Quint, votre aïeul, se briserait elle-même en voulant arrêter le colosse ébranlé. Je vois une vierge sur son lit de mort, un vieillard à cheveux blancs, un vieillard que la foudre a touché. Savez-vous le serment qu'ils ont fait, royal sire? Êtes-vous souverain seigneur dans les Espagnes? Inès de Guzman, la fille du traître, est innocente devant Dieu, c'est vrai, mais n'essayez pas d'arrêter le traître dans sa chute, ou sa chute vous entraînera...

— Est-ce donc Moncade qui est à la tête de ce complot? demanda Philippe.

— Roi, répondit Hussein, une révolution n'a ni commencement, ni fin, ni tête, ni queue... Souviens-toi de ton rêve... Où étaient la tête et la queue du serpent dont l'inconnu voulait te faire une couronne?

Philippe ferma son poing blanc et faible.

— Je briserai les rebelles! dit-il.

Hussein le Noir se leva. Sa longue robe flottante faisait sa taille gigantesque. Philippe, quoi qu'en pût dire Almanzor, semblait un enfant auprès de lui, Philippe le Grand!

— Écoutez, prononça l'Africain d'une voix tout à coup assourdie; profitez! Les peuples ne savent pas qu'ils peuvent s'attaquer aux rois. Jusqu'à présent, clameurs et menaces ne vont qu'aux favoris. On respecte Dieu dans le maître... Ouvrez l'écluse avant que le torrent n'ait appris que la digue elle-même peut être franchie!...

Pour le coup, le roi bâilla largement. Il regarda le prophète d'un air ennuyé, et lui dit :

— Tu baisses, mon brave Hussein!... On m'a parlé de Soliman, le sorcier de la reine...

Sous l'ombre qui abritait son visage, le sourire du Mauresque eut un inexprimable dédain.

Le roi reprit :

— Vois si Almanzor n'a pas quelques mouvements de fièvre... depuis deux jours il m'inspire d'assez graves inquiétudes.

II

Hussein le Noir.

Le roi s'assit à son tour sur les coussins, tandis que Hussein le Noir se dirigeait vers le perchoir du perroquet favori. Les favoris, quand ils sont perroquets, ne peuvent avoir qu'un vice, la gourmandise. Le superbe Almanzor

1. Voir les numéros de 583 à 645, et le numéro 657.

était gourmand ; il mangeait beaucoup de bonnes choses et buvait du malaga comme un diable. Cela lui procurait des lourdeurs d'estomac qui aigrissaient positivement son caractère. Quand ses digestions éprouvaient des difficultés, il devenait sombre, quinteux, revêche ; il ne levait plus la patte au commandement du roi, il allait même, parfois, jusqu'à refuser de dire : Philippe est grand !

La faveur a toujours sa raison d'être, très-directe et très-prochaine ; si nous ajoutons que, le plus souvent, cette raison d'être est puérile, brutale ou purement xtravagante, nous aurons, à peu de chose près, monographie la faveur. Le favori peut s'émanciper dans tous les sens, hormis un seul : s'il lui arrive de négliger, ne fût-ce qu'un instant, le dada qui est son cheval de bataille, tout est perdu. Il coûte généralement cher ; on l'a comme meuble de luxe. Que diriez-vous d'une boîte à musique qui deviendrait muette ?

Le pouvoir d'une maîtresse a sa source dans un sentiment viril ; l'influence d'un ami est fondée sur l'une des plus nobles propensions du cœur humain. Il n'y a rien de tout cela dans l'omnipotence du favori ; elle naît exclusivement de l'egoïsme du maître. Que le favori soit homme, épagneul ou perroquet, c'est toujours un jouet ; il est chargé d'amuser le maître. Tous les maîtres n'ont pas la même manière de s'amuser. Ce brave Barbe-Bleue d'Henri VIII avait un favori chargé de nouer la loi comme une corde autour du cou de ses femmes ; Caracalla, sportman antique, fouettait son consul quadrupède ; d'autres (Dieu nous garde des énumérations savantes !) faisaient autrement et mieux encore. A chacun son caprice : Philippe IV voulait être grand ; Almanzor, perroquet, et son ministre, homme d'État, étaient ses favoris au même titre et à la condition expresse de lui chanter le même refrain :

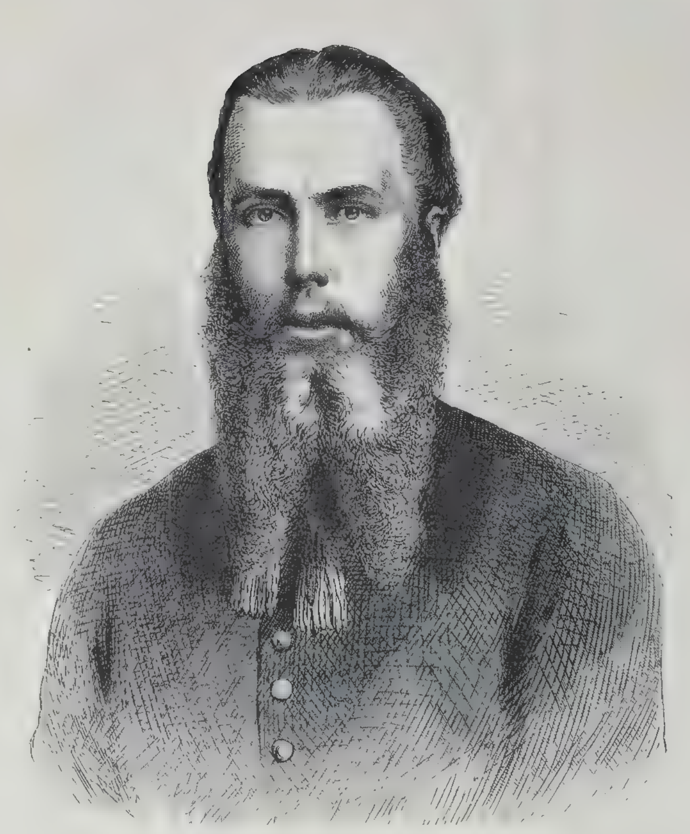
« Philippe est grand ! Il est grand, Philippe !

Un soir, à Madrid, Almanzor avait mangé des boulettes de volailles en si grande abondance, qu'il était sur le point d'étouffer. C'était pitié de le voir, en bas de son perchoir, couché sur le flanc et en proie à des convulsions terribles. Les médecins du roi, appelés en toute hâte, lui tâtèrent le pouls, l'auscultèrent avec soin, et commencèrent entre eux une mémorable dispute sur la question de savoir si le malheureux animal se mourait d'une pléthore stomacale, d'une congestion au foie ou d'un épanchement au cerveau. Ces trois avis prévalaient, mais il y en avait d'autres. Les médecins du roi, au nombre de douze, se renvoyèrent toutes les injures contenues dans le vocabulaire espagnol, et formulèrent douze ordonnances dont chacune avait assurément son mérite, mais qui se contrariaient de fond en comble.

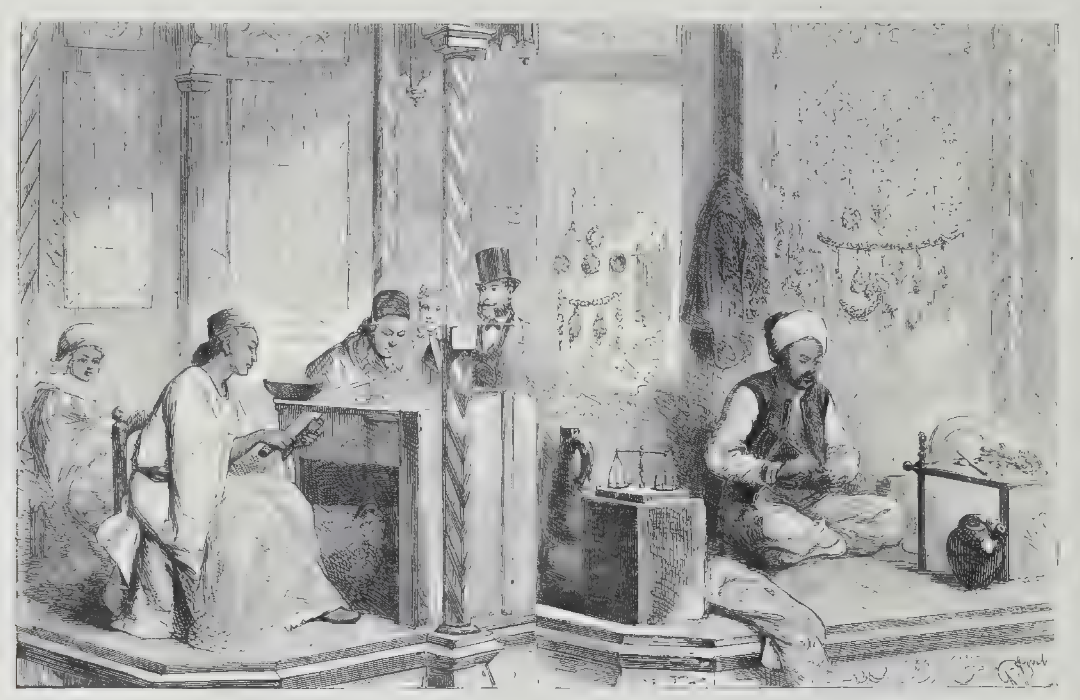
L'un voulait purger, l'autre saigner, l'autre trépaner, l'autre appliquer un seton, l'autre infliger des moxas, l'autre prodiguer des vésicatoires, l'autre... Et notez qu'ils ont fait de triomphants progrès depuis lors !

Cependant Almanzor râlait, la bête infortunée ! Philippe, au désespoir, promettait monts et merveilles à qui le sauverait.

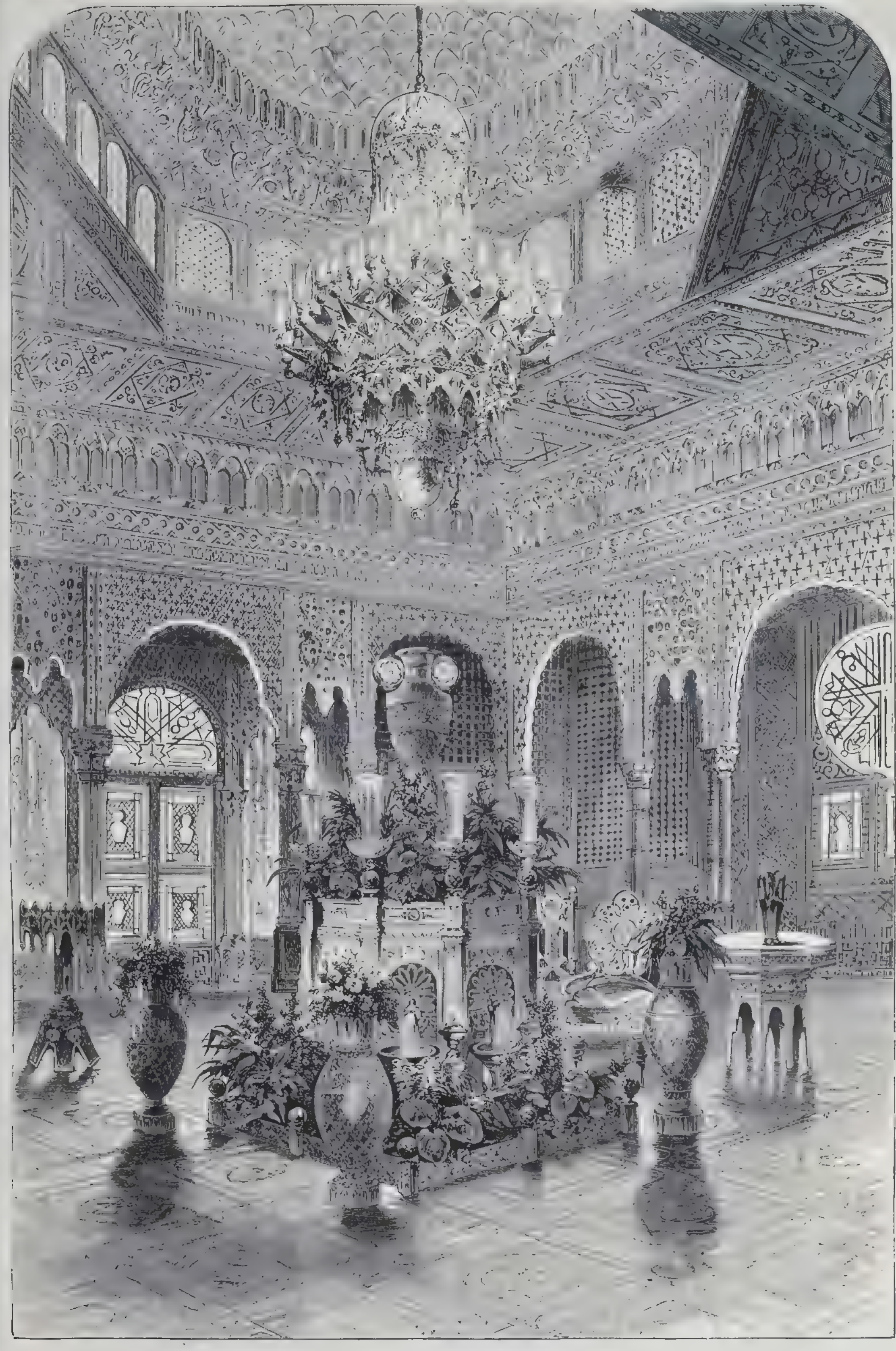
Ce que voyant, les différentes opinions médicales, désirant avancer les choses, se prirent aux



S. M. L'EMPEREUR MAXIMILIEN, d'après un croquis envoyé de Queretaro.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — BIJOUTIER ET BOUCHONNIER ALGÉRIENS DANS LA GRANDE GALERIE DES MACHINES ; dessin de M. Gustave Janet.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — INTÉRIEUR DU PAVILLON MAURESQUE DANS LA SECTION PRUSSIENNE DU PARC,
construit par M. Ch. Diebitsch, architecte, de Berlin.

cheveux sincerement, defendant chacune son principe avec les armes que la nature, notre mère, nous a donnees. Il y eut des yeux contusionnes, des dents broyees, des perruques foulees aux pieds. La question avançait, Almanzor ne bougeait plus, quand vint un charlatan, un homme qui n'avait pas même de besicles, un miserable, un Maure! D'où sortait-il? Le fait est qu'il prit Almanzor inanime entre ses mains, qu'il le massa d'une certaine façon, qu'il insuffla sans mot dire son estomac et ses reins, et qu'il le rendit au roi sain et sauf.

Les douze docteurs se retirèrent en proie à une indignation bien naturelle. Le roi fut enchanté doublement : il cherchait un sorcier pour se faire aimer des dames. Ce Maure qui ressuscitait les perroquets etait manifestement un sorcier. Le roi lui demanda, seance tenante, un philtre qui pût rendre folle d'amour la belle duchesse de l'Infantado, sa cousine, femme de Diego Mendoze et Silva, comte de Real et marquis de Santillane. Le Maure promit de composer un philtre. Au moment où il prenait conge, le roi lui demanda son nom et sa demeure.

— Je me nomme Hussein le Noir, répondit le Maure; la voûte du ciel est mon toit. Je suis ici aujourd'hui; demain je serai ailleurs. L'esprit est libre comme le vent.

— Mais si j'ai besoin de toi? objecta Philippe.

— M'as-tu fait demander ce soir?... et pourtant je suis venu... Quand tu auras besoin de moi, je le saurai avant toi-même... et je viendrai... Au revoir!

Telle fut l'entree premiere de Hussein le Noir auprès du roi d'Espagne. Nos memoires ne disent pas que le philtre promis ait rendu folle d'amour la belle duchesse de l'Infantado. Philippe IV n'etait pas heureux dans ses velleites de seduction. Ce qui est certain, c'est que le Maure finit par prendre sur son esprit un empire d'espèce singulière. Ils ne se touchaient par aucun côte. Le roi était tout petit. Le Maure avait une certaine grandeur, et sa parole abordait bien souvent des hauteurs où l'intelligence de Philippe etait incapable de le suivre; mais, de manière ou d'autre, l'effet restait produit. Philippe admirait Hussein le Noir; il le craignait, il croyait en lui.

Aujourd'hui la parole de l'Africain avait entamé Philippe plus encore qu'à l'ordinaire. C'etait de parti pris qu'il essayait de se refugier tout au fond de son indolence; Philippe etait plutôt un homme deplorablement amoindri qu'un homme mal doue. Il offrait, dans toute sa malheureuse perfection, le type du prince de la decadence, engourdi par la mal'aria morale qui plane sur ces epoques funestes, et n'essaye même pas de remonter le fatal courant. Mais s'il fuyait le combat, il avait du moins vaguement conscience de sa chute, semblable à ces malades crispes par le ver mortel de la consomption qui jettent un voile souriant sur l'avenir en deuil, et ne desesperent qu'à leurs heures.

Les acclamations du perroquet et du ministre favori enivraient Philippe vingt-neuf jours chaque mois. Le trentieme il voyait l'abime.

Pendant qu'Hussein le Noir s'occupait d'Almanzor, Philippe d'Autriche prit une mandoline posee à terre auprès des coussins et en tira quelques accords aigrelets; puis d'une voix de femme, il chanta un couplet de romance française. Il s'ecoutait avec un plaisir infini, ses yeux roulaient langoureusement, et, à son insu peut-être, son corps chetif avait pris sous sa simarre d'aspect clerical une pose de troubadour.

— Si je n'avais été roi, dit-il, altere sans cesse de louanges, comme tous ces êtres neutres et debiles qu'on nomme si durement des *enfants gates*, j'aurais gagne ma fortune en chantant ainsi de ville en ville... As-tu remarque ma voix, païen?

— Non, repliqua le Maure; je me moquerais d'un chanteur ambulant qui jouerait au roi.

— Et tu te moques d'un roi qui joue au menestrel!... Vous autres barbares, vous ne pouvez avoir les delicatesses de nos civilisations... comment trouves-tu Almanzor?

— Malade, royal sire...

Philippe repoussa du pied la mandoline qu'il avait posee à terre auprès de lui.

— S'il doit languir, j'aime mieux le voir empaillé, dit-il; j'ai le cœur tendre, je souffre de la souffrance d'autrui... Laisse Almanzor, et viens çà, païen. Tes philtres ne sont pas efficaces... La marquise d'Andrejar me tient toujours rigueur.

L'Africain déposa le perroquet sur le perchoir. Almanzor, gaillard et tout ranime, fit entendre son refrain, prononcé d'une voix haute et claire. Philippe se leva, joyeux comme un enfant, et courut à lui.

— Je l'aime quand il est bien portant, dit-il en couvrant de baisers le brillant plumage de l'oiseau; ah! ah! tresor!... Philippe est grand!... Comme vous dites bien cela!... Non, non, non, nous ne vous ferons pas empailler, bijou! non, non, non!...

Hussein le Noir le contemplait avec un dedain mêle de tristesse.

— Où est l'endroit sensible? murmura-t-il, ou est le défaut de cette cuirasse d'inertie?...

— Pourquoi, interrompit brusquement Philippe, pourquoi Andrejar ne m'aime-t-elle pas, tu dois savoir cela.

— Je le sais, seigneur royal.

— Dis-le, païen, je te l'ordonne!

— Le meilleur talisman d'un roi pour conquerir les cœurs, prononça lentement l'Africain, c'est d'être roi!

— Par les cinq plaies, infidèle! se recria Philippe, ton audace va-t-elle jusqu'à m'outrager? Me donnes-tu à entendre que je ne suis pas roi?

— Mon audace va jusqu'à vous servir... Les philtres sont des armes : on peut leur opposer d'autres armes... J'ai su penetrer dans le boudoir de la belle marquise pour voir quel obstacle brisait nos enchantements.

— As-tu trouvé l'obstacle?

— Je l'ai trouvé, royal seigneur.

— Quel est-il?

Hussein le Noir releva le coin de son bernuz et prit dans son sein un large placard de parchemin plie en quatre. Il le developpa sous les yeux du roi. C'etait un exemplaire enlumine de ce dessin satirique où l'on voyait les principaux ministres des puissances europeennes, la pioche à la main, creusant un fosse. Le favori, en grand costume, dirigeait les travaux. Une legende qui sortait de sa bouche, comme cela se voit dans maintes estampes anciennes et comme cela se voit encore dans les caricatures où John Bull prodigue le sel de cuisine de sa pesante gaieté. Cette legende portait la rubrique si connue : « Allez toujours! plus on lui ôte, plus il est grand! »

Philippe IV jeta les yeux sur le parchemin. Il devint plus blême que la toile de sa collerette.

— Ceci est infâme! s'ecria-t-il d'une voix etranglee; ceci est séditieux, impie, calomnieux!... Ce sont des rebelles, par la passion de Notre-Seigneur!... Je les chercherai, je les trouverai, je les mettrai à la question! Je les brûlerai tout vifs! Je leur arracherai la chair avec des cardes!

Il y avait du tigre dans les tressaillements de sa face et dans la lueur sanglante que sa prunelle rayonnait.

Mais tout son pauvre corps tremblait. La force manquait sous cette colère. Rien n'est hideux et répugnant comme la rage impuissante.

— C'est l'obstacle, dit froidement Hussein le Noir; j'ai trouvé cette estampe sur le gueridon de la marquise.

— Elle sera châtiee! gronda le roi... elle sera châtiee sevèrement!

— Et le complice?... murmura Hussein.

— Que veux-tu dire?

— Celui qui apporta l'estampe...

— Mais que fait donc l'inquisition?

— Elle fait son metier, sire. Elle mène ses processions, elle emplit ses cachots, elle allume ses bûchers... Si quelqu'un s'avisait de mettre au jour contre le saint-office une raillerie pareille à celle qui attriste aujourd'hui Votre Majeste, toutes nos places publiques flamberaient, et, depuis les frontières de France jusqu'au détroit, l'Espagne sentirait le roussi.

— Penses-tu donc que l'inquisition soit plus forte que le roi?

— Le roi catholique sait cela mieux qu'un pauvre musulman, répondit le Maure.

La tête pâle de Philippe IV se pencha sur sa poitrine.

— Le saint tribunal est le soutien de la foi, prononça-t-il à voix basse et du ton que l'on met à répeter une leçon. C'est la meilleure colonne de notre autorité royale...

Puis changeant d'accent brusquement et avec une moue d'enfant maussade :

— Comme cela, les dames de notre cour méprisent le roi!

Hussein le Noir eut peine à réprimer un sourire, tant il y avait de puerile naïvete dans la revolte de ce pauvre orgueil.

— Sire, repliqua-t-il, le don de tout voir et de tout entendre est parfois funeste. Pour être heureux il ne faut pas soulever certains voiles. L'experience trop complète dessèche le cœur et endolorit l'esprit... J'ai decouvert autour de Votre Majeste tant de trahisons et tant de perfidies que je suis tente de marcher les yeux fermés desormais, comme ces mules de voyage qu'on aveugle pour qu'elles aient le pied sûr au bord des precipices.

— Ceci est infâme, repeta le roi, dont les doigts maigres et blancs froissèrent convulsivement l'estampe.

— Il y a, croyez-moi, des choses plus infâmes encore...

— Serais-tu capable, païen, de decouvrir l'auteur de cette insulte?... Cinquante onces d'or pour toi, si tu me livres son nom!

— J'en donnerais cent pour le soustraire à votre vengeance, royal seigneur. Celui qui a trace ce dessin grossier n'est qu'un miserable instrument, un maigre loup que la faim a pousse hors du bois... Je ne m'attaque qu'aux lions.

— Est-ce un lion, celui qui a laisse cette estampe chez la marquise?

Le roi fit cette question d'une voix alterée.

— Il en porte la peau du moins, repondit l'Africain. C'est ce fils de bâtard qui traine le nom de Haro d'orgie en orgie...

— Don Juan!... Je l'ai fait comte.

— Il va partout, disant que vous le ferez duc.

— Don Juan! le neveu du ministre!

— Et le neveu de Zuniga! et le neveu du commandant de vos gardes!... Par Mahomet, seigneur, vous êtes un prince bien entoure!

— Je te defends d'invoquer ton faux prophète devant moi, païen! murmura Philippe qui se signa.

Il ajouta, en se tournant vers Almanzor acharné à son refrain :

— Tais-toi, bête stupide! L'idée me vient que, toi aussi, tu me railles... Païen, la preuve de ce que tu avances?...

PAUL FEVAL.

(*La suite au prochain numero.*)

UN PROCÈS DE FÉNIANS

EN IRLANDE.

On n'a pas oublié, sans doute, qu'au mois de mars de cette annee un mouvement de fenians assez serieux eclate en Irlande, et eut pour théâtre principal les comtes de Cork, Limerick, Tipperary et Killmallock. Le gouvernement s'empressa d'envoyer contre les insurgés anglais plusieurs corps de troupes sous le commandement du général sir Alfred Horsford. Ces forces opérèrent dans le sud de l'Irlande et reussirent à disperser dans les montagnes les bandes de paysans qui avaient promené le drapeau vert jusqu'aux environs de Dublin.

Depuis cette époque, la tranquillité n'a plus été troublée d'une manière sérieuse en Irlande. Cependant les agents du gouvernement n'en continuent pas moins à surveiller activement les sourdes menees du fenianisme. De temps à autre, des depôts d'armes sont découverts et des arrestations ont lieu. Des meurtres sont egalement signales dans quelques localités reculees, et des fermiers qui veulent exercer des vengeances particulières contre les proprietaires du sol essayent de donner à leurs mefaits une couleur politique.

Nous publions, d'apres un dessin qui nous est communique, la vue du tribunal de Killmallock, pendant un procès qui a été instruit recemment à propos d'un meurtre auquel le fenianisme ne semblait pas etranger. Cette gravure est fort interessante, car elle fait voir combien les formes judiciaires du gouvernement britannique diffèrent de celles observees en France. Le local lui-même possède une etrange physionomie, et on ne peut s'empêcher de penser que le tribunal de Killmallock est peu fait pour inspirer une haute idée de la majesté de la justice.

A. DARLET.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

La façade du nouvel Opéra. — Devis et menus propos. — Où la parole est donnee au public. — La frise, les groupes et les motifs de l'entablement, Les avant-corps, la *loggia*, les ors, les bronzes et les marbres. — Sucre, guimauve, café et chocolat. — Glück brille par son absence. — Opinion du chroniqueur. — Ce que l'Opera nourrit de monde. — Son influence sur l'art lyrique. — La queue à une heure du matin. — La cage et les oiseaux. — Second début de Devoyod dans la *Muette de Portici*. — Théâtre des Italiens. — Réouverture, composition de la troupe, pièces nouvelles. — Odéon : reprise de *François le Champi*. — MM. Reynald, Paul Deshayes; Mmes Agar, Sara Bernhardt, Nancy, Laurence Gerard, Lambquin. — Où le chroniqueur des théâtres devient le chroniqueur des arts. — Concours pour les grands prix de peinture et de sculpture. — Un singulier programme. — Envois de Rome : MM. Barthélemy, Bourgeois, Deschamps, Barrias, Chaplain, Delaplanche, Maillard, Mouchablon, Lefeuvre. — La palme aux architectes.

(Devant la façade du nouvel Opéra.)

1er MONSIEUR. — Très-gentil, très-gentil, régalant à l'œil.

2e MONSIEUR. — Peuh! trop charge, des ors, des marbres, des bronzes, une orgie de couleurs.

UN MONSIEUR A LUNETTES D'OR. — « Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche. »

1er MONSIEUR. — L'un n'empêche pas l'autre.

2e MONSIEUR. — Ainsi vous aimez ce monument-là?

1er MONSIEUR. — Dites que je l'adore : c'est gai, c'est élégant, riche et somptueux comme il convient à un théâtre, — ni une caserne comme le Châtelet et le Théâtre-Lyrique, ni un temple grec comme les Italiens et l'Odeon, ni une banalite comme l'Opera actuel, le Vaudeville et nos autres salles parisiennes.

2e MONSIEUR. — Tout ce que vous voudrez; mais cette corniche, ce cordon de masques en or, est-ce que cela ne vous creve pas l'œil? Et ces chapiteaux en or? Et ces bustes en or, encadres dans des marbres multicolores?

1er MONSIEUR. N'ayez pas peur : tout cela ne tardera pas à s'amortir et à s'harmoniser : deux hivers suffiront pour enlever toutes ces crudites qui, d'ailleurs, personnellement, ne me sont nullement desagreables.

2e MONSIEUR. — Enlèveront-ils aussi ces groupes qui soutiennent les E et alternent si fâcheusement avec les basreliefs qui entourent les N?

1er MONSIEUR. — Fâcheux, en quoi?

2e MONSIEUR. — En ce qu'ils sont trop ornés et qu'ils alourdissent l'entablement.

1er MONSIEUR. — Tiens, moi je les aurais plutôt trouves trop maigres.

2e MONSIEUR. — Et ces deux groupes figurés en bois et qui seront en bronze dore comme la corniche, ces grandes statues de sept mètres avec leurs ailes qui poignardent le ciel, c'est donc heureux aussi, à votre avis?

1er MONSIEUR. — Attendez que tout cela soit en place et se relie avec la grande coupole.

2e MONSIEUR. — Qui sera doree aussi, n'est-ce pas?

1er MONSIEUR. — Parbleu!

2e MONSIEUR. — Merci!

1er MONSIEUR. — Vous vous en prenez aux details; mais l'ensemble, mais les lignes! Regardez-moi ces avant-corps : quelles admirables proportions! Ces frontons curvilignes sont-ils assez jolis? Et cette *loggia*, le morceau capital, est-elle assez réussie? Voyez comme ces colonnes couplees, d'un seul jet de pierre, sont élégantes et sveltes...

2e MONSIEUR. — Trop sveltes.

1er MONSIEUR. — Et comme elles s'harmonisent merveilleusement avec le second ordre de colonnes en marbre, egalement monolithes!

2e MONSIEUR. — En marbre de differentes sortes.

1er MONSIEUR. — Et pourquoi non?

2e MONSIEUR. — Les anciens...

1er MONSIEUR. — Les anciens en faisaient bien d'autres : ils ne melangeaient pas seulement les marbres, mais les formes. Ils entremêlaient, sans façon, les colonnes cylindriques et les colonnes torses. Voyez celles de Pompeï. A Saint-Marc, pas deux qui se ressemblent. Vous en trouverez de toutes les paroisses dans les eglises de Rome, même dans celles du style le plus pur.

2e MONSIEUR. — Va pour le marbre des colonnes, ce qui,

après tout, n'est aussi qu'un détail; mais ce que je ne passe pas à l'architecte, c'est le soubassement de son edifice. Voyons, est-ce qu'il ne vous saute pas aux yeux que les baies du corps principal sont à la fois trop étroites et trop basses?

1er MONSIEUR. — Regardez l'Odeon.

2e MONSIEUR. — Je n'ai pas besoin de comparer : je prends le monument comme il est, et j'affirme que les cinq arcades du milieu auraient besoin d'être deblayees de toute la hauteur des marches, qu'elles devraient être en un mot egales en dimension à celles de l'avant-corps.

1er MONSIEUR. — Ici encore, il faut attendre.

2e MONSIEUR. — Attendre... quoi?

1er MONSIEUR. — D'abord que le soubassement soit terminé, que les arcades soient debarrassees des clôtures en planches qui les obstruent, que les groupes et les statues qui doivent en remplir les intervalles soient en place, enfin que la rue de l'Imperatrice soit percee et permette de voir l'edifice dans sa veritable perspective.

2e MONSIEUR. — Ainsi soit-il!

LE MONSIEUR A LUNETTES D'OR. — Est-il vrai, monsieur, comme je me le suis laisse dire, que l'architecte ait dejà depensé plus de trois cents millions?

UN FARCEUR. — Trois cents millions, vous voulez rire? Rien que l'or employe dans la façade en pèse le double.

LE MONSIEUR A LUNETTES D'OR. — Il faut que la France soit bien riche.

1er GANDIN. — Quelle drôle d'idée d'avoir fait un Opera en sucre!

2e GANDIN. — En guimauve, mon bon, en guimauve.

1er GANDIN. — Tiens, ces ronds et ces carres en pistache! Aimes-tu la pistache, toi?

2e GANDIN. — La pistache, et le chocolat aussi. Vois donc, autour du père Auber.

1er GANDIN. — Eh bien! quoi, une pâte au cafe.

2e GANDIN. — Et après, les consoles, les masques... c'est du chocolat.

1er GANDIN. — Marquis a dû faire de jolies affaires là dedans.

UN MUSICIEN. — Mozart, Meyerbeer, Spontini, Beethoven, Auber, Halevy, Rossini... Ah çà! et Glück?... — Glück, l'auteur d'*Alceste*, d'*Orphée*, et d'*Armide*, Glück, le père de l'opera : ils ont oublie Glück sur leur façade! Alors ce n'est plus l'Opera, c'est la salle Bischoffsheim.

Voilà ce que M. Garnier a pu entendre s'il lui a pris fantaisie de se promener incognito parmi les groupes qui ne cessent depuis huit jours de stationner devant son œuvre. Des plaisanteries il ne fera que rire, à moins de hausser les épaules. Quant aux critiques serieuses, il sera le premier, je n'en doute pas, à en tenir compte. Mais qu'il ne s'en préoccupe pas autrement. Tel qu'il est dejà, son monument est un des plus magnifiques et, à coup sûr, le plus original qui ait eté construit à Paris depuis la Renaissance. La surprise qu'il avait causee dès le premier jour a fait place à l'admiration. Certains details de la façade taquineront encore pendant quelque temps des yeux habitues au style froid et compasse qui a régné jusqu'ici sur notre architecture nationale. Mais il n'est personne dès à present qui ne rende justice à l'elegance et à la distinction de l'ensemble, personne qui ne reconnaisse à l'architecte ce double et rare mérite d'avoir rompu avec les poncifs de son art et de ne s'être inspiré dans l'exécution de son œuvre que de son génie et de la destination du monument qu'il etait appele à edifier. Je n'essayerai pas d'analyser toutes les beautés de cette construction immense à laquelle *l'Univers illustré* ne manquera pas de consacrer un article special. Je ne veux pour aujourd'hui que signaler aux visiteurs, outre la façade dont je viens de parler, les pavillons latéraux si completement réussis, d'une si charmante et si gracieuse tournure. Il n'y a qu'une voix pour leur donner la qualification qui leur convient — celle de chefs-d'œuvre.

Quoi que doive coûter l'Opéra, ce ne sera jamais trop. C'est par centaines qu'il faut compter le nombre d'individus qui en vivent directement ou indirectement : artistes du chant et de la danse, figurants, musiciens, décorateurs, machinistes, garçons de théâtre, ouvreuses, habilleurs et habilleuses, tailleurs, cordonniers, entrepreneurs et fournisseurs de toutes sortes. Je trouve, dans l'*Almanach des spectacles* de 1824, la liste des fournisseurs attitres : elle ne contient pas moins de cinquante-sept noms. Jugez de ce qu'elle peut en contenir en 1868! Ai-je besoin de dire l'attrait qu'exerce l'Opéra sur l'étranger et la province, et les millions qu'il verse ainsi dans Paris? Je sais bien que la province s'en plaint et qu'elle trouve injuste de contribuer de son argent aux frais de la subvention annuelle. Elle oublie que c'est l'Opera qui alimente ses theâtres, que c'est lui qui maintient en France le niveau de l'art lyrique. Et ne dites pas que l'Opéra ne s'adresse qu'à l'aristocratie, que le peuple en fait fi et le verrait disparaître avec indifference. Les petites places ne sont pas moins fréquentées que les grandes. Le peuple tient à son Opéra. L'autre soir, la veille du 15 août, la representation du soir était à peine finie, que la queue se formait dejà sous le vestibule de la rue Le Peletier. Des centaines d'hommes en blouse allaient attendre patiemment douze heures pour applaudir Faure et Mme Marie Sass.

« Jolie cage, mais à quand les oiseaux? » entendais-je dire devant le monument de M. Garnier. Les oiseaux sont rares, il est vrai. Avec Gueymard, Villaret, Warot et Morère, nous n'avons guère que la petite monnaie d'un Nourrit et d'un Duprez. Belval, Obin et David ne nous rendent pas tout à fait Levasseur. Mais Mmes Sass, Gueymard, Battu, Mauduit et Bloch composent un état-major féminin capable de satisfaire les dilettanti les plus difficiles ; mais du côté des barytons, l'Opéra peut defier tous les souvenirs, depuis Dabadie jusqu'à Baroilhet. A Faure, le maître à tous, le plus grand artiste de l'ecole française, à Caron, chanteur agréable, il vient d'adjoindre le jeune Devoyod dont j'ai déjà mentionné ici l'heureux début dans *l'Africaine*. Devoyod a joué, pour second rôle, Pietro de *la Muette*, et il n'y a pas eté moins remarquable. Sa voix fraîche, sympathique, *pastosa*, comme disent les Italiens, m'a paru avoir gagné encore en sonorité. Son style est excellent. La façon dont il phrase sa partie dans le duo et sa barcarolle du cinquième acte révèlent un véritable artiste. Il doit, dit-on, se produire bientôt dans *la Favorite*. Je serais étonné s'il n'y obtenait pas un très-vif succès.

~~~ Les Italiens devancent d'un mois leur saison. Les représentations de cette année commenceront le 3 septembre avec la diva Patti dans la *Sonnambula*. J'ai sous les yeux le tableau de la troupe ainsi composée :

Prima donne, soprani, mezzo soprani et contralti : MMes Patti, Krauss, Tiberini, Grossi, Harris. — *Comprimarie* : MMmes Llanes, Simoni, Rosello.

Tenori : MM. Mongini, Nicolini, Gardoni, Tiberini, Ubaldi.

Baritoni : MM. Steller, Cresci, Verger, Agnesi.

Bassi : MM. Scalese, Selva, Ciampi. — *Secundi bassi* : MM. Faller et Mercuriali.

Fraschini, comme on voit, ne figure pas dans cette liste : il est remplacé par Mongini. Nous verrons s'il y a compensation.

M. Bagier nous promet deux opéras nouveaux dans le cours de la saison theâtrale. Lesquels? Il ne nous le dit pas. Mais je me trompe fort, ou l'un des deux sera *la Forze del destino*, de Verdi.

~~~ C'est George Sand qui vient de succeder à George Sand sur l'affiche de l'Odeon. Personne ne s'en plaindra. *François le Champi* est, en son genre, un chef-d'œuvre comme *le Marquis de Villemer*. On se rappelle quelle delicieuse impression produisit, il y aura bientôt vingt ans de cela, ce langage naïf et simple, cette etude à la fois si delicate et si vraie des passions et des sentiments qui s'agitent dans le milieu de la vie rustique. Avec ce tact qui est le propre du genie, l'auteur a saisi le point juste qui separe la pastorale de convention, la pastorale florianesque, de la realité crue et brutale. Dans les mœurs qu'il avait à peindre, il n'a pas copie au hasard, il a choisi les traits qui donnent le caractère et determinent le type : il n'a pas fait une photographie, il a compose un tableau dont l'harmonie même atteste la verité. J'ignore si les paysans parlent comme les fait parler Mme Sand; mais ils *doivent* parler ainsi et cela me suffit. Je ne retrouve en eux ni les allures ni le ton des gens de la ville. Les images qu'ils emploient sont puisees dans cette nature agreste qui les environne et dont le parfum nous arrive à travers ces locutions primitives si heureusement ravivees. Les sentiments marchent de pair avec le langage, ils en ont la fraîcheur et la chasteté. En voulez-vous une preuve? Comparez la situation de François et de Madeleine avec celle de Rousseau et de Mme de Warens. Toutes deux se ressemblent; mais le tableau des *Confessions*, a je ne sais quoi de fievreux et de malsain : celui de *François le Champi* n'a rien qui trouble et qui inquiète. C'est de cœur et non de sens qu'est fait l'amour de François et de Madeleine : c'est un echange de sacrifices et de devouements qui en est la base, et le mariage qui le couronne semble comme l'acquit d'un devoir réciproque. La coquetterie de Mariette n'a rien non plus qui sente la corruption. Mariette est honnête : elle le dit et on le croit. Jean Bonnin est un brave garçon, rempli d'honneur, de bon sens et de probité sous son enveloppe un peu niaise. La Sévère seule represente les mauvais instincts de la race campagnarde, l'avarice, l'envie, le vice hypocrite et intéresse : le personnage est bien tracé, nettement, sobrement, sans outrance de couleur; son intervention dans la pièce donne du relief aux autres figures, et par le châtiment qui lui est inflige concourt à préciser la moralite de l'œuvre.

L'accueil très-brillant qui a eté fait à cette reprise est dû plus à la pièce qu'à la façon dont elle a ete jouee et, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis reproduire qu'en partie, pour les interprètes d'aujourd'hui, les eloges qu'adressait l'auteur à ceux de la création.

Reynald est intelligent; il a de l'energie et de la chaleur; mais il manque d'ampleur et de franchise. La nature de Mlle Agar ne se prête aussi qu'avec effort à l'expression des sentiments tendres et affectueux. « M. Deshayes, écrivait Mme Sand, aurait suffi tout seul au succès de la pièce : jamais je n'ai encore rencontré, dans les traînes de la vallee Noire, un paysan si paysan, un Berrichon si berrichon, et, pourtant, je les connais les paysans berrichons! » Avec un mi bémol à la clef, le compliment peut, à la rigueur, s'appliquer au Deshayes, deuxieme du nom. Mlle Sara Bernhardt mérite mieux que l'épithète un peu banale de ravissante, que décernait Mme Sand à Mme Deshayes. Mlle Nancy se fait remarquer dans le rôle ingrat de la Sevère, qu'elle détaille en comédienne de la bonne ecole. Mlle Laurence Gerard, par sa gentillesse et sa physionomie sympathique, donne du relief à la figure effacée du petit Jeannie. Mais les honneurs de la soirée ont été pour Mme Lambquin : elle n'a ni « la tête de madone », ni « la taille de reine » de Mlle Biron, sa devancière : en revanche, elle est entraînante de rondeur, de bonhomie, de verve comique : c'est elle, comme on dit, qui a decroché la timbale.

~~~ A peine sa signature mise au bas de son dernier article sur l'Exposition universelle, notre ami et collaborateur Jean Rousseau s'est enfui vers sa chère Belgique, en me chargeant, jusqu'à son prochain retour, de l'interim de son departement. — Concours annuel pour les grands prix, envois de nos artistes de la villa Medicis, voilà ce qu'il me laisse à liquider dans les quelques lignes qui me restent. Force m'est donc de me borner à de simples impressions, ce que d'ailleurs la médiocrité generale des œuvres exposées me permet de faire sans scrupule.

Il y a pourtant certaines qualités de vigueur, d'énergie et surtout de composition dans le tableau de M. Blanc, le laureat de peinture. Le sujet — Laïus tué par Œdipe — s'indique clairement. L'exécution revèle une véritable habilete de main. La composition de M. Bourgeois est confuse : les personnages etouffent dans le cadre, et la draperie jaune qui occupe le milieu de la toile produit un effet desagreable. Je prefère pour ma part le tableau de M. Blanchard, le deuxième accessit, dont la scène est disposée d'une façon dramatique, et dont la peinture annonce un coloriste.

Si le concours de sculpture est plus faible, la faute en est moins peut-être aux concurrents qu'au sujet qu'ils avaient à interpreter. Il s'agit de la dispute d'Achille et d'Agamemnon. Le texte souligné sur la légende est celui-ci : « La deesse se tient derrière Achille et, *ne se montrant qu'à lui, elle saisit la blonde chevelure du héros*. Achille, frappe de surprise, se retourne et reconnaît Pallas. » Je n'insiste pas et tout le monde comprend ce qu'il y a d'etrange dans ce programme, qui offre à la fois un mouvement grotesque et une impossibilite. Les concurrents s'en sont tires tant bien que mal. Le bas-relief de M. Allar, le premier accessit, — il n'y a pas eu de prix — est sage, propre, mais sans qualités saillantes. Plus négatif encore est celui de l'élève qui a obtenu le second accessit. M. Dumilâtre, qui vient ensuite, l'emporte de beaucoup sur ses concurrents par la vie, le mouvement et l'expression. Si l'execution de son bas-relief eût ete à la hauteur de sa composition, il eût sans doute merite le prix.

Au rebours de l'ecole des Beaux-Arts, c'est par la sculpture que se distingue l'Académie de France à Rome. Le Ganymède envoyé par M. Barthelemy promet une jolie statue lorsqu'elle sera terminee. L'acteur antique de M. Bourgeois est spirituel et d'une tournure élégante. Un pauvre jeune homme nommé Deschamps, qui vient de mourir à Naples dans le cours de sa seconde annee d'ecole, laisse un Discobole dont la valeur reelle fait vivement regretter la perte prematuree d'un talent plein d'avenir. Il y a beaucoup de verve et d'entrain dans la Bacchanale de M. Barrier, elève de première annee. Mais pourquoi s'en tenir toujours aux motifs tires de l'antiquite? Deux médailles d'un travail parfait — une Cerès et le portrait de M. Robert-Fleury, — par M. Chaplain, terminent cette exposition très-honorable, en somme, pour nos sculpteurs de la villa Medicis. Je ne parle pas de deux bustes assez insignifiants de M. Delaplanque, et où l'on peut louer toutefois un sentiment juste de la realite.

Mais la peinture! Mettons à part le tableau de M. Machard — *le Corps de Chlodwig retrouvé dans la Marne par un pêcheur*, toile un peu creuse de couleur, mais qui a du style et du caractère, puis, si vous voulez encore, une copie d'après Palma de M. Monchablon; le reste est d'une pauvrete navrante, — et je n'excepte pas même la *Cornélie* de M. Lefebvre, d'une execution manieree dans sa naïveté, d'une peinture maigre et sans consistance, auprès de laquelle celle de M. Gérôme est un phenomène de solidite. Il y avait pourtant quelque chose chez M. Lefebvre.

J'oubliais nos architectes, et j'avais tort. C'est à eux en definitive que revient la palme de cette exposition. Examinez avec soin la restauration du temple de Venus à Pompéi, par M. Chabrol; les etudes de M. Dutert sur Saint-Pierre de Rome, l'eglise de Loreto, le temple de Mars vengeur; celles M. Noguet sur les forums de Nerva et de Trajan; celles de M. Guadet sur l'Acropole, le Colisee, l'eglise Saint-Marc et les nouvelles Procuraties; celles de M. Gherardt sur le temple d'Antonin et de Faustine, sur quelques monuments de Pompei et sur l'église Saint-Paul-hors-des-Murs; enfin et surtout les travaux prodigieux de M. Brune sur Karnak et d'autres ruines egyptiennes, — et vous n'aurez pas à regretter votre course au quai Malaquais.

GEROME

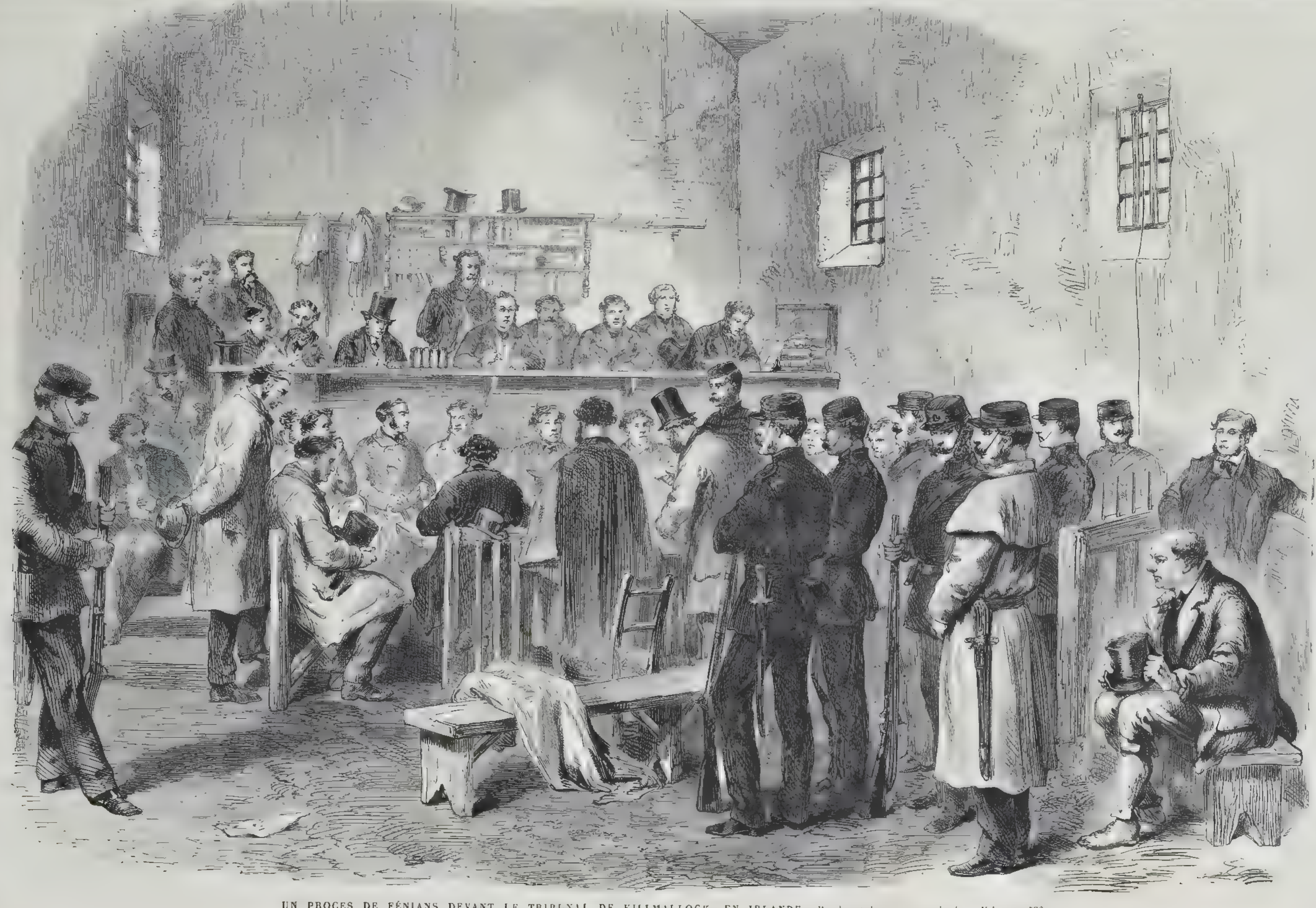
LE TIR FÉDÉRAL SUISSE

A SCHWITZ

Le tir federal suisse a eu lieu cette annee dans la jolie petite ville de Schwitz. Le dimanche matin 21 juillet, des salves d'artillerie annoncèrent le commencement de cette fête de la poudre. On voyait flotter le drapeau federal entoure des bannières cantonales, parmi lesquelles se trouvaient les glorieux lambeaux de Sempach et de Mangarten.

L'emplacement du tir etait situe à quelque distance de Schwitz. La tente s'adossait à la montagne, et au-dessus de la porte brillaient la croix helvetique et les ecussons des vingt-deux cantons. A l'interieur, étaient exposes à l'admiration de la foule les divers prix offerts à l'adresse des tireurs : des coupes d'or, des pièces d'argenterie, des bourses renfermant des lingots de Californie. En face de la tente, la barraque de tir avait été organisee avec une entente parfaite de sa destination. Il y avait cent trente cibles, dont quatre pour les armes se chargeant par la culasse. Les prix d'honneur etaient d'une valeur de quatre-vingt-dix-huit mille francs, et le total des récompenses atteignait le chiffre de trois cent mille francs.

On commença, bien entendu, par un banquet où furent portes de nombreux toasts patriotiques. De maints endroits arrivèrent alors des telegrammes sympathiques : des exposants suisses de Paris, des residants de Bruxelles, de Genève, de Pise, etc. Les tireurs allemands envoyèrent à ceux de la Suisse leur invitation d'assister au prochain tir germanique qui, en 1868, doit avoir lieu à Vienne.
~~~



UN PROCÈS DE FÉNIANS DEVANT LE TRIBUNAL DE KILLMALLOCK, EN IRLANDE, d'après un dessin communiqué. — Voir page 526.



ANNEXE AGRICOLE DE L'ILE DE BILLANCOURT. — SOUVENIRS DE L'EXPOSITION CANINE.

1. Chien couchant âgé de vingt mois. — 2. Pointer de quatre ans. — 3. Chien de montagne âgé de sept ans. — 4. Chien couchant de deux ans. — 5 et 6. King's-Charles de deux et trois ans. — 7 et 8. Chiens d'appartements. — 9. Chien du mont Saint-Bernard âgé de deux ans et trois mois. — Voir le Bulletin.

Le lendemain, le conseil fédéral arriva de Berne, amenant trois dignitaires japonais et le jeune frère du taïcoun. Puis on vit le défilé de l'École polytechnique de Zurich, et l'offrande d'un drapeau étoilé présenté par M. Baudelier, de l'Illinois, au nom des Suisses des États-Unis.

Après un nouveau banquet et de nouveaux toasts, une longue file de voitures conduisit le conseil fédéral et les invités à Brunnen, où le gouvernement d'Uri avait fait préparer un splendide dîner. De Fluelen, on remonta le lac en bateau, au milieu des détonations de l'artillerie et des hurrahs de la foule, jusqu'au rocher légendaire où se dresse la chapelle de Guillaume Tell. A cet endroit, la musique entonna l'hymne national helvétique, que tout le monde accompagna en chœur. Du Rütli, berceau sacré de la liberté suisse, on alla saluer le monument de Schiller, cette pierre vénérée qui porte l'inscription suivante :

A FRÉDÉRIC SCHILLER, AU CHANTRE DE GUILLAUME TELL,

LES ANCIENS CANTONS.

SON ŒUVRE VIVRA AUSSI LONGTEMPS QUE CES MONTAGNES

RESTERONT SUR LEUR BASE.

Ce pèlerinage accompli, on retourna à l'emplacement du tir fédéral. Il était nuit close; mais toutes les maisons de Schwitz portaient sur leurs façades de brillantes illuminations et de grands feux flambovaient sur les montagnes.

Le lendemain de ces réjouissances pittoresques, les exercices du tir ont commencé, et les Suisses ont prouvé par leur adresse qu'ils sont restés les dignes descendants du héros du Rütli.

X. DACHÈRES.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Histoire de la charrue. — La première charrue connue — Charrues antiques et modernes — Les charrues des sauvages procèdent de la houe. - Tradition sur l'origine de la charrue. — La Chine. — L'Égypte. — L'Amérique. — La Scandinavie. — La Grèce.

La plupart des Parisiens ne ressemblent que trop à cette princesse qui, en temps de disette, demandait pourquoi, le pain faisant défaut, on ne mangeait pas de brioche. Beaucoup savent tout au plus que le pain se pétrit dans des caves, par des mitrons demi-nus qui poussent des geignements lamentables et qui vont, dans un costume léger et surchargés de farine, se désaltérer aux cabarets avoisinants. Quant à la charrue qui dispose les sillons destinés à recevoir le blé et à préparer sa culture, sur mille personnes, une seule peut-être, tout en connaissant vaguement sa forme, serait sans doute fort embarrassée de la décrire.

Si cette masse de bourgeois et d'ouvriers qui composent la population de la capitale de la France était moins affairée, moins absorbée à la fois par le besoin du comfort, du plaisir et surtout par le *duris urgens in rebus egestas*, cette dure nécessité de gagner le pain quotidien, si énergiquement dépeinte par Ovide, au lieu de passer insoucieux devant les objets exposés par la Bavière et par le grand-duché de Bade dans la galerie consacrée à l'histoire du travail, ils s'arrêteraient en face de deux collections représentant l'histoire de la charrue depuis sa plus antique origine jusqu'à nos jours; c'est-à-dire depuis un grossier instrument en bois jusqu'à une machine à vapeur.

MM. Joseph Anselm et le docteur Louis Roux ont, chacun de leur côté, formé une collection de modèles réduits de charrues de tous les temps et de tous les pays.

Le plus ancien type connu de ces instruments aratoires remonte à sept cents ans avant l'ère chrétienne, et provient d'Égypte. Il est en bois et de forme coudée; on en a construit le modèle d'après le revers d'une monnaie syracusaine, et la charrue grecque du temps de la bataille de Marathon, où un soldat athénien tua je ne sais combien d'ennemis avec un soc, ressemble beaucoup à la charrue égyptienne. Cet outil agricole ne commença guère à s'améliorer qu'un siècle plus tard, au moment où il prit une forme de groin de porc pour mieux fouiller le sol.

Dès lors on voit la charrue successivement se perfectionner et, de simple outil à bras à défricher et de houe, devenir un instrument auquel s'attellent d'abord des hommes, puis ensuite des bœufs. Elle s'arme d'un soc primitivement horizontal et fixé au cep, et finit par se compliquer, de chaque côté, d'un versoir composé d'espèces d'oreilles. Ces oreilles se modifient elles-mêmes en chevilles remontantes soit rondes, soit anguleuses, soit concaves, soit en versoir plat, unique, divisé en deux courbes et avec des oreilles latérales.

D'autres charrues ne semblent point issues de la houe, mais de la bêche, comme en Espagne et dans certaines parties de l'Allemagne ; ou de la fourche, comme en Chine et en Russie.

Si l'on arrive aux charrues modernes, on constate que la plus ancienne de celles qui entrent les premières dans la voie des améliorations et du progrès provient de Strasbourg et date du XVIe siècle. On peut citer ensuite l'ancienne charrue allemande avec avant-train.

Le tourne-soc rhénan, la charrue de Brabant (1720), qui servit de modèle à la France, à l'Angleterre et à l'Allemagne; la charrue écossaise de Small (1763), industriel qui, le premier, fonda une fabrique d'instruments aratoires; la charrue de Schwertz, construite en 1819, dans le royaume de Wurtemberg ; la charrue type française de Dombasle; la charrue de Hohenheim, type flamand de 1825, perfectionnée par le professeur Weckerlin; la *rouchadlo*, type bohémien ou charrue à broyer (*Beet auch sturzpflug*), inventée par les frères Wewerka, vers la fin de 1830; la rouchaldo rotative, le scarificateur ou charrue à coutre, connue en Angleterre depuis le siècle passé et vulgarisée depuis par Beatson, construite à Schleissheim en 1841 ; le râteau bavarois pour ratisser les allées des jardins à Schleissheim (1842); le rouchaldo de Nassau perfectionné par deux versoirs, d'après le type bohémien, à la fin de 1840, à Wiesbade; la charrue sous-sol ou charrue taupe, de Pietzbuhler, construite à Hohenheim en 1850; la charrue saxonne pour arracher les pommes de terre (1851) ; les charrues flamandes construites à Schleissheim, en Bavière (1852); le battoir bavarois avec une large tête en fonte (1855); la charrue de Schleissheim avec un soc-cheval, inventée depuis cent ans en Angleterre, spéciale aux sols pierreux (1858); la charrue à trois socs ou houe (1860); la charrue à creuser des rigoles, inventée en Angleterre au XVIIIe siècle et perfectionnée à Schleissheim (1860); la charrue hélicoïdale de Hohenheim, d'après Hing, sans régulateur (1860); la charrue hélicoïdale de Hohenheim, avec régulateur (1862); la charrue anglaise avec avant-train tout en fer; la charrue écossaise, également en fer et très-simple (1860); la charrue américaine à tourne-oreille (1860); la charrue française de Dombasle, améliorée d'une manière pratique d'après l'original de Nancy (1862); la charrue tout en fer, breveté, de Howard Bedford, qui a obtenu le prix de l'exposition agricole de Munich (1863) pour sa construction solide et pratique; la charrue anglaise tout en fer de Howard, pour arracher les pommes de terre, exposée à Munich (1863); la charrue rotative de Bade, pour les sols légers (1864); la charrue américaine-aigle (1864); enfin le buttoir américain (1864).

En dehors de l'Europe, et dans les contrées sauvages de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et de l'Océanie, la charrue se trouve encore en rester à des phases primitives plus ou moins barbares, plus ou moins avancées en perfectionnement, mais toujours elle y procède de la même manière. Soit que ce phénomène résulte de traditions antiques, soit qu'il provienne de ce que l'homme ne saurait inventer que les mêmes moyens pour satisfaire aux mêmes besoins. Ainsi à Ceylan, au Maroc, dans la haute Égypte, dans les Indes orientales, dans le Caucase, en Abyssinie, au Japon, en Chine, dans les deux Amériques et chez les indigènes de la cinquième partie du monde, elle provient invariablement de la houe.

La charrue a partout sa légende et sa tradition d'origine surnaturelle. L'Égypte la doit au dieu Osiris, la Grèce à Triptolème, élève de Cérès; la Chine à un génie supérieur, l'Amérique centrale à Messou qui reconstruisit le monde après le déluge; la Malaisie à un oiseau venu du ciel et descendu tour à tour sur chaque île et qui, tenant dans son bec une branche d'arbre taillée en forme de houe, en laboura la terre et y sema des graines. Après quoi il se mit à chanter d'une voix tellement harmonieuse et éclatante que toutes les peuplades accoururent près de lui, furent témoins des merveilles de fécondité qu'il opérait par son procédé et l'imitèrent aussitôt.

En Scandinavie, la charrue a été introduite par une varslund, c'est-à-dire par une âme qui, lorsqu'elle habitait la terre, n'avait fait ni assez de bien pour être introduite dans le paradis aux pieds du dieu Thor, ni assez de mal pour gémir à jamais renfermée dans les enfers au pouvoir de Loki, l'esprit du mal.

Les varslund errent sur la terre presque toujours invisibles; mais néanmoins ils peuvent, au besoin, apparaître aux mortels; ces pauvres âmes restent condamnées à cette expiation, véritable purgatoire, jusqu'à l'heure où elles peuvent s'acquitter d'une mission entourée de difficultés presque insurmontables qui leur a été imposée pour leur délivrance.

La varslund dont parle la légende norvégienne avait reçu pour condition de son entrée dans le séjour de repos et de paix, de donner le bonheur au pays auquel elle appartenait lorsqu'elle était vivante. Or, la nation de ce pays ne connaissait que la loi du plus fort, vivait de rapine et de chasse, et ne recourait à d'autres aliments qu'aux coquillages ramassés au bord de la mer, et à la chair des ours, des rennes et des hommes tués avec des flèches en silex; elle commettait toutes sortes de déprédations sur les peuplades environnantes et les massacrait pour s'emparer soit de leurs provisions, soit des grottes qu'elles habitaient, lorsque par hasard ces grottes étaient grandes et que leur situation et leur solidité en faisaient des sortes de fortifications naturelles.

Un soir que la varslund désespérée pleurait au bord de la mer et demandait au dieu Thor la fin de ses souffrances, un être mystérieux lui apparut sous les traits d'une jeune fille vêtue de blanc et dont les longs cheveux blonds retombaient sur les épaules, cette jeune fille déposa dans les mains de l'âme en peine une poignée de graines étrangères au ciel.

La varslund voulut porter à ses lèvres ces graines, mais à peine ses dents purent-elles en broyer quelques-unes; elle les laissa tomber à ses pieds. A quelques mois de là, ramenée par hasard en ces lieux, elle vit à la place nue et stérile du sol où s'étaient éparpillées les graines de grandes feuilles minces et vertes qui sortaient de la terre et entre lesquelles commençait à se dresser une longue tige. Quand elle revint trois mois après, un épi doré couronnait cette tige, les oiseaux se disputaient les grains qu'il contenait et en les brisant dans leurs becs ils en faisaient tomber une poussière blanche.

La varslund eut alors l'idée d'écraser elle-même ces grains entre deux pierres et d'en goûter, comme les oiseaux, la substance qu'ils contenaient; cette substance délicate sembla lui rendre de la force.

Elle récolta tous les épis et les sema dans une vallée voisine fertile et que baignait un ruisseau.

Alors la femme blonde apparut de nouveau à la varslund; elle tenait à la main une branche d'arbre recourbée qu'elle enfonça dans la terre; puis, de son souffle puissant, elle poussa les graines au milieu du sillon qu'elle avait creusé.

Ce fut un trait de lumière pour la varslund. Elle prit et détacha d'un sapin une forte branche en forme de coutre, traça dans la vallée des sillons semblables à ceux qu'avait faits l'apparition, passa ses jours et ses nuits à veiller sur les champs ensemencés, en arracha les mauvaises herbes, en écarta les oiseaux pillards et finit par obtenir une récolte abondante de grains qu'elle broya, qu'elle humecta d'eau, qu'elle pétrit et qu'elle fit cuire entre des pierres échauffées par le feu.

Ce pain, quelque grossier qu'il fût, lui parut un aliment nutritif et savoureux dont elle se hâta d'aller enseigner la recette aux sauvages habitants de cette partie de la Norvège, d'autant plus disposés à écouter ses conseils, que vaincus à leur tour par ceux dont ils avaient été si longtemps les oppresseurs, ils se mouraient à peu près de faim.

A dater de ce moment la terre se couvrit de moissons, le travail pénétra parmi les sauvages, et avec le travail survint l'adoucissement des mœurs. La charrue encore à l'état d'enfance se perfectionna peu à peu, et l'art de la culture, de la récolte des céréales et de la préparation du pain firent des progrès : on inventa les silos, ces greniers primitifs de tous les peuples enfants, on broya les grains pour en obtenir la farine, on sépara celle-ci du son par un blutage grossier, aux pierres chauffées on substitua des fours creusés dans les rochers : dès lors la prospérité de la horde sauvage devint relativement si grande, que les peuplades voisines émerveillées lui demandèrent le secret de leur graine mystérieuse, de leur charrue, de leur culture, de leurs silos et de leurs fours. De là naquirent des relations pacifiques entre ces voisins naguère implacables ennemis, la paix succéda à la guerre et l'ange blond apparut à la varslund, la prit par la main et lui dit : monte avec moi au ciel, le dieu Thor, le maître des hommes et du tonnerre consent à t'admettre parmi ses élus; tu as rempli les conditions qui t'étaient imposées pour ton rachat.

— Pourquoi m'es-tu venu en aide, ô divin et miséricordieux messager? demanda la varslund dont vous vous figurez sans peine la joie.

— Parce qu'un jour, répliqua l'ange, apercevant au bord d'un ruisseau une fourmi, tombée d'une feuille dans l'eau et qui se débattait contre la mort, tu te penchas pour la prendre aubout de ton doigt, tu la sauvas de la mort et tu la replaças sur l'herbe. Le dieu Thor si terrible pour les coupables a pour la charité une miséricorde sans borne. — La varslund a été miséricordieuse pour un insecte, me dit-il de sa voix qui fait trembler le ciel; à ton tour sois miséricordieuse pour elle; enseigne-lui les moyens de remplir les conditions que je lui ai imposées et ramène-la au ciel.

— Quoi! s'écria la varslund, j'obtiens mon pardon pour avoir secouru un insecte!

— Aux yeux de Thor, repartit l'ange, un insecte est autant qu'un homme.

Et il emmena la varslund au ciel

Dans la Grèce moderne, la charrue fut longtemps, et est peut-être encore un objet méprisable apporté des enfers par Kharos, esprit du mal dans lequel les antiquaires croient voir le Caron de l'Achéron transformé en divinité puissante et ennemie des hommes.

— A quoi bon, dit un chant populaire recueilli par Fauriel, à quoi bon ces morceaux de bois et de fer auxquels il faut s'atteler comme des bêtes de somme, et sur lesquels il faut peser de toutes ses forces pour déchirer le sein de la terre? A quoi bon ces moissons qui ne sauraient pousser sur les montagnes, que pillent les oiseaux du ciel, que détruisent les orages, qu'entraînent les torrents tombant des rochers dans les plaines? Les Klephtes sont-ils assez dégénérés pour demander au travail ce qu'ils peuvent demander à la vaillance? N'ont-ils plus de poignard à leur ceinture? Ne savent-ils plus arrêter leurs ennemis dans les gorges des monts? Ont-ils oublié comment on surprend le nuit des ennemis, comment on les égorge, comment on met au pillage les maisons dans lesquelles on trouve de tout, même du pain? Du pain! à quoi bon? quand il suffit d'une balle pour tuer du gibier dont on fait rôtir devant un grand feu, en plein air, les chairs encore palpitantes! Du pain! à quoi bon? quand les fruits sauvages pendent aux rameaux des arbres. Maudit soit Kharos, qui cherche à amollir les héros et à les transformer en laboureurs! Maudit soit le travail qui courbe et qui énerve! Maudits soient ceux qui demandent à la plaine ce que donne la montagne!

Voilà avec quel dédain on traitait autrefois et peut-être on traite encore aujourd'hui la charrue dans la patrie de Triptolème!

SAM. HENRY BERTHOUD.

COURRIER DU PALAIS

M. Carvalho et M. Dautresme. — La contrainte par corps appliquée à l'art musical. — Un compositeur qui n'est pas de bonne composition. — Le drame de la forêt de Fontainebleau. — *Une rude gaillarde*. — Une jolie femme après décès. — La perruque et le râtelier. — Opinion de Calino sur l'une des deux âmes.

Les procès sont comme les livres, ils ont leurs destinées. La même cause devient célèbre ou reste obscure, suivant que les circonstances la favorisent ou la contrarient. Criez à tue-tête au milieu d'un ouragan, personne ne vous entendra. Parlez à l'oreille au milieu du calme, et vos paroles discrètes retentiront comme le plus criard des clairons. Supprimez par exemple ce drame de la forêt de Fontainebleau qui, pendant cinq jours, a tenu toutes les attentions en arrêt, toutes les curiosités en suspens, et immédiatement la *peignée*

administrée à M. Carvalho par un compositeur d'assez mauvaise composition, M. Dautresme, cette *peignée* lyrique devient épique incontinent, et tous les esprits se tournent vers ce parapluie rouge qui fut l'arme du compositeur éconduit contre le directeur recalcitrant.

Mettez de côté Mme Frigard et Mme Sydonie Mertens, et MM. Dautresme et Carvalho prennent la corde de l'intérêt.

Vous écoutez Me Grevy racontant les tribulations de son client qui fait prêter 15,000 francs au directeur du Théâtre-Lyrique et lui donne comme réjouissance une partition. Malheureusement, dit l'avocat, M. Dautresme fut *joué*, non pas comme il l'espérait, mais d'une autre manière infiniment plus figurée et déplaisante à proportion.

Ce qui fit que le compositeur, promené dans des antichambres de trois ans de durée, n'y tint plus, et, au lieu de s'armer de patience, s'arma d'un parapluie.

Avant ce parapluie, on connaissait quelques moyens aussi ingénieux que pacifiques d'imposer des pièces à des directeurs.

Siraudin, un jour, prit une échelle de maçon pour s'introduire dans le cabinet de l'invisible Roqueplan et lui lut ainsi, par la fenêtre et au bout de l'échelle, un vaudeville que le directeur des Variétés d'alors accepta pour la singularité de l'ascension.

Mais, jusqu'à présent, on n'avait pas songé à mettre une pièce sur la gorge d'un directeur au moyen d'un parapluie.

M. Dautresme a inventé cette méthode qui inspira au président de la sixième chambre la réflexion que voici : « Le rôle d'un directeur de théâtre deviendrait extrêmement dangereux si tout le monde employait les procédés du prévenu. »

En effet, si chaque auteur refusé ou ajourné prenait un parapluie-Chassepot et en assenait un coup sur la tempe du directeur, il faudrait que celui-ci fût bien solide pour résister longtemps à ce coup du lapin.

Nous sommes à ce propos de l'avis du second avocat qui affirme que la contrainte par corps appliquée à l'art musical ne constituerait pas un procédé bien civilisateur pour le progrès lyrique de la France. Aussi M. Dautresme a-t-il vu son procédé si peu goûté par la justice, qu'il s'en est fallu de six mois de prison qu'il ait obtenu que son procédé fût jugé loyal et acceptable.

Mais je vous le répète, tous ces débats de coulisses qui eussent satisfait des appétits ordinaires et des temps calmes, ne sont que billevesées quand on a un crime complet et varié à mettre sous la dent.

Faut-il en parler? *je me le demande!*

Mais de quoi parle-t-on, si ce n'est de cela?

George Sand a dit quelque part que tout le monde a passé sa jeunesse aux Charmettes de Jean-Jacques Rousseau, en imagination s'entend.

Ne pourrait-on pas dire que tout le monde a passé ces deux dernières semaines dans la forêt de Fontainebleau.

Il y a longtemps qu'une cause célèbre ne s'était présentée avec cet attirail caractéristique, avec ces accessoires qui dès l'abord éveillent tous les esprits et violentent toutes les curiosités.

Pour qu'un crime vous touche, deux conditions sont indispensables : il faut que ce forfait se rapproche de vous par la distance matérielle et par la distance sociale. Un assassinat en Amérique a fort à faire pour ne pas vous rester indifférent, et un meurtre entre chiffonniers vous intéresse avec modération.

Combien tout change si le lecteur peut se dire : La scène se passe dans un monde que je connais; les acteurs sont des personnages que je coudoie tous les jours. J'aurais pu être l'assassin si j'étais un misérable, ou la victime si j'étais un malheureux.

A ces conditions ajoutez des imprévus et des étrangetés dans la perpétration du crime; que des caractères singuliers, que des types énergiques se mêlent à tout cela; qu'un cadre intéressant, qu'un gracieux ou pittoresque paysage, viennent illustrer le drame et lui servir de décor, le succès sera certain et la notoriété universelle.

Convenez que celui-ci commençait à merveille.

Le cadavre d'une femme très-jolie, encore jeune, borde une des plus fraîches et des plus visitées parmi les allées de cette admirable forêt que la main de Dieu et la main des hommes ont plantée pour le plaisir du touriste et l'émulation des peintres. Quand ceux-ci n'ont pas d'atelier chez eux, ils vont travailler là, dans cet atelier de la nature.

Le cadavre, couché à l'endroit le plus ombreux de ces pittoresques avenues, joue la vie et simule le plus vraisemblable des repos; une infernale précaution lui a donné toutes les apparences du recueillement ou du sommeil. Une ombrelle protége la tête contre les rayons d'un jour ardent. Des gants sont posés à côté et un chapeau aussi.

Les gens qui passent par là se disent invariablement : « Voilà une dame qui dort, ou rêve, ou lit là-dessous, » et on va plus loin.

Cinq jours s'écoulent de la sorte, du mercredi 8 mai au lundi 13, sans que personne s'inquiète autrement d'une posture si naturelle.

Ce n'est que lorsque cette immobilité de l'ombrelle a pu être remarquée à plusieurs jours d'intervalle, c'est-à-dire lorsque les mêmes personnes rencontrent une seconde fois ce même spectacle, que la réflexion s'éveille et que naît le soupçon d'un accident ou d'un crime.

Alors, on s'approche enfin et on trouve une femme assassinée. Elle est méconnaissable; les larves ont dévoré sa figure qu'on saura plus tard avoir été belle. Et une fois le meurtre découvert, on remonte au coupable.

On trouve alors, comme contraste parfait avec la victime, une autre femme, laide celle-ci et petite, un peu contrefaite, presque chauve, mais une imagination effrénée, une rage maladive, une aspiration fiévreuse vers des fortunes insensées. On cherche des trésors et l'on n'a pas de pain; on fouille les entrailles de la terre, on veut sonder les abîmes des mers pour leur arracher des millions que montre le somnambulisme à la plus implacable des misères. Chemin faisant, la vie sérieuse, l'existence utile s'en va en fumée et on s'exténue à courir après d'insaisissables chimères. En attendant, on fait argent de toutes les hontes, nécessité de tous les vices. Mais la pente est glissante, et l'or qu'on ramasse dans la fange, on n'hésitera pas, s'il le faut, à le ramasser dans le sang. Telle fut l'histoire de la femme Frigard, cette *rude gaillarde*, comme l'appelle un gendarme.

Sydonie Mertens était une proie vouée aux rapacités criminelles de ce mauvais génie. Allant à la dérive et à l'aventure sous le souffle de toutes les oisivetés, Mme Mertens devait succomber dans les filets ténébreux de cette femme, qui commença par être sa complaisante avant de se faire son bourreau. Empoisonnée à moitié, mais étouffée tout à fait, la victime est fouillée aussitôt par son amie, sa compagne de tout à l'heure. La clef de son appartement lui est enlevée, et puis, le faux venant s'ajouter au meurtre, la femme Frigard se procure ainsi des ressources pour payer un fonds de fruiterie qu'elle entend exploiter avec sa famille.

Rien de plus compliqué que toutes les combinaisons qu'elle invente; rien de plus adroit et de plus retors que les expédients qu'elle trouve pour colorer une innocence qu'elle a vainement invoquée dans le cours des débats, mais qu'elle n'a pas osé même murmurer quand la cour d'assises de Melun l'a condamnée aux travaux forcés à perpétuité. C'était pourtant à cette minute suprême qu'elle aurait dû protester et se débattre si elle ne se fût sentie écrasée sous l'évidence de son crime.

Me Lachaud a vainement déployé toutes les voiles de son éloquence pour appeler l'intérêt sur sa cliente, qui a constamment éloigné toute sympathie.

Comme le comique a sa place dans les choses les plus attristantes, les incidents risibles n'ont pas manqué. Les amants, les maris, beaucoup de témoins et quelques chroniqueurs eux-mêmes se sont évertués à égayer la situation.

Nous signalerons un maître d'hôtel de Fontainebleau qui ne laisse pénétrer que des vertus éprouvées dans son sacro-saint établissement. Ce n'est pas une auberge, c'est un temple. Il ne s'explique pas lui-même que Mmes Mertens et Frigard aient pu obtenir deux chambres chez lui. Il est vrai que pour être vertueux, à son appréciation, il suffit d'avoir le sommeil dur. Quand on se lève matin, on n'est à ses yeux qu'un vil scélérat. D'après son système, il n'y a que les criminels qui aiment à voir lever l'aurore. Ronfler toute la journée serait, à ce compte, le meilleur moyen de concourir pour le prix Montyon.

Le second mari de Mme Mertens a fait rire aussi quand il a *avoué* avoir été marié; *avouer* est heureux. Cela rappelle ce commissionnaire de Nîmes qui, selon l'usage, interrogé par M. le président, répond ainsi à la question habituelle :

— Êtes-vous marié?

— Ah! f..... non, monsieur le président.

Les chroniqueurs se sont escrimés de diverses sortes. Ils ont commencé d'abord par lutter à fond de train sur la couleur des cheveux de Mme Sydonie Mertens.

— Elle avait les cheveux noirs, disent les uns. — Non, blonds, ripostent les autres.

Les plus malins ont fini par démontrer qu'elle avait les cheveux comme elle voulait, puisqu'elle portait perruque.

Cette perruque a singulièrement défrisé tous ces beaux ténébreux dont ce procès a mis en lumière les bonnes fortunes.

La perruque trouvée, les chroniqueurs qui n'avaient pas eu le bonheur de faire cette découverte ont tenu à prendre leur revanche. Ah! se sont-ils dit, nos camarades affirment qu'elle n'avait pas de cheveux; nous sommes déshonorés si nous ne prouvons pas qu'elle n'avait pas de dents. Et aussitôt un râtelier a été mis sur le tapis pour faire pendant à la perruque.

Et ainsi, cette pauvre femme, dont ils avaient fait d'abord une Vénus, a été démontée pièce à pièce, et si le procès eût duré encore quelques audiences, il ne serait rien resté de cette beauté des premiers jours. Il fallait en finir pour couper court à de si consciencieuses investigations.

Nous avons entendu sur ce procès les réflexions de deux Calinos.

Le premier dit à son compagnon :

— J'aurais bien pu connaître la femme Frigard, puisque j'habite le quartier Montholon. Je l'aurais joliment regardée si elle m'avait prévenu de ce qu'elle voulait faire.

— Mais, mon ami, répond l'autre, si elle avait annoncé son crime, elle n'aurait pas eu besoin de le commettre, car tout le monde, par curiosité, serait allé acheter chez elle, et elle aurait eu naturellement de quoi payer son fonds.

MAÎTRE GUÉRIN.

LA RÉPONSE DE LA MARGUERITE

Elle m'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout, un peu, beaucoup, passionnément... La petite fille de la fermière a consulté une des blanches marguerites qu'elle vient de cueillir, courant dès l'aurore dans la fraîche et verte prairie, et la dernière pétale de la fleur a répondu à l'enfant une chose qu'elle sait fort bien, à savoir que sa petite maman l'aime passionnément. Là-dessus, mademoiselle se met à courir vers le cottage, son bouquet à la main, et sautant au cou de l'heureuse mère, elle lui annonce, en se suspendant à son cou, la réponse infaillible de la fleur divinatrice.

La mère, une gracieuse et fraîche fermière, sourit en entendant cette importante nouvelle, et jette un regard humide de tendresse sur le trésor que le ciel lui a donné.

Rien n'est plus délicat ni plus élégant que le tableau où M. W. Haynes a retracé cette idylle. Mais est-ce bien une image fidèle de la vie des champs? Nos yeux qui nous montrent les campagnards si rudes et si grossiers trompent-ils donc notre esprit? Ou bien y aurait-il réellement, dans quelque coin de la terre, un canton où se seraient réfugiés les bergers de Florian? Nous n'avons pas à approfondir cette grave question; tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que ce tableau est charmant, que l'on en contemple les détails avec le plus vif plaisir, et que l'on se sent l'envie de dire : « Ma foi, si ce n'est pas là la nature *vraie*, tant pis! »

H. VERNOY.

EXPOSITION UNIVERSELLE ET ANNUELLE

DES BEAUX-ARTS

(F.-D.)

BELGIQUE ET HOLLANDE.

BELGIQUE. — *Sculpture* : MM. Jassin. — Samain. — Sopers. — De Groodt — Geefs. — Bourré. — Cattier. — *Peinture* : MM. Leys. — Willems. — Stevens. — Clays. — De Groux. — Meunier. — Claysenaar. — Eugène Smits. — De Winne. — De la Charlerie. — Lamorinière. — De Knyff. — Kindermans de Schempheleer. — Boulenger. — Xavier de Cock. — Van Moer. — Joseph Stevens. — Vernée — Verlat. — Robie. — Ghémar. — HOLLANDE. — *Peinture* : MM. Israels. — Alma Tadema. — Jongkind. — Roelof. — Deffaas. — Martinus Kuytenbrouwer. — Borboon. — Maris. — Posma

Au Champ de Mars, les peintres belges font, comme on dit vulgairement, bande à part. Ils ont leur catalogue séparé, mesure fort sage quand on songe aux erreurs, aux omissions, aux *pataquès* qui fourmillent dans le catalogue général. Ils se sont bâti aussi un pavillon isolé dont tous les critiques, à la ronde, ont vanté la décoration, la distribution, et qui est à tout le moins, il faut en convenir, mieux éclairé que les grandes galeries où s'entassent les autres écoles étrangères.

Vous montez un perron de quelques marches, et sous les arcades du péristyle, portées par des colonnes d'ordre corinthien, vous trouvez des échantillons, fort peu nombreux malheureusement, de la sculpture belge contemporaine. Nous citerons dans le nombre un *Joueur de flûte* de M. Jassin, une *Hébé* de M. Samain, et un *Jeune Napolitain* de M. Sopers, figures élégantes et bien étudiées; nous regrettons seulement de n'y pas trouver un accent personnel ou tout au moins *local*, qui nous avertisse que nous sommes en Belgique, et non plus en France. Ajoutons un buste d'homme très-vivant et très-spirituellement fouillé, par M. de Groodt. Quelques autres ouvrages, plus importants par leurs dimensions, sont disséminés dans le parc, par exemple la statue équestre de Léopold Ier, par M. Geefs, et les grandes figures décoratives de *guerriers gaulois*, dont MM. Bouré et Cattier doivent surmonter les portes monumentales d'Anvers. Voilà à peu près toute l'élite. Les maîtres sont rares parmi les statuaires contemporains, et cela tient peut-être à ce qu'ils ont abandonné les traditions libres et pittoresques de l'ancienne sculpture flamande pour se livrer à la stérile fabrication des pastiches romains et grecs. Combien de fois faudra-t-il répéter qu'on n'est quelque chose qu'à la condition d'être soi?

Une peinture en pleine efflorescence et en plein progrès console de cette sculpture stationnaire.

« Nous trouvons dans l'école belge — écrit M. Maxime du Camp, dans la *Revue des Deux Mondes* — une école humaine, très-intelligente, suivant avec respect la tradition que ses maîtres lui ont léguée et qu'elle élargit tous les jours. Imperturbablement attachée aux glorieuses légendes de son histoire, elle aime à représenter les hauts faits qui ont affranchi la Belgique, la résistance des communes, les actes de dévouement de ces bourgeois, de ces *gueux* qui devaient ébranler et singulièrement amoindrir le prestige d'une grande monarchie. Les peintres les meilleurs, j'entends ceux qui ne sacrifient pas à la mode et ne recherchent pas des succès de boudoirs, sont restés fidèles à cette bonne coutume; ils croient, avec raison, que l'art ne doit pas se contenter de réjouir les yeux, mais qu'il doit, s'il veut être élevé et fécond, s'adresser aux plus hautes facultés de l'esprit. En ce sens, les peintres belges nous donnent un exemple dont nous ferions bien de profiter. »

Ce vif éloge ne s'applique à personne plus justement qu'au chef actuel de l'école belge, M. Leys. Il y a en M. Leys deux hommes également remarquables, l'artiste et le penseur. L'artiste est connu. On se rappelle les ingénieuses définitions que Théophile Gautier et Charles Blanc ont données de cette grande personnalité où semble ressusciter l'art naïf et profond des premiers peintres de la Renaissance. — « M. Leys, dit Gautier, n'est pas un imitateur d'Holbein et d'Albert Durer; c'est un semblable. » — « Quand il peint des scènes moyen âge, a observé de même M. Charles Blanc, il ne fait pas de l'imitation, il procède par *évocation*. » — Rien de plus juste que ces remarques qui mettent du premier coup le peintre d'Anvers à sa véritable place parmi les créateurs et les maîtres modernes. De tout temps, en effet, il a été impossible de confondre Leys avec ces primitifs dont il semble le contemporain! Ne considérez que les richesses imprévues et les harmonies raffinées de sa palette, et laissez de côté, pour un moment, les époques et les personnages représentés; ne sommes-nous pas ici plus près de l'Orient que de l'Allemagne du moyen âge? Voyez aussi



LA VILLE DE SCHWITZ (SUISSE); dessin de M. A. d'Aujourd'hui. — Voir page 527.



LE TIR FÉDÉRAL SUISSE A SCHWITZ; dessin de M. A. d'Aujourd'hui. — Voir page 527



LA RÉPONSE DE LA MARGUERITE, d'après le tableau de M. W. Hayes. — Voir page 531

la lumière discrète et voilée qui éclaire ses intérieurs; cela ne vous rappelle-t-il pas plutôt l'atmosphère mystérieuse de Pierre de Hooghe que les sèches découpures de Cranach et de Holbein lui-même? Et direz-vous que les types de Leys sont copiés dans de vieilles gravures? Nullement; vous les rencontrez, à chaque pas, dans les rues d'Anvers et de Bruges; mais Leys reproduit la nature avec autant de sincérité et de fermeté que les gothiques, et voilà tout le secret de cette ressemblance qui n'est pas de l'imitation, et qui laisse absolument intacte l'originalité puissante de l'artiste. Où cette originalité éclate encore, c'est dans la mise en scène de ses compositions, toujours groupées et distribuées de la façon la plus inattendue, la plus libre et la plus frappante; voilà encore ce qu'il n'emprunte à personne, et ce que ses contrefacteurs, à leur tour, sont impuissants à lui emprunter. Je ne parle pas de l'étrangeté pittoresque de ses architectures, de ses costumes, de ses ameublements; ces curiosités, qui sont ce que le vulgaire admire le plus en lui, constituent la moindre partie de son bagage. Voilà pour l'artiste. Le penseur n'est pas à une moindre hauteur, et pour s'en assurer il suffit de passer en revue la série des sujets historiques abordés par M. Leys dans ces dernières années. Ce sont d'abord les grandes décorations qu'il prépare pour l'hôtel de ville d'Anvers; l'Exposition universelle en possède deux échantillons : *le Bourgmestre Lancelot Van Ursel haranguant la garde bourgeoise pour la défense de la ville*, et la *Joyeuse entrée de Charles-Quint*,

alors âgé de quinze ans, et prêtant serment sur une estrade élevée, sous l'œil de tous, la main sur l'Évangile, de respecter toutes les franchises et privilèges des Anversois. Les deux toiles se compléteront, à Anvers, par d'autres sujets patriotiques, tels que l'*Admission du Génois Pallavicini*, qui rappelle ce qu'était le droit de bourgeoisie; *la Duchesse de Parme remettant aux magistrats les clefs de la ville*, qui signifiait que la garde de la cité appartient au bourgmestre; et l'*Ouverture de la grande Foire de 1562*, où l'on verra que les anciens magistrats d'Anvers protégeaient les arts et les lettres avec le même zèle que l'art et l'industrie. Ainsi, les citoyens d'Anvers retrouveront à la fois, dans les grandes peintures de leur compatriote, les vieilles traditions de leur gloire passée et l'enseignement de leurs devoirs, et tout cela sera exprimé simplement, clairement, par des faits caractéristiques, sans user de ces froides allégories et de ce symbolisme prétentieux auxquels recourt si inutilement la peinture d'histoire en Allemagne. Mais Leys ne s'intéresse pas seulement à une ville, fût-ce la sienne; il aborde ailleurs des sujets qui s'adressent à l'humanité tout entière; c'est ainsi que deux ou trois de ses plus belles toiles, où surgissent les figures intelligentes et énergiques d'Érasme et de Luther, ont visiblement pour objet la glorification de la liberté de penser. Ce sont là assurément de beaux et nobles sujets, bien faits pour la peinture d'histoire, bien dignes d'être offerts à la foule, surtout quand ils sont traités ainsi, avec cette fermeté de dessin et cet éclat de couleur qui attirent de loin les yeux et font que le tableau se grave dans les mémoires, et avec cette parfaite simplicité de conception qui rend la scène compréhensible pour toutes les intelligences; car il faut parler à tous dans ces vastes et sévères monuments publics qui sont ouverts à tous.

Nous nous sommes arrêté avec plaisir à M. Leys comme à un des peintres les plus foncièrement originaux et les plus véritablement grands de l'époque présente. À ses côtés prennent place, dans le Salon belge, deux autres supériorités dans un genre tout différent, MM. Willems et Stevens. Mais les œuvres de ceux-ci ne se destinent pas aux monuments publics, et, dans le monde, ils ne regardent guère que le petit coin qui s'appelle le *monde élégant*. Nous ne comparerons pas les modes du temps de Louis XIII, retracées par M. Willems, aux coquetteries contemporaines, si bien racontées par M. Stevens; nous ne ferons pas remarquer la finesse exquise qui distingue l'exécution de M. Willems, ni la liberté prodigieuse, et en même temps la délicatesse, la justesse, la précision admirable qui font peut-être de M. Alfred Stevens le premier exécutant de la peinture contemporaine; ce sont là désormais des observations banales. — Deux questions seulement. Pourquoi M. Willems s'en tient-il à ces tableaux de deux ou trois figures, et dont le sujet principal semble consister dans des accessoires, meubles, bibelots, etc., lui qui est habile à débrouiller des scènes beaucoup plus compliquées, comme le prouve son tableau de *Marie de Médicis visitant Rubens?* — Pourquoi M. Stevens n'expose-t-il que de jolies études de femmes et n'aborde-t-il jamais les figures d'hommes, lui qui s'est donné pour mission de peindre les types et, je suppose, aussi les mœurs contemporaines? Il sait mettre beaucoup de variété dans une série de sujets analogues; toute son exposition le prouve; il sait analyser une expression, fouiller à fond un caractère, témoin son petit tableau de la *Rentrée du Monde*, qui contient un monde d'idées; rien ne peut donc l'empêcher d'étendre son programme.

Puisque nous citons les grands succès de l'école belge — sans suivre l'ordre habituel des genres — nommons encore M. Clays, le peintre de marines. M. Clays a fait, dans le monde artistique, le bruit d'une découverte. Cet artiste, dont Paris hier encore ne savait pas le nom, est accepté universellement aujourd'hui comme le premier peintre de marines qu'il y ait en Europe, y compris l'Angleterre, où ces spécialistes sont pourtant d'une très-jolie force. Mais personne n'a mieux fait le poëme de la vague, personne ne l'a plus complétement reproduite avec sa densité qui porte le *Great-Eastern*, et sa transparence délicieuse, avec son mouvement, ses tumultes et sa lumière, cette lumière admirable qui semble s'allumer dans ces miroirs ardents où elle est seulement reflétée.

Revenons aux classifications accoutumées. La Belgique compte plusieurs peintres d'histoire remarquables dans les deux expositions de cette année; je cite M. de Groux qui envoie une belle et sombre *Agonie de Charles-Quint*, à laquelle pourtant nous sommes tentés de préférer les scènes de genre à la fois très-poétiques et très-réalistes du même artiste; M. Meunier, auteur d'un dramatique *Martyre de saint Étienne;* M. Cluysenaar, qui n'a pas craint d'exécuter une peinture grande à peu près comme les *Noces de Cana*, et d'y traiter un sujet dont Cornélius a fait l'un de ses chefs-d'œuvre, *les Cavaliers de l'Apocalypse*. Le tableau de M. Cluysenaar a réussi malgré ces conditions périlleuses, et bien qu'il ne soit guère qu'une immense ébauche. Et il a — chose bien curieuse — les qualités qu'on trouve le plus rarement chez les débutants, et dans les peintures ainsi enlevées d'assaut, — un puissant *ensemble*. — Citerons-nous M. Eugène Smits parmi les peintres d'histoire? Il n'expose qu'une petite et charmante réduction de son gigantesque tableau de l'an dernier, *Roma*. Son sujet — un simple défilé des costumes et des types de Rome moderne — est-il devenu une peinture de genre par le fait seul que le peintre en a diminué les dimensions? Nous ne sommes pas de cet avis, et ce tableau si simple, qui ne représente aucun sujet précis, aucune action déterminée, dégage, par la seule élévation de son style, par le caractère si écrit de ses types, une série de grandes idées qui l'emportent d'emblée dans les sphères de l'histoire. Voyez ces prêtres et ces mendiants qui composent désormais toute la population de cette Rome à l'agonie; voyez les insoucieuses étrangères qui promènent dans ses solitudes leur curiosité désœuvrée, et ces belles plébéiennes, et ces pâtres farouches qui gardent seuls, sur leur masque immobile, la majesté de l'ancienne Rome, et ce ciel radieux qui revêt encore d'un reste de splendeur la désolation de ces ruines! N'est-ce pas là Rome contemporaine? Et n'est-ce donc pas de l'histoire que le défilé de ces fantômes, représentants d'une civilisation prête à disparaître? Est-il bien nécessaire de les mêler à une action pour que l'on comprenne le drame qu'ils représentent? Pour moi, je trouve que Homère est aussi grandiose et aussi épique dans les dénombrements qu'il fait de ses combattants, que dans les mêlées où il les met aux prises.

M. de Winne, catalogué comme portraitiste, est encore, selon nous, un assez remarquable peintre d'histoire. Il expose un admirable portrait de jeune homme, qui rappelle, par la profondeur du regard et l'élégante fermeté du type, ce magnifique portrait de César Borgia qui se voit à Rome, dans la galerie Borghèse, et qu'on attribue, sans preuves bien solides, à Raphaël, par cette seule raison qu'on ne peut l'attribuer qu'à un maître de premier ordre. M. de Winne expose aussi un portrait en buste du *Roi Léopold Ier*, peint simplement en grisaille, et où toute la magie de la peinture à l'huile ne saurait infuser plus de vie ni plus d'expression.

Un autre peintre belge, M. de la Charlerie, avait au Salon annuel un excellent portrait de dame en blanc, malheureusement trop haut placé, auquel il joignait un très-fin tableau de genre, *les Bavardes*. Il s'agit d'un groupe de haineuses commères de village, regardant passer une pauvre fille-mère, espèce de blonde et douce Marguerite qui ne les voit même pas et n'a d'yeux que pour son petit enfant, endormi dans ses bras.

Le paysage compte, en Belgique, quelques personnalités remarquables, telles que MM. Lamorinière, de Knyff, Kindermans, de Schampheleer, Boulenger, Xavier de Cock. Je dois ajouter toutefois que la *personnalité* est la plus rare des qualités qu'on trouve ici dans le paysage. Les artistes belges rendent habilement et consciencieusement la nature, telle qu'ils la voient. Mais ils ne cherchent pas assez, en général, à la voir sous un angle particulier, ni à la saisir dans ces nuances délicates qui font qu'elle ne se ressemble jamais à elle-même, ni à la résumer par ces traits décisifs qui donnent sa poésie, son caractère, et en quelque sorte son essence. Ils ont trop souvent la vérité que trouve le premier venu. Nous demandons cette vérité choisie que perçoit seulement l'œil des voyants et des poëtes. — Ajoutez aux paysagistes ci-dessus mentionnés un charmant peintre de vues de villes, M. Van Moer, — plus trois animaliers bien connus, MM. Joseph Stévens, Verhée, Verlat, — plus un peintre de fleurs fort habile, M. Robie, et vous aurez l'état-major de l'école à peu près au complet. Il ne restera qu'à joindre à cette liste un photographe, M. Ghemar, qui expose une série de photographies bien curieuses sur la mort de Léopold Ier et l'avénement de Léopold II. On se demande comment ces grandes scènes, où se pressent une multitude de personnages, sont si bien composées, distribuées, groupées. La nature s'est-elle donc, par un bonheur unique, miraculeux, offerte d'elle-même ainsi et si bien arrangée aux regards de l'artiste? Le secret du miracle, c'est que M. Ghemar n'est pas seulement un photographe, c'est un artiste, artiste assez fort pour arranger la nature, ses discordances, son décousu, et assez habile en même temps pour dissimuler cet arrangement, et faire prendre ses compositions photographiées pour des photographies, ce qui est le comble de l'art.

Nous voilà à peu près au bout de ce dernier article, et la place va nous manquer pour parler de l'école hollandaise. Nous ne pouvons que citer les noms de ses maîtres, d'ailleurs connus : M. Israels avec ses petits drames intimes, M. Alma Tadema avec ses merveilleuses évocations de la vie romaine et égyptienne, M. Jongkind et ses paysages si profondément originaux, d'un ton si délicat, d'une facture si énergique, — MM. Rœlof et Deffaas, et leurs peintures d'animaux, — M. Martinus Kuytenbrouwer et ses *grandes chasses*, — M. Borboon et ses *vues de villes*, etc. — Parmi les noms nouveaux je ne vois à recueillir que ceux de M. Maris, un *animalier* d'une grande distinction de couleur, et celui de M. Posma, auteur d'une *Halte de gitanos* admirable de lumière et de caractère. Les talents sont nombreux en Hollande. La seule chose qui lui manque, c'est un art historique. Peu ou point de grandes toiles. Il est vrai qu'il en a été ainsi de tout temps, et que le voyageur demeure stupéfait, en parcourant la foule des petits maîtres et des tableaux de chevalet hollandais, de se trouver tout à coup, sans préparation aucune, en présence de ce colosse qui s'appelle Rembrandt, et de cette toile épique que tout le monde admire sans que personne en comprenne seulement le sujet, et qui s'intitule *la Ronde de nuit*.

JEAN ROUSSEAU.

CAUSERIE GASTRONOMIQUE

Menu pour un dîner de vingt à vingt-cinq couverts.

(AOÛT.)

Deux potages. — Consommé à la royale avec riz, purée aux fines herbes, bouillon gras et croûtons.

Quatre entrées. — Bœuf entouré de saucisses avec garniture de pommes de terre au beurre, jambon frais à la broche, riz de veau à la purée d'oseille, canetons aux pois.

Hors d'œuvre. — Saucisson en tranches, sardines fraîches, beurre en coquille, radis, olives et salade de concombres.

Deux rôtis. — Gigot de présalé à la broche, filet de bœuf à la broche avec sauce *chasseur*.

Quatre légumes. — Choux-fleurs sauce *genevoise*, artichauts frits, aubergines farcies, pourpier au jus.

Quatre entremets sucrés. — Gâteau savarin, tarte aux oranges mandarines glacées, gaufres à la flamande, omelette aux confitures et rhum brûlé.

Dessert. — Deux gâteaux montés, croquenbouche et vacherin; six assiettes de fruits de la saison; deux fromages : gruyère et hollande.

Vins. — Bourgogne, madère, bordeaux et grenache.

RECETTES DIVERSES.

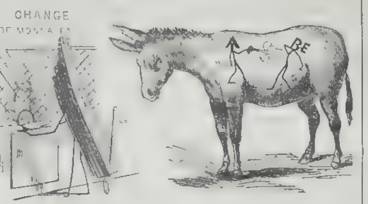
Murette de poulet et d'anguille.

Prenez un jeune poulet, preparez-le en morceau comme pour une fricassée. Faites-le cuire avec un verre de vin blanc, du lard coupé en petits dés, un peu de beurre, des oignons entiers, sel et poivre. Dans une autre casserolle, preparez une anguille coupée en tronçons, qui cuira avec un verre de bouillon, un verre de vin blanc, un bouquet garni, thym, laurier et clous de girofle. Lorsque le tout sera cuit à point, disposez dans un plat vos morceaux de poulet et les tronçons d'anguille. Remettez les sauces dans lesquelles le poulet et le poisson ont cuit dans une casserole, en y ajoutant un peu de consommé, faites réduire et passez au tamis. Pendant ce temps, vous préparez des croûtons frits au beurre dont vous entourez le plat en y joignant quelques écrevisses cuites au court-bouillon; votre sauce réduite et liée d'un peu de fécule, vous la parfumez d'un jus de citron et vous en arrosez votre *murette* au moment de la servir.

Apple cake. — Gâteau de pommes (mets anglais). Pelez dix pommes rainettes bien mûres, ôtez les cœurs. Faites-les cuire en compote avec du zeste de citron, de la cannelle et du sucre. Retirez du feu pour les écraser avec un pilon. Remettez sur le feu en mélangeant cette marmelade avec deux cuillerées de farine et vingt grammes de beurre fin. Otez du feu et laissez complétement refroidir. Vous y joindrez ensuite six œufs en tiers bien battus, ajoutez du sucre en poudre, si ce n'est pas suffisamment sucré, et deux cuillerées de rhum. Versez dans un moule beurré et faites cuire une demi-heure à un four très-doux. Démoulez pendant que le gâteau est chaud. Il se mange chaud; c'est un entremets.

Koulbac (pâté russe). — Faites cuire dans du bouillon gras une livre de riz. Quand il sera cuit et très-épais, vous





Explication du dernier Rebus :

Les denrées augmentent de prix de jour en jour

mélangerez avec un hachis composé de : six œufs durs et de chair de viande cuite : volaille, veau, bœuf ou gibier; sel, poivre, épices et fines herbes très-menues.

Preparez une pâte avec de la pâte à brioche et de la pâte de pain mélangées en quantités égales et bien pétries ensemble. Roulez cette pâte pour en faire une abaisse de un centimètre au moins d'épaisseur. Partagez la pâte en deux, vous etendrez la première moitié sur une feuille de papie beurree, formez un rond sur lequel vous placerez votre hachis mêle au riz, garnissez bien les bords; ensuite vous élèverez le milieu en dôme toujours avec le hachis. Recouvrez ensuite avec l'abaisse de l'autre moitié de votre pâte en faisant un rebord, mouillez d'eau à la jonction de votre pâte. Le gâteau doit être en boule. Dorez le dessus d'œuf battu et faites cuire une heure et demie à un four très-doux. Ce gâteau se mange chaud.

MARCELINE.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

On tira les plumes, le papier et l'encre du nécessaire; on tira les crayons et le bristol du carton, et l'on se mit à travailler. C'était notre grande ressource dans les contre-temps de cette espèce.

Pendant la nuit, des chevaux rentrèrent, mais deux troïkas seulement. Force fut encore à notre pauvre Victor-Ivanovitch de rester en arrière.

Nous partîmes à dix heures du matin seulement : il y avait eu pendant la nuit une alerte dont nous n'avions rien su. Deux hommes s'étaient presentés à la porte du village en disant qu'ils venaient de s'echapper des mains des Lesghiens. Mais, comme les Lesghiens emploient souvent ces sortes de ruses pour penétrer dans les aouls, on les avait menacés de tirer sur eux, et ils s'étaient éloignes. On nous donna une escorte de dix hommes; on fit une visite generale des armes, et nous partîmes. Au bout d'une heure et demie de marche dans les restes d'un brouillard épais qui allait se dissipant de plus en plus, nous fîmes arrêter la voiture à un quart d'heure du village d'Helly.

C'etait le pendant de l'aoul du champkal Tarkovsky.

Tout le premier plan, c'est-à-dire celui sur lequel nous nous trouvions, etait un charmant bocage, formé d'arbres magnifiques, entre les troncs desquels coulait un véritable ruisseau d'idylle, — la Voulzie du pauvre Hégésippe Moreau.

Pendant les chaudes journées d'été, toute cette portion de paysage devait faire une adorable oasis.

Plus loin, sous un rayon de soleil filtrant entre deux masses de vapeur encore mal dissipee, apparaissait le village d'Helly, magnifique aoul tatar, situé sur une haute colline, entre deux montagnes plus hautes encore, et dont les bases etaient séparees de la sienne par deux charmantes vallées.

Le village, que nous découvrions parfaitement par sa situation en amphithéâtre, paraissait être dans une grande agitation. La plate-forme d'un minaret qui dominait l'aoul, le sommet de la montagne qui dominait le minaret, étaient couverts d'une foule de gens qui faisaient des signaux les uns aux autres et qui tous semblaient avoir les yeux fixés sur le même point.

Nous nous arrêtâmes dix minutes pour que Moynet pût faire un croquis. Le croquis fini, nous reprimes au grand trot le chemin d'Helly; il était évident qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire, et nous avions hâte de savoir ce que c'était que ce quelque chose.

En effet, ce qui s'y passait était grave

Nous avions enfin des nouvelles de cette fameuse expédition des Lesghiens dont on nous parlait, depuis trois jours, comme d'une chose vague, mais menaçante.

A l'heure qu'il etait, les miliciens d'Helly devaient en être aux mains avec eux.

Voici ce que l'on savait déjà, le reste était ignoré.

Au point du jour, deux pâtres étaient venus à Helly les mains liees et avaient raconté ceci aux habitants :

Un parti de cinquante Lesghiens, sous la conduite d'un fameux abreck de Gauhden, nommé Taymas Goumisch Bouroum, ayant pris, la veille au matin, dans un *koutan* [1], les moutons qu'il contenait et les deux pâtres qui les gardaient, s'était égare dans le brouillard, et, pendant la nuit, avait été en quelque sorte se heurter à Paraoul, où nous étions couchés; il s'en etait écarté vivement, mais etait tombé sur un autre village nomme Guilley. Alors, les montagnards, comprenant le danger de leur position, avaient abandonné bêtes et gens, et avaient pris la direction des montagnes couvertes de bois qui relient Helly à Karabadakent.

C'étaient évidemment nos deux hommes de Paraoul.

Mais, à Helly, comme il faisait jour, comme on se trouvait dans un grand aoul de deux à trois mille âmes, on fit plus d'attention à leur récit.

A l'instant même, l'*essaoul* [2] Mohamet-Iman-Gasalief avait rassemblé toute la milice tatare d'Helly, deux cents hommes à peu près, et avait demandé cent hommes de bonne volonté pour l'accompagner : les cent hommes s'étaient présentés.

Il y avait déjà trois heures qu'il était parti; il était près de midi, et l'on venait de voir une grande fumée s'élever du côté du ravin de Zilly-Kaka, situe à deux lieues, à peu près, de la ville, à droite de la route de Karabadakent.

C'était notre chemin; c'était justement à Karabadakent que nous allions.

Nous relayâmes avec la plus grande rapidité possible. Quant à notre escorte, douze hommes étaient prêts avant que nous les eussions demandés. Nous en aurions eu cinquante si nous l'avions voulu; nous aurions eu tout le village, femmes et enfants.

Les femmes, surtout, étaient d'une incroyable animation. C'étaient des gestes d'une sauvagerie, des cris d'une férocité dont on n'a pas l'idee.

Des enfants à qui, chez nous, on ne laisserait pas un couteau entre les mains de peur qu'ils ne vinssent à se blesser, tenaient des kandjars nus, et semblaient prêts à faire le coup de poignard.

Nous partîmes au grand galop, au milieu des hurlements de ce troupeau d'hyènes.

En sortant d'Helly, nous découvrîmes parfaitement toute la plaine et toute la chaîne de montagnes dans laquelle s'accomplissait l'événement. Il nous semblait voir s'agiter avec une grande rapidité des êtres quelconques. Mais, à la distance où nous étions d'eux, il était impossible de distinguer si c'etaient des hommes ou des animaux, une bande de cavaliers ou un troupeau de bœufs ou de moutons.

On ne voyait que des points noirs.

Il y avait à peu près une lieue de plaine parfaitement unie, du chemin que nous suivions au pied de la montagne. Avec l'autorisation de mes deux compagnons, je donnai l'ordre aux hiemchiks de diriger les voitures à travers cette plaine, droit sur le ravin de Zilly-Kaka.

Notre escorte applaudit à cette décision par de grands cris. Les hommes qui la composaient avaient leurs frères et leurs amis engagés avec les Lesghiens, et ils avaient hâte de savoir ce qu'ils étaient devenus.

La tarentasse et la telègue abandonnèrent donc le chemin et se lancèrent à travers la plaine.

Mais, par un effet de perspective tout simple, à mesure que nous avancions, la première montagne grandissait, tandis que l'autre, la seconde, au contraire, semblait s'abaisser derrière elle.

Arrivés au pied de la première montagne, nous avions donc complétement perdu de vue ce qui se passait au sommet de la seconde.

Ce qui m'étonnait, c'est que nous n'avions entendu aucun coup de feu, aperçu aucune fumée.

Nos Tatars nous expliquèrent cela. — Montagnards et miliciens font feu les uns sur les autres quand ils se rencontrent, feu de leurs fusils, feu de leurs pistolets; puis ils tirent kandjars et schaskas, et tout se decide à l'arme blanche.

On avait entendu le feu; on avait vu la fumée; maintenant, c'était le tour des kandjars et des schaskas.

Les deux voitures étaient arrêtées au pied de la montagne; elles ne pouvaient pas aller plus loin.

Nous proposâmes à nos Tatars de nous donner trois de leurs chevaux; les neuf cavaliers restants graviraient la montagne avec nous; les trois démontes garderaient la voiture.

Dans le cas où la lutte se prolongerait, un renfort de neuf hommes — nous avions la modestie de ne pas nous compter — pouvait être utile aux miliciens.

La proposition fut acceptée. Trois hommes descendirent et nous donnèrent leurs chevaux; je nommai de ma propre autorité, et comme *général*, je nommai, dis-je, commandant celui qui me parut le plus intelligent de tous, et nous partîmes le fusil sur le genou.

En arrivant sur le premier plateau, nous vîmes poindre, au-dessus de nous, l'extrémité des papaks d'une troupe à cheval qui semblait venir à notre rencontre.

Nos hommes n'eurent besoin que d'un coup d'œil pou reconnaître les leurs, et, avec de grands cris, ils mirent leurs chevaux au galop.

Les nôtres les suivirent. Nous ne savions pas trop où nous allions, et si les gens que nous avions devant nous etaient des amis ou des ennemis.

Mais les hommes aux papaks, eux aussi, nous avaient re connus, ou plutôt ils avaient reconnu leurs amis; ils pousserent, de leur côté, un hourra, et quelques-uns levèrent les bras, en montrant des objets que nous crûmes reconnaitre.

Les cris de *golovii ! golovii !* retentirent.

— Des têtes ! des têtes !

Il n'y avait plus à chercher ce que les hommes aux papaks tenaient à la main et montraient à leurs compagnons.

D'ailleurs, eux, de leur côté, approchaient avec une rapidité qui, même sans explications, ne nous eût pas laissé de doute.

Nos deux troupes se joignirent; une troisième venait lentement derrière.

Celle-là, ce n'était pas la troupe victorieuse, c'était la troupe funèbre : elle portait les morts et les blessés.

Au premier moment, il fut impossible de rien comprendre aux paroles qui s'echangeaient autour de nous; d'abord, on s'exprimait en tatar, et Kalino, notre interprete russe, n'y comprenait absolument rien.

Mais ce qu'il y avait de clair, c'étaient quatre ou cinq têtes coupées et saignantes, et, ce qui n'etait pas moins pittoresque, des oreilles passées à des mèches de fouet.

Sur ces entrefaites, l'arrière-garde arriva; elle apportait trois morts et cinq blessés; trois autres blessés pouvaient se soutenir sur leurs chevaux et marchaient au pas.

Il y avait eu quinze Lesghiens tués; les cadavres étaient à une demi-lieue de là, dans le ravin de Zilly-Kaka.

— Demandez au chef de la centaine de nous donner un homme qui puisse nous conduire jusqu'au champ de bataille, et priez-le de nous donner des details sur le combat, dis-je à Kalino.

Le chef de la centaine offrit de nous y conduire lui-même, il était décore de Saint-Georges, et, pour son compte, il avait tué deux Lesghiens dans une lutte corps à corps; dans l'ardeur du combat, il leur avait coupé à chacun la tête et rapportait la paire.

1. Voir les numéros 558 à 656

1. Parc de brebis

2. Enseigne qui commande une sotnia de Cosaques ou de miliciens

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° 58

(Envoyer les solutions dans la quinzaine.)

NOIRS	BLANCS.
1 C. 5ᵉFR éch.	1 C. pr. C (meilleur).
2 D. 8ᵉR.	2 F. 4ᵉR éch.
3 D. pr. F éch. m.	3..................

Solutions justes : MM. Aimé Gautier, à Bercy; Grand Cercle de Tournon-sur-Rhône; Café de Suez; J. Planche; Auguste Orgnon, à Marseille; Mme Savy, à La Rochelle; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Aune Frédéric, à Alger; Faysse père, à Beauvoisin; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; E. Lequesne; Cercle Bayonnais, à Bayonne; E. Damé et A. Gouyer; X..., à Paris; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre.

Solution juste du Problème n° 57 : M. Faysse père, à Beauvoisin.

Pour la Notation, voir le n° 575 de l'Univers illustre.

C. P.

PROBLÈME N° 63

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Paris.	4f 50	9f »	18f
Departements.	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie.	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duche de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg.	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, îles Ioniennes, Valachie	8 50	16 50	33

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, administrateur de l'Univers illustré. — Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement.

Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expediteur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement, DOIVENT INDISPENSABLEMENT ÊTRE ACCOMPAGNÉES DE LA DERNIÈRE BANDE COLLÉE SUR L'ENVELOPPE DU JOURNAL. — *Il ne sera fait droit à aucune reclamation de numéros ayant plus de deux mois de date.*

Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT 7

EMILE AUCANTE.

Chaque homme qui avait tué un montagnard, outre la tête et les oreilles, avait toute la dépouille de l'ennemi mort. L'un d'eux avait un magnifique fusil; je n'osai pas lui demander s'il voulait le vendre, quelque envie que j'eusse de le posséder.

La troupe continua son chemin vers l'aoul. J'autorisai le commandant de la centaine à disposer de nos deux voitures, s'il en avait besoin pour ses blessés ou même pour ses morts.

Il transmit l'autorisation à ses hommes.

Puis nous nous tournâmes le dos, les combattants retournant au village, nous continuant notre route jusqu'au champ de bataille.

Voici ce que Mahomet Imon-Gasalief nous raconta :

Après avoir réuni ses cent hommes, il avait pris avec eux le chemin de Guilley, guidé par les pâtres. Près de Guilley, il avait trouvé les troupeaux que les montagnards avaient abandonnés pour aller plus vite.

Il avait laissé les pâtres réunir leurs troupeaux, et avait cherché les traces des montagnards.

Il n'avait pas tardé à les trouver.

On fit trois verstes, guidé par deux hommes experts dans l'art de suivre les pistes.

On arriva ainsi au ravin de Zilly-Kaka, couvert en ce moment d'un épais brouillard.

Tout à coup, au fond du ravin, on crut voir s'agiter des hommes, et, en même temps, une grêle de balles siffla au milieu des miliciens. De cette première décharge, un homme et deux chevaux tombèrent.

Iman-Gasalief cria alors :

— Pas de fusils! à la schaska et au kandjar!

ALEXANDRE DUMAS

(*La suite au prochain numéro.*)



LES INSIGNES ROYAUX DE HONGRIE, d'après un croquis de notre correspondant de Pesth.

LES INSIGNES ROYAUX DE HONGRIE.

Au sujet du récent couronnement du roi de Hongrie, nous avons déjà dit quelques mots des insignes royaux et de l'importance qu'on y attache dans le pays. Nous en donnons aujourd'hui une vue : sur un coussin reposent l'épée, la masse d'armes, la couronne et le globe.

Lors du triomphe de la révolution hongroise, Kossuth enleva ces insignes de Pesth, pour les transporter avec lui à Debreczin, siége du nouveau gouvernement.

Plus tard, le bruit courut un moment qu'il les avait emportés en Turquie; mais le peu de fondement de cet on dit y fit ajouter peu de foi, et des recherches minutieuses dirigées par l'auditeur autrichien, Titus Karger, aboutirent enfin à leur découverte. Ils furent trouvés en septembre 1853 dans un bahut de fer enfoui sur un terrain neutre, à l'endroit où le Czema se jette dans le Danube. Le bahut fut transporté non loin de là, en grande pompe, à Orsowa, où une chapelle fut élevée pour le recevoir. Bien qu'achevée depuis 1857, cette chapelle n'a pas encore été inaugurée.

Le monument, conçu dans le style byzantin, est construit en briques. Il est de forme octogone et surmonté d'une coupole. A l'intérieur, une cavité en pierre, également octogone, et entourée d'une balustrade, marque l'endroit où fut faite la précieuse découverte. Une inscription latine en consacre le souvenir sur une plaque de marbre blanc où sont figurés les insignes royaux. En face de l'entrée, se dresse, dans une niche, la statue de la Vierge, œuvre de Joseph Meixner.

HENRI MULLER.





LA CHAPELLE D'ORSOWA, construite pour recevoir les insignes royaux. — Intérieur, d'après les croquis de notre correspondant de Pesth.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr.
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 659 — 31 Août 1867
A. FÉLIX, Redacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le zouave-guérisseur. — Expédition du chroniqueur à sa recherche. — L'impasse de la rue de la Roquette. — Réminiscences de la cour des miracles. — Propos de curieux. — L'attente. — Enfin, voilà l'zouzou. — Sortie des malades de la première fournée. — Je ne suis pas convaincu. — Parallèle entre le zouave et François Ier. — Ce que cet événement aura produit de plus neuf. — Débitants de billets pour voir le zouave. — La fête des coiffeurs. — Façons accortes des représentants de ce corps d'état. — Les anciennes solennités perruquières. — Un programme à méditer. — Le dernier mot du petit Charles.

Il faut pourtant que je me décide à vous parler de lui.

Quand je dis *lui*, vous m'entendez bien.

De qui s'agirait-il, si ce n'est de l'habile homme qui vient de se révéler tout à coup aux Parisiens stupéfaits, de Jacob le guérisseur, du zouave aux miracles ?

Depuis huit jours, je ne m'assieds pas à une table de café ou de restaurant, je ne monte pas dans un wagon ou dans un omnibus que le nom du zouave ne vienne frapper mes oreilles au milieu des récits les plus extraordinaires.

Un ami accourt à moi dans la rue :

— Eh bien, vous l'avez-vu ?

— Qui ça ?

— Comment, qui ça ? Le zouave, parbleu !

Autre ami :

— Vous allez lui faire un fameux article ?

— A qui donc ?

— Au zouave.

Je saute dans une voiture pour éviter les importuns. Le cocher me dit en souriant :

— Rue de la Roquette, n'est-ce pas ?

— Pourquoi cela ?

— Dame, si monsieur veut voir le z...

Je l'arrête à temps. Au moment où je mets le pied sous ma porte cochère, mon portier me barre le passage en disant :

— Il n'y a plus à douter de son pouvoir.

Et, me tendant le *Petit Journal*, qu'il tient ouvert à la main :

— Si monsieur a lu comme moi la lettre du comte de... qui ne pouvait plus faire un pas, à qui le zouave a dit : « Marchez ! » et qui s'est trouvé guéri.

Je monte en hâte l'escalier. Ma bonne, en ouvrant la porte, s'écrie :

— Ah ! monsieur, c'est merveilleux ! Aviez-vous jamais



[illegible] MORNY



INAUGURATION DE LA STATUE DU DUC DE MORNY, A DEAUVILLE, dessin de M. L[illegible] — Voir page [illegible].

vu le goîtreux d'à côte... ou le boiteux d'en face... ou l'aveugle du coin?...

J'ai compris que je devais enfin à mes lecteurs une excursion jusqu'à la rue de la Roquette.

Au numéro 80 s'ouvre une de ces longues cours ou impasses qui servent à jeter de loin en loin un peu d'air et de lumière dans la vaste agglomération de fabriques et de bicoques qui compose le populeux quartier Popincourt. Du reste, le numéro importe peu; car, de toutes les rues avoisinantes, un sillon d'écloppés marque la route.

Aux deux tiers de la profondeur de la cour, sur la droite, est une maison d'un étage avec une grande porte en couleur. Au-dessus de la porte on lit le nom de Dufayet. M. Dufayet est un affineur converti qui met à la disposition du zouave guérisseur le local indispensable pour opérer ses cures. On n'arrive à cette porte qu'en jouant des genoux et des coudes à travers une foule compacte.

C'est là que, ces jours derniers, les malades prenaient encore leurs cachets; maintenant, une petite pancarte avertit les gens pressés qu'on ne délivre plus de numéros d'ordre avant le 25 septembre. Cet avis toutefois n'arrête pas les fervents qui continuent de se bousculer autour de la porte close et tentent de faire irruption à chaque fois qu'elle s'entr'ouvre.

Quelle plume assez réaliste réussirait à peindre cette cohue de gens à béquilles et à compresses? Tous les souffreteux, les infirmes, les malingres et les cacochymes se sont donné là rendez-vous. Quelques-uns arrivent en fiacre, voire même en équipage; mais le plus grand nombre est apporté sur le dos, dans les bras et même sous les bras; on en soutient sur des chaises, on en traîne dans des brouettes, on en promène sur des brancards. Quantité de femmes arrivent chargées de jeunes enfants. Et puis çà et là surgissent de ces têtes qu'on revoit désagréablement en rêve et que les maris prudents font éviter à leurs femmes enceintes. Mais les individus affligés de tics abondent entre tous. Aux uns c'est le cou, aux autres le bras ou la jambe qui branle et se démanche à temps egaux.

Cour des miracles! a écrit sur le mur une main facétieuse. En vérité, on peut bien se croire pour un moment dans l'empire de Clopin-Trouillefou. Tout ce monde-là sent mauvais, et donne aux visiteurs de furieuses envies de se gratter.

Pêle-mêle, a travers les malades, ne s'agite pas moins la masse des curieux. Il y a deja parmi eux des habitués qui se retrouvent et se saluent comme de vieilles connaissances. Les convaincus ne manquent pas, ni les sceptiques non plus. Des groupes se forment, on discute, on pérore. Les idées les plus fantastiques sont émises en matière de medecine.

On se communique la legende du zouave: qu'il a trente-six ans, qu'il est en garnison à Versailles, qu'aux heures où il n'impose pas les malades, le devoir l'oblige à souffler dans un trombone, qu'il ignore ou fait semblant d'ignorer d'où lui vient son mystérieux pouvoir.

— Parbleu, dit une voix, c'est le magnétisme.

A quoi toutes les voix de répondre en manière d'écho:

— C'est le magnetisme!

Là-dessus, un monsieur expose quelques traits de la puissance fascinatrice de maître Jacob: comme quoi, par plaisanterie, il empêchait autrefois ses amis de manger à table, rien qu'en les fixant des yeux, et leur faisait sentir la chaleur ou le froid dans tel membre qu'il lui plaisait.

Un autre raconte comment opère le zouave.

— Les malades qu'il doit passer en revue aujourd'hui sont déjà dans la cour interieure du bâtiment qui attendent son arrivée. Il les fait monter par vingt ou par trente à la fois, dans une salle qui est là, au premier etage. Tous s'asseoient sur une file. Alors il tourne à plusieurs reprises autour d'eux, et, si l'un veut hasarder une parole: «Silence!» Il faut avouer qu'il est un peu brusque. Puis il dit à celui-ci: «Vous, vous êtes paralysé des jambes. Laissez là vos béquilles et exécutez-moi un entrechat. — Mais... — Il n'y a pas de *mais;* je vous dis de battre un entrechat!» Et le paralytique bat un entrechat. Puis, à celle-là: «Chez vous, c'est le bras qui ne fonctionne plus. Eh bien! mouchez-vous. — Moi, que...? — Quand je vous dis de vous moucher!» Et la malade se mouche.

— C'est merveilleux! Qu'est-ce que la Faculté va devenir avec cela?

— Et les pharmaciens? car il n'emploie pas le plus petit médicament. A peine touche-t-il la partie douloureuse, et encore, le plus souvent, il se contente de regarder les malades.

— Pas possible!

— C'est pourtant comme je vous le dis. Aveugles, sourds-muets sont guéris avant d'avoir eu le temps d'y penser. Crac! Il lance un coup d'œil, et voilà les muets qui parlent, et les aveugles qui voient, et les sourds qui entendent.

— Et vous avez vu cela?

— Moi, personnellement, non. Je vous tromperais si je vous disais que je l'ai vu, mais j'ai un ami dont la belle-sœur connaît une dame qui a rencontré un monsieur...

Il est à remarquer que, dans ces cas-là, on a toujours un ami dont la belle-sœur connaît une dame qui a rencontré un monsieur... à moins que ce ne soit un monsieur dont la tante a un voisin qui connaît une personne, etc.

Enfin, nous sommes venu là pour voir et nous verrons bien. Le public est très-anxieux de ce que l'opérateur n'arrive pas. Annoncé pour deux heures, à trois heures et demie on l'attend encore. Je ne dis rien de ceux qui sont là depuis huit heures du matin. Déjà s'allonge la figure des curieux penchés aux fenêtres, rangés en espaliers le long des murs, juchés sur les bornes et sur les voitures, tant dans l'impasse que sur les deux trottoirs de la rue de la Roquette. Il paraît que la politesse des rois n'est pas absolument celle des zouaves. Enfin un mouvement s'opère sur un des points de la foule. Sur les quatre heures, une vigie signale de loin son turban vénéré.

Voilà l'zou-zou... (*bis*) voilà l'zoua...
Voilà l'zoua-a-ve!

Il arrive à pas précipités, fendant une véritable mer humaine et secouant vigoureusement les grappes de goîtreux et d'épileptiques qui tentent de s'accrocher à ses vêtements. Un moment après, la porte se ferme sur lui. Tous les cœurs palpitent. C'est l'heure solennelle où le zouave opère.

Pour charmer les longueurs de l'attente, un monsieur hasarde une plaisanterie. On murmure dans un groupe de fervents: «C'est un médecin!» Si quelques témoins n'affirmaient aussitôt que le mauvais plaisant est un honnête marchand de pain d'épices, je crois qu'on serait capable de lui faire un mauvais parti.

Enfin, après une demi-heure, la porte s'ouvre pour laisser sortir les malades de la première fournée. La foule se rue immediatement sur eux et divers groupes se les partagent avec une vivacite qui fait croire aux spectateurs eloignés qu'on met ces malheureux en pièces.

— Ah! ah! les v'là! crie Gavroche pendu à la grille, faites-en passer un morceau!

Je constate ici que ce qui m'a paru le plus merveilleux, c'est que les malades sortissent vivants de cette cohue.

Je vois défiler des individus que la foule porte littéralement, ce qui explique jusqu'à un certain point l'illusion de ceux qui croient les voir marcher. On crie à un homme couché sur un brancard:

— Comment ça va-t-il?

— Il me semble que je vais mieux, dit le pauvre diable en se soulevant à demi.

Vingt voix hurlent aussitot:

— Il va mieux! il va mieux!

Quelques-uns même applaudissent, mais je ne suis pas encore bien convaincu. Ah! pour le coup! je crois que je vais l'être. Une petite paysanne malade s'avance au bras de son père en gambadant.

— Eh! l'homme! lui dis-je, votre fille marche donc maintenant?

— Pardine, me répond-il, les jambes ont toujours bien été; puisque c'est des yeux qu'elle souffre!

Après chaque fournée de malades, le zouave paraît à une fenêtre, en manches de chemise, grave, la tête basse, promenant de droite à gauche un regard farouche, inquiet. C'est un homme d'une taille un peu au dessus de la moyenne, châtain, le visage allongé avec le nez grand, les cheveux ras et la barbe coupée courte; en somme, une tête à la François Ier.

Cette ressemblance est assez singulière si l'on veut bien se rappeler que, comme le zouave de la rue de la Roquette, le restaurateur des lettres était censé jouir du merveilleux pouvoir, qu'il partagea, du reste, avec tous ceux de sa race, de guérir certains malades par le seul attouchement. Les Valois toutefois étaient spécialistes. Ils se bornaient à *toucher* les écrouelles; encore n'en abusaient-ils pas — ce que je comprends pour ma part. La formule était: *Le roi te touche, Dieu te guérisse!* Comme cela, si le malade ne guérissait pas, c'était la faute du bon Dieu; le roi avait fait tout ce qui était en son pouvoir.

Pour en finir avec ce trombone inspiré, qui met les têtes à l'envers tout en remettant les jambes à l'endroit, je m'étonne qu'il ait pu indigner personne, tant son procédé est naïf. Guérir par la puissance de l'imagination n'a pas même l'attrait de la nouveauté. Les medecins, que notre zouave paraît tant mépriser, ont employé ce moyen cent fois, à commencer par le spirituel Corvisart, qui soignait certains malades avec des boulettes de mie de pain. Ce qu'il y a de plaisant dans ce cas, c'est que le malade, qui est alors son véritable médecin, fait d'autant plus d'honneur de sa cure à celui qui le soigne, que lui-même a plus travaillé d'imagination à se guérir.

Et voilà comment va le monde!

Tout ce que les cures de l'homme aux miracles me paraissent, au résumé, avoir produit de plus neuf, c'est la création d'une industrie toute parisienne: la vente au détail de cartes pour voir le zouave. Un curieux ou un malade achète de quelque gamin, moyennant cent sous, un jeton numéroté qui est censé lui ouvrir l'accès de la maison Dufayet, et qui ne sert en réalité qu'à le faire mettre honteusement à la porte. La speculation consiste en effet, de la part des vendeurs, à debiter aux badauds de faux billets.

On est volé; mais on en a bien pour son... esprit!

~~~ Les coiffeurs célébraient, dimanche dernier, la fête de saint Louis, leur patron. Si j'en juge par un billet de bal qu'on me remet et qui porte la mention: *Bon pour un cavalier avec* SES *dames,* messieurs de la savonnette ont fêté leur saint assez gaiement.

Ordinairement, les billets de bal donnent au cavalier le droit d'amener *une* dame avec lui. Cela n'implique pas absolument que le cavalier n'a que cette dame-là, mais au moins les apparences sont sauves. Il paraît que la gent porte-peigne ne tient pas même à sauver les apparences. Ce corps d'état saute à pieds joints par-dessus toute pudeur. Chaque perruquier s'arroge désormais la faculte de produire publiquement un sérail à sa suite; car, notez-le bien, le billet en question ne dit pas même ses deux dames, ni ses trois dames, ni ses quatre dames: il dit: ses dames... Et allez donc! voilà les traditions de la Porte restaurées au bénéfice du philocome.

Quelles traditions plus nobles l'art du coup de fer ne pourrait-il pas cependant évoquer chez nous! Ce n'était pas autrefois par des saturnales que nos coiffeurs célébraient les dates mémorables de leurs annales. Où êtes-vous, imposantes soirées de coiffure, grandes solennités où les professeurs de toutes les écoles déployaient devant un public attentif et recueilli toutes les ressources de leurs talents!

J'ai encore entre les mains le prospectus, un peu jauni, hélas! d'une de ces fêtes de l'intelligence; et je veux en retracer ici un certain nombre de lignes, que pourront méditer les jeunes coiffeurs de la nouvelle école — l'école du cavalier aux dames sans nombre.

Je copie textuellement:

Observation importante. Afin que *cette belle soirée* soit instructive pour les jeunes coiffeurs, M. C... est convenu avec *MM. les exécutants* qu'il ne sera fait *dans cette belle assemblée* que des coiffures de haute parure, telles que coiffures de cour ornées de barbes, de turbans, et des coiffures poudrées à l'instar de l'ancien régime.

«Noms de MM. les exécutants rangés par ordre alphabétique: Beaumont, Croisat, etc.

«Ordre de la soirée: A huit heures précises, exécution de cinq coiffures.—A neuf heures, de cinq autres coiffures. — Double promenade des dames coiffées, conduites par les exécutants eux-mêmes, lesquels, pour faciliter la vue de leurs compositions, feront d'abord le tour de la salle en prenant par la droite; puis ils parcourront la même ligne en prenant par la gauche; et, pour reconduire les dames à leurs places, ils devront prendre la voie du centre que des commissaires auront préparée à cet effet. Ce cerémonial étant bien observé, les spectateurs n'auront pas besoin de quitter leurs places et l'ordre n'en sera que plus parfait... La soirée se terminera par un défilé fait devant les dames.»

Voilà ce que faisaient, j'y songe avec ennui,
Les coiffeurs d'autrefois, ô coiffeurs d'aujourd'hui!

~~~ Le petit Charles posait à son père quelques-uns de ces éternels *pourquoi* auxquels il est souvent si malaisé de répondre. Le père croit pouvoir s'en tirer par une phrase toute faite:

— On ne peut pas tout dire aux enfants.

— Eh bien, repart le gamin, dis-m'en la moitié.

A. de Pontmartin

BULLETIN

Vendredi de la semaine dernière, dans la matinée, l'entrevue de Salzbourg a été terminée. Les assistants ont pu constater que les deux empereurs et les deux impératrices, au moment de se séparer, ont échangé les témoignages de la plus vive et de la plus cordiale sympathie.

Le bourgmestre, au nom de la commune de Salzbourg, a offert à l'impératrice Eugénie un album de vues de la cité pittoresque qui venait d'avoir l'honneur de recevoir Leurs Majestés. A l'album était jointe une couronne de fleurs blanches des Alpes.

A propos de l'entrevue de Salzbourg, on cite une particularité assez intéressante. L'empereur d'Autriche avait revêtu un uniforme de feld-maréchal pour recevoir l'empereur Napoléon, qui, de son côté, en arrivant, portait un habit noir. Dès le lendemain, François-Joseph prit un costume civil pour accompagner son hôte dans ses promenades en ville et au théâtre. C'était la première fois que le souverain de l'Autriche se montrait en public sans uniforme. Les classes bourgeoises de la population ont remarqué ce petit incident avec beaucoup de satisfaction.

On assure que Leurs Majestés autrichiennes ont promis de venir, à la fin du mois d'octobre, à Paris, où elles se rencontreraient avec la reine d'Angleterre.

L'empereur Napoléon et l'impératrice Eugénie sont arrivés dans la journée du 23 à Strasbourg. Leurs Majestés se sont rendues à la préfecture, où elles ont passé la soirée et la nuit. Dans l'après-dîner, elles ont parcouru la ville en voiture découverte. Le lendemain, elles étaient de retour aux Tuileries.

L'Empereur et l'Impératrice sont repartis de Paris, le 26 août, à 10 heures du matin, pour assister aux fêtes de Lille.

A Arras, la municipalité a offert à l'Empereur les clefs de la ville. Le cortége s'est dirigé vers la cathédrale, où l'attendait l'évêque entouré de son clergé. De la cathédrale, l'Empereur s'est rendu à l'Hôtel de ville et a reçu les autorités du département. Le train impérial a quitté Arras à trois heures et est entré en gare de Lille à quatre heures et demie.

La municipalité de Lille, comme celle d'Arras, a présenté au souverain les clefs de la ville. Leurs Majestés ont été en voiture à la préfecture, en passant par l'église Saint-Maurice, où elles ont été reçues par l'archevêque de Cambrai et son clergé. Le reste de la journée a été consacré à des réceptions, à un grand dîner à la préfecture et à un spectacle-gala où une cantate a été exécutée par les sociétés chorales de la Flandre.

Le lendemain, dans la matinée, l'Empereur a visité plusieurs établissements industriels, et a passé en revue les troupes de la garnison. Le soir, bal splendide à l'Hôtel de ville.

Le 28, Leurs Majestés sont allées visiter Dunkerque, où leur réception a eu lieu par la municipalité et le clergé, avec le même cérémonial qu'à Arras et à Lille. Après les présentations, l'Empereur et l'Impératrice ont parcouru la ville, le port et les travaux en cours d'exécution. Ils étaient de retour à Lille à sept heures. Dans la soirée, concert vocal et instrumental dans les salons de l'Hôtel de ville

Le 29 au matin, départ de Lille. Stations à Tourcoing, Roubaix et Douai. Réception des autorités et visites des principaux établissements industriels.

Leurs Majestés sont arrivées le même jour à Amiens, vers quatre heures et demie; elles ont été reçues d'après le cérémonial que nous venons d'indiquer. Elles étaient de retour à Paris, un peu avant huit heures du soir.

Leurs Majestés resteront à Paris les 30 et 31 août. On annonce qu'elles partiront le 1er septembre pour Biarritz, et que leur séjour dans cette ville se prolongera jusqu'au milieu d'octobre.

La science médicale, si cruellement éprouvée depuis un an, vient de subir une nouvelle et bien sensible perte. Notre illustre chirurgien, M. le professeur Velpeau, vient de mourir à Paris, à la suite d'une courte maladie.

Fils d'un maréchal ferrant de campagne, l'éminent praticien ne devait sa grande position qu'à lui-même. M. Velpeau était né à Brèche, dans l'Indre-et-Loire. Reçu docteur à Paris, en 1823, il devint, en 1830, chirurgien de l'hôpital de la Pitié; deux ans plus tard, membre de l'Académie de médecine, il était appelé ensuite à la chaire de clinique chirurgicale. Il était membre de l'Institut depuis 1842 et commandeur de la Légion d'honneur.

Outre sa grande réputation de chirurgien, le docteur Velpeau était connu par de nombreuses publications scientifiques.

Nous apprenons également la mort du poëte Barthélemy, si connu par sa publication de la *Némésis* et par sa collaboration avec Méry. Ces deux noms ont été pour ainsi dire pendant longtemps inséparables. M. Barthélemy était né à Marseille en 1796; il était bibliothécaire à la résidence impériale de cette ville.

Les troupes du camp de Châlons s'exercent assidûment au tir à la cible. Des récompenses sont accordées aux vainqueurs.

On sait que tous les soldats des divers corps réunis sur ce point sont aujourd'hui munis des nouveaux fusils Chassepot. La décharge de ces armes produit l'effet d'un roulement de tambour, tellement les coups sont précipités.

Le camp sera levé le 1er septembre.

A propos du monument que la ville de Montereau vient d'élever à la mémoire de Napoléon Ier, voici quelles sont les principales statues du grand capitaine et la date de leur érection :

La première statue de l'Empereur a été celle de la colonne Vendôme; elle sortit des ateliers de M. Launoy en 1808. Napoléon était en habit romain, avec la couronne des Césars sur la tête.

Cette figure triomphale ayant été enlevée pendant les jours néfastes de l'occupation étrangère, Louis-Philippe la fit remplacer, en 1833, par une autre statue, œuvre de M. Seurre; elle est maintenant au rond-point de Courbevoie. Une autre statue en bronze, rappelant la première, a pris sa place sur la colonne Vendôme.

En 1847, le gouvernement sarde fit ériger une statue de Napoléon dans la plaine de Marengo. L'inauguration en eut lieu le jour anniversaire de la bataille de ce nom, le 14 juin.

Le 20 décembre 1857, une autre statue de Napoléon fut élevée sur la place de la ville d'Auxonne; elle est due au ciseau de M. Jouffroy.

Lyon possède également une statue de Napoléon Ier, qui fut élevée en 1854.

Il y en a une autre à Cherbourg; elle fut inaugurée le 8 août 1858, en présence de Napoléon III et de l'Impératrice.

Mentionnons celle d'Ajaccio, qui est la dernière.

Telles sont les principales statues consacrées à éterniser le souvenir de Napoléon Ier. Celles que l'on voit à Lyon, à Cherbourg et à Ajaccio sont des statues équestres.

Il y a eu aux États-Unis, dans le courant du mois de juillet dernier, vingt-neuf incendies impliquant des pertes excédant pour chacun le chiffre de 20.000 dollars. Huit dépassent 100,000 dollars et deux 500,000 dollars. Le total des dommages pour ces vingt-neuf sinistres s'élève à 3,225,000 dollars. Ce chiffre, joint à celui des autres mois de l'année jusqu'à ce jour, donne un total de 23,830,000 dollars, du 1er janvier au 31 juillet 1867.

L'Assistance publique de Paris vient de faire un recensement de la population pauvre, qui donne les chiffres suivants :

Le recensement de 1863 avait fixé le chiffre officiel de la population indigente de Paris à 40,056 ménages, comprenant 101,570 individus. En 1866, ce chiffre se trouve porté à 40,644 ménages, comprenant 105,119 individus. C'est une augmentation de 588 ménages et 3,549 individus.

Paris compte donc 1 indigent inscrit et assisté sur 17,12 habitants.

Il ne s'agit ici que des indigents inscrits aux bureaux de bienfaisance et officiellement assistés

Le 9e arrondissement (Élysée) est le plus riche, on y compte 1 indigent sur 53,65 habitants; le plus pauvre est le 13e (des Gobelins), qui en compte 1 sur 6,21 habitants. Après le 13e, viennent le 14e (l'Observatoire), qui compte 1 indigent sur 9,25 habitants; le 20e (Ménilmontant), 1 sur 10.52; enfin le 5e (le Panthéon), 1 sur 12,60 habitants.

Il paraît que les trois quarts des indigents inscrits ne sont pas des Parisiens; ce sont des émigrés des départements qui, alléchés par la hausse des salaires dans la capitale, avaient oublié de calculer la dépense et la hausse correspondante des loyers.

L'Assistance publique a distribué, par ménage, une moyenne annuelle de 48 fr. 65 c. et par personne, de 18 fr. 65 c.

Il paraît qu'il y a encore des druides en Angleterre.

Le *Journal de Salisbury*, en rendant compte d'une visite faite la semaine dernière à Stone-Henge dans la plaine de Salisbury, par les membres de l'ordre antique des druides, décrit les cérémonies qui ont été observées. Une procession s'est formée sous la conduite d'un officier druidique portant une bible ouverte. Après avoir fait trois fois le tour du cercle extérieur de pierres, la procession s'est approchée de l'autel, où un chœur a été chanté.

Un discours a été ensuite prononcé, exposant le caractère des anciens druides et l'objet du druidisme moderne. La société a chanté alors un chœur final; puis elle s'est fait photographier en groupe.

TH. DE LANGEAC.

INAUGURATION
DE LA STATUE DU DUC DE MORNY
A DEAUVILLE.

Nous avons annoncé déjà que la statue du duc de Morny avait été inaugurée solennellement à Deauville, le dimanche 18 de ce mois. Nous ajoutons aujourd'hui quelques détails sur cette cérémonie, qui est un juste témoignage de la reconnaissance de la petite cité maritime. Deauville doit beaucoup, on peut même dire doit tout, au duc de Morny, et elle a tenu à honneur de prouver qu'elle savait se souvenir. Combien d'hommes n'en pourraient pas dire autant, quand le marbre de la tombe s'est refermé sur leur bienfaiteur !

Là où il y avait un marais, il y a quelques années, s'ouvre un port charmant qui est appelé à une importance incontestable comme commerce maritime.

Sans la mort de M. de Morny, Deauville aurait progressé plus qu'il ne l'a fait. Cette mort si inattendue retardera, mais n'empêchera pas le succès de cette ville à la fois industrielle et aristocratique.

A deux heures et demie, le cortége officiel, précédé par la fanfare des douaniers de Honfleur, est arrivé et a pris place sur l'estrade réservée.

Au nombre des personnages les plus marquants qui composaient cette réunion, on a remarqué M. Le Provost de Launay, préfet du Calvados; les enfants de M. de Morny; le général Waubert de Genlis, officier d'ordonnance de l'Empereur, attaché à sa personne et envoyé pour le représenter; le prince Murat; M. Haussmann, préfet de la Seine; M. Boitelle, sénateur; M. le vicomte Daru; le sous-préfet de Pont-l'Évêque; le sous-préfet de Lisieux; M. Brency, maire de Deauville; M. Larivière, ingénieur en chef des mines; l'ingénieur du département, le directeur des douanes, les membres du tribunal de Pont-l'Évêque, le docteur Oliffe, M. Donon, etc.

La fête officielle a commencé par un discours du préfet du Calvados.

Puis le voile vert qui enveloppait la statue de M. de Morny, placée sur son piédestal sur la place de Morny, a été enlevé, et la foule a salué de ses acclamations l'image de l'homme dont le souvenir est resté vivant dans l'esprit des populations de ces plages normandes.

La statue, haute de trois mètres vingt centimètres, est l'œuvre de M. Iselin; elle a été fondue en bronze dans les ateliers de M. Thiébaut. Le duc de Morny est représenté en costume de député, avec le grand cordon de la Légion d'honneur. Les épaules sont couvertes d'un manteau. La tête est d'une parfaite ressemblance, et l'ensemble de l'œuvre est d'un grand style et d'une remarquable exécution, qui font honneur au statuaire dont, au surplus, on connaît et on apprécie le talent.

Les Parisiens, qui ont vu, pendant le mois dernier, la statue du duc de Morny exposée devant le guichet du Louvre qui fait face au pont des Arts, s'associeront, nous en sommes convaincus, à notre appréciation.

La fête a été terminée par les divertissements d'usage : régates, courses comiques, mâts de cocagne, feu d'artifice, etc.

H. VERNOY.

LE ROI DES GUEUX
TROISIÈME PARTIE.
(Suite[1])
LA MAISON DE PILATE

— Hier matin, dimanche, répondit Hussein le Noir, à l'heure où ce lieu de débauche, la maison du Sépulcre, vomit au dehors ses hôtes hâves et abêtis par l'ivresse, j'ai traversé la place de Jérusalem... La fleur de votre cour était sous le porche des Delicias, royal seigneur. Une litière a débouché, tournant l'angle du parvis de Saint-Ildefonse. Elle était portée par deux nègres vêtus de blanc..

— Mes nègres! fit le roi avec abattement; ingrate marquise!... Mais elle passait peut-être son chemin, comme toi, païen.

— Ce n'était pas la marquise qui était dans la litière, Majesté.

— Ah! sa camériste, sans doute... ce sont des messagères de perdition!

— La marquise n'en est pas aux messages. La litière s'arrêta devant le porche, et ce fut don Juan de Haro, comte de Palomas, qui sauta sur les dalles.

La tête du roi s'appuya languissante sur sa main.

— Je n'ai pas d'amis... murmura-t-il en un long soupir.

— Vous en aviez autrefois, sire, prononça avec lenteur l'Africain.

— La reine ne m'a jamais aimé...

— La reine est une noble femme; la reine est la fille d'un conquérant, la sœur d'un grand roi, la tante d'un jeune héros. L'Espagne a été pour elle une prison austère et jalouse. Il faut aimer pour être aimé; avez-vous aimé la reine?

Hussein le Noir s'arrêta brusquement. Le regard du roi, qui était fixé sur lui, avait une expression étrange.

— Tu parles parfois comme un chrétien! murmura Philippe dont les sourcils étaient froncés.

— Quel chrétien vous a jamais parlé comme je le fais, royal sire?...

— Silence! je réfléchis... J'ai ouï dire, et tu l'as dit toi-même : Richelieu et Buckingham ont des affidés à Séville... C'est à cause de sa fidélité à ma personne qu'on déteste si universellement le comte duc... Tu t'es trahi : tu as laissé voir ta haine, tu es l'ennemi du ministre.

Un mot vint à la lèvre de l'Africain, mais il se ravisa. Il croisa ses bras sur sa poitrine et reprit son immobilité première.

— Tu l'as calomnié! poursuivit le roi, qui s'animait; je passe pour un esprit faible, car les adversaires de la foi ne m'ont pas épargné en Europe... Tu es venu... D'où es-tu venu?... L'enfer le sait!... Tu es venu près de moi pour me tenter... J'ai peu de serviteurs fidèles; tu veux les éloigner de moi... A quelle solde es-tu, espion? Si tu étais roi, et que je fusse Hussein le Noir, quel supplice m'infligerais-tu?

— Si j'étais roi! répéta le Maure, dont l'œil eut un éclat sauvage; mais tu as raison, sire, j'ai parlé comme un chrétien, émoussé le fer de mon glaive; au lieu de frapper droit et haut, j'ai pris un détour et j'ai courbé mon échine, croyant passer plus aisément là où les partisans rampent... Châtie-moi, si tu veux; mais auparavant je réparerai ma faute : Sire, ton fares est un traître et conspire contre toi!

— La preuve! donne la preuve!

— Fais arrêter Cuchillo le toréador, Pedro Gil l'auditeur, les trois saltarines Carmen, Ximena et Serafina, l'alguazil majeur Diégo Solaz, Caparrosa le gueux; don Pascual, le commandant de tes gardes; le président de l'audience de Séville, don Baltaza de Alcoy et don Bernard de Zuniga, ton premier secrétaire d'État, tu auras la preuve!

Philippe demeura un instant comme abasourdi, puis il se prit à parcourir la chambre de nouveau, d'un pas nerveux et saccadé.

Hussein le Noir s'était rapproché de la fenêtre donnant sur la cour des Marionnettes.

Tout à coup il se fit dans la cour un grand bruit de voix, l'Africain tourna machinalement la tête et tressaillit aussitôt de tous ses membres.

— Que veut dire cela?... murmura-t-il en proie à un étonnement profond.

Deux gitanos déguenillés traversaient la cour, portant une litière noire que chacun dans Séville connaissait pour appartenir au comte-duc.

Ils arrêtèrent la chaise au milieu de la cour, et ouvrant la portière, ils déposèrent sur les dalles un sac qui semblait rempli de sable ou de son, mais dont le ventre était maculé d'une large tache d'un rouge sombre.

La figure de Hussein le Noir exprimait une surprise croissante.

— Ce Babazon n'a-t-il pas fait son devoir? pensa-t-il.

Une demi-douzaine de valets du palais entouraient la chaise et toisaient les deux gitanos, que notre Africain connaissait sans doute, car il prononça tout bas leurs noms :

— Ismaïl! Sélim!

Il était apparent qu'on avait voulu leur barrer le passage. Ils semblaient venir de loin. Leurs joues basanées ruisselaient de sueur.

— Ceci, répétaient-ils à ceux qui les entouraient, est pour Son Excellence le comte-duc.

Le sabre levé du garde qui veillait auprès de la fontaine les avait forcés enfin de s'arrêter.

— Royal seigneur, dit Hussein le Noir, de toutes les accusations que j'ai portées contre ton ministre, laquelle te paraît la plus invraisemblable?

— Qui mettraient-ils à ma place? pensa tout haut le roi, c'est impossible?

— Je te demande, roi, insista l'Africain, laquelle de mes calomnies te semble la plus grossière?

— Aucun de tes mensonges ne m'a ébranlé, répondit Philippe, et c'est peut-être parce que tu as commencé par le plus extravagant de tous... ton cadavre auquel on a arraché le cœur...

— Veuillez approcher, mon royal sire, interrompit l'Africain.

Le roi vint jusqu'à la fenêtre.

En ce moment, Ismaïl, le gitano, disait à haute voix, accomplissant sa commission en conscience :

— Il nous a été ordonné de faire savoir à Sa Grâce le comte-duc, que ce sac contient ce que tous les alguazils de Séville cherchent en vain depuis vingt-quatre heures.

[1] Voir les numéros 583 à 658.





LEURS MAJESTÉS L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE, d'après des photographies.

EXPOSITION UNIVERSELLE — LA PARTIE PRINCIPALE DE LA SECTION RUSSE ET LES MOSAÏQUES MURALES; dessin de M. Aug. Anastasi



L'ENTREVUE DE SALZBOURG, LE VIEUX CHÂTEAU, LA CATHÉDRALE, LA VILLE; composition de MM. Lix et Delannoy, d'après des croquis envoyés par M. Gustave Lix, de Vienne. — Voir le Bulletin du précédent numéro.

— Roi, dit Hussein le Noir, parlant avec emphase et se redressant de toute sa hauteur, voilà ce que je t'ai affirmé pour l'avoir vu avec les yeux de l'esprit. Le sacrilége a été commis dans la maison du forgeron de la rue de l'Infante... Si tu avais envoyé des émissaires au lieu que je t'avais désigné, à l'abreuvoir de Cid-Abdallah, derrière les jardins de Pilate, tu aurais saisi la preuve matérielle du crime.

— Oui, dit Philippe incrédule et railleur, mais il n'est plus temps, n'est-ce pas? la preuve du crime a disparu... Tu vois cela par-dessus les maisons ou au travers des murailles, avec les yeux de ton esprit.

— Je vois avec les yeux de mon corps, répliqua l'Africain d'une voix stridente, que la preuve s'est déplacée par ma volonté... Tu ne voulais pas aller à elle, Allah permet qu'elle soit venue vers toi.

Il rabattit son voile sur son visage, et, soulevant les planchettes de la jalousie, il frappa dans ses mains.

— Que fais-tu, païen? balbutia le roi; on va te voir!...

— Si vous ne voulez pas que je parle, sire, répliqua Hussein, parlez vous-même, et ordonnez qu'on apporte dans vos appartements le sac qui est étendu là sur le pavé de la cour.

Ismaïl et Sélim avaient eu le temps d'échanger avec le Maure deux signes rapides. Celui-ci s'effaça pour faire place au roi, qui s'approchait de la fenêtre. Le roi jeta dans la cour un regard surpris et déjà effrayé.

Un instant, ce qui lui restait de bon sens se révolta avec une soudaine énergie.

— Païen! dit-il d'une voix sombre, tu dois être le principal acteur de cette sanglante comédie!

— Ma tête répond de mon accusation, repartit Hussein; ce sac contient le cadavre d'un criminel; on l'a volé à la potence, où il manque depuis un jour et une nuit. Le sacrilége fut commis par le maragut Moghrab, sur l'ordre du comte-duc.

Le regard du roi était comme fasciné par cette tache d'un rouge brun qui marquait le dessous du sac.

— C'est la place du cœur! murmura l'Africain.

Le roi blêmit, prêt à se trouver mal.

Quelques minutes après, le sac avec sa marque sanglante gisait sur la mosaïque de la chambre royale. Philippe tremblait comme une femme; Hussein, immobile et froid, se tenait debout à ses côtés. Tous les deux se taisaient.

— Philippe est grand! radotait le perroquet Almanzor au milieu de ce silence.

Ce pauvre diable de larron qu'on avait decroché du gibet aurait eté bien étonné si on lui eût raconté de son vivant ses aventures posthumes.

Hussein referma le sac, qu'il avait dénoué lui-même, et le traina dans une embrasure. Les rideaux retombèrent et le cachèrent. Le roi poussa un long soupir de soulagement.

— C'est une horrible profanation, murmura-t-il; nous ferons rendre les derniers devoirs à ce malheureux... nous fonderons des messes... Je verrai longtemps cet affreux spectacle dans mon sommeil!...

Il se laissa choir sur son siége et mit sa tête entre ses mains.

— A qui me fier? reprit-il d'une voix gémissante; je suis habitué au comte-duc. Voilà vingt ans que je le vois autour de moi! Il sait ce qu'il me faut. Tu ne te doutes pas de ce que c'est, païen. Former un ministre! J'aime mieux abdiquer! J'abdiquerai comme Charles-Quint, mon aïeul.

— Charles-Quint avait un fils, interrompit Hussein.

— Tais-toi! Penses-tu que je ne sois pas un profond politique? Je fiancerai ma fille au frère du roi de France... J'irai au fond d'un cloître... C'est un bel exemple à donner au monde... Mais je les ferai pendre auparavant!... Combien sont-ils?... Par le suaire saint! il leur faut des sorciers comme à Philippe! Cela prouve de mauvais desseins. Le comte-duc a un sorcier; Zuniga, ce vieillard imbecile, a un sorcier... Ce perroquet me rompt les oreilles!... Ferai-je la sieste ou signerai-je tout de suite l'ordre de les arrêter?.. Si tu étais chrétien, misérable infidèle, par saint Antoine, je te ferais mon premier ministre!...

— Louis de Haro n'est pas mort... prononça l'Africain, si bas que le roi eut peine à l'entendre.

Les yeux de celui-ci battaient chargés de sommeil.

— Ah! ah! fit-il, un rebelle!... Nous réfléchirons, païen.

— Et Medina-Celi est libre... ajouta Hussein.

— Hernan!... Je l'ai offensé .. Quinze ans de rancune... Je tordrai le cou à ce perroquet s'il continue... La reine protége les Sandoval, mais elle est Française : je ne peux pas me fier à elle pour le choix de mon gouvernement... Du papier, une plume, de l'encre! Par le calvaire! je vais montrer de la vigueur. On saura qui je suis. Je n'ai pas besoin de conseillers, moi! Je me determine seul, par la connaissance profonde que j'ai des choses et des hommes. Que pèse le comte-duc contre ma volonté souveraine? Je ne veux pas de ces sorcelleries... Je n'en veux pas! C'est seulement pour un mauvais dessein qu'on peut essayer ainsi de forcer le cours des événements à l'aide du sacrilége. J'ai ouï dire qu'en perçant le cœur d'un homme mort on peut tuer un homme vivant.

Hussein le Noir avait ouvert un meuble et plaçait devant lui encre, plume et vélin.

Le roi s'était animé en parlant. Les veines de son front se gonflaient, et tout ce qu'il avait de sang colorait son visage.

Il saisit la plume et la trempa dans l'écritoire d'un geste convulsif.

Mais, au moment de tracer le premier mot, il parut se raviser. Il regarda l'Africain en dessous, et dit avec une sorte de timidité

— On ne peut pas te refuser cela, Sidi, tu es un homme habile. Je parie que si tu voulais bien, tu saurais me dire ce que Gaspar et son maragut ont trouvé dans le cœur de ce pauvre malheureux.

— Ils y ont trouvé ce qu'ils cherchaient, prononça Hussein sèchement.

Puis, comme le roi fixait sur lui ses regards réveillés par une curiosité d'enfant, il ajouta :

— Ne m'interrogez pas sur ce sujet, je vous prie, royal seigneur!

— Pourquoi cela, Sidi?

— Parce que l'heure va sonner bientôt où vous aurez besoin de tout votre courage.

— Est-ce donc une menace pour moi? demanda Philippe déjà consterné.

Hussein le Noir, cette fois, fut quelque temps avant de répondre.

— Attaquer vaut toujours mieux que de se défendre, prononça-t-il enfin sentencieusement. Royal sire, vous qui êtes un des plus grands hommes de guerre des temps modernes, vous savez que l'assiégé est toujours vaincu...Combattez en rase campagne, croyez-moi, ne vous laissez pas investir!

Philippe cligna de l'œil, en homme qui a profondément compris.

Sa plume courut sur le vélin.

Tout en écrivant il disait :

— Il y a des motifs... des motifs sérieux... Le comte-duc a laissé faire la révolution de Portugal; chaque fois qu'il chante victoire, nous perdons une ville ou un corps d'armée... Il éternise la résistance en Catalogne... pour se rendre nécessaire... Oui... c'est la politique des ministres: se rendre nécessaire... Je vais le claquemurer dans une forteresse, de par Dieu! quoiqu'un ordre d'exil fût peut-être suffisant... Non, n'est-ce pas?... Pourquoi montrer de la mollesse?... Si on lui faisait son procès comme traître à la couronne? ou bien comme ayant eu des rapports avec Satan... C'est plus simple... on agit ainsi en France dans le procès du Concini... Que me conseilles-tu, voyons, païen, que me conseilles-tu?

— L'exil laisse la liberté d'action, répondit Hussein; Louis de Haro et Medina-Celi se sont échappés de leurs forteresses.

Philippe abandonna la plume.

— La mort... murmura-t-il. Qui aurait jamais deviné cela?... Le comte-duc condamné par moi!

La plume traça encore quelques mots, puis il la rejeta définitivement.

— C'est écrit!... dit-il pendant que ses yeux se fermaient malgré lui; mais qui donc m'a parlé d'émeute dans Séville? La ville est calme; tous les magistrats affirment qu'il n'y eut jamais de peuple plus heureux... Le comte-duc avait du bon...

Sa langue était alourdie déjà par le sommeil. Il avait dépassé l'heure de la sieste, mais le tyrannique pouvoir de l'habitude reprenait le dessus.

L'œil de Hussein, avide et perçant, darda un regard par dessus son épaule. Le seing du roi était au bas du vélin. Hussein reprit aussitôt son attitude impassible.

— Plus tard, poursuivit Philippe; je verrai... j'aviserai... Il faut de la vigueur... mais il faut du calme... On m'a parlé d'émeutes... Le comte-duc est très-bon pour les émeutes... après l'émeute, il sera toujours temps.

En parlant, il froissait le vélin. Ses yeux se fermaient. Le perroquet Almanzor, favori parfait, voyant que son maître s'apprêtait à dormir, fit trêve à son refrain et mit sa tête sous son aile. Derrière le fauteuil du roi, Hussein restait debout, silencieux et immobile. Ses yeux étaient fixes sur le papier que Philippe tenait à la main.

Les idées du roi vacillaient. Il prononça encore quelques paroles confuses, puis il s'affaissa tout à fait vaincu par le sommeil.

Sa main pendait sur le bras de son fauteuil. Tandis qu'il balbutiait ces derniers mots inintelligibles et sans suite, ses doigts amollirent leur pression et le papier fut sur le point de tomber. Hussein se pencha en avant. Il guettait comme le chat qui va se ruer sur la souris.

Mais, par un mouvement involontaire, la main du roi se resserra fortement tout à coup. Le papier, écrasé par cette crispation convulsive, cria. Hussein se redressa et croisa de nouveau ses bras sur sa poitrine.

Il attendait.

Il attendit longtemps sans manifester la moindre impatience. L'Alcazar s'eveillait peu à peu. Les bruits de voix et de pas montaient au travers des jalousies, coupant le monotone murmure des fontaines. Sous le feuillage, les oiseaux réveillés chantaient, et l'heure de la meridienne était ecoulée.

Du côté de la ville, un murmure sourd venait. Hussein, qui jusqu'alors n'avait pas perdu de vue le papier, prêta l'oreille. Son regard se détourna un instant pour interroger la sombre perspective de la rue qui faisait face à l'Alcazar. La rue était déserte, mais la sourde rumeur allait sans cesse augmentant.

Vous eussiez deviné un sourire sous l'ombre de son bernuz.

Il fit un pas. Du bout des doigts, il prit délicatement le papier, essayant de le faire glisser hors de l'étreinte qui le retenait, sans reveiller le roi.

Mais la main du roi endormi était un étau. Le papier résista. Hussein ne renouvela point sa tentative. Il entoura d'une main le poignet du roi; de l'autre, il s'empara de la plume qui était encore sur la table.

Vous l'auriez pris d'abord pour un médecin qui tâte le pouls à son malade, tant il y allait avec précaution; mais bientôt l'aspect des choses changea. Les mœurs arabes étaient encore populaires, à cette époque, dans le midi de l'Espagne. Quiconque eût observé en ce moment Hussein le Noir aurait compris qu'il mettait en œuvre un stratagème arabe.

Les voleurs de chevaux se servent de cette ruse pour faire tomber la bride que l'Africain tient toujours à la main pendant son sommeil.

Hussein opéra d'abord une pression légère, mais croissante, sur le poignet du roi. En même temps, à l'aide des barbes retroussées de la plume, il chatouilla faiblement le dessous du bras, la naissance de la paume et l'entre-deux des premières phalanges. Philippe rendit une plainte faible dans son sommeil. Cela fit corps avec ses songes. Il ouvrit la main vivement pour se défendre contre ce malaise, auquel son rêve attribuait sans doute une cause.

Le papier glissa sur le tapis.

Hussein le Noir ne se baissa pas tout de suite pour le ramasser, mais son regard eut un éclair triomphant. Il diminua graduellement la pression et jeta la plume, désormais inutile. Les murmures de la ville s'enflaient et devenaient semblables à de lointaines clameurs.

Le poignet du roi fut posé sur le bras du fauteuil avec précaution. Il dormait plus profondement que jamais.

Hussein se saisit du vélin comme d'une proie et le fit disparaître immediatement sous les plis de son bernuz.

Puis il gagna la porte et dit au vieux Cosmo Baïeta qui rôdait au dehors :

— Le roi sommeille; il vous ordonne de veiller près de lui jusqu'à son réveil.

Cosmo entra aussitôt dans la chambre royale, dont l'Africain referma la porte sur lui.

Hussein, débarrassé de ce témoin, se dirigea d'un pas rapide vers l'appartement du comte-duc.

V

Le Maragut.

Moghrab était seul dans le cabinet du premier ministre Il s'étendait, triste et pris d'une fatigue suprême, dans le propre fauteuil de Son Éminence. Sa main distraite jouait avec les précieux feuillets épars sur la table de l'homme d'État pamphletaire, au risque de mêler ensemble ces pierres du monument équarries avec tant de soin. Moghrab jetait de temps en temps un regard méprisant sur ces pages, couvertes d'une écriture fine et serrée, en tête desquelles courait le titre général : *Nicandro o antidoto contra las calumnias*. Sa préoccupation profonde l'empêchait de suivre les savants detours de cette argumentation scolastique; mais, parfois, quelque bribe de pensée lui sautait aux yeux et alors un dédaigneux sourire venait à ses lèvres.

Il faut se souvenir que c'était alors par toute l'Europe une épidémie de pédantisme. Les grands maîtres de l'art eux-mêmes n'échappaient pas à ce mal.

Soyons donc cléments pour les simples amateurs, et rappelons-nous, à la décharge du comte-duc polémiste, que le mélodramatique Buckingham faisait des madrigaux fort mauvais, et notre cardinal Richelieu des tragedies lamentablement fastidieuses.

Moghrab ignorait peut-être ce que faisaient Richelieu et Buckingham; en tout cas, il ne semblait pas porte à l'indulgence vis-à-vis des travaux littéraires de l'homme d'État espagnol. Le résultat de sa lecture, combinee avec sa meditation, fut ce cri :

— Et c'est ce méchant écolier qui gouverne l'Espagne!

Il avait repris le costume qu'il portait le matin de ce même jour dans la boutique du forgeron. Sa belle tête brune et forte etait à decouvert. Aupres de lui, sur une table, reposait la cassette mysterieuse où étaient renfermées, comme il l'avait dit au comte-duc, *ses armes* pour combattre Hussein le Noir, le sorcier du roi.

Il rejeta d'un geste irrité les feuillets en désordre. Son poing ferme frappa la table. Il se leva, developpant tout à coup la richesse de sa haute taille.

— Et le roi est digne en tout de son ministre, poursuivit-il en faisant quelques pas dans la chambre; un enfant maussade mené en laisse par un pédagogue stupide!... Et l'Espagne se meurt!... Les autres nations, qui grandissent, entourent cette pauvre île, attaquée de toutes parts, comme une mer envahissante... Le flot monte, monte sans cesse... L'Espagne sera bientôt comme la France de Charles VII, et Dieu ne suscite plus de Jeanne d'Arc pour sauver les royaumes!

Certes, si Philippe eût été à même d'écouter en ce moment le maragut Moghrab ou le sorcier Hussein le Noir, comme il vous plaira de l'appeler, Philippe aurait pu lui dire avec plus de raison que tout à l'heure : « Tu ne parles pas comme un païen! »

— L'homme s'agite, reprit Moghrab en s'arrêtant devant un crucifix d'argent massif placé vis-à-vis de la table, est-ce bien Dieu qui le mène? J'ai travaillé, je me suis efforcé... j'ai prodigué tout ce que les fils d'Adam chérissent sur la terre : ma liberté, mon or et mon sang... et la fange remplit encore ces ecuries d'Augias... Je n'étais pas Hercule!

— Mon Dieu! s'interrompit-il en couvrant de son regard calme l'image de Jésus crucifié, vous n'avez pas voulu sans doute qu'un pécheur tel que moi fût l'instrument de salut de tout un peuple. Hernan, voilà celui qui aurait pu devenir le Messie de l'Espagne! Mais Hernan a refusé de tirer son épée pour la bonne cause... Chaque race a sa fatalite. La devise de Medina-Celi est une chaîne. Je suis obligé de me cacher à Hernan comme aux autres; je suis seul, sous un déguisement infâme... Hernan m'outragerait du nom de rebelle; je ne veux pas d'Hernan... le rôle d'Hernan commencera quand mon rôle sera fini. Medina-Celi s'assiera, grand et juste, sur le siége que j'aurai rendu solide; je lui légue

rai mon fils... A ma vie l'effort, la lutte, la souffrance... à ma mort le triomphe !

Ses genoux fléchirent ; il se prosterna devant le Christ.

— Seigneur, dit-il, seigneur, n'est-ce rien que d'avoir accepte pour servir mon pays ce lourd manteau d'infamie ? J'ai une vengeance dans le cœur, mais elle est légitime, et le glaive de ma colère ne menace que des traîtres et des méchants... Seigneur, j'ai creusé mon chemin sous terre pour que nul ne pût éclairer ma route... Seigneur j'ai miné les entrailles de ce sol pendant quinze longues années... J'étais jeune, me voilà presque un vieillard... J'étais ardent et plein d'espoir, mes illusions se sont envolées, je ne trouve plus en moi que résignation froide, et mon courage ne sait plus s'exalter, même à l'idée de la victoire.. Seigneur, Dieu d'équité, je ne suis pas un rebelle, puisque je ne veux pas de la puissance pour moi-même et que je n'ai pas vendu mon bras à l'étranger... Je veux l'Espagne indépendante et grande, je veux l'honneur sur le trône et la justice dans la loi... Que je succombe à la peine, mais que ma tâche, du moins, soit accomplie ! Seigneur, mon Dieu ! mon dernier soupir te bénira !

On gratta discrètement à la porte fermée par où le comte-duc s'était retiré.

— Ami Moghrab, dit la voix du ministre, as-tu fini ta sieste ?

— Lâche hypocrite, qui veut jouer à l'esprit fort ! murmura l'Africain.

Il composa rapidement son visage et se dirigea vers la porte. Avant d'ouvrir, il demanda :

— Êtes-vous seul, Excellence ?

— Je suis seul, répondit le comte-duc.

Moghrab fit aussitôt tourner la clef dans la serrure.

— Seigneur, dit-il au moment où le ministre entrait, affectant une tournure libre et dégagée, personne n'a dormi la sieste ici aujourd'hui : ni le roi, ni Hussein, ni moi, ni vous surtout, seigneur !

— Hussein a-t-il donc pu pénétrer jusqu'à Philippe ? demanda vivement le ministre.

— Hussein se rit de vos trappes et de vos piéges, Excellence. C'est un homme habile et un adversaire digne de moi.

— Tu l'as combattu ?

— J'obéis toujours aux ordres de Votre Grâce, répondit Moghrab en s'inclinant avec un respect sous lequel perçait l'ironie.

Le comte-duc, qui s'était assis devant son bureau, rapprocha son siége. Un rayon de curiosité enfantine s'alluma dans ses yeux.

— Voyons, maragut, raconte-moi cela, dit-il.

Moghrab s'inclina de nouveau, mais il répliqua :

— Excellence, à l'heure où nous sommes, mieux vaudrait agir que parler. Il était temps pour vous que je misse l'œil dans ce mystère. La mine est préparée. Vous souvenez-vous comme le duc d'Uzède fit sauter autrefois son oncle, le duc de Lerme ? Vous avez un neveu...

— Cet Hussein le Noir travaille-t-il pour mon neveu ?

— Chacun travaille pour son propre compte, en ce bon pays d'Espagne, monseigneur... Hussein le Noir a fait au roi un étrange récit.

— Tu étais donc là pour l'entendre ?

— Mon esprit va où je l'envoie.

— C'est juste, fit le comte-duc essayant de railler ; et ton esprit revient ensuite comme un messager fidèle... Quel récit Hussein le Noir a-t-il fait à Sa Majesté ?

— Le récit d'un grand sacrilége.

Moghrab s'arrêta.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Calme à l'horizon dramatique. — Pénurie de nouvelles. — Le manuscrit de La Grange. — Arrivée de Molière à Paris. — La salle. — Une toile pour plafond. — La troupe. — Comparaison avec le personnel d'aujourd'hui. — Les frais ordinaires. — Charités aux capucins. — Frais extraordinaires pour Pyché : danseurs, violons, petites grâces, amours, zéphirs, etc... — Les succès de Molière. — Comment fut accueilli le *Misanthrope*. — Un *four*; ce qu'on entend par là en argot de coulisses. — Répertoire de la troupe. — Avances à la Calprenède. — Les *visites*. — Libéralités de Fouquet — Contraste avec Colbert — Représentations à la cour. — Une saynète inédite de Molière. — Origine des *scenes dans la salle*. — Résumé. — Sentiment des comédiens pour Molière. — Récit de sa mort par La Grange.

Calme plat à l'horizon dramatique. Les théâtres continuent à vivre sur leurs dernières reprises. S'ils ont quelque nouveauté sur la planche, ils la gardent soigneusement en réserve et attendent, pour la produire, que les chaleurs caniculaires aient cessé de se cumuler avec les feux du soleil hydrogène. Je n'en suis nullement désolé pour ma part. Cuire à l'étuvée dans une stalle d'orchestre est un plaisir que je laisse volontiers à nos aimables visiteurs : aussi bien ne suis-je pas en peine d'utiliser les loisirs que me fait la pénurie de pièces nouvelles. En chroniqueur qui a de l'ordre, j'avais mis de côté, pour y revenir, le registre de La Grange, et j'aime à croire que les details qui me restent encore à y puiser ne paraîtront pas moins intéressants à mes lecteurs que le compte rendu d'un mélodrame de M. Brisebarre ou d'un vaudeville de M. de Jallais.

Le manuscrit de La Grange remonte, ainsi que je l'ai dit, à l'époque de l'arrivée de Molière à Paris, c'est-à-dire au mois d'octobre 1658. Le 24, la troupe joue au Louvre, devant le roi, *Nicomède* et le *Docteur amoureux*, puis elle débute devant le public, le 3 novembre, par *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*. Ces deux dernières pièces, qui n'avaient jamais été représentées à Paris, obtiennent un succès très-vif et décident de l'avenir de la troupe.

L'hôtel du Petit-Bourbon, où elle était installée, était contigu au Louvre : il couvrait de ses bâtiments un vaste emplacement s'étendant jusqu'à la rivière, à peu près vers l'endroit où ont été inhumées, en 1830, les victimes de juillet. Plus tard, comme on le verra tout à l'heure, les comédiens furent obligés d'émigrer au Palais-Royal. La salle qu'ils occupaient dans ce dernier local était des plus modestes. On peut s'en faire une idée par le passage suivant que j'emprunte au registre de La Grange.

« Il est à remarquer que le dimanche 15 mars de la présente année 1671, avant que de fermer le Theastre, la Troupe a resolu de faire restablir les dedans de la salle qui auoient esté faicts à la haste lors de l'establissement et à la leg re, et que par delliberation il a esté conclu de reffaire tout le theastre, particulierement la charpente, et le rendre propre pour des machines; de raccomoder toutes les loges et amphitheatre, bans et balcons, tant pour ce qui regarde les ouvrages de menuiserie que de tapisseries et ornements et comoditez, plus de faire un grand plaffonds qui regne par toutte la salle, qui jusques au dit jour 15me mars n'auoit esté couuerte que d'vne grande toille bleue suspendue auec des cordages... »

La troupe se composait dans l'origine de onze personnes en tout : six acteurs, quatre actrices et un gagiste. A la mort de Molière, elle ne comprenait encore que treize sociétaires, un pensionnaire et un gagiste. Ce personnel restreint, — le quart à peine de celui que possède aujourd'hui la Comédie-Française, — suffisait à toutes les exigences du répertoire dans la comédie et dans la tragédie. Il est vrai que, par suite du partage de la salle avec la troupe italienne, le nombre des représentations n'était que de trois par semaine. Mais il y avait en dehors les représentations en ville, ce que l'on appelait les *visites*, et elles étaient fréquentes. Quant aux frais ordinaires, en voici la liste exacte, sauf quelques variations insignifiantes :

A St Germain portier	3# 15s
A Gilot, portier	3# 15s
A leur valet, frère dudit St Germain	1# 10s
Vn sergent et douze soldatz aux gardes	15#
A Mlle de l'Estang, receueuse	3#
A Mme Prouost ou Nanon Brillard	3#
4 ouureurs de loges	6#
Ouureurs du theastre et amphitheastre	3#
Décorateurs Crosniers	4# 10s
Au Sr Chrestien concierge	1# 10s
4 violons	6#
Chandelle	11#
Affiches rouge et noire et afficheurs	8# 4s
Collation pour la troupe	1#
Charitez	1#
Valetz communs	1#
	73# 4s

Ces « charitez » s'appliquaient la plupart du temps aux capucins : le registre de La Grange contient plusieurs mentions comme celles-ci : « Donné 9# à un capucin reuolté ou deffroqué, pour charité... Donné aux capucins 7# 10s... Donné aux capucins tous les restes des chambrées de 20s 15s 24s etc... »

Parmi les œuvres de moindre importance, les *Précieuses*, les *Fâcheux* et surtout *Sganarelle* restèrent longtemps en possession de la faveur du public. *Scapin* fut accueilli froidement, ainsi que *l'Avare* et le *Misanthrope*, bien qu'en ait dit M. Taschereau. Dès la dixième représentation, le *Misanthrope* était tombé à 212#, et il se traîna, dans des chiffres médiocres, jusqu'à la vingt et unième, où Molière, qui ne voulait pas en avoir le démenti, l'accompagna, pour le soutenir, du *Médecin malgré lui*. Si ce ne fut pas un *four* à proprement parler, ce fut tout au plus ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui un succès d'estime.

J'entends, à propos du terme de *four* dont je viens de me servir, les délicats se récrier et les philologues me taxer d'anachronisme. Je n'ai fait que reproduire une locution technique usitée du temps de Molière et que je trouve déjà à la date de 1660, employée par La Grange : « Il vint en ce temps, nous dit-il, une troupe de comédiens espagnolz qui joua trois fois à Bourbon : une fois à demye pist, la seconde fois à vn escu, et la troisième fois fist un four. » Ailleurs : « Mardy 23 may (1662) FOUR, » et plus loin : « Mardy 2me septembre (1664), A Sertorius et Gros René, jaloux, UN FOUR. » Pour ceux qui tiennent à être fixés sur le vrai sens de ce vocable, je citerai la définition que donne le dictionnaire de Richelet (édition de 1706). « *Four*. Terme de comédiens. Ils disent *nous avons fait un four*, c'est-à-dire, nous n'avons eu personne pour voir la comédie, ou nous en avons eu si peu que nous avons été contraints de rendre l'argent, parce que, si nous eussions joué, nous n'en eussions pas eu pour payer nos frais. »

Ce fut à l'occasion de la représentation de *Psyché* que l'on fit à la salle la transformation dont j'ai parlé. On ne s'en tint pas aux travaux de réparation et à ceux de peinture et de décoration qui en étaient la conséquence. On *machina* la scène en vue des pièces à spectacle : on résolut qu'on aurait à l'avenir douze violons au lieu de quatre. Ce n'est pas tout « Jusques icy, dit La Grange, les musiciens et musiciennes n'auaient pas voulu parroistre en public ; ils chantoient à la Comédie dans des loges grillées et treillissées, mais on surmonta cet obstacle, et auec quelque legere despance on trouua des personnes qui chanterent sur le Theastre a visage descouuert, habillez comme les Comédiens, sçauoir : Mlle De Rieux, Mrs Forestier, Mosnier, Champenois, Ribon, Poussin, Mlle Turpin, Grandpré, etc., etc...

Le tableau suivant donne le chiffre des frais que coûta chaque représentation de *Psyché* :

FRAIS ORDINAIRES.

12 danseurs à 5# 10s, cy	66#
4 petits danseurs à 3#, cy	12#
3 voix à 11#, cy	33#
4 voix à 5# 10s, cy	22#
Symphonie, 4 escus	12#
12 violons	36#
2 petites graces à 5# 10s, cy	11#
6 assistans, amours, zéphirs, &a.	9#
Baigneurs & garçons tailleurs	6#
2 sauteurs	11#
Machiniste & 2 menuisiers	7#
Ouuriers à 1#	16#
Mlle de l'Estang	11#
Mr de Beauchamp	11#
	263#
Chandelle	30#
Concierge a cause du feu	3#
Soldats	15#
Frais ordinaires	40#
En tout	351#

Dans le cours de la pièce, Mons. de Beauchamps a receu de recompanse pour auoir faict les balletz et conduict la musique, onze cent liures, cy. 1100 # non compris les 11# par jour que la Troupe lui a données, tant pour battre la mesure à la musique que pour entretenir les balletz.

Trois cent cinquante vne liures.

Le théâtre fut du reste indemnisé largement des sacrifices qu'il avait faits pour monter *Psyché*. La pièce fut jouée trente-sept fois de suite, — ce qui équivaut à cent représentations d'aujourd'hui, — et avec les plus grosses recettes que l'on eût vues jusqu'alors. La reprise qui eut lieu six mois après fut également fructueuse.

Il y aurait tout un travail à faire, d'après La Grange, sur chacune des pièces de Molière. Parmi celles qui sont tombées, je ne vois guère que *Don Garcie*. *La Princesse d'Élide* elle-même fut jouée plus de vingt fois. Les succès éclatants furent, pour ne parler que des grands ouvrages, — outre *Psyché*, — *Tartuffe*, *l'École des femmes* avec *la Critique*, *le Bourgeois Gentilhomme*, *les Femmes savantes* et *le Malade imaginaire*. J'y joindrai aussi *le Festin de Pierre*, qui n'eut, il est vrai, que quinze représentations, mais avec de très-fortes recettes, d'où il est permis de penser qu'en la retirant du répertoire Molière céda moins à des nécessités financières qu'aux calomnies dont cet ouvrage avait été le prétexte. *Amphitryon* fut également bien reçu et il alterna assez longtemps sur l'affiche avec la *Bérénice* de Corneille, qu'il finit par enterrer.

Le répertoire de la troupe est curieux à étudier. Dans le principe, il se compose des pièces de Corneille, du *Don Japhet* de Scarron, pour lequel le roi semble avoir une prédilection particulière, car il le fait jouer plusieurs fois devant lui; des *Visionnaires* de Desmarets, du *Venceslas* de Rotrou, puis d'un certain nombre d'ouvrages aujourd'hui oubliés : *Sanche Panse*, *Scévole*, *la Mort de Crispe*, *la Fausse gageure*, *l'Héritier ridicule*, *Huon de Bordeaux*, *la Sœur de M. de Rotrou*, etc., auxquels servent d'appoint les premières pièces de Molière. Enfin Molière finit peu à peu par dominer dans les représentations et ce n'est que justice, car c'est lui seul qui fait recette. Les pièces nouvelles des autres qu'il fait jouer, l'*Attila* et la *Bérénice* de Corneille, la *Tonnaxare* de Boyer, *la Thébaïde* et l'*Alexandre* de Racine, le *Pylade et Oreste* de Coqueteau la Clairière, *la Vraie et la fausse Précieuse* et *le Tyran d'Égypte* de Gilbert, l'*Arsace* de de Prade, *le Désespoir extravagant* de Subligny, *la Veuve à la mode*, *la Pastorale*, *les Maux sans remèdes*, *les Maris infidèles* de de Visé, *la Critique d'Andromaque* dont La Grange ne nous nomme pas l'auteur, ne font que passer et, sauf les trois premières, ne sont pas jouées dix fois. Il est vrai qu'elles ne coûtaient pas cher. Pour *Tonnaxare*, « la troupe donne à M. Boyer cent demy louis d'or (550#) dans vne bourse brodée d'or et d'argent. » *Tonnaxare* avait eu quinze représentations de suite, ce qui pouvait alors compter pour un succès. Corneille reçoit 2,000# pour chacune de ses deux tragédies. Molière lui-même se contente d'abord d'une rétribution fixe. On lui donne 500# pour *les Précieuses*, 1500# pour *Sganarelle*. Je vois aussi 550# pour *Don Garcie*, 880# pour *les Fâcheux*, mais ce n'étaient là probablement que des appoints. Plus tard, on lui alloua deux parts à titre de droits d'auteur. Ce dernier mode finit par prévaloir. Il était déjà la loi commune en 1665, à l'époque où Racine fit représenter *Alexandre et Porus*. « Ce mesme jour (18 décembre), écrit La Grange, la Troupe fut surprise que la mesme pièce d'Alexandre fust jouée sur le Theastre de l'Hostel de Bourgogne. Comme la chose s'estoit faite de complot avec M. Racine, la Troupe ne se crust pas deuoir les parts d'autheur audit M. Racine, qui en vsoit si mal que d'auoir donné et faict apprendre la pièce aux autres Comediens. Lesdites parts d'autheur furent repartagées et chacun des douze acteurs eust pour sa part 47#. »

La mention suivante témoigne des efforts que faisait Molière pour s'attacher des auteurs en renom : « Payé à M. de la Calprenède pour une pièce de Theastre qu'il doit composer, la somme de 800# que M. de Molière avoit auancées. »

On ne voit pas que la Calprenède se soit jamais acquitté.

La recette, déduction faite des frais, se partageait le soir même entre les sociétaires.

Il ne paraît pas qu'il y eût un prix fixe pour les *visites* ou représentations en ville. La somme variait suivant la qualité, la fortune et la liberalité des personnes qui se payaient le luxe de la comédie à domicile.

Généralement elle équivalait à une demi-recette. C'est ainsi que les comédiens reçoivent : de Mme Sanguin, où ils



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE RESTAURANT RUSSE DANS LA GALERIE EXTÉRIEURE DU PALAIS; dessin de M. J. Pelcoq.



VUE GÉNÉRALE DE VICTORIA, HONG-KONG, d



EXPOSITION UNIVERSELLE. — TYPES ET COSTUMES DANS LA SECTION ÉGYPTIENNE dessin de M. J. Pelcoq.



hotographie de M. Halsey, de Victoria. — Voir page 546.

sont allés jouer *les Précieuses* pour M. le Prince, 330ᵗᵗ; de la marechale de L'Hospital, 244ᵗᵗ; de la même, 330ᵗᵗ; de Mme de la Trémoille, 220ᵗᵗ; du maréchal D'Aumont, 220ᵗᵗ; du maréchal de la Meilleraye, 220ᵗᵗ; du duc de Mercœur, 150ᵗᵗ; du duc de Roquelaure, 275ᵗᵗ, de M. de la Bazinière, trésorier de l'Espagne, 330ᵗᵗ. Le chevalier de Grammont se paye aussi la comédie, — mais à crédit, suivant son habitude. — Le plus généreux de tous est Fouquet. Pour une visite à Paris, il donne 500ᵗᵗ; pour une visite à Vaux, 1500ᵗᵗ. Enfin on ne lit pas sans émotion les lignes suivantes :

« Lundi, 15 août (1661), la Troupe est partie pour aller à Vau-le-Vicomte pour M. le Sur-Intendant et a joué les *Fascheux* deuant le Roy, dans le jardin et est reuenue le samedy 20me dudit mois. Receu... » Le chiffre reste en blanc. L'on sait pourquoi.

Colbert aussi veut avoir les comédiens, mais il se garde de tomber dans les folles libéralités de son prédécesseur. Une première fois il donne 220ᵗᵗ, une seconde fois 330ᵗᵗ, pour la représentation de cette même pièce des *Fâcheux* accompagnée de celle du *Grand benêt de fils*.

Les représentations données à la Cour ou chez les princes du sang étaient magnifiquement rétribuées. Une visite chez M. le Prince, à Chantilly, où l'on joue *Tartuffe*, est payée 1100ᵗᵗ. Pour les voyages qu'elle fait par ordre à Versailles, à Saint-Germain, à Fontainebleau, à Chambord, à Villers-Cotterets, la troupe reçoit des sommes importantes, 5,000, 6,000, 12,000 et jusqu'à 14,000ᵗᵗ. Il est juste d'ajouter que ces excursions duraient parfois des semaines entières. Nous en trouvons même une qui s'est prolongée près de trois mois. C'est dans une de ces représentations que Molière improvisa une saynète qui n'est pas parvenue jusqu'à nous. « Le vendredy 12 juin, dit La Grange, la Troupe est allée à Versailles par ordre du Roy, où on a joué le *Fauory* dans le jardin, sur un theastre garny d'orangers. M. de Molière fist vn prologue en marquis ridicule qui uouloit estre sur le theastre malgré les gardes,et eust une conuersation risible auec une actrice qui fist la marquise ridicule placée au milieu de l'assemblée. » A Molière, comme on le voit, revient encore l'invention des *scènes dans la salle*, dont nos vaudevillistes ont tant abusé depuis.

Tous les incidents de ce qu'on peut appeler la vie dramatique de la troupe, les péripéties par lesquelles elle a passé, les difficultés qu'elle a eu à surmonter, depuis son expulsion de l'hôtel du Petit-Bourbon jusqu'à l'interdiction de *Tartuffe*, les procès qu'elle a eu à soutenir, ses démêlés avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne et les autres troupes rivales, les défections qui se sont produites dans son sein, comme aussi tous les événements domestiques et de famille, naissances, mariages, accouchements, décès, sont mentionnés jour par jour sur ce curieux registre, avec un soin et une conscience qui en garantissent l'exactitude.

Le passage suivant raconte, dans ses détails, la période critique où se trouva la troupe lorsque la salle du Petit-Bourbon fut démolie pour la construction de la colonnade du Louvre. Je n'hésite pas à le transcrire malgré son étendue. Outre l'intérêt historique qu'il presente par lui-même, les lecteurs y trouveront une expression touchante des sentiments que Molière avait su inspirer aux braves artistes dont il était entouré.

« Le Lundy 11me Octob. le Theastre du petit-Bourbon commencea à estre desmoly par Monsʳ de Ratabon, sur-Intendant des bastimens du Roy sans en auertir la Troupe qui se trouua fort surprise de demeurer sans Theastre. On alla se plaindre au Roy, à qui Monsʳ de Ratabon dit que la place de la salle estoit necessaire pour le bastiment du Louure, et que, les dedans de la salle qui auoient esté faits pour les ballets du Roy appartenans à S. Mᵗᵉ, il n'auoit pas cru qu'il fallut entrer en consideration de la Comedie pour auancer le dessein du Louure. La meschante intention de Mʳ de Ratabon estoit apparente. Cependant le Roy, à qui la Troupe auoit le bonheur de plaire, fust gratiffiée par S. Mᵗᵉ de la salle du pallais Royal, Monsieur l'ayant demandée pour reparer le tort qu'on auoit faite à ses Comediens, et le Sʳ de Ratabon receut vn ordre exprez de faire les grosses reparations de la Salle du pallais Royal. Il y auoit trois poutres de la charpante pourries et estayées, et la moitié de la salle descouuerte et en ruine. La Troupe commancea quelques jours aprez à faire trauuailler au Theastre et demandea au Roy le don et la permission de faire emporter les loges du Bourbon et autres choses necessaires pour leur nouuel establissement: ce qui fust accordé à la reserue des decorations que le Sʳ de Vigarani, machiniste du Roy, nouuellement arriué à Paris, se reserua, sous pretexte de les faire seruir au pallais des Tuilleries; mais il les fist brusler jusques à la derniere, affin qu'il ne restast rien de l'inuention de son predecesseur qui estoit le Sʳ Torelli, dont il vouloit enseuelir la memoire. La Troupe, en butte à touttes ces bourasques, eust encore à se parer de la diuision que les autres Comediens de l'Hostel de Bourgogne et du Marais voulurent semer entr'eux, leur faisant diuerses propositions pour en attirer les vns dans leur party, les autres dans le leur. Mais toute la Troupe de Monsieur demeura stable; tous les acteurs aymoient le Sʳ de Moliere leur chef, qui joignoit a vn merite et vne capacité extraordinaire vne honestete et vne maniere engageante qui les obligea tous à luy protester qu'ils vouloient courir sa fortune et qu'ils ne le quitteroient jamais, quelque proposition qu'on leur fist et quelque auantage qu'ils pussent trouuer ailleurs. »

Une derniere citation, que je n'ai pas besoin de justifier: car c'est la mention par La Grange de la mort de Molière.

« Ce mesme jour, apres la comedie, sur les 10 heures du soir, Monsieur de Moliere mourust dans sa maison, rue de Richelieu, ayant joué le roosle du dʳ Malade Imaginaire, incommodé d'un rhume et fluction sur la poitrine qui luy causoit vne grande toux, de sorte que dans les grans effortz qu'il fist pour cracher, il se rompit vne veyne dans le corps et ne vescut pas demye heure ou trois quartz d'heures depuis la dᵉ veyne rompue. Son corps est enterré à Sᵗ Joseph, ayde de la paroisse Sᵗ Eustache. Il y a vne tombe esleuée d'vn pied hors de terre.

« Dans le desordre où la Troupe se trouua aprez cette perte irreparable, le Roy eust dessein de joindre les acteurs qui la composoient aux Comediens de l'Hostel de Bourgogne. Cependant, aprez auoir esté le Dimanche 19 et Mardy 21 sans jouer, en attendant les ordres du Roy, on recommencea, le Vendredy 24me feurier, par le Misantrope... »

Je désire que cet aperçu, si rapide qu'il soit, du manuscrit de La Grange, ait pu donner quelque idée de l'intérêt qu'il présente. Tous les amis des lettres tiendront à cœur, je l'espère, de posseder cette magnifique publication qui jette une si vive lumière sur la plus pure et la plus incontestée de nos gloires dramatiques.

GEROME

HONG-KONG

L'île d'Hong-Kong, qui fait face à l'embouchure de la rivière de Canton, a longtemps appartenu aux Anglais. Cédée par eux lors de la première guerre de Chine, ils en ont repris possession, et y maintiennent une sorte de protectorat dans la personne d'un gouverneur qui exerce une surintendance générale sur le commerce anglais dans tous les ports francs du Céleste-Empire.

Hong-Kong a pour capitale Victoria, ville de quelque cent mille habitants, Chinois pour la plupart. Pendant l'après-midi Victoria est empêchée de recevoir les rayons du soleil par la montagne élevée à laquelle elle s'appuie. Il en résulte un crépuscule prolongé et très-pernicieux sous ces latitudes torrides, ce qui, joint au chiffre excessif de la population, ne contribue pas peu à rendre le séjour de la ville insalubre. Aussi les riches marchands d'Hong-Kong, et en général tous ceux à qui leurs moyens le permettent, se hâtent-ils de quitter Victoria avant la nuit pour aller goûter le repos et respirer un air pur dans les nombreuses villes construites sur le versant méridional de la montagne.

La vue générale de la capitale de Hong-Kong, que ce numéro contient, est faite d'après une photographie de M. Halsey, de Victoria.

F. RICHARD.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Les armes des sauvages à l'Exposition. — Unité de formes dans tous les pays et à toutes les époques. — La galerie de l'histoire du travail. — Les premières armes offensives et défensives. — L'Australie. — L'Océanie. — L'Amérique du Nord. — L'Amérique centrale. — L'Amérique du Sud. — Cayenne. — Java. — L'Afrique. — Les Esquimaux. — Les Hottentots. — Les Samoïèdes.

Les armes des peuplades sauvages exposées dans les galeries des différentes nations démontrent une fois de plus que, sans exception, dans toutes les contrées et à toutes les époques, l'homme a procédé et procède de la même manière pour satisfaire aux mêmes besoins.

C'est d'abord la hache et le marteau en pierre plus ou moins grossiers ou plus ou moins soigneusement travaillés, puis la fronde, puis l'épieu, puis l'arc, puis la flèche, puis enfin le sabre et l'épée.

Après la découverte du bronze et du fer, on procéda de la même façon et on donna aux armes des formes à peu près analogues à celles qui caractérisaient ces premiers essais.

On peut suivre facilement, dans la galerie consacrée à l'histoire du travail, cette marche invariable. D'abord ce sont des cailloux à peine dégrossis avec lesquels on frappe une proie ou un ennemi; plus tard, on emmanche ces pierres en les fixant à un rameau d'arbre avec des ligaments végétaux, on place des petits cailloux sur une corde qu'on fait tournoyer et qui lance au loin le projectile; enfin on enchâsse un caillou aiguisé au bout d'une longue branche pour pouvoir attaquer de loin, sans se mettre à la portée de la bête fauve ou de l'adversaire auquel on a affaire.

C'est là le premier symptôme d'arme défensive que l'on observe; jusque-là, négligeant ou ignorant cet élément de protection personnelle, on luttait corps à corps, on recourait à la ruse, on se tenait à l'affût, caché derrière un roc ou sous un buisson.

Avec les armes qui atteignaient de loin naquit le bouclier, petit rempart portatif, facile à manœuvrer, et que l'arc et les flèches rendirent encore plus nécessaire.

L'instinct belliqueux inné chez l'homme fit bientôt donner à la fabrication des armes offensives et défensives de la recherche et de la perfection : on se complut à rendre ces moyens de destruction plus acérés, plus tranchants, plus solidement fixés dans leur manche; on les enfonça dans des cornes d'animaux, on les y maintint d'abord avec de la terre glaise et ensuite avec la gomme qui suinte de certains arbres ou qu'on obtient en meurtrissant leur écorce; souvent même on perça d'une étroite ouverture à trois pieds de terre un de ces arbres,encore jeune, on introduisit violemment dans cette ouverture une hache en pierre, et on attendit patiemment que la séve et le temps ne fissent, pour ainsi dire, qu'un seul corps de la pierre et de l'arbre. Alors on coupait celui-ci à ras de terre, on l'étêtait et l'on possédait une hache. Ce travail demandait quelquefois deux ou trois ans d'attente, mais les sauvages sont patients, et au rebours des ouvriers modernes ils comptent le temps pour rien.

Voilà de quelle façon procédaient autrefois les habitants du continent européen, à des époques que la science, jusqu'ici, cherche en vain à déterminer, et comment ils procèdent encore aujourd'hui dans les rares contrées où l'industrie européenne n'arrive guère encore.

C'est en Australie d'abord, et en Océanie ensuite que l'on peut encore aujourd'hui étudier l'âge de pierre dans sa sauvage simplicité.

En Australie, les indigènes en sont à la période de la pierre brute et aux premiers éléments de la période de la pierre polie. Les naturels de la nouvelle Galles du Sud fabriquent des haches avec une sorte de silex noir, dur et cassant; ils en ébauchent à peine, à coup d'autres pierres, la partie destinée à former le côté lourd et postérieur de l'arme, mais en revanche ils en polissent et en aiguisent minutieusement la partie tranchante.

Au lieu de creuser un manche pour recevoir cette pierre, ils la placent dans un rameau souple replié sur lui-même et amené au degré de pression nécessaire par un anneau mobile fait de fibres d'eucalyptus.

Ils se font encore des marteaux terribles avec des cailloux grossiers fixés au bout d'un manche court par une couche épaisse d'une gomme teinte sans doute avec de l'argile ferrugineuse et mélangée à des fibres; avec la même gomme, ils fixent au bout de longues branches des pointes de lances en obsidienne, taillées litteralement comme celles qu'on trouve encore en grandes quantités dans l'Amérique centrale, c'est-à-dire portant un arête vive sur la partie supérieure, recourbees par-dessous et se terminant par un renflement, ce qui démontre qu'elles ont été détachées d'un noyau minéral (*nucleus*) par un coup sec. On ne procédait pas d'une autre façon en Europe aux premiers temps de l'âge de pierre.

Les Australiens ont encore des massues, des épieux, des bâtons courts à deux pointes, des boucliers tantôt larges et tantôt etroits, le boomerang, et enfin un instrument singulier qui leur sert à lancer des sagaies, longues baguettes souples, simplement aiguisees à l'une de leurs extrémités.

L'arme qui leur sert d'arc consiste en une planchette longue de quarante centimètres environ, large de quatre ou cinq, épaisse d'un ou deux millimètres tout au plus, et terminée à l'un de ses bouts par une sorte de nœud taillé dans la masse, et à l'autre par un renflement qui ressemble grossièrement à une tête d'oiseau. Ils placent la sagaie sur cette plaque, et au moyen d'un tour de main qu'un Européen serait fort embarrassé d'imiter, ils lui donnent une force d'impulsion analogue à celle que produirait la corde d'un arc bien tendu. A peu de différence près, on retrouve les mêmes procédés chez les Esquimaux.

Quant au boomerang, il n'a rien d'analogue dans aucune partie du monde. C'est une espèce de petit sabre de bois, plat et recourbé, qui, brandi et jeté par un indigène, va, en tournoyant, frapper un but à trois cents pas, et revient tomber aux pieds de son maître. Comment les plus grossiers sauvages de l'univers sont-ils arrivés à découvrir des lois de la rotation, inconnues de nos savants? C'est là une de ces énigmes insolubles que l'ethnographie pose à chaque pas devant ceux qui se consacrent à son etude.

Dans la Polynésie se retrouvent l'arc véritable et les flèches. Celles-ci sont armees d'os et de roseaux aiguisés; les arcs se font remarquer par leurs grandes dimensions; on y donne également aux lances des proportions demesurées; quelques-unes atteignent jusqu'à trois ou quatre mètres. Garnies de larges crénelures, dont les pointes se dirigent toutes en bas, elles sont destinées à rester dans les larges blessures qu'elles font et à se briser à leur niveau.

Les sauvages, surtout dans la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie, s'entendent à faire avec de larges dalles de jade vert des haches d'un poli merveilleux. Ce sont des plaques de vingt à trente centimètres, de forme ronde ou ovale, dont les contours minces possèdent le tranchant de la meilleure lame de la coutellerie européenne et qu'une forte attache, faite d'une corde rougeâtre, fixe à un manche en bois élégamment sculpté et terminé à la poignée par un paquet léger, quoique gros, de l'étoffe végétale appelée *tapa*. Ils l'ornent en outre de glands en poil de roussette. Enfin le manche entier est soigneusement enveloppé d'une cordelette tissee avec la fourrure de la même chauve-souris gigantesque. Dans les autres îles de cette vaste partie du monde, le jade ou un granit vert servent également à la fabrication des armes; mais celles-ci ne conservent plus la même forme; elles se rapprochent tout à fait des types europeens que l'on trouve en France, en Allemagne et surtout en Danemark, et elles sont fixées à un manche souvent d'une sculpture raffinée par un arrimage de cordelettes savamment agencées.

La matière adoptée pour les armes dans l'Amérique centrale est l'obsidienne; l'Amérique du Nord se sert de granit ou de silex.

Les engins de destruction de la première sont en général de petites proportions; ils consistent en pointes de flèches et en poignards détachés d'un bloc par un coup sec, comme ceux qu'on recueille dans la Seine, dans les grottes et dans les tombeaux européens. Leur exécution, menée à bonne fin par une série de petits coups secs, produit les facettes qu'on y remarque.

On retrouve le même principe dans la fabrication des pointes de flèches et des lames de l'Amérique du Nord, faites tantôt avec un silex blond, tantôt avec une pierre noire et sans transparence qui ressemble beaucoup à un produit volcanique.

Parfois, certaines de ces miniatures d'armes, grandes comme l'ongle du petit doigt d'une femme,—les pointes de flèche particulièrement, — sont découpées et ciselées de façon à en faire de véritables bijoux.

L'Amérique du Sud se sert pour ses haches d'une pierre grise, grenue, mal polie, tantôt de forme contournée, tantôt répétant le type vulgaire qu'on retrouve dans toutes les autres contrées. Certaines haches de Cayenne, en granit

vert, rappellent l'aspect des hallebardes de nos Suisses ; à Haïti, elles affectent la forme d'un cœur ; à Java, ce sont des lames étroites à leur base et qui vont en s'évasant.

Par un bizarre rapprochement, les sauvages de Java, de Sumatra et de Bornéo se servent, comme les sauvages du Brésil et des bords de l'Orénoque, de longues sarbacanes pour lancer des flèches empoisonnées. Ces flèches, dans ces deux contrées, si éloignées l'une de l'autre, mesurent de quinze à vingt centimètres et se terminent, en Amérique, par une petite boule de coton entortillée, et dans les îles de la Sonde, par une petite ailette en bois léger et formant cornet. La pointe des premières est imprégnée de *curare*, celle des secondes d'un de ces poisons végétaux dont les naturels de cette partie de l'océan Indien ne possèdent que trop le secret. Les guerriers javanais s'entourent le corps d'une sorte de cuirasse faite avec des petites bandes de liane teintes en rouge et en blanc, pour se préserver des piqûres toujours mortelles des flèches que lancent les sarbacanes.

L'Afrique possède possède depuis longtemps le fer et s'en sert pour fabriquer des lances de toutes les formes et de toutes les longueurs, des poignards, des sabres et des massues. Jusqu'à présent, néanmoins, ils ne sont point parvenus à faire des fusils. Aussi payent-ils à quelque prix que ce soit de vieux rebuts de nos arsenaux, qui font long feu dix fois pour une et dont les trafiquants qui se livrent à ce genre de commerce ont soin de boucher la lumière ; car les sauvages veulent percer eux-mêmes cette petite ouverture qui, disent-ils, est la vie et la voix de l'arme.

On retrouve encore des armes en pierre dans les tribus qui, chaque jour, se rejettent de plus en plus au fond des déserts inconnus et à peu près inabordables de la partie de l'Afrique méridionale dont la pointe du cap de Bonne-Espérance forme l'extrémité. Certaines tribus des Cafres et des Hottentots fabriquent des marteaux débités dans un bloc de pierre et au milieu duquel ils creusent un trou pour les emmancher. Ils taillent et polissent encore des haches en granit verdâtre et ils se servent, pour aiguiser ces haches, de pierres tout à fait identiques aux mêmes outils auxquels recouraient les premiers habitants de l'Europe. Réné Caille a rapporté de Tombouctou une pointe de lance grossièrement ébauchée, mais exactement de la même forme.

La manière dont procèdent les Cafres quand ils façonnent et surtout quand ils percent leurs armes en pierre peut donner une idée des moyens qu'employaient nos aïeux pour arriver au même résultat. Ils commencent par frotter la partie destinée à être creusée avec le bout d'un bâton trempé dans du sable humide, travail patient et qui exige plusieurs semaines ; lorsque le trou commence à se former et à descendre dans l'intérieur de l'arme, on substitue à ce bâton une arête de pierre à laquelle on fait remplir les mêmes fonctions. Arrivé au milieu du trou, on retourne la hache et l'on recommence de l'autre côté, de manière à venir rejoindre la première ouverture. Ces détails jettent une grande lumière sur un procédé aussi vieux sans doute que le monde, et reste jusqu'ici soumis à des conjectures parmi lesquelles on s'est trop égaré.

Chez les Esquimaux, chez les Hottentots et chez les Samoïèdes, on retrouve, fabriqués avec des ossements de baleine, des dents de phoque ou de morse et des arêtes de poisson, les ustensiles et les armes qui sont faits en corne de renne et en os, qu'on exhume des cavernes européennes. Ces hommes de l'extrême nord ont des harpons, des lances, des marteaux, des ciseaux et des pointes de flèche de même matière. C'est encore aux phoques, aux morses et aux poissons non-seulement qu'ils empruntent leurs vêtements et de lourdes cuirasses se déployant comme des paravents qu'ils placent sur leurs barques longues, effilées, recouvertes en peau de phoque, et dans lesquelles ils entrent jusqu'à la ceinture. Souvent ils complètent ces moyens de défense par un jupon formé de doubles bandes de peau attachées entre elles. Relevées autour d'eux tant qu'ils naviguent, ces bandes retombent et les protègent dès qu'ils débarquent à terre contre les flèches et les projectiles et contre les morsures des ours et les défenses des phoques.

Il existait des moyens de défense analogues chez certains sauvages de l'Amérique du Sud ; seulement, au lieu de recourir à la dépouille des mammifères marins étrangers à leurs côtes, ils se servaient de peaux de grands squales.

On le voit, nous sommes autorisés par tant d'exemples et de rapprochements à répéter les paroles par lesquelles nous avons commencé ces notes :

Dans toutes les contrées du monde et à toutes les époques, l'homme a procédé et procède de la même manière pour satisfaire aux mêmes besoins, et surtout à ses moyens d'attaque et de défense.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LA REINE DE TRIANON

Lorsque sont venus les soirs d'automne, quand le promeneur attardé dans les solitudes du petit Trianon regagne la route de Versailles, encore tout ému des souvenirs que ce paysage a évoqués devant lui, il lui semble parfois entrevoir, dans la brume qui enveloppe d'un filet d'argent le *Hameau* de Marie-Antoinette, comme une figure de femme à la robe flottante, portant autour du cou la légère ligne couleur de sang, qui signale la bien-aimée du docteur Faust errant après sa mort sur les cimes fantastiques du Broken.

Pauvre reine ! Arrivée chez nous aux sons des concerts, des bals et des fêtes, et que l'ouragan vint briser au milieu de ces bois et de ces gazons qu'elle avait disposés avec tant de soins et de bon goût pour y abriter sa vie ! Le souvenir de Marie-Antoinette est lié pour l'éternité à ce village enfantin, que créa en se jouant sa fantaisie d'artiste, et dont les gravures de *l'Univers illustré* reproduisent aujourd'hui deux spécimens. Ces constructions capricieuses, reflet des modes et des idées de l'époque, rappellent que cette infortunée princesse était née pour la vie de famille et pour le bonheur caché plutôt que pour les splendeurs éphémères d'un trône près de s'écrouler. Le *Moulin, la Maison suisse, la Laiterie, la Bergerie, le Boudoir*, voilà le royaume que l'ambition de cette reine s'était tracé et qui embrassait dans ses murs un peu plus de quarante arpents. Pauvre martyre calomniée, lorsque tu venais habiter ton petit royaume de Trianon, tu t'habillais de percale blanche, tu abritais ta figure angélique sous les larges ailes d'un chapeau de paille, tu nourrissais toi-même les animaux de tes étables, tu t'agenouillais sur la paille pour traire les vaches dont le lait retombait en écume dans des seaux de porcelaine de Sèvres, et tu passais tes jours à distribuer des aumônes et des bienfaits. Est-ce donc pour cela qu'ils t'ont tuée ?

C'est en 1774, peu après son avénement, que Louis XVI fait présent du petit Trianon à sa femme, en accompagnant le présent de cette galanterie charmante : « Vous aimez les fleurs, voici un bouquet que je vous offre. » Avec les conseils de M. de Caraman, aidée du crayon mignard de son peintre Hubert Robert, et grâce à l'exécution rapide et intelligente de Mique, l'architecte des jardins, l'héritier de Le Nôtre corrigé par l'étude des parcs anglais, cette reine de dix-neuf ans entreprend la création de son délicieux *retiro*, qui devient bientôt un séjour féerique. Jussieu arrose lui-même les cèdres qu'il a plantés, et surveille avec un soin jaloux les deux cents variétés d'arbres et d'arbrisseaux rares qu'il a fait venir de l'Amérique du nord. On étage les fabriques du *Hameau* tout autour de la pièce d'eau principale, bordée par les émeraudes du gazon britannique. On bâtit le presbytère pour un curé absent ; on élève un moulin-joujou dont la roue tourne véritablement sous la pression d'une chute d'eau véritable et qui moud son grain tout comme un vrai moulin. C'est le roi qui, à force d'intrigue, obtient d'en être nommé le meunier. Le comte d'Artois reçoit le titre et les fonctions de maître d'école. Heureusement pour lui les élèves à qui il doit donner des férules ne sont pas encore nés. La reine se réserve la haute direction de l'exploitation et l'administration spéciale de la laiterie. Elle a pour filles de ferme Mmes de Lamballe et de Polignac, la duchesse de Guiche, la comtesse de Polastron, qui portent des fichus et des cotillons de paysanne au dernier goût de la comédie italienne. Elles arrivent de bon matin à leur ouvrage, vont aider la fermière à traire ses vaches, et elles confectionnent le beurre et les fromages à la crème. Puis elles lavent le linge avec des battoirs de bois de rose, et, selon la saison, elles tondront les brebis avec des ciseaux dorés, ou elles rangeront la récolte des fruits, montées sur des échelles d'acajou.

C'est l'époque du grand bonheur de Trianon ; ce bonheur coïncide avec la naissance du premier enfant de la reine. C'est à compter de ce jour qu'elle renonce au jeu, aux cavalcades, aux courses en traîneaux, aux bals d'Opéra, pour se concentrer dans sa vie de famille.

J'ai lu dans un recueil de correspondances de Joseph II et de sa sœur, publié à Vienne par M. d'Arneth, une lettre très-remarquable de ce frère si sensé qui dut aussi avoir une certaine influence sur le changement survenu alors dans l'existence de Marie-Antoinette. L'empereur Joseph critique surtout le jeu de la reine, « où tant de jeunes gens viennent se ruiner pour lui plaire, et ces bals publics, où malgré le masque elle est reconnue de tout le monde, où elle entend des propos inconvenants, et où elle se trouve mêlée à toute la canaille de Paris. » Aussi la petite reine répond-elle à son frère qui la gronde, mais avec un soupir de regret mal dissimulé, qu'elle n'ira plus aux bals de l'Opéra, *malgré la longueur du carnaval*. Cette lettre est de 1778. Mais en 1785, la conversion est tout à fait opérée, c'est l'année où Marie-Antoinette vient de mettre au monde le duc de Normandie. Trianon règne alors sans partage. Pour varier les plaisirs strictement maintenus désormais dans le cercle de l'intimité, la reine et ses amis continuent à jouer quelquefois, comme par le passé, la comédie et l'opéra-comique sur le coquet théâtre construit dans les jardins entre le grand et le petit Trianon. Ce théâtre n'avait eu d'abord que le roi et les princes pour spectateurs, comme cela se fit à Saint-Cyr aux premiers temps de *l'Esther* de Racine, mais peu à peu, comme aux jours du grand roi, les courtisans se glissent dans la salle qui se trouve bientôt trop étroite pour les contenir. C'étaient les mêmes bergers et les mêmes bergères blasonnés, qui, pendant le jour, jouaient dans les jardins au naturel, et le soir sur les planches, avec du rouge, devant une rampe allumée. La troupe, quoique recrutée dans un cercle très-restreint, était assez convenable ; Grimm a rendu compte de l'une de ces représentations à laquelle il assista, et il loue surtout le jeu naturel de M. de Vaudreuil. Le comte d'Artois, qui n'avait pas l'oreille musicale, se bornait au répertoire de la comédie. M. d'Adhémar réjouissait le roi parce qu'il chantait encore plus faux que Sa Majesté. La reine, qui était bonne musicienne, élève du grand Gluck, son cher protégé, chantait à ravir, paraît-il, le rôle de Colette dans le *Devin du Village*, et elle récitait celui de Gotte dans la *Gageure imprévue*, de façon à mériter les éloges de Grimm.

Madame Élisabeth débuta par le rôle de la petite Betzy dans cette même comédie de Sedaine. Le roi assistait à toutes les répétitions et s'amusait parfois à siffler sa femme quand il trouvait à redire à son jeu. Quant à la musique, il avouait lui-même qu'il n'était pas un juge compétent.

Les événements grands et petits s'enchaînent si logiquement dans l'histoire, qu'on vit en l'année 1785 cette troupe de cour jouer le *Barbier de Séville* devant Beaumarchais. La reine représentait Rosine, le comte d'Artois Figaro, M. de Vaudreuil Almaviva, le duc de Guiche Bartholo, *M. de Crussol*, Basile. L'ancien maître de musique de Mesdames devait bien rire en entendant les princes et les grands seigneurs se moquer ainsi d'eux-mêmes, en récitant sa prose à deux tranchants. Il rit plus tard de moins bon cœur quand il se vit ruiné lui-même, persécuté, et qu'il se retrouva seul, vieux et pauvre, sur les décombres qu'il avait entassés. Comme l'ours de la fable, le pauvre homme d'esprit avait cru écraser une mouche sur le front de la France, et il avait ouvert une blessure par laquelle allaient s'écouler des flots de sang. On ferait des tragédies avec bien des pages de l'histoire de la plaisanterie française.

Ce petit théâtre de Trianon était régi par Caillot le chanteur, qui mettait imperturbablement à l'amende princes et princesses lorsqu'on manquait une répétition, et cela en vertu d'un règlement écrit tout entier de la main de la reine. Dazincourt était le professeur de ces dames.

Quand le petit cénacle s'était bien diverti à jouer la pastorale sur la scène de Trianon, il venait la mettre en action sur les pelouses du *hameau*. Au besoin, les acteurs auraient pu se dispenser de changer de costumes. Lasse d'applaudissements, la reine retournait donc à sa laiterie et à ses moutons. Au dehors, ces idylles innocentes se voyaient commentées par des esprits chagrins qui préparaient dans l'ombre la ruine de *l'Autrichienne*, comme ils appelaient la pauvre femme, et qui lui préparaient son calvaire du Temple.

Qui pourra jamais comprendre qu'après avoir maudit les règnes coûteux de Louis XIV et de Louis XV, le peuple des faubourgs trouvât à redire à la simplicité du règne qui les suivit ? On sait aujourd'hui que les dépenses de Trianon n'atteignaient pas celles que se permettait un gros financier dans sa terre. On en vint à reprocher à Marie-Antoinette l'abandon de l'étiquette de cour et de ces fêtes somptueuses qu'on avait blâmées d'abord quand elle avait coutume d'y paraître ; on lui reprocha ses amitiés sincères après lui avoir reproché sa fierté allemande ; on lui reprocha ses robes de percale, et à son honnête homme de mari on reprocha sa petite forge où, dans le palais de Versailles, il s'amusait à fabriquer de ses mains des serrures et des clefs.

Quand la reine habitait Trianon, toute étiquette se trouvait abolie. Elle allait et venait sans que personne prît garde à elle. Le jeu de billard ou de cartes continuait dans les salons, les visiteurs restaient assis et n'interrompaient ni leurs causeries commencées, ni leur chant, ni leur piano, ni leur reversi. Chacun vivait paisible dans ce monde de chimères bâti de carton enluminé, sans penser que tout cet appareil de convention pouvait disparaître un jour soudainement par quelque trappe de théâtre.

Madame Élisabeth était la seule femme qui eût son appartement à Trianon. La reine, qui se sentait pour elle une vive affection, lui rendait ses visites à Montreuil, propriété que le roi lui avait donnée aux portes de Versailles avec une pension modeste, suffisant à peine à ses nombreuses charités. Madame Élisabeth possédait son Trianon à Montreuil. Elle avait aussi organisé sa ferme, sa laiterie, les petites récoltes de ses espaliers. Ses étables, bien garnies, quoique moins luxueuses, mais plus pratiques que celles de la reine, renfermaient aussi de belles bêtes dont elle prenait grand soin. Elle avait un vacher très-expert, qu'elle avait fait venir de Suisse, et près de cette perle des éleveurs de bétail une laitière robuste et fraîche, qu'on appelait Marie. Ce vacher et cette laitière obtinrent de la célébrité dans leur temps. Il se passa à leur sujet une petite pastorale *pour de vrai*, qui fit larmoyer toutes les âmes sensibles. Une dame mit l'anecdote en romance et on fredonna bientôt cette romance sur toutes les épinettes de la cour et de la ville. C'était Mme de Travanet qui avait composé ce petit chef-d'œuvre de sentimentalité intitulé : *le Pauvre Jacques*. Voici le fait qui avait donné le sujet de la romance.

Madame Élisabeth avait donc fait venir un vacher modèle pour son Trianon de Montreuil. Mme de Diesbach, Suissesse de naissance, s'était chargée de choisir et d'engager à Fribourg le plus honnête et le plus habile des industriels dans cette partie. Son choix s'était porté sur un jeune garçon nommé Jacques, qui, par son intelligence et son aptitude, remplissait toutes les conditions demandées.

Les étables de la princesse, sous la direction de Jacques, prospéraient d'une façon miraculeuse. Ses bêtes étaient grasses et bien luisantes ; elles donnaient une provision de lait excellent, bien supérieure comme quantité à ce qu'elles avaient fourni jusqu'alors. Madame Élisabeth était ravie, parce que ce laitage, elle le destinait aux pauvres ménages de Montreuil, à qui elle le distribuait elle-même ; sa charité égalait celle d'une sainte.

Quand la reine venait visiter sa belle-sœur, elle paraissait presque jalouse de cette supériorité de produit, car, elle aussi, elle entretenait douze ménages avec les récoltes un peu coûteuses de ses fermes d'opéra. On s'aperçut bientôt que le jeune vacher de Fribourg perdait sa gaieté, qu'il ne mangeait plus, que sur ses joues creusées s'effaçait ce duvet de pêche, produit de l'air balsamique des montagnes. Pourtant ses bêtes n'en étaient pas moins bien soignées, les mangeoires n'étaient pas moins abondamment fournies, les litières moins fraîches. Mme de Diesbach fut chargée diplomatiquement par les deux princesses de découvrir la raison de la tristesse de Jacques. Le Fribourgeois se fit longtemps prier pour répondre ; il cherchait à nier, à éluder les questions ; mais sa compatriote usa si bien de son ascendant, qu'il lui avoua enfin qu'un affreux chagrin le minait et qu'il prévoyait le moment où il mourrait si le bon Dieu ne venait pas à son aide. Avant de quitter le pays, Jacques aimait une jeune fille que leur peu de fortune et l'opposition de leurs parents l'avaient toujours empêché d'épouser. Mais, hélas



LE HAMEAU DE TRIANON. — LE BOUDOIR, d'après un croquis de M. Alfred M. — Voir page 547.

au moins il la voyait tous les jours; tantôt c'étaient deux paroles échangées par-dessus la haie d'épines fleuries, tantôt une prière faite côte à côte à l'église du village, tantôt encore une petite fleur bleue symbolique, passée secrètement d'une main à l'autre; et puis les serments de s'aimer toujours et d'attendre, et de repousser tous les partis qui viendraient à se présenter.

Un mois passa sur cette confidence, confidence traversée de nombreuses larmes. Un beau matin, Jacques vit entrer dans son établi une nouvelle laitière avec son bac de sapin sur la tête et ses deux gros bras blancs arrondis à l'entour comme deux anses d'albâtre. Il pensa s'évanouir en reconnaissant Marie, sa fiancée des environs de Fribourg, Marie dans son costume du pays, avec son teint de roses, ses grands yeux bleu-turquoise, sa haute coiffure de soie noire et sa belle taille carrée, serrée au-dessous des seins dans un corsage de grosse laine. Marie souriait. Le bac fut déposé à terre et les deux fiancés se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

La reine et sa belle-sœur se tenaient à deux pas de là pour ne rien perdre du coup de théâtre qu'elles s'étaient ménagé, et le bonheur de ces deux pauvres diables qui s'aimaient si tendrement leur fit oublier pour quelque temps les émotions du *Devin du village* et du *Roi Fermier* de Sedaine. On dota Marie, qui épousa Jacques. Plus tard, quand vinrent les mauvais jours, quand on eut réformé la laiterie de Montreuil, Jacques et Marie repartirent pour la Suisse. Mais, à la première nouvelle de l'arrestation de la famille royale, ils revinrent à Paris, qu'ils ne quittèrent qu'après la catastrophe.



LE HAMEAU DE TRIANON. — LA MAISON SUISSE, d'après un croquis de M. Alfred M. — Voir page 547

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



GUIDE DE L'ÉTRANGER À PARIS.

15 août. — Monter au mât de cocagne pour y jouir d'un coup d'œil exceptionnel.



— Pourquoi que t'as pas choisi la timbale?
— Les verres vides me font horreur.



M. Ruggieri ayant vainement sollicité de faire sauter l'Arc-de-Triomphe pour donner plus de corps à son bouquet. L'artificier répondait pourtant de son effet.



— La bourse ou la vie!
— Je ne suis qu'un pauvre instituteur primaire! Je ne puis que vous donner l'instruction gratuite.



— Mon ami, ne causons pas à l'Exposition. Nous n'aurions qu'à faire une faute de français : nous aurions les dix mille instituteurs primaires sur le dos.



LE JEUNE TOTO, *affolé de terreur.* — Maman! je t'en supplie, emmène-moi! Voici dix mille instituteurs qui arrivent à Paris!



Tapins, vous devez baisser la tête tout de suite! En fait de géant, vous ne devez regarder que moi.



SOUVENIRS ET REGRETS.

— C'était vers cette heure-ci que nous dînions, tandis qu'aujourd'hui je ne sais pas si je dînerai du tout!



— Tu es bien maigre, mon ami.
— Hélas! on a fermé la maison de Clichy; mes créanciers ne me nourrissent plus.



UN ABONNÉ INDISCRET.

Monsieur, vous avez là les œuvres complètes de Balzac, auxquelles vous donne droit votre abonnement à l'*Univers illustré*.
— Ne pourriez-vous me donner avec cela la fameuse canne de Balzac, à pomme d'or?



M. DE CAMORS.

Pourquoi ce coup de pistolet? Le livre de M. Octave Feuillet fait bien assez de bruit sans cela.



L[illegible] EN VILLÉGIATURE.

— Comment, pas de crimes, pas de scandales dans ce pays-ci. Mais vous voulez donc que les chroniqueurs parisiens n'y trouvent rien à se mettre sous la dent? C'est dégoûtant, ma parole d'honneur!

On sait que les meubles de Trianon furent vendus à l'encan avec ceux de Versailles, par ordre de la Convention nationale. Ces objets, disséminés de côté et d'autre, ont été recueillis par des mains pieuses et conservés jusqu'à nos jours. La plupart d'entre eux valent aujourd'hui des prix fabuleux. Une auguste personne a eu la bonne pensée de réunir dans le palais abandonné du petit Trianon les plus beaux échantillons de ce mobilier dispersé qui a passé par tant de mains avant de revenir à son point de départ. Chacun des amateurs, sollicité au nom de l'art et de l'histoire nationale, a prêté ce qu'il avait recueilli de plus intéressant parmi ces épaves royales. L'Impératrice a été la première à envoyer son offrande d'artiste. Le garde-meuble a confié à la commission les pièces qui lui étaient demeurées. M. le marquis de Hertford, M. Double, M. le marquis de Moustier, M. de Raigecourt et dix autres amateurs ont fourni un précieux contingent.

Les curieux affluent à Trianon le mardi, le jeudi et le dimanche de chaque semaine, qui sont les jours d'ouverture, parce que, dans notre pays, toute organisation emporte ses exceptions inexplicables et inexpliquées. On entre, l'illusion est complète. On croirait que la reine de Trianon est allée faire une promenade au *hameau* et qu'elle va rentrer avec son cortége de gentilshommes-bergers et de princesses à houlettes. L'antichambre elle-même est tapissée d'autographes de la famille royale de France rassemblés dans un cadre, appartenant à M. Feuillet de Conches; tout à côté, trois portraits de la reine, dont un de Mme Le Brun. Je ne nombre pas les canapés, les fauteuils, les consoles, les secrétaires, les tables rondes et carrées toutes ornées de cuivres finement ciselés, ni les porcelaines de Sèvres aux fonds bleus ou rosés, enjolivés d'arabesques dorées; ni les bagues, ni les montres, ni les médaillons; autant vaudrait reproduire tout entier l'excellent catalogue de cette exposition. La pendule qui orne la chambre à coucher de la reine, et qui appartient à M. Double, marque l'heure au moyen d'un serpent roulé qui pose son dard sur les chiffres du cadran. Ce symbole ne fait-il pas frissonner?

Toutes ces reliques retourneront bientôt aux mains de leurs propriétaires, qui les ont si coûteusement acquises. Jamais plus on ne les verra réunies. Une fois le charme rompu de cette apparition magique, le palais de la reine de Trianon rentrera dans son lugubre silence qui parle si haut, et dans son vide effrayant tout peuplé de si poignants souvenirs.

ALPHONSE ROYER.

Versailles, 27 août 1867.

COURRIER DU PALAIS

Encore la femme Frigard. — Les suites d'un cri de *vive la Pologne*. — L'habit ne fait pas l'agent de police. — Encore la Pologne. — Le mari d'une actrice. — Coups de couteau. — Un médecin sans diplôme. — Plus de médecine. — Projet de loi. — Bon voyage. — Le procès Surratt. — Mise en liberté des jurés. — Et mademoiselle votre sœur?

Tout d'abord un mot incomparable de la femme Frigard.

Le jour où le délai du pourvoi en cassation expirait, on lui demanda quelle était sa résolution :

« Je m'incline, répondit-elle, devant les décisions de la justice, et je désire que cet exemple de soumission à la loi soit imité par tout le monde. »

Quel malheur que la femme Frigard n'ait pas prononcé cette belle parole avant que l'affaire Casse ne soit venue devant la Cour! Le condamné se fût à coup sûr désisté de son appel.

M. Germain Casse, employé de commerce, a crié : *vive la Pologne*, sur le passage du czar. La police, qui n'avait pas sur ce cri les idées originales d'un de nos confrères, n'y a point vu un hommage rendu à Sa Majesté Alexandre II en sa qualité de souverain d'une partie de l'ancien royaume polonais, et des agents de police ont mis la main sur M. Casse. Ces agents de police étaient vêtus en bourgeois; M. Casse, qui a la tête chaude, peut-être parce qu'il est né à la Guadeloupe, a fait rébellion, et le tribunal de police correctionnelle l'a condamné à trois mois de prison.

La Cour vient de confirmer le jugement de la sixième chambre.

La Pologne a porté malheur à M. Parent, un de nos meilleurs dessinateurs sur bois, comme à M. Casse. Il a été arrêté, lui aussi, dans un groupe, sur le passage du czar, par un agent en bourgeois. Seulement, comme l'agent reconnaissait ne l'avoir point entendu crier, M. Parent a porté plainte devant le tribunal de police correctionnelle en arrestation illégale, compliquée d'injures et de voies de fait.

Le prévenu soutenait que la citation était nulle :

— Je suis un agent du gouvernement, disait-il, partant vous ne pouvez me poursuivre qu'après avoir obtenu l'autorisation du conseil d'État.

— Vous n'êtes pas un agent du gouvernement, répondait pour le plaignant Me Durier, et vous n'avez point arrêté M. Parent dans l'exercice de vos fonctions. Aux sergents de ville seuls le pouvoir d'arrêter les citoyens; vous êtes, vous, un inspecteur de police, et vous n'avez qu'un droit, celui de surveiller et de rapporter ce que vous avez vu; dès lors, en mettant la main sur M. Parent vous n'étiez pas dans l'exercice de vos fonctions, et il n'est pas besoin d'une autorisation du conseil d'État pour vous citer devant le tribunal.

Et Me Durier rappelait qu'en l'an IV les officiers de paix eux-mêmes, hormis dans certains cas prévus, n'avaient pas le droit d'arrestation. Les insignes de leur charge étaient un bâton blanc et à la pomme de ce bâton un œil, l'œil de la vigilance. Et quand ils avaient pouvoir d'arrêter, à quelle forme polie la loi les astreignait! « Je vous engage, au nom de la loi, à me suivre chez le juge de paix. » En vérité, c'était plaisir d'être arrêté en ce temps-là!

La théorie de l'avocat n'a pas prévalu devant le tribunal qui a déclaré indispensable l'autorisation préalable du conseil d'État.

Un soir de l'automne dernier, deux femmes et un homme discutaient avec animation devant le théâtre des Nouveautés. Soudain une des femmes se sépara du groupe et entra dans le théâtre par la porte des artistes. Un instant après, elle revenait accompagnée du régisseur qui, s'adressant à l'autre femme restée devant le théâtre, lui dit :

— Il faut monter faire votre affaire; vous êtes sur l'affiche.

— Je ne veux pas que tu y ailles, dit alors à celle qu'on interpellait ainsi l'homme qui causait avec elle. — Monsieur, dit-il ensuite au régisseur, c'est ma femme légitime, et je ne veux pas qu'elle continue à jouer.

Le régisseur s'éloigna pour aller chercher un sergent de ville.

L'homme alors s'approcha de l'actrice et la frappa d'un coup de couteau; tournant ensuite son arme contre lui-même, il se fit plusieurs blessures, et s'affaissa sanglant sur le sol.

Lorsque le régisseur revint, il se précipita sur lui.

« Ce n'est pas la peine, lui dit-il, c'est fini. »

Cornemillot n'est pas mort de ses blessures; mais ce n'est qu'au bout de dix mois que les forces lui sont assez revenues pour qu'il puisse supporter la fatigue de l'audience. C'est à peine s'il se soutient encore, et s'il peut répondre d'une voix faible aux questions du président.

Désespéré de l'inconduite de sa femme, il voulait se tuer.

« J'ai étudié, écrivait-il à l'infidèle, j'ai compulsé tout, tes paroles, tes gestes, tes actes, ta vie, enfin, et j'ai vu que tu étais entièrement perdue, qu'il n'y avait plus aucun remède possible... Jamais je n'ai encouragé une vie semblable; jamais un mot, jamais un conseil pour le mal; ma devise était : Fais bien, et laisse dire. Je me tue parce que, de près comme de loin, je ne pourrais vivre avec l'idée que tu peux être au premier venu. Je me tue parce que j'ai peur de te tuer... »

Par malheur c'est sous les yeux de sa femme qu'il a voulu se frapper. La vue et les paroles de celle qui lui faisait maudire la vie ont égaré son esprit, et l'on sait le reste.

Le tribunal a condamné Cornemillot à trois mois de prison.

Sancta simplicitas! Ces deux mots pourraient être la devise du procès de René Portais.

René Portais n'avait pas sept ans encore que le ciel lui envoyait des visions. Au milieu de la nuit sa chambre s'illuminait tout à coup, et des voix lui disaient : « René, prie! » Et il se mettait en prière. Alors les mêmes voix lui disaient encore : « Va, regarde l'affligé et pose tes doigts sur ses plaies afin de les fermer. »

Comment se fait-il qu'un jeune voyant si évidemment appelé à faire des miracles soit devenu cuisinier? Je ne saurais vous le dire. Les voies de la Providence sont mystérieuses. René Portais ne fit d'ailleurs que traverser les fourneaux, pour s'y purifier peut-être à la flamme du charbon. Abandonnant soudain la broche et la casserole, il s'est consacré uniquement à l'humanité souffrante!

Guérissait-il les malades qui allaient à lui?

S'il les guérissait! Il a fait plus de quatre cents cures. Et quelles cures! Écoutez son concierge : Un sous-officier est venu un jour, qui ne pouvait marcher que sur des béquilles; après deux ou trois mois de traitement il revenait, ses béquilles à la main, et les offrait à son sauveur en guise d'ex-voto. Un jeune enfant a été guéri de même. Le témoin souffrait de palpitations; guéri comme le sous-officier et comme l'enfant! La fille du témoin était affligée d'une énorme grosseur, guérie aussi! Et le cancer, les douleurs sciatiques, la goutte, l'hydropisie, la fluxion de poitrine, le choléra, la fièvre typhoïde, tout cédait au pouvoir de Portais.

Il n'y a que l'article de la loi pénale sur l'exercice illégal de la médecine qui lui ait résisté, de sorte que Portais a été condamné à dix francs d'amende.

J'espère bien, du reste, que ces dispositions de loi ne tarderont pas à disparaître de nos codes. Puisque la médecine est devenue une chose absolument inutile, et qu'il suffit qu'un zouave dise aux paralytiques : « Levez-vous et marchez, » pour qu'ils se lèvent et marchent, la défense d'exercer la médecine sans diplôme devient tout naturellement superflue. Remplacez bien vite l'article abrogé par les suivants : « Art. premier : Pleine et entière faculté de guérir les militaires et les pékins est accordée aux zouaves de la garde et autres. La même faculté est reconnue à tous les soldats d'infanterie, sans distinction, à la cavalerie, à l'artillerie, au génie, aux soldats du train, voire même aux invalides. Art. 2 : L'École de médecine et de pharmacie, et l'Académie de médecine sont et demeurent supprimées. Art. 3 : Les médecins, chirurgiens et pharmaciens actuellement exerçant auront à changer de profession dans les deux mois à partir de la promulgation de la présente loi, sous peine de 10 francs à 50,000 francs d'amende et de un mois à cinq ans de prison. Art. 4 : La médaille militaire sera décernée à tout soldat qui aura opéré cent guérisons, dûment attestées par le colonel de son régiment. »

Au moment où paraîtra dans *l'Univers illustré* le projet de loi que je recommande très-humblement à l'attention du gouvernement, le Palais sera désert, ou peu s'en faut; les trois quarts des avocats ou des avoués se seront dispersés à tous les vents de l'horizon; de rares robes noires, pareilles à des ombres, glisseront silencieusement sur les dalles de la salle des Pas-Perdus; les procès auront commencé leur sommeil de deux mois, et les plaideurs, plongés dans l'affliction, brameront après le mois de novembre comme des cerfs après l'eau des fontaines. La pensée de leur douleur ne troublera pas la joie égoïste des affranchis du dossier. Je les vois d'ici, ces cruels, faisant leurs malles sans le moindre remords et le sourire aux lèvres, s'apprêtant, celui-ci à courir les Alpes ou les Pyrénées, celui-là l'Italie ou l'Allemagne, cet autre à visiter l'Algérie, cet autre encore à pousser jusqu'à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie et au Caire. De tous les Français, les avocats et les avoués sont, je crois, les plus déterminés voyageurs; tel que je connais en est à son vingt-huitième voyage en Suisse; tel autre a vu tous les pays de l'Europe. Et qui donc, comme un démon tentateur, étale sous leurs yeux avides les plus belles et les plus curieuses contrées de la terre et leur dit : Tout cela est à toi, choisis? Qui donc enflamme leur imagination et met dans leurs veines la fièvre qui les entraînera? Qui donc, quand ils seront partis, les conduira complaisamment par monts et par vaux, les accompagnera sur toutes les routes et à travers tous les sentiers, leur montrera sans rien oublier villes et solitudes? — M. Joanne, un avocat!

Puisque les avocats et les avoués se dispersent aux quatre coins du monde, c'est bien le moment pour la chronique judiciaire de faire une petite excursion transatlantique, et d'entrer à la Cour criminelle de Washington, appelée à juger Surratt, accusé de complicité dans le meurtre du président Lincoln.

Au moment où nous y arrivons, le jury délibère dans sa chambre, et la délibération dure depuis soixante-douze heures.

Des rumeurs contradictoires circulent dans la salle; ceux-ci affirment que les jurés se sont mis d'accord et que le verdict, si impatiemment attendu, sera enfin prononcé. Ceux-là soutiennent que le jury est divisé et qu'il faut renoncer à l'espoir d'un dénoûment immédiat.

Il est une heure de l'après-midi. Le juge Fisher prend son siége; le marshall Phillips introduit les jurés, et le greffier Middleton leur adresse cette question :

« Messieurs les jurés, êtes-vous parvenus à vous accorder sur un verdict?

— Il nous a été impossible de nous mettre d'accord, répond le chef du jury.

Le juge Fisher prend la parole à son tour :

« J'ai reçu, dit-il, la lettre suivante des jurés. »

Et il donne lecture de cette lettre, qui est ainsi conçue :

« Monsieur,

« Les jurés dans l'affaire de John H. Surratt déclarent très-respectueusement qu'ils en sont au même point que lorsqu'ils sont entrés dans la chambre des délibérations. Ils sont divisés à peu près également et ils sont fermement convaincus qu'ils ne parviendront pas à s'accorder sur un verdict.

« Nous croyons de notre devoir envers la cour et le pays, ainsi qu'au point de vue de la condition de nos affaires particulières, de la situation de nos familles et de la santé de plusieurs d'entre nous, qui devient menacée sérieusement par une réclusion prolongée, de faire cette déclaration et de prier Votre Honneur de nous mettre en liberté. »

L'avocat de l'accusé a protesté, mais le juge n'en a tenu compte, et les jurés ont été par lui *mis en liberté*.

Cet arrêt a été suivi d'une assez jolie altercation entre le magistrat et l'avocat à qui M. Fisher reprochait une insulte envers sa personne, commise hors de l'audience.

L'affaire n'a pas eu de suite, pas même un petit coup de revolver; ce qui, dans les traditions américaines, est à peu près le moins qui advienne en pareille circonstance.

Bons Américains! Savez-vous l'agréable chose qu'ils viennent de trouver à New-York? On donne sur un des théâtres de la ville la *Famille Benoiton*, traduite en anglais. Le traducteur s'est trouvé en présence du fameux : « Et ta sœur? » — Voilà, s'est-il dit, une façon de parler beaucoup trop cavalière; il faut tourner cela poliment. — Vous savez à quel point ces yankees, que nous traitons volontiers de grossiers personnages, parce qu'ils ont l'habitude de tailler les meubles à coups de canif et de mettre leurs pieds plus haut que leur tête, sont respectueux pour les femmes. Donc notre traducteur chercha, et après avoir bien cherché il trouva pour rendre ce *shocking* : « *Et ta sœur?* » la version que voici : « *Et mademoiselle votre sœur?* »

Si donc vous allez faire un tour aux États-Unis, et que vous entendiez les gamins dans les rues se lancer en passant cette phrase : « Et mademoiselle votre sœur? » vous saurez ce que cela veut dire, et, à votre retour en France, vous tâcherez de convertir nos gavroches à cette seconde manière.

MAITRE GUÉRIN.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Et, avant que les montagnards qui se reposaient dans le ravin eussent eu le temps de remonter à cheval, les miliciens tombèrent sur eux, et un combat corps à corps s'engagea.

A partir de ce moment, Iman-Gasalief, qui travaillait pour son compte, n'avait pas vu ce qui se passait autour de lui.

1. Voir les numéros 558 à 658

Il avait, l'un après l'autre, attaqué deux hommes corps à corps, et les avait tués tous les deux.

Mais la lutte avait dû être terrible; car, lorsqu'il regarda autour de lui, il compta treize morts, et ses deux qui faisaient quinze. Les autres étaient en fuite.

Tout s'était passé, comme il l'avait ordonné, à l'arme blanche. Les miliciens n'avaient pas tiré un seul coup de fusil.

Il nous faisait ce récit en russe. Kalino nous le traduisait au fur et à mesure en français.

Pendant le récit, nous avions fait du chemin. Une large flaque de sang nous indiqua que nous étions arrivés sur le champ de bataille.

A notre droite, dans un pli de terrain, étaient les cadavres, nus, ou à peu près. Cinq étaient décapités, à tous ceux à qui restait la tête manquait l'oreille droite.

Il était terrible de voir les blessures faites par les kandjars.

Une balle fait son trou et tue : une plaie à fourrer le petit doigt, un cercle bleu à l'entour, et tout est dit.

Mais les blessures du kandjar sont de véritables éventrements; il y avait des crânes complétement ouverts, des bras presque détachés du corps, des poitrines creusées à y voir le cœur!

Comment se fait-il que l'horrible ait un si étrange attrait, qu'une fois qu'on a commencé à regarder, on veuille tout voir?

Iman-Gasalief nous montra ses deux cadavres, qu'il reconnaissait aux blessures qu'il leur avait faites.

Je lui demandai à voir l'instrument qui avait si bien travaillé. C'était un kandjar des plus simples, à poignée d'os et de corne; seulement, il avait acheté la lame à un bon faiseur, et l'avait fait solidement monter; le tout lui revenait à huit roubles.

Je lui demandai s'il consentirait à se défaire de cette arme, et combien il la vendrait.

— Ce qu'elle m'a coûté, me dit-il simplement. J'ai maintenant trois kandjars, puisque j'ai ceux des deux Lesghiens que j'ai tués; je n'ai donc plus besoin de celui-ci.

Je lui donnai un billet de dix roubles et il me donna son kandjar.

Il fait partie de la collection d'armes que j'ai rapportées du Caucase, et qui presque toutes sont historiques.

Nous attendîmes que Moynet eût fait un dessin du ravin où étaient couchés les cadavres, et, abandonnant la place à cinq ou six aigles qui paraissaient attendre notre départ avec impatience, nous descendîmes vers la plaine.

Au bas de la montagne, nous retrouvâmes nos voitures; on avait jugé inutile de s'en servir.

Nous prîmes congé d'Iman-Gasalief, et voyant que nos Tatars avaient grande envie de retourner avec lui à Helly pour fraterniser avec leurs compagnons, nous leur donnâmes congé.

Il n'était pas probable qu'après la leçon qu'ils venaient de recevoir, les montagnards, de quelque temps, se remontrassent dans les environs de l'aoul d'Helly.

En effet, nous arrivâmes sans accident à Karabadakent.

Là, on nous dit que le prince Bagration, qui venait de passer, nous avait demandés, et courait après nous.

Nous n'avions qu'une chose à faire : c'était de courir après le prince Bagration.

En arrivant à Bouinaky, nous vîmes, sur le perron, un homme de trente à trente-cinq ans, portant avec une admirable élégance le costume tcherkesse.

C'était le prince Bagration.

Effectivement, il courait après nous.

Je connaissais le prince de nom comme un des plus braves officiers de l'armée russe. Il faut que ce soit vrai, puisqu'il commande le régiment des montagnards indigènes.

Un Géorgien, c'est-à-dire un homme de la plaine, commandant à des montagnards, doit être plus brave que le plus brave de ses soldats.

Comme noblesse, Bagration descend des anciens rois de Géorgie qui regnèrent de 882 à 1079.

Quant à sa famille, on en trouve trace dans la chronologie du Caucase, sept cents ans avant le Christ.

Cela, comme vous voyez, rejette bien loin la noblesse du duc de Lévis [1].

Je disais donc que le prince Bagration courait après nous. Il avait, disait-il, des reproches à me faire.

J'étais passé à Choura et ne l'avais pas prévenu de mon passage.

1. Le duc de Lévis avait chez lui un arbre généalogique, au pied duquel la Vierge était représentée disant à l'un de ses ancêtres, qui lui parlait chapeau bas : « Couvrez-vous, mon cousin. »

Il y avait une bonne raison pour que je ne le prévinsse pas de mon passage : j'ignorais complétement qu'il fût à Choura

Puis je lui racontai ce qui nous était arrivé : le chasse-neige, la ville changée en lac, et enfin la maladie de Moynet et la hâte qu'il avait eue de quitter un endroit où son pouls avait battu cent vingt fois à la minute.

— C'est fâcheux, dit le prince, mais vous allez y revenir.

— Où cela? à Choura? demandai-je.

— Non, non, non, fit Moynet, merci! je sors d'en prendre.

— Mais ce que vous n'avez pas pris, monsieur Moynet, dit le prince, c'est une vue du Karanay.

— Qu'est-ce que c'est que le Karanay? demandai-je au prince.

— Tout simplement la plus belle chose que vous rencontrerez sur votre chemin.

— Diable! Moynet, écoutez cela.

— Figurez-vous une montagne... Mais non, ne vous figurez rien. Je vous emmènerai, et vous verrez.

Moynet secouait la tête.

— Monsieur Moynet, venez, et vous me remercierez de vous avoir fait violence.

— Est-ce bien loin d'ici, prince? demandai-je.

— A quarante verstes, c'est-à-dire à dix lieues. Vous laissez ici votre tarentasse et votre télègue; mon domestique reste pour les garder. Nous prenons ma voiture; en deux heures et demie, nous sommes arrivés. Nous soupons : le souper est commandé; vous vous couchez immédiatement après souper; on vous réveille à cinq heures. Nous montons deux mille mètres : avec de bons chevaux, c'est une bagatelle; et alors... alors, vous verrez ce que vous verrez.

— Nous n'arriverons jamais à Tiflis! dit Moynet avec un soupir.

— Mon ami, c'est vingt-quatre heures de retard, pour voir la plus belle chose que nous ayons jamais vue. Et le prince nous conduit jusqu'à Derbend.

— Oui, ma foi, c'est dit. Si vous revenez avec moi à Choura, et si vous me donnez la journée de demain, je m'engage même à vous faire coucher demain soir à Karabadakent.

— Mais vous savez qu'on nous refuse des chevaux passé six heures du soir, prince.

— Avec moi, on vous en donnera jusqu'à minuit.

— Coucherons-nous demain à Karabadakent? demanda Moynet.

— Vous coucherez demain à Karabadakent, dit le prince.

— Allons, Moynet, allons!

— Allons; mais je vous avertis que je déteste les panoramas.

— Vous aimerez celui-là, monsieur Moynet.

— Eh bien, alors, prince, il n'y a pas de temps à perdre. Vous avez parlé de souper, nous avons faim.

— En ce cas, ne perdons pas de temps. Cinq chevaux à ma tarentasse, et en route!

Pendant qu'on mettait les chevaux à la voiture, je m'amusai à regarder les armes du prince.

— Vous avez là un magnifique kandjar, prince.

Ne dites jamais pareille chose à un Géorgien, car il fera à l'instant même ce que fit Bagration.

Il le tira de sa ceinture.

— Ah! pardieu! dit-il, je suis enchanté qu'il vous plaise; prenez-le; c'est de Mourtazale, le premier armurier du Caucase; il l'a fait exprès pour moi. Voyez, voici l'inscription tatare :

Mourtazale a fait ce poignard pour le prince Bagration.

— Mais, mon prince...

— Prenez, prenez donc; il m'en refera un autre.

Je regardai mon poignard. C'était, lui aussi, une fort belle arme du Daghestan; mais la poignée en ivoire vert damasquinée d'or n'était point d'uniforme pour le prince.

D'ailleurs, poignard pour poignard, c'était ridicule.

Je pensai à ma carabine à balle explosible.

C'était une carabine que Devisme, notre grand artiste en armes, m'avait apportée, la veille de mon départ, avec un revolver.

— Vous allez au Caucase? m'avait-il dit.

J'avais répondu affirmativement.

— C'est un pays où l'on ne va pas sans faire le coup de fusil. Vous aimez les bonnes armes; prenez-moi cela.

Et il m'avait fait cadeau, comme je l'ai dit, d'une carabine à balle explosible et d'un revolver.

Je pris ma carabine et je la donnai au prince en lui en expliquant le mécanisme. Il avait fort entendu parler de cette nouvelle invention, mais il ne la connaissait pas.

— Bon! dit-il en examinant l'arme, nous sommes kounacks maintenant, comme on dit au Caucase. Vous n'avez plus le droit de rien me refuser, et, comme je suis évidemment votre débiteur, vous me laisserez apurer mes comptes.

On annonça que les chevaux étaient attelés. L'hiemchick du prince restait, comme la chose était convenue, pour garder nos effets.

Nous montâmes dans la tarentasse, dont l'attelage partit au grand galop.

— Diable! il paraît que vous êtes connu, prince!

— Je crois bien! je suis toujours sur la route de Choura à Derbend.

En effet, le prince était connu de tout le monde, même des petits enfants. A Karboudaken, pendant qu'on relayait, il interpella deux ou trois de ces derniers en tatar, et en partant, il leur jeta une poignée d'abasas [1].

En route je lui racontai ce qui nous était arrivé le matin, et comment, une heure plus tôt, nous nous trouvions au milieu de la bagarre. Je lui montrai le kandjar que j'avais acheté à Iman-Gasalief et lui dis le regret que j'avais de ne pas avoir demandé si le fusil du chef lesghien était à vendre.

— Il est acheté, me dit-il.

— Par qui, prince?

— Par moi donc! C'est l'appoint de mon kandjar; comptez dessus.

— Mais il est peut-être déjà loin.

— C'est possible; mais on courra après. Je vous dis que c'est comme si vous l'aviez. Que diable! un prince Bagration ne donne pas sa parole en l'air. Vous voyez, ajouta-t-il en riant, que nous allons assez vite pour rattraper un fusil.

— Je crois bien, nous rattraperions la balle!

A huit heures du soir nous rentrions à Choura, que nous avions quittée la veille à dix heures du matin.

Nous avions refait en trois heures et demie ou quatre heures le chemin que nous avions mis un jour et demi à faire.

Dix minutes après notre arrivée le souper était servi.

Un souper à la française! Cela nous conduisit tout droit à parler de Paris. Le prince l'avait quitté depuis deux ans seulement. Il y avait connu tout le monde.

Si l'on avait dit aux *demoiselles* dont nous nous entretenions qu'il était question d'elles, à cette heure, sur les bords de la mer Caspienne, au pied du Karanay, entre Derbend et Kislar, elles eussent été bien étonnées.

Nous couchâmes dans de vrais lits; c'était la seconde fois depuis Ielpativo.

La première fois, c'était chez le prince Dundukof-Korsakof, à Tchiriourth.

A cinq heures du matin on nous réveilla.

Il faisait nuit encore; mais le ciel étincelait d'étoiles. On entendait piétiner et hennir les chevaux à la porte.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

Le temps, mes chères lectrices, est venu déjouer toutes nos combinaisons. Au moment où, chroniqueuse zélée, je vous cherchais des vêtements en état de braver le froid et la bise, il est survenu une chaleur qui a mis en émoi toutes les maisons de confections; on n'avait point de provisions suffisantes en gaze, en crêpe, en mousseline; rien ne se trouvait assez vaporeux pour ces journées des tropiques qu'aucun almanach n'avait annoncées.

Je ne puis, sous les rayons de ce beau soleil, vous parler des modes d'automne, je craindrais d'attirer l'orage et d'avancer la chute des feuilles. J'aime mieux causer de ces mille fantaisies qui sont de toute saison, la lingerie, par exemple, que l'on considère avec raison comme la marque distinctive d'une toilette de bon goût.

On a exposé ces jours-ci dans les magasins de *la Couronne Royale*, chez Mlles Noël sœurs, 51, rue du Bac, deux magnifiques trousseaux; l'un, couronne de comtesse, marqué B. C., l'autre également couronne de comte, initiales M. V. Dans ce dernier, la robe de mariage confectionnée en

1. Monnaie tatare correspondant à nos pièces de vingt sous.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :
Tout change dans la nature

même temps que le trousseau par les soins intelligents de Mlles Noël, était en mousseline bouillonnée avec riches entre-deux au bas de la jupe, forme à traîne sur dessous de satin blanc

La forme des corsages à la Raphaël convient particulièrement aux robes blanches, parce que les ruches de dentelle et la broderie posées sur transparent de soie donnent beaucoup d'élégance aux échancrures accentuees de ces corsages; les épaules, surtout quand les manches sont courtes, ont des ornements d'un goût exquis. Aussi, je conseille aux jeunes femmes d'adopter les corsages blancs pour leurs toilettes du soir; c'est en même temps un moyen de tirer parti de toutes les jupes claires que l'on possède, et maintenant qu'on fait de si jolies ceintures, il devient très-facile de varier le costume sans faire de grandes dépenses.

En parures de lingeries pour la toilette de ville, *la Couronne Royale* nous offre des choses d'une rare distinction. Les cols sont taillés à trois pointes, en toile très-fine, avec de petites guirlandes de broderies mates, ou des motifs de valenciennes; les manchettes un peu moins hautes, mais toujours justes au bras, ont la même coupe que le col; on porte de gros boutons de corail qui achèvent de donner un cachet très comme il faut à ces parures.

En fait de lingerie, je ne crains pas de l'avouer, Mlles Noël sont mes oracles. Je crois que les femmes du grand monde partagent cette manière de voir, si j'en juge par les noms inscrits aux livraisons de *la Couronne Royale*.

Dès que je reçois une lettre de quelque aimable abonnée, je suis certaine que la première question concerne le chapitre des jupons: Porte-t-on encore des crinolines?

A ceci il faut répondre tout à la fois oui et non!... Voici comment : la crinoline, la grande, n'existe plus du tout, mais sa remplaçante, modeste d'allure et de pourtour, est une obligation pour toute toilette bien organisée. Que la robe soit longue, traînante ou tout à fait courte, il est impossible de se passer d'un jupon cerclé dans le bas.

Dans les magasins de la maison Simon, rue Saint-Honoré, n° 183, où l'on confectionne tous les genres de jupons avec une rare supériorité, j'ai examiné attentivement les jupes à ressorts, et je puis assurer qu'elles répondent à toutes les exigences du costume actuel. La partie la plus ample, le tour de l'ourlet, a deux mètres vingt ou trente centimètres de tour. Cette ampleur (très-minime si l'on se reporte aux modes de l'année dernière) diminue au moyen des biais placés sur les quatre lés du jupon; le haut est collant, il se termine par une ceinture complétement ajustée.

Ce modèle est celui qu'on nomme jupon Impératrice Quant aux jupes de dessus, elles ont emprunté les plus jolies décorations, les galons en broderies bretonnes, les festons à dents perlées, les applications de draps avec points de chaînette en soie de toutes nuances, les volants à plis couchés et les entre-deux de dentelle Yack.

Si le jupon, en raison de son luxe, est devenu un peu coûteux, il faut convenir aussi qu'il économise beaucoup les robes et qu'il y a une sérieuse compensation.

On sait que la maison Simon est brevetée pour le corset de flanelle en tissu des Gobelins que nous recommandons dès que le temps exigera une garantie contre les premières fraîcheurs. On peut alors conserver encore quelques jours des vêtements d'été si on porte ce corset, qui est une des inventions hygiéniques les mieux comprises de notre époque.

ALICE DE SAVIGNY.



LE BARON HENRY LEYS, d'après une photographie. — Voir page 552.

LE BARON HENRY LEYS

Dans le précédent numéro, notre collaborateur, M. Jean Rousseau, a payé un juste tribut d'eloges au peintre renommé dont les œuvres capitales sont exposées en ce moment dans l'annexe des beaux-arts de Belgique, au Champ de Mars. Il ne nous reste plus rien à dire sur le chef de l'École belge. Nous nous bornerons donc à joindre au portrait que nous publions aujourd'hui quelques lignes simplement biographiques.

M. Henry Leys est né à Anvers, le 18 février 1815. Destiné d'abord à la carrière ecclesiastique, il fit ses études dans un séminaire. En 1830, il entra dans l'atelier de M. de Brækeleer, son beau-frère. Dès 1833, il exposa au Salon d'Anvers son *Combat d'un grenadier contre un cosaque*, tableau qui fut remarqué. Des voyages en France et en Hollande furent le complément de son éducation artistique.

A l'Exposition universelle de 1855, M. Leys avait exposé seulement trois tableaux de moyenne grandeur : *les Trentaines de Bertal de Hase*, *la Promenade hors des murs* et *le Nouvel an en Flandre*, qui ont obtenu une des grandes médailles d'honneur. A son retour de Paris, le grand artiste fut accueilli en Belgique par une fête splendide, qui fut un véritable triomphe. M. Leys est commandeur de l'ordre de Leopold et membre de l'Académie de Belgique depuis 1845. Il y a un mois à peine il a été nommé membre correspondant de l'Institut de France.

X. DACHÈRES.

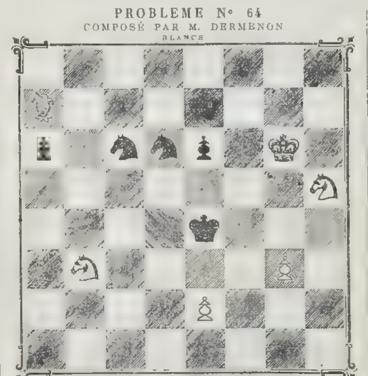
ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° 59.

NOIRS		BLANCS
1 F. 4eTD.		1 F. case CD (A,B,C,D)
2 C. 4eD.		2 P. pr. C.
3 PFD. pr. P. éch. m.		3 . . . . . .
	(A)	
1		1 F. 3eCD ou C. case CD.
2 C. 6eD.		2 coup quelconque.
3 C. pr. P. 5eFD éch. m.		3 . . . . .
	(B)	
1		1 F. 2eFR ou 2eTR.
2 C. 6eD		2 C. 3eCD
3 C 7eFR éch. m		3 . . . .
	(C)	
1		1 T. 3eFR.
2 F. 6eD éch. m.		2 . . . .
	(D)	
1		1. T. tout autre coup.
2 C. 6eCR [illegible]		2 R. 4eD.
3 C. 7eFD éch. m.		3 . . . . .

Solutions justes : MM. D. Mercier, à Argelliers; Aune Frédéric, à Alger; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; C. T..., à Nancy; Em. Lesbazeille; H. Boyer; J. Planche; Faysse père, à Beauvoisin; Aimé Gautier, à Bercy; E. Lequesne; A. Orgnon, à Marseille.

PROBLEME N° 64
COMPOSÉ PAR M. DERMENON
BLANCS



NOIRS

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.
Envoyer les solutions dans la quinzaine.

SOLUTION DU PROBLEME N° 60.

BLANCS.	NOIRS.
1 C. 5eCD éch.	1 R. 5eR.
2 F. 2eTR.	2 R. 6eFR.
3 R. pr. P.	3 R. 7eFR.
4 C. 4eD.	4 8eR.
5 F. 3eCR éch. m..	5 ....

Solutions justes : MM. Grosdemange, à Commercy; E. Deshazeille, H. Boyer, café de Suez; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; J. Planche; Mme Savy, à La Rochelle; Alfred Esteulle, à Reims; Aune Frédéric, à Alger; Petit, café du Commerce, à Saint-Etienne; A. B.... à Saint-Etienne; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Emile Frau, Henri Frau, à Lyon; Fuchs, au ministère des finances; D. Mercier, à Argelliers; Gaston Huguet, au château d'Arpaillargues; Gustave de Truguet, à Treytel (Suisse); P. de M..., à Bourron; Aimé Gautier, à Bercy; Arthur Abant, au Tourne; E. Lequesne; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Auguste Orgnon, à Marseille; X...

Solutions justes du problème n° 56 : Aune Frédéric, à Alger; Gustave de Truguet, à Treytel (Suisse).

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT. ÉMILE AUCANTE

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

IX DE L'ABONNEMENT

	PARIS	DÉPARTEM
. .	18 fr.	» — 20 fr.
ois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 660 — 7 Septembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



LES FÊTES DE LILLE. — ARRIVÉE DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE, A LA GRANDE-PLACE. — LEURS MAJESTÉS PASSANT DEVANT LA PORTE DE PARIS. — ENTRÉE DE LEURS MAJESTÉS AU THÉATRE.
Dessins de MM. Lix et Delannoy. — Voir page 554.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le poëte Barthelemy. — *Villéliade* et *Nemesis*. — Ce que devient un satirique. — Pégase au râtelier. — Ne soyons plus aigres, n'étant pas sûrs. — La pièce en sept actes. — Langueurs et Longueurs. — Toujours des Turcs, toujours des Chinois, toujours des Anglais. — La conspiration des chaises. - Siége, dossier et barreau. — Provinciaux et garçons. — Unité et dualité. — Les mots de la fin. — Les rigoristes et les liquoristes. — L'eau pour les candidats à l'Académie française. — Trop tard!

La mort du *poëte* Barthélemy (nous l'appelions ainsi pour le distinguer de tous les Barthélemys de France et de Navarre) peut servir d'enseignement à ceux qui se croient doués du génie de la satire. Il eut dans sa vie deux beaux moments, deux succès de vogue, la *Villéliade* et la *Némesis*. Sa versification nette, accentuée, sonore, faisait l'effet d'un splendide *trompe-l'œil* poetique. Il n'y avait rien dessous, mais la surface ne laissait rien à désirer; vous eussiez dit un de ces régiments dont la tenue irréprochable émerveille les inspecteurs; pas un bouton de guêtre ne manque à l'appel; les gibernes pourraient être prises pour des miroirs; tous les hommes sont de la même taille et paraissent avoir la même figure; chaque mouvement s'opère avec une précision mathematique.

Ses rimes étaient impatientantes à force de sécurité et de richesse; elles humiliaient de leur luxe imperturbable la pauvreté de La Fontaine, de Voltaire et d'Alfred de Musset.

Il est bien entendu que, lorsque Barthelemy *ereintait*, premièrement M. de Villèle et les hommes de la Restauration, secondement Louis-Philippe et les principaux personnages du gouvernement de 1830, tout le monde était de son avis. On a son petit amour-propre; nous sommes toujours ravis et prodigieusement flattés qu'on nous prouve que nous nous laissons gouverner par des fripons ou des imbéciles. On applaudissait le satirique; on l'acclamait comme un ténor qui réussit tous les soirs son *ut* de poitrine : Horace et Boileau ne lui allaient pas à la cheville; on lui donnait de l'Archiloque et du Juvénal gros comme le bras. Le portrait du prince de Talleyrand, les strophes vengeresses qui renvoyaient Lamartine *aux électeurs de Jéricho*,

> Les hommes absorbés par la passe et la manque,
> Dont le cœur est ridé comme un billet de banque,

tout cela faisait prime, pendant que *le Spectacle dans un fauteuil* et *les Feuilles d'automne* cherchaient encore des lecteurs.

Mais bah! on ne peut pas toujours se mettre en colère, et c'est aux notes les plus aigres que succèdent les plus forts enrouements. Peu à peu la foule se dispersa et le vide se fit autour du satirique. L'un demandait un bureau de tabac, l'autre avait son fils à placer; un troisième venait d'obtenir la croix sans la demander; celui-ci était en instance pour un chemin vicinal, celui-là voulait être invité aux bals des Tuileries. Volontiers on eût dit au futur traducteur de Virgile : « *Sat prata biberunt.* » Ce qui signifiait, non pas que les prés avaient assez bu, mais qu'ils voulaient boire.

Un beau matin, on apprit que Barthelemy, pour que son Pegase eût un râtelier, venait d'écrire un poëme servant de prospectus à un dentiste. Une autre fois — horreur et mystère! — on sut que, prenant trop au serieux la double qualité d'Apollon, dieu des vers et dieu de la médecine, il l'avait fourvoyé dans la compagnie de Mercure. Que voulez-vous? *E la miseria, monsignor!* dit Figaro, un satirique réussi qui ne dit toute sa pensee que le jour où il se vit sûr de remplacer son maitre. Il fallait vivre; la satire est une mauvaise nourrice dont le lait tourne à l'aigre et tarit vite; si bien que, de poëme en poëme et de râtelier en *rob*, Barthélemy finit par se réveiller ou s'endormir commissaire de police!... *Comme il serre de près* son texte! disait-on plus tard pour le consoler, quand il publia sa traduction de *l'Énéide;* mais le calembour était mauvais, et la traduction n'était pas bonne.

Il avait essayé de se relever par ce grand travail, qui, à l'époque où florissaient les Delille, les de Saint-Ange, les Parseval-Grandmaison, aurait pu mener son homme à l'Academie. Vain effort! L'oubli n'est pas seulement, comme on l'a dit, le second linceul des morts; il est aussi le premier linceul des vivants. A la fin de ses jours, Barthelemy était bibliothécaire de la résidence impériale à Marseille, c'est-à-dire d'un palais où, très-probablement, il n'y a pas de bibliothèque. Il est mort obscurément; la génération nouvelle ignore le bruit qu'il a fait, et c'est à peine si la génération precédente s'en souvient.

Que ceci nous serve de leçon, à nous tous qui avons eu, un jour ou l'autre, des velléités de satire en vers ou en prose! Ne soyons jamais violents, quand même nous serions convaincus. Qu'est-ce que la violence? C'est un démenti donné aux conditions mêmes de la vie, de la nature et des sociétés humaines, qui ne sont que fragilité, mobilité, variation et inconsequence. Ceux à qui il semblait, comme à Sganarelle, que tout fût perdu, n'ont qu'à vieillir pour reconnaître que ce qui leur paraissait monstrueux était tout simple, que les montagnes sont devenues des grains de sable, qu'il a suffi de la fuite des annees pour tout apaiser et tout éteindre. Comment et pourquoi tant de querelles sur le passé, quand nous ne pouvons pas même acquérir une certitude sur les menus épisodes du présent?

Avant peu, les chroniqueurs qui ne veulent, comme on sait, rien annoncer sans en être sûrs, seront obligés d'employer les formules les plus dubitatives du docteur Marfurius.

Savons-nous seulement, — mais là d'une façon bien péremptoire, — si Mme Frigard a empoisonné, etranglé ou étouffé sa victime? Si Mme Mertens Sydonie de Folleville, avait de fausses nattes ou de fausses dents? Savons-nous s'il est vrai que le zouave Jacob ait déjà guéri cent vingt-cinq mille paralytiques, sans compter le maréchal Forey? Sommes-nous bien certains, comme l'ont raconté les journaux de la Garonne, que l'amazone mystérieuse et masquée des Champs-Élysées soit morte à Vals (Ardèche) des suites d'une chute de cheval? Sommes-nous en mesure d'affirmer que les restaurateurs de l'Exposition universelle ne se trompent jamais à leur desavantage dans leurs additions? Pourrions-nous expliquer comment il se fait qu'une bande de voleurs ait arrêté les diligences à Septême, localité aussi voisine de Marseille que Sceaux est voisin de Paris? Vous le voyez, nous ne savons rien; nous ressemblons tous à cet abbé de Fontenelle, de qui son frère disait : « Le matin il dit la messe, et, le soir, il ne sait plus ce qu'il dit. » — Soyons donc humbles d'abord, ce qui est toujours facile aux gens de lettres; soyons ensuite moderés, de peur d'avoir un jour à echanger notre glorieux titre contre les fonctions de commissaire de police.

Proposez à nos auteurs dramatiques le plus constamment applaudis, à Émile Augier, à Dumas fils, à Victorien Sardou, à Barriere, d'écrire une pièce en sept actes, avec une seule situation. Ils vous enverront à Chaillot avec Godineau et Cabaner, et demanderont qu'on les ramène aux trois unités. Eh bien, il faut avouer que l'Exposition, arrivée à son sixième acte, ou à son sixième mois, languit un peu. L'intérêt se portait ailleurs; nous aimions tous à nous rappeler que Salzbourg est la patrie de Mozart, et que Mozart est le roi de l'harmonie. D'autre part, comment resister aux séductions badoises? L'industrie, malgré ses prodiges, n'a encore rien inventé de comparable à l'emploi d'une journée où l'on peut, à huit heures du matin, parcourir les délicieuses allées du Lichtenthal et aspirer à pleins poumons l'odeur balsamique des essences resineuses; à midi, tuer un chevreuil sur la lisière de la forêt Noire, le long de ces vertes prairies, fraîches émeraudes dont l'écrin nous est ouvert par M. Benazet avec tant de bonne grâce; à quatre heures, gagner trente-six fois sa mise en ayant soin de choisir le numero qui va sortir; à neuf heures, danser, si l'on est jeune, dans ces salons dont les splendeurs royales ont une renommée européenne; si l'on est vieux, entendre Sontheim et Mme Ellinger dans les *Huguenots*, ou Delle Sedie et Mlle Vitali dans *Don Pasquale*.

Donc, ici, la grande pièce en sept actes avait des longueurs; toujours des Turcs, toujours des Chinois, toujours des Anglais, toujours des figures exotiques sur les boulevards, toujours des chapeaux de Castelnaudary, des casquettes de Draguignan et des redingotes de Nantua aux représentations de *l'Africaine*, c'est superbe, mais c'est monotone. Spectateurs et spectacle se fatiguaient l'un de l'autre; les chefs d'emploi se faisaient remplacer par les doublures. On trouvait géneralement les instituteurs primaires moins pittoresques que les francs-tireurs des Vosges. L'attention publique a été réveillée en sursaut par la *Conspiration des chaises, ou la journée des mal-assis*. Chacun tire à soi dans ce monde : la commission, les concessionnaires et les cafetiers, trouvant sans doute qu'ils ne gagnaient pas assez d'argent, se sont énergiquement disputé ces malheureuses chaises qui, dit-on, leur sont restées dans les mains, tandis que les consommateurs étaient obliges de consommer debout ou de s'asseoir par terre. Peu s'en est fallu qu'on ne priât l'autorité militaire de mettre le pourtour de l'Exposition en état de siége; s'il en resulte un procès, les dossiers ne manqueront pas; mais on ne sait pas encore quel barreau plaidera l'affaire.

En attendant, on nous signale quelques-unes de ces espiegleries de buffet, que comporte la vie de garçon. Voici la dernière, que nous croyons inédite. Deux provinciaux d'aspect naïf et de solide appétit se placent à une de ces tables tentatrices. Ils demandent, par exemple, du saumon *pour deux*, car il ne peut venir à l'idée de ces candides indigènes de Montluçon ou d'Aurillac que, quand on est *deux*, on doive demander pour *un*. Attention! c'est ici que se dessine l'énigmatique figure du garçon, un des sphinx de la société moderne, un sphinx qui finira par devorer les mangeurs. Il apporte *une* forte portion de saumon : nos provinciaux font la grimace; ils croient qu'on leur en sert *deux* petites, bien petites; mais si elles leur semblent exiguës, leur timidité naturelle les empêche d'en faire la remarque. On leur a dit d'ailleurs qu'à Paris il ne fallait s'étonner de rien, et que le grand genre était d'y fort peu manger. Vous voyez d'ici le dénoûment : sur la carte à payer qu'on leur presente, la dualité, comme aurait dit M. Cousin, se résout dans l'unité : la dame du comptoir ne leur a compté qu'*un* saumon; ils payent sans regarder de trop près; mais au moment où on leur rend la monnaie et où ils sont déjà bousculés par d'autres dîneurs, le garçon se ravise tout à coup :

— Ah! pardon, dit-il, il y a erreur; ces messieurs se souviennent qu'ils ont commandé pour deux?

Silence affirmatif. — Un chiffre à changer, la monnaie à reprendre, et le tour est fait.

Et les mots de la fin? On a remarqué que les dernières chaleurs caniculaires, combinées avec les vacances, ajoutent à la férocité des calembours et des *à peu près*. J'en ai recueilli un que vous ne trouverez pas dans l'admirable livre de M. de Montalembert : *Les Moines d'Occident*. Deux bohêmes fantaisistes, Marcel et Rodolphe, sont au café.

— Tiens! dit Marcel, ouvrant par hasard un journal religieux, voilà une pétition, signée d'une foule d'évêques, pour que saint Alphonse de Liguori soit déclaré docteur de l'Église... *Què-que* cela nous fait?

— C'est, répond Rodolphe, que la théologie de saint Alphonse applique aux ordres monastiques une discipline moins sévère que celle d'autrefois.

— Ah! j'entends, reprend l'autre; ces ordres se diviseront désormais en deux classes : les rigoristes et les ligoristes...

— Et les *liquoristes*, dit gravement Rodolphe en avalant un verre de chartreuse.

On a beaucoup parlé, ces jours-ci, de la magnifique invention d'un coiffeur de la rue Vivienne : *Eau callileuco-capillaire,* colorant les cheveux en blanc, pour *magistrats et médecins jeunes ;* afin de tirer de sa decouverte tout le partie désirable, le coiffeur aurait dû ajouter : .... *et pour candidats à l'Académie française*. J'ai rencontré hier, sur le pont des Arts, Palinure, le candidat quasi-perpétuel :

— Ah! me dit-il avec desespoir en me montrant la bienheureuse annonce, si j'avais su!... Si nous avions eu plus tôt ce miraculeux cosmétique!... Moi, que l'on accuse, malgré mes cinquante-huit ans, d'être trop jeune!

— Eh bien! lui dis-je, il en est temps encore.

— Non, il n'est plus temps, m'a répondu Palinure ôtant son chapeau et découvrant un crâne dont la nudité complète a effarouché ma pudeur.

L'infortuné était absolument chauve!

A. DE PONTMARTIN.

LES FÊTES DE LILLE

Nous avons indiqué, dans le Bulletin du précédent numéro, l'itinéraire suivi par Leurs Majestés Impériales pour aller assister aux fêtes données à Lille, en souvenir du deux-centième anniversaire de la réunion de la Flandre à la France. *L'Univers illustré*, fidèle à ses traditions, avait envoyé un dessinateur spécial dans la même direction, et les charmantes gravures que nous donnons dans ce numero ont été executées d'après nature, avec une scrupuleuse exactitude. Il nous reste à ajouter quelques détails au compte rendu succinct de la semaine dernière.

L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés à Lille, le 26 août, à quatre heures et demi de l'après-midi. Reçus par le maire, le général Ladmirault et toutes les autorités, ils se sont rendus à l'église Saint-Maurice, où ils ont été complimentés par l'archevêque de Cambrai.

Leurs Majestés étaient à peine entrées dans l'église, que l'orage qui menaçait depuis quelques heures a éclaté. Au moment où elles ont paru sur la grande place, le tonnerre grondait et la pluie tombait à torrents. Pour répondre aux acclamations de la foule venue de tous les points du département, l'Empereur et l'Impératrice montèrent dans une calèche découverte et reçurent bravement la pluie. Une foule prodigieuse entourait la voiture, et les députations, trempées jusqu'aux os, n'en poussaient pas de moins chaleureuses acclamations.

Le soir, spectacle-gala au grand théâtre. *La Gageure de Junon* a été jouée avec un charme exquis par Coquelin et Mlle Ponsin. Les orphéons de Lille ont chanté, avec un ensemble parfait, une cantate de circonstance; le spectacle a été terminé par *les Noces de Jeannette,* avec Couderc et Mme Carvalho.

Le lendemain matin, l'Impératrice a visité les écoles et les établissements de charité : l'asile et la maison des sourds-muets et des aveugles, dirigés par les dames de la Sagesse; l'hôpital Saint-Sauveur. Pendant que l'Impératrice faisait ses tournées de charité, l'Empereur, accompagné du maire, du préfet et des generaux Ladmirault et Fleury, parcourait les fortifications et trois établissements industriels : ceux de MM. Parent et Schaken, constructeurs de machines; Dequoy, filateur de lin, et Danel, imprimeur.

A trois heures, après les presentations officielles, revue de la garnison et des canonniers de Lille, sur l'Esplanade. A la suite de cette brillante revue, Leurs Majestés se sont rendues à l'église Notre-Dame de la Treille, dont la construction n'est pas encore complétement achevée.

Le soir, grand bal à l'Hôtel de ville. Cette fête a été splendide et digne en tous points de la réception chaleureuse que Lille a voulu faire à ses hôtes augustes. L'arrangement de la salle, qui avait été construite tout exprès dans la cour du palais municipal, n'a pas coûté moins de cent soixante mille francs. Au premier etage, les salons de la mairie, dont les fenêtres avaient été démontées, formaient autant de tribunes. Le coup d'œil était féerique. Le luxe des toilettes, l'éclat des lumières, la magnificence de la décoration, tout concourait à faire de cette fête une des plus belles dont Lille ait gardé le souvenir.

Le 28, à midi et demi, l'Empereur et l'Impératrice sont partis pour Dunkerque. Les populations de la côte ont rivalisé d'enthousiasme avec les populations d'ouvriers et d'agriculteurs accourus à Lille pour souhaiter la bienvenue à Leurs Majestes. La ville tout entière était pavoisée de drapeaux. Les rues étaient ornées d'arcs de triomphe et de lustres en verre decoupé.

Après une station à l'église Saint-Maurice, l'Empereur s'est rendu à la sous-préfecture. De là, il est allé visiter le

port, voulant étudier lui-même, sur place, la grave question pendante, laquelle consisterait à effectuer de grands travaux sur notre littoral septentrional, et à rendre aux villes de Dunkerque et de Gravelines leur antique importance stratégique, en les transformant en ports militaires, ainsi qu'il en était avant le traité d'Utrecht. Leurs Majestés ont également visité la fabrique d'instruments de pêche de M. Broquart.

Rentrés à Lille dans la soirée, l'Empereur et l'Impératrice sont allés au concert de l'Hôtel de ville. Ils ont entendu l'*Ave Maria* chanté par la Patti, et accompagné par le violon de Sivori; la *Prière de Moïse*, exécutée par Sivori, et le grand duo bouffe de l'*Elisire d'Amore*, chanté par la Patti et Ciampi.

Dans la matinée du 29, l'Empereur et l'Impératrice se sont rendus à Roubaix et à Turcoing. Ils ont visité, à Turcoing, la filature de M. Requillart, et, à Roubaix, celles de M. Henri Delattre et de M. Amédée Prouvost, ainsi que l'hôpital et l'asile tenus par les filles de la Sagesse.

A trois heures et demie, le train impérial quittait la gare pour rentrer à Lille. En partant de Turcoing, l'Empereur a accordé leur grâce à toutes les personnes condamnées correctionnellement à la suite des derniers troubles dont ce centre industriel a été le théâtre.

Dans la matinée du 30, l'Empereur a visité la Bourse de Lille, où il a été reçu par le président du tribunal de commerce. L'Impératrice, de son côté, s'était rendue à la maison centrale de Loos.

A une heure, Leurs Majestés ont quitté Lille, acclamées comme le jour de leur arrivée. Elles sont arrivées à sept heures à Paris, après s'être arrêtées deux heures à Amiens. Des instructions avaient été envoyées aux autorités des villes que devait traverser le train impérial pour écarter toute manifestation officielle.

X. Dachères.

BULLETIN

Le 1er septembre, au lever du soleil, la chasse a été ouverte dans le département de la Seine, et tous les environs de Paris ont retenti du bruit de joyeuses fusillades dirigées par messieurs les chasseurs contre les moineaux et les pies qui représentent à peu près l'unique gibier que l'on rencontre aux abords des fortifications.

Par bonheur pour les gastronomes, les départements circonvoisins sont un peu mieux pourvus de poil et de plume. Au même instant, en effet, toutes les boutiques des marchands de comestibles de Paris se sont trouvées, comme par enchantement, ornées de grappes de perdreaux et de trophées de lièvres. Par quel miracle une heure avait-elle suffi pour tuer, transporter et étaler tant de gibier? C'est ce que nous ne nous chargerons pas d'expliquer. La légalité était respectée : on n'a pas le droit d'en demander davantage à ces braves marchands.

Dès la veille, les rues présentaient un aspect inaccoutumé. On rencontrait une foule de gens, costumés en Nemrods, guêtres de cuir, feutre mou, fusil sur l'épaule, carnassière au dos, se dirigeant, les uns en voiture, les autres à pied, du côté des gares de chemins de fer.

Les abords des stations étaient encombrés, les bureaux de distributions de billets pris d'assaut, et les pauvres employés, au milieu de ce tohu-bohu, ne savaient où donner de la tête. On riait, on chantait, on s'interpellait, les chiens aboyaient et gambadaient à travers les jambes des voyageurs.

Combien de ces chasseurs, partis si fièrement, s'en reviendront bredouilles! Par bonheur, le cas est prévu, et des négociants en gibier ont déjà établi, dans la banlieue, des baraques bien fournies, où les tireurs malheureux trouvent de quoi gonfler leur carnassière et sauver leur amour-propre.

Une commission de dignitaires de la Couronne se rendra, dit la *Presse*, prochainement à Vienne pour recevoir et rapporter en France les restes du duc de Reichstadt. On désigne déjà comme devant faire partie de la mission, MM. le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angély, de Bassano, de Cambacérès, le général Fleury. Le cercueil du prince est dans l'église du couvent des Capucins, à Vienne, où il mourut le 22 juillet 1832. Son aïeul, l'empereur d'Autriche François II, l'avait nommé, en 1831, lieutenant-colonel du régiment d'infanterie hongroise Giulay, qui tenait garnison à Vienne.

Le ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts est chargé de prendre toutes les dispositions convenables pour l'accomplissement de ce pieux devoir de l'Empereur envers Napoléon II. Les cendres du prince seront déposées dans la basilique de Saint-Denis, à l'emplacement réservé sous le chœur pour la famille impériale.

Une locomotive, remorquant un train dans lequel avaient pris place quarante-cinq personnes, vient, pour la première fois, de franchir avec un entier succès le mont Cenis, de Saint-Michel à Suse.

On sait qu'en attendant le percement complet du tunnel, qui exige encore un travail de plusieurs années, des rails ont été posés sur la route carrossable.

C'est de cette voie qu'il s'agit aujourd'hui, et, grâce à des découvertes récentes, de puissantes machines triomphent des pentes les plus fortes.

L'Italie se trouve désormais reliée à la France par une ligne ferrée non interrompue.

La reine de Wurtemberg est depuis quelques jours à Paris. Elle a été au palais des Tuileries, rendre visite à l'Empereur et à l'Impératrice. Sa Majesté voyageant dans le plus strict incognito, la réception a eu lieu sans aucun cérémonial.

Le vaisseau anglais le *Petrel* a reçu à son bord, le 15 juillet, aux Cap, l'expédition qui, commandée par M. Young, a entrepris de se mettre à la recherche du docteur Livingstone, ou au moins de recueillir des renseignements précis sur sa mort.

Le vaisseau devait partir le même jour pour l'embouchure du Zambèze. Arrivés là, les voyageurs joindront ensemble les diverses parties du bateau d'acier, spécialement construit à Chatam, pour le service de l'expédition; puis ils remonteront la rivière et ils iront jusqu'aux cataractes de Murchison, où le bateau sera de nouveau démonté pièce à pièce et porté à trente ou quarante milles de distance, par terre.

Ensuite, on traversera le lac Nyassa, à cinquante milles de l'extrémité nord duquel est l'endroit où l'on assure que le docteur Livingstone a été massacré.

Le gouvernement anglais s'est décidé à entreprendre une expédition en Abyssinie, afin, les négociations diplomatiques n'ayant eu aucun résultat, de tenter d'arracher par la force au farouche Negous Théodoros, MM. Cameron et Rassam et les autres sujets britanniques qui sont retenus dans les fers depuis bien longtemps.

Des officiers sont partis avec la mission d'acheter six mille mules en Espagne. De son côté le vice-roi d'Égypte doit fournir sept mille chameaux destinés au transport des soldats et des approvisionnements. Ces précautions ne sont pas superflues puisqu'on a, avant d'atteindre le territoire ennemi, trente journées de marche à faire à travers un désert de sable, sans espoir d'y trouver une goutte d'eau.

Le gouverneur général des Indes doit diriger sur Aden et de là sur le littoral de l'Abyssinie toutes les forces disponibles, parmi lesquelles figureront plusieurs régiments de cipayes.

Les journaux de Londres nous apportent la nouvelle de la mort du célèbre chimiste anglais Faraday, décédé dans sa résidence de Hampton-Court.

On doit à ce savant une des plus utiles découvertes de ce siècle : celle des courants électriques d'induction. Il était officier de la Légion d'honneur et membre associé de l'Académie de médecine de Paris.

L'empereur Soulouque est mort dans le Petit-Goyave, sa ville natale, où il avait obtenu l'autorisation de rentrer. Faustin-Ier avait régné dix ans à Haïti. Il était âgé de quatre-vingt-cinq ans.

On annonce également la mort de M. Charles Baudelaire, l'auteur des *Fleurs du mal*, et le traducteur des œuvres d'Edgar Poë, décédé à Paris, à la suite d'une longue et cruelle maladie nerveuse qui, depuis plus d'une année, le tenait éloigné du mouvement littéraire.

La souscription ouverte pour le monument à élever à la mémoire d'Ingres, a atteint le chiffre de 20,000 francs; dans ce chiffre, les dons particuliers figurent pour une moitié et le conseil municipal de Montauban pour l'autre. On espère un vote semblable du conseil général. Ces nouveaux 10,000 francs, ajoutés aux 20,000 francs, fermeraient la souscription et permettraient d'élever au grand artiste un monument digne de lui et digne de sa ville natale, à laquelle il a légué tant de chefs-d'œuvre.

La liste civile de la maison impériale de Russie figure annuellement au budget russe pour 7,700,000 roubles, soit 30,550,000 francs; mais il faut y ajouter deux millions de roubles pour dépenses extraordinaires d'une part, et d'autre part les revenus particuliers de la famille impériale : propriétés, mines d'or ou de cuivre en Sibérie, tributs payés par certaines peuplades récemment soumises qu'on peut évaluer à six millions de roubles.

C'est donc 61,250,000 francs qui sont affectés aux dépenses de l'empereur et des grands-ducs.

Sur ce total, une somme de onze millions paye les hospices, les écoles, les théâtres, etc.

Th. de Langeac.

LES HÉROS DE LA TABLE

TROISIÈME ARTICLE [1].

L'homme doit manger assis. Il a fallu tout le luxe et toute la corruption de l'antiquité pour amener les Grecs d'abord, et les Romains ensuite, à manger couchés.

Chez Homère, — et ses héros ont bon appétit, — les Grecs et les Troyens mangent assis et sur des siéges séparés.

Quand Ulysse arrive au palais d'Alcinoüs, le prince lui fait apporter une chaise magnifique, et ordonne à son fils Laodamas de lui faire place.

Les Égyptiens, dit Apollodore, dans Athénée, s'asseyaient à table pour manger.

Enfin l'on s'assit à table à Rome, jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, qui se termina 202 ans avant Jésus-Christ.

Ce furent les Grecs qui donnèrent l'exemple de ce luxe incommode. Ils faisaient, de temps immémorial, de splendides festins, couchés sur des lits magnifiques.

Hérodote décrit un de ces festins qui lui a été raconté par Thersandre, qui y assistait. Ce festin est celui qui fut donné par le Thébain Artagine, quelques jours avant la bataille de Platée.

Il y eut ceci de remarquable qu'il y invita le général perse, Mardonius, et les principaux d'entre les Perses jusqu'au nombre de cinquante.

Il y eut à ce repas cinquante lits tenant dans la même chambre, et sur chacun de ces lits étaient couchés un Perse et un Grec.

Or, la bataille de Platée a eu lieu 479 ans avant Jésus-Christ.

La mode des lits était donc en vogue chez les Grecs 277 ans avant de l'être chez les Romains.

C'est Varron, le savant bibliothécaire, qui nous apprend que les convives étaient d'habitude trois ou neuf chez les Romains.

Autant que les Grâces, pas plus que les Muses.

Chez les Grecs, les convives étaient quelquefois sept en l'honneur de Pallas.

Le chiffre *sept*, stérile dans la supputation, était consacré à la déesse de la Sagesse, comme symbole de virginité.

Mais c'était surtout le nombre dix que les Grecs aimaient, parce qu'il était rond.

Platon était pour le nombre vingt-huit, en faveur de Phœbé, qui accomplit son cours en vingt-huit jours.

L'empereur Varus voulait à sa table douze convives en l'honneur de Jupiter, qui est douze ans à achever sa révolution autour du soleil.

Auguste, sous le règne duquel la femme commence à avoir sa place dans la société romaine, avait habituellement douze hommes et douze femmes, en souvenir des douze dieux et des douze déesses.

En France, tous les nombres sont bons, hors le nombre treize.

Lorsque Hortensius fut nommé augure, il donna un grand dîner. Ce fut à ce dîner que l'on servit pour la première fois un paon avec toutes ses plumes.

Dans les repas de cérémonie, on servait toujours un plat composé de cent petits oiseaux, ortolans, becfigues, rouges-gorges et alouettes.

Plus tard on alla plus loin. On ne servit plus que des langues d'oiseaux qui avaient parlé ou chanté.

Dans les repas invités, chaque convive apportait sa serviette. De ces serviettes, quelques-unes étaient en toile d'or.

Alexandre Sévère, moins fastueux, avait des serviettes de toile rayée qu'on faisait pour lui seul.

Trimalcion, le célèbre gourmand chanté par Pétrone, avait des serviettes de toile, mais des essuie-mains de laine.

Héliogabale en avait de toile peinte.

Trébellius Pollion nous apprend que Gallia ne se servait que de nappes et de serviettes de drap d'or.

Ils mangeaient à peu près les mêmes viandes que nous : le bœuf, le mouton, le veau, le cabri, le porc, l'agneau, la volaille de basse-cour en bien plus grande quantité qu'aujourd'hui, moins le dindon, qui, on le sait, n'est connu en Europe que depuis la découverte de l'Amérique.

Mais ils avaient les poulets, les poulardes, les canards, les chapons, les paons, les phénicoptères et les oies

On se rappelle que ce sont ces derniers animaux qui, l'an 390 avant Jésus-Christ, sauvèrent le Capitole. Ils avaient les perdrix, les poules, les coqs, les pigeons.

Lucullus leur rapporta du Phase le faisan, la cerise et la pêche.

Le franc-colin était l'oiseau qu'ils préféraient, et ceux qu'ils préféraient entre les francs-colins venaient d'Ionie et de Phrygie.

Ils mangeaient avec délices nos grives et nos merles, mais seulement dans la saison du genièvre.

Tous les gibiers leur étaient connus : l'ours, le sanglier, le chevreuil, le daim, le lapin, le lièvre et même le loir.

Tous les poissons qui font aujourd'hui encore la richesse de la Méditerranée leur étaient connus. Des Romains riches avaient des relais d'esclaves depuis la mer jusqu'à Rome.

Ils apportaient des poissons de mer vivants, dans des baquets d'eau qu'ils portaient sur la tête.

Le grand luxe des amphitryons était de montrer vivants à leurs convives les poissons qu'ils allaient manger.

Ceux de belle couleur, comme la dorade et le rouget, étaient déposés sur des tables de marbre, où on les regardait mourir, et où l'on suivait avec volupté la dégradation des couleurs amenée par leur agonie.

Les riches Romains avaient, dans leur vivier d'eau douce et de pleine mer, des poissons privés qui venaient à leur voix et qui mangeaient à la main.

On se rappelle cette anecdote fort exagérée de Pollion, frère du protecteur de Virgile, qui ayant Auguste à dîner

1. Voir les numéros 648 et 649.



VOYAGE DE LEURS MAJESTÉS A DUNKERQUE. — L'EMPEREUR VISITANT LES TRAVAUX DES DUNES. — ARC DE TRIOMPHE DU PONT DE LA CITADELLE. — L'IMPÉRATRICE, A SON DÉPART, EST ACCLAMÉE PAR LES MARCHANDES DE POISSON. — ARC DE TRIOMPHE A L'ENTRÉE DU BASSIN.
Dessin de M. Lix. — Voir page 554.



LES FÊTES DE LILLE. — HYMNE A L'EMPEREUR CHANTÉ PAR LES ORPHÉONISTES, A LA REPRÉSENTATION DE GALA. — ENTRÉE AU BAL DE L'HOTEL DE VILLE. — CANONNIERS DE LILLE, FRANCS-TIREURS, POMPIERS. — L'EMPEREUR VISITANT LA FILATURE DE M. DEQUOY. — MINEURS, ARCHERS, ARBALÉTRIERS.
Dessin de MM. Lix et Delannoy. — Voir page 554.

chez lui, voulut faire jeter aux murènes un esclave qui avait cassé un vase de verre.

Le verre bien fabriqué était encore fort rare du temps d'Auguste.

L'esclave s'échappa des mains de ceux qui l'entraînaient vers le vivier, et vint se jeter aux pieds de l'empereur.

Auguste furieux que l'on estimât la vie d'un homme, fût-ce celle d'un esclave, au-dessous d'une carafe, ordonna de briser tous les vases de verre que l'on trouverait chez Pollion, afin que les esclaves ne courussent plus risque d'être jetés aux murènes pour les avoir cassés.

L'esturgeon qui leur venait de la mer Caspienne était aussi fort estimé des Romains.

On sait l'histoire de ce magnifique turbot, sur la sauce duquel l'empereur Domitien consulta le sénat, et qui fut à l'unanimité mis à la sauce piquante.

Enfin Athénée nous apprend que ce que l'on recherchait le plus dans un repas, c'était : les lamproies de Sicile, le ventre des thons pris sur le promontoire de Raquinium, les chevreaux de l'île de Mélos, les mulets de Symète, les clovis et les praires de Pélore, les huîtres de Tarente, les harengs de Lyparie, les radis de Mantinée, les navets de Thèbes et les betteraves d'Asère.

Maintenant, on peut se figurer quel caprice culinaire passait par la tête d'hommes s'appelant Xerxès, Darius, Alexandre, Marc-Antoine, Héliogabale, lorsqu'ils se voyaient maîtres du monde et ignoraient eux-mêmes leurs richesses.

LE DOCTEUR VELPEAU, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.
Dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Trinquart. — Voir page 502.

Quand Xerxès demeurait un jour dans une ville, qu'il y dînait et qu'il y soupait, les habitants appauvris s'en ressentaient un an ou deux, comme s'il y eût eu stérilité dans la province.

Darius, pour prendre ses repas dans telle ou telle ville où on lui avait dit que la chère était bonne, se faisait parfois accompagner de douze ou quinze mille hommes. Il en résultait qu'un dîner ou un souper de Darius coûtait près d'un million à la ville qui avait l'honneur de le recevoir.

Alexandre, assez sobre tant qu'il ne fut pas dans l'Inde, voulut dépasser, une fois qu'il y fut, les rois qu'il avait vaincus.

Il proposait des combats de bouteille avec des prix pour le vainqueur, et quoiqu'on ne combattît qu'à coups de verre, dans un de ces combats trente-six convives moururent asphyxiés.

Nous avons nommé Marc-Antoine. Grâce à Plutarque, ses festins d'Alexandrie sont devenus classiques. — Cléopâtre, dont il était l'hôte, désespérant d'atteindre une pareille magnificence, fit dissoudre dans du citron une des perles pendues à ses oreilles et l'avala. Cette perle, qui pesait vingt-quatre carats, était estimée à six millions de sesterces.

Elle allait faire fondre l'autre, lorsqu'elle en fut empêchée par Antoine lui-même.

Héliogabale, cet empereur venu de Syrie, qui entra dans Rome sur un char traîné par des femmes nues, avait un historien rien que pour décrire ses repas. Il n'en fit jamais un qui coûtât moins de soixante marcs d'or, c'est-à-dire de cinquante mille francs de notre monnaie.

Il se faisait faire des pâtés de langues de paons et de rossignols, de cervelles de faisans et de perroquets. Il avait entendu dire qu'il existait en Libye un oiseau unique, nommé le phénix ; il voulait le manger, et promettait deux cents marcs d'or à celui qui le lui apporterait.

Il nourrissait ses chiens, ses tigres et ses lions avec des faisans, des paons et des perdrix.

Il ne buvait jamais deux fois dans le même vase, et cependant tous les vases de sa maison étaient d'or et d'argent pur.

Enfin il brûlait du baume de Judée et d'Arabie, au lieu de cire et d'huile.

Sa folie allait plus loin encore.

Il donnait des repas où il conviait huit bossus, huit boi-



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE GRAND VESTIBULE D'HONNEUR DU PALAIS; dessin de M. G. R.

teux, huit chauves, huit goutteux, huit sourds, huit noirs, huit blancs, huit maigres, huit gras. Puis d'une galerie, avec ses courtisans, il regardait cette étrange assemblée.

Il est à remarquer que tous ces grands prodigues sont morts jeunes et de mort tragique.

Xerxès fut tué par le capitaine de ses gardes Artaban.

Darius fut tué par Bessus, satrape de la Bactriane.

Alexandre fut empoisonné par Antipater.

Marc-Antoine se passa son épée au travers du corps.

Cléopâtre se fit piquer par un aspic.

Et enfin Héliogabale, qui avait tout préparé pour sa mort, s'attendant bien à périr dans quelque émeute; Héliogabale, qui avait fait paver une cour de porphyre pour s'y précipiter du haut de son palais; qui avait fait creuser une émeraude pour y renfermer du poison; qui avait fait emmancher un poignard d'acier dans une poignée d'or, ciselée toute garnie de diamants; qui avait fait tisser une corde d'or et de soie pour s'étrangler; Héliogabale, surpris par ses assassins dans les latrines, s'étrangla avec l'éponge dont, dit Montaigne dans son langage naïf, *les Romains se torchoyoient le derrière.*

Et ces rois, si riches, rencontraient parfois des sujets aussi riches qu'eux. L'histoire nous a conservé le nom d'un certain Pithius, qui, n'étant ni roi, ni prince, n'ayant aucun titre, ni aucune dignité, donna à manger à toute l'armée de Xerxès, fils du roi Darius, laquelle armée était de sept cent quatre-vingt mille hommes. Et comme ce grand roi, apprenant cela, s'étonnait d'avoir un hôte si riche, Pline et Budée affirment qu'il offrit au roi de soudoyer et de nourrir son armée pendant cinq mois.

ALEXANDRE DUMAS.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre de Lille. — Représentation-gala. *La Gageure de Junon*, comédie en un acte, en vers, par M. Paul Ferrier. — La résurrection de la mythologie. — M. Coquelin et Mlle Ponsin. — Gymnase. — *La Vertu de ma femme*, comédie en un acte de M. Pierre Berton : MM. Landrol, Villeray; Mlles Pierson et Barataud. — *Annibal*, comédie en un acte de M. Jules Guillemot : MM. Blaisot, Paul Esquier, Mme Fromentin. — *L'affaire est arrangée*, comédie en un acte de MM. Édouard Cadol et William Busnach. — MM. Pradeau, Francès, Mlle Mélanie. — Les quatre sœurs Groenberg. — Opéra. — *Le Festival scandinave.* — Gaîté. — Reprise de *Peau d'Âne* : Tayau, Mmes Vernet, Marcus et Desmont.

Non, ils auront beau faire; ils auront beau poursuivre de leurs parodies le vieil Olympe, travestir ses dieux et ses déesses, les livrer sur le théâtre aux fantaisies burlesques des farceurs et des bouffons, épuiser contre eux toutes les formes de l'ironie et du persiflage, ils ne parviendront pas à les déshonorer. Non, ils ne la tueront pas, cette mythologie charmante, qui est l'âme même d'Homère, de Virgile et d'Horace, qui a inspiré à Raphaël ses fresques de la *Farnesine*, à Corrége son *Antiope*, qui a attendri jusqu'au rude ciseau de Michel-Ange, qui a révélé à l'art moderne le génie d'André Chénier. Comme elle a résisté à la satire de Lucien, aux turlupinades de Scarron, elle saura bien aussi triompher du rire moqueur d'Offenbach et de ses compères Meilhac et Halévy. Elle vivra par la poésie, par le prestige de ses fictions seduisantes qui sont devenues un besoin de notre imagination et la bercent comme des souvenirs. Quel est le voyageur qui, passant par Rome, a négligé de rendre visite à la nymphe Égérie? Lequel a quitté le golfe de Naples sans être descendu dans l'antre de la Sibylle, sans avoir, à la suite d'Énée, côtoyé les ondes noires de l'Averne et cherché sur ses bords le gouffre béant du Tartare? Lequel, — fût-ce un économiste ou un commis voyageur, — en touchant le sol de la Grèce, n'a pas tressailli à ces noms magiques de l'Ilissus, du Pinde, du Parnasse, de l'Hippocrène, de l'Hélicon, de tous ces lieux fameux immortalisés par la Muse? Polythéisme facile et innocent, dont les riantes images et les gracieuses métamorphoses ne sont que la divinisation de la nature elle-même, tu seras la source éternelle où viendront s'abreuver les poëtes! Molière, La Fontaine, le vieux Corneille lui-même y ont puisé. Hier, c'etait Ponsard et M. Théodore de Banville. Aujourd'hui, c'est un nouveau venu, M. Paul Ferrier, et son premier essai est un petit chef-d'œuvre de fraîcheur, de jeunesse, de malice spirituelle et delicate.

Cela s'appelle *la Gageure de Junon.*

Un jour, en plein Olympe, Vénus s'est vantée d'un empire absolu sur la terre. A son compte, il ne s'y trouve pas trois jeunes filles de quinze ans dont le cœur n'ait déjà perdu sa liberté. L'orgueil de Junon s'émeut. L'altière deesse se révolte contre les prétentions de sa rivale. Une gageure est proposée et elle est tenue. C'est Iris, la fidèle messagère, que la reine des dieux charge de lui ramener, sur ses ailes d'or, les trois vierges dont l'innocence sera le gage de sa victoire.

Voilà donc la pauvre Iris, sous les habits d'une simple mortelle, obligée de battre les buissons à la recherche de ces trois oiseaux rares — aussi fantastiques, hélas! que les trois justes de l'Écriture. Elle a déjà parcouru toute la Grèce sans en avoir trouvé un seul. Épuisée de fatigue, elle avise une voûte ombreuse au-dessous de laquelle s'étend un frais tapis de mousse. Elle s'apprête à s'y reposer. Soudain son pied mignon heurte contre un obstacle; l'obstacle est un tonneau, et ce tonneau est celui de Diogène. Pour le moment, le philosophe est au logis. Rencontre heureuse pour Iris. A qui peut-elle mieux s'adresser, pour savoir à quoi s'en tenir, qu'au malin chercheur d'hommes?

Elle l'appelle donc : le cynique la reçoit brusquement; il va la chasser, lorsqu'elle se révèle à lui et lui explique sa mission. Diogène hausse les épaules : il trouve Junon bien gourmande et les dieux bien impertinents de vouloir demander à la terre des vertus qu'ils ne pratiquent pas chez eux.

IRIS.

Impie!

DIOGÈNE.

On le serait à moins.

IRIS.

Quel âge as-tu?

DIOGÈNE.

Trente ans!... un cœur de roc qui n'a jamais battu!
D'une vertu farouche indomptable disciple,
J'ai sur ce cœur glacé mis une armure triple!
Je méprise l'amour, je hais la volupté,
Ma pauvreté sauvage est ma seule fierté...
Jamais je n'ai trempé mes lèvres qu'aux fontaines,
J'accepte également les chances incertaines
Du sort parfois heureux, misérable parfois;
Et n'ayant pour tout bien qu'une tasse de bois,
Un jour que je voyais un pâtre plus habile
Boire au creux de sa main, je brisai ma sébile!

IRIS.

Un bel exploit, mon maître, et qui te comptera!

DIOGÈNE.

Aussi, quand ma lanterne au poing, sur l'Agora,
Dédaignant les puissants que la foule renomme,
Parmi des flots d'humains je demande mon homme,
Je ne caresse pas un rêve comme toi :
— Je cherche un homme... au moins j'en sais un, — et c'est moi!

Iris insiste : pour en finir, notre cynique la conduit près du ruisseau voisin :

Vois cette eau pure où boit la génisse le soir.
Elle est calme et limpide; on dirait un miroir!...
Penche-toi sur le bord, contemple cette image!
Est-ce là le phénix, objet de ton voyage?...
Emporte-le...

C'en est trop et Iris, outrée d'une telle insolence, appelle à son aide l'Amour vengeur. Percé du trait fatal, Diogène sent, du même coup, tout son être transformé. Adieu cette superbe indifférence, ce stoïcisme farouche, cette mâle vertu dont il était si fier! Il chante la palinodie, il proteste de son repentir, le front dans la poussière. Qu'Iris daigne lui donner un ordre, il sera trop heureux de lui obéir. Pour s'amuser un peu, la coquette l'envoie lui chercher à manger. Il revient bientôt, mais dans quel état, grand Dieu! Paré, frisé comme Aristippe lui-même : il a un manteau neuf, sa besace regorge de gâteaux et de fruits, sous son bras s'arrondit une amphore qui date de l'année

Où, sur la voûte bleue
Du firmament, parut certaine étoile à queue.

Iris l'invite à partager son repas : il accepte sans se faire prier et il trouve que les gâteaux et les fruits valent bien le brouet noir. Il hésite pourtant lorsque la déesse lui ordonne de tendre sa coupe sous le col renversé de l'amphore; mais un regard impérieux de son Hébé a bien vite triomphé de ses scrupules. Il boit et finit par laisser au fond de sa coupe les derniers vestiges de sa raison. Tout à l'heure encore il lui restait comme une vague conscience de sa honte, et de temps en temps s'échappait de ses lèvres ce refrain comique : « Grèce, ferme les yeux! » A présent, il se renie tout entier, il blasphème la vertu et la philosophie :

Verse, verse toujours!... verse jusqu'à la lie,
A pleins bords!... La sagesse est... une autre folie...
— A boire! — C'est la pire. — A boire!.. sache bien
Qu'un philosophe aussi n'est qu'un comédien.
Chacun remplit son rôle et nous jouons le nôtre...
Et la vertu n'est rien qu'un masque comme un autre!

En montant à son cerveau, les fumées du vin ont enflammé ses sens. Bientôt il n'est plus maître de la passion qui l'agite; il déclare son amour à Iris. C'est en vain qu'elle se retranche derrière sa divinité, qu'elle le menace de la foudre même de Jupiter : de quel droit les dieux se montreraient-ils si sévères pour un peché mignon dont ils ont tant de fois donné l'exemple? Et Diogène devient de plus en plus pressant : il veut un baiser, il va le prendre de force lorsque Iris, qui l'a entraîné adroitement auprès de la fontaine, l'oblige à son tour à y contempler son image. — Est-ce là un homme, lui dit-elle, et rappelé à la raison, le philosophe reconnaît qu'il a été joué :

IRIS.

Nous voilà manche à manche.

DIOGÈNE

Oui!... mais tu m'as trahi, déesse, à la revanche :
Iris, l'Amour, Bacchus! vous étiez trois contre un.

N'est-ce pas que ce sont là des vers charmants, d'un tour à la fois facile et distingué, où respire un parfum de veritable poésie? En ce temps de vulgarités littéraires, on est heureux parfois, comme le Mercure d'*Amphitryon*,

De se débarbouiller avec de l'ambroisie.

Cette bonne fortune est échue à l'auguste auditoire devant lequel *la Gageure de Junon* a été jouée pour la première fois. La petite comédie de M. Paul Ferrier a conquis là-bas tous les suffrages qui étaient dus à sa donnée ingénieuse, au talent, à l'esprit, à l'élégance de l'exécution. Les interprètes, Coquelin et Mlle Ponsin, venus à Lille tout exprès pour servir de parrains au jeune auteur, ont fait merveille, suivant leur habitude. Je reparlerai d'eux lorsque *la Gageure de Junon* aura, ce qui ne tardera sans doute pas, subi l'épreuve du public parisien.

—— Le Gymnase donne un bon exemple. Au lieu de ces grandes machines qui clouent le spectateur sur sa stalle, il nous offre une série de petites pièces légères, aimables, sans prétention, qui permettent, par ces chaleurs caniculaires, de couper et de fermer la parenthèse sans que l'intérêt et la curiosité en souffrent. Avec la *Cravate blanche* dont la vogue est loin d'être épuisée, les trois nouvelles comedies qu'il vient de nous donner composeront un spectacle aussi agréable qu'hygiénique.

La première est intitulée *la Vertu de ma femme.*

J'aime mieux un vice commode qu'une fatigante vertu.

dit certain personnage de Molière. M. le comte de Cernay est payé pour être du même avis. Il maudit le jour où il a abdiqué le célibat. Et pourtant la femme qu'il épousait était d'une beauté accomplie, sa famille des meilleures, sa dot des plus riches. Il y avait donc un vice rédhibitoire? — Eh oui, vraiment : comme elle avait la blancheur de la neige, Hermine en avait aussi la froideur. Son cœur, un vrai Kamtchatka, avait communiqué sa température à l'alcôve conjugale, si bien que le pauvre mari, las de grelotter dans son ménage, s'est avisé un jour d'aller se dégeler dans les coulisses de l'Opéra. Le malheur a voulu qu'une lettre égarée instruisît sa femme de son équipée. Sa femme un dragon de vertu, une arme pareille entre ses mains! Comprenez-vous la situation? Pour conjurer un scandale prêt à eclater, il a fallu que le pauvre mari s'humiliât, qu'il implorât à genoux un pardon qu'on lui refusait. Hermine, enfin, a consenti à lui accorder sa grâce, — non pas une grâce entière, entendons-nous bien, — mais une commutation de peine, la soumission a perpetuité. C'est Hermine qui règne aujourd'hui. Que Cernay essaye un instant de s'insurger, et un mot de sa femme suffit pour le faire rentrer sous terre. Voilà ce qu'il explique à son cousin Octave qui est venu lui demander la main de la petite Marthe, la sœur de sa femme.

Pressé par Octave, Cernay se décide pourtant à faire une démarche auprès d'Hermine. Il ne reçoit qu'un refus des plus secs. Octave a mené autrefois la vie facile de la jeunesse, et c'est là un crime irrémissible aux yeux de la vertueuse comtesse. Cernay se le tient pour dit. En vain Octave insiste et la supplie de faire en sa faveur acte d'autorité conjugale. Cernay trouve qu'il en parle bien à son aise. Ah! si seulement il avait barre sur sa femme, s'il pouvait à son tour trouver la cuirasse de cette vertu sévère! Qu'à cela ne tienne! lui dit Octave; consens-tu que je fasse la cour à ta femme? — Si j'y consens! Mais je t'en prie, je t'en conjure. — Et, à peine conclu, le complot s'exécute. Resté seul avec Hermine, Octave commence à regretter de s'être aussi avancé. O surprise! à ses premières paroles, Hermine semble tout émue, et c'est à peine si elle se défend. « Quel est donc ce mystère? » Eh mon Dieu! il est bien simple. Ce cœur, que l'on croyait de glace, a battu autrefois pour Octave : c'est par dépit qu'elle s'est mariée; c'est par jalousie, par vengeance qu'elle refuse aujourd'hui à Octave la main de sa sœur. La comtesse se livre donc, et le plan des deux conspirateurs réussirait si une maladresse de Cernay ne venait révéler à sa femme le piége dressé contre elle. Elle reprend alors tous ses avantages: pour punir son mari de sa complicité, elle se fait coupable à plaisir, elle feint pour Octave une passion qui frise l'infidélité. C'est au mari maintenant à faire son *meâ culpâ,* à maudire son malencontreux stratagème. Il aimait sa femme, le malheureux! La douleur qu'il ressent ne le lui dit que trop clairement. Elle est aussi une lumière pour Hermine, qui ne se doutait pas qu'elle fût aimée ainsi. Le dénoûment, vous l'avez déjà deviné. Octave épousera Marthe, et, rentré en grâce auprès de sa femme, Cernay ne sentira plus à son cou que le poids léger d'une chaîne de fleurs.

Je ne répondrais pas que cette donnée soit très-neuve; mais elle est agréablement developpée. La pièce est bien agencée: il y a de la franchise et de l'esprit dans les details. Un instant j'ai craint que la comédie ne tournât en drame; mais cé temps d'arrêt n'a duré qu'un instant et la chaleur du dénoûment ne s'en est pas ressentie.

Le public a vivement applaudi l'auteur, M. Pierre Berton, et ses interprètes : Landrol qui rachète un peu de monotonie par beaucoup de verve et de gaieté, Mlle Barataud qui se tire habilement d'un rôle court mais difficile, et surtout Mlle Pierson qui compose avec un veritable talent de comédie la figure à la fois charmante et sévère d'Hermine. M. Villeray, acteur d'ailleurs intelligent, ne me semble pas heureusement placé dans le personnage d'Octave : il n'en a ni le physique ni la tenue : c'est une revanche à prendre.

—— *La Victoire d'Annibal* pourrait avoir pour sous-titre : *De l'utilité des études historiques au point de vue de la paix des ménages.*

L'avocat Gaston a eu l'imprudence d'inviter son confrère et ami Oscar à faire escale chez lui pendant un voyage de vacances. Il ne tarde pas à s'en repentir. Une fois installé, l'ami Oscar ne parle plus de la Ville éternelle. Gaston, qui n'est pas plus myope qu'un autre, voit bien de quoi il retourne : il est clair que ce qui retient Oscar, ce ne sont pas les beaux yeux de l'ami, mais ceux de sa femme. Oscar est

aimable, spirituel, beau parleur, et sa poésie de pacotille n'a pas été sans faire quelque impression sur l'esprit de Valentine. Le pis est que, tout en faisant sa cour, il a soin de rester dans les limites de la convenance et de la galanterie permise. La jalousie de Gaston ne s'en inquiète pas moins, et peut-être l'entraînerait-elle à quelque éclat ridicule si l'oncle Montchassin, l'archéologue, ne venait à point se mêler de l'affaire.

Le bonhomme imagine tout simplement d'appliquer à la situation la tactique d'Annibal. Comment, à la Trébie, le Carthaginois a-t-il vaincu les Romains? En les forçant à sortir de leurs retranchements et les attirant dans la plaine. Ainsi fait l'oncle Montchassin. Au moyen d'une fausse confidence, il persuade à Oscar que le moment est venu de brusquer l'attaque contre Valentine. La manœuvre réussit, et le séducteur, battu à plate couture, se voit contraint à opérer, plus vite qu'il ne pensait, sa retraite vers les Alpes.

Ce léger proverbe, d'une forme élégante et distinguée, est lestement enlevé par Blaisot, Paul Esquier et Mme Fromentin.

~~~ Figurez-vous qu'un pauvre amoureux, sur le point de se marier, se voit obligé de régler ses opinions et ses paroles sur celles des grands parents de qui dépend son sort. Le père de sa future, un philosophe, professe à l'endroit du duel les idées de Jean-Jacques — vous savez : « Qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire? » — La tante, au contraire, la veuve du commandant Verdavoine, est intraitable sur le chapitre du point d'honneur. Supposez maintenant notre amoureux insulté, en présence de son futur beau-père, par un créole qui fait le bravache pour flatter les instincts belliqueux de la tante. Quelle sera son attitude? Il filera doux publiquement devant le créole, sauf à le gratifier en particulier d'un coup d'épée. Eh bien! il aura tort : car voici notre philosophe qui, retourné par sa sœur, se met à piétiner sur Jean-Jacques et à taxer de couardise l'amoureux trop complaisant. Heureusement que le créole revient, portant sur le nez la marque des prouesses de son adversaire. Le philosophe offre le calumet de paix à son futur gendre, et *l'affaire est arrangée*, comme disent les auteurs, MM. Édouard Cadol et William Busnach.

Folie amusante et sans prétention, truffée de facéties bouffonnes, de mots ahurissants et de récits burlesques; mais tout cela est un peu dépaysé sur la scène du Gymnase.

Pradeau, par exemple, est là tout à fait dans son élément, et vous jugez s'il s'en donne à cœur-joie! Mlle Mélanie est étourdissante dans son récit du Trocadéro. Francès fait de son créole une figure très-drôle et très-originale.

~~~ En guise d'intermède, M. Montigny nous a présenté quatre chanteuses suédoises, les sœurs Groenberg, qui nous ont fait entendre, d'une voix juste et sympathique, quelques-uns de leurs airs nationaux. Le public a fait fête au quatuor exotique dont les chansons naïves semblent emprunter encore une saveur particulière au costume pittoresque de leurs interprètes.

~~~ Trois jours auparavant, la Suède avait déjà remporté à l'Opéra un véritable triomphe.

Lorsque parurent sur la scène les quatre-vingt-seize étudiants d'Upsal, habillés de noir et gantés de paille, tenant à la main leur petite casquette blanche à visière, on fut charmé tout d'abord par la franchise de leur physionomie, par la modestie et la distinction de leur allure. Après leur premier morceau, l'auditoire était entièrement conquis. On ne saurait imaginer une exécution plus parfaite, des organes plus frais et plus pleins, un ensemble plus fondu, un plus exquis sentiment des nuances. Leurs chants scandinaves, d'une mélancolie pénétrante, nous arrivaient comme par la voix multiple d'un orgue. Le caractère qui domine en effet dans les sept mélodies que nous avons entendues est je ne sais quelle rêverie qui persiste à travers toutes les variétés du rhythme. Le public si blasé de l'Opéra ne pouvait s'en lasser, et il a fait à trois d'entre elles les honneurs du *bis*. Les exécutants ont été applaudis, acclamés, rappelés, ainsi que leur chef, M. Oscar Arpi, et ce n'était que justice. Pour tout dire, la société chorale d'Upsal est à la musique vocale ce que la *banda* autrichienne est à la symphonie.

~~~ *Peau d'Ane* nous est revenu après avoir fait peau neuve. M. Dumaine sait ce que cette peau-là lui coûte; mais qu'importe, pourvu qu'elle soit du goût du public : or le public serait bien difficile, en vérité, s'il ne la trouvait d'une magnificence et d'une splendeur dignes de sa propre majesté.

Peau d'Ane vous a été contée autrefois, et si je vous la contais une seconde fois, peut-être bien n'y prendriez-vous pas un *plaisir extrême*. Tout ce que je veux donc vous dire, c'est que je sors de cette reprise tout ébloui : j'ai vu passer, cinq heures durant, tant de soie et de velours, d'or et d'argent, de diamant et de rubis, que lorsque, rentré dans la vie réelle, je regarde autour de moi, je vois de grosses taches noires sur tous les objets, comme il arrive quand on a trop longtemps fixé le soleil.

La grande marche des géants et des nains au premier acte, la grotte des diamants, l'aquarium, m'ont ravi entre autres merveilles. Le ballet de la grotte des diamants est d'une originalité tout à fait charmante; je ne sais si j'ai vu un divertissement plus gracieusement et plus brillamment réglé. Mlle Vernet y a été très-applaudie, et très-justement. C'est une danseuse — je vais me servir d'un mot dont on a terriblement abusé et qui choquerait peut-être un puritain de style, mais qui rend bien ma pensée — c'est une danseuse sympathique.

Mlle Marcus, qui débutait dans le rôle de Lilice, a chanté son rôle avec beaucoup de goût; peut-être est-elle un peu sérieuse pour une princesse de féerie; dans ce monde fantastique, il faut que les princesses en prennent un peu plus à leur aise avec l'étiquette et la grandeur de leur rang. Mlle Desmonts est tout à fait gentille dans le rôle de Phazel. Tayau, un des meilleurs des Bouffes, est un prince Belazar fort amusant; c'est vraiment un acteur de talent, et qui est lui et bien lui : il a le comique élégant, un don bien rare, et il joue du violon par-dessus le marché, comme si c'était son état.

Et nous voilà trois mois de *Peau d'Ane* devant nous. Grand merci à M. Dumaine des loisirs qu'il veut bien nous préparer.

GEROME.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

Après un court silence, il poursuivit très-froidement :

— Si Votre Excellence ne jouait pas le principal rôle dans cette tragédie, je dirais : le récit d'un forfait repoussant.

— Que signifie?... commença le favori dont l'œil cave eut un rayon.

— Si Son Excellence l'exige, interrompit Moghrab, je lui répéterai les propres paroles de Hussein le Noir...

Il s'arrêta encore et acheva en baissant la voix :

— Mais peut-être Son Excellence préférera-t-elle interroger sa propre conscience?

— Mécréant! s'écria le comte-duc, ma conscience ne me reproche rien. Mesure tes paroles et songe à qui tu t'adresses.

— Tout à l'heure, repartit Moghrab sans rien perdre de sa flegmatique assurance, Hussein le Noir s'adressait au roi d'Espagne et ne ménageait pas ses paroles.

— Le roi s'assied sur le trône, mais moi je règne...

— Ce doit être la vérité, seigneur, interrompit Moghrab, car ce sont les propres termes dont s'est servi Hussein le Noir vis-à-vis de Sa Majesté.

— Il a dit cela au roi! fit le favori en pâlissant.

— C'est un homme habile, monseigneur.

Le comte-duc se prit à tourmenter un volume grec ouvert sur la table.

— Parle, dit-il sans relever les yeux; je ne t'interromprai plus.

— Sa Grâce veut-elle, oui ou non, reprit Moghrab d'un ton glacial, que je revienne à l'histoire de Blanche de Moncade?

— Blanche de Moncade! répéta le comte-duc d'une voix étouffée.

Sa face était devenue livide tout à coup. Il tremblait de la tête aux pieds.

— Calomnies! prononça-t-il avec effort, car sa voix s'étranglait dans sa gorge; hideuses et odieuses calomnies!... Qu'y a-t-il de commun entre cette fille et moi?

Moghrab croisa ses bras sur sa poitrine et attendit.

Le favori faisait un évident effort pour se taire, mais ses lèvres frémissantes balbutiaient malgré lui :

— Le pouvoir fait des jaloux... Tous les vices entourent la vertu comme un flot pressé d'ennemis... Cette phrase est dans mon livre, je la soulignerai... je suis un chrétien! Suis-je d'un sang à commettre ces ignominies?... Dieu vivant! qu'a dit le roi?... qu'a dit le roi?...

— Le roi a dit, répliqua Moghrab :

« Notre sang, à nous autres Espagnols, se tourne en fiel quand nous sommes mordus par le serpent de la vengeance. »

Le comte-duc poussa un laborieux soupir.

— Et après? murmura-t-il.

— Le roi a dit encore : « Ces Moncade sont une noble race. »

— Ah! le roi a dit cela!... Dieu vivant!... il croit donc ce misérable mensonge!

Le sang revenait dans ses yeux, qui avaient des regards fous.

— Moi! grinça-t-il, tandis que des tics nerveux agitaient sa face, moi, le protecteur éclairé de la foi! l'ennemi implacable du mal!... moi, qu'ils accusent de pousser le scrupule jusqu'à la pudeur! moi, dont la politique austère pèche par trop de loyauté!... moi! moi!...

La sueur coulait à grosses gouttes sur sa fraise. Il était en proie à une agitation si grande, que Moghrab craignit un instant pour sa vie. Sa langue, en effet, s'épaississait, et les veines de ses tempes saillaient comme des cordes.

Moghrab s'approcha de lui et tâta son pouls, de cet air d'autorité qui domine toujours le malade. Au contact de sa main, toute la fiévreuse effervescence du comte-duc tomba comme par enchantement.

Les lèvres continuèrent de remuer, mais ne produisirent plus aucun son.

— Excellence, dit Moghrab, levez-vous!

Le comte-duc se mit aussitôt sur ses jambes chancelantes. Il regardait son compagnon avec un effroi sans cesse grandissant.

— Suis-je en danger? balbutia-t-il.

1. Voir les numéros 583 à 659

— Vous êtes en danger, répondit l'Africain, en danger de plus d'une manière.

— Redouteriez-vous pour moi une seconde attaque d'apoplexie, bon maragut?

— Nos existences sont entre les mains d'Allah, monseigneur.

— Entre les mains de Dieu, sans doute... sans doute... mais il faut s'aider... Dois-je me mettre au lit, me faire tirer du sang, boire du jalap?...

— Monseigneur, asseyez-vous, dit cette fois Moghrab au lieu de répondre; le lit vous serait bon et vous pourriez en effet appeler vos médecins, mais vous n'avez pas le temps...

— Suis-je donc si bas?

— Il y a sur votre tête, monseigneur, un danger plus foudroyant que l'apoplexie. Aimez-vous votre fille unique, Inez?

— Si j'aime ma fille! s'écria le favori montrant à nu cette fibre qui reste sensible dans les cœurs les plus endurcis; si j'aime le sang de mes veines et l'espoir de ma race! La connais-tu, ma fille, maragut?... L'as-tu vue quand elle passe, souriante et charmante, dans ces jardins dont elle est la fée?...

— Inez est belle, prononça froidement Moghrab, presque aussi belle que l'était Blanche de Moncade.

Le comte-duc pressa son front à deux mains.

— Es-tu aussi mon ennemi, maragut? balbutia-t-il avec accablement.

— Non, puisque je viens vous dire : « Veillez sur votre fille... Blanche de Moncade n'est pas vengée. »

Un peu de sang remonta aux joues du ministre, qui respira plus librement et dit :

— Les murailles de l'Alcazar sont bonnes.

— L'amour est comme l'oiseau, murmura l'Africain; il se rit de la hauteur des remparts... et la vengeance prend tous les déguisements, même celui de l'amour.

Le favori leva sur Moghrab un regard craintif et sournois.

— Pourquoi ne m'as-tu point parlé de tout cela cette nuit, maragut? demanda-t-il.

— Parce que, répondit Moghrab sans hésiter, j'ai appris tout cela depuis cette nuit dans la chambre du roi.

— Il n'y a pas à dire, fit le ministre d'un ton caressant, c'est un étrange pouvoir que tu as là, maragut. Faire voyager ainsi ton esprit, cela passe les bornes de la compréhension humaine... Tu m'as porté un rude coup, mais je me sens mieux... Par la croix sainte! ces Moncade m'avaient-ils donné leur fille à garder?

— Caïn prononça de semblables paroles, murmura Moghrab, quand on l'accusa du meurtre de son frère Abel.

— Voilà que tu connais nos saintes Écritures! s'écria le comte-duc en essayant un rire grimaçant. Allons, maragut, je suis tout à fait remis... continue ton merveilleux rapport... J'espère que la fin vaudra mieux que le commencement.

L'Africain répondit :

— Vous avez tort d'espérer, monseigneur... Le roi a donné toute sa confiance à cet Hussein...

— Vous autres, Arabes, vous aimez l'or... on peut l'acheter.

— Je vous dirai tout à l'heure pourquoi on ne peut pas l'acheter.

— Un Mauresque incorruptible!

— Vous ai-je dit qu'Hussein le Noir fût Mauresque?

— Explique-toi, maragut! dit le ministre, dont la voix redevenait tremblante.

S'il n'eût été dominé par son trouble renaissant, peut-être aurait-il remarqué le changement qui se faisait à cette heure dans la personne de Moghrab. L'Africain était toujours debout devant lui. En apparence, il n'avait rien perdu de son impassibilité, mais sa respiration s'embarrassait dans sa poitrine, et de temps en temps, un frémissement rapide agitait l'étoffe légère de son bernuz.

— Monseigneur, reprit Moghrab avec cette lenteur des gens qui cherchent à comprimer quelque grande agitation de l'âme, vous souvenez-vous de dona Isabel d'Aguilar?

Le comte-duc tressaillit comme si la pointe d'un poignard lui eût piqué le cœur.

— Oh! oh! s'écria-t-il rougissant et furieux tout à coup, voici trop de questions, mécréant! Depuis longtemps je flaire un piége. Tu as oublié, de par le Dieu vivant! que tu parles à l'homme qui tient en échec la politique des Buckingham et des Richelieu... Nous avons éventé en notre vie des mines moins grossières, et tu joues ta tête aujourd'hui sur une mauvaise carte!

— Allah est grand! prononça froidement l'Africain. Je ne troquerais pas mon jeu contre celui de Votre Grâce; et si Votre Grâce croit pouvoir se passer de mes services, je retournerai volontiers à Tanger pour fuir les tempêtes qui se préparent...

Le poing du ministre frappa la table avec colère.

— Inconstance pareille de la fortune et des hommes! déclama-t-il. Voici un ingrat que j'ai comblé de bienfaits et qui m'abandonne au premier souffle de la disgrâce!

— L'homme qui s'abandonne lui-même, répliqua Moghrab sentencieusement, n'a pas le droit de compter sur la fidélité de ses serviteurs... Mon œuvre était difficile; Votre Grâce la rend impossible en niant la vérité des faits que j'ai si péniblement découverts... Votre Grâce, qui est un très-habile logicien, admettra, je l'espère, la rigueur de ce dilemme : de deux choses l'une, ou Hussein le Noir a parlé sincèrement au roi, ou il l'a trompé. S'il a parlé sincèrement, Votre Grâce me trompe, et que puis-je faire vis-à-vis de ce manque de confiance? Si, au contraire, Hussein a trompé le roi, vous êtes innocent, vous pouvez lever la tête, et vous n'avez nul besoin de mon aide.



EXPOSITION UNIVERSELLE — VUE GÉNÉRALE DU JARDIN RÉSERVÉ, AU CHAMP DE MARS.

La physionomie du favori était à peindre. Le doute, la défiance, la colère passaient tour à tour dans ses yeux. Mais ce qui dominait tout cela, c'était une épouvante concentrée et qui allait sans cesse grandissant.

— Alors, reprit-il d'une voix plus sourde, c'est par l'entretien de ce misérable charlatan avec Philippe que tu as appris...

— Uniquement, interrompit l'Africain; j'ajoute une circonstance qui aura pour vous sa valeur. Hussein le Noir a dit au roi : « Blanche de Moncade et Isabel d'Aguilar sont mortes. Le secret de ces deux événements est désormais entre le comte-duc et moi. »

— Mais, par quelle infernale puissance, s'écria le favori hors de garde, ce chien de mécréant a-t-il pénétré ce mystère ?

Il s'arrêta, blême de rage, parce qu'il venait de voir un sourire sous la noire moustache de Moghrab.

— Réprouvé! balbutia-t-il, as-tu bien osé me tendre un piége!

L'Africain secoua la tête lentement.

— Que me font ces deux mortes? répliqua-t-il d'un ton insouciant. Est-ce de mon propre mouvement que j'ai mis mon œil à ce trou de serrure? Me reprochez-vous d'avoir exécuté vos ordres? Si vous êtes innocent, monseigneur, allez vers le roi et demandez-lui la vie de l'accusateur... Si vous êtes coupable, soyez homme et portez haut votre passé... Le passé est comme l'eau de la mer, il ne tue que ceux qui baissent la tête et se laissent submerger... La loi n'est pas faite pour les forts... Par le nom d'Allah! si nos vizirs savaient un jour d'avance qu'on va leur envoyer le cordon, ce serait le sultan qui ferait un voyage au paradis du Prophète.

— Tu ne m'as pas tout dit! murmura le comte-duc avec accablement; le roi a décidé ma perte!

— Un bruit sourd et lointain entrait par les fenêtres ouvertes, répondit Moghrab, un bruit pareil à la voix menaçante de l'Océan brisant son large flot sur les sables du rivage... Le roi écoutait cela... Il a reconnu le cri de la populace enfiévrée... il a dit : « J'ai encore besoin du comte-duc. »

— Ah! fit le ministre dont l'œil s'éclaira.

Il se dirigea vers la croisée et prêta l'oreille avidement.

— L'orage ne gronde plus, dit Moghrab; la tempête avorte ainsi parfois quand elle a devancé l'heure marquée pour ses ravages.

— Et le roi peut croire maintenant, pensa tout haut le favori, qu'il n'a plus besoin de moi.

L'Africain s'inclina en silence.

Le comte-duc réfléchissait.

— Dieu vivant! murmura-t-il après un long intervalle; cet homme est-il le démon pour me tenter ainsi? La révolte est-elle mon seul refuge, à moi, le premier serviteur du roi? Réponds donc, maragut!

— C'est la conscience de Votre Grâce qui doit répondre, fit l'Africain en repre-



EXPOSITION UNIVERSELLE. — ENFANTS SE DISPUTANT UNE CORBEILLE DE FLEURS.

Groupes en bronze de M. Cumberworth.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SECTION DES PRODUITS DU CANADA: dessin de M. Jules Pelcoq.

nant son accent glacé; le mal engage comme le bien... Êtes-vous innocent, restez loyal... Etes-vous coupable, trahissez.

Cette formule brutale fit plus d'effet sur le comte-duc que si le conseil eût été donné par voie d'insinuation. Il ne protesta pas tout de suite. Quand il protesta, ce fut en quelque sorte pour garder une contenance vis-à-vis de lui-même.

— Tu es bien hardi, maragut! murmura-t-il, de me parler comme tu le fais... Moi, trahir!...

— Excellence, repartit Moghrab, je suis un ver de terre auprès de vous... mais le poëte arabe a dit : « Le calme du moucheron vaut mieux que le courroux du lion. » Ce n'est pas une trahison ordinaire que je vous conseille. Méditez seulement la parole de votre maître : « J'ai encore besoin de mon ministre, » et faites en sorte que votre maître ait toujours besoin de vous.

— Explique-toi.

— Vous avez su calmer l'émotion populaire. Ne sauriez-vous point la ranimer?

Le regard perçant du ministre s'arrêta sur Moghrab.

— Oui-da!... fit-il à voix basse, retrouvant pour un moment sa finesse chronique d'homme d'État, vous êtes aussi sorcier en politique, maître Moghrab!

— Prolongez la bataille, afin de vous donner plus d'une fois le mérite de la victoire.

— Et daignerez-vous m'enseigner le moyen de prolonger la bataille?

— Très-volontiers, Excellence... Il est un homme qui joue précisément auprès de vous le rôle que vous devriez jouer auprès du roi d'Espagne.

— Le nom de cet homme?

— Pedro Gil, l'oidor second.

Le comte-duc fit un geste de surprise.

— Sur ma foi, dit-il, vous savez tout!

— Pedro Gil, continua Moghrab sans paraître flatté de cet éloge, tient l'Anglais, le Français, le Portugais, le petit peuple et la confrérie des gueux de l'Andalousie... Ce soir, si vous voulez, Pedro Gil vous mettra la ville en feu... Vous vous présenterez alors, seigneur, comme le glorieux modérateur de l'incendie, et le roi, plus obeissant que jamais, se mettra sous votre protection.

Le comte-duc fit deux ou trois tours dans la chambre. Son pas était ferme. Il avait pris le dessus. Moghrab le suivait d'un regard sournois.

Il s'arrêta tout à coup devant sa table, et, posant ses deux poings fermés sur l'épais cahier de papier qui formait le manuscrit de son œuvre bien-aimée, il regarda l'Africain en face.

— Ami Moghrab, reprit-il, le mal est que je suis obligé de vous croire sur parole.

— Comment l'entend Votre Grâce?

— Qui me dit, poursuivit le ministre, que vous n'avez pas fait danser devant moi des ombres fantasmagoriques? Les gens de votre nation sont avides, rusés et menteurs... Il y en a, dit-on, qui s'obstinent à ce rêve de rétablir la domination mauresque en Espagne... Qui sait si vous n'êtes point de ceux-là, et si votre but n'est pas de déchaîner sur cette contrée chrétienne le démon de la guerre civile?... Dans mon livre, je traite cette question *in extenso*... et je prouve qu'en droit comme en fait les Espagnes appartiennent incommutablement à la postérité de Ferdinand et d'Isabelle... C'est une thèse du plus haut intérêt, où je prétends avoir déployé quelque érudition... Mais supposons que vous n'avez point de si hautes pensées, et je penche à le croire, car, dans nos rapports, je vous ai jugé plutôt astucieux que profond... n'est-ce pas assez que de mettre son talon sur la gorge du premier ministre du roi catholique?... Un pareil métier peut être productif... La raison dit que ce résultat a pu tenter la sauvage ambition d'un mécréant tel que vous... Dieu vivant! vous commencez à réfléchir, n'est-il pas vrai, maragut?... Il ne vous semble plus si facile de tromper un des plus fins dialecticiens des temps modernes?... L'idée du san-benito vous vient, et vous sentez déjà sur vos épaules le sac de toile noire, tout blasonné de crapauds et de vipères... Ami Moghrab, il fera chaud sur le bûcher du prochain acte de foi!

Il aiguisait chacune de ses paroles et s'essayait à un ricanement sinistre. Il avait compté sans doute sur une de ces interruptions subites qui font rebondir l'éloquence. Moghrab était immobile et silencieux devant lui; Moghrab semblait garder à grand'peine et par deference une attitude attentive : Moghrab fixait sur lui son œil demi-fermé dont l'eclair allait s'eteignant; le visage de Moghrab peignait une souveraine et parfaite indifférence.

Le comte-duc était orateur en même temps qu'écrivain : double disposition aux orgueilleuses puérilités. Il se fâcha tout rouge, et changeant de ton soudain :

— Coquin! s'écria-t-il, j'ai idée que tu te moques de moi, depuis le premier jour où le diable t'a conduit dans ma maison! Si tu ne me donnes pas la preuve, et cela seance tenante, que tu as eté chez le roi, spirituellement ou corporellement, pour employer ton jargon d'oracle, la preuve palpable, entends-tu! sur ma part du paradis, je te fais pendre!

— Seigneur, répondit l'Africain sans rien perdre de sa froideur, ce serait une cruelle injustice... Je vous ai fourni déjà des preuves suffisantes en vous rendant compte...

— Inventions et mensonges!... Tu as pu connaître ailleurs les calomnies empoisonnées dont on m'abreuve, parce que toute grandeur engendre la haine, comme toute lumière produit l'ombre... Tu m'as audacieusement outragé... tu m'as même menacé, moi, l'effroi des cabinets européens!... Je n'attendrai pas l'auto-da-fé... Tortueux serpent! il convient de t'écraser pendant que tu as la tête hors du trou. La preuve ou la corde!

Moghrab mit paisiblement la main sur son bernuz, ce qui porta le comte-duc à se retrancher derrière sa table, à proximité du sifflet d'argent qui pouvait, en un clin d'œil, appeler ses serviteurs.

Mais ce ne fut point une arme que Moghrab retira des plis de son bernuz. Sa main reparut tenant une feuille de vélin froissée et bouchonnée.

— Que monseigneur ne craigne rien de moi, dit-il; quand il me plaît de m'attaquer à quelqu'un, je n'ai point recours au poignard... L'esprit est plus aigu que le poignard, il est plus fort; il frappe au loin et traverse tous les obstacles... Votre Excellence m'a demandé une preuve matérielle et palpable du travail cabalistique qui m'a mis un instant entre Hussein le Noir et Philippe d'Espagne... Votre Excellence croyait peut-être exiger l'impossible... Votre Excellence a parié durement... mais ma fierte est au-dessus de l'outrage, et je n'ai point de rancune. Voici la preuve palpable, matérielle... J'aurais voulu de bon cœur en changer la nature; et si j'ai longtemps hésité avant de la fournir, c'est que j'ai craint l'effet qu'elle peut produire en l'état de santé où je vois Votre Excellence.

Tout ceci fut prononcé avec poids et lenteur. Moghrab tendait le papier. Le comte-duc le prit d'un geste qui peignait ses défiances.

Il le déplia sans perdre de vue Moghrab, qui avait de nouveau croisé ses bras sur sa poitrine.

Aussitôt que son regard tomba sur l'écriture, la pâleur gagna jusqu'à ses lèvres, qui se contractèrent et devinrent livides; en même temps une ligne de sang borda sa paupière.

Un cri s'étouffa dans sa gorge. Il étranglait.

Il fut obligé de se retenir à son pupitre ~~pour ne point~~ tomber à la renverse.

— Philippe! râla-t-il enfin comme un homme qui se meurt; c'est Philippe, c'est le roi qui a écrit cela!... L'ordre de m'arrêter, moi, son meilleur ami!... l'ordre de m'arrêter, moi, le comte-duc, son compagnon de vingt ans!... moi qui l'ai fait grand!... moi qui lui ai dressé des statues! Voici un cruel exemple de l'ingratitude des souverains!

Ses deux bras s'affaissèrent le long de son corps, pendant qu'il poursuivait d'une voix dolente et affaiblie :

— Sommes nous en Turquie? Est-ce le Bosphore dont je vois briller les eaux au pied des remparts? Va-t-on me coudre dans un sac et me jeter à la mer? Maragut! mon pauvre maragut! voilà donc le prix des services immenses et innombrables que j'ai rendus à l'État!... Philippe ne veut plus de moi! Philippe me livre aux mains d'un brutal soldat! Philippe m'abandonne, me condamne, m'écrase, sans même m'appeler ou m'entendre! C'en est fait, maragut, il ne me reste plus qu'à mourir!

Le découragement profond, la chute complète, étaient plus encore dans les inflexions brisées de sa voix que dans la signification désolante de ses paroles. Cet homme était frappé. L'apoplexie menaçante pesait sur son cerveau comme un mauvais sort; son œil morne et voilé se clouait au sol; sa tête pendait sur sa poitrine, sa tête qu'il portait si haut d'ordinaire.

Il faisait pitié, presque dégoût.

Moghrab fronça le sourcil et pensa :

— Je n'ai pas mesuré mon coup... Ce misérable va mourir au moment où j'ai besoin de lui!

Le comte-duc fit effort pour reprendre le souffle qui lui échappait. Moghrab lui saisit les deux mains et le domina d'un regard si robuste, que vous eussiez vu en quelque sorte le rayon de sa volonté qui allait du vivant au mort.

Le comte-duc exhala un son entrecoupé. Sa tête se renversa en arrière. Deux gouttelettes de sang rougirent le bord de ses narines pâles.

— Vous êtes sauvé, monseigneur! dit Moghrab avec autorité.

Le comte-duc roulait encore ses prunelles hagardes, mais les couleurs de la vie revenaient à sa lèvre. Il tourna une œillade amoureuse vers son manuscrit.

— Je n'aurais pas voulu rendre l'âme, murmura-t-il, avant d'avoir mis la dernière main à ce travail, qui vengera ma mémoire et me fera grand dans la postérité.

Moghrab lui toucha l'épaule du doigt.

— Bien! bien! fit le ministre avec un sourire équivoque, toi, tu es le tentateur... Tu veux que je combatte, n'est-ce pas?

— Pour vaincre, prononça l'Africain d'un ton assuré.

— L'intelligence me revient, maragut, car je commence à te craindre... je ne t'ai pas deviné encore... Qui es-tu? que veux-tu?

— Je suis votre salut, repartit Moghrab.

Puis, souriant à son tour, il ajouta plus bas :

— Et je veux un salaire.

— Fixe-le, ton salaire.

— Pas présentement, seigneur. Nous avons autre chose à faire. Rassemblez toutes vos forces, croyez-moi. Vous en avez besoin aujourd'hui, car vous n'êtes pas au bout de vos étonnements, et vous n'avez pas reçu votre plus cruelle blessure... Êtes-vous en état de m'entendre?

— Oui, parle.

— Excellence, ce que je vais vous dire vous apprendra quel auxiliaire vous avez en moi. N'ayez crainte tant que vous aurez Moghrab à vos côtés... Je vous ai servi ce matin du bras autant que de l'esprit... et ce parchemin, revêtu du seing royal, a été reconquis à la pointe du poignard.

— Encore une merveilleuse histoire!

— La plus merveilleuse de toutes... L'esprit avait fait son office. La seconde vue avait percé les murailles de l'Alcazar et pénétré dans la chambre du roi. J'avais distingué les traits de Hussein le Noir sous son voile blanc, et je m'étais demandé si c'était bien là un fils de l'Orient... Ne m'interrompez plus, seigneur... j'avais entendu les paroles échangées entre lui et le roi Philippe... J'avais vu ce dernier écrire et signer l'ordre de sa main, déjà paralysée par le sommeil, puis encore fermer les yeux et s'endormir...

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE DOCTEUR VELPEAU

Dans le Bulletin de notre précédent numéro, nous avons rappelé combien le corps médical était frappé cruellement, depuis un an, dans la personne de ses plus illustres représentants. La mort a enlevé successivement les docteurs Civiale, Rostan, Follin, Jobert de Lamballe, Trousseau; aujourd'hui vient le tour de l'éminent chirurgien qui se nomme le professeur Velpeau.

Le docteur Velpeau est né à Brèche (Indre-et-Loire), le 18 mai 1795. Fils d'un pauvre maréchal ferrant, qui exécutait au besoin, comme tous ses confrères des campagnes, les pratiques les plus simples de l'art vétérinaire, le jeune Velpeau passa sa première jeunesse à aider son père dans son métier. Il apprit presque seul à lire et à écrire. Possedé du besoin de s'instruire, il parvint à acquérir quelques notions de médecine pratique, et se fit peu à peu une sorte de réputation par plusieurs cures heureuses opérées dans le village. Enfin, un voisin, à qui une telle passion pour l'étude inspira de l'intérêt, lui procura les moyens de la satisfaire. Les progrès de M. Velpeau furent rapides, et bientôt il fut attaché à l'hôpital de Tours. Il dut alors reprendre toutes ses études par la base; il étudia à la fois le latin, le français, la géographie, l'histoire, l'anatomie, la physiologie et toutes les branches de la medecine, et cela au milieu des incroyables privations que lui imposait la modicité de ses ressources. A force d'application au service de l'hôpital, il se fit admettre comme elève interne, et, au bout de quinze mois, il fut reçu officier de santé.

Nommé premier élève en 1818, avec *deux cents francs* d'appointements, il y joignit le revenu d'une petite clientèle qui lui permit de faire les économies nécessaires pour venir à Paris. Il y vécut avec une sobriété inouïe. Ses anciens maîtres de l'hôpital de Tours, devenus ses amis, vinrent à son secours. Couronné au concours de l'ecole pratique en 1821, puis nommé aide d'anatomie, il fit plusieurs cours qui eurent du succès.

Ayant conquis son titre de docteur en 1823, M. Velpeau aborda successivement tous les concours. En 1830, il fut nommé chirurgien de l'hôpital de la Pitié; en 1835, ayant M. Lisfranc pour concurrent, il obtint la chaire de clinique chirurgicale. En 1832, il avait été élu membre de l'Académie de médecine, et, en 1842, l'Institut l'appela à occuper le fauteuil laissé vacant, à l'Académie des sciences, par la mort du célèbre Larrey. Il a été promu, en 1859, commandeur de la Légion d'honneur.

La clinique faite à la Charité par M. Velpeau était peut-être son principal titre comme chirurgien, et elle a contribué autant que ses livres à son influence. M. Velpeau, qui passait, à juste titre, pour l'un de nos premiers chirurgiens, diagnostiquait avec une admirable sagacité et operait avec une rare habileté, malgré l'accident qui l'avait privé de l'usage de l'index de la main droite.

Le professeur Velpeau a publié un nombre considérable d'ouvrages spéciaux qui sont déjà devenus classiques, sans parler des memoires inseres dans les bulletins de l'Academie de médecine et des communications faites à ce corps savant, qui attestent la sûreté et la variété des connaissances que possédait M. Velpeau dans le vaste domaine de l'art chirurgical.

R. BRYON

EXPOSITION UNIVERSELLE

Les oreilles à l'Exposition universelle. — Causeries des visiteurs — Les distances à Paris. — Les crèches — La caserne anglaise. — Les bijoux. — Un diamant noir. — Fabrication des souliers. — Drogues provenant du baobab. — Appareils réfrigérants. — L'imprimerie impériale de Vienne. — Les *monumenta graphica*. — Les *joyaux de l'empire d'Allemagne*. — Livre *d'Heures* de l'empereur Maximilien.

Il n'y a point qu'à voir à l'Exposition, il y a aussi à écouter. Si vous voulez entendre de curieuses conversations asseyez-vous près de l'un des nombreux groupes de visiteurs qui, fatigués par la chaleur, n'en pouvant plus de trépigner sur place devant les vitrines de l'intérieur de la rotonde, assourdis par le bruit des machines, las de parcourir, sous un soleil ardent ou par une pluie battante, le labyrinthe du jardin extérieur, ne tardent point à venir s'asseoir, soit dans le parc, soit devant une table, en face d'un bock de bière, d'une tasse de café, ou d'une bouteille de vin de Champagne, selon leurs conditions ou leurs goûts.

D'abord harassés et exténués, pris à la gorge par la soif et aux jambes par la lassitude, ils savourent silencieusement et avec délices le repos et la réfection; mais les excitations de la boisson aidant, le retour du bien-être ne tarde point à délier leurs langues. Regardez, par exemple, ce gros homme dont le front naguère ruisselant de flots de sueurs s'épongeait à grands renforts de mouchoir. Le voici maintenant qui explique à ses amis les distances qu'il faut parcourir à Paris pour visiter cette capitale de l'Europe.

« A Carpentras, dit-il, nous avons tout sous la main; en une demi-heure on peut visiter à loisir les quatre portes de la ville, les murailles flanquées de tours, l'esplanade d'où l'on jouit d'une vue si belle, les faubourgs qui vont sans

cesse s'agrandissant, l'hôpital avec sa façade et son magnifique escalier, la cathédrale dont le clocher remonte à Charlemagne, le palais de justice, l'arc triomphal antique, l'aqueduc romain qui coûta quatre cent mille francs à construire et qui ne possède pas moins, vous le savez, de quarante-huit arches; le théâtre, le musée et la bibliothèque.

« Au rebours, à Paris, tout ce qu'on peut y visiter se trouve séparé par des distances à faire peur. Ainsi, par exemple, en tirant une ligne directe du nord au sud, on constate entre la porte d'Aubervilliers et les fortifications de la porte d'Orléans une distance de neuf mille deux cents mètres.

« De l'est à l'ouest, entre la porte de Vincennes et la porte de Neuilly il y a dix mille mètres.

« Du sud-ouest au nord-est, entre la porte d'Auteuil et la porte de Pantin onze mille mètres.

« Du sud-ouest au nord-ouest, entre le pont Napoléon à Bercy et la porte d'Asnières neuf mille quatre cents mètres.

Du square Napoléon III, encadré dans le nouveau Louvre et qui forme le point central de Paris, on compte : (sud) quatre mille trois cents mètres à la porte d'Orléans; (nord) quatre mille deux cents mètres à la porte de Clignancourt; (est) onze mille huit cents mètres à la porte de Vincennes; (ouest) quatre mille deux cents mètres à la porte de Neuilly

« La ligne des quais, formée de treize sections, depuis le pont de la Concorde jusqu'au pont de Bercy, a un développement de cinq mille cent mètres.

« La Seine, qui décrit une courbe considérable dans la traversée de Paris, mesure du pont Napoléon (extrémité de Bercy) au viaduc du Point-du-Jour, onze mille quatre cents mètres.

« L'avenue des Champs-Élysées a une longueur précise de mille huit cent dix mètres des chevaux de Marly à la ligne du rond-point de l'Étoile.

« La ligne des grands boulevards, entre la Madeleine et la Bastille, formée de onze sections brisées, a un développement exact de quatre mille trois cent quatre-vingt-dix mètres.

« Le boulevard Friedland a six cent cinquante mètres; le boulevard Haussmann, deux mille cent mètres; le boulevard Malesherbes, de la porte d'Asnières à la Madeleine, de deux mille six cents mètres; le boulevard de Magenta, du Château-d'Eau au boulevard de La Chapelle, mille neuf cents mètres; le boulevard de Strasbourg, huit cents mètres; le boulevard de Sébastopol, mille deux cent cinquante mètres; le boulevard Saint-Michel, mille cinq cent cinquante-neuf mètres; le boulevard Saint-Germain, de l'Entrepôt aux vins à la rue Hautefeuille, mille mètres.

« La rue de Rivoli atteint un développement de trois mille mètres. Prolongée jusqu'à la place de la Bastille elle parcourt trois mille trois cent cinquante mètres.

« La rue de Richelieu a mille mètres; la rue Lafayette, trois mille mètres entre le nouvel Opéra et la rue d'Allemagne; de son côté, cette dernière rue a une longueur de deux mille mètres; la rue Turbigo, mille deux cent cinquante mètres; la rue Saint-Honoré, deux mille cent mètres; la rue du Faubourg-Saint-Antoine, mille huit cent dix mètres; la rue de Charonne, mille six cents mètres; la rue Mouffetard, mille cinq cent quarante mètres; la rue du Cherche-Midi, mille deux cents mètres; la rue de Sèvres, mille cinq cent soixante-dix mètres; la rue de Rennes, qui va être livrée à la circulation entre le carrefour du Regard et la rue Bonaparte, sera longue de mille trois cents mètres, depuis la gare du chemin de l'ouest jusqu'à l'église Saint-Germain-des-Prés. »

Et là-dessus il soupira et il s'essuya de nouveau au front sur lequel cette longue énumération venait de ramener une transpiration abondante.

Je viens de tenir entre les mains la médaille d'or décernée aux exposants, raconta ensuite un des interlocuteurs : elle est d'une parfaite exécution. Son grand module se prête admirablement aux exigences de la gravure. L'effigie de l'Empereur unit beaucoup de noblesse à une grande simplicité; le revers représente un cartouche qui porte le nom de l'exposant, que soutiennent deux génies ailés, qui repose sur un aigle aux ailes éployées et que surmonte une couronne de laurier. L'exécution de cette médaille rappelle beaucoup, par son style, le dessin si sévère et si fier que M. Ingres a fait en 1855 pour les diplômes des exposants, et qui, je l'espère, servira encore en 1867.

En ce moment une jeune fille soutenant sa mère accablée de fatigue, interrompit le bourgeois du département de Vaucluse, avança une chaise à la vieille dame et s'assit, ou plutôt se laissa tomber elle-même sur un banc.

— Ah! dit-elle, comme la charité est bien entendue à Paris. Nous nous sommes attardées à visiter la crèche : les jolis petits lits qu'on y voit! Les bons soins que doivent recevoir là les enfants que leurs mères y amènent, tandis qu'elles vont passer la journée au travail et gagner le pain quotidien de la famille! Il y a au milieu de la salle une espèce de banc de bois circulaire sur lequel s'appuient les bambins à qui prend fantaisie d'essayer de se dresser sur leurs jambes et de marcher!...

— Qui eût cru, il y a vingt ans, interrompit un vieillard que l'idée de M. Marbeau prendrait de si grands et de si féconds développements?

— Vraiment, dit la vieille dame à son tour, les Anglais dorlotent leurs soldats presque aussi bien que les crèches dorlotent les enfants. La britannique caserne, ou du moins le modèle qu'on en a exposée à deux pas d'ici, réunit des aménagements à faire envie aux bourgeois le plus commodément établis dans leur maison. De bons lits, une cuisine avec tous les ustensiles pour faire rôtir le bœuf, préparer le pudding, griller les entre-côtes, chauffer l'eau, laver la vaisselle, une baignoire, une salle d'armes, une bibliothèque, que sais-je encore! Lorsque ces braves soldats quittent un pareil logis pour prendre les armes et entreprendre une campagne, le changement doit leur sembler singulièrement rude, et je crois qu'au point de vue du bon sens nos casernes, qui tiennent toujours un peu du camp, sont de beaucoup préférables.

— Et les bijoux! mon père! les bijoux! s'écria la jeune fille. Comment ne pas s'extasier devant le diadème exécuté pour l'Impératrice, en feuilles de laurier faites de brillants avec des petits fruits en émail noir. Chaque feuille peut se détacher et servir à former une autre coiffure. A côté de ce chef-d'œuvre brillent d'autres chefs-d'œuvre destinés à la même souveraine : un papillon qui étincelle comme une flamme, une aigrette en forme de feuilles de fougère, puis d'énorme rubis, des émeraudes à se mettre à genoux devant, des colliers, des broches, des bracelets, des bijoux de toutes les formes et de tous les usages! Il y a surtout un collier formé d'un seul rang de trente-trois perles d'une telle beauté que la foule se tient constamment amassée devant la vitrine qui le renferme. Une dame fort obligeante et qui voyait mon admiration que je ne pouvais contenir, m'a fait remarquer, près de ce collier, un diamant noir; celui-ci provient d'une collection formée en 1815 par le duc d'Hamilton et vendue après la mort du riche lord. Je crois qu'aucun pays ne possède des artistes en bijouterie qui puissent lutter avec Bapst, Mellerio, Massin, Rouvenat et Beaugrand, car tout cela est admirablement monté, et j'ai eu beau chercher quelque chose à leur opposer dans les expositions étrangères.

— Je n'ai point vu les diamants, mais j'ai vu fabriquer des souliers à la mécanique, interrompit avec un gros rire un des interlocuteurs en déposant sur la table le verre qu'il n'avait cessé ni de remplir ni de vider depuis un quart d'heure. Saperlotte! comme ces gaillards-là vous expédient de la besogne, presque sans y mettre la main. Figurez-vous que le montage de la chaussure s'effectue au moyen d'une première machine. La tige du soulier ou de la bottine, préalablement préparée par des jointures ou des piqûres réunissant l'empeigne au quartier, se place sur la forme et s'attache à la semelle intérieure par une rangée de petits clous. Puis on fixe à la partie inférieure la semelle qui doit achever de compléter la chaussure. On découpe à l'avance cette semelle de façon à éviter l'emploi du tranchet et du fer chaud dont on se sert dans le travail ordinaire.

« Une seconde machine unit la semelle à l'empeigne avec des vis placées tout autour. La pression énorme qui s'exerce à l'endroit où on introduit chaque vis nécessite l'emploi de cuirs excellents. On enlève ensuite au moyen d'une troisième machine les bouts de vis qui débordent.

« Le talon est l'objet d'une fabrication toute spéciale. Une quatrième machine soumet les rondelles de cuir à une pression qui en opère, pour ainsi dire, la réunion intime; puis il est vissé à la chaussure par le même procédé que la semelle.

« Enfin, une cinquième machine donne au talon sa tournure élégante; après quoi on le gratte, on le polit à la main, et la chaussure se trouve terminée en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous expliquer sa fabrication. »

Dans un groupe voisin l'entretien roulait sur des matières plus sérieuses et qui frisaient la science.

« Il y a, disait un vieux monsieur à cheveux blancs, il y a dans la galerie de l'Exposition des Antilles des substances médicales que je ne m'attendais guère à y voir. Ce sont des drogues provenant du baobab.

« Il paraît que cet arbre gigantesque s'emploie souvent aux îles Maldives et au Sénégal comme moyen curatif. Vous savez qu'il appartient à la famille des Malvacées dont nos mauves européennes font partie. Aussi ses feuilles jouissent-elles des propriétés émollientes et adoucissantes qui les font employer avec succès dans la dyssenterie et dans les fièvres inflammatoires; comme elles possèdent en outre de l'amertume, elles passent pour légèrement fébrifuges. Cette dernière propriété est plus marquée dans l'écorce qu'on emploie de préférence à la Guadeloupe.

« M. Stanislas Martin a réussi à isoler récemment le principe amer de ces feuilles du baobab; c'est un alcaloïde qu'il a nommé *adansonine*.

« Cette substance blanche, soluble dans l'alcool, d'une saveur amère forme, avec les acides, des sels cristallisables en aiguilles.

« L'extrait aqueux de feuilles de baobab contient une petite quantité de ces sels, unie à un principe aromatique, à des traces de tannin, à une matière cireuse, à de la chlorophylle et à du ligneux.

« Ces recherches et cette découverte présentent un certain intérêt, sinon pour le présent, au moins pour l'avenir, et nous réserve peut-être de voir un jour les feuilles et l'écorce de baobab prendre rang dans la matière médicale des contrées européennes. »

— En attendant que ce nouveau médicament fasse son chemin, répondit l'ami à qui s'adressaient ces paroles, laissez-moi vous dire que je crois une fortune beaucoup plus rapide destinée aux appareils réfrigérants de M. Edmond Carré. Le principe de sa machine consiste à faire circuler un mince filet d'acide sulfurique marquant de 57 à 60 degrés dans un tube où pénètre en même temps de la vapeur née sous l'influence du vide pneumatique. Le récipient à acide, formé d'un alliage de plomb et d'antimoine à cinq ou six pour cent, supporte sans déformation une pression de une à six atmosphères, tandis que la charge à laquelle il peut-être soumis ne saurait dépasser une atmosphère.

« La pompe en cuivre se trouve préservée du contact de l'acide sulfureux que dégage toujours l'acide récemment introduit grâce à une disposition qui baigne constamment et nécessairement ses parois intérieures d'une couche d'huile; les soupapes, qui se meuvent mécaniquement, ne peuvent pas se déranger. Les appareils gardent le vide pendant plusieurs mois et donnent une production de deux à trois kilogrammes de glace par kilogramme d'acide à 66 degrés. On extrait l'acide lorsqu'il est étendu à 52 degrés environ.

« La congélation se montre généralement trois ou quatre minutes après qu'on a commencé à faire le vide; si on veut se borner à obtenir de l'eau froide à trois ou quatre degrés, on y parvient en deux minutes et on rend à ce liquide l'air qu'il a perdu, pourvu qu'on l'agite quelques instants.

« A l'acide sulfurique, le plus économique des agents à employer, on pourrait au besoin substituer la potasse, la soude caustique et le chlorure de calcium qui provoquent une congélation suffisamment prompte et intense. Déjà, par ce moyen, à bord de plusieurs navires on a installé des caves artificielles qui gardent indéfiniment des températures de cinq à six degrés sous toutes les latitudes. »

— Quant à moi qui suis bibliophile, raconta à son tour une des personnes assises à la table, j'ai passé une partie de mon temps à admirer dans les vitrines de l'imprimerie impériale de Vienne les *Monumenta graphica*, recueil d'anciens diplômes de l'empire d'Allemagne reproduits par la photographie avec une exactitude scrupuleuse, et les *Joyaux de l'empire d'Allemagne* en chromolithographie revêtus d'un reliure dont les plats, richement gaufrés et historiés, sont incrustés de pierres dures et de médaillons. Cet exemplaire appartient à l'empereur d'Autriche. A côté se trouve un livre *d'Heures* imprimé en caractères gothiques avec figures. Il n'en a été tiré qu'un seul exemplaire, l'exemplaire qui se trouve là. Il était destiné à l'empereur Maximilien qui vient d'être assassiné au Mexique. »

En ce moment il se fit un grand mouvement parmi les visiteurs de l'Exposition, qui tous se mirent à courir vers une même partie du jardin. Mes voisins en firent autant.

Les palefreniers russes venaient de sortir de l'écurie pour promener leurs admirables chevaux.

SAM. HENRY BERTHOUD.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — MODÈLE DE LA MÉDAILLE DÉCERNÉE AUX LAURÉATS.

L'ARMÉE ESPAGNOLE

En présence des événements dont l'Espagne vient d'être le théâtre, nous pensons être agréables à nos lecteurs en leur donnant quelques renseignements sur la composition de l'armée espagnole.

Elle se divise en *armée péninsulaire* pour le service de l'Europe, et *armée d'outre-mer* pour le service colonial aux Philippines et dans les Antilles. L'une et l'autre armée se recrutent comme la nôtre par la voie du tirage au sort et des engagements volontaires. Le système de l'exonération

PRINCIPAUX UNIFORMES DE L'ARMÉE ESPAGNOLE

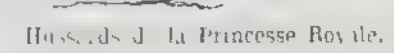
d'après des croquis de M. A. Beck. — Voir page 563.



Lanciers.

Hussards.





Hussards de la Princesse Royale.



Infanterie de ligne.



Chasseurs à pied.



Cuirassiers.



Chasseurs à cheval du régiment de Marie-Christine.



PARISIEN & PROVINCIAL

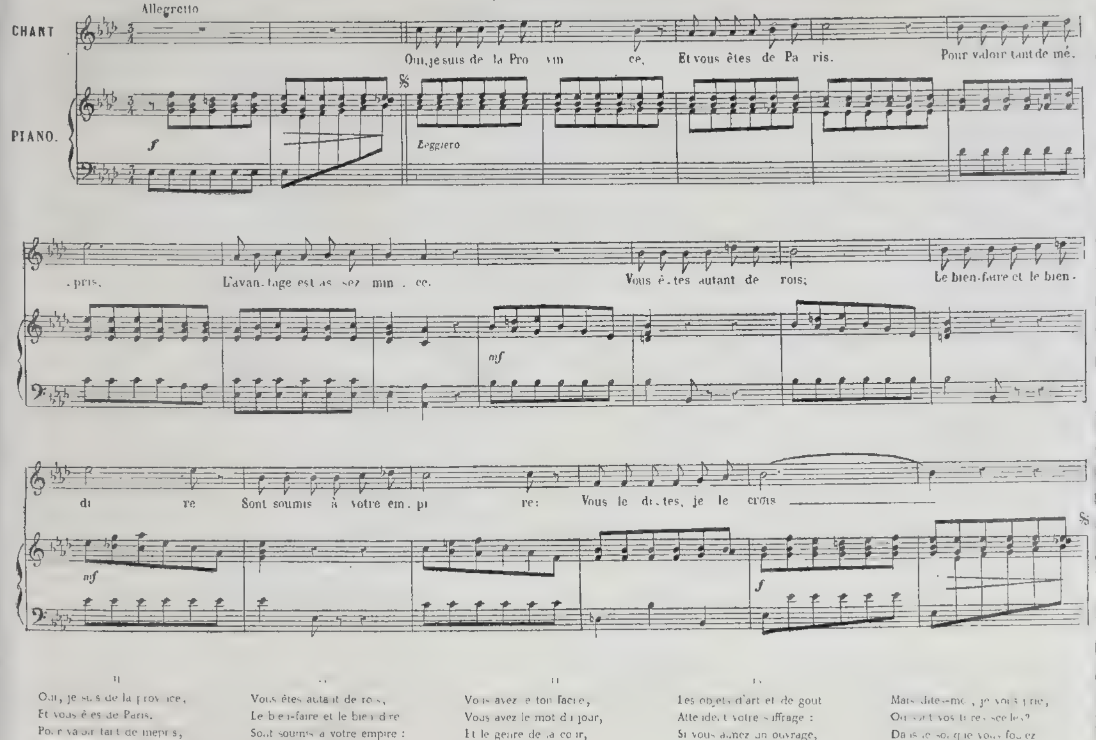


Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD



II

Oui, je suis de la province,
Et vous êtes de Paris.
Pour valoir tant de mépris,
L'avantage est assez mince.

III

Vous êtes autant de rois,
Le bien-faire et le bien-dire
Sont soumis à votre empire :
Vous le dites, je le crois.

IV

Vous avez le ton facile,
Vous avez le mot du jour,
Et le genre de la cour,
Et le jargon de la ville.

V

Les objets d'art et de goût
Attendent votre suffrage :
Si vous aimez un ouvrage,
Il doit être aimé partout.

VI

Mais dites-moi, je vous prie,
Où sont vos titres scellés?
Dans le sol que vous foulez
Sentez-vous une patrie?

VII

Connaissez-vous la couleur
De votre terre nourrice
Qui produit maint édifice,
Mais qui n'a ni blé ni fleur?

VIII

Tiges écloses en serre,
Avez-vous besoin du jour?
Cœurs d'hiver, le grand amour
Vous est-il bien nécessaire?

IX

Avez-vous à l'horizon
Une oasis calme et pure
Qui blanchit dans la verdure,
Et qu'on nomme « sa maison? »

X

Avez-vous la voix touchante
Du passé qui refleurit?
Avez-vous l'herbe qui rit?
Avez-vous l'arbre qui chante?

XI

Et le jardin plein de fruits
Qui vous parle de l'enfance,
Et le bois plein de silence
Qui s'éveille à tous les bruits?

XII

Et la lutte à coups de pommes
Avec le fils du fermier,
Qui vous convainc le premier
De l'égalité des hommes?

XIII

Avez-vous senti souvent
Cette soif d'indépendance
Que vous soufflent de naissance
Le grand air et le plein vent?

XIV

Non, votre vie est cloîtrée.
Comment pourriez-vous avoir
L'âpre parfum du terroir
Et l'accent de la contrée?

XV

Quel est votre sol nouveau?
L'asphalte de la montagne,
Le macadam de Bretagne,
Le grès de Fontainebleau.

XVI

Où prenez-vous ces murailles
Que vers le ciel vous dressez?
Les blocs sur vous entassés
Sont tirés de nos entrailles.

XVII

L'étranger et l'inconnu
Avec vous sont de frairie,
Vous êtes l'hôtellerie
Ouverte au premier venu.

XVIII

Votre sein tari s'abreuve
De notre inondation :
Vous êtes l'alluvion,
Et vous insultez au fleuve.

XIX

Vous eussiez cent fois péri,
Sans la sève jeune et forte
Que la France entière apporte
A votre sang appauvri.

XX

Ah! je veux rompre ma chaîne
Je veux, du monde abrité,
Prendre un bain de liberté
Vienne la saison prochaine.

XXI

Vous direz, je le sais bien :
« Mon ciel en vaut bien un autre. »
Mais vous allez fuir le vôtre,
Et je vais chercher le mien.

XXII

Sous un costume champêtre
Vous jouerez au paysan;
Mais moi, je serai Gros-Jean,
Quand vous chercherez à l'être.

XXIII

Adieu, je ne voudrais pas
Abuser de ma faiblesse;
Au premier rang je vous laisse;
Mais convenez-en tout bas :

XXIV

L'avantage est assez mince,
Pour valoir tant de mépris.
Oui, vous êtes de Paris,
Et je suis de la province.

GUSTAVE NADAUD.

Heugel et Cie, éditeurs.

est admis. La durée légale du service est de huit ans, dont quatre ou cinq sous les drapeaux et le reste dans la réserve, organisée en bataillons dits *provinciaux*.

L'armée d'outre-mer, qui compte en temps ordinaire près de 38,000 hommes, comprend des corps de toutes armes et se recrute en partie dans les colonies mêmes. Nous ne nous en occuperons pas davantage.

L'armée péninsulaire, elle, compte, en temps de paix, environ 120,000 hommes avec 14 ou 15,000 chevaux ou mulets et 120 pièces de campagne. En temps de guerre, son effectif dépasse 200,000 hommes et 20,000 chevaux. Dans ce chiffre de 200,000 hommes ne sont compris ni les douaniers, ni les gardes civils ou gendarmes, ni divers petits corps militaires de police particuliers à certaines provinces, comme par exemple les *mozos de escuadia* de Catalogne.

En 1862, l'armée péninsulaire offrait, réserve comprise, la composition suivante, qui a peu varié depuis :

Infanterie : 40 régiments de ligne, à 2 bataillons; 1 régiment, à 3 bataillons, pour la garde de Ceuta; 20 bataillons de chasseurs et 80 bataillons provinciaux, donnant un total de 169,972 hommes.

Cavalerie : 20 régiments, dont 4 de carabiniers, 4 de cuirassiers, 6 de lanciers, 4 de chasseurs et 2 de hussards; plus 2 escadrons de chasseurs faisant corps à part; 4 escadrons pour le service des remontes, et une école de cavalerie; total . 68,214 hommes et 15,900 chevaux.

Artillerie : 5 régiments à pied, 5 brigades également à pied pour le service des places, 4 brigades montées, 2 brigades à cheval et 2 brigades de montagne; soit 12,626 hommes et 3,000 chevaux ou mulets. C'est par des mulets que se fait le transport des canons, aussi bien que tout le service du train.

Génie : 2 régiments de 2 bataillons : 4,016 hommes.

A la même époque, la gendarmerie comptait 10,011 hommes et 1,500 chevaux; et les douaniers ou carabiniers des frontières 11,784 hommes et 1,200 chevaux.

Le costume de l'infanterie espagnole rappelle beaucoup le modèle français, aux couleurs près toutefois; le pantalon par exemple est bleu foncé. Le shako très-caractéristique, de forme tromblon, est porté non-seulement par l'infanterie, mais encore par les chasseurs à pied et à cheval, les hussards et l'artillerie. Une particularité qui distingue un grand nombre de bataillons de l'infanterie, c'est que les soldats y portent, au lieu de souliers, des sandales de chanvre qu'ils attachent à leurs pieds nus comme les paysans des montagnes. Il n'y a pas de soldat plus frugal ni moins accessible à la fatigue des longues marches, sous un ardent soleil, que le soldat espagnol. Comme nourriture, un petit morceau de pain blanc et quelques oignons, dans les cas exceptionnels une tasse de chocolat à l'eau, lui suffisent pour la journée.

Les cuirassiers, les lanciers et les carabiniers sont choisis parmi les plus beaux hommes de toutes les provinces. On leur donne pour monture des chevaux entiers d'Andalousie. Les chasseurs à cheval montent de petits chevaux basques, moins beaux mais plus alertes et plus durs à la fatigue.

Il n'est guère possible de parler des chasseurs sans nommer le régiment de Marie-Christine, qui compose un régiment exceptionnel. Les hussards de la Princesse forment également, parmi les hussards ordinaires, un corps d'élite. Ils ont vaillamment combattu dans les champs de Castillejos, au Maroc. On peut voir par nos dessins les principaux détails qui différencient leur costume.

La gendarmerie (guardia civil), organisée à la française, se compose exclusivement d'anciens soldats et sous-officiers. Il en est de même des carabiniers des frontières, qui ont souvent à faire preuve de courage et laissent quelquefois la vie dans leurs rencontres avec les contrebandiers.

A l'armée péninsulaire appartient en outre le corps royal des hallebardiers, troupe d'élite à pied forte de 238 hommes, recrutés parmi les vieux vétérans. Les hallebardiers font le service de l'intérieur du palais, tandis qu'un escadron de gardes du corps est spécialement attaché à la personne de la reine.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

La question des chaises à l'Exposition — *Casque-de-Fer* au Salon-Français. — Chinoiseries. — Woo-Gow-Chang contre M. Arnault. — Géant chinois et nain tartare. — Opinion du tribunal de commerce sur l'importance d'une femme de chambre chinoise. — Restaurants et cafés de la porte Suffren. — Le gâteau des noces devant la cour du shérif. — L'exécution de Jeanne d'Arc sur les registres du parlement de Paris.

Vous avez tous su le grand événement; pendant trois jours il n'a pas été question d'autre chose dans Paris : la Commission impériale a fait un beau jour enlever du promenoir de l'Exposition toutes les chaises des cafés, des restaurants et des brasseries; c'était, ou peu s'en faut, la foudre tombant soudain, et alors qu'on s'y attendait le moins par un temps superbe, par un ciel serein... et par une chaleur de trente degrés, alors que déjeuner, dîner ou se désaltérer en plein air est un des plus grands plaisirs qu'on puisse se donner. Vous décrire la consternation des industriels de la galerie alimentaire et celle du public, à quoi bon? vous la devinez sans peine; c'était tout autour du palais des plaintes et des gémissements dans toutes les langues connues et inconnues; il y avait des larmes dans les doux yeux des Frisonnes au casque d'or, des éclairs dans les yeux noirs et quelque peu sauvages des Valençaises et des Mauresques, et ce jour-là la musique tunisienne eut des accents plus déchirants et plus glapissants encore que de coutume. Mais gémir, se plaindre et pleurer, cela n'avance pas beaucoup les affaires, et l'on s'avisa que plaider vaudrait peut-être mieux. Restaurateurs, cafetiers, brasseurs et buvetiers, ceux d'Angleterre et ceux d'Italie, ceux d'Espagne et ceux de Norvége, ceux de Prusse et ceux d'Autriche, ceux d'Amérique et ceux de Chine demandèrent donc en référé qu'on remît les choses au même état que devant, comme cela se dit dans le joli langage de la procédure. Leur raison, vous le comprenez sans peine, c'est que la suppression des chaises à l'extérieur de leurs cafés, restaurants, brasseries et buvettes était une ruine pour eux et une calamité pour le public. Leur motif, c'est que si le tribunal et la Cour avaient accueilli les prétentions de M. Bernard, le concessionnaire du monopole des chaises dans le palais et dans le parc, le tribunal avait mis les concluants hors de cause, et qu'ils n'avaient point été parties à l'arrêt de la Cour.

Raison et motif ont peut-être touché le cœur des juges, mais toucher n'est rien devant le tribunal civil, il faut convaincre, et les juges n'ont pas été convaincus, et le tribunal s'est déclaré incompétent; il faudra donc se résigner à se pourvoir au principal. En attendant rien n'empêchera le public de déjeuner, de dîner, de prendre du café, de boire de la bière, de la limonade ou un *sherry-cobbler* sur le promenoir, pourvu qu'il déjeune, dîne et se rafraîchisse debout ou assis par terre. Je n'en souhaite pas moins de tout mon cœur qu'une transaction intervienne, car l'une ou l'autre posture n'est point agréable; je le souhaite aussi pour ceux qui ont entrepris de nourrir et d'abreuver les multitudes affamées et altérées, et surtout pour les moindres d'entre eux qui souffriront davantage; je le souhaite un peu enfin pour la Commission, qui pourrait bien voir la peur de mourir de faim ou de soif faire la solitude autour des tourniquets.

Sallot lui-même, Sallot, le grand Sallot, qui est venu se montrer à l'univers entier comme autrefois aux Parisiens Mme Manson et Nina Lassave, et avec qui il ne tient qu'à vous d'aller faire un bout de conversation au Salon-Français, Sallot, l'homme au casque de fer, ne suffirait peut-être pas lui-même à faire affronter à la foule le danger qu'elle courrait au Champ de Mars. Et pourtant la conversation de Sallot est bien intéressante; il faut surtout l'entendre raconter comment, lors de son procès à Pau, la presse judiciaire de son pays lui acheta un gilet et un paletot. Il était superbe ce paletot; « seulement, dit Sallot, avec une expression de regret, il avait les manches trop courtes. » Mais Sallot n'en est pas moins rempli de gratitude pour ses bienfaiteurs, et il a l'âme trop haute pour mesurer sa reconnaissance à la longueur des manches d'un paletot. D'ailleurs, si le paletot était trop court de manches, le gilet était trop long de taille, et c'est une compensation.

Eh bien, oui, j'en ai peur, plus de chaises autour des tables, sur le promenoir du palais du Champ de Mars ou des chaises payées à part, et voilà l'avenir de l'Exposition compromis même avec Casque-de-Fer, et j'ajoute, même avec le géant chinois et le nain tartare.

Vous l'avez vu ce géant; qu'il est beau ! Vous l'avez vu, ce nain; qu'il est laid ! Celui-ci me cause une sorte d'horreur; celui-là m'inspire de la sympathie; il a une si bonne figure; il a si bien l'air de planer du haut de ses sept pieds au-dessus de la méchanceté et de la malice humaines, que je me suis tout de suite senti porté à faire avec lui commerce d'amitié : par malheur le loisir m'a manqué pour cultiver ce grand homme.

Si bon qu'il soit, il fait un procès à M. Arnault, directeur de l'Hipodrome; que voulez-vous? il paraît qu'on n'est pas absolument parfait, même quand on a la tête de plus que le plus beau tambour-major de l'armée française?

Voici l'affaire :

Woo-Gow-Chang, qui est le plus grand des géants, a été engagé par M. Arnault, qui est le plus grand des directeurs; cela devait être; tout ce qui est gigantesque et colossal tente M. Arnault; — la réclame exceptée, cela va sans dire. Donc Woo-Gow-Chang s'est obligé à se montrer au Salon-Français et à l'Hipodrome avec sa troupe : c'est-à-dire, sa femme, Ah-Ying, la femme de chambre de sa femme, et Chuing-How, le nain tartare. M. Arnault a promis à Woo-Gow-Chang quatre mille francs par mois.

Woo-Gow-Chang réclamait, il y a quelques jours, devant le tribunal de commerce de la Seine, un mois de traitement que M. Arnault, disait-il, était tenu, d'après la convention, de lui payer d'avance.

M. Arnault répondait que la convention n'avait pas le sens que lui prêtait Woo-Gow-Chang, et de son côté il demandait à Woo-Gow-Chang une petite indemnité de trois mille francs. Son grief était que le géant, sa femme et le nain avaient refusé de se laisser voir le 15 juillet, et que la suivante, Ah-Ynig, s'était dérobée aux regards du public pendant un mois ou peu s'en faut.

Le tribunal a condamné M. Arnault à donner quatre mille francs à Woo-Gow-Chang, et Woo-Gow-Chang à payer trois cents francs à M. Arnault.

Trois cents francs, ce n'est guère; mais c'était surtout du tort que lui avait causé la femme de chambre en ne voulant point se montrer, que M. Arnault demandait la réparation, et le tribunal déclare que « Ah-Ynig, désignée comme femme de chambre, n'avait qu'un intérêt secondaire. »

Je ne voudrais point parier que devant la Cour, si le procès y est plaidé, cette considération sera maintenue; il me semble, pour moi, que maîtresse ou suivante, une Chinoise a le même intérêt pour des barbares français, anglais, russes, allemands ou américains.

Mais comment se fait-il, me direz-vous, qu'on donne quatre mille francs par mois à un Chinois, à deux Chinoises et à un Tartare, pour ne faire autre chose que de se laisser regarder par le public? N'est-ce point un scandale quand un chef de bureau...

Que voulez-vous, cher monsieur? Pourquoi les chefs de bureau n'ont-ils pas sept pieds de haut comme Woo-Gow-Chang; soixante-dix centimètres comme Chuing-How, ou les yeux retroussés comme Mme Woo-Gow-Chang, ou Mlle Ah-Ying ?

Sans compter qu'on m'a très-sérieusement assuré que le nain Chuing-How avait été autrefois un des chefs les plus féroces des Tae-pings. Malheureusement, je ne tiens pas le fait de M. Arnault lui-même, de sorte que je n'oserais pas en donner ma tête à couper.

Décidément je ne sortirai pas du Champ de Mars aujourd'hui.

Voici le procès des restaurants italien, suisse, turc, tunisien, suédois et danois contre la Commission impériale.

Au moment où ils traitèrent avec la Commission, la partie du palais qui leur était concédée avait vue sur le parc. Depuis, la Commission fit élever un bâtiment destiné à un concert. Les concessionnaires des restaurants s'émurent et adressèrent à l'Empereur une lettre où ils sollicitaient la démolition de la construction qui les privait d'air et de jour. Le ministre d'État, vice-président de la Commission impériale, leur répondit que, vérification faite, il se trouvait que le bâtiment qui les offusquait « avait été disposé de telle manière qu'il laissait arriver une lumière pleine et suffisante. L'ombre qu'il projette, ajoutait M. le ministre d'État, et dont vous vous plaignez aujourd'hui, sera même pour vous un avantage considérable lorsque, pendant les grandes chaleurs, elle garantira vos devantures contre les ardeurs du soleil. A d'autres points de vue encore, ces constructions sont favorables à votre entreprise. Destinées à servir de rendez-vous aux jurys et aux notabilités diverses attachées à l'Exposition, elles amèneront dans le voisinage de vos établissements une clientèle riche et nombreuse dont vous ne pourrez que tirer profit. Enfin les boutiques qu'elles offrent sur le promenoir couvert, et qui seront illuminées le soir, seront pour le public un attrait de plus et pour vous un nouvel avantage. »

Je ne sais si la lettre de M. le ministre d'État convainquit les signataires de la pétition; toujours est-il que, les grandes chaleurs venues, l'ombre qui devait être pour eux un si grand bienfait les a fort indisposés et qu'ils ont plaidé à la canicule. L'ombre n'est pas leur seul grief. Au lieu d'une construction élégante et somptueusement décorée, la Commission — ce sont eux qui parlent — a bâti un hangar; au lieu de brillantes boutiques, ce sont des échoppes où l'on vend des mirlitons, des bijoux faux, de la verroterie, des objets de bric-à-brac; on y voit des bouillons et des crémeries, on y sert de la bière à 30 centimes la chope; on y entend chanter toute la journée des rossignols automates, et l'on y respire un parfum de jambon qui n'attire pas précisément la belle société : c'est la *Petite Pologne*, ou si vous l'aimez mieux, le *Quartier Mouffetard* de l'Exposition. Et le concert Suffren! Quel concert! Une salle tendue d'étoffe perse, un plafond blanc rayé de bandes roses; pour artistes, Mlle Maria et Mlle Antonia qu'on voit danser pour soixante-quinze centimes avec la consommation par-dessus le marché, pour garçons de service, des jeunes filles costumées en postillon.

Ce sont toujours les demandeurs qui parlent, qu'on ne l'oublie pas.

A ces doléances la Commission impériale répond : J'avais le droit de disposer du parc et d'y élever les constructions qu'il me plaisait d'y élever; je n'ai point contracté envers vous l'obligation de limiter mon droit; partant vos plaintes ne sont point fondées et vous ne sauriez me demander aucune indemnité.

Le tribunal n'a pas cru pouvoir juger séance tenante : une expertise lui a semblé indispensable.

En attendant que les experts aient parlé, retenons du procès ce renseignement, qu'à la porte Suffren on peut boire de la bière à 30 centimes la chope : en ce temps où chaque jour voit hausser le prix de la bière et baisser la taille de la chope, il n'est point à dédaigner.

Pour le coup me voilà bien hors de l'Exposition, et de peur d'y rentrer je me sauve en Angleterre.

Nous sommes devant la cour du shérif, et si le procès qui s'y plaide est un bien petit procès, il a du moins ce mérite très-probablement qu'il ne s'en est jamais plaidé de pareil.

M. Newcomb allait se marier; il n'est pas de mariage en Angleterre sans gâteau de noce. Middlemass a pétri et cuit le gâteau de noce de M. Newcomb, et il en demande aujourd'hui le prix. L'avocat du défendeur exhibe à la Cour un morceau de cette pâtisserie qui a très-médiocre mine, et il affirme que son client n'a pas commandé le gâteau. Middlemass le reconnaît, mais il déclare qu'il a obéi à l'ordre de la fiancée. M. Newcomb en convient.

— Eh bien, lui dit le juge, c'est une dette contractée avant le mariage, et vous en êtes tenu.

— Je ne savais pas, répond M. Newcomb, que ma future eût commandé le gâteau; lorsqu'elle me l'apprit, je la grondai.

— Comment, vous avez querellé votre femme au sujet du gâteau de noce?

— Oui; il n'était pas de mon goût.

Cette raison n'aurait probablement pas fait gagner à M. Newcomb son procès; mais il a été établi que le demandeur était à son service, et qu'il n'avait rien à réclamer pour un gâteau fait par lui dans l'exercice de ses fonctions.

M. Newcomb aura volontiers, je suppose, abandonné à Middlemass le morceau produit devant le juge; mais Mme Newcomb s'y sera peut-être opposée; nouvelle querelle

alors. Dieu sait quelles tempêtes excitera dans le mariage ce gâteau de discorde.

Tout récemment on annonçait que la tour où Jeanne Darc avait été emprisonnée à Rouen serait conservée et venait d'être classée parmi les monuments historiques. Peut-être à ce propos ne lirait-on pas sans intérêt la mention du supplice de l'héroïne inscrite sur les registres du Parlement de Paris :

« May, du mercredy 30 dud. 1431.

« Par proces de l'Eglise, Jeanne, qui se faisoit appeller la Pucelle, qui avoit esté prise à une saillie de la ville de Compiegne par les gens de messire Jean de Luxembourg estant avec d'autres au siége de lad. ville, *ut in registro vigesimi quinti diei mensis maij 1430,*

« A esté arsée et bruslée en la cité de Rouen où estoient escrits en la mistre qu'elle avoit sur la teste les mots qui s'ensuivent :

« *Heretique, relapse, apostate, idolastre.*

« Et en tableau devant led. ahault où lad. Jeanne estoit, escrit ces mots :

« Jeanne, qui s'est fait nommer la Pucelle, meurtresse pernicieuse, abuseresse de peuple, devineresse superstiesieuse, blasphemeresse de Dieu, presomptueuse, malcreante en la foy de Jesus-Christ, venderesse, venteresse et idolastre et cruelle, dissolue invocateresse du deable, apostate, schismatique et heretique, et prononça la sentence messire Pierre Couchon, evesque de Beauvais, au diocèse duquel lad. Jeanne avoit esté prise comme dit est.

« Et appella à faire ledit proces plusieurs notables gens d'Eglise de la duché de Normandie, graduez en science, et plusieurs theologiens et jesuites de l'université de Paris, ainsy qu'on dit estre plus aplain dud. procès contenu (*De gestis hujus Jehannæ vide supra in registro diei decimi mensis maij 1429, 18 juin et 8 septembre 1429 et supra dicti diei vigesimi quinti maij 1430*). Et fertur quod in extremis postquam fuit relapsa, ad ignem applicata, penituit lacrimabiliter et in ea apparuerunt signa penitentiæ suæ. Deus suæ animæ sit misericors et propitius. »

Ces derniers mots signifient en français : « Livrée au bûcher, Jeanne se repentit amèrement, et des signes du regret de ses fautes parurent en elle. Dieu soit miséricordieux et propice à son âme. »

Voilà toute l'oraison funèbre qu'eut en France, au lendemain de sa mort, celle qui avait sauvé le royaume.

MAÎTRE GUÉRIN.

GEORGE PEABODY

Le nom de M. George Peabody, encore peu connu dans notre pays, est, depuis plusieurs années, entouré d'estime et de vénération chez les Anglais et chez les Américains. Ce nom, qui appartient à un philanthrope des États-Unis, doit être inscrit dans les annales de l'humanité auprès de celui du généreux Montyon.

Après avoir acquis dans le commerce une fortune considérable, M. Peabody se plaît aujourd'hui à consacrer au soulagement des malheureux la plus grande partie de cette fortune si laborieusement acquise. La ville de Marston, où il est né, celle de Danvers, qu'il habita autrefois dans le Connecticut, celle de Baltimore, qui fut témoin des premiers succès de ses opérations commerciales, conservent toutes de sérieux gages de sa générosité. Il a doté ces villes d'établissements de bienfaisance et d'instituts scientifiques. Dernièrement encore, il consacrait deux millions de dollars à l'éducation des enfants pauvres, dans les États du Sud, sans distinction de religion ni de couleur. On n'évalue pas à moins d'un million sterling (vingt-cinq millions de notre monnaie) la somme totale de l'argent qu'il a dépensé en fondations de toute sorte. Personne n'avait encore donné l'exemple d'une libéralité si magnifique. Ajoutez qu'elle se joint chez M. Peabody à une rare modestie et à la plus grande simplicité de caractère. L'Angleterre elle-même a reçu des marques de la sympathie du riche Américain. Il a fait don à la ville de Londres d'une somme de deux cent cinquante mille francs, destinée à pourvoir de logements moins insalubres les familles d'ouvriers nécessiteux.

On ne saurait trop multiplier les témoignages d'estime publique qui sont la récompense naturelle de tels actes. Ainsi a pensé la reine Victoria, en priant M. Peabody de vouloir bien accepter un portrait d'elle fait à son intention. C'est ce portrait dont nous donnons aujourd'hui la gravure.

Ce joli travail sort des ateliers de M. Dickinson, de Londres, où Sa Majesté est allée poser plusieurs fois. On dit la ressemblance très-réussie. Le dessin original a été exposé dernièrement à l'Académie royale de peinture.

Pour le portrait offert à M. Peabody, c'est un émail qui dépasse par la taille tout ce qu'on avait encore tenté en Angleterre jusqu'à ce jour. Il a quatorze pouces de long sur dix de large. La reine Victoria y est représentée assise, les mains croisées. Sa Majesté est vêtue d'une robe noire décolletée, bordée d'hermine, en travers de laquelle se détache le ruban bleu de l'ordre de la Jarretière. De sa coiffure Marie-Stuart, surmontée du diadème, tombent sur les épaules de la reine ses longs voiles de veuve. L'artiste chargé de conduire à bien ce remarquable ouvrage n'y a pas consacré moins d'une année. On imaginerait difficilement ce qu'il a fallu de soins pour amener l'émail à supporter, sans que la pureté des couleurs en souffrît, toutes les épreuves de la chaleur à blanc auxquelles il a été fréquemment soumis.

Le portrait est renfermé dans un magnifique cadre bleu et or. Au sommet du cadre figurent les armes royales avec la devise : *Dieu et mon droit.* Dans les ornements des côtés se combinent heureusement la rose, le trèfle et le chardon symboliques, marquant l'union des trois royaumes que ces fleurs représentent. Au bas du cadre est le monogramme V. R. (*Victoria Regina*) ainsi qu'un cartouche, sur lequel on lit l'inscription suivante :

Presented by the queen to Geo. Peabody, Esq.
the benefactor of the poor. London.

(Offert par la reine à Georges Peabody, Esq., le bienfaiteur du pauvre. Londres.)

Marston, la ville natale de M. Peabody, est située dans le voisinage de la maison et de la tombe du grand Washington. Il est curieux de voir ainsi surgir côte à côte le souvenir du héros qui combattit l'Angleterre pour l'indépendance de sa patrie, et celui du philanthrope qui vient, en quelque sorte, aujourd'hui, cimenter par sa bienfaisance l'union des deux pays.

C. DE MORANCEZ.

COURRIER DES MODES

Malgré ces beaux jours qui nous ont un instant éblouis, mes chères lectrices, l'automne s'avance à grands pas; voici bientôt le moment où chacun reprendra ses occupations sédentaires, et votre chroniqueuse de modes, qui songe sans cesse à vous, a fait des provisions pour les jours aux longues veillées.

Nos chers enfants rentreront bientôt dans les pensions où l'étude les réclame, songeons à l'avance aux trousseaux. Je ne vous demande pas s'il est nécessaire d'y faire de nombreuses additions, mon expérience m'a trop appris comment on est forcé d'agir en pareille circonstance, mais je vais du moins vous indiquer le moyen d'être économe en faisant bien les choses.

Les magasins de la *Ville de Saint-Denis,* rue du Faubourg Saint-Denis, angle de la rue Paradis-Poissonnière, recèlent dans leurs vastes locaux tout ce qui constitue l'excellent trousseau de pension ou de collége, depuis le costume d'uniforme jusqu'aux objets de lingerie, draps, serviettes, mouchoirs, chaussettes, bas et chemises. En avertissant quelques jours d'avance, on peut avoir les objets marqués aux initiales et numéro de l'élève et les faire adresser au local même, ce qui épargne du temps et du souci; et comme les magasins de la *Ville de Saint-Denis* sont habitués à ces commandes à l'époque de la rentrée des vacances, que d'un autre côté ils opèrent dans ces sortes de confections sur une très-grande quantité, ils font mieux et meilleur marché que nous ne ferions nous-mêmes, ce qui est cause que les parents font une économie et peuvent, en s'évitant les ennuis de ces acquisitions, consacrer quelques jours de plus aux promenades ou à la campagne; alors tout le monde est content, à commencer par moi, qui viens d'inaugurer ma chronique d'automne par un avis utile et parfaitement d'actualité.

Si vous voulez, maintenant nous causerons un peu des jupons, ou plutôt de la crinoline, puisqu'on est convenu de continuer ce nom à un des accessoires obligés de notre toilette.

La crinoline se meurt... la crinoline est morte... a-t-on dit de tous côtés depuis six mois. Eh! mon Dieu! chères lectrices, ne nous pressons donc point à semer les fâcheuses nouvelles. La crinoline a perdu, il est vrai, son embonpoint, mais elle n'en est que plus légère et plus vivace, et à l'heure où je vous écris ces lignes, je m'aperçois qu'elle va se rendre plus indispensable, plus attrayante que jamais.

Voyez, par exemple, chez Mme Bouland, rue des Petits-Pères, nº 1, près celle de la Banque, la nouvelle *jupe-tunique* à traîne pour toilette de soirée (brevetée), et le *jupon impérial* à volant et double jupe. Celui-ci est expressément destiné aux costumes courts; la manière dont il est organisé permet de le porter seul, sans qu'aucun autre jupon soit nécessaire en dessous. Dans les mêmes magasins nous trouvons encore la *jupe invisible;* elle se nomme ainsi parce que sa construction avec brisure sur le devant permet de la dissimuler tout à fait lorsqu'on est dans la foule, au théâtre ou en voiture.

J'ai offert mes sincères félicitations à Mme Bouland, qui traite avec une égale supériorité tous les genres de jupons; et comme elle fabrique elle-même et que ses prix sont très-modestes, je lui ai promis de la recommander à nos lectrices, promesse que je tiens avec joie, car je sais qu'elle me vaudra des remercîments de mes chères correspondantes.

J'ai eu depuis un mois une foule de lettres, et je suis bien en retard pour y répondre; essayons pour ce qui est pressé. Voici pour la machine Bonaz. On a parlé de cette machine qui brode et dont le succès à l'Exposition universelle a été immense. On peut la voir fonctionner tous les jours, soit à l'Exposition, soit dans les magasins de la maison Gritzner, boulevard de Sébastopol, nº 82. Avec son aide on peut exécuter tous les genres de broderies en application sur tulle, sur draps, sur étoffe de soie, en points de chaînette, point de marque ou point lancé; elle coud les soutaches, les agréments perlés, enfin tout ce qu'il est possible d'imaginer.

Mme de Bar..., qui me demande ces détails, pourra se servir de la *machine Bonaz* pour broder ses rideaux, son meuble de salon, ses lambrequins de cheminée et ses tapis. Aucun ouvrage, quelque gigantesque qu'il paraisse, ne devient de longue haleine quand on a fait l'acquisition d'une de ces merveilleuses machines. C'est un trésor pour une famille que d'en posséder une. Quant au prix d'acquisition, je crois qu'il est à peu près comme celui des *machines Vilecox et Gibbs;* il convient pour s'en informer de s'adresser directement à la maison Gritzner. Je sais qu'il existe aussi des différences en raison du plus ou moins d'élégance du meuble. Des prospectus illustrés contenant les prix sont expédiés *franco* par la maison Gritzner à toutes les personnes qui en font la demande.

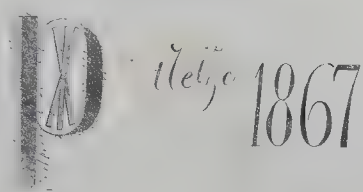
Une autre lettre exige des explications sur le journal *la Glaneuse parisienne,* dont il a été question plusieurs fois dans ce Courrier. Je crois avoir dit déjà que le but principal de ce journal est de donner aux femmes le moyen de faire confectionner chez elles leurs toilettes, et cela en leur envoyant les *patrons coupés* des plus jolis modèles nouveaux à chaque saison, en chapeaux, jupes, corsages, casaques, lingeries et vêtements d'enfants. Un courrier de modes avec des explications très-étendues vient aider au travail; il y a aussi des planches de broderies, de crochet, tapisserie, tricot, etc. *La Glaneuse parisienne* donne aussi des broderies dessinées sur mousseline. La littérature contenue dans ce recueil est d'un genre qui convient à la famille. Pour joindre l'utile à l'agréable, chaque livraison apporte, suivant le temps, d'excellentes recettes de cuisine *complétement inédites* et des conseils aux ménagères. Pour engager nos lectrices à s'abonner à ce journal, je me hâte de leur dire qu'il offre en ce moment une très-belle *prime gratuite,* c'est *un col de guipure Cluny* de la maison Caliste, mais cette prime ne sera offerte qu'aux abonnés inscrits *avant le 30 septembre;* il n'y a donc pas de temps à perdre. On ne s'abonne pas pour moins d'un an. Prix : 12 francs, en un bon de poste au nom du directeur de *la Glaneuse parisienne,* à la *Librairie Nouvelle,* boulevard des Italiens, nº 15.

Enfin une troisième lettre, qui vient d'Alger, me demande le prix de l'*Eau* et de la *Pommade vivifiques.* Je ne puis répondre à cette question; ces produits ont leur dépôt chez M. Binet, rue de Richelieu, 29, qui est chargé de renseigner et le fait avec exactitude. Je me suis bornée à faire l'éloge de l'*Eau* et de la *Pommade vivifiques,* parce que je sais qu'on peut, en employant ces excellents cosmétiques, empêcher la chute des cheveux, les fortifier et les faire repousser.

L'inventeur est un des premiers chimistes de Paris; je regrette de n'être point autorisée à le nommer. La pommade est d'une odeur excellente, elle détruit les pellicules et donne de la souplesse et du brillant à la chevelure.

ALICE DE SAVIGNY.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

L'an 1867 est à noter dans l'histoire de France.

PORTRAIT DE LA REINE VICTORIA, PEINT SUR ÉMAIL, OFFERT PAR S. M. BRITANNIQUE A M. GEORGE PEABODY. — Voir page 567.

ÉCHECS

—

SOLUTION DU PROBLÈME N° 61

(Envoyer les solutions dans la quinzaine.)

BLANCS.	NOIRS.
1 R. 5ᵉR éch.	1 R. pr. P (meilleur).
2 D. 4ᵉD éch.	2 R. pr. D.
3 P. pr. F éch. déc. m.	3..... ....

Solutions justes : MM. Marchetti, lieutenant au 71ᵉ de ligne; Cercle militaire, à Montluçon; Mᵐᵉ Savy, à La Rochelle; P. de M., à Bourron; Gérard Saturnin, à St-Germain-Lembron; J. Planche; Émile Frau, Henri Frau, à Lyon; E. Lequesne; Fradin de Belabre, à La Rochelle; Aune Frédéric, à Alger; Leroy; Chavanne, café Grangier, à Saint-Chamond; Em. Desbazeille, H. Boyer, café de Suez; A. Orgnon, à Marseille; Aimé Gautier, à Bercy; X....

Pour la Notation, voir le n° 575 de l'Univers illustré.

C. P.

PROBLÈME N° 65

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Paris	4ᶠ 50	9ᶠ »	18ᶠ
Départements	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, Iles Ioniennes, Valachie	8 50	16 50	33

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES, *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

X DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
. .	18 fr. »	— 20 fr.
s .	9 fr. »	— 10 fr.
ois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 661 — 14 Septembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Tout finit par des chansons. — Charles Baudelaire. — Sa poésie. — Sa physionomie. — Fantaisiste et académicien. — Surprise agréable. — Encore le zouave ! — Jacob et Timothée Trimm. — Énigme sur énigme. — Les deux points d'interrogation. — Le lieutenant en bonne fortune. — Les chevaux de M. l'officier. — Les melons de M. le maire. — La perle et le fumier.

Heureuses les querelles littéraires qui finissent par une chanson !

« Sans rosette à ta boutonnière,
Imbécile, comment vis-tu ?
— Pour en avoir, que faut-il faire ?
— Il faut faire comme Vitu.



L'OUVERTURE DE LA CHASSE DANS UNE FORÊT DU MORVAN; dessin de M. C. R. — Voir page 573.

« Ces rubans que la foule honore,
En pleine gare les vis-tu?
Pour être de ceux qu'on décore
Il faut penser comme Vitu.

« Des esprits grincheux et moroses
Je ne donne pas un fétu...
Pour paver nos sentiers de roses
Écrivons tous comme Vitu!

« Fouin au bohème qui grelotte!
Bravo pour l'homme bien vêtu!
Amis, taillons une culotte
Dans les étoffes de Vitu!

« Le toast est d'antique origine:
Du vin il double la vertu...
Aux envieux qui font la mine
Répondons tous : Vive Vitu! »

Je passais hier, rue Navarin, sous les fenêtres du célèbre salon de Dinochau (où on ne dînait pas au frais, car le thermomètre marquait vingt-neuf degrés). Ce refrain m'est tombé dessus; je l'ai ramassé, et je vous l'offre.

~~~ On meurt toujours; la semaine passée, c'était Barthelemy; cette fois, c'est Charles Baudelaire. La mort du versificateur satirique m'a fourni le texte d'un sermon; vous croyez peut-être que je vais recommencer à propos du poëte fantaisiste? Eh bien! non. La chronique n'est pas le prêche. Comme j'ai rencontré en ce monde pas mal de notaires, de rentiers, de bonnetiers, d'hommes positifs, qui sont devenus idiots ou qui n'ont jamais cessé de l'être, il ne m'est pas prouvé que la poésie ou même la fantaisie soit une condition essentielle de crétinisme ou de démence. Ce que l'on peut dire, c'est que, chez Baudelaire, la poésie vivait d'exception, et que ce dangereux régime devait tôt ou tard changer le talent en maladie. Pour l'auteur des *Fleurs du mal* et des *Paradis artificiels*, l'art ressemblait à un de ces vases curieusement ciselés où la liqueur fermente, s'aigrit et finit par contracter quelques-unes des propriétés du poison. Il y avait en lui de l'artiste — artiste très-délicat et très-fin, — du visionnaire et du mangeur de hachisch. Loin, bien loin des grands courants de sentiments et d'idées où, depuis Homère jusqu'à Lamartine, se sont abreuvés les poëtes, il s'était créé une zone à la fois brumeuse et torride, un domaine particulier que Sainte-Beuve a appelé la Folie-Baudelaire, — comme on disait la Folie-Beaujon, — quelque chose comme un jardin d'acclimatation où ne croissent que les végétaux étranges, où ne fleurissent que les plantes exotiques.

Au reste, on se tromperait fort si l'on croyait que Baudelaire affichât, dans sa tenue et dans sa personne, le désordre d'imagination qui se trahit dans certaines pages de ses livres. Il était sérieux, et sa mise correcte s'accordait bien avec sa physionomie méditative. Je ne sais si, à la fin de sa vie, il avait laissé pousser sa barbe et ses cheveux; mais quand je l'ai connu, cet *échevelé* portait les cheveux courts, taillés en brosse, et avait l'air d'un officier habillé en bourgeois bien plutôt que d'un halluciné. Un épisode assez singulier dans sa vie littéraire, ce fut sa candidature à l'Académie française : il s'agissait, je crois, du fauteuil de M. Scribe. Naturellement, on cria au scandale. M. Villemain, à qui sa visite fut annoncée et qui ne pouvait se dispenser de le recevoir, s'attendait à voir entrer chez lui un être inculte et fabuleux, un Cabrion à chapeau pointu et à justaucorps de velours écarlate, un sauvage prêt à manger de la chair crue, voire de la chair d'académicien. D'autre part, on avait dit à Baudelaire que M. Villemain, toujours admirable en ce qui touche à ses attributions de secrétaire perpétuel, était sujet à des *absences* peu compatibles avec la littérature du bon sens. Voilà nos deux personnages, le visiteur et le visité, s'observant mutuellement d'un air d'inquiétude et de méfiance; mais bientôt l'on se mit à causer; la conversation fut courtoise, spirituelle et sensée. Quand le poëte eut pris congé :

— C'est prodigieux, dit M. Villemain, il est plus raisonnable que je ne le croyais.

— C'est bizarre, dit Baudelaire, il n'est pas si fou qu'on me l'avait dit.

~~~ Mais qu'est-ce, grand Dieu! que l'entrevue d'un fantaisiste et d'un académicien en comparaison de celle que les journaux ont annoncée d'avance comme la nouvelle, l'événement par excellence du jour et du lendemain; nouvelle qui a fait hausser les fonds... du *Petit Journal*, épuisé les tirages, surexcité la curiosité publique! Événement qui a failli résoudre une énigme, que dis-je? deux énigmes également considérables dans l'histoire de l'esprit moderne! L'entrevue de Timothée Trimm avec le zouave Jacob!

Vous savez, comme on dit : l'entrevue d'Alexandre avec Porus; l'entrevue de César avec Antoine; l'entrevue de Charles-Quint avec François Ier; de Napoléon avec le pape Pie VII; de l'empereur des Français avec l'empereur d'Autriche!

Oui, Timothée Trimm en personne, et sans même être sûr de pouvoir garder l'*incognito*, a gravi cet escalier de bois de la rue de la Roquette qu'on a appelé l'échelle de Jacob, — et les deux grandes puissances, les deux bons génies de l'humanité rhumatisante et de la littérature populaire se sont trouvés face à face :

Et maintenant, Jacob, expliquons-nous tous deux!...
Mon secret, Timothée, est le secret des dieux!...

Je me souviens d'une bonne et vieille farce du Palais-Royal, intitulée : *la Femme électrique*. Le magnétiseur (c'était Sainville) faisait asseoir une femme énorme sur une chaise, et il disait au public : « Vous allez voir; je vais lui ordonner de se lever, et elle emmènera la chaise. » — La grosse femme se levait, la chaise restait à sa place, et Sainville s'écriait avec une résignation mélancolique : « Allons! elle n'est pas électrique... de ce côté-là!... »

Je ne sais de quel côté Timothée Trimm et le zouave Jacob sont électriques, mais le fait est qu'ils n'ont pu réussir à se magnétiser, malgré un consciencieux échange de regards et de fluides! Quel dommage pourtant, et quelle lacune pour la science contemporaine! L'occasion était belle; on pouvait éclaircir du même coup deux phénomènes, selon nous, aussi extraordinaires l'un que l'autre. Timothée eût forcé Jacob de dire comment il s'y prenait pour guérir tant de paralytiques, et Jacob eût obligé Timothée à révéler par quels moyens il procurait tant d'abonnés au journal de M. Millaud. Or, si la guérison des uns paraît incompréhensible, l'abonnement des autres ne semble pas plus explicable.

Pauvre Jacob! si nous en parlons encore, c'est avec la certitude de n'avoir plus à en parler. *Vixit*, il a vécu ce que vivent les roses et les prodiges. Du moment que l'armée des mystifiés a eu, pour combattre la mauvaise honte qui l'engageait à se taire, un illustre maréchal de France et un brave aide de camp, il était clair que le prestige allait tomber. Ce ne sont pas les paralytiques qui ont retrouvé leurs jambes, ce sont les aveugles qui ont rouvert leurs yeux; la désillusion a marché beaucoup plus vite que les malades. Si le genre humain ne compte pas une infirmité de moins, la bêtise humaine compte un bon chapitre de plus. Il n'y a pas à dire : en plein dix-neuvième siècle, à deux pas de l'Institut, non loin des bureaux d'où sortira la statue de Voltaire, il y a eu des centaines de gens à pied et de gens en voiture pour croire à l'*œil* de Jacob, et, si quelques-uns de ces croyants allaient à quatre pattes, c'est uniquement à cause de leur sciatique. En quoi le miracle de la Roquette était-il plus admissible, par exemple, que celui de la Salette? La rime est riche, mais la raison est pauvre.

~~~ Les hasards de l'Exposition amènent de curieuses rencontres. L'autre jour, sur le boulevard Montmartre, j'ai serré la main à une de mes anciennes connaissances de province, Aurélien de S..., lieutenant-colonel de cavalerie. Il pourrait aujourd'hui jouer les rôles traditionnels de gros-major, et son embonpoint précoce doit le faire juger sévèrement par les chevaux qu'il monte; mais je l'avais connu, il y a quinze ans, dans une de nos garnisons du Midi : il était alors svelte, élégant, un peu romanesque, point trop fat, quoique très-bien traité par le beau sexe, qui, ne sachant pas le latin, ne dit jamais aux jeunes officiers :

L'ennui naquit un jour de l'uniforme ..ité!

— A propos, me dit Aurélien après les premiers compliments, avez-vous toujours à N...?

— Des melons excellents... toujours...

— Oui, je sais, je sais; mais ce n'est pas de melons qu'il s'agit; N... a-t-il toujours pour maire M. Balancel?

— Je le crois... et même la mairesse, Mme Balancel, qui a été si jolie femme, rendrait maintenant des points à Mme Thierret... elle pèse, dit-on, cent dix-sept kilos...

— Ah! reprit Aurélien en ébauchant un gros soupir qui faillit éteindre son cigare, ce nom me rappelle un souvenir. Je puis en parler à présent, mais le coup fut rude...

— Hé! hé! colonel, je crois, en effet, que vos récits pourraient suppléer mes chroniques; vous étiez un gaillard, et les échos de Vaucluse ont retenti du bruit de vos triomphes.

— Attendez... En 1851, j'avais été chargé par le général B... de conduire à Marseille un détachement de nos chasseurs; il était question de nous faire partir pour l'Afrique; mais rien ne pressait; le chemin de fer n'était pas encore achevé; nous voyagions à petites journées, et je reçus ordre de m'arrêter à N... jusqu'à ce que notre destination fût décidée. En ma qualité de commandant de notre petite troupe, je fus logé chez le maire...

— Heureux mortel! pauvre maire!

— J'avais alors vingt-huit ans; j'étais lieutenant, mince et sentimental; voilà mon signalement...

— Et joli garçon...

— Et joli garçon, soit. Pour le moment j'avais trois chevaux à moi, sans compter celui de mon brosseur; plus quatre autres chevaux, appartenant à des sous-officiers logés dans des maisons sans écurie : total, huit...

— Total, huit...

— Embellissant de leur présence les écuries du maire, à qui naturellement je remboursais le prix du fourrage...

— Vous le lui deviez bien!

— Quant à Mme Balancel, comment vous la peindre à cette date? Un admirable teint de brune, de magnifiques cheveux noirs, de grands yeux tour à tour voilés de langueur et pétillants de malice, une taille de sylphide, un pied d'Andalouse... Au bout de quarante-huit heures, j'en étais éperdument amoureux...

— Je l'aurais parié.

— Bientôt, sans être trop prévenu en ma faveur, je crus m'apercevoir que je ne lui déplaisais pas : elle me regardait avec une expression de tourterelle effrayée qui flattait prodigieusement mon amour-propre de vautour; sa belle bouche me parlait peu, mais son sourire emperlé en disait plus que toutes les paroles. Huit jours après, voyant qu'elle semblait éviter un tête-à-tête, je crus faire acte du machiavélisme le plus raffiné en lui disant d'un air farouche et d'une voix étouffée :

— J'ai reçu une lettre de mon colonel... je pars demain.

— Oh! non, pas encore! murmura-t-elle tout bas, comme si une émotion invincible lui arrachait son secret.

Ce *pas encore!* prit pour moi les proportions d'un aveu : je me gardais bien de partir; huit autres jours s'écoulèrent; mais, pendant ce temps, il m'arriva ce que j'aurais dû prévoir. Tout le terrain que je gagnais auprès de la femme, je le perdais auprès du mari. M. le maire s'assombrissait à vue d'œil; il s'enracinait au logis, ne sortait que quand j'étais dehors et m'entourait d'une anxieuse surveillance. Il y eut à cette époque trois mariages; M. Balancel les fit célébrer par son adjoint. Au cercle, à la promenade, il ne me lâchait pas plus que son ombre. Je me consolais en songeant que, si sa femme avait seulement la moitié de l'esprit qu'elle semblait avoir et le quart de la tendresse que je croyais lui inspirer, elle saurait bien me ménager une occasion. En attendant, elle me dédommageait des assiduités de son époux par des témoignages non équivoques d'amoureuse sympathie.

Afin de dénouer une situation trop tendue, je venais de me décider à écrire; je ruminais dans ma chambre une épître incendiaire. Mes rideaux étaient baissés, mais ma fenêtre était entr'ouverte; j'entendis dans la cour un dialogue vif et animé. C'était M. Balancel qui se disputait avec son épouse : mon nom, mêlé à sa polémique, attira toute mon attention.

— Je te dis, Eulalie, que je ferai un éclat... Je ne suis pas d'humeur à supporter tes avances à ce diable d'officier...

— Vraiment! tu t'en es aperçu? répliqua-t-elle avec une nuance d'ironie qui me fit tressaillir sans savoir pourquoi.

— Cela saute aux yeux; c'est un scandale, et, si tu continues, je ne le provoquerai pas, parce que le duel est contraire à mes principes, mais...

— Et tu crois, mon gros loulou, que ce que j'en fais, c'est pour les petites moustaches de ce beau monsieur?

— Et pour qui, juste ciel? pour qui?

— Pour ses chevaux : il y en a huit; s'il reste jusqu'à la fin du mois, nous aurons de quoi fumer tout notre grand carré de melons.

Horreur! Une perle dans un fumier! Un fumier dans une perle! Lovelace absorbé par Mathieu de Dombasle! Un amoureux changé en engrais!...

Je partis le lendemain, sans attendre la lettre de mon colonel et sans écouter les instances du couple hospitalier. Arrivé en Afrique, j'envoyai à M. le maire une immense boîte de cigares algériens, et, sur cette boîte, j'écrivis en gros caractères :

« Il y a plusieurs manières de fumer. »

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

Samedi dernier, à quatre heures et demie de l'après-midi, l'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial sont partis pour Biarritz. M. Filon, le nouveau précepteur du jeune prince, accompagnait son élève.

Le général Fleury, grand écuyer, qui d'ordinaire suit l'Empereur dans ses voyages, est resté à Paris. Le général, assure-t-on, est sur le point de se rendre à Vienne, où doit avoir lieu la remise des dépouilles mortelles du duc de Reichstadt.

De grandes cérémonies religieuses seront célébrées à Paris et à Saint-Denis, pour la réception des cendres de Napoléon II.

Conformément à l'usage antique et solennel, la fête des Loges vient d'offrir ses champêtres distractions à la population parisienne.

Cette fête, dont la durée est de trois jours, passe à juste titre pour être, après celle de Saint-Cloud, la plus fameuse de celles des environs de Paris.

L'emplacement qu'elle occupe au milieu de cette magnifique forêt de Saint-Germain contribue en partie à sa popularité, et pour peu que la température soit propice, il y a toujours très-grande affluence de monde.

Là, comme à Saint-Cloud, les divertissements consistent en bals publics, en boutiques où pain d'épice et mirlitons abondent, en spectacles forains à base d'hercules et de femmes à barbe, chevaux de bois, orgues de barbarie : tout cela imprégné des âcres parfums qui s'exhalent des innombrables cuisines en plein vent où rôtissent à la même broche poulets, canards, veau, bœuf et mouton.

Le dimanche suivant, c'est-à-dire le 8 septembre, est venu le tour de la fête de Saint-Cloud, laquelle a été favorisée par un temps splendide. Une foule énorme s'était portée à cette foire, où le mirliton, comme toujours, a joué un rôle considérable. La fête de Saint-Cloud se prolonge pendant trois semaines.

La chaleur de la semaine passée a brûlé sur quelques points des promenades et des jardins publics de Paris, le feuillage des arbres, qui ont été ainsi dépouillés de leur verdure par une chute des feuilles anticipée, comme cela a lieu ordinairement à la fin de l'automne.

Mais, à la place de ces feuilles brûlées par l'ardeur du soleil, il en est poussé de nouvelles qui ont aujourd'hui une verdeur printanière.

Dans la grande avenue des Champs-Élysées, à peu de distance de l'arc de triomphe de l'Étoile, comme aussi près des chevaux de Marly, on remarque des marronniers dont le feuillage vert tendre tranche sur les feuilles déjà jaunies et desséchées des arbres voisins. Bien plus, on voit sur les tiges de ces marronniers des grappes de fleurs épanouies, absolument comme au commencement de la belle saison.

Dans le jardin du Palais-Royal, des tilleuls dont le feuil-
~~~

llage a été entièrement détruit par la sécheresse brûlante qui a sévi pendant quelques jours, sont aujourd'hui couverts de feuilles naissantes et d'un beau vert tendre comme aux premiers jours du printemps.

L'état mental de l'impératrice Charlotte continue à s'améliorer d'une manière sensible. Au lieu de repousser comme autrefois les aliments, la princesse prend ordinairement ses repas en compagnie de la reine des Belges, qui lui prodigue les soins les plus touchants.

Le roi des Belges, ayant, lors de son dernier voyage à Paris, admiré les plantations des squares et des jardins publics, a invité M. Alphand à venir au château de Tervueren, que Sa Majesté belge désire transformer complétement, de manière à en faire une résidence agréable destinée à son auguste sœur. Le roi Léopold II s'y est rendu récemment, accompagné de M. Alphand, qui a eu l'honneur d'être invité à la table royale, à laquelle était assise l'impératrice Charlotte. Pendant toute la durée du repas, l'impératrice s'est entretenue des travaux en projet avec la plus parfaite lucidité et sans trahir le moindre dérangement mental.

Il y a quelques jours, Abd-el-Kader était à Bade avec ses deux fils. L'ex-émir n'a pu résister à l'entraînement général, et, ouvrant son porte-monnaie, il s'est mis à jouer à la roulette. Mais nos lecteurs peuvent se rassurer : le démon du jeu ne l'a pas mené trop loin. Après avoir réalisé une recette de quinze francs, il a fait tranquillement charlemagne et a quitté la salle de jeu avec ce flegme qui forme le plus bel ornement des descendants du Prophète.

On écrit de Liége que les travaux de construction de l'énorme piédestal de la statue de Charlemagne sont en bonne voie d'exécution, malgré l'extrême chaleur qui ralentit parfois l'ardeur des ouvriers.

Il est question d'inaugurer solennellement la statue vers la Toussaint. Des fêtes seraient organisées à cette occasion. La statue en bronze pèse 10,000 kilogrammes. Elle sera amenée prochainement à Liége, à petites journées, sur un char de grande dimension et à roues basses, que l'on construit tout exprès à Bruxelles.

La statue équestre de Charlemagne est trop grande pour qu'elle puisse être transferée à Liége par le chemin de fer.

Sept magnifiques chevaux arabes, présent du Sultan à Sa Majesté britannique, viennent d'arriver à Londres et ont été installés dans les écuries royales du palais de Buckingham

Sa Hautesse a envoyé également deux chevaux au prince de Galles et un au duc de Beaufort

Voici quelques chiffres extraits d'un journal anglais : ils sont, comme on va pouvoir en juger, remarquables par les situations judiciaires qu'ils établissent pour différents États de l'Europe.

En Angleterre, il y a un homme de loi pour 1,240 habitants.

En France, un pour 1,970.

En Belgique, un pour 2,700.

En Prusse, un pour 12,000.

Un autre fait curieux, c'est qu'en Angleterre le nombre des individus appartenant à des professions différentes est presque le même.

Ainsi il y a 34,970 hommes de loi, 35,483 ecclésiastiques, et 35,995 médecins; tandis qu'en Prusse il y a 4,800 médecins contre 1,362 hommes de loi seulement. La qualité supplee-t-elle à la quantité ?

Les portefaix d'Anvers s'étant mis en grève ont été remplaces recemment par des femmes qui, paraît-il, font leur besogne très-convenablement. Les femmes viennent aussi de remplacer, et pour le même motif, les voiliers de ce port. Elles s'acquittent merveilleusement de leur tâche.

En même temps que les journaux belges nous annoncent les nouvelles qui ouvrent à l'activité du sexe faible les plus pénibles carrières du sexe fort, voici qu'un journal de Californie, l'*Écho de San-Francisco,* nous apprend que le conseil municipal de Virginia-City cherche à éloigner d'un travail infiniment moins pénible les femmes de ce pays-là. Ce conseil a eu assez peu de galanterie pour frapper une taxe de quinze dollars par trimestre sur chaque demoiselle, ou dame, comme cela peut se présenter, dont l'occupation consiste à servir des consommations dans les cafés et autres établissements de ce genre.

Qu'on s'étonne après cela du désir qu'ont les Américaines de participer à la confection des lois !

Th. de Langeac.

LES HÉROS DE LA TABLE

QUATRIÈME ARTICLE[1]

Nous avons dit que les premiers grands et beaux dîners furent donnés par les Grecs. Les fêtes religieuses en fournirent l'occasion.

En effet, où devaient-ils naître, si ce n'est chez un peuple gai, d'un esprit charmant, complétement inoccupé ou occupé d'œuvres d'art, laissant à ses esclaves le soin de prévoir les nécessités matérielles de la vie ?

On dînait sur des tables ciselées avec ce goût élevé des artistes grecs.

Les lits destinés aux repas étaient ornés d'écailles de tortue, d'ivoire et de bronze; dans quelques-uns même étaient incrustées des perles et des pierreries.

Les matelas étaient de pourpre, brochés d'or.

Les coupes, les tasses, les gobelets de toute espèce, les vases de toutes formes étaient travaillés par les artistes les plus renommés.

Les plus beaux étaient de Thériclès.

Les échansons qui remplissaient auprès des Grecs l'office de Ganymède et d'Hébé près des dieux, étaient de jeunes garçons ou de belles jeunes filles, qui avaient ordre de ne rien refuser aux convives. Ils avaient le visage peint et fardé, les cheveux coupés en cercle; leurs tuniques d'étoffe transparente, ceintes au milieu du corps par un ruban, étaient taillées pour tomber jusqu'aux pieds, mais en la tirant par le haut, ils la relevaient jusqu'aux genoux.

Ce fut dans ces élégants dîners que se forma la conversation grecque, — cette conversation qui fut copiée depuis par tous les peuples, et dont la nôtre était, assure-t-on, avant l'introduction du cigare, une des plus vives et des plus rapides copies.

De là le mot *sel attique*.

Les vins de Corinthe, les vins de Samos, les vins de Chios et de Ténédos arrosèrent cet art naissant de la conversation.

Ces vins sucrés grisaient délicieusement les Grecs, et vers le dessert, les entraînaient vers ce monde dont Cnide, Paphos et Cythère étaient les capitales.

C'est à cet entraînement, c'est à ces beaux et à ces belles esclaves, à qui il était défendu de rien refuser aux convives, que l'on doit, c'est plus que probable du moins, la substitution du lit aux chaises et aux bancs

D'ailleurs d'autres que ces esclaves encore assistaient à ces festins, tout au contraire des Anglais, qui font sortir les femmes au dessert. C'était au dessert qu'entraient en souveraines, à Athènes et à Corinthe, ces belles courtisanes qu'on appelait Aspasie, Laïs, Phryné.

A Corinthe, elles étaient si riches qu'après la destruction de la ville, elles offrirent à certaines conditions de la rebâtir à leurs frais.

Polybe parle d'un certain Archétraste d'Athènes que le marquis de Cussy compare à ce grand artiste en cuisine contemporaine que l'on nomme Carême.

Il fit non-seulement beaucoup pour la théorie culinaire, mais il appliqua son génie à l'exécution.

Il avait parcouru à pied les contrées les plus fertiles du monde ancien, pour voir de près les produits de la terre des différentes latitudes.

Il en avait rapporté à Athènes toutes les possibilités culinaires du temps.

Il avait l'esprit délicat et prompt, un appétit primitif, mangeait énormément et digérait vite.

La nature l'avait doué d'un appétit d'enfer, d'un estomac d'acier, et d'un inépuisable esprit

Et cependant il demeura si maigre, malgré cela, qu'au dire de Polybe toujours, on voyait une lumière au travers de son corps.

L'histoire nomme quelques elus et même quelques élèves qui jouissaient, grâce à cette maladie qu'on appelle la boulimie, du même privilege.

La comédienne Aglaïs, il y a environ 2,300 ans, mangeait à son souper dix livres de viande, douze pains d'une livre chacun, et arrosait le tout de six bouteilles de vin.

Une autre femme grecque, du nom d'Alis, provoquait les hommes à des défis de table, et pas une seule fois elle ne fut battue par les grands mangeurs du temps.

Théodoret raconte qu'une femme de Syrie, pays où l'on ne vit guère qu'avec des poules, mangeait tous les jours trente poules et vingt pains sans pouvoir se rassasier.

Le comédien Thangon mangea, devant l'empereur Aurélien, un sanglier, un mouton, un jeune porc et un cochon de lait; il mangea cent pains et but une barrique de vin pouvant contenir cent bouteilles de notre époque.

L'empereur Claudius Albinus mangea un jour à son déjeuner cinq cents figues, cent pêches, dix melons, cent becfigues, quatre douzaines d'huîtres, et dix livres de raisin.

L'empereur Maximin mangeait chaque jour quarante livres de viande, buvait quatre-vingts pintes de vin; il avait huit pieds de haut, il est vrai, il était gros à l'avenant. Les bracelets de sa femme lui servaient de bagues, et la ceinture de sa taille, de bracelets.

Athènes, avec ses vins sucrés, ses fruits, ses fleurs, ses pâtisseries, ses desserts qui etouffaient le dîner, n'eut jamais ce que les Romains appelèrent la grande cuisine.

Rome mangea mieux, et surtout plus substantiellement qu'Athènes, ce qui ne l'empêcha pas, chose bizarre, d'avoir autant d'esprit qu'elle.

Ses premiers cuisiniers furent grecs, mais vers la fin de la république, aux temps de Sylla, de Pompée, de Lucullus et de César, la cuisine romaine prit son developpement, et surtout atteignit toute sa délicatesse.

Tous ces ravageurs du monde, qui allaient porter le nom et les fers de Rome au nord, au midi, à l'orient et à l'occident, emmenaient avec eux leurs cuisiniers, et ceux-ci rapportaient à Rome les plats de tous les pays qu'ils avaient jugés dignes d'une table romaine.

De même que Rome eut un Panthéon pour tous les dieux, elle eut un temple pour toutes les cuisines.

Antoine, satisfait un jour plus que de coutume de son cuisinier, le fit venir au dessert et lui donna une ville de trente-cinq mille habitants

Ce sont les Romains qui inventèrent les écuyers tranchants. Ceux de Lucullus recevaient jusqu'à vingt mille francs par an.

Chaque mangeur avait ses parfums et ses esclaves. Les fleurs étaient renouvelées à chaque service.

De moment en moment les parfums étaient ranimés.

Des hérauts proclamaient à haute voix la qualité des vins servis.

Des officiers de bouche avaient des secrets pour ranimer les appétits.

Carthage, que l'on avait constamment refusé de rebâtir, devant les murailles de laquelle les Gracques échouèrent, fut relevée sous Auguste avec le nom de seconde Carthage, et rétablie uniquement, dit Érasme, à cause de sa cuisine ancienne et du goût exquis qu'avaient montré ses artistes dans le travail des pièces ciselées en or et en argent.

Un jour, l'empereur Claude appela ses porteurs, monta dans sa litière et se fit porter au sénat tout courant, comme s'il avait une communication importante à faire aux pères conscrits.

— Pères conscrits ! s'écria-t-il en entrant, dites-moi, serait-il possible de vivre si l'on n'avait pas le petit salé ?

Le sénat, étonné, commença par réfléchir, puis déclara à l'unanimité qu'en effet la vie serait privée de ses premières délices si elle n'avait pas le petit salé.

Un autre jour, il était sur son tribunal; car, on le sait, Claude aimait à rendre la justice, juste ou non.

On plaidait devant lui une cause des plus importantes. Aussi, le coude sur la table, le menton dans la main, parut-il tomber dans une rêverie profonde.

Tout à coup il fit signe qu'il voulait parler. L'avocat se tut. Les plaideurs écoutèrent.

— Oh ! mes amis, dit l'empereur, l'excellente chose que les petits pâtés ! Nous en mangerons à dîner, n'est-ce pas?

Dieu fit la grâce à ce digne empereur de mourir comme il avait vécu, d'une indigestion de champignons. Il est vrai que pour lui faciliter le vomissement, on lui frotta le gosier avec les barbes d'une plume empoisonnée

Il y eut à Rome, on le sait, trois Apicius.

L'un, qui vivait sous la République, du temps de Sylla.

Le second, qui vécut sous Auguste et sous Tibère.

Le troisième enfin, sous Trajan.

C'est du second, c'est-à-dire de Marcus-Gabius, que parlent Sénèque, Pline, Juvénal et Martial.

C'était à lui que Tibère envoyait de Caprée les turbots, qu'il n'était pas assez riche pour acheter.

Il passa presque dieu pour avoir trouvé le moyen de conserver les huîtres fraîches.

Riche à deux cents millions de sesterces, c'est-à-dire à cinquante millions de francs, il en dépensa plus de quarante pour sa table seule.

Un beau jour, la fatale idée lui vint de faire ses comptes. Il appela son intendant. Il n'avait plus que dix millions de sesterces, deux millions et demi de notre monnaie. Il se trouva tellement ruiné avec deux millions et demi, qu'il ne voulut pas vivre un jour de plus. Il se mit dans un bain et se fit ouvrir les veines.

Il reste de lui un souvenir, si ce n'est un fait.

Ce souvenir est un traité de cuisine, intitulé : *De re culinaria.* Mais la paternité de ce livre lui est contestée. Il serait, disent des savants, d'un nommé Cœlius, qui, par admiration, se serait fait nommer Apicius.

J'habitais à Naples le petit palais Chiatamone. J'étais juste sur l'emplacement du palais de Lucullus, à qui appartenait toute cette plage occupée aujourd'hui par le château de l'Œuf.

De la marée basse on voyait encore sur les rochers la trace des conduits qui amenaient l'eau au vivier de Lucullus

1. Voir les numéros 618, 619 et 620.

C'est là qu'il se reposa de ces fameuses campagnes contre Mithridate et contre Tigrane, qui firent de lui le plus riche des Romains.

Il avait sur le golfe de Naples deux palais : celui que je viens d'indiquer, et un autre au-dessus de Mergellina, puis un troisième, à l'île de Nisida, où est aujourd'hui le lazaret et le palais de la reine Jeanne.

Pour communiquer de l'un de ces palais à l'autre, il lui fallait faire une demi-lieue en contournant la montagne. Il trouva plus court de la faire percer.

Il allait ainsi, en quelques minutes et fraîchement, de sa villa de Mergellina à sa villa de Nisida.

C'est à la villa du château de l'Œuf que Cicéron et Pompée résolurent un jour de venir lui demander à dîner, mais sans lui permettre de faire pour eux aucun extra.

En conséquence, ils arrivèrent chez lui à l'improviste, lui déclarèrent leur intention, et ne lui permirent de donner aucun ordre, excepté celui de mettre deux couverts de plus.

Lucullus fit venir son majordome et ne lui dit que ces paroles :

— Deux couverts de plus dans le salon d'Apollon.

Or, le majordome savait que dans le salon d'Apollon la dépense était pour chaque convive de vingt-cinq mille sesterces, c'est-à-dire de six mille francs.

Ils eurent ce que Lucullus appelait un petit dîner, c'est-à-dire un dîner de six mille francs par tête.

ALEXANDRE DUMAS.



CHARLES BAUDELAIRE, HOMME DE LETTRES; dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Nadar.

CHARLES BAUDELAIRE

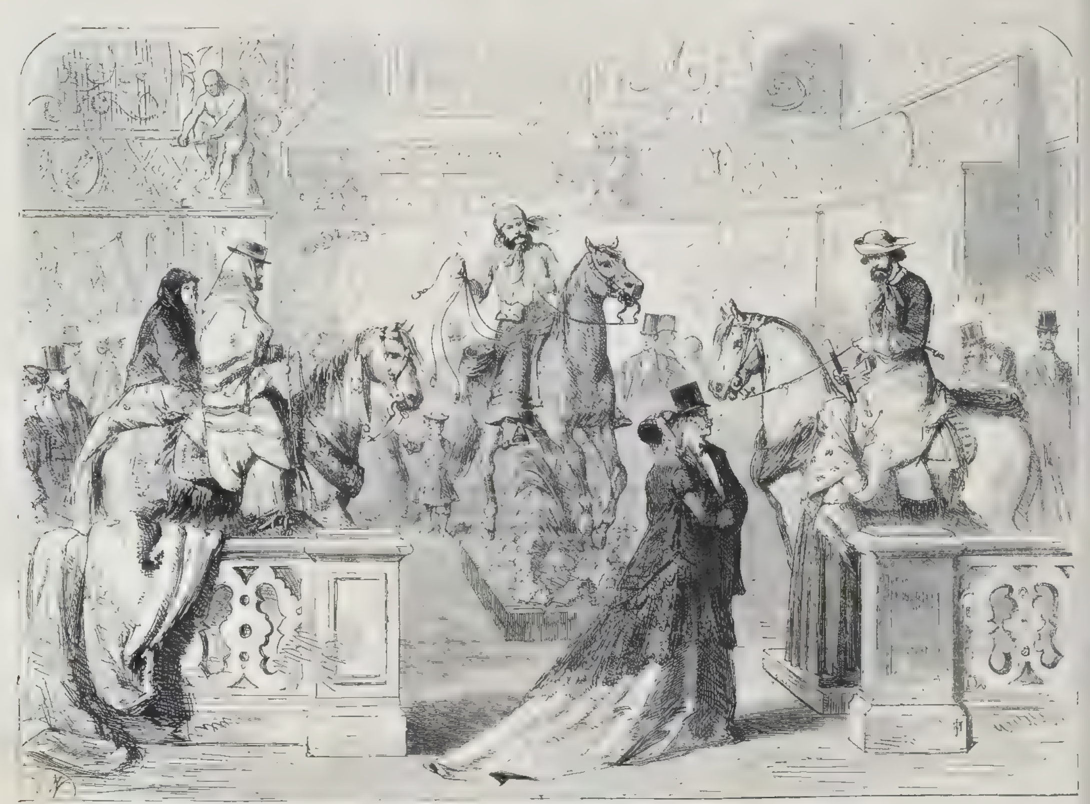
Depuis que Charles Baudelaire a fermé les yeux, on n'a pas idée de la quantité prodigieuse de nouvelles à la main et d'anecdotes plus ou moins apocryphes qui ont été jetées à poignées sur sa tombe. Pour notre part, nous jugeons préférable de ne pas entrer dans cette voie. Au lendemain d'une mort, il y a quelque chose de pénible, croyons-nous, à entendre raconter combien tel écrivain buvait de verres d'absinthe, quel café il fréquentait de préférence, s'il avait l'ivresse gaie ou lugubre, et mille autres détails introduisant brusquement le passant dans la vie privée d'un homme dont une famille honorable pleure la perte.

Notre appréciation se limitera donc à l'écrivain, et nous nous hâtons d'ajouter que les lettres ont perdu en Charles Baudelaire une personnalité d'une valeur incontestable et d'une vigoureuse originalité. Si, dans ses œuvres, il a poussé jusqu'aux dernières limites l'esprit de bizarrerie, cette tendance d'une nature inquiète et morbide ne doit pas nous empêcher de rendre justice à des qualités d'analyse philosophique dont la profondeur frappe à chaque instant le lecteur, et à l'éclat de la forme qui fera rester comme des modèles plusieurs de ses pièces des *Fleurs du mal*.

Charles Baudelaire est né à Paris, en 1821. Il débuta, en 1845, par des critiques d'art et des comptes rendus de Salon. Il entreprit ensuite avec le plus grand succès la traduction des œuvres d'Edgar Poë, dont il a publié les *Histoires extraordinaires*, les *Nouvelles Histoires extraordinaires*, les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*. Vint ensuite le livre étrange des *Paradis artificiels*, inspiré sans doute par l'abus du haschich et de l'opium. Mais ce qui a donné le plus de retentissement à son nom, c'est son volume de poésies intitulé *les Fleurs du mal*.

Depuis plus d'une année, une cruelle maladie cérébrale le clouait sur un lit de douleur. La mort de l'esprit avait précédé la mort de la matière.

H. VERNOY.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SALLE DES COSTUMES DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE; dessin de M. Gustave-Janet.



LE TROU, ESTAMINET DES ÉTUDIANTS A BRUXELLES ; dessin de M. L. d'Elliot. — Voir page 579.

L'OUVERTURE DE LA CHASSE

La semaine dernière, nous avons annoncé l'ouverture de la chasse. A cette occasion, nous nous sommes permis quelques innocentes plaisanteries sur les meurtriers de moineaux, qui battent avec acharnement la plaine Saint-Denis, et sur les Nemrods malheureux, qui, afin d'éviter les quolibets dont on les saluerait au logis, font remplir leur carnier chez le *père la Ressource*. Mais, fort heureusement pour les amateurs des nobles plaisirs de la chasse, toutes les parties de la France ne sont pas aussi dépourvues de gibier que le département de la Seine. On trouve dans la Vendée, le Maine, l'Anjou, la Bretagne, le Morvan, et dans maintes autres régions aussi, de magnifiques territoires où la plume pullule autant que le poil, où les cerfs, les sangliers et les chevreuils s'ébattent à l'ombre des futaies centenaires de vastes forêts.

C'est dans un manoir, au fond d'une de ces belles provinces, que l'ouverture de la chasse devient un plaisir vraiment royal. On se réunit de plusieurs lieues à la ronde. Les bouchons de champagne sautent en l'honneur de saint Hubert. Les rabatteurs déploient leurs lignes de tirailleurs à travers les prés, les guérets et les taillis. Les porte-carniers sont à leur poste et savent bien qu'à la fin du jour leurs fonctions ne seront pas des sinécures. Les piqueurs lancent de joyeuses fanfares aux échos de l'horizon. Les paysans regardent curieusement passer le seigneur du village avec ses amis. Tout le monde est joyeux dans la petite phalange privilégiée, car on sort d'un excellent déjeuner et l'on se promet des exploits fabuleux.

La fusillade commence : elle se prolongera jusqu'au coucher du soleil.

Notre gravure représente le moment le plus intéressant d'une journée d'ouverture de la chasse. L'amateur qui nous envoie le dessin publié en tête de ce numéro, était l'un des héros de cette fête cynégétique à laquelle il avait été convié

par un des grands propriétaires du Morvan. Quand approcha l'heure de rentrer au château, chacun des invités prit le chemin du rendez-vous assigné d'avance. Tout le monde étant réuni, les piqueurs commencèrent à faire le *tableau*. Voici en quoi cette opération consiste : chaque chasseur, à son tour, dépose le gibier qu'il a abattu : tant de faisans, tant de lièvres, tant de perdreaux, etc. Son actif est inscrit sur un carnet, et les différentes catégories de gibier sont rangées symétriquement dans une allée de la forêt, offrant ainsi un coup d'œil qui doit réjouir l'âme de saint Hubert. Le classement terminé, le chef piqueur remet au châtelain le résultat des hauts faits de la journée; et celui-ci, après avoir annoncé le total des pièces abattues, proclame le roi de la chasse.

Le roi de la chasse! Voilà un titre glorieux et qui doit faire battre le cœur au tireur à qui son adresse vient de le conquérir. Mais aussi quel lourd fardeau ces grandeurs-là apportent avec elles! Au dîner, il faudra répondre à tous les toasts, et l'on se fera un malin plaisir de les multiplier. Les yeux se troublent, les panoplies de la muraille commencent à danser une ronde; qu'importe! le roi est obligé de conserver bonne contenance et de rendre raison à quiconque lui porte une santé. Les dames châtelaines se sont éclipsées vers le milieu du pantagruélique festin. Alors le sans-gêne se déploie en maître. Les cigares et les pipes remplissent la salle de leur fumée bleuâtre. Aux anecdotes de circonstance succèdent les chansons gaillardes, et souvent les premières lueurs de l'aube viennent surprendre les convives qui ne songeaient pas encore à quitter la table.

Les vrais chasseurs, dans ce cas, repartent sans broncher. Quant aux novices, ils préfèrent aller s'étendre mollement dans leur lit, où ils rêvent qu'ils ont exterminé plusieurs douzaines de tigres et d'éléphants.

R. BRYON

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre des Italiens : rentrée de Mlle Patti dans *la Sonnambula*. — Bouffes-Parisiens : *la Bonne aux camélias*, comédie en un acte, de MM. Hector Crémieux et Jaime fils. — *La Main leste*, comédie en un acte, de MM. Eugène Labiche et Édouard Martin. — *Le Spectre jaune*, comédie en un acte, de MM. d'Avrecourt et Eugène Nyon. — Imitations d'acteurs, par Alexandre Guyon. — Les nouvelles recrues des Bouffes : MM. Montbars, Howey, Cooper, Mmes Thierret, Henry Dupont, Moïna. — Inauguration, au Campo Santo, du monument de Mme Catalani. — Ce que rapportaient deux concerts sous le consulat. — Mme Catalani virtuose et directrice. — Avarice et générosité. — Incendie de la chapelle du Rosaire, à Saints-Jean-et-Paul. — Les deux tableaux du Titien et de Jean Bellin. — Péripéties d'un tableau.

Grâces soient rendues à MM. Lefranc et Dupontavisse, les nouveaux directeurs des Bouffes Parisiens! Sans eux, la chronique dramatique se fût vue, cette semaine, obligée de faire relâche. Car, en conscience, on ne saurait considérer comme une nouveauté palpitante la rentrée de la Patti dans la *Sonnambula*. Tout a été dit depuis longtemps sur la pièce et sur la cantatrice, et quant à la représentation, vous voyez cela d'ici : un enthousiasme chauffé à blanc, une pluie de *brava*, un déluge de fleurs, une avalanche de bouquets, bref, tout le cérémonial habituel de ces innocentes solennités.

Aux Bouffes, à deux pas de là, le succès, pour s'être produit sous des apparences plus modestes, n'a été ni moins franc ni moins sincère. L'entrée de jeu, on se le rappelle, n'avait pas été des plus heureuses. La nouvelle direction ne s'est pas découragée. Sa troupe se trouvait insuffisante. Elle a mis tous ses soins à la renforcer. Autour de Charles Pérey, de Lacombe, de Dumoulin, de Mmes de Géraudon et Dambricourt, qui avaient été accueillis avec faveur dès la première épreuve, elle a groupé d'autres artistes de mérite : — en première ligne, Mme Thierret, que le Palais-Royal regrettera plus d'une fois; Mme Henry Dupont, une toute charmante personne, au jeu à la fois piquant et distingué; puis Oscar, un compère plein de rondeur; Howey et Cooper, deux jeunes comiques d'avenir; Mme Moïna, une jolie femme en attendant mieux; d'autres encore dont j'oublie le nom et qui ne demandent qu'à faire plus amplement leurs preuves. Ce n'était là encore que la moitié de la besogne. Restait à créer un répertoire, à trouver des pièces attrayantes et dans le vrai diapason du genre que la direction s'était proposé d'inaugurer ou, pour mieux dire, de restaurer. Sur celles dont se composait le spectacle d'ouverture, une seule remplissait à peu près les conditions du programme. Cette fois, la réussite a été complète, au moins pour deux des pièces qui figurent sur la nouvelle affiche : *une Bonne aux camélias* et *la Main leste*. De la gaieté sans prétention, de la fantaisie avec une pointe de comédie, voilà la note, celle qui résonnait autrefois au Palais-Royal et qui vaudra au théâtre des Bouffes, s'il a le bon esprit d'y persister, la même fortune qu'à son aîné.

~~~ Très-originale, la donnée de la *Bonne aux camélias*. Il n'est bruit dans Paris que de la disparition subite de Mlle Zélia D..., une de nos cocottes les plus à la mode. Qu'est-elle devenue? aurait-elle épousé un Brésilien ou se serait-elle égarée à Fontainebleau en compagnie de quelque femme Frigard? — Ce n'est pas à Fontainebleau, c'est à Arpajon que Zélia D... a imaginé d'aller planter ses camélias. Un beau jour, la nostalgie ou, pour mieux dire, la curiosité de la vertu l'a prise : rassasiée des écrevisses à la bordelaise, elle a voulu manger le pain du travail, respirer à pleins poumons la saine atmosphère de la famille. A ces causes, elle est entrée, comme bonne à tout faire, chez les époux Chanrouillé. Eût-elle mieux fait cent fois de rester dans son boudoir capitonné! car elle n'est pas plutôt installée, qu'elle voit s'abattre autour d'elle une nuée de soupirants : — après le domestique, le neveu de Chanrouillé; après le neveu, l'oncle Chanrouillé lui-même, — un ancien notaire, — qui lui offre un immeuble garni de palissandre, sans préjudice d'une rente de onze cents francs. La cocotte leur rit au nez : mais qui est-ce qui ne rit pas? C'est Mme Chanrouillé, qui a surpris les galants manéges de son mari, et s'empresse de flanquer sa camériste à la porte.

Il va sans dire qu'elle ne la laissera pas partir sans avoir visité sa malle; et que trouve-t-elle parmi les effets de Célestine? Des diamants pour plus de deux cent mille francs, et sur les écrins le chiffre Z D, celui de la jeune femme dont les journaux ont signalé la disparition mystérieuse. Plus de doute : la voleuse, *l'assassine*, n'est autre que sa nouvelle servante, et, toute bouleversée, elle fait prévenir au plus vite la préfecture de police. Un jeune substitut arrive, guindé, gourmé, vêtu de noir, la cravate blanche au cou, des lunettes bleues sur le nez. On le laisse seul avec Célestine. Mais à peine les deux jeunes gens se sont-ils regardés qu'ils partent l'un et l'autre d'un rire homérique. — Zélia! — Ernest! — Tu n'es donc plus au quartier latin? — Ni toi au quartier Bréda? — Et Bullier? — Et Mabille? — Ah! le bon temps! te rappelles-tu? — Et les voilà, jetant par-dessus les moulins, celle-ci son bonnet à rubans bleus, celui-là son bonnet carré, et se livrant à un cancan des plus échevelés. Mme Chanrouillé paraît sur ces entrefaites, et je vous laisse à juger de son étonnement lorsqu'elle aperçoit le magistrat, son futur gendre, en train de pincer le pas de la torpille électrique. Mais le soulagement qu'elle éprouve de se voir délivrée de ses fausses terreurs lui fait oublier ce léger incident. Le magistrat n'en épouse pas moins Idalie, et la cocotte, guérie de son accès de vertu, s'en retourne à ses cythères parisiennes.

Tout cela est très-gai, très-franc et relevé çà et là de détails spirituels ou se révèle l'esprit fin et délicat d'Hector Crémieux. Mme Henry Dupont est pleine de crânerie et de brio dans son rôle de cocotte persécutée. Oscar et Mme Thierret la secondent à merveille : — Mme Thierret surtout, qui se montre étourdissante de verve et d'entrain.

~~~ Nous la retrouvons encore dans *la Main leste*, où cette fois c'est elle qui conduit la pièce, — et sans la laisser languir, je vous en réponds!

Un soir que Mme Legrainard rentrait chez elle en omnibus, elle a senti la main d'un voisin qui lui caressait les bottines. Mme Legrainard n'est pas patiente : elle a envoyé à l'audacieux voisin une giroflée à cinq feuilles et est descendue de l'omnibus, où elle a oublié son sac.

Hâtons-nous de dire, dans l'intérêt de la morale, que le voisin giflé ne songeait pas à mal. En passant la main sur les bottines fourrées de Mme Legrainard, il s'était figuré tout simplement caresser un petit King-Charles qu'il avait mis sous la banquette.

En ramassant le sac oublié par la voyageuse, il y a trouvé son adresse : il vient le rapporter en réclamant, non pas une récompense honnête, mais une satisfaction pour la gifle qu'il a reçue.

Justement il tombe sur le mari; mais celui-ci ne se soucie pas du tout de risquer sa peau pour les vivacités de sa femme. D'ailleurs un soufflet de femme se paye avec un baiser, chacun sait ça. Pourquoi Régalas, l'offensé, ne s'en contenterait-il pas?

Régalas accepte. Au moment où se passait la scène, la lanterne de l'omnibus était éteinte: il n'a pas vu la voyageuse, mais tout lui dit qu'elle est jeune et jolie; il sait déjà qu'elle est fleuriste, et ce corps d'état sourit à son imagination.

N'est-ce pas elle que lui annonce ce frou-frou de robe de soie? Non, c'est Mlle Ernestine, la fille de Mme Legrainard. Mais elle est si jeune, si mignonne! et pour peu que sa mère lui ressemble, Régalas ne sera pas à plaindre.

Pour le coup la voici : cette femme élégante qui sort d'une chambre voisine, ce ne peut être qu'elle — et sans dire gare, Régalas l'embrasse. Erreur! la joue embrassée appartient à une cliente, une grande dame qui est venue commander une coiffure de bal à la maison Legrainard.

Enfin la vraie Mme Legrainard paraît. C'est avec peine et en lui répétant qu'il y allait de sa vie, que son mari l'a décidée à subir les conditions de l'offensé. Elle tend pudiquement sa joue; mais c'est au tour de Régalas à hésiter. Il préférerait de beaucoup se venger sur Mlle Ernestine. Cependant Mme Legrainard attend toujours. La main commence à lui démanger. Vexée à la fin des reculades de Régalas, elle lui envoie une nouvelle gifle que celui-ci s'empresse de rendre au mari.

Un duel est inévitable; mais Legrainard, en sa qualité d'offensé, a le choix des armes; il apporte deux tasses de lait, une blanche et une bleue : dans cette dernière il a raclé des allumettes chimiques et naturellement, — comme il a le choix des armes, — il choisit la blanche.

Il ne reste plus à Régalas qu'à faire son testament. Il déclare qu'il aime Mlle Ernestine et qu'il lui lègue en mourant sa fortune, — 25,000 livres de rente. Entre nous, il a forcé la somme d'un zéro. Les Legrainard tombent dans le panneau. Ils se trouvent trop heureux d'avoir pour gendre un gaillard aussi bien loti. Legrainard pardonne à Régalas qui pour le coup n'hésite pas à embrasser sa belle-mère.

La pièce, due à la collaboration de Labiche et de ce pauvre Édouard Martin, n'est d'un bout à l'autre qu'un long éclat de rire. Comment se fait-il que, depuis deux ans, nous ne l'ayons pas déjà applaudie sur la scène des Variétés ou du Palais-Royal?

A côté de Mme Thierret et de Charles Pérey, on a remarqué dans le rôle de Legrainard un comique du nom de Montbard, un mélange de Sainville et de Bernard-Léon.

Il y avait une idée dans *le Spectre jaune*. La situation de ce mari qui a surpris sur les lèvres de sa femme le nom d'un inconnu, et qui se plaît à humilier l'amant supposé dans la personne d'un domestique qui porte le même nom, pouvait fournir des développements amusants. Mais la pièce est molle, la forme banale et vulgaire. En outre, elle est faiblement jouée. L'effet a été nul. *Le Spectre jaune* ne tardera pas à aller rejoindre *le Chic au village* et *le Chemin des amoureux*.

~~~ Entre les deux pièces, M. Alexandre Guyon nous a fait entendre des scènes d'imitation. Quelques-unes sont très-réussies, celles d'Arnal et de Lesueur surtout. La charge de Numa est plus faible. Ces sortes de parodies ne sont d'ailleurs tolérables qu'à la condition de s'adresser à des artistes de premier ordre. Mais quel intérêt puis-je prendre à voir reproduire les gestes et la voix du premier farceur venu, de M. Williams, par exemple?

~~~ On vient d'inaugurer à Pise, dans le fameux Campo Santo, le monument de Mme Catalani. Ce monument, dû au ciseau du sculpteur Costelli, représente sainte Cécile, patronne des musiciens. La célèbre cantatrice est morte à Paris en 1849. L'artiste a mis ainsi dix-huit ans à exécuter son travail, ce qui suppose naturellement une œuvre importante, — et comme, s'il faut en croire les biographes de Mme Catalani, la fortune qu'elle avait amassée n'était pas moindre d'une dizaine de millions, j'aime à croire que le marbre n'a pas été épargné.

Née en 1779, suivant les uns, en 1784 suivant les autres, Mme Catalani était déjà, sous le premier Empire, en pleine renommée. On raconte que deux représentations données à Saint-Cloud, en 1806, lui valurent, comme rémunération, une somme de 5,000 francs, une rente viagère de 1,200 francs et la salle de l'Opéra prêtée, tous frais payés, pour deux concerts dont la recette ne s'éleva pas à moins de 40,000 francs. A ce compte, nous devons aujourd'hui trouver bien modestes les mille écus par représentation donnés à la Patti.

Mme Catalani fut-elle une grande artiste dans toute l'acception du mot? Il est permis d'en douter si l'on en croit les témoignages contemporains. La réputation qu'elle a laissée est plutôt celle d'une cantatrice extraordinaire que d'une virtuose accomplie. Elle possédait toutes les qualités brillantes qui saisissent et séduisent les foules : une voix d'une étendue prodigieuse, également puissante dans tous les registres, une rare hardiesse d'intonation, une facilité singulière à exécuter les trilles, les arpéges, les gammes chromatiques, montantes et descendantes, tous les casse-cou et tous les tours de force de la gymnastique vocale. Les vrais dilettanti lui reprochaient de n'avoir pas de style, de surcharger ses airs d'ornements de mauvais goût, d'être si peu musicienne qu'elle était incapable de déchiffrer à première vue. Ses ennemis l'appelaient *l'instrument Catalani* ou *Son Regina*, — d'un certain morceau qu'elle répétait à satiété. Son répertoire de concerts était, en effet, assez restreint et se bornait à quatre ou cinq airs variés, arrangés de manière à faire valoir toutes les ressources de sa voix. Son succès à Paris fut loin d'être aussi éclatant lorsqu'elle vint, en 1815, prendre la direction de la salle Favart. On remarqua malicieusement qu'elle avait fait baisser le diapason de l'orchestre déjà plus bas que ceux des principaux théâtres d'Italie. Mais ce fut surtout comme directrice qu'elle eut à essuyer les attaques et les critiques. « Moi seule et c'est assez » fut la devise de la despote *impresaria*. Les artistes de talent, à commencer par Garcia, furent éloignés. Au lieu d'appeler à elle Mme Mainvielle-Fodor, Mme Camporesi et d'autres cantatrices que lui désignait la voix publique, elle ne s'entoura que de médiocrités : « C'était une Mme Dickons qui sifflait l'italien avec l'accent anglais à travers des dents ou plutôt des défenses de sanglier; une Mme Ambrogetti (ci-devant, hélas! Strinasacchi), qui semblait n'ouvrir la bouche que pour prier ses anciens admirateurs à son enterrement; une Mme Sessi, que la comparaison nous fit trouver bonne à cinquante ans, après l'avoir trouvée mauvaise à quarante-neuf; une Mme Bertinotti, jadis excellente, je le veux, mais qui, en jouant Zaïre, fut prise par le public pour la femme de Lusignan. Seule, la jolie petite Mlle Cinti eut un moment de vogue dans le *Califo di Bagdad*..... » Celle qu'on appelait alors la petite Cinti devait devenir quelques années après notre grande chanteuse, Mme Damoreau.

Le passage que je viens de citer est extrait d'une revue des théâtres de l'époque intitulée : *le Rideau levé*. On voit que la critique d'alors n'y allait pas de main morte. La même brochure fait le procès à l'avarice de Mme Catalani, qu'elle accuse de réduire l'orchestre à des proportions infimes et de rogner le pain à ceux des pauvres musiciens qu'elle ne met pas sur le pavé. Tout exagérées que paraissent ces accusations, il est à croire qu'elles n'étaient pas sans fondement, car je les trouve reproduites par des critiques autorisés, entre autres par Castil-Blaze. Il est juste toutefois de leur opposer le renom de charité que Mme Catalani a laissé après elle. Les concerts de bienfaisance qu'elle donna dans ses longues excursions par toute l'Europe, avant et depuis sa direction du théâtre Italien, rapportèrent aux pauvres quelque chose comme deux millions. Il y a là, — talent à part, — de quoi justifier la place d'honneur accordée à ses restes par la municipalité de Pise.

~~~ Puisque me voici en Italie, qu'il me soit permis de revenir sur le sinistre qui vient d'anéantir deux des chefs-d'œuvre les plus parfaits qu'ait produits le grand art du
~~~

xvᵉ siècle. Certes, dans cet incendie qui vient de dévorer à Venise la chapelle du Rosaire, de *Sanzanipolo*, il y a à regretter bien des œuvres distinguées ou charmantes, — des fresques et des toiles de Palma le jeune, de Jacques et de Dominique Tintoret; de superbes lambris en bois de Brustolon; une série de bas-reliefs en marbre de Carrare du xviiiᵉ siècle, sculptures curieuses, admirablement fouillées et détachées, où la délicatesse du travail, l'expression des physionomies, la minutie toute flamande des détails, demandaient grâce pour le faux goût de l'époque; — mais ce qui sera un deuil éternel, un vide irréparable, c'est la perte des deux tableaux de Titien et de Jean Bellin.

A ceux qui connaissent Jean Bellin, qui ont vu dans cette même Venise *la Vierge sur son trône*, de Saint-Zacharie; dans la galerie de Dresde, *le Sauveur donnant sa bénédiction*, je ne dirai qu'un mot : par le prestige du coloris, la suavité des figures, l'importance de la composition, le tableau de *l'Enfant Jésus entouré de la Vierge et des Saints* pouvait être mis sur le même rang que les deux autres.

Sur le *Saint Pierre martyr* du Titien, il y aurait cent pages à écrire. Rien que son histoire suffirait déjà à défrayer un curieux chapitre.

Dès qu'il parut, il excita un tel enthousiasme, que la Sérénissime République crut devoir interdire de le vendre sous peine de mort. « Nous aimons, ajoute Théophile Gautier, cette férocité artistique, et c'est le seul où la peine capitale nous paraisse devoir être conservée. »

Un ouvrage sur Venise, de 1670, que j'ai sous les yeux, déplore les dangers que l'incurie de ses gardiens et l'enthousiasme de ses admirateurs faisait courir à la célèbre toile de Titien : « C'est, dit l'écrivain, le chef-d'œuvre de ce grand maître et un des quatre beaux tableaux du monde; mais il se gâte si fort qu'il est à craindre que, dans vingt ans, il ne soit entièrement perdu, tant à cause qu'il est dans une méchante exposition que parce que les peintres qui le copient incessamment ont déjà si souvent passé l'éponge sur le visage du saint, que le coloris en est tout éteint, quelque soin qu'on ait d'empêcher que les copistes n'en approchent de trop près et qu'ils ne puissent travailler sans en avoir une permission expresse. »

Aucun des honneurs dont peut être l'objet une œuvre d'art ne manqua au *Saint Pierre martyr*. Dominiquin en fit une imitation que possède encore la pinacothèque de Bologne. Il figura parmi les chefs-d'œuvre dont s'enrichit le Louvre sous l'Empire aux dépens des grandes galeries d'Italie. On lui fit subir alors une opération qui, en lui rendant son éclat et sa jeunesse, devait lui assurer une éternelle durée. Du panneau vermoulu où il avait été peint il fut reporté sur toile, et c'est en cet état qu'il resta dans notre Musée jusqu'au jour où il lui fut repris par l'invasion étrangère.

Rétabli à Venise dans l'église Saints-Jean-et-Paul, il ne tarda pas à courir de nouveaux périls. Dès 1859, M. Du Pays les signalait en termes énergiques : « Ce chef-d'œuvre de Titien, placé sur un autel à l'entrée de l'église, est exposé à l'humidité du voisinage des canaux, à la fumée des cierges allumés pendant les cérémonies religieuses et au frottement continuel du rideau destiné à le soustraire aux regards des curieux et qu'on tire vingt fois par jour moyennant rétribution. Il avait tellement noirci, qu'il a fallu procéder à son nettoyage. » Et notre compatriote insistait pour qu'il fût transporté dans un musée et garanti ainsi contre les éventualités de destruction. Ses vœux avaient été exaucés en partie par la translation du tableau dans la chapelle du Rosaire. Que ne l'ont-ils été jusqu'au bout !

J'arrête ici ces quelques notes qui seront complétées dans le numéro où *l'Univers illustré* reproduira prochainement, d'après des photographies, les deux toiles de Titien et de Jean Bellin.

GEROME.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE

Hussein le Noir, laissant le roi endormi, s'empara de l'ordre et le cacha dans son sein. Quel usage en voulait-il faire? Tant que vous êtes debout et libre, je ne redoute rien; mais une fois fermées sur vous, les portes d'une forteresse ?... Seigneur, mon attention redoublait. Je vis le traître se glisser hors de l'appartement du roi et prendre le corridor qui conduit au quartier des gardes... Je sortis aussitôt de cette chambre et je me précipitai à sa rencontre. Je l'atteignis au moment où il s'engageait dans la galerie du Soleil, je le surpris, je le terrassai, et, le poignard sur la gorge, je lui ordonnai de me livrer cet écrit... Il entr'ouvrit son bernuz pour obéir, et ce fut alors que je vis sur sa poitrine la preuve qu'il n'appartient pas à la religion du prophète. Une chaîne d'or pendait à son cou, sous ses vêtements; à la chaîne était attaché un reliquaire d'or, surmonté d'une croix et montrant au travers de son bouton de cristal une mèche de cheveux blonds, dont la tresse formait ce nom : Isabel.

— Isabel ! répéta le comte-duc en tressaillant.

— De l'autre côté du reliquaire, poursuivit Moghrab, le boîtier en métal plein portait accolés les écussons de Haro et d'Aguilar avec les deux devises jumelles : *Sola solem*[1] et *Haro, hero ero...*

— Don Louis ! murmura encore le comte-duc.

Cette fois, ce n'était pas un coup de massue. C'était une surprise irritante et pénétrante, une piqûre aiguë qui traversait le cœur de part en part.

— Don Louis de Haro ! répéta le comte-duc.

Puis il ajouta :

— A la bonne heure, Dieu vivant ! S'il faut combattre, nous combattrons ! Nous savons maintenant où sont nos ennemis !

Moghrab fit un signe de tête gravement approbatif.

Comme le favori ouvrait la bouche pour lui adresser d'autres questions, il se fit un grand bruit de pas dans les corridors voisins et des cris de femme éclatèrent. En même temps, des coups redoublés frappés contre la porte retentirent.

— J'avais ordonné que nul ne vînt nous troubler, commença le favori dont le sourcil impérieux se fronçait déjà.

— Qui peut commander aux événements ? l'interrompit Moghrab de son accent flegmatique.

Parmi les cris, on distinguait des gémissements déchirants.

— Dona Julia ! murmura le comte-duc étonné, c'est la voix de la duchesse, ma femme !

— Ma fille ! sanglotait cette voix gémissante, mon Inez chérie ! mon unique bonheur ! ma fille ! qu'on me rende ma fille !

Le favori appuya sa main contre son cœur et se dirigea vers la porte d'un pas mal assuré.

— Du courage ! dit Moghrab; il faut combattre ou mourir !

Aussitôt que le verrou eut été tiré à l'intérieur, la porte s'ouvrit avec une grande violence.

Une femme échevelée se précipita dans la chambre et tomba sans force dans un fauteuil en murmurant :

— Inez !... ma fille !... enlevée ! perdue !

Un flot de servantes et de valets venaient après elle.

Moghrab avait rabattu sur son visage le capuchon de son bernuz. La duchesse tourna son regard vers lui, et se levant d'un brusque mouvement, elle vint lui saisir le bras.

— Puisque celui-ci est sorcier, s'écria-t-elle, qu'il dise où est ma fille !

VII.

Le ménage du comte-duc.

La duchesse dona Julia de Zuniga était une femme jeune encore et qui conservait des restes de beauté. Elle vivait solitaire, et livrée à la plus austère dévotion, depuis l'époque féconde en remords, mais pleine de radieux souvenirs, où l'éblouissant Buckingham avait traversé l'horizon espagnol comme un météore incendiaire, portant avec lui toutes les séductions et toutes les folies d'amour. La duchesse était, en ce temps-là, jeune et belle, et sa réputation inattaquée restait au-dessus du soupçon; mais elle aimait Buckingham, et ce sentiment qu'elle renfermait dans son cœur n'en devait pas moins être expié par toute une vie de pénitence.

Dans sa retraite presque claustrale, dona Julia n'avait qu'une consolation et qu'un bonheur, Inez, sa fille unique, cher ange au sourire pieux et doux. Quand la pauvre mère contemplait autrefois Inez endormie dans son berceau, elle croyait à la miséricorde de Dieu. Maintenant que la jeunesse épanouie avait tenu toutes les promesses de l'enfance, l'heureuse mère se complaisait dans l'adoration de son trésor. Elle se sentait pardonnée, et son amour s'augmentait de toute sa reconnaissance.

Le comte-duc, dur et froid dans son intérieur, assombrissait à plaisir son masque sévère pour compléter son déguisement d'homme d'État. Ses contemporains, qui l'ont accusé sans mesure, n'ont pas dit assez toutes les puérilités de ce caractère. C'était un comédien. Il eut, à de rares intervalles, quelques beaux moments sur le théâtre où il jouait son rôle ingrat et stérile; mais, en général, ses vertus comme ses vices étaient au-dessous de ce rôle et de ce théâtre. Vindicatif à l'excès, il manqua d'ampleur même dans ses vengeances, et tout, jusqu'à ses fautes, porta la physionomie du pédant espagnol, petit, jaloux, fanfaron, et d'un jaune de bile sous ses cheveux plats.

Il n'avait pas ignoré les sentiments de sa femme, puisque l'histoire met à sa charge deux guet-apens dirigés contre son rival; néanmoins, il gardait vis-à-vis du monde les dehors d'un époux satisfait. Ses rancunes conjugales ne se traduisaient guère que par la méchante mine qu'il montrait, en toute occasion, à don Balthazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience de Séville, son beau-père. La cour ignorait ses brutalités domestiques : la cour aurait volontiers raillé sa prétendue mansuétude.

Dona Julia seule savait de quelle froide et implacable revanche le comte-duc était capable. Il est, dit-on, dans l'existence de tout favori, des heures amères où l'humiliation rentrée a besoin de se faire jour au dehors. Il faut que ces illustres valets passent leurs sourdes rages sur le dos de quelqu'un. La duchesse avait accepté cette rude expiation; elle était la victime volontaire et soumise, offerte aux exaspérations ministérielles de son époux. Quand le roi égratignait son favori, la duchesse avait, par ricochet, double coup de griffe; mais Inez restait au-devant d'elle comme une égide. Le comte-duc se respectait lui-même et respectait sa femme en présence d'Inez. Il avait peur de se rendre odieux à cette enfant qui adorait sa mère.

Autant qu'il était susceptible d'aimer, et ce n'est pas beaucoup dire, il aimait Inez.

Jusqu'au commencement de l'hiver précédent, Inez avait été en quelque sorte cloîtrée dans le domicile paternel, selon la rigueur de l'éducation espagnole. Un voile épais la défendait contre les regards, quand elle sortait pour accomplir ses devoirs de dévotion, et c'est à peine si la porte de sa retraite s'ouvrait de temps en temps à quelques compagnes choisies. Mais, au mois de janvier de cette année, le roi, ayant donné une grande fête à son palais de Valladolid, demanda au comte-duc si sa fille était boiteuse ou bossue. C'était la formule. Inez fut présentée le lendemain.

Inez était une charmante jeune fille dont la vive nature avait résisté aux tristesses du logis ministériel. Elle souriait dans cette lourde atmosphère d'ennui et de fausse austérité; elle était restée joyeuse envers et contre tous. Dans cet intérieur en deuil, sa présence était comme un rayon de soleil. Au début, la cour fut pour elle un enchantement. Comme elle n'avait connu que la solitude, tous ces éblouissements du monde la plongèrent dans une sorte d'ivresse. On l'admirait, candide et naïve au milieu de cette foule blasée; on la respectait, le roi la distinguait; la reine elle-même, qui détestait son père, lui souriait.

Puis, tout à coup, elle devint rêveuse. Les belles couleurs de ses joues pâlirent; ses beaux yeux noirs perdirent leurs clairs rayons. Sa mère inquiète l'interrogea; elle pleura, mais elle resta muette.

Toutes les mères savent traduire ces larmes d'enfant. Inez aimait. Qui aimait-elle ? Pendant des mois, toutes les pensées de la duchesse avaient été dirigées vers ce but : deviner le nom de l'homme que sa fille aimait. L'automne venu, elle n'était pas plus avancée qu'aux premiers jours du printemps. Nul indice ne s'était montré à elle; le mot de l'énigme lui échappait obstinément.

Elle crut s'être trompée. Cet espoir se changea presque en certitude, lors du voyage du roi en Andalousie. Le roi, en effet, parla de marier Inez avec un des jeunes seigneurs suivant la cour. Devant cette annonce, Inez resta indifférente et froide.

La duègne qui veillait sur elle l'avait vue naître. C'était comme sa seconde mère. La duchesse et dame Laurence, c'était le nom de la duègne, causaient bien souvent d'Inez. La veille du jour où nous sommes, dame Laurence avait dit : « Si le cœur a été malade un instant, le cœur est guéri. Ce n'était qu'un caprice d'enfant. Ce voyage d'Andalousie a fait diversion; nous redevenons gaie, et ce matin, nous avons chanté nos chansons d'autrefois... »

Dame Laurence avait dit cela à midi, après la grand'messe. A la sortie des vêpres de la cathédrale, un cavalier donna l'eau bénite à Inez et prononça un mot que dame Laurence ne put entendre. Au mouvement des lèvres du cavalier, elle avait cru deviner pourtant que ce mot pouvait bien être : « Demain... »

Mais quelle apparence ! Inez, d'ailleurs, resta impassible sous son voile et le cavalier s'éloigna sans ajouter ni une parole ni un signe.

Dans le sombre demi-jour du péristyle intérieur de la cathédrale, dame Laurence n'avait pas pu reconnaître ce cavalier, qui avait son manteau relevé jusqu'à la lèvre.

Le soir, Inez assista au cercle de la reine, qui l'avait prise en affection. Vers minuit, dame Laurence la coucha. Il y avait longtemps qu'elle ne l'avait vue si caressante et si affectueuse.

Le mari de dame Laurence était garde du roi. Il leur arrivait parfois à tous deux de profiter des heures de la sieste pour se voir. Ce jour-là, ce fut ainsi. Le garde du roi vint chercher sa femme à la méridienne, et celle-ci sortit après s'être assurée que la jeune fille dormait d'un profond sommeil.

Quand elle revint, Inez n'était plus dans son lit. Sur sa table de nuit il y avait un livre d'heures ouvert, et la garde en satin blanc de ce livre portait ces mots tracés au crayon d'une main tremblante :

« Ma mère, pardonne-moi... »

Dame Laurence chercha cependant; on cherche toujours. Elle fouilla les appartements de la duchesse; elle parcourut les jardins de l'Alcazar, et, convaincue enfin et certaine de son malheur, elle vint se jeter aux pieds de sa maîtresse.

La duchesse ne comprit pas tout de suite. Sa tête se perdit; elle devint folle. Elle appela sa fille, comme on fait pour les petits enfants qui jouent à cache-cache; elle la supplia de se montrer et de cesser ce jeu cruel. — Quiconque a entendu ces pauvres divagations de la mère abandonnée les garde en son souvenir comme une plaie qui ne veut point se fermer. C'est le cri déchirant par excellence, c'est le cœur éploré, c'est la détresse immense, communicative, contagieuse, que nul ne peut ouïr ou voir sans pleurer.

Dame Laurence fut chassée, car ces grandes angoisses sont impitoyables. Elle s'en alla sangloter sur la borne de la rue, et la duchesse, prenant un chemin que depuis longtemps elle ne connaissait plus, s'élança vers les appartements du comte-duc. Elle n'avait point de parti pris en entrant dans le cabinet du ministre. Peut-être espérait-elle encore y trouver sa fille.

Moghrab, cet homme de bronze, baissa les yeux sous l'ardent regard qu'elle lui jeta, mais il ne répondit point à son appel. La beauté impassible de son visage garda son immobilité de statue. Il s'inclina pourtant, et dans ce salut grave il y avait de la tristesse et du respect.

Le comte-duc, livide et les sourcils froncés, s'appuyait des deux poings à la tablette de son bureau. La respiration sifflait dans sa poitrine oppressée.

La duchesse passa sa main blême sur son front, comme pour rappeler sa pensée qui fuyait. Puis, par un brusque

1. Voir les numéros 583 à 660

1. Cette devise elliptique qui joue sur le mot sous-entendu *aquila* signifie : « L'aigle seul regarde en face le soleil. » L'écusson d'Aguilar est *de sable à l'aigle d'or regardant au soleil du même.*



LA MATINÉE AUX BAINS DE MER DE BIARRITZ, dessin de notre correspondant. — Voir pa. 57[illegible].



L'APRÈS-MIDI AUX BAINS DE MER DE BIARRITZ; dessin de notre correspondant. — Voir page 578.

mouvement, tournant le dos à l'Africain, elle s'élança vers son mari qu'elle regarda en face.

— Ma fille! s'écria-t-elle d'une voix sourde. Vous êtes puissant, vous êtes riche, vous avez des espions, des juges, des soldats... l'Espagne entière vous obéit... vous avez le droit de commander comme si vous étiez le roi... Guzman! oh! monseigneur! pourquoi restez-vous muet et inerte devant ce grand malheur?... Relevez-vous, agissez, ordonnez! Dites à tous ceux qui sont au-dessous de vous: « Cherchez ma fille! trouvez ma fille! » Promettez-leur des récompenses. Y a-t-il un payement au-dessus d'un pareil bien? Je vendrai mes joyaux, s'il le faut, seigneur... je vendrai mon sang, vous le savez bien, si mon sang avait un prix... Jésus crucifié! je crois que je vendrais mon âme.

Elle se tordit les mains. Sa voix se faisait plus rauque, et sa lèvre blanche avait une bordure rosée. L'effort qu'elle faisait pour parler déchirait ses poumons.

— Guzman!... Guzman! reprit-elle; mon cher seigneur!... vous l'aimiez... elle vous ressemble... Hier encore je me disais cela en la regardant sommeiller... Guzman! notre fille! si belle! perdue!... Par le Dieu du ciel! qu'avez-vous à ne pas répondre?

La paupière du comte-duc battit et les rides de son front se creusèrent.

— Écoutez! fit dona Julia en avançant d'un pas vers lui; aujourd'hui vous ne me faites pas peur!... Vous êtes un bon père, je suis certaine de cela!... y a-t-il de mauvais pères?... c'est la douleur qui vous empêche de parler, n'est-ce pas?... J'ai eu tort. J'aurais dû vous ménager... Le coup est trop violent... mais c'est que le temps presse, Guzman, poursuivit-elle d'une voix insinuante et douce; elle est déjà bien loin peut-être, bien loin!... il faut courir!... Oh! Vierge sainte! pourquoi n'ai-je pas la force?... les voleurs d'enfants! les misérables qui marchent sur le cœur des mères!...

Elle s'interrompit. Tout son visage s'empourpra du même coup, tandis qu'une bordure de sang plus rouge venait à ses lèvres.

Un cri s'étrangla dans sa gorge. Elle continua, bégayant et râlant:

— Qu'ils meurent, n'est-ce pas! c'est trop peu de la mort pour une action si impie! Notre fille! un ange qui s'agenouillait hier sur les marches de l'autel! Ne promettez rien, Guzman, menacez, cela vaut mieux! Plaignez-vous au roi! La reine l'aimait... qui donc ne l'eût pas aimée? Guzman! Guzman! seigneur! appelez! commandez! soyez terrible! Dites-leur à tous: « Je veux ma fille! si vous ne me rendez pas ma fille, l'échafaud, le bûcher!... » Oh! inventez un supplice qui les glace de frayeur! dites-leur qu'ils auront la torture! dites-leur... oui... dites-leur: « On vous prendra vos filles! »

Elle se laissa choir à deux genoux. Tout son corps s'agitait aux bonds convulsifs de son cœur. Ses yeux hagards et fous roulaient dans leurs orbites agrandis. Moghrab détournait d'elle sa vue. Pendant qu'on ne le regardait point, il appuya ses deux mains sur sa poitrine.

— Leurs filles!... répéta-t-elle à bout de force; non... non... laissez les filles à leurs mères... ce qu'on souffre, oh! ce qu'on peut souffrir!...

Elle se courba. Son front toucha le sol, tandis que ses cheveux dénoués s'éparpillaient sur les dalles.

Il n'y avait que deux témoins à cette scène: le comte-duc et l'Africain.

Le comte-duc s'était redressé au moment où sa femme prosternée avait mis son front dans la poussière.

L'Africain seul éprouvait le contre-coup de cette poignante et indicible douleur.

Le comte-duc ne tremblait plus sur ses jambes. Il avait croisé ses bras sur sa poitrine. Il contemplait, d'un œil froid et méchant, l'agonie de sa femme.

Si nous avions pour la haine, cette infirmité principale de la race d'Adam, un instrument métrique gradué comme les pèse-liqueurs, on pourrait se convaincre que la plus dense de toutes les haines, la plus riche en fiel, la plus venimeuse, la plus vivace, la plus inexplicable, c'est la haine de ménage.

« Entre voisin... » dit le proverbe. Multipliez le proverbe, prenez-en le carré, prenez-en le cube, et vous aurez la haine entre époux.

— Relevez-vous, madame, prononça le comte-duc à demi-voix et d'un ton très-froid.

Comme elle restait affaissée sur elle-même, il ajouta:

— J'ai quelque chose à vous dire.

En un instant la duchesse fut sur pied.

Ses yeux s'agrandirent et brillèrent. Ses narines gonflées mirent de l'air plein ses poumons. Pour ce seul mot, l'espoir emplit tout son être et sortit par tous ses pores.

Elle fit un pas vers le duc, qui semblait l'attendre et l'encourager. Parfois, ces catastrophes amènent la réconciliation. Certes, dona Julia n'y songeait point, car dans sa pensée, il n'y avait place que pour sa fille; mais nous pouvons affirmer qu'il n'eût fallu qu'un mot, qu'un signe pour la précipiter aux genoux ou dans les bras de son mari.

— Approchez encore, dit-il.

Cette voix qui voulait être douce lui fit mal, mais elle avança d'un pas pour obéir.

— Plus près! ordonna le comte-duc; avez-vous peur de moi, madame?

Elle avança d'un pas encore. Le comte-duc put lui saisir la main. La pression de ses doigts fut si brutale qu'elle poussa un cri d'angoisse. Et cependant ce grave et austère visage d'homme d'État n'avait rien perdu de son calme.

Il attira la duchesse tout contre lui. Sa bouche toucha presque son oreille. Il dit:

— L'exemple des mères tue les enfants, madame!

Elle le regarda toute effarée, car ce mot lui fouillait l'âme comme un poignard qu'on retourne dans la plaie.

— Dieu punit dans l'enfant le crime de la mère.

Puis il lâcha sa main. Elle tomba foudroyée.

Moghrab s'élança pour la soutenir. Le favori l'arrêta d'un geste.

— Nous avons des gens, dit-il; c'est affaire à eux.

La sonnette, agitée, retentit. Des valets se montrèrent à la porte.

— Madame la duchesse a succombé à son émotion, prononça le comte-duc d'un accent hypocrite; prévenez son médecin, et qu'on l'emporte avec précaution dans son appartement.

Dona Julia était comme morte. Quand on l'eut enlevée, Moghrab dit:

— Nous autres infidèles, nous avons plus de pitié, nous étranglons nos femmes.

— Je ne te comprends pas, maragut, répliqua le ministre, qui essayait de garder son apparence glacée.

— Je ne blâme pas Votre Grâce, ajouta Moghrab; elle avait droit à la vengeance.

Le comte-duc s'efforça de sourire et dit seulement:

— J'oublie toujours qu'il n'y a rien de caché pour toi, sorcier!

Il s'assit et reprit au bout de quelques secondes:

— Maragut, si tu me retrouves ma fille... et qu'elle soit digne encore de moi, je te fais plus riche que le roi!...

— Digne de vous! répéta l'Africain d'un ton équivoque.

Il s'interrompit, refoulant en lui-même la parole qui pendait à sa lèvre.

— Excellence, reprit-il, vous m'avez donné assez d'or... je veux désormais être payé autrement.

— Comment veux-tu être payé, maragut?

— La vengeance, monseigneur.

— Et de qui veux-tu te venger? T'a-t-on pris ta femme ou ta fille?

— L'une et l'autre, monseigneur... regardez en vous-même, mesurez la soif que vous aviez du sang de Buckingham.

— Tais-toi! fit le comte-duc, tais-toi...

— Et mesurez la fièvre qui dévore le cœur de Moncade, poursuivit l'Africain.

Le comte-duc répétait:

— Tais-toi!... tais-toi!...

Mais Moghrab continuait.

— Additionnez l'une avec l'autre: cela vous donnera ma passion. J'ai votre haine et plus que votre haine, car ma fille vit et son séducteur l'abandonne.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt? demanda le comte-duc avec défiance.

— Parce que Votre Grâce n'avait pas encore assez besoin de moi.

— Et maintenant?

— Maintenant, l'heure est venue de conclure et de signer le pacte. Vous êtes attaqué de tous côtés à la fois. Votre puissance chancelle, et le malheur vient d'entrer dans votre maison. Pour que vous marchiez, vous, ministre du roi d'Espagne, dans la voie du pauvre Moghrab, il ne vous manque plus que la confiance, et la confiance, je vais vous la donner d'un mot. Excellence, nos rancunes sont sœurs: l'homme dont ma femme mourante prononçait le nom dans son dernier soupir, c'est l'homme qui a obtenu du roi ce matin l'ordre de vous arrêter.

— Hussein le Noir! murmura le comte-duc.

— Don Louis de Haro, comte de Buniol! prononça gravement l'Africain.

— Étrange destinée! pensa tout haut le ministre.

— On ne s'étonne de rien, monseigneur, quand on a élevé son esprit jusqu'à cette grande loi de la fatalité qui régit les mondes. C'était écrit, disons-nous, dans le calme de notre sagesse orientale. Vous vous révoltez, il est vrai, contre cette loi, mais elle pèse sur vous comme sur nous; elle vous écrase, et vous la subissez en frémissant. Nos haines sont sœurs, je le répète. L'homme qui vient d'enlever votre fille, c'est l'homme qui m'a pris la dernière joie de mon âme, le sourire de mes vieux ans, Aïdda la belle!

— Moncade, n'est-ce pas?

— Et je ne lui avais rien fait, moi, Excellence, je n'avais pas traîtreusement attiré une fille de son nom dans le piége..

— Maragut!... s'écria le comte-duc rougissant de courroux.

L'Africain fixa sur lui son regard clair et métallique, pourrions-nous dire, comme le reflet d'une lame bien fourbie.

— Il n'est pas besoin que vous m'aimiez, seigneur, prononça-t-il lentement; il n'est pas besoin que je vous estime. Nos étoiles jumelles unissent nos actions et marient nos efforts. Voilà le point unique. La première question est de savoir si vous voulez ravoir votre fille et rester ministre de la monarchie espagnole.

— Je t'écoute, dit le favori au lieu de répondre, pose tes conditions.

— Seconde question: Quel est à votre sens le plus pressé? Doit-on s'occuper d'abord de votre fille ou de votre puissance?

— Pour agir, il faut pouvoir, répliqua le favori.

— C'est juste, nous vaincrons, seigneur, si vous êtes résolu. Pour que vous gardiez votre portefeuille, il faut une révolution.

— Qui la fera?

— Vous-même.

— Soit... je me sens de force à l'arrêter quand il faudra.

— Ceci vous regarde... je ne vous donne que les moyens de ressaisir votre faveur.

— Mais pour une révolution, reprit le comte-duc, il ne s'agit pas seulement de le vouloir.

— Quand une mine est creusée et chargée, repartit Moghrab, il s'agit seulement de mettre l'étincelle en communication avec la traînée de poudre.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

BIARRITZ

De toutes les plages françaises où nos citadins fatigués vont se retremper au sein des ondes et aspirer la fraîcheur des brises marines, il en est peu qui jouissent, parmi le monde élégant, d'une faveur égale à celle de Biarritz. C'est le bain de mer aristocratique par excellence. Il est de suprême bon ton d'y passer tout au moins une huitaine pendant les trois mois de la saison, qui sont juillet, août et septembre. Pendant ce temps-là, la jouissance d'un lit et d'une cuvette s'y payent littéralement au poids de l'or, et bienheureux encore sont les privilégiés qui parviennent à entrer en possession de ces deux meubles indispensables.

En vérité, assis comme il est, à deux pas de Bayonne, tout à la fois au pied des Pyrénées et au bord de l'Océan, le coquet village de Biarritz se trouve dans une situation exceptionnelle; pourtant les véritables amis de la nature n'en apprécieront jamais que médiocrement les délices. La campagne y est trop pomponnée, la plage trop ratissée pour eux. Les rochers de Biarritz surtout rappellent trop le bois de Boulogne et M. Alphand. Il semble qu'à l'instar des belles promeneuses ils fassent, eux aussi, leurs quatre toilettes par jour.

Il n'y a pas bien longtemps que Biarritz, déchu de son ancienne position commerciale, n'était plus qu'un misérable village de pêcheurs, quand la faveur de la mode est venue lui donner une vie nouvelle. Depuis, sa prospérité ne cesse d'aller croissant d'année en année. De pêche, il n'en est plus question; tous les habitants ont abandonné la rame et le filet pour sangler la ceinture du maître nageur, manier le fouet du cocher, prendre le tablier de l'aubergiste ou la serviette du garçon de café; et je vous prie de croire qu'ils n'ont pas à s'en plaindre.

Le village s'efforce de se mettre à la hauteur de ses nouvelles destinées. En s'agrandissant, il prend chaque jour un peu plus d'élégance et de confort. Ses rues ont été macadamisées, le service de l'éclairage est assuré; enfin une fontaine d'une certaine importance s'élève depuis peu sur la place de la Chapelle. Toutefois, il ne faut pas chercher encore à Biarritz rien qui ressemble à un monument. Tout au plus peut-on citer la villa Eugénie, construite de 1855 à 1856, et plusieurs fois restaurée depuis.

Dans le voisinage de la terrasse où s'élève cette résidence impériale, les rochers du cap Saint-Martin supportent un phare à feu tournant de premier ordre. Il s'éclipse de demi-minute en demi-minute et a une portée de vingt-sept kilomètres. De la lanterne du phare, on voit se dérouler un admirable panorama. Au nord apparaissent Anglet, l'embouchure de l'Adour, Bayonne et les côtes du golfe de Gascogne; au midi, Biarritz, Bidart, Guettary, Saint-Jean-de-Luz, les côtes d'Espagne et la chaîne des Pyrénées.

Les promeneurs jouissent encore d'un merveilleux point de vue du haut du promontoire de l'*Atalaye*, vieux rocher rongé par les eaux, que couronnent les ruines d'un antique château. Dans les environs, ils vont voir la *Chambre d'amour*, grotte située au fond d'une anse profonde. Elle était autrefois ouverte à la mer, qui s'y précipitait par les gros temps; mais un éboulement de sable en défend aujourd'hui l'accès aux vagues. Son nom lui viendrait, suivant la légende, de deux amants qui, s'y étant donné rendez-vous, y auraient été surpris et engloutis par la marée montante. On retrouva le lendemain leurs cadavres enlacés.

Deux parties du rivage offrent leur sable fin aux ébats des baigneurs: la *Côte du Moulin*, dite également *Côte des Fous*, plage découverte entourée d'un amphithéâtre de pentes gazonnées, et la côte du *Port-Vieux*, anse étroite encaissée entre les rochers. Ce dernier bain est le plus fréquenté. La lame y arrive plus douce, brisée qu'elle est par les deux pointes du cap qui forment la baie. Un grand établissement de bains, nouvellement construit, allonge son triple corps de bâtiments sur la grève sablonneuse. Baigneurs et baigneuses y viennent en foule, chaque matin, échanger leur toilette de ville contre le costume de laine réglementaire, tandis que, du haut des rochers, bon nombre de flâneurs assistent au spectacle pittoresque et animé qu'offre la plage au-dessous d'eux.

Au sommet du rocher qui ferme le Port-Vieux, du côté du sud, s'élèvent les débris d'une petite tour qui servait autrefois de fanal. C'était une espèce de vaste cheminée où l'on allumait de grands feux à l'approche du mauvais temps, pour rappeler à la côte les pêcheurs éloignés. Du pied de cette tour, le spectateur découvre la *Côte des Basques* entourée de falaises abruptes, auxquelles font face une rangée d'écueils. La lame venant du large, qui s'y brise avec furie, offre aux baigneurs experts l'occasion de déployer leur adresse et leur force. C'est la plage préférée des Basques, — d'où son nom, — lesquels, une fois par an, le dimanche qui suit l'Assomption, descendent par bandes de leurs montagnes pour y venir exécuter à la nage de véritables joutes.

Nos lecteurs trouveront dans ce numéro une vue du Port-Vieux et aussi une vue de la partie méridionale de la côte du Moulin, particulièrement affectionnée des promeneurs pendant l'après-midi. Parallèlement au rivage s'élève un établissement de bains chauds d'eau de mer et d'eau douce, construit dans le style mauresque. Derrière le petit rocher,

surmonté d'un kiosque, s'étend la plage de la Chindouze, où les derniers pêcheurs remisent leurs barques. Au delà, sur la hauteur, se dresse le Casino, bâti par un Espagnol, M. de Montfort, et qui contient un restaurant, une salle de concert, une salle de bal et une salle de spectacle.

HENRI MULLER.

EXPOSITION UNIVERSELLE

L'Exposition change de physionomie. — Exposition du docteur Brunetti. — Conservation des pièces anatomiques. — Procédés employés par M. Brunetti. — Tête de jeune fille suicidée. — Les glaces. — Leur fabrication ancienne. — Leur fabrication actuelle. — Produits minéralogiques de la Belgique et de la Russie. — Les mines de graphite de Balougol

L'Exposition universelle commence à changer de physionomie d'une façon sensible pour ceux qui la visitent avec assiduité depuis le jour de son ouverture. Non-seulement elle laisse introduire partout, dans ses galeries et dans son parc, des exhibitions qui seraient beaucoup mieux placées parmi les baraques d'une foire de village, mais encore son public n'est plus du tout le même. Il se compose de provinciaux et d'étrangers dont le bon sens s'étonne, à juste raison, de voir figurer parmi les merveilles de l'industrie européenne le géant et le nain chinois, le décapité qui parle, le charlatan Casque-de-fer, et surtout les cafés chantants, devant lesquels une mère n'ose pas toujours faire passer sa fille. Il se braille là, en effet, des choses exorbitantes, que la manière de les dire rend plus exorbitantes encore, et que, pour l'honneur de l'Exposition, on ne devrait certes pas y entendre.

On s'explique d'autant moins d'ailleurs la tolérance de la Commission impériale à l'égard des saltimbanques et des cafés chantants, que c'est là un plaisir exclusif à certaine classe de Parisiens blasés et usés comme le Bartolo de Rosine. Les visiteurs qui composent en ce moment le public de l'Exposition se tiennent strictement éloignés de ces grossiers divertissements, d'abord parce qu'ils ont vu mieux à la fête communale des faubourgs de leur ville, ensuite parce qu'ils éprouvent une invincible répugnance à tirer de l'argent de leur poche, à chaque pas et à chaque instant, pour aborder certaines choses dont ils s'étonnent de ne point trouver le péage compris dans le droit d'entrée payé à la porte. Le jardin réservé lui-même, malgré ses belles serres, ses aquariums et ses merveilles botaniques, souffre singulièrement de cette manière de penser assez légitime, et ses allées ne restent que trop désertes.

Avec un peu d'habitude on ne tarde point à distinguer non-seulement la nation, mais encore la profession des étrangers qui franchissent le tourniquet de l'Exposition. Voyez ce groupe d'hommes vêtus de noir, les yeux protégés par des lorgnons ou par des besicles, et qui portent sous le bras les deux gros et pesants volumes du Catalogue qui, soit dit en passant, ne les renseigneront sur rien. Tenez-le pour certain, ce sont des professeurs allemands. Si vous en doutez, suivez-les et vous les verrez infailliblement se diriger, avant tout, vers la galerie des États romains, et dans un français fortement accentué de tudesque demander soit aux sergents de ville, soit aux gardiens, où se trouve l'Exposition du docteur Brunetti.

M. Brunetti de Rovigo, à qui le jury a décerné une de ses grandes médailles d'or, et l'Empereur la croix d'honneur, a trouvé le moyen de conserver aux pièces anatomiques, sauf la couleur et le poids, tous leurs caractères internes et externes.

Ai-je besoin de vous dire que les savants allemands poussent des exclamations de surprise à la vue de tous ces étranges objets d'un aspect grisâtre, peu avenants à l'œil et d'une légèreté d'éponge. Voyez! s'écrient-ils avec je ne sais combien de points d'exclamation; voyez! voici un viscère qui conserve sa forme et ses dimensions normales; ouvert dans son milieu il permet à l'œil nu d'en apprécier, d'une façon nette et précise, la structure, la disposition interne et les rapports normaux et pathologiques des tissus!

Un autre qui tient à la main une loupe se délecte à étudier certains détails de la pièce qui fut un cœur, un poumon, un cerveau, tandis que ses compagnons se disputent à qui pourra placer son œil sur un microscope, sous l'objectif duquel se trouvent disposés des objets plus petits et qu'on y voit distinctement dans tous leurs détails délicats. Il y a surtout une particule de poumon qui fait extasier les érudits de Vienne ou de Berlin.

Comment M. Brunetti arrive-t-il à exécuter ces chefs-d'œuvre de préparation? se demandent-ils tous.

— Après avoir fait longtemps un mystère de son secret, leur répond un cicerone en permanence près des vitrines anatomiques, M. Brunetti l'a révélé dernièrement au congrès médical qui vient de se tenir à Paris. Grâce à ses instructions, de retour dans votre laboratoire, vous pourrez, pour peu que vous soyez adroits et persévérants, préparer des pièces aussi parfaites que celles-ci.

Le procédé Brunetti comprend plusieurs opérations : le lavage de la pièce, son dégraissage, son tannage, sa dessiccation.

Pour laver la pièce, on fait passer un courant d'eau pure à travers les vaisseaux sanguins et les divers conduits excréteurs; puis ensuite de l'alcool qui chasse l'eau.

On procède au dégraissage en remplaçant l'alcool par de l'éther qu'on pousse également dans les vaisseaux et les conduits; cette partie de l'opération doit durer quelques heures. L'éther pénètre jusque dans la trame des tissus et y dissout partout les matières grasses.

La pièce arrivée à ce point peut dès lors être conservée indéfiniment, pourvu qu'on la tienne plongée dans l'éther.

Pour le tannage, qui permet de conserver les pièces à l'air libre, M. Brunetti emploie du tannin dissous dans de l'eau distillée bouillante.

Il introduit cette solution toujours de la même manière, c'est-à-dire en la faisant passer par les vaisseaux sanguins et par les conduits excréteurs, après en avoir chassé l'éther à l'aide d'un courant d'eau distillée.

La dessiccation s'obtient en plaçant les pièces sur un vase à double fond : après avoir rempli d'eau bouillante ce double fond, on remplit le vase d'air sec et chaud à l'aide d'un réservoir qui comprime cet air à deux atmosphères à peu près, et qui communique par un robinet à un système de tubes, d'abord avec un vase contenant du chlorure de calcium, ensuite avec un autre chauffé, puis enfin avec les vaisseaux et les conduits excréteurs des pièces anatomiques. Le courant gazeux qui en résulte chasse en peu de temps tous les liquides; l'opération se trouve menée à bonne fin et désormais la pièce souple, légère, conservant son volume, ses rapports normaux, ses éléments histologiques et solides, peut se manier sans crainte et se conserver indéfiniment.

Au milieu de ces belles et sérieuses préparations, un objet étrange par son aspect à la fois sinistre et bouffon produit une sensation pénible; c'est la tête d'une jeune fille qui, dit-on, s'est suicidée, et dont des vipères rongent les yeux, la bouche et le sein tout dégouttants de sang. Je sais bien que cela rappelle la description que le Dante fait dans son enfer de ceux qui ont attenté à leurs jours; mais en revanche M. Brunetti doit savoir que les vipères ne rongent rien, et qu'elles se contentent d'avaler d'un seul morceau les petits animaux qu'elles ont au préalable tués, par leur morsure venimeuse. Quant à l'homme, elles le blessent, mais elles ne sauraient ni en avaler ni en ronger la moindre bribe.

Tandis que les anatomistes allemands couvrent de notes leur gros calepin, non sans maudire tout bas, et même tout haut, les deux volumes inutiles du Catalogue qui les surchargent et qui paralysent l'usage de leurs bras, de jeunes personnes que je soupçonne fort d'arriver de Marseille sortent de la galerie des bijoux où elles ont passé deux heures, regardant, admirant, convoitant, et soupirant, et s'arrêtant devant une des immenses glaces que, pour ainsi dire, chaque pays s'est complu à exposer.

C'est depuis peu d'années seulement que l'industrie européenne parvient à couler des glaces de grandes dimensions. Personne ne les fabrique mieux que les Anglais, mais personne en revanche ne sait leur donner autant de pureté et de blancheur que les Français, grâce aux recherches incessantes de nos chimistes, et grâce surtout aux sables sans rivaux de Fontainebleau.

La fabrication des glaces, dont le prix va s'abaissant de jour en jour, dont la consommation devient de plus en plus considérable et l'usage de plus en plus répandu, se fait à peu près exclusivement en France, en Belgique, en Angleterre, en Autriche et en Prusse.

Les fameuses glaces de Venise, qu'on obtenait par le soufflage, sont aujourd'hui et désormais à jamais dépassées; les glaces de Bohême, non moins célèbres, subissent la même décadence.

On a renoncé pour toujours aux procédés difficiles et lents par lesquels on les obtenait, et qui consistaient à former un cylindre en le soufflant, à l'enfler, à le fendre et à l'étaler.

Aujourd'hui, on met au four dans un creuset du sable siliceux avec de la soude, et, la fusion obtenue, on coule cette substance incandescente sur une plate-forme en fonte.

A un signal convenu, les ouvriers saisissent, dans le four qui le contient, le creuset à l'aide d'une grande pince à chariot; ils le soulèvent à l'aide d'une grue, et ils le vident sur une plaque de métal proportionnée à la grandeur de la glace que l'on veut obtenir.

On fait passer sur cette masse incandescente et encore malléable un lourd rouleau qui l'égalise et l'aplanit; mais il faut se hâter et ne pas attendre qu'elle atteigne un certain degré de refroidissement, car elle se briserait en morceaux.

On met alors dans un four spécial la plaque aplanie pour qu'elle y subisse une nouvelle cuisson, et ensuite s'y refroidisse lentement. Ce four se nomme carquaisse.

La glace sort de ce four froide, rugueuse, d'un aspect peu agréable et trop souvent atteinte de défauts, qui en diminuent la valeur.

Un ouvrier spécial l'examine scrupuleusement : s'il n'y trouve ni *bouillon*, ni *soufflure*, ni *strie*, ni *gale*, ni *pierre*, si surtout la blancheur de la pièce lui paraît égale et d'une transparence qui ne laisse rien à désirer, il la livre aux équarrisseurs.

Dans le cas contraire, on en détache les parties irréprochables pour en faire de plus petites glaces, et on remet le reste au creuset.

Les équarrisseurs régularisent les bords de la glace avec des diamants de vitrier et la livrent à des machines qui enlèvent la croûte rugueuse dont se trouve enveloppée la glace comme d'une véritable carapace, promènent sur sa surface du sable tamisé et lui donnent le *douci*.

Viennent ensuite le *savonnage* et le *planage*. Ce dernier consiste à dresser les glaces en les saupoudrant d'émeri, et, par un habile tour de main, à en frotter deux l'une sur l'autre.

Il ne reste plus qu'à leur donner le poli en promenant sur leur surface des tampons de feutre imprégnés d'une poudre impalpable d'ocre rouge.

Le tain, si l'on veut avoir un miroir propre à refléter les objets, se compose d'un amalgame de mercure et d'étain, ou d'une couche de nitrate d'argent vernissée et appliquée sur l'une des surfaces.

Tandis que, des glaces, les visiteurs se portent vers tout ce qui peut exciter leur curiosité et qui se trouve en rapport avec leurs goûts, les minéralogistes et les géologues, la plupart Anglais et Allemands, vont des marbres de toutes couleurs et de tous les usages de la Belgique, aux minerais de platine, d'or, d'argent, de cuivre de la Russie, et à ses incomparables échantillons de granit, de porphyre, de jaspe, de labrador rayé et de calcédoine. Le graphite de la mine Alibert excite surtout au plus haut point leur attention, car c'est le dernier et le plus nouveau des trésors souterrains découvert dans l'immense empire du czar.

Sa légende est en outre curieuse et romanesque.

Au moment où les célèbres mines de Cumberland se trouvaient complètement épuisées et faisaient un défaut absolu à la fabrication des crayons anglais, qui, pendant trois siècles, étaient restés sans rivaux, un Français, M. Alibert, qui voyageait dans la Sibérie orientale, découvrit au sommet du mont Balougol, en plein des monts Saïan, une mine de graphite d'une pureté supérieure même à celle du graphite de Cumberland. Or, cette mine se trouvait près des frontières de la Chine, à quatre cents kilomètres d'Irkoutsk, et dans une contrée sauvage où le baromètre, durant la saison la moins rigoureuse, ne monte guère qu'à onze degrés; en revanche, l'hiver, il descend et se tient en permanence à douze et quinze degrés au-dessous de zéro.

C'est dans ces lieux déserts et élevés à sept mille trois cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer que notre compatriote a non-seulement ouvert une mine en plein granit, mais encore construit une habitation confortable, une chapelle, des logements pour ses nombreux ouvriers, d'énormes murailles en pierre dure pour arrêter et détourner les avalanches de neige, et des chemins carrossables. Sur les flancs de la montagne et dans la vallée, il a créé des pâturages pour les bestiaux; enfin dans certains coins favorisés, se récoltent des légumes et même des céréales.

Quant au transport du graphite, avec lequel la maison Faber, de Nuremberg, fabrique aujourd'hui des crayons devenus populaires, on ne peut, dans ces pays désolés et sans communication régulière, l'effectuer qu'en hiver.

On emballe dans des caisses de cèdre blanc les blocs de graphite extraits constamment des mines. Quand la gelée a durci et solidifié suffisamment le sol, des chariots les transportent jusqu'au fleuve Amour, d'où ils gagnent le port de Nicolaweski, après un voyage de quatre mille kilomètres à travers des obstacles sans nombre et faciles à comprendre dans une contrée dépourvue de routes.

De Nicolaweski, le graphite continue son voyage par le Pacifique et l'Atlantique, et arrive en Europe après deux ans.

Les ouvriers qui travaillent à la mine Alibert se composent en grande partie de peuplades indigènes appelées Soïotes, qui se civilisent par le travail, renoncent peu à peu à leurs habitudes errantes et s'accommodent fort bien d'une vie laborieuse et du comfort d'une maison commode, couverte et close. Ils se sont mis en outre à élever pour leur compte des bestiaux, et la civilisation, avec son bien-être, s'infiltre peu à peu chez ces sauvages.

M. Alibert vient d'ajouter à son exposition de graphite un bloc de néphrite qui pèse quatre cent cinquante-six kilos; découvert dans les environs des mines de Balougol, ce bloc n'a pas coûté moins de deux mille francs pour arriver de Sibérie en France.

Le néphrite est une espèce de jade transparent, d'un vert doux, d'une grande dureté, et avec lequel on commence à fabriquer de charmants bijoux, d'autant plus recherchés que ce proche parent des pierres précieuses ne se trouve que dans une partie très restreinte de la Sibérie orientale.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE TROU, A BRUXELLES

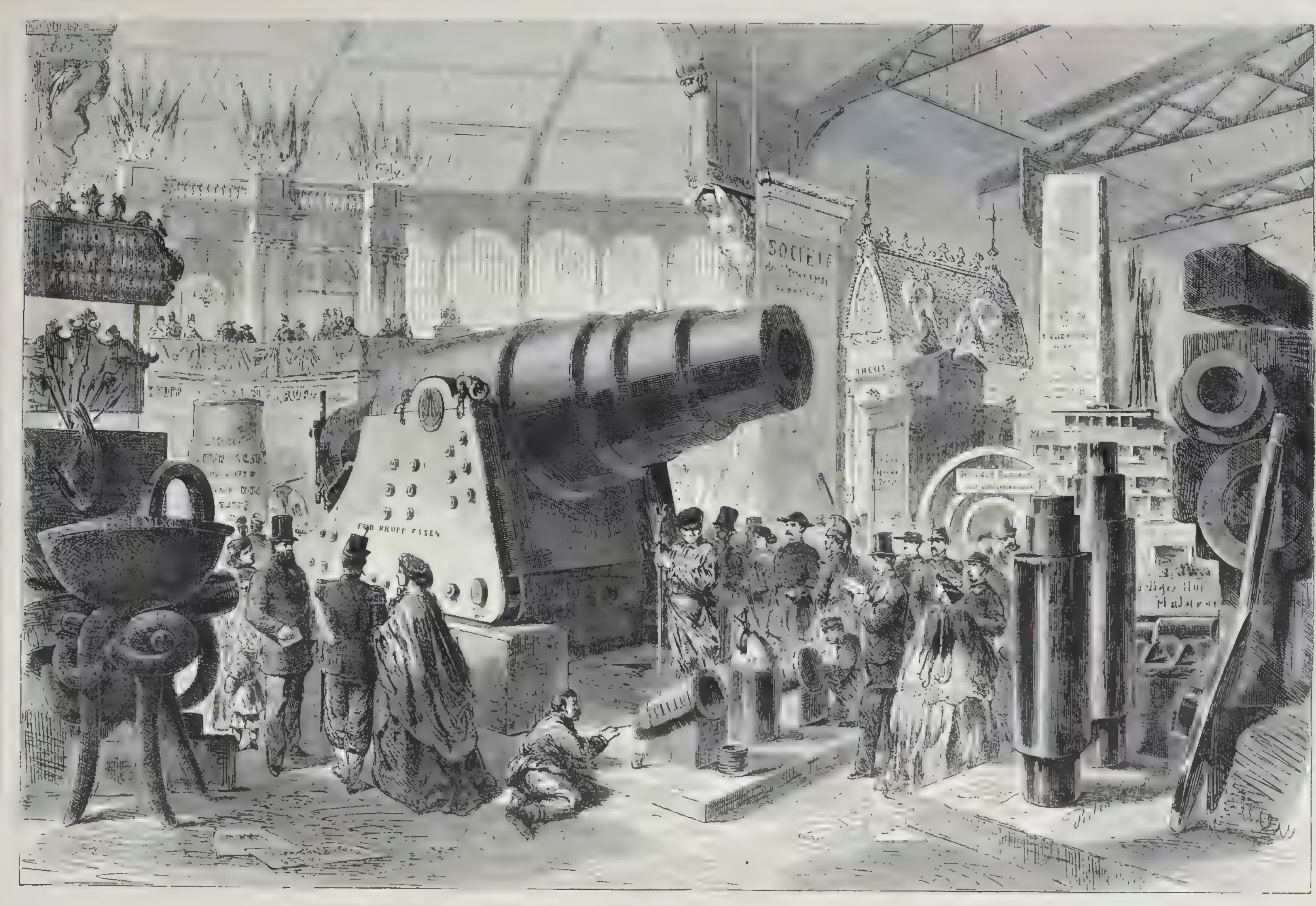
Rue des Soles, à Bruxelles, est un estaminet d'intérieur fort simple, mais sur les murailles intérieures duquel s'est exercée la verve de quelques peintres gouailleurs; cela s'appelle *le Trou*. Le Trou, pourquoi? Nul ne saurait le dire. Toujours est-il que cet estaminet a joui longtemps et jouit toujours d'une certaine célébrité dans la capitale du Brabant.

A l'époque de la révolution de 1830, il a été un des points de ralliement des patriotes; plus tard, il fut le lieu favori de réunion des étudiants, sans doute à cause de son voisinage avec l'Université. C'est là que se fonda la « Société du crocodile », qui, dans une petite feuille satirique, *le Crocodile*, donna longtemps libre cours à son esprit juvénile.

Il n'y avait certainement pas à Bruxelles un *baes* dont le livre de crédit fût aussi chargé que celui du patron de l'estaminet du Trou, et, à l'époque des examens surtout, le champagne y coulait à plus larges flots que l'argent.

Aujourd'hui que les jeunes universitaires ont fondé, sous le titre de « Société des étudiants », une sorte de club où ils ont leur buffet et leur cabinet de lecture, la vogue du Trou est un peu passée. Toutefois, la bière continue d'y mousser dans les grands verres à l'usage des étudiants restés fidèles au souvenir du passé, et, le soir, quelques musiciens ambulants y viennent encore faire danser les fillettes égrillardes qu'ils accompagnent de leurs flonflons.

FRANCIS RICHARD.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA MÉTALLURGIE PRUSSIENNE DANS LA GRANDE GALERIE DES MACHINES; dessin de [illegible]



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES QUATRE SAISONS, statuettes en bronze exposées par M. Detouche.

CHRONIQUE DU SPORT

GUILLAUME LE CONQUÉRANT ET LES STEEPLE-CHASES DE DIEPPE.

A M. Félix, *Rédacteur en chef de* l'Univers illustré.

Dieppe, 8 septembre 1867

Au moment où — le même jour, à la même heure — le cheval de course couvre de ses rapides foulées les hippodromes de Poitiers, La Marche, Cercy-la-Tour, Barbezieux, Moutier-en-Der et Craon, c'est de Dieppe que je vous écris, cher directeur; et le jour même aussi où vous ferez paraître ces lignes, il y aura encore d'autres courses également simultanées à Feurs, à Lorient, à Chantilly... Vrai! c'est à ne savoir où donner de la tête, ou plutôt du pied!

Dans l'embarras du choix — car je n'ai pas le don d'ubiquité — permettez-moi donc de rester ici où, cette fois, *Jack-of-Trumps,* au duc de Hamilton, a gagné le grand handicap annuel dans lequel *Carouge,* à M. Bouruet, est tombé boiteux, et Ablett, le jockey du cheval anglais *Cutler,* s'est cassé la clavicule. Mais aussi, avec un nom comme celui-là, comment s'aviser d'un plongeon en plein mur? — C'est à la riviere qu'il fallait tomber! — Là, après n'importe quelle chute, Ablett ne courait guère d'autre risque que d'être heureux comme le poisson dans l'eau.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE CAFE DES PAYS-BAS DANS LA GALERIE EXTÉRIEURE DU PALAIS; dessin de M. J. Pelcoq.

Il y a maintenant quinze ans, si je ne me trompe, j'assistais, pour le *Journal des Haras*, à l'inauguration du steeple-chase dieppois, dans la même prairie d'Arques; et tous les ans depuis j'ai toujours retrouvé ma même petite place dans la tribune du juge, où MM. les commissaires avaient bien voulu me donner l'hospitalite. Aussi, à peine arrivé cette fois avec ma ponctualité ordinaire, j'ai reçu de l'auteur de *La Normandie souterraine*, M. l'abbé Cochet, un aimable petit billet où le savant archeologue m'appelle *l'hirondelle du steeple-chase*... hirondelle, helas! qui n'a plus guère qu'une aile!

Cet autographe n'est pas le seul que je conserve de l'écrivain normand; un, entre autres, date bien d'une dizaine d'années. Le petit billet m'avertissait que certaines fouilles commencees allaient probablement découvrir quelques tombes du XIe siècle a la place où avait dû s'elever jadis une eglise depuis longtemps disparue; et le rendez-vous était près d'une vieille croix de pierre que — non loin du champ de courses — on rencontre à moitié chemin de Dieppe aux ruines d'Arques.

Mais avant de nous acheminer vers ce rendez-vous, rétrogradons d'abord de huit cent et quelques années; nous verrons que les habitudes de sport, qui nous viennent de la moderne Angleterre, y ont précisement été portées par les *sportsmen* normands du moyen âge! Seulement le lourd epieu du rustique chasseur remplaçait alors la cravache légère de notre époque fashionable et également plus légère.

Dès le Xe siècle — pendant longtemps — et ainsi que quelques vieilles chartes en font foi, les seigneurs normands avaient coutume de conceder certains terrains pour être spécialement affectés aux courses de bague et de vitesse. D'autre part, dans la guerre aux bêtes feroces dont les vastes forêts de ces temps reculés etaient remplies alors, les robustes destriers des chasseurs sautaient dejà halliers, ruisseaux, fossés, ou de haut en bas ou de bas en haut, maints tertres escarpes.

Or, au rapport de légendes et chroniques normandes, la première fois que Harlette dormit au côté de Robert le Diable, elle fut réveillee en sursaut par un étrange songe. La belle lavandière venait de rêver qu'un arbre gigantesque sorti de son sein s'etendait jusque sur l'Angleterre, et, enlaçant ce royaume dans ses puissants rameaux, l'enchaînait étroitement à la Normandie.

Robert crut voir dans ce songe la conquête future réservée à l'enfant qui naîtrait un jour de son union avec Harlette; et moins de quarante ans après, Guillaume le Conquérant realisait à Hastings ce mystérieux présage, en enlevant aux Saxons la couronne d'Angleterre pour la faire passer à la dynastie normande.

A cette epoque, l'espèce chevaline était peu developpée de l'autre côté du détroit; et le vainqueur d'Harold, en y portant la vaillante cavale normande, introduisit également les exercices cynégétiques et l'équitation de son pays. Les chevaliers normands ont donc implanté sur le sol britannique les habitudes hippiques dont le steeple-chase devait sortir un jour; et en empruntant ce sport à la moderne terre classique du turf, nous avons seulement repris les anciennes coutumes de Normandie.

Maintenant retournons à la vieille croix de la route d'Arques.

A peine étais-je arrivé au rendez-vous, que la pioche rencontra un de ces cercueils de pierre en usage au XIe siècle, puis un second, puis un troisième; tous renfermaient, parfaitement conservé, un squelette de Normand dont les bras croisés tenaient, pressee sur la poitrine, une plaque de metal en forme de croix, avec formule d'absolution en latin; — et il y a sans doute encore nombre de ces mêmes cercueils là où ont lieu de nos jours les steeple-chases de Dieppe. Or, on sait que, partant pour la fameuse descente en Angleterre, c'est de Saint-Valery-sur-Somme qu'appareilla, en 1060, la flotte de Guillaume; mais, l'annee suivante, il s'embarquait de nouveau, — et cette fois, en quittant la « plage d'échoue et la petite bourgade » où se sont elevés depuis le port et la ville de Dieppe, car on lit dans Orderic Vital à l'an 1067: « Dans la sixieme nuit de decembre, le duc Guillaume se rendit à l'embouchure de la riviere de Dieppe, au delà de la ville d'Arques, et là, par une nuit très-froide, il abandonna ses voiles au souffle d'un vent austral. Après une heureuse traversee, il aborda sur le rivage opposé, au havre qu'on nomme Wincenèse. »

Avant ou apres ce second voyage, des compagnons de Guillaume ont donc pu être inhumés dans la prairie de l'hippodrome dieppois. Aujourd'hui, dans ses rapides foulées, le galop des courses modernes passe en retentissant sur leurs cercueils de pierre; et c'est ainsi que le vieux steeple-chase normand est sorti jadis de Dieppe pour y revenir anglais et tout à fait moderne, huit siècles plus tard.

Léon Gatayes.

COURRIER DU PALAIS

Toujours au Champ de Mars. - Le Régulateur pour la pression du gaz contre le *Catalogue officiel*. — La Commission impériale tiers-saisi. — M Armand-Adolphe Lemoine, ou l'aimable hôtelier. — Invitation de sortir... au pistolet. — L'accident de Saint-Albain. — Les meubles de Finette. — Gallophobie anglaise. — Trois étudiants d'Oxford et la statue de Duguesclin.

Il y a des gens qui ne peuvent se faire à l'idée que l'Exposition universelle finira le 1er novembre, qu'on démolira le palais, qu'on détruira le parc et qu'on rendra le Champ de Mars aux manœuvres des troupes et aux revues. Leur cœur saigne, ils gemissent, ils versent des larmes à la pensée du jour sinistre que dejà ils voient approcher.

J'imagine qu'il y a parmi ces desesperés bon nombre d'avocats, d'avoués et d'huissiers. C'est que ce palais et ce parc furent de merveilleux endroits à recolter les procès, et qu'ils promettaient encore de riches moissons.

Peut-être vous souvient-il qu'il y a huit jours, c'est à grand'peine que nous pûmes sortir de ce litigieux territoire, borné à l'ouest par le Gros-Caillou, à l'est par le boulevard Suffren, au nord par la Seine, au sud par l'École militaire. A chaque instant, un procès nouveau nous accrochait au passage, comme eût fait une ronce ou un buisson d'épines. Et nous en avons laissé plus d'un derrière nous, et plus d'un se dressera devant nous la semaine prochaine et longtemps, bien longtemps encore après que l'Exposition ne sera plus qu'un souvenir. Ah! la chronique judiciaire a, comme on dit, du pain sur la planche.

Bien vite donc mettons-nous à jour.

Voici d'abord le Regulateur de la pression du gaz qui demande 25,000 francs de dommages-intérêts à M. Dentu, éditeur du *Catalogue officiel*.

Et pourquoi 25,000 francs de dommages intérêts?

Parce que M. Dentu avait pris l'engagement d'insérer dans la partie de son catalogue affectée aux renseignements une notice sur le *Régulateur pour la pression du gaz*, et qu'au lieu de lui donner place dans les feuilles qui se rapportent au sixième groupe, dans lequel est classé le *Régulateur*, il l'a publiée parmi les notices du deuxième groupe, qui est celui du matériel des arts libéraux; de là un dommage pour le *Régulateur*, dont personne ne s'avise d'aller chercher la description, l'emploi et les avantages au beau milieu d'annonces et de documents relatifs aux cartes de geographie, aux pièces anatomiques naturelles ou artificielles, aux livres d'instruction primaire, aux pianos, aux violons ou aux clarinettes.

Vainement M. Dentu a répondu au *Régulateur* qu'on s'etait obligé à mettre sa notice au catalogue, ce qu'on avait fait, mais nullement à la mettre à tel endroit plutôt qu'à tel autre; les juges ont donne raison au *Régulateur*, et lui ont accordé 500 francs de dommages-intérêts avec l'insertion dans dix journaux aux frais de l'editeur.

C'est maintenant le procès de MM. Sartey et autres contre la Commission impériale.

Ces messieurs ont pour débiteurs plusieurs exposants, et l'idee leur est venue — les créanciers ont toujours eu énormément d'imagination — de former entre les mains de la Commission des oppositions avec defense de se dessaisir des objets appartenant à leurs débiteurs.

« Mais, disait la Commission, l'article 557 du Code de procédure ne permet de saisir entre les mains d'un tiers que ce dont il est debiteur ou detenteur. Or, je ne dois rien aux exposants et je ne detiens pas les objets qu'ils ont exposés au Champ de Mars; ils sont chez eux dans le palais ou dans le parc, et ce qu'ils exposent, ils n'ont pas cessé de le posseder. Partant, votre saisie est nulle, de toute nullité. »

Et le tribunal a été de l'avis de la Commission et a fait mainlevée pure et simple de l'opposition.

A tous les étrangers et à tous les provinciaux qui viendront pendant ces deux derniers mois voir l'Exposition, je recommande bien vivement de ne pas quitter Paris sans s'être présentés à l'hôtel des Italiens, au coin du boulevard et de la rue de Choiseul, et avoir demandé une petite entrevue à M. Armand-Adolphe Lemoine, qui en est le proprietaire; s'ils ont la bonne chance que M. Lemoine n'ait pas encore quitté son hôtel pour aller faire un mois de prison auquel le tribunal de police correctionnelle vient de le condamner, ils pourront emporter chez eux le souvenir d'un homme qui entend joliment la façon de traiter ces coquins de voyageurs, et qui a pour les femmes des egards tout particuliers.

Une jeune dame américaine accompagnée de son fils, un enfant de cinq ou six ans, avait pris gîte à l'hôtel des Italiens. Au bout de quelques jours M. Armand-Adolphe Lemoine lui présenta sa note. La dame la trouva exagerée, et voulut la soumettre à son banquier. Au moment où elle allait sortir, la concierge de l'hôtel la saisit par sa robe qu'elle dechira et essaya de la faire rentrer de force. Mme Truefield, c'est le nom de l'étrangère, se cramponna aux barreaux d'une fenêtre. Alors survint M. Lemoine qui lui saisit les poignets et détacha un à un ses doigts des barreaux. La jeune femme s'affaissa sur le sol. M. Lemoine la traina alors par les épaules sous le vestibule et fit fermer la porte de la maison.

Mais il y a toujours à Paris des gens indiscrets et tout prêts à se mêler de ce qui ne les regarde pas. Un garçon de peine qui passait par là s'avisa de trouver que M. Lemoine n'avait pas le droit de traîner une femme par les épaules et courut chercher un sergent de ville. En même temps, M. le comte d'Espagnac qui, par hasard aussi, avait vu la scene, estima que M. Lemoine n'agissait pas précisément en gentleman, et avec quelques autres passants il fit rouvrir la porte. Alors M. Lemoine s'avança d'un air menaçant. Dame! ça se comprend, on le dérangeait cet homme. Eh bien, figurez-vous que M. d'Espagnac eut l'inconvenance de l'avertir qu'il avait une canne et qu'il s'en servirait, si M. Lemoine usait de violence, puis il lui demanda ce qu'il avait fait de la dame qu'un domestique avait rapportée évanouie dans la chambre qu'elle occupait. A-t-on idee d'une pareille curiosité?

Je suis convaincu que ce pauvre M. Lemoine n'en revient pas encore, et qu'il se demandera jusqu'à la fin de ses jours comment il s'est rencontre des juges pour le condamner à un mois de prison, alors qu'il avait fait une chose si simple et si naturelle que de trainer par les épaules une jeune dame qui avait l'impudence de trouver sa note très-chère et de la vouloir montrer à son banquier. Et cette infortunée concierge qui, pour avoir mis la main sur l'impertinente Américaine, et lui avoir dechiré sa robe, a été condamnée à six jours de prison, est-ce que ce n'est pas incroyable?

Eh bien! voyez la force du prejugé; le tribunal aurait enlevé pour un an cet excellent M. Lemoine à sa clientèle que, ma foi, je le sens, j'en aurais été enchanté. En vérité, il est grand temps que les maîtres d'hôtels garnis entreprennent sérieusement l'éducation du public et lui inculquent cette vérite que le maître d'hôtel a le droit d'insulter, de trainer par terre, et au besoin d'assommer ses voyageurs et ses voyageuses.

Les voyageurs et les voyageuses sont raisonnables, ils finiront peut-être par comprendre; mais les juges donneront peut-être un peu plus de mal à M. Lemoine. Tant qu'il ne les aura pas persuadés, je l'engage prudemment à se contenter d'écorcher la pratique. . au figure.

Il fera même bien, dans le cas où ils seraient assez mal élevés pour opposer quelque résistance, de ne pas prendre un pistolet pour les menacer de mort, ce pistolet ne fût-il pas chargé.

Cette petite plaisanterie a, en effet, tout dernièrement coûté dix francs d'amende au fils d'un propriétaire rural qui en avait use pour contraindre à sortir de chez lui un métayer avec lequel il avait une discussion.

Une condamnation à deux mois de prison, deux à un mois, une à quinze jours ont été prononcees par le tribunal correctionnel de Mâcon, à la suite des debats auxquels a donné lieu l'accident survenu sur le chemin de fer de Lyon, et qui a coûte la vie à six personnes. La compagnie a été declarée civilement responsable.

Une erreur et une imprudence ont causé ce grand malheur.

La gare de Lyon avait annoncé qu'un train de plaisir devait passer sur la ligne le 1er août, un piqueur se trompe de date et annonce le train pour la veille, 31 juillet. Voilà l'erreur.

Une réparation avait été commandée à un des brigadiers. Celui-ci donne l'ordre à un ouvrier étranger à l'administration et embauché en qualité d'ouvrier supplémentaire de couvrir la voie pendant qu'on fera la réparation. L'homme part, et avant qu'il soit arrivé à son poste et qu'il ait indique par un signal que la voie est couverte, le brigadier enlève un rail. Tout à coup l'ouvrier chargé de couvrir la voie revient sur ses pas; de loin il crie qu'un train arrive, le brigadier tire sa montre et dit: « Ce n'est pas possible, il n'y a pas de

RÉBUS



train annoncé pour cette heure. C'est probablement la fumée d'une gondole ou d'un bateau à vapeur sur la Saône. » Il fait signe au couvreur de continuer son chemin et ordonne à ses ouvriers de poursuivre leur travail. Voilà l'imprudence.

Le train venant de Marseille approche, le mécanicien ne peut l'arrêter à temps, le convoi déraille.

La statistique des accidents de chemin de fer comparée à celle des accidents de voiture est rassurante. Si l'on tient compte du mouvement énorme de voyageurs sur les lignes ferrées, le chiffre des cas de mort ou de blessures est, Dieu merci, fort au-dessous de ce qu'on pouvait redouter, alors que la locomotion à vapeur n'était encore qu'une théorie. De là parfois une sécurité périlleuse; on appréhendait trop, on est maintenant trop confiant. Il faut que la sévérité des compagnies dans l'exécution de leurs règlements ne fléchisse point; et dussent même certaines précautions paraître excessives, il ne faut pas qu'elles permettent à leurs employés de les omettre. Mais à quoi bon insister sur ce point? Les faits ne parleat ils pas plus haut que tout ce que je pourrais dire? A défaut de toute autre considération, l'intérêt des compagnies est trop engagé dans la question pour qu'elles hésitent à commander à tous l'observation stricte et littérale de toutes les prescriptions dictées par la prudence la plus circonspecte et à y tenir rigoureusement la main.

Mémoires de Finette!

Vous avez tous lu ce titre à la devanture de nos libraires à la mode; peut-être n'avez vous pas lu le livre, et ce n'est pas moi qui vous en ferai un crime. Entre nous, il se publie un peu trop de ces petits volumes dont la morale ne fait pas précisément le fond; et je trouve pour mon compte que les petites dames nous entretiennent un peu trop de leur papa, qui était concierge ou savetier, de leur mère qui était cuisinière ou revendeuse, des premières impressions de leur enfance, des aspirations de leur jeunesse... et du reste. C'est alors surtout qu'on se sent tenté de leur dire : Fermez votre encrier, mademoiselle, et cassez votre plume; faites vos joues, vos lèvres et vos yeux et faites faire vos cheveux; mais ne vous donnez pas la peine de nous raconter toutes vos petites affaires qui forcement ne sont pas très-propres, et qui rarement sont fort amusantes.

Je ne sais pas s'il est question, dans les Mémoires de M[lle] Finette, de M[me] Fiévet, mais je sais que M[lle] Finette n'a pas payé les mémoires de M[me] Fiévet, qui est marchande de modes, et que M[me] Fiévet a fait saisir, en vertu de deux bons jugements bien réguliers, les meubles de M[lle] Finette.

La suivante de cette jeune personne fut constituée gardienne des objets saisis, et quelques jours après un huissier se présenta pour procéder au recolement, ainsi que le veut le Code de procédure. Mais voyez la surprise de cet huissier! Il entre dans l'appartement de Finette, rien à récoler. Les meubles étaient partis.

De là une plainte en détournement d'objets saisis portée contre la jeune autobiographe, et une condamnation à un mois de prison.

Disons bien vite que la condamnation était par défaut.

Finette est allée en appel; elle a apporté à la Cour le désistement de sa créancière et des explications.

Au moment de la saisie elle était en voyage. A son retour, elle a renvoyé sa domestique. On renvoie assez volontiers ses domestiques dans le petit monde de Finette. La bonne congédiée — était-ce oubli ou malice? — n'a point averti sa maîtresse qu'on avait saisi les meubles. Finette les a fait transporter à Asnières. Le climat d'Asnières est très-humide (je parle de l'Asnières du bord de l'eau, cela va sans dire; le ciel me préserve de porter un jugement téméraire contre l'Asnières de la plaine. Donc l'humidité détériora les meubles de Finette, et Finette les vendit... très-mal.

Eh bien, voyez comme je suis cruel! Je forme le souhait impie que Finette ne vende pas mieux ses *Mémoires* que ses meubles et pas mieux le volume de *Cascades,* qu'elle nous promet, que ses meubles et ses mémoires.

Par bonheur la Cour a effacé le mois de prison, et Finette en sera quitte pour cinquante francs d'amende. Nous l'avons échappé belle; la solitude a de si affreuses tentations; c'était probablement un troisième volume qui était suspendu sur notre tête : *Mes prisons...* pas pour faire suite à celles de Silvio Pellico.

Ce pauvre connétable Duguesclin — qui l'aurait cru? — a encore au bout de cinq cents ans le pouvoir de mettre les jeunes Anglais en colère. Tout récemment trois étudiants d'Oxford, de passage à Dinan, ont coiffé la statue du brave chevalier d'un vase qui d'ordinaire ne se met pas sur la tête. Deux de ces gallophobes ont pu échapper à la police; le troisième a été arrêté et condamné à quinze jours de prison.

Le jeune homme a déclaré qu'il n'avait point eu l'intention d'insulter la France; les principaux résidents anglais de Dinan ont exprimé à l'autorité de très-vifs regrets; la gloire de Duguesclin ne s'en porte pas plus mal.

La diplomatie n'aura point à se mêler de l'affaire.

MAITRE GUÉRIN.

CAUSERIE GASTRONOMIQUE

MENU POUR UN DINER DE DIX A DOUZE PERSONNES.

Potage : Riz au gras à l'italienne.

Relevé de potage : Gigot braisé aux carottes; barbue à la sauce genevoise.

Rôti : Perdreaux à la broche.

Deux plats de légumes : Haricots blancs au jus, mêlé de sauce tomate; chicorée garnie de croûtons frits.

Deux entremets sucrés : Charlotte de pommes et beignets soufflés.

Salade de celeri et chicorée.

Dessert : Deux fromages : Roquefort et Gruyère.

Milieu : Marrons rissolés à la lyonnaise; biscuits et macarons; pommes et poires; en tout cinq assiettes, dont les marrons font le centre.

Vins : Beaune et Bordeaux.

RECETTES DIVERSES.

Potage flamand. Mettez cuire à l'eau des navets coupés en tranches avec une quantité égale de pommes de terre en quartier, à moitié cuites; ajoutez des croûtes de pain grillées. Laissez cuire complètement; ajoutez du sel et un peu de poivre; faites du tout une purée dans la passoire. Remettez la purée sur le feu avec addition d'un verre de bon bouillon, la grosseur d'un œuf de beurre frais et une poignée de cerfeuil haché fin. Si, au moment de servir, le potage n'était pas assez épais, ce qu'il faut éviter, vous mettriez au fond de la soupière quelques croûtons de pain grillés.

Dindonneau rôti. Prenez un jeune dindon, bien tendre; après l'avoir flambé et paré, faites une farce composée du foie haché, de jambon, de mie de pain trempée dans du bouillon, un peu de chair à saucisse, sel, poivre, persil, ciboules et champignons, le tout lié avec du jaune d'œuf. Garnissez l'intérieur avec cette farce; recousez pour que la volaille ait bonne tournure; attachez sur le dindonneau des bardes de lard et faites-le cuire à la broche.

Omelette aux tomates. Prenez des tomates bien mûres et ôtez-en les graines; faites fondre du beurre dans la poêle; quand il est bien chaud, jetez-y la chair des tomates. Lorsque celle-ci paraîtra suffisamment cuite, melangez des œufs battus avec sel et poivre, et finissez comme pour une omelette ordinaire.

Pâté de lièvre et perdreaux. Préparez une pâte ferme avec un kilogramme de farine, trois œufs, un hecto de bon beurre, douze grammes de sel fin et un demi-verre d'eau tiède.

Battez bien la pâte et laissez-la reposer une heure dans un endroit chaud; vous l'aplatirez ensuite avec le rouleau; formez un ovale pour votre fond de pâté en réservant la partie qui doit le recouvrir.

Desossez un lièvre et deux perdreaux en enlevant tous les filets de chair; si l'opération est faite avec adresse, il doit rester autour des os de quoi faire encore un bon jus et un plat en manière de civet.

Mélangez vos filets de chair, coupés de même grosseur, et mettez autant de filets de rouelle de veau et jambon cru. Ajoutez quelques morceaux de lard gras, salez, poivrez et mettez une forte pincée d'épices. Placez ces viandes, entremêlées avec soin, sur votre abaisse de pâte en prenant attention à mettre peu de viande sur les bords et à élever le milieu en dos d'âne. Faites un couvercle de la pâte qui vous reste. Vous unirez la jonction du fond du pâté en mouillant, pour qu'il ne se forme aucune fissure par laquelle le jus pourrait s'écouler. Travaillez le tour avec une pince à pâtisserie, et faites sur le sommet un trou qui se nomme cheminée et dans lequel on introduit une carte. Dorez d'œufs battus et mettez au four sur une plaque de tôle; il faut deux heures et demie de cuisson. Préparez un jus composé de quelques os de lièvre et perdreau, un peu de pied de veau, quelques cuillerées de consommé, sel, poivre, clous de girofle et bouquets.

Ce jus réduit et passé au tamis, vous le jetterez dans votre pâté par la cheminée lorsqu'il sortira du four. Portez le pâté au frais, une bonne cave convient, le jus doit devenir en gelée. Il ne faut entamer ce pâté que le lendemain, il se mange froid. Il peut figurer à un déjeuner ou comme plat d'entrée à un dîner.

Croûte glacée aux pêches. Beurrez le fond d'un plat à gratin, coupez des tranches de pain minces prises dans un pain de gruau, garnissez-en le fond du plat. Coupez en deux des pêches bien mûres, ôtez les noyaux et posez chaque moitié de pêche sur votre pain, la partie ouverte en dessus; dans chaque creux de pêche vous mettrez une noisette de beurre frais et une cuillerée de sucre en poudre. Mettez le plat au four, de temps en temps regardez les pêches et chaque fois ajoutez du sucre fin. Lorsque le fruit est cuit et que le dessus fait le caramel, retirez du feu et servez tout de suite.

Confitures de pastèques (melons d'eau). Otez la première écorce; coupez les melons par tranches après en avoir extrait les melons. Faites blanchir dans un bassin où le fruit doit baigner dans l'eau. Lorsque les quartiers seront d'un beau vert d'eau, retirez-les, placez-les sur un tamis avec une terrine dessous et laissez égoutter douze heures. Remettez-les dans la bassine avec demi-kilo de sucre par demi-kilo de fruit; vous reconnaîtrez que la cuisson est à son point lorsque la pastèque aura une belle couleur verte et que le jus fera la gelée. Placez alors les morceaux dans des pots et versez dessus le sirop. Pots de verre : — la confiture est très-jolie à voir; elle est du reste recherchée par les gourmands.

MARCELINE.

COURRIER DES MODES

Le beau temps a peuplé les villes thermales et les plages, on ne voit encore que des toilettes d'été.

Quelques jolies robes envoyées à Ems par une de nos couturières en vogue m'ont paru des bijoux de fin de saison. J'en cite quelques modèles : une robe de taffetas noir, jupes étagées, celle de dessous garnie par une broderie en grappes de perles, celle de dessus ornée de biais de taffetas bleu. Ces biais sont posés en ondulations dans le bas; ils remontent aux coutures et décrivent de capricieux dessins sur le corsage, les épaules et les manches; une large ceinture en taffetas bleu est nouée derrière la taille et flotte en écharpe.

Une autre toilette est en beau foulard de *la Malle des*

ECHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 62.

BLANCS.	NOIRS.
1 C. 8[e]TD éch.	1 R. pr. P. (A).
2 D. pr. T.	2 D. 5[e]FR. ou 5[e]TR. éch. (1).
3 C pr. D. éch. m.	3 . . . . . .
	(1)
2	2 D. 3[e]D.
3 C. 5[e]R éch. m.	3 . . . . . .
	(A)
1	1 R. case CD. ou FD.
2 T. 8[e]TR éch.	2 D. pr. T. éch.
3 D. pr. D. éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. A. Esteulle, à Reims; Fabrice, à Sèvres; Lagache, à Saint-Georges; E. Lequesne.

Solutions justes du Problème n° 61 : MM. Alfred Esteulle, à Reims; Lagache, à Saint-Georges.

Envoyer les solutions dans la quinzaine.

PROBLÈME N° 66

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK

BLANCS



NOIRS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An
Paris	4f 50	9f »	18f
Départements	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duche de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, îles Ioniennes, Valachie	8 50	[illegible]	[illegible]

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

Indes, fond blanc avec une rayure satinée gris perle ; sur la rayure blanche, il y a des groupes de fleurs des champs. La robe est à traîne, avec coutures biaisées et sans ornement. Le corsage découpé, en carré, est garni de guipure de Venise formant des festons et des roues dont les dessins sont en relief; les manches, courtes, ont en dessus des manches courtes à la châtelaine en guipure de Venise.

Les gracieuses robes en foulard de *la Malle des Indes* ont eu trop de succès cette année pour qu'il soit nécessaire de les redemander; j'ai vu avec plaisir arriver à *la Malle des Indes* des nouveautés pour saison d'automne, les étoffes en sont magnifiques ; on y remarque beaucoup des rayures et des fonds unis avec petits bouquets espacés. Les fonds de nuance en vogue sont : Bismark, violette des bois, carmélite, gris de fer et marron. Il y a aussi des séries de tissus sur fonds neutres, avec petits dessins noirs, d'un effet simple et très-distingué; on peut dès à présent demander les échantillons, que le directeur de *la Malle des Indes* expédie franco.

Toutes les femmes connaissent les magasins de MM. Ransons et Yves, *à la Ville de Lyon,* 6, rue de la Chaussée d'Antin. C'est là que s'édite toute la haute nouveauté en passementeries pour garniture. On y verra cette année des galons sur velours et satin avec reliefs, en grappes de perles, qui sont appelés à beaucoup de succès. C'est *à la Ville de Lyon* qu'on demande les fantaisies charmantes qui complètent la toilette : les ceintures bretonnes, celles en large ruban, celles en jais, en corail et perles mélangées, les cravates brodées, les gants Joséphine, les boutons artistiques et médaillons de passementerie.

La Ville de Lyon a un comptoir spécial pour les modes, et ses chapeaux, d'un genre très comme il faut, sont fort appréciés; ils sont moins chers que chez les grandes modistes, ce qui est bon à noter.



M. ALIBERT, PREMIER EXPLORATEUR DE LA MINE DE GRAPHITE DE BALOUGOL; dessin de M. Séttaroff.—Voir la Chronique de l'Exposition universelle.

On m'a montré hier un nouveau jupon à ressorts. Le modèle, breveté, est de l'invention de M. de Plument; il appartient à la maison de Mme Dugé, rue d'Aboukir, n° 9.

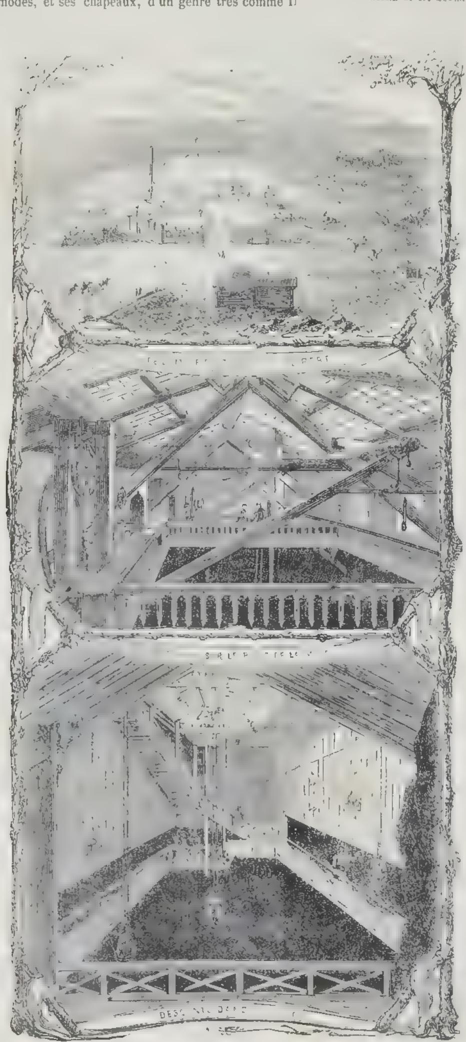
Le patron est breveté, il se nomme le *Parisien régulateur*. Son principal mérite, celui qui lui donne un grand attrait de nouveauté, est qu'il se trouve jupon court ou long à volonté, et cela parce qu'il y a des agrafes attachées à la ceinture qui remontent ou descendent les élastiques placés en long. C'est une combinaison très-simple et fort ingénieuse. Ce modèle aura un immense succès; sa forme répond à toutes les exigences de la mode, le jupon est élégant, très-solide, très-souple, enfin c'est réussi, ce qui veut tout dire. Et avec cela, malgré son brevet, le *Parisien* est d'un prix moins élevé que ses concurrents. Voici donc enfin cette fameuse question du jupon résolue !... les diplomates peuvent clore la séance, le congrès a rendu son arrêt, tout le monde est content.

La parfumerie offre aux gens élégants ses trésors embaumés. On dit beaucoup de bien de la *Quintessence balsamique du harem,* admise à l'Exposition, section ottomane. C'est un extrait de plantes orientales dont l'usage conserve la jeunesse et la beauté.

Il est bien certain que l'emploi journalier des produits de parfumerie de premier choix exerce un effet salutaire; les gens incrédules à cet égard sont peu nombreux aujourd'hui.

La Quintessence balsamique est patronnée par le monde élégant; c'est un produit hors ligne, il n'en faut pas douter, car tous ceux qui en ont fait l'essai sont unanimes dans leurs éloges.

Quelques gouttes dans un verre d'eau suffisent pour donner au teint de l'éclat et préserver des rides; le parfum suave de ce produit dissipe les vapeurs et réjouit l'esprit. Le dépôt est à la *Société d'importation,* rue Montmartre, n° 169, angle du boulevard.

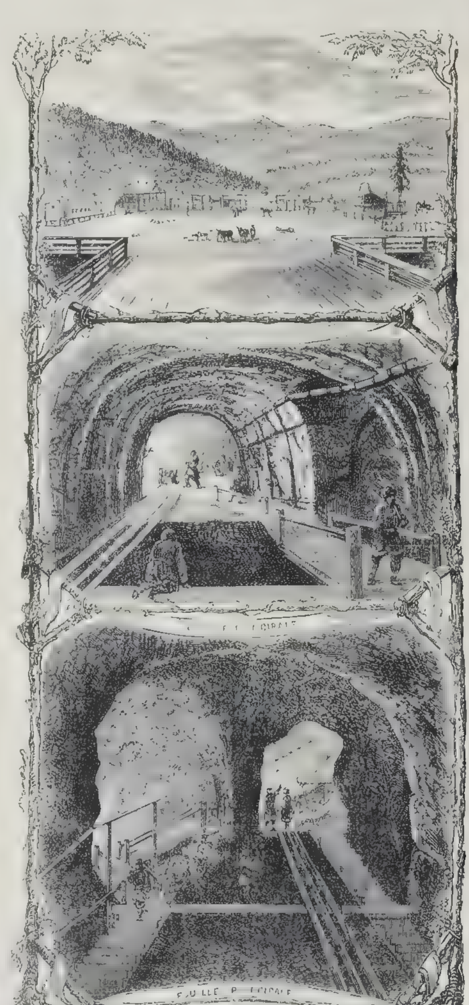


Les cheveux blancs viennent toujours trop tôt : les soucis, les chagrins, les maladies rident les jeunes fronts et émaillent la chevelure de fils d'argent.

On est sûr de faire fortune quand on a découvert un cosmétique qui rend aux cheveux blanchis leur nuance primitive; c'est ce qui est arrivé à l'inventeur de la *Sève vitale,* M. Gargault, boulevard de Sébastopol, n° 106.

Ce qui a activé le succès de la *Sève vitale,* c'est que n'étant point une teinture, elle ne contient aucun ingrédient dangereux, elle conserve et tonifie la racine des cheveux. Divisée en eau et pommade, on l'applique sous ces deux formes et les résultats sont certains. Ils ne sont point immédiats; c'est après quelques jours que la recoloration fait des progrès, et enfin en deux mois au plus, on arrive à n'avoir plus de cheveux blancs, et cela, je le répète, sans que la souplesse ni le brillant de la chevelure soient altérés; le progrès, au contraire, se manifeste également sur tout ce qui a rapport à la beauté des cheveux.

ALICE DE SAVIGNY.



LA MINE DE GRAPHITE DE BALOUGOL, DANS LA SIBÉRIE ORIENTALE. — Voir la Chronique de l'Exposition universelle.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

…IX DE L'ABONNEMENT
PARIS. DÉPARTEM.
… . 18 fr. » — 20 fr.
…ois . 9 fr. » — 10 fr.
…mois. 4 fr. 50 — 5 fr.
… Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée: 81 fr au lieu de 107 fr 50 c
Reliée: 120 fr au lieu de 147 fr 50 c



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 662 — 21 Septembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Nos athlètes parisiens. — Le temple de la lutte à main plate. — Un public panaché. — Les acteurs. — Le monsieur en habit noir. — En quoi il mérite toute notre admiration. — Le secret des défaillances de Faouet. — La revanche de l'athlète. — Paris à la campagne et Mme Z. au diable. — Un mari trop curieux. — Le cercueil de saint Marcel. — Déductions transcendantes d'un archéologue. — Un homme fossile à Asnières. — Entre amis des bêtes.

Savez-vous qui j'admire en ce moment-ci? Ce sont nos athlètes parisiens. Lutte à part, ces hommes-là sont étonnants. Déployer la vigueur de ses muscles, montrer sa force ou son agilité, cela n'est rien; mais tenir tête à la chaleur, combattre l'inconstance et la légèreté parisiennes, amuser, passionner nos blasés quand même, voilà une victoire, ou je ne m'y connais pas!

Mais aussi quelle imagination déploient les organisateurs des tournois athlétiques! Que n'inventent-ils pas pour tenir le public en éveil? Tantôt ce sont deux femmes qu'on nous montre en présence, l'épée à la main, tantôt c'est un monsieur sur lequel on a le droit de tirer à bout portant. Les défis pleuvent. En vérité, les lutteurs ont fort à faire de démêler les gants qu'ils ramassent de ceux qu'ils jettent. Quand ce n'est pas un gant de famille qu'on relève, c'est un gant étranger. Nous avons vu ainsi relever celui du *Rempart-de-la Belgique*, celui de Le Guillois, le facétieux fondateur du *Hanneton*, celui d'Alfred, *l'Élégant Modèle parisien*, celui du mystérieux homme masqué dont tout Paris s'est entretenu.

Et cela dure depuis le printemps! Et, loin de s'en lasser, le public crie : « Encore! » N'annonce-t-on pas sous ce titre : *la Lutte*, l'apparition prochaine d'un moniteur des intérêts du biceps? Nous voici revenus aux beaux temps de la Grèce. On tresse tous les jours à nos lutteurs de nouvelles couron



ÉVACUATION DE LA FORTERESSE DE LUXEMBOURG PAR LE DERNIER DÉTACHEMENT PRUSSIEN, dessin de M. Lix, d'après un croquis de notre correspondant spécial
Voir le Bulletin.

nes. En attendant qu'on leur dresse des statues, ils se sont élevé un temple de leurs propres mains.

Le temple de la lutte à main plate s'élève à l'entrée de la rue Le Peletier (côté nord). On lit sur le fronton : ARÈNE ATHLÉTIQUE. Ne cherchez pas trace d'art ni même de solidité dans ce monument élevé à la hâte pour satisfaire aux exigences du moment. Je ne vous dirai pas si la façade est de carton ou de papier mâché, si la salle est l'œuvre d'un architecte ou bien d'un menuisier : cela importe peu. Un amphithéâtre de stalles garnies de moleskine rouge entourant un tapis à fleurs rembourré avec de la sciure de bois, voilà pour l'arène.

Le public qui garnit les stalles est un mélange assez réussi de désœuvrés et de flâneurs de toute classe. Il y a là force Bordelais, des habitués du boulevard Montmartre, quelques petits crevés, des demoiselles avec une papillote sur le front, des porteurs d'eau, des acteurs, des rapins, des journalistes, des gens du monde et des cochers de fiacre.

Tout ce monde, fort prompt à s'exclamer, suit avec animation les péripéties de la lutte, en discute gravement les coups, engage des paris, et pousse parfois l'enthousiasme jusqu'à se jeter dans l'arène à plat ventre pour s'assurer si les épaules ont touché.

Il n'est permis à personne d'ignorer qu'un lutteur n'est *tombé* (style consacré) qu'autant que ses deux épaules ont touché terre.

— Elles ont touché ! elles n'ont pas touché !... hurle une foule en délire.

Ou bien encore :

— Les pieds ! les pieds !

Cri qui a pour but de rappeler au lutteur tenté de l'oublier qu'il s'agit là non pas d'une lutte libre, mais seulement d'une lutte à main plate où les pieds n'ont pas à agir.

Une manière de régisseur, grand brun en habit noir, gants blancs et cravate blanche, avec de longs cheveux et une moustache en accent circonflexe, a mission d'annoncer successivement chaque lutte :

— Messieurs, M. Lavergne, dit *le Caoutchouc*, contre M. Paul, dit *l'Anguille sénégalaise*.

Les athlètes nommés font successivement leur entrée en simple caleçon de couleur, saluent le public, se frottent au besoin les mains d'un peu de sciure ramassée au bord du tapis, et commencent de se pétrir le torse.

Les doigts se cramponnent, les bras s'enlacent, les épaules s'écrasent dans une pression désespérée. Ils se soulèvent de terre, roulent ensemble, se lâchent, puis se reprennent; on entend le claquement des mains sur les chairs qui se marbrent de plaques rouges. Il y a par moments une tête qu'on ne trouve plus : elle est sous l'aisselle ou sous la poitrine de l'adversaire; ces athlètes doivent l'avoir bien solidement chevillée au corps pour qu'ils ne réussissent pas plus souvent à se la dévisser du tronc. Enfin, après les péripéties les plus émouvantes, un des deux lutteurs tâte des épaules la douceur du tapis au milieu des trépignements du public. Si le coup est douteux, le régisseur s'avance, et, de sa voix fortement timbrée, rend un éclatant hommage à la vérité.

Je me suis laissé dire qu'à ce monsieur en habit noir était due la rédaction des affiches mirobolantes dont l'arène athlétique tapisse les murs de la capitale. Si cela est, je tire très-respectueusement mon chapeau à M. le régisseur, lui reconnaissant dans l'esprit autant de souplesse pour le moins que ses partenaires en montrent dans les muscles.

Avoir un assez grand fonds de lyrisme pour célébrer trois fois par semaine en termes nouveaux les victoires de l'arène et trouver sans cesse de nouvelles formes d'encouragements et de défis, cela n'est pas le fait d'un homme ordinaire!

C'est donc lui qui traçait dernièrement ces lignes :

« Il faut les voir s'entrelacer à faire craquer leurs os, bondir comme des panthères, se carrer comme des éléphants

« Voyez ! leurs narines se gonflent à éclater, leurs dents se serrent à se briser, leurs yeux jettent des flammes, leur poitrine se soulève bruyamment...

« Ah ! ce ne sont pas des hommes ! ce sont...!!!

« VENEZ LES VOIR. »

C'est donc lui qui disait de Richoux, *le Terrible Montagnard* :

« Il a ce qui fait les hommes forts, ce qui les rend invincibles : l'amour de ce qu'il fait, la confiance en sa valeur, et dans une solide poitrine un cœur bien placé.

« Allons, que l'heure du combat sonne pour l'ex-carabinier comme une fanfare de victoire, et, quand il faiblira, quand viendra le moment du danger, qu'il se souvienne que ses amis le regardent, que le public le juge, et que, tout bas, ses amis font des vœux pour lui. »

C'est donc lui qui nous entretient des « farouches débuts de Faouet, » et qui, voyant Marseille jeune battu par l'homme masqué, s'écrie : « Nous ne sommes pas encore revenus de notre stupeur ! »

C'est donc lui qui, promettant une lutte entre Marseille jeune et Faouet — *le Fauve des jungles !* — écrivait :

« Ils lutteront tous deux avec l'acharnement de deux lions africains combattant pour une lionne... Leur lionne à eux, c'est la gloire... le plus noble enjeu des hommes forts! »

C'est donc lui encore qui, après tant d'outrecuidances, a trouvé la fameuse allocution commençant par ces mots :

« PLUS DE MODESTIE ! » Ce qui étouffait nos lutteurs jusque-là, il paraît que c'était la modestie. L'auriez-vous jamais cru? « Plus de modestie ! » Un chef-d'œuvre !

C'est donc lui enfin qui, avouant l'autre soir la défaite de Faouet après sa première rencontre avec Bonnet le bœuf — *le Géant des Alpes*, — faisait au public cet étrange aveu :

« Faouet est vaincu !... mais n'est-ce pas un peu sa faute? Ses succès récents lui donnent trop de confiance, il se néglige, et, s'il n'y prend garde, sa perte est certaine... Et puis les enivrements de la gloire ne lui suffisent plus, il veut goûter de toutes les ivresses... Le sobre et rigide athlète des luttes du Casino, qui se préparait au combat par la méditation (!), le repos et une conduite d'anachorète, a disparu !... Alors il était vainqueur!... Aujourd'hui il arrive à l'arène fatigué, *épuisé par de faciles plaisirs, par des nuits sans sommeil*... et il est vaincu.

« Et cependant ses admirateurs protestent!... Ils prétendent que Faouet n'est pas vaincu !..., Le public de l'arène athlétique a voulu quand même que son idole restât debout sur son piédestal ! Son idole, c'est Faouet ! Faouet, le Fauve des jungles !! Faouet l'invaincu !!!

« Que cette sympathie du public, *sympathie qui va presque jusqu'à l'injustice*, vous touche, Faouet !... Pour la mériter, redoublez d'efforts, reprenez votre courage, votre volonté de fer dont vous avez donné tant de preuves autrefois, et ne vous laissez pas endormir, comme Annibal, dans les délices de la Capoue moderne. »

Entraîné par cette alléchante affiche, je n'ai pu résister au désir d'être témoin de la revanche de Faouet. Elle a dépassé toutes les prévisions de ses admirateurs, et je comprends maintenant la sympathie du public poussée jusqu'à l'injustice! L'athlète s'était-il, comme autrefois, préparé au combat par la méditation? Je l'ignore. Mais deux fois de suite les épaules de Bonnet le bœuf ont touché le sol au milieu d'applaudissements passionnés. La salle tout entière est descendue transportée dans l'arène, et le vainqueur a dû s'enfuir pour échapper aux frénétiques qui prétendaient le porter en triomphe.

~~~ Et cela se passe au mois de septembre ! Je vous demande un peu à quel diapason se montera l'enthousiasme quand le Paris *intelligent* va être revenu des eaux.

Car vous n'ignorez pas qu'à cette époque remarquable de l'année, il est de rigueur, pour tout Parisien qui se pique de sens commun, d'abandonner son foyer, où il a toutes ses aises, pour aller percher à la campagne, où les moindres commodités lui manquent. Tant pis pour les chères habitudes, il faut s'expatrier ! Si l'on n'a pas les moyens de suivre à Vichy ou à Trouville le train fatigant des élégances parisiennes, on est toujours libre d'aller s'enterrer à Champigny-les-Nèfles ou à Beaumont-le-Hareng. Il n'y a pas à dire : la mode le veut ainsi.

Est-ce pour satisfaire à cette pressante exigence de la mode que Mme Z. a mis sournoisement, ces jours derniers, la clef sous la porte du domicile conjugal ? Je n'oserais trancher une question aussi délicate. Toujours est-il que, depuis huit jours, son mari infortuné, à qui elle avait négligé de faire part de ses vues, la réclame vainement aux échos moqueurs de la capitale.

— Étrange humeur que celle de la femme! s'exclama-t-il l'autre soir, en s'épanchant dans le sein d'un ami. Quelle raison, je te le demande, a pu inspirer à l'épouse que j'adorais l'idée de fuir le toit commun ?

— Hem! hem! faisait l'ami en manière de consolation.

— Enfin, s'est-elle jamais vu refuser quoi que ce soit? Me suis-je jamais plaint de ses folies? Ai-je jamais contrarié ses goûts, marchandé ses plaisirs? Ai-je été avec elle taquin, malhonnête, emporté? Voyons, me diras-tu qui a pu la pousser à un acte que réprouvent si hautement les convenances?

— Paix, là ! ce sont de ces questions qu'un mari a toujours tort de s'adresser.

— Il m'intéresserait pourtant assez de savoir si ma femme m'a quitté pour un motif ou pour un autre.

— Est-ce là ce qui te chagrine? repart l'ami. Alors, tu peux être tranquille... c'est pour un autre.

~~~ Ce n'est pas à nos édiles qu'il faudrait parler de vacances. Ils tracent des rues, ouvrent des places, renversent des maisons, creusent des égouts, nivellent, plantent, rectifient avec une ardeur que rien n'attiédit.

De temps en temps, quand ils éprouvent le besoin de se reposer, ils se demandent :

— Si nous faisions un nouveau boulevard ?

Absolument comme vous ou moi dirions :

— Si nous allumions un cigare ?

Et l'on s'occupe incontinent de percer le nouveau boulevard.

Or, il s'en perce un en ce moment qui doit être baptisé du nom de l'illustre Arago. Les ouvriers terrassiers occupés à creuser la voie viennent de mettre au jour un cercueil de pierre enveloppé d'une épaisse couche de moisi. Ce cercueil ayant été ouvert en présence d'un délégué de l'autorité, fut trouvé complétement vide, et ledit délégué a pu constater en outre qu'à l'intérieur pas plus qu'à l'extérieur du monument il n'existait, à titre de renseignement, ni décoration, ni épitaphe, ni inscription d'aucune sorte. La *Gazette des Tribunaux*, qui nous donne ces détails peu lumineux, ajoute que, « selon toute probabilité, le cercueil en question est celui de saint Marcel, qui fut, comme on sait, le premier évêque de Paris. »

Vous allez peut-être me trouver bien taquin; mais, là, vraiment, je serais curieux de savoir par quelle suite de déductions non moins ingénieuses que transcendantes un archéologue peut avoir été amené à conclure qu'un cercueil dont rien n'atteste seulement la prétendue destination, a dû renfermer le corps de saint Marcel plutôt que celui de saint Magloire ou même celui de n'importe quel marchand de pommes de terre. C'est sans doute le cas de se dire que la science a des profondeurs qui échappent au vulgaire. Pour moi — qui ne suis pas savant, il faut l'avouer — on me montrerait un vieux chapeau tromblon, même avec le nom de Dagobert inscrit sur la coiffe, que j'y regarderais encore à deux fois avant d'imaginer qu'il ait dû couronner le chef du monarque illustré par la chanson.

Plus j'y réfléchis, plus je me persuade que tel est le seul raisonnement probable de l'archéologue à qui nous devons cette belle découverte :

« Le cercueil, très-vieux puisqu'il est très-moisi, ne porte aucune date : donc, rien ne m'interdit de croire qu'il remonte au IVe siècle; il ne porte aucun emblème : donc, rien n'empêche de supposer qu'il a été taillé pour recevoir le corps d'un évêque; il ne porte aucun nom : donc, rien ne s'oppose à ce que j'avance que cet évêque est saint Marcel. »

A un pareil raisonnement il n'y a, au fait, rien à répondre, sinon que, par les mêmes déductions, on peut également prouver que le cercueil dont il s'agit est la sépulture de Polichinelle.

~~~ Je vous le dis en vérité, les savants me feront toujours rire.

Ne viennent-ils pas de découvrir à Asnières, — localité éminemment favorable aux sciences, comme chacun sait, — la tête de l'homme fossile qui depuis longtemps se faisait un jeu d'échapper à toutes les investigations?

Or, voici la description du crâne trouvé à Asnières — Asnières la Savante :

« Le front est très-étroit, la partie comprise entre les yeux et le menton fort allongée; enfin la boîte cervicale a un immense développement. »

Je vous demande en conscience si cet ensemble, que nos savants prétendent constituer un visage, ne constitue pas plus vraisemblablement un mufle.

L'homme fossile! Holà, messieurs, prenez y garde! Le singe fossile, à la bonne heure !

~~~ Depuis quelque temps, la Société protectrice des animaux fait beaucoup parler d'elle.

A l'une de ses dernières séances, je ne sais quel ami des bêtes sollicitait l'honneur de compter parmi ses membres. Mais ne voilà-t-il pas qu'au moment même où le nouvel adepte va être admis, une discussion s'élève entre lui et l'un de ses futurs collègues.

Sur quelques mots un peu vifs, il en laisse tomber de plus vifs encore.

— Monsieur, s'écrie le membre outragé, si je ne faisais pas partie d'une société instituée contre ceux qui maltraitent les animaux, je vous appliquerais un soufflet.

— Eh bien, mon sieur, repart l'autre en allongeant la main, vous pouvez voir que je n'en fais pas encore partie.

A. DE PONTMARTIN.

Pour répondre aux nombreuses demandes qui lui ont été adressées, l'administration de **l'Univers illustré** *a consenti à proroger jusqu'au*

15 OCTOBRE IRRÉVOCABLEMENT

la période pendant laquelle la prime extraordinaire,

Les Œuvres complètes de **H. DE BALZAC**, illustrées de 1,000 dessins,

est offerte **gratuitement** *à toute personne qui prendra un abonnement d'un an à* **l'Univers illustré**.

Voir au bas de la page 599 le tarif d'abonnement pour Paris, les départements et l'étranger.

Envoi FRANCO *de la prime dans les départements, moyennant 2 francs pour frais de transport. — Pour les envois dans l'île de Corse et en Algérie, le supplément doit être de 5 fr. 30 c., l'expédition ne pouvant se faire que par la poste. — A l'égard des envois de primes à l'étranger, les frais de transport seront, bien entendu, supportés par les souscripteurs.*

L'administration de **l'Univers illustré** *vient de faire tirer, sur magnifique papier vélin à grandes marges, un nombre limité d'exemplaires artistiques de l'admirable planche in-folio qu'elle a offerte à ses abonnés, à l'occasion du 15 août. Cette gravure représente, comme on sait,* LES PORTRAITS EN PIED DE L'EMPEREUR, DE L'IMPÉRATRICE ET DU PRINCE IMPÉRIAL, *et par sa beauté exceptionnelle, elle mérite d'être conservée sous verre.*

On peut se la procurer, au prix de 1 franc, dans les bureaux de **l'Univers illustré**, *24, passage Colbert, à la librairie Michel Lévy frères, 2 bis, rue Vivienne, et à la* LIBRAIRIE NOUVELLE, *15, boulevard des Italiens.*

BULLETIN

Dimanche dernier, a eu lieu, à Nantes, l'inauguration du monument et de la statue élevés sur la place du Palais de Justice, en l'honneur de M. Billault, ministre d'État.

La cérémonie était présidée par M. Rouher, ministre d'État et des finances. Une enceinte réservée avait été disposée pour recevoir le ministre; M. Thoinnet de la Turmelière, chambellan, représentant l'Empereur; les membres de la famille de M. Billault; les généraux Mellinet et de la Motterouge; M. Delangle, M. Boudet, vice-président du Sénat; M. le sénateur Chevreau, ancien préfet de la Loire-Inférieure; les membres de la commission du monument; les diverses autorités; les fonctionnaires de l'ordre civil et judiciaire en uniforme; les officiers de l'armée et de la marine et toutes les personnes invitées.

Une cantate composée à cette occasion a été exécutée par les chœurs et la musique militaire.

A trois heures, le voile qui entourait le monument a été enlevé. A la chute du jour, la statue, la place du Palais de Justice et la rue Lafayette ont été illuminées. Puis, pour terminer la journée, un feu d'artifice a été tiré sur la place de la Gare.

Nous extrayons d'un journal des Basses-Pyrénées quelques détails sur le séjour de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince Impérial à Biarritz :

« Jeudi, le Prince Impérial a fait une excursion au bois de Boulogne et dans les environs de la Negresse.

« Il a visité quelques établissements où l'on fabrique des tuiles et de la poterie.

« L'Empereur et l'Impératrice ont aussi dirigé leur promenade de ce côté ; mais ils se sont contentés de faire une excursion aux alentours de la propriété de M. Labat, maire de Bayonne, qui vient de faire construire un joli château dans la propriété où ont logé Leurs Majestés, lors de la première année de leur séjour à Biarritz.

« Au moment où l'Empereur et l'Impératrice visitaient les environs du château de Grammont, l'Empereur, apercevant une petite porte placée vis-à-vis de l'église paroissiale et ouvrant dans le superbe parc de M. Labat, a vivement secoué le loquet pour y pénétrer, mais en vain ; elle était fermée à clef intérieurement et Sa Majesté n'a pu, par conséquent, revoir cette magnifique résidence, la première qu'il a habitée à Biarritz. »

On s'occupe de préparer un nouveau débouché sur la rive gauche de la Seine, dans le septième arrondissement, au moyen de l'ouverture d'une rue ayant son point de départ au quai d'Orsay, et tracée dans l'axe du pont de Solferino, pour aller rejoindre la rue Saint-Dominique-Saint-Germain, à travers les rues de Lille et de l'Université.

Cette opération est actuellement en cours d'exécution, et on vient de commencer à cette fin la démolition de l'hôtel qui fait face, sur le quai d'Orsay, au pont de Solferino. Sur d'autres points du tracé, les ouvriers sont également à l'œuvre pour accomplir la percée.

L'ouverture de cette nouvelle rue est une des opérations destinées à compléter les facilités qui résulteront, pour la circulation, du prolongement du boulevard Saint-Germain à travers le septième arrondissement. C'est ainsi qu'on se propose d'agrandir, dans des proportions notables, la place Saint-Thomas-d'Aquin, et qu'un large carrefour de raccordement doit être formé à la rencontre de la rue du Bac, une des rues les plus encombrées de la rive gauche, comme chacun le sait. De plus, une large voie sera établie entre ce carrefour et la rue des Dames-de-la-Visitation, en même temps que cette dernière rue sera prolongée jusqu'au boulevard Saint-Germain, aux abords du ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Indépendamment de la rue qui est en voie d'exécution dans l'axe du pont de Solferino, le projet comporte encore la modification de la partie de la rue Saint-Dominique comprise entre le boulevard Saint-Germain et la rue Bellechasse, ainsi que la modification de l'alignement de la rue de Courty et l'élargissement de la rue de Bourgogne, entre le quai d'Orsay et la rue de l'Université.

Le *Moniteur* vient de publier la première liste de souscriptions en faveur de l'expédition au pôle Nord, sous le commandement de M. Gustave Lambert.

On sait que l'Empereur a souscrit pour 50,000 francs.

MM. le duc de Luynes, le marquis de Chasseloup-Laubat, Arnaud Detroyat, le comte d'Estampes ont souscrit chacun pour 1,000 francs; M. A. Bocquet, pour 500 francs, etc.

On annonce l'arrivée en France d'un nouvel ambassadeur du taïcoun. Il se nomme Kourimoto Akino Kamo. C'est un personnage qui occupe un rang élevé dans la diplomatie japonaise.

Le but de son voyage est de porter à l'ambassade actuellement à Paris des instructions qu'on disait, à Yokohama, être d'une grande importance.

Il est accompagné de quatre personnes et de plusieurs domestiques.

Un des personnages qui accompagnent l'ambassadeur occupe également un rang élevé à la cour du Japon; il va remplacer auprès du frère du taïcoun le ministre qui est auprès de lui et qui retournera dans sa patrie.

L'ambassade japonaise, après un court séjour à Marseille, est partie pour la Suisse, se rendant auprès du frère du taïcoun; de là elle viendra à Paris.

On n'accusera pas le souverain temporel de ce pays lointain de lésiner sur les frais de voyage de ses représentants,... à moins pourtant que ceux-ci ne se fassent un plaisir de solder leurs dépenses de leur poche : ce qui ne serait nullement impossible, car il paraît que les fortunes de trente ou quarante millions ne sont pas rares parmi les seigneurs japonais.

A moins d'événements imprévus, l'empereur et l'impératrice d'Autriche, après avoir séjourné quelques semaines au château de Gœdœlœ, près de Pesth, quitteront Vienne le 5 octobre et arriveront dans la soirée du lendemain à Nancy, où ils passeront la nuit.

Le lendemain matin, les augustes voyageurs visiteront les tombeaux des anciens ducs de Lorraine, et combineront leur départ de Nancy de manière à faire leur entrée à Paris le même jour entre quatre et cinq heures de l'après-midi. M. le prince de Metternich et tout le personnel de son ambassade iront à la rencontre de Leurs Majestés à Strasbourg.

La vénerie impériale vient d'être transférée de Fontainebleau à Compiègne. Le grand-veneur, M. le général prince de la Moskowa, et le commandant des chasses, M. le marquis de Toulongeon, se sont rendus à Compiègne pour assurer l'exécution des dispositions ordonnées à ce sujet par l'Empereur.

L'empereur de Russie a envoyé à la ville de Paris un magnifique vase de porphyre, en souvenir de la fête qui lui a été offerte.

Selon le désir exprimé par le donateur, cet objet d'art sera placé dans la galerie des fêtes.

On mande de Stockholm que le roi de Suède, le ministre de la marine et l'envoyé de Russie ont offert des banquets à l'amiral Farragut et aux officiers de la flotte américaine, pendant leur séjour à Stockholm. L'amiral Farragut a été traité avec la plus grande distinction par le roi. L'escadre des États-Unis vient de quitter Stockholm pour se rendre à Copenhague.

Ces jours derniers a eu lieu aux Halles la cérémonie du couronnement du roi des potirons de 1867.

Il pesait 108 kilogrammes 94 grammes. Il avait 2 mètres 18 centimètres de circonférence, et il provenait des cultures maraîchères de la vallée de la Bièvre.

Quand il a été enrubanné, couronné de fleurs et placé sur un brancard artistement décoré, porté par quatre forts, il a fait le tour des halles, puis on a procédé à la vente à l'encan.

L'enchère a atteint le chiffre de 118 francs.

Les Chinois préparent une réforme, la réforme monétaire. Des lettres de Shanghaï annoncent que des pièces d'or et d'argent, répondant à nos pièces de vingt francs, de cinq francs et de un franc, viennent d'être fabriquées à Pékin, à titre d'essai.

Ces pièces représentent d'un côté le dragon ailé, et de l'autre elles portent le chiffre de l'empereur Tchoung Tché, souverain actuel de la Chine. On pense que l'usage de ces nouvelles monnaies sera adopté.

Les Chinois peuvent d'autant mieux adopter de nouvelles monnaies qu'ils n'auront pas la peine de supprimer les monnaies anciennes. La monnaie chinoise n'existe pas.

Il n'y a en Chine qu'une monnaie de compte, le taël, qui vaut sept francs soixante-seize centimes. Les payements se font en lingots; les piastres et les pièces de cinq francs en argent sont comptées comme lingots et pour leur valeur intrinsèque. C'est pour cela que l'on voit le marchand chinois toujours armé de sa petite balance et de son poinçon. Il pèse et essaye les pièces; il constate leur titre et leur poids; il y imprime sa marque, absolument comme nos banquiers inscrivent leur endos sur les lettres de change qu'ils émettent.

Les Chinois n'auront aucune peine à adopter nos monnaies; ils n'en auront pas davantage à adopter nos mesures de capacité. Leur *tong* représente presque identiquement le litre français, et la mesure de cent tongs sera l'hectolitre tout trouvé.

Ce qu'ils représenteront difficilement, c'est le *sapèque*; le sapèque est la dix-huit centième partie du taël. Il n'y a pas de fraction de centimes qui puisse équivaloir au sapèque.

Or, le sapèque est d'un usage continuel. Il y a des Chinois qui vivent pour deux ou trois sapèques par jour, et ce ne sont pas les plus pauvres. Cette facilité de vie et le bon marché de la main-d'œuvre qui en est la conséquence, rendent la concurrence très-difficile entre nos produits et les produits chinois. Nous leur achetons beaucoup de choses, ils ne nous achètent rien. Nous payons en argent, et chaque année l'Europe expédie dans l'extrême Orient des quantités importantes de métaux précieux. L'argent importé en Chine n'en sort plus.

Tous les journaux ont annoncé que les derniers détachements prussiens venaient d'évacuer la forteresse de Luxembourg, et que les milices du grand-duché, entrant immédiatement en ville, avaient occupé la caserne de la Porte-Neuve.

Ces troupes se composaient de deux bataillons de chasseurs, forts de huit cents hommes. Tous les soldats portaient à leur fusil des bouquets qui leur avaient été offerts par les populations d'Eckternack et de Diekirch.

Nous publions aujourd'hui, sur le départ du corps d'occupation prussien, dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance, un dessin intéressant exécuté d'après un croquis que nous a envoyé notre correspondant de Luxembourg.

TH. DE LANGEAC

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

— La mine est-elle creusée ?

— Et chargée, oui.

— Avons-nous le tison ?

Moghrab prit sur le bureau un cahier de papier blanc, et le plaça devant le comte-duc.

— Ceci peut devenir une torche, s'il plaît à Votre Grâce de l'allumer.

Le comte-duc trempa de lui-même sa plume dans l'encre.

— Ah ! ah !... fit-il un peu pâle et les lèvres convulsivement contractées; Philippe signe des ordres d'arrestation avant de faire la sieste. J'aurai ma revanche, par le Dieu vivant ! ou je mettrai le feu aux quatre coins de l'Espagne !

Moghrab s'était placé derrière son fauteuil.

— Je t'attends, Maragut, dit le ministre.

— Que Votre Excellence daigne écrire d'abord un avis qui sera affiché dans Séville et qui apprenne aux habitants de la cité très-loyale et très-héroïque que la course de taureaux annoncée n'aura point lieu.

La plume du comte-duc courut sur le papier.

— Voici le motif, monseigneur : Cuchillo, le toréador, ne pourra tenir l'épée, puisque vous allez le faire arrêter de par le roi.

— Bien trouvé, Maragut .. Ce Cuchillo est adoré dans Séville. Après ?

— Ordre d'opérer une descente dans les domiciles du Français Mansart, dit le baron de Givonne, agent du cardinal, et de sir Edward Mac Cartney, homme de confiance de Buckingham.

— Pourquoi ne pas les arrêter ?

— Ils ne pourraient plus agir. Si l'ordre du roi qui vous concerne avait été exécuté ce matin, nous ne serions pas à si belle fête. Loin de les désarmer, je leur donne le signal.

— Tu es un homme d'or, Maragut ! Après ?

— Ordre aux saltarines, chanteuses ambulantes et comédiens de toutes sortes de s'éloigner immédiatement de Séville, vu la gravité des circonstances; ordre de fermer le théâtre et de démolir les baraques foraines de Triana.

Le comte-duc quitta la plume pour se frotter les mains.

— Après, Maragut, après ?

— Ordre de placarder sur les portes closes de tous les lieux de plaisir, cette formule : *Clos par la volonté du roi.*

— A merveille ! tu aurais fait un ministre !

— Ordre au capitaine Guttierez de se rendre à l'Eldorado avec sa compagnie, et d'expulser de leurs masures tous les gueux et gens sans aveu qui habitent ce quartier, sans avoir égard à leurs réclamations ou plaintes, et ce, par la force s'il est besoin

— Bravo, Maragut !

— Défense aux confréries de Séville de porter leurs bannières, dimanche prochain; défense de réunir leurs conseils de famille; défense d'attacher à leurs habits aucun ruban ni insigne; ordre de déposer leurs hallebardes à la conciergerie du saint-office.

— Tu veux donc qu'il y ait demain quarante mille furieux sur le pavé, Moghrab ?

— Ce soir, Excellence, car demain il serait trop tard : vous seriez arrêté cette nuit.

Le comte-duc signa le dernier écrit d'un air sombre.

— Et maintenant, ma fille ? dit-il.

— Que Votre Excellence daigne me céder un instant sa place, repartit Moghrab.

Il s'assit dans le fauteuil du ministre, prenant la plume que celui-ci venait de quitter, il traça rapidement ces quelques mots :

« Aïdda, fille de Moghrab !

« Au nom de Dieu qui est Dieu, de Mahomet son prophète, viens au palais de l'Alcazar et obéis au comte-duc, comme s'il était moi, ton père. »

Il scella ces deux lignes du pommeau de son poignard et se leva.

— Si tout ceci allait tourner contre nous !... murmura le favori.

— L'homme sage est toujours prêt, répondit Moghrab, qui rabattit son bernuz sur son visage pour sortir. Il est trois heures, Philippe vient de s'éveiller; mon esprit voit Hussein le Noir à ses côtés. Veux-tu t'abstenir et attendre ?

Le comte-duc hésita, puis un orgueilleux sourire vint à ses lèvres, et il dit en donnant à Moghrab les cinq enveloppes cachetées :

— Le sort en est jeté ! Philippe l'a voulu !... Si le torrent déborde, d'ailleurs, je saurai bien le faire rentrer dans son lit.

VIII

Aventures de Bobazon.

La véritable journée commençait pour les travailleurs de Séville. Il était quatre heures du soir. Le soleil oblique se cachait déjà derrière les maisons; les rues s'emplissaient pour la seconde fois, et cette autre matinée avait les mêmes cris, la même agitation que la première. Partout où la voie assez large permettait aux chars de stationner, quelque noir campagnard velu, trapu, chaussé de spardilles et portant aux oreilles, soit des piécettes d'argent, soit des instruments de la Passion de Notre-Seigneur, montait sur les brancards de sa charrette et hurlait le bon marché de ses melons.

— Pour un ochava le bouquet d'oignons !

L'oignon, la gloire des Espagnes ! Chose étrange, les poëtes ont parlé de tout ce qui parfume ce paradis et ils n'ont pas mentionné l'oignon !

L'Égypte adorait le filet de bœuf sous le nom d'Apis; l'Espagne n'a point changé le nom de l'oignon, son dieu. En France, nous avons voué un culte aux fleurs; nos jardiniers en sont à la millième transfiguration de la rose; l'heureuse Ibérie, par un culte de dix siècles, a grossi l'oignon à la taille d'un cucurbite. Elle a des oignons géants, des ciboules colossales. *Viva la cebolla !*

— Oranges rouges à un cuarto la douzaine !... Deux cédrats pour un maravédis!

— Garbanzos de Alcala ! verdure ! cotillons de Medina-Sidonia ! Raisins, figues, grenades, alberges !

1. Voir les num. . . . [illegible]

— Andalous, c'est moi qui viens de San Lucar, où tout est bon et pour rien!

— Achetez, femmes! confiance pour Pacheco, le fermier du riche homme de Chuzena!

— Au Berrocal! au berrocal! abondance, fertilité! meilleur et moins cher!

— Ciboule de Valvérde! Jeannette! Échalote! Ail du rôti!

— Amis, au détour de la rue, sous l'arcade, chez Juano Mareno, soupe à la poule, œufs au jambon, hâchis frais et poivrades à l'anis!

Qui donc mangeait toutes ces bonnes choses offertes à l'appétit des Sévillans?

Les femmes passaient alertes et se portant sur leurs hanches rebondies, touchant d'un pied sûr et nerveux la pointe des pavés, souriant aux majos mal reveillés, et laissant aller de ci de là, en un balancement plein de coquetterie, les plis de leur robe courte qu'alourdissait le poids calculé des grains de plomb cousus dans la bordure. C'est le terroir des hanches hardies et des jambes bien decouplées. On voudrait des castagnettes pour régler le pas vigoureux des Andalouses.

Les hommes passaient aussi, indolents, tristes et maigres, drapés dans de vieux manteaux de théâtre. C'était comme une procession jaune et taciturne, parmi la gaieté marchande des villageois. Les uns mâchaient à vide, les autres partageaient une figue en quatre et la suçaient délicatement sans attaquer la peau; les autres, poussant plus loin encore la gourmandise, mordaient à belles dents la gousse trop odorante des fameuses ciboules de Valverde. Ceux-là étaient des séducteurs : ils préparaient leurs haleines pour le rendez-vous du soir.

Au coin de cette muraille noire qui enclôt la prison de Saint-Lorean, à droite de la porte Royale, était autrefois une voûte sombre formée par trois arches de bois qui franchissaient comme un pont la petite rue de la Trinité, laquelle allait se bifurquant après ce passage et, changeant de nom, s'enfonçait dans les bas quartiers.

La statue de Christophe Colomb, en terre cuite, était au devant de la voûte, sur un piédestal d'argile servant de banc à la population des alentours. A droite du passage s'ouvrait la grande et belle rue de la Sierpe, rejoignant les riches parages du nord; à gauche, c'était une grande maison de mauvais aspect qui s'adossait à l'enclos de la prison, et masquait à demi l'enclos de ce quartier, bas, sombre et célèbre par ses souillures de toute sorte, qui avait à choisir entre deux noms splendides : l'*Eldorado* et la *Grandesse*.

Parfois les noms raillent ainsi. Les Grecs appelaient leurs furies les bonnes déesses. Mais ici ce n'était pas raillerie.

La statue de Christophe Colomb rimait à ce nom, Eldorado, et une vaste ruine, qui prolongeait ses poudreuses solitudes jusqu'au faubourg de *los Tumeros*, gardait encore des traces de magnificence orientale. C'était l'ancien palais d'été du fameux Simon Grandeza, juif converti, puis relaps, qui fut mis à mort avant la domination arabe, et dont les biens confisqués servirent, dit-on, à commencer la tour de la cathédrale, l'illustre Giralda, achevée par le calife Abo-Jusuf-Yakub et son architecte Al-Geber.

Il y avait aux pieds de la statue du navigateur genois un paysan de la vallée du Guadalquivir, avec sa petite charrette chargée de melons. Il s'égosillait comme un beau diable à vanter sa marchandise. On allait, on venait d'un air affairé. Les femmes, vêtues aussi sommairement que possible, bavardaient sur le pas des portes. Les hommes s'abordaient avec précaution, échangeant des paroles rapides après avoir regardé tout autour d'eux, pour voir sans doute si quelque oreille indiscrète n'était point aux écoutes.

Il y avait évidemment, dans ce quartier populaire, une emotion sourde et qui n'était pas encore bien caractérisée. C'était comme la terreur vague qui prend les animaux aux premiers nuages de poudre tourbillonnant et annonçant l'orage. Les demi-mots circulaient, prononces avec cette emphase qui ne manque jamais au langage espagnol. On se plaignait, on parlait de menaçants decrets, de mesures tyranniques. Le mot *fueros* (privilége) était dans toutes les bouches.

Aucune langue ne traduit bien ce mot qui a fait toutes les révolutions en Espagne.

Fuero veut dire proprement *for*, juridiction, loi ou droit. La monarchie espagnole consentait une charte fort compli-

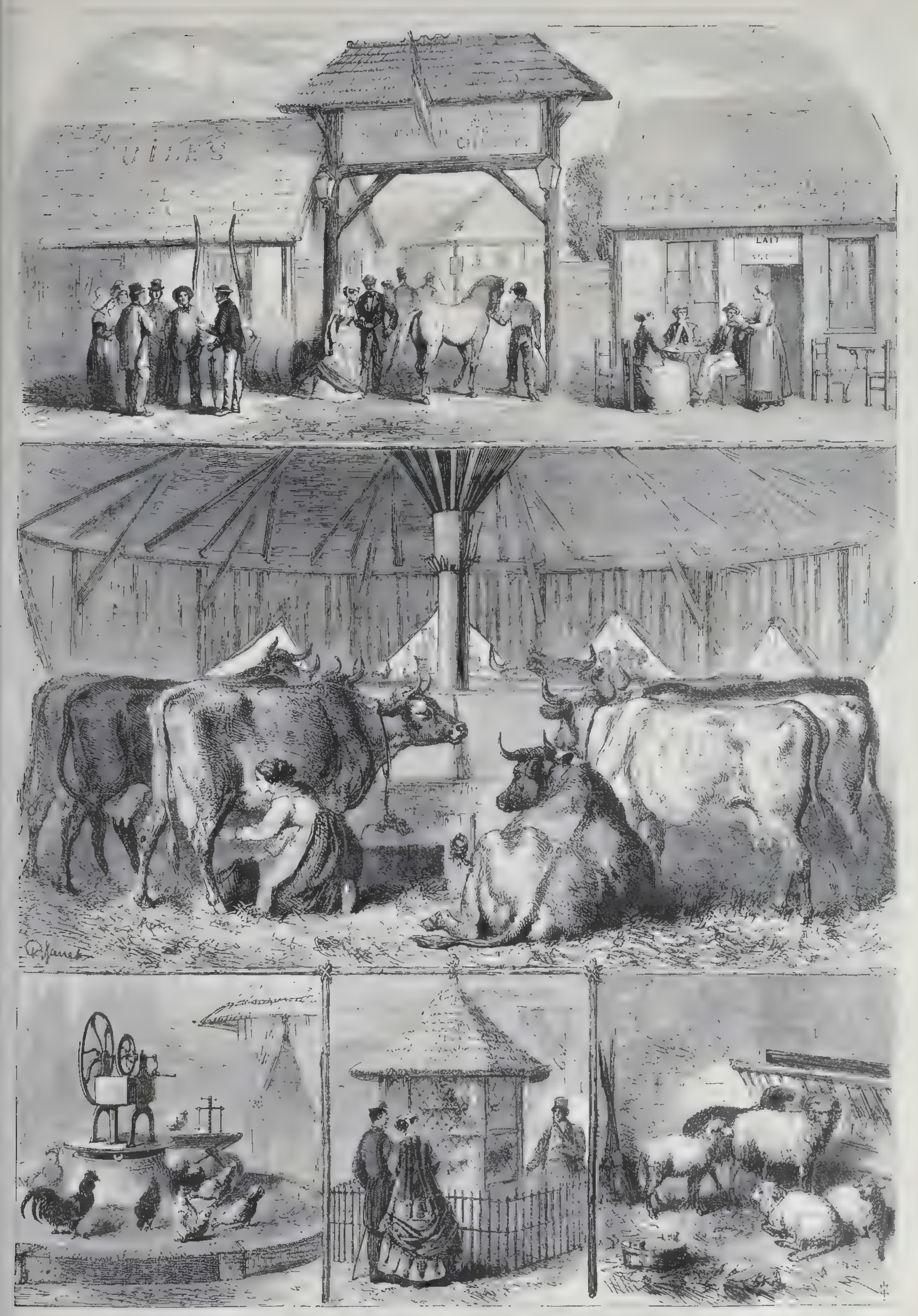


LE DOCTEUR RAYER, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, dessin de M. L. Rousseau, d'après une photographie de M. Adam-Salomon.

Voir page 592



LA NOUVELLE PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS, AVEC LES FONTAINES [illegible], dessin de MM. [illegible]. — Voir page [illegible].



EXPOSITION UNIVERSELLE. — FERME DU DÉPARTEMENT DE SEINE-ET-MARNE, SPÉCIMEN CONSTRUIT AU CHAMP DE MARS.

1. Porte d'entrée de la ferme. — 2. L'étable aux vaches. — 3. La basse-cour. — 4. La cage aux poules de Guinée. — 5. Le par [illegible]

[illegible] M. Gustave Janet. — V [illegible]

quée, et qui changeait selon les provinces. Le mot *charte* seul peut faire comprendre le mot *fueros*.

De la rue de la Sierpe déboucha tout à coup un bon gros garçon, bas sur jambes et portant le costume des villageois de l'Estramadure. Il allait sans se presser, le nez au vent, et conduisant par la bride deux piètres chevaux qui semblaient sincèrement affamés. Il avait sur l'estomac une besace de toile d'où sortaient de belles figues noires dont la peau déchirée laissait couler la pulpe liquoreuse, et des raisins bleus aux grains allongés comme des olives. Il mangeait de tout son cœur tantôt une grappe, tantôt une figue, jetant le bois et la pelure à ses deux vilains chevaux.

Et il disait :

— Hein! Micaja, crois-tu que les maîtres comme moi courent les rues, bête ingrate qui fait toujours mine de manquer de nourriture?... Te faut-il encore cette figue, Pepino, bon apôtre, qui dévores depuis ce matin?... Plus on leur donne, plus ils demandent, ces animaux hypocrites... Les passants jureraient qu'ils n'ont pas seulement déjeuné.. Mon jeune seigneur, là-bas, vous plairait-il de m'acheter deux chevaux de pur sang, bons à la selle comme au brancard, et pouvant même servir de haquenée à une noble señora?...

— Vas-tu débarrasser la rue, coquin! répondit un fils de contador qui suivait une maja au pied de gazelle.

Bobazon se rangea respectueusement. Il était de ceux qui admirent l'insolence.

— Estremo! lui cria le marchand villageois, range tes deux bardelles qui empêchent qu'on vienne à mes melons!

Bobazon, cette fois, ne bougea point; mais l'homme à la charrette ayant ramassé une pierre, Bobazon lui fit de la main un signe amical, disant :

— Ami, tu as raison, il faut que tout le monde vive... Combien tes melons?

Il caressait de temps en temps de la main la pochette de ses chausses où étaient les onces d'or de Moghrab. Quoiqu'elles vinssent d'un sorcier, ces onces d'or ne s'étaient pas changées en feuilles sèches.

Le paysan aux melons se hâta de laisser tomber sa pierre.

— Seigneur, dit-il en changeant de ton, et bien honteux de n'avoir point deviné un chaland dans cet étranger, j'avais vu tout de suite que vous étiez un cultivateur d'importance. Voulez-vous que j'envoie un concombre gâté à ce fils de parvenu qui vient de vous rudoyer en passant?

Bobazon soupesait dans sa main une énorme pastèque verte, lisse et ventrue. Il y avait là le dîner de trois Andalous.

— Un réal ce beau fruit, dit le marchand qui ôta son grand chapeau; il est digne d'un homme riche tel que vous.

— Mon frère, répliqua Bobazon, les plus riches se ruinent vite quand ils prodiguent leur avoir... Dis-moi, toi qui es du quartier, ne connaîtrais-tu pas mon cousin Matalon?

— Que fait-il, votre cousin Matalon, seigneur?

— Quelque chose de bon, car il est devenu un personnage d'importance, à ce qu'on dit... Mais je vois que tu n'en sais pas plus long que moi, l'homme... Ton melon vaut un cuarto, en ce moment où il en croît assez dans les mares pour paver les rues de Séville... Je t'offre un cuarto de ton melon.

— Grigou! s'écria le villageois avec colère, juif déguisé! valet de ferme! un cuarto cette pastèque mûre comme les fruits du paradis!... Mange tes figues, goinfre; tu dois les avoir volées!... Avale ton raisin, malfaiteur, et ne te moque pas d'un père de famille!

Bobazon, imperturbable, donna un maître soufflet à Micaja, qui mettait sa tête sur son épaule pour flairer de plus près les melons.

— L'ami, dit-il, si tu es père de famille, j'ajoute un cuarto de plus en faveur de tes petits enfants.

Cela faisait environ six centimes de notre monnaie. Malgré le nouveau monde conquis et les galions, il paraît que cette humble monnaie avait bien son prix en Espagne, car notre villageois cessa d'invectiver et tendit sa large main noire, en homme qui veut brusquer la conclusion d'un marché léonin. Les quatre maravédis lui furent comptés loyalement et Bobazon plongea son couteau avec une volupté avide dans le ventre juteux de la pastèque.

Personne n'est parfait. Ce brave Bobazon, malgré son avarice, avait à l'excès la passion de la gourmandise.

Tout en ouvrant sa large bouche pour engloutir les tranches de son melon, dont il donnait fidèlement l'écorce rongée tantôt à Micaja, tantôt à Pepino, les heureux animaux! Bobazon poursuivait son chemin. Il ne perdait point de vue le but commercial de sa promenade et apostrophait les bourgeois en leur proposant le meilleur marché qu'ils pussent faire en leur vie : l'achat de Micaja et de Pepino, deux bêtes sans pareilles, douées de tous les mérites et de toutes les vertus.

Le souvenir des événements de la matinée restait en lui comme une promesse. Bobazon avait un aimable caractère : oubliant tout ce qui pouvait avoir apparence de menace, il se rappelait avec plaisir les bons augures et les bonnes aubaines.

En somme, il avait eu grand'peur à l'abreuvoir de Cid-Abdallah. Ce sac révélateur qui s'était marqué d'une tache humide et rouge, ces hommes noirs rampant le long des murs, cette litière portée par des jeunes filles, et surtout ce fantôme représentant à s'y méprendre les traits et la tournure du pauvre don Ramire de Mendoze, son maître trépassé; tout ceci avait bien son côté terrible. Mais les choses avaient tourné au mieux. Toutes ces apparitions s'étaient dissipées comme un rêve, emportant avec elles les sacs, ce terrible embarras. Bobazon, après cette alerte, était resté en possession de ses chères pièces d'or, ainsi que des deux chevaux, qui étaient encore un capital. Une fois ce capital réalisé, Bobazon, fort de l'expérience qu'il avait acquise et des talents divers que le ciel lui avait départis, comptait bien se créer dans Séville une position lucrative. Le choix seul l'embarrassait.

Comme il ne connaissait point la ville, il allait au hasard de son étoile. Le passage conduisant à la Grandesse était devant lui. Il s'y engagea après avoir jeté un coup d'œil indolent à la statue de l'inventeur du nouveau monde.

La voûte avait une trentaine de pas de long. Elle débouchait sur une rue noire et franchement malpropre, bordée de maisons mauresques en pitoyable état. Bobazon, désespérant de rencontrer dans ce quartier indigent des acquéreurs pour sa cavalerie, allait tourner bride lorsqu'un bruit lointain de chant et de guitare lui vint par une ruelle latérale mille fois plus souillée que la rue. Avec ces sons joyeux, la brise apportait de violentes senteurs de cuisine.

Nous ne voulons point affirmer que les fumets de la cuisine espagnole au temps de Philippe IV fussent exactement ceux qui désolent les places publiques de nos villages les jours de foire, il est certain que tous ces parfums de victuailles sont cousins germains et offensent l'odorat au même titre. Bobazon s'arrêta pour écouter, et surtout pour respirer à pleines narines les effluves savoureuses qui tout à coup sollicitaient son implacable appétit.

— Oh! oh! Micaja, fit-il, des figues, du raisin, du melon, c'est froid sur l'estomac d'un chrétien... Est-ce la fête ici, Pepino?... Ceux-là mangent du porc et des épices, aussi vrai que je tiens à mon salut plus qu'à ma vie!...

Dans son dédain pour ses frugales provisions, il partagea entre les deux chevaux une tranche qui gardait un bon quart de sa pulpe.

— Dressez donc la tête, bâtards de baudets! s'écria-t-il après avoir fait cette générosité; tendez le jarret, cambrez les reins, donnez-vous l'air de deux bêtes bien portantes et bien élevées... Saint patron! si j'avais envie de me vendre, je me tiendrais mieux que cela! Tourne à droite, Micaja; si le ragoût ne coûte pas cher, nous mangerons un morceau pour nous égayer le cœur!

Micaja, obéissant, fourra sa tête basse dans la ruelle. A ce moment, Bobazon reçut un choc assez rude qui lui venait d'une jalousie soulevée à l'improviste, à l'angle de la rue.

La jalousie avait ses attaches en lambeaux et ses tablettes vermoulues, mais elle était bonne encore pour casser la tête des passants, car notre Bobazon demeura tout étourdi du coup. Pendant qu'il se tâtait, une jambe fine et bien modelée, qui avait pour vêtement un bas de chausse en soie rose orné de plusieurs reprises, enjamba le balcon, et un cavalier sauta précipitamment dans la rue.

Un cavalier fort élégant, ma foi! et qui portait sur sa figure tout le naïf orgueil d'un jeune homme en bonne fortune. Aussitôt que son pied eut touché la boue du sentier, il se retourna vers le balcon, et envoya des myriades de baisers à la beauté qui, sans doute, se cachait derrière la jalousie.

— Sauve-toi vite, Escaramujo, mon ange bien-aimé, dit une grosse voix enrouée au travers des tablettes; — Gabacho doit être ivre, selon sa coutume... il t'assommerait!

Escaramujo lança un dernier baiser, et voulut mettre à profit le conseil prudent de la dame mystérieuse, mais la ruelle était étroite. Micaja la bouchait en avant; Bobazon et Pepino l'obstruaient en arrière. Le cas était malaisé.

Escaramujo, garçon d'esprit s'il en fut, sauta d'un temps sur le maigre dos de Micaja.

— Hue! cria aussitôt Bobazon, oubliant ses contusions; voilà une monture qui convient à un joli seigneur tel que vous!

Le joli seigneur était déjà à cinquante pas.

— Que fais-tu là, Brigida? demanda une autre voix au balcon.

La première voix essaya, mais en vain, de se velouter et répondit :

— Je regarde cet homme qui passe avec son bidet.

La jalousie fut de nouveau soulevée : Bobazon put voir à la fois et dans le même cadre la trop coupable Brigida et son triste époux Gabacho. Gabacho était ivre. Il portait le costume d'un bourgeois économe et manquant de coquetterie. Cela ne lui allait pas, et à beaucoup près, si bien que son harnois d'aveugle. Mais Brigida! quelle sultane! C'était une femme de quarante-cinq à cinquante ans, petite, barbue et large comme une tour. La chaleur excusait le négligé de Brigida, mais nulle condition atmosphérique n'aurait pu expliquer son épique malpropreté. Elle était noire, elle était grasse et luisante; ses cheveux grisonnants tombaient en mèches brouillées comme des paquets de laine à matelas sur la masse informe de ses épaules, et les loques qui formaient sa toilette du matin semblaient avoir été traînées à plaisir dans la fange.

Comment Escaramujo, un des plus jolis sujets de la nouvelle école, égarait-il si étrangement ses jeunes amours?

C'est l'éternelle aventure. Les couleurs de nos romans civilisés sont moins violentes, mais le fond est le même. Calypso séduit toujours Télémaque, surtout si le jeune héros n'a pas de Mentor.

D'ailleurs Brigida possédait une belle réputation dans les diverses villes de l'Andalousie, où elle avait gagné une aisance à se faire peser en public. Une fois dans le plateau de la balance, cette femme pouvait défier trois reines. Elle enlevait deux poids de cent et un de cinquante.

Gabacho, jaloux comme un tigre, montra le poing à Bobazon, qui prit sa course autant pour fuir cette redoutable vision que pour rattraper l'acheteur présomptif de Micaja, car Bobazon avait rêvé un marché d'or. Il rejoignit son jeune seigneur, aux chausses élégantes mais rapiécées, vers le milieu de la ruelle, et lui tint aussitôt ce langage :

— La bête est bonne et sobre; elle a une santé de fer; je ne l'ai jamais vue malade. Elle va l'amble comme un amour. Du trot et du galop je ne parle pas : c'est un zéphir! Ce sera six cents réaux seulement, en considération de l'honneur que j'aurai de contenter votre seigneurie. Et si votre seigneurie s'arrangeait aussi de Pepino que voici, un animal bien avantageux, je ferais un bloc de mille pauvres réaux pour lui être agréable.

A mesure que Bobazon avançait dans sa harangue, son assurance, cependant, diminuait. Il voyait son jeune seigneur de plus près et mieux. La toilette de son jeune seigneur ne gagnait pas à être détaillée. Le haut-de-chausse était rapiécé comme le bas, et le pourpoint ne valait pas mieux que le haut-de-chausse. Le linge était à la hauteur du reste; des pieds à la tête, vous n'auriez pas trouvé sur ce jeune gentilhomme la valeur de dix réaux de plate.

Mais il payait de mine, du moins? Chimère encore!

Il se laissa glisser en bas du cheval. Sa figure prit un instant une expression d'espiègle raillerie, puis toute sa personne se transforma. Ses yeux éveillés se baissèrent, la cambrure juvénile de ses reins disparut, il courba la tête et eut ce mouvement ignoble que par tous les pays on connaît sous le nom du *tour des gueux*.

— As-tu bien le cœur de railler, mauvais riche, en ce lieu qui est comme le sanctuaire de la faim, de la soif, de toutes les privations, de toutes les humiliations qu'entraîne après soi l'indigence? chanta-t-il sur un mode désolé. Étranger, cela ne te portera pas bonheur. Répare ta faute, crois-moi, et fais l'aumône à un malheureux qui n'a pas mangé depuis trois jours!

Ce disant, Escaramujo tendit la main, Bobazon recula. C'était son habitude quand on lui demandait quelque chose.

— Le sanctuaire de la faim et de la soif! répéta-t-il en aspirant la brise chargée de vapeurs culinaires.

— La caridad! opulent étranger! la caridad, au nom de tous les saints!

— Je suis plus pauvre que vous, l'ami, commença Bobazon, qui prit d'instinct, à son tour, une pose humble et piteuse; cependant, si vous voulez accepter une tranche de ce melon.

— Ah! coquin de cousin! s'écria Escaramujo, changeant de ton tout à coup; je promets un bon pourboire à qui t'arrachera une plume! où as-tu volé ces deux rossinantes, et que viens-tu faire si loin de chez nous?

Babazon était resté bouche béante. Ses gros yeux s'écarquillaient à contempler le jeune seigneur transformé en mendiant.

— Pas possible! grommela-t-il enfin. Le petit cousin Matalon!... Toi qui te vantais si bien dans tes lettres adressées au pays! Est-ce comme cela que tu as fait fortune à Séville?

Escaramujo se redressa de toute sa hauteur.

— Je suis plus gras que toi, cousin, et mieux nourri, dit-il. J'appartiens à la confrérie la plus renommée et la plus puissante de Séville, mise à part toutefois la très-illustre et très-vénérable congrégation du saint office. Qu'entends-tu par faire fortune? Amasser quelques misérables milliers de réaux pour retourner au pays et acheter un coin de terre, s'y transplanter comme un chou, y végéter pendant vingt ou trente ans, loin de toutes les élégances et de toutes les splendeurs, puis y mourir un beau jour et grossir le nombre des obscurs défunts qui encombrent le cimetière de Guijo? J'avoue que mon ambition ne va pas de ce côté. Il y a assez de rustiques balourds au bord du Rio-Mabon. J'aime mieux la ville, le bruit joyeux, la foule, la cour, les tendres aventures, l'or qui roule à flots comme s'il jaillissait d'une inépuisable source!

— Et tu as tout cela, toi, petit cousin Matalon? interrompit Bobazon, qui passa sa langue sur ses lèvres.

— Je ne m'appelle plus Matalon. J'ai gagné un nom parmi mes confrères. Je suis le fameux Escaramujo, dont tu aurais entendu parler sans doute si tu étais un peu au fait des nouvelles du jour.

— Escaramujo! répéta Bobazon; c'est mignon ce nom là!... Combien gagnes-tu par an dans ta confrérie, petit cousin?

— Compter n'est pas mon fait; je mène grandement la vie. Mais un pince-maille comme toi mettrait en cave son pesant d'or.

Bobazon lui prit les deux mains, et, l'attirant à lui, le pressa paternellement sur son cœur.

— Petit cousin, dit-il, dès le temps où tu étais tout enfant, j'avais de l'affection pour toi. Je voudrais bien entrer dans ta confrérie.

— As-tu de l'argent?

— Pas beaucoup.

— Tant pis!

— Il faut donc être riche pour s'associer avec vous?

— Il faut payer sa bienvenue.

— Si je donnais un de ces excellents chevaux? murmura Bobazon.

Escaramujo haussa les épaules.

— Ah çà! fit Bobazon, pour être si difficiles, quel métier faites-vous donc dans votre confrérie?

— Quel métier? répéta Escaramujo, qui jeta derrière son cou, avec grâce, le pan déchiqueté de son manteau. Peut-on appeler cela un métier? Le mot *art* serait plus convenable. Mais laissons métier si tu veux, cousin, ou commerce, peu m'importe! Nous vendons en effet beaucoup de choses qui ne coûtent pas cher et qui rapportent gros. Nous vendons nos cris et nos paroles.

— Êtes-vous des avocats, petit cousin?

— Nous vendons nos prières.

— Saint-Antoine! serais-tu d'Église?

— Nous vendons notre talent d'attendrir les cœurs et de faire couler de douces larmes.

— J'ai ouï parler de ces gens qui s'appellent des comédiens.

— Nous vendons du vermillon, de l'ocre, des guenilles et des béquilles.

— Te moques-tu de moi, cousin Matalon?

— Cousin Bobazon, chapeau bas! nous avons privilége du roi, quoi que puisse dire ou faire ce réprouvé de comte-duc; notre cité s'appelle la Grandesse, et aussi l'Eldorado, parce que nous sommes riches. Chapeau bas! cousin Bobazon; tu as l'honneur de parler à un membre de la confrérie des gueux andalous!

Cette éloquente tirade, prononcée d'un ton emphatique et fier, ne produisit peut-être pas tout l'effet que le galant Escaramujo en avait attendu. Bobazon referma sa bouche béante, et tourna deux fois autour de son bras le licou de Micaja.

— Bon! bon! fit-il, voilà bien du temps de perdu, mon pays! Puisque tu avais commencé par me demander l'aumône, tu pouvais bien me dire en deux mots: je suis mendiant. Il n'y a point de sot métier, selon la maxime du sage. Je souhaite pour toi que les bonnes gens de Séville pratiquent amplement la vertu de charité. Bonsoir, Matalon, bonsoir, mon pauvre petit cousin! Tu m'as pris pour un autre!

Il tourna le dos en ajoutant:

— Hue! Pepino, mon bijou! Détalons, Micaja! nous sommes dans un quartier où l'on n'achète ni chevaux, ni ânes!

Mais il n'était plus temps de revenir sur ses pas. Un des meilleurs priviléges de la Grandesse, et celui-là, certes, n'avait pas été accordé par le roi, consistait à fouiller tous les barbares ou laïques qui s'égaraient dans l'intérieur de la capitale de la gueuserie. Depuis que notre Bobazon était dans la ruelle, il entendait de joyeux bruits et des clameurs de fête qui allaient toujours croissant. Au moment où il prenait congé d'Escaramujo, le sourire de celui-ci se fit plus moqueur. Ses deux doigts arrondis touchèrent ses lèvres, et un coup de sifflet aigu retentit.

Bobazon s'arrêta tout pâle. Sur cette terre classique des bandits, on sait ce qu'un coup de sifflet veut dire. On était à Séville, il est vrai; mais, depuis qu'il avait franchi la porte du Soleil, en compagnie de l'infortuné don Ramire de Mendoze, Bobazon avait vu d'étranges choses. Il serra son gourdin entre ses doigts, d'un effort convulsif, et se prépara sérieusement à défendre ses onces d'or jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Il put voir tout de suite qu'il aurait fort à faire, car une double clameur répondit au signal d'Escaramujo. Une demi-douzaine de figures de mauvaise mine se montrèrent vers l'extrémité de la ruelle qui pénétrait au cœur même de la Grandesse, tandis que, dans la partie parcourue par nos deux compagnons, à la hauteur des époux Gabacho, une véritable cohue faisait irruption, riant, chantant, dansant et cabriolant.

Il y avait dans cette troupe des enfants, des femmes et des hommes à l'apparence martiale, qui portaient des piques. Au-dessus de leur tête, une bannière bariolée de mille couleurs flottait.

Ceux qui marchaient les premiers jouaient de la guitare à toute volée; les autres arrivaient deux par deux, car la ruelle, trop étroite, ne permettait pas un plus large front de bataille. Les cinq ou six masures qui s'éparpillaient à droite et à gauche soulevèrent leurs jalousies, luxe qui ne manque à aucune habitation andalouse. Des femmes moins robustes que Brigida, mais aussi mal peignées, et dans le plus simple appareil, se penchèrent au dehors et agitèrent, qui leurs jupons, qui leurs coiffes, qui la toile de leurs matelas, tant l'enthousiasme était sincère.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre du Gymnase: *Albertine de Merris*, comédie en trois actes, de M. Amédée Achard. — Nertann, Porel, Francès; Mme Pasca, Mlle Pierson. — Opéra: débuts de Villaret dans *Robert le Diable*. — Opéra-Comique: débuts de Mlle Derasse; Mlle Girard. — Reprise des *Sabots de la Marquise*, de M. Boulanger. — Mlle Seveste.

L'Exposition a été pour la Chronique dramatique un vrai temps de famine, et la représentation d'une œuvre nouvelle de quelque importance était devenue depuis cinq mois une chose extrêmement rare, presque un événement.

Une comédie en trois actes, jouée au Gymnase et dont l'auteur est un homme de talent et d'esprit, estimé et aimé de tous, est une bonne fortune à ne point dédaigner. La salle était donc très-brillante à la première représentation de la pièce de M. Amédée Achard; très-brillante et très-sympathique; et la critique affamée par un long jeûne, très-heureuse d'avoir à se mettre... sous la plume une œuvre de quelque importance, et très-désireuse d'avoir à constater et à annoncer un succès.

Mme de Merris est une femme abandonnée de son mari: les infidélités de M. de Merris ne se comptent pas, et il ne se donne même pas la peine de les cacher. C'est un homme qui n'aime point à se gêner et à qui répugnent les petites hypocrisies; il manque à ses devoirs avec une aisance, une franchise tranquilles; il est mauvais sujet avec sérénité. Au moment où le rideau se lève, la nouvelle est arrivée que ce mari-garçon, qui était allé loin de Paris faire du roman extra-conjugal, est tout à coup tombé malade, et qu'il va mourir. Apprendra-t-on à sa femme la vérité? A quoi bon? Elle ne l'aime pas, il est vrai; ou du moins elle ne l'aime guère; n'importe, même quand une femme n'a plus d'amour pour son mari, elle ne reçoit pas sans émotion une pareille nouvelle. Mme de Merris ne peut plus rien pour celui dont elle porte le nom. Lui dire: « Votre mari va mourir » ne le sauverait pas: mieux vaut, le moment venu, lui dire: « Votre mari est mort! » et ne lui donner qu'une émotion. Cette mort imminente ne cause à Mme de Chazeuil, une excellente et charmante jeune femme, pleine de cœur et de bon sens, amie dévouée de Mme de Merris, qu'une peine assez légère. Elle se dit que, devenue veuve, Mme de Merris pourra épouser M. de Cerclaux, un honnête homme qui l'aime passionnément et qui la fuit parce qu'il la respecte trop pour espérer jamais qu'elle trahira ses devoirs. Mais libre, Mme de Merris, que ce profond et saint amour a dû toucher, deviendra Mme de Cerclaux, et la pauvre femme qui a si longtemps et si courageusement souffert, sera enfin heureuse autant qu'elle mérite de l'être.

Voilà ce qu'aime à se persuader cette bonne petite Mme de Chazeuil, et voilà comment elle enterre assez gaiement en imagination cet affreux M. de Merris. Elle est si pleine de son idée que lorsque Albertine de Merris entre, triste, sans doute, de sa vie éprouvée et douloureuse, elle ne peut s'empêcher, sans lui parler de la maladie de son mari, de lui demander si, dans le cas où ce mari indigne et qu'elle ne saurait aimer ferait cette bonne action de la rendre veuve, elle ne mettrait pas avec bonheur sa main dans la main loyale et fidèle de Cerclaux.

A cette question Albertine de Merris pâlit, et regardant Mme de Chazeuil en face:

« J'ai un amant, » lui dit-elle.

A cette révélation, peut s'en faut que Mme de Chazeuil, si honnête, si pure et qui croyait en la vertu de son amie comme en Dieu, ne se trouve mal. Elle se remet pourtant, et d'une voix toute tremblante encore:

— Qui est-ce? demande-t-elle.

— M. de Brévannes.

— M. de Brevannes; mais il ne t'aime pas, c'est impossible: un homme léger, égoïste, dont le plaisir a rempli toute la vie et qui est incapable d'un sentiment sérieux. Il ne t'aime pas, il ne saurait t'aimer, et il n'est pas digne de toi.

— Tu te trompes: il n'est pas l'homme que tu crois, et il m'aime!

Elle le dit cette pauvre Mme de Merris; mais elle n'en est pas bien sûre; car dans la scène suivante elle va éprouver cet amour dont elle veut qu'une autre soit convaincue. Elle feint qu'il faut qu'elle quitte Paris; elle annonce à Brévannes qu'elle va rejoindre son mari. Et Brévannes se lève tranquillement, froidement, et avec un ton d'exquise politesse lui répond qu'il a compris. Elle ne l'aime plus et veut mettre fin à une liaison qui désormais lui pèserait; soit, elle commande, il obéira. Rien en ce monde n'est fait pour durer toujours; il ne l'ignore pas. A partir de ce moment, Mme de Merris et lui redeviendront l'un pour l'autre ce qu'ils étaient auparavant; il ne sera plus que son ami — elle lui permettra bien ce titre, et il la viendra voir comme autrefois, en ami... les jours où elle reçoit.

C'est la foudre, on le devine, qui tombe sur la malheureuse Mme de Merris; elle reste debout cependant au milieu des ruines de son amour écroulé: il ne lui échappe ni un mot d'indignation, ni une plainte; elle commande à son cœur et il n'éclate pas, — à ses yeux, et ils ne lancent pas un éclair; et M. de Brévannes peut sortir le front calme, presque souriant, la conscience en repos et persuadé qu'il vient d'agir en galant homme et en gentilhomme.

Il est parti: Mme de Merris cesse de se contraindre; elle peut sangloter, il n'entendra pas ses sanglots; elle peut pleurer, il ne verra pas ses larmes.

— Il ne m'aimait pas; tu avais raison, s'écrie-t-elle, lorsqu'elle revoit Mme de Chazeuil.

— Ton mari est au plus mal, il se meurt; pars, lui dit la jeune femme.

Une année s'est écoulée pendant le quart d'heure d'entr'acte.

Mme de Merris est en deuil: son mari est mort.

Un domestique annonce M. de Brévannes; c'est la première fois qu'il se retrouve en présence de Mme de Merris. Il est toujours beau, toujours élégant, toujours gentilhomme, mais il est un peu plus homme en même temps. Il a presque souffert de cette liaison si brusquement rompue et de la longue absence de Mme de Merris, qui lui paraît aujourd'hui plus belle que jamais et lui inspire quelque chose qui ressemble à un sentiment, mais où il y a bien du profane encore. En effet, s'étant mis à raconter, dans une intention dont on comprend le but, l'histoire d'un ami qui revient à un amour ancien plus ardent et plus épris, comme l'histoire finit par un baiser sur l'épaule de la dame, il entre bravement, l'instant du dénoûment venu, dans le rôle de l'ami.

Mme de Merris se lève muette et glaciale, ordonne au domestique de faire avancer la voiture de M. de Brévannes, et rentre dans sa chambre.

Ici, on s'attend peut-être à voir Mme de Merris se venger de l'indifférence passée de M. de Brévannes, opposer à son tour à une passion que chaque jour elle verra croître un dédain simulé, et ne s'adoucir que lorsqu'elle aura fait impitoyablement passer sous le joug, sous les fourches caudines (le mot était jusqu'à la veille de la représentation le titre de la pièce) le superbe et le triomphant d'autrefois. Mais, non, c'est Mme de Merris qui souffrira encore, qui courbera le front, qui rougira.

M. de Cerclaux revient d'un long voyage, toujours amoureux, plus amoureux que jamais. Plus que jamais aussi, Mme de Chazeuil est résolue à marier Albertine à M. de Cerclaux.

— Y penses-tu? lui dit Mme de Merris. Quand je dirai à M. de Cerclaux la vérité, quand il saura ma faute, il s'éloignera de moi avec horreur.

— Il ne faut rien dire, et il faut ravoir les lettres que tu as écrites à M. de Brévannes.

Cette délicieuse petite Mme de Chazeuil, qui est la vertu même et qui, dans sa propre cause, aurait des sévérités de président de Cour d'assises, est d'une indulgence merveilleuse pour les autres. Mme de Merris, qui n'aime plus Brévannes et qui en même temps n'a pu rester insensible à l'amour de Cerclaux, résiste d'abord, et bientôt se rend: Mme de Chazeuil ne saurait se tromper sur les choses de la conscience. Elle se chargera de redemander à Brévannes les lettres, et d'apprendre à M. de Cerclaux que Mme de Merris veut bien devenir sa femme.

Nous sommes au troisième acte chez Mme de Chazeuil. M. de Brévannes, mandé par elle, arrive. Ce n'est plus du tout le Brévannes du premier acte; c'est un Brévannes retour du pays de Folie, qui a compris le néant de sa vie brillante et futile, et qui a le déboire de son stérile passé. Il donne même à un bon jeune homme prêt à brûler ses ailes à la flamme de l'existence parisienne les conseils les plus sages et les plus sensés, et le met très-éloquemment dans le grand chemin du mariage. Entre Mme de Merris; il reste seul avec elle.

— J'ai deviné, lui dit-il, ce que me voulait demander Mme de Chazeuil.

Et tirant les lettres d'Albertine, il les jette au feu.

Il n'a pas hésité; pas un mot ironique ou amer n'est sorti de sa bouche; il a chevaleresquement accompli l'holocauste. Pourtant le cœur lui a saigné, à ce Lovelace converti, et se tournant vers Mme de Merris:

— Voulez-vous être ma femme? lui demande-t-il.

Et comme elle lui répond que cela n'est point possible.

— Eh bien, adieu, madame, repondit-il; je partirai pour l'Amérique!

Et il s'éloigne.

M. de Cerclaux entre un instant après. Il est ému, troublé; Mme de Merris l'interroge; il ne veut pas d'abord lui répondre. Mais il ne peut se contenir longtemps. Une phrase horrible lui a été dite; une calomnie infâme, à laquelle il ne croit pas; n'importe, elle lui a causé une atroce souffrance, et cette phrase c'est: « Mme de Merris a été la maîtresse de M. de Brévannes. » Non, il n'y croit pas; mais l'indignation, mais la douleur l'ont bouleversé dans tout son être. Que celle qui va être sa femme lui pardonne d'avoir osé répéter devant elle un si odieux propos.

Et, pour toute réponse, Mme de Merris prononce d'une voix ferme ces deux mots:

— C'est vrai!

Le désespoir de M. de Cerclaux est navrant; mais son amour l'emporte; et quand Mme de Merris lui dit: « Eh bien! vous ne me fuyez pas! » il tombe à ses pieds, et lui dit encore qu'il ne peut aimer qu'elle, et il la supplie d'être sa femme.

Mais Mme de Brévannes repousse un pareil dévouement: un honnête homme comme lui ne peut avoir qu'une femme pure et sans tache. Or, Mme de Merris a une pupille, presque une fille adoptive, qu'elle a élevée, et qui aime depuis longtemps M. de Cerclaux, sans qu'il ait jamais deviné son amour. C'est elle qu'il épousera.

Et il l'épouse en effet, en vertu de cette loi dramatique qui veut qu'un homme passionnément épris d'une femme se laisse persuader en cinq minutes, par cette femme, d'en épouser une autre qui lui était jusque-là parfaitement indifférente.

Telle est l'analyse de la comédie de M. Amédée Achard.

Le premier acte a fort réussi: il est intéressant, bien posé, très-franc et très-vaillant. La pièce s'engage à merveille; par malheur elle hésite au deuxième acte; le troisième acte est meilleur que le deuxième, mais il ne vaut pas le premier.

En résumé, au lieu du grand succès que promettait le début de la pièce, *Albertine de Merris* n'a eu qu'un succès agréable. Les fortes situations qu'on attendait ne viennent pas, et il faut se contenter d'une forme très-distinguée, de mots très-spirituels et très-heureux, et de détails charmants. Franchement nous aurions mauvaise grâce à trop nous plaindre, et l'on peut encore se contenter de cela.

Nertann joue le personnage de Brévannes avec beaucoup de goût et de tact. Porel, le bon jeune homme qui court après un diplôme de cocodès, est très-amusant. Francès joue avec une simplicité très-fine le rôle épisodique de M. de Chazeuil, le plus passionné des maris amoureux, sous les dehors les plus tranquilles et les plus prosaïques.

Nulle n'a plus de dignité que Mme Pasca; elle dit toujours bien, elle joue toujours juste; mais il y a parfois un peu de froideur dans cette irréprochable correction. De sincères compliments à Mlle Pierson: elle est en train de devenir une très-bonne comédienne. Au premier acte, lorsque Mme de Merris lui dit ces trois mots: « J'ai un amant! » elle a un saisissement de surprise et de douleur d'une vérité et d'un naturel exquis.

~~~ Depuis le jour de ses débuts — il y a trois ans à peine, — Villaret a fait un rude travail. Nous l'avons vu successivement dans *Guillaume Tell*, *les Vêpres siciliennes*, *le Trouvère*, *la Juive*, *les Huguenots*, *l'Africaine*, *la Muette*, *Alceste*. L'autre soir, il s'est produit dans *Robert le Diable*. Je me hâte de dire que l'épreuve lui a été favorable. S'il n'y montre pas la puissance et l'éclat du Gueymard de 1848, il n'y a pas non plus les défaillances vocales du Gueymard d'aujourd'hui; et excepté Nourrit — qu'il faut mettre hors de pair — et Dulaurens, chanteur brutal, mais
~~~



dont le clairon faisait merveille dans certaines parties du rôle, je ne vois guère, parmi les nombreux *Robert* que j'ai entendus, d'artiste qui lui ait été supérieur.

Le premier acte — si j'excepte la *Sicilienne*, qui exige une légèreté de vocalisation qu'on demanderait en vain à nos chanteurs d'opéra, — a été dit d'une façon satisfaisante. Dans le duo des *Chevaliers de ma patrie*, je n'ai eu à regretter qu'en peu plus de *brio* et d'ampleur : le morceau, du reste, a été enlevé franchement et, ce dont il faut savoir gré à l'artiste, dans le mouvement véritable. Le trio sans accompagnement a fait valoir le charme et la justesse de sa voix. Mais la belle phrase *J'aperçois ce rameau* a manqué de vigueur et d'élan.

Où Villaret a été surtout remarquable, c'est au quatrième acte : rarement le duo a été chanté avec autant de perfection. Quant au duo du cinquième acte, le morceau capital de l'ouvrage et du rôle de Robert, il y a eu aussi des parties excellentes : j'y voudrais seulement un peu plus de poésie dans la phrase *Si je pouvais prier*, et, dans le reste, plus de chaleur dramatique.

Le côté chevaleresque du rôle, voilà ce qui doit surtout préoccuper Villaret. Avec lui, le duc de Normandie disparaît sous le soudart.

Je ne dis rien de Belval, qui n'était pas, ce soir-là, en possession de ses moyens habituels

Mlle Battu, un peu molle au deuxième acte, a chanté en grande artiste son air de *Grâce* : elle a été couverte de bravos.

Mlle Mauduit est tous les jours en progrès. Si elle pèche parfois; c'est par un excès de flamme et de verve. C'est un beau défaut que je n'ai pas le courage de lui reprocher.

Somme toute, la représentation a été des plus honorables pour l'Opéra. Les chœurs ont bien marché, et l'orchestre a prouvé que, lorsqu'il le voulait, il ne le cédait à aucun des théâtres lyriques de la France — et de l'étranger.

Mais pourquoi, messieurs les choristes, au cinquième acte, gardent-ils sous leur costume de moines leurs moustaches et leurs bottes de chevaliers?

~~~ Mlle Derasse, trois fois couronnée au dernier concours du Conservatoire, a débuté à l'Opéra-Comique dans le rôle d'Isabelle du *Pré aux Clercs*. Elle est fort distinguée de sa personne, et si elle n'est point actrice encore elle pourra le devenir. C'est déjà une bonne chanteuse, qui vocalise avec facilité et légèreté. La voix sort un peu de la gorge; mais c'est chose qui arrive souvent aux débutantes que la peur étrangle. Mlle Derasse s'est très-bien tirée du grand air : *Beaux jours de mon enfance*, où plus d'une s'est perdue.

Je ferai un reproche à M. Crosti, qui remplit le rôle de Giraud : d'autres ne jouent pas assez, il joue trop : c'est aussi un défaut. Pourquoi, lorsque Mlle Girard chante ces deux vers :

Les rendez-vous de noble compagnie
Se donnent tous dans ce charmant séjour.

l'interrompt-il pour répéter le mot *tous* qui n'est pas dans son rôle?

J'ai nommé Mlle Girard : je veux me donner le plaisir de dire une fois de plus qu'on ne saurait mieux chanter, et d'une voix plus franche et mieux posée.

Les Sabots de la marquise, de M. Boulanger, qu'on reprenait ce soir-là, ont été reçus à merveille. Mlle Seveste est une excellente soubrette; quand elle chante, elle chante bien, et quand elle parle, elle ne chante pas, ce qui est un assez rare mérite chez les chanteuses.

GÉROME.



SAINT PIERRE, MARTYR, TABLEAU DU TITIEN; dessin de M. L. Breton. — Voir page 594.

LE DOCTEUR RAYER

L'art médical vient de faire une perte considérable dans la personne du docteur Rayer, frappé la semaine dernière d'une attaque d'apoplexie. C'était un homme d'une remarquable intelligence et d'un véritable mérite. La force de volonté qui l'avait amené à une si haute position scientifique semblait tout entière empreinte dans sa physionomie calme et grave. On se sentait naturellement attiré vers ce grand et beau vieillard que l'âge n'avait pas courbé.

Pierre-François-Olive Rayer est né dans le Calvados, à Saint-Sylvain, le 7 mars 1793. Il étudia la médecine à Paris, où il obtint, en 1818, son diplôme de docteur. Son idée première était de se livrer au professorat; mais il dut y renoncer par suite de son mariage avec une protestante, ce qui, sous la Restauration, constituait une cause d'exclusion. Il se tourna donc vers la pratique, et le choix que fit alors de lui le riche banquier Aguado assura la rapide extension de sa clientèle.

Nommé, en 1825, médecin de l'hôpital Saint-Antoine, d'où il passa, en 1832, à l'hôpital de la Charité, il se vit attacher au corps consultant de la maison du roi Louis-Philippe et fut compris plus tard, en 1852, dans le service médical de la maison de l'empereur.

En 1862, une chaire de médecine comparée ayant été créée à la Faculté de Paris, M. Rayer y fut nommé directement et en même temps promu aux fonctions de doyen; mais certaines difficultés l'obligèrent à se démettre de cette dernière place.

Nous n'entreprendrons pas ici la longue nomenclature des postes scientifiques ou honorifiques que M. Rayer a occupés, non plus que la liste des travaux qu'il a publiés; il suffit de rappeler qu'il occupait depuis 1823 un fauteuil à l'Académie de médecine, et depuis 1843 faisait partie de l'Académie des sciences. Un des titres les plus sérieux qui s'attachent à son nom est la fondation de la Société de biologie, dont il n'a cessé d'être l'âme et qui a rendu et continuera de rendre de grands services à la science. Le docteur Rayer est mort âgé de soixante-quatorze ans. Il était grand officier de la Légion d'honneur.

FRANCIS RICHARD.

LES FONTAINES
DE LA
PLACE DU THÉATRE-FRANÇAIS

Est-ce parce que le mot fontaine signifie proprement
~~~

« eau vive qui sort de terre, » que les divers appareils et monuments décorés de ce titre et construits à Paris, depuis le XIe siècle jusqu'à la Révolution, se sont fait remarquer par une stérilité générale?

C'est qu'à cette époque une concession d'eau était considérée comme une grande faveur et briguée par les plus hauts personnages; c'est qu'aussi les moyens d'action n'étaient pas ce qu'ils sont aujourd'hui, et — pourquoi le nier? — les hommes non plus!

Sous plusieurs règnes, et même sous Louis XIV, on a vu l'autorité ordonner la construction d'un grand nombre de fontaines publiques, alors que celles déjà existantes étaient complètement à sec. — De là la disette d'eau, qui fut, pendant des siècles, un véritable fléau pour le peuple de Paris.

Aujourd'hui les fontaines que l'on élève ne sont, le plus souvent, que des *motifs décoratifs* pour les promenades, places, rues ou jardins. — Les immenses travaux hydrauliques entrepris par l'administration municipale actuelle et confiés à la savante direction de M. Belgrand, inspecteur général des ponts et chaussées, tels que les canaux de dérivation, les prises d'eau, les réservoirs comme ceux de Ménilmontant, etc., etc., permettent de parer à tous les besoins, quelque grands qu'ils soient.

La place qui a été créée devant le Théâtre-Français est ornée de deux plateaux triangulaires plantés, sur lesquels il va être construit deux fontaines monumentales *décoratives*, dont la dépense a été récemment votée par le conseil municipal.

Le projet, dû au talent de M. Davioud, architecte en chef du service de M. Alphand, directeur des travaux de Paris, consiste en une vasque circulaire, portée par un balustre orné de figures d'enfants, et surmontée d'un piédestal sur lequel est posée une statue de nymphe. — Le piédestal repose sur un premier bassin circulaire qui, lui-même, est entouré d'un second bassin bas. L'eau s'échappe par les parties supérieures et inférieures du piédestal et par un certain nombre de goulottes au pourtour de la vasque. — D'ailleurs, le dessin que nous en donnons en fera bien saisir les dispositions.

Les deux bassins circulaires et le soubassement seront en *pierre* d'Ylis *rose*; le *pied* de la fontaine, la *vasque*, le *piédestal* et la *statue* seront en *marbre blanc clair*.

L'architecte a dû évidemment chercher à rallier sa conception au style général de la place, qui va être entourée de constructions en harmonie avec les édifices voisins, et notamment avec le Théâtre-Français.

La forme un peu trop élevée qu'il a donnée à son œuvre nous prouve qu'il a senti que les conditions de l'emplacement choisi pour ses deux fontaines n'étaient pas favorables: la place du Théâtre-Français a, en effet, des proportions très-exiguës, et il est à craindre que l'aspect de ces deux monuments souffre du voisinage des constructions élevées et surtout très-*rapprochées* qui vont les entourer.

D'un autre côté, le *marbre blanc clair*, qui est la matière dominante employée dans l'œuvre sculpturale, se détachera, nous le craignons du moins, d'une façon trop criarde sur le fond gris des façades, entièrement édifiées en pierre de taille; nous avons d'autant plus lieu de le craindre, qu'il sera difficile de regarder ces fontaines sans apercevoir le rideau de pierre qui leur servira de cadre de fond.

Sans critiquer autrement l'œuvre de M. Davioud, dont le dessin est vraiment remarquable, nous devons constater avec regret la fâcheuse tendance qu'ont, depuis quelque temps, les architectes modernes à se livrer à une débauche de couleur que, jusqu'à présent, leurs devanciers avaient évitée.

Si vous employez du marbre, placez-le dans de telles conditions qu'il reste marbre, et non de façon à être forcé, au bout de quelque temps, de le travestir en pierre ordinaire!

L'art des contrastes en couleur est assez avancé pour que l'on ne soit plus à chercher si telle nuance, ressortant sur telle autre, n'est pas choquante; et d'ailleurs nous ne sommes pas de l'avis d'un jeune maître qui, malgré cela, est en train de devenir illustre : la polychromie extérieure ne saurait convenir, selon nous, à un climat brumeux et humide comme le nôtre; il lui faut l'éclat et l'ardeur du soleil des contrées orientales!

JEAN SIMON.



L'ENFANT JÉSUS ENTOURÉ DE LA VIERGE ET DES SAINTS; TABLEAU DE JEAN BELLIN; dessin de M. L. Breton. — Voir page 594.

L'ILE DE BILLANCOURT

Sans l'Exposition, il n'y aurait pas d'île de Billancourt; c'est M. Le Play qui l'a inventée. Avant lui, on savait bien qu'entre les Moulineaux et Billancourt il y avait une île, mais on l'appelait alors l'île Saint-Germain. On arrivait en barque pour voir nous ne savons plus quels héros terribles d'Eugène Sue; on mangeait une friture de goujons; on s'en allait et l'on se promettait bien de n'y plus revenir. J'ai fait cette promesse comme tant d'autres, j'ai juré devant la fontaine que je ne boirais plus de son eau, et pourtant, cette année, j'ai bu de l'eau en question plus qu'à ma soif. Bon gré, mal gré, j'ai dû visiter souvent l'île Saint-Germain, qui est devenue et pourrait bien rester l'île de Billancourt.

C'est là, vous le savez, que la Commission impériale a logé l'agriculture. Je vous ferai grâce de l'histoire de cette exposition; elle vous attristerait. Vous voulez voir Billancourt; commencez par visiter le Champ de Mars; ne déliez pas ce que le bon sens a lié. C'est au Champ de Mars que se trouvent les spécimens d'étables de Seine-et-Marne, la petite ferme de M. Giot, où, tant que la journée dure, on consomme du lait pur, des sandwichs, des œufs du matin; c'est là que la sincérité est complète, que le doute n'est plus permis; vous verrez traire les vaches, vous verrez les poules becquetant la bonne graine, les poules sur le nid, vous aurez les œufs chauds, et pour peu que vous y teniez, M. Giot vous sacrifiera ses jolis moutons et vous livrera les gigots et les côtelettes de ceux que vous voyez au râtelier.

Quand vous aurez visité la ferme de M. Giot, vous donnerez un coup d'œil aux bœufs charolais de M. Bignon, qui se trouvent tout près de là; aux vaches tarentaises de la Savoie, à la somptueuse laiterie de M. de Kergorlay, à la ferme hollandaise, qui est ravissante de vérité et de propreté; vous parcourrez ensuite d'un bout à l'autre la grande galerie où les constructeurs français, américains et anglais ont exposé leurs machines et instruments agricoles de luxe; vous entrerez au palais, vous y remarquerez encore de beaux produits, un charmant mobilier de ferme, et rien ensuite ne vous empêchera de regagner la grande porte du pont d'Iéna et d'aller à Billancourt compléter votre visite agricole.

Mais comment doit-on s'y prendre pour aller à Billancourt? Vous avez à choisir entre les omnibus américains, la voiture de Meudon et les bateaux à vapeur. Prenez les bateaux. Il vous arrivera parfois de les attendre une heure au bord de l'eau; vous attendrez et ne serez pas plus à

plaindre, au bout du compte, que les pêcheurs à la ligne qui, de l'autre côté de la Seine, attendent leur premier goujon pendant toute une après-midi.

Vous avez mis le pied sur le bateau qui s'appelle *le Parisien, l'Arcas, le Cygne, la Manche*, peu importe le nom. En quarante minutes, vous serez à Billancourt, vous passerez le tourniquet moyennant un franc, vous prendrez à gauche et remonterez le bord de la Seine. Si les pompes vous intéressent, examinez bien : il y en a de toutes les sortes et pour tous les goûts. Quand vous les aurez examinées, vous arriverez forcément à un appareil qui ne manque pas d'originalité. Vous le reconnaîtrez à un tas de fumier qui le cache en partie. Le but de cet appareil est de fournir de l'eau chaude à cinquante ou soixante degrés en toute saison et à toute heure, sans user pour cela ni bois, ni charbon, ni houille, ni tourbe. Le combustible, c'est le fumier en fermentation; c'est lui qui dégage la chaleur sans le secours de personne et qui se charge de chauffer l'eau. Jusqu'ici on s'en était servi pour chauffer des légumes sur couche et pour faire éclore des poussins, au temps de Réaumur; l'application en était restée là; l'idée d'avoir de l'eau chaude par le même moyen n'avait passé par la tête de personne. C'était trop simple et trop bête; elle devait se faire attendre des siècles. Passons.

Nous voici aux hangars destinés à recevoir, chaque quinzaine, l'exposition des animaux de la ferme. Ces hangars sont ce qu'ils doivent être et pourraient dans bien des cas servir de modèles d'étables. On y a vu successivement des bœufs gras, des bêtes à laine, des vaches laitières, des chevaux, de la volaille, des chiens, des bœufs et des vaches de travail, des porcs, et nous ne savons plus au juste ce qu'on y verra encore pour arriver à la fin d'octobre. Ces expositions ont été en général assez bien réussies. Quant à vous dire ce qu'elles coûtent de peines, de soins et d'argent à ceux qui en font les frais, j'y renonce. C'est une sorte de course aux médailles d'or et au grand prix, et c'est à qui nécessairement aura le plus de bons points, comme ailleurs pour gagner le prix d'excellence. Nous en savons qui n'élèvent que des bœufs et qui n'en ont pas moins exposé des poules achetées de droite et de gauche. Nous les verrons exposer encore des ânes et des mulets. Il s'agit de ramasser des points, n'importe comment, et de monter sur les épaules du voisin.

Au delà des étables, s'élèvent de vastes constructions qui ont appartenu à des industriels de l'Allier, qui appartiennent aujourd'hui, je crois, à la Compagnie Bonnard, et qu'on a refusé de louer à la Commission impériale pour une somme très-ronde, comme on a refusé le rachat temporaire du péage des ponts. Ce jour-là, la Commission a fait, sans s'en douter, une excellente affaire; mais ceci ne nous regarde point. Continuons notre promenade, et passons des hangars aux bêtes à ceux qui ont été construits pour recevoir les machines, outils et instruments de l'agriculture. S'il nous fallait visiter avec soin toutes les collections qu'on nous montre, collections françaises, anglaises et américaines, nous n'en finirions pas et la patience de nos lecteurs n'y suffirait point. Ce ne sont pas des magasins de vente que nous cherchons, ce sont des nouveautés ou tout au moins des perfectionnements, et, puisqu'il convient de le dire, avouons tout de suite que ce que l'on a exposé à Billancourt l'a été déjà dans nos concours régionaux et départementaux. Charrues, houes, extirpateurs, scarificateurs, rouleaux, herses, semoirs, batteuses, moissonneuses, faucheuses, faneuses, râteaux à cheval, trieurs, moulins à bras, pressoirs, teilleuses, nous connaissons tout cela pour l'avoir vu plutôt dix fois qu'une, et les gens du métier riraient bien si nous ne nous en souvenions pas. Ce qu'il y a de plus nouveau sous ces halles de l'outillage rural, c'est une drôlerie que M. Victor Châtel a exposée fort sérieusement sous le nom de *brouette moralisatrice*. Pour l'ensemble, celle-ci ressemble à toutes les brouettes à coffre, mais elle en diffère par quelques détails. Je la crois destinée à recevoir ce que les chevaux et les vaches perdent sur les chemins. Quand la jeune fille ou le jeune garçon sont las de brouetter l'engrais des pauvres, ils s'asseyent par terre, ouvrent une boîte de ferblanc qui occupe le devant de la brouette, en retirent un livre et le parcourent au grand air. C'est très bien, mais le plus difficile à trouver dans tout ceci, ce n'est ni la brouette ni le livre, c'est un brouetteur ou une brouetteuse qui consentent à charmer leurs loisirs par la lecture. J'en sais qui dormiraient comme des rois à côté du livre et qui marauderaient avec délices au lieu de se moraliser. Nous ne croyons donc pas à la moralisation par la brouette, même dans le pays normand habité par l'inventeur. Passons toujours.

Quand vous aurez vu l'outillage, vous ne serez guère plus avancé après qu'avant; ce qui vous aura le plus frappé, c'est le nombre des objets. Je vous engagerais bien à visiter le rucher, mais vous n'y remarqueriez rien, absolument rien d'intéressant, pas même l'épais calembour que s'est permis un exposant pour se moquer du public. Vous le connaissez probablement d'ailleurs, car il a fait le tour de la presse. On invite les passants à ouvrir une ruche en bois qui renferme, dit-on, la *bette* la plus malfaisante pour l'apiculture. On ouvre et on trouve une betterave. C'est, en effet, la betterave qui a tué l'industrie des apiculteurs en mettant le sucre à la portée de tout le monde; mais on ne va pas au rucher de Billancourt pour apprendre cette vérité banale : on y va chercher de nouveaux modèles de ruches qu'on n'y rencontre point. Le seul avantage du rucher de Billancourt sur celui du Champ de Mars, c'est de n'avoir pas d'abeilles vivantes. Nous aimons les abeilles, mais nous les tenons pour très-désagréables chaque fois qu'on se dispense de les nourrir et qu'on les force, à défaut de fleurs, à courir les restaurants du voisinage et à vivre gratuitement des sucreries et des fruits entamés qui peuvent s'y trouver.

Nous avons déjà fait beaucoup de chemin à Billancourt pour ne rien apprendre, et il est bien permis d'aller pendant cinq minutes nous asseoir devant le magnifique restaurant de l'île. Pour y aller, traversez le joli spécimen de pépinière de MM. Baltet frères, qui a bravement résisté aux injures du temps; vous y verrez des arbres vraiment typiques et habilement dressés. Tout à côté, vous remarquerez aussi une plantation qui appelle l'attention des curieux. Il s'agit d'arbres fruitiers de petite taille, dirigés en tire-bouchons au moyen d'un fil de fer. C'est joli, c'est coquet, mais c'est tout : le jeu ne vaut pas la chandelle. Des arbres ainsi martyrisés ne durent guère.

A deux pas de la pépinière de MM. Baltet, on se livre une fois par semaine, le vendredi, je crois, à des expériences de sauvetage en cas d'incendie. C'est ce qu'on nomme, vers le Champ de Mars, l'*Enfer humain*. Riche invention que ce nom-là! On veut savoir ce qu'est cet enfer, et, pour le voir, on court et on paye. A Billancourt, le stratagème n'avait pas de raison d'être, attendu que la foule n'y abonde pas et qu'où il n'y a point de pêcheur, l'enfer perd ses droits. Nous avons donc l'enfer pour rien, c'est-à-dire une sorte de guérite fermée et enfumée avec de la paille humide dans laquelle on a mis le feu. Un homme muni de l'appareil à air entre dans cette guérite, y reste de cinq à dix minutes, et prouve ainsi que l'appareil en question rendrait de bien grands services dans nos campagnes.

Vous avez vu tant bien que mal la moitié de Billancourt; arrivons à l'autre moitié, dans la direction d'aval, presque sous Meudon. C'est là que se trouvent les vignes, les houblons aux fils de fer, une plantation de tabac, des pépinières, des porte-graines, des haies d'arbres fruitiers, des cultures diverses et des surfaces relativement étendues pour les essais d'instruments agricoles. Il s'y trouve aussi des instruments à découvert et, par conséquent, logés sans frais. Enfin, à la pointe de l'île, le restaurant dont je vous parlais tout à l'heure a son pendant dans une élégante construction en bois qui était, assure-t-on, destinée à des bals champêtres. Nous avons, pour nous y rendre, deux larges allées bien sablées, des reverbères prêts à recevoir l'huile de schiste; il n'a manqué que des danseurs et des danseuses. On n'aurait peut-être pas été en peine de trouver les danseurs parmi les exposants, mais ils n'étaient pas d'humeur à former des quadrilles.

Ne vous arrêtez pas aux vignes; cette exposition n'est pas sérieuse; où il n'y a pas de comparaison possible à établir, il n'y a pas de jugement à porter. Pour ce qui est des grappes qu'on y voit, elles mûriront si elles peuvent, et, quand elles seront mûres, elles ne vaudront probablement pas les raisins d'Argenteuil.

Arrêtez-vous un moment aux houblons, tout juste le temps de vous convaincre que ceux qui courent aux fils de fer des divers systèmes ne valent pas à beaucoup près, pour le produit, les quelques pieds élevés aux perches tout à côté, dans le but évident de permettre une comparaison qui n'est pas à l'avantage des systèmes nouveaux.

La plantation du tabac a été bien réussie; l'administration a donc donné un bon exemple et une bonne leçon.

Les pépinières ressemblent à toutes celles que vous avez vues et que vous verrez n'importe où. Constatons en passant, toutefois, que les vers blancs ont donné du fil à retordre aux pépiniéristes.

Les porte-graines de M. Courtois-Gérard ont dû faire le chagrin plutôt que la joie de cet horticulteur, et nous parierions que si c'était à recommencer, on ne l'y reprendrait plus. Triste! triste!

Pour ce qui concerne les haies d'arbres fruitiers, ne vous laissez pas trop séduire par les apparences. Elles sont faciles à conduire lorsqu'elles ne poussent pas, et ç'a été le cas de celles de Billancourt; mais lorsqu'elles s'emportent et qu'il faut les surveiller de près, c'est une autre affaire.

Parmi les cultures diverses, nous vous signalons celles de la maison Vilmorin, les ignames-patates de M. Remond et surtout les cultures fourragères de M. Bignon. Il y avait un danger énorme pour de grands cultivateurs à répondre à l'appel de la Commission, et nous ne parlons pas ici du danger de perdre de l'argent, — celui-ci était prévu et inévitable, — nous parlons uniquement du danger de tomber dans le ridicule. Or, M. Bignon est le seul qui ait réussi à s'en dégager complètement. Il a compris qu'un simple spécimen de son assolement de l'Allier n'aurait pas une portée suffisante pour le public, et il a eu le bon esprit d'y joindre un enseignement pratique, de fournir des échantillons de diverses bonnes plantes fourragères négligées et mal cultivées, et d'exposer enfin des systèmes de culture nouveaux ou relativement nouveaux. Ainsi, montrer des choux fourragers inconnus dans beaucoup de nos départements; montrer la culture en lignes de la luzerne et y prendre trois coupes la première année; montrer qu'en couchant des fanes de pommes de terre, on arrive à ralentir la circulation de la sève et à développer les tubercules plus fortement et plus promptement, c'est instruire beaucoup de cultivateurs de choses qu'ils ignorent et rendre service à tout le monde sans s'exposer aux moqueries de qui que ce soit.

Voilà Billancourt.

P. Joigneaux.

DEUX CHEFS-D'ŒUVRE DISPARUS

Nos lecteurs sont priés de vouloir bien se reporter à la Chronique de notre collaborateur Gérôme, dans le précédent numéro. Ils y trouveront de curieux renseignements historiques sur le *Saint Pierre martyr*, de Titien, et l'*Enfant Jésus entouré de la Vierge et des Saints*, de Jean Bellin, merveilleux tableaux que l'on admirait dans la chapelle du Rosaire de l'église de Saint-Jean-et-Saint-Paul, à Venise, et que l'incendie vient d'anéantir.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir nous procurer des photographies de ces deux chefs-d'œuvre disparus, et nous croyons rendre un véritable service aux artistes et aux gens de goût en mettant aujourd'hui sous leurs yeux les belles planches que nous avons fait dessiner et graver avec une scrupuleuse exactitude.

Sans nous arrêter à une banale estimation financière, nous nous bornerons à faire sentir combien la perte artistique a été immense, en transcrivant sur le chef-d'œuvre de Titien l'appréciation de deux écrivains dont l'opinion fait autorité en pareille matière : MM. Théophile Gautier et Charles Blanc.

M. Théophile Gautier s'exprime en ces termes :

« On va à Saint-Jean-et-Saint-Paul pour voir la *Mort de saint Pierre* du Titien; tableau si précieux qu'il est défendu de le vendre sous peine de mort. Nous aimons cette férocité artistique, et c'est le seul cas où la peine de mort nous paraisse devoir être conservée...

« La scène se passe dans un bois; saint Pierre est renversé, le bourreau le tient par le bras et lève déjà l'épée; un prêtre s'enfuit épouvanté, et dans le ciel deux anges apparaissent, prêts à recueillir l'âme du martyr. Le bourreau est parfaitement campé; il menace et injurie bien. Une expression bestialement furieuse contracte ses traits. Ses yeux luisent sous son front bas comme ceux d'un tigre. Sa narine se dilate et flaire le sang. Mais il y a peut-être trop d'effroi et pas assez de résignation dans la tête du saint. Il ne voit que le glaive dont la lame va lui passer entre les vertèbres, et il oublie que là-haut, dans l'azur, planent des messagers célestes avec des palmes et des couronnes...

« Si la composition donne prise à la critique, on ne peut admirer qu'à genoux ce magnifique paysage, si grand, si sérieux, si plein de style, ce coloris simple, mâle et robuste, ce faire large et grandiose, cette impassibilité souveraine de touche, cette hautaine maestria qui révèle le dieu de la peinture. Titien, nous l'avons déjà dit, est la seule organisation d'artiste que le monde moderne puisse opposer au monde antique pour la force calme, la splendeur tranquille et l'éternelle sérénité. »

Si M. Théophile Gautier introduit quelques remarques restrictives au milieu de son enthousiasme, M. Charles Blanc donne pleine carrière à son admiration, à sa vénération artistique :

« Morceau tout d'inspiration, de génie. Pas d'estampe qui en puisse donner une idée! car il y a autant de beauté dans la couleur que d'heureux imprévus dans la mise en scène; la touche est aussi vaillante que l'expression est forte. L'action se passe au débouché d'une forêt, dans un lieu agreste qui la rend encore plus dramatique. L'inquisiteur est renversé à terre sous l'épée nue d'un assassin qui va le frapper, et son visage exprime à la fois les émotions de la frayeur humaine à l'aspect de la mort, et le sentiment d'une espérance divine à la vue de deux petits anges qui lui montrent gracieusement d'en haut la palme du martyre. Le dominicain qui accompagnait saint Pierre s'enfuit en poussant des cris affreux que le peintre nous fait entendre : *clamores horrendos*. Sa tunique blanche le fait saillir sur les vigueurs du terrain, et son manteau noir, que le vent soulève, le détache sur les clartés du ciel. Les petits anges s'enlèvent de deux manières : par le tendre éclat de leur carnation sur le feuillage sombre, et par le ton foncé de leurs ailes sur des nuages lumineux. Ainsi tout est sublime : le jeu du clair-obscur, le mouvement, le geste, la rude beauté des modèles et leur teint basané, la convenance d'un coloris fier, l'altière et mâle élégance d'un dessin qui, cette fois, eût satisfait Michel-Ange, le caractère d'un paysage héroïque et sauvage tout ensemble, les cavaliers qu'on aperçoit en fuite dans le lointain, et les deux anges qui terminent par une image riante cette tragédie. Et quelle exécution, grand Dieu! elle est en même temps emportée et contenue; elle est brûlante, mais sans fièvre; elle est entraînante sans effort; elle est pleine d'enthousiasme et d'autorité.

« Non, jamais on ne verra une plus superbe peinture; il faut y renoncer. »

Nous n'avons, pour notre part, qu'à nous associer à cette chaleureuse apologie dont la justesse ne fait qu'accroître nos regrets.

X. Dachères.

EXPOSITION UNIVERSELLE

L'horlogerie à l'Exposition universelle. — Sa production en France. — Premières horloges connues. — L'horloge de la cathédrale de Cambrai. — Horloge mue par une lampe. — Les montres. — Leur origine. — Leurs perfectionnements successifs. — Moyen de connaître la quantité de mètres qu'on parcourt dans une journée. — Nouvel alliage. — Le village de Morbier.

Tout le monde peut aujourd'hui posséder une montre, car on en remarque à l'Exposition universelle qui, fabriquées en bronze d'aluminium, ne coûtent que trente francs, et qui bien entendu, sans être des chronomètres d'une irréprochable exactitude, marchent assez régulièrement pour indiquer, à quelques minutes près, l'heure d'une façon assez satisfaisante. Charles-Quint, sans doute, se fût estimé le plus satisfait des souverains s'il eût possédé une montre de cette qualité et incontestablement de beaucoup supérieure à celles qu'il avait acquises à des prix excessifs et qu'il cherchait en vain à régler entre elles, dans la solitude du monastère de Saint-Just. Plus dédaigneux que le grand empereur, nous

abandonnons aux ouvriers, aux cochers et aux cultivateurs ces montres qui n'en sont pas moins des merveilles dues à des machines inventées à force de génie et de persévérance.

Les produits de l'horlogerie en France vont sans cesse s'augmentant, et aujourd'hui ils ne s'élèvent pas à moins de trente-cinq millions de francs par an. Ils consistent en grosse horlogerie destinée aux monuments publics et en horlogerie courante que caractérise la fabrication de chronomètres de toute espèce, depuis les montres marines jusqu'à l'humble montre d'argent ou à boîte de cuivre, et jusqu'aux horloges de bois.

A Paris, on termine les pendules, et à Besançon les montres de poche. On prépare les ébauches de montres à Beaucourt (Haut-Rhin), dans le pays de Montbéliard et à Cluse (Haute-Savoie), on ébauche les *roulants* des pendules civiles et des pendules de voyage à Saint-Nicolas-d'Aliermont (Seine-Inférieure), à Beaucourt et à Montbéliard; enfin, à Morez (Jura) on fabrique les grosses horloges en fer et celles dites de *comté* dont se servent principalement les établissements industriels.

Ces fabriques alimentent les marchés français de leurs produits et en exportent de grandes quantités.

L'horlogerie de l'arrondissement de Besançon emploie environ quinze mille ouvriers, hommes, femmes et enfants, c'est-à-dire le septième de sa population; on y compte cent dix ateliers de monteurs en boîte, vingt ateliers de graveurs et deux grands établissements qui affinent et préparent les matières d'or et d'argent. Cent cinquante fabricants patentés fournissent en outre du travail à de nombreuses personnes, soit isolées, soit vivant en famille; ces dernières forment de petits ateliers de trois ou quatre personnes. Les ouvriers indépendants se partagent en catégories qui répondent au travail des différentes parties de la montre: les uns font exclusivement les cadrans, d'autres les aiguilles, d'autres les ressorts, d'autres les remontoirs.

Ces ateliers particuliers s'étendent aujourd'hui le long de la frontière suisse, dans les arrondissements de Morteau, de Pontarlier, dans le pays de Montbéliard et jusqu'aux montagnes du Doubs. C'est de ces deux derniers centres de fabrication que sortent les mouvements bruts, les pièces détachées, les ébauches, les pignons, les balanciers, les cylindres et les roues. Besançon et ses annexes livrent chaque année à la consommation trois cent mille montres en or ou en argent, représentant une valeur de dix millions de francs.

Sans faire entrer en ligne de compte les petits mécanismes pour réveils et les boîtes à musique. Beaucourt, Badevel et le pays de Montbéliard confectionnent plus de deux cent mille roulants de pendule.

A Saint-Nicolas-d'Aliermont, sur deux mille cinq cents habitants dont se compose la population, environ un millier s'adonnent à l'horlogerie. On y construit des chronomètres et des régulateurs astronomiques, dont les prix varient de six cents à douze cents francs, et des rouages pour pendules. Comme à Besançon, il existe autour de ces fabriques des ateliers d'ouvriers en chambre, ou plutôt en maison. La besogne des femmes y consiste à peu près exclusivement dans le polissage, le pivotage et le montage des roues.

Il y a loin, on le voit, de notre époque à celle où l'on ne connaissait, pour constater les heures, que les cadrans solaires dont parle la Bible, les clepsydres ou horloges mues par l'eau, les sabliers et les bougies auxquelles on attachait, de distance en distance, des boules de cuivre qui, détachées par la combustion, tombaient dans un plat de bronze, et indiquaient ainsi par le bruit qu'elles produisaient les divisions accomplies de l'heure.

La première trace de l'invention des horloges mécaniques remonte, selon les uns, à Archimède, selon les autres, à Boëce, qui vivait au VIe siècle; on voit qu'il y a de la marge dans les deux suppositions. Enfin, on prétend que le pape Paul envoya au roi Pépin, au VIIIe siècle, une horloge à rouages regardée comme une merveille inouïe.

Les manuscrits du temps de Charlemagne nous ont conservé la description d'une autre horloge, cadeau du calife Aaroun-al-Raschid au grand empereur. Selon Éginhard, à midi, douze portes donnaient passage à un nombre égal de chevaliers armés de pied en cap, et qui, brandissant dextrement leurs masses d'armes, venaient frapper, chacun à tour de rôle, un coup sur une cloche. Quelques incrédules endurcis prétendent néanmoins que cette machine n'était qu'une clepsydre, et que les premières horloges, œuvre du pape Sylvestre II, enfant de l'Auvergne, ne datent que de la fin du Xe siècle.

Quoi qu'il en soit, dès cette époque, les horloges mécaniques se répandirent dans toute l'Europe, et chaque cathédrale tint à honneur de posséder la sienne, qu'une tradition invraisemblable prétendait constamment être l'œuvre d'un berger à qui l'on avait crevé les yeux pour qu'il n'en construisît plus désormais de pareille.

Strasbourg, Bâle, Reims, Cologne, Arras et Cambrai furent les premières villes à installer dans leurs églises ces appareils automatiques.

L'horloge de Cambrai, une des sept merveilles du Cambresis, comme on l'appelait, représentait une chapelle gothique avec un clocher sur lequel se tenait un ange. Quand l'heure s'apprêtait à sonner, cet ange portait à ses lèvres une trompette de laquelle sortait une fanfare joyeuse. Alors l'ange Gabriel, placé à gauche du cadran, agitait une branche de lis comme pour dire *Ave Maria* à la sainte Vierge, tandis que celle-ci, agenouillée de l'autre côté, joignait les mains et baissait la tête comme si elle eût répondu: « Que la volonté de Dieu soit faite! » En même temps, ces deux citations de l'Évangile apparaissaient dans un double cartouche.

Ensuite s'ouvrait la porte de deux niches où se voyaient, dans l'une, une tête de mort, dans l'autre, un livre dont les feuillets, se tournant d'eux-mêmes, montraient tour à tour leurs pages, sur lesquelles se lisaient des pensées édifiantes traitant de la fragilité de la vie.

Alors le carillon se faisait entendre, et apparaissait sur une galerie toutes les scènes de la Passion, depuis le baiser infâme de Judas jusqu'au moment suprême où le Christ laissa tomber sa tête sur sa poitrine en s'écriant: « Mon père! mon père! pourquoi m'avez-vous abandonné? »

Cette mise en scène terminée, l'horloge sonnait l'heure, la trompette de l'ange poussait des sons lugubres, les portes se refermaient et tout devenait immobile et silencieux, tandis que l'un ou l'autre des curieux ne manquait point de raconter à ceux qui l'entouraient l'histoire du berger aux yeux crevés.

L'horloge, sur laquelle reposait cette légende, avait été commencée en 1338, sous l'épiscopat de Guy de Collemède; achevée en 1396, perfectionnée sous Pierre d'Ailly, en 1400, et restaurée en 1765. Enfin on la brisa en morceaux et on en brûla les fragments en 1793.

Son cadran indiquait l'heure, le jour de la semaine, la succession des mois, les signes du zodiaque, les phases de la lune et les divers aspects du soleil.

Au XVIIe siècle, Martinelle de Spolète inventa une horloge dont une lampe échauffait et mettait en mouvement les rouages. Cette invention obtint peu de succès et ne tarda point à tomber dans l'oubli. C'était pourtant là le premier germe de l'idée de la machine à vapeur.

Quant aux montres, la France, l'Italie et l'Allemagne s'en disputent l'invention. Il faut dire néanmoins, en faveur de cette dernière, que les premières montres connues portaient, au XVe siècle, le nom d'*œufs de Nuremberg*, à cause de leur forme. Il est vrai, d'autre part, que le Nouveau Monde, découvert par Christophe Colomb, porte le nom d'Americ Vespuce.

Sous Louis XI, on connaissait déjà les montres à sonnerie; mais il faut arriver à la fin du XVIIIe siècle pour voir les montres atteindre la perfection qui les caractérise aujourd'hui, et qui consiste surtout à indiquer l'heure précise sans inexactitude sensible. En France, on doit cette perfection aux études réunies de mon grand-oncle Ferdinand Berthoud, membre de l'Institut, dont le nom se trouve gravé sur la façade du Palais de l'industrie. Ses rivaux Breguet et Leroy, en France, et en Angleterre, William Harrison, Murdg, Earn Shaw et Arnold y ont contribué également pour une large part.

Daniel Square inventa, à Londres, les montres à répétition (1676), et Jean Hauteville, d'Orléans, le ressort en spirale. L'application des pierres précieuses au mécanisme des montres revient à Nicolas Faccio, de Genève, contemporain de Descartes; et on doit l'échappement horizontal à John Graham. Bréguet fit pour l'empereur Napoléon Ier une montre qui se remontait d'elle-même, au moyen d'un levier qui, à chaque secousse produite par la marche de celui qui la portait, s'élevait et retombait.

C'est le même principe sur lequel repose une des curiosités chronométriques qu'on remarque à l'Exposition; elle consiste en espèce de montre qui sert à indiquer la distance parcourue par celui qui la porte dans sa poche, et qui se procure ainsi la satisfaction peu utile, je l'avoue, de constater qu'il a arpenté dans la journée plus ou moins de kilomètres.

L'industrie des montres et des horloges, si grand développement qu'elle atteigne en France, en Suisse et en Angleterre, se trouve à peine en état de lutter avec la fabrication des États-Unis. Un homme sans montre, quelle que soit sa pauvreté, est une véritable rareté dans cette partie du nouveau monde, car une montre y coûte si peu, qu'une fois acquise elle ne représente plus pour ainsi dire de valeur réelle, et qu'on trouverait difficilement à la vendre, même pour le prix de quelques pennys. Dans le village d'Austin, près de Chicago, d'immenses ateliers produisent chaque année à eux seuls cent mille horloges et cent cinquante mille montres, faites par des machines d'une précision telle que le repassage, cette longue et difficultueuse opération des horlogers européens, est toujours insignifiant et parfois même inutile. L'établissement d'Elgin produit cinquante montres par jour, et il existe dans les États du Nord une vingtaine d'horlogeries aussi fécondes.

Les boîtes de ces montres commencent à se faire avec un alliage récemment découvert et qui imite l'or à s'y méprendre.

Voici la composition de cet alliage: cuivre pur, 100 parties; étain pur, 17 parties; magnésie, 6; tartre du commerce, 9; sel ammoniac, 3,6; chaux vive, 1,6.

« Pour sa préparation, le cuivre étant d'abord fondu, on ajoute dans le creuset, par petites portions à la fois, la chaux, la magnésie, le sel ammoniac et le tartre, et l'on brasse vivement pendant une demi-heure afin de rendre le mélange homogène.

« Après quoi on jette à la surface l'étain en petits grains, en continuant de brasser jusqu'à la fusion complète de ce métal. On couvre le creuset, et l'on maintient la fusion du mélange pendant trente-cinq minutes; enfin, on écume, et l'opération est terminée.

« Cet alliage est éminemment ductile et malléable; on peut en faire des fils très-résistants, des feuilles à peu près aussi minces que celles de l'or, l'employer en poudre, et le couler dans des moules. Il a tellement l'apparence de l'or, que l'on ne saurait l'en distinguer que par son poids. »

Une des parties de la France les plus intéressantes par sa fabrication d'horlogerie est sans contredit le village de Morbier, dans le Jura, au sommet du plateau incliné qui domine la vallée de la Bienne.

Ce village existait déjà du temps de Charlemagne, comme l'atteste une charte de cet empereur.

Vers la fin du XVIe siècle, un paysan morbierais, du nom de Praget, conçut l'idée d'exécuter une horloge en fer, d'après le modèle d'une vieille horloge en bois, que possédait de temps immémorial l'abbaye de Saint-Claude, et qui passait pour une merveille dans le pays. Après bien des recherches et des tâtonnements, il mena à bonne fin son œuvre; le bruit s'en répandit par toutes les montagnes, et chacun voulut acheter ce que l'on appelait son chef-d'œuvre. Fin comme un montagnard et secondé par sa famille, il fabriqua en secret une centaine de ces horloges, dont il vendit chacune comme unique et qu'il se fit payer ainsi un grand prix.

Peu à peu la vérité se fit jour et la fraude se découvrit; mais on n'en continua pas moins à venir acheter des horloges en fer à Morbier, et comme le commerce était bon, chacun devint horloger dans le pays.

Un siècle plus tard, quand Huyghens adapta aux instruments d'horlogerie le pendule de Galilée, les descendants de Mayet se procurèrent non sans peine une de ces nouvelles machines, et en fabriquèrent une semblable. A leur grande surprise, l'horloge, copiée servilement sur le modèle, et dûment remontée, ne marcha pas. On eut beau retoucher au mécanisme et s'ingénier de toutes les façons, l'aiguille restait toujours immobile. On se résolut enfin à envoyer à Genève le plus habile ouvrier du village, pour y étudier de nouveau les horloges à pendule.

Ce n'était point alors ni un petit ni un facile voyage. Enfin, le député le mena à bout, et quand il revint il cria de loin: *Embray la*, c'est-à-dire: mettez en mouvement le pendule. Personne, parmi ces artisans, qui depuis un siècle de père en fils fabriquaient des horloges, n'avait pensé à le faire.

Quoi qu'il en soit, l'horlogerie devint dès lors dans le Jura une industrie plus considérable que jamais, et aujourd'hui encore elle fournit à la consommation générale une grande partie des coucous qui se vendent en France.

SAM HENRY BERTHOUD.

PANOS KORONEOS

CHEF DE L'INSURRECTION CRÉTOISE

C'est, à coup sûr, une vigoureuse et intéressante personnalité que celle du colonel Panos Koroneos, qui commande les forces insurrectionnelles crétoises, et continue à opposer la plus énergique résistance aux efforts du serdar Omer-Pacha, trouvant à chaque instant, au milieu des montagnes escarpées et des ravins profonds de l'île, des ressources nouvelles qui rendent vaine la supériorité numérique des forces turques.

Le portrait que nous donnons dans ce numéro est gravé d'après une photographie que nous a adressée notre correspondant de la Canée.

Panos Koroneos est né en 1815, dans l'île de Cérigo. Sous le règne du roi Othon, il reçut ses premiers grades dans l'artillerie hellénique. Nommé lieutenant-colonel, il dirigea la section de cette arme spéciale au ministère de la guerre, et bientôt il obtint le commandement en chef de toute l'artillerie grecque.

Engagé, en 1861, dans une conspiration contre le roi Othon, il fut arrêté et transféré dans la citadelle de Nauplie. Il y attendait sa condamnation quand l'insurrection de cette ville vint lui ouvrir les portes de sa prison.

Dans une sérieuse rencontre contre les troupes royales, il reçut deux blessures et fut fait prisonnier de nouveau. Sa situation particulière le fit exclure de l'amnistie générale.

Après la chute du roi Othon, il siégea à l'Assemblée nationale comme député d'Athènes, et reçut bientôt le portefeuille de la guerre. En 1864, le roi Georges l'appela au même poste.

Plus tard nous trouvons Koronéos commandant en chef de la garde nationale d'Athènes, et s'occupant activement de sa réorganisation.

Koronéos avait étudié l'art de la guerre au quartier général de l'armée russe. Il assista, en 1854, au siége de Silistrie, comme attaché militaire du gouvernement grec. Au même titre, il suivit l'expédition française de Syrie. Il a publié, à Athènes, plusieurs ouvrages relatifs à la tactique et à l'armement. Lorsque les Crétois levèrent le drapeau de l'insurrection contre les Turcs, le colonel Koronéos donna sa démission de commandant de la garde nationale d'Athènes et quitta sa famille pour aller prendre la direction du mouvement et lui donner une régularité militaire.

Ces quelques lignes de biographie permettent de deviner facilement si le nom de Koronéos est populaire à Athènes et dans toute la Grèce.

R. BRYON

COURRIER DU PALAIS

Le procès du Puy. — Monstruosité. — Un violon au frais. — Épidémie sur les cochers; coups de fouet sur le bourgeois. — Souvenirs de Soulouque. — Grotesque et terrible. — La clémence du président. — Un mot spirituel de l'empereur. — M. de Laboulie.

Au mois de juin dernier, le commissaire de police du Puy, averti par des bruits sinistres, se présentait à l'improviste chez une sage-femme de la ville et se faisait ouvrir la porte d'un réduit qui donnait dans la chambre à coucher. Une odeur fétide s'échappait de ce bouge, long de deux mètres dix centimètres, large d'un mètre, et qui ne recevait

l'air et la lumière que par la chambre. Sur le sol du taudis étaient entassés des linges tachés de sang, des couches et des langes sordides; un berceau en bois gisait dans un coin.

Dans le berceau était couchée une petite fille de deux ans, chétive et maigre à faire peur, ne criant pas, — la pauvre créature n'en avait pas la force, — mais laissant échapper des plaintes et des gémissements. Une éruption avait envahi le corps, une escarre gangreneuse laissait voir à nu l'os du sacrum; les jambes et les pieds n'étaient qu'une plaie, deux orteils du pied gauche étaient tombés. L'enfant reposait sur un amas hideux.

Cette enfant était née d'une pauvre fille qui l'avait confiée à la sage-femme pour cacher sa faute.

La femme Julien et son mari furent arrêtés.

Le magistrat chargé de l'instruction acquit bientôt la conviction que la femme Julien avait voué à la mort l'enfant qu'elle avait pris l'engagement de nourrir et de soigner.

Ce n'est pas tout.

Cinq autres enfants avaient été remis par leur mère aux époux Julien; quatre d'entre eux avaient péri; le cinquième est-il mort? On ne sait, mais il a disparu et n'a point été retrouvé; deux des victimes, deux nouveau-nés sont morts à la suite d'un voyage qu'avaient fait Julien et sa femme et dans lequel, du Puy à Saint-Étienne, ils avaient laissé les deux petits êtres enfermés dans le caisson de la voiture. Julien avait une fille d'un premier mariage; elle aussi était morte de privations et de mauvais traitements.

Et l'accusation disait : Ces enfants qu'ils avaient promis d'élever, les accusés les laissaient mourir de faim par un épouvantable calcul.

La mère avait payé; pour garder l'argent, ils sacrifiaient les pauvres êtres que la crainte du déshonneur avait remis entre leurs mains.

La Cour d'assises a condamné la femme Julien à la peine de mort, et son mari à vingt ans de travaux forcés.

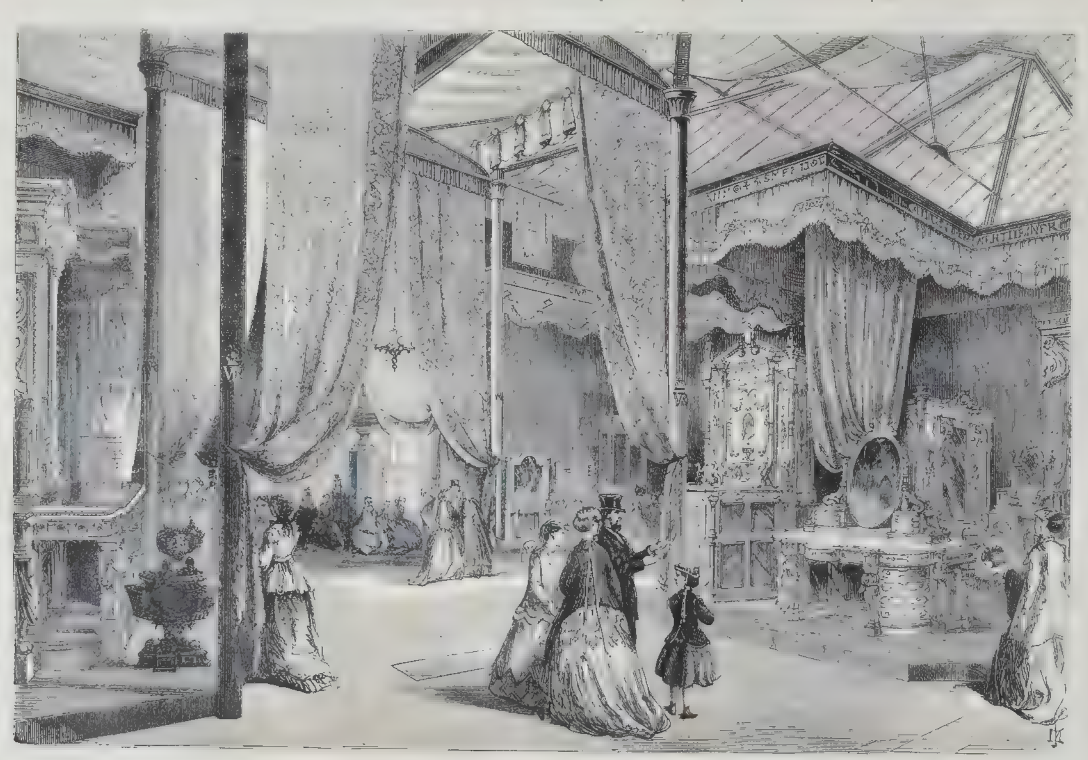
Je me rappelle avoir lu une effrayante statistique sur la mortalité des enfants livrés ou expédiés à des nourrices. M. le docteur Guardia faisait des rapprochements de chiffres terribles et parlait d'effroyables spéculations. Les assertions de l'honorable bibliothécaire de l'Académie de médecine auront trouvé, sans doute, bien des incrédules; on les aura crues hasardées, téméraires. Après le procès du Puy qu'on relise sa brochure; elle est bonne à méditer.

Le tribunal de police correctionnelle a condamné l'autre jour à un an de prison et à un an de surveillance un homme qui avait volé un violon.

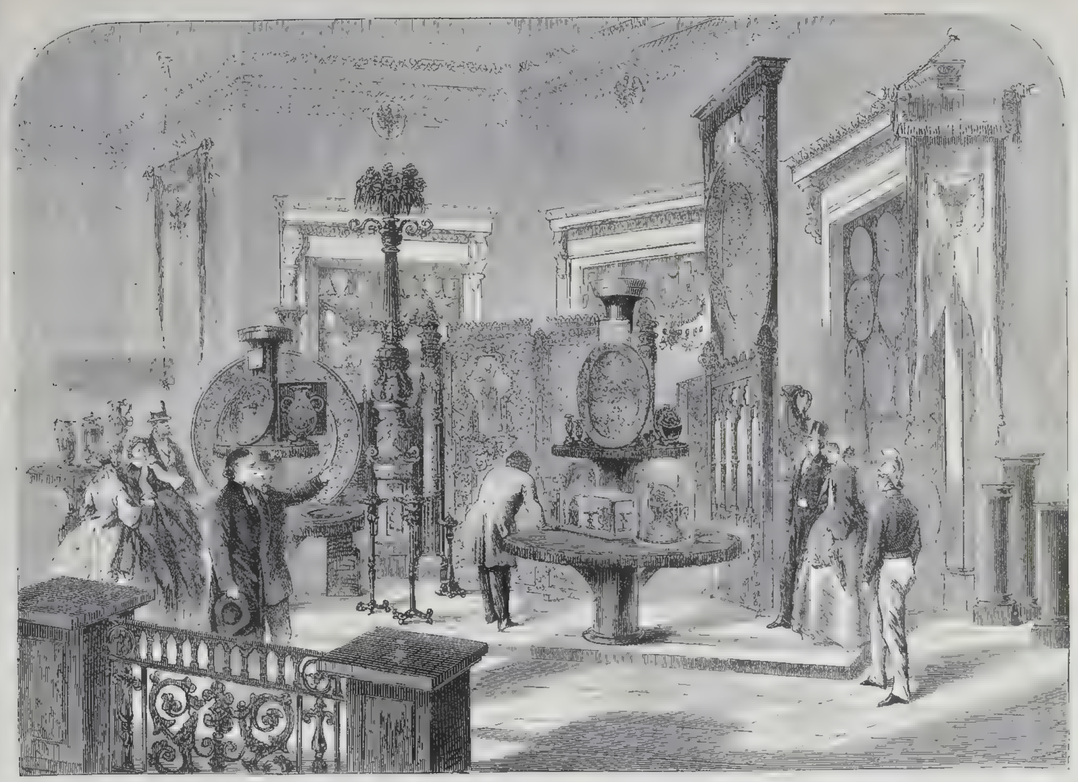
Un violon volé, là n'est pas le piquant de l'affaire. Tout est bon pour les gens qui ont le goût du bien d'autrui. Rien dans les débats n'a donné d'ailleurs à penser que le prévenu fût un mélomane et qu'il eût dérobé le violon en question par amour de la musique.



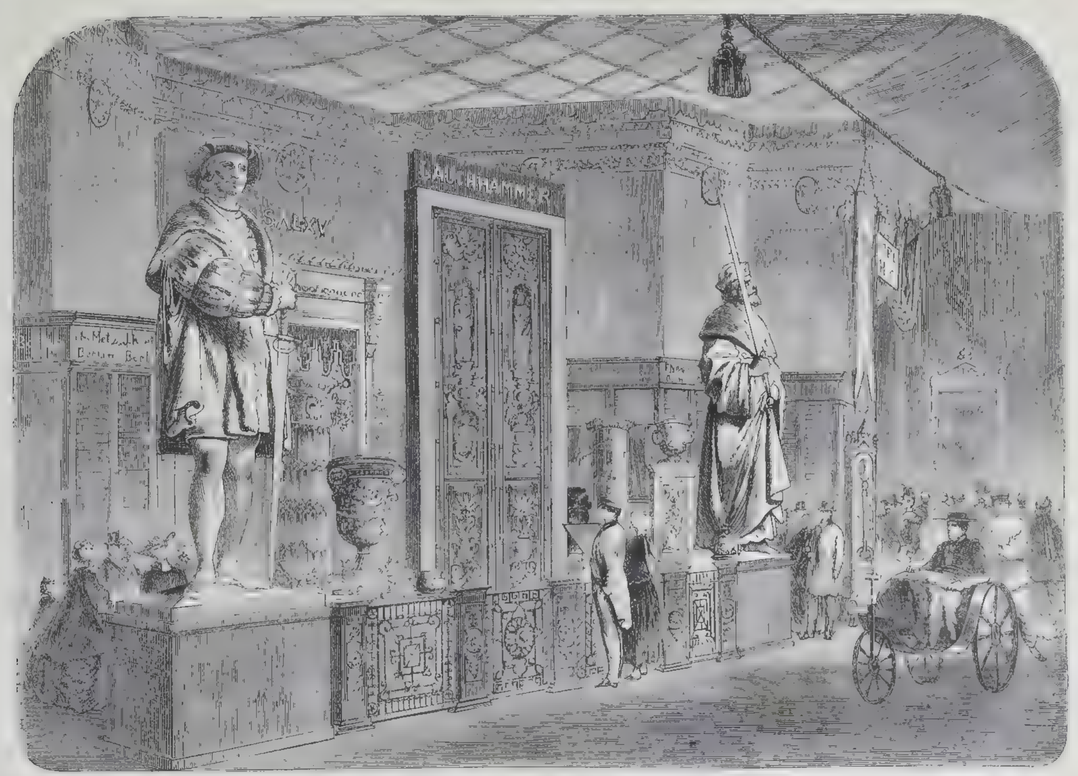
EXPOSITION UNIVERSELLE. — VASE BACCHUS, EN BRONZE FLORENTIN, LES ORNEMENTS EN BRONZE DORÉ. — VASE DRUIDE EN MARBRE NOIR, LES ORNEMENTS EN BRONZE VERT ET BRONZE DORÉ. — Exposés par M. Servant.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SECTION BRITANNIQUE; SALLES DU MOBILIER.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SECTION PRUSSIENNE; PRODUITS DES FORGES DU COMTE DE STOLBERG, A ILFENBURG DANS LE HARZ.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SECTION PRUSSIENNE; OUVRAGES EN FER ET EN BRONZE DES USINES DU COMTE EINSIEDEL, A LAUCHHAMMER.

Mais où était ce violon? Vous ne le devineriez jamais. — Dans une cave. — Pour le coup, ceci est assez plaisant. Et à qui diable était venue l'idée de le mettre en pareil lieu? A une brocanteuse, à qui un amateur l'avait confié. Notez que l'instrument était des plus misérables; il avait deux cents ans, ce qui est un bel âge même pour un violon.

Comment s'est-il trouvé de son séjour dans un endroit plus sain pour le vin, pour le jambon et pour le fromage? Il est bien à craindre que nous ne le sachions jamais, le voleur n'ayant pas jugé à propos de nous le dire.

— Qu'avez-vous fait de ce violon? lui a demandé le président.

— Je ne sais pas, a-t-il répondu; j'étais pris de boisson.

Qu'un homme qui vole dans les caves se grise, cela n'est point impossible; mais qu'il ne sache pas ce que deviennent les violons qu'il y prend, ceci n'est pas nécessairement vrai. Je croirais assez que le violon, au sortir de la cave de la brocanteuse, est entré dans la boutique d'un brocanteur. Mais Paris est grand, et ni les brocanteurs ni les violons n'y manquent. Le plus sage est donc, je crois, de nous résigner à n'en jamais savoir plus que nous n'en avons appris à l'audience.

Mais ce que nous ne saurons pas, un esprit ingénieux peut l'inventer, et ne pensez-vous point qu'il y aurait pour un humoriste un joli volume à écrire sous ce titre : *Journal d'un violon mis à la cave ?*

A propos de violon, je crois qu'il serait fort à propos de réunir chaque matin tous les cochers de fiacre et de leur jouer quelques airs doux et rafraîchissants, quelques mélodies touchantes, pour faire pénétrer dans leurs âmes des sentiments pacifiques et tendres.

Est-ce la grande chaleur qu'il a fait pendant un mois? Est-ce une exaspération maladive causée par ces mots qui, depuis cinq mois et demi, résonnent dix fois par jour à leurs oreilles : « Cocher, à l'Exposition! » je l'ignore; mais beaucoup d'entre eux semblent atteints d'une sorte de rage qui les pousse à des excès légèrement regrettables. Il en est qui battent le bourgeois comme plâtre, le terrassent et lui font passer leur voiture sur le corps; ce sont les plus malades. Ceux chez lesquels le mal est encore à son premier période se contentent de donner un coup de fouet à qui prétend les louer, et mettent leurs chevaux au galop pour couper court aux explications.

La justice ne s'en croit pas moins le droit de demander compte à ces malheureux de leurs actes.

Un d'eux comparaissait l'autre jour devant le tribunal de police correctionnelle. C'était d'un simple coup de fouet qu'il s'agissait.

Un monsieur avait voulu monter dans la voiture du prévenu. Le prévenu avait cinglé le monsieur et poussé ses chevaux. Rien de plus.

Le monsieur cinglé, au lieu de se dire : « Ce malheureux est souffrant, il faut passer quelque chose aux malades, » avait couru après la voiture. Il s'était bien vite laissé distancer; mais c'était un homme entêté, et, quoique distancé, il avait continué à courir. Le fiacre s'était arrêté devant un débit de tabac; le monsieur le rejoint. Cette fois il va monter... Enfin! Mais une tête apparaît à la portière et une voix s'écrie :

— La voiture est louée.

— Comment, la voiture est louée?

— Oui, depuis trois heures.

— Ah! par exemple... Cocher!...

— Bourgeois!

— C'est vous qui descendiez tout à l'heure le boulevard de Montrouge; c'est vous que j'ai voulu arrêter; c'est vous qui m'avez donné un coup de fouet.

— Moi, bourgeois? connais pas.

Connais pas! Il ne sort pas de là... même à l'audience; et il a son témoin qui soutient que le bourgeois se trompe, et que c'est bien lui, témoin, qui avait loué la voiture et qui se faisait mener à l'heure.

Par malheur, le témoin varie quelque peu dans ses explications, et le cocher est condamné à un mois de prison.

C'est dommage, en vérité. Elle était charmante, cette idée d'un faux voyageur improvisé pour dépister le bourgeois au coup de fouet. Mais, que voulez-vous, l'esprit n'est pas toujours récompensé.

Il y avait bien longtemps qu'on n'avait parlé de Soulouque, l'ex-empereur d'Haïti, lorsque sa mort a fait sortir son nom et sa personne de l'oubli : malheureusement pour Sa Majesté nègre, il ne lui servait plus à grand'chose alors qu'on se souvînt d'elle. D'ailleurs on s'en est occupé quelques jours à peine, Soulouque et ses soulouqueries ne pouvant plus être qu'un maigre régal pour la curiosité des Parisiens. Une quinzaine de chroniques, et il n'en est plus rien resté.

Rien c'est trop dire. Je crois qu'il y aurait encore un joli courrier judiciaire à faire avec Soulouque. Quand je dis joli, c'est une façon de parler.

Soulouque était prodigieusement grotesque à certains moments et par certains côtés. Comment ne pas se tenir les côtes quand on l'entend parodier les proclamations de Bonaparte en haranguant ses troupes : « Soldats! de triomphe en triomphe, vous êtes arrivés jusqu'à la rivière d'Ocoa. Vous occupez dans cet endroit une position dont les avantages me permettaient de vous conduire encore plus loin; mais je n'ai pas cru devoir abuser de votre courage. Arrivés dans vos foyers, vous aurez beaucoup à dire à ceux qui ne se sont pas trouvés sur les champs de bataille qui ont rappelé la gloire de nos ancêtres... Soldats! je suis content de vous! » Il atteint le comble du comique lorsqu'il commande pour son sacre un costume *en tous points semblable* à celui de Napoléon Ier; lorsqu'il crée des ducs auxquels il donne quarante sous de traitement par jour et qui s'appellent duc de Trou-Bonbon, de Marmelade ou de Limonade; des comtes de Grandgosier, de Coupe-Haleine, de la Seringue, des barons de Paul-Cupidon, de Arlequin, de Gilles-Azor, de Poutoute, de Jolicœur, de Jean-Lindor, de Mésancour-Bobo, un chevalier de Pouponneau, et qu'il fait du noir Voltaire-Castor, M. de Voltaire-Castor, comte de l'Île-à-Vache; jamais enfin l'imagination n'aura rêvé un spectacle plus colossalement drôle que celui de Sa Majesté Faustin Ier prenant la couronne sur l'autel, la mettant lui-même sur sa tête, et s'enivrant avec plus de volupté qu'il n'eût fait d'une bouteille de tafia du *vivat imperator in æternum* que l'abbé consécrateur fit entendre sur les marches du trône, et de ces mots lancés à la foule par le roi d'armes : *Le très-glorieux et très-auguste empereur Faustin Ier, empereur d'Haïti, est couronné et intronisé. Vive l'empereur!*

Mais Soulouque n'est pas toujours drôle, Soulouque n'est pas toujours comique; à côté du président burlesque et de l'empereur caricature, il y a le noir féroce et impitoyable.

Je lisais tout récemment un travail très-curieux de M. Gustave d'Alaux, intitulé : *L'empereur Soulouque et son empire,* publié il y a une douzaine d'années dans la *Revue des Deux Mondes,* et plus tard édité en volume par la maison Michel Lévy; on y voit des choses à faire dresser les cheveux sur la tête.

C'est là que vous pourrez prendre une idée des procédés judiciaires de Soulouque.

Président ou empereur, il est une des prérogatives de la souveraineté dont il ne se soucie guère; M. d'Alaux en donne dans son livre plus d'une preuve.

Trois suspects avaient été condamnés à mort. Quelques personnes essayèrent de fléchir Soulouque et ne parvinrent qu'à le faire entrer dans une épouvantable colère. On pensa que le consul général de France obtiendrait peut-être la vie des condamnés.

M. Raybaud se rendit chez le président.

« Dès les premières minutes de cette longue entrevue, raconte M. d'Alaux, Soulouque divaguait de colère. M. Raybaud laissait passer le torrent, puis il remettait en avant les raisons nombreuses que pouvait lui suggérer l'intérêt du pays et du président lui-même. Soulouque, comme vaincu par la lassitude, reprenait alors avec un certain calme son argument favori : que les mulâtres lui ayant proposé une partie, et l'avant perdue, il « était très-vil à eux de déranger le consul au lieu de payer de bonne grâce... »

« Au bout d'une heure, le consul était moins avancé qu'en entrant.

« — Ma mère sortirait du tombeau et se traînerait à mes pieds, dit à la fin Soulouque, que ses prières ne les sauveraient pas.

« — Accordez-m'en du moins un seul, reprit M. Raybaud.

« — La *moitié* d'un, si vous voulez, répondit Soulouque. Et, cette fois, il parvint tout à fait à sourire. »

Une autre fois, — Soulouque était devenu depuis peu Sa Majesté Faustin Ier, — une démarche fut tentée pour obtenir la mise en liberté d'un homme qui avait joui autrefois d'une grande faveur auprès du nouvel empereur, alors qu'il n'était que président.

— Li, sortir de prison! s'écria Sa Majesté, li poussera de la mousse en premier! (il mourra auparavant.)

On représenta à Soulouque que le prisonnier avait les jambes gonflées par la pression des fers, que la gangrène allait s'y mettre, et qu'elles tomberaient décomposées.

— Qu'il ne s'en préoccupe pas, répondit le bon empereur, quand elles seront tombées on l'enchaînera par le cou.

Le barreau de Paris a fait une perte qui a été très-vivement ressentie.

M. Gustave de La Boulie est mort à Bade.

Avocat général à la cour d'Aix à l'âge de trente ans, démissionnaire en 1830, avocat au barreau d'Aix, député des Bouches-du-Rhône sous le gouvernement de Juillet, membre de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative, M. de La Boulie s'était fait inscrire en 1852 au barreau de Paris.

Ses confrères ne regrettent pas seulement en lui l'avocat à la parole élevée, élégante et spirituelle, mais aussi et surtout l'homme de cœur et l'homme bienveillant vers lequel on était tout de suite entraîné par le mouvement d'une irrésistible sympathie. M. de La Boulie avait ce charme et cette grâce qui séduisent à première vue et qui, ne se démentant jamais, entretiennent et fortifient les amitiés qu'ils ont fait si promptement naître. Il était bon et affable pour tous; les plus jeunes au Palais se sentaient avec cet *ancien* à leur aise comme avec un confrère de leur âge; et cette bonté, cette affabilité étaient relevées encore par une courtoisie exquise et simple qui en doublait le prix.

M. de La Boulie avait un autre don plus rare et meilleur encore que l'esprit même : la bonne humeur. C'était un causeur et un conteur comme on en voit peu, et il aimait à causer et à conter. Ceux qui ont vécu dans son intimité se souviendront toujours de cette parole facile, alerte, enjouée, échauffée d'un rayon du soleil provençal; ils en garderont l'aimable écho dans leur mémoire en même temps que l'image souriante de l'ami trop tôt perdu.

MAITRE GUÉRIN.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Le prince entra dans notre chambre.

— Allons, nous dit-il, une tasse de thé ou de café, à votre choix. Nous voyons se lever le soleil sur la mer Caspienne; nous déjeunons à la forteresse d'Ischkarti, où nous arrivons avec un appétit féroce, et puis... et puis vous verrez; je ne veux pas vous ôter le plaisir de la surprise.

Nous avalâmes chacun une tasse de café et nous sortîmes. Cent hommes du régiment du prince Bagration nous attendaient à la porte.

Nous avons dit que ce régiment se composait de montagnards indigènes. Vous pourriez croire que ces montagnards indigènes sont des Lesghiens, des Tchetchens ou des Tcherkesses qui ont fait leur soumission.

Vous seriez dans l'erreur.

Les montagnards indigènes sont, comme on dit en Corse, de pauvres diables qui *ont fait une peau.*

Lisez : qui ont troué une peau.

Lorsqu'un montagnard est sous le coup d'une vendetta, il quitte le pays et s'engage dans le régiment de Bagration. Vous comprenez comme ces gaillards-là doivent se battre; ils n'ont jamais la chance d'être faits prisonniers.

Autant d'hommes pris, autant de têtes coupées.

Je n'ai vu que les chasseurs de la Kabardah qui puissent être comparés à ces échappés de l'enfer.

Nous marchâmes une demi-heure à peu près au milieu de collines boisées. Le jour se levait peu à peu. Seulement, un contre-fort de la montagne nous empêchait de voir la mer Caspienne, qu'à trois verstes de Temirkan-Choura nous avions entrevue comme un grand miroir bleu; de l'autre côté d'un pli de terrain que nous dominions, on voyait blanchir, aux premières clartés du jour, les casernes badigeonnées d'Ischkarti, que l'on pouvait prendre pour des palais de marbre blanc.

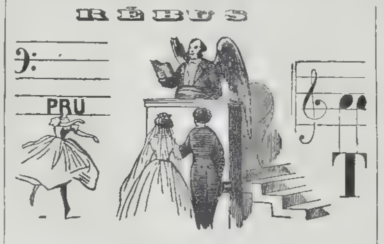
Nous franchîmes la petite vallée en faisant partir sous les pieds de nos chevaux des vols de perdreaux et de faisans.

Quand nous arrivâmes à Ischkarti, il était sept heures et demie du matin; nous avions fait quinze verstes.

Le colonel commandant la forteresse, prévenu la veille par Bagration, nous attendait; le déjeuner était prêt. Cinq

1. Voir les numéros 558 à 659.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

Billancourt étant loin de Paris, voilà pourquoi il est désert.

L'Histoire de mes bêtes, dont Alexandre Dumas avait commencé la publication dans la presse, et qu'au grand regret de ses lecteurs il avait laissée si longtemps interrompue, vient d'être enfin terminée par le brillant conteur et paraît aujourd'hui en un volume chez Michel Lévy frères. C'est du Dumas des meilleurs jours. Il faut lire cette désopilante histoire, cette causerie humoristique sur tous les animaux qu'a successivement possédés l'auteur de *Monte-Cristo,* et auxquels il fait jouer des rôles à caractère les plus plaisants du monde dans des sortes de petites comédies domestiques; il faut lire cela, disons-nous, pour juger tout ce que peut enfanter d'imprévu, de gai, de charmant, la fantaisie de l'esprit le plus français qui soit.

cents hommes qui devaient nous accompagner étaient sous les armes.

On déjeuna lestement, ce qui n'empêcha point de bien déjeuner; puis on partit. — Il était neuf heures.

Jusqu'à midi nous montâmes. — Trois fois les fantassins firent halte dix minutes pour se reposer; chaque fois le prince leur fit distribuer un petit verre de vodka. Un baril suivait l'expédition porté par un cheval.

Depuis huit ou dix verstes, les bois avaient disparu pour faire place à des collines gazonneuses qui succédaient les unes aux autres sans interruption et sans fin. En arrivant au sommet de chacune d'elles on croyait arriver au dernier sommet : on se trompait; une côte nouvelle se présentait, qu'il fallait escalader comme les autres.

Cependant, jusqu'aux ruines d'un immense village détruit en 1842 par les Russes, nous avions suivi un sentier à peu près frayé. — A peine s'il restait un ou deux pans de mur par maison; un minaret à moitié ruiné s'offrait sous un aspect des plus pittoresques. A partir de là, plus de sentier, mais cette même succession de collines.

Enfin, nous arrivâmes à la dernière. Là, par un mouvement machinal, chacun tira son cheval en arrière. La terre semblait manquer sous les pieds; le roc était coupé à pic, à sept mille pieds de hauteur.

Je sautai à bas de mon cheval. — Accessible au vertige comme je le suis, j'avais besoin de sentir la terre sous mes pieds.

Ce ne fut pas assez; je me couchai à plat ventre et mis mes mains sur mes yeux.

Il faut avoir éprouvé cette inexplicable folie du vertige, pour avoir une idée de ce que l'on souffre quand on en est pris. Le frissonnement nerveux qui m'agitait semblait se communiquer à la terre. Je la sentais vivre, remuer, palpiter sous moi ; c'était mon cœur qui battait.

Enfin, je relevai la tête: il me fallut un violent effort sur moi-même pour regarder dans le gouffre.

D'abord, les détails m'échappèrent; je ne vis qu'une vallée s'étendant à perte de vue et au fond de laquelle deux filets d'argent serpentaient.

Cette vallée, c'était l'Avarie tout entière; ces deux filets d'argent, c'étaient le Koa-Sou d'Andi et le Koa-Sou d'Avarie, dont la réunion forme le Sou-Lak.

Sous nos pieds, sur la rive droite du Koa-Sou d'Avarie, on apercevait, comme un point, Guimry, lieu de naissance de Schamyl, avec ses magnifiques vergers dont une seule fois les Russes ont mangé les fruits. Ce fut, on se le rappelle, en défendant ce village que Kasi-Moullah fut tué, et que, pour la première fois, Schamyl apparut.

De l'autre côté du Koa-Sou d'Avarie, sur un plateau assez élevé, vient pour ainsi dire au-devant de vous le village d'Ounzoukan, dont chaque maison est fortifiée et qui est entouré d'une muraille de pierre.

A l'horizon, les ruines d'Akoulgo sont visibles encore, quoique le village soit complétement abandonné. C'est dans ce village que fut pris le jeune Djemil-Edden, dont nous raconterons l'histoire, laquelle entraînera celle de l'enlèvement des princesses géorgiennes.

A gauche, à peine visible, s'élève le village de Kuntsack.

Au delà, au fond d'une vallée, à la source du Koa-Sou d'Avarie, apparaît un point presque imperceptible : c'est le village de Kabada, où se retirera, selon toute probabilité, Schamyl, s'il est forcé dans Veden.

A droite de Kabada et en suivant le Koa-Sou d'Andi, on voit, à travers une étroite ouverture, une gorge bleuâtre où tous les objets se confondent dans la vapeur : c'est le pays des Touschines, peuplade chrétienne alliée à la Russie et en guerre éternelle avec Schamyl.

Quelques fumées qui montent çà et là indiquent des villages invisibles et dont je demandai inutilement les noms.

Nulle part, comme du sommet du Karanay, on ne peut voir ce prodigieux bouleversement, cette dévastation inouïe que présente la chaîne du Caucase. Aucun pays du monde n'a été plus tourmenté par des soulèvements volcaniques que le Daghestan; les montagnes semblent, comme les hommes, déchirées par une lutte incessante et acharnée.

Une vieille légende raconte que le diable venait éternellement tourmenter un brave homme d'ermite fort aimé de Dieu et qui demeurait sur la plus haute montagne du Caucase, à une époque où le Caucase présentait une suite de montagnes fertiles, gazonneuses, accessibles. L'ermite demanda à Dieu la permission de faire, une fois pour toutes, repentir Satan de ses obsessions.

Dieu la lui accorda, sans lui demander de quelle façon il comptait s'y prendre pour arriver à son but.

L'ermite fit rougir à blanc ses pincettes et, quand le diable, comme il avait l'habitude de le faire, passa sa tête à travers la porte, le saint homme invoqua le nom du Seigneur et saisit le nez de Satan avec les tenailles brûlantes.

Satan éprouva une telle douleur, qu'il se mit à danser tout éperdu sur la montagne en fouettant le Caucase de sa queue depuis Anapa jusqu'à Bakou.

Chaque fouettement de la queue de Satan creusa ces vallées, ces gorges, ces ravins, qui se croisent d'une façon tellement multiple et insensée, que ce qu'il y a de plus raisonnable encore, c'est de se ranger au parti de la légende et de leur attribuer cette cause.

Nous restâmes une heure à peu près au sommet du Karanay. J'avais fini par m'habituer peu à peu à cette splendide horreur, et j'avouai avec Bagration que, ni du haut du Faulhorn, ni du haut du Righi, ni du haut de l'Etna, ni du haut du pic de Gavarnie, je n'avais rien vu de pareil.

Et cependant, je l'avoue, j'éprouvai un indicible sentiment de bien-être quand je tournai le dos à ce magnifique précipice.

Mais, auparavant, on nous ménageait une dernière surprise. Nos cinq cents fantassins, avec la précision russe, firent une décharge de leurs cinq cents fusils. Jamais orage, jamais tonnerre, jamais volcan, ne roula des abîmes du ciel aux profondeurs de la terre un plus effroyable fracas.

On m'amena, bien malgré moi, plus près que je n'avais encore été de l'abîme, et je pus voir, à sept mille pieds au-dessous de moi, les habitants de Guimry, c'est-à-dire des fourmis que l'on m'assura être des créatures humaines, sortir de leurs maisons tout effarés.

Ils avaient dû croire que le Karanay s'abîmait sur eux.

Ce fut le signal de notre départ.

La descente commença; par bonheur, elle était assez facile pour n'être qu'une jouissance du commencement à la fin.

Cette jouissance, c'était la conscience que chaque pas de mon cheval mettait un mètre de plus de distance entre moi et le sommet du Karanay. Quand je dis chaque pas de mon cheval, je me trompe, car nous descendîmes jusqu'au village ruiné en tenant nos chevaux par la bride, et ce n'est qu'au delà et sur une pente plus douce, que nous nous hasardâmes à nous remettre en selle.

Nous dînâmes à la forteresse d'Ischkarti, et nous eussions à la rigueur été coucher à Bouinaky; mais nous étions assez fatigués pour faire de nous-mêmes au prince Bagration la proposition de ne partir que le lendemain matin.

Pendant que nous prenions le thé, je reçus l'invitation de passer dans ma chambre, où, me disait-on, se trouvait quelqu'un qui avait affaire à moi.

Ce quelqu'un était le tailleur du régiment, qui venait me prendre mesure d'un costume d'officier.

J'étais élu à l'unanimité par les soldats, et, sur la proposition du colonel, reçu membre honoraire du régiment des montagnards indigènes.

La musique joua toute la soirée pour célébrer ma réception dans le régiment.

Nous partîmes au point du jour : le temps était redevenu superbe. La neige et la gelée avaient disparu, et l'on nous prévenait que nous rencontrerions l'été sur la route de Derbend.

Nous repassâmes par Helly. Le prince échangea quelques mots en tatar avec le chef de nos miliciens, Iman-Gazalief, et parut satisfait de sa réponse. Je ne doutais pas qu'il ne fût question de mon fusil; aussi je ne soufflai pas le mot.

A Karabadakent, nous nous arrêtâmes pour déjeuner. La tarentasse était bourrée de provisions. Moynet fit trois dessins.

Nous étions dans le pays du pittoresque : il eût fallu s'arrêter à chaque pas; il eût fallu tout prendre.

A Bouinaky, nous retrouvâmes nos voitures et le domestique du prince. Je restai avec Bagration dans sa tarentasse. Moynet et Kalino s'installèrent dans la mienne. En cinq minutes, les chevaux furent attelés; on partit.

A deux cents pas de l'aoul, nous fîmes lever une compagnie de perdrix qui alla se remettre à cinquante pas de l'endroit où elle avait pris son vol.

Nous arrêtâmes les tarentasses et nous nous mîmes à leur poursuite.

J'en tuai une. La bande s'envola par-dessus une petite colline qui nous interceptait la vue. Je la suivis.

En arrivant au sommet de la colline, j'oubliai mes perdrix : j'étais en face de la mer Caspienne.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

La grande vogue du moment est le fichu *Marie-Antoinette ;* on le porte avec toutes les toilettes. La forme gracieuse de ce fichu, dont les bouts arrondis se nouent derrière la ceinture, donne beaucoup de charme au costume. C'est aussi un grand avantage de posséder un objet qui est de mise avec toutes les robes. Par exemple : le *Marie-Antoinette* de guipure noire ou blanche convient également aux toilettes du jour et à celles de soirée.

La maison Caliste, rue Neuve-Saint-Augustin, 23, une de nos plus importantes fabriques de dentelles, vient de mettre le fichu *Marie-Antoinette* à la portée de toutes les femmes, car elle a fait fabriquer une quantité de modèles riches, dont le prix est de soixante-quinze francs, ce qui est un excessif bon marché quand on songe à la grandeur de ce patron et qu'on examine la beauté de la guipure et la nouveauté des dessins.

Les grandes maisons offrent quelquefois de très-remarquables avantages, l'essentiel est d'être au courant et de profiter de l'occasion. On trouve aussi dans les magasins de la maison Caliste des corsages de guipure à manches qui ne coûtent que vingt-cinq francs, et une foule de nouveautés en coiffures, cols à guidons et fanchons de dentelle. Tous ces objets sont de précieux accessoires de toilette et une charmante ressource pour les personnes qui aiment à varier leur mise et vont souvent en soirée.

On voit enfin des modèles de chapeaux, saison d'hiver, La forme est toujours petite; il y a pourtant quelques notables changements, par exemple des coupes qui font calotte et tiennent à la tête, mais toutefois sans la dépasser devant ni en arrière. Le chignon conserve son importance, à la grande joie des coiffeurs.

Mmes Fortin et Besançon, 22, rue Le Peletier, deux gracieuses modistes, que je vous recommande, ont en ce moment un choix remarquable de chapeaux d'automne. Leurs modes sont distinguées et les prix très-raisonnables.

Il y a des chapeaux de velours plein, blanc, garniture de satin Bismark avec plume, des chapeaux de tulle blanc avec fleur de velours et biais de satin.

De petits chapeaux forme plate, avec bord, sont en velours ou satin noir, garnis de perles et voilette de dentelle.

La maison dont je vous parle a une clientèle très-distinguée en province, et on trouve un avantage réel à lui confier la fourniture des chapeaux.

Je crois qu'on portera beaucoup de plumes et des fleurs de velours et crêpe glacé, à feuillage métallique.

Aux premiers jours de froid, lorsqu'on n'a pas encore ses vêtements d'hiver, le corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins, de la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183, doit être adopté avec empressement; son usage équivaut à celui

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 63.

(Envoyer les solutions dans la quinzaine.)

BLANCS.	NOIRS.
1 C. 2eFD éch.	1 R. pr. F.
2 D. 5eD.	2 R. pr. un des C. (1,2).
3 D. 3eCD, ou 3e FR, ou éch. m.	3 . . . .
	(1)
2	2 D. pr. D.
3 D. pr. D éch. m.	3 . . . . . .
	(D)
2	2 Tout autre coup.
3 T. pr. D éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. A. Esteulle, à Reims; Stocuton Surdees, à Londres; Lagache, à Saint-Georges; Aune Frédéric, à Alger; Émile Frau, à Lyon; Dr Villebrun, Revedin, à Meudon; Aimé Gautier, à Bercy; C. T..., à Nancy; E. Lequesne.

Pour la Notation, voir le n° 575 de l'Univers illustré.

C. P.

PROBLÈME N° 67

COMPOSÉ PAR M. T. SMITH.



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Paris	4f 50	9f »	18f
Départements	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, îles Ioniennes, Valachie	8 50	16 50	33

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES, *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ÉMILE AUCANTE.

d'une chemisette de flanelle, et un grand nombre de femmes lui doivent la santé.

On se tromperait en supposant que le corset de flanelle hygiénique grossit la taille; il ne tient pas plus de place qu'un autre, il est d'excellente forme et fort élégant. La maison Simon, qui a fait sa fortune avec ses corsets orthoplastiques contre les déviations de la taille, a une supériorité incontestable pour la coupe et la construction de ses modèles; c'est d'ailleurs une ancienne réputation parfaitement méritée.

Parler des spécialités de la parfumerie, c'est plaire à un grand nombre de lecteurs et de lectrices; c'est pourquoi, dès que j'ai pris des informations sur un nouveau produit et que je le crois recommandable, je lui consacre quelques lignes.

Voici l'*Eau de la Virginie*. C'est un liquide parfumé dont l'emploi est très-agréable; il embellit la chevelure, la rend souple et brillante. Ceci prouve qu'il n'entre dans sa composition aucun ingrédient dangereux, et cependant cette eau, par l'action des plantes toniques qui en sont la base, rend aux cheveux blancs leur couleur primitive.

Pour arriver très-promptement à un résultat complet, on doit employer en même temps la *Pommade de Virginie*, qui active les effets de l'eau. Ces produits ne sont pas des teintures; ils ont été étudiés et expérimentés avant d'être livrés au public. On en parle aujourd'hui dans des termes tellement flatteurs, qu'il est important d'en conseiller l'essai. Le parfum particulier à ces cosmetiques en rend l'usage très-agréable. On les trouve chez M. Damas, rue Saint-Honoré, n° 336.

Il faut, mes chères lectrices, attendre les premiers jours d'octobre pour avoir des détails bien précis sur les confections de la saison. Dans ce moment, tout le monde voyage, on porte encore des toilettes d'été; les vraies Parisiennes ne sont pas encore venues exciter le zèle de leurs fournisseurs, et les maisons qui ont des modèles de haute nouveauté ferment impitoyablement la porte à la chronique des modes. On craint les indiscrétions... et on n'a pas tort... Allez donc confier un secret à quarante mille lectrices! Vraiment, ce sera un secret bien gardé!...

C'est pour cela que je vous dis, mesdames, encore quelques jours d'attente et nos Courriers auront de quoi vous intéresser et nos causeries mériteront votre bienveillante attention

ALICE DE SAVIGNY.



PANOS KORONÉOS, CHEF DE L'INSURRECTION CRÉTOISE, d'après une photographie. — Voir page 595.

HAMMERFEST

Au moment où la question du pôle nord, soulevée par l'intéressante entreprise de M. Gustave Lambert, vient préoccuper vivement le monde géographique, il n'est pas sans intérêt de rappeler que la dernière ville d'Europe qu'on rencontre dans les mers septentrionales est Hammerfest, dans l'île Kvaloe, ou île de la Baleine, dépendante du Finmark.

Le naturaliste Léopold de Buch, qui vit Hammerfest en 1807, écrivait alors : « En vérité, sans les poissons que la mer y fournit en abondance, on ne comprendrait pas qu'un tel endroit fût capable d'attirer aucun être humain. »

La ville, ou mieux le village, ne comptait alors que quarante habitants, presque tous pêcheurs. Ce chiffre infime s'est progressivement élevé jusqu'à trois cent quatre-vingt-onze en 1835, neuf cent vingt-sept en 1845, et onze cent vingt-cinq en 1865. Les indigènes sont cités pour leur bonne humeur, leur industrie et leur hospitalité.

La baie sur le bord de laquelle Hammerfest est situé y forme un port naturel assez sûr. On ne peut nier que la ville n'emprunte à la sévérité des sites environnants une certaine tristesse : elle ne se compose guère que d'une rue principale coupée par quelques ruelles. Sur une hauteur s'élève auprès des cimetières une petite église construite en bois, comme toutes les maisons de l'endroit. La plupart de ces maisons sont entourées de jardins potagers. Hammerfest possède plusieurs grandes maisons de commerce et quelques hôtels convenablement aménagés, où l'on prépare les langues de renne d'une façon remarquable.

HENRI MULLER.



HAMMERFEST, LA VILLE LA PLUS SEPTENTRIONALE DE L'EUROPE, d'après le croquis d'un voyageur.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM.
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
ois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 663 — 28 Septembre

A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le congrès de *deux et deux font quatre*. — Rouge au nord et bleu au midi. — Un résultat du congrès de Genève. — *Les Horaces* à Carpentras. — Mlle Karoly et le mont Ventour. — Une partie de chasse. — Le farceur et sa victime. — Mystificateur mystifié. — Une truite chassée au chien d'arrêt et un lièvre tué par un fusil qui a raté. — De surprise en surprise.

J'ai cent raisons, toutes âgées de plus de vingt et un ans, — c'est-à-dire majeures, — pour ne pas vous parler des congrès. Je ne romprai ce silence, qui n'est pas une calamité publique, que lorsque nous aurons réalisé un projet actuellement à l'étude : le congrès de *deux et deux font quatre*.

Il y a, chaque année, un certain nombre de gens malades d'un discours rentré et qui demande à sortir, comme il y a des personnes affligées d'anthrax, de tumeurs ou de pléthore, que l'on envoie aux eaux de Louèche pour obtenir une *poussée*.

Eh bien, le soulagement des malades étant, avec l'extinction du paupérisme et la paix des nations, un des grands intérêts de l'humanité souffrante, il importait de créer quelque part un lieu sûr où des hommes sérieux pussent librement se débarrasser de la harangue qui leur pèse, sans risquer d'être troublés par des dissidents ou interrompus par une émeute. Or, toute affirmation politique, philosophique, littéraire, scientifique et médicale étant sujette à amener une négation, et tout conflit entre le *oui* et le *non* pouvant dégénérer en rixes, voies de fait et scènes de pugilat, il ne sera permis, dans le congrès que j'annonce, de prouver que des vérités tellement vraies que nul n'osera les contredire.

Exemple : un monsieur habillé de noir et cravaté de blanc monte à la tribune. (Cris d'enthousiasme dans l'auditoire : — C'est le fameux Carothinès ! il a pâli sur les livres ! il a fait trois fois le tour du monde ! écoutez ! écoutez !)



INAUGURATION DE LA STATUE DE M. BILLAULT, A NANTES; dessin de M. Lix, d'après un dessin de notre correspondant. — Voir page 607.

Carothinès tousse, boit un demi-verre d'eau sucrée, promène sur l'assemblée ce regard limpide que donnent une conscience droite et un jugement infaillible. Puis d'une voix ferme :

— Messieurs, vous êtes réunis dans cette auguste enceinte (Oui! oui! parlez! parlez!) pour concourir aux progrès de l'esprit humain, combattre l'erreur, vaincre le préjugé et faire triompher l'évidence. (Vive sensation; applaudissements réitérés.) J'ai parcouru tous les pays connus et même quelques contrées que vous ne connaissez pas; j'ai lu tous les livres publiés ou inédits. Partout j'ai vu que ce qui passait pour rouge au nord passe pour bleu au midi; que les uns tenaient pour blanc ce que les autres affirment être noir, et que, malgré le célèbre aphorisme latin : *De coloribus non est disputandum...* (Explosion de bravos. — Quel puits de science!), ces différences de couleurs suffisaient à faire verser des torrents de sang; c'est pourquoi, fort de ma conscience, nourri de la moelle des docteurs, encouragé par l'assentiment de tous les siècles et par vos précieux témoignages, je viens vous proposer de déclarer que... deux et deux font quatre!

Nouveaux applaudissements; l'enthousiasme ne connaît plus de bornes : on entoure l'orateur; on coupe un pan de son habit que l'on se partage par petits morceaux. Sa proposition, votée à l'unanimité, est inscrite au procès-verbal avec accompagnement de trombones et de fanfares.

L'assemblée, fière de ce premier résultat obtenu, rédige, avant de se séparer, le programme de l'an prochain, qui consistera à prouver que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Mais comme, cette fois, la question sera beaucoup plus épineuse, on décide d'avance que tous les membres du congrès seront soigneusement fouillés à leur entrée en séance, et que les *revolvers*, canifs, couteaux et cannes plombées seront rigoureusement confisqués.

Le soir, un banquet, où règne la cordialité la plus franche, réunit tous les votants sous la présidence de M. Carothinès. La joie éclate sur les visages. Ces hommes d'élite se réjouissent d'être d'accord touchant les grands problèmes qui agitent le monde. Seulement, comme la contradiction ne perd jamais ses droits, un convive qui a trop bu et qui voit double soutient à son voisin que deux et deux font huit.

Mais me voici bien loin de mon texte et de mon sujet.

Le congrès de Genève a eu une conséquence imprévue dont je puis vous parler sans offusquer même le gendarme de Bilboquet, car la politique est tout à fait étrangère à l'événement. Cette conséquence — je vous le donne en dix, je vous le donne en cent, ou plutôt je ne vous le donne pas, parce que vous ne sauriez pas le prendre, — cette conséquence — vous épuiseriez tous les adjectifs de Mme de Sévigné avant de la trouver vraisemblable, — cette conséquence a été de faire jouer *les Horaces*, de Pierre Corneille, par Mlle Karoly, à Carpentras!!!

Ceci mérite explication, et cette explication exige que nous remontions un peu haut.

Donc, le mois de septembre étant pour les chroniqueurs synonyme de vacances et de licence, et l'ouverture de la chasse prenant, dans ces jours solennels, le pas sur celles de Mozart et de Weber, je m'étais dit : Voyons! quelle partie de chasse raconterai-je à mes lecteurs? Les bonnes chasses ne sont pas neuves; les mauvaises ne sont pas consolantes; se vanter d'avoir tué tant de chevreuils ou tant de faisans, la belle affaire! Avouer que, pour ne pas rentrer les mains vides, on a acheté une perdrix et un lapin, est-ce bien drôle? Non; pour avoir quelque chose à raconter, il faut chasser dans le Midi.

Le midi de la France offre ce trait particulier, que, les chasseurs y étant extrêmement nombreux et le gibier infiniment rare, le contraste peut donner lieu à quelques-uns de ces épisodes inattendus, dont *la Chasse au Chastre*, de Méry, reste le type et le modèle.

J'étais depuis longtemps invité à aller chasser le lièvre noir dans les gorges du mont Ventour. Ne trouvez-vous pas que cette simple annonce, avant même le premier coup de fusil, ne manque point de caractère et de pittoresque?

Le mont Ventour, remis à la mode par une des pages les plus grandioses du *Calendaoü* de Mistral, est, comme chacun sait, une très-haute montagne que son isolement fait paraître encore plus élevée, et qui ne ressemble pas mal à une énorme baleine couchée sur le flanc ou à la carène d'un grand navire échoué. Il domine, au nord, le Dauphiné; au sud, le Comtat-Venaissin. Lorsque, par un beau soleil couchant, le colosse dessine sa vive silhouette sur un fond d'azur légèrement teinté de brume, le voyageur qui arrive par le chemin de fer n'a pas besoin de feuilleter son *Guide-Joanne* pour comprendre qu'il se trouve en présence de la nature méridionale.

Le mont Ventour est un grand seigneur ruiné, comme presque tous les grands seigneurs. Jadis il possédait d'immenses forêts, peuplées de sangliers, d'ours, de loups et de cerfs. Maintenant, il est pelé et désert; tant bien que mal; il se divise en cinq zones, qui ont leur température et leur végétation distinctes, d'après le degré d'élévation : à la base, des prairies, sillonnées de cours d'eau où abondent diverses espèces de poissons de rivière. La seconde zone est celle des chênes verts; la troisième celle des hêtres; la quatrième produit des bruyères, la cinquième ne produit que des pierres, qui se couvrent de neige pendant une partie de l'hiver.

Inutile d'ajouter que chênes, hêtres et bruyères sont à peu près de la même hauteur; les mieux réussis ne montent pas à mi-jambe; il faut les toucher pour y croire.

Dans ces bois ou dans ces taillis entrecoupés de ravins que l'été met à nu et que les pluies d'automne changent en torrents, il existe une espèce de lièvres qu'on appelle lièvres noirs, d'une taille si colossale, d'un parfum si exquis, d'un fumet si délicieux, que tuer un de ces lièvres est le rêve de tous les chasseurs, et manger un de ces civets, le rêve de tous les gourmands. Par malheur, la race en est presque éteinte; la légende s'en empare, parce qu'ils manquent à l'histoire.

Quoi qu'il en soit, par un beau jour de septembre, me voilà débarquant chez mon ami le docteur Rissolet, disciple de Saint-Hubert, et ne se laissant distraire du soin de guérir ses malades que par le plaisir de poursuivre des perdreaux; le docteur Rissolet est une des notabilités de la plus charmante, la plus riante, la plus heureuse et la plus calomniée de toutes les villes, la ville de Carpentras.

— Bravo! me dit-il; vous ne pouviez arriver plus à propos : deux lièvres noirs ont été signalés par les gardes dans les *Combes* de Flassan; demain matin, grande chasse, et comme un bonheur n'arrive jamais seul, nous avons Chaudoreil et Vaumouché.

— Eh, qu'est-ce donc que Chaudoreil et Vaumouché? fis-je.

— Vous ne connaissez pas Vaumouché et Chaudoreil? reprit-il aussi stupéfait que si j'avais demandé ce que c'était que Victor Hugo et Lamartine; alors je ne vous en dis rien; je veux vous laisser le plaisir de la surprise.

N'ayant pas la même prétention que le bon docteur à ménager mes effets, je vous dirai tout de suite que Chaudoreil est le *loustic*, le farceur attitré du club des *lièvres noirs*, et que Vaumouché est le *patito* de Chaudoreil.

Partout où se rencontraient Chaudoreil et Vaumouché, les chasseurs disaient : Nous ne tuerons peut-être pas de lièvre; mais nous allons rire!

Le lendemain, au petit jour, nous étions une douzaine, montant d'abord le sentier de Carpentras à Bedoin, puis la côte de Malaucène à Flassan, dont le territoire s'étend jusqu'aux premiers escarpements du mont Ventour. Le *loustic* et le *patito*, amis intimes, étaient à leur poste. Chacun d'eux possédait la physionomie de son emploi. Vaumouché avait une bonne grosse figure, qui semblait prédestinée à exprimer l'étonnement. Son nez camard s'absorbait entre deux joues rebondies; ses yeux ronds, aux prunelles extrêmement dilatées, aux sourcils jaunes, à peine dessinés sur un front d'une blancheur lymphatique, sortaient à demi de leur orbite, chaque fois que leur propriétaire éprouvait une impression quelconque : or, il me paraissait très-impressionnable.

Chaudoreil avait été doué par la prodigue nature d'une de ces têtes sérieuses qui rendent si redoutables les plaisants de profession; long cou, profil en lame de couteau, yeux gris ombragés de vastes lunettes, nez d'épervier, lèvres minces, semblables à un arc tendu, dont le pauvre Vaumouché était la cible.

Pour que la journée fût complète, on commença par une tournée de pêche dans le joli ruisseau des Barroux. On jeta les filets, et l'on prit, avec quelques barbillons, une belle truite. A ma grande surprise, je vis M. Chaudoreil faire un signe à ses compagnons de chasse, s'emparer de la truite et la fourrer dans sa giberne. Nous étions à la mi-septembre, et la journée s'annonçait brûlante.

— Voilà une truite, dis-je étourdiment, qui risque de ne pas être bien fraîche ce soir!...

Rissolet me poussa le coude avec un geste qui signifiait : profane que vous êtes! ne sondez pas les mystères de Chaudoreil!

La montée ne dura pas moins de trois heures; le soleil montait avec nous, et le degré du thermomètre participait à l'ascension. Chaudoreil en charmait les sueurs en criblant de calembours le malheureux Vaumouché.

Enfin nous arrivâmes à un plateau encaissé entre deux roches abruptes et déchiqueté de ravines où l'eau des pluies et une mince couche de terre végétale avaient fait croître d'épaisses touffes de genévriers, de ronces et de noisetiers sauvages :

— S'il y a des lièvres, ils sont là! me dit le docteur.

En même temps, je vis ou crus voir Chaudoreil se glisser sournoisement derrière un de ces buissons; il ne tarda pas à reparaître; les chasseurs se rangèrent en demi-cercle, comme s'ils s'attendaient à de l'imprévu.

— Vaumouché! Vaumouché! s'écria-t-il; venez vite, et appelez Médor! je viens d'apercevoir un mouvement dans ce buisson : le lièvre est dedans!...

Vaumouché accourut, et Médor se montra digne de son maître : il tomba en arrêt; un arrêt magnifique, indéfini; l'immobilité à quatre pattes; ce n'était plus un chien; c'était un bloc.

Évidemment il y avait quelque chose dans le buisson; pourtant rien ne partait. Vaumouché! aussi immobile que son chien, avait un œil braqué sur la touffe de genévriers, l'autre sur le canon de son fusil, qu'il s'apprêtait à épauler. Au bout de cinq minutes de cette attente anxieuse, il ne put y tenir, et dit à Médor : Bourre, Médor! bourre!

Médor s'élança comme un trait, piétina un moment dans le massif, et bientôt en sortit, fier et superbe, rapportant... une truite de deux livres!

— Une truite à cette hauteur! une truite dans un buisson, sec comme un paquet d'amadou! C'est inouï! Vaumouché, il faudra faire un rapport à l'Académie des sciences, section d'histoire naturelle... vous serez dans tous les journaux!

Et d'un. Chaudoreil n'avait pas perdu sa journée.

Après avoir chassé trois autres heures sans tuer une alouette, nous fîmes halte pour déjeuner. Là, profitant d'un moment où son *patito* tournait le dos, Chaudoreil, de plus en plus farceur, prit son fusil, ôta les capsules et les remplaça par d'autres où il avait enlevé la poudre fulminante.

Mais cette fois, qui fut attrapé? Le mystificateur. Nous nous étions remis en chasse, et on continuait à ne rien voir, quand tout à coup un énorme lièvre noir part dans les jambes de Vaumouché : il tire, le fusil rate, ce qui n'empêche pas le lièvre de tomber en se roulant sur lui-même, ce qui, depuis Nemrod, est le diagnostic de tout lièvre mortellement atteint.

Cri de triomphe de Vaumouché; stupeur universelle; le profil en lame de couteau s'allonge sensiblement. On s'approche, et le phénomène s'explique. Ce lièvre avait, attachée à son flanc, une belette d'espèce microscopique, particulière au mont Ventour, qui l'avait surpris pendant son sommeil et était en train de le saigner, quand le bruit de la chasse l'avait fait partir. Il succombait à cette saignée, au moment même où ratait le fusil de M. Vaumouché.

— Hourra pour M. Vaumouché! Vive le roi de la chasse! m'écriai-je, enchanté *in petto* de taquiner M. Chaudoreil qui, depuis le lever de l'aurore, me prenait tous mes calembours.

Celui-ci voulut couvrir sa défaite :

— Vaumouché, mon ami, lui dit-il d'un air grave, je vous félicite; avoir tué un pareil lièvre, d'une pareille façon! à vous la gloire DU RABLE!

Nous applaudîmes, et Chaudoreil fut consolé.

. . . .

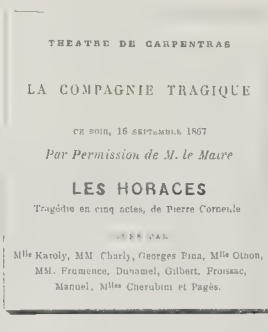
— C'est égal! disais-je quelques heures après à mon ami Rissolet en descendant cette rude côte; je ne regrette pas mes 1,440 kilomètres de chemin de fer... il me fallait venir à Carpentras pour voir une truite chassée au chien d'arrêt à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et un lièvre tué net par un fusil qui a raté.

Le docteur me regarda d'un certain air qui voulait dire : Vous en verrez bien d'autres!...

— Vraiment, ajoutai-je, quand on prend de l'imprévu, on n'en saurait trop prendre... Je nage dans l'extraordinaire, et il n'y a pas de raison pour que je m'arrête en si beau chemin... Vous me diriez... Voyons... Oui, vous me diriez que ce soir, dans deux heures, à Carpentras, j'assisterai à une tragédie en cinq actes et en vers, jouée par les acteurs de l'Odéon... On me dirait cette chose ruisselante d'inouïsme, on ne m'étonnerait pas... Je ne veux plus m'étonner de rien.

— Qu'à cela ne tienne! me répliqua Rissolet.

Et il tira de sa poche une longue pancarte, qu'il déroula. J'y lus l'annonce suivante :


THÉATRE DE CARPENTRAS

LA COMPAGNIE TRAGIQUE

CE SOIR, 16 SEPTEMBRE 1867

Par Permission de M. le Maire

LES HORACES

Tragédie en cinq actes, de Pierre Corneille

JOUÉE PAR

Mlle Karoly, MM. Charly, Georges Pina, Mlle Othon, MM. Frumence, Duhamel, Gilbert, Froissac, Manuel, Mlles Cherubini et Pagès.

Samedi, je vous raconterai, s'il y a lieu, cette représentation mémorable.

A. DE PONTMARTIN

BULLETIN

L'édilité parisienne songe sérieusement à la transformation de plusieurs des anciennes communes annexées. Les travaux doivent commencer assez prochainement à Montmartre; ils seront précédés par l'achèvement du boulevard de Magenta, entre les anciens boulevards extérieurs et la porte de Clignancourt. Ce travail est poussé avec beaucoup d'activité; les maisons condamnées à disparaître sont vigoureusement attaquées par les démolisseurs; les matériaux s'enlèvent au fur et à mesure; le nivellement du sol s'effectue immédiatement après; les égouts sont construits en même temps; bref, au train dont vont les choses, la voie peut être carrossable, dans toute sa longueur, pour la fin du mois.

La même activité préside aux travaux de démolition pour le prolongement de la rue de Maubeuge. En même temps, on opère le prolongement de la rue Olivier, depuis la rue du Faubourg-Montmartre jusqu'à la rue Lafayette.

Les travaux à exécuter pour l'amélioration des moyens de communication dans ce quartier seront donc bientôt achevés et il ne restera pour les compléter qu'à border de maisons neuves les nouvelles voies.

Dans la séance de l'Académie des beaux-arts du 21 septembre, la section de peinture a présenté la liste suivante de candidats pour la place de M. Ingres :

1° M. Hesse (Alexandre); 2° M. Roger; 3° M. Pils; 4° M. Bouguereau; 5° M. Jalabert.

L'Académie a ajouté à cette liste, et dans l'ordre suivant, les noms de MM. Hébert, Yvon et Fromentin.

La réception de M. Jules Favre à l'Académie française aura lieu dans les premiers jours de novembre. M. Jules Favre, qui est en villégiature en Allemagne, prépare son discours.

Le sultan Abdul-Aziz vient de confier l'éducation de son fils au lieutenant-colonel Nugues, aide de camp du général de Montebello. Ce choix a reçu la sanction du maréchal Niel, ministre de la guerre.

La Commission consultative d'agriculture prépare en ce moment un des plus importants concours d'animaux, celui des bêtes bovines de boucherie.

Ce concours, qui aura lieu du 1er au 12 octobre prochain à l'Annexe agricole de Billancourt, contiendra non-seulement des bœufs des vaches et des veaux gras comme celui de Poissy, mais encore les reproducteurs des races bovines les plus aptes à fournir de la viande.

Les races durham, charollaise, limousine, garonnaise, cotentine, flamande, etc., y figureront avec les avantages qu'on leur connaît et les caractères qui les font apprécier par les agriculteurs.

A en juger par les nombreuses déclarations qui sont déjà parvenues au commissariat général, cette exposition sera remarquable parmi toutes celles qui se sont succédé jusqu'à ce jour à l'île de Billancourt. Elle sera intéressante au double point de vue du nombre et de la qualité des animaux, les étables les plus estimées de la France y étant représentées par des types de choix.

Dans la construction du nouvel Opéra on a employé 4,548 mètres cubes de moellons, 1,582 mètres cubes de pierres meulières, 35,344 mètres cubes de plâtre, 93,183 mètres cubes de pierres diverses, 3,220 mètres cubes de chaux, 9,507 mètres cubes de sable, 5,762,000 mètres cubes de briques, 7,097 mètres cubes de cailloux, 3,132,900 kilogrammes de ciment, 760,648 kilogrammes de fonte et 4,582,185 kilogrammes de fonte et 4,582,185 kilogrammes de fer.

Pendant longtemps, huit cent soixante ouvriers (sans compter les artistes) ont travaillé à ces constructions gigantesques. Ils sont aujourd'hui quatre cents.

Le nouvel édifice contiendra quarante bustes, vingt grandes statues, quatre groupes.

Cinq cents colonnes en marbre et monolithes décorent l'Opéra. Ce marbre vient des Pyrénées, de l'Italie, de la Suède, de l'Espagne, de l'Algérie. Il y en a de toutes les couleurs, de blanc et de rose, de vert, de rouge, de violet. Les pierres de luxe viennent principalement de l'Isère : elles sont roses, blanches ou jaunes et presque aussi chères que le marbre. Après la pierre de l'Isère, la plus belle et la plus recherchée est celle du Jura, qui tire sur le rouge. On a beaucoup employé également des pierres de Lunéville et de Bourgogne.

Les colonnes monolithes du péristyle pèsent 14,000 kilogrammes chacune, elles ont huit mètres de hauteur et un mètre dix centimètres de circonférence.

On a mis deux jours pour poser chacune d'elles.

En outre, les fondations ayant été envahies par les eaux, quatre pompes, fonctionnant jour et nuit pendant six mois, ont eu raison de cette première difficulté. On a enlevé douze millions d'hectolitres d'eau.

On vient de restaurer l'escalier d'honneur de l'Hôtel de ville. Cet escalier, malgré ses petites dimensions, est celui par lequel bien des empereurs et des rois se sont rendus aux solennités du palais municipal en traversant la cour haute, ce *Patio* occidental, merveille d'architecture de la Renaissance.

C'est par là notamment qu'est entré, le 6 octobre 1789, le roi Louis XVI, avec la reine et le Dauphin, ramenés de Versailles par le peuple en armes, et passant sous une voûte d'acier, formée par les sabres et les baïonnettes de la garde nationale.

Au-dessus de la porte, à l'intérieur, derrière le bas-relief de Henri IV à cheval, on lit sur une table de marbre l'inscription ainsi conçue :

« Du regne du très chrestien Henry IIII, roy de France et de Navarre, et de la prevosté de Mons. M. Jacques Sanouin, Sr de Livry, Conser du Roy en sa court de Parlement, et de l'eschevinage de M. Germain Gouffe, advocat en ladicte court, Jehan de Vailly, Sr de Brevil de Pont, M. Pierre Parfaict, greffier en l'eslection et Charles Charbonnière, Conser du Roy et auditeur en sa chambre, ceste salle a esté parachevée, le pavillon du costé du Sainct Esprit encommancé, les colonnes posees et la tour à huict pans eslevée pour l'horloge. Mil six cens huit. »

Cette inscription est supportée par un cartouche où se voient les armes de la ville de Paris, soutenues par deux figures allégoriques.

L'ouverture du testament de l'empereur Maximilien a eu lieu, à Vienne, en présence du prince de Hohenlohe, premier grand maître de la cour, du baron de Salzberg, président du maréchalat de la cour, et de M. Radonetz, préfet de Miramar.

Un journal allemand donne les détails suivants sur les dernières dispositions de l'empereur Maximilien. Il existe deux testaments. Le premier fut rédigé à Miramar en 1864, peu de temps avant le départ pour le Mexique; il est écrit et signé de sa main.

L'impératrice Charlotte était instituée légataire universelle, et, en outre, des souvenirs étaient légués à presque tous les membres de la famille impériale. Tous les dons que Maximilien a reçus en différentes occasions, lorsqu'il était encore enfant, sont légués par ce testament à ceux qui lui en firent jadis présent.

Maximilien parle avec une touchante reconnaissance de sa mère et de l'heureuse influence qu'elle a exercée sur son cœur et sur son caractère. Sa femme est aussi, de sa part, l'objet de touchants souvenirs.

Le second testament a été rédigé à Queretaro peu de temps avant la mort tragique de l'empereur : il est, de même que le premier, écrit et signé de sa main. Ainsi qu'il en résulte, cet acte a été fait dans la supposition que l'impératrice Charlotte serait décédée en Europe, et l'archiduc François-Charles est institué légataire universel.

Les autres dispositions ne sont modifiées en aucune façon. MM. Tesch et le baron de Krauss ont déjà eu plusieurs conférences et on prendra, paraît-il, le premier testament pour base, attendu que l'on a dû annuler le second parce qu'il a été rédigé dans la supposition d'événements qui ne se sont pas réalisés.

Le nombre des voyageurs arrivés à Chamonix depuis le commencement de l'été est actuellement de 11,027. Ce chiffre dépasse de près de 4,000 celui qui a été constaté l'année dernière à la même époque.

Trois ascensions au mont Blanc ont eu lieu dans les journées des 8 et 9 septembre. Les deux premières par des Anglais, — c'est de tradition, — et la troisième par M. l'abbé Vincent, du séminaire de Saint-Sulpice, qui faisait cette ascension pour la deuxième fois.

L'ordre des dominicains, disparu de l'Angleterre depuis Henri VIII, va reprendre dans huit jours possession d'une manière permanente de la ville de Londres, où il possédait autrefois un établissement tellement important, qu'après un intervalle de plus de trois cents ans, le quartier où il se trouvait porte encore son nom.

C'est à Haverstock-Hill que se trouvera la communauté mère pour la Grande-Bretagne.

Ce monastère grandiose est loin d'être terminé, et il faut encore au moins deux ou trois ans pour finir l'église, qui pourra contenir de sept à huit mille personnes. En attendant, les révérends pères célébreront le saint sacrifice dans la bibliothèque convertie en chapelle.

Les cigales commencent à faire des ravages formidables en Amérique. Le chanvre a été entièrement détruit dans la province de Minnesota. Une journée suffit à ces insectes voraces pour dévorer les produits d'un champ qui, vers le soir, apparaît aussi nu qu'avant les semailles. On croit que toute l'avoine sera perdue; les cigales la préfèrent au blé, qui relativement a été peu endommagé.

Les jardins ont beaucoup souffert, il ne reste plus de légumes.

L'outrecuidance du negous d'Abyssinie, Théodoros Ier, contre lequel arme l'Angleterre, est sans égale. Entre autres réponses où éclate l'orgueil le plus insensé, on cite celle qu'il fit au clergé de la ville d'Axoun, qui était accouru en corps à sa rencontre, le jour de son entrée triomphale dans cette ville :

« J'ai fait un pacte avec Dieu. Il a promis de ne pas descendre sur la terre pour me frapper, et j'ai promis de ne pas monter au ciel pour le combattre. »

La chronique du précédent numéro a introduit le lecteur dans le modeste amphithéâtre de bois où des gaillards aux puissants biceps ont entrepris de ressusciter la lutte, chère à la Grèce antique. Les soirées de l'arène athlétique nous ont paru assez curieuses pour ajouter aujourd'hui, à la description de la semaine dernière, un dessin qui fait voir la lutte *terrible* de l'Homme-Masqué contre Marseille jeune. Quel est ce personnage mystérieux? Nous avouons franchement que nous n'en savons rien. Les uns disent que c'est tout bonnement un compère; d'autres soutiennent que c'est un amateur à qui de hautes considérations sociales imposent l'incognito. Quoi qu'il en soit, l'Homme-Masqué est un fier lutteur, dont les connaisseurs vantent surtout le fameux coup de ceinture.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1])

LA MAISON DE PILATE

— Au saint Esteban! criait-on de toutes parts, au saint Esteban d'Antequerre, roi des gueux, maître de la Grandesse, prince de l'Eldorado!

La bannière, qui portait d'un côté l'image du grand Galfedado (lépreux), le Charlemagne de la monarchie gueusante, tout entourée de flammes, présentait, de l'autre, le portrait d'un homme barbu couronné de feuillage, au-dessous duquel on lisait, brodé en or, le nom de saint Esteban.

Évidemment la procession se faisait en l'honneur de ce puissant personnage.

— Matalon, mon cousin, dit Bobazon prenant tout à coup un parti décisif, as-tu voulu jouer un méchant tour à l'homme qui t'a bercé sur ses genoux, là-bas, dans notre chère Estramadure?

— J'ai voulu faire ton bonheur, cousin, répliqua Escaramujo; mais, du moment que tu refuses, je ne peux plus rien pour toi. Ici, nous n'avons ni parents, ni amis, ni frères, ni pères... c'est la grande famille qui nous tient lieu de tout cela... au saint Esteban! au saint Esteban!

Ce fut le signal d'un hurlement unanime. La procession entourait déjà nos deux cousins d'Estramadure et faisait un tel tapage que le jeune Escaramujo, délicat et efféminé, se boucha les oreilles. Bobazon, au contraire, se mit du premier coup au diapason commun. Il lança son chapeau en l'air et cria comme un sourd :

Au saint Esteban! mes dignes amis, au saint Esteban!

— Qui est ce rustre? demandaient les nouveaux venus?

— Mes chers seigneurs, répondit Bobazon, tandis que le galant Escaramujo le contemplait tout ébahi, vous voyez en moi un candidat à la gueuserie. Je viens pour cet objet du fin fond de l'Estramadure; et mon jeune cousin que voilà m'a promis qu'en considération de cette fête solennelle on me recevrait gratis, moi pauvre homme, qui n'ai ni sou ni maille pour payer ma bienvenue. Voilà trois ans que j'amasse maravédis à maravédis une petite somme pour faire le voyage de Séville et me joindre à votre illustre association. Je voudrais avoir tous les trésors du monde pour vous les offrir. Ayez égard au respect que je vous porte et à la sincère vocation qui m'a fait quitter mon pays, ma famille, tout ce que j'aimais, pour entrer, en si bas grade qu'on veuille me conférer, dans votre vénérable confrérie!

— Comment! effronté compère! commença Escaramujo.

Les autres disaient :

— Il parle bien, l'estremino!

Bobazon venait d'apercevoir dans la foule Gabacho, plus ivre que jamais, et sa forte compagne Brigida.

— Là-bas, dans nos montagnes, reprit-il, la gloire de votre confrérie a pénétré. Le grand Galedado nous est connu, ainsi que le saint Esteban et bien d'autres. L'un de vous ne s'appelle-t-il point Gabacho, et n'a-t-il point uni son sort à une incomparable dame qui a nom Brigida?

— Je te prends sous ma protection, étranger! dit le faux aveugle.

— Puisque tu es le cousin de notre ami Escaramujo... commença en même temps la coupable Brigida.

— Si tu souffles mot, murmura Bobazon à l'oreille du séducteur qui faisait mine de protester, — je raconte comme tu sais bien sauter par les fenêtres!

Les guitares grincèrent, la bannière s'agita.

— Un mot encore, reprit Bobazon. Quelqu'un ici se connaît-il en chevaux? Voilà deux bêtes fatiguées par un long voyage, n'est-ce pas? Eh bien! voyez comme ils se tiennent après cent lieues faites en trois traites par des chemins d'enfer! C'est le pur sang des montagnes, aussi vrai qu'il fait jour à midi. Je les amène des pays au delà du Tage parce que l'intendant des écuries royales veut croiser les races d'Estramadure avec la race andalouse. Si j'avais seulement mon chemin dans Séville, j'aurais trois cents douros d'argent dans mon escarcelle. C'est réglé; l'intendant l'a promis.

— Mes amis, mes nouveaux frères, je vais vous faire connaître dès cette première heure l'étendue de mon désintéressement : ne pouvant vous offrir en totalité cette somme qui est le pain de ma nombreuse famille, je veux cependant payer ma bienvenue parmi vous comme si j'étais le fils d'un roi. L'affaire est d'or, je vous en préviens. Cotisez-vous, rassemblez mille reaux, prix que j'ai déboursé pour les deux bêtes, et je vous les céderai de bon cœur.

— Oh! oh! fit-on avec défiance, mille reaux!

— Et demain, continua Bobazon, quand elles seront reposées, vous les conduirez à l'intendant, qui vous comptera trois cents douros ou six fois votre débourse, je vous le jure sur l'espoir de mon salut éternel.

— Pour le coup, tu es un hardi coquin! gronda Escaramujo.

— La paix, Matalon, ou gare au mari! fit tout bas notre Bobazon.

Puis à l'oreille de Brigida :

— Un coup d'épaule, señora, pour le cousin du gentil Escaramujo!

— Saint Barnabé! s'écria aussitôt l'énorme femme, manquerons-nous l'occasion? Je me connais en bidets, moi qui

[1] Voir les nu[illegible]

allais de foire en foire. Gabacho, mon homme, metsun douro, tu gagneras en proportion du bénéfice de la vente? — Un douro! fit l'aveugle avec dédain; j'ai bu ce matin du vin qui coûte son pesant d'or. Je suis l'ami d'un duc! Quand mon gousset sera vide, ne sais-je pas le chemin de la maison de Pilate?

Bobazon tendit son chapeau.

— Le seigneur Gabacho pour deux onces d'or, dit-il; l'intendant des écuries lui en rendra douze. Gagnez de l'argent, mes amis, pendant que l'occasion y est. Six mille réaux pour mille! Au chapeau ceux qui veulent participer à une bonne aubaine!

X.

La Grandesse.

L'argent ne manquait pas dans cette foule déguenillée; l'avidité abondait. Les réaux tombèrent comme une pluie dans le chapeau de l'heureux Bobazon.

— Oh! que mon cœur est gai! disait-il; je procure du bénéfice à mes bons frères!

La procession cependant continuait de descendre la ruelle. La ruelle donnait sur un assez vaste champ, poudreux et coupé de fondrières où croupissaient trois ou quatre mares. Une ville entière de masures hétéroclites entourait ce forum de la gueuserie, où grouillait la grande famille des mendiants andalous.

L'entrée de la ruelle, qui débouchait sur la place, était fermée par une barrière de bois, en vertu du privilége royal de 1427, qui permettait à la confrérie de se clore et de poser sentinelles armées à la porte de son quartier. De l'autre côté de la place, une rue plus large, mais tortueuse et d'aspect misérable, était également terminée par une barrière flanquée de deux petites tours en torchis, défendues par un fossé que traversait un pont-levis.

Il n'y avait point d'eau dans le fossé, où les broussailles formaient un précipice de verdure. Le pont-levis était fixé à la rive par



LE DOCTEUR DAVID LIVINGSTONE, explorateur de l'Afrique centrale, d'après une photographie. — Voir page 610

des crampons de fer à demeure. Les deux tourelles s'en allaient en ruines, et les sentinelles n'avaient pas été placées en faction depuis cent ans; mais le droit existait: nul rescrit nouveau n'avait rapporté le privilége royal.

On calculait que la cité des gueux proprement dite pouvait contenir de douze à quinze cents familles, mais nombre de ménages de mendiants logeaient au dehors, et c'était tout le quartier environnant qui portait le nom de Grandesse.

Le *Puchero* (pot-au-feu), comme on appelait cette place, était un quartier général et un endroit officiel de réunion. Il n'était nullement défendu par les statuts aux membres de la confrérie d'habiter les autres portions de la ville.

Mais, sinon par devoir, du moins par convenance et habitude, tous les gueux de Séville venaient prendre là leurs récréations et leurs repas. Un hangar fort spacieux, qui portait aussi un nom culinaire, *Gaspacho*, occupait tout le côté méridional de la place et s'entourait littéralement de cuisines installées dans des trous à fleur de sol, auxquelles deux ou trois planches supportées par des pieux servaient de toit.

Le *gaspacho*, mets éminemment national, et tout aussi triomphant que la olla-podrida elle-même, est une sorte de salade composée d'oignons comme base, de vinaigre ou de vin, de lait caillé, de safran, de moutarde, de poivre, de sel et de bien d'autres choses.

Un aimable cavalier qui a mangé du gaspacho peut se passer de parfums pendant plusieurs semaines.

C'est du Gaspacho que partaient ces bonnes odeurs de victuaille qui avaient enflé les narines gourmandes de notre Bobazon.

Au moment où la procession débouchait sur le Puchero, la place entière était splendidement pavoisée de lambeaux multicolores, de banderoles déguenillées et de bannières qui toutes rendaient honneur au saint Esteban. Tout le long du hangar et des principales demeures, on voyait des chandelles collées à la muraille et toutes prêtes pour l'illumi-



BATEAU D'ACIER CONSTRUIT POUR L'EXPÉDITION À LA RECHERCHE DU DOCTEUR LIVINGSTONE, DANS L'AFRIQUE CENTRALE, [illegible] par la S[illegible] de Londres. — Voir page 610.



BERLIN. — VUE DU PONT-ROYAL, dessin de M. Robert Geissler. — Voir page 611.

nation du soir. Partout flottaient les bannières des différentes paroisses, car la gueuserie de Séville se divisait ainsi, selon les habitudes de chacun de ses membres en groupes qui portaient le nom des chapelles ou des églises spécialement exploitées par eux. Les enfants et les femmes abondaient. Il y avait, ma foi ! de belles filles, drôlement accoutrées, et des chérubins souriants dans cette foule où dominait la laideur.

On dansait en plusieurs endroits de la place. Personne n'ignore qu'en Espagne la danse est un spectacle bien plus qu'un jeu. Les seguedilles, les zapateados, les manchegas et les jotas allaient leur train, suivant la nationalité des exécutants, qui tournaient, qui bondissaient, qui se posaient avec un zèle extrême. La sombre passion brûlait dans tous ces regards. Hommes basanés, femmes barbues luttaient de gestes hardis et d'audacieuses postures.

Cela n'était pas gai, cela n'était pas beau, mais un civilisé eût été franchement étonné de ces ardeurs sauvages. La danse a ses férocités.

Sous le hangar enfin, presque toutes les tables étaient servies et bien entourées de convives qui causaient gravement et buvaient à la santé du roi des gueux.

C'était en effet la bienvenue du roi des gueux, saint Esteban. Ce dieu faisait ces loisirs à ses fidèles. Dès le matin, les préparatifs de la fête avaient mis tout en émoi dans la Grandesse. Les cabaretiers et les marchands de potage avaient placé au-devant de leurs boutiques des écriteaux annonçant qu'on pouvait boire et manger gratis. Nul n'avait vu le roi depuis la veille au soir. La maison qu'il habitait, un peu plus grande que les autres et située à l'extrémité la plus occidentale du Puchero, restait close. Personne n'aurait su dire qui avait transmis ses ordres, car il ne paraissait point avoir d'affidés particuliers parmi les gueux, mais le fait existait : les largesses étaient faites, le vin coulait, l'huile frémissait dans la poêle, la viande fumait et pétillait sur le gril.

Bobazon, le nouveau frère, arriva jusqu'au Gaspacho, escorté par la procession reconnaissante et par de nombreux fainéants dont elle s'était grossie en chemin. Les deux chevaux étaient déjà au pouvoir des gueux, qui admiraient de bonne foi ces échantillons du pur sang de la montagne. En échange, Bobazon avait les mille réaux dans son gousset.

Escaramujo désormais contemplait son cousin avec un étonnement mêlé de respect. Cette façon de payer sa bienvenue en levant un impôt sur l'ensemble de ces maigres escarcelles prouvait assurément un génie extraordinaire.

Bobazon n'en était pas plus fier. Heureux d'avoir procuré à l'association cette excellente affaire, il allait d'un air bonhomme, songeant à bien dîner, et se demandant déjà par quelle industrie il se procurerait la clef des champs au dessert. Escaramujo le suivait comme un chien, disant à tout le monde : « C'est mon cousin ! » Il joua des mains et des coudes pour lui faire une place à la grande table d'honneur qui occupait le centre du Gaspacho.

— Jeune étourneau, lui dit Bobazon d'un ton protecteur, tu mériterais d'être tancé pour avoir voulu railler un homme de ma sorte, mais les souvenirs de famille sont chers à mon cœur... Je te promets un demi-cent de réaux pour payer ta discrétion, et je ne dirai rien au mari de cette femme moustachue qui a une faiblesse pour toi.

La grande table était fort bien entourée; tous les pères conscrits de la gueuserie et tous les jeunes tribuns à qui leurs talents précoces avaient conquis une grande importance, étaient là rassemblés. Nous eussions retrouvé là l'élite de nos amis du perron de Saint-Ildefonse : le centenaire Picaros, Gengibre, le maître des ulcères; Domingo, nègre habile; le muet Raspadillo, Moscatel, compatriote du saint Esteban; l'éloquent et noble Manoël Palabras, et enfin Caparrosa, l'orgueil de la confrérie soit par sa tenue de souffreteux, soit par sa valeur d'homme politique.

Gabacho, chancelant sur ses jambes avinées, répondit du nouvel arrivant, qui était déjà le bienfaiteur de l'association. Les deux chevaux curieux et précieux dont il avait fait hommage à la confrérie étaient en sûreté sous le hangar, où ils mangeaient enfin à leur aise après un si long jeûne.

— O mes amis, dit le sage Picaros, ce que vient de nous apprendre notre frère Caparrosa est grave et doit nous faire réfléchir. Nous vivons dans un malheureux temps et les règles de notre ordre nous obligent à rester en dehors de toutes ces agitations et de toutes ces violences... Nous avons d'ailleurs un chef...

— Je n'ai pas achevé, interrompit Caparrosa d'un air sombre.

— Parle ! parle ! Caparrosa, fit-on de toutes parts.

Bobazon avait déjà la bouche pleine, mais il ne perdait pas une parole de tout ce qui se disait autour de lui. Comme il vit que Caparrosa fixait sur lui ses regards défiants, il lui adressa un sourire amical, sans discontinuer le zèle travail de ses mâchoires.

Caparrosa ne fut point désarmé.

— Nous ne connaissons pas celui-ci, dit-il entre haut et bas.

— Celui-ci te connaît, mon fils, répliqua Bobazon doucement; celui-ci pourrait te dire combien de réaux tu as reçus ce matin, dans la salle basse de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste.

— Un espion ! gronda le jeune gueux qui fronça le sourcil, tandis que l'assistance devenait attentive.

— Non pas, mais un gaillard qui en sait plus long que toi, mon fils, et qui pourrait gagner le pain de ses vieux jours à révéler seulement ce qu'il a pu apprendre par hasard. Tu parlais du comte-duc... pourrais-tu dire où est présentement sa fille ?

— Sa fille ? répéta Caparrosa.

— Bien, bien, mon garçon ! Je vois que tu n'es pas ferré sur les événements du jour. Va à l'école si tu veux : les petits enfants t'apprendront la devise qui est autour de l'écu aux trois éperons d'or.

On échangea des regards tout autour de la table. Nous connaissons déjà l'art que possédait Bobazon de parler les langues qui lui étaient inconnues. Il tirait pa ti de tout.

— Le fait est, dit Raspadillo, que la fille unique du comte-duc a été enlevée aujourd'hui, à l'heure de la sieste, dans la propre litière de son père, portée par deux gitanos que nous connaissons tous : Ismaël et Soliman.

— Pour le compte de qui, mon frère ? reprit Bobazon avec triomphe. Si j'étais un espion, comme le dit ce joli garçon que je porterais à bout de bras tout autour des remparts de la ville, combien penses-tu que le saint office me payerait ma journée ? Et le ministre, combien ? Ah ! ah ! vous ne voulez pas parler devant moi ! On conte chez nous l'histoire de cette chandelle qui se cacha sous l'éteignoir, par crainte de la jalousie du soleil. Est-ce le sou de cuivre qui a peur d'être volé par la pièce d'or? Je mange et je bois, mes frères. A bon entendeur, salut ! Ai-je l'air d'un homme qui tombe de la lune? Vous avez un chef, quelqu'un d'entre vous a dit cela. Moi, j'ajoute : Votre chef a peut-être des serviteurs.

— C'est l'homme du saint Esteban ! murmura le sage Picaros, qui prit aussitôt une tenue respectueuse.

Le mot courut de bouche en bouche. Gabacho secoua la tête et grommela entre ses dents :

— Je ne l'ai pourtant pas vu à la maison de Pilate.

Bobazon remit de nouvelles provisions sur son assiette, après quoi il but un large coup.

— On vous prie de parler, l'ami, poursuivit-il en s'adressant à Caparrosa d'un ton péremptoire.

— Vous-même, répliqua celui-ci, n'avez-vous rien à nous dire de la part de celui que vous servez ?

— Oh ! oh ! se récria Bobazon, qui eut un rire mystérieux, je sers quelqu'un, à ce qu'il paraît. Qui dit maître dit libre, ou je ne sais plus causer en espagnol. S'il se cache, c'est qu'il ne veut pas qu'on le voie. Buvez, mes frères !

Il mettait à profit avec une adresse infinie toutes les paroles, tous les demi-mots qu'il avait pu saisir à la volée depuis son entrée dans l'enceinte de la Grandesse

— Éloignez les enfants et les femmes ! commanda Caparrosa.

— Mille onces d'or à qui retrouvera la fille de Guzman, qui est perdue, put dire Maravedi avant d'être poussé hors du Gaspacho; on crie cela autour de l'Alcazar !

Toutes les femmes s'approchent, dès qu'on parle de les éloigner. Elles arrivèrent autour de la table comme un flux. Il y eut bataille. On ne peut pas dire que la force resta du côté de la barbe, car ici la barbe appartenait aux deux sexes, mais ces dames, violemment refoulées, allèrent maudire et danser ailleurs. Quand l'aristocratie de la gueuserie fut isolée suffisamment, Caparrosa reprit avec gravité :

— Qui que vous soyez, mon frère, expliquez-vous; nous vous écoutons.

Il n'y avait pas là une paire d'oreilles qui ne fût avidement ouverte.

Bobazon eut pour la seconde fois son sourire énigmatique et moqueur.

— Mille onces d'or, commença-t-il en baissant la voix, à qui retrouvera la fille de Guzman, qui est perdue. On crie cela autour de l'Alcazar. Si je voulais...

— Si vous vouliez... fit Caparrosa, dont l'œil cave lança un éclair.

Et tous se dirent les uns aux autres :

— S'il voulait...

Ceux-là sont crédules entre tous qui vivent de supercherie et de mensonge.

Bobazon laissa la cupidité passionnée se peindre sur tous les visages, puis il reprit en baissant la voix, comme s'il eût parlé seulement pour lui-même :

— Mais l'arrêt prononcé doit s'accomplir !

— Quel arrêt ? murmura-t-on autour de la table.

En vérité, ils n'osaient plus interroger tout haut. Ce nouveau venu dépassait les assistants de toute la tête.

Il fit mine de chasser tout à coup son rêve, et reprit :

— Elle est noire, n'est-ce pas, la litière de Son Excellence le comte-duc?

— Toute noire.

— Je suis étranger, mes frères... Il m'est permis de demander si, dans Séville, les ministres du roi ont coutume de se faire porter par des jeunes filles ?

— Il sait tout ! gronda Caparrosa.

— Il sait ce que vous ne savez pas, mes frères. Les morts vont et viennent dans votre ville. Avant de servir à l'enlèvement de la fille de Guzman, la litière de Guzman a porté un fantôme. J'ai vu deux anges aux longs cheveux tenir les brancards, et j'ai vu la face livide du spectre.

— C'était enfin un corps mort que la litière contenait quand elle est rentrée à l'Alcazar, murmura Caparrosa... Il sait tout !

— J'étais présent, ajouta Gengibre : le corps du pauvre Echadiz, qui fut pendu, voilà quatre jours, pour avoir mal parlé du comte-duc.

— Et que diable tout cela veut-il dire? s'écria Nestor Picaros, perdant plante et patience au milieu de ce bourbier d'énigmes.

— Cela veut dire, répliqua un nouvel arrivant, Mazapan le paralytique qui accourait à grands pas incertains et avinés, cela veut dire qu'Esteban d'Antequerre a enfin découvert le vrai nom de sa noble famille. Il avait été enlevé par des pirates de Tanger dans sa toute petite enfance, un jour qu'il jouait à la fossette sur le bord de la mer, de l'autre côté de Xerez... Demandez à cet ivrogne de Gabacho, qui vient de déjeuner avec moi à la table du duc de Medina-Celi !

— Ce malheureux est ivre ! dit Caparrosa avec dédain. Bobazon était déjà tout oreilles.

— Toi, Mazapan ! fit-on de toutes parts, tu as déjeuné à la table du bon duc ?

— Et toi aussi, Gabacho ?

— Ce n'est pas moi qui ai trahi le secret, prononça ce dernier avec gravité. Pensez-vous qu'un homme tel que moi soit déplacé à la table d'un grand d'Espagne ?

Mazapan saisit un flacon.

— Voilà un duc ! balbutia-t-il; il m'a demandé des nouvelles de l'infante.

L'infante était la Brigida de Mazapan.

— Et quel vin ! reprit le faux aveugle avec attendrissement. Il a demandé aussi des nouvelles de Brigida... où est-elle Brigida ? ce n'est pas moi qui ai trahi le secret !

Il voulut boire, mais il avait trop bien employé son temps, sa main lâcha son verre; Mazapan le poussa rudement et l'envoya dormir sous la table. Il prit sa place; avant de s'endormir lui-même du lourd sommeil de l'ivresse il dit avec emphase :

— Soyons discrets, cela vaut de l'or. Le duc de Medina-Celi est Esteban d'Antequerre.

XI.

Aux armes !

Bobazon ne connaissait ni le duc de Medina-Celi ni Esteban d'Antequerre; Bobazon était tout uniment un fils obéissant qui suivait les conseils de son père. Il marchait avec un sang-froid héroïque dans ce sentier tout semé de broussailles où le hasard l'avait jeté. Il écoutait, il observait, il plaidait le faux pour savoir le vrai, selon l'expression proverbiale. Il tâchait, en un mot, de savoir pour vendre de suite sa science. Sa vocation, nous l'avons dit, était de battre monnaie par tous moyens et à tout prix.

La conspiration se promenait aujourd'hui dans Séville à visage découvert. Dix fois, depuis le matin, Bobazon l'avait rencontrée. Son tort était de penser qu'on pût gagner de l'argent à vendre une conspiration si naïve et si bonne fille.

Son tort était de ne point savoir que, derrière ces conspirations qui passaient, il y a presque toujours d'autres conspirations, — les vraies, — marchant dans l'ombre, celles-là, résolues, voilées, muettes.

Nous le trouvons déjà bien assez habile pour un balourd du fin fond de l'Estramadure. Laissons-le se faire aux bonnes habitudes des villes, et sans doute il acquerra de l'usage.

Sa force était dans son imperturbable faculté de mentir. Parmi les honnêtes gens, la franchise est la meilleure et la plus sûre de toutes les diplomaties. A Séville, sous Philippe le Grand, chez les gueux et aussi ailleurs, le mensonge était une valeur. Bobazon trompait par instinct, comme les autres boivent, mangent ou respirent; il ajoutait à ce talent naturel la bonne et belle pesanteur, la gaucherie, la simplicité de cet âge d'or qui continue de florir dans les campagnes; il couronnait le tout par un égoïsme villageois robuste, ample, épais : c'était un gaillard bien armé.

L'assemblée des gueux était montée à un certain diapason. Il y avait agitation parmi les hôtes de la Grandesse, d'ordinaire si paisibles et si prudents. Bien des dames-jeannes avaient été vidées. Depuis quelques semaines, d'ailleurs, le vent soufflait aux aventures. Nous avons vu, sur le parvis de Saint-Ildefonse, l'élite de la confrérie barrer le passage aux alguazils et protéger la fuite de Mendoze conduit par le marquis de Pescaire.

Le grand Gafedado eût blâmé cela.

Il est certain, en outre, que, depuis la veille, Séville tout entière était dans un courant de bizarres événements. Les nouvelles les plus incroyables allaient et venaient; le pouls de la cité battait la fièvre. Les gueux participaient à ce trouble de la santé politique; ils avaient de plus leur fièvre particulière : la menace d'expulsion suspendue sur leurs têtes et leurs franchises abolies; ce n'était pas l'envie de se révolter qui leur manquait; ils eussent voulu seulement se révolter à couvert et faire une guerre où l'on ne fût point obligé de se battre.

Malgré leur excitation et malgré l'habitude qu'ils prenaient, bien malgré eux, de ne plus s'étonner de rien, les paroles de Mazapan produisirent sur eux un effet extraordinaire.

— Le duc de Medina-Celi est Esteban d'Antequerre! avait dit le paralytique.

Chacun savait que Mazapan, Gabacho et d'autres qui n'étaient point encore revenus avaient été mandés, ce matin, dans la maison de Pilate.

— O mes frères ! s'écria le premier, Picaros; — dans tout le cours de ma longue carrière, je n'ai rien vu de pareil.

— Que croire?... commença Caparrosa.

Notre Bobazon l'interrompit d'un geste fier, et dit avec son sourire le plus important :

— Vous aurez bien d'autres surprises avant qu'il soit peu, mes maîtres... Moi, je savais cela depuis longtemps... Mangez et buvez : nul ne peut dire si nous ne faisons pas ici notre dernier repas !

Escaramujo commençait à prendre de l'orgueil en songeant que ce remarquable personnage était son pays et son cousin. Du reste, Bobazon prêchait d'exemple. Il avalait les morceaux en double et caressait à chaque instant son verre. Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude; il sentait parfaitement qu'autour de lui s'agitaient des menées dont il n'avait point le secret, mais la position qu'il prenait le mettait à

l'abri des vulgaires surveillances, et il espérait, en payant d'effronterie, franchir aisément la barrière qui le séparait de la liberté.

— Si Medina-Celi est Esteban d'Antequerre, reprit-il la bouche pleine, Esteban d'Antequerre est Medina-Celi... comprenez-vous cela ?

— Pas le moins du monde, répliqua Picaros, ou que le ciel me punisse !

— C'est pourtant bien simple, fit Escaramujo qui éprouvait le besoin de soutenir son illustre parent à tout hasard.

Bobazon le regarda en face et dit gravement :

— Si tu comprends, parle, je te le permets !

Escaramujo, confus et pris à l'improviste, balbutia quelques mots inintelligibles.

— Apprends à respecter ceux qui sont au-dessus de toi, lui dit Bobazon avec sévérité. — Qui d'entre vous a vu le saint Esteban ?

Tous nos gueux du parvis Saint-Ildefonse répondirent par l'affirmative. Ils l'avaient escorté, la veille au soir, en grande pompe, depuis la place de Jérusalem jusqu'à l'Eldorado. Ils l'avaient installé dans la maison du roi, avec tous les honneurs dus à sa haute dignité.

— Quels ordres vous a-t-il donnés ? demanda encore Bobazon.

— Ordre de chercher partout dans Séville, répliquèrent en même temps Raspadillo et Moscatel, un jeune gentilhomme du nom de Ramire de Mendoze.

Bobazon contint un mouvement de surprise. Pour lui, l'énigme se compliquait.

— J'ai eu ce Ramire de Mendoze à mon service, dit-il cependant sans rien perdre de son assurance ; le saint Esteban savait-il que les munitions de guerre sont à la barbacane ?

— Silence ! fit Caparrosa effrayé.

— La paix, toi-même, jeune homme !... Il est enfin temps que nos frères soient instruits de ce qui les regarde.

Il y eut un grand tumulte autour de la table. Les gueux voulaient savoir. Un autre tumulte sembla répondre du dehors, au moment précis où notre Bobazon eût été fort embarrassé pour compléter ses révélations. La foule qui remplissait le puchero s'agita soudain en tous sens, les bannières balancées flottèrent, tandis qu'un cri unanime montait vers le ciel.

— Au saint Esteban ! au saint Esteban !

Le jour allait baissant. La masure qui portait le nom de Maison du Roi venait de s'illuminer, annonçant ainsi, nous ne dirons pas le retour, mais la présence du lama de la gueuserie. De même que personne ne l'avait vu sortir, nul ne pouvait affirmer qu'il était rentré : sa demeure donnait signe de vie, et cela suffisait pour que la ferveur de ses sujets éclatât en bravos et en acclamations de toute sorte. La foule se porta immédiatement vers cet alcazar vermoulu, tandis que l'aréopage du Gaspacho entourait notre Bobazon et le sommait de compléter ses révélations.

Mais il n'eut pas besoin de se mettre en frais d'astuce, les diversions lui tombaient, Dieu merci ! de toutes parts. Une fanfare, sonnée par des trompettes, retentit avec fracas du côté de l'ancien pont-levis et domina du premier coup les clameurs de la foule. En même temps un bruit sourd et lointain arriva de la ville. Ce n'était pas le tonnerre, car les étoiles commençaient à briller sur toute l'étendue du ciel pur.

— On se bat déjà ! murmura Caparrosa tout blême.

— Des décharges de mousqueterie ! ajouta Domingo qui avait été soldat.

Bobazon se sentit venir la chair de poule. On nait diplomate. La guerre n'était point son fait.

— O mes amis ! s'écria d'un ton dolent le centenaire Picaros, avons-nous vu le dernier jour de notre confrérie ?

Quelques-uns appelèrent aux armes d'une voix tremblante.

La fanfare prolongeait ses notes batailleuses. On voyait briller le cuivre des clairons à la lueur de six torches qui précédaient une troupe de soldats de la garde. Derrière les soldats, une nuée noire d'alguazils se montrait.

Rendons justice aux alguazils : ces fonctionnaires ne semblaient pas beaucoup plus rassurés que les gueux.

Bobazon tremblait, il est vrai, mais il était de ceux qui gardent leur présence d'esprit dans la peur. Depuis le commencement de la bagarre il avait l'œil au guet, cherchant un trou où se cacher. En cherchant il put voir quelque chose d'étrange. Un élément nouveau s'introduisait peu à peu dans la cohue épouvantée des mendiants de Séville. Cela se faisait sans bruit, et les membres de la confrérie eux-mêmes ne s'en doutaient point, occupés qu'ils étaient de leurs terreurs. Les nouveaux venus étaient généralement des gens de forte taille, portant feutres rabattus et vastes manteaux. Ils allaient par groupes de trois à quatre. Partout où ces groupes passaient, les lumières s'éteignaient. Ils arrivaient de différents côtés et se massaient à mesure aux quatre angles du hangar.

Les soldats du roi s'arrêtèrent à une vingtaine de pas du Gaspacho. On vit les alguazils déborder à droite et à gauche, puis la colonne s'ouvrit, livrant passage à un homme à cheval, revêtu du costume des magistrats de l'audience andalouse.

Paul Féval.

(La suite au prochain numéro.)



LA STATUE DE M. BILLAULT

A NANTES

Dans le Bulletin du précédent numéro, nous avons donné le compte rendu de l'inauguration de la statue de M. Billault, à Nantes. En consacrant aujourd'hui une gravure à cette solennité, il ne nous reste donc plus qu'à ajouter quelques détails sur le monument lui-même.

La statue de l'ancien ministre d'État repose sur un piédestal octogone en granit de Bretagne. Ce piédestal est accoté de quatre figures de bronze en haut-relief, symbolisant l'Histoire, l'Éloquence, la Jurisprudence et la Justice. La statue est en bronze. M. Billault est représenté debout, la tête nue ; il porte le costume de ministre. Il a la main gauche sur le cœur et étend légèrement le bras droit dans l'attitude et avec le geste d'un orateur qui expose et développe quelque grande question.

Derrière la statue, l'œil rencontre les belles lignes architecturales du Palais de Justice. Sur la face antérieure du piédestal, on lit cette inscription

SOUSCRIPTION NATIONALE

A BILLAULT,

AVOCAT LE 12 NOVEMBRE 1825 ;

DÉPUTÉ DE 18 7 A 1854 ;

PRÉSIDENT DU CORPS LÉGISLATIF, 9 MARS 1852 ;

SÉNATEUR, 4 DÉCEMBRE 1854 ;

MINISTRE D'ÉTAT, 23 JUIN 1863 ;

MORT A NANTES, LE 13 OCTOBRE 1863.

Sur la face postérieure du piédestal on lit :

NÉ A VANNES, LE 12 NOVEMBRE 1805.

M. Amédée Ménard, sculpteur distingué, est l'auteur de la statue et des figures allegoriques. Le monument a été exécuté par M. Chenantais, architecte.

X. Dachères.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre impérial de l'Odéon : *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, drame en cinq actes, de George Sand et M. Paul Meurice. — MM. Lafont, Berton, Paul Deshayes ; Mmes Jane Essler et Antonine. — 1862 et 1867. — Le souvenir de Bocage. — Théâtre des Italiens : début du bouffe Ciampi ; Mlle Patti dans *Lucia* et *Crispino e la Comare* ; M. Nicolini. — Une fantaisie de prima donna. — Un spectacle qui ferait cinquante mille francs de recette. — Une tendance étrange dans le monde des théâtres. — Ce que c'est qu'un grand premier rôle à cascades. — Le silence de Thérésa. — L'émigration de Mlle Schneider. — Noble émulation de deux directeurs de théâtre. — Les prétentions de Mlle Paurelle. — Mémorable réponse d'un bon jeune homme. — Comment conclure ?

Le 26 avril 1862, le théâtre de l'Ambigu, dont les destinées étaient alors aux mains de M. de Chilly, eut la bonne fortune de donner la première représentation des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Il est superflu d'ajouter que ce drame est extrait de l'un des romans les plus justement célèbres de George Sand. L'illustre écrivain avait accepté, pour l'adaptation scénique, la collaboration de M. Paul Meurice.

La soirée fut magnifique. Une action habilement conduite, des péripéties émouvantes, des situations vigoureuses, des caractères dessinés de main de maître, le souffle puissant des passions, la haine implacable et l'amour infini : tout se trouvait réuni dans ce beau drame, pour électriser la foule et conquérir, de haute lutte, un succès énorme, qui se prolongea pendant plus de cent représentations.

Mais ce qui, dans l'œuvre de George Sand, ravit les lettrés, c'est surtout le rare mérite de la forme, qui du livre s'est reflétée sur le drame. Selon les allures de l'action, le style est énergique, sobre, précis, ou bien il plane avec une grâce exquise dans les espaces éthérés de la poésie. L'âme s'épanouit à écouter des accents d'une douceur infinie ; puis soudain l'horizon s'assombrit ; un cri de vengeance éclate ; un vieillard qui, sur la pente de *l'Astrée*, glissait vers le ridicule, se redresse fier et superbe, et dit d'un ton grave et simple comment l'amour paternel l'a transformé soudain. Un proscrit, figure énigmatique d'abord, est entré dans le drame. Du droit qu'il puise dans son amour il entend sauver la femme qu'il adore des piéges où l'attire un infâme imposteur, un assassin. Il jette le masque, et pourtant le bourreau réclame sa tête. Que lui importe ! il lui faut défendre la dignité humaine outragée en sa personne et les vérités sublimes pour lesquelles il a bravé la mort, lui le disciple de Galilée. Ce cri de la conscience est à coup sûr une des plus belles pages que nous ait données la littérature contemporaine. Et dans ce rôle d'enfant, quelle grâce, quel charme ! Comme il raconte avec une ingénuite touchante les souffrances qu'il a endurées depuis que son père a été mortellement frappé ! On sourit et on est ému à la fois. Un écrivain de grande race était seul capable de faire parler avec tant de justesse un vieillard, un penseur et un enfant.

A l'Ambigu, comme à l'Odéon, le drame fut joué d'une manière remarquable. On peut s'en convaincre en jetant les yeux sur la distribution de 1862, que je place en regard de celle qui a été faite pour la reprise actuelle :

		1862		1867
Sylvain, marquis de Bois-Doré.	MM.	Bocage.	MM.	Lafont.
Jovelin.		Paul Bondois.		Berton.
Comte d'Alvimar.		Castellano		Paul Deshayes
Guillaume d'Ars.		Paul Clèves.		Reynald.
De Beuvre.		Machanette		Richard.
Adamas.		Hoster.		Clerh.
De Lucenay.		Vaillant.		Jourdan
Clindor.		Moretteau.		Roger.
Guilbert.		Gay.		Fréville.
Lauriane de Beuvre.	Mmes	Adèle Page.	Mlles	Antonine.
Mario.		Jane Essler		Jane Essler

Pendant que j'écrivais cette nomenclature, mon esprit évoquait un triste souvenir. Je revoyais la tête énergique de Bocage, le grand comédien. Le rôle de Sylvain de Bois-Doré fut sa dernière création et son dernier triomphe. Il m'en souvient encore : quand il reparut au quatrième acte, le front couronné de cheveux blancs, les joues creuses, le front ridé, les yeux caves et illuminés d'une flamme ardente, un frémissement courut dans toute la salle. Hélas ! le vaillant artiste n'avait pas eu besoin de recourir aux artifices ordinaires pour simuler la décrépitude : le mal implacable qui devait si vite l'entraîner au tombeau avait remplacé la fiction par une douloureuse réalité.

Par un effort inouï de volonté, Bocage domina ses souffrances et fut admirable dans toute l'étendue de son rôle, ne perdant aucun effet si secondaire qu'il fût, n'abandonnant aucun détail caractéristique du personnage. Trois mois de suite, ce prodige d'énergie se renouvela chaque soir, et chaque soir le public, ému et transporté, l'acclamait.

Les représentations terminées, Bocage revint au logis et mourut. Jusqu'alors l'enthousiasme, le feu sacré de l'art, l'avaient soutenu et avaient fait reculer l'ange sinistre.

M. de Chilly est un homme de bonne mémoire. Aussi, lorsqu'il prit possession du second Théâtre-Français, songea-t-il bientôt à installer dans son nouveau domaine *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* dont il avait eu tant à se louer dans son théâtre du boulevard.

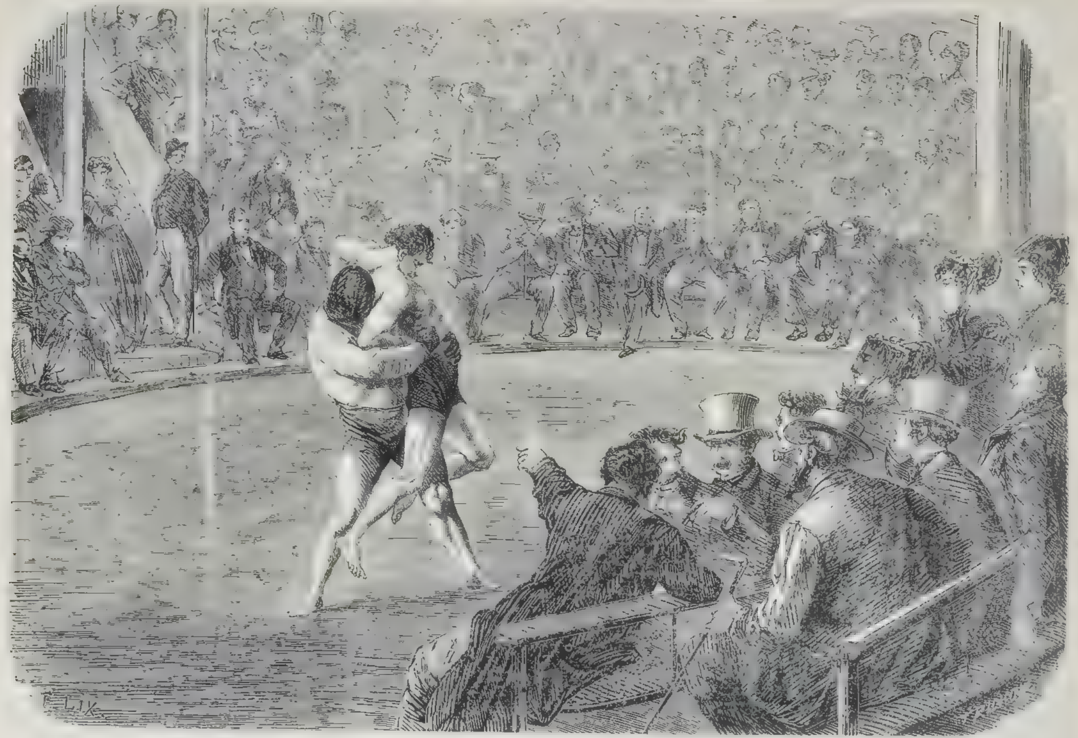
D'assez grandes difficultés de distribution ont seules empêché, je crois, cette représentation d'avoir lieu plus tôt. Tout d'abord on s'était demandé par qui il serait possible de remplacer Bocage. A force de chercher, on avait pensé à Lafont ; mais Lafont eut des scrupules, il parut craindre que la critique ne l'écrasât avec le souvenir de Bocage. Je trouve que ces scrupules font honneur à Lafont et sont plutôt de nature à démontrer une fois de plus son incontestable talent ; car les artistes véritables ont seuls de ces inquiétudes et de ces accès de modestie. Combien d'autres, qui ne vont pas à la cheville de Lafont, n'auraient pas fait tant de façons pour endosser le justaucorps du marquis de Bois-Doré, quittes à le porter à l'envers.

Pour lever les hésitations de Lafont, il fallut l'intervention de George Sand, qui lui écrivit une lettre aimable que sincère, et qui lui fit comprendre qu'il avait en lui toute l'étoffe nécessaire pour créer, à son tour, ce rôle capital de l'ouvrage.

Lafont finit donc par consentir. On saisira tout de suite les difficultés extrêmes que le talent de l'artiste avait à surmonter, si l'on veut songer qu'il s'agissait de composer le type d'un personnage affecté d'un grand ridicule, et cela sans jamais tomber dans le grotesque, en donnant même à ce ridicule un certain tour galant et spirituel, de façon qu'aucune impression fâcheuse ne restât sur le rôle, au moment où il se transforme. Il importait même de trouver dans l'antithèse des ressources pour faire valoir les nobles sentiments du marquis. On peut dire que Lafont a réussi à souhait, et ce n'était pas trop de toute son expérience scénique et de toute la souplesse de son talent. Dans les trois premiers actes, sous sa perruque noire, il est charmant de grâce cavalière et chevrotante. C'est un vieux seigneur toujours accompli, mais qui a la manie de ne pas vouloir cesser d'être jeune. Sa métamorphose n'est pas moins habilement rendue. Cette tête blanchie par les ans, ce regard calme et fier, commandent le respect, et tout le monde devine qu'un grand événement s'est accompli dans la vie de ce gentilhomme. Dans les scènes du dénoûment, Lafont n'a pas eu ces accents d'énergie fiévreuse avec lesquels Bocage obtenait de si puissants effets. Mais, d'un autre côté, il a ses qualités propres qui ont été très-appréciées et très-chaudement applaudies. George Sand le lui avait prédit : il a pu créer le rôle à son tour, et il doit, à l'heure qu'il est, se réjouir de l'avoir osé.

Mlle Jane Essler est restée seule de la création primitive. Sur la rive gauche comme au boulevard, elle a interprété d'une façon parfaite le rôle de Mario. Elle sait être tour à tour naïve, touchante, dramatique. L'ingénuité de l'enfant s'allie à des éclairs de passion et à des élans de colère, qui font deviner qu'une âme virile s'éveille dans cette frêle enveloppe. La scène de la bonne aventure est menée avec une conviction et un entrain charmants. Dans celle de la confrontation des lettres, elle a trouvé des effets saisissants, et communiqué une émotion profonde à toute la salle. A ce moment, elle a été saluée d'une double salve d'applaudissements, et ce n'était que justice. Je me garderai bien d'omettre de signaler son ravissant costume de satin, entièrement blanc ; il m'a fait songer à une petite statue d'argent, conservée au château de Pau, laquelle représente Henri IV à l'âge de douze ou quatorze ans.

Jovelin, c'est Berton, l'artiste distingué et sympathique. Voilà bien le personnage tel qu'on le comprenait : le banni, l'étranger dont la tête est promise au bourreau, et qui s'en va, insouciant, le long des chemins, sa mandoline au dos. L'amour l'arrête au passage, et il s'abandonne tout entier à lui, comme naguère il livrait son intelligence et sa vie aux

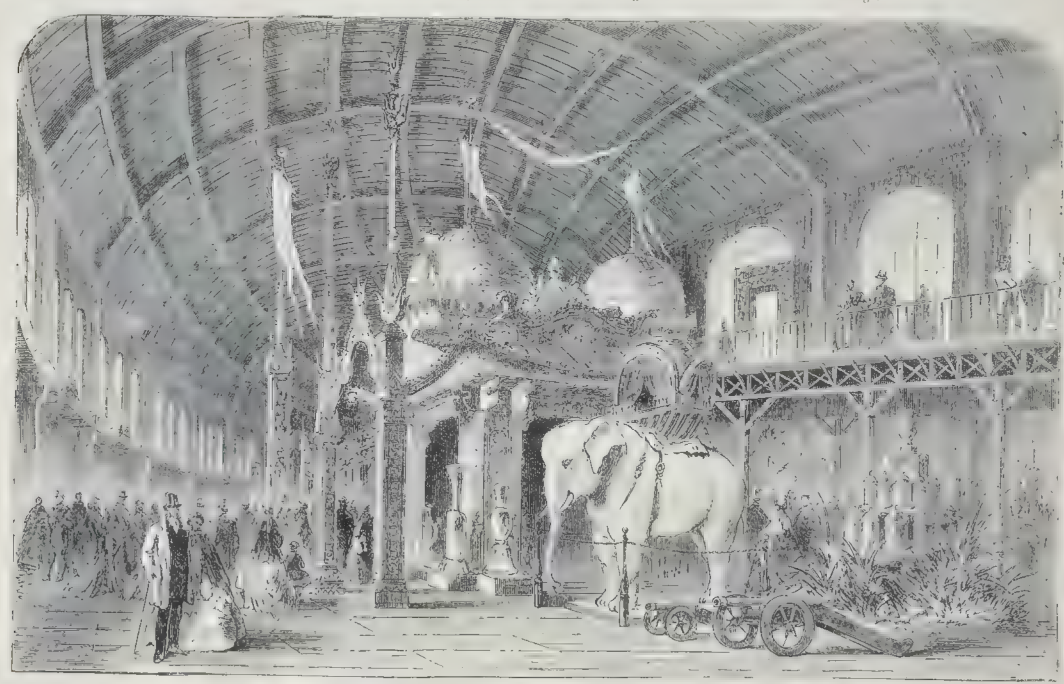


UNE SOIRÉE A L'ARÈNE ATHLÉTIQUE. — LUTTE DE L'HOMME MASQUÉ CONTRE MARSEILLE JEUNE; dessin de M. Lix. — Voir le Bulletin.

idées des grands novateurs de son siècle. Berton a la parole chaude, entraînante, une prestance pleine de noblesse. Il est, à coup sûr, un des meilleurs premiers rôles que nous possédions aujourd'hui. Il a pris, bien entendu, sa bonne part dans le succès de la soirée.

Mlle Antonine est très-gracieuse, et sa jeunesse donne au rôle de Lauriane sa véritable expression, selon la pensée de l'auteur. Mlle Page y déployait peut-être un charme plus magnétique; mais bien près de six années se sont écoulées depuis la représentation de l'Ambigu. Six ans, c'est beaucoup dans la vie d'une femme, et il est permis de douter que Mlle Page eût repris le rôle avec un aussi grand succès. Tel a été sans doute l'avis du public, car il n'a pas marchandé ses applaudissements à Mlle Antonine.

Un rôle de traître est toujours lourd à porter au théâtre. M. Paul Deshayes a accepté vaillamment le personnage du comte d'Alvimar, et il l'a rendu avec un tact et une habileté dont il faut lui savoir gré.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — PRODUITS DU JAPON ET DE SIAM, dans la grande galerie des machines.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Dessins de MM. Riou et Rose.



PRODUITS DES FORÊTS DE FRANCE

Tel est le résumé de mes impressions sur cette brillante représentation, qui avait attiré le ban et l'arrière-ban du monde lettré, ainsi que cette foule de femmes élégantes et de notoriétés de toutes sortes que l'on est certain de rencontrer à toutes les solennités dramatiques.

Voilà une longue série de soirées fructueuses assurée au théâtre de l'Odéon. Décidément, le nom de George Sand lui porte bonheur. *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré* prennent place désormais dans son répertoire à côté de *François le Champi* et du *Marquis de Villemer*.

--- Le Théâtre-Italien ne fait guère parler de lui que les jours où il affiche le nom de la Patti. La diva est toujours cette merveille de vocalises d'une pureté inflexible, à qui les raffinés de la salle Ventadour prodiguent sans cesse les bouquets et les bravos enthousiastes. Mais est-ce une bonne spéculation de la part d'un théâtre que de concentrer sur un seul nom sa force d'attraction et ses éléments productifs de recettes ? Chaque fois que la Patti chante, la salle est comble, on atteint le maximum des recettes : voilà qui est fort bien, mais ensuite ? Quand, au terme de ses représentations extraordinaires, l'oiseau s'envolera pour aller gazouiller à Londres ou à Saint-Pétersbourg, comment s'y prendra-t-on pour fixer les abonnés parisiens et les opulents étrangers qui puisent dans leur portefeuille bien garni le droit d'être difficiles ?



TYPES JAPONAIS.

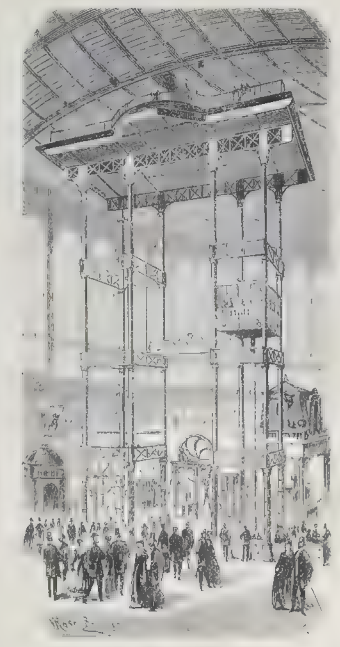
C'est là une question que M. Bagier devrait méditer avec soin. Quant à présent, il s'aperçoit probablement qu'il n'a pas fait une acquisition fort précieuse en la personne du bouffe Ciampi, qui débutait l'autre jour dans la reprise de *Crispino e la Comare*, des frères Ricci.

Zucchini, ce bouffe plein de verve et de bonne humeur, n'est pas remplacé par son successeur. Zucchini avait une gaieté communicative; Ciampi, au contraire, se montre froid et guindé et s'evertue en efforts maladroits pour dérider le spectateur. On assure pourtant qu'il est doué d'une certaine solidité musicale, et qu'il a su se faire apprécier sur plusieurs scènes de second ordre en Italie. Je l'admets volontiers; mais, encore une fois, sommes-nous arrivés à la dernière limite de ce qu'il est possible d'espérer désormais sur une scène qui a vu les triomphes de Lablache ?

La Patti reprenait son rôle dans *Crispino*, et, grâce à son prodigieux talent, elle a sauvé l'effet de la soirée, qui n'eût laissé qu'une impression assez médiocre.

Deux jours avant, devant une chambrée énorme, la Patti avait chanté ce rôle de Lucia, si pathétique et si large de style, qu'elle avait abordé deux ans auparavant et dans lequel elle avait su s'élever au point culminant de l'art vocal et du sentiment dramatique. Elle s'est montrée digne d'elle-même et des souvenirs exquis que ce rôle avait laissés à ses fidèles admira-

LES PHARES FRANÇAIS.



L'ASCENSEUR MÉCANIQUE.



PRODUITS DE LA CRISTALLERIE DE BACCARAT

teurs. Nicolini, qui chantait le rôle d'Edgardo, a semblé être en progrès. Il a bien dit la scène finale, et il a été applaudi avec sympathie.

On assure que Mlle Patti a l'intention d'aborder prochainement le rôle de Leonora du *Trovatore*. Dans cette reprise, Mlle Grossi, qu'on n'avait pas entendue depuis longtemps, reprendrait son rôle d'Azucena.

Voilà la part faite à Mlle Patti, en tant qu'artiste du Théâtre-Italien. Je prendrai maintenant la liberté de revéler un bruit de coulisses que j'ai recueilli sans l'avoir cherché. A ceux qui m'accuseraient d'indiscrétion, je repondrais que la faute en est aux amis de Mlle Patti tout les premiers, qui s'en vont raconter les petits mystères de ses soirées intimes pour faire endiabler les infortunes profanes qui n'ont pas l'honneur d'y être conviés.

Il paraît que Mlle Patti a eu la fantaisie d'apprendre d'un bout à l'autre le rôle de la *Grande-Duchesse de Gérolstein*. A une soirée qu'elle a donnée récemment, elle l'a, dit-on, chanté avec une perfection merveilleuse, d'abord, — ce qui n'a lieu d'étonner personne, — mais également avec une verve, un entrain, une crânerie dont l'assistance a été ravie, et parvenant, grâce à un tact et à une finesse rares, à esquiver les côtés par trop scabreux du personnage.

Quelle émotion dans le public, si, un beau matin, on lisait tout à coup sur l'affiche du Théâtre-Italien :

LA GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN

Mlle A. PATTI

Chantera UNE SEULE FOIS le rôle de la Grande-Duchesse

Quelle cohue! Quelle bagarre au bureau de location! On pourrait faire payer les places ce que l'on voudrait, rien n'empêcherait la foule fanatisée de s'arracher les coupons des loges et des stalles. Une pareille représentation donnerait cinquante mille francs de recette pour le moins.

Vienne une grande infortune à soulager, je recommande mon idée à Mlle Patti dont la bonté égale le talent, et à M. Strakosch, son ministre des finances, lequel, comme chacun sait, a le cœur sur la main.

~~~ Il me semble opportun, avant de terminer, de signaler ici une tendance étrange qui se manifeste dans le monde des théâtres. Je veux parler du renchérissement inouï, insensé, des actrices à cascades.

Je m'explique; mais d'abord je dois prier mes aimables lecteurs de noter que depuis longtemps le mot « actrice » a cessé d'être synonyme du mot « comédienne ».

Messieurs les ténors semblaient avoir le monopole des appointements fabuleux, et les journaux s'étonnaient périodiquement des fortunes considérables que les Tamberlick de toutes les catégories pouvaient s'amasser en se gargarisant le gosier avec des *ut dièze*. Soudain une femme parut, — Thérésa, pour l'appeler par son nom, — et la vogue qu'elle obtint dans le genre par elle créé, lequel ne tarda pas à passer de l'estrade des cafés-concerts sur le plancher des théâtres, lui permit d'encaisser le capital de quinze mille francs de rente, en trois ans de *Femme à barbe* et de *Sapeur*. Une maladie de larynx est venue imposer un silence momentané à la Patti de la chope; mais, grâce à ses petites économies, elle peut attendre patiemment le retour de ses *moyens*. Alors, elle compte partir pour l'Amérique, où un entrepreneur intelligent lui promet un million tout rond et beaucoup de lauriers par-dessus le marché.

Quoi qu'il en soit, le genre de l'actrice à cascades a pris, grâce à Thérésa, sa place dans l'art contemporain. Plus de bonne fête sans une chanteuse à cascades; pas de pièce à succès sans une étoile de la haute excentricité. Mlle Schneider se fait payer un prix fou, et, en somme, elle n'a point tort, puisque les souverains, à peine debarqués dans nos murs, se hâtent d'aller l'applaudir; puisque la foule encombre le bureau de location pour venir acclamer son geste plein de desinvolture, ses intonations savamment canailles et sa danse remplie d'un imprévu fortement épicé.

Mlle Schneider est donc la première des actrices à cascades que nous ayons le bonheur de posséder en ce moment. Le théâtre impérial du Châtelet le sait bien; car, tenant absolument à l'enrôler au nombre de ses pensionnaires, M. Hostein n'a pas hésité à lui faire un pont d'or pour la faire venir des Variétés à son temple, où la lumière électrique et les décors à paillons remplacent si avantageusement la littérature.

M. Hostein a compris que le grand coup de l'Exposition est terminé. Les étrangers deviennent de plus en plus rares; les soirées sont fraîches; les feuilles jaunissent et tombent : l'hiver va poindre à l'horizon. Les administrations théâtrales n'ont donc pas de temps à perdre pour organiser leur campagne d'hiver, et celle-ci sera d'autant plus dure que la campagne d'été a été plus facile et plus fructueuse. Après avoir beaucoup réfléchi, le satrape du Châtelet s'est décidé à faire succéder une grande pièce avec ballets, défilé de trois cents femmes, palais de sucre candi, etc., aux trois ou quatre pièces qu'il a jouées successivement et qui se distinguaient également par leurs ballets, leur lumière électrique, leur défilé de trois cents femmes et leurs palais de sucre candi. Quant à l'ouvrage en lui-même, cela n'importait pas : il pouvait s'appeler *Cendrillon, le Diable boiteux* ou *Gulliver* : le premier ressemeleur venu serait toujours assez bon pour fabriquer un bout de dialogue ou un rondeau destinés à donner aux machinistes le temps de préparer leurs trucs.

Mais, pour faire digérer cette olla podrida au spectateur bénin, qui finirait peut-être par s'apercevoir qu'on lui sert toujours le même plat (c'est le mot) sous des dénominations variées, il a paru indispensable au grand industriel de l'endroit de se procurer la plus illustre cascadeuse de notre temps. Voilà pourquoi Mlle Schneider répète activement au théâtre du Châtelet, tandis que Mlle Garait apprend avec ardeur le rôle de la Grande-Duchesse de Gerolstein dont elle doit hériter au théâtre des Variétés. Mlle Schneider réussira-t-elle à faire apprécier par le public du Châtelet ces excentricités de convention qui font pâmer d'aise les petits crevés des boulevards? — J'ai bien peur qu'elle ne trouve quelque déboire au bout de cette tentative.

Sur ces entrefaites, le bruit des préparatifs de M. Hostein est arrivé aux oreilles de M. Marc-Fournier, un autre spéculateur qui professe une prédilection non moins vive pour les évolutions des femmes court vêtues et les ciartes aveuglantes de la pile voltaïque.

— Hostein prépare une grande *machine* en vingt tableaux : j'en veux avoir une en trente. On doit y incruster quatre ballets : j'en ferai régler cinq, dont un grand *ballabile* de vers à soie... Ah! mais! la Porte-Saint-Martin n'est pas une scène à se laisser distancer par le Châtelet. Nous avons un passé glorieux; nous avons joué *la Tour de Nesle*, et je sais opposer le ballet des légumes au ballet des joujoux. Je suis donc bien tranquille quant à la mise en scène, que je corserai, selon les besoins, de quelques lions, de deux ou trois acrobates ou même d'un éléphant. Mon rival annonce un défilé de trois cents femmes : j'en enrôlerai six cents; mes émissaires écrèmeront les bals publics et j'enverrai, s'il le faut, des circulaires dans les ateliers de couturières... Tout cela est très-simple; mais il a Schneider, Schneider la grande cascadeuse! Que faire pour parer ce coup-là? Où trouver sa pareille? Une place de douzième secrétaire de la Porte-Saint-Martin à celui qui m'apportera une autre Schneider!

Ainsi se parlait dernièrement M. Marc-Fournier, tout en arpentant d'un air mélancolique le bitume du boulevard.

A la suite de ces réflexions, on assure qu'un ministre plénipotentiaire s'est rendu chez Mlle Desclauzas. Cette timide jeune personne aurait exigé douze cents francs de fixe par mois. Le ministre plénipotentiaire aurait fait la grimace et se serait retiré en saluant poliment.

Une note diplomatique a été ensuite, paraît-il, envoyée chez Mlle Elmire Paurelle, une autre actrice à cascades qui a un parti considérable à l'orchestre du Palais-Royal. Mlle Paurelle est fort loin de valoir Mlle Schneider; mais il y aurait moyen de lui fabriquer un joli succès à l'aide de réclames adroitement lancées.

— Cent francs par soirée, aurait répondu Mlle Paurelle, voilà mon dernier mot.

Cent francs par jour, trente-six mille cinq cents francs par an; six mille cinq cents francs de plus qu'un sénateur! Excusez du peu, comme dit l'immortel auteur de *Guillaume Tell*.

Je causais de ces petits incidents du monde théâtral avec un bon jeune homme, à qui sa famille a la prétention d'avoir donné une excellente éducation.

— Comprenez-vous une pareille prétention? lui disais-je, car enfin cette demoiselle a la voix plus fausse que la fameuse dépêche du Tartare...

— C'est possible, fit-il d'un ton sérieux et convaincu, mais elle est si parfaitement canaille dans les rôles à cascades!

Parfaitement canaille : il paraît que cette qualité-là dispense une actrice de toutes les autres. Essayez donc d'argumenter avec un bon jeune homme qui vous lance au nez une pareille replique!

Allons! il faut se résigner. L'emploi de grandes-premières-cascadeuses a pris définitivement possession du répertoire moderne.

Quel dommage que l'on ait si souvent usé et abusé de l'expression « signe du temps »! car je n'en trouve pas de meilleure pour résumer mon opinion sur deux grands théâtres morts pour l'art dramatique.

GÉROME.

LE DOCTEUR LIVINGSTONE

EXPLORATEUR DE L'AFRIQUE CENTRALE.

Dans la séance que l'Association pour le progrès scientifique a tenue, à Londres, au commencement de ce mois, sir Roderick Murchison a émis l'opinion que le docteur Livingstone, le hardi explorateur de l'Afrique centrale, est peut-être encore vivant. Il a developpé longuement cette opinion et l'a appuyée de considérations d'une nature très-sérieuse.

Sir Murchison, en sa qualité de président de la Société royale de géographie, a senti qu'il était du devoir de cette Société de faire des recherches sur le sort du docteur Livingstone. En conséquence, il a insisté auprès du gouvernement britannique, pour que l'on envoyât une expédition en vue de vérifier l'état des choses, et de faire une enquête sur le récit du nègre Mousa, lequel prétend avoir été témoin du meurtre du savant voyageur.

Cette proposition a reçu l'accueil le plus cordial des chefs de l'amirauté. Le projet d'expédition a été dressé avec le plus grand zèle par l'ingénieur hydrographe de l'amirauté. La conduite de l'expédition a été confiée au lieutenant Young, qui a passé deux ans à explorer la rivière Zambeze avec Livingstone, qui connaît bien les naturels du pays, et qui conserve, comme beaucoup d'autres, l'espoir que le docteur Livingstone est vivant.

Le but de cette expédition, qui a atteint le Cap le 4 juillet dernier, est de gagner l'extrémité nord du lac Nyassa, à environ trente milles du lieu où le prétendu meurtre aurait été commis. Le personnel se compose de trois Européens seulement, savoir : M. Young, lieutenant fauconnier; un brave volontaire qui a servi dans le 17e lanciers aux Indes, et un matelot fait au climat africain comme M. Young. Un fait honorable pour l'Angleterre, c'est que si ces trois personnes ont seules été acceptées, il s'en est presenté cinquante à soixante. La petite caravane sera accompagnée d'une suite d'Africains et de matelots pour naviguer sur le Zambeze, de là sur le Sheri; plus, d'un certain nombre d'indigènes pour démonter et transporter le bateau cuirassé (qui serait exposé à être mis en pièces) à environ trente milles au delà des chutes Murchison. Après avoir dépassé ces chutes, le bateau sera remonté et remis à flot. On atteindra le lac Nyassa et l'on explorera le côté est du grand lac comme Livingstone l'a fait côté ouest. Si le docteur est mort, les gens de l'expédition trouveront certainement des traces de lui, ses habits, ses appareils, et par-dessus tout ses notes; car les indigènes attachent une énorme importance à tout ce qui est écrit. Il ne sera pas difficile de descendre le lac en trafiquant avec eux. Tout ce qui avait appartenu au voyageur allemand Rocher, tué dans un conflit avec les naturels, a été retrouvé de cette manière, et il est impossible que ce qui peut rester de Livingstone mort puisse échapper aux recherches qu'on en fera.

L'expédition durera jusqu'à la fin de novembre, et l'on espère en avoir des nouvelles à Noël. Le problème devra être alors résolu.

R. BRYON

EXPOSITION UNIVERSELLE

Une excursion à l'île de Billancourt. — Les engrais. — M. Dumas. — Le fumier c'est l'homme. — Deux catégories de végétaux. — Les uns empruntent leur alimentation à l'air et à l'eau. — L'Égypte. — L'Europe. — Les différents engrais. — Le sel. — La mine de Stassfurth. — La légende. — Le comte Isang.

Si peu engageants qu'ils paraissent au premier coup d'œil, et si peu ragoûtants qu'on les trouve à l'Exposition de Billancourt, les engrais n'en méritent pas moins une sérieuse attention, et leur histoire ne manque certes pas de poésie.

M. Dumas, l'illustre chimiste, en a fait à l'une des dernières séances du Sénat une étude apologétique qui pourrait se résumer rigoureusement par ces mots : *le fumier c'est l'homme*.

Il a montré, en effet, comment les plantes cultivées pour les besoins de l'homme empruntent leurs éléments à l'air, à l'eau et surtout à la terre; à son tour le bétail, qui se nourrit de ces plantes, modifie, condense et concentre les matériaux qu'elles ont réunis et façonnés, et, loin d'accroître la masse des substances organiques formées par les végétaux qu'il broutent, en absorbent au contraire une grande partie et se les assimilent.

Vient ensuite l'homme qui, omnivore, se nourrit de la viande des animaux herbivores, et absorbe ainsi à la fois les éléments du fumier, des végétaux et des animaux.

Les végétaux se classent en deux grandes catégories.

Les uns empruntent exclusivement leurs éléments à l'air et à l'eau pure, sans rien demander à la terre; ce sont celles desquelles proviennent le sucre, les huiles, l'alcool, les fécules et le coton; elles laissent à la terre toute sa richesse, pourvu qu'on rejette sur le sol les résidus de leur fabrication. L'exportation des récoltes hydro-aériennes de ce genre n'appauvrit donc pas la ferme qui les produit.

Les autres, au contraire, telles que le blé, les céréales et la vigne, exigent à la fois non-seulement de l'air et de l'eau, mais encore des substances fournies par le sol.

Ces récoltes, à la fois hydro-aériennes et terrestres, ne peuvent pas s'obtenir sans dommage pour la terre qui s'épuise à les enfanter; il faut donc renouveler la surface de cette terre par des labours de plus en plus profonds, et surtout lui restituer ce qu'elle a perdu.

En résumé, un pays peut exporter indéfiniment du sucre, des huiles, de l'alcool, des fécules, du coton, sans ruiner son agriculture.

Au contraire, un pays qui exporterait incessamment du blé, des céréales, des graines oléagineuses ou leurs tourteaux, des vins, du bétail, sans restituer au sol les emprunts que celui-ci aurait subis, se préparerait un avenir plein de déceptions et de misère. Il en résulterait un dépérissement lent et fatal des cultures, du bétail et par conséquent de la population humaine. Ce serait agir comme un banquier qui croirait pouvoir puiser toujours dans sa caisse et n'avoir jamais besoin de la remplir, ce serait, en un mot, organiser la banqueroute de la terre.

Les engrais doivent donc préoccuper plus sérieusement que jamais, car, vous le voyez, non-seulement la prospérité publique, mais encore la vie humaine en dépendent.

L'Égypte seule jouit d'une éternelle fécondité. Le Nil lui restitue, grâce au limon de ses inondations annuelles, les substances tirées du sol par les récoltes et enlevées avec elles par le commerce qui les livre à de lointaines consommations.

Parfois encore dans quelques autres contrées spécialement favorisées, des alluvions anciennes et profondes offrent le rare assemblage de détritus calcaires phosphatés, feldspathiques et organiques où les céréales semblent pouvoir se reproduire indéfiniment sans engrais.

En Europe, le sol s'appauvrit sans cesse à force de pro-
~~~

duire; il faut donc que des engrais, variés selon ce qui manque à ce sol, viennent constamment le régénérer; car, vous le savez les végétaux qui ont besoin d aliments que ne sauraient leur procurer l'air et l'eau recourent pour vivre, croître et produire, à l'azote assimilable, au phosphate de chaux, à la potasse et à la chaux.

Les terres auxquelles manque l'élément calcaire exigent de la marne et de la chaux; celles qui sont dépourvues de l'élément phosphorique reprennent leur vigueur au moyen du noir animal et du phosphate de chaux minéral.

On a constaté l'utile intervention des engrais riches en potasse sur les sols dépouillés de cet alcali. Il est de même de l'azote, assimilable, le plus nécessaire et le plus promptement epuisé de ces aliments de la végétation. Son abondance dans le guano et dans les débris animaux explique le rôle énergique de son engrais et leur utilité vraiment universelle.

Ainsi, l'exploitation des phosphates minéraux se développe sans cesse, et on cherche plus que jamais à utiliser les débris des animaux, les plantes marines et les roches feldspathiques désagrégées.

Les efforts par lesquels la chimie est parvenue à convertir l'azote passif de l'air en azote assimilable par les plantes ne sont pas abandonnés et se poursuivent avec ardeur.

Les espérances de l'agriculture reposent surtout dans l'emploi des vidanges des villes et de leurs immondices. Là se concentrent en effet, par un phenomène de la plus merveilleuse clarté et par une pondération providentielle, toutes les matières terreuses empruntées au sol par les végétaux et reprises par les animaux. L'azote assimilable est egalement dans ce cas.

Ce sont ces matières fécondantes et régénératrices que l'on voit à l'Exposition agricole, sous toutes les formes, et près desquelles passent tant de visiteurs sans se douter qu'elles renferment l'abondance, la prospérité et la vie.

Adressons-nous maintenant à un autre agent agricole: au sel, dont on voit une véritable grotte à l'Exposition universelle, section de la Prusse.

Cette grotte ou plutôt cette construction se compose de blocs grisâtres, débités à la pioche, équarris à la scie et provenant des mines de Stassfurth, près de Magdebourg. Enfoncée dans un terrain crayeux, elle doit son origine, disent les suppositions des savants, soit à l'évaporation d'une immense quantité d'eau de mer restée enfermée dans le sol, à la suite d'une des révolutions terrestres qui ont tant de fois bouleversé l'Europe, soit au dessèchement plus récent d'un immense lac salé, qui, en des temps inconnus, aurait occupé le territoire de la Saxe. Quoi qu'il en soit, le sel se trouve déposé dans ces mines par couches régulières de différentes qualités et de différentes nuances, comme on peut le constater d'après les diverses assises qui constituent la grotte de l'Exposition et le perron de plusieurs marches qui y conduit.

Sur trois gradins voisins se trouvent disposés les divers échantillons des sels que contiennent les mines prussiennes. Outre le sel qu'oxyde le fer et l'anhydrite (sulfate de chaux anhydre), on trouve du chlorure de potassium, de la kieserite (sulfate de magnésie), de la boracite (borax de magnésie et chlorure de magnesium), de la cornalite (chlorure double de potassium et de magnésium), de la polyalite (sulfate triple de potasse, de magnésie et de chaux), de la tachydrite (chlorure double de magnésium et de calcium), enfin de la kainite, dont la composition reste encore douteuse.

On peut, du reste, se former une idée exacte de l'aspect que présentent les mines de Stassfurth par un plan réduit et en relief qui, fait en verre, permet de constater la succession souterraine des couches interposées entre la surface du sol et le dépôt salin. Ce sont d'abord des grès rouges, du calcaire compacte, du calcaire grenu, anhydrite, carnalite, kieserite, polyalite; puis une seconde couche d'anhydrite, mesurant ensemble cinq cents mètres d'épaisseur. On arrive enfin au véritable sel: encore faut-il avoir affaire préalablement à des couches de substances à base de potasse et de magnésie.

Dans un pays allemand, la mine de Stassfurth ne pouvait manquer d'avoir une légende surnaturelle. Les frères Grimm, dans leurs *Traditions allemandes,* tome second, racontent que, d'après de vieilles croyances accréditées de temps immémorial dans le pays, et recueillies pour la première fois en 1807, dans le *Neus Hanœv Magazin,* jadis le territoire qu'occupe aujourd'hui la mine de sel se trouvait dominé par un château féodal. Un comte, du nom d'Isang, se fiant à la solidité de sa forteresse et à la vaillance d'une troupe de soudards à sa solde, en sortait presque chaque jour pour ravager les récoltes des paysans et piller les couvents et les églises. Une fois il surprit la ville de Magdebourg elle-même et, entre autres crimes qu'il y commit, il poignarda une religieuse. Or, cette religieuse était sa propre sœur, qui, épouvantée des forfaits de son frère, était allée demander à Dieu un refuge au fond d'un cloître.

Loin de se repentir et de s'amender, le comte Isang recommença de plus belle sa vie de sacripant.

Un certain soir, il fit querir du poisson chez le maître pêcheur. Celui-ci lui envoya, comme si c'était une anguille, une couleuvre blanche, sur la peau d'argent de laquelle le comte, qui, par une exception assez rare à cette epoque, savait lire, déchiffra l'inscription suivante: « Quiconque me mangera comprendra le langage des animaux. » Il donna aussitôt à son cuisinier l'ordre d'assaisonner la couleuvre et de la lui servir.

Il mangea tant qu'il put de ce mets magique; mais, malgré ses efforts, il en laissa un peu dont soupa un domestique.

A peine le comte eut-il commencé à digérer la couleuvre, que le souvenir de tous ses péchés et de tous ses crimes se représenta à son esprit et qu'il en eut un souvenir si clair, si distinct, qu'il n'en pouvait détourner sa pensée et qu'il ne savait plus comment se délivrer du tourment qui l'obsédait.

Ce souvenir ne tarda point à lui donner une fièvre ardente.

« — J'ai soif, disait-il, comme si j'avais soufflé le feu de l'enfer! »

Pour tâcher de tromper cette soif infernale et boire à même d une fontaine dont l'eau etait limpide et glacée, il descendit dans le jardin, où il rencontra un messager qui lui dit:

« — Votre sœur est morte hier des suites du coup de poignard dont vous l'avez frappée. »

Le comte, en proie de plus belle à ses angoisses, revint sur ses pas pour rentrer au château; mais, dans la cour, il trouva tous les animaux, les coqs, les oies, les canards en émoi et s'entretenant ensemble de la vie impie et des crimes de leur maître; les moineaux et les pigeons se mêlaient à la conversation et répondaient du haut du toit à leurs interlocuteurs d'en bas.

« — A présent, disaient-ils, il a comblé la mesure et le terme de ses forfaits est arrivé; encore quelques instants et les superbes tours vont s'écrouler, et tout le château va s'abîmer. »

Comme le coq chantait de toute sa force ces prédictions sur le toit, arriva le domestique qui avait mangé de la couleuvre. Le comte, pour l'éprouver, lui demanda:

« — Que crie le coq? »

Le domestique, troublé, répondit:

« — Il crie: « Sauve-toi, sauve-toi avant le coucher du soleil, si tu veux conserver ta vie! Sauve! sauve! mais va seul! »

« — Traître que tu es, dit le comte, tu as donc aussi mangé de la couleuvre magique? Fais tes paquets, emporte ce que tu as et fuyons! »

Le domestique courut précipitamment au château; le comte sella lui-même son cheval, et il était déjà monté et prêt à partir, quand le domestique revint, pâle comme un mort et hors d'haleine: saisissant les rênes, il supplia son maître de le prendre en croupe avec lui.

Le comte regarda l'horizon; il vit les derniers rayons du soleil qui déjà coloraient la cime de la montagne et entendit le coq qui criait toujours:

« — Sauve! sauve avant le coucher du soleil, mais va seul! »

Tirant alors son épée, Isang fendit la tête du malheureux qui demandait à monter en croupe, puis il s'élança pardessus le pont. Il chemina ensuite jusqu'à une petite hauteur voisine de la ville de Magdebourg. Arrivé au sommet, il promena ses regards autour de lui, et en voyant la cime des tours de son château refléter encore la lueur pourprée des rayons du soir, il lui sembla que tout cela n'était qu'un vain songe et qu'une illusion de ses sens.

Mais tout à coup la terre commença à trembler sous ses pieds; effrayé, il poussa son cheval, et quand il se retourna, il n'aperçut plus rien, ni remparts, ni murs, ni tours. Tout avait disparu, et à la place du château s'étendait un lac immense dont l'eau était salée. En même temps, la foudre le frappa et une voix lui cria:

« — Misérable, va désormais et erre de par le monde jusqu'au jugement dernier, sans asile, sans repos, sans paix ni trêve. Va, maudit! jusqu'à la fin des siècles, où l'enfer t'engloutira! »

D'après la même légende, le lac se dessécha la nuit suivante, et c'est au sel qu'il contenait et qu'absorba la terre que la mine de Stassfurth doit son origine.

Est-ce cette tradition qui mit sur la trace de l'immense dépôt de sel que les ingénieurs allemands découvrirent vers 1839 et qu'ils commencèrent à exploiter quelques années plus tard? Ou bien n'ont-ils eu recours qu'à des documents scientifiques pour constater la présence d'un gisement dont semblait indiquer l'existence une autre mine de sel voisine exploitée à Shönebeck? Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, les explosions de mines aidant aux travaux de deux cent cinquante ouvriers, il sort du puits de Stassfurth, par année moyenne, cinquante mille tonnes de sel gemme livrées au commerce soit à l'état naturel, soit après avoir subi un broyage énergique.

M. Edmond Fuchs a publié dans les *Annales des mines* un excellent travail sur le gisement salin de Stassfurth-Anhalt. Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir des renseignements scientifiques et sérieux sur les mines qui font aujourd'hui le sujet de notre causerie hebdomadaire peuvent recourir à cette étude.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE PONT ROYAL A BERLIN

Berlin ne semble pas moins que Paris avide d'élargir ses rues et de les embellir. Une des artères principales de la capitale prussienne est la rue Royale, qui, partant du pont du Prince-Electoral, traverse le cœur de la ville pour aller aboutir au pont Royal. Cette grande voie est, à son début, ornée de beaux monuments et de riches magasins, qui en font le rendez-vous du monde fashionable; tandis que l'extrémité contraire, qui avoisine le pont Royal, est occupée presque exclusivement par des maisons industrielles et des fabriques.

En cet endroit, la circulation est telle, qu'un pont supplémentaire a dû être établi parallèlement à l'ancien, lourde construction ornée de statues d'assez mauvais goût; maintenant, on est résolu à l'abattre définitivement pour le remplacer par un nouveau, mieux en rapport avec les besoins du jour.

Avant que les modifications projetées aient changé la physionomie de ce coin de la ville, nous donnons une vue de la partie de la rue avoisinant le pont Royal. La charpente qui domine le fond du dessin est celle qui masque encore les travaux du nouvel hôtel de ville (Rathaus), élevé sur l'emplacement de l'ancien. Cet édifice, assez près d'être achevé, est construit dans le style roman sur les dessins de l'architecte Wœsemann. La première pierre en a été posée le 11 juin 1861.

FRANCIS RICHARD.

COURRIER DU PALAIS

En Afrique. — Un drame arabe. — Histoire ancienne. — Résurrection. — Un lion de Paris. — Le testament de lord Seymour. — Philanthropie et hippomanie. — Deux sages. — Un homme qui donne des places. — Un procès qui pousse. — En Angleterre. — Exploit d'un membre du parlement d'Angleterre.

Il y a quelques jours un arrêt de mort prononcé par le Conseil de guerre de Constantine était exécuté.

La justice avait cette fois longtemps attendu son jour; il était venu.

Dernièrement à la Zoïva de Sidi-Bedka, on avait vu revenir, alors qu'on ne songeait plus à eux, un homme et une femme, jeunes encore, qui depuis neuf ans avaient quitté le pays.

L'homme s'appelait Ahmed-ben-Taïeb; c'était un savant, un beau parleur, et par-dessus le marché un beau garçon.

La femme, admirablement belle, s'appelait Chérifa-ben-Kaça.

Ils arrivaient de Tunisie. C'était une idée malheureuse qu'ils avaient eue là.

En les revoyant, on se souvint que le jour de leur départ le cadavre d'El-Hadj-Saad-ben-Khelifa, le mari de Cherifa, avait été trouvé dans sa tente, sous un amas de branches sèches. Cherifa et Ahmed-ben-Taïeb furent arrêtés; telle fut la bienvenue qu'ils trouvèrent dans leur pays.

On les interrogea. Tous deux se défendirent du meurtre; mais Cherifa accusa Ahmed et Ahmed accusa Cherifa.

« Je ne connaissais pas Chérifa, disait Ahmed; je ne l'avais pas même entrevue. Un jour, la jeune Fathma vint à la mosquée, et me proposa de fuir avec Chérifa, sa belle-mère. C'était Cherifa qui l'avait envoyée vers moi. J'acceptai; rendez-vous fut pris pour la nuit suivante. Nous partîmes et, pendant le voyage, Chérifa m'avoua qu'elle avait tué son mari. »

« Une nuit, dit à son tour Cherifa, un homme est venu, m'a éveillée et m'a ordonné de le suivre, en me disant que mon mari était mort. »

Elle a obéi, après avoir aidé l'assassin à cacher dans la tente le corps d'El-Hadj-Saad ben-Khelifa. Si elle n'a pas dénoncé l'assassin, c'est qu'elle a eu peur.

Mais des témoins affirment qu'avant le crime Cherifa avait manqué à ses devoirs d'épouse, et que c'était pour Ahmed-ben-Taïeb qu'elle les avait trahis. Et puis Fathma, une enfant alors, une femme aujourd'hui, a vu le crime, et tous les détails en sont présents à sa mémoire. Son père était sorti de sa tente pendant la nuit. Ahmed, embusqué dans le voisinage, s'était précipité sur Saad-ben-Khelifa, et l'avait frappé; puis il avait presque séparé la tête du corps. Avec l'aide de Cherifa il avait caché le cadavre sous les feuilles, dans la tente, où il était resté invisible le reste de la nuit et toute la journée suivante. La nuit d'après, ils s'étaient enfuis du côté de la Tunisie, emmenant de force Fathma avec eux.

Ahmed-ben-Taïeb, je l'ai dit, était un savant, mieux que cela, un thaleb, c'est-à-dire un homme qui explique le Coran. C'est de cette profession qu'il vécut après avoir tué le pauvre Saad-ben-Khelifa. J'aime à croire qu'en lisant à ses auditeurs et en commentant certains passages du saint livre, il éprouvait quelque embarras.

Le conseil de guerre de Constantine a condamné Chérifa aux travaux forcés à perpétuité, et c'est Ahmed-ben-Taïeb qui subissait, le dix de ce mois, le dernier supplice au Camp des Oliviers.

Les procès font sortir de l'obscurité et de l'oubli bien des noms entourés jadis de beaucoup d'éclat, qui furent célèbres et connus de tous et qui, au bout de quelques années, alors qu'on les lit dans un compte rendu de la *Gazette des Tribunaux,* ou qu'on les entend à la barre, vous surprennent comme de vrais revenants. Oui, c'est vrai, se dit-on; nous l'avons connu autrefois, celui qui portait ce nom-là; il faisait beaucoup de bruit en ce temps-là; à ce nom toutes les oreilles se dressaient, et l'on se disait: « Écoutons. »

Comme ils passaient vite ces rois de la mode, ces *lions* de Paris (on les appelait ainsi dans ma jeunesse); et comme on s'étonne qu'ils nous aient jadis tant occupés, et que pour toute une ville, et une ville comme Paris encore, leurs caprices, leurs excentricités, leur gilet, leur canne ou leurs soupers aient été des événements, qui balançaient sur le boulevard, entre Tortoni et la Chaussée d'Antin, la grande nouvelle politique du jour!

Un de ces *lions* fut lord Seymour.

Lorsqu'il mourut, il y a de cela huit ans, son astre était déjà allé depuis bon nombre d'années rejoindre les vieilles lunes. La mort le remit un instant sur l'horizon, comme l'empereur Soulouque dont je vous parlais il y a huit jours, et puis il disparut.



TROUPEAU REGAGNANT L'ÉTABLE; SCÈNE D'AUTOMNE, d'après le tableau de M. Frédéric Voltz. — Voir page 614.

Par bonheur lord Seymour avait laissé un testament qui pouvait donner lieu à quelque difficulté, on plaide, et voilà lord Seymour qui fait une seconde rentrée posthume sur la scène parisienne.

Il revient dans nos souvenirs avec ses livrées, ses équipages, ses chevaux de course, son splendide cortége en costume qui, pendant les jours gras, écrasait de sa magnificence le cortége humble du bœuf. Oui, oui; je m'en souviens; partout on se demandait :

EXPOSITION UNIVERSELLE. — PÉNÉLOPE ET TÉLÉMAQUE.
Groupe en bronze de M. H. Dumaige. — Exposé par M. Lévy.

— Avez-vous vu la cavalcade de lord Seymour ?

— Non.

— Vraiment, vous avez bien perdu, c'est superbe, d'une richesse, d'une élégance !

Et lord Seymour, pendant ces trois jours-là, était un de ceux qui, aux grandes époques des plus grands débats parlementaires, effaçaient M. Guizot, M. Thiers et M. Molé.

Nous n'aimions pas beaucoup les Anglais alors, et volontiers nous nous moquions d'eux et les tournions en ridicule. Mais nous adorions lord Seymour, et tout ce qu'il disait était charmant, et tout ce qu'il faisait était bien fait ! Il nous donnait une si belle cavalcade au carnaval. Nous ne connaissions guère lord Palmerston, lord John Russell, lord Clarendon, lord Derby; l'Angleterre n'avait pour nous qu'un lord : lord Seymour.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — VASE EN PORCELAINE DE SAXE, de la manufacture royale de Meissen.

Le tribunal vient de juger le procès de son testament; si le jugement est exécuté sans appel, ce sera fait pour tout de bon de lord Seymour, et il sera bien définitivement mort pour les Parisiens, sans chance de résurrection.

Donc parlons de lui pour la dernière fois peut-être.

Dans un testament olographe du 22 juin 1858, lord Seymour avait légué ses



EXPOSITION UNIVERSELLE. — L'ÂGE D'OR.
Groupe en bronze de M. H. Dumaige. — Exposé par M. Lévy.

millions aux hospices de Paris et de Londres, à la condition qu'on acquitterait un certain nombre de legs particuliers. Au nombre de ces legs figuraient une pension à Mlle Sophie O..., à la condition qu'elle ne se marierait pas, et une pension à ceux de ses chevaux qu'il aimait d'une affection particulière.

Plusieurs codicilles furent laissés par lord Seymour, malheureusement pour Mlle Sophie C. En effet, après avoir réduit à 2,400 francs la pension qu'il lui laissait et qui était dans le testament de 10,000 francs, il avait dans un dernier écrit révoqué toute libéralité faite en sa faveur.

Fidèle jusqu'à l'heure suprême à son affection pour ses chevaux, il avait maintenu, en ce qui les concernait, ses premières dispositions.

Avec un peu de philosophie peut-être n'est-il pas trop malaisé de com-

prendre comment un homme persiste jusqu'au bout dans sa générosité pour ses chevaux et revient sur ses bonnes intentions pour une femme. Qu'on se l'explique ou non, d'ailleurs, ainsi fit lord Seymour.

Il s'agissait de déterminer la part des chevaux et de fixer celle des hospices.

A Paris, il y a une seule administration pour tous les hospices; à Londres, autant d'hospices autant d'administrations, et il y a deux cents hospices. Fallait-il diviser la succession en autant de parts qu'il y avait d'administrations, et attribuer par conséquent deux cents parts aux hospices de Londres et une part aux hospices de Paris?

Le tribunal, très-heureusement pour nos pauvres, ne l'a pas pensé; il a divisé la succession en deux : une moitié pour les hospices de Paris, une moitié pour les hospices de Londres.

Un capital de 120,000 francs employé en rente 3 pour 100 permettra de donner aux bien-aimés chevaux du défunt le confortable et même le luxe qu'il a voulu leur assurer, et de les aider à mourir de trop d'avoine et de trop de litière, un peu plus tôt peut être que des confrères moins favorisés de la fortune.

Décidément la justice n'encourage pas les philosophes, et la preuve, c'est qu'elle a condamné Martin et Boudinot, l'un à quatre mois, l'autre à six mois de prison.

De vrais philosophes, je le répète, et de l'école la plus rare, l'école pratique; et si jeunes! Le premier dix-neuf ans, le second vingt et un.

Écoutez Martin :

— Quel est votre domicile? lui demande le magistrat.

— Je perche avenue des Champs-Élysées, quarante-troisième arbre, cinquième branche.

— Depuis quand?

— Depuis deux mois.

— Quels sont vos moyens d'existence?

— Je vais chez les marchands de vins, partout où je me trouve; je ne choisis pas.

Et chez les marchands de vins Martin avec son ami Boudinot mange, boit, fait des repas de quatorze francs .. et cela sans avoir un sou dans sa poche. C'est précisément ce qui l'amène, toujours avec Boudinot, devant la police correctionnelle.

— Chez qui travaillez-vous? demande-t-on encore à Martin.

— Je ne sais pas combien il y a de temps que je ne travaille pas; je crois qu'il y a six mois.

Et Boudinot n'est pas moins philosophe que son compère :

— Quel est votre dernier patron?

— Je ne le connais pas.

— Quel est votre dernier domicile?

— Je n'en ai jamais eu.

De vrais sages de la Grèce, vous voyez: marchant dans la vie sans s'embarrasser d'une foule de préjugés qui gênent les autres hommes. Comme Bias, ils portent tout ce qu'ils possèdent avec eux; un aplomb que rien n'étonne, une énorme impudence et des doctrines extrêmement larges sur la propriété : tous biens qui tiennent peu de place, ne pesent guère sur les épaules, et peuvent mener loin, s'ils ne mènent pas tout d'abord en police correctionnelle.

Houbronne est moins avancé en philosophie que Martin et Boudinot : il ne demeure pas sur un arbre; il couche chez son père. Mais il a pour déjeuner sans qu'il lui en coûte rien des moyens que ne désapprouveraient ni Martin ni Boudinot.

Un matin il se présente chez un concierge et demande à voir une modiste, locataire de la maison. Il a lu dans les *Petites-Affiches* que cette dame désirait un emploi : or, sa maîtresse, Mme la marquise de Legendre, a précisément besoin d'une modiste, et sans doute elle serait très-disposée à prendre Mme Deléon si les renseignements étaient bons. Ce n'est pas tout : il est garde particulier de la marquise; le concierge aurait il par hasard envie d'être garde-chasse? Il pourrait, lui, Houbronne, lui faire avoir une place de douze cents francs, sans compter le casuel.

Voilà le concierge aux anges : « Mais cela m'irait comme un gant, » s'écrie-t-il. Et il conduit l'obligeant Houbronne chez Mme Deléon, où il est reçu comme un bienfaiteur. On le comble de remercîments; mais les paroles ne suffisent pas à reconnaître de si grands services; la locataire et le concierge se cotisent pour offrir un déjeuner à Houbronne.

On se quitte enchanté, et si l'on se promet de se revoir, je vous le demande!

Houbronne a donné rendez-vous au concierge chez la marquise de Legendre, avenue du roi de Rome, et à la modiste chez le gendre de cette grande dame, rue de Turbigo, 69.

Et le concierge, au lieu de l'hôtel de Mme de Legendre, a trouvé le dépôt des voitures de M. Binder, et la modiste, au lieu du gendre de la marquise, l'atelier du même M. Binder.

Je vous laisse à penser si tous deux souhaitaient ardemment mettre la main sur l'honnête garde particulier. Mais le moyen de l'espérer raisonnablement?

Eh bien, ce bonheur leur a été accordé!

Un beau jour, le concierge a revu Houbronne. C'était sur la place du Châtelet; le garde particulier était occupé à lire une *Affiche parisienne* qui contenait des offres et des demandes de places et d'emplois.

— Cette fois, c'était pour moi, a dit Houbonne à l'audience.

Mais comme, en tout cas, ce n'était pas pour lui *l'autre fois*, le tribunal l'a condamné à trois mois de prison.

Il y a quelque temps, un membre d'un club de Paris présentait à ce club un monsieur, sans demander pour lui l'admission à titre de membre.

L'étranger vint pendant trois mois au cercle, sans que sa position fût régularisée, et pendant trois mois il joua et perdit. Or, ce qu'il perdait il le prenait dans la caisse d'une maison de commerce dont il était l'employé.

Le chef de la maison de commerce poursuit le gérant du cercle en remboursement des sommes détournées, et son motif, c'est que le gérant ne devait pas laisser jouer dans les salons du cercle une personne qui n'était pas membre de la société.

Question toute neuve et passablement curieuse, vous le voyez.

Un tribunal anglais vient de condamner à cinq livres d'amende et aux frais du procès M. Hardy.

En deux mots voici le fait qui amenait ce gentleman devant la justice de son pays.

Il chassait l'autre jour dans les environs de Burton. Il aperçoit un individu chassant sur une pièce de terre voisine. La pièce appartenait à un certain M. Robinson, et le chasseur était au service du propriétaire, qui lui permettait de tirer sur son domaine. Mais il ne convient pas à M. Hardy qu'un domestique se donne le noble plaisir de la chasse : il ordonne au chasseur de lui remettre son fusil; le chasseur résiste; une lutte s'engage; l'adversaire de M. Hardy est frappé dans la poitrine; craignant un accident, il lâche son arme qui s'est brisée, et M. Hardy la jette dans un fossé.

Franchement, cela valait bien une amende.

Le piquant de l'affaire c'est que M. Hardy est député au Parlement de la ville de Darmouth, frère du ministre de l'intérieur, et qu'il fait partie du banc des magistrats qui l'ont jugé.

MAÎTRE GUÉRIN.

TROUPEAU REGAGNANT L'ÉTABLE

M. Voltz est actuellement un des peintres les plus distingués de l'école allemande. Il nous suffira, pour le présenter à nos lecteurs, de mettre sous leurs yeux une reproduction de la délicieuse toile que cet artiste avait envoyée l'année dernière à l'Exposition de Munich et dont le roi Louis Ier de Bavière vient de faire l'acquisition pour la nouvelle pinacothèque de Munich.

Fraîcheur, grâce, vérité, poésie, toutes les qualités semblent réunies dans la jolie composition de M. Voltz. Un troupeau de vaches regagnant l'étable par une belle soirée d'automne, c'est là tout le sujet; mais il faut reconnaître qu'il est traité de main de maître, et le spectateur aurait peine à rester froid devant un tableau qui respire si bien le calme des champs et la sérénité grave et douce de la nature.

[illegible]

COURRIER DES MODES

Les modes d'automne se montrent dans tous les magasins, et, si j'en crois les premiers modèles, elles seront gracieuses et très-agréables à porter.

Les confections sont courtes, excepté celles de grande toilette qui prendront la forme traînante des jupes et l'allure des manteaux de cour.

On fait des fichus Marie-Antoinette en mousseline brodée avec volant de dentelle; ils peuvent être portés sur toutes les robes. Les magasins de la *Couronne royale*, 51, rue du Bac, dont le goût distingué est apprécié par les femmes du grand monde, ont préparé pour la saison d'hiver des fichus délicieux en broderie et valenciennes et en tulle ruché, avec nœuds flottants de rubans en nuance claire.

Dans les mêmes magasins on remarque un très-bel assortiment de chemisettes pour être portées avec les corsages *Suissesse* très en vogue en ce moment. On sait que ces corsages n'ont pas de manches; celles de la chemisette sont décorées d'entre-deux de guipure; la poitrine a un plastron de petits plis coupés de guipure et de fine guirlande brodée au point d'armes; les épaules et le tour du col ont les mêmes ornements.

On remarque aussi chez Mlles Noël sœurs de très-jolies nouveautés en cols et manchettes pour toilette de ville et principalement pour compléter le costume avec des robes de soie de nuance foncée.

Des bonnets de matinée d'une ravissante coquetterie achèvent la série des créations d'automne préparées ce mois-ci à la *Couronne royale*.

Pour les toilettes du soir, le jupon tunique à traîne de Mme Bouland, rue des Petits-Pères, 1, obtient un très-grand succès. C'est qu'en effet, comme jupon de lingerie, il était impossible de faire mieux, surtout lorsqu'on considère les difficultés de la mode actuelle, qui exige une jupe biaisée très-souple et pourtant suffisante pour soutenir la robe longue, l'entraîner en arrière et lui donner de la grâce. Je n'ai point été étonnée que Mme Bouland ait reçu des commandes des femmes élégantes de tous les pays. Son jupon Impérial, qui est garni de volant avec double jupe intérieure, conviendra surtout aux costumes de bal; il est si flexible, si léger et en même temps si gracieux, que, s'il n'avait déjà un nom, je l'aurais appelé le jupon *Sylphide*.

Le troisième modèle, qui complète, quant à présent, la série des créations de Mme Bouland, se nomme *jupon invisible*; sa forme à brisures devant, qui permet de le dissimuler, l'a fait baptiser ainsi pour le distinguer de ses concurrents. Ce patron, extrêmement commode, se recommande par d'incontestables qualités sur lesquelles il n'est pas nécessaire d'insister.

Toutes les familles nous sauront gré de leur faire connaître les excellentes machines à coudre Wilcox et Gibbs, de la maison Gritzner, boulevard de Sébastopol, 82.

Ces machines sont les plus parfaites, au dire de tous ceux qui en ont fait usage. Leur travail s'accomplit sans fatigue et sans bruit. Elles peuvent servir à tous les genres de couture : ourler, couture rabattue, ouater (sans tracer ni marquer), soutacher, broder, points en zigzag, broderie sans bâtir. En outre, ces machines travaillent également sur la mousseline, le drap, le velours, le cuir et même les étoffes glacées; leur construction permet de repousser l'étoffe, qui par conséquent n'est jamais froissée.

Je ne connais point de plus joli présent à offrir à une femme laborieuse qu'une de ces machines. L'admiration qu'elles ont excitée à l'Exposition universelle leur a, du reste, assuré un succès éclatant.

C'est dans les magasins de la maison Gritzner que l'on trouve la machine Bonnaz, spécialement destinée à tous les genres de broderies et à la marque du linge. Cette intéressante invention mérite qu'on lui consacre un article particulier, et c'est ce que je ferai un jour où un peu plus de place me sera réservée dans ce Courrier.

ALICE DE SAVIGNY.

LES ORPHELINS

Quelle composition dramatique causerait une impression plus poignante que cette simple scène de désolation muette? Deux enfants, qu'on reconnaît à leur costume pour de pauvres petits pêcheurs des côtes de Hollande, se tiennent tendrement embrassés sur un tertre semé de croix de bois, le plus humble des cimetières de campagne. L'aîné, un garçon, a dix ans tout au plus; l'autre, une petite fille, en a sept à peine. Celle-ci cache entre ses mains son visage mignon, tandis que son frère la soutient en penchant la tête. Près des enfants, un chien accroupi marque par ses regards attendris toute la part qu'il prend à leur affliction. A leurs pieds, au loin, apparaissent les premières maisons du village, où leur foyer est vide à présent, et au delà la mer, la triste mer, où leurs parents peut-être ont trouvé la mort.

Si le spectateur se sent douloureusement impressionné en présence d'un tel tableau, il sent percer du moins une pensée consolante dans l'attitude grave et résolue du jeune garçon. Comme si déjà le sentiment du devoir s'éveillait chez l'enfant, il étend ses bras frêles vers sa petite sœur pour la consoler et la protéger à la fois; on sent que désormais la petite fille n'a pas seulement en lui un frère, mais encore un défenseur et un ami.

Cette peinture fait honneur au pinceau délicat de miss Kate-Swift.

L. DE MORANCEZ.

LE CANAL MARITIME DE SUEZ

La gigantesque entreprise du canal maritime de Suez marche glorieusement vers le succès. Encore quelques efforts des hardis pionniers du génie moderne, et la nouvelle route de l'Inde sera ouverte au commerce du monde.

Tout le monde sait que la Compagnie universelle de Suez a été formée en 1858, au capital de deux cents millions. Dans le cours des travaux, elle a acquis, par suite de ventes de terrains situés le long du canal d'eau douce, d'indemnités et d'emplois de capitaux, une somme de cent millions qu'elle a appliquée aux frais de création et d'appropriation des terrains bâtis ou à bâtir le long du canal maritime, — ceux-ci représentant dans un avenir prochain une plus-value considérable.

Pour être en mesure de livrer, le 1er octobre 1869, à la grande navigation, un passage dont le produit annuel est évalué à soixante millions, la Compagnie émet en ce moment pour cent millions d'obligations qui auront privilége sur les trois cents millions dont nous venons de parler. Leur intérêt est considérable, ce qui n'est pas à dédaigner par le temps qui court.

Tous les commerçants de l'Europe tiendront certainement à honneur de contribuer à l'achèvement du canal de Suez, car toutes les nations ont le même intérêt à voir inaugurer la jonction de la Méditerranée à la mer Rouge.

Nous songions à exposer les prodigieux avantages dont le commerce maritime est à la veille de profiter. Mais, jetant les yeux sur la carte que nous publions ci-contre, nous reconnaissons bien vite qu'il suffit d'appeler l'attention de nos lecteurs sur le tableau indiquant les lignes de navigation des principaux ports de l'Europe et de l'Amérique avec les ports de la mer des Indes.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la distance de Londres à Bombay est aujourd'hui de 5,950 lieues par la voie du Cap; en passant par Suez, elle est réduite à 3,100 lieues : différence, 2,850 lieues de moins.

De tels chiffres ne valent-ils pas le plus éloquent des plaidoyers?

La carte des travaux démontre clairement qu'ils seront terminés le 1er octobre 1869.

H. VERNOY.

COMPAGNIE UNIVERSELLE DU CANAL MARITIME DE SUEZ

ISTHME DE SUEZ — MER MÉDITERRANÉE — MER ROUGE — PORT-SAÏD — Kantara — El Guisr — Lac Timsah — Toussoum — Lacs Amers — Chalouf — SUEZ — Ras El Ech — Lac Menzaleh — El Ferdane — ISMAÏLIA — Serapeum — Canal d'eau douce — NORD — SUD — Rhamses — Gassassine — Tell el Kebir — Abassieh — ZAGAZIG — Chemin de Fer — Canal d'alimentation — LE CAIRE — Boulak — NIL

Canal maritime livré à l'exploitation. — Dans cette partie, le Canal est ouvert à toute sa largeur. Il ne reste plus qu'à le creuser à la profondeur nécessaire pour permettre le passage des grands navires.

Passage dans le bassin des Lacs Amers.

Canal maritime, parties en cours d'exécution.

Canal d'eau douce au moyen duquel est établi le Service du Transit qui met en communication la mer Rouge et la Méditerranée pour le transport des marchandises et des voyageurs.

PLANISPHÈRE

Comparaison des routes maritimes par le Cap et par le Canal de Suez

Indication des Ports		Distance jusqu'à Bombay par le Cap	Distance jusqu'à Bombay par le Canal	Abréviation de la Distance	Indication des Ports		Distance jusqu'à Bombay par le Cap	Distance jusqu'à Bombay par le Canal	Abréviation de la Distance	Indication des Ports		Distance jusqu'à Bombay par le Cap	Distance jusqu'à Bombay par le Canal	Abréviation de la Distance
Constantinople	Lieues	6100	1800	4300	Lisbonne	Lieues	5350	2500	2850	Amsterdam	Lieues	5950	3100	2850
Malte	"	5840	2062	3778	Bordeaux	"	5650	2800	2850	S.Petersbourg	"	6550	3700	2850
Trieste	"	5960	2340	3620	Le Havre	"	5800	2824	2976	New-York	"	6200	3761	[illegible]
Marseille	"	5650	2374	3276	Londres	"	5950	3100	2850	Nouvelle-Orléans	"	6450	[illegible]	2720
Cadix	"	5200	2224	2976	Liverpool	"	5900	3050	2850					

LE CANAL MARITIME DE SUEZ. — Voir page 614.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :
La prudence est la mère de la sûreté.

LES ORPHELINS, d'après un tableau de M Kate-Swift. — Voir page 614.

ÉCHECS

[illegible] à la fois.

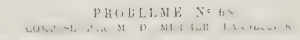
SOLUTION DU PROBLÈME [illegible]

BLANCS.	NOIRS.
1 C. 8 [illegible]	1 [illegible]
2 [illegible]	2 [illegible]
3 C. 5 [illegible]	3 [illegible]
4 C. [illegible]	[illegible]

Solutions justes : MM. [illegible]

Solutions justes [illegible] MM. [illegible] Anne Gardien [illegible]

[illegible]



PROBLÈME N° 68

COMPOSÉ PAR M. D. [illegible]



NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois	Un An
Paris	4f 50	9f »	[illegible]
Departements	5 »	10 »	[illegible]
Suisse	5 50	11 »	[illegible]
Belgique, Italie	6 »	11 50	[illegible]
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	[illegible]
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg	7 »	13 50	[illegible]
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	[illegible]
Brésil, Iles Ioniennes, Valachie	8 50	16 50	[illegible]

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, [illegible] ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

RIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM.
n . .	18 fr.	» — 20 fr.
nois .	9 fr.	» — 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 664 — 5 Octobre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Suite de l'excursion. — Mlle Karoly et le mont Ventour. — Carpentras réhabilité par les gastronomes. — Un menu comme il y en a peu. — Le plat classique. — Louis XIV, Zorobabel et Mlle de Thianges. — Le théâtre de Carpentras et le nouvel Opéra. — *Les Horaces*. — L'énigme. — Le commentaire à coups de coude. — La montée. — Le panorama. — Le mot de l'énigme. — Fiasco.

« — Maintenant, me dit le docteur Rissolet, pour que votre excursion soit complète, voici ce que je vous propose : Nous allons applaudir ce soir Corneille et Mlle Karoly. Puis, à onze heures, à la sortie du spectacle, des guides et des mulets nous attendront sur la place ; nous ferons avec ces messieurs — et il me montrait nos compagnons de chasse — l'ascension du mont Ventour. Que diable ! on n'a pas tous les jours un chroniqueur sous la main, et notre pauvre Carpentras a été trop souvent maltraité par vos confrères,

S. M. LE ROI GEORGE Ier DE GRÈCE ET LA GRANDE-DUCHESSE OLGA DE RUSSIE, SA FIANCÉE, d'après des photographies envoyées par notre correspondant de Saint-Pétersbourg. — Voir page 619

pour ne pas saisir au vol toutes les occasions de se réhabiliter... Nous sommes désolés de ne pouvoir vous offrir ni le Righi, ni la Gemmi, ni la Jung-Frau, ni le Mont-Blanc; mais le Ventour a aussi son mérite, et vous m'en direz des nouvelles au soleil levant, à cinq heures du matin.

— Comment donc! s'écria Chaudoreil; on y jouit d'un spectacle extraordinaire; on se croirait à une fête officielle ou à un bal de la cour.

— Pourquoi? dit le naïf Vaumouche.

— Parce que l'on voit la mer, le Rhône, les montagnes et les plaines, les bêtes et les gens... *en bas de soie...* (en bas de *soi*).

— Oh! quel homme! monsieur, quel homme! exclama Rissolet d'un air de complaisance; il ferait la fortune d'un théâtre de vaudeville. »

Nous étions arrivés; il était quatre heures; le rideau se levait à sept; nous avions tout le temps nécessaire pour une toilette de citadins et un souper de chasseurs.

La toilette fut sommaire, mais le souper fut excellent. Carpentras mériterait d'être vengé par les gourmets de la sotte réputation dont l'ont affublé les mauvais plaisants. Sa cuisine rendrait des points à celle de bien des grandes villes. En outre, le docteur est un gastronome; son menu obtint l'approbation générale; je le livre aux méditations des disciples du baron Brisse :

« La bisque d'écrevisses de Vaucluse aux soupirs de Laure.

« La selle de mouton braisée aux quenelles Mont-Major, sauce câpres de Roquevaire.

« La chartreuse de poisson roulé, farcie de langues d'esturgeon et de laitances de carpe.

« L'anguille de Lisse à la broche, arrosée de citron des Antilles.

« Les caisses d'ortolans Horace Vernet, à la brochette d'Isly.

« Le faisan doré, truffé à la purée de bécasses.

« Les blancs de poularde sautés aux champignons du Luberon.

« Le salmis de perdreaux rouges à la Monte-Cristo.

« Les timbales Alexandre Dumas.

« Les fonds d'artichauts aux anchois de Cassis

« Les haricots flageolets à l'unisson de *l'Africaine*.

« Le pudding glacé à la Nesselrode. »

Et quels vins! quels fruits! quel dessert! Mais au milieu de toutes ces choses exquises, fort élégamment servies, je fus étonné d'apercevoir un intrus de mine passablement grossière. C'était une espèce de grande terrine, dont le contenu, couvert d'une légère croûte noire, exhalait une odeur d'ail énergiquement provençale :

« Ceci, me dit le docteur, est de la couleur ou, si vous voulez, de la senteur locale; c'est le fameux *thian*, le plat classique de notre pays, celui qui prête à rire à nos dépens; mais si messieurs les railleurs en connaissaient l'origine et l'étymologie, ils riraient moins, ou ils sauraient que leurs moqueries s'adressent à la perruque de Louis XIV...

— De Louis XIV?

— Oui... Le grand roi vit un jour arriver à Versailles un jeune gentilhomme admis, par droit de naissance, parmi ses pages; il lui demanda son nom :

« — Zorobabel de La Roque-Ventoux de Soubeyras, de Carpentras, répondit le nouveau venu.

« — Quel nom! quel saint! quelle patrie! » s'écria le monarque.

« Je vous laisse à penser si les courtisans firent un succès à l'auguste plaisanterie.

« Mais, quelque temps après, Louis, étant à la chasse, s'égara en compagnie de son jeune page et de Mlle de Thianges, dont il était alors royalement amoureux; il y a, pour les souverains comme pour les simples particuliers, plusieurs sortes d'égarements. Les voilà pris par l'orage et obligés de se réfugier dans une maison de paysan. Les heures passent, le roi a faim, et l'on sait que l'appétit de Louis XIV avait de robustes exigences. Il n'y avait dans la maison qu'un potiron, une gousse d'ail, un oignon et un morceau de beurre.

« — Sire, dit alors Zorobabel, si Votre Majesté voulait s'en accommoder, les provisions que voici me suffiraient à lui apprêter un plat de mon pays.

« — Pourquoi pas? »

« M. de Soubeyras se met à l'œuvre. Mlle de Thianges, relevant sa jupe d'amazone, s'improvise cuisinière sous la direction de Zorobabel. On rit, on bat le beurre, on coupe le potiron, on fait roussir l'oignon, on introduit l'ail dans la marmite. Bref, au bout d'une demi-heure, la favorite et le page servaient au roi un plat étrange, que sa faim trouva délicieux.

« — Jamais je n'avais si bien dîné! décidément Carpentras a du bon... mais comment nommez-vous cette friandise?

« — Sire, elle n'aura un nom qu'à dater d'aujourd'hui; s'il plaît à Votre Majesté, c'est Mlle de Thianges qui sera la marraine. »

« La belle marraine donna la première moitié de son nom : quelques années plus tard, M. de Soubeyras, revenant dans son pays, y rapporta la légende du *thian*; les royales paroles : *Carpentras a du bon!* servirent d'assaisonnement à cet entremets rustique; la tradition s'en est continuée jusqu'à notre époque, et, aujourd'hui encore, nous croirions manquer de respect au roi-soleil et à notre chère patrie, si le *thian* ne figurait pas, même dans nos festins les plus splendides. »

Vraie ou apocryphe, cette anecdote nous avait conduits jusqu'à sept heures : il était temps d'entrer au théâtre.

Ici Vaumouche, fatigué sans doute de sa chasse du matin, fit entendre un bâillement gigantesque, auquel son nez camard ajouta une sonorité singulière.

— Vaumouché, mon ami, lui dit le terrible Chaudoreil, je ne vous salue plus si vous *bâillez au Corneille*.

Je mentirais, si j'essayais de vous persuader que le théâtre de Carpentras est comparable au nouvel Opéra; que M. Charles Garnier aurait dû s'inspirer de cette architecture; qu'on y a dépensé 4,588 mètres cubes de moellons, 4,582 mètres cubes de pierres meulières, 3,762,000 mètres cubes de briques, 4,582,185 kilos de fer, et 7,824,772 kilos de marbres de toutes couleurs, blanc et rose, rouge et vert, lilas et violet. Le bureau de location, le contrôle et les ouvreuses, se résument en une seule personne, qui cumule, m'a-t-on dit, ces fonctions avec celles de garde de femmes en couche et de poseuse de sangsues. Détails secondaires, et qui paraîtront infimes si l'on songe que l'art, le grand art, l'art pur a commencé à s'amoindrir à mesure que se perfectionnaient les machines, les *trucs* et toute la partie matérielle de la littérature théâtrale. Si vous me disiez le contraire, nous arriverions à conclure que *Peau d'âne* est supérieure aux *Horaces*; est-ce votre avis?

La représentation ne fut ni meilleure qu'on ne pouvait l'espérer, ni pire qu'on ne devait le craindre. Je retrouvais Mlle Karoly avec ses qualités et ses défauts. Dans la salle circulaient, avec des sucres d'orge et des oranges, les extraits de divers feuilletons parisiens que la *Compagnie tragique* a fait imprimer à part et qu'elle parsème sur sa route, pour chauffer le succès de sa tragédienne. La prose de Théophile Gautier brille comme une fleur toujours fraîche au milieu de ce bouquet un peu fané :

« Il nous semble que Corneille va mieux que Racine à Mlle Karoly. La manière du vieux maître, plus grandiose, plus rude, plus mâle, convient à cette nature un peu fauve et farouche. Il y a de la férocité romaine dans ce masque pâle et sombre, dans cette voix rauque et profonde; de la passion, de la colère, des cris et des silences sinistres, voilà ce qu'il lui faut... »

On ne saurait mieux dire; mais ayant vu dix ou douze fois Mlle Rachel dans ce beau rôle de Camille, un peu incommodé par les quinquets de la rampe qui fumaient comme des Suisses, les pieds endoloris par mes huit heures de marche à la poursuite du lièvre noir, j'étais moins sensible que je n'aurais dû l'être aux austères séductions de Melpomène. D'ailleurs Chaudoreil m'intriguait de plus en plus.

En entrant, ce diable d'homme, sérieux comme un conseiller à la Cour de cassation, avait dit tout haut à son ami Vaumouche : « Demain, entre six heures cinquante-cinq minutes et sept heures, je vous dirai pourquoi c'est le congrès de Genève qui nous a valu la bonne fortune de voir jouer *les Horaces* à Carpentras par Mlle Karoly. »

Je me creusais la tête, cherchant le calembour mystérieux qui devait me livrer la clef de cette énigme. Rien! rien! cette fois encore Carpentras humiliait la chronique.

Pendant ce temps, la représentation continuait. Julie disait :

Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.

Chaudoreil me poussait le coude.

Sabine répliquait :

Si j'ai vu Rome heureuse avec quelques regrets...

Le profil de Chaudoreil passait de la lame de couteau à la lame de rasoir.

Camille répondait :

Albe et Rome demain prendront une autre face..

Chaudoreil allongeait un coup de poing dans les côtes de Vaumouche, dont les yeux ronds parcouraient toute la gamme de la boule de loto à la bille de billard.

Curiace déclamait :

... Et revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome !..

Nouveau coup de coude de Chaudoreil.

Horace beuglait :

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome...

Ici une pantomime désordonnée de Chaudoreil décrocha ses lunettes, qui se brisèrent avec fracas : « A la porte! à la porte! » hurla le parterre exaspéré.

Le vieil Horace riposta :

Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre!

Soubresaut de Chaudoreil.

Ainsi de suite; enfin arrivèrent les imprécations de Camille :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!...

Le rictus voltairien de Chaudoreil s'ouvrit démesurément pour livrer passage à un rire muet qui semblait insulter aux douleurs de la fière Romaine.

Tout bien calculé, quand le rideau tomba, j'avais reçu cinquante-huit coups de coude.

N'importe! la noble poésie de Corneille nous avait parfaitement préparés au spectacle grandiose que nous allions chercher.

Nous partîmes; on avait empaqueté sur le dos des mulets quelques provisions et bon nombre de manteaux et de couvertures de laine; parce que, nous dirent les guides, nous devions nous attendre, de la base au sommet du Ventour, à un changement complet de température.

Pour le moment, rien de plus beau et de plus paisible que cette scène nocturne. La lune montait lentement dans un ciel pur. Les cours d'eau qui fertilisent cet heureux pays se détachaient en blanc sur de grandes masses d'ombre. Nous suivions un sentier qui tantôt courait sur le flanc de la montagne, tantôt s'enfonçait dans des gorges profondes où l'horizon se resserrait au point de ne nous laisser voir que la mince bande d'azur qui se découpait entre les rochers. Bientôt la montée devint plus rude, l'air plus vif, la végétation plus rare. Nous avions dépassé la zone des prairies et des chênes. Notre petite caravane côtoyait un rideau d'érables et de hêtres aux troncs noués, aux branches torses, au feuillage grêle, qu'on eût dit avoir été frappés de la foudre. De temps à autre, un oiseau de nuit, dérangé par notre visite, s'échappait à travers les massifs avec un cri mélancolique, semblable à la plainte d'un enfant ou au gémissement d'une âme en peine.

Nous fîmes ainsi deux ou trois kilomètres; puis, les derniers arbres disparurent; nous n'avions plus à droite et à gauche que d'immenses bruyères dont le fond sombre s'argentait çà et là sous les froids rayons de la lune. Les plus vieux ou les plus essoufflés d'entre nous furent hissés sur les mulets.

Les bruyères nous conduisirent jusqu'aux plateaux supérieurs. Là plus un brin d'herbe; des amas de pierres grises sur des pentes abruptes. Nous n'avions plus au-dessus de nous qu'un vaste cône, qui marque le point culminant de la montagne. Il était trois heures du matin.

On fit halte; la gourde de rhum passa de main en main; à une centaine de pas, nous vîmes une masure qui s'appelle *la Bergerie*. Florian y eût vainement cherché la mise en scène d'une pastorale.

Le docteur Rissolet, qui s'était constitué le chef de la troupe, y fit porter les manteaux et les couvertures; c'est là, nous dit-il, que l'on prend une heure de repos, en attendant le lever du soleil.

Le froid devenait si piquant, qu'il ne fallait pas songer à dormir. Nous fîmes un grand feu de broussailles entassées dans la bergerie par les pâtres et les guides. On était trop gelé et trop fatigué pour avoir faim. Le jambon, le pâté et les volailles restèrent à peu près intacts. Nos figures blêmes, éclairées par les reflets du brasier, avaient des aspects fantastiques. M. Chaudoreil ne risquait plus le moindre calembour. Le nez de M. Vaumouche était écarlate.

Le docteur regarda sa montre.

— En route! nous dit-il; encore un petit coup de collier, ou nous perdrions le plus beau!...

Nous avions à gravir le cône gigantesque, qui, vu du chemin de fer de Valence à Avignon, ressemble à la nageoire d'un gros poisson. Il y eut, comme on dit, du tirage, et je crois bien que les plus vaillants regrettèrent leur lit. Vaumouché poussait d'énormes soupirs; Chaudoreil se plaignait de sa sciatique. Pour me distraire, le docteur me montra de larges excavations de rochers, qui servent de glacières, et où les cafetiers provençaux et comtadins viennent faire en avril leur provision d'été.

Enfin, nous arrivâmes; il était temps; on avait froid, et on suait à grosses gouttes; les jambes chancelaient sur les pierres aiguës.

— Bien! A présent, retournez-vous! s'écria Rissolet.

En un moment, nous fûmes dédommagés de nos peines. Une immense gerbe de feu s'épanouissait à l'Orient, gagnant avec une vitesse incroyable l'extrémité de l'horizon. Le soleil entrait en maître dans un ciel où l'œil n'apercevait pas le plus léger nuage. L'effet fut magique; un instant auparavant, tout était frisson, lassitude, ombre, somnolence; tout fut chaleur, réveil, lumière, couleur et vie. A nos pieds se déroulaient les deux versants de la montagne, échelonnés sur des plaines sans limites. Le panorama s'étendait et s'éclairait de plus en plus, à mesure que se repliaient les derniers voiles du crépuscule. Aidés par d'excellents télescopes, nos regards embrassaient des distances extraordinaires. Peut-être le docteur abusa-t-il un peu de mon extase pour ajouter à la réalité certaines illusions d'optique. A l'en croire, je voyais ou je devais voir, non-seulement le Dauphiné, le Vivarais, le Languedoc et la Provence, mais les Pyrénées, le Canigou, la mer, Lyon, Marseille, la Savoie, la Suisse, le mont Blanc, le mont Salève, le lac Léman, Genève...

— A propos de Genève, dis-je à M. Chaudoreil exalté par ce sublime spectacle, ne vous semble-t-il pas que le moment serait bon pour résoudre cette énigme : Comment et pourquoi le congrès de Genève nous a valu la bonne fortune de voir jouer hier soir *les Horaces* à Carpentras — par Mlle Karoly?

— Monsieur, me répondit-il gravement, combien vous ai-je donné de coups de coude?

— Cinquante-huit, répliquai-je sans hésiter.

— Et combien de fois croyez-vous que le nom de Rome soit répété dans la tragédie des *Horaces*?

— Hélas! je n'ai pas compté.

— Mais j'ai compté, moi... il s'y trouve trois cent soixante-six fois... autant qu'il y a de jours dans une année bissextile.

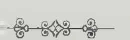
— Eh bien?

— Eh bien! Mlle Karoly était déjà arrivée à Genève, où elle allait jouer *les Horaces*; mais, tragédienne des pieds à la tête, elle aura eu un songe; elle aura vu Melpomène en personne, qui lui a dit : « Évoquer tant de fois le nom de Rome devant les habitants de Genève!... dans un pareil moment!... Non, ma fille, ce serait folie... Fuyez ces lieux inhospitaliers, et allez en terre papale!... *Dixi*. »

— *Se non è vero, bene Trovatore!* dit le mélomane de la troupe, qui voulait avoir son mot.

Mais l'ingénieuse explication de Chaudoreil fit un *fiasco* complet. Il fut, en cette circonstance, victime de sa propre gloire. On s'était attendu à un calembour!...

A. DE PONTMARTIN.



BULLETIN

L'empereur et l'impératrice d'Autriche, dans leur voyage en France, s'arrêteront décidément à Nancy. Les préparatifs pour leur réception vont commencer immédiatement dans l'ancienne capitale de la Lorraine, où les deux derniers ducs de la maison de Lorraine ont laissé de sympathiques souvenirs.

C'est à eux que Nancy doit plusieurs de ses monuments antérieurs au gouvernement du roi Stanislas, et, entre autres, le palais ducal, qui renferme le musée lorrain et cette magnifique galerie où eut lieu le banquet donné l'année dernière par la ville de Nancy à l'Impératrice et au Prince Impérial.

Nancy renferme les tombeaux des anciens ducs de Lorraine; c'est la visite à ces sépultures de plusieurs princes de sa maison qui est le motif du court séjour que François-Joseph va faire dans cette ville.

Lors de l'entrevue de Salzbourg, le général Fleury s'étant rencontré avec le comte de Grünne, grand-écuyer de Sa Majesté Apostolique, s'enquit avec beaucoup de soin de l'organisation des écuries de la cour d'Autriche, où ont été conservées les traditions de la haute école d'équitation espagnole, si célèbre autrefois, lesquelles ont partout ailleurs cédé la place aux innovations de l'école anglaise.

Jusqu'en 1848, la cour de Vienne reprenait chaque année, aux fêtes de la Pentecôte, l'étiquette espagnole en souvenir de la domination exercée autrefois par les Habsbourgs sur la Péninsule ibérique. Les livrées et les carrosses impériaux qu'on exhibait à cette occasion dataient de l'époque de Charles-Quint; les chevaux étaient caparaçonnés comme jadis à la cour de Madrid.

Aujourd'hui ces fêtes sont supprimées, mais l'école d'équitation espagnole continue de former une spécialité des écuries impériales d'Autriche, et même, sous la direction du comte de Grünne, elle a été portée à une perfection qui rappelle ses temps les plus brillants. L'élite de la population de la capitale autrichienne et un grand nombre d'étrangers de distinction ont pu s'en convaincre lors du dernier carrousel donné il y a trois ans dans le manége du palais impérial à Vienne, au profit des pauvres de la capitale, et dans lequel ont figuré tous les jeunes archiducs et la fleur de l'aristocratie de l'empire.

Désireux d'examiner de près l'école d'équitation espagnole, dont seule la cour de Vienne peut offrir un ensemble complet, le général Fleury a accepté l'invitation du comte de Grünne à venir à Vienne, pour s'en former une idée exacte en voyant les choses par lui-même.

A l'entrée des Tuileries, par la grille faisant face à la rue de Castiglione, la communication entre la terrasse des Feuillants et le terre-plein du jardin se faisait par un double escalier du plus mauvais style et d'un aspect tout à fait disgracieux. Cet escalier a été démoli, et on le remplace par un large perron; la grille de la terrasse a été enlevée pour faire place à une grille monumentale et digne de faire face à la colonne Vendôme, dans l'axe de laquelle elle se trouve placée.

La fontaine du Château-d'Eau est aujourd'hui démolie, et l'on s'occupe avec activité de faire disparaître les solides fondations de ce monument, qui datait, comme on le sait, de 1810.

En même temps, on poursuit avec non moins de diligence la régularisation générale du sol de la nouvelle place qui est à la veille d'être établie en cet endroit, et dont les vastes proportions se dessinent déjà clairement aux yeux.

Au centre, un spacieux plateau formant refuge pour les piétons marque le point où sera érigée la fontaine monumentale, dont les eaux, éclairées pendant la nuit d'une manière spéciale, constitueront un motif décoratif du plus bel effet.

Aux abords de la place, on achève d'abaisser le niveau des boulevards du Temple et Saint-Martin, qui présentaient, le premier surtout, des pentes incommodes pour la circulation. L'accès de la place du Château-d'Eau sera ainsi rendu des plus faciles, tant du côté de ces boulevards que par les autres voies qui viennent y aboutir de toutes les directions.

Le muséum d'histoire naturelle de Paris vient de s'enrichir d'une girafe et d'un très-beau lion, dons du roi d'Italie.

La première girafe que l'on ait vue vivante en Europe depuis le temps des Romains fut donnée au roi Charles X par le pacha d'Égypte en 1827, et vécut pendant dix-huit années à la ménagerie du Muséum.

Il est à espérer que le bel animal, dont le roi d'Italie vient d'enrichir cet établissement scientifique résistera non moins bien au climat froid et humide de Paris. Il est placé dans la rotonde de la ménagerie où se trouvent les éléphants, les hippopotames et les rhinocéros.

Il est sérieusement question d'élever à Troyes une statue au pape Urbain IV, né dans cette ville.

L'autorisation a été donnée par le gouvernement, et le conseil général de l'Aube a voté une première somme de mille francs pour contribuer à la dépense. Il y a donc lieu d'espérer que bientôt une souscription sera ouverte dans la ville et le département pour l'érection définitive de la statue d'Urbain IV. On assure que S. S. le pape Pie IX s'est inscrit en tête de la souscription pour cinq cents francs.

L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du 28 septembre, a élu M. Hesse (Alexandre) à la place vacante dans la section de peinture, par suite du décès de M. Ingres.

Le père Hyacinthe, après avoir prêché, cette année, l'Avent à Paris, se rendra à Rome pour prêcher le carême en l'église Saint-Louis-des-Français.

D'après le *Times*, les commissaires étrangers près l'Exposition universelle ont décidé qu'avant la clôture de cette exposition il serait offert un banquet international à la Commission impériale. C'est le comte Granville, en qualité de président de l'Exposition internationale de 1862, qui a été invité à accepter la présidence.

Nous avons le regret d'annoncer la mort du docteur Louis Véron, une des physionomies les plus caractéristiques du monde parisien. M. Véron, fils d'un marchand papetier, était né à Paris le 5 avril 1798; il ne dut qu'à ses efforts persévérants et à un remarquable esprit d'initiative la fortune considérable qu'il acquit dans les entreprises les plus diverses. Docteur en médecine en 1823, il ne tarda pas à quitter cette carrière pour entrer dans le journalisme, et fut successivement rédacteur de la *Quotidienne* et du *Messager des Chambres*, et fondateur de la *Revue de Paris*. Dès cette époque, l'entreprise de la *Pâte Regnault* avait été réalisée avec un grand succès et avait été une excellente affaire pour M. Véron.

En 1831, il prit la direction du théâtre de l'Opéra. Son administration fut aussi brillante que fructueuse. Parmi les ouvrages qu'il mit à la scène, on doit citer les opéras de *Robert le Diable*, de *Gustave ou le Bal masqué* et de la *Juive*, et le ballet de la *Sylphide*.

De l'Opéra, M. Véron passa à la direction du *Constitutionnel*. Il occupa cette position importante dans le journalisme jusqu'en 1855. Il se retira alors après avoir vendu dans de magnifiques conditions les parts de propriété qu'il possédait dans le journal. Il en reprit pourtant encore une fois la direction en 1861, pour y renoncer définitivement quelques mois plus tard. En 1852, il avait été élu député de l'arrondissement de Sceaux, et réélu en 1857.

Le docteur Véron laisse plusieurs ouvrages, en tête desquels il faut citer les curieux *Mémoires d'un bourgeois de Paris;* puis viennent : un roman de mœurs intitulé : *Cinq cent mille livres de rentes;* un volume de discussion politique : *Quatre ans de règne. Où allons-nous?* et plus récemment : *Les Théâtres de Paris de 1806 à 1860.* Il était officier de la Légion d'honneur.

On sait qu'après une longue et douloureuse maladie, la princesse de Galles a pu entreprendre, sur les bords du Rhin, un long voyage de convalescence. En quittant Londres, Son Altesse Royale a pris place dans un magnifique wagon que l'administration du chemin de fer avait fait construire tout exprès pour la circonstance. Nous donnons, d'après un croquis qui nous est communiqué, un dessin de ce wagon qui renferme un appartement complet et qui réunit toutes les conditions d'élégance et de confortable que l'on pouvait désirer pour la noble voyageuse.

Th. de Langeac.

Pour répondre aux nombreuses demandes qui lui ont été adressées, l'administration de **l'Univers illustré** *a consenti à proroger jusqu'au*

15 OCTOBRE IRRÉVOCABLEMENT

la période pendant laquelle la prime extraordinaire,

Les Œuvres complètes de **H. DE BALZAC**, illustrées de 1,000 dessins,

est offerte **gratuitement** *à toute personne qui prendra un abonnement d'un an à* **l'Univers illustré**.

Voir au bas de la dernière page le tarif d'abonnement pour Paris, les départements et l'étranger.

Envoi FRANCO *de la prime dans les départements, moyennant 2 francs pour frais de transport. — Pour les envois dans l'île de Corse et en Algérie, le supplément doit être de 5 fr. 30 c., l'expédition ne pouvant se faire que par la poste. — A l'égard des envois de primes à l'étranger, les frais de transport seront, bien entendu, supportés par les souscripteurs.*

L'administration de **l'Univers illustré** *vient de faire tirer, sur magnifique papier vélin à grandes marges, un nombre limité d'exemplaires artistiques de l'admirable planche in-folio qu'elle a offerte à ses abonnés, à l'occasion du 15 août. Cette gravure représente, comme on sait,* LES PORTRAITS EN PIED DE L'EMPEREUR, DE L'IMPÉRATRICE ET DU PRINCE IMPÉRIAL, *et par sa beauté exceptionnelle, elle mérite d'être conservée sous verre.*

On peut se la procurer, au prix de 1 franc, dans les bureaux de **l'Univers illustré**, *24, passage Colbert, à la librairie Michel Lévy frères, 2 bis, rue Vivienne, et à la* LIBRAIRIE NOUVELLE, *15, boulevard des Italiens.*

LE ROI GEORGE I[er] DE GRÈCE

ET LA GRANDE-DUCHESSE OLGA DE RUSSIE

Le roi George I[er], qui a succédé sur le trône de Grèce au roi Othon, est né le 24 décembre 1845. Second fils du roi de Danemark Christian IX, il était amiral dans la marine danoise, quand l'assemblée nationale grecque le proclama, à l'unanimité, le 31 mars 1863, roi des Hellènes. En vertu du protocole signé à Londres, le 5 juin, par les trois puissances protectrices, la France, l'Angleterre et la Russie, sous la condition de l'annexion pure et simple des îles Ioniennes à la Grèce, il accepta la couronne, et fut déclaré majeur par le Parlement hellénique.

Le roi George débarqua au Pirée le 30 octobre 1863. Avec le concours du comte Sponneck, qui lui avait été adjoint comme conseiller, il s'efforça d'établir le calme et l'ordre au milieu des populations dont les destinées lui étaient confiées, et de développer les éléments de prospérité existant dans ce noble et généreux pays qui venait de traverser une phase si critique. En mai 1864, il signa une amnistie générale en faveur des militaires ayant subi des condamnations pour cause politique. Le 28 novembre de la même année, le roi George prêta serment à la nouvelle charte constitutionnelle de la Grèce.

Depuis plusieurs mois, il a entrepris un voyage en Europe, visitant successivement Paris, Londres, Saint-Pétersbourg. Il a été fiancé à la grande-duchesse Olga de Russie, fille du grand-duc Constantin et, par conséquent, nièce de l'empereur Alexandre II. La grande-duchesse Olga est née le 3 septembre 1851. Les cérémonies du mariage seront célébrées très-prochainement.

A. Darlet.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

La lumière des torches, qui seule désormais éclairait la place, frappait d'aplomb sa face jaune et bilieuse.

La physionomie de cet homme rentrait dans le caractère général que nous avons essayé de faire ressortir. Cet homme avait peur.

Il était connu, car son nom, répété à voix basse, fit le tour de la table.

— L'oidor Pedro Gil! murmura, le premier, Caparrosa stupéfait.

— L'ancien intendant de Medina-Celi!

— L'âme damnée du comte-duc!

Les trompettes firent silence.

Un second cavalier qui portait sur son pourpoint noir une écharpe rouge et or, fit caracoler sa monture et vint se placer au devant de Pedro Gil.

— Édit royal! prononça-t-il d'une belle voix de basse-taille, en agitant au-dessus de sa tête un parchemin auquel pendaient des lacs de soie.

— Oh! oh! cria Maravedi, et ce fut la première parole de résistance, voici le gros boucher Trasdoblo devenu héraut de Sa Majesté! Dépèce-nous l'édit royal, maître tueur de moutons!

Quelques rires timides s'élevèrent, poussés par des enfants et des femmes. Les hommes n'étaient point en humeur de plaisanter.

— « Au nom du roi! mugit Trasdoblo sur un signe de l'oidor, — considérant que les mendiants, vagabonds des deux sexes, gens sans aveu, non soumis à l'impôt, bouches inutiles et fainéants de toute sorte, réunis en association, sous le nom de gueux de la confrérie andalouse, se seraient portés hier à des actes de rébellion contre notre autorité royale, brisant des poteaux à nos armes et souillant de boue les pancartes revêtues de notre souverain sceau;

« Considérant que ladite association, tolérée trop longtemps par notre clémence, accueillait ainsi par un séditieux mépris un acte de miséricordieuse longanimité;

« Par l'avis de nos conseillers ordinaires et sous l'approbation des membres du très-saint-office :

« Ordonnons auxdits mendiants, vagabonds, etc., se donnant à eux-mêmes la qualification de gueux, à leurs femmes, à leurs enfants, et généralement à tous ceux qui, vivant de l'aumône, ne pourront pas justifier d'une incapacité réelle et radicale de faire usage de leurs corps pour un travail utile, de vider, dans les six heures qui suivront la proclamation du présent édit, les lieux par eux occupés dans l'enceinte de notre cité très-loyale et très-héroïque... »

Un violent murmure interrompit ici le héraut Trasdoblo. Bobazon, profitant de ce mouvement, se glissa prestement vers la force armée, afin d'offrir ses loyaux services à l'autorité.

Pedro Gil commanda aux clairons de sonner une fanfare; mais au moment où ses hommes approchaient les instruments de leurs lèvres, une fusillade vive et bien nourrie retentit aux portes mêmes de l'Eldorado.

— O mes amis! s'écria Picaros, on veut nous exterminer!

— Nobles seigneurs! fit Bobazon, qui étendit ses deux

1. Voir les numéros 583 à 603.

bras vers l'oidor, je ne suis pas avec ces misérables... Ils m'avaient privé traîtreusement de ma liberté!

— Un coup d'espingole à cet audacieux bandit! ordonna Pedro Gil, croyant à une attaque.

Le soldat qui était le plus proche de lui obéit et mit en joue. Bobazon tomba aussitôt foudroyé, non pas par l'explosion de l'arme à feu, mais par la frayeur. Le coup partit cependant. Les balles du tromblon, se dispersant en éventail, frappèrent çà et là quelques victimes. Une lueur s'alluma dans la nuit; un coup de mousquet sembla faire écho à l'espingole, et le soldat tomba roide mort aux pieds de Pedro Gil.

En même temps, un concert d'effroyables clameurs, mêlées d'explosions et de bruits de ferraille, se fit entendre à la fois vers la ruelle par où Bobazon avait pénétré dans la Grandesse et vers l'ancien pont-levis qui avait livré passage à Pedro Gil. C'était un luxe de cliquetis comme cela se fait au théâtre, pour figurer une bataille.

Et de toutes parts on criait maintenant :

— Aux armes! aux armes!

Il y avait, en vérité, des gueux que tout ce fracas et toute cette fumée de poudre avaient émoustillés. Raspadillo brandissait un broc vide en poussant par habitude les cris inarticulés qui composaient son rôle de muet; Domingo avait trouvé une épée; don Manoël Palabras, drapé dans sa souquenille, prenait tour à tour les plus nobles poses et prononçait des discours qui n'étaient pas entendus. Il parlait de mourir en gentilhomme, comme il avait vécu.

Maravedi, Barbilla, Conejo et les autres enfants, braves comme l'ignorance du danger, se faisaient arme de tout et harcelaient déjà les soldats. Les femmes, plus vaillantes encore que les enfants, se massaient au premier rang, défiant et insultant les envahisseurs de leurs foyers.

Les hommes à chapeaux rabattus et à longs manteaux bruns se tenaient immobiles et silencieux.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — TYPES ET COSTUMES DE LA SIBÉRIE, DANS LA SECTION RUSSE. — Dessin de M. G. Roux.

— Victoire! criait-on cependant du côté de la ruelle; à mort le comte-duc!

Du côté du pont-levis :

— La ville est à nous! les fueros et la reine!

Auprès de l'oidor Pedro Gil se tenait un soldat de haute taille, dont le feutre à plume noire encadrait un pâle et sévère visage. Depuis le moment où la fanfare avait éclaté pour la première fois, celui-là n'avait pas prononcé une parole. Vous eussiez dit une statue, sans le rayon de feu qui luisait dans son œil. Une barbe longue et noire, où la lueur des torches éclairait quelques poils blancs, couvrait le bas de sa figure. Quand les cris de *vive la reine!* commencèrent à se faire entendre, ce soldat eut un sourire.

— Regagnons la porte, dit Pedro Gil: haut les torches! notre besogne est finie.

— Je crois plutôt qu'elle commence, ami oidor, murmura le soldat.

Un flot tumultueux se pressait en effet entre le Gaspacho et le pont-levis.

— Dans quel guêpier nous sommes-nous fourrés! grommela l'oidor, dont les regards cherchaient à percer l'obscurité; je ne vois ici personne des nôtres.

— Holà! les gueux! cria un grand gaillard vêtu théâtralement, et qui, sortant des rangs de la foule, s'élança d'un bond jusque sur la table; des mousquets, des espingoles! j'ai derrière moi douze cents bons garçons qui suivront leur Cuchillo jusqu'à la mort!

— Vive Cuchillo! vive notre Cuchillo! clama la cohue.

— Bien, mes amis! bien, mes enfants! Si je voulais ils feraient de moi un roi d'Espagne.

— Veux-tu être roi, Cuchillo?

— Non, mes mignons, j'aime mieux mon métier... Vive le roi Philippe! A bas son ministre! qui a voulu me chasser de Séville, moi l'amour des braves Andalous.

— Vive le roi! à bas le ministre!

Cette autre foule qui arrivait par la ruelle, du côté de l'hôpital, était maintenant en vue. Elle se composait de gitanos en guenilles, de pêcheurs, de portefaix qui se ruaient, criant:

— Bragance! Sandoval! la reine!

— Nous avons bu l'argent de France et d'Angleterre!

— A mort les perroquets du roi!

— Les fueros! à l'Alcazar, nous partagerons le trésor royal!

Bobazon se rapprocha instinctivement de celui qui avait émis cette idée ingénieuse.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — YOURTA DES KIRGHIS ET OURASSA DES IAKOUTS NOMADES, DANS LA SECTION RUSSE DU PARC.

Dessin de M. G. Roux.



EXPOSITION UNIVERSELLE
TYPES ET COSTUMES DES POPULATIONS DU CAUCASE,
DANS LA SECTION RUSSE. — Dessin de M. G. Roux

— Par mon patron! l'ami, dit-il; tu es un bon Espagnol; je m'attache à ta fortune!

Le portefaix à qui Bobazon s'était adressé lui serra la main de confiance.

— Est-ce que tu sais pourquoi nous sommes ici, toi, pataud? lui demanda-t-il.

Mais un tapage assourdissant se fit:

— Trahison! trahison!

— Les miquelets entourent la Grandesse.

— On nous a pris ici comme dans une souricière!

— Des armes! des armes!

L'accompagnement de ce tumulte consistait en de sourdes rumeurs qui allaient et venaient, coupées par de lointaines détonations.

On se battait, mais où? mais qui? mais quel était le but de cette révolte? ses chefs, ses soldats?

En France, le cardinal de Richelieu repoussait énergiquement toute solidarité avec les rebelles catalans qui formaient le noyau des ennemis domestiques du gouvernement de Philippe VI; en Angleterre, le duc de Buckingham desavouait les prétendus agents qui attisaient, à l'aide de belles et bonnes guinées, les discordes de la Péninsule; en Portugal, Jean de Bragance, roi chevaleresque et conquérant de sa couronne, eût dédaigné assurement de semblables menées.

En Espagne, enfin, les Sandoval, éloignés de tout courant politique, vivaient dans une retraite absolue; la reine Élisabeth de France, consolée des enfantines infidelites de son seigneur et maître, ne songeait point, nous l'affirmons, à élever drapeau contre drapeau.

Le peuple... On peut dire qu'en Espagne surtout le peuple n'était pas né aux passions de la vie politique. Le mot révolution ne s'appliquait qu'aux curiosités de l'histoire grecque ou romaine. Le peuple ne savait ni ne voulait.

Il n'y avait donc point de prétendant: ni pretendant en chair et en os, ni peuple qui eût la volonté de s'affranchir.

Chose bizarre! à toute révolution, il faut cependant un drapeau.

Chose grave; à cette échauffourée peut-être ne manquait-il qu'un drapeau pour devenir un ouragan politique, renversement, cataclysme.

Nous avons d'avance le secret de la comédie. Nous savons que tout un écheveau d'intrigues personnelles, aveugles, puériles, grossièrement ineptes, effrontément egoïstes, etendait son réseau sur ce pays novice et vierge encore de toute resistance. Nous savons que l'étranger travaillait la passion publique à l'aide d'agents de bas ordre, faciles à desavouer dans l'occasion; nous savons que les haines de cour étaient violemment excitées, et qu'il y avait sous jeu de ces bonnes vengeances castillanes, patientes, sauvages, implacables et insatiables.

Nous savons, en outre, que le ministre était abhorré universellement, et qu'il avait pour système de ne reculer devant rien pour se maintenir au pouvoir.

Peut-être n'était-il pas inutile de remettre le lecteur en presence de ces faits pour qu'il pût comprendre le mécanisme de cette bagarre, où tout est en dehors de nos mœurs, où rien ne s'explique par des motifs ou des passions qui soient nôtres.

Toute cette foule composée d'éléments hétérogènes, venait là poussée par des colères légitimes, mais aveugles. Le levain des mauvais conseils fermentait; l'or travaillait, les mesures perfides, prises par le comte-duc à l'instigation de Moghrab, étaient tombées comme un flot d'huile sur un incendie allumé deja.

De toutes parts les récriminations se croisaient: l'impôt augmente, les lieux de plaisir fermes, les tréteaux abattus, les gueux chassés de leur capitale, n'etait-ce pas assez pour chauffer l'émotion générale jusqu'au transport?

Seville, en ce moment, ne songeait plus au titre de *cité très-loyale* qui la rendait jadis si fière; son peuple et ses bourgeois dansaient à l'envi le branle tumultueux de l'emeute. Le comte-duc triomphait des le debut de cette foule qui poussait contre lui des cris de mort.

Il y avait deja du sang dans la poussière, mais ce sang inerte ne criait pas vengeance. Aucune solidarité n'existait entre ces hurleurs qui brandissaient leurs armes ou enrouaient seulement leurs larynx comme on fait un métier. Les blesses se plaignaient sans echo: les morts, car deux ou trois morts etaient couches çà et là dans la poudre du Puchero, n'excitaient aucun souci.

Le sentiment general etait une excitation curieuse et fiévreuse. On attendait enormement. On ne savait quoi.

Cette attente et cette curiosite dominaient en ce moment la terreur même de nos gueux. Ils reprenaient courage et montaient sur les bancs afin de voir. Ç'aurait pu être une armee par le nombre et par la force, ce n'etait qu'un troupeau. A voir la multitude de têtes qui se montraient successivement, sortant de dessous les tables, on pouvait mesurer la valeur morale de cette cohorte où les femmes seules et les enfants avaient bravé la bourrasque à visages decouverts.

Les gens du roi, conduits par l'oidor Pedro Gil, n'essavaient point de se dégager, bien qu'une double et formidable masse les separât des deux issues: c'etaient tous des vieux soldats mercenaires à tournure de bandits. En faisant usage de leurs armes, ils auraient opere une trouee en un clin d'œil.

Mais de même que l'émeute n'attaquait point, se bornait à pousser des cris epouvantables et à decharger çà et là quelque vieille espingole en l'air, de même aussi le seigneur Pedro Gil ne semblait point disposé à se mettre en defense. Des deux parts on avait fait son devoir: c'était besogne accomplie; il ne restait plus qu'à se croiser les bras.

Tout à coup, les diverses couches amies ou ennemies qui composaient la cohue se prirent à osciller comme une mer. Quatre énormes charrettes venaient d'entrer dans le Puchero par l'ancien pont-levis. Elles étaient conduites par des paysans à la mine sombre, des femmes déguisées en villageois. En apparence, elles ne contenaient que de la paille, mais personne n'y fut trompé, car le pillage commença aussitôt.

Cuchillo, agile comme un tigre, s'élança d'un bond sur la roue de la première charette et en atteignit le sommet. En un clin d'œil les bottes de paille furent dispersées, laissant à découvert l'acier des mousquets et des tromblons.

— Approchez, Andalous libres et vaillants! s'écria-t-il; — voici de quoi conquerir toutes les Espagnes!.. Qui veut être armé chevalier de la main de Cuchillo, le brave des braves?

— Moi, moi, moi! répliquèrent mille voix.

Pedro Gil se tourna, plus pâle qu'un mort, vers ce soldat à la taille heroïque qui etait derrière lui.

— Moghrab! murmura-t-il, est-ce toi qui as fait cela?

— Oui, répondit le soldat.

— Pour qui donc travailles-tu?

— Laissez faire, prononça froidement l'Africain, dont le geste peremptoire annonça qu'il ne donnerait pas d'autre explication.

— Si tu m'as entraîné dans un guet-apens, gronda Pedro Gil, malheur à toi! Clairons, sonnez! il est temps de faire retraite.

Moghrab croisa ses bras sur sa poitrine. Il regardait d'un air à la fois curieux et calme le pillage des armes.

— Ces ours vont-ils mordre quand ils se sentiront des dents? fit-il en se parlant à lui-même.

Sa main levée arrêta les clairons qui allaient exécuter l'ordre de l'oidor.

— Attendez! dit-il en s'adressant à ce dernier, dont la terreur arrivait à son comble, nous jouons ici la grande partie... Votre main tremble, c'est à moi de tenir le jeu!

L'aspect de la foule avait change; les craintes de l'oidor n'etaient point chimeriques. Au milieu des incidents grotesques qui marquaient la distribution des armes, on sentait poindre dans cette populace je ne sais quel sentiment de virilité. L'arme fait l'homme souvent, comme l'habit fait le moine, en depit du proverbe. Ces cliquetis de fer qui grinçaient parmi les rires et les huees faisaient vibrer dans ces poitrines des fibres inconnues. Ce n'était pas encore du courage, c'était déjà de la férocite. Pêcheurs, portefaix, gitanos etaient travaillés depuis longtemps deja par une sourde propagande, depuis si longtemps que d'elle on ne prenait au sérieux que ses réaux.

Tous ces pauvres gens, qu'ils travaillassent un petit peu pour vivre ou qu'ils se livrassent à quelqu'une de ces mille industries, espagnoles par essence, qui résolvent le problème de la végétation humaine dans l'oisivete parfaite, pouvaient être considérés comme ayant atteint la suprême période de la demoralisation politique. Rien n'avait pu tendre en eux la corde du patriotisme. Ils ne savaient pas; nul précédent ne leur avait fait une expérience. Ils allaient à l'aveugle, croyant jouer ceux qui les payaient.

Les clameurs se faisaient plus mâles. Cuchillo, avec sa taille d'athlète, semblait un demi-dieu, à la lueur des torches. — Par saint Jacques! ceci n'est pas plus extravagant que bien d'autres choses: ce Cuchillo eût fait un beau roi d'Espagne!

Et nos gueux! ces proscrits qu'on venait de chasser de Séville, ces poltrons fieffés à qui le son des trompettes faisait venir la chair de poule, il fallait les voir se draper dans leurs guenilles et s'essayer de bonne foi aux plaisirs de la rodomontade! Ils avaient cru les mousquets plus lourds à porter que cela, ils se voyaient trois ou quatre mille vagabonds contre une cinquantaine de miquelets. Chacun d'eux se disait: On pourra toujours se mettre derrière quelqu'un. Dans certains cas, c'est là le courage.

Escaramujo avait un mousquet; la Brigida le regardait d'un air attendri. Caparrosa avait une espingole. La plus barbue de toutes les nymphes de la Grandesse, une Galicienne connue sous le nom de l'Infante, et qui avait l'honneur d'être l'épouse legitime de Mazapan, protégeait depuis six mois la faiblesse de Caparrosa. La forte Brigida n'etait qu'une caillette auprès de l'Infante. L'Infante eut des larmes dans les yeux en voyant son favori, malgré son sexe et sa jeunesse, supporter le poids d'une arme si lourde.

— Je te ferai un rempart de mon corps! lui dit-elle.

Gabacho, réveillé, Mazapan, dégrisé, faisaient l'exercice; Picaros, en dépit de son grand âge, secouait un tromblon de taille colossale. Don Manoël Palabras n'avait qu'un pistolet, mais son ami Gingibre manœuvrait une arquebuse à fourche qui semblait un canon de rempart.

Bobazon s'etait fait distributeur de tonnerres. Sa politique consistait à se mettre sans cesse en avant pour arriver le premier aux portes par où l'on peut sortir. Après avoir offert franchement ses services à l'autorité, il servait la révolte du meilleur de son cœur. Cuchillo l'avait deja distingué dans la foule et lui adressait de temps en temps d'amicales félicitations.

— Holà! Domingo! beau blond, dit Cuchillo en sautant bas de la charrette, où il ne restait plus rien que de la paille, tu dois être le palefrenier du roi des gueux! Amène-moi un cheval! je veux monter un superbe coursier pour mener tous ces braves soldats à la victoire!

— Je suis un homme libre, toreador, répondit le nègre, et non pas un histrion tel que toi!

— Pas de querelle, ô mes enfants! conseilla Picaros.

— Micaja est digne d'être montée par un connetable, s'ecria Bobazon, et Pepino vaut mieux encore que Micaja!.. Noble Cuchillo, je les ai amenes tous deux de l'Estramadure, et je vous les offre de grand cœur!

— Tu nous les a vendus, Estremeno! acclamèrent les gueux.

— En ces circonstances solennelles, répliqua Bobazon, le bien de chacun est à tous... Tenez, general.

— Il offrait déjà la bride de Pepino au toréador, ajoutant à part lui:

— Si les gens du roi reprennent le dessus, je dirai: Voyez quelle bête fourbue et boiteuse j'avais fournie à ce brigand, afin qu'il se cassât le cou!

— Vive Cuchillo! hurla un cœur formidable, dès que la tête du toréador parut au-dessus de la foule.

Il se pavana un instant sur sa monture, heureux et glorieux comme tous les comédiens qui parviennent à jouer un bout de rôle hors du theâtre; puis enflant sa voix, il commanda:

— En bataille, sur deux lignes! Les pêcheurs et les portefaix au premier rang! les gueux ensuite! le reste à l'arrière-garde!

— Vive Cuchillo! clama la cohue.

Bobazon enfourcha gaillardement Micaja. Il s'était donné à lui-même un brevet d'aide de camp aussi valable que celui de son général en chef.

Celui-ci était serré de près par son armee enthousiaste. Il avait un terrible succès. L'énorme Infante l'admirait; Brigida oubliait pour lui Escaramujo.

La plus belle moitie de la corporation des gueux partageait les impressions de ces deux fortes femmes. Les hommes battaient des mains, criant victoire par avance, et les enfants poussaient d'aigres clameurs.

Au commandement de: En avant! marche! lancé par Cuchillo et répeté officieusement par Bobazon, toute cette masse heteroclite se prit à moutonner comme une mer agitée. Le général, emporté par le flot, avait grande peine à garder les arçons. Tout le monde se précipitait à la fois vers l'ancien pont-levis, qui etait l'issue la plus large.

— Où allez-vous? demanda tout à coup une voix métallique et vibrante qui domina le tumulte comme un son de cor.

Chacun s'arrêta court, car personne ne s'était adressé cette question. Cuchillo lui-même tourna sa belle tête insolente vers l'endroit d'où la voix etait partie. Il aperçut le groupe des gens du roi, auxquels, en verité, il ne songeait deja plus.

— Parbleu! s'écria-t-il, nous allions oublier cette séquelle!

Ces personnages à longs manteaux bruns, dont nous avons deja parlé plusieurs fois, formaient maintenant un groupe serré derrière les soldats. Ils étaient toujours immobiles et muets. Ils reculèrent de quelques pas, en voyant Cuchillo piquer droit à l'escorte de l'oidor.

Celui-ci, plus mort que vif, balbutiait:

— Qu'as-tu fait, Moghrab? imprudent ou traître, tu as attiré sur nous la colère de ces sauvages!

Moghrab, puisque c'était lui, sous ce costume de miquelet qui faisait ressortir les robustes beautés de sa stature, se plaça sans mot dire au-devant de l'escorte. Cuchillo arrivait, souriant, mais le sabre levé.

— Allons! gueux, mes amis, disait-il; ceux-ci étaient venus pour vous chasser de chez vous... je vous les donne!

— Seigneur Cuchillo, fit Pedro Gil qui tira son epée d'une main mal assuree, ne me reconnaissez-vous point?

— Je te connais pour un coquin, oidor! répliqua le coureur de taureaux; pour un espion adroit, pour un menteur effronté! Sus! les gueux!... Je vais frapper le premier coup!

Il brandit son sabre. Moghrab fit un pas et le prit par la jambe. D'un geste violent il le jeta à bas de son cheval.

— A mort! à mort! vocifera la foule.

Cuchillo se releva furieux et revint d'un bond sur le prétendu soldat, qui ne prit pas même la peine de dégaîner. Il évita le choc du toréador, et l'envoya rouler à dix pas dans la poussière.

Bobazon crut devoir aussitôt vider les etriers. Il ne lui plaisait plus de rester en vue, du moment que les cartes se brouillaient ainsi.

— A mort! à mort! à mort! répétait la cohue, qui avait ouvert un large cercle autour du soldat.

Celui-ci repoussa Pedro Gil, qui cherchait à le retenir en lui disant à l'oreille:

— Moghrab! Moghrab! ne les irrite pas!

Il vint se poser au milieu du cercle.

— Or çà, grotesques, reprit-il de cette voix sonore et tranchante qui se faisait entendre par-dessus tous les bruits, quelle comedie pensez-vous jouer ce soir?... Depuis quand les marionnettes entrent-elles en danse avant que la main du maître n'ait tiré leurs fils? Avez-vous oublie le prix payé et les clauses du marché? A votre compte, l'argent vous tombait-il des nuages?... Vous êtes un nombreux troupeau, et cela vous donne de l'orgueil: mais combien faut-il de chiens de berger pour mener des milliers de moutons, et combien de loups pour les etrangler?

Il fit un signe. Les soldats du roi se mirent bruyamment au port d'armes. En même temps, un faisceau d'étincelles partit du coin où s'etaient réunis ces inconnus à manteaux sombres et à larges feutres rabattus.

C'étaient les feux d'une vingtaine de longues rapières dégainees toutes à la fois.

— Voilà ce que j'appelle un digne seigneur! s'écria Bobazon; ne vous le disais-je pas tout à l'heure, mes bons frères? Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez!

— Ici! fit l'Africain, comme s'il eût parlé à un chien.

Bobazon, flatte de cette distinction, se hâta d'approcher.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numero.)

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Le chroniqueur en voyage. — Les théâtres de Milan. — La galerie Victor-Emmanuel. — Saint-Gobain et Murano. — Le chevalier Mengoni. — Le chemin de fer du Brenner. — Les paysages du Tyrol. — Trente. — Botzen — Innsbruck. — Le tombeau de Maximilien. — Vingt-huit sentinelles de bronze — Le monument d'André Hofer. — Le musée. — La chaise à porteurs de Garibaldi — Le château du comte Frédéric « à la bourse vide. » — Excursion à Ambras. — Un paradoxe inventé par les quatre fiacres d'Innsbruck. — Le Tyrol vrai et le Tyrol fantastique. — Un opéra-comique avec un seul chanteur. — L'étoile de la troupe. — Départ pour Vienne.

Innsbruck

Voilà qui me dispense d'entrer en matière. La chronique musicale et dramatique est en voyage, c'est convenu. Elle est allée chercher au dehors les nouvelles qui lui manquaient à Paris. Par malheur, chercher et trouver cela fait deux, quoi qu'en dise l'Écriture. En Italie, la saison n'est pas encore commencée. Milan ne chantera pas avant un mois d'ici. A défaut de la Scala, j'avais compté sur la Canobbiana — un théâtre lyrique qui est à la Scala ce que l'Odéon est à la Comédie-Française. — La Canobbiana faisait relâche. Les seuls théâtres ouverts représentaient des traductions de nos comédies et de nos drames. L'*Ebreo errante* et le *Supplizio d'una mogliere* s'étalaient sur de larges affiches. Au théâtre Re l'on jouait en français *les Idées de Madame Aubray*. Pour un Parisien en quête de nouveautés, pas de chance.

J'aurais pourtant tort de me plaindre. J'ai vu à Milan une merveille. La nouvelle galerie Victor-Emmanuel, inaugurée ces jours derniers, est un monument de premier ordre, et auquel, en son genre, aucune capitale n'a rien à opposer. Quelques chiffres vous donneront une idée de ses proportions aussi élégantes que hardies et gigantesques. Sa forme est celle d'une croix latine qui se divise en quatre bras larges de 14 mètres. La longueur du bras principal est de 39 mètres. La hauteur du sol au vitrage de la toiture mesure 32 mètres, et 50 mètres jusqu'à la coupole qui surmonte l'octogone central. Pour le dessin de cette coupole recouverte également en verre, l'architecte s'est inspiré heureusement du Panthéon d'Agrippa. Les quatre fresques des tympans représentent les quatre parties du monde sous forme de figures allégoriques — peintures honnêtes dont il n'y a rien à dire. L'octogone est décoré de vingt-quatre grandes statues, la plupart d'une belle exécution. Il y aurait à redire sur le choix des personnages, où domine trop exclusivement le sentiment politique. Il semble étrange que parmi les poëtes ne figurent ni le Tasse, ni Pétrarque, ni Arioste. En revanche, tous les grands patriotes y ont leur place, depuis Jean de Procida jusqu'à Cavour. J'ai cherché aussi en vain parmi les peintres Titien et Corrége. Après tout, cela regarde les Italiens.

Le pavé, en pâte vénitienne avec des incrustations de marbre, est d'un effet charmant.

Les glaces des boutiques, d'une dimension exceptionnelle et d'une pureté remarquable, avaient déjà attiré mon attention : j'ai appris qu'elles sortaient, ainsi que toute la verrerie employée dans la toiture, de la manufacture de Saint-Gobain — rien de Murano. — Il y a un siècle à peine, lorsque Venise couvrait encore l'Europe de ses produits, qui se fût douté que son industrie serait un jour déchue au point de ne pouvoir fournir à un monument italien un pouce de cristal ? Par l'édification de ce monument, le chevalier Mengoni, de Bologne, s'est placé aussi haut dans l'art architectural que M. Garnier par la construction du nouvel Opéra.

Ce que c'est pourtant que la gloire ! Déjà le nom du chevalier Mengoni est populaire en Italie, et j'ai demandé en vain dans le Tyrol le nom de l'ingénieur à qui l'on doit l'étonnant chemin de fer qui, depuis quelques semaines, franchit le Brenner. Quel événement pourtant ! Les Alpes escaladées pour la première fois par une locomotive ! L'Allemagne mise en communication directe avec l'Orient par Venise et l'Italie ! Eh bien ! c'est à peine si nos journaux ont fait à cet utile et immense travail l'aumône de quelques lignes ! Il est vrai qu'ils n'ont pas ménagé leur style et leurs colonnes à la femme Frigard et aux jongleurs japonais.

Mais laissez faire, et dans peu la traversée du Brenner sera devenue le voyage à la mode. En douze heures traverser le Tyrol, courir de Vérone à Innsbruck, voir au passage Trente avec sa cathédrale historique, ses palais de marbre aux murs à facettes, ses vieux châteaux en ruine, sa grande place tapissée de fresques, puis Botzen avec sa physionomie tout italienne, ses terrasses de verdure où pendent les citrons et les oranges; mesurer du regard ces roches dolomitiques d'une forme si étrange, aux arêtes vives et nettes qu'on dirait taillées par un sculpteur géant; s'élever insensiblement jusqu'à la région alpestre, jusqu'au pied des montagnes neigeuses dont les glaciers viennent lécher la route, et de ces hauteurs redescendre en moins de deux heures dans la plaine riante et fertile où l'Inn roule ses flots d'argent, c'est là une séduction capable de tenter les touristes que l'éternelle Suisse commence à fatiguer. Le chemin de fer lui-même est déjà une curiosité. Je ne parle pas des vingt ou trente tunnels échelonnés sur la route, — nous sommes blasés sur cet article-là, — ni de la hardiesse effrayante des pentes : 252 millimètres par mètre — il faut laisser admirer cela aux gens du métier, — mais ce qui parle à l'admiration de tous, ce sont ces tranchées colossales en plein roc, ces travaux gigantesques de soutènement, ces ponts suspendus à des hauteurs vertigineuses, ces déchirures pratiquées au flanc de la montagne et qui surplombent l'abîme. Et le pittoresque du spectacle ! Que les fanatiques de la belle nature se rassurent. Loin de gâter le tableau, le chemin de fer n'a fait qu'ajouter à sa beauté en y créant des perspectives nouvelles. La rapidité même de la course est un charme de plus : la mobilité du panorama rend plus saillantes les oppositions; plus saisissants les contrastes. Il n'y a qu'un instant vous traversiez une gorge resserrée où les branches des sapins venaient effleurer la portière de votre wagon; tout à coup une large trouée se fait devant vous, une immense vallée s'étend à perte de vue, semée de maisons blanches éparpillées dans la plaine ou échelonnées par gradins sur le versant opposé au milieu de forêts de sapins qui, à cette distance, font l'effet d'un simple tapis de mousse. L'œil s'amuse à suivre les sinuosités de l'ancienne route, qui serpente comme un ruban jaunâtre, tantôt au-dessus de votre tête, tantôt au bas de la vallée et que vous indiquent, alors même qu'elle vous est cachée par quelque accident de terrain, les anciens poteaux télégraphiques. Le murmure jaseur des cascades alterne avec le bruit du torrent qui gronde au fond du précipice. Ici les nuages semblent des flocons de fumée, là ils s'étendent en rideau le long de la montagne, laissant apercevoir, à travers leurs déchirures, un pic constellé de neige ou une alpe verte sur laquelle apparaissent comme des points noirs des bestiaux au pâturage. Bientôt le spectacle change. Les montagnes s'abaissent, le chemin de fer roule à niveau sur une plaine unie; vous êtes dans Innsbruck.

Si vous vous êtes figuré Innsbruck une ville pittoresque, originale, avec de vieilles rues, de vieux édifices, et conservant encore ce parfum de féodalité si cher aux archéologues, il faut rayer cela de vos papiers. Les rues larges, droites, tirées au cordeau sont absolument dénuées de caractère. Les monuments, palais, églises, fontaines, sont tous dans le style exécrable du dernier siècle, revêtus d'une couche de badigeon blanc et décorés d'ornements en application qui les font ressembler à ces pièces montées où s'exerce l'imagination des pâtissiers et des confiseurs. Mais la situation de la ville est ravissante; mais on y trouve une des œuvres capitales de l'art sculptural au XVI[e] siècle, et qui, à elle seule, vaut le voyage. Les lecteurs de *l'Univers illustré* sauront de quoi je veux parler. Il n'y a pas longtemps qu'ici même ils ont eu sous les yeux un spécimen des fameux bas-reliefs qui ornent le tombeau de Maximilien. Je ne crois pas qu'en ce genre on puisse rien voir de plus parfait. Toutes les actions mémorables de l'Empereur, batailles, alliances, solennités et cérémonies politiques, y sont reproduites avec un mouvement, une vérité, une abondance de détails, une variété d'attitudes qui témoignent de la prodigieuse imagination de l'artiste. L'exécution est admirable. La chair palpite sous le ciseau de Colin. Les figures de femmes sont adorables de grâce, d'esprit et de charme. Pourquoi le nom de Colin n'a-t-il pas la célébrité de ceux de Ghiberti et de Sansovino ? C'est là encore une de ces fantaisies de la Renommée que l'on a peine à s'expliquer.

Vingt-huit statues en bronze, de sept pieds de haut, entourent le tombeau de Maximilien. Ce sont pour la plupart des princes de la maison d'Autriche dans leur costume de guerre. Ainsi disposées, on dirait des sentinelles chargées de veiller sur le corps de l'illustre mort. Tout cet ensemble est de la plus imposante et de la plus fière tournure.

Dans la même église, à gauche de l'entrée, s'élève un monument en marbre assez médiocre élevé à la mémoire d'André Hofer, le héros populaire du Tyrol. André Hofer fut le Garibaldi de son temps — un Garibaldi retourné. Il en eut la bravoure, le désintéressement, les vertus étroites, le fanatisme patriotique. Indépendant comme lui du prince qu'il servait, il montra contre la Révolution une haine égale à celle que Garibaldi porte à la puissance temporelle. Sa mort en a fait un martyr. Il est fâcheux que nous autres Français, nous y soyons pour quelque chose.

A propos de Garibaldi, on montre au *Ferdinandœum* (le musée de la ville) la chaise à porteurs qui lui servait dans sa dernière campagne du Tyrol. Les Tyroliens paraissent très-fiers de ce trophée conquis sur l'André Hofer de l'Italie. A vrai dire, c'est le seul objet quelque peu intéressant du musée. Le reste consiste dans une collection assez pauvre de vieilles poteries romaines, dans de petites sculptures en bois, échantillon de l'industrie tyrolienne, et dans une centaine — je triche peut-être sur le nombre — de copies de tableaux dont ne voudraient pas nos derniers marchands de bric-à-brac. Ceci vu, et, si vous voulez encore, la vieille maison au toit de cuivre doré, reste du vieux château que fit construire, dit-on, pour donner un démenti à son surnom, le comte Frédéric de Tyrol « à la bourse vide », — vous aurez vidé Innsbruck.

— Surtout ne manquez pas de voir Ambras, m'avaient crié aux oreilles tous ceux de mes amis à qui j'avais fait part de mes intentions à l'endroit du Tyrol :

Ambras, le Versailles d'Innsbruck, un Versailles remontant au XIII[e] siècle;

Ambras, l'habitation de plaisance des anciens empereurs, le séjour favori de Philippine Welser;

Ambras qui est, à lui tout seul, un musée d'artillerie, un musée des souverains et un musée Du Sommerard !

Mercey, Golbéry, Joanne, Bœdeker, recommandent au voyageur de ne pas quitter Innsbruck sans avoir vu Ambras.

Le jour de mon arrivée, je finissais de dîner lorsque l'hôtelier me tira à part :

— Monsieur veut-il une voiture pour Ambras ?

— Je verrai plus tard.

— C'est que plus tard monsieur ne trouvera plus de voitures. Il n'en reste plus qu'une de disponible.

— Comment savez-vous cela ?

— C'est clair : il y a quatre fiacres dans Innsbruck, et les trois premiers sont retenus par des familles anglaises.

— Et combien la course ?

— Quatre florins, y compris le pourboire, c'est le tarif. Un tarif pour quatre fiacres !

— Monsieur, continua-t-il, désire-t-il que je fasse atteler ?

— Faites.

Un quart d'heure après, l'équipage en question, conduit par un cocher en culottes de peau et botté jusqu'à la ceinture, m'emmenait hors de la ville.

Au bout d'une vingtaine de minutes, le fiacre s'arrêtait devant une maison blanchâtre située sur une petite éminence au milieu de la plaine d'Innsbruck.

Je ne bougeais pas, pensant qu'il s'agissait simplement de donner aux chevaux le temps de souffler après la montée : le cocher me fit signe de descendre.

Nous étions arrivés.

Je m'étais figuré des constructions majestueuses et robustes, quelque chose comme une réduction de Chambord et de Fontainebleau; j'avais devant moi une baraque d'une banalité révoltante.

Mais sans doute les richesses de l'intérieur allaient me dédommager des pauvretés du dehors.

Je sonnai à une petite porte.

Une tête coiffée d'une casquette militaire parut à une fenêtre.

Après un dialogue animé — en français d'une part, de l'autre en tyrolien, — j'obtins que la porte me fût ouverte.

Mais à peine avais-je fait deux pas sur le seuil que mon homme m'arrêta en me montrant un papier sur lequel étaient tracées quelques lignes manuscrites surmontées de l'aigle à deux têtes.

Ce papier — un permis pour visiter le château — appartenait à une escouade féminine que j'entendais gazouiller à l'étage supérieur.

Je n'avais pas réfléchi que l'on n'entre pas au château d'Ambras comme dans un moulin : pour me faire pardonner mon défaut de précaution, je m'empressai d'offrir au cerbère en casquette une poignée de ces billets de banque de cinq sous, dont la circulation facile fait tant d'honneur au crédit de l'Autriche.

Je dois ajouter que le guerrier se laissa corrompre sans aucune espèce de façon et m'introduisit immédiatement dans le sanctuaire.

L'escalier qui conduit au premier étage est tapissé de vénérables croûtes dans la confection desquelles l'art est entré pour si peu de chose que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

Les autres portraits suspendus au mur ou encastrés dans la boiserie de quelques-unes des dix ou douze salles que le gardien me fit parcourir sont exactement de la même valeur.

Pour toute décoration, du reste, des plafonds et des panneaux en bois sculpté; pour tous meubles, un de ces gros poêles en faïence pareils à ceux que vous trouvez dans les chambres d'auberge.

J'oubliais cependant une sorte de petit salon où étaient restés comme oubliés un lustre dont les branches sont formées par des cornes de cerfs et deux bahuts en écaille et ivoire avec des incrustations de pierres dures, qui vaudraient bien, l'un dans l'autre, cent louis à l'étalage de Beurdeley.

C'était tout ce qu'il y avait à voir.

Et il fallait pour cela un permis du gouverneur !

Il m'est arrivé parfois d'être mystifié dans un voyage, mais jamais à ce point-là.

Évidemment Ambras est un paradoxe inventé par les quatre fiacres d'Innsbruck.

Paradoxe comme la pauvreté des Tyroliens, comme leur amour de la liberté, comme leur désintéressement, comme leurs costumes pittoresques, comme leurs chants nationaux.

Si tout cela a existé, ce que je ne sais pas, tout cela est parti à coup sûr.

Le Tyrol d'Alfred de Musset dans la *Coupe et les lèvres* est tout aussi fantastique que celui de Bayard dans la *Fille du régiment*.

Même au marché d'Innsbruck je n'ai pu découvrir un chapeau pointu, une plume d'aigle et une paire de bretelles : pour retrouver le costume traditionnel il m'a fallu aller au théâtre.

Si vous avez vu les théâtres de second ordre à Vérone et à Venise, vous connaissez celui d'Innsbruck — une salle disposée en *columbarium*. Quatre rangs de loges uniformes, coupées au milieu par la loge impériale, — décoration médiocre, éclairage pauvre.

On jouait, ce soir-là, une pièce en trois actes intitulée : *Wald-Lieschen ou la Fille de la liberté*, paroles de M. Abten d'Elmar, musique de M. de Titl.

Il m'a paru que c'était un arrangement de la *Fille du Régiment*, avec cette différence qu'ici l'héroïne n'est pas une vivandière, mais une paysanne.

Quant au dialogue, je n'en dirai rien, et pour cause : si j'en crois les rires du public, je dois supposer qu'il ne manquait pas d'une douce gaieté.

La musique consistait en cinq ou six ariettes assez vulgaires de mélodie, — toutes chantées par une seule artiste, M[lle] Muller, celle qui représentait l'héroïne.

M[lle] Muller est évidemment l'étoile de la troupe : c'est une petite boulette, d'une santé florissante, au jeu légèrement *cascadeur* et qui paraît aussi à l'aise sur les planches que M[lle] Schneider sur celles des Variétés.

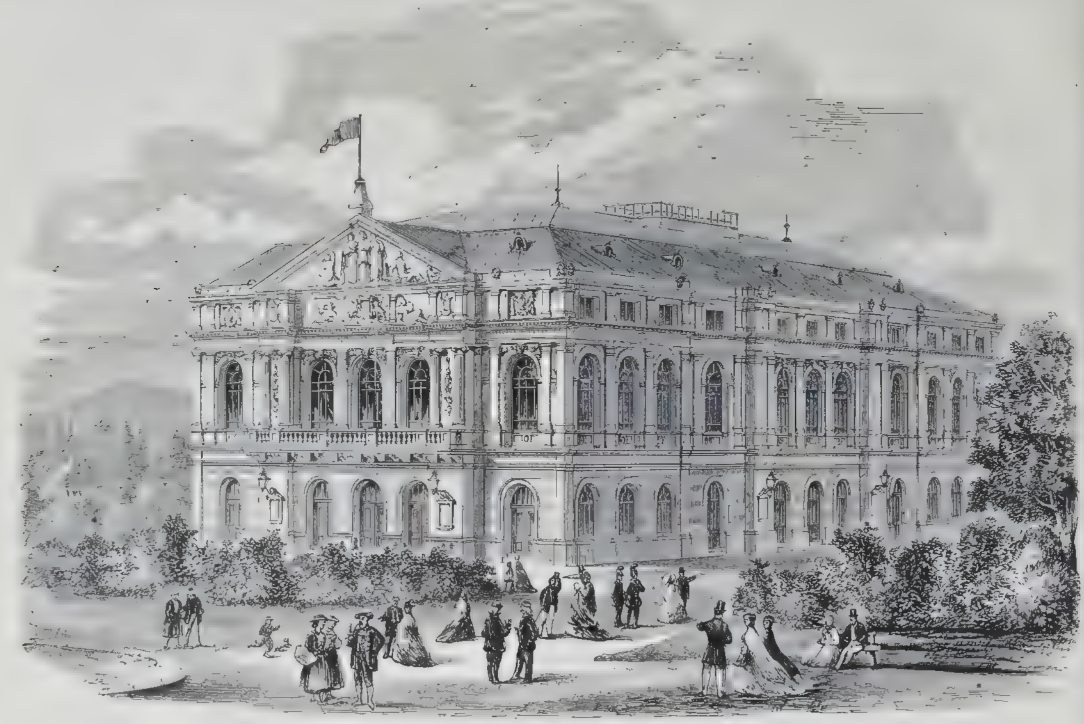
Les spectateurs, — et spécialement les officiers autrichiens qui formaient la majorité du public, — l'ont rappelée à plusieurs reprises.

Les autres acteurs ont de la verve, du naturel surtout, et forment un ensemble très-supportable.

Un opéra-comique avec un seul chanteur, voilà ce que j'ai vu de plus original dans le Tyrol.

C'est égal : je serais bien malheureux si Vienne et Pesth, où je me rends tout d'une traite, ne fournissaient pas d'aliments plus substantiels à la chronique en voyage.

GÉROME



BADE. — LE THÉATRE d'après une photographie. — Voir page 626.



BADE. — LE GRAND SALON DE CONVERSATION, dessin de M. C. R. — Voir page 626.



BADE. — LA PROMENADE DEVANT LA MAISON DE CONVERSATION; dessin de M. C. R. — Voir page 626.

LES MÉMOIRES DE FRANCŒUR

ET LES THÉATRES DISPARUS

Vous connaissez bien Francœur, n'est-ce pas? — Non. — Eh bien! c'était un musicien du siècle dernier, neveu d'un autre Francœur qui avait acheté une des charges des vingt-quatre violons du roi et qui était devenu ensuite surintendant de la musique de Sa Majesté Louis XV. Louis Francœur, le Francœur dont il est ici question, avait été d'abord dans les pages de la musique du roi; à quatorze ans il était devenu violon à l'Opéra; il avait succédé ensuite à Berton comme chef d'orchestre. Maître, puis surintendant de la musique du roi, il obtint, en 1792, l'entreprise de l'Opéra avec Cellerier. Arrêté comme suspect, il fut mis en liberté à la suite du 9 thermidor et reprit, avec Denesle, l'Opéra, qu'il ne conserva pas longtemps.

On raconte que, déjà vieux, Francœur épousa une jeune femme dont la jambe, entrevue grâce à l'indiscrétion d'un marchepied de voiture, l'avait rendu en un clin d'œil éperdument amoureux.

Ce mariage à la belle jambe ne sera peut-être pas approuvé par les sages; mais l'Opéra a sa manière de voir à lui. Francœur a fait un opéra en un acte *Ismène et Lindor,* il est possible que cet opéra soit superbe, et que M. Perrin ait grand tort de ne pas le reprendre; il a écrit un *Diapason général de tous les instruments à vent, avec les observations de chacun d'eux;* je me plais à croire que c'est un ouvrage d'une lecture entraînante et dont le charme n'est pas moindre que celui des meilleurs romans d'Alexandre Dumas.

Mais de plus, Francœur a écrit des *Mémoires* et on va les publier. A ce propos un de mes confrères s'est souvenu que Francœur avait rédigé un règlement pour l'Académie royale de musique, et il en a cité d'intéressants passages, qui me mettent sur la trace de vieilles choses oubliées dont l'intérêt n'est pas moindre peut-être que si elles étaient toutes neuves.

Francœur donne l'état des recettes et des dépenses de l'Opéra. Aux recettes je vois figurer les redevances payées à l'Académie royale de Musique par les Variétés Amusantes, l'Ambigu-Comique, le Théâtre de Beaujolais, le spectacle des Associés, le Waux-hall, la Redoute chinoise, les Ombres chinoises, les Fantoccini italiens; par le sieur Nicolet, « directeur des grands danseurs de corde du roi; » par le sieur Curtius et le sieur Devains, propriétaires des cabinets de figures de cire; par le sieur Prejean, escamoteur; par le sieur Zaller, « pour son optique; » par le sieur Ruggieri, « pour ses feux d'artifice; » par l'entreprise des joutes de la Râpée; par celle des courses de chevaux du sieur Astley; par le sieur Bertin, mécanicien; par un autre mécanicien qui montrait une machine hydraulique; par le sieur Second, « pour ses marionnettes; » par le sieur de Mesuby, « pour les génies qu'il faisait paraître à la foire Saint-Germain; » par le sieur Nicoud, « pour faire voir son singe. »

Vous voyez à cette nomenclature que les divertissements ne manquaient pas à nos grands-pères.

Leurs petits-fils dans leur jeunesse ont encore vu le cabinet de Curtius, « un spectacle digne de la curiosité des honnêtes gens, » comme disait Dulaure, « et leurs arrière-petits-fils s'amusent encore aux ombres chinoises du sieur Séraphin; l'Ambigu-Comique est toujours de ce monde; on danse encore dans une salle qui s'appelle le Waux-hall... Mais le reste? Envolé comme les génies du sieur de Mesuby! Mort comme le singe du sieur Nicoud!

Toutes ces choses disparues, je les regrette.

Je regrette *les petits comédiens de monseigneur le comte de Beaujolais,* qui jouaient la pantomime tandis que des chanteurs et des comédiens parlaient pour eux; je regrette *les grands sauteurs et danseurs de corde du sieur Nicolet;* je regrette surtout le *Théâtre des associés,* qui, si j'en crois le *Voyageur à Paris,* « quoique destiné pour la populace par la modicité du prix des places, était quelquefois fréquenté par un certain monde qui allait se dérider aux tragédies que représentaient des acteurs sans prétentions, dont le jeu trivial, dans le tragique comme dans le comique, excitait à chaque instant le rire de l'assemblée. »

Il avait été fondé par ce grimacier célèbre qui n'avait d'abord pour scène qu'une chaise, et pour recette que les pièces de monnaie que lui jetaient les spectateurs en plein vent.

Il grimaça à couvert avec autant de succès qu'à l'air libre, et céda sa baraque à la condition qu'il resterait grimacier en chef et paraîtrait dans les entr'actes. De là très-probablement, au dire de Brazier, l'origine de ce nom : Théâtre des Associés.

Le Théâtre des Associés devint, en 1815 ou en 1816, le théâtre de Mme Saqui.

L'Ambigu-Comique est un des anciens feudataires de l'Opéra qui ont survécu; mais il ne ressemble guère, en 1867, à ce qu'il était au temps d'Audinot, son premier directeur.

Les acteurs y furent d'abord des marionnettes; puis Audinot obtint la permission de faire jouer des enfants.

Pour être représentées par des enfants, les pièces du répertoire de l'Ambigu-Comique n'étaient pas des plus innocentes à en juger par ce passage des *Mémoires de Bachaumont.*

« En 1772, Mme du Barry, qui cherchait tous les moyens de distraire le roi, que l'ennui gagnait aisement, avait imaginé de faire venir Audinot jouer à Choisy avec ses petits enfants. C'était la première fois que ce directeur forain paraissait devant S. M. On a donné d'abord : *Il n'y a plus d'Enfants,* petite comédie en prose d'un sieur de Nougaret, où il y a de la naïveté, mais des scènes d'une morale peu épurée. *La Guinguette,* opéra comique de M. Plainchesne : c'est une image riante et spirituelle de ce qui se passe dans les tavernes, un joli Téniers. On a fini par *le Chat botté,* ballet-pantomime du sieur Arnould, on n'a pas même oublié *la Fricassée,* contredanse très-polissonne. Mme du Barry s'amusait infiniment et riait à gorge déployée, le roi souriait quelquefois. En général ce divertissement n'a pas paru l'affecter beaucoup. »

C'est *amuser* qu'entend sans doute Bachaumont. Décidément l'ennui de ce pauvre Louis XV était devenu incurable, et Mme du Barry, qui voulait absolument guérir cette royale mélancolie, y perdait son latin.

Audinot fit jouer plus tard à sa petite troupe des pièces moins scabreuses que celles qui avaient tant faire rire la peu scrupuleuse comtesse, et les petits comédiens de l'Ambigu-Comique ne dansèrent plus *la Fricassée.* Le théâtre d'Audinot n'en eut pas moins de vogue, et l'abbé Delille put écrire :

> Chez Audinot l'enfance attire la vieillesse.

Elle y attira si bien la vieillesse et tous les âges, que l'Opéra en prit ombrage. Un arrêt du conseil, obtenu par les administrateurs de la grande scène lyrique, ne permit à l'Ambigu-Comique que quatre violons et lui interdit les chants et les danses. Cette mesure fit beaucoup crier. On revint sur la décision, mais en obligeant l'Ambigu-Comique à payer un droit de 12,000 livres à l'Opéra.

Et voilà comment le théâtre d'Audinot figure sur le tableau des recettes de l'Académie royale de musique dressé par Francœur.

Encore quelques jours et le gros œuvre du nouveau Vaudeville qui s'élève à l'angle du boulevard et de la rue de la Chaussée-d'Antin sera achevé, et quelques semaines plus tard la troupe de la place de la Bourse s'y pourra installer. Ce sera, en trente ans, le troisième logement du Vaudeville. Il arrivera sur le boulevard des Capucines bien différent de ce qu'il était en quittant la rue de Chartres; il aura gagné sur la route la fièvre des pièces en cinq actes et perdu le couplet.

Les mémoires de Francœur m'ont fait ouvrir l'*Histoire des petits théâtres,* de Brazier. J'y trouve une jolie anecdote et un joli mot qui remontent aux derniers jours de la salle de la rue de Chartres qu'un incendie dévora, comme chacun sait. J'en fais sans façon mon profit :

« On donnait ce soir-là *Renaudin de Caen* ou *le Mari de la Dame de chœurs.*

« Dans une loge un étranger se prélassait tout seul, assistant systématiquement, sans y rien comprendre, aux élans de la gaieté française. La vetusté de la salle paraissait le préoccuper beaucoup plus que tout le reste; curieux apparemment de savoir jusqu'à quel point sa vie était compromise par le plaisir dangereux qu'il goûtait dans un édifice aussi délabré, l'étranger leva doucement sa canne vers le plafond de sa loge et y frappa deux ou trois petits coups. Ce fut assez pour y causer un grand dégât et pour donner l'essor à des nuages de poussière qui s'envolèrent lentement vers le lustre. A l'instant même deux ou trois cris de femme se firent entendre, suivis du bruit des banquettes qu'on renversait, des portes de loges qu'on ouvrait précipitamment, des couloirs qui gémissaient sous les pas des fuyards Tout le monde avait pris ces trois petits coups pour le bruit d'un écroulement, et la poussière sortie de la loge pour les premières fumées de l'incendie. L'étranger cependant ne bougeait pas, et regardait émerveillé le tumulte soudain dont il était la cause involontaire.

« Arnal était en scène en ce moment; stupéfait de cette inattention, de ce bruit, de cette fuite soudaine, il contemplait les loges avec la physionomie effarée que nous lui connaissons tous, et ce regard si parfaitement inintelligible dont la nature l'a doué. La méprise générale ne lui avait pas échappé. Il se risqua à venir modestement au bord de de la rampe demander pourquoi on s'en allait.

« — C'est le feu; le théâtre brûle, » lui criait-on de toutes parts.

« Et quelques spectateurs, déjà debout sur les banquettes, ajoutaient avec la plus amusante fureur :

« — Comment ne rassure-t-on pas le public? C'est indigne, qu'on rassure le public! »

« Alors Arnal eut une belle inspiration : boutonnant son habit bleu avec un mouvement de généreuse colère, et passant noblement la main dans ses cheveux :

« — Ah çà! s'écria-t-il, croyez-vous donc que s'il y avait le moindre danger, je m'amuserais à rester là, moi! »

Souhaitons au Vaudeville du boulevard des Capucines beaucoup d'Arnal. Souhaitons-lui encore de ne pas finir aussi tragiquement que le Vaudeville de la rue de Chartres: que seuls, les acteurs et les actrices y *brûlent les planches!*

X. FEYRNET.

BADE

Nous n'avons, par bonheur, à apprendre Bade à personne. Tout le monde connaît ou, par dignité au moins, est censé connaître la capitale du royaume de M. Benazet. Que pourrions-nous, d'ailleurs, dire de Bade qui n'ait déjà été dit cent fois? Tous les poëtes l'ont chanté, Méry en tête, et ce dernier lui-même a reconnu l'insuffisance de la plume pour décrire comme il le mérite ce beau parc de l'Europe, où les riches, venus de loin et deprès,

> Guérissent tous les maux qu'ils auront, et vont boire
> L'air pur du Lichtenthal et de la forêt Noire

C'est essentiellement par ce système de médication préventive que Bade, ville d'eau à ses heures seulement, se distingue des stations thermales ordinaires. Un climat délicieux, de ravissants paysages, d'innombrables motifs d'excursions, voilà qui est fait pour rendre du premier coup une douce sérénité d'esprit à ceux qui viennent demander la santé, peu ou prou, à ses sources minérales. Ajoutez à cela les plaisirs de toute sorte réunis par un esprit plein d'attention dans cet aimable pays : les concerts, les jeux, les bals, les courses, le spectacle; gens malades et gens bien portants doivent y trouver également leur compte.

La saison commence, à Bade, dès le mois de mai, pour se prolonger jusqu'à la fin d'octobre; mais les mois d'août et de septembre sont ceux où les etrangers y affluent en plus grand nombre. La Maison de Conversation est le centre autour duquel gravite sans cesse le monde élégant, qui vient prendre à Bade ses quartiers d'eté. Dans sa jolie pièce *une Bonne Fortune,* Alfred de Musset a un peu maltraité l'édifice en question :

> Cette maison se trouve être un gros bloc fossile,
> Bâti de vive force à grands coups de moellon,
> C'est comme un temple grec, tout recouvert de tuile;
> Une espèce de grange avec un péristyle;
> Je ne sais quoi d'informe et qui n'a pas de nom,
> Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon

La Maison de Conversation, qui n'affiche pas, en somme, de grandes prétentions artistiques, date de 1824; elle a été restaurée et considérablement agrandie en 1855. Depuis onze heures du matin jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, ses salons et ses jardins restent ouverts au public. Deux des salons sont abandonnés aux joueurs qui tentent le sort, ici à la roulette, là au trente-et-quarante. Le grand salon de conversation, dont nous donnons la vue, a quarante-huit mètres de long sur seize de large. On peut mentionner encore le nouveau salon Louis XIV, le salon des Fleurs et diverses autres pièces décorées par Séchan et Ciceri. Les étrangers y entendent pendant la saison les meilleurs artistes, soit chanteurs, soit instrumentistes de Paris, de Vienne et de Berlin. Outre les concerts, des bals dits de la *Réunion* y sont donnés deux fois par semaine. C'est là que nos acteurs du Théâtre-Italien et des Français allaient se faire applaudir par un parterre d'élite avant la construction du nouveau théâtre. Un restaurant, un café, un cabinet de lecture et divers magasins sont encore attenants à la Maison de Conversation. Ces magasins y forment comme une grande foire perpétuelle.

Devant la façade du monument s'étend la *Promenade* proprement dite. Deux fois par jour, l'après-midi et le soir, la société y vient en toilette se promener ou s'asseoir le long des orangers aux accords de la musique militaire ou de l'orchestre des bains, installé sous un kiosque qui fait face à la Maison de Conversation.

De cet endroit, on jouit d'une assez jolie vue de la ville, dont les maisons apparaissent derrière un rideau de verdure, dominées par les clochers de ses églises catholique et protestante. Au delà s'élèvent, le long de la côte, les forêts de pins qui dominent la vallée et que couronnent, sur la gauche, les débris du vieux château, très-fréquenté des excursionnistes. Ils y vont déjeuner ou, tout au moins, vider un verre de johannisberg, pour obtenir du restaurateur installé dans les ruines le droit de gravir la plate-forme de la dernière tour, d'où l'on découvre un magnifique panorama.

L. DE MORANCEZ

EXPOSITION UNIVERSELLE

La Turquie à l'Exposition universelle. — Ses richesses minérales. — Ses richesses végétales. — Coutellerie. — Reliures. — Les instruments de musique. — Broderies. — Pipes. — Les meubles — Les tapis. — Dessin à l'ongle. — Découpures. — Le tabac. — La scammonée. — L'opium. — Les costumes. — Un intérieur de Constantinople. — Les cuillers en fer niellé. — *Kara-Gueuz.* — *Les jeux de la place.*

La Turquie, surtout quand elle se pare, comme elle le fait à l'Exposition universelle, des plumes de l'Égypte, sa feudataire, est une nation qui gagne à être vue de près. Elle possède à profusion toutes sortes de richesses. Ses rivières de la Valachie charrient de l'or; ses montagnes de la Thessalie et de l'Épire renferment des mines de plomb argentifères; la Bosnie, la Servie, les vallées de Norava et de Kilssoura donnent du fer à profusion, et on trouve du cuivre à Kalkandil, à Kustendil, et à Éléon, près de Trébisonde.

Elle a des sels gemmes et des marais salants, des bois en abondance, du mercure, du kaolin et des houillères, sans compter les marbres du golfe de Cysèque et de Fener-Baghché, de l'écume de mer et des améthystes, dont on voit à l'Exposition un gros bloc estimé six mille francs.

Si des minéraux on passe aux végétaux, on voit dans la galerie turque cinq cents échantillons de froment et à peu près autant de seigle, d'orge, de maïs, de riz et de millet; cette dernière céréale sert aux Slaves à fabriquer une boisson nommée *bozo.*

Les tabacs de Latakié, d'Abou-Riha, de Djebel, de Salonique, constituent encore une des grandes ressources agricoles de la Turquie; les cotons y sont magnifiques; le chanvre, le lin, les soies, les laines, le poil de la chèvre angora y fournissent les matières premières de magnifiques étoffes; enfin des essences d'arbres de toute espèce procurent à pro-

fusion des bois à la marine, à la charpente, à la menuiserie, au charronnage et à l'ébénisterie; des olives, des dattes, des noix de Galles et des châtaignes à la consommation intérieure et au commerce étranger.

La coutellerie conserve à Constantinople les traditions de la trempe des célèbres lames de Damas; les *Mudjellids*, espèce de corporation à demi religieuse, font des reliures de Koran d'une grande richesse et d'un goût remarquable, et exécutent encore les mêmes chefs-d'œuvre d'après les modèles que lui en ont laissés Omar, l'un des beaux-pères de Mahomet, et le sultan Bayzid II, qui régnait au commencement du XVIe siècle. Les *Defterdjes* forment une autre classe de la corporation des relieurs. Ceux-là s'occupent exclusivement de la reliure des registres et des livres ordinaires et appartiennent la plupart aux communautés arménienne, grecque et israélite; on ne compte parmi eux qu'un très-petit nombre de musulmans, tandis qu'au contraire ces derniers composent à eux seuls la première classe de la corporation.

Les instruments de musique se fabriquent à peu près exclusivement à Constantinople : ce sont des tambours *kanouns*, des *saze*, des *ghaïda*, des flûtes de derviche, des *flaouta*, et des *zils* ou cymbales fort renommées.

Quant aux broderies, qui sont à juste titre une des merveilles industrielles de la Turquie, elles ont un caractère à elles qui provoque à la fois l'admiration et l'étonnement. Les unes épaisses, solides, d'une richesse somptueuse et spécialement consacrées à la consommation indigène, se tissent au métier; les autres, appelées *oïa*, se font à l'aiguille. Ce sont des chefs-d'œuvre, d'une finesse sans rivale. Jadis les hommes seuls exécutaient les broderies turques; aujourd'hui plus de cinq mille femmes, toutes chrétiennes, opposent à ces hommes une redoutable concurrence; le travail ne leur fait jamais défaut, car tout se brode en Orient, vêtements, coiffures, chaussures, mouchoirs et linge de bain.

Les pipes ne sauraient manquer de former une excellente branche de fabrication dans un pays où, hommes et femmes, tout le monde fume. Aussi les *imamé* ou bouquins en ambre, les *lulé* ou fourneaux, les tuyaux de jasmin et de cerisier encombrent-ils les boutiques des *luledjis*, qui font un commerce spécial de ces objets.

Mentionnons encore les poteries d'Eyoub, lourdes de forme et qui cherchent assez maladroitement à imiter les types européens; les poteries de Djeddah et de Bagdad, franchement orientales et d'un ton gris, doux et charmant; et les vases du Tchonok-Kole, que les voyageurs ne manquent jamais d'acheter aux Dardanelles pour les rapporter en Europe. Les bizarreries de ces derniers rappellent les porcelaines chinoises et les terres cuites mexicaines dont ils imitent les ornements fantasques, les oiseaux chimériques, les dragons imaginaires et les fleurs impossibles.

La matière première de ces poteries est une argile plastique marneuse; on leur donne extérieurement la coloration verte à l'aide des batitures qui tombent du cuivre lorsqu'on le forge, et qui ne sont autre chose, comme on sait, que de l'oxyde noir de cuivre; on les revêt ensuite d'une couche de litharge et on les dore à froid.

Roustchouk représente plus particulièrement, dans l'exposition ottomane, l'art céramique. Les produits de cette ville réunissent à l'élégance et à une sévère pureté de contours, une ornementation à la fois sobre, variée et pleine de distinction.

Presque tous les meubles de l'exposition ottomane sont couverts d'incrustations de nacre, et souvent aussi de marqueteries d'écaille et d'ébène, rehaussées de filets d'argent. Le bois, dans quelques-uns de ces riches ouvrages, disparaît complètement sous les ornements. Tels sont, par exemple, une belle bibliothèque de luxe de Constantinople, un tabouret de Damas et une grande table de Jérusalem. Cette dernière ville emploie presque exclusivement, dans la fabrication de ses meubles, le bois des oliviers qui croissent aux alentours. Enfin, un berceau en bois de cèdre sculpté garni de toute sa lingerie brodée en soie de couleurs, donne une idée du luxe dont les mères turques se complaisent à entourer leurs enfants.

Si la Turquie possède sur toutes les autres nations une supériorité, c'est assurément par la fabrication de ses tapis. Cette fabrication se fait dans trois grands centres : Smyrne, Konick et les rives du Danube. Constantinople excelle à façonner les étoffes veloutées pour tentures à fond violet et rehaussées de larges fleurons d'or, et les tapis de soie blanche brodés en or et en argent. Philopoli fabrique des tissus plucheux appelés *chram*; Brousse, des feutres ornés de dessins à l'aiguille, et des yurucks de grosse étoffe en poil de chèvre et de chameau, rayés de noir et de blanc.

On peut diviser les tapis turcs en quatre principales catégories, dont les noms indiquent soit la qualité des tissus, soit la disposition des dessins, soit enfin l'usage auquel ils sont destinés : ce sont les *sofrali*, les *duchemé*, les *sirali* et les *sedjadé*.

Les *sofrali* n'ont jamais que cinq couleurs plus ou moins harmonieusement combinées : bleu turquoise, vert, jaune et orangé sur fond bleu d'outremer.

Les *sirali* sont des tapis rayés. Les plus beaux viennent de Syrie; ils se composent de six couleurs régulièrement alternées : blanc, violet, noir, vert, rouge et jaune.

Les tribus nomades, campées sous des tentes, dans toute la province d'Aïdin, en Asie Mineure, fabriquent les *duchemé*, tapis de laine courte et rose, généralement peu épais et dans le tissage desquels le poil de chèvre entre pour beaucoup. On les nomme aussi *yuruk*, du nom des producteurs.

Sirouikhan, petit village situé à peu de distance de Smyrne, tire sa renommée des *sedjadés*, tapis de petites dimensions, imitant les dessins des vieux tapis de Perse. Ils représentent généralement des portiques tracés sur un large fond blanc, vert ou bleu turquoise, autour desquels courent, en s'entrelaçant, des rinceaux d'or chargés de fleurs et de fruits aux couleurs brillantes, ou des oiseaux fantastiques posés sur des feuillages.

On tisse les tapis, en Turquie, au moyen de métiers en bois d'une grossière construction, et dont on voit un modèle dans la galerie des machines.

Par un contraste bizarre, à côté de ces tapis sans rivaux sont exposées de véritables niaiseries qui feraient sourire le spleen en personne. Ce sont des dessins découpés au canif, comme les papiers-dentelles qui recouvrent nos boîtes de bonbons, et même une figure tracée sans autre outil que l'ongle de l'artiste.

En Turquie, où le froid ne sévit jamais, on se chauffe au moyen de grands braseros en cuivre ou même en argent d'un caractère tout à fait oriental, c'est-à-dire étranges et élégants. Au milieu de la douce chaleur émanée de ces *mangals* on aspire les vapeurs ineffables du tombeki, dont la fumée parcourt les récipients pleins d'eau parfumée et les longs tuyaux du narguilhé, ou on se livre aux dangereuses hallucinations de l'opium, autre produit lucratif et fatal de la Turquie. Heureusement que son fertile sol donne en échange la scammonée, dont la plante se refuse à toute culture; les populaires de l'Asie Mineure n'ont qu'à en arracher la racine pour en extraire la résine qu'elle contient, et qu'achètent au poids de l'or toutes les pharmacies de l'univers.

Comme la plupart des autres nations, la Turquie a exposé une série de mannequins portant les costumes si variés de son vaste empire. De plus, Salaheddin-Bey décrit dans le catalogue de curieuses peintures des mœurs de Constantinople, et fait entre autres la description d'une soirée ottomane.

Supposez que cette soirée se passe dans le kiosque turc qui s'élève au milieu du parc, et qu'en entrant dans le petit palais qui semble bâti par des fées, au lieu de le trouver solitaire ou rempli de curieux qui s'ébahissent devant sa somptuosité, vous vous y rencontriez face à face avec ce maître du logis. Il se soulèvera à demi sur les coussins du sofa et vous indiquera la place d'honneur à sa gauche, et non pas à sa droite, observez-le bien. Aussitôt des esclaves apporteront devant vous un *sofra*, grand plat en cuivre jaune orné de larges dessins au repousse, sur lequel se trouve une sorte de pâte miellée, sucrée, appelée *rahat lakoum*, qui invite à boire le *cherbet* rose.

Au cherbet succède bientôt le café, servi sur un autre sofra couvert d'un voile de soie aux couleurs éclatantes et brodé de larges feuilles d'or. Sous ce voile se cachent de petites tasses en porcelaine et les *zarf*, espèces de coquetiers en filigrane, qui permettent de manier les tasses brûlantes sans danger pour les doigts.

Regardez attentivement les cuillers en fer niellées d'or : elles sont les restes d'un art antique destiné à bientôt disparaître; seuls aujourd'hui à Constantinople, trois vieillards en possèdent encore le secret de fabrication, qu'ils cachent avec soin et qui, sans doute, mourra avec eux.

Après cela on fume soit le chibouk dans le fourneau de terre rouge et dorée duquel brûle un tabac blond, ou le narguilhé dont la large carafe remplie d'eau de laquelle sortent, à chaque aspiration du fumeur, et comme mus par un pouvoir électrique, soit de petites boules rouges, soit des poissons nains en verre; enfin vous pouvez vous livrer à l'innocent plaisir du Shahabaham de *l'Ours et le Pacha*, en regardant de véritables cyprins qui, d'après une coutume remontant aux premiers temps de la conquête musulmane, nagent et folâtrent dans un grand bassin à jet d'eau qui répand une douce fraîcheur dans le kiosque.

Si vous êtes en veine de mélancolie, votre hôte fera venir la troupe de *Kara-Gueuz* (œil noir) et des ombres chinoises; *Kara-Gueuz* ne respecte pas grand'chose, et vous forcera à rire de ses infortunes comiques ou de ses lazzis. Ou bien il vous donnera le spectacle d'un de ces *zeïbek* populaires appelés jeux de la place (*meidon ogounou*), dont les personnages sont constamment un chef de police, un gamin — proche parent de notre voyou de Paris, — un zeïbek ou gendarme et une tchingané ou bohémienne, représentée par un jeune homme. Ces personnages, qui ne rappellent que trop notre Polichinelle, jouent des scènes analogues à celles que, pour la male-édification des enfants, Guignol représente aux Champs-Élysées. On rosse, on bafoue le chef de police, on roue de coups de bâton son dos de dromadaire et son gros ventre d'éléphant, on envoie promener le zeïbek, on lui jette des melons à la tête, et les fantoches animent ces scènes grotesques par des quolibets et des railleries qui respectent fort peu *l'ordre de choses* que notre Joseph Prudhomme jure de servir et, au besoin, de combattre.

Voici comment Son Excellence Salaheddin-Bey décrit ce singulier spectacle. Je cite textuellement :

Dans ces jeux de la place, critique souvent acerbe, mais toujours follement gaie, des mœurs asiatiques, vous verrez paraître la charge même de l'autorité (ces gens-là ne respectent rien), sous les traits d'un chef de police orné du ventre majestueux qui constate à tous les yeux sa supériorité administrative. Un de ses administrés, fleur de la Bohême, est le second personnage de la pièce. Il ne manque jamais de lui refuser nettement toute obéissance, avec accompagnement des nasardes obligatoires. La force armée est requise.

Elle se hâte lentement d'accourir. On insulte la force armée, on la défie insolemment.

D'un autre côté de la scène, une polémique ardente s'engage, toute farcie de jeux de mots et de calembours, telle qu'une imagination européenne ne saurait rien rêver de semblable.

L'auditoire rit d'un rire olympien, en se renversant sur les coussins du sofa.

Enfin la force armée, poussée à bout, se fâche sérieusement, et le *zeïbek*, qui la personnifie, abaisse les deux mètres et demi du canon de sa carabine incrustée d'argent et de corail, tire de sa poche une aune de mèche, y met gravement le feu après avoir battu solennellement le briquet, et se prépare à coucher en joue le perturbateur de l'ordre public, lorsque celui-ci s'écrie :

— *Chh ! Banabah !* (regarde-moi !) tu as un fusil qui va rater !

Et en effet le fusil rate.

— Eh bien ! moi, j'ai de l'artillerie de gros calibre, reçois cette bombe !

Aussitôt la bombe, lancée vigoureusement d'une main sûre, tombe, éclate, et couvre de sa chair rose et fraîche l'autorité et son agent. Cette bombe est une pastèque. Tableaux ! Nouveaux rires de l'auditoire.

Et l'on ne sait comment tout cela finirait, car les fusils des Zeïbeks ne ratent pas toujours, si une gentille *tchingané* (bohémienne), dont le rôle est rempli avec beaucoup de grâce par un jeune Grec, portant avec toute l'élégance attique le costume de femme, ne venait rétablir la paix en exécutant, à lui seul, le ballet de rigueur qui termine le spectacle à la satisfaction générale.

Remarquez ce trait caractéristique des mœurs ottomanes, qui veulent, comme chez nous au moyen âge, que les rôles de femme, dans les farces, soient remplis par des jeunes garçons. Personne, du reste, ne songe à Constantinople à s'étonner de cette coutume. Sans s'inquiéter d'une pareille invraisemblance, chacun y raffole des *jeux de la place*, et il suffit de l'appel d'un kara-gueuz en plein vent pour faire accourir de toutes parts les flâneurs turcs; notre Polichinelle et notre Guignol n'exercent point aux Champs-Élysées une attraction plus sympathique et n'élèvent point une voix mieux écoutée.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LA CATHÉDRALE DE FRANCFORT

Tout le monde sait qu'un terrible incendie a détruit récemment la célèbre tour paroissiale de Francfort, connue sous le nom de *Pfarrthurm*, et située à côté de la cathédrale ou *Dom*. Cette église, la plus curieuse de Francfort, est construite dans le style gothique; elle est consacrée au culte catholique sous l'invocation de saint Barthélemy. L'époque de sa fondation remonte à l'an 876; le chœur date du milieu du XIVe siècle. Elle a été restaurée en 1845.

On y remarque une énorme horloge avec un astrolabe et un calendrier perpétuel du XVe siècle; d'anciens tombeaux coloriés de la famille de Holzhausen; de belles lampes en cuivre; de curieuses fresques; un christ attribué à Albert Dürer; sur les murailles des morions fantasques et des cimiers étranges propres à la chevalerie germanique. Là aussi se trouve le tombeau de Günther de Schwarzbourg, élu empereur, en 1349, à Francfort, et empoisonné peu de temps après. Ce monument est près de l'ancienne *Chapelle d'Élection*, où les électeurs proclamaient l'empereur qu'ils avaient élu au Rœmer (palais municipal). C'est au centre de l'église, à l'entrée du chœur que, depuis Maximilien II, on avait adopté l'usage de couronner les empereurs d'Allemagne.

La tour de Pfarrthurm, aujourd'hui détruite, appartenait aux protestants. Sa hauteur atteignait quatre-vingt-sept mètres. Commencée en 1415, sa construction dura pendant près d'un siècle. Trois cent douze degrés conduisaient à la plate-forme d'où l'on découvrait un magnifique panorama sur la ville, ses rues, ses églises, ses portes, ses tours-vigies, ses jardins et ses promenades.

X. DACHÈRES.

COURRIER DU PALAIS

Encore en Algérie — Un joli chaouch. — Retour en France par la Corse. — La jeune Toussainte et le jeune Pierrett. — Une vengeance. — Le procès de l'*Époque*. — *Les Sottises de la semaine*. — Le cocher têtu. — Le *nec plus ultra* de l'innocence.

Le mois d'octobre est le mois des voyages lointains, surtout pour la chronique judiciaire, qui en ce temps de vacances ne trouve que de médiocres vendanges à faire à Paris et en province. Vous me permettrez donc, lecteurs, de vous emmener aujourd'hui encore en Algérie et de ne revenir à notre Palais de la Cité, le palais de la Famine pour l'instant, qu'après avoir fait escale en Corse.

Voilà qui est convenu, n'est-ce pas?

Donc nous prenons le chemin de fer de Marseille, nous montons sur le bateau des Messageries Impériales, nous traversons la Méditerranée, nous débarquons sans encombre dans le port d'Alger, et nous allons tout droit au Conseil de guerre.

Quel est, assis au banc des accusés, cet homme de trente-cinq ans environ, vigoureux et trapu, au teint bistre, au visage large où la finesse se lit sur des traits grossiers? C'est Mohammed-ou-Saïd, un Kabyle arabisant, chaouch, ou, si vous aimez mieux, agent de police du cercle de Dra-el-Mizan.

Un terrible homme, vous verrez.

Ce vieillard, placé près de lui, ce Kabyle maigre, voûté dans sa haute taille, portant sur son burnous blanc la croix de la Légion d'honneur, c'est un personnage considérable, c'est Si-Ahmed-bal-Khassem, *amin-el-oumena* des Flittas. Il ne sait pas au juste son âge, mais il croit bien avoir quatre-vingts ans au moins, et il les paraît.

A côté de Si-Ahmed est assis Si-Mansour-el-Klif, caïd des

Neslioua, un homme de trente ans environ, à la barbe brune. Il a pour voisin de banc Ahmed-Namar-Amzian, son kchalifa, ou lieutenant, un vieillard de soixante ans, à la barbe grise.

C'est un terrible homme, je vous l'ai dit, que Mohammed-ou-Saïd. Il a tondu les Arabes, comme un berger tond ses moutons. Il avait pour toute fortune cinq cents francs lorsque, il y a quelques années, les fonctions de chaouch lui furent confiées; son salaire n'était que de trente francs par mois, et lorsque la justice l'a fait arrêter on a trouvé chez lui trois coffrets qui contenaient 9,500 francs en espèces; et un autre coffret plus grand, décrit par un de ses coaccusés, avait disparu.

Ces coffrets, ce sont des concussions de toute espèce qui les avaient remplis : tantôt Mohammed trafiquait des élections, tantôt il rendait la liberté aux détenus, tantôt il faisait incarcérer des innocents pour les contraindre à lui payer rançon. Un jour, il fait cacher une peau de bœuf chez un Arabe, puis le dénonce comme voleur, et le fait condamner à payer une indemnité à une femme. Une autre fois, une jeune fille est assassinée. Deux indigènes, reconnus coupables par le Conseil de guerre, sont fusillés. Un troisième, soupçonné de complicité dans le meurtre, est mis en prison et il n'est admis à prouver son innocence qu'après avoir payé cent vingt-cinq francs à Mohammed.

Et comment ce misérable, dont les fonctions étaient si humbles, était-il l'épouvante de tout un pays? Comment ne s'est-il pas rencontré une voix pour l'accuser? En vérité, cela ne se comprend, et cela est vrai pourtant. Écoutez les témoins avec la conviction la plus profonde ils vous diront: « Il était tout-puissant. »

Un homme cependant était au-dessus de lui, et cet homme était un officier, le commandant du Cercle, le capitaine Jobst, dont il relevait immédiatement.



LA CATHÉDRALE DE FRANCFORT, récemment incendiée, d'après une photographie. — Voir page 627.

Le capitaine Jobst s'est tué, alors qu'au début de l'instruction la rumeur publique l'accusait sur de vagues données de connivence avec le *chaouch;* il s'est tué voyant son honneur, intact jusque-là, mis en doute, et au moment où il allait porter sur lui-même une main violente, il adressait à son supérieur une lettre où il protestait de son innocence et maudissait la confiance aveugle qu'il avait eue en Mohammed-ou-Saïd. Et l'un des accusés a dit dans les débats: Quand Saïd disait quelque chose au commandant Jobst, c'était bien fait et bien dit. Ahmed-Namar-Amzian, un des trois coaccusés de Mohammed, est un gaillard que les témoins considèrent comme capable de tout, et en trempant dans les méfaits du *chaouch*, il a peut-être gardé tout le sang-froid nécessaire pour raisonner ses actes; mais Si Mansour n'est point un méchant homme, et quand on reproche à Si-Mansour d'avoir exécuté les ordres de Saïd, il répond : « Saïd le voulait, je n'osais le refuser. »

Et ce malheureux Bel-Khassem, le vieux kabyle, chevalier de la Légion d'honneur! Sa vie était irréprochable; il était aimé, respecté, vénéré de tous; il faisait l'aumône aux pauvres avec une générosité admirable. « C'est un grand seigneur qui a toujours la main ouverte, » écrivait de lui un Français dont la justice a demandé le témoignage. Eh bien, Bel-Khassem est accusé d'avoir aidé le *chaouch* à suborner des témoins pour les engager à porter un faux témoignage contre deux hommes accusés d'un vol qu'ils n'avaient pas commis.

« — Pourquoi, demande le président à Bel-Khassem, avez-vous présenté ces témoins au commandant supérieur, comme trouvés par vous?

— Saïd l'a voulu, et Saïd était tout-puissant. J'avais peur de lui.

— Comment! vous, chef honoré, à la tête d'une tribu puissante, pouviez-vous craindre un agent subalterne, un chaouch?

— Saïd était tout-puissant... je suis *amin*, mais Saïd pouvait tout: il pouvait faire couper le cou à qui il voulait.. Il pouvait tout, tout! »

Vous figurez-vous ce *chaouch* à trente francs par mois devant qui tremblent les *caïds* et les *amins* et qui inspire une telle terreur que les plus grands comme les plus chétifs de tout le pays croient véritablement que s'ils gardent leur tête sur leurs épaules, c'est que ce maître absolu le veut bien, et qu'il n'aurait qu'un signe à faire pour qu'elle tombât! Qui sait? si Mohammed s'était avisé de commander à quelqu'un d'entre eux de prendre son yatagan et de se décapiter lui-même, peut-être le pauvre diable n'aurait-il pas eu le courage de désobéir.

Est-il besoin de dire que Mohammed-ou-Saïd a tout nié avec un aplomb superbe.

Il est l'homme le plus innocent du monde; tous les témoins qui l'accusent sont de faux témoins, des méchants



LE NOUVEAU WAGON DE S. A. R. LA PRINCESSE DE GALLES, d'après un croquis communiqué. — Voir le Bulletin.

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



RETOUR DES BAUX

Ma chère amie, j'arrive des boues de Saint-Amand; vous ne pourriez pas me donner l'adresse d'un bon décrotteur?



— J'ai engagé Baudruchard à venir dîner avec nous.

— Quelle folie! Un homme qui vient de se refaire un estomac à Vichy! il dévorera tout dans la maison



COURSES DE BADE

Les chevaux s'arrêtant à chaque instant pour admirer la beauté du paysage.



A WIESBADEN.

— J'étais à cheval sur un numéro et j'ai perdu

— Quelle folie! toi qui n'es pas cavalier.



- Ah! mon Dieu! j'ouvre le journal et je trouve toute notre conversation en chemin de fer! C'est une horreur; il faudrait un wagon à part pour les chroniqueurs!



Ah! mon ami, quel drôle de chapeau! De loin, je vous avais pris pour ce pauvre Duguesclin.



Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris!

LE COCHER DE FIACRE. — Canailles de bourgeois! Les voilà qui montent en tapissières!



L'instruction deviendrait-elle aussi générale, que tous les petits mendiants sont en collégiens?



— Les zouaves font de la médecine. Faut que j'en fasse aussi : je vais soigner les enfants: cela me rapprochera des bonnes.



LE BAL DE LA REDOUTE.

— Madame ira au bal des coiffeurs avec les cheveux dans cet état-là?

— Mais puisqu'on nous coiffe devant l'assistance.



M. Havin exigeant que la statue de Voltaire ait la tête couverte afin qu'il soit à l'abri d'une mésaventure à la Duguesclin



— Voici dix centimes pour la statue qu'élève votre journal

— Vous savez le nom du grand homme?

— C'est inutile. L'essentiel est qu'on sache le mien : Chapotard, parfumeur, tient tous les assortiments de teinture, etc... Vous en mettrez la valeur de vingt lignes.

qui ont juré de le perdre pour se venger de ce qu'il s'acquittait avec sévérité de ses fonctions.

Mais l'argent qu'on a trouvé chez lui?

Eh bien, il a travaillé, il a fait le commerce; il a acheté des blés et il les a vendus avec de grands bénéfices. Le ciel a béni les efforts et les labeurs d'un chaouch si vigilant, si ferme et si zélé dans l'accomplissement de son devoir. D'ailleurs, il n'était pas si pauvre qu'on l'a dit avant d'entrer au service des Français.

— Mais quand le capitaine rapporteur l'a interrogé, il a répondu qu'il ne possédait que cinq cents francs.

— C'est qu'il était malade ce jour-là, et n'a pas bien compris ce qu'on lui demandait. Peut-être aussi n'a-t-on pas bien traduit sa réponse.

Les débats continuent : au prochain courrier l'arrêt.

Je vous ai averti que pour rentrer en France nous passerions par la Corse.

C'est une jeune fille de vingt-deux ans, très-belle et très-modeste en son maintien, que nous trouvons devant la Cour d'assises de Bastia.

Elle s'appelle Fenini de son nom de famille, et Toussainte de son nom de baptême; elle est femme de chambre, et dans ces derniers temps, elle habitait Luri, une des communes les plus riches et plus peuplées du cap Corse.

Qu'a-t-elle fait cette belle fille qui a un prénom si recommandable?

Elle a mis le feu à la porte de l'école et à la porte de la cave de M. le curé.

— Pour incendier le presbytère et l'école, dit l'accusation.

— Pour faire tout simplement peur à l'instituteur et au curé, dit Toussainte.

Par bonheur le feu s'est éteint de lui-même, après s'être contenté de brûler un peu les deux portes.

Mais, en admettant qu'elle n'ait pas voulu réduire le presbytère et l'école en cendres, pourquoi Toussainte a-t-elle voulu faire peur au maître d'école et au curé?

Parce qu'elle s'est figuré que l'un et l'autre ont détourné le jeune Pieretti, qui l'aimait et lui avait donné parole de l'épouser, de tenir sa promesse. Le curé voulait, suivant Toussainte, la punir ainsi de ce qu'elle avait cessé de fréquenter l'église.

Ce pauvre curé de Luri n'a pas, en vérité, beaucoup à se louer de ses paroissiens; il le déclare lui-même à l'audience. Depuis un certain jour une grande partie des habitants de Luri a cessé d'aller à la messe et de s'approcher des sacrements.

Est-ce à dire que les Lurois sont devenus tout à coup incrédules ou qu'ils reprochent à leur curé de ne point être un bon prêtre? En aucune façon. Seulement la plupart d'entre eux se sont trouvés n'être pas du même avis que M. le curé à propos d'une élection; et à partir de ce moment-là, pour lui faire pièce, ils n'ont plus mis le pied à l'église, boudant le bon Dieu pour faire pièce à son ministre.

Ceci vous paraîtra un peu extraordinaire; mais en Corse, sans compter la vendetta, il y a pas mal de choses très-capables de nous étonner nous autres *continentaux*, comme on dit dans l'île.

On a produit à l'audience des lettres adressées par Pieretti à sa Toussainte. Il a pour l'image une facilité toute méridionale, ce jeune homme. Voyez plutôt :

« ..... Vous étiez belle comme l'aurore qui blanchit tous les matins les crêtes des montagnes, et fraîche comme la fleur que le printemps colore, et maintenant par vos fous caprices, je vous vois fanée comme une rose après-midi, et que toutes les personnes insouciantes jettent à la fureur des vents... Tous les jours je prie la très-sainte vierge Marie, notre aimable mère, pour qu'elle vous fasse pardonner à la justice du monde, car vous n'avez commis qu'une sottise et non pas un défaut; mais si cette grâce que je demande avec tant de ferveur m'est refusée, je partirai de Luri comme une foudre et un éclair qui se font voir à vos yeux pour une seconde, et puis disparaissent pour toujours; je parcourrai les villes en cherchant la fortune ou la mort. »

« La fortune ou la mort! » Ah! jeune Pieretti, la mort toute seule eût été plus poétique. Mais voilà que votre chère bien-aimée a été acquittée. Vos vœux sont exaucés; il ne vous reste plus qu'à chercher la fortune... en compagnie de votre femme Toussainte.

Plus rien maintenant ne nous empêche de rentrer en France; mais nous n'aurons pas lieu d'y rester bien longtemps aujourd'hui.

Court procès, mais suivi d'une décision qui a quelque gravité, que le procès de *l'Époque*.

Sous ce titre : *Sottises de la semaine*, un article a paru, dont les sergents de ville de Paris ont fait les frais. Le tribunal, attendu que certains passages cités dans le jugement et l'ensemble de l'article « en signalant la grande majorité des sergents de ville comme se livrant habituellement, dans l'exercice de leurs fonctions, à des actes d'arbitraire et de brutalité, dénotent l'intention malveillante de porter atteinte à la considération qui leur est due, » condamne le gérant de *l'Époque* et l'auteur de l'article, l'un à deux cents francs, l'autre à six cents francs d'amende.

Dois-je de la considération aux cochers de fiacre? Aucun texte de loi, je crois, ne dit quoi que ce soit qui puisse le faire supposer; et, jusqu'à nouvel ordre, je persisterai dans cette conviction que je leur dois tout simplement trente sous quand je les prends à la course, et deux francs quand je les prends à l'heure. Mais à supposer que je me trompe et qu'ils puissent exiger de moi de la considération, je déclare ici que si beaucoup d'entre eux se mettent à traiter le bourgeois comme quelques-uns l'ont fait dans ces derniers temps, il me sera bien difficile de leur témoigner des sentiments qui puissent me concilier leurs sympathies.

Voilà Schmitt, par exemple; eh bien! si jamais je viens à le rencontrer et que je puisse mettre son nom sur son visage, il ne me viendra jamais qu'une pensée à sa vue, ou je me trompe fort, celle de ne pas monter dans sa voiture.

Je vous réponds bien que si Flamiou l'aperçoit, il ne lui fera pas signe d'arrêter.

Pauvre Flamiou! il avait pris avec un camarade la voiture de Schmitt, qui stationnait sur la place Cambronne.

— Cocher, rue de Vanves, 107.

Schmitt refuse carrément. Ainsi s'exprime à l'audience le camarade de Flamiou.

On était sur la place Cambronne; « refuse carrément » est peut-être un euphémisme.

Cependant le surveillant intervient, et Schmitt part.

Un quart d'heure après, il était revenu place Cambronne par le boulevard de Grenelle.

Deuxième intervention du surveillant; Schmitt repart.

Seulement, il enfile la rue de Sèvres.

On passe devant une station : Flamiou et son camarade appellent le surveillant. Le surveillant n'obtient rien de Schmitt; mais il y a des sergents de ville dans le voisinage, et, sur leur ordre, Schmitt part pour la troisième fois... et, un instant après, ramène ses voyageurs à la station de la rue de Sèvres.

Dame! ça n'amuse ni Flamiou, ni son camarade, ni le surveillant. Le camarade saute à bas de la voiture pour courir au poste de police. Alors Schmitt part une quatrième fois, sans se faire prier pour le coup; il fouette ses chevaux, les met au galop, enfile la rue de la Chaise, ouvre la portière de son siége, allonge le bras par le châssis qui est derrière lui, pousse Flamiou hors du fiacre, et, continuant sa route, lui fait passer ses roues sur les jambes. Heureusement Flamiou a les jambes solides, il en est quitte pour des meurtrissures... et Schmitt pour dix jours de prison.

Franchement, ce n'est pas trop.

Cette petite balayeuse italienne qui est là assise sur le banc de la police correctionnelle, regardez-la bien, c'est l'innocence même. Elle a trouvé un billet de cent francs dans la rue, et, au lieu de le porter au commissaire de police, elle l'a donné à un de ses compatriotes, qui, lui-même, ne l'a pas conservé. Eh bien! il a été prouvé que la pauvre petite avait cru ramasser une image... Elle ne savait pas ce que c'était qu'un billet de banque... En 1867!... N'est-ce point bien là l'innocence dans sa plus rare expression?

Maître Guérin

CHRONIQUE DU SPORT

Les chevaux de courses sont sur les dents, disais-je dernièrement aux lecteurs du *Siècle*. Pour *Patricien*, le beau poulain de M. Delamarre qui, cette année, a remporté le prix du Derby, cette expression « sur les dents » doit être prise au pied de la lettre; car courant le mois dernier à Bade, dans le Grand-Saint-Léger, et s'étant embarrassé dans les cordes après s'être heurté à un piquet, il a fait une terrible chute; et si, par un hasard providentiel, le jockey n'a été ni tué ni blessé, le cheval, en tombant sur *la figure*, s'est cassé deux dents. Au reste les efforts du brave poulain pour rattraper l'équilibre avaient été si violents, qu'un des fers arraché par ces efforts a été retrouvé sur la piste allongé et vrillé comme un tire-bouchon.

Voilà donc pour *Patricien*; — quant aux autres, par « sur ses dents » il faut seulement entendre qu'ils sont épuisés, exténués; on ne leur fait quitter l'hippodrome où ils viennent de dépenser toutes leurs forces que pour aller recommencer sur un autre, après avoir été emportés à toute vapeur dans les écuries roulantes des chemins de fer, — cette autre fatigue qui a remplacé le repos des temps passés. C'est ainsi qu'à Dieppe, comme je l'ai également constaté autre part, je n'ai pu voir sans pitié un vaillant steeple-chaser comme *Valentino*, non pas stimulé par la cravache, et seulement à l'arrivée, mais criblé de coups *dès le départ*, et de coups retentissants comme le fouet des charretiers!

Il est vrai que, malgré son expérience et son habileté, si le célèbre Cassidy ne s'était pas résigné à employer ce moyen barbare pour forcer la malheureuse victime à se *détendre* dès les premières foulées, le cheval roidi comme il l'était par l'excès de fatigue ne se serait jamais trouvé assez tôt sur ses jambes, même pour arriver seulement d'une manière honorable; tandis que préalablement coupé en tranches par la cravache, ce sont ces tranches qui sont arrivées les premières au but.

Aussi tandis que, d'une part, les caisses des écuries entassent l'or et les billets de banque, de l'autre côté les impotents, les *claqués* et les valétudinaires s'entassent sur leur litière. Un jour nous examinerons de quelle cuisine de sangs divers — connus, inconnus, mêlés, ajoutés, retirés et repris — se compose le *pur-sang* anglais. En attendant, les chevaux dits de pur-sang (le seul, le vrai, l'ancien, le pur-sang oriental enfin ne comptant plus sur le turf), les chevaux dits de pur-sang sont précisément atteints dans la pureté de ce sang même. Sans compter les rafles opérées par les inflammations, on pourrait dire foudroyantes, qui ont enlevé tant de fashionables champions, — sans parler de la mort prématurée qui a enlevé ces frêles athlètes, — les chevaux de courses sont atteints par la maladie des hommes épuisés, les chevaux de courses ont... *le diabète!*

Mais ce n'est pas tout! On sait qu'une émotion un peu vive, une douleur physique ou morale, ou même une simple contrariété peut causer *la jaunisse*. Eh bien, les chevaux de courses aussi ont parfois la jaunisse, et il suffit d'une pouliche un peu nerveuse ou d'un mouvement d'humeur de quelque jeune étalon pour mettre à néant dans nombre de paris les combinaisons les plus laborieuses, les plus habiles opérations des boursiers d'hippodrome. Ainsi en rendant compte ailleurs des courses de Caen, j'ai eu, comme tous les chroniqueurs du turf, à enregistrer simultanément le succès de *Montjoie* vainqueur du steeple-chase, et la fin tragique de *Comtesse*, qui s'est tuée en tombant sur le même terrain. Est-ce l'émotion causée par ce triste spectacle? Est-ce mauvaise humeur d'avoir été trimballé de Caen à Deauville au lieu d'aller revoir ses pénates? Toujours est-il qu'après sa victoire de Caen, *Montjoie*, parti grand favori pour la course qu'il devait faire quatre jours après à Deauville, a dû s'abstenir pour cause de jaunisse; — et il a, par conséquent, fait perdre beaucoup d'argent.

Avec de pareilles alternatives de plus ou moins d'incapacité résultant de l'abus des courses mêmes, celles-ci perdent nécessairement toute leur signification. Je remplirais ici une colonne entière avec les noms seuls des chevaux qui, vainqueurs cette année sur un hippodrome, ont été battus huit jours plus tard sur un autre, — et précisément par les vaincus mêmes de la semaine précédente.

Voilà pourquoi, malgré la charmante hospitalité qui m'est offerte ici (hospitalité plus qu'écossaise puisque non-seulement elle se donne, mais paye, au lieu de se faire payer), voilà pourquoi, dis-je, je ne viens pas tous les dimanches répéter à cette même place que le dimanche précédent tel cheval à M. un tel *est arrivé premier*, tel autre *second*, etc. Voilà pourquoi enfin en changeant seulement les noms chaque fois, je ne crois pas devoir commettre exactement l'article hebdomadaire du palefrenier de lettres, — article toujours le même.

Car on peut appliquer aux courses ce que Alphonse Karr a dit de la politique : « Plus ça change, plus c'est la même chose. »

Léon Gatayes.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Elle était d'un bleu-saphir, pas une ride ne courait à sa surface; seulement, comme le steppe dont elle semblait la continuation, c'était le désert.

Rien n'était plus majestueusement triste que cette mer d'Hyrcanie, comme l'appelaient les anciens, mer presque fabuleuse avant Hérodote, dont Hérodote le premier fixa l'étendue et les limites, et qui n'est pas beaucoup plus connue aujourd'hui que du temps d'Hérodote.

Mer mystérieuse qui reçoit tous les fleuves du nord, de l'occident, du sud; qui, de l'est, ne reçoit que du sable; qui engloutit tout, ne rejette rien, s'écoule sans qu'on sache par quelle route souterraine se perd son eau; qui se comble peu à peu et qui finira un jour par être un grand lac de sable, ou, tout au moins, un de ces marais salés comme nous en avions rencontré dans les steppes kirghis et nogaïs.

Au reste, par la disposition du sol, par le tracé de la route, il était évident que nous n'allions plus la perdre de vue jusqu'à Derbend.

Nous descendîmes de notre colline, nous remontâmes dans nos tarentasses, qui franchirent un dernier pli de terrain, et qui se retrouvèrent dans les steppes.

Là disparaissaient ces montées impossibles, ces descentes folles auxquelles ne font pas même attention les hiemchiks du Caucase, et qu'ils montent et descendent au grand galop sans s'apercevoir qu'entre la montée et la descente passe un fleuve.

Il est vrai que, pendant six mois de l'année, le fleuve n'est pas chez lui; mais il laisse, pour le représenter, ses cailloux, sur lesquels les voitures dansent avec des bondissements dont on n'a pas idée chez nous, mais qu'on doit prévoir lorsqu'on examine la construction des tarentasses.

C'est le symbole de la lutte de l'homme contre l'impossible.

Eh bien! l'homme terrasse l'impossible, et il arrive! Il est vrai que toujours l'homme est moulu, que souvent la tarentasse est brisée; mais qu'importe, du moment que le chemin est fait, l'espace franchi, le but atteint!

Notre but, pour cette fois, était à Karakent.

Nous y arrivâmes vers quatre heures de l'après-midi; on tira des provisions de la tarentasse, et l'on dîna. En voyage — dans ces sortes de voyages surtout — le dîner devient une grande affaire.

Seulement, la plupart du temps, c'est une affaire manquée.

Je ne saurais trop le dire et le redire à ceux qui feront le voyage que j'ai fait, et la recommandation s'étend à tous les peuples : d'Astrakan à Kislar, il faut tout emporter avec soi et, de Kislar à Derbend, faire ses provisions quand, par hasard, on passe dans une ville ou dans un aoul.

En Italie, on mange mal; en Espagne, on mange peu, mais, dans les steppes, on ne mange pas du tout.

Au reste, les Russes ne paraissent pas le moins du monde éprouver le besoin de manger, et, par les choses qu'ils mangent pour la plupart du temps, on voit que, chez eux,

1. Voir les numéros 558 à 662

manger, non-seulement n'est pas un art, mais n'est pas même une habitude; pourvu que le somavar bouille, pourvu que le thé fume dans les verres, que ce soit le thé jaune de l'empereur de la Chine ou le thé kalmouk du prince Tumaine, peu leur importe. Ils font ce que font les Arabes après avoir mangé une datte le matin et une datte le soir : ils serrent d'un cran la ceinture de leur kandjar, et, partis avec des corpulences ordinaires, ils arrivent à destination avec des tailles d'amoureux de vaudeville.

Mais, avec le prince Bagration, qui avait habité la France, qui aimait la France et qui appréciait si bien ses produits végétaux et animaux, quadrupèdes et bipèdes, la disette n'était point à craindre.

J'en suis encore à me demander où il s'était procuré le pâté de foie gras que nous entamâmes à Karakent et que nous ne finîmes qu'à Derbend.

Car, enfin, à vol d'oiseau, nous étions bien à quelque chose comme douze cents lieues de Strasbourg.

Il est vrai que nous étions encore plus loin de la Chine et que nous prîmes d'excellent thé.

Le grand avantage des lits russes, c'est qu'ils ne poussent pas à la paresse. Il y a peu de sybarites prolongeant, au delà du reveil, leur station sur une planche de sapin qui n'a d'autre matelas, pour les os déjà brisés par la tarentasse, qu'une couche de peinture en vieux chêne. Le premier rayon du jour entre sans difficulté, ne trouvant ni volets ni rideaux, et joue sur vos paupières, comme disent les poëtes; vous ouvrez les yeux, vous poussez un gemissement ou un juron, selon que vous avez le caractère melancolique ou brutal; vous vous laissez glisser à bas de votre planche, et tout est dit : vous êtes chaussé, botté, habillé, brossé, et, si vous n'insistez pas énormement pour avoir de l'eau, lavé.

J'avais acheté à Kasan trois cuvettes de cuivre. Lorsque nous les tirions de notre tarentasse, elles faisaient l'etonnement des smatritels, qui, jusqu'au moment où nous faisions nos ablutions, se demandaient inutilement à quoi elles pouvaient servir.

Mais le prince avait sa cuisine, son nécessaire à thé, son nécessaire de toilette. Ce que c'est que d'avoir voyagé en France, où l'on trouve des pots à l'eau et des cuvettes à chaque station!

Nous etions levés au point du jour. Au point du jour, le village de Karakent, noyé dans le brouillard avec un premier plan chaudement eclairé, et les autres plans se dégradant au milieu d'un rayon rose, puis violet, et finissant par se perdre dans un lointain vaporeux et bleuâtre, presentait un si ravissant aspect, que Moynet en fit non-seulement un dessin, mais encore une aquarelle.

Nous avions le temps, au reste : Derbend n'était plus qu'à cinquante verstes de nous, et nous etions sûrs, sauf accident, d'y arriver dans la journée.

En route, au Caucase surtout, on peut toujours compter sur un accident. L'accident arriva : à dix-huit verstes de Derbend, à Khan-Mammet-Kalinskaïa, les chevaux manquerent.

Mais, avec Bagration, c'était un petit malheur; il se plaça au milieu de la route, arrêta les six ou huit premiers arabas qui passerent, et, moitie riant, moitie menaçant, le tatar à la bouche et l'argent à la main, il convertit leurs conducteurs en iemchiks et leurs rosses en chevaux de poste.

Nous repartîmes.

Sur la route, au fur et à mesure que nous trouvions des chevaux de retour, nous rendions la liberté à un voiturier tatar et à sa troïka, et nous reprenions une allure plus rapide.

Vers les deux heures de l'après-midi, l'approche de Derbend, qui nous etait caché par un mouvement de la montagne, nous fut signalée par la vue d'un cimetière tatar.

Toute une colline en amphithéâtre, d'une verste de haut, était herissée de tombes tournées vers l'orient et dominant la mer.

Bagration, au milieu de cette forêt de pierres funéraires, me fit remarquer un petit monument coquettement peint en rose et en vert.

— C'est la tombe de Sultanetta, me dit-il.

— J'ai honte de mon ignorance, lui repondis-je; mais qu'est-ce que Sultanetta?

— C'est la maîtresse ou la femme, tout ce que vous voudrez, du champkal Tarkovsky. Vous rappelez-vous cette maison tout au haut d'un rocher?

— Je crois bien! et Moynet aussi se la rappelle, n'est-ce pas, Moynet?

— Quoi? répondit Moynet de l'autre voiture.

— Rien; je m'instruis.

Puis, à Bagration :

— Vous disiez donc, prince, qu'il y avait une tradition, une legende?

— Mieux que cela, une histoire; on vous la racontera à Derbend. C'est ce qu'il y a de plus romanesque au monde.

— Bien; j'en ferai un volume.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

UNE IDOLE JAPONAISE

Un des plus curieux monuments du Japon est la statue colossale en bronze du Daiboud, située dans le voisinage du temple de Kamakoma, à trois heures de marche au sud de Kanasawa. « Le monument du Daiboud, c'est-à-dire du grand Bouddha, dit M. Aimé Humbert, peut être envisagé comme l'œuvre la plus accomplie du génie japonais au double point de vue de l'art et du sentiment religieux. » Elle est disposée de façon à produire sur le visiteur une impression aussi vive que possible.

En quittant le fameux temple de Kamakoma, on suit pendant quelque temps une route solitaire, bordée de fleurs et d'arbustes, qui gravit en pente douce, toute droite, la montagne voisine; puis tout à coup la route fait un coude et l'on se trouve en présence de la gigantesque divinité.

« Le saisissement involontaire que l'on éprouve à l'aspect de cette grande image, dit le voyageur suisse, fait bientôt place à l'admiration. Il y a un charme irrésistible dans la pose du Daiboud, ainsi que dans l'harmonie des proportions de son corps, la noble simplicité de son vêtement, le calme et la pureté des traits de sa figure. Tout ce qui l'environne est en parfait rapport avec le sentiment de sérénité que sa vue inspire. Une épaisse charmille, surmontée de quelques beaux groupes d'arbres, ferme seule l'enceinte du lieu sacré, dont rien ne trouble le silence et la solitude. A peine distingue-t-on, cachée dans le feuillage, la modeste cellule du prêtre desservant. L'autel, où brûle un peu d'encens aux pieds de la divinité, se compose d'une table d'airain, armée de deux vases de lotus du même metal et d'un travail excellent. Les marches et le parvis de l'autel sont revêtus de larges dalles formant des lignes régulières. L'azur du ciel, la grande ombre de la statue, les tons sévères de l'airain, l'eclat des fleurs, la verdure variée des haies et des bosquets, remplissent cette retraite des plus riches effets de lumière et de couleurs. »

Le Daiboud est représenté assis, les jambes en croix, les bras reposant sur les genoux, les mains apposées l'une contre l'autre, dans une attitude d'extase méditative. L'idole était autrefois dorée. Elle a environ soixante pieds de hauteur et ses dimensions sont telles que, cinq personnes peuvent s'asseoir le long de ses deux pouces rapprochés. Le bronze est creux, et l'on descend interieurement dans un oratoire qui reçoit le jour par une ouverture dissimulée dans les plis du manteau de la figure.

Primitivement l'idole reposait sur un immense lotus, et était abritée sous un edifice de bois soutenu par d'innombrables piliers. Sur chaque côté de la porte d'entree se trouvaient deux figures à tête de lion, hautes de huit mètres, representant les deux grands principes de la nature : l'un, la bouche ouverte et les mains etendues; l'autre, les lèvres fermees et les bras en arrière, quelque chose comme le génie du bien et le génie du mal, la passivité et l'action, la génération et la corruption, la vie et la mort.

HENRI MULLER.

COURRIER DES MODES

On songe aux toilettes d'hiver, et les plus indifférents sur le chapitre des modes sont forcés d'interroger leurs fournisseurs. Que portera-t-on? qu'y a-t-il de nouveau? Telles sont les questions à l'ordre du jour. Il serait bien difficile de répondre en quelques mots, car la mode aujourd'hui est si variee, qu'elle permet d'ecrire une quantité de lignes sans qu'on épuise le sujet.

On voit de très-jolies étoffes; il y a surtout une espèce de peluche à reflets satines qui est appelée, je crois, à un véritable succès. Les soieries épaisses, telles que le droguet, le pékin, le velours et la faye, seront reservées aux toile les de cerémonie; les robes etroites exigent des tissus solides et surtout des dessins assez insignifiants pour se raccorder sans trop de dégâts.

Depuis quelques jours, les magasins de la *Ville de Saint-Denis*, rue du faubourg de ce nom, angle de la rue Paradis-Poissonnière, preparent leur exposition de saison d'hiver. Cette maison a la réputation de vendre bon marché; on sait que, malgré son vaste local, elle a peu de frais et qu'elle laisse à ses clients les benéfices de sa position exceptionnelle. Aussi toutes les femmes elegantes, mais économes, se rendent à l'appel des propriétaires de ces magasins aux époques réglementaires.

Cette année, plus que jamais, la maison de la *Ville de Saint-Denis* offre des assortiments complets. On y trouve toutes les etoffes en vogue en soieries, lainages et articles de fantaisies; les confections de velours et de drap y sont représentees par de très-gracieux modèles; les costumes d'enfants, depuis les plus simples jusqu'aux plus elegants, ont d'irrésistibles seductions. Enfin tous les accessoires de la toilette en petites casaques, châles, pèlerines, capelines et vestons s'etalent à leur aise devant les visiteuses empressées. Les tissus pour ameublements, rideaux et tapis ont des comptoirs spéciaux dans les magasins dont nous parlons, et nous pourrons y jeter un coup d'œil en même temps que sur les fourrures, dans un article prochain; en ce moment, il est absolument nécessaire que nous causions des chapeaux.

On disait, il y a deux mois, que la saison d'hiver amènerait de grands changements dans la forme de nos coiffures; comme tout le monde, j'ai répete ces propos, et maintenant je me vois forcée de les dementir.

Jusqu'à present, le petit chapeau se montre seul dans les salons de modistes; il est en satin, velours ou feutre, au lieu d'être en crêpe ou en paille; la coupe subit quelques modifications, mais l'objet par lui-même reste dans les mêmes proportions circonscrites : les cheveux sont à decouvert tout aussi bien qu'au mois de juin.

Les salons de Mmes Fortin et Besançon, 22, rue Le Peletier, où un grand nombre de femmes vont chercher des modes nouvelles et surtout des modes raisonnables, nous ont offert depuis quelques jours des types de modes d'une rare distinction. Je cite trois modèles. Les voici :

Un chapeau de velours noir, forme plate avec petit bord; sur le devant, une plume blanche couchée avec une aigrette en feuillage de roseau à jour; une barbe de dentelle noire tourne autour du chapeau et flotte derrière; des guides de moire noire sont nouées sous le chignon.

Un chapeau de theâtre est en tulle rose, liseré et garni de satin blanc; une plume rose à pointes de cristal diamante tourne sur le côte gauche; au fond du chapeau, il y a un flot de boucles de satin avec une catalane de tulle rose perlee de cristal.

Un chapeau de visite est en satin blanc, ornements de velours bleu; un bouquet de roses bleues posé sur le côté est roulé dans une coquille de satin blanc avec un entourage de feuilles de lierre en or; ces feuilles, piquees sur du velours bleu, tombent en guides; il y a des brides de blonde blanche.

Je regrette de ne pouvoir décrire tous les jolis chapeaux que j'ai vus chez Mmes Fortin et Besançon; mais je compte me dedommager dans un prochain Courrier.

Nous avons déjà parlé des jupons; la question des corsets, plus interessante encore, parce qu'elle est en dehors des caprices de la mode, reclame notre attention.

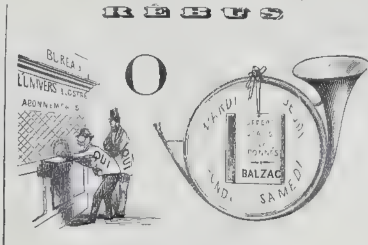
Les medecins conseillent aux femmes qui ont la poitrine delicate les corsets de flanelle hygienique de la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183. Quelques personnes redoutent *le porter* de ce corset : il doit épaissir la taille, me dit-on. C'est une erreur. Le corset de flanelle ne tient pas plus de place qu'un corset de coutil; il est taille dans le genre le plus nouveau. On n'a rien à lui reprocher pour ce qui interesse la coquetterie, et les services qu'il a rendus sont du nombre de ceux qu'on n'oublie pas.

La maison Simon a aussi des brassières, non plus en flanelle, mais en bazin coteIé en soie; on cite surtout la brassière Victoria, dont la forme echancree convient particulièrement aux corsages suissesses, très en vogue depuis peu.

Le choix d'un corset est une grave affaire, toutes les femmes vous le diront.

Voici le moment où l'on revient de la campagne, où l'on reprend les veillees en famille; on cherche à se creer des travaux d'une exécution facile. On pense dejà qu'on aura des étrennes à donner dans trois mois; on fait mille combinaisons

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

Cette année, les envois de Rome sont bien faibles

L'*Histoire de mes bêtes*, dont Alexandre Dumas avait commencé la publication dans la presse, et qu'au grand regret de ses lecteurs il avait laissée si longtemps interrompue, vient d'être enfin terminee par le brillant conteur et paraît aujourd'hui en un volume chez Michel Lévy frères. C'est du Dumas des meilleurs jours. Il faut lire cette désopilante histoire, cette causerie humoristique sur tous les animaux qu'a successivement possédés l'auteur de *Monte-Cristo*, et auxquels il fait jouer des rôles à caractère les plus plaisants du monde dans des sortes de petites comédies domestiques; il faut lire cela, disons-nous, pour juger tout ce que peut enfanter d'imprévu, de gai, de charmant, la fantaisie de l'esprit le plus français qui soit.

pour préparer des broderies, des ceintures, des coiffures et une foule d'objets indispensables à la toilette.

Les femmes économes me sauront gré de leur faire connaître le journal qui se nomme *la Glaneuse parisienne*. Cette publication d'un genre tout nouveau a pour spécialité les *patrons coupés*, de grandeur naturelle, de tout ce qui paraît en nouveautés de bon goût, confections de manteaux, paletots, vestons, casaques, ceintures, vêtements d'enfants, lingerie et modèles de travaux.

C'est un grand avantage, une véritable économie, car avec les patrons on trouve dans le journal des explications et des Courriers de modes qui enseignent l'élégance et en même temps la pratique de l'exécution sans dépense.

Dans ce journal, qui offre des ressources inconnues jusqu'à présent, on trouve aussi des travaux de crochet, tricot, guipure et tapisserie, et des broderies dessinées sur mousseline avec des formes nouvelles, et des dessins choisis parmi les plus en vogue. Des gravures de modes coloriées, des planches de dessins à copier, un texte littéraire instructif et moral, des recettes de cuisine et de ménage complètent cet ensemble.

Le prix est de 12 francs par an pour la France ; étranger, droit de poste en plus. On s'abonne à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15, en envoyant un bon de poste de 12 francs au directeur de *la Glaneuse parisienne*. Un numero d'essai *contre 1 fr.* en timbres-poste.



STATUE COLOSSALE, EN BRONZE, DE BOUDDHA, AU JAPON, d'après un croquis de M. A. Humbert. — Voir page 631.

Je ne connais point de récréation plus agréable pour les femmes qui aiment le travail que ces journaux, échos de toutes les choses nouvelles qui peuvent les intéresser ; celui que je vous recommande met à la disposition de ses lectrices de *très-jolies primes*, dont je veux vous laisser la surprise.

Dans notre Courrier de samedi prochain, nous parlerons de parfumerie au sujet de l'inauguration d'un nouveau magasin créé par une grande maison. Un mot seulement avant de finir sur une parfumerie d'actualité; je dis d'actualité, parce que je sais que toutes nos lectrices se plaignent de voir tomber leurs cheveux, c'est une calamité; elle se renouvelle tous les ans à cette époque. L'emploi journalier de l'*Eau* et de la *Pommade vivifiques* est un moyen très-efficace d'y porter secours. L'expérience a démontré que ces articles composés avec beaucoup de soin et de science ont une influence immédiate sur les racines des cheveux, et qu'ils leur rendent la force, les consolident en activant aussi la nouvelle pousse.

Le parfum très-agréable de la *Pommade* en rend l'usage assez attrayant pour qu'on le continue comme préservatif de la calvitie.

On trouve cette parfumerie bienfaisante chez M. Binet, rue de Richelieu, 29, qui a aussi le dépôt du *Cold-cream vivifique* de la même fabrique; celui-ci est très-renommé pour la beauté du teint; il préserve des rides et des gerçures.

ALICE DE SAVIGNY.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° 65

(Envoyer les solutions dans la quinzaine)

BLANCS.	NOIRS
1 R. 2ᵉD.	1 D. 6ᵉ ou 7ᵉ ou 8ᵉ FD. éch. (A,B)
2 R. pr. D.	2 C. 2ᵉFR.
3 F. pr. P. éch. m.	3........ ....
	(A)
1	1 C. 4ᵉD. éch.
2 C. pr. D. éch.	2 *ad libitum.*
3 C. éch. m.	3 ......
	(D)
1	1 P. joue ou C 3ᵉTD.
2 F. pr. P. éch.	2 C. pr. F. (forcé).
3 T. pr. D éch. m.	3 ......

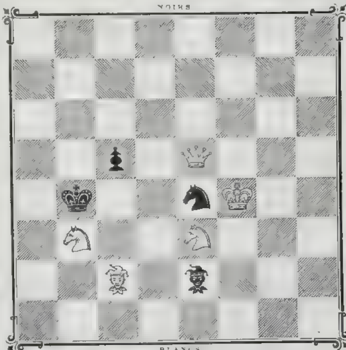
Solutions justes : P. de M., à Bourron; Lagache, à St-Georges; Faysse père, à Beauvoisin; N. Mille, à Abbeville; Mᵐᵉ Savy, à La Rochelle; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; D. Mercier, à Argeliers; C. T., à Nancy; Aune Frédéric, à Alger; Fabrice, à Alger; Fabrice, à Sèvres; Émile Frau, à Lyon; X...; E. Lequesne.

Pour la Notation, voir le n° 575 de l'Univers illustré.

C. P.

PROBLÈME N° 69

COMPOSÉ PAR M. D. MERCIER D'ARGELIERS



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois	Un An
Paris.	4ᶠ 50	9ᶠ »	18
Départements.	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie.	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg.	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, Iles Ioniennes, Valachie . . .	8 50	16 50	33

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES, *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ÉMILE AUCANTE

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste

IX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
.	18 fr. »	— 20 fr.
ois .	9 fr. »	— 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 665 — 12 Octobre
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le docteur Véron. — Il ne faut surfaire ni les morts ni les vivants. — Simple croquis — C'était le bon temps. — Le bonheur d'un homme d'esprit et l'esprit d'un homme heureux. — Souvenirs d'antan. — La *Revue de Paris*, *Robert-le-Diable* et la *Sylphide*. — De tout un peu. — Une histoire triste. — Meurtrier par amour. — Débuts en province. — La chute des ténors. — Un raisonnement. — Les pommes cuites d'un converti.

Je ne vous dirai pas, à propos du docteur Louis Véron : Encore un homme illustre qui meurt! — Il ne faut surfaire ni les morts ni les vivants; — mais c'est une physionomie très-parisienne et très-contemporaine qui vient de disparaitre. C'est en outre un heureux de moins en ce monde, et le nombre en est si petit que, quand il en part un, le vide semble plus grand.

Le Bourgeois de Paris, — c'est ainsi qu'il s'intitulait lui-même, et le titre en vaut bien un autre, — eut presque toujours le don de l'*à-propos* ; or, il y a deux genres d'*à-propos* : celui qui réussit à créer et celui que les circonstances nous donnent. Lorsque, au printemps de 1829, M. Véron fonda la *Revue de Paris*, l'idée était excellente et l'opportunité visible. Nous étions, en fait de recueils périodiques, bien en retard sur l'Angleterre et sur l'Allemagne. Mais qu'aurait-il fait de cette bonne idée si elle n'avait eu la merveilleuse fortune de se rencontrer avec l'éclosion — que dis-je? l'explosion de jeunes talents, à peine entrevus dans le demi-jour des cabinets de lecture, et qui ne demandaient qu'une tribune pour devenir populaires?

Tous ceux qui, comme nous, sortaient alors du collége peuvent se souvenir de ce que fut, à ses débuts, cette *Revue de Paris*. Avec quelle impatience nous attendions, le dimanche matin, ces minces cahiers à couverture beurre frais, frais comme nos printemps, comme la littérature rajeunie, comme nos rêveries matinales, comme le *renouveau* poétique! Et quelle joie, quand nous trouvions un de ces noms



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES MUSICIENS TSIGANES DE LA SECTION AUTRICHIENNE; dessin de M. Lix. — Voir page [illegible]

qui se révélaient alors et qui se sont consacrés depuis! C'etait tantôt le *Matteo Falcone* de Merimée, tantôt *le Mouchoir bleu* d'Étienne Bequet; ici des vers inédits de Casimir Delavigne, de Lamartine, de Victor Hugo; là de fines esquisses littéraires de Sainte-Beuve, de Cuvillier-Fleury, de Saint-Marc Girardin, de Philarete Chasles. Notre cher et inépuisable Jules Janin, au lendemain du succès de l'*Ane mort*, preludait à tous ses petits chefs-d'œuvre de fantaisie, de bonne humeur et de grâce en nous décrivant sa ville de Saint-Étienne et ce premier chemin de fer, remorqué par un cheval! Eugène Scribe interrompait une répétition du Theâtre de Madame pour risquer son *Jeune Docteur* ou ses *Trente lieues en poste*, lestes, très-lestes vaudevilles que l'on forçait de rester dans un fauteuil, parce qu'on n'aurait pas osé les jouer. Charles Nodier, le *ci-devant jeune homme* de cette brillante pléiade, nous racontait des épisodes de la Terreur qui faisaient frémir, et des souvenirs d'amour qui faisaient pleurer. Et Gozlan! et Balzac! et Stendhal! Ils y étaient tous, tous! Ah! c'était le bon temps, dirais-je comme Monsieur Denis... Helas! ne sommes-nous pas tous les *Monsieur Denis* de quelque chose ou de quelqu'un?...

Pareillement, lorsque, tout etourdis encore de la révolution de Juillet et des secousses qui suivirent, nous vîmes M. Louis Veron se faire, à ses risques et périls, directeur de l'Opera... Un theâtre qui ne vit que de luxe, au moment où la fortune publique et privée gisait sous ce prodigieux pavé lancé à la Royaute endormie par les *ours* de l'ancien régime! Cela semblait fou, et ce fut très-intelligent. Pour qui voulait reflechir, il était clair que vainqueurs et vaincus chercheraient un terrain neutre, un salon mixte qui pût suppleer à tous les salons fermés ou déserts, et que ce salon serait l'Opera. Oui; mais à quoi eût servi de bien raisonner, si *Robert-le-Diable* et la *Sylphide* ne s'etaient trouvés là tout à point pour donner au raisonnement la valeur d'un chiffre et le poids d'une recette? Se rencontrer avec le plus populaire des opéras, le plus poétique des ballets, avec la jeunesse de Meyerbeer, avec ce groupe incomparable où brillaient Adolphe Nourrit, Levasseur, Mme Damoreau, Mlle Falcon, Mlle Taglioni, est-ce de l'esprit? est-ce du bonheur? C'est du bonheur spirituel; c'est de l'esprit d'un homme heureux.

Nous ne suivrons pas, bien entendu, M. Véron dans toutes les phases de sa carrière agreablement remplie, où il mit un peu de tout : de la médecine, de la pharmacie, des rouleaux de pâte pectorale, du journalisme, du theâtre, de la politique, de la littérature, de la galanterie, de la finance, de la gastronomie et du roman. Il fut deputé, écrivit des premiers-Paris, donna son avis tout comme un autre sur ces graves questions dont les hommes graves se réservent le monopole, contribua à la guérison d'une foule de bronchites, eut pour cuisinière un *cordon-bleu* qui fut une célébrité, offrit à ses amis et connaissances des dîners memorables, et faillit créer un schisme anti-académique en fondant des prix de vertu, de poésie et d'histoire. Dans cette variété de succès il y eut quelques échecs, quelques tributs payés à l'instabilité des choses humaines. Pouvait-il en être autrement? Riche, gourmand et généreux, M. Véron dut avoir autant de flatteurs que de convives . gâté par la fortune, il s'appliqua cet optimisme imperturbable qui persuade que l'on réussira toujours parce que l'on a souvent réussi. Quand on a fait le plus difficile, c'est-à-dire vaillamment passé d'une pauvreté obscure à une situation brillante, couronnée de roses et ouatée de billets de banque, comment ne pas croire que l'on va aisément franchir cet espace, imperceptible en apparence, immense en realité, qui sépare le dilettantisme de l'œuvre d'art? Cet espace, M. Veron put le mesurer à ses dépens. Ses *Mémoires d'un Bourgeois de Paris* avaient été une Bérésina, le roman de *Cinq cent mille francs de rente* fut un Waterloo. L'homme qui avait offert le coup de l'étrier et ouvert les cordons de sa bourse aux Balzac, aux Dumas, aux Merimee, aux Stendhal, aux Frédéric Soulié, aux Eugène Sue, reculait, dans ce singulier récit, jusqu'aux traditions des Picard, des Auguste Ricard, des Lamothe-Langon et des Maximilien Perrin. Et pourtant, soyons justes, l'œuvre renfermait en germe tout un nouveau genre de littérature qui a eu, dans ces derniers temps, sa vogue et sa clientèle : il y avait un menu, et quel menu! C'etait vraiment du guignon de si mal ecrire, quand on savait si bien manger.

Quoi qu'il en soit, le théâtre du monde et surtout le monde des théâtres se souviendront longtemps de cette figure presque légendaire dont la caricature s'était tant de fois emparée, et qui, à defaut de beauté et d'élégance, avait son originalité. Longtemps on cherchera des yeux, dans les loges dont il était l'habitué, ce visage bouffi, plantureux, d'une coloration où s'accusaient à la fois des humeurs *peccantes* et des digestions laborieuses, borné à son sommet par un chapeau à vastes bords, à sa base par une grosse cravate où s'engouffrait un gigantesque faux col. Les favoris clairsemés sur les joues pendantes, l'œil terne, animé par un sourire épicurien; le menton doublé en côte de melon, les épaules larges, la taille épaisse, la lorgnette fixée au bon endroit, la lèvre sensuelle et ruminante; la mise d'un homme à l'aise et à son aise, sans prétentions, et sachant qu'il a d'autres moyens de plaire qu'un gilet serré sur la hanche ou une redingote-corset; par là-dessus, cet air de bienveillance un peu banale, qui signifie qu'on est trop content de soi pour être mécontent des autres; une bonhomie, sincère ou affectée, prête à prendre le temps comme il vient, le vent comme il souffle, les hommes comme ils sont et les femmes comme elles veulent être; un goût d'accommodement, traitant les révolutions en curieux, les événements en praticien, les partis en amateur, s'arrangeant avec tout le monde, pourvu que la marée soit fraîche, les primeurs exactes, le champagne bien frappé, l'opéra bien chanté et les danseuses jolies; tout ce qu'il faut enfin pour être un des types les plus caractéristiques d'une société qui vit au jour le jour, d'une époque de déclassement matériel et moral, d'égalité et de vanite bourgeoise, qui, si elle enfantait des héros, ne saurait qu'en faire, et qui, n'étant pas sérieuse, ne mérite pas qu'on la prenne au serieux.

Cet homme aimable a conservé jusqu'à la fin son éclectisme a ressorts élastiques. Dans la même semaine, il a reçu les sacrements, et envoyé des bonbons au corps de ballet; un prêtre priait à son chevet, et, en levant les yeux, pouvait admirer le portrait de la belle Eugenie Fiocre.

Lorsque parurent les *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, le désappointement fut géneral. Ils n'étaient pas assez curieux, et ici curiosité voulait dire scandale. M. Véron ne racontait que ce que nous savions tous, et gardait pour lui les anecdotes trop amusantes ou trop court vêtues, qu'auraient pu lui fournir les coulisses des theâtres avec embranchement sur les boudoirs C'etait la première fois que cet amphitryon modèle refusait de donner à ses convives un dîner de haut goût. En somme, cette retenue lui fit honneur, et l'estime des gens scrupuleux le dedommagea de nos mauvaises plaisanteries. Il se rattrapait, dit-on, dans l'intimité, et narrait volontiers des histoires, souvent très-drôles, quelquefois fort émouvantes. En voici une qui me revient après plus d'un quart de siècle

Il avait, à l'ecole de médecine, un camarade nommé Antoine Z..., qui annonçait les dispositions les plus extraordinaires. Cet étudiant en savait déjà autant que les maîtres. Antoine était fiancé à une cousine, appelée Marthe, qu'il aimait avec passion et dont il etait ardemment aimé. Tout à coup Marthe fut atteinte d'une maladie de langueur, et, au bout de quelques mois, il n'y avait plus d'illusion possible. Des symptômes infaillibles révélèrent à l'œil penetrant de son fiancé les preludes de la phthisie pulmonaire. Les parents s'abusaient; Marthe se croyait sûre de guerir au printemps. Seul, le malheureux Antoine, d'autant plus malheureux qu'il voyait, pour ainsi dire, au dedans des organes attaqués, pouvait déjà calculer, à quelques jours près, les périodes, la marche, les ravages et le dénoûment de l'implacable maladie. A cette douloureuse certitude s'en ajoutait une autre, plus cruelle encore; non-seulement il n'y avait pas d'espoir, mais la jeune malade devait souffrir horriblement. Antoine comptait d'avance les dechirements de cette poitrine, les tortures de cette lente agonie; et, pendant qu'il se livrait à cet horrible calcul, la jeune fille lui souriait avec un ineffable mélange de confiance, de mélancolie et de tendresse. Elle mettait, pour le tromper ou se tromper elle-même, un peu de fard à ses joues, un peu de carmin à ses levres.

— Tu me guériras, je t'aimerai, nous serons heureux, disait-elle; tu me mèneras dans le pays du soleil.

— Oui, répondait-il en se détournant pour cacher ses larmes.

Cette situation dura quelque temps. Un soir, les deux amants étaient ensemble; Marthe, suivant son habitude, faisait des projets d'avenir et de voyage. Avec ses epaules amaigries, sa taille frêle, ses grands yeux bleus qu'on eût dits prêts à s'ouvrir sur le monde invisible, elle etait touchante et charmante; Antoine la dévorait du regard. En ce moment elle poussa un cri, et porta brusquement sa main à sa poitrine. C'était le commencement de la fin; mais cette fin, quand finirait-elle? Ce que Marthe venait d'éprouver, ce qu'elle allait ressentir, Antoine le savait. On entrait dans la periode des douleurs aiguës.

A dater de ce jour, une idée fixe s'empara d'Antoine : épargner à celle qu'il aimait cet atroce supplice, qui pouvait durer six mois encore. Il fut jaloux de la maladie et de la mort. Il se representait sa fiancee passant peu à peu à l'état de squelette, n'ayant plus, quand sonnerait l'heure suprême, ni forme, ni figure, ni voix pour lui parler, ni regard pour le consoler, ni force pour répondre à son étreinte. Cette image sinistre devint visible et palpable; elle obsédait ses insomnies et ses rêves : bientôt, il sembla à Antoine que le spectre de Marthe s'interposait entre Marthe et lui.

Cependant les souffrances devenaient de plus en plus intolerables; le jeune homme etait medecin; il ne pouvait rien pour guérir; mais il connaissait bien des moyens d'en finir avec ces tourments; il avait obtenu la permission de veiller Marthe. Une nuit, il était seul près d'elle, relisant pour la centième fois le livre de medecine qui s'accordait trop bien avec ses prévisions. Novembre commençait, et la pauvre poitrinaire pouvait aller jusqu'en avril! Aux pâles clartés de la veilleuse, de grandes ombres s'allongeaient sur les cloisons de la chambre et de l'alcôve. Au dehors, un silence lugubre; au dedans, le bruit monotone de la pendule, le gemissement de la bouilloire, la respiration sifflante et saccadée de Marthe.

Elle s'eveilla de son sommeil fiévreux, et promenant sur son drap ses mains diaphanes :

— Oh! que je souffre! murmura-t-elle; Antoine, je t'en prie, fais que je ne souffre plus!

Il se leva, comme poussé par un ressort : il y avait sur le gueridon une tasse, et dans cette tasse une tisane quelconque. Le jeune homme y jeta deux pincées d'une poudre blanche...

Marthe vida la tasse : elle s'endormit le sourire aux lèvres, et ne se réveilla plus.

Le lendemain, Antoine était fou; deux mois après, il était mort.

~~~ Nous sommes à peine entrés dans le mois d'octobre, et déjà les theâtres des grandes villes de province entassent sur leurs rives

De chanteurs égorgés cent montagnes plaintives.

Le retentissement de ces exécutions barbares nous arrive jusqu'à Paris. Les ténors tombent comme grêle, ou plutôt on *tombe* les ténors, comme l'homme masqué *tombait* Faouet ou Richoux. Toutes les lois de la galanterie française sont odieusement enfreintes aux depens des fortes chanteuses et des chanteuses legères. Les debuts ressemblent à des émeutes; c'est un carnage! A Bordeaux, on a casse les banquettes.

Un phénomène assez curieux, et que l'Exposition universelle nous a permis d'observer, c'est que ces mêmes Bordelais, ces mêmes Toulousains ou ces mêmes Marseillais, si difficiles chez eux, si sévères, si rogues, si prompts au sifflet et à la clef forée, écoutent ici avec une respectueuse deférence ce qu'ils ne toléreraient pas sur leur théâtre.

Dernièrement, — ayons soin, par charité chretienne, de ne pas préciser la date, — je sortais de l'Opéra avec un citoyen de Bordeaux, aussi vif et aussi *chaud* que peut l'être un habitué des grands crus de Medoc et de Château-Margaux. On venait de nous servir un chef-d'œuvre en cinq actes, exclusivement chanté par des doublures.

— Je pars demain, me dit-il, je ne veux pas manquer les debuts, et si notre troupe n'est pas bonne, gare au directeur!

— Voyons, répliquai-je; vous avez assisté ce soir, sans sourciller, à un assaut de mediocrités. Pourquoi avoir deux poids et deux mesures? Pourquoi exiger de la province ce que vous ne demandez pas à Paris?...

— Oh! c'est bien different; ici c'est sans conséquence; peu m'importe que l'on chante mal, puisque je m'en vais. Mais, chez moi, si j'accepte au début des artistes insuffisants, en voilà pour toute l'année...

— Soit; mais qu'arrive-t-il? Vous sifflez, par exemple, votre ténor; les Marseillais, les Toulousains, les Lyonnais et les Strasbourgeois en font autant; bien! maintenant, suivez mon raisonnement : le mois d'octobre s'écoule; l'hiver approche; on n'improvise pas des tenors comme Méry improvisait des bouts rimés. Il y en a quatre ou cinq, pas davantage, qui sont ou qui se croient à la hauteur des grandes villes. Il en resulte naturellement que le chanteur sifflé à Marseille ou à Strasbourg vient debuter chez vous, et *vice versa*. C'est un véritable *chassé croisé*. Dans l'intervalle, vous avez fait vos reflexions; vous vous dites qu'il serait bien dur, pour une note de plus ou de moins, de manquer d'opéra pendant toute la saison. Vous vous relâchez de vos rigueurs; vous aviez repoussé un virtuose intact, sans antécédent fâcheux, venu tout exprès pour briller sur votre beau theâtre. — Et vous accueillez, en fin de compte, un invalide, un *blessé* de Strasbourg ou de Marseille..

— Tiens! c'est vrai, je n'y avais pas songé.

— Ah! pour le coup, pensai-je, en voilà un que j'aurai converti.

— Vous avez bien raison, reprit mon Bordelais; à l'avenir je sifflerai le premier, et le second...

— Le second?...

— Le second... je lui jetterai des pommes cuites.

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

Les préparatifs de réception que l'on fait chaque année, à cette époque, au palais de Compiègne, pour l'arrivée de la Cour, ont commencé il y a environ quinze jours, et se poursuivent avec une grande activité.

On pense toujours que l'empereur d'Autriche résidera à Compiègne pendant son séjour en France.

M. Achille Fould, sénateur, membre du Conseil privé, est mort subitement à son château, près de Tarbes. Il etait né à Paris en 1800. Fils d'un riche banquier israélite, il s'initia de bonne heure aux affaires financières. En 1842, il entra dans la vie politique, comme député de Tarbes.

Après la révolution de Février, il fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, et fut rapporteur du projet de loi pour le remboursement des 45 centimes. Quatre fois ministre des finances pendant la periode de la presidence, M. Fould fut nommé senateur lors du retablissement de l'Empire, et, peu après, ministre d'État et de la Maison de
~~~

l'Empereur. Il a, en cette qualité, provoqué ou dirigé les travaux de l'Exposition universelle de 1855, la réorganisation de l'Opera comme administration de l'État, et l'achèvement du nouveau Louvre.

Rappelé au ministère des finances en 1861, il eut, au mois de janvier 1867, M. Rouher pour successeur.

Depuis 1857, il était membre libre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement du comte de Pradel.

Dans notre numéro du 9 février dernier, nous avons publié le portrait de cet éminent homme d'État, dont le nom occupera une place dans notre histoire contemporaine.

La semaine dernière, la reine de Hollande est venue passer quelques jours à Paris. Sa Majesté Néerlandaise voyageait incognito et était accompagnée du comte Bylaudt, de la baronne Van Pabst et de la baronne Van Dedem.

Depuis son arrivée à Paris, le prince royal de Danemark, qui voyage incognito sous le nom de comte de Kronborg, n'a pas manqué un seul jour de visiter le palais du Champ de Mars. Le prince quittera Paris après l'arrivée de Leurs Majestés, et ira rejoindre sa sœur, la princesse de Galles, qui est, comme on sait, en ce moment à Wiesbaden.

Le frère du taïcoun prend goût aux voyages. En quittant la Belgique, où il a reçu du roi l'accueil le plus cordial, il compte se rendre à Berlin pour faire visite au roi Guillaume et à la famille royale de Prusse.

En quelques mois l'Europe a vu douze congrès aussi différents par leurs buts que par leurs résultats. En voici l'énumération :

1° Congrès catholique à Rome pour les fêtes du centenaire de saint Pierre; 2° congrès diplomatique à Londres pour la question du Luxembourg; 3° congrès de souverains à Paris pour l'Exposition universelle; 4° congrès panslaviste à Moscou; 5° congrès international pour l'unité des monnaies; 6° congrès impérial à Salzbourg; 7° congrès ouvrier à Lausanne pour l'association internationale des travailleurs; 8° congrès à Paris pour donner des secours aux blessés en temps de guerre; 9° congrès catholique à Malines en Belgique; 10° congrès catholique à Inspruck, dans le Tyrol allemand; 11° congrès de la paix à Genève; 12° congrès statistique à Florence.

Plusieurs journaux avaient annoncé que, de l'avis des médecins, on était sur le point de conduire dans l'île de Madère la malheureuse impératrice Charlotte. Le *Mémorial diplomatique,* très au courant de tout ce qui concerne la famille impériale d'Autriche, donne les renseignements suivants au sujet de ce prétendu voyage :

« La nouvelle publiée par un journal de Londres, d'après laquelle l'impératrice Charlotte irait passer l'hiver prochain dans l'île de Madère, est formellement contredite par une lettre que nous recevons de Bruxelles d'une personne qui est à même d'être bien informée.

« La santé de l'auguste princesse ne laisse rien à désirer sous le rapport physique, et sa robuste constitution est loin de réclamer l'hivernage sous le ciel tempéré des îles Canaries.

« Le journal anglais suppose erronément que le séjour de la princesse Charlotte à Madère pendant l'hiver de 1859 à 1860 avait été motivé par le soin de sa santé. Le but de ce voyage se trouve expliqué dans le récit du passage de la ligne entrepris en 1860 par l'archiduc Ferdinand-Maximilien, qui, sept ans auparavant, avait déjà visité l'île de Madère une première fois, et qui y revenait le 6 décembre 1859, accompagné de sa jeune épouse.

« A l'issue de la guerre de Lombardie, l'archiduc, ayant renoncé à ses fonctions de gouverneur général du royaume Lombard-Vénitien, résolut d'aller au Brésil visiter les forêts vierges de Mato.

« J'ai éprouvé, s'écrie-t-il (*Esquisse de voyages au delà de la Ligne,* page 85), le besoin de chercher sur les flots de l'Océan ce repos que l'Europe agitée convulsivement ne peut procurer à mon âme troublée; pourtant une profonde tristesse s'est encore emparée de moi, lorsqu'en revoyant Madère, j'ai comparé le passé avec le présent. Il y a sept ans, je m'éveillais pour ainsi dire à la vie, et je marchais le cœur rempli de confiance vers l'avenir. Dans mon pèlerinage actuel je ressens déjà la fatigue; mes épaules ne sont plus libres et légères comme autrefois; elles ont déjà à supporter le fardeau d'un passé douloureux. »

M. Guizot vient d'accomplir sa quatre-vingtième année. A cette occasion, quelques amis intimes de l'illustre écrivain se sont rendus au Val-Richer, pour fêter avec lui en famille cet anniversaire.

Il y a en ce moment dix-sept chapeaux vacants au sein du sacré collège. Cependant les journaux de Rome assurent que Pie IX a l'intention de ne pas créer de cardinaux avant le mois de décembre. On met déjà en avant les noms de Mgr Chigi, nonce de Paris, de Mgr Barili, nonce de Madrid, de Mgr Manning, archevêque de Westminster, du P. Theiner, oratorien, le savant préfet des archives secrètes. On ajoute que le saint-père, selon une vieille tradition, *rendra le chapeau* à l'ordre des Camaldules (une variété de bénédictins), parce que Grégoire XVI, qui conféra la pourpre à Mgr Jean-Marie Mastaï Ferretti, archevêque-évêque d'Imola, aujourd'hui pape, appartenait à cet ordre.

L'évêché de Jaro, dans les îles Philippines, est d'érection récente. Depuis son avènement, Pie IX a déjà érigé plus de [illegible] sièges épiscopaux ou vicariats apostoliques.

On annonce la mort du chevalier Gaëtano Bonelli, ex-directeur de la télégraphie du royaume d'Italie.

M. Bonelli, savant distingué, était l'inventeur de l'appareil télégraphique qui porte son nom.

Les fabricants de cigares à la Havane viennent de se mettre en grève.

Malgré le soin qu'a pris le gouvernement espagnol de faire incarcérer deux cents manufacturiers, cette mesure a manqué son effet. La grève continue et les amateurs de cigares supérieurs risquent fort, si cet état de choses continue, de contribuer pour une bonne part à la consommation du populaire « *petit bordeaux.* »

La production du tabac est la richesse de la Havane et de toute l'île de Cuba. Sa qualité varie, comme en France, selon la région qui le produit. Celui qui croît à l'extrémité ouest de l'île est le célèbre tabac de la Vuelta-Abajo. Le meilleur vuelta-abajo se récolte sur les bords de certaines rivières aux inondations périodiques, et s'appelle *tabaco de rio*

La production du tabac est considérable et augmente de jour en jour. La dernière statistique, faite il y a environ cinq ans et publiée par le *Sud,* journal américain, a donné 995,035,000 livres, qui se décomposent ainsi : Asie, 399,900,000 livres; Europe, 281,844,500; Amérique, 248,280,500; Afrique, 24,300,000; Australie, 7,141,000.

La France, l'Algérie comprise, fournit à la consommation environ 34 millions de kilogrammes de tabac, et les manufactures de tabac occupent plus de 15,000 personnes, tant hommes que femmes. Après la province d'Alger, les départements de l'Empire où la culture de cette plante réussit principalement sont : les Alpes-Maritimes, les Bouches-du-Rhône, la Dordogne, la Gironde, l'Ille-et-Vilaine, le Lot, le Lot-et-Garonne, la Meurthe, la Moselle, le Nord, le Pas-de-Calais, le Bas-Rhin, le Haut-Rhin, la Haute-Saône, le Var, la Corse, la Haute-Savoie.

Dans divers autres départements, quelques essais de culture ont donné des résultats satisfaisants, et ces tentatives ont toujours été encouragées.

En France, l'État se réserve le privilége de la fabrication et de la vente des tabacs. on compte quatorze manufactures de tabac. Elles sont situées à Paris, Bercy, Lyon, Toulouse, Marseille, Bordeaux, Nantes, le Havre, Lille, Strasbourg, Dieppe, Morlaix, Tonneins et Châteauroux.

Les chiffres que nous avons donnés plus haut sont assez éloquents; ils montrent l'importance du rôle agricole, industriel et commercial que joue dans le monde entier le tabac, et la place que tient en France cette plante à laquelle tant de moralistes et d'économistes ont fait une si rude guerre.

La ville de Salons va être dotée de la statue de Nostradamus, né en 1503, à Saint-Rémy, en Provence, mort en 1566 à Salons.

Michel de Nostredame, vulgairement connu comme astrologue et célèbre par ses *Centuries,* a été un illustre médecin de son siècle, et c'est en cette qualité qu'il a été attaché à la personne du roi Charles IX. Lors des épidémies qui ont ravagé, au XVIe siècle, le midi de la France et principalement Aix, Bordeaux, Narbonne et Toulouse, Michel de Nostredame a fait preuve d'un grand dévouement.

C'est le titre de bienfaiteur de l'humanité qui vaudra à Nostredame une statue, dont l'exécution sera entreprise aux frais d'un jeune sculpteur de la ville de Salons, M. Rey.

TH. DE LANGEAC.

Dans notre numéro du 28 septembre dernier, page 613, nous avons attribué par erreur à M. Lévy un groupe en bronze représentant *l'Age d'or,* par M. Dumaige. Ce groupe appartient en toute propriété à M. G. Servant, médaille d'or à l'Exposition universelle de 1867.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite [1].)

LA MAISON DE PILATE

— As-tu revu ton jeune maître? lui demanda Moghrab tout bas.

— Son fantôme... seigneur... commença Bobazon.

— La paix! cherche-le! Tu seras récompensé, si tu le trouves... Quand tu l'auras trouvé, tu lui diras : « Il vous est ordonné, de la part de ceux qui ont droit sur vous, de ne point vous mêler de tout ceci! »

— Il suffit, seigneur, répliqua Bobazon, qui s'inclina humblement.

Il avait pu reconnaître, cette fois, le sorcier de la maison du forgeron dans la rue de l'Infante.

La foule, cependant, restait abasourdie de la double mésaventure de Cuchillo, son héros. Les divers éléments qui la composaient ne demandaient pas mieux que de mettre bas les armes. Les velléités belliqueuses de ce troupeau, comme Moghrab l'avait si bien désigné, n'avaient jamais été bien sincères. On commença à entendre de tous côtés des paroles de capitulation.

— Qu'on nous laisse en repos, disaient les gueux, nous sommes des gens de paix!

— O noble guerrier! ajouta le sage Picaros dans son style le plus fleuri, nos règlements, respectables par leur antiquité, nous défendent de prendre les armes... Si le grand Gafedado revenait à la lumière, il nous blâmerait sévèrement.

— Qu'on ne nous fasse point de mal! interrompirent les pêcheurs, baladins, portefaix et gitanos; nous regagnerons nos maisons.

— Et l'argent reçu, misérables! s'écria Moghrab; nous ne sommes pas ici pour vous arrêter, mais pour vous conduire. Mort et sang! le premier qui recule sera pendu haut et court, c'est moi qui vous le dis!... Que tous ceux qui ont le mot d'ordre sortent des rangs!

Ils furent cinq ou six à obéir. Caparrosa pour les gueux, Cuchillo pour les baladins, Ismaël pour les gitanos, etc.

— Ce n'est pas toi qui es le roi des gueux? demanda Moghrab à Caparrosa.

— Je ne le suis pas encore, répondit ce dernier fièrement.

Pedro Gil murmura, en se penchant vers l'Africain :

— Le roi des gueux est le saint Esteban d'Antequerre... celui que nous avons fait duc de Medina-Celi.

— Et où est-il ton duc de Medina-Celi? interrogea encore Moghrab, qui fronça le sourcil.

— A la maison de Pilate, pour l'affaire du comte de Palomas.

Moghrab frappa du pied avec impatience.

— Il nous eût fallu ce drapeau! gronda-t-il entre ses dents.

— Les titres se volent, mais non point le cœur! prononça derrière eux une voix lente et grave.

L'Africain tressaillit de la tête aux pieds. Pedro Gil, étonné, se retourna. Ils se trouvèrent tous deux en face d'un homme de haute taille, à la figure calme et fière. Il avait le front découvert, et son manteau, rejeté sur ses épaules, ne cachait rien de ses traits.

A son aspect, Trasdoblo, qui s'était assis indolemment sur un des bancs du Gaspacho, se dressa de sa hauteur comme si un ressort eût détendu malgré lui ses jarrets. Une convulsion rapide agita les muscles de sa face, puis il retomba sur son banc, inerte et anéanti.

L'attitude nouvelle de la foule avait complétement rassuré Pedro Gil, qui se prit à sourire en adressant à l'inconnu un regard amical.

— C'est notre Esteban! dit-il tout bas à l'oreille de Moghrab. Tu l'appelais, le voici!

Moghrab et le nouveau venu étaient posés en face l'un de l'autre. C'était des deux côtés la même taille noble et riche, la même prestance chevaleresque; seulement, le visage de l'Africain disparaissait derrière les bords de son vaste feutre, tandis que celui de l'Espagnol s'éclairait vivement aux lueurs des torches.

Dans l'ombre qui couvrait les traits de Moghrab, ses yeux s'allumèrent, jetant de fugitives lueurs. Il ne parlait plus, perdu qu'il était dans une sorte de contemplation.

— Étrange! murmura-t-il enfin, comme la veille lorsqu'il avait vu pour la première fois Esteban, au sortir de l'Alcazar. Dieu, dit-on, n'a pas fait deux feuilles d'arbre pareilles; comment deux créatures humaines peuvent-elles se ressembler ainsi?

La foule s'agitait curieuse et avide du spectacle promis par cet incident. Les uns sérieusement, les autres par raillerie, se prirent à crier :

— Vive le saint Esteban, roi des gueux!

Le nouveau venu resta impassible.

— Seigneur, demanda-t-il en s'adressant à Moghrab, que voulez-vous au duc de Medina-Celi?

— Sa voix aussi, pensa tout haut l'Africain.

— C'est moi qui l'ai mis au fait, dit Pedro Gil, non sans fierté; il comprend son rôle à merveille.

Moghrab passa le revers de sa main sur son front comme pour chasser le rêve importun qui voulait s'emparer de lui

— Seigneur, répondit-il, je veux demander au duc de Medina-Celi si son bon plaisir est de nous suivre à l'Alcazar.

— A l'Alcazar! répéta le nouveau venu en fronçant le sourcil.

Puis, changeant de ton subitement :

— Mon bon plaisir, dit-il, est de vous y précéder.

— Hein! fit l'oidor, quel aplomb! comme il tient son emploi!

— Je marche toujours le premier, poursuivit le prétendu Medina-Celi.

— Même à la révolte?... prononça tout bas Moghrab.

— Seigneur, repartit l'autre avec calme, j'étais tout jeune quand je passai le seuil de ma prison; me voilà presque un vieillard, et c'est à peine si j'ai l'expérience d'un jeune homme. Il faut voir pour savoir... Je veux voir de mes yeux, et de tout près, ce que c'est qu'une rebellion.

Le regard de Moghrab, perçant et fixe, s'arrêta de nouveau sur lui. Ce fut, cette fois, l'affaire d'une seconde. Moghrab baissa les yeux et s'inclina en disant :

— Seigneur Esteban, nous nous retrouverons... je cherche un homme.

Le Medina lui rendit un salut roide et fier.

Moghrab se tourna vers la foule, et, enflant tout à coup sa voix, qui atteignit les coins les plus éloignés du Puchero :

— Enfants! dit-il, vous pouvez être braves : il n'y aura ni morts ni blessés. Les soldats du roi qui gardent le palais sont à nous comme ceux qui vont marcher avec vous... Le comte-duc ne trouvera pas un Espagnol pour le défendre... En avant donc! et souvenez-vous du cri de l'Espagne : « Mort au favori! Sandoval et Medina-Celi! Les fueros ju-

1. Voir les numéros 583 à 664



VIENNE. — VUE DU *GRABEN*; dessin de notre correspondant en Autriche. — Voir page 643.

croisaient. C'était une vraie fête que cette [illegible]. Bobazon, cependant, allait de droite et de gauche, tâchant de savoir où le roi don Philippe avait coutume de serrer ses économies.

Tout de suite après avoir franchi l'entrée de la Grandesse, Pedro Gil enfourcha un cheval qui l'attendait, et partit au galop.

Les rues étaient désertes, malgré l'heure peu avancée, les boutiques étaient closes. C'est à peine si l'on apercevait de temps à autre la lumière d'une lampe derrière les jalousies abaissées. Au lointain, quelques clochers tintaient le tocsin.

Pedro Gil ne rencontra pas une âme entre la Grandesse et le palais de l'Alcazar.

Le palais, brillamment illuminé, faisait contraste avec la morne obscurité de la ville basse. La place située au devant de la porte principale était pleine de soldats bivaquant aux flambeaux. Par les deux battants ouverts du grand portail, on voyait d'autres soldats dans les cours.

Pedro Gil se fit reconnaître au guichet.

— Quelles nouvelles? demandèrent les officiers groupés devant le corps de garde.

— Mauvaises, répondit Pedro Gil. La ville est au pouvoir des révoltés. Êtes-vous prêts à mourir pour défendre le roi?

Les gentilshommes [illegible] leurs épées, [illegible] pour la défendre.

Quelques-uns e-



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES GRANDS HOMMES AU TEMPS DE LA RÉFORME.

Composition de M. de Kaulbach, dans l'annexe des beaux-arts de la Bavière.

res par le roi!

Que chacun des chefs prenne la tête de sa colonne, et en avant!

— En avant! répéta Pedro Gil.

Sur un signe de [illegible], les clairons entonnèrent une bruyante fanfare. [illegible] se leva pour reprendre son rang dans l'escorte. [illegible] le doigt du Medina[illegible] venait de toucher son épaule.

— Tu t'es vanté, [illegible]

— Monseigneur, balbutia [illegible]

— Silence! [illegible] mensonge [illegible] tu es mort.

— [illegible]

Les gueux [illegible]

— [illegible]

mains!

— [illegible]

Les [illegible]

changèrent des signes furtifs avec l'oidor, qui prit en toute hâte le chemin des appartements du comte-duc.

XII.

La cour de l'Alcazar.

Des appartements du comte-duc on entendait le son joyeux des instruments qui formaient l'orchestre du roi. On dansait chez le roi, qui donnait fête à sa belle inhumaine, la marquise Santa-Maria. Ce n'était pas ignorance de l'état de la ville; l'émotion populaire durait depuis la brune et faisait assez de bruit pour que les oreilles royales tintassent. Mais Almanzor, premier perroquet, vous l'a répété à satiété, Philippe était grand.

Philippe avait dit, en ouvrant le bal par une courante française, avec sa nonpareille marquise :

— Il suffit au lion de secouer sa crinière pour disperser des nuées de moucherons.

Le lion, c'était lui, Philippe le Grand.

Tous nos jeunes seigneurs, habitués du Sépulcre, déclarèrent le mot splendide et faillirent se pâmer.

Don Vincent de Moncade et Juan de Haro, marquis de Palomas, manquaient au bal du roi.

Dans les appartements du comte-duc il y avait une réunion plus grave. Tous les membres actifs du gouvernement, qui avaient suivi la cour dans le voyage d'Andalousie, étaient là présents. On y voyait le connétable de Castille; l'amirante Jean Sforce, à qui Philippe III avait donné le marquisat de Tarragone; don Bernard de Zuniga y Alcoy, président de l'audience d'Andalousie; don Pascual de Haro, commandant des gardes et autres.

Ils avaient tous la tête haute dans leurs fraises empesées, le regard sévère et le front soucieux. Le vieux Zuniga tenait à la main une lettre ouverte qu'il venait de lire. Cette lettre annonçait que des bandes armées, à la tête desquelles marchaient des gentilshommes masqués, s'étaient emparées du faubourg de Triana et des deux forteresses, aux cris de vive le roi ! vive Sandoval ! A mort le comte-duc !

— Messeigneurs, continua le vieillard d'une voix dolente, personne ne peut mettre en doute mon dévouement pour le comte-duc. C'est un génie de premier ordre, et j'ai l'insigne honneur d'être son oncle maternel; mais, enfin, il faut bien se rendre à l'évidence : le peuple espagnol paraît las de sa domination.

— Et ce n'est pas d'aujourd'hui ! ajouta le connétable de Castille, ennemi personnel du comte-duc.

— Certes, commença Alcoy, d'un ton hypocrite, je ne puis être suspect d'hostilité envers Son Excellence, qui a épousé ma propre fille...

— Nous sommes tous ses parents, messeigneurs ! interrompit don Pascual de Haro; nous sommes tous ses serviteurs et ses amis. Pour ma part, je ne m'en cache pas, car j'ai la loyauté du soldat; mais dans le cœur d'un Espagnol il est quelque chose de plus fort même que l'amitié ou que les liens du sang.

— *Mas el rey que la sangre !* prononça emphatiquement Alcoy, c'est la devise du noble et malheureux Hernan de Medina-Celi !

— En conséquence... reprit le connétable de Castille.

— Bien malgré nous, intercala le marquis de Tarragone.

— Moi, d'abord, s'écria le vieux Zuniga dans un élan ministériel, je ne quitterai mon poste qu'avec la vie !

— Que nous ont fait les Sandoval, après tout ? demanda le connétable.

— Et ce vertueux et infortuné duc de Medina-Celi ? appuya le président de l'audience.

— N'est-il pas juste, ajouta don Pascual, que notre sainte et vénérable reine ait enfin sa part d'influence ?

— Certes, certes, certes, fit par trois fois Bernard de Zuniga : d'autant mieux que Sandoval, Medina-Celi et Sa Majesté la reine sauront respecter les positions acquises.

— Et même les améliorer, si l'on s'y prend adroitement, dit Alcoy.

— En conséquence... conclut pour la seconde fois le connétable.

— Pas n'est besoin de mettre ici les points sur les *i*, noble seigneur, interrompit encore Alcoy; nous sommes d'accord, grâce à Dieu ! Le même patriotisme nous anime. L'important était de bien nous entendre, afin de suivre sans reproche et sans peur une voie commune. Je me permets donc de résumer l'état de la question : Le soleil se couche. Dieu seul peut l'arrêter dans son déclin... et nous ne sommes que de simples mortels.

Il y eut un sourire sous toutes ces moustaches grisonnantes; les mains se touchèrent ! le pacte était conclu.

Puis toutes les physionomies redevinrent austères et graves, parce que la porte venait de s'ouvrir à deux battants. C'était l'annonce officielle de l'arrivée du comte-duc.

La hallebarde, en effet, sonna sur les dalles du couloir, mais au lieu du pas moelleux et doux de l'homme civil, on put entendre un cliquetis d'éperons. Chacun des assistants se mit à prêter curieusement l'oreille, et distingua dans le corridor ce bruit de ferraille qui accompagne la marche du soldat.

On n'eut pas le temps de se recorder. Le comte-duc, droit, sombre et hautain, parut sur le seuil. Il portait une cotte de mailles par-dessus son pourpoint noir, et sous son feutre on pouvait distinguer les bords étincelants de sa calotte d'acier.

Il vint jusqu'au milieu de la chambre du conseil. Ses yeux brûlaient parmi la brune pâleur de sa face. Les grands d'Espagne qui l'entouraient avaient tous la tête inclinée et attendaient, pris d'une vague inquiétude.

— Seigneurs, dit le comte-duc avec une sourde emphase, les siècles futurs parleront de cette soirée. Il y a encore en ce monde des vertus dignes de l'ancienne Rome. Ma femme est mourante, seigneurs, et ma fille est aux mains d'un ravisseur infâme...

— Que dites-vous, seigneur ? s'écria Alcoy, dont les entrailles de père s'émurent.

— La vérité, don Balthazar... Prenez exemple sur moi : je fais taire la voix du sang, et je ne songe qu'à mon devoir.

Il y avait, certes, en tout ceci, un apparat théâtral, mais il y avait aussi je ne sais quelle sévère grandeur. C'était bien l'Espagne drapée dans son manteau héroï-comique; c'était bien la gasconnade sérieuse des Goths devenus rhéteurs.

— Seigneur, insista le président de l'audience, je vous supplie de m'apprendre...

— Moi, je vous ordonne de vous taire, don Balthazar; les affaires de l'État avant tout ! Par les cinq plaies de notre Sauveur ! la postérité saura ce qu'était le premier ministre de Philippe IV ! Tout est en ordre : mes notes sont claires et précises; j'ai mis, avant de revêtir cette cuirasse, la dernière page de mon manuscrit au net... Le roi danse, mes seigneurs : il fait bien, car Dieu a mis près de lui, pour être son bon ange et sa sauvegarde, une forte intelligence et un grand cœur... Vous autres, vous conspirez, je le sais; je n'en ai point souci.

Un long murmure protesta contre cette accusation.

Le comte-duc avait gagné son siége, placé sur une estrade élevée de deux marches. Il s'assit. Tous les autres demeurèrent debout.

— Les rebelles ont la ville, prononça-t-il avec un redoublement de solennité. Ils crient : « La reine ! Sandoval ! Medina-Celi. » Vous me croyez bien embarrassé, mes seigneurs... Mais il se trouve que j'ai fait ma paix avec Élisabeth de France, que Sandoval est à mes genoux, que Medina-Celi a recouvré sa liberté par mes soins...

Quelques regards furtifs furent échangés entre les grands d'Espagne.

— Vous ne saviez pas cela, messeigneurs, reprit le comte-duc; vous avez cherché vos alliances trop loin. Si long que soit le bras du cardinal de Richelieu, il ne peut nous atteindre... Et cet efféminé de Buckingham s'est joué de vous... Tout cela se trouvera déduit dans mon immortel mémoire : *Nicandro o antidoto contra las calumnias*...

— Que Votre Grâce daigne nous écouter ! dit le connétable véritablement inquiet.

— Mon illustre gendre... commença Alcoy.

— Mon bien-aimé, mon vénéré neveu ! balbutia le vieux Zuniga qui tremblait pour la signature.

— Étiez-vous d'accord ? demanda brusquement le comte-duc, aviez-vous achevé le partage de mes dépouilles ?... Ce jeune comte de Palomas aurait fait un bon ministre de paille !... Vive Dieu ! quelle aubaine après mon administration intègre !... Ne répliquez pas ! Le chapitre est écrit : c'est un des plus curieux de l'ouvrage... Ah ! ah ! il vous faut des sorciers, mon oncle !... Ah ! ah ! mon beau-père, vous faites évader des prisonniers d'État ! Vous ! président de cour souveraine ! N'est-ce pas que cet oidor Pedro Gil est un adroit coquin ?... N'est-ce pas que l'Africain Moghrab fait de merveilleux calculs et soulève à son gré le voile qui recouvre l'avenir ?... L'oidor Pedro Gil m'appartient, mes bons parents et amis. L'Africain Moghrab est à moi; le comte Palomas, lui-même, ce fou qui joue à l'esprit fort et qui se damne à copier les damnés de comédie. Juan de Haro est entre mes mains un jouet, une marionnette... Croyez-moi. Je suis plus terrible pour ce don Juan que la statue du commandeur !... Je le tiens : c'est par ma volonté, c'est pour ma puissance et pour ma gloire que cette grande fortune des Perez de Guzman va tomber dans son escarcelle vide, et que ce grand nom de Medina-Celi va peser sur ses épaules débiles... Vous frémirez quand vous lirez les paragraphes de mon livre où mon plan de conduite est tracé, vous vous direz : « Se peut-il que Dieu ait créé une intelligence si nette et si lucide ! se peut-il surtout que nous l'ayons un instant méconnue ! »

— Je nie, pour ma part ! s'écria le connétable.

— Sur l'espoir de mon salut !... interrompit Alcoy.

— J'offre le combat à quiconque oserait soutenir... commença don Pascual.

— O mon cher neveu ! déclama le vieux Zuniga, qui avait de vraies larmes dans les yeux, se peut-il qu'on nous ait noircis dans votre esprit ? Nous sommes tous à vous, corps et âme, mon neveu. C'est ce sentiment commun d'affection qui est notre lien. Nous nous unissons en vous, laissant de côté notre intérêt personnel qui nous touche bien moins que votre propre intérêt... Et si je savais qu'il y eût parmi nous un traître, sainte Trinité ! fût-il mon père ou mon fils, je le livrerais au bourreau...

Tous ceux qui étaient là s'associèrent par leur silence et leur attitude à cette énergique protestation.

Le comte-duc eut un sourire : chose rare et qui donnait à sa grave physionomie une étrange expression de sarcasme.

— Vive Dieu ! prononça-t-il en baissant la voix, Judas ne serait pas bienvenu dans cette assemblée d'apôtres !... Ceci sera dans mon livre, mes amis et parents; le fait me semble trop curieux pour que je le passe sous silence. Je dirai que mon regard, éblouissant comme le soleil, a clos d'un même temps toutes vos paupières; je dirai que le son de ma voix vous a rendus muets, et que pas un seul d'entre vous... pas un seul, est-ce vrai ?... n'a osé soutenir le feu de ma prunelle... Faites-moi place, je vous prie, messieurs; je me rends près du roi... Quand il en sera temps, un geste de ma part étouffera ces clameurs populaires...

On entendait dans les rues qui avoisinaient la place un grand bruit et de confuses rumeurs.

— Un souffle de mes lèvres, poursuivit le comte-duc, dispersera ces multitudes aveuglées, comme le vent d'automne chasse devant lui les feuilles détachées des arbres... Je vous défends de me suivre !

Il traversa la salle de ce pas mesuré et processionnel qui lui était particulier. Son hallebardier frappait le sol devant lui à intervalles égaux. Avant de franchir la porte qui devait le conduire à l'appartement royal, il se retourna et promena son regard satisfait sur toutes ces têtes inclinées.

L'étrange et naïve vanité qui était le principal caractère de cette nature si complexe et si incomplète rayonnait franchement dans ce regard.

— Insensés ! murmura-t-il avec une commisération sincère, insensés qui n'avez pas craint de lutter contre le premier, contre l'unique homme d'État de ce siècle !

Il n'ajouta rien, mais il se promit *in petto* de consigner cette sortie dans son livre, pour la prospérité spécialement.

A peine les deux battants de la porte furent-ils retombés sur lui, que tous les fronts se relevèrent. Les physionomies changèrent, et, certes, il ne resta rien du respect d'emprunt dont chacun s'était imposé la grimace; mais l'inquiétude persista. Le comte-duc, pour être un géant de théâtre, n'en dominait pas moins très-réellement tous ces pygmées.

Nos grands d'Espagne se regardèrent, craintifs et déconcertés.

— Après tout, dit le vieux Zuniga, en secouant sa tête vénérable, il est bien rare que mon expérience soit en défaut. J'ai toujours marché avec mon neveu. Nous sommes unis, tous les deux, comme l'épée et la garde... Souvenez-vous, messeigneurs, que je vous ai constamment prémunis contre certaines intrigues...

— Morbleu ! cousin, s'écria don Pascual de Haro, quel besoin aviez-vous de nous prémunir ?... Suis-je un séditieux ?...

— Peut-on penser, ajouta Alcoy, que j'ai pu oublier un instant l'intérêt de ma fille bien-aimée ?

— Nous sommes avec lui, conclut le connétable de Castille, inséparables comme l'écorce de l'arbre. Que voulions-nous ? Ce qu'il veut. Et puisqu'il daigne avoir la même idée que nous, dussions-nous lui sacrifier quelques subalternes...

— Bonne idée ! interrompit le président de l'audience; le choix est fait : l'oidor Pedro Gil !

— Bravo ! fit don Pascual.

— Je n'ai jamais eu confiance en cet homme, déclara Zuniga.

Un éclat de rire court et sec se fit entendre derrière leurs seigneuries, qui se retournèrent en sursaut. Au seuil de la porte par où le comte-duc avait fait naguère son entrée solennelle, un homme était debout. La lumière des lampes éclairait vivement sa carrure large et trapue; tandis que son visage disparaissait dans l'ombre portée par les abat-jour.

Il n'y eut là personne qui ne tressaillît en reconnaissant Pedro Gil sortant des appartements du premier ministre.

— Illustres seigneurs, dit Pedro Gil en gardant, malgré le ton grave qu'il prenait, un sourire narquois sous sa moustache, je n'ai rien entendu. Je venais annoncer à Vos Excellences que leurs ordres ont été ponctuellement exécutés. Les corporations ont pris les armes, réclamant leurs fueros et la chute du favori de Philippe IV... Dix mille hommes entourent le palais...

— Pour ce qui me regarde, balbutia le vieux Zuniga, j'ai toujours compté fortement sur lui.

— Et ces dix mille hommes, interrompit don Pascual, sont aux ordres du comte-duc ?

— Et nous sommes trahis ! ajouta le président de l'audience.

La menace était sur toutes les figures. Pedro Gil, gardant son air à la fois humble et insolent, fit quelques pas à l'intérieur de la chambre.

— Messeigneurs, dit-il sans se troubler, il se passe à Séville un fait politique curieux qui n'a point de précédent, que je sache. La révolution est accomplie si quelque main s'élève pour lui offrir un drapeau. Cherchez un drapeau, vous allez avoir toute une armée de soldats dévoués et fidèles... La haine de ce qui est a suffi pour mettre au vent les épées : mais, pour les diriger, il faut montrer ce qui sera... Ces pauvres gens qui parcourent les rues savent-ils bien ce qu'ils veulent ? Vous ne le croyez pas... Savez-vous bien ce que vous voulez vous-mêmes ?... Chacun de vous en particulier, oui; vous tous réunis en corps, non !... Telle est l'enseigne où est logée l'Espagne, messeigneurs. Depuis le premier ministre du roi, — allons plus haut et plus loin : depuis le roi lui-même jusqu'au dernier gueux de la confrérie, chacun tire à soi, chacun songe à soi, chacun s'isole en sa propre ambition, grande ou petite.

— Où veux-tu en venir, maraud ? demanda rudement le commandant des gardes.

— A vous dire en toute humilité, seigneurs, répondit l'oidor, que j'ai travaillé un peu pour moi-même... Le comte-duc est mon patron comme vous êtes mes patrons : je suis le serviteur de tout le monde.

« Mais, continua-t-il en enflant sa voix pour dominer le murmure qui s'élevait, vous auriez tort de croire que j'ai trahi l'un pour l'autre : vous pour le comte-duc, ou le comte-duc pour vous... Mon vrai patron, c'est moi, seigneurs... Le comte-duc se vante et s'abuse en disant qu'il me tient, comme vous vous abusiez en me jugeant votre esclave. Je ne suis à personne, sinon au plus offrant... Êtes-vous assez riches pour m'acheter, moi qui vaux dix mille têtes ? »

Ayant ainsi parlé, il se dirigea vers la fenêtre ouverte donnant sur la cour d'entrée.

— Il a trompé mon neveu comme nous tous, dit le vieux Zuniga avec une évidente satisfaction : c'est un garçon intelligent et capable !

Le président de l'audience arrêta don Pascual qui faisait mine de s'élancer vers l'oidor.

— Laissez-moi, s'il vous plaît, traiter cette affaire, cousin, dit-il.

Puis, s'adressant à Pedro Gil :

— Quelles sont tes prétentions?

— Un grand d'Espagne pour ma Gabrielle, la moitié des biens de Medina-Celi, et la présidence de l'audience de Castille. Ne marchandez pas! je vous donne en échange tout ce qu'avait le comte-duc, car, si je veux, dans dix minutes il sera proscrit ou mort!

— Et qui nous prouve la vérité de tes affirmations? demanda Alcoy qui avait la pâleur des fiévreux.

— La preuve sera terrible, seigneurs!

Pedro Gil étendit la main pour prendre la lampe qui reposait sur la table, il la plaça en dehors de la fenêtre et l'agita par trois fois.

C'était un signal convenu sans doute, car une clameur formidable enveloppa aussitôt le palais. On eût dit que toutes les rues voisines, prises d'assaut tout à coup, servaient de théâtre à une bataille désespérée. Une décharge eut lieu en même temps qui abattit l'étendard royal arboré au-dessus de la porte des bannières.

Et cependant on criait :

— Vive le roi! vive le roi!

Mais, comme dans l'enceinte de la Grandesse, une foule d'autres cris venaient à la traverse.

— Les fueros d'Andalousie!

— Honneur aux Catalans libres!

— La reine et Sandoval!

— Le bon duc! Nous voulons Medina-Celi!

Nos hommes d'État se précipitèrent aux fenêtres. Les deux battants de la porte des Bannières s'ouvraient déjà sous l'effort tumultueux des assaillants, et la cohue armée faisait irruption dans la cour. C'était un flot pressé, surmonté de drapeaux flottants, de piques pavoisées et de canons de mousquets.

A la tête de l'émeute était ce soldat aux formes athlétiques que nous avons vu chez les gueux en compagnie de l'oidor. Celui-ci le reconnut d'un coup d'œil, et sa physionomie s'éclaira, tandis que le nom de Moghrab venait à ses lèvres. Mais une expression d'inquiétude remplaça cette joie passagère lorsqu'il vit se former, à droite de la porte d'entrée, un groupe composé de personnages aux longs manteaux bruns, dont les visages invisibles disparaissaient sous les larges bords de leurs sombreros.

Ceux-là aussi étaient naguère dans le Puchero des gueux. A qui appartenaient-ils?

Les troupes commises à la garde de l'Alcazar étaient rangées au-devant de la galerie des Ambassadeurs, où avait eu lieu le festin royal, et dont les fenêtres ogives étaient encore éclairées; officiers et soldats demeuraient immobiles.

— La bataille peut être sanglante... murmura Alcoy.

— Mes chers amis et parents, balbutiait le vieux Zuniga tout tremblant, que va-t-il résulter de tout ceci?

— Il n'y aura pas de bataille, prononça froidement l'oidor.

Comme pour démentir ces paroles, le capitaine de la compagnie des trabucaires du roi dégaina et prononça d'une voix retentissante le commandement de : Haut les armes!

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Le chemin des écoliers. — Un dimanche à Vérone. — Une ville morte. — La tristesse à Venise. — La politique a tué les plaisirs. — Les théâtres fermés. — Les porteuses d'eau. — Les bouquetières. — Le *campo santo*. — Où est la tombe de Léopold Robert? — La pierre tumulaire d'un Français. — La station de Markt-Tüffer. — Le pays de Cocagne de l'Autriche. — Le théâtre de Gratz. — Mlle Freibig. — Les merveilles du Sommering. — Neustadt. — Schönbrunn. — Vienne. — Des boulevards et des palais à rendre M. Haussmann jaloux. — Les provocations du restaurant et du café. — Le régal de l'oreille. — *Offenbachville*. — Le concert de Strauss. — Le petit Mabille de Vienne. — Le théâtre *And der Wien*. — Une mise en scène hyperbolique. — La corde de la *cascade* et celle du sentiment. — Le grand Opéra. — Ah! les bourreaux! — — Malheureux Meyerbeer! heureux Offenbach!

Vienne.

J'ai voulu revoir cette admirable route du Brenner, dont je vous parlais l'autre jour, et au lieu de venir ici directement par Salzbourg et Linz, j'ai pris, comme on dit, le chemin des écoliers. Ce chemin m'a conduit à Verone et à Venise. Il y a dix-sept mois à peine, j'avais traversé Verone, où le mouvement des preparatifs militaires se mêlait alors à celui des plaisirs. Les canons roulaient dans les rues, les dalles résonnaient sous les pas cadencés des patrouilles autrichiennes; mais les cabarets etaient pleins, les théâtres étaient ouverts, et Aldighieri et la Spezzia chantaient la *Favorite* devant les archiducs. Cette fois je n'ai plus trouvé dans Vérone qu'une ville morte, la vieille cité du moyen âge avec ses souvenirs historiques et légendaires. Il semblait que la vie s'en fût allée avec les derniers fourgons de l'armée du prince Albert. Et pourtant j'étais arrivé à Vérone un dimanche. Sur l'indication qu'on me donna, je me rendis à la place Brà — aujourd'hui Victor-Emmanuel — devant les magnifiques arènes romaines. C'est là, me disait-on, que je verrais la ville en fête. La fête consistait dans un orchestre militaire autour duquel se pressaient quelques centaines de personnes, les unes debout au pied de l'estrade, les autres attablées dans les cafés qui garnissent un des côtés de la place. Du reste, pas un théâtre, pas même un de ces spectacles forains que l'on rencontre le dimanche dans la dernière de nos villes de province. Après avoir bien battu la ville, je finis par découvrir une *osteria*, où une douzaine de paysans dansaient au son d'une espèce d'épinette, pendant que, dans une salle voisine, quelques autres jouaient à la *morra*. Voilà à l'heure présente les plaisirs de Vérone.

Et Venise? Ah! sans doute j'allais la retrouver bien différente de ce que je l'avais vue autrefois. La population vénitienne est gaie, aimable, spirituelle : elle aime les fêtes, les spectacles, les danses, la musique, le jeu, la vie facile, les plaisirs animés des casinos et des *redoutes*. Du temps de l'occupation tudesque, je l'avais vue au théâtre *Gallo* applaudir les deux sœurs Marchisio; je l'avais vue, dans la petite salle Malibran, accompagner en chœur des chansons carnavalesques; sur la place Saint-Marc, une épingle ne serait pas tombée à terre les jours où se faisait entendre l'excellente *bande* autrichienne. « Ce sera bien autre chose, me disaient les vieux Vénitiens, quand Venise sera libre. » Venise est libre aujourd'hui et Venise s'amuse moins encore qu'autrefois. Venise est morne et silencieuse; la politique a tué les plaisirs, la place Saint-Marc est déserte; non-seulement la *Fenice* reste fermée, mais le théâtre Malibran n'a même pas encore ouvert ses portes à son public de porteuses d'eau et de gondoliers.

Que dis-je? les porteuses d'eau elles-mêmes, ces jolies Chioggiotes au chapeau rond qui, tous les matins, leur double seau sur l'épaule, couraient pieds nus sous les arcades des Procuraties, vous les chercheriez en vain aujourd'hui : le palais ducal est en réparation, et les deux citernes où elles allaient puiser l'eau sont entièrement à sec. Seules, les bouquetières dont, il est juste de le dire, le personnel s'est rajeuni, et les petites industries plus ou moins honteuses, continuent à fleurir et à rappeler aux étrangers leur Venise d'autrefois.

J'avais pensé d'abord que le choléra pouvait être pour quelque chose dans cette solitude. A mon arrivée à Vérone, on m'avait passé au soufre, moi et mon bagage; mais ce n'était là qu'une précaution de forme, une simple satisfaction donnée au prejuge populaire. A Venise, comme à Milan, le cholera a cessé ses ravages, et le *campo santo* établi dans les îles Saint-Michel et Saint-Christophe n'a pas eu besoin d'être agrandi. Je m'y suis fait conduire. Je voulais faire mon pèlerinage à la tombe de ce pauvre Léopold Robert. Je n'ai pu la retrouver. Parmi les noms des etrangers qui y sont inhumés, j'ai rencontré ceux de deux Français, le docteur Bougon, ancien professeur à la Faculté de Paris et médecin de Charles X, et M. Chapot, ancien membre de nos assemblées législatives après 1848. A l'endroit où reposent les restes de ce dernier on lit ces mots :

A JEAN-JACQUES-FRANÇOIS CHAPOT, ETC.,
LE COMTE DE CHAMBORD A FAIT ÉRIGER CETTE PIERRE TUMULAIRE
EN SIGNE DE DOULEUR ET DE GRATITUDE.

Toutes ces tombes sont uniformes dans leur simplicité. Peu ou point de sculptures : une plaque de marbre ou de pierre encastrée dans le mur, et c'est tout. L'une d'elles, toute recente, attire l'attention par deux photographies sous verre appliquees sur la dalle. Elles représentent deux frères, deux jeunes gens, Antonio et Giulio Giovanni Grossi, morts, dit l'inscription, « en combattant pour la liberte italienne. » Ils ont été tués à deux jours de distance, l'un le 16, l'autre le 18 janvier 1866. Ils étaient trois frères sous les drapeaux : le troisième a survecu; c'est lui qui leur a fait elever ce monument.

Il faut croire que l'idée de la mort répugne à la population de Venise; car pendant une heure que je suis resté à parcourir le cimetière, je n'ai pas rencontre une créature vivante. Pas un prêtre même dans la petite eglise qui s'élève à l'une des deux entrees, pas un gardien pour veiller sur les tombes ou guider les visiteurs.

Je ne connais rien de plus charmant et de plus varié que la route du chemin de fer de Venise à Trieste, lorsque l'on a passé les ruines d'Adelsberg. Je recommande surtout aux touristes la station de Markt-Tüffer, entre Laibach et Marburg. Figurez-vous, au pied d'une montagne boisée doucement arrondie, d'où descendent en etages des cultures variees comme un tapis aux mille couleurs, de jolies maisonnettes d'un aspect riant et coquet jetées pêle-mêle dans un désordre pittoresque; à gauche un vieux château crânement campé, puis, dans le bas du vallon, une rivière ou plutôt un ruisseau qui s'egare en méandres capricieux; ici un pont de bois, plus loin une petite chute d'eau artificielle, et tout à l'entour un amphithéâtre de collines verdoyantes complétant le paysage et lui servant d'horizon. Il y a là des eaux thermales déjà connues du temps des Romains, et qui sont encore aujourd'hui fréquentées par les habitants du pays environnants. C'est le Baden-Baden de la Styrie, de la Carniole et de la Croatie.

A quelques heures plus loin vous voyez se développer devant vous une ville que domine un petit château perché sur un rocher. C'est Gratz, le pays de cocagne de l'empire, la Petite-Provence des officiers en retraite. En sa qualité de capitale de la Styrie, Gratz a pour armoiries une panthère qui jette des flammes. Il semble qu'un simple chapon conviendrait mieux. Ceux qu'engraisse la Styrie égalent en effet, s'ils ne les surpassent, nos volailles du Maine. Voulez-vous faire bonne chère à bon marché, allez à Gratz. Ce ne sont partout que *Restaurations* et *Gasthaus*, cafés et confiseries, temples élevés au dieu Gaster, et auxquels ne manquent pas les fidèles. Mais Gratz a d'autres séductions encore : sa situation d'abord sur les deux rives de la Mur, au milieu d'un cirque de montagnes, puis son Schlossberg, encadré dans la ville même, et d'où vous découvrez un panorama qui peut soutenir sans désavantage la comparaison avec celui de Salzbourg. Si de là vous redescendez dans la ville, vous pouvez vous promener dans de grandes rues bien aérées, bordées de maisons monumentales, les unes modernes, sur le patron de celles que vous verrez bientôt à Vienne, les autres plus anciennes recouvertes de fresques ou de sculptures délicates. Partout respire l'aisance et le bien-être. Un théâtre, ouvert tous les soirs, donne des représentations d'opéras, de ballets, de drames, de comedies et d'opérettes. Parmi les titres des nouveautés annoncées pour cette année, je me rappelle ceux de *Perdita*, de *Gringoire*, de *Catherine Howard* et de la *Grande-Duchesse de Gérolstein*. Le soir de mon arrivée, *Preciosa* faisait les frais du spectacle. On comprend que je n'ai eu garde d'y manquer. Ce n'était pas, il faut bien en convenir, notre Opéra ni même notre Théâtre-Lyrique. La partition de Weber n'avait été que médiocrement respectée. Ses chœurs seuls avaient été conservés à peu près dans leur intégrité. Quant au reste de la musique — à part deux couplets chantés par Préciosa — on l'avait remplacé par un « dialogue vif et animé. » Ce que l'actrice ne pouvait pas chanter elle se contentait de le réciter pendant que l'orchestre jouait la mélodie en manière d'accompagnement. L'ensemble — après tout — ne manquait pas d'un certain charme. Il est vrai que Mlle Freibig, l'actrice qui jouait Préciosa, était bien la plus delicieuse créature du monde, une jolie blonde, fine, distinguée, élégante, — Mlle Pierson à vingt ans. — Mlle Freibig a tous les talents : elle chante, elle joue; elle danse. Comme comédienne, elle m'a paru vraiment remarquable, surtout par l'expression et le sentiment. Le public de Gratz l'a applaudie avec délire. Sous son gracieux costume qui rappelait celui de Catarina dans les *Diamants de la Couronne*, elle a dû ce soir-là faire tourner bien des têtes.

Les autres acteurs ont eu aussi leur part dans les faveurs du public. Il m'a semblé qu'ils le méritaient. La mise en scène était très-convenable et les costumes d'une fraîcheur qu'on desirerait trouver plus souvent, même dans nos théâtres de premier ordre.

L'affiche du lendemain annonçait les *Huguenots*, grand opéra en *quatre* actes, exécuté par la troupe lyrique. La tentation etait grande; mais il m'eût fallu sacrifier la vue du Sommering, et je n'en ai pas eu le courage.

Franchement, je ne le regrette pas. Le Sommering est tout simplement une des merveilles du monde. Peut-être, aux yeux des hommes de l'art, la percée du Brenner offre-t-elle un egal intérêt, mais, à ceux des profanes, la traversée du Sommering est encore autrement saisissante. Ces rampes, escarpées comme les chemins carrossables des Alpes, qu'escalade en soufflant la locomotive, ces tournants subits, ces courbes si étroites que les derniers wagons peuvent apercevoir, au-dessus d'eux et de l'autre côté de la route, la tête du convoi qui se deploie comme un serpent gigantesque, tantôt à travers des tunnels taillés dans le roc, tantôt sur des viaducs d'une hardiesse effrayante, offrent un des spectacles les plus étonnants qu'il doit donné à l'homme de contempler. Une fois hissé sur la montagne, vous commencez à descendre, ayant toujours d'un côté des rocs à perte de vue et de l'autre une vallée d'une profondeur vertigineuse; puis la vallée s'abaisse, devant vous s'ouvre une plaine ou plutôt un jardin semé de villas et de constructions élégantes : c'est Neustadt, c'est Baden, c'est Schönbrunn : bientôt les maisons se resserrent et vous annoncent l'entrée d'une capitale : le train s'arrête, vous êtes à Vienne.

Vienne, à lui seul, est un théâtre. Comme Paris, il a ses changements à vue, ses décors nouveaux, ses grandes représentations monumentales. Il n'y a pas d'autre ville en Europe où l'on remue autant la pierre. Dans les autres cités, si vous les revoyez à un intervalle de dix ans, vous retrouvez les mêmes rues, la même physionomie, enrichie peut-être d'une ou deux statues érigées à l'honneur de quelque gloire nationale. A Vienne, les choses marchent d'un autre pas. Celui qui l'a vu, il y a dix ans, aurait peine à le reconnaître aujourd'hui. De magnifiques boulevards se sont dressés sur une double ligne de veritables palais, constructions grandioses qui, au moins par la taille et le luxe de la décoration, sinon par le goût, depassent ce que nos boulevards offrent de plus beau à l'œil du promeneur. Je ne sais si Vienne a son M. Haussmann; mais l'éminent edile à qui l'on doit la mise en scène parisienne pourrait être jaloux de la ville nouvelle qui s'élève à côte de la vieille capitale autrichienne.

Si Vienne est un spectacle comme Paris, il est encore, plus que Paris, un restaurant et un café-concert. Le restaurant et le café provoquent la gourmandise à tous les coins de rue. Moyennant la somme de trente kreutzers, — traduisez soixante-quinze centimes, — il nous est maintes fois arrivé, au milieu de nos courses, de faire un *lunch*, ma foi, très-confortable, composé d'excellente bière, de quelque mets du pays superieurement apprêté, et d'un morceau d'*Emmenthaler*. — Et ceci, non pas dans un quartier populaire, mais dans le centre de la ville, dans les *Gasthaus* dont les façades s'étalent avec elegance sur les plus splendides boulevards! Voilà ce qu'on ne rencontre pas à Paris. J'imagine l'étonnement des bons bourgeois de Vienne qui, fraîchement debarqués à Paris pendant l'Exposition, ont eu l'imprudence d'entrer pour se restaurer dans un de nos *Gasthaus*. Quelle surprise en apprenant le total! Quelle coûteuse déception ont dû leur faire éprouver les *additions* savantes de nos Tortoni et de nos Bignon!

A Vienne, le matin on mange, à midi on mange, le soir on mange — avec accompagnement de bière, cela va sans dire. — *Bier, bier for ever!*

Mais le soir, cela ne suffit pas. Il faut que l'oreille ait aussi son régal. De là le café-concert ou plutôt le café-restaurant, qui, né ici, a fait depuis un si beau chemin et a fini par prendre droit de cité à Paris. Seulement, entre ces sortes d'établissements à Paris et à Vienne, il y a toute la distance qui separe une musique exécrable d'une excellente musique. Ici, le mot de café-concert n'est pas un trompe-l'œil ni un trompe-oreille.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — ENTREE DE LA SECTION DES COLONIES ANGLAISES DE L'AUSTRALIE; dessin de M. Gustave Janet.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SALLE DES PRODUITS DE QUEENSLAND, PROVINCE AUSTRALIENNE, dessin de M. Gustave Janet.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Dessins de MM. Riou et Rose.

Si vous me demandez des nouvelles du théâtre viennois, je vous répondrai que la fièvre est la même ici qu'à Paris. C'est plus que la fièvre, c'est la rage du théâtre d'Offenbach.

Vienne pourrait s'appeler Offenbachville. Le maëstro l'a conquise.

Sur plusieurs théâtres on le joue. Quand on ne joue pas ses pièces, on joue ses airs. Hier, au concert Strauss, c'était lui qui fournissait les thèmes des valses et des polkas. Il y a ici une sorte de petit Mabille où, par parenthèse, la danse a la gravité et la noble réserve du menuet de nos pères. Ce petit Mabille, qui s'appelle *Sperl*, est cité pour la musique qu'on y entend. C'est encore Offenbach qu'on y interprète. Ce matin, j'entre dans la cour du palais au moment où arrivait la garde montante. Savez-vous ce que jouait la musique militaire autrichienne? *Barbe-Bleue*, du prussien Offenbach.



MUSÉE RÉTROSPECTIF.

On pourrait chanter comme dans *le Barbier :*

Figaro ci, Figaro là.
Offenbach ci, Offenbach là.

Offenbach partout.

On ne se contente pas de le fredonner dans tous les coins de la ville, de reproduire ses airs pour toutes les oreilles; on reproduit les personnages de ses pièces sous tous les yeux. Ce sont des photographies d'Offenbach qui s'étalent aux devantures des boutiques; des foulards sur lesquels sont

SECTION DE L'ALGÉRIE.



INSTRUMENTS DE MUSIQUE FRANÇAIS.



LES GRANDES ORGUES.

imprimés le prince Paul, le général Boum, la grande-duchesse, tous les personnages de ses pièces, devenus aussi familiers aux bourgeois de Vienne qu'ils le sont aux cocottes et aux gandins de Paris.

Hier, nous avons suivi la foule; elle nous a conduits au théâtre *An der Wien*, où l'on jouait la *Grande-Duchesse de Gérolstein*.

— Pas de place! nous fut-il répondu au contrôle, — absolument comme aux Variétés.

Nous insistons cependant, ou plutôt nous supplions et nous parvenons enfin à obtenir, moyennant deux florins, la faveur d'entendre assez mal et de voir fort peu, car il nous fallait rester debout. Toutes les places assises étaient louées à l'avance.

La salle contient, dit-on, près de trois mille spectateurs, et elle était pleine jusqu'aux combles. Et quel public attentif et enthousiaste! Ce n'est pas lui qui souffrirait qu'on lui servît une partition arrangée, expurgée, diminuée. Celle qu'on lui sert est la partition complète, la partition *princeps*, avec tous les morceaux amputés chez nous à la seconde représentation.

La mise en scène moins finie, moins élégante qu'aux Variétés, est ici luxueuse jusqu'à l'hyperbole. Croiriez-vous que le premier acte finit par une revue digne, par ses développements, des beaux temps du Cirque olympique? Quant aux interprètes de la pièce, ils ont une façon toute particulière de la comprendre. Ils jouent comme « si c'était arrivé ». Tandis que notre



MARINE FRANÇAISE. — L'HÉLICE DU *Friedland*.

Schneider appuie sur la corde de la *cascade*, la Schneider des rives du Danube appuie sur celle du sentiment.

Seul le trio du prince Paul, du général Boum et de son fidèle ami le conseiller aulique est resté dans la tradition parisienne. Mais comme les comédiens viennois, si estimables qu'ils soient, sont encore loin de notre Grenier, de Kopp, et surtout de l'incomparable Couder!

Au même théâtre, pour se reposer de la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, on joue *Orphée aux enfers*. Dans le théâtre voisin, c'est la *Vie parisienne*. Jamais, dans aucun pays, compositeur n'a été à ce point populaire.

L'étoile de Meyerbeer pâlit devant un pareil astre. Nous nous en sommes bien aperçu le lendemain, lorsque nous sommes allé au grand Opéra. On donnait *Robert le Diable*. Là nous n'avons pas rencontré le contrôleur fier de la veille qui daignait à peine, sur nos instances, nous accorder une place debout au prix d'un excellent fauteuil. C'est avec empressement qu'on a reçu notre argent. Et, moyennant la somme de deux florins que nous avions payée la veille pour ne pas être assis à la *Grande-Duchesse*, nous avons pu mollement nous installer dans un confortable fauteuil pour entendre le chef-d'œuvre de Meyerbeer! Est-ce bien entendre qu'il faut dire? Le mot subir ne serait-il pas plus exact?

Parlons d'abord du cadre. La salle est mal décorée, éclairée pauvrement, de dimensions mesquines et exiguës.

Certains dilettanti prétendent que les grandes salles sont la perte de l'art lyrique, que ces énormes vaisseaux forcent le chanteur à exagérer le son, et que c'est ainsi qu'on en est arrivé à crier au lieu de chanter. Pour toute réponse nous nous contenterons de les renvoyer au théâtre de Vienne. Jamais dans une salle aussi petite nous n'avons entendu autant crier. Ah! les bourreaux! Mais les chanteurs de notre Opéra roucoulent en comparaison! Dès le premier acte, le ténor avait donné le *la*. Passe encore pour Robert; passe pour Alice; mais Isabelle; mais Raimbaut! C'est dommage: le Raimbaut, M. Prott, a une voix charmante qu'il ne tardera pas à perdre à ce métier-là. Mlle Rabatinsky, l'Isabelle, est une veritable artiste, richement douée, ardente, passionnée, et dont l'organe est assez puissant pour qu'elle n'ait pas besoin de le forcer. Seul, le *basso* resistait à l'entraînement général. Il chantait mollement comme s'il eût voulu mettre du coton dans nos oreilles. Du reste il nous a paru être une bonne pâte d'homme, ce Bertram. Gros, joufflu, pas du tout diabolique, il semblait se dire : « Je voudrais bien aller entendre chanter de l'Offenbach ou casser une croûte chez Lothringer. » Son vœu du reste n'a pas tardé à être exaucé, grâce aux coupures habiles pratiquées dans l'œuvre de Meyerbeer. Au premier acte, le second couplet d'Alice, au second, l'appel du tournoi, au troisième, le duo des *Chevaliers de ma patrie*, au quatrième, une partie du finale, au cinquième, le chœur des moines et le grand récitatif de Bertram ont été supprimés comme faisant longueur. Par ce moyen, l'Opéra de Vienne est arrivé à abattre son *Robert le Diable* en trois heures dix minutes. Quant aux spectateurs, ils se sont bien gardés de réclamer. Il est évident qu'ils partageaient le point de vue de Bertram. Le *Gasthaus* les réclamait. A Vienne, tout spectacle doit finir de bonne heure. La raison en est que les Viennois soupent avant de se coucher, le souper étant pour eux le seul moyen de digérer le dîner.

Et à dix heures dix minutes nous quittions l'Opéra en nous écriant : Malheureux Meyerbeer! heureux Offenbach!

GÉROME.

LES TSIGANES A L'EXPOSITION

Je n'apprendrai à personne que les tsiganes ou zingari sont les musiciens ambulants de la Hongrie, étranges musiciens qui se transmettent leur art de père en fils, pour ainsi dire par tradition, et jouent presque d'instinct. Ils forment dans leur pays une caste aujourd'hui peu nombreuse, mais qui a conservé son dialecte propre et ses mœurs. Par exemple, ils ne se marient qu'entre eux. Ceux qui ne se livrent pas à la musique s'occupent du commerce des chevaux. Souvent ils mènent de front les deux professions de musicien et de maquignon, si peu faites en apparence pour aller ensemble.

Un cafetier autrichien de l'Exposition, M. Fanta, a eu l'idée de faire venir à Paris une petite troupe de ces tsiganes, pour égayer ses consommateurs. On a le droit de les entendre entre un cigare et un bock. Ils sont là au fond de la salle, une douzaine à peu près, en costume national, portant la redingote à brandebourgs, le gilet passementé, le cohant et la botte étroite serrant la jambe. Avec leur teint d'amadou, leurs yeux noirs et profonds, leur nez droit, un peu busqué, et leur front bas, ils offent un type bien caractérisé. Tous portent la barbe complète, une barbe de jais. Leur chef seul l'a d'un rouge fulgurant. C'est lui qui se tient sur le devant de l'estrade. A sa gauche est la clarinette, derrière lui celui qui manie le *zymbalum*, cette épinette primitive dont on frappe les fils de cuivre avec des bâtonnets tamponnés de coton; le reste de l'orchestre se compose d'un violoncelle, d'une contre-basse, et de plusieurs violons. Pas de partitions, tous les morceaux se jouent de mémoire. Ils sont attaqués et exécutés par les tsiganes avec une étonnante *furia*. Ces musiciens ne jouent pas seulement de la main, mais en quelque sorte du corps entier. Tout en eux s'agite, comme si leurs nerfs répondaient au grincement de l'archet. Le public applaudit à force cette musique entraînante qu'on dirait composée pour faire danser les djinns, musique âpre et douce, sourde et éclatante à la fois, qui est le dernier succès de l'Exposition expirante.

HENRI MULLER.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Les habits d'autrefois et les habits d'à présent. — Les draps et les étoffes de laine. — La Belgique. — L'Angleterre. — La Prusse. — La Suisse. L'Autriche. — La Russie. — La Suède. — L'Italie. — L'Amérique. — Les États-Unis. — La France. — Elbeuf. — Sédan. — Louviers. — Vire. — Vienne. — Cuirs sciés dans leur épaisseur. Cordes faites à la mécanique. — Les Gaules. — Louis XVIII et le duc de Guiche. — Le duc de Morny.

Le temps est loin où nos bourgeois français ne possédaient que deux habits, l'un d'été et fait en droguet, l'autre d'hiver et fait en bon gros drap. Ces habits, dont la durée se prolongeait presque toujours au delà de l'existence de leur propriétaire, demeuraient soigneusement enfermés au fond d'une armoire d'où ils ne sortaient que les dimanches et les jours de fête, pour y rentrer le lendemain. On se mariait, on mariait ses enfants et l'on célébrait la cinquantaine de son mariage avec le même costume.

Aujourd'hui, il faut être bien pauvre pour ne point renouveler sa garde-robe au moins une fois par an, et il se vend plus de drap dans le moins riche de nos départements qu'il ne s'en achetait il y a un siècle dans toute la France.

Les autres nations européennes suivent cet exemple; partout on préfère un vêtement bon marché et de courte durée à un vêtement solide et dont, suivant l'expression populaire, on ne peut *voir la fin*.

A-t-on tort? a-t-on raison? Je ne saurais me charger de résoudre une question de mœurs et d'habitudes aussi délicate. Je me contenterai de vous faire observer quelle vaste place occupent à l'Exposition universelle les étoffes de laine et combien leurs prix sont relativement bas. Aussi toutes les machines qu'on rencontre dans les galeries spéciales du Champ de Mars tendent-elles au but unique d'économiser sur la matière et sur la façon. Ce ne sont qu'appareils mécaniques à carder, à teindre, à tisser, à peigner, à tondre, à empaqueter, avec le moins de frais possible. Une lutte générale y montre les industries lainières de tous les pays s'évertuant à qui mieux mieux pour résoudre ce grand problème industriel.

Vient d'abord la Belgique, personnifiée par la ville de Verviers, dont les grands établissements, aménagés d'un outillage sans rival, fabriquent non-seulement pour leur marché national, mais encore pour l'Italie, le Portugal et l'Amérique du Nord, qu'ils approvisionnent avec profusion. Le bon marché de la main-d'œuvre, la facilité de se procurer à bas prix les matières premières rendent à peu près sans concurrence possible les draps, les satins, les articles de femme et la bonneterie qui sortent des ateliers de cette ville. Fabriqués en vue d'une consommation spéciale, ils vont même lutter jusqu'en Angleterre avec les produits indigènes, et l'Écosse presque tout entière s'approvisionne de vêtements de femme et de plaids tissés en Belgique.

Les Anglais ont cependant une supériorité incontestable quant à la fabrication des étoffes de laine. Ils ne comptent pas moins de cent trente-cinq exposants dont on admire surtout la régularité des tissus. On chercherait vainement autre part une pareille netteté, des chinés, des retors, des façonnés, des moulinets et un éclat aussi remarquable des noirs et des blancs. Ils excellent encore dans la filature et dans le retondage; enfin, un tissage particulier, un tour de main habile, se substituent presque toujours au foulage dont l'emploi a trop souvent l'inconvénient de confondre les fibres de la laine. De là résultent ces jaquettes d'Husterfield, rasées et nuancées en couleurs unies, ces tissus diagonaux si parfaitement évidés, et ces tweeds à apprêt brut qu'aucun autre pays ne saurait égaler.

La Prusse et ses grandes manufactures d'Aix-la-Chapelle, de Montjoie et de Duren, doivent à un outillage spécial et de premier ordre le monopole des draps noirs, des draps satins, des édredons et des castorines; mais en général leurs étoffes, surtout celles destinées à la fabrication des pantalons, manquent de goût dans leurs dessins.

Naguère encore, en Saxe, les draps et les étoffes de laine se tissaient à domicile, chez de petits artisans qui les portaient eux-mêmes aux foires de Francfort et de Leipzig. Aujourd'hui, cette industrie éparse se trouve absorbée par d'immenses et riches fabriques qui se sont emparées de la fabrication. Rien n'égale la finesse et la souplesse de leurs draps noirs.

L'Autriche est fière, à juste titre, du grand débouché de ses étoffes de laine destinées aux marchés d'Orient et de la Russie, auxquels elle fournit surtout des draps minces et de luxe, moelleux au toucher, teints en pièces avec une grande pureté et qui affectent particulièrement les couleurs blanche, orange et jonquille dont les tons clairs plaisent tant à leurs clientèles étrangères. Enfin, la Russie, la Suède, l'Italie et les États-Unis eux-mêmes n'en sont encore qu'à la période d'essais et d'imitations et ne produisent jusqu'à présent encore rien de spécial et d'original.

La France se maintient un rang éminent au milieu des produits de laine étrangers, et cette supériorité ne date pas que d'aujourd'hui.

En 1790, Elbeuf, Louviers, Darnetal, les Andelys, Vire et Lisieux fabriquaient déjà des draps pour une somme de vingt-trois millions. Dès les premières années du Consulat leur commerce prit un plus grand essor, grâce à l'emploi des machines à filer et à carder, à la lainerie mécanique et surtout à la tondeuse de John Collier, empruntée à l'Angleterre. En 1819, le chiffre d'affaires de ce groupe de villes s'élevait à vingt-huit millions.

Bientôt les cuirs de laine et les draps zéphirs, c'est-à-dire les draps solides et les draps légers, naquirent de la concurrence avec l'étranger, dont les tissus inondaient la France. Pour lutter avec plus d'avantage contre de redoutables adversaires, on recourut au système Jacquard, qui rendit désormais possibles les combinaisons des fils de diverse matière et de diverses couleurs. A dater de ce moment, les tissus à carreaux, les casimirs jaspés et les tartans barrèrent résolûment et efficacement le passage aux étoffes anglaises, objet d'un engouement général. Aussi en 1862 le commerce de draps, rien que dans le département de la Seine-Inférieure, ne tarda-t-il point à se chiffrer par quatre-vingt-douze millions. Aujourd'hui, malgré de pénibles crises commerciales, ce chiffre peut s'évaluer à cent millions.

Elbeuf fabrique toutes les espèces de draps, depuis les plus communes jusqu'aux plus chères : draps noirs, draps de couleur, croisés, satinés, édredons, castors, pantalons, jaquettes mélangées de laine, de soie et de coton; paletots épais ondulés et frisés, draps militaires, draps de collége, draps de billards.

Sedan de son côté a des draps noirs, des façonnés, des twines fines, mélangées, apprêtées, et que caractérisent la beauté de leurs retors, des velours de laine mélangés de poils de chèvre et de poils d'angora, des veloutés à poils longs et soyeux qui doivent à la teinture en pièce une remarquable vivacité de couleurs, comme l'attestent ses tissus de laine et de cachemire.

Louviers se livre plus spécialement à l'imitation des articles anglais vendus à très-bas prix. Vire semble renoncer à la fabrication des draps, pour consacrer ses métiers aux étoffes veloutées adoptées par les femmes; Vienne confectionne des nouveautés destinées à la consommation générale, c'est-à-dire à bon marché. Enfin, Bischwiller a son genre de draperie à part, légère, peu chère et cependant de belle qualité.

L'industrie du tissage des draps n'est pas la seule en France qui ne cesse de faire des progrès. Peu de personnes, sans doute, ont remarqué des produits bien simples en apparence et qui cependant opèrent une sorte de révolution dans la sellerie, ce sont des cuirs de vaches et de bœufs sciés en trois parties dans leur épaisseur.

Le dédoublage des cuirs utilise une énorme portion de peau qui se trouvait auparavant perdue, puisqu'un couteau à revers l'enlevait en varlopes et en copeaux; le dédoublage procure un autre morceau presque aussi grand, et donne la facilité de hâter la fabrication. En effet, dédoublées dans la première période de la préparation du tannage, c'est-à-dire environ un mois après leur sortie de la boucherie, les peaux, ainsi divisées, achèvent de se tanner dans le délai d'un autre mois. Sans cette opération, il faudrait au moins huit mois pour que le tannage s'effectuât.

Non loin de là, voici des cordages faits à la mécanique, ce qui abaisse singulièrement le prix du fil de caret et des câbles qu'emploie la marine.

Leur fabrication est à la fois simple et ingénieuse : le chanvre commence par subir d'abord un premier peignage à la main, et ensuite un second à l'aide d'une machine qui le débarrasse des corps étrangers qu'il peut encore contenir. Après cela on le réduit en rubans d'une grosseur égale, appropriée à celle du fil que l'on veut obtenir. Ces rubans sont tordus par des machines à filer de vingt broches qui parcourent trois cents mètres et qui en forment des fils d'une régularité parfaite. Non-seulement tous reçoivent une égale torsion en même temps, mais encore ils se prêtent, dans leur réunion, un mutuel secours; et, grâce à ce procédé, ils ne présentent, dans leur longueur, rien de la faiblesse à peu près inséparable de l'irrégularité du travail à la main; ils donnent donc aux cordages une force supérieure et constante dans tous leurs points.

Indépendamment de ces avantages essentiels de perfection et de qualité, le filage mécanique des cordages coûte beaucoup moins cher.

La suppression de la main-d'œuvre et du combustible, que l'eau remplace comme moteur apporte dans les frais de fabrication une réduction considérable, qui permet en outre d'employer des chanvres d'une qualité supérieure sans augmentation de prix.

Les gants, comme les cordages, se fabriquent ou, du moins, se cousent aujourd'hui à la mécanique.

On disait autrefois que, pour qu'une paire de gants fût accomplie, il fallait que l'Espagne en préparât la peau, que la France la taillât et que l'Angleterre la cousît.

Maintenant la France seule sait mieux qu'aucun autre pays préparer la peau de ses gants, les tailler et les coudre. Elle en produit chaque année pour quarante millions de francs, qui sortent des ateliers de Paris, de Chaumont, de Nancy, de Lunéville, de Grenoble, d'Annonay, d'Avignon, de Milhaud et de Montpellier.

Notez que je ne parle ni des gants en soie, ni des gants en déchets de laine, dont la consommation est générale.

Industrie très-compliquée, la ganterie exige une série de manipulations délicates qui commence par la mégisserie et finit par la mise en paquets.

Elle emploie des peaux de chevreaux, de chèvres, de chamois, de cerfs, d'élans, d'agneaux, de moutons et même de chiens et de chats.

Quand les peaux reviennent de la mégisserie on les trie, et, suivant leur force et leur qualité, on les destine aux gants de couleur ou aux gants blancs, et on les teint.

Après la teinture on les coupe, on les fend et on les coud au moyen de machines substituées aux étaux à mâchoire dont autrefois les rainures, en forme de dents, donnaient au

mouvement de l'aiguille qui les traversait une grande régularité de mouvements aux points.

En résumé, pour qu'une peau se transforme en gants, il faut qu'elle passe par les opérations du battage en poil, de la mise en trempe, du bain de chaux, du dépoilage, du travail du chevalet, du foulon, de l'immersion, de la mise en confit, de l'habillage, de l'étendage, du déplissage, du décrochage, du mouillage, du brayage, du palissonnage, du redressage et de la mise en paquets.

Notez que toutes ces manipulations ne concernent que la mégisserie; or, après la mégisserie vient la teinture; après la teinture, la coupe; après la coupe, la couture; après la couture, la mise en douzaines et l'expédition.

Une peau, pour être mégissée, doit passer cent trente-huit fois par les mains des ouvriers; la teinture entraîne dix-huit manipulations; la coupe, trente-quatre; la couture, dix-sept; la mise en douzaines, et l'expédition, douze.

Vous le voyez, un gant, depuis l'état de peau en poil jusqu'à celui de gant complet, subit cent dix-neuf opérations.

Les gants, si fort en faveur sous Henri IV, étaient tombés tout à fait en discrédit, surtout pour les hommes, sous le règne de Louis XVI, sous l'Empire et sous la Restauration. On eût regardé comme sans éducation celui qui se serait présenté avec des gants dans le monde.

Le premier qui osa les réhabiliter fut le duc de Guiche, grand seigneur favori de Louis XVIII. Aussi ce monarque, en le voyant entrer ganté aux Tuileries lui demanda-t-il ironiquement s'il avait mal aux mains.

Malgré la réprobation du vieux roi, chacun s'empressa de suivre l'exemple du duc, qui était à cette époque le roi de la mode. Les femmes, soumises à la même étiquette que les hommes, ne pouvaient manquer de les suivre et même de les dépasser dans une innovation qui ne manquait pas d'un certain parfum frondeur.

Toutefois, au lieu de reprendre les gants longs de l'Empire, qui recouvraient les bras au-dessus des coudes, elles adoptèrent des gants boutonnés aux poignets et d'une grande finesse. Les plus recherchés provenaient de Grenoble, qui les expédiait à Paris renfermés dans une grande coquille de noix dorée.

L'adoption des gants de Suède, dont le côté lisse de la peau s'applique sur la main, date à peu près de la même époque.

De nos jours, le duc de Morny se montra sans gants aux fêtes du couronnement de l'empereur de Russie, et tous les élégants de Pétersbourg s'empressèrent de suivre un exemple qui trouva ensuite des imitateurs à Paris. Mais cette mode ne prévalut pas longtemps, et aujourd'hui, plus que jamais, les gants sont indispensables.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE GRABEN

A VIENNE

Le Graben, que l'on peut à volonté appeler rue ou place, est, dans tous les cas, un des endroits les plus élégants et les plus animés de la capitale de l'Autriche. Il occupe exactement le centre de la ville proprement dite, *Innere Stadt*, laquelle, isolée par son entourage de glacis et sa place d'exercice, forme un noyau bien distinct au milieu des trente-deux faubourgs. Ceux-ci, du reste, sont pour la plupart des quartiers de Vienne, autant que les faubourgs Montmartre et Saint-Honoré sont des quartiers de Paris.

Cette voie s'étend du Kohlmarkt jusqu'au Stock-im-Eisen. C'est sur le Graben que s'élève la colonne de la Sainte-Trinité, commencée par l'empereur Léopold I[er] et achevée en 1679. Elle est en marbre de Salzbourg et mesure vingt mètres de hauteur. Elle a été exécutée par Fischer d'Erlach et les sculpteurs les plus célèbres de son temps, d'après les dessins de l'architecte Ottavio Burnaccini.

Nous avons nommé tout à l'heure le Stock-im-Eisen. Il est assez curieux d'indiquer l'origine de ce nom qui signifie le *tronc au fer*. Il s'agit d'un tronc d'arbre qui, selon la tradition, serait celui du dernier arbre de la forêt de Vienne. Jadis, dit-on, tous les apprentis serruriers, quand ils quittaient Vienne pour aller faire leur tour d'Autriche ou d'Allemagne, plantaient un clou dans ce tronc d'arbre vénéré. Aussi est-il depuis longtemps entièrement bardé de fer et justifie-t-il parfaitement le nom qu'il porte.

X. DACHÈRES.

CHRONIQUE DU SPORT

LES HANDICAPS

Les coutumes ont bien changé en France depuis l'époque où, à l'occasion d'une des rares courses de chevaux qui avaient lieu alors dans la plaine des Sablons, le roi Louis XVI pariait *un petit écu* contre le cheval choisi par le comte d'Artois.

Bien que les habitudes de jeu d'abord spécialement restreintes aux seuls turfistes soient de date récente parmi nous, elles ont cependant gagné la généralité du public habituel des hippodromes; — elles l'ont affolé comme en Angleterre, où la plus petite course remue des millions. Ici, comme de l'autre côté du détroit, quelques réunions entre autres ont une influence telle sur l'agiotage du turf qu'elles entraînent parfois les mêmes fluctuations, les mêmes gains et les mêmes pertes que les opérations de Bourse. Tel est l'*Omnium*, grand *handicap* annuel gagné dernièrement au bois de Boulogne par *Néméa*, pouliche de trois ans appartenant à M. le comte de Lagrange.

Ici j'ouvre une parenthèse qui — par autre parenthèse — pourra bien me mener jusqu'à la fin du papier blanc.

Parmi les hommes les plus initiés à la langue de Corneille, parmi les lexicographes, les artistes et les savants avec lesquels j'ai des relations plus ou moins intimes, il n'en est peut-être pas un qui ne m'ait fait cette question : « Ah-çà! vous autres *chroniqueurs* du turf (parlant à ma personne, ils ont la politesse de ne pas dire : *palefreniers de lettres*), dites-moi donc un peu ce que vous entendez par ce mot : *handicap*, stéréotypé sur tous les programmes de courses? »

L'insistance chronique de la question me fait supposer que parmi les lecteurs de *l'Univers illustré* la plupart doivent être dans la même ignorance que mes érudits, et — en m'excusant auprès des initiés — je leur demande humblement la permission de donner aux autres quelques mots d'explication.

Instituées d'abord pour l'amélioration des races chevalines (but dont elles se sont si bien détournées qu'aujourd'hui elles vont tout droit au résultat contraire), les courses ne sont plus qu'un spectacle et un jeu. Laissons le jeu de côté, et occupons-nous seulement du spectacle.

Pour qu'il y ait spectacle, il faut qu'il y ait lutte; pour qu'il y ait lutte, il faut des concurrents; mais il ne faut pas que ces concurrents soient tous obligés de se retirer devant la supériorité d'un seul, car alors le spectacle se borne à un coureur raflant sans vergogne un gros prix après un simple tour d'hippodrome au petit galop, et cela se voit souvent. Afin donc d'attirer ces concurrents en plus grand nombre — et aussi afin de les conserver, on a imaginé ceci : donner au plus mauvais cheval autant de chances de gagner qu'au meilleur, — autant au plus mou qu'au plus énergique, au plus faible qu'au plus fort, autant enfin au plus lent qu'au plus rapide; car voici ce qu'on entend par *handicap* :

Supposons un message à porter de Paris à Saint-Cloud, par exemple, et un prix pour le premier qui apportera ce message, entre courriers partis ensemble à un signal donné. Supposons que les concurrents soient un facteur à pied, une malle-poste et un pigeon voyageur. Eh bien, par le soin de commissaires spéciaux — c'est-à-dire par les soins du *handicaper* — il s'agira d'entasser assez de lingots de fonte dans la malle-poste, ou, s'il le faut, d'enrayer assez ses roues pour l'empêcher d'aller plus vite que le facteur pédestre; il s'agit enfin d'attacher assez de plomb aux ailes du pigeon voyageur pour le mettre dans l'impossibilité d'arriver avant les deux autres. Je sais bien que la comparaison pèche en ce qu'elle embrasse des rivaux d'espèces différentes, mais comme elle me fera mieux comprendre, je la maintiens quand même et résumerai ainsi : Le handicap le mieux réussi serait une course dans laquelle — grâce à la répartition du poids — tous les chevaux arriveraient exactement ensemble au but.

Institué d'abord dans le seul intérêt des petites écuries, le handicap, par ses abus, a seulement fini par protéger les *rosses* — et à les protéger *contre* les bons chevaux. — Singulière manière d'améliorer les races que celle qui consiste à éloigner les reproducteurs d'élite, pour faire pulluler les mauvaises graines! — Plus celles-ci se font battre, plus elles obtiennent de diminution de poids; — plus les autres accumulent de victoires, plus on entasse de plaques de plomb dans les poches *ad hoc* aux selles des vainqueurs.

Dans les engagements, toujours contractés longtemps à l'avance, et sans savoir quelle sera la répartition de poids plus ou moins acceptable pour chacun, le programme porte invariablement une condition: — celle d'une nouvelle surcharge pour l'imprudent qui s'aviserait de gagner une course de plus que celles déjà remportées à l'époque de son engagement. Ainsi pour parler seulement de l'*Omnium* de cette année, le programme disait : « Un gagnant d'un prix de 2,000 francs, après la publication des poids, portera 1 kilog. et demi de plus; de plusieurs de ces prix, 3 kilog.; d'un prix de 8,000 francs, 4 kilog; de plusieurs de ces prix ou du grand prix du Prince Impérial (celui qui a été couru le dimanche précédent), 5 kilog.

Or, le poids joue un si grand rôle dans les courses, que, suivant un dicton d'entraîneurs anglais, si deux chevaux portant le même poids devaient de toute nécessité arriver exactement ensemble au but, ce ui des deux jockeys qui, en sortant de l'écurie, mettrait en plus la clef dans sa poche n'arriverait que second. Eh bien, l'exagération ici n'est que pittoresque, car dans le langage technique adopté sur le turf, on dit très-bien d'un cheval qu'il est inférieur ou supérieur de tant de livres ou même d'une livre seulement à tel autre. Le talent du handicaper est donc d'équilibrer ces poids; mais, obligé de les répartir entre le connu des anciennes *performances* et l'inconnu des nouveaux venus, réussit-il toujours? — Voyons ce que vont répondre l'Omnium de 1866 et celui de 1867.

Cette année *Néméa* a gagné en portant 50 kilog. L'année dernière, *Ronce* avait remporté le même prix, mais avec 47 kilog. et demi seulement, et obligée cette fois de courir avec treize livres de plus, elle n'a pas même approché *Alabama* seconde avec 49 kilog. et demi; *Brunehaut* troisième avec 44 kilog., etc.

Et c'est ainsi, hélas! que la gloire se mesure au poids, depuis que l'hippodrome moderne a remplacé par de *gros* prix la simple palme et la couronne de l'antiquité, — ou le naïf *chapel de roses* du moyen âge.

LÉON GATAYES.

M. AUGUSTE PERDONNET

C'est avec un profond sentiment de regret que nous enregistrons la mort d'un savant qui avait dévoué sa vie aux idées de progrès, et qui, par ses efforts et sa parole entraînante, avait contribué puissamment à la création des écoles d'adultes et à la propagation de l'instruction spéciale et professionnelle.

M. Auguste Perdonnet, qui fut aussi l'un des fondateurs les plus distingués de la science des chemins de fer en France et en Europe, est mort à Cannes, le 28 septembre, à l'âge de soixante-six ans. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de rappeler les services qu'il a rendus comme ingénieur civil, comme administrateur des chemins de fer de l'Est, comme directeur de l'École centrale des arts et manufactures. Président et promoteur de l'Association polytechnique, sa perte sera vivement sentie, non-seulement des ingénieurs français et du monde scientifique, mais aussi de tous ceux qui ont suivi les cours de l'Association polytechnique, fondée en 1830.

Outre un grand nombre d'articles fournis au *Journal de l'Industrie* et au *Dictionnaire de l'Industrie*, M. Perdonnet a publié, avec M. Élie de Beaumont, un *Voyage métallurgique en Angleterre*; des *Mémoires métallurgiques*; le *Portefeuille de l'ingénieur des chemins de fer*, avec M. Polonceau; le *Traité élémentaire des chemins de fer*, etc. Ses cours publics font partie des publications de l'Association polytechnique. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

Nous avons fait graver un portrait très-ressemblant de M. Perdonnet, grâce à l'obligeante communication d'un beau portrait exécuté sur acier, dont M. Guiguet, l'un des professeurs de l'Association polytechnique, est propriétaire, et dont on peut trouver des épreuves chez M. Lacroix, éditeur du *Portefeuille des chemins de fer*.

H. VERNOY.

COURRIER DU PALAIS

La fin du procès du *chaouch*. — Le mot d'un témoin. — Un policeman trop zélé. — Le mot d'un juge anglais. — La magistrature anglaise à l'audience. — Familiarité. — Juges et avocats. — Lord Eldon. — Lord Mansfield et le fils de Fielding. — Le juge Bailey. — Un président écossais. — Au Texas. — Le chef d'un jury noir. — A New-York. — All-Right partout. — Les droits de l'écrivain.

Réglons vite notre compte avec l'Algérie.

Il vous souvient de cet aimable chaouch, dont je vous parlais il y a huit jours et qui mettait si joliment à rançon les pauvres diables d'Arabes, qui n'osaient dénoncer un si puissant personnage.

Mohammed-ou-Saïd, j'ai la satisfaction de vous l'apprendre, a été condamné à dix ans de travaux forcés, à trois mille francs d'amende et à la restitution des sommes extorquées par lui à ses victimes.

Le crime de corruption a été écarté par les jurés, et c'est seulement comme escroc et suborneur de témoins que Mohammed a été frappé.

Ses trois coaccusés ont été acquittés. Je suis bien aise, je l'avoue, que ce malheureux Bel-Khassem, le vieil Amin-el-oumena, en ait été quitte pour la peur.

Un des témoins a eu un mot caractéristique :

— Croyez-vous, lui demande le président, que Mohammed reçût de l'argent.

— Qui est-ce qui ne recevrait pas de l'argent ? répond-il ingénument.

On ne dirait pas mieux en terre civilisée.

Nous ferons encore, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, un petit détour avant de rentrer en France, où, grâce aux vacances toujours, ne nous appellent pas d'affaires très-urgentes.

Le policeman que nous rencontrons devant le juge Arnold n'entend pas la police à la façon du chaouch de Dra-el-Mizan, et ce serviteur de la justice d'Occident est beaucoup plus honnête que son confrère d'Orient; mais il est probable qu'il ne connaît pas cet admirable mot du plus fin des politiques : « Surtout, messieurs, pas de zèle! »

Avec la conscience du devoir accompli, il amène dans le sanctuaire de la justice — ce brave homme ne doit pas désigner autrement le tribunal — un tout jeune homme qui doit être bien étonné de se trouver là.

— Quelle faute a commise ce garçon ? demande le juge.

— Il a occasionné un embarras, la nuit, aux abords de Cremorne-Gardens.

Cremorne-Gardens est à Londres une sorte de Tivoli-Mabille, mais qui a plus l'intention de ressembler à l'un et à l'autre de ces édens parisiens qu'il n'y ressemble en effet.

M. Arnold, continuant son interrogatoire :

— Quelle espèce d'embarras ce jeune homme a-t-il causé ?

— Il arrêtait les passants pour leur offrir des voitures, et il encombrait ainsi la voie publique. Je l'ai arrêté.

— Mais pourquoi cela ? demande ce bon M. Arnold.

— Parce qu'il attroupait les passants.

— Mais il offrait des voitures.

— En offrant des voitures il causait un embarras.

Le terrible policeman ne sort pas de là, si bien que le digne juge finit par lui dire avec ce laisser-aller, qui est une des originalités de la justice anglaise :

— Je ne sais si c'est votre faute ou la mienne, mais l'un de nous deux est bien stupide.

Il faut croire que M. Arnold a fini par acquérir la certitude que le stupide des deux c'était l'agent, car il a rendu le prévenu à la liberté.

En aucun temps les magistrats d'outre-Manche n'ont craint de compromettre leur dignité en ne gardant pas un imposant décorum.

Dans un petit livre anglais que je parcourais il y a quelques jours, et qui est intitulé *la Magistrature et le Barreau*, je lisais le plus singulier dialogue entre un avocat et lord Eldon. C'était un feu roulant de calembours et de jeux de mots plus nourri qu'on n'en vit jamais sur la scène du Palais-Royal ou des Variétés entre deux comiques en vogue.

Autrefois surtout les choses se passaient entre juges et avocats avec une bonhomie singulière.

Un jour, un particulier se présentait devant la cour du Banc du roi pour donner caution de 3,000 livres sterling.

— Comment me prouverez-vous, lui demande l'avocat Davy, une célébrité d'alors, que vous pouvez répondre pour 3,000 livres ?

Le comparant donne l'état détaillé de ses biens et arrive ainsi au chiffre de 2,940 livres.

— A merveille, dit l'avocat, mais il manque encore soixante livres.

— Pour cette somme, réplique l'autre sans se déconcerter, j'ai un billet de la main de l'avocat Davy, et j'espère qu'il aura l'honnêteté de l'acquitter promptement.

La cour tout entière se mit à rire ; l'avocat n'était point à son aise, et son maintien ne montrait que trop son embarras.

— Allons, frère Davy, dit du ton poli qu'il avait toujours lord Mansfield qui présidait, allons, je crois que nous pouvons accepter la caution.

Ce même lord Mansfield, un des plus illustres magistrats qu'ait eus l'Angleterre, témoignait à l'avocat Fielding, le fils de l'auteur de *Tom Jones*, une bienveillance toute particulière.

Quand Fielding se leva pour plaider sa première cause :

M. AUGUSTE PERDONNET, dessin de M. L. Rousseau.

D'après un portrait communiqué par M. Guiguet, professeur de l'Association polytechnique.

Voir page 643.

— Eh bien ! Tom Jones, lui dit-il d'un ton encourageant et plein de bonne humeur, voyons ce que vous avez à nous dire.

Un jour, — Fielding alors n'en était plus à ses débuts, — Sa Seigneurie demanda à l'avocat une prise, et Fielding lui passa une tabatière qui contenait un tabac terriblement fort. Lord Mansfield, qui n'avait pas l'habitude de priser, prit une si grosse pincée de tabac qu'il en fut presque suffoqué.

— Ah çà ! Fielding, s'écria-t-il, que m'avez-vous donné là ? Je me suis presque empoisonné.

— Je demande bien pardon à Votre Seigneurie, répondit Fielding, mais j'ai cru qu'elle aimait le tabac irlandais.

— Comment ! vous avez sur vous du tabac irlandais ?

— J'en ai ordinairement pour l'usage de la cour.

— Je trouverais la plaisanterie excellente, reprit lord Mansfield, si elle ne m'était pas tombée dans la gorge ; mais, je vous en prie, Fielding, à l'avenir dispensez-moi des attentions que vous avez pour la cour.

C'était vraiment un charmant homme que ce lord Mansfield, et qui avait une manière toute gracieuse de rappeler les gens aux convenances.

Sir Thomas Plumer, tout jeune avocat encore, avait une fois à répondre à sir John Davenport, dont la réputation était faite. A peine avait-il pris la parole que sir John Davenport l'interrompit pour produire certains arguments qui, disait-il, lui avaient échappé.

Cette première interruption fut suivie d'une autre, puis d'une troisième.

— Sir John, dit alors doucement lord Mansfield, M. Plumer paraît désirer nous dire quelque chose; permettez-nous, s'il vous plaît, de l'entendre.

Le juge Bayley était, lui aussi, un magistrat plein de tact et de bienveillance. Il présidait, lorsqu'un avocat s'étant mis à parler presque haut à un de ses confrères, il en fut fort troublé.

— Monsieur Gray, lui dit-il pour le rappeler aux convenances, si vous montez quelque jour sur ce siége, et vous y monterez, je l'espère bien, vous vous apercevrez à quel



LE JOUR DE L'AN AU JAPON, d'après un croquis du capitaine W. S. — Voir page 646.



LE CHATEAU DU FOU

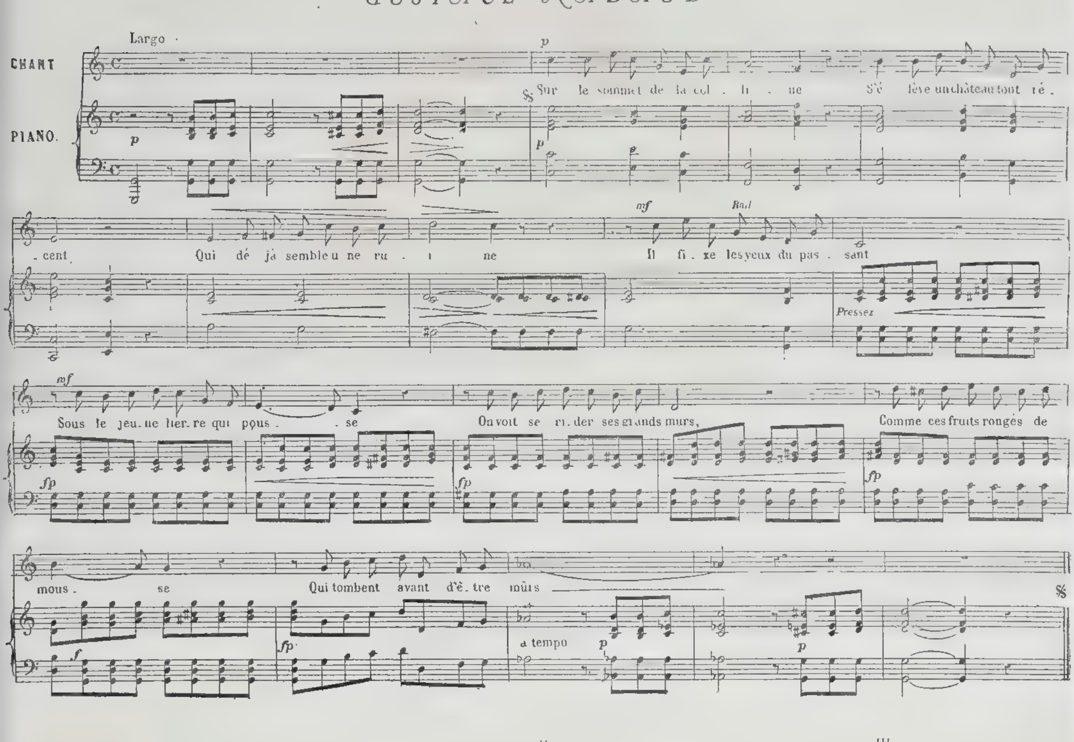
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD

GUSTAVE NADAUD
o
UNE CHANSON
Par mois



I

Sur le sommet de la colline
S'élève un château tout récent,
Qui déjà semble une ruine
Et fixe les yeux du passant.

II

Sous le jeune lierre qui pousse
On voit se rider ses grands murs,
Comme les fruits rongés de mousse
Qui tombent avant d'être mûrs.

III

Je gravis à travers la lande.
Un homme était sur le coteau;
Je l'aborde, & je lui demande
Quel est le nom de ce château.

IV

« Si vous voulez qu'on vous le dise,
Allez ici, là, n'importe où :
C'est le château de la marquise...
Mais non, c'est le château du fou.

V

« Voilà, si vous voulez le croire,
Ce qu'ils vous répéteront tous.
Mais moi, je connais cette histoire, »
Ajouta-t-il d'un ton plus doux.

VI

« Il passa dans cette contrée,
— J'étais jeune, voilà longtemps, —
Une femme belle & titrée,
Baronne & veuve avant vingt ans.

VII

« Un jeune homme du voisinage
Conçut pour elle un fol amour.
La dame accepta son hommage
Et crut le payer de retour.

VIII

« Ce n'était pas une chaumine
Qui convenait à son blason :
Un château dut, sur la colline,
Succéder à l'humble maison.

IX

« Tout amant, ici-bas, élève
Un temple à sa divinité;
Les uns bâtissent dans le rêve,
D'autres dans la réalité.

X

« La dame voulut elle-même
Dresser le plan de son château...
Rien ne coûte pour ce qu'on aime;
Rien n'est trop grand, rien n'est trop beau.

XI

« Pour extraire les pierres blanches
On taille le sol en gradins.
Les forêts fournissent les planches;
Les prés se changent en jardins.

XII

« Plus de vendange dans la vigne;
Plus de moissons dans les guérets.
Le désert allonge sa ligne...
Mais après, direz-vous, après?

XIII

« Un couple d'oiseaux se sépare
Avant d'avoir construit son nid.
La destinée est si bizarre!
Le château ne fut pas fini.

XIV

« Car notre baronne est marquise.
Le manoir loge le hibou;
Et le paysan le baptise
De ce nom : « Le château du fou. »

XV

« Vous me demanderez peut-être
Le nom de la dame? Pourquoi?
Il vaut mieux ne pas la connaître.
Le fou? Regardez-le : c'est moi! »

GUSTAVE NADAUD.

Heugel et Cie, éditeurs.

point il est incommode pour le juge d'entendre causer les avocats.

En Écosse surtout, les juges ont la réputation d'oublier volontiers la solennité de l'audience.

Dans une affaire capitale, un témoin venait de déposer.

— Monsieur, lui dit lord Kaimes, le président, j'ai encore une question à vous adresser et souvenez-vous que vous parlez sous la foi du serment. Vous dites que vous êtes de Brechin?

— Oui, milord.

— Connaissez-vous Collin Gillies?

— Oui, milord, je le connais très-bien.

— Eh bien, dites-lui que j'irai déjeuner chez lui jeudi matin.

J'ai bien entendu un jour à la cour d'assises de Paris un président adresser à un témoin cette question à brûle pourpoint : « Comment vous portez-vous? » Mais c'était une distraction de l'honorable magistrat, et c'est : « Comment vous appelez-vous? » qu'il avait voulu dire.

Une petite excursion au Texas ne vous déplaira pas sans doute. C'est d'ailleurs l'affaire de deux minutes, pas davantage. Si j'en crois un journal américain, deux épisodes passablement comiques auraient fort egayé récemment l'audience d'une cour criminelle.

Le jury, composé de noirs, était entré dans la chambre des délibérations. Il y était depuis une heure et y faisait un bruit épouvantable qu'on ne pouvait pas s'expliquer, lorsque le chef du jury, rentrant tout à coup dans la salle d'audience, dit à la cour :

« Monsieur la Cour, on nous a enfermés dans la chambre pour en rapporter un verdict; nous avons cherché dans la cheminée, dans la table, partout, et nous n'avons rien trouvé qui ressemblât à un verdict. »

Ceci rappelle un peu trop la scène du conscrit et du caporal.

— Fusilier Dumanet, quinze jours de salle de police, que vous avez détérioré ce banc.

— Caporal, que ce n'est pas moi, que c'est la vétusté.

— La Vétusté? Connais pas ce nom-là dans la compagnie. Allez-moi chercher la Vétusté.

L'histoire du chef du jury texien pourrait bien être quelque *humbug* d'un journal du Sud qui ne serait pas fâché de faire passer les nègres pour des brutes.

Je ne voudrais même pas jurer que la suite de l'histoire fût vraie, quoique moins invraisemblable.

Le chef du jury serait sorti une seconde fois de la chambre des délibérations, et s'adressant de nouveau à la cour :

« Monsieur la Cour, aurait-il dit, est-ce que je ne suis pas le chef du jury?

— Si vraiment vous l'êtes.

— C'est ce que je leur dis. Eh bien, ils ne veulent pas être de la même opinion que moi! N'est-ce pas qu'ils doivent voter comme moi, puisque je suis le chef? »

Le mot fût-il vrai, qu'en faudrait-il conclure? Qu'on a eu tort d'émanciper les esclaves? Non; mais, qu'après les avoir émancipés, il faut les instruire.

Il nous vient encore d'Amérique des nouvelles qui nous mettent dans une singulière perplexité.

Le *New-York-Herald* du 17 août dernier annonce que les acrobates japonais ont comparu, le 12, devant le juge; que Foo-Choo-Matz, oncle du petit All-Right, accusé d'escroquerie, a été acquitté; que le petit All-Right assistait à l'audience.

Le 31 août, autre procès, où les Japonais sont parties, suivant le *New-York-Herald*.

« Voici encore, lit-on dans la feuille américaine, les acrobates japonais devant les tribunaux : on a arrêté hier M. Smith, l'associé de M. Maguire, et Mme Smith, sur la plainte de M. Maguire, qui les accuse de chercher à diviser la troupe pour arriver à la reformer à leur profit. Le petit All-Right était avec eux et a préféré les suivre en prison que de s'en séparer. »

Et, plus loin, dans le même numéro :

« Les acrobates japonais... ont comparu devant le juge Bernard, hier, lequel leur a défendu de quitter le pays ou d'exécuter leurs exercices pour le compte d'autres personnes que les plaignants, à peine de 10,000 dollars de dommages-intérêts. »

Et le petit All-Right, et la troupe japonaise faisaient, le 31 août, leurs tours au cirque de l'Empereur.

Être en même temps à New-York et à Paris, voilà qui est certainement le tour le plus extraordinaire de ces Orientaux; mais il y aura, vous le verrez, des gens qui n'y croiront pas, et qui aimeront mieux vous soutenir qu'il y a deux All-Right. Mais alors où serait le bon? au cirque de l'Empereur ou à New-York?

M. Arnault n'aura-t-il pas l'idée de nous dire :

« Le seul bon, le seul vrai All-Right, mesdames et messieurs, il est à l'Hippodrome. »

Nous revenons d'Amérique tout juste pour enregistrer un arrêt de la cour de cassation qui a pour les écrivains un grand intérêt.

M. Delprat, avocat distingué du barreau de Paris, a rédigé pendant quelque temps le courrier politique dans la *Revue nationale*, qui a pour directeur M. Charpentier. Un jour il arriva que M. Delprat, relisant dans la *Revue* son article, le trouva coupé et modifié.

L'auteur des coupures et des modifications était M. Charpentier.

M. Delprat ne goûta pas l'arrangement, et demanda l'insertion d'une lettre où il informait les lecteurs que l'article publié avait été modifié par une plume qui n'était pas la sienne.

M. Charpentier refusa.

Le tribunal et la cour d'appel donnèrent raison à son refus.

La cour de cassation a reconnu le droit de M. Delprat.

« Attendu, entre autres motifs, que si la situation du directeur d'une publication ou revue périodique et celle de l'éditeur d'un livre n'est pas identique à tous égards, ce n'est pas à dire que le directeur de la *Revue* puisse, plus que l'éditeur du livre, se substituer à l'auteur dans les actes dérivant du droit de propriété, et spécialement modifier sans l'assentiment de ce dernier le manuscrit qu'il publie; que, sans doute, obligé d'assurer l'exactitude de sa publication et de la maintenir dans ses limites et dans son cadre, le directeur peut être contraint par les circonstances à modifier seul les manuscrits de ses collaborateurs; mais que cette nécessité doit se concilier avec le droit des écrivains qu'elle ne saurait absorber et détruire, et que, notamment, elle ne peut avoir pour effet d'obliger ceux-ci à accepter les modifications faites à leur insu dans les écrits par eux livrés, et à couvrir de leur nom les changements et les corrections auxquels ils n'ont pas participé... »

Voilà le droit de chacun nettement défini, et, si j'étais M. Delprat, je serais charmé d'un petit désagrément qui a été l'occasion d'un excellent arrêt.

MAITRE GUÉRIN.

LE JOUR DE L'AN AU JAPON

Quiconque a assisté aux merveilleux exercices des Japonais du cirque Napoléon peut se faire une idée du degré de perfection auquel leurs compatriotes ont élevé certains jeux. Faire courir une toupie en mouvement le long d'un fil tendu ou sur le tranchant d'un sabre est une bagatelle pour ces aimables équilibristes. Si de tels tours d'adresse ne sont pas à la portée du premier Japonais venu, il en est bien peu du moins parmi eux qui ne soient habiles à manier la toupie. Jeunes et vieux manifestent au Japon un goût égal pour tous ces jeux, qui, ailleurs, sont abandonnés à l'amusement du premier âge.

Au nouvel an, par exemple, qui tombe chez eux dans le courant du mois de février, leur joie se traduit par les récréations les plus enfantines. Tout le monde sort du logis, grands et petits, et chacun sur son seuil se livre au plaisir de manier la toupie ou la raquette, de pousser le cerceau, d'enjamber les échasses ou de diriger le cerf-volant.

Le cerf-volant japonais affecte les formes les plus variées, suivant les contours des figures bizarres qu'il représente. La toupie est de forme cylindrique et creuse, avec un lest intérieur qui lui assure l'équilibre. La raquette est de bois et plate; elle s'allonge en forme de palette, un peu plus large à son extrémité, et est généralement recouverte sur une de ses faces par des figures peintes en étoffes qui amortissent le heurt du volant. Ce volant, plus petit que ne sont les nôtres, est formé d'une capsule végétale assez lourde dans laquelle sont fichées les plumes.

C'est un très-curieux spectacle que de voir une ville entière livrée à ces divertissements en pleine rue. Le lecteur en jugera par le dessin que nous publions d'après le croquis qu'un voyageur a pris sur nature dans les rues mêmes de Yokohama. On y voit que le jeu prédominant est celui du volant. Chaque fois qu'une jeune fille fait quelque faute dans son jeu, elle est punie avec assez de sans-façon par une fustigation légère que lui administre son partenaire au moyen de la raquette. Cette fustigation, qui s'adresse naturellement à l'endroit consacré, ne soulève aucune indignation, mais seulement la gaieté la plus franche parmi les jeunes Japonaises.

Tel est, pendant trois jours, au retour de chaque nouvelle année, l'un des principaux amusements de ce peuple, qui nous apparaît tout à la fois si sérieux et si enfant.

P. DICK.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1])

— Vous en ferez quatre, six, huit, tant que vous voudrez; mais croyez-vous que vos lecteurs parisiens s'intéressent beaucoup aux amours d'une khanesse d'Avarie et d'un beg tatar, tout descendant qu'il est des califes persans?

— Pourquoi pas? Le cœur est le cœur dans tous les pays du monde.

— Oui, mais les passions se manifestent de différentes façons. Il ne faut pas juger tous les Asiatiques sur Orosmane, qui ne voulait pas que Nérestan le surpassât en générosité. Ammalat-Beg — Ammalat-Beg est l'amant de Sultanetta — assassinant le colonel Verkovsky, lequel l'a empêché d'être pendu, le déterrant pour lui couper la tête, et portant cette tête à Ackmeth-Khan, son beau-père, qui met à ce prix la main de sa fille, ne serait peut-être pas très-bien compris des comtesses du faubourg Saint-Germain, des banquiers de la rue du Mont-Blanc et des princesses de la rue de Bréda.

— Ce sera nouveau mon cher prince, et je compte sur la nouveauté. Mais qu'est-ce que je vois là?

1. Voir les numéros 558 à 661

— Pardieu! c'est Derbend.

C'était Derbend, en effet, c'est-à-dire une immense muraille pélasgique qui nous barrait le passage en s'étendant du haut de la montagne jusqu'à la mer.

Devant nous seulement une porte massive, appartenant, comme forme, à cette puissante architecture orientale destinée à braver les siècles, s'ouvrait et semblait aspirer à elle et avaler le chemin.

Près de cette porte s'élevait une fontaine qui paraissait bâtie par les Pélasges et à laquelle des femmes tatares, avec leurs longs voiles à carreaux de couleur vive, venaient puiser de l'eau.

Des hommes armés jusqu'aux dents étaient appuyés à la muraille, immobiles et graves comme des statues.

Ils ne parlaient pas entre eux, ils ne regardaient pas les femmes qui passaient devant eux : ils rêvaient.

De l'autre côté de la route, il y avait un de ces murs ruinés, comme il y en a toujours près des portes et des fontaines des villes d'Orient, et qui ont l'air d'être là pour l'effet. Dans l'intérieur du mur, là où avait sans doute été autrefois une maison, poussaient des arbres énormes, chênes et noyers.

Nous fîmes arrêter les voitures.

C'est si rare de trouver une ville qui réponde à l'idée qu'on s'est faite d'elle, d'après son nom, d'après sa naissance, d'après les événements qu'elle a vus s'accomplir!

Mais Derbend, c'était bien cela; c'était bien la ville, non pas aux portes de fer, mais la ville *porte de fer* elle-même; c'était bien la grande muraille destinée à separer l'Asie de l'Europe, et à arrêter contre son granit et son airain les invasions des Scythes, cette terreur du vieux monde, aux yeux duquel ils représentaient la barbarie vivante et dont le nom était emprunté au sifflement de leurs flèches.

Nous nous décidâmes enfin à entrer dans la ville.

C'était bien la ville frontière, la ville limite, la ville placée entre l'Europe et l'Asie et qui est à la fois européenne et asiatique.

Au haut, la mosquée, les bazars, les maisons à toit plat, les rampes escarpées conduisant à la forteresse.

Au bas, les maisons à toit vert, les casernes, les drojkys, les charrettes.

Seulement fourmillait dans les rues le mélange des costumes persans, tatars, tcherkesses, arméniens, géorgiens.

Puis, au milieu de tout cela, lente, froide, glacée, blanche comme un spectre dans son linceul, la femme arménienne avec son long voile blanc drapé à la façon de la vestale antique.

Ah! c'était beau, très-beau. Mon pauvre Louis Boulanger, mon cher Giraud, où étiez-vous?

Nous étions deux à vous appeler, Moynet et moi.

Les voitures s'arrêtèrent devant la maison du gouverneur, le général Acceief. Il était à Tiflis; mais les domestiques attendaient sur le perron, mais le dîner était servi. Bagration avait étendu son bâton de magicien de Temirkhan-Choura à Derbend, et tout était prêt.

Nous mangeâmes aussi vivement que possible: nous voulions profiter des derniers rayons du jour pour descendre jusqu'à la mer, dont nous n'étions qu'à deux ou trois cents pas.

Bagration se chargea d'être notre cicérone. Derbend, c'est sa ville, ou plutôt son royaume. Tout le monde le connaissait, le saluait, lui souriait : on le sentait aimé de toute cette population, comme est aimée, quelle qu'elle soit, la chose prodigue et bienfaisante; comme on aime la fontaine qui répand son eau, comme on aime l'arbre qui secoue ses fruits, qui épanche son ombre.

C'est incroyable comme il est facile d'être bon quand on est fort.

La première chose qui nous frappa fut une petite baraque en terre; elle était défendue par deux canons; elle était entourée d'une chaîne, et, sur deux piliers de pierre, elle portait le double millésime 1722 et 1848, avec cette inscription :

PERVOE AT DAKNOVENIÉ VELIKAVO PETRA.

Ce qui signifie : « Le premier repos de Pierre le Grand. »

Ce fut en 1722 que Pierre visita Derbend; ce fut en 1848 que l'on mit cette barrière autour de la cabane qu'il avait habitée.

Un troisième canon la défend du côté de la mer. Ces canons ont été amenés par le tzar; ils avaient été fondus par lui à Voronèje sur le Don; ils portent la date de 1715.

Un des trois, celui qui est placé derrière la petite cabane, est resté monté sur un affût du temps.

C'est encore une des stations de cet homme de génie consacrée par la reconnaissance des peuples. Les Russes ont cela d'admirable que cent cinquante ans écoulés depuis la mort de Pierre n'ont rien enlevé à la vénération qu'ils portent à sa mémoire.

Son désespoir était de trouver une mer, un littoral et pas de port.

Derbend n'a pas même de rade; on aborde par un chenal de quinze pieds de large. Excepté dans cette ouverture, la mer brise partout sur des roches.

Souvent, quand elle est un peu grosse, les hommes sont obligés de se jeter à l'eau pour diriger leurs barques à travers cette étroite passe; cette eau monte seulement jusqu'au-dessus de la ceinture.

Une espèce de jetée, que la mer inonde au moindre mouvement de ses vagues, s'étend à une cinquantaine de pas en mer. Elle sert à s'embarquer en dehors de cette ligne de brisants.

Le mur qui défend la ville du côté du midi s'étend le long de cette jetée, qu'il abandonne bientôt, la laissant se projeter seule dans la mer; pour qu'il offre moins de résistance

aux vagues, il est ouvert à la base comme par d'énormes meurtrières; par ces meurtrières, l'eau, dans les gros temps, peut entrer et sortir; nous ne parlons pas du flux et du reflux, la Caspienne n'ayant pas de marée.

Du rivage de la mer, on voit admirablement toute la ville qui s'étend en amphithéâtre; c'est une cascade de maisons qui descend du haut de la première chaîne de collines jusqu'à la plage; seulement, au fur et à mesure qu'elles descendent, elles s'européanisent.

Au haut de la ville, on est dans un aoul tatar.

Au bas de la ville, on est dans une caserne russe.

Vue de la plage, la ville présente l'aspect d'un carré long qui ressemble à un tapis déroulé fléchissant par le milieu; du côté méridional, la muraille présente une espèce de renflement, comme si, la ville ayant fait un effort, l'enceinte avait cédé.

Partout où la muraille est restée intacte, on reconnaît la construction pélasgique; aux endroits où elle s'est écroulée, elle a été rebâtie en pierres ordinaires et selon les règles de la maçonnerie moderne.

Cependant, je doute que les murailles remontent aux Pélasges; si j'osais émettre une opinion en si délicate matière, je dirais que Khosrou le Grand, que nous appelons Chosroès, le fortifia, d'après les traditions pélasgiques, vers 562, dans ses guerres contre Justinien.

La porte du Sud serait une preuve, selon moi, à l'appui de cette opinion; elle est surmontée du fameux lion persan que le fils de Kobad avait pris pour emblème, et qui, parmi toutes les différentes races de lions qu'ont inventées les sculpteurs, présente cette spécialité d'avoir la tête faite comme un grelot.

Au-dessous du lion est une inscription en vieux persan, que personne ne peut lire parmi les Persans modernes. Bagration m'a promis d'en faire prendre l'empreinte, et je lui ai promis, moi, de lui en faire faire une traduction par mon savant ami Saulcy.

La nuit seule nous fit rentrer dans notre maison ou plutôt dans notre palais. Et nous adressâmes nos prières à la nuit, pour qu'elle se fît rapide comme une nuit d'été.

Nous avions soif de Derbend, qui nous apparaissait avec la magie du crépuscule, et qui, bien certainement, devait être la chose la plus curieuse que nous eussions encore vue.

Avec le jour nous fûmes sur pied. Ne soyons cependant pas ingrats envers les lits du gouverneur de Derbend, et constatons que, pour la troisième fois, à Derbend nous couchâmes sur quelque chose qui ressemblait à un matelas, et dans des serviettes qui ressemblaient à des draps.

L'hospitalité russe avait devancé notre réveil : une calèche, probablement attelée dès la veille au soir, nous attendait à la porte.

Il faut répéter à chaque instant, et on ne le répétera jamais assez, que nul peuple ne comprend comme le peuple russe toutes les délicatesses de l'hospitalité.

Outre ses rues secondaires, Derbend, comme les églises latines, est coupée en croix par deux artères, l'une longitudinale, l'autre transversale.

L'artère longitudinale va de la mer à la ville persane et tatare. Seulement, elle est forcée de s'arrêter au bazar, les difficultés du terrain l'empêchent de monter plus haut.

L'artère transversale va de la porte du Midi à la porte du Nord, ou, si l'on aime mieux cette seconde désignation, de la porte du Lion à la porte de la Fontaine.

Les deux côtés de la rue ascendante sont garnis de boutiques, presque toutes de chaudronniers et de forgerons; au fond de chacune de ces boutiques est creusée une niche, et dans cette niche, avec l'immobile gravité qui caractérise son espèce, est perché un épervier.

Grâce à cet épervier, chaque jour de fête ou de repos, le forgeron ou le chaudronnier se donne, comme un grand seigneur, la satisfaction d'une chasse aux alouettes ou aux petits oiseaux.

Après avoir visité le bazar, nous gagnâmes la mosquée; le moullah nous attendait pour nous la faire visiter; je voulais, selon l'usage oriental, ôter mes bottes; mais il ne le permit point : on se contenta de relever le tapis sacré et de nous faire marcher sur le carreau.

En sortant de la mosquée, une espèce de cippe funéraire frappa ma vue; je demandai ce que c'était : il me semblait que cette colonne devait se rattacher à quelque légende.

Je ne me trompais pas, ou plutôt je me trompais : ce n'était pas une légende, c'était une histoire.

Il y a à peu près cent trente ans, lorsque Derbend, ville persane, était sous la domination de Nadir-Schah, les habitants se révoltèrent contre un gouverneur très-doux et très-pacifique que le hasard leur avait donné et le chassèrent de leurs murs.

Nadir-Schah n'était pas homme à se laisser fermer, à lui, maître de l'Asie, la porte de l'Europe : il envoya, pour remplacer le gouverneur pacifique, le plus féroce de ses favoris, en lui recommandant de reprendre la ville à quelque prix que ce fût, lui laissant le choix de la vengeance qu'il devait tirer des habitants.

Le nouveau khan s'achemina vers Derbend, força les portes et reprit la ville.

Le lendemain de sa rentrée en possession, le khan donna l'ordre à tous les fidèles de se rendre à la mosquée.

Les bons musulmans s'y rendirent; les mauvais restèrent chez eux.

A chacun de ceux qui se rendirent à son ordre, le khan fit, à leur entrée dans la mosquée, arracher un œil.

Quant à ceux qui étaient restés à la maison, on leur arracha les deux yeux.

On pesa les yeux de tous ces borgnes et de tous ces aveugles : il y en avait, mesure persane, sept batmans; mesure russe, trois pouds et demi; mesure française, cent dix livres.

Tous ces yeux sont enterrés sous la colonne qui s'élève en face de la porte, entre les deux platanes.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

Les toilettes d'hiver ont occupé depuis quinze jours toutes nos grandes maisons de confections; créer des costumes pour les femmes élégantes et des modèles à reproduire pour les couturières de province et de l'étranger, telle est la tâche qui leur est imposée et dont elles se tirent à la satisfaction générale.

La chronique de modes a moins de talent, mais elle a aussi ses fatigues, car si elle n'invente rien, il lui faut du moins le pied assez leste pour courir de tous côtés récolter des nouvelles, heureuse alors qu'elle réussit au gré de ses lectrices.

Voici un bon mois pour la nouveauté : elle se montre de tous côtés et sous toutes les formes; nous avons déjà parlé des chapeaux, occupons-nous des robes et des garnitures.

Pour les robes de chez soi et sorties du matin, on portera beaucoup d'étoffes *peluche* dont le reflet chatoyant est d'un charmant aspect; le cachemire uni sera aussi employé, mais il exige beaucoup de garnitures.

Les soirées sont à petites dispositions, très-souvent brochées et que l'on appelle des armures, les teintes dorées s'y marient au noir, au violet et au marron; c'est riche et simple à la fois. On portera beaucoup de foulard, si j'en crois les assortiments que nous voyons dans les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau. Il est arrivé une collection considérable de robes d'hiver dont les dessins généralement sur fond noir sont composés de petits motifs espacés d'un effet distingué. Le foulard en belle qualité fait plus d'usage que le taffetas, il ne se coupe jamais et se nettoie bien mieux, et enfin il est moins cher; toutes ces considérations lui assurent une vogue que la *Malle des Indes* alimente chaque saison par des tissus hors ligne fabriques spécialement pour ses magasins et défiant toute concurrence. Après avoir eu la collection d'échantillons de robes saison d'été, on peut demander à la *Malle des Indes* celle des modes d'hiver qui sera toujours expédiée *franco* à toutes nos lectrices.

Voyons les garnitures : ce n'est pas trop pour en avoir une idée de passer une heure chez MM. Ransons et Yves aux magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. La provision est variée. Je cite en première ligne ses galons de velours découpés à dents avec grelots de perles taillées, ceci est pour les robes de soie; les apprêts de passementeries et les rubans moirés sont employés pour le même objet.

Aux robes de lainage on peut permettre la fantaisie, et c'est pour cela que je conseille l'emploi des broderies *Bretonnes* qui sont préparées au mètre et font de très-charmantes garnitures; j'ai vu déjà des costumes de cachemire à double jupe avec paletot assorti, complétement ornés de ces bandes brodées de soie de diverses couleurs, sur fond bleu, blanc ou violet, tandis que le cachemire du vêtement est noir, marron ou gris-feutre; j'ai trouvé cela d'une originalité très comme il faut.

Parmi les nouveautés des magasins de la *Ville de Lyon*, on remarque une nouvelle ceinture qu'il faut citer : elle se compose d'un large ruban qui entoure la taille et tombe en écharpe derrière, mais qui est retenu d'abord par un large anneau doré, auquel s'agrafe encore par une chaîne un second anneau dans lequel passent aussi les bouts de la ceinture; c'est très-élégant; on appelle cela la ceinture *Camors*, c'est assez dire qu'on compte sur un grand succès.

Avec les robes courtes à jupes étagées on comprendra la valeur du jupon parisien regulateur de la maison Dugé, rue d'Aboukir, 9. Ce modèle, qui est breveté, est organisé de manière à se diminuer dans sa longueur, ce qui permet de l'admettre avec tous les genres de robes; la ceinture très-bien organisée soutient le haut de la robe; il n'y a des ressorts que dans le bas, le milieu se compose de galons flexibles agrafés à la ceinture et que l'on peut remonter à volonté pour changer la longueur du jupon.

La maison Dugé prépare son jupon parisien en cachemire de couleur pour toilette de ville, et en tissu blanc pour robe de soirée; elle n'a besoin pour expédier ce nouveau modèle que de la mesure de ceinture.

Mes lectrices qui demandent souvent des conseils au sujet de la parfumerie vont être contentes, leur chroniqueuse est en mesure de les renseigner.

La maison Violet, à la *Reine des Abeilles*, si connue par ses excellents produits, inaugure cette semaine un magasin de detail, boulevard des Capucines, à l'angle de la rue Scribe. Le local, par sa splendide décoration, sera digne de la clientèle aristocratique qui doit le visiter. Il y aura un salon spécial pour recevoir les belles clientes; enfin nous aurons là, au centre de l'élégance, un magasin d'un aspect tout nouveau, et comme nous sommes certains de la qualité des produits, on peut d'avance lui prédire un succès sans précédent.

Il faut encore quelques jours pour visiter ce temple voué aux parfums, dont je ne manquerai pas de donner la description à mes chers lecteurs et lectrices. J'ai toujours fort estimé la parfumerie de la maison Violet; son savon de Thridace suffirait pour la placer au premier rang; il faut pourtant citer aussi sa Crème au beurre de cacao, pour épaissir la chevelure; sa Thymeliane, qui fait bouffer et onduler les cheveux; sa Crème Pompadour, qui efface les rides; et ses Essences florales, parfums choisis pour le mouchoir, que l'on nomme le *Scotia flora*, le *Bouquet de West End*, les *Fleurs de Mai*, la *Fleur de Pêcher*, le *Géranium Prince Orange* et la *Violette de Parme*.

Voilà, chères lectrices, des provisions qui nous permettront d'attendre le printemps sans trop d'impatience; c'est quand les fleurs nous abandonnent qu'il faut aller chercher leurs doux parfums dans les salons de la *Reine des Abeilles*.

ALICE DE SAVIGNY.

LE DÉPART DES HIRONDELLES

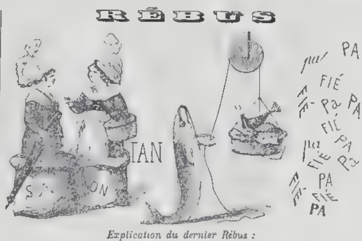
Les nuits deviennent longues et tristes. Le soleil perce difficilement les froides brumes du matin. Le vent se déchaîne, aigre et impétueux. Les feuilles jaunies se détachent des arbres et s'envolent en tourbillonnant. Le promeneur marche vite et boutonne son paletot. On ne saurait, hélas! se le dissimuler : la belle saison est terminée. Le sombre hiver s'avance à grands pas. Il va falloir jeter du bois dans l'âtre, et, après le dîner, se pelotonner au coin de la cheminée pendant que la pluie fouettera les vitres.

Les hirondelles, ces oiseaux perspicaces qui savent la météorologie mieux que M. Le Verrier, ne se sont point trompées à ces premières bises, messagères de la rude saison. Elles sont parties à tire-d'aile vers les régions lointaines, où les attend un climat plus doux. Elles nous ont quittés, pour ne reparaître qu'aux prochains lilas.

Le Départ des Hirondelles : ce sujet a inspiré à M. Muttenthaler une composition pleine de charme et de douce mélancolie.

Une famille de villageois se tient sur le seuil de la ferme. Le soleil, qui disparaît derrière les montagnes de l'horizon, lance ses dernières lueurs. Les arbres sont presque entièrement dépouillés de leur verte parure. Le gros bataillon des hirondelles s'est déjà mis en route. Un couple seulement est resté en arrière; il semble qu'il n'ait pas le courage d'abandonner le nid qui lui appartient depuis plusieurs années, et que toujours on a respecté religieusement. On dirait que ces oiseaux se sont pris d'affection pour cette brave famille de travailleurs, qui, de son côté, regarde leur présence au-dessus de leur tête comme un présage de bonheur. Cependant le mâle est inquiet; il tournoie autour de sa com-

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :
Les personnes qui prennent un abonnement à *l'Univers illustré* auront la prime pendant quelques jours encore.

LE DÉPART DES HIRONDELLES, d'après un tableau de M. A. Muttenthaler. — Voir page 647.

pagne, comme pour la gourmander de sa lenteur. Celle-ci comprend son inquiétude; elle rentre un instant dans son nid pour le revoir une dernière fois; puis elle se rapproche de son seigneur et maître, et les voilà tous deux partis avec la rapidité de la flèche.

Toutes ces petites manœuvres, la famille les a observées avec une silencieuse attention. Une des petites filles tendait au couple ailé le morceau de pain de son souper. Elle espérait le retenir, car elle ne sait pas encore que la nature a des lois immuables auxquelles obéissent les êtres et les choses. Au revoir, hirondelles aimées !

Les hirondelles disparues, on rentre au logis; mais le reste de la soirée se passe dans la tristesse, car il est vide le petit nid qui est suspendu aux poutres du toit. Et la disparition des deux oiseaux annonce trop sûrement que les rigueurs de l'hiver vont se déchaîner sur le pauvre ménage.

Tel est le tableau de M. Muttenthaler. Tous ces détails sont compris avec une grâce charmante et rendus avec une finesse de pinceau et une harmonie de couleur qui révèlent un véritable artiste doublé d'un poëte.

Que l'on veuille bien jeter les yeux sur la gravure que nous publions, et nous sommes convaincus que notre opinion sera partagée par le lecteur.

R. Bryon

ECHECS

Nous ajournons à quinzaine la publication du problème n° 67, problème particulièrement beau et difficile.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 66.

BLANCS.	NOIRS.
1 T. 3e TD éch. déc.	1 F. couvre, ou R. 4e FR.
2 F. 6eTD.	2 coup quelconque.
3 F. 8eFD éch. m.	3 . . . . . .

Solutions justes : MM. C.., T..., à Nancy; D. Mercier, à Argelliers; Faysse père, à Beauvoisin; P. de M..., à Bourron; Émile Frau, à Lyon; E. de Vergès, à Alger; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Aune Frédéric, à Alger; Lagache, à Saint-Georges; X...; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; J Planche; Aimé Gautier, à Bercy; E. Lequesne.

Solutions justes du Problème n° 65 : M. Aune Frédéric, à Alger.

Envoyer les solutions dans la quinzaine.

PROBLÈME N° 70

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Paris.	4f 50	9f »	18
Départements	5 »	10 »	20
Suisse.	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg.	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, Iles Ioniennes, Valachie. . . .	8 50	16 50	33

Il est indispensable *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* Bandes imprimées *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

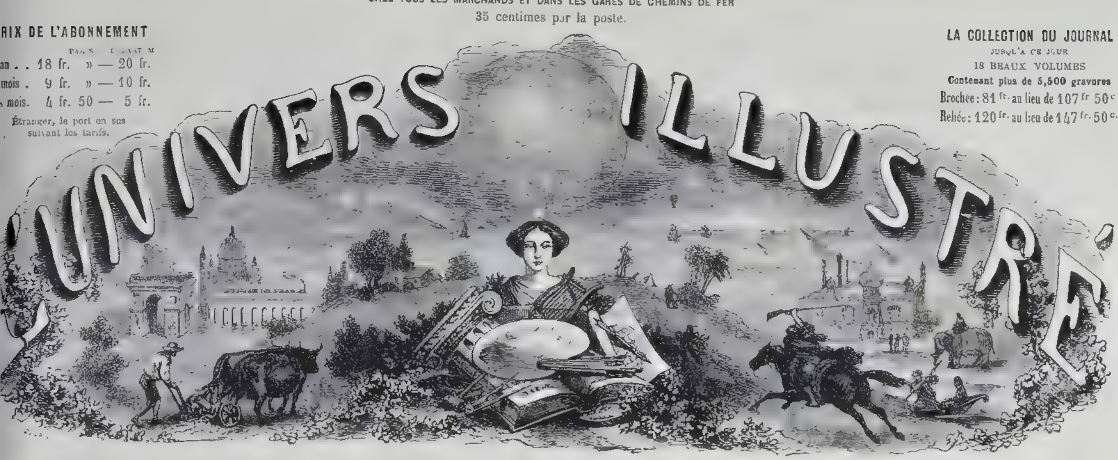
30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

RIX DE L'ABONNEMENT

an . . 18 fr. » — 20 fr.
mois . 9 fr. » — 10 fr.
mois. 4 fr. 50 — 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 666 — 19 Octobre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Les étrangleurs. — Etranglés et être Anglais. — Les feuilles qui tombent. — Les almanachs qui poussent. — Un nid de fauvettes. — L'histoire des vieilles lunes. — *l'Armana Prouvençaou.* — Les troubadours modernes. — Le médecin de Cucugnan. — Comme c'est poli ! — Trop fin pour vous. — Réclamation des Hottentots. — Stephen et Cidalise. — Un musée comme on en voit peu. — Vice et vertu. — Les extrêmes se touchent.

Laissez-moi, je vous prie, avant de commencer ma *chronique,* m'assurer que je ne suis pas étranglé. Mon quartier, déjà assez mal famé au point de vue des rencontres nocturnes et du roman sous le réverbère, va se faire une réputation détestable, si les journaux graves persistent à nous annoncer, tous les matins, que les sieurs B... et D..., revenant du spectacle, ont été assaillis, derrière l'église de Notre-Dame de Lorette ou à l'angle de la rue de Navarin, par quatre entrepreneurs de strangulation, qui se sont servis de leur cravate en guise de *lasso* mexicain. Permettez : ceci n'était pas compris dans le programme de l'Exposition universelle, ni dans les produits de l'industrie que nous envoient les pays à demi barbares pour nous prouver qu'ils se civilisent. Qu'avons-nous gagné au déboisement, aux chemins de fer et aux routes départementales, si nos rues les plus fréquentées remplacent avec avantage la forêt de Bondy, et si nos chemins les mieux entretenus deviennent le théâtre d'une cent cinquantième reprise du *Courrier de Lyon?* Le mois dernier, aux portes de Marseille, entre deux rangs de *bastides,* à l'ombre des *pinèdes* où les grives bénévoles arivent pour se faire manquer par des fusils pacifiques, une bande de malfaiteurs fantaisistes arrêtait les diligences. A présent, c'est en plein Paris que des Indiens de la Villette et de Belleville nous offrent la contrefaçon des exploits célèbres par Méry et Gabriel Ferry. Et remarquez que ces *Thugs* de nouvelle fabrique manquent non-seulement de moralité.

P. CHON

OBSEQUES DE M. ACHILLE FOULD, AU TEMPLE DE L'ORATOIRE DU LOUVRE; dessin de M. Lix. — Voir page 655.

mais de patriotisme. Je conçois, jusqu'à un certain point, que des Français nés méchants se fassent un malin plaisir de voler et d'assassiner. Mais je ne comprends pas que, dans le pays de Jeanne Darc, de Dunois et de Charles VI, il y ait des gens assez infidèles à nos haines nationales pour vouloir *être Anglais*.

~~~ Hélas! voici la saison mélancolique qui fait tomber les feuilles et pousser les almanachs. La feuille qui tombe, l'almanach qui pousse, nous tiennent à peu près le même langage. L'un et l'autre nous disent que nous avons une année de plus, et que ce quelque chose qui se détache de nos arbres et s'ajoute à nos calendriers se détache aussi de nous-mêmes pour s'ajouter à notre âge. Mais laissons là cette philosophie morose; la vie est une élégie chronique : à quoi bon faire de la chronique une élégie? Je me promenais l'autre jour dans un des rares jardins que Paris, le Paris de 1867, dispute tant bien que mal à la spéculation, à la démolition et à l'expropriation, ces trois souveraines, j'allais dire ces trois Parques, qui ont pour sceptre une équerre, et pour ciseaux un marteau. Presque à portée de ma main, sur un troëne, j'aperçus un nid, construit au printemps, mis à nu par les premiers froids de l'automne. C'était un nid de fauvettes. Chacun fait ce qu'il peut. Ces oiseaux familiers, manquant probablement de brins de paille et de broutilles, avaient fait leur nid avec des morceaux de journaux. Vous voyez d'ici la leçon et le contraste! Dans le bulletin de nos querelles, ils avaient trouvé l'abri de leurs amours, le berceau de leurs petits. Je lisais : *A quand la guerre? .. Fusils Chassepot... Un nouvel engin de destruction... Décidément la Prusse... M. de Bismark en fera tant... Victimes de la crise financière...* « *Le Siècle* passe toute mesure... *L'Univers* est incorrigible... Cette bonne vieille *Gazette de France* est en plein radotage... Haro sur celui-ci! Honni soit celui-là!... Nous allons prouver que cet autre est un drôle ou un imbecile... » Et je me figurais ces oiseaux du bon Dieu répondant à ces témoignages de nos méchancetés et de nos colères par leurs mélodieux gazouillements et le doux frémissement de leurs ailes. Voyons! le roi de la création n'était-il pas ici humilié, et ne méritait-il pas d'être *averti* par les plus humbles de ses sujets?

Quant aux Almanachs, il paraît que le département de la Drôme a des recettes particulières pour ce genre d'inspirations. Après Mathieu, le prophétique, voici Dupuy, l'historique. M. Dupuy, *observateur* de la station météorologique de Nyons, nous donne, sous le titre de *Calendrier des Calendriers*, des observations, des expériences et des découvertes vraiment fort curieuses. Cet almanach pourrait s'intituler: *Histoire publique et privée, civile et judiciaire racontée par les vieilles lunes.* Ne riez pas; c'est aussi instructif qu'amusant. On ne demandera plus ce que deviennent les vieilles lunes, ni à quoi elles servent. Que de souvenirs elles peuvent éclairer, que d'erreurs elles peuvent redresser, pourvu que l'on sache, en 1867, que, telle nuit de 1807, il y avait de la lune ou il n'y en avait pas! *Per amica silentia lunæ*, a dit Virgile, et les savants ont très-bien prouvé que ce demi-vers signifiait, non pas la douce taciturnité de l'astre *au front d'argent*, mais son absence si favorable aux entreprises et aux méfaits de toutes sortes.

Maintenant appliquez cet art de vérifier les dates par les lunes aux grands événements, à la naissance et à la mort des grands hommes, aux testaments, aux procès, aux instructions criminelles, et vous avez, je le répète, quelque chose de très-neuf, de très-curieux, de très-piquant, et parfois même de fort utile.

Un autre almanach qui a bien son mérite, c'est l'*Almanach Provençal*, ou, pour parler plus correctement, l'*Armanà Prouvençaoù*, qui se tire à un nombre fabuleux d'exemplaires. A Paris, nous comptons trois ou quatre poëtes, et encore! En Provence, il en existe par centaines; il suffit de parler provençal pour parler en vers :

Quidquid tentabam scribere, versus erat,

a dit Ovide, qui, s'il eût vécu de nos jours, eût certainement demandé à être exilé entre Saint-Remy, patrie de Roumanille, et Maillane, patrie de Mistral. Ces modernes trouvères ont sur nous un grand avantage : la foi! Ils sont convaincus; ils croient en eux-mêmes, et l'importance de leur mission, la valeur de leurs talents, l'agrément de leurs ouvrages, s'accroissent de tout ce que leur prête cette robuste certitude.

Les *Félibré*, comme on les surnomme (*qui fait des livres*), payent chaque année un tribut à cet *Armanà Prouvençaoù*, dont Roumanille est l'éditeur et l'initiateur. Il y a de tout dans cet *almanach :* des vers et de la prose, des élégies et des idylles, des odes et des fables, des historiettes lestement tournées et relevées de ce sel provençal, qui vaut parfois le sel attique. C'est franc, un peu vert, haut en couleur; cela a du montant et du bouquet, comme les vins de la côte du Rhône bus trois mois après les vendanges. Roumanille excelle dans cette poésie familière, naturelle et vraie, qui semble dictée par le bon génie du foyer domestique ou qui se promène à travers champs, la larme à l'œil et le sourire aux lèvres. L'an passé, il avait publié dans son *Armanà* le *Curé de Cucugnan*, qui, grâce à quelques journalistes parisiens, notamment à Alphonse Daudet, fit parler de lui dans le monde littéraire. Cette fois, c'est le *Médecin de Cucugnan*, et je vous assure qu'il est difficile d'imaginer un récit de moraliste et de poëte mieux ajusté aux tristes conditions de la nature humaine.

Ce médecin est admirable; il a toutes les perfections de son état; mais, depuis deux ans qu'il est établi à Cucugnan, pas un client. Les villageois, le voyant lire sans cesse, disent :

— Il a besoin de consulter les livres; donc il ne sait rien. Et ils s'obstinent à mourir ou à guérir sans lui.

A la fin, le docteur, ennuyé de son inaction, les rassemble et leur dit :

— Vous ne me croyez pas assez savant pour guérir un malade. Eh! bien, je ferai mieux : je ressusciterai un mort. Trouvez-vous tous dimanche prochain, sur la place, à l'issue de la grand'messe, et... vous m'en direz des nouvelles.

Aussitôt le bruit se répand dans tout le village; vous jugez si la population est exacte au rendez-vous. Quel flot de curieux! quelle attente fiévreuse! Jamais on ne vit rien de pareil depuis qu'une troupe foraine était venue jouer *Geneviève de Brabant*.

— Vous voici tous, mes amis, dit le médecin ; c'est très-bien; je suis prêt, et je tiendrai ma parole. Mais, à présent, c'est à vous à me dire qui vous voulez que je ressuscite... Voyons, que diriez-vous du grand Pierre?...

— Gardez-vous-en bien! dit la veuve. Je vais convoler en secondes noces; les bans sont publiés et le repas commandé... D'ailleurs le défunt était querelleur, brutal, ivrogne, et je ne me soucie pas d'être encore battue.

— Soit. Je ne tiens pas à celui-ci plutôt qu'à celui-là... Voulez-vous, par exemple, le gros Simon? Celui-là était assez pacifique.

— Impossible! s'écrient les trois fils. La succession de notre père était très-embarrassée; il nous a fallu un an pour nous débrouiller, avec accompagnement d'avocats, de notaires et de juges de paix... Maintenant il faudrait tout refaire, rembourser tous les frais, payer une pension au vieux : ce serait la ruine. Le bonhomme est bien mieux là où il est...

Ainsi de suite; je ne veux pas gâter ce joli conte, que je cite de mémoire. Le médecin passe en revue tous les habitants morts depuis deux ans. A toutes les résurrections il y a un inconvénient, une objection et un obstacle. Enfin on arrive à un petit enfant, à un délicieux chérubin de dix-huit mois, dont la mort fit verser bien des larmes... Eh! bien, celui-là encore, on aime mieux le laisser dans le ciel. Depuis qu'il est parti, il en est venu un autre (c'est moi, ne le dis pas!) et les pauvres parents n'auraient plus de quoi les nourrir tous les deux...

— Vous voyez bien, dit le médecin, qu'avec la meilleure volonté du monde, je ne puis ressusciter personne..... il est donc beaucoup plus sûr pour vous tous de tâcher de mourir le plus tard possible; consultez-moi quand vous êtes malade, et permettez-moi de vous guérir en attendant mieux.

Succès complet; à dater de ce moment, les clients affluent chez le docteur, et parviennent, grâce à lui, à une longévité d'académiciens. Tout cela est bien observé, bien dit, plein de verve, de bonne humeur et de sentiment.

~~~ Tout n'est pas rose dans le métier d'étranger ou de provincial venu à Paris pour contempler les merveilles de l'Exposition universelle et prendre sa part de l'hospitalité calédonienne des maîtres d'hôtels, restaurateurs et cafetiers. On s'assied à une table; on demande un grog et un journal. On déguste le grog, on déplie le journal, et on lit ce qui suit :

« Le théâtre XXX allait donner la première représentation de *Rosalinde*, ou de *Jessica* (je change les titres), mais à la répétition générale, le directeur s'est aperçu que c'était trop fin, trop délicat pour les Hottentots de Montelimart, les Cafres de Mont-de-Marsan et les Iroquois de Bourg-en-Bresse, qui inondent en ce moment la capitale. Cette solennité dramatique (ou musicale) est, en conséquence, ajournée jusqu'au mois de novembre, afin de s'adresser exclusivement à un public de connaisseurs parisiens... »

Non-seulement ce n'est pas poli, non-seulement c'est ingrat, mais ce n'est pas juste. Y aurait-il à Paris dix millions de provinciaux ou d'étrangers, on sait très-bien que le public des premières représentations est toujours le même. De beaux esprits en ont raconté les mystères. Le groupe blasé des feuilletonistes, dont le siége est fait la plupart du temps avant qu'il entre dans la salle; les ennemis de l'auteur; ses amis, non moins dangereux; puis quelques gros bonnets de la Bourse et des ministères; puis la grande armée de la bohème galante, les *messieurs de ces dames et les dames de ces messieurs*, ricanant à faux, applaudissant à contre mesure et grignotant des bonbons de Gouache ou de Boissier. En conscience, il n'y a rien là qui promette à un auteur des sympathies bien intelligentes, bien attentives et bien vives pour ses finesses et ses délicatesses. A sa place, — une fois n'est pas coutume, — j'aimerais autant profiter de l'occasion pour essayer d'un public neuf, plus facile à amuser ou à émouvoir, qui ne serait peut-être pas plus bête, et qui serait certainement plus sincère.

~~~ Il y avait une fois, — autrefois, — non pas un roi et une reine, mais une actrice de genre, d'un genre qui devait être bon, puisqu'il n'était pas ennuyeux. Fidèle à mon système de discrétion pudique, je l'appellerai Cidalise.

Il y avait aussi un peintre, qui n'était ni Ingres, ni Flandrin, ni Eugène Delacroix, mais qui participait quelque peu de ces trois maîtres, et y ajoutait, de son propre fond, un talent très-réel. Par malheur, il est mort jeune, avant d'avoir complètement réussi à se faire une physionomie. Toujours d'après le même système, je le nommerai Stéphen.

Cidalise eut-elle des bontés pour Stéphen? Le sens artistique dont il était doué lui fit-il deviner ce qu'il n'avait pas vu? Alla-t-il la contempler à la Porte-Saint-Martin, dans une parodie de *la Propriété c'est le vol*, où elle trouva moyen d'être moins vêtue que Mme Octave? Je l'ignore : il la regarda, c'est positif; mais cela ne me regarde pas.

Or, il existe un musée de province, un musée comme il n'y en a guère. Tous les administrateurs sont des pères de famille, des hommes d'une vertu rigide, *la crème du pays*, comme on dit entre bonnes gens. Tout à coup, voilà une heureuse nouvelle qui leur arrive; le gouvernement, dans son inépuisable munificence, accorde un tableau à leur musée, un tableau de Stéphen, rien que cela! On s'assemble : bravo! Stéphen n'est pas de la petite bière; la grande médaille en 1844; la croix en 1847 : parfait! Vite on prépare pour le tableau promis une place bien en vue, dans la galerie d'honneur; on dérange une marine de Gudin, un intérieur de Granet et un paysage de Paul Huet. Puis on attend l'envoi officiel avec une impatience fébrile. Au jour dit, réunion extraordinaire; on assiste dans un religieux silence au déballage de la caisse : Comme on emballe bien à Paris! s'écrie un enthousiaste. La caisse est déclouée, la paille est enlevée, la toile est retournée. *Proh! pudor!* Horreur! Le portrait *en pied* de Cidalise, représentant Ève avant sa chute, et après celle des feuilles!... Consternation générale; que faire? que devenir? On ne refuse pas un don du gouvernement, comme on refuse une prise de tabac; d'autre part, exposer un objet si indécent, ce serait exposer en même temps la morale publique et privée. Enfin on a adopté un juste milieu : il a été décidé que le tableau resterait en pénitence, le *nez* collé contre la muraille, et qu'on ne le retournerait qu'à la demande expresse des visiteurs. Or, comme nul n'en connaît l'existence, personne ne demande à le voir, et c'est ainsi que la vertu a créé un cercle vicieux. Les extrêmes se touchent.

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial sont revenus de Biarritz dans la nuit de mardi à mercredi dernier, sans se rendre directement à Paris. Le train de Leurs Majestés s'est arrêté à Saint-Cloud.

L'empereur d'Autriche doit partir le 21 de ce mois de Vienne, pour se rendre en France. Il arrivera à Strasbourg dans la matinée du 22, et repartira presque immédiatement pour Nancy, où il est attendu dans l'après-midi du même jour. L'hôtel de la préfecture et le palais épiscopal seront mis à la disposition de l'empereur François-Joseph et de sa suite. On pense qu'il logera au palais épiscopal avec ses deux frères les archiducs Charles-Louis et Louis-Victor. La ville de Nancy leur offrira une soirée de gala, composée d'une présentation et d'un concert. Le lendemain matin, Sa Majesté Apostolique prendra la route de Paris, après avoir visité les tombeaux des ducs de Lorraine, ancêtres de la maison impériale d'Autriche.

L'empereur sera accompagné d'un grand nombre de personnages de distinction, parmi lesquels nous citerons le baron de Beust, chancelier de l'empire; le comte Andrassy, président du ministère hongrois; le duc de Gramont, ambassadeur de France; le général-major comte de Bellegarde, aide de camp général; les deux princes de Lichtenstein; le baron Fejervary et le comte Paar, aides de camp; le capitaine comte Uxbüll; le colonel comte Srapary; le baron de Hornstein; le baron de Kotz; les conseillers de Braun, de Genette et de Pachner, etc.

Les travaux de reconstruction entrepris au Palais des Tuileries, en bordure du quai, sont aujourd'hui fort avancés et paraissent devoir être terminés dans un avenir prochain. Dans la partie comprise entre le pavillon de Lesdiguières et la grille du Carrousel, le gros œuvre des bâtiments en cours d'exécution est à peu près achevé, et l'on va pouvoir procéder à l'installation de la charpente métallique des combles; cette opération est même commencée pour la salle des États, qui doit occuper le vaste avant-corps élevé sur la place du Carrousel. Dans la partie comprise entre la grille de cette place et le pavillon de Flore, il ne reste plus à faire aucun travail extérieur, et l'on vient de rendre à la circulation le côté droit du quai et ses trottoirs, qu'une grille dorée sépare du palais. Cette grille se trouvant en contre-bas de la chaussée du quai qui doit être abaissée plus tard, on a établi en avant une balustrade en bois qui n'est que provisoire et dont la disparition rendra au quai sa largeur normale.

Les deux pavillons des halles centrales qui sont en cours d'exécution vers la grande voie transversale du marché ont maintenant leur étage souterrain complétement achevé. Ce sous-sol se compose d'un vaste quinconce de colonnes de fonte, placées à six mètres les unes des autres, et qui supportent des arêtiers, également en fonte, reliés entre eux par des voûtes en briques appareillées avec soin.

On prend en ce moment les dispositions nécessaires pour installer les colonnes en fonte destinées à former les pièces principales de la charpente métallique des pavillons, et dont la plupart n'ont pas moins de dix mètres d'élévation. Ce travail va être poussé très-activement, et l'on peut entrevoir, dans un avenir prochain, le moment où, sur les douze pavillons que doivent comprendre les halles centrales, dix seront achevés et livrés au commerce.

Les peintures et les ferrures artistiques de la porte principale de Notre-Dame sont terminées. En ce moment, les ouvriers achèvent divers enjolivements à la lanterne de la nouvelle flèche construite ces dernières années au point central de la nef et du transept.
~~~

Les journaux allemands apportent la nouvelle de la rupture du mariage projeté entre le roi de Bavière et la duchesse Sophie. Le roi a néanmoins ordonné que les dots qui avaient déjà été accordées à huit jeunes couples seraient distribuées aux frais de sa cassette. On sait que la duchesse Sophie est sœur de l'impératrice d'Autriche et cousine du roi de Bavière.

Le grand banquet qui sera offert à la Commission impériale par les commissaires étrangers près l'Exposition, aura lieu au grand hôtel du Louvre, et comprendra trois cents couverts, parmi lesquels une quarantaine environ réservés aux dames. Pendant le dîner, un orchestre allemand alternera avec des chanteurs anglais.

Le jour du banquet n'est pas encore fixé.

Londres va posséder la statue de M. George Peabody. Une somme de 3,000 livres a été déjà réalisée à cet effet, et le travail a été confié à un sculpteur américain, M. Story. On croit que la statue sera terminée dans un an au plus tôt; elle sera en bronze et occupera un emplacement près du Royal Exchange.

Par suite d'un concession faite à la France, notre consul général à Jérusalem, M. Edmond de Barrère, vient de faire enlever deux banquettes qui rétrécissaient l'entrée de l'église du Saint-Sépulcre et rappelaient aux chrétiens une ancienne et humiliante dépendance; car, dans un temps de barbarie, heureusement bien loin de nous, ces banquettes servaient d'appui à une barrière où ils devaient payer rançon aux gardiens musulmans pour pénétrer dans l'église et prier sur le saint tombeau.

Le service télégraphique direct entre Londres et les Indes, qui donne déjà aujourd'hui une vitesse telle, qu'entre Calcutta et Londres une dépêche ne prend que huit heures de parcours, va être remanié.

Par une convention spéciale avec la Turquie et l'Autriche, un fil direct, placé « hors du circuit, » unira Constantinople avec Vienne et Paris, enfin Paris et Londres.

Le prix des taxes sera réduit, sur le parcours de Londres et Paris aux Indes, à la parité du prix de la ligne russe passant par la Sibérie.

Aujourd'hui la dépêche de vingt mots coûte, de Londres à Calcutta, 125 à 130 francs; elle ne coûtera que 103 francs comme la dépêche russe, en parcourant une voie trois fois plus sûre et plus rapide.

Dès que la convention avec l'Angleterre sera terminée, ces prix seront encore diminués.

On annonce que la grève des tailleurs de Londres est entièrement terminée; après une résistance de sept mois, les ouvriers ont été obligés de se soumettre, sans avoir obtenu les avantages qu'ils réclamaient. Mais la victoire des patrons leur aura coûté cher : ces autocrates de la mode ont perdu les bénéfices d'une saison, et les meilleurs ouvriers les ont abandonnés, préférant porter leur industrie dans d'autres pays que de se soumettre à un tarif qu'ils considéraient comme injuste.

Jusqu'à Louis XIV, la police de Paris n'avait eu qu'une imparfaite organisation.

En mars 1667, ce roi créa un lieutenant-général de police de la ville, prévôté et vicomté de Paris, sous la direction duquel furent réunis tous les services chargés de veiller à la tranquillité des habitants de la capitale. Outre les commissaires au Châtelet, le personnel de la police, à cette époque, comptait vingt inspecteurs de police, une compagnie de garde-pompes pour combattre les incendies, huit agents chargés de l'illumination et de la salubrité, le guet à pied et à cheval, comme force armée, et vingt conseillers du roi inspecteurs de police, fonctionnaires qui plus tard devinrent les officiers de paix.

Jadis le désordre était grand, surtout la nuit, dans les rues de Paris. C'était un amusement pour les jeunes gens de famille et les mousquetaires de rosser le guet, de casser les lanternes, de frapper aux portes, de faire tapage dans les cabarets.

M. d'Argenson, lieutenant de police, eut fort à faire pour réprimer ces nombreux abus; mais, sous sa direction, l'administration de la police reçut une organisation régulière et efficace.

Les inspecteurs de police conseillers du roi prirent, sous M. d'Argenson, le titre d'officiers de police. Chacun d'eux, aidé d'un certain nombre d'agents, avait une partie de la ville à surveiller. Les attributions de ces fonctionnaires, incomplétement définies jusqu'alors, furent régularisées par la loi de floréal an x.

Cette loi leur donna le titre d'officiers de paix de la ville de Paris et détermina leur costume, qui était ainsi composé : habit bleu, une broderie en argent sur les manches et les poches, un pantalon rouge brodé, un baudrier et un sabre.

Plus tard, ils cessèrent de porter l'uniforme et n'eurent pendant longtemps pour insigne qu'une écharpe bleue à franges tricolores.

Depuis la réorganisation de la police municipale en 1854, ils ont, en conservant l'écharpe, repris un uniforme brodé d'argent.

Les officiers de paix sont les auxiliaires des commissaires de police de chaque quartier, auxquels ils doivent déférer les crimes, délits et contraventions parvenus à leur connaissance, et dont la constatation légale ne peut être faite que par ces commissaires, qui remplissent à la fois des fonctions administratives et judiciaires.

Chaque arrondissement de Paris a son officier de paix spécial.

La plupart des critiques dramatiques ont couvert de fleurs Mlle Duverger et M. Laferrière, à propos de la récente reprise d'*Antony* au Théâtre de Cluny (ex-Théâtre Saint-Germain). Nous n'y voyons pas d'inconvénient; mais en prodiguant l'enthousiasme à ces deux vétérans du théâtre, et en proclamant que le talent de l'un jette autant d'éclat que les diamants de l'autre, ces messieurs n'auraient-ils pas dû conserver une petite provision de sympathiques encouragements pour les nouveaux venus qui sont loin d'être indignes de leur attention? Ils ne se sont pas occupés, — et cela est fort injuste, — d'une artiste élégante et distinguée, Mme de Sienne, de l'Odéon, qui a joué le rôle de Clara dans le drame d'Alexandre Dumas. Elle l'avait accepté par complaisance, et, en échange de cette complaisance, on pouvait, ce nous semble, constater qu'elle s'est montrée excellente comédienne, et lui souhaiter, dans un avenir prochain, un rôle et une scène capables de mettre en lumière les qualités sérieuses qui la distinguent.

Dans le *Cachemire Vert*, Mme de Sienne a repris le rôle créé par Mme Rose-Chéri. Le souvenir était redoutable; pourtant Mlle de Sienne l'a bravement affronté. Son courage l'a bien servi, et elle a prouvé qu'elle est excellente dans l'emploi des grandes coquettes.

Th. de Langeac.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

La compagnie était de cent hommes, tous soldats d'élite, choisis parmi les plus beaux et les plus braves des corps mercenaires. Son chef, don Philippe de Gama, était filleul du roi, et passait pour un officier résolu.

Le soldat au feutre ombragé d'une plume noire qui semblait commander les rebelles, et que personne parmi nos hommes d'État ne reconnaissait pour l'Africain Moghrab, brandit la grande épée qu'il tenait à la main et s'élança en criant :

— En avant, mes fils! longue vie au roi! mort au favori!

— Par la Passion de Notre-Seigneur! gronda le connétable, je crois que ce coquin d'oidor a dit vrai : ceux-ci ne sont pas avec le comte-duc.

— De la prudence, seigneurs! prononça tout bas Alcoy.

Le vieux Zuniga n'avait pas besoin de ce conseil. Il se tenait droit et roide derrière la saillie de la croisée, prêt à glorifier la victoire, de quelque côté que la victoire penchât. Car c'est la victoire qui disposait de la signature.

Toutes les apparences semblaient être pour les insurgés. La foule, conduite par Moghrab, avait gagné d'un seul élan les trois quarts de la première cour. Les miquelets, le corps des gardes napolitaines et la garde espagnole s'étaient débandés franchement, sans même attendre le premier choc. Officiers et soldats avaient disparu sous les galeries : il n'y avait ni morts ni blessés sur les dalles.

Seulement, la cohue, enivrée de ce premier succès, prenait une attitude plus menaçante et enflait à chaque instant sa voix pour demander la tête du comte-duc.

— Venez donc la chercher, manants! fit le capitaine des trabucaires en prenant au collet le plus mutin de ceux qui déjà l'entouraient. Nous voici cent braves garçons contre dix mille coquins; c'est plus qu'il n'en faut de moitié!... En avant! soldats du roi!

Il terrassa son homme d'une main, et de son autre main qui tenait son épée il fendit le crâne d'un pêcheur de Triana, dont le pistolet menaçait sa poitrine. Ce fut le premier sang versé.

Le peuple fondit tête baissée sur les trabucaires, qui firent une décharge générale de leurs mousquets, et la cour se joncha de cadavres. Tous les coups portaient dans cette foule.

Un long cri de détresse s'éleva. L'insurrection avait reculé, car un large espace vide restait entre les assaillants et les trabucaires du roi.

— Malédiction! gronda Pedro Gil.

Puis il cria à pleine voix :

— Bravo! fidèle Gama!

Les hommes d'État battirent des mains en se tenant aux coins des croisés, où la multitude ne les pouvait point apercevoir.

Les trabucaires rechargèrent leurs mousquets. Un grand mouvement se faisait dans l'intérieur du palais, où l'on entendait les cris des femmes effrayées.

— Chargez! chargez! cria l'oidor.

Moghrab, à la tête de ce groupe de cavaliers qui suivait la foule sans s'y mêler, entraîna le gros des insurgés à une nouvelle attaque. C'était un enfant vaillant que ce Philippe de Gama. Il fit mettre l'épée à la main à ses trabucaires, et cria, lui aussi : En avant! Il y eut une bataille, cette fois, bataille acharnée, parce que les jeunes gentilshommes compagnons du roi faisaient feu par les fenêtres du premier étage et lançaient des grenades au beau milieu de la cohue.

— Seigneurs, dit don Pascual, il est temps de nous montrer. Ces coquins faiblissent, donnons-nous les gants de tout ceci.

— Le roi! le roi! cria-t-on aux croisées de la galerie des Ambassadeurs.

— Ferme! ferme! ordonna Pedro Gil.

Nos hommes d'État se consultaient tout bas derrière lui.

— De par tous les saints! messeigneurs, dit-il en se retournant brusquement, la partie est trop indécise pour que vous mettiez la main sur moi!

Don Pascual avait en effet la main levée. D'un commun consentement on avait résolu de s'emparer de l'oidor et de le livrer en qualité de bouc émissaire.

— Je suis gardé à toutes les couleurs, reprit-il avec son sourire effronté; — je vous préviens de cela; et le comte-duc a ses raisons pour me croire plutôt que vous...

— Mais, voyez! voyez! ajouta-t-il en frappant ses mains l'une contre l'autre avec triomphe; — voici celui qui est plus fort que nous tous... Bravo, Esteban! bravo bon duc de Medina-Celi!... Le drôle a pris le palais à revers, et la puissance du comte-duc est désormais de l'histoire ancienne.

Cet immense palais de l'Alcazar n'avait que deux portes, selon l'ordre établi dans les constructions mauresques, la porte des Bannières et la porte de la Chasse, la première à l'orient, la seconde à l'occident. Nos hommes d'État, suivant le doigt tendu de Pedro Gil, virent avec étonnement une autre foule qui débouchait sous la galerie des Ambassadeurs. Il fallait que ceux-là fussent entrés au palais par la porte de la Chasse.

— Ces misérables ont deviné la stratégie! murmura don Pascual. Où allons-nous!

Et le connétable ajouta :

— L'Alcazar est pris! La tête du comte-duc ne vaut pas un ducat!

L'armée des gueux, cependant, se déployait le long du cloître arabe qui fermait la cour d'entrée du côté du couchant. Le mouvement que les trabucaires avaient fait en avant laissait là un large vide qui fut comblé en un clin d'œil. Philippe de Gama et sa petite troupe fidèle se trouvaient désormais entre deux feux.

Le roi des gueux, le saint Esteban, sans armes et la tête découverte, occupait la gauche de sa cohorte. Il s'arrêta debout sur la première marche du grand escalier d'honneur. De là il dominait la mêlée. Malgré le tumulte effroyable qui remplissait la cour, il était impossible de n'être point frappé par la fière beauté de cet homme. Quelque chose en lui disait qu'il avait le mystérieux pouvoir d'apaiser cette tempête. Ainsi se représente-t-on Neptune, calme au milieu de la folle orgie des flots, et muet avant de prononcer le mot qui va calmer les fureurs de l'orage.

Auprès du saint Esteban se tenait un jeune cavalier de riche taille, qui portait le harnois de guerre et l'épée nue à la main. Il était entré le premier, et, à l'instant où, dépassant la voûte, il avait aperçu les combattants, sa rapière avait sauté d'elle-même hors du fourreau.

Mais le saint Esteban l'avait retenu en disant :

— Attendez, mon fils, il n'est pas temps.

En ces moments, les secondes sont des heures. Tout ce que nous venons de raconter s'était passé avec une rapidité prestigieuse. Il s'était écoulé à peine quelques minutes depuis le commencement de la bagarre. Pour nos hommes d'État, placés devant une question terrible et qui changeait à chaque instant de face, c'était un siècle.

Ils regardaient encore cette cohorte des gueux sombre, innombrable, menaçante dans son immobilité, lorsque la maîtresse fenêtre de la galerie des Ambassadeurs s'ouvrit à grand fracas. Aussitôt, de toutes parts, un cri s'éleva qui domina un moment le bruit du combat :

— Le roi! le roi! le roi!

— Faites votre cour, seigneurs! dit Pedro Gil en riant; descendez au plus vite : il faut que Sa Majesté vous voie du bon côté sur le terrain!

Don Pascual et le connétable étaient déjà dans l'escalier. Les autres hésitaient.

— C'est un garçon capable, murmura le vieux Zuniga, très-capable!... Où tu iras, nous irons, ami Pedro Gil.

— Vous savez, ajouta le président de l'audience, quelle fortune nous vous avons promise... Où est, selon vous, le bon côté?

— Hé! hé! fit l'oidor, il est utile d'avoir des connaissances partout.

Il adressa un signe familier au saint Esteban, qui inclina gravement la tête.

Le maréchal du palais parut sur le balcon, et prononça d'une voix altérée :

— Notre seigneur le roi!

En même temps, Philippe d'Espagne, en costume de bal, un peu défait, mais droit sur ses jambes et l'œil grand ouvert, se montra dans le cadre de la fenêtre, entouré par quatre chambriers qui portaient des torches. Cela fit grand effet. L'Espagne est dévote à Dieu et à ses rois. La bataille s'arrêta court. Si la reine Élisabeth, qui était vénérée comme une sainte, se fût montrée derrière son époux, la foule se serait prosternée; mais derrière le profil sévère de Philippe ce fut le visage charmant et mutin de la marquise d'Andujar que chacun put voir, hardi et à la fois effrayé, demi-caché sous l'abri étincelant d'un riche éventail.

A gauche de la belle marquise se tenait le comte-duc, calme et fier, il faut bien le dire, autant que s'il se fût présenté, un jour de fête publique, devant une assemblée amie et prête à saluer sa venue par une triple salve d'acclamations. Il promena son regard froid sur la scène de désolation et de tumulte qui emplissait la cour; on le vit parler à l'oreille du roi, qui fit un signe de consentement.

Les porteurs de torches s'effacèrent alors, et le comte-duc, revêtu de sa cotte de maille qui brillait aux mille lueurs éparses de tous côtés, vint prendre place sur le devant du balcon.

— Par mon dernier jour! s'écria don Pascual en saisissant le bras de l'oidor, tu nous a trompés, coquin!... Le

[1] Voir les numéros 558 à 665.



NAUFRAGE DU BRICK FRANÇAIS *LE CÉLIBATAIRE* SUR LES RÉCIFS DE CHERCHELL, LE 24 SEPTEMBRE; dessin de notre correspondant. — Voir page 658.

comte-duc est sûr de son fait, et nous avons tous joué cette comédie au profit de sa fortune! Le comte-duc, en ce moment, se retournait vers la cour et disait

— Plût à Dieu que je n'eusse point à saisir cette triste occasion de prouver à mon souverain quel est l'empire moral que j'exerce sur le peuple espagnol!

Il y avait un grand silence parmi les insurgés. La cohue pensait que le roi allait parler.

— Sauve qui peut, messieurs! murmura le président de l'audience, notre place est auprès du comte-duc pour témoigner de notre inaltérable fidélité à sa personne.

— Bien dit! s'écrièrent tous nos hommes d'État.

Malgré la roideur de ses jambes, le vieux Zuniga retrouva, pour gagner la porte, une agilité de cerf. Il avait fait déjà la moitié du chemin, lorsqu'une explosion retentit tout à coup dans la cour silencieuse.

Philippe de Gama, le jeune et brave commandant des trabucaires, tomba, le cœur traversé par une balle, au beau milieu de la cour, à la tête de sa compagnie. Nos hommes d'État s'arrêtèrent d'un commun mouvement et regardèrent l'Olidor.

Celui-ci venait de se rejeter en arrière. La cour s'emplissait d'un vacarme véritablement infernal.

— Écoutez! fit Pedro (1)

Une immense clameur éclatait.

— A mort le comte-duc! à mort! à mort!

Par un mouvement involontaire, et malgré la terreur qui les agitait, tous nos grands d'Espagne s'étaient rapprochés des fenêtres.

Le coup qui avait frappé ce brave enfant, don Philippe de Gama, était parti des rangs des gueux, mais ce n'étaient pas les gueux qui poursuivaient la bataille.

Chose singulière! c'était au moment même où les événements lui donnaient raison, que l'oidor Pedro Gil semblait pris d'un embarras subit et inexplicable.

Son regard était fixé sur les degrés où le saint Esteban dominait son armée, ayant toujours à ses côtés ce jeune cavalier à la grande épée nue. L'éclair de triomphe qui s'était allumé dans son œil allait s'éteignant.

Il ne répondit point lorsque le vieux Zuniga lui dit d'un ton d'entière soumission :

— Ami Pedro, soyez notre guide. Nous nous remettons entre vos mains.

Ses sourcils se fronçaient. Il semblait fasciné comme si une tête de Méduse se fût dressée là-bas devant lui.

La tête de Méduse, c'était le saint Esteban qui venait enfin de sortir de son inaction.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — ÉGLISE ANGLO-AMÉRICAINE; modèle en tôle cannelée construit dans l'avenue Rapp.

Un homme râlait sous le pied du roi des gueux, qui l'avait saisi à la gorge et le tenait sous lui terrassé. L'oidor reconnut son affidé Caparrosa.

Caparrosa était le meurtrier du jeune capitaine. Sa main convulsive serrait encore la crosse du pistolet fumant. Il essayait de se dégager en poussant des cris qui n'étaient pas entendus, et refoulant d'un souffle haletant l'écume rouge qui s'accumulait autour de ses lèvres. Mais c'était un roc qui pesait sur sa poitrine écrasée. Le saint Esteban, immobile, touchait du doigt l'épaule du jeune cavalier et lui parlait. Sa voix se perdait dans les mille fracas de la bataille.

Pourquoi le saint Esteban punissait-il cet acte qu'il aurait dû accomplir ou ordonner lui-même?... Le meurtre du jeune capitaine avait été le signal d'une attaque furieuse et générale. Tous les vagabonds, saltimbanques, gitanos, etc., commandés par le toréador Cuchillo, s'étaient rués à la fois sur les trabucaires, déconcertés par la mort de leur chef. En même temps, ce groupe mystérieux et sombre que commandait Moghrab, bien plus terrible que le gros de l'émeute, marchait en bon ordre vers le perron conduisant aux galeries où était le roi.

Et c'était un seul cri :

— A mort le comte-duc!

— Où donc sont les autres bataillons de notre garde? demanda le roi que l'inquiétude gagnait.

— Point n'est besoin des bataillons de votre garde, sire, répondit le comte-duc avec assurance. Ces traîtres demandent ma mort parce que seul, vivant, je puis les contenir... Votre Majesté se souviendra du spectacle que son humble sujet va lui donner. Cette heure appartient à l'histoire. Que le roi daigne regarder un trait digne de Rome ou de Sparte. Je vais porter ma tête à ceux qui la réclament.

Philippe IV ne manquait point du courage des soldats. Il répondit, en dégaînant sa rapière de cour :

— Eh bien! nous irons avec toi!

Le balcon se vida.

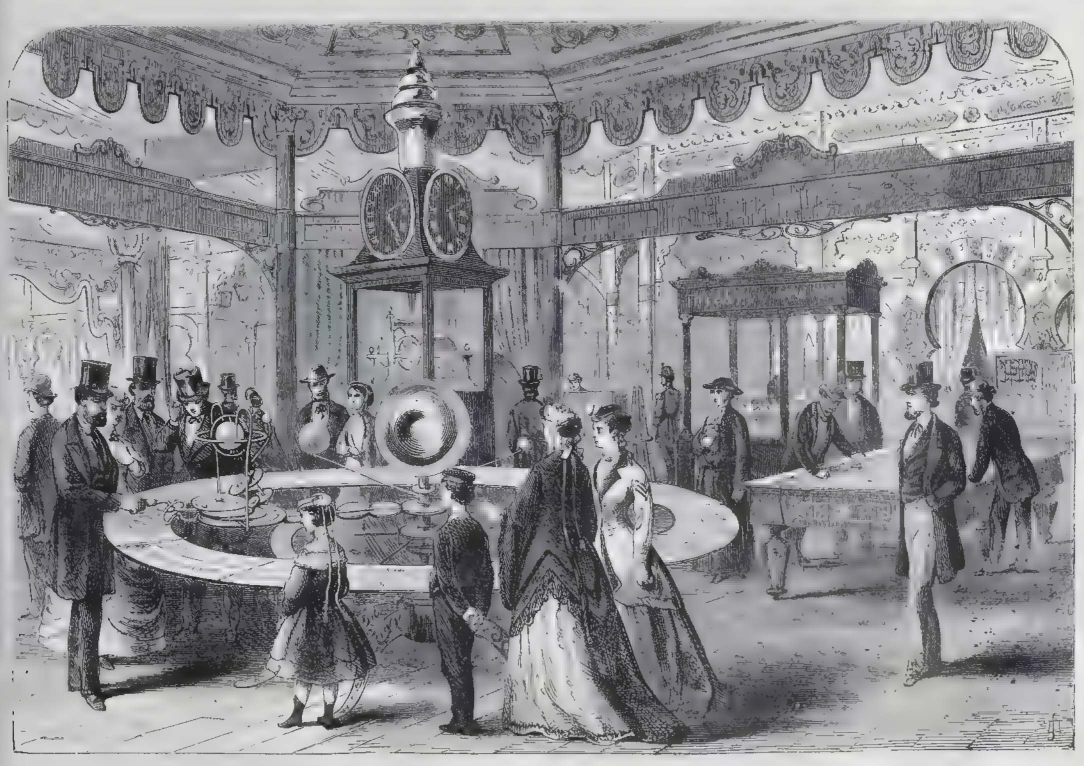
— Sur ma foi! murmura Pedro Gil, qu'un plus fin que moi devine le dénoûment de tout ceci!... Seigneurs, voici l'énigme du Sphinx; malheur à qui n'en trouve point le mot!... Éludons, si vous m'en croyez; ménageons Grecs et Troyens, afin de rester au moins debout... Seigneur connétable, les Miquelets sont parqués dans le grand patio... Seigneur don Pascual, la garde espagnole attend vos ordres dans la cour des Marionnettes... Faites du zèle à tout hasard. Et nous, messieurs, à la suite du roi!... c'est de là que nous jugerons le mieux le coup.

Ce fut une déroute. Ces conspirateurs d'antichambre ne donnent jamais leur démission définitive; mais rendons-leur cette justice qu'ils savent remettre bien gaiement leur drapeau dans leur poche.

Le comte-duc prit le pas sur le roi pour descendre le grand escalier. Sous le vestibule, il marcha seul en avant. Luna, Silva, Soto-Mayor et quelques jeunes seigneurs avaient tiré leurs épées et formaient autour de Philippe un bataillon sacré.

Quand la cour arriva au perron où se tenait le saint Esteban, les trabucaires avaient pris la fuite, et le champ de bataille était complétement au pouvoir des envahisseurs. Il ne restait pas au palais un seul défenseur visible.

Le comte-duc se présenta le premier, hautain et grave.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SECTION DES PRODUITS DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Soit qu'il eût véritablement en lui cette héroïque et grande faculté qu'on nomme le courage civil, soit qu'il se crût absolument sûr des agents qui avaient soulevé à son profit l'émotion populaire, il est certain que sa soudaine et fière apparition fit reculer la cohue qui se pressait déjà aux abords du perron. Les cris cessèrent. Cuchillo, troublé par la retraite de son armée, rabattit son feutre sur son visage et fit quelques pas en arrière.

— Venez! sire, venez, prononça le comte-duc qui croisa triomphalement ses bras sur sa poitrine.

Le roi s'avança escorté de ses fideles.

Mais en ce moment le groupe conduit par le soldat à la plume noire déborda le front de la foule et marcha d'un pas reglé vers le vestibule. Le comte-duc eut un court tressaillement, et un tic nerveux agita sa lèvre. Son masque terreux ne pouvait point pâlir, mais ses paupières battirent et le demi-cercle qui estompait le dessous de ses yeux se plomba.

— Que voulez-vous? demanda-t-il en assurant sa voix et en prenant une pose plus arrogante,

— Ta vie, répondit Moghrab dont le cimeterre dégaîné lança une gerbe d'eclairs.

Il etait au pied des degrés. Le saint Esteban se prit à descendre lentement les marches en tenant par la main le jeune homme à l'épée nue.

— Merci de moi ! dit une voix dans la foule, le Maure en avait menti comme un chien !... Mon bon jeune maître don Ramire de Mendoze se porte au mieux et va vous le faire voir !

La voix grave et sonore du roi des gueux s'éleva, tandis que son geste impérieux appelait l'attention du soldat à la plume noire.

— Regarde-nous bien tous les deux, dit-il.

— Place ! fit Moghrab qui brandit son cimeterre.

Sous la visière de son feutre, on voyait la sombre et ardente lueur de ses yeux.

— Regarde-nous bien ! répéta le saint Esteban, pour arriver jusqu'à Philippe d'Espagne, il te faudra passer sur nos deux cadavres.

— Je n'en veux pas à Philippe d'Espagne ! s'écria l'Africain en colère. Place ! te dis-je.

Il fit un pas.

Le saint Esteban lâcha le bras de son jeune compagnon.

— Defends ton maître, fils de chevaliers ! ordonna-t-il d'une voix tonnante.

Et plus bas :

— Enfant ! gagne ici ton bonheur !

Ce fut comme le limier qu'on ne tient plus en laisse, ou comme le faucon dont le chaperon tombe. Don Ramire de Mendoze mit la pointe de sa lame aux yeux de l'Africain. Celui-ci etait en avant de sa troupe qui s'élança aussitôt pour entourer Mendoze. L'un des cavaliers de la sombre phalange distincte du gros de l'émeute, mais qui avait toujours suivi l'emeute, arriva le premier au bas des degrés, il se mit entre Mendoze et les assaillants.

— *Para aguijar a haron !* murmura-t-il. Frère, me reconnais-tu ?

— Vincent de Moncade ! fit Ramire étonné.

Le bras du marquis de Pescaire arrêtait les desservidores.

— Frère, reprit-il, ne sois pas contre nous, et souviens-toi que je t'ai sauvé la vie.

— Je m'en souviens.

Moncade montra le saint Esteban de la pointe de son arme.

— Sur l'honneur de mon nom ! prononça-t-il, celui-là n'est qu'un vil imposteur !

— Celui-là est mon guide et ma loi, interrompit Mendoze; arrière !

Moncade baissa la tête en disant :

— Que sa trahison retombe sur lui !... Cavaliers, à votre devoir !

Vingt épées entourèrent Mendoze. L'Africain semblait être en proie à une émotion extraordinaire.

— Courage de lion ! murmura-t-il les yeux fixés sur Mendoze, dont le glaive étincelant était comme un rempart de feu.

— Regarde-nous bien ! répéta pour la troisième fois Esteban; regarde-le bien tant qu'il est debout !

L'Africain passa ses doigts tremblants sur son front, où la sueur froide perçait.

— Quel âge aurait ton fils ? murmura le roi des gueux à son oreille.

Moghrab se dressa de toute sa hauteur. Il bondit en avant, car ses compagnons avaient déjà fait reculer Ramire. Son cimeterre tailla dans toutes ces rapières, dont plusieurs volèrent en éclats.

— Bas les armes, dit-il, l'heure n'est pas arrivée...

A droite et à gauche de la cour, des fanfares éclatèrent. Le connétable de Castille et don Pascual de Haro parurent à la tête des gardes du roi. La porte des Bannières était maintenant trop étroite pour donner passage aux fuyards.

L'Africain avait pris Ramire entre ses bras.

— Enfant, dit-il au moment où ses cavaliers l'appelaient, ne me juge pas, je vengerai ta mère...

Il se mit à la tête des desservidores, qui se retirèrent fièrement et en bon ordre, tenant toujours les miquelets à distance.

Ramire restait là, étourdi et plongé en une sorte d'ivresse. Quelqu'un le tira par son pourpoint; il se retourna et vit Bobazon prosterné dans la poussière, qui essayait d'embrasser ses genoux. Ce bon garçon n'avait pas liberté complète de ses mouvements, parce qu'il avait fait un peu son tour d'Alcazar, et que ses poches trop pleines l'embarrassaient.

— O mon maître ! disait-il cependant avec des sanglots dans la voix, depuis deux jours je travaille pour vous gagner une honorable sépulture... Aurais-je pu garder sous mes yeux Micaja et Pepino, qui me rappelaient si cruellement votre souvenir ?... Je les ai vendus, seigneur Mendoze, et j'ai eu le malheur d'en perdre le prix dans cette bagarre... Il y a de nombreux malfaiteurs à Séville, seigneur Mendoze... Ce que j'ai vu me donne grande envie de retourner au pays.

Les miquelets et la garde espagnole vinrent se ranger en bataille devant le péristyle, où le roi tendit sa main au comte-duc en l'appelant son sauveur.

— Sire, répondit le ministre avec une orgueilleuse modestie, tout mon mérite est d'avoir eu cette idée d'enrégimenter les gueux de Séville. La postérité me tiendra compte de ce fait, je l'espère. Avec de la boue, j'ai fait de l'or.

Le roi passa, et la belle marquise, rassurée, lui dit à l'oreille :

— La postérité sera bien ingrate si elle ne s'occupe pas un peu de Sa Grâce à ses moments perdus.

Le roi sourit.

— Les criailleries de ces coquins, murmura-t-il, et leurs coups de mousquets auront éveille Almanzor...

Puis, travaillant, lui aussi, pour la postérité, il prit une pose chevaleresque et enfla sa voix pour ajouter :

— Messieurs, reprenons notre bal !

On enlevait les morts et les blesses dans la cour.

— Qu'on fasse venir près de moi, ordonna le comte-duc, le roi des gueux, Esteban, et ce jeune gaillard qui a si vaillamment tenu tête aux desservidores !

Une demi-douzaine de grands d'Espagne s'élancèrent pour obéir à cet ordre. Chacun désormais faisait assaut de platitudes autour du ministre, rehaussé de dix coudées; mais le saint Esteban et son aide de camp à la longue épée nue furent introuvables. Ils avaient disparu tous les deux.

Une heure après, les patrouilles parcouraient la ville tranquille et silencieuse. A la Grandesse, on faisait bombance aux frais de l'État. La charte des gueux, renouvelée et contre-signée par don Bernard de Zuniga, etait affichée aux colonnes du Puchero. Ce jour devait marquer dans les annales de la gueuserie de Séville.

Pendant toute la soirée, le comte-duc eut plus de courtisans que le roi. La belle marquise lui sourit, le vieux Zuniga l'encensa. Tous nos hommes d'État, réunis autour de lui en phalange serrée, l'adorèrent comme un corps saint.

Vers minuit, il se retira pour ajouter à son manuscrit la page illustre qui devait raconter les événements de cette soirée. La duchesse l'attendait au seuil de son appartement.

— Ma fille, seigneur ! dit-elle seulement.

En quelques heures elle avait vieilli de dix années.

— Pendant que vous pleuriez, madame, répondit le comte-duc avec sévérité, j'agissais... Ce n'est pas à vos larmes que nous devrons le salut de ma fille.

La duchesse se pencha sur sa main et la baisa.

— Que Dieu vous benisse, seigneur, murmura-t-elle.

Le comte-duc franchit le seuil de son cabinet de travail et referma la porte: il était seul. Il respira l'air à pleins poumons, et sa poitrine sembla s'élargir.

— C'est bon, le triomphe ! pensa-t-il tout haut.

Celui-là n'avait même pas besoin de perroquet. Il chantait lui-même l'hymne de ses grandeurs.

Cependant, avant de quitter son royal soupirant, la belle et inhumaine marquise glissa ce mot, barbelé comme la flèche d'un Parthe :

— Reposez-vous, sire, sous la haute protection du comte-duc !

Le roi se retira triste et soucieux. Avant de se mettre au lit, il dit à Michel Telles, secrétaire de ses ordres .

— Je veux que demain, à la première heure, Medina-Celi soit à mon chevet.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Pauvre Meyerbeer, heureux Offenbach! — *Le Roi barbu* au pied des monts Carpathes. — Un théâtre bohême à Prague. — Représentation des *Huguenots*. — Une affiche en langue bohême. — La salle, le public, l'orchestre, les chœurs, les artistes. - La Patti du théâtre de Prague. — L'exactitude allemande. — Recette pour abattre les *Huguenots* en trois heures. — Encore le *Roi barbu*. — Le nouvel Opéra de Vienne. — Où le chroniqueur tombe dans le parallèle. — Les monuments de Vienne, les églises, les sépultures impériales. — Chefs-d'œuvre de Canova. - Schœnbrunn. — Les Habsbourg et les Napoléon. — Marie-Antoinette et le duc de Reischtadt. — La nostalgie de Vienne. - Lobau et Wagram. — Le Danube de Vienne à Pesth. — Un spectacle magique. — Curiosités de Pesth. — Le marchand de cercueils. — Un cadeau original. — La race magyare. - La religion du costume. — Le Brückbad. — Un bain comme on en voit peu — Retour du chroniqueur.

Prague.

Pauvre Meyerbeer ! Heureux Offenbach !

C'est encore par cette exclamation qui terminait ma dernière lettre que je commencerai celle-ci. Il faut que l'ombre du grand Meyerbeer en prenne son parti. Sa popularité est décidement détrônée par celle de l'auteur de la *Belle Hélène*. Il y a quarante-huit heures à peine, je revenais de Pesth. Le train qui me ramenait s'arrêta pour le dîner — c'est un detail que ne négligent jamais les chemins de fer allemands — dans un petit endroit au pied des Carpathes, appele Erseck Ujvar. Un violon jouait pendant le repas à la porte du buffet, — et savez-vous quel air ? *Le Roi barbu*, et instinctivement les fourchettes des voyageurs accompagnaient en cadence l'archet de l'artiste forain. Mais me voici à Prague. Deux affiches s'étalent sur les murs à tous les coins de rue. L'une annonce au théâtre allemand le *Tigre du Bengâle*, l'autre au théâtre bohémien les *Huguenots*. Le premier est à la porte de mon hôtel, le second à une demi-heure de chemin, sur les bords de la Moldau. N'importe ! je me decide pour ce dernier. Les *Huguenots*, à Prague, dans la vieille ville des Hussites, dans le foyer encore mal éteint des anciennes guerres de religion ! à la bonne heure ! ce n'est pas ici qu'on se permettra de mutiler l'œuvre du grand maître, et je vais enfin assister à une revanche.

La salle est comble avant le lever du rideau; pas une loge disponible, pas une place libre à l'orchestre ni même au parterre. Il me faut grimper à l'amphithéâtre, au quatrième étage. Pour un chroniqueur consciencieux, il y a parfois des moments bien penibles.

Par une attention délicate pour ceux de mes lecteurs qui sont initiés aux douceurs de la langue bohême, je transcris ici une partie de l'affiche; pour les autres ce sera au moins une curiosité.

Ve prospech slecny Marie Pisarovicovy.

HUGENOTI.

Velká zpevohra v 5 jednáních. Z francouzského prelozena od J. Prazskeho. Hudba od J. Meyerbeera.

Zpevohru ridi pan kapelnik Smetana. — Rezii má pan Sák.

OSOBY :

Markéta z Valois, sestra krále francouzského	slecna Römorova.
Hrabě Saint Bris. slechtic katolicky, guvernér louvru	pan Svarc
Valentina, jeho dcera	slecna Rastelliova.
Hrabě z Neversu, } slechticové katolti	[illegible]
Tavannes, } slechticové katolti	pan Horlivy.
Cossé, } slechticové katolti	pan Kysela
De Retz, } slechticové katolti	pan Sebesta.
Maurevert, } slechticové katolti	pan Douyravsky.
Raoul z Nangis, slechtic protestantsky.	pan Lukes.
[illegible]	pan Palecek.
Urban, panos princezny Markéty.	sl. Pisarovicova.
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible]
[illegible]	[illegible] Hegrtova.
Bois Rosé, mlady vojin a protestant	pan Polák
Ponocny.	pan Nemec.
Prvni } mnich	pan Musil
Druhy } mnich	pan Rangl
Treti } mnich	pan Stolc.

Katolictí a protestantsti. panové. Dvorni dámy. Panosové princezny. Mnichové. Katolické a protestantské vojsko. Panosové hrabete z Neversu. Cikáni. Hudebnici. Plavci. Mestané a mestanky. Lid — Hra se deje v Parizi a v jeho okoli roku 1572.

V 3. jednání : „ Tanec cikánu" tanci sl. Hentzova, Krausova a sbor baletní.

Zacátek o 7. — konec o 10, hodine.

Je profite de quelques minutes d'avance sur le lever du rideau pour examiner la salle et le public.

La salle n'est guère plus grande que celle de notre Vaudeville; elle brille plus par la fraîcheur que par le luxe de sa décoration : le fond est blanc avec des filets blancs et quelques ornements de cuivre; la disposition, sauf l'amphithéâtre supérieur, rappelle la forme des salles italiennes. Mais tandis qu'en Italie, les femmes, même dans les théâtres de second ordre, ne se montrent qu'en toilette de bal, le sans-façon règne ici, — comme à Vienne d'ailleurs, — de la façon la plus complète : on voit que, pour le public, le spectacle est uniquement sur la scène.

Enfin le rideau se lève. L'introduction instrumentale, bien exécutée, m'avait donné bonne idée de l'orchestre : les chœurs continuent cette bonne impression. Le Nevers, Pan Lev, ne la dément pas tout à fait. Mais le Raoul paraît et la déception commence. Le malheureux ne chante pas : il râle, et je lui sais gré de nous épargner le second couplet de sa cavatine. Le public pourtant l'applaudit pour une roulade assez proprement faite, car ce qu'il y a de plus triste peut-être, le ténor éreinté est doublé d'un artiste : on voit qu'il connaît son métier; il ne lui manque, comme on dit, que le lièvre.

Attention ! Voici l'étoile, Slecna Pisarovicova ! La claque d'en haut lui fait son entrée : c'est une jolie fille, à la chevelure ébouriffée, aux formes accentuées que fait valoir son costume de page et qu'elle ne paraît pas se soucier de dissimuler : elle chante avec aplomb, d'une voix aigrelette, comme une personne qui se sait sûre de son public, — et, en effet, à peine a-t-elle achevé son air, qu'une grosse couronne enrubannée vient, au milieu d'une pluie de bouquets, tomber à ses larges pieds. Après la chute du rideau on la rappelle encore, et elle reparaît, en saluant, la main sur son cœur, par une petite ouverture recouverte d'une toile légère et pratiquée tout exprès pour les *redemandages*.

Du reste, sauf le second couplet du ténor et la partie fuguée du chœur : *Vous savez si je suis un ami sûr et tendre*, l'acte avait été exécuté au complet.

Je ne vous ai rien dit de Marcel, chanteur médiocre, tout au plus de la force des coryphées de notre Opéra. Le Saint-Bris est du même numéro. Quant au Bois-Rosé, auprès de lui le Raoul est un soleil.

Les femmes valent mieux que les hommes. Slecna Römerova, Marguerite de Valois, a le trille facile et brillant; en revanche, ses vocalises ressemblent à des gargarismes; somme toute, elle s'est tirée habilement de son rôle, et, pour ma part, je la préfère à Slecna Pisarovicova.

La Valentine, Slecna Rastelliova, a de la voix et crie comme si elle n'en avait pas. — De tous ces artistes, hommes ou femmes, il n'en est pas un qui aille à la cheville de nos prix du Conservatoire.

Ce que j'ai vu de plus satisfaisant, c'est le ballet · une douzaine de danseuses seulement, mais, toutes, jeunes, jolies, et qui, par l'élégance et la correction de leur danse, ne seraient pas déplacées sur la scène de notre Opéra.

L'affiche, comme vous avez pu le voir, limitait à trois heures la durée du spectacle. D'après la façon dont j'avais vu à Vienne abattre *Robert-le-Diable* en trois heures dix minutes, je n'étais pas sans inquiétude sur le sort des *Huguenots*. Je connaissais l'exactitude allemande, et je savais que le temps fixé ne serait pas dépassé d'une minute. Je prévoyais donc de nombreuses et cruelles coupures. Celles du premier acte avaient été assez modestes. On se rattraperait sans doute sur les suivants. Cependant le second est joué sans en retrancher une note. Il en est de même du troisième et du quatrième. Raoul venait de crier de sa voix la plus éraillée : *Mon Dieu! veille sur ses jours.* Je regardai ma montre : il était dix heures moins deux minutes.

Cette fois, me dis-je, l'exactitude allemande sera en retard d'une demi-heure.

Eh bien, je me trompais. L'orchestre continue sans faire d'entr'acte : le rideau se relève et nous montre, groupés ensemble, Raoul, Marcel et Valentine. Marcel pousse un hurlement : un coup de feu part, et la toile baisse.

Voilà ce qu'on appelle à Prague le cinquième acte des *Huguenots*.

Mais on avait fini à dix heures précises.

Et en revenant à mon hôtel par la Kolowratstrasse, j'entendis dans un de ces cafés qui, le soir, se transforment en cafés-concerts, ce même air du *Roi barbu* que j'avais entendu sur la route de Pesth.

Malheureux Meyerbeer! Heureux Offenbach!

Attendons cependant; car, ce que j'ai oublié de vous dire dans mon dernier courrier, Vienne prépare au dieu de la musique — j'entends ici parler de Meyerbeer, — un temple digne de lui. Le nouvel Opéra qu'elle est en train de se construire promet d'être aussi magnifique que l'autre était mesquin. Comme le nôtre, il s'élève sur la belle voie, sur les boulevards, dans le quartier à la mode : comme le nôtre, il n'est terminé que dans le gros œuvre et n'est pas encore ouvert au public. Vous voyez où je vais tomber, dans le parallèle classique : impossible de l'éviter.

Rassurez-vous toutefois : je me bornerai aux généralités.

L'Opéra de Vienne se compose d'une façade en saillie, d'un principal corps de bâtiment formant deux ailes en retraite et d'un arrière-corps également en saillie comme la façade. Les lignes en sont simples : les baies qui règnent tout autour de l'édifice ont toutes la forme d'un plein cintre évasé. Il présente dans son développement une unité que n'offre pas notre Opéra. Un autre avantage qu'il a sur lui, c'est d'être dégagé de tous les côtés, de n'être pas enserré dans des maisons dont le voisinage l'étouffe. Par exemple, ne cherchez dans les détails ni la richesse, ni l'originalité, ni le luxe d'imagination, ni la hardiesse de conception qui distinguent l'œuvre de M. Garnier. Il est élégant, point grandiose. Il est bien pris dans sa taille, mais sa taille est modeste. Tel qu'il est cependant, il l'emporte déjà par son caractère monumental, sur les théâtres les plus célèbres de l'Europe, Bordeaux peut-être excepté. La *Scala*, de Milan, le *San-Carlo*, de Naples, l'*Oriente*, de Madrid, sont loin d'avoir à l'extérieur cette tournure et cette distinction. Pour conclure, si je n'étais l'Opéra de Paris, je voudrais être celui de Vienne.

L'intérieur répondra-t-il au dehors? le visage au masque? Il faut attendre l'inauguration, qui ne peut beaucoup tarder, et pour laquelle, aujourd'hui que l'Autriche est notre amie, on ne manquera sans doute pas de faire le service à la presse parisienne. Pour moi, ce ne sera pas sans plaisir que je franchirai encore les quelques kilomètres qui nous séparent de Vienne. On prétend que le saint-père, chaque fois qu'un étranger vient prendre congé de lui, en quittant la Ville éternelle, lui dit non pas « adieu, » mais « au revoir, » faisant allusion à la nostalgie que Rome et ses monuments laissent dans l'esprit du visiteur. — Les monuments de Vienne ne sont pas à mépriser. La vieille cathédrale de Saint-Étienne avec ses voûtes imposantes, sa flèche découpée à jour comme une dentelle, ses curieuses sculptures gothiques, ses souvenirs, ses tombeaux illustres où domine celui du prince Eugène; — l'église des Capucins, le Saint-Denis de l'Autriche, dont les caveaux renferment les sépultures impériales, où, non loin du monument somptueux élevé à Marie-Thérèse et à son époux, une simple croix gravée dans le bronze désigne la tombe de Joseph II, où, à côté des princes et des princesses qui ont vieilli dans les grandeurs, vous rencontrez ces deux jeunes gens dont la fin prématurée éveille dans les âmes de si douloureux et sympathiques regrets, le duc de Reichstadt et cette jeune archiduchesse dévorée par les flammes dans sa robe de bal; — l'église des Augustins avec ses squelettes sous verre couverts d'or et de pierreries, avec son tombeau de l'archiduchesse Marie-Christine ciselé par Canova, et qui, par sa disposition, rappelle presque textuellement celui du grand artiste dans l'église des Frari à Venise; — puis le Thésée du même Canova, un chef-d'œuvre si splendide qu'on lui a consacré un temple pour lui seul; — puis encore la riche collection du Belvédère, le musée d'armures d'Ambras, digne d'être vu après l'*Armeria* de Madrid, — de remarquables statues équestres, celles entre autres du prince Eugène et de l'archiduc Charles; — tous ces trésors de l'art, toutes ces curiosités, tous ces souvenirs valent certainement pour le voyageur la peine de trente-six heures de chemin de fer. — Il voudra revoir aussi ce parc délicieux de Schœnbrunn, ses belles allées et son petit bois, un Versailles et un Saint-Cloud en raccourci, où la majesté d'une résidence princière est tempérée par je ne sais quoi d'intime et de familier; il parcourra encore ce château, la demeure favorite de la famille impériale, dont chaque pièce a sa légende ou plutôt son histoire écrite dans les tableaux, dans les tapisseries et jusque dans les meubles mêmes : ici des fauteuils, des chaises, des tentures brodées de la main même de Marie-Thérèse; là des aquarelles peintes par Marie-Antoinette; partout des ouvrages à l'aiguille exécutés par les jeunes princesses. Enfin, après la dynastie des Habsbourg la dynastie napoléonienne. Cette chambre est celle où Napoléon Ier donnait ses audiences; voici sa chambre, le lit où il couchait, ce même lit où, vingt ans plus tard, son fils rendait le dernier soupir. — Oui, certes, tout cela parle à l'imagination, tout cela a son intérêt et son prestige; mais ce qui vous rappellera surtout à Vienne, c'est l'aspect riant de cette belle et bonne ville, c'est l'atmosphère heureuse qu'on y respire, c'est l'urbanité de cette population aimable, prévenante, hospitalière à l'étranger. Si Rome vous laisse la nostalgie de l'art, Vienne vous inspire la nostalgie du cœur, et l'adieu qu'on lui envoie peut aussi se traduire par : au revoir.

Si vous allez de Vienne à Pesth par le Danube, vous longez une grande île dont la surface boisée vous dérobe l'autre rive du fleuve : c'est l'île de Lobau; si vous revenez par le chemin de fer, la dernière station que vous rencontrez avant d'arriver à Vienne, c'est Wagram. On a beau n'être pas chauvin, il est des noms qui vous remuent malgré vous.

Je vous épargne le paysage : aussi bien n'est-ce pas en aval de Vienne, mais en amont, à partir de Linz, que le Danube offre ses points de vue les plus pittoresques. Je vous recommande toutefois Presbourg avec ses maisons en étages, et son château dont les ruines colossales vous rappellent celles de l'Alcazar de Tolède, Komorn et ses ouvrages stratégiques qui commandent le fleuve; puis, dans un endroit dont j'ai oublié le nom, les immenses vestiges d'une ancienne forteresse démantelée qui éparpille ses tours crénelées sur le roc, enfin l'admirable spectacle que vous présente la ville jumelle de Pesth et de Bude assise sur les deux rives du Danube, et que relie son hardi pont de fer de plus d'un kilomètre de longueur, un des ouvrages les plus merveilleux qui existent en ce genre.

A droite, Pesth, la nouvelle ville, développe sa ligne imposante de palais blancs, — façade d'un édifice qui ne la vaut pas; — à gauche, Bude s'étend en amphithéâtre, escaladant la colline que couronne le Blocksberg. On cite partout la situation de Prague. Celle de Pesth-Bude est bien autrement grandiose : elle est à celle-là ce que sont les Alpes aux Pyrenées. Si vous montez ensuite au Blocksberg, vous découvrez à la fois, avec les deux villes à vos pieds, tout le cours du Danube semé d'îles verdoyantes et dont vous pouvez alors apprécier l'imposante majesté. Après Naples, je ne connais rien de plus beau.

Le temps me presse, l'espace m'est limité, et parmi toutes les choses qui m'ont frappé pendant mon court séjour, je me bornerai à en signaler trois : le costume national, les bains du Brückbad et le commerce des cercueils.

Lorsque j'ai quitté Paris, il était question, m'a-t-on dit, d'une ordonnance de police qui prescrirait aux employés des pompes funèbres de dissimuler sous une enveloppe la bière qu'ils transportent au domicile du défunt. Cette délicatesse administrative ferait bien rire les habitants de Pesth. Chez eux les bières s'étalent aux vitres de boutiques élégantes, non pas à la porte des cimetières, mais dans les quartiers de la fashion, comme qui dirait la rue de la Paix ou la rue Vivienne de la ville. Il faut tout dire : ces bières sont coquettes, mignonnes, régalantes à l'œil. La plupart sont en bois de rose, avec des incrustations en marqueterie et des bronzes ciselés comme les jolis coffres de Tahan. Il en est qui sont ornées de sujets gaillards peints sur émail. Le côté supérieur qui sert de couvercle est revêtu d'une glace et laisse voir l'intérieur capitonné en satin blanc. C'est à donner le désir de les essayer. Celles-là coûtent cher, et il faut être un magnat pour se les payer. Il y en a d'autres plus simples, dans les prix doux, pour les bourses modestes. Le marchand chez qui j'étais entré m'en montra une, en thuya, je crois, qu'il me disait fort avantageuse et me pressait de lui acheter pour rapporter en cadeau à Paris. J'ai pensé que le cadeau serait mal vu, et je me suis abstenu.

Ce détail peut vous donner une idée du caractère des Hongrois dont vous trouvez le reflet dans ces airs nationaux, tour à tour et sans transition, d'une mélancolie profonde et d'une gaieté exaltée jusqu'à la folie.

De toutes les races qui composent la monarchie autrichienne, il n'en est pas une qui ait conservé son individualité aussi fermement que la race magyare. Même dans les villes, vous retrouvez intact l'ancien costume national : le petit chapeau garni de velours ou d'astrakan, l'attila à brandebourgs, la cravate éclatante, le pantalon gris dans les bottes molles montant jusqu'au genou. Les paysans avec leur jupon blanc, leur peau de mouton, leur gilet et leur surtout garni d'une profusion de petits boutons de métal, offriraient à nos peintres des modèles aussi pittoresques pour le moins que les *contadini* de la campagne de Rome. Les femmes seules ont abdiqué et se sont mises à la mode de Paris. C'est toujours par les femmes que commence la débâcle du costume.

Les bains de Bruckbad, dont il me reste à vous dire un mot datent de la domination turque. Figurez-vous une vaste piscine à laquelle sert de dôme une voûte supportée par huit grandes colonnes. Vous entrez, et c'est à peine si vous distinguez les objets; car le jour est parcimonieusement dispensé par quelques étroites fenêtres, et la vapeur suffocante qui vous environne est encore un obstacle. Les eaux sulfureuses et ferrugineuses que fournissent les sources de Blocksberg sont à la température de près de quarante degrés. Cependant le regard se fait peu à peu à cette demi-obscurité et vous finissez par apercevoir des individus des deux sexes confondus pêle-mêle, les uns prenant leurs ébats dans la piscine, les autres étendus sans mouvement apparent sur les bords de la vasque et ressemblant assez aux cadavres que vous voyez sur les dalles de la morgue. Les hommes ont pour tout vêtement un simple mouchoir en guise de feuille de vigne. Quant aux femmes, leur costume est encore plus sommaire, pour parler par euphémisme. Le bain coûte un kreutzer, c'est-à-dire deux centimes. En hiver, les pauvres gens qui n'ont pas le moyen d'acheter du bois viennent passer là leur journée entière. Deux autres bains établis dans le voisinage présentent les mêmes ressources — et le même spectacle.

Un autre corps de bâtiment renferme des cabinets pour la classe aristocratique avec des baignoires de marbre en contre-bas du sol, et dont l'élégance et la bonne tenue l'emportent de beaucoup sur ceux de nos établissements les plus distingués.

J'aurais encore bien des choses à vous dire sur Prague, sur Francfort, sur Nuremberg surtout, cette ville originale entre toutes; mais Paris me rappelle, et j'ai hâte de venir liquider mon arriéré dramatique et musical.

GEROME

OBSÈQUES DE M. ACHILLE FOULD

Nous avons annoncé, dans notre précédent numéro, la mort de M. Achille Fould, membre du Conseil privé, ancien ministre d'État et des finances. Ses dépouilles mortelles ont été ramenées de Tarbes par ses deux fils, accompagnés du préfet des Hautes-Pyrénées. Une affluence considérable a suivi le convoi jusqu'à la gare, où des députations s'étaient rendues de tous les points du département. Au moment du départ, un discours a été prononcé sur le cercueil par M. Lacaze, sénateur, vice-président du conseil général des Hautes-Pyrénées.

Les restes de l'ancien ministre d'État ont été reçus, à Paris, par M. le pasteur Rognon, et, en attendant la cérémonie des funérailles, déposés dans une chapelle du temple protestant de l'oratoire du Louvre.

C'est dans ce temple que le service religieux a été célébré lundi dernier. Une foule immense remplissait l'enceinte et encombrait les abords du monument. On remarquait près du catafalque tous les ministres présents à Paris. Des députations des grands corps de l'État et des corps constitués, en uniforme, un nombre considérable de hauts fonctionnaires des diverses administrations; des publicistes, des financiers, etc.

Un appareil militaire imposant, sous le commandement du général Soumain, formait cortége au char funèbre : infanterie de la garde, dragons, batterie d'artillerie montée avec les pièces et les caissons. Après la cérémonie, le convoi s'est dirigé vers le cimetière de l'Est, en suivant la rue de Rivoli, les boulevards Sébastopol, Saint-Denis, Saint-Martin et du Prince-Eugène. Au cimetière, des discours ont été prononcés par MM. Baroche et Le Fuel.

M. Achille Fould laisse deux fils, MM. Adolphe Fould, député des Hautes-Pyrénées, et Gustave Fould, et une fille, Mme de Breteuil. Son neveu, M. Édouard Fould, est député de l'Allier.

A. DARLET.

EXPOSITION UNIVERSELLE

Les catalogues de l'Exposition universelle. — La Nevada orientale — Ses mines. — Sa description géographique. — Comment le cocher William H. Talcott fit fortune. — La ville d'Austin. — Manière de prendre possession d'un terrain argentifère. — La mine Eurêka. — Son histoire.

Voici l'Exposition universelle qui touche à son terme suprême. Encore quelques jours, et toutes les richesses industrielles que renferme cet immense édifice se disperseront. Les unes, acquises comme de précieuses et rares épaves, iront enrichir nos établissements publics et les cabinets des collectionneurs; les autres retourneront dans le pays d'où elles sont venues. Les machines s'arrêteront et se tairont, les murs eux-mêmes tomberont sous la pioche des démolisseurs, et de tant de splendeurs, de bruit et de foule, il ne restera qu'une immense plaine nue et silencieuse que seuls animeront, à de rares moments, la marche des fantassins, le piétinement des chevaux et les cris des commandements militaires.

Voici donc le moment de recueillir les souvenirs de cette exhibition sans exemple, à la splendeur de laquelle ont contribué, chacune pour leur part, toutes les nations du monde, et qui jamais peut-être ne se renouvellera en de pareilles conditions; car Dieu seul connaît quel avenir est réservé à l'Europe inquiète et agitée.

Parmi les documents les plus intéressants, destinés à servir de matériaux aux historiens de cette merveilleuse fantasmagorie, se trouvent les catalogues particuliers que chaque nation a substitués aux deux volumes indigestes et inutiles du catalogue officiel. La plupart contiennent de précieux détails non-seulement sur les produits industriels particuliers à chaque contrée, mais encore des renseignements ethnographiques qui revêtent et éclairent sous un jour inattendu des mœurs jusqu'ici à peu près inconnues. Qui de nous savait par exemple l'histoire de la Nevada orientale? En soupçonnions-nous les richesses, les ressources, et même les légendes qui ne datent point du moyen âge, comme celles de l'Europe, mais bien d'hier et même d'aujourd'hui?

On ne connaît les filons métallifères de la Nevada que depuis le printemps de 1862, et ils rapportent aujourd'hui trente-cinq millions de dollars par an.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — INTÉRIEUR DU PALAIS DU BEY DE TUNIS, AU CHAMP DE MARS.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SECTION DES PRODUITS DE LA RÉGENCE DE TUNIS.



LE NOUVEAU TATTERSALL, A LONDRES; dessin de notre correspondant. — Voir page 655.

Il existe une grande étendue de pays enclavée par les montagnes rocheuses à l'est, par la sierra Nevada à l'ouest, par les possessions anglaises au nord, et par le Mexique au sud. Elle s'étend sur quatorze degrés de longitude et sur dix-sept de latitude, et occupe une surface d'environ huit cent mille milles carrés.

En 1860, elle formait le domaine à peu près exclusif d'un petit nombre de hordes sauvages; on ne s'y hasardait qu'au péril de sa vie, et ceux qui tentaient ce périlleux voyage étaient de rares trapeurs qui, lorsqu'ils parvenaient à en revenir sains et saufs, racontaient n'y avoir rencontré rien qui pût permettre à l'homme de vivre dans ces déserts.

Les voyageurs qui traversaient la Nevada orientale pour gagner les côtes du Pacifique confirmaient ces récits; aussi personne ne prenait-il cette voie avant la guerre qui conquit aux États-Unis les pays situés au sud du quarante-deuxième parallèle.

Un peu plus tard, la découverte de l'or en Californie détermina une foule d'aventuriers à prendre cette route pour gagner la terre vers laquelle les attirait l'appât du gain; la soif de la fortune leur fit braver les montagnes escarpées et couvertes de neiges éternelles qu'il leur fallait franchir pour arriver dans les affreuses plaines du bassin intérieur où coulent l'Arizona, l'Idaho, le Colorado, le Montana et la Nevada, rivières dont les flots roulent de l'or et dont les rochers et le sol contiennent à chaque pas des minerais du même métal.

Le pays de la Nevada orientale, c'est-à-dire la portion la plus explorée et la mieux connue, se trouve au-dessus de la rivière Humboldt. Elle s'étend jusqu'au Colorado, à l'est du quarante et unième méridien à partir de celui de Washington. Elle comprend à peu près la moitié de tout l'État de Nevada.

Topographiquement, elle présente l'aspect d'une vaste plaine qui, en des temps inconnus, aurait soulevé et brisé le sol par de violentes convulsions, desquelles proviendrait la série de chaînes parallèles de montagnes et de vallées dont la direction axiale va tout à fait régulièrement du sud au nord. Les nombreux fleuves qui la parcourent ne possèdent jamais un volume d'eau considérable, tombent des montagnes dans les vallées et finissent toujours par se perdre dans les sables.

Les montagnes se dressent à pic et mesurent une hauteur variant à peine entre elles de quelques vingtaines de mètres, et s'élèvent à environ cinq mille pieds anglais au-dessus du niveau des plaines. Or, comme l'élévation de ces plaines est elle-même d'environ cinq mille pieds, il en résulte que les hauts sommets dépassent de plus de dix mille pieds le niveau de la marée des océans.

Généralement couvertes de forêts de pins, de cèdres et d'acajou, elles fournissent du combustible, et même au besoin des matériaux de constructions; malgré leur aspect repoussant et en apparence stérile, elles produisent d'excellents pâturages; les grandes vallées sont d'une extrême fertilité.

Voici, au sujet des trésors miniers que renferme la Nevada orientale, une des légendes vraies et contemporaines dont je vous parlais tout à l'heure.

Dans les premiers jours du mois de mars 1862, un cocher du nom de William H. Talcott, chargé de conduire une des diligences des messageries *Jacobs'S'pring*, en gravissant la colline où s'élève aujourd'hui la ville d'Austin, se vit forcé de caler, avec des pierres ramassées à terre, les roues de sa voiture qui menaçait de verser tandis qu'elle traversait les ravins formés par les pluies d'hiver.

Son voyage terminé, il se trouva qu'une des pierres placées sous les roues de la diligence avait été jetée par mégarde sur l'impériale; le hasard voulut encore qu'un minéralogiste la vît : il l'emporta chez lui, et après l'avoir examinée à loisir, il vint demander à Talcott d'où elle provenait.

« La chose en vaut la peine, ajouta-t-il, car ce morceau de roche est du quartz argentifère d'une grande richesse. Tâchez de retrouver le gisement d'où il a été détaché, associons-nous ensuite, et tenez pour certain que notre fortune est faite. »

Talcott ne se le fit point dire deux fois; il retrouva facilement le gisement de quartz argentifère. Son associé et lui en obtinrent la concession, et le 10 mai 1862, émerveillé de la quantité de métaux précieux qui se récoltaient dans la mine *Post-Poney*, on établit un district mineur dont on élut *recorder* William Talcott, devenu un personnage important et riche à millions.

L'étendue de ce district est de soixante-quinze milles dans la direction de l'est à l'ouest; toutefois les autres mines ne s'étendent en réalité, depuis la base occidentale de la montagne jusqu'à son sommet, que sur une longueur d'environ trois milles.

Bientôt les émigrants affluèrent de toutes parts, et l'on ne tarda pas à construire la ville d'Austin.

Elle tient rang aujourd'hui parmi les cités « incorporées, » c'est-à-dire qui possèdent une organisation municipale. Elle a son maire, son corps d'aldermen, ses officiers de police, un hôtel de ville, un journal quotidien, des salons élégants, des magasins bien approvisionnés, des banques de circulation, une bourse, des églises, des écoles publiques et privées, et jusqu'à des salles de conférences. Le gaz l'éclaire; des réservoirs et des tuyaux distribuent l'eau dans chacune de ses maisons et à travers les égouts publics; des diligences y emportent des milliers de voyageurs vers toutes les directions: un télégraphe la rattache à toutes les parties du monde; elle se construit un chemin de fer; en un mot elle possède tout ce qui constitue une ville importante et tout ce qui peut donner du confort à ses habitants.

Voici la description que M. Myron Angel fait de la ville d'Austin, dans un excellent travail sur la Nevada orientale :

« Au centre de l'État de Nevada se trouve la jeune et heureuse cité d'Austin. Si l'on cherche son nom sur les cartes, on le trouvera à l'endroit ordinairement marqué par ces mots : « *Régions inexplorées*, » par trente-neuf degrés vingt-neuf minutes et trente secondes de latitude, quarante degrés quatre minutes de longitude occidentale de Washington, ou cent dix-sept degrés et quatre minutes à l'ouest du méridien de Greenwich; c'est presque au centre géographique de l'État de Nevada. La position de la ville lui donne la certitude d'un brillant avenir. C'est ce que confirme M. Silliman, professeur à Yale College, homme aussi distingué par son caractère que par ses connaissances scientifiques. Après une exploration minutieuse des ressources du pays, il a déclaré publiquement que les immenses richesses enfouies dans les collines voisines justifiaient cette prophétie, qu'en moins de dix ans la population d'Austin serait au moins de cinquante mille âmes. Le nombre presque infini de filons argentifères avec le sel pour les réduire, les sulfures de fer et de cuivre qui remplissent les roches des montagnes voisines, donnent des fondements sérieux aux calculs basés sur la grandeur future de cette ville intéressante. La création et l'accroissement d'Austin n'ont point été et ne seront jamais le résultat de la faveur des princes ou de leurs combinaisons politiques. Mais sa création a été l'œuvre de la nécessité; c'est ce pouvoir qui attire la population et qui concentrera la fortune, la puissance, et l'influence dans cette ville, jusqu'à ce qu'elle devienne à la fois la capitale commerciale et législative de l'État, et le centre de grands intérêts métallurgiques. »

On ne pouvait naguère encore arriver à Austin et à la vallée argentifère qu'au moyen des diligences qui partaient chaque matin de San Francisco, et faisaient le trajet en quatre jours, sur une route d'ailleurs excellente et que des charrettes chargées de dix à vingt mille livres pesant parcouraient sans cesse et sans difficulté.

Maintenant la distance d'Austin à San Francisco, qui est de quatre cent soixante-treize milles, se franchit plus rapidement; déjà on peut faire plus de la moitié de la route en chemin de fer et en bateau à vapeur. Si le voyageur vient par l'est, il quitte le Missouri et prend le railway de l'*Union Pacific railrood*, ou bien l'un de ses embranchements.

Voici comment on procède pour s'assurer la propriété d'un filon argentifère.

Dès qu'on l'a découvert, on écrit sur une feuille de papier son nom et celui de ses associés, et on attache ce singulier acte de prise de possession sur une planche fixée au bout d'un bâton fiché en terre. On a soin, en outre, de circonscrire par des piquets le terrain qu'on veut exploiter et qui ne doit pas dépasser trois mille pieds anglais : c'est ce qu'on appelle une *location*.

Ces précautions prises, on peut désormais bouleverser sa *location* comme on l'entend, y creuser des puits, en ouvrir le sol en recourant à l'explosion de la poudre, y construire des usines et des habitations, « et nulle puissance au monde « ne peut empêcher les propriétaires de jouir de leurs « droits, » dit M. Myron Angel.

Tantôt l'argent se trouve à la surface du sol, tantôt il faut recourir à des puits profonds pour atteindre jusqu'à son gisement, presque toujours considérable.

Avant peu, on le voit, se réalisera sans doute la prophétie du professeur Silliman, qui affirme qu'avant la fin de l'année 1873, la population de la ville d'Austin dépassera cinquante mille âmes et que tous ses habitants seront riches.

La plupart des mines portent des noms bizarres, qui ne tardent point à s'adapter aux districts auxquels elles appartiennent.

C'est ainsi que la Neveda orientale possède les districts *Diamant*, *Beau-Canon*, *Cortez*, *Ravenswood*, du *Printemps*, d'*Hercule*, de *l'Empire* et de *Je l'ai trouvé* (Eurêka).

Cette dernière mine a pour propriétaire un pauvre Wurtembergeois, venu comme tant d'autres à San Francisco, en désespoir de cause, et poussé par la misère et le désespoir. Il aimait une jeune fille, il était pauvre, il avait tenté d'arriver à une humble position de professeur de village, et des obstacles de toute nature l'avaient empêché d'atteindre à ce modeste but. Si bien qu'un beau jour, réalisant ses maigres ressources, il se joignit à un groupe d'émigrants, et partit pour la terre d'or, résolu à y faire fortune ou à y mourir à la peine.

D'abord, cette dernière partie de son programme ne se réalisa que trop cruellement. Le grec qu'il savait sur le bout du doigt, mais qui était la seule chose qu'il sût, ne pouvait guère lui servir à San Francisco qu'à mourir de faim. Il fallut donc que le pauvre diable se fît d'abord déchargeur sur le port, métier qui lui valut bientôt une maladie grave et un séjour de trois mois à l'hôpital; il devint ensuite décrotteur sur la voie publique, et enfin croupier de roulette dans une maison de jeu; mais il se passait tant d'infamies, il se commettait tant de meurtres dans ce bouge infâme, qu'il s'en enfuit un beau jour, et que, rencontré par un compatriote qui le prit en pitié, il partit pour la Neveda orientale.

Là, le hasard voulut qu'il tombât sur la mine la plus riche de cette contrée si riche. Se rappelant l'histoire d'Archimède, qui trouvant tout à coup, tandis qu'il était au bain, la solution d'un problème, se mit à courir nu par les rues de Syracuse, en s'écriant : « *Eurêka! Je l'ai trouvé!* » il donna pour nom à son gisement d'argent cette exclamation, et ne tarda point à se trouver possesseur d'une fortune d'un demi-million.

De retour dans le Wurtemberg, il s'y maria à celle qu'il aimait. Aujourd'hui, il publie des ouvrages d'érudition fort goûtés, et il occupe avec succès une des premières chaires d'enseignement de son pays.

Sam. Henry Berthoud.

UN NAUFRAGE A CHERCHELL

Le brick français *le Célibataire*, parti de Cette pour Alger, le 21 septembre dernier, chargé de rails pour le chemin de fer, de vins et de diverses marchandises, est venu se briser, dans la nuit du 24, sur le grand écueil situé au nord-est de l'avant-port de Cherchell.

Ce navire, assailli par la tempête au milieu de la nuit du 23, dans le sud de l'île Majorque, fut obligé de fuir devant le mauvais temps. D'épaisses ténèbres et une pluie battante et continuelle empêchaient le capitaine de se rendre exactement compte de la route à suivre. Aussi, le 24 au soir, vers huit heures, ayant aperçu, par le bossoir de tribord d'avant, à environ six milles, le phare de Cherchell, le prit-il pour celui d'Alger.

Dans cette funeste conviction, bien explicable, du reste, par un vent terrible, une mer énorme et une pluie torrentielle qui aveuglait les matelots, le capitaine résolut d'attendre le jour pour entrer dans le port; mais craignant de voir sombrer le bâtiment, à cause des paquets de mer qui tombaient à bord, il assembla son équipage qu'il consulta, et il fut décidé, à l'unanimité, que l'on ferait tout ce qui serait humainement possible pour tâcher d'entrer dans le port d'Alger, le navire ne pouvant tenir la mer à cause de la fureur des lames.

Mais, en croyant faire route pour atteindre ce port, on aperçut, sur les onze heures du soir, malgré l'obscurité, des brisants à l'avant du navire. On manœuvra immédiatement pour reprendre le large et éviter ces brisants, mais il était trop tard, le bâtiment porta sur les rochers qui le défoncèrent à l'instant.

Le navire coulait... A ce moment suprême, où l'équipage désespérait de pouvoir mettre sa chaloupe à la mer, une embarcation, montée par les marins indigènes de la direction du port, et commandée par le quartier-maître Princivalle, arriva le long du bord, et, malgré les plus grands dangers, parvint à recueillir les malheureux naufragés, qui allaient indubitablement périr.

Il était temps!... La cabine du capitaine était déjà complètement submergée. Aussi ne put-il, comme il chercha vainement à le faire, sauver les papiers de bord.

Le lendemain matin, on apercevait encore le mât d'artimon: peu de temps après, il ne restait plus de ce beau navire que des épaves flottantes roulées par les vagues.

Tout le monde se plaît à rendre hommage à la conduite du quartier-maître Princivalle, qui, par son courage et son sang-froid, a réussi, au péril de sa vie, à sauver un équipage de six hommes, qui étaient voués à une mort certaine.

X. Dachères.

DU RIRE

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR UN SUJET DIFFICILE

I.

QU'EST-CE QUE LE RIRE ?

Hobbes dit que cette convulsion des poumons et des muscles de la face est l'effet de la « vue imprévue et bien claire de notre supériorité sur un autre homme. » Ce contraste, avantageux pour nous, nous fait jouir de notre propre supériorité. Si le malheur de cet autre homme est assez fort pour nous faire songer que, nous aussi, nous pouvons être malheureux, alors il n'y a plus jouissance de notre supériorité; il y a, au contraire, vue du malheur pour nous, il n'y a plus *rire*.

Il faut que le *comique* soit exposé avec clarté (j'entends par comique ce qui fait rire : un geste, un mot, une grimace); il est nécessaire qu'il y ait une vue nette et rapide de notre supériorité sur autrui. Mais cette supériorité est une chose si futile et si facilement anéantie par la moindre réflexion, qu'il faut que la vue nous en soit présentée d'une manière imprévue.

Voici donc deux conditions du comique : la clarté et l'imprévu.

Seule borne du rire : la compassion et l'indignation.

Dans l'indignation, nous songeons à des intérêts plus directs et plus chers, nous songeons à *nous-mêmes mis en péril*.

II.

DES CONDITIONS DU RIRE.

Plus nous avons de considération et de respect pour quelqu'un, mieux et plus vite nous comprenons les plus légères plaisanteries faites par cette personne. Notre amour-propre, tenu en respect et comme blessé, jouit délicieusement de la vue imprévue de l'infériorité d'une personne que nous croyions supérieure à nous, ou, au moins, rivale de notre supériorité.

Si cette personne est soupçonnée par nous d'affecter la supériorité, alors notre soif pour la plaisanterie redouble; non-seulement nous rions avec délices des moindres plaisanteries, mais nous arrivons à rire même de l'intention, non suivie de succès, de lui faire une plaisanterie. C'est que notre imagination, réveillée par la soif de la vengeance, a entrevu la plaisanterie.

Les domestiques rient de nos moindres faux gestes; exemple : le portier qui vient de m'apporter des serviettes; distrait par ceci que j'écrivais, je vais lui ouvrir, et, lui

voyant quelque chose de blanc à la main, je prends cela pour une lettre et je commence le geste de la décacheter.

En réfléchissant attentivement sur ce qui se passe dans moi, quand je ris avec délices, il me semble que j'entrevois deux causes :

1 *Rire ordinaire,* ou simple vue imprévue de ma supériorité;

2° *Vue du bonheur,* produisant *sourire* et *larmes,* quand le bonheur est extrême.

Rire aux larmes viendrait alors, partie de l'effet physique du mouvement imprimé aux muscles de la face, partie de la vue de l'extrême bonheur.

Le plus petit détail, la plus légère circonstance est décisive, pour faire naître ou empêcher le rire; rien n'est plus délicat que le rire. L'absence de la moindre condition fait manquer son effet à la chose la plus comique, empêche le rire de naître. Rien n'est plus fragile que cette vue de notre supériorité sur autrui; souvent cela ne résiste pas au moindre examen.

On ne rit pas :

1° D'un conte fait sans à-propos (qui ne vient pas à propos);

2° D'un conte fait trop souvent;

3° D'un conte fait avec trop de lenteur.

L'*improviste* est si nécessaire, que, quand on refait un conte dans un salon, pour quelqu'un qui arrive, si vous voulez que le reste du cercle, qui le connaît déjà, *rie,* il faut en varier la forme; en d'autres termes, *créer l'imprévu.*

Conséquence : Dominique me disait qu'il lui était impossible de faire ou de continuer une scène comique, en y songeant dans la rue, comme il faisait à la Scala, en finissant un chapitre de *l'Amour.*

La clarté est nécessaire au rire; c'est une des causes pour lesquelles on riait de la seule figure de Dugazon, lorsqu'il entrait en scène; on savait qu'il allait faire des plaisanteries.

1° On lui donnait une extrême attention;

2° On riait du souvenir rapide de ses anciennes plaisanteries.

Avec tout le talent possible, Dugazon n'eût pas pu jouer un rôle tragique; on eût quitté, avec plaisir, les larmes pour le *rire.*

La compassion. La seule compassion pour le moqué arrête le rire.

Beaucoup de choses font rire, dans le récit, qui n'auraient pas fait rire dans la réalité. C'est comme dans les malheurs d'une vie agitée. Énée dit avec raison :

.. forsan et hæc olim meminisse juvabit[1]

(*Enéide,* liv. I.)

Pour le rire, il y a plusieurs causes; l'une d'elles, c'est que le récit aide à faire abstraction de ce qui nous aurait fait pitié dans le malheur de celui aux dépens de qui nous rions. Par contre, beaucoup de choses font rire, quand nous les voyons, qui, contées, ne nous arracheraient que cette exclamation : « Cela ne valait pas la peine d'être dit; » par exemple, les malheurs communs : les chutes dans la boue, les maris surprenant, pour la première fois, une lettre galante de leur fidèle épouse, notre savonnette qui nous échappe et court sous le lit se garnir de poussière, quand nous nous faisons la barbe. Lorsque quelqu'un nous conte de ces petits malheurs-là, nous le taxons d'*égotisme.*

Le forcement du signe physique du rire ne signifie rien; c'est comme cet enfant qui, désirant qu'il soit cinq heures, pour avoir son goûter, monte sur une chaise et met l'aiguille de la pendule sur cinq heures.

On pleure par chagrin; l'oignon, cher à M. de Marcellus, fait pleurer.

De même on rit par ridicule; on rit lorsqu'on a le côté chatouillé.

L'effet physique est un *signe;* il n'est signe de rien, quand il est provoqué physiquement.

On voit bâiller, on bâille; souvent on rit de voir rire, particulièrement les jeunes filles. On dit que les femmes pleurent de voir pleurer, exemple : les funérailles en Écosse.

III.

POURQUOI LA COUR EST-ELLE LA PATRIE DU RIRE ?

Un ancien auteur dit : « Le rire est excité par ce que nous voyons de laid, difforme, déshonnête, indécent, malséant, peu convenable, pourvu que nous ne soyons mus à pitié, compassion. »

A la cour, le rire est excité par le *peu convenable.* On appelle ainsi l'action de s'écarter, quand ce serait le moins du monde, du *patron* convenu, du modèle de toute démarche, action, habillement, manières. A la cour de Louis XV, la fidélité à une centaine de convenances entrait ainsi *officiellement* dans toutes les actions. Les *nécessités* des démarches et actions, pendant la Terreur, ont commencé à rompre le *convenable;* on l'a ensuite oublié sous Napoléon. Alors, il s'agissait de bien autre chose que de faire l'aimable; il fallait obéir en courant et partir à l'instant, pour Dresde ou pour Badajoz.

Du temps de Mme d'Épinay ou de Mme Campan, aucune action ne pouvait se produire sans un mélange de vanité, qui arrivait sous le nom de *convenable.* « Ma petite nièce va mourir; je me souviens qu'il est *convenable* de suspendre toutes les leçons de mes filles. » — Je voudrais, moi, qu'au moment où les maîtres arrivent, on n'eût pas le courage de prendre leçon. — « Mais, si je ne faisais pas la chose convenable, que diraient amis, parents, domestiques, etc.? »

1. « Vous vous souviendrez peut-être, un jour, avec quelque plaisir de tout ce que vous avez souffert. »

— Cela est de bon goût, me disait le comte V..., en parlant du danseur de Mme du Cayla, qui ne se fâcha pas contre le mari, apportant son châle à sa femme, le lui jetant sur les épaules et l'arrachant brusquement à sa contredanse.

Revenant aux maîtres contremandés, qu'arrivera-t-il si Mathilde regrette M. N..., à l'heure où il devait venir? Voilà de ces *douleurs de Paris,* durant lesquelles la moindre plaisanterie est si bien reçue!

Cette disposition du peuple français à suivre un patron pour ses actions, comme pour ses habits, existe depuis plus de deux cents ans. Si l'on en veut la preuve détaillée, on la trouvera dans les *Aventures du baron de Fœneste,* d'Agrippa d'Aubigné. Le jeune Gascon, baron de Fœneste, répond à toutes les objections du sage Énay : « C'est pour paroistre. »

Une cour magnifique et polie, et par conséquent gouvernement monarchique, à la Louis XV, est fort utile au rire. Une telle cour est une source immense, inépuisable, d'une espèce de rire, le *rire satirique.*

On a, je crois, plus de bon sens à Washington; mais on y rit moins qu'à Paris. A Washington, on doit attaquer un ministre bien plutôt par des raisonnements d'une évidence mathématique que par des plaisanteries.

Je sens que ma comparaison serait plus décisive, si l'on ne pouvait m'objecter qu'à Washington on est encore un peu grossier et triste, la tristesse du puritanisme et des prêcheurs.

IV.

DES OBSTACLES AU RIRE.

La France serait-elle la patrie du rire, comme l'Italie celle des beaux-arts?

La religion encourage, en Italie, la peinture des miracles et des saints; ce n'est qu'une espèce de peinture, toutes les espèces prospèrent.

De même, la cour, en France, n'encourage qu'une seule espèce de rire, le rire satirique, fondé sur la non-ressemblance à un modèle, et tous les rires prospèrent.

Tout homme, je ne dis pas passionné, mais seulement *occupé sérieusement* de quelque chose ou de quelque intérêt, ne peut rire; il a bien autre chose à faire que de se comparer oiseusement à son voisin.

Les gens tristes et moroses, la plupart des Anglais de quarante ans, sont dominés habituellement par l'agréable préoccupation de *craindre* quelque grand malheur.

Les Denon, les Henrion de Pansey, les Matthieu Dumas, les Donézan, les Jearjailles, doivent être rares en Angleterre. Les Johnson, ou les caractères à la Johnson, y sont fort communs.

Mais, pour revenir, tout homme passionné, quel que soit l'objet de sa passion, triste ou gai, l'amour ou l'avarice, la méditation sur un baiser donné sur la main de sa maîtresse, ou sur quatre beaux billets de mille francs, reçus hier matin, tout homme passionné n'écoute pas la narration d'une anecdote et ainsi conséquemment ne peut pas en *rire.*

Deux causes de sa mine sérieuse :

1° Il ne trouve pas qu'il y ait de quoi rire. Redoutant quelque malheur, que lui fait de se voir momentanément supérieur, pour un petit avantage, à tel homme? Il est occupé de choses bien autrement sérieuses. Le vicomte de Barral dit : « Il peut y avoir guerre avec l'Angleterre dans trois mois; tous les vaisseaux seront pris, cela fera enchérir le sucre; et, de malheurs en malheurs, cela peut compromettre mes rentes en Dauphiné. » Un homme profondément occupé à craindre ne peut pas rire de ce qu'il entend; ces pauvres diables-là rient encore quelquefois de ce qu'ils voient.

2° Le craintif est tellement préoccupé, qu'il n'entend pas même la narration qui doit le faire rire; c'est comme si on la faisait en haut allemand. L'insouciance est donc une bonne prédisposition dans l'homme qui doit goûter une plaisanterie. Les gens d'esprit sont insouciants, sous un Louis XVI, du temps de M. de Maurepas, et non pas en Angleterre, sous le ministère de Pitt ou de Fox.

Un avare, qui passe sa vie à craindre, ne peut rire.

La république ou les intérêts de la ville ont occupé l'Italie de l'an 900 jusqu'au XVe siècle. Peut-être avant les Romains, la forme républicaine avait déjà *façonné les mœurs de ce pays.*

La royauté est, au contraire, bien ancienne en France. Nous la voyons renaître en ce pays, au VIe siècle, avec Clovis.

Tout ce qui est arrivé en France depuis l'an 1500 semble calculé pour enseigner aux Français la vanité, et, par conséquent, une des branches du rire.

On rira plus souvent en France; on rira *plus profondément,* si j'ose parler ainsi, en Italie. On y aime beaucoup plus la bouffonnerie au théâtre, c'est un soulagement.

On rirait avec plus de violence en Italie qu'en France. Il y a peut-être, en revanche, cent nuances du rire fréquentes en France et inconnues en Italie : la mine du diable du pauvre *moine* qu'un valet de campagne et balourd allait réveiller de demi-heure en demi-heure, et promenait de chambre en chambre.

Le tempérament sanguin est évidemment celui du *rire,* au contraire du bilieux et du mélancolique. Voilà la confirmation physiologique de ce qu'on a avancé sur le Français et l'Italien, d'après les observations morales et les voyageurs. Autre raison physique, les gens gros rient plus que les maigres.

La *pointe de vin* provoque si bien le rire, qu'on l'appelle *être en gaieté, pointe de gaieté.* Il s'agit d'un petit excès, d'un petit *extraordinaire,* et nullement de l'*ivrognerie,* ou des excès habituels.

STENDHAL.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE NOUVEAU TATTERSALL

A LONDRES

Richard Tattersall fut le fondateur de l'établissement qui porte encore aujourd'hui son nom. Ce fut en 1795 que le chef de la dynastie des Tattersall inaugura ce bâtiment qui devait tout à la fois servir de marché aux chevaux et aux voitures, et aussi de bourse pour les *turfistes.*

L'ancien Tattersall, voisin de l'hôpital Saint-Georges, était enclavé au milieu de constructions diverses; et c'est avec peine que le visiteur inexpérimenté trouvait la ruelle sombre qui y donnait accès. Aujourd'hui, le nouveau bâtiment, de dimensions beaucoup plus considérables, s'élève sur l'emplacement de l'habitation de sir John Ladd, baronnet doublement fameux par ses prodigalités et par l'amitié du régent, plus tard George IV.

En entrant, on a d'abord, sur la droite, la maison du directeur et les magasins à fourrage; puis vient l'office, audessus duquel se trouvent deux salons dont l'un destiné aux membres du Jockey-Club, et l'autre réservé pour les délibérations du comité.

Le marché se tient dans une espèce de grande halle vitrée par en haut, avec galerie en maçonnerie faisant le tour du premier étage. Au centre se trouve une petite rotonde avec une coupole soutenue par des colonnes. C'est tout ce qui a été conservé de l'ancien Tattersall. Sous la coupole est une fontaine avec la figure d'un renard assis, et, au sommet du petit monument, un buste de George IV. On ne s'explique guère dans ce temple du négoce cette figure de renard qui passe d'ordinaire pour la personnification de la ruse, non plus que ce buste d'un souverain connu pour avoir été, alors qu'il n'était que prince encore, convaincu de fraude sur le turf; si bien que, devant la clameur publique, il dut se retirer honteusement de New-Market.

Dans un coin s'élève le bureau du commissaire-priseur, qui, d'un coup de son marteau, prononce les adjudications. Autour de la salle, au rez-de-chaussée, règnent de vastes écuries où les chevaux attendent paisiblement l'heure de la vente. Ces écuries contiennent ensemble quatre-vingt-quinze stalles. On n'a employé que fort peu de bois dans leur construction. Les séparations et les mangeoires sont en fer avec bordures de marbre gris poli. Des galeries sont réservées aux voitures à vendre qu'on manœuvre au moyen d'une machine hydraulique.

La chambre des souscriptions (*suscription room*) a soixante-six pieds de long. Elle est très-élégamment ornée; son nom lui vient de ce qu'il faut payer une souscription de cinquante livres sterling par an pour y être admis. Moyennant ce versement annuel, les cotisateurs ont le droit d'y venir à certains jours et à certaines heures pour enregistrer les paris mutuels qu'ils échangent au sujet des courses prochaines. Chacun *fait son livre,* suivant l'expression consacrée, c'est-à-dire compose la note de ses paris pour tels chevaux ou contre tels autres, de façon que les chances combinées doivent le mener tout droit à la fortune. Elles mènent plus souvent peut-être le parieur à la faillite; mais cela ne nous regarde pas.

P. DICK.

COURRIER DU PALAIS

L'amour et le service. — Le mariage impossible. — Conseil de guerre. — Un souvenir du théâtre Comte. — Un procès dans un peloton de fil. — Carnaval et mystère! — L'amazone du 6 juin. — La baigneuse masquée de Trouville. Le coup de Fontainebleau. — Le lutteur masqué de l'Arène athlétique, et le lutteur masqué de l'Hippodrome. — Masque contre masque. — Le décapité parlant du boulevard des Capucines et les deux décapités parlants de la foire du Havre.

Pauvre Esgonnière! Ce sont des gendarmes qui le conduisent au banc des accusés, devant le conseil de guerre. — Oui, sans doute, des gendarmes; — mais derrière les gendarmes, si nos yeux n'étaient pas myopes comme ceux de tous les mortels, ils apercevraient un joli petit enfant joufflu au regard malin, à la bouche vermeille, avec deux ailes aux épaules, portant un carquois sur le dos et un arc à la main, et cet enfant, vous l'avez nommé, c'est l'Amour.

Oui, l'Amour, enfant cruel et charmant, qui se soucie des lois militaires autant que d'une larme de femme, et qui sans scrupule ferait déserter toute une armée devant l'ennemi.

Donc Esgonnière avait passé plusieurs années sous les drapeaux, puis il était allé à Nantes, travailler de son état de compositeur, après avoir quitté le service actif pour entrer dans la réserve.

A Nantes, il fit la connaissance d'une jeune fille, à qui il promit le mariage. De cette promesse naquit un enfant.

Cet enfant mit fort en colère les parents de la jeune fille.

Pour les calmer, Esgonnière renouvela ses serments. Il fit plus, il se rengagea : sa prime lui permettrait d'entrer en ménage. Mais le mariage n'était pas célébré encore qu'il reçoit l'ordre de rejoindre son régiment, qui était en garnison au Puy.

Esgonnière part, emmenant sa fiancée.

Il sollicite de l'autorité militaire l'autorisation de se marier. Mais avant qu'il l'ait obtenue, son chef de bataillon lui enjoint de faire partir la jeune femme; s'il n'obéit pas, la gendarmerie se saisira d'elle et la ramènera à sa famille.

Esgonnière, cela se conçoit, aime mieux la reconduire lui-même. Ils partent; mais, chemin faisant, la pauvre fille verse tant de larmes, que voilà son ami au désespoir. Soudain une idée se présente à son esprit : il a entendu dire qu'on se mariait plus facilement en Angleterre qu'en France,

ils iront en Angleterre. L'Écosse d'ailleurs n'est pas loin de l'Angleterre. Esgonnière a vu sans doute, dans les romans, des mariages forgés en moins de rien sur l'enclume de Gretna-Green, et qui n'étaient pas moins solides que si tous les maires de France y avaient passé; au besoin ils iront en Écosse; et avant quinze jours, c'est-à-dire avant le délai passé lequel il serait considéré comme déserteur, il sera de retour à son régiment, avec sa femme, qu'on ne pourra plus renvoyer.

Et voilà le couple plein d'espérances et d'illusions embarqué pour l'Angleterre.

Hélas ! en Angleterre, Esgonnière apprend que les choses ne vont pas aussi aisément qu'il l'avait cru, et que le forgeron de Gretna-Green ne forge plus de chaînes d'hyménée. Il faut retourner en France. On va repartir. Au moment de quitter l'Angleterre, Esgonnière tombe malade. Quand la santé lui est revenue :

« Allons en Belgique, dit-il à sa compagne; peut-être s'y marie-t-on plus facilement qu'en Angleterre. »

Et ils partent pour la Belgique.

En Belgique, nouvelle déception. Le mariage fuit toujours devant ces pauvres jeunes gens. De Belgique, où il est redevenu ouvrier imprimeur, Esgonnière envoie une pétition à l'Empereur, lui demandant de lui faire grâce de la peine qu'il a encourue en désertant. « Il faut qu'il se constitue prisonnier, » telle est la réponse qu'il reçoit en Suisse, où l'a mené sa destinée errante.

Il y a près d'un an de cela, pourquoi n'est-il pas rentré en France? Il voulait se rendre à la première brigade de gendarmerie; mais la mère et l'enfant sont tombés malades; une fois guéris, il les a fait partir pour Paris, et il est resté en Suisse. La maladie l'a pris à son tour. Son amie est revenue le soigner; elle est retombée malade elle-même. Et voilà leur triste histoire, et c'est après tant de peines, tant de tribulations et cette triste odyssée qu'Esgonnière est venu se livrer à la justice.

Le Conseil l'a déclaré coupable de désertion à l'étranger, le malheureux garçon a été condamné à deux ans de prison. Mais on parle d'une demande en grâce formée par les juges eux-mêmes.

Une grâce demandée en pareilles circonstances, c'est, il me semble à moi, une grâce accordée.

Esgonnière et son amie pourront enfin se marier !

Je me rappelle avoir vu jouer quand j'étais enfant, au théâtre Comte,



EXPOSITION UNIVERSELLE. — JARDINIERE EN PORCELAINE DE SÈVRES, GARNIE D'OR MOULU dessin de M. Rossigneux.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — RESTAURANT ANGLAIS, SOUS LE PROMENOIR EXTÉRIEUR DU PALAIS; dessin de MM. Deroy et Janet.



BRACONNIERS DANS LES ALPES BAVAROISES; dessin de M. Roerr. — Voir page 663.

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille.
Et sans danger la mère y conduira sa fille,

un vaudeville qui s'appelait le *Peloton de fil*. De pauvres enfants sans fortune; la pauvreté présente; la misère à la porte; un testament caché dans un peloton de fil, qui leur apportait l'aisance et la joie : telle était la pièce.

Je ne sais si la veuve Tamisier avait vu jouer le *Peloton de fil*, et si c'est le vaudeville du théâtre Comte qui lui avait donné l'idée de rouler son fil autour de vingt billets de banque de mille francs; mais que cette fantaisie lui soit venue et qu'elle se la soit passée, voilà qui est certain.

Seulement la veuve Tamisier morte, ce n'est pas entre les mains d'intéressants orphelins qu'est tombé son peloton. Il a été adjugé dans un lot d'objets de rebut à Audebert. Audebert en a fait cadeau à la fille Fricoteau, qui est peut-être orpheline, mais qui n'est point une vertu à coup sûr; la fille Fricoteau a eu un beau jour besoin de gros fil pour ourler des torchons, elle en a pris au peloton de la veuve Tamisier; sous le gros fil elle a par hasard trouvé le magot, et elle a commencé à le fricoter avec son ami Audebert. Ils y allaient tous deux gaiement, lorsque, par malheur pour eux, les voisins s'étonnèrent de les voir mener si joyeuse vie. Les suppositions peu charitables allèrent bientôt leur train; elles arrivèrent au commissaire de police. Celui-ci fit une enquête, et, à la suite de cette enquête, Audebert et la fille Fricoteau furent cités en police correctionnelle. Le tribunal les acquitta; mais l'héritier de la veuve Tamisier n'était pas disposé à lâcher si facilement un si joli peloton, et du correctionnel il se rabattit sur le civil.

Et voilà comment Me Frédéric Thomas dévidait devant la quatrième chambre tout le fil de l'histoire que je viens de conter.

Les plaidoiries de Mes Lenté et Mariage n'ont pu faire que le peloton n'ait été attribué par les juges à Cochois, l'héritier. Il y manque trois billets de mille francs. Audebert et la fille Fricoteau sont en conséquence declarés par le jugement débiteurs de trois mille francs envers Cochois. Cochois sera peut-être longtemps leur créancier; mais il a dix-sept mille francs pour prendre patience, et dix-sept mille francs font une somme.

Quand on parlera dans l'avenir de l'année 1867, on dira : « L'année de l'Exposition universelle » ou « l'année des masques. »

Cet été, en effet, a été un long carnaval, et ce qu'il y a de piquant, c'est que l'automne, qui fait tomber les feuilles, n'a pas fait tomber les masques.

Comptons bien :

1° Le jour de la grande revue passée à Longchamps, en l'honneur de Sa Majesté l'empereur de Russie et de Sa Majesté le roi de Prusse, on aperçoit galopant sur la pelouse, une femme portant un poignard à la ceinture et une épée passée dans la sous-ventrière de son cheval, et le visage couvert d'un loup noir.

Qui est-elle? On l'ignore encore. Peut-être une des gardes du corps du roi de Siam, qui a pris l'avance sur ses compagnes, arrivées la semaine dernière à Paris. Mais ce n'est qu'une supposition, et Dieu me garde de rien affirmer. Je ne voudrais pas me faire une mauvaise affaire avec des dames qu'on me dit vaillantes comme Bellone, et plus fortes qu'elle sur le maniement des armes.

2° Au mois de septembre, on signale sur la plage de Trouville un fantôme féminin vêtu de noir, ganté de noir, masqué de noir, qu'une petite voiture emmène jusqu'au flot, et qui reçoit, un quart d'heure durant, suivant le temps, les caresses ou les assauts de la vague. Son bain pris, il ne reparaît pas et reste enfermé chez lui. Son baigneur ne sait rien, son maître d'hôtel ne sait rien, les domestiques ne savent rien ou ne veulent rien dire. Et les beaux messieurs et les belles dames de Trouville, que le fantôme noir a si fort intrigués huit ou quinze jours durant, dispersés aujourd'hui, par les premiers froids, aux quatre coins de la France et du monde, se demandent toujours : « Quelle est donc cette femme? »

3° Il y a trois semaines, dans la cour des Adieux de Fontainebleau, troisième femme masquée, — celle-là je l'ai vue, de mes yeux vue; — elle allait, au bras d'un monsieur, vers le parc : pas de poignard à la ceinture. Je n'ai point eu l'indiscrétion de m'approcher d'elle et de lui dire : « Madame, vos nom, prénoms, profession et domicile, je vous prie. » Il est très-probable que cette dame, si elle m'avait fait l'honneur de me répondre, m'aurait dit : « Monsieur, si je mets un masque, ce n'est pas vraisemblablement pour apprendre toutes ces choses-là au premier venu qui aura la fantaisie de me les demander. » — Donc, je n'aurais pas été beaucoup plus avancé. Peut-être aussi le monsieur qui accompagnait la dame m'aurait-il prié de passer mon chemin, ce qui eût été plus désagréable encore.

Donc, troisième dame masquée, troisième inconnue.

4° Un beau matin, sur les étonnantes affiches où l'Arène athlétique offre tous les deux jours aux passants un nouveau régal — et quel régal! — de prose ou de vers, Paris lut avec ravissement que, le soir même, lutterait contre un des champions de l'Arène un homme masqué, dont le défi avait été accepté.

Il lutta et il *tomba* son adversaire.

Le surlendemain, même homme masqué, nouvelle lutte, deuxième adversaire tombé.

Et depuis, l'homme masqué a lutté vingt fois, et pas un des hercules de la rue Le Peletier n'a résisté à son terrible coup de ceinture.

On a nommé Triat, le régénérateur de l'homme au XIXe siècle; M. Charavay, le photographe; M. Pertuiset, qui invite les amateurs à aller chasser avec lui le lion en Algérie, et leur promet dans cette expédition tout le confortable qu'ils pourront désirer. Est-ce Triat? Est-ce M. Charavay? Est-ce M. Pertuiset? Mystère.

5° Mais voici que, quinze jours plus tard, un homme masqué se dresse aussi sur l'affiche de l'Hippodrome. Et le lendemain cette nouvelle se répand, répétée par les vingt voix grandes ou petites du journalisme : « L'homme masqué a été tombé. »

Aussitôt, grande indignation de l'Arène athlétique. L'homme masqué de l'Hippodrome a été tombé, soit; mais l'homme masqué de l'Hippodrome et l'homme masqué de l'Arène athlétique ça fait deux, comme pourraient dire les demi-dieux du biceps et du deltoïde, plus habitués aux élégances de la lutte qu'à celles du langage.

« Ça fait deux. » Mais de celui-ci pas plus que de celui-là nous ne savons le nom.

Total cinq masques, et nous n'entrerons en carnaval que dans deux mois.

Un homme masqué rue Le Peletier, un autre homme masqué place d'Eylau, et pas de procès, cela eût été trop extraordinaire. Le papier timbré ne s'est pas fait attendre. M. Julien a assigné M. Arnault devant le tribunal de commerce, l'accusant de concurrence deloyale.

« Vous avez annoncé, lui disait-il, que l'homme masqué paraîtrait à l'Hippodrome; il a été misérablement *tombé*; le public a cru que c'était mon homme masqué à moi, et partant, la valeur de mon homme masqué a baissé un moment dans l'opinion : de là un dommage pour l'Arène athlétique; cela vaut bien douze mille francs de dommages intérêts, et l'insertion du jugement dans dix journaux. »

Le tribunal ne l'a pas pensé. Son jugement nous apprend que les lutteurs masqués ne sont que du *vieux-neuf*, comme dirait M. Édouard Fournier, et que Paris en a déjà eu la fête. « Ils ne sauraient être un monopole pour l'Arène athlétique, » disent les juges. M. Julian, d'ailleurs, n'a point souffert de préjudice; loin de là, et ses livres en font foi. « Si le lutteur masqué qui a paru à l'Hippodrome a été renversé par son adversaire, cette défaite facile, loin de nuire aux intérêts de Julian, est venue ajouter au prestige du personnage mystérieux qui luttait aux arènes de la rue Le Peletier, puisque depuis le 8 septembre, les recettes de chaque soirée ont subi une augmentation importante et progressive. »

Ainsi s'exprime le jugement, et si la Cour n'y contredit, rien n'empêchera M. Arnault de jeter en pâture à la curiosité de Paris, de la France et de l'étranger, un homme masqué, deux hommes masqués, vingt hommes masqués, si le cœur lui en dit.

Au cours du procès un autre homme masqué a surgi à l'Arène athlétique. Celui-ci est masqué non plus de noir, mais de rouge : sixième masque.

Homme masqué contre homme masqué, tête de décapité parlant contre tête de décapité parlant!

Il y aura tout à l'heure un an qu'une tête de décapité parla, pour la première fois, à Paris, sur le boulevard des Capucines. L'étonnement fut grand pendant quelques jours, et la foule se pressa au musée Talrich pour voir et entendre la tête. Elle ne disait pas des choses bien extraordinaires, ne donnait que peu de nouvelles de l'autre monde, et n'éclairait que médiocrement les auditeurs sur les grosses affaires de celui-ci. N'importe : elle parlait, c'était déjà très-curieux. C'est un *truc*, disait-on. Mais quel était ce truc? Tout d'abord on ne le devina pas. Puis il y eut des indiscrets ou des gens très-avisés qui expliquèrent le tour, et l'on put avoir chez soi, pour son plaisir particulier et le plaisir de ses amis, sa tête de decapité parlant, comme on a un piano, un orgue-harmonium ou une lanterne magique, à la condition d'en payer le droit à M. Talrich, qui avait acheté de M. Robin la licence d'exploiter l'invention.

Depuis, M. Talrich a vendu à M. Adrien Delille l'autorisation de faire parler une tête de décapité dans les limites d'une certaine zone. M. Delille a payé ce droit quatre mille francs.

Depuis quelques jours, la tête de M. Adrien Delille — j'entends celle de son décapité — parlait à la foire du Havre. J'aime à croire qu'elle y donnait des renseignements très-intéressants sur le cours des cotons, des sucres et des cafés, lorsque les affiches d'un théâtre de magie voisin annoncèrent à leur tour un *décapité parlant*.

M. Adrien, comme M. Julian de l'Arène athlétique, a crié à la concurrence deloyale, et il a envoyé une assignation à M. Cocherie. En même temps, il a mis en circulation des prospectus où il faisait allusion à la *concurrence sans pudeur d'une certaine loge*.

« Concurrence sans pudeur... une certaine loge, » c'était un peu gros. M. Cocherie, lui aussi, s'est fâché et il a rendu assignation pour assignation.

Mais devant le tribunal il a été reconnu par M. Delille lui-même que si le spectacle était le même, le procédé était différent, et le jugement a seulement obligé M. Cocherie à ne plus annoncer le *décapité parlant*, en compensant les frais entre les parties. Tout se réduira donc à un changement d'enseigne.

Mais M. Delille et M. Cocherie ont manqué une belle réclame : ils ont chargé des avocats de plaider pour eux, au lieu de faire plaider leurs têtes de décapités.

MAITRE GUÉRIN.

LES BRACONNIERS

Si, en plaine, le braconnier est le plus souvent réduit à n'agir que dans l'ombre et avec tout un appareil compliqué de lacets, de filets, de traîneaux, de collets, de bourses, de panneaux et autres engins destructeurs, dans les montagnes, du moins, il agit avec plus de liberté, presque assuré qu'il est de trouver un refuge en gagnant les hauteurs au cas où la détonation de son arme viendrait à frapper quelque oreille trop susceptible. Tout pays de montagnes est, en conséquence, la terre de prédilection du braconnier, et il n'y a pas lieu de nous étonner que les Alpes bavaroises en soient aussi bien fournies qu'il paraît, d'après le dessin de M. Roerr.

Ils sont là six gaillards à mines patibulaires qui se hâtent d'entasser sur un radeau le produit de leur chasse : soit un cerf, deux chèvres et un chevreuil. Il a fallu descendre tout ce gibier jusqu'au plus prochain cours d'eau pour en rendre le transport plus facile, et les braconniers ne sont pas sans appréhensions en un moment aussi décisif. Un d'eux fait le guet pendant le rapide embarquement. M. Roerr a rendu cette scène abrupte avec beaucoup de vigueur.

A propos de braconniers, et puisque la question du braconnage est à l'ordre du jour, le lecteur nous saura gré sans doute de lui donner ici un document intéressant pour notre histoire forestière. C'est l'ordonnance rendue, en mars 1513, par le roi François Ier, contre les déprédateurs de gibier :

« Ceux qui chasseront aux grosses bêtes, y est-il dit, et icelles prendront, pour la première foys seront condamnés à l'amende de 250 livres tournois; ceux qui n'auront pas de quoy payer seront battus de verges jusqu'à effusion de sang; — la seconde foys seront battus de verges autour des forests et garennes où ils auront delinqué, et bannis, sur peine de la hart, de quinze lieues alentour des dites forests et garennes; — la tierce foys seront mis aux galères, ou battus de verges et bannis perpétuellement de nostre royaulme, et leurs biens confisquez. »

Il en est qui trouvent la législation actuelle trop douce à l'égard des braconniers; ceux-là mêmes devront bien convenir que les lois anciennes leur étaient un peu dures.

FRANCIS RICHARD.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

J'étais en train d'écouter cette histoire, qui ressemblait assez à un conte de la sultane Schéhérazade, lorsque je vis s'avancer vers moi une troupe d'une vingtaine de Persans conduits par un vingt et unième, qui paraissait leur chef.

J'étais loin de me croire l'objet de leurs recherches; mais au bout d'un instant, il ne me fut plus permis de conserver aucun doute à ce sujet.

C'était bien à moi qu'ils en voulaient.

— Qu'est-ce que cela, mon cher prince? demandai-je à Bagration.

— Mais, me répondit-il, cela m'a tout l'air d'une députation.

— Croyez-vous qu'on ne vienne pas pour m'arracher un œil? Je ne tiens pas du tout à être roi du royaume des aveugles.

— Je ne crois pas que vous ayez rien à craindre de pareil; d'ailleurs, nous serions là pour vous défendre. On n'arrache pas comme cela les yeux à un membre honoraire du régiment des montagnards indigènes. En tout cas, je connais le chef de la députation; c'est un très-brave homme, fils de celui qui a présenté les clefs de la ville à l'empereur de Russie, et que l'on nomme Kavous-Beg-Ali-Ben. Je vais m'informer à lui de ce qu'il vous veut.

Il alla à Kavous-Beg-Ali-Ben, et lui demanda ce qu'il voulait.

— C'est bien simple, me dit-il en revenant : ce brave homme, qui parle russe, a lu vos livres traduits en russe; il les a racontés à ses compagnons, — vous savez comme les Persans sont conteurs, — et les gens que vous voyez là sont autant d'admirateurs des *Mousquetaires*, de *la Reine Margot* et de *Monte-Cristo*.

— Écoutez, mon cher prince, dis-je; je ne suis pas venu de Paris à Derbend pour qu'on me fasse poser; dites-moi franchement ce que me veulent ces gens.

— Je vous l'ai dit, parole d'honneur! N'ayez pas l'air d'en douter; vous leur feriez beaucoup de peine. Les voilà, prenez un air grave et écoutez.

En effet, le chef de la députation s'approcha de moi, posa la main sur son cœur, et me tint le discours suivant en idiome moscovite :

« Illustre voyageur!... »

On me traduisit cet exorde; je m'inclinai le plus gravement que je pus. Kavous-Beg reprit :

« Illustre voyageur!

« Votre nom nous est bien connu par vos œuvres, traduites en russe. Depuis longtemps, les journaux avaient annoncé l'honneur que vous voulez bien nous faire en venant visiter notre ville; depuis longtemps nous vous attendions. Nous vous voyons maintenant, et nous en sommes heureux. Que Votre Excellence nous permette donc de lui exprimer la joie et la reconnaissance de la population persane de Derbend; et qu'elle nous permette encore d'espérer qu'elle n'oubliera pas notre ville, comme aucun de ses habitants n'oubliera le jour de votre arrivée chez eux. »

Je m'inclinai.

— Recevez, dis-je à l'orateur, les remerciments bien sin-

1. Voir les numéros 558 et 663.

cères d'un homme qui a eu toute sa vie l'ambition de devenir l'émule de Saadi, sans jamais avoir eu l'espoir de devenir son rival.

Le prince lui traduisit ma réponse, comme il m'avait traduit son discours; il la répéta à tous ses compagnons, qui parurent on ne peut plus satisfaits.

— Maintenant, me dit le prince, je crois que vous ferez bien de l'inviter à dîner.

— Vous croyez que la plaisanterie n'a pas duré assez longtemps comme cela?

— Mais je vous jure que ce n'est pas une plaisanterie.

— Et où voulez-vous que je l'invite à dîner? au Café de Paris?

— Mais non, chez vous.

— Mais je ne suis pas chez moi; je suis chez le général Acceief, gouverneur de Derbend.

— Vous êtes chez vous. Écoutez ceci et tenez-vous-le pour dit : au Caucase et par tout le Caucase, vous pourrez entrer dans la première maison venue, en disant : « Je suis étranger et viens vous demander l'hospitalité. » L'homme à qui vous ferez cette faveur vous abandonnera sa maison, se retirera, lui et sa famille, dans la plus petite chambre, veillera chaque jour à ce que vous ne manquiez de rien, et, quand, au bout de huit jours, quinze jours, un mois que vous serez resté chez lui, vous quitterez sa maison, il vous attendra au seuil pour vous dire : « Prolongez d'un jour l'honneur que vous me faites, et ne partez que demain. »

— Alors invitez-le de ma part, mon cher prince, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est qu'il me donnera son discours en persan, afin que je le fasse encadrer.

— C'est bien de l'honneur pour lui! Il vous l'apportera en venant dîner.

Et le prince transmit mon invitation à Kavous-Beg-Ali-Ben, qui me promit de venir dîner et d'apporter son discours.

Pendant que tout cela se passait, on avait amené quatre chevaux.

— Qu'est-ce encore? demandai-je à Bagration; est-ce que les chevaux, par hasard, seraient des chevaux savants et auraient lu mes œuvres?

— Non! Ce sont tout simplement quatre chevaux qu'on nous amène pour monter à la citadelle, où nous ne pouvons pas aller en voiture.

— Est-ce que nous ne pouvons pas y aller à pied?

— Si vous voulez laisser vos bottes dans la boue, et, après vos bottes, vos chaussettes, oui. Mais si vous tenez à y arriver de façon à présenter vos compliments au gouverneur de la citadelle, à sa femme et à sa fille, qui vous attendent à déjeuner, montez à cheval.

— Comment! le gouverneur m'attend à déjeuner?

— Du moins, il me l'a fait dire. Mais, après tout, si cela vous ennuie, vous êtes libre de refuser.

— Je n'aurais garde!... Êtes-vous sûr que tous ces gens-là ne me prennent pas pour un descendant d'Alexandre le Grand, qui, selon eux, a bâti leur ville?

— Mieux que cela : ils vous prennent pour Alexandre le Grand lui-même, vainqueur d'Arbelles! Voici Bucéphale. Montez!

J'enjambai Bucéphale, et, priant Bagration de faire tête de colonne, je marchai après lui.

Nous arrivâmes à la forteresse.

Il faut croire que le digne colonel avait suivi nos mouvements avec une lunette d'approche. Il m'attendait à la porte avec son adjudant.

Après les premiers compliments échangés, je lui demandai la permission de me retourner.

J'avais la ville à l'envers de la façon dont je l'avais vue la veille, et je n'étais pas fâché de la connaître de ce côté-là.

Au lieu de monter au sommet de la montagne, Derbend, cette fois, descendait à la mer sur une largeur d'un kilomètre et sur une longueur de trois. D'où nous étions, on n'apercevait que des toits de maisons coupés par des rues; puis, dans la totalité de la ville, deux massifs de verdure seulement.

L'un était le jardin public.

L'autre, les platanes de la mosquée, à l'ombre desquels sont enterrés les yeux des habitants de Derbend.

Moynet fit de la ville un dessin microscopique qu'il compte bien refaire sur une échelle dix fois plus grande.

J'ai rarement vu quelque chose de plus majestueux que le tableau que j'avais sous les yeux.

Bagration me fit observer que, selon toute probabilité, le déjeuner refroidissait, et qu'il lui paraissait convenable de faire notre entrée.

Nous trouvâmes toute une famille charmante qui nous attendait : femme, fille, sœur, tout cela parlait français.

Au bord de la mer Caspienne, comprenez-vous cela? C'était merveilleux!

Pendant le déjeuner, le gouverneur raconta que Bestuchef-Marlinsky avait logé à la citadelle à son retour de la Sibérie.

— Et vous savez, ajouta la femme du gouverneur, Oline Nesterzof est enterrée à cinq cents pas d'ici.

— Non, répondis-je, je ne sais pas.

Je savais parfaitement ce que c'était que Bestuchef.

Bestuchef-Marlinsky était le frère du Bestuchef qui fut pendu à la forteresse de Saint-Petersbourg avec Pestel, Kakovsky, Ryleyef et Mouravief, pour le complot du 14 décembre.

Decembriste comme son frère, Bestuchef avait comme lui été condamné à mort; mais l'empereur Nicolas lui fit grâce de la peine capitale, et l'envoya aux mines de Sibérie.

Deux ans après, il eut la permission de revenir comme soldat faire la guerre de Perse. Ce fut alors qu'il logea à la citadelle : il avait reconquis le grade d'enseigne.

J'avais beaucoup parlé de lui à Nijni-Novgorod, avec Anninkof et sa femme, les deux héros de mon roman du *Maître d'armes,* exilés de décembre tous deux, qui, après trente ans de Siberie, venaient de rentrer en Russie. La comtesse Anninkof, notre compatriote Pauline Xavier, m'avait montré une croix et un bracelet que Bestuchef lui avait forgés avec un morceau des fers de son mari.

Ces deux bijoux, — car, sous les mains de l'habile forgeron, un anneau de chaîne s'était transformé en deux véritables bijoux, — ces deux bijoux étaient le symbole naturel de la poésie, qui transforme tout ce qu'elle touche.

Je connaissais donc Bestuchef-Marlinsky comme décembriste, comme exilé, comme orfèvre, comme poëte et comme romancier.

Mais, je le répète, tout cela ne m'apprenait pas ce que c'était que cette Oline Nesterzof, dont la tombe était à cinq cents pas de la forteresse.

Je demandai des renseignements.

— Nous vous montrerons d'abord sa tombe, me dit la femme du gouverneur, et ensuite nous vous raconterons son histoire.

A partir de ce moment, j'eus grande hâte que le déjeuner finît. J'aime fort les bons déjeuners; mais j'aime encore mieux les bonnes histoires, et, si j'eusse vécu du temps de Scarron et que j'eusse été de ses dîners, le plat que j'eusse préféré, c'est le rôti servi par sa femme.

Le déjeuner fini, ces dames voulurent nous accompagner jusqu'au cimetière chrétien.

Nous gravîmes encore une centaine de pieds à peu près pour sortir de la forteresse, et nous nous trouvâmes sur un plateau dominant d'un côté un immense ravin, de l'autre côté, formant, au contraire, la pente ascendante de la montagne.

De ce côté, les murailles de la citadelle sont criblées de balles; bloquée en 1831 par Kasi-Moullah, elle résista, mais eut énormément à souffrir du voisinage d'une tour prise par les montagnards.

Aussi, la tour est-elle rasée aujourd'hui, pour que pareil accident ne se renouvelle pas.

Cette tour faisait partie du système de fortifications qui relie cette première citadelle à une seconde; elle se rattachait en outre à cette fameuse muraille, rivale de celle de la Chine, et qui, au dire de certains historiens, s'étendait de Derbend à Taman, traversait tout le Caucase, et séparait l'Europe de l'Asie.

Mais ce qui m'occupait dans ce moment-là, ce n'était point cette muraille, si antique, si étendue, si discutée qu'elle soit : c'était la tombe d'Oline Nesterzof.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La suite au prochain numéro.*)

COURRIER DES MODES

La saison d'automne a des approvisionnements d'objets de mode, tels qu'on n'en avait jamais vu. Ce n'est pas en vain qu'on aura convoqué à une Exposition universelle le ban et l'arrière-ban de l'industrie du monde entier; on détruira le temple, mais les chefs-d'œuvre resteront, et les tissus, les cachemires, les bijoux et les dentelles répandront dans le commerce leurs admirables modèles, objets de l'admiration d'une foule innombrable.

Le moyen de n'être pas coquette en face de tant de séductions! Me voici bien embarrassée, mes chères lectrices; car j'avais promis de vous conseiller la simplicité, et comment faire (si je suis entraînée moi-même) pour vous retenir?

Cherchons ensemble le moyen de mettre à contribution les plus jolies nouveautés, sans nous ruiner en emplettes; ce n'est peut-être pas bien facile, mais nous sommes en nombre, et quand on cherche on trouve, dit la sagesse des nations.

Comme étoffe nouvelle pour toilette sans cérémonie, nous avons le velours anglais, le reps de laine, le knickerbocker, la peluche laine et soie et toute la série des jacquarts. Ces tissus sont solides, et, quelques jolies garnitures aidant, on peut en faire des toilettes fort agreables.

Pour le soir, les jupes de soie glacée sont charmantes. L'étoffe n'a pas diminué de prix, mais il en faut beaucoup moins, et c'est une sérieuse economie.

Avec la jupe de soie, la lingerie, on ne connaît rien de plus gracieux. Je vous ai parlé déjà du fichu Marie-Antoinette. M[lles] Noël sœurs, *à la Couronne royale,* 51, rue du Bac, le varient de toutes les manières : c'est pour arriver à le mettre à la portée de toutes les femmes. En vérité, les modèles très-simples sont aussi jolis que les plus riches. Ceci paraît un paradoxe, essayons de me faire comprendre. Je cite quelques patrons.

Un fichu de tulle, garni de bouillonnés dans lesquels sont passés des rubans de satin rose. A la fermeture du fichu sur la poitrine, un bouquet de roses pompons, même bouquet à la ceinture et à la croisure des pans du fichu derrière la taille.

Un autre fichu est de mousseline semée de pois brodés, le tour est garni d'un volant de guipure; des nœuds de satin bleu et guipure sont posés comme au précédent modèle.

Enfin, un fichu très-coquet est composé d'entre-deux de guipure et de rubans de satin ponceau formant des rayures, le tour a un feston de Cluny.

J'ai remarqué dans ma dernière visite à la *Couronne royale* des corsages blancs dont le haut simule une pèlerine de dentelle et d'autres qui sont en mousseline avec des crevés de satin.

Tous ces gracieux accessoires de toilette sont préparés pour les prochaines réunions, et nous disent assez que les salons vont s'ouvrir.

On portera, comme jupe de dessous, *la jupe tunique,* dont l'inventeur est M[me] Bouland, rue des Petits-Pères, 1.

Si j'étais aussi indiscrète que certaines chroniques de ma connaissance, je pourrais vous dire le nom des grandes dames qui ont déjà commandé des jupes chez M[me] Bouland, mais je préfère ne pas divulguer ces petits secrets; on sait bien d'ailleurs que lorsque une chose a du succès les femmes de goût connaissent assez leurs intérêts pour la patronner.

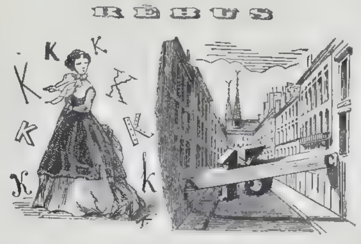
Laissons le jupon de soirée dont nous aurons occasion de parler bientôt, et examinons la *jupe invisible,* qui m'a valu des lettres très-spirituelles de mes charmantes lectrices. Serai-je assez habile pour répondre? Essayons.

La jupe est invisible, mesdames, mais seulement quand la fée qui la porte lui donne l'ordre de disparaître : un simple coup de baguette, et crac... plus de crinoline; on peut passer devant toute la rangée des fauteuils d'orchestre, ou se glisser à travers la foule, ou s'installer dans une voiture sans tenir plus de place qu'un bébé de trois ans; mais dès que la coquetterie peut reprendre ses droits, s'il s'agit, par exemple, d'entrer dans un salon, autre coup de baguette, et le jupon magique se développe en traîne et reprend toutes les proportions nécessaires à la tournure. Tout cela est peu compliqué, je laisse à l'inventeur du jupon le soin de vous l'expliquer.

Les femmes les plus élégantes se servent maintenant de *Quintessence balsamique du harem* pour leur toilette. On entend dire partout que ce produit renouvelle les merveilles de la fontaine de Jouvence, qu'il redonne au teint le velouté et la fraîcheur des beaux jours de la jeunesse, que si on se permet le luxe d'en mélanger un flacon dans l'eau d'un bain, on en sort fraîche comme Hébé ou Diane chasseresse!...

Tout cela est-il exagéré? Je n'ose soutenir le pour ni le contre, je sais que le succès entraîne à l'exaltation; mais je tiens de source certaine que la *Quintessence balsamique* possède en réalité des vertus toniques dont l'effet ne peut être nié, et que par conséquent l'addition de ce précieux cosmétique doit être conseillée à toute personne jalouse de conserver sa beauté. La Société d'importation, rue Montmartre,

REBUS



Explication du dernier Rebus :

Les paysans sont, prétend-on, sans malice, mais ne pas s'y fier.

169, qui a le dépôt de la *Quintessence balsamique*, va, dit-on, nous amener d'Orient d'autres produits délicieux : succès oblige; nous les attendons.

Les ravages du temps se manifestent aussi sur les cheveux; je dirai plus, on a souvent des cheveux blancs, bien qu'on soit très-jeune encre; hélas! les chagrins, la maladie... Depuis plusieurs années, on a fait de nombreuses recherches pour arrêter la décoloration de la chevelure, la *Séve vitale*, appelée aussi *Eau des palmiers*, a acquis une assez grande célébrité dans ce genre.

La *Séve vitale* se divise en eau et pommade il est important d'user à la fois de ces deux produits, car la pommade adoucit et fortifie, pendant que l'eau, plus énergique dans ses effets, va chercher la racine des cheveux pour lui restituer le principe colorant qui l'abandonnait.

L'inventeur de la *Séve vitale*, M. Gargault, boulevard de Sébastopol, 106, a, dans une petite brochure très-bien rédigée, explique les causes de la décoloration et de la chute des cheveux et les moyens d'en arrêter les effets.

Cette brochure s'expédie *franco* contre 60 centimes en timbres-poste.

ALICE DE SAVIGNY.

LE GÉANT CHINOIS

Il existe à l'Exposition une petite salle d'exhibitions qui s'intitule le *Salon français*, et où l'on montre un géant chinois. Pour justifier ce titre de *français*, on a bien tenté d'y faire voir le trop fameux Sallot, coiffé de son casque de fer; mais cette spéculation peu louable n'a obtenu, Dieu merci! aucun succès. Toute la faveur du public est demeurée au seul Chang, âgé de vingt et un ans et haut de sept pieds huit pouces!



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE GÉANT CHINOIS AVEC SA FEMME ET LE NAIN TARTARE.

Chang appartient, à ce qu'il paraît, à une très-estimable famille de la ville de Fy-Chow. Son père, Chang-Tzing, géant lui-même, était un savant recommandable qui a donné à son fils une éducation littéraire. Cette éducation toutefois n'a rien de trop sévère, autant qu'on en peut juger par les petit billets que le jeune homme rédige à l'intention des dames qui veulent bien l'honorer de leur visite, et sur lesquels il trace au pinceau, en caractères chinois, les trois mots : *Je vous aime*.

Chang avait une sœur, Chen-Yow-Tzu, malheureusement morte à la fleur de l'âge. Elle promettait pourtant, car elle mesurait déjà dix pouces de plus que son frère lorsqu'elle passa de vie à trépas. Un troisième enfant de Chang-Tzing fait encore aujourd'hui l'admiration de la ville de Fy-Chow. Il est officier de l'armée impériale, où sans doute il s'est distingué, puisqu'il a mérité le surnom de *brave*. Chang-Son-Gow a seulement sept pieds deux pouces; mais il se rattrape par l'ampleur de sa taille, qui est telle qu'il ne pèse pas moins de quatre cents.

Notre Chang, à nous, est accompagné de sa femme d'abord, jeune personne qui répond au doux nom de King-Foo, c'est-à-dire le *beau lis*; puis d'un nain haut, ou mieux bas de trois pieds, appelé Chung, et fort vilain à voir, comme le sont tous ces pauvres êtres arrêtés subitement dans leur croissance; une tête qui vieillit sur un corps d'enfant. Chung joue, on le comprend, vis-à-vis de son camarade et compatriote Chang le triste rôle de repoussoir. Le geant est, à ce qu'on prétend, très-affectueux pour son petit ami et très-attentionné pour sa petite femme. Je ne vous dis rien de sa figure : vous pouvez la voir sur l'image.

P. P.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME Nº 68

(Envoyer les solutions dans la quinzaine.)

BLANCS.	NOIRS
1 D. 3ᵉD.	1 R. 3ᵉR. (A).
2 D. pr. CD.	2 R. 2ᵉFR. (1).
3 D. 8ᵉR. éch. m.	3 . . . .
	(1)
2	2 R. 3ᵉR.
3 D. 7ᵉD. éch. m.	3 . . . . . .
	(A)
1	1 R. 3ᵉFD.
2 D. 5ᵉFR.	2 R. 2ᵉCD. (2).
3 D. 8ᵉFD éch. m.	3 . . . . . .
	(2)
2	2 R. 3ᵉD.
3 D. 7ᵉD éch. m.	3 . . . .

Solutions justes : MM. G. P..., à Versailles; G.-F. Bonnet, à Périgueux; Aimé Gautier, à Bercy; Grand-Cercle, à Tournon-sur-Rhône; H Boyer, E. Desbazeille, au café de Suez; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; Faysse père, à Beauvoisin; C. T., à Nancy; Emile Frau, Henri Frau, à Lyon; docteur Le Lez, à l'île de Groise. Lagache, à St-Georges; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Anne Frédéric, à Alger; les amateurs du 90ᵉ, café Masson, à Rouen; cercle littéraire, à Bastia; E. de Vergès, à Alger; Maurice P..., à Saint-Viviers, Bas-Médoc; N. Mille, à Abbeville; un abonné, à Ancy-le-Franc; Frebor de Gitarux; Jean Catargi; A. Desmasure, à Beauvais; C. Pierson; E. Lequesne; X...

Solution juste du Problème nº 65 : M. J. Planche. C. P.

Pour la Notation, voir le nº 575 de l'Univers illustré.

PROBLÈME Nº 71

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Paris.	4ᶠ 50	9ᶠ »	18ᶠ
Départements.	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie.	6 »	11 50	23
Angleterre, Égypte, Espagne, Grèce, Hollande, Irlande, Grand-Duché de Luxembourg, Pays-Bas, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse, Wurtemberg.	7 »	13 50	27
Tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Bresil, îles Ioniennes, Valachie . . .	8 50	16 50	33

IL EST INDISPENSABLE *que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des* BANDES IMPRIMÉES, *qui sont collées sur l'enveloppe du Journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du Journal, des irrégularités que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.*

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE ALCANTE

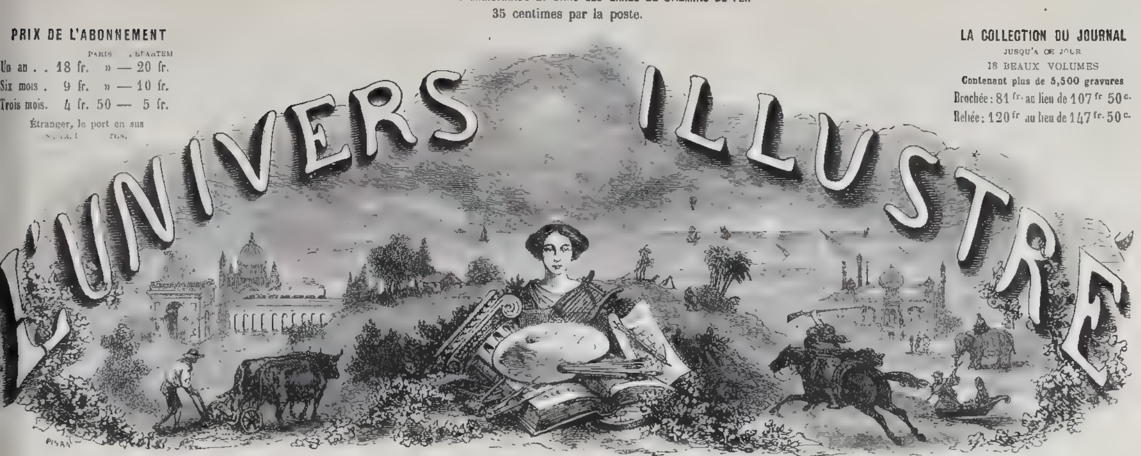
30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS	DÉPARTEM
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr.
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 667 — 26 Octobre
A. FELIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

On n'est jamais trahi que par les siens. — Albéric Second et *la Jeunesse dorée.* — Gradations et dégradations. — De l'Apollon à la grenouille. — *L'incroyable.* — *Le beau.* — *Le fashionable.* — *Le dandy.* — *Le lion.* — *Le gandin.* — *Le petit crevé.* — L'école des réclames. — Leur excuse. — Il faut que tout le monde vive. — Les poëtes et la mangeuse de crapauds. — Les romanciers et l'homme qui a scié sa fille. — Un peu moins de scélerats et de monomanes — La question des prix de collége. — Un fâcheux pronostic.

Vous connaissez le vieux proverbe : « On n'est jamais trahi que par les siens, » ou cet autre que l'on cite souvent à propos de bottes : « Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés. » — J'ai besoin d'invoquer la sagesse des nations pour m'expliquer à moi-même comment je ne vous ai encore rien dit du livre charmant d'Albéric Second : *La Jeunesse dorée par le procédé Ruolz,* livre dont tout le monde parle et que *l'Univers illustré* ne saurait passer sous silence sans la plus noire ingratitude; car il s'agit de notre chroniqueur modèle, et je n'ai qu'une chance de le faire regretter un peu moins, c'est de prouver que je ne l'oublie pas.

Quel joli sujet d'étude morale et mondaine, la grandeur et la décadence de cet être privilégié que la nature, en belle humeur, créa pour plaire, pour subjuguer les cœurs sensibles, pour devancer la mode et pour dépenser galamment l'argent qu'il n'a pas toujours ! Que de noms il a reçus, que de variations il a subies, que de phases il a parcourues depuis Versailles jusqu'à Mabille, et depuis le marquis de Moncade jusqu'à nos *petits crevés !* Ne remontons pas jusqu'à ses origines qui se perdent dans la nuit des temps, et nous mèneraient peut-être au pied du mont Ida, en compagnie du berger Pâris. Bornons-nous au commencement de ce siècle. Vous avez eu d'abord les *incroyables,* dont le langage et le costume nous ont été transmis par la tradition. Puis sont arrivées les guerres de l'Empire, et avec



ENGAGEMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX AVEC UNE BANDE GARIBALDIENNE, A AQUAPENDENTE; dessin de M. Lix, d'après un croquis de notre correspondant.

elles un nouveau type, *le beau,* beauté martiale, bien entendu; le physique et l'uniforme de l'emploi; culottes de peau, bottes à l'écuyère, dolman sur l'épaule, aigrette au shako; un mélange d'épopée et d'opéra-comique; le héros croisé de l'Elleviou; trop pressé pour attendre, trop sûr de vaincre pour avoir le temps de combattre, trop habitué à rugir pour s'amuser à soupirer, et traitant le sexe faible comme des Russes ou des Prussiens de bonne volonté.

Sous la Restauration, autre variante; le blocus continental n'existe plus; les relations avec l'Angleterre deviennent, sinon plus cordiales, au moins plus fréquentes; on lit ses romanciers et ses poëtes; on s'inspire de Byron et de Brummel. On essaye les chevaux et les tailleurs de la perfide Albion. Voici le règne du *fashionable* ou, mieux encore, du *dandy.* J'ai entrevu, à leur déclin, quelques-uns de ces rois de la mode : le duc de Guiche, le comte d'Orsay; ils avaient la majesté d'un soleil couchant. Plutôt que de se laisser dorer par le procédé Ruolz, qui d'ailleurs n'était pas inventé, ils eussent mieux aimé faire porter leurs habits par leurs valets de chambre, emprunter à leurs créanciers, convoquer le ban et l'arrière-ban de l'élégance française et britannique, en leur disant : Nous sommes votre gloire; soyez assez riches pour la payer. Tel était leur prestige, qu'on ne se le faisait pas dire deux fois. Charles X... payait les dettes de l'un; la chambre des lords créait à l'autre une liste civile. Leur nœud de cravate avait l'importance d'un événement. On leur en apportait dix douzaines dans une corbeille; quelquefois ils arrivaient jusqu'à la dernière sans être contents de leur cravate et d'eux-mêmes; mais aussi, quand ils réussissaient, quel chef-d'œuvre! quel nœud! Et que de cœurs ils s'attachaient avec ce nœud-là!

Plus tard est advenu le *lion,* un peu moins de cravate, un peu plus de crinière; une révolution y a passé, et déjà les nuances perdent de leur finesse et de leur grâce. Prenez garde! Le comte Henri de Ruolz, qui a commencé par écrire des opéras chantés par le jeune Gilbert Duprez, vient de comprendre que son siècle lui demande autre chose; de la chimie au lieu de musique; une dorure qui reluit et qui n'est pas or : un *paraître* qui éblouit et qui n'est pas *être,* service pour service! Le règne des clubs amène d'inévitables alliages; le boudoir exhale un parfum de cigare; le salon ouvre sur l'écurie; les bonnes manières sont laissées aux quinquagénaires. Toutes les variétés du *sans-gêne* s'installent le nez au vent et le coude sur la table; avec elles triomphe une nouvelle classe de femmes, les lionnes de ces lions, belles, élégantes, dangereuses, ruineuses, dévorantes, meurtrières, donnant à l'amour tout fait plus de prestige et de haut goût que n'en possède l'amour à faire. Elles abusent si insolemment de leur empire sur le lion, qu'elles lui enlèvent peu à peu ses derniers traits de ressemblance avec le roi des animaux : un beau matin, il n'y a plus de roi, il n'y a plus qu'un animal, et le lion endormi se réveille *gandin.* Celui-là, vous l'avez vu, je n'ai pas à vous le décrire; il n'avait plus qu'un échelon à descendre pour devenir le *petit crevé.* Le *petit crevé* est le squelette du *gandin,* qui était la miniature du *lion,* qui fut la caricature du *dandy* autant de dégradations successives pour arriver du beau au laid, du génie de la mode à son idiotisme, de l'or pur au plomb vil, en passant par le Ruolz!

Ainsi, sous sa forme piquante, avec ses lestes allures, le livre d'Albéric Second éveille tout un monde; il fait rêver et il amuse; il donne à nos souvenirs d'hier le charme d'un songe et la portée d'une leçon. C'est un chapitre de l'histoire de ces mœurs frivoles et mondaines qui côtoient la grande histoire et qu'il faut connaître pour se rendre compte de variations plus sérieuses. Nous devons d'autant plus nous réjouir de ce succès de bon aloi, que notre aimable et spirituel confrère nous avait un moment menacés d'une sorte d'abdication littéraire. Renoncer à la littérature! Allons donc! On la hait, on la maudit, on la boude, on l'envoie à tous les diables, cette perfide maîtresse, dont les baisers ont des morsures, dont les caresses ont des griffes, qui nous attire et nous raille, nous surexcite et nous décourage, nous enivre et nous désespère. Il nous semble parfois que, si nous parvenons à nous en délivrer, nous allons enfin être heureux, riches, paisibles et sages. Chimère! le moindre de ses sourires suffit à nous ramener, et, bien différents des amants ou des maris ordinaires, nous ne lui demandons que de faire parler d'elle.

~~~ C'est pourquoi nous avons tort de nous moquer les uns des autres, quand il nous arrive de sacrifier non pas précisément à la réclame ou à la *pose,* mais à quelque chose qui se rapproche un peu de ces deux genres d'exercices. De quoi vivons nous? M. de la Palisse, qui me vaut bien, vous répondrait comme moi : de publicité. La publicité, c'est bientôt dit; mais où la prendre? Elle a des intermittences, des caprices et des lacunes; c'est une anguille qui nous glisse entre les doigts, quand nous les serrons pour mieux la tenir. Sans doute il y aurait un programme bien simple : écrire un chef-d'œuvre, et avoir immédiatement sous la main toutes les bonnes plumes de Paris pour le recommander à des milliers de lecteurs. La recette est bonne, mais particulière; or les recettes particulières ne peuvent pas être les recettes générales, d'abord parce que ni les unes ni les autres n'existent plus, ensuite parce que tout le monde n'a pas l'honneur de s'appeler Lamartine, Victor Hugo, George Sand, Dumas ou Octave Feuillet. Et puis, si les instruments de publicité sont nombreux, la concurrence est si forte! A quoi nous sert qu'une avenue soit large, si une foule croissante ne cesse de l'obstruer, qu'une table d'hôte soit abondamment servie, s'il n'y a pas un morceau pour toutes les bouches?

Alors, qu'arrive-t-il? On fait ce qu'on peut; on saisit à tous leurs cheveux toutes les occasions de forcer le public distrait à répéter les deux ou trois syllabes dont se compose notre nom; on tire par la queue, non pas le diable cette fois, mais le chien d'Alcibiade, ce fameux chien qui était une chienne, et qui a fait tant de petits.

Tantôt c'est un caniche que l'on perd; on veut le retrouver, quoi de plus naturel? On s'adresse à ses amis et connaissances, et, de caniche en syllabe, l'accident s'élève aux proportions d'une nouvelle à la main. Tantôt c'est une pauvre veuve qu'il faut secourir; vite une lettre à effet; la charité y gagne, mais la *personnalité* n'y perd rien. Ici il est urgent de prévenir une accusation de plagiat à laquelle nul ne songe, au profit d'une pièce qui ne sera jamais jouée. Là c'est plus grave : on se querelle avec un confrère; des expressions malsonnantes ont été échangées; la galerie murmure ou bat des mains; on en jase sur le boulevard; les deux noms circulent; autant de pris sur l'ennemi, et, au fond, l'ennemi ce n'est pas du tout le contradicteur, c'est l'oubli, le manque de notoriété, le chagrin de ne pas entendre parler de soi. Ainsi de suite : tout est bon, une souscription, une statue, une cérémonie, un phénomène, un malheur, un miracle; volontiers on promènerait un chameau, pour en être le cornac; on s'écrirait une lettre d'injures, pour avoir le plaisir de se répondre. — « Éreintez-moi, mais faites-moi connaître! » disait un poëte à un critique; on ne chicane pas la qualité des vivres, quand on meurt d'inanition.

La faute n'en est pas toute aux vanités littéraires. Pour les satisfaire, et peut-être les corriger, que faudrait-il? Une distribution de publicité plus conforme aux lois de l'équilibre, de la justice et du bon sens. Pourquoi les journaux sérieux ne se décideraient-ils pas à accorder à un volume de vers, à un roman, à un débutant de bonne volonté, le nombre de lignes qu'ils prodiguent à des événements comme celui-ci :

« Tel jour et à telle heure, dans tel département et dans telle ville, est morte une vieille fille, M[lle] A..., affectée d'une monomanie assez bizarre. Depuis longues années, elle avait pris l'habitude de se nourrir exclusivement de rats et de crapauds; les crapauds surtout faisaient ses délices; elle les écorchait vifs, etc. » — Ici une demi-colonne de détails si affreusement réalistes que, si le même journal en rencontrait la vingtième partie dans un livre quelconque, il n'aurait pas assez d'anathèmes contre l'écrivain qui entasse de pareilles horreurs, au mépris de toute vraisemblance et au risque de nous dégoûter pour jamais des plaisirs de la lecture.

Ou bien encore :

« Notre cité ordinairement si paisible vient d'être épouvantée par un crime, heureusement fort rare, qui révolte la nature. Le nommé B..., scieur de long, a scié sa fille en quatre, sous prétexte que l'infortunée voulait se mésallier avec un garçon ferblantier. Les médecins, appelés auprès de la victime, ont déclaré que la mort avait dû être instantanée. La plus grande réserve nous est imposée tant que la justice n'aura pas prononcé, etc., etc. » — Et, en attendant, malgré cette réserve, on en dit tant que, si un romancier en racontait le quart, on lui reprocherait de calomnier l'humanité, de démoraliser ses contemporains, de recruter pour le bagne et de dégrader la littérature.

Franchement, mettez-vous à la place d'un jeune homme, plein d'illusion, d'enthousiasme et de ferveur poétique, qui vient de publier à ses risques et périls des *Heures de tristesse,* ou des *Larmes du soir,* ou des *Fleurs de l'âme,* ou des *Rêves du cœur,* et qui ne peut obtenir une minute d'audience auprès de la critique ou du public. Sans être du bois dont se chauffent les Érostrates, il est dur d'avoir à se dire : Si j'avais coupé ma tante en morceaux ou si je mangeais des crapauds, on parlerait de moi; j'écris des *Fleurs de l'âme* ou des *Larmes du soir,* et je passe inaperçu. Allons, messieurs les distributeurs de publicité, messieurs les rédacteurs de *Faits-Paris* ou de chronique, il faut changer tout cela; un peu moins de scélérats et de monomanes, de mangeuses de rats, d'assassins, de vieilles mendiantes cachant trois cent mille francs dans un vieux bas, et un peu plus de littérature. Songez donc : en certains cas, c'est énorme, deux lignes; celles-ci, par exemple, que je découpe dans un journal de 1817 :

« On commence à parler, dans les salons, d'un volume de vers, intitulé *Méditations poétiques.* L'auteur, M. de la Martine (*sic*) est un jeune homme animé d'excellents sentiments. Puisse-t-il nous consoler de la mort récente de M. l'abbé Delille!... »

~~~ A propos de la rentrée des classes, un de mes plus spirituels confrères s'est occupé de la grave question de savoir si vraiment l'épithète de *fort en thème* mérite la défaveur qu'on y attache, ou, en d'autres termes, s'il suffit d'avoir été un lauréat de concours et de collége pour être nécessairement dans le monde un lourdaud ou un crétin.

Rien de plus curieux, sous ce rapport, que les cinq volumes d'*Annales des concours généraux* que je viens de feuilleter après Jules Claretie. C'est comme l'image et le prélude de la vie, avec ses promesses, ses mécomptes, ses inégalités, et ce contraste d'*heur et malheur* qui est pour beaucoup dans notre sagesse ou notre folie. Sur la même liste, on lit trois ou quatre noms qui sont retombés dans l'ombre après leur succès de Sorbonne, et un nom qui attire l'œil comme un point lumineux, destiné à ne plus s'éteindre. Quelquefois la carrière de l'homme a exactement répondu au premier triomphe de l'adolescent. Ainsi, en 1827, Charles de Montalembert, premier prix de discours français. D'autres fois, il y a une sorte d'antagonisme ironique entre cette aurore et le jour qui a suivi. En 1828, Alfred de Musset, second prix de dissertation latine en philosophie. Ailleurs, c'est le sujet même de la composition qui *jure* avec les aptitudes développées plus tard par l'écolier devenu célèbre. En 1820, *matière* philosophique pour prouver que toute morale est impuissante sans religion; premier prix, M. Littré. En 1822, hommage à Louis XIV, à Pierre le Grand, au cardinal de Richelieu, aux hommes de la Restauration, sujet à mettre en vers latins; premier prix, M. Sainte-Beuve. Je pourrais multiplier ces exemples.

Plus près de nous, les noms de Prevost-Paradol, de Taine, d'Edmond About, de J.-J. Weiss, tous lauréats et même prix d'honneur, *réhabilitent* suffisamment les succès de collége. Ce qu'il y a de positif, — dirai-je de consolant? — c'est que, pour un élève couronné qui s'est distingué plus tard dans la politique, l'industrie, le monde des affaires, il y en a dix au moins qui ont cherché la renommée dans la vie littéraire. Je puis même évoquer à ce propos un souvenir personnel. En 1826, au moment où nous gémissions sous le joug du ministère Villèle, le *Figaro* me fit l'honneur de me nommer parmi les sept ou huit élèves les plus chargés de couronnes. Il ajoutait : « Mais, grand Dieu! sous un gouvernement oppresseur et rétrograde comme le nôtre, sous ce régime d'éteignoirs et de gérontes, que pourront faire ces pauvres jeunes gens? des articles de journal... »

Hélas! mon confrère de 1826 ne croyait pas si bien dire!

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

Nous avons indiqué, dans notre précédent Bulletin, quels étaient les personnages de marque qui avaient été choisis par S. M. l'empereur d'Autriche pour l'accompagner pendant son voyage en France. Ainsi qu'il avait été convenu, François-Joseph et les archiducs ses deux frères sont partis de Vienne lundi dernier et sont arrivés à Paris dans la journée du mercredi. Le prince de Metternich est allé recevoir son souverain à Strasbourg. L'empereur a visité la cathédrale de cette ville. Sur le seuil du grand portail, il a été reçu par l'évêque de Strasbourg, qui, à la tête de son clergé, lui a présenté l'eau bénite et l'encens.

Le personnel de l'ambassade d'Autriche attendait l'empereur à Nancy. Dans la capitale de l'ancien duché de Lorraine, François-Joseph et ses frères ont fait un pieux pèlerinage à l'église des Cordeliers, qui renferme les tombeaux des ducs, aïeux de la dynastie autrichienne de Lorraine-Habsbourg.

L'Empereur a décidé que, durant son séjour en France, toute sa suite militaire porterait l'habit civil. Lui-même ne revêtira l'uniforme qu'à son entrée à Paris.

La présence de l'empereur d'Autriche à Strasbourg et à Nancy n'a donné lieu à aucune réception officielle, attendu que c'est à Meaux seulement que Sa Majesté Apostolique a voulu quitter l'incognito. Le palais de l'Élysée avait été préparé pour l'auguste visiteur et sa suite. L'impératrice Élisabeth, que les soins de sa santé ont empêché d'accompagner son époux, a obtenu de lui, assure-t-on, la promesse qu'elle viendrait visiter Paris au printemps prochain.

L'empereur Napoléon avait désigné pour aller à la rencontre de l'empereur François-Joseph et l'accompagner pendant son séjour à Paris : le général prince de la Moscowa; M. Davillier, écuyer; le comte de Rayneval, chambellan; le capitaine de Lauriston, officier d'ordonnance. Les capitaines Séguin de la Salle et de Creny, officiers d'ordonnance, sont attachés à la personne des archiducs.

Voici quels sont les liens de parenté qui rattachent la maison régnante d'Autriche aux anciens ducs de Lorraine :

L'empereur François-Joseph est descendant, au quatrième degré, de François-Étienne (François III), dernier duc de la maison de Lorraine qui ait régné à Nancy. François-Étienne, devenu l'époux de Marie-Thérèse de Habsbourg (1736), puis successivement grand-duc de Toscane (1737) et empereur d'Allemagne (1745), eut deux fils : François II et Léopold II, qui furent tous deux empereurs. A Léopold II succéda son fils François II, père de l'empereur Ferdinand et de l'archiduc François-Charles. Ce dernier était le père de l'empereur actuel François-Joseph I[er] et de l'archiduc Ferdinand-Maximilien-Joseph, empereur du Mexique. Ainsi, le duc de Lorraine Léopold I[er], dont le souvenir est resté si populaire en Lorraine, était le quadrisaïeul de l'empereur François-Joseph.

Le souverain actuel d'Autriche est né en 1830; il est monté sur le trône en 1848, en vertu de l'acte d'abdication de son oncle, l'empereur Ferdinand I[er], et l'acte de renonciation de son père, l'archiduc François-Charles-Joseph.

Il a épousé Élisabeth-Amélie-Eugénie, fille de Maximilien-Joseph, duc de Bavière.

Les deux frères de l'empereur, qui l'accompagnent dans son voyage, sont l'archiduc Charles-Louis-Joseph-Marie, né le 30 juillet 1843, et l'archiduc Louis-Joseph-Antoine-Victor, né le 15 mai 1842.

Puisque nous parlons de la Lorraine, nous saisirons cette occasion pour annoncer qu'un comité vient de se former à Nancy, dans le but d'élever une statue à Jacques Callot, né dans cette ville en 1593.

Jacques Callot, qui fut le Daumier de son époque, a écrit avec ses pinceaux, son crayon et son burin d'admirables comédies dont les principales, *les Misères de la Guerre, les Foires, les Supplices,* sont des chefs-d'œuvre de vérité, de verve et d'esprit satirique. Son œuvre est immense; elle ne comprend pas moins de 1,600 morceaux, disséminés dans tous les musées du monde.

L'Empereur a fait don au musée de sculptures grecques du Louvre de Louis XIV, de quatre morceaux hors ligne. Ce sont quatre grands bas-reliefs d'une conservation parfaite, découverts à Thasos, par M. Millet, durant sa mission de 1865. Le travail de ces bas-reliefs paraît être à peu près contemporain de l'admirable autel des douze dieux qui est placé comme eux dans la salle des Panathénées.

Les grandes fresques peintes par Luini, et achetées il y a un an par la direction des musées du Louvre, vont être bientôt livrées à l'appréciation du public.

On les a incrustées sur les murs de l'ancienne salle des bijoux, située au nord du grand salon carré. Il ne reste plus que les bordures à placer.

Tout se prépare pour l'ouverture prochaine d'une nouvelle section de la rue de Rennes, complétement percée, à l'heure qu'il est, de la gare des chemins de fer de l'Ouest (rive gauche) à la rue du Vieux-Colombier, et qui doit venir déboucher ultérieurement sur le quai Conti, entre l'Institut et l'hôtel des Monnaies.

La section dont on est sur le point d'entreprendre l'exécution absorbera les rues Beurrière et Neuve-Guillemin; elle coupera ensuite la rue du Four, et, après avoir supprimé la rue de l'Égout, elle franchira l'extrémité de la rue Gozlin, autrefois rue Sainte-Marguerite, pour atteindre les abords de l'église Saint-Germain-des-Prés, au point de rencontre des rues Bonaparte, Childebert et Sainte-Marthe, où viendra également accéder le prolongement du boulevard Saint-Germain.

Le projet déjà ancien de dresser une statue de Charlemagne devant le Collége de France, est, dit-on, de nouveau mis sur le tapis, et il paraît qu'il va être donné suite à cette idée. L'empereur Charlemagne serait représenté à cheval.

Si ce projet est exécuté, Paris comptera quatre statues équestres: Henri IV, au Pont-Neuf; Louis XIV, place des Victoires; Louis XIII, place Royale, au Marais, et enfin Charlemagne, devant le Collége de France.

Les appartements du Prince Impérial, dans les nouveaux bâtiments des Tuileries, sont depuis quelques jours livrés aux peintres et aux décorateurs. On pense que les travaux seront entièrement terminés au commencement de l'hiver.

Une remarquable individualité vient de s'éteindre. M. l'abbé Bautain est mort à Viroflay, à l'âge de soixante et onze ans. L'abbé Louis-Eugène-Marie Bautain était né à Paris, le 17 février 1796. Sa vocation pour l'enseignement l'amena, en 1813, à l'École normale, où il eut pour maître M. Cousin, et Jouffroy pour condisciple; mais au sortir de l'École il embrassa la carrière ecclésiastique, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer avec ardeur aux travaux littéraires et philosophiques.

Doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg en 1838, directeur du collége de Juilly en 1840, vicaire général du diocèse de Paris en 1849, professeur de la Faculté de théologie de Paris en 1853, puis promoteur du diocèse, M. l'abbé Bautain a occupé avec une rare distinction de talent toutes les positions scientifiques qu'un homme d'études peut ambitionner.

L'éloquence de la chaire ne fut pas non plus étrangère à M. l'abbé Bautain. Indépendamment des sermons isolés et nombreux qu'il a prononcés dans diverses circonstances, il fit en 1848, à Notre-Dame, des conférences sur l'accord de la religion et de la liberté, conférences qui eurent un grand retentissement.

C'est le 23 octobre qu'a été célébré le mariage du roi des Hellènes avec la grande-duchesse Olga.

Le roi George Ier est né le 24 décembre 1845, et a, par conséquent, vingt-deux ans. Il est fils de Christian IX et de Louise-Wilhelmine, souverains du Danemark, et frère de la princesse Dagmar, femme du grand-duc héritier de Russie.

La grande-duchesse Olga, fille du grand-duc Constantin et de la grande-duchesse Alexandra, est née le 3 septembre 1851.

TH. DE LANGEAC.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite [1].)

LA MAISON DE PILATE

XII.

Funérailles.

On dansait et l'on jouait de la mandoline dans les profondeurs du Sépulcre. Maître Galfaros venait d'ouvrir sa mystérieuse croisée pour payer l'impôt honoraire, et notre ami le sereno, somnolent et tranquille malgré les événements de la soirée, balançait sa lanterne au bout de sa longue hallebarde en criant la onzième heure et le beau temps.

Aucune lueur ne se montrait aux croisées de la maison de Pilate donnant sur la place de Jérusalem, le silence le plus profond régnait derrière cette sombre façade, et tout y semblait dormir. Quand le sereno passa devant la grande porte, il mit son oreille au guichet... La cour était muette comme la façade.

1. Voir les numéros 583 à 666.

Et cependant il y avait bien des yeux ouverts et bien des langues éveillées dans le palais des ducs de Medina-Celi. Si le crieur de nuit avait pu glisser un regard au travers des épaisses murailles qui bordaient les jardins, il aurait vu que, du sol au faîte, la vieille maison vivait et veillait.

Il y avait de la lumière chez le bon duc, il y avait de la lumière chez la duchesse Eleonor; il y avait de la lumière aussi dans le boudoir qui précédait la chambre à coucher de dona Isabel.

Au rez-de-chaussée, et dans les galeries basses qui desservaient les logis des domestiques, nulle lueur ne se montrait: la conciergerie seule, occupée par les Nunez, montrait ses trois fenêtres éclairées. La porte en était grande ouverte, et, par cette issue, des chants sourds et monotones passaient.

Vous eussiez dit la psalmodie lente qui berce le sommeil des défunts avant l'heure des funérailles.

En entrant dans la salle large et haute qui formait le rez-de-chaussée de la conciergerie, un seul coup d'œil suffisait pour faire tomber tous les doutes. C'était en effet un deuil que l'on menait chez Catalina Nunez. Il n'y avait point, il est vrai, de cercueil, mais une toile noire enveloppait un corps étendu sur les dalles, et quatre cierges brûlaient à l'entour.

On ne voyait pourtant ni prêtre ni appareil de culte. Les assistants n'étaient point agenouillés.

Les assistants étaient au nombre de six: Nunez le père, ses trois fils, le vieil écuyer Savien et Catalina. Ce qu'on avait pu prendre du dehors pour une lente mélodie, c'était l'oraison funèbre du défunt, prononcée par Catalina.

Elle avait le front nu; ses cheveux gris s'échappaient en mèches abondantes. La lueur des torches éclairait puissamment cette tête énergique aux traits fouillés rudement, où se résumait je ne sais quel lointain mélange des races arabe et gothique. Les cinq hommes, debout et découverts, l'écoutaient avec une religieuse tristesse.

— Le père de celui-là, disait-elle en montrant du doigt le cadavre enseveli, était plus vieux dans la maison que nous. Mon père avait connu le père de son père... Ils venaient du pays d'Orient; ils avaient traversé la mer avec nos maîtres. C'est le dernier! Voyez, il était plus grand qu'un homme! C'est de la race qui combat les lions et les tigres des déserts. Avant d'être chrétiens, les aïeux de nos aïeux faisaient place dans leurs tombes à leurs chiens et à leurs chevaux... Ce sont de nobles amis, et celui-là était noble entre tous ses pareils... Ce que nous faisons n'est pas un sacrilége. Nous ne mettons pas en terre sainte l'animal privé du baptême, nous ne planterons pas une croix au-dessus de sa fosse; mais il aura une pierre avec son nom, et ceux qui aiment Medina-Celi l'accompagneront à sa dernière demeure.

Elle courba la tête et passa le cierge qu'elle tenait, de main en main, à son mari, qui l'éleva gravement.

— La femme a bien dit, prononça le vieux Nunez, qui avait des larmes dans les yeux; tu étais de la race de ceux qui vinrent avec les conquérants, et tes fils sont morts avant toi... Medina-Celi n'est-il pas aussi le dernier de son nom? J'ai vu le père de ton père étrangler un assassin d'Afrique qui menaçait le sommeil de Perez Guzman... Chacun d'entre vous valait un chevalier... Nous te mettrons en terre avec ton collier, et nous brûlerons ta cabane.

Savien prit le cierge et dit:

— Ton père était le roi des chasseurs de l'autre côté du détroit; il terrassait les panthères et gagnait les gazelles à la course... Tu as reconnu la bonne duchesse Zamore, parce que tu étais un serviteur fidèle... Après quinze ans, com bien d'hommes auraient gardé cette mémoire du cœur?... Je n'offense pas Dieu en faisant comme les vieux guerriers de nos chants.

Les trois fils de Nunez reçurent la torche tour à tour et complétèrent ces adieux. C'était un spectacle touchant et grave. Sous les plis de la toile, le cadavre du noble animal dessinait vaguement de gigantesques contours. Il n'y avait là nul travestissement des choses saintes. Ce n'étaient que les funérailles d'un chien, mais ce chien avait été le compagnon du bon duc.

Une civière était préparée, sur laquelle on plaça le cadavre avec le collier d'acier poli timbré aux armoiries de Perez de Guzman. Les quatre Nunez prirent les quatre bras du brancard. Catalina et Savien se chargèrent chacun de deux cierges, et le convoi silencieux traversa la cour. La cour communiquait avec le jardin par un passage voûté à trois rangs d'arceaux. Quand le cortége s'engagea sous cette voûte, Catalina crut entendre un septième pas résonner sur les dalles. Elle s'arrêta; le bruit cessa.

— C'est l'écho, dit-elle.

Mais ce n'était pas l'écho, car une ombre sortit du passage au moment où le cortége entrait dans les massifs.

C'était un personnage de haute taille, qui allait lentement et la tête inclinée.

Il se perdit à son tour sous les bosquets.

A peu près au centre de cette portion des jardins, qui restait depuis tant d'années inculte et sauvage, se trouvait une place vide qui marquait le point de jonction des anciennes charmilles, et qu'entouraient maintenant les pousses vigoureuses d'une forêt de buis; c'était là que la fosse de Zamore avait été creusée.

Les restes du fidèle gardien de la maison de Pilate se glissèrent sur une planche inclinée. On avait tout dit. La mélancolie des assistants ne se traduisait plus que par leur silence. Au moment où le corps du pauvre chien toucha le fond du trou, chacun put entendre distinctement les feuilles sèches bruire derrière la muraille du feuillage.

Il y avait depuis le matin, dans cette maison, je ne sais quelle vague attente. Les événements menaçants ont leurs effluves moraux qui font les pressentiments. Chacun avait bien reconnu le maître, lorsqu'il s'était montré à ses vassaux assemblés; personne ne concevait l'ombre d'un doute sur son identité; la duchesse Eleonor n'avait rien laissé transpirer de ses soupçons ni de ses angoisses? et pourtant un poids mystérieux était sur tous les cœurs.

— Avez-vous entendu? murmura Catalina.

Toutes les têtes firent un signe d'affirmation.

— Moi, voilà deux fois que j'entends, reprit la bonne femme.

— Ce soir, dit le fils Antonio, comme je revenais par la ruelle qui mène à l'abreuvoir d'Abdallah, j'ai ouï des voix de l'autre côté du mur.

— La duchesse est bien pâle! reprit Savien.

— Et toute cette journée, dona Isabel a pleuré, ajouta Catalina d'un air sombre

Le fils Pascual jetait sur le linceul de Zamore les premières pelletées de terre.

Mais on ne songeait plus guère à Zamore.

— Ce fut ainsi, dit le vieux Nunez, le jour et la nuit qui précédèrent le grand malheur... Femme, t'en souviens-tu?

— Oui, répondit Catalina, je m'en souviens.

— Les buis parlaient, poursuivit le vieil homme; mais Zamore ne hurlera plus comme il fit pour annoncer la ruine de son maître.

— Savien, demanda tout à coup Catalina, avez-vous confiance en cette fille d'Estramadure qui est auprès de notre jeune senora?

— Non, répliqua le vieil écuyer; mais j'ai ouï dire que dona Isabel avait, depuis ce matin, une autre camériste.

— Et savez-vous le nom de cette camériste, Savien?... c'est la fille de l'ancien intendant Pedro Gil.

— Puisque notre seigneur a fait des excuses au seigneur Pedro Gil, murmura le vieillard avec amertume.

Personne ne releva ce mot. Savien ajouta:

— Et puisque notre jeune senora va prendre un époux...

— Fais vite, Antonio! ordonna brusquement la Nunez à celui des garçons qui jetait la terre; quelqu'un rôde autour de nous...

Elle frissonna en ajoutant:

— J'ai froid et j'ai peur!

— Enfants, dit le père, comme pour secouer sa propre inquiétude, nous avons fait ce que nous devions pour ce vaillant ami... rien ne nous empêche plus de vous entendre... Que s'est-il passé au palais du roi?

— J'y étais, répondirent ensemble les deux fils aînés.

Antonio, le dernier, continua sa besogne, mais il dit aussi:

— J'y étais.

— A la nuit tombante, commença Pedro, l'aîné, les saltarines de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste sont sorties en chaise, et j'ai été voir cela... Elles jetaient des branches de myrte par les portières, disant que tous les vrais Espagnols devaient en mettre un brin à leur chapeau, en signe d'alliance avec les hommes libres de la Catalogne. En même temps, le Français et l'Anglais, qui ont donné tant d'argent aux méchants sujets de Séville, sont montés tous les deux à cheval pour aller... le diable sait où! Ils avaient une escorte de baladins et de gitanos qui encombrait la rue de Caballerizas. Personne ne les a inquiétés en route, bien qu'il y eût autant d'alguazils que de pavés.

Chacun parlait. Les femmes et les enfants étaient sur le pas des portes, criant qu'on allait mettre le roi prisonnier au château de Alcala.

Les uns disaient que la reine prendrait la couronne; les autres, que Medina-Celi serait roi. D'autres encore criaient qu'il n'y aurait plus d'Espagne, et que le pays serait partagé entre la Hollande, la France et l'Angleterre. J'ai entendu de mes oreilles des gens qui criaient: « Vive don Juan de Bragance, roi d'Espagne et de Portugal! »

— Et que faisaient les alguazils? demanda Savien.

— Les alguazils rabattaient leurs sombreros sur leurs oreilles, répondit Pedro, et se promenaient tranquillement les mains derrière le dos. Les bourgeois s'appelaient d'une fenêtre à l'autre pour aller voir la révolution qui était à la Grandesse... Le maréchal de la rue de l'Infante criait que Cuchillo allait être premier ministre. On parlait d'un mort que le comte-duc a arraché de la potence, de ses propres mains, pour chercher dans ses entrailles le nom du ravisseur de sa fille... On disait qu'à l'avenir sa litière serait traînée par de jeunes filles, et que les perroquets du roi se nourrissaient de chair humaine... A neuf heures, les pêcheurs sont passés en troupe avec leur bannière entourée de branches de myrte. Ils criaient: « A l'Alcazar! à l'Alcazar! »

Le maître alguazil du quartier Saint-Ildefonse a touché son chapeau pour saluer Gil Morena, qui conduisait la bande.

J'ai suivi les pêcheurs. J'ai demandé à Gil Morena: « Maître, que vas-tu faire à l'Alcazar? » Il m'a répondu en riant: « Ce coquin de comte-duc est cause qu'il n'y a plus de poisson dans le fleuve... »

Vous avez bien entendu tinter les cloches de toutes les paroisses? Il n'y avait de gardé que le saint tribunal et le palais du grand inquisiteur. Les portes de l'Alcazar étaient toutes grandes ouvertes.

— Mais il y avait donc trahison? s'écria le vieux Nunez

— Arrivé devant la porte des Bannières, reprit Pedro, j'ai aperçu maître Trasdoblo le boucher. Je lui ai mis la main sur l'épaule pour prendre langue, puisque c'est un voisin. Il s'est retourné, blême et les yeux sanglants. Il m'a dit, oppressé comme un agonisant qui râle: « Non, non, je ne l'ai pas tué; tu vas bien le voir! Laisse-moi! »

— Je l'ai rencontré ce matin, fit Catalina: il avait le regard fou.

— Et de qui parlait-il? demanda Savien.

— De notre seigneur Medina-Celi, répliqua Pedro, car il me l'a montré du doigt au même instant, debout et beau comme un dieu, sous la galerie des Ambassadeurs, dans la cour du palais.

Savien, le père et la mère, se regardèrent.

— Tu rêves, Pedro ! fit Catalina.

Savien demanda :

— Quelle heure était-il ?

— Aux environs de la dixième heure

— Tu rêves! répéta la vieille femme; notre maître n'a pas quitté, ce soir, la maison de Pilate.

— Je l'ai vu à son balcon, reprit Savien, avec le muguet de cour qui doit épouser notre senorita.

— Je lui ai servi son vin et ses liqueurs, ajouta Nunez; et que Dieu me punisse si le muguet de cour ne boit pas mieux qu'une éponge !

— Voudriez-vous jurer que notre seigneur n'était pas au palais à dix heures de nuit? demanda Pedro gravement.

— Sur notre salut! repartirent les trois vieilles gens.

— Et moi, je jure sur mon salut qu'il y était! s'écria Pedro ; je l'ai vu.

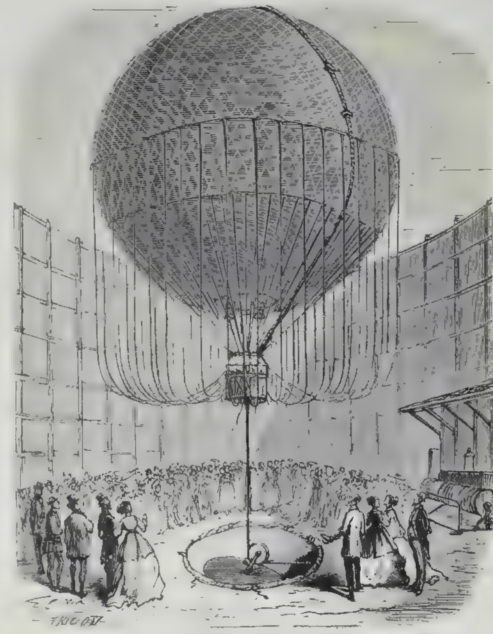
— Je l'ai vu ! répéta Pascual, le second frère. Et qui donc eût empêché les desservidores d'arriver jusqu'à la personne du roi, si Medina-Celi ne leur eût pas barré le chemin !

Catalina et les deux vieillards se redressèrent involontairement. Cette idée que leur maître avait défendu le roi, seul contre une armée, les eût ébranlés si le doute avait été possible.

Pascual poursuivit :

— Seulement il y a une chose que je n'ai pas comprise. Notre seigneur n'avait pas les habits d'un gentilhomme, et les gueux de Séville l'acclamaient, disant : « Vive le saint Esteban, notre roi ! »

Catalina haussa les épaules.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — ASCENSION DU BALLON CAPTIF, A L'AVENUE DE SUFFREN; dessin de M. Lix. — Voir page 674.

— C'est la vérité, dit Pedro.

— Vous êtes des enfants! dit la bonne femme; vous n'avez vu notre seigneur qu'une fois...

— Deux fois! interrompirent Pedro et don Pascual.

— Et, la seconde fois, nous l'avons examiné tout à notre aise, reprit l'aîné des garçons. C'était à l'heure de la sieste. Nous allions, Pascual et moi, prendre le grain pour les chevaux, Pascual m'a dit : « La porte du caveau de Tarifa n'a plus de toiles d'araignée... » J'ai répondu : « La mère aura nettoyé tout cela pour la venue de la famille... »

Catalina rougit et murmura :

— Enfants, j'aurais dû le faire.

— Nous sommes entrés dans le cellier, continua Pedro : le cellier a cette grande brèche qui donne dans le vieil oratoire. Une lueur venait par là, quoique le caveau soit noir d'ordinaire. Pascual et moi, nous nous sommes glissés à pas de loup jusqu'à la brèche. Le volet de la fenêtre grillée avait été enlevé. Un homme était assis sur la tombe du grand marquis. Cet homme était don Hernan de Medina-Celi, notre maître.

— Il priait !... fit le père.

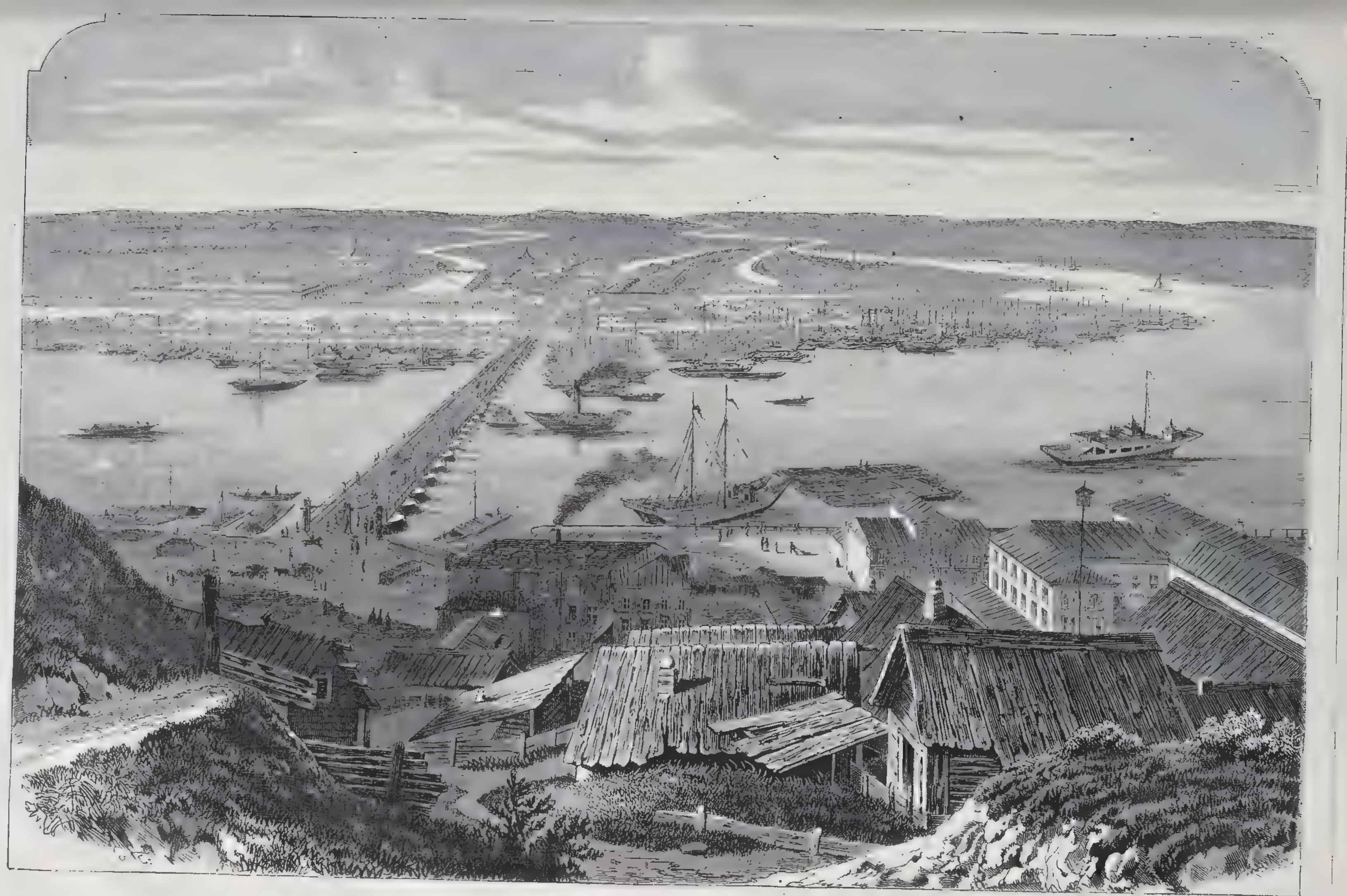
— Non, il ne priait pas. Il s'occupait à une besogne étrange. Nous étions bien éveillés et nous étions deux. Nous l'avons regardé longtemps. Nous n'avons pas pu nous tromper.

— Mais à quel travail s'occupait-il donc, enfants ? demanda la mère curieuse.

— Il avait devant lui une large feuille de vélin, et sur le marbre de la tombe il avait éparpillé une multitude de petits morceaux de parchemin qui semblaient avoir été déchirés. Il disposait les fragments sur la feuille comme s'il eût voulu refaire un tout à l'œil de ses diverses parties. Il était muet; son labeur l'absorbait. Quand sa tâche a été terminée, il a dit : « Dieu soit loué! rien n'y manque ! »

— C'est la vérité, fit à son tour Pascual.

LA SMALA DES AÏSSAOUAS CONVULSIONNAIRES; dessin de M. Darjou. — Voir page 671.



NIJNI-NOVOGOROD, vue générale d'après une photographie. — Voir page 675.

Les vieilles gens échangèrent encore un regard. Il y eut un silence, pendant lequel on entendait la terre lancée à intervalles égaux par la pelle du plus jeune des Nunez.

— Il y a ici, pensa tout haut Savien, des choses qui sont au-dessus de notre entendement.

— Et toi, fils Antonio, demanda le père, n'as-tu rien vu ?

Antonio essuya la sueur de son front et s'appuya sur sa bêche. C'était le plus grand et le plus robuste des trois frères. Il passait pour pauvre d'esprit; ceux-là ne mentent point; on avait foi en ses paroles.

— J'ai vu et entendu, repondit-il.

— Les mêmes choses que tes frères?

— Non... mais j'ai beau voir et entendre, moi, vous savez...

Il s'arrêta et poussa un gros soupir.

— Raconte-nous ce que tu as entendu et vu, Tonio, mon bien-aimé, dit la mère avec une compassion caressante.

— On ne voyait rien d'où j'étais, repartit Antonio. J'ai voulu passer la porte des Bannières, mais on m'a repoussé, parce que je n'ai pas su répondre quand on m'a demande : « Qu'y a-t-il autour de l'écusson d'*azur aux trois éperons d'or?...* » Il fallait savoir cela pour être introduit... J'ai écouté... Je ne me souviens que d'une chose : ils disaient que le toréador Cuchillo allait épouser la reine... J'ai porté un blessé sur mes épaules jusqu'à l'hôpital de la Merced... Personne n'a voulu me dire pourquoi on tirait des coups d'espingole... J'ai pris par les ruelles pour m'en revenir à la maison; il y avait deux hommes qui marchaient devant moi. L'un tenait l'autre en laisse comme un chien... Quand ils ont passé sous le lumignon de Notre-Dame-de-Grâce, j'ai reconnu l'Africain dont la fille a de grands yeux noirs...

— Moghrab?... fit Catalina, qui se rapprocha, plus attentive.

— Moghrab... et j'ai reconnu aussi Trasdoblo le boucher. J'aurais cru Trasdoblo plus fort que ce Moghrab, et pourtant c'était Moghrab qui menait en laisse Trasdoblo... J'ai d'abord eu l'idée de jouer du bâton, car cela me fâchait de voir un infidèle molester un chrétien; mais ils parlaient tout en cheminant, et j'ai entendu deux ou trois fois le nom de Medina-Celi, notre seigneur... Je me suis mis aux écoutes.

— Et qu'as-tu surpris, garçon ? fit Catalina impatiente.

— Moghrab interrogeait, repliqua Antonio ; le boucher ne voulait pas répondre. En arrivant à la place où s'élève la fontaine de Cid-Abdallah, le boucher a fait mine de tourner à gauche pour rentrer chez lui. Moghrab l'a tiré en arrière, en lui disant : « Il faut que nous en finissions ici. » Trasdoblo a voulu résister ; aux lueurs de la lune qui se levait derrière les arbres de la maison de Pilate, j'ai vu briller une arme dans sa main ; mais Moghrab lui a saisi le poignet : le couteau est tombé, rendant un son clair sur les dalles de l'abreuvoir, et Trasdoblo a poussé un cri de douleur.

Moghrab venait de le terrasser aussi facilement que je renverserais, moi, un petit enfant ou une fillette, plus facilement peut-être, s'interrompit Antonio avec un frémissement, — car la force qui est en lui vient, dit-on, de l'esprit du mal.

Quand Trasdoblo ne résista plus, Moghrab lui ordonna de s'asseoir sur la margelle du bassin. Il ramassa en même temps le couteau et le garda à la main.

— Si tu veux m'avouer franchement la vérité, lui dit-il, toute la verite, cette bourse est à toi, elle contient cinquante pistoles... Si tu refuses de parler ou si tu mens, par le Prophète, je te jure que je vais te tuer !

Le boucher tremblait de tous ses membres.

Antonio poursuivit ainsi son recit :

— Pedro Gil me fera brûler vif au prochain auto-da-fé ! murmura le boucher Trasdoblo.

— Alors, s'écria l'Africain d'une voix altérée (mais je ne saurais pas dire si c'était par la colère ou par la joie), alors Medina-Celi n'est pas mort !

— Mort ! répétèrent les Nunez et Savien.

Et la bonne femme ajouta :

— Voici quelque chose de bien étrange !... Les deux seigneurs qui sont venus ce matin au lever de notre maître, le président de l'audience de Séville et le commandant des gardes, s'entretenaient tout bas de ce même sujet en traversant la cour... Et je me souviens que don Balthazar d'Alcoy disait pareillement à don Pascual de Haro : « Je mettrais ma main au feu que Medina-Celi n'est pas mort!... »

— On l'avait donc cru mort ? demanda Savien.

— Laissez parler mon garçon... Continue, Antonio, continue !

Antonio était tout rouge d'avoir prononcé un si long discours

— Eh bien ! reprit-il, le boucher trembla plus fort et balbutia :

— Nous étions sept, moi et six soldats mercenaires...

— Sept misérables contre Hernan ! s'écria l'Africain : je suis fou d'avoir cru cela ! Combien en a-t-il tué, coquin ? Ne mens pas, cette fois !

La lame du couteau brillait à deux pouces de la gorge de Trasdoblo.

— O mon doux seigneur ! s'écria ce dernier, que Dieu vous garde d'avoir un mauvais souvenir au fond de votre conscience ! C'est une chaîne entre les mains du demon, une chaîne qui vous tient captif et garrotté. Ce Pedro Gil savait l'histoire de mon beau-frère, qui mourut violemment dans son logis de la rue de l'Amour-de-Dieu... Je n'avais rien contre le bon duc, mais Pedro Gil m'a dit : « Les yeux de l'inquisition sont fixés sur toi... » J'ai obéi bien à contre-cœur...

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)



REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre impérial de l'Opéra. — Une galanterie de M. Perrin — Résurrection du ballet. — Causes de son éclipse. — Les ballets de l'Opéra et ceux des théâtres à féeries. — Reprise du *Corsaire*. — Le vaisseau. — L'ancienne distribution. — Que sont devenus les artistes de la création? — Les nouveaux interprètes. — Mmes Adèle Granzow et Fioretti. — Les opéras en un acte. — Deux bonnes traditions. — *La Fiancée de Corinthe*, opéra en un acte, de M. Camille du Locle, musique de M. Duprato. — M. David ; Mmes Mauduit et Bloch. — Bouffes-Parisiens : — *L'Heure du Diable*, comédie en deux actes de MM. Chivot et Duru. — MM. Charles Pérey, Montbars; Mmes Thierret et Daubricourt. — *Les Forfaits de Pipermans*, comédie en un acte, des mêmes auteurs. — M. Lacombe; Mlle D[illegible]

M. Perrin vient de faire une galanterie à ses abonnés. Il vient de remonter avec luxe *le Corsaire*, un des ballets les plus attrayants de son répertoire, et comme d'une part l'etendue du *Corsaire* ne permettait comme appoint du spectacle qu'un opéra en un acte, et que, de l'autre, les ouvrages de cette dimension font complétement defaut, il y a joint la première représentation de *la Fiancée de Corinthe*, due à la collaboration de MM. du Locle et Duprato.

A vrai dire, il y avait assez longtemps que les abonnés étaient à la diète. Dans ces derniers temps surtout, c'est à peine si, de loin en loin, *le Marché des Innocents, Diavolina, Nemea, la Source* apparaissaient sur l'affiche comme entr'actes aux grandes œuvres lyriques du répertoire. Que voulez-vous? Le public et les abonnés, cela fait deux. Pour ceux-ci, c'est le ballet qui est la pièce de résistance. Leurs yeux se fatiguent moins vite des maillots roses, des ronds de jambe, des pointes et des renversements, que leurs oreilles des séductions musicales. Un soir que l'on jouera *Don Carlos*, ayez la curiosité de jeter un coup d'œil sur les stalles d'orchestre. Pendant les deux premiers actes vous pourrez y constater une cinquantaine de vides. Mais arrive le quatrième acte, lesvides se remplissent : de jolis messieurs aux gilets en cœur font irruption dans la salle, armés de lorgnettes formidables. L'acte fini, tous disparaissent, et si vous n'avez pu conquérir au bureau qu'un strapontin, libre à vous de le remplacer par une des stalles désertées. Vous serez sûr de n'être pas dérangé.

L'opéra que prefère l'abonné est celui où domine la partie chorégraphique. Dans son opinion, *la Muette* passe avant *Guillaume Tell* et *Robert le Diable*.

Le public pense autrement, et malheureusement c'est lui qui fait les grandes recettes. Un provincial ou un etranger qui n'aura qu'une ou deux soirees à consacrer à l'Opéra ne manquera pas de choisir une des cinq ou six grandes pièces du repertoire musical. Ce n'est pas qu'un joli ballet lui fasse peur, il l'acceptera volontiers s'il s'offre à lui comme un plat de dessert ou comme hors-d'œuvre; mais il n'en fera pas son dîner.

A cela, il y a deux raisons.

La première, c'est la valeur relative des genres. Ces inspirations de haut vol qui sont le propre du génie, c'est dans l'opéra seul qu'elles peuvent se donner carrière. Jamais le geste, quoi que vous fassiez, n'egalera en passion et en éloquence les accents de la voix humaine. On pourra dire d'un opera : c'est un chef-d'œuvre, jamais on ne le dira d'un ballet. Les conditions restreintes de son genre le relégueront toujours au second plan. Pour surgir au premier, il lui faudra cette rare fortune d'une interprète hors ligne, d'une de ces *divas* qui n'apparaissent qu'à de longs intervalles dans le ciel choregraphique et que l'on appelle Elssler ou Taglioni.

Un autre motif, c'est le développement que, grâce à la liberte des theâtres, la danse a pris sur d'autres scènes. Il n'est pas maintenant de feerie qui n'ait son ballet. L'art, sans doute, n'a rien à faire ici. Le ballet, chez les entrepreneurs de feeries, n'est qu'une spéculation sur les lorgnettes libertines, un prétexte à des exhibitions de jambes decolletees à outrance. Pour donner le change, on a soin d'engager une première danseuse, un talent en disponibilité, Mme Zina Mérante, par exemple, que l'on renvoie, la pièce une fois lancée, au bout d'une vingtaine de représentations, — et le tour est fait, et le public qui s'y connaît moins encore en fait de danse qu'en fait de musique, le public, dont l'education chorégraphique n'a pas été formee comme celle des *aficionados* de l'Opéra par la fréquentation des veritables artistes, court aux ballets du Châtelet ou de la Porte-Saint-Martin, qui lui coûtent moins cher que ceux de la rue Le Peletier.

Et voilà pourquoi le ballet a tant de peine à maintenir sa place au repertoire de l'Opéra.

Cette fois, cependant, je crois qu'il a rompu le charme. Ou je me trompe fort, ou la reprise du *Corsaire* donnera un regain au moins egal à la moisson.

Disons-le tout bas, ce succès, il le devra moins encore au poëme ingénieux de M. de Saint-Georges, à la delicieuse musique de ce pauvre Adam, aux talents de Mlles Granzow et Fioretti, au prestige des danses, des décors et de la mise en scène, qu'au fameux vaisseau du dernier acte.

En cela, du reste, l'Opéra n'a fait que reprendre son bien. Son vaisseau est le premier en date. Les plagiaires sont venus depuis, *le Fils de la Nuit* en tête. Mais le vaisseau du *Corsaire* les laisse bien loin derrière lui. C'est le dernier mot du truc, l'apogée de l'illusion théâtrale.

Lorsque le rideau se lève, le navire, visible tout entier de la poupe à la proue, se balance mollement sur les vagues. Le mouvement est à peine sensible. Le ciel est pur, la brise legère et quelques nuages vaporeux qui fuient sur l'azur indiquent seuls la marche du brick. La joie règne à bord. Enlacés l'un à l'autre, Conrad et Médora saluent la terre qui commence à surgir dans le lointain. Les pirates boivent à longs traits dans les amphores les vins de Grèce. Les jeunes esclaves que Conrad a arrachées au harem du pacha se livrent à la danse, encore revêtues de leurs costumes tout ruisselants de perles et de pierreries. Mais le vent fraîchit, les nuages s'élargissent, le tonnerre gronde au loin; de larges lames viennent assaillir les flancs du navire. Les danses et les chants ont cessé. Les matelots s'élancent à la manœuvre. Les femmes courent éperdues de terreur, car l'orage gagne de plus en plus. Les eclairs sillonnent la nue et leur clarté sinistre vient seule rompre l'obscurité de la nuit. Bientôt la tempête est dechaînée. Le vaisseau roule au hasard sur les vagues : on le voit tour à tour disparaître comme submergé, puis reparaître pour redescendre encore. La lutte continue ainsi, la lutte d'un atome contre la nature en furie. Le canon d'alarme tonne en vain. C'en est fait: le navire désemparé ne se defend plus; les flots l'envahissent. Un coup de foudre enfin vient precipiter son agonie et il disparaît brisé dans l'abîme.

Cependant la mer assouvie reprend son calme. Les nuages se dissipent : un rayon de lune perce les tenèbres et nous montre Conrad et Médora voguant sur une epave du navire vers la rive où brille le phare protecteur des naufrages.

Le tableau est magique et, je le répète, suffirait, à lui seul, à remplir, pendant cent representations nouvelles, la salle de l'Opéra.

En plaçant la fin avant le commencement, le truc avant l'œuvre, je n'ai fait que suivre les impressions du public : il y aurait toutefois injustice à s'en tenir là et à ne pas reconnaître tout l'attrait que présente — vaisseau à part — le ballet du *Corsaire*.

Il est charmant ce ballet : rarement M. de Saint-Georges, un des maîtres en ce genre, a été mieux inspiré. Que d'autres le taxent de sacrilege pour avoir quelque peu travesti le poëme de lord Byron ; pour moi, je ne puis que lui savoir gre d'y avoir puise les elements d'un spectable aimable, qui, malgré son etendue, se laisse voir sans fatigue et sans satieté. L'action, tour à tour plaisante et dramatique, se developpe — chose rare dans un ballet — avec une clarté qui permet d'en comprendre toutes les péripeties. La danse s'y relie habilement et sans effort. Chacun des personnages, le chevaleresque Conrad, la passionnee Medora, la piquante Gulnare, l'imbecile Seyd, le farouche Birbanto, est une figure à part qui se détache avec relief. Les tableaux sont varies : c'est tour à tour une place publique, une grotte souterraine, un palais, un harem, un ocean : le cadre enfin, c'est l'Orient, l'Orient de Decamps, de Marilhat, de Fromentin, de Théophile Gautier; l'Orient inondé de soleil, aux monuments étranges, aux costumes pittoresques; l'Orient, un rêve pour les uns, une nostalgie pour les autres.

Les décors et la mise en scène répondent au sujet : l'œil du maître, de l'artiste et du poëte a passe par là.

La première représentation du *Corsaire* est du 23 janvier 1856. Il m'a paru interessant de mettre en regard — en les accompagnant de quelques commentaires — l'ancienne distribution et celle d'aujourd hui.

	1856.	1867
Conrad	MM. Segarel[illegible]	MM Mérante.
[illegible]	D[illegible].	Dauty
Isaac Laquedem	Berthier.	Cornet.
Birbanto.	F[illegible]	Coralli.
Chef des eunuque	Petit.	Petit
Medora.	Mlles Rosati.	Mmes Granzow
Zulméa.	L. Marquet.	Marquet
Gulnare.	Couqui.	Fioretti.
Moldave	Caroline.	Ribet.
Italienne.	Nathan	Mérante.
Française.	Quéniaux	Pilatte.
Anglaise.	Legrain.	Villiers
Espagnole	D. Marquet.	Parent
Almée.	Pierron.	Morando.
Id.	Villiers	Stolkoff
Id.	Savel	Sanlaville.
Id.	Rousseau.	Montaubry.
Jeune esclave.	Cellier	Rust.
Id	Poussin.	Vitcoq.
Id.	Troisvalets.	Hairiveau.

On voit que, parmi les dames, Mlle Marquet seule a conservé son rôle, par droit d'ancienneté — on peut ajouter aussi de beauté, malgré les douze ans écoulés depuis la première représentation. — Mlle Legrain et Mlle Couqui — qu j'ai aperçues par parenthèse à la répétition générale, — disputent les cœurs au grand théâtre de Vienne. Mmes Delphine Marquet et Cellier ont echangé, comme dirait M. Prudhomme, le chausson de Terpsychore contre le brodequin de Thalie. Mlle Caroline a quitté le service actif pour le professorat Mlles Nathan, Quéniaux, Poussin, Troisvalets, Pierron, Savel et Rousseau ont pris leur retraite; Mlle Villiers, enfin, est monté en grade : de simple coryphée elle est passée sujet. Même fortune est arrivée à Mmes Baratte, Parent, Pilatte et Hairiveau que je retrouve, en feuilletant le livret du *Corsaire*, parmi les nébuleuses du corps de ballet.

Médora, c'est Mlle Adèle Granzow ; elle avait à lutter contre les souvenirs laissés par la Rosati; elle n'en a pas été écrasée. Il faut dire plus : ce rôle énorme, impossible pour une danseuse mediocre, où se trouvent réunies comme à plaisir toutes les difficultés de l'art chorégraphique, elle l'a conduit avec une aisance, un brio, une superiorité magistrale qui la placent dès à présent en tête des artistes de ce temps-ci. Vigueur, precision, elégance, passion, grâce charmante et souveraine, tout y est. La mime vaut la danseuse. A partir d'aujourd'hui on dira : la Granzow, comme on dit la Rosati et la Carlotta Grisi.

A côté d'elle, Mlle Fioretti a eu sa part de triomphe. Il faut la voir, mutine et piquante, dessinant de son pied mignon des arabesques capricieuses à travers les fleurs que les almées ont jetées sous ses pas. Et avec quelle malice spirituelle elle vous berne le pacha et ses eunuques ! C'est Roxelane elle-même révolutionnant le sérail.

Avant de passer à *la Fiancée de Corinthe*, l'opéra destiné à accompagner *le Corsaire* sur l'affiche, j'ai un double remerciment à adresser à M. Perrin, — d'abord pour avoir mis fin à cette profanation qui consistait à mutiler un chef-d'œuvre et à en servir les morceaux en manière de lever de rideau — ensuite pour avoir rétabli l'excellent usage du service de la presse aux répétitions générales.

Lorsqu'il s'agit d'une œuvre purement littéraire, je comprends parfaitement qu'une seule audition puisse suffire. La virginité de l'impression est même ici préférable : il vaut mieux ne pas laisser le temps à la critique de réagir contre l'émotion du premier moment. Pour une œuvre musicale, c'est tout autre chose. Sans parler de la complexité qu'elle présente, et qui par elle même est déjà un obstacle, je défie l'oreille la plus exercée de comprendre et d'apprécier au passage toutes les mélodies qui la frappent pour la première fois, alors surtout qu'elles s'écartent de certains rhythmes, de certaines formules familières. Qu'on se rappelle *Robin des Bois* qui, lorsqu'il apparut pour la première fois à l'Odéon, ne dut son salut qu'au chœur des chasseurs. Au sortir de la première représentation des *Huguenots*, des critiques, parmi les plus autorisés, déclarèrent que, jusqu'au troisième acte, il n'y avait pas une phrase musicale. Pour citer un fait plus récent, croit-on que *Don Carlos* n'eût pas été accueilli avec plus de chaleur par les spectateurs de la première représentation s'ils avaient pu, par une audition préalable, se familiariser avec les beautés un peu sévères de cet immense ouvrage? La musique de M. Duprato n'offre pas, il est vrai, autant de résistances; il y a toutefois en elle quelque chose de vague et de voilé qui demande à être penétré. Le sujet même choisi par M. du Locle, qui a un peu trop compté—et c'est la seule critique que j'aie à lui adresser — sur l'érudition littéraire de ses auditeurs, n'est intelligible du premier coup qu'à l'aide d'un livret. Le double personnage joue par Mlle Mauduit jette dans l'esprit une sorte d'incertitude qui distrait l'oreille de la partition. M. du Locle me répondra que l'argument du poëme est exposé nettement dans le monologue de Chloris par lequel s'ouvre la pièce, j'en conviens; mais ne sait-on pas avec quelle difficulté les paroles chantées se laissent saisir? Et c'est justement pour cela qu'une double audition, en facilitant à la fois l'intelligence du poëme et de la musique, permet à la critique de prononcer en connaissance de cause et de rendre aux auteurs la justice qu'ils méritent.

Si *la Fiancée de Corinthe* n'est pas dans toutes les mémoires, elle est au moins dans toutes les bibliothèques où les ballades de Gœthe ont leur place marquée parmi les chefs-d'œuvre de la poésie humaine. Relisez-la, et vous aurez l'idée première du libretto que M. Duprato vient de mettre en musique. Il va sans dire que ce mysticisme philosophique qui s'accuse dans *la Fiancée de Corinthe* comme dans *le Second Faust*, a complétement disparu du poëme de M. du Locle. Ce n'est plus au moyen âge que se passe la scène, c'est dans les temps antiques; et c'est le vieux chant ionien : Io Hymen ! Io Hymenæe ! qui sert d'épithalame à l'hymen de Lysis avec sa fiancée morte.

Cette fiancée s'appelait Daphné; elle était fille de Polus le pêcheur. Un jour que, les regards errants sur la mer, elle suivait des yeux le vaisseau qui emportait loin d'elle son amant Lysis, un ouragan terrible l'a enveloppée et précipitée dans l'abîme. Assise à la place même où Daphné a disparu, sa sœur Chloris attend avec anxiété le retour de Lysis :

> Les barques des pêcheurs ont regagné Corinthe !
> La cigale a chanté son éternelle plainte,
> Et, dans mes doigts lassés oubliant mes fuseaux,
> En vain je suis au loin l'immensité des eaux !
> Nul vaisseau ne paraît sous le ciel qui s'étoile.
> . . . .
> Tu ne reverras plus ta jeune et belle amante,
> O fiancé charmant dont ma sœur eut l'amour !
> C'est moi, les yeux fixés sur la mer écumante,
> C'est moi qui seule attends, ô Lysis, ton retour !

Mais une voile paraît : c'est le navire qui ramène Lysis. La nouvelle est certaine et Polus lui-même vient l'annoncer à sa fille. Un chant joyeux se fait entendre : tous deux ont reconnu la voix du jeune homme. A cette voix, Chloris sent son cœur frappé comme d'une flèche : elle aussi aimait Lysis et son amour, inavoué jusqu'alors, se révèle à elle par une illumination soudaine. Une idée étrange traverse son esprit. Ses traits rappellent à s'y méprendre ceux de la pauvre morte. Grâce à cette ressemblance, elle essayera de se faire passer pour sa sœur auprès de Lysis. La ruse réussit : Lysis la presse dans ses bras et lui renouvelle ses serments. Et cependant tout en reconnaissant les traits de Daphné, il a senti son cœur agité d'un trouble dont il ne se rend pas compte :

> Ah ! je combats en vain !... Une angoisse mortelle
> Emplit mon âme de terreur...
> Daphné me cachait mal ses larmes... et près d'elle
> Je ne retrouvais plus mon cœur...
> De noirs pressentiments, des images funèbres
> Me glacent malgré moi !...

Pressentiments trop bien justifiés! A peine a-t-il cédé au sommeil qu'une image pâle lui apparaît en songe : c'est Daphné qui vient réclamer ses droits.

> Lysis! Lysis ! c'est moi ta Daphné,
> La fiancée à qui ton cœur s'était donné.
> Un fantôme imposteur empruntant mon image,
> Cher amant, s'est joué de toi !

Il se réveille et reconnaît sa fiancée. Il maudit son erreur et jure de n'être qu'à elle, de la suivre partout, même à travers la mort, et, pour cimenter sa promesse, il vide avec elle la coupe sacrée en attestant les dieux. A la clarté du jour le fantôme s'est évanoui et celle que Lysis retrouve devant lui, c'est Chloris, le front ceint de fleurs, qui vient le chercher pour aller ensemble à l'autel. Elle lui avoue qu'elle l'a trompé. Mais il est trop tard. Lysis est enchaîné par ses serments. Un chœur mystérieux les lui rappelle : son hymen avec la morte doit s'accomplir, et il tombe foudroyé sur le seuil du temple.

Je l'ai déjà dit lorsque j'ai rendu compte ici de *Don Carlos*, M. du Locle est un vrai poëte, et il serait regrettable qu'il bornât son ambition à écrire des livrets d'opéra. Celui de *la Fiancée de Corinthe*, révèle chez son auteur une profondeur de sentiment, une distinction, une élégance, une science du rhythme que l'on voudrait voir utilisés sur une scène purement littéraire.

La partition de M. Duprato est empreinte de cette rêverie qui sied aux sujets fantastiques. On y sent la ballade à travers le drame. Le contour un peu vague de la mélodie où respire comme un parfum de la Muse antique, est ici même un charme de plus. L'espace me manque pour analyser par le menu cette œuvre distinguée. Je me contenterai de signaler au passage l'introduction instrumentale qui sert d'ouverture, l'air de Chloris : *Tu ne reverras plus ta belle et jeune amante*, le chant de Lysis dans la coulisse, l'entrée du jeune homme, le beau trio : *Sous ce rustique abri* ; enfin la grande scène de Daphné et de Chloris d'où se détache avec éclat le *brindisi* infernal, une de ces rares inspirations qui classent du premier coup un compositeur.

Tour à tour Chloris et Daphné, Mlle Mauduit a pleinement justifié dans cette première création les espérances qu'avaient données ses débuts. Sa flamme est communicative, sa voix chaude et passionnée est de celles qui pénètrent les cœurs. Elle a été magnifique dans la scène finale.

Sous son costume d'éphèbe grec, Mlle Bloch est ravissante. Comme chez Mlle Mauduit, son âme passe dans ses accents dont le timbre a je ne sais quoi d'original qui émeut et charme à la fois. Je voudrais seulement qu'elle s'abandonnât davantage à son inspiration. Comme virtuose, il faut aussi qu'elle s'attache à fortifier son *medium*, dont la sonorité ne répond pas à celle des autres registres.

M. David a chevroté tout son rôle. C'est dommage : il a une bien belle voix.

~~~ Le théâtre des Bouffes-Parisiens persiste dans la bonne voie : tous ses efforts tendent à ressusciter l'ancien genre du Palais-Royal, la petite pièce, légère, gaie et sans prétention. Déjà le public lui a donné raison : tous les soirs il applaudit *la Main leste* et *la Bonne aux Camélias*, deux jolis actes bien venus dont je vous ai parlé. La direction vient d'y joindre *l'Heure du Diable* et *les Forfaits de Pipermans*, dus à la plume jumelle de MM. Chivot et Duru. C'est beaucoup de Chivot et Duru dans une seule soirée. Pour monopoliser un théâtre, comme ces messieurs semblent en avoir la prétention, il faut avoir les reins plus forts et le succès plus fréquent. Lorsqu'on est capable de bonnes bouffonneries comme *les Forfaits de Pipermans*, il faut savoir laisser dans les cartons des vieilleries comme *l'Heure du Diable*.

Qu'est cela, l'*Heure du Diable*?

> Est-ce l'instant funèbre où la nuit est si sombre,
> Qu'on tremble à chaque pas de réveiller dans l'ombre,
> Un démon ivre encor du banquet des sabbats?

Point. *L'Heure du Diable*, c'est l'heure de la tentation, l'heure de la *crise* dont M. Octave Feuillet nous a tracé une si délicate analyse. La victime est un chemisier, l'objectif une Espagnole massive, la señora Blaguadas. La señora brûle de son côté, non pour le chemisier, mais pour un jeune automate dont le cœur est remplacé par une table de multiplication. Ajoutez, comme complication à ces situations respectives, un mari jaloux, celui de l'Espagnole; une jeune femme, celle du chemisier, qui, elle aussi, ne demanderait pas mieux que d'entendre sonner l'heure du diable; enfin une jeune fille, que deux petits messieurs marchandent à son papa comme un ballot de calicot ou une grosse de faux-cols; liez le tout au moyen de la fameuse lettre qui a déjà servi dans *l'Étourneau*,—et vous avez les ingrédients de ce vaudeville essoufflé où la gaieté est clairsemée et qui n'a dû son salut qu'à la verve de Charles Pérey, de Montbars, de Mme Thierret et à la gentillesse de Mlle Daubricourt.

Les Forfaits de Pipermans, à la bonne heure! Cela est d'un autre vin bien que du même tonneau. L'idée n'est qu'une idée de situation ; mais elle est drôle et suffisante d'ailleurs à défrayer un acte.

Le docteur Chalamel s'est aperçu que le contenu d'une certaine bouteille de cassis diminuait à vue d'œil. Il soupçonne du méfait Pipermans son domestique, une sorte de Jocrisse belge. Pipermans est pur comme l'agneau sans tache. La vraie coupable c'est la jeune femme du docteur, et sa gourmandise une de ces envies que provoque, parfois, s'il faut en croire la science, une position intéressante. Pour pincer son buveur de cassis, le médecin a introduit un narcotique dans la bouteille, dont il a remplacé l'étiquette par celle d'*acide prussique*. Le liquide ainsi préparé ne tarde pas à produire son effet : la jeune femme boit et elle tombe comme foudroyée. Or, c'est Pipermans qui le lui a versé, et il faut l'entendre, stupide de terreur, s'écrier : *J'ai prussiqué madame!*

Comme dans *Maison Neuve*, Pipermans—qui a de la littérature,—cache le corps de la victime derrière un paravent. Bientôt, au lieu d'un cadavre, il en a deux à cacher; car le docteur lui-même a avalé, sans se douter, de ce qu'il contenait, un verre de la liqueur narcotisée. Notre jocrisse n'est plus stupide, il est fou; il se figure déjà avoir la tête sur le billot, et c'est à peine s'il se rassure, lorsqu'il voit ses deux cadavres ressuscités et la jeune femme, au cou de son mari, lui murmure à l'oreille : « Je ne voulais pas qu'il eût un grain de cassis. »

Lacombe est adorable de naïveté ahurie. Sa création de Pipermans le place au niveau de nos meilleurs comiques des théâtres de genre.

Le public a fait fête à Mlle Delahaye, qui n'a pas dédaigné d'apporter aux Bouffes son jeu gracieux et fin, sa diction mordante et sa verve spirituelle, hier encore applaudies à l'Odéon.

Pour le mouvement général de la pièce et la physionomie du principal personnage, *les Forfaits de Pipermans* rappellent *le Chapeau d'un Horloger*, de joyeuse mémoire. Ils le rappelleront aussi par le succès.

GEROME.

LES AÏSSAOUAS

Ils sont terriblement distancés, les classiques avaleurs de sabres et d'étoupe enflammée, qui faisaient l'ornement des fêtes de la banlieue. Ils doivent renoncer à exercer toute espèce de prestige sur les personnes — et le nombre en est grand — qui auront assisté aux exercices gastronomiques de la smala des Aïssaouas.

Ces sorciers nègres, ces saltimbanques ou ces convulsionnaires, comme il vous plaira de les nommer, présentent aux yeux la bande la plus étrange, la plus furieusement épileptique qu'il soit possible de rencontrer. Après avoir exhibé leurs petits talents de société pendant plusieurs semaines à l'infortuné théâtre international du Champ de Mars, ils viennent de passer avec armes et bagages à l'Arène athlétique de la rue Le Peletier, et leurs exploits alternent avec ceux de l'homme masqué. La course est moins longue, et les gens qui ne se méfient pas de la trop grande sensibilité de leurs nerfs, peuvent s'y rendre compte de ce que sont les arts d'agrément au désert.

Ils sont là vingt-cinq environ, noirs, hideux, qui, tout en jonglant avec des charbons ardents, en marchant pieds nus sur des pelles rougies, en se couchant sur des lames de sabres, se livrent à des repas devant lesquels l'estomac d'un requin reculerait épouvanté. L'un mâche des feuilles de cactus acérées comme des dards, l'autre aiguise son appétit en dévorant des couleuvres qu'il décapite proprement d'un seul coup de dent; celui-ci mange un carreau de vitre, celui-là les charbons ardents avec lesquels il vient de jongler. Il y en a d'autres qui se font lier avec de grosses cordes que cinq acolytes serrent jusqu'à ce que le sang jaillisse du corps bleui ; d'autres enfin se font sortir l'œil de l'orbite à l'aide d'un poignard — joli spectacle, comme on pense; — tout cela accompagné d'une musique locale aux sons de laquelle ces frénétiques se trémoussent et se contorsionnent en chantant des versets du Coran. Ils rappellent les convulsionnaires du siècle dernier, qui exaltaient leur âme sur la tombe du diacre Pâris, au cimetière de Saint-Médard.

Nous devons pourtant, entre ceux-ci et ceux-là, constater une certaine différence qui ne manque pas d'importance. Les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard étaient assez naïfs ou assez convaincus pour jouer franc jeu. Ils se déchiraient réellement les chairs, et les flagellations qu'ils s'imposaient ne traçaient que de trop sérieux sillons. Aussi n'était-il pas rare que l'on fût obligé de les emporter évanouis, mourants. Pas si simples, les bons nègres du désert : ils se torturent et se désarticulent les membres, se crèvent les yeux, se brûlent la gorge, se traversent les joues à coups de poignard; puis, le spectacle terminé, ils rentrent chez eux, riant, babillant, et roulant des cigarettes. De blessures, pas la moindre trace. Vous la comprenez maintenant la petite différence : tout juste celle qui sépare le saltimbanque du fanatique.

R. BRYON

EXPOSITION UNIVERSELLE

La Hongrie à l'Exposition universelle. — Les voyageurs français. — Les armes en pierre. — Les flèches de Dieu et les carreaux de foudre. — Le trésor de Bakod. — Bijoux princiers. — Les aigrettes. — Les coupes. — Chanson hongroise. — Livres d'heures. — Les bijoux de femme. — Une légende croate.

La Hongrie est une contrée presque mystérieuse encore pour la plupart des Français. Cela tient à ce que les Français en général aiment peu à voyager ou ne voyagent guère que dans les pays adoptés depuis longtemps par la mode : l'Italie, les bords du Rhin, la Suisse, — la Suisse surtout ; — ils ne sortent pas de là. Chacun les a vus, il faut donc qu'ils les voient à leur tour. Qu'importe s'il ne reste plus rien d'imprévu à y découvrir, rien à y apprendre. Apprendre, bon Dieu! Est-ce que les Français voyagent pour apprendre quelque chose? A eux les sentiers battus, et rien de plus. Tandis que les Anglaises se mettent en route avec une valise contenant une seule robe de rechange et une petite quantité de linge qu'elles font blanchir à chaque étape, ne faut-il pas que les Françaises emportent avec elles des caisses gigantesques, comblées à pleins bords de toilettes excentriques dont la moins coquette ne saurait se passer? Ne faut-il pas, en chemin, aux Français, un confort qui s'éloigne le moins possible de leurs habitudes parisiennes? La pensée seule d'un mauvais lit d'auberge ou d'un dîner mal préparé les épouvante ; et s'ils pouvaient supposer qu'ils auraient à voyager au hasard et sans guide, ils rebrousseraient bien vite en arrière. Non-seulement ils visitent les cités, les monuments, les mon-
~~~

tagnes, les vallées avec un guide vivant et patoisant, mais encore ils emportent avec eux un autre guide, malencontreux volume intitulé *Itinéraire*, bourré de descriptions vulgaires, qui semblent écrites exclusivement pour ôter tout prestige aux monuments et aux sites qu'elles énumèrent. Sans compter qu'on veut y trouver et qu'on y trouve, hélas! la liste des monuments, souvent même représentés par des gravures sur bois, — et quelles gravures! — les chemins de fer à prendre et leurs heures de départ et d'arrivée; enfin la désignation des hôtels où l'on doit descendre, si l'on tient à un bon gîte, à une bonne table et surtout au décorum. Et tout cela, rabâcheur, écœurant et écrit en plat langage de cicérone!

Après cela, étonnez-vous qu'avec de pareils goûts et de semblables errements, la Hongrie, qui échappe encore à toute banalité, voie peu de voyageurs français. Où trouver cependant plus d'intérêt que dans ce royaume pittoresque, composé de la Hongrie proprement dite, de la Croatie et de l'Esclavonie, dont le littoral occupe la cinquantième partie de la superficie du sol de l'empire autrichien, que peuplent quinze millions d'habitants, que borne l'immense demi-cercle des monts Krapacks, que baigne le Danube, qui renferme les immenses lacs de Balaton et de Neusiedel; dont les montagnes renferment des mines d'or, de fer, de cuivre, de plomb, de mercure, de cinabre, de soufre, de porphyre, de sel gemme; dont d'immenses troupeaux de bestiaux forment en partie la richesse; dont les forêts regorgent de gibier de toute espèce, et dont enfin l'histoire nationale est si dramatique et si héroïque?

C'est, de plus, comme l'attestent ses vitrines à l'Exposition, le pays des trésors cachés que le hasard fait découvrir, et qui viennent tout à coup, et quand on s'y attend le moins, jeter sur l'histoire des temps d'autrefois et sur l'art une lumière précieuse et imprévue. Ces vitrines regorgent littéralement de semblables trésors.

Voici, pour commencer, des fragments d'armes en pierre, des haches, des hachettes, des ciseaux en même matière, trouvés parmi les cailloux roulés du Danube ou dans le sol. Ils sont, en Hongrie, l'objet de la même superstition qu'on retrouve chez nos Bretons, et qui veut que ces objets proviennent du ciel, qui les lance sur la terre pour punir les coupables. On appelle les hachettes à douille *flèches de Dieu*, et les couteaux plats *carreaux de foudre*. Un juron populaire consiste à demander que ceux qu'on anathématise soient frappés de ces pierres et *que la flèche de Dieu les écrase*. En outre, les vieilles femmes considèrent les armes en pierre comme un remède héroïque contre les douleurs de poitrine, contre le croup, contre le mal de dents, affections spéciales aux parties marécageuses de la Hongrie. Ces adeptes de la sorcellerie les chauffent violemment au feu, les jettent dans l'eau bénite, et entourent les malades de la vapeur que produit le caillou rougi à blanc mis en contact avec le liquide froid. On traite de la même façon une maladie des vaches dont le lait sort du pis mélangé à du sang.

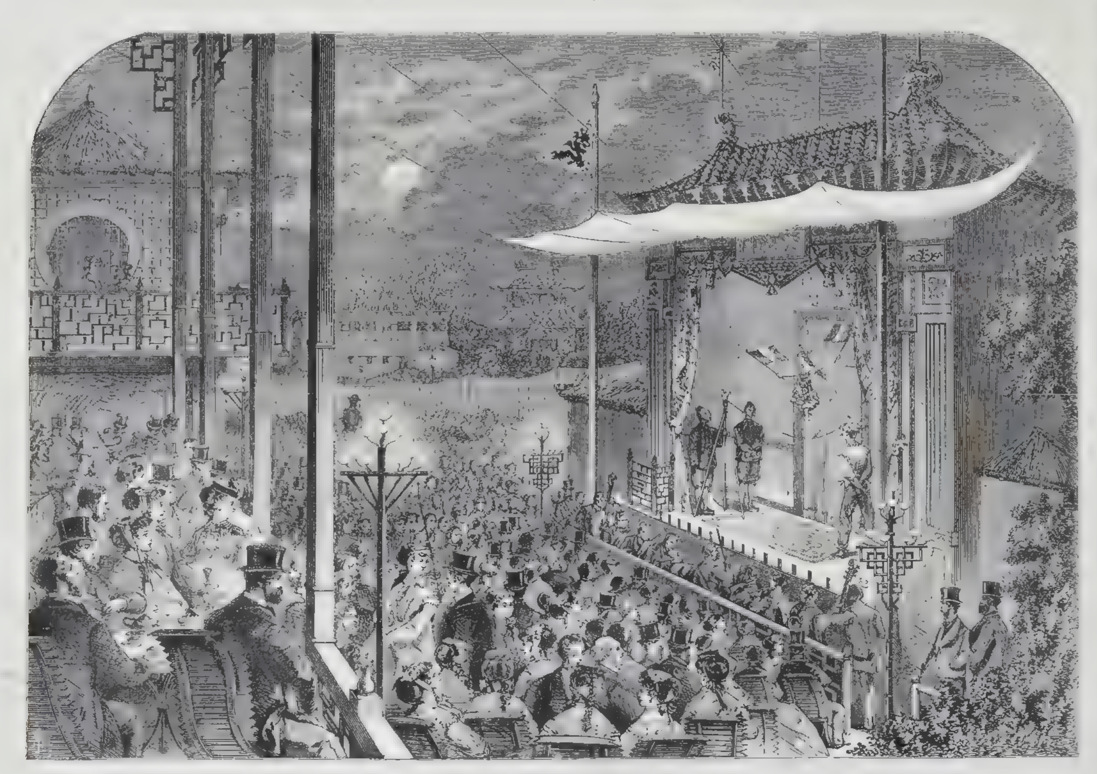
La cure terminée, on rejette au loin derrière soi, sans regarder où elle tombe, la flèche de Dieu, car elle doit, dit une légende, rentrer pendant sept ans dans le sein de la terre et y disparaître aux regards jusqu'au moment où elle aura reconquis sa vertu surnaturelle et où un ange viendra l'exhumer.

A côté des flèches de Dieu se trouve une série de bijoux en or trouvés, en 1859, avec deux squelettes, dans le comté de Pesth, à Bakod, près d'une ferme appartenant à l'archevêque de Kalocsa. Ce sont deux chaînes formant collier, garnies de boules en grenat, de pendeloques en forme de cœur, de croissants et de têtes de dragons. L'un d'eux se ferme au moyen d'une vis. Deux bagues, l'une figurant une étoile à six rayons, l'autre partagée en quatre par une croix en grenat, faisaient également partie de ce trésor funéraire, qui date de l'époque mérovingienne.

Une couronne byzantine en émail, avec un profil de l'empereur Constantin Monomaque; une autre en bronze à crête,



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE CHRIST ENTOURÉ



EXPOSITION UNIVERSELLE. — UNE REPRÉSENTATION AU THÉATRE CHINOIS, AU CHAMP DE MARS; dessin de M. Jules Pelcoq.



...TRES, dessin de tapisserie, par M. E. T. Paris, d'après Thorwaldsen.

en forme de fleurs de lis et ornée de perles d'améthistes, provenant du monastère de Sainte-Marguerite, entre Bude et Pesth; un sceptre en argent massif et d'un travail grossier; un diadème de femme en or, chef-d'œuvre de l'orfévrerie hongroise, qui ne procède d'aucune autre orfévrerie, et des porte-aigrettes complètent la série de ces ornements, sinon royaux, du moins princiers.

Le porte-aigrette est un ornement particulier aux Hongrois et l'une de leurs parures favorites. Les magnats aiment encore aujourd'hui à en parer la toque de leur costume national, et ils les veulent et les ont toujours élégantes et surtout riches. L'une de celles qu'on voit à l'Exposition consiste en une griffe d'aigle en argent doré qui enserre un cœur d'où se dressent trois feuilles de fougère et trois rayons flamboyants. Un serpent couronné entoure l'autre de ses replis d'émail, et tient à la gueule deux cœurs enflammés d'où s'échappent cinq autres petits serpents portant également un diadème. Il y a encore une troisième aigrette en filigrane. Et tout cela ruisselle de rubis, d'émeraudes, de perles, de turquoises et de dalmandines.

Viennent ensuite les hanaps, les coupes et les autres vases à boire dans lesquels on versait autrefois les délicieux vins de Tokay, de Menes-Magyarat et des rives du lac de Balaton.

Le vin de Hongrie est celebre depuis bien des siècles, quoiqu'il ne s'en exportât guère autrefois à l'etranger et qu'il se but à peu près exclusivement dans le royaume, comme l'apprend une vieille chanson :

L'exil, le triste exil
Est le plus grand des maux.
Mourir sur la terre étrangère
Est la plus atroce des douleurs.

Le sol fécond de la Hongrie
Produit un vin généreux;
A table, limpide et brillant,
Il inspire de joyeuses pensées.

Il rend l'amitié plus expansive;
Il réconcilie entre eux les ennemis;
Avant le combat il excite la valeur,
Il rend la main plus ferme.

Il fait mieux étreindre dans les doigts
La fulgurante poignée du sabre,
Il en rend la pointe plus acérée,
Et la lame plus pure et plus tranchante.

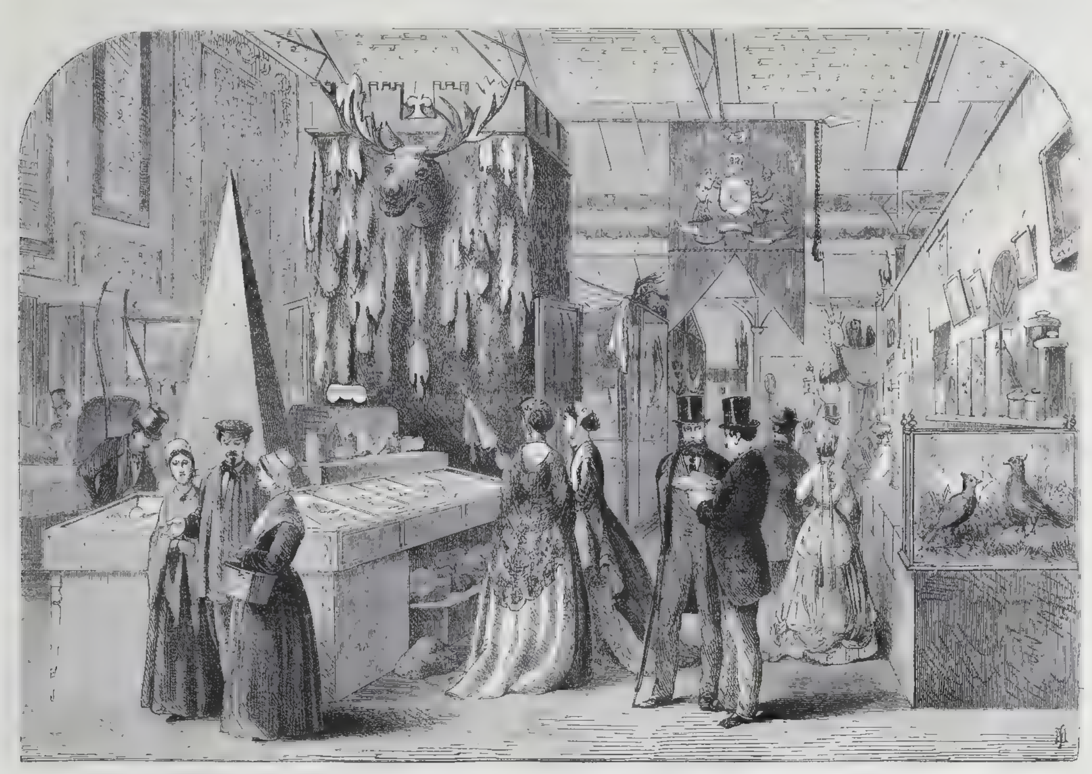
L'exil, le triste exil
Est le plus grand des maux.
Mourir sur la terre étrangère
Est la plus atroce des douleurs

Ne laissons donc jamais un glorieux enfant
Un fils sans pareil de la Hongrie,
Quitter sa terre natale
Et mourir loin de son pays.

Qu'il reste, oui, qu'il reste avec nous!
Qu'il réchauffe nos cœurs fraternels;
Qu'il donne à nos levres l'éloquence;
Qu'il donne à nos bras la vigueur.

Il ne faut pas, non, il ne faut pas
Qu'il aille porter à l'etranger
Ses nobles et généreuses qualites.
Il est né parmi nous; qu'il meure parmi nous.

Hourrah pour le vin hongrois!
Remplissez-en ma coupe à plein bord!
Je veux la rendre vide d'un seul trait;
Je veux la renverser sur ma bouche.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SECTION DES PRODUITS DE LA NOUVELLE-ÉCOSSE, COLONIE ANGLAISE; dessin de M. Gustave Janet.

Afin d'en boire et d'en savourer
Jusqu'à la dernière des gouttes!
Son âme deviendra la mienne;
Nous étions deux, nous ne ferons plus qu'un!

Vous comprenez qu'avec de pareilles chansons à boire, les Hongrois doivent posséder de belles coupes. Aussi voyez ce grand gobelet en argent, du XVIe siècle, à l'entour duquel se trouvent habilement ciselés en demi-ronde bosse le baptême du Christ et les figures de saint Gérôme et de saint Antoine l'hermite, avec cette légende en langue nationale sur le bord : « *Celui qui possède le ciel nous bénisse le boire et le manger,* » et cette autre sur le pied : « *A Dieu seul la gloire.* » Voyez encore cet autre vase, pêché, dit-on, avec sept autres semblables dans le lac d'Esa, dont les flancs sont garnis de feuillage, et qui a pour pieds trois cerfs accroupis! Tantôt les gobelets de l'exposition hongroise ont pour ornement trois lions en repos, tantôt l'estampillage d'une chasse, tantôt des têtes d'hommes ailées, tantôt des branches d'arbres, tantôt des masques de femmes, tantôt des couronnes de fleurs, tantôt des étoiles, tantôt une pomme de grenade. On en distingue surtout une en forme d'ours accroupi, comme celle que se complaît à décrire Walter Scott dans son roman de *Waverley*, et qui porte cette devise : « *Ours je me nomme, pas trop ne plaisante si tu ne veux que je te happe.*

C'est encore une de ces coupes que, dans la ballade de Gœthe, un roi, pour déterminer un plongeur à se jeter dans un gouffre, lance au milieu de l'eau et que celui-ci va y chercher au péril de sa vie.

Je recommande aux visiteurs trois livres d'heures reliés en argent, et surchargés avec un goût opulent et barbare d'images chrétiennes et d'une profusion de turquoises, de grenats et d'améthystes, pierreries de prédilection des Hongrois; sur un seul des volumes, on compte deux cent soixante-deux de ces cailloux précieux.

Les épingles à cheveux dont les têtes en tulipe ruissellent de perles fines et de rubis, les pendants d'oreille en feuillage de filigrane, ornés d'émeraudes, les ceintures en chaînons d'argent, alternés par trois et cinq rangs que distancent des plaques ovales plus larges et plus petites, en or émaillé; une broche en forme de feuille de trèfle et représentant une litière de rubis et de diamants sur laquelle repose un cerf blanc; une autre, ornée d'un dragon; enfin des joyaux de toutes les formes et de tous les usages, massifs, ciselés, fouillés avec un art admirable, donnent une idée de l'amour un peu fastueux de la toilette inhérent à la race hongroise, et commun d'ailleurs à toutes les nations militaires. En effet, la Hongrie, qui produit abondamment du blé, du lin, du chanvre, des colzas, du tabac, du vin, des bois de toutes les essences, des bestiaux, des troupeaux, de la laine et des métaux de toutes les espèces, a toujours placé et place encore aujourd'hui, je le crois, les richesses du sol, après un splendide costume militaire, un sabre dont le fourreau brille et résonne à la ceinture, un cheval qui piaffe et bondit sous son cavalier en mâchant un mors blanc d'écume. Leurs infatigables luttes pour conserver leur autonomie, les cérémonies récentes du sacre de l'empereur d'Autriche comme roi de Hongrie, leur histoire tout entière, leurs croyances, leur poésie, leurs légendes sont là pour l'attester.

Une de ces légendes, comme tous les souvenirs de la première enfance, est restée profondément gravée dans ma mémoire. Le vieux soldat qui me l'a contée bien des fois, fait prisonnier dans les premières guerres de l'Empire, et interné dans un coin des Flandres, s'était épris des beaux yeux et des cheveux blonds d'une jeune fille, et pour l'épouser, il avait renoncé à retourner dans sa patrie lorsque la paix l'avait rendu libre. Mais il ne cessait de parler avec amour et mélancolie de cette patrie absente. Je le vois encore, le soir, après une journée passée à battre le fer dans la forge de maréchal ferrant qu'il exploitait près de la maison de mon père, me montrer les beaux fers de cheval qu'il s'enorgueillissait à juste titre de fabriquer mieux que personne, et me prendre sur ses genoux, m'y faire sauter, suspendre peu à peu ce jeu, puis tomber dans une rêverie qui amenait parfois des larmes dans ses yeux, surmontés de sourcils vigoureusement accentués.

— Allons, camarade, lui disais-je alors, en frappant doucement de mes petites mains ses joues maigres et brunes, allons, au lieu de pleurer, raconte-moi la belle histoire que tu m'as dite l'autre jour.

— Tu as raison, petit camarade, me répondait-il en passant le revers de sa grosse main calleuse sur ses paupières, tu as raison, allons, écoute-moi bien :

« Un jour, un Croate, en traversant une grande et sombre forêt, entendit des hurlements épouvantables qui partaient du fond d'un fourré. C'était un homme brave, pieux et résolu; il fit le signe de la croix, et ajustant autour de son bras le cordon de cuir fixé à la poignée d'un bâton noueux, il marcha droit au lieu d'où partaient ces hurlements.

« Il y vit le diable en personne, avec ses cornes, son corps velu et ses pieds de bouc, qui se tordait et s'épuisait en vains efforts pour se détacher d'un bloc de rocher, auquel il se trouvait attaché invinciblement par une force surnaturelle.

« — Que fais-tu là! lui demanda le paysan?

« — Hélas! répondit Satan, je me sentais fatigué, et je me suis assis sur ce rocher pour me reposer. Malheur! Un prêtre qui portait le viatique à un agonisant s'était, lui aussi, quelques instants auparavant, reposé sur cette pierre, et il y avait placé le saint ciboire contenant l'hostie consacrée. Voilà la cause des tourments et de la captivité que j'endure ici. La place touchée par le vase consacré me retient et me brûle à la fois. Sauve-moi, délivre-moi et je t'octroierai tout ce que tu me demanderas!

« — Que faut-il faire pour te délivrer.

« — Aller puiser de l'eau à la fontaine voisine, et en jeter sur cette pierre, jusqu'à ce qu'elle se trouve suffisamment lavée et qu'elle ne conserve plus de traces du contact du saint ciboire.

« Le paysan se mit à l'œuvre, jeta de l'eau sur la pierre pendant huit jours et huit nuits, et vit enfin le démon quitter la pierre et respirer à l'aise.

« — Eh bien! que demandes-tu pour ton salaire? dit le mauvais ange à son libérateur. Veux-tu de l'or? Veux-tu des champs couverts de moissons? Veux-tu des mines regorgeant de métaux précieux? Veux-tu des forêts remplies de gros et de menu gibier? Veux-tu une ferme riante sur les revers d'un coteau?

« A chacune des offres du diable, le paysan refusait par un mouvement de tête négatif.

« — Je veux, répondit-il, un cheval noir, dont l'œil étincelle comme une flamme et des naseaux duquel sorte bruyamment et en vapeur brûlante un souffle ardent. Je veux un sabre dont la lame acérée ne puisse jamais ni se briser, ni perdre de l'affilage de son tranchant; je veux une toque en velours avec une aigrette de plumes de héron, sertie au milieu d'une grenade de turquoises et d'améthystes; je veux un costume brodé d'or et de pierreries; je veux des bagues à tous mes doigts; je veux enfin cent braves cavaliers qui obéissent à ma voix et qui me suivent vaillamment au plus épais des bataillons ennemis. Je veux des combats; je veux de la gloire; je veux des ennemis qui me crient grâce à genoux!

« — Mon ami, répliqua le diable en riant, je vais te donner tout cela, et au lieu que tu sois mon obligé, c'est moi qui serai de nouveau le tien, car après m'avoir délivré d'un supplice atroce, tu veux encore, par-dessus le marché, me donner ton âme. Sois donc un beau, riche et brave capitaine, et durant l'éternité, nous causerons en enfer de tes prouesses. Voici tout ce que tu m'as demandé. Au revoir!

« Et il disparut.

« — Non, Satan! non, Satan! tu ne me reverras pas en enfer, s'écria le paysan en s'élançant sur son cheval, et en brandissant son sabre. Non, je combattrai et je mourrai pour ma patrie. Or, tu le sais bien, celui qui meurt pour sa patrie, reçoit au ciel la couronne des martyrs qui se tiennent en paradis aux pieds de Dieu! »

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE BALLON CAPTIF

AU CHAMP DE MARS.

Voilà l'ascenseur mécanique de l'Exposition dépassé de quelques coudées. Un industriel avait imaginé de hisser les amateurs de larges panoramas sur la toiture du palais Le Play (*Le Play Palace*). M. Yon leur offre aujourd'hui bien autre chose. Moyennant la modique somme de vingt francs, il vous procure l'émotion d'une ascension en ballon captif. Une émotion neuve pour vingt francs, ce n'est vraiment pas la peine de s'en passer. On paye souvent plus cher un regret.

M. Yon est maître cordier de son état, mais aéronaute par tempérament. Mis depuis longtemps, par les nécessités de la fabrication des cordages, en rapport direct avec les ballons, il s'est pris d'affection pour cette belle science encore naissante de l'aérostation et lui a voué le plus précieux de son temps. C'est l'auxiliaire obligé et convaincu de toutes les tentatives aérostatiques. Il a fait les grandes campagnes du *Géant;* il était du premier départ; il était du traînage en Hanovre. Revenu de cette périlleuse aventure et de bien d'autres, il n'abandonne pas ses premières amours, et, ayant joui si souvent des charmes de l'ascension, il songe galamment à en faire jouir ses contemporains.

A cet effet, il vient de construire un fort ballon, capable d'enlever d'un coup jusqu'à quinze ou vingt voyageurs. Cette énorme machine est inférieure au *Géant* d'un sixième seulement. Le *Géant* cubait 6,000 mètres de gaz, le nouveau ballon en cube 5,000. C'est une assez jolie capacité comme cela!

Afin que ce ballon offrît toute la solidité et l'imperméabilité désirables, il a été confectionné avec une toile de lin tissée tout exprès, et pouvant résister à une force de 3,000 kilogrammes par mètre carré, avant l'arrachement. Cette toile, dans les plus mauvaises conditions, n'a jamais à porter que le trentième de sa charge de rupture. Comme il est reconnu que le vernis indispensable pour rendre le ballon imperméable dénature très-promptement les étoffes sur lesquelles on l'applique, un tissu de coton est superposé extérieurement à la toile à laquelle il se relie par une feuille intermédiaire de caoutchouc. C'est le coton qui a reçu les couches nécessaires de gomme laque et d'huile de lin cuite, de sorte que la toile, isolée par le caoutchouc, conserve intacte toute sa force première. Des bandes de caoutchouc vulcanisé recouvrant les coutures rendent toute fuite de gaz impossible.

Le filet, composé de doubles cordelettes, offre une résistance générale de 130,000 kilog. Or, le plus grand effort qu'il ait à subir ne dépassant pas 5,000 kilog., les voyageurs ont tout lieu d'être rassurés. Une couverture de 700 mètres de superficie est superposée au filet à sa partie supérieure. Elle a pour but de détourner les eaux pluviales par les temps d'orage, et aussi d'atténuer l'effet des rayons solaires qui, dilatant le gaz, le font inutilement fuir par les soupapes de sûreté.

Voilà pour le ballon, qui est de taille, comme on voit; reste à manœuvrer ce gigantesque joujou. En conséquence, M. Yon a tissé de son chanvre le plus fin un câble conique de 350 mètres de longueur, et d'une épaisseur moyenne de 6 centimètres. L'extrémité supérieure, un peu plus forte, vient s'attacher au bas du filet, et, s'engageant, au milieu de l'enceinte de manœuvre, dans une poulie à mouvement universel, de manière à ne contrarier aucun des mouvements de l'aérostat, va, par un canal souterrain, s'enrouler autour d'un treuil que fait mouvoir une machine à vapeur de la force de cinquante chevaux. Le câble offre une résistance de 30,000 kilog. dans sa plus grande section, et de 8,000 dans la partie la plus faible. On ne le développe dans toute sa longueur que par les temps calmes, afin de ne jamais lui faire supporter que le dixième de sa charge de rupture. Câble, ballon, filet, et tout le mécanisme de suspension sont entièrement l'œuvre de M. Yon; et ce ne peut être que par erreur qu'on en a attribué la construction et l'agencement à un autre. Rendons à M. Yon ce qui n'est pas à César.

Tandis que je recueillais de la bouche même du constructeur affairé ces détails techniques, le ballon montait, planait, descendait avec ses groupes de voyageurs surpris. Il eût fallu être bien dépourvu de curiosité pour ne pas tenter l'ascension comme les autres. Je franchis, moi douzième, la porte de la nacelle. Jules Godard, qui dirige notre ascension, complète le nombre fatal. — C'était vendredi dernier, que les superstitieux se le disent! — La nacelle, en bois de noyer, a la forme d'un balcon circulaire avec double balustrade extérieure et intérieure, car le milieu est percé à jour pour laisser passage au câble qui tient le ballon captif.

Les aides détachent les cordes qui assujettissaient la nacelle. Une légère oscillation. Nous allons partir, nous voilà partis! Le panorama de Paris tout entier avec ses environs se déroule à nos yeux. Montons-nous? Sommes-nous stationnaires? L'ascension est si douce, qu'à peine se sent-on élever dans les airs. L'aéronaute agite un drapeau blanc On nous arrête. Bravo! nous voilà à 250 mètres au-dessus de la bêtise humaine. Quel coup d'œil! A nos pieds l'Exposition, avec son amas de constructions hétéroclites, apparaît telle qu'on la voit sur le plan « qu'à la porte on achète en entrant; » seulement, on conçoit de combien la *vue officielle* est distancée par celle-ci, qui ne l'est pas. Au delà, des maisons, des maisons, des maisons encore, des maisons toujours.

— Dire qu'il y a tant de maisons à Paris, s'exclame naïvement un de nos voisins, et que je n'en possède pas une!

D'ailleurs, est-ce Paris, est-ce Lilliput? On se le demande. Ne semblerait-il pas qu'un malin génie a renversé pêle-mêle sous nos pieds toutes les maisonnettes en sapin que Nuremberg a la spécialité de tailler au couteau? La Seine se déroule à travers cette boîte de joujous comme un « ruban d'argent »; c'est le cas ou jamais de ressusciter cette vieille métaphore. Avec quelle clarté, quelle netteté les moindres détails nous apparaissent. De là-haut, tout le monde a l'air propre... Comme nous sommes loin du macadam!

Les alternatives d'ombre et de lumière changent le spectacle à chaque instant. Là-bas Montmartre, éclairé tout à l'heure, s'efface dans le brouillard; ici le mont Valérien découpe sa silhouette sur une bande de ciel clair. De gros nuages noirs s'enroulent un peu plus loin, du côté de Sèvres. Tout d'un coup ils se frangent dans leurs volutes inférieures d'un blanc éclatant; et le soleil invisible inonde de pâles et fugitifs rayons la brume transparente qui couvre la vallée.

Le coup d'œil est féerique. On ne se lasserait pas de regarder; mais Jules Godard, qui a jeté au vent quelques parachutes, vient d'agiter un drapeau jaune. C'est le signal de la descente. Une jeune voyageuse s'écrie : « Déjà! » Le câble nous imprime une secousse. A l'inclinaison de la nacelle, on sent que le ballon se fait tirer un peu l'oreille pour regagner la terre. C'est que le vent souffle pas mal; mais le câble tient bon et la machine est forte.

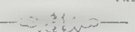
Nous descendons, on nous l'assure au moins; car, par un curieux effet, nous éprouvons justement la sensation contraire, celle de l'ascension, que nous n'avons pas éprouvée pendant la montée. Il semble que le corps, se rebiffant comme le ballon, contre cette traction par en bas, veuille, lui aussi, tenter de s'élever dans l'espace. Le vent continue de souffler ferme. Par une ascension libre, nous ne le sentirions pas, le ballon marchant alors avec la colonne d'air dans laquelle il se trouve, au lieu de lui présenter un obstacle.

— Parbleu! s'écrie Godard en nous montrant le ciel, si la corde venait à casser, nous sommes en état de monter sept fois aussi haut que ce nuage que vous voyez là!

C'est le moment qu'un monsieur prudent choisit pour faire remarquer que le plancher de la nacelle, qui sonne sous le pied, lui paraît bien mince. L'aéronaute le rassure. La nacelle est à double fond, comme une boîte d'escamoteur, et contient, entre ses deux planchers, le lest, les cordes d'ancre et tous les engins nécessaires pour la descente, en cas de rupture du câble. Le monsieur prudent donne un coup d'œil plus rassuré au magnifique panorama. Justement nous faisons un nouveau temps d'arrêt à la modeste hauteur de cent mètres. Par l'ouverture centrale de la nacelle, nous voyons au-dessous de nous, comme par une gigantesque lunette, les curieux, tous nez en l'air, groupés dans l'enceinte de manœuvre. Encore quelques tours de roue, deux ou trois balancements inoffensifs et nous rasons le sol, où les cordages de la nacelle, saisis par des mains vigoureuses, nous amarrent solidement...

Adieu ballon, le voyage est fait!

PAUL PARFAIT.



NIJNI-NOVOGOROD

La Russie a deux Novogorod : l'une qui porte l'épithète de *Veliki*, la grande; l'autre, celle de *Nijni*, la basse. Cette dernière, dont nous publions une vue, est justement célèbre par la grande foire qui s'y tient tous les ans.

La position exceptionnelle de Nijni-Novogorod en fait le rendez-vous naturel des commerçants de la Russie européenne et de l'Orient. Placée au confluent du Volga et de l'Oka, reliée en outre par un grand nombre de routes et de canaux avec la mer Blanche, la Baltique, la mer Noire et la mer Caspienne, Nijni-Novogorod est de plus le point extrême où s'arrêtent les lignes de chemins de fer russes.

Dès le commencement du printemps, c'est-à-dire dès que le degel rend praticables les voies terrestres ou fluviales, d'enormes convois de marchandises venant de Chine et de Siberie commencent à prendre la route de Nijni. La foire, qui est la plus considérable de l'Europe, et peut-être même du monde entier, dure depuis la mi-août jusqu'à la fin de septembre, et l'on y traite des affaires considerables. On y transporte annuellement pour plus de 80 millions de marchandises. Le nombre des etrangers, qu'on peut évaluer dans les commencements à trois cent mille, s'élève bien progressivement jusqu'au chiffre d'un million; et il est peu de nationalités de l'Europe orientale et de l'Asie qui n'y soient representées.

La foire se tenait primitivement à Makarief, dans la province voisine de Kostroma. En la transportant à Nijni, en 1817, le gouvernement choisit la vaste plaine de la Strelka, qui s'éteud entre l'Oka et le Volga, pour en être le futur emplacement. En 1822, on y construisit un immense bazar contenant 2,500 boutiques. A ce bazar furent joints un entrepôt général, un bureau de poste, une bourse, un bureau de police, un hôpital, une église, un marché, si bien que la foire vint former auprès de la ville ancienne une veritable ville nouvelle. Le nombre des boutiques, encore insuffisant, s'est accru par des additions successives. Aujourd'hui, le nombre primitif en est presque doublé.

HENRI MULLER.

DU RIRE

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR UN SUJET DIFFICILE

(Suite[1])

V

NÉCESSITÉ DES DETAILS.

On ne fait pas rire avec des *généralités;* pour être ridicule, pour faire rire, il faut des *détails*.

C'est pour cela que Paul-Louis Courier est obligé de se mettre en scène, de *parler de soi;* chose qui, en France, met en péril la dignité de la personne qui parle ou écrit. Cette disposition du public qui fait le péril, n'existait probablement pas dans les commencements de la civilisation ou à son renouvellement; par exemple à Florence, vers l'an 1200.

Ce péril provient, en grande partie, de la vie de courtisan, de la cour et, par consequent, du gouvernement monarchique absolu. Est-il besoin de dire que cette cause est moins active lorsque, comme Frédéric II, le roi est ennuyé de la cour et ne la tient pas, ou lorsqu'une grande fraction du public ne songe à la cour que pour s'en moquer ou la haïr, comme à Londres, du temps de Georges II.

Le langage noble abhorre les *détails;* c'est par horreur instinctive de son plus grand ennemi : le ridicule. Le langage noble, né à la cour de Louis XIV, a éte perfectionné à celle de Louis XV. Les details donnent presque *seuls* prise au ridicule.

VI

CAUSES DU RIRE

Comme on veut m'inspirer des doutes sur la définition du rire donnée par Hobbes, je vais parcourir les causes du rire, telles qu'on les rencontre ordinairement dans la société, et telles que je pourrai me les rappeler au hasard.

Les personnes qui doutent de l'idée de Hobbes parlent d'assigner pour cause au rire : les contrastes ou un certain mélange de peine et de plaisir, etc.

On rit beaucoup des *attrapes;* mais, dans les sociétés où il y a de l'*humanité*, on n'en rit que s'il n'y a point de vrai dommage. Au corps de garde, entre jeunes officiers, impatients de se colleter avec le danger, où ne se souvient guère de l'humanité, et l'on rit fort bien de la mine ridicule d'un cavalier ridicule qui se casse la jambe. Cela m'est arrivé à Bra en Piemont; nous dîmes, après avoir ri :

— S'il ne sait pas monter à cheval, que vient-il chercher dans un régiment de dragons?

On rit donc des attrapes, s'il n'y a point de vrai dommage ou grave déplaisir. Plus la société qui rit est raffinée, plus on varie sur ce mot *grave*, sur cette circonstance de gravité. Il y a grave deplaisir :

1° Par la douleur corporelle ;

2° Par outrage à l'honneur ou à l'importance.

L'importance existait dans la Rome de Cicéron, et non l'honneur.

On rit donc d'une attrape de société, s'il n'y a pas de grave dommage et que pourtant l'apparence de tout cela y soit.

On rit de l'*erreur :* 1° de qui se laisse décevoir à l'apparence; 2° si l'*attrapé* laisse paraître quelque signe extérieur, on rit de sa *sotte mine*.

Exemple :

1° A la campagne, en 1811, je vis rétrécir les chemises, gilets et pantalons d'un malade imaginaire, qui arriva un beau soir. Le lendemain, à son lever, notre homme se crut hydropique.

2° Cacher ses gants ou sa canne à quelqu'un qui va sortir et qui est fort pressé.

VII

DES DEUX SYMPATHIES.

On bâille à voir bâiller les autres. C'est par une raison semblable que la nombreuse compagnie augmente le rire. Un homme vous conte une anecdote, dans un salon, où il y a vingt-cinq personnes réunies sans gène, en divers groupes : on rit de son anecdote; on voit rire les autres, le rire augmente. Pourquoi cela? Je crois voir deux causes de cet effet :

1° Sympathie *physique* et nerveuse, comme le bâillement ;

2° Il y a une sympathie d'esprit et non *nerveuse;* on est *confirmé* dans le jugement qu'on a porté de sa propre supériorité sur le personnage ridicule, en voyant tant de gens le trouver également ridicule.

Vers la troisième seconde de la durée du rire, au lieu de perdre mon temps à examiner si j'ai raison de rire, je ne m'occupe qu'à me détailler ma jouissance, à me complaire dans ma jouissance.

VIII

DU RIRE EN TROIS TEMPS.

On fait un conte; Torribio Poncil ne le comprend qu'à demi, il commence à rire; il voit rire le reste du salon : par *sympathie, physique et nerveuse,* il rit davantage. Enfin, tout à coup il comprend entièrement le conte. A cette troisième secousse, il naît un rire fou et capable de le faire tomber. C'est peut-être la manière dont le fou rire naît le plus fréquemment; il faut une nouvelle dose de ridicule, arrivant, lorsqu'on rit dejà.

Un souvenir fait rire, surtout si ce souvenir vous prend en quelque lieu ou occasion grave, et où le rire soit malséant. Se laisser gagner du rire fou en un lieu grave vient de deux causes :

1° La sympathie physique, comme dans le cas du bâillement.

2° La vue ou seulement l'idée de la grave inconvenance commise par un tel rire. Peut-être rit-on de soi-même en cette occasion. Pour moi, ce rire-là me semble le plus irrésistible; je tomberais, je crois, si je voulais absolument m'empêcher de rire.

IX

DE LA CAUSE DU SÉRIEUX DES PARISIENS SURTOUT DES PLUS JEUNES DE HUIT HEURES DU SOIR A NEUF HEURES ET DEMIE.

Un homme passionné ne rit pas. Cela est encore plus exactement vrai d'un homme qui est possedé par la passion de la *peur*. Or, *la peur du ridicule* est le sentiment général des jeunes Parisiens qui arrivent à une soirée et entrent dans un salon. Cette peur affreuse disparaît un peu vers les dix heures du soir, et surtout après quelques verres de punch, qui leur donnent du courage.

Pour rire, il faut ne penser trop fortement à rien, et se trouver dans une disposition heureuse. Un sanguin, sans projet, est le sujet le mieux prédisposé pour le rire.

X

1° DÉCEPTION DES SENS;
2° RIRE FONDÉ SUR LA LAIDEUR DU SIGNE DE L'INFÉRIORITÉ.

Attouchement (Déception de l').

Dans le cas de la glace qui rompt, en patinant, sous les pieds de notre compagnon de promenade, nous nous disons : « J'aurais mieux jugé que lui de la solidité de la glace, je lui suis supérieur. » Il est inutile de dire que le rire redouble si le patineur a des prétentions à la grâce des mouvements, à la force, à l'adresse. Car alors, la soif de la vengeance nous rend son malheur plus agréable, et il y a une seconde cause du rire : nous rions de la laide figure qu'il fait en tombant.

Goût (Déception du).

Nous rions de l'homme qui se brûle en mangeant sa soupe trop chaude. Nous rions surtout de la laide grimace qu'il fait. Cela se prouve ainsi : nous rions moins si nous ne voyons d'autre témoignage de l'accident que la rougeur de la figure du brûlé. Nous nous disons : « J'aurais tâté ma soupe avant de la porter à la bouche; donc, je suis supérieur. » Chez une nation où, en une heure, on a huit à dix prétentions de vanité, le rire provenant *de la laideur du signe de l'infériorité* doit être extrêmement fréquent; il l'est moins chez les peuples où l'originalité est plus habituelle.

On offre à quelqu'un un bonbon amer ; il le saisit avec une sorte d'avidité de gourmandise; on rit : 1° de son attrape; 2° du signe ridicule qu'il en donne.

Vue (Déception de la).

Nous apercevons une femme fort bien faite, qui marche à vingt pas devant nous. Notre ami nous dit : « Ah ! voilà madame une telle ! » Et il nomme une femme célèbre par sa beauté. Nous doublons le pas, nous contre-passons la beauté, et c'est une ci-devant jeune femme, comme Mme L... Les Milanais appellent cela un *diable l'emporte,* d'après l'exclamation qui échappe alors. Je me dis : « A la place de celui qui a été trompé si facilement, j'aurais douté; j'aurais remarqué un clignotement dans les yeux de qui m'abusait; il est bête de croire si facilement. »

Enfin, principe général : faites-moi voir soudainement de la *crédulité* en quelqu'un, et je rirai. De quoi rirais-je ? De la *crédulité* que *je n'aurais pas eue*. De là vient ma supériorité sur vous et mon rire.

Remarquez qu'on ne trompe pas le *sens ;* on trompe *l'expectation* ou *attente*. Le pauvre bon sens fait bien son devoir.

STENDHAL.

(*La fin au prochain numéro.*)

1. Voir le précédent numéro.

LE MAHARAJAH DE MYSORE

Les correspondances de l'Inde apportent de curieux détails sur une grande fête qui a eu lieu à Mysore, à l'occasion de l'hérédité du pouvoir royal que le maharajah a été, par acte du Parlement anglais, autorisé à transmettre à son fils adoptif.

Le maharajah de Mysore a soixante-quatorze ans; il avait été fait prisonnier en 1799. Par un mouvement de générosité, on avait laissé une petite souveraineté à plusieurs des fils de Tippo-Saïb, et c'est à propos de cette munificence anglaise qu'a eu lieu le grand *donbar* (fête de gala, du maharajah de Mysore. Ce richissime prince indien a, pendant trois jours, tenu table ouverte pour tout le monde, chacun des commensaux pouvant demander sa bouteille de champagne.

Le maharajah a offert au commissaire et aux fonctionnaires anglais un banquet de cent couverts dans son palais, resplendissant de toutes les richesses de l'Orient.

Rien de plus curieux que la garde du prince, avec ses armes étincelantes et ses uniformes. Le commissaire anglais admis, tout le monde se leva, à l'exception du maharajah. Dans un petit réduit à gauche étaient couchées trois belles vaches qui ont fait l'étonnement du commissaire anglais et de sa suite, qui ne connaissaient pas les traditions religieuses des familles indiennes. Le commissaire présenta l'acte de la reine et prononça un discours.

Tout le monde se rendit ensuite dans la salle du banquet, où deux tables étaient dressées, — l'une servie à la mode anglaise et l'autre à l'orientale.

Le maharajah ne s'est mis à aucune table; il était à l'une des extrémités de la salle, d'où il suivait avec beaucoup de curiosité les épisodes du festin; il ne perdait pas de vue ses convives. A chaque instant, les officiers de sa maison venaient apporter à ceux qu'il désignait des bouquets, des boîtes de confitures, des dragées, des fruits magnifiques.

Le sultan, tenant par la main son fils adoptif, vint prendre place auprès du commissaire anglais, qui porta successivement les toasts de la reine, du maharajah, de l'heritier présomptif. L'hospitalité du prince a été si libérale que les Anglais ne mettaient pas de bornes à leur reconnaissance, et, après s'être égosillés en hourrahs frenétiques, ils jetèrent par-dessus leurs têtes les verres et les bouteilles.

Ils n'avaient plus la force de se tenir sur leurs jambes. Il fallait les emporter pour les empêcher de rouler sous les tables. Les hôtes se mirent à une galerie extérieure pour voir des exercices équestres, des jeux de force et d'equilibre, des jongleries qui feraient frémir à Londres et à Paris les directeurs de cirques.

La fête s'est terminee par un splendide feu d'artifice. Le maharajah a donné le signal de la retraite à ses hôtes en envoyant à chacun d'eux une guirlande de jasmins et des losanges de bétel.

Le lendemain, il y a eu grande course de chevaux, où le maharajah a paru, avec son fils, dans un char traîné par six éléphants. Le grand prix était une coupe d'or d'un travail exquis; puis il y eut une revue des troupes munies de carabines.

Les cavaliers ont un carquois, des flèches et un bouclier en peau de rhinocéros. L'artillerie a des pièces en bronze qui paraissent des joujoux en comparaison des masses de fer et d'acier que les puissances européennes ont adoptées.

W. S.

COURRIER DU PALAIS

Déménagement de la Cour de cassation. — Une église *culottée*. — Souvenirs de la grand'chambre depuis saint Louis jusqu'à Marie-Antoinette. — Le crime n'attend pas le nombre des années. — Un assassin de quinze ans qui connaît les planches. — L'eponge du zouave et la vessie du marchand de vin. — Les tonneaux de nos pères et ceux du président de Hacqueville. — Une contre-chasse en deux actes et une perdrix, par MM. Alexandre Dumas fils et Victorien Sardou — Les grèves du mont Saint-Michel. — Procès trentenaire. Triomphe de Mlle Palix. — Un mot de fils de famille.

Le temps de la pretantaine va finir à la grande jubilation des lièvres et à la grande tristesse des avocats.

Le gibier est exactement du même avis que les plaideurs sur les vacances; il les trouve trop longues.

Mais enfin les voilà terminées. Le saint Esprit n'a qu'à déployer ses ailes et les magistrats leurs robes — rouges ou noires, la couleur n'y fait rien, toutes sont de la fête. — Nous touchons à la rentrée.

Cette rentrée sera cette fois marquée par un événement considérable : le déménagement de la Cour de cassation.

En effet, la cour suprême, comme on dit dans le langage soutenu, la Cour suprême va prendre possession du nouveau local qu'on lui a préparé.

Rien n'est plus imposant ni mieux approprié à sa destination que l'architecture de ces nouveaux bâtiments. La façade qui donne sur le quai de l'Horloge se distingue surtout par son aspect monumental. La haute justice sera donc très-bien logée quand elle sera dans ses meubles. Mais, en fait de justice comme en fait de religion, rien ne remplace la vieillesse, rien ne tient lieu de la tradition.

On montrait à un soldat une église gothique toute neuve, bâtie exactement sur le modèle de Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Eh bien, lui demandait-on, n'est-elle pas la même que l'autre?

— Oh! non certainement, répondit-il.

— Et que manque-t-il donc à celle-ci?

— Il lui manque d'être *culottée* par les siècles.

Le mot est aussi vrai que pittoresque; impossible de n'en pas sentir toute la pertinence, soit qu'on l'applique au culte de la justice ou au culte de la religion.

Rien ne remplacera la *grand'salle*, appelée primitivement la salle du plaidoyer.

Les rois y ont tenu tant de lits de justice, le Parlement en fit si longtemps sa grand'chambre; et enfin de nos jours le tribunal révolutionnaire y tint ses séances avant que la Cour de cassation s'y installât.

Ses murailles semblaient se souvenir de saint Louis, de Louis XII, de Henri IV, de Louis XIV et de tant d'autres rois qui y présidèrent les plus solennelles assemblées.

C'est entre les deux battants de la porte que, sous la Fronde, faillit être étranglé le cardinal de Retz, bien qu'il portât sous sa robe un poignard qu'on appelait, pour cela, le bréviaire du cardinal. C'est dans son enceinte que furent condamnés les Girondins, Charlotte Corday, la reine et le pauvre greffier en chef de la grand'chambre qui se vit sur la sellette à côté de l'endroit où il avait si longtemps occupé son fauteuil.

— Vous devez vous reconnaître dans cette salle, lui dit le président du tribunal révolutionnaire.

— En effet, répondit Isabeau d'Yonval en parcourant cette salle d'un regard triste, mais ferme. C'est ici que jadis l'innocence jugeait le crime, et qu'aujourd'hui le crime condamne l'innocence.

On voyait autrefois dans cette salle deux tribunes angulaires appelées lanternes. Bien des monarques en voyage depuis le czar Pierre le Grand jusqu'au roi Joseph II y avaient paru pour voir et entendre cette justice dont la France était si fière.

Tous ces souvenirs ne s'improvisent pas; ils ne s'emportent pas plus que le sol de la patrie à la semelle des souliers. Voilà tout ce qu'il faut saluer avec respect, car tout cela va disparaître.

Entre temps, le civil chôme, et le criminel, qui va toujours son train, n'offre aucun intérêt : mais il prépare des affaires *corsées*, entre autres celle de ce boucher qui appliquait son état à ses semblables en les dépeçant selon toutes les règles de l'art de la boucherie. Il y a encore par là un enfant de quinze ans qui fera beaucoup parler de lui devant les prochaines assises de la Dordogne. Quelle fécondité de combinaisons, quel sang-froid dans les préparatifs et dans l'exécution du crime que, du reste, il avoue presque en se glorifiant. C'est déjà un scélérat, et il y a chez lui l'étoffe d'un monstre. Un vieux professeur, M. Delbos, est locataire chez le père du jeune Éloi Leymarie, c'est le nom de notre précoce



LE MAHARAJAH DE MYSORE, d'après une photographie communiquée par le capitaine W. S. — Voir page 675.



LE CHATEAU DE CALPEE, DANS L'INDE CENTRALE; dessin communiqué par un officier de l'armée du général Whitlock. — Voir page 675.



L'ABRI, d'après un tableau de M. G. Bonavia. — Voir page 678.

assassin. Ceci se passe au village de Nadaillac, près Sarlat.

Éloi a volé Delbos, et Delbos a menacé Éloi de le dénoncer à la police. C'en est assez pour que le voleur aspire à devenir assassin par vengeance. En l'absence de Delbos, Éloi, muni d'une grande serpe, pénètre dans un grenier qui est au-dessus des deux pièces occupées par le vieux professeur. Au moyen d'une planche qu'il décloue au plafond, le jeune Leymarie s'improvise une trappe par où il descend chez Delbos, y cache sa serpe et remonte en replaçant la planche comme si de rien n'etait, puis il s'en va. Le soir arrive, Éloi revient à son poste au grenier, et fatigué il s'endort sur la planche descellée. Delbos, en rentrant chez lui, reveille l'affreux dormeur qui fait du bruit en se remuant. Le professeur lève les yeux au plafond et il croit que les planches s'ajustent mal. Il monte sur une chaise et de la main il examine, en poussant la planche mobile, si elle est bien fixee au plancher. Éloi, qui avait prévu cette épreuve, s'était couché sur cette planche, et pesant sur elle de tout son poids, l'avait assujettie au point que, la jugeant solidement clouée, Delbos ne conserva plus la moindre inquietude et se mit au lit. Mais il n'est pas plutôt endormi que l'enfant descend de sa cachette, prend la serpe et se précipite sur sa malheureuse victime qu'il frappe à tour de bras sur la figure, sur la poitrine, et qu'il ne laisse que lorsqu'il ne sent plus aucun mouvement.

Cela fait, il sort par la porte qu'il ferme à double tour, et glisse la clef dans l'intérieur de la chambre. Cet exécrable enfant se croit bien sûr de l'impunité : il a si bien pris ses précautions pour cela ! Il est presque nu; il a laissé ses vêtements près d'une mare; il se plonge dans l'eau pour se laver du sang dont il est couvert, prend les vêtements qu'il a disposés là à cet effet, rentre chez lui et va se coucher tranquillement dans le même lit que son frère aîné. Et il ne tarde pas à s'endormir du sommeil du juste. Car rien ne ressemble plus au sommeil du juste que le sommeil d'un assassin. Les extrêmes se touchent

En voyageant du grand au petit criminel, nous trouvons un fait des plus singuliers et qui fait honneur à l'imagination, sinon à la probité de l'inventeur.

Le sieur Lalande est marchand de nouveautés à Coulange-la-Vineuse. Il vend aussi du vin; pourquoi? Peut-être y a-t-il été provoqué par l'adjectif qualificatif de la localité qu'il habite.

Toujours est-il qu'il en vend. Or, Lalande a trouvé que mettre de l'eau dans le vin est le pont-aux-ânes de la profession. Il ne passe pas, lui, par ce chemin-là. Il raffine bien autrement sa tromperie sur la quantité de la marchandise vendue, comme vous allez voir. Lalande avait sans doute entendu parler du tour de la cruche inventé par les zouaves primitifs de la conquête algerienne. Ils introduisaient dans une cruche de grès une forte éponge et puis allaient faire remplir ce récipient ainsi préparé dans quelque cabaret. La cruche remplie, une discussion s'élevait tout à point ou sur le prix du vin ou sur le contenu du vase.

— Qu'à cela ne tienne ! disait le soldat. Il est bien facile de nous mettre d'accord; il n'y a rien de fait; je vous rends votre vin.

Et disant cela, il vidait la cruche ; mais l'éponge, arrêtée par l'etranglement du goulot, restait au fond, en gardant le liquide dont elle était imbibee, et que le zouave, avec quelques camarades, allait exprimer ailleurs.

Lalande imite, mais ne copie pas. Il ne se sert pas d'éponge, il la remplace très-avantageusement, pour lui s'entend, par une vessie de vache gonflée d'air qu'il fait tenir au moyen d'une colle présistante aux parois intérieures du tonneau. Ce n'est pas que ce soit sale, mais ça tient de la place, et quelle place ! La place de quinze ou seize litres de liquide, ce qui est important, surtout quand le liquide ainsi remplacé est de l'eau-de-vie.

Les nommés Boudon, Dufour, Loury, Allard et Terrain furent tous servis par le même procédé. Ces citoyens de Coulange-la-Vineuse, trop peu vineuse en cette circonstance, trouvèrent qu'il serait exorbitant de payer au même prix que quinze litres d'eau-de-vie quinze litres d'air, fût-il le mieux comprimé du monde.

Ils se plaignirent, et voilà pourquoi Lalande a été traduit d'abord devant le tribunal correctionnel d'Auxerre, et ensuite, sur l'appel du prévenu, devant la cour impériale de Paris. A Auxerre, Lalande a été condamné à une année de prison et 200 francs d'amende. A Paris, on lui a maintenu la prison, en lui enlevant toutefois 150 francs sur l'amende.

Un des camarades de l'avocat qui plaidait cette cause lui aurait fait, avant l'audience, cette expresse recommandation :

— Mon cher Binoche, tu ne peux te tirer de là qu'avec une extrême difficulté. Ne sois pas trop clair, je t'en prie, sans quoi les juges te condamneront.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que c'est ici le cas, ou jamais, de leur faire prendre des vessies pour des lanternes.

Chose étrange, la tromperie sur le vin est un élément comique, tandis que la tromperie sur le pain devient aussitôt un élément des plus tragiques. Accapareurs, pacte de famine, pillage des boulangeries, séditions, pendaisons aux lanternes, toute cette fantasmagorie des mauvais jours apparaît immediatement, tandis que le vin reste toujours gai. Apitoyez donc un parterre sur des hommes auxquels, au lieu de vin pur, on aura servi de la piquette, ou de l'abondance, je vous en défie.

Aussi la tolérance pour les vols de vin a-t-elle toujours été poussee fort loin.

Papon, dans ses *Arrêts notables*, nous apprend que les voituriers avaient la pernicieuse coutume de buffeter le vin qu'ils portaient, ce qui consistait à percer les tonneaux avec un foret et à y appliquer la bouche pour boire.

Cet usage, dit Papon, etait si accrédité, que les voituriers *ne s'en celoyent plus*. Heureusement que quelques-uns d'entre eux s'avisèrent de buffeter du vin appartenant à M. de Hacqueville, président des requêtes du palais. Cette imprudence leur coûta cher, et changea radicalement la face des choses. Ces voituriers furent condamnés par arrêt du 10 février 1550, « à faire amende honorable, à être battus de verges, et encore en amende pécuniaire au Roy et à partie intéressée, avec defense de tomber en pareille faute, à peine d'être pendus. »

Mais aussi le vin d'un président, peste! *Rien que la mort n'était capable d'expier ce forfait*. Ils auraient pu, ces voituriers, boire tous les tonneaux roturiers d'un vignoble; mais toucher au vin d'un magistrat ! Il faut convenir qu'ils furent vraiment bien inspirés dans l'intérêt des tonneaux de nos pères.

Nous parlions chasse au début de cette causerie, pourquoi n'en pas parler à la fin.

Tout le monde sait que la jurisprudence, très-sevère en ces matières, voit des faits de chasse dans les actes qui semblent des plus permis. Ainsi le tribunal de Nevers vient de condamner le sieur Palisson, qui conduisait deux voitures sur une grande route, et qui, armé d'un simple fouet seulement, s'etait emparé d'un chevreuil poursuivi par un chien, appartenant soit au delinquant, soit à son beau-frère.

On a egalement condamné un homme sans chien, pour avoir pris avec un bâton un lapin qui était venu se jeter entre ses jambes.

Dans un cas absolument pareil et tout recent, un avocat a, comme plaidoirie, raconte au tribunal l'aventure suivante.

M. Alexandre Dumas fils et sa femme étaient allés tout dernièrement rendre visite à M. Victorien Sardou, à Marly. Un voisin de Sardou, un voisin fort chasseur devant Dieu comme Nemrod, fit cadeau à l'auteur des *Intimes* de quelque gibier, parmi lequel se trouvait une belle perdrix vivante. Mme Alexandre Dumas vit la perdrix, la caressa, lui donna à manger dans sa main. Aussi, quand la cuisinière vint réclamer l'animal pour l'immoler dans quelque cercueil aux choux de première classe, la dame s'opposa bel et bien à toute exécution capitale. Elle declara tout net qu'elle entendait faire grâce de la vie à la pauvre bête.

— Eh bien ? dit Sardou.

— Eh bien? répéta Dumas.

Puis après reflexion :

— Sais-tu bien, camarade, que si nous continuons ainsi à doubler les mêmes interjections, nous aurons l'air de dialoguer en trottant sous nous. Eh bien, quoi?

— Eh bien, quoi? Cela veut dire que madame Dumas nous prie d'aller rendre la liberté à cette perdrix.

— Allons-y !

Et ils y allèrent.

Quand ils furent sur le bord de la forêt, ils lâchèrent notre alectryde. Ils comptèrent que l'oiseau ne se le ferait pas dire deux fois pour se donner de l'air. Eh bien, pas du tout; ils avaient compté sans leur hôte. La perdrix avait pris un tel goût à leur conversation, qu'elle ne voulait les quitter à aucun prix. Ils avaient beau prendre leur grosse voix et frapper dans leurs mains pour l'effrayer, rien n'y faisait, elle ne bougeait pas, ou, s'ils s'eloignaient, elle accourait entre leurs jambes. Il fallut user des grands moyens; on ne put la faire partir qu'à coups de chapeau et même un peu à coups de canne.

Eh bien, je suppose, messieurs du tribunal, que quelque garde eût passé par là et qu'il eût vu cet innocent manège, n'aurait-il pas aussitôt dressé procès-verbal contre ces deux écrivains, auxquels il eût été d'ailleurs impossible de prétendre qu'ils ne chassaient pas la perdrix ?

Ce recit, très-veridique d'ailleurs, a fait acquitter le prévenu; mais on n'a pas voulu me dire devant quel tribunal, de peur sans doute que le gibier ne fût trop impitoyablement bâtonné dans cet arrondissement si suspect d'indulgence.

A notre époque d'unisson et de grisaille, on est frappé de l'aspect original et caractéristique que présente cette plaideuse émérite, au courage et au succès de laquelle tous les journaux viennent de rendre hommage. On devine qu'il s'agit de Mlle Palix qui, après trente ans de lutte corps à corps avec le Domaine, est sortie triomphante du palais de justice, emportant un bon arrêt qui lui assure une fortune d'un million et demi. C'est là, à coup sûr, une physionomie saillante, devant laquelle je m'empresse à mon tour d'ôter mon chapeau.

Mlle Palix, — tout le monde judiciaire l'a vue arpenter la salle des Pas-Perdus, sèche, petulante, fievreuse, pauvrement vêtue, chargee d'une grosse liasse de papiers de procédure, — Mlle Palix a deployé une énergie inouïe pour avoir raison de ses adversaires puissants et redoutables. Et il est curieux de constater qu'au milieu des besoins les plus urgents de la vie, elle a sans cesse refusé toute proposition de transaction. Il y a dix ans, on lui offrait encore huit cent mille francs, comme prix de son désistement; elle a répondu simplement que, cette somme etant inferieure à ce qui lui était dû, elle ne croyait pas pouvoir accepter.

Le Domaine s'est resigné à baisser pavillon devant la résistance héroïque de Mlle Palix. Il a consenti à mettre son adversaire en possession de la partie des grèves du mont Saint-Michel et des fermes, dont la propriété formait l'objet du litige trentenaire. Ces grèves et ces fermes ne valent pas moins, nous l'avons dit, de quinze cent mille francs.

Il reste, en outre, à régler la question des fruits recueillis. Offre est faite de trois cent cinquante-cinq mille francs. Nouveau refus de Mlle Palix, attendu qu'elle considère l'evaluation comme insuffisante. On la reverra donc dans le domicile de dame justice; mais je suppose que la propriétaire des grèves du mont Saint-Michel renoncera à faire la course en omnibus, et qu'il nous sera donné de contempler l'antithèse d'un attelage fringant conduit par un cocher richement galonné.

On nous signale un mot d'un fils de famille devant la sixième chambre. Il traite fort mal un vieil usurier qui dépose contre lui avec toutes sortes de ménagements.

— Je ne vous comprends pas, fait observer M. le président au prevenu, vous me semblez injuste envers le témoin; il a l'air de vous porter tant d'intérêt.

— Oh! il m'en porterait bien davantage, monsieur le président, s'il me portait seulement la moitié de l'intérêt qu'il m'a pris.

MAITRE GUERIN.

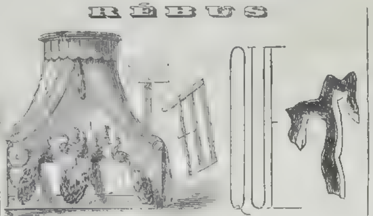
L'ABRI

Lorsqu'un artiste emprunte le sujet de l'un de ses tableaux à l'une des scènes gracieuses et naïves de la vie enfantine, il doit, pour réussir dans l'exécution de son œuvre, avoir été doué par la nature d'un sentiment intime de la poésie; il doit aussi avoir acquis, par une etude assidue, la finesse et la franchise de la touche, non moins que la pureté du coloris. Ici, le parti pris et la convention d'atelier ne servent guère ; c'est à la nature qu'il faut aller demander ses modèles, afin de montrer dans leur ensemble ces petits êtres délicats tels que les voient les yeux des mères.

C'est ce que fait, sans contredit, M. G. Bonavia, un artiste d'un incontestable talent, à qui nous empruntons un de ses meilleurs tableaux pour continuer notre galerie de la vie enfantine. Le succès qui a toujours accueilli, parmi nos abonnés, les œuvres d'art du même genre, nous est un sûr garant du plaisir que nous leur ferons en publiant, dans le numero d'aujourd'hui, le tableau excellent que M. Bonavia a intitulé « l'Abri ».

Rien de plus simple que le sujet choisi par le peintre : tout le mérite de sa composition consiste dans les qualités d'exécution. Un bel enfant courait la campagne en plein hiver, jouant et gambadant à travers la neige, en compagnie d'un gros chien, son fidèle compagnon. Mais voilà qu'ils sont fatigués et que le froid les gagne. Les deux amis se mettent à l'abri sous le hangar d'une ferme, et, appuyés l'un sur l'autre, ils ne tardent pas à s'endormir sous l'influence de la tiède température d'une étable voisine.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

Dans bien des cas divers, une dame seule est très-embarrassée dans la rue.

Voilà tout, et pourtant l'œil s'arrête complaisamment sur cette image de la parfaite quiétude. L'enfant dort en paix, il ne craint rien, car son chien est avec lui. Les soucis de la vie ne sont pas encore venus obséder ses rêves. Dors, bel enfant ! elles viendront trop tôt les heures où tu regretteras le sommeil du premier âge.

X. DACHÈRES.

CHRONIQUE DU SPORT

DRAGS & STEEPLE CHASES

Dans *l'Univers illustré* du 15 septembre, on a pu voir à cette même place qu'en empruntant au sport anglais — il y a quelques années seulement — ses modernes steeple-chases, nous avons simplement repris ce qui vient de nos aïeux : les coutumes cynégétiques et la vieille équitation normandes portées en Angleterre depuis huit siècles par Guillaume le Conquérant. Si j'ai bonne mémoire, c'est aussi dans ces colonnes que, citant un jour un paragraphe entier de Xénophon, j'ai également constaté les habitudes du steeple-chase chez les Grecs ; car dans son fameux traité sur *l'hipparchie*, le célèbre auteur insiste pour que hommes et chevaux soient exercés à sauter de haut en bas, de bas en haut, à franchir murs, fossés, etc. C'était donc le *steeple-chase* déjà, et seulement avec un autre nom.

Au reste, ce nom ne convient pas plus aujourd'hui aux courses à obstacles de nos hippodromes, qu'il n'aurait convenu alors à l'équitation des Grecs. « Pour faire un civet, prenez un lièvre, » dit un livre sérieux sur l'art culinaire. Eh bien, pour faire un steeple-chase (*steeple*, clocher, *chase*, chasse, poursuite), prenez aussi, prenez d'abord un clocher, — absolument comme pour le civet vous prendriez d'abord un lièvre ; car voici l'origine de ce genre de courses.

On sait que l'Angleterre en fut le berceau ; les premières eurent lieu entre hardis chasseurs de renards montant leurs *hunters*. Une fois au complet, une poule était aussitôt organisée, un chapeau circulait à la ronde, recevait le nombre de guinées constituant la mise de chacun ; et ces mises réunies, pour prix de la course qui allait avoir lieu, devaient revenir à celui qui le premier atteindrait le but. Alors la flèche aiguë d'un clocher lointain, la tour féodale de ruines solitaires suspendues au flanc du coteau ; — ou bien encore, faute de clocher, un grand peuplier, la cime de quelque chêne deux ou trois fois centenaire marquait ce but ; et on s'éloignait.

Au signal : *Go on!* donne par un *starter*[1] improvisé, tous les concurrents s'élançaient à la fois, traversant seulement les routes, car il est interdit de les suivre. Il fallait donc aller plus ou moins droit vers le but en franchissant haies, fossés, rivières, haliers, ravins, palissades ou murs delabrés. Derrière ces murs, — et sans compter les cloches de verre, les châssis vitrés, — se trouvaient parfois des profondeurs imprévues ; la hommes et chevaux s'abîmaient en se cassant les jambes, ce qui n'empêchait pas les autres chasseurs de continuer, et souvent pour aller tomber de même un peu plus loin et être rapportés de même aussi le soir sur une civière.

En réglant la course au clocher, en lui traçant une piste dont les coureurs sont appelés à prendre connaissance d'avance (mais à pied seulement), on a fait cette course aventureuse, le steeple-chase d'hippodrome. C'est encore une récréation assez contraire aux plus simples principes de l'hygiène ; cependant les culbutes possibles, mesurées à l'avance, n'ont du moins pas l'imprévu, parfois mortel, des autres chutes. Mais à cause même de l'absence de cet imprévu, ce genre de course ne pouvait suffire longtemps aux aventureux sportsmen de la chasseresse Irlande, et il y a une dizaine d'années, ils ont inventé la chasse au *drag* (*to drag*, traîner). C'est une chasse à courre artificielle, un gibier platonique, une course effrénée pour le roi de Pr...., pardon, j'allais parler politique ; mais je vous prends à témoin que je me suis arrêté à temps, et sans autre allusion, je passe au *drag* seulement.

On verse sur une peau de lièvre quelques gouttes d'essence de térébenthine, et l'on attache cette peau au bout d'une longue corde. Un homme prend le bout opposé, et rusant comme ferait un animal pourchassé, il s'en va par monts et par vaux traînant le *drag* après lui, escaladant les talus, descendant au fond des ravins, se glissant à travers les fourrés, etc. Puis, lorsqu'il pense avoir fait un assez long trajet, avoir suffisamment multiplié les obstacles, s'être mis en mesure enfin de mériter des éloges pour son intelligence de bête, il monte sur un arbre ; là il se cache de son mieux et laisse pendre la corde en maintenant le drag à la portée de la main d'un homme à cheval.

Pendant ce temps, les chasseurs se lestent de quelques bouteilles de champagne ; ils ont organisé une poule et réuni les enjeux. Alors on découple les chiens ; ils s'élancent sur la piste du drag, braillant à qui mieux mieux, les cavaliers suivent à fond de train, et le montant de la poule revient à celui qui le premier est parvenu à s'emparer de la peau du lièvre.

En dehors des enjeux, cette chasse donne souvent lieu à des paris considérables ; mais s'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir couché par terre, il n'est pas prudent non plus — en cette circonstance — de compter sur celle du lièvre avant de l'avoir *cueillie*.

Quant à la meute, si, prévenant l'hallali et tentant de faire curée, elle y renonce après maints sauts superflus, reconnaissant bientôt le leurre, elle n'a du moins pas recours à la philosophie du renard abandonnant les raisins trop verts de la fable. Mais il y a une lugubre histoire qui fit grand bruit dans le temps : réveillé la nuit par une bataille générale au chenil, un jeune valet de chiens, qui avait cru devoir descendre sans avoir d'abord pris soin de se vêtir, fut dévoré par les limiers affolés de fureur. Alors qu'arriverait-il à un simple marchand de peaux de lapin, si, après avoir eu l'imprudence d'acheter pareille denrée, le malheureux négociant se trouvait sur le chemin de la chasse !

LÉON GATAYES.

1. Juge qui donne le signal du départ dans les courses

COURRIER DES MODES

Les casaques de velours ornées de volants en dentelle me paraissent la confection adoptée pour toilette parée ; un nouveau patron de pardessus, qui fait *rotonde* par derrière et dont les devants sont taillés comme ceux d'un mantelet, a fait son apparition depuis quelques jours dans les étalages des maisons en vogue.

Les magasins de la *Ville de Saint-Denis* font en ce moment leur exposition de saison d'automne ; la foule y est attirée, comme toujours, par la variété des articles et leur bon marché ; on sait aussi que le propriétaire de ces magasins a acquis une grande quantité d'objets chez les fabricants récompensés à l'Exposition du Champ de Mars, et qu'on peut se procurer chez lui ces marchandises dans des conditions exceptionnelles. La curiosité d'abord, et ensuite le désir de faire de bonnes affaires, entraînent les femmes, et je dois dire qu'elles n'ont point à se repentir du temps qu'elles passent dans les magasins de la *Ville de Saint-Denis*.

J'y ai remarqué, pour ma part, de très-jolies confections en velours et en drap, des costumes de cachemire brodé, des paletots décorés à la bretonne, et surtout des toilettes d'enfant très-bien faites et ornées avec beaucoup de goût.

Les tissus en soie et en laine sont tellement nombreux cette année, qu'il est difficile de les signaler tous. On donne, en toilette de ville, la préférence aux étoffes épaisses, parce que ces dernières conviennent aux robes étroites ; en soieries, ce sont : les failles, les droguets et le velours ; en laine : le drap, la popeline et le cachemire.

Dans les costumes confectionnés à la *Ville de Saint-Denis*, on remarque beaucoup de garnitures composées en rouleaux de satin ; il y a aussi de jolis apprêts de velours découpé et des bandes de velours ou satin avec un bord de guipure.

De très-élégantes robes de chambre sont en cachemire bleu ou gris, avec natte de satin de la même nuance ; la forme est d'une seule pièce avec biais très-accentués et jupe à traîne.

La mode des broderies s'est propagée d'une manière remarquable depuis que la machine à broder qui porte le nom de Bonnaz a été mise à la portée de toutes les femmes par la maison Gritzner, à laquelle elle appartient.

Il est, en effet, très-facile, à l'aide de cette machine, d'exécuter tous les genres d'application et les points de broderie. J'ai admiré ces travaux étonnants à l'Exposition et dans les magasins de la maison Gritzner, boulevard de Sébastopol, 82.

On travaille avec un égal succès sur la soie, le drap, la percaline lustrée, la mousseline et le tulle. Les guides que l'on adapte suivant le genre de l'ouvrage le conduisent sans qu'il soit nécessaire de tracer ni marquer aucun pli.

Dans cette machine, comme dans les Villcox et les Gibbs de la même maison, le travail s'opère sans fatigue et sans bruit.

Voici donc pour l'avenir la machine à coudre adoptée aussi bien dans le salon que dans l'atelier ; c'est toute une nouvelle carrière ouverte aux personnes qui aiment le travail. On ne s'effraye plus aujourd'hui d'entreprendre des ouvrages considérables, tels que rideaux, couvertures, robes brodées, tapis de table ; tout se fait rapidement, et la régularité des points est aussi merveilleuse que la vitesse du mouvement de l'aiguille. On peut dire que les machines à coudre de la maison Gritzner sont réellement des machines de famille.

Voici la description de deux jolies toilettes que j'ai vu expédier en Angleterre par une de nos meilleures couturières.

Première toilette : robe à double jupe, celle de dessous en volants rattachés à une doublure est en gros grain vert, garnie d'une application de guipure noire ; cette jupe est traînante ; celle de dessus est en gros grain noir, elle est beaucoup plus courte, le bord est à dents bordées de velours noir avec un bouton de passementerie à chaque dent. Les lés de la jupe se boutonnent les uns sur les autres dans toute leur longueur par des boutons pareils à ceux du bas de jupon. Le corsage est montant, recouvert par un fichu Marie-Antoinette de gros grain vert avec volant de guipure.

La seconde toilette est une robe de moire, nuance marron, la jupe à traîne, sans ornement ; le corsage décolleté en carré avec un fichu Marie-Antoinette de Chantilly ; au corsage, des boutons en or ciselé.

Dans un prochain courrier, j'espère pouvoir vous parler des toilettes de soirée.

Les coiffures en cheveux sont toujours aussi volumineuses, aux chignons on a encore ajouté des boucles. Conserver de beaux cheveux doit être la préoccupation continuelle des femmes qui vont beaucoup dans le monde.

Les spécialités pour la beauté des cheveux se multiplient en raison de cette mode qui coiffe à grand renfort de tresses, frisures et crêpes.

L'Eau de la Virginie, qui rend à la chevelure sa nuance primitive lorsqu'elle a blanchi, est un produit parfumé dont l'usage très-agréable n'offre aucun des inconvénients de la teinture. Cette eau assouplit les cheveux, elle leur donne du brillant et les fait repousser.

On la trouve chez son propriétaire, M. Damas, rue Saint-Honoré, 336.

Un très-grand avantage démontré par l'expérience dans l'emploi de cette eau est qu'elle rend l'épiderme très-propre en le débarrassant de toutes les pellicules et en lui laissant toute sa blancheur. Si l'on s'aperçoit qu'en humectant la tête (ce qui est indispensable pour un usage journalier) les cheveux deviennent cassants, on applique, quelques instants après l'eau, la pommade qui en est le complément, et en active les bons effets. Cette pommade doit être mise à la ra-

---

Le tome IX des *Nouveaux Lundis* qui paraît en ce moment, chez Michel Lévy frères, contient des articles de littérature, d'histoire et même de philosophie religieuse. L'article sur M. Guizot, à l'occasion de ses *Méditations religieuses*, laisse voir ce que pense M. Sainte-Beuve sur ces matières controversées et témoigne en même temps de son respect pour les doctrines différentes. Bossuet est étudié de près pour son *Discours sur l'histoire universelle*, et l'admiration n'y est limitée que par le sentiment de la vérité. Un piquant portrait de l'abbé de Pradt, une sérieuse esquisse de l'impératrice Marie-Thérèse dans ses rapports avec Marie-Antoinette, des anecdotes sur la société de la Restauration, sur Mmes Dufrenoy et Sophie Gay, sur Benjamin Constant et Béranger, d'anciennes anecdotes sur le *Dictionnaire historique* de Bayle et sur la candidature de Montesquieu à l'Académie, une sorte de parallèle tout moderne entre Mme et Mlle Eugénie de Guérin offrent, on le voit, toute la variété désirable. Une Étude particulière et fort agréable de Mme de Verdelin, l'une des amies les plus fidèles de Jean-Jacques Rousseau, devient un des compléments nécessaires des *Confessions*. Ce qu'on peut dire, c'est que la série des *Nouveaux Lundis* ne faiblit pas.

PROBLÈME N° 72



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

Chaque année, *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Les brillants souvenirs de l'Exposition universelle y sont, bien entendu, racontés et dessinés en détail. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'Almanach de l'Univers illustré, pour 1868 (10e année), contient 64 pages de texte et quarante charmantes gravures.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert ; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne, et à la *Librairie Nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de *l'Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

cine même des cheveux. Un peu de patience est nécessaire pour suivre toutes ces indications pendant quelques jours ; mais on est bien récompensé par les résultats. D'ailleurs, comme je vous le disais tout à l'heure, le parfum agréable de ces compositions leur ôte le principal inconvénient reproché aux articles de parfumerie spéciale consacrés à la régénération de la chevelure.

ALICE DE SAVIGNY.

L'ILE FORMOSE

A une quarantaine de lieues de la côte sud-est de la Chine, et séparée du continent par le détroit de Fo-Kien, s'étend une île importante que les Chinois nomment Thaï-Ouan, et que nous appelons, d'après les Portugais Formose, nom qui lui vient de la beauté de ses sites et de la richesse de sa végétation. Il ne faudrait pourtant pas la juger trop légèrement d'après son nom, car de furieuses tempêtes en rendent les abords dangereux aux navigateurs, et son sol tout hérissé d'anciens volcans est sujet à de fréquents tremblements de terre.

Elle a tour à tour passé sous la domination des Japonais, des Hollandais et des Portugais, puis est tombée définitivement au pouvoir des Chinois. Ceux-ci, toutefois, ne sont maîtres que de la côte occidentale, la côte opposée étant habitée par une population indisciplinable, très-difficile à relancer dans ses bois et dans ses montagnes. Les sauvages qui peuplent cette partie de l'île se noircissent les dents et couvrent à peine de quelques lambeaux de toile leurs corps chargés de tatouages. Leurs mœurs sont des plus barbares, et le navigateur prudent se garde d'aborder leurs plages inhospitalières.

Il n'y a pas longtemps encore que les indigènes égorgèrent sans pitié l'équipage d'un petit bâtiment marchand d'origine anglaise, brisé par la tempête dans ces parages. Le consul anglais de Yakao, informé de la capture des naufragés par un Chinois qui avait eu la chance de s'échapper, se rendit avec le capitaine Broad, à bord du trois-mâts *le Cormoran*, sur le lieu du sinistre, afin d'avoir des nouvelles de ses nationaux, et de sauver au moins quelques-uns d'entre eux, au cas où il en aurait été encore temps.

Des barques chargés de présents se dirigèrent en conséquence vers la côte pour tenter un échange, mais la petite flottille fut reçue par une décharge de mousqueterie accompagnée d'une véritable grêle de flèches. Jugeant suffisamment par là de la disposition des indigènes, et pensant que ce serait inutile témérité que d'aller les relancer sur la hauteur inexpugnable où ils s'étaient embusqués, les Anglais battirent en retraite vers le bâtiment qui les suivait de près. De là ils commencèrent contre les sauvages une canonnade si bien nourrie que ceux-ci durent abandonner leur position, et qu'on les vit s'enfuir avec de grands cris, laissant quelques morts et blessés derrière eux. Des matelots anglais un seul avait été atteint par une flèche empoisonnée. On ne poursuivit pas davantage l'expédition. Il est triste de songer que le commerce européen ne peut mieux avoir raison des sauvages pillards qui infestent encore les mers de la Chine.

La vue que nous donnons de cet épisode a été dessinée d'après un croquis de M. Fenkok, officier de marine anglais. Elle montre le *Cormoran* à l'ancre et les barques se dirigeant vers la terre au moment où commence l'attaque inattendue des sauvages.

FRANCIS RICHARD.

ÉMILE AUCANTE.

Paris. — Typ. J. Claye, rue Saint-Benoît, 7



EXPOSITION UNIVERSELLE. — BUFFET EN CHÊNE SCULPTÉ ET EN ÉBÈNE.



COMBAT DU VAISSEAU *LE CORMORAN* CONTRE LES SAUVAGES DE L'ILE FORMOSE, d'après un croquis de M. Fenkok

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
an . .	18 fr. »	— 20 fr.
mois .	9 fr. »	— 10 fr.
s mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant rifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr au lieu de 107 fr 50 c.
Reliée : 120 fr au lieu de 147 fr 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 668 — 2 Novembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

L'empereur François-Joseph. — Sa réception à Paris. — Le printemps s'en mêle. — A la dame qui ne l'a pas vu. — Ce qu'est le jeune souverain. — Son éducation et ses goûts. — Le costume militaire — Un vœu de valseur et d'amoureux. — L'impératrice absente. — Son buste par Marcello. — Question à propos des cochers. — La terreur en carrick. — Faut des égards, pas trop n'en faut! — Le dernier coup d'œil à l'Exposition. — *Ya-Nuï* et *Ya-Tchoé*. — Chinoise, montre moi ton pied? — L'Izba russe. — Mythe et réalité. — Les secours en cas d'incendie. — Comment on se couche. — Les *Ikones*. — Le coin rouge — Ne disputons pas des couleurs. — Belles paroles d'un aubergiste d'Étretat.

Vous n'allez pas me demander quel est l'événement de la semaine à Paris. Le passage d'un jeune et aimable souverain a suffi pour faire un moment oublier les graves préoccupations politiques du moment. L'empereur François-Joseph a pu juger, d'après la réception toute gracieuse qui lui a été faite par la population parisienne, que la vieille courtoisie française n'est pas absolument un vain mot, et que le courage malheureux a toujours nos meilleures sympathies.

Paris s'était galamment pavoisé de drapeaux pour recevoir le descendant des Habsbourg ; et, comme si le ciel avait voulu se mettre de la fête, ne voilà-t-il pas que, pour la première fois de l'année, nous sentons autour de nous les effluves d'un véritable printemps. Le bonhomme Hiver, qui venait à grandes enjambées, a fait halte tout à coup, comme un homme qui s'était trop pressé et qui s'arrête pour souffler. Il y a quinze jours, nos Parisiennes tiraient déjà leurs manchons du carton d'été pour y cacher leurs pauvres doigts transis :

ARRIVÉE DE S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE A PARIS ; dessin de M. Lix. — Voir page 683.

mais cette fourrure prématurée a, Dieu merci, repris sa place. Oh! le charmant regain! Les femmes se découvrent, l'air est doux, le soleil est tendre et la violette embaume!

Aussi comme Paris se hâte de jouir de ces derniers beaux jours! Tout le monde est dehors, et ce monde, qui ne paraît pas avoir d'autre sérieuse occupation que de tuer le temps, manifeste un rare empressement auprès du jeune souverain qui nous rend visite. Qu'il aille au théâtre ou à la revue, qu'il parte pour la chasse ou pour les courses, on se bouscule au bord des trottoirs, on s'empile dans les voitures pour le suivre à la piste et tâcher d'entrevoir celui que M. Prudhomme appelle pompeusement « son hôte. »

Sur ce, vous désirez naturellement savoir, monsieur, ce que je pense de l'empereur François-Joseph. Mais je vous entends trop bien, monsieur. Vous venez de déposer un grand journal dans lequel on lit que « la gravité de la situation s'accentue. » Eh bien, restons-en là. Il est certains sujets brûlants où le chroniqueur non timbré court trop grand risque de se griller les doigts.

C'est donc à vous que je m'adresserai, madame; à vous qui vous hissiez, l'autre jour, si gentiment sur vos pointes pour voir, par-dessus l'épaule d'un voisin, de quelle figure un souverain en voyage recevait l'ovation d'une population étrangère. Vous étiez, ma foi, fort bien placée, sur le boulevard des Italiens, à deux pas de la Librairie nouvelle; mais, au moment même où passait la voiture qui portait les deux empereurs, un mouvement du voisin interposa tout à coup une énorme moustache entre votre regard avide et la portière dorée du carrosse. — Voyez l'impertinente moustache! — Si bien que vous dîtes, d'un air contrit, à votre compagne :

— Comment est-il? Je ne l'ai pas vu!

Eh bien, je vous dirai, madame, que l'empereur François-Joseph est jeune; qu'il est grand, élancé; que ses moustaches sont longues et ses favoris abondants; que son œil est petit, mais plein de volonté; que c'est un brillant cavalier; que son air est grave; qu'il tire admirablement l'épée; qu'il a les dents belles, et qu'il adore la valse.

Il est né le 18 août 1830. Vous pouvez compter sur vos doigts.

La grande-duchesse Sophie, sa mère, — princesse éclairée qui a été longtemps son conseil après son avénement au trône, — attacha tous ses soins à l'éducation du jeune homme. Il parle aujourd'hui toutes les langues, on pourrait presque dire tous les dialectes de ses nombreux États. Entré au service avec un grade inférieur, il s'est pénétré peu à peu du mécanisme de l'armée, en passant tour à tour par tous les degrés de la hiérarchie militaire. Il est peu d'exercices du corps qui ne lui soient familiers. En le conduisant tour à tour chasser à Saint-Germain et à Compiègne, l'empereur Napoléon savait assurément satisfaire à l'un de ses plaisirs favoris.

Sa résidence habituelle est Schœnbrunn, ce palais plein des souvenirs du duc de Reichstadt. C'est là que, levé avec le jour, il parcourt et annote lui-même toutes les lettres et pétitions qui lui sont adressées. Son activité est proverbiale à Vienne. Si tard que le bal ait pu le retenir, à cinq heures du matin, il est debout, paperassant et écrivant.

Les questions militaires sont sa grande préoccupation. Il a ceint l'épée plutôt encore qu'il n'a pris le sceptre. Son premier acte de volonté souveraine a été de se réserver spécialement le département de la guerre; et, comme chef militaire de son empire, il n'a jamais cessé depuis de porter l'uniforme. Dans deux circonstances seulement, il a dérogé à cette habitude consacrée : la première fois lors de l'entrevue de Salzbourg, la seconde pendant son séjour actuel à Paris. En tout autre temps, on ne le voit au dehors que revêtu du costume militaire, et même dans son intérieur il porte encore en guise de robe de chambre la capote à brandebourgs du soldat.

Comme l'empereur toutefois, dans son armée, est colonel propriétaire d'un régiment de chaque corps, il lui est loisible d'apporter à son costume une variété relative. Tel jour il endossera la tunique verte du lancier, tel autre jour la capote gris-perle du chasseur. Depuis son sacre comme roi de Hongrie, il a porté assez souvent le costume d'officier hongrois. Mais sa tenue la plus ordinaire est celle de feld-maréchal, qui consiste en un pantalon rouge et une courte *attila*, serrée à la taille, ornée de parements d'or, avec la croix de l'ordre de Marie-Thérèse.

J'ai dit que l'empereur François-Joseph est un danseur intrépide. A ce sujet, on me communique sur lui un détail piquant et qui prouve qu'un mariage de raison peut être en même temps un mariage d'amour. Lorsqu'en 1854, le souverain eut épousé la fille du roi Maximilien de Bavière, il se fit un point d'honneur, pendant tout un hiver, de ne valser avec aucune autre femme que sa chère Élisabeth.

Des raisons de santé n'ont pu, on le sait, permettre à cette aimable princesse d'accompagner l'empereur en France. Son portrait, exposé à la riche vitrine du Viennois Klein, sur le boulevard des Capucines, y attire en ce moment, du matin au soir, un cercle de curieux.

C'est un buste plein de charme, qui représente l'impératrice Élisabeth en costume de cour.

Le front se dégage serein au milieu des ondes vaporeuses de la chevelure, tandis que quelques tresses, entourant un léger diadème et retombant sur les épaules nues, complètent la plus délicieuse coiffure du monde. Le nez est fin, le menton délicat; un imperceptible sourire plisse la ligne correcte des lèvres; l'œil calme et doux semble fuir sous l'arc allongé des sourcils.

Cette œuvre, dont le regard se plaît à suivre les élégants contours, est signée Marcello. C'est le pseudonyme sous lequel une grande dame abrite son talent d'artiste, pensant probablement que c'est assez d'être spirituelle et gracieuse sous le nom de duchesse Colonna.

~~~ L'affluence momentanée des provinciaux et des étrangers attirés à Paris, tant par la présence de l'empereur d'Autriche que par le désir de recueillir les derniers souffles de l'Exposition expirante, nous a rejetés plus que jamais sous la domination des cochers.

A ce propos, une question.

De ce qu'un voyageur prend place dans un véhicule numéroté, s'ensuit-il que le conducteur ait droit de vie et de mort sur lui?

Je ne serais pas fâché de recevoir de l'administration des Petites-Voitures un communiqué en manière de réponse.

Toujours est-il qu'à voir la façon cavalière dont en usent ces messieurs du fouet, à l'égard des bourgeois inoffensifs qui daignent les honorer de leur confiance, on serait tenté d'opter pour l'affirmative.

Les échos de Paris ne cessent de retentir d'histoires farouches dont nos automédons sont les héros. Pour un oui, pour un non, ils vous cassent leur fouet sur la figure ou vous font passer leur voiture sur le corps. Nous n'avions eu encore que la terreur rouge et la terreur blanche; nous voici menacés d'ici peu d'une terreur nouvelle : la terreur en carrick et en chapeau ciré. Il y a, au fond de tel quartier retiré, des esprits impressionnables que la seule pensée de se confier à un cocher jette dans une muette consternation.

Un de nos amis est père d'une petite fille charmante, mais turbulente au possible. Quand il veut la faire tenir tranquille, il ne lui dit pas :

— Croquemitaine va venir.

Il lui dit seulement :

— Si tu ne finis pas, je fais appeler un cocher.

Et l'enfant se sauve en poussant de grands cris.

On me répondra, je le sais bien, que la ville fait tout ce qu'elle peut pour la moralisation des cochers, en décernant chaque année des prix à ceux d'entre eux qui ont fidèlement rapporté les parapluies oubliés.

Rapporter les parapluies, cela est louable sans doute; mais il ne serait pas mal non plus de rapporter les voyageurs.

Les cochers, de leur côté, me diront que les voyageurs n'ont pas pour eux tous les égards qui leur sont dus. Mais, pour ce qui est des égards, il faut pourtant leur assigner certaines limites. Quand on prend une voiture, c'est généralement parce qu'on est pressé, et cela explique suffisamment, il me semble, comment on n'a pas le temps de s'arrêter sur le marchepied à prodiguer des sourires à son cocher en lui offrant un londrès et s'informant de sa petite santé.

Il y a encore la question du pourboire; mais le pourboire aussi doit avoir des limites. On ne peut pas se pencher à la portière et crier :

— Cocher, faites vite, et ces vingt-cinq actions du Nord sont à vous!

Ou bien :

— Si j'arrive à temps, je vous donne la main de ma fille!

~~~ Entre les cochers et l'Exposition, je n'ai pas besoin de chercher une transition. Ils nous y mènent tout droit. Depuis quelques jours même, ils ne nous mènent plus que là. Chacun veut donner un dernier coup d'œil à cette grande ruche internationale qui doit laisser après elle tant et de si divers souvenirs.

J'ai cru devoir faire comme un chacun; et bien m'en a pris, puisque j'eus la chance de rencontrer dans le parc un de nos dessinateurs qui crayonnait pour vous. Il venait d'achever, d'après nature, le portrait des deux jeunes Chinoises qui font le plus curieux ornement de la petite maison à thé que vous savez. Sur ma demande, il a bien voulu me présenter à ces dames.

Bien que son dessin ne nous en montre que deux, elles sont en réalité au nombre de trois. J'en comptai même quatre au premier abord; mais, à la faveur du costume, je m'aperçus bientôt que j'avais pris à tort un homme pour une vieille femme. Ce personnage masculin est l'oncle des deux petites autres desquelles leur tante, la troisième femme, joue le rôle de *camerara mayor*.

La moins âgée des jeunes filles, *Ya-Tchoë*, a seize ans; *Ya-Naï*, sa compagne, en a dix-huit. C'est la plus appréciée des visiteurs. Dans leurs fourreaux de satin broché, et sous l'édifice gommé de leur vaste coiffure, avec leur nez déprimé, leur teint mat, leur peau tendue sur les pommettes, et leurs paupières allongées qu'on dirait découpées à l'emporte-pièce, on les croirait positivement détachées de quelque éventail; la froide Ya-Tchoë surtout, qui fume si gravement la pipe à fourneau de cuivre, tandis que Ya-Naï babille avec sa tante, et, de temps en temps, sourit pour montrer ses dents blanches.

C'est du reste tout ce qu'elle montre, car elle se refuse absolument à laisser voir le bout de son pied aux curieux affamés de couleur locale. Sans doute on aura dit à ces naïves jouvencelles que les Français sont insatiables et qu'on n'a pas plutôt consenti à leur montrer le pied, qu'ils demandent aussitôt à voir autre chose.

~~~ De Chine en Russie, le voyage n'est pas long, pourvu toutefois qu'on prenne par le Champ de Mars.

Nous avons été faire nos adieux à l'*Izba*.

Il ne faudrait peut-être pas baser sur ce joli chalet en bois de sapin des considérations très-sérieuses sur le bien-être des classes pauvres en Russie. Propreté à part, il ne donne encore, à ce qu'il paraît, qu'une faible idée de la distribution ordinaire de ces habitations.

Un homme « qui a vu du pays, » comme disent les bonnes gens, me signalait d'abord au-dessus de la porte d'entrée un curieux détail oublié.

On voit d'habitude, au seuil de chaque chaumière, un petit tableau à l'huile où se détache, sur fond blanc, ici un seau, ici une pioche, ici une échelle. C'est la représentation plus ou moins fidèle de l'objet que le propriétaire du logis est tenu d'apporter, en cas d'incendie, sur le lieu du sinistre.

Pendant que les hommes consultent gravement ce singulier *memento*, aux premières lueurs du feu, les femmes, assises en rond sur la place du village, toutes à croupeton, lancent vers le ciel leurs gémissements qui rappellent le refrain psalmodié du chœur antique.

En pénétrant dans la pièce commune, mon voyageur s'indigne, au nom de la couleur locale, d'y trouver un lit. Un lit! Est-ce que le paysan russe connaît cela? C'est sur les bancs de bois qui font le tour de la chambre, à la lueur de la branche de sapin fichée contre la muraille, que la famille s'étend pour dormir. Le père et la mère ont le privilége de coucher sur le poêle, un large poêle de pise ou de terre vernissée qui couve une douce chaleur, mais n'a pas de tuyau; si bien que la fumée court longtemps à travers la salle avant de trouver l'issue qui lui est ménagée dans le plafond.

A ce plafond, mon ami le voyageur se plaint encore de ne pas trouver ici une couche épaisse de noirs cancrelats. Pour le coup, mon ami le voyageur va trop loin!

Un des coins du fond de la pièce est occupé par les pieuses images, *ikones*, devant lesquelles une lampe reste perpétuellement allumée. Ces images de cuivre estampé, découpées en trois endroits pour laisser voir la tête et les mains peintes, représentent le plus souvent le grand saint Nicolas, patron préféré des russes, et après lui saint Tikon et saint Mitophane.

Tout visiteur entrant dans la chambre commence par adresser aux images de longues salutations, en se balançant par un mouvement d'oscillation automatique, et faisant à plusieurs reprises le signe de la croix avec deux doigts.

C'est devant les images que les jeunes fiancés unissent leurs mains pour la première fois; et, dans ce coin vénéré, se dresse le siége où l'aïeul prend place dans les occasions solennelles. Si le paysan russe se dispose à commettre quelque vilenie, il tire pieusement le rideau sur le coin aux images, qui s'appelle de son vrai nom le *Coin rouge*.

Le coin rouge... pourquoi? Je me suis informé. Il paraît que rouge, en Russie, est le synonyme de beau. — Que les rousses se le disent!

Des couleurs il ne faut pas disputer; le proverbe a raison.

Si quelqu'un s'avisait, chez nous, de faire sa cour à une dame en louant son nez rouge, la dame pourrait bien lui allonger sa main sur la figure; et l'impertinent ne l'aurait pas volé! En Russie, tout au contraire, la dame, il faut le croire, répondrait par un délicieux sourire à ce compliment.

~~~ Le mot de la fin nous est rapporté d'Étretat.

Il n'y a pas longtemps qu'un noble étranger, abordant cette plage célébrée par Alphonse Karr, prenait en hâte le chemin d'un hôtel qu'on lui avait indiqué comme le rendez-vous des artistes.

Tout en se faisant montrer les chambres, il demande à son hôte :

— Vous logez beaucoup d'artistes ici, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, beaucoup d'artistes... et aussi beaucoup de personnes distinguées...

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

Puisqu'une barrière inflexible nous sépare du domaine de la politique, et que nous devons, bon gré, mal gré, détourner nos yeux de la Ville Éternelle, nous donnerons la première place dans ce Bulletin à la visite de l'empereur d'Autriche à Paris. Du reste, tous les faits et gestes de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique sont suivis avec un très-sympathique intérêt par la population parisienne, qui ne néglige aucune occasion de l'exprimer par des vivat de bienvenue. A cet égard, nous sommes convaincus que S. M. l'empereur François-Joseph doit être fort content de son voyage, et qu'en retournant dans ses États, il emportera un excellent souvenir de la courtoisie française.

Dans le précédent numéro, nous avons raconté l'arrivée de l'empereur d'Autriche et indiqué quels étaient les personnages considérables qui l'accompagnaient. Nous avons à compléter ce premier renseignement par des notes rapides sur les principaux incidents de son séjour dans la capitale de la France.

Il serait à peu près superflu de mentionner les diverses visites que l'empereur François-Joseph et les archiducs, ses frères, ont faites au palais du Champ de Mars, si nous ne tenions à constater l'excellent accueil que la foule lui réservait partout sur son passage, et la bonne grâce avec laquelle il avait insisté afin qu'aucune mesure ne fût prise pour écarter les curieux qui se pressaient sur ses pas.

François-Joseph a visité les principaux théâtres de Paris. Il a assisté, à l'Opéra, à une représentation du *Corsaire*. Il a vu *le Duc Job* aux Français, et *Mignon* à l'Opéra-Comique.

Le vendredi, a eu lieu, sur le champ de courses du Bois de Boulogne, une grande revue dont on trouvera plus loin le récit.

Samedi dernier, les deux empereurs se sont rendus à Saint-Germain. Ils ont visité le musée Gallo-Romain, installé dans le château, et se sont promenés quelques instants sur la

terrasse. Les régiments de la garde en garnison à Saint-Germain étaient sous les armes. A l'arrivée des souverains les tambours ont battu aux champs et les musiques ont joué l'air national autrichien. Les établissements publics et un grand nombre de maisons de la ville étaient pavoisés aux couleurs de la France et de l'Autriche.

Ensuite a eu lieu une grande chasse dans les tirés de Conflans. Les invités tireurs étaient au nombre de neuf, parmi lesquels on remarquait le duc de Leuchtenberg, le prince de Metternich et le comte Andrassy. Le total des pièces abattues s'est élevé à près de dix-neuf cents, parmi lesquelles on comptait treize cents faisans. L'empereur d'Autriche a abattu, pour sa part, plus de quatre cents pièces. On voit qu'il a le droit de passer pour un tireur distingué.

Citons maintenant pour mémoire des dîners à Saint-Cloud, à l'Élysée, à l'ambassade d'Autriche, un banquet à l'Hôtel de ville, et une visite de l'impérial voyageur au musée de Cluny.

Dimanche dernier, l'empereur d'Autriche et les archiducs ont assisté à la messe célébrée dans la chapelle de la nonciature, par monseigneur Chigi, nonce du Pape. Vers deux heures, François-Joseph et ses frères se sont rendus aux courses de Vincennes, en suivant toute la ligne des boulevards.

Le roi Louis Ier de Bavière est arrivé à Paris, voyageant incognito sous le nom de comte Augusta. Il est accompagné de ses aides de camp le général de Yeetze et le lieutenant-colonel de Gmainer. Dans la journée de dimanche, il s'est rendu au palais de Saint-Cloud, où il a été reçu par S. M. l'Impératrice.

Samedi dernier a eu lieu à l'hôtel du Louvre le banquet de trois cents couverts offert par les commissaires étrangers à la Commission impériale de l'Exposition universelle. Lord Grandville, président de cette solennité gastronomique, a pris d'abord la parole. Les officieux assurent que sa verve étincelante a charmé tous les auditeurs. Les journaux seront bien embarrassés pour contrôler l'exactitude de cette assertion, car cet Anglais, plein de courtoisie, avait eu soin de rayer de la liste d'invitations primitivement dressée tous les noms des publicistes parisiens. MM. Rouher, de Forcade la Roquette, le maréchal Vaillant, et Le Play ont successivement prononcé des allocutions. On s'est beaucoup applaudi réciproquement.

— Voici une curieuse particularité qui pourra servir à l'histoire du pick-pockettisme pendant l'Exposition universelle.

Les jardiniers chargés de régulariser, après l'enlèvement des baraques, les plates-bandes de fleurs qui terminent les carrés de verdure du Trocadéro, ont trouvé quarante-quatre porte-monnaie.

On sait qu'il y a sur le quai deux stations d'omnibus; il est probable que les pick-pockets faisaient leurs coups et se débarrassaient des corps du délit en les jetant par-dessus les baraques, après avoir pris l'argent, bien entendu.

En effet, dans cette quantité de porte-monnaie, on n'a trouvé que deux petites pièces de cinq francs en or.

En Angleterre, une commission du gouvernement fait dresser chaque année, pour chaque voie spéciale et pour l'ensemble, l'état des accidents éprouvés par des personnes, afin d'appeler l'attention sur les causes des accidents qui peuvent être prévenus. C'est avec le même soin que le gouvernement britannique fait constater, pour y porter remède, les décès et les blessures qu'occasionnent les machines dans les manufactures.

D'après les états officiels dressés par cette commission, voici, sur une période de quatre ans, les accidents signalés sur les chemins de fer du Royaume-Uni et leur nature :

La circulation, pendant la période de quatre ans, a été de 400 millions de personnes, et il y a eu :

Tués par accident que le voyageur ne pouvait pas éviter, 1 sur 4,999,285.

Tués par l'imprudence ou l'incurie du voyageur, 1 sur 4,304,888.

Blessés par accident que le voyageur ne pouvait éviter, 1 sur 319,948.

Blessés par l'imprudence ou l'incurie du voyageur, 1 sur 634,817.

Ces chiffres démontrent que les cas mortels et les blessures occasionnes par les accidents que le voyageur pouvait éviter sont plus fréquents que les autres.

La petite anecdote suivante, que nous trouvons dans un journal anglais, est bien de nature à humilier les buveurs français. Bien peu, en effet, nous semblent capables d'accomplir pareille prouesse.

Un amateur possède à Londres d'anciens tableaux fort curieux qui furent enlevés dans l'ancienne auberge du *Taureau*, dans Bishopsgate, en 1803.

Ils se composent : d'une vue de Saint-Marc à Venise, par Canaletti; de deux toiles de Salvator Rosa, représentant Tobie et l'ange, et Jonas à Ninive; et d'un portrait par Hymore de M. Van Horn, marchand de Hambourg, qui, d'après la légende sur parchemin qui y est attachée, est bien l'œuvre la plus curieuse, bien qu'elle ne soit pas la plus précieuse.

Voici cette légende : « Portrait de M. Van Horn, marchand à Hambourg. M. Van Horn fit partie pendant vingt-deux ans d'un club appelé la *Société des Amis*, qui se tenait à l'auberge du *Taureau*, dans Bishopsgate-street. Pendant ladite période de temps, il but 35,680 bouteilles de vin, ce qui fait 2,973 douzaines de bouteilles, plus 4 bouteilles, soit en moyenne près de 4 1/2 bouteilles par jour. Pendant deux jours seulement, il ne but pas ladite quantité de vin : le jour de l'enterrement de sa femme et le jour du mariage de sa fille. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Portrait peint par M. Hymore dans l'année 1743. »

Il est question, assure-t-on, d'établir au rideau de la scène du nouvel Opéra un système semblable à celui du théâtre de la Pergola, de Florence, pour le rappel des artistes.

La toile de la Pergola représente un temple à colonnades reproduisant le style du vestibule du théâtre. Sur ce rideau s'ouvrent, l'une à droite, l'autre à gauche, deux portes garnies de draperies en velours rouge. Ces deux portes servent pour donner passage aux acteurs lorsqu'on les rappelle, après que le rideau est baissé.

Les rappels sont si multipliés en Italie, que l'on dépensait trop de temps à lever et à baisser la toile pour chacune de ces ovations sept ou huit fois répétées dans un entr'acte. Ou bien, pour économiser le temps de la manœuvre et ménager la peine du machiniste, l'artiste passait par un des coins du rideau qu'il entre-bâillait. C'était peu majestueux pour un triomphateur, et de plus très-gênant pour les artistes d'une certaine corpulence.

Rien de mieux donc que les portes ouvertes sur la toile. L'artiste rappelé passe par là noblement et aisément. Il paraît par l'une des portes, traverse la scène en saluant la main sur son cœur, les yeux baissés, dans l'attitude de la modestie, et disparaît à reculons par l'autre porte.

Th. de Langeac.

LA REVUE DU BOIS DE BOULOGNE

EN L'HONNEUR DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE.

Vendredi de la semaine dernière, une grande revue, favorisée par un temps splendide, a eu lieu au Bois de Boulogne, en l'honneur de l'empereur d'Autriche. Dès le matin, une foule immense s'était portée vers le champ de courses de Longchamps pour assister à cette solennité militaire.

Vers dix heures, les troupes avaient commencé à se porter sur les emplacements indiqués à l'avance par les officiers de l'état-major. Ces troupes se composaient du régiment de la gendarmerie de la garde, des 1er, 2e et 3e régiments des grenadiers et des quatre régiments de voltigeurs de la garde, des zouaves de la garde impériale, d'un bataillon de chasseurs à pied et du bataillon des chasseurs algériens. La troupe de ligne était représentée par les 4e, 9e, 24e, 43e, 51e, 62e, 64e, 81e, 93e, 94e, 95e, 99e régiments d'infanterie, et par les 8e, 18e, 20e bataillons de chasseurs à pied.

La garde de Paris, l'escadron de gendarmerie de la Seine, le régiment des sapeurs-pompiers de la ville de Paris complétaient cet effectif.

L'infanterie s'est placée devant les tribunes, ayant à sa droite la garde de Paris et les pompiers. Un peu plus loin se développaient les profondes et brillantes lignes de la garde impériale. Derrière les régiments et les bataillons était massée la cavalerie, composée des carabiniers, des cuirassiers, des lanciers, des chasseurs, des guides, du train des équipages de la garde impériale et des dragons de l'Impératrice. Puis venaient les cuirassiers et les dragons de la ligne; enfin, l'artillerie de la garde et de la ligne.

Le bataillon de l'école de Saint-Cyr n'a pas pris part à cette revue, à cause de l'époque des vacances.

Par une innovation qui a été fort goûtée de la population parisienne qui est si friande de ces grands spectacles guerriers, les tribunes des courses avaient été mises à la disposition des premiers occupants, et il n'y a eu de places réservées que pour les ministres, les membres du corps diplomatique et les personnes appartenant à la maison impériale. Dans la tribune impériale avaient pris place Leurs Majestés l'Impératrice et la reine de Hollande. Le rendez-vous de l'état-major avait été indiqué pour deux heures précises, à la porte de l'Hippodrome, boulevard de Boulogne.

A deux heures, un grand mouvement, accompagné de chaleureuses acclamations, annonça l'arrivée des deux empereurs et des archiducs. Suivis d'un nombreux et brillant état-major, l'empereur Napoléon III et l'empereur François-Joseph s'avancèrent à cheval et parcoururent au pas le front de bataille. Les vivat des assistants et des troupes se mariaient au bruit des tambours et des musiques militaires qui jouaient des airs nationaux. L'empereur d'Autriche paraissait profondément touché de l'accueil cordial et sympathique dont il était si unanimement l'objet.

Après un magnifique défilé, S. M. François-Joseph est rentré au palais de l'Élysée, pendant que l'empereur Napoléon reprenait la route de Saint-Cloud.

A. X.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

— Et notre maître nous a fait faire des excuses à ce brigand d'oidor ! gronda Savien.

— Laissez dire le garçon !

Antonio continuait :

Ce Trasdoblo est plus lâche qu'une femme, avec sa taille de géant... Il avait les mains jointes et les larmes aux yeux.

1. Voir les numéros 583 à 667.

— Que le ciel me préserve du courroux de Medina-Celi, a-t-il ajouté. Quatre mercenaires sont tombés sous son épée, et les deux autres n'ont plus guère de sang dans les veines. Mais, au nom de votre prophète, seigneur Moghrab, ne perdez pas un malheureux ! ne dites pas à l'oidor Pedro Gil que le bon duc est sorti vivant de nos mains !

— Si tu gardes ton secret toi-même, ne crains rien, a répondu brusquement l'Africain. Je serai muet.

Sa bourse est tombée aux pieds du boucher.

La lune glissait à ce moment un rayon entre les branches. Le rayon frappait en plein le visage de l'Africain. Il me sembla que je voyais pour la première fois sa figure. Ses yeux étaient au ciel, comme si une prière s'échappait de son âme.

— Qu'est donc ce Moghrab ?... murmura le jeune Nunez tout pensif.

— Est-ce tout, garçon ? demanda Catalina.

— C'est tout, répondit Antonio; sauf une parole du coquin de boucher, qui a dit, quand l'Africain a été parti :

— Ils sont donc tous intéressés à ce que mon secret soit gardé !... Le Medina m'a ordonné aussi de me taire... et, sauf un coup de mon gourdin que j'ai déchargé sur sa tête avant de m'en aller...

Il ressaisit sa bêche et se remit à la besogne.

Chacun réfléchissait désormais. Aucune parole ne fut prononcée jusqu'au moment où Antonio, jetant sa bêche sur son épaule, dit :

— Voici ma besogne achevée.

Vieillards et jeunes gens reprirent silencieusement le chemin de la conciergerie, laissant les cierges allumés et plantés dans la terre.

Au bout de quelques pas, Catalina s'arrêta.

— Il y a du trouble dans mon pauvre esprit, dit-elle ; le chien est mort empoisonné.

— Il n'avait pas reconnu le Medina ! prononça tout bas Savien.

— Que se passe-t-il autour de nous ? fit le vieux Nunez.

Il allait poursuivre, mais un cri étouffé s'échappa de sa poitrine. Sa bouche resta béante et ses yeux grands ouverts. Sa main étendue montrait le massif où venaient de s'accomplir les funérailles de Zamore.

Un cri pareil s'étouffa dans toutes les gorges.

Chacun avait la même vision. Aux lueurs vives projetées par les cierges dans cette nuit profonde, une grande figure se montrait au travers des feuillages. C'était un homme de haute taille, vêtu d'un manteau de couleur sombre. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine. Il avait la tête nue.

On apercevait distinctement ses traits nobles et fiers dans le cadre de sa longue chevelure.

— Medina-Celi ! balbutia Catalina.

— Notre seigneur ! firent les vieillards.

Pedro et Pascual dirent ensemble :

— C'est bien lui qui était au palais !

A ce moment, la croisée du pavillon oriental de la maison de Pilate s'ouvrait bruyamment, laissant voir l'appartement du bon duc inondé de lumière. Le lustre éclairait une table couverte des luxueux débris d'un repas qui démentait splendidement la frugalité espagnole. Deux silhouettes se détachèrent sur le balcon.

— Notre seigneur ! firent encore Savien et le vieux Nunez.

— Medina-Celi ! répéta Catalina, dont les bras tombèrent.

Et les deux frères :

— C'est pourtant bien lui que nous avons vu ce soir !

L'autre, l'apparition du massif, avait incliné sa tête triste sur sa poitrine et s'enfonçait lentement dans les bosquets.

Sur le balcon, les deux silhouettes étaient en belle humeur : chacune d'elles tenait son verre à la main : leurs francs éclats de rire retentissaient dans la nuit silencieuse.

— De par Dieu ! beau-père, disait le comte de Palomas, vous m'avez traité comme un ange !

— Eh ! eh ! mon gendre, repliquait le bon duc, ces quinze années de captivité m'ont laissé un appétit d'enfer !

— Je jurerais d'avance que nous nous entendrons à merveille.

— Nous serons les deux doigts de la main, mon gendre. Trinquons !

Leurs verres se choquèrent, rendant un bruit clair et métallique.

Le vieux Nunez serra le bras de Savien.

— Si j'étais seul ici, je me croirais fou, murmura-t-il.

— Que Dieu nous protége ! fit l'écuyer en passant sa main froide sur son front en sueur ; le chien avait reconnu la duchesse, pourquoi n'aurait-il pas reconnu le duc?

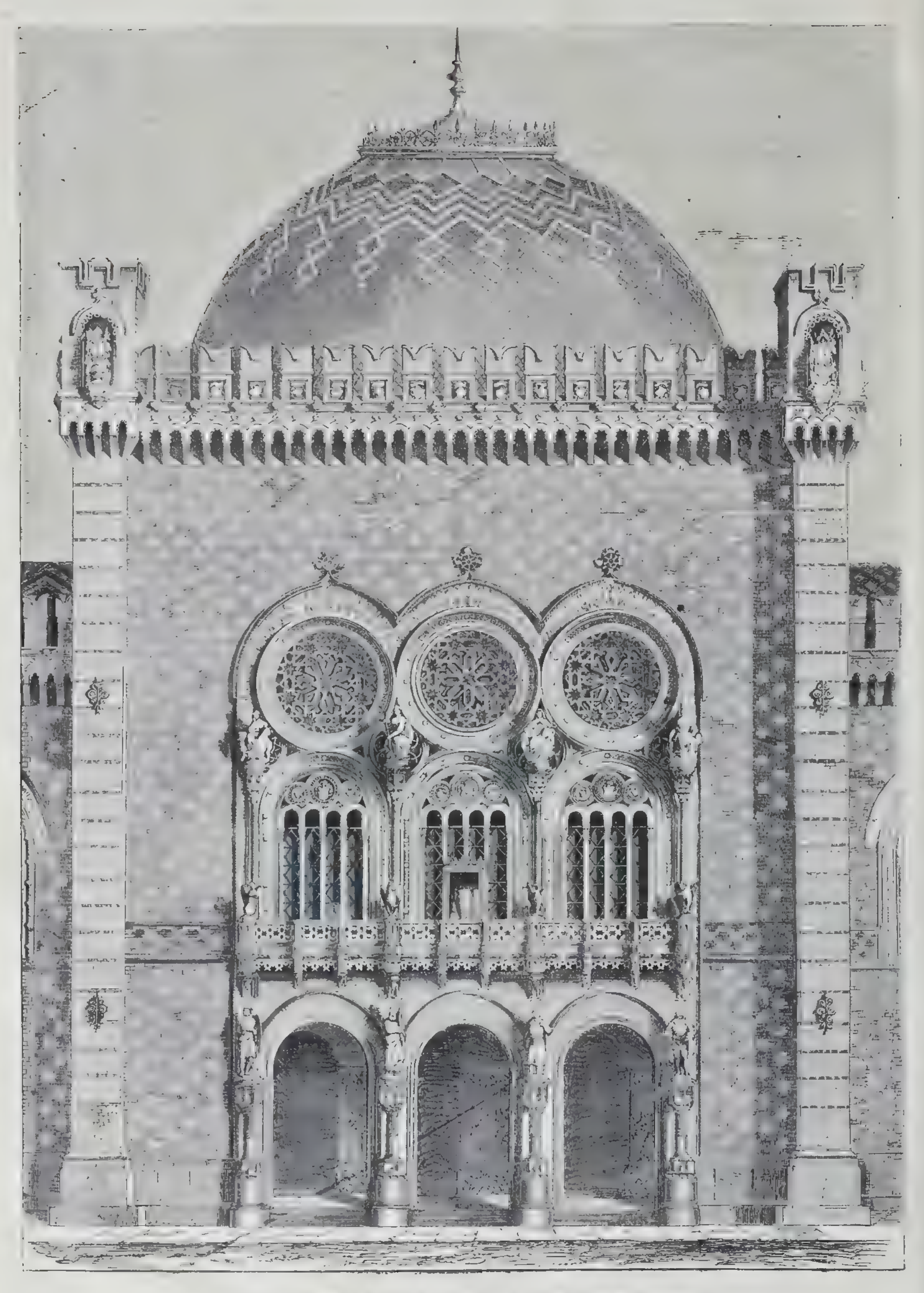
— Est-ce que vous croiriez?... commencèrent les jeunes gens.

— La paix ! interrompit Catalina, qui fit le signe de la croix; les événements ne surprennent point ceux qui se tiennent prêts nuit et jour. Soyez ainsi, mon mari et mes enfants, afin que Perez de Guzman vous trouve quand il aura besoin de vous... Cette maison contient un étrange mystère... Eleonor de Tolède, notre noble maîtresse, m'a parlé ce matin, et ce soir seulement je devine le sens de ses paroles... Eleonor de Tolède m'a montré le portrait de Medina... Elle tremblait la fièvre... Fourbissez vos épées, les Nunez ! Pour avoir le mot de cette énigme, il faudra peut-être une bataille !

XIII

Préparatifs d'un siége.

— Mon Dieu ! oui, seigneur mon gendre, disait le bon duc qui avait roulé sa bergère jusqu'à la croisée pour jouir des brises fraîches de la nuit : j'avais laissé Eleonor de To-



PORTE DU MUSÉE DU NOUVEL ARSENAL, A VIENNE, d'après une photographie.

Voir page 690.

lède jeune, accorte, rose, charmante ; j'ai retrouvé une respectable dame, frisant la quarantaine ; j'aurais dû m'attendre à cela...

— D'autant que, pendant quinze années, seigneur mon beau-père, vous aviez eu le loisir d'y songer mûrement.

— Eh bien! oui... Mais les prisonniers restent jeunes... La vie retarde son courant, là-bas, derrière les murs épais de ces citadelles... Tel que vous me voyez, je m'éveille après un long somme et j'ai vingt-cinq ans, ni plus ni moins, comme au jour où je m'endormis.

Le comte de Palomas but une ample rasade.

— A la santé de votre adolescence, beau-père, dit-il en riant; ventre saint-gris! vous êtes un joyeux convive!

— Vous plairait-il, mon gendre, de parler un peu d'affaires?

— Je parlerai de tout ce que vous voudrez, beau-père, tant vous m'avez mis en bonne humeur.

— A merveille!... Ah! quelle jolie famille nous ferons, mon gendre!

— Quand j'y pense, répliqua don Juan qui riait de tout son cœur, j'en ai les larmes aux yeux!

Le bon duc toussa et croisa ses jambes l'une sur l'autre en manière de transition aux choses sérieuses qui allaient se dire, puis il reprit d'un ton calme et rassis :

— Mon gendre, je voudrais savoir ce que vous prétendez en épousant Isabel Perez de Guzman, ma fille unique?

— Je prétends me donner une femme jeune et charmante, un beau titre et la plus magnifique fortune qui soit en Espagne.

— Voilà qui est répondu admirablement!... Et, je vous prie, qu'offrez-vous en échange?

— Mon amour, repartit don Juan d'un air goguenard.

— Après?... fit sèchement le bon duc.

— Mon crédit à la cour...

— Après?...

— De par tous les diables! voici que vous le prenez sur un singulier ton, seigneur!... Je suis le neveu du comte-duc!

— Moi, je suis un peu son parent, mon gendre... Ne vous fâchez pas et souvenez-vous que nous parlons affaires. Votre oncle m'a joué d'assez méchants tours autrefois.

— Il en a d'autres dans son sac, soyez certain de cela?

— Menacez-vous, mon gendre?

— Du tout... Je parle affaires, pour obéir à votre fantaisie, beau-père.

Ils souriaient tous deux en se regardant. Il y avait vraiment de l'intelligence sur le joli visage du comte de Palomas. Quant au bon duc, la large régularité de ses traits grimaçait on ne peut mieux le scepticisme trop fin des physionomies diplomatiques.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — INTERIEUR DE L'IZBA, COTTAGE RUSSE; dessin de M. Thorigny.

Voir la Chronique.

— Pendant que nous soupions tranquillement, reprit ce dernier, avez-vous entendu ces bruits sourds et lointains qui semblaient venir de l'Alcazar?

— J'ai entendu pour le moins une douzaine de mousquetades, le tocsin, et je ne sais plus quoi... Cela ne vous a pas fait perdre un coup de dent, beau-père.

— Ni à vous une gorgée, mon gendre... Touchez là!

— De grand cœur... et ne nous disputons plus, puisque nous sommes deux parfaits philosophes.

Ils échangèrent une poignée de main, après quoi le bon duc prononça d'un accent pénétré :

— Une chose impie que ces guerres civiles!

— Une mauvaise comédie, plutôt! rectifia le jeune comte avec dédain.

— Au commencement de notre souper, reprit le Medina, vous avez reçu une lettre, mon gendre?

— Et vous aussi, beau-père.

— La mienne parlait d'affaires politiques.

— La mienne également.

— La mienne disait que votre oncle respectable, le très-puissant comte-duc, branlait un peu dans le manche, passez-moi la trivialité expressive de ce mot.

— Je vous la passe, beau-père. La mienne disait : « La farce est jouée; le roi en est le dindon. » (Passez-moi l'irrévérence de ce terme.) Le comte-duc vient de monter au Capitole!

— Et la signature de cette lettre, mon gendre?

— Lisez le nom qui est au bas de la vôtre, mon beau-père.

— Pedro Gil!... De qui se moque ce coquin?

Don Juan alla prendre sur la table un flacon de rota et remplit le verre que lui tendait le bon duc.

— De vous, seigneur, répondit-il; de moi, de tout le monde, et aussi de lui-même, sans qu'il s'en doute. Voulez-vous mon avis? Ne jouons pas au fin l'un contre l'autre; nous avons essayé de nous griser mutuellement, c'était un tort. Cartes sur table, ventre saint-gris!... je ne sais point de si gros mot qui puisse écorcher ma bouche en le prononçant, mon oreille en l'écoutant... Avez-vous dessein de me vendre votre fille? Dites le prix bravement : je vous écoute.

— En conscience, prononça le bon duc avec gravité, vous avez, seigneur don Juan, un mérite au-dessus de votre âge. Je ne regrette pas la fermeté que j'ai montrée ce matin à Mme la duchesse en défendant vos intérêts. J'avais entendu parler de vous, et quelque chose me disait que vous étiez mon homme. Stipulons, puisque vous le voulez... En épousant Isabel de Perez Guzman, vous avez espéré un titre de duc et une fortune royale... Vous aurez tout cela après ma mort.

— C'est trop juste, interrompit le jeune comte.

— N'est-ce pas? Mais je dois vous prévenir que je vivrai vieux.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — INTERIEUR DES ECURIES RUSSES; dessin de M. Thorigny.

— Dieu vous entende, beau-père.

— Très-bien ! je ne parle même pas de certaines éventualités fâcheuses. On a vu des gendres fatigués d'attendre un héritage qui tardait trop à leur gré...

— Fi ! seigneur !

— Vous avez raison, il faut sous-entendre ces tristes côtés de notre nature humaine... J'ajoute seulement que, moi, je comprends tout, et que j'enverrais mon gendre à ses aïeux sans remords ni scrupules, s'il s'impatientait.

— A votre tour, menacez-vous, beau-père ?

— Je joue cartes sur table, mon gendre, comme vous m'y avez engagé, sans crainte d'écorcher ma bouche ou vos oreilles... Arrivons à l'article de l'acte de mariage déchiré...

— J'y ai réfléchi.

— Voyons le résultat de vos méditations.

— Le voici : J'enlève tout de même.

— A vos risques et périls ?

— Il n'y a ni risques ni périls... J'aime dona Isabel... En vérité, je me croyais à l'abri de ces maladies de jeunesse, mais l'amour est un petit dieu malin... Tous nos poëtes l'affirment... Il a inventé un stratagème pour entrer dans mon cœur... Il a pris les traits de dame vengeance, sa cousine germaine...

— Je sais... Il y a un jeune gentilhomme d'Estramadure qui vous a mené rondement...

— Un superbe rustre !... Je lui fais l'honneur de le hoïr. Si dona Isabel n'est plus l'héritière de Medina-Celi, c'est toujours une adorable fille qui ne déparera nullement la liste de mes maîtresses.

Le bon duc se redressa et mit ses deux poings fermés sur les bras de son fauteuil. Ses sourcils se froncèrent. Il prit cet air de dignité froide et hautaine qui, en vérité, lui allait admirablement.

— Vous parlez de ma fille, seigneur don Juan, dit-il à demi-voix.

— Seigneur Hernan, répondit le comte de Palomas, je vous demande pardon de bon cœur, mais vous m'aviez aidé à l'oublier.

— Peut-être... fit le bon duc en se radoucissant, peut-être... Nous devisons librement... Les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent pas rester en deçà de certaines bornes... Vive Dieu ! mon respecté père vous aurait fendu le crâne jusqu'aux épaules pour moitié moins d'audace. Je vous pardonne, don Juan; vous ne péchez que par la forme... les galantes manières s'en vont mourant. Nous savons faire pis que vous en gardant les apparences, mon gendre.

— Eh bien ! beau-père, faites-moi part de votre science. Je ne demande pas mieux que de garder les apparences en faisant pis.

Le bon duc rapprocha son fauteuil et prit une attitude de confidentielle familiarité.

— Posons la question sur son véritable terrain, dit-il; de deux choses l'une : ou Mme la duchesse abandonnera ses absurdes prétentions de résistance, ou elle continuera la guerre qu'elle m'a si imprudemment déclarée... Est-ce bien cela ?

— Un dilemme parfaitement symétrique, seigneur.

— Dans le premier cas, dona Isabel est Medina-Celi comme moi, et vous devenez mon héritier légitime... Dans le second, dona Isabel n'est qu'une bâtarde, légalement parlant, et n'a aucun droit à mon héritage... Est-ce bien cela encore ?

— Admirable de logique !

— Eh bien ! mon gendre, il faut épouser dans les deux cas; c'est indispensable, et c'est sans danger. Je le prouve. Écartant la première corne du dilemme, qui ne présente aucune difficulté, j'arrive à la seconde qui semblerait militer contre le mariage avec une bâtarde... Mon gendre, je me sers toujours de ce titre parce que je suis certain de vous ramener à mon opinion... Ce qui vous effraye dans le mariage c'est son indissolubilité. Intelligent et dépourvu de préjugés comme vous l'êtes, vous consentiriez à vous marier tous les jours, pourvu que chacune de ces unions fût brisée le lendemain... Est-ce vrai ?

— J'accorde cela.

— Eh bien ! l'acte d'Alfonse IX, de 1258, *Si fortè vir nobilis*, et le rescrit de Ferdinand IV, en date de l'an 1309, si je ne me trompe, *De nuptiis*, décident formellement votre cas : la seconde corne du dilemme vous met dans la position d'un époux trompé sur la personne : mariage nul, de par le droit castillan, de par les coutumes aragonaises, et aussi d'après le droit romain, mon gendre.

Don Juan regardait le bon duc avec stupeur.

— Peste ! peste ! peste ! s'écria-t-il par trois fois; le comte-duc, mon oncle, n'est que bachelier de Salamanque; vous êtes docteur en droit, vous, beau-père !

— Attendez seulement, répliqua Medina-Celi, et vous verrez ce que quinze ans d'études solitaires peuvent donner à un premier ministre !

— Vous auriez l'espoir ?...

Le duc mit un doigt sur sa bouche et tendit son verre.

— A boire, jeune homme ! reprit-il. Le sage se tourne du côté du soleil levant... On fait l'aumône à son parent; mais on pousse son gendre : c'est la famille, c'est le grand pacte de la conservation des races ! Réfléchissez à tout cela, si vous êtes capable de réfléchir, et menez votre barque comme vous l'entendrez... Avez-vous votre sauf-conduit ?

— Signé du roi, répondit don Juan.

Le bon duc se leva comme un grand seigneur qui donne congé à un visiteur attardé. Il fit quelques pas vers sa chambre à coucher.

Malgré son étourderie effrontée, le comte de Palomas réfléchissait, en effet. Il était venu, croyant avoir meilleur marché de cet homme. Il se sentait dériver malgré lui, loin, bien loin de ses insolentes fanfaronnades de la veille. Ses compagnons de la maison du Sépulcre n'eussent point reconnu leur don Juan dans ce jeune homme au regard hésitant, à la tenue embarrassée.

— Bonsoir, beau-père, dit-il d'un ton qu'il voulait rendre léger; je vais enlever, epouser, divorcer... La lettre de César en trois infinitifs.

Au moment où il tournait la table, la porte donnant sur la galerie intérieure s'ouvrit brusquement, et la brune Encarnacion s'élança tout essoufflée dans la chambre.

Le duc était dans l'ombre à l'autre bout de la pièce.

— Enfin je puis vous dire deux mots ! s'écria Encarnacion; j'ai cru que le seigneur duc n'en finirait pas de souper !... Versez-moi un verre de bon vin pour me remettre.

— Qu'est-ce donc, belle enfant ? demanda le Medina-Celi en se rapprochant.

Ceci fut prononcé du ton le plus doux et le plus galant. Cependant la senora Encarnacion laissa tomber le verre que déjà elle tenait à la main, et recula de quelques pas en chancelant.

Elle s'appuya au dos d'un fauteuil pour ne point tomber à la renverse. Son visage était devenu tout blême, et ses yeux agrandis se fixaient sur le duc avec un indicible étonnement.

— Je croyais, balbutia-t-elle, j'avais vu... Seigneur don Juan, quelques gouttes d'eau fraîche, je vais me trouver m.. !

Comme le jeune comte n'obéissait pas assez vite, ce fut le duc lui-même qui prit sur la table un verre et une carafe. Encarnacion, à son approche, se mit à frémir convulsivement. Son regard exprimait une épouvante folle.

Le bon duc lui servit d'échanson; elle porta le verre à ses lèvres, mais ses dents claquèrent contre le cristal.

— Remettez-vous, mon enfant, dit paternellement Medina-Celi.

— Ventre saint-gris ! fit don Juan avec brusquerie, assez de grimaces, ma belle ! Tu croyais me trouver seul ici. Pourquoi ? je n'en sais rien; mais don Hernan n'est pas si noir que tu le penses... M'apportais-tu des nouvelles ? parle sans crainte : nous sommes d'accord, nous n'avons point de secret l'un pour l'autre.

Encarnacion but une gorgée avec effort et poussa un long soupir.

— Vous êtes, je crois, la suivante de dona Isabel, reprit le bon duc; n'ayez pas peur, je vous en prie, ma jolie fille. La terreur n'est pas le sentiment que je prétends inspirer aux dames...

Ces paroles encourageantes semblaient ne point rassurer la cameriste. Ses yeux se détournaient malgré elle, et les paroles s'étouffaient dans son gosier.

Il n'y avait point à s'y tromper : ce n'était pas une comédie, bien que d'ordinaire Encarnacion fût capable de jouer toute sorte de comédies.

Le bon duc la prit par la taille pour la soutenir; elle essaya de se dégager toute frémissante.

Don Juan, pour le coup, éclata de rire.

— Ventre saint-gris ! s'écria-t-il, voilà votre affaire trouvée, mon beau-père... et toi, fillette, si tu veux, ta fortune est faite !... Eleonor de Tolède a déchiré son acte de mariage. As-tu fait parfois ce rêve de t'entendre appeler madame la duchesse ?

— Seigneur comte, dit sèchement le Medina, n'oubliez pas que je ne suis point habitué encore aux belles façons des jeunes gens d'aujourd'hui... Je me donnerais peut-être le ridicule de m'offenser de vos paroles... Sachez seulement de cette aimable personne, je vous prie, quelle est la cause de sa frayeur.

Don Juan s'inclina avec une déférence moqueuse et reprit :

— Voyons, aimable Encarnacion, vous devez bien voir que le lion de cet antre est on ne peut mieux apprivoisé... Je suis un vieil ami, en voici un tout jeune... Qu'avez-vous encore à trembler ?... Auriez-vous rencontré dans les corridors, déserts à cette heure, une ombre, une apparition, un fantôme ?

Les paupières de la soubrette battirent et sa tête ébaucha un signe affirmatif.

Le sourire galant du bon duc se glaça.

— Un fantôme ! répéta-t-il d'une voix légèrement altérée; jeune fille, expliquez-vous.

— Et d'abord, demanda Palomas, par quel étrange calcul avez-vous cru me trouver seul dans l'appartement privé du seigneur duc ?

— C'est le fantôme... articula péniblement la soubrette.

La physionomie de Medina-Celi se rembrunit davantage.

— Ah çà ! beau-père, s'écria don Juan, qui l'examinait, vous le connaissez donc, ce fantôme ?... ou tout au moins saviez-vous qu'il y avait un fantôme dans votre maison ?

C'était un terrain sur lequel il ne fallait point railler. Le sang monta au visage de Medina-Celi, tandis qu'il répétait d'un ton plein d'amertume :

— De mon temps, la mode n'était point à certaines plaisanteries. Nous n'étions pas des esprits forts... Nous ne faisions pas venir nos idées de France avec les plumails de nos feutres ou les dentelles de nos rabats... Interrogez la senora; je désire être fixé... Vous entendez; il m'importe de savoir précisément ce qu'elle a vu.

Don Juan retourna gravement vers la table, emplit un grand verre de vin de rota, et le présenta à Encarnacion en disant :

— Vous avez beau être de méchante humeur, seigneur duc, voilà ce qu'elles entendent maintenant par ces mots : quelques gouttes d'eau. Vous allez voir comment on guérit les paralysies de la langue... Bois, belle petite !

Encarnacion lampa une ample rasade et fit claquer sa langue gaillardement.

— Eh bien ! dit-elle en fixant sur Medina un regard clair et hardi, pourquoi m'en cacherais-je ?... C'est vous que j'ai vu, seigneur.

— Comment ! moi !

— Vous, en personne ! J'en ferais serment devant le saint tribunal !... et c'est justement parce que je vous ai vu que je suis venue ici, où je pensais rencontrer le comte de Palomas tout seul... car je ne croyais pas qu'un homme pût être double et se trouver à la fois dans deux endroits différents.

— Voilà qui est clair ! murmura don Juan, qui continuait de railler.

Le duc avait la tête courbée sur sa poitrine. Il gronda entre ses dents :

— Infâme coquin de Pedro Gil !...

— Vous dites ? demanda Palomas.

— Je dis, s'écria le duc, qui haussa les épaules avec colère, que cette fille est folle à lier !

— Par ma sainte patronne ! riposta Encarnacion qui avait recouvré toute la volubilité de sa langue, je ne sais pas, moi, si monseigneur a intérêt à me faire passer pour folle... Qu'il le dise, je suis aux gages de la maison... mais il me semble que j'ai l'esprit présent, et je ne sens rien clocher dans ma cervelle... Je cherchais le comte de Palomas, qui a été poli et convenable avec moi ce matin; j'avais quelque chose à lui dire en particulier, et comme je savais qu'il dînait en compagnie de notre maître, je me déterminais à le faire prévenir par un valet, lorsque .. Mais est-ce déjà si fou, ce que je vous dis là, messeigneurs ?

— Non, répondit don Juan; c'est très-sage. Continue.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre-Lyrique. — *Les Bleuets*, opéra-comique en quatre actes, de MM. Cormon et Trianon, musique de M. Jules Cohen. — Mlle Nilsson; MM. Bosquin, Lutz, Troy; Mlle Tual. — Nouvelles des théâtres lyriques : — MM. Bizet, Offenbach, Auber, Auguste Lippmann. — Opéra : — M. Faure dans *la Fiancée de Corinthe*. — Un exemple à suivre. — Odéon : — Début de Mlle Marie Guérin dans *l'École des Maris* — M. Martin; Mlle C. André. — Si Provost a un successeur? — De la nécessité des études premières. — Mort de Couder.

Le vent est aux ballades en musique. Hier l'Opéra empruntait à Gœthe sa *Fiancée de Corinthe*. *Les Bleuets*, que nous donne aujourd'hui le Théâtre-Lyrique, ne sont autre chose que *l'Orientale* de Victor Hugo, dramatisée par MM. Cormon et Trianon, avec le concours mélodique de M. Jules Cohen.

. . . .

La perle de l'Andalousie,
Alice, était de Peñafiel,
Alice qu'en faisant son miel
Pour fleur une abeille eût choisie.
Ces jours, hélas ! sont envolés!
On la citait dans les familles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

Un étranger vint dans la ville,
Jeune, et parlant avec dédain.
Était-ce un Maure grenadin?
Un de Murcie ou de Séville?
Venait-il des bords désolés
Où Tunis a ses escadrilles?...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

On ne savait. — La pauvre Alice
En fut aimée, et puis l'aima.
Le doux vallon de Xarama
De leur doux péché fut complice...

Ainsi chante la blonde Estelle, la sœur du riche laboureur Mengo. Armée de la faucille rustique, elle se dispose à célébrer avec ses jeunes compagnes la fête des moissonneurs. Soudain l'orage gronde, un coup de vent ouvre violemment la fenêtre de la grand'salle et laisse voir au dehors un vieillard à barbe blanche, vêtu de velours noir. Il achève le couplet dont une terreur involontaire a glacé les dernières notes sur les lèvres d'Estelle :

Le jeune homme aux cheveux bouclés,
C'était don Juan, roi des Castilles...
Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés !

La chanson dit encore autre chose : elle raconte, dans son dernier couplet, le triste sort de la pauvre Alice, à qui son royal amour valut une réclusion perpétuelle sous les grilles d'un monastère. Mais quel rapport y a-t-il entre Alice et Estelle? Fabio, celui qu'aime Estelle, est un soldat de fortune. Il ignore sa naissance. Sa bravoure est son seul titre : c'est à elle qu'il doit d'avoir été admis dans les gardes du roi, à elle aussi qu'il doit cette épée que le roi lui-même lui a remise devant tous, à la veille d'une expédition contre les Maures de Grenade. Les deux jeunes gens échangent leurs serments et leurs adieux; mais à peine Fabio s'est-il éloigné, que des hommes masqués s'élancent sur Estelle, qu'ils

enlèvent malgré ses cris; et, dans leur chef, nous reconnaissons le sombre vieillard qui, tout à l'heure, nous chantait d'une si belle voix de basse la ballade d'Alice.

Ce vieillard, je ne vous le cacherai pas plus longtemps, c'est le héros même de la ballade, c'est Juan, roi des Castilles. Le voilà, dans son palais, entouré de sa cour, fêtant, la coupe en main, la victoire que son armée vient de remporter sur les Maures. Il oublie un instant, dans l'ivresse du triomphe, la douleur poignante qui pèse sur sa vie. Son fils, l'héritier du trône, est indigne de lui : il se vautre honteusement dans les plus ignobles débauches. Quel contraste avec Fabio, brave, chevaleresque, et dont l'épée, cette épée qu'il lui a donnée, vient encore de se couvrir de gloire! Pour prix de ses services, Fabio supplie le roi de lui révéler le nom de son père. « Plus tard, lui dit le roi, fie-toi à ma tendresse. » Et, sur cette espérance entrevue, Fabio s'empresse d'aller retrouver son Estelle. Hélas! Estelle a disparu, et c'est Mengo qui, lui-même à la recherche de sa sœur, apprend à Fabio le rapt dont elle a été victime. Les deux jeunes gens jurent de découvrir et de punir le ravisseur.

A ce moment entre en scène un nouveau personnage, une jolie petite nonne, fraîche, accorte, au minois égrillard, et qui ne paraît pas, jusqu'à présent, avoir abusé du jeûne claustral. Saluez bien bas : vous avez devant vous la propre cousine du roi, la marquise de Quintanilla, l'héritière des princes de Léon, en religion sœur Dorothée. Un ordre du roi l'a mandée à la cour, et elle s'est fait accompagner d'une jeune novice dont le sort l'intéresse; car sœur Dorothée fait la pluie et le beau temps dans son couvent, un de ces couvents d'opéra-comique d'où l'on sort plus facilement encore qu'on n'y entre. La novice, vous l'avez deviné, c'est Estelle. Et maintenant pourquoi le roi a-t-il arraché sa noble cousine à ses devoirs pieux? Ces bijoux, ce voile blanc, ces parures de fiancée vous le disent. Les vœux de sœur Dorothée seront rompus : le roi lui destine un époux de son choix, au grand regret de la petite personne, dont le rêve serait de passer sa vie dans son couvent, à condition seulement qu'on l'en nommât grande abbesse.

La cour est réunie. Deux hommes sortent de la foule et viennent se jeter aux pieds du roi; c'est Mengo et Fabio; ils implorent sa justice contre le ravisseur d'Estelle. — Le ravisseur, c'est moi; Estelle est morte au monde, elle n'appartient qu'à Dieu. — La pauvre enfant paraît, conduite par Dorothée, qui supplie le roi de révoquer son arrêt. Le vieillard se laisse toucher; il consent à rendre Estelle à la liberté; mais Fabio devra épouser la princesse :

> Vous, don Fabio, suivez madame à la chapelle,
> Et devenez marquis en recevant sa main.

— Jamais, s'écrie Fabio, et il s'élance sur les pas d'Estelle.

Nous retrouvons la jeune fille au foyer de son frère, en proie à une fièvre ardente. Dans son délire, elle répète ce refrain d'autrefois, souvenir où la joie se mêle à la douleur. Enfin elle reconnaît son frère et son fiancé. Elle est sauvée, et l'espoir d'un avenir heureux commence à renaître dans ces trois cœurs qui s'aiment, lorsqu'un glas funèbre se fait entendre, accompagné de ces lugubres paroles : « L'infant royal est mort. » En même temps la porte s'ouvre et donne passage au roi lui-même; il s'approche de Fabio : ce secret qu'il lui avait caché, le moment est venu de le lui révéler. Fabio est son fils, le fils de cette Alice dont la vie s'est éteinte dans un cloître. Le trône aujourd'hui le revendique, le sang dont il sort lui crée des devoirs auxquels il ne saurait faillir sans déshonneur. Le jeune homme hésite cependant; mais Estelle, en vaillante Espagnole, lui trace la voie du sacrifice. Elle s'immole à la gloire de son amant et à l'intérêt de son pays.

Le dernier tableau est magnifique. Il représente l'intérieur de l'église de Peñafiel. Dans la partie supérieure, qu'illuminent les mille clartés des cierges, un escalier praticable conduit à une large tribune au-dessous de laquelle s'enfonce une crypte aux robustes colonnes et aux voûtes surbaissées. — Des fanfares annoncent l'approche du cortège royal. Bientôt les guerriers couverts de fer, les seigneurs en drap d'or, les cardinaux en écarlate s'avancent, précédant les deux princes qui s'arrêtent au milieu de la tribune. D'une voix forte, le roi annonce à l'assemblée qu'il abdique en faveur de son fils. Abaissez maintenant vos regards et vous apercevez dans l'ombre un cortège de voiles blancs qui défile silencieusement sous les arcades de la chapelle basse. La sœur Dorothée, portant le cordon et la croix de grande abbesse, tient par la main Estelle, qui vient prononcer ses vœux, — et pendant qu'au fracas de l'orgue qui ruisselle et des cloches qui sonnent à toutes volées, le cardinal-primat remet le sceptre au jeune roi et lui ceint au front le diadème, la jeune novice, avant de livrer ses beaux cheveux au fer sacré, murmure, comme un dernier adieu aux joies de ce monde, son doux refrain :

> Allez, allez, ô jeunes filles !
> Cueillir des bleuets dans les blés !

Tout cela n'est pas aussi clair que je vous l'explique, et c'est là le défaut qu'on est en droit de reprocher au livret de MM. Cormon et Trianon. La qualité qu'on peut y relever, c'est l'abondance et la variété des situations musicales. Ballades, romances, ariettes, chants de guerre, pastorales, *brindisis*, prières, marches, chants religieux, que sais-je encore? toutes les passions en jeu, l'amour, la fureur, la douleur, la joie et jusqu'à une malédiction paternelle, je ne saurais dire ce qu'on n'y trouve pas — à part toutefois le côté bouffe dont M. Jules Cohen probablement n'aura pas voulu; car il était en germe dans le poëme, et la petite nonne, que les auteurs ont faite si folâtre en paroles, pouvait aussi bien l'être en musique.

La partition de M. Jules Cohen dénote un musicien exercé et qui connaît à fond tous les secrets de son art. Son orchestre est habilement écrit, les voix sont bien traitées, et je suis convaincu qu'on ne trouverait pas dans son harmonie un solécisme à reprendre. Ce que l'on cherche en vain, c'est le style personnel. La mémoire trop riche de M. Jules Cohen lui joue à chaque instant de mauvais tours. Je lisais hier un journal où *les Bleuets* étaient qualifiés d'œuvre magistrale. Je le crois bien! Tous les maîtres de la musique, Weber, Rossini, Meyerbeer, Donizetti, Auber, Gounod pourraient, s'ils y mettaient de la méchanceté, y réclamer chacun leur contingent des droits d'auteur. Dès l'ouverture, je n'entendais autour de moi que ces exclamations : « Tiens, *Guillaume Tell!* tiens, *Freyschutz!* » Et ainsi de suite pendant le cours de la pièce : « Tiens, le prélude de *l'Africaine!* tiens, *Faust!* tiens, *Mireille!* » Il est des écrivains qui, avant de prendre la plume, ont l'habitude de *s'entraîner* par la lecture de quelques pages d'un auteur favori. Ce procédé est sans doute celui de M. Cohen. Je crois qu'il fera bien d'y renoncer, et de démeubler un peu sa mémoire au profit de son imagination.

Ceci entendu, il est juste de reconnaître que plusieurs morceaux ont été bien accueillis du public. Deux ont été bissés : le chœur des *Étendards* et l'ariette du troisième acte où Mlle Nilsson déploie toutes les ressources de sa virtuosité. L'air des *Bleuets*, qui revient plusieurs fois dans l'ouvrage, traduit bien la grâce mélancolique du texte. La romance du ténor a du charme dans sa mélodie un peu vague. Il faut encore citer le chœur des soldats, morceau ferme et vigoureux qui n'a que le tort de venir après celui de Faust, le finale du troisième acte sonore et dramatique, enfin le dernier tableau dont l'ensemble a de la grandeur, et qui est, à mon avis, la meilleure page de la partition.

L'ensemble est lourd et gagnerait à être allégé d'un quart. Une coupure, que je puis signaler dès à présent aux auteurs, est celle du duo du troisième acte entre Mengo et Fabio, non que le morceau en lui-même ne vaille pas les autres; seulement il a le tort grave de n'être pas en situation. Mengo vient réclamer sa sœur à Fabio que certains indices lui désignent comme le ravisseur. Il semble que les deux hommes ne doivent avoir rien de plus pressé que de s'expliquer : Fabio pour se disculper, Mengo pour connaître le sort d'Estelle. Au lieu de cela, ils se mettent à chanter ensemble : *Douleur mortelle, ô mon Estelle*, etc..., et l'explication ne vient qu'ensuite. C'est tout simplement absurde. Pendant qu'il était en train de s'inspirer de Meyerbeer, M. Jules Cohen eût bien fait de lui emprunter sa haute intelligence dramatique.

Un peu incertaine au premier acte, Mlle Nilsson s'est raffermie aux suivants. Dans son air : *Je ris, je chante*, elle a enlevé la salle : c'était bien là l'oiseau fêtant sa liberté, battant joyeusement de l'aile et jetant à tous les échos ses fusées de notes éclatantes. Ses vocalises, ses *staccati* dont l'audace ne coûte rien à la justesse, tous les casse-cou vocaux semés là comme à plaisir par le compositeur, ont été exécutés par la cantatrice avec une étonnante perfection. Mme Sass, sa nouvelle camarade de l'Opéra, lui a jeté son bouquet aux acclamations du public. Comme actrice, Mlle Nilsson réalise à merveille la touchante figure d'Estelle. Il n'est pas jusqu'au refrain de la ballade qui ne s'harmonise ici avec ses yeux d'azur et ses cheveux blonds comme les blés. Qu'on ne se figure pas que la vérité locale ait à en souffrir. Ainsi que l'a fait remarquer très-justement Théophile Gautier, les cheveux blonds ne sont pas une anomalie chez les señora, et sans sortir de notre pays, — en regardant un peu haut. — nous pourrions trouver un démenti à l'opinion commune.

Bosquin n'a pas mal chanté; mais sa voix est insuffisante; il ne nous donne qu'un *tenorino* là où il faudrait un ténor.

Lutz est voué aux rôles de père : il s'est fait une réputation dans celui de la *Traviata* qu'il disait fort bien. Celui des *Bleuets* lui est également favorable. Il a de l'expression, de la méthode, du style même, il est fâcheux seulement que ses moyens le trahissent parfois : il a besoin de veiller sur ses intonations douteuses.

Troy doit comprendre aujourd'hui ce qu'il en coûte de forcer son organe et de déplacer son diapason. Sa magnifique voix n'a plus sa justesse et sa solidité d'autrefois. Le mal n'est pas sans remède, mais il faut aviser au plus vite.

Mlle Tual est piquante dans son personnage de nonne dont peut-être elle accentue un peu trop le côté égrillard : on dirait non pas une princesse, mais une *manola* entrée en religion.

~~~ Les reprises, on le voit, commencent à céder la place aux œuvres nouvelles. Après *les Bleuets*, le Théâtre-Lyrique nous offrira *la Jolie Fille de Perth*, de M. Bizet. A l'horizon de l'Opéra-Comique, nous voyons poindre le *Robinson Crusoé* d'Offenbach, que ne tardera pas à suivre le nouvel opéra d'Auber. Enfin le théâtre de Bade, qui a eu, comme on sait, l'étrenne de plusieurs œuvres passées depuis sur ces deux scènes, prépare pour la saison prochaine un opéra-comique en deux tableaux, intitulé : *les Quatre Neveux de Pandolphe*. Le poëme est de M. A. de Vallière; la partition, de M. Auguste Lippmann (de Strasbourg) sur qui des compositions empreintes d'une vive originalité ont déjà appelé l'attention du monde *dilettante*. — Décidément, l'art se décentralise.

~~~ A quelque chose malheur est bon. David, atteint d'une indisposition — à laquelle sans doute il faut attribuer sa faiblesse à la première représentation de *la Fiancée de Corinthe*, — s'est vu forcé de quitter son rôle. Il faut être initié aux choses du théâtre pour savoir ce que c'est qu'un succès *coupé*, et quel terrible coup un retard de quelques jours peut porter à une œuvre dramatique. Les auteurs étaient aux champs lorsque Faure est venu gracieusement à leur secours. Oui, Faure lui-même, lui, le premier à l'Opéra par la position et par le talent, il s'est offert de remplacer son camarade indisposé. Le rôle n'était pas écrit dans sa voix; secondaire dans la pièce, il était à plus forte raison hors de proportion avec la valeur et l'importance de l'artiste. N'importe. En quarante-huit heures Faure l'avait appris, répété et le jouait devant une salle comble. Je vous donne à penser s'il a été applaudi et fêté! La partie de Polus ne se compose que d'un air d'entrée se continuant en duo et du trio dont j'ai parlé dans mon compte rendu de *la Fiancée de Corinthe*. Par l'accent, l'ampleur, la profondeur de sentiment qu'il y a mis, Faure en a fait une création de premier plan. Les applaudissements qui lui ont été adressés à plusieurs reprises s'adressaient non pas seulement à l'abnégation du pensionnaire, mais à l'admirable voix du chanteur et à son style magistral. Électrisée au contact du grand artiste, Mlle Mauduit s'est montrée plus brillante encore que le premier jour. Mlle Bloch aussi a enlevé son brindisi avec plus de chaleur et d'éclat. Ainsi remontée, *la Fiancée de Corinthe* a son avenir assuré : elle ne quittera plus le répertoire.

~~~ Le même soir, l'Odéon nous avait conviés aux débuts de Mlle Marie Guérin. Le spectacle commençant par *Phèdre*, nous avons pu, sans avoir à résoudre le problème de l'ubiquité, assister successivement au triomphe de Faure et au succès plus modéré de la jeune artiste. A vrai dire ce début, dont on avait fait quelque bruit à l'avance, ne le méritait guère. Les qualités de Mlle Marie Guérin sont surtout des qualités négatives. Son jeu est sage, sa diction suffisante, sa beauté de celles qui ne provoquent pas l'incendie. Il y a, chaque année, au Conservatoire, cinq ou six jeunes personnes qui ne valent ni plus ni moins. Le rôle d'Isabelle est comme un trait d'union entre ceux d'Agnès et de Rosine : il a un peu de l'ingénuité de l'une et beaucoup de la malice de l'autre. La débutante ne paraît pas s'en douter. Elle le récite sans accent et sans relief. Peut-être aussi s'est-elle trompée de route, et sa physionomie sérieuse l'appelle-t-elle plutôt à l'interprétation du drame ou de la comédie tempérée qu'à celle de la comédie vive et enjouée. C'est une expérience à faire et je désire qu'elle soit plus décisive, en faveur de Mlle Guérin, que celle de l'autre soir.

Martin jouait Sganarelle. On me l'avait beaucoup vanté dans l'ancien répertoire. Des personnes dont le jugement doit être compté le mettaient au-dessus de Talbot et de Barré, et il ne fallait pas trop leur tirer l'oreille pour le leur faire désigner comme le successeur de Provost. Je crois qu'il faut en rabattre. Cet artiste a des qualités précieuses : son masque est mobile et gai; son physique étoffé peut lui permettre d'aborder l'emploi complet des financiers, ce que l'on appelle en termes de coulisses les *manteaux* et les *ventres dorés*. Intelligent, il l'est sans nul doute et il l'a prouvé dans Sganarelle. Voilà pour l'actif. Mais... mais son jeu manque à la fois d'ampleur et de nuances. Ses bons petits camarades diraient que c'est un *bouleur*, qu'il déblaye ses rôles et qu'il ne les dit pas. Sa diction, en effet, n'a rien de ferme ni d'arrêté. Sa voix, trop haute de diapason, a besoin d'être travaillée, étendue et assouplie. Ces défauts-là peuvent se corriger : il faut seulement que Martin ait le courage de se remettre à l'école, qu'il se fasse initier par un des excellents professeurs du Conservatoire à ces études premières sans lesquelles l'interprétation des chefs-d'œuvre du répertoire restera toujours un écueil, même pour les organisations le plus richement douées. Que Martin jette les yeux sur certains de ses camarades de la Comédie-Française et il me comprendra à demi-mot.

Rien à dire des autres interprètes de *l'École des Maris*, si ce n'est toutefois de Mlle C. André, qui met de la grâce et de la distinction dans le personnage de Léonor.

~~~ Ce brave Couder, qui vient de nous être enlevé par une mort si inattendue, était un comédien de jet et de spontanéité, de la famille des Sainville et des Bernard-Léon. — Oui, un comédien, quoi qu'en aient dit certains de mes confrères. Je ne parle pas de sa verve, de son entrain, de la façon dont il remplissait la scène et dont il calcinait les planches, ni même de son originalité — il y a des farceurs originaux, témoin Léonce. — Ce que Couder avait en plus, c'était l'observation. Son personnage étant donné, il le poussait à la charge et à l'outrance, mais toujours dans le sens de la logique relative : à travers la caricature on pouvait suivre le trait principal. Voyez le général Boum, un type grotesque, je le veux bien, mais enfin un type : ne sentez-vous pas là un effort de composition? Un des auteurs de *la Grande-Duchesse* m'a raconté que cette idée si bouffonne de faire partir ses pistolets et d'en renifler la fumée en guise de sels anglais était une invention de Couder. Il trouvait ainsi des tics, des gestes, des jeux de voix et de physionomie qu'il cousait à ses rôles et qui en doublaient l'effet comique. Par-dessus tout cela planait une belle humeur sans prétention, une gaieté communicative dont l'explosion était immédiate, irrésistible. Il ne faut pas trop mépriser les genres secondaires : le théâtre de Molière ne doit pas nous faire oublier le théâtre de la Foire, la musique de Meyerbeer celle d'Offenbach. En son genre, Couder ne sera pas de sitôt remplacé. Nous qu'il a tant amusés, nous lui devons au moins quelque reconnaissance, et, comme chantait autrefois, après la mort de Brazier, ce même Théâtre des Variétés où reviendra plus d'une fois le souvenir du pauvre artiste :

> Donnons un' larme à celui
> Qui nous fit tant rire.

GEROME



REVUE PASSÉE AU BOIS DE BOULOGNE, EN L'HONNEUR DE S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE, le 2[illegible] octobre; dessin de M. Lix. — Voir page 6[illegible]3



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LES JEUNES CHINOISES DE LA MAISON A. THE[illegible]
d'après [illegible]

L'ARSENAL DE VIENNE

Il y a longtemps déjà que la ville de Vienne, trouvant son vieil arsenal insuffisant, décida qu'il en serait construit un nouveau. Cette construction toutefois ne demeura pas moins de vingt ans à l'état de projet. Enfin les travaux, commencés sous le présent gouvernement, ont été depuis quelques années poursuivis avec activité, sous la direction de M. le baron d'Augustin; et le nouvel arsenal peut être dès aujourd'hui considéré comme un des monuments les plus intéressants de Vienne.

Il est situé entre le canal de Neustadt et le chemin de fer de Trieste. C'est une espèce d'immense forteresse rectangulaire, dont les angles sont formés par des pavillons carrés, réunis au moyen de huit corps de bâtiments à quatre autres pavillons placés au milieu de chaque face du carré. Cette ligne ininterrompue de constructions renferme dans sa vaste enceinte :

Un musée pour la conservation des armes historiques et des armes nouvellement fabriquées;

Une manufacture d'armes;

Une fonderie de canons et de munitions;

Un atelier de forage et trois autres ateliers divers;

Une chapelle et une infirmerie.

Le pavillon du milieu, du côté de l'entrée, est habité par le commandant, et occupé par la chancellerie, la salle du conseil et divers bureaux; les autres pavillons contiennent des casernes pouvant loger 2,464 hommes. Enfin les quatre pavillons des angles sont armés de dix-huit canons, dont six sur chaque face et trois sur chaque flanc.

Nous donnons un dessin représentant la porte du musée de l'arsenal, assez curieux morceau d'architecture. Ce musée est très-riche en souvenirs historiques de toutes les époques; mais la nomenclature seule dépasserait les limites qui nous sont assignées. Nous devons donc nous borner à citer le chapeau de Godefroid de Bouillon, que le chef des croisés reçut du pape au moment de son départ pour la terre sainte; le pourpoint de buffle du roi Gustave-Adolphe; le drapeau de sang du grand vizir Kara-Mustapha; la grande chaîne avec laquelle les Turcs voulurent barrer le Danube en 1529, une des mille chaînes fabriquées par les mêmes Turcs pour conduire les prisonniers chrétiens en esclavage et qui leur furent prises par le prince Cobourg et le général Souvorow; le ballon aérostatique capturé sur les Français à Wurzbourg; le drapeau de Kosciusko; la cotte de mailles du général Montecucculi; les armures d'Attila, de Sobieski, de Charles-Quint et celle d'une moderne amazone, Libiessa, reine de Bohême.

FRANCIS RICHARD

EXPOSITION UNIVERSELLE

La Roumanie. — Sa configuration. — Ses forêts. — Leurs produits. — Un paysan roumain — Son costume. — Sa maison et son mobilier. — Les étoffes. — Les tapis — Les aliments. — Les fleurs — Les plantes. — Les tissus de lin et de chanvre. — La langue. — Les montagnes. — Les fleuves. — Les fromages. — Le pétrole — L'ambre.

Beaucoup de Parisiens, j'en ai peur, ne connaissent la Roumanie que par l'édifice que l'on voit dans le parc de l'Exposition, et que caractérisent assez étrangement deux tours bizarrement penchées. Assurément vous auriez étonné beaucoup des promeneurs qui visitaient naguère cette tour, si vous leur aviez appris que la Roumanie se compose des anciennes principautés de la Moldavie et de la Valachie, que l'Autriche la borne au nord et à l'ouest, qu'à l'est elle longe certaines parties de la Russie et de la Turquie, et qu'au sud elle se trouve côte à côte avec le dernier de ces empires, dont le voisinage ne laisse point parfois que de lui devenir inquiétant et incommode.

La forme générale de la Roumanie est celle d'un arc recourbé; sur la carte, elle représente un amphithéâtre qui monte graduellement du Danube aux monts Carpathes et qui se divise en trois régions successives : les plaines du sud, les collines où se cultive la vigne, et les montagnes que recouvrent des forêts séculaires. Le sapin, le mélèze, le pin, le genévrier et le bouleau occupent les sommets les plus élevés de ces montagnes; un peu plus bas apparaissent l'if, le frêne, le chêne, l'érable, le mérisier, le sorbier et le noyer; à la base de leurs flancs dominent l'yeuse, l'érable, le sycomore, le frêne, le tilleul, l'orme, le prunellier, l'acacia et le fusain.

Peu de ces forêts reçoivent un aménagement régulier. Beaucoup restent inexploitées, et dans la plupart les arbres meurent de vieillesse. A peine l'État et un petit nombre de particuliers commencent-ils à réglerles coupes de bois.

En outre des bois d'œuvre et à brûler, les forêts dont je vous parle fournissent du charbon, de la résine, de l'amadou, de la potasse et du liége.

La résine se recueille et se met dans des étuis en écorce de sapin, et s'emploie dans le pays à la fabrication des vernis et à parfumer les appartements. Les paysans se servent de l'amadou pour se procurer du feu au moyen de pierre à fusil; dans les villes on le mélange à des plantes odoriférantes, surtout au mélilot, pour allumer les pipes.

Si l'on veut bien se rendre compte des ressources et des mœurs de la Roumanie dans les campagnes, il faut entrer chez un paysan établi entre la région des forêts et celles de la plaine.

Cette maison est construite sans autres matériaux que des bois de sapin dégrossis sur place et débités en poutres, en tuiles, en porte, en fenêtres et en plancher. Sur son seuil se tient un homme à la figure bronzée, la tête couverte d'un bonnet fait de la peau fine d'un agneau gris dont on a tué la mère avant qu'elle mît bas. D'autres peaux blanchies par des procédés spéciaux au pays, la toison en dedans et ornées à l'extérieur de broderies en laine et en soie, composent ses vêtements qui consistent en un *cojok*, espèce de grand paletot, d'un *mintean* ou veste, du *peplar*, gilet sans manches boutonnant sur le côté, et enfin de larges pantalons.

Le mobilier consiste à peu près exclusivement en grands lits plats, posés sur des bancs de bois fixés au sol et occupant un des côtés de la chambre principale. Ils sont recouverts de nattes, cachées elles-mêmes sous d'épais tapis chargés de coussins et sur lesquels s'étale une immense courte-pointe en étoffe de laine dont les franges retombent à terre.

Ces étoffes sont de deux espèces, et on les appelle, en langue roumaine : *cadrille* et *chrame*. La dernière est toujours d'une seule couleur, soit rouge, soit verte, soit blanche; mais ses fils, rehaussés comme dans le velours épinglé et tordus à chaque maille, lui donnent l'aspect d'une toison très-fournie. La *cadrille* consiste en un tissu souple, d'une laine assez fine, et ornée ordinairement de carreaux rouges et verts. Une étoffe analogue, mais plus épaisse et à couleurs moins vives (ordinairement des carreaux blancs et noirs), porte le nom de *cerga* lorsqu'elle recouvre les voitures, et de *zeblea* lorsqu'elle sert de tapis.

D'autres tapis que les paysans fabriquent au métier varient d'une localité à l'autre, quant aux formes, aux dimensions, à la disposition des couleurs et des dessins, et même quant aux tissus. Ce sont les *paturos* en feutre épais de couleur grise ou bleue, et les *plocade* ou *procovitza*, grands carrés d'environ deux mètres, en épais tissus faits avec de la laine blanche, rouge, grise ou bleue, dont les bouts forment toison sur l'une des faces de l'étoffe. On fait dans le même genre des manteaux appelés *sarica*.

On nomme *velintze* ou *laïtcher* un tissu épais de grosse laine mesurant de cinquante à soixante-dix centimètres de largeur, orné d'un dessin rayé dans le genre des étoffes algériennes. Les paysannes roumaines font preuve de beaucoup de goût dans l'agencement de ses couleurs tranchantes.

Le tissu des tapis appelés *covor*, *scortza* et *kilinie*, au lieu de raies transversales, a des ornements très-variés de diverses couleurs. Ce sont tantôt des losanges, des gradins ou des échelons; tantôt des croix, des zigzags, et même des imitations grossières de fleurs et d'animaux; le paysan roumain préfère ce genre de tapis à tout autre. Il en recouvre son lit, il en tapisse les cloisons de son logis et même les étale sur le parquet de sa maison aux jours de fête. Certaines localités sont plus spécialement renommées pour leur fabrication : ce sont les villages des districts de Romanatzi, de Buzeo, d'Halomitza, de Mustchelle, de Coverlin et surtout les couvents de religieuses. Le prix de ces étoffes varie d'après leurs qualités, leur grandeur et la disposition plus ou moins compliquée des dessins. Un petit tapis mesurant un mètre cinquante centimètres de longueur sur quatre-vingt-cinq centimètres de largeur, se vend environ trente-cinq francs; s'il avait quatre mètres de longueur sur cinquante centimètres de largeur, il pourrait valoir jusqu'à deux cents francs.

Pour fabriquer ces tissus, on ne soumet la laine à d'autres préparations que le lavage et la teinture; aussi conservent-ils une certaine rudesse et je ne sais quoi de graisseux.

Les religieuses moldaves mettent un soin excessif à tisser, soit avec de la laine blanche, ou teinte en noir et en marron, soit avec de la laine mêlée de soie, toutes les étoffes dont elles se servent; elles fabriquent des voiles noirs d'une finesse admirable, que l'on nomme *camilasques*, des flanelles, des toiles de laine plus ou moins épaisses qui portent le nom de *muhaer*, et des draps que l'on appelle *chalk*.

Les paysans, de leur côté, tissent beaucoup de laine pour en faire des draps épais, qu'ils appellent *abo* ou *dimié*, et qui sont ordinairement blancs, marron ou vert foncé.

Les aliments de votre hôte, car il s'empressera de vous faire un accueil cordial, seront infailliblement des escargots, une pièce de lard exquise, car le cochon à demi sauvage qui la fournit, ne se nourrit que de glands, de racines de fougères, de *ourda* ou petit-lait durci, et de *mamaliza*. Les paysannes roumaniennes préparent cette dernière espèce d'aliment, qui sert de pain à leur famille, en jetant peu à peu dans l'eau bouillante de la farine de maïs qu'elles ne cessent de remuer que lorsque cette préparation, destinée à être mangée chaude ou froide, prend un certain degré de consistance.

Il faudrait que vous eussiez affaire à des gens bien pauvres, pour que le repas ne se terminât point, en guise de dessert, par des *dulcitzi*, pâtes à demi liquides, où le miel et le sucre s'associent à des pétales de violettes, de roses et de tilleuls.

La culture des fleurs est très-répandue en Roumanie. Presque chaque maison de paysan possède un petit jardin consacré aux fleurs et aux plantes odoriférantes, telles que le basilic, la marjolaine, la mauve, la rose, l'œillet, la giroflée, et la jonquille.

Parmi les plantes odoriférantes qui croissent dans les champs à l'état sauvage, on distingue surtout la menthe, la sauge, la camomille, le thym, la lavande et le mélilot, qui sont d'un usage très-fréquent dans les familles. Certains districts de la montagne produisent d'excellente mélisse; les moines et les religieuses en fabriquent une liqueur appelée *Esprit* ou *Eau de mélisse*, très-recherchée, dit-on, pour ses qualités toniques et stomachiques.

Les paysans de la Roumanie boivent peu de vin, quoique cette contrée en produise une assez grande quantité.

Les localités qui renferment des vignobles sont disséminées dans toute l'étendue du territoire; cependant les vignes les plus renommées se trouvent situées dans la région des collines qui se développent au pied des monts Carpathes.

Il existe en Roumanie quatre crus de premier ordre, à savoir : Cotnar, district de Jassy; Dragachani, district de Volcea; Dealo-Mare, districts de Prohova et de Buzeo; et Odobesti, district de Putna.

Les Roumaniennes s'estiment à bon droit pour les premières filandières du monde, et personne en effet ne manie comme elles la quenouille. Elles cultivent, elles recoltent, elles rouissent, elles teillent elles-mêmes leur lin ou leur chanvre, et elles en font soit des toiles épaisses ou fines, soit des nappes et des serviettes dont elles se complaisent à remplir leur logis; car l'abondance et la beauté du linge de toute nature constituent dans la campagne roumaine, comme chez nos paysans français, un véritable luxe. Elles donnent à la toile une blancheur éblouissante, en la lavant à l'eau froide et en l'exposant ensuite sur l'herbe à l'action de la lumière et de la rosée. Elles se font, en outre, avec la soie qu'elles récoltent, des voiles appelés *marasmes*, et des chemises appelées *rés*, dont elles se parent aux bons jours et qu'elles ornent, de façon à rendre une fée jalouse, de broderies en soie et d'agréments en laine.

Les paysans roumains qui habitent les deux versants des Carpathes, jusqu'à l'embouchure du Danube, sont un peuple de race latine, descendant des colonies romaines établies dans l'ancienne Dacie. Leurs traits, leurs costumes, leurs mœurs et surtout leur langue, en sont des preuves irrécusables.

La langue de la Roumanie dérive du latin, modifié par un mélange des langues gothiques et slavones.

Sa population s'élève à environ quatre millions cinq cent mille habitants, et son étendue à treize cent trente milles géographiques, c'est-à-dire à six mille cent vingt-trois lieues carrées.

L'aspect des montagnes, qui appartiennent à une branche des Alpes carpathes, varient de hauteur entre deux mille cinq cents à huit mille pieds. De nombreuses vallées sillonnent la Valachie dans le sens de sa plus grande largeur, et la Moldavie dans le sens de sa longueur; elles portent toutes leurs eaux dans le Danube, principale artère navigable de la Roumanie, et qui longe les deux provinces sur une étendue d'environ cent vingt-cinq lieues. Ce fleuve, l'ancien Ister ou Danubius, appelé en roumain *Dounaré*, jauge une profondeur de dix-huit à soixante pieds. Sa largeur varie beaucoup le long de la côte roumaine; elle atteint plus d'une lieue à l'embouchure de l'Olto. Il entoure en outre plusieurs îles, dont quelques-unes inhabitées sont couvertes de forêts et de pâturages.

A son entrée en Roumanie, le Danube, embarrassé par les rochers appelés *Portes de fer*, y forme des cascades de quatre cents pieds de hauteur, et présente des difficultés sérieuses à la navigation, surtout quand ses eaux sont basses.

En général, la rive roumaine, fort plate, contient, presque tout le long de sa côte, des lacs très-poissonneux formes par les eaux détournées du Danube; ces lacs portent, en Roumanie, le nom générique de *balta*.

A son embouchure dans la mer Noire, le Danube se partage en trois branches : Sulina, Saint-Georges, Kilia (Tiagola). Les obstacles qu'offrait à la navigation le passage de la Sulina ont presque entièrement disparu, grâce aux travaux de la commission européenne du Danube.

La question des chemins de fer est agitée depuis plus de quinze ans en Roumanie, et jusqu'ici les concessions accordées, à diverses reprises, à des compagnies indigènes et étrangères n'ont abouti à rien. Le gouvernement fait construire aujourd'hui, sur une étendue de soixante-douze kilomètres, une voie ferrée qui partira de Bucharest pour aboutir à Giurgevo.

Des télégraphes électriques mettent en rapport toutes les villes de la Roumanie; les lignes de transit correspondent avec Czernowitz, Cronstadt, Orsowa, sur la frontière autrichienne et avec la Turquie, à l'aide d'un câble qui traverse le Danube; et avec la Russie, à Scouleni.

Pour en revenir au paysan roumain, disons que l'on voit figurer presque toujours sur sa table du fromage fait de lait de vache ou de brebis. Avec le dernier on fait différents fromages blancs et doux nommés *cache*, *brândza* et *ourda*. Aux mois d'août et de septembre, on les met dans des cuves avec des couches alternées de gros sel, et l'on repand du lait par-dessus. On les y laisse fermenter une partie de l'hiver et on ne les consomme qu'aux approches du printemps, dans la dernière semaine du carnaval, qu'on appelle pour cette raison la semaine de fromage, *septemâna brandzei*.

Les fromages des montagnes sont piquants et secs; le plus connu est le *brândza de burdouf*, ainsi appelé parce qu'on le conserve dans des outres ou des vessies.

L'exploitation minérale la plus importante en Roumanie est celle du sel gemme constituée par un monopole de l'État. On le trouve surtout en gisements compactes dans la marne verte, l'argile grise, le gypse, la houille, le schiste micacé, l'ocre et le sable.

Une autre matière minérale prend depuis quelque temps, en Roumanie, une importance assez grande : c'est le pétrole. Les sources en sont si abondantes que souvent on les voit surgir des flancs des collines. Dans certains endroits même le sol en est tellement imprégné qu'il répand dans l'atmosphère une odeur très-prononcée de goudron, et prend feu aussitôt qu'on en approche une flamme. Des puits de pétrole ouverts presque au niveau du sol procurent, depuis un temps immémorial, une espèce de goudron, qui ne sert qu'à graisser les chariots des paysans et à éclairer leurs maisons.

Parmi les produits de la même formation que le pétrole,

citons encore l'ambre, qui existe en abondance dans la montagne de Silicio. Cet ambre, généralement brun, varie néanmoins beaucoup de nuances qui vont du jaune orange ou rougeâtre au noir à reflets verts.

Avais-je raison quand je disais en commençant que bien peu de Parisiens connaissaient la Roumanie?

SAM. HENRY BERTHOUD.

COSTUMES GRECS

De toutes parts les vieux costumes nationaux tendent à s'effacer. C'est aux journaux illustrés qu'il appartient, maintenant ou jamais, d'en fixer le souvenir par la gravure avant qu'ils aient complètement disparu.

En Grèce, la coiffure générale est le fez rouge, semblable à celui des Turcs, mais presque deux fois aussi haut. Hommes et femmes, demeurés fidèles à la tradition, portent également cette coiffure. Les hommes l'ornent d'un gland bleu, les femmes d'un gland d'or ou d'argent, avec un enlacement de broderies plus ou moins riches.

Les femmes grecques ont ordinairement les cheveux abondants. Elles les laissent pendre dans le dos en deux longues tresses. Leur costume se compose d'une ou de plusieurs robes s'entr'ouvrant pour laisser voir la chemise blanche, et retenues sur le devant par des agrafes d'argent. La dernière robe, ornée de broderies à sa partie inférieure, est retenue à la taille par une large ceinture de couleur. Une tunique flottante sans manches se passe encore par-dessus cette robe. La tunique est d'étoffe blanche, brodée dans le dos, par devant et sur toutes les coutures. Souvent un voile recouvre en outre la tête et les epaules.

Les hommes s'habillent d'une sorte de large blouse, toujours d'une blancheur irreprochable, qui leur descend au genou. Par dessus, ils nouent la ceinture, puis revêtent un gilet qui reste ouvert sur le devant et une veste à manches flottantes, qui rappelle assez le dolman des hussards. Des bas blancs et des souliers rouges à pointe recourbée complètent le costume.

En regard des deux personnages, homme et femme, vêtus de la façon que nous venons de dire, le dessinateur en a mis deux autres qui portent le costume grec modernisé. On n'a pas l'embarras du choix.

HENRI MULLER.

DU RIRE

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR UN SUJET DIFFICILE

(Suite et fin[1].)

Odorat (Déception de l').

On présente à quelqu'un un bouquet de violettes, saupoudré d'ellebore; il aspire avidement l'odeur, et éternue à se faire sauter la cervelle. On rit. De quoi?

1° De l'erreur morale;

2° De la figure ridicule qu'il fait en éternuant;

3° De la colère *impuissante* qu'il témoigne en éternuant (si, toutefois, on a affaire à un sot et s'il y a colère impuissante).

On rit, si une jeune fille cache une épingle très-fine et très-piquante au milieu d'un bouquet de violettes, et le présente à un admirateur qui l'ennuie. Le piqué aurait dû prévoir et deviner la plaisanterie. « Je l'eusse devinée, moi, en voyant les yeux de la jeune fille. Donc, je suis supérieur au piqué... »

Il est superflu de faire observer, pour la centième fois, que tous ces rires-là sont détruits par la compassion; par exemple, si l'admirateur ridicule se pique trop fort à l'épingle cachée dans le bouquet de violettes, et qu'il perde beaucoup de sang.

Ouïe (Déception de l').

On promet à quelqu'un de lui faire entendre M. Pignatelle, qui chante divinement. Enfin, après un quart d'heure de sollicitation et d'attente, ledit duc chante.

1° Attente déçue, erreur morale; on rit de l'imagination faussement persuadée;

2° Grimace, en entendant ces glapissements diaboliques. Quelle source de ridicule pour un homme froid et raisonneur, que toutes les douleurs d'un pauvre amoureux!... Le philosophe voit son ami manquer à la fois d'esprit, de prudence et de courage. Quelle bonne jouissance d'amour-propre!

1° Manque d'esprit: concevoir des espérances si facilement;

2° Manque de prudence: mettre la source de toutes ses joies, de tout son bonheur dans une seule personne, et encore cette personne est une femme;

3° Manque de courage: être mortellement affligé de voir s'évanouir le bonheur qu'on avait espéré.

Folie de la base des joies et des chagrins; nouvelle folie dans l'excès de ces joies et de ces chagrins. Le philosophe rit, pourvu que sa bonne étoile préserve sa gaieté de ce raisonnement: « Ces joies, ces désespoirs, c'est là vivre, et moi je suis congelé. »

Un ancien auteur dit: « Je tiens que c'est une opinion fausse que celle qui dit que l'on peut ôter la rate aux laquais (Joubert, page 284), pour les rendre plus légiers, car ils en mourraient, et, par conséquent, deviendraient immobiles. »

Cette dernière ligne me fait rire; je ris de la bonhomie de l'auteur, qui a cru une telle explication utile au lecteur.

Nous rions presque autant des erreurs narrées ci-dessus, quand elles sont contées naïvement, que si nous en étions actuellement témoins. Le premier sonnet de Pétrarque, qui me fait pitié, fait rire beaucoup de gens secs.

Les maris trompés dans leurs droits les plus chers

Ce qui rend si bonne et si fertile cette source du rire, c'est que difficilement un mari trompé arrive à nous sembler digne de pitié.

Vous savez que le rire ne s'arrête qu'à la vue du *digne de pitié;* donc, on peut présenter sur les maris trompés des choses beaucoup plus *fortes* que contre aucun autre genre de déception.

« Il nous semble laid sans en avoir compassion, dit un vieil auteur, qu'un homme soit ainsi moqué. »

Dans tous les genres de comique, dès que le ridicule arrive au *digne de pitié,* il est mauvais. Par exemple, c'est du mauvais comique que la pauvre vieille des *Voitures versées,* chantant:

Oui, oui, j'ai bien cinquante ans.

On a pitié d'une pauvre femme de cet âge qui a des prétentions sérieuses à accrocher un amant; il faut au poëte comique une grande délicatesse d'âme.

Le ridicule qui fait le plus de plaisir est celui par lequel un homme repousse celui qu'on voulait lui donner. On rit du malheur du plaisanté et il ne peut pas y avoir de *compassion* pour arrêter le rire, car le moqué a commencé l'attaque. Extrême rapidité et vivacité de l'impression. On rit de l'attaquant qui se voit trompé dans un projet et donner un ridicule[1].

Les Italiens doivent rencontrer bien rarement cette espèce de rire et de plaisir, au contraire des Français. C'est une revanche de l'amour, que nous n'avons guère, et des beaux-arts que nous n'avons jamais: c'est un effet de la *furia francese.*

L'*imprévu,* il me semble, manque aux histoires comiques italiennes. C'est que l'esprit de ce peuple ne peut pas se remuer rapidement, il est lent; l'habitude des passions profondes, est, ce me semble, la cause de cette lenteur dans ses mouvements. Je faisais ces réflexions ce matin, en parcourant un vieux bouquin italien, avec estampes en bois, intitulé: *Filosofia morale del Doni. Venezia,* 1506, pet. vol. in-4°, recouvert en parchemin. (Le lire dans quelque moment perdu à la bibliothèque ma voisine.)

L'injure ne fait pas rire; ou, si elle faisait rire, ce serait de la colère de qui se la permet. Exemple: Alfieri, dans ses épigrammes, et les journaux bêtes voulant donner des ridicules et allant jusqu'à l'injure. On dit une injure à quelqu'un, il la supporte patiemment, nous rions:

1° De sa lâcheté;

2° Ou de la laide mine qu'il fait en avalant le mépris.

Voilà pourquoi on rit des brocards, lardons, moqueries, plaisanteries, mots piquants, mordants, équivoques, etc.

Toutes ces choses excitent d'autant plus le rire, qu'on respecte davantage le lieu, le temps et les personnes.

On connaît cette anecdote: A côté du lit d'une fille mourante, la mère éplorée dit, dans l'excès de sa douleur: « Grand Dieu! prends mes autres filles et laisse-moi celle-là! » Le gendre, s'approchant doucement: « Madame, les gendres en sont-ils? » — Tous en prirent le rire fou, même la mourante.

Le rire s'adressant à l'estime de nous-même, passion qui ne nous abandonne jamais, l'âme quitte avec plaisir la tristesse, même la plus naturelle, pour revenir au rire. 1° C'est que souvent la tristesse n'est que de la sympathie, et que l'estime de soi-même est un intérêt direct; 2° je crois que l'âme se lasse facilement de la tristesse.

Le rire vient-il de l'estime de nous-même ou de la *vanité?* La vanité n'est-elle pas l'appréciation exagérée de nos avantages, comme si je me croyais l'homme le plus gros de France?

L'estime exagérée de nos avantages nous sollicite à faire beaucoup de comparaisons impossibles à qui ne s'exagérerait rien. Ainsi, un sot, M. d'Estourmel, chante; s'il se connaissait, il se tairait à jamais. Tirant vanité, au contraire, de son chant, ayant la prétention du chant, il rit des mille desappointements que peuvent rencontrer les chanteurs.

XI

CHAPITRE DE L'A-PROPOS.

Si le conteur rit en faisant son conte, un Français dit: Il est bien content de me faire rire, il compte là-dessus; ma vanité va désappointer la sienne, je ne rirai pas. »

Le conteur est encore plus bête, quand il dit grossièrement et explicitement: « Vous allez bien rire, » ou: « Je vais vous dire un conte qui, hier, dans telle maison, fit bien rire. » Les benêts de cette force sont rares ailleurs que dans la rue Saint-Denis; mais, même dans la rue d'Anjou, on voit des gens qui laissent entrevoir l'estime qu'ils font de leur anecdote, en la contant hors de propos et sans qu'elle soit précisément amenée par la conversation. La rapidité du courant de la conversation est telle à Paris, qu'une anecdote qui est *placée* dans ce moment, ne le sera plus dans vingt secondes, et fera même une tache déplaisante. La reine Marie-Antoinette aimait surtout Mme de Polignac parce que celle-ci n'avait nulle pédanterie et ne faisait jamais de ces taches dans la conversation.

Notre vanité fait une fort juste estime du degré d'esprit du conteur; nous voyons bien vite si c'est par bêtise ou par excès d'estime pour son anecdote qu'il la conte hors de propos.

Il n'y a qu'une exception pour que le rire du conteur ne nuise pas à son anecdote, c'est quand on voit que ce rire est absolument involontaire. Cette exception n'a lieu à Paris que dans la très-bonne compagnie, ou peut-être en Amérique, sur la *prairie des Illinois,* dans un état de société très-simple. Ce pardon est de beaucoup facilité si nous méprisons un peu le conteur.

Si le mépris pour la personne du bouffon aide beaucoup au rire, c'est que notre amour-propre ne se *bat pas* avec le sien, et est bien loin de toute idée de rivalité. Cela est plus remarquable en province, où la hideuse maladie nommée *pique d'amour-propre* étend ses ravages beaucoup plus qu'à Paris. Je connais plusieurs provinciaux qui ne rient jamais d'un conte, qu'en s'écriant: « Que tu es bête! »

N'oublions pas, toutefois, que le personnage de *conteur tenu et affiché* favorise le rire, par une autre cause: *la clarté.*

La *dignité* de mauvais goût fait qu'on ne se permet pas de rire de certaines choses réputées trop gaies. Les provinciaux sont forts pour ce genre de *dignité.* C'est, je crois, ce que Beaumarchais appelle le *bégueulisme.*

Naïveté ridicule

LA DAME. — Monsieur, je suis trop vieille pour aller au bal.

LE BARON DE BÉTHANIE. — Oh! madame, j'en reçois chez moi de bien plus vieilles et de bien plus laides que vous!

Tel rire est-il de simple *gaieté* comme celui des jeunes filles, ou y a-t-il moquerie? Question souvent fort difficile à résoudre. Souvent il y a mélange de deux ingredients, gaieté de jeune fille, plus comparaison avantageuse de soi à autrui.

La nature du rire ne dépendrait-elle point de la passion qui le cause, de la passion qui jouit de la comparaison faite:

1° De l'estime de soi juste et fondée, vue du bonheur par la vue d'un avantage que j'ai réellement et qui manque au moqué;

2° De la vanité.

STENDHAL.

FIN

1. Voir les deux derniers numéros

1. Un homme est trompé, voilà une source de ridicule. Un homme se voit trompé, voilà une seconde source de ridicule qui s'ouvre. Nous rions de la *laide mine* avec laquelle il reçoit le ridicule

LE CHATEAU DE BALMORAL

Si la reine d'Angleterre affectionne particulièrement sa merveilleuse habitation d'Osborne dans l'île de Wight, elle ne dedaigne pas néanmoins d'aller passer quelques mois d'automne en face des hautes montagnes de l'Écosse, à Balmoral Castle. Sa Majesté britannique occupe encore cette pittoresque residence en ce moment; mais elle ne tardera pas à rentrer à Londres, car si l'été a de delicieuses séductions sur les bords de la Dee, on ne doit pas oublier que l'hiver y prodigue largement ses rigueurs, et que la venue précoce de la neige y enlève, dès le mois de novembre, tout attrait à la vie des champs.

Le château royal de Balmoral est situé sur la route d'Abredeen à Braemar, non loin du grand village de Ballater. C'est un édifice irrégulier, construit à differentes époques, agrandi et embelli par la reine Victoria. Le domaine s'étend sur la rive droite de la Dee. Des fenêtres du manoir et des jolis jardins qui l'entourent, l'œil embrasse un paysage de toute beauté. Ici le défilé de Ballater; là les sapins d'Invercauld et les bouleaux de Craig-an-Gowan; au nord, le cours de la Dee, et à l'horizon d'âpres montagnes couvertes de bruyères.

Douce et charmante retraite, où une souveraine vient se reposer des préoccupations du rang suprême, le château de Balmoral est visité avec intérêt par les touristes qui entreprennent un voyage en Écosse.

X. DACHÈRES.

COURRIER DU PALAIS

Le Grand Boucher. — Une délicatesse imprévue. — La bonne foi, retour de Cayenne. — Un procès qui dure trente ans et une demoiselle qui dure davantage. — Montesquieu n'est pas content. — L'homme demande à être protégé comme le cheval. — Les larmes de Polichinelle sur la saisie du théâtre Guignol. — Le cri d'une mère.

On dirait la Cour d'assises de Paris oppressée sous le cauchemar du plus rebutant mélodrame. On vient d'y juger ce boucher de chair humaine. Il dressait son abattoir comme un guet-apens dans quelque masure isolee et dans le voisinage de la Seine dont il faisait sa complice. Il encadrait ses crimes dans un décor sinistre. Ainsi il avait un prétendu magasin de fourrages dans un coin de l'avenue Montaigne qui, pour lui, méritait bien de conserver son nom lugubre d'*Allée des Veuves,* et il louait en outre une remise à Courbevoie, dans une impasse presque déserte, au bord de l'eau, à un endroit appelé la *Rampe du Pont.*

Avinain gardait toute son imagination pour placer son crime, qu'il exécutait ensuite avec la plus pauvre monotonie. Il allait, soit au marché de La Chapelle, soit à celui de Charenton, et il achetait une charretée de fourrage

qu'il faisait apporter chez lui, c'est-à-dire dans le coupe-gorge que vous savez. Là, il s'arrangeait de façon à gagner du temps, et, sous prétexte qu'il ne devait avoir l'argent que le lendemain, il invitait son vendeur à passer la nuit sous son toit. Puis, à coups de marteau, il exterminait son hôte endormi et le dépeçait pour aller ensuite le charrier pièce à pièce, membre à membre, jusqu'à la Seine, qui l'emportait en détail.

Il est un homme qui aurait bien le droit d'avoir des frissons rétrospectifs en songeant qu'il a passé une nuit dans l'égorgeoir de l'Allée des Veuves, et n'a dû son salut qu'à un sentiment très-naturel de méfiance qui le tint constamment éveillé.

Eh bien! non. Cet homme-là, qui se nomme Leconte et dépose dans le procès comme témoin, n'a pas le sentiment du danger qu'il a couru. Il tourne la chose au comique.

— L'accusé, lui a dit M. le président, affirme que vous vouliez sortir et que vous ne trouviez pas la clef

LECONTE. — Je crois bien. Il l'avait dans sa poche, et il avait barricadé la porte en dedans.



LE CHATEAU DE BALMORAL, RÉSIDENCE DE LA REINE VICTORIA, EN ÉCOSSE, d'après une photographie. Voir page 691.

D. — Avez-vous eu un besoin dans la nuit?

LECONTE, souriant. — Oui bien, c'est vrai. Au respect que je vous dois et à la compagnie. (Il se retourne vers l'auditoire.) Je lui ai demandé ça, et il m'a répondu, toujours au respect que je vous dois : « Faites dans le magasin. » (Rire général.) Ça n'empêche pas que je n'ai pas clos l'œil et que ma chandelle a brûlé toute la nuit.

Malgré l'atrocité des crimes, cette cause n'a excité que fort peu d'intérêt. Les billets de faveur n'en ont pas été par le fait, puisque le public a pu entrer fort à l'aise. L'accusé, qui porte bien ses soixante-huit ans et justifie par sa haute taille le sobriquet de *Grand Boucher*, a la mine en dessous et le regard astucieux et dur; il parle une sorte de langage outré d'honnêteté et de fausse délicatesse, qu'il mêle aux trivialités du jargon des malfaiteurs.

Ainsi il ne veut pas qu'on dise qu'il a *démembré* ses victimes. Il n'admet que le verbe *désarticuler*.

Il convient qu'il porte ses victimes par morceaux à la Seine; mais il n'ouvre pas leur porte-monnaie, il les tâte sans les ouvrir, « car, ajoute-t-il, ça m'aurait répugné de prendre l'argent. »

Il raconte qu'on lui a vendu du foin détérioré et qu'il se serait écrié alors :

« Comment! il n'y a donc plus de bonne foi en France, à mon retour d'exil! »

Il appelle exil un séjour à Cayenne, par suite d'une condamnation pour vol qualifié.

Mais où l'assassin se révèle, c'est quand, voulant décrire la proximité des trois îles du Salut, à Cayenne, il dit :

« Elles sont si rapprochées qu'on peut, de l'une, tirer un coup de fusil sur quelqu'un qui serait dans l'autre. »

Toutefois il se ravise bentôt, et, retournant à son langage doucereusement emphatique, il remarque qu'il a été obligé de se défendre contre une de ses victimes, « le matin, au moment où les pigeons roucoulaient. »

Cet homme n'a ressenti de l'émotion que lorsqu'il s'est entendu condamné à la peine capitale.

Nous vous parlions l'autre jour d'une plaideuse qui, depuis plus de trente ans, habitait presque le Palais, car on y voyait tous les jours sa robe noire cheminant parmi les autres robes noires de la localité.

On nous saura gré de revenir, en quelques mots, sur cette figure si pittoresque.

M[lle] Palix a été promenée et s'est promenée elle-même pendant le temps de la plus longue prescription jusqu'à la bienheureuse consommation d'un procès qui la rend plus que millionnaire.

M[lle] Palix est grande, intéressante, presque sublime, tant qu'elle dresse sa misère vigoureuse en présence de l'injustice opulente du Domaine. Elle est belle comme l'antique lorsque, sans argent, presque sans souliers, comme les sol-



ANCIENS ET NOUVEAUX COSTUMES NATIONAUX DE LA GRÈCE; dessin de notre correspondant d'Athènes. — Voir page 691.



UNE IDYLLE DANS LE DÉSERT, d'après une aquarelle de M. Haag. Voir page 694.

dats de la Révolution, elle refuse une transaction de huit cent mille francs. Tout ou rien ! C'est superbe.

Mais l'admiration ne la suit plus quand, munie d'un million et demi, elle ne veut plus entendre à aucun accommodement sur la restitution des fruits de ses grèves. Elle tourne un peu à la comtesse de Pimbêche, et elle a l'air de dire :

Ah ! vivre sans plaider est-ce contentement ?

C'est triste et c'est humiliant pour notre civilisation qu'il y ait encore des procès qui durent la vie d'une génération humaine. Que penserait Montesquieu de notre temps, lui qui s'élevait avec indignation contre le sien, parce que, disait-il, « c'est un état aujourd'hui d'être plaideur ? »

Il trouverait que rien n'est changé, et il fulminerait encore avec grande raison contre l'époque.

Telle est la morale de ce procès. Quant à l'intérêt violent qu'on a pris à la destinée de Mlle Palix, nous ne le blâmons certes pas; mais à la première occasion et au premier espace qui nous tombera sous la plume, à huitaine si vous voulez, nous vous raconterons l'odyssée d'un pauvre ouvrier de Lyon, nommé Léonard Bourdy, qui, autrement désintéressé que Mlle Palix, en a été pour cela même beaucoup plus intéressant.

En attendant allons au plus pressé. Parlons des périls qui nous circonviennent et nous investissent.

Tout augmente, excepté la valeur de la vie humaine. Il est de mode d'en faire très-bon marché, et si les tribunaux n'y mettaient la main, une main pesante et sévère cette fois, il faudrait faire son testament avant de s'aventurer dans nos rues. Les attaques nocturnes et même diurnes se multiplient avec une rapidité de dix coups à la minute. Le sang coule à tort et à travers. Tout devient prétexte suffisant pour éreinter son homme, tous les motifs sont bons pour battre son prochain, et quand la justice demande des comptes à ces brutes féroces qui prennent la voie publique pour la barrière du Combat, elles se contentent de répondre stupidement : « C'est un moment de vivacité. »

Et tout est dit, on les condamne à trois mois de prison. Il en coûtera bientôt plus cher pour assommer un bœuf que pour assommer un homme. O loi Grammont, protégez-nous. L'homme demande à être traité comme le cheval. Proclamons l'égalité de tous les animaux devant la loi, c'est le moyen d'arracher l'homme au dangereux privilége des coups et blessures.

Pour le moment ce privilége devient scandaleux.

Écoutez plutôt. Le dimanche 20 octobre, un brave et digne ouvrier, nommé Barbier, rentrait paisiblement chez lui, rue des Amandiers Popincourt. Il rencontre un jeune homme insultant un vieillard.

« Oh ! ce n'est pas ainsi, se contente-t-il de dire en passant, ce n'est pas ainsi que l'on parle à un homme âgé. »

Ce qu'il y a de particulier et de curieux dans cette brutale aventure, c'est que le jeune homme, objet de ce reproche, ne proteste en aucune façon; c'est un jardinier tout à fait étranger à la scène, et ne connaissant aucun de ceux qui y prenaient part, qui, sans demander d'autres explications, se rue sur Barbier, et lui assène sur la tête un coup de bâton qui le renverse en le couvrant de sang, et qui, administré à quelques lignes plus haut sur la tempe, l'eût tué net et raide.

Tels sont les mouvements de vivacité de ce jardinier.

Et si c'est le premier mouvement qui est le meilleur, qu'on juge un peu des autres ! Mais le chien antique et proverbial

du jardinier de l'ancien régime valait cent fois mieux que notre jardinier lui-même.

Autre scène analogue.

Deux bourgeois du Marais reviennent du spectacle, quand cinq ou six individus se précipitent sur eux et les battent comme plâtre. Les battus crient tout naturellement, et des sergents de ville et des passants accourus à leur secours les délivrent de leurs agresseurs, qui prennent la fuite.

On n'est parvenu à arrêter que deux de ces mauvais garnements, Turlin et Kaiser, qui ont tous les deux des antécédents déplorables. Kaiser a été condamné l'année dernière pour coups et blessures, Turlin a déjà subi, une première fois, six jours de prison pour rebellion; une seconde fois, dix jours pour coups et rebellion; enfin, une troisième fois, cinq ans de réclusion pour vol, infligés par le conseil de guerre de Lille.

On n'a pas volé les bourgeois, cela est vrai; mais les agresseurs n'en ont pas eu le temps. Et ils ne persuaderont à personne que c'était platoniquement et pour le seul amour de l'art qu'ils se mettaient à six pour frapper d'honnêtes inconnus.

Je ne veux pas croire que cette grêle de coups de bâton qui tombe sur les plus innocentes épaules soit le fait du mauvais exemple donné par le théâtre Guignol qui a l'habitude de rosser presque tous ses personnages. D'abord Guignol ne bat jamais que le vice et quelquefois le chat, mais par inadvertance et à cause d'un imprudent voisinage. Voilà pourquoi je pleure toutes les larmes de Polichinelle sur la saisie opérée pour deux misérables cents francs sur le théâtre de Guignol. Champfleury est seul digne de raconter cette catastrophe et de vouer à l'exécration de toutes les enfances ce tigre d'Hyrcanie déguisé en huissier qui a procédé à cette exécution abominable.

Dieu me garde d'être cet officier ministériel! On ne sait pas ce que pèse la malédiction de Guignol. Mais on sait qu'un huissier pareil ne pouvait être qu'un célibataire, ou qu'un mari sans progéniture.

Une femme, une mère, a dit le mot de la situation.

— Cet huissier, s'est-elle écrié, n'a pas d'enfants.

— A moins qu'il n'en ait trop, a riposté un père.

MAÎTRE GUÉRIN.

UNE IDYLLE DANS LE DÉSERT

C'est à l'heure indécise où la lune n'a pas disparu encore, et où le soleil projette faiblement ses premières lueurs à travers le brouillard matinal. La famille arabe s'est mise en route. Le mari a pris le devant, tenant par la bride son chameau qui marche à pas comptés, comme pour mieux étirer ses membres après le repos de la nuit. L'Arabe est content. Il a son bon cimeterre au côté. Derrière lui, la bête docile, au flanc de laquelle pend une outre pleine, porte sa jeune femme et son enfant, sa joie du présent et sa joie de l'avenir.

Alors, il a passé la longe du chameau dans son bras, et, prenant sa flûte, a commencé d'en faire retentir les solitudes désertes.

Et, comme l'enfant s'éveillait à ce son mélancolique, la mère l'a pris entre ses bras et, l'agaçant de la main et des lèvres, elle lui fait suivre en sauts joyeux les modulations cadencées de l'instrument. Autour du couple arabe s'étendent à l'infini les vastes, muettes et arides plaines de sable où des cadavres de chameaux marquent le chemin de loin en loin.

Ainsi le cadre, presque sinistre, fait une opposition saisissante à la fraîcheur du tableau, comme si l'artiste avait voulu indiquer que le bonheur émane moins des objets qui nous environnent que de la tranquillité de notre cœur et de la satisfaction de nous-mêmes.

Cette jolie aquarelle, que nous nous sommes efforcé de reproduire avec tout le soin qu'elle comportait, ne se recommande pas seulement par son gracieux ensemble, mais aussi par la fidélité des costumes et la parfaite exactitude de ses moindres détails. L'auteur, M. Haas, est un intrépide voyageur qui a traversé les vastes déserts de l'Arabie jusqu'aux ruines de l'antique Palmyre; et c'est d'après des croquis pris sur la nature même qu'il nous donne aujourd'hui ses jolies compositions empreintes de toute la poésie sévère de l'Orient.

P. DICK.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

Nous nous acheminâmes vers cette tombe en tournant à gauche, à notre sortie de la porte des montagnes.

Un peu à part d'un petit cimetière qui domine la mer Caspienne, s'élève une tombe d'une forme très-simple.

D'un côté, elle porte cette inscription :

ICI REPOSE LE CORPS

DE MADEMOISELLE OLINE NESTERZOF,

Née en 1814, morte en 1833.

De l'autre côté, une rose est sculptée; cette rose est brisée, effeuillée, anéantie par la foudre.

Au-dessous est écrit le mot russe *sondba* (fatalité).

Voici l'histoire de la pauvre enfant, ou, du moins, voici ce que l'on raconte :

Elle était la maîtresse de Bestuchef. Depuis un an, ils vivaient heureux sans que rien eût encore troublé leur union.

Dans un repas prolongé outre mesure, et dont les convives étaient Bestuchef et trois de ses amis, la conversation tomba sur la pauvre Oline.

Sûr d'elle, Bestuchef vanta fort sa fidélité.

Un des quatre convives offrit de parier qu'il ferait manquer la jeune fille à cette fidélité dont Bestuchef était si fier.

Bestuchef accepta le pari. La chose dont l'homme heureux semble le plus las est toujours son bonheur.

Oline, dit-on, succomba, on donna à Bestuchef la preuve de cette défaite.

Le lendemain, la jeune fille entra dans la chambre du poëte. Ce qui se passa, nul ne le sait.

On entendit un coup de feu, puis un cri; puis, enfin, on vit sortir Bestuchef, pâle et effaré.

On entra dans sa chambre.

Oline gisait à terre, mourante, ensanglantée : une balle lui avait traversé la poitrine.

Un pistolet déchargé était près d'elle.

La mourante pouvait encore parler, elle envoya chercher un prêtre.

Deux heures après, elle était morte.

Le prêtre affirma sous serment qu'Oline Nesterzof lui avait raconté qu'au moment où elle voulait arracher un pistolet des mains de Bestuchef, le pistolet était parti par accident.

Elle avait reçu le coup, et elle mourait en pardonnant à Bestuchef ce meurtre involontaire.

Une instruction fut commencée contre Bestuchef; mais, sur la déposition du prêtre, il fut absous.

Ce fut lui qui éleva la tombe d'Oline, qui fit graver l'inscription et sculpter cette rose frappée de la foudre, terrible symbole de la destinée de la pauvre enfant.

Mais, à partir de ce moment, Bestuchef ne fut plus le même : une sombre mélancolie, un besoin de danger, une soif de mort s'empara de lui.

Il s'offrait comme volontaire dans toutes les expéditions, et, chose étrange, toujours le premier et le dernier au feu, il en revenait toujours sans blessure.

Enfin, en 1838, on fit une excursion chez les Abazertzkys; on marchait sur le village d'Adler. Au moment d'entrer dans une forêt, on fut prévenu que cette forêt était occupée par un nombre de montagnards trois fois plus considérable que celui des Russes.

Les montagnards avaient, en outre, l'avantage de la position, puisqu'ils étaient retranchés dans une forêt.

Le colonel ordonna de sonner la retraite.

La retraite fut sonnée.

Bestuchef commandait les tirailleurs avec un autre officier, le capitaine Albrand. Au lieu d'obéir à la voix du clairon, tous deux s'enfoncèrent dans la forêt à la poursuite des montagnards.

Le capitaine Albrand revint, mais Bestuchef ne reparut pas.

Le prince Tarkanof, de qui je tiens ces détails, renvoya le capitaine Albrand à la recherche de Bestuchef avec cinquante chasseurs de Mingrélie.

Pendant que le capitaine Albrand et ses cinquante chasseurs cherchaient Bestuchef, on apporta au général Espégo une montre.

1. Voir les numéros 558 et 665.

Cette montre fut reconnue pour celle de l'illustre romancier.

Ce fut tout ce que l'on retrouva, tout ce que l'on sut jamais de lui.

Je laissai à Bagration quatre vers, que je le priai de faire graver, comme souvenir de mon passage à Derbend, au pied de la tombe de la pauvre Oline Nesterzof.

Les voici :

Elle atteignait vingt ans; elle aimait, était belle.
Un soir, elle tomba, rose effeuillée aux vents.
O terre de la mort, ne pèse pas sur elle;
Elle a pesé si peu sur celle des vivants!

J'allais écrire notre course le long de la grande muraille du Caucase, ce problème de granit; lorsque je me souvins que le prince Tarkanof, chez lequel nous avions logé à Nouka, m'avait donné une lettre autographe de Bestuchef, contenant tous les détails de cette même course faite par lui, vingt ans avant moi.

Ce que j'ai raconté dans le chapitre précédent du poëte romancier, conspirateur, exilé, a dû inspirer aux lecteurs une certaine curiosité pour lui. Je substituerai donc son récit au mien; c'est celui d'un homme qui, au lieu de rester trois mois au Caucase, comme j'y suis resté, y a séjourné cinq ans.

Voici la lettre de l'aventureux officier :

« Daghestan

« Mon cher colonel,

« J'arrive à l'instant, et, tout botté, tout éperonné, je vous écris.

« Je viens de voir les restes de cette grande muraille qui séparait l'ancien monde du monde encore invisible à cette époque, c'est-à-dire de l'Europe.

« Elle a été bâtie par les Perses ou par les Mèdes, pour les garantir des invasions des barbares.

« Les barbares, c'était nous, mon cher colonel.

« Pardon, je me trompe : vos aïeux, princes géorgiens, faisaient partie du monde civilisé.

« Quel changement d'idées! quelle succession d'événements!

« Si vous aimez aspirer, tousser et cracher la poussière des vieux livres, ce dont, toutefois, vous me permettrez de douter, je vous conseille d'apprendre le tatar; — bon! j'oublie que vous le parlez comme votre langue maternelle! — de lire *Derbend Namé*, de vous rappeler votre plus vieux latin (pas celui de Cicéron, c'est inutile; d'ailleurs, c'est le latin qui vient après Cicéron qui est le vieux latin : celui de l'accusateur de Verrès et du défenseur de Milon est toujours jeune et pur); et, vous étant rappelé votre vieux latin, de lire *De Muro Caucasio*, de Baer; de feuilleter un peu Gmelin — pas Georges, ne confondez point — mais son neveu Samuel-Théophile, celui qui, après avoir été prisonnier du khan des Kirghis, est venu mourir au Caucase de la même maladie qu'un Prussien qui aurait mangé trop de raisin en Champagne. Je vous conseille toujours de regretter que Klaproth n'en ait rien écrit, et que le chevalier Gamba en ait écrit quelque chose comme une niaiserie, j'en ai grand'peur. Enfin, comparez encore les uns aux autres une douzaine d'auteurs dont j'ai oublié jusqu'aux noms, ou que je ne connais pas, mais qui, eux, connaissaient la muraille du Caucase et qui en ont parlé; puis alors, vous appuyant sur les preuves les plus authentiques, vous avouerez :

1° Que l'époque de la construction de cette muraille vous est parfaitement inconnue.

« 2° Qu'elle fut bâtie ou par Isfendiar ou Iskander, — les deux mots veulent dire Alexandre le Grand, — ou par Chosroès, ou par Nouchirvan.

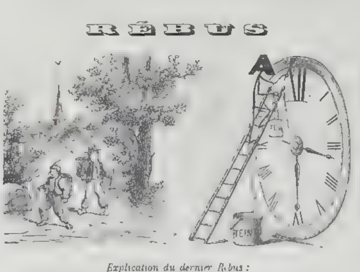
« Et votre témoignage, ajouté à tous ceux que nous avons déjà, rendra la chose claire comme le soleil au moment extrême d'une éclipse.

« Mais ce qu'il y aura de prouvé, si cela toutefois ne reste pas douteux, c'est que cette muraille commençait à la Caspienne et finissait au Pont-Euxin.

« L'affaire en est là, mon cher colonel, et, j'en ai bien peur, en restera là, malgré vous, malgré moi et malgré tous les archéologues, tous les savants et même tous les ignorants à venir.

« La vérité pure, la vérité vraie, la vérité incontestable, c'est qu'elle existe, mais que ses fondateurs, ses constructeurs, ses défenseurs, autrefois célèbres, sont aujourd'hui couchés sans nom dans des tombeaux sans épitaphe, ne s'inquiétant guère de ce que l'on dit et même de ce que l'on rêve d'eux. Je ne troublerai donc ni leurs cendres ni votre repos en vous conduisant, à travers l'aride antiquité,

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

C'est pendant l'hiver que l'on apprécie l'été.

à la recherche d'une bouteille vide. Non; je vous invite seulement à vous promener avec moi un beau matin du mois de juin, afin de voir avec moi les vénérables restes de cette muraille du Caucase.

« Ceignez votre sabre, jetez votre grand fusil tatar sur votre dos, poussez un *hum!* qui rivalise avec ceux de Joseph, en vous mettant en selle, levez votre fouet et en avant dans les montagnes!

« Les *portes de fer* de Derbend, aujourd'hui des portes de tôle, s'ouvrirent pour nous au point du jour, et nous quittâmes la ville. Mes compagnons, dans ce voyage pittoresque, sont, outre vous, mon cher colonel, le commandant de Derbend, major Kristnikof. Nous avions encore avec nous un capitaine du regiment de Kourensky; là se bornait le nombre des Russes curieux.

« Depuis le règne de Pierre le Grand, savez-vous combien de fois les Russes ont visité cette huitième merveille du monde que l'on appelle la muraille du Caucase?

« Trois fois, et encore je n'aurais pas dû dire depuis Pierre le Grand, mais Pierre le Grand compris.

« La première fois, c'était Pierre le Grand : 1722.

« La seconde fois, c'était le colonel Verkovski, qui finit si tragiquement de la main d'Ammalat-Beg : 1819.

« Et la troisième fois, nous : 1832.

« Peut-être penserez-vous que le voyage est difficile, lointain, dangereux; rien de tout cela, mon cher colonel. Ayez donc l'esprit en repos sur nous; il s'agit seulement de prendre une dizaine de Tatars armés, de monter sur son cheval de gauche à droite, ou même de droite à gauche, comme font les Kalmouks, et de partir comme nous l'avons fait.

« Le matin était très-beau, quoiqu'il étendît sur nous ses brouillards comme un voile; mais on sentait que ce voile allait se lever et nous montrer le visage resplendissant du soleil. Le chemin, capricieux, tantôt grimpait sur la montagne et tantôt s'enfonçait dans les rides du terrain, rides profondes qui sillonnent le front soucieux du Caucase. Les physionomies sombres des Tatars, avec leurs énormes papaks, leurs armes brillantes d'or et d'argent, leurs beaux chevaux de montagne; les rochers au-dessus de notre tête, la mer sous nos pieds; tout cela était si nouveau, si sauvage, si pittoresque, qu'il fallait s'arrêter à chaque pas, admirer ou s'étonner.

« Le commandant voulait, avec assez de raison, et avant tout, visiter les curiosités des environs. Nous commençâmes donc notre investigation par la caverne des Dives ou des Geants, située à cinq verstes de Derbend, au fond d'un précipice appelé Kogne-Kafe, c'est-à-dire le précipice des Esprits.

« Non loin du village de Dach-Kessène, les eaux des montagnes se sont réunies et se sont creusé un chemin à leur guise. Au fond de ce chemin coule un charmant petit ruisseau qui conduit à la caverne où l'imagination des montagnards a placé les dives, c'est-à-dire les geants de la Bible, fils des hommes et des anges. Remarquez que je dis des anges et non des femmes, la théogonie de l'Orient ayant décidé qu'à cette epoque les anges étaient des femmes; souvenir en vertu duquel les poëtes, ces inventeurs de l'inversion, ont dit depuis que les femmes etaient des anges.

« Mahomet repoussait cette croyance, et cependant il inventa quelque chose de pareil. Il plaça dans son paradis les houris toujours vierges, les houris vertes, bleues et roses, en vertu de ce proverbe qui dit que des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer.

« Combien de palais de fées n'a point bâtis la poésie indienne avec les brouillards de la Fable!

« La poésie orientale, pauvre de légendes, écrasée par la réalité, sans espoir du lendemain, se jeta dans l'abîme de l'incroyable et créa d'imagination un univers impossible, mais magnifique et resplendissant; comme le Satan de Milton, qui, du bout d'une de ses deux ailes, touchait à l'enfer, et, du bout de l'autre, touchait au ciel, Ali a réuni sur la terre l'enfer et le paradis, en y plaçant ces belles et étonnantes créatures qui, malgré leur céleste origine, se livrent à une occupation toute terrestre.

« Nous ne saurions, nous autres hommes du Nord ou de l'Occident, apprécier la beauté des poëmes arabes; la simplicité y descend jusqu'à l'enfantillage; l'amour y monte jusqu'à la fureur, la haine jusqu'à la férocité. Et tout cela, expliquez la chose! respire cependant une nature puissante, primitive, virginale. D'où vient cela? Ah! c'est que, nous autres, nous sommes frottés et arrondis par le courant des siècles, comme les cailloux du Terek; plus d'aspérités, ni dans la forme, ni dans l'esprit; adorateurs de la logique, sectateurs de l'arithmétique, nous ne pouvons, au point de vue de nos idées civilisees, plus rien trouver de beau dans l'univers de l'Indoustan et du Farsistan. Nos mages du Nord eux-mêmes, nos fées et nos géants, sont devenus, aux mains des conteurs modernes, de curieuses caricatures de l'espèce humaine. Nous n'avons plus de croyance au beau. Dans un conte de fée, nous ne voyons que le cadavre de l'esprit d'une autre époque. L'analyse de ses beautés n'est pour nous qu'une leçon d'anatomie. Avec tout cela, les imaginations qui ne sont pas tout à fait mortes tentent de se tromper elles-mêmes, et, à défaut de palais entiers, elles créent des ruines.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

(La suite au prochain numéro.)

SIR MOSES MONTEFIORE

On n'a pas oublié les actes de violence dont plusieurs israélites ont été victimes dans les principautés Moldo-Valaques. En cette circonstance, Me Crémieux, notre illustre avocat, a fait entendre une éloquente et chaleureuse protestation en faveur de ses coréligionnaires. Nous devons ajouter que sir Moses Montefiore, qui appartient à la même religion et occupe un rang élevé en Angleterre, s'est rendu à Bucharest, voulant user de la légitime influence que lui assurent son caractère et sa situation sociale, pour empêcher le retour de persécutions que l'on pouvait croire à jamais disparues dans les ténèbres du moyen âge.

Nous croyons intéresser nos lecteurs français en mettant sous leurs yeux quelques renseignements sur cet éminent philanthrope.

Sir Moses Montefiore est actuellement dans sa soixante-dix-neuvième année. Par son intégrité commerciale et par ses vertus privées, il a su depuis longtemps se concilier l'estime générale. Membre de la corporation de la Cité de Londres, après la suppression des incapacités légales qui excluaient des emplois publics non-seulement les israélites, mais encore tous les dissidents de l'Église anglicane, son exemple a contribué à briser les injustes barrières élevées par l'intolérance des temps passés. Il figura comme l'un des plus vigoureux champions de l'époque de la reforme, et se montra le promoteur devoué des progrès de toute nature.

Lors de l'avénement au trône de la reine Victoria, en 1837, il prit part à la brillante réception qui fut organisée à Guildhall pour la visite de Sa Majeste britannique. A cette occasion, il reçut les honneurs de la chevalerie. Ayant été ensuite nommé magistrat et haut scherif du comté de Kent, il prit place, en 1846, dans les rangs de l'aristocratie, le titre de baronnet lui ayant été conferé par la reine.

Sir Moses Montefiore n'a jamais epargné ses soins, ses efforts, ni même de longs voyages pour être utile aux membres de sa religion. Il y a douze ans environ, il alla en Syrie et à Constantinople, afin d'obtenir du gouvernement turc une protection efficace pour les israélites de Damas que les pachas persécutaient. Peu après, on le vit courir au Maroc, répondant par un concours sympathique à l'appel que lui avaient adressé les chretiens et les israelites de ces parages. Il fut reçu avec distinction par l'empereur du Maroc, et reçut de lui la promesse que désormais ses sujets chrétiens et israelites seraient réleves de toute incapacité religieuse ou civile.

Au mois d'avril 1864, un vote de la chambre des communes décida que des remercîments seraient adressés à sir Moses Montefiore, pour les services qu'il a rendus aux religions opprimées dans diverses contrées du monde.

En accomplissant dans cet âge avancé le voyage de Bucharest, on voit que sir Moses Montefiore est fidèle à la noble mission qu'il s'est donnée, et nous pouvons espérer que ses efforts ne seront pas, dans les principautes du Danube, couronnés d'un moindre succès que dans les États du sultan du Maroc.

R. BRYON.

COURRIER DES MODES

Il est encore trop tôt pour vous parler de fourrures, mes gracieuses lectrices. Jusqu'à ce jour la saison a été assez douce, on peut même dire que c'est le moment de l'année où on a le plus de peine à trouver des vêtements convenables; trop fraîches ou trop chaudes, les toilettes présentent des inconvénients, et je pense, pour mon compte, qu'il vaut mieux conserver autant que possible des robes qui ont *fait* la saison, auxquelles on ajoute quelques jolis pardessus en lainage de fantaisie que la mode cree pour cette epoque de transition.

Je vois un grand nombre de robes en foulard: ce ne sont plus ces gracieux dessins sur fond blanc qui ont eu tant de succès pendant l'été, mais des dispositions plus sérieuses, dont les teintes également très-belles sont semées de petits motifs dessinés en noir; il y a aussi une quantité de dessins noir et blanc, auxquels on enlève l'aspect deuil par des ornements d'une charmante coquetterie.

Les magasins de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, qui fournissent la nouveauté en robes de foulard à toutes les femmes élégantes, tiennent en reserve pour costume de soirée leurs étoffes en foulard Pompéien, leurs rayures satinées, leurs Pekin et quelques riches nouveautés, editees sur commandes pour des riches étrangères pendant les derniers jours de l'Exposition.

Les collections de cache-nez qui font partie de la toilette des jours d'hiver pour les élégants et les frileuses coquettes sont en foulard croisé de qualité extra en nuances: blanc pur, violet, rouge, indien, maïs ou bleu; ces mêmes nuances existent en *crêpe de chine*, et on doit y ajouter plusieurs séries de cache-nez à dessins d'une rare distinction.

Il suffit de désigner au directeur de la *Malle des Indes* le genre que l'on desire, car on comprend qu'il est impossible d'exiger l'envoi à choisir de ces objets. Les maisons de confiance (et la *Malle des Indes* a des droits bien etablis pour mériter ce titre) presentent cet avantage qu'il est parfaitement reçu de se fier à leur choix, et qu'elles mettent leur amour-propre à ne jamais meriter de reproches.

On s'exerce dans tous les ateliers de couturières à obtenir de jolis effets par les ornements rattachant les jupes traînantes pour les espacer du sol en toilette de sortie. On fait pour cela des bandelettes de moire ou velours avec perles et très-beaux boutons de guipure; ces ornements sont préparés dans les magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. On peut les ajuster sur toutes les jupes; ils n'ont pas les inconvénients des tirettes, ni ceux des agrafes intérieures qui froissaient et déchiraient les tissus; l'effet gracieux de ces nouveaux apprêts se combine avec celui des ceintures flottantes qui tombent jusqu'au bas du jupon.

Je vous ai parlé, je crois, du *perlé impérial*, garniture nouvelle dont les magasins de la *Ville de Lyon* ont la spécialité. Cette garniture est en ruban moire dont les perles tiennent à l'etoffe; elle existe en toutes largeurs. C'est un ornement *peu coûteux* et réellement très-joli.

Parmi les plus agréables innovations de la mode, dans ces jours d'entrée de saison, il faut placer le jupon Parisien régulateur de la maison Dugé, rue d'Aboukir, n° 9. J'ai moi-même fait l'essai de ce nouveau modèle; les avantages qu'il presente me font un devoir de le recommander à toutes nos lectrices. Il est très-commode de pouvoir, sans changer de

---

Le tome IVe des *Nouveaux Samedis*, par M. Armand de Pontmartin, est en vente chez Michel Lévy frères. Ce volume, où l'on rencontre bien des noms célèbres ou populaires, renferme bon nombre de pages inédites, qui ne sont assurément pas les moins curieuses. On voudra voir par quel travail intérieur un critique, regardé longtemps comme un homme de parti, a pu se trouver dans l'alternative, ou de devenir modéré ou de cesser d'être sincère. Moderation et sincérité, telle est — et l'on doit s'en feliciter — l'inspiration du livre de M. de Pontmartin. Voici les titres des principaux morceaux contenus dans ce volume : *la Curiosité en littérature — Erckmann-Chatrian — Alexandre Dumas fils — la Littérature pieuse — Louis Veuillot — Consalvi — Joseph d'Ortigue — Madame Swetchine — Néron — la Comtesse de Boigne — Beugnot — les Trois Derniers Condé — Paul de Saint-Victor — Victor Cousin — Calendal — Victor de Laprade — M. Cuvillier-Fleury à l'Academie française — M. de Barante, etc., etc.*

L'époque de Louis XIII, avec son caractère pittoresque et ses péripéties émouvantes, se prête admirablement aux conceptions des romanciers. Il est donc facile de prédire un grand succès au journal *les Bons Romans* qui a eu l'heureuse idée de publier les CONFESSIONS DE MARION DELORME, vaste roman d'un puissant intérêt où se déroule d'une manière complete le tableau de ce regne curieux. La publication de cet ouvrage commencera le 5 novembre. M. Gustave Roux, dont le crayon est si consciencieux et si estimé, a bien voulu se charger des illustrations. En même temps, *les Bons Romans* donneront la suite du *Père La Ruine*, par Alexandre Dumas, et des *Contes de la Famille*, par Ed. Ourliac. — Prix du numéro, 5 centimes; 2 numéros par semaine. — Passage Colbert, 26.

PROBLÈME N° 73

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK

NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

Chaque année, *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Les brillants souvenirs de l'Exposition universelle y sont, bien entendu, racontés et dessinés en détail. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquise est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1868 (10e année), contient 64 pages de texte et quarante charmantes gravures.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Levy frères, 2 *bis*, rue Vivienne, et à la *Librairie Nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de *l'Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

ÉMILE AUCANTE.

vêtement, obtenir un jupon court ou long, également de bonne tournure sous ces deux aspects. On a demandé à Mme Duge des modèles de son jupon pour les toilettes de petites filles, elle vient par conséquent d'en établir pour tous les âges. On en trouve un choix immense dans ses magasins, depuis surtout que les marchands de nouveautés ont compris l'importance de s'en approvisionner, attendu que toutes les femmes leur en demandent.

On me dit que les coiffures deviendront de plus en plus volumineuses et que les cheveux en feront les frais. Je ne sais que penser d'une mode qui exige une chevelure impossible, et je me dis qu'elle porte le drapeau de la Société des Coiffeurs. On ne peut exiger que les choses possibles, et s'il faut une grande quantité de cheveux pour se coiffer, nous n'avons pas d'autre ressource que les cheveux d'emprunt. Il y a quelque temps on employait les dentelles, les fleurs et les bijoux pour réaliser une coiffure de cérémonie, aujourd'hui on ne veut plus que des cheveux!... Mais comment feront celles qui n'en ont pas ou qui en ont peu?

Telle est la question. J'aime mieux la laisser dans l'ombre que de lui donner ici un développement désastreux pour l'amour-propre féminin. Mon rôle de chroniqueuse m'oblige en cette circonstance à recommander à toutes nos lectrices les plus grands soins pour conserver les cheveux que la Providence a plantés sur leurs têtes. Ces cheveux ont droit à des égards; il faut les peigner avec soin, les brosser, les lisser, etc.

Il faut surtout employer à leur régénération l'Eau et la Pommade *vivifiques;* car on ne saurait trouver de cosmétique plus favorable au développement de la séve capillaire. La Pommade si onctueuse, si fine, si parfumée, est composée avec tous les ingrédients reconnus favorables à la conservation des cheveux; et quant à l'Eau, c'est un de ces toniques puissants dont l'efficacité ne saurait être contestée.

Au reste, ces produits bien connus du monde élégant sont dus aux recherches d'un de nos plus savants chimistes. Le dépositaire de cette parfumerie spéciale est M. Binet, rue de Richelieu, 29.

A bientôt notre compte rendu des nouvelles confections de la saison d'hiver.

ALICE DE SAVIGNY



SIR MOSES MONTEFIORE, BARONNET, d'après une photographie de MM. Twyman, de Ramsgate.

Voir page 695.

UN VILLAGE LACUSTRE

La lecture des intéressants articles consacrés par notre confrère Henri Berthoud à l'étude des antiquités de la période antédiluvienne, dite âge de pierre, a inspiré à l'un de nos lecteurs l'idée de reconstruire, d'après les données probables, un village tel qu'il pouvait exister à cette époque mystérieuse de l'histoire des races humaines; et nous nous faisons volontiers les éditeurs de cette curiosité scientifique.

Les silex taillés, découverts tantôt dans les fossés des forteresses en terre ou *terramares,* ailleurs, parmi les pilotis des villages élevés dans le fond des rivières ou au milieu des lacs, montrent quels ont pu être les trois divers genres d'habitation des peuplades légendaires qui nous ont de longtemps précédés sur le sol que nous foulons aujourd'hui.

C'est un village du genre lacustre que le crayon de notre dessinateur s'est plu à tracer.

F. B



UN VILLAGE LACUSTRE, reconstitué d'après les données scientifiques.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

RIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
an . .	18 fr. »	— 20 fr
mois .	9 fr. »	— 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant [illegible] rifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr au lieu de 107 fr 50 c
Reliée : 120 fr au lieu de 147 fr 50 c



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 669 — 9 Novembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE



EXCURSION DE LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES ET DE L'EMPEREUR D'AUTRICHE, AU CHATEAU DE PIERREFONDS ;
Dessin de MM. Delannoy et Lix. — Voir le Bulletin.

CHRONIQUE

L'éternelle histoire du monsieur qui donne une fête. — Recevoir n'est pas tout plaisir. — Paris en sait quelque chose. — Bon voyage aux étrangers ! — L'Exposition morte pour tout de bon. [illegible] Sa désarticulation, genre Avinain. — Son oraison funèbre. — Un regret aux Japonais. [illegible] Comment ces insulaires s'amusent. — Exercices de famille. — Un bambin à croquer. — Les toupies japonaises. [illegible] Le tour du pa[illegible] [illegible] — [illegible] — Société viennoise pour le raccourcissement des jupes. — Ses griefs contre les jupes longues. — Singulière façon de [illegible]liser la toilette. — Les jolies femmes auront toujours raison. — A propos de duels. — Le coup du commandeur.

Vous n'êtes pas sans vous être trouvé une fois au moins dans la peau d'un monsieur qui a résolu de se donner de l'agrément.

Ce monsieur-là s'est dit :

— Il y a assez longtemps que je me laisse inviter par mes amis, et il ne serait ma foi pas mal de les recevoir à mon tour. [illegible] vais leur offrir une bonne petite soirée; mais là, une de ces soirées dont on se souvient. Tous ceux que je connais ou que je crois connaître en seront. Nous aurons de la musique, du chant et de la danse ; des tables de jeu panachées de glaces et un souper avant le cotillon. Ah! comme nous allons rire ! comme ces dames vont s'amuser ! J'arrête toutes les pendules. On ne sortira pas avant six heures du matin. Moi, quand je reçois, c'est pour tout de bon. Je veux qu'on dise le lendemain : « Cristi ! ce Machin fait joliment les choses ! »

Heureux homme! Il peut dire comme M. Choufleuri : « Je reste *chez lui !* » Quinze jours à l'avance, les invitations ont été lancées en même temps que les commandes. Ce n'est pas une petite affaire que d'expédier des bottes de lettres et de les rédiger, et de composer un souper, et de trouver des chanteuses en voix, des pianistes en mesure, et des valseurs en disponibilité ; mais que ne souffre-t-on pas avec la perspective d'un plaisir !

La veille, les tapissiers s'emparent de l'appartement. Les portes sont enlevées. Des lustres et des girandoles partout. On dîne à la cuisine ; on couchera dans les armoires. Bah ! pour une fois ! Il ne faut plus songer aux occupations journalières ; on a vraiment bien assez à faire sans cela. Chaque instant qui s'écoule est marqué par la découverte d'un détail oublié. A-t-on prévenu le bottier de monsieur, le coiffeur de madame ?

Sur ce, les amis se désinvitent en masse ;

« Ne compte pas sur moi; ma femme a ses nerfs. »

Ou bien :

« J'enterre ma belle-mère demain; alors, tu comprends, les convenances... »

La maîtresse de la maison jette un cri désespéré :

— Nous allons manquer de danseurs ! »

Le monsieur, haletant, prend son chapeau, se jette dans une voiture, récolte des adresses et court inviter l'arrière-ban des amis de ses amis.

Tout cela n'est pas drôle; mais on va tant s'amuser !

Enfin le grand jour est venu ! Pourvu que Chevet arrive à temps et que Tortoni ne fasse pas faux bond ! Il n'est pas midi que l'amphitryon aurait déjà grande envie de se coucher. Ah! bien, oui ! en voilà jusqu'au lendemain six heures ! Il n'y a pas à en sortir maintenant : ce qui est dit est dit. Ah ! tu as voulu t'amuser, mon bonhomme, tu t'amuseras ! Reçois le sourire aux lèvres tes cent et un invités que tu ne connais pas.

Une nuée d'étrangers envahit de bonne heure les salons. Tout ce monde-là s'en donne à cœur joie et traite l'appartement en pays conquis. On déchire les rideaux, on monte sur les fauteuils, on verse du punch sur les tapis. Le monsieur tente un timide « Prenez garde ! » On répond : « De quoi se mêle-t-il, celui-là ? Nous sommes ici pour nous amuser ! » *Toc*, c'est un tableau crevé; *crac*, c'est une chinoiserie qui tombe. Souris, souris donc, forçat du plaisir ! Ah ! tu trouvais les notes trop chères ce matin, eh bien, et la note de demain !

Et, toute la nuit, la bande d'intrus continue de patauger dans son existence. Elle lui marche sur les pieds, trouve son souper mauvais, embrasse sa femme, réveille son enfant qui pleure, et l'accuse, en partant, de faire disparaître les chapeaux.

Alors seul enfin, après une pareille journée de secousses et de tracas, brisé, moulu, courbaturé, le ventre creux et la gorge sèche, le monsieur, épongeant la sueur qui baigne ses tempes, jette un regard désespéré sur ses meubles cassés, ses papiers tachés, ses soieries en loques, et il s'écrie avec conviction :

— Ah ! si jamais on m'y reprend !...

Imaginez maintenant, lecteurs de Brives-la-Gaillarde, que le monsieur en question s'appelle Paris, que les invités se comptent par centaines de mille et que le bal dure depuis six mois. Vous comprendrez alors quel formidable soupir de satisfaction notre bonne ville a dû pousser cette semaine, en se voyant enfin débarrassée du flot d'étrangers et de provinciaux qui l'oppressaient.

Je crois, ma parole, qu'ils eussent étranglé leur hôte pour avoir un quart d'heure de bon temps. Qu'importait à ces passants de mettre nos maisons au pillage, d'encombrer nos rues, d'accaparer nos voitures, de froisser nos goûts, de forcer nos plaisirs, de nous rendre en un mot la vie intellectuelle aussi bien que la vie matérielle impossible ! N'étaient-ils pas venus chez nous pour s'amuser ?

Mais cela est fini, grâce à Dieu ! l'Exposition est morte, bien morte, en dépit des enragés qui voulaient à toute force lui infuser l'élixir de longue vie. Après une agonie de trois jours, elle a définitivement rendu l'âme au milieu de la joie mal contenue de tout ce qui n'est pas gargotier, maître d'hôtel ou marchand de contre-marques.

Quand on a su dans Paris, le 4 au matin, que cette dame tapageuse était décédée pour tout de bon, et qu'on se disposait même à la *désarticuler* d'ici à peu, suivant le procédé du boucher Avinain, ce n'a été qu'un cri. Du salon aussi bien que de la mansarde, de la rue, de la boutique et de l'atelier, de partout où un cœur ami de la tranquillité bat dans une poitrine parisienne, un seul mot s'est échappé, mot unanime : ENFIN !!!

Ça été toute son oraison funèbre !

~~~ Des étrangers sans nombre que l'Exposition avait attirés, comme le sucre attire les mouches, et que le vent d'hiver emporte, je ne regretterai, pour ma part, que les Japonais du Cirque Napoléon. D'abord, ils ne sont pas bruyants; et puis ils ont cela de bon qu'au lieu de nous faire travailler pour eux, ce sont eux qui travaillent pour nous.

Ai-je écrit travailler ? J'efface le mot. Ces gens-là ne travaillent pas : ils s'amusent.

Il y a, par exemple, dans la fameuse troupe du taïcoun, un père qui s'amuse avec son fils d'une façon remarquable, bien que je ne la recommande pas à tous les chefs de famille.

Le père se couche sur le dos, dresse ses jambes en l'air, et tient en équilibre sur ses deux pieds, même quelquefois sur un seul, soit une espèce de large baquet plat, soit une ou plusieurs échelles et divers autres appareils de bambou qui semblent les mieux faits par leur forme pour défier les lois de la perpendiculaire. Pas un de ces objets ne vacille, tandis qu'il leur fait exécuter du bout des orteils, mieux qu'aucun jongleur ne le ferait avec ses mains, les plus vertigineuses pirouettes et les plus habiles évolutions.

Et quand on est tout près de croire que ce singulier spectacle est fini, ne voilà-t-il pas que notre homme prend son bambin — un enfant de sept à huit ans — et le jette sur l'échelle ou au rebord du baquet.

L'enfant grimpe avec la grâce et l'agilité d'un chat; il court deçà, delà; va, vient, se lève, s'assied, s'arrête, agite crânement l'éventail qu'il porte toujours au côté, et se suspend moqueur aux tiges de bambou, sans que l'objet qui le supporte en soit jamais dérangé d'une ligne. C'est adorable de souplesse de la part de l'enfant, merveilleux d'équilibre de la part du père; et le tout est exécuté avec tant d'aisance et de grâce, qu'on ne songe pas un instant à s'effrayer pour le petit être qu'un seul faux mouvement, si léger qu'il fût, suffirait à jeter à bas du fragile édifice où il perche.

Comment ne serait-on pas rassuré, d'ailleurs, par sa mine éveillée et rieuse? A chaque instant, au son des cliquettes de bois que le régisseur frappe l'une contre l'autre, il pousse un petit cri : *Aâk*, qui a l'air de signifier : « Hein! qu'est-ce que vous dites de ça ? » et puis de temps à autre, pour amuser le public, à un mouvement calculé, cet intrépide gamin fait semblant d'avoir peur, et plongeant les yeux au-dessous de lui dans l'espace, il se frotte le ventre avec une expression de terreur comique; ou, d'un geste mutin, semble gourmander son père. S'il savait le français, on demanderait de bon cœur à l'embrasser, tant il est gentil; mais il ne sait malheureusement que le japonais, où la suprême politesse est de présenter le dos à celui qu'on salue.

Je regrette de ne pouvoir vous dire son nom. Ce qui me console, c'est que, si je le savais, je serais sans doute fort embarrassé de l'écrire, et que, si je réussissais à l'écrire, vous auriez fort peu de chance d'arriver à le prononcer.

D'autres manient la toupie. Mais quelles toupies! Vous n'avez pas idée de pareils joujoux. Leurs propriétaires leur impriment un mouvement de rotation, en en roulant un moment le manche entre les deux paumes des mains. Une fois lancées, on ne les contient plus. Ces toupies-là ont le diable au corps! On s'en sert pour jongler, on les fait passer dans des cerceaux, on joue au volant avec : elles continuent de tourner; on les fait courir sur des fils tendus, on leur fait gravir des pentes, on les fait entrer dans des boîtes et en sortir à un signal donné : elles tournent toujours; on les saisit au vol, ou se jette dessus... Je crois qu'elles tournent encore!

Un exercice gracieux au possible c'est celui des papillons. Au fait, est-ce un exercice, est-ce un apologue? Je ne vous le dirai pas au juste; mais toujours est-il que cela est charmant.

Un Japonais prend un bout de papier léger, en déchire un morceau, et, d'un tour de main, façonne un papillon; puis il le lâche en l'air, ouvre son éventail, l'agite lentement; et, calme, nonchalant, avec la gravité sereine d'un Oriental qui s'amuse, chasse doucement l'insecte ailé devant lui, tout en simulant celui qui le poursuit.

Bientôt un second papillon se joint au premier. Ils vont côte à côte, montent, descendent, se distancent et s'évitent avec une étonnante vérité d'allures. Le Japonais, à son gré, les fait fuir ou les arrête; il les saisit dans une boîte, puis les laisse échapper, les fait tour à tour poser sur les fleurs d'un bouquet et sur la pointe d'un éventail, jusqu'au moment où il réussit enfin à s'emparer d'eux. Alors, sa main s'ouvre, et un dernier coup de vent fait envoler un nuage de poudre d'or.

Cet exercice a son côté philosophique, comme on voit. Ainsi voltigent devant nous les rêves séduisants de notre imagination. Sachons pourtant résister au désir de les poursuivre, et ne portons pas sur eux une main trop avide; car il pourrait bien ne nous en rester que la poussière aux doigts.

~~~ A propos de papillons, je ferai remarquer que cet insecte, qui représente chez nous l'inconstance, est regardé tout au contraire au Japon comme l'emblème de la fidélité.

Nos poëtes, en effet, habitués à voir le papillon voltiger de fleur en fleur, ont conclu de là qu'il était volage : ce qui, est simplement absurde, un animal ne pouvant pas plus faire la cour à une fleur qu'un homme à une citrouille.

Les Japonais, moins superficiels, ont remarqué, eux, que les papillons voltigent ordinairement par couple, mâle et femelle, et que leur vie s'exhale dans une dernière étreinte. De là vient qu'ils voient en eux l'image d'un amour constant; aussi leur font-ils jouer un rôle dans leurs cérémonies nuptiales.

Ah! l'éducation zoologique de nos poëtes est joliment à refaire!

~~~ Il vient de se fonder à Vienne une assez singulière association dite du *Raccourcissement des jupes*. Vous flairez aisément d'ici une croisade contre les dernières jupes longues.

Les fondateurs de cette Société ont découvert, à ce qu'il paraît, que lesdites jupes ne se contentent pas d'obstruer les voies publiques, mais qu'elles sont encore très-nuisibles à la santé, — vous ne vous en doutiez guère, mesdames! — en ce que la poussière qu'elles soulèvent porte préjudice aux bronches et cause des inflammations d'yeux. Je ne discuterai pas la valeur de ce grief au point de vue médical, me contentant de faire remarquer que, si cela était vrai, les balais administratifs nous eussent depuis longtemps rendus tous aveugles et poitrinaires.

Toutefois, vous serez peut-être curieuses de savoir les moyens de répression que les adversaires de la jupe longue emploient ou comptent employer. Ils sont fort simples. Tout membre de la Société qui rencontre une robe à traîne sur son chemin est tenu de poser immédiatement son pied dessus. Naturellement la robe se déchire et la dame se retourne. C'est le moment que l'exécuteur des hautes œuvres choisit pour adresser à cette dernière quelques paroles bien senties sur l'immoralité des jupes longues; et, si la dame se fâche tout rouge et exige réparation du dommage causé, les frais en sont faits par la caisse de la Société.

Je ne sais pas ce que vous pensez du procédé. Il me paraît vif, à moi, et franchement un peu cavalier. En adoptant cette façon de moraliser la toilette, on pourrait dépasser de beaucoup les limites des convenances.

Supposez, en effet, que, moi qui n'aime pas les jupes courtes, je lacère de la main, sinon du pied, celles que je rencontre, je vous demande un peu ce qu'il en restera? Qu'une société, ennemie des talons de bottes trop pointus, s'avise de les scier en pleine rue; qu'une autre, réprouvant ces petits chapeaux qui n'en sont pas, s'organise pour les arracher des jolies têtes qu'ils sont censés coiffer; qu'une autre encore, admiratrice des seuls produits de certaine *faiseuse* célèbre, coupe résolûment tous les lacets qui ne sortent pas de son intéressante maison; et l'on finirait par en voir de belles — toujours au nom de la morale!

Ceci prouve que de la morale — une bonne chose — il ne faut pas abuser.

J'ajouterai que de jupes longues et de jupes courtes il est bien inutile de discuter; attendu qu'avec les unes ou avec les autres, et même sans jupe du tout, les jolies femmes auront toujours raison.

~~~ On a beaucoup ferraillé ces jours-ci. Il y a de ces moments-là. Chacun prend pour son compte les sottises qui sont perpétuellement dans l'air, et cherche un but vivant où planter son epée. On sait rarement pourquoi. C'est un peu affaire de mode, comme d'avoir un fer à cheval en épingle, ou de porter un *je ne m'en ferai plus faire*.

M. A... dit à M. Z... :

— Monsieur, vous m'avez insulté.

M. Z... répond :

— Comme vous voudrez.

On se bat. C'est M. A... qui est blessé. On dit que l'honneur est satisfait.

Eh bien, et le médecin ?

Donc, puisque c'est la mode pour le quart d'heure de se larder les bras et de s'ouvrir le ventre, je ne saurais trop recommander à ceux qui pourraient l'ignorer le fameux *coup du commandeur*, révélé par Hyacinthe dans une amusante farce du Palais-Royal.

— C'est bien simple, disait l'acteur. Votre adversaire est devant vous... Vous êtes engagé en tierce... après ça, vous seriez engagé en quarte que ça ne ferait rien... Tout à coup vous vous mettez à crier : « Ah! v'là les gendarmes! » Votre adversaire se retourne pour voir... Alors, vous...' v'lan!

Et Hyacinthe faisait le geste d'embrocher quelqu'un; puis, regardant son interlocuteur avec satisfaction :

— Voilà le coup du commandeur!

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

L'empereur d'Autriche et les archiducs ses frères ont quitté Paris dimanche dernier dans la matinée, pour aller passer deux jours à Compiègne, auprès de l'Empereur et de l'Impératrice.

La suite des deux souverains comprenait environ quatre-vingts personnes.

Dans l'après-midi du même jour, a eu lieu une excursion au château de Pierrefonds, dont les travaux de restauration sont poussés avec une grande rapidité et ont déjà rendu presque complétement sa physionomie primitive à ce magnifique monument historique.

La vénerie impériale ayant chassé à courre dans la journée, il y eut, le soir, curée aux flambeaux dans la cour d'honneur du château de Compiègne.

Le lundi a été consacré à une chasse à tir : les deux empereurs dans la réserve du Berne, et les invités à Royallieu et dans la forêt de Laigue.

Le mardi dans la matinée, l'empereur François-Joseph et les archiducs ont pris congé de Leurs Majestés et sont venus prendre à la Villette la ligne de l'Est, où les attendait le train spécial, qui s'est dirigé immédiatement vers l'Allemagne.

L'accueil sympathique que l'empereur d'Autriche a reçu en France et les cordiales ovations dont il a été, en toute occasion, l'objet de la part de la population parisienne, ont eu un grand retentissement en Autriche. Aussi les habitants de Vienne ont-ils voulu fêter le retour de Sa Majesté Apostolique par une grande manifestation organisée par les soins de la municipalité. Dans ce but, le chevalier de Zelinka, bourgmestre de Vienne, qui avait accompagné son souverain en France, est reparti avant lui pour présider aux préparatifs de sa réception solennelle.

On a beaucoup parlé du baron de Beust; nous pensons donc qu'on ne lira pas sans intérêt les quelques détails qui suivent sur ce haut personnage politique :

Le baron de Beust, ministre des affaires étrangères d'Autriche, chancelier de l'empire, est d'une stature moyenne, mince et d'apparence délicate. Les traits du visage sont d'une finesse remarquable, le regard est quelque peu voilé par suite d'une myopie résultant d'un travail trop assidu. La voix n'est pas vibrante; mais elle est sympathique, douce et sonore. Toute sa personne respire la franchise et la cordialité. Un disciple de Lavater pourrait peut-être objecter que les lèvres sont minces, pâles et abaissées aux commissures de la bouche: mais Lavater n'est pas infaillible.

Son cabinet, dans lequel il reçoit, ressemble assez bien à la chambre d'un savant. Un bureau en acajou surmonté d'une étagère, devant le bureau un fauteuil de cuir où s'assied le ministre; à gauche un fauteuil semblable, où prend place le visiteur; derrière, une petite table; à gauche, près de la fenêtre, un pupitre à écrire debout; puis, des tables, encore des tables encombrées de papiers, un papier gris sur les murs, des rideaux fort simples aux fenêtres: pas la moindre tenture, pas le moindre bronze, pas la plus petite dorure, un bon gros chat gris, un vaste encrier de verre

dans lequel le ministre trempe autant de plumes qu'il en trouve sur son bureau, et souvent aussi l'extrémité de ses doigts, tel est l'ensemble de cette pièce où se traitent tant d'importantes questions.

A tout étranger qui est admis sur la simple présentation de sa carte, M. de Beust donne une cordiale poignée de main; puis, se rasseyant, il invite son visiteur à s'asseoir, se renverse dans son fauteuil et écoute.

Le chancelier de l'empire travaille en moyenne dix-huit heures chaque jour. Il se repose en allant à cheval jusqu'au Prater; le soir, à six heures, il va, comme tout le monde, dîner seul au restaurant.

Le baron de Beust, fidèle à ses habitudes, se sert de voitures de place.

On a construit sur la terrasse du bord de l'eau des Tuileries, dite de l'Orangerie, deux petits établissements pour le Prince Impérial. C'est un petit chemin de fer et un bastion de citadelle.

Le chemin de fer commence au pont de Solférino, s'avance vers la place de la Concorde, et fait retour d'équerre jusqu'à la grille du pont Tournant.

Les deux rails de côté sont en béton comprimé devenu dur comme la pierre, et au milieu est un rail en fer.

Ce chemin de fer mixte sert à la circulation d'un vélocipède à trois roues.

Le bastion est construit dans le petit jardin qui est derrière l'Orangerie, où était encore il y a vingt-cinq ans le pavillon du roi de Rome.

Ce bastion, bien que terrassé et de proportions restreintes, est complet : place d'armes, banquette, escarpe, fossé, contrescarpe, glacis, courtine, rien n'y manque.

C'est là que le jeune prince vient prendre ses récréations lorsqu'il habite les Tuileries.

On vient d'inaugurer la belle église de la Trinité d'Antin qui s'élève en perspective de la rue de la Chaussée d'Antin.

Cette église, construite dans un des quartiers les plus riches de Paris, est appelée à figurer en première ligne dans la liste de nos églises à côté de celles dédiées à saint Roch, sainte Madeleine, à sainte Clotilde, à saint Thomas d'Aquin, à saint Louis d'Antin, à Notre-Dame de Lorette et à saint Philippe du Roule.

L'église de la Trinité, à laquelle nous avons consacré une belle gravure dans notre numéro du 12 août 1865, contribuera à l'aspect monumental de la rue de la Chaussée d'Antin. Le voisinage de l'Académie impériale de musique et les constructions en cours d'exécution compléteront l'ensemble et ajouteront un nouvel éclat ainsi qu'une plus grande animation à ce quartier déjà si florissant et si admiré par les étrangers.

Les deux hôtels que l'administration municipale a fait construire dans la Cité pour les états-majors de la garde de Paris et des sapeurs-pompiers sont terminés. Plusieurs officiers supérieurs ont été désignés par le ministre de la guerre pour faire partie de la commission de réception de ces bâtiments.

L'installation de l'état-major des pompiers a déjà eu lieu. Celui de la garde de Paris suivra de près.

Il ne reste plus, en fait de travaux, qu'à sculpter les quatre statues qui doivent surmonter les colonnes élevées de chaque côté des portes d'entrée.

Le mariage du roi des Hellènes et de la grande-duchesse Olga Constantinowna a été célébré le 27 du mois dernier, dans le palais d'hiver de Saint-Pétersbourg.

Le départ du cortége pour se rendre à la chapelle impériale a été annoncé aux habitants par une salve de vingt et un coups de canon. On remarquait parmi les assistants le père et l'oncle du fiance, le prince héréditaire de Danemark et le prince Charles de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg.

La fiancée avait une couronne enrichie de pierres précieuses, et sur les épaules un large manteau de velours grenat, garni d'hermine. La cérémonie du mariage, suivant le rit grec, a été célébrée par Mgr Isidore, métropolitain de Saint-Pétersbourg, et, suivant le rit de Luther, par un ministre de cette secte. Un grand bal a été donné ensuite, après lequel le czarewitch et sa femme ont présenté aux nouveaux époux le pain et le sel, et un tableau représentant un sujet religieux.

Dans la soirée, la ville était brillamment illuminée.

Une barrière bien connue de Paris, et qui occupait une des issues les plus fréquentées de la capitale, a disparu récemment pour faire place aux voies de communication desservant le Trocadéro. C'est la barrière de Passy, dite aussi barrière des Bonshommes et de Franklin. Cette barrière avait été désignée par Louis XV pour porter le nom de barrière de la Conférence, du nom de l'événement qui occupait alors tous les esprits; mais ce souvenir s'effaça bientôt et on l'appela barrière de Passy. Le quai seul garda la dénomination.

Les appellations ou changements d'appellations de villes et de localités sont difficilement acceptés par le public.

Ainsi François Ier voulut appeler le Havre Françoisville, et Henri IV, Quillebœuf Henriqueville. Ces noms n'ont pas été adoptés.

Un homme qui a réussi en ce genre est un certain sire d'Arpajon, qui, ayant acheté la seigneurie de La Châtre, près Paris, voulut lui donner son nom, et voici comment il s'y prit. Il fit placer à l'entrée de la ville trois ou quatre valets robustes qui demandaient le nom du lieu à tous ceux qui se présentaient pour entrer. S'ils répondaient Arpajon, ils étaient récompensés; mais, s'ils répondaient La Châtre, ils recevaient des coups de bâton. C'est ainsi qu'Arpajon fut adopté par le public.

Cela ne ressemble-t-il pas singulièrement au conte du *Chat botté* ? — Et pourtant c'est de l'histoire.

Un fait statistique assez singulier est celui que signale une petite brochure qui nous tombe sous la main.

L'auteur de cette brochure a recherché quelle était l'influence du *vendredi* sur les voyageurs de chemin de fer, et il a trouvé que cette influence était très-sensible.

Non-seulement elle se fait sentir pour les chemins de fer, mais aussi pour les omnibus. Le vendredi, le nombre des voyageurs diminue partout.

Il paraît que dans la colonie du cap de Bonne-Espérance on est, dans toutes les directions, à la recherche de diamants. On a déjà trouvé un assez grand nombre de ces pierres précieuses, dont quelques-unes ont une valeur considérable. Le premier diamant a été trouvé par une petite fille d'Hopdown, dont le père travaille dans une ferme. Elle porta le diamant à sa mère, et celle-ci, croyant que ce n'était qu'une jolie petite pierre, le rendit à l'enfant pour jouer avec. Le patron le vit par hasard briller et offrit à la petite fille de l'acheter; mais celle-ci le lui donna, lui disant en riant : « Est-ce qu'on vend jamais une pierre ? » Il le prit et il fut reconnu que c'était un diamant qui valait cinq cents livres sterling.

On vient de trouver également au Cap une grande quantité de grenats. Les mineurs de cuivre d'Amapondabad rencontrent beaucoup de motifs d'encouragement. On vient de trouver du schiste dans la rivière Gambie. On y a aussi trouvé de l'ambre dans le district de Colesboig, ainsi que des formations contenant du phosphore et du mercure. On dit aussi, d'après de bonnes autorités, que des mineurs, en cherchant des diamants, ont rencontré un filon d'argent et de la mine de plomb.

Th. de Langeac.

Chaque année, *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Les brillants souvenirs de l'Exposition universelle y sont, bien entendu, racontés et dessinés en détail. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1868 (10e année), contient 64 pages de texte et quarante charmantes gravures.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne, et à la *Librairie Nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de *l'Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

L'EMPEREUR D'AUTRICHE

ET LES DAMES DE LA HALLE.

Sous l'ancienne monarchie, nos rois, désirant se concilier la sympathie d'une fraction riche, bruyante et énergique de Paris, avaient concédé certains priviléges honorifiques aux marchandes de la halle. Ces dignes femmes obtinrent d'abord le droit d'être appelées « madame. » Or, cela n'était pas une mince faveur en un temps où cette qualification était la possession exclusive des femmes de race noble, et où toute femme de roture, mariée ou jeune fille, était appelée simplement « mademoiselle. » On disait : mademoiselle Molière, pour désigner la femme de Molière; on s'exprimait ainsi en parlant à un marchand de drap : « Comment se porte mademoiselle votre épouse ? »

Les dames de la halle avaient reçu de plus le privilége de présenter un bouquet à chaque nouvelle dauphine, le jour de son entrée à Paris; pareillement, à la naissance d'un dauphin, on les introduisait dans la chambre de l'accouchée, pour contempler les traits du royal nouveau-né. Enfin, chaque prince étranger qui arrivait à Paris recevait la visite des dames de la halle, lesquelles lui présentaient une gerbe de fleurs. Le souverain, mis au courant des règles de la tradition, les accueillait avec beaucoup d'égards et se gardait bien de déranger l'équilibre cordial de l'entrevue par l'offre d'une rémunération pécuniaire.

Il y a quelques mois, la duchesse d'Aoste, qu'on avait oublié de prévenir de la conduite à suivre, commit la faute de vouloir remettre quelques pièces d'or en échange des fleurs que lui offraient les dames de la halle, et celles-ci s'en montrèrent fort choquées.

On sait qu'à partir de la révolution de 89, toute femme mariée, quelle que fût sa naissance, eut droit à la qualification de « madame; » les marchandes de la halle perdirent donc la supériorité honorifique qui les distinguait des autres marchandes de Paris. Mais elles tinrent la main à ne pas renoncer à leurs autres priviléges. On les vit présenter des bouquets à l'impératrice Marie-Louise, lorsqu'elle entra à Paris; elles furent introduites aux Tuileries pour saluer le berceau du roi de Rome; mêmes visites fleuries lors du mariage de l'Impératrice et de la naissance du Prince Impérial.

L'empereur François-Joseph, à son tour, a fait connaissance avec les dames de la halle. Elles lui ont offert, à l'Élysée, une magnifique corbeille remplie de fleurs admirables. Sa Majesté Apostolique leur fit un accueil rempli de grâce courtoise. L'empereur prit une fleur qu'il attacha à sa boutonnière, et répondit qu'il allait immédiatement envoyer la corbeille à l'impératrice Élisabeth, à Vienne. Nous laissons à penser si cette aimable repartie a été suivie d'acclamations enthousiastes.

Le surlendemain, François-Joseph dirigea sa promenade vers la halle, pour rendre aux dames de la halle leur visite. Dès que sa voiture fut signalée, tout le marché fut en l'air, sur l'étendue des dix pavillons; toutes les marchandes se pressaient, se bousculaient; c'était à qui d'entre elles s'approcherait le plus près de la calèche pour dire un mot de bienvenue. L'empereur saluait avec la plus affable bonne humeur, et les hourrahs retentissaient.

Une marchande de la halle, qui nous a donné les détails qu'on vient de lire, ajoutait sous forme de conclusion :

« C'est un empereur bien aimable, et il peut se vanter que toute la pointe Saint-Eustache le porte dans son cœur ! »

La phrase n'est peut-être pas très-grammaticale; mais elle a une saveur de terroir qui fait compensation.

R. Bryon

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite [1].)

LA MAISON DE PILATE

Le bon duc haussa une seconde fois les épaules. Son air devenait de plus en plus morose.

— J'étais dans le couloir qui longe l'appartement de madame la duchesse, poursuivit la soubrette; je veux mourir sans faire pénitence si je songeais au seigneur duc !... Tout à coup une porte dérobée s'est ouverte... une porte que je ne connaissais pas... J'ai trouvé cela tout simple... Je n'ai eu qu'une pensée, c'est de m'applaudir de l'heureux hasard qui me permettait d'entretenir seul à seul le comte de Palomas.

— C'était donc bien le seigneur duc ? fit don Juan, le sourire aux lèvres.

— Qui sortait de chez la duchesse ? Oui, répondit Encarnacion.

— Beau-père, prononça tout bas Palomas, la situation se complique et devient délicate.

— Ignoble coquin de Pedro Gil ! grommela le bon duc au lieu de répondre.

Il avait le sang au visage, et ses mains se fermaient malgré lui.

Il se leva brusquement et gagna le buffet, où se trouvait une sonnette qu'il agita avec violence.

— Fi donc, opina don Juan, j'espère que vous n'allez pas faire un éclat.

— Je vais faire tout ce que je voudrai, entendez-vous ! répliqua le bon duc en proie à un accès d'extravagante colère. Que le diable vous emporte tous tant que vous êtes !... Ne pouvait-on me laisser en repos dans mon trou ?

— Au château de Alcala ? commença Palomas.

— La peste vous étouffe !... Il s'agit bien du château de Alcala... Dès le premier moment, j'ai flairé tous ces tracas... je voulais refuser... Ah ! s'interrompit-il en prenant sa tête à deux mains, si je sauve mes oreilles, ce scélérat de Pedro Gil sera pendu, j'en fais le serment !

Il se promenait à grands pas autour de la chambre.

— C'est tout de même bien étonnant... murmura la soubrette à l'oreille de don Juan.

Celui-ci lui fit un signe de se taire et demanda tout haut :

— Petite, qu'avais-tu donc de si pressé à me dire ?... Je t'autorise à parler devant le seigneur duc.

— J'avais à vous dire, répliqua Encarnacion, qu'il est temps d'entrer en campagne... Dona Isabel vient de nous donner congé à toutes deux...

— A toutes deux ?... répéta Palomas.

— A la fille de l'oidor et à moi, s'entend... Je crois que cette senora Gabrielle est une rusée commère... Et je crois aussi que le jeune estremeno... vous savez, votre heureux rival, lui tient au cœur.

— Comment sais-tu cela ?

— Comment sais-je le reste ?... Le seigneur Ramire a rôdé sous les fenêtres, et la fille de l'oidor a de grands yeux bleus qui parlent...

Un domestique entra et dit :

— Sa Grâce a sonné ?

Le bon duc s'arrêta court dans sa promenade.

— Sa Grâce ! répéta-t-il. Ah ! le coquin !

Puis, s'adressant au domestique :

— Comment t'appelles-tu, toi ?

— Votre Excellence m'avait si bien reconnu ce matin ! Je suis Pedro Nunez...

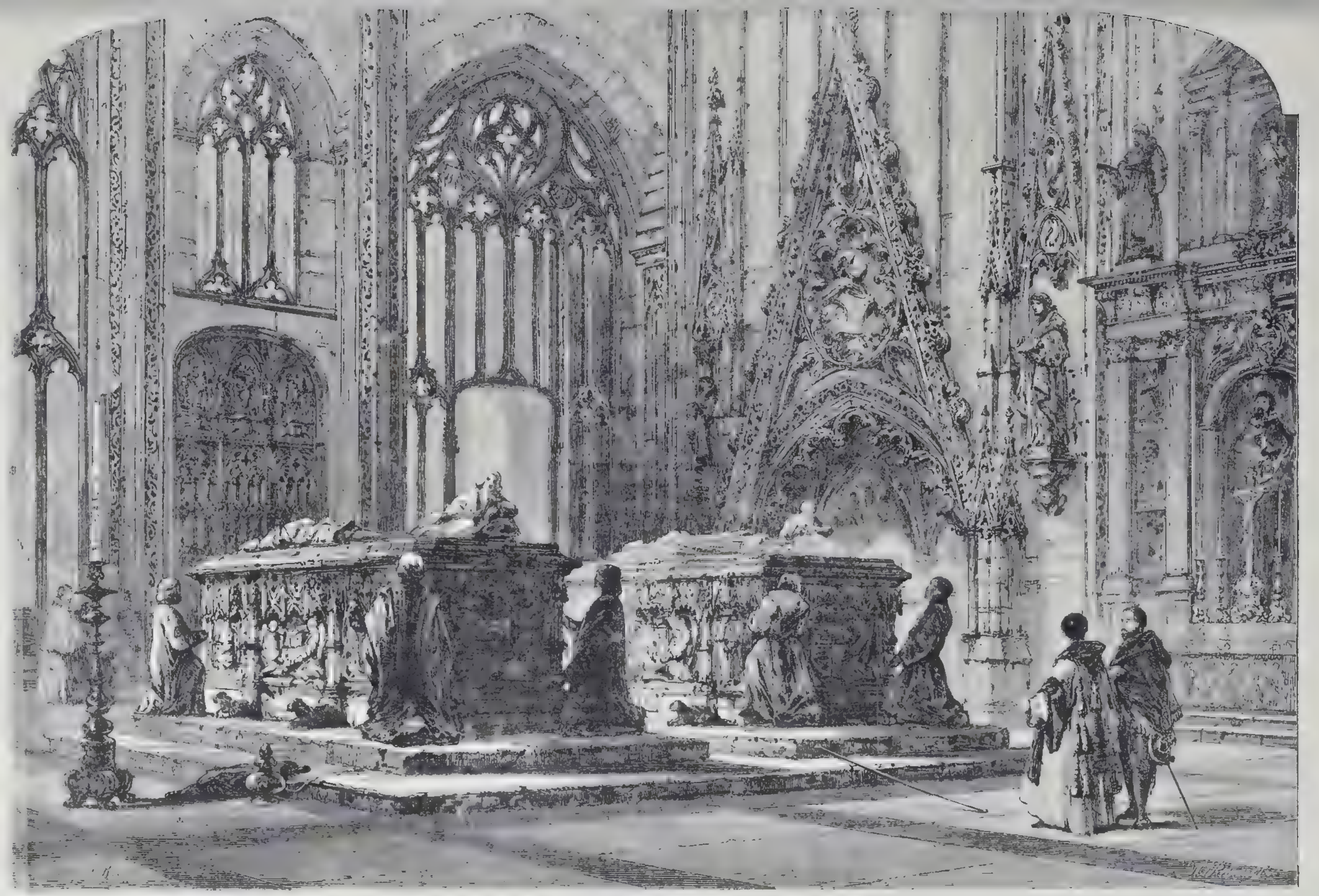
— C'est bien !... tais-toi ! on a perdu le respect dans cette maison qui est restée si longtemps sans maître... Par

1. Voir les numéros 583 à 668.



PALAIS PRÈS D'ALEXANDRIE, AFFECTÉ AU SERVICE DE L'EXPÉDITION ANGLAISE EN ABYSSINIE dessin de notre correspondant. — Voir page 706.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — SECTION ANGLAISE DE L'ORFÉVRERIE ET DE LA CRISTALLERIE; dessin de M. Fichot.



CATHÉDRALE DE TOLEDE. — TOMBES DE DON ALVARO DE LUNA ET DE SA FEMME DANS LA CHAPELLE DE SANTIAGO, d'après une aquarelle de M. S. Road. — Voir page 707.

tous les saints! nous mettrons bon ordre à cela... Écoute-moi et obéis, si tu tiens à ta peau! Tu vas sortir par la grande porte qui donne sur la place de Jérusalem... tu vas aller jusqu'au parvis de Saint-Ildefonse... là, à gauche de l'église, tu trouveras deux hommes déguisés en mendiants, tu diras : Saint-Esteban...

— Il se passe d'étranges choses dans la ville, murmura Pedro; si on allait me prendre pour un conspirateur!...

— Butor! je te chasse... Appelle un autre de mes serviteurs!

— Que Votre Excellence s'apaise! j'exécuterai de point en point les ordres qu'elle voudra bien me donner.

— Je te le conseille!... Les deux hommes viendront à toi; tu retourneras sur tes pas sans mot dire; ils te suivront. Tu les amèneras jusqu'ici... Va!

Pedro Nunez sortit courbé en deux.

— Beau-père... voulut dire don Juan.

— Je ne suis pas tombé si bas qu'on le pense, seigneur comte, interrompit Medina en proie à une agitation fiévreuse; par les Sept douleurs! je me tiens encore ferme sur mes jambes... Faites vos affaires et marchez droit!... J'ai besoin d'être seul.

— Ah çà, insista le comte, quelle mouche vous pique?

Le bon duc lui montra la porte d'un geste impérieux.

— Allons! fit don Juan, gardant héroïquement sa belle humeur. Viens, petite; le seigneur duc a des moments d'humeur noire... C'est le produit de sa dure et longue captivité... A vous revoir, beau-père!

Il ceignit son épée, posa son feutre de travers et passa le seuil en adressant au duc un signe familier.

Celui-ci, resté seul, se laissa tomber de son haut dans un fauteuil.

— Coquin de Pedro Gil! prononça-t-il pour la troisième fois sur un mode plus plaintif encore. Traître! scélérat! malfaiteur! Voilà dix ans! s'interrompit-il en montrant le poing au plafond étoilé de la salle, dix ans, peut-être quinze ans... et même davantage... que j'avais désappris à souffrir de l'estomac!... mes digestions se faisaient admirablement, mes nuits étaient tranquilles, je me levais le matin, frais comme une rose... Eh bien! je sens que ce misérable dîner ne passe pas... J'ai reçu un coup... Et c'est pour de pareils soucis que j'ai abandonné ma bien-aimée besace... *Aurea mediocritas*, si jamais il en fut! Je poignarderai ce Pedro Gil... je l'étranglerai de mes propres mains... je ne plaisante pas : il me faut une victime!

Il essuya son front en sueur et reprit :

— Medina!... un homme terrible!... qui aurait tué le Cid comme une mouche! Dieu vivant! dans quel pétrin m'a-t-on fourré! Un fantôme, a-t-elle dit!... un fantôme qui rôde du côté des appartements de la duchesse!... Ce sont les spectres de chair et d'os qui me font peur, à moi!... S'il allait venir...

Il sauta sur ses pieds, leste comme un acrobate.

On venait de frapper tout doucement à la porte extérieure.

Le bon duc fit en courant le tour de la table, et jeta à la ronde ses regards effarés.

La porte s'ouvrit. Pedro Nunez rentra, suivi de deux hommes déguenillés, mais qui portaient leurs loques avec cette fière crânerie des gueux de bon aloi. Le duc, qui semblait avoir voulu se faire de la table un rempart, les regarda d'un air satisfait. Son visage bouleversé reprit un peu de calme.

— Ce Gabacho est un solide gaillard, dit-il en les toisant de l'œil, et ce Picaros a des épaules de taureau, malgré ses cent ans!

— Entrez, mes bons amis, reprit-il tout haut, et toi, maraud, va-t'en!

— Entends-tu, maraud! appuya Gabacho, qui drapa d'un geste superbe les débris de son manteau.

Pedro Nunez se hâta d'obéir et courut à la conciergerie, où le conciliabule des bons serviteurs était encore assemblé. Il raconta son aventure.

— Hommes, dit Catalina, bourrez les espingoles!

Dans la chambre du bon duc notre paire de gueux faisait son entrée.

— Comment cela va-t-il, depuis ce matin? demanda Gabacho.

— O toi, que j'ose appeler mon maître et mon ami! ajoutait le centenaire Picaros, que toutes les bénédictions du ciel descendent sur ta vénérable tête!... Tu as sauvé aujourd'hui l'antique monarchie espagnole, et quoique je ne comprenne pas bien comment tu es à la fois Medina-Celi et Esteban d'Antequerre...

— Que chante celui-là? gronda le bon duc, dont le front se rembrunit encore une fois.

Gabacho déposa son bâton dans un coin et se mit bravement à table.

— Vous êtes le libérateur des gueux de Séville et l'ange gardien de Philippe IV, dit-il. On vous aurait fait quelque joli cadeau, si vous étiez resté dans la cour de l'Alcazar.

Il chargea son assiette de tout ce qui était à sa portée, et se versa un large verre de vin.

Puis il poursuivit, la bouche pleine :

— On ne parle que de vous dans la ville... et ceux qui savent un peu la politique ne sont pas embarrassés pour dire le fin mot... Vous avez pris le nom et les habits de saint Esteban pour dépister le comte-duc...

— Moi!... fit le bon duc dont les yeux s'écarquillaient, j'ai pris le nom et les habits de saint Esteban! Par le Calvaire, vous me ferez perdre la raison!

Picaros étendit la main.

— Maître, dit-il avec douceur et noblesse, et très-illustre duc! j'ai bien vu que tu étais un peu exalté quand tu as assommé ce pauvre Caparrosa, qui croyait bien faire en brûlant la première amorce... Tu aurais pu frapper moins fort!

— J'ai assommé Caparrosa! grommela le bon duc.

— Il était de la jeune école et ne respectait pas assez les anciens, reprit Gabacho après avoir vidé son verre; mais le roi des gueux n'a pas droit de vie et de mort sur ses frères. Voyons, Picaros, à table!

Le bon duc pressa ses tempes à deux mains.

— Il y a donc un effronté misérable, commença-t-il, qui a osé jouer ce rôle de roi des gueux et voler le nom de saint Esteban!...

— Comment! comment! s'écrièrent à la fois Picaros et Gabacho.

— Quel temps! quel siècle! fit le Medina, en proie à une sincère et profonde indignation; quelles mœurs!.. que reste-t-il de sacré?... Un duc qui s'abaisse à voler un pauvre malheureux mendiant!

Gabacho eût certes étouffé s'il n'avait saisi un flacon et bu à même.

Picaros poussait des exclamations de tragédie :

— O ciel! qu'entends-je? en croirai-je mes sens?

Le bon duc donna sur la table un coup de poing qui fit sauter assiettes, verres et bouteilles.

— L'oïdor Pedro Gil était là, n'est-ce pas? dit-il, comme si un trait de lumière l'eût frappé tout à coup.

Les deux gueux de la vieille école répondirent affirmativement.

— Je comprends tout! s'écria le bon duc; c'est une nouvelle machination de ce démon incarné! Le Medina est roi des gueux, pendant que le roi des gueux est...

— Ah çà! interrompit Gabacho, sommes-nous malade?

— O mon maître très-illustre! ajouta le centenaire Picaros, avec respect, est-ce que la tête déménage?

— Levez-vous! ordonna le duc d'une voix tonnante; voici le moment venu de mourir pour la défense de votre roi!

Gabacho repoussa son assiette, tandis que Picaros voûtait instinctivement son échine et ramenait ses épaules en dedans. Cet héroïque destin semblait leur répugner également à l'un et à l'autre. Gabacho fit un faux pas vers la porte, Picaros en risqua deux.

— Restez! commanda le bon duc; toutes les issues sont gardées. Si vous franchissez le seuil de cette salle, je ne donnerais pas un maravédis de votre vie.

Ils s'arrêtèrent tous les deux, frissonnants et tremblants sur leurs jambes. L'idée leur vint peut-être de résister : ils étaient deux contre un. Mais ce diable d'homme avait des épaules d'Hercule, et la façon dont il avait traité Caparrosa dans la cour de l'Alcazar donnait la chair de poule à nos braves.

Le bon duc, au contraire, grandissait. Son agitation prenait des tournures épiques. Il avait la tête haute, le regard sombre et fier. Sa parole lente retentissait pleine d'emphase. Ses gestes eussent embelli une scène de tragédie.

— Votre silence est pour moi plus éloquent que de longs discours, dit-il; je suis content de vous voir dans des dispositions pareilles. Du reste, je n'espérais pas moins de votre dévouement : vous êtes l'élite et la crème de la gueuserie andalouse. Barricadez ces portes! roulez des meubles contre ces fenêtres; je ne vous cache pas que nous allons soutenir un siége...

— O mon maître bien-aimé! insinua Picaros, ma prudence peut être utile dans le conseil, mais s'il s'agit d'un coup de main...

— Tais-toi, rusé compère... Tu ne connais pas ta propre valeur!

— Du diable si je suis bon pour semblable besogne! dit à son tour Gabacho; n'avez-vous point des valets pour soutenir vos siéges ou livrer vos batailles?

— La paix! tu te ravales!... Voyons! à l'œuvre, ou je ne réponds plus de rien!

Les deux portes qui donnaient accès au dehors furent d'abord fermées à double tour, puis assujetties en dedans à l'aide de leurs barres de fer. Nos deux braves y allaient mollement et le bon duc suait sang et eau pour aiguillonner leur paresse. On parvint cependant à rouler de gros meubles devant les fenêtres, qui furent en outre solidement recouvertes de leurs volets. Medina-Celi inspectait les travaux et mettait parfois la main à l'œuvre.

— Demain il fera jour, disait-il cependant; que nous parvenions seulement à passer la nuit sans encombre, tout est sauve... Soyons fermes, mes enfants... Vous savez si j'ai du crédit à la cour. Demain, vous serez, à votre choix, bourgeois de Séville ou fonctionnaires publics, car je ne sais pas mettre de bornes à ma reconnaissance.

— Y a-t-il des fonctions publiques où l'on n'a rien à faire? demanda Gabacho.

— Parbleu!... Du nerf! nous sommes à bout de nos peines!

— Moi, soupira Picaros, j'aimerais une retraite paisible, non loin des fraîches rives du fleuve, avec un verger modeste, des gazons fleuris et quelques animaux domestiques pour animer le calme de cet asile!

— Tu auras tout cela! Du cœur à la besogne!... Dieu vivant! vous êtes d'honnêtes âmes! Nous voici dans une forteresse! toutes les issues sont closes!

Il se frotta les mains en contemplant d'un air satisfait son appartement barricadé.

— Aux armes, maintenant!

Pour le coup, Gabacho et Picaros échangèrent des regards qui parlaient ouvertement de révolte. Mais le bon duc était à l'une de ces heures où l'on ne connaît pas d'obstacle; il saisit d'une main le faux aveugle, de l'autre le centenaire de quarante ans, et les entraîna tous les deux, bon gré, mal gré, au pied d'un magnifique trophée qui ornait l'une des encoignures de sa chambre à coucher.

Il y avait là l'épée du grand marquis de Tarifa, la hache d'armes de Guzman le Bon, une zagaie conquise sur Boabdil au siége de Grenade, un cimeterre ayant appartenu au farouche Muley; il y avait des armes à feu gigantesques et des hallebardes faites pour être maniées par des Titans. Le duc se jeta sur cet amas d'engins destructeurs comme sur une proie. Il arracha plutôt qu'il ne prit deux hallebardes; il saisit des cimeterres et des épées à deux mains. Il choisit deux espingoles grosses comme des canons de huit livres de balle.

— Tenez! criait-il en même temps, la sueur au front et l'éclair dans les yeux : pensez-vous que la garnison soit au dépourvu? Mort du Sauveur! mes camarades, nous mettrons de la mitraille dans les deux tromblons... assez de mitraille pour foudroyer un bataillon!... Ah! ah! de par le Calvaire! ils n'ont qu'à venir!... Prends ce cimeterre, Picaros... Crois-tu qu'il y ait beaucoup de soldats comme toi dans l'armée de Philippe IV?... Prends ce kangiar et aussi cette pique, au nom de tous les saints!... Glisse ces deux poignards à ta ceinture, Gabacho!... Sais-tu que tu es encore vert? A toi cette bonne lame de Tolède, avec cette miséricorde et cette hache d'armes! Munis-toi, par-dessus le marché, de cette espingole, et vise à l'estomac, mon garçon... et tire vaillamment la languette!... Moi, je vais revêtir cette cotte de mailles. J'aurai pour combattre au besoin ce casse-tête, cette épée castillane et ces deux pistolets evasés... Ventre-Mahon! cet abject coquin d'oïdor ne se doute pas de ce que je lui prépare!...

— C'est donc Pedro Gil?... commença Picaros.

— Demain, mon ami, demain! interrompit Medina au comble de l'exaltation; êtes-vous armés de toutes pièces?... à vos postes! Par saint Michel archange! le roi d'Espagne n'a qu'un gentilhomme étendu en travers de la porte de sa chambre à coucher... moi, j'en aurai deux... et de fiers garçons! j'en jure par l'espoir de mon salut éternel!

Il les prit tous deux par la main et les tint à distance pour les passer en revue, armés qu'ils étaient de pied en cap. Puis il les ramena dans la salle où avait eu lieu le souper.

— Un flacon à chacun, continua-t-il en joignant le geste à la parole, mais n'en abusez pas! Gardez vos mains libres et votre esprit présent... Toi, Gabacho, à gauche; toi, Picaros, à droite... Restez debout ou couchez-vous, cela m'est bien égal... Vous êtes intéressés à vous garder, car le danger est commun... Bonne nuit, mes enfants, je vais dormir tranquille.

Il repassa la porte qui communiquait avec la salle à manger, et se garda de la fermer.

Puis, tenant à la main sa lampe, il fit le tour de sa chambre à coucher, tâtant partout les lambris et les tapisseries, pour se bien convaincre qu'il n'y avait point d'issue secrète.

— Demain il fera jour, répétait-il tout haut; nous verrons si le roi paye ses dettes!

Mais tout bas, en revêtant la cotte de mailles qui devait protéger son sommeil, il ajoutait :

— Demain, je prends la clef des champs...

Le coquin de Pedro Gil se débrouillera comme il pourra. Dieu vivant! je crois que j'ai eu de l'ambition pendant vingt-quatre heures!... Esteban, mon ami, l'ambition perd les hommes... Soyez matinal demain, videz la cassette du bon duc dans votre besace, décampez comme un joli garçon, et allez goûter quelque part, en Navarre ou en Galice, le repos qu'ont mérité vos vertus!

Il se jeta tout cuirassé sur le lit, et dit à ses gentilshommes de la chambre, qui buvotaient pour se consoler :

— Veillez, mes braves... une nuit est bientôt passée!

XIV.

La Fille de l'oïdor.

C'était derrière ces fenêtres où brillait doucement, au travers des carreaux, la gaze blanche des draperies. En levant les yeux vers ces fenêtres, les cinq Nunez et le vieux Saviene avaient dit :

— Notre senorita fait la prière du soir; que Dieu garde le plus doux de ses anges!

Il y avait une lampe sur un guéridon massif de vieux style espagnol. Les lambris, tapissés de cuir largement historié et doré, renvoyaient par places la lumière discrète. De grands vases rouges en terre de Tetuan se rangeaient en demi-cercle sur quatre ou cinq lignes superposées et formaient une odorante colline d'arbustes en fleur.

Par les portes ouvertes, on apercevait d'une part la blanche retraite de dona Isabel, dont les croisées donnaient sur la place de Jérusalem, de l'autre le corridor conduisant aux appartements de la bonne duchesse.

Il était tard, aucun bruit ne montait plus de la ville endormie. A l'intérieur, le silence n'était coupé, à de longs intervalles, que par le cri des gonds rouillés et ne sachant plus virer sur leur axe. Toutes les portes allaient ainsi se fermant tour à tour. Il y avait déjà du temps que les pas du dernier valet attardé avaient éveillé l'écho sonore des galeries.

Dona Isabel était demi-couchée sur un lit de repos, au pied des arbustes fleuris. Sur la table, on voyait son livre d'heures ouvert et montrant les riches enluminures de ses marges, quelques feuillets de musique, et sa broderie, où les fils de métal chatoyaient parmi les suaves couleurs de la soie.

Le costume de dona Isabel n'était point celui qui convient à pareille heure. Au lieu des vêtements légers et flottants qui laissent le corps libre pour le repos du soir, elle portait

un juste de velours noir agrafé du haut en bas, sur lequel s'ouvrait un corsage à la turque, noir aussi, mais relevé par une garniture de microscopiques boutons en argent ciselé. Sa basquine longue se retroussait sur le côté, retenue par un lac de rubans, et découvrait ses petits pieds, chaussés de brodequins montants. Une résille à mailles serrées emprisonnait l'abondante richesse de ses beaux cheveux, et se cachait à demi sous un énorme voile de dentelle dont les plis doubles se drapaient au loin sur le divan.

Ainsi s'habillaient les nobles voyageuses au temps de Philippe IV. Les coches et autres moyens de transport qui commençaient à se montrer en France étaient encore inconnus en Espagne. On n'allait en carrosse qu'à la condition d'avoir pour escorte un bataillon de valets armés jusqu'aux dents, et une avant-garde de piqueurs-pionniers pour écarter les roches, abattre les buissons et combler les fondrières.

Les routes ne se distinguaient de la campagne abrupte que par la fréquence des piéges à mules creusés par les soins des bandits de grand chemin.

Un métier presque aussi recherché que celui de gueux ou d'alguazil !

Le plus court et le plus sûr était encore de voyager à dos de mulet ou à cheval. Quand on échappait aux mille embarras de la voie, on pouvait livrer bataille aux voleurs, ou marchander avec eux le droit de passage. Ces deux sortes de dangers une fois évités, il n'y avait plus qu'à composer avec l'hermandad, protectrice de la sécurité publique.

On citait des gens hardis et heureux qui avait rapporté ainsi de Grenade à Séville ou de Madrid à Valladolid tous leurs membres, toute leur peau et une certaine portion de leurs bagages.

Mais on n'en citait pas beaucoup, et quiconque bouclait sa valise de voyage donnait son âme à Dieu après avoir fait son testament.

A l'autre extrémité de la chambre, debout et appuyée contre le haut dossier d'un fauteuil armorié, se tenait une jeune fille à la taille frêle et charmante, qui semblait attendre et rêver. Celle-là était dans l'ombre. La lampe trop éloignée n'envoyait à son visage que de faibles et vacillants reflets. On distinguait cependant sous sa coiffure de dentelle noire les masses abondantes et bouclées d'une merveilleuse chevelure blonde.

Elle était immobile. Vous l'eussiez prise pour une ravissante statue, sans les battements de son sein, qu'un soupir contenu soulevait par intervalles.

Un coup unique et retentissant sonna à l'horloge, dont le balancier patient grondait dans son armoire d'ébène.

— Onze heures et demie ! murmura Isabel.

— Vous appelez, senora? demanda l'autre jeune fille, qui sembla s'éveiller en sursaut.

Les sourcils noirs de la belle Medina se froncèrent, tandis qu'elle tournait son regard vers sa compagne

— Je vous avais ordonné de suivre Encarnacion, dit-elle, pourquoi êtes-vous près de moi?

La jolie blonde quitta l'appui du fauteuil, baissa les yeux et ne répondit pas.

— C'est Gabrielle, je crois, qu'on vous nomme, reprit la Medina dont la voix s'adoucit; allez vous reposer, ma fille; vos soins me sont désormais inutiles, et je désire être seule.

Au lieu d'obéir, Gabrielle fit quelques pas vers la table. Elle entra ainsi dans le cercle de lumière que rabattait le chapeau de métal suspendu au-dessus de la lampe. Vous eussiez reconnu alors le riant et doux visage de la fille de Pedro Gil.

Seulement il y avait sur son front d'enfant un nuage de mélancolie.

— Ne m'a-t-on point trompée? pensa tout haut la Medina. Est-ce un espion qu'on a mis à mes côtés, sous prétexte de me donner une suivante?

Gabrielle avançait toujours.

Elle vint ainsi, d'un pas calme et lent, jusqu'au pied du lit de repos. Elle s'arrêta; puis, fléchissant un genou, elle baisa la main de la Medina.

— J'étais une toute petite enfant, murmura-t-elle, quand mon père m'éloigna de lui pour me renfermer au couvent de Badajoz. Et pourtant je me souviens des hautes tours de Penamacor, du grand jardin plein d'ombre et des touffes de fleurs bleues qui se balancent à la brise des soirs, le long des rives de la Mabon.

Dona Isabel la regarda avec étonnement.

— Et je me souviens de vous aussi, noble senora, poursuivit la fille de l'oidor comme si elle eût éprouvé un plaisir mêlé de tristesse à remonter ainsi le cours des années. Je me souviens de vos bontés et de vos caresses... Vous aviez un an de plus que moi : c'est beaucoup à cet âge... Pendant bien longtemps je n'avais qu'à fermer les yeux pour revoir votre angélique sourire... Vous, au contraire, vous avez oublié tout de suite la pauvre enfant que vous pariez comme une poupée et que vous aimiez comme un de vos jouets...

— Gabrielle..., murmura la Medina, dont la mémoire s'efforçait, je me souviens bien... je pleurai quand on m'enleva ma petite Gabrielle.

Les larmes vinrent aux yeux de la fille de l'oidor.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Un événement littéraire. — *Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis.* — Une singulière destinée. — Le savant confisqué par le littérateur. — Jacquemont à dix-neuf ans. — Son horreur du *cant*. — Boutade contre l'industrie. — *Time is money.* — Des hommes *utiles*. — La préface de *Mademoiselle de Maupin*. — Jacquemont chroniqueur, critique musical et dramatique. — *Le Ricciardo* et *le Siége de Corinthe*, de Rossini. — Les acteurs : Nourrit, Dérivis, Mari, Bonoldi, Bordogni; Mmes Cinti, Pisaroni, Pasta, Mombelli. — Leçon d'esthétique. — *Don Carlos* et *Jane Shore*. — La souffrance physique au théâtre. — Gymnase : *le Roman d'une honnête femme*, comédie en trois actes de Mme Régnault de Prébois et M. Th. Barrière : MM. Pierre Berton, Pradeau, Francès; Mmes Delaporte et Fromentin. — Bouffes-Parisiens : *le Petit Navire*, tableau maritime en un acte, de M. Pol Mercier. — M. Lacombe; Mme Delahaye, la petite Lerche.

Singulier caprice de la destinée ! Un jeune homme, doué d'une de ces intelligences d'élite, de ces organisations brillantes qui confinent au génie, a dirigé ses rares facultés vers l'étude des sciences naturelles. A peine âgé de vingt-sept ans, il reçoit de son gouvernement la mission aussi glorieuse que pénible d'aller explorer les profondeurs de l'Asie, au triple point de vue de l'histoire des races, de la géologie et de la botanique. Il part; il pénètre, à travers mille dangers, jusque dans cette vallée de Cachemire restée inaccessible à tous les voyageurs depuis Bernier; il campe sur l'Himalaya à des hauteurs égales au sommet du Mont-Blanc; il parcourt l'Inde de part en part, des bouches du Gange à celles de l'Indus, le fusil sur l'épaule, le marteau et la serpe à la main, recueillant sur son passage les curiosités des trois règnes, les classant et les annotant au fur et à mesure, enrichissant la science d'un monde de choses et d'observations nouvelles. Au bout de quatre ans, il touche au terme de son voyage. La gloire qu'il a rêvée à ce moment est celle des Saussure et des Humboldt. Cette gloire, il ne lui sera pas donné d'en jouir. Il meurt, son œuvre à peine achevée et sans qu'il ait eu le temps d'y mettre la dernière main. Son *Journal de voyage* n'aura fini de paraître que sept ans après sa mort. Mais déjà il est célèbre. Sa famille a eu la pensée de publier les lettres familières échappées à la plume du jeune savant dans le cours de ses lointaines pérégrinations, et ces lettres ont révélé un écrivain de premier ordre, plein d'humour, de verve et d'originalité. Du jour de cette publication, Victor Jacquemont est classé en tête de nos épistoliers, à côté de Mme de Sévigné et du président de Brosses.

L'impression qu'elle produisit, je n'ai pas besoin de la rappeler. Elle fut telle que la gloire du savant disparut presque sous celle du littérateur. Trente ans écoulés depuis la première apparition de la *Correspondance de Jacquemont*, n'ont fait qu'en cimenter le succès. Sa place est aujourd'hui marquée parmi les classiques modernes.

Mais ce que nous ignorions, c'est que nous n'avions que la moitié du chef-d'œuvre. D'autres lettres de Jacquemont existaient encore, disséminées entre les mains de ses amis, éparses sur tous les points du globe. Ces lettres ont été recueillies et elles forment deux nouveaux volumes auxquels M. Mérimée, un des meilleurs amis du pauvre savant, a voulu servir de parrain[1]. — Deux nouveaux volumes de lettres de Victor Jacquemont, comprenez-vous, en ce temps de publications morbides et malsaines, quel événement littéraire !

Je n'ai pas besoin de dire qu'elles ont la même valeur que les premières. Elles sortent de la même plume et de la même inspiration vive et prime-sautière. Le recueil qui vient de paraître offre en outre cet intérêt de nous montrer sous des aspects nouveaux cette noble et sympathique figure. Il ne comprend pas seulement des correspondances de l'Inde échappées aux recherches des premiers éditeurs, il nous donne encore des lettres écrites par Jacquemont avant son voyage, datées de ce Paris qu'il aimait tant et dont il regrettait, à distance, le mouvement intellectuel. « Quand on vit à peu près seul (c'est-à-dire hors Paris), dit-il, les ouvrages de critique sont bien utiles à entremêler parmi les lectures originales; ils sont nécessaires alors pour développer le goût et lui donner toute la finesse; à Paris l'on peut mieux s'en passer, parce qu'on a l'avantage de vivre avec les hommes spirituels et aimables qui les font, et que ce genre d'hommes a encore plus d'esprit et d'idées le soir, en causant librement avec quelques amis, que le jour, seul, recueilli, et la plume à la main. »

La première de ces lettres par la date est du 10 septembre 1820 : Jacquemont avait alors dix-neuf ans. On ne s'en douterait jamais au sujet qu'elle traite, sujet tout spécial roulant sur des matières agricoles, et qui montre, ainsi que le fait remarquer en note M. Mérimée, quelles étaient déjà la maturité et les aptitudes de ce précoce esprit. C'est, au reste, la seule de ce genre. Les autres, postérieures de sept ou huit années, — je parle de celles de Paris, — ont trait, pour la plupart, à la musique, au théâtre, à la littérature; c'est par là qu'elles se rattachent au titre de cette chronique. — Et puisque ce mot de chronique se trouve sous ma plume, je ne puis m'empêcher de remarquer quel admirable chroniqueur c'eût été que Victor Jacquemont. Il a le trait, la vivacité, le mordant, l'humour, la causerie sans prétention, la façon leste et aisée de dire les choses — avec cela un style ferme, pur, vraiment français, sans clinquant et sans enluminures, auquel le temps n'a rien enlevé de sa saveur et de son originalité. L'esprit chez lui ne vise pas au paradoxe. il n'est que l'explosion spontanée de la pensée. Prenons quelques lignes au hasard. Jacquemont est à New-York : l'hypocrisie qui règne dans la société américaine le révolte : il laisse couler sa verve et écrit :

« Ce pays est plein du *cant* le plus dégoûtant. O..., à Paris est un fripon, mais sans beaucoup de prétention, je crois, à la probité, à la délicatesse, etc., etc. New-York est pavé d'O... (sans l'esprit du véritable) qui sont tous membres zélés, ardents, de quelque association religieuse ou philanthropique, scandalisés le dimanche du chant d'un oiseau et plaidant le lundi contre leur père ou leur enfant, volant leurs créanciers, incapables de boire un verre d'eau sans adresser au Seigneur une petite prière tout onctueuse, et ne quittant jamais la table qu'après d'ignobles excès. »

N'est-ce pas qu'en dix lignes le tableau est complet?

Plus loin cette boutade contre l'industrie :

« L'industrie, quoi qu'en dise, quoi qu'en chante M. Charles Dupin, n'est pas poétique. Laissez prendre aux Anglais le protectorat de la Grèce, avant six ans vous aurez d'excellentes routes et de bonnes diligences sur le Pinde, le Parnasse, le mont Athos, et des bateaux à vapeur sur l'Achéloüs : cela sera dégoûtant.

« Dupin a mis en vers les ponts en fil de fer, et, généralement quelconques, tous les ponts suspendus. Il y a quarante ans, on a mis aussi en vers l'ordonnance de la cavalerie de M. de Saint-Germain. Andrieux, en ce temps-là clerc de notaire, mit en vers la Coutume de Paris, mais non sérieusement; tandis que c'est du plus grand sérieux que l'ingénieur a *chanté* ses machines, comme un autre chantait la colère d'Achille, ou la piété et la valeur de Godefroi de Bouillon. — Vapeur, ingénieur, condensateur, régulateur, hydraulique, conique, sinus, cosinus, balancier, levier, parallélipipède, vis d'Archimède, thermomètre, dynamomètre, pression, fusion, attraction, érosion, sécante, tangente, soupente, charpente, pompe foulante, aspirante, voilà les rimes du susdit Dupin... »

Ce n'est pas qu'il méconnaisse, lui homme de la science, les bienfaits de l'industrie; mais il ne veut pas que, sous prétexte d'utilité, elle étouffe et proscrive les nobles jouissances de l'intelligence. Le *time is money* l'exaspère à l'égal du *cant* : il y revient plus d'une fois dans cette lettre sur l'Amérique si pleine, si substantielle et qui offre, sur la société des États-Unis, des aperçus nouveaux, même après le beau livre de M. de Tocqueville :

« ... Chacun emploie ici à gagner de l'argent *tout* son temps : pour ceux, en très-petit nombre, qui trouvent en venant au monde de l'argent tout fait, ils sont au-dessous de tous. Ces gens achètent Byron et Walter Scott, ils ne font pas de difficulté pour donner quelques dollars pour les livres, mais ils ne les lisent pas : les acheter n'est pas cher, les lire le serait extrêmement. Le médecin compte combien de visites il pourrait faire dans le temps nécessaire pour arriver au soixantième volume de Walter Scott; l'avocat, le notaire comptent les pages qu'ils pourraient barbouiller, estiment le prix de chacune, font l'addition, et ne sont pas si bêtes que de lire ces charmants ouvrages... »

Son opinion sur ce qu'on est convenu d'appeler les hommes utiles est celle que développait presque au même moment Théophile Gautier dans sa célèbre préface de *Mlle de Maupin*. Il écrit (13 octobre 1832) à un de ses amis, négociant à Calcutta :

« Walter Scott était mourant aux premiers jours de juillet. Cuvier était mort ! Voilà les hommes utiles; j'y ajouterai Canova et Rossini. Que de millions d'hommes doivent à Walter Scott un grand nombre d'heures de plaisir économique et innocent ! L'art que pratiquait Canova parlait à un plus petit nombre; mais que de plaisir et quels plaisirs nobles ses ouvrages ne donneront-ils pas toujours à tous ceux (les Américains exceptés) qui pourront les voir ! Cuvier, de sa main puissante, avait pris le timon des sciences naturelles, et en tenait sans cesse ou en ramenait l'étude dans une direction philosophique. Il ne découvrait pas des faits seulement, mais sa prodigieuse faculté de généraliser ses idées lui faisait créer des sciences. Quelle masse énorme de sensations agréables a versée Rossini dans les sociétés humaines ! Il est, ne vous en déplaise, mon cher Hezeta, beaucoup plus utile que vous... »

Bien que Rossini soit son dieu en musique, il lui arrive parfois, comme son ami Stendhal, de le traiter assez durement. — En 1824, au sortir de la première représentation de *Ricciardo*, il écrit à Mme Victor de Tracy :

« *Le Ricciardo* n'est que *l'Italienne à Alger*, mise en tragédie. Cela est bien pâle auprès des autres ouvrages de Rossini. »

Après avoir indiqué les quelques morceaux qui l'ont le plus frappé, il conclut ainsi :

« L'opéra tout entier est plein de réminiscences; on dirait un homme poursuivi par de vieilles idées, les reproduisant malgré lui et s'impatientant de n'en pas trouver de nouvelles. Souvent un motif, soit dans un air, soit dans un duo ou dans un morceau d'ensemble, commence par les premières mesures d'un motif connu de quelque autre opéra, de *la Gazza Ladra* et du *Mosé* surtout; mais bientôt Rossini, de mauvaise humeur lui-même contre vous, change tout à coup d'idée et achève sa phrase de la manière la plus imprévue; ce brusque changement d'idée surprend et ne touche pas parce qu'il n'y a pas unité d'expression, et le but de l'art est manqué. »

Qu'eût pensé Victor Jacquemont des *Bleuets* de M. Cohen?

Il se montre encore plus sévère pour *le Siége de Corinthe*.

Rossini est pour lui un compositeur déjà usé et à court d'idées nouvelles. (Le pauvre Jacquemont n'a pas eu le bonheur d'entendre *Guillaume Tell*). « En un mot, dit-il, Rossini ne me semble plus qu'un admirable arrangeur de musique. Son *Siége de Corinthe* est volé de *l'Italiana in Algieri*, du *Tancredi*, de *la Donna del Lago*, de *la Semiramide*, et il a fait comme les voleurs qui gâtent les objets qu'ils ont volés afin qu'on ne les reconnaisse pas sur eux.— J'aurais mieux aimé qu'il se fût volé lui-même hardiment.— Du reste, il a pris avec *le Crociato* de Meyerbeer les mêmes libertés que Meyerbeer avait prises avec sa *Semiramide*, c'est-à-dire un chœur tout entier et presque sans changement.

Il passe ensuite à la critique des acteurs :

« Cet *arrangement*, correctement et médiocrement chanté

1. *Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis*, 2 vol. in-8°; Michel Lévy frères.



[illegible] — Exercice de la toupie.

LES JAPONAIS DE LA TROUPE IMPÉRIALE DU TAIKOUN. — Voir la Chronique.



S. M. L'EMPEREUR D'AUTRICHE RENDANT AUX DAMES DE LA HALLE LEUR VISITE; dessin de M. Lix. — Voir page 699.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — INTÉRIEUR DE L'OKEL, CARAVANSÉRAIL ÉGYPTIEN, DANS LE PARC; dessin de M. Gustave Janet.

par Mlle Cinti et Nourrit, aboyé par les autres, dont je ne sais pas le nom, à l'exception de Dérivis, qu'on avait dit chargé qu'à poudre pour cette représentation, mais qui l'était réellement à boulet, et à double charge; cet arrangement, dis-je, a eu le plus grand succès. Il est vrai que les éternels et fades agrements de Mlle Cinti étaient une chose nouvelle pour Mlle Cinti, et tout le système d'instrumentation aussi. . Je n'y retournerai pas. »

Quelle chance pour les compositeurs et les artistes que Jacquemont ne se soit pas fait critique musical! ils auraient eu de durs moments à passer.

Les interprètes de *Ricciardo* n'avaient pas non plus trouvé grâce devant lui.

« Le ténor, qu'on appelle Mari, est mauvais; il ne sait pas chanter et n'a pas même une belle voix. Bonoldi valait mieux et Bordogni, comme acteur, est auprès de lui un volcan. Celui-ci joue Ricciardo et y est à mourir de rire. C'est avec une véhémence terrible et tout le geste de la fureur et du désespoir qu'il s'écrie en revoyant son amante :

Di piacer mi muoro!

et, plus tard, quand on le mène au supplice, il chante :

Se vado alla morte..

en mettant sur le mot *vado* un agrément délicieux quoique un peu long, disant aussi clairement que la musique le peut exprimer : Je vais à la noce. »

Il n'est pas enthousiaste de la Pisaroni.

« Je conviendrai cependant, dit-il, qu'après Mme Pasta, c'est peut-être la plus *habile cantatrice* que j'ai entendue. Notez que je n'ai jamais entendu Mme Fodor et que je suis venu trop tard pour Mme Grassari. Cependant, quoique lui connaissant un mérite de premier ordre, elle ne m'a fait que très-peu de plaisir; il y a trop de positions où sa voix me devient positivement désagréable à entendre; ensuite, quant à l'expression dramatique de son chant, j'y trouve quelquefois de la force et beaucoup de force même, mais rien autre chose. Cette véhémence est monotone. En somme, elle paraît une actrice assez vulgaire, cantatrice très-habile et voix très-remarquable : ici belle, très-belle; là exécrable, plus haut, assez belle. L'ensemble ne me plaît pas. Je fais abstraction complète de la figure. »

Toutes ses admirations sont pour Mme Pasta, et il faut voir de quelle indignation il se sent saisi quand il lui entend comparer Mme Mombelli! Non qu'il refuse à cette dernière cantatrice un brillant talent d'exécution : « Je conviens, dit-il, que dans le genre bouffe elle me fait infiniment de plaisir, et je vais toujours l'entendre quand elle chante la *Cenerentola*; mais ce plaisir, pour être vif, n'est pourtant que superficiel, il n'est guère que physique. Le but évident de Mme Mombelli dans son chant est de flatter l'oreille, et elle y parvient le plus souvent. Il faut absolument ne pas comprendre les arts pour la comparer à Mme Pasta. Elle, qui les sent si admirablement, ne voit dans le chant qu'un *moyen* d'exciter dans l'âme de ceux qui l'entendent les émotions qu'elle éprouve et que le maestro a voulu exprimer... » Et la thèse ainsi posée, il la développe en quelques pages qui sont un modèle d'esthétique applicable non-seulement à la musique, mais à la littérature et aux arts plastiques. Pour lui, l'art qui ne parle qu'aux sens n'est qu'un art bâtard et imparfait. Son but doit être de toucher le cœur, d'éveiller dans l'âme des idées élevées et généreuses, et c'est à ce titre qu'il admire : en musique le *Freischütz*, en peinture les vierges de Raphaël, en sculpture les grandes œuvres de Canova, en littérature dramatique le *Roméo* et l'*Otello* de Shakspeare. Le *Don Carlos* de Schiller produisit aussi sur lui une vive impression : « Je lus, il y un mois, écrit-il à Mme de Tracy, la belle traduction du *Don Carlos* de Schiller par M. de Barante, un soir que j'étais un peu souffrant et que je n'étais pas sorti. Mlle S... (une jeune cantatrice italienne qu'il patronnait et pour laquelle il laisse percer dans ses lettres un sentiment de très-vive amitié) me demanda le lendemain à quoi j'avais passé ma soirée; je le lui dis, et tout le ravissement que j'avais eu à lire cette tragédie. Je ne sais si vous la connaissez : il y a dedans un personnage appelé Posa, qui me semble la plus belle des conceptions humaines. » En revanche, il confesse que le drame matérialiste lui répugne. « Je suis peu curieux de voir *Jane Shore*, qu'on dit très-bien jouée. C'est un beau sujet de mélodrame bien effroyable et non une tragédie, une œuvre poétique. La fiction des souffrances physiques m'est odieuse à voir, et ne peut m'être qu'odieuse. Il fallait que ce fût Mme Pasta qui le jouât pour que la dernière scène de *Roméo*, après son empoisonnement, ne me fût, par la même raison, excessivement désagréable à entendre... »

Ne trouvez-vous pas que ces observations révèlent un sens critique des plus delicats, et qu'il y avait en Jacquemont l'étoffe d'un remarquable feuilletoniste?

J'arrête là ce rapide examen : je n'ai voulu envisager dans Jacquemont que le côté par lequel il m'appartient. Je laisse à d'autres le soin de signaler les tableaux piquants, les boutades humoristiques, les portraits enlevés à la Saint-Simon (voir ceux de Washington, de Cuvier, de Humboldt, de Cassini, de Mauguin, d'Odilon Barrot, du général Allard, de Runjet-Singh; les échappées lumineuses sur la politique, la morale, la philosophie, enfin les traits de caractère qui complètent la physionomie de Jacquemont et assurent à ces deux nouveaux volumes une place dans toutes les bibliothèques à côté de leurs aînés.

~~~ Victor Jacquemont m'a entraîné un peu loin, et il ne me reste plus que quelques lignes pour vous rendre compte de la nouvelle pièce du Gymnase : *le Roman d'une honnête femme.*

C'est tout un roman en effet.

Un jeune officier, Gaston de Castellan, s'est épris d'une suave figure qui lui est apparue une nuit en chemin de fer, sous la vague lumière d'une lampe de wagon. Depuis lors, cette vision n'a cessé de le poursuivre et elle lui revient encore au moment où il se dispose à s'en aller sur le terrain régler une affaire d'honneur. Le motif du duel est des plus vulgaires. Il a eu la maladresse de poser le pied sur la robe d'une cocotte qui sortait, au bras d'un gros monsieur, d'un restaurant à la mode. Le monsieur a laissé échapper une épithète malsonnante à laquelle notre officier a répliqué par un soufflet. La rencontre est inévitable et Gaston attend ses témoins, lorsque son ordonnance lui annonce la visite d'une dame. O surprise! ô bonheur! cette dame n'est autre que l'inconnue du wagon, et voilà l'imagination du jeune homme en route pour le pays des rêves. L'illusion ne dure qu'un instant. La belle inconnue est Mme Charbonnel, la femme de l'adversaire de Gaston. Elle vient en son nom, au nom de ses jeunes enfants, supplier l'officier d'épargner les jours de son mari. Vous comprenez la déception de Gaston, ainsi précipité du ciel sur la terre. Cet adversaire, qui tout à l'heure lui était indifférent, il le déteste maintenant et il le dit assez brutalement à la jeune femme en lui révélant son amour. A peine cet aveu est-il sorti de ses lèvres qu'il voudrait le racheter au prix de son sang, et en sortant de chez lui, Éliane emporte avec le repentir du jeune homme le salut de M. Charbonnel.

Un vilain monsieur que ce Charbonnel sous son enveloppe grotesque. Il a une femme charmante qu'il trompe et ruine au profit d'une drôlesse. Avec cela d'une lâcheté écœurante. En vue de sauvegarder ses précieux jours, il a écrit à l'autorité pour la prévenir du duel projeté. Mais dans son émotion il s'est trompé de lettre. Qu'à cela ne tienne, il fera des excuses : par malheur il a pour témoin un féroce Mexicain qui jure, pour peu qu'il bronche, de lui brûler la cervelle. La scène est très-amusante et rappelle, sans toutefois lui ressembler, celle de la comédie de M. Mallefille, *le Cœur et la Dot.*

Forcé d'être brave malgré lui, Charbonnel va donc affronter l'épée de Gaston; mais fidèle à la parole qu'il a donnée à Éliane, Gaston ne se défend pas, et c'est lui qui tombe sous l'épée de son adversaire. Il est transporté agonisant chez un des témoins. Restée seule un instant en présence de ce jeune homme qui vient de sacrifier sa vie pour elle, Éliane laisse à son tour déborder son cœur, et, avant d'expirer, Gaston l'entend murmurer à son oreille : *Je t'aime!*

Vous devinez déjà, n'est-ce pas? que Gaston n'est pas mort et que nous allons le retrouver, à l'acte suivant, frais et dispos, et plus amoureux que jamais.

La pièce, malgré certaines crudités de touche, avait bien marché. Le dernier acte a tout compromis. Des maladresses scéniques, des situations heurtées et brutales ont indisposé le public. Ce Charbonnel finit par tomber du grotesque dans l'odieux et de l'odieux dans l'ignoble. N'a-t-il pas le front de venir relancer sa femme dans la retraite où elle s'est réfugiée, et de lui faire signer un acte qui la dépouille du reste de sa fortune! Jusqu'alors Éliane avait ignoré et la vie méprisable de son mari et la cause de son duel. Elle apprend enfin que les deux cent mille francs qu'il vient de lui voler et qui étaient la dot de ses enfants vont devenir la proie d'une maîtresse et d'un bâtard. Elle se révolte alors, elle veut ressaisir cette fortune usurpée, et comme son mari résiste, elle lui déclare, dans son indignation, qu'elle en aime un autre. Et pourtant cet amour qu'elle s'était laissé aller à confesser à Gaston mourant, elle avait juré de l'ensevelir au fond de son cœur : bien plus, elle l'avait renié alors que Gaston, échappé par miracle à la mort, lui était apparu de nouveau. Mais cette fois, Gaston ne peut plus s'y tromper : il a tout entendu : il a compris le sublime sacrifice de la jeune femme, et il va le partager en s'éloignant à tout jamais quand une péripétie imprévue vient changer la face des choses. Charbonnel meurt tout à point d'une chute de cheval, et il est permis de supposer, sans trop de témérité, que sa veuve ne se condamnera pas à un deuil éternel.

Cette analyse, si sommaire qu'elle soit, aura suffi pour indiquer les défauts de la pièce. Je n'y insiste pas. J'ai hâte d'ajouter que, çà et là, des audaces heureuses, des traits vigoureux de caractère, des scènes délicates, — celle, par exemple, qui ouvre le premier acte, — d'autres franchement gaies comme celle du duel, nous donnent lieu d'espérer une prompte revanche digne de l'auteur des *Filles de marbre* et des *Faux Bonshommes.*

Ce n'est pas la faute de Pradeau si son rôle a soulevé plus d'une fois les murmures de la salle. Il y a été aussi amusant que possible et en a sauvé par sa franchise et sa bonne humeur bien des passages difficiles.

Berton, parfait de distinction, a joué les scènes d'amour avec une émotion sincère. Francès a donné une physionomie des plus originales à son personnage de Mexicain.

Mme Fromentin, dans un rôle quelque peu effacé, s'est montrée très-élégante et très-sympathique. — Quant à Mlle Delaporte, elle est admirable de dignité, de pudeur, de vertu indignée. C'est pour elle un nouveau triomphe à ajouter à tant d'autres.

~~~ Un vaudeville à la mer!

Et pourtant la direction des Bouffes n'avait rien négligé pour que celui-ci arrivât à bon port. Elle avait fait pour lui les frais d'un décor nouveau, elle lui avait donné deux de ses meilleurs acteurs, Lacombe et Mme Delahaye, elle avait engagé tout exprès la petite Leriche à défaut de Fanfan Benoîton, que sa grandeur retenait aux rivages du Vaudeville. Rien n'y a fait, et si *le Petit navire*, — c'est le nom du vaudeville en question, — n'a pas tout à fait sombré, il n'est pas cependant arrivé sans avaries.

La situation sur laquelle roule la pièce met aux prises un *fadar* engagé comme matelot sur le navire, et un *moussaillon* qui le rudoie, l'injurie, le fait marcher à la baguette et lui montre de temps à autre le bout de sa trique. Or, il se trouve que le *moussaillon* est le fils du *fadar*. Cette donnée, assaisonnée de sel marin en guise de sel attique, a médiocrement ravi les spectateurs. Et de fait, ce petit bonhomme qui se déhanche, qui *chaloupe*, qui fume, qui chique et affecte à plaisir le laisser aller d'un vieux loup de mer, a je ne sais quoi de pénible et de révoltant.

Ajoutez à cela que la petite Leriche, qui ne manque ni d'aplomb ni d'intelligence, n'a ni la gaieté ni la gentillesse nécessaires pour sauver les écueils de son rôle. Lacombe fait tout ce qu'il peut du sien, un vieux marin sensible et *bénisseur*; mais vous savez : « où il n'y a rien .. » Il est triste de voir Mme Delahaye, une comédienne de race, obligée de danser la gigue et de donner la réplique à un enfant de douze ans.

Ce qui n'empêche pas le théâtre des Bouffes, en attendant une autre nouveauté plus heureuse, de faire salle comble avec ses deux jolies pièces de *la Bonne aux Camélias* et des *Forfaits de Pipermans.*

GEROME.

TRANSPORT DES TROUPES ANGLAISES

EN ABYSSINIE

On n'ignore pas que l'Angleterre a définitivement déclaré la guerre au farouche nègre Théodoros. Déjà des troupes ont quitté la Grande-Bretagne et se dirigent sur l'Abyssinie. Elles seront avant peu à Alexandrie, d'où elles gagneront Suez par voie de terre pour descendre ensuite la mer Rouge en bateau à vapeur.

Le service de transit des troupes anglaises à travers l'Égypte septentrionale se trouve précisément organisé depuis l'année dernière en vue des transports militaires dans l'Inde, qui se trouvent ainsi considérablement abrégés.

Son Altesse le vice-roi d'Égypte, sollicité par l'Angleterre, a très-généreusement accordé le passage; et, à la requête du capitaine Mends, directeur des transports de l'amirauté, envoyé auprès de lui en mission l'automne dernier, il poussa la libéralité jusqu'à mettre gratuitement à la disposition du gouvernement anglais un grand bâtiment construit par Méhemet-Ali, dans le voisinage d'Alexandrie comme palais d'été.

Ce palais, dont nous donnons la vue, sert aujourd'hui d'office pour les transports de troupes anglaises, soit dans l'Inde, soit en Abyssinie. Il est très-heureusement situé, en raison de sa destination, près de l'ouverture du canal de Mahmoudieh.

FRANCIS RICHARD.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Quelques expériences curieuses. — Nouveau moyen d'éteindre subitement un incendie. — La poudre à canon ne s'enflamme pas dans le vide — Huile de hannetons. — Arbre chimique. — Les cendres de houille des hauts-fourneaux contiennent du fer. — Fer produit en Suède par des infusoires. — Aplysie produisant de l'aniline. — Un garçon de laboratoire foudroyé par une machine d'induction.

Un chimiste de mes amis vient de me faire assister à quelques expériences curieuses.

Il lui a suffi de jeter un appareil en brique de petite dimension sur une botte de paille enflammée pour que celle-ci s'éteignît instantanement.

Cet appareil, m'a-t-il dit, se compose d'un cylindre en terre cuite, contenant un mélange de vingt parties de charbon de bois, de soixante de salpêtre et de cinq de gypse, mélangées à de l'eau ordinaire, bouillies et versées ensuite dans un cylindre en brique.

Dans le dessous du cylindre se trouve ménagée une cavité contenant un bocal rempli de chlorate de potasse et de sucre, recouvert lui-même d'un matras plein d'acide sulfurique.

Le choc brise ce matras qui se répand sur le chlorate, s'enflamme et produit abondamment des gaz qui éteignent subitement le feu.

Ce procédé est dû au chimiste Philipp.

De son côté, un autre chimiste, M. Hearde, a découvert que la poudre à canon ne s'enflamme pas dans le vide, au contact d'un fil de platine chauffé jusqu'au rouge par l'électricité; seul le soufre qui entre dans la composition de la poudre se fond et se volatilise.

Toutefois la présence d'une très-petite quantité d'air suffit pour déterminer l'explosion de cette poudre. L'explosion se produit lorsque le récipient ne contient que de l'azote. D'où il suit que l'inflammation de la poudre ne dépend pas de la présence de l'oxygène, mais bien de celle d'un gaz quelconque.

On explique le phénomène en admettant que la rapide volatilisation du soufre dans le vide absorbe une assez grande quantité de chaleur pour que la poudre ne puisse pas acquérir la température qu'exige sa déflagration.

— Regardez cette huile, me dit ensuite le chimiste; elle est claire, jaunâtre, limpide, s'enflamme facilement, donne une vive clarté, et répand en se consumant une odeur agréable. Elle provient de la vallée de la Salîr, canton de Lucerne, où on la fabrique avec des hannetons écrasés à la presse hydraulique. D'abord noire, elle ne tarde point à

précipiter au fond du récipient une matière noire et solide dont on la débarrasse, pour obtenir l'excellente huile à brûler que voici.

Voici un procédé fort amusant pour produire un *arbre chimique*.

Dans une longue éprouvette de verre, remplie d'une solution de silicate de soude, on introduit des petits fragments de divers sels solubles; à peine ont-ils atteint le fond de l'éprouvette, qu'on voit naître une forme arborescente, qui se développe jusqu'à ce qu'elle atteigne la surface du liquide.

Au bout de quelques heures elle ressemble à une forêt ou à un taillis en miniature.

Les sels qu'on doit préférer pour cette expérience sont les cristaux de perchlorure de fer, de perchlorure de cobalt, de nitrate d'uranium, de sulfate de manganèse, de nitrate de cuivre.

Si l'on introduit deux espèces de sels à la fois, la végétation métallique prend les couleurs les plus splendides, pourvu, toutefois, qu'on ait soin de ne pas agiter le vase.

Ces curieuses cristallisations se conservent longtemps et s'expliquent par la décomposition du silicate de soude, dont la silice passe à une nouvelle base pour former un sel insoluble.

Pendant l'expérience il se dégage en petite quantité des bulles de gaz qui proviennent du carbonate de soude presque toujours mélangé au silicate.

Quand on examine au microscope de la cendre de houille provenant des hauts-fourneaux, on trouve qu'elle se compose en grande partie de globules de fer comparables dans leurs infimes proportions aux bombes dont se sert l'artillerie.

A côté de ce fait complétement inconnu jusqu'ici et dont l'industrie ne saurait manquer de s'emparer un jour pour rendre à la consommation des millions de kilogrammes de fer perdu, doit prendre naturellement place l'histoire d'insectes qui fabriquent du fer, et dont on a pu voir les produits à l'Exposition universelle dans la section suédoise.

On nomme en Suède *lake-ore*, ou *minerai de lac*, du fer qui se présente tantôt sous la forme de gros grains ou de *perles*, tantôt en fragments appelés *bardanes*, à cause de ses contours hérissés assez semblables à la graine de cette plante.

Il prend encore l'apparence soit de *rondelles*, qu'on serait tenté de supposer, à première vue, être de petites pièces de monnaie, soit de *gâteaux*; enfin on le recueille souvent en poudre fine.

Ces minerais se trouvent toujours dans le voisinage des roseaux ou sur les talus des bas-fonds des lacs les plus grands.

Leurs gisements mesurent de dix à deux cents mètres de longueur, de cinq à quinze mètres de largeur, et de vingt-cinq à quatre-vingts centimètres d'épaisseur.

L'extension de ces gisements, soit vers l'est, soit vers l'ouest, donne à penser que le minerai, pendant sa formation, a besoin, comme les plantes, de chaleur et des rayons du soleil.

Le *minerai de lac* existe partout dans les mêmes circonstances. Si une rivière ou un ruisseau traverse plusieurs lacs, on peut tenir pour certain de trouver le minerai dans tout le parcours, sur les fonds de sable et d'argile et surtout aux points où l'eau reste paisible. Les courants violents s'opposent, par leur rapidité, à la formation du minerai, en enlèvent les atomes ferrugineux, les transportent et les déposent dans les eaux plus calmes.

Jamais, dans un même cours d'eau, on ne rencontre une espèce unique de minerai. D'abord on constate la présence du *gunpowder-ore*, puis celle du *peart-ore*, et enfin on trouve le *money* et le *coker-ore*.

En 1847 et en 1848, un chimiste, profitant d'une baisse considérable opérée dans un lac de son voisinage, étudia la formation du minerai sur les bas-fonds où il s'amasse.

Sur plusieurs endroits de ces bas-fonds, alors parfaitement visibles, se trouvaient de petites dépressions plus ou moins remplies d'eau.

Au fond de ces dépressions, dont le diamètre variait entre quinze centimètres et un mètre, on voyait s'agiter sur le minerai des infusoires de différentes tailles, les uns visibles à l'œil nu, les autres si petits que, sans une loupe, on n'aurait pu saisir leurs formes ni étudier leur travail.

Tous s'occupaient à s'enfermer dans une enveloppe métallique, comme le fait la chenille dans son cocon.

Ils dessinaient la forme extérieure de l'enveloppe à l'aide d'un réseau de filaments noirs et fins, et ils en construisaient ensuite la charpente en ménageant un vide au centre de cette espèce de coquille.

Du centre où il se tenait, l'infusoire groupait autour de lui des filaments et des rayons d'une couleur brune, s'enfermait et se murait jusqu'à ce que son œuvre prît l'apparence d'un œil de grenouille, sauf la couleur.

Si l'on prenait dans la main, avec un peu d'eau, un de ces globules avant qu'il fût entièrement achevé, on voyait travailler le petit ouvrier; mais si l'on faisait couler l'eau doucement, la coque s'écroulait et se transformait en une masse plate dans laquelle de faibles mouvements se manifestaient encore pendant quelques instants pour bientôt cesser tout à fait.

Les infusoires forgerons ne sont pas tous de la même grosseur, et naturellement les dimensions de leur globule se proportionnent à la taille de celui qui le construit.

On a trouvé à la profondeur de trois décimètres un gisement ferrugineux qui n'était pas encore complet. Ce gisement ressemblait vaguement à une agglomération de fruits de ronces d'un vert sombre. La loupe y faisait distinguer une masse spongieuse et poreuse d'où s'échappaient de nombreux surgeons. Ceci explique comment quelques personnes croient que le minerai de lac est une plante aquatique absorbant les sels solubles de fer que renferme l'eau, et produisant des graines rondes recouvertes de métal.

Le minerai de lac se reproduit assez facilement. On cite certaines rivières desquelles on a extrait tout ce qu'elles en contenaient, et dans lesquelles, vingt-six ans après, on a recolté une nouvelle masse de fer formant des bancs de plusieurs décimètres d'épaisseur.

Ces singulières mines s'exploitent régulièrement.

A la fin de l'automne, quand le froid gèle les lacs à sept ou huit centimètres de profondeur, on se met en quête des gisements ferrugineux, et l'on perce de petits trous dans la glace à l'endroit où l'on sait trouver des bas-fonds. On fait glisser par ces trous une perche qu'on remue doucement, et, moitié par l'ouïe, moitié par le toucher, on s'assure de l'existence du minerai.

Alors on laisse là, comme moyen de repaire, la perche dans le trou.

En Suède, la glace arrive à une épaisseur de laquelle on ne pourrait avoir d'idée dans nos pays tempérés.

Lorsqu'elle atteint la proportion nécessaire pour rendre possible la récolte du minerai, on creuse un nouveau trou d'un mètre de diamètre, et on enfonce jusqu'au fond du lac d'abord un crible en fer fixé à un long bâton, puis ensuite un râteau large de soixante centimètres.

A l'aide du râteau, on rassemble le minerai en tas; puis, avec un instrument plus petit, armé de dents et large seulement de quinze centimètres, on charge le crible, qu'on retire plein de minerai, mêlé à de la vase, à du sable et à de l'argile.

Des laveurs reçoivent ce mélange, en remplissent un second crible, le lavent dans le lac même et lui impriment un mouvement de rotation. Ce mouvement délaye et fait tomber la vase et le sable, de façon que le minerai finisse par se dégager de toute matière étrangère. Après quoi on le fait sécher et on le transporte au haut-fourneau.

Si le minerai abonde, un ouvrier peut en recueillir en moyenne une tonne par jour.

On comprend que dans la province norvégienne, Smaland, par exemple, où le travail manque pendant la plus grande partie de l'hiver, la pêche du minerai fournisse aux paysans un travail lucratif.

Ajoutons que MM. Rhremberg et Charles Lyell professent depuis longtemps que les filons des minerais de fer d'alluvion, exploités en France, sont également l'œuvre d'infusoires microscopiques, et qu'on y retrouve toujours les traces et parfois même les cadavres de ces petits ouvriers.

S'il existe des infusoires qui fabriquent du fer, il est des mollusques qui produisent de l'aniline. Cette magnifique couleur rouge est due à de récentes découvertes chimiques.

M. Martin Ziegler a découvert qu'un mollusque gastéropode, appelé l'*aplysie dépilante*, qui se trouve en abondance dans l'Océan et dans la Méditerranée, possède une vésicule remplie d'un liquide tantôt rouge, tantôt violet, et d'un grand degré de concentration.

Certains de ces mollusques fournissent jusqu'à deux grammes de matière colorante, pure et sèche, et ils pourraient donner lieu, on le voit, à une exploitation sur grande échelle.

Après avoir ajouté à cette matière colorante, suivant le conseil de Férussac, quelques gouttes d'acide sulfurique, il a réussi à l'isoler.

Il a recueilli la couleur brute sur un filtre, car l'acide la précipite; il a traité ce précipité en pâte, par de l'alcool concentré, filtré de nouveau et il a précipité la dissolution alcoolique par du chlorure de sodium. Le précipité ainsi obtenu a été de l'aniline violette très-pure, qui donnait toutes les réactions de l'aniline du commerce. Ainsi une addition d'acide sulfurique concentré la convertissait en une belle couleur bleue, et une addition d'eau distillée faisait reparaître le violet.

La liqueur filtrée provenant du précipité par le chlorure de sodium, renferme une belle couleur rouge, qu'on peut précipiter à son tour au moyen d'un peu de tannin.

Comme la fuchsine, ce rouge se décolore par l'ammoniaque et reparaît après une addition d'acide acétique. Ces réactions, qui sont les mêmes que pour les anilines du commerce, démontrent que la couleur retirée des *aplysies* n'est autre chose que de la véritable aniline, d'autant plus que les propriétés toxiques de l'une et de l'autre sont identiquement les mêmes.

Le prix d'exploitation d'aniline naturelle, tous frais de pêche et d'extraction compris, s'élèverait à soixante centimes environ.

Tout n'est pas gain, du reste, dans les laboratoires de chimie et de physique, témoin ce pauvre garçon de laboratoire dont M. Pisko, professeur au lycée de Wieden, à Vienne, raconte l'histoire :

Un jour qu'il nettoyait un appareil d'induction, il lui prit fantaisie de l'essayer avec plusieurs éléments. A peine en eut-il saisi les deux poignées, que non-seulement des secousses électriques se mirent à le secouer d'une façon formidable, mais encore qu'il ne put détacher ses mains des poignées qui lui transmettaient ces secousses. Il finit par tomber sans connaissance, et il serait mort foudroyé si le hasard n'avait point permis que dans sa chute les fils conducteurs se brisassent.

Deux heures après, il recouvra peu à peu ses sens, se releva comme il put, et se traîna dans sa chambre, où il s'endormit.

Le lendemain matin, en descendant au laboratoire, il remarqua, non sans inquiétude, qu'il croyait manquer les marches de l'escalier, et que son pied lui semblait trop court. Arrivé dans le laboratoire, il éprouva une sensation non moins bizarre : on eût dit qu'il marchait sur des rouleaux glissant et tournant sous lui; enfin tout ce qu'il touchait lui semblait sphérique.

Le lendemain, ces étranges sensations prirent un caractère plus accusé, ses avant-bras enflèrent jusqu'au coude, et cette enflure gagna ses doigts, ses coudes, ses jambes et jusqu'à la pointe de ses pieds.

Les symptômes disparurent vers le soir, pour reparaître le lendemain.

Enfin, le cinquième jour, on lui administra les remèdes qu'on donne aux personnes frappées de la foudre, c'est-à-dire de la quinine et du vin vieux, et à trois semaines de là il parut guéri.

Un an après, jour pour jour, le mal reparut, mais il céda au même traitement.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LA CHAPELLE DE SANTIAGO

DANS LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE

Des nombreuses chapelles qui ornent la magnifique cathédrale de Tolède, la plus importante est celle de Santiago qui renferme le tombeau de don Alvaro de Luna et celui de sa femme dona Juana de Pimentel. Cette chapelle est située derrière le chœur, à côté de celle de Saint-Ildefonse, à laquelle elle ressemble d'ailleurs par sa disposition. De tous côtés, sur les murs, se retrouvent les armes de don Alvaro de Luna, mi-parties de gueules et d'azur au croissant d'argent; et aussi les coquilles de l'ordre de Santiago, dont il était grand maître.

La chapelle de Santiago fut élevée au XVe siècle par le puissant ministre de Jean II, roi de Castille, qui voulait en faire une sépulture de famille. Après qu'il eut usé et abusé pendant trente ans de son pouvoir, la noblesse jalouse, qui avait réussi à le faire exiler deux fois, obtint enfin sa condamnation à la peine capitale. Il mourut décapité à Valladolid, en 1453.

Les tombes monumentales de don Alvaro et de sa femme, où reposent leurs figures couchées, sont juxtaposées au milieu de la chapelle. Aux quatre angles de chacune d'elles sont quatre personnages agenouillés, de grandeur naturelle, ici chevaliers, là nonnes en prière. Des anges revêtus de cottes de mailles — accoutrement assez peu angélique — en ornent les panneaux.

Ces tombes d'albâtre, doublement remarquables par la richesse et la délicatesse de leur ornementation, ont été érigées, en 1489, par les soins pieux de dona Maria, fille de don Alvaro, sur les dessins de Pablo Ortiz. Ce ne sont pas les tombes primitives. « Suivant la tradition, dit un écrivain, le connétable avait fait placer et construire dans sa chapelle deux sarcophages en bronze, avec sa statue et celle de sa femme; et ces deux statues, également en bronze, étaient disposées de façon que certains ressorts les missent en mouvement au moment où l'office commençait, et les agenouillassent dans l'attitude d'entendre la messe. Dans une émeute excitée par l'infant d'Aragon don Enrique, ennemi mortel de don Alvaro, la populace brisa les deux statues et leur mécanisme, et l'infant les convertit en monnaies. »

D'après une autre version, le bronze des deux tombeaux aurait été employé à l'édification des deux magnifiques chaires en métal qui ornent la cathédrale.

HENRI MULLER.

COURRIER DU PALAIS

Un plaideur digne du prix Montyon. — Les hospices de Lyon et les douze orphelins de Belleville. — Une victime de la littérature dramatique et autre. — Les accusés qui ne savent pas lire et ceux qui savent trop. — Les enlèvements de mineures et les anciens *rapts de séduction*. — Marié ou pendu. — Ce que coûtent les infidélités en Corse. — Le cordon du bey de Tunis et le *cordon s'il vous plaît*.

Il y a huit jours que nous exaltions la persistance indomptable d'une plaideuse qui s'est battue trente ans avec une légion appelée le Domaine. Mais enfin, Mlle Palix s'est battue pour sa maison, c'est-à-dire pour ses grèves et pour ses fermes du Mont-Saint-Michel. Nous lui comparions, en accordant la supériorité à ce dernier, un pauvre ouvrier, qui s'est battu, lui, pour la maison, pour les grèves et pour les fermes des autres, et qui s'est battu contre une légion aussi, appelée les hospices de Lyon.

Voici cette histoire :

Léonard Bourdy est un orphelin, né à Belleville, près de Lyon. Et Bourdy, par droit de naissance, devait être élevé, entretenu et envoyé en apprentissage par l'hôpital de la Charité de Lyon. Il avait ce droit, lui douzième, par suite des dispositions testamentaires de David Comby, un autre enfant du peuple de ce même village, mais opulent celui-ci, une sorte de Montyon rustique, lequel avait laissé une immense fortune aux hospices de la cité lyonnaise, à la condition expresse qu'on élèverait à perpétuité douze enfants de Belleville, qu'on délivrerait tous les ans, le jeudi saint, trois prisonniers pour dettes, et que toutes les semaines on donnerait l'hospitalité à trois pauvres pèlerins ou étrangers.

Les hospices lyonnais avaient parfaitement appréhendé cette succession plantureuse, mais ils n'avaient pas exécuté avec la même ponctualité les conditions, sans lesquelles pourtant cette donation n'aurait pas été faite. On ne délivrait aucun prisonnier le jeudi saint. On ne logeait ni pèle-

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



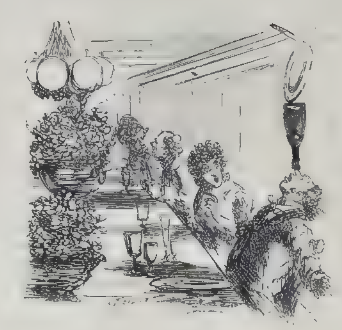
CODE DU CÉRÉMONIAL.

Ne mettez pas votre [illegible] dans la bouche d'une dame pour vous assurer si [illegible] lui fera[illegible] pas mal



CODE DU CÉRÉMONIAL.

En soirée, si les sièges [illegible] à manquer, n'allez pas vous asseoir sur les genoux de la [illegible] maison.



CODE DU CÉRÉMONIAL.

Dînant chez un ministre ou autre puissant personnage, ne pas exécuter des tours d'adresse en attendant qu'on serve le potage.



CODE DU CÉRÉMONIAL.

Au théâtre, ne pas vous tenir [illegible] sur votre stalle afin de [illegible] le spectacle



LE CHEMIN DE FER [illegible]

— De quel train descendez-vous?

— Vous [illegible] arrive de Cognac



Cantonnier sur la ligne de Cognac.



LA RENTRÉE DES CLASSES.

— M'man, allons-nous en bien vite! Voilà une mouche qui vient d'attraper le choléra sur la porte du collège.



ANTONY.

— Elle me résistait! je l'ai assassinée!

[illegible] faire de ces choses-là!



— Soldats, [illegible] est content de vous. La patrie reconnaissante vous augmente [illegible] rang de boutons



CHEZ LES AÏSSAOUAS.

Quittant une pelle toute rouge pour passer sa langue sur des cheveux qui lui paraissent d'un rouge encore plus ardent.



— C'est une horreur! Je te dis d'aller avec ta bonne acheter une poupée à l'Exposition, et tu rapportes l'homme anatomique de M. Auzoux



— Il n'y était pas votre cheval, aux courses de Bade?

— J'étais à cheval sur un numéro.



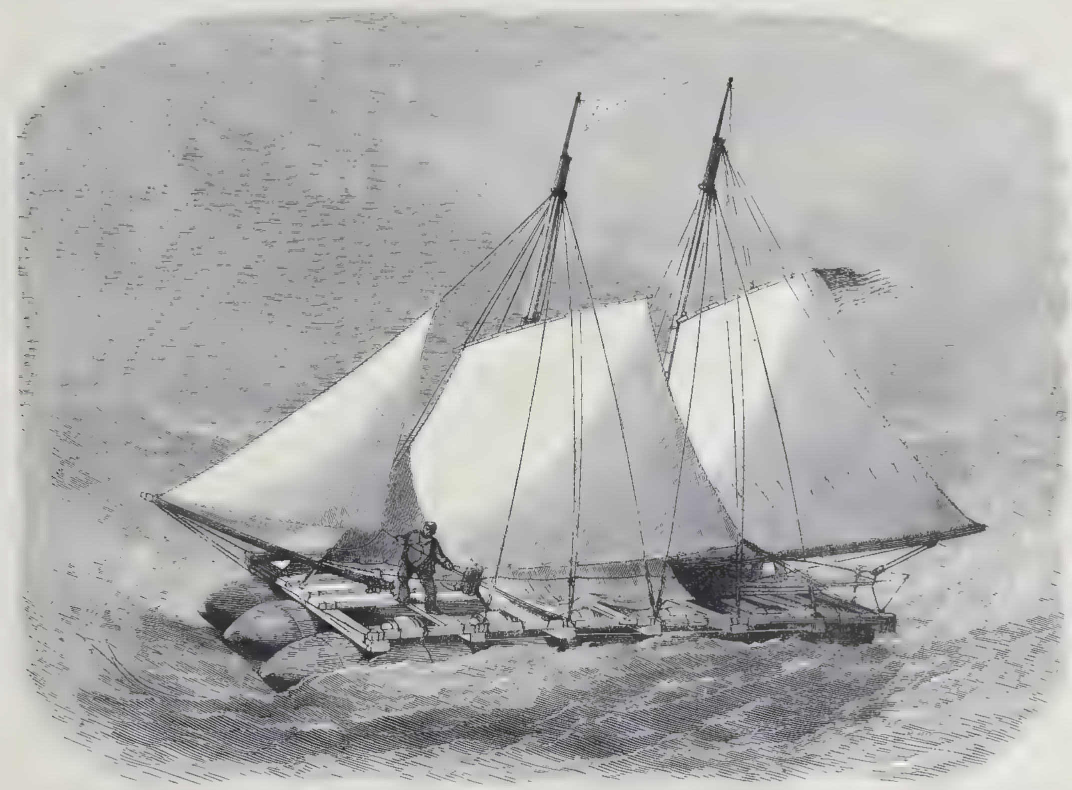
NOUVELLES CONSTRUCTIONS RUSSES A JÉRUSALEM. — Dessin de notre correspondant.
A. Église de la Sainte-Trinité. — B. Habitation de la mission religieuse. — C. Maison des pèlerins. — E. Hôpital. — F. Habitation pour les pèlerins de distinction. — Voir page 711.

rins ni étrangers, et quant aux douze enfants de la paroisse de Belleville, on se contentait, au lieu de les élever et entretenir, de leur donner cinquante francs par annee et par tête, qu'on remettait aux personnes qui donnaient asile à ces enfants.

Léonard Bourdy avait eu à se plaindre de l'inexécution des volontés de David Comby; aussi, quand il fut en état de comprendre l'injustice qu'il avait subie, quand l'enfant fut devenu homme, l'homme, qui était énergique, s'occupa de venger l'enfant et avec lui tous ceux qui se trouveraient à l'avenir dans cette situation dont il avait tant souffert lui-même.

Voilà justement le côté méritoire de cette campagne désintéressée qu'il va entreprendre. Ce n'est plus sa propre cause qu'il défend; il est, lui, hors de danger et hors de page; il plaide la cause d'enfants qui lui sont étrangers, qu'il ne connait même pas et qui, sans lui, seraient sacrifiés comme il l'a été lui-même.

Alors il entreprend cette lutte sublime du faible contre le fort, du chétif contre le puissant, du droit méconnu, mais eternel, contre l'iniquité omnipotente, mais passagère. Durant seize années, de 1844 à 1860, il soutint cette écrasante lutte avec les suprêmes ressources disputées aux nécessités les plus urgentes de la vie.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LE RADEAU DE SAUVETAGE *LE NONPAREIL*, QUI A FAIT LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE, d'après un croquis communiqué.
Voir page 710

« J'étais un pauvre ouvrier, écrit-il, et j'avais mis au mont-de-piété, pour me procurer l'argent nécessaire, mes hardes et jusqu'à *l'unique matelas de mon lit.* »

Voilà des actes héroïques, et si l'Académie française n'était pas entièrement absorbée par cette clientèle de servantes, auxquelles elle accorde si spécialement le prix Montyon qu'on dirait vraiment qu'elle leur paye ainsi un complément de gages, elle ne concentrerait pas tous ses encouragements autour de l'anse du panier, elle en réserverait quelques-uns pour ces intrépides champions de la justice, pour ces volontaires du droit, tels que Léonard Bourdy; et à l'occasion elle leur decernerait, comme prix, une somme suffisante pour dégager leur unique matelas.

La Cour d'assises de Paris vient d'acquitter un ouvrier en jouets d'enfants, nommé Marty, lequel avait donné un coup de poignard au mari de sa mère, nommé Ferrier.

L'imagination n'irait guère chercher des drames parmi les poupées, les pantins et les polichinelles, mais la réalité en trouve.

Donc Marty, qui a vingt ans à peine, travaillait beaucoup et gagnait peu chez Ferrier. De plus ce Ferrier battait quelquefois la mère de Marty. De là des querelles intestines que la présence du jeune homme aggravait, parce qu'il prenait naturellement le parti de sa mère. Voilà des motifs, n'est-ce pas, qui expliquent sans l'excuser la haine de Marty contre Ferrier. On n'a pas besoin de chercher ailleurs la cause qui arme son bras, et lui fait en soupant donner un coup de poignard, qui heureusement n'a pas été mortel, au fabricant de joujoux.

Ah! bien, oui! Les choses auraient pu se passer de la sorte, si Marty n'avait pas été un grand lecteur de feuilletons et de pièces de théâtre.

Mais il lit des drames et il en fait même qu'on lui refuse partout avec la plus intelligente unanimité.

Cela suffit. Et voilà aussitôt les curieux de psychologie criminelle aux champs ou en campagne, comme il vous plaira. Il semble qu'on va recommencer le problème posé à Jean-Jacques par l'académie de Dijon sur l'influence des lettres et des arts. Les *reporters* de la Cour d'assises n'y vont pas de main morte et ils n'hésitent pas à intituler ce procès : *Une victime de la littérature dramatique.* C'est une mode, une manie, une fureur de mettre toujours cette pauvre littérature en cause. Il faudrait pourtant s'entendre une bonne fois. Quand un accusé ne sait pas lire, on s'écrie sur tous les tons : « S'il a commis son crime, le malheureux, c'est parce qu'il ne sait pas lire, c'est parce qu'il a été *privé des bienfaits de l'instruction.* Prenez les statistiques. Ouvrez les écoles, vous fermerez les prisons. »

Si, au contraire, cet accusé sait lire, et s'il lit en effet, les mêmes personnes s'écrient avec le même entraînement : « Voilà où conduit une littérature malsaine et dévergondée. Le poignard de Marty a été emmanché dans un feuilleton. »

Bref, on est coupable, d'un côté, parce qu'on sait lire, et, de l'autre, parce qu'on ne sait pas; alors qu'il serait beaucoup plus exact de dire qu'on est coupable tout simplement parce qu'on est criminel.

Les mêmes choses deviennent bonnes ou mauvaises selon qu'elles tombent dans de bonnes ou de mauvaises mains, selon qu'elles rencontrent des natures honnêtes ou perverses.

Avez-vous oublié quels livres furent trouvés en la possession de ce jeune scélérat nommé Lemaire, qui, l'an dernier, trouvait moyen de scandaliser l'échafaud par son cynisme?

Ces livres, en voici les titres : *Fabiola, Robinson Crusoé, le Pilote, Ulysse, le Mémorial de Sainte-Hélène*, plus un prix d'excellence qui lui avait été décerné à la mairie.

Ce n'est certes pas là dedans que Lemaire avait pu puiser les incitations qui l'avaient poussé au crime.

Gardons-nous de rien exagérer, et ne traduisons pas la littérature sur le banc de tous les criminels qui lisent de mauvais drames ou même qui en font.

Je ne sais pas si Jean Carrier, de Bergerac, lisait beaucoup de feuilletons; mais je sais qu'il avait détourné une mineure, ce qui l'a conduit devant la Cour d'assises de la Dordogne, où il a été condamné à trois années d'emprisonnement, exactement comme un boulanger, nommé Chatra, qui, devant les mêmes assises et à la même session, a été condamné à la même peine pour un fait identique.

Ces détournements de mineures deviennent fort communs, et ceux qui les commettent doivent se féliciter de ne pas vivre sous l'ancienne législation, qui condamnait à la peine capitale les auteurs de ces enlèvements, qu'on s'appelaient alors les *rapts de séduction*.

Il y a même à ce sujet une ordonnance du roi fort curieuse, datée de Marly, 22 novembre 1730.

Cette ordonnance nous explique elle-même sa raison d'être et presque son urgence. Il y avait en Bretagne un déplorable abus qui fournirait à Paul Féval le sujet d'une des histoires si émouvantes qu'il sait si bien écrire. Cet abus consistait à confondre avec le rapt de séduction tout commerce illicite. « Et l'on y a donné un si grand avantage à un sexe sur l'autre, ajoute l'ordonnance royale dont nous parlons, que la seule plainte de la fille qui prétend avoir été subornée et la preuve d'une simple fréquentation y sont regardées comme un motif suffisant pour condamner l'accusé au dernier supplice. »

Diable! Voilà donc le suborneur, vrai ou faux, mais accusé seulement, condamné à mort. Rassurez-vous. C'est ici justement le piquant de cette jurisprudence. Cet excès de rigueur était bientôt suivi d'un excès d'indulgence, ainsi que la déclaration du roi va nous l'apprendre. « Sur la requête de la fille qui demande à épouser *celui qu'elle appelle son suborneur*, et sur le consentement que la crainte de la mort arrache toujours au condamné, un commissaire au parlement le conduit à l'église, les fers aux pieds, pendant que la fille est en liberté; et c'est là que, sans publications de bans, sans le consentement du propre curé, sans la permission de l'évêque, et par la seule autorité du juge séculier, se consomme un engagement dont la débauche a été le principe et dont les suites, presque toujours tristes, ont rendu cette jurisprudence odieuse à ceux qui la suivent sur la foi de l'exemple de leurs pères. »

Et, en effet, le roi a parfaitement raison, c'était là une jurisprudence odieuse. Condamner à mort un pauvre diable et lui mettre les fers aux pieds, pour n'avoir eu quelquefois, c'est le monarque lui-même qui le constate, d'autre tort que d'être séduit par une coquette, et ne donner à ce malheureux d'autre option que celle du mariage ou de la potence, cela peut s'appeler un fier abus; aussi vous allez voir ce que fait le roi pour le détruire.

Il ordonne que ceux ou celles qui se trouveront convaincus de rapt de séduction soient condamnés à la peine de mort, « sans qu'il puisse être ordonné qu'ils subiront cette peine, s'ils n'aiment mieux épouser la personne ravie, ni pareillement que les juges puissent permettre la célébration du mariage avant ou après la condamnation pour exempter l'accusé de la peine prononcée par les ordonnances, ce qui aura lieu quand même la personne ravie et ses père et mère, tuteur ou curateur, requerraient expressément le mariage. »

Eh bien, que dites-vous de l'expédient? La *jurisprudence odieuse* vous permettait de vous sauver de la mort par le mariage; mais l'ordonnance de 1730 supprime le mariage et vous mène droit au gibet *quand bien même la personne ravie et ses père et mère requerraient expressément le mariage.*

Véritablement, le remède ne vous semble-t-il pas pire que le mal? Nos pères ne plaisantaient pas sur les erreurs de la jeunesse. Les Corses ne plaisantent pas non plus, et, à défaut de lois, ils vouent à la vendetta celui qui refuse d'épouser la jeune fille qu'il a séduite.

Un jeune marin se trouve justement dans ce cas devant le tribunal d'Ajaccio. On lui fait grâce de la vendetta, mais on le traduit devant le tribunal de première instance.

Son adversaire est une jeune fille de dix-neuf ans, assistée de son père et de sa mère. Elle vient faire opposition au mariage de son séducteur qui l'abandonne après l'avoir rendue mère.

Tout l'auditoire prend le parti de la jeune fille trompée.

Le procureur impérial lui-même, tout en repoussant l'opposition au mariage, conclut à des dommages-intérêts, et le tribunal, après vingt minutes de délibération, condamne l'amant infidèle à deux mille cinq cents francs de dommages-intérêts envers la jeune fille.

L'avocat du marin avait fort à faire pour ne pas exciter au nom de son client les murmures de l'auditoire. Si le marin eût été présent, il eût certainement couru des bordées de sifflets et il a prudemment agi en n'allant pas de sa présence doubler ce cap des tempêtes.

Son avocat a su fort habilement rester très-sérieux dans une cause grave qu'il ne lui était pas permis d'égayer.

Mal lui eût pris, si, comme certain avocat gascon qui plaidait naguère dans une séparation de corps, il se fût écrié : « Les femmes, messieurs, sont comme les rivières, quand elles font tant que de quitter leur lit, personne ne peut dire où s'arrêteront leurs débordements. »

Je ne veux pas finir sans constater la renaissance du cordon, non pas certes du cordon sanitaire, car celui-ci tend à nous conserver la vie, tandis que l'autre tend, au contraire, à nous l'ôter.

En vérité, je croyais le cordon oriental absolument hors d'usage, sauf dans les contes arabes ou dans les opéras-bouffes, tels que *l'Italienne à Alger*. Cette potence de poche qu'on s'administrait soi-même avec le secours des deux muets qui vous l'apportaient me semblait être un vieux engin turc propre à figurer dans un musée ou à être débité comme corde de pendu.

Eh bien, non! si l'on en croit quelques journaux, le bey de Tunis l'aurait rétabli. Au lieu d'en orner un musée, il en aurait orné le col de deux généraux de son armée.

Cette rénovation a donné à réfléchir à Calino, lequel a déclaré qu'il renonçait à son voyage à Tunis parce que, s'il y allait, il ne pourrait rien voir.

— Pourquoi donc cela?

— Parce qu'une fois entré chez moi, a-t-il répondu, je me garderais bien d'en sortir. Plus souvent que je serais assez bête pour dire, dans un pays comme celui-là : *Cordon, s'il vous plaît!*

MAITRE GUERIN.

LE NONPAREIL

On a pu voir, dans la partie maritime de l'Exposition du Champ de Mars, le modèle d'un radeau de sauvetage, qui est capable de rendre à bord de tout navire, en cas de sinistre, d'inappréciables services. L'excellence de son système a été suffisamment prouvée par l'épreuve toute spéciale à laquelle il a été soumis. C'est sur ce radeau même, *le Nonpareil*, qu'au mois de juillet dernier, débarquaient à Southampton trois Américains arrivant de New-York. Ils avaient fait en quarante-trois jours la traversée de l'Atlantique. Ce curieux voyage, qui suivait de près celui du *Red White and Blue*, dont nous avons parlé précédemment, a vivement préoccupé tout le monde marin; et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant un dessin du radeau en question. Quelques explications achèveront d'en faire comprendre la disposition.

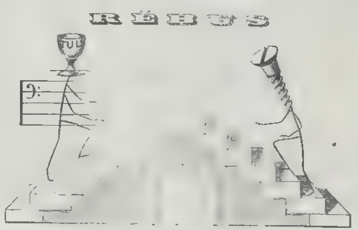
La partie immergée se compose de trois cylindres creux en caoutchouc, à extrémité conique, chacun de vingt-cinq pieds de long sur deux pieds et demi de diamètre, réunis à leur partie centrale par une enveloppe commune imperméable. Sur ces trois cylindres, qui se gonflent au moyen d'un appareil à soufflet, repose un cadre ou plancher de bois de vingt et un pieds de long sur douze pieds et demi de large, auquel ils sont solidement assujettis par des cordes. Le plancher est formé de sept poutres, épaisses de dix pouces, retenues par cinq autres poutres transversales, celle du milieu dépassant à l'arrière les autres de cinq pieds, de manière qu'on puisse y adapter un gouvernail. Le radeau a deux mâts : un mât de misaine, équipé comme celui d'un *lougre*; et un grand mât semblable à celui d'un *cutter*. Une espèce de tente, en étoffe imperméable, reposant sur une longue perche, sert d'abri à l'équipage.

Les trois hommes qui, en juin et juillet dernier, ont tenté sur ce simple radeau une traversée aussi considérable, sont le capitaine John Mikes et les marins George Miller et Jerry Mallene. A l'exception de Miller, qui fut deux jours malade, tous jouirent d'une santé parfaite pendant les six semaines que dura le voyage. L'eau douce ne leur manqua pas, grâce à la précaution qu'ils avaient eue d'arrimer un certain nombre de barils aux deux côtés du radeau. Leurs provisions de bouche étaient enfermées dans un coffre sous la tente. Une lampe à huile leur procurait à volonté la lumière ou le feu.

Les navigateurs eurent quinze jours de mauvais temps; mais le radeau tenant excessivement bien la mer, ils n'eurent pas à en souffrir. N'ayant pas de chronomètre avec eux, ils furent obligés de calculer leur route par simple estimation; mais ils purent la rectifier plusieurs fois sur les indications des vaisseaux qu'ils rencontraient. Le dernier navire auquel ils s'adressèrent fut *le John Chapman*, dont le capitaine leur donna une volaille qu'ils apportèrent vivante à Southampton. C'était une semaine avant qu'ils atteignissent ce port. Leur périlleux voyage y excita la plus vive admiration.

A leur arrivée, M. Stibbing, président de la Chambre de commerce, courut leur adresser ses félicitations, et le capitaine Mikes alla aussitôt annoncer au consul des États-Unis l'heureuse issue de sa traversée. Pendant quelques jours, *le Nonpareil* fut promené dans la rade, et il reçut la visite de plusieurs membres de la famille royale, qui firent aux hardis navigateurs l'accueil le plus cordial.

P. DICK.



Explication du dernier Rebus :

Plus d'un enfant de la campagne partant du village le sac sur le dos atteint le faîte de la grandeur.

COURRIER DES MODES

Les fêtes de la Toussaint ont été aussi belles que des jours d'été; mais dans ces jours voués aux pieux souvenirs, alors que les vivants vont rendre visite à ceux qui ne sont plus, la chronique des modes n'a rien à récolter, toutes les toilettes sont en deuil.

Aussi, aimables lectrices, je n'ai point compté sur les réunions ou les promenades pour vous envoyer ce Courrier, j'ai été chez Mme Pieflort, rue de la Grange-Batelière, 1, une excellente couturière, qui a la complaisance de m'écrire pour que j'aille la voir lorsqu'elle a des toilettes qui restent quelques jours dans ses salons.

Voici donc la description de plusieurs robes, dignes de vous être présentées, surtout avec la signature de leur auteur :

Un costume de sortie à pied : jupon de velours côtelé, nuance marron doré; seconde jupe de même étoffe, relevée inégalement et fixée par des choux en satin ruché de même nuance; manches justes ornées de biais de satin; petit paletot flottant en pareil à la robe avec garniture accidentée en biais de satin; les coins du paletot sont arrondis, et son ornementation se complète par des boutons de métal ciselé et doré, attachés par des brides de satin.

Autre toilette plus habillée : jupe en faye bleue, ornée en galons de satin noir; seconde jupe-tunique plus longue derrière que devant, rehaussée d'une ceinture noire; la tunique et la ceinture sont artistement décorées de galons noirs satinés de bleu; le corsage est moitié noir et moitié bleu; les manches sont également de ces deux teintes, ce qui leur donne un cachet espagnol et les a fait nommer manches *Hernani*.

Avec cette robe, un petit paletot noir capitonné de bleu, rappelant le style de la tunique et orné dans le même genre avec du galon bleu.

Autre toilette : robe de visite, à longue traîne, en gros grain noir, garnie par trois rangs de galons de satin vert, moucheté de noir. Sur la robe, des ornements de guipure formant un tablier, ou plutôt une double jupe rehaussée de trois rangs du même galon; corsage garni en triangle, formé de guipure et galon; petit pardessus croisé répétant toute la décoration de la jupe avec un décolleté et des revers de soie verte enrichis de guipure.

Voilà, je pense, de jolies toilettes, et je suis charmée si mes lectrices ont autant de plaisir à en lire la description, que j'en ai éprouvé à l'écrire en face des modèles.

Malgré la beauté du temps, on a songé aux vêtements d'hiver, car je vois acheter beaucoup de fourrures dans les magasins de la *Ville de Saint-Denis*. Il est vrai que ces magasins, situés dans le faubourg du même nom, à l'angle de la rue de Paradis-Poissonnière, ont en ce moment leur exposition des nouveautés de la saison, et qu'on y fait des emplettes dans des conditions de prix vraiment extraordinaires.

On peut remarquer cela, non-seulement au sujet des fourrures, mais aussi pour des confections de draps et de soie, pour des costumes d'enfants, pour toutes les étoffes d'ameublements, les tapis, les mousselines à rideaux, les stores brodés.

Le rayon des confections en vêtements d'hommes offre aussi de très-grands avantages, et personne n'ignore que les magasins de la *Ville de Saint-Denis* se sont fait une spécialité importante dans la draperie.

Cette maison, comme toutes les grandes maisons de nouveautés, achète bon marché, parce qu'elle achète en grande quantité, mais elle a sur ses concurrentes un avantage personnel, ses frais de loyer sont très-minimes en dépit de l'énorme emplacement qu'elle occupe; elle peut donc vendre beaucoup meilleur marché, le public le sait, il l'a expérimenté et il en profite.

Comme précaution hygiénique, il est bon, aux premiers jours d'hiver, de porter le corset de flanelle breveté, de la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183. C'est le préservatif par excellence des rhumes et des fluxions de poitrine; surtout, chères lectrices, lorsque vous irez en soirée et que vous quitterez le coin de votre cheminée, et une bonne robe de chambre en cachemire ouatée pour revêtir quelque fraîche toilette de gaze ou de satin, n'allez pas échanger le corset de flanelle contre un autre moins chaud, c'est au contraire le moment de prendre ce corset; il est d'une forme assez élégante pour vous permettre un corsage décolleté, et votre poitrine et vos épaules resteront à l'abri de cet excellent vêtement, vous n'aurez pas de frissons et vous pourrez danser et prendre des glaces autant que vous voudrez.

Le chronique des modes, qui passe pour être futile, peut quelquefois donner de bons conseils.

Tous les journaux de modes, d'ailleurs, ne prêchent pas un luxe insensé; j'en appelle aux abonnés de *la Glaneuse Parisienne, journal de la vie de famille*. Ses lectrices vous diront qu'on leur prêche l'économie en leur donnant les moyens de la mettre en pratique.

Ces moyens, quels sont-ils? voici la réponse. Un Courrier de modes bien fait doit indiquer tout à la fois des toilettes très-élégantes et des toilettes d'un prix minime; il doit nommer les bonnes couturières et les grandes modistes auxquelles on s'adresse pour les costumes d'extra, et leur fournir des indications pour faire chez soi la plupart de ces vêtements.

C'est ainsi que procède *la Glaneuse Parisienne*, dans chacune de ses livraisons on trouve plusieurs *patrons coupés* prêts à tailler des nouveautés les plus en vogue : confections, lingeries et vêtements d'enfants. Des explications bien claires accompagnent ces patrons. Ce journal renferme aussi un Courrier de modes toujours bien au courant de la situation, des travaux à l'aiguille, des broderies, des modèles de tricot, crochet et tapisserie, de la littérature intéressante et une foule de recettes de ménage et d'économie domestique.

Dans la livraison qui paraîtra le 15 de ce mois, on trouvera un très-joli morceau de musique, un *alphabet bijou* de tous les points de marque et chiffre, une grande planche de dessins et trois ou quatre excellents patrons.

Des primes très-avantageuses sont offertes à toutes les abonnées; la plus belle prime en ce moment est un col de guipure Cluny, forme nouvelle de la maison Caliste.

On peut demander un numéro spécimen contre un franc en timbres-poste à la LIBRAIRIE NOUVELLE, *boulevard des Italiens, n° 15, où se font les abonnements*.

Les abonnements sont de *douze francs* par an pour la France. Ils partent du premier de chaque mois et se font pour l'année entière. On doit envoyer un bon de poste de douze francs à l'ordre du directeur de *la Glaneuse Parisienne*.

C'est rendre un véritable service aux femmes éloignées de Paris que de leur indiquer cette utile publication, qui reçoit tous les jours les plus charmants témoignages de sympathie de ses lectrices.

ALICE DE SAVIGNY

LES NOUVELLES CONSTRUCTIONS RUSSES

A JÉRUSALEM.

On connaît l'antagonisme séculaire qui existe, en Terre-Sainte, entre les membres de l'Église catholique romaine et ceux de l'Église grecque dite orthodoxe. La Russie, qui a toujours vu dans l'extension de cette dernière un moyen d'action d'une grande importance en Orient, n'a négligé, pour lui assurer la prépondérance, aucun effort diplomatique ni aucun sacrifice pécuniaire.

C'est à cet ordre d'idées que se rattache la fondation des divers édifices dont nous allons dire quelques mots.

Le premier projet de ces constructions est dû à une grande dame russe, Mme Bagreef-Speransky, qui s'était fait déjà connaître par un ouvrage intitulé : *Les pèlerins à Jérusalem*.

Un ukase du czar Alexandre, en date du 15 mars 1858, autorisa une quête dans l'empire pour aider à la fondation d'établissements où les pèlerins russes qui se rendraient en Palestine devraient trouver un asile et des secours de toute nature. Cette quête eut lieu avec un grand succès. Pour plaire à leur souverain, toutes les familles riches s'empressèrent de verser de généreuses offrandes. On cite, entre autres, un boyard, M. Jakowleff, qui souscrivit pour la somme de trente mille roubles argent.

Le 12 mai 1859, le grand-duc et la grande-duchesse Constantin de Russie, accompagnés de leur jeune fils, arrivèrent à Jérusalem. Quelques jours après, le grand-duc posa la première pierre de l'église qui occupe le centre des constructions actuelles. Sous la direction de M. Eppingen, architecte russe-allemand, les travaux avancèrent avec une grande rapidité, et employèrent à la fois plus de mille ouvriers.

Outre l'église, on trouve : 1° une maison pour la mission russe et les divers membres du clergé grec orthodoxe, soit permanent, soit de passage à Jérusalem; 2° un bâtiment pour les pèlerins; 3° un bâtiment pour les pèlerines; 4° un hôpital avec une habitation pour les médecins; 5° des magasins, des hangars, un fournil, etc.; 6° une maison pour l'administration chargée de ces différents services.

Tout cela est entouré de belles promenades, de bassins artificiels, de fontaines, etc. Cette colonie russe est située au dehors de la ville, devant la porte de Jaffa; elle prend tous les jours une plus grande importance par suite du nombre de maisons que des indigènes ou des étrangers viennent librement bâtir dans son voisinage. Il est permis de prévoir qu'avant peu d'années cette agglomération aura créé une petite ville à part, où les voyageurs de tous les pays trouveront, durant leur séjour, une existence confortable qu'ils chercheraient vainement dans la ville turque.

X. DACHÈRES.

M. Louis de Viel-Castel vient de faire paraître, chez Michel Lévy frères, le tome X de son *Histoire de la Restauration*, pour laquelle l'Académie française lui a maintenu, cette année encore, le grand prix Gobert. Dans ce nouveau volume sont racontés et appréciés les événements politique qui marquèrent l'année 1821 et le commencement de 1822 : les débats si animés de la session législative; la discussion des projets de loi sur la dotation aux grands dignitaires de l'empire; sur la censure des journaux, etc.; la mort de Napoléon; le procès des accusés de la conspiration de l'Est devant la cour de Riom; les premières condamnations de Paul-Louis Courier et de Béranger; les conspirations de Saumur, de Béfort et de Marseille; la formation du ministère Villèle et Corbière; les troubles causés à Paris et en province pour les missions apostoliques, et tant d'autres épisodes de cette époque agitée, dont l'éminent historien sait tirer des leçons, comme il sait leur donner l'intérêt et la vie.

ECHECS

Nous n'avons pas de nouvelles officielles du Concours de problèmes organisé par les soins de la Commission internationale du Congrès d'Échecs à l'Exposition universelle. Nous sommes toutefois en mesure d'annoncer que les différents Comités d'examen ont terminé leur tâche et que la Commission se réunira prochainement pour décerner les Prix.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 67.

BLANCS.	NOIRS.
1 T. pr. C.	1 P. pr. T. (A, B).
2 D. 6eD.	2 C. pr. D. (*a*, *b*).
3 C. 6eFR. éch.	3 R. 5eD. (forcé).
4 F. 7eTD. éch. m.	4 . . . .
	(*a*)
2	2 C. 2eCR. éch.
3 R. 4eCR.	3 D. ou F. 6eFD., ou D. pr. P., ou F. 6eCR.
4 C. 6eFR. éch. m.	4 . . . .
	(*b*)
2	2 D. 6eFD.
3 T. 3eR. éch.	3 D. pr. CD. (1).
4 D. pr. T. éch. m.	4 . . . . . .
	(1)
3	3 R. 4eFR.
4 D. 6eCR éch. m.	4 . . . .
	(A)
1	1 D. pr. P.
2 D. 3eR. éch.	2 D. pr. D. (forcé).
3 T. pr. D. éch.	3 R. 4eFR.
4 T. pr. P. éch. m.	4 . . . .
	(B)
1	1 D. 6eFD.
2 T. 3eR. éch.	2 R. 4eFR.
3 D. 8eFR éch.	3 R. 3eR.
4 C. 4eFR éch. m.	4 . . . .

PROBLÈME N° 74
COMPOSÉ PAR M. GRIMSCHAUW
PROBLÈME DU CONCOURS INTERNATIONAL



BLANCS.

Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

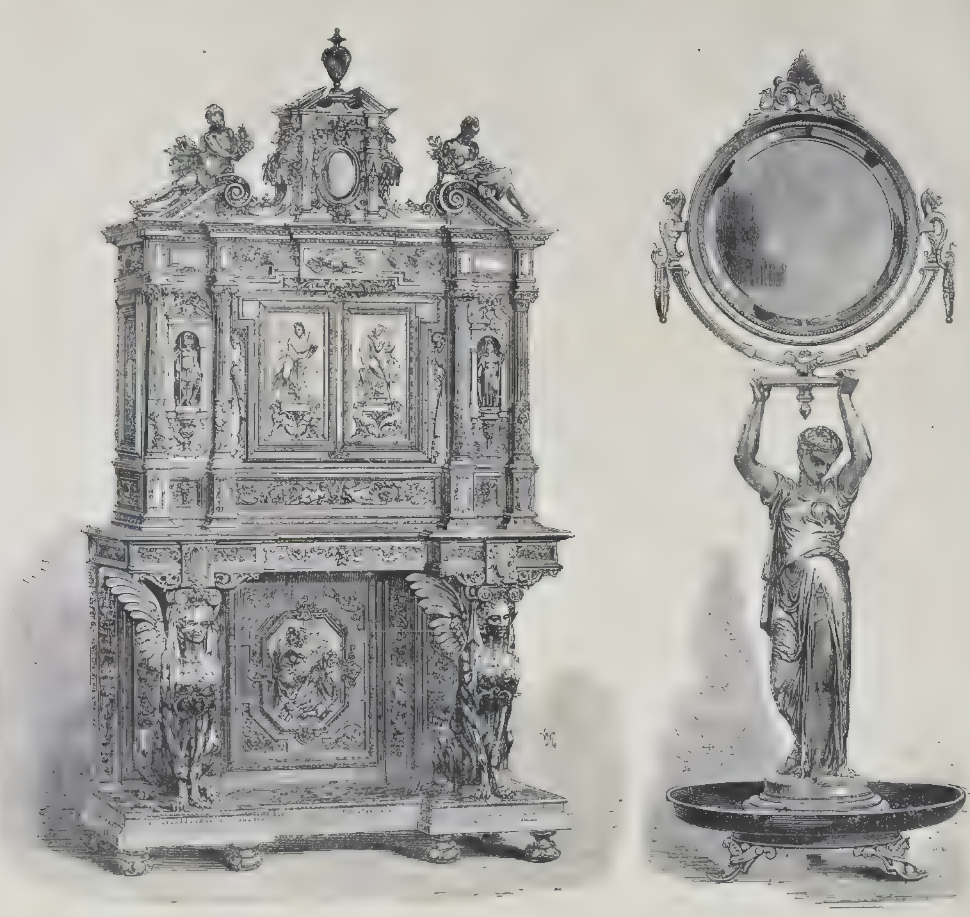
Solutions justes : MM. le commandant Tholer, à Nancy; Faysse père, à Beauvoisin; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Lagache, à St-Georges; Aune Frédéric, à Alger; L. M..., à Granville; J. Lesueur, boulevard de Strasbourg; Aimé Gautier, à Bercy; E. Lequesne; H. Godeck, à Monaco; C. Launay et C. Pierson.

Le problème figuré au diagramme ci-joint, composé par M. Grimschauw, a été récemment publié en Angleterre. Nous ne commettons donc aucune indiscrétion en le mettant sous les yeux de nos lecteurs.

Vu la difficulté de ce problème, le délai de quinze jours pour l'envoi des solutions est porté à trois semaines. C. P.

PARIS — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOÎT, 7

EMILE AUCANTE



EXPOSITION UNIVERSELLE. — BUFFET DE NOYER SCULPTÉ, AVEC INCRUSTATIONS D'IVOIRE, DE LAPIS ET DE JASPE SANGUIN. — MIROIR EN BRONZE DORÉ, SUR UN PLATEAU D'ONYX.



NOUVELLES CONSTRUCTIONS RUSSES A JÉRUSALEM. — MAISON DES PÈLERINES; dessin de notre correspondant. — Voir page 711.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr.
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 84 fr au lieu de 107 fr 50 c
Reliée ; 120 fr au lieu de 147 fr 50 c



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 670 — 16 Novembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La petite Bourse du boulevard des Italiens. — Ses heures, ses habitués, ses nouvellistes. — Circulez ! messieurs, circulez ! — Pourquoi la coulisse s'appelait autrefois le ruisseau. — Richard Wagner. — Existence tourmentée d'un musicien de l'avenir. — Nostradamus et ses prophéties. — Encore un commentateur. — Un quatrain qui nous rend perplexe. — S'agit-il de Napoléon Ier ou d'Ernest Renan ? — Combien il est aisé de prédire l'avenir. — Quelques exemples. — Ce qui se passera demain.

Un des coins de Paris dont la physionomie offre le plus de caractère en ce moment-ci est certainement le bout de trottoir du boulevard des Italiens où débouche par une double issue le passage de l'Opéra. Là se tient ce qu'on nomme vulgairement la petite Bourse.

Il ne manque pas de naïfs qui s'imaginent que les tripotages de valeurs commencent et finissent à Paris en même temps que s'ouvrent et se ferment les portes du monument à colonnes qui fait face au théâtre du Vaudeville; c'est une erreur dont ils pourront aisément se désabuser en allant flâner un moment sur ce coin du boulevard que je leur indique.

Une Bourse en plein air. Bourse occulte qui n'est souvent pas sans influence sur la Bourse légale et patentée, y tient régulièrement ses séances en dehors des heures consacrées. On a plus d'une fois tenté, mais vainement, d'empêcher cela Vous savez ces mauvaises herbes qui font le désespoir du laboureur : il a beau les arracher sans cesse; son champ en reste constamment couvert. Ainsi des tripoteurs de la petite Bourse. On les pourchasse le matin, ils reparaissent le soir, on les relance le soir, et le lendemain on les retrouve à la même place. Contre une persistance pareille, il n'y a pas de force qui n'arrive à se lasser. La police leur a défendu de s'attrouper; eh bien, ils vont deux à deux; elle leur interdit de stationner, ils se promènent. Que voulez-vous dire à cela ?

S. S. LE PAPE PIE IX VISITANT LES PRISONNIERS GARIBALDIENS AU CHÂTEAU SAINT-ANGE; dessin de M. Lix, d'après un croquis de notre correspondant.

— Circulez, messieurs, circulez!

C'est la locution consacrée du sergent de ville pacifique.

La petite Bourse commence sur les dix heures du matin. Dès neuf heures et demie, les premiers agioteurs paraissent, errants comme des âmes en peine, consultant tour à tour l'horizon et le journal du matin. Peu à peu leur nombre augmente. Ils ne demeurent pas un moment en place; mais ils vont et viennent sans interruption dans le court espace qui s'étend du café Grossetête à l'encoignure de la boutique du tailleur Dusautoy. Ce sont les deux limites extrêmes qu'ils dépassent rarement. On discute gravement les probabilités de la politique en commentant le *Moniteur* du jour. Ceux qui ont des nouvelles les donnent, ceux qui n'en ont pas en inventent.

— Vous savez ce qui se passe?

— Quoi donc?

— M. de Bismark résigne ses fonctions. Il est en instance pour obtenir un bureau de tabac.

— Vraiment?

— Ce qui est certain, c'est que le roi Victor-Emmanuel offre au saint-père le trône d'Italie.

— Ah bah!

— Comment! vous ne savez pas cela? C'est le bruit du jour! Une lettre confidentielle du général Menabrea à l'Empereur confirme la chose.

— C'est à ne pas croire!...

— Circulez, messieurs, circulez!

L'apparition des courtiers marrons est signalée par les mouvements des spéculateurs qui se portent à leur rencontre On se masse autour d'eux avec une hâte fébrile. Le baragouin allemand domine dans la conversation. Il y a là fort peu de jeunes gens, mais beaucoup d'individus ventripotents, entre deux âges et entre deux fortunes — celle qu'ils ont perdue et celle qu'ils comptent faire. — Quelques-uns ont la boutonnière panachée de décorations étranges qui peuvent passer pour des décorations étrangères. Des portiers en paletot noisette, avec des cravates écossaises autour du cou et des parapluies lamentables sous le bras, leur donnent la réplique. Il n'y a rien comme l'intérêt pour rapprocher les castes et supprimer les distances.

On se jette avec vivacité de l'un à l'autre toute sorte de phrases singulières qui ont la prétention d'être françaises, et où l'on reconnaît, en effet, certains mots appartenant à l'idiome de nos pères; seulement ces mots sont si singulièrement accouplés, que ce ne serait pas trop d'un trousseau de clefs pour en pénétrer le sens.

— Je vous prends six mille à vingt.

— Et vous me vendez?

— Douze mille, dont dix à quarante.

— Avez-vous deux sous? Donnez-moi trente mille, dont deux sous à cinq d'écart pour demain.

— Je vous les donne à sept...

— Circulez, messieurs, circulez!

Quatre mots, un signe d'assentiment en passant, et c'est, entre les deux interlocuteurs, comme si le notaire y avait passé. Car, chose curieuse, de ces gens plus ou moins mal hypothéqués, de ces inconnus qui ramassent mutuellement leurs enjeux comme on saisit une balle au vol, aucun ne songe à tromper l'autre. A l'échéance, ceux-ci ou ceux-là ne payeront peut-être pas faute d'argent; mais pas un d'eux ne reniera sa dette. On a de l'honneur autant qu'on peut!

Sur les midi, les assidus de la petite Bourse se hâtent d'aller déjeuner pour se retrouver à une heure à l'ouverture de la grande Bourse. Ils reparaissent sur le boulevard de cinq à six heures et une dernière fois de sept à onze, où leurs rangs s'épaississent de plus belle en dépit du « Circulez, messieurs, circulez! »

Je parle là, bien entendu, d'une période mouvementée comme l'est celle que nous traversons. En temps ordinaire, la petite Bourse ne commence pas tout à fait aussi tôt et ne se prolonge pas non plus aussi tard; mais qu'un événement inattendu surgisse, et, sans s'être donné le mot, tous, instinctivement, se retrouvent au boulevard des Italiens. Le dimanche, la coulisse ne démarre pas de là depuis le matin jusqu'au soir. Pour un peu, je crois qu'elle y coucherait.

~~~ A propos de la coulisse, quelques-uns se souviennent peut-être encore qu'on la nommait autrefois *le ruisseau*.

Un spéculateur demandait alors très-naturellement :

— Que fait-on dans le ruisseau?

Pour :

— Que fait-on dans la coulisse?

Cela vient de ce qu'au temps où la Bourse se tenait au Palais-Royal — la Restauration n'avait pas encore installé ses agents de change dans le monument que vous savez — le local étant trop petit pour recevoir la tourbe des courtiers marrons, ceux-ci étaient réduits à se tenir au dehors, massés sur le bord de la chaussée et les pieds peu ou prou dans le ruisseau.

Recueillons ce menu détail historique en passant.

~~~ Richard Wagner est dans nos murs.

Sans doute le musicien de l'avenir arrive chez nous pour voir un peu si les temps sont venus. Je conçois qu'en raison de sa qualité rien ne l'intéresse davantage; seulement il faut convenir que la position de musicien de l'avenir constitue une existence bien tourmentée. Si on ne sait pas où l'avenir finit, on ne sait guère non plus où il commence. Voilà donc un malheureux réduit à attendre une bonne partie de sa vie — soyons généreux! — que ledit avenir se décide à montrer le bout du nez.

Voyez un peu quelle situation! Le musicien de l'avenir n'est pas plutôt tranquille au coin de son feu, qu'il se demande tout à coup avec anxiété :

— Si les temps allaient être venus à Paris, sans qu'on ait pris soin de m'en avertir!

Tourmenté par cette idée, comme on pense, il saute en chemin de fer et accourt demander aux échos de la capitale :

— Les temps sont-ils enfin venus?

On lui répond tranquillement :

— Pas encore.

— Allons, soupire le musicien de l'avenir, je repasserai.

Et il repart voir un peu plus loin si les temps sont venus.

~~~ Si Richard Wagner — un musicien de talent pourtant! — voulait prendre la peine de jeter un coup d'œil sur les prophéties de Nostradamus, dont M. Le Pelletier vient de nous donner une nouvelle édition, il renoncerait probablement à ses vaines poursuites en voyant combien toutes les époques se ressemblent. M. Le Pelletier en donne bien la preuve, sans le vouloir, en commentant d'une façon nouvelle les quatrains énigmatiques du fameux astrologue, quatrains qui ont été déjà commentés pour le moins vingt-cinq fois autrement.

Le traducteur a mis sans doute beaucoup de bonne volonté à nous expliquer le sens de ces niaiseries rimées; mais j'avoue qu'il m'est difficile de voir dans son travail autre chose qu'un aimable jeu. Il ne serait pas difficile de montrer que tel quatrain qui annonce, si l'on veut, le mariage de François I[er], pourrait aussi bien annoncer la future augmentation des omnibus, et que tel autre qui nous apprend la capture de Jeanne Darc par les Anglais, peut s'appliquer avec non moins de justesse à l'engagement de M[lle] Finette à la Porte-Saint-Martin.

Au fait, voulez-vous un exemple? Je prends au hasard.

> Du plus profond de l'Occident d'Europe,
> De pauvres gens un jeune enfant naîtra,
> Qui, par sa langue, séduira grande troupe.
> Son bruit au règne d'Orient plus croîtra.

Avez-vous lu avec attention? Eh bien, M. Le Pelletier voit prédite dans ce quatrain la naissance de Napoléon I[er].

Il traduit ainsi :

« Dans l'île de Corse, située au bout de l'Europe occidentale, il naîtra d'une famille pauvre un jeune enfant, Napoléon Bonaparte, qui électrisera par ses proclamations de grandes armées françaises. Une expédition qu'il aura faite en Égypte (*au règne d'Orient*) en 1798, par l'ordre du Directoire, accroîtra sa renommée. »

Je traduis à mon tour :

« Dans la ville de Tréguier, située au bout de l'Europe occidentale, il naîtra d'une famille pauvre un jeune enfant, Ernest Renan, qui, par ses ouvrages, séduira une grande quantité de lecteurs. Une mission qu'il aura faite en Syrie (*au règne d'Orient*) en 1860, par la volonté de Napoléon III, lui vaudra la croix de la Légion d'honneur. »

Vous voyez que dans les quatrains de Nostradamus, on lit un peu tout ce qu'on veut. Vous faut-il un autre exemple? Non, n'est-ce pas? Il suffit de montrer que, leur valeur historique une fois mise à part, les centuries du bon prophète peuvent, comme jeu de société, offrir dans les familles une agréable diversion au casse-tête chinois et aux propos interrompus.

~~~ Ce qui caractérise toutes les prédictions en général, et celles de Nostradamus en particulier, c'est qu'on n'en trouve jamais la clef que lorsque les événements qu'elles prétendent annoncer ont pris place depuis longtemps dans l'histoire ancienne; en un mot, ces prédictions-là se bornent à prédire le passé. Rien de plus facile pourtant que de prédire vraiment l'avenir, pour peu qu'on veuille bien prendre garde que les histoires de la veille sont inévitablement celles du lendemain.

Quant à moi, que les lauriers de Nostradamus n'empêchent certes pas de dormir, si j'avais des prédictions à faire pour demain, je les puiserais tranquillement dans le journal d'hier. Et il ne faut pas croire que leur style aurait rien d'ambigu, et que les commentateurs pâliraient sur mon papier; non, tout cela serait clair, net, sans ambages, et d'une exactitude dont aucune proph[étie], même après coup, n'a jamais approché.

Tenez, je vais vous prédire ce qui se passera demain.

A six heures du matin, dans un but hygiénique, les laitières de Paris commenceront par allonger d'une notable quantité d'eau le mélange malpropre destiné à leurs pratiques.

Un monsieur voudra faire inscrire sa fille à la mairie sous le nom d'Hildeberge. Cette licence lui sera refusée.

Une mendiante laissera en mourant 350,000 francs dans un vieux bas.

Un capitaliste bien connu recevra la lettre suivante :

« Monsieur le baron,

« Je viens de découvrir la manière de faire de la farine avec les vieux gants. Il y a une fortune dans cette idée-là. Je vous offre généreusement d'en partager les bénéfices avec moi. En attendant, toutefois, je vous serais obligé de remettre au porteur quinze à vingt mille francs pour faire face aux premières exigences de l'entreprise. Je vous revaudrai naturellement cette petite avance sur ma part de bénéfices à venir.

« Je suis avec le plus profond respect, etc. »

Le capitaliste prudent fera remettre de quinze à vingt sous au porteur.

Une dame, passant devant l'étalage d'un bijoutier au bras d'un jeune homme, s'écriera : « Dieu! la jolie bague! C'est justement celle dont je rêve depuis si longtemps. »

Sous le spécieux prétexte que tout augmente, plusieurs propriétaires augmenteront le chiffre de leurs loyers.

Deux journalistes s'enverront leurs témoins.

M[lle] Pierson sera jolie.

Un individu à mine singulière s'attablera au café Anglais et s'y fera servir un repas de haut goût. Quand on lui présentera la note, il dira au garçon :

— Tu peux te fouiller, mon bon, je n'ai pas le sou. Je te permets de me faire arrêter.

Le garçon fera avancer un sergent de ville.

— Où est votre argent?

— Je n'en ai pas.

— Votre position sociale?

— Je n'en ai pas.

— Alors vous allez me suivre.

— Avec plaisir.

Et le dîneur en sortant s'écriera gaiement :

— Elle est toujours bonne celle-là!

19,743 femmes diront à leur mari :

— Au fait, mon gros loulou, est-ce que tu n'avais pas à sortir ce soir pour affaires?

— Tiens, tu me le rappelles, diront les maris avec un certain embarras. Comme c'est heureux que tu ne me l'aies pas laissé oublier!

Et ils ajouteront en *aparté* :

— Je suis un gros monstre. Elle ne se doute guère que c'est la petite Z.. qui m'attend!

Un quart d'heure après, 19,743 caméristes introduiront 19,743 jeunes hommes blonds dans le boudoir de 19,743 femmes.

Plusieurs étrangers sensibles, flânant le long des boulevards, feront la connaissance d'une dame expansive qui leur racontera ses malheurs : « Elle est née de parents pauvres, mais honnêtes. Son père, un ancien militaire... » La conversation, commencée sur l'asphalte, se terminera au restaurant du Helder, entre une bouteille de la Veuve et un buisson d'écrevisses.

Trois mauvais drôles se jetteront sur un passant attardé et le secoueront par les jambes, avec la tête en bas, pour mieux lui vider les poches. Des agents de l'autorité, accourus aux cris de l'infortuné, arriveront trop tard pour s'emparer des coupables; mais ils pourront du moins se saisir d'une plaque en cuivre détachée de la poitrine de l'un deux dans la bagarre. Sur cette plaque on lira :

Entreprise d'attaques nocturnes pour Paris et la province.
X..., rue de Rivoli, 131.

On reconnaîtra le lendemain que l'adresse était fausse. En conséquence, le misérable ne sera pas arrêté.

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

L'emballage des produits de l'Exposition universelle s'opère sur l'échelle la plus étendue et les moyens de transport se multiplient pour l'enlèvement rapide des colis. Les rails qui ont rendu de si grands services au moment de l'arrivée des lourds objets, des machines immenses, des locomotives, des appareils de grande dimension, ont reparu après avoir été dissimulés pendant sept mois sous le plancher de la grande galerie circulaire ou sous la terre du promenoir et des avenues.

Il ne faudra pas beaucoup de temps pour que toutes ces merveilles aient disparu, et bientôt, de cette exhibition brillante, il ne restera que son abri de fer et de cristal, destiné lui-même à une prompte disparition.

Le ministre de l'instruction publique, voulant imprimer un nouvel élan aux études scientifiques, vient de fonder à la Sorbonne, sous la direction de M. Jamin, professeur de physique à la Faculté des sciences et à l'École polytechnique, un vaste laboratoire de physique, où sont réunis les appareils les plus précieux de la science moderne. Ces appareils seront mis à la disposition des jeunes gens qui, déjà très-préparés par des études théoriques, voudraient s'exercer aux expériences et exécuter, sous la direction du professeur, des recherches de physique. Aucune condition de grade n'est exigée. Aucune rétribution ne sera demandée aux élèves. On les admettra d'abord provisoirement pendant trois mois, et ensuite définitivement, quand ils auront prouvé leur aptitude.

L'Empereur avait accordé un don de dix mille francs à la Société des gens de lettres en faveur du congrès littéraire international qu'elle voulait réunir à l'occasion de l'Exposition.

Ce congrès n'ayant pu avoir lieu, M. de La Valette, ministre de l'intérieur, a fait savoir au président de la Société que Sa Majesté verrait avec plaisir cette somme affectée à la fondation d'une pension en faveur d'un homme de lettres malheureux.

Le comité s'est empressé de se conformer au désir exprimé par Napoléon III, et a prié le ministre de transmettre l'expression de sa gratitude à l'auguste donateur.

Les constructions symétriques qui s'élèvent sur la place établie devant la façade occidentale du Théâtre-Français sont un nouvel exemple de la rapidité surprenante avec laquelle on bâtit de nos jours. De ces constructions qui semblent, pour ainsi dire, commencées d'hier, l'une, qui forme un vaste îlot sur le côté gauche de la place, est déjà montée jusqu'au faîte et ne tardera pas à recevoir sa toi-

ture; l'autre, qui est située à l'angle de la rue de Montpensier prolongée et de la rue de Richelieu, n'est guère moins avancée. On peut estimer qu'au commencement de l'année prochaine la nouvelle place du Théâtre-Français aura ses lignes architecturales complétement achevées et débarrassées des échafaudages derrière lesquels elles se dessinent en ce moment.

On assure que le jour de la réception de M. Jules Favre à l'Académie française n'est pas encore fixé, et que la réception du père Gratry précédera celle de l'éloquent orateur de la gauche. On ajoute que le discours de M. Jules Favre est entièrement achevé et qu'il ne contient pas un mot de politique, même par allusion. Consacré à l'éloge de M. Cousin et de la philosophie spiritualiste, il reste d'un bout à l'autre dans le domaine éthéré des idées supérieures. L'illustre philosophe loué par l'orateur de la démocratie radicale, ce sera un spectacle intéressant et qui pourra être instructif.

Le 8 novembre, a eu lieu à Londres l'installation solennelle du nouveau lord-maire.

Après le déjeuner traditionnel à Guildhall, le cortége s'est mis en marche pour se rendre à Westminster, dans l'ordre suivant :

Un détachement de police à cheval, la musique des Life-Guards, les voitures occupées par les chapelains des sous-shérifs, les sous-shérifs, le haut bailli de Southwark, l'avocat de la Cité, l'archiviste, le contrôleur, le juge de la cour des shérifs, le second avocat de la corporation, le clerc de la Cité, le chambellan, les shérifs, les aldermen, le recorder, le lord-maire, accompagné de son chapelain, du crieur public, du porte-épée et du porte-masse.

La procession était fermée par une garde d'honneur et un détachement de hussards.

Contrairement à l'habitude, la procession n'est partie de Guildhall qu'à deux heures, au lieu de onze heures.

La veille, l'alderman Allen avait été invité à un déjeuner qui lui a été offert ainsi qu'aux autres membres de la cour des aldermen et aux principaux officiers de la corporation à Mansion-House; de là, il s'était rendu, précédé par les trompettes, à Guildhall, où il avait prêté serment.

Le soir, il y a eu un autre banquet à Mansion-House.

Les ravages des tigres anthropophages dans les districts de l'Inde centrale sont tellement sérieux que l'on a mis des éléphants à la disposition du district pour le mettre en état de détruire ces féroces animaux. Le tigre ordinaire n'attaque que le bétail, et la récompense de 50 roupies est suffisante pour exciter les indigènes à le chasser. Mais il n'en est pas de même du tigre anthropophage. Celui-ci tue une vingtaine d'hommes par an et aucun chasseur indigène ne consent ordinairement à le chasser. Le capitaine Fraser, surintendant de police du district de Bhumdara, donne des détails sur la manière dont a été tué un tigre anthropophage des plus dangereux dans le voisinage de Kampta.

Cet animal avait enlevé de la maison une jeune femme Gondnee, au point du jour. Cette malheureuse était en train de broyer du grain avec deux de ses compagnes, lorsque le tigre s'élança au milieu du groupe et saisit sa victime. On retrouva à dix pieds au-dessus du sol, sur les pointes d'une palissade de bambous, des fragments de rubans rouges qui servaient à retenir les cheveux de la pauvre femme. Quant au corps lui-même, on le retrouva sur le bord d'un ravin. La tête seule avait été mangée. Quand le capitaine Fraser revint au village avec la dépouille du monstre, il fut accueilli par toutes les femmes, qui vinrent à sa rencontre et lui firent une réception joyeuse avec tous les musiciens de la localité. Les mères tendaient leurs enfants vers lui et tous les habitants s'efforçaient à l'envi de lui témoigner leur gratitude.

Voici quelques notes statistiques qui ne manquent pas d'originalité :

Un soldat fait, au pas de charge, 6 kilomètres par heure, il en fait 3 au pas ordinaire. Le soldat romain en marche faisait une moyenne de 5 kilomètres à l'heure.

De même, le cheval fait au pas 5 kilomètres par heure, au trot 11, au galop 23, aux champs de courses 48. Les locomotives, train ordinaire, font 50 kilomètres, grande vitesse 100.

Les petites marées font toujours par heure 24 kilomètres, et les grandes marées du cap de Bonne-Espérance 622 (six fois plus vite que le train rapide). Le cours de la Seine fait 2 kilomètres et celui de la Moselle 3; les bateaux à vapeur font de 7 à 22 kilomètres; le vent fait de 3 à 101 kilomètres; le son, dans l'air, de 1 à 230 kilomètres; dans l'eau, il ne fait que 1 à 148; dans la terre, au contraire, il fait de 100 à 410 kilomètres. L'électricité fait le tour du monde en une seconde.

Le dévouement de lady Franklin est devenu proverbial. Il n'a d'égal que dans la courageuse persistance, dans l'énergique volonté des marins intrépides qui se sont voués à la recherche des traces de l'illustre voyageur anglais.

Des renseignements publiés par les journaux américains de Repulse-Bay, à l'entrée de la baie d'Hudson, en date du 15 août, rendent compte de l'endroit où se trouve actuellement l'explorateur arctique, le capitaine Hall, à la recherche des restes de sir John Franklin. Le capitaine Hall vivait sur les rochers au même endroit où il avait passé l'hiver dernier. Pendant l'hiver dernier, il avait fait un voyage pour chercher des chiens, accompagné de cinq hommes appartenant aux vaisseaux baleiniers de la baie et de deux naturels. La caravane prit sa route au nord-ouest, et son voyage dura six semaines; ils remplirent leur objet, mais ils avaient souffert de grandes privations, ne vivant que de viande de daim gelée et d'une cuillerée d'eau-de-vie par jour. Le capitaine Hall a reçu l'hiver dernier quelques renseignements des naturels qu'il rencontra, et ces renseignements l'ont déterminé à passer l'hiver là.

Les naturels lui ont dit que quelques blancs avaient été avec eux pendant longtemps, et que l'un d'eux était mort et qu'on l'avait enterré avec grand soin. Le capitaine Hall pense que ce peut être sir John Franklin, et il est décidé à essayer de pénétrer dans le pays et à voir les choses par lui-même. En conséquence il a offert parmi la flotte baleinière 500 dollars par homme pour cinq hommes qui voudraient l'accompagner. Ces hommes ayant passé l'hiver là ne désiraient pas y rester; mais à la fin cinq hommes robustes y consentirent et doivent partir quand ils auront fini la chasse de cet automne. Le capitaine Hall est sûr d'obtenir quelques reliques de Franklin. « Du moins, si je meurs, dit-il, je mourrai faisant mon devoir. »

Nous avons à enregistrer la mort d'un personnage politique qui joua un rôle important sous le règne de Louis-Philippe : le comte Tanneguy Duchatel, ancien ministre de l'intérieur, grand'croix de la Légion d'honneur, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, membre libre de l'Académie des beaux-arts. M. Duchatel était né à Paris le 19 février 1803. Depuis 1848, il était resté tout à fait étranger aux affaires politiques. Il laisse une fortune considérable à ses deux enfants, le vicomte Duchatel et la duchesse de La Trémoille.

Presque en même temps s'est éteint le maréchal O'Donnell, comte de Lucena et duc de Tétouan, dont le nom se trouve mêlé à presque tous les événements considérables du règne de la reine Isabelle II. Plusieurs fois président du conseil des ministres en Espagne, le maréchal O'Donnell attacha surtout son nom à la guerre entreprise en 1859 par l'Espagne contre le Maroc, et promptement terminée d'une manière brillante par la prise de Tétouan et de Tanger. Le maréchal O'Donnell est mort à Biarritz.

Th. de Langeac.

Chaque année, *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Les brillants souvenirs de l'Exposition universelle y sont, bien entendu, racontés et dessinés en détail. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1868 (10e année), contient 64 pages de texte et quarante charmantes gravures.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne, et à la *Librairie Nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de *l'Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

VICTOR JACQUEMONT

Paris, le 20 octobre 1867.

Mort à trente-deux ans, Victor Jacquemont n'a pas laissé matière à ce qu'on appelle une biographie. Ses recherches assidues, ses efforts incessants pour rassembler les matériaux d'un grand travail scientifique, son long et périlleux voyage, voilà sa vie. Il la raconte à ses amis, dans sa *Correspondance*, mieux que personne ne pourrait le faire...

Victor Jacquemont était très-grand; il avait cinq pieds dix pouces, et sa taille paraissait d'autant plus haute qu'il était maigre et avait la tête petite. De longs cheveux châtain obscur et bouclés naturellement lui couvraient le front en partie. Il avait les yeux gris foncé, et, comme il avait la vue très-basse, on trouvait quelque chose de vague dans son regard. Quant à l'expression de sa physionomie, elle variait tellement qu'il était difficile de la définir, et les avis à ce sujet étaient très-partagés; les uns lui trouvaient l'air ouvert et prévenant, d'autres prétendaient qu'il avait une mine hautaine et de mauvaise humeur. Pour ma part, j'aurais eu assez médiocre opinion de ceux qui portaient ce dernier jugement, et j'en aurais conclu que Jacquemont s'était ennuyé avec eux. En effet, je n'ai connu personne aussi peu habile que lui à cacher les sentiments qu'il éprouvait. Autant il était aimable et causeur charmant avec les gens qui lui plaisaient, autant il se montrait taciturne et distrait avec ceux qui lui inspiraient quelque répugnance. Avec les premiers, il déployait une sorte de coquetterie aimable, « il faisait des frais, » pour me servir d'une de ses expressions, et il réussissait sans peine à les intéresser et à gagner leur confiance. Les autres voyaient trop clairement qu'ils l'ennuyaient, et le prenaient en grippe.

Je vais vous donner un exemple de cette espèce de séduction qu'il exerçait, pour ainsi dire, à la première vue. Avant de partir pour l'Inde, il dut aller en Angleterre afin de s'y procurer des lettres de recommandation, sans lesquelles il lui eût été à peu près impossible de voyager dans les vastes domaines de l'honorable Compagnie. Il apportait à Londres des recommandations du ministre des affaires étrangères, des professeurs du Jardin des Plantes, des principaux membres de l'Académie des sciences. On lui donna sur-le-champ des passe-ports et des lettres pour les autorités, et quelques dîners en outre. Il était déjà reparti pour Paris, lorsqu'un des directeurs de la Compagnie alla trouver M. Sutton Sharpe, membre distingué du barreau anglais et fort ami de Victor Jacquemont.

— Pourriez-vous, lui dit-il, me donner votre parole de gentleman que votre ami n'est pas un espion du gouvernement français?

— Assurément! s'écria Sharpe. Mais pourquoi cette question?

— Parce que, s'il en est ainsi, je vais vous donner une lettre de recommandation pour lui.

— Mais vous lui en avez déjà donné une douzaine pour des officiers de la Compagnie.

— Oui, des lettres comme on en donne quelquefois; maintenant, il en aura comme on n'en donne jamais.

Jacquemont n'avait vu que deux fois ce directeur obligeant et soupçonneux.

Son procédé pour plaire consistait à ne rien cacher de ses idées et de ses sentiments, à être parfaitement naturel. Peu de gens sont insensibles à cette franchise, lorsqu'elle est accompagnée d'un esprit original et d'une solide instruction. Je l'ai quelquefois entendu accuser de penchant pour le paradoxe. A mon avis, ce n'était nullement son défaut. Au contraire, dans toute discussion où il prenait part, il était, ou du moins croyait être, du côté de la vérité; mais il donnait souvent à sa pensée un tour singulier, auquel pouvaient se méprendre ceux qui font plus d'attention à la forme qu'au fond. Le charme de son esprit était précisément de n'être jamais ni cherché ni apprêté. J'ajouterai que le timbre remarquablement agréable de sa voix était peut-être pour quelque chose dans ses succès de conversation. Je n'ai jamais entendu de voix plus naturellement musicale. Quand je l'entendais parler, je me rappelais ces vers de Shakspeare :

> « Oh! it came on my ears like the sweet south
> That breathes upon a bank of violets [1]. »

Je ne veux pas oublier ses défauts. La bêtise — la sottise surtout — l'irritait d'une manière étrange. Il ne pouvait la supporter et s'en indignait. Beyle, qui, bien que très-intolérant lui-même en cette matière, gardait toutefois plus de ménagements, lui reprochait d'en vouloir sérieusement à des gens qui avaient le malheur d'être bêtes. « Croyez-vous donc, ajouta-t-il, qu'ils le fassent exprès? — Je n'en sais rien, » dit Jacquemont d'un ton farouche. Il eût été de l'avis de M. de M..., qui soutenait que le mauvais goût mène au crime.

Je n'ai jamais connu de cœur plus vraiment sensible que celui de Jacquemont. C'était une nature aimante et tendre, mais il apportait autant de soin à cacher ses émotions que d'autres en mettent à dissimuler de mauvais penchants. Dans notre jeunesse, nous avions été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs. Il s'était fait une réaction, exagérée, comme c'est l'ordinaire. Nous voulions être forts, et nous nous moquions de la sensiblerie. Peut-être Victor cédait-il involontairement à cette tendance de sa génération. Je crois pourtant que ses dehors d'impassibilité tenaient moins à une mode qu'à une conviction. Il était stoïcien dans toute la force du terme, non par nature, mais par raisonnement, et, s'il ne niait pas la douleur, il croyait qu'un homme devait toujours trouver en lui la force de la supporter; en outre, qu'il devait s'exercer sans cesse à se vaincre lui-même. Plus d'une fois j'ai assisté à des combats entre ses nerfs et sa volonté, et je crois que la victoire lui coûtait cher.

Il tenait de son père ce pouvoir de dominer ses émotions, et ce n'était pas leur seul point de ressemblance. Le dernier

1. « Sa voix arrivait à mon oreille comme le doux vent du midi qui murmure en passant sur un lit de violettes. »

jour qu'il passa à Paris, je dinai avec lui, son père et son frère Porphyre. Le repas fut loin d'être gai; mais un étranger ne se serait pas douté, je pense, que cette famille si unie allait se séparer pour longtemps d'un de ses membres. Lorsque l'heure du départ fut venue, Victor embrassa son père en lui disant : « Je compte que vous aurez soin de vous. Évitez les rhumes. — N'aie pas peur; donne-nous de tes nouvelles quand tu pourras, » répondit le père en ôtant ses lunettes et en prenant un volume de Walter Scott qu'il lisait alternativement avec quelque ouvrage de métaphysique. Une vieille servante fondait en larmes. Victor descendit l'escalier un peu plus vite qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il fut installé dans la malle-poste de Brest, il me prit la main et me dit d'une voix aussi ferme qu'il put : « Vous irez le voir souvent... »



ARRIVÉE DES TROUPES FRANÇAISES A ROME; dessin de notre correspondant.

Il était si jeune, sa santé me semblait si robuste, il y avait en lui un si heureux mélange de détermination et de prudence, que pas un pressentiment sinistre ne me vint à l'esprit.

Cette insensibilité de commande, qui, d'ailleurs, ne faisait illusion qu'à ceux qui ne le connaissaient pas intimement, était beaucoup plus apparente dans sa conversation que dans ses lettres. Le contraste m'a souvent surpris. Mais d'abord Jacquemont ne s'est jamais douté que ses lettres seraient lues par d'autres que ses amis. Devant une feuille de papier, il n'avait pas l'inquiétude de surprendre un sourire ironique répondant à un mouvement de sensibilité. Seul, il n'avait plus de mauvaise honte. Probablement encore, éloigné de ses amis, il était plus accessible à toutes les inquiétudes qui accompagnent une affection vraie, et il exprimait avec



DÉBARQUEMENT DES TROUPES FRANÇAISES A CIVITA-VECCHIA; dessin de notre correspondant.

us de force ses sentiments naturels. Il ne s'était jamais [illegible]cupé sérieusement de littérature. Il avait beaucoup lu, [illegible]ais jamais en vue de se former le style. Jamais l'idée d'of[illegible]ir au public ses pensées et ses impressions ne lui était [illegible]nue à l'esprit; je crois même qu'il y répugnait complé[illegible]ment. De sa part, il n'y avait ni orgueil ni modestie; [illegible]ais s'adresser au public lui eût paru aussi étrange que [illegible] parler de ses affaires à un inconnu. Je me souviens qu'à propos d'une scène d'amour, dans un roman, qu'on trouvait belle, quelqu'un disait que l'auteur avait si bien réussi parce qu'il racontait une aventure qui lui était arrivée : « Que penseriez-vous, dit Jacquemont, d'un chirurgien qui ferait une préparation anatomique de sa maîtresse, et l'exposerait dans le cabinet de l'École de médecine ? » Chacun se récriant d'horreur, Jacquemont dit que l'anatomiste valait pourtant mieux que l'homme de lettres : « Le roman de celui-ci n'apprendra à personne à faire l'amour, tandis que la femme disséquée sera utile aux étudiants. »

Victor Jacquemont a écrit quelques articles dans des revues sur des sujets scientifiques, un entre autres fort remarquable, en 1825 ou 1826, où il faisait le tableau des connaissances géologiques à cette époque. C'était un résumé fort exact, à ce que j'entendais dire à des savants, de tous les travaux déjà publiés en Europe. Le sujet était traité avec



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA PREMIÈRE ENTREVUE DE JACQUES Iᵉʳ D'ANGLETERRE ET DE LA PRINCESSE ANNE DE DANEMARK, d'après le tableau de M. G. F. Folingsby. — Voir pag. 724.

[illegible]t de méthode et de clarté qu'il offrait de l'intérêt même [illegible] gens du monde. Jacquemont me parut surpris de son [illegible]cès. Il avait fait un article, comme M. Jourdain faisait de [illegible]prose, sans le savoir. Sa facilité était extraordinaire. J'ai [illegible]entre les mains le manuscrit de son *Journal de voyage*, [illegible], imprimé, forme quatre volumes in-quarto. Malgré la [illegible]idité avec laquelle il a été écrit, au jour le jour, souvent [illegible] bivac ou sous une mauvaise tente, on a peine à y découvrir quelques ratures; et, en revoyant les épreuves, je n'ai eu à corriger que les fautes d'impression. Ce talent d'écrire bien, sans ratures, était un talent de famille. Son père n'a jamais biffé un mot, que je sache, dans ses volumineux ouvrages. Victor se servait indifféremment de la première plume venue; tout papier lui était bon, depuis le *foolscap* anglais jusqu'aux immenses feuilles semées de paillettes d'or sur lesquelles il écrivait à Cachemire. Son manuscrit, toujours très-lisible, [illegible] un spécimen curieux de toutes les variétés de papier [illegible] dans les Indes.

Il ne me semble pas qu'il [illegible] pour les [illegible] naturelles [illegible] réussi dans [illegible] dans toutes [illegible] [illegible] Par [illegible]com-

nèrent à se consacrer exclusivement à l'étude de la botanique et de la géologie.

Très-jeune encore, travaillant dans le laboratoire de M. Thenard, il faillit être empoisonné dans une expérience faite sans les précautions convenables. Sa santé en fut fortement altérée, et ne se rétablit qu'après plusieurs années d'un régime sévère. On lui avait recommandé de vivre le plus possible en plein air et de voyager à pied ou à cheval. Le remède réussit. La botanique et la minéralogie, qui d'abord n'avaient été pour lui qu'une distraction au milieu de ses courses souvent très-pénibles, devinrent bientôt l'occupation sérieuse de sa vie. Dans ses explorations, il se lia avec des naturalistes distingués, dont la conversation, mieux que tous les livres, abrégea pour lui l'ennui des premières études. Une excellente mémoire, une heureuse disposition à bien observer, comparer, analyser les objets qui passaient sous ses yeux, lui firent faire de rapides progrès et prendre un intérêt véritable à ce qui n'avait été d'abord qu'un amusement pour sa solitude. En même temps, il étudiait la médecine, plutôt avec une curiosité philosophique qu'en vue d'en faire un jour sa profession, car il y trouvait deux objections considérables : en premier lieu, l'incertitude de la science et la responsabilité qu'on ne peut éviter d'encourir dans la pratique, où les erreurs sont très-faciles; puis le charlatanisme à peu près inévitable, peut-être même nécessaire au succès du médecin, répugnait complétement à sa nature fière, honnête et vraie. Il se dit qu'en se livrant tout entier à l'étude des sciences naturelles, il n'aurait ni à redouter des distractions dangereuses, ni à s'occuper de se faire une clientèle, et que cependant il pourrait être utile.

Être utile était pour lui un principe absolu dont il était pénétré et dont il n'admettait plus l'examen. Esclave de ce qu'il considérait comme le premier devoir de l'humanité, il tenait pour coupable celui qui ne faisait pas emploi pour le bien général des facultés qu'il possédait. Cette opinion était chez lui le résultat d'un instinct généreux beaucoup plus que d'un raisonnement philosophique, encore moins d'une croyance religieuse, car en bien d'autres matières il était complétement sceptique.

En partant pour l'Inde, il ne se dissimulait pas qu'il allait employer les plus belles années de sa vie seulement à recueillir des matériaux qu'à son retour il aurait à mettre en œuvre. Bien qu'il ne fût pas insensible à la gloire, il ne se faisait pas d'illusion sur celle qu'il pouvait espérer. « Le mérite d'un savant, disait-il, demeure toujours à peu près incompréhensible à la foule. Elle n'y croit que sur le passeport que lui donnent quelques savants patentés; mais leurs arrêts sont bien incertains. Beaucoup, par jalousie, maltraitent ceux qui se distinguent; et, parmi les plus honnêtes, il y en a peu qui voient avec plaisir qu'on découvre quelque chose de nouveau dans le sentier qu'ils ont parcouru. Combien plus heureuse est la carrière d'un homme de lettres ! C'est à tout le public qu'il s'adresse; tout le monde le comprend et peut l'apprécier, sans aller demander l'opinion de tel ou tel juge plus ou moins suspect. Mais l'homme de lettres est-il aussi utile que le savant? L'inconnu qui inventa la hache ou la scie n'a-t-il pas plus de droits qu'Homère à notre reconnaissance? » Quant à la fortune, Jacquemont savait qu'il n'en prenait pas le chemin; mais il n'estimait l'argent que pour la liberté qu'il donne. Avec ses goûts simples et son mépris pour les jouissances de vanité, il ne demandait qu'à s'assurer une existence de philosophe.

PROSPER MÉRIMÉE,
De l'Académie française.

LES FEMMES A L'EXPOSITION

Parmi les souvenirs les plus piquants de l'Exposition universelle, nous aurons garde d'omettre un de ceux qui sont restés, sans contredit, gravés dans la mémoire des innombrables étrangers qui nous ont fait l'honneur de nous visiter, pour la plus grande joie des aubergistes. Nous voulons parler de l'escadron de jolies filles revêtues de leur costume national, lesquelles se trouvèrent à foison dans les établissements gastronomiques du promenoir extérieur du palais et dans plusieurs petites boutiques du parc.

Dans un charmant dessin, un artiste de talent a groupé les plus charmants de ces minois. Ces jeunes filles accortes et gracieuses se sont envolées vers d'autres climats; que notre gravure leur soit un adieu adressé par la courtoisie française.

Tout en haut de la page, voici d'abord la jolie Bavaroise, qui nous a servi tant de bocks et de canettes dont la mousse était blonde comme sa chevelure; ensuite la Suissesse, chargée de représenter au restaurant helvétique les petites-filles de Guillaume Tell; et la Niçoise, marchande de parfums. A côté se tient la mulâtresse de l'île de la Réunion, qui débitait les piments rouges, les confitures de goyaves et la crème de cacao. Au-dessous de la Bavaroise, vous voyez la fraîche Anglaise aux cheveux ardents, qui passait pour un des grands attraits du buffet britannique. Salut à la Frisonne, dont la tête était ornée de plaques d'or et de flots de dentelles; salut aussi à la jeune Russe, qui portait un diadème de reine et qui préparait un thé si parfumé. Un rang plus bas, accoudée à son comptoir où elle offrait des mouchoirs de soie aux nuances éclatantes, la Tunisienne nous envoie son dernier sourire. A quelques pas en arrière, vous trouvez la Suédoise, blonde et mélancolique, du buffet scandinave. Il n'est pas besoin de vous parler longuement des trois Chinoises de la maison de thé : il y a quelques jours, notre chroniqueur vous les a présentées déjà. Saluons maintenant la jeune Grecque au costume élégant, à la démarche fière, ainsi qu'il sied à une compatriote de Périclès et de Marco Botzaris. Enfin la liste sera dignement close par une Mauresque d'Alger, qui étalait toute la richesse de son costume national, et nous faisait admirer des yeux où le soleil d'Afrique semblait avoir jeté des étincelles.

A. DARLET.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

— Vous êtes bonne, senora, dit-elle; Dieu me garde d'accuser mon père... mais je sais qu'il vous a fait du mal, je sais qu'il vous hait... et moi je vous aime.

Cette dernière parole fut prononcée d'un ton si sincère et si doux, que la belle Medina ne put s'empêcher de sourire. Mais ce fut un éclair. Elle tourna la tête et demanda :

— A quel propos me parlez-vous ainsi, ma fille? Je suis lasse aujourd'hui, et je ne sais pourquoi j'ai une grande tristesse dans le cœur...

— Vous ne savez?... répéta Gabrielle avec une inflexion de voix étrange.

Ses yeux demi-clos et longs fendus étaient fixés sur ceux de la Medina, qui reprit sa posture nonchalante.

Il est des heures où quiconque veut entrer dans votre secret vous est suspect. Et certes, dans cette maison, la fille de l'oidor n'était pas la première venue. Son nom seul et les liens étroits qui l'unissaient à Pedro Gil devaient faire naître le soupçon.

Isabel dissimula ses méfiances derrière un geste de fatigue et dit à Gabrielle :

— Plus tard, mon enfant, nous reprendrons cet entretien, mais, en ce moment, je n'ai qu'un besoin : être seule, afin de reposer.

— Appellerai-je Encarnacion pour votre toilette de nuit, senora? demanda Gabrielle.

La Medina frappa du pied avec colère.

— J'ai parlé, prononça-t-elle sèchement, je suis habituée à être obéie.

Gabrielle s'inclina avec respect.

— Il ne me reste plus qu'à m'éloigner, dit-elle; mais que ma noble maîtresse me pardonne; cet entretien ne sera jamais repris... nous sommes à la dernière heure... plus tard, il ne sera plus temps!

Les yeux de la Medina interrogeaient malgré elle.

— Vous avez dit tout à l'heure, poursuivit Gabrielle, « J'ignore pourquoi j'ai la tristesse dans le cœur... » Moi, je le sais...

— Vous! s'écria Isabel.

— Hélas! senora, moi aussi, je suis triste, bien triste... Hier je ne savais que sourire, cette nuit j'ai pleuré... je pleurerai tous les jours et je ne sourirai plus... Mais ne craignez point que je vous fasse ici l'histoire de mes peines... Il s'agit de vous. Vous ne savez, c'est vrai... mais vous vous sentez au bord d'un danger profond comme un abîme. La bonne duchesse, votre mère, vous a quittée ce soir en vous disant : « Tiens-toi prête... »

— Comment sais-tu cela, jeune fille? demanda Isabel qui tremblait.

— « Tiens-toi prête, » répéta Gabrielle au lieu de répondre; « tu partiras cette nuit. » Vous avez demandé le but de ce voyage... Et depuis que vous avez l'âge de parler et de penser, vous ne vous souvenez point d'avoir adressé à votre douce et tendre mère une question qui soit restée sans réponse... Pourtant elle a froncé le sourcil, et sa bouche a prononcé ces paroles sévères : « Ne peux-tu avoir confiance et obéir?... » Or, vous avez un secret, senora, et votre mère l'a surpris aujourd'hui même...

— Tu m'épiais déjà?

— J'étais la troisième, et ce n'était pas vous que je cherchais.

La voix de Gabrielle se fit plus sourde en laissant tomber ces dernières paroles.

Isabel avait les yeux baissés. Elle les releva avec une sorte de terreur farouche.

— Nous étions seuls tous trois... murmura-t-elle.

— Vous vous trompez, senora; ils étaient deux de l'autre côté de la haie de buis...

Vous avez craint un châtiment, reprit-elle, car aimer est un crime, et votre secret, c'était de l'amour... Mais depuis que la noble Eleonor de Tolède vous a parlé avec cette rudesse austère, vous l'avez revue, et sur son visage pâli vous n'avez trouvé que miséricorde et douceur. Vous avez passé deux longues heures auprès de son lit de souffrance; vous avez suivi les progrès de la fièvre. Vous l'avez entendue qui disait : « Mon Dieu! ne m'appelez pas à vous encore, ces deux enfants ont besoin de moi!... »

— Tu étais là, jeune fille! interrompit la Medina dont la paupière brûlante essayait de retenir une larme; penses-tu que ma bien-aimée mère soit en danger de mourir?

— Dieu la sauvera, senora; j'ai fait un vœu...

— Toi, un vœu!... Pourquoi t'intéresses-tu à ma mère?

Gabrielle eut un sourire mélancolique et charmant.

— Nous étions deux amies, là-bas, dit-elle, dans la maison de mon père... Deux sœurs, plutôt, car j'aurais donné mille fois ma vie pour Aïdda... Son père, comme le mien, menait une existence mystérieuse... Ne vous étonnez plus, senora, si j'ai pu soulever devant vous certains voiles; on ne s'inquiétait point de moi parce que j'étais une enfant; on parlait : j'ai souvent écouté d'étranges choses... Mais c'est d'Aïdda, ma compagne, que je veux vous entretenir... Nous restions ensemble tant que durait le jour, et Dieu sait où allaient nos longues causeries... Un soir, je me souviens de cela, ma sœur était triste et toute pâle. Nous vînmes à causer d'amour, sujet toujours nouveau, thème inépuisable, surtout pour celles qui n'aiment pas encore et qui bravent en riant le péril inconnu. Je ne sais comment cela se fit, la mélancolie d'Aïdda fut plus forte que ma gaieté. L'entretien s'assombrit. J'avais déjà le cœur serré, quand Aïdda me demanda : « Que ferais-tu, toi, Gabrielle, si tu aimais et si tu étais trahie? »

— Comment puis-je savoir, répondis-je, puisque je n'aime pas?

— Ne devines-tu point ce que c'est que la jalousie?

— Si fait, ma sœur; il me semble que c'est un mal cruel.

— Cruel... oui... bien cruel! répéta par deux fois Aïdda, dont les grands yeux noirs lançaient de lugubres éclats.

Elle me demanda encore :

— Tu te représentes bien une rivale?

— Certes.

— Une rivale heureuse?...

J'eus comme un frisson dans le cœur. Aïdda poursuivit :

— Si tu avais devant toi ta rivale... heureuse Gabrielle, que ferais-tu?

— Je ne sais... et toi?

— Moi, repartit froidement Aïdda, que je n'avais jamais vue ainsi, car ses prunelles brûlaient comme deux flammes au milieu de sa face livide; moi, je la torturerais avant de la tuer!

Dona Isabel se souleva sur le coude. De vagues lueurs s'allumaient dans ses yeux.

— Cette Aïdda est fille de Maure? dit-elle.

— Fille de Maure, mais chrétienne... Depuis que j'existe, senora, je n'ai point rencontré d'âme plus loyale et plus généreuse que celle d'Aïdda, ma sœur; mais elle m'aime... Moi qui n'aimais pas encore, je lui pris les deux mains et lui dis : « Moi, ma sœur, je la ferais victorieuse... si je la voyais vaincue ou menacée, je crois que ma colère tomberait... »

— C'est que vous n'aimiez pas... murmura dona Isabel; si vous aviez aimé...

— J'aime, prononça doucement la fille de l'oidor.

— Et vous rétractez vos paroles?...

— Et je les répète, senora... je n'aimerai qu'une fois. Écoutez... elle est bien courte l'histoire de mon pauvre cœur... Elle commença hier, elle s'est terminée ce matin. Je l'ai vu, je l'ai adoré; j'ai eu de lui un baiser sur le bout de mes doigts, avec un sourire... Ce sourire et ce baiser feront tous mes souvenirs; ma vie n'aura eu qu'un jour. Mes radieux espoirs se sont évanouis en naissant, toute mon existence a vécu l'âge d'un rêve, quand j'ai compris qu'il ne pouvait m'aimer...

— Son cœur est à une autre? demanda Isabel, intéressée à son insu.

— Tout son cœur!... et cette autre est si fort au-dessus de moi!... Mais revenons à mon vœu, senora. Je voulais mourir... la pensée de ma mort séchait déjà mes larmes, lorsque je vis la bonne duchesse, votre mère... Je devinai le deuil qui emplit cette demeure, et je promis à Dieu de supporter ma souffrance s'il ramenait le bonheur dans la maison de la fiancée de don Ramire de Mendoze...

— Ce serait lui! s'écria Isabel en se redressant stupéfaite.

— Le jour où mon vœu sera exaucé, vous ne me verrez plus, senora. Je disais à ma sœur Aïdda : « Je la ferais victorieuse. » Ce que j'ai dit, je le ferai... Je sais un couvent silencieux et profond comme une tombe... Vous serez victorieuse, dona Isabel Perez de Guzman : je vous le jure.

La Medina était Espagnole. Cette race vit d'orgueil. Il y eut je ne sais quelle nuance de fierté déplacée dans le compatissant regard qu'elle tourna vers Gabrielle. Toute rivalité implique comparaison; il lui déplaisait d'être dans un des plateaux de la même balance avec la fille de l'oidor.

Ce fut l'affaire d'une seconde. La véritable noblesse de son cœur reprit bien vite le dessus. Elle tendit sa main à Gabrielle, qui la porta une seconde fois à ses lèvres.

— Vous êtes généreuse et bonne, ma fille, dit la Medina; j'ai confiance en vous, malgré le nom que vous portez. Apprenez-moi ce que vous savez... Aussi bien l'heure passe, et peut-être les desseins de ma mère ont-ils changé.

Gabrielle secoua la tête d'un air de doute.

Le premier coup de minuit tomba du clocher de Saint-Ildefonse.

Un son de guitare vibra au loin. Il semblait partir des bosquets.

Dona Isabel se leva tremblante.

1. Voir les numéros 583 à 669.

— C'est lui! dit Gabrielle, qui essaya de sourire, mais dont la douce voix chevrota.

— Vous saviez qu'il devait venir?

— Je le savais...

— Si ma mère venait maintenant!... dit Isabel, inquiète.

— Elle va venir... Le signal n'est pas pour vous; il est pour Eleonor de Tolède.

— Pour ma mère? Au nom du ciel, parlez! je ne vous comprends pas.

Au lieu de répondre, la fille de l'oidor tendit l'oreille vers la fenêtre ouverte, et se mit à écouter attentivement. Du côté de la place de Jérusalem, le cri du veilleur de nuit mourait au lointain; vers le jardin, c'était au contraire le silence. Mais de même qu'on aperçoit vaguement dans l'obscurité, si complète qu'elle soit, le mouvement et la forme des objets, de même parmi le silence le plus profond, l'oreille saisit parfois des vibrations sourdes et confuses, — des fantômes de sons, si l'on peut ainsi dire

Ce n'était pas aux soupirs de la brise nocturne balançant doucement le feuillage des lauriers-roses que Gabrielle prêtait ainsi une oreille attentive.

— Il y a plus de deux chevaux, murmura-t-elle, et il n'est pas seul dans le jardin!

— Je vous en prie... insista Isabel, expliquez-vous!

— Elle va venir! répéta la fille de Pedro Gil; elle a tardé jusqu'à cette heure, mais il faudra bien qu'elle parle. C'étaient les murs d'un cloître qui vous faisaient peur, n'est-ce pas, senora? Le silence de la bonne duchesse vous épouvantait... Elle va venir plus tremblante que vous, non point pour menacer et pour punir, mais pour supplier... Elle va venir, elle a entendu le signal : don Ramire vous attend...

L'expression de la physionomie d'Isabel changea brusquement. Tout l'orgueil de sa race brilla dans son regard fixe et froid

— Quel rôle jouez-vous ici, jeune fille? prononça-t-elle avec dédain.

— Vous m'avez interrogée, senora. Je vous réponds que votre noble mère a choisi Mendoze pour votre protecteur... Ce voyage est un enlèvement...

Les deux mains d'Isabel pressèrent ses tempes.

— Et c'est ma mère!... commença-t-elle.

Puis, se reprenant et retrouvant toute sa fierté :

— Tu mens!... Tu es la fille du serviteur infidèle... Je devine derrière tes tromperies quelque misérable trame... Tu as feint d'aimer et de te sacrifier pour conquérir tout d'un coup ma compassion et ma tendresse... Nos ennemis t'ont dit : « Elle est jeune, elle est éprise; tu n'auras pas de peine à l'entraîner, si tu lui jettes pour appât le nom de Mendoze... » Ils n'ont oublié qu'une chose, c'est le nom que je porte... Je suis la Medina-Celi, ma fille! Va leur dire que ma noblesse est un rempart contre la trahison.

Le vent des nuits apportait un second accord de guitare.

— Va! répéta Isabel; ils attendent en vain... Si ma mère chérie venait elle-même en ce moment me confirmer tes paroles, je dirais que Dieu l'a frappée et qu'elle a perdu la raison!

Gabrielle avait croisé ses bras sur sa poitrine. Ses yeux charmants exprimaient une sorte de respectueuse pitié

— Et si vous n'étiez plus la Medina-Celi? prononça-t-elle si bas qu'Isabel eut peine à l'entendre.

Les yeux de celle-ci s'ouvrirent tout grands, et une mortelle pâleur envahit son visage.

Une voix sourde et brisée s'éleva vers la porte de l'appartement de la bonne duchesse.

— Ta mère n'est pas folle, disait-elle, et ta mère t'ordonne de partir... Tu n'es plus l'héritière des ducs... Tu es la fille d'une pauvre femme, trop faible pour défendre son enfant.

Isabel essaya de se mettre sur ses pieds, mais elle retomba paralysée.

Son œil distendu se fixait sur le seuil où Eleonor de Tolède, livide comme une morte et appuyée des deux mains aux montants de la porte, se tenait debout.

— Enfant, reprit celle-ci avec effort, j'ai donné ma gloire pour ton salut... j'ai déchiré le contrat qui me faisait la femme légitime du premier gentilhomme du royaume, afin de garder sur toi mon autorité de mère qui te protége et te couvre... Si Dieu me punit, je demande à sa miséricorde que le châtiment ne me vienne pas par toi!

— Ma mère! ma mère! balbutia Isabel, dont les sanglots éclataient, n'ajoutez pas un mot. Je vous crois, et je vous bénis!

La duchesse voulut lui tendre ses bras, mais elle chancela dès qu'elle n'eut plus l'appui des montants de la porte. Isabel s'élança pour la soutenir.

— Si tu me crois, et si tu me bénis, ma fille, poursuivit Eleonor de Tolède, en couvrant de baisers le front que la senorita cachait dans son sein, il faut m'obéir, car l'heure presse. J'ai mis longtemps à venir de ma chambre à coucher jusqu'ici.

— C'est donc bien vrai ce qu'elle me disait? murmura Isabel en montrant la fille de l'oidor.

La duchesse, épuisée par l'effort qu'elle venait de faire, fut quelques secondes avant de répondre. La fièvre tachait de rouge ses joues blêmes. Dans les mains d'Isabel, ses mains se glaçaient et brûlaient tour à tour.

— Cette jeune fille?... dit-elle enfin; ma pauvre tête est bien faible, et il me semble parfois que mes idées s'égrènent comme les perles d'un collier dont le fil serait rompu... cette jeune fille m'a remis une lettre signée d'un nom bien cher et qui me dit d'avoir confiance... La Vierge sainte aura pitié de nous, mon Isabel... Le pavé de la rue, la poussière des chemins, tout vaut mieux pour toi que cette maison deshonorée et maudite. N'ai-je pas entendu le troisième signal?

— Vous l'avez entendu, noble dame, répondit Gabrielle, qui avança de quelques pas, tenant la mante et l'aumônière d'Isabel.

Eleonor de Tolède colla ses lèvres sur le front de sa fille.

— Il faut partir, dit-elle; je l'ai jugé : c'est un cœur loyal. Porte-lui le baiser de sa mère, car je l'ai déjà nommé mon fils... Adieu, toi qui aurais été l'orgueil et l'amour de mon Hernan! adieu, trésor de mon cœur! Mon cerveau est en feu, et parfois d'éblouissantes espérances me bercent comme une ivresse. Va-t'en, je t'en prie, je te l'ordonne...

— Je vous guiderai jusqu'à votre lit, ma mère, dit Isabel, dont les joues s'inondaient de larmes; — vous chancelez...

— Va-t'en, mon âme chérie! pas une minute de plus sous ce toit qui appelle la foudre!... Je regagnerai mon lit sur mes genoux et sur mes mains... Va-t'en... et sois bénie comme tu es aimée!

Elle fit un signe. Gabrielle jeta la mante sur les épaules de sa jeune maîtresse, et l'entraîna.

Dona Eleonor tomba prosternée. Ses mains jointes et frémissantes se tendirent vers le ciel, pendant qu'une muette prière montait de son cœur et s'étouffait avant d'arriver à ses lèvres.

La nuit était chaude et orageuse. La lune à son premier quartier déclinait au couchant, entourée de petits nuages tumultueux. Vous eussiez dit une blanche barque, sans mâts ni voilures qui fendait, poussée par une force invisible, les vagues amoncelées au devant de sa proue d'argent.

Le vent se plaignait dans les arbres du jardin de Pilate. A de larges intervalles, le lion blessé de la fontaine de Cid-Abdallah laissait choir une goutte d'eau qui tombait dans le bassin de marbre en rendant un son grave.

La ville dormait. On entendait par bouffées rares et lointaines, — et c'était la seule voix de la cité, — cette grêle et sempiternelle harmonie qui passait, toutes les nuits durant, par les fentes des croisées closes de la maison du Sépulcre.

Chez maître Galfarus, c'était comme chez le roi : on dansait, malgré l'émeute et les arquebusades.

Le terrain poudreux qui entourait l'abreuvoir de Cid-Abdallah était désert. Nulle lueur n'apparaissait aux fenêtres de la maison de Trasdoblo, située derrière les grands appentis où ronflaient les bœufs destinés au sacrifice.

Au milieu de cette silencieuse solitude, deux hommes vêtus de lambeaux aux couleurs bizarres et tranchantes débouchèrent par la ruelle qui rejoignait la place de Jérusalem en tournant autour de la maison de Pilate. Nous connaissons cette voie pour l'avoir suivie le matin de ce jour, en compagnie de Bobazon, le bon serviteur, conduisant Pepino avec Micaja, et pleurant son jeune maître.

Nos deux hommes étaient faciles à distinguer, malgré l'ombre qui descendait des terrasses de Pilate. Ils tranchaient en brun sur le sol blanchâtre, et nous eussions pu les reconnaître pour ces deux étranges créatures aux mouvements de chacal qui s'étaient glissées vers l'abreuvoir pour enlever les sacs de son, en même temps que la fameuse litière portée par deux jeunes filles sortait des ruines du quartier incendié.

Cette nuit, comme le jour précédent, ils allaient à pas de loup, flairant au vent et s'arrêtant l'oreille contre terre pour écouter.

— Passe à gauche de la fontaine, dit Ismaël en arrivant aux abords de l'abreuvoir; moi, je vais aller à droite... J'ai trouvé parfois des chrétiens endormis sur le marbre.

— Les chrétiens se méfient, répondit Selim, l'autre gitano; nos femmes sont maigres, et les petits mourront de faim!

Ils tournèrent en rampant l'immense auge de pierre : deux couleuvres roulant dans la poussière eussent fait plus de bruit.

— Personne! gronda Selim.

— Personne! répéta Ismaïl.

Et tous deux :

— Les chrétiens se méfient!

Ils s'assirent côte à côte sur la margelle du bassin. Leurs jambes longues et maigres portaient leurs genoux à la hauteur du menton. Ismaïl reprit :

— Ce Trasdoblo est fort comme un taureau

— Et il a beaucoup de serviteurs, ajouta Selim.

Il y eut un silence. Selim se dit avec un gros soupir :

— J'ai vu trois de nos frères au gibet de la Barbacane!

— Faut-il rentrer encore les mains vides!... grommela Ismaïl, dont les dents claquaient.

Tous deux se levèrent. Ces gitanos, plus poltrons que des lièvres, volent toujours et ne volent qu'en tremblant.

Ismaïl et Selim se reprirent à ramper dans la direction de l'établissement de Trasdoblo.

— Es-tu bien sûr que le caillou est entré dans la gâche? demanda le premier, chemin faisant.

— Je voudrais être aussi sûr d'emmener un bœuf sans encombre jusqu'à Triana, répondit le second; le pêne ne peut plus s'engager... il n'y aura qu'à pousser...

Ils arrivaient à l'enclos.

Ismaïl se colla au mur, à gauche de la porte; Selim, à droite. Tous deux grelottaient par cette nuit tiède.

— A toi! murmura Ismaïl.

— A toi! riposta Selim.

— Puisque tu as mis le caillou...

— Puisque tu n'as encore rien fait...

— Lâche! fainéant!

— Bête inutile!

Leurs dos voûtés se redressèrent, et des couteaux brillèrent dans leurs mains.

Mais ces sauvages ne frappent que les désarmés. Quand chacun d'eux vit que son adversaire était sur ses gardes, la colère de chacun d'eux tomba; les lames disparurent sous les guenilles.

— Si tu me tuais, frère, dit Ismaïl hypocritement, ta femme et tes enfants auraient-ils à manger pour cela?

— Et toi, frère, repartit Selim, connais-tu quelqu'un qui voulût t'acheter ma peau?

Ils se rapprochèrent de la porte et y collèrent ensemble leurs oreilles, habituées à saisir au loin le plus imperceptible son. Aucun bruit n'éveilla leur défiance.

— Allons! firent-ils en même temps.

Et tous deux poussèrent la porte d'un commun effort.

Il n'y avait pas besoin de cela. Le battant libre roula sur ses gonds, et nos gitanos, entraînés par leur élan, firent une demi-douzaine de pas à l'intérieur de l'enclos. Une masse noire qui formait une sorte de mur derrière la porte s'ouvrit pour les laisser passer. Selim râla sous une main robuste qui lui écrasait la bouche; Ismaïl ne put jeter qu'un cri de détresse.

Ils gisaient déjà bâillonnés dans la poussière.

— Bonne aubaine pour la potence! dit une voix dans cette sombre cohorte qui était redevenue immobile.

— Chut! fit une autre voix; le signal est donné, là-bas, dans le jardin; nos amoureux vont venir d'un moment à l'autre... Pas un mot, si nous voulons les avoir!

— Un accord de guitare! reprit la première voix qui raillait; ces provinciaux sont tous des poëtes!...

— Silence, au nom du diable! seigneur comte!

Mais le seigneur comte avait fait diète de paroles trop longtemps, à ce qu'il paraît, son bavardage rentré l'étouffait.

— Oidor, demanda-t-il, — as-tu mis deux ou trois flacons de Rota dans les valises?... La première heure du voyage sera triste, et nous aurons grand besoin d'un peu de gaieté.

Parmi les alguazils, car cette noire armée, en embuscade derrière l'enclos de Trasdoblo semblait entièrement composée d'alguazils enveloppés dans leurs manteaux de nuit, il y avait un grand et fort gaillard, dont le sombrero rabattu dépassait tous les autres feutres. Il sortit des rangs et mit sa main sur l'épaule de celui qu'on appelait seigneur comte.

— Don Juan de Haro, dit-il froidement, c'est moi qui ai vu ta fortune dans les astres... j'ai fait de toi, bâtard sans nom, un grand d'Espagne... Laisse là ton épée : je suis Moghrab.

— Ah! ah! fit le jeune comte en riant, c'est toi, sorcier, qui as prédit à don Bernard de Zuniga, mon vénérable oncle, que je serais favori du roi?

— C'est moi... Et je ne t'ai pas encore demandé mon salaire.

— Païen, mon ami, grand merci pour le crédit que tu me fais!... mais ta main est de plomb, retire-la!

— Don Juan de Haro, poursuivit Moghrab, chaque parole de ceux qui ont le don de prophétie est une gageure... S'il ne faut que te bâillonner pour t'empêcher de jeter à terre follement le gain assuré de notre partie, je te préviens que je suis ici le maître, et que le bâillon d'un gitano peut servir à un comte.

— Oses-tu bien, mécréant!... s'écria Palomas furieux.

Mais il sentit les rangs des alguazils se fermer autour de lui, et Pedro Gil lui dit à l'oreille :

— Celui-là fait toujours plus qu'il ne promet. Il est l'homme du comte-duc... et que serions-nous sans le comte-duc?

Palomas murmura une menace, puis se tut.

Ce profond silence, rompu depuis quelques secondes, régna de nouveau autour de l'abreuvoir.

Mais nous ne pourrions plus ajouter le mot solitude. Il y avait désormais un témoin curieux et attentif sur la place qui entourait la fontaine.

Au cri de terreur poussé par Ismaïl le gitano, la poterne du jardin de Pilate, située juste en face des hangars de Trasdoblo, avait tourné doucement sur ses gonds. Dans l'entre-bâillement, une tête ronde et chevelue s'était glissée, explorant le terrain à l'aide de deux gros yeux inquiets.

Le corps trapu et court auquel appartenait cette tête ronde restait dans le jardin. Une de ses mains, large comme un battoir, tenait une miche de belle taille sur laquelle s'étalait une bonne tranche de lard; autour de l'autre main, deux bridons de cuir s'enroulaient.

— Que diable est-ce cela, Micaja, mon garçon? disait-il tout bas; as-tu entendu, Pepino?... Mais allez donc voir! Les deux bêtes gloutonnes se bourrent d'herbe et de camomille comme si elles n'avaient pas mangé depuis trois jours!... Ma parole! on aurait juré qu'ils égorgeaient un homme ici près... Méchant endroit que cette mare! mauvais pays que cette ville! j'en ai vu assez pour souhaiter d'aller ailleurs!...

Il prêta l'oreille. L'enclos du boucher empêchait les voix d'arriver jusqu'à lui. Cependant, de temps à autre, notre homme percevait un sourd murmure.

— Jamais je n'ai connu d'animaux pour faire un bruit pareil en mâchant leur nourriture! reprit-il avec mauvaise humeur; y a-t-il besoin de tant de tapage pour avaler du foin vert? Voyons Pepino, tu es l'aîné, donne l'exemple à Micaja et mange honnêtement. M'entendez-vous jouer des dents, moi qui ai pourtant bon appétit?

Ces réprimandes, appuyées de deux coups de pied, donnèrent à penser à Pepino, doyen d'âge, et au jeune Micaja. Ils allèrent brouter un peu plus loin. Notre Bobazon mit alors tout son corps en dehors, et posa son chapeau de travers pour former un cornet acoustique.

Mais Moghrab venait de traiter le seigneur comte de Palomas à peu près comme Bobazon en avait usé avec ses deux bêtes, et il avait obtenu le même résultat. On ne faisait plus aucun bruit dans l'enclos du boucher.



LA CAMPAGNE DE ROME ET LES SOURCES SULFUREUSES AUX ENVIRONS DE TIVOLI; dessin de M. A. Blaschnick. — Voir page 723.



LE DÉMÉNAGEMENT DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE; dessin de M. Lix. — Voir la Chronique du précédent numéro.



LES FEMMES A L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — TYPES NATIONAUX ; dessin de M. Gustave Janet.

Bavaroise. — Suissesse. — Niçoise — Mulâtresse de la Réunion. — Anglaise. — Frisonne. — Russe. — Tunisienne. — Suédoise. — Chinoises. — Grecque. — Algérienne. — Voir page 71

— Je me serai trompé, pensa notre paysan d'Estramadure: j'ai martel en tête et je crois sans cesse entendre ou voir des choses extraordinaires. L'expérience aurait dû cependant me guérir... Cet étourneau de Mendoze se porte aussi bien que moi, et je l'ai pleuré pour mort... Oh! oh! si jamais je prends femme, là-bas, de l'autre côté de Badajoz, j'aurai de quoi raconter aux petits enfants. Saint Jacques de Compostelle! la drôle de bagarre, dans cette cour du palais!... et encore dans le quartier des gueux!... Y a-t-il beaucoup de gens d'esprit qui s'en seraient tirés aussi bien que moi?... Foin des pleutres qui se noient dans leur crachat!... Moi je n'ai qu'un tour dans mon sac; c'est de faire l'homme d'importance quand je sens le roussi... mais le tour est bon, et si jamais j'en ai l'occasion, j'en ferai voir au roi... Et pourquoi non?... l'enfant joue avec le gland qui deviendra un chêne...

Il coupa une bouchée de miche épaisse de quatre doigts et la graissa de lard avec sensualité, puis, la bouche pleine et réprimant un malicieux éclat de rire.

— Le Mendoze m'a dit: « Il me faut deux bons chevaux; tiens, voilà quarante pistoles... Où prend-il son argent, ce mignon? Dieu le sait. Il est peut-être moins nigaud qu'il n'en a l'air... Trinité sainte! c'est Micaja qui a été content quand je l'ai tiré de ce taudis... et Pepino, donc!... J'en avais le droit, puisque j'avais vendu ces deux pauvres amis à la confrérie des gueux et que je fais partie de la confrérie... et quant à Mendoze, mon maître, s'il n'est pas content, c'est qu'il n'a pas de cœur: on aime toujours à retrouver d'anciennes connaissances.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Le thermomètre théâtral. — Théâtre-Italien: représentation du *Ballo in maschera*. — Mlle Krauss. — Opéra: débuts du ténor Colin dans *Ottavio* de *Don Juan*. — Les conséquences d'un *couac*. — MM. Faure, Obin, David; Mmes Marie Sass et Mauduit. — Vaudeville: reprise des *Faux Bonshommes*. — MM. Delannoy, Saint-Germain, Parade, Félix, Delessart, Chaumont, Bloum; Mmes Davril et Grivot. — *De tout un peu*, par Henri Heine. — Parallèle avec Victor Jacquemont. — Notes autobiographiques. — Les variations religieuses de Henri Heine. — Le chroniqueur, le critique, le poëte, le fantaisiste. — La Patti de Berlin. — Galerie de portraits. — Hoffmann, Hartmann, Weber, Spontini, MM. Véron et Duponchel. — *Le rhume chantant et le rhume dansant*. — Parallèle de Rossini et de Meyerbeer. — Conclusion.

Le thermomètre théâtral commence à baisser; la clôture de l'Exposition a appauvri considérablement les recettes, et le besoin d'ouvrages nouveaux se fait sentir, aussi bien pour les théâtres que pour la critique, réduite depuis longtemps déjà à la portion congrue, et obligée, comme on dit vulgairement, de peloter en attendant partie.

Cette fois encore, la récolte est pauvre: un début et une reprise, voilà les seuls événements que cette semaine me laisse à signaler.

Je ne compte pas, aux Italiens, la représentation du *Ballo in Maschera* et celle de *Don Desiderio*. Cette dernière est un de ces actes de complaisance qui ne tirent pas à conséquence. Quant à celle du *Ballo*, je préfère n'en pas parler. L'administration elle-même ne peut que me savoir gré de mon silence. La comparaison que je serais obligé de faire de l'interprétation d'autrefois avec celle d'aujourd'hui serait peut-être plus sévère que je ne le voudrais. Il serait à la fois trop facile et trop peu généreux d'écraser Mongini sous Mario, Cresci sous Delle-Sedie, Mlle Grossi sous Mme Alboni, Mlle Krauss sous Mme Penco et Mlle Harris sous Mlle Battu. Toutefois, pour faire preuve de bienveillance, je m'empresse de convenir qu'il y a chez Mlle Krauss une vigueur, une flamme communicative, une intelligence du drame lyrique qui doivent appeler sur elle l'attention de la critique. De tous les rôles du *Ballo*, le sien est le seul qui ne soit pas tout à fait déchu.

~~~ Le ténor Colin, qui vient de débuter à l'Opéra, appartenait encore, il y a dix-huit mois, au Conservatoire. Il concourut la même année où M. Devoyod remportait les deux premiers prix d'opéra et d'opéra comique. Sa scène de *l'Éclair* lui valut un second prix. Entre nous, il eût mérité de partager le premier avec son heureux concurrent. Sans vouloir sonder les reins et les cœurs, il m'est permis de croire qu'en lui refusant la première palme, le jury avait eu surtout en vue de lui réserver celle de l'année suivante. Le duo de *Guillaume Tell*, qu'il chanta, si je ne me trompe, pour son concours d'opéra, lui fut moins favorable. Un de ces accidents vocaux que l'on appelle un *couac* le relégua à un deuxième accessit. On s'attendait à ce que Colin aurait à cœur de rester au Conservatoire pour y prendre sa revanche. Il n'en fut rien et, soit impatience, soit mauvaise humeur, le jeune élève accepta un engagement que lui offrait la direction de Marseille.

C'est là que, sur le bruit de ses succès, M. Perrin est allé le chercher.

J'avais, je l'avoue, une appréhension. Le *couac* du concours sonnait encore à mon oreille, et je craignais que le jeune ténor n'eût, par excès d'ambition, compromis le timbre de sa voix si pure et si fraîche. Le choix du rôle d'Ottavio, dans *Don Juan*, ne me rassurait encore qu'à moitié. Je n'ai été que plus agréablement surpris en constatant chez le débutant ce que j'appellerai une modestie vocale bien rare en ce temps de cris et de hurlements. Sa voix, bien posée, est charmante, égale dans tous les registres et d'une justesse irréprochable. L'émission en est franche et n'emprunte rien au charlatanisme du chevrotement. S'il ne possède pas encore le style, il en a au moins l'instinct et le sentiment. Il lui reste encore à apprendre à phraser; c'est affaire d'étude et de travail. Qu'il persévère dans la voie qu'il paraît s'être tracée, qu'il se garde de forcer ses moyens, et peut-être donnera-t-il à l'Opéra le ténor qu'il attend depuis si longtemps.

La représentation a été brillante et digne tout à fait de notre première scène lyrique. Faure est le meilleur don Juan que j'aie entendu sans en excepter Tamburini. Mlle Mauduit prête à la douce physionomie d'Elvire une voix chaude et un jeu sympathique. Mme Sass rachète par la magnificence de son organe ce qu'elle laisse à désirer sous le rapport des nuances et du style. Obin joue Leporello en artiste consommé et David, remis de son indisposition, tonne, comme il convient, les imprécations de l'homme de marbre.

~~~ M. Barrière a pris, l'autre soir, au Vaudeville, avec *les Faux-Bonshommes*, sa revanche de son échec du Gymnase. La pièce est bâtie un peu à la diable; l'intrigue n'est ni savante ni serrée; mais les caractères en font une œuvre immortelle. De toutes les comédies représentées depuis Molière, il n'en est pas une peut-être qui soit plus digne de lui par la profondeur de l'observation, la vérité des types, la franchise et la simplicité de l'exécution. Il faut y ajouter la gaieté. Arriver au paroxysme du comique en mettant en action des caractères odieux et repoussants est un art qui n'appartient qu'aux maîtres. C'est celui de Molière, de Regnard et de Lesage. La première représentation date déjà de dix années, et non-seulement la pièce est aussi fraîche et aussi vivante aujourd'hui qu'aux premiers jours, mais l'on peut hardiment prédire qu'elle ne vieillira jamais. J'admets que, dans un avenir plus ou moins éloigné, le boursier Vertillac, l'homme-chiffre, l'automate à ressorts, puisse passer à l'état de curiosité archéologique: il est possible aussi qu'à distance le personnage d'Octave doive paraître un peu forcé; mais il est d'autres figures qui resteront éternellement vraies parce qu'elles sont de tous les temps, parce qu'elles ne sont pas seulement sociales, mais humaines, et dans celles-ci je comprends Dufouré, Péponnet et surtout Bassecour. Deux scènes aussi surnageront quoi qu'il arrive: celle où Dufouré s'arrange en vue de la mort de sa femme une petite existence toute moelleuse et toute capitonnée, et la fameuse scène du contrat. Le mot: « Mais là-dedans il n'est question que de ma mort! » soulèvera des explosions de rires tant qu'il existera des notaires, des contrats de mariage, des intérêts à débattre et des héritiers *à espérances*.

La pièce est très-bien jouée. Delannoy accuse avec un relief des plus vifs la physionomie cauteleuse, inquiète et mesquine de Péponnet. Saint-Germain est étonnant de vérité dans Bassecour: par la mesure et la finesse de son jeu il double l'effet de son rôle. Parade, doucereux, patelin, confit dans son égoïsme, verse avec componction ses larmes de crocodile. Félix lance ses pétards avec la verve que vous savez. Delessart enlève rondement la scène du contrat. Ricquier, qui succédait à Chaumont, semble avoir hérité de lui son œil atone, son geste mécanique et son mouvement d'horloge. Bloum seul fait tache dans l'ensemble. L'accent marseillais qu'il a introduit dans son rôle, on ne sait trop pourquoi, est prétentieux et insupportable.

Mlle Davril et Mme Laurence Grivot promènent leurs grâces printanières au milieu de cette collection de vieux coquins. Elle est bien un peu maniérée, Mlle Davril; mais elle est si jolie!

Cette reprise est, pour le Vaudeville, un succès dont il ne verra jamais la fin.

~~~ Je vous parlais l'autre jour de Jacquemont et voici que je rencontre, se rappelant aussi à nous par un livre posthume[1], un esprit de la même famille.

C'est de Henri Heine que je veux parler.

Certes, à ne considérer dans ces deux hommes que le côté du caractère, il est impossible de rencontrer un contraste plus tranché; Henri Heine n'a pas eu la vie ordonnée de Jacquemont. Tandis que celui-ci imprime à sa jeunesse une direction ferme et résolue, Henri Heine laisse flotter la sienne de la jurisprudence à la poésie, de la foi au rationalisme, pour aboutir au point où Jacquemont était arrivé de prime saut par la seule logique de ses études scientifiques. Lui-même, dans quelques pages intitulées: *Esquisse autobiographique*, nous donne la filière de ses variations en matière religieuse. Sa conversion au protestantisme fut moins un acte de foi qu'un entraînement politique. A vrai dire, la question de dogme n'y fut pour rien. « Le protestantisme, dit-il, n'était pas pour moi seulement une religion libérale, c'était aussi le point de départ de la révolution allemande, et j'appartenais à la religion luthérienne, non-seulement par acte de baptême, mais aussi par un enthousiasme batailleur qui me fit prendre part aux luttes de cette Église militante. Tout en défendant les intérêts sociaux du protestantisme, je n'ai jamais caché mes sympathies panthéistiques. Cela m'a fait accuser d'athéisme.... En littérature j'ai tenté de tout: j'ai fait des poëmes lyriques, épiques et dramatiques; j'ai écrit sur les arts, sur la philosophie, sur la théologie, sur la politique, que Dieu me le pardonne!.. »

Jacquemont, lui, n'a tenté que de la science. Ce n'est qu'en passant et dans ces lettres confidentielles dont un heureux hasard nous a livré le secret, qu'il a touché aux sujets où Henri Heine a promené sa plume brillante et son vif esprit. Mais le trait qu'il laisse est net et précis. Jamais chez lui la folle du logis n'a le pas sur la raison. On sent l'homme pratique qui apporte jusque dans les spéculations de l'art, de la philosophie et de la politique, le scalpel de la science. Il a des doctrines, des principes, des convictions arrêtées. Chez Heine vous ne trouvez que des opinions. En vrai poëte qu'il est, l'humoriste allemand se laisse emporter sur les ailes de la fantaisie sans lui demander où elle le conduira: parfois elle le conduit dans les brouillards ou dans la région des mirages et des illusions, parfois aussi, et plus souvent, dans des hauteurs d'où son œil découvre des points nouveaux et des horizons ignorés.

1. *De tout un peu*, par Henri Heine, 1 vol. in-18, Michel Lévy frères.

Voilà bien des différences, et je ne serais pas embarrassé pour en signaler d'autres. Comme hommes et comme penseurs, Jacquemont et Henri Heine n'ont rien à démêler ensemble. Mais comparez les écrivains et vous serez frappé des points de contact. C'est le même tour de phrase libre, aisé, vraiment français, le même ton mordant et caustique, la même façon d'emporter le morceau et de vous exécuter en quatre lignes un vice ou un ridicule. L'ironie toutefois est plus continue chez Heine. Sa langue est aussi plus brillante et plus pittoresque: c'est du Voltaire mêlé de Beaumarchais. Jacquemont est moins apprêté, mais il est moins correct et moins serré. Chez l'un et l'autre, même délicatesse de goût, même rectitude de sens critique, même enthousiasme pour l'art, même indépendance d'opinions, même horreur du *cant*, de la sottise et du despotisme, enfin communauté complète de jugements, d'instincts, d'affections et d'antipathies. Ils étaient du même âge: plusieurs des amis de l'un ont dû être ceux de l'autre, et l'on se prend à regretter qu'ils ne se soient pas connus. Imaginez-vous tout ce qui eût pu jaillir de la rencontre de ces deux esprits et quelle correspondance charmante et originale c'eût été que celle de Victor Jacquemont et de Henri Heine!

De tout un peu, tel est le livre posthume que je viens de lire ou plutôt de dévorer. Le titre est bien choisi. Il y a de tout, en effet: de la politique, de la poésie, de la métaphysique, des notes autobiographiques; des chroniques sur Berlin qui sont des chefs-d'œuvre du genre, des critiques littéraires où défilent tour à tour devant nous Cervantes, Shakspeare, Gœthe, — les trois dieux d'Heine, — Walter Scott, qu'il admire à l'égal de Jacquemont, toute la littérature contemporaine allemande depuis Jean Paul jusqu'à Hoffmann, puis des critiques dramatiques — deux feuilletons complets sur *la Mort du Tasse*, de Wilhelm Smets, et *le Struensée*, de Michel Beer, — des critiques musicales où sont appréciés et mis en regard Weber et Spontini, Rossini et Meyerbeer; quoi encore? des impressions de voyage, des fantaisies de pure imagination et jusqu'au livret d'un ballet, *Diane*, qui a servi de texte à celui du Tannhæuser. Tout cela est étincelant d'esprit: c'est une pyrotechnie où les mots, les boutades, les sarcasmes se croisent, brillent et éclatent comme les pièces d'un feu d'artifice. Mais, le bouquet tiré, il reste autre chose que de la fumée, et la charpente noircie charme encore par la beauté de ses lignes et la puissance de sa structure.

Heine fut le véritable inventeur de la chronique, et il y est resté le maître. Pour qui en douterait, je recommande la lecture de ses trois lettres datées de Berlin. Quelle aisance, quelle grâce, quel art à toucher les objets et à n'en prendre que la fleur! Tout ce qui occupe le public, le monument nouveau, la pièce ou le livre en vogue, l'artiste à la mode, le mouvement intellectuel, moral et politique, la fête populaire et la solennité princière, le procès du moment, tout jusqu'aux petits commérages, jusqu'aux amusements vulgaires, jusqu'à l'escamoteur et au montreur de figures de cire, il les passe en revue, les caractérisant par un mot grave, bouffon ou ironique, les fixant dans votre esprit par l'originalité du tour et le pittoresque de l'expression. Le passage suivant que j'emprunte à une de ces lettres a, si je ne me trompe, sa place toute marquée dans une chronique musicale et dramatique.

« Que dirai-je de Mme Hermann qui ensorcelle tous les Berlinois, jusqu'aux rédacteurs critiques? Quels miracles fait une belle figure! C'est un bonheur pour moi d'être myope, sans cela cette Circé m'aurait changé en animal grison, aussi bien qu'un de mes amis. Ce malheureux a maintenant de si longues oreilles que l'une sort au dehors dans la *Gazette de Voss* et l'autre dans celle de *Heude et Spener*. Cette dame a déjà rendu fous quelques jeunes gens; l'un d'eux est aujourd'hui hydrophobe et ne fait plus de vers. Quiconque peut approcher de cette belle personne se sent heureux. Un lycéen lui a voué un amour platonique et lui a envoyé un échantillon calligraphique de sa main... La bonne dame doit être incommodée des nombreuses visites de ses admirateurs. On raconte qu'un homme malade, logé à côté d'elle, fut tellement importuné par tous ces visiteurs qui, à chaque instant, ouvraient sa porte et lui demandaient si c'était là que demeurait Mme Hermann, qu'il fit enfin écrire sur la porte de son appartement: « Madame Hermann ne loge pas ici. »

« On a même mis la belle dame en fonte de fer, et on vend de petites médailles de fer avec son effigie. Je vous le dis, l'enthousiasme pour Mme Hermann est épidémique comme une épizootie... »

Au nom de Mme Hermann substituez celui de la Patti, à celui du critique à longues oreilles le nom de certain dilettante que vous savez bien, et dites si le tableau n'est pas encore de circonstance.

Heine excelle dans le portrait; tantôt deux traits lui suffisent

« A la table là-bas, ce petit homme toujours en mouvement, ce visage dont les muscles s'agitent sans cesse d'une façon convulsive, ces gestes comiques et sinistres tout ensemble, — c'est le conseiller du tribunal de la chambre, Hoffmann qui a écrit *le Chat Murr*. »

Et cet autre:

« Mais devinez-vous quel est cet homme à la mine déterminée, debout près de la cheminée? C'est votre antagoniste, Hartmann du Rhin, bien digne de son nom en effet, un homme (mann), mais un homme dur (hart), un homme de bronze, et fondu d'un seul jet. »
~~~

Les figures de Weber et de Spontini ne perdent rien à être esquissées avec plus d'ampleur et de développement :

« La physionomie de Weber ne fait pas une impression très-favorable. Une petite taille, des jambes mal bâties, et une longue figure, sans aucun trait particulièrement heureux. Mais dans cette figure quelle expression sérieuse! quel regard méditatif! On y voit le même calme de volonté, la même résolution sereine qui exerce sur nous un attrait si magnetique dans les tableaux de l'ancienne école allemande. Quel contraste entre cette figure et celle de Spontini! La nature élevée, l'œil sombre, flamboyant, enfoncé dans les orbites, les boucles de cheveux d'un noir de jais qui couvrent un front sillonné, l'expression moitié mélancolique, moitié dédaigneuse des lèvres, l'expression farouche de cette figure jaunâtre qui réfléchit toutes les passions, celles qui ont éclaté déjà, celles qui éclatent encore, toute la tête, qui semble être celle d'un Calabrais, et qu'il est impossible pourtant de ne pas trouver belle et noble, tout cela nous révèle immédiatement l'homme de l'esprit duquel sont sortis *la Vestale, Cortez* et *Olympia*. »

Si je cite encore les portraits du docteur Véron et de son successeur à l'Opéra, M. Duponchel, c'est que ce sont là deux physionomies essentiellement parisiennes et par conséquent déjà familières à la plupart des lecteurs. Ici le trait est mordant jusqu'à la cruauté, surtout pour le premier de ces personnages : cela ressemble à une exécution. Mais que de vigueur, d'esprit et de verve!

« Avez-vous jamais vu M. Véron? au café de Paris ou sur le boulevard de Coblence; il a dû vous arriver parfois de rencontrer cette grasse figure de caricature, le chapeau sur le côté, tout ensevelie dans une énorme cravate blanche dont les cols arrivent jusque par-dessus les oreilles, si bien que le visage rouge et rejoui, avec ses petits yeux clignotants, apparaît à peine. Dans le sentiment de sa connaissance des hommes et de son succès, il se balance si complaisamment, avec une aisance si insolente, entouré d'une suite de jeunes dandys de la littérature (quelquefois un peu vieillots) qu'il régale volontiers de vin de Champagne ou de belles figurantes! C'est le dieu du matérialisme, et son regard qui se raille de l'esprit m'est souvent entré dans le cœur comme une lame d'acier quand je le rencontrais.

« M. Duponchel est un homme maigre, d'un jaune pâle, avec un air sinon noble, du moins distingué, toujours triste, une figure d'enterrement, et quelqu'un l'a très-bien nommé « un deuil perpétuel »; à le voir, on le prendrait plutôt pour l'inspecteur du Père-Lachaise que pour le directeur du grand Opéra. Il me rappelle toujours le mélancolique fou de cour du roi Louis XIII. Ce chevalier de la triste figure est aujourd'hui le « maître des plaisirs » des Parisiens, et je voudrais parfois l'observer quand, seul dans sa demeure, il songe aux nouvelles bouffonneries par lesquelles il pourrait égayer son souverain, le public français, ou que, secouant tristement la tête dans sa douloureuse folie, il saisit le livre rouge pour voir si la Taglioni... »

Suit une adorable fantaisie sur le *rhume chantant* et le *rhume dansant*, un vrai tour de force d'audace et de gymnastique littéraire.

Sa théorie sur le théâtre n'est pas la partie la moins curieuse du livre. A voir son enthousiasme pour Gœthe et pour Shakspeare, on s'attend à trouver en lui un champion de l'indépendance absolue en matière dramatique. Il n'en est rien : l'observation des trois unités lui paraît — au moins dans la tragédie — une des beautés principales. Il est vrai qu'il ne considère comme absolument indispensable que l'unité d'action : les deux autres ont seulement pour résultat « d'imprimer à l'œuvre le sceau de la suprême perfection. » Il fait également peu de cas des coups de théâtre, et il déclare qu'à ses yeux « plus on remarque dans un drame la recherche de ce genre d'effets, plus ce drame est misérable. » Une telle orthodoxie de la part d'un esprit, si impatient en apparence de toute règle, a certainement de quoi surprendre.

En musique, au contraire, il repousse de parti pris toute espèce de théorie. A cette question, qu'est-ce que la musique? il répond carrément : nous ne le savons pas, et il ajoute très-justement : « Rien n'est plus suffisant que de vouloir faire des théories musicales; il y a sans doute des lois mathématiquement déterminées; mais ces lois ne sont pas la musique, ce sont ses conditions, de même que l'art du dessin et la théorie des couleurs, ou même la palette et le pinceau ne sont pas la peinture, mais ses moyens nécessaires. L'essence de la musique est d'être une révélation; on ne saurait en rendre compte, et la vraie critique musicale est une science expérimentale. »

C'est de ce *criterium* qu'il part pour apprécier—avec quelle finesse et quelle sûreté d'impression! — soit des virtuoses comme Liszt, Thalberg et Chopin, soit des compositeurs comme Spontini, Weber, Rossini et Meyerbeer. Le jugement qu'il porte sur ces deux derniers peut être considéré comme définitif. « Ce qui caractérise la musique de Rossini, écrit-il, c'est la prédominance de la mélodie qui est toujours l'expression immédiate d'un sentiment isolé. Chez Meyerbeer, au contraire, l'harmonie l'emporte : sa musique est plus sociale qu'individuelle. » Voilà la thèse qu'il développe en quelques pages magnifiques, d'une vue si juste et d'un à-propos si vivant qu'on les croirait écrites d'hier, au sortir de la première représentation de l'*Africaine*.

Pour les critiques et les chroniqueurs, ce livre est un modèle à étudier comme *Lutèce*, comme les *Reisebilder*, comme les *Essais sur la littérature allemande*, comme les *Femmes de Shakspeare*. Pour les hommes du monde, c'est une délicieuse causerie au coin du feu, variée, amusante, instructive, avec un bel esprit qui se donne tout entier, lui, ses impressions, ses rêves, ses illusions, ses échappées humoristiques, et ne demande en échange qu'un souvenir et un regret.

GÉROME.

UN PRINCE AMOUREUX

On ne voit pas fréquemment, ailleurs que dans les contes, un souverain amoureux courant après sa fiancée; et le fait d'un mariage d'amour entre princes est assez rare pour que la peinture en consacre le souvenir. Ainsi a pensé probablement M. Folingsby, en nous peignant sa jolie entrevue de Jacques Ier et de la fille du roi Frédéric II de Danemark, tableau qui a eu les honneurs de l'Exposition universelle.

Age de vingt-deux ans, le fils de Marie Stuart, qui n'est pas encore Jacques Ier d'Angleterre, mais seulement Jacques VI d'Écosse, se sent tourmenté du désir de voir par ses yeux la belle princesse qui lui est destinée, et dont l'image a enflammé son imagination. Résistant aux représentations de ses ministres, qui prétendent le retenir en Écosse, il s'embarque un beau matin sur un méchant batelet et par la plus houleuse mer du monde gagne la côte de Norwége, où il sait trouver l'objet de son amour. Mais Anne de Danemark n'est plus là où il comptait la rencontrer; elle s'est momentanément retirée dans un pauvre village de pêcheurs. C'est là que l'atteint enfin, après de longues recherches, le royal futur, dont elle attend si peu la visite. Le prince a bien longtemps erré inutilement à travers le vent et la neige; mais il oublie toutes ses peines en touchant le but tant désiré. Pendant que les gens de sa suite se mettent en quête d'une auberge, où ils puissent se reposer de leurs fatigues, Jacques, plein d'une douce anxiété, prend seul le chemin de la misérable hutte, où la princesse Anne vit obscure et ignorée dans la compagnie de ses filles d'honneur. Il pousse la porte qui cède; et, botté, éperonné, se trouve du premier coup en présence de la jeune fille. Roi timide, mais amoureux hardi, Jacques Ier, sans plus de souci des lois de l'étiquette, se présente seul à celle qu'il doit bientôt appeler sa femme.

C'est l'instant que le peintre a choisi pour nous présenter les royaux fiancés, et il l'a fait avec beaucoup de grâce et de talent.

HENRI MULLER.

LA CAMPAGNE DE TIVOLI

Un de nos correspondants d'Italie nous envoie une vue de la pittoresque plaine de Tivoli, si célèbre dans l'antiquité, et sur lesquelles le combat de Mentana attire de nouveau l'attention.

Pour se rendre à Tivoli, on sort de Rome par la porte San-Lorenzo, et l'on prend la route Tiburtine qui coupe directement la plaine. A peu de distance, on laisse à droite la basilique Saint-Laurent; puis on traverse un ruisseau marécageux qui exhale une forte odeur sulfureuse. Au quatrième mille, on franchit le Teverone sur le pont Mammola, auquel la mère d'Alexandre-Sévère, Mammea, a donné son nom.

A peu de distance, à gauche du Teverone, se trouvent les grottes de Cervara, carrières curieuses que le temps a revêtues d'une végétation luxuriante. Une ancienne voie qui se bifurque à gauche, passe à côté de trois petits lacs, dont l'un est appelé le lac des Iles flottantes.

On rencontre ensuite le canal de la Solfatara, qui va déverser dans le Teverone, ancien Anio, les eaux minérales célèbres chez les Romains sous le nom *Aquæ albulæ*. L'odeur dont l'atmosphère est imprégnée avertit promptement de leur voisinage.

Tivoli n'est aujourd'hui qu'une petite et calme cité de sept mille âmes environ; les artistes la fréquentent assidûment. Tivoli était un lieu de délices dans l'antiquité; une foule de personnages illustres y eurent des villas. On s'y retrouve au milieu des souvenirs d'Horace, de Properce et de Catulle. Zenobie, la célèbre reine de Palmyre, y passa sa captivité, et son nom est resté attaché aux bains des *Aquæ albulæ* que l'on appelle dans le pays Bagni di Regina.

Outre les beautés du site, Tivoli, par l'intérêt des restes antiques dont sa campagne est émaillée, et la grandeur des souvenirs qu'ils évoquent, appelle la visite de la plupart des voyageurs qui séjournent à Rome. Parmi les endroits les plus curieusement parcourus, il nous suffira de citer le temple de la Sibylle, les villas de Mécène, de Varus, de Salluste et de Catulle, la villa d'Este, les Cascatelles et les grottes de Neptune et des Sirenes. Ici les descriptions deviennent superflues : elles sont dans toutes les mémoires et dans tous les livres.

X. DACHÈRES.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Un mollusque qui sécrète de l'acide sulfurique. — Le Tofa. — Récit fabuleux des Napolitains. — Puissance des projectiles. — Singuliers effets produits par leur chute et par leur choc. — Bizarres phénomènes. — Une glace frappée par un essieu. — Le fusil Chassepot. — Expériences à Strasbourg. — Les ambitions et les déceptions d'un meunier.

Vous le savez, la plus légère parcelle d'acide sulfurique suffit pour corroder la matière, quelle qu'elle soit, avec laquelle elle se trouve en contact. Ce redoutable agent brûle et roussit tous les tissus animaux et végetaux, et exerce son pouvoir destructeur jusques sur les métaux et les minéraux.

Eh bien, il existe un mollusque qui hante le golfe de Naples, et dans les glandes salivaires duquel se trouve à l'état pur de l'acide sulfurique.

Les pêcheurs appellent ce poisson *tofa*, et les naturalistes *dolium galea*.

Le *tofa* n'est autre chose que la *tonne*, dont la grosse coquille cannelée, d'une fauve clair, avec des testes parallèles aux joints des spires, se rencontre à l'étalage de la plupart des marchands de curiosité. Lamarck dit qu'elle atteint parfois la grosseur de la tête d'un homme, et les beaux exemplaires mesurent généralement de quinze à vingt centimètres de longueur.

L'animal renferme dans cette coquille est un gros escargot à longues cornes et à trompe.

Le *tofa* sécrète son poison par deux organes salivaires, dont les conduits excréteurs, très-contractes et de la grosseur d'un œuf de poule, pèsent soixante-dix grammes environ. Il lance au besoin sa virulente liqueur à trente ou quarante centimètres. Lorsqu'il atteint la proie ou l'ennemi sur lequel il la dirige, il produit une vive effervescence et détermine une tache noire semblable à l'escare d'une brûlure.

Par quels procédés la nature fabrique-t-elle dans le corps de l'animal de l'acide sulfurique? L'énigme n'est point résolue, et sans doute ne saurait l'être, je le crains, car la science ne connaît aucune cause, et se trouve réduite à ne constater que des effets. Quoi qu'il en soit, c'est bien de l'acide sulfurique pur, avec tous ses caractères propres. Sa saveur est acide; il décompose les carbonates; il agit fortement à la manière de tous les acides minéraux sur le sirop de violette et de tournesol; enfin, il neutralise les alcalis et les oxydes basiques.

Lorsqu'on évapore sur une lame de platine la bave de la tofa, qui contient trente à quarante pour cent d'acide sulfurique, elle y produit des vapeurs irritantes, blanches, très-denses, et y dépose un résidu noirâtre qui perd sa teinte par l'action simultanée de la chaleur et de l'air.

A l'analyse chimique, on y trouve, en très-petite quantité, de la soude, de la potasse, de la chaux, du fer, des phosphates et des sulfates.

Les pêcheurs et les *lazaroni* napolitains ne manquent jamais de montrer aux étrangers ce singulier mollusque, qu'ils prennent avec précaution et auquel ils font lancer son venin sur un morceau d'étoffe qu'on voit à l'instant fumer, se noircir et se corroder.

Au lieu de recourir à l'analyse chimique, comme MM. de Luca et Paniers viennent de le faire dans un mémoire adressé à l'Académie des sciences, ces pêcheurs et ces lazaroni disent que le diable, — en prononçant le nom du maudit, ils se signent — parfois, sort du Vésuve, sa demeure habituelle, pour se baigner dans la mer et tâcher de donner quelque soulagement à ses membres constamment en contact avec un feu ardent qui les brûle sans les consumer. A chaque goutte de sueur qui sort de son corps naissent trois fois trois tofas. A les en croire encore, chaque année quelque baigneur imprudent attaqué par ces bêtes infernales, réunies pour décharger sur lui leur liqueur homicide, devient leur victime, et son cadavre à demi brûlé échoue sur le rivage.

Le *dolium galea* n'est pas le seul mollusque dont les glandes salivaires contiennent de l'acide sulfurique libre. Cet acide existe encore chez plusieurs espèces de gastéropodes.

Le liquide salivaire du *dolium galea* possède une propriété importante : il n'est pas putrescible comme le sont en général les liquides organiques des animaux. Il ne s'altère nullement au contact de l'air. Au bout de trois mois, ce liquide conservé ne révèle aucune odeur désagréable. On doit même le regarder comme un agent conservateur, car de l'albumine coagulée, des matières animales, quelques fragments d'organes d'autres mollusques, maintenus dans ce liquide pendant plusieurs semaines, n'ont manifesté aucune altération apparente.

L'acide sulfurique libre se trouve donc, comme élément nécessaire aux fonctions organiques, dans une classe nombreuse de mollusques, vivant dans le voisinage de localités pierreuses, et portant une coquille presque exclusivement composée de carbonate de chaux avec des traces de carbonate de magnésie. Il agit sans doute sur les calcaires pour les rendre solubles et assimilables par l'organisme animal.

Après avoir disserté sur les armes de guerre du tofa, l'Académie des sciences a traité des armes de guerre que l'homme ne doit pas à la nature comme les mollusques, mais qu'il s'applique sans cesse à inventer et à perfectionner.

M. Melsens a observé qu'une balle de plomb en tombant dans l'eau entraîne avec elle une notable quantité d'air.

Pour se rendre compte de ce phénomène, il a fait parcourir, dans sa chute, à une balle sphérique de dix-sept millimètres de diamètre et du poids de vingt-neuf grammes, une hauteur d'un mètre avant de rencontrer une colonne d'eau contenue dans un grand manchon.

Le volume d'air entraîné était d'environ vingt fois supérieur au volume de la balle.

Une partie de cet air se dégagea avant que le projectile atteignît le fond du manchon; enfin lorsqu'il toucha ce fond, on vit se former une très-grosse bulle d'air accompagnée de bulles plus faibles.

On peut donc en conclure que la moitié de l'air recueilli est entraînée à plus d'un mètre de profondeur.

Pour se rendre compte de la marche d'un projectile lancé par une arme à feu et pénétrant dans l'eau après avoir traversé une couche d'air de quelques mètres, M. Melsens a placé horizontalement un cylindre de métal supportant

deux tubes verticaux gradués et une tubulure latérale. Cet appareil permettait, on le voit, de mettre en communication le projectile avec un réservoir d'eau, et sous une pression de plus d'un mètre.

L'une des bases du cylindre était en outre fermée par une bonne lame en laiton mince, l'autre par une plaque de plomb très-épaisse.

Après avoir rempli d'eau l'appareil et ses tubes gradués, on tira à faible charge une balle de pistolet sur la lame de laiton. Celle-ci fut percée par le projectile. L'eau du cylindre métallique, brusquement mise en communication avec le réservoir d'eau et comprimée, sortit en jet par l'ouverture pratiquée par la balle. Enfin le volume de l'air entraîné qui se rendit dans les tubes gradués fut au moins cent fois plus grand que le volume du projectile.

Si l'on tire avec une balle de plomb, lancée à grande ou à faible vitesse, sur une ardoise ordinaire fixée dans un cadre de bois, le projectile la traverse sans la briser, et quelle qu'en soit la vitesse, le trou qu'il produit est petit et sans différence sensible de diamètre.

On peut même parfois obtenir un trou parfaitement rond sans briser l'ardoise.

En tirant une balle de pistolet ou du fusil sur une lame de plomb, on observe que, plus la balle a de force, plus le trou de la lame est grand, de sorte que d'après la mesure du diamètre, on obtient une donnée réelle de la vitesse du projectile.

La lame, en outre du trou qui s'y fait, reste plane quand la vitesse est grande, et se bombe quand elle est faible.

Enfin, il se produit des *rebarbes* ou *bavures* des deux côtés de la lame. Celles qui se trouvent du côté de la face frappée sont sensiblement perpendiculaires à la trajectoire; celles de la face opposée lui sont parallèles, et toutes placées à peu près à angle droit.

Les résultats des tirs dans les lames d'argile plastique sont des plus inattendus, et ont surpris tous les officiers d'artillerie qui en ont été témoins.

A vitesse égale, les ouvertures sont d'autant plus considérables que les lames traversées sont plus épaisses, jusqu'à une certaine limite, bien entendu.

Le diamètre des ouvertures circulaires augmente avec la vitesse dont le projectile est animé.

Ainsi, une balle de pistolet (de 12 millimètres de diamètre) produit, dans une lame d'argile ordinaire très-plastique, lorsqu'elle est lancée par une charge de poudre de 0 gram. 150, une ouverture d'un diamètre double environ de celui de la balle.

Le même projectile, lancé par 2 gram. ou 2 gram. 05 de poudre, y produit une ouverture telle, qu'on la croirait due au projectile d'un canon de 4 de campagne.

Les rebarbes sont tellement prononcées des deux côtés de la plaque, qu'il est très-difficile de dire, après le tir, laquelle des deux faces de la lame le projectile a frappée.

Ce phénomène s'accompagne d'un autre fait non moins remarquable.

Une partie de l'argile projetée à plusieurs mètres en avant dans le sens opposé à la marche du projectile revient sur le tireur.

Après avoir collé, en les humectant, deux plaques d'argile de 15 millimètres d'épaisseur, de 25 à 30 cen-



RICHARD WAGNER, d'après une photographie. — Voir page 726.



LE CHATEAU DE TERVUEREN, EN BELGIQUE, RÉSIDENCE DE S. M. L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE, d'après un croquis de M. L. d'Eliot. — Voir page 727.



THÉATRE ROYAL DE MUNICH. — REPRÉSENTATION DE *LOHENGRIN*, OPÉRA DE RICHARD WAGNER; acte II, scène dernière. — Dessin de M. Th. Piris. — Voir page 726.

timètres de côté, si l'on décharge la balle d'un pistolet chargé de deux grammes de poudre, les rebarbes se forment comme dans l'expérience précédente; les deux lames se séparent partiellement en se bombant l'une et l'autre en sens opposé, et laissent ainsi entre elles un creux en forme de lentille biconvexe, dont le centre correspond au trou formé par la balle. L'ouverture circulaire due au passage du projectile atteint plus de dix centimètres de diamètre.

Quand on exerce sur le centre d'une vitre une pression qui va en augmentant insensiblement jusqu'au moment de la rupture du verre, il survient dans celui-ci un certain nombre de fentes à peu près droites qui rayonnent autour du centre de pression.

Eh bien, une balle de liége, lancée par un pistolet fortement chargé sur un carreau dont une feuille de papier fixée à l'aide de colle recouvre l'une des faces, agit de la même manière.

Au contraire, si on lance avec la même arme, mais faiblement chargée, une balle de plomb sur un carreau suspendu au moyen de fils métalliques, la vitre se troue et se brise.

Si on augmente la charge de poudre jusqu'à employer 0 gram. 200 environ, la balle traverse le carreau et y produit une ouverture plus ou moins grande, entourée de fentes courtes presque rectilignes, tandis que les autres parties du carreau restent intactes et que le carreau demeure à la place où on l'a suspendu.

Si on augmente la charge de poudre jusqu'à deux grammes, le carreau se brise en une multitude de fragments qui tombent à terre sans sortir sensiblement du plan vertical.

Pour constater la forme des débris, il suffit de coller une feuille de papier sur l'une des faces ou sur les deux faces de la vitre; les phénomènes principaux n'en sont pas modifiés, et l'on observe qu'avec des vitesses faibles le trou produit dans le papier est net et rond, sans rebarbes du côté qui reçoit le choc, tandis qu'avec des vitesses considérables il se fait des deux côtés du papier de fortes rebarbes.

En lisant ces expériences, on est tenté d'en conclure avec M. Melsen que l'air qui précède la balle commence l'action, et même que le carreau se troue dans certains cas avant que le projectile ne l'atteigne réellement.

Par malheur, M. le général Morin a contesté la doctrine émise par M. Melsen et opposé aux expériences de celui-ci les résultats d'autres expériences analogues faites en commun avec le général Robert et le colonel Didion.

Quoi qu'il en soit, le travail de M. Melsen présente une série de faits, la plupart inconnus, d'un grand intérêt et qui ne sauraient rester inutiles pour la science.

Elles se trouvent, du reste, en partie confirmées par M. Galibert, qui, plusieurs fois, dans des séances publiques, a rempli d'air une outre de quatre-vingts à cent vingt litres avec trois soufflés d'air très-minces et très-rapides.

De son côté, M. le docteur Sarrazin a fait, à Strasbourg, avec un fusil Chassepot, des expériences sur un cadavre.

Avec le nouveau projectile, le diamètre de l'orifice d'entrée est essentiellement le même que celui de ce projectile.

Le diamètre de l'orifice de sortie est énorme et de sept à treize fois plus grand que celui de la balle.

Les artères et les veines sont coupées transversalement, retractées, béantes; les muscles déchirés et réduits en bouillie.

Les os sont fracassés dans une étendue considérable et hors de toute proportion avec les dimensions du projectile.

Après avoir traversé le cadavre, le projectile perce deux planches d'un pouce d'épaisseur, puis s'enfonce profondément dans la muraille.

Il y a dix ou douze ans, un incident, dont se préoccupa pendant sept ou huit jours ce grand badaud de Paris, produisit quelque chose d'analogue au trou régulier fait par une balle dans une plaque de verre.

L'essieu d'une voiture de maître, dont les chevaux s'étaient emportés dans une rue détournée, vint frapper la glace de la boutique d'un petit mercier et y fit un trou rond; autour de ce trou rayonnaient une multitude de fentes d'une régularité telle, qu'on les eût crues tracées à plaisir par un mathématicien à l'aide d'un compas et d'un diamant de vitrier; elles ne différaient pas entre elles de la distance d'une fraction de millimètre.

Le propriétaire de la voiture, qui appartenait, s'il m'en souvient bien, à la diplomatie étrangère, paya deux ou trois fois sa valeur la glace brisée, et une foule nombreuse commença à s'amasser et à faire queue devant le chef-d'œuvre inexplicable exécuté par le hasard.

Le mercier, émerveillé de voir ces milliers de spectateurs amassés sans cesse devant son magasin et surtout de recevoir la visite d'un Barnum quelconque, qui lui offrit cinq cents francs de la glace dont il voulait faire une exhibition, se figura qu'il possédait un trésor d'une valeur considérable. Il commença par coller sur la grande vitre brisée une étiquette où se lisaient ces mots : *Prix : quarante mille francs.* Puis ensuite, rêvant or et fortune, il rompit assez brutalement un mariage projeté entre lui et une jeune fille de magasin, initiée aux pratiques de la vente en détail et possédant une dot de dix mille francs, formée d'un petit héritage et accrue à force d'économie et de privations.

Peu à peu les groupes de curieux commencèrent à se montrer moins nombreux, puis ils disparurent, et enfin les passants finirent par ne plus porter la moindre attention à la glace brisée, malgré ses cassures régulières et la bande de papier qui la taxait un si haut prix.

Une nuit, le boutiquier, qui commençait à perdre ses illusions de fortune, ne pouvait s'endormir et se tournait et retournait dans son lit. Tout à coup il entendit passer sous ses fenêtres plusieurs de ces voitures nocturnes chargées de transporter hors de Paris ce que Paris produit de plus immonde et qui ébranlent si lourdement le pavé. Au même instant, un fracas et un cliquetis retentirent dans la boutique. Le pauvre garçon se leva et accourut éperdu : c'était la fameuse glace que les secousses produites par la voiture de vidange avaient fait tomber de la devanture et qui gisait en mille éclats sur le plancher.

Humble et désolé, il retourna le lendemain chez la fiancée qu'il avait évincée avec si peu de façon. Elle le reçut le sourire sur les lèvres, et elle lui annonça qu'elle épousait le matin même un premier chef de rayon, avec lequel elle allait ouvrir un magasin, précisément en face de la boutique de celui qui avait refusé sa main.

— Nous vous ferons de notre mieux concurrence, lui dit-elle; mais nous n'en serons pas moins bons amis, n'est-ce pas? ajouta-t-elle avec un sourire ironique.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE *LOHENGRIN* DE RICHARD WAGNER

Richard Wagner, dont les journaux signalent en ce moment la présence à Paris, est né à Leipsick le 22 mai 1813. Sa première pièce, *Rienzi*, fut jouée à Dresde en 1843, le *Tannhaüser* deux ans après. Nous n'avons rien à dire ici de cette pièce qui, représentée avec plus ou moins de succès sur la plupart des scènes allemandes, vint échouer avec tant d'éclat sur notre première scène lyrique. Cette œuvre est restée l'expression la plus complète de la révolution musicale tentée par son auteur; elle a soulevé de nombreuses polémiques.

La troisième pièce de Wagner est l'opéra de *Lohengrin*, qu'il termina et fit jouer en Suisse, en 1852. *Lohengrin* vient d'être représenté dernièrement à Munich avec un luxe de mise en scène extraordinaire. On sait que le roi Louis II de Bavière est grand admirateur du talent de Richard Wagner, à qui sa protection est acquise de longue date. Comme à son ordinaire, l'auteur a rempli dans l'opéra en question la double besogne du poëte et du musicien.

La scène se passe en Brabant, au Xe siècle, c'est-à-dire à une de ces époques semi légendaires qui laissent libre cours à l'imagination du poëte. Voici en peu de mots le sujet du drame : Un duc de Brabant, en mourant, a confié sa fille Elsa et Godefroi, son fils, aux soins du comte Frédéric. Un jour la jeune fille, ayant mené son frère en promenade, est rentrée seule à la maison. L'enfant a disparu, et, devant le meurtre odieux dont Elsa est accusée, Fréderic renonce au projet qu'il avait de l'épouser, prenant pour femme Ortrude, fille du prince des Frisons.

Le roi d'Allemagne, Henri l'Oiseleur, rend justement visite à ses féaux de Brabant, Frédéric vient au pied du trône royal réclamer justice contre la prétendue coupable. Il se porte accusateur, offrant de se soumettre à l'épreuve du jugement de Dieu. Elsa, pleine d'effroi, promet sa main à quiconque voudra en cette occurrence prendre l'épée pour elle. Au triple appel du héraut, les nobles barons se taisent; quand un chevalier mystérieux paraît sur une nacelle traînée par un cygne. Il s'engage à défendre l'honneur outragé d'Elsa, mais à la condition que jamais elle ne cherchera à savoir d'où il vient, ni qui il est. Le chevalier croise le fer avec Frédéric et sort victorieux de la lutte.

Laissant généreusement la vie au comte, désormais interdit et proscrit, le chevalier ne songe plus qu'à voir s'accomplir la promesse d'Elsa, promesse si chère au cœur des deux amants. Les préparatifs du mariage se font rapidement, mais le réprouvé Frédéric et son épouse Ortrude conspirent en secret. C'était à l'instigation d'Ortrude que le comte avait chargé la jeune fille du crime dont elle était innocente; c'est encore poussé par sa femme qu'au moment où l'heureux couple se présente à la porte de l'église, il accuse en présence de tous son adversaire inconnu d'avoir usé de maléfices pour le combattre. Que le chevalier parle donc, qu'il fasse connaître son origine et son nom.

Tout en gardant le silence devant ces perfides invitations, le vainqueur de Frédéric n'a pas de peine à conserver à lui le roi et les barons. Pour Elsa, troublée par les doutes sinistres qu'Ortrude s'est plu à jeter dans son cœur, elle interroge plus vivement son époux, elle veut connaître enfin son secret. Poussé à bout par elle, ayant à se disculper déjà du meurtre de Frédéric, qui était venu pour l'assassiner lâchement sur le seuil de la chambre nuptiale, le chevalier réunit le roi et les barons. Puisque Elsa l'exige malgré son serment de ne pas l'interroger, ils vont savoir enfin qui il est : son nom est Lohengrin. Il fait partie des preux à qui des anges ont confié sur une terre lointaine la garde du Graal, fonction qui le revêt d'une puissance surnaturelle. Cette puissance, les chevaliers du Graal peuvent l'exercer à défendre au loin le droit et la vertu, mais seulement tant qu'ils sont inconnus. Du jour où leur nature sublime est trahie en quelque endroit, force leur est de s'en exiler.

Ainsi Elsa, par son indiscrète curiosité, a brisé les liens d'amour qui l'unissaient à Lohengrin. Au comble du désespoir, elle veut retenir entre ses bras l'époux adoré : mais en vain elle le conjure, en vain aussi les barons le supplient; l'ordre du Graal est inflexible : il faut partir. Lohengrin s'éloigne et disparaît, non toutefois sans que l'innocence d'Elsa ait été prouvée et que la noirceur d'Ortrude, seule coupable de tant de malheurs, éclate aux yeux de tous.

Notre gravure représente la belle scène qui termine le second acte : Frédéric arrêtant au seuil de l'église le cortége, en tête duquel paraît Elsa entre le roi et Lohengrin; tandis que vers la droite, sur le devant du théâtre, la cruelle Ortrude encourage son mari du regard et laisse percer dans son attitude toute la haine sourde dont elle est animée.

L. DE MORANCEZ

COURRIER DU PALAIS

Avez-vous pris de bonnes vacances? — La messe du Saint-Esprit, les robes rouges et les phrases à queue. — Le *Campo Santo* des discours de rentrée. — MM. Oscar Pinard et Dobignie. — Le nom le plus populaire de France. — Une consolation qui désole. — *Enfin Malherbe vint!* — Deux meurtres à coups de hache. — Le quart d'heure du fisc. — Différence pour la patente entre goûter et manger, entre un exposant et un traiteur. — Un magistrat coupable d'avoir joué du basson.

Je ne détesterais pas la rentrée, si elle n'était précisément la fin des vacances, et si chacun ne vous abordait avec la même formule niaise, insipide, agaçante : « Avez-vous pris de bonnes vacances? »

De quelque côté qu'on se tourne, on est assailli et bombardé par les pois trop peu chiches de cette inévitable sarbacane : « Avez-vous pris de bonnes vacances? »

Eh! butor, est-ce qu'il y a de mauvaises vacances? Et si j'ai pris des vacances, ai-je pu les prendre autrement que bonnes? Que ne me demandez-vous plutôt si j'ai reçu une pluie mouillée, ou bien encore, que ne me souhaitez-vous un bonheur heureux? Je comprends que vous me demandiez si j'ai fait bonne chasse, parce que j'ai pu la faire mauvaise en revenant bredouille. Je comprends aussi que vous vous informiez auprès de moi si j'ai fait un bon voyage, parce que je pouvais le faire mauvais en partant pour les astres par le train *express* d'une explosion à grande vitesse. Mais ne me demandez pas si j'ai pris de bonnes vacances, à moins que vous ne teniez à me voir aussitôt prendre la mouche et la fuite en même temps.

Donc ne me demandez rien, si vous voulez que je vous dise tout. Oui, les cours et les tribunaux sont rentrés, et rentrés pour dix mois, après être sortis pendant deux.

Ils sont rentrés avec le cérémonial d'usage qui commence par une messe du Saint-Esprit et finit par deux discours; messe et discours célébrés avec le plus grand appareil de robes rouges et de phrases à queue.

La Cour de cassation et la Cour impériale, font, ce jour-là, assaut de cette éloquence officielle qui semble le prélude obligé de l'année judiciaire.

A la Cour impériale, M. l'avocat général Brière-Valigny n'avait pas cherché son sujet fort loin, il l'avait pris pour ainsi dire sous la main, dans sa fonction même. L'histoire et le rôle du ministère public dans l'administration de la justice, tel était son texte, qu'il a solidement brodé d'une intéressante érudition et de fort ingénieux aperçus.

Ces harangues d'apparat se terminent toujours par un Campo-Santo dans lequel on enterre, avec les pompes funèbres de l'éloquence, tous les conseillers morts dans l'année. Cette fois la liste était douloureusement longue; que de noms aimés : MM. Portier, Boulloche, Gaschon, Roquette, Pinard et Dobignie. L'orateur a distribué à tous et à chacun une équitable part de commémoration et de regrets. Toutefois il s'est montré, au point de vue littéraire, trop parcimonieux envers M. Oscar Pinard, l'auteur de deux ouvrages très-remarquables : *l'Histoire à l'audience* et *le Barreau au XIXe siècle*. M. l'avocat général appelle ces livres des *essais littéraires*; c'est en faire beaucoup trop bon marché. M. Pinard seul, dans son excessive modestie, aurait pu traiter ainsi ses œuvres, si curieuses de documents, si fines de pensée et de style. Rendons plus de justice à des travaux qui forment une excellente galerie de portraits où les avocats contemporains ont été peints par une main délicate et amie. Ils sont les personnages de cette action que l'auteur appelait *l'Histoire à l'audience*. N'oublions pas, en un mot, que M. Oscar Pinard était un véritable écrivain, titre bien rare, qui convient à si peu de gens dans la magistrature et le barreau.

Cette observation faite, nous approuvons le reste. M. Brière-Valigny raconte sur un autre défunt, M. Dobignie, une historiette fort intéressante. Lors des émeutes de juin 1832, la garde nationale et la troupe de ligne opéraient ensemble leurs mouvements. Près d'une barricade, un officier de la ligne cherchait à ménager la garde nationale en lui assignant la position la moins périlleuse. Il donnait ses ordres en conséquence. Ce qu'entendant, M. le commandant Dobignie l'interrompit avec vivacité :

— Monsieur, lui dit-il, quand il s'agit de se battre pour le roi et la loi, nous réclamons la droite au feu comme à la parade.

Et s'élançant à la tête de ses gardes nationaux, il emporte la barricade à la baïonnette.

On voit par là qu'il ne manquait pas plus de courage que de présence d'esprit. Et son esprit était bienveillant et enjoué, bien qu'à l'occasion il s'y mêlât, comme un grain de sel à un assaisonnement, une petite pointe de malice qui relevait le tout par une grâce toute gauloise.

Ainsi, un jour que M. Dobignie présidait la chambre des vacations, il donna ainsi la parole à un avocat :

— Maître un tel, lui dit-il, je dois vous prévenir que la plaidoirie que vous n'avez pas prononcée hier a paru ce matin tout du long dans le *Droit* et dans la *Gazette des Tribunaux*. Le tribunal, qui l'a lue comme moi, se la tient et vous la tient pour dite. Inutile de nous la répéter, et, à moins que vous ne vouliez faire une autre improvisation, vous pourrez vous borner à conclure.

— Très-volontiers, monsieur le président, reprit l'avocat un peu déconcerté et qui venait de se lever au milieu d'une hilarité générale. Je ne demande pas mieux que de conclure, surtout si mes conclusions sont adoptées; mais je dois dire au tribunal que ma plaidoirie a été publiée à mon insu et malgré moi. J'en ai bien corrigé les épreuves, mais...

— Mais vous n'avez pas donné le *bon à tirer*.

— C'est cela même, monsieur le président, et on ne devait la publier que dans le journal de demain.

— Tout s'explique. Cette fois le *Droit* et la *Gazette* auront été deux journaux trop tôt informés.

Par exemple, si à la Cour impériale M. Brière-Valigny s'est montré trop sobre d'éloges envers M. Oscar Pinard, M. Bédarrides, à la Cour de cassation, s'est montré beaucoup trop prodigue envers un autre mort, Scipion Dupérier. Est-ce parce que Scipion Dupérier est mort depuis deux cents ans et que M. Oscar Pinard n'est mort que l'année dernière? Je l'ignore. Mais d'abord, allez-vous me dire, où prenez-vous Scipion Dupérier?

Devant une telle question, si j'avais l'honneur d'être M. l'avocat général Bédarrides, je hausserais les épaules ou me voilerais la face; puis je vous décernerais un bonnet d'âne de première classe. Comment, m'écrierais-je, ô temps! ô mœurs! vous ne connaissez pas Dupérier, Scipion Dupérier?

— Précisément, ce Scipion-là me gêne. Je connais bien un Charles Dupérier, qui composait des vers latins aussi bien ou peut-être mieux que Santeuil, ce qui le fit appeler par Ménage *le prince des poëtes lyriques* de son temps.

— Ce n'est pas ce Dupérier-là, qui n'était que le cousin du fameux Scipion.

Mais ici M. l'avocat général s'indigne de mon ignorance, et s'écrie dès son exorde :

« Il n'est pas d'ailleurs de nom plus populaire en France que celui de Dupérier. »

Oh! pour le coup, ceci est trop fort d'hyperbole. Et sans vouloir faire aucun tort au nom de Dupérier, osons dire qu'il y a quelques autres noms aussi populaires que celui-là. Citons modestement Henri IV, Turenne, Voltaire et quelques autres. Mais M. l'avocat général ne veut pas en démordre. Et voici la première raison qu'il donne de la popularité sans pareille du nom de Duperier :

« Malherbe l'a immortalisé dans des stances harmonieuses où le génie de notre langue a marqué sa première empreinte. »

Soit. C'est un motif, mais ce n'est pas un motif suffisant. En effet, Malherbe a bien consolé le père de notre Scipion, c'est-à-dire François Dupérier, sur la mort de sa fille, sœur par conséquent de Scipion. Mais le même Malherbe a consolé aussi M. de Verdun, premier président, sur la mort de sa femme. Et cette consolation n'a pas rendu le nom de Verdun populaire à ce point-là. Vous m'objecterez peut-être que cela tient à ce que Malherbe a nommé Dupérier dans le premier vers de sa consolation :

> Ta douleur, DUPÉRIER, sera donc éternelle!

tandis qu'il ne nomme Verdun qu'au second vers de la sienne :

> Sacré ministre de Thémis,
> VERDUN, en qui le ciel a mis
> Une sagesse non commune.

Mais, en vérité, cette différence de place n'a pu causer cette différence de popularité. Il faut la chercher ailleurs.

Faut-il l'attribuer à ce que Dupérier publia tant qu'il put sa consolation, tandis que Verdun cacha tant qu'il put la sienne? Je ne le crois pas. Toujours est-il que ce fut bien la faute de Malherbe, qui mit trois ans à consoler son premier président sur la mort de madame sa femme, tandis que celui-ci n'en mit que deux à se remarier. De telle sorte que cette consolation arriva dans le second ménage comme un trouble-fête, et qu'au lieu de consoler le premier président de sa première femme, sa seconde en fut désolée.

Pour le coup c'est bien ce président qui, avant Boileau et à plus juste raison que lui, aurait pu s'écrier : ENFIN, *Malherbe vint!* Cela dit, et malgré son exagération à l'endroit de la popularité de Dupérier, le discours de M. Bédarrides est une dissertation aussi intéressante que lumineuse sur ce parlement de Provence, sur ce barreau d'Aix, qui donnèrent à la France les Duvair, les Peyresc, les Dupérier, les Portalis et les Mirabeau. L'orateur a su donner de la vie à ces souvenirs et les présenter avec élégance à l'auditoire spécial auquel il s'adressait.

Cette part faite au passé, voyons le présent.

Il y a bien à la Cour d'assises de Besançon un gros et double assassinat commis à coups de hache, le 7 avril dernier, sur un vieillard octogénaire et sa servante. Les débats ont attiré beaucoup de monde et rempli trois audiences, mais l'horreur n'est pas de l'intérêt. L'accusé, nous pouvons même dire le coupable, puisqu'il a été condamné, et condamné à la peine capitale, est une sorte d'hercule nommé Legros, qui devait à sa force et à son encolure le sobriquet de Montagne. L'une de ses victimes, la fille Joséphine Gillet, était une jeune servante qui allait se marier, l'autre, nous l'avons dit, un vieillard, nommé Demandre, qui avait la manie de collectionner des pièces d'or, et le tort plus grand de s'en vanter. Il avait, dit-on, ramassé dix mille francs dans un sac de lustrine noir : et c'est pour le contenu de ce sac que Montagne a exterminé le propriétaire et sa servante. Il les a massacrés en vrai boucher. Il était de l'école de celui qu'on vient aussi de condamner à mort devant les assises de la Seine. Une particularité de Montagne, c'est qu'il était gaucher, ce qui a servi à faire reconnaître sa main dans le crime actuel comme dans un autre assassinat commis il y a treize ans. Les gens de l'art ont reconnu dans ces deux forfaits sa marque de fabrique.

Cette marque de fabrique peut très-bien nous servir de chemin de traverse pour arriver à l'Exposition de l'industrie.

Pour certains commerçants le quart d'heure de Rabelais n'a pas suffi, et après celui-là a sonné encore le quart d'heure du fisc. Autrement dit, l'administration des contributions directes a soumis à l'impôt des patentes les restaurants et les boulangeries de l'Exposition.

Ceux-ci ont réclamé comme un seul contribuable devant le Conseil de préfecture de la Seine.

« Nous ne sommes pas des commerçants, disaient-ils, nous sommes de simples exposants, exhibant nos produits, et si nous les avons fait manger par le public, c'était uniquement pour lui démontrer qu'ils étaient bons. »

Le fisc répondait :

« Vous n'êtes pas des exposants, vous êtes bien des commerçants qui vendent habituellement et tiennent boutique ouverte avec comptoir, qui renouvellent leurs provisions et leurs denrées.

— Parbleu, je le crois bien, et si on ne les eût pas renouvelées, qu'auraient dit les consommateurs?

— Vous êtes des commerçants qui préparent leurs produits exclusivement pour la consommation courante, et non pour la présenter à l'examen et à l'étude des visiteurs; enfin vous les livrez en détail à tout venant, non pour les faire apprécier et goûter, mais pour les faire dévorer tout simplement, soit à prix fixe, soit à la carte. »

Le fisc a gagné devant le Conseil de préfecture, et il n'y a maintenant que le Conseil d'État qui puisse modifier cette décision.

On nous signale un petit procès intenté par la Société des compositeurs et éditeurs de musique à un Cercle philharmonique des départements, coupable d'avoir exécuté quelques ouvertures sans l'autorisation des auteurs.

Le piquant de la chose, c'est qu'un des juges devant lesquels va être porté le litige a concouru lui-même au délit en exécutant dans ces ouvertures une partie et même un solo de basson.

Le digne magistrat voulait se récuser; mais les plaideurs l'ont supplié de n'en rien faire, lui disant : « Nous sommes certains que vous jugerez aussi juste que vous avez joué. »

MAITRE GUÉRIN.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE DES MOTS

S'il est une honnête personne que MM. les savants aient prise à la gorge, mise à la question, secouée, retournée et tirée par les cheveux, c'est, à coup sûr, dame Étymologie. Ils lui ont fait avouer tant de sottises sur les origines du langage, que le public n'en peut plus rien croire. C'est pourtant une étude fort intéressante que celle des mots. Il n'est pas besoin d'avoir feuilleté beaucoup de vieux livres pour être resté frappé de ces transformations successives, de ces formes inattendues qui autorisent à inscrire au-dessous d'un terme la date approximative de sa première apparition dans la langue.

En réalité, les mots ont leur histoire comme les hommes, et je ne sais trop pourquoi, lorsqu'on lit avec curiosité la biographie d'un personnage qu'on n'a jamais vu, on ne parcourrait pas avec un intérêt au moins égal celle des mots qu'on a toute la journée sur les lèvres. La faute en est sans doute aux Dictionnaires étymologiques, un peu rébarbatifs d'aspect; mais la science qu'ils commentent si pesamment n'en a pas moins son côté pittoresque et anecdotique, et de spirituels linguistes ont déjà montré tout le parti qu'on en peut tirer. Il serait assurément maladroit de rappeler ici leurs travaux, si nos petites remarques — ramassées un peu partout — avaient la moindre prétention philosophique; mais le fait est qu'elles n'en ont d'autre que de distraire un moment le lecteur et de lui inspirer à lui-même quelque goût pour ces recherches, qui servent à établir l'état civil des mots.

OMELETTE.

Qui voudrait croire que ce mot inoffensif est un de ceux qui ont le plus torturé l'esprit des étymologistes? Il en est peu pourtant en faveur desquels il se soit rompu plus de lances et surtout débité plus de sottises. Je n'en veux pour preuve que la discussion du grave Ménage à son sujet. Je la reproduis sans y changer un iota, bien entendu.

« Les Italiens appellent *anima* la semence des fruits, et *animelles* (petites âmes) les foies, les gésiers, les cœurs de volailles. Nous disons, en France, l'*âme* d'un fagot pour désigner le dedans d'un fagot. Plaute appelle l'*âme* d'un puits l'eau qu'elle contient. Or (?), comme une omelette n'est autre chose qu'une fricassée d'œufs (en italien *fricatta*, fricassée), nous avons fait ce mot d'*animaletta*, diminutif d'*anima*. Ainsi omelette veut dire PETITE AME (!) et, d'*alma*, âme, nous avons d'abord fait *haumelaite*, qui, par un vice d'orthographe, s'est écrit plus tard *omelette*[1]. »

Ouf! qu'en pensez-vous? Je puis vous faire grâce après cela des suppositions des autres étymologistes. Enfin quelqu'un d'entre eux, La Mothe le Vayer — un sage! — se demanda s'il ne vaudrait pas mieux, sur l'origine d'un mot éminemment français, interroger notre langue que le grec, le latin ou le syriaque.

« Pourquoi, dit-il, *omelette* ne viendrait-il pas tout simplement d'*œufs mêlés*? »

— Au fait, oui, pourquoi pas?

(*Sera continué*).

PAUL PARFAIT.

LE CHATEAU DE TERVUEREN

Lorsque les médecins témoignèrent l'espérance que l'air natal exercerait une influence favorable sur la santé de l'impératrice Charlotte, on sait que cette infortunée princesse fut conduite au château de Tervueren

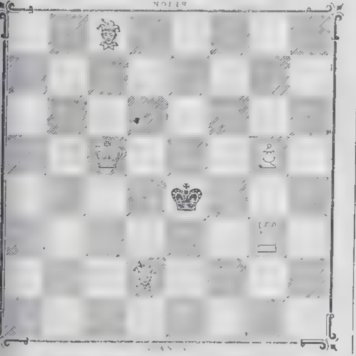
Cette résidence de la famille royale de Belgique s'élève sur la route de Bruxelles à Louvain, à environ quatre lieues

1. N'est-ce pas le cas de rappeler que Ménage servit de type à Molière pour le Vadius de ses *Femmes savantes*, ce bel esprit que Trissotin présente comme si fort sur le grec, sur quoi Philaminte s'écrie :

> Du grec! ô ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!
>
> BÉLISE, *à Armande.*
>
> Ah! ma nièce, du grec!
>
> ARMANDE.
>
> Du grec! quelle douceur!
>
> PHILAMINTE.
>
> Quoi! monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce,
> Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse!
>
> (MOLIÈRE, *les Femmes savantes*, acte III, scène V.)

PROBLÈME N° 75

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



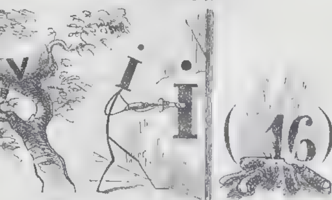
Les Blancs jouent et font mat en ... coups.

(Se ont mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

On sait quel succès obtint, dans le temps, la correspondance de Victor Jacquemont, le jeune et célèbre voyageur qui périt dans l'Inde, victime de son dévouement à la science. Depuis cette première publication qui révéla un grand écrivain et un grand philosophe, on a pu recueillir de nombreuses lettres de Jacquemont, écrites non plus seulement pendant son voyage aux Indes, mais aussi pendant celui qu'il fit en Amérique, et même avant qu'il en eût entrepris aucun. Cette collection toute nouvelle, non moins curieuse et beaucoup plus variée que la précédente, vient de paraître, chez Michel Lévy frères, sous le titre de *Correspondance inédite de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis*. Elle est accompagnée d'une remarquable introduction de M. Prosper Mérimée, qui fut un des plus intimes et des plus dévoués amis de Victor Jacquemont.

L'époque de Louis XIII, avec son caractère pittoresque et ses péripéties émouvantes, se prête admirablement aux conceptions des romanciers. Il est donc facile de prédire un grand succès au journal *les Bons Romans* qui a eu l'heureuse idée de publier les CONFESSIONS DE MARION DELORME, œuvre considérable et d'un puissant intérêt où se déroule d'une manière complète le tableau de ce règne curieux. La publication de cet ouvrage a commencé le 5 novembre. M. Gustave Roux, dont le crayon est si consciencieux et si estimé, a bien voulu se charger des illustrations. En même temps, *les Bons Romans* donnent la suite du *Père La Ruine*, par Alexandre Dumas, et des *Contes de la Famille*, par Ed. Ourliac. — Prix du numéro, 5 centimes; 2 numéros par semaine. — Passage Colbert, 26.





ÉMILE AUCANTE

PARIS — IMPRIMERIE E. ... CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

de la capitale. L'ancien château féodal de Tervueren avait été démoli par ordre de l'empereur Joseph II; il fut remplacé par un pavillon de chasse offert au prince d'Orange par les deux peuples réunis, la Belgique et la Hollande. Ce pavillon, dont la riante façade est ornée d'un portique élégant, et auquel les hautes futaies d'un beau parc servent de cadre, servait d'habitation d'été à Léopold II, alors que ce prince était duc de Brabant, et que le roi Léopold Ier résidait à Laeken.

Les écuries du château primitif, subsistant encore aujourd'hui, avaient été converties en haras; mais cet établissement hippique a été transporté en 1857 à l'ancienne abbaye de Gembloux.

On voit à Tervueren une antique chapelle consacrée à saint Hubert, qui le premier, selon la légende, fit construire à cette place un rendez-vous de chasse à la fin du VIIe siècle. On y montre aux visiteurs un cor de chasse colossal que l'on prétend avoir appartenu à celui qui devint un grand saint devant Dieu après avoir été un grand chasseur devant les hommes.

C'est dans cette paisible habitation que la reine des Belges s'est faite sœur de charité, et entoure sa malheureuse belle-sœur de la sollicitude la plus tendre et la plus infatigable.

R. Bryon.

LA PIROGUE DU ROI DE SIAM

Nos lecteurs auront pu voir, à l'Exposition, le modèle d'une des barques de cérémonie du roi de Siam. Nous donnons aujourd'hui, d'après le croquis d'un voyageur, le dessin fidèle d'une de ces barques, encore semblables à celles qui, au XVIIe siècle, fixèrent à un si haut point l'attention de M. Chaumont, l'ambassadeur envoyé par Louis XIV à la cour siamoise.

Ce sont de longues chaloupes, assez basses de bordage sur toute leur longueur, mais dont les deux extrémités dessinent une courbe assez élevée. Ces chaloupes ont au moins de soixante à quatre-vingts pieds de long sur quatre de large, et sont splendidement décorées d'emblèmes bizarres, mais non sans élégance, tous sculptés avec soin sur le bois et dorés.

L'avant est orné d'animaux monstrueux et fantastiques. Au centre, à peu près, s'élève une estrade avec quatre colonnettes supportant un dais couvert de dorures. Le dessous du dais est préservé sur ses quatre faces par des rideaux de soie ou de drap d'or; tandis qu'un coussin, reposant sur un riche tapis, sert de trône au souverain.

A peine un ou deux officiers peuvent-ils se tenir au bas de l'estrade à ses côtés, car la chaloupe est entièrement occupée par des rameurs, au nombre de cinquante ou soixante. Tous sont uniformément vêtus de jaquettes de drap rouge, et sont coiffés de bonnets coniques de même étoffe et de même couleur. Ils manœuvrent au moyen de courtes pagaies qu'ils lèvent et abaissent avec beaucoup d'ordre et de régularité. La rapidité de ces chaloupes, l'éclat de leurs dorures, la richesse des costumes sont du plus brillant aspect: et il n'est pas jusqu'au chant criard et cadencé des rameurs qui n'ajoute, pour l'étranger, à la singularité d'un pareil spectacle.

Francis Richard.

COURRIER DES MODES

J'entends toutes les femmes se plaindre des modes actuelles, et ce qui m'étonne, c'est qu'aucune d'elles n'ose entreprendre de déroger, même pour la plus petite chose, aux goûts du jour. En vérité, mes chères lectrices, les modes sont ce que nous les faisons, car si nos couturières et nos modistes étaient convaincues que tout modèle excentrique sera repoussé par la majorité, elles se garderaient bien d'en produire. Elles savent, au contraire, que c'est en produisant de l'extraordinaire qu'elles attirent la foule et font arriver de nouvelles clientes. Or donc, leur principale occupation est de tailler des patrons bizarres pour séduire ce capricieux public féminin, dont le rêve est, le plus souvent, de se faire remarquer à tout prix.

Je crois que les personnes raisonnables doivent trouver le moyen de suivre la mode sans en accepter les folies; car, dans ces modes, il y a de très-jolies choses, et, pour me servir d'une expression peut-être un peu vulgaire, il faut en prendre et en laisser.

Nous avons déjà parlé des confections et des robes; j'ai été forcée de convenir que la jupe traînante était la seule admise en toilette parée; mais j'ajoute aussi qu'une femme qui se respecte ne porte pas de robe à traîne quand elle sort à pied. On a, du reste, innové mille jolies manières de rattacher la jupe pour l'espacer du sol : ce sont des agrafes, des bandelettes garnies de boutons, des cordelières retenues dans des anneaux, etc.

L'empressement qu'on manifeste à visiter les beaux magasins de parfumerie que la maison Violet vient d'inaugurer boulevard des Capucines, à l'angle de la rue Scribe, atteste l'influence d'un nom connu sur la curiosité du public. Depuis longtemps les produits de la maison Violet sont fort recherchés dans le monde élégant; mais il manquait à cette importante maison un local au centre de sa clientèle. Aujourd'hui on peut affirmer qu'aucun magasin du même genre n'offrira plus d'attrait; c'est un luxe de bon goût, quelque chose de coquet, où les yeux sont aussi charmés que l'odorat. On remarque surtout un boudoir réservé aux visiteuses qui mérite d'être vu. Au retour de la campagne, on ira chercher dans cette retraite dorée et satinée la fine parfumerie aux violettes des bois, la poudre de riz à l'ambroisie, l'extrait de magnolia et l'eau de beauté.

On met à présent, c'est l'usage, des nécessaires de toilette dans chaque trousseau; j'ai remarqué cela, ayant eu l'occasion de visiter plusieurs corbeilles de mariage.

Les trousseaux sont devenus considérables, car on y joint le linge de ménage. Les draps sont brodés, et les serviettes de toilette, de forme allongée, que l'on snomme *serviettes russes*, sont garnies à chaque pan par des tissés à jours simulant la guipure et terminés par des franges.

Ces détails et beaucoup d'autres n'échapperont point aux personnes qui visitent les admirables trousseaux exposés dans les magasins de la *Couronne royale*, 54, rue du Bac. On sait que Mlles Noël sœurs ont conservé toutes les traditions du beau linge et qu'elles suivent les modes sans jamais faire de concession aux excentricités. Comme la lingerie est moins sujette aux caprices que les robes et les chapeaux, on observe à son égard une plus grande circonspection. Le linge bien cousu, bien brodé survit aux fantaisies passagères. Le choix d'un magasin de lingerie est une affaire sérieuse.

C'est rendre un service véritable aux femmes de goût que de leur désigner les magasins de la *Couronne royale*, et de leur recommander de visiter (ne fût-ce qu'à titre de renseignement) les trousseaux si bien ordonnés que cette importante maison a souvent l'occasion de laisser admirer.

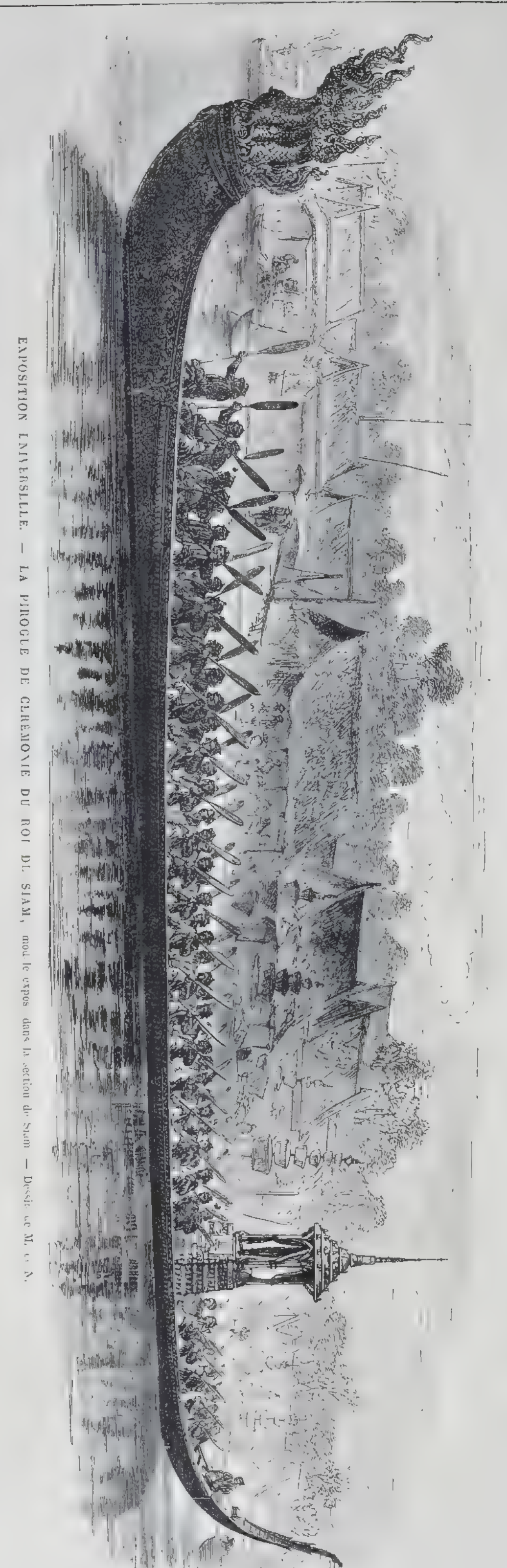
Pour causer toilette de manière à plaire à toutes nos lectrices, il faut attendre la saison des bals; alors nous aurons à notre service les tulles, les satins, les dentelles, les fleurs et les bijoux. Heureuse saison que celle des bals, surtout quand on a vingt ans! Mais la jeunesse passe vite... on voudrait la retenir... ou, tout au moins, en dissimuler la fuite. Exemple : on aperçoit sur sa tête quelques cheveux blancs, cherchons bien vite un moyen de les faire disparaître. Arracher les cheveux? C'est un procédé brutal; dans notre siècle de progrès, on n'arrache plus les dents ni les cheveux; on guérit les unes et les autres.

Très-souvent les cheveux blancs ne sont qu'un affaiblissement prématuré des tubes capillaires. La *Sève vitale*, produit spécial qui a acquis une grande célébrité, redonne du ton à la chevelure et lui reconstitue une nouvelle existence.

M. Gargault, boulevard de Sébastopol, 40, inventeur de cette préparation, l'a divisée en eau et pommade, qui se complètent dans leur usage journalier et rendent aux cheveux leur teinte primitive sans agir par des moyens factices.

La *Sève vitale* a de nombreux clients dans toute l'Europe. Son action, quelquefois un peu lente, est au moins certaine et n'offre aucun danger. La racine de palmier nain, qui sert de base à ces compositions, se trouve mélangée à des plantes toniques; le tout est combiné par doses habilement ménagées. Enfin le succès est établi par des expériences trop multipliées pour qu'il soit possible de le contester.

Alice de Savigny.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA PIROGUE DE CÉRÉMONIE DU ROI DE SIAM, modèle exposé dans la section de Siam. — Dessin de M. de N.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
is mois.	4 fr. 50	— 5 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 674 — 23 Novembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Le devoir sacré d'un chroniqueur. — Une formule recommandée à ceux qui demandent des réparations à leur propriétaire. — Le vert Metternich. — Le froid et le chaud au delà des Alpes. — Le capitaine Kelly. — Une évasion curieuse. — Un vaudeville sur un paquebot. — Calcraft est dans la coulisse. — Un Français en Orient. — Les poissons de fer-blanc. — Distractions d'un pacha. — Méfiez-vous des choses improbables. — La prose d'un financier. — Le voyage d'un bouquet et la catastrophe qui en résulte. — Philoxène Boyer. — Les bals d'un poëte. — L'urne aux pièces d'or. — Histoire d'une actrice blonde et d'un volume de sonnets. — La vieillesse à trente ans. — Un poison qui vaut celui des Borgia. — Ayez pitié d'un pauvre aveugle!

Le devoir le plus sacré d'un chroniqueur qui a la prétention de remplir consciencieusement ses fonctions est de promener, chaque semaine, ses lecteurs dans tous les endroits, proches ou lointains, où s'accomplit un événement digne d'attirer leur attention. Vous le voyez : rien n'est plus simple qu'un pareil programme et les folliculaires qui le négligent dans quelqu'une de ses parties y mettent vraiment de la mauvaise volonté.... à moins qu'ils ne sachent comment s'y prendre.

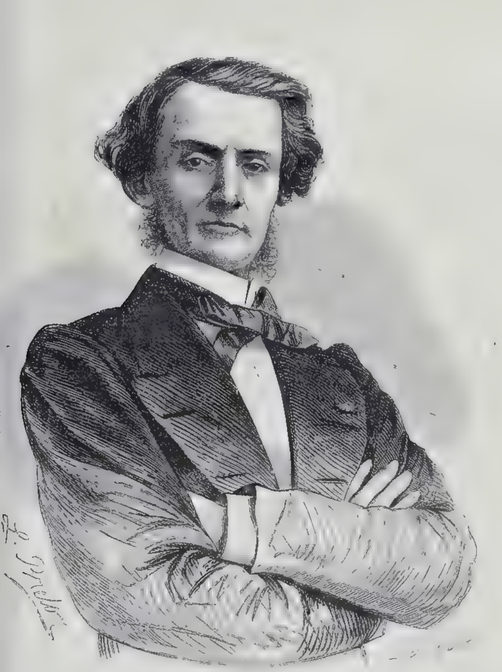
Pour ma part, je prétends aujourd'hui porter mes regards investigateurs sur tous les points de la carte de l'Europe, et vous fournir sur chacune des questions à l'ordre du jour les détails les plus précis et les plus curieux. L'ouverture de la session législative à Paris, l'ouverture du parlement du Nord à Berlin, les procès des Fénians en Angleterre, les affaires de Rome, les affaires d'Orient : voilà mon bagage, et il n'a rien qui m'effraye.

Commençons par la Prusse.

« Illustres, nobles et honorés messieurs... » ainsi s'exprime S. M. Guillaume Ier en s'adressant aux représentants de la Confédération. La politesse de cette phrase me va droit au cœur. Est-il possible qu'un député prussien, eût-il le cœur garni d'un triple airain, ne se sente pas profondément ému en s'entendant appelé d'un seul coup : illustre, noble et honoré ? — Il me semble que si j'étais député prussien on ferait de moi tout ce qu'on voudrait avec de si jolies épithètes. Prenez-en note pour vous en servir quand vous aurez des réparations à demander à votre propriétaire. Il est improbable qu'il vous refuse.

Continuons par la France.

Lundi dernier, a été ouverte, dans la salle des États au Louvre, la session du Corps législatif et du Sénat. Voir le *Moniteur* pour plus amples informations. Sur ces entrefaites, les Parisiennes, voulant faire une niche à la Prusse, ont abandonné la nuance Bismark pour arborer dans leurs toi-



S. Ex. M. PINARD, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR
Dessin de M. Breton, d'après une photographie de M. Pierre Petit.



S. Ex. M. MAGNE, MINISTRE DES FINANCES;
Dessin de M. Breton, d'après une photographie de M. Franck.

Voir le Bulletin.

lettes d'automne le vert Metternich. M. de Goltz n'est pas content.

Voulez-vous savoir ce qui se passe à présent en Italie et à Rome? Eh! mon Dieu! rien n'est plus simple. Il fait très-froid à Florence; il a fait très-chaud dans les montagnes de la Sabine. Le pape a célébré un service solennel à la chapelle Sixtine.

Voilà encore un compte réglé.

Vous plaît-il que nous nous dirigions actuellement vers l'Angleterre? La Cour d'assises de Manchester a condamné quatre Fénians à mort, et quatre autres aux travaux forcés, pour avoir attaqué, à main armée, une voiture cellulaire qui conduisait en prison plusieurs chefs de la secte, lesquels se sont éclipsés pendant l'échauffourée.

J'ai l'avantage de vous informer que le capitaine Deasy, l'un des gros bonnets en question, est parvenu à s'embarquer à Liverpool, et que, pendant que la police le cherchait dans toute l'Angleterre, il assistait tranquillement à un banquet qui lui était offert à New-York.

L'incertitude a toujours plané sur les moyens employés par le fameux Stephens pour disparaître de son cachot de Dublin. Le capitaine Deasy y a mis moins de mystère, et, dans une intention que je crois ironique, il a pris la peine d'écrire au gouvernement de Sa Majesté Britannique pour lui communiquer quelques détails sur son évasion de Liverpool.

Écoutez son récit, il est fort curieux, et il peut même devenir instructif dans le cas où *l'Univers illustré* compterait quelques Fenians parmi ses abonnés :

« Après avoir fait mes malles, je me rendis en compagnie du colonel Kelly à bord du steamer *City of Paris*. Nous nous étions déguisés tous les deux de manière à défier la sagacité de la police, et Kelly, habillé en commissionnaire, portait mes bagages avec un sang-froid admirable. Arrivés sur le pont du navire, nous passâmes au milieu des officiers de police sans éveiller leur attention. Kelly était superbe! Lorsqu'il eut déposé mes malles, je lui offris un shilling pour sa peine, mais lui de refuser et de me demander six pence en plus. Je crie, je fais un bruit effroyable, mais mon commissionnaire n'en veut démordre, et je me vois obligé de requérir la force publique pour le prier poliment de s'en aller. Les agents arrivent, chassent Kelly et me laissent libre de faire ce que bon me semble. Je descends bien vite dans la cabine que j'avais louée; le navire lève l'ancre, et... je suis sauvé! »

Avouez qu'il faut être doué d'un caractère solidement trempé pour risquer une pareille comédie lorsqu'on est condamné à mort, et qu'on est devant une brigade d'agents de police. Cette évasion du capitaine Kelly rappelle le plan que la comtesse de La Valette conçut et conduisit avec tant de hardiesse pour sauver son mari; mais elle me paraît beaucoup plus extraordinaire par sa mise en scène poussée jusqu'aux dernières limites de l'audace. La police britannique était en éveil; elle interrogeait la physionomie de chaque passager à mesure qu'il montait sur le pont. Le péril était immense; un seul moyen restait de le conjurer: c'était de l'aborder de front à l'aide d'une véritable scène de vaudeville, d'une mystification de carnaval. Et il fallait que les artistes — le mot n'est pas de trop — jouassent rondement leur rôle. La potence était dressée dans la coulisse, et M. Calcraft était tout prêt à punir les acteurs d'un geste maladroit ou d'une défaillance de mémoire.

On frissonne; on admire ce chef-d'œuvre de la volonté humaine.

~~~ Passons aux affaires d'Orient et aux événements de Crète... Fuad-Pacha et Aali-Pacha... Vite une anecdote; je ne connais pas de meilleur moyen d'esquiver un terrain brûlant. Il s'agit, du reste, d'une anecdote ottomane : vous voyez que je fais bien les choses.

Un jeune Français de mes amis, chargé d'une mission scientifique en Orient, avait reçu l'hospitalité chez un puissant pacha, à Damas ou à Alep, je ne sais plus au juste. De retour à Paris, il s'empressa d'envoyer à son hôte plusieurs ouvrages de prix, en signe de souvenir reconnaissant, et, comme le dignitaire musulman était père de deux bambins de quatre ou cinq ans que le Français avait bien des fois fait sauter sur ses genoux, celui-ci jugea convenable de ne pas les oublier dans cette circonstance. Il alla chez Giroux, et fit emplette de divers jouets qu'il déposa dans la caisse de livres. Or, il faut savoir que, parmi ces jouets, se trouvait une boîte de poissons en fer-blanc joliment peinturlurés et portant à l'extrémité de leur bec une pointe de fer aimantée. Vous comprenez tout de suite le divertissement : les poissons sont en métal soufflé, de façon à pouvoir flotter entre deux eaux dans un bassin. On jette la ligne. Le fer de l'hameçon et le bec aimanté du poisson opèrent le rapprochement voulu par les lois de la physique, et la victime de fer-blanc est enlevée avec autant d'aisance que de facilité.

La joie des enfants et la tranquillité des parents!

Trois ans plus tard, le Français dut retourner en Orient. Traversant la ville confiée à la vigilance administrative de son ami le pacha, il désira lui présenter ses devoirs.

— Son Excellence est occupée, répondit gravement le cavas de planton.

— N'importe! allez dire mon nom au pacha.

La commission faite, le gouverneur accourut les bras ouverts; il embrassa publiquement son ami l'étranger, et, donnant l'ordre qu'on apportât des pipes et du café, il l'introduisit dans une cour intérieure où la température torride était rafraîchie par le jet d'eau d'un bassin.

Lorsque les premiers compliments furent échangés, mon compatriote jeta les yeux autour de lui et constata non sans stupeur qu'une canne à pêche était déposée près des coussins du pacha, et que les poissons de Giroux flottaient dans les ondes pures du bassin de marbre.

— Mes poissons! telle fut l'exclamation qu'il ne put maîtriser.

— Vous le voyez, fit le musulman avec son plus gracieux sourire, vous le voyez, je sais apprécier les présents de mon ami le Français.

— Mais, Excellence! ces jouets étaient destinés à vos enfants...

— Par Mahomet! je l'ignorais... Ma foi, je leur ai donné les livres à cause des images, et j'ai gardé pour moi ces merveilleux poissons. Je vous avouerai même qu'ils m'ont fait passer de bien agréables journées.

Depuis trois ans, Son Excellence le gouverneur passait toutes ses journées à pêcher des poissons de fer-blanc.

Lorsque ses administrés sollicitaient une audience, le cavas répondait imperturbablement :

— Le pacha travaille. Impossible de le déranger!

~~~ Il n'y a que les choses improbables qui arrivent.

Méditez cet aphorisme, et vous en reconnaîtrez la vérité profonde. C'est contre les événements probables, en effet, qu'on accumule toutes les précautions, de manière à rendre leur venue impossible, tandis qu'on laisse la porte ouverte aux combinaisons les plus excentriques du hasard facétieux ou malveillant.

A l'appui de ma thèse, je vous citerai l'aventure qui alimente, en ce moment, toutes les conversations dans le monde financier de la Chaussée-d'Antin.

M. Z... est un gros banquier quinquagénaire qui se mêle de protéger les petites danseuses de l'Académie impériale de musique, pendant que madame reste au logis à filer... non pas de la laine, mais le parfait amour avec son petit cousin, un jeune commis d'agent de change, renommé à la coulisse pour sa suprême élégance.

Le gros banquier est assis devant son bureau. Il écrit à M[lle] Zénobie, sa favorite du moment; — vous savez, M[lle] Zénobie, cette coryphée deux fois légère, que ses camarades ont surnommée la fille de Vénus et de Polichinelle.

Après s'être bien gratté le front, il parvient à rédiger l'épître suivante :

« Mon ange adoré,

« Impossible de te voir tantôt. Après dîner, j'ai une réunion d'actionnaires. Ensuite, je suis forcé d'aller rejoindre ma femme, qui conduit mon insupportable belle-mère à la représentation du *Corsaire*. Quelle scie! Mais un galant homme se doit à sa famille... quand il ne peut pas faire autrement.

« Ton loulou pour la vie.
« Z... »

La lettre pliée et cachetée est insinuée dans un magnifique bouquet de camélias blancs, et notre Turcaret expédie son message chez M[me] Monge, la célèbre concierge des coulisses de l'Opéra.

Or, il se trouve que M[lle] Zénobie est ornée d'une mère, et que cette mère, à défaut d'autres principes, professe celui de l'économie la plus accentuée. Remarquant que son héritière recevait un nombre considérable de bouquets, elle a imaginé de traiter à forfait avec une fleuriste du voisinage, laquelle lui reprend les gerbes fleuries à deux francs l'une dans l'autre.

Une heure ne s'était pas écoulée, que le bouquet de M[lle] Z... figurait à la devanture de la boutique de la fleuriste.

Passe le coulissier élégant dont j'ai dit un mot tout à l'heure. Il se dirige vers l'Opéra, où sa belle cousine lui a offert une place dans sa loge.

— Le superbe bouquet, se dit-il; il s'agit de faire preuve d'une galanterie de gentilhomme.

Il entre et il achète.

A son apparition dans la loge, il est remercié par le plus gracieux des sourires. M[me] Z... admire les camélias d'une blancheur immaculée; mais tout à coup elle distingue l'angle d'une lettre au milieu des fleurs.

— Imprudent! murmure-t-elle à l'oreille de son cousin.

Le cousin fait de gros yeux ronds, car il ne comprend pas en quoi il a été si imprudent.

A l'entr'acte, M[me] Z... se lève, va au fond de la loge, et à la lueur du globe dépoli, déchiffre le mystérieux papier.

Vous voyez d'ici le coup de théâtre. Stupeur, indignation, crise nerveuse : l'épouse outragée parcourt toute la gamme des manifestations violentes usitées en pareil cas.

Quand le hasard commence à jouer des tours, il va jusqu'au bout.

M. Z... arrive dans la loge, juste à point.

— Monsieur! je ne vous connais plus... Sortez à l'instant... Quant à moi, je me retire chez ma mère, en attendant le scandale d'un procès.

Telles sont les paroles solennelles et entrecoupées dont il est accueilli.

Les huissiers échangent du papier timbré, les avoués rédigent des conclusions. M. Z... est aux cent coups. M[me] Z... ne veut entendre à rien. Quant au jeune coulissier, il continue à ouvrir des yeux de plus en plus ronds et à se demander ce que tout cela veut dire.

~~~ Peut-être l'avez-vous connu, à coup sûr vous l'avez rencontré, ce doux et mélancolique Philoxène Boyer qui vient de s'éteindre dans la pénombre d'une demi-célébrité. Il me semble encore l'apercevoir suivant les quais d'un pas pénible. Des cheveux argentés et plats s'échappent d'un chapeau à reflets rougeâtres et s'éparpillent sur le collet d'un habit étriqué. Il est maigre et voûté; son teint a des reflets de vieux parchemin. Autour de son cou, une cravate blanche s'enroule en corde. Son bras gauche décrit un cercle autour d'une provision de livres poudreux; du bras droit, tout en cheminant, il scrute les étalages des bouquinistes.

En vérité, ce digne garçon fut un type touchant autant qu'original. Il a mérité l'adieu sympathique que lui ont adressé tous ses confrères de la presse parisienne.

Philoxène Boyer avait débuté par des excentricités sur la scène littéraire. On peut dire cela au lendemain de sa mort, car lui seul a porté la peine de ses excentricités. et, Dieu merci! il ne me viendra jamais l'idée de reprocher à un homme d'avoir tenu son cœur trop grand ouvert aux heures de la jeunesse. C'est un défaut qui ne court pas les rues.

Il y a longtemps de cela, — dix-huit ans, ou peu s'en faut, — Philoxène Boyer, tout frais émoulu du collége Stanislas, se jeta à corps perdu dans le camp des romantiques. Doué d'un talent poétique incontestable, il occupa bientôt une place distinguée dans le cénacle des jeunes écrivains qui, à cette époque, se groupaient autour des fils de Victor Hugo. Puis, comme s'il eût été pressé de goûter au pain amer de la nécessité, il se hâta de lancer l'héritage maternel aux quatre vents de la fantaisie.

Les cent mille francs ne durèrent pas plus d'une année. Dans un magnifique appartement de la rue du Helder, il donna des fêtes miraculeuses, où foisonnaient les truffes et les lampions, les gardes municipaux et les bouteilles de Moët. Les vieux grognards du défunt divan Le Peletier parlent encore avec ravissement des bals de Philoxène Boyer.

Son bonheur était de voir tous les visages joyeux autour de lui. Il avait réalisé en belles pièces d'or toutes neuves ce qui lui restait de son patrimoine, après le payement de son mobilier : soixante-dix ou quatre-vingt mille francs. Une urne de bronze placée sur une cheminée recélait son trésor. Quiconque avait besoin d'argent était autorisé à y puiser fraternellement. Je vous laisse à penser si Philoxène Boyer se trouva tout à coup à la tête d'un régiment d'amis.

Sur ces entrefaites, il se prit à songer qu'un poëte n'est pas complet s'il n'a le cœur rongé par une passion violente, furieuse, insurmontable. Il se mit en quête d'un ange, et finit par tomber amoureux pour tout de bon d'une petite actrice appartenant à l'une des plus modestes scènes du boulevard.

Fanoche était blonde, rieuse et excellente fille au fond; elle faisait les honneurs des raouts de Philoxène avec un entrain rempli de désinvolture.

Philoxène, toujours dans les nuages au milieu des réalités bruyantes, cisela à son intention un recueil de sonnets qu'il fit imprimer à *un seul exemplaire*, sur du papier rose. Il en fut quitte pour la bagatelle de mille francs. En fait de poésie, la compréhension de mademoiselle Fanoche n'alla jamais au delà des couplets de M. Clairville; aussi, lorsque l'amoureux déposa le volume à ses pieds, ne lui dissimula-t-elle pas qu'elle eût préféré un beau homard.

Le poëte salua silencieusement et sortit pour ne plus revenir. En descendant l'escalier, une larme, une seule larme coula sur sa joue. Ce qu'il regrettait, ce n'était pas, bien entendu, ses cinquante louis, — les derniers hôtes de l'urne de bronze, — ce qu'il regrettait, c'était l'évanouissement de sa douce chimère.

A partir de ce moment commença sa lutte incessante avec le besoin. Il écrivit pour l'Odéon sa tragédie de *Sapho*. La pièce obtint un succès littéraire, c'est-à-dire que l'auteur n'y gagna presque rien et que la pauvreté continua de l'étreindre, âpre et impitoyable. A part trois ou quatre amis, natures vaillantes et généreuses, la phalange des compagnons des heureux jours s'était prudemment éclipsée.

Jamais Philoxène Boyer ne laissa échapper une plainte. Il travaillait sans relâche et se prenait de passion pour Shakspeare, qui lui apparaissait comme le plus parfait modèle de la littérature romantique. Dès qu'il avait un peu d'argent, il le dépensait en éditions rares de son auteur favori; on prétend qu'il ne laisse pas moins de cent cinquante éditions diverses de la seule pièce d'*Hamlet*. Puis, tout à coup, il abandonna Shakspeare, et se mit à étudier l'allemand avec frénésie pour pouvoir lire Jean-Paul sur le texte original.

Je passe rapidement sur les conférences qu'il fit, au quai Malaquais d'abord, et plus tard dans son petit salon mansardé, situé à un cinquième étage du boulevard Beaumarchais. Au contraire de bien des écrivains, Philoxène Boyer apprenait sans cesse et produisait fort peu. Ce contraste a donné naissance à une foule de commentaires. On a prétendu que certains auteurs en évidence allaient dans son humble logis faire provision de fécondité. Je n'insiste pas sur ces rumeurs qu'aucune preuve ne vient appuyer.

Philoxène Boyer est mort à quarante ans. Il y avait dix ans qu'il en paraissait soixante. Cette précoce décrépitude faisait songer à ces vieillards de vingt-cinq ans qui cheminaient courbés et chauves dans les rues de Ferrare, et de qui la foule disait à voix basse : « Il a goûté le vin des Borgia. »

Ce n'était pas le vin des Borgia, mais c'était le poison du désenchantement que le malheureux avait porté à ses lèvres. Cette dernière expression est bien poncive, mais elle est si juste dans l'espèce qu'on voudra bien me pardonner de l'avoir employée.

~~~ Un avocat stagiaire m'apporte de la police correctionnelle une jolie réponse de mendiant. Cette boutade arrive à point pour clore gaiement ma causerie.

Le président s'adressant à un prévenu débraillé et enroué :

— On vous reproche d'avoir mendié en simulant une infirmité. Les agents vous ont arrêté au moment où vous passiez sur le boulevard des Batignolles, avec votre chien. Vous disiez d'une voix lamentable : « Ayez pitié d'un pauvre aveugle! »

— C'est vrai, mon président, mais je n'ai rien simulé du tout.

— Pourtant vous n'êtes pas aveugle...

— J'y vois aussi clair que vous, sauf votre respect; mais c'est mon chien qui est aveugle.

A. DE PONTMARTIN.

BULLETIN

Lundi dernier, à une heure précise, dans la grande salle des États, au Louvre, l'Empereur a fait en personne l'ouverture de la session législative de 1868, et a reçu le serment des membres du Sénat et des membres du Corps législatif qui n'avaient pas encore rempli cette formalité.

La garde nationale et la garde impériale formaient la haie sur le passage de l'Empereur, du palais des Tuileries au pavillon Denon.

Les membres et les dames du corps diplomatique, les cardinaux, les ministres, les membres du conseil privé, les maréchaux, les amiraux, les membres de la députation des grands-croix de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, et leurs femmes; les femmes des grands officiers de la couronne, du commandant en chef de la garde impériale, du gouverneur du Prince Impérial et de l'adjudant général du palais; les aides de camp de l'Empereur, les premiers officiers et les officiers non de service des maisons de Leurs Majestés et des princes et des princesses de la Famille impériale, et leurs femmes; les dames non de service de l'Impératrice et des princesses de la Famille impériale, et les personnes invitées occupaient les places réservées dans la salle des États.

Les présidents et les membres du Sénat, du Corps législatif et du Conseil d'État siégeaient, selon l'usage, en face du trône impérial.

Des salves d'artillerie ont annoncé le commencement et la fin de la cérémonie.

Nous publions en tête de ce numéro les portraits de M. Magne et de M. Pinard, qui viennent d'entrer au ministère, le premier avec le portefeuille des finances, le second avec celui de l'intérieur.

Né à Périgueux, en 1806, M. Magne commença sa réputation dans le barreau de sa ville natale. Nommé député en 1843, il était rentré dans la vie privée lors de la révolution de février; mais en 1851, il avait reçu le portefeuille des travaux publics. En 1854, M. Magne passa au ministère des finances, et y resta jusqu'en 1860. A la fin de 1863, l'Empereur l'avait nommé membre du Conseil privé.

M. Pinard, le nouveau ministre de l'intérieur, était conseiller d'État depuis un an. Précédemment il avait occupé le poste de procureur général à la Cour impériale de Douai, où il avait fait preuve d'un remarquable talent d'orateur. M. Pinard est né en 1822; c'est de beaucoup le plus jeune des ministres français.

On vient de terminer au vieux Louvre, sous la galerie d'Apollon, la riche restauration des peintures et dorures des anciens appartements d'Anne d'Autriche, que le premier Empire donna au Musée des antiques.

On s'occupe en ce moment de replacer dans ces belles salles remises à neuf, les statues, groupes, bustes et bas-reliefs antiques qui s'y trouvaient, en y ajoutant ceux qui proviennent de cette splendide collection Campana, que l'administration a achetée, il y a sept à huit ans, par ordre de l'Empereur.

En même temps, on procède à l'installation des fermes métalliques destinées à supporter la toiture de la partie de l'aile des Tuileries qui est en cours d'exécution sur le quai, et qui ne tardera pas à être entièrement terminée. En même temps, l'on vient de compléter la décoration du guichet de l'Empereur, en plaçant sur les deux piédestaux qui le précèdent, dans l'axe des entre-colonnements, deux lions en bronze de grandeur naturelle, de Barye.

Les démolitions entreprises pour prolonger la rue de Rennes sont poussées avec une activité telle, que déjà le quartier où elles s'opèrent n'est presque plus reconnaissable. Entre les rues du Vieux-Colombier et du Four-Saint-Germain, la trouée se dessine et elle ne tardera pas à atteindre cette dernière voie publique, dont les vieilles maisons n'opposent pas d'obstacles sérieux à la pioche des ouvriers chargés de les faire tomber.

Un peu plus loin, bon nombre des masures de la rue de l'Égout sont jetées bas ou peu s'en faut, et les décombres s'amoncellent sur l'emplacement qui les occupaient et qu'on travaille sans relâche à déblayer. Dans la rue Sainte-Marguerite, aujourd'hui rue Gozlin, dans les rues Saint-Benoît, Bonaparte, d'Erfurth, Childebert, Sainte-Marthe, partout les chantiers offrent la même animation, et des centaines de tombereaux ont peine à suffire à l'enlèvement des matériaux de toutes sortes que fournissent les maisons expropriées.

Avant qu'il soit longtemps, la rue de Rennes se sera accrue d'une nouvelle et importante section dont l'ouverture sera un véritable bienfait pour un des quartiers les plus encombrés de Paris.

On annonce que le 1er janvier prochain, 123 familles ouvrières s'installeront dans les 41 jolies maisons construites avenue Daumesnil, au faubourg Saint-Antoine, et qui ont été données par l'Empereur à la Société ouvrière à responsabilité limitée.

L'Académie des beaux-arts va prochainement procéder à la nomination d'un membre en remplacement de M. Serre, décédé. Parmi les candidats à cette succession on désigne déjà M. Barye, le célèbre sculpteur d'animaux, et M. Gumery.

La section d'architecture a présenté à l'Académie des beaux-arts la liste des candidats au fauteuil de M. Hittorff. Ce sont MM. Vaudoyer, H. Labrouste, Ballu et Questel, ex æquo.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 16 novembre, a élu M. Edmond Le Blant à la place vacante dans son sein par suite du décès de M. Reinaud.

Le 8 novembre, le saint-père a fait célébrer, à la chapelle Sixtine, un service solennel pour le repos des âmes des vaillants défenseurs de l'Église et du saint-siége.

Le cardinal Panebianco, grand pénitencier, a officié en présence de Pie IX, entouré des cardinaux, patriarches, archevêques, évêques et de toutes les personnes ayant rang à la chapelle papale.

Les galeries étaient occupées par divers membres du corps diplomatique. On remarquait dans l'assistance le général de Failly, le général Kanzler, tous les généraux et les officiers des troupes françaises et pontificales.

Le saint-père paraissait fort ému pendant l'office.

Les journaux anglais contiennent le récit d'une formidable explosion qui s'est produite, la semaine dernière, à Farndale Colliery, dans le pays de Galles, à vingt-deux milles de Cardiff, le grand port d'embarquement des houilles anglaises.

Dès le matin on avait constaté l'abaissement considérable du mercure dans les baromètres; le soir la catastrophe avait lieu.

Cette mine avait, il y a huit ans, trois brasses de profondeur; elle s'étend sous tout le pays qu'habite la population employée à l'exploitation.

Trois cent cinquante ouvriers se trouvaient dans la mine lorsque la formidable détonation se fit entendre, ébranlant le sol à une lieu à la ronde, et en un instant le puits fut en flammes.

De mémoire d'homme on n'en avait vu de cette violence. Pendant plusieurs secondes l'orifice des deux puits servant à l'exploitation de la houillère de Farndale a ressemblé au cratère d'un volcan en éruption.

La flamme montait à plusieurs centaines de pieds et fut immédiatement suivie d'une véritable pluie de charbon et de pierres!...

Ceux qui se trouvaient près de l'ouverture ont été renversés, deux ouvriers tués sur place et les autres grièvement atteints.

Il fut impossible de procéder tout de suite au sauvetage. M. Williams, l'administrateur de la mine, a été tué.

Les travaux de sauvetage furent organisés aussi promptement que possible. Il y avait sur les lieux trois mille mineurs qui travaillaient, et une population de quatre à cinq mille femmes, enfants et vieillards qui pleuraient et se lamentaient.

Cent cinquante-trois ouvriers ont été retirés sains et saufs, douze brûlés et contusionnés. On a ramené cinquante-quatre cadavres. On a constaté l'absence de cent vingt ouvriers. Par suite de l'épouvantable explosion, leur mort n'était malheureusement que trop certaine.

Il nous faut enregistrer un autre et encore plus épouvantable malheur.

Le câble transatlantique apprend que l'île de Tortola, faisant partie du groupe des petites Antilles et appartenant à l'Angleterre, a été submergée. Dix mille personnes ont été noyées.

Les détails manquent sur ce lugubre événement. Mais nous ferons remarquer que l'île de Tortola ne comptait que dix mille habitants. La population tout entière aurait donc été anéantie!

On n'ignore pas que l'Angleterre compte un grand nombre de sectes religieuses. Voici les noms de celles qui sont hautement avouées dans le Royaume-Uni :

Apostoliques, nouvelle société arménienne-baptiste, baptistes croyants, croyants au Christ, chrétiens de la Bible, association pour la défense de la Bible, frères calvinistes-baptistes, calvinistes, Église catholique et apostolique, chrétiens qui refusent toute autre dénomination, chrétiens croyants, frères chrétiens, chrétiens éliasites, chrétiens israélites, chrétiens abstinants, chrétiens tempérants, unionistes chrétiens, Église d'Écosse, Église du Christ, Alliance de la comtesse de Huntingdon, disciples en Christ, Église grecque orthodoxe de l'Orient, éclectiques ou éclectiques dissidents épiscopaux, unionistes évangéliques, suivants du Seigneur Jésus-Christ, chrétiens de l'Évangile de la grâce libre, Église libre de l'Évangile, chrétiens libres, Église libre, Église libre d'Angleterre, Église libre unie, baptistes généraux, les mêmes avec l'addition de nouveaux, luthériens, catholiques grecs de l'Alleluia et indépendants. Nous abrégeons en indiquant seulement dix variétés d'indépendants, autant de réformateurs, autant de réformistes, etc., etc.

TH. DE LANGEAC.

Chaque année, *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Les brillants souvenirs de l'Exposition universelle y sont, bien entendu, racontés et dessinés en détail. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'Almanach de l'Univers illustré, pour 1868 (10e année), contient 64 pages de texte et quarante charmantes gravures.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne, et à la *Librairie Nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de *l'Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

GÉRARD DE NERVAL[1]

« Les morts vont vite par le frais! » dit Bürger dans sa ballade de *Lenore*, si bien traduite par Gérard de Nerval; mais ils ne vont pas tellement vite, les morts aimés, qu'on ne se souvienne longtemps de leur passage à l'horizon, où, sur la lune large et ronde, se dessinait fantastiquement leur fugitive silhouette noire.

Voilà bientôt douze ans que, par un froid matin de janvier, se répandit dans Paris la sinistre nouvelle. Aux premières lueurs d'une aube glaciale et terne, un corps avait été trouvé, rue de la Vieille-Lanterne, pendu aux barreaux d'un soupirail, devant la grille d'un égout, sur les marches d'un escalier où sautillait lugubrement un corbeau familier qui semblait croasser, comme le corbeau d'Edgar Poe : *Never, oh! never more!* Ce corps, c'était celui de Gérard de Nerval, notre ami d'enfance et de collége, notre collaborateur à *la Presse* et le compagnon fidèle de nos bons et surtout de nos mauvais jours, qu'il nous fallut, torturé et affaibli, aller reconnaître sur la dalle visqueuse dans l'arrière-chambre de la Morgue. Nous étions aussi pâle que le cadavre, et, au simple souvenir de cette entrevue funèbre, le frisson nous court encore sur la peau.

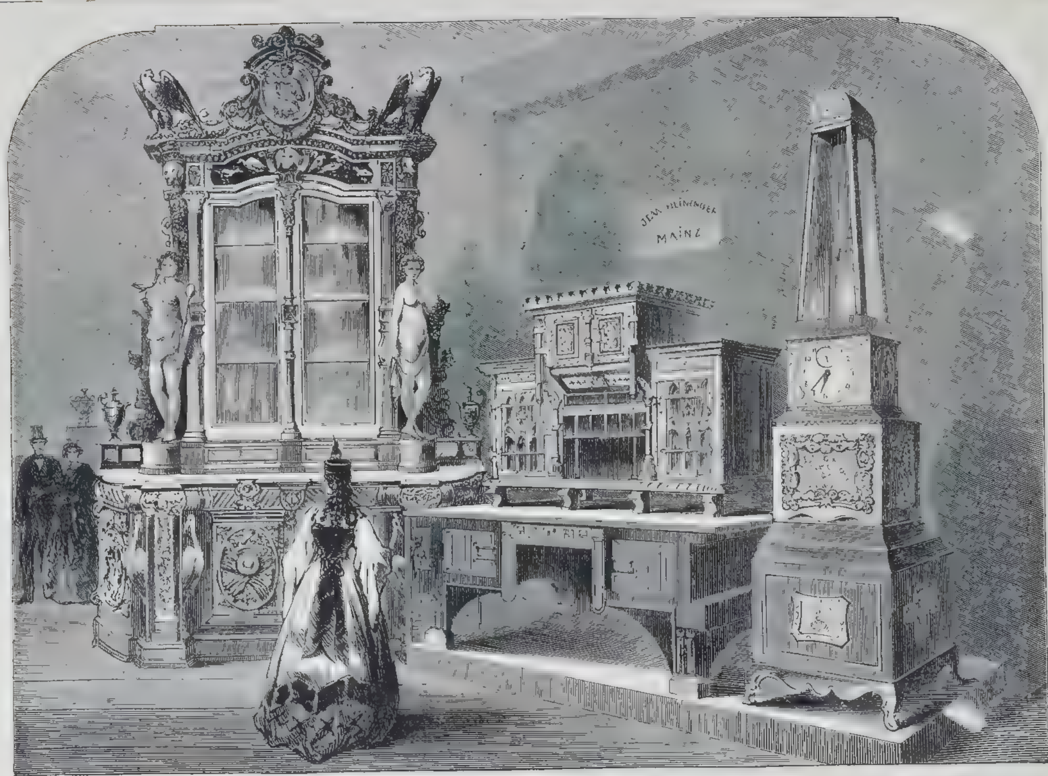
Le pic des démolisseurs a fait justice de cet endroit infâme qui appelait l'assassinat et le suicide. La rue de la Vieille-Lanterne n'existe plus que dans le dessin de Gustave Doré et la lithographie de Célestin Nanteuil, noir chef-d'œuvre qui ferait dire : « L'horrible est beau; » mais la perte douloureuse est restée dans toutes les mémoires, et nul n'a oublié ce bon Gérard, comme chacun le nommait, qui n'a causé d'autre chagrin à ses amis que celui de sa mort.

Un immense cortége suivit le cercueil de la Morgue à Notre-Dame, — car l'Église ne refusa pas ses prières à cette belle âme inconsciente qui avait changé le rêve de la vie pour le rêve de l'éternité, — et de Notre-Dame au cimetière du Père-Lachaise, où une fosse l'attendait non loin de celle de Balzac, et que recouvrit une large dalle de granit portant son nom pour épitaphe. Hélas! beaucoup de ceux qui marchaient derrière le corbillard ont fait le même voyage funèbre et ne sont pas redescendus vers la ville; mais ceux qui restent pensent souvent à cette triste journée : plus d'un sent qu'il lui manque quelque chose, éprouve un vague ennui dont il ne se rend pas compte, et se promène mélancoliquement sur le boulevard, auquel il ne trouve plus son ancien charme, et souffre comme si une ancienne blessure se rouvrait; c'est l'absence de Gérard qui fait cela. Sa mort a causé un vide qui n'est pas comblé encore.

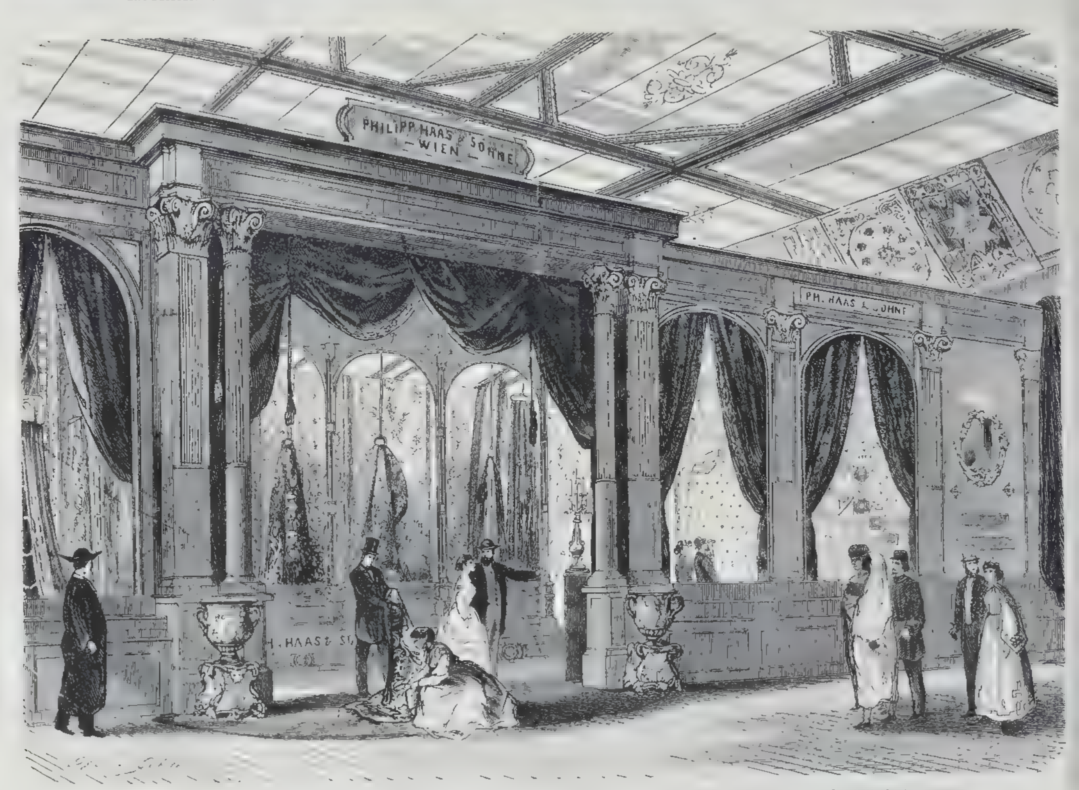
On était si bien accoutumé à le voir apparaître dans une courte visite, familier et sauvage comme une hirondelle qui se pose un instant et reprend son vol après un petit cri joyeux! On le suivait avec tant de plaisir dans ses courses vagabondes d'un bout de la ville à l'autre pour profiter de sa conversation charmante, car demeurer en place était pour lui un supplice! Son esprit ailé entraînait son corps, qui semblait raser la terre. On eût dit qu'il voltigeait au-dessus de la réalité, soutenu par son rêve.

Nous l'avions connu à Charlemagne, déjà célèbre sur les bancs du collége comme auteur des *Élégies nationales*, qui promettaient, disaient les professeurs, un émule à Casimir Delavigne, la grande gloire du moment. C'était alors un jeune homme doux et modeste, rougissant comme une jeune

1. La publication des *Œuvres complètes de Gerard de Nerval*, entreprise par les éditeurs Michel Lévy frères, a réveillé toutes les sympathies que s'était acquises le charmant auteur du *Voyage en Orient* et des *Filles du feu*, par son caractère, aussi bien que par son talent. A propos de cette publication, un de nos écrivains éminents, l'un des plus intimes et des plus dévoués amis de Gérard, M. Théophile Gautier, qui était si digne d'apprécier cet aimable esprit, a bien voulu écrire pour nous le portrait qu'on va lire, une des œuvres les plus achevées qui soient sorties de sa plume brillante, à laquelle la littérature contemporaine en doit déjà tant et de si exquises.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SALLE DU MOBILIER, DANS LA SECTION DE LA HESSE GRAND-DUCALE dessin M. R. Geissler.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — SALLE DES TAPISSERIES DE VIENNE, DANS LA SECTION AUTRICHIENNE; dessin de M. [illegible]



SOUVENIRS DE L'EXPOSITION HIPPIQUE A L'ANNEXE AGRICOLE DE BILLANCOURT. — Dessin de M. H. S. Melville.

1, 2, 3, 4, chevaux anglais pur sang. — 5, Etalons arabes. — 6, 7, 10, Poneys. — 8, Cheval de chasse demi-sang. — 9, Carrossier anglo normand.

fille, se dérobant volontiers à la curiosité admirative de ses condisciples, tout fiers d'avoir un camarade imprimé et dont on parlait dans les journaux. Il avait le visage d'un blanc rosé, animé d'yeux gris où l'esprit mettait son étincelle dans une douceur inaltérable. Son front, que laissaient voir très-haut de jolis cheveux blonds d'une finesse extrême et pareils à une fumée d'or, était d'une admirable coupe, poli comme de l'ivoire et brillant comme de la porcelaine. Jamais voûte mieux arrondie, plus noble et plus vaste ne fut préparée par la nature pour la pensée humaine; et cependant les idées y bourdonnèrent si nombreuses, tant de connaissances et de systèmes s'y logèrent, tant de théogonies, de philosophies et d'esthétiques y prirent place, que ce panthéon devint un capharnaüm et que la coupole se fêla. Le nez était fin, de forme légèrement aquiline, la bouche gracieuse avec la lèvre inférieure un peu épaisse, signe de bonté, le menton bien accusé et frappé d'une fossette. Tel le représente, mais plus viril déjà, un médaillon de Jean Dusseigneur —on disait alors: Jehan Dusseigneur — daté de 1831. Ce médaillon, devenu très-rare, est le seul portrait de Gérard à cette époque que nous connaissions. Il était habituellement vêtu d'une sorte de redingote d'étoffe noire brillante, aux vastes poches, où, comme le Schaunard de *la Vie de Bohême*, il enfouissait une bibliothèque de bouquins récoltés çà et là, cinq ou six carnets de notes et tout un monde de petits papiers sur lesquels il écrivait d'une écriture fine et serrée les idées qu'il prenait au vol pendant ses longues promenades. Qu'on nous pardonne ces détails, ils commencent à être rares pour ceux qui ont vu Gérard tout jeune et avant la révolution de Juillet, et nous fixons, nous qui allons bientôt disparaître, ces traits d'un ami disparu que la génération actuelle n'a pas connu sous cet aspect.

Gérard, comme toute la jeunesse du temps, se rattacha au grand mouvement romantique qui agitait alors la littérature. Il en était certes par le fond et la nouveauté des idées, par un certain germanisme intellectuel puisé dans la familiarité de Gœthe et de Schiller, d'Uhland et de Tieck, qu'il lisait en la langue originale; mais il était, pour la forme, un disciple du XVIII[e] siècle. Lorsque chacun cherchait les tournures excentriques et les couleurs violentes, et se fût volontiers peint de vert et de rouge comme un Ioway partant pour la guerre, des plumes d'aigle sur la tête, des colliers de griffes d'ours au bas du col, des scalps, ou plutôt des perruques de classiques à la ceinture, pour avoir l'air plus étrange et plus formidable, lui se plaisait dans les gammes tendres, les pâleurs délicates et les gris de perle chers à l'école française de l'autre siècle. S'il admirait Hugo, il aimait Béranger; il était ce qu'on appelait alors libéral et, de plus, impérialiste, deux nuances qui se fondaient dans une commune haine des Bourbons. Cette opinion chez lui se comprenait, car il était fils d'un ancien chirurgien-major des armées napoleoniennes. Ce culte de l'empereur n'était cependant pas aveugle, car, dans une de ses odes, Gérard reproche au grand capitaine

D'avoir repudié deux épouses sublimes :
Joséphine et la Liberté !

Cette preoccupation politique ne l'empêchait pas de marcher avec l'école dont la devise etait : « La liberté dans l'art, » et d'être un chef de bande menant une escouade aux representations d'*Hernani*. Il installait ses hommes, applaudissait consciencieusement et se retirait pour aller présenter ses devoirs à son père, qui se couchait à neuf heures, déférence filiale dont il ne se departit jamais, même plus tard, lorsqu'on joua ses propres pièces.

Sa traduction de *Faust* lui avait valu, du demi-dieu de Weimar, une lettre qu'il gardait précieusement et qui contenait ces mots : « Je ne me suis jamais mieux compris qu'en vous lisant. » Ce n'était pas là une vaine formule complimenteuse. Le style de Gérard était une lampe qui apportait la lumière dans les ténèbres de la pensée et du mot. Avec lui, l'allemand, sans rien perdre de sa couleur ni de sa profondeur, devenait français par la clarté.

C'est aux années qui suivirent immédiatement 1830 qu'il faut reporter les plus anciennes de ces petites pièces de vers charmantes qu'on a recueillies plus tard dans *la Bohême galante*, où l'odelette se marie au lied, et Ronsard à Uhland, dans une proportion exquise. Tout le monde, du moins parmi les lettrés, sait par cœur ces mignons chefs-d'œuvre qui ne dépassent guère une douzaine de vers d'un sentiment si tendre, d'une forme si discrète et si sobre, mais par malheur peu nombreux. Si la première manière du poëte avait été féconde et relativement facile, la seconde, bien supérieure, le fut beaucoup moins. Il semblerait que la muse un peu timide de Gérard fût effrayée, tout en les admirant, des grands coups d'aile et du fracas de rimes du lyrisme romantique. On peut supposer que là n'était pas son secret idéal, et qu'il eût préféré une poésie plus naïve et plus simple, moins artiste en un mot, et se rapprochant des légendes ou des chansons populaires, qu'il recherchait déjà dans ses promenades à pied à travers les campagnes, et dont il a recueilli quelques-unes. Il aurait au besoin admis l'assonance pour alléger la rime trop lourde à l'oreille, selon lui, à cause de cette monotonie ennuyeuse reprochée souvent à la versification française. Ces idées, que Gérard ne mit pas en pratique, étaient aussi celles de Gozlan, qui fit dans *l'Europe littéraire* une sorte de poésie assonante sur un concours de village avec son coq aux ailes peintes et ses poids suspendus qui tentent la patte des chats.

Puisque maintenant on recherche les moindres pages de Gérard, et qu'on essaye de lui créer toute une série d'œuvres posthumes qu'il renierait assurément, — car ce charmant paresseux qui fit dans sa vie une si large part à la fantaisie, au rêve et au loisir, ne voudrait pas avoir tant travaillé après sa mort,—il ne serait pas hors de propos d'indiquer, d'après nos souvenirs, des œuvres plus réelles et plus authentiques qui semblent perdues ou ignorées, car nous ne les avons vues reproduites nulle part. Une comédie en un acte, en vers, où figuraient Molière et sa servante Laforêt; un mystère ou diablerie en vers de huit pieds dont nous avions fait le prologue, et qui avait pour acteurs principaux Satan et un ange jouant ensemble des âmes aux dés; un drame en prose, *Nicolas Flamel*, dont quelques scènes, se passant sur la tour Saint-Jacques, ont été insérées dans *le Mercure* de l'époque; plus, un autre drame en vers, *la Dame de Carouge*, en collaboration avec nous-même, qui était basé sur cette idée d'un esclave sarrasin ramené des croisades et introduisant dans le donjon féodal les passions farouches de l'Orient. *La Dame de Carouge* ne fut pas jouée, et ce que le manuscrit est devenu, nous l'ignorons. Gérard le trimballa longtemps dans ses poches, où tout entrait, mais d'où rien ne sortait, comme ce tiroir du diable où Gœthe serrait ses vers et qui garda si longtemps le *Second Faust*. Notre Sarrasin Hafiz était le précurseur d'Yaqoub, mais il ne lui fut pas donné de montrer aux feux de la rampe sa figure teintée de jus de réglisse comme celle d'Othello.

Dès cette époque, Gérard commençait à rouler dans son esprit deux grands drames, l'un moderne, philosophique, l'autre oriental, biblique et social.

Le personnage principal du drame moderne était un médecin ambitieux qui dans son art trouvait de terribles ressources pour arriver à ses fins. C'était une sorte de Borgia en habit noir et en cravate blanche, et, en outre, un assassin scientifique comme Eugène Aram, qui sacrifiait des victimes à l'éclaircissement de quelque point obscur de son art. Il avait aimé une pauvre femme qui l'avait repoussé, et, à la scène de séparation, résolu à devenir riche, il lui disait cette phrase restée dans notre mémoire : « Cet or, comment vous le faut-il? taché de sang ou taché de boue? » Cette pièce, pleine de scènes remarquables, a-t-elle jamais été finie? Nous n'en connaissons que des fragments et le scénario que nous raconta Gérard, qui essayait volontiers ses idées dans la causerie, et, pour cet usage, on peut dire qu'il ne regardait pas beaucoup au choix de l'auditeur. Il parlait devant le premier venu, comme il eût fait devant Victor Hugo, Sainte-Beuve ou Balzac. Il éprouvait le besoin d'ébaucher sa pensée avant de l'écrire, et d'en faire l'épreuve sur un être quelconque, même *in anima vili*.

THÉOPHILE GAUTIER.

(La suite au prochain numéro.)

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite [1].)

LA MAISON DE PILATE

Bobazon frappa tout doucement sur le boursicot qui pendait à sa ceinture, en dedans de ses chausses.

— Cela s'arrondit, prononça-t-il avec un inexprimable accent de tendresse; cela se pelotte... c'est le pain de mes vieux jours et le bien-être de toute ma petite famille!...

— « Tiens! tiens! » s'interrompit-il, voilà bien ce qu'ils diront tous, là-bas, Félix, Bonifaz, Zaime, Benito, Crabron, Cristina, Genuefa et dame Carlota, la duègne de notre défunt alcade, « tiens! tiens! voici le seigneur Bobazon qui a fait fortune à la cour! Il a de quoi acheter tout le pays, le seigneur Bobazon! Il est jeune encore et bien tourné... quelle fille noble aura la chance de devenir la senora Bobazon? »

A quelques cent pas de lui, sous l'impénétrable couvert des bosquets de Pilate, un accord de guitare vibra fortement.

Il eut un rire dédaigneux et haussa les épaules.

— Non, non, non, dit-il par trois fois, ce n'est pas moi qui ferai la folie de tomber amoureux... J'ai l'exemple de mon maître Mendoze, qui est devenu le roi des nigauds depuis que l'amour lui a tourné la cervelle... Mon père disait : « Les écus courent après la première pistole... une aubaine en appelle une autre. » Depuis que j'ai fait ce bon marché au pays, les douros pleuvent dans mon sac... Voici Pepino et voici Micaja! je les ai vendus trois fois chacun, quoiqu'ils ne m'aient rien coûté... mais la plus innocente des femmes me vendrait à mon tour. Je resterai garçon!

Il préparait en ce moment la dernière tranche de sa miche et la dernière bouchée de son lard, avec le même soin sensuel qu'il avait mis pour les premières. Ce fut avec un plaisir toujours nouveau qu'il les engloutit dans sa large bouche.

— J'en connais diantrement qui se reposeraient maintenant, reprit-il; la soiree est chaude et j'ai sommeil... Mais j'ai aussi de la besogne; il faut que je sache un peu ce qui se passe ici près... Bien m'en a pris déjà d'écouter et de voir... Un secret est comme un lièvre, dont il suffit d'entrevoir le bout de l'oreille... Je n'ai pas un seul de leurs secrets, mais j'ai mes poches pleines de bouts d'oreilles. Broute, Micaja; prends ton repas, Pepino. S'il arrivait malheur à mon jeune maître, je vous renverrais demain... Faites-vous de belles panses, mes bijoux, pour augmenter d'autant le magot du seigneur Bobazon!...

Il passa les bridons dans la fourche d'une branche morte, et s'enfonça dans le fourré à pas de loup.

En quittant l'Alcazar quelques heures auparavant, Mendoze s'était absolument refusé à prolonger la scène de reconnaissance entamée par le fidèle Bobazon. Bobazon, toujours docile, essuya ses larmes et suivit son maître à distance. Mendoze et le saint Esteban, roi des gueux, etaient sortis ensemble par la porte des Bannières. Ils marcherent longtemps côte à côte, dans les rues étroites et sombres qui entouraient alors le palais des Césars.

Ils avaient profité du tumulte pour s'éloigner inaperçus. Ils évitaient la foule qui suivait les grandes voies en repassant bruyamment les faits de la soirée. Nous n'avons pas besoin de dire que notre Bobazon était tout oreilles, mais chaque fois qu'il essayait de se rapprocher, la voix sonore et grave du roi des gueux lui ordonnait de se tenir au large.

Les deux compagnons s'entretenaient d'ailleurs tout bas. Bobazon, malgre sa bonne envie, ne put saisir que les derniers mots de leur conversation.

— Ami Mendoze, disait le saint Esteban, les voiles vont tomber et vous ne resterez pas longtemps dans les nuages... L'homme qui vous a renié ce matin vous tend la main ce soir et vous appelle son fils chéri; n'essayez pas de trouver le mot de cette énigme. Vous êtes de ceux qui ont leur étoile au ciel... Le danger est autour de vous, mais vous avez bonne âme et bon bras... Souvenez-vous que le père de celle que vous aimez n'a que six mots dans sa devise ... *mas el rey que la sangre!*... La voix du sang vous parlera bientôt peut-être; ecoutez la voix de l'honneur... allez à votre devoir et que Dieu vous garde!

Le saint Esteban disparut à l'angle d'une ruelle, et Mendoze revint vers Bobazon. Celui-ci put remarquer que son jeune maître était en proie à une grande agitation. Il n'osa l'interroger, bien que les paroles de la devise si connue lui donnassent fort à supposer.

Il était tard. Mendoze, pensif et comme absorbé, suivait au hasard la rue où le saint Esteban l'avait quitté, lorsque le carillon sonna onze heures de nuit.

— Dans une demi-heure, dit-il en s'arrêtant brusquement, il faut que tu sois avec deux bons et forts chevaux à la poterne du jardin de Pilate qui donne sur l'abreuvoir du Cid-Abdallah. Tu trouveras la poterne entr'ouverte; tu feras entrer tes chevaux et tu attendras.

L'or chantait dans la poche de Mendoze : Bobazon tendit la main et reçut une poignée de pistoles.

C'etait, en son genre, un esprit droit, à qui l'idée venait tout d'une pièce. Il partit en courant pour témoigner son zèle. Au détour de la rue, il s'arrêta et se mit à marcher doucement, allure qui convient aux méditations fécondes.

Micaja! Pepino! pauvres exilés des fraîches prairies que verdit le cours sinueux de la Mabon, vous dormiez dans un coin de Puchero, près de vos mangeoires vides, le flanc sur la terre dure recouverte de quelques brins de paille! Vous rêviez sans doute aux gras pâturages de l'Estramadure et vous hennissiez au souvenir de ces plaines immenses où les juments foulent indolemment l'herbe humide et longue!

Deux coups de pied vous éveillèrent. Vous connaissiez ce langage et ces caresses. Vous vous dressâtes sur vos jambes maigres avec une docilité résignée, et vous tendîtes vos têtes tristes, que Bobazon coiffa du bridon volé en même temps que vous-mêmes.

Les gueux buvaient et festoyaient à l'autre bout du Puchero, celebrant la victoire de la confrérie reintégrée dans tous ses droits et privilèges.

Bobazon regretta sincèrement sa part du festin, mais le devoir avant tout! Il monta sur Pepino et tint Micaja par la bride. A ceux qui lui demandèrent : Où vas-tu? il répondit d'un ton de mauvaise humeur :

— Les chevaux sont comme les hommes, ils ont besoin de manger. Pensez-vous que des bêtes pareilles, habituées à être choyées, peuvent se passer de l'abreuvoir?

Une fois hors de l'enceinte de la Grandesse, il prit le trot et put arriver à l'heure dite devant la poterne. La poterne était entr'ouverte. Il entra et attendit.

1. Voir les numéros 583 à 670.

Mendoze devait être là, sous le couvert; Bobazon le sentait; mais il n'acquit une certitude qu'après le douzième coup de minuit, tinté aux horloges des alentours. Ce fut alors seulement que le premier accord de guitare résonna sous les bosquets.

— Nous y voilà! pensa Bobazon en tirant son souper de sa poche. Jusqu'au cou dans la chevalerie! Je suis l'écuyer de don Quichotte... Songeons à entretenir l'estomac en attendant notre île!

Il y avait entre les signaux de longs intervalles. Ce fut seulement quand son repas fut fait, solidement et à loisir, que notre Bobazon songea à satisfaire sa curiosité intéressée.

Dès les premier pas qu'il fit sous le couvert, la chair de poule lui vint, parce qu'il entendit autour de lui les feuilles sèches bruire. La nuit était fort noire sous ces épais ombrages, mais de temps en temps la lumière de la lune argentait quelque étroite éclaircie. Bobazon se guidait par la connaissance sommaire qu'il avait prise du terrain dans la matinée, en regardant par la grille ouverte sur la rue. Il cherchait à tâtons ce pavillon mauresque d'où partait une large route qui descendait vers la maison de Pilate. Mais la nuit change singulièrement l'aspect des lieux accidentés et boisés. Au bout de trois minutes, le prudent Bobazon errait à l'aventure, complètement perdu dans ces sentiers qui allaient s'obstruant sans cesse davantage, qui tournaient, qui se mêlaient et qui semblaient dessiner sous l'ombre épaisse un inextricable labyrinthe.

Au bout de cinq minutes, il eût été incapable de retrouver son chemin pour gagner la poterne. Ce fut du reste ce qu'il essaya, car la frayeur le talonnait sérieusement. Il croyait entendre tout autour de lui des pas qui s'étouffaient dans la mousse, et mille voix étranges lui envoyaient de loin leurs murmures. A chaque instant il ouvrait la bouche pour demander : Seigneur Mendoze, est-ce vous?

La terreur paralysait ses lèvres. Ce n'était peut-être pas Mendoze.

Bobazon ne chantait plus d'antiennes à la mémoire de son père, ce partisan éclairé de la curiosité; la curiosité, source de sa fortune, commençait à lui paraître pleine d'inconvénients et de dangers.

Un drame allait se passer dans ces mystérieuses ténèbres; il le savait. Quel drame? A chaque pas son pied pouvait tomber dans l'embûche préparée. Ses yeux éblouis voyaient briller dans le noir des yeux brûlants et de froides épées. Il éprouvait par avance l'angoisse d'un homme qu'on bâillonne et qui se tord sous les poignards levés.

Qu'était-il venu faire dans ces bosquets maudits?

Une lueur perça tout à coup le feuillage, puis deux, puis quatre.

Tout donne la chair de poule à qui a commencé de trembler. Les dents de Bobazon claquèrent convulsivement.

Elles étaient immobiles, ces lueurs, et formaient, de loin, une sorte de carré long. Bobazon les vit un instant portées par quatre pénitents affublés des sinistres costumes des auto-da-fés; — puis elles marchèrent, pour lui, tenues en main par des femmes en deuil. — C'étaient des cierges de funérailles, — puis encore Bobazon vit au-dessus les longs chandeliers noirs des messes du deuil.

Il n'osait plus ni avancer ni reculer.

Les feuilles crièrent; le vent coucha les quatre flammes qui pâlirent. Une ombre noire et de taille gigantesque se dessina vaguement dans l'obscurité. Elle s'arrêta derrière les quatre flambeaux. Bobazon distingua une longue figure livide; puis l'ombre passa lentement, éclairée par les quatre flammes qui se relevaient.

Elle venait droit à Bobazon, qui se jeta à plat-ventre sous un buisson, cachant sa tête dans les feuilles. Il ne voyait plus l'ombre, mais il entendait son pas grave et mesuré qui devenait à chaque instant plus distinct. L'ombre approchait, l'ombre était là, si près que Bobazon faillit mourir en sentant les plis de son manteau qui frôlaient sa jambe en passant.

Puis le pas s'éloigna comme il était venu, et le silence régna de nouveau.

Les quatre cierges brûlaient toujours.

Tout à coup le bruit d'une porte qu'on ouvre vint jusqu'aux oreilles de Bobazon. Il se releva sur ses genoux, et découvrit, au travers des branches dépouillées d'un lentisque tué par les lianes, la ligne carrée de la maison de Pilate. Une silhouette se détacha : une femme vêtue de blanc, qui étendit ses deux bras comme pour bénir.

Le rond lumineux d'une lanterne sourde se montra en même temps au rez-de-chaussée et descendit le perron.

Cette fois Bobazon eut dans tout son corps grelottant une bonne sensation de chaleur. Il n'y avait plus là rien de fantastique ni de surnaturel. Femmes qui sortent la nuit rentrent dans le domaine rassurant de la comédie. Bobazon avait reconnu deux femmes enveloppées de mantes noires.

C'était une affaire d'amour. Il comprenait la présence de Mendoze, la poterne entr'ouverte, les deux chevaux et même le signal. Restaient, il est vrai, ces quatre flambeaux qui continuaient de briller patiemment, et l'ombre au long manteau; mais ces deux femmes, avec leur lanterne sourde égayaient la situation. C'était pour Bobazon la première lueur de l'aube, devant laquelle fuient toutes les nocturnes épouvantes.

Bobazon se cacha derrière un gros arbre, sûr qu'il était de retrouver son chemin à l'aide des belles aventurières. Il se sentait, ma foi! tout gaillard, et surprenait en lui-même des pensées presque galantes. Dans tous les bons contes, l'écuyer participe plus ou moins aux honneurs amoureux du chevalier errant. Si le maître courtise la maîtresse, le valet s'entend avec la suivante. L'une de ces charmantes coureuses de nuit était sans doute la camériste de l'autre. Bobazon frotta ses deux grosses mains, oubliant les réflexions morales et philosophiques qu'il avait faites en dévorant sa miche graissée de lard.

Les deux mantes noires se dirigèrent d'abord vers le massif où brûlaient les quatre cierges; mais, au lieu de passer auprès tranquillement, comme avait fait le fantôme, elles se détournèrent en pressant le pas.

— Elles ont peur, se dit Bobazon, qui eut un petit frisson par contre-coup; il y a plus d'une histoire sous jeu dans ce diable de bosquet!

Les deux femmes effrayées allaient à travers bois. Au moment où Bobazon craignait de les perdre de vue, l'œil de la lanterne sourde brilla à vingt pas de lui, et il n'eut que le temps de faire le tour de son arbre.

Elles passèrent. Il y en avait une qui marchait péniblement et qui semblait prête à défaillir. L'autre la soutenait et lui disait : Courage!

Bobazon les suivit dès qu'elles furent dans le sentier. Malgré les précautions qu'il prenait, elles se retournèrent plusieurs fois au bruit de ses pas.

La lanterne sourde s'éteignit tout à coup, et Bobazon entendit la voix de Ramire qui disait :

— Me voici. Rassure-vous, dona Isabel, vous n'avez plus rien à craindre.

— Oh! oh! pensa Bobazon, c'est la Medina-Celi!... Ce Mendoze, avec son air timide!... S'il gagne cette partie-là, je ne donnerais pas ma place pour cent mille réaux!

Un rêve l'éblouissait comme une fusée qui éclate tout à coup. Il se voyait au beau château de Penamacor, comme un rat dans un fromage, taillant, rognant, et enflant son beursicot d'heure en heure; il était intendant : c'était une bénédiction.

Il n'eut pas le loisir de savourer longtemps ces délicieux espoirs. Mendoze avait entraîné Isabel vers la poterne.

— Nos chevaux sont ici, dit-il.

Et presque aussitôt après, il appela.

— Bobazon! Bobazon!

— Présent, maître! répondit celui-ci, qui avait joué des jambes et qui déjà détachait les bridons de Micaja et de Pepino; voici les deux bêtes que j'ai eu bien de la peine à me procurer à cette heure de nuit, dans une ville où chacun ferme sa porte à double tour par crainte des coups de mousquets... J'y suis du mien... mais quand on sert un seigneur tel que vous...

— Trêve de paroles!... Senora, daignez vous aider de moi.

Mendoze mit un genou en terre. Le petit pied de la Medina-Celi toucha en frémissant cet appui. La lune était sous les nuages, le vent redoublait; une obscurité complète enveloppait la scène.

Bobazon entendit plutôt qu'il ne vit Mendoze enfourcher l'autre cheval.

— Ouvre la poterne! ordonna le jeune cavalier.

Gabrielle baisait la main de la Medina et y laissait une larme.

Bobazon, cependant, s'approchait de la poterne, au milieu d'un silence solennel et profond. Le battant vermoulu roula sur ses gonds en gémissant, et le vent du dehors s'engouffra dans le jardin.

Mendoze sortit le premier, tenant le cheval d'Isabel par la bride. Il était monté sur Micaja. A peine le pauvre animal eut-il fait trois pas vers les sentiers qui traversaient le quartier brûlé, qu'il poussa un grand gémissement, et s'abattit court, les deux jarrets tranchés par un coup de cimeterre.

— Trahison! criait en même temps Gabrielle.

Mais sa voix fut couverte aussitôt par un concert de sauvages clameurs. Il se fit comme une immense ondulation dans les ténèbres. Un flot noir monta de tous côtés. La Medina chancela sur sa selle, parce qu'une main brutale venait de saisir le pan de sa mante.

Gabrielle, entendant sa plainte, s'élança au milieu de cette sombre foule où tous les visages étaient noirs. Elle se sentit retenue. Un cri lui échappa.

— Mon père!

— Silence, dit l'oidor, qui lui serrait les poignets.

La pression fut si violente que Gabrielle tomba sur ses genoux.

Au premier bruit, Bobazon avait refermé solidement la poterne, comme un brave garçon qu'il était. Le mur était solide. Il eut ce moment de joie que l'homme éprouve, au dire du poëte philosophe Lucien, en se sentant tout près d'un danger qu'il ne partage point.

Des cliquetis d'épée se mêlèrent bientôt aux cris et aux murmures. On se battait.

— Mon pauvre maître Mendoze, se disait Bobazon, doit être seul contre tous. Il ne l'a pas volé! Semez le vent et vous récolterez la tempête!

Il écouta. On se battait toujours. Des lueurs se montrèrent au travers des fentes de la porte.

Bobazon, malgré la peur qu'il avait, grimpa dans un arbre afin de voir par-dessus le mur, son pied touchait le faîte de la muraille, ses mains s'accrochaient aux branches.

Quand son regard avide plongea sur la place de l'Abreuvoir, il ne vit d'abord qu'une infernale et turbulente mêlée. Une noire cohue se pressait autour de deux chevaux, dont l'un était debout encore, portant dona Isabel échevelée, et dont l'autre gisait dans une mare de sang.

On criait :

— De par le roi!

D'autres clameurs répondaient :

— Au nom du très-saint tribunal!

Et les cliquetis de fer grinçaient, on ne savait où dans cette sombre bagarre.

Mais des lueurs s'allumaient de l'autre côté de la place et forcèrent les yeux de Bobazon à quitter le lieu de l'action principale. Il y avait des torches qui couraient en secouant leur crinière de fumée; derrière l'abreuvoir et à la porte même de Trasdobio, un groupe vivement éclairé sollicitait le regard.

C'était d'abord un cavalier, dont le brillant costume se montrait sous son manteau d'alguazil soulevé par l'orage; il portait un masque de velours dont sa main gantée serrait la barbe sur son menton.

C'étaient ensuite deux pauvres diables, dont l'un avait la bouche fermée par un bâillon. Bobazon les reconnut tout de suite pour ces deux créatures aux allures de bête fauve qu'il avait vues le matin, à cette place même, et qui avaient dérobé les sacs de son.

Le cavalier masqué leur parlait avec menace. Ils mirent le couteau à la main. On ôta le bâillon de celui qui avait la bouche close et on les lâcha comme des chiens démuselés.

Bobazon les perdit aussitôt dans la foule, où ils se jetèrent tête baissée.

Il chercha son maître. Il vit à la lueur rapprochée des torches un cercle flamboyant : c'était l'épée de Mendoze.

Mendoze était monté sur le ventre du pauvre Micaja, mort au bont de son sang. D'une main il tenait toujours la bride du cheval d'Isabel; de l'autre il faisait face à dix épées. Il y avait déjà autour du cheval des cadavres qui formaient rempart.

Mendoze se tenait droit et ferme; sa tête était haute; ses cheveux, rejetés en arrière, volaient au vent. Pour la première fois de sa vie, notre Bobazon se sentit le cœur élargi par un mouvement qui ne se rapportait point à lui-même. Le sang lui monta au cerveau, tandis qu'un frisson inconnu courait le long de ses veines. Ses narines s'enflèrent, ses rudes cheveux frémirent sur son crâne, ses mains crispées broyèrent la branche où il s'accrochait.

— Saint patron! gronda-t-il, c'est beau d'avoir du cœur!... mais ils sont trop contre lui, les lâches coquins! Ils vont me le tuer!

En ce moment les assaillants reculaient découragés par les brèches que Mendoze avait faites dans leurs rangs. Bobazon avait bonne envie d'applaudir, mais sa vaillance toute neuve n'allait pas encore jusqu'à l'action. Elle se bornait à toute sorte de souhaits en faveur de Mendoze. Louons Dieu! c'était un premier pas. Il y eut des héros qui partirent de plus loin.

— Ferme! ferme! disaient cependant ceux qui étaient trop éloignés pour craindre la terrible rapière de Mendoze.

— En avant! poltrons! en avant!

— Avez-vous peur d'un seul homme?

— D'un enfant qui n'a pas encore de barbe!

— Poussez! de par le roi!

— Gagnez la prime promise à qui prendra l'assassin de Palomas.

— Le premier qui le saisira au collet aura les cent pistoles!

— Ah! pensa Bobazon avec mélancolie, il est perdu si on parle de pistoles!

Le flot se rua en effet de plus belle. Les torches éclairaient le scène maintenant; on aurait pu compter ces noirs visages qui grouillaient autour de la mâle beauté de Mendoze. Dona Isabel avait fermé les yeux, et sa tête charmante s'inclinait, couverte d'une mortelle pâleur, sur la crinière de Pepino.

Mendoze ne répondait point aux clameurs de la foule. C'était son épée qui parlait. Il était comme le lion qu'ils appellent aussi le Cid, là-bas, dans les sables brûlants du désert africain, comme le lion attaqué par une armée de sauvages chasseurs, et qui tombe parfois, non pas en vaincu, mais fatigué de carnage.

Or le lion ne se lasse jamais quand il a sa lionne ou ses lionceaux.

Et dona Isabel était là, plus belle dans l'agonie de son épouvante.

Un instant, Mendoze élargit si victorieusement le cercle qui l'entourait, qu'il aurait pu fuir s'il avait eu un bon cheval entre ses jambes. Sur l'honneur, en ce moment, Bobazon eût donné de sa poche une demi-douzaine de douros pour ressuscîter Micaja. Suivez la marche de ses progrès dans le sentier de l'héroïsme!

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

CAPRERA ET LA MADDALENA

L'île de Caprera est devenue, en quelque sorte, légendaire, depuis que Garibaldi y a élevé son humble demeure, et a promené sa rêverie sur cette grève solitaire, connue seulement de pauvres chevriers et de quelques pêcheurs. Au fond du dessin que nous publions, un peu à droite, on aperçoit la petite maison qui mire ses blanches murailles dans les flots bleus de la Méditerranée. A juger d'après son apparence paisible, on n'imaginerait guère que sous ce toit ont couvé de si violents orages, pour aller éclater ensuite avec un retentissement énorme dans toute l'Europe.

Un étroit chenal sépare le rocher de Caprera de l'île de la Maddalena, laquelle, quoique beaucoup plus considérable, est infiniment moins connue, car aucun personnage politique important ne l'a éclairée d'un reflet de sa célébrité.

Les îles de Caprera et de la Maddalena sont situées sur la côte septentrionale de la Sardaigne, à une faible distance de ce patrimoine royal de la dynastie de Savoie. Un espace de dix milles seulement les sépare de Lungo-Sardo.

Une ligne postale de paquebots italiens unit la petite ville de la Maddalena au port de Livourne. C'est un bâtiment de ce service que Garibaldi parvint à aller rejoindre au large, lorsqu'il s'échappa, il y a quelques semaines, de Caprera,



DÉPART DES CIPAYES DE BOMBAY, POUR L'EXPÉDITION ANGLAISE EN ABYSSINIE; dessin communiqué. — Voir page 7[illegible].



TRAVERSÉE DES CIPAYES DESTINÉS A L'EXPÉDITION D'ABYSSINIE; dessin communiqué. — Voir page 740.

pour aller prendre le commandement des bandes armées qui avaient pénétré dans les États-Romains.

R. BRYON

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Ambigu-comique : reprise des *Chevaliers du brouillard.* — La *King's bench.* — Une prison originale. — Une république de détenus — Le gouvernement, les tribunaux, les *watchmen.* — Exposition des criminels. — Joie et bombance. — Franchise des denrées alimentaires. — Population féminine. — Le café. — Détenus illustres. — Privilége de lieu d'asile. — Un bailli imprudent. — Ruse inutile. — Un acte difficile à digérer. — King's bench et Saint-Gilles. — Variétés de la bohème anglaise. — Jack Sheppard. — Du banditisme au point de vue de la littérature dramatique — Mmes Laurent et Vigne; MM. Boutin et Castellano. — Bouffes-Parisiens : *A la Baguette,* saynète de MM. Chivot et Duru : M. Garneir, Mlle Hélène Monnier. — *La Pupille d'un viveur,* comédie en un acte de M. Jean Robert : Mmes B. Delahaye et Charlotte Dupuis, MM. Howey et Cooper. — *Les Lutteuses,* à propos folie-cascade de MM. Marquet et Delbès : Mme Thierret; MM Lacombe, Oscar et Dumoulin.

A la fin du siècle dernier, il existait aux portes de Londres une prison des plus originales.

On l'appelait la *King's bench.*

En vertu de la loi des extrêmes, la *King's bench* était à la fois une prison pour dettes et un lieu d'asile pour les debiteurs traqués par leurs créanciers.

Figurez-vous une vaste enceinte, la moitié du Champ de Mars environ, entourée d'une haute muraille. Au-dedans, une foule de maisonnettes et de cottages destinés à loger les prisonniers, un grand jardin pour la promenade, une salle de bal et de concert, un jeu de paume, des cabarets, des boutiques, un cercle, un café; — voilà *King's bench.*

Permis à nous d'y pénétrer; car les portes sont ouvertes aux visiteurs et aux amis des détenus, de sept heures du matin à neuf heures du soir.

Au dedans, liberté complète : ni grilles, ni verroux, ni serrures, ni geôliers; pas un uniforme, pas une figure de *policeman.* Le *marshall,* ou directeur de la prison, n'a qu'un droit, c'est d'examiner ceux qui sortent et de vérifier leur identité. Les détenus, au nombre de trois mille environ, sont organisés en république. Le gouvernement se compose d'un président et d'un conseil élus au suffrage universel. Le conseil se réunit toutes les semaines en séance publique, et chaque membre de la communauté, homme ou femme, est admis à y prendre la parole et à présenter ses observations. Les procès civils, les délits, les vols, les violences qui pourraient se commettre dans l'intérieur de la *King's bench* sont jugés par un tribunal de douze jurés statuant sans appel. Le condamné en matière criminelle est promené par toutes les cours et les rues de l'enceinte, avec un écriteau sur la poitrine indiquant le crime qu'il a commis et la peine qu'il doit subir, pendant qu'un crieur fait connaître les motifs de la condamnation et avertit les autres détenus qu'ils aient à se garder de cet homme. Des *watchmen,* à la solde de la communauté, sont chargés de promulguer les décisions du conseil, de crier les heures pendant la nuit, de veiller aux incendies. La police de Londres n'est ni mieux faite ni plus respectée.

D'ailleurs, joie et bombance : le vin, la bière, le gin coulent à flots, d'autant plus abondants qu'au nombre des priviléges dont jouit la *King's bench* est celui de recevoir, en franchise de droits, toutes les denrées alimentaires. Les orgies de Clichy, dont on a tant parlé, n'ont guère existé que dans l'imagination des vaudevillistes. Celles de *King's bench* sont de l'histoire. Ici point de séparation entre les sexes. Un dixième de la population des détenus est composé de femmes, filles ou veuves, car la loi anglaise n'autorise pas la contrainte par corps contre les femmes mariées. Sur ce dixième, la plupart appartient à l'aristocratie galante. — Et ce n'est pas tout : « La vie voluptueuse qu'on mène dans cette prison, dit un voyageur, est encore augmentée par les visites continuelles que font les bonnes amies de ces dames. Il y en a qui restent la nuit et tiennent de véritables orgies dans le jardin, au clair de lune. D'autres, qui n'ont pas de connaissances parmi les prisonniers, y vont sur le soir chercher bonne fortune. Toutes ces choses sont permises, et, ce qu'il y a de plus étonnant, il est bien rare de voir en résulter des débordements punissables. »

Monde assez mêlé, comme on voit, où l'escroc de bas étage, le débiteur malheureux, le faiseur de dupes, le fils de famille débauché, le riche banqueroutier, le petit commerçant rongé par l'usure, la courtisane prodigue, l'artiste imprévoyant, vivent côte à côte, soumis aux mêmes lois, mais libres de satisfaire leurs goûts en proportion de leurs facultés, libres aussi de se grouper suivant leurs affinités d'esprit, d'instincts, d'éducation. Ceux-ci organisent des raouts, des bals et des concerts, ceux-là fréquentent les tavernes, d'autres se réunissent dans l'élégant édifice où est installé le café, soit pour y jouir de la vue délicieuse qu'il offre sur la plaine de Saint-George-Field, soit pour y lire les journaux et les *Magazines,* ou encore pour s'y livrer à des travaux littéraires. « C'est dans ce café, raconte l'auteur déjà cité, que le prédicateur Horne écrivit son excellent ouvrage sur le gouvernement et les lois de l'Angleterre. Wilkes, le fameux agitateur, y forma le plan de sa grandeur future que sa prudente fermeté réalisa ensuite. Rodney y vécut quelques mois avant de se montrer sur le théâtre de la guerre et de faire, par ses exploits, l'admiration de l'Europe entière. » — Et à quoi a-t-il tenu que Fox et Shéridan ne vinssent aussi grossir la liste des hôtes illustres de la *King's bench?*

Cette prison partageait avec le *Fleet,* les *Rules* et le *Verge of the court* le titre et le privilége de lieu d'asile. Malheur au bailli qui se fût hasardé à pénétrer dans ce sanctuaire!

Un jour pourtant il s'en trouva un assez audacieux pour tenter l'aventure.

Il avait reçu d'un riche marchand de la Cité la promesse d'une forte somme s'il parvenait à mettre à exécution un *writ* ou ordre d'arrestation contre certaine jeune et jolie veuve. La dame, prévenue à temps, s'était réfugiée à la *King's bench* auprès de son frère qui y était détenu. Il s'agissait de l'attirer tout doucement vers la porte et de lui en faire passer le seuil.

Le plan était celui-ci : Notre recors devait se donner à la jeune veuve comme l'intendant d'une dame charitable qui, touchée de ses malheurs, avait voulu lui venir en aide. Cette dame, que son rang et sa *respectability* empêchaient de se montrer dans un endroit aussi diffamé que la *King's bench,* attendait la veuve dans son carrosse. Et, en effet, un équipage armorié frété *ad hoc* par le bailli et habité par une drôlesse, sa complice, en habits de riche douairière, attendait à la porte. Lui-même avait pris la tournure et l'extérieur d'un domestique de bonne maison.

Le malheur voulut que la première figure qu'il rencontrât fût celle d'un débiteur sur qui il avait eu plusieurs fois à exercer son ministère. Aussitôt l'alarme est donnée. Ce cri : un bailli! un bailli! court d'un bout à l'autre de la *King's bench.* En un clin d'œil, le malheureux se voit entouré d'une foule menaçante. C'est en vain qu'il cherche à s'excuser. Le *writ* que l'on trouve dans sa poche en dit assez. Il demande grâce, mais il faut un exemple. Les uns proposent l'estrapade, les autres le saut sur la couverture, les plus doux une *savate* vive et animée. Enfin, la majorité décide que le bailli sera tenu de faire amende honorable, de demander à deux genoux pardon à la veuve et d'avaler, en sa présence, le parchemin sur lequel est écrit le *writ.* Il fallut obéir : le parchemin fut immédiatement coupé en petits morceaux et le pauvre diable de recors contraint de les avaler tous jusqu'au dernier.

Je m'étonne que cette anecdote, parfaitement authentique, n'ait pas trouvé sa place dans la partie comique des *Chevaliers du brouillard,* le drame populaire de MM. d'Ennery et Bourget, que l'Ambigu-comique vient de nous rendre ces jours derniers.

Le cadre où se meut leur action, le théâtre des exploits de Jack Sheppard, n'est autre en effet que la *King's bench,* amplifiée, travestie, il est vrai, et poussée à la truanderie et à la Cour des miracles en vue de l'optique dramatique. Les *foot-pad,* les *pick-pocket,* les *high-waymen,* les *house-breaker,* toutes les variétés de la racaille de Saint-Gilles s'y mêlent à la population de la dette. De cette cité à part, ils ont supprimé le côté élégant et policé, les gracieux cottages, les distractions honnêtes et permises; ils ne nous ont montré que le quartier lépreux, les tavernes borgnes, les masures éventrées, les tables boiteuses, toutes poissées de *gin* et de *brandy,* autour desquelles se presse une bohème dépenaillée. Au lieu de la danse des ladies et des *gentlemen* c'est la gigue avec ses déhanchements grossiers, ses piétinements sauvages, ses coups de talon précipités, la danse des hommes du peuple et des marins du port. Mais tout cela est pittoresque, il faut bien en convenir, et l'ensemble du tableau fait songer involontairement à un Hogarth ou à un Callot.

Singulière pièce que ce drame des *Chevaliers du brouillard!* N'essayez pas de l'analyser : elle est absurde à force d'invraisemblances. — Ces mystères de famille dont un bandit seul a le secret, cet enfant qui sert, sans qu'il s'en doute, d'instrument de chantage, ce fils de pendu qui se trouve être le petit-fils d'un grand seigneur, ces filiations basées sur la ressemblance d'un portrait, ces évasions à la minute, ces millions qu'on vole avec la même facilité qu'un portemonnaie, cette armée de bandits qui sort de terre toutes les fois que l'on en a besoin, ce jeune voyou qui est le premier tireur du monde entier, qui envoie en l'air l'épée de ses adversaires ou leur troue le péricarde à coup sûr, ce pickpocket qui fait état de patriotisme, ce monarque qui se déguise en bourgeois pour venir faire la causette avec lui; — tout cela dépasse les dernières limites du fantastique. — Et cependant, telle est l'habileté du metteur en œuvre qu'on ne songe pas à lui demander compte de ses moyens. La variété des tableaux, l'intérêt des situations, l'ingéniosité des rencontres, le comique arrivant juste à point pour détendre le drame, du mouvement, de la verve, une certaine vie factice planant sur l'ensemble, vous dominent, vous entraînent, vous amusent, enchaînent sinon votre esprit et votre cœur, au moins votre curiosité. — Le pivot de la pièce est un jeune malandrin de la pire espèce : il tue, il vole; mais il se trouve que ses victimes valent encore moins que lui. Ce sont des brigands, des traîtres, les ennemis de sa mère, du jeune parent ignoré dont le hasard a fait son ami, son sauveur et son frère d'adoption. Après tout, il ne faut pas trop lui reprocher ses crimes : ils sont moins son fait que celui du sang qui coule dans ses veines, le sang de son père le pendu, ainsi qu'il l'explique lui-même : — et ici nous voyons poindre la théorie de l'*Affaire Clémenceau.* — Les auteurs auront sans doute jugé l'explication nécessaire pour couvrir leur responsabilité. Quant à leur public, cela lui est bien égal. Jack Sheppard est brave, dévoué, il aime sa mère, il a de l'esprit, il tire comme Pons, monte à cheval comme Baucher, fait de la gymnastique comme feu Amoros. A ce prix-là, tous ses méfaits lui seront pardonnés. Les gredins amusants sont toujours sympathiques au théâtre. Voyez don César de Bazan. Comme morale ce n'est pas très-sain peut-être; mais il s'agit bien ici de morale, vraiment!

Mme Laurent est admirable dans ce rôle de Jack Sheppard. Quelle crânerie, quelle aisance, quelle allure superbe et dominatrice! Quelle puissance et quelle variété de moyens, quelle diction nette, mordante et incisive! Son jeu toujours franc, sincère et convaincu, toujours en rapport direct avec la situation. Pas un instant, dans le cours de cette longue soirée qu'elle occupe tout entière, elle n'oublie que le personnage qu'elle représente est celui d'un jeune homme, et ce n'est que lorsqu'elle revient en femme, sous les habits volés par Jack Sheppard à mistress Wood, qu'elle paraît travestie. Voyez encore la scène d'ivresse, comme cela est composé largement, sans tricherie et sans excès! Légère, vive, spirituelle dans la partie comique, Mme Laurent sait trouver, dans les endroits pathétiques, des accents d'une tendresse et d'une émotion irrésistibles. Je ne connais pas pour moi au théâtre de création plus accomplie. C'est du grand art dans un genre secondaire.

Mme Vigne la seconde très-convenablement. Le vieux Boutir a retrouvé dans son rôle de Bluskine son succès d'il y a dix ans. Je ne dis rien de Castellano, qui était enroué et ne m'a pas paru en possession de ses moyens habituels.

La mise en scène a de l'animation et du *brio.* Le décor du pont de Londres a produit de l'effet, mais celui du brouillard est tout à fait manqué.

La gigue est très-bien réglée : il y a là deux paires de clowns hommes et femmes, qui se trémoussent très-agréablement.

~~~ La direction des Bouffes-Parisiens déploie une dévorante activité. Il faut faire attention à ce petit théâtre qui a entrepris de nous rendre l'ancien genre du Palais-Royal et qui commence à y réussir à force d'intelligence et de travail. Sur les trois pièces qu'il vient de nous offrir, deux ont triomphé de haute lutte. Quant à la troisième, qui s'est jouée en lever de rideau devant les banquettes, tout ce que l'on peut dire de plus aimable pour elle et pour ses auteurs, c'est que les banquettes n'ont pas protesté.

Cela s'appelle : *A la baguette.*

Madame Catherine est veuve et n'a conservé qu'un souvenir médiocre du defunt, qui la menait à la baguette. Elle a juré, si elle venait à se remarier, de retourner les rôles : aussi, lorsque son cousin le zouave, un gaillard déterminé, vient poser sa candidature, la repousse-t-elle vivement pour accepter celle d'un pataud des environs. Mais le pataud est doublé d'un poltron, et Catherine, qui sent le besoin d'être protégée, s'empresse de se jeter dans les bras de son zouave.

La malice de la chose est que le zouave a joué le rôle du paysan, sous les habits duquel — tout naturellement — Catherine n'a eu garde de le reconnaître.

Ce vaudeville, d'où s'exhale une vague odeur de rance et de renfermé, n'a d'autre mérite que de nous montrer la grâce de Mlle Hélène Monnier et la souplesse du débutant Garnier, un Levassor en herbe.

Les auteurs sont MM. Chivot et Duru, à qui la direction aura voulu sans doute prouver sa reconnaissance pour le succès de *Forfaits de Pipermans.* — Trop de délicatesse à la clef.

La Pupille d'un viveur, à la bonne heure! Voilà une jolie comédie, pleine de détails spirituels et délicats, ce qui, d'ailleurs, n'a pas lieu d'étonner de la part des deux auteurs, bien souvent applaudis, qui ont eu la fantaisie de se cacher cette fois sous le pseudonyme de Jean Robert.

Le début rappelle celui du *Feu au couvent.* Une jeune fille, sortie tout frais de sa pension, tombe à l'improviste chez son tuteur. Ce tuteur, qui n'est guère plus âgé que sa pupille, mène à grandes guides la vie à la mode : aventures galantes, petits soupers, jeu au cercle, spéculations à la Bourse — avec la ruine dans l'avenir, et pour le présent un duel sur les bras. Notre petite pensionnaire arrive juste à temps pour remettre tout en ordre et sauver son tuteur. Elle évince la cocotte qui le ruinait; elle prévient le duel en amenant l'adversaire à faire des excuses; elle change, par une habile manœuvre, en un heureux coup de Bourse une operation mal engagée et, par-dessus le marché, elle donne à son tuteur, en sa gentille personne, une petite femme non moins instruite, mais autrement sage et fidèle que les princesses de Breda Street.

Ce caractère est l'originalité de la pièce : rien de plus piquant que cette petite pensionnaire qui a dans sa malle des fleurets et des *cartons* de tir, qui connaît à fond les choses de la vie, qui sait ce que c'est qu'une *liaison* de jeune homme, qui raisonne comme un vieil agent de change sur les reports et les primes dont deux sous, qui joue avec le feu sans y brûler ses doigts mignons. Où a-t-elle puisé cette encyclopédie mondaine? Dans les livres et les pièces du jour qu'on lit au couvent, en cachette des sous-maîtresses. Les *Intimes* de Sardou lui ont appris ce que signifie la visite de deux messieurs boutonnés jusqu'au menton, et ainsi du reste. S'il s'est trouvé des lacunes dans l'éducation, les petits cousins des amies les ont complétées. La donnée était assez audacieuse comme on voit, et il ne fallait pas une habileté médiocre pour la mener à bon port.

Il faut rendre aussi justice à Mme B. Delahaye qui a contribué largement au succès par sa gaieté, son jeu pétillant d'esprit, ses allures décidées et mutines sans effronterie. On l'a rappelée tout d'une voix, et ce n'était pas là une ovation banale.

Elle est au reste très-bien secondée par Howey, Cooper et l'excellente Mme Dupuis, pleine de naturel dans un rôle de Caleb féminin.

Les Lutteuses, c'est le dernier mot de la cascade, l'apogée de la haute fantaisie et de la bouffonnerie ébouriffante.

Vous y voyez Mme Thierret, en costume d'athlète, au milieu de l'atelier de modiste, dont elle est le chef, transformé en arène, meublé de trapèzes, d'haltères et de dynamomètres. Mme Merlandier, — c'est son nom dans la pièce, — a la toquade de la lutte, et elle s'imagine de donner aux indigènes de Boulogne-sur-Mer une représentation athlétique à l'instar de la rue Lepelletier. Elle s'est assuré le concours du fameux *Rocher de Saint-Malo,* et elle se fait le biceps en attendant « ce cher rocher. »
~~~

Figurez-vous à présent le mari venant à tomber au milieu de ces préparatifs auxquels il ne comprend rien. Il se met à la place du *Turc* et reçoit sur la tête une grêle de coups de poing. Il s'assied sur un trapèze : la machine remonte et le hisse à douze pieds au-dessus du sol. Le trapèze d'en face remonte à son tour, chargé d'un notaire, et les deux hommes discutent en l'air les clauses du contrat de mariage de Mlle Merlandier. Quoi encore? Le futur arrive et Mme Merlandier l'ausculte et lui fait essayer ses forces. Après le futur voici le notaire avec ses lunettes et son caleçon de bain pour tout vêtement. Mme Merlandier le prend pour l'athlète attendu : elle lutte avec lui et le *tombe*. Le mariage se conclut à travers toutes ces cascades, et le rideau baisse sur un immense éclat de rire.

Mme Thierret est phénomenale Lacombe, le notaire, Oscar, le mari, Dumoulin, le futur, luttent avec elle de fantaisie insensée et d'excentricité burlesque.

Et maintenant, les Bouffes peuvent monter à leur aise et sans trop se presser *le Voyage autour du demi-monde*, leur grande pièce de fin d'année.

GEROME.

LES FÉNIANS DE MANCHESTER

Les mouvements des Fénians continuent à entretenir autant d'irritation que d'inquiétude en Angleterre, surtout depuis que l'on a acquis la conviction que cette association occulte a pu étendre ses ramifications partout où il existe un élément irlandais, et principalement dans les grandes cités manufacturières. On n'a pas oublié l'émotion publique dont les journaux de Londres se sont faits les échos, quand on a appris que les Fénians avaient poussé l'audace, à Manchester, jusqu'à attaquer à main armée, en plein jour, et dans une des rues les plus fréquentées, une voiture qui conduisait en prison plusieurs de leurs chefs dont on venait de s'emparer.

La voiture cellulaire était escortée par des hommes de police résolus et bien armés. Ceux-ci voulurent résister; on se battit à coups de revolver; de part et d'autre, il y eut des tués et des blessés. Les prisonniers parvinrent à s'échapper au milieu du tumulte; mais, en revanche, un certain nombre d'agresseurs furent arrêtés.

C'est leur procès qui vient de se terminer à Manchester; quatre d'entre eux furent condamnés à mort; d'autres ont encouru la peine des travaux forcés; quelques-uns ont été acquittés. Nous n'avons pas besoin de dire que toute la ville de Manchester a suivi avec une attention fiévreuse les péripéties des débats; une foule compacte encombrait les abords de la salle des assises et de la maison d'arrêt, lorsque les condamnés ont été reconduits en prison après leur condamnation. Mais cette fois, les précautions les plus minutieuses avaient été prises pour ôter aux Fenians disséminés au milieu des attroupements, l'envie de renouveler leurs attaques.

L'épisode du retour à la prison est représenté dans ce numéro, d'après un croquis que nous a envoyé notre correspondant de Manchester. Cette scène curieuse est rendue avec la vérité la plus saisissante.

A. DARLET.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Coup d'œil rétrospectif. — Purification des eaux potables. — Scories des mines de Port-Mandri. — Découverte de gisements de diamants et de mines d'or au cap de Bonne-Espérance. — Théorie des phénomènes qui protégent les végétaux contre les froids des nuits. — Nouveau mode de transport par la vapeur. — Nouveaux procédés d'étamage. — Reboisement des forêts de l'Algérie par l'eucalyptus. — Les pluies de cendres. — Le pingouin brachyptère. — Sa rareté. — Son prix. — Ses œufs. — Sa description.

Maintenant que voici terminée l'Exposition universelle à laquelle, pendant sa durée, ces causeries ont été exclusivement consacrées, jetons un coup d'œil rétrospectif sur les travaux scientifiques et industriels les plus importants qui se sont publiés depuis le mois d'avril dernier.

M. C. Scherer, à Freiberg (Saxe), a trouvé un procédé chimique, par lequel les matières organiques et les autres impuretés contenues dans les eaux des rivières se précipitent et peuvent par conséquent en être enlevées.

Il emploie pour arriver à ce résultat une solution de sulfate neutre de peroxyde de fer.

La proportion dans laquelle la solution de sulfate neutre s'additionne à l'eau se détermine suivant la quantité d'impuretés qu'elle contient. Dès que le mélange s'opère, le sulfate de fer se décompose et forme un sel basique insoluble, d'où les particules se précipitent, entraînent avec elles les impuretés tenues en suspension et forment un dépôt sédimentaire, qu'on retire quand il s'est suffisamment accumulé.

A Port-Mandri, une compagnie française s'occupe activement à fondre les scories d'anciennes mines de plomb, dont on extrait jusqu'à trente tonnes de métal par jour. Le produit de cette nouvelle exploitation s'évalue à quinze mille francs par jour, deduction faite de cinq mille francs que coûte la main-d'œuvre, de la dépense première de l'établissement et d'un droit de dix pour cent. On estime que la masse de ces riches scories ne s'épuisera pas avant quinze ans, et se maintiendra à un rendement de sept à douze pour cent, de plomb.

Un journal du cap de Bonne-Espérance annonce que la population s'y préoccupe beaucoup de la découverte qu'on vient de faire dans le voisinage de Colesberg, d'un gisement de diamants. Déjà on en a extrait une grande quantité de ces pierres précieuses, dont quelques-unes s'élèvent à une valeur considérable.

Le premier diamant a été trouvé par une jeune fille, qui l'apporta à sa mère. Celle-ci, n'y voyant qu'un joli caillou, le rendit à son enfant, pour qu'elle s'en amusât. Un fermier des environs remarqua l'éclat particulier de cette pierre, et offrit de l'acheter à la petite fille, qui le lui donna en disant qu'une pierre ne se vendait pas. Le fermier vendit cette pierre cinq cents livres sterling!

On a trouvé également dans la même contrée un grand nombre de grenats, surtout sur les confins du territoire d'Amapoudaland.

Les exploitations de cuivre sont également en voie de succès au cap; des sources d'huile minérale viennent d'apparaître sur les rives de la Gambie, et on a constaté que le district de Colesberg contenait, outre ses diamants, des mines d'ambre et même d'or et d'argent. Voilà donc cette partie de l'Afrique réputée presque pauvre qui devient un véritable Eldorado.

M. Wilson, de Glasgow, a formulé avec une netteté qui lui donne presque les apparences d'une théorie nouvelle les phénomènes qui protégent les végétaux contre le froid des nuits.

Pendant les nuits claires de l'été, les parties supérieures et délicates des plantes émettent, par le rayonnement, jusqu'aux régions élevées de l'atmosphère et dans les espaces célestes, une grande quantité de chaleur.

Leur destruction, déterminée par cette perte de calorique et par la gelée qui la trouverait sans défense, ne serait donc pas retardée de beaucoup d'heures après le coucher du soleil, si une source extérieure de chaleur ne venait compenser la perte qu'elles éprouvent.

Cette source, dans les nuits de vent, provient de la capacité calorifique de l'air qui circule à travers les tiges et les feuilles des plantes.

Durant les nuits tranquilles, elle consiste en la chaleur latente de la vapeur qui se condense en rosée.

Cette vapeur provient principalement de l'air engagé entre les tiges et les feuilles, et par conséquent elle se trouve presque à la même température que les feuilles; la température de la surface de ces feuilles étant naturellement la même que celle de l'air en contact.

Ainsi la température des feuilles ne peut jamais descendre *au-dessous du point de rosée* de l'air qui les touche, et tout le refroidissement qu'elles éprouvent *après* que la rosée a commencé à se déposer sur elles est seulement égal à l'abaissement du point de rosée, provenant de ce que l'air s'est plus ou moins desséché par suite de la condensation de la vapeur qu'il transportait.

L'opacité des nuages, comme Prévost en a fait le premier la remarque, empêche que la surface de la terre ne devienne plus froide qu'eux par suite du rayonnement, à moins qu'ils ne soient très-élevés. Or, ils restent en général à un degré à peu près égal au point de rosée des couches d'air les plus basses. Dans tous les cas, ils se maintiennent généralement assez chauds pour empêcher que les plus fines tiges d'herbe se couvrent très-sensiblement de rosée, et permettent que la température générale de l'herbe et de l'air qui environne celle-ci s'abaisse au-dessous du point de rosée, même pendant les nuits les plus calmes.

Ainsi, les nuages par leur rayonnement, ou le vent en mêlant une couche d'air comparativement épaisse avec la couche qui touche à la terre, empêchent que la température de l'herbe et des parties délicates des plantes ne s'abaisse jusqu'au point de rosée.

Ou bien, quand il n'y a pas assez de nuages ou de vent pour produire cet effet, la rosée commence à se former, empêche la température des feuilles et des fleurs de descendre au-dessous du point de rosée et les protége contre la destruction, à moins que le point de rosée lui-même ne soit au-dessous du point de congélation.

Les journaux américains prônent beaucoup un nouveau mode de transport par la vapeur adopté sur le chemin de fer d'Utique et de Clinton.

La machine et le wagon sont établis sur un même châssis que portent quatre paires de roues, disposées de manière à pouvoir marcher sur des courbes d'un petit rayon.

On assure que les frais de transport atteignent à peine le tiers de ceux qu'exige l'emploi des locomotives ordinaires.

Le poids, comprenant toute la machine, la caisse des bagages, les places pour quarante voyageurs, le charbon et l'eau nécessaires à un parcours de trente-deux kilomètres, ne dépasse point quatorze tonnes, tandis que, pour faire le même service avec un train de locomotive ordinaire, il faudrait un poids de quarante-deux tonnes; il y a donc une économie des deux tiers ou de vingt-huit tonnes.

C'est encore à l'Amerique qu'on doit de nouveaux procédés d'étamage.

On jette dans les vases de laiton ou de cuivre qu'on veut étamer une dissolution de stannate de potasse et de la tournure d'étain; cette dissolution, en se refroidissant, s'attache à l'intérieur des vases et y forme une couche fortement adhérente d'étain pur.

On arrive encore à un résultat analogue par de la limaille d'étain et de l'alcali caustique ou de la crème de tartre.

On mouille d'abord les objets à étamer avec de l'acide sulfurique étendu, et on les lave ensuite avec de l'eau chaude. On les plonge après cela dans une solution d'acide chlorhydrique de cuivre et de zinc, puis dans un bain d'étain auquel on a préalablement ajouté une petite quantité de zinc. L'étamage opéré, on retire les objets et on les baigne dans l'eau bouillante. On complète l'opération en les plaçant dans un bain de sable très-chaud.

On reboise en ce moment les forêts de l'Algérie, si souvent ravagées par les incendies que causent soit l'incurie, soit la méchanceté des indigènes, et déjà on obtient d'admirables résultats par l'emploi de l'eucalyptus.

Cet arbre provient de la Nouvelle-Hollande, où il porte le nom d'acajou sauvage; il a été signalé pour la première fois en 1792 par Labillardière.

Son bois pousse droit comme une flèche; il rappelle le port du mélèze, et sa tige nette et polie ne présente rien de l'aspect tortueux qui rend la plupart des arbres de l'Algérie impropres aux constructions et à la fabrication des navires.

Sa fibre est longue, souple et d'une densité telle, qu'on peut l'employer à tous les usages auxquels s'applique le chêne blanc, si recherché dans les chantiers maritimes et par la tonnellerie et par le charronnage.

Le climat de l'Algérie convient admirablement à l'eucalyptus; cet arbre y pousse comme en Australie, et bientôt il se multipliera partout de lui-même dans la colonie française.

Le Jardin botanique d'Alger livre au prix d'un franc pièce les pieds d'eucalyptus.

M. Stanislas Meunier a, dans un excellent travail, raconté la légende des pluies de cendres et des boues météorites.

En 1560, une pluie rouge tomba sur la ville de Lillebonne en Normandie, et en 1586 un pareil phénomène épouvanta tout le Hanovre, sur lequel s'abattit, pendant plus d'une heure, une pluie sèche, tantôt verte, tantôt rouge, tandis que le ciel semblait en feu et que des détonations se faisaient entendre de toutes parts dans le ciel.

En mars 1813, il tomba en Calabre, en Toscane et dans le Frioul, non-seulement un grand nombre de météorites, mais encore une immense quantité de poussière qui obscurcit le ciel et qui couvrit le sol d'une couche épaisse de plus d'un pouce.

Un témoin oculaire, le professeur Sementi, raconte comment le vent, qui, depuis deux jours, soufflait de l'est, devint tout à coup d'une extrême violence, tandis qu'une nuée étrange apparaissait au-dessus de la mer. Vers deux heures et quart après midi, le vent se calma un peu; mais les nuées qui couvraient la mer et toutes les montagnes commencèrent à obscurcir la lumière du jour et à prendre un aspect de plus en plus menaçant.

Leur teinte, qui, vue de loin, semblait rougeâtre, devint véritablement couleur de feu, ou plutôt de fer rouge. A quatre heures et demie, les ténèbres étaient si complètes qu'on fut obligé d'allumer des lumières dans les maisons: le peuple effrayé se réfugia dans les églises pour y adresser des prières publiques et demander merci à Dieu.

Vers cinq heures, le ciel changea d'aspect encore une fois et devint d'un rouge jaunâtre; la nuit était complète et on entendait le bruit menaçant de la mer, quoique celle-ci fût éloignée de six milles. De toutes parts, en outre, éclataient des gémissements sourds dans les airs que sillonnaient des éclairs.

Alors commencèrent à tomber de grosses gouttes d'eau chargées d'une poudre rougeâtre, que les uns prirent pour une pluie de sang et les autres pour une pluie de feu, car un incendie se déclara aussitôt dans un quartier de la ville. On se crut à la fin du monde : la foule éperdue se prit à courir çà et là en poussant des cris et des hurlements.

Vers la nuit ces effrayants phénomènes disparurent et le calme reparut.

En 1819, il arriva quelque chose d'analogue au Canada, et particulièrement à Montréal. On entendit dans l'air des détonations formidables, l'obscurité survint et une poussière noire tomba partout.

Outre les pluies de poussière que je viens de vous raconter, il est démontré par des faits nombreux que, parfois encore, il tombe, après l'explosion des bolides, des matières pâteuses ou visqueuses, qui constituent une véritable averse de boue.

Spangenberg raconte que, le 6 novembre 1548, à Mansfeld en Thuringe, apparut dans l'air un gros globe de feu qui éclata avec un bruit formidable qui semblait produit par des milliers de coups de tonnerre... Après cette explosion il tomba sur le sol une matière rougeâtre qui ressemblait à du sang coagulé.

En août 1618, la Styrie épouvantée fut témoin d'un pareil phénomène, accompagné de pierres lancées du ciel et tombant avec fracas sur le sol, dans lequel elles s'enfonçaient profondément.

D'après les *Miscellanea Academica naturæ curiosorum* pour 1690, en mai 1652, on ramassa entre Sienne et Rome, à la suite de l'apparition d'un météore lumineux, une masse visqueuse et sanguinolente.

Le 24 mai 1778, un bolide éclata dans l'île de Lethy aux Indes, et, d'après Barchewitz, on trouva recouverte d'une matière gélatineuse la place où il tomba. On observa également en Lusace, sur la terre, une couche de matière visqueuse, ayant la consistance, la couleur et l'odeur d'un vernis bleuâtre desséché.

En juillet 1811, la ville de Heidelberg, à la suite de l'explosion d'un bolide, fut infectée par une pluie gélatineuse et puante; enfin à Amherst, dans le Massachussets, pareil fait se répéta le 13 août 1819.

« Les météorites charbonneuses, dit M. Stanislas Meunier, paraissent donner jusqu'à un certain point l'explication des météorites pâteuses. Une fois mouillées par une proportion d'eau trop faible pour les désagréger, elles acquièrent une plasticité qu'elles conservent en traversant l'atmosphère et en tombant sur la terre. »



LES ILES DE CAPRERA ET DE LA MADDALENA, SUR LA CÔTE DE SARDAIGNE, d'après un croquis du major Fitz-Maurice. — Voir page 735.

On vient de tuer, en France, sur les côtes de Normandie, un oiseau jadis très-commun et devenu aujourd'hui d'une extrême rareté, car M. Ed. Verreaux en a vendu récemment un exemplaire six mille francs.

C'est un pingouin brachyptère en parure de noces.

Le pingouin se trouvait, il y a deux siècles, en grand nombre dans les mers glaciales des deux mondes, et notamment dans le Groenland, dans la baie de Baffin et dans le nord-ouest de l'Islande. Les pêcheurs de morue s'y nourrissaient de sa chair et de ses œufs.

Depuis lors il a disparu.

Trois de ces oiseaux ont été tués, il y a cinquante ans, sur les côtes de Cherbourg, où l'on ne sait comment y expliquer leur présence; l'un d'eux se trouve encore dans la collection de M. de la Mothe, à Abbeville.

Le pingouin brachyptère nichait dans les grandes crevasses et ne pondait qu'un seul œuf, énorme, comparé à la taille de l'oiseau, en forme de poire très-allongée, d'un roux très-clair, ou d'un gris Isabelle, et recouvert de taches et de raies irrégulières, noduleuses; on y remarque en outre des zigzags noirs, plus ou moins foncés et plus ou moins creusés dans la coquille.

On compte à peine quinze exemplaires de cet oiseau dans toutes les collections connues. Le Muséum de Paris en possède, depuis une quarantaine d'années, un mâle en parure de noces.

Les œufs du pingouin brachyptère sont moins rares, et on en connaît une cinquantaine dans les diverses collections de l'Amérique et de l'Angleterre; ils se payent en moyenne mille francs pièce.

Sans doute on finira par retrouver ce grand volatile sur les côtes encore inexplorées ou mal explorées de Kamtschatka et du détroit de Behring. Noir au-dessus du corps et blanc en dessous, comme notre pingouin européen (*tarda*), à l'époque des amours, il se revêt au cou d'une teinte très-foncée, qui s'étend, chez les vieux adultes, en sillons recourbés, sur les côtés de la mandibule supérieure.

SAM. HENRY BERTHOUD.

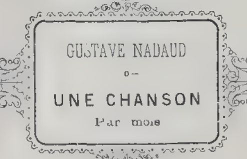
L'EXPÉDITION D'ABYSSINIE

Les correspondances de Bombay annoncent que les troupes indigènes destinées à concourir à l'expédition anglaise en Abyssinie ont commencé à effectuer leur départ. Le défilé, en tête duquel on remarquait un brillant état-major de généraux et d'officiers anglais, a eu lieu avec beaucoup de pompe dans les rues de Bombay. La flotte de transport se compose de huit bateaux à vapeur et douze voiliers portant près de douze mille hommes. Nous devons à l'obligeance d'un officier de l'armée des Indes la communication des deux beaux dessins que nous publions dans ce numéro, et qui offriront, nous n'en doutons pas, un grand intérêt à nos lecteurs. Nous appelons surtout leur attention sur la gravure qui représente le pont d'un navire encombré de cipayes et de chevaux. Rien n'est plus original et plus curieux à la fois. Les troupes se concentrent à Aden, où des campements sont préparés sous les murs de la place. Le rendez-vous général paraît être dans l'île de Massouah, qui n'est



LES FÉNIANS, CONDAMNÉS A MANCHESTER, SONT RECONDUITS EN PRISON; dessin de notre correspondant. — Voir page 73.





BOUTE-EN-TRAIN

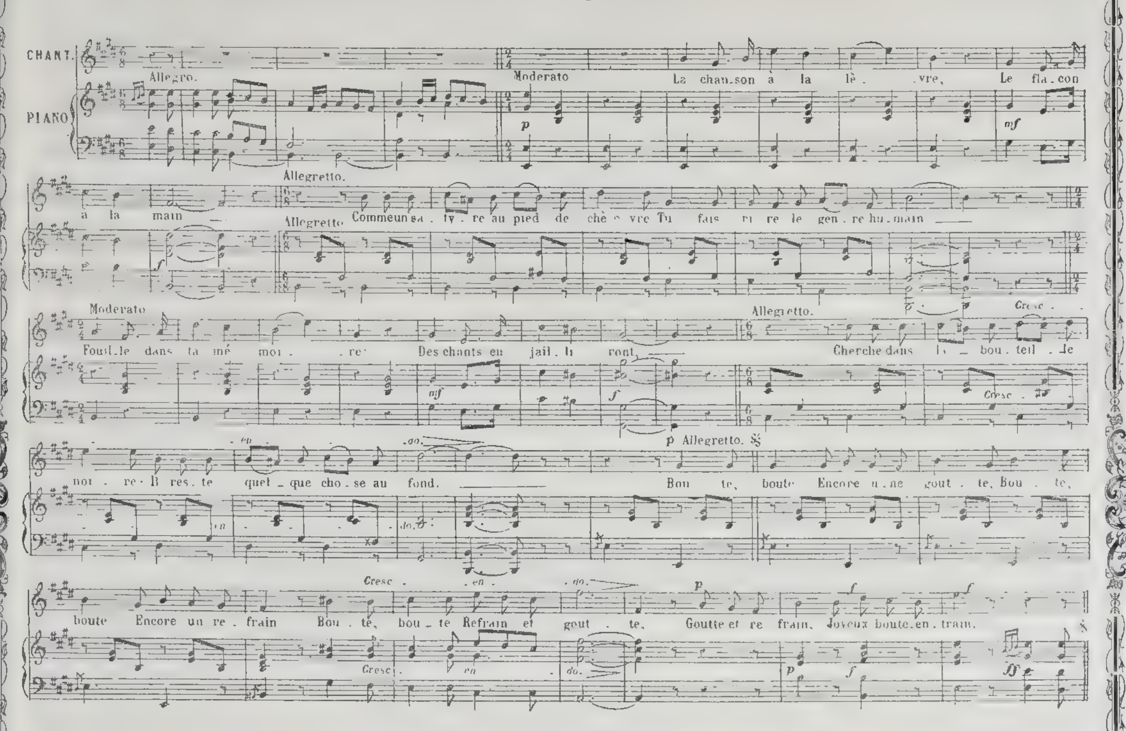
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





I

La chanson à la lèvre,
Le flacon à la main,
Comme un satyre au pied de chèvre
Tu fais rire le genre humain.
Fouille dans ta mémoire :
Des chants en jailliront;
Cherche dans la bouteille noire :
Il reste quelque chose au fond.
Boute, boute
Encore une goutte;
Boute, boute
Encore un refrain.
Boute, boute
Refrain & goutte,
Goutte & refrain,
Joyeux boute-en-train!

II

Volontiers tu te prives
Des modernes banquets,
Où l'on voit quatorze convives
Servis par quatorze laquais.
Mais une table étroite
Où six couverts sont mis..
Serrez le coude à gauche, à droite,
Le verre en main, chantez, amis
Boute, boute
Encore une goutte,
Boute, boute
Encore un refrain.
Boute, boute
Refrain & goutte,
Goutte & refrain,
Joyeux boute-en-train!

III

On dit que la jeunesse
N'est plus jeune aujourd'hui.
Que par toi la gaîté renaisse
Et trouve en nous son point d'appui
Si l'on ne peut sur terre
Inventer rien de mieux,
Restaurons Bacchus & Cythère,
Faisons du neuf avec du vieux.
Boute, boute, &c.

IV

Quand les fleurs sont gelées
Dans le jardin des rois,
On voit s'ouvrir les giroflées
Sur le chaume des pauvres toits.
Dans le vin je préfère
Le goût à la couleur.
Mieux vaut la fleur sans le parterre
Que le parterre sans la fleur.
Boute, boute, &c.

V

Revienne le déluge,
Tu vas, Noé nouveau,
Faire de ton arche un refuge
Pour tous ceux qui n'aiment pas l'eau.
Puis, à ton premier signe,
Sur le coteau mouillé,
Nous irons replanter la vigne
Quand l'arc-en-ciel aura brillé.
Boute, boute, &c.

GUSTAVE NADAUD.

Heugel et Cie, éditeurs.

séparée que par un bras de mer étroit de la côte d'Abyssinie. Notre correspondant veut bien nous annoncer une série d'autres dessins que nous nous empresserons de mettre sous les yeux de nos abonnés au fur et à mesure de leur arrivée.

H. VERNOY

COURRIER DU PALAIS

Un ministre emprunté au Palais. — Coup d'œil rétrospectif sur les procès *Célestine Doudet* et *Pescatore*. — Manière originale d'apprendre sa nomination par le *Moniteur*. — Difficulté de lire un journal dans le cabinet de lecture de la rue. — La plus joviale des principautés. — Combien coûte un œil gauche au prince de Monaco? — Une fausse actrice logée dans un vrai Zodiaque. — Le tapissier de Ponson du Terrail. — La légende [illegible]

Pour le coup, ça ne peut pas se passer comme ça. La politique a beau nous être aussi étrangère que le grand Turc, et nous avons beau la considérer nous-mêmes, dans notre terreur non timbrée, comme l'equivalent de la peste, il faut que nous parlions de la nomination du nouveau ministre de l'intérieur. Nous le ferons par droit de conquête, car nous le lui devons par droit de naissance. M. Pinard est né au Palais, nous ajouterions sur la table de marbre, si la table de marbre existait encore.

Donc, voilà qui est convenu et qui est équitable : quand l'Empereur vient recruter un de ses ministres parmi nos magistrats, nous sommes autorisés à dire, non pas ce que sera le ministre, mais ce qu'a été le magistrat.

M. Ernest Pinard était une des physionomies les plus accentuées de notre Palais. La Bruyère a bien raison de dire qu'un sot ne fait rien comme un homme d'esprit. En effet, M. Pinard aurait eu beau ne pas proférer une parole, qu'il se serait révélé un homme distingué rien qu'à la manière de se tenir, de regarder, d'écouter surtout, chose si difficile, d'après Fontenelle. Tout dans la figure du nouveau ministre respire l'intelligence, la vivacité, disons plus, la malice. Par sa taille, il est de l'école des Thiers et des Louis Blanc. C'est sous-entendre qu'il est petit.

Il semble, en vérité, que la nature, comprenant la valeur de la matière rare qu'elle employait, avait pris à tâche de ne pas la prodiguer. Son allure est tout aristocratique; il a cette pâleur chaude que les peintres espagnols savent donner à leurs portraits si expressifs. Un œil plein de finesse semble aiguiser le trait qui part d'une bouche railleuse, porté par une voix métallique qui le fait pénétrer. L'éloquence de M. Pinard a le tranchant et l'éclair de l'acier. Elle est lumière et force en même temps. Elle se joue des nœuds gordiens : les choses les plus inextricables, elle les dénoue si vite qu'il semble qu'elle les tranche.

Toutes ces qualités furent mises en plein jour au mois de mars 1855, devant la sixième chambre, présidée par M. Martel, et alors que M. Pinard était substitut du tribunal de la Seine. Il s'agissait d'une institutrice acquittée devant la Cour d'assises et renvoyée en police correctionnelle, pour délit de coups et blessures portés à des enfants confiés à sa direction. Le procès de M[lle] Célestine Doudet avait passionné la France et l'Angleterre. M[es] Chaix d'Est-Ange et Nogent Saint-Laurens, l'un pour la prévenue, l'autre pour la partie civile, avaient lutté comme deux athlètes de la plus entraînante éloquence. Le ministère public fit entendre sa voix avec un éclat et une puissance inaccoutumes. Il produisit une profonde sensation lorsque, s'adressant dans son réquisitoire à la prévenue elle-même, il lui dit :

« Célestine Doudet, vous avez trente-sept ans; vous êtes à cet âge qui n'est plus la jeunesse, mais où on doit toujours la comprendre et l'aimer. Vous arrivez devant nous avec de puissants appuis, d'éclatants témoignages. Vous avez une bonne origine, une intelligence élevée. Voici votre piédestal; je ne veux pas vous en faire descendre. Il est une fonction qui le grandit encore : vous êtes institutrice. Sans doute ces enfants n'étaient pas les vôtres, et vous n'avez jamais puisé ces sublimes instincts de l'amour maternel dans ces terribles angoisses qui accompagnent la maternité ellemême. Mais enfin le premier titre après celui de mère, n'est-ce pas celui d'institutrice? Votre mission n'était pas seulement de les nourrir, de les protéger, de les défendre, de les instruire, elle était de les élever. *Élever!...* ce mot-là est d'une sublimité désespérante; il exprime tout... J'ai dit la mission, et vous savez quels ont été les actes. »

Ce magnifique langage ne pouvait être égalé que par une péroraison du même orateur à propos d'un autre procès célèbre, jugé encore la même année et appelé l'*affaire Pescatore*.

On sait le reste. M. Pinard fut nommé substitut à la Cour impériale de Paris, d'où il passa bientôt, comme procureur général, à celle de Douai. Enfin il fut appelé au Conseil d'État, où l'Empereur est allé le trouver pour le faire ministre.

L'Anecdote, qui est la commère de la Chronique, raconte d'une façon assez piquante la manière dont M. Ernest Pinard fut transporté d'un parquet de province au parquet de Paris.

M. Pinard était allé passer quelque congé de Pâques ou de septembre en 1852 hors de sa ville de Reims. Un de ses amis le rencontra *flânant* dans les rues de Paris.

— Vous êtes allé sans doute, lui dit-il, rendre visite au garde des sceaux?

— Ma foi, non, répondit M. Pinard, et j'ai hâte de retourner à mon poste.

— C'est impossible, mon ami, vous ne partirez pas sans voir votre ministre; vous ne pouvez pas vous en dispenser.

— Diable! ne vous fâchez pas, reprit le jeune substitut; et, puisque vous le prenez sur ce ton, j'irai voir mon ministre.

Il y alla en effet, et fut parfaitement accueilli.

— Vous êtes très-goûté à Reims, lui dit Son Excellence; il ne me revient que des éloges sur votre compte. Nous vous appellerons bientôt à Paris.

M. Pinard, ému, balbutia pour la première fois de sa vie. Il balbutia des remerciments et se retira enchanté de la réception. Mais il n'eut pas plutôt franchi l'antichambre du ministre qu'il se dit à part lui : « Eau bénite de cour! comme on s'y prend! Je me suis cru mouillé un moment. Cette eau grise les têtes les plus solides; n'y pensons plus. »

Deux jours après, il allait partir et prenait le chemin le plus long pour faire durer plus longtemps son séjour à Paris. Il passait rue de la Banque, devant une nouvelle mairie, sur les murs de laquelle, d'après une mesure récente, on avait affiché les pages toutes fraîches du *Moniteur* du jour.

C'était l'aurore de cette publicité murale qui fleurit encore. On était en pleine ferveur de ces cabinets de lecture de la rue, dits les cabinets du Pied de grue et du Bec dans l'eau.

Un petit attroupement s'était donc formé sur le trottoir. M. Pinard s'arrêta machinalement en se disant peut-être : « Puisque j'appartiens à la magistrature debout, je puis bien me permettre aussi la lecture debout. » Et il s'approcha des colonnes; mais elles étaient toutes occupées, surtout la colonne officielle, qui était obstruée par un colosse en discussion avec un gamin qui, pour lire le feuilleton, était passé entre les jambes du géant.

Naturellement M. Pinard, qui n'était pas de taille à dominer ce *grand* lecteur, attendait son tour.

— Lisez tout bas, criait le gamin à son supérieur, vous m'empêchez de rien comprendre à mon feuilleton, avec ça que vous lisez comme une autruche.

— Tais-toi, là-bas, dans ton soupirail, méchant gamin, riposta l'hercule; il me plaît de lire tout haut.

Et il continua en effet : « M. Pinaud, substitut... »

— Quand je vous dis que vous lisez comme une oie, riposta le gamin. Il n'y a pas : « M. Pinaud, » il y a : « M. Pinard. »

— Vraiment! mon ami, fit M. Pinard excessivement intrigué. Continue mon enfant!

Le gamin se retourna vers la personne qui l'interpellait ainsi, et revenant aussitôt à sa lecture :

— Oui, m'sieu; quand je disais qu'il lisait comme un fiacre. Il y a : « M. Pinard, substitut au tribunal de Reims, est nommé substitut... » Quel drôle d'avancement, un substitut qui est nommé substitut!

— Va toujours! poursuivit l'interlocuteur, pressé de mettre un terme à la réflexion de l'enfant.

— On y va, m'sieu; nous disons donc : « M. Pinard, et non pas Pinaud; M. Pinard, substitut près le tribunal de Reims, est nommé substitut près le tribunal de la Seine. »

— De la Seine? En es-tu bien sûr?

— Oui, m'sieu. Eh! tenez! lisez plutôt vous-même. C'est là, première colonne, à la hauteur de la bretelle gauche de monsieur.

En même temps, le gamin offrait obligeamment sa place de lecteur, entre les jambes du géant impassible qui ne bougeait pas. M. Pinard ne put garder son sérieux et son impatience devant le comique et le pittoresque de cette scène.

— Merci! s'empressa-t-il de répondre; voilà pour ta lecture, mon ami. Et parlant ainsi, il glissa une pièce de cinq francs dans la main de l'enfant stupéfait, et il s'esquiva au plus vite pour aller acheter le *Moniteur*.

Bien certainement le substitut d'alors ne prévoyait pas qu'il aurait un jour sous sa direction le journal officiel, qu'il avait eu tant de peine à lire ou plutôt à ne pas lire.

Le ministre nouveau nous a mené fort loin, et encore ne pouvons nous prendre congé de lui que pour un prince. Ce prince est celui de Monaco. La principauté de Monaco m'a toujours fait l'effet du *Charivari* ou du *Tintamarre* des principautés. Je la compare à une sorte de Brives la Gaillarde par la grâce de Dieu. Dans le concert européen, elle doit jouer d'un instrument drolatique tel que le triangle ou le chapeau chinois. Aussi, quand on vous parle de Monaco et de son prince, s'attend-on toujours à quelque chose de jovial et de badin. Quelle chute, quand on apprend devant la première chambre de la Cour, sous la présidence de *Monsieur le Premier*, qu'un fils du prince de Monaco, jouant avec ses camarades dans un séminaire d'Orléans, dirigé par M[gr] Dupanloup, a eu le malheur d'envoyer à un séminariste une pierre, qui a coûté un œil à celui-ci. C'est l'élève Yvonneau qui a perdu l'œil, et sa famille réclamait pour son jeune borgne quinze mille francs d'indemnité, plus une pension annuelle et viagère de six mille francs.

Le prince de Monaco trouva que le borgne n'était pas manchot, et fit offre d'une somme de dix mille francs.

Le tribunal de la Seine jugea que le séminariste demandait trop et que le prince n'offrait pas assez. En conséquence, il condamna son Altesse Sérénissime à payer d'abord la somme de dix mille francs qu'il avait offerte, puis à servir une pension de douze cents francs.

Eh bien, ni le prince, ni le séminariste n'ont été contents du tribunal. Le père du maladroit, le prince de Monaco, qui, à peine âgé de quarante-six ans, est aveugle, a pensé qu'un œil gauche était trop payé au taux fixé par le tribunal. La famille du séminariste, au contraire, déclarait qu'il n'y avait pas là de l'eau à boire, et que c'était pour rien. La Cour a mis tout le monde d'accord en confirmant purement et simplement la sentence des premiers juges.

C'est égal, nous sommes bien loin du sultan des contes arabes, qui des minarets de son palais s'amusait à tirer sur des haillons que de pauvres gens faisaient sécher sur le bord de la mer. Chaque balle faisait son trou; mais chaque trou était une petite fortune, car chaque balle était d'or.

D'une principauté réelle on ne déroge pas en passant à une royauté de théâtre. Donc nous pouvons présenter nos hommages à M[lle] Ponsin, du Théâtre-Français. Cette demoiselle, assure-t-on d'abord, a maille à partir avec la compagnie *le Soleil*. Quelle que soit cette maille, petite ou grande, on la relève aussitôt à cause de la dame et à cause de la compagnie. La dame ne serait pas une comédienne de talent et la compagnie ne serait pas *le Soleil*: elle s'appellerait *la Générale*, *la Mutuelle* ou *l'Urbaine*, que le litige fût passé complètement inaperçu, mais avec le soleil d'un côté et M[lle] Ponsin de l'autre, rien de plus facile que d'éblouir et d'embraser un alinéa. M. Adrien Rocher n'y manque pas dans *le Figaro*, et il brode à cœur joie sur ce thème resplendissant.

Le lendemain on découvre que ce n'était pas M[lle] Ponsin la vraie, mais une homonyme. Trop tard. L'esprit était tiré, et l'esprit est comme le vin. On ne pouvait pas dire aux gens : Ne vous intéressez pas du tout à M[lle] Ponsin, qui est étrangère autant que possible à la maison de Molière. La belle affaire d'ailleurs que la nomination en référé d'un expert chargé de vérifier si dans une maison du *Soleil* la compagnie obstrue l'air, l'espace et la vue d'un appartement loué à cette demoiselle!

Chemin faisant, les chroniqueurs n'en ont pas moins constaté que la compagnie du *Soleil* avait sur terre presque autant de maisons que le grand astre en a dans le ciel. On sait qu'il ne peut pas vivre, à moins de rouler tous les ans dans ses douze domiciles du zodiaque.

Un homme d'imagination disait à ce propos à M. Thomas de Colmar, l'intelligent directeur de la Compagnie :

— Pourquoi, lorsque vous aurez atteint votre douzaine d'immeubles, ne donneriez-vous pas à chaque maison, en votre qualité de soleil, un nom des douze signes du zodiaque?

— Ma foi, c'est une idée originale, reprit le directeur. Mais que d'inconvénients! Comment faire pour ne pas avoir trop d'appartements vides dans la maison de *la Vierge*? Quel ménage consentirait à s'installer dans celle du *Capricorne*, et quel marchand de vins dans celle du *Verseau*?

— Sans doute, répliqua l'inventeur de l'idée. Mais qu'une boucherie serait bien placée dans la maison du *Bélier*, une fruiterie dans celle des *Poissons!* Où des juges et des conseillers seraient-ils mieux que dans le logis de *la Balance*, des associés, des amis, des frères, que dans celui des *Gémeaux*?

— Soit, et j'admets encore qu'un restaurant à cabinets particuliers et à soupers petits ou grands s'accommoderait du signe de l'*Écrevisse*. Je conviens que des arquebusiers, élèves de Chassepot, feraient merveille dans la résidence du *Sagittaire*; mais quel élégant de la veille voudra se trouver assez vieux pour se loger dans l'antre du *Lion*? Le *Taureau* n'aurait d'autres habitants que les athlètes qui *tombent* plus d'hommes que de billets de banque. Et enfin, que faire de la maison du *Scorpion*, à moins de l'écraser pour faire passer un boulevard par-dessus?

Et toutes ces divagations, pourquoi? Parce qu'on a cru que M[lle] Ponsin avait un procès.

Oh! le nom! le nom! quel grand magicien! Eh! tenez, l'autre jour un romancier des plus populaires et des plus féconds, Ponson du Terrail, plaidait devant la cinquième chambre. Le litige était des plus maigres : il s'agissait tout simplement d'une note d'apothicaire présentée par un tapissier. Le tapissier demandait 800 moins quelques francs, M. le vicomte avait fait offrir et déposer à la caisse des consignations 350 francs. Le tribunal a réduit la facture à 550 francs.

L'intérêt n'était donc que dans le nom; mais cela suffisait et au delà pour remplir la cinquième chambre de curieux. L'un des avocats ayant lu une lettre du tapissier dans laquelle celui-ci écrit au vice-président de la Société des gens de lettres : « Veuillez me recommander auprès des belles connaissances que vous avez dans le monde, » l'autre avocat en a pris texte pour raconter que Rocambole a une légende comme Monte-Cristo, et qu'un mot tombé de l'infatigable plume de Ponson du Terrail fait des prodiges de popularité. A ce point que l'auteur ayant eu la fantaisie aussi spontanée que désintéressée de faire dîner Rocambole dans un restaurant du boulevard Saint-Denis, des foules de provinciaux, pendant l'Exposition, se sont portés là pour prendre leur réfection dans la même salle, et, quand ils le pourraient, à la même table que le héros de tant de volumes.

MAÎTRE GUÉRIN.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE DES MOTS

(Suite[1])

BINETTE

Ce ne fut pas un homme de maigre importance en son temps que le sieur Binet, perruquier du grand roi. Il habitait rue Neuve-des-Petits-Champs, et, du matin au soir, tout ce qui voulait être proprement coiffé, soit à la cour, soit à la ville, assiégeait sa porte. Lui, toujours digne, ne cédait pas à moins de trois mille livres tournois une de ces belles perruques in-folio que, de son nom, il avait baptisées *binettes*. Et les élégants de payer avec enthousiasme pour pouvoir s'entendre dire.

— Dieu! la gracieuse, la jolie binette que vous avez là!

Depuis longtemps les majestueuses binettes ne sont plus; mais la verve populaire a conservé le mot — parti de Versailles! — qu'elle applique à présent au seul facies des in-

1. Voir le précédent numéro.

dividus grotesques : « Oh ! la bonne binette ! » C'est la partie prise pour le tout.

Par une figure analogue, nous disons encore d'une ganache : « C'est une perruque ! »

GUIGNON

Il y a, entre les mots *guigner* et *guignon*, un rapport qui ne peut échapper à personne.

Guigner signifie guetter du coin de l'œil; guignon peut donc s'entendre du regard oblique qui résulte de cette façon de considerer les gens. Or, le regard oblique, celui de l'Envie, a, de toute antiquité, passé pour porter malheur.

Le mauvais œil, qui compte aujourd'hui encore de fervents adeptes en Italie, y est bien connu sous le nom de *jettatura*. Jettatura et guignon, ce serait tout un.

JARNICOTON.

Un des jurons de prédilection du bon roi Henri, après *Ventre saint-gris!* de classique mémoire, était : *Je renie Dieu!*

Le père Coton, son confesseur, ayant cru devoir lui faire sentir l'inconvenance d'une telle expression, le roi objecta qu'il n'y avait pas de nom qui lui vînt plus facilement aux lèvres que celui de Dieu, si ce n'est peut-être celui de son interlocuteur lui-même.

— Eh bien, sire, reprit instantanément le bon père, dites donc : Je-renie Coton.

Henri IV ne voulut pas désobliger son serviteur pour si peu, et « Je renie Coton » sorti pour la première fois des lèvres royales devint sous la forme « Jarnicoton » un de nos jurons campagnards les plus bouffons et les plus populaires.

PAUL PARFAIT.

(*Sera continué.*)

COURRIER DES MODES

On voit de très-jolis modèles de chapeaux d'un genre qui fait haute nouveauté.

Mmes Fortin et Besançon, dont le goût est exquis, ont composé des types d'actualité qui seront appréciés par toutes les femmes élégantes. Je crois que, pour bien me faire comprendre par mes lectrices, il suffira de décrire quelques-uns de ces chapeaux.

Un modèle pour toilette parée est en poult de soie blanc, le bord est ruché de satin, sur le milieu, au sommet se trouve une élégante touffe de plumes blanches. Le fond du chapeau s'arrête au chignon, une catalane de blonde blanche perlée part de là et descend sur le cou où elle se découpe en festons, les brides sont en satin blanc.

Un chapeau *Fanchon*, à bords arrondis, est composé de velours nuance *capucine*; au bord il se trouve un bouillon de tulle blanc qui forme capitonnage ayant à chaque creux une pendeloque de perle fine. Une branche de feuillage artistique en velours vert est posée sur le milieu du chapeau et descend avec les brides qui sont en satin capucine.

Un autre modèle pour toilette de visite est en tulle de soie bleu plissé à gros plis et marié à une garniture de satin blanc, posée avec un rare bonheur et découpée en feuille. Sur le côté, une belle fleur-d'eau en velours blanc moucheté de bleu, brides de satin bleu, bavolet de tulle bleu bordé de satin.

Enfin, un très-gracieux patron destiné aux costumes de jeune personne est en velours feutré, nuance gris, forme Louis XV, garni par du velours *natté*, et une plume de même teinte attachée par une agrafe dorée.

J'ai reçu un grand nombre de lettres demandant des explications plus complètes que celles données jusqu'à ce jour sur les machines à coudre. Je conçois tout l'intérêt qui s'attache en ce moment à ces intéressantes machines dont chaque famille désire posséder un exemplaire. J'ai moi-même essayé divers travaux à l'aide des machines à coudre, et je ne regrette qu'une chose; c'est de n'avoir pas assez de temps à leur consacrer.

On ne saurait accorder trop de confiance aux machines Wilcox et Gibbs de la maison Gritzner, boulevard de Sebastopol, 82. Leur mécanisme est des plus simples, une seule leçon suffit pour qu'on en possède tous les secrets. Le travail se fait sans aucun bruit et il comprend tout ce qu'il est possible d'imaginer en points de couture et de broderie. Il faut, bien entendu, changer de *guide* lorsqu'on veut aborder une couture différente, mais tous ces guides sont faciles à adapter, ils sont du reste livrés avec la machine et n'en augmentent pas le prix.

C'est aussi dans les magasins de la maison Gritzner que l'on trouve cette fameuse machine *Bonaz* spécialement destinée à la broderie, et dont le succès a été très-grand à l'Exposition universelle.

J'engage donc toutes mes chères correspondantes à s'adresser, pour plus amples informations, à la maison Gritzner qui leur répondra, non-seulement par des envois de prospectus, mais aussi par des lettres contenant tous les détails possibles, surtout si l'on a le soin d'ajouter que l'on écrit d'après mes indications.

On vante beaucoup l'*Eau de la Virginie*, produit parfumé qui active la croissance des cheveux et leur rend leur couleur naturelle quand ils ont blanchi.

C'est la maison Damas, rue Saint-Honoré, n° 336, qui est propriétaire de cette composition; son succès s'explique par des perfectionnements s'adressant à l'élégance. On n'est jamais flatté de mettre à ses cheveux une eau ou une pommade sans parfum. La régéneration et la recoloration de la chevelure avaient été jusqu'à ce jour privées de cette recherche de coquetterie. Maintenant elles ne laisseront rien à désirer, car l'*Eau de la Virginie* a aussi sa pommade pour complément. Quand on mouille les cheveux après qu'ils ont séché, il est urgent de les réconforter par un corps gras afin de leur rendre la souplesse et de les tonifier. Il faut avec cela les brosser avec soin pour bien enlever toutes les pellicules et veiller à ce que la masse des cheveux ne soit jamais serrée par un cordon, car cette pression agit sur les racines et empêche les bons effets du produit appliqué.

Pourquoi tant de gens ne réussissent-ils jamais à atteindre le but proposé? C'est qu'ils négligent les choses les plus simples, et que, pour arriver à un bon résultat, il faut surtout beaucoup de patience et les soins les plus minutieux.

Plusieurs personnes qui ont employé l'*Eau* et la *Pommade de la Virginie* depuis un mois, à ma connaissance, en ont obtenu des résultats surprenants.

ALICE DE SAVIGNY.

LES THERMES DE CARACALLA

A ROME

Ces thermes furent construits vers l'an 212 de notre ère, par l'empereur Antonin Caracalla; on les nomma les thermes Antoniniens. Tous les écrivains qui en parlent vantent leur magnificence. Olympiodore assure qu'ils contenaient seize cents places pour se baigner. L'epoque de leur abandon n'est pas bien connue; mais il est probable qu'il eut lieu dans le VIe siècle, pendant la guerre entre les Goths et les Grecs, sous Justinien.

Dans les fouilles qui furent entreprises au XVIe siècle, on y découvrit le fameux torse du Belvédère, l'Hercule Farnèse, le groupe du Taureau Farnèse, et la Flora Farnésienne. Au siècle suivant, on mit au jour plusieurs centaines de statues plus ou moins bien conservées.

Pour se donner une idée de la grandeur de ce monument, il faut considerer qu'il mesurait près de trois cents mètres sur chacune de ses faces. Un théâtre avec des gradins était adossé à la colline qui domine les thermes au sud-ouest.

Les travaux de deblaiement ont toujours été continués, et de nos jours ils amènent encore la découverte d'un grand nombre d'objets d'un haut intérêt historique.

X. DACHÈRES.

EXPOSITION UNIVERSELLE.

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

SUR SOCLE BATI ISOLATEUR,

DE MM. HERMANN-LACHAPELLE ET CH. GLOVER.

Parmi les machines qui ont obtenu les plus hautes récompenses à l'Exposition universelle nous devons citer en première ligne les machines verticales exposées par MM. Hermann-Lachapelle et Ch. Glover.

Ces machines, établies avec les meilleurs matériaux et construites avec le plus grand soin, et dont on peut voir d'intéressants spécimens dans leurs ateliers, 144, rue du Faubourg-Poissonnière, sont les seules qui ont atteint toutes les perfections realisables. Leur supériorité sur tous les autres systèmes a été reconnue par les jurys de tous les concours où elles ont paru.

Elles tiennent peu de place : — moins d'un mètre carré suffit à une machine de 1 cheval de force, 1m,50 à une machine de 4 chevaux.

Elles ne demandent aucun frais d'installation. — On les pose sur une pierre d'assise — sans fondation ni bâtisse — et elles sont prêtes à fonctionner une heure après leur arrivée.

Elles peuvent être librement établies dans un atelier quelconque, même lorsqu'il fait partie d'une maison habitée par des tiers (décret du 25 janvier 1865.)

Le foyer est disposé pour recevoir toute espèce de combustible; il donne peu de fumée et utilise tout le calorique.

La puissance vaporisante de la chaudière est très-grande et l'économie de combustibilité considérable. La première personne venue peut les chauffer et les conduire.

Ce sont les moteurs les plus économiques, les plus sûrs et les plus commodes qu'on puisse employer partout où l'on veut obtenir un travail rapide, régulier et productif. Ils mettent à la disposition de toutes les industries manufacturières ou agricoles une force puissante, docile, sans danger, bon marché, aussi facile à installer, à transporter, qu'à conduire.

Ces machines fonctionnent dans les ateliers de la marine et des travaux publics, et dans un très-grand nombre d'établissements : imprimeries, papeteries, confiseries, pharmacies, sucreries, ateliers mecaniques, colléges, communautés religieuses, etablissements thermaux, fabriques de chocolats, de boissons gazeuses, de pâtes alimentaires, filatures, scieries, etc., etc.

Remplaçant avec avantage les manéges et les moteurs à vent, elles conviennent spécialement à tous les besoins d'une exploitation agricole : — mise en action des machines à battre et à préparer la nourriture des bestiaux, — services des distilleries, — manœuvres des pompes élévatoires, d'épuisement ou d'irrigation, — travaux de drainage, — broyage des os, — fabrication des engrais, etc., etc.

Un grand nombre ont été spécialement installées dans des moulins, auxquels elles assurent, seules ou concurremment avec l'eau et le vent, un travail régulier en toute saison.

Les avantages principaux de ces machines sont :

La facilité de leur manœuvre et de leur entretien. Tout y est sous la main; l'accès, l'entretien, le graissage de toutes les pièces sont constamment faciles, même pendant la marche. Il n'est pas besoin d'un chauffeur spécial : un ouvrier ordinaire apprend en quelques heures à les conduire et à les tenir en parfait état.

Le peu d'emplacement qu'elles occupent, grâce à leur disposition verticale et à l'agencement de tous les organes sur le socle-bâti isolateur. La régularité de leur marche, qui s'opère sans trépidation et sans bruit.

PROBLEME N° 76

COMPOSÉ PAR M. LAMOUROUX, DE PARIS



Les Blancs jouent et font mat en cinq coups.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 69.

Solution de l'Auteur.

BLANCS.	NOIRS.
1 D. 7e FD.	1 R. 4eCD.
2 D. 7eCD. éch.	2 R. 5e TD.
3 C. 4eD. éch. déc.	3 R. 4eTD.
4 C. 6eFD. éch. m.	4 . . . .

Autre solution,

1 C. 5eD. éch.	1 R. 4eCD. (A)
2 D. 8eR. éch.	2 R. 3eTD.
3 D. 8eCD.	3 coup quelconque.
4 D. 6eCD. éch. m.	4 . . . .

(A)

1	1 R. 5eFD.
2 C5eTD. éch.	2 R. 4eCD.
3 D. 8eCD. éch.	3 R. pr. C.
4 D. 6eCD. éch. m.	4 . . . .

Solutions justes : MM. le commandant Tholer, à Nancy; Faysse père, à Beauvoisin; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; Lagache, à St-Georges; Anne Frédéric, à Alger; L. M..., à Granville; J. Lesueur, boulevard de Strasbourg; Aimé Gautier, à Bercy; E. Lequesne; H. Godeck, à Monaco; C. Launay et C. Pierson.

RÉBUS



Explication du dernier Rebus :

Veni, vidi, vici. (CÉSAR.)

Tout ce qui concerne l'administration, notamment les envois d'argent, doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, *administrateur de* l'Univers illustré.

Les demandes de renouvellement d'abonnement ou de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une des dernières bandes imprimées.

PARIS. — ... RUE SAINT-BENOIT, 7.

EMILE AUCANTE

La facilité de leur installation, le peu de forces qu'elles exigent pour être déplacées ou traînées. Établies à demeure, elles n'ont besoin ni de bâtisse, ni de construction spéciale. Dans les petites forces, quand elles sont sur train de roues, un homme peut les déplacer aussi facilement qu'une brouette.

La chaudière à foyer circulaire interrompu, commodément assise sur le socle-bâti, est complétement isolée des organes du mouvement, supportés par les colonnes du bâti. Elle est pourvue de bouilleurs qui présentent une grande surface de chauffe à l'action de la flamme qu'ils brisent, et retiennent les gaz distillés par la combustion dans un foyer assez vaste pour qu'ils s'y mêlent intimement à l'air et où règne une température assez haute pour qu'ils se brûlent avant d'arriver à la cheminée. Sa construction est simple; on la nettoie, la répare et la remplace au besoin avec la plus grande facilité.

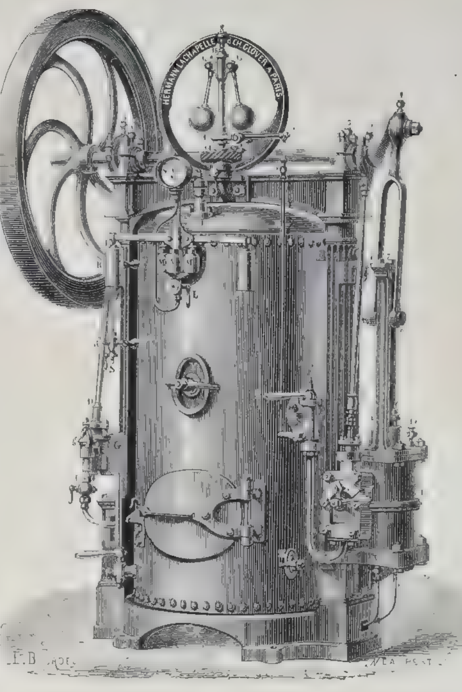
La détente variable dont sont pourvues toutes les machines au-dessus de deux chevaux de force permet de proportionner leur dépense en vapeur, de régler leur puissance et de varier leur vitesse, suivant l'effet qu'on veut obtenir.

Le cylindre est à enveloppe et à circulation de vapeur, ce qui empêche toute déperdition de force par le refroidissement. La fermeture hermétique du piston est formée par un seul anneau puissant, large et épais, qui dure indéfiniment, et épargne les frais, les désorganisations, les perturbations qu'occasionnent les ressorts ordinairement employés et qu'on doit remplacer tous les mois.

Un réchauffeur d'alimentation chauffé par la vapeur d'échappement, jusqu'à 60 ou 80 degrés, est adapté par le bâti de chaque machine, ce qui donne une économie notable de combustible et plus de régularité dans la marche.

Les articulations sont à rotule sphérique et joignent à une extrême solidité l'avantage de supprimer tout frottement. Les serrages sont faits d'après un système particulier. L'arbre de couche et sa manivelle sont forgés d'une seule pièce.

Le foyer intérieur est disposé pour brûler indifféremment le bois, la tourbe, le coke ou la houille. La dépense est proportionnée à la qualité du combustible et à l'effet qu'on veut obtenir.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — MACHINES A VAPEUR VERTICALES
Sur socle-bâti isolateur, de MM. Hermann-Lachapelle et Ch. Glover.

Cette dépense diminue proportionnellement à la puissance de la machine.

Il suffit de 10 à 20 minutes pour le chauffage et la mise en train de la machine. Au bout de ce temps, elle est sous vapeur et prête à prendre sa marche régulière.

Un chauffeur un peu expérimenté brûle tout en fumée, grâce à la disposition du foyer et de l'échappement.

La pompe d'alimentation, entièrement en bronze, est très-simple et fonctionne avec une grande régularité.

Le régulateur à force centrifuge est d'une sensibilité extrême; son arbre vertical, qui sert d'axe moteur aux boules métalliques, fonctionne sur deux pivots, à l'abri de tout dérangement, dans un cercle métallique.

La structure de ces machines permettant d'appliquer les vrais et grands principes mécaniques de Watt et de Woolf, c'est-à-dire une grande course du piston dans le cylindre et une grande longueur de bielles, il n'y a jamais de chocs brusques ou violents qui, dans les machines à mouvements raccourcis, rendent la marche irrégulière, absorbent une grande quantité de la force et provoquent une prompte usure, bientôt suivie d'une dislocation générale.

Tout a été prévu pour empêcher les dérangements et éviter les réparations. La chaudière étant isolée[1], et les organes du mouvement complétement indépendants les uns des autres, chacune de ces pièces peut être enlevée et remplacée en totalité ou en partie, aussi facilement que la roue d'une voiture, sans occasionner le moindre dérangement aux autres parties de la machine. — Avantage énorme, que leur construction spécialé assure a ces seules machines

LOUIS W.

1. « Le cylindre du piston, la pompe d'alimentation, le régulateur et tous les autres organes du mouvement, étant fixés sur le socle-bâti en fonte qui entoure la chaudière, celle-ci se trouve complétement isolée, les inconvenients si grands, qui resultent de la différence de la dilatation des parois des chaudières et des pièces adherentes, les fuites, la dislocation des rivets et boulons que determine la trépidation, vice existant dans tous les systèmes de locomobiles connus, ne sont plus dès lors à craindre. »

(Extrait du rapport du jury de Nantes, exposition 1861.)

LES DERNIÈRES FOUILLES AUX THERMES DE CARACALLA, A ROME, dessin de M. Zielcke. — Voir page 743.

30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
is mois.	4 fr. 50	— 5 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 672 — 30 Novembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

core une idylle ! — La ernière visite à la ampagne dépouillée. — Stenio et le vieux ritique. — La poésie t l'analyse. — A tra-ers champs. — Pour-uite de l'idéal. — Un ieux château. — Les randeurs et les dé-héances du passé. — Un paysage. — Une égende. — Françoise. — La fontaine du vil-age. — Le bain de la marquise. — Un parc lluminé et un nom teint. — La lavandière t le fantôme. — Un gîte comme il y en a peu. — La carte à payer du poëte. — Sur-prise. — Giuseppe.

—Viens aux champs uler d'heureux urs, dit Béranger à chère Lisette.

Le conseil est bon, ne me semble ja-ais meilleur que ndant ces journees automne où la cam-gne, dépouillée u à peu de ses pa-res, sourit encore se fait belle, comme ne malade qui veut 'on la regrette, mme une voya-use qui veut qu'on souffre de son absence et qu'on désire son retour. Pour ceux qui l'aiment, c'est le moment de lui faire une dernière visite, et vraiment j'ignore si les insolentes richesses du printemps, si les excès de verdure et de vives couleurs sont préférables aux poétiques tristesses d'une douce soirée de novembre. Les horizons fuyant dans la brume s'accordent mieux avec ces deux éternelles tentations de l'homme : l'infini et l'inconnu. Les cours d'eau, grossis par la pluie, exhalent de tièdes vapeurs qui donnent des aspects de fantômes aux saules et aux peupliers de leurs rives. Dans les prairies encore vertes chaque brin d'herbe a sa gouttelette. Sur les collines, le feuillage intact des grands chênes ressemble à de gigantesques taches de rouille et contraste avec l'imperturbable teinte des mélèzes et des pins. Répandez sur cette vague esquisse la poudre d'or du soleil couchant, le charme particulier qui s'attache aux choses mélancoliques, l'émotion de l'adieu, l'attrait des souvenirs d'enfance ; vous me pardonnerez, cher lecteur, si, avant de rentrer définitivement dans notre bonne ville de Paris, et d'y enfermer pour six mois notre chronique mondaine, je vous demande encore une heure d'audience rustique entre la saison qui finit et celle qui va commencer.

Viens donc, Stenio ! dirai-je à mon tour ; tu dis que la poésie se meurt, que le monde n'en veut plus, que le public ingrat la repousse, que les libraires la laissent grelotter à

E. LIX — TRICHON

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *ROBINSON CRUSOÉ,* opéra-comique en [illegible] tableaux, de MM. Cormon et Crémieux, musique de M. Offenbach. 3e et 5e tableaux. — Dessin de M. Lix. — Voir [illegible]

leur porte; et cependant, Stenio, tu veux être poëte. Eh bien, ce que Mahomet fit pour la montagne, faisons-le pour ta cruelle idole. Elle ne vient pas à nous; allons à elle, et, pour commencer, plongeons-nous dans cette poesie vivante, qui resterait impérissable quand même toutes les autres périraient.

Vous connaissez Stenio sans l'avoir jamais vu. C'est le jeune homme que nous rencontrons tous sur notre chemin au moment où nous cessons d'être jeunes. Il n'a pas eu encore d'autre chagrin que celui de ne pas trouver d'éditeur; il réchauffe de ses flammes les frimas de la critique; il est l'illusion comme nous sommes l'analyse; la foi comme nous sommes le doute; il adore ce que nous ne savons plus aimer; il croit ce que nous ne savons plus croire. Il nous demande des conseils, décidé à ne suivre que ses rêves. Si l'enthousiasme était exilé de la terre, il se réfugierait dans le cœur de Stenio. Si Stenio n'existait pas, il faudrait l'inventer; car sans lui disparaîtraient les derniers liens qui nous ramènent à l'idéal, et les derniers échos qui nous en parlent.

Nous voilà donc partis : je vous fais grâce des premières étapes du voyage. Nous traversions les sites les plus pittoresques du département de Vaucluse. Nous avions successivement admiré le magnifique pont de la Durance, centre d'un merveilleux panorama formé par l'amphithéâtre des Alpines et du Luberon; la jolie ville de Pertuis, dont le marché, béni des gastronomes, pourrait se charger de défrayer à lui tout seul un menu de Chevet ou une carte des Frères-Provençaux; La Tour d'Aigues, dont les splendides ruines, les caves immenses, pleines, dit-on, de mystérieux trésors, la pièce d'eau, plus vaste que celle de Versailles, et changée aujourd'hui en fiévreux marécages, nous rappellent le souvenir du connetable de Lesdiguières, la visite de Marie de Médicis, les grandeurs du passé et ses irréparables déchéances. Quel spectacle pour un moraliste! Quel regal pour un poëte! quelle bonne fortune pour un peintre! De vigoureux arbustes, toutes les variétés de clématites, de ronces et de vignes vierges ont tapissé de leurs festons ces murs démantelés, troué les voûtes, brodé les larges crevasses des plafonds et de la toiture; un figuier sauvage couvre les écussons du connétable et le chiffre de la reine. Une des tours se détache en pleine lumière sur un ciel d'un bleu clair, où de légers nuages jouent avec les rayons du soleil; l'autre s'efface déjà dans l'ombre, comme si la nuit qui vient devait achever l'œuvre de destruction ébauchée par le temps qui fuit. Au-dessous de ces constructions colossales, géants tombés qui humilient nos petitesses présentes, des rochers en saillie, dont les fentes ont livré passage à une végétation exubérante, surplombent l'aimable rivière du Lez, qui, semblable à la bergère Galatée, se cache à demi sous ses ramières et n'est pas fâchée d'être vue. C'est l'idylle à deux pas de l'histoire, la jeune et fraîche vassale qui rit et sautille dans ses prés, pendant que le vieux baron féodal agonise dans son donjon.

Le jour baissait, et nous allions au hasard; bientôt nous vîmes se dresser devant nous un chemin très-raide qui conduisait à un village d'aspect virgilien, perché tout au haut d'une colline; nous commencions à monter cette côte pour tâcher de nous orienter et de savoir où nous pourrions passer la nuit, quand nous aperçûmes une jeune villageoise qui courait à nous tout effarée, après avoir laissé tomber sa cruche comme Horace laissa tomber son bouclier.

— La marquise! la marquise! je l'ai vue! s'écria-t-elle.

Elle était pâle et tremblante; sa terreur nous fit pressentir une histoire, Stenio prit la jeune fille par la main, et lui dit de sa voix la plus douce :

— Une légende, n'est-ce pas? Une apparition surnaturelle? Un revenant?

Encore trop émue pour parler, elle répondit par un signe affirmatif.

Je la rassurai de mon mieux, et, après une foule de questions qui restaient sans reponse, je la décidai, bon gré, mal gré, à rebrousser chemin avec nous. Françoise — c'était son nom — tremblait toujours comme la feuille.

Nous fîmes ainsi une cinquantaine de pas. Le chemin côtoyait un rocher à pic, surmonté d'un vieux mur; au-dessus de ce mur, une futaie de chênes séculaires, dont les branches entrelacées, tordues, rayées de noir et de gris, faisaient l'effet d'une frange immense, tissée par des Titans. Tout ce paysage avait un air de mystère. Ces chênes à demi morts donnaient le frisson; on eût dit des spectres, des suppliants ou des sentinelles oubliées.

L'ombre devenait plus épaisse à mesure que nous avancions. Nous étions arrivés à une petite distance du village; là, sous une voûte creusée dans le roc, coulait une charmante fontaine, dont l'eau se déversait dans un bassin de pierre brune; c'était évidemment le lavoir de la commune; nous comprîmes alors ce qui avait causé la frayeur de Françoise. Un paquet de linge, jeté sur le bord du bassin, simulait assez bien un fantôme vêtu de blanc et penché sur la fontaine.

— N'est-ce que cela? dit Stenio avec un soupir de regret.

— Hélas! oui, répliquai-je; la vision d'abord, puis la réalité.

Françoise, revenue de son épouvante, ne demandait pas mieux que de parler, et voici ce qu'elle nous conta.

Avant la Révolution, le vieux mur, les chênes, l'enclos dont nous n'apercevions que l'extrémité, tout cela faisait partie d'un vaste domaine qui s'appelait *le Parc*, propriété du marquis de Roxante. Le dernier marquis était mort avant 89. Sa veuve, la belle marquise Oriane de Roxante, réalisait, semble-t-il, un de ces types fantaisistes et galants dont les toiles de Watteau, les panneaux de Boucher, les romans de Crébillon fils, les dessins de Fragonard, les mémoires du temps et les récits de nos grand'mères nous ont conservé l'image. On montre encore, au coin de l'enclos, un pavillon où la capricieuse Oriane recevait son mari dans les rares circonstances où elle consentait à être sa femme. Ces soirs-là, le parc était illuminé; des girandoles et des guirlandes de verres de couleur se suspendaient au tronc des chênes; les populations attendaient avec une anxiété respectueuse ce qui résulterait de ces rendez-vous légitimes solennellement accordés par une épouse à son époux. Au bout de neuf mois bien comptés, la marquise accouchait d'une fille. Après deux épreuves et deux illuminations de ce genre, elle déclara qu'elle en avait assez; le mari se tint pour... battu. Le parc avait été éclairé; mais le nom s'éteignit.

Ce qui parlait le plus à l'imagination populaire, c'était une salle de bain en plein air, que l'on surnommait *le bain de la marquise*. Figurez-vous une baignoire taillée dans un bloc de granit, abritée sous un massif de lauriers, de myrtes et de rosiers de Bengale; une vasque du plus pur style Pompadour, égayée de dauphins mignons et d'amours joufflus, servait de réservoir à l'eau de la source, qui s'égouttait dans la baignoire à l'aide de robinets rocaille; sur les parois arrondies en demi-cercle, incrustées de plaques de porcelaine blanche, un disciple de Dorat ou de Parny avait gravé de petits vers madrigalesques dont le temps a rongé la moitié. Rien de plus melancolique que ces hémistiches, où les mots *grâces, appas, attraits, cypris, roses, lis*, n'ont plus ni raison, ni rime; fragiles bouquets, fleurs fanées, épaves du grand naufrage, joies fugitives d'une société disparue!

La Révolution survint, la marquise mourut. Un beau jour, les habitants du village dérangèrent la Naïade qui pleurait son abandon. En simple prose, ils prirent l'eau à sa source, creusèrent un conduit souterrain, l'amenèrent jusqu'au dehors de l'enclos, au bord du chemin vicinal. Bref, de ce bain seigneurial qui ne baignait plus personne, ils firent la fontaine de la commune.

On plaida; le procès dura trente ans et coûta quatre-vingt mille francs aux héritiers de la marquise; à la fin, ils perdirent; force resta aux gros bataillons et à l'utilité publique. Mais la légende a protesté contre la justice. Tous les habitants du village croient fermement que la noble Oriane *revient* tous les ans, dans l'octave des morts, reprendre possession de *sa* fontaine pour une nuit, et que les jeunes filles qui se hasarderaient à laver leur linge après le coucher du soleil risqueraient d'être ensorcelées.

Or, ce jour-là, c'était le 4 novembre; en fallait-il davantage pour expliquer la terreur de Françoise?

Si curieux que fût ce récit, il ne nous assurait pas de gîte, et nous ne pouvions compter sur l'hospitalité de la défunte marquise. Je demandai à Françoise s'il n'y avait pas dans le pays quelque châtelain de bonne volonté qui consentît à accueillir sous son toit deux touristes à la recherche de la poésie et de l'idéal.

Elle murmura à mon oreille un nom que mon compagnon n'entendit pas.

— Parbleu! dis-je alors à Stenio, je me souviens qu'il y a tout près d'ici un original qui possède une assez jolie résidence : il ne nous refusera pas une omelette, un doigt de vin et un lit; mais je t'avertis que le quart-d'heure de Rabelais sera terrible; notre homme a une manie... il fait... des vers!

— Grand Dieu! et il nous en lira peut-être! Allons, soit : les grands périls font les grands courages.

Une heure après, nous étions dans une maison délicieuse; toutes les majestés d'un château, toutes les grâces d'une *villa*; un nid posé à mi-côte, sur les premières pentes du Luberon; une douce et dure atmosphère, imprégnée de l'arome des essences résineuses, parfumée de thym et de romarin, faite pour enivrer les poëtes et pour guérir les malades.

Le propriétaire nous mit tout de suite à notre aise; son sourire ajoutait une expression charmante à sa figure douce, méditative et fine; une de ces figures qui appellent la sympathie et la confiance. Quant à l'hospitalité, elle fut incomparable; chaque minute amenait une surprise; l'omelette et le doigt de vin prirent des proportions telles, qu'un gourmand aurait voulu vivre et vieillir là, sans sortir de son assiette.

— Les vers seront probablement bien mauvais; mais le dîner est bien bon! me dit tout bas Stenio, un peu sensuel, comme le sont tous les amants de l'idéal quand on sait les prendre.

C'était le moment de présenter Stenio.

— Mon jeune ami, dis-je à notre hôte que j'appellerai Giuseppe, veut absolument être poëte; j'ai beau lui répéter que la poésie n'est plus possible, il n'y a pas moyen de l'en faire demordre; Mentor est encore une fois traité de radoteur par Télémaque.

— Quoi! jeune homme, vous persistez à faire vœu de poésie? reprit doucement Giuseppe; le cas est grave; si vous le permettez, j'écrirai à votre intention quelques vers. Oh! pas maintenant!... Ne gâtons pas cette soirée; mais cette nuit, pendant que vous dormirez... et je souhaite que vos songes soient meilleurs que mes vers!...

— Nous y voilà! c'est l'expiation, c'est la pénitence, dit Stenio entre ses dents.

La nuit n'en fut pas moins calme et le sommeil moins doux; dans cette bienheureuse maison, tout était en harmonie; les lits valaient le souper.

Le lendemain matin, après une tasse de chocolat qui eût obtenu grâce pour le plus affreux rimailleur, Giuseppe, fidèle à sa parole, tira un papier de sa poche et nous lut les vers suivants :

A STENIO.

« Ta jeune muse à son réveil
Hésite sur le choix des routes,
Et vient me demander conseil
A moi, cerveau peuplé de doutes!

« Tu veux, ami, non sans raison,
Tailler une plume nouvelle,
Et te lever sur l'horizon
Comme quelqu'un qui se révèle...

« Très-bien! courage! mais le neuf,
Dieu sait, mon cher, quand on le trouve!
C'est un phénix qui dans son œuf
Souvent résiste à qui le couve.

« Beaucoup (de nos plus fiers encor!)
L'ont poursuivi, chercheurs avides,
Mineurs en quête de cet or,
Qui s'en revinrent les mains vides...

« Iras-tu planer dans les cieux,
Comme un archange à large plume,
Et te bercer, loin de nos yeux,
Dans la lumière ou dans la brume

« Allant partout où l'aigle va,
Te verrons-nous, veuf d'une belle,
Rendre visite à Jéhovah,
Pour lui parler quelquefois d'elle?

« Mais ce domaine aérien
N'est plus de ceux où l'on butine,
Et le public pourrait fort bien
Te renvoyer à Lamartine.

« Iras-tu, vaillant pèlerin,
Selon l'heure et la fantaisie,
Chanter les vieilles tours du Rhin
Après les minarets d'Asie?

« Auras-tu des rébellions
Contre toutes les vieilles règles
Seras-tu l'égal des lions?
Seras-tu le rival des aigles?

« Rendant ses fleurs avec dédain
A la rhétorique française,
Ne mettras-tu dans ton jardin
Que de la graine d'antithèse?

« Mais, songes-y, Victor Hugo
Est là, qui n'encourage guères,
Lui qui frappe d'un *quos ego*
Tous les imitateurs vulgaires.

« Ce baron, puissant et hautain,
Qui veille dans sa tour gothique,
Pourrait te pendre, un beau matin,
A sa potence romantique...

« Prendras-tu, pour cacher aux yeux
L'ennui précoce qui te gagne,
Les airs d'un cavalier joyeux
Partant pour faire une campagne?

« Suivras-tu gaiement ton chemin,
Persiflant tout ce qu'on révère,
Fringant, le cœur sur une main,
De l'autre main tenant son verre?

« La nuit, aux balcons espagnols,
Où flotte l'échelle de soie,
Vas-tu, mieux que les rossignols,
Chanter ta langueur ou ta joie?

« Mais de Musset, que dirait-il?
Il te ferait, mon camarade,
Prendre au collet par l'alguazil
Et reconduire chez l'alcade.

« Va, cherche ailleurs la nouveauté;
Ce n'est plus là qu'on la voit naître;
Trop de fraudeurs ont imité
Ce petit maître — et ce grand maître... »

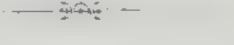
Ce qui fut curieux, c'est la figure, le regard, la pantomime, le geste de Stenio pendant cette lecture; attente ironique, raillerie prête à éclore, étonnement, stupeur, admiration, puis une sorte d'enthousiaste colère. Peu s'en fallut que, comme l'alguazil, il ne prît le poëte au collet :

— Monsieur! monsieur! begayait-il, on ne fait pas aux gens de ces frayeurs et de ces surprises; c'est un piége, un guet-apens. Qui êtes-vous donc, vous chez qui on soupe mieux que chez les riches, vous chez qui on dort mieux que chez les pauvres, et qui, sans crier gare, nous lisez de pareils vers?

— Je me nomme Joseph Autran, dit modestement notre hôte.

— Tu le vois, Stenio, repris-je à mon tour; la poésie n'est pas morte; il ne s'agit que de savoir la chercher.

A. DE PONTMARTIN.



BULLETIN

Le grand commandement militaire à la tête duquel vient d'être appelé le maréchal Bazaine a, comme on sait, son quartier général à Nancy, et comprend le 3e corps d'armée. Les autres qui ont leur siége : le 1er, à Paris; le 2e, à Lille; le 4e, à Lyon; le 5e, à Tours; le 6e à Toulouse; le 7e, à Alger, sont aux mains du maréchal Canrobert, du général Ladmirault, du général comte de Palikao, du maréchal Baraguay-d'Hilliers, du général comte de Goyon, du maréchal duc de Magenta.

Les grands commandements, qui, dans l'origine, furent tous confiés à des maréchaux de France, peuvent être aujourd'hui exercés par des généraux de division.

Parmi les maréchaux non pourvus en ce moment de grands commandements, on compte le maréchal Randon, le maréchal Forey, le maréchal Niel, ministre de la guerre, le maréchal Regnault de Saint-Jean d'Angély, commandant en chef la garde impériale, le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur et des beaux-arts.

L'empereur d'Autriche vient d'instituer une cour spéciale, dite *cour d'honneur*, pour décider sur toutes les questions qui s'élèveront désormais entre les officiers de l'armée autrichienne.

Cette cour, composée de conseillers d'honneur, entrerait en vigueur dès le 1er janvier 1868. Ses décisions, prises secrètement, à la majorité des deux tiers des voix, n'auraient qu'à se prononcer sur un seul point, celui de savoir si l'officier en question doit ou non donner sa démission.

On annonce que le pape Pie IX a résolu d'accorder une distinction honorifique à tous ceux qui ont concouru à la défense du saint-siége. Cette distinction consistera en une médaille en forme de croix, portant sur ses quatre branches les mots : *Pius Papa IX*, 1867, et au centre, la tiare et les clefs, autour desquelles les mots : *Fidei et virtuti*. Au revers, sur le même centre, la croix renversée de saint Pierre, avec cette devise : *Resurgat fulgentior*. Le ruban sera bleu de ciel.

L'état physique et moral de l'impératrice Charlotte s'est sensiblement amelioré depuis son séjour en Belgique. Depuis que la princesse habite le château de Laeken, le roi et la reine des Belges vont presque chaque jour passer une heure ou deux avec elle, et l'emmènent souvent passer avec eux une partie de la journée au palais royal.

La statue du *Napoléon mourant*, exposée au palais du Champ de Mars, vient d'être transportée au palais de Saint-Cloud. Elle figurera dans le grand vestibule, à côté de la *Sapho assise*, de Pradier.

Le *Napoléon mourant* a été acheté 25,000 francs par l'Empereur à M. Vela, statuaire italien.

M. Cabat, qui vient d'être nommé membre de l'Institut en remplacement de M. Brascassat, décédé, est né à Paris en 1812. Élève de Camille Flers, il a débuté, à l'âge de vingt et un ans, au Salon, par des tableaux qui fixèrent l'attention des connaisseurs et celle de la critique.

En 1855, M. Cabat a exposé quelques toiles remarquables qui l'ont placé à la tête de ce groupe de paysagistes de style dont le nombre va tous les jours en diminuant. Il a ramené l'attention du public sur ce genre académique, qu'il a su rajeunir par une étude sincère et un sentiment elevé de la nature.

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843, M. Cabat fut, en 1855, promu au grade d'officier.

Le fauteuil de M. Cabat est le quatrième de la section de peinture. Il a été occupé par Vincent, Prud'hon, Bidault et Brascassat.

La statue d'Ingres, qui doit être érigée à Montauban, sera coulee en bronze. L'exécution en sera, assure-t-on, mise au concours. L'Institut de France sera invité, par la commission de la souscription, à juger du mérite des œuvres produites à ce concours.

Le chiffre de la souscription publique dépasse 40,000 francs; elle est toujours ouverte. Le conseil général de Tarn-et-Garonne a voté à cet effet, dans sa dernière séance, une somme de 8,000 francs. On pense que le conseil municipal se chargera du surplus de la dépense.

Le chef-d'œuvre des compagnons charpentiers, consistant en un petit temple en bois travaillé avec beaucoup d'art, et qui a figuré avec honneur à l'Exposition universelle, a quitté le Champ de Mars, dûment escorté. Plus de cinq cents compagnons charpentiers, en costume des dimanches, portant la longue canne traditionnelle de la corporation, se sont rendus dans le plus grand ordre au Champ de Mars, d'où ils sont repartis, musique en tête, avec le chef-d'œuvre qu'ils ont transporté chez leur mère, à La Villette. De nombreux curieux stationnaient sur le passage du cortége, qui a parcouru, d'une extrémité à l'autre, la rue Lafayette.

Un journal de Londres nous fournit de curieux détails sur la bibliothèque de la Banque d'Angleterre où l'on conserve les billets annulés.

Cette bibliothèque est située dans les catacombes de l'édifice qui sont remplies de rayons en bois sur lesquels sont placées plus de 16,000 boîtes de bois blanc d'un pied environ de hauteur sur 18 pouces de largeur.

Dans ces boîtes ou cercueils reposent soigneusement empaquetées des liasses de billets assortis, et sur l'extérieur sont peintes certaines lettres et figures qui, pour les employés de ces sombres lieux, disent la date et le rang des décédés.

Ces billets sont gardés pendant sept ans, et l'arrangement en ce qui les concerne est si parfait, qu'un simple billet, dont on connaît la date et le numéro, peut être produit en cinq minutes par la personne chargée de ce département.

La valeur nominale de ces billets ensevelis au temps actuel dépasse trois milliards de livres sterling, le nombre actuel de billets étant d'environ une centaine de millions.

On voit continuellement d'étranges et curieux exemples de la longévité de ces billets d'un papier si mince, et leur histoire fournirait assurément matière à bien des romans.

Les billets d'une livre, qui depuis longtemps ont cessé d'être en circulation et auxquels se rattache le souvenir de la peine capitale qu'encouraient autrefois les contrefacteurs, sont, en moyenne, présentés au nombre de deux par mois au guichet du caissier.

Pendant les trente ans qui ont précédé l'abolition de la peine capitale pour contrefaçon des billets de l'État, il n'y a pas eu moins de 1,816 condamnations pour ce crime, la majorité des faux étant des billets d'une livre, et, sur le nombre des personnes ainsi condamnées, 628 furent pendues dans diverses parties du pays.

Il y a quelques semaines, un billet de deux livres, sorte de billets dont une très-petite quantité a été imprimée au commencement du siècle actuel, a été présenté à la caisse pour toucher les deux souverains d'or qu'il promettait depuis si longtemps.

Quelques billets sont usés au point de n'être plus que des chiffons presque méconnaissables. Le montant du billet a disparu, mais la date et la signature fournissent l'indication suffisante pour reconnaître son identité sur les grands livres de la Banque.

Le billet le plus ancien en la possession de la Banque d'Angleterre est un billet de 1638. Un billet de 25 livres ayant plus d'un siècle de date a été présenté, il y a peu de temps, à la Banque, et l'on a fait le calcul que l'intérêt composé du montant de ce billet, s'il avait été exigible, aurait été de plus de 6,000 livres sterling.

Les travaux entrepris pour rétablir dans sa splendeur première l'hôtel Carnavalet se poursuivent avec la plus grande activité. Aujourd'hui toute la façade de cette ancienne résidence, dans la rue Culture-Sainte-Catherine, est couverte d'échafaudages, et il en est de même de la partie des bâtiments qui s'aligne sur la rue Neuve-Sainte-Catherine. Partout les artistes et les ouvriers sont à l'œuvre pour faire disparaître les traces des dégradations que le temps avait fait subir à l'hôtel que décora le ciseau de Jean Goujon, et qui est encore célèbre par le long séjour qu'y fit la marquise de Sévigné et les hôtes illustres à divers titres qu'il reçut.

TH. DE LANGEAC.

Plusieurs de nos abonnés nous signalent une erreur commise dans l'indication des deux portraits qui figurent en tête de notre dernier numéro.

Le portrait désigné comme étant celui de M. Magne, ministre des finances, est le portrait de M. Pinart, député au Corps législatif. Une confusion, facile à comprendre, qui a eu lieu lors de la remise des photographies que nous avons demandées, est la cause de cette erreur, que la précipitation avec laquelle s'opère le tirage d'un journal illustré n'a pas permis de réparer immédiatement.

Nous nous sommes empressés, aussitôt qu'elle a été reconnue, de nous procurer le portrait de M. Magne, que nous publierons dans notre prochain numéro.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

GÉRARD DE NERVAL

(Suite[1].)

Le second drame était *la Reine de Saba*. On ne saurait imaginer ce que Gérard lut de livres, prit de notes et de renseignements pour cette pièce. La Bible, le Talmud, Sanchoniathon, Bérose, Hermès, George le Syncelle, toute la bibliothèque orientale de d'Herbelot y passèrent; tout fut consulté, jusqu'à l'histoire des soixante-dix rois préadamites et à la biographie de la dive Silith première, femme d'Adam, pour bien prendre la couleur locale du sujet. Tout ce que les poëtes persans ont raconté de Hunnad, l'oiseau merveilleux, Gérard le savait, et nous ne serions pas surpris qu'il eût entendu le langage de *la huppe*. Le Sir-Hasirim lui donnait le ton pour les scènes d'amour, et, afin de ne pas être pris au dépourvu quand il faudrait exprimer les magnificences du palais et du trône de Salomon, de la parure et du cortége de la reine de Saba venant d'Ophir, le pays de l'or et des perles, il avait dressé un catalogue de toutes les pierres précieuses fantastiques et réelles, depuis l'escarboucle du Gaimsehia jusqu'à l'azerodrach dont les bohémiennes se font des colliers. Ce qu'il avait entassé de notes et apporté de matériaux pour bâtir son monument était vraiment prodigieux. *La Reine de Saba* ne fit pas un heureux voyage et se perdit dans le désert avec sa suite bizarrement chamarrée d'or. Écrite d'abord en prose, elle tenta un instant Meyerbeer, que venait de révéler, sous sa forme nouvelle, l'éclatant succès de *Robert le Diable*, et qui voyait avec raison dans ce sujet la matière d'un magnifique opéra. La collaboration de Meyerbeer n'était pas à dédaigner, et Gérard se mit, non sans pousser plus d'un soupir, à tailler son drame en scénario. L'illustre compositeur parut ravi, demanda quelques modifications, quelques retouches, gardant l'ouvrage plusieurs années, souriant toujours aux visites de Gérard avec cette exquise urbanité qui le caractérisait; mais, selon son habitude d'éternelle hésitation, il ne fit rien au fond; il n'avait confiance qu'en M. Scribe et ses livrets. La pauvre Balkis, ainsi retenue, se fanait tristement dans l'ombre et la poussière d'un carton. Gérard l'en tira, arrangea les scènes en chapitres et en fit un roman qui parut, si nous ne nous trompons, dans le *National*. Plus tard, il reprit cette légende et l'inséra sous forme de récit dans *les Nuits du Ramazan*. Ainsi finit la caravane de la reine Balkis, cette vision d'Orient qui préoccupa Gérard autant que le jeune charpentier de *la Fée aux miettes*, et finit par l'amener comme lui dans la maison des lunatiques. Mais, moins heureux que Pierre, Gérard ne trouva pas la mandragore qui chante, et un vaisseau à la poupe dorée, aux huit mâts gréés de velours de pourpre et de cordages de soie, ne vint pas le prendre chez le docteur Blanche pour le mener vers la mystérieuse Ophir, où l'attendait la belle reine, objet de son amour.

Malgré tous ces travaux, Gérard n'était pas connu hors du cercle littéraire où on l'estimait à sa juste valeur; car, malgré l'envie dont on les accuse, les virtuoses de chaque art apprécient très-bien la force respective de leurs confrères et les mettent à leur vraie place. A une époque où chacun aurait voulu marcher dans les rues précédé par les clairons de la Renommée, sur un char d'or à quatre chevaux blancs, pour mieux attirer les regards de la foule, Gérard cherchait l'ombre avec le soin que les autres mettaient à chercher la lumière. Nature choisie et délicate, talent fin et discret, il aimait à s'envelopper de mystère. Les journaux les moins lus étaient ceux qu'il préférait pour y insérer des articles signés d'initiales imaginaires ou de pseudonymes bientôt renouvelés, dès que l'imagination charmante et le style pur et limpide de ces travaux en avaient trahi l'auteur aux yeux attentifs. Comme Henri Beyle, mais sans aucune ironie, Gérard semblait prendre plaisir à s'absenter de lui-même, à disparaître de son œuvre, à derouter le lecteur. Que d'efforts il a faits pour rester inconnu! Fritz, Aloysius Block lui ont servi tour à tour de masque, et pourtant il lui fallut plus tard accepter la réputation qu'il fuyait. Dissimuler plus longtemps eût été de l'affectation.

Cette conduite n'était nullement, nous pouvons l'affirmer, le résultat d'un calcul pour irriter la curiosité, c'était l'inspiration d'une conscience rare, d'un extrême respect de l'art. Quelque soin qu'il mît à ses travaux, il les trouvait encore trop imparfaits, trop éloignés de l'idéal; et les marquer d'un cachet particulier lui eût semblé une vanité puérile.

Nous habitions alors impasse du Doyenné. Camille Rogier avait un appartement assez vaste, dans une vieille maison tout près d'une église en ruine, dont un reste de voûte faisait un assez bel effet au clair de lune, et dont les fenêtres donnaient sur des terrains vagues encombrés de pierres de taille entre lesquelles verdissaient les orties, et que la galerie du Louvre baignait de son ombre froide. Arsène Houssaye et Gérard demeuraient avec Camille et faisaient ménage commun. Nous occupions tout seul, dans la même rue, un petit logement où nous ne rentrions guère que la nuit; car nous passions les journées avec les camarades dans le grand salon de Rogier, vaste pièce aux boiseries tarabiscotées et ornées de rocaille, aux glaces d'un cristal louche surmontées d'impostes, aux étroites fenêtres vitrées de petits carreaux à la mode de l'autre siècle. Comme une ombre des marquises d'autrefois errait dans ce logis fantastique, avec un œil de poudre sur ses blonds cheveux et une rose-pompon à la main, cette jolie et délicate Cidalise, pastel sans cadre que devait effacer au sortir du bal un aigre souffle de bise. — Ce fut dans cet appartement qu'eut lieu cette fête où, selon le conseil de Gérard, les rafraîchissements furent remplacés par des fresques sur les vieilles boiseries grises, au grand effroi du propriétaire, qui considérait les peintures comme des taches. Corot, Adolphe Leleux, Célestin Nanteuil, Camille Rogier, Lorentz, Théodore Chassériau, alors bien jeunes, exercèrent leurs brosses et improvisèrent des fantaisies charmantes.

Rogier, qui dessinait de très-fines illustrations pour les *Contes d'Hoffmann*, et gagnait assez d'argent pour s'acheter des bottes à l'écuyère et des habits de velours nacarat, sur lesquels s'étalait sa magnifique barbe rousse, objet de notre envie, ayant à faire des dessins pour *les Mille et une Nuits*, partit en Orient, où il resta, et devint directeur des postes à Beyrouth. Réduite à trois, l'association se transporta rue Saint-Germain-des-Prés. Nous faisions notre cuisine nous-mêmes. Arsène Houssaye excellait dans la panade; nous, dans la confection du macaroni. Gérard allait, avec l'aplomb le plus majestueux, chercher de la galantine, des saucisses

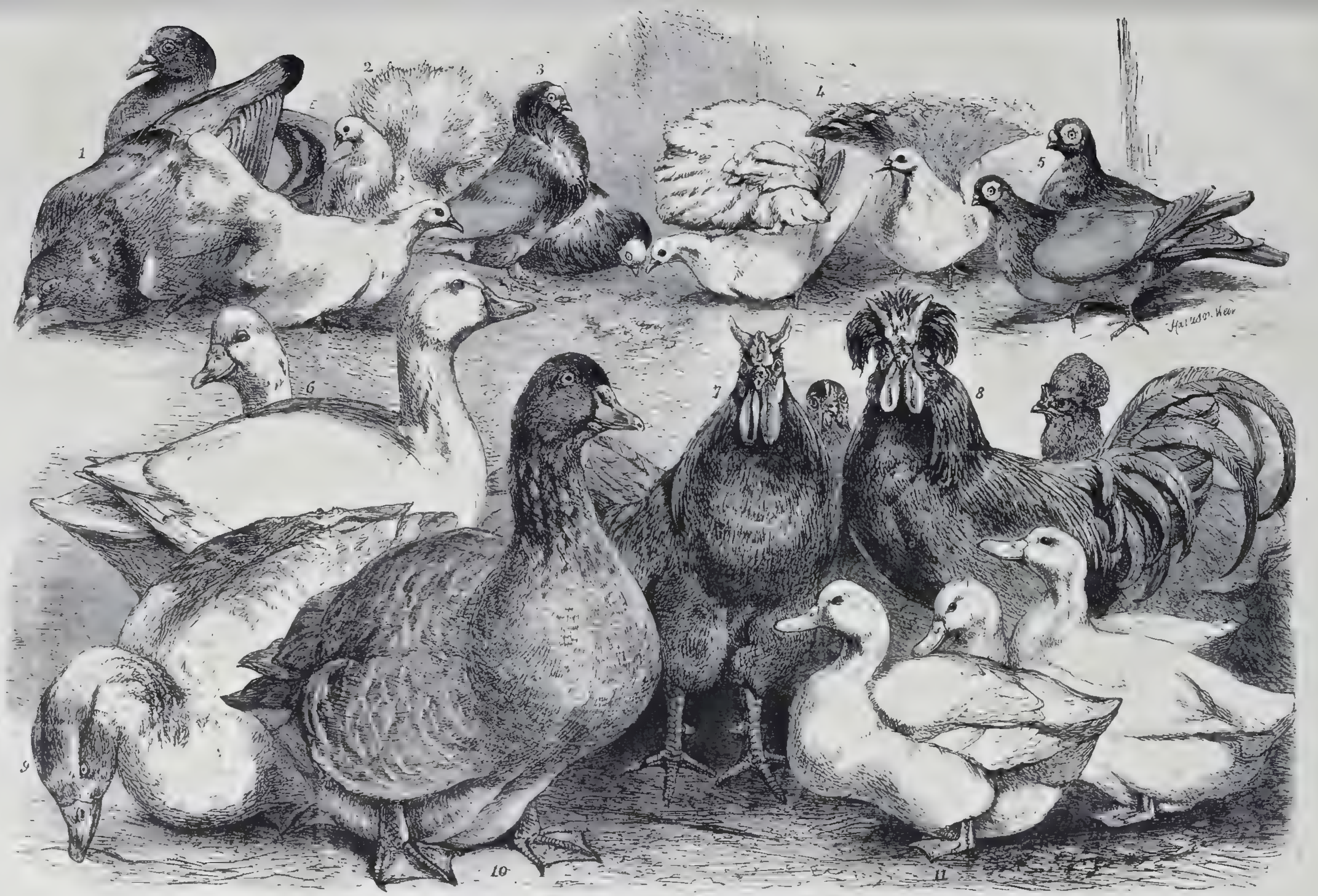
1. Voir le précédent numéro.



LES LUTTEURS SYRIENS, d'après un croquis de notre correspondant de Beyrouth. — Voir page 755.



LES DÉMOLITIONS DE LA PLACE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, POUR LE PERCEMENT DE LA RUE DE RENNES; dessin de MM. Delannoy et Lix. — Voir page 750.



SOUVENIRS DE L'EXPOSITION DES VOLAILLES, A L'ANNEXE AGRICOLE DE BILLANCOURT; dessin de M. Harrison Weir.

1, 2, 3, 4, 5, Variétés de Pigeons. — 6, 9, 10, Oies ordinaires et à foie gras. — 7, 8, Coqs, Poules et Poulets. — 11, Canards.

ou des côtelettes de porc frais aux cornichons chez le charcutier voisin, car on s'imagine bien que notre livrée n'était pas nombreuse. Nous vivions ainsi de la façon la plus amicale, et ce sont les plus belles années de notre vie. Gérard, qui dormait très-peu, lisait fort avant dans la nuit, et il avait trouvé un singulier mode d'éclairage : il posait en équilibre sur sa tête un de ces larges chandeliers de cuivre qu'on appelle martinet, et la lueur se projetait sur les pages ouvertes; mais quelquefois le sommeil le gagnait et le chandelier tombait, au risque de mettre le feu au lit. Michel-Ange et Girodet peignaient nocturnement de la sorte avec des bougies sur la tête, comme les Turcs du *Bourgeois gentilhomme*.

Ce fut à peu près vers cette époque qu'on nous confia le feuilleton dramatique de *la Presse*, avec Gérard pour collaborateur. Nous signions G.—G. par imitation du J. J. des *Débats*; mais nous ne pesions pas à nous deux la monnaie de celui qu'on nommait déjà le prince des critiques. On trouverait sous cette double signature, facilement reconnaissables, les morceaux qui appartiennent en propre à Gérard. Nous étions tous deux d'humeur fort vagabonde, et chacun de nous venait tourner la meule du journal lorsque l'autre, emporté par son instinct voyageur, parcourait l'Espagne, l'Allemagne, l'Italie ou l'Afrique. Fraternelle alternative que Gérard comparait à celle des Dioscures, dont l'un paraît quand l'autre s'en va. Hélas! il est parti pour ne plus revenir.

Mais bientôt ce travail à heure fixe, bien qu'allégé par la collaboration et de nombreuses vacances, lui devint insupportable, et nous dûmes continuer seul la fastidieuse besogne d'analyser les vaudevilles et les mélodrames.

On s'est attendri fort mal à propos sur la misère de Gérard et l'on a voulu y voir une des causes de sa triste fin. Les journaux lui furent toujours ouverts et chaque article qu'il présentait à un directeur était le bienvenu. Les ressources que l'époque offrait aux écrivains étaient à sa disposition et sa connaissance de l'allemand, lorsqu'il n'était pas en train d'inventer, lui fournissait un facile moyen de travail. Il était juste aussi riche ou aussi pauvre que nous, si l'on veut. Il fit même, vers ce temps-là, un petit héritage d'une quarantaine de mille francs qui dora les commencements de sa carrière, et lui permit l'accomplissement de quelques fantaisies, par exemple la fondation d'un journal, *le Monde théâtral*, dont le but était de faire valoir une actrice dans laquelle il croyait avoir trouvé la réalisation de son idéal. Au reste, l'argent était son moindre souci. Jamais l'amour de l'or, qui cause aujourd'hui tant de fièvres malsaines, ne troubla cette âme pure et vraiment antique. La richesse lui semblait un embarras, et, comme Diogène voyant un jeune berger puiser de l'eau dans sa main, il eût volontiers rejeté sa coupe inutile. Mais ne croyez pas, d'après cela, à un bohème, à un cynique; personne n'eut des manières plus polies, un ton meilleur, un langage plus réservé, et ne se montra plus parfait gentleman. Seulement, les louis lui causaient une sorte de malaise et semblaient lui brûler les mains; il ne redevenait tranquille qu'à la dernière pièce de cinq francs.

Nous avons tout à l'heure touché en passant un point délicat de la vie de Gérard sur lequel, malgré son amitié pour nous, il ne s'expliqua jamais formellement; car c'était une âme discrète et pudique, rougissant comme Psyché, et, à la moindre approche de l'Amour, se renfermant sous ses voiles. Nous voulons parler de sa passion pour une cantatrice célèbre alors dont nous tairons le nom, puisque son adorateur ne l'a jamais écrit. Cette passion très-réelle a passé pour chimérique. Beaucoup d'entre nous en ont douté, car Gérard était un étrange amoureux. Nous l'avions parfois doucement raillé sur ses caprices soudains à l'endroit de femmes aperçues de loin et dont il évitait même de se rapprocher, pour ne pas détruire son illusion, disait-il. Le reproche lui était resté sur le cœur, et, dans son *Voyage en Orient*, il semble y répondre par ces lignes, auxquelles sa fin douloureuse prête une signification sinistre :

« J'ai entendu des gens graves plaisanter sur l'amour que l'on conçoit pour des actrices, pour des reines, pour des femmes poëtes, pour tout ce qui, selon eux, agite l'imagination plus que le cœur : et pourtant, avec de si folles amours, on aboutit au délire, à la mort ou à des sacrifices inouïs de temps, de fortune ou d'intelligence. Ah! je crois être amoureux! ah! je crois être malade, n'est-ce pas? Mais, si je crois l'être, je le suis! »

THÉOPHILE GAUTIER.

(*La suite au prochain numéro.*)



L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

ET LA RUE DE RENNES.

Dans le Bulletin du précédent numéro, nous avons indiqué quel doit être le tracé complet de la rue de Rennes, cette voie importante dont le percement a nécessité l'expropriation de cent quatre-vingt-cinq maisons. Dans l'ensemble de ces travaux, le dégagement de l'église Saint-Germain-des-Prés a déjà reçu un commencement d'exécution.

Les travaux entrepris en ce moment pour continuer la rue de Rennes et pour préparer un vaste carrefour de raccordement au point de rencontre de cette voie et du boulevard Saint-Germain, achèveront sans doute de remettre en lumière l'antique église qui dépendait autrefois de l'abbaye fameuse dont l'origine se rattache aux plus lointains souvenirs de notre monarchie.

On sait que l'abbaye de Saint-Vincent, depuis Saint-Germain-des-Prés, fut fondée vers 543 par Childebert Ier, fils de Clovis. Le jour même de la mort de ce roi, en 558, l'église fut dédiée par saint Germain, évêque de Paris, sous le titre de la Sainte-Croix et de Saint-Vincent. Jusqu'à la fondation de Saint-Denis par Dagobert, elle servit de sépulture ordinaire aux rois et aux princes de la dynastie mérovingienne. Dans son histoire de l'abbaye, dom Bouillant donne des détails curieux et circonstanciés sur l'ouverture de plusieurs de ces tombes royales, dont les travaux de réparation ou de décoration de l'édifice amenèrent de temps en temps la découverte. Les corps étaient renfermés dans des cercueils de pierre sans aucun ornement extérieur. Presque tous avaient été enveloppés de linceuls de soie et d'autres étoffes plus précieuses; quelques-uns reposaient sur un lit d'herbes odoriférantes. D'autres étaient entourés de fioles remplies d'aromates.

Dévastés à plusieurs reprises par les Normands, les édifices élevés par Childebert et par ses successeurs subirent successivement de notables changements. L'abbaye demeura longtemps isolée au milieu des prairies verdoyantes qui avoisinaient la Seine sur la rive gauche. De larges fossés, des tours, des portes fortifiées en défendaient l'enceinte. Plus tard des rues prirent la place des fossés, et des maisons de location s'élevèrent sur les débris des remparts. L'abbaye possédait deux cloîtres, le grand et le petit, tous deux situés au nord de l'église. Un des côtés du grand cloître, celui qui touche à l'église et qui a été coupé par le milieu par la rue de l'Abbaye, subsiste encore en partie. Il a été distribué en appartements.

Les maisons qui bordent la rue de l'Abbaye du côté du nord, occupent l'emplacement du réfectoire et de la chapelle de la Vierge, construits par le célèbre Pierre de Montereau. Ce fut en 1586 que le cardinal de Bourbon fit construire le palais abbatial, qui a été conservé et qui se dresse dans la rue de l'Abbaye, en face de la rue de Furstenberg.

Il n'y a pas longtemps encore qu'on voyait à l'angle des rues Saint-Benoît et Jacob une élégante tourelle bâtie en encorbellement, et qui adhérait à un gros pavillon de pierre reconstruit au XVIIe siècle, à l'extrémité du grand jardin de l'abbaye.

X. DACHÈRES.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique *Robinson Crusoé*, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux de MM. Cormon et Crémieux, musique de M. Offenbach. — MM. Montaubry, Ponchard, Sainte-Foy, Crosti; Mmes Galli-Marié, Girard, Cico et Révilly — Opéra, reprise de *Guillaume Tell*. Un drame inédit : *Les Corbeaux du Gévaudan*, cinq actes et dix tableaux, de M. Armand de Pontmartin. - Où le chroniqueur a pris un roman pour un drame. — A quand la *première*?

Il faut que les envieux, les critiques chagrins, les gens que le succès agace, en prennent leur parti. Offenbach s'est définitivement classé cette fois comme compositeur *di primo cartello*. *Robinson Crusoé* a remporté à l'Opéra-Comique le même triomphe qu'aux Variétés *la Grande-Duchesse de Gérolstein*.

Une triste manie que nous avons, malgré l'indépendance dont nous nous vantons, de vouloir parquer les gens dans un seul genre de succès! Qu'un artiste, peintre, sculpteur, comédien, ait fait une fois preuve de talent, défense lui sera intimée de sortir de son cadre. Rossini, avant *Guillaume Tell*, n'a-t-il pas été traité en auteur de gargouillades? N'avait-on pas prédit que Meyerbeer manquerait d'*air* à l'Opéra-Comique? Et Félicien David! vous vous rappelez le mot : « Attendez qu'il soit descendu de son chameau. » Après *Roland à Roncevaux*, Mermet a été condamné aux pas redoublés à perpétuité, ce qui ne l'empêche pas d'écrire pour sa *Jeanne d'Arc* des chants religieux et d'avoir en portefeuille un opéra-comique qu'il nous donnera quelque jour.

Offenbach n'a pas été plus épargné. C'est en vain qu'au milieu de ses partitions bouffes — confiées à quels interprètes, vous le savez! — il avait fait applaudir, comme par trahison, ici des marches, des ensembles, des finales, d'un caractère grandiose, là de petits chefs-d'œuvre de passion, de tendresse et de sentiment. Les Variétés et le Palais-Royal devaient être, disait-on, les colonnes d'Hercule de son ambition. En Allemand qu'il est, Offenbach s'est entêté : il a voulu avoir raison du préjugé. Il s'est dit que là où M. Bazin et tant d'autres avaient leurs petites entrées, il serait par trop modeste à lui de rester à la porte. Il avait en outre une revanche à prendre; il avait à venger sa pauvre partition de *Barkouf*, écrasée sous un poëme inepte. Cette fois il a été mieux servi, et l'une portant l'autre, musique et poëme ont été aux nues.

Je veux pourtant le chicaner sur le choix de son libretto : non que le *Robinson Crusoé* de MM. Cormon et Crémieux ne soit amusant, varié et bien coupé au point de vue lyrique; mais j'eusse préféré, pour la rentrée d'Offenbach, un poëme inclinant moins, même en apparence, vers la bouffonnerie, et qui lui eût permis de déployer plus amplement encore le côté de son talent qui le rapproche d'Auber, d'Adam, d'Ambroise Thomas et des autres maîtres du genre. Et ce qui semble me donner raison, c'est le vif plaisir avec lequel a été accueilli d'un bout à l'autre le premier acte de l'ouvrage.

Nous sommes, en effet, en plein opéra-comique, à cent lieues d'*Orphée aux Enfers* et de *la Vie parisienne*. Un intérieur patriarcal, le père lisant la Bible, la mère un fuseau à la main, la nièce faisant des tartines pendant que la servante, allant et venant, prépare le dîner, voilà le tableau. Il n'y manque plus que Robinson, le mauvais sujet et, par conséquent, l'enfant gâté de la famille. Mauvais sujet, c'est beaucoup dire; car Robinson aime sincèrement et uniquement sa cousine Edwige. Mais le démon des voyages est encore plus fort que son amour. Voir c'est avoir, c'est sa devise qu'il nous chante dans un air plein de mouvement et de verve. Il veut, à l'exemple du voisin Jim Coks, aller, dans des Eldorados inconnus, chercher des trésors qu'il reviendra partager entre ses parents et sa fiancée. Il a communiqué son enthousiasme à Toby, son camarade d'école, le petit rôtisseur, l'ami de Suzanne. Tous ces beaux projets sont éventés par la servante, et Toby, accusé d'avoir voulu débaucher Robinson et à qui d'ailleurs les dangers de l'entreprise ont fait faire des réflexions, se décide à rester. Mais rien ne peut fléchir Robinson, pas même les supplications d'Edwige; le navire va partir, le chant des matelots l'appelle et il s'échappe sans embrasser ses parents, de peur que le courage ne lui manque.

Il est charmant ce tableau, dans sa demi-teinte de sentiment et de comique. Tous les morceaux en sont admirablement réussis. Après l'ouverture, où l'on remarque un piquant emploi des timbres et un délicieux motif dit par le cor, il faut citer d'abord l'introduction d'où se détache la belle phrase chantée par Crosti. La ronde avec le refrain dansé, *C'est aujourd'hui dimanche*, a soulevé de véritables transports. Le public l'a redemandée tout d'une voix. Peu s'en est fallu qu'il ne redemandât aussi les couplets de Mlle Girard et le rondeau de Ponchard : *Puis cet esquif*. La romance de Mlle Cico, *Si c'est aimer*, d'une tendresse et d'une mélancolie pénétrantes, est le digne pendant de celle de *Fortunio*. Quoi encore? L'ensemble *Ah! ah! c'est bien mal*, le duo dont la strette *Ah! quel bonheur* se dessine comme une broderie sur une tenue du soprano, enfin le joli chœur dans la coulisse, — et je ne suis pas sûr de n'avoir rien oublié!

Une symphonie vraiment magistrale où les concerts des oiseaux, les bruissements des feuilles, le murmure des vagues, toutes les voix de la nature vierge, se mêlent et se confondent, sert d'ouverture au deuxième acte.

Nous voyons paraître ici le Robinson classique, dans le costume traditionnel. L'air d'entrée de Montaubry : *Salut! chaumière*, est d'un beau caractère, et trouve un contraste piquant dans la chanson nègre de Vendredi, *Tamoyo, mon frère*, que Mme Galli Marié chante avec beaucoup de verve et de feu. Disons ici, pour n'y plus revenir, que Mme Galli-Marié est adorable dans ce rôle de Vendredi. — Jolie figure par parenthèse et très-spirituellement traitée par les auteurs. Vendredi est naïf, Vendredi est poltron; il a peur des *tonnerres*, c'est-à-dire des fusils et des pistolets; mais Vendredi adore Robinson comme un esclave, comme un chien; Vendredi comprend l'amour lorsque son maître lui peint, avec la flamme des souvenirs, cette Edwige si belle qu'il ne doit plus revoir. Tel est le motif du duo : *Amour, divine extase*, d'où se détache la phrase : *les concerts des oiseaux chantant sous la feuillée*, d'une poésie et d'une suavité infinies.

Le décor suivant nous transporte dans une autre partie de l'île, au milieu de la tribu des Pieds-Verts. Ces deux blancs que l'on a mis de côté pour le prochain festin, ce sont Toby et Suzanne, nos anciennes connaissances. Voici le cuisinier qui s'approche avec son grand coutelas, et ce cuisinier n'est autre que Jim Coks, tombé entre les mains des Pieds-Verts, et qui n'a dû son salut qu'à sa science gastronomique et à sa manière d'accommoder le pot-au-feu. Le rondeau que chante ici Sainte-Foy ne tardera pas à devenir populaire. C'est du meilleur Offenbach. Il a été bissé par acclamation. Le duo qui suit, entre Toby et Suzanne, ne lui est pas inférieur. La situation est plaisante. Il s'agit de savoir lequel de Toby ou de Suzanne sera mis au pot-au-feu. Tout ce que peut faire Jim Cocks pour ses amis, c'est de ne prendre que l'un des deux, et de combler le déficit avec de la réjouissance. Or, Toby se soucie peu de se sacrifier pour Suzanne, et réciproquement. Chacun d'eux veut conserver pour lui seul le fardeau de la vie, et comme l'autre a la même faiblesse, on finit par se quereller et se lancer à la tête des mots désagréables.

Cependant s'avance un cortége de femmes. Au milieu d'elles est Edwige, prisonnière comme Toby et Suzanne. Le grand chef l'a réservée pour l'immoler au dieu de sa tribu. Ici un chœur chanté et dansé, d'une tournure pittoresque et originale. Edwige, à qui l'on a fait boire le breuvage qui procure l'ivresse et le délire, mêle ses chants à ceux des sauvages. Le sacrifice va s'accomplir. Heureusement Vendredi a tout vu, caché derrière un arbre. Saisi d'admiration à la vue d'Edwige, il triomphe, pour la sauver,

de sa peur des *tonnerres*. Il décharge en l'air ses deux pistolets, et les Pieds-Verts s'enfuient épouvantés.

Ce finale, le morceau capital de la partition, répond victorieusement à ceux qui contestent à Offenbach la faculté de *faire grand*.

Vous avez déjà deviné, n'est-ce pas? comment les trois blancs se trouvent dans l'île. A la nouvelle du naufrage de son fiancé, Edwige s'était embarquée à sa recherche avec Toby et Suzanne. Mais un détail que vous ignorez, c'est la trahison de l'équipage qui, pour s'emparer des trésors que l'on dit amassés par Robinson, a commencé par se débarrasser des passagers. Pour conjurer ce nouveau danger, Robinson a recours à la ruse. Il se présente en ami au milieu des matelots et leur indique l'endroit où se trouvent ses trésors. Les matelots se précipitent à la curée. Robinson, aidé de Vendredi, de Toby et de Jim Cocks, profite de ce moment pour s'emparer de leurs armes, et l'arrivée de la tribu de Vendredi vient compléter la victoire et le salut.

Et Vendredi? Vendredi, dont le petit cœur s'était enflammé à la vue d'Edwige, avait, dans son raisonnement de sauvage, compté que le maître la partagerait avec lui. Le maître avait refusé : Vendredi était entré en fureur et avait trouvé « ça pas juste. » Heureusement que Suzanne prend en pitié le pauvre négrillon : elle se charge de le consoler. N'a-t-elle pas d'ailleurs une vengeance à tirer de Toby?

Ce dernier acte, divisé en deux tableaux, a fait applaudir deux morceaux chantés par Vendredi, un ravissant nocturne, *Beauté qui viens des cieux*, des couplets énergiques, *Maître avait dit à Vendredi;* l'air *C'est un beau brun*, que Mlle Girard a détaillé de manière à se le faire redemander, et un finale qui, sans avoir l'ampleur de celui du second acte, a de la vigueur et du mouvement.

Telle est, analysée sommairement, cette partition où Offenbach, tout en modifiant sa manière, a su rester original, et qui le classe dès aujourd'hui parmi les auteurs à recettes de l'Opéra-Comique.

J'ai déjà parlé de Mme Galli-Marié. Sa création de Vendredi lui vaudra le même succès que celles de Mignon et du page de *Lara*. Mlle Girard a partagé avec elle les honneurs de la soirée. Il est impossible d'être plus mutine, plus piquante, de mettre plus d'esprit au service d'un organe plus frais, plus léger et plus mordant. Montaubry était en voix : il a chanté, ce qui ne lui arrive pas toujours, avec un goût parfait. Mlle Cico a soulevé dans sa ronde du *Dimanche* des murmures plus flatteurs encore que des bravos. Ponchard, excellent dans Toby, a très-spirituellement nuancé son rondeau et sa partie dans le duo du deuxième acte. Quant à Sainte-Foy, il n'a qu'un couplet, mais comme il le dit, et quelle bonne figure de sauvage il s'est composée! Il serait injuste d'oublier Crosti et Mme Révilly qui, dans des rôles moins importants, ont cependant concouru au succès.

Avec tous ces éléments, il ne m'étonnerait pas que *Robinson Crusoé* héritât de la vogue du *Postillon de Lonjumeau*.

Adam est mort, vive Offenbach!

~~~ Vive Rossini! peut-on s'écrier aussi; car Rossini est toujours vivant, Dieu merci, et il n'a tenu qu'à lui d'assister l'autre soir au triomphe de son *Guillaume Tell*. Il y avait un an que l'opéra du maître n'avait été joué. Une distribution digne de l'œuvre, des chœurs doublés, un décor nouveau peint tout exprès pour le deuxième acte, ont fait de cette représentation une véritable solennité. J'y reviendrai certainement; mais pour le moment j'ai hâte d'arriver au drame nouveau qui me reste à vous raconter.

~~~ Ce drame a pour titre *les Corbeaux du Gévaudan*. La scène se passe sous la Restauration, en 1825, deux ans après la campagne d'Espagne.

Acte Ier. — Le cabaret de la *Concourde*, à Fontanes (Lozère). Dans une salle basse, des tables garnies de consommateurs, chargées de brocs, de pots de bière, de verres, de flacons. On boit, on chante, on fume. La Concourde, une petite femme courte et replète, circule de table en table, enlevant et remplaçant les brocs et les bouteilles. Au milieu des buveurs, dont le costume est pour la plupart celui des paysans endimanchés, on remarque à la table d'honneur un jeune homme de figure militaire, un bonnet de police sur la tête, le cou emprisonné dans un haut col noir. C'est le héros de la fête, c'est Simon Vernou, un enfant du pays, parti pour l'armée il y a sept ans et revenu avec les galons de sergent, mieux encore avec une ceinture remplie de piastres et de doublons. D'où lui vient tout cet argent que les paysans, avec leur exagération ordinaire, font monter à des sommes fabuleuses, peu importe? Simon Vernou n'est pas avare, il paye volontiers à boire; on ne lui en demande pas davantage et l'on s'habitue, sans trop de jalousie, à voir en lui le roi du pays. Avec cela esprit fort, ce qui impose toujours aux gens superstitieux. Le clos du Capélan, un clos maudit sur lequel planent de sinistres légendes et que son propriétaire lui-même laissait tomber en friche, Simon Vernou n'a pas hésité à l'acheter. Il ne lui reste plus qu'à se marier pour prendre assiette, comme on dit, et il a jeté son dévolu sur la perle de Fontanes, Suzanne, la fille du riche usurier André Servoz. Suzanne, il est vrai, a un amoureux, Jacques, le garde forestier; mais Jacques n'a pour tout bien que sa modeste place, et Simon Vernou ne voit en lui qu'un triste rival, dont avec ses agréments physiques, ses galons et sa ceinture, il ne lui sera pas difficile d'avoir raison. Il va sans dire qu'il c'est aussi l'avis de tous ses invités, à qui d'ailleurs, par état et par caractère, Jacques, *le buveur d'eau*, comme on l'appelle, est médiocrement sympathique. — Silence! le voici lui-même qui entre dans le cabaret et cherche un coin à l'écart. A sa vue, le bruit des conversations a cessé. Mais Simon se lève et s'adressant à Jacques :

— Tiens, Jacques, mets-toi là et trinque avec nous. L'eau est malsaine, que diable!... C'est moi qui paye... Allons, sans rancune! Ce n'est pas ma faute si tu n'as rien et si j'ai de ça.

Et il fait sonner sa ceinture de cuir, qui rend un son métallique.

Jacques semble hésiter un instant.

— Allons! continue Simon, un bon mouvement. En fait de jolies filles, vois-tu, pour une de perdue, vingt de retrouvées.

Cette fois Jacques n'hésite plus : il repousse brusquement le verre qui tombe et se brise en éclats.

Tout le monde se lève comme pour prévenir une querelle. Simon fait un pas en avant, puis il se rassied en ricanant.

Seuls, parmi les buveurs, deux hommes n'ont pas bougé, et le dialogue suivant s'est rapidement échangé entre eux.

— Il a brisé le verre.

— Oui.

— Tu sais, dans notre pays, ce que cela signifie?

— La guerre, n'est-ce pas?

— Oui; et si par hasard Simon...

— Chut!

— Demain matin, il ira comme d'habitude au clos Capélan; on peut y être avant lui.

— On y sera.

Acte II. — 1er tableau. — Le clos Capélan, la nuit. Sol nu, aride et rocheux : quelques bouquets d'amandiers et de cyprès. L'atmosphère est chargée de brouillards.

Les deux hommes du premier acte semblent être aux aguets.

— Il tarde bien!

— Un peu de patience, que diable, Mattéo. Si, comme moi, tu avais les huissiers à tes trousses...

— Ah! oui, vous, monsieur Anselme, vous ne pensez qu'à la ceinture...

— Avec ça que tu n'y penses pas, toi?

— Oui; mais je pense aussi à Suzanne, à Suzanne qui me méprise et que je veux, que j'aurai.

— Toi! un valet!

— Un valet qui sera riche demain.

— J'entends les feuilles qui craquent : c'est lui, attention!

Simon entre. Anselme et Mattéo vont à sa rencontre et échangent avec lui un bonjour amical. Anselme engage la conversation, et, tout en causant, feint de laisser tomber le tuyau de sa pipe. Pendant que Simon se baisse avec lui pour le chercher, Mattéo, qui est passé par derrière, assène à celui-ci un coup de pioche sur la tête. En même temps Anselme lui saute à la gorge et cherche à l'étrangler. Simon se débat et appelle au secours.

— Ton couteau, crie Anselme.

Et pendant que Mattéo le lui passe :

— Eh bien! Simon, tu n'es pas aussi arrogant qu'hier soir, mon camarade! Tu meurs, Simon, et personne, entends-tu bien? personne sur terre ne saura et ne dira qui t'a tué.

Et il lui donne le coup de grâce.

En ce moment passe une volée de corbeaux en faisant entendre des croassements sinistres.

Les assassins s'arrêtent.

— Les corbeaux le diront, répond Simon d'une voix expirante.

3e tableau. — La maisonnette du garde, à moitié cachée dans un massif d'arbres verts. A gauche la route, bordée de bruyères.

Suzanne et Jacques sont seuls dans la maison. La vaillante fille a appris la scène de la veille : elle a voulu voir Jacques pour relever son courage, lui assurer qu'elle ne sera jamais à un autre qu'à lui, et en même temps obtenir sa parole qu'il n'entreprendra rien contre Simon. L'aube commence à poindre : elle rentre au village et Jacques l'accompagne jusqu'à la lisière du bois.

A peine sont-ils hors de vue que voici surgir, de derrière la charmille adossée à la maison, les deux assassins; ils s'avancent avec précaution et vont se poster sous la fenêtre restée entr'ouverte. Anselme fait la courte échelle à Mattéo qui saute dans la chambre, tire de dessous sa blouse une ceinture tachée de sang et la jette sous un meuble. Puis il redescend par la fenêtre et s'enfuit avec son complice.

De lointaines rumeurs se font entendre. Le bruit de l'assassinat s'est déjà répandu, et, dès le premier instant, la voix publique a désigné pour l'auteur du crime le garde forestier. Une foule menaçante se précipite vers sa maison. Les magistrats avertis ne tardent pas à arriver, et quand Jacques revient il est immédiatement soumis à un premier interrogatoire. Cet interrogatoire est écrasant. Tout se réunit pour accabler le malheureux : sa haine bien connue contre son rival, son attitude au cabaret de la *Concourde*, l'impossibilité où il est de justifier d'un alibi. Suzanne paraît à son tour; elle sait l'accusation qui pèse sur Jacques et, forte de sa conscience et de sa chasteté, elle accourt déclarer aux magistrats qu'à l'heure que l'on s'accorde à fixer comme celle du crime elle était seule avec Jacques dans sa maison. Mais cet aveu généreux, Jacques se refuse à l'accepter : aussi bien est-il perdu sans ressource, car on vient de découvrir sous la commode la ceinture sanglante de Simon. Atterré, anéanti par cette terrible circonstance qu'il ne peut expliquer, le malheureux est conduit en prison sous la prévention d'assassinat.

Repoussée par la foule qui accompagne de ses hurlements le prisonnier, Suzanne entend prononcer à côté d'elle des paroles étranges :

— Comment trouves-tu que ça marche?

— Pas mal, à moins que les corbeaux...

— Imbécile! Les corbeaux, ce sont les bavards comme toi.

Et Anselme montre à Mattéo Suzanne qui semble absorbée dans sa douleur.

4e tableau. — La salle des témoins de la cour d'assises.

On est en train de juger Jacques. Les témoins vont déposer tour à tour. Suzanne est appelée la dernière. La porte reste ouverte et laisse voir la Cour sur son siége. Le président rappelle à Suzanne la peine que la loi édicte contre les faux témoins; puis il lui demande si elle persiste dans sa déclaration. — « Non, » répond Suzanne. — Une vive rumeur s'élève, presque aussitôt réprimée. Le procureur du roi prend la parole et commence son réquisitoire. Un éclat de rire nerveux interrompt le magistrat. C'est Suzanne, dont la raison n'a pu résister aux émotions de l'audience. On la ramène dans la chambre des témoins. Des médecins s'empressent autour d'elle : le rideau baisse.

Acte III. — 5e tableau. — Une ferme isolée dans la campagne

Suzanne est folle, mais sa folie est douce et inoffensive. La pauvre fille a la manie de l'argent et des pièces blanches. Elle passe son temps à faire dans la campagne des bouquets qu'on lui achète par pitié. Un de ses acheteurs les plus empressés est Mattéo, dont la passion n'a fait que s'irriter par la vue continuelle de cette belle et fière figure. Suzanne semble avoir oublié Jacques, et Mattéo ne désespère pas de se faire écouter quelque jour. Pour lui plaire, il a changé ses haillons contre de beaux habits. N'importe! il n'en est pas moins le valet de ferme d'Anselme Costerousse, et il sent que c'est là, aux yeux de Suzanne, un motif de répugnance et d'aversion. Eh bien, il deviendra maître à son tour. Il a de l'argent assez pour aller vivre, dans une maison à lui, sous son beau ciel de l'Italie où l'air est parfumé, où la vie est un charme et un enivrement. A ce tableau qu'il trace en traits de feu, les regards de Suzanne se sont animés, et il sent que sa cause est à moitié gagnée. Il n'hésite plus : le jour même il demandera à Anselme ses gages et sa part du sinistre butin. Justement voici Anselme, et les deux hommes restés seuls entrent dans l'habitation pour débattre leurs comptes. La nuit est venue, et la folle, tapie dans l'ombre, les voit compter ensemble des pièces d'or et d'argent. Elle les entend parler de leur victime et maudire l'embarras que leur causent ces pièces étrangères, si difficiles à dénaturer. Heureusement pour eux que la foire du Vigan a lieu dans deux jours et qu'ils pourront, comme ils l'ont déjà fait, écouler ce qui leur reste à quelque maquignon catalan. Et pendant qu'ils se partagent les dépouilles de l'homme qu'ils ont assassiné, des corbeaux viennent tourbillonner en criant autour de la ferme. Mattéo reste frappé de terreur. — Entends-tu? dit-il à voix basse à Anselme. — Eh bien! — Si c'étaient les mêmes!

6e tableau. — La foire du Vigan.

Le vieil usurier André Servoz, en sa qualité de prêteur à la petite semaine, est venu brocanter à la foire. Suzanne a eu la fantaisie de l'accompagner. Anselme et Mattéo s'y sont rendus de leur côté, comme la plupart des habitants des environs. Le vieil André félicite Anselme sur la bonne tournure de ses affaires qui lui a permis de faire réparer sa ferme et de rembourser ses créanciers. Anselme élude la conversation et s'empresse de se perdre dans la foule. Suzanne câline son père et lui demande de lui acheter quelques menus objets à l'étalage d'un colporteur. Le vieil avare refuse en prétextant que la foire a été mauvaise. Mais Suzanne insiste : elle demande à voir le carnet sur lequel il inscrit jour par jour sa dépense et sa recette. Il finit par céder et elle lui rend le carnet après l'avoir parcouru d'un air distrait. Suivez-la cependant à travers ce monde bariolé de marchands et de curieux, et vous la verrez aborder une sorte de maquignon espagnol. La manie de la pauvre folle continue à la poursuivre. Elle veut changer son argent contre de belles piastres et de beaux doublons. Le maquignon, qui vient à l'instant même d'en recevoir, ne demande pas mieux que de s'en débarrasser. Tout en causant avec lui, la jeune fille se fait donner son nom et désigner l'homme qui paye en si singulière monnaie. En ce moment passe un monsieur que tout le monde salue avec respect. C'est M. de Ribière, le magistrat qui a instruit l'affaire du clos Capelan. Suzanne va à lui : — Monsieur, dit-elle, j'ai une grâce à vous demander, c'est de m'entendre demain matin, seule, pendant une heure, dans votre cabinet. — Je vous attendrai, répond le magistrat.

Et il s'éloigne en murmurant : Pauvre folle!

Acte IV — 7e tableau. — Le cabinet de M. de Ribière.

Suzanne est devant le magistrat. Ce qu'elle est venue lui dire, c'est que Jacques est innocent et qu'elle connaît les véritables assassins de Simon. — Vous me croyez folle, dit-elle en répondant à la pensée du juge, comme vous m'avez crue méprisable lorsque vous m'avez entendue nier ma présence dans la chambre de Jacques. Si j'ai nié, c'est que j'avais besoin de ma liberté; si j'ai feint la folie, c'est que, pour arriver à mon but, il me fallait endormir les défiances! — Et, avec une éloquence inspirée, elle déroule devant le magistrat le faisceau de preuves qu'elle est parvenue à recueillir : la richesse inopinée des assassins, le compte et la date de leurs dépenses, le feuillet qu'elle a arraché du carnet de Servoz, les pièces d'or changées en secret, enfin la conversation qui lui a révélé tous les détails du crime. Dominé par l'évidence, M. de Ribière finit par partager la conviction de la jeune fille. Mais comment agir? Les preuves sont encore incomplètes. Il faudrait un prétexte pour arrêter les assassins. Ce prétexte, Suzanne le fournira. Que les gendarmes se trouvent la nuit suivante à l'auberge de la *Boule noire*, et elle répond de tout.

8e tableau. — Une chambre d'auberge.

Mattéo et Suzanne sont seuls. Ils se disposent à fuir ensemble. En attendant l'arrivée de la carriole, le Piémontais



S. M. LE ROI GUILLAUME Ier OUVRANT LA SESSION DES CHAMBRES P



NES, A BERLIN, LE 15 NOVEMBRE 1867. — Dessin de M. H. Scherenberg.

se gorge de vin et de victuailles. La jeune fille lui verse à boire. Sous l'invasion de l'ivresse, l'homme amoureux a disparu peu à peu pour faire place à la bête fauve. A ses regards, à ses paroles, Suzanne comprend qu'elle est en danger. — Vous ne croyez donc pas en Dieu? dit-elle avec force. — Et, comme répondant à un signal, une voix du dehors s'écrie : « Ouvrez au nom de la loi! »

Mattéo voit qu'il est trahi. Il saisit un couteau pour en frapper la jeune fille.

— Imbécile! lui dit froidement Suzanne en lui montrant la fenêtre ouverte; au lieu de me tuer, sauve-toi!

Le Piémontais bondit vers la fenêtre : mais il s'arrête devant un canon de carabine qui le couche en joue.

Suzanne a profité de la diversion pour ouvrir la porte. Le commissaire pénètre escorté de deux gendarmes, et il déclare à Matteo qu'il l'arrête comme coupable d'enlèvement de mineure.

Acte V. — 9e et 10e tableaux : l'un dans le cabinet du juge d'instruction, le dernier dans le prétoire de la cour d'assises.

Je me borne à cette indication. Je ne vous raconterai ni la confrontation des deux assassins, ni la scène si dramatique où les corbeaux évoqués par Suzanne viennent arracher aux terreurs de Mattéo l'aveu de son crime, ni le suicide de celui-ci en pleine cour d'assises. Je ne veux pas déflorer vos émotions. Je veux vous laisser toute la surprise de ce dénoûment palpitant, mouvementé, original, et qui aboutit, par les péripéties les plus imprévues, au châtiment des coupables et à la réhabilitation de l'innocent.

Mlle Lia Felix, dans Suzanne...

Mais je m'aperçois que, sous mon analyse, le beau roman que je me proposais de vous raconter a pris tout naturellement la forme du drame. Pour opérer la métamorphose, il m'a suffi de mutiler, chemin faisant, quelques passages, d'estropier quelques incidents, de sacrifier à la nécessité de l'unité de lieu un certain nombre des inductions par lesquelles Suzanne remonte progressivement à la démonstration de la vérité. En attendant que le théâtre s'empare des *Corbeaux du Gevaudan*, tout le monde voudra lire ce récit saisissant, vigoureux, plein de couleur et d'éclat. Dans une préface, dédiée à M. Fréderic Bechard, son collaborateur anonyme, l'auteur des *Déclassés* et de *Jambe d'argent*, le lundiste distingué de la *Gazette de France*, M. Armand de Pontmartin se défend d'avoir eu simplement en vue un intérêt de curiosité et de grossière émotion. La justification n'était pas nécessaire. Entre cette œuvre et ces pastiches de *Causes célèbres* qui envahissent le rez-de-chaussée de certains journaux, il y a toute la distance qui sépare la distinction de la vulgarité, le style du patois, la pensée magistrale du fatras et du chaos.

Le drame ici n'est que le développement de cette grande idée de la réhabilitation judiciaire et de la protestation contre l'éternité des peines qui est aujourd'hui une des préoccupations de la conscience sociale. Mais les auteurs n'ont pas perdu de vue que leur livre était, avant tout, une œuvre d'art : ils se sont gardés de toute discussion théorique, ils se sont effacés derrière leurs personnages, et c'est de l'action même à laquelle ils sont mêlés qu'ils ont voulu faire ressortir la solution du problème.

Cette action est un chef-d'œuvre d'enchaînement et de logique. L'intérêt marche toujours en grandissant; il entraîne le lecteur, sans lui laisser le temps de respirer, depuis la première page jusqu'au dénoûment.

L'exécution est exquise : des détails pittoresques et fortement observés vous introduisent de prime-saut dans cette région du midi que les auteurs ont choisie pour cadre de leur tableau. Les personnages sont vivants et se détachent en relief : les uns platement ignobles comme Anselme, ou brutalement passionnés comme Matteo, les autres rusés et retors comme Servoz, d'autres enfin taillés en pleine comédie comme l'avocat Gabissol, et le procureur du roi Faverney, un type qu'eût envié Balzac. Mais toutes ces figures sont dominées par celle de Suzanne, la sœur par le courage, l'éloquence et la grâce sauvages de la Colomba de Mérimée.

Quant à la forme, elle est d'une élégance et d'une distinction accomplies. Il suffit, dit-on, de deux lignes d'un homme pour le faire pendre. Il ne m'en faudra pas beaucoup plus pour vous faire apprécier le style de l'ouvrage.

Il s'agit de l'intérieur d'une vieille demoiselle de province. La description se termine ainsi :

« Tout cela est reposé, doux à l'œil, recueilli, empreint d'un charme mélancolique, funéraire avec un reflet d'immortalité, assoupi plutôt qu'endormi, embaumé plutôt qu'enterré. Cet ensemble garde une âme vivante dans un corps qui ne vit plus. »

Connaissez-vous rien de plus spirituel, de plus fin et de plus délicat?

Vous savez, du reste, comment écrit M. de Pontmartin.

Et maintenant, à quand la vraie *première* des *Corbeaux du Gevaudan*?

GEROME.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

Mais Micaja avait rendu le dernier soupir et Mendoze avait du sang à sa collerette.

Il essaya pourtant; il tira violemment la bride de Pepino; il parvint à sauter en croupe derrière Isabel, qu'il entoura de son bras gauche.

— Bravo! cria cette fois Bobazon; hardi! Pepino, mon bijou!

Le sang se retira de son cœur.

Les deux chacals de ce matin, les deux gitanos déguenillés sortaient de la foule en rampant. L'un d'eux se pendit aux rênes de Pepino, pendant que l'autre passait sous le ventre du cheval, qui s'abattit, perdant ses entrailles par une hideuse blessure.

Bobazon lâcha sa branche et resta en équilibre sur le mur. Il avait de l'écume aux lèvres. Il arracha, car il était fort comme un taureau et la colère doublait sa force, il arracha une des énormes briques qui protégeaient le faîte de la muraille.

Ismaïl avait le poignard levé sur Mendoze étendu à la renverse.

La brique, pesante comme une pierre de taille, siffla et alla frapper la bête fauve en pleine poitrine. Ismaïl roula mort dans la poussière.

L'homme masqué souleva dans ses bras dona Isabel évanouie, tandis que vingt limiers se précipitaient sur Mendoze.

— Il est à moi! dit une voix éclatante sous les larges bords d'un sombrero d'alguazil, j'ai gagné les cent pistoles!

Bobazon connaissait cette voix-là.

— Le sorcier Moghrab! murmura-t-il en laissant échapper une seconde brique qu'il tenait à la main.

Des pas de chevaux retentissaient dans la ruelle et dans la voie plus large qui conduisait à la haute ville. Moghrab chargea Mendoze sur son épaule, après lui avoir tâté le cœur.

— La besogne est faite, dit-il; sauve qui peut!

Les torches s'éteignirent, toute cette lugubre cohue s'enfuit comme un tourbillon chassé par le vent. Les lourds chevaux des guetteurs de nuit de l'hermandad débouchaient déjà par deux issues.

— Qui vive?

— Alferez Rodriguez!... Qui vive?

— Alferez Pabellon!

Les deux colonnes avancèrent, précédés chacune par un valet de ville monté sur son bidet et portant un fanal pendu à l'arçon de sa selle.

— Rien de nouveau? demanda l'alferez Pabellon.

L'alferez Rodriguez allait répondre « Rien de nouveau, » lorsque, des deux côtés, les éclaireurs s'arrêtèrent, disant :

— Du sang et des morts!...

Les deux officiers descendirent gravement de cheval. Après avoir examiné les lieux, ils échangèrent un regard plein d'importance.

— Alferez, dit Pabellon, il s'est passé quelque chose ici.

— Je pense que vous avez raison, alferez, repliqua Rodriguez.

— Deux rosses abattues, reprit Pabellon.

— O Pepino! pensa Bobazon, toi une rosse! toi une rosse, ô Micaja!

— Deux gitanos assommés, poursuivit Rodriguez

— Et quatre mercenaires, déguisés en alguazils.

Puis tous deux ensemble :

— Il s'est passé quelque chose ici!

Les six cadavres furent chargés sur les croupes des chevaux : trois pour l'escouade de l'alferez Rodriguez, trois pour l'escorte de l'alferez Pabellon.

— Confrère, dit ce dernier, nous avons fait de notre mieux; ne m'oubliez pas dans votre rapport.

— A charge de revanche, confrère, répliqua Rodriguez. Notre métier est dangereux et difficile. Si vous m'en croyez, en rendant compte à l'alcade de cette épouvantable mêlée, nous appuierons sur le zèle de nos subordonnés.

— Tous seront nommés...

— Y compris les valets de ville... Que Dieu soit avec vous, alferez Pabellon!

— Que la vierge vous protége, alferez Rodriguez!

Les deux escouades se séparèrent. Officiers et soldats avaient besoin de repos après une pareille bataille.

La place qui entourait l'abreuvoir de Cid-Abdallah se trouva de nouveau déserte et silencieuse. Bobazon descendit de son mur.

Il vint se placer entre Micaja et Pepino morts tous les deux. Il ne parlait point : les grandes douleurs sont muettes.

Au bout de quelques minutes données au recueillement de ses regrets, il se pencha sur Micaja d'abord, puis sur Pepino. Quand il se releva, il avait les deux harnais proprement pliés sur son épaule.

Puis, tirant de sa poitrine un pénible et profond soupir, il s'éloigna en pensant tout haut :

— Pauvres amis!... Leurs peaux sont bonnes... J'amènerai demain le corroyeur.

XV.

Les deux portes du corridor.

C'était une demi-heure après le départ d'Isabel. La duchesse était seule dans sa chambre à coucher. Son lit restait défait, car elle ne l'avait quitté que pour se traîner jusqu'à l'appartement de sa fille. La lampe arabe suspendue au plafond jetait des éclats intermittents; l'orage secouait par intervalles les hauts châssis des croisées.

Eleonor de Tolède s'était arrêtée bien des fois en franchissant la courte distance qui séparait sa retraite de la chambre de sa fille. La fièvre et la fatigue mettaient des tons rougeâtres aux pommettes de ses joues, déjà maigries. Ses yeux profonds brûlaient, et chaque fois qu'elle faisait effort pour avancer d'un pas, tout son corps avait un long tremblement.

Et pourtant elle passa près de son lit sans y chercher le repos. Ce n'était pas là le but de son laborieux voyage.

Elle fit le tour de l'antique galerie carrée; elle pénétra dans la ruelle qui formait oratoire, et ne s'arrêta que pour s'agenouiller devant l'autel.

Ses pauvres mains pâles se joignirent. Elle essaya de prier.

Mais sa pensée était pleine de trouble. Les mots de l'oraison résistaient à son appel. Elle ne retrouvait plus la formule bénie qui, chaque soir, sanctifiait l'heure de son coucher.

Elle avait beau presser sa tête ardente, elle n'y trouvait que le vide turbulent de la fièvre.

Et puis les bruits qui venaient du dehors l'appelaient invinciblement. La bourrasque avait pour elle des voix qui étaient les cris de sa fille. Elle entendait au loin des chevaux galoper, souffler, hennir; ou bien c'étaient des sanglots et des râles; ou bien... hélas! Isabel avait-elle le cœur de chanter à l'heure triste de la séparation?

Eleonor de Tolède frissonnait parfois de la tête aux pieds, parce qu'elle se sentait devenir folle.

Le crucifix vacillait devant ses yeux chargés de lassitude, et la blanche image de la Vierge allait se voilant.

— Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! balbutiait-elle du fond de sa détresse.

Quand elle ne parlait plus, le silence de cette nuit terrible l'enveloppait et l'écrasait.

Elle s'affaissa. Vous l'eussiez prise, en effet, pour une pauvre folle, accroupie qu'elle était et rapetissée dans son morne accablement.

Au bout de quelques minutes pourtant, un vague sourire vint à ses lèvres.

— J'ai bien fait! Oh! j'ai bien fait! murmura-t-elle. Que sont les dangers du dehors auprès des embûches qui nous entourent? Cet homme est le démon, puisqu'il a pu prendre la ressemblance d'Hernan, mon époux, au milieu de ces ténèbres, dans cette maison où il règne en maître.

— Vierge sainte! divine mère de Dieu! s'interrompit-elle, au nom de vos angoisses, au nom de votre fils, mon Sauveur, ayez pitié de mon enfant!

Elle sourit encore.

— Il y a du temps qu'elle est partie, reprit-elle; plus elle s'éloigne de cette maison damnée, moins les embûches sont à craindre... Dieu sauveur! sainte Marie! merci pour l'espoir que vous me rendez!... Je peux prier! Voici que la pensée renaît en moi!... Puissances du ciel! quel vœu pourrais-je faire afin de gagner le salut de ma fille? C'est trop peu que de vouer au Seigneur tous les jours de ma vie... trop peu de donner aux hôpitaux et aux sanctuaires tous mes joyaux, toutes mes parures... Dieu bon! Dieu clément! céleste miséricorde! que nous retrouvions seulement le repos de l'exil!... Éloignez de nous à la fois toutes ces grandeurs et toutes ces épouvantes!... Que nous vivions humbles, oubliés dans la demeure de mon père!... Que ma fille soit heureuse épouse, et que je voie un fils sourire à sa mamelle! Ouvrez la route où mes dernières amours marchent dans les ténèbres, mère de Jésus!... Je n'ai plus d'époux, je suis veuve, je suis seule... regardez en pitié mon deuil et mes larmes... trompez la poursuite de l'ennemi... que le noble jeune homme évite le piége des traîtres... que je retrouve un peu de joie dans la joie de mes enfants! Sainte Vierge! sainte Vierge! veillez sur leur voyage!

Elle se tut. Mais elle ne cessa point d'implorer. Son beau visage, levé maintenant vers le ciel, rayonnait une extatique et pieuse ardeur.

Sa pensée tournait sans sortir du cercle des religieuses méditations. Ce nom d'époux qu'elle venait de prononcer la ramenait à son deuil. Peut-être souriait-elle à l'image évoquée de celui qui avait été l'amour et la douleur de toute sa vie.

A ces heures de passion épurée, les choses surnaturelles cessent d'être impossibles.

Il est un espoir, toujours le même : si Dieu permettait à la tombe de soulever sa lourde pierre? si Dieu déchirait le linceul?...

Une voix douce et grave résonna dans le silence de la chambre à coucher.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut prier, duchesse, dit-il.

Eleonor de Tolède ne se retourna pas. Elle devint plus pâle, mais le sourire de l'extase n'abandonna point ses lèvres.

Elle remercia Dieu qui lui envoyait cette illusion bien-aimée. C'était la voix d'Hernan, son époux.

Mais tout à coup le sang lui remonta violemment au visage, et une expression d'indicible horreur envahit ses traits. N'était-ce pas aussi la voix de cet homme, de cet imposteur qui, le matin de ce jour, l'avait mise à la torture?

Venait-il jouer, cet homme, une autre comédie? Venait-il insulter encore à la chère religion de ses souvenirs?

L'indignation la redressa de toute la hauteur de sa taille. Elle se retourna cette fois, l'œil enflammé, la menace à la bouche...

Elle retomba mourante et foudroyée par l'éclair même de son bonheur.

Le tableau de Montanez, placé à gauche de l'oratoire, avait disparu. C'était maintenant une ouverture carrée et noire qui encadrait la noble taille du Medina-Celi debout et la main sur le cœur.

Elle aussi, la pauvre femme, serra de ses deux mains son cœur qui voulait briser sa poitrine.

— Eleonor de Tolède, dit Hernan, me reconnaissez-vous?

Elle ne répondit que par un gémissant murmure.

[1] Voir les numéros 583 à 671.

Hernan quitta l'embrasure de la porte secrète, et vint s'agenouiller auprès d'elle sur les marches de l'autel.

Elle s'éloigna de lui, n'osant plus le regarder. Il y avait du vague dans sa prunelle, et ses idées confuses se reprenaient à vaciller.

— Dieu mort sur la croix ! murmura-t-elle, l'autre avait ce visage et cette voix !... S'il avait deviné notre secret !

— Eleonor de Tolède, poursuivit le Medina-Celi, je vous l'ai dit et je vous le répète... vous avez oublié notre prière du temps où nous parlions à Dieu ensemble tous les deux...

Elle appuya son front baigné de sueur froide comme la balustrade.

Hernan continuait :

— Dieu ne veut point qu'on lui demande ceci ou cela... Souvez-vous des enseignements du saint prêtre qui guida votre jeunesse... Vous répétiez ses instructions à votre mari ; vous lui disiez : « Dieu ne veut point qu'on dirige ici-bas sa miséricorde suprême, qui plane au plus haut des cieux. »

— Est-ce toi ?... est-ce donc toi ?... murmura la duchesse entre la mort et la vie.

— En ce temps-là, reprit encore Hernan, vous n'eussiez pas dit : « Seigneur, rendez-nous le repos de l'exil !... Seigneur, écartez les périls de la route où marche mon enfant... » car le saint prêtre vous enseignait que l'homme végète dans son ig- rance profonde... Et qui sait les voies de Dieu ? Le bien naît du mal, le salut peut être dans le péril...

— Qu'eussé-je dit ?... parle !

— Vous eussiez dit l'oraison que vous m'appreniez dans votre humilité angélique ; vous eussiez dit, agenouillée comme vous l'êtes, mais confiante en la bonté du Sauveur : « Mon Dieu ! abaissez un regard sur votre créature, et que votre volonté soit faite sur la terre et dans les cieux ! »

Elle jeta ses deux bras autour du cou de Medina, qui la soutint pressée contre son cœur.

— C'est toi ! fit-elle en un soupir profond ; oui... oui... c'était bien là notre prière !... Hernan !... mon pauvre Hernan !... Vais-je mourir de bonheur ?...

Ses yeux se fermèrent, comme si le sommeil eût pesé sur ses paupières.

Le Medina la contemplait au travers des larmes qui étaient dans ses yeux.

— Mais que disais-tu ? reprit-elle en tressaillant soudain ; tu parlais de dangers... pour Isabel ?

— Isabel ! reprit le duc, je l'ai vue... Elle est belle comme sa mère... Écoutez-moi, Eleonor : le temps s'écoule, et j'ai une tâche pour chaque heure de cette nuit... Vous avez demandé une audience au roi ?

— Je me croyais abandonnée...

— Vous avez bien fait, madame... Tout pour le roi, rien contre le roi... Vous aurez demain une audience.

— Et que demanderai-je, maintenant que vous m'êtes rendu ?

— Vous demanderez justice, duchesse : on vous a pris votre fille et le fiancé de votre fille.

— Isabel !... Mendoze !... Il est arrivé malheur !

Medina la sentait défaillir entre ses bras ; cependant il acheva :

— Vous direz à Philippe IV que le neveu du comte-duc, Palomas le bâtard, a enlevé la fille de Medina-Celi et assassiné le fils de Louis de Haro.

La poitrine de dona Eleonor rendit une plainte faible. Le duc Hernan la porta inanimée sur son lit. Il la baisa au front longuement, puis il fit retentir le sifflet d'or pendu au chevet.

Quand il entendit le pas des femmes de la duchesse qui accouraient à cet appel, il se dirigea vers la ruelle et disparut derrière le tableau de Montanez, au moment où la porte s'ouvrait pour donner passage aux cameristes.

Tout à l'autre bout de la maison de Pilate, dans l'aile qui faisait pendant à l'appartement privé de la bonne duchesse, dans la chambre à coucher même qui répondait symétriquement à la chambre à coucher d'Eleonor de Tolède, il y avait aussi, nous le savons, un grand lit à galerie carrée, et une ruelle en forme d'oratoire.

Pour achever la parfaite similitude, un tableau de Montanez, le jumeau de celui qui naguère tournait ses gonds dans la ruelle de la duchesse pour donner passage au Medina-Celi, ornait un des côtés de l'oratoire du bon duc. Seulement, chez la duchesse, le tableau de Montanez était à gauche ; chez le duc, il était à droite.

La porte qui donnait sur la salle à manger restait ouverte. Les flambeaux achevaient de brûler sur la table. La lampe qui éclairait la chambre à coucher consumait lentement sa mèche charbonneuse et rougie. L'odeur du festin de Balthazar offert par le maître de céans au comte de Palomas, son gendre, était encore dans l'air.

Parmi les demi-ténèbres qui laissaient à peine une étincelle aux dorures assombries des lambris, aucun mouvement ne se faisait ; mais trois ronflements sonores, vibrants et modulés dans des gammes hardiment dissemblables, se mêlaient en accords détonnants et formaient les plus bizarres concerts.

L'œil, s'habituant à ce clair-obscur, eût distingué bien vite les divers instruments qui composaient ce terrible orchestre. A tout seigneur tout honneur. C'était le bon duc, couché dans un lit et qui ronflait comme un tuyau d'orgue ; c'était ensuite Picaros, plein de vertus et d'années, dont le chant nasal pouvait se comparer à un serpent de paroisse ; c'était enfin Gabacho, pauvre aveugle et l'un des chefs les plus influents de l'ancienne école : le nez de celui-ci cardait le tympan comme un cri de trompe.

Gabacho et Picaros, exécutant à la lettre l'ordre qu'ils avaient reçu, étaient couchés tête-bêche en travers de la porte. Leurs armes, véritable arsenal, gisaient autour d'eux avec une demi-douzaine de flacons vides. Quant au bon duc, il avait à sa gauche les deux pistolets-tromblons ; à sa droite, la gigantesque épée du marquis Tarifa.

Malheur à l'imprudent qui eût troublé ce repos hérissé d'artillerie !

En attendant, ils dormaient tous les trois du sommeil des justes, et tous les trois ils donnaient leur note en conscience, sans jamais tarder ni faiblir : on eût dit vraiment qu'ils étaient à la tâche et qu'ils essayaient de se surpasser l'un l'autre dans cette lutte de tapage.

Aussi n'entendit-on point le bruit que fit le tableau de Montanez en tournant avec lenteur sur lui-même. A la place de la toile parut un trou noir, puis dans le trou noir, un homme vêtu et coiffé de sombre.

Cet homme fit le tour de la galerie carrée, et vint s'asseoir au chevet du bon duc, après avoir placé la lampe sur la table de nuit.

Il disposa l'abat-jour de façon que la lumière tombât d'aplomb sur le visage de Medina endormi, puis il s'éloigna d'un pas et sembla se livrer à un minutieux examen de ce visage véritablement noble et beau.

— Étrange ! murmura-t-il ; si je n'avais la conscience de moi-même j'aurais été trompé comme les autres.

L'abat-jour renversé mit dans l'ombre la figure du dormeur, et dirigea toute la lumière sur les traits du nouveau venu.

C'était étrange, en effet. En changeant de direction, la lampe éclairait toujours le même visage.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES LUTTEURS SYRIENS

Le costume des paysans des environs de l'ancienne Seleucia est fort pittoresque. Leurs vastes pantalons d'un blanc de neige, serrés à la taille par d'élégantes ceintures de soie de Tripoli, forment un vif contraste avec leurs *abahs* ou jaquettes à raies de couleur. Ajoutez les pantoufles jaunes ou rouges et le *tarbousch* entouré d'un foulard aux nuances vives ; le tout frais et éclatant, car chacun se fait un point d'honneur de renouveler ses effets à cette époque de l'année.

Les femmes ne sont pas moins coquettes avec leurs vestes brodées de bleu, de rouge et de vert, et leurs longs cheveux pendant en nattes sur les épaules.

A certaines fêtes, les *shebab*, jeunes gens non mariés du village, ayant à leur tête un chef élu par eux, vont se livrer dans quelque plaine des environs à divers exercices athlétiques où la lutte domine. Généralement ils choisissent de préférence pour le lieu de leurs ébats le voisinage de l'habitation du plus important propriétaire de la contrée, qui honore les jeux de sa présence, assis sur des tapis ou des coussins en compagnie de ses amis, du prêtre et des principaux du village. Les lutteurs ont cela de merveilleux que, pas un moment, ils ne perdent leur sang-froid, et que jamais le vaincu ne marque par un geste ou par un mot le moindre désappointement.

P. P.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Le chauffage. — Le gaz. — Les calorifères. — Les poêles. — Opinion de Mercier. — Les cheminées. — Les combustibles. — La houille. — Le coke. — Le bois. — Le bois flotté. — Le pelard. — Le bois de gravier. — Le noyer pacanier. — Maître Ledru et son apprenti Jean Rouvet. — Les trains de bois. — Une tradition du Kentucky.

Le chauffage est peut-être la partie du comfort parisien que les progrès de l'industrie, appuyée cependant sur la science, laissent jusqu'ici la plus incomplète et la moins satisfaisante. Le chauffage au gaz, qui exige des changements radicaux dans nos habitudes et dans la disposition de nos appartements, serait assurément le mode le plus rationnel et le plus préférable ; mais la routine lui barre le passage, effrayée de voir ses cheminées changer de place et même disparaître tout à fait. Les calorifères ne sont bons qu'à échauffer l'ensemble d'une maison ou d'un appartement, car l'air chaud tendant sans cesse à monter, ils laissent les pieds froids, en donnant une zone atmosphérique trop chaude à la tête et aux poumons. Les poêles présentent les mêmes désagréments et privent d'ailleurs la vue du plaisir que lui cause l'aspect de la flamme. « Chez nous, dit Mercier dans son *Tableau de Paris*, on se chauffe autant par les yeux que par le corps, et un véritable Parisien préfère à tout deux maigres bûches flambantes tant bien que mal et qu'il peut tracasser à son aise avec ses pincettes et sa pelle. »

Restent donc les cheminées, jusqu'ici, faute de mieux, sans rivales. Elles ne fument que trop souvent, consomment une énorme quantité de combustible eu égard au peu de chaleur qu'elles procurent, et constituent un des impôts exorbitants qui grèvent le budget d'hiver des bourgeois. Toutefois, tant d'inconvénients ne sauraient prévaloir contre elles. Pour la plupart des Français, le plus grand plaisir qu'apporte avec elle la saison rigoureuse consiste, sans contredit, dans le bien-être qu'ils éprouvent à se trouver assis devant un bon feu bien flambant, les pieds sur les chenets et à suivre des yeux, en rêvant, les jeux fantastiques des braises qui chatoient avec mille formes bizarres.

Depuis longtemps on discute sur la nature des combustibles qu'il est préférable d'employer dans les cheminées. La houille, qui commence à prendre faveur, chauffe brutalement, et, quelque précaution qu'on prenne, jette toujours dans les appartements une âcre odeur de soufre et de goudron qui porte à la tête ; le coke, plus sulfureux encore, grille les jambes, grésille en se consumant, et s'éteint aussi vite qu'il s'est promptement et violemment embrasé ; seul, le bois réunit toutes les conditions exigées par ceux qui recherchent en dilettanti un comfort complet dans le plaisir de se chauffer.

Encore y a-t-il bois et bois, comme dit Sganarelle, et n'arrive-t-on à la perfection qu'en en combinant les essences. Le chêne, qui brûle lentement et dont la combustion n'a rien de réjouissant pour la vue, doit former l'arrière bûche ; le charme et l'orme, plus gais en se consumant, font merveille à l'avant-corps ; enfin, il faut que le hêtre, duquel jaillissent de jolies langues de feu et qui se décompose en larges et rouges écailles de braise, couronne l'édifice incandescent. Heureux encore qui peut puiser une à une, dans une corbeille placée près de lui, les pommes résineuses du pin et les jeter de temps en temps sur cet amas de bûches savamment disposées dont elles activent et parfument la combustion.

Paris fait encore une grande consommation de bois flotté, mais ce bois, par les moyens mêmes de transport qui l'amènent à Paris, subit des altérations qui lui ôtent en partie ses qualités, à moins qu'on ne l'ait au préalable, et avant d'en former des radeaux, dépouillé de son écorce. Sans cette précaution pendant son séjour dans l'eau, la matière albumineuse qui se trouve entre l'écorce et l'aubier subit la fermentation et le rend de beaucoup inférieur au bois neuf transporté sur des bateaux, des chariots, ou des wagons de chemins de fer.

Il résulte de cet inconvénient qu'on enveloppe dans la même réprobation le bois flotté avec son écorce, et le bois *pelard*, c'est-à-dire qui n'a fait son trajet par eau qu'après avoir été dépouillé de son écorce et avoir été exposé à l'action du grand air pendant une ou deux semaines, avant que de le former en train. Le pelard se trouve, grâce à cette précaution, préservé de l'action décomposante de l'eau par l'enveloppe solide qui forme autour de lui le cambium desséché lentement, et il donne un combustible *plein de nerf*, pour employer une expression commerciale et consacrée.

Il y a encore le bois de gravier, provenant des sols pierreux de la Bourgogne, et qui arrive par *flottes* sur l'Yonne, qui le reçoit et l'apporte à la Seine dont elle est un des affluents. Ce bois de gravier, qui n'a point un long parcours à faire et que protège d'ailleurs son essence particulière, ne subit guère d'altération pendant son contact avec l'eau, et n'a contre lui que son aspect rugueux encroûté et peu agréable à l'œil. Aussi se vend-il meilleur marché et, débité en petites bûchettes par les charbonniers, ne sert-il guère qu'à préparer les petits fagotins que les industriels auvergnats revendent deux cents fois leur valeur aux pauvres gens qui achètent leur combustible au jour le jour.

L'Exposition universelle a permis à un petit nombre de privilégiés de faire l'essai d'un combustible jusqu'à présent inconnu à Paris et qui doit infailliblement devenir, avant peu d'années, le seul bois que les gens riches brûleront dans leurs cheminées.

Ce bois est le *noyer pacanier* (*Juglans oliviformis*), qui croît le long des rivières de l'Amérique, depuis la contrée des Illinois jusqu'à la Louisiane.

Sa tige effilée, qui s'élève de vingt-quatre à trente mètres au-dessus du sol, est garnie de feuilles longues d'une cinquantaine de centimètres avec quatorze ou quinze folioles. Il produit des noix oblongues, presque cylindriques, dont le brou peu épais et relevé par quatre angles saillants renferme, sous une mince coque, une amande d'un goût délicat. Son bois, connu sous les noms de *hyckorey* ou de *pecannut*, s'allume et brûle avec facilité, donne une flamme vive, claire, étendue, ne lance jamais d'étincelles, ne laisse pour ainsi dire point de cendres et donne une chaleur douce qui se répand dans toutes les parties de l'appartement, si grand qu'il soit.

Quel malheur que Balzac, qui, lors de ses premiers succès littéraires, faisait frotter à la cire les bûches qu'il brûlait chez lui, n'ait point connu le noyer pacanier, comme il en eût consumé dans sa cheminée de marbre noir, ou du moins comme il en eût parlé avec enthousiasme dans ses romans !

Par malheur, jusqu'ici le transport de ce combustible sans rival ne peut se faire d'Amérique en Europe ni facilement ni à bon marché. Quoiqu'il ne coûte sur les lieux où il végète avec une luxuriante abondance que le salaire du bûcheron, si jamais la mode en vient à Paris, il se payera cent fois plus cher que le bois ordinaire. Mais qui sait si, une fois l'attention attirée sur le *pecannut* et son usage adopté par la *gentry*, l'industrie, toujours à l'affût des moyens de faire de gros gains, ne trouvera pas des procédés inconnus et moins coûteux pour approvisionner la France ?

A moins — et alors le succès serait prompt et infaillible — que ce ne soit pas l'industrie seule qui s'en mêle, mais que l'amour s'associe à cette dernière, comme il en est advenu au XVIe siècle pour le bois flotté.

Déjà depuis longtemps, Paris, après avoir épuisé pour se chauffer les coupes des forêts qui l'entouraient, voyait avec inquiétude le prix de ce combustible s'augmenter en raison de sa rareté. Comme il arrive en pareil cas, on se lamentait, on s'en prenait au gouvernement et on lui demandait compte de la misère publique. Or, le gouvernement n'était déjà pas trop à son aise, et les menées des Parisiens ne l'eût pas autrement accommodé. L'imposition de la gabelle tenait



LE PALAIS DU PARLEMENT BRITANNIQUE, VUE GÉNÉRALE PRISE DE LA TOUR VICTORIA, d'après une photographie. — Voir page 758.

en révolte la Guienne; les Bordelais venaient de massacrer le lieutenant général du roi, Tristan de Mounein, et l'on avait beau brûler en place de Grève les protestants, qui formaient à Paris et en province un redoutable noyau d'agitation et de révolte, cette agitation et cette révolte, loin de s'apaiser, ne faisaient que s'étendre et s'accroître. De plus, on était en guerre avec l'Angleterre pour la possession de la ville de Boulogne, et l'on se trouvait en différend avec le pape au sujet des duchés de Parme et de Plaisance; enfin le roi Henri II, tout en se disant le fils aîné de l'Église, défendait par édit qu'on envoyât de l'argent à Rome pour les bulles, et une armée commandée par Brissac allait soutenir en Piémont les droits de la France, tout en faisant peser sur le peuple des impôts toujours croissants.

Ne pouvant le soulager en aucun point, faute de mieux, on voulut lui donner une sorte de satisfaction à propos de la cherté du bois, et on fit savoir aux marchands de cette denrée qu'ils eussent à en abaisser le prix.



HOSPENTHAL ET LE SAINT-GOTHARD, DANS LES ALPES SUISSES

d'après un croquis de M. Gustave G... — Voir page 759.

Après avoir reçu cet ordre, accompagné de menaces de prison s'il ne recevait point une exécution prochaine, maître Jacques Ledru, l'un des principaux marchands de bois de l'îlot de la Gourdaine où s'élevaient ses chantiers, revenait au logis fort soucieux et, comme on dit, la puce à l'oreille. Non-seulement les menaces qu'on lui avait faites au nom du roi l'inquiétaient beaucoup, mais il craignait encore plus l'effervescence du populaire, encouragé par l'appui de son souverain, et qui pouvait, d'un moment à l'autre, mettre tout à sac et à pillage.

Vous pouvez donc juger de sa colère lorsqu'en ouvrant sa porte, il se trouva face à face avec sa fille Jeanne qui, ne s'attendant point au retour si prompt de son père, devisait tendrement avec un des apprentis du chantier, Jean Rouvet, et se laissait baiser tendrement les mains par lui.

— Que fais-tu là,

LE GRAND-CHANCELIER D'ANGLETERRE DONNANT LECTURE DE L'ADRESSE DE LA CHAMBRE DES LORDS A S. M. LA REINE VICTORIA.

Dessin communiqué. — Voir page 758.

drôle ? s'écria maître Ledru en levant sur les épaules de Jean Rouvet une canne que celui-ci arrêta avec autant de respect que de résolution.

— J'entretiens votre fille de deux projets, répondit-il.

— Et quels sont ces projets, misérable va-nu-pieds ?

— D'abord je lui demande de consentir à devenir ma femme, car nous nous aimons tantôt depuis deux ans.

— Insolent ! tu veux sans doute que je te brise les os ?

— Non pas ! maître Ledru, car j'en serais fort désolé, et vous peut-être plus que moi encore. Je n'ai ni sou ni maille, c'est vrai ; mais je n'en serai pas moins pour vous un excellent gendre. Écoutez-moi sans colère et laissez-moi vous apprendre ce que j'apprenais à Jeanne quand vous êtes arrivé. Je possède un moyen infaillible de vous sortir de la peine où vous êtes en ce moment ; sans compter que je vous ferai gagner autant d'argent que vous êtes en train d'en perdre.

— Quel est ce beau projet ? demanda maître Ledru, qui tenait d'ailleurs Jean Rouvet pour un garçon capable.

— Mon projet est de vous mettre à même de vous approvisionner de bois à bon marché, et en aussi grande quantité que vous le voudrez. Promettez-moi la main de Jeanne si je réussis, et je vous jure par mon saint patron que je réus-[illegible]

— Voyons ton idée ! Tu seras mon gendre si elle m'agrée.

— Ce qui rend difficile et coûteux le bois à Paris, c'est le prix de son transport sur chariots, n'est-ce pas ?

— Assurement.

Ce prix va toujours augmentant parce qu'il faut aller s'approvisionner toujours de plus loin en plus loin, et parce que les forêts à portée de Paris sont épuisées depuis longtemps.

— Après ?

— Eh bien, voici un moyen d'amener à Paris le bois, proviendrait-il du Morvan, sans qu'il coûte plus cher que s'il provenait de la forêt de Bondy. J'irai acheter avec vous des coupes considérables dans ce pays, je ferai abattre les arbres et je les débiterai sur place ; je formerai de grands radeaux avec leurs tronçons attachés entre eux par des liens de branches fraîches et je les amènerai par la Seine comme des bateaux ordinaires, jusque devant votre île de la Gourdaine. Toutes mes combinaisons sont prises : mon parrain, qui est un des grands seigneurs de la cour et fait grand cas de moi, m'a obtenu, bien entendu moyennant une grosse part dans mes bénéfices, l'octroi du privilége exclusif de mon procédé. Le bois abattu et amené par des ruisseaux à moi connus jusque sur le rivage même du Morvan, je m'occupe de former mes radeaux, et je divise chacun d'eux en cinq cent soixante et seize parties égales, assemblées quatre par quatre et formant soixante et douze branches ; je les groupe en dix-huit portions que j'appelle *coupons*. Je forme deux *parts* de neuf de ces coupons que je rattache ensemble, et qui, solidement liés, me donnent un radeau complet, ou un *train*, comme nous l'appellerons. J'amène moi-même nos premiers trains à Paris ; je forme des mariniers pour diriger les autres, et mon beau-père et moi nous faisons une fortune considerable.

— Tu as raison, mon gendre ! répondit joyeusement maître Ledru, en prenant dans sa main la main de Jean Rouvet.

Voilà comment furent inventés les trains de bois. Qui sait si l'amour, ou l'appât du lucre bien autrement puissant chez nous aujourd'hui, ne trouveront pas des moyens inconnus d'amener jusqu'à Paris les bois des forêts de l'Illinois et de la Louisiane, et n'approvisionneront pas bientôt abondamment nos foyers de bûches du noyer pacanier ?

S'il faut en croire les récits des habitants du Kentucky, non-seulement le noyer pacanier procure le meilleur bois de chauffage que l'on connaisse, mais encore il porte bonheur à ceux qui s'en chauffent. Cette croyance remonte à un temps fort reculé, et se raconte de temps immémorial dans cette province de l'Amerique du Nord.

Une nuit, Satan se serait trouvé à court de bois pour alimenter le feu de l'enfer, et il aurait emporté sur une de ses épaules une forêt entière qui s'etendait à perte de vue dans les terrains qu'occupe aujourd'hui Louisville. Tandis qu'il jetait ces milliers d'arbres dans les gueules béantes du gouffre eternel et maudit qui s'ouvrait alors sur les bords de l'Ohio, et qu'il se réjouissait de la terreur des damnés à la vue de ce surcroît de combustible destiné à augmenter leurs tortures, il aperçut à quelque distance de l'abîme une petite bûche de pacanier. Il lui prit fantaisie de la jeter avec la forêt dans le brasier de l'enfer ; mais à peine l'eut-elle touché que les flammes de ce dernier s'éteignirent tout à coup, que les souffrances des réprouves cessèrent et qu'un cri de reconnaissance s'eleva vers Dieu qui, dans sa miséricorde, daignait leur accorder cet instant de rémission.

Puis un ange apparut tout à coup, qui, de l'épée flamboyante qu'il tenait à la main, écarta Satan, et descendit dans l'enfer pour y reprendre la petite bûche.

— Chorah vous pardonne, dit-il de sa voix douce ; quittez ces lieux de pleurs et de grincements de dents, et montez en paradis. L'objet béni qui vient de vous toucher, vous vaut cette grâce de la miséricorde divine. Une pauvre veuve n'avait plus en son logis que cette dernière pièce de bois, et elle l'a donnée à sa voisine plus pauvre qu'elle encore qui manquait de bois pour faire cuire les aliments de ses enfants. Or, la charité sanctifie tout ce qu'elle touche, et il a suffi du seul contact de cet humble morceau de bois pour vous valoir votre redemption

En achevant ces mots, il s'envola vers le ciel, emmenant avec lui toutes les âmes que Satan croyait lui appartenir jusqu'à la fin des siècles, et même au delà

Depuis ce temps les habitants catholiques du Kentucky, ont toujours chez eux de petites bûches de pacanier qu'ils brûlent le jour de Noël, et qu'ils remplacent par une autre, après que le curé l'a bénie à la messe de minuit.

SAM. HENRY BERTHOUD.

LE PARLEMENT ANGLAIS

L'ouverture du Parlement anglais a eu lieu la semaine derniere en présence de la reine Victoria.

Le Parlement est formé, comme on sait, de deux chambres : la chambre des lords et la chambre des communes. La première compte 437 membres qui tiennent leur titre de naissance. Ils sont présides par le lord chancelier, lequel siege toujours sur un sac de laine, dont la vue a pour but de rappeler à l'assemblee que le commerce de l'Angleterre est la source de sa prospérité. La chambre des communes, elle, se compose de 658 députés élus par les divers comtés du Royaume-Uni et par les trois universités d'Oxford, de Cambridge et de Dublin. De ces 658 députés, 471 sont Anglais, 105 Irlandais, 53 Écossais et 29 Gallois. Ils sont présidés par le *speaker*, orateur, qui se tient sous un dais à l'extrémité de la salle. Le speaker ne vote point, sauf dans le cas où les voix se trouvent également divisées.

Ce sont les ministres de la reine qui présentent d'ordinaire au Parlement les projets de *bills* qu'on doit mettre en discussion ; toutefois l'introduction d'un bill peut se faire sur la simple motion d'un des membres de la chambre. Si ce bill est admis, une députation le porte, après examen, à la chambre des lords où il est discute de nouveau. Une commission choisie par les deux chambres passe une dernière fois le projet en revue, si besoin est ; et le bill n'a plus dès lors que la sanction royale à recevoir.

Les usages du Parlement ne permettent pas les discours écrits. Lorsqu'un membre veut prendre la parole, il se lève, et, de sa place, présente ses observations à la chambre, en s'adressant au president seul.

Les vastes bâtiments affectés au service du Parlement anglais sont de construction récente. L'incendie de l'ancien palais, en 1834, décida la construction du nouvel édifice, qui fut commencée dans le courant de l'année 1837. Aujourd'hui cet édifice couvre une superficie de plus de trois hectares. Il s'élève parallèlement à la Tamise, que longe une de ces façades. La vue panoramique que nous en donnons — vue prise du sommet de la tour Victoria — permet d'embrasser à peu près l'ensemble de ses constructions.

La tour Victoria, énorme bastion carré, limite au nord-est les bâtiments du palais. C'est par le porche de cette tour que la reine passe lorsqu'elle va ouvrir la session. Sa hauteur est de cent quatre mètres. La tour Centrale, moins importante, ne dépasse pas quatre-vingt-douze mètres d'élévation ; quant à la tour de l'Horloge, qui occupe l'angle sud-ouest, elle en mesure quatre-vingt-dix-huit. Cette dernière est bâtie à peu près sur l'emplacement de l'Horloge de l'ancien palais. Le cadran resplendissant de dorure qui en orne le sommet a vingt-cinq mètres de circonference. Par les soins du savant astronome de Greenwich-Airy, il marque toutes les révolutions du temps par jours, mois, annees et cycles. La cloche de la tour est de beaucoup la plus grande de toute l'Angleterre.

Le bâtiment qui s'étend de la tour de l'Horloge à la tour Centrale renferme la chambre des communes. Le groupe de tourelles qui occupe à peu près le milieu de la façade, du côté de la Tamise, marque la résidence du *speaker*. Un peu plus en avant, sur le même côté, faisant face à la tour Centrale, se trouve la salle des conferences, spécialement destinée à la réunion des comités nommés par les deux chambres pour delibérer sur les intérêts communs. Les constructions qui bordent la Tamise renferment la bibliothèque du Parlement. Quant au bâtiment à fenêtres ogivales qui occupe le premier plan, c'est la nef de Saint-Étienne, élevée sur l'emplacement de l'ancienne chapelle de ce nom. Elle est ornée intérieurement de douze statues en marbre des plus grands hommes d'État de l'Angleterre.

L. DE MORANCEZ.

COURRIER DU PALAIS

Théorie des procès en extorsion de signature. — Conseil d'un conseiller municipal. — Une heure et une consultation aussi indues l'une que l'autre. — Les mystères d'une existence de trente ans et d'un testament de 400 000 francs. — Colonisateur ou aventurier. — Difficulté de prouver qu'on a vu l'Abyssinie. — Un train express arrêté par des brigands. — Futur discours du bâtonnier. — Les avocats académiciens. — Un rapport d'expert réduit à un seul vers de *Ruy-Blas*.

Je m'étais bien promis à moi-même, et ce sont ces promesses-là qu'on tient le mieux, de ne me laisser jamais induire en récit de ces accusations qualifiées *d'extorsions de signatures*.

Je m'étais aperçu avec tout le monde que ces procès sont toujours et desespérément les mêmes. C'est réglé absolument comme un pas de ballet. Les journaux judiciaires pourraient raconter ces affaires comme on remplit des circulaires, où il n'y a que le nom et l'adresse à introduire dans les blancs menages dans l'impression.

C'est toujours un vieillard encore vert qu'une femme encore jeune ou déjà âgee, mais piquante, attire à un rendez-vous invariablement fixé à onze heures du soir. Le séducteur confiant et trompé arrive à l'heure moins cinq et le mari à l'heure passée de cinq. Ce mari, qui était censé parti pour un voyage de trois jours, fait son entrée par la fenêtre. Il roule de grands yeux et porte deux objets, dont l'un en vue est un pistolet et l'autre en poche est un papier timbré. La femme, qui attendait son mari, simule la surprise la plus effrayée. Elle fuit couverte de son innocence, en s'écriant :

« Ne nous tuez pas ! »

Le visiteur malencontreux voudrait s'esquiver, mais la menace du pistolet le maintient en place. Le mari en profite pour dire : « Misérable ! tu voulais me ravir mon honneur ; tu sais que la loi me permet de te tuer comme un chien. » Tableau ! Ici il y a une pause, après laquelle le mari exhibe la feuille de papier timbré, qu'il trouve par le plus grand des hasards dans la poche où il l'a mise. Le vieillard est alors mis en demeure de racheter sa vie pour un engagement de quelques milliers de francs.

Le faux séducteur signe avec un empressement marqué. Il proteste même qu'il ne laissera pas protester sa signature, après quoi on le laisse partir. Mais cinq jours après il va porter sa plainte à M. le commissaire de police, qui la transmet au procureur impérial, lequel la livre à un juge d'instruction ; si bien qu'à la plus prochaine session des assises, mari et femme comparaissent sur le même banc.

Ordinairement les époux sont acquittés quand la femme est jolie et le séducteur affreux, ou bien ils sont condamnés quand c'est le contraire. Pour le mari, il joue un rôle sacrifié dans tous les cas. Il a le droit d'être honteux quand il ne prend pas celui d'être ridicule.

Voilà ces procès dans leur invariable uniformité ; et voilà aussi pourquoi je m'en abstenais avec ferveur. Mais les époux Roi, de Saint Hilaire-des-Loges, commune des environs de Fontenay-le-Comte, ont si bien brodé de détails originaux ce thème si rebattu, qu'il vaut la peine d'en parler.

Nous trouvons ce ménage si bien uni devant la Cour d'assises de Napoléon-Vendee.

Les préliminaires du crime ont été, exactement ceux du répertoire special. Le séducteur a soixante-trois ans ; il se nomme Baujeand, et arrive à onze heures chez la femme Roi. Le mari survient, toujours selon la formule. Mais voici où le comique s'en mêle. Baujeand marchande naturellement le chiffre du billet qu'on veut lui faire souscrire. Il obtient que le mari diminue de ses prétentions. Ainsi une demande de cinq mille francs est réduite à trois mille. Mais comme les époux Roi ne savent pas lire, la femme, qui tient à s'assurer si le billet est bon, s'en va courir les rues, pendant que le mari garde Baujeand en ôtage. La jeune femme va ainsi frapper chez M. Guillemoteau, qu'elle fait lever. Et tous les deux se rendent ensemble chez un gros bonnet de la localité, un homme très-entendu en affaires, et de plus et surtout, conseiller municipal. M. Chartron se lève à son tour, allume sa chandelle et dit à la femme Roi :

— Le billet ne vaut rien. Baujeand s'est moqué de vous ; il a signé d'un nom en l'air. Au lieu de Baujeand il a écrit *Baribaud*.

— Canaille ! s'écrie Mme Roi furieuse. Merci, M. Chartron, et bonne nuit. Ou plutôt ne vous recouchez pas, nous retournerons peut-être vous faire voir autre chose ; car aujourd'hui on ne peut se fier à personne.

L'absence de la dame avait duré une heure. Elle rentra indignée, et fit partager son exaspération par son mari. Baujeand, qu'on ne craignit pas de traiter d'escroc, se hâta de refaire un second billet, que cette fois il signa bel et bien de son nom. Mais il va sans dire qu'il fallut de plus belle recommencer la promenade et renouveler l'épreuve pour le deuxième billet, beaucoup plus rigoureusement encore que pour le premier.

La femme Roi revint de nouveau vers Guillemoteau et M. Chartron. Pour le coup le billet fut déclaré définitivement bon, et Baujeand put être relâché. Guillemoteau et M. Chartron se remirent tranquillement au lit, comme s'ils venaient de rendre à une voisine le plus honnête service du monde.

Et c'est précisément là ce qu'il y a de singulièrement pittoresque dans ces consultations et dans ces promenades.

Vraiment il semble que, s'il eût fait jour, M. Chartron eût convoqué ses collègues du conseil municipal pour se prononcer ensemble et en session extraordinaire sur la rançon de Baujeand et sur la validité de son billet.

Tout cela s'exécute régulièrement et avec une prudente sagesse, comme s'il s'agissait de la transaction la plus usitée et la plus honorable du monde.

Seulement on se demande quelle conversation pouvaient bien tenir Baujeand et Roi quand la femme de celui-ci était absente pour la vérification du billet. La première fois passe encore. L'entretien, quoique tendu, se comprend à la rigueur. La conversation devait bien tomber souvent ; mais, à force de bonne volonté, on s'explique que le mari ou le vieillard pussent parvenir à la relever. Mais la seconde fois les deux interlocuteurs ne pouvaient échanger que des reproches et des injures.

Les époux Roi, nous disent les feuilles judiciaires, étaient munis des plus honorables certificats émanées des autorités locales.

M. Chartron nous gâte un peu le respect que nous voudrions avoir pour ces attestations. Ce conseiller municipal s'etait fait le conseiller conjugal de Roi.

Le mari dit en effet pour s'excuser : « Je suis allé consulter Chartron, conseiller municipal, sur ce que j'avais à faire. Il m'a répondu qu'il valait beaucoup mieux faire souscrire un billet par Baujeand que de le tuer, le blesser ou lui faire du mal, et c'est d'après ce conseil que j'ai agi. »

M. Chartron avait raison, et il a donné là un bon conseil, mais il pouvait en donner un de beaucoup meilleur. Sans doute un billet valait mieux qu'un meurtre, mais rien valait encore infiniment mieux qu'un billet. Et, par là, Roi aurait évité pour lui et pour sa femme deux années d'emprison-

nement, auxquelles ils ont été condamnés et qu'ils subiront sous le régime de la communauté.

On s'entretient aussi d'une affaire aussi originale, mais autrement mystérieuse, qui vient de se dénouer devant la juridiction civile du tribunal de Pontoise.

L'année dernière, on pêcha dans la Seine le cadavre d'un jeune homme de trente ans. On découvrit qu'il s'appelait Jourdan et habitait Montmorency, où il vivait dans la plus grande clandestinité avec une vieille servante. Quand l'autorité se présenta au logis du mort, on trouva son habitation barricadée, et, pour s'y introduire, il fallut en enfoncer les portes. Dès que la police eut pénétré dans l'intérieur, elle trouva un autre cadavre, celui de la vieille servante. Or, ce jeune homme avait fait un testament par lequel il laissait à cette servante une fortune de plus de quatre cent mille francs. Et voilà justement que le procès roule sur ce testament et sur cette fortune.

Jourdan est un faux nom sous lequel se cachait le fils d'un homme de loi nommé Tonnelet, demeurant rue Bonne-Nouvelle. Son père et sa mère morts, le jeune Tonnelet se trouva en possession d'une belle fortune. Comme il avait l'esprit très-faible, il se laissa subjuguer par une vieille servante qui l'avait vu naître, la fille Marguerite Schneider. Ils firent croire tous deux qu'ils partaient pour l'Amérique, et, dans le fait, ils se réfugièrent dans la rue de l'Est, où la vieille bonne prit le nom de madame Rance et fit passer Tonnelet pour son neveu. Personne n'avait accès dans leur domicile, dont les approches étaient gardées par deux chiens qui auraient mis en pièces tout imprudent visiteur. Le repaire de la rue de l'Est fut plus tard déserté mystérieusement. On en partit la nuit, pour aller occuper un petit hôtel isolé à Montmorency, où s'est dénouée cette ténébreuse intrigue.

Les parents de Tonnelet plaident contre les parents de la servante : ils attaquent le testament comme entaché de captation, de dol et de fraude. Mais le tribunal a repoussé ces accusations et maintenu le testament, à la grande jubilation d'une foule de cordonniers et de plusieurs marchandes de petits balais alsaciens.

Les parents du défunt ne se tiennent pas pour battus et, *en revenant de Pontoise,* ils se sont empressés de saisir du litige la Cour impériale de Paris.

Personne ne peut contester à ces gens-là d'être allés à Pontoise, puisqu'ils en sont revenus.

M. du Bisson voudrait bien qu'on ne lui contestât pas davantage d'être allé lui-même en Abyssinie, puisqu'il soutient aussi en être revenu, et la preuve qu'il en est revenu, c'est qu'il intente un procès en dommages-intérêts au journal *le Derby*, en la personne de son rédacteur en chef, M. Léon Bertrand.

Pourquoi? Parce que M. du Bisson, qui est un aventurier en géographie et un intrépide colonisateur, assure qu'avec une troupe de courageux compagnons il a essayé de fonder une colonie en Abyssinie : tandis que le *Derby* affirme de son côté que ce même voyageur n'a jamais mis les pieds en Abyssinie, et que pour les récits merveilleux il est de la force de dix Gascons.

L'avocat du voyageur, Me Chaudey, s'évertue à démontrer par des attestations et des certificats que M. du Bisson a eu des rapports directs non-seulement avec l'Abyssinie, mais avec son souverain actuel le *grand Negus* Théodoros, celui-là même contre lequel l'Angleterre organise une expédition. C'est pour constater l'honorabilité de sa personne et la véracité de ses relations que M. du Bisson a entrepris ce procès, même en sachant qu'il aurait pour adversaire Me Léon Duval, qui ne plaisante pas alors même qu'il plaisante le plus.

Me Léon Duval a plaisanté, en effet, sur l'expédition de son adversaire, sur les quarante oisifs qu'il recruta dans le port de Nice pour les transformer en colons et les conduire semer du blé dans la haute Nubie. Ces gens-là, dit-il, n'allaient si loin chercher du travail que pour fuir celui qu'ils avaient sous la main sur le quai de Nice.

L'avocat plaisante également sur une bataille d'Axoum qu'il accuse M. du Bisson d'avoir racontée comme Sosie raconte le combat de Télèbe, avec cette différence encore que le combat avait eu lieu, tandis que la bataille n'a jamais existé.

L'affaire en est là. Ce n'est que dans huit jours qu'on saura l'opinion du ministère public et celle du tribunal.

Il ne peut y en avoir qu'une sur l'étrangeté dont l'Espagne vient d'être le théâtre, aux environs de Burgos.

Les brigands marchent avec le progrès : ils viennent de changer leur manière et d'assurer l'avenir de leur profession, si fort compromis par les chemins de fer. Ils arrêtent les convois maintenant; les tunnels sont leurs sierras et les locomotives donnent des coups de sifflet à leur bénéfice. Rien de plus facile que l'opération : il suffit de garrotter un gardien de la voie, d'enlever quelques rails et de faire au train express le signal d'arrêt. Le convoi obéit. Il déraille lentement et on pille les voyageurs. Vous verrez que le procédé entrera dans les mœurs espagnoles, et que les conducteurs, quand ils apercevront une bande, crieront d'eux-mêmes aux voyageurs : « Les brigands, messieurs, quinze minutes d'arrêt! »

Nous touchons au moment où les conférences vont s'ouvrir pour MM. les avocats stagiaires. Cette séance d'inauguration aura lieu le mardi 3 décembre, dans la salle de la Bibliothèque. Me Allou, notre éminent et sympathique bâtonnier, y prononcera un discours dont le sujet s'adapte à ravir à son talent si souple et si fin. Il a choisi un thème où il peut prêcher autant d'exemple que de conseil. Il traitera du style littéraire appliqué au barreau et fera l'histoire des avocats académiciens.

Le barreau ne peut que gagner à cette glorification des lettres. Longtemps il les méconnut, les sacrifiant à un patois spécial qui était le triomphe de la chicane et du mauvais goût. Voltaire a pu dire, sans trop d'injustice : « Tout ce qu'on a fait depuis M. d'Aguesseau est sec et mal écrit : tout ce qu'on a fait auparavant est de l'éloquence de Thomas Diafoirus. »

Plus tard, la Révolution, en confondant les rangs, créa une éloquence naturelle et vraie. On apprit qu'on pouvait dire simplement les grandes choses. L'emphase s'effaça sans disparaître. Aujourd'hui les gens qui parlent bien parlent comme les bons écrivains écrivent. Il n'y a de différence entre eux que dans l'instrument dont ils se servent et en tenant compte de la dissemblance de la parole à la plume qui fait que les avocats sont obligés de travailler un peu à grands traits comme les peintres en décors. La littérature n'est déplacée nulle part, pas même dans un rapport d'expert. On nous en signale un qui a obtenu un grand succès devant un tribunal du Midi. Un sieur Copel, aubergiste, était prévenu de baptiser son vin avec trop d'abondance, ou même d'en faire de l'abondance. On nomme un expert qui dépose le rapport suivant :

« Don Guritan, quand il provoque don César en duel dans *Ruy-Blas,* s'exprime ainsi :

Je dis qu'il sort de l'eau du puits quand on en tire.

« Eh bien, dans ce vers, je ne change qu'une lettre pour faire mon rapport sur le vin de Copel :

Je dis qu'il sort de l'eau dE puits quand on en tire. »

MAITRE GUÉRIN.

HOSPENTHAL ET LE SAINT-GOTHARD

Hospenthal est un petit village de trois cents âmes, situé dans le canton d'Uri, au pied de la Hübnereck, au confluent des deux premières sources de la Reuss, à l'entrée de la vallée du Saint-Gothard et à près de quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Son nom lui vient d'un ancien hospice aujourd'hui détruit. Au sommet d'une colline s'élève une vieille tour, ancienne résidence de la famille d'Hospenthal, et qui est, dit-on, l'ouvrage des Lombards.

On s'élève par de nombreux zigzags, en remontant le cours de la Reuss, dans une gorge solitaire et sauvage. En deçà du pont de la Reuss, on passe du canton d'Uri dans le canton du Tessin. En continuant à monter on aperçoit le lac de Lucendro où la Reuss prend sa source; on laisse ensuite à gauche d'autres lacs plus petits appelés les lacs du Saint-Gothard, et on ne tarde pas à arriver à l'hospice, vaste bâtiment construit à une altitude de plus de deux mille mètres. Il a été établi aux frais du canton du Tessin, qui a fait aussi bâtir plusieurs maisons de refuge pour la réception des voyageurs. Cet hospice contient quinze lits; il est placé sous l'administration d'un chapelain nommé par le canton.

On désigne généralement sous le nom de Saint-Gothard la portion du massif montagneux situé entre Hospenthal et Airolo. La partie la plus élevée de ce massif, sur laquelle se trouve l'hospice, forme un bastion d'une lieue de long du nord au sud et complétement entouré de montagnes escarpées.

Rien de plus nu, de plus aride, de plus escarpé que ce plateau du Saint-Gothard. L'hiver y dure neuf mois; le thermomètre y marque jusqu'à vingt-quatre degrés au-dessous de zero.

On ne connaît pas l'époque précise où fut ouvert le passage du Saint-Gothard, et il paraît prouvé que, dès l'an 1300, il y avait déjà un hospice au pied de la montagne.

Près de quatre mille voyageurs pauvres sont reçus annuellement dans la maison hospitalière du Saint-Gothard.

R. BRYON.

Le *Journal du Jeudi*, vient de commencer la publication des *Confessions de Ninon de Lenclos,* ouvrage qui embrasse les dernières années de Louis XIII, la Fronde et la minorité de Louis XIV, c'est-à-dire une des époques les plus curieuses de notre histoire. Pour l'étrangeté et l'imprévu des aventures qu'il renferme, par la violence ou la grâce des passions qu'il dépeint, ce récit, d'un puissant intérêt, peut rivaliser avec le meilleur des romans de cape et d'épée. Il est remarquablement illustré.

PROBLÈME N° 77

COMPOSÉ PAR M. A. GOUYER, DE PARIS

PROBLÈME DU CONCOURS INTERNATIONAL A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et font mat en deux coups.

(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

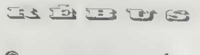
ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLEME N° 70.

BLANCS	NOIRS
1 R. 6eFD.	1 R. pr. C. (A, B, C, D.)
2 C. 5eCD.	2 D. 5eR. éch.
3 D. pr. D. éch. m.	3 . . . .
(A)	
1	1 T. P. ou C. pr. D.
2 C. 5eCD éch. double.	2 R. joue.
3 C. 6eD. éch. m.	
(B)	
1	1 F. pr. C.
2 D. 4eR. éch.	2 D. pr. D. éch.
3 C. 5eD. couvre, éch. déc. et m.	3 . . . .
C	
1	1 F. 5eTD. éch.
2 C. 5eCD. couvre, éch. double.	2 R. joue.
3 D. pr. P. 2eFR. éch. m.	3 . . . . . .
(D)	
1	1 C. 4eFR.
2 C. 5eCD. éch. double.	2 R. 5eR.
3 C. 6eD. éch. m.	3 . . . .

Les autres variantes rentrent dans les précédentes.

Solutions justes : MM. C. T......, à Nancy; A. Pitter et E. Cruscyor; A. Demasure, à Beauvais; Cercle Bonaparte, à Ajaccio; Gérard Saturnin, à Saint-Germain-Lembron; A.-G. Charbonnet; Faysse père, à Beauvoisin; Anne Frédéric, à Alger; E. Lequesne; A. Gouyer et E. Damé; Aimé Gautier, à Bercy.





Explication du dernier Rébus.

Le jeu est un leurre, que de sots s'y sont ruinés

LES MERVEILLES DE LA NUIT DE NOËL

Par ÉMILE SOUVESTRE.

Illustrations par Tony Johannot, O. Penguilly, A. Leleux, C. Fortin et Saint-Germain.



Les deux frères et la mendiante.

La Bretagne peut être justement appelée la terre classique des légendes. Interrogez les vieux paysans reunis aux veillées d'hiver. Pendant que l'assistance frissonne d'epouvante et se presse autour du foyer où brille un feu de genêt épineux, ils vous révéleront les noms de tous les êtres merveilleux ou sinistres qui peuplent les nuits de la vieille Armorique. C'est pendant la nuit de Noël surtout que l'ordre ordinaire de la nature est bouleversé. Quand la cloche sainte annonce l'élévation de la messe de la Nativité, tout ce qu'il y a d'êtres creés sous la terre et sous le ciel se montre à la fois dans le monde des chrétiens.

Cela est un article de foi dans le pays de Tréguier aussi bien que dans celui de Morlaix, dans le pays de Léon comme dans celui de Vannes; et vous seriez fort mal vu s'il vous arrivait d'élever le moindre doute à cet égard.

Prêtons l'oreille à l'antique tradition; elle le mérite pour sa poétique etrangeté.

Voici tous les fantômes qui s'avancent sur trois rangs. Près des fées des bois et des eaux, se montrent les Korigans avec leurs marteaux et les dragons gardiens des trésors. Ensuite apparaissent le garçon à la grosse tête, épouvantail des nuits pluvieuses; l'homme-loup, le conducteur des morts et le cheval trompeur.



La troisième rencontre

Le second rang est soutenu par l'ange maudit. Le char de l'*ankou* porte l'oiseau de la mort et Jean de Feu. Les flammes bleues qui dansent dans les cimetières; les noyés sortant de la mer; le diable des carrefours qui vient acheter la poule noire; le sorcier qui cherche l'herbe d'or; les damnés qui soulèvent les pierres de leur tombe pour demander des prières; les lavandières nocturnes : tel est l'epouvantable procession qui chemine à travers la lande, pendant que la neige tourbillonne et que les fidèles sont prosternés devant l'autel.

Le bœuf et l'âne de Bethléem viennent à leur tour, et, cette nuit-là, ils causent ensemble sur le mystère de la crèche.

Le troisième rang est le rang des martyrs, des saints et des anges. Ils s'avancent les uns après les autres, comme les prêtres à la procession du Saint-Sacrement. Ceux-là sont à demi cachés dans les nuages, car ce sont les habitants du ciel et les journaliers du vrai Dieu.

Nous nous associons pleinement à la pensée développée dans la préface du livre d'Émile Souvestre. Les traditions ont une signification symbolique importante pour l'histoire. Outre l'inspiration commune que l'on trouve dans toutes, et qui est comme le cachet de la grande unité humaine, chacune voile, sous sa fable, une passion dominante qui indique, pour ainsi dire, le tempérament moral du peuple auquel elle appartient. Il y a plus : confiés à la memoire des générations qui se remplacent l'une l'autre, les contes populaires en rappellent la succession; ils retiennent quelque chose des opinions ou des coutumes de chaque siècle, et finissent par ressembler à ces coupes géologiques où les âges du globe se trouvent écrits par couches superposées.



Les enfants de la mort.

On peut donc conclure que, pour bien connaître et apprecier sûrement l'histoire de la Bretagne, il faut en même temps connaître ses traditions et s'efforcer de pénétrer le sens de ses superstitions.

Les légendes bretonnes sont fort variées de nature, de style et d'étendue. Cependant, on pourrait en distinguer de trois sortes : celles qui ont pour origine un fait consacré par la chronique du pays ou par ses idées religieuses; celles où tout relève de l'invention, mais d'une invention évidemment nationale; enfin celles qui semblent empruntées, par le fond, à des traditions étrangères et que le génie breton s'est appropriées par les détails.

Si l'on veut comprendre jusqu'à quel point les contes populaires reflètent le caractère des races, on n'a qu'à opposer les rayonnantes visions de l'Asie aux mystérieuses traditions du Nord.

Quelle distance entre ces riantes féeries et les récits des chaumes armoricains! Des deux côtés se révèle la fantaisie; mais l'une religieuse, sobre, austère; l'autre riche, capricieuse, ardente. Là-bas, c'est le rêve du plaisir; ici, c'est déjà le devoir.

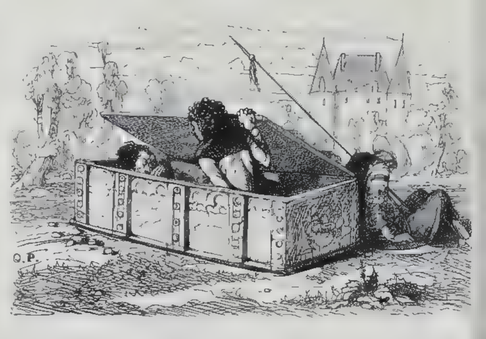
Comorre, les Trois rencontres, Jean Rouge-Gorge, les Lavandières de nuit, la Souris de terre et le Corbeau gris, le Diable devenu recteur, Peronnik l'idiot, les Pierres de Plouhinec, l'Auberge blanche, l'Heureux Mao, etc., etc. tels sont les titres des principaux contes que renferme le magnifique volume des *Merveilles de la nuit de Noël*. Toutes les légendes curieuses de la Bretagne s'y trouvent réunies. Ces contes, tout parfumés d'une poesie mystérieuse, sont écrits avec ce charme exquis qui a si justement rendu célèbre le nom d'Émile Souvestre. Ils sont dignes d'être lus avec autant d'intérêt par l'enfant et par l'aïeule.

Le volume des *Merveilles de la nuit de Noël* est édité avec un luxe exceptionnel et contient un grand nombre de belles gravures qui portent les signatures de Tony Johannot, O. Penguilly, A. Leleux, C. Fortin, et Saint-Germain. Ce sera, à coup sûr, un des plus grands succès parmi les publications illustrées du jour de l'An. Il faut nous en réjouir, en ce temps où la saine et correcte littérature n'est pas toujours à pareille fête.

H. VERNOY.



Peronnik l'idiot



Le prisonnier des Sarrasins

Paris. — ... Claye, rue Saint-Benoit, 7. Émile ...

30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

[PR]IX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DEPARTEM.
[U]n . .	18 fr.	— 20 fr.
[Six m]ois .	9 fr.	— 10 fr.
[Trois] mois.	4 fr. 50	— 5 fr

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 673 — 7 Décembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

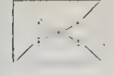
Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

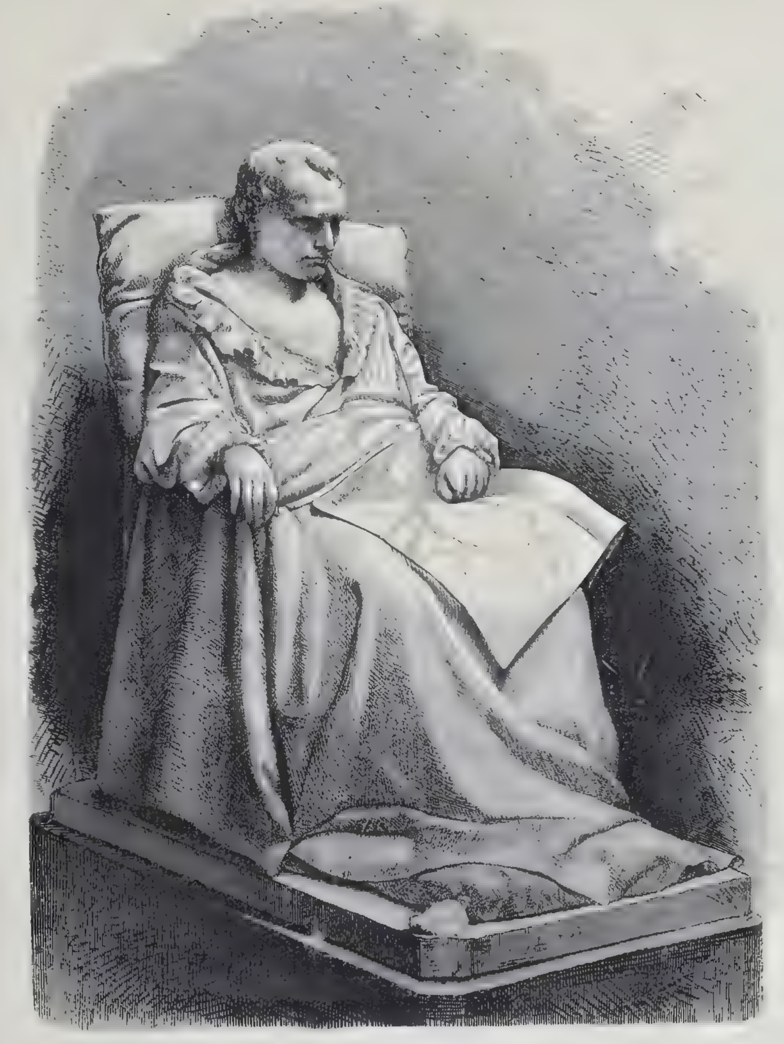
Effets surprenants d'une lettre chargée. — Le chroniqueur et le pot au lait. — Enveloppe sur enveloppe. — Le sanglier à la troyenne. — Je suis mystifié. — Un défi. — Joseph Prudhomme en voyage. — Le faux Garibaldi. — Effrayant dialogue. — Un poltron rassuré. — Étourneaux et corbeaux. — La langue des corbeaux expliquée par un membre de l'Institut. — Trois anecdotes. — Robin Cru-Zoé. — Porphyre Jacquemont. — La légende de Gérard de Nerval et Jenny Colon.

Avez-vous quelquefois médité sur les délices de la *lettre chargée?* Quant à moi, je le déclare, la lettre chargée est mon dernier amour; j'en suis tellement épris que je ne puis résister au plaisir de vous faire voir son portrait :



Jugez maintenant quelle a été, l'autre jour, mon émotion, quand le facteur m'a présenté d'une main son registre à signer, de l'autre une magnifique enveloppe portant les cinq cachets réglementaires; cinq cachets de cire rouge, placés à des distances symétriques et exhalant un mystérieux parfum de billets de banque ! Aussitôt voilà mon imagination prenant un bain dans le pot au lait de Perrette. — C'est clair ! tous les éditeurs de Paris, rendant enfin justice à mon mérite, ont fondé une société en commandite pour la publication de mes œuvres complètes, et ils ont voulu m'envoyer une avance; ou bien ce sont les directeurs des théâtres qui ont entendu parler de mon grand drame : *le Meurtrier par appétit*, et qui me proposent un tour de faveur embelli d'une prime ! — Voyons ! que vais-je faire de cet argent ? Achèterai-je un coupé de Binder pour aller corriger mes épreuves, un costume de sénateur vénitien pour les bals déguisés de 1868, un tableau de Corot, qui fait le plus bel ornement d'une des vitrines de la rue Laffitte ? Je n'avais que le choix des tentations, et je m'amusai à en parcourir une douzaine en soupesant la bienheureuse lettre.

Enfin je me décide à l'ouvrir. Vous ai-je dit qu'elle était d'une dimension ministérielle et d'un poids respectable ? Ma main tremblante fait sauter les cinq cachets; sous cette première enveloppe, j'en trouve une autre, plus petite, non moins soigneusement scellée; que de précautions ! me disais-je; ceci prouve que mon bienfaiteur est un homme prudent et que l'envoi en vaut la peine... Mais que vois-je ? Sous cette seconde enveloppe, une troisième; sous celle-ci une autre; ainsi de suite, jusqu'aux plus humbles proportions du *poulet coquille*. C'était quelque chose comme le plat favori des Ro-



EXPOSITION UNIVERSELLE. — *NAPOLÉON MOURANT*, STATUE EN MARBRE PAR M. VELA, propriété de S. M. l'Empereur.
Voir le Bulletin.

mains, *le sanglier à la troyenne*. Vous savez? le sanglier contenait un chevreuil, le chevreuil un lièvre; dans le lièvre une bécasse, dans la bécasse une grive, dans la grive une alouette, et enfin dans l'alouette un rossignol, qui était le morceau de roi ou de consul, celui que l'on offrait au convive le plus considérable. Mais ici le rossignol était une attrape, et le consul était mystifié; sur une feuille de papier microscopique que renfermait le dernier pli, je lus ces mots :

« Je vous défie, monsieur le chroniqueur, de nommer Garibaldi dans votre chronique. »

Eh bien, soit; j'accepte le défi. Dame! quand on tombe du haut d'un Himalaya de *bank-notes*, on est capable de tout

Voici donc mon histoire; j'ai d'autant plus le droit de la raconter que je fus témoin de l'aventure.

Je voyageais en septembre dans un pays fort pittoresque, où les chemins de fer n'ont pas pénétré; on y saute moins, mais on y verse beaucoup plus; les voyages y conservent la bonhomie et l'imprévu de la fabuleuse époque des diligences et des pataches.

J'avais pour compagnons deux paysagistes, Reynold et Amaury, deux contrastes; Amaury, soigneusement rasé et peigné, vêtu comme un placide bourgeois, une figure douce, spirituelle et fine; à peine un brin de moustache blonde sur une lèvre souriante; Reynold, un Cabrion de mélodrame, un souvenir vivant de la grande époque romantique où les *échevelés* n'étaient pas encore remplacés par les impossibles. Des yeux noirs qui savaient prendre une expression formidable pour terrifier le philistin; une crinière brune, plus touffue et plus ébouriffée que la fauve crinière de Nadar; un teint d'Éthiopien; des attitudes de Caraïbe; le costume à l'avenant; chapeau pointu à larges ailes; col de chemise Van Dyck, rabattu sur une cravate rouge noyée dans un gilet rutilant; vareuse de velours feuille morte; pantalon coupé en fustanelle et plongé dans des bottes de marais · jamais on ne vit homme si effrayant... et si bon.

A Issengeaux, notre patache s'arrêta pour faire raccommoder sa mécanique qui ne s'était cassée que trois fois depuis Brioude. Nous avions deux heures pour dîner et pour contempler les curiosités de la ville; en fait de curiosité, la patache possédait un quatrième voyageur, qui n'avait encore rien dit et que la figure de Reynold inquiétait visiblement; il réalisait le type de Joseph Prudhomme; mais d'un Joseph Prudhomme méticuleux et poltron, poltron surtout. A chaque descente un peu raide, notre homme avait peine à retenir de petits cris de frayeur; à chaque cahot du véhicule, il pâlissait à vue d'œil: le conducteur paraissait le connaître, et l'appelait M. Chambergot. Je devinai, au sourire imperceptible qui passa sur les lèvres d'Amaury, que M. Chambergot ne s'en tirerait pas sans avoir subi une *charge*.

Nous venions d'envahir la salle à manger de l'hôtel; les deux artistes s'éclipsèrent un moment, sous prétexte de se laver les mains; puis Amaury rentra seul, et d'un air effaré, prenant à part M. Chambergot :

— Savez-vous, lui dit-il à demi-voix, avec qui nous voyageons? Savez-vous quel est ce personnage dont la chevelure noire, la barbe à tous crins, le teint sinistre et le bizarre costume vous ont sans doute frappé? Le savez-vous?

— Non, bégaya Chambergot, tremblant déjà.

— C'est Garibaldi, tout simplement; le voici qui rentre; faites bien attention à vos paroles.

Hélas! la recommandation était superflue. Le Prudhomme de la Haute-Loire frissonnait de tous ses membres; il s'affaissa sur sa chaise, et, malgré ses efforts, il ne put réussir à se servir du potage sans en répandre la moitié sur la nappe et l'autre moitié sur sa serviette; mais que devint-il, quand *Garibaldi*, lui lançant un regard terrible, lui dit d'une voix tonnante :

— Monsieur, c'est à vous que je parle. Vous avez eu tort de prétendre que les Italiens sont des étourneaux !...

— Moi, monsieur!... Jamais... jamais... une idée pareille... D'ailleurs, je n'ai rien dit... bredouilla Chambergot tout éperdu.

— Si, monsieur, et, qui plus est, je veux — entendez-vous bien? — je veux que vous ayez dit que les Italiens sont des étourneaux... je le veux absolument! hurla le redoutable interlocuteur de façon à ne pas souffrir de réplique.

— Hé bien! monsieur! si vous l'exigez... Mais seulement pour ne pas désobéir ou déplaire à un homme qui... que... tel que... j'avouerai... oh! bien malgré moi... qu'il n'est pas impossible que... dans certaines circonstances... et tout en conservant leurs qualités admirables, les Italiens soient quelquefois des étourneaux...

— Non, monsieur! non, les Italiens ne sont jamais des étourneaux! rugit l'intraitable patriote en assénant sur la table un coup de poing qui renversa une pile d'assiettes et brisa deux verres.

— Eh! je ne demande pas mieux!... Oui, je le proclame au nom de l'humanité, en dépit des préjugés qui retardent les progrès de la société en marche sur une mer orageuse, les Italiens ne sont jamais des étourneaux!

— Mais c'est ce qui vous trompe, et vous ne m'avez pas compris... riposta l'homme farouche d'un air de menace. Pour moi, pour mon idée fixe, pour ma volonté inflexible, il faut... je le répète, il est de toute nécessité que vous ayez dit que les Italiens sont des étourneaux!

Ainsi posé, le dialogue dura vingt minutes: Chambergot était livide, et suait à grosses gouttes.

A la fin, Reynold, changeant de ton, donnant à sa physionomie une expression débonnaire, et parlant avec la voix flûtée d'un *tenorino* d'opéra-comique, dit à sa victime :

— Comment! mon bon monsieur, nous discutons paisiblement depuis une demi-heure, et vous n'avez pas encore compris que j'avais un calembour à placer?

— Un calembour!

— Oui. Suivez mon raisonnement; il est limpide. Les Italiens ne sont pas des étourneaux, parce qu'ils ne sont jamais *sansonnets* (sans sonnets).

Stupeur de Chambergot; il fallut un certain temps pour lui faire pénétrer les profondeurs de cet arcane; — à savoir que, sansonnet et étourneau étant synonymes, le calembour marchait sur ses pieds. Mais il fut si content de se sentir rassuré, que jamais *cascade* de Gil-Pérez ou de Lacombe n'eut un succès pareil. Il offrit du vin de champagne au faux Garibaldi; le vin était bon, les deux artistes furent charmants. A la seconde bouteille, Chambergot les tutoyait; à la troisième, il nous fit des confidences décolletées et nous chanta des chansons incendiaires.

~~~ De sansonnets à corbeaux, il n'y a que la différence du noir au gris. Ces deux espèces se montrent à peu près dans la même saison, et volent également par bandes serrées, allant du nord au midi. On a beaucoup parlé de corbeaux dans ces derniers temps, parce que, plus nombreux que d'habitude, ils présagent, dit-on, un hiver rigoureux; ce qu'on ne sait pas, c'est que ces oiseaux, peu intéressants au premier abord, ont une langue très-expressive, très-logique, et qu'un docte membre de l'Institut s'est donné la peine de l'apprendre pour nous l'enseigner. M. Dupont de Nemours (c'était son nom) y employa deux hivers; il eut grand froid aux pieds et aux mains. L'œil au guet, l'oreille attentive, les jambes dans la neige, un petit livre blanc et un crayon à la main, il écouta la conversation des corbeaux et récolta des observations fort curieuses.

Cette langue se compose de vingt-cinq mots, il ne faut pas, pour cela, croire qu'elle soit pauvre; au contraire! Les corbeaux n'ont qu'à combiner ces mots de deux à deux, de trois à trois, de quatre à quatre, de cinq à cinq, et il en résulte un nombre de combinaisons tel, qu'il pourrait être envié par la langue la plus riche; on obtient même, par-dessus le marché, une bien belle musique :

Voici quelques échantillons :

Cra....................	Ici.
Cré....................	Là.
Crò....................	Droite.
Cròu....................	Gauche.
Crooù....................	Garde à vous!
Grass....................	L'homme armé.
Grôouss....................	Et moi de même, etc., etc.
Gress....................	Je t'aime!

Si vous doutez, je vous renvoie aux archives de l'Institut ou au premier volume des *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature* (page 480 et suiv.), par l'abbé de Feletz. Mais ce que n'ajoute pas le spirituel abbé, c'est que lorsque le corbeau dit à sa corneille : *Gress! gress! je t'aime! je t'aime!* celle-ci, au lieu de lui répondre : *Gróouss! gróouss!... et moi de même!* se met immédiatement à abattre des noix; occupation favorite des oiseaux qui ne savent plus ce qu'ils disent.

~~~ Deux succès récents ont rappelé deux anecdotes. En cherchant, dans les vieilles collections du *Journal des Débats*, la date exacte du *Robinson* de Guilbert de Pixérécourt, j'ai trouvé un mot que je ne cherchais pas, et dont s'égayèrent la cour et la ville, les petits journaux et les grandes dames. Le roi Louis XVIII, pour se conformer aux traditions de l'ancienne cour, avait une amie qui s'appelait, de son nom de baptême, Zoé. Un soir, entre *chien et loup*, il attendait la dame de ses royales pensées, oubliant qu'il avait mandé S. Exc. le garde des sceaux. Il entend soulever une portière : un pas discret effleure le tapis. Sans se retourner, le roi dit d'une voix tendre : « C'est vous, Zoé? » — C'était M. de P..., ministre de la justice, lequel avait commencé par être avocat. Le lendemain, l'anecdote s'ébruita; un homme d'esprit surnomma M. de P... *Robin Cru-Zoé*; le mot, répété par le *Miroir* et par *la Pandore*, obtint une telle vogue, que Balzac, quinze ans plus tard, l'a reproduit dans un de ses plus merveilleux romans : *Un grand homme de province à Paris*.

Voici l'autre histoire. Tout le monde a lu, lit ou lira l'ancienne et la nouvelle *Correspondance de Victor Jacquemont*, cet écrivain sans le vouloir et sans le savoir (ce sont peut-être les meilleurs), dont le portrait vient d'être ravivé et dessiné de main de maître par son ami Prosper Mérimée. En lisant cette notice d'un crayon si sobre, si net et si fin, je n'ai pu m'empêcher de songer à quelques personnages de l'illustre conteur, et j'ai cru reconnaître, dans le Saint-Clair notamment du *Vase Étrusque*, dans le Darcy de *la Double Méprise*, dans le colonel de Saqueville des *Deux Héritages*, l'impression laissée par cet ami si cher, impitoyable envers les sots, fanfaron de stoïcisme et de dandysme, cachant sous ses airs de froideur une sensibilité profonde et s'en défendant comme d'un ridicule. Peut-être a-t-on remarqué dans ces pages si attachantes le nom singulier du frère de Victor Jacquemont. Il se nommait Porphyre. Or ce Porphyre, officier de marine, je crois, se trouvait à Toulon ou à Hyères, et se montrait fort assidu auprès d'une belle veuve, que j'appellerai Éliante. Elle ne paraissait pas insensible; mais à quel chapitre en était le roman? grave sujet de controverse et de commérage pour les curieux et les oisifs. Une nuit, la ville est réveillée en sursaut par un orage épouvantable, accidenté d'éclairs et de coups de tonnerre tels qu'on n'en avait pas vu ni entendu depuis longtemps. Le matin, on se réunit pour le déjeuner; un convive, sans songer à mal, demande à Éliante si elle a entendu le tonnerre :

— Si je l'ai entendu? je le crois bien : je me suis réveillée, à deux heures du matin, tremblante de peur, et j'ai dit à Porphyre...

Tableau . le *et j'ai dit à Porphyre* est resté légendaire.

~~~ Puisque je suis en veine d'anecdotes, en voici une autre. Cette espèce d'opération intellectuelle, qu'on intitule en philosophie l'association des idées, m'a conduit d'Hippolyte Monpou, dont on va reprendre *le Planteur*, à Jenny Colon, qui joua le principal rôle dans *Piquillo*, autre opéra du même compositeur, et de Jenny Colon à ce charmant Gérard de Nerval, auteur, avec Alexandre Dumas, du poëme de *Piquillo*. Il faut de l'audace pour parler de Gérard de Nerval après Théophile Gautier; mais l'exquise perfection du portrait n'en sera que mieux prouvée, si j'ajoute un détail où se peint cette nature de sylphe amoureux, de buveur d'idéal, platonicien fantaisiste, naïf comme un Allemand, spirituel comme un Français, savant à ailes d'abeille, passant dans la vie comme dans un songe, épris de la beauté suprême, mourant pour l'avoir cherchée et peut-être pour l'avoir entrevue.

Gérard de Nerval aimait passionnément Jenny Colon, belle blonde aux blanches et opulentes épaules; mais il l'aimait à sa manière, sans bien savoir s'il préferait la terre donnée à la terre promise. Elle ne comprenait pas très-bien ces raffinements de poëte, et l'on prétendait, dans les coulisses, qu'après avoir fait du germanisme avec Gérard, la charmante cantatrice s'humanisait avec C..., un de ses camarades les plus applaudis.

Tout à coup un bruit assez étrange circule sur les boulevards. On assure que Jenny Colon va se marier. Ce bruit, qui devait en effet se changer en réalité, prend chaque jour plus de consistance, et arrive enfin jusqu'aux oreilles de Gérard de Nerval.

Une nuit, C..., qui venait de jouer dans *Piquillo* et qui allait se coucher, voit tout à coup le poëte entrer dans sa chambre comme une trombe.

— Elle se marier! dit Gérard, en proie à une exaltation alarmante; ce n'est pas possible! Monsieur C...! ni vous, ni moi ne devons le souffrir!!!

A. de Pontmartin.

Fidèle à ses promesses, *l'Univers illustré* continue à donner à ses lecteurs des articles signés des premiers noms de la littérature contemporaine. Immédiatement après l'étude si attachante de M. Théophile Gautier sur Gérard de Nerval, il publiera *Circé*, scène parisienne de M. Octave Feuillet. *Circé* inaugurera une série de nouveaux proverbes dramatiques, dont l'auteur de *Monsieur de Camors* et du *Roman d'un jeune homme pauvre* a réservé la primeur à *l'Univers illustré*. Tous les théâtres de salon se disputeront cette composition exquise, destinée à prendre place à côté du *Cheveu blanc*, du *Pour et du Contre*, du *Cas de conscience* et des autres productions du brillant académicien, qui ont passé, avec le succès que l'on sait, du livre sur le théâtre. M. Alexandre Dumas fils nous remettra aussi très-prochainement le manuscrit d'une série d'articles que nous publierons après *Circé*, et auxquels succéderont d'autres travaux inédits de George Sand, de MM. Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Ernest Legouvé, Edmond About, Victorien Sardou, etc., ainsi que des scènes, également inédites, de Balzac que *l'Univers illustré* a eu la bonne fortune d'acquérir.

BULLETIN

Lundi dernier, 2 décembre, en l'église de la Sorbonne, a eu lieu la cérémonie de l'ouverture des cours de la Faculté de théologie. Il y a eu messe en musique; ensuite on a entendu le rapport de Mgr l'évêque de Sura, doyen de la Faculté de théologie. Un discours a été prononcé par M. l'abbé Bourret, professeur à la Faculté. La cérémonie était présidée par Mgr l'archevêque de Paris.

L'enlèvement des objets innombrables qui ont figuré à l'Exposition universelle se poursuit activement. Des ouvriers par centaines et un matériel considérable de chariots, de wagons, sont employés à ce travail, dont on peut entrevoir la fin dans un délai assez rapproché. Pour ce qui concerne le palais, la galerie des aliments, celle des machines sont à la veille d'être entièrement débarrassées, et l'on s'occupe dans cette dernière de démonter les organes de la transmission de mouvement qui mettait en jeu les machines et appareils appelés à fonctionner sous les yeux du public. Le vide se fait non moins rapidement dans les autres galeries du palais ainsi que dans le jardin central, d'où ont disparu presque toutes les statues qu'on y a vues pendant l'Exposition.

Dans le parc, on retrouve à peu près intactes, à l'extérieur, la plupart des constructions qui avaient été établies; mais une des plus importantes, le spécimen d'église construit sur les bords du lac, est déjà à moitié démolie.

On vient aussi de commencer le démontage du grand phare qui s'élève de ce côté. On a déjà enlevé les deux fontaines monumentales qui décoraient l'entrée de la porte d'Iéna. Les deux rangées de mâts vénitiens qui se dressent de chaque côté de l'avenue conduisant au palais sont encore debout.

Dans une autre partie du parc, non loin de la fontaine
~~~

qu'alimentent les eaux de source de la Dhuys, et qui continue à verser abondamment ses ondes, il ne reste plus trace des colossales statues équestres qui avaient été érigées de ce côté.

Fermé depuis fort peu de temps, le jardin réservé apparaît à première vue tel qu'il était avant le 21 novembre; cependant les travaux de déplantation y sont en plein cours d'exécution, et l'on ne tardera sans doute pas à entreprendre le démontage des serres qui ont abrité tant de magnifiques et curieux végétaux.

Les journaux de Naples nous apportent de curieux détails sur une nouvelle éruption du Vésuve. Nous leur empruntons les passages suivants :

Depuis l'année dernière, le volcan était resté parfaitement calme, lorsque tout à coup, sans aucun signe précurseur, il commença le 13 novembre, vers une heure du matin, à lancer d'abord des roches calcinées et ensuite des matières incandescentes par quatre cratères à la fois. Il est impossible de dire si ces cratères se sont ouverts en même temps ou successivement ou dans quel ordre ces premiers phénomènes se sont manifestés, car il n'y avait personne alors sur la montagne, et c'est le matin seulement que les premiers visiteurs trouvèrent ces cratères en éruption.

Voici leur disposition : le premier est situé à l'orient des deux cônes de l'année dernière, le second à la moitié du grand cône, au S. E. du côté de Bosco-Reale; deux autres, plus petits, se trouvent sur la coulée même de l'année dernière. La seconde de ces quatre ouvertures était la seule qui rejetât des matières en fusion ou de la lave proprement dite. Celle-ci s'épanchait petit à petit et comblait les cavités du sommet de la montagne. A en juger par les effets, le premier éclat de l'éruption a dû être très-grave quoiqu'il n'y ait eu ni bruit ni secousse qui se soient fait sentir à une grande distance, mais il s'est produit de grandes fissures en divers sens sur toute la superficie du grand cône. Ce fait a donné lieu de craindre que l'éruption ne doive être très-sérieuse; et en effet, dans l'espace de trois jours, tout le grand cratère s'est rempli de lave, si bien que dans la nuit du 16 au 17, celle-ci a commencé à se déverser au N. et au N.-O. sur la partie extérieure du cône en trois courants qui ont atteint la longueur de vingt à trente mètres.

Actuellement, ces courants de lave sont arrêtés. Mais les quatre cônes en question, auxquels s'en est adjoint un cinquième, sont toujours fortement en éruption. Le cône central a gagné plus de dix mètres en hauteur, de sorte qu'on le distingue maintenant de Naples. La nature de la lave est celle qui est ordinaire au Vésuve, c'est-à-dire que c'est du langitophyre, et sur les cônes se montrent, comme d'habitude, les chlorures panachés qui en tapissent agréablement la surface.

Les prédications de l'avent ont commencé dans toutes les églises de Paris. C'est le R. P. Hyacinthe qui prêche à Notre-Dame. Au milieu de la foule compacte qui se presse à l'Église métropolitaine, on remarque beaucoup de notabilités aristocratiques, politiques et littéraires.

Avant la Révolution, on avait la coutume de déposer dans l'église Notre-Dame de Paris les trophées conquis sur l'ennemi; mais, sous la République, les drapeaux brisés par la mitraille et enlevés, dans les jours de victoire, aux armées étrangères par la valeur française, allèrent garnir les voûtes du Temple de Mars (c'était la dénomination républicaine donnée à l'église Saint-Louis des Invalides, et qu'elle conserva jusqu'en 1802).

Sous le Consulat et l'Empire, et de nos jours encore, l'église de Louis XIV est le lieu consacré pour recevoir les emblèmes de victoire rapportés par les soldats de la France.

Cependant l'empereur Napoléon Ier désignait quelquefois une autre destination : c'est ainsi que nous le voyons, pendant sa marche victorieuse de Boulogne à Austerlitz, faire don au Tribunat de huit drapeaux autrichiens pris par la grande armée; à la municipalité de Paris, de huit drapeaux enlevés par la cavalerie de Murat; au Sénat, de quarante drapeaux autrichiens et russes; à l'archevêque de Paris, pour être déposés dans l'église métropolitaine, de cinquante drapeaux enlevés à la bataille d'Austerlitz.

Le Corps législatif, à son tour, reçut, le 11 mai 1806, sept drapeaux et un étendard provenant de ceux pris à Austerlitz, plus dix drapeaux enlevés par les troupes de Joseph Napoléon, lors de la conquête de Naples.

Le 22 novembre 1808, douze drapeaux pris au combat de Burgos sur l'armée d'Estramadure, et parmi lesquels se trouvaient ceux des gardes wallonnes et espagnoles; enfin, le 22 janvier 1810, quatre-vingts drapeaux et étendards, pris par l'armée française sur les Espagnols, furent apportés au Corps législatif par le comte de Ségur.

Tous ces trophées, au nombre de cent dix, ornèrent la salle des séances jusqu'en mars 1814. A la seconde invasion, des officiers prussiens pénétrèrent à la Chambre des députés et réclamèrent ces drapeaux. Grâce à l'énergie et au dévouement d'un employé nommé Mathieu, une grande partie de ces trophées nous fut conservée, et, d'après l'inventaire du palais législatif, il est constaté qu'il existe encore aujourd'hui, dans la salle des conférences, cinquante-huit drapeaux ou étendards. Il résulterait de là que ceux repris ou détruits en 1815 auraient été au nombre de cinquante-deux.

L'escadre autrichienne du Levant a été rappelée pour escorter le corps de l'empereur Maximilien à son arrivée sur les côtes de l'Autriche.

Lors du passage du bateau qui porte les dépouilles mortelles, tous les forts et les batteries de la côte donneront les saluts prescrits.

Le corps sera débarqué à Trieste et immédiatement transporté à Vienne.

Il résulte d'un tableau communiqué à la Chambre de Commerce de Paris et au syndicat des agents de change, que la Compagnie du canal de Suez, pendant le mois d'octobre dernier, a enlevé 1,330,315 mètres cubes de déblais. Trente-deux grandes dragues et 8,000 terrassiers ont été employés à ce travail.

Il reste à mettre en ligne vingt-huit dragues de grande puissance qui, pour la plupart, fonctionneront d'ici à la fin de l'année, et qui porteront la production mensuelle des déblais à 2,000,000 de mètres cubes au moins. Il en restera 40,000,000 à extraire, ce qui sera l'affaire de vingt mois, à partir du 1er janvier 1868.

TH. DE LANGEAC.

Chaque année, *l'Univers illustré* publie un almanach qui présente de la façon la plus exacte et la plus attrayante un résumé complet des faits mémorables qui se sont accomplis dans la période des douze mois écoulés. A ces diverses notices sont joints de remarquables dessins qui rendent les événements pour ainsi dire palpables et les gravent dans la mémoire du lecteur. Les brillants souvenirs de l'Exposition universelle y sont, bien entendu, racontés et dessinés en détail. Le succès hors ligne que *l'Univers illustré* a conquis est naturellement partagé par ce piquant recueil qui a pour titre : ALMANACH DE L'UNIVERS ILLUSTRÉ.

L'*Almanach de l'Univers illustré*, pour 1868 (10e année), contient 64 pages de texte et quarante charmantes gravures.

Le prix de cet almanach, qui mérite une place exceptionnelle parmi les publications de ce genre, est de 50 centimes, pris dans les bureaux de *l'Univers illustré*, 24, passage Colbert; à la librairie Michel Lévy frères, 2 *bis*, rue Vivienne, et à la *Librairie Nouvelle*, 15, boulevard des Italiens. — Par la poste : 60 centimes.

Dès le premier jour de l'apparition de *l'Almanach de l'Univers illustré*, dix mille exemplaires ont été enlevés. Un deuxième tirage permet dès maintenant de satisfaire à toutes les demandes.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

GÉRARD DE NERVAL

(Suite [1].)

Lorsque cette passion l'envahit soudainement et s'empara pour jamais de son âme, de son intelligence et de sa volonté, car « le coup de foudre » dont on a fait tant de railleries est un effet de l'amour plus fréquent qu'on ne le pense, Gérard de Nerval, franchissant en idée toutes les phases intermédiaires d'une liaison qui n'était même pas commencée, car il n'avait pas encore adressé la parole à l'objet de sa flamme, regarda son désir comme accompli déjà et se mit à chercher dans les magasins de bric-à-brac un lit magnifique et digne de ces amours imaginaires; il en trouva un du temps de la renaissance portant dans ses sculptures vraies ou fausses la salamandre de François Ier, qu'il fit restaurer à grands frais et monter sur une estrade que devait recouvrir un splendide tapis. Ce lit monumental, qui embarrassait beaucoup la vie nomade de Gérard, resta longtemps chez nous, car nous possédions seul une chambre assez vaste pour qu'il y pût tenir. Nous devions nous éclipser au moment solennel; mais la divinité pour laquelle ce temple avait été bâti n'y descendit jamais. Balzac admirait beaucoup cet élan sublime d'imagination qui supprimait la réalité et arrivait droit à sa chimère sans tenir compte du temps ni des obstacles. Ce n'était pas chez Gérard fatuité, certitude du triomphe, confiance outrée en ses moyens de séduction; personne ne fut plus humble, plus timide, moins ravi de soi-même; c'était la force de projection du rêve, cette puissance de créer hors du temps et du possible, une vision presque palpable, pour ainsi dire, et qui devait fatalement aboutir à l'hallucination maladive.

En ces jours d'excentricité littéraire, parmi les originalités, les paroxysmes et les outrances volontaires ou involontaires, il était bien difficile de paraître extravagant; toute folie semblait plausible, et le plus sage d'entre nous eût paru digne des Petites-Maisons. Le plaisir de contrarier les philistins nous poussait, comme les étudiants allemands, à des bizarreries concertées du goût le plus douteux. Il y avait longtemps, sans doute, que l'équilibre mental était dérangé chez Gérard avant qu'aucun de nous s'en fût aperçu. Cela était d'autant plus difficile à deviner, que jamais style ne fut plus clair, plus limpide, plus raisonnable, en un mot, que celui de Gérard; même lorsque la maladie eut atteint incontestablement son cerveau, il conserva intactes toutes les qualités de son intelligence. Aucune faute, aucune erreur, aucune incorrection ne trahit le désordre de ses facultés intellectuelles. Jusqu'au bout, il resta impeccable.

Probablement, quand il se sentait plus exalté que de coutume, il faisait quelque petit voyage où la solitude, l'air frais des champs et les distractions de la route lui rendaient le calme. Il put ainsi cacher longtemps un état que nul ne soupçonnait. Quelques propos étranges nous faisaient bien ouvrir de grands yeux; mais il les expliquait d'une façon si ingénieuse, si savante et si profonde, que notre admiration pour lui en augmentait. Il eût fallu, du reste, de terribles paradoxes pour nous étonner. Cependant, il est certain que, dès lors, comme le vase de cristal qui a inspiré à Sully-Prudhomme une si charmante pièce de vers, le cœur de Gérard avait reçu d'un coup d'éventail cette invisible fêlure par où s'écoulent l'âme et la raison d'un homme. L'histoire de ses amours resta toujours obscure; il fonda un journal, il fit des pièces pour se rapprocher de son idole, il écrivit des lettres passionnées et charmantes qu'il mit sans doute à la poste dans sa poche, car celle à qui elles s'adressaient en eût été touchée. Déclara-t-il jamais formellement son amour? Nous l'ignorons. Mais, dans sa nouvelle d'*Aurélie*, qui est comme une sorte d'histoire voilée de sa passion, il semble s'accuser d'un tort imaginaire ou réel qui lui aurait valu les rigueurs méritées de l'objet adoré. A la séparation dans cette vie s'ajoute la séparation dans l'autre. Croyant se soustraire à l'obsession d'un trop cher souvenir, il a brûlé les lettres et les frêles reliques d'amour laissées par Aurélie après sa mort, et cet holocauste réduit en cendres ses espérances de réunion extra-mondaine. Jamais il ne reverra l'uniquement aimée. Cette idée le pousse au plus sombre et au plus morne désespoir.

Dans le temps où tout lui souriait encore, il nous avait prié de faire des sonnets en l'honneur de sa maîtresse. Il trouvait que cela sentait son Valois, d'avoir un Ronsard rimant sur le thème donné et pour le compte de son maître. Nous nous prêtions volontiers à cette fantaisie à laquelle de plus grands poëtes que nous ont obéi autrefois. Il nous commanda aussi un portrait de la dame de ses pensées, qui fut inséré dans *les Belles Femmes de Paris*, une publication que dirigeait Alphonse Esquiros. Nous étions bien loin de prévoir quelles tristes conséquences devait avoir cet amour qui nous semblait un peu chimérique, et tout d'imagination.

Mais bientôt les bizarreries s'accusèrent davantage, et il devenait parfois difficile de les excuser, car elles sortaient du domaine de la pensée pour entrer dans le domaine de l'action. Des soins éclairés devinrent nécessaires, à la grande indignation de Gérard, car il ne concevait pas que des médecins s'occupassent de lui parce qu'il s'était promené dans le Palais-Royal, traînant un homard en vie au bout d'une faveur bleue. « En quoi, disait-il, un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat, qu'une gazelle, qu'un lion ou toute autre bête dont on se fait suivre? J'ai le goût des homards, qui sont tranquilles, sérieux, savent les secrets de la mer, n'aboient pas et n'avalent pas la monade des gens comme les chiens, si antipathiques à Gœthe, lequel pourtant n'était pas fou. » Et mille autres raisons plus ingénieuses les unes que les autres.

L'accès passé, il rentrait dans la pleine possession de lui-même, et racontait, avec une éloquence et une poésie merveilleuses, ce qu'il avait vu dans ses hallucinations, mille fois supérieures aux fantasmagories du haschich et de l'opium. Il est bien regrettable qu'un sténographe n'ait pas reproduit ces étonnants récits, qu'on eût pris plutôt pour les rêves cosmogoniques d'un dieu ivre de nectar que pour les confessions et les réminiscences du délire.

Nous l'avons déjà dit et nous ne saurions trop le redire, quel que fût l'état d'esprit où il se trouvait, jamais son sens littéraire ne fut altéré. A cette époque que nous venons d'indiquer se rapporte une suite de sonnets mystagogiques qu'il fit paraître plus tard sous le titre de *Vers dorés*, et dont l'obscurité s'illumine de soudains éclairs comme une idole constellée d'escarboucles et de rubis dans l'ombre d'une crypte. Les rimes sonnent comme des timbres d'or; la phrase, quoique d'un mystère à faire trouver Orphée ou Lycophron limpides, a la plus magnifique tournure et la solennité la plus grandiose. On dirait les oracles d'un dieu inconnu.

Mais laissons ces souvenirs personnels dont le charme nous entraîne, et quittons l'homme pour le littérateur. Dans sa première jeunesse, presque enfant, Gérard avait traduit *Faust*, et ses sympathies l'entraînaient naturellement vers

1. Voir les deux derniers numéros.

l'Allemagne, qu'il a souvent visitée et où il a fait de fructueux séjours. L'ombre du vieux chêne teutonique a flotté plus d'une fois sur son front avec des murmures confidentiels; il s'est promené sous les tilleuls à la feuille découpée en cœur; il a salué au bord des fontaines l'elfe dont la robe blanche traîne un ourlet mouillé parmi l'herbe verte; il a vu tourner les corbeaux au-dessus de la montagne de Kyffhausen; les kobolds sont sortis devant lui des fentes de rocher du Harz, et les sorcières du Brocken ont dansé autour du jeune poëte français, qu'elles prenaient pour un étudiant d'Iéna, la grande ronde du walpurgisnachtstrum : plus heureux que nous, il s'est accoudé sur la table d'où Méphistophélès faisait jaillir avec un foret des fusées de vins incendiaires. Il a pu descendre les degrés de cette cave de Berlin au fond de laquelle glissait trop souvent l'auteur de *la Nuit de Saint-Sylvestre* et du *Pot d'or*. D'un œil calme, il a regardé quels jeux de lumière produisait le vin du Rhin dans le rœmer d'émeraude et quelles formes bizarres prenait la fumée des pipes au-dessus des dissertations hegéliennes dans les gasthaus esthétiques.

Ces excursions nous ont valu des pages d'un caprice charmant et qu'on peut mettre sans crainte à côté des meilleurs chapitres du *Voyage sentimental* de Sterne; l'auteur, de la façon la plus imprévue, mêle la pensee au rêve, l'idéal au réel, le voyage dans le bleu à l'étape sur la grande route; tantôt il est à cheval sur une chimère aux ailes palpitantes, tantôt sur un maigre bidet de louage, et, d'un incident comique, il passe à quelque extase éthérée. Il sait souffler dans le cor du postillon les mélodies enchantées d'Achim d'Arnim et de Clément Brentano, et, s'il s'arrête au seuil d'une hôtellerie brodée de houblon pour boire la brune bière de Munich, la chope devient dans ses mains la coupe du roi de Thulé. — Pendant qu'il marche, des figures charmantes sourient à travers le feuillage, les jolies couleuvres de l'étudiant Anselme dansent sur le bout de leur queue, et les fleurs qui tapissent le revers du fossé tiennent des conversations panthéistes : la vie cachée de l'Allemagne respire dans ces promenades fantasques où la description finit en légende et l'impression personnelle en fine remarque philosophique ou littéraire. Seulement, notez-le bien, la veine française ne s'interrompt jamais à travers ces divagations germaniques.



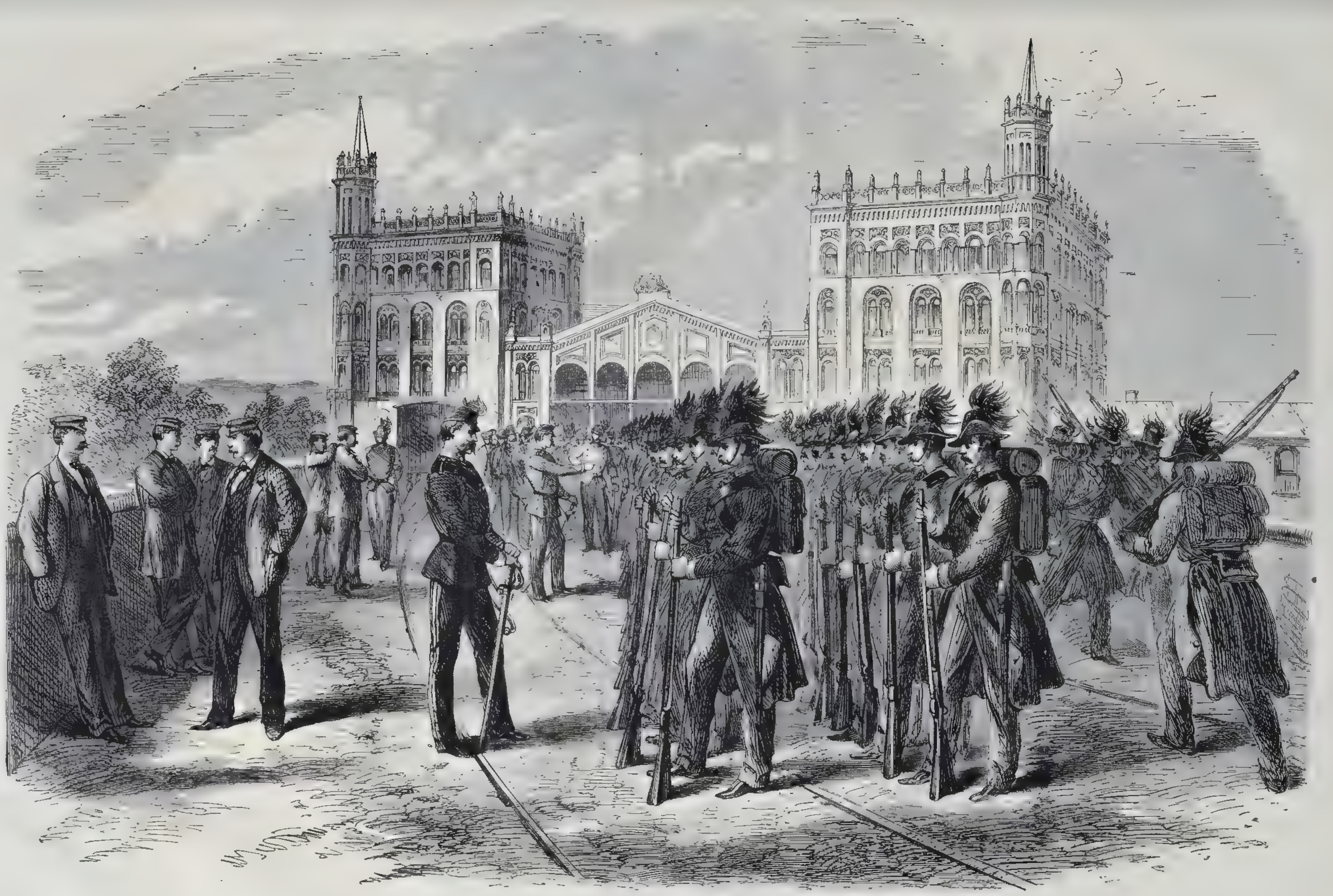
S. Exc. M. MAGNE, MINISTRE DES FINANCES;
Dessin de M. H. Rousseau, d'après une photographie de M. Disdéri.
Voir le Bulletin du nº 671.

A cette époque de la vie de l'auteur il faut rattacher le beau drame de *Léo Burckart*, joué à la Porte-Saint-Martin, et qui restera une des plus remarquables tentatives de notre temps. Léo Burckart est un publiciste qui, dans le journal qu'il dirige, a émis des idées politiques et des plans de réforme d'une hardiesse et d'une nouveauté à faire craindre pour lui les rigueurs du pouvoir; mais le prince, convaincu de sa bonne foi, au lieu de le bannir, lui donne la place du ministre qu'il a critiqué, le sommant de réaliser ses théories et de mettre ses rêves en action. Léo accepte, et le voilà en contact direct avec les hommes et les choses, lui, le libre rêveur qui, au fond de son cabinet, tenait si aisément le monde en équilibre sur le bec de sa plume. Épris d'un idéal abstrait, il veut gouverner sans les moyens de gouvernement; comme un ministre de l'âge d'or, il ferme l'oreille aux chuchotements de la police, et ne sait pas que la vie du prince est menacée et que son propre honneur est compromis. Regardé comme un traître par son ancien parti, suspect au parti de la cour, faisant en personne ce qu'il devrait laisser faire à des subalternes, contrariant les intérêts par des rigorismes outrés, marchant en aveugle dans le dédale des intrigues, en quelques mois de pouvoir il perd sa popularité, ses amitiés et presque son honneur domestique, et résigne sa charge, désabusé de ses rêves, ne croyant plus à son talent, doutant de l'homme et de l'humanité. Cependant, ce n'est point un piége machiavélique qu'on lui a tendu : le prince s'est prêté loyalement à l'expérience; il a apporté en toute franchise son concours au penseur.

L'impression de ce drame, d'une rare impartialité philosophique, serait triste, s'il n'était égayé par la peinture la plus exacte et la plus vivante des universités. Rien n'est plus spirituellement comique que ces conspirations d'étudiants pour qui boire est la grande affaire, et qui songent à Brutus en chargeant leur pipe. Cette pièce, d'un poëte enivré à la coupe capiteuse du mysticisme allemand, semble, chose bi-



LE PORT DE NICE, d'après une photographie. — Voir page 767.



LES CHASSEURS TYROLIENS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE; dessin de notre correspondant à Vienne. — Voir page 766

zarre, l'œuvre froidement réfléchie d'un vieux diplomate rompu aux affaires et mûri par la pratique des hommes; nulle colère, nul emportement, pas une tirade déclamatoire, mais partout une raison claire et sereine, une indulgence pleine de pitié et de compréhension.

De longs voyages en Orient succédèrent à ces travaux. *Les Femmes du Caire* et *les Nuits du Ramazan* marquent cette nouvelle période. Passer des brumes d'Allemagne au soleil d'Égypte, la transition était brusque, et une moins heureuse nature eût pu en rester éblouie. Gérard de Nerval, dans ce livre, dont le succès grandit à chaque édition, a su éviter l'enthousiasme banal et les descriptions « d'or et d'argent plaqués » des touristes vulgaires. Il nous a introduits dans la vie même de l'Orient, si hermétiquement murée pour le voyageur rapide. — Sous un voile transparent, il nous a raconté ses aventures avec ce ton modeste et cette naïveté enjouée qui font de certaines pages des *Mémoires* du Vénitien Carlo Gozzi une lecture si attrayante. L'histoire de Zeynab, la belle esclave jaune achetée au djellab dans un moment de pitié philanthropique, et qui embarrasse son voyage de tant de jolis incidents à l'orientale, est contée avec un art parfait et une discrétion du meilleur goût. Les mariages à la cophte, les noms arabes, les soirées de mangeurs d'opium, les mœurs des fellahs, tous les détails de l'existence mahométane sont rendus avec une finesse, un esprit et une conscience d'observation rares. Le style se réchauffe et prend des nuances plus ardentes sans rien perdre de sa clarté.

Les légendes de l'Orient ne pouvaient manquer d'exercer une grande influence sur cette imagination aisément excitée, que l'érudition sanscrite des Schlegel, *le Divan oriental-occidental* de Gœthe, les *Ghazels* de Ruckert et de Platen avaient, d'ailleurs, préparée depuis longtemps à ces magies poetiques. La *Légende du calife Hakem*, l'*Histoire de Balkis et de Salomon* montrent à quel point Gérard de Nerval s'était pénétré de l'esprit mystérieux et profond de ces récits étranges où chaque mot est un symbole; on peut même dire qu'il en garda certains sous-entendus d'initié, certaines formules cabalistiques, certaines allures d'illuminé qui feraient croire par moments qu'il parle pour son propre compte. Nous ne serions pas très-surpris s'il avait reçu, comme l'auteur du *Diable amoureux*, la visite de quelque inconnu aux gestes maçonniques, tout étonné de ne pas trouver en lui un confrère. Une préoccupation du monde invisible et des mythes cosmogoniques le fit tourner quelque temps dans le cercle de Swedenborg, de l'abbé Terrasson et de l'auteur du *Comte de Gabalis*. Mais cette tendance visionnaire est amplement contre-balancée par des études d'une réalité parfaite, telles que celles sur Spifame, Rétif de la Bretonne, la plus complète, la mieux comprise que l'on ait faite sur ce Balzac du coin de la borne, étude qui a tout l'intérêt du roman le mieux conduit. *Sylvie*, l'œuvre la plus récente de l'écrivain, nous semble un morceau tout à fait irréprochable; ce sont des souvenirs d'enfance ressaisis à travers ce gracieux paysage d'Ermenonville, sur les sentiers fleuris, le long des rives du lac, au milieu des brumes légères colorées en rose par les rougeurs du matin; une idylle des environs de Paris, mais si pure, si fraîche, si parfumée, si humide de rosée, que l'on pense involontairement à Daphnis et Chloé, à Paul et Virginie, à ces chastes couples d'amants qui baignent leurs pieds blancs dans les fontaines ou restent assis sur les mousses aux lisières des forêts d'Arcadie; on dirait un marbre grec légèrement teinté de pastel aux joues et aux lèvres par un caprice du sculpteur.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*La fin au prochain numéro.*)

LES CHASSEURS TYROLIENS

Un de nos correspondants nous adresse d'Autriche la vue d'un régiment de chasseurs tyroliens, qu'il a rencontré dans la gare du Nord, à Vienne. Les chasseurs tyroliens comptent, ainsi qu'on sait, parmi les meilleures troupes de l'armée autrichienne. Ils forment dans l'infanterie un régiment de huit bataillons, qui porte le nom de *régiment de l'empereur*. On les recrute parmi les hardis et vigoureux montagnards du Tyrol et de la Styrie. Dès leur enfance, ces montagnards sont habitués à manier le fusil; il n'y a pas de bonnes fêtes dans leur pays sans un tirage au blanc. Quelques-uns de leurs tireurs sont assez habiles pour se faire un revenu de cet exercice, au moyen des prix qu'ils reçoivent.

La franchise et la bonne foi des Tyroliens est proverbiale; quant à leur patriotisme, ils en ont donné assez de preuves pour qu'on n'en puisse douter. On les dit très-dévoués à la maison de Hapsbourg. Le gouvernement autrichien toutefois n'est pas parvenu sans peine à les plier au joug de la conscription militaire. Prêts à marcher les premiers pour peu que le pays fût menacé, ils se refusaient à être enrôlés de force en temps de paix.

En 1785, l'empereur Joseph ayant voulu les assujettir à des levées régulières, ils firent si bien que cet ordre fut révoqué. Les uns quittèrent leurs chaumières et vécurent comme des sauvages dans les lieux les plus inaccessibles; les autres commirent à dessein de légers vols pour s'exempter du service, une de leurs lois déclarant incapables de servir la patrie ceux qui ont encouru une condamnation infamante; d'autres enfin désertèrent par bandes nombreuses. Dans un seul petit district, plus de quatre cents jeunes gens passèrent à l'étranger, et ne revinrent que lorsque l'empereur d'Autriche eut publié une amnistie générale et déclaré qu'à l'avenir aucun Tyrolien ne servirait contre son gré.

F. RICHARD.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite [1].)

LA MAISON DE PILATE

Le dormeur avait sa main droite étendue sur le lit, le nouveau venu la prit et lui fit subir une pression qui, faible d'abord, alla sans cesse en augmentant.

Il n'avait pas même accordé un regard aux deux ronfleurs couchés en travers du seuil. Quant aux pistolets-tromblons et à la grande épée, en les apercevant il s'était contenté de sourire.

Au bout de quelques secondes, le ronflement du dormeur se modifia, il baissa d'un ton et prit des accents souffreteux. Après quelques secondes encore, il se transforma en une sorte de plainte. Le dormeur s'agita, gémit, puis s'éveilla.

A peine éveillé, il sauta sur son séant et se frotta les yeux. Son premier regard avait rencontré cette figure éclairée en plein par la lampe.

— Oh! oh! fit-il avec un vague sourire, c'est bien!... Toujours le même rêve!... Coquin de Pedro Gil!

Sa main était libre. Il ferma les yeux, puis les rouvrit.

— Étais-je ivre hier au soir? grommela-t-il. Pas tout à fait. D'ailleurs, je les entends qui ronflent!... Quelqu'un m'a-t-il fait la plaisanterie d'accrocher un miroir devant moi?... C'est ma figure que je vois, et pourtant elle ne bouge pas quand je remue.

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix qui déjà s'altérait. En même temps la pâleur montait à ses joues.

— C'est étonnant, ces diables de rêves! reprit-il, on se croit toujours éveillé!

Il parvint à rencontrer l'épée à tâtons, car son regard était invinciblement cloué à la figure de son Sosie. Ce n'était point pour frapper. Il s'en servit comme d'une baguette, et tâta doucement, espérant trouver devant lui la surface du prétendu miroir.

Mais la main de la vision s'éleva.

— Holà! mes gardes! s'écria le bon duc en une explosion d'épouvante; Picaros! Gabacho!

La vision mit un doigt sur ses lèvres.

Et comme le bon duc ne se taisait pas assez vite, la vision, parlant à la fin, prononça distinctement cette menace :

— Un mot de plus, maraud, je t'étrangle!

Le bon duc ne se formalisa point. Il se renversa sur son oreiller en murmurant d'un accent plaintif :

— Coquin de Pedro Gil!

Puis, prenant son parti en brave :

— Allons! dit-il presque gaiement; ce n'est pas un rêve. Votre Grâce est là en chair et en os... et même assez bien portante, comme je l'en félicite de tout mon cœur... S'il faut avouer la vérité, j'ai bien eu depuis deux jours quelques petites fumées d'ambition, mais ce rôle me fatiguait déjà... Ce n'est pas la grandeur qui fait le bonheur.. Excellence, le temps de me botter et de mettre mon pourpoint, je vous cède la place et je m'éclipse.

Il avait déjà une jambe hors du lit.

— Reste! dit le nouveau venu.

— Sans compliments, Excellence, je préférerais m'en aller.

— Reste!

La jambe nue rentra sous les couvertures.

— C'est bien toi, demanda le nouveau venu, qui es le mendiant Esteban d'Antequerre.

— Voilà un nom que personne n'est en droit de me disputer, Excellence, répliqua notre homme avec une dignité orgueilleuse; — je le suis le saint Esteban comme vous êtes le duc de Medina-Celi... Ce sont là deux grandes renommées, par Dieu! dans notre beau pays d'Espagne!... Mais puisque Votre Grâce m'adresse des questions auxquelles je réponds loyalement, me serait-il permis de lui demander à mon tour comment elle est entrée dans ma chambre à coucher, malgré les précautions que j'avais prises?

Le bon duc, — le vrai Medina-Celi, puisque l'autre prenait soin lui-même d'établir la position et l'identité de chacun, — regardait sans colère ce curieux personnage, habitant sa propre maison, couché dans son propre lit, affublé depuis deux jours de son nom et de ses titres.

— Demain, à la première heure, dit-il, le roi fera mander en son palais don Hernan Perez de Guzman... ne m'interromps plus... Je sais que tu voudrais être à cent pieds sous terre, mais ton audacieuse imposture a servi mes desseins. Tu m'appartiens : je te garde.

— Votre Seigneurie très-illustre me parle de haut comme c'est son droit, répliqua Esteban d'un ton calme et ferme; si je me permets de répondre malgré sa défense, c'est que je ne suis pas ici le seul imposteur... J'ai pris, il est vrai, le nom de Medina, mais nous sommes à deux de jeu, puisque le Medina a pris mon nom.

— Je te payerai ton nom de mendiant... Mon nom ducal sera purifié par le feu et par le sang. Écoute. Au messager du roi, tu repondras : « Don Hernan Perez de Guzman, aujourd'hui comme autrefois, est aux ordres de Sa Majesté. »

— Très-bien, seigneur, j'ai compris.

— En presence même du messager, tu donneras tes ordres à haute voix pour que la litière soit préparée.

Le saint Esteban ne put cacher le plaisir qu'il éprouvait.

— Votre Grâce verra, dit-il avec toute sa suffisance revenue, si son serviteur très-dévoué sait remplir un rôle de grand d'Espagne à l'occasion.

— Tais-toi... écoute. La litière préparée devra t'attendre au bas de l'escalier qui conduit aux appartements de la duchesse.

— M'attendre?... répéta le gueux; alors j'irai chez le roi.

— Écoute... Aussitôt apres avoir donné tes ordres, tu t'enfermeras dans cet appartement seul... seul... il faut que tu sois seul.. Tu n'ouvriras à personne, sous aucun prétexte, quand même on te crierait à travers la serrure que le feu est à la maison!...

— Comment, seigneur!... mais la litière! pour qui est la litière?

— Ne t'inquiète pas de la litière... Écoute encore ceci : Tu ne seras point puni pour ce que tu as fait contre moi, tu ne recevras même aucun châtiment pour ce que tu as fait contre ma femme et ma fille... mais te voilà depositaire d'un secret, car ceux-là mêmes qui ont imaginé cette intrigue ignorent ma présence à Séville... on me croit mort... je tiens à ce que tu saches cela... Pedro Gil, tout le premier me croit mort; si Pedro Gil ou tout autre venait à percer ce mystère, par ma religion, tu serais pendu sans miséricorde!

Il se leva, coiffa son feutre à larges bords, et rejeta sur sa bouche le pan de son manteau.

— Le ministre Zuniga t'a donné un sauf-conduit? reprit-il.

— Oui, seigneur.

— Au nom de Medina-Celi?

— Comme de raison.

— Donne-moi ce sauf-conduit.

Le roi des gueux hesita. Hernan répéta froidement :

— Donne!

L'autre plongea sa main sous son oreiller en grommelant encore une fois :

— Coquin de Pedro Gil!

Puis il tendit le parchemin plié.

Le duc Hernan l'examina et le mit dans son sein.

— Debout maintenant! commanda-t-il; éveille tes hommes et qu'on m'ouvre la porte!

— Votre Seigneurie, risqua Esteban toujours raisonneur, ne peut-elle sortir par où elle est entrée?

Medina le regarda; Esteban, malgré son effronterie, sauta hors du lit en baissant les yeux.

Picaros et Gabacho, éveillés en sursaut, restèrent bouche béante devant cet homme qui, pour eux, avait surgi de terre. On enleva les obstacles, et la porte principale fut ouverte.

— Saluez! ordonna Esteban; c'est un de mes amis qui est grand d'Espagne et cousin du roi.

Les deux gueux s'inclinèrent.

Pendant qu'ils avaient la tête baissée, Medina dit à demi-voix :

— Obéissance... ou le gibet...

— Voilà qui est parler, répliqua Esteban. Vous serez obéi, seigneur... A vous revoir!

— Par où celui-là s'est-il introduit? demandèrent à la fois Picaros et Gabacho, dès que la porte fut refermée.

Esteban les toisa d'un regard qu'il voulait faire goguenard.

— Ne savez-vous pas que les trois quarts de nos vieux manoirs ont de ces issues secrètes? répondit-il; — c'est un secret de famille

— Nous devions tout tuer! insista Gabacho, — tout exterminer.

— O mon roi! appuya Picaros, — à quoi bon ces armes dont tu chargeais naguère nos bras dévoués?

— Une gageure... balbutia Esteban qui décoiffa un flacon, — à votre santé, mes braves!

— A votre santé, maître!... une gageure!... l'avez-vous gagnée?

Tandis que le successeur légitime du grand Lépreux restait en proie aux questions indiscrètes du faux aveugle et du centenaire à barbe noire, Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, descendait le grand escalier de la maison de Pilate. Il portait à la main un flambeau qu'il avait pris sur la table du festin. Le temps de se cacher n'était plus, car il traversa tête levée le vestibule, et ne s'arrêta qu'au perron donnant sur la cour d'honneur.

— Savien! appela-t-il d'une voix haute et claire; Nunez!

Et comme nulle réponse ne sortait des écuries ni de la cabane du concierge, le Medina, revenant sur ses pas, décrocha un cor d'argent pendu à l'un des piliers du vestibule. Il approcha l'embouchure de ses lèvres et donna un seul son grave, prolongé, retentissant.

La porte de la maison du garde et celle de l'écurie s'ou-

1. Voir les numeros 583 à 672.

vrirent en même temps. Nunez et Savien, demi-vêtus, s'élancèrent à la fois de toute la vitesse de leurs vieilles jambes.

— Il y avait quinze ans!... prononcèrent-ils en même temps.

— Quinze ans que vous n'aviez entendu l'appel de nuit, n'est-ce pas, bons serviteurs? acheva le duc Hernan. Je viens à vous parce qu'il y a quatre cierges allumés là-bas, sous le massif, et que la terre fraîchement creusée dit votre dévouement fidèle.

Ils étaient en bas des marches, plongés tous deux dans une sorte de recueillement joyeux.

Au sommet du perron, le Medina se tenait debout, son flambeau à la main. Les plis de son manteau grandissaient sa riche taille, la lumière du flambeau éclairait vivement ses traits fiers et doux.

Cependant le mot de l'énigme n'était point trouvé encore. Savien et Nunez avaient le cœur serré de ce pressentiment qui annonce les soudaines révélations; mais leur maître qui était là, c'était bien pour eux le même qu'ils avaient vu le matin.

— Tes trois fils sont-ils braves, Nunez? demanda le bon duc; aussi braves que toi?

— Plus braves, je mentirais, seigneur, répliqua le vieil homme.

Le duc Hernan sourit.

Les deux bons serviteurs se regardèrent. Celui de ce matin souriait-il ainsi?

— As-tu encore de bons chevaux devant les râteliers, Savien? interrogea de nouveau le Medina-Celi.

— Aussi bons qu'autrefois, quand ils seront montés par leur maître.

— Bien répondu tous deux!... Nunez, que tes trois fils se lèvent et s'arment.

— Ils sont levés et armés, seigneur.

— Pour quel motif?

— Parce qu'ils ont vu d'étranges choses, et qu'il y a ce soir tempête sur la terre comme dans les nues.

— Allons! prononça don Hernan avec émotion; j'ai des amis... C'est bien, Nunez; va chercher tes trois fils.

Nunez s'inclina et courut à la conciergerie.

— Prends ceci, dit le duc à Savien, en tendant son flambeau, et voyons tes chevaux.

Le vieil écuyer, tête nue, prit aussitôt le chemin des écuries.

Après le roi, les bons ducs avaient, en Espagne, la réputation de posséder les premiers chevaux du monde. Leur haras de Tarifa, sans cesse alimenté par la pure race africaine, donnait de merveilleux élèves, et les guerres de Flandre avaient récemment propagé par toute l'Europe la renommée des coursiers andalous. Les écuries de la maison de Pilate, grandes et hautes comme une église, avaient leurs cases au complet, malgré le malheur des temps. Les chevaux dormaient sur la litière fraîche ou mangeaient le foin parfumé de la Guadaïra. Les deux maîtres palefreniers reposaient dans leurs lits, élevés sur des estrades aux deux extrémités de cette longue file de râteliers, tandis que les valets, Arabes pour la plupart, ronflaient dans la litière.

Les narines du duc Hernan se gonflèrent en respirant ces humides et chaudes vapeurs, qui étaient pour lui comme un lointain et violent souvenir de liberté, de batailles, de jeunesse. Il s'arrêta néanmoins au bout de quelques pas et resta triste, contemplant cette longue ligne de nobles animaux.

— Tous ceux de mon temps sont morts! murmura-t-il.

Savien ouvrait la bouche pour répondre, lorsque soudain le regard du bon duc jeta un éclair. Il s'élança vif et souple comme un jeune homme, et mit ses deux mains frémissantes sur le garrot d'un superbe cheval rouan, à la crinière déteinte par la vieillesse. Le cheval rouan leva la tête, renifla bruyamment, et tâcha de se mettre sur ses jambes roidies. Savien avaient les larmes aux yeux.

Le bon duc avait pris dans ses bras la tête du vieux cheval, et l'avait baisé à la joue en disant :

— Bajazet! mon vaillant Bajazet!

— Seigneur, dit en entrant le gardien de la conciergerie, voici les trois Nunez prêts à vivre et à mourir pour l'amour de vous.

Hernan regarda les jeunes gens, fiers et beaux tous les trois sous le harnois de guerre.

Nunez le père ajouta :

— Me sera-t-il permis de donner aussi mon sang pour monseigneur?

Le duc sourit, voyant qu'il avait l'épée à la main et des pistolets à la ceinture.

— Nous avons besoin de braves cœurs à la maison, répliqua-t-il.

Puis, se retournant vers Savien :

— Y a-t-il ici un fils de Bajazet?

— Farruch! appela l'écuyer.

Un Maure montra son visage noir entre les jambes d'un admirable cheval bai, voisin du doyen de l'écurie.

— Selle Sultan-Yussuf, ordonna Savien.

Les trois Nunez harnachaient déjà leurs montures.

— Il y a cinq lieues jusqu'à l'Isla-Mayor... murmura le duc; Bajazet eût mis une heure...

— Yussuf mettra moins, seigneur... mais les trois garçons ne pourront pas vous suivre.

Farruch, qui avait peine à maintenir l'ardeur du magnifique coursier, le mena par la bride jusqu'à la porte de l'écurie. Le duc Hernan sauta en selle.

— Ton épée, vieux Nunez, dit-il.

Le vieillard mit un genou en terre et la lui tendit après l'avoir baisée.

— Enfants, s'écria le bon duc, qui réduisait en se jouant la fougue de Sultan-Yussuf, l'honneur de Medina-Celi est en péril... Ventre à terre jusqu'au gué de l'Ile-Majeure... Ils n'ont qu'une heure d'avance; si celui-ci vaut Bajazet, nous les rejoindrons en chemin!

Catalina venait d'ouvrir toute grande la porte extérieure.

Le duc Hernan la franchit au galop, et disparut dans la nuit, suivit des trois jeunes gens que les premiers élans de Sultan-Yussuf avaient distancés déjà.

Pendant que la bonne femme accompagnait son maître de ses prières et de ses bénédictions, Savien et Nunez revenaient tristement à l'écurie,

— Vieux cheval sur la litière, vieil homme à la maison, dit l'écuyer avec un gros soupir. Tu es heureux, Nunez, tu lui as donné tes trois fils.

XVI

La chambre de la morte.

Les derniers rayons de la lune passaient au travers des lianes fleuries qui formaient comme une diaphane tenture au-devant de la croisée d'Aïdda. Il n'y avait pas d'autre lumière dans la chambre. Une lueur faible venait seulement par la porte entr'ouverte de la pièce voisine.

Aïdda était demi couchée sur une pile de coussins. Gabrielle s'agenouillait auprès d'elle.

C'était à peu près l'heure où le bon duc, enfourchant son cheval arabe, franchissait au galop la grande porte de la maison de Pilate.

L'orage grondait au lointain, vers la montagne. Sauf les voix sourdes de l'ouragan, la nuit était morne et muette.

Quand un nuage, voyageant au ciel, venait à passer sur le croissant, la chambre d'Aïdda se trouvait plongée tout à coup dans une complète obscurité. La lueur de la pièce voisine grandissait alors et traçait un large éventail sur le tapis; le nuage continuait sa course, découvant la lune inclinée à l'horizon, et la lueur pâlissait.

De temps en temps une plainte faible sortait de la chambre éclairée. A des intervalles plus rares encore, un long soupir venait de la partie opposée du reduit d'Aïdda. Il y avait là encore une porte cachée dans l'ombre.

— S'il ne m'aime plus, dit tout bas Aïdda, je mourrai... Mais avant de mourir, je me vengerai!

Sa voix avait des inflexions sourdes et saccadées.

— Tu souffres, pauvre sœur, murmura la fille de l'oidor.

— Oui, je souffre... répondit l'Africaine; ils souffrent aussi tous les deux.

— Et cela te console?

— Je ne sais... j'ai l'enfer dans le cœur!

Gabrielle lui prit les deux mains, et, se relevant à demi, elle approcha son gracieux visage du front de la Mauresque,

Celle-ci la repoussa avec fatigue.

Gabrielle dit :

— Comme ton front brûle!

La poitrine d'Aïdda fit un effort pour rendre un sanglot.

— Toi, reprit-elle, Dieu t'a vengée...

— Sur mon salut! s'écria la fille de l'oidor, j'aurais donné mon sang pour qu'elle fût heureuse!

— Tais-toi!... je suis une femme et non pas un ange... Je hais ma rivale... je la hais d'autant plus qu'il m'a forcée de la sauver!

Elle retira ses deux mains qui restaient dans celles de sa compagne et les colla sur son front.

— Que la Medina soit morte ou qu'elle soit déshonorée, dit-elle encore, Mendoze t'aimera... tu as du bonheur!

Gabrielle secoua sa douce tête blonde.

— Je ne veux pas du bonheur à ce prix, répondit-elle.

Un bruit se fit vers cette porte qui était dans l'ombre.

— Ton père est là? demanda la fille de l'oidor.

— Non, répondit Aïdda.

— Qui donc est là?

— Un conjuré, je pense. Mes yeux ne me servent plus qu'à contempler mon malheur.

— Un conjuré?... un blessé peut-être?... Est-il venu avec ton père?

— Moghrab est fort... Il tenait le blessé dans ses bras quand il est revenu cette nuit.

— Et il ne t'a rien dit?

— Il m'a dit : « Veille sur celui-ci comme tu veillerais sur moi-même. »

— Et tu n'a pas obéi?

— J'avais oublié les ordres de mon père... La pensée me fuit et je n'ai plus de cœur.

Elle se leva. Elle entra dans la chambre où était la lumière et en ressortit aussitôt, tenant une lampe à la main. Gabrielle eut le cœur serré tant elle la vit défaite et pâle.

Aïdda traversa d'un pas plein de fatigue sa chambre à coucher, dont la lampe éclairait maintenant le désordre. Elle ouvrit toute grande la porte de la seconde pièce et demanda :

— Seigneur cavalier, avez-vous besoin d'aide?

Il n'y eut point de réponse.

Aïdda franchit le seuil. Un cri s'échappa de la poitrine de Gabrielle, qui la suivait, non-seulement curieuse, mais emue, car un pressentiment la tenait.

— Mendoze! dit-elle.

— Mendoze! répliqua la Mauresque; est-ce donc Mendoze?

Puis elle ajouta avec un sourire amer :

— Tu as du bonheur.

Gabrielle était déjà penchée sur le visage de Mendoze, contemplant dans le cadre de ses grands cheveux noirs cette tête belle et calme où le sang manquait sous la peau. Il y avait des taches rouges à la collerette de Ramire et aussi aux draps du lit. Un vase plein d'eau teintée de rose et quelques bandes de linge éparses sur les dalles disaient qu'un pansement avait été opéré. Malgré sa livide pâleur et l'expression de fatigue accablante qui était sur les traits de Mendoze, il semblait dormir d'un paisible sommeil.

— Quand je l'ai vu tomber, murmura la fille de l'oidor, j'ai cru que j'allais mourir!

Les yeux d'Aïdda étaient fixes et sans regards.

Elle demanda tout bas et d'un accent distrait :

— La Medina est-elle belle?

— Belle et douce comme une madone, répondit Gabrielle en étouffant un soupir.

La Mauresque poursuivit, comme se parlant à elle-même :

— Elle a nom Isabel... Il y avait une autre Isabel qui possédait aussi la beauté des anges... Et la fière Eleonor... et Blanche, ma bien-aimée marraine... que de sourires et que de promesses voilés derrière le seuil sombre de ce passé!

— Je n'ai pas compris, ma sœur, prononça timidement Gabrielle.

— Il n'y a qu'une vivante, poursuivit Aïdda au lieu de répondre : c'est Eleonor de Tolède... Pauvre sainte! son martyre aura été le plus long de tous!

Son bras tendu éleva la lampe, comme pour mieux éclairer le dormeur. Elle le regarda. Un sourire triste erra autour de ses lèvres.

— L'autre Isabel, murmura-t-elle. Je me souviens du jour où Blanche de Moncade se dévoua pour protéger sa fuite... Voici les traits d'Aguilar et de Haro : le jeune homme a le visage d'un chevalier... ce sont des races marquées au sceau d'une fatalité étrange!...

— Ne m'as-tu pas dit, s'interrompit-elle en se tournant vers la fille de l'oidor, que Moghrab n'avait rien fait pour le défendre tant qu'il a été debout?

— Rien, répondit Gabrielle d'un ton de rancune.

— On se perd à vouloir pénétrer leurs desseins, murmura la Mauresque. As-tu bien regardé en face Moghrab, mon père, Gabrielle?

— Jamais. Il me fait peur.

— L'as-tu regardé assez, quand tu levais sur lui tes yeux à la dérobée, pour reconnaître son portrait sur la toile?

— Oh! certes.

Le doigt d'Aïdda montra Mendoze endormi.

— Et si tu voyais son portrait vivant? dit-elle.

Les grands yeux bleus de Gabrielle exprimèrent d'abord un étonnement d'enfant. Elle comprenait confusément que les paroles de sa compagne se rapportaient à Mendoze. Elle l'examina bien, cherchant en conscience la ressemblance annoncée.

Mais elle eut un sourire, et, secouant les blonds anneaux de ses cheveux :

— Moghrab est sombre et terrible... murmura-t-elle.

Puis, d'une voix qui, à son insu, s'imprégnait de caresses :

— Celui-ci sait si bien sourire!... et son regard a tant de douceur!

Une ride dédaigneuse plissa les lèvres d'Aïdda, qui laissa tomber cette parole :

— Tu resteras enfant toute ta vie!

Elle tourna le dos en même temps et reprit le chemin de sa chambre.

— Achève ton récit! dit-elle.

— Mon récit est achevé, répliqua la fille de l'oidor; quand Mendoze est tombé, j'ai senti comme une main de fer qui me tordait le cœur, et mes yeux se sont voilés... j'ai entendu pourtant un grand bruit et une voix qui criait : « Sauve qui peut!... » Mon père m'a entraînée... Il me semblait que je nageais dans une vapeur épaisse... La bouche d'un homme a frôlé mes cheveux pour dire à l'oreille de mon père : « Dans l'île Majeure!... A la taverne de Colombo!... »

— Ah! fit Aïdda, c'est là qu'ils l'ont emmenée!...

— Quand j'ai pu rouvrir mes paupières, la nuit était noire autour de nous. De tous côtés on entendait des chevaux et, au lointain, des torches couraient. C'était, je crois, dans cette partie de la ville que nous avons traversée ce matin avec la litière. J'ai dit à mon père : « Au nom de Dieu, seigneur, ayez pitié de dona Isabel! » Il m'a répondu « N'es-tu pas Espagnole? ne comprends-tu pas la vengeance? »

— Non! s'interrompit la pauvre enfant qui avait les larmes aux yeux, je ne comprends pas la vengeance! Dieu est au-dessus de nous pour récompenser et punir... Mon père a dit encore : « C'est pour toi que je veux des palais et des châteaux... Tu seras la fille d'un ministre du roi et la femme d'un grand d'Espagne... »

Aïdda, distraite, n'écoutait plus.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

NICE

Même lorsque Nice appartenait au royaume de Sardaigne, il était impossible de la considérer comme une ville italienne; car son aspect ne rappelle en rien celui des cités transalpines, et l'on peut ajouter que l'italien est loin d'y être la langue dominante. Le français et l'anglais, voilà ce qui résonne le plus souvent aux oreilles quand on arrive

dans le chef-lieu du département des Alpes-Maritimes.

A vrai dire, Nice est une ville cosmopolite, à peu près vide en été, peuplée en hiver de malades ou de gens riches, venant, à tort ou à raison, demander la santé et la distraction à son climat méridional, à sa belle situation au bord de la mer.

Les Anglais surtout y forment une colonie compacte. Ils possèdent leurs médecins, leurs fournisseurs spéciaux, leur promenade, la *Promenade des Anglais*. Le faubourg de la Croix de Marbre s'étend à un quart de lieue du pont qui le sépare de la ville. On nomme ce quartier à la mode la Nice anglaise.

Après avoir passé devant le nouveau jardin public, nommé Jardin des Plantes, on entre en ville, en traversant un beau pont de pierre jeté sur le Paillon, torrent qui ne présente en été qu'un lit de gravier à sec, mais qui subit, en hiver, des crues instantanées et terribles.

Le port, dont nous publions une vue, a été construit il y a un siècle; il peut contenir de deux cent cinquante à trois cents navires. Sous la monarchie de Savoie, Nice était port franc.

Aucun monument ne mérite d'être signalé parmi les edifices publics. La population de Nice est aujourd'hui d'environ quarante mille âmes.

X. Dachères.



LE GRAND SCEAU D'ANGLETERRE, côté de la face. — Voir page 770.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Palais-Royal : *Les Chemins de fer*, comédie en cinq actes, de MM. Labiche Adolphe Choler et Delacour. — MM. Geoffroy, Gil Perès, Hyacinthe Luguet, Lassouche, Priston : Mlle Gervais, Miss Brace. — Variétés : *Un Coup de sabre dans le contrat*, comédie-vaudeville en deux actes de MM. Anicet-Bourgeois et Brisebarre. — Début de Thiron. — Début de Boulangé. - Opéra : reprise de *Guillaume Tell*. — MM. Faure, Villaret, Belval, Grisy, Mlles Battu, Fioretti, Annette Mérante — Un événement tragique sur les bords du lac des Quatre-Cantons. - Gaîté : L'*Hamlet* de Shakspeare, traduit par MM. Alexandre Dumas et Meurice. — Acclimatation de Shakspeare. - Hamlet en travesti. — Mmes Judith et Juliette Clarence, M. Charles Lemaître. — La musique de M. Victorin Joncières. — Fantaisies pari[illegible] musique de Monpou : Mme Géraizer. — Deux erreurs du *Figaro*.

Ils y vont bien, les théâtres! Deux premières représentations en huit jours, quatre reprises importantes, deux débuts intéressants, — sans compter le fretin, — voilà au moins qui peut compter. La critique, cette semaine, n'en sera pas réduite à trotter sous elle et à battre les buissons sur la route. La marée monte et, sous peine d'être débordé, il faut piquer droit au but.

Aux pièces nouvelles d'abord.

La première qui se présente dans l'ordre des dates, c'est la comédie bouffonne que vient de nous donner au Palais-Royal la trinité Labiche, Choler et Delacour : — cinq actes, s'il vous plaît, et avec un titre palpitant d'actualité : *les Chemins de fer*.

D'analyse, ne m'en demandez pas. Les auteurs seraient les premiers à rire de moi si j'entreprenais de vous raconter gravement ces inventions drolatiques, ces fantaisies délirantes, ces quiproquos, ces coq-à-l'âne, ces ahurissements, ces orgies d'excentricité que traversent çà et là des échappées de franche observation et de vrai comique.

Voulez-vous le cadre? Figurez-vous une de ces odyssées burlesques dans le genre de celles sur lesquelles roulent *le Chapeau de paille d'Italie* et *la Mariée du mardi gras*.

Ginginet, un bon bourgeois de Paris, a entrepris un voyage d'agrément sur le chemin de fer de l'Est. Nous le voyons d'abord dans les bureaux où il vient toucher lui-même ses dividendes. Quel beau type d'actionnaire! comme est fier de *sa* compagnie, où il admire tout, depuis les murs peints à l'huile jusqu'à l'invalide, qui, chaque fois qu'il veut s'approcher du guichet, le renvoie en lui criant



EXPEDITION ANGLAISE EN ABYSSINIE. - CAMPEMENT DE LA BRIGADE D'AVANT-GARDE, COMMANDÉE PAR LE COLONEL M

« Allez vous asseoir, on vous appellera ! » Or, cet invalide est un faux invalide : il renfonce un bras sous sa capote sans trop s'inquiéter si c'est le droit ou le gauche, et ces changements à vue ne laissent pas que d'étonner un peu notre brave Ginginet.

Il y a là encore deux jeunes cocodès : l'un, M. Jules, — Gil Perès, — *fait les femmes* au bordereau en leur offrant ses services et leur subtilisant ainsi leur adresse. Mme Ginginet ne mord pas à l'hameçon ; mais M. Ginginet s'y laisse prendre, ce qui revient au même.

L'autre, M. Lucien, — Priston, — est amoureux pour le bon motif de la nièce de Ginginet, une petite Anglaise qui ne sait pas un mot de français et qui a la manie de ramasser tous les morceaux de papier qu'elle trouve pour y enrouler sa laine.

Ginginet prend donc le train de Strasbourg en compagnie de sa femme, de sa nièce et de sa servante Colombe, — Colombe, c'est Lassouche, à qui Hyacinthe, le faux invalide, fait des yeux en coulisse : vous voyez cela d'ici.

Tout naturellement, les deux cocodès s'embarquent dans le même train et le même compartiment que la famille Ginginet. Ce compartiment renferme encore — à la grande satisfaction de Ginginet, — Mlle Gertrude, nourrice tous les deux ans, à Bischwiller.

Et maintenant commence la salade des incidents et des quiproquos.



LE GRAND SCEAU D'ANGLETERRE, CÔTÉ DU REVERS. — Voir page 770.

C'est d'abord Colombe qui s'attarde pour avoir mangé trop de melon, puis le train lui-même qui reste en panne, par suite d'une fausse manœuvre du graisseur. Ce graisseur n'est autre que Hyacinthe destitué de sa place d'invalide. On lui a dit de détacher deux wagons, un de bestiaux et un de marchandises : il en a détaché quatre, parmi lesquels se trouve le compartiment Ginginet. Voilà nos voyageurs furieux, et parmi eux un certain capitaine Courtevoil avec qui Gil Perez a eu des mots et qui s'est promis de lui couper les oreilles. En attendant que le train se réorganise, on entre au buffet pour se restaurer. Mais le chef est parti, et Hyacinthe imagine de le remplacer. Il cherche partout s'il ne reste pas quelques rogatons : il ne trouve rien, et, en désespoir de cause, il finit par apporter, sous prétexte de castor en sautoir, un vieux bonnet à poil oublié dans la cave.

C'est roide, comme dirait Arnal.

Eh bien, le tableau suivant dépasse encore celui-ci en extravagance. La scène des trois lits est le dernier mot du cocasse et de la folie exaspérée : on se demande ce que les auteurs pourront imaginer, après cela, pour réveiller les nerfs des spectateurs.

Le dénoûment consiste dans un chassé-croisé de billets que l'on retrouve au fond du peloton de laine de miss Jenny : l'idée est à la fois ingénieuse et amusante.

Il y a des mots superbes. Ginginet achète un petit pain au buffet. Au moment où il va pour payer, la dame de comptoir lui rend sa pièce en lui faisant observer qu'elle ne passe plus. « Ce sera pour la statue de Voltaire ! » dit Ginginet en la remettant dans sa poche, — et la salle d'éclater de rire.

La pièce chauffée à toute vapeur est arrivée, sans coup de tampon, sans déraillement et sans explosion, à la gare du succès.

Il n'y a pas eu d'autres sifflets que ceux de la machine.

Avec un chef de train comme Geoffroy, des chauffeurs nommé Gil Perès, Hyacinthe, Priston et Lassouche, il était difficile qu'il en fût autrement. Geoffroy surtout, dans Ginginet, est admirable de naïveté, de bonhomie et de bêtise satisfaite. Il ne faut pas non plus oublier Luguet en capitaine tranche-montagne, avec ses grognements féroces et ses allures de hérisson.

Mlle Gervais est agréable à voir. Miss Bruce, dont le rôle originalement jeté dans la pièce se compose de quelques répliques en son idiome natal, a de la grâce et de la mutinerie :



SUR LE LITTORAL DE LA BAIE D'ADOULIS DANS LA MER ROUGE ; dessin envoyé par un officier attaché à l'expédition. — Voir page 771.

— avec cela jolie comme ses compatriotes du buffet de l'Exposition.

~~~ Aux Variétés, nous sommes dans des régions plus calmes. *Un Coup de sabre dans le contrat* est une petite comédie moralisante qui prêche la fidélité conjugale. La morale, hâtons-nous de le dire, en est enjouée, amusante, exempte de prétention et de pédantisme. L'éclat de rire fait oublier le sermon. La pièce n'est pas absolument inédite. Ce *Coup de sabre* s'est appelé autrefois *Un Coup de canif;* mais des retouches, des additions habiles, des détails puisés dans l'actualité et les choses du jour, lui donnent presque la saveur de la nouveauté.

L'intérêt de la soirée était surtout dans le début de Thiron. C'est toujours une affaire délicate pour un comédien que de changer de scène. En matière de théâtre, l'aphorisme : qui peut le plus peut le moins, n'est pas toujours exact. Il l'a été cette fois. L'épreuve a complètement tourné à l'avantage de l'ancien pensionnaire de l'Odéon. Son naturel, sa verve, sa gaieté communicative, l'ampleur et la franchise de son jeu qui n'excluent pas la finesse, lui ont conquis tout d'abord les suffrages de son nouveau public. Peut-être la sonorité de sa voix dépasse-t-elle un peu le diapason de l'endroit. Mais qui pourrait se plaindre que la mariée soit trop belle?

Thiron n'est pas un farceur : c'est un comique. Les *cascades* ne sont pas son fait. L'administration devra se mettre en quête d'ouvrages où la distinction de son talent puisse trouver son emploi. Il y a là, au reste, pour faire sa partie, un autre comédien de race, cet excellent Grenier, que nous avons rencontré dans la salle, entièrement remis de son accident

Un artiste, du nom de Boulangé, débutait le même soir dans *Edgard et sa bonne*. Il a également réussi. M. Boulangé est un Ravel en herbe.

~~~ J'ai déjà touché quelques mots, il y a huit jours, de la brillante reprise de *Guillaume Tell*. Si j'y reviens aujourd'hui, ce n'est pas pour m'étendre sur un chef-d'œuvre que tout le monde connaît, mais pour signaler le soin qui a présidé à la nouvelle exécution. N'en déplaise aux artistes chargés des rôles de l'ouvrage, c'est aux chœurs et à l'orchestre que revient avant tout l'éclat de la représentation. Ah! l'orchestre de l'Opéra quand il le veut bien! Les derniers succès de la bande autrichienne l'avaient sans doute piqué d'honneur; jamais je n'avais entendu l'ouverture de *Guillaume Tell* jouée — ni par lui ni par d'autres — avec cette précision, cette vigueur, ce brio, cette observation des nuances. Quant aux chœurs, dont le nombre avait été plus que doublé, ils ont produit un effet immense. Sauf un moment d'incertitude dans les répliques rapides de la conjuration, ils ont marché comme un seul homme. La phrase *Si parmi nous il est un traître,* enlevée avec un entrain et une puissance incomparables, a littéralement électrisé la salle.

Ex æquo avec les chœurs et l'orchestre, il faut citer Faure. Depuis le premier jour où il a paru dans le rôle de *Guillaume Tell,* ses progrès ont été immenses. Il y est maintenant arrivé à la perfection. Magnificence et souplesse d'organe, méthode savante, style magistral, sentiment dramatique excellent, tout y est. Faure est assurément le plus grand artiste, le chanteur le plus complet que possèdent en ce moment nos scènes lyriques.

A la seconde reprise du duo : *O Mathilde*, Villaret a été trahi par ses moyens. Cette défaillance lui a fait manquer la fin du premier acte. Il s'est relevé au second, notamment dans le trio, qu'il a joué et chanté de la façon la plus remarquable. L'air : *Asile héréditaire,* ne lui a pas été aussi favorable. L'andante n'a pas été dit avec assez d'expression et la strette avec assez d'énergie.

Belval, toujours un peu lourd, s'est échauffé dans le trio au contact de ses camarades. Ses belles cordes graves ont mis en relief la partie de Walter.

C'était la première fois que Mlle Battu abordait le rôle de Mathilde pour lequel la désignaient sa beauté sérieuse, la qualité de sa voix, la nature de son talent si pur et si distingué. Elle lui a donné une valeur qu'il avait cessé d'avoir avec ses devancières, depuis Mmes Damoreau et Dorus. Dans l'air : *Sombres forêts,* elle a fait preuve d'un art accompli, d'une virtuosité exquise, unis à une grâce, une tendresse et une mélancolie pénétrantes. Le duo avec Arnold a laissé un peu à désirer sous le rapport de la passion. L'émotion paralysait l'artiste, qui se sera sans doute livrée davantage aux représentations suivantes.

Les petits rôles, trop négligés dans ces temps, avaient tous été confiés à des artistes de talent. Grisy jouait le pêcheur, David Gessler, Ponsard Melchthal, Gaspard l'homme à la hache, Mlle Bloch Edwige, Mlle Levieilli Jemmy. Une observation à Grisy. Pourquoi chante-t-il ses couplets — dont le mouvement, par parenthèse, m'a paru trop ralenti — appuyé sur sa rame et planté droit comme un I au fond de la scène? Autrefois, si mes souvenirs ne me trompent pas, le pêcheur arrivait en chantant dans sa barque et terminait sur la scène le premier couplet commencé dans la coulisse. Cette mise en scène était plus naturelle que celle d'aujourd'hui, et je ne sais pourquoi l'on y a renoncé.

Le ballet était devenu un peu suranné: on l'a renouvelé complètement, et l'on a eu raison. La *Tyrolienne*, parfaitement réglée, est conduite par la toute charmante Mlle Fioretti, que secondent à merveille Mlles Beaugrand, Fonta, Villiers, Annette Mérante et tout l'escadron volant de l'armée chorégraphique; Mlle Annette Mérante s'était déjà fait remarquer dans le pas des fiancés. L'attention commence à se porter sur cette jeune ballerine, qui est en progrès, et passe peu à peu du second rang au premier.

La nouvelle toile brossée pour le second acte m'a rappelé un triste événement arrivé, il y a dix-huit mois, sur le bord du lac des Quatre-Cantons. On sait qu'une route que nos lecteurs ont pu voir reproduite dans *l'Univers illustré* a été récemment taillée dans les flancs de la montagne dont une partie fait face au Grütli. Un jeune Anglais, un artiste, avait eu l'idée d'aller dessiner le paysage au milieu duquel s'encadre le berceau de la liberté helvétique. Il s'était installé sur le bord de la route qui domine le lac, presque à pic, à une hauteur effrayante. Une pierre manqua sous ses pieds et il fut précipité dans le lac. Toutes les tentatives faites pour retrouver son corps demeurèrent sans résultat. Ce jeune homme était le fils du directeur d'un des théâtres de Londres. Le dessin qui avait été l'occasion de sa mort était destiné, dit-on, à servir de modèle pour une des toiles de *Guillaume Tell*. — L'art a aussi ses martyrs.

~~~ Comme *Guillaume Tell*, *Hamlet* est un de ces grands chefs-d'œuvre sur lesquels tout a été dit. C'est par volumes qu'il faudrait compter les variations brillantes auxquelles ont servi de texte ce drame colossal et ce personnage complexe d'Hamlet, le désespoir des commentateurs. Après les travaux de Gœthe, de M. Guizot, de M. Villemain, de Victor Hugo, il serait téméraire, pour ne pas dire ridicule à moi, de me mettre ici en frais d'esthétique. C'est donc à ces guides illustres que je renverrai ceux de mes lecteurs qui désireraient pénétrer dans les profondeurs de l'œuvre shakspearienne. Je me bornerai quant à présent à constater l'effet qu'elle vient de produire sur le public de la Gaîté, à l'aide de la belle traduction due à la collaboration de MM. Alexandre Dumas et Paul Meurice.

Vous la connaissez, cette traduction; vous l'avez vu représenter, il y aura vingt ans tout à l'heure, avec Rouvière dans le principal personnage. Ce fut un grand événement. Pour la première fois, l'*Hamlet* de Shakspeare, si longtemps défiguré par Ducis, apparaissait sur la scène française, tel qu'il était sorti du cerveau du maître, avec ses ironies, ses amertumes, ses férocités, ses spectres, ses fossoyeurs, son cortége de philosophie et de fantastique. Était-ce l'œuvre tout entière? Non; mais ce qui en apparaissait était intact; c'était Shakspeare vu de trois quarts, mais c'était bien Shakspeare. Si ses parrains avaient hésité à le montrer de face, c'était par respect pour lui-même, c'était pour lui épargner la profanation d'un sifflet ou d'un murmure. L'éducation du public ne leur paraissait pas encore à point, sa compréhension assez large pour embrasser sans éblouissement l'ensemble de ce vaste génie. Ils avaient donc, d'une main délicate, élagué ou abrégé quelques scènes, adouci le dénoûment trop rude pour la mollesse de notre tempérament, tout en se réservant, à part eux, de rétablir le drame dans sa complète majesté quand le moment serait venu. Cette heure est arrivée. L'*Hamlet* de Shakspeare a reconquis sa double apparition du spectre, son dénoûment sanglant, son terrible quatuor de cadavres; il n'y manque plus que la scène de Fortinbras, et nous l'aurions eue cette fois sans une maladie de Dumaine, dont les traducteurs avaient jugé le concours indispensable pour la faire accepter.

Ils n'avaient pas trop présumé du public. Malgré certaines défaillances d'interprétation, *Hamlet* n'a pas été moins bien accueilli que *Rocambole* ou *l'Homme aux Figures de cire*.

Ne riez pas : c'est là un pas immense; c'est la porte ouverte à toutes ces œuvres grandioses du théâtre shakspearien, depuis la *Tempête* jusqu'au *Roi Lear*, depuis *Timon d'Athènes* jusqu'à *Antoine et Cléopâtre*.

On supporte d'abord, on finira par admirer.

La traduction est une merveille de souplesse, d'élégance, d'exactitude. Nulle part elle ne trahit la gêne de la lutte : on dirait une œuvre originale, tant elle a de jet, de liberté, de spontanéité. Il fallait des poëtes pour traduire un poëte.

Je regrette vivement que l'espace dans lequel je suis resserré ne me permette pas de citer des passages de quelque étendue. J'aurais voulu surtout transcrire ici, avec le texte en regard, le monologue d'Hamlet et la scène des fossoyeurs, deux superbes morceaux où respire tout entière la poésie sublime de l'original.

Une des curiosités de la représentation était l'interprétation du rôle d'Hamlet. C'est Mme Judith qui le joue. J'avoue que j'ai été un peu dérouté. Je ne m'étais jamais figuré le prince de Danemark, si jeune qu'il soit, sous la forme d'un travesti. Passe encore pour les parties tendres et mélancoliques! Mais la puissance, la terreur, l'ironie profonde, la menace, la vengeance armée du glaive, tout cela suppose, de toute nécessité, l'énergie et la vigueur masculines. Au dernier acte, lorsqu'Hamlet, après avoir accompli son meurtre, arrête les courtisans en s'écriant :

> Qu'un de vous fasse un pas,
> Il n'en fera pas deux,

on sourit de voir une demi-douzaine de grands gaillards trembler devant un enfant. L'autorité et les grands moyens de Rachel eussent à peine suffi pour porter ce rôle et y faire illusion. Avec Mme Judith, on dirait l'ouverture de *Don Juan* jouée sur un flageolet.

Ces réserves faites, je m'empresse de reconnaître que Mme Judith a apporté dans cette nouvelle création de la passion, de la fierté, de l'émotion, toutes les ressources et toute l'habileté d'une artiste expérimentée. On l'a vivement applaudie et rappelée plusieurs fois.

« Je me rappelle et n'oublierai jamais combien le chant du rossignol me parut misérable à côté de la voix céleste d'Ophélia, combien je trouvai les fleurs insignifiantes et bêtes avec leurs visages de toutes couleurs, mais sans sourire, lorsque, par hasard, je les comparais à la bouche ravissante d'Ophélia! Cette élégante créature, à la taille svelte, à la démarche aussi gracieuse que la grâce même, s'avançait à côté de moi comme une apparition. »

Ainsi parle Henri Heine dans son livre sur l'Angleterre [1]. Je n'oserais affirmer que Mlle Juliette Clarence réalise complétement cet idéal; mais elle en approche, et c'est déjà quelque chose.

Les autres acteurs sont un peu dépaysés au milieu de cette poésie avec laquelle ils ne sont pas familiarisés. Une exception pourtant pour Charles Lemaître, qui a dit avec une expression touchante les vers de Laërte sur la tombe d'Ophélia.

Pour concourir à l'éclat de la représentation, M. Dumaine avait fait appel au talent de M. Victorin Joncières. Le jeune compositeur a écrit une véritable partition digne de l'auteur de *Sardanapale*, et, ce qui est mieux, de l'auteur d'*Hamlet*. Les entrées et les sorties ont rejeté le moule banal et retracent heureusement les situations qu'elles sont destinées à accompagner. L'ouverture est une belle page qui, pour l'ampleur et la majesté de l'allure, rappelle, sans l'imiter, l'ouverture triomphale de Ries. La chanson du fossoyeur est pleine de caractère. Les couplets d'Ophélie sont une véritable trouvaille de grâce mélodique. Ce qui fait ici défaut, c'est l'exécution, dont la faiblesse ne permet pas d'apprécier, comme elle le mérite, cette œuvre d'une distinction réelle.

~~~ Il existe sur le boulevard des Italiens un théâtre qui a commencé comme un *boui-boui* et qui tend à devenir un Opéra-Comique au petit pied. Les *Fantaisies parisiennes*, c'est d'elles ou de lui que je veux parler, représentent des œuvres lyriques dont la dimension ne dépasse pas deux actes, les unes inédites, les autres consacrées par le temps et empruntées, pour la plupart, à l'ancien répertoire de la salle Favart. Déjà il a remis à la scène le *Nouveau Seigneur*, le *Calife de Bagdad*, les *Rosières*, et voici qu'il vient de reprendre le *Planteur* de ce pauvre Monpou.

Pour bien des gens, Monpou est resté un faiseur de romances, l'auteur de l'*Andalouse*. On ne se souvient pas qu'il y avait en lui un véritable compositeur dramatique, auquel le temps seul a manqué pour donner sa mesure. La science lui faisait défaut, son orchestre était faible : mais il avait le lièvre, comme on dit, c'est-à-dire la mélodie. Il l'a prouvé dans *Piquillo*, dans *Lambert Simnel*, dans le *Planteur*, dans les *Deux Reines*. Et puisque j'ai nommé ce dernier opéra, le début dramatique de Monpou, je me permettrai de relever une erreur de mon confrère du *Figaro* qui affirme que les *Deux Reines* tombèrent et ne durent leur salut qu'à l'air : *Adieu, mon beau navire*. Les *Deux Reines* réussirent tout au contraire. Parmi les morceaux applaudis, je me rappelle encore l'entrée de Christine : *Voici l'heure si belle*, le duo dialogué : *Vous êtes trop jolie*, et la cavatine : *Fortune obscure*, chantée par Mlle Prévost. Deux lignes plus loin, le même critique nous donne comme pièce de début de Mme Damoreau à l'Opéra-Comique le *Luthier de Vienne*. Il y a là une autre erreur. C'est dans l'*Actéon* d'Auber que Mme Damoreau se fit entendre pour la première fois, retour de l'Opéra. — On peut se tromper, comme on voit, même au *Figaro*.

Sans être un chef-d'œuvre, la partition du *Planteur* n'est pas à mépriser, en ce temps surtout d'indigence mélodique. L'ouverture, le chant du *Bengali*, le duo : *Ah! quel plaisir, quelle ivresse*, l'ariette du second acte, le chœur des créanciers, le finale sont des morceaux que pourraient signer hardiment les maîtres du genre. Le public des Fantaisies parisiennes lui a fait fête ainsi qu'à Mme Géraizer, la *prima donna* de l'endroit. Un succès, en somme, qui laissera le temps à M. Martinet de monter un ouvrage inédit.

~~~ Je m'aperçois que je me suis laissé déborder et que la place me reste tout juste pour constater la nouvelle victoire que vient de remporter au Gymnase notre collaborateur, M. Ernest Legouvé. A huitaine donc le compte rendu de *Miss Suzanne*.

GÉROME.

LE GRAND SCEAU D'ANGLETERRE

Le grand sceau d'Angleterre, dont la reine Victoria scelle tous ses actes importants, est confié à la garde d'un lord *keeper* dont les fonctions se confondent maintenant avec celles du lord chancelier. Le personnage revêtu de ce double titre est le plus grand fonctionnaire du royaume. Il est de droit conseiller privé de la souveraine, et *speaker* ou président de la chambre des lords. Enfin, il a de plus des attributions ecclésiastiques, et remplit le poste de chapelain de la chapelle royale.

Au couronnement de chaque souverain, il est de règle de graver un sceau nouveau. Le plus ancien que l'on connaisse est celui d'Édouard le Confesseur, qui y est représenté assis sur son trône. Il a un peu moins de trois pouces de diamètre. Depuis, les dimensions du sceau royal n'ont cessé de croître progressivement. Le sceau actuel, dont nous donnons le fac-simile exact, mesure quinze centimètres de diamètre. Henri Ier est le premier qui employa la formule *Dei gratia*, que ses successeurs ont adoptée.

Il y aurait à consigner, à propos du grand sceau d'Angleterre, nombre de détails intéressants; mais ces détails nous entraîneraient trop loin. C'est assez de rappeler qu'au moment de sa fuite Jacques II eut soin de jeter son grand

1. *De l'Angleterre*. Un volume gr. in-18. Michel Lévy frères, 1867.
~~~

sceau dans la Tamise, afin d'empêcher qu'on ne pût faire après lui aucun acte public sous l'autorité de son nom.

Le sceau de la reine Victoria a dû être gravé à nouveau en 1860. Trente-deux années de règne l'avaient usé. Ce sceau se compose de deux matrices en argent, une pour la face, l'autre pour le revers. Pour sceller un papier, on emprisonne le cordon qui y est appendu entre deux plaques de cire amollies dans l'eau chaude, et sur lesquelles une presse frappe d'un coup la double empreinte.

Outre le grand sceau, il y en a un de dimensions plus étroites, qui s'applique sur certains documents de moindre importance et aussi sur les actes signés par la reine, en attendant qu'ils reçoivent le grand sceau. Le membre du conseil qui en a la garde porte le titre de *lord du sceau privé*. C'est un des principaux officiers du royaume.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Mort de M. Bocquillon. — Histoire de Quinquet. — Argand. — Sa découverte. — Sa vie, ses déceptions et sa mort.

Un vieillard de beaucoup d'esprit et qui dépensait son esprit dans un petit cercle d'amis, un érudit dont bien peu de personnes connaissent le nom et dont on ignore encore plus les travaux, M. Bocquillon, ancien bibliothécaire du Conservatoire des arts et métiers, vient de mourir sans qu'une voix amie ait pris la peine de rappeler les services qu'il a rendus à tous ceux qui s'occupent de science. On le trouvait assidu au milieu des livres dont la garde lui était confiée. Malgré son grand âge et son caractère un peu humoristique, il se montrait toujours prêt à se laisser feuilleter comme un dictionnaire par le premier venu qui recourait à son obligeance. Dès qu'on lui demandait un renseignement sur n'importe quelle question, relative soit à la physique, soit à la mécanique, soit à la statique, il grimpait avec une juvénile promptitude à l'échelle, allait chercher, sans hésiter, sur les rayons les plus élevés, le volume qui traitait de la matière, et l'apportait tout ouvert au feuillet où se trouvait le passage nécessaire et concluant.

Mis à la retraite, septuagénaire et presque aveugle, il partit il y a quatre ou cinq ans pour l'Italie, seul et dans le dessein d'y faire des recherches sur les travaux de Copernic et de Galilée; enfin il est mort il y a quelques mois, sans que ses amis sachent à peine s'il a rendu le dernier soupir à Florence où à Paris.

M. Bocquillon savait sur les hommes et sur les choses une foule de détails curieux et à peu près inconnus, observés durant sa longue et laborieuse existence et conservés en traits vifs dans sa mémoire merveilleusement douée. Les innombrables faits qu'il aimait à raconter, s'ils étaient rassemblés et coordonnés, fourniraient les matériaux d'une histoire complète de la science et de l'industrie au XIXe siècle. On a dû retrouver dans ses papiers des masses de notes, écrites de l'écriture la plus menue et cependant la plus nette qu'on puisse imaginer, sans la moindre rature, mais dont presque chaque ligne se trouve surchargée de renvois et de ce que les compositeurs typographes appellent pittoresquement des *fusées*. Ce sont là des documents inappréciables.

Le père Bocquillon, c'est ainsi que l'appelaient familièrement ses amis, et ils étaient nombreux, vivait, comme la Marianne de *l'Avare*, dans une grande épargne de bouche, et s'imposait toute espèce de privations pour arriver à augmenter les revenus d'une petite somme qu'il avait placée à fonds perdu dans sa jeunesse, et dont il ne consentit à toucher les intérêts que dans les dernières années de sa vie. A la longue la petite somme devint un gros capital, et les intérêts accumulés pendant cinquante ans constituèrent au vieillard une grande aisance, qu'il consacra tout entière non pas à se donner plus de bien-être, mais à acheter des livres, des instruments de physique et un magnifique appareil photographique de Bertsch, au moyen duquel il copiait en Italie tous les passages des livres qui pouvaient servir de document à ses travaux.

Un petit nombre d'amis recherchait la société de ce vieillard spirituel, doux et plein de cœur, malgré les allures misanthropiques qu'il se complaisait assez à se donner. Ils aimaient à l'accaparer et à le faire asseoir à leur table, beaucoup pour jouir de ses causeries et un peu pour lui procurer un régime plus substantiel que celui que sa sévère économie lui imposait. Quand un bon verre de vieux vin commençait à ranimer sa verve, il prenait la parole et ne la quittait plus guère; personne d'ailleurs ne s'en plaignait et ne se lassait de l'entendre deviser à voix presque basse, sans qu'on perdît toutefois une seule de ses paroles nettement accentuées.

Pour mieux vous donner une idée de la manière de conter de cet excellent homme, voici une de ses causeries, sinon écrite sous sa dictée, du moins transcrite quelques heures après, et où se retrouvent la plupart des expressions dont il s'était servi. Elle a rapport à une des inventions la plus utile de notre temps :

Vers les premières années de ce siècle, il y avait à Londres un monomane qui jouissait d'une grande popularité parmi les fossoyeurs et tous ceux qui vivent, dans cette grande ville, de la triste industrie des funérailles. Cet homme, qui pouvait compter environ soixante ans, arrivait, dès le point du jour, dans l'un des cimetières de Londres, y recueillait des débris d'ossements qu'il examinait avec le plus grand soin, prenait des parcelles de terre, recueillait des herbes, des morceaux de bois à demi consommés par le temps, cueillait des feuilles aux arbustes funèbres et retournait ensuite vers un des quartiers les plus solitaires de la ville, pour s'y enfermer au fond d'une maison isolée, qu'il habitait seul.

Là, il disposait soigneusement les produits de sa récolte étrange, les examinait de nouveau, mettait habit bas et commençait avec une ardeur fébrile à faire subir à toutes ces choses sans nom des préparations scientifiques; il calcinait le bois; il soumettait les plantes à l'action du creuset ou de l'alambic. Qui l'eût vu ainsi, ses longs cheveux blancs en désordre, ses vêtements couverts de taches, son œil cave et brillant d'un feu qui tenait à la fois du génie et de la démence, n'eût pu s'empêcher de le comparer aux alchimistes du moyen âge. D'autant plus que cet homme avait une grande habileté et une science remarquable dans toutes ses opérations. Aucun des nouveaux procédés que la chimie, alors naissante, et enfin en voie de véritables progrès, inventait chaque jour, non-seulement ne lui était inconnu, mais lui semblait au contraire familier. Tour à tour l'espoir et la douleur luisaient dans son regard. Tantôt il semblait près d'atteindre un but inespéré et longtemps poursuivi; tantôt il laissait tomber ses bras avec découragement, abandonnait ses fourneaux et ses alambics, et essuyait une larme qui tombait de sa paupière brûlante sur sa joue desséchée.

A quelque temps de là, cet homme quitta l'Angleterre, revint en France, et y mourut le 24 janvier 1803.

Alors les papiers qu'on trouva chez lui apprirent quel but insensé il poursuivait : c'était l'élixir de longue vie. Il était fou!

Et cependant ce fou était un savant éminent, et il avait opéré dans la vie domestique une de ces grandes améliorations qui, pour être modestes et ne satisfaire qu'à d'humbles besoins, n'en rendent pas moins d'efficaces services à tous et ouvrent une voie nouvelle à l'industrie.

Avant Aimé Argand (il se nommait ainsi), le riche ne brûlait que de la bougie; le bourgeois ne s'éclairait qu'à l'aide d'une infecte chandelle; l'artisan et le pauvre en étaient réduits, l'un au crasset, qui altérait la vue et dont les âcres vapeurs produisaient de fatales maladies, l'autre, à brûler les rameaux d'arbres résineux, dont la lueur rouge et la fumée épaisse étaient encore plus incommodes et plus insalubres. Argand enfin était l'inventeur des lampes à courant d'air qui portèrent longtemps le nom de quinquet, car Argand, comme Christophe Colomb, eut son Améric Vespuce.

C'est en Angleterre, vers 1782, qu'Argand fit sa première lampe. Il vint ensuite à Paris pour exploiter son invention; mais Ambroise-Bonaventure Lange, qui s'était procuré, à Londres, un des nouveaux appareils, avait devancé Argand et même perfectionné sa découverte, en resserrant la cheminée près de la flamme, ce qui rendait la lumière plus vive et plus éclatante.

Lange avait une qualité des plus étrangères à Argand : il était habile en affaires. Il sut donner de la publicité à ce qu'il appelait sa découverte, la présenta à l'Académie des sciences et eut pour rapporteurs Lemonnier et Brisson. Ceux-ci déclarèrent « qu'une seule des lampes de Lange éclairait autant que vingt bougies qui seraient réunies. »

On peut se figurer sans peine le chagrin et l'indignation de notre pauvre Argand, dépouillé de sa découverte et de la fortune qu'il en espérait. Il voulut se battre en duel avec Lange, qui refusa la rencontre. Il voulut recourir aux tribunaux et à la justice; mais il fallait de l'argent pour plaider; Argand n'en avait pas. Si bien qu'il eut l'humiliation et la douleur d'en être réduit à entrer en accommodement avec celui qui l'avait volé, et que celui-ci, sachant qu'Argand avait perfectionné de beaucoup ses lampes, consentit à le prendre pour associé.

Donc, le 5 janvier 1787, Argand et Lange, le volé et le voleur, obtinrent des lettres patentes données par arrêt qui accolaient fraternellement leurs noms, et qui portaient « permission exclusive de fabriquer et vendre dans tout le « royaume des lampes de leur invention pendant quinze « ans. »

On lit dans le considérant de ces lettres patentes que « lesdits Lange et Argand (Lange avant Argand et tous les deux désignés comme inventeurs!) sont inventeurs d'une lampe appelée à courant d'air et à cheminée de verre, qui réunit le double avantage qu'il ne s'y forme aucune espèce de fumée et que la matière qui devrait la produire est convertie en lumière, laquelle, par cette raison, se trouve considérablement augmentée. »

Et cependant cet arrêt, qui place Lange avant Argand, constate un peu plus loin, dans sa teneur, que les lampes nouvelles sont dues exclusivement à ce dernier.

« Les premiers essais de cette lampe ayant été communiqués, le 15 août 1782, par le sieur Aimé Argand au sieur Macquet, cet académicien en rendit les témoignages les plus favorables, ainsi qu'il est résulté du rapport qui en fut fait le 16 du même mois. Postérieurement, le sieur Argand, étant en Angleterre, a complété cette lampe en ajoutant au courant d'air introduit dans l'intérieur de la mèche une cheminée de verre qui, en environnant ladite mèche à une distance convenable, l'échauffant et concentrant la chaleur, augmente ce courant d'air intérieur et en occasionne un à l'extérieur de la mèche, ce qui achève de détruire la fumée en la convertissant en flamme. »

Voici donc Argand et Lange, Lange et Argand, veux-je dire, en possession du droit d'exploiter *leur* lampe par un *bon privilége* exclusif, par un *brevet d'invention*, comme on dirait aujourd'hui. Il y a même dans la rédaction de cet acte une phrase qui sent son avant-goût révolutionnaire. En donnant un privilége à l'inventeur, l'État semble s'en excuser un peu, car il allègue que « les priviléges, qui sont en général odieux, cessent d'être tels lorsqu'ils sont accordés à l'invention. »

Bien que les patentes eussent été enregistrées en bonne et due forme au Parlement, les ferblantiers trouvèrent profondément injuste le droit exclusif d'exploitation attribué à Lange et à Argand.

Or, parmi les principales pièces de cet étrange procès, qui se trouvent dans les archives du Conservatoire des arts et métiers, on remarque surtout le mémoire des ferblantiers. C'est un ramas d'injures grossières et de calomnies qui reposent sur ces deux singuliers arguments : « 1° Les cristalliers de Londres ont fait un procès à Argand, qui leur interdisait le droit de fabriquer et de vendre des verres pour l'usage des lampes à courants; 2° puisque Argand et Lange, aujourd'hui associés, se sont longtemps disputé le mérite de l'invention, il résulte de cette querelle qu'ils ne sont point des inventeurs. »

Argand laissa dignement de côté les injures, et, dans un mémoire d'une grande simplicité, il répliqua aux ferblantiers : « Peut-on sérieusement répondre à un pareil raisonnement? On ne l'a pas inventé, lorsque Newton et Leibnitz se disputaient l'invention du calcul différentiel. »

Hélas! ce n'était pas la peine de tant s'agiter et de tan échanger de mémoires! La révolution marchait, marchait, marchait, et elle écrasa comme tous les autres ce privilége *accordé au talent* et à l'invention. Chacun fut libre de fabriquer des lampes d'après le système d'Argand; nul ne s'en fit faute; et parmi les plus ardents et les plus chanceux, fut un certain Quinquet.

Quinquet était habile et heureux. C'était un *faiseur*, et d'ailleurs il se trouvait dans son droit, puisque la République française ne reconnaissait plus le privilége du talent et de l'invention. Il changea la forme des lampes inventées par Argand, leur donna son nom, le grava, le peignit et le dora sur tous les quinquets qui sortaient de ses magasins, si bien que les agneaux du public crurent à cette inscription placée par le loup sur son chapeau : « C'est moi qui suis « Quinquet, l'inventeur des quinquets. »

La perte de la propriété morale de son invention fut peut-être plus cruelle à Argand que la perte de sa propriété matérielle. Sa raison ne résista pas à ce dernier coup, et il partit pour Londres, non dans la pensée d'y exploiter des procédés ingénieux qu'il venait de découvrir afin de dégeler le vin et de l'améliorer, mais pour y trouver les éléments nécessaires, selon lui, à la confection de l'élixir de longue vie.

Ainsi, l'homme qui n'avait plus en perspective qu'une vieillesse accablée d'infirmités et condamnée à la pauvreté, le savant qui voyait un usurpateur s'enrichir et s'illustrer aux dépens de ses inventions, tandis que lui restait obscur, méconnu et indigent; cet homme, dis-je, n'était préoccupé que d'une idée, devenue une monomanie; il voulait éterniser son existence, et il cherchait dans la mort même les moyens de prolonger à toujours cette existence de douleurs et de cruelles déceptions.

Dieu prit enfin en pitie cette âme d'élite tant éprouvée et purifiée, comme jadis les lèvres du prophète Isaïe, par les charbons ardents de la souffrance; il la rappela à lui le 24 janvier 1803. A son lit de mort, Argand retrouva toute sa raison, sourit des folles idées qui l'avaient préoccupé si vivement pendant ses dernières années, tendit ses deux mains reconnaissantes vers Celui qui donne la véritable immortalité, et mourut paisiblement en chrétien, et en répétant ces paroles de l'Évangile : « Bienheureux ceux qui ont faim et « soif de la justice, parce qu'ils en seront rassasiés. »

Après avoir terminé ce récit, le père Bocquillon laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et garda pendant quelques secondes une attitude méditative. Puis il prit le verre plein de vin de Bordeaux placé devant lui, le but à petites gorgées, et plaçant sa main en guise de garde-vue au-dessus du seul de ses yeux qui pût encore un peu voir, il reprit :

« Hélas! j'ai vécu parmi les inventeurs qui ont doté leur pays de grandes découvertes, et je n'en ai vu guère de plus heureux qu'Argand. On n'a pas impunément du génie en ce monde, et je ne connais point un seul Christophe Colomb qui n'ait son Améric Vespucci. On dirait que l'ingratitude et l'injustice sont un impérieux besoin pour les hommes, et que, comme Tarquin, ils se complaisent à faucher les têtes des plantes qui s'élèvent au-dessus du niveau vulgaire. Heureusement qu'il y a un autre monde où l'on trouve la justice et où ceux qui pleurent seront consolés. »

Il changea brusquement de conversation et reprit le ton gai et plein de bonhomie qui lui était habituel.

SAM. HENRY BERTHOUD.

L'EXPÉDITION D'ABYSSINIE

Les Anglais ont choisi la baie d'Adoulis ou d'Anneslay, dans la mer Rouge, pour opérer leur débarquement en Abyssinie. De là ils s'avanceront dans l'intérieur du pays, quand ils auront constitué une solide base d'opérations. La brigade d'avant-garde, commandée par le colonel Merewether, est déjà campée sur ce point du littoral africain.

C'est à Adoulis qu'aboutit l'ancienne route que suivait le commerce abyssin, pour déboucher sur la mer Rouge. C'est en partant d'Adoulis que les Portugais pénétrèrent dans cette contrée étrangère.

On va y créer de grands établissements où seront concentrés tous les approvisionnements de l'armée expéditionnaire. Les Anglais creusent des tranchées pourvues de tuyaux pour amener à leur campement l'eau fraîche qui abonde dans les environs. Ils s'apprêtent aussi, assure-t-on, à poser, sur un point déterminé de la route d'Adoulis à Debra-Tabor,

REVUE COMIQUE DU MOIS, par CHAM



Robinson n'ayant qu'à chanter de l'Offenbach dans son île déserte pour y attirer du monde.



— Mon pauvre ami, voilà la saison des courses terminée! Ne pas pouvoir se casser les reins avant l'année prochaine, c'est bien long.



DÉMÉNAGEMENT DE L'EXPOSITION

— Tant de pauvres diables qui ne savent où loger! Cela aurait si bien fait leur affaire.



Les poissons du grand aquarium seuls à regretter l'Exposition, vu leur changement de position.



PANIQUE DANS PARIS

L'Exposition fermée, tous les pianistes qui vont se répandre en ville. On fuit!



LE RETOUR DANS LA TRIBU

Revenant de l'Exposition avec les produits de la tribu, sans avoir obtenu une médaille d'or.



— Êtes-vous pour l'emprunt?
— Mais oui, prêtez-moi dix francs!



— Tâchez de jouer juste; sinon je vous dénonce pour faux bruits.



— Tu te mets du coton dans les oreilles?
— Je crois bien! Wagner est dans nos murs.



— Quel air casseur il prend ton mari!
— Un des rédacteurs du journal auquel il est abonné, qui vient de se battre en duel.



— Vous avez une bonne clientèle?
— Oui, monsieur, je travaille pour les journaux.



Comme c'est gai pour cette pauvre 1867.

PAUL ET VIRGINIE, édition illustrée par M. H. De la Charlerie. — Voir page 774.



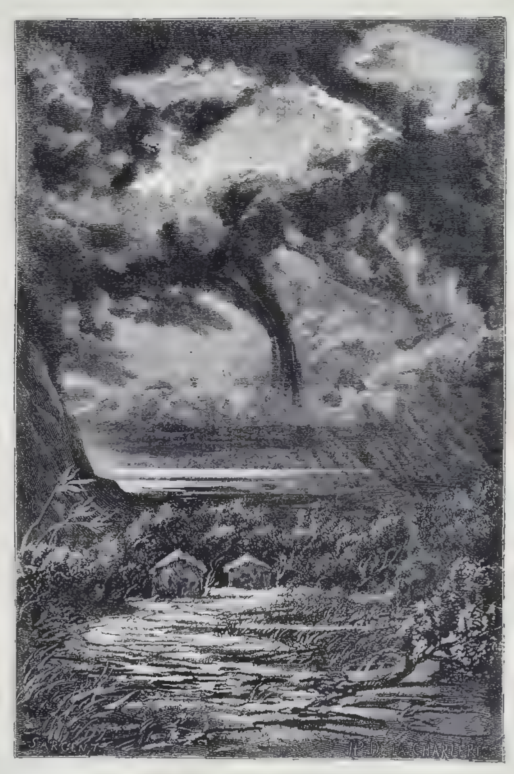
Virginie et la négresse.



Virginie au pensionnat



L'embarquement.



L'ouragan.

un chemin de fer dont on a expédié d'Angleterre le matériel complet, rails, traverses, locomotives, etc.

D'après les dernières correspondances, le bruit courait au camp anglais que les adversaires du négous Théodoros avaient pris la ville de Magdala et que les Gallas s'étaient joints à eux. Du reste, un certain nombre de populations de l'intérieur avaient envoyé des émissaires faire des propositions amicales au commandant anglais.

Comme dernier renseignement, nous rappellerons qu'à la fin du mois de novembre, le Parlement britannique a voté un premier crédit de deux millions de livres sterling (cinquante millions de francs), affecté aux dépenses de l'expédition entreprise pour délivrer MM. Cameron et Rassam et leurs compagnons.

L'intéressant dessin que nous donnons dans ce numéro est dû à l'obligeante communication d'un officier attaché à l'expédition.

H. Vernoy.

COURRIER DU PALAIS

Comment on installe un procureur général. — Les compliments de la bienvenue. — Le vaisseau de Paris remplacé par une jonque chinoise. — Roland furieux et un éreinteur de chaises. — Une idylle à coups de hoyau. — Une existence de chienne en Abyssinie. — Opinion de Calino sur un certificat. — Huissier, fais-toi taire toi-même.

Nous avons changé de procureur général. M. de Marnas est parti pour le Sénat, et M. de Grandperret est installé à la Cour impériale à sa place.

Nos lecteurs connaissent l'ordre et la marche de ces cérémonies. Toutes les chambres de la Cour se réunissent en robes rouges. Le conseil de l'ordre des avocats et la chambre des avoués sont représentés. Une députation de la Cour et du parquet se rend solennellement dans la chambre du conseil et introduit non moins solennellement le nouveau procureur général, qui va s'asseoir sur un fauteuil spécial placé en avant de la barre et en face du siége de la Cour.

M. le premier président ordonne alors, au nom de la Cour, la lecture du décret de nomination et du procès-verbal constatant la prestation de serment du nouveau magistrat. Cela fait, M. le premier avocat général salue dans un discours la bienvenue de son chef, qui, avant de répondre par un autre discours, s'en va, sur l'invitation de M. le premier président, prendre place à la tête du parquet.

Ce cérémonial est toujours le même : il n'y a que les discours qui varient. Et ceux qui ont été prononcés dans la circonstance valent la peine qu'on s'y arrête. D'autant plus qu'on n'y comprendrait rien si on les lisait, comme on dit que les chiens d'Égypte boivent l'eau du Nil, — en courant.

Bien au contraire, il faut peser les mots et regarder sous les paroles, quand on les manie si adroitement: c'est bientôt fait d'obtenir que la surface la plus élogieuse et la plus courtoise couvre une réticence et masque un sous-entendu.

Or les deux orateurs étaient maîtres passés dans cette escrime éloquentiale. M. Oscar de Vallée, — aujourd'hui conseiller d'État — qui a ouvert le feu, a ainsi complimenté notre nouveau procureur général : « Vous arrivez du parquet de la Cour d'Orléans au parquet de la Cour de Paris, après une rapide et brillante carrière. Cette élévation dont, plus que personne, je le crois, vous sentez la grandeur, est due à la confiance personnelle de M. le ministre de la justice. Elle suppose, je me trompe, elle prouve que vous avez un rare talent... A cette place où j'ai passé les plus belles années de ma vie devant la première chambre de cette Cour... vous pourrez prendre la parole dans les plus grandes affaires plaidées par les plus grands avocats. »

Traduisons brutalement. Cela signifie : « Vous êtes arrivé bien vite, monsieur le procureur général. Sentez-vous toute la *grandeur* de votre *élévation?* Passer ainsi avec le même grade de la Cour d'Orléans à la Cour de Paris, quel écart immense! M. de Cordoën, votre prédécesseur à Orléans, quand il fut aussi, comme vous, appelé à Paris, n'entra pas de plain-pied et d'emblée à la Cour, il commença par être procureur impérial chez nous avant de devenir procureur général. »

Il y a aussi une rature un peu bien vive : « Elle suppose, je me trompe, elle prouve que vous avez un rare talent. » Dans une improvisation, ce redressement de verbe n'aurait pas la portée qu'il prend quand on songe que ces discours ont été écrits et que les orateurs se les sont communiqués comme à l'Académie.

Notre nouveau procureur général a répondu avec autant de convenance que de sagacité. Il comprend tous les graves devoirs de ses éminentes fonctions, « et il me serait, a-t-il dit, d'un triste présage de ne pas en ressentir une inquiète émotion. »

« Je retrouverai près de vous, a-t-il ajouté, des sentiments que mes collègues, jusqu'à présent, ne m'ont pas refusés, surtout dans le ressort considérable que je quitte, mais dont mes affections ne me séparent pas. »

Voilà la Cour impériale d'Orléans remise à sa place. Elle n'est pas si bas située sur l'échelle de la hiérarchie des Cours impériales qu'elle soit invisible, même quand on la regarde du plus haut degré.

Enfin, M. Grandperret trouve une force qui complète sa sécurité, « celle des magistrats du parquet de Paris dont il sait la dignité et les talents, et qu'il espère bientôt gagner comme amis. »

N'est-il pas vrai que de tels discours, ainsi aiguisés par toutes les finesses de l'honnêteté et du bon sens, valent cent fois mieux que toutes ces louanges banales qui sont quelquefois la selle à tout cheval de ces solennités? Oh! la forme! elle est pernicieuse souvent en jurisprudence et en médecine surtout : mais, dans l'art oratoire, elle est l'indispensable magicienne qui permet de tout dire et qui fait tout écouter.

Eh! tenez, Me Allou, notre bâtonnier, est un des grands prêtres du culte de la forme. Il le démontrait encore l'autre jour dans ce procès intenté à M. le préfet de la Seine, par les usiniers de l'ancienne banlieue, aujourd'hui annexée jusqu'aux fortifications. On sait que ces messieurs, atteints par les tarifs de l'octroi de Paris, soutenaient avoir droit à la prolongation d'un privilége que le représentant de la ville de Paris considérait comme expiré. Le tribunal a repoussé les prétentions des usiniers. Une telle cause touche à des questions d'économie sociale qui sont pour nous fruit défendu. Aussi nous gardons-nous bien d'y goûter. Nous n'envisageons cette affaire qu'au point de vue du style des plaidoiries. Me Allou a trouvé dans la sienne une comparaison des plus ingénieuses et des plus pittoresques pour caractériser le Paris actuel devenu une merveille d'alignement et de jardinage. « Paris n'est plus, a-t-il dit, ce navire, emblème du commerce, qui figure sur son blason : il est devenu une jonque chinoise toute coquette, toute parfumée de fleurs et qui nous invite au plaisir. »

Un autre de nos rares avocats de style est à coup sûr Me Rousse. Il lui aurait suffi de sa notice nécrologique sur M. Sapey, ancien avocat général, son regrettable ami, et de la préface exquise qu'il a placée en tête des *Plaidoiries et discours* de M. Chaix d'Est-Ange, pour se révéler un écrivain de race.

Il défendait, ces jours passés, devant la sixième chambre, un de ces deux jeunes fous, auteurs de cette Saint-Barthélemy de chaises dont les débris jonchaient les Champs-Élysées, les boulevards Montmartre et des Capucines. Ces deux exterminateurs, après avoir désintéressé la partie civile en payant les dégâts, ont été condamnés chacun à trois cents francs d'amende. Le client de Me Rousse donnait pour mobile à cette singulière partie de plaisir : un chagrin d'amour. Et son avocat de dire à ce propos : « Baratin avait au cœur une de ces blessures dont on guérit plus tard, mais dont on déraisonne à vingt ans. Roland, furieux d'amour, déracinait des chênes; dans ce siècle où tout s'est rapetissé, on casse des chaises. »

Encore si l'on ne cassait que des chaises; mais il est des femmes qui cassent leurs maris, sans avoir même pour excuse que les morceaux en soient bons. La femme Bailly est dans ce cas, et comparaît pour un fait semblable devant la Cour d'assises de Reims.

A M. le président Salmon qui l'interroge sur la préméditation de l'assassinat dont le mari de la femme Bailly a été la victime, elle répond :

— Je ne voulais que lui casser les pattes et lui crever les yeux.

Excusez du peu! s'écrierait Rossini.

Mais la femme Bailly a fait encore pis que cela, et un jour que son mari travaillait dans la forêt des *Trois-Fontaines, chantant comme un loriot,* elle s'est approchée de lui avec sa fille, et toutes les deux, armées de hoyaux, ont brisé trois côtes et fait vingt-cinq blessures au malheureux, dont le cadavre fut découvert quelques jours après. Cette idylle pouvait finir par l'échafaud; mais l'admission des circonstances atténuantes en faveur de la femme, et l'acquittement vis-à-vis de la fille de celle-ci, ont fini ce drame moins tragiquement qu'on ne pouvait le craindre. La fille a été mise en liberté et la mère par bénéfice d'âge, puisqu'elle a plus de soixante ans, subira une réclusion perpétuelle.

C'est l'intérêt qui avait armé le bras de ces deux femmes. C'est l'intérêt aussi qui avait guidé deux autres femmes prévenues, devant le tribunal correctionnel du Mans, d'avoir attiré chez elles un vieil officier supérieur en retraite, et d'avoir détourné à leur profit l'héritage de leur pensionnaire. Le curieux du procès est un coffret précieux appartenant au défunt, et que les vieilles demoiselles avaient indûment gardé; or ce coffret soigneusement scellé contenait, entre autres objets d'une rare valeur, le journal manuscrit de la captivité de la famille royale au Temple. Ce récit quotidien a été écrit de la main de la duchesse d'Angoulême.

Les deux demoiselles ont été condamnées à six mois de prison et cinq cents francs d'amende.

La première chambre du tribunal de Paris ne s'est pas encore prononcée sur l'action intentée par M. du Bisson contre les journaux le *Derby* et le *Figaro,* pour avoir inséré un article de M. Denys de Rivoire. Vous n'avez pas oublié que ce dernier voyageur soutient que M. du Bisson n'a jamais mis les pieds en Abyssinie et, de plus, qu'il aurait abandonné, après l'échec le plus complet, et sa colonie de Kouffit et les malheureux colons qu'il y avait entraînés

« De cette expédition, a écrit M. de Rivoire, le seul être survivant encore dans ces régions, je crois, est une pauvre chienne qui m'a suivi pendant longtemps, et que son maître, un jeune homme nommé Cristen, avait amenée de Khassala à Massouah, où il mourut au moment de s'embarquer pour la France. Compagne des vicissitudes de son existence, il l'avait appelée *Misère!*... Que de douleurs dans ce seul mot et n'est-ce pas navrant?... »

L'avocat de M. du Bisson, nous ne l'avons pas oublié, a répondu à toutes ces attaques à grand renfort de certificats. Non-seulement l'intrépide colonisateur, son client, aurait bien réellement parcouru l'Abyssinie, mais il n'aurait abandonné aucun de ses compagnons. « Et, tenez, ajouta-t-il, voici une attestation écrite et signée par ce même colon dont les journaux annonçaient la mort. »

Par aventure, Calino était à l'audience. Il écouta avec beaucoup d'attention ce dernier certificat, puis il fit à ses voisins l'observation suivante pleine d'une originale sagacité :

— Tout cela est bel et bon, mais ne prouve pas grand'chose. Le donneur de certificat atteste bien qu'il a été convenablement traité pendant l'expédition. Il ajoute même qu'il a été rapatrié; mais il ne dit pas qu'il ne soit pas mort.

Effectivement le colon ne certifie pas qu'il soit encore de ce monde et Calino ne sait qu'en penser.

La première chambre a pris huitaine pour donner sa sentence. Autant en a fait la cinquième dans un petit litige entre M. Franco Mendez, violoncelle, et M. Gros, marchand de meubles

M. Franco Mendez n'est pas tellement absorbé par son instrument qu'il ne fasse pas un peu de commerce à ses moments perdus. Aussi M. Bischoffsheim, propriétaire de l'hôtel de l'Athénée, avait-il chargé M. Franco Mendez de lui choisir les fournisseurs et les fournitures pour orner son établissement. M. Franco Mendez s'était adressé à M. Falmont, qui avait promis dix pour cent de commission sur toutes les fournitures qui lui arriveraient directement par l'archet du violoncelle. Or, M. Gros, successeur de M. Falmont, ne reconnaît qu'une somme de dix mille francs, prix du lustre de l'Athénée; et, en conséquence, il fait des offres réelles de mille francs. M. Franco Mendez soutient, au contraire, qu'on lui doit trois fois plus.

Pendant que cette petite affaire se débattait, on parlait un peu trop dans la salle. M. Petit, le sympathique et spirituel président de la cinquième chambre, avait déjà fait réclamer le silence par l'huissier.

Un calme relatif avait succédé à cette invitation formulée à haute voix par l'officier ministériel, que Barthélemy appelle si finement le « dieu bruyant du silence. »

Mais, bientôt après, les colloques avaient repris, et, pour le coup, l'huissier lui-même en prenait sa part.

M. le président s'en aperçut.

— Huissier, dit-il cette fois, faites faire silence en commençant par vous.

Maître Guérin.

PAUL ET VIRGINIE

Illustré par M. H. De la Charlerie

Qui de nous ne se rappelle les pages touchantes dans lesquelles Bernardin de Saint-Pierre a retracé l'histoire de *Paul et Virginie?* L'auteur, qui connaissait à merveille la riche végétation de nos colonies, qui dans ses voyages avait pu étudier cette nature si brillante par ses couleurs, si variée dans ses aspects, semble avoir à dessein choisi ce cadre grandiose pour y placer cette simple et douce idylle, qui commence par les joies pures et sans mélange de ces deux enfants pour arriver à un dénoûment si douloureux. Nous n'avons point à faire connaître à nos lecteurs le sujet de ce livre : tout le monde l'a lu et relu plusieurs fois. Ce qui en fait surtout le mérite, c'est qu'à côté de l'exposé le plus candide et nous pourrions dire le plus naïf des passions du cœur, Bernardin de Saint-Pierre a esquissé à grands traits les beautés de la nature qu'il avait sous les yeux, et que son cœur comprenait si bien. L'âme du lecteur, surprise, émue, est partagée entre l'admiration que lui font éprouver les magnificences d'une végétation inconnue et la douceur des sentiments qu'éveillent en lui les joies et les malheurs de ces deux enfants. On se réjouit avec eux, on souffre avec eux, et une larme furtive glisse sur la paupière comme un hommage de sympathie pour cette destinée si touchante et si malheureuse.

Le livre de Bernardin de Saint-Pierre eut un immense succès dès le jour de son apparition; les éditions se succédèrent les unes aux autres, et comme l'auteur le raconte lui-même dans une de ses préfaces, on fit des romans, des idylles et plusieurs pièces de théâtre sur ce sujet. On alla même jusqu'à reproduire dans les parures de femmes les divers épisodes du roman de Bernardin de Saint-Pierre; les pères et les mères firent porter à leurs enfants les noms de ces héros; des voyageurs se risquèrent jusqu'à raconter qu'ils avaient visité les lieux habités par Paul et Virginie, qu'ils avaient même retrouvé le vieux noir Domingue pleurant la mort de ses jeunes maîtres. Ce qu'il y a de vrai à retenir de ces exagérations, c'est que Bernardin de Saint-Pierre avait su trouver une véritable source d'émotions pour ses contemporains, et cet intérêt dure encore pour la postérité.

C'est toujours une entreprise difficile et presque téméraire que d'aborder un pareil sujet et de tenter d'interpréter le texte dans des dessins dignes de lui; il faut savoir rester simple, tout en arrivant au pathétique. Dans la nouvelle édition qui se publie, M. De la Charlerie nous paraît avoir bien compris son modèle et l'avoir heureusement rendu; dans cette suite de compositions qui servent de commentaire au texte et qui permettent de suivre pas à pas les divers événements du récit, nous avons choisi au hasard les quatre sujets que nous reproduisons ici.

C'est d'abord Virginie recevant avec bienveillance la pauvre négresse maronne de la Rivière-Noire. Non-seulement elle l'accueille, elle la console, mais, d'un air compatissant, elle lui promet de la faire rentrer en grâce auprès de son maître.

C'est ensuite Virginie dans un couvent de France. Loin du pays qui l'a vue naître, ses souvenirs et sa rêverie la reportent vers les lieux aimés où vivent les êtres qui lui sont chers. La douce tranquillité du paysage s'harmonise bien avec les sentiments auxquels elle s'abandonne.

Un autre de ces dessins représente le moment de son embarquement. Le soleil, dans toute sa gloire, jette sur les flots ses paillettes éblouissantes; au premier plan se détache la silhouette noire du navire en partance.

Dans le quatrième dessin, on assiste à un de ces terribles spectacles trop fréquents sous ces zones torrides; le ciel est en feu et la terre inondée par des torrents d'eau. C'est le bouleversement de la nature.

Ces dessins portent avec eux le meilleur éloge que l'on puisse en faire. M. De la Charlerie a affirmé la souplesse et l'étendue de son talent par la variété de ses compositions. La gravure, confiée aux artistes les plus distingués dans la spécialité, fait ressortir à merveille toutes les délicatesses du crayon. Quant à l'exécution typographique, nous dirions qu'elle fait honneur à la maison de M. J. Claye, si l'on ne connaissait depuis longtemps la valeur si éminemment artistique de tous les ouvrages qui sortent de ses presses.

R. BRYON.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE DES MOTS

(Suite)

CABRIOLE. — CABRIOLET.

On appelle *cabri* (du latin *capra*) le petit d'une chèvre. Les sauts joyeux auxquels l'animal se livre ont évidemment donné naissance à l'expression *cabriole*, d'où l'on a tiré plus tard *cabriolet*, sans doute à cause des bonds auxquels ce genre de voiture légère est exposée.

Le cabriolet est une invention du XVIIe siècle; pourtant sa grande vogue ne date que du milieu du siècle suivant. Pendant un moment, tout fut au cabriolet.

Une petite brochure de l'ancienne collection d'Épinal a conservé le souvenir de cette mode. Ouvrez le *Dialogue entre Cartouche et Mandrin, où l'on voit Proserpine se promener en cabriolet dans les Enfers*. Mandrin, interrogé par Proserpine au sujet de ce qui se passe sur la terre :

« — Il n'y a rien de nouveau, dit Mandrin, que des cabriolets; c'est le goût à la mode, c'est la fureur de tout Paris.

« — Hé ! reprit Proserpine, comment sont faits ces cabriolets?

« — Madame, continua Mandrin, c'est une voiture légère qui n'a que deux roues et un cheval. On y est à découvert; le maître fait les fonctions de cocher; mais il faut qu'il ait le chapeau à l'écuyère, c'est-à-dire une large corne par devant et le bouton par derrière, des gants gris, la manche de l'habit en botte étroite, et le fouet à la main. Ce n'est qu'après des changements infinis que les sages du boulevard sont parvenus à donner au goût ce point de perfection. Depuis ce temps, tout est cabriolet. Frisures, coiffures, ajustements, perruques, tout prend le goût du cabriolet. Les jeunes petits maîtres courent nuit et jour en cabriolet. Bientôt, toute la ville aura des cabriolets. Voilà, madame, les sérieuses occupations des sublimes génies de Paris. »

PAUL PARFAIT.

(*Sera continué.*)

COURRIER DES MODES

Voici le dernier mois de l'année et la question des étrennes est remise sur le tapis.

Sera-t-on embarrassé pour trouver des cadeaux? Je ne le pense pas : on a fait tant de jolies choses cette année qu'il ne reste plus qu'à choisir. Cependant je reçois des lettres qui m'imposent certaines obligations; on a fait beaucoup de dépenses cette saison à cause des voyages et de l'Exposition, et on me prie de désigner surtout des étrennes utiles.

Utiles sans être vulgaires, se présentant comme grande nouveauté et en même temps ne chargeant pas l'acquéreur d'une dépense superflue, voilà bien des exigences; enfin, je chercherai : le désir exprimé par nos lectrices est un ordre pour moi.

En famille, on peut offrir comme étrennes des objets de toilette; c'est même, à vrai dire, ce qu'il y a de plus raisonnable. Aussi, une de mes premières visites a été pour les magasins de la *Ville de Saint-Denis*, situés dans le faubourg de ce nom, et que je sais approvisionnés de manière à répondre à toutes les exigences. Les magasins de la *Ville de Saint-Denis* vendent beaucoup et vendent bon marché, on ne perd point son temps quand on leur rend visite. Les Parisiennes savent cela, et les dames qui habitent la province commencent à s'en convaincre aussi.

Nous pouvons classer, parmi les objets d'étrennes, les robes de soie, velours, satin ou poult de soie; les manteaux de velours ou drap, les manchons de fourrure avec pèlerine assortie.

Dans ce dernier article, je remarque des choses d'un excessif bon marché, quoique en fourrures naturelles : martre, petit gris, astrakan noir ou gris moucheté, chinchilla ou visou du Canada.

Les rayons d'étoffes pour ameublement et celui de lingerie ont des articles destinés aux étrennes, et enfin il nous reste toutes les séries de ce qu'on appelle l'article de Paris, qui contiennent une foule d'objets : en boîtes à ouvrage, écrans, porte-monnaie, bourses, coulants de serviettes, paniers à bonbons, etc., etc.

Si on ajoute à cette nomenclature celle des objets de nouveautés acquis au moment de la clôture de l'Exposition universelle par le propriétaire de la *Ville de Saint-Denis*, on restera convaincu que chaque famille peut s'approvisionner dans cette importante maison des étrennes les plus variées et les plus séduisantes.

Parlons un peu de la toilette, car la saison marche et nous ne serons plus au courant.

On porte en toilette du soir des jupes à traînes, c'est de rigueur; j'excepte pourtant les robes avec lesquelles on doit danser, car à part le menuet, je ne vois guère de danse s'accommodant d'une jupe qui entrave les jambes. Nous avons parlé des jupons de soirée et nous en parlerons encore au moment des bals.

Je suis très-satisfaite, au moment des réunions élégantes, de pouvoir présenter à nos chères lectrices un nouveau produit pour la beauté du teint.

C'est l'*Extrait de fleurs de lis*. Ce nom charmant inspire la confiance. Nous devons ce cosmétique à un très-habile chimiste, M. Bayle, qui en a confié la vente au magasin de pharmacie Hauduc, rue Basse-du-Rempart, 64.

L'*Extrait de fleurs de lis* donne au teint une blancheur nacrée, il efface les rides qui peuvent se montrer à sa surface et détruit les taches de rousseur. Le prix du flacon est de 5 francs. Il est bon de l'indiquer aux personnes éloignées de Paris qui voudront en faire l'essai.

La composition de ce cosmétique est toute de produits bienfaisants et combinés pour préserver la peau du contact de la bise, empêcher les gerçures et blanchir l'épiderme. Enfin c'est un produit fort bien réussi, dont les femmes élégantes vont raffoler dès qu'elles le connaîtront. Quand on travaille pour conserver la beauté on est toujours sûr d'un succès.

L'*Eau de la Virginie* est spéciale pour la chevelure, elle exerce une influence salutaire sur les racines des cheveux, elle les empêche de blanchir et rend à ceux qui ont blanchi leur couleur primitive.

Cette eau est parfumée. Une excellente pommade qui contient les mêmes ingrédients s'emploie conjointement avec l'eau dont elle est le complément.

Cette parfumerie se trouve chez M. Damas, rue Saint-Honoré, 336.

Tant que la mode ne nous aura pas rendu la poudre, je conseillerai aux personnes qui sont encore jeunes d'empêcher leurs cheveux de blanchir, surtout quand j'espère qu'on peut obtenir ce résultat sans employer des produits nuisibles à la santé.

L'*Eau de la Virginie* ne craint aucun reproche sous le rapport hygiénique; on ne peut lui opposer qu'une seule critique, c'est qu'elle opère lentement, et c'est justement cette sage lenteur qui m'autorise à la recommander. La patience me semble d'ailleurs très-nécessaire dans toutes les choses de ce monde, et je m'en rapporte à ce proverbe :

Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement.

ALICE DE SAVIGNY.

CAUSERIE GASTRONOMIQUE

Les soupers ne sont plus à la mode, on dîne trop tard à Paris pour pouvoir souper; mais pendant la saison d'hiver, on sert à minuit, dans les maisons où l'on danse, un repas toujours très-bien accueilli et dont j'offre aujourd'hui *un menu* à nos lecteurs.

Ce repas doit être servi en entier sur la table, il se compose de pièces froides. Je conseille cependant de débuter, dès qu'on est assis, en offant à chaque convive une assiette de potage de riz au gras.

Nous supposons cinquante à soixante invités.

Milieu de la table : un gâteau croque-en-bouche de forme élevée. De chaque côté, en face l'un de l'autre : un jambon de Mayence fumé, décoré et garni de gelée, et une dinde daubée garnie également de gelée. Aux deux autres faces : un pâté de lièvre truffé et une galantine de volaille aux pistaches.

Aux quatre angles éloignés, bouts de la table : une charlotte russe, une bombe glacée, une gelée aux fruits, dite Plombières et un vacherin aux meringues.

Sur les côtés en long de la table, alterner dans l'ordre suivant : un plat de laitue, mêlé de volaille froide et d'œufs durs, recouvert d'une sauce mayonnaise, une pyramide de pots de crème à la vanille, un plat de saucisson de Lyon, coupé en tranches, un plat de pâtisserie en petits fours, un buisson d'écrevisses, un plat de salade d'oranges arrosée de marasquin, un plat d'huîtres marinées, un plat de petits fours; total huit plats. Recommencez par le premier en répétant le même pour garnir le tour de la table, et faire en tout seize plats, et laissez de la place aux deux extrémités pour placer des assiettes de fruits et des compotiers garnis de confitures.

On doit ajouter sur la table deux surtouts garnis de fleurs et des candélabres de bougies. Pour boisson, on versera du bourgogne, du bordeaux et de l'eau de Seltz, on termine par du champagne, on sert ensuite le thé.

Voici quelques recettes de plats de la saison.

Petits pâtés chauds au gibier. — Faites une pâte avec quantité à peu près égale de farine et de beurre, de l'eau tiède et un peu de sel fin; pétrissez bien pour obtenir une pâte molle; vous l'étendrez au rouleau; vous la diviserez ensuite en ronds. Sur le milieu de ces ronds, vous placerez la grosseur d'une boulette de viande de gibier, perdreau ou lièvre, hachée et cuite, maniée avec du sel, poivre et fines herbes. Vous poserez un autre rond de pâte sur le premier et collerez les bords des deux ronds en mouillant et pinçant la pâte. Lorsque vous aurez la quantité que vous désirez de ces petits pâtés, vous les dorez à l'œuf battu et faites cuire au four sur une plaque de tôle.

Marmelade d'oranges. — Prenez pendant le mois de janvier des oranges de Portugal. Il faut enlever le zeste que vous mettrez à part, puis ôter avec précaution toute la pellicule blanche qui recouvre l'orange, de manière à laisser celle-ci nue. Faites bouillir les zestes dans l'eau. Vous couperez les oranges en morceaux, en ayant soin d'en extraire les pepins. Vous pèserez ensuite vos oranges coupées, ainsi que l'eau dans laquelle vos zestes ont bouilli, ceux-ci retirés, et vous mettrez poids égal de sucre concassé. Faites cuire dans une bassine et bouillir vingt-cinq minutes, puis vous mettrez cette marmelade dans des pots de verre.

Outre que cette confiture est d'un goût excellent, on s'accorde à lui reconnaître des vertus stomachiques qui la rendent précieuse.

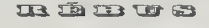
Marrons confits. — Prenez de beaux marrons de Lyon ou du Luc, vous retirerez l'écorce épaisse et vous les jetterez dans une bassine pleine d'eau bouillante; lorsque les marrons seront blanchis, c'est-à-dire à moitié cuits, vous enlèverez la seconde peau, et vous les plongerez à mesure qu'ils sont épluchés dans de l'eau fraîche mêlée d'un jus de citron. Préparez ensuite du sucre clarifié, cuit ou cassé : vous y ferez cuire vos marrons, vous les retirerez pour les mettre égoutter. Pendant trois jours de suite, vous remettrez toujours les marrons cuire pendant douze ou quinze minutes dans le même sirop de sucre, toujours réduit de plus en plus. Après la troisième cuisson, vous les retirerez avec une écumoire et vous les mettrez sécher sur une claie dans un endroit sec. On les redresse ensuite à l'office, on les emploie comme service de dessert.

Pour tous les bonbons, petits fours, liqueurs et les divers gâteaux cités dans cet article, nous recommandons aux amateurs les préparations de la maison Seugnot, 28, rue du Bac. Cette maison, bien connue du monde élégant, mérite la réputation qu'elle s'est faite depuis quelques années.

Dans les soirées dansantes, l'usage de prendre du chocolat devient de plus en plus à la mode. Plus nourrissant que le thé, le chocolat est accepté avec plaisir en attendant le souper.

La maison Auger, successeur de Cuillier, à la Caravane, rue Saint-Honoré, 194, fabrique d'excellent chocolat. La réputation de cette maison, pour ses thés de la Caravane, attire une clientèle aristocratique.

Il est inutile d'insister sur la supériorité bien connue des thés de la maison Auger, mais c'est rendre justice à nos lectrices que de leur signaler la préparation toute spéciale des cafés torréfiés qui sortent de cette honorable maison, et





Explication du dernier Rebus :

La barbe de capucin est fort amère, mais salutaire à l'estomac.

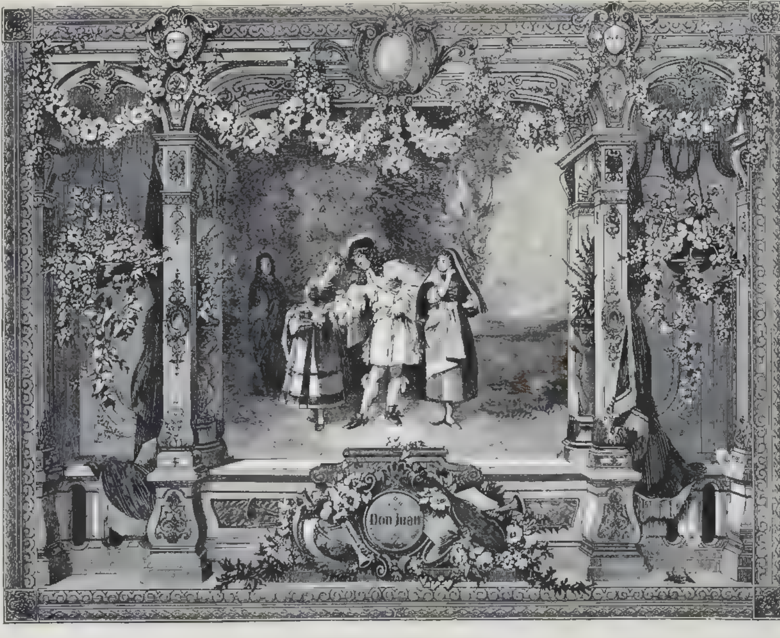
sont préparés par une machine à vapeur et à air chaud. Les mélanges de martinique, moka et java de qualité supérieure, sont destinés aux véritables *gourmands*.

Le bon café, cette excellente boisson si difficile à réussir, a été l'objet d'une étude approfondie dans la maison que je viens de citer. Je désire que nos lecteurs profitent de la découverte, et qu'ils donnent en même temps, à l'occasion des étrennes, un coup d'œil aux assortiments en cartonnages illustrés, articles de Chine et du Japon, boîtes chinoises, porcelaines, theières et boites à thé, dont la maison Auger est approvisionnée avec un goût artistique qui mérite les plus sincères éloges.

MARCELINE.



Jean de La Fontaine.



Une scène du *Don Juan*, de Molière.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — TAPIS ET ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENTS, de MM. Requillart, Roussel et Chocqueel.

EXPOSITION UNIVERSELLE

TAPIS & ÉTOFFES

pour ameublements

Fabriques de Tourcoing et Roubaix.

De toutes les merveilles dont notre industrie nationale a ébloui les yeux du monde entier, il n'en est pas qui aient plus captivé l'admiration générale que nos produits de luxe, parmi lesquels nous citerons particulièrement les tapis et tapisseries d'Aubusson et de Tourcoing.

La maison Requillart, Roussel et Chocqueel, à laquelle l'un de ses honorables membres, M. Chocqueel, vient de succéder, a été l'une de celles qui ont porté au plus haut l'honneur de cette industrie dans le concours universel de 1867; aussi nous sommes heureux de consacrer aujourd'hui aux produits de ses manufactures une rapide étude.

Nous avons surtout remarqué un tapis genre savonnerie : développé en hauteur; il s'étendait, à partir de deux mètres du sol, jusqu'à la toiture de la seconde galerie circulaire. Comme on le voit, sa dimension était exceptionnelle; ajoutez à cela des dispositions de dessins admirables, des couleurs d'une beauté à rendre la nature jalouse, une hauteur de laine inusitée, et vous aurez une pièce hors ligne.

Sans sortir de l'exposition de la maison Chocqueel, nous nous croyons transportés dans une galerie du musée du Louvre. Ce ne sont pas des tapisseries que nous avons sous les yeux; mais des tableaux de maîtres.

Les *Fables de La Fontaine* ont fourni à Gabé le sujet d'un certain nombre de tableaux d'une conception originale et d'une exécution charmante; il a su s'inspirer de la grâce, de la naïveté et de l'esprit du célèbre fabuliste.

La pièce capitale, dont notre gravure donne une idée bien imparfaite, est une grande tapisserie représentant une scène du *Don Juan*, de Molière. Cette œuvre a été exécutée d'après une peinture d'artistes bien connus, Chabal, auteur de tant de belles pages pour l'établissement des Gobelins, et Brion, dont les tableaux ont eu un grand succès à nos diverses expositions de peinture.

Les têtes couronnées qui sont venues rendre hommage à l'industrie moderne n'ont pu passer indifférentes devant ces merveilles. Le roi de Prusse, le roi de Suède ont retenu plusieurs tapisseries. Des ameublements précieux avaient été fabriqués pour l'Impératrice et la reine d'Angleterre.

C'est dans la manufacture d'Aubusson que M. Chocqueel fait exécuter plus particulièrement les produits artistiques. Sa fabrique de Tourcoing produit surtout les tapis à bon marché, tels que la *moquette*, *l'écossais*, et même le *grossier jaspé*. L'Empereur, dans son voyage dans le nord de la France, a voulu visiter ce bel établissement et ajouter par cet honneur à la haute récompense obtenue par cet industriel au concours de cette année.

LOUIS W.

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 7

BLANCS.	NOIRS.
1 R. 3e CR.	1 F. pr. P. éch. d. c. A, B.
2 R. 4eFR.	2 F. 4eR. éch.
3 D. pr. F. éch. m.	3 . . . .
	(A)
1	1 F. 4eR éch.
2 D. pr. F. éch.	2 R. pr. D. forcé.
3 C. pr. P. éch.	3 . . . . .
	B
1	1 P. pr. F. éch. d. c.
2 R.4eTR.	2 F. 5eR. D.
3 P. 5eFR. éch. m.	3 . . . .
	D
2	2 T. 8eR
3 D. 6eCD. éch. m.	3 . . . .

Les autres variantes se déduisent des précédentes.

Solutions justes : MM. Demasure, à Beauvais; A. G. Charbonnet; P. de M...., à Bourron; Gérard Saturnin, à St-Germain-Lembron; J. Planche; Faysse père, à Beauvoisin; H. Godeck, à Monaco; Aimé Gautier, à Bercy; Fabrice, à Sèvres; Grand Cercle de Tournon-sur-Rhône; Lagache, à St-Georges; E. Lequesne.

Toutes les autres solutions adressées sont inexactes.

Errata. — Problème n° 77 : 1° le mat se fait en *trois* coups; 2° le Roi *noir* placé à 5eCR est le Roi *blanc*.

PROBLÈME N° 78

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

Mme C. de Witt, née Guizot, vient de publier, chez Michel Lévy frères, une *Histoire du peuple juif, depuis son retour de la captivité à Babylone jusqu'à la ruine de Jerusalem*. Toute cette longue période, qui comprend les plus intéressantes annales d'Israël, est racontée par l'élégant écrivain dans un récit substantiel et limpide, avec une hauteur de vues et une impartialité qui en rehaussent encore le mérite littéraire. C'est un de ces précieux résumés qui vulgarisent l'histoire en en présentant les grandes phases dans des tableaux lumineux dont le souvenir ne s'efface plus de l'esprit du lecteur.

La même librairie vient de mettre en vente *les Corbeaux du Gévaudan*, par M. Armand de Pontmartin. Dans ce récit, qui ne ressemble en rien à ses autres romans, l'auteur s'est surtout proposé d'associer les effets dramatiques et les scènes émouvantes du genre à la mode avec l'étude des physionomies, l'analyse des caractères et l'extrême exactitude de la couleur locale. Il en résulte une œuvre originale, une lecture saisissante, qui peut faire réfléchir après avoir passionné.

ÉMILE AUCANTE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7.

30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 centimes par la poste.

RIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
n . .	18 fr. »	— 20 fr.
nois .	9 fr. »	— 10 fr.
mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

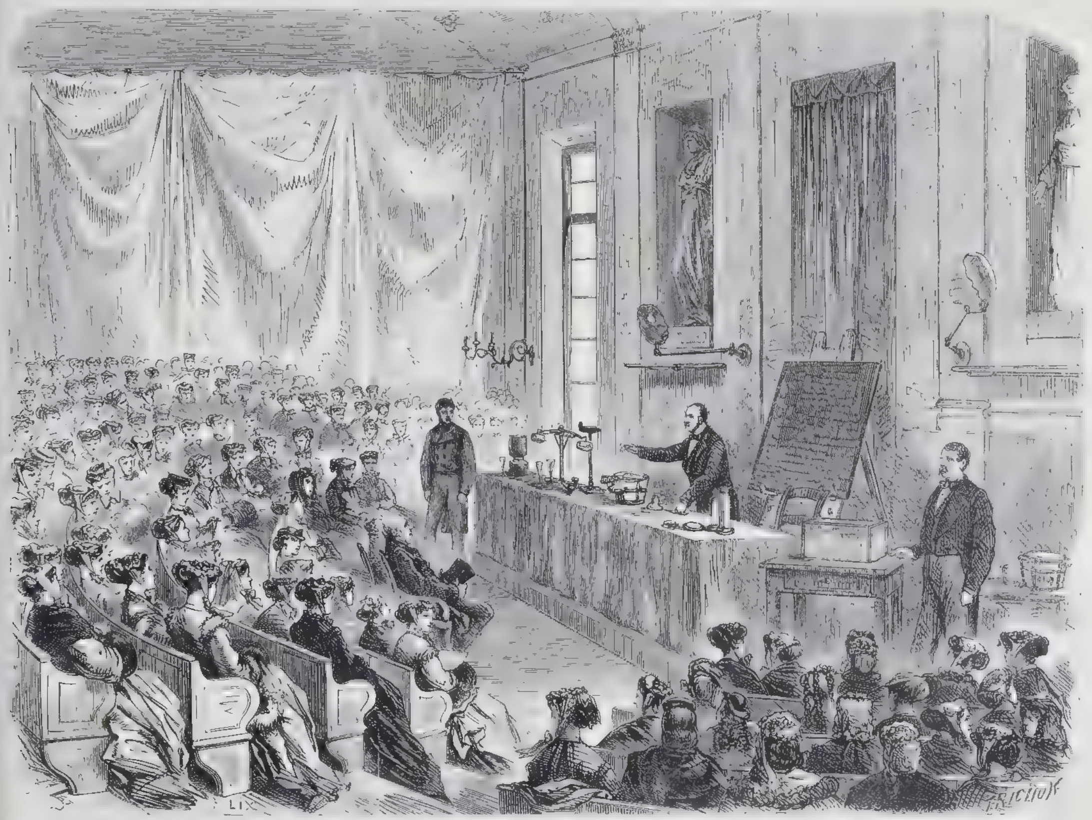
LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'A CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.

L'UNIVERS ILLUSTRÉ

Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 674 — 14 Décembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la LIBRAIRIE NOUVELLE, boulevard des Italiens, 15.



OUVERTURE DES COURS POUR LES JEUNES FILLES, A LA SORBONNE; dessin de M. Lix. — Voir page 782.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Cri de détresse. — L'abomination de la désolation. — Erreur de date. — 1817 et 1867. — L'humanité se ressemble. — Chœur des vieillards. — C'était le bon temps — Le bien et le mal. — Mon ami Ariste. — Héloïse Bobinard. — Un ange au Conservatoire — Le budget d'Héloïse. — Un service intéressé. — Une illusion perdue. — Sage précaution. — Rentrée du monde parisien. — Les portes entr'ouvertes. — Quelques mots. — Mémoires d'un poëte qui fut pair, par la veuve d'un pair qui ne fut pas poëte.

Je vous assure que nous avons grand tort de plaisanter, que l'immoralité coule à pleins bords, et que ses progrès ont de quoi faire pâlir d'effroi et rougir de honte les pécheurs les plus endurcis. En doutez-vous, monsieur le sceptique ? Écoutez ce que nous en dit un éloquent et respectable magistrat. Je cite textuellement :

« Personne ne l'ignore, le scandale est à son comble. Les vices marchent le front levé, et se *donnent la main afin de s'attacher mutuellement ;* le sexe même a le courage de supporter la honte, ou plutôt il ne sait plus rougir, et la vertu, pour ne pas être tournée en ridicule, doit revêtir les couleurs de la mode.

« Autrefois, un ou deux théâtres, dans Paris seulement, excitaient les réclamations des moralistes; aujourd'hui les *tombereaux de Thespis* roulent dans les provinces, et l'on voit s'élever, dans chaque quartier de la capitale, de ces salles qui sont devenues des lieux de rendez-vous, et où l'on joue des pièces pour exciter le désordre des sens.

« Autrefois la grande distance entre les rangs était comme un cordon préservatif de la peste; mais aujourd'hui l'égalité politique a exposé toutes les classes aux mêmes ravages. Le *typhus* moral est d'autant plus dangereux, qu'il est dans les rangs les plus épais de la nation.

« Le mariage s'est vu convertir en un *contrat de louage*, et l'on a crié à l'intolérance, lorsque des hommes sages ont voulu resserrer *le premier nœud des humains*. Enfin, l'adoption est là pour *relâcher* les liens de famille et légitimer le plus souvent le fruit de l'adultère, etc. »

N'est-ce pas que c'est effrayant ? Et dire que c'est peut-être vrai !... Mais, grand Dieu, quelle distraction singulière !... Ma pudeur effarouchée m'a fait brouiller les dates. Cet anathème, si vertement formulé dans un si étrange style, est... du 14 décembre 1817. Il y a cinquante ans, jour pour jour, que M. Bellart, procureur général, et M. Séguier, premier président de la Cour royale de Paris, se cotisaient pour faire cette charge à fond à propos de la *mal'aria* révolutionnaire, de l'influence des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs.

Qu'en conclure ? que l'humanité, en somme, varie peu, et qu'il ne faut pas croire, comme Sganarelle, que tout soit perdu si tous les ménages ne ressemblent pas à celui de Philémon et Baucis, et si les grandes capitales, — voire les petites, — ne sont pas exclusivement peuplées de candidats au prix Montyon et de rosières. D'abord, comme il est permis de joindre un peu de goût à beaucoup de morale, constatons, en dépit des gens qui nous parlent sans cesse de notre décadence et de la ruine de la langue française, que ce *typhus moral*, ce *cordon préservatif de la peste*, ces *hommes sages qui veulent resserrer le premier nœud des humains*, composent une langue parfaitement grotesque, qui n'aurait pas cours aujourd'hui au tribunal de Castelnaudary. Cette langue, au surplus, s'accordait avec le roman, la polémique, la *prose poétique* de ce temps-là ; ce qui peut donner à réfléchir sur ce thème éternel des pessimistes, des louangeurs du passé, d'après lesquels M. Prevost-Paradol serait inférieur à Marchangy, Jules Janin à Geoffroy, Dumas fils à M. Gosse, et Lamartine à Baour-Lormian.

Ceci n'est que la forme ; allons au fond. Si deux magistrats éminents ont pu, sans faire crier à l'injustice, dire à leurs contemporains d'aussi dures vérités ; si les mœurs, les lois, le théâtre, les modes, la littérature, les désordres de la société et de la famille leur ont légitimement inspiré ces récriminations véhémentes, on a le droit de demander : que diraient de plus et que flétriraient de pire les pessimistes d'à présent ? Il y a donc lieu de penser que nous ne sommes pas beaucoup plus noirs que nos ancêtres, que nos vices et nos travers, sans augmenter ni diminuer, prennent seulement des formes différentes, et que ce que l'on prend pour une métamorphose, une corruption, une aggravation du mal, n'est qu'une variante.

Remarquez, en outre, un fait qui a sa valeur. Les hommes qui avaient vingt-cinq ans en 1817 et qui en ont maintenant soixante-quinze, ne se font pas beaucoup prier pour nous déclarer que nous en sommes à l'abomination de la désolation, et que, de leur temps, tout allait au mieux ; or, vous venez de voir comment leur temps était traité par des magistrats que nous devons supposer pleins de jugement. Remontez un peu plus haut; les septuagénaires de 1817 auraient volontiers, j'en suis sûr, représenté comme une ère de douces vertus et de chastes délices l'époque où ils avaient été jeunes. Or, cette époque, qui est celle de la vieillesse de Louis XV, a bien eu aussi ses peccadilles. Encore un pas en arrière ! Les vieillards de 1760 se seraient crus probablement reportés vers l'âge d'or, si on les avait ramenés aux belles années de leur jeunesse; et ces années les auraient replacés en pleine Régence ! N'insistons pas. La satire, sérieuse ou frivole, emphatique ou plaisante, a toujours raison et toujours tort ; toujours raison, quand elle nous dit que nous sommes vicieux ou ridicules; toujours tort, quand elle a l'air de croire qu'on n'était ni ridicule ni vicieux avant nous.

~~~ Un peu de bien, beaucoup de mal ! Un peu de mal, beaucoup de bien ! cette bascule est vieille comme le monde. Tenez, au lieu de mes raisonnements, voulez-vous une histoire ? J'ai un ami qui se nomme Ariste, et si, en grec, *Ariste* veut dire très-bon, jamais homme ne fut mieux nommé. Mais comme on ne peut pas tout avoir, Dieu, en lui accordant la bonté du cœur, lui a refusé la beauté du visage et l'élégance de la taille. Ariste possède une figure à la fois sympathique et comique; son âge tient le milieu entre celui de M. Viennet et celui de Laferrière.

Il me dit un jour :

— J'ai écrit une brochure...

— Que veux-tu, mon ami ? L'homme n'est pas parfait...

— Oui, une brochure... en 1828, sur la querelle des classiques et des romantiques. L'homme bienfaisant qui l'avait imprimée et publiée est aujourd'hui vieux, malade et insolvable.

— Ce que c'est que de nous! Et l'on prétend qu'un bienfait n'est jamais perdu... Ta brochure ne lui a pas pardonné...

— Tu ne me laisses pas finir... Cet excellent homme, en prévision de sa mort prochaine, a eu l'idée de me léguer...

— Son fonds de librairie ?...

— Non ; sa pupille, sa fille adoptive, Héloïse Bobinard... une bien intéressante jeune personne de dix-sept ans, élève du Conservatoire...

— Fichtre !

— Oh ! mon ami, tu ne peux te figurer cette innocence, cette sagesse... un ange ! La pauvre enfant chante comme une fauvette, et son budget ferait honte à nos modernes sybarites... un sou de pain, un sou de lait, une cruche d'eau limpide comme son cœur, en voilà pour toute sa journée... Tu comprends que je vais me mettre en campagne pour tâcher d'augmenter un peu ses modestes ressources...

J'ai oublié de vous dire qu'Ariste a une certaine influence dans le monde musical, et que, sans ombre de fatuité, par le seul entraînement de sa belle âme et de sa sensibilité naturelle, il n'est pas très-éloigné de croire que le beau sexe — en tout bien, tout honneur — aurait volontiers des bontés pour lui.

Trois mois après, je le rencontrai ; il était radieux.

— Tout va bien, me dit-il ; l'enfant est presque casée; j'ai parlé à Banicelli, tu sais? le célèbre impresario .. Héloïse, en attendant mieux, est engagée dans les chœurs... Elle touchera soixante-quinze francs par mois... Ce n'est pas la fortune, mais c'est un commencement...

— Oui, de quoi mettre un peu de beurre sur son pain, un peu de café dans son lait et un peu de vin dans son onde pure...

Quinze jours après, nouvelle rencontre. Ariste rayonnait.

— Victoire! victoire! s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut. Cette fois nous pourrons mettre le pot au feu et monter...

— Au Capitole ?

— Non ; en omnibus... J'avais écrit à Théobald, qui a la haute main de tous les concerts officiels et aristocratiques. Il a désiré d'abord voir et entendre Héloïse... rien de plus juste... il en a été très-content ; si content, que la pauvre petite a chanté hier chez une duchesse, et chantera demain chez un ministre ; c'est, au plus bas, quatre ou cinq cents francs par mois, pendant la saison d'hiver...

— Prends garde, Ariste ; Banicelli était vieux et goutteux ; je n'ai rien dit... Mais Théobald est jeune, riche, galant, bien tourné, fringant...

— Ah ! malheureux ! je te vois venir. Tu ne connais pas Héloïse... Quoiqu'elle soit très jolie, sa modestie, sa candeur désarmeraient le libertin le plus audacieux... son doux regard dissipe les mauvaises pensées... sa vue ne peut inspirer que des sentiments honnêtes et délicats... O mon ami, que la vertu est belle ! Elle crée une balsamique atmosphère où l'on ne peut entrer sans se sentir meilleur... je te plains de ne pas comprendre ces nuances...

— Hé ! hé ! comme tu t'échauffes ! vrai, s'il ne s'agissait de toi, c'est-à-dire de la vertu en cheveux blancs et en paletot noisette, je croirais que toi-même... tu n'as pas été insensible aux grâces virginales de mademoiselle Héloïse Bobinard...

— D'abord il n'y aurait rien là de bien extraordinaire... mais non, je t'assure... Héloïse n'a pour moi qu'une tendresse filiale... Cela me suffit... C'est tout ce qu'il faut pour me tranquilliser et la défendre...

Le mois suivant, troisième rencontre. Hélas ! quel changement ! L'air morne, l'œil pensif et la tête baissée, il marchait à pas lents, et sa triste pensée,

> Faite pour consterner la veuve et l'orphelin,
> Avait même rougi les yeux de son carlin

— Eh bien? lui dis-je.

— Ah ! mon ami, à qui se fier désormais ? Le monde est un gouffre d'iniquités. Où allons-nous ?... Le poison sous les fleurs... Et l'on s'étonne qu'il y ait des révolutions ! Le scandale est à son comble, le vice marche le front levé...

Bref, il me répéta tout ce qu'avaient dit, en 1817, le procureur général Bellart et le premier président Séguier.

— Mais enfin qu'est-il arrivé ?

— Une infamie, une horreur. Tu connais Théobald... il semblait de plus en plus charmé de la pauvre Héloïse... il parlait même de la faire débuter à l'Opéra-Comique... L'autre jour, je vais le voir pour le remercier, car il faut être poli... Il me reçoit, le sourire aux lèvres, et il me dit, comme la chose du monde la plus simple :

« — Parbleu, mon cher ami, Héloïse est charmante... Si elle n'était votre *bonne amie* (le scélérat s'est servi d'un autre mot), elle serait déjà la mienne... » Juge de ma stupeur.

— Ah ! çà, repris-je, c'est dans ces crises, mon cher Ariste, que se montrent les belles âmes... J'espère que tu as protesté avec toute l'énergie d'un innocent indignement calomnié, que l'accent de la vérité a vibré dans toutes tes paroles, et que tu as finalement convaincu de son erreur cet homme assez malheureux pour ne pas croire aux vertus du Conservatoire et aux dévouements désintéressés...

— Je le voulais... j'allais me récrier, sauter au plafond, faire honte à Théobald de ces coupables conjectures... Je l'aurais persuadé... mais j'ai réfléchi, je me suis ravisé, et il m'a semblé que peut-être il valait mieux le lui laisser croire...

— Et pourquoi, homme trop vertueux ? Pourquoi ?

— POUR QU'IL LA RESPECTE...

~~~ Un homme d'esprit avait comparé le Paris de l'Exposition à une femme d'une beauté splendide, mais atteinte d'une grosse fluxion. Un autre avait rappelé le mot de l'Auvergnat trouvant une semelle de soulier dans la fameuse marmite des *hasards de la fourchette :* « Che n'est pas que che choit mauvais, mais chà tient de la plache. » — Quoi qu'il en soit, Paris commence à se remettre un peu de cette attaque d'industrie foudroyante. Les salons s'entr'ouvrent, non pas encore ceux où l'on danse, mais ceux où l'on cause ; ce qui prouve au moins que l'activité de l'esprit se réveille avant celle des jambes. Partout où on se retrouve, ce sont des questions à n'en plus finir, des récits qui finissent moins encore; et quels conteurs ! Des touristes, des chasseurs et des hommes à bonnes fortunes ; trois sources inépuisables, trois textes éternels, qui font de l'été de nos élégants une odyssée, une histoire de M. de Crac ou un chapitre de roman !

— Moi, je suis allé aux eaux, dit Anatole, — et un moment après, il nomme par distraction la jolie femme qu'il y rencontra par hasard.

— Moi, dit Octave, j'ai couru le cerf, — et depuis *les Fâcheux* de Molière jamais tirade plus technique n'affligea des oreilles plus incompétentes.

— Moi, reprend Jules, je reviens des bords du Rhin, — et le voilà décrivant tous les vieux burgs qu'il a vus... dans le livre de Victor Hugo.

Autre marque de convalescence parisienne ! On recommence à faire des mots. Comme d'habitude, ce sont les sexagénaires accablés du poids de leur jeunesse, les vétérans de la grande armée des séducteurs, qui se montrent les plus empressés auprès des jeunes femmes. Nous avons entendu la charmante comtesse de C... répondre à un de ces lovelaces émérites qui essayait de lui parler de son amitié :

— Mon cher marquis, votre amitié me fait l'effet de ces mauvais payeurs qui changent de nom pour dépister leurs créanciers.

B.., un des plus agréables artistes de nos scènes de genre, ayant en ce moment maille à partir avec ses fournisseurs, a fait manquer quelques répétitions :

— Ah ! disait Mlle J..., une de ses camarades, voilà la première fois qu'un acteur oublie ses rôles par excès de *mémoires*.

~~~ A propos de mémoires, mais dans un autre sens, on a annoncé d'une manière inexacte la publication de ceux dont Mme la marquise de Boissy corrige elle-même les épreuves. Il ne s'agit pas de mémoires du marquis de Boissy, cette *guêpe* du coche parlementaire, comme vient de l'appeler si spirituellement notre ami Jules Claretie. Bien que doué d'une verve incisive et railleuse et de la faculté d'interruption élevée presque jusqu'au génie, le marquis n'était, après tout, qu'un Glais-Bizoin de chambre haute, et ses mémoires ne pourraient offrir un bien vif intérêt de curiosité, d'émotion et de nouveauté. Le manuscrit qui va être publié par sa noble veuve se compose surtout des souvenirs de lord Byron ou sur lord Byron. On le voit, le sujet est plus riche; c'est la jeunesse au lieu du déclin, l'amour au lieu du ménage, la poésie au lieu de la politique, les rives du Lido au lieu des quinconces du Luxembourg. Ces souvenirs d'ailleurs n'étaient nullement répudiés par le vif et brillant persécuteur de M. Pasquier. Lorsqu'il annonça son mariage au chancelier, et que celui-ci, en guise de représailles, lui demanda malicieusement si cette comtesse Guiccioli était parente de la... Béatrice de lord Byron :

— Parbleu ! c'est elle-même ! répondit fièrement M. de Boissy.

A. DE PONTMARTIN.

Fidèle à ses promesses, *l'Univers illustré* continue à donner à ses lecteurs des articles signés des premiers noms de la littérature contemporaine. Immédiatement après l'étude si attachante de M. Théophile Gautier sur Gérard de Nerval, il publiera *Circé*, scène parisienne de M. Octave Feuillet.
~~~

Circé inaugurera une série de nouveaux proverbes dramatiques, dont l'auteur de *Monsieur de Camors* et du *Roman d'un jeune homme pauvre* a réservé la primeur à *l'Univers illustré*. Tous les théâtres de salon se disputeront cette composition exquise, destinée à prendre place à côté du *Cheveu blanc*, du *Pour et le Contre*, du *Cas de Conscience* et des autres productions du brillant académicien, qui on passé, avec le succès que l'on sait, du livre sur le théâtre. M. Alexandre Dumas fils nous remettra aussi très-prochainement le manuscrit d'une série d'articles que nous publierons après *Circé*, et auxquels succéderont d'autres travaux inédits de George Sand, de MM. Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Ernest Legouvé, Edmond About, Victorien Sardou, etc., ainsi que des scènes, également inédites, de Balzac, que *l'Univers illustré* a eu la bonne fortune d'acquérir.

BULLETIN

Le Club des patineurs espère se dédommager amplement de l'inaction forcée à laquelle il a été réduit par la douceur exceptionnelle des deux derniers hivers. Depuis quelques jours, en effet, les bassins des jardins publics sont complétement gelés, et si le froid continue, les patineurs et les glisseurs pourront bientôt venir s'y livrer à leurs ébats. Quant aux lacs du bois de Boulogne et du bois de Vincennes, il faut un abaissement sensible de température pour que leur surface soit dans les conditions que réclament les exercices, fort en vogue aujourd'hui, de ce genre de sport.

L'éruption du Vésuve continue. La lave descend lentement mais sans cesse. En ce moment elle couvre déjà, à quelques points près, la pente sableuse par laquelle descendaient ceux qui visitaient la montagne. L'ascension du Vésuve est devenue désormais des plus dangereuses, tant à cause de la grande quantité de lapilli rejetés continuellement par le cratère, qu'en raison de la difficulté de revenir à l'esplanade des Cavalli. Les guides eux-mêmes n'osent plus conduire les curieux, qui arrivent en grand nombre et leur promettent des salaires élevés.

Le ministre de la marine et des colonies a décidé récemment qu'un portrait lithographié de Sa Majesté l'Impératrice sera placé à côté de celui de l'Empereur, à bord des bâtiments montés par un officier commandant une escadre, une division ou une station navale; dans les cabinets des préfets maritimes, des majors généraux, des chefs de service de la marine dans les ports secondaires; dans les salles des conseils d'administration des ports militaires, des régiments de la marine.

Ce portrait a été exécuté d'après un tableau peint par M. Vienot. Il représente l'Impératrice debout, en robe de cour, la main droite appuyée sur une table supportant un buste du Prince Impérial.

Sur cette table sont réunis des documents qui rappellent des fondations dues à la sollicitude de Sa Majesté pour les classes laborieuses et les populations maritimes de l'Empire : Pupilles de la marine, Société de sauvetage des naufragés, Orphelinat, Prêts de l'enfance au travail, etc.

Tous les grands appartements de l'Hôtel de ville, qui étaient restés magnifiquement décorés à la suite des fêtes données en l'honneur des souverains étrangers, ont repris leur physionomie ordinaire. Le porche en bois et en carton qui précédait le vestibule de Henri IV et l'annexe construite sur la place Lobau viennent de disparaître.

L'empereur d'Autriche vient de faire don, à la ville de Paris, d'un vase en cristal de Bohême monté sur un pied d'or massif, enrichi de pierreries et décoré des plus élégantes ciselures. Le couvercle, surmonté d'ornements non moins artistiquement travaillés, est terminé par une statuette en or représentant saint Michel terrassant le démon.

Suivant le désir de l'auguste donateur, ce magnifique objet d'art a été placé dans un des salons de réception du palais municipal.

Samedi dernier a eu lieu, au cimetière Montmartre, l'inauguration du monument de Méry.

La statue en bronze qui surmonte la pierre tumulaire est due à M. Ludovic Durand. Elle représente la muse de la Poésie pleurant une de ses gloires. Elle est debout, drapée à l'antique, la tête couverte d'un long voile de deuil, penchée sur la lyre aux cordes brisées qu'elle tient de la main gauche, tandis que la main droite couronne les œuvres du poëte, dont la liste se déroule sur une colonne à chapiteau. Le bronze est vert antique. Tout le marbre a été gracieusement offert par M. le comte de Nieuwerkerke, surintendant des beaux-arts.

La mort récente du duc de Montesquiou-Fezenzac réduit à deux le nombre des hauts dignitaires de l'ordre de Saint-Louis; ce sont MM. les ducs des Cars et de Talleyrand, nommés commandeurs, l'un le 18 novembre, l'autre le 10 juin 1823.

Les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit sont aussi fort rares. En France et à l'étranger on en compte trois seulement : l'archiduc François, père de l'empereur d'Autriche, le duc de Nemours et le général duc de Mortemart.

Le nouveau théâtre du Vaudeville, qui s'élève à l'angle du boulevard des Capucines et de la rue de la Chaussée-d'Antin élargie, a le gros œuvre de sa façade complétement terminé à l'heure qu'il est. On sait que cette façade présente la forme d'une rotonde engagée surmontée d'une coupole; bientôt viendra le tour des sculpteurs, des ornemanistes, chargés de donner à cette partie essentielle de l'édifice le caractère d'élégance qui lui convient et que réclame la beauté du quartier. Les travaux de la salle et des autres dépendances du théâtre, qui s'étendent fort avant sur l'îlot triangulaire circonscrit par les rues Halévy, Meyerbeer et de la Chaussée-d'Antin, sont aussi fort avancés, et tout fait présager que le jour n'est pas éloigné où le Vaudeville pourra quitter la place de la Bourse pour venir occuper le local qu'on lui prépare dans le voisinage du nouvel Opéra.

Le dernier vestige des anciennes halles ne tardera pas à disparaître. En effet, les marchands tripiers, qui occupaient la vieille halle aux draps et aux toiles, s'installent en ce moment dans les étaux préparés à leur intention dans la grande rue couverte des Halles centrales, qui fait suite à la rue des Prouvaires. Ces étaux ne sont que provisoires et leur durée est limitée à l'achèvement du pavillon affecté à cette branche de commerce. On pourra donc commencer prochainement la démolition de la halle aux draps, et disposer de la surface que couvre ce long bâtiment pour terminer la rue Berger, qui forme au midi la limite des Halles centrales.

Un vaste incendie a éclaté la semaine dernière dans l'un des quartiers les plus populeux de Londres, et a causé des pertes dont il n'a pas été possible encore d'évaluer l'étendue, mais qui malheureusement s'élèveront à des sommes considérables. Le fléau a exercé ses premiers ravages sur le théâtre de Sa Majesté, qui a été complétement détruit. Plusieurs maisons de Hay-Market ont été également la proie des flammes. Le théâtre de Sa Majesté (*Her Majesty's théâtre*) était situé sur le côté gauche de Hay-Market en venant de Pall-Mall. Sa façade n'avait aucune valeur artistique et ne se composait que d'une colonnade de mauvais goût; mais ce théâtre était fort suivi par la haute *gentry*, et on y avait souvent applaudi M[lles] Patti et Nilsson.

La Compagnie d'Orléans va sous peu de jours livrer à l'exploitation la dernière section de sa grande ligne de Nantes à Brest, comprise entre Châteaulin et Landerneau. Longue de 53 kilomètres, cette section compte trois stations intermédiaires : Quimerch, Hanvec, Daoulas.

Le chemin de Nantes à Brest va se souder à Landerneau avec la ligne de Rennes à Brest, et complète ainsi la ceinture de voies ferrées du littoral de la presqu'île bretonne.

La section de Châteaulin à Landerneau a nécessité l'établissement d'importants ouvrages d'art, parmi lesquels nous citerons : trois viaducs ayant ensemble une longueur de 936 mètres, un tunnel long de 430 mètres et un pont-courbe et en pente sur la rivière l'Elorn, près de Landerneau.

Il est question, à Rome, d'ériger un modeste monument commémoratif dans les églises voisines des champs de bataille où sont récemment tombés plusieurs des défenseurs du saint-siége.

Cette pieuse pensée est patronnée par M. le duc de Luynes et par M. le chevalier de Rossi.

Les journaux de l'Isère annoncent que le prince Napoléon vient de s'inscrire pour 3,000 francs sur la liste de souscription destinée à élever un monument à la mémoire de François Ponsard.

Le bronze serait donné gratuitement par l'État.

La belle reprise de *Guillaume Tell* a renouvelé les fortes recettes de l'Exposition, ce qui permet à l'administration de l'Opéra de se donner tout entière aux répétitions de son *Hamlet*. Les deux premiers actes sont déjà en scène. Sauf le ballet et quelques raccords, la partition de M. Ambroise Thomas est complétement prête, et ce n'est pas d'hier, car il ne s'agit pas ici d'une musique hâtive, écrite sur commande, mais bien d'une œuvre de prédilection, longuement méditée, et dans laquelle l'auteur de *Mignon* et du *Songe d'une Nuit d'été* se révélera dans toute sa nature élevée et sérieuse. Ce sera, à coup sûr, un événement artistique.

C'est avec un profond sentiment de regret que nous enregistrons la mort de M. Flourens, physiologiste et écrivain dont la réputation était considérable. M. Flourens était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française. Les travaux scientifiques qu'il laisse après lui sont en très-grand nombre et ont exercé une influence incontestable sur les études si curieuses de la physiologie expérimentale. M. Flourens avait été député et pair de France sous la monarchie de Juillet; mais il resta toujours professeur, et ni les révolutions ni les honneurs, n'interrompirent ses leçons et ses recherches. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

A la nécrologie de cette semaine, il nous faut ajouter les noms de M. Gervais, de Caen, directeur de l'École supérieure du commerce, et de M. Benazet, fermier des jeux de Bade, qui avait su, par son habileté et sa magnificence, donner à cette entreprise un éclat considérable.

TH. DE LANGEAC.

Le premier tirage de la belle et grande planche représentant la DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES AUX LAURÉATS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE *a été épuisé en peu de temps. Un nouveau tirage sur papier de Chine in-folio vient d'être mis en vente aux bureaux de* l'Univers illustré, *au prix de UN franc, envoyé* franco.

PORTRAITS LITTÉRAIRES

GÉRARD DE NERVAL

(Suite et fin [1].)

Nous n'avons pas la place pour analyser *le Chariot d'enfant*, drame étrange traduit du roi Soudraka, le poëte aux oreilles d'éléphant, que Gérard fit avec Méry, si expert dans les choses de l'Inde, que personne n'a jamais voulu croire qu'il n'y fût jamais allé. Gérard prétendait que Méry n'était qu'un ancien mouni de Bénarès, faisant son cinquième avatar dans la peau d'un Marseillais. Cette idée de la continuation des types à travers diverses formes s'accuse clairement dans le beau drame de *l'Imagier de Harlem*, dont les personnages semblent avoir existé de tout temps et se prolonger en ondulations toujours plus grandes vers l'océan des âges. Aspasie y figure en plein moyen âge, comme Hélène paraît dans le donjon féodal du *Second Faust* de Gœthe.

Dans la dernière partie de son *Voyage en Orient*, Gérard — après avoir mis en pension, chez madame Carlès, Zeynab, l'esclave couleur d'or aux cheveux bleus et à la poitrine tatouée de soleils, dont il était si embarrassé, qu'il voulait nous en faire cadeau, sachant nos idées turques à l'endroit des femmes, — partit de Beyrouth et se dirigea vers ce Liban où croissent les cèdres qui fournissaient des poutres au temple et au palais de Salomon, où dans les grottes semble se tordre encore le dragon que transperça de sa lance Monsieur saint Georges, le bon chevalier, et où l'on croit entendre Vénus pleurer sur le corps d'Adonis. Il visita les châteaux des chefs druses et maronites, semblables à des burgs du XVIII[e] siècle. Ce n'était pas seulement l'amour du pittoresque et de la couleur locale qui l'entraînait dans ces hautes et sauvages montagnes, c'était aussi le désir de se renseigner sur la doctrine secrète des Druses, religion étrange, la seule qui ne se recrute pas, qui n'admette pas de néophyte, car on est Druse de toute éternité et l'on ne saurait le devenir. Sans être bien nettement d'aucune religion, Gérard avait la curiosité et le respect de toutes, même de celles qui sont tombées. S'il était poli pour Jéhovah et pour Allah, il avait de bonnes paroles pour Jupiter et les autres Olympiens, « car, disait-il, on ne sait pas ce qui peut arriver. » Un jour, à la place Royale, debout devant la grande cheminée du salon de Victor Hugo, Gérard dissertait sur son sujet favori, mélangeant les paradis et les enfers des différents cultes avec une impartialité telle, qu'un des assistants lui dit : « Mais, Gérard, vous n'avez aucune religion ! » Il toisa dédaigneusement l'interlocuteur, et, fixant sur lui ses yeux gris étoilés d'une scintillation étrange : « Moi, pas de religion ! J'en ai dix-sept... au moins. » On pense bien qu'une pareille profession de foi termina la discussion. Personne dans l'assemblée ne pouvait déployer un tel luxe de croyances.

La religion des Druses est la dernière révélée. Son dieu Hakem, dont le nom mystique est Albar, se manifesta à lui-même et se reconnut. C'était, du reste, un personnage aussi puissant sur terre qu'il pouvait l'être au ciel. Cette éclosion de la Divinité s'opérait dans le corps du calife Hakem, commandeur des croyants et régnant au Caire quatre cents ans environ après l'hégire. Cette croyance n'admet pas les renégats d'un autre culte. Comme dit la loi : « La porte est fermée, l'affaire est finie, la plume est émoussée. » Hamza fut le prophète de Hakem, qui eut quelque peine à se faire admettre comme dieu, quoiqu'il eût la face d'un lion, une voix de tonnerre et des yeux de saphir. Hakem est un dieu à la façon de Bouddha; il apparut au monde sous plusieurs formes et s'est incarné dix fois en différents lieux de la terre, dans l'Inde d'abord, en Perse plus tard, dans l'Iémen, à Tunis, et ailleurs encore. C'est ce qu'on appelle les *stations*. Hakem doit se montrer encore une fois sous le nom du Madhi, et lady Esther Stanhope, qui, pendant son long séjour au Liban, s'était infatuée des idées des Druses, lui tenait dans sa cour un cheval tout préparé. Toutes ces mystagogies plaisaient fort à Gérard; mais, quand il alla rendre visite, dans la montagne, au cheik Saïd-Escherazy, ce n'était plus le désir de pénétrer les arcanes de la religion druse qui lui faisait donner de l'éperon à son grand cheval blanc. Il se souciait assez peu de la pierre noire et de la plante aliledji. Un nouvel amour était né dans son cœur, et il demandait au chef druse stupéfait la main de sa fille, l'attaké Siti-Saléma, qu'il avait entrevue en compagnie de Zeynab, chez madame Carlès.

1. Voir les numéros 671 à 673.



MONSEIGNEUR DUPANLOUP, évêque d'Orléans.



S. Exc. M. DURUY, ministre de l'instruction publique.

D'après des photographies de M. Pierre Petit. — Voir page 782.

N'allez pas croire que cet amour fût une infidélité à la chère mémoire. Ce type de beauté n'était pas une révélation, c'était un souvenir. A travers cette jeune fille ressuscitée et rajeunie apparaissait l'ancien amour, dont il était allé chercher l'oubli en Orient. Ces cheveux blonds, cette blancheur lactée, ce nez aquilin d'une fierté presque royale, ce sourire tendre et sérieux, il les avait déjà vus ailleurs, et, devant cette beauté connue, son cœur à peine cicatrisé se rouvrait et versait des larmes rouges. Le hasard ou la fatalité, pour nous servir d'une expression plus turque, le ramenait vers celle qu'il fuyait, et, tout joyeux de sentir battre ce cœur qu'il croyait mort, il s'écrie dans une effusion lyrique :

« En quittant la maison de madame Carlès, j'ai emporté mon amour comme une proie dans la solitude. Oh! que j'étais heureux de me voir une idée, un bruit, une volonté,



LE CHATEAU DE TAXIS, EN WURTEMBERG, d'après un dessin de M. J. Resch. — Voir page 783.



LE CHEMIN DE FER DU BRENNER, DANS LE TYROL. — VUE DU CANAL SOUTERRAIN DE L'EISACK, PRÈS DE [illegible]; dessin de M. C[illegible] Heyn. — [illegible]

quelque chose à rêver, à tâcher d'atteindre. Ce pays, qui a ranimé toutes les forces et toutes les inspirations de ma jeunesse, ne me devait pas moins sans doute. J'avais bien senti déjà qu'en mettant le pied sur cette terre maternelle, en me replongeant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans, que je me refaisais enfant au berceau du monde, jeune encore au sein de cette jeunesse éternelle ! »

Ces rêves de bonheur furent un peu tempérés par la rencontre qu'il fit sur la route d'un escarbot pareil à ces scarabées égyptiens qui portent le globe sur leur tête, lequel poussait péniblement dans la poussière une boule de fiente plus lourde que lui. Gérard vit là un présage de contrariété, de malheur, d'obstacles invincibles. Initié aux mythologies et aux superstitions de tous les peuples, chaque chose devenait pour lui un augure et prenait des sens inconnus au vulgaire. Les nombres, les étoiles, les vols d'oiseaux, les traversées fortuites d'un animal sur le chemin influaient sur ses résolutions. Comme Carlo Gozzi, le charmant auteur des *Contretemps,* il voyait dans les plus minimes accidents de la vie le travail d'esprits taquins et malicieux. Il avait lu les *Memorabilia* de Swedenborg et il connaissait les correspondances mystérieuses des rêves. Personne plus que lui ne mélangeait nos deux existences diurne et nocturne, et pour lui le songe ne différait pas de l'action. Ce fut ainsi qu'il perdit la notion du chimérique et du réel, et passa de la raison à ce que les hommes appellent folie, et qui n'est peut-être qu'un état où l'âme, plus exaltée et plus subtile, perçoit des rapports invisibles, des coïncidences non remarquées et jouit de spectacles échappant aux yeux matériels.

Quoi qu'il en soit, le présage de l'escarbot était vrai. Le cheik Saïd-Escherazy accorda bien sa fille, l'attaké Siti-Saléma, à Gérard de Nerval; la jeune fille lui donna une tulipe rouge et planta un petit arbre qui devait croître avec leurs amours; mais le mariage ne se fit pas. Une de ces pernicieuses fièvres du Hauran si funestes aux voyageurs attaqua Gérard et le força de changer d'air. Il quitta le Liban pour Constantinople, où l'air est meilleur, et, de là, voyant dans cette maladie un avertissement des puissances supérieures, il écrivit au cheik pour dégager sa parole. — Et Zeynab que devint-elle? se demande le lecteur. Elle resta dans le Liban avec Siti-Saléma, qui l'avait prise en amitié.

Ainsi finit ce petit roman oriental, moitié réel, moitié imaginaire, comme toute la vie et toute l'œuvre de Gérard. Notre poëte regretta-t-il beaucoup Saléma? Nous en doutons. Sans se l'avouer, il pensait, comme Chamfort, qu'il n'y a en amour que des commencements. Il se plaisait à disposer sa vie comme un drame. Il provoquait les aventures, arrangeait les situations, se passionnait pour l'héroïne, déployait beaucoup de ressources et d'éloquence, et, au dénoûment, il s'esquivait, soit timidité, soit lassitude, ou vague crainte de voir son désir accompli. Sans posséder l'objet aimé, il avait obtenu ce qu'il cherchait : l'émotion, l'enthousiasme, le déplacement du but de l'existence, et surtout un motif de rêverie amoureuse. Cette rêverie était tellement intense, que la réalisation n'y eût rien ajouté.

Revenu à Paris, Gérard eût bien voulu retourner en Orient; mais sa santé morale, profondément altérée, et dont il avait conscience, l'empêchait de se hasarder dans un lointain voyage, et, avec la probité délicate et scrupuleuse qui le caractérisait, il crut devoir rendre l'argent qu'il avait reçu d'un ministère pour une mission en Syrie, qu'il ne se sentait plus capable de remplir. C'est alors qu'il entreprit d'écrire un livre qui, depuis longtemps, roulait dans sa pensée et qui semblait se refuser à toute condensation littéraire. Nous voulons parler d'*Aurélia, ou le Rêve et la Vie,* une des plus étranges productions qui soient sorties d'une plume humaine. On a dit d'*Aurélia* que c'était le poëme de la Folie se racontant elle-même. Il eût été plus juste encore de l'appeler la Raison écrivant les mémoires de la Folie sous sa dictée. Le philosophe y assiste avec sang-froid aux visions de l'halluciné. Il ne les dément pas, il ne les combat pas; il les explique, il en montre le point de départ, il en suit la filiation, il en détermine les rapports avec les milieux, les circonstances, les accidents, les antériorités et les souvenirs de la veille ou du rêve. On y voit, à propos d'un amour malheureux, la lutte du pressentiment et de la volonté, de la fatalité et du libre arbitre. Les ressorts que fait mouvoir le hasard sont mis à nu et la moindre action prend une importance énorme, car un seul mouvement peut ébranler jusqu'à ses dernières limites le monde des esprits et des choses. Aux rêveries platoniques se mêlent les mystères de la cabale; aux tableaux du *Songe de Polyphile,* les visions de la *Vita nuova.* Creuzer avec sa *Symbolique* y coudoie le comte de Gabalis, et le Cazotte du *Diable amoureux* y tient la plume. Mais, vers la fin de la seconde partie, dont on a trouvé les dernières pages inachevées dans la poche du mort, la raison se trouble, le rêve se change en cauchemar. Les anges blancs de Swedenborg s'envolent pour faire place aux anges noirs et aux djinns de la démonologie orientale. La mélancolie tourne au désespoir, la fatigue à l'accablement. On entre dans cette période que les illuminés appellent le capharnaüm. La lampe, près de s'éteindre, ne jette plus que des lueurs intermittentes, éclairant à demi des fantômes grimaçants et des chimères monstrueuses qui, d'un ton somnolent, murmurent des choses oubliées, incompréhensibles ou vaguement effrayantes. On sent que le dénoûment approche et que ce dénoûment sera fatal.

En effet, avec un cordon qu'il prétendait avoir été la propre jarretière de la reine de Saba, le malheureux Gérard de Nerval termina ses angoisses, et le dernier objet qu'entrevirent ses yeux mourants fut ce corbeau qui lui était déjà apparu sur le pont du navire, quand il allait de Beyrouth à Saint-Jean-d'Acre pour demander la rentrée en grâce du père de l'attaké Siti-Saléma. Peut-être, avant d'exécuter sa triste résolution, la maxime druse, avec son inflexible rigueur, lui était-elle revenue à l'esprit :

« La porte est fermée, l'affaire est finie, la plume est émoussée. »

THÉOPHILE GAUTIER.

2 novembre 1867, jour des Morts.

OUVERTURE DES COURS POUR LES JEUNES FILLES

A LA SORBONNE.

Jeudi dernier, à une heure, avait lieu, à la Sorbonne, l'ouverture des cours d'enseignement secondaire, nouvellement institués pour l'éducation spéciale des jeunes filles. Deux cent vingt-six élèves inscrites et un grand nombre de dames avaient envahi, dès midi et demi, le vaste amphithéâtre. C'est en présence de ce brillant auditoire que M. Albert, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, a ouvert la séance par une leçon sur la littérature, dans laquelle il s'est efforcé de prouver qu'on ne saurait détacher une littérature quelconque de l'époque au milieu de laquelle elle s'est produite. Après lui, M. Hébert, professeur de géologie à la Faculté des sciences, a pris la parole pour raconter les merveilleuses révolutions du globe et la disposition des couches terrestres. Le succès remporté par les deux professeurs est du plus heureux augure pour l'avenir de ce nouvel ordre d'enseignement.

La polémique soulevée à ce sujet par Mgr Dupanloup, polémique qui a fait assez de bruit pour n'avoir pas besoin d'être rappelée ici, nous engage à donner son portrait, en même temps que celui de Son Excellence M. Duruy, le ministre de l'instruction publique à qui l'on doit l'initiative de cette belle institution.

Du reste, l'idée de M. Duruy se propage vivement. Plusieurs villes de province, telles que Limoges, Orléans, Beauvais, Auxerre, Troyes, Saint-Quentin, ont déjà ouvert de ces cours, et vingt-cinq autres villes s'occupent d'en organiser de semblables. A Paris même, voici que, suivant le mouvement imprimé, un groupe d'écrivains et de savants, assisté d'un comité de dames patronnesses, fonde encore des *cours de perfectionnement,* exclusivement réservés aux dames et aux jeunes filles. Ces cours doivent avoir lieu trois fois par semaine, du 15 décembre au 15 juin, dans la salle de concerts de M. Adolphe Sax. Parmi les noms des professeurs appelés à donner aux jeunes élèves les notions scientifiques, littéraires et artistiques qui doivent être le complément indispensable de leur éducation, nous remarquons avec plaisir celui de notre collaborateur Henry Berthoud.

Quand on songe à l'importance que doit avoir l'instruction de la jeune fille d'aujourd'hui, de la femme de demain, sur celui dont elle partagera l'existence, aussi bien que sur la jeune génération qu'elle aura à élever, on ne peut s'empêcher de témoigner aux organisateurs des nouveaux cours les plus vives sympathies.

« Ou la femme n'est pas faite pour être la compagne de l'homme, a dit M. Victor Cousin, ou c'est une contradiction inique et absurde de lui interdire les connaissances qui lui permettent d'entrer en commerce spirituel avec celui dont elle doit partager la destinée, comprendre au moins les travaux, ressentir les luttes et les souffrances pour les soulager. Laissons-la donc cultiver son esprit et son âme par toute sorte de belles connaissances et de nobles études, pourvu que soit inviolablement gardée la loi suprême de son sexe : la pudeur qui fait la grâce. »

FRANCIS RICHARD.



LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite[1].)

LA MAISON DE PILATE.

— Mon père voulait me faire rentrer à la maison de Pilate, poursuivit Gabrielle; j'ai cru qu'il perdait la raison quand il m'a dit : « Qui sait si tu ne seras pas là chez toi quelque jour? » Il a ajouté : « J'ai bien travaillé; notre Espagne est un champ fertile pour qui l'ensemence à propos. » Et d'autres choses encore que je ne comprenais pas... J'ai tant pleuré, qu'il m'a ramenée jusqu'à notre porte... Il m'a quittée en ce lieu, disant : « Ma besogne de cette nuit n'est pas terminée... »

J'étais seule dans ma chambre, faisant ma prière, quand tu m'as appelée. Je n'osais pas monter, de peur de trouver là Moghrab. Dieu veuille que je puisse rester près de toi, ma sœur, jusqu'à la fin de cette terrible nuit !

Elle se tut. Dès qu'elle ne parla plus, Aïdda tressaillit et s'éveilla de son rêve.

Elle avait mis la lampe sur sa table de travail, et demeurait immobile, les yeux fixes, les sourcils froncés.

— Terrible !... répéta-t-elle; Moghrab et Pedro Gil vont revenir...

Gabrielle se prit à frissonner sans savoir pourquoi.

— Serait-il menacé de quelque nouveau danger? balbutia-t-elle.

— Qui, lui? demanda la Mauresque.

— Lui ! répéta Gabrielle en rougissant.

Aïdda, au lieu de répondre, saisit la lampe d'un brusque mouvement, et dit tout à coup :

— Veux-tu voir comme elle est belle?

La fille de l'oidor n'imita point sa compagne. Elle ne demanda point : Qui, elle?

Elle marcha sur les traces d'Aïdda, qui gagnait d'un pas saccadé la porte de la première chambre.

Aïdda s'approcha du lit.

Inez de Guzman, pauvre charmante créature, toute jeune et toute frêle, était là, étendue sur les couvertures. Elle portait un frais et brillant costume du matin, le costume qu'elle avait pour aller au rendez-vous de Vincent de Moncade.

A deux pas du lit Aïdda s'arrêta.

Tout son corps tremblait et ses cheveux frémissaient sur son crâne.

— Si tu étais un homme, prononça-t-elle avec effort, laquelle de nous deux choisirais-tu?

— Mais elle est morte ! s'écria Gabrielle, qui voulut s'élancer.

La Mauresque la contint d'un geste impérieux.

— Laquelle?... demanda-t-elle pour la seconde fois. Regarde-la, c'est le bouton tout près d'éclore... Moi j'ai déjà bien souffert, et je suis la fleur qui va se faner demain...

— Elle est morte !... elle est morte !... répétait Gabrielle consternée.

— Tais-toi !... Sais-tu qu'il faut souffrir pour mourir?...

Elle dirigea les rayons de la lampe sur le front d'Inez. Les yeux de celle-ci frémirent, et tout son corps eut comme un léger contre-coup.

La poitrine de Gabrielle rendit un long soupir.

— Vois-tu bien qu'elle n'est pas morte? reprit l'Africaine, dont la voix avait des inflexions glaciales; mais elle mourra...

— Si l'on vient à son secours?...

— Elle mourra... nous l'avons condamnée !

Le bras fatigué d'Aïdda faiblissait. Elle déposa la lampe au chevet d'Inez.

Elle se tourna vers Gabrielle qui tremblait et dit avec un sourire où il y avait autant d'angoisse que d'orgueil :

— Il n'y a pas à le nier; elle est plus belle que moi; mais je la tiens vaincue sous mon pied... Elle est plus noble, elle est plus riche, mais elle est mon esclave... Elle est aimée, mais elle va mourir !...

— Aïdda, ma sœur ! s'écria Gabrielle, je ne t'ai jamais vue ainsi... Chacune de tes paroles fait une brûlure cuisante.

— C'est le sort du brasier... Tu as raison, je brûle... Va ! moi aussi, je mourrai... je mourrai consumée !... Des cendres à la place où était mon cœur !... Je devine l'enfer dès cette vie...

— Mais que t'a-t-elle fait, cette douce enfant?...

— Ah ! ah ! répliqua l'Africaine avec une sourde explosion, tu me demandes cela, toi ! Ne m'as-tu pas vue sourire? Ce matin encore n'ai-je pas prié Dieu?...

— Eh bien !...

— Eh bien ! je n'ai plus d'espoir et je blasphème !...

— Mais songe donc ! s'interrompit-elle avec un rire sinistre; on pleure, là-bas, dans la maison du ministre favori !... j'ai vu les larmes d'une duchesse... elles sont du sang !... Le comte-duc me parlait avec soumission, comme si j'étais la reine. « Ma fille ! ma fille !... » Ils veulent qu'on leur rende leur fille... Un roc ! entends-tu? Ils parlaient à un roc !... J'ai aimé deux fois, la sœur et le frère : la sœur comme ma mère, le frère, comme mon époux... Ils m'ont tué l'une, ils m'ont pris l'autre... Ah ! ah ! ce qu'ils m'ont fait? fille aveugle et sourde, tu me demandes ce qu'ils m'ont fait !...

Elle croisa ses bras sur sa poitrine.

— La sœur m'avait enseigné Dieu, reprit-elle en baissant la voix : le frère m'apprit la vie. Un jour que j'avais ma main dans sa main, je sentis pour la première fois mo

1. Voir les numéros 583 à 673.

cœur... J'étais déjà femme pourtant; j'avais déjà parcouru l'Europe et l'Afrique pour chercher des vengeurs... Il y avait cinq ans que je suivais, comme un chien soumis marche après son maître, celui qui avait juré d'être sans pitié, celui que vous appelez Moghrab.

— Ne s'appelle-t-il point Moghrab? demanda Gabrielle, dont la curiosité s'éveillait au milieu même de ses terreurs; n'est-il point ton père?

— Qu'importe cela? Ah! tu n'es qu'une enfant frivole... Quand je rencontrai Moncade, j'avais vingt ans. La vengeance nous appartenait à tous deux; je crus qu'en partageant la même haine, nous pourrions bercer les mêmes amours; j'espérais (j'étais folle) que je pourrais sans crime jeter quelques fleurs sur le noir sentier où s'épuisait ma jeunesse... j'aimai... Celles qui sont comme moi ont tort d'aimer...

Inez s'agita sur sa couche. Aïdda tourna vers elle un regard implacable et froid.

— Viens, dit-elle, je respire mal ici.

Elle repassa lentement le seuil et reprit sa place sur les coussins.

Tout en elle parlait de découragement profond et d'incurable souffrance.

Pendant que Gabrielle traversait la chambre pour la rejoindre, elle entendit les sanglots qui déchiraient sa poitrine.

Elle revint s'agenouiller auprès d'Aïdda et mit sa tête dans son sein.

— Tu as été ma meilleure et ma seule amie, dit-elle; je voudrais te consoler et t'apprendre les joies de la miséricorde... Sais-tu, toi qui me regardes en pitié et qui me traites d'enfant ignorante, sais-tu de quel baume le pardon remplit les cœurs généreux comme le tien?

— Le pardon! dit Aïdda, comme si elle eût prononcé un mot d'une langue inconnue.

— Écoute, reprit Gabrielle, tu as un secret qui te pèse. Mon cœur est ouvert, ma sœur chérie: partageons ton secret.

L'Africaine l'attira plus près d'elle.

— Je n'ai pas de secret, repliqua-t-elle; Séville entière saura demain la double histoire: l'injure odieuse et lâche, la vengeance terrible... Mais tu as raison, jeune fille, il faut que je parle... Parler trompera ma torture... Ton âme est bonne, tu me plaindras...

— Moi! moi! s'interrompit-elle révoltée; mon supplice m'a donc brisée à ce point que j'ai besoin de compassion!

Gabrielle posa ses lèvres sur ce pauvre front ardent et si fier.

— Ce fut le serment d'un grand d'Espagne, commença la Mauresque avec une singulière emphase; les prêtres crièrent au sacrilége, mais Dieu fit les âmes des gentilshommes avec l'étincelle de ses foudres... Un hidalgo est le gardien de son honneur... Honte à qui dira qu'Hernan de Moncade, premier marquis de Pescaire, ne fit pas son devoir!

Une fois, par une nuit triste comme celle-ci, Gabrielle, je t'ai raconté cette sombre histoire pendant que l'ouragan hurlait dans l'air et que les tonnerres lointains éveillaient l'écho des montagnes. Tu sais le crime odieux et sans nom du favori de Philippe IV; tu sais que Blanche de Moncade revint au palais de ses pères pour mourir.

Tu sais que le vieux soldat Hernan, marquis de Pescaire, dit: « La terre sainte ne s'ouvrira point pour ma fille morte avant l'heure de la vengeance. »

Et tu m'as avoué souvent depuis, fillette craintive, que tout ton corps frissonnait en passant sous les hautes murailles de la maison de Moncade, ce palais des muettes et inconsolables douleurs.

C'était fête, hier soir, dans cette demeure en deuil.

Grande fête. C'était la fête attendue depuis de longues années.

La fête de la vengeance!...

Aïdda poursuivit ainsi son récit:

— Il est là-bas, dans la maison de Moncade, vieille comme la monarchie espagnole et plus noble que le palais de César, il est une chambre retirée où la lumière du jour ne pénètre jamais.

L'air du dehors n'y vient point, non plus que les vulgaires bruits de la vie. Les fenêtres en sont murées. Deux portes y donnent accès: l'une communique avec la retraite du père de Blanche, l'autre avec les appartements de son frère.

Depuis des années, les deux Moncade, le père et le fils, ne se voient que là.

C'est la chambre de la morte, c'est la chambre où elle souriait autrefois, jeune, belle, heureuse et comblée de tous les dons que Dieu peut prodiguer à sa créature préférée.

C'est la chambre où elle attend aujourd'hui sa sépulture chrétienne.

Rien n'y fut changé depuis l'heure où Blanche de Moncade rendit le dernier soupir. Le missel est ouvert à la page qui contient la prière du matin; l'aiguille est prête pour achever la broderie commencée; les mules de drap d'or attendent sur le tapis; la harpe seule a détendu ses cordes qui toujours garderont le silence.

Les cierges brûlent la nuit et le jour.

Blanche est couchée sur son lit, dans ses habits de cour. La première fois que je l'ai revue, il m'a semblé que le temps s'était arrêté ou que je m'éveillais d'un rêve. Elle me souriait, elle m'appelait. Blanche, ma mère et ma sœur! Blanche, ma marraine chérie! Je tendis mes deux bras, trompée par le mensonge de cette morte qui semblait vivre. Helas! les bras de Blanche ne se soulevèrent point, et ses mains de cire, croisées sur sa poitrine, ne purent desserrer leurs doigts qui tenaient Jésus crucifié...

Je restai agenouillée dans cet étrange tombeau. Combien de fois l'illusion ne revint-elle pas bercer ma tristesse! Combien de fois ne vis-je pas ces lèvres immobiles remuer, et ces yeux fixes tourner vers moi leur regard!

Ils vinrent tous deux, les Moncade, le père et le fils, tous deux en deuil, dans ce réduit tendu de blanc. Le jeune homme et le vieillard se donnèrent la main en silence. Ils prièrent ensemble. Quand ils se relevèrent, moi je dis:

— L'heure de la vengeance est bien lente à sonner!

Le vieillard baisa les mains décolorées de la morte, puis il me répondit:

— Les années ont passé, tu as raison, jeune fille. La vengeance tarde, mais elle approche. Son pas est lent, son pas est sûr... Blanche avait dix-sept ans: ne fallait-il pas attendre que l'autre eût dix-sept ans aussi?...

J'eus froid jusqu'au fond de mon cœur, car un mot me suffit, à moi, quand il s'agit de vengeance. Je comprenais. Il y avait en moi de l'admiration et de l'horreur. Toi, Gabrielle, comprends-tu?

— Je tremble, répliqua la fille de l'oidor, mais je ne comprends pas.

— Elles sont belles, poursuivit le vieux Moncade, elles sont pleines, les heures de cette austère attente. L'arrêt est porté. Le cœur blessé se repose dans la pensée du juste châtiment... Il a suffi d'une nuit pour blanchir cette noire forêt qui couvrait mon crâne et faisait dire aux gens de cour: « Moncade ne sait ni jouir ni souffrir... » J'attends depuis cette nuit-là... C'est un breuvage ardent et divin que la vengeance, mais il n'a toute sa saveur enivrante que si le cœur patient lui donne le temps de refroidir... Dans un des plateaux de la balance, il y avait l'honneur et la vie de cette vierge à la beauté angélique: fallait-il mettre dans l'autre plateau une chétive enfant, et, par trop de hâte, manger en herbe la riche moisson de haine!... J'ai l'âge de n'être plus prodigue. Il me faut le même poids de honte, le même poids de bonheur et d'honneur. La victime est marquée, jeune fille. Je la connais; elle est à moi, on me l'élève. Il m'est arrivé d'aller la voir passer toute brillante et souriante dans nos promenades ou dans nos fêtes.... Moi, l'homme du deuil éternel, j'ai affronté ces joies pour contempler ma vengeance, qui grandit et mûrit comme un beau fruit sur l'arbre... Et j'ai été content de moi, entendez-vous, car, je le jure sur la gloire de mon nom, je n'ai ressenti dans mon cœur ni regret, ni pitié.

— Tu frissonnes, Gabrielle! Est-ce à dire que tu as compris?

— Il y a en moi je ne sais quelle horreur poignante, répliqua la blonde fille de Pedro Gil, mais je n'ai pas compris encore.

Un rayon de lune frappait obliquement les carreaux de la fenêtre entr'ouverte et glissait jusqu'au visage d'Aïdda. Ses yeux profonds brûlaient parmi la pâleur de sa face, son front s'inspirait. Il y avait autour d'elle comme une atmosphère de merveilleuse et terrible poésie.

— C'est beau, reprit-elle de cette voix qu'on a dans les rêves, c'est beau et c'est grand un cœur capable de savourer ainsi, sans hâte ni faiblesse, la coupe pleine de la vengeance!... Je vois encore la tête calme et noble du Moncade, et j'entends le son grave de sa voix... Celui-là sait haïr, celui-là est un vrai Castillan!...

Et cependant elle entrait dans la vie, la fille du comte-duc, — un ange! — Des cheveux noirs comme les miens, des yeux bleus comme l'azur de ta prunelle... Que de joies! que de triomphes! La cour, autour d'elle, c'était un cercle de sourires... Je te dis que c'est beau une vengeance gigantesque cachée sous cette montagne de fleurs!

Moi aussi, je l'ai vue; moi aussi j'ai suivi les radieux progrès de sa jeunesse.

Et je revenais dans la chambre de la morte, et je disais à Blanche, immobile et muette sur son lit funèbre:

— Sœur, il sera bientôt temps!

XVII.
Le talion.

Un poids navrant oppressait la poitrine de Gabrielle.

— Je ne sais, je ne sais, fit-elle avec détresse, mais si Blanche de Moncade, qui t'a tenue par la main pour te guider jusqu'au sanctuaire du vrai Dieu, si Blanche de Moncade, ta marraine, est une sainte dans le ciel, son regard doit se détourner de toi...

— Dieu châtie, répliqua l'Africaine; ceux qui se vengent sont les instruments de la justice de Dieu... Du haut du ciel, Blanche nous regarde!... Elle attend comme nous! Mais tu n'as pas compris, jeune fille, car moi-même je n'avais pas deviné.

Un soir, Hernan de Moncade dit à son fils:

— C'est le jour de sa naissance: elle a l'âge qu'avait Blanche; elle a dix-sept ans.

J'eus un frisson dans les veines, cette fois. Vincent de Moncade et moi, nous nous aimions.

Vincent ne répondit pas. Le vieillard reprit:

— Moncade, tu as juré.

Vincent de Moncade se mit à genoux: je l'entendis qui murmurait:

— Ayez pitié de moi, mon père!

J'eus honte pour mon amant. Je l'accusai de lâcheté dans mon cœur.

— Tu as juré, dit pour la seconde fois le vieillard; relève-toi!

— Mon père, reprit Vincent, si vous voulez, je repousserai du pied ces vaines prudences des conspirateurs, j'irai tête levée jusqu'à cet homme, et je le provoquerai en combat singulier.

— Ce n'est pas assez, Moncade, dit le vieillard; relève-toi, tu as juré.

— Mon père, mon père! s'il le faut, je renoncerai à l'épée, arme des gentilshommes... je prendrai le poignard des vengeurs et je frapperai!

— Ce n'est pas assez, Moncade!

— Voulez-vous des tortures, mon père?... J'apprendrai le métier de bourreau...

— Je ne veux pas de torture!... Le vrai supplice est celui de l'âme... Moncade, relève-toi!

— Mon père!... écoutez-moi, mon père!... Je m'introduirai dans le palais du traître comme un bandit, j'entrerai dans la chambre de sa fille et je la percerai de mon couteau pour avoir le droit de mourir!

Le vieillard mit la main sur l'épaule de son fils et dit:

— Moncade, ce n'est pas assez!

Gabrielle essuya la sueur froide qui coulait de son front.

Aïdda poursuivit, droite maintenant sur ses coussins, la parole libre et le regard clair:

— Vincent se releva et ne prononça plus un seul mot. Le vieillard, au contraire, continuait:

— Mesure pour mesure; je veux ma dette intégralement payée. Que parles-tu d'épées et de poignards? nous avons le choix des armes: nos pères prenaient-ils un doigt pour un bras, une dent pour un œil?... Tu t'es chargé du talion, tu as juré; j'ai marqué l'heure: elle est sonnée, marche!...

Cette fois, Gabrielle, je comprenais. Comprends-tu?

— Horrible! horrible! balbutia la fille de l'oidor.

— Terrible, c'est vrai, mais juste. Poids pour poids dans le mal comme dans le bien: c'est la loi... Seulement j'eus une défaillance dans le cœur; j'aimais: je songeai à cette jeune fille si belle; je fus jalouse: j'eus peur.

Le vieux Moncade avait attiré Vincent dans ses bras; il lissait ses grands cheveux noirs comme une mère tendre caresse sa fille en la parant.

— Dieu t'a fait beau, murmura-t-il, mon fils, mon espoir... tu sais le chemin qui conduit au cœur des femmes... Elle est jeune et sans défiance...

— Horrible! horrible! répéta Gabrielle qui se rejeta en arrière, indignée et révoltée.

— Tu as compris? dit froidement Aïdda.

— Don Vincent de Moncade n'accepta pas, s'écria la fille de l'oidor; il ne put pas accepter cette mission d'infamie!

— Don Vincent de Moncade refusa en effet. Le vieillard sortit la menace à la bouche, et laissant sa malédiction suspendue sur la tête de son fils préféré... mais j'étais là.

— Toi! dit Gabrielle avec une épouvante nouvelle; toi, Aïdda!

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHATEAU DE TAXIS

La résidence princière de Taxis, à vingt-cinq lieues de Stuttgard, est située près du village de Neresheim, sur la frontière orientale de Wurtemberg. Le château s'élève sur une hauteur. On l'appelait autrefois *Trugen kofen*, du nom du bourg qui lui est attaché. Depuis, il s'est considérablement accru, notamment d'un parc qui en rend le séjour délicieux pendant l'été. Le roi Guillaume de Wurtemberg donna au château son nom de Taxis en 1819.

Après la mort de la femme du dernier chef de la famille, une princesse de Mecklembourg-Strélitz, cette belle résidence fut longtemps abandonnée. Il servait seulement de pied-à-terre au prince régnant pour ses chasses; mais après le mariage de Maximilien avec la princesse Hélène, fille du duc de Bavière et sœur de l'impératrice d'Autriche, le château de Taxis reprit une vie nouvelle.

De nouveaux travaux y furent alors exécutés sous la direction du professeur Folz, de Munich. Le vieux château et le nouveau furent réunis par une galerie demi-gothique et demi-renaissance. Un jardin d'hiver, des serres, des écuries nouvelles, un théâtre, de magnifiques salons remplis de sculptures et de peintures de maîtres ont fait du château de Taxis une habitation hors ligne. Près de l'ancien château, une fosse contient plusieurs ours appartenant aux plus belles espèces. Le parc, qui fait surtout l'admiration des visiteurs, est construit dans le vieux goût français, avec des temples, des ermitages, des grottes, des chalets, des kiosques et des jets d'eau sans nombre. Celui qui restaura cette superbe résidence n'en a malheureusement pu jouir, car il est mort à Regensbourg, le 26 juin, dans sa trente-sixième année.

L. DE MORANCEZ.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Gymnase: *Miss Suzanne*, comédie en quatre actes de M. Ernest Legouvé. MM. Arnal, Landrol, Pierre Berton; Mmes Pierson, Chaumont, Pasca, Fromentin, Barataud, Angélo. — Comédie française: reprise du *Mari à la campagne*. — MM. Coquelin, Leroux, Talbot: Mmes Jonassain, Édile Riquer, Dinah-Félix, Emma Fleury, Rose Deschamps, Lloyd. — Opéra-comique: début de M. Gaillhard dans *Le Songe d'une nuit d'été*.

M. Ernest Legouvé a son coin à lui dans la littérature dramatique. Il pourrait se dispenser de signer ses comédies: par de certains côtés qui lui sont personnels, elles le trahiraient bien vite. C'est d'abord la glorification du travail,



LE CHATEAU MARGAUX.





LE CHATEAU MEURSAULT.

D'après des photographies. — Voir page 787.

du talent ou du génie, qu'ils se rencontrent en haut ou en bas de la société, chez l'homme du monde, chez l'artiste ou chez l'ouvrier. Cette idée, éminemment démocratique, vous la trouvez en saillie dans *les Doigts de Fée*, dans *Béatrix*, dans *un Jeune Homme qui ne fait rien*, dans *Par droit de Conquête*, et vous la verrez tout à l'heure reparaître dans *Miss Suzanne*. Le libéralisme de M. Legouvé n'a rien d'ailleurs d'exclusif ni d'intolérant. Ce qu'il demande à l'aristocratie, ce n'est pas une abdication, c'est une transformation; c'est le sacrifice de ses préjugés de caste aux principes de la fraternité et de la solidarité humaines, en même temps qu'une intelligence plus vive de l'esprit nouveau, une participation plus active au mouvement de la civilisation moderne. Pour mieux poser la question, il aime à choisir ses héros dans chacun des deux camps, à les mettre en présence et à dénouer la lutte par une alliance conclue sur la double base de la raison et du sentiment, de l'estime et de la passion. Aussi peut-on dire que dans les pièces de M. Legouvé, ce n'est pas seulement Arthur qui épouse Henriette, c'est un principe qui en épouse un autre.

Vous voyez tout de suite la distance qui sépare, quoi qu'on ait dit, le théâtre de M. Legouvé de celui de Scribe. Paradoxe ou vérité, l'idée importait peu à Scribe, pourvu qu'elle lui fournît des situations. Au besoin, une aventure lui suffisait. A M. Legouvé il faut de toute nécessité une thèse morale, philosophique ou sociale à soutenir. Où vous reconnaîtrez encore la personnalité de M. Legouvé, c'est dans son respect pour la femme. Ses figures de jeune fille sont des modèles de pureté, de grâce décente et de vertu aimable. Les créatures déchues n'apparaissent dans son œuvre qu'en



XERES DE LA FRONTERA, d'après une photographie. — Voir page 787.



INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD DÉLIBÉRANT SUR LE SORT D'UN PRISONNIER BLANC, d'après un dessin de M. Darley, de New-York. — Voir page 787.

passant et seulement comme repoussoir. Son théâtre, essentiellement sain et honnête, n'admet rien qui trouble les esprits ou inquiète les consciences. Il n'est pas jusqu'aux faiblesses mêmes de ses personnages qui n'aient pour point de départ un sentiment noble et généreux. De là cet intérêt sympathique qui plane sur toutes les comédies de M. Legouvé, et qui vient encore d'assurer le succès éclatant de *Miss Suzanne*.

Suzanne Villeneuve est une fille du peuple. Son père, simple ouvrier sculpteur, est parvenu, à force de travail et peut-être de génie, à se faire un nom parmi les artistes. Dans les rudes commencements de sa carrière, la pauvreté l'a obligé de se séparer de Suzanne et de la laisser partir pour l'Amérique. Pendant ces douze années de séparation, la jeune fille a travaillé de son côté, et elle revient en France mettre à profit l'instruction qu'elle a puisée dans une des premières pensions de New-York.

Un type charmant et original que celui de miss Suzanne, — c'est ainsi qu'on appelle la nouvelle débarquée. — La sagesse et l'enjouement, la liberté d'allures, la franchise, la cordialité, unies à la modestie, à la pureté, au ferme sentiment du devoir. — Les dangers que peut rencontrer une jeune fille qui court le cachet dans les rues de Paris, elle ne l'imagine même pas. Elle ne suppose pas qu'elle puisse être insultée, et nous-mêmes nous partageons sa sécurité lorsque nous voyons cette figure si ouverte et si loyale, ce regard si clair et si pur, ce je ne sais quoi de digne et de fier qui commande le respect.

Du premier coup, miss Suzanne a fait la conquête de la famille Tavernier — du colonel Tavernier d'abord, un vieux troubadour à la retraite, et, ce qui vaut mieux, de Mme Tavernier et de sa fille Édith. Mme Tavernier, qui raffole, à la lettre de la jeune institutrice, l'a adressée, pour des traductions d'anglais, à une de ses amies, la comtesse de Brignolles. La grande dame se présente chez le sculpteur, et le hasard lui amène là une rencontre terrible.

Une femme, dont la toilette excentrique et les manières dégagées ne révèlent que trop la condition sociale est venue marchander le chef-d'œuvre du sculpteur, un riche buffet admiré à l'Exposition universelle. Dans cette femme, la comtesse a reconnu la maîtresse de son fils, une drôlesse qui ne se contente pas de le ruiner, mais qui vise encore à l'attirer dans les liens d'un mariage déshonorant. Par une de ces abnégations sublimes qu'inspire l'amour maternel, la comtesse ne craint pas d'humilier son orgueil devant la courtisane. Elle se jette à ses pieds, elle la supplie de lui rendre son fils. — Quel sacrifice exigez-vous de moi en échange? Vous plaît-il que je vous donne le bras en public, que je vous reçoive dans ma loge à l'Opéra? — Ici je trouve la scène excessive: à force d'insistance, elle dépasse la mesure, et pour parler clair, les points sur les *i*, comme on dit vulgairement, me paraissent de trop.

Une autre critique — et c'est la seule avec celle qui précède — me reste à adresser à M. Legouvé.

Le sculpteur, en apprenant le nom de la femme qui se présente pour acheter son chef-d'œuvre, refuse de le lui vendre, malgré le bon prix qu'elle lui en donne. Ces scrupules de Spartiate me semblent encore immodérés. Je pourrais nommer des artistes fort honnêtes, — je parle des plus haut placés, — qui ne se sont pas crus déshonorés pour avoir decoré de leurs pinceaux les hôtels de dames qui ne valaient pas mieux que Mlle Laurence, — et personne que je sache ne leur a jeté la pierre.

Et puis, vous n'avez pas songé, excellent Villeneuve, que, quelque jour, votre drôlesse aurait le dernier mot et que, pour peu qu'elle eût envie de votre buffet, elle le rachèterait en vente publique ou même trouverait le moyen de se le faire donner gratis.

Humiliée par le sculpteur, la courtisane a pris sa revanche sur la grande dame : elle est restée inflexible à ses prières.

Mais Mme de Brignolles a vu Suzanne : elle a subi, elle aussi, le charme de ses grâces et de ses vertus. Et pourquoi n'agirait-il pas aussi sur Paul? Qui sait s'il n'y aurait pas là un dérivatif à son indigne passion? A cette pensée qui vient traverser son esprit, Mme de Brignolles se raccroche comme à une branche de salut. Suzanne sera la sauvegarde, le paratonnerre, l'antidote; et la comtesse s'empresse d'attirer la jeune fille chez elle, et, dans son égoïsme maternel, elle s'inquiète peu des dangers que peut faire courir à la pauvre enfant un commerce de tous les jours avec un jeune homme de vingt-huit ans, beau, séduisant, et officier de cavalerie par-dessus le marché.

L'instinct de Mme de Brignolles ne l'a pas trompée. Le jeune homme se détache peu à peu de son ancienne idole, et le dernier feu de sa passion s'éteint à la suite d'un duel provoqué par une impertinence de sa maîtresse, qu'il a surprise au bras d'un autre. Désormais il est tout entier à Suzanne. Celle-ci, de son côté, n'a pas tardé à se laisser prendre à ses protestations ardentes. Sa loyauté ne lui permet pas de suspecter celle de l'homme à qui elle a donné son cœur, et lorsque Marthe, sa jeune tante, lui demande s'il est vrai qu'elle aime M. de Brignolles : « — Pourquoi ne l'aimerais-je pas, lui répond-elle, puisqu'il m'aime; et s'il m'aime, pourquoi ne m'épouserait-il pas? »

Ce raisonnement d'une âme ingénue ne rassure Marthe qu'à moitié. Elle a de l'expérience, malgré ses vingt-cinq ans, cette petite Marthe, une de ces laides charmantes de la famille de Philiberte. Se croit-elle aussi laide qu'elle affecte de le dire à chaque instant? Je serais tenté d'en douter et voir là plutôt un raffinement de coquetterie. Pour être sincère, elle insiste trop sur les imperfections de son physique, tout en ayant l'air d'en prendre son parti. Mais l'abandon relatif auquel elles la condamnent ont doublé sa perspicacité à l'endroit du sexe fort. L'opinion qu'elle a des hommes est des plus mauvaises. Elle retournerait volontiers contre eux le « perfide comme l'onde » de Shakspeare. Et voilà pourquoi elle ajoute moins de confiance aux protestations de M. de Brignolles qu'aux bruits venimeux que la maîtresse délaissée a fait courir sur les relations de son ancien amant avec la jolie quakeresse.

Miss Suzanne n'entend pas rester sous le coup de cette infamie, et lorsque M. de Brignolles paraît, elle l'interroge à brûle-pourpoint :

— Est-il vrai, comme on le dit, que vous ayez voulu faire de moi votre maîtresse.

— C'est vrai, répond le jeune comte et, ce qui ne l'est pas moins, c'est que je veux faire de vous ma femme.

La scène est nette, vive, bien traitée, et l'on y reconnaît la main de l'auteur de *Louise de Lignerolles*.

Fidèle à sa parole, le jeune comte va loyalement demander à sa mère de l'unir à miss Suzanne. Mais la comtesse s'aperçoit qu'elle n'a évité un écueil que pour tomber dans un autre. Une pareille mésalliance! Un Brignolles-Montluçon épouser la fille d'un sculpteur! Son orgueil patricien se revolte, ses ambitions déçues se soulèvent. Elle refuse son consentement : ni larmes ni prières ne peuvent la toucher. Elle ne cède que devant les menaces de son fils qui jure de se séparer d'elle et de briser sa carrière. Rien ne s'oppose donc plus au mariage... rien que la volonté de Suzanne. Trop fière pour entrer dans une famille qui ne veut pas d'elle, la jeune plébéienne refuse à son tour, et pour rendre tout retour impossible, elle donne sa main à un élève de son père, un brave garçon nommé Joseph Dupont, qui l'aime en secret. Le capitaine, désespéré, part pour l'Afrique, où il va se faire tuer.

Heureusement M. Legouvé ne lui en laisse pas le temps. Le dernier acte réunit ensemble tous les personnages dans la maison que possède près de Dieppe le colonel Tavernier. Les calomnies de Mlle Laurence vont toujours leur train : elles viennent relancer la pauvre Suzanne jusqu'au foyer hospitalier où elle s'est réfugiée. On ne se gêne pas, dans les causeries de la plage, pour l'accuser d'avoir pris, d'accord avec la grande dame, la succession de la cocotte. Joseph lui-même, le pauvre ouvrier, refuse d'épouser une femme flétrie. De bouche en bouche, le bruit infâme est arrivé jusqu'aux oreilles du père, et, fou de douleur, il vient demander compte à Mme de Brignolles de l'honneur de sa fille. Suzanne s'est renfermée jusque-là dans le silence : elle avait revu le capitaine résigné à épouser Édith, elle avait refoulé ses émotions, elle avait résisté aux prières, aux supplications, aux reproches du jeune comte; mais devant le désespoir de son père, elle éclate enfin, elle adjure Mme de Brignolles de la justifier, elle lui demande de quel nom il faut appeler la situation qu'elle lui a faite. — Du nom de crime, répond Mme de Brignolles : ce crime, je l'avoue, et je veux le réparer. Miss Suzanne, consentez-vous à m'appeler votre mère? — Dénoûment heureux et désiré qui, du même coup, comble de joie le jeune sculpteur; car celle qu'il aimait ce n'était pas Suzanne : c'était Marthe, la jolie laide; et ainsi se trouve justifié certain proverbe populaire imaginé pour la consolation des exceptions du beau sexe.

Il ne faudrait pas juger la pièce de M. Legouvé sur cette analyse sommaire qui n'en est que l'ossature et le squelette. J'ai laissé de côté, sans même les indiquer, des détails délicats et ingénieux, des scènes étincelantes de gaieté et d'esprit, des personnages finement observés et taillés en plein drap de comédie. Il y a là surtout une figure de vieux galantin, genre troubadour, panaché des lauriers de Mars et des myrtes de Vénus, qui a obtenu un succès de fou rire. L'audace des situations est sauvée à force d'habileté, les écueils sont franchis sans qu'on s'en doute : partout éclate un talent sûr de lui-même et passé maître dans l'art de manier les ressorts de l'intérêt dramatique.

L'excellente troupe du Gymnase a vivement contribué pour sa part au succès de M. Legouvé. A part Mlle Delaporte, tout l'état-major avait été convoqué, Arnal en tête, qui n'a jamais été plus charmant, plus jeune, plus entraînant de verve spirituelle que dans sa nouvelle création du colonel Tavernier.

Landrol a merveilleusement habillé son personnage. On reconnaît en lui l'enfant du peuple, le soldat du travail qui a porté la blouse avant l'habit, qui a conquis ses grades à force de labeur et d'intelligence. Il a droit aussi à des éloges pour la manière dont il a joué sa scène dramatique du dernier acte.

Berton, toujours élégant, a besoin de s'animer un peu. La distinction n'exclut pas la chaleur.

Le rôle de miss Suzanne exigeait des qualités de composition que l'on aurait pu craindre de ne pas trouver chez Mlle Pierson. L'actrice ici a dépassé mon attente. Elle nous a donné un type délicieux de vaillance, de fermeté, de grâce résolue qui réalise en perfection l'idéal de la jeune puritaine, étrangère aux mensonges de la civilisation et à l'hypocrisie des mœurs de l'ancien monde. Mlle Pierson s'est révélée en cette circonstance véritablement comédienne.

J'ai souvent reproché à Mme Chaumont sa vulgarité, son sans-façon, la gaminerie de son geste et de ses intonations. Ces défauts, que peut-être il ne tient pas à elle de faire disparaître, sont rachetés cette fois, et au delà, par la malice, le brio, le naturel, la mutinerie piquante qu'elle prête à la *laide* de M. Legouvé. Le charme qu'elle y met rend le dénoûment plus que vraisemblable. Et pourtant je persiste à croire que le cadre de son talent n'est pas le Gymnase. Si j'étais directeur du Palais-Royal, rien ne me coûterait pour enlever Mme Chaumont à M. Montigny.

Mme de Brignolles est un peu parente de Mme Aubray. Mme Pasca la represente avec la même autorité, la même énergie et ce je ne sais quoi d'étrange qui fait d'elle une actrice à part.

Mme Fromentin fait applaudir dans le rôle de Mme Tavernier ses qualités sympathiques, et Mlle Barataud dans celui d'Édith, sa gentillesse et son ingénuité.

Le personnage de Laurence servait de début à Mlle Angelo, la « transfuge » de la Comédie française. Sa beauté y a fait sensation. Elle a joué sa scène, la seule qu'elle ait dans la pièce, avec un excellent ton de comédie. Peut-être aurait-elle pu montrer un peu plus de souplesse et de laisser aller. Mais il n'est pas donné à toutes de représenter une cocotte au naturel.

~~~ Le Théâtre-Français vient de reprendre ces jours derniers *le Mari à la Campagne*, une aimable comédie, qui date déjà d'une vingtaine d'années. Est-ce bien comédie qu'il faut dire? Oui, si nous n'envisageons que la donnée. Montrer quel intérêt il y a pour une jeune femme à entourer son mari des plaisirs permis et à le soustraire ainsi aux distractions illegitimes du dehors, c'était là une idée heureuse, pratique et faite pour séduire un auteur dramatique du tempérament de Picard et d'Alexandre Duval. Sans être à leur hauteur, Bayard et son collaborateur de Wailly étaient assez en fonds de gaieté, d'esprit et d'observation, pour tenter l'entreprise. Elle a réussi, comme on sait, et *le Mari à la Campagne* a pris au répertoire une place honorable parmi les œuvres de second ordre.

La pièce amuse et les trois longs actes dont elle se compose se font entendre sans fatigue. Ce qui fait défaut, c'est le côté littéraire. La langue qu'on y parle ne sort pas d'une honnête médiocrité : les moyens employés sont ceux du vaudeville plus que de la comédie. Le personnage de Mme de Nohant est indécis : il serait difficile de savoir à quel monde appartient cette dame qui admet dans son intimité le premier venu. Mais la pièce est bien faite : elle fourmille de situations plaisantes : les rôles du mari et de M. Mathieu sont vivement traces, et sur tout l'ensemble règne une verve inépuisable qui entraîne le spectateur et ne lui laisse pas le temps de la critique.

Coquelin fait merveilleusement ressortir les deux faces de son personnage. Au second acte, il est étincelant de gaieté, de brio et d'entrain. C'est Régnier lui-même lorsqu'il créa ce rôle, qui fut un des grands succès de sa carrière.

Leroux joue avec une distinction chaleureuse le complice du mari. Dans le cafard à la douillette puce, Talbot s'est heureusement inspiré de la grande tradition de Provost.

Mlle Jouassain est excellente : elle accentue, avec une rare vigueur, les fureurs comiques de Mme d'Aigueperse, la terreur du logis. — Mlle Édile Riquer, très-séduisante en ses atours puritains, l'est encore plus lorsque, affranchie de l'influence de Mme d'Aigueperse et de M. Mathieu, elle se livre tout entière au bonheur d'aimer et d'être aimée. — Mmes Emma Fleury et Rose Deschamps, qui se partagent le rôle de la jeune fille, arrivent par des qualités differentes à un égal succès. — Mlle Dinah-Félix n'a que quelques répliques. Par l'esprit et la finesse qu'elle y met, elle leur donne la valeur d'un véritable rôle. Il ne faut pas oublier non plus Mlle Lloyd, toute charmante de grâce et d'élégance dans Mme de Nohant et qui fait regretter que la richesse du personnel de la Comédie française ne lui permette pas de se montrer plus souvent.

~~~ M. Gailhard, qui vient de débuter à la salle Favart dans *le Songe d'une nuit d'été*, est un des plus brillants élèves du Conservatoire. Il a obtenu les trois prix de chant, d'opéra et d'opéra-comique. Il est élève de Révial, comme Mlle Derasse, comme Mlle Brunet-Lafleur, engagée aussi à l'Opéra-Comique et dont j'ai signalé ici même le beau concours dans *Othello*. Gailhard a une voix superbe, en dehors, égale dans tous les registres et dont il joue déjà comme un maître: et lorsqu'on pense que ce *gaillard*-là n'a pas encore vingt ans, il est permis, sans trop s'avancer, de lui prédire un magnifique avenir.

Gailhard a déjà l'habitude de la scène. Il y est comme chez lui. Pour être juste, il faut dire qu'il a tout emprunté à Crosti son chef d'emploi, — le ventre, le costume, le geste et les intonations. Il commence par imiter les bons modèles, et il a raison : l'originalité lui viendra plus tard.

~~~ La semaine qui vient de s'ouvrir s'annonce richement : au Théâtre-Français, la pièce nouvelle de M. Laya; au Théâtre-Lyrique, *Cardillac*; au Châtelet, *Gulliver*; voilà pour le chroniqueur des théâtres du pain sur la planche.

GEROME

LE CHEMIN DE FER DU BRENNER

Nous publions aujourd'hui une des vues les plus pittoresques de ce magnifique chemin de fer du Brenner, qui a été inauguré l'été dernier, et dont les gigantesques travaux d'art ont mérité une admiration générale. La nouvelle voie du Brenner traverse, comme on sait, les plus merveilleux paysages du Tyrol allemand; et, quant à present, elle est, de toutes les lignes ferrées du monde, celle qui atteint, audessus de la mer, le degré d'altitude le plus considérable. En jetant les yeux sur notre gravure, on peut se faire une idée des efforts auxquels les ingenieurs ont dû se livrer pour triompher des obstacles qu'ils encontraient à chaque pas : aussi peut-on dire que, pour mener l'œuvre à bonne fin, la science moderne a dû recourir à toutes ses ressources, et que, nulle part peut-être, elle ne s'est affirmée d'une manière plus grandiose ni plus saisissante.
~~~

Nous ne pouvons mieux faire, du reste, que de prier nos lecteurs de vouloir bien se reporter à la très-intéressante description que notre collaborateur Gérôme a faite du chemin de fer du Brenner dans le numéro du 5 octobre dernier, page 626.

H. VERNOY.

CRUS CÉLÈBRES

Nous n'écrivons pas *les* crus célèbres : ce serait un monde; mais seulement crus célèbres, attendu qu'il ne s'agit que de trois d'entre eux, dont un artiste a eu l'idée de dessiner le lieu de naissance. Il nous montre le berceau du château-margaux, ceux du château-meursault et du xérès.

A vrai dire, les deux premiers peuvent être regardés comme les deux plus fameux échantillons des côtes françaises en bordeaux et en bourgogne, en vin rouge et en vin blanc. Meursault est situé dans la Côte-d'Or, à peu de distance de Beaune. Son vin blanc est suave et spiritueux. Il prend avec l'âge une teinte ambrée à laquelle il doit son surnom de *goutte d'or*, et qui n'altère en rien son fin parfum ni sa limpidité.

Margaux est un village de neuf cents habitants, à dix kilomètres à l'est de Castelnau-de-Médoc, dans le département de la Gironde. Son délicieux vin rouge tient la tête des médocs. On a souvent attribué la difficulté qu'on a de s'en procurer à ce que la récolte en était acquise en totalité, plusieurs années à l'avance, par divers souverains d'Europe : entre autres par l'empereur Napoléon, l'empereur de Russie, le roi de Prusse et notre saint-père le Pape; mais le fait est qu'il n'y a aucune foi à ajouter à ces prétendus accaparements, et que tous ceux à qui leurs moyens le permettent peuvent faire leurs achats à coup sûr, et aussi considérables qu'il leur plaît, à l'époque des vendanges. Plus tard, sans doute, il n'est pas improbable qu'il ne se fasse des substitutions et des mélanges pour suffire aux besoins de la consommation. S'il fallait en croire certaines méchantes langues, il ne se vendrait pas, en France et à l'étranger, moins de cent fois autant de château-margaux et de château-lafitte qu'il ne s'en récolte. Nous ne donnons, bien entendu, ce chiffre que sous toutes réserves.

Quant au xérès, il est certain que l'Angleterre à elle seule en consomme annuellement beaucoup plus que l'Espagne n'en peut raisonnablement donner. Le xérès est un des plus fameux produits de l'Andalousie. La ville de Xérès, qui lui donne son nom, est située un peu au nord de Cadix, dans une belle campagne qu'arrose le Guadalete. La ville est grande, agréable, jolie. Ses rues, quoique sinueuses, sont larges et bien pavées. Elle se présente d'une façon très-pittoresque au voyageur qui arrive par la route de Cadix. Les collines environnantes sont couvertes de vignes et d'oliviers. Le vin de Xérès a, dans la nouveauté, la couleur et le goût du champagne. En vieillissant, il devient jaune et prend du corps. On en connaît deux espèces : le *pajarete* ou *pacaret*, qui est doux, et le *xerès secco*, un peu amer et stomachique.

HENRI MULLER.

LES INDIENS DE L'AMÉRIQUE DU NORD

Quatre Indiens réunis autour d'un feu tiennent conseil sur le sort qu'ils vont faire subir à un prisonnier blanc. La gravure qui met en action cette légende est la reproduction du tableau d'un artiste américain de grand talent, M. Félix Darley, de New-York. Des scènes semblables à celle que le peintre nous retrace ne sont encore malheureusement que trop fréquentes, malgré la disparition progressive des peuples sauvages dans l'Amérique du Nord.

La guerre, l'eau-de-vie et la petite vérole ont puissamment contribué à leur destruction dans certaines parties des États-Unis. Le Maryland, par exemple, le Kentucky, l'Ohio, l'Indiana, et jusqu'aux marais inaccessibles de la Floride, sont aujourd'hui débarrassés entièrement de ces hôtes dangereux. Les Delawares ont disparu de la Pensylvanie; à peine rencontre-t-on encore quelques tribus errantes aux environs du lac Érié ou du lac Ontario et sur les bords du Saint-Laurent.

D'autre part, les sauvages sont encore nombreux dans le Nouveau-Mexique, dans le Texas, la Californie, l'Arkansas, le Michigan, le Wisconsin, le Minnesota, le Mississipi, le Missouri, et surtout dans le Kansas, le Nebraska, l'Orégon, l'Utah et le territoire de Washington. Parmi les plus importantes des tribus qui continuent d'occuper les prairies et les bois du Sud et de l'extrême Ouest, sont les Cherokees et les Choctaws de l'Arkansas, les premiers au nombre d'à peu près 17,000 âmes, les seconds atteignant le chiffre de 16,000. On compte dans le même État 25,000 Creeks environ. Le Texas possède 20,000 Comanches, et la Californie 55,000 sauvages appartenant à diverses tribus. Dans le Kansas et le Nebraska vivent les Pawnees et les Poncas, peuplades très-hostiles, qui montent ensemble à 5,000 individus. La première peuplade est de beaucoup la plus considérable. Les Sioux, qui sont encore puissants, se trouvent dans Wisconsin, le Minnesota et dans les régions sauvages du Missouri supérieur, sur les rives de la Plata et de l'Arkansas. Ils s'élèvent, d'après le recensement fait en 1857 par le gouvernement des États-Unis, à plus de 27,000.

Les Indiens des prairies sont ceux dont les habitudes ont le moins changé. Leurs mœurs sont restées celles des sauvages qui, il y a deux siècles, disputaient si vivement la possession du sol aux premiers émigrants anglais; mais ce sont eux aussi qui disparaissent dans les plus fortes proportions. Le buffle, dont la chasse constituait une de leurs principales ressources, devient tous les jours plus rare en même temps qu'eux, et la bête et l'homme sont évidemment appelés à disparaître ensemble.

P. DICK.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Phénomènes électriques dans les montagnes françaises et suisses. — Le Breven. — Les Grands-Mulets. — Le guide Couttet. — M. Chemal. — M. Blackwell. — La Jungfrau. — M. Wattson. — Les Grisons. — M. de Saussure. — Le château de Morimont, près de Courtavon, au pied du Jura. — Éruption sous-marine aux Açores, entre les îles Terceira et Graciosa.

Dans certaines parties des montagnes du bassin du Rhône, il se manifeste parfois des phénomènes électriques d'une grande intensité, dont les physiciens ignorent à peu près l'existence et que M. Fournet vient de signaler à l'Académie des sciences, en rassemblant et en coordonnant une série d'observations et de faits dont seul, jusqu'ici, Arago avait sommairement parlé en 1845.

En 1765, pendant un temps très-orageux de Saussure, Jalabert et Pictet se trouvèrent sur le Breven, à une altitude de 2,520 mètres; il leur suffisait d'élever la main et d'étendre un doigt pour sentir aussitôt une sorte de picotement à son extrémité. Bientôt cette sensation devenait très-vive et ne tardait point à s'accompagner d'une espèce de sifflement plus ou moins énergique. Jalabert, dont le chapeau se trouvait garni d'un galon d'or, entendit autour de sa tête un bourdonnement effrayant, et il tirait des milliers d'étincelles du bouton de ce chapeau et de la virole de sa canne.

Le 25 août 1841, durant une ascension faite aux Grands-Mulets, en compagnie du guide Couttet, de Chamounix, M. Chemal fut surpris par un orage qui l'exposa à de sérieux dangers. Les éclairs et le tonnerre les enveloppèrent sans relâche pendant plus d'une heure, et des étincelles électriques jaillissaient de toutes les pierres, quoique la cime du Mont-Blanc et le ciel restassent en possession d'une sérénité parfaite.

Dans la nuit du 11 août 1854, M. Blackwell stationnait sur les Grands-Mulets, à une altitude de 3,455 mètres. Lorsque le guide qui l'accompagnait sortit de la cabane vers onze heures du soir, il vit les crêtes de la montagne couvertes de feu, et il appela le physicien anglais, qui accourut et constata que chacune des saillies rocheuses des alentours semblait illuminée. Bientôt les vêtements de ces deux hommes se trouvèrent littéralement couverts d'étincelles, et lorsqu'ils exhaussaient les bras, leurs doigts devenaient phosphorescents; enfin l'orage gronda avec une telle violence dans le nuage qui planait autour de leur tête, qu'il leur fallut descendre du sommet à vingt ou vingt-cinq mètres plus bas, pour ne plus ressentir les influences électriques.

Tandis que ce phénomène avait lieu sur les Grands-Mulets, une forte pluie accompagnée de tonnerre sévissait sur Lyon.

Le 10 juillet 1863, M. Wattson, après une belle matinée, fut tout à coup assailli, au col de la Jungfrau, par un violent coup de vent, qui apporta au-dessus de lui de gros nuages noirs chargés de neige. Cette neige tomba bientôt avec une telle abondance, que M. Wattson et les personnes qui l'accompagnaient ne tardèrent point à ne plus reconnaître leur chemin, se désorientèrent, se trompèrent de direction et finirent par arriver dans le Latoch-Sitel, auquel la Jungfrau tourne le dos.

A peine eurent-ils reconnu leur erreur, qu'un formidable coup de tonnerre éclata et que M. Wattson entendit une espèce de sifflement qui partait de son bâton : ce bruit ressemblait à celui que produit une bouilloire, dont l'eau en ébullition chasse vivement la vapeur au dehors. On fit halte, et l'on remarqua que les cannes, les haches et les marteaux de géologues, dont chacun était muni, émettaient un son pareil.

Ces mêmes objets enfoncés dans la neige par l'une de leurs extrémités, n'en continuèrent pas moins à produire un bruit aussi étrange.

Tout à coup un des guides jeta loin de lui son chapeau en s'écriant que sa tête brûlait. Ses cheveux se hérissèrent comme ceux d'une personne qu'on électrise sous l'influence d'une puissante machine. A l'instant même chacune des autres personnes ressentit par tout le corps des picotements bizarres et une vive chaleur au visage. Les cheveux de M. Wattson se tenaient droits et roides sur son front; et le voile qui garnissait le chapeau d'une dame se dressa verticalement. En même temps un crépitement électrique se manifesta au bout des doigts dès qu'on les agitait dans l'air, tandis que la neige émettait un cliquetis analogue à celui que causerait la chute d'une vive ondée de grêle. Aucune apparition de lumière ne se manifesta; probablement il n'en eût pas été ainsi durant la nuit, et l'on eût vu les étincelles qui produisaient tout ce fracas. Le bras droit de M. Wattson ressentit une vive souffrance, se roidit brusquement malgré lui, demeura dans cette attitude pendant quelques minutes, et ne reprit sa position normale et sa faculté de mouvement qu'après que l'un des guides l'eut frictionné fortement avec la main; la douleur résista longtemps et reparut par intervalles à l'épaule durant plusieurs heures.

Vers midi, les nuages s'éloignèrent et tous ces effets bizarres finirent par diminuer et même par cesser tout à fait.

Le 22 juin 1865, M. de Saussure partit de Saint-Moritz de Sanstare (Grisons) et fit l'ascension du pic Surley, montagne granitique dont le sommet plus ou moins conique s'élève à l'altitude de deux mille trois cents mètres. Le vent du nord, qui pendant les journées précédentes avait régné avec persistance changea brusquement, le ciel se chargea de nuages errants, et vers midi des vapeurs d'un aspect inaccoutumé s'amassèrent au-dessus des cimes les plus élevées de la montagne, sans voiler toutefois la plus grande partie des sommités de l'Engadine, sur certains points desquelles tombèrent bientôt des averses abondantes. Ces averses ressemblaient à des tourbillons de poussière.

On put bientôt juger de leur nature, car vers une heure du soir le touriste fut assailli par un grésil fin, clair-semé, et par des giboulées qui enveloppèrent la plupart des aiguilles rocheuses, et entre autres les Piz-Ot, Piz-Julier, Piz-Languard, et les cimes neigeuses de la Bernina, en même temps qu'une forte averse de pluie fondait sur la vallée de Saint-Moritz, et que le froid allait toujours croissant.

A une heure trente minutes du soir, au sommet du Piz-Surley, la chute du grésil devint plus abondante encore.

M. de Saussure ne s'en disposait pas moins à déjeuner près d'un gros tas formé de pierres sèches quand, en appuyant sa canne contre cette espèce de granit, il éprouva au dos et aux deux épaules une douleur semblable à celle que produirait une épingle enfoncée lentement dans les chairs. Il crut même que son pardessus de toile contenait des épingles et il s'en dépouilla; mais, loin d'éprouver du soulagement, les douleurs augmentèrent encore davantage, envahirent son dos d'une épaule à l'autre et s'accompagnèrent de chatouillements et d'élancements comme ceux que produirait une guêpe qui se fût promenée dans ses vêtements et qui l'eût criblé de coups d'aiguillons.

Il ôta son second paletot et n'y découvrit rien qui fût de nature à le blesser. La douleur prit alors le caractère d'une brûlure. Sans y réfléchir davantage, il se figura que sa chemise de laine avait pris feu, et il allait se déshabiller complétement lorsque son attention fut attirée par un bruit qui lui rappela les stridulations que produisent les bourdons en volant; c'était sa canne qui produisait ce bruit.

Il comprit alors que ces sensations douloureuses provenaient d'un écoulement électrique très-intense qui s'effectuait par le sommet de la montagne. On ne voyait point jaillir d'étincelles des bâtons; mais ceux-ci vibraient dans la main et faisaient entendre un son intense, soit qu'on les tînt verticalement, soit que leur pointe se dirigeât en haut, en bas ou horizontalement. Le sol semblait demeurer inerte et le ciel, devenu gris dans toute son étendue, était inégalement chargé de nuages.

Quelques instants après, M. de Saussure sentit ses cheveux et sa barbe se dresser en produisant sur lui une sensation analogue à celle qui résulterait d'un rasoir passé à sec sur des poils roides. Un jeune homme qui l'accompagnait s'écria qu'il éprouvait une douleur à la pointe de sa barbe naissante et que du sommet de ses oreilles sortaient des courants très-forts. Ce même jeune homme, en élevant la main, sentit des courants non moins prononcés s'échapper de ses doigts, et bientôt des torrents d'électricité s'emparèrent des bâtons, des habits, des cheveux et des parties les plus saillantes du corps des touristes.

Un coup de tonnerre lointain vers l'ouest avertit M. de Saussure qu'il était temps de quitter la cime de la montagne, et il descendit rapidement jusqu'à une centaine de mètres. Les bâtons commencèrent à vibrer de moins en moins, et lorsque l'on fit halte, leur son s'affaiblit de plus en plus et ne se perçut plus, à moins qu'on ne les approchât de l'oreille. A dix minutes de là, un second roulement de tonnerre gronda encore, mais fort loin à l'ouest et sans aucun éclair.

Le même jour et à la même heure, une dame anglaise fut frappée de la foudre sur les Alpes bernoises.

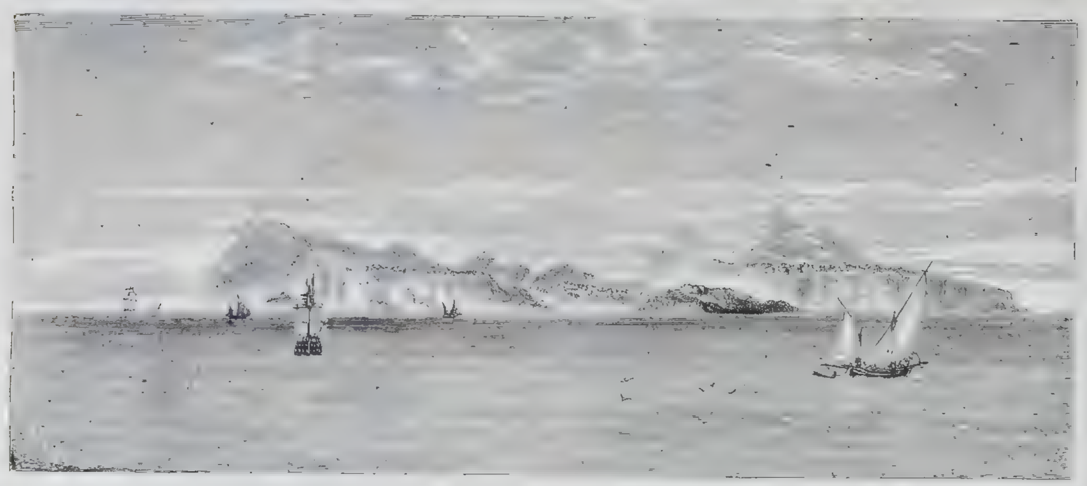
Les épanchements électriques, si prononcés dans l'angle du mont Blanc, se reproduisent dans l'angle correspondant du Jura compris entre Porentruy et Neufchâtel.

Aux environs de Porentruy, au pied du Jura et près de Courtavon, se trouve, à cent mètres au-dessus d'une vallée, l'antique château de Morimont. Un ingénieur était occupé à diriger des ouvriers, le 25 août 1865, quand il fut tout à coup surpris par deux orages successifs entre onze heures et midi. A trois heures du soir, il en survint un troisième avec des nuages excessivement bas. Alors l'électricité se manifesta d'une façon effrayante sur toute l'étendue des prés du voisinage et les étincelles se succédèrent coup sur coup, sous la forme de rapides traînées lumineuses, avec un bruit énergique et sans que néanmoins rien de semblable se manifestât dans les airs. Il ne pleuvait pas; mais un immense nuage enveloppait le sol, abondamment mouillé par les averses de la matinée.

Quelques minutes plus tard, à douze ou treize kilomètres à l'est de Morimont et sur le prolongement de la même chaîne du Jura, on remarqua également des éclairs qui couraient sur les prés et sur les champs, que l'on crut un instant dévastés par un incendie.

On retrouve quelque chose d'aussi fantastique dans certains phénomènes observés le 1er juin 1865, entre les îles de Terceira et de Graciosa, aux Açores, lors d'une éruption sous-marine.

Ces phénomènes préludèrent, le 1er juin au soir, par des détonations semblables à celles que produiraient des décharges d'artillerie. L'obscurité de la nuit ne permettait de rien distinguer; mais, au point du jour, on s'aperçut que la mer semblait recouverte de soufre. A six heures du ma-



L'ILE DE PROCIDA, DANS LE GOLFE DE NAPLES, d'après une photographie. — Voir page 790.

tin, on distingua une ébullition, aible d'abord, ne s'accentuant qu'à d'assez longs intervalles, et qui s'accrut ensuite progressivement.

Le 2 juin, vers neuf heures du soir, trois fois, dans l'intervalle d'un quart d'heure, un jet d'eau s'élança à une grande hauteur. Il partait d'un point situé entre la côte et le lieu de l'éruption. Le 4 juin, on pouvait, de Serreta, distinguer, à l'aide de lunettes, des pierres peu volumineuses qu'entraînait avec elle la vapeur. Ces pierres ne tardèrent point à prendre de plus fortes dimensions et à s'élever à une grande hauteur. La gerbe qu'elles formaient ressemblait de loin à un bateau de pêche renversé.

On remarquait au centre une bouche principale entourée de sept autres bouches plus petites et disposées irrégulièrement sur un espace d'environ douze à quinze kilomètres de tour et d'un peu plus de quatre en diamètre.

Vers ce centre, la mer, qui semblait bouillir, blanchissait, tandis que vers la circonférence elle devenait tantôt verdâtre et tantôt noirâtre. Les pierres de toutes dimensions rebondissaient sur la mer à mesure qu'elles en atteignaient la surface, et s'accumulaient en projetant une ombre; on eût dit qu'elles se rassemblaient dans un bassin profond entouré d'un mur circulaire.

On crut longtemps qu'elles formaient un îlot; si toutefois cet îlot exista, il ne tarda point à disparaître.

Une odeur sulfurée tellement prononcée accompagnait l'éruption, qu'à certains moments on pouvait à peine la supporter près de la côte. Rien n'indiquait une incandescence quelconque dans les matières rejetées.

Des substances très-diversement coloriées recouvraient la

LES PRINCIPAUX COSTUMES DE L'ARMÉE PRUSSIENNE, d'après un croquis de notre correspondant de Berlin. — Voir page 791.

surface de la mer : quelques-unes étaient jaunâtres, d'autres rouges de feu, d'autres enfin irisées. Ce soufre est venu jusqu'à la côte. Malheureusement personne n'a eu la pensée d'en recueillir quelques portions.

Pour observer de plus près ce phénomène, M. da Costa monta dans une embarcation, en compagnie de l'intendant de marine et de plusieurs autres personnes. Il vit que sur un parcours de plus de deux milles de longueur, dirigé à peu près du nord-est au sud-ouest, sortaient avec impétuosité, et à quelque distance l'une de l'autre, six énormes colonnes de vapeur blanche et épaisse qui, à une certaine hauteur, cédaient à l'impulsion du vent.

Du pied d'une de ces colonnes, des tourbillons de grands flocons noirs s'élevaient sans cesse à quelques mètres et retombaient immédiatement au milieu de la fumée; à l'aide d'une lunette, on distinguait des masses noires qui apparaissaient et disparaissaient rapidement avec de grosses pierres vomies par le cratère.

A la distance de plus de dix milles du lieu de l'éruption, l'eau prenait déjà les teintes diverses, vertes ou rouges, dont je vous parlais tout à l'heure et que produisaient sans doute des sels de fer. A mesure qu'on s'approchait, on sentait plus nettement l'odeur du soufre.

Un grand nombre de poissons morts ou mourants flottaient à la surface de l'eau.

Le 5 juin, le phénomène arriva à son maximum d'activité; le 6, il commença à perdre de son intensité, et peu à peu, les éruptions de pierres et de fumée diminuèrent et cessèrent tout à fait.

Surtout en juillet et en août, la mer a plusieurs fois lancé des colonnes de vapeur, et les agitations du sol n'ont jamais cessé; elles sont restées faibles, à l'exception de deux assez violentes et accompagnées de bruit souterrain, qui ont eu lieu le 12 juin, à dix heures du soir, le 13, à neuf heures du matin, le 27, à trois heures du soir, et le 18 août, à dix heures quarante-cinq minutes du soir.

SAM. HENRY BERTHOUD.

L'AFRIQUE SAUVAGE, NOUVELLES EXCURSIONS AU PAYS DES ASHANGOS,

Par M. PAUL DU CHAILLU.

Un beau volume très-grand in-8°, avec illustrations et carte, prix : 15 francs. — Librairie Michel Lévy frères, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis, et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.



GROUPE DE BAKALAIS.



RETRAITE D'ASHANGO.



RECONNAISSANCE D'UN CAMPEMENT DES OBONGOS NAINS.

L'AFRIQUE SAUVAGE

L'Afrique sauvage, nouvelles excursions au pays des Ashangos, par M. Paul Du Chaillu, forme, pour ainsi dire, le pendant d'un ouvrage qui a obtenu, il y a cinq ans, un immense succès, et qui a classé immédiatement son auteur parmi les voyageurs célèbres, ces intrépides pionniers de la science, qui n'hésitent pas à pénétrer dans les profondeurs mystérieuses des continents inexplorés; qui mettent leur vie comme enjeu dans cette lutte avec l'inconnu et se trouvent suffisamment récompensés si, en échange des dangers incessants qu'ils ont courus et des fatigues inouïes qu'ils ont supportées, il leur est donné d'ajouter une page nouvelle au livre des découvertes de leur siècle. On sait que ce premier ouvrage de M. Paul Du Chaillu est intitulé : *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale.*

Nous avons lu d'un bout à l'autre, et avec un intérêt qui n'a pas faibli un seul instant, le nouvel ouvrage que M. Du Chaillu vient de publier, et qui se lie au premier par le but identiquement scientifique des pérégrinations lointaines qu'il retrace. *L'Afrique sauvage, nouvelles excursions au pays des Ashangos*, c'est là, à tous égards, un ouvrage exceptionnel, auquel le luxe typographique et la remarquable exécution des dessins ajoutent un nouvel attrait et assurent un succès hors ligne parmi les publications éditées en vue du jour de l'An. Il ne s'agit pas, en effet, d'un livre de circonstance comme tant d'autres qui tomberont dans l'oubli après avoir éveillé la curiosité pendant quelques heures; c'est bel et bien un ouvrage d'une valeur incontestable qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques d'élite.

Constatons à l'honneur de M. Paul Du Chaillu que, le premier, il a exploré l'Afrique équatoriale, durant huit années, de 1851 à 1859, c'est-à-dire pendant que Barth, Richardson, Overweg, et l'infortuné Vogel jetaient de précieuses lumières sur la belle région du Soudan; pendant que le docteur Baikie remontait le Niger; tandis que les capitaines anglais Burton et Speke s'avançaient dans l'Afrique orientale, à la recherche des sources mystérieuses du Nil; à l'époque enfin où Livingstone explorait le cours du Zambeze et visitait l'ancien empire du Monomotapa.

Le voile épais qui avait si longtemps couvert les immensités de l'Afrique se déchirait enfin, grâce à l'intrépide énergie de ces hommes dont l'histoire conservera les noms.

M. Du Chaillu est revenu chaque fois des profondeurs de l'Afrique avec une de ces sources puissantes et fécondes où naturalistes, géologues, hydrographes, géographes, tous les spécialistes de la science, en un mot, peuvent large-

ment puiser pour élargir le champ des connaissances de l'humanité.

Voulez-vous maintenant savoir dans quelles conditions M. Du Chaillu osait entreprendre ces formidables voyages dont il présente l'émouvant et curieux récit? Il vous le raconte lui-même : « J'ai fait à pied, et sans être accompagné d'aucun autre homme blanc, environ deux mille sept cents lieues. J'ai tué, empaillé et rapporté plus de deux mille oiseaux, dont soixante espèces toutes nouvelles, et j'ai abattu plus de deux mille quadrupèdes dont j'ai rapporté deux cents avec plus de quatre-vingts squelettes. Parmi les quadrupèdes, il n'y en a pas moins de vingt, d'espèces presque alors inconnues à la science. »

Un tel bilan nous explique l'accueil chaleureux que les *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale* de M. Du Chaillu ont reçu des sociétés de géographie de Paris, de Londres et de New-York.

Nous ne saurions mieux faire que d'interroger encore M. Du Chaillu pour connaître quel esprit l'animait quand il a entrepris la seconde campagne d'exploration qu'il nous raconte dans *L'Afrique sauvage, nouvelles excursions au pays des Ashangos* : « Le principal but de mon nouveau voyage était d'étudier avec plus de détails que la première fois la physionomie générale du pays; ce qui est, suivant moi, le premier devoir du voyageur qui visite des contrées inconnues. Afin d'être en état de remplir cette tâche, j'ai fait une étude suivie du maniement des instruments scientifiques. Je pouvais dès lors déterminer telle ou telle position par des observations astronomiques et prendre les altitudes des différentes localités. » Ces quelques mots disent quelle est la valeur profondément sérieuse du livre, et démontrent le caractère de parfaite sincérité de toutes les assertions qu'il contient.

« Après la géographie, continue M. Du Chaillu, ce qui m'occupa le plus dans ma dernière campagne, ce fut l'étude des mœurs des naturels. Une longue résidence chez les tribus du Fernand-Vaz, et la connaissance que j'avais acquise de la langue des Commis et des Ashiras, me donnaient de grandes facilités pour déterminer la situation politique des tribus, leurs coutumes, le sens de leurs fables et légendes, enfin toute la manière d'être de cette société sauvage. Il n'y a pas une seule partie de l'Afrique jusqu'ici visitée par les voyageurs, où le nègre existe aussi réellement à l'état primitif que dans les pays que je viens d'explorer. Dans les contrées du Niger et du Nil, il a subi plus ou moins l'influence du mahométisme; à l'intérieur du sud, par les incursions des Boërs; à l'est, par le contact des marchands arabes. Les tableaux que j'ai montrés dans ce volume doivent donc offrir quelque intérêt, en ce qu'ils représentent le nègre tel qu'il est, libre des préoccupations que lui donnent ailleurs les pratiques de la traite, le prosélytisme ou les spéculations commerciales des autres races.»

Ces lignes sont bien séduisantes et doivent rassurer les personnes qui pourraient craindre que la science ne se fût fait une trop large place dans les livres de M. Du Chaillu. Loin de là, les récits qu'il nous offre sont essentiellement pittoresques et intéressants; on y trouve, à côté de descriptions charmantes, des scènes dramatiques, des péripéties imprévues, des aventures amusantes, des combats et des chasses, tout ce qui peut enfin agir fortement sur l'imagination et séduire l'esprit. C'est mieux qu'un bon roman, puisque c'est un *roman arrivé*.

Nous arrêtons ici cette esquisse bibliographique, en répétant, chose facile, notre pronostic de succès au livre de *L'Afrique sauvage*, si séduisant à l'œil, si bien illustré, et auquel, afin que le lecteur n'eût rien à désirer, les éditeurs ont joint une grande carte très-détaillée des régions de l'Afrique sauvage explorées par M. Du Chaillu.

A. DARLET.

L'ILE DE PROCIDA

Le groupe des petites îles si poétiques et si pittoresques qui se nomment Nisita, Procida, Ischia et Capri, est situé dans le golfe de Naples, à très-faible distance de la côte. Les touristes ont à leur disposition un service de bateaux à vapeur pour faire ces excursions dont on ne se dispense guère quand on vient à Naples.

L'îlot de Procida, dont nous publions une vue, est de formation volcanique. Il se trouve à environ trois milles et demi du cap Misène. La population s'élève tout au plus à sept mille âmes. Presque tous les hommes y sont de bons pêcheurs, qui se livrent à la pêche du thon, et à celle du corail sur la côte d'Afrique.

Les amateurs d'étymologies phéniciennes font venir le nom de Procida de *Perochoth*, qui signifiait, paraît-il, éruption, dans ce langage lointain et nébuleux. Nous donnons, bien entendu, cette racine pour ce qu'elle vaut, et nous avouons même qu'elle nous semble assez péniblement cherchée. Mais ce qui est plus évident, c'est le fait de l'influence grecque sur la population de Procida, et peut-être même la communauté d'origine. Outre les types caractéristiques de la race, on doit remarquer que, maintenant encore, les jours de fête, les femmes de Procida portent des costumes grecs et dansent en s'accompagnant du tambourin.

R. BRYON.



COURRIER DU PALAIS

Quel est le dimanche des avocats? — La magistrature au concert. — Danger de cueillir des cerises sur un arbre douteux. — Une ruine selon Montesquieu. — Solution de la question de l'Abyssinie. — La lance d'Achille et la pipe d'Hercule. — Excuses drolatiques des marchands de vin. — Semonce magistrale à un agent d'affaires. — Différence entre la *Charabie heureuse* et la *Charabie pétrée*.

Quel est le véritable dimanche des avocats?

C'est le samedi, puisque, le lendemain étant jour de loisir forcé, toute préoccupation de travail disparaît aussitôt après l'audience. Aussi la soirée qui précède le dimanche est-elle particulièrement chère à la robinocratie.

Les bâtonniers l'ont adoptée pour leurs réceptions et leurs dîners. Et quand une fête réjouit quelque famille plaidante ou écoutante, que la joie éclate dans la magistrature ou dans le barreau, c'est toujours le samedi qu'on choisit pour l'explosion.

Aussi le samedi soir, 30 novembre, presque tous les magistrats de Paris s'étaient-ils donné rendez-vous à une soirée-concert chez M. Dupaty, président de la septième chambre.

M. Dupaty mariait sa fille à M. Charles Dupont, avocat attaché au parquet du procureur impérial de la Seine. La soirée a été charmante comme l'hospitalité, dont M[me] Dupaty faisait les honneurs avec la plus accueillante bonne grâce. Le père, lui, semblait radieux du jeune bonheur qui allait dater de cette soirée.

Des morceaux d'excellente musique furent chantés ou exécutés par Geraldy, M[lle] Celestine Lévy, Marx et Garcin. On causait tout en écoutant. Si la maison s'était écroulée ce soir-là, le lendemain le Palais de Justice aurait pris le deuil ou mis la clef sous la porte. Presque tous les magistrats *assis* ou *debout* de la Cour ou du tribunal se trouvaient là, ayant à leur tête ou plutôt au milieu d'eux leur ancien procureur général, M. de Royer, et leur premier président actuel, M. Devienne, qui seul, a l'air de ne pas s'apercevoir de l'esprit si fin dont il anime la plus aimable causerie.

Mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser, comme disait un père à sa fille dans un bal de cour; nous sommes ici pour travailler, et le meilleur moyen est d'abandonner les juges pour passer aux justiciables.

Je ne connais pas de prévenu plus intéressant que Duthu, lequel est traduit devant la chambre correctionnelle de la Cour de Pau

Le tribunal de première instance l'avait condamné pour mendicité et vagabondage. La Cour l'a acquitté. Et vous allez voir combien ce brave homme méritait cette indulgence qui n'a bien été, cette fois, que de la stricte justice.

Duthu, avant d'être sans asile, en avait un frais, riant et pittoresque sur ce revers des Pyrénées qui avoisine Bagnères-de-Bigorre; il vivait heureux dans la vallée de Campan, au milieu de ses chèvres et de ses chiens, cultivant ses champs ou courant les montagnes à la poursuite du chamois.

Or, un jour, par un très-léger incident qui devait, par la suite, devenir un désastre, Duthu s'avisa de cueillir des cerises sur un arbre qu'il croyait sien. Le voisin, qui revendiquait la propriété de l'arbre, fit un procès à Duthu, lequel, pour démontrer qu'il n'était pas un maraudeur, fut admis à prouver qu'il était propriétaire.

On recourut à des enquêtes et à des contre-enquêtes aussi longues que dispendieuses. Le procès se compliquait sans jamais finir et faisait penser à cette réflexion de Montesquieu :

« Il faut que la justice soit prompte. Souvent l'injustice n'est pas dans le jugement, elle est dans les délais. Souvent l'examen a fait plus de tort qu'une décision contraire. »

Duthu n'avait jamais lu Montesquieu, mais il souffrait de l'abus signalé par le philosophe. Les frais du procès qui tourna contre lui le ruinèrent. Non-seulement il ne gagna pas le cerisier qu'il croyait lui appartenir, mais il perdit encore la petite propriété qui lui appartenait bel et bien, et qu'il fallut vendre par expropriation. Ce fut là sa ruine et son désespoir. En perdant son bien, il perdit sa raison. Il courut le monde en mendiant par les chemins, et voilà comment le vagabond est arrivé devant la Cour de Pau, qui l'a acquitté. On lui a rendu sa liberté, faute de pouvoir lui rendre son bien et sa raison.

Ce cerisier aura été aussi fatal à un homme que le premier pommier le fut à l'humanité.

Vraiment, ce serait à dégoûter de courir le monde.

Qu'en pense M. Raoul du Bisson, qui est allé, lui, jusqu'aux frontières de l'Abyssinie déployer le drapeau d'une petite colonie française. Repoussé dans son aventureuse expédition, il semblait n'être retourné en France tout exprès que pour y être tympanisé par quelques petits journaux et salué par des bordées de plaisanteries. La justice vient de consoler un peu ce voyageur de ce singulier accueil. La première chambre, sous la présidence de M. Benoist Champy, a mis le *Figaro* hors de cause, mais a retenu le journal le *Derby* pour avoir prétendu, contre la vérité des faits, que M. Raoul du Bisson avait abandonné l'expédition dont il était le chef et laissé dans la plus profonde misère les hommes qu'il avait entraînés à sa suite. Le *Derby*, par conséquent, a été, dans les personnes de M. Porte, rédacteur gérant, et Denis de Rivoire, signataire de l'article, condamné à payer à Raoul du Bisson la somme de trois cents francs à titre de dommages-intérêts et, de plus, à insérer deux fois le jugement dans les colonnes du journal le *Derby* qui, ce jour-là, sera transformé en lance d'Achille.

Achille est devenu proverbe par tous les bouts, il a la lance et il a le talon, il a aussi le bouclier, tandis que Hercule n'a que sa massue. De nos jours il aurait pu avoir plus que sa massue, il aurait eu sa pipe.

Et quelle pipe! Mais n'anticipons pas sur cette petite aventure qui a conduit Hercule au gymnase de la rue des Martyrs d'abord et à la police correctionnelle ensuite.

Cet Hercule se nomme Ganod et son Omphale est une blanchisseuse de demi-gros. Nous n'osons pas dire de fin, précisément à cause de l'objet que Ganod aurait dérobé chez Eugénie.

M[lle] Eugénie avait donc une pipe. Était-elle culottée? Je l'ignore. Je consens même à ne pas le croire, à cause du sexe de la propriétaire. Mais cette pipe valait cinquante francs, ce qui fait cinquante motifs pour qu'elle donnât dans l'œil de l'Hercule.

Ganod, en effet, ne put voir cette pipe sans la convoiter et sans la prendre.

— Puisque je suis fort comme un Turc, se dit-il, et que je fume de même, cette pipe doit être à moi.

Et la pipe disparut dans la poche de Ganod. Puis Eugénie et Ganod se séparèrent. Hercule parti, Omphale voulut se consoler comme Calypso, et pour se consoler, elle chercha sa pipe. Elle espérait ainsi évaporer sa douleur en fumée. La pipe avait suivi le ravisseur; Eugénie porta plainte, et on trouva le corps du délit dans la bouche de Ganod.

— Ma foi! j'allais la rendre, dit-il, car cette pipe était bourrée de remords.

Le tribunal n'a pas voulu croire que Ganod fumât ainsi du repentir en guise de tabac de caporal, et le malheureux Hercule payera d'un mois de prison une pipe de blanchisseuse.

Devant la même chambre comparaissait une série de marchands de vin, traduits pour la première fois devant la police correctionnelle.

A cause de cette circonstance, le tribunal se montrait indulgent en infligeant 25 à 50 francs d'amende à chaque délinquant. M. le président Loriot de Rouvray ne manquait pas de faire remarquer aux inculpés la bénignité de la peine, en ajoutant qu'à une nouvelle infraction la prison et l'affiche du jugement seraient de la partie.

Les prévenus trouvaient les excuses les plus singulières et manifestaient les étonnements les plus naïfs.

— Je ne savais pas, disait l'un, qu'il fût défendu de mettre de l'eau dans le vin. Ce que je faisais, c'était dans l'intérêt de la santé de mes pratiques.

— Monsieur le président, répondait un autre, si l'on ne vendait que du vin pur, il n'y aurait pas de l'eau à boire.

Le magistrat leur expliquait avec bienveillance la portée et l'utilité de la loi.

— Les marchands qui trompent les acheteurs, leur disait-il, peuvent vendre leur marchandise au-dessous du cours. Ils font, par conséquent, une concurrence déloyale aux débitants qui vendent leur vin sans mélange.

— Oh! pour ceux-là, lui a-t-on répondu, vous pouvez être bien tranquille, monsieur le président, il n'y en a pas.

L'audience, qui avait commencé sur ce ton de gaîté, a fini autrement.

Dans une cause entre parties, un sieur Poulain, agent d'affaires, se présente comme témoin.

Il expose qu'il est allé demander des renseignements sur le plaignant au prévenu. Celui-ci les a donnés mauvais. Et sur la divulgation de cette confidence un procès en diffamation avait été organisé.

— Votre conduite est indigne, a dit sévèrement le président à l'agent d'affaires. Vous avez manqué aux principes les plus élémentaires de la plus vulgaire honnêteté. Vous allez prendre des renseignements pour tendre un piége; vous voulez qu'on vous les donne exacts, et c'est pour en abuser! C'est honteux! Allez vous asseoir.

Et pendant que le témoin retournait à sa place, accompagné de murmures de l'auditoire scandalisé, M. le président le rappelle, et lui faisant mettre sous les yeux, par un huissier, l'exploit d'assignation :

— Qui a écrit cette citation? lui demande-t-il.

— Moi, monsieur le président, balbutia Poulain.

— J'en étais sûr. Quel rôle odieux vous avez joué dans cette affaire! Vous osez venir déposer dans un procès dont vous avez été le conseil bien certainement et peut-être l'instigateur. Vous êtes un misérable. Il est heureux pour vous que, dans cette affaire, le délit ne soit pas établi, sans quoi je vous aurais fait arrêter comme faux témoin.

Tout le monde était ému, surtout M. le président, qui en ce moment se faisait l'éloquent organe de l'indignation publique.

Nous ne pouvons pas finir sur cette exécution morale.

Voici un court dialogue échangé dans un coin de la salle des Pas-Perdus.

Un avocat du Puy-de-Dôme, qui a la mâchoire plus lourde que l'air, se plaint à un ami des succès d'un compatriote beaucoup mieux partagé que lui du côté de la faculté oratoire.

— Après tout, dit-il à son confident, je suis de l'Auvergne comme lui, nous avons été élevés ensemble. Pourquoi a-t-il tant de causes, quand j'en ai si peu?

— Je vais te l'expliquer, cher ami. Vous avez beau être du même pays, il y a pourtant une grande différence entre vous. Il est, lui, de la Charabie heureuse.

— Oui, j'entends, tandis que je suis, moi, de la Charabie pétrée?

— Précisément, et empêtrée aussi. Voilà.

Nous en étions là quand tout le jeune barreau se précipite dans la salle de la bibliothèque, et nous y entraîne. Le flot nous porte en face de M. le bâtonnier, qui inaugurait la rentrée de la Conférence par un discours, dont nous avons déjà dit le sujet à nos lecteurs. Il a traité de l'éloquence au barreau, ce qui l'a conduit à faire défiler devant son courtois examen tous les avocats qui ont occupé ou occupent encore les fauteuils de l'Académie.

L'Éloquence au barreau, c'est presque un sujet personnel pour Me Allou, qui parle ainsi *pro domo suâ*.

Aussi a-t-il démontré sa thèse comme le philosophe démontrait le mouvement. Il a mis son précepte en action. L'un marchait, l'autre a parlé. En même temps qu'il semblait ne donner que la leçon, il donnait aussi l'exemple, heureuses et puissantes natures qui font un chemin partout où elles passent.

Nous détaillerons samedi prochain les délicatesses de cette charmante harangue. Pour aujourd'hui, nous ne pouvons que mêler nos deux mains aux applaudissements qui retentissent encore à nos oreilles.

Toutefois, et comme avant-goût, nous voulons détacher de ce morceau oratoire une comparaison aussi ingénieuse que saisissante, et qui par un fragment fera juger du style de tout le discours.

L'écrivain-orateur parle de l'indépendance de l'avocat : « Avec ce souffle-là, dit-il, tout vit. Rien ne remplace ce courant pénétrant et subtil qui se distribue de lui-même partout, qui anime tout, qui féconde tout, semblable à cette vapeur sortie de la fournaise ardente, et qui, maintenue dans un conduit souterrain, soulève de sa puissante expansion l'outillage de vingt industries à la fois. L'éloquence du barreau a grandi dans cette chaude atmosphère. »

Le reste est à l'avenant. Cette propriété d'expressions et cette ingéniosité de pensées colore cette allocution, que nous analyserons à huitaine. Avec Me Allou nous passerons la revue glorieuse de nos immortels et la revue funèbre de nos chers morts. Nous écouterons ceux qui parlent si brillamment encore et nous nous souviendrons de ceux qui ne parleront plus.

MAÎTRE GUÉRIN.

L'ARMÉE PRUSSIENNE

Grâce à son organisation, l'armée prussienne est peut-être celle qui peut en moins de temps offrir les forces les plus considérables. Elle se recrute par des appels, par des engagements et des réengagements; seulement les jeunes gens, au lieu de tirer au sort, sont désignés par le choix de commissions spéciales, qui les classent d'après leurs aptitudes. Les recrues doivent avoir vingt ans accomplis. La loi veut qu'ils passent sept ans sous les drapeaux; mais en temps ordinaire ils n'y passent que trois ans, au bout desquels ils sont incorporés dans la réserve : ceux qui s'équipent à leurs frais ne restent même qu'une année au corps. Les jeunes gens qui ne sont point appelés font également partie de la réserve, car c'est un principe de la constitution prussienne que tout citoyen est tenu au service militaire depuis vingt ans jusqu'à cinquante ans accomplis, et sans pouvoir se faire remplacer.

En dehors de l'armée permanente et de sa réserve, il y a deux réserves pour ainsi dire nationales : la *landwehr* et la *landstrum*, qui font de tous les Prussiens valides à peu près autant de soldats. On comptait autrefois deux bans de landwehr, dont le premier comprenait les hommes de vingt-cinq à trente et un ans et le second ceux de trente-deux à quarante ans. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule landwehr, dont tout le monde fait partie de vingt-sept à trente-neuf ans. Passé cet âge, on entre dans la landstrum jusqu'à cinquante ans. La landstrum ne peut être convoquée qu'en cas d'invasion du territoire.

L'armée active prussienne se compose d'une *garde royale* et des *troupes de ligne*.

La garde comprend : 9 régiments d'infanterie, dont 4 de grenadiers et 1 de fusiliers, 1 bataillon de chasseurs, 1 de carabiniers; — 8 régiments de cavalerie, dont 1 de gardes du corps, 1 de cuirassiers, 1 de hussards, 2 de dragons et 3 de hulans ou lanciers; — 1 régiment d'artillerie; — 1 bataillon de pionniers du génie; — 1 bataillon du train.

A la garde appartient encore une compagnie de chasseurs d'ordonnance, analogues à nos cent-gardes, pour servir d'escorte au roi.

La ligne comprend : 72 régiments d'infanterie, dont 12 de grenadiers et 8 de fusiliers, 8 bataillons de chasseurs; — 40 régiments de cavalerie, dont 8 de cuirassiers, 8 de dragons, 12 de hussards et 12 de hulans; — 8 régiments d'artillerie; — 8 bataillons du génie et 8 bataillons du train.

Une de nos gravures donne les principaux costumes de ces différents corps.

FRANCIS RICHARD.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE DES MOTS

(Suite.)

BATTRE LA BRELOQUE.

C'est à un pioupiou qu'il faut demander le sens vrai de cette expression, dont nous ne connaissons guère que le sens figuré. Il nous répondra que la batterie de tambour irrégulière et saccadée qui appelle le militaire à la soupe a nom *la breloque*.

Chaque fois qu'il fait entendre ces notes incohérentes, le tambour bat, à proprement parler, la breloque : ainsi de notre esprit quand les mots y arrivent sans raison et que les pensées s'y déroulent sans suite.

GUINÉE.

Une pièce de vingt et un shillings s'appelle en Angleterre une *guinée*. L'or qu'on employa pour frapper les premières pièces de ce genre venait de la côte occidentale d'Afrique, qui leur a prêté son nom.

RIFLARD.

En bon français, riflard est le nom de ces rabots à long manche, dont nos menuisiers font usage; mais, dans la langue fantaisiste, le même mot s'emploie, on le sait, pour désigner un parapluie grossier. C'est au théâtre que nous sommes redevables de cette dernière acception.

Lorsque, le 18 mai 1801, l'Odéon donna la première représentation de *la Petite Ville*, de Picard, l'acteur chargé du rôle de François Riflard, un des originaux de la pièce, imagina, pour donner plus de relief à son rôle, de paraître armé d'un énorme parapluie. Le public parisien, qui a l'enthousiasme facile, accueillit avec une faveur marquée cette plaisanterie douteuse, et le parapluie, baptisé aussitôt du nom de son propriétaire, prit pour jamais place dans la légende.

BÉATILLES.

Béatilles est le mot qui désigne en général ces menues viandes délicates : ris de veau, crêtes de coq, etc., dont on garnit les tourtes et les pâtés. « De *beatus, beati, beatillus*, nous apprend Ménage, comme qui dirait : *mets d'heureux*. »

Et le lexicographe ajoute galamment :

« Trippault dit qu'en quelques endroits de France, les petites femmes sont appelées *béatilles*. »

CALEPIN.

Il est difficile de passer à la postérité d'une façon plus originale que ne l'a fait le signor Calepino, savant italien du XVe siècle. Auteur oublié d'un lexique depuis longues années passé de mode, son nom est à tout moment dans la bouche de centaines d'individus qui perpétuent sa gloire, sans se douter seulement qu'il ait jamais existé.

Ambrosio Calepino était né à Bergame, le 6 juin 1435. Très-ferré sur le grec et l'hébreu, il entra dans l'ordre des Augustins, et consacra la majeure partie de sa vie à la rédaction d'un dictionnaire, qui vit le jour pour la première fois à Reggio en 1502. Ce dictionnaire fit littéralement fureur dans le monde savant pendant le cours du XVIe siècle. Les éditions s'en succédèrent rapidement de toutes parts. Dans une période de cinquante ans, les Alde seuls ne le réimprimèrent pas moins de dix-huit fois. Des additions furent faites au texte primitif; on y ajouta des glossaires en toutes langues, puis ce lexique polyglotte fit place à d'autres; mais le nom de son auteur resta comme typique pour désigner tout recueil d'extraits et de notes.

Calepino mourut aveugle, le 30 novembre 1511. Il est juste de rendre un léger hommage au zèle et à la science de ce célèbre ignoré.

LOGER LE DIABLE EN SA BOURSE.

Toutes nos vieilles monnaies étaient presque invariablement marquées à la croix sur une de leurs faces, d'où l'expression *croix ou pile*, qui a eu cours si longtemps chez nous. D'autre part, on sait quelle belle pour la vue de la croix était censée inspirer au malin esprit. Devant ce signe vénéré, il prenait la fuite à toutes jambes. Il fallait donc qu'une bourse fût bien dépourvue de tout denier à la croix pour que le diable pût s'y prélasser à l'aise.

Ainsi s'explique le distique de La Fontaine :

..... Logeant le diable en sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien.

PAUL PARFAIT.

(*Sera continué.*)

COURRIER DES MODES

Parmi les objets à signaler à l'occasion des étrennes, les foulards se placent en première ligne; ils offrent mille ressources pleines de séductions, depuis que la maison de la *Malle des Indes*, passage Verdeau, a donné à l'industrie du foulard un développement considérable en employant à sa fabrication les soies les plus riches, et en variant à l'infini les dispositions des couleurs et des dessins. Grâce aux intelligentes innovations de cette importante maison, le foulard est aujourd'hui l'égal du cachemire par l'élégance de sa décoration et la beauté de ses tissus. Des boîtes illustrées à la chinoise emportent dans tous les pays les foulards de la *Malle des Indes*, qui sous la forme de cache-nez ou foulards de poche a des collections admirables.

On profite de la circonstance des étrennes pour offrir aux jeunes femmes des robes de foulard fond blanc, gracieusement semées de fleurettes ou de dessins fantaisistes, et qui font de charmantes toilettes de soirée, d'autant plus agréables qu'elles sont faciles à nettoyer et durent bien plus longtemps que toute autre soierie, ce qui permet de les consacrer encore aux toilettes des premiers beaux jours après qu'elles ont fourni la saison des soirées.

La *Malle des Indes* peut encore offrir en ce moment toutes les belles collections de dessins, qui lui ont valu un grand succès pendant l'Exposition et dernièrement encore la récompense d'une médaille.

Une machine à coudre est encore un joli cadeau à offrir à une femme raisonnable. La machine *Vilcox et Gibbs*, de la maison Gritzner, 82, boulevard de Sébastopol, qui convient à la confection de tous les travaux élégants, est le plus charmant meuble d'un salon de travail. C'est faire honneur au goût d'une personne que de lui offrir cette machine à coudre, et je sais bien des femmes qui aimeraient mieux ce présent qu'un collier ou un bracelet. Malgré les reproches adressés aux femmes sur leur coquetterie et leur frivolité, on peut affirmer qu'il en existe beaucoup qui passent d'excellentes heures auprès de leur table à ouvrage, et considèrent le travail comme la chose la plus importante de leur existence; et cela ne les empêche point d'aller dans le monde quand leur rang en impose l'obligation, et d'y être remarquées par leur grâce et leur charmante toilette. Je dirai même qu'une femme qui sait travailler a le droit d'être plus élégante, puisqu'elle crée elle-même une foule de fantaisies qui ne lui coûtent presque rien.

Choisir une machine à coudre *Gritzner* pour ses étrennes, la demander même si on ne pense pas à l'offrir, me paraît un coup de maître dans une foule de circonstances, et j'appelle l'attention de mes lectrices sur ce sujet. Quand on a la poule, on est certain d'avoir l'œuf. Je ne passerai pas mon temps à m'expliquer davantage, je suis certaine qu'on m'a parfaitement comprise.

Voici le corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins; il est breveté et appartient à la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183; c'est le meilleur préservatif des rhumes et des fluxions de poitrine. Il a rendu bien des services l'année dernière et sa clientèle s'augmentera encore cette année d'une foule de jolies frileuses surveillées par l'œil maternel.

On peut me dire : Mais, ma chère chroniqueuse, j'aimerais mieux un corset de moire ou de satin. C'est possible, mademoiselle, mais je vous engage à être moins coquette et plus soigneuse de votre santé. Si vous voulez des corsets de soie, la maison Simon vous en fournira; je pense pourtant que lorsque vous aurez essayé du corset de flanelle, vous lui donnerez la préférence, surtout pendant la saison des soirées. Et puis ce corset est très-joli, très-souple, très-bien fait, et il est hygiénique. Que ce mot vous suffise, il dit tout.

Voici l'instant où tous les magasins se parent pour recevoir leurs visiteurs. On doit entrer, ne serait-ce que par curiosité, dans les salons de la *Reine des Abeilles*, maison Violet, boulevard des Capucines, à l'angle de la rue Scribe. C'est le palais de la parfumerie élégante. C'est d'abord en entrant un grand salon rouge et or, dont la décoration est tout à la fois riche, gracieuse et artistique. Tous les trésors de la coquetterie sont représentés dans ce sanctuaire où le parfum règne en maître, où l'éventail d'un travail précieux est entre la boîte d'extraits de violette, rose ou jasmin, et le flacon d'eau de beauté. A côté de ce riche salon de réception et de vente se trouve un charmant boudoir Pompadour, tendu en bleu et décoré de trumeaux avec des amours et des fleurs; là sont reçues les élégantes qui veulent se reposer un instant en choisissant les nouvelles compositions du parfumeur à la mode.

C'est d'un luxe charmant, et la maison Violet pouvait seule se le permettre en raison de sa réputation européenne et de son aristocratique clientèle.

Redescendons dans les régions plus modestes, où la mode nous appelle à son tour pour ses accessoires indispensables au costume féminin. Le *jupon parisien régulateur*, pour lequel Mme Dugé, rue d'Aboukir, 9, a pris un brevet, est une véritable trouvaille dans les circonstances actuelles. Que la toilette soit de forme courte pour sortir à pied ou qu'elle étale dans un salon sa traîne majestueuse, le *jupon régulateur* se transforme comme par enchantement. La ceinture de ce jupon est garnie d'agrafes dans lesquelles les brides élastiques qui le traversent dans sa longueur viennent aboutir; il suffit donc de changer ces brides d'un œillet à l'autre pour modifier la longueur du jupon. Ce changement est l'affaire d'une minute, et je dois ajouter qu'il laisse à la tournure toute sa grâce, quelles que soient les proportions à donner à la longueur.

Je trouve que le jupon est devenu bien plus important depuis que les robes sont de forme biaisée; autrefois, il lui suffisait d'être bien bouffant; maintenant ce n'est plus cela; il doit au contraire coller aux hanches et soutenir le bas des jupes. C'est pour cela qu'il me semble urgent de rechercher un modèle bien réussi et que je crois remplir le devoir d'une chroniqueuse intelligente en recommandant le *jupon parisien* à nos lectrices.

Les coiffures actuelles exigent une belle chevelure. Les coiffeurs vendent des cheveux, je le sais bien; mais il faut en user le moins possible. Un usage régulier de l'excellente *Pommade vivifique*, que l'on trouve chez M. Binet, rue de Richelieu, 29, est le plus sûr moyen de conserver aux cheveux leur beauté et leur souplesse. Si les cheveux tombent, cette pommade et l'eau qui l'accompagne arrêteront immédiatement la chute. Peu de jours suffiront à prouver l'efficacité de ces produits. Le résultat, plus long peut être, mais non moins certain, de la régénération des tubes capillaires ne tardera pas à garnir la tête de jeunes cheveux destinés à remplacer les absents.

L'*Eau* et la *Pommade vivifiques* ont fait leurs preuves, et il est rare de trouver des produits aussi vantés par ceux

qui en font usage. Le parfum très-doux de ces cosmétiques est aussi une cause de succès auprès des gens élégants.

ALICE DE SAVIGNY.

EXPOSITION UNIVERSELLE

OBJETS DE LUXE

DE VIENNE

Parmi les exposants qui nous ont fait connaître les *objets de luxe de Vienne*, si recherchés pour l'ornementation des salons, des boudoirs ou des bibliothèques, qui représentent sous toutes les formes la plus belle expression du progrès et répondent aux désirs les plus impérieux du vrai comfort, nous devons citer en première ligne M. Auguste Klein, à qui, par une juste appréciation de son mérite, le jury a décerné une première médaille d'or et deux médailles d'argent.

Dans le nombre des produits de ce genre, non moins remarquables par la richesse que par le goût, dont se composait l'exposition de M. Klein au palais du Champ de Mars, et qui ont été si justement admirés, nous reproduisons aujourd'hui par la gravure un coffret à bijoux, un brûle-parfums et une couverture d'album. Les élégantes Parisiennes n'ont pas oublié à coup sûr le succès considérable que ces objets charmants ont obtenu au grand concours des arts et de l'industrie.

Ces trois ouvrages si complétement artistiques sont en dorure mate avec incrustations de pierres précieuses. Dans le même genre que les coffrets à bijoux dorés, M. Klein, qui est un fin connaisseur, en a fait exécuter aussi en bronze doré mat, avec quatre médaillons en malachite aux quatre coins et un au milieu; ils sont tous encadrés d'applications en bronze découpées à la main et gravées. L'intérieur de ces coffrets est en velours cramoisi avec des casiers disposés pour les diverses parures.

Le brûle-parfums, style oriental, en bronze doré, est digne de figurer dans un palais. L'album, dont nous reproduisons la couverture, serait à coup sûr le plus brillant ornement d'une table de salon. M. Klein a exposé des albums de genres différents, les uns recouverts en bronze doré mat, avec des médaillons de malachite incrustés dans des applications de bronze découpées à la main et finement ciselées; les autres, où les malachites sont remplacées par des émaux représentant des petits marquis poudrés et des merveilleuses; ou bien encore reproduisant des bouquets de narcisses, de roses ou de camelias peints à l'huile avec une élégance et un talent parfaits.

Les produits de la maison Auguste Klein sont d'une variété infinie. Le bronze, le marbre, la porcelaine, les cristaux, les bois précieux, le cuir et les fourrures de Russie, les étoffes, toutes les substances les plus diverses, en un mot, sont transformées dans ses ateliers de Vienne en autant de merveilles artistiques qui se distinguent par leur exécution irréprochable et leur goût exquis, et qui, par la finesse autant que par la solidité du travail, ont acquis justement une grande renommée.

LOUIS W.

Couverture d'album.



Coffret à bijoux.

Brûle-parfums.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — OBJETS DE LUXE DE VIENNE, de la maison Auguste Klein.

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. ÉMILE AUCANTE, administrateur de l'Univers Illustré. — Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi d'argent le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat-poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Les réclamations, demandes de changement d'adresse ou de renouvellement d'abonnement doivent indispensablement être accompagnées de la dernière bande collée sur l'enveloppe du journal. — Il ne sera fait droit à aucune réclamation de numéros ayant plus de deux mois de date. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint le montant en mandat-poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 35 centimes pour la province, affranchissement compris.

PROBLÈME N° 79

COMPOSÉ PAR M. S. LOYD, DE NEW-YORK



Les Blancs jouent et font mat en trois coups.

(*Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.*)

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

Maintenant on emploie beaucoup le cheval comme aliment.

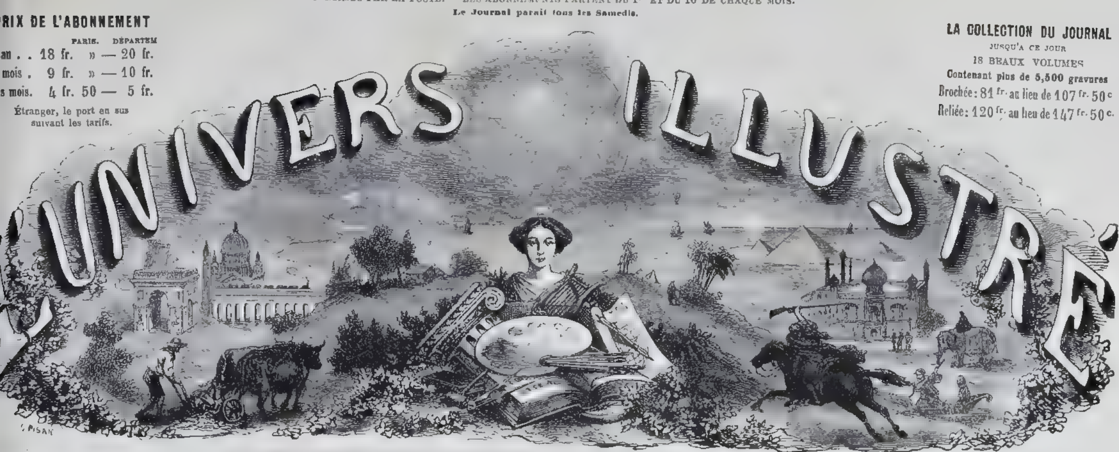
30 CENTIMES LE NUMERO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS.
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
an . .	18 fr.	» — 20 fr.
mois .	9 fr.	» — 10 fr.
s mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée: 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée: 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration : Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal. Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 675 — 21 Décembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements : MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.



INCENDIE DU THÉATRE DE LA REINE, A LONDRES; dessin de M. Riou, d'après un croquis de notre correspondant. — Voir page

SOMMAIRE

CHRONIQUE

Encore un roi qui s'en va! — Son royaume. — Son budget. — Ses ministres : *Refait, Zero et Double Zero.* — La carte de l'Europe et les jeux de cartes. — Ses sujets. — Le roi de Bade n'en était pas le grand-duc. — Le régime de eaux qu'on ne prend pas et des florins qu'on cherche à prendre. — M. Flourens. — Canards et journalistes. — Promesses de longévité. — Les distractions de Mme du Deffand. — Deux fauteuils à l'Académie. — Un pied de nez. — Les dix sphinx de M. Sardou. — Ils sont bien gagnés et ils seront bien placés. — Le mot de l'énigme. — L'œuvre des rapprochements. — Les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu.

Les rois s'en vont ! — Si le mot est vieux, la chose est toujours nouvelle. Voilà encore un souverain que nous avons laissé mourir; si celui-là ne figurait pas sur l'almanach de Gotha, il n'en était ni moins puissant, ni moins fêté. Son règne, au lieu de durer toute l'année, ce qui expose à bien des giboulées et des bourrasques, ne commençait guère qu'avec la saison des rossignols et des roses. Il s'inquiétait peu de refaire la carte de l'Europe, pourvu que les siennes fussent bien gouvernées. Il rassemblait ses courtisans, ses sujets et même ses sujettes autour d'une grande table, ornée d'un grand tapis vert, où tous les monarques de la terre paraissaient en effigie et circulaient de main en main. Pour lui le noir n'était pas lugubre et le rouge n'était pas factieux. Que dis-je ? il pouvait parfois se réjouir du numéro impair, comme s'il eût été dieu. Il possédait trois ministres des finances, dont les noms bizarres parlaient à l'imagination des peuples; le premier s'appelait *Refait,* le second *Zéro,* le troisième *Double Zéro,* ce qui ne prouvait rien contre leur capacité, au contraire ! car ils excellaient à remplir ses caisses. Une fois les caisses pleines, à combien d'aimables usages servait cette plénitude !

La musique avec tous ses charmes, la comédie avec tous ses sourires; des palais magiques où le cuivre se faisait or, et où l'or sautait au plafond, s'accrochait aux candélabres, se suspendait aux lustres, se collait aux cloisons, ruisselait à travers les tentures. Jamais routes ne furent mieux tenues, jardins mieux râtissés, allees mieux sablées que dans son pacifique royaume. Les chasseurs n'avaient qu'à dire un mot; aussitôt le bon génie du lieu mettait à leurs ordres fusils et cartouches, meute et gibecière; de vastes prairies côtoyant une forêt immense ! Là les faisans et les perdrix ne s'envolaient que tout juste pour assaisonner les plaisirs de la poursuite. Il y avait tant de lièvres, que, s'ils avaient eu l'esprit de s'entendre, ils auraient accablé l'imprudent qui s'acharnait à les détruire. Moi qui vous parle, j'ai failli y tuer un brocard, qui m'en a valu beaucoup d'autres, et, si je le manquai, ce n'est pas que la pauvre bête y mit de la mauvaise volonté; c'est faute d'habitude, et parce que tout gibier plus gros qu'une grive donne la chair de poule au chasseur méridional.

Vous avez déjà deviné que je veux parler du regrettable et regretté M. Bénazet, celui que Jules Janin a surnommé le *Roi* de Bade, et j'espère éviter cette fois la célèbre *coquille* qui lui fit dire *le grand-duc.* Il a, pendant longues années, personnifié avec magnificence tout ce que le régime des eaux que l'on ne prend pas et des florins que l'on essaye de prendre peut offrir de salubre et d'agréable, pourvu que l'on ne cherche point à s'enrichir là où il suffit de s'amuser. Vous me direz que, sous ce monarque, l'hospitalité badoise se donnait rarement, qu'elle se vendait souvent fort cher. Tant pis pour ceux qui voulaient absolument se faire écraser par la roue ou la roulette de la Fortune ! Le jeu, pris à forte dose, n'a qu'une excuse : le desœuvrement, l'ennui. Or, j'aurais défié et je défie encore l'homme intelligent de s'ennuyer une seule minute dans ce bienheureux pays de Bade. D'ailleurs, cette royauté, bien différente des autres, ne prelevait que des impôts volontaires, et elle offrait continuellement le quitte ou double à ses contribuables. Quant à la légende obligée du joueur ruiné qui se brûle la cervelle ou se pend à un sapin, je repondrai, d'abord, que je n'en ai jamais vu; ensuite, que le moindre désaccord entre deux diplomates de mauvaise humeur amène de bien autres boucheries !

Et M. Flourens ! Celui-là était un grand savant; son oraison funèbre n'est donc pas de ma compétence; il tenait pourtant au journalisme par un lien qu'on ne saurait omettre sans injustice. Toute sa vie, il s'était occupé des canards; leur physiologie, leur hygiène, leurs maladies, leurs chagrins, leurs plaisirs n'avaient pas de secrets pour lui. Ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences lui avaient valu un fauteuil à l'Académie française, où il continuait avec plus d'ingéniosité que d'éclat la tradition des Fontenelle, des d'Alembert, des Cuvier, des Biot; dynastie essentiellement française, habile à clarifier les obscurités scientifiques et unissant au mérite de savoir beaucoup le talent de bien écrire. En 1838, si j'ai bonne mémoire, M. Flourens fut victime d'un accident fâcheux. L'Académie le préféra à Victor Hugo, et son élection retarda d'un an celle du grand poëte. Plus tard, il conquit une sorte de popularité, non pas par ses remarquables travaux, mais par sa fameuse théorie sur les divers âges de l'homme et sur la durée probable de la vie humaine.

C'était si agréable et si rassurant de nous entendre dire que nous étions des adolescents à trente ans, des jeunes gens à cinquante, et que la soixantaine inaugurait pour nous une seconde jeunesse ! Bien que la vie, d'après Shakspeare, soit ennuyeuse comme un conte raconté deux fois, on n'est pas fâché que ce conte puisse durer un siècle; car on n'a pas, lorsqu'il finit, la ressource d'ajouter : La suite au numéro prochain. Malheureusement, il en est de ces promesses de longévité indéfinie comme du propos de ce médecin qui disait à Mme du Deffand : Madame, si on voulait y faire bien attention, on ne mourrait jamais.

— Docteur, répondit la spirituelle malade, je crains d'avoir une distraction.

Et elle expira un quart d'heure après.

M. Flourens, à son compte, aurait dû vivre encore quarante ans, et il est mort, presque à la fleur de son âge, dans sa soixante-quatorzième année ! Il me semble pourtant que je le vois encore, à l'Institut, serré dans son habit vert. Il avait, comme Paul Delaroche dans les derniers temps, une de ces têtes fines et froides, au profil nettement découpé, aux lèvres minces, au front sculptural, qui peuvent, à l'aide de certains détails d'ajustement, et surtout de la célèbre mèche, affecter une ressemblance frappante avec les portraits de Napoléon, premier consul. Cette similitude n'ayant rien que de très-flatteur pour l'amour-propre d'un savant ou d'un artiste, on est bien excusable de la cultiver, fallût-il demander à son coiffeur cette mèche que la nature ne donne pas toujours et que la calvitie supprime quelquefois.

Quoi qu'il en soit, voilà deux fauteuils vacants à l'Académie française, un fauteuil de savant et un fauteuil de poëte. L'illustre compagnie se décidera-t-elle enfin à rompre avec cette terrible politique, ennemie jurée de la littérature? Se résignera-t-elle, faute de mieux, à des choix purement littéraires ? Je ne voudrais ni me répéter, ni avoir l'air d'abuser de mes avantages, ni me permettre une allusion personnelle qui, depuis quinze jours, saute aux yeux de tout le monde; tâchons de nous renfermer dans des idées générales. Aux époques de tiraillement, de malaise et de dissidence, l'art a cela d'admirable, qu'il ne varie pas d'après un de ces nombreux épisodes où se révèle la diversité des opinions, la mobilité des passions humaines : discussion de tribune, envoi d'une armée, conflit du spirituel et du temporel, effusion de sang sur un champ de bataille. Que les soldats se battent, que les ministres changent, que les orateurs parlent, ce qui était beau en 1866 restera beau en 1868; il ne dépend ni d'un souverain, ni d'un avocat, d'enlever à Mozart sa mélodie, à Raphaël sa perfection, à Corneille sa vigueur, à Racine son élégance, à Bossuet sa majesté, à Fénelon sa grâce, à Voltaire son esprit; si je ne mentionne pas les modernes, c'est justement pour eviter toute application trop directe. Mais du moment que le pied se hasarde sur le terrain mouvant où s'agitent les partis, bonsoir ! On peut se repentir demain de ce que l'on a fait aujourd'hui : l'an passé on etait d'accord, à présent on se querelle; et prenez-y garde! plus on a la prétention d'être dépositaire de la vérité absolue, plus les intérêts que l'on défend ou que l'on croit défendre sont sacrés, augustes, immortels, plus aussi on risque de faire rire à ses dépens, lorsqu'on se trouve, en définitive, avoir sacrifié l'arche sainte à des taquineries de salon, de palais ou de coterie.

Maintenant, si vous m'accusez d'être obscur, je vous dirai qu'il ne m'est pas possible d'être plus limpide, et que, lorsqu'on parle des demi-dieux et des oracles de la haute littérature, on peut, sans manquer à la couleur locale, s'envelopper d'ombres sibyllines. Voulez-vous pourtant quelque chose de plus clair? En 1850, Cham représenta les principaux personnages du parti clérical avec des éteignoirs sur la tête et des goupillons à la main. Quand viendra certaine séance de réception que l'on nous promet pour le mois de février, et qui sera certainement très-curieuse, il pourra les dessiner se frappant la poitrine et enrichis de nez gigantesques.

~~~ D'oracles à sphinx la transition est assez naturelle pour contenter même Boileau. Que n'a-t-on pas dit déjà des sphinx de marbre achetés par Victorien Sardou ?... En vérité, ces favoris du succès sont d'une arrogance ! Si c'était un banquier, un premier ténor de la hausse ou de la baisse, un nabab ou un boyard, un spéculateur de terrains, passe encore ! mais un auteur dramatique ! Voilà qui ne peut se souffrir; se permettre une fantaisie princière, quand on n'a pour soi que le talent et le travail, quel scandale ! Avoir lutté quinze ou vingt ans contre toutes les difficultés de la vie, toutes les âpretés du début, s'être pris corps à corps avec l'indifférence du public, les dedains des directeurs, la vanité des comédiens, avoir vu cent fois ses rêves s'évanouir à mesure qu'on essayait de les étreindre; puis, de combats en victoires et de victoires en triomphes, être arrivé, non pas au repos, mais à un nouveau genre de labeur qui lasserait les plus robustes et effrayerait les plus intrépides; jouer chaque jour à ce jeu-là sa santé et sa vie; risquer à chaque moment d'être dévoré par ces invisibles minotaures qui se promènent sur les boulevards, qui veillent au seuil des théâtres, qui peuplent les bureaux de rédaction, qui gardent les barrières de Paris; faire de son idée l'émotion, la curiosité, la surprise, l'amusement de la cour et de la ville, de la province et de l'étranger; inventer des mots qui, pendant six mois, tiennent lieu d'esprit à des milliers d'imbéciles; être le moteur d'une machine dont nous ne voyons que le jeu extérieur, dont nous ne connaissons pas tous les rouages, machine vivante qui anime et met en rumeur tout un monde, artistes, costumiers, comparses, peintres, décorateurs, orchestres, sans compter les pauvres qui réclament leur droit, les ouvreuses qui louent leurs petits bancs, et les gamins qui attendent les voitures... il me semble qu'on peut, après cela, acheter des sphinx sans offusquer personne.

Quant à moi, je me réjouis sincèrement chaque fois qu'un nouvel incident vient affirmer cette splendide conquête de notre siècle : le public se chargeant d'être le trésorier de l'écrivain ou de l'artiste célèbre; le talent ou le génie dispensé par le suffrage universel de se mettre en frais de compliments et de flatteries vis-à-vis d'un financier ou d'un grand seigneur; l'immortel, comme dit Walter Scott à propos de Shakspeare à la cour d'Élisabeth, n'ayant plus à se faire petit devant les mortels.

Remarquez en outre qu'il y avait entre ces dix sphinx et Victorien Sardou ce que les Allemands appellent des affinités électives. A nos yeux, aux siens peut-être, ces dix sphinxs symbolisent les dix grands succès dramatiques auxquels il doit sa célébrité et sa fortune. Il pourra baptiser l'un *les Pattes de mouche,* l'autre *Piccolino,* celui-ci *les Intimes,* celui-là *les Vieux Garçons,* cet autre *les Ganaches,* ainsi de suite. Une idée de comédie ou de drame, au moment où elle se présente en germe à l'esprit d'un auteur, ressemble singulièrement à un sphinx. Elle aussi propose une énigme qu'il faut deviner sous peine d'être étouffé par un monstre. Pour percer les voiles dont elle se couvre, pour pénétrer au fond de ce qu'elle contient, il faut des raisonnements d'algébriste et des yeux de visionnaire. C'est ici que l'image s'applique surtout à Victorien Sardou. Il y a, dans sa manière, un mélange de déduction scientifique et d'operation magnetique. Il va du connu à l'inconnu, combinant le rêve avec le chiffre, associant le positif au chimérique, risquant des hardiesses de somnambule qui étonnent, alarment et ravissent les gens éveillés. C'est pourquoi les dix sphinx, transférés de la section égyptienne dans l'avenue du château de Sardou, seront pour lui des armes muettes devenues des armes parlantes.

~~~ Un homme éminent, un charmant poëte, un ami de qui je ne puis dire s'il a plus de talent que de bonté ou plus de bonté que de talent, vient d'avoir une idée ingénieuse que je recommande à mes confrères. Il s'agirait d'une bonne œuvre qu'on nommerait *l'œuvre des rapprochements.* Vous voyez d'ici le but de cette fondation charitable et tout l'à-propos que lui donnent ces continuelles alternatives d'agressions et de représailles, de querelles et de colères, d'explications demandées, de réparations refusées, de rencontres plus ou moins tragiques. Ce serait pour nous autres écrivains ce que *l'Œuvre de la Sainte Enfance* est pour les petits Chinois. Seulement celle-ci tend à empêcher les Chinois en bas âge d'être dévorés par des bêtes; celle-là empêcherait les gens d'esprit de se dévorer entre eux. C'est si triste — *experto crede Roberto !* — de se sentir tout à coup métamorphose en chien de faïence, chaque fois qu'on rencontre un confrère dont on serrait autrefois la main ! C'est si cruel d'être brouillé avec un homme que l'on estime et que l'on aime, uniquement parce que dans un jour de dépit, de vanité blessee ou d'agacement nerveux, on a écrit contre lui deux lignes que l'on voudrait effacer ! Mais voilà qu'intervient *l'œuvre des rapprochements* et que commence son rôle balsamique; ce qu'aucun des deux intéressés ne pourrait ou ne voudrait faire, elle le fait; elle dissipe les mauvaises hontes, adoucit les aspérités, ne craint pas de mettre la main entre l'écorce et l'arbre, sous prétexte que les Français ne sont pas les Corses, et précipite les dénoûments heureux, dût-il lui en coûter un certain nombre de *merci, mon Dieu !* S'ensuit-il que, sous cette douce influence, nous deviendrons tous des *bénisseurs,* que les boule-dogues seront subitement changés en caniches, les hérissons en agneaux et les éperviers en tourterelles? Non; on ne prétend pas faire du premier coup des miracles. Vous savez que je suis vieux, et que j'aime à finir ma chronique par une anecdote. Près d'un village de notre catholique Midi, je vis un jour une vieille femme, dans un champ qui ne lui appartenait pas, ramasser un fagot qui ne lui appartenait pas davantage.

— Que faites-vous là, Marianne? m'écriai-je; prenez garde ! Que dira monsieur le curé?

— Hé ! à quoi serait bonne la confession? me répondit-elle avec sang-froid.

Eh bien ! ce que la confession était pour Marianne, *l'œuvre des rapprochements* le sera pour nous. Sûrs de nous réconcilier après l'offense, nous pourrons, si la tentation est trop forte, lancer une bonne épigramme en ajoutant *in petto :* A quoi servirait *l'œuvre des rapprochements,* s'il fallait tant se gêner? Je vais d'abord me satisfaire; j'aviserai ensuite à me *rapprocher ;* j'aurai les plaisirs de la malice et les mérites de la charité, les émotions de la *brouille* et les joies du raccommodement. Ce sera delicieux.

Ce qui signifie que le diable est bien fin, et que beaucoup d'entre nous le tireront par la queue avant de lui faire perdre la tête.

A. de Pontmartin.

Fidèle à ses promesses, *l'Univers illustré* continue à donner à ses lecteurs des articles signés des premiers noms de la littérature contemporaine. A l'étude si attachante de M. Théophile Gautier sur Gérard de Nerval, succédera incessamment *Circé,* scène parisienne de M. Octave Feuillet. *Circé* inaugurera une série de nouveaux proverbes dramatiques, dont l'auteur de *Monsieur de Camors* et du *Roman d'un jeune homme pauvre* a réservé la primeur à

l'Univers illustré. Tous les théâtres de salon se disputeront cette composition exquise, destinée à prendre place à côté du *Cheveu blanc*, du *Pour et du Contre*, du *Cas de conscience* et des autres productions du brillant académicien, qui ont passé, avec le succès que l'on sait, du livre sur le théâtre. M. Alexandre Dumas fils nous remettra aussi très-prochainement le manuscrit d'une série d'articles que nous publierons après *Circé*, et auxquels succéderont d'autres travaux inédits de George Sand, de MM. Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Ernest Legouvé, Edmond About, Victorien Sardou, etc., ainsi que des scènes, également inédites, de Balzac que *l'Univers illustré* a eu la bonne fortune d'acquérir.

BULLETIN

Les rigueurs atmosphériques exigent malheureusement la première place dans le Bulletin de cette semaine. A Paris, il a plu à torrents et le vent s'est déchaîné avec violence; mais les conséquences de l'hiver se sont fait sentir d'une façon bien plus grave dans le midi de la France et sur nos côtes.

La neige est tombée avec une telle abondance en Provence, que les services du chemin de fer en ont été désorganisés. Autour d'Avignon la voie était obstruée et les convois étaient arrêtés.

Sur la ligne de Perpignan à Narbonne, un train en marche a subi un accident de nature à déjouer toutes les prévisions. Ce train a été assailli par un coup de vent tel, que cinq voitures de voyageurs et un fourgon à bagages ont été violemment culbutés, et ont été précipités, en tournant sur eux-mêmes, d'une hauteur de trois mètres dans un étang. Une quinzaine de voyageurs ont été contusionnés. Malheureusement, là ne s'est pas borné l'accident: un employé de la Compagnie a eu la cuisse broyée par la chute d'un wagon.

Un épouvantable malheur a frappé la population ouvrière de Montceau-les-Mines, dans le département de Saône-et-Loire.

Le 12 de ce mois, une explosion de grisou se produisit avec une violence inouïe dans une galerie de houillère. On évalue à quatre-vingt le nombre des victimes de cette terrible catastrophe, plus dix-sept blessés, dont quelques-uns très-grièvement. Des travaux de sauvetage ont été immédiatement organisés avec une activité et un dévouement au-dessus de tout éloge, pour arracher du moins aux entrailles de la terre les cadavres des ouvriers foudroyés.

On n'a pu encore établir d'une manière précise quelle a été la cause de ce lugubre événement.

Un incendie vient de détruire de fond en comble le théâtre de Belleville. Les pertes matérielles sont considérables; mais ce qui rend ce sinistre bien plus déplorable encore, ce sont les malheurs qui en ont été la conséquence. Plusieurs pompiers ont été atteints de fractures ou brûlés d'une manière très-grave. Ce théâtre faisait vivre plus de cent personnes : artistes, employés et ouvriers. Dans cette rigoureuse saison, plus d'une famille se trouvera réduite à une grande détresse. Aussi avons-nous appris avec une vive satisfaction que des représentations à bénéfice avaient été immédiatement organisées, dans plusieurs théâtres de Paris, au profit des victimes de l'incendie de Belleville.

La ville de Paris va prochainement entreprendre la construction de trois ponts : le pont Saint-Germain, de l'entrepôt des vins, à l'angle de l'île Saint-Louis, le pont du Louvre qui reliera la rue de Rennes à la place Saint-Germain-l'Auxerrois, enfin le pont des Tuileries, en face des nouveaux guichets du Carrousel.

Chacun de ces ouvrages d'art sera remarquable par sa disposition spéciale. Le pont du boulevard Saint-Germain sera construit en biais; celui du Louvre, parallèle au Pont-Neuf, traversera la Seine dans sa plus grande largeur, se reposera sur l'extrémité du terre-plein du Pont-Neuf et sera relié à ce pont lui-même par une voie à l'extrémité de laquelle la statue équestre de Napoléon III sera placée, en tournant le dos à celle d'Henri IV.

Quant au pont des Tuileries, il sera triple de la largeur d'un pont ordinaire et reliera la rive droite à la rive gauche sur une largeur de cent mètres.

Ce serait, en réalité, une place publique sur la Seine plutôt qu'un pont.

Dimanche dernier, une quête en faveur du saint-siége a été faite dans l'église de la Hofburg, à Vienne. En voici le résultat :

L'empereur François-Joseph et l'impératrice ont donné 10,000 florins; l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur, 2,000 florins; l'archiduc Charles-Louis et l'archiduchesse Annunziata, 1,000 florins; le duc et la duchesse de Modène, 4,000 florins, l'infant Alphonse et l'infante Marie-Béatrice, 1,000 florins; le roi et la reine de Hanovre, 1,000 florins.

Le bruit court à Berlin que le roi de Prusse aurait l'intention de conférer le titre de duc au comte de Bismark, à la fin de la session parlementaire.

Au moment où paraîtront ces lignes, l'Opéra sera sur le point d'ouvrir ses portes pour le premier bal masqué de la saison. On sait que c'est de l'Opéra, à l'heure solennelle de minuit, que part le signal officiel de l'ouverture du carnaval. A huitaine, nous dirons si la fête a été brillante. Il paraît que le premier quadrille qui doit être exécuté est emprunté à la bouffonnerie en vogue de *l'Œil crevé*.

On parle dans le monde artistique de la vente de la célèbre galerie du comte Duchâtel.

On sait que, entre autres chefs-d'œuvre, les héritiers de l'ancien ministre possèdent la *Source*, d'Ingres. Ce magnifique morceau d'art occupe une place d'honneur exceptionnelle, à l'extrémité d'une galerie éclairée par un jour d'atelier. Seul dans cette pièce, il se détache sur un fond de velours rouge..

Il est impossible d'honorer l'art avec un goût plus parfait. La *Source*, dit-on, a été payée 100,000 francs à Ingres. Nul doute qu'à la vente elle ne dépasse de beaucoup ce chiffre, si l'on en juge par l'engouement du public pour les œuvres de quelques-uns de nos peintres modernes.

Pour citer des faits, l'*Odalisque*, d'Ingres, vendue d'abord à M. de Portalis 12,000 francs, lui a été achetée par M. Goupil, qui la céda à M. Fau, lequel la revendit 50,000 francs.

Les toiles de Meissonier jouissent aussi d'une très-grande vogue. Le *Napoléon* (1814), qui a figuré à l'Exposition universelle, vient d'être vendu 100,000 francs à M. Delahante. Ce n'est pas tout : un autre tableau a été commandé dernièrement au même maître; le prix convenu est de 150,000 francs. Ces chiffres démontrent que le goût des arts ne se perd pas autant, chez nous, que le prétendent les rapins incompris.

L'établissement fondé et dirigé par des officiers français à Kung-Tung, près de Tchefoo, vient d'être déclaré, par la cour de Pékin, établissement d'utilité publique et placé sous la protection toute spéciale de l'empereur de Chine.

Mme Nantier-Didiée, l'éminente cantatrice, vient de mourir à Madrid. Elle faisait partie de la troupe du théâtre de l'Oriente; elle en était une des cantatrices les plus applaudies.

Mme Nantier-Didiée a été une élève de notre Conservatoire. Après avoir obtenu le premier prix de chant, elle embrassa immédiatement la carrière lyrique italienne, et c'est principalement Saint-Pétersbourg et Londres qui ont été les théâtres de ses succès.

Un des compositeurs les plus féconds et les plus éminents de l'Italie, le maestro Pacini, a été également enlevé à l'art musical.

Depuis l'année 1815, où il fit jouer son premier opéra, Pacini a écrit plus de deux cents partitions. La *Sposa fidele*, la *Saffo*, la *Medea*, qui passent pour ses meilleurs opéras, obtinrent beaucoup de succès en Italie et y rendirent Pacini populaire.

Le maestro Pacini était âgé de soixante et onze ans.

On annonce aussi la mort, à Berlin, de M. de Dreyse, dont le nom a obtenu tout à coup une célébrité universelle, grâce à l'invention du fusil à aiguille. M. de Dreyse, qui n'était, il y a quelques années, qu'un simple ouvrier armurier, avait reçu du roi Guillaume, comme récompense de sa découverte, des lettres de noblesse et une position largement rétribuée. Il était directeur des travaux à l'arsenal de Spandau.

TH. DE LANGEAC.

Le premier tirage de la grande et belle planche représentant la DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES AUX LAURÉATS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE *a été épuisée en peu de temps. Un nouveau tirage sur papier de Chine in-folio vient d'être mis en vente aux bureaux de* l'Univers illustré, *au prix de UN franc, envoyé* franco.

LE THÉATRE DE LA REINE

A LONDRES.

Dans le Bulletin de notre précédent numéro nous avons parlé du terrible incendie qui vient de détruire le Théâtre de la Reine, à Londres. Nous publions aujourd'hui, d'après un croquis de notre correspondant, une vue prise au moment où le sinistre sévissait dans sa violence.

Le total des pertes occasionnées par cet incendie s'élève, assure-t-on, à la somme de 300,000 livres sterling (sept millions cinq cent mille francs).

Nous empruntons aux journaux anglais des détails intéressants sur l'histoire de ce théâtre.

Le premier théâtre bâti sur cet emplacement avait été construit par sir John Vanburg. Il ouvrit le 9 avril 1705 par un opéra italien. Il eut peu de succès. En 1720, on fut obligé, pour soutenir l'entreprise, de faire appel à des souscripteurs. On recueillit 50,000 livres sterling. Grâce à ce secours, le théâtre se soutint jusqu'en 1789, époque où un incendie le détruisit presque complétement.

Pendant que l'opéra italien se transportait au petit théâtre de Hay-Market, et plus tard au Panthéon, cinq membres de la noblesse anglaise présidaient à la construction d'un nouveau théâtre, dont le duc de Buckingham pósa la première pierre. Il ouvrit quatre ans après. Il avait été construit dans des proportions beaucoup plus grandes et exigea des frais énormes. Peu de directions y réussirent.

Au 15 août 1818, un singulier incident se présenta, qui fit à cette époque beaucoup de bruit. On avait annoncé un ballet, le premier joué en Angleterre. Le soir, une foule immense se présenta aux portes, mais personne ne put entrer. Le directeur était en fuite.

Dans le cours de sept années, un directeur, M. Ebers, perdit 44 livres sterling. En 1828, MM. Laporte et Laurent avaient à payer 8,000 livres sterling de loyer par an. Cependant, grâce au concours de Mme Sontag et de Mme Pasta, la saison fut brillante. Leur successeur, M. Lumley, soutenu par l'immense popularité de Jenny Lind, obtint de très-brillants succès jusqu'en 1847, époque où Mario, Grisi et Corta se séparèrent du Théâtre de Sa Majesté, pour ouvrir la scène italienne de Covent-Garden.

Her Majesty's Theatre ne s'est jamais relevé de ce dernier coup, même sous la direction habile et intelligente de M. Mappleson.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ruine; il n'en est resté que les parties extérieures. Celles qui donnent dans Hay-Market et dans Pall-Mall, assises sur une colonnade et une galerie occupée par différents magasins, sont les mieux conservées. L'intérieur des magasins a beaucoup souffert, cependant ces façades sont debout; les sculptures demeurent intactes, pas une pierre ne s'est déplacée; quelques traces de fumée révèlent seules la catastrophe. Pour ceux qui ont été témoins de la violence de l'incendie, ces murailles doivent apparaître comme une merveille de solidité.

On croyait ce théâtre à l'abri du feu, parce qu'il était dominé par un immense réservoir d'eau. Ce réservoir a été plus nuisible qu'utile. Le plomb fondu par l'effet de la chaleur apportait la flamme où elle n'était pas, et l'eau est tombée à l'endroit où l'incendie était le moins intense.

Jusqu'à présent, on ne sait encore rien de certain sur la cause de cette catastrophe. Le feu a dû se propager avec une grande rapidité, car les hommes de garde assurent avoir fait leur ronde habituelle à dix heures et demie. Ils n'avaient rien remarqué, et cependant tout le théâtre était enflammé à onze heures.

Tout a été consumé : la bibliothèque musicale du théâtre, d'une valeur incalculable, et dont la collection avait pris des années, a été, ainsi que tous les instruments de l'orchestre, la proie des flammes. Une artiste, Mme Tiljens, a perdu de mille à douze cents livres sterling de bijoux.

Le grand orgue, qui avait coûté 800 livres sterling, et toutes les décorations, peintes la plupart par Talbin, Grieve et Lalcott, ont disparu dans le même brasier.

La perte, pour le locataire du théâtre, M. Mappleson, qui le tenait à bail de lord Dudley, est de 12,000 livres sterling, perte d'autant plus grande qu'il n'avait point assuré le loyer de la salle, lequel s'élevait à 8,000 livres sterling.

C'était le plus grand théâtre d'Angleterre après l'Opéra italien; il n'était que d'un petit nombre de pieds anglais moins grand que le théâtre de la Scala, à Milan.

Du rideau aux loges du fond, il avait 100 pieds anglais de long et 56 de haut.

Le rideau avait 40 pieds anglais de largeur et le parterre 55.

Ce qui distinguait surtout le Théâtre de Sa Majesté, c'étaient ses qualités d'acoustique tout à fait exceptionnelles.

L'édifice et la bibliothèque, appartenant à lord Dudley, étaient assurés, dit-on, pour 70,000 livres sterling.

X. DACHÈRES.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite [1].)

LA MAISON DE PILATE

— Quand nous fûmes seuls tous deux, Vincent et moi, poursuivit froidement la Mauresque, je restai partagée entre mes craintes jalouses et ma haine. Ma haine fut la plus forte. Ce que le père n'avait pu obtenir, l'amour l'obtint.

— Ah! Dieu est juste! interrompit encore Gabrielle, tu as été punie!

L'œil de l'Africaine lança un éclair.

— Pauvre petite sœur! dit-elle, les paroles d'un enfant ne savent pas exciter ma colère. Je ne me repens point de ce que j'ai fait. Les anges peuvent rendre le bien pour le mal; mais le talion est la loi de notre nature humaine...

Gabrielle se leva tout à coup et tendit l'oreille. Un bruit faible était venu de la pièce voisine où gisait la fille du comte-duc.

— Ne crains rien, lui dit Aïdda : elle ne nous entend pas... Je n'avais pas épuisé, hier matin, pour les porteurs de la litière du favori, le flacon où Moghrab met son narcotique.

— Tu l'as endormie?...

— Quand ils me suppliaient là-bas, au palais de l'Alcazar, le père qui est tout-puissant, la mère qui est une sainte, j'ai dit : « Je ne sais pas... M'a-t-on donné la noble fille de Guzman à garder? »

— Les paroles de Caïn!... murmura Gabrielle.

— J'étais forcée de me rendre à l'appel du comte-duc. Il me fallait une chaîne solide pour cette captive... Ne crains rien, elle ne nous entend pas!...

— Et ne puis-je rien pour la sauver? pensa tout haut la fille de l'oïdor.

— Ma mère elle-même, si j'en avais une, répliqua l'Africaine, dont la voix trembla légèrement, ma mère n'obtiendrait pas de moi sa grâce!

Il y eut un silence pendant lequel la fille de Pedro Gil

[1] Voir les numéros 583 à 674.



MEXIQUE. — VUE D'ORIZABA; dessin de M. J. de Müller. — Voir page 802.



MEXIQUE. — LA PLAZA MAYOR, A CORDOVA; dessin de M. J. de Müller. — Voir page 802.

écouta de son mieux, espérant que le bruit se renouvellerait; mais tout était muet dans la chambre voisine.

— Elle te fait peur, mon histoire! reprit tout à coup la Mauresque avec un sauvage triomphe. Attends la fin!... Moi, cela me fait du bien de te la raconter... Vincent de Moncade avait promis. Il partit de Séville et rejoignit la cour, qui était à Valladolid. Je le suivis en secret; je soutins plus d'une fois sa résolution défaillante. Seuls, les vieillards et les femmes savent bien se venger; les jeunes hommes ont des scrupules.

Inez aima Moncade. Je vis avec bonheur les progrès de cet amour qui était un poison. Le voyage de la cour à Séville fut annoncé. J'écrivis à Hernan de Moncade : « Préparez pour Blanche la sépulture chrétienne. »

Hier, jour pour jour, Inez de Guzman eut l'âge qu'avait Blanche quand elle fut assassinée.

C'était l'heure de la méridienne : nous attendions, le vieillard et moi, dans la chambre de la morte. Le seigneur marquis avait endossé son harnois de cour. Le riche collier qu'il portait à Naples, quand il était vice-roi, mettait des gerbes de feu sur sa poitrine. Il enleva lui-même les crêpes qui recouvraient les écussons de famille.

Elles allaient être lavées, ces glorieuses armoiries! la fête était pour elles.

Pour elles et pour Blanche la martyre. J'avais tressé moi-même une couronne de lis que le vieillard déposa sur son front.

Nous entendions le choc lointain et sourd des pioches; on creusait la terre consacrée dans les caveaux de l'hôtel.

Blanche souriait, je te le dis, Blanche souriait comme jamais je n'avais vu sourire son pâle visage de trépassée.

Trois heures de relevée sonnaient à la Giralda quand la porte des appartements de Vincent s'ouvrit. Il parut. Je crus voir un fantôme. Le marquis s'élança vers lui les bras ouverts. Vincent le repoussa si rudement que le vieillard faillit tomber à la renverse.

— Bien, Moncade! fit-il sans se courroucer; le sacrifice t'a coûté. Repose-toi et calme-toi.

Vincent fixait sur lui un regard égaré.

— La fille du traître est-elle en notre pouvoir? demanda Hernan.



EXPOSITION UNIVERSELLE. — LA MÈRE, groupe en marbre de M. E. [illegible]

Il n'y avait point de doute. C'était plutôt une constatation qu'une question.

En effet, la tête de Vincent s'inclina en signe d'affirmation.

— Dans votre appartement, mon fils? demanda encore le vieillard.

Vincent fit de nouveau un signe affirmatif.

— Tout condamné a droit d'entendre sa sentence, continua don Hernan d'une voix plus grave; avez-vous pris ce soin?

Un rugissement de rage et d'angoisse souleva la poitrine de Vincent.

— Mon père, prononça-t-il d'une voix étranglée, vous avez brisé mon cœur et souillé ma conscience; vous que je respectais à l'égal d'un Dieu sur la terre... J'ai accompli mon serment. Mais je vous renie et je vous maudis!

Il chancela en même temps et tomba roide sur les dalles.

Le vieillard s'agenouilla près de lui et le baisa au front, disant :

— Moi, je te bénis, Moncade; tu as fait ton devoir!

Un trait de lumière venait de me frapper; un poignard barbelé venait de me traverser le cœur.

— Il l'aime! m'écriai-je; ne voyez-vous pas qu'il l'aime?!

Le vieux marquis secoua la tête lentement; un sourire orgueilleux était à ses lèvres.

— Folle! murmura-t-il, où as-tu vu que le fils de l'aigle pouvait s'éprendre de l'impure couvée du vautour?... Il est jeune, elle est douce et belle; à cet âge, le bras ne sait pas tenir la hache du bourreau... viens!

— Je ne l'abandonnerai pas ainsi, répliquai-je.

— Viens, te dis-je, ce sommeil est un bienfait... j'aime mieux qu'il ne voie point ce qui va se passer ici.

— Qu'allez-vous donc faire?

Il y avait dans ses yeux je ne sais quel égarement tranquille. Sa grande figure avait des taches rouges parmi sa pâleur; et ses cheveux, plus blancs que la neige, semblaient frémir sur son crâne.

Il me dit :

— Si tu ne veux pas venir, jeune fille, je suis assez fort pour accomplir seul ma besogne.

Je cherchais aux lèvres de Vincent le souffle qui ne venait plus.

Le vieux seigneur m'attendit une se-



UNE NOCE DE FELLAHS DANS LA VALLÉE DE L'ORONTE, SYRIE; d'après le croquis d'un voyageur. — Voir page 803.

conde. puis, redressant tout à coup sa haute taille, depuis si longtemps courbée, il gagna d'un pas lent et sûr la porte de l'appartement de Vincent. Je le vis disparaître.

— Ne la tuez pas! m'écriai-je.

— Oh! s'interrompit-elle en repoussant les mains de Gabrielle, qui la remerciait de ce mot par une caresse, ce n'était pas de la pitié... Je pensais, tout au fond de mon cœur navré : « S'il l'aime, elle est à moi!... »

Je ne voulais pas qu'un autre me prît ma vengeance.

Gabrielle baissa la tête. L'Africaine poursuivit comme si elle eût goûté un inexplicable plaisir à épouvanter sa compagne.

— Il me semblait que Vincent devenait froid entre mes bras. Oh! que de haine, si tu savais, jeune fille!... Il l'aimait puisqu'elle le tuait!

J'entendis le pas du vieillard qui revenait. Sa marche était lente et lourde : je devinai qu'il portait un fardeau. Le fardeau était pesant, car à mesure qu'il approchait de la porte, son souffle sifflait plus fort dans sa poitrine.

Il portait Inez évanouie entre ses bras.

Je n'eus point de compassion, car je la trouvai plus belle qu'en ses jours de joie. Ses longs cheveux pendaient de sa tête pâle, renversée sur l'épaule du vieux marquis; ses yeux étaient fermés, son sein ne battait plus. J'avais peur. Une angoisse nouvelle me serrait la poitrine. Ils étaient là tous deux, privés de sentiment : la souffrance les mariait en quelque sorte; je me sentais seule vivante, et, par cela même, répudiée. Ce terrible sommeil pesait sur eux comme un joug mystique : c'étaient les fiancés de la mort!

Je l'enviais, cette fille! Oh! comme je lui aurais volé son martyre!

Le vieillard, haletant, épuisé, traversa la chambre d'un pas pénible, il ne nous regarda point. Une idée fixe le dominait.

Il déposa la fille du traître sur un siége au pied du lit, et roula son front dans les draps pour étancher la sueur qui lui baignait les tempes.

— Blanche, ma fille chérie, murmurait-il avec une caressante tendresse, je t'avais promis cela... il y a bien longtemps... Voici la fille de ton bourreau qui va châtier son père par sa honte et par sa mort... Réjouis-toi, Blanche; je te rapporte ton honneur!...

Moi, j'essayais de souffler ma vie dans la poitrine glacée de mon amant.

Le bruit sourd de la pioche des fossoyeurs entamait mon cœur. Allait-on creuser deux fosses dans l'antique sépulture des Moncade?...

Le frère allait-il descendre avec la sœur?...

— Laisse! répliqua-t-il; nous, les Moncade, nous ne tombons que sous l'épée...

Il était tout entier à son travail étrange. Une sombre folie brillait dans ses yeux.

Je le vis disposer avec un soin minutieux les plis de la mantille qui couvrait les épaules de Blanche; il remit en place la couronne de fleurs que nos baisers avaient dérangée.

Et, tout en faisant cela, il parlait à la morte. Sa parole ressemblait à ce chant monotone et doux qui berce l'enfance endormie.

— Elle est là, disait-il; tu la vois bien, n'est-ce pas? Blanche, mon trésor bien-aimé? La voici, la Guzman! son père est le ministre du roi! son père gouverne les Espagnes! son père domine Philippe d'Autriche, notre seigneur! tout lui obéit, rien ne lui résiste... Eh bien! la vengeance de Moncade, ta vengeance à toi, sainte victime, est au-dessus de la toute-puissance de cet homme!... Je lui ai pris son enfant, comme il m'a pris la mienne... son honneur pour ma félité perdue... son honneur pour ma gloire qui n'est plus!... n'est-ce pas de quoi réveiller dans leurs tombes les vieux Castillans, nos aïeux!... Souris, Blanche, souris, mon adorée! voilà ton ennemie vaincue! Réjouis-toi, fille des chevaliers! voici le cœur du tigre, tout son cœur qui saigne sous l'ongle du lion!... As-tu trop attendu, et Dieu n'est-il pas juste?...

Il enleva la couverture, au bas du lit, pour découvrir les pieds de la morte.

Il saisit Inez, et fit en sorte que sa lèvre inanimée touchât par trois fois ces orteils insensibles et glacés.

Il disait, essoufflé par son effort :

— Pardon, noble senora; pardon, sang illustre; pardon, Blanche de Moncade!

Puis, avec un rire fiévreux :

— L'as-tu entendue, la Guzman, la fille des lâches! elle a demandé grâce en embrassant tes pieds!...

Je sentis comme un souffle faible sur ma joue. Tout mon sang revint à mon cœur. Vincent allait renaître à la vie.

Le vieillard avait replacé les pieds de Blanche sous la couverture. Il tournait le dos à sa fille. Il était debout, en face d'Inez, dont la tête se renversait, livide, dans les belles masses de ses cheveux.

— Toi, reprit-il, tu viens de faire amende honorable comme il sied à une condamnée. Tu payes pour ton père, c'est la loi. Tu es innocente, je ne t'en veux pas; que Dieu te pardonne!

Il la chargea de nouveau sur son épaule, disant à part lui :

— Blanche a souri, elle est contente... Il ne faut pas que celle-ci respire l'air qui entoure ma Blanche... Ah! ah! ah! comte-duc, puisses-tu avoir les entrailles d'un père!

Il s'éloigna, épuisé qu'il était et pliant sous son fardeau, mais joyeux et le triomphe au front.

Moi, je guettais le réveil de Vincent, dont le cœur recommençait à battre sous ma main. Vierge sainte! je l'aime tant, que j'eus un lâche mouvement de joie. Il me plaisait que la fille du traître fût loin de là et qu'il n'eût point assisté à sa honte.

Un peu de sang remontait à ses joues. Je buvais le souffle qui passait entre ses lèvres; ses mains, ses pauvres mains se réchauffaient sous mes baisers.

Il ouvrit enfin les yeux, et sa bouche murmura un nom.

Je le repoussai si violemment que sa tête rebondit sur la dalle.

— Inez! Inez! m'écriai-je, est-ce Inez qui t'a donné son souffle et la chaleur de ses veines? est-ce Inez qui t'a rappelé à la vie?

Le vieux marquis revenait. Je m'élançai vers lui, ivre de rage.

— Il l'aime! il l'aime! balbutiai-je parmi les sanglots qui m'étouffaient; la vengeance nous échappe... Elle aura l'héritage de Blanche, elle aura le nom de Moncade!

Il mit sa main sur ma bouche.

— Tu blasphèmes! murmura-t-il, tandis que son regard prenait une expression d'indicible horreur.

Moi, terrassée, je répétais sous ses doigts de fer qui écrasaient mes lèvres :

— Il l'aime! je vous dis qu'il l'aime!...

Le vieillard me repoussa comme j'avais repoussé Vincent.

Il s'appuya au montant de la porte, parce que ses jambes chancelaient sous le poids de son corps. Ses yeux sanglants et la pâleur de sa face disaient l'orage qui grondait au dedans de lui.

Ce fut d'un ton grave et lent, cependant, qu'il reprit :

— Tais-toi, jeune fille!... As-tu ouï parler de Juan-Maria d'Avalos, mon aïeul, qui poignarda son fils sous le porche de la cathédrale de Burgos?

Mon cri s'arrêta dans ma gorge.

Le marquis de Pescaire continua :

— Si mon fils don Vincent trahissait ma vengeance, je fais serment sur l'honneur de ma race que je le poignarderais de mes propres mains!...

En prononçant ce dernier mot, l'Africaine s'arrêta brusquement.

— As-tu entendu? murmura-t-elle.

Cette fois, ce n'était pas un bruit indistinct qui était parti de la pièce voisine. Aïdda et Gabrielle avaient pu saisir un long et profond gémissement.

Aïdda se leva et gagna sur la pointe des pieds la porte qui était restée entr'ouverte; son regard avide et curieux fit le tour de la chambre. Inez était toujours étendue sur le lit; sa posture n'avait point changé. Ses yeux étaient clos; elle semblait dormir d'un lourd et profond sommeil.

— C'est peut-être le jeune cavalier, murmura la Mauresque.

Gabrielle, légère comme un oiseau, était debout au seuil de l'autre porte.

— Êtes-vous éveillé, seigneur Mendoze? demanda-t-elle tout bas.

Il n'y eut point de réponse, et l'oreille attentive de la fille de l'oïdor distingua le souffle lent et régulier du dormeur.

— Nous nous sommes trompées, dit Aïdda. Mais les heures de la nuit s'écoulent, et Moghrab tarde bien à revenir!

— Et que se passa-t-il ensuite, ma sœur? demanda Gabrielle, enchaînée à l'intérêt tragique de cette histoire. Vincent de Moncade s'éveilla-t-il? Son père, revenu à la raison, révoqua-t-il son odieux serment?

— Le seigneur marquis de Pescaire, répondit l'Africaine, quitta la chambre mortuaire après avoir prononcé les paroles que j'ai dites. Il passa tout près de son fils qui gisait à terre, et ne le regarda point.

Nous étions seuls, Vincent de Moncade et moi.

J'ai été lâche, je le répète; j'ai manqué de cœur. La menace du vieillard m'avait laissé du froid dans les veines. Je le connais; je sais qu'il répandrait son propre sang comme Brutus. C'est une âme de fer.

Quand don Vincent s'éveilla, je ne sus que lui sourire au travers de mes larmes. Il m'interrogea : je lui racontai docilement ce qui s'était passé.

— Un fils qui maudit son père! murmura-t-il: Que Dieu ait pitié de mon malheur! Où est dona Inez?

— Tu peux songer à la fille du traître en un pareil moment! m'écriai-je avec toute ma colère rallumée.

— Aïdda, me répondit-il, j'ai pour toi la tendresse d'un frère. Je t'avais promis un autre amour. Prends ma vie, elle est à toi.

— J'ai pu entendre cela sans mourir!

Ici, un amer sanglot secoua la poitrine d'Aïdda. Elle voulut poursuivre; sa voix s'étouffa dans sa gorge.

Gabrielle, qui s'était rapprochée, la serra dans ses bras.

— Dieu te pardonnera si tu pardonnes, ma sœur, murmura-t-elle; si tu as pitié, Dieu aura pitié de toi!...

L'Africaine essuya d'un revers de main les larmes qui brûlaient sa paupière, et répondit avec une sauvage énergie :

— Je ne veux ni pardon ni pitié!

Elle fit sur elle-même un violent effort, et reprit d'une voix assourdie :

— Lâche! lâche! lâche! que je suis! je n'eus que des pleurs pour répondre à l'aveu de sa trahison... Chaque fois qu'il me parle de mourir, je perds la vertu de ma race, et ma force devient faiblesse.

Sais-tu ce que je fis? Je le suivis dans son appartement, j'entrai avec lui dans cette chambre témoin de nos amours, où les nobles toiles pendues aux murailles avaient autrefois entendu ses serments. Inez était là, toujours. Ce vieillard l'avait déposée sur le lit. Ce fut moi qui baignai d'eau froide son visage et qui lui fis respirer ces subtiles senteurs dont l'arome aigu sait ranimer la vie.

Oui, moi, je ressuscitai ma rivale; moi, moi, je rendis le sentiment et le souffle à la fille de celui qui ravit le souffle et le sentiment à Blanche, ma patronne adorée!...

Vincent se tenait à l'écart. Je voyais ses mains se joindre malgré lui. C'est un culte. Mesure l'amour que j'ai pour lui; c'est ainsi qu'il l'aime!

Au premier mouvement qu'elle fit, il se laissa tomber à deux genoux, et je l'entendis murmurer :

— Qu'elle soit sauvée et que je meure!

Il fallait le tromper. Les heures avaient passé; la nuit était noire au dehors. Je quittai la fille du traître et je vins à lui.

— Vincent, lui dis-je, tes frères t'attendent au rendez-vous d'honneur.

Ce fut comme un réveil, car il y a des mots qui font de l'homme un enfant, et chaque âge a son hochet misérable. Ils ont prononcé je ne sais quel serment; ils conspirent... Et ne suis-je pas moi-même de la conspiration?

— Folie puérile et méprisable! s'interrompit-elle en montrant de son doigt tendu la chambre où dormait Inez, la vengeance est là... c'est moi qui la tiens!

Vincent se jeta sur son épée.

— Là aussi on peut mourir! dit-il.

Puis, regardant Inez qui luttait contre les derniers engourdissements de son mal, il reprit :

— Je ne veux pas qu'elle me voie!... Mon aspect lui briserait le cœur... Aïdda! son père seul fut coupable; son père seul fut condamné par nos justes haines... Qu'elle soit rendue à sa mère qui la pleure... je l'oublierai.

— Dis-tu vrai?... m'écriai-je.

— Oui, me répondit-il avec un sourire qui me serra le cœur comme une main de glace, car la mort, ce doit être l'oubli...

Les horloges des églises voisines sonnaient la huitième heure. Je promis de ramener la fille du traître à l'Alcazar. C'était la volonté de Moghrab, mon maître, je le savais. Don Vincent embrassa mes mains et s'enfuit.

A peine avait-il passé le seuil qu'Inez appela sa mère. Dans sa pensée, elle avait fait un rêve extravagant et horrible.

Quand ses yeux rencontrèrent les objets inconnus qui l'entouraient, elle fut prise d'un tremblement convulsif, et je crus qu'elle allait retomber dans son évanouissement. Mais nous sommes fortes, nous autres femmes

Je lui dis avec dureté :

— Senora, Vincent de Moncade ne vous aime pas, mais il a eu pitié : il renonce à sa vengeance si légitime. Suivez-moi : les murs de cette maison crient anathème contre le sang qui coule dans vos veines.

Elle passa ses deux mains sur son front tour à tour.

— Moncade! murmura-t-elle par deux fois, Moncade!... Vengeance!...

— Levez-vous! commandai-je.

Elle essaya de se mettre sur ses pieds, mais elle était trop faible et trop brisée. Je la soutins.

Les larmes roulaient lentement sur ses joues, et, de ses lèvres, ce nom tombait toujours :

— Moncade!... Moncade!...

Je lui imposai silence et nous gagnâmes la porte.

Dans l'escalier, je lui demandai :

— De quoi vous a-t-il menacée?

— Je ne vous connais pas, me répondit-elle; mais je devine que vous me haïssez... Hélas! Dieu punit cruellement la fille qui abandonne sa mère... Sais-je comment il m'avait entraînée à le suivre?... Je l'aimais jusqu'à n'avoir plus de conscience... Ce qu'il m'a dit? je ne sais plus... je n'ai pas compris ses paroles... j'ai vu seulement sur son front une pâleur de cadavre et du sang dans ses yeux... Au lieu d'amour, c'était de l'aversion. Je n'ai point deviné pourquoi il me traitait ainsi... Mon cœur a cessé de battre... que s'est-il passé depuis?

Les valets, sur mon ordre, ont amené la litière. Dans cette maison, chacun me connaît et m'obéit. Les porteurs ont pris le chemin de l'Alcazar, et je n'ai plus prononcé une parole.

PAUL FÉVAL.

(La suite au prochain numéro.)

M. FLOURENS

Nous avons enregistré déjà la perte très-sensible que le monde scientifique a faite en la personne de M. Flourens, qui a succombé, dans sa maison de campagne de Montgeron, aux suites d'une longue maladie.

Né en 1794, à Maureilhan, dans l'Hérault, M. Flourens fit ses études à Montpellier, y fut reçu docteur et vint ensuite à Paris, où il se lia d'amitié avec Georges et Fréderic Cuvier, Destutt de Tracy, Geoffroy Saint-Hilaire, Chaptal, etc.

Ses premiers écrits physiologiques, sa collaboration à la *Revue encyclopédique* et au *Dictionnaire d'histoire naturelle*, furent beaucoup remarqués du monde savant, qui l'adopta pour un de ses membres les plus éclairés après plusieurs autres travaux, parmi lesquels les *Expériences sur le système nerveux* obtinrent un grand retentissement.

Le nombre des publications de M. Flourens est immense et il a tenu une place considérable dans le monde de la science. Successivement il a occupé la chaire d'histoire naturelle au Collége de France, et celle d'anatomie humaine au Jardin des Plantes. Nommé, en 1828, membre de l'Académie des sciences, quatre ans plus tard il fut appelé à

remplir, dans la docte assemblée, une des deux places de secrétaire perpétuel. En 1840, l'Académie française le reçut dans son sein; il l'emporta sur M. Victor Hugo, son compétiteur.

Il siégea à la Chambre comme député, depuis 1837 jusqu'en 1846. A cette époque il fut créé pair de France. Cette haute distinction ne l'enleva pas à sa chaire du Collége de France, et rien ne put jamais dominer l'amour profond qu'il avait pour l'étude.

M. Flourens avait été promu, en 1845, au grade de commandeur de la Légion d'honneur. Un de ses fils a combattu, l'année dernière, dans les rangs des Crétois.

R. BAYON.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre-Lyrique impérial : *Cardillac*, opéra en trois actes et quatre tableaux, de MM. Nuitter et Beaumont, musique de M. Lucien Dautresme. — MM. Ismaël, Bosquin, Barré; Mlle Daram. — Théâtre *impérial* du Châtelet : *Les Voyages de Gulliver*, pièce en quatre actes et trente tableaux, de MM. Clairville, A. Monnier et Blum. — MM. Lesueur, Raynard; Mmes Alphonsine, Schneider, Clarisse Miroy, Mariani, Eugénie. — Réveil du public. — Ouverture de l'Athénée : *Malbrough s'en va-t-en guerre*, opéra-bouffe en trois actes et cinq tableaux, de MM. Siraudin et Busnach, musique de M ***. — Mlle Lagier. — Une lettre curieuse. — Les herbes égyptiennes. — *La Chevelure dans la poésie, l'histoire et le roman*, par Mme Sarah Félix.

Le *Cardillac* du Théâtre Lyrique a eu un prologue à la cantonade qui a fait quelque bruit. Il serait de mauvais goût d'y insister. MM. Dautresme et Carvalho se sont donné la main. La réconciliation a été cimentée sur l'autel du succès, et si je rappelle ici les orages qui l'ont précédée, c'est pour en tirer cette moralité que rien n'est plus délicat que l'appréciation d'une œuvre musicale, et qu'en cette matière surtout les directeurs — même les plus expérimentés — doivent se défier également des réactions outrées et des entraînements irréfléchis. Voyez M. Carvalho. Un beau jour, il se prend de passion pour le *Cardillac* de M. Lucien Dautresme, puis tout d'un coup son enthousiasme se refroidit. Il recule devant la représentation. Pourquoi? Les *Bleuets* de M. Jules Cohen sont venus se jeter à la traverse. A eux les sympathies et les espérances de la direction, à eux Mlle Nilsson et la fleur du panier de la troupe, à eux les splendeurs de la mise en scène. Ce qui est arrivé, vous le savez. Les *Bleuets*, malgré des parties très-estimables, n'ont fait que passer sur l'affiche, et *Cardillac*, joué comme par grâce, a obtenu un franc succès auquel, pour être éclatant, il n'a manqué peut-être qu'une interprétation plus attrayante et ce coup de fouet de la réclame qui provoque l'admiration du public et lui met, comme on dit, le feu sous le ventre.

M. Carvalho doit reconnaître aujourd'hui que son premier mouvement était le bon. Oublions avec lui le second et félicitons-le, en fin de compte, du service qu'il a rendu à l'art lyrique en nous révélant M. Dautresme.

Les parrains du jeune compositeur, MM. Nuitter et Beaumont, ne l'ont pas trop mal servi. Le poëme est clair, intéressant, dramatique. Les motifs lyriques y sont nombreux et amenés sans effort. Quant au sujet, vous le connaissez pour peu que vous soyez frotté de littérature. C'est ce même conte d'Hoffmann, — traduit, ici sous le titre de *Mademoiselle de Scudéry*, là sous celui d'*Olivier Brusson*, et qui a déjà fourni, il y a quelque quarante ans, un roman à Henri de Latouche et à Antony Béraud un mélodrame pour Frédérick-Lemaître.

Rien de plus simple et de plus saisissant.

René Cardillac est le plus habile orfévre de son temps. Il est passionné pour son art. Si le bijou sur lequel il a parfois passé plusieurs semaines ne répond pas à son idéal, il ne craint pas de le briser, de le remettre au creuset et de le recommencer jusqu'à ce qu'il en soit complétement satisfait. Mais, une fois son chef-d'œuvre achevé, il en devient amoureux comme Pygmalion de sa statue. Il éprouve, pour s'en séparer, des désespoirs et des déchirements qui vont jusqu'à la violence. On l'a vu, après avoir livré une commande, jeter au bas de son escalier celui qui l'emportait. Passe encore s'il s'en tenait là. Mais il n'a pas de repos qu'il n'ait reconquis, fût-ce au prix d'un crime, l'objet de ses regrets. Malheur à qui se hasarde à porter sur lui, pendant la nuit, un bijou travaillé par Cardillac! Le moins qui puisse lui arriver, c'est de tomber étourdi par un coup de casse-tête. Le plus souvent un poignard vient se plonger au cœur de la victime. Cardillac, après l'avoir épiée, a bondi sur elle comme un tigre sur sa proie. Une porte secrète pratiquée dans le mur de sa maison de la rue Saint-Nicaise lui a permis de se dérober à toutes les poursuites et d'aller grossir son trésor du fruit de son crime.

A cette monomanie bizarre de son *héros*, Hoffmann a donné une cause fantastique. Cardillac est lui-même victime de la fatalité. Un terrible et dramatique accident survenu à sa mère pendant sa grossesse lui a communiqué le germe de cette étrange et fatale passion. Sa conduite se trouve ainsi atténuée, sinon excusée. Ce n'est plus un scélérat vulgaire, c'est un maudit. Il est à regretter que les auteurs du libretto aient négligé ce détail. Je sais bien qu'il n'était pas facile à transporter sur la scène, devant un public sceptique que la moindre excentricité met en gaieté, et qui a accueilli d'un rire ironique cette imprécation de Cardillac, traduite textuellement de l'humoriste allemand : « Que le diable vous étreigne dans ses tenailles ardentes, et puisse ce collier peser trois cents livres et étrangler votre fiancée ! »

Le hasard a donné à Cardillac deux témoins de ses crimes : Olivier Brusson, son élève favori, et Madeleine, sa fille, la fiancée d'Olivier. A quelques mots de celui-ci, il comprend qu'il est découvert. Il ignore toutefois que sa fille est de moitié dans le secret, et il supplie Olivier de se taire. Il jure qu'il saura maîtriser à l'avenir ses terribles instincts. Mais la fatalité l'emporte. Le comte de Miossens est venu réclamer de lui une parure magnifique qu'il lui a commandée il y a deux mois. En vain Cardillac essaye-t-il de se soustraire à sa promesse, de reculer le moment fatal : le comte insiste et le force à s'exécuter. C'en est fait; Cardillac oublie ses serments, et il va attendre le comte à l'angle d'une rue où il sait qu'il doit passer.

Mieux avisé que les autres victimes de Cardillac, Miossens a eu soin de glisser une cotte de mailles sous ses vêtements. Le poignard, repoussé par l'obstacle, glisse des mains de l'agresseur et le comte, s'en emparant, frappe lui-même l'assassin.

Olivier avait deviné les projets de Cardillac : il s'était élancé sur ses pas, mais il était arrivé trop tard pour empêcher la rencontre. Il ne lui reste plus qu'à secourir son maître et à étancher le sang qui coule de ses plaies.

Cependant, au bruit de la lutte, Desgrais et ses hommes sont accourus. En voyant un homme penché sur un cadavre, ils ne doutent pas que ce ne soit l'assassin. Olivier est arrêté et la justice va lui demander compte du meurtre de Cardillac.

Tout accable le malheureux jeune homme, tout jusqu'au poignard que le comte a jeté dans sa fuite et qu'Olivier a ramassé machinalement. Il n'aurait qu'un mot à dire pour se disculper; mais ce mot, c'est le déshonneur de Madeleine, et plutôt que de le laisser échapper de ses lèvres, il ira jusqu'à l'échafaud.

« Heureusement » que Cardillac n'est pas mort : il sort de sa léthargie pour venir s'accuser lui-même, et, sa confession achevée, il meurt pour tout de bon. C'est ce qu'il a de mieux à faire.

Ce dénoûment appartient aux auteurs, qui, d'ailleurs, ont suivi presque pas à pas le conte d'Hoffmann et se sont bornés à en retrancher l'épisode de Louis XIV et de Mlle de Scudéry.

Si j'avais à caractériser en termes généraux la musique de M. Dautresme, je dirais qu'elle est un compromis entre la manière française d'Hérold et la manière italienne représentée par Bellini et Donizetti. Les motifs mélodiques y abondent. Chaque morceau est construit de main d'ouvrier et ciselé avec un soin extrême. Les voix sont parfaitement traitées et l'instrumentation a de l'élégance et de la distinction. Ce qui manque un peu dans tout cela, c'est l'ampleur, surtout dans la partie chorale.

L'ouverture est très-remarquable. L'andante, d'un beau caractère et largement développée, a soulevé des bravos unanimes. L'introduction en duo est ravissante de fraîcheur et de charme. Je la préfère, pour ma part, à l'air de Mlle Daram, malgré le brio et la crânerie d'allures qui ont valu à ce dernier morceau le plus vif succès. Le trio : *Je ris de voir leur embarras*, la romance d'Ismaël : *Garde-moi ton amour*, et le duo : *On n'a jamais rêvé de plus bel ornement*, méritent aussi d'être cites pour la grâce et la facilité melodiques. On a fait bisser les couplets de Barré : *Des Diamants*, écrits sur un mouvement de valse et qui ne tarderont pas à devenir populaires. Enfin un finale bien conçu, se déroulant sur un quatuor énergique, complète ce premier acte, le plus riche des trois.

La romance de Bosquin, au second acte : *Remontez aux cieux*, d'une mélancolie douce et pénétrante, a été également redemandée. Le trio d'où se detache la délicieuse phrase de Barré : *Allons, patience*, est un morceau d'une excellente facture; il est dommage que *l'allegro* en soit un peu commun.

Le troisième acte est divisé en deux tableaux. Le grand air d'Ismaël, par lequel s'ouvre le premier et qui retrace le motif de l'ouverture, n'a produit qu'un effet médiocre; peut-être est-ce la faute de l'exécution. En revanche, on a fait répéter à Barré ses couplets : *Par le cœur, je le sens, je suis pris pour longtemps*. Le joli chœur : *Voici la nuit*, alterne d'une façon piquante avec celui des ouvriers. Le finale : *Oui, le ciel dans sa justice*, est d'une couleur chaude et d'une inspiration énergique.

La musique du dernier tableau m'a paru un peu monotone. L'air de Mlle Daram coupé par le chœur est trop long de moitié; il a le tort en outre d'évoquer les dangereux souvenirs du *Trovatore* et d'*Haydée*. La mélodie sur laquelle meurt Cadillac est touchante. Il est fâcheux que le bruit des loges qui se fermaient n'ait pas permis de l'apprécier comme elle le méritait.

Ismaël ne jouissait pas de ses moyens habituels : il a cependant servi l'ouvrage par sa chaleur et son expérience scénique. Bosquin soupire très-agréablement ses romances : c'est le Capoul du Théâtre-Lyrique. Mlle Daram est en progrès; elle fait preuve de passion et de sentiment dramatique. Je lui recommande seulement de soigner ses vocalises. Mais les honneurs de la soirée ont été pour Barré. C'est si bon, une voix fraîche, pure, sonore, d'une émission facile, — et qui ne chevrote pas!

~~~ Vous savez, *Gulliver*, cette grande féerie annoncée par toutes les trompettes de la réclame, cette merveille qui devait laisser derrière elle tous les chefs-d'œuvre du genre, qui devait être un enchantement pour les yeux, une séduction pour les oreilles, un régal pour l'esprit, — elle a été sifflée outrageusement, sifflée comme *les Parisiens à Londres !* On a eu beau faire, on a eu beau entasser des miracles de décors sur des prodiges de mécanique, des débauches de paillon, de similor et de bouchons de carafe sur des orgies de chair humaine; on a eu beau étaler sur l'affiche le grand nom de Swift, enlever Lesueur à Taupin, Raynard à Chabannais, Alphonsine à Cléopâtre, Mlle Schneider à la Belle Hélène; — avec toutes ces richesses, tous ces trésors, toutes ces prodigalités, on n'est arrivé qu'à un immense ennui. Quelle singulière idée aussi, de la part d'un directeur habile comme M. Hostein passe pour l'être, d'aller choisir pour sujet de sa féerie les ironies philosophiques du doyen de Saint-Patrick ! Je ne veux pas crier au sacrilége littéraire : la partie serait trop belle. Mais, au moins, puisque l'on s'attaquait à un chef-d'œuvre, devait-on se dispenser de le déshonorer par des additions ineptes ou d'indignes exhibitions. Quoi ! pas un mot spirituel, pas un détail délicat, pas une scène amusante avec les ressources que vous aviez sous la main ! Des trucs et des apotheoses, des fantoches et des géants, des ballets et de la lumière électrique, voilà toutes vos inventions ! Rien pour l'esprit, tout pour les yeux pendant ces six heures de spectacle ! Et quel public aviez-vous en vue lorsque vous construisiez cette monstrueuse machine? — L'enfance? Je ne veux pas le croire après avoir entendu vos couplets égrillards jusqu'à l'obscénité, après avoir vu ce fameux ballet des oiseaux, auprès desquels les photographies qu'on vend sous le manteau sont des modèles de décence. — Les lorgnettes libertines? Mais elles-mêmes ont protesté, et entre ces deux extrêmes je ne vois pas trop ce qui vous restera pour peupler votre salle pendant les cent représentations nécessaires pour couvrir vos frais.

La mise en scène de *Gulliver* n'a pas coûté, dit-on, moins de trois cent mille francs. Tant pis : c'est de l'argent mal employé. Peu m'importe d'ailleurs. M'avez-vous donné un spectacle agréable, curieux? Là est toute la question.

Agréable, je me suis expliqué là dessus. Curieux, il faut s'entendre.

Quand je recueille mes souvenirs, je n'y trouve, pour les trois quarts, que les rengaines ordinaires des féeries. Le pays des fleurs a traîné sur toutes les scènes : le ballet des papillons est joli et les costumes en sont bien dessinés; mais il n'a rien d'essentiellement nouveau. L'apothéose est la banalité même. Ce qui sort du vulgaire et du convenu n'est pas toujours heureux. Le tableau des chevaux a été conspué et les pauvres créatures qui y figuraient n'auraient pas mieux demandé que de s'en aller. Celui des géants est ridicule et serait tombé sans le secours de Mlle Clarisse Miroy. Le seul à peu près réussi est celui de Lilliput avec ses poupées articulées et ses petites merveilles de mécanique. Encore a-t-on fait observer très-justement que le fond du décor était manqué, que la petitesse des maisons s'expliquait trop par l'éloignement, et que, pour mettre les édifices en relation avec les personnages, il eût fallu les construire au premier plan au lieu de les peindre sur une toile de fond.

Quoi qu'il en soit, là seulement a été le vrai succès de la soirée. Mais est-ce pour faire concurrence à Séraphin que le théâtre du Châtelet s'intitule pompeusement théâtre impérial?

Ce qui est triste, c'est de voir des artistes de la valeur de ceux que j'ai cités plus haut compromis dans un dialogue idiot et obligés de donner la réplique à des machines. Raynard n'a pas le plus petit mot pour rire. Ce pauvre Lesueur — un vrai comédien — ne parvient à dérider un peu son public qu'avec des cascades de jocrisse et de queue-rouge. La jolie voix de Mlle Schneider et le jeu si fin d'Alphonsine se perdent dans cet immense vaisseau. Tous les quatre feront bien de rentrer au plus vite au bercail.

La représentation n'a été bonne que pour Mlle Mariani, la fée aux jambes sculpturales, et Mlle Eugénie, une beauté de seize ans, la grâce, la jeunesse « dans leur plus verte nouveauté. »

L'art est dans le marasme, disait autrefois Bilboquet. Qu'aurait-il dit s'il avait vu les *Voyages de Gulliver ?*

~~~ Est-ce que le public se réveillerait? Est-ce qu'il commencerait à se lasser des balançoires et des cascades? On serait tenté de le croire à voir l'accueil qu'il a fait à la pièce d'inauguration du théâtre de l'Athénée. Cela s'appelle *Malbrough s'en va-t-en guerre*. — Il ne s'en va pas du tout, Malbrough, il reste chez lui sous un faux nez et assiste aux tentatives de seduction auxquelles se livre Boule-de-gomme sur la personne de Mme Malbrough. C'est là le point de départ. Il n'était pas plus mauvais qu'un autre à la condition de fournir des situations gaies et de ces bonnes bêtises comme en ont su tirer Meilhac et Halévy de la légende de *Barbe-Bleue*. Par malheur, les auteurs de *Malbrough* n'ont rencontré que la charge grossière et commune. Leur poudre était mouillée, leur feu d'artifice a raté et leur esprit a fait long feu. La musique de l'auteur ou des auteurs anonymes n'avait pas assez d'éclat pour sauver l'insuffisance de la pièce On a toutefois applaudi une jolie romance chantée par Mlle Lagier. C'est l'épave qui survivra à ce naufrage.

Toute la haute bicherie honorait la représentation de sa présence. Elle était là comme en famille. Peut-être s'est-elle amusée. Elle n'en avait pourtant pas l'air.

~~~ Plus gaie que les *Voyages de Gulliver* et que *Malbrough s'en va-t-en guerre* est la lettre suivante, que je recommande spécialement à mes lectrices :

« Une dame qui a passé toute sa vie en Égypte, à étudier les herbes égyptiennes et à voyager la plus grande partie du monde, à étudier et conserver la beauté et la jeunesse, aussi elle a fait connaissance avec plusieurs Orientaux et les secrets et les remèdes pour donner la jeunesse et la beauté brillante aux complexions ainsi que tout le corps, le motif de se servir de ces herbes sont les dames Égyptiennes et Turcques, jusqu'à la vieillesse qui sont préservées jeunes et belles, comme c'est connu que ces dames orientales sont admirées pour leur beauté.

« L'usage de la teinture ou d'autres substances intérieures n'importe à laquelle plus ou moins dangereuse, n'existent
~~~

pas dans le traitement égyptien, mais seulement contribue dans les meilleures herbes laquelle renouvelle tout le corps de la personne par l'usage de cette herbe. Toutes les dames âgées trouveraient leur vigueur comme au temps passé quand elles étaient contentes d'elles mêmes, et les jeunes dames dès le jour qu'elles commenceront à se servir de cette herbe seront conservées a leur état actuel jusqu'à leur vieillesse et la beauté, il n'est pas nécessaire de se servir d'aucune peinture si elles suivent le régime du traitement égyptien. Les Égyptiens ne professent pas ni ne font aucune magie seulement par des moyens naturels, par l'usage des savons produits avec les meilleures herbes égyptiennes, des bains d'herbes et le traitement externe conservant la beaute et le corps.

« Les gens d'Égypte ont le secret pour conserver la peau et les chevelures des morts dans leur état naturel pendant des siècles entiers. La préservation des vivants est une question moins difficile, à present vous pouvez avoir votre désir accompli en rendant visite à la dame Égyptienne et elle s'engage de renouveller la chevelure ainsi que la couleur et les têtes chauves, sans pour cela toucher aucune peinture, seulement des bains de vapeur des herbes égyptiennes.

« La dame Égyptienne, ne veut accepter aucune rétribution sans que vous ayez vos cheveux selon votre désir, par une visite vous pouvez voir une preuve vivante des miracles que fait cette herbe. »

Tout commentaire ne pourrait que gâter ce joli morceau de littérature.

Il y a un *post-scriptum* manuscrit, plus drôle encore que la lettre autographiée : je regrette que le respect que je dois à mes lectrices m'interdise de le reproduire.

~~ La circulaire de la dame égyptienne est une transition toute trouvée au petit livre que Mme Sarah Félix vient de publier sous ce titre : *La chevelure dans la poésie, l'histoire et le roman à la ville et au théâtre.* — Mme Sarah Félix, vous savez, la propre sœur de Rachel, qui a tenu, non sans un certain éclat, l'emploi des grandes coquettes à l'Odeon et à la Comédie-Française.



M. FLOURENS, SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Reutlinger.—Voir page 798.

— Son livre, rempli d'anecdotes piquantes, pourrait s'appeler la *Monographie du cheveu.* Suivant le précepte latin, il joint l'utile à l'agréable. Avec la double autorité de la femme et de l'artiste, Mme Sarah Félix fait ressortir l'importance du rôle que joue la chevelure dans la beauté humaine, en même temps qu'elle nous enseigne les moyens de la préserver contre les atteintes du temps. Je vois bien percer à la fin du volume — *in cauda venenum* — un petit bout de réclame pour certaine eau du docteur Morel. Qu'importe, si l'eau est bonne autant que le livre est amusant? Ne sera-ce pas, en fin de compte, tout bénéfice pour les lecteurs?

GÉROME.

LE CHATEAU DE MANSFELD

DANS LE LUXEMBOURG

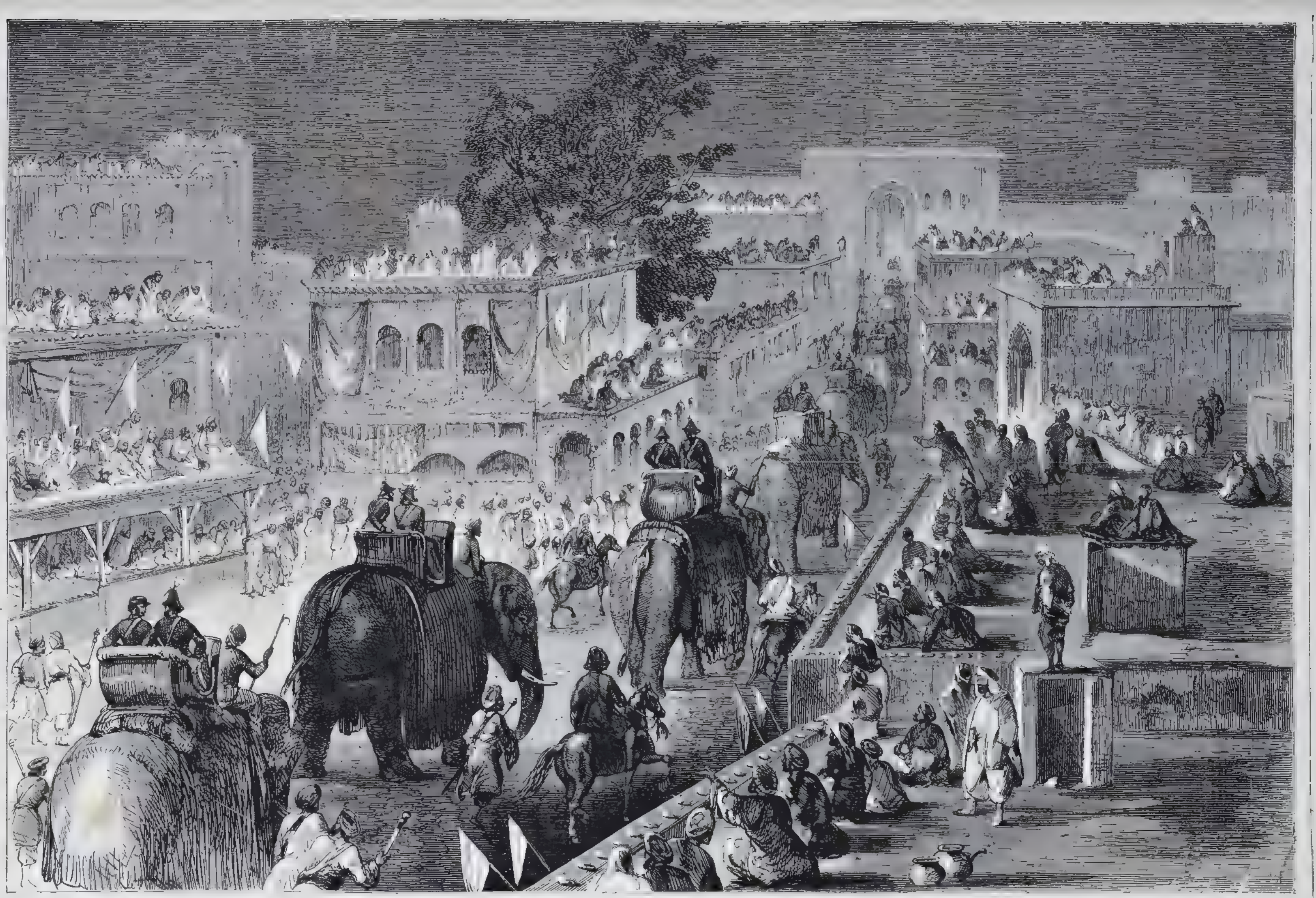
Ces ruines qui profilent si tristement sous la neige leur silhouette décharnée, voilà tout ce qui reste du château de Mansfeld, qui passait jadis pour une des plus magnifiques demeures seigneuriales du duché de Luxembourg.

Ce château fut construit en 1563, par le comte Pierre-Ernest de Mansfeld. Un luxe extrême avait été déployé dans tous les détails de l'ornementation extérieure, ainsi que dans la décoration et le mobilier des appartements. Le comte y rassembla toutes les antiquités remarquables qui avaient été découvertes dans cette partie du Luxembourg. Les jardins étaient remplis de statues, de grottes et de fontaines.

Mais, hélas! les monuments comme les hommes subissent les vicissitudes de la fortune. Après la splendeur vinrent la tristesse et la solitude; au bruit des fêtes succéda le silence lugubre de l'abandon. On a déjà transporté à Bruxelles et à Madrid les sculptures les plus remarquables provenant de la démolition de cet antique manoir. Aujourd'hui, les hommes achèvent l'œuvre du temps; la pioche renverse les



LES RUINES DU CHATEAU DE MANSFELD, DANS LE LUXEMBOURG; dessin de M. L. d'Elliot.



LE CORTÈGE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'INDE TRAVERSANT UNE VILLE ILLUMINÉE; dessin du capitaine W. L. — Voir page 806.

derniers pans de murs, et bientôt les ruines du château de Mansfeld ne seront plus elles-mêmes qu'un souvenir.

A. Darlet.

CORDOVA ET ORIZABA

Cordova et Orizaba, également dépendantes de l'État de Vera-Cruz, sont les deux principales villes qu'on rencontre sur le chemin de Puebla.

Cordova est très-régulière, avec de larges rues; elle ne compte guère plus de six à sept mille habitants qui s'occupent surtout de la vente du café, du sucre et du tabac, trois produits du pays dont la qualité est vraiment supérieure. Il est fâcheux que le manque de bras rende l'agriculture et l'industrie stationnaires dans cette contrée toute couverte de solitudes incultes.

Notre vue de Cordova représente la plaza Mayor, avec l'église paroissiale au premier plan, et au fond le palais du gouverneur. La route de la Vera-Cruz longe le côté droit de l'église. Au milieu de la place, un grand marché se tient deux fois par semaine : le jeudi et le dimanche. A l'époque de la guerre, la grande maison qui occupe la droite de la place avait été transformée en hôpital à l'usage de nos troupes. Sous les arcades inférieures de ce bâtiment, quelques Indiens ont installé un petit marché quotidien.

Orizaba, chef-lieu de la province de ce nom, est à trente cinq kilomètres à peu près du port de la Vera-Cruz. C'est une ville de quinze mille âmes environ qui a longtemps servi de quartier général à l'armée française. On s'y livre à l'exportation du tabac, du café, du maïs, du poivre et de toute sorte de fruits. Un assez grand nombre d'établissements industriels s'élèvent aux environs, entre autres la fabrique de toile et de papier de Cocolapan et l'hacienda de Jalopila, où l'on fait du sucre et de *l'aguardiente* ou eau-de-vie.

La vue d'Orizaba est prise du sud-est. C'est le côté de la ville par lequel on y arrive de Cordova. Une plaine, à droite de laquelle se dresse le mont Escamella, précède la ville. La montagne a donné son nom au petit village d'où le dessin est pris et où est installée la maison de l'octroi. Au loin apparaît le pic d'Orizaba, ancien volcan dont le sommet couvert de neige signale de fort loin la ville au voyageur. Il s'élève à cinq mille cinq cent vingt-six mètres au-dessus du niveau de la mer.

F. Richard.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

Fontaine de feu dans le département de l'Aude. — Découverte d'un monument druidique dans le Morbihan. — Dessèchement du Zuyderzée. — Les cheveux blancs. — Chevelure zébrée d'un enfant. — Dépilation générale causée par un chagrin. — Œuf d'épiornis trouvé à l'île de la Réunion. — Une princesse madécasse.

On a découvert, au mois de juillet dernier, dans l'arrondissement de Narbonne, près de Salle-d'Aude, une véritable fontaine ardente. De l'eau de cette fontaine chargée de magnésie il se dégage en bouillonnant une grande quantité de gaz hydrogène carboné qui brûle avec une flamme rouge et fuligineuse. Rien n'est étrange, surtout la nuit, comme l'aspect de cette source sortie d'un puits artésien que l'on commençait à faire dans une grande plaine, sur la rive gauche de l'Aude. A peine les ouvriers atteignaient-ils une profondeur de soixante-dix mètres, que le gaz jaillit avec l'eau et s'enflamma un peu au-dessous du niveau du gisement.

Avant de produire ce phénomène, la sonde avait traversé six mètres de limon, une couche de terre noirâtre renfermant des débris de bois à demi carbonisés, des terrains calcaires, lacustres, blancs, tertiaires avec marne et cristaux de gypse, et enfin des marnes bleues remplies de coquilles marines et de débris de grandes huîtres.

On peut, jusqu'à un certain point, s'expliquer la cause de cette fontaine ardente surgie des terrains tertiaires les plus récents, au centre d'une vaste plaine que la mer recouvrait, il y a quelques siècles à peine. A une petite distance, sur le versant méridional des collines qui séparent la commune de Nisson de la basse vallée de l'Aude, il existe, en outre, des *failles*, c'est-à-dire d'immenses fissures, et des traces de bouleversements dont l'influence à dû, lors de leur manifestation, se faire ressentir à une grande distance, et elles expliquent l'ordre de succession des couches traversées par la sonde avant d'arriver à ce dépôt de gaz inflammable.

Ce n'est point une source de feu, mais un monument druidique, un cromlech, que M. Glosmadeuc, qui n'en est point à son premier service rendu à l'archéologie, vient de découvrir dans une toute petite île du golfe du Morbihan, appelée El-Lanic et située au sud de Gavrines.

Ce cromlech se compose de soixante menhirs en granit qui forment un cercle régulier d'environ cent quatre-vingts mètres de circonférence. L'un de ces menhirs mesure cinq mètres trente centimètres de longueur sur deux mètres d'épaisseur.

Par un phénomène qui ajoute singulièrement à l'étrangeté de cette découverte, la moitié du monument druidique ne se trouve plus dans l'île, mais bien dans la mer; celle-ci, gagnant peu à peu du terrain, a envahi et ronge la partie sud-est du sol sur laquelle s'élève le cercle de pierre, et ne le laisse plus maintenant complétement à découvert qu'à marée basse.

On a recueilli dans le sable des poteries identiques à celles auxquelles les antiquaires donnent le nom de *celtiques*, des silex travaillés semblables à ceux qu'on trouve dans tout l'ancien monde, et des fragments de haches en pierre polie appelées *celtæ*.

D'autre part, il s'organise dans les Pays-Bas une gigantesque entreprise qui ne saurait manquer d'amener la découverte d'un grand nombre d'antiquités non-seulement des temps reculés où se façonnaient les armes et les ustensiles en pierre, mais encore des vestiges de tous les âges. Je veux parler du dessèchement de la petite mer du Zuyderzée, et de sa conquête à l'agriculture, comme on l'a fait pour le lac de Harlem, aujourd'hui transformé en champs et en prairies au milieu desquels s'élèvent de toutes parts des villages.

Le Zuyderzée forme un vaste golfe de la mer du Nord, et s'avance entre la Hollande proprement dite, la Frise, l'Over-Yssel, les provinces d'Utrecht et la Gueldre. Les îles de Teyel, de Vlieland, de Ter-Schelling et d'Ameland en ferment l'entrée et n'y laissent pénétrer les vaisseaux que par un petit nombre de passes, la plupart dangereuses.

Au XIIIe siècle, ce vaste territoire, qui présente une surface longue de deux cent vingt kilomètres, et large de soixante-quinze, appartenait à la terre ferme et ne communiquait à la mer que par une toute petite rivière; il ne comptait pas moins de cent mille habitants et de soixante-douze villages.

En 1282, en une seule nuit, une terrible invasion de la mer submergea l'espace qui forme aujourd'hui la partie septentrionale du Zuyderzée, et détruisit tout, cultures, villages et habitants.

Le dessèchement du Zuyderzée doit s'appliquer, quant à présent, au-dessous de l'embouchure méridionale du Ketel, près le Kampen, se dirigera vers la pointe méridionale d'Urk et se portera à l'ouest vers Enkhuysen, de manière à laisser ce qui reste de cette ville et sa rade en dehors de l'endiguement.

Enkhuysen, qui ne compte guère aujourd'hui que six mille habitants s'enorgueillissait au XIIIe siècle d'une population de quarante mille âmes, et envoyait chaque année d'innombrables bateaux à la pêche du hareng et de la morue. En 1514, elle vit, à la suite d'une inondation qui la détruisit en partie, son port s'ensabler peu à peu, et elle présente, à l'heure qu'il est, l'aspect d'une ville agonisante; la plupart des quartiers tombent en ruine sans qu'on cherche à les reconstruire, et les hôtels déserts de l'Amirauté, des Monnaies et de la Compagnie des Indes orientales, encore debout, attestent sa splendeur d'autrefois et sa misère d'aujourd'hui.

La Frise, du reste, eut plus d'une fois à subir de semblables catastrophes; ses annales n'en racontent qu'un trop grand nombre.

Le 16 novembre 835, une tempête inonda presque toute cette contrée; le 14 novembre 1421, la mer s'empara de cinq myriamètres carrés, forma le pays noyé (Verdronkenland), et ouvrit un passage au Hont, l'une des embouchures de l'Escaut. Jusqu'alors la navigation du commerce néerlandais se faisait sur le Zwijn, qui n'a plus une seule goutte d'eau dans son lit et ressemble à un fossé bourbeux.

Cependant, en 1213, la flotte de Philippe-Auguste, qui comptait dix-sept cents voiles, s'était réfugiée, par le Zwijn, dans le port de Dam, ville qui, à l'heure qu'il est, se trouve au milieu des terres, à plusieurs kilomètres de la mer.

Enfin, le 5 novembre 1530, la mer détruisit encore vingt villages, la ville de Reimerswal et une partie de l'île Zuidbeveland.

On raconte qu'un seul petit hameau, bâti sur une hauteur et préservé par un immense amas de sable qui surgit tout à coup et forma digue, échappa à la destruction générale. Quand des bateaux parvinrent à apporter aux habitants des secours et à les amener non sans péril en terre ferme, on remarqua que les cheveux de tous ces malheureux, jeunes ou vieux, femmes ou hommes, étaient devenus complétement blancs.

M. Érasme Wilson, dans un mémoire qu'il vient de lire récemment à l'Académie royale de Londres, explique comment une profonde émotion peut ainsi blanchir subitement les cheveux. Sous l'action d'une commotion nerveuse, le fluide que contiennent ces cheveux qui se hérissent et se dressent sur la tête reflue vers l'intérieur du tube capillaire, de même que le sang reflue vers le cœur; il s'opère alors un mouvement de contraction, et le vide qui en résulte se remplit d'air atmosphérique qui ne permet plus désormais au pigment coloré de reprendre sa place.

Est-ce de la même façon qu'il faut expliquer la chevelure zébrée d'un enfant de sept ans?

Chacun des cheveux de ce jeune garçon, appartenant à une honorable famille de Londres, intelligent et d'une excellente santé, est brun et blanc par bandes alternatives. Les anneaux bruns mesurent environ un demi-millimètre et les anneaux blancs seulement un quart de millimètre.

Ce phénomène se manifesta peu à peu quand l'enfant atteignit sa troisième année et à la suite d'une attaque de croup suivie de convulsions. Les sourcils et les cils ne présentent rien d'anormal.

En examinant à la loupe ces cheveux bicolores, on observe que le cylindre en est parfaitement uniforme, qu'une pellicule recouvre chaque anneau blanc, et qu'elle occupe généralement toute la largeur du cylindre. En outre, assez souvent on remarque un cône arrondi à son extrémité centrale, tandis qu'à l'extrémité opposée elle se divise en fibres; parfois la structure fibreuse apparaît aux deux extrémités; enfin leur exposition à la lumière démontre que les parties blanches sont opaques, qu'elles donnent une ombre complétement obscure, et que les parties brunes qui restent sont transparentes.

Le docteur Lieber racontait dernièrement dans la *Gazette des Hôpitaux* qu'en 1866, en revenant d'un village voisin de Rambervillers, il rencontra un voiturier âgé de vingt ans, qu'il connaissait depuis longtemps.

« Chemin faisant, dit-il, ce jeune homme s'aperçut que je le regardais d'un air quelque peu étonné, et me dit :

« — Vous me trouvez changé, n'est-ce pas?

« — En effet, lui répondis-je.

« — Vous devez voir, reprit-il, que je n'ai plus ni barbe, ni sourcils, ni cils, et vous allez également constater l'absence de mes cheveux. »

« Ayant ôté une perruque neuve et bien fournie, il montra un cuir chevelu plus dénudé que celui d'aucun vieillard; car l'homme avancé en âge conserve encore quelques cheveux soit vers les tempes, soit à la partie postérieure de la tête et vers la nuque, tandis que, sur ces parties mêmes, on chercherait vainement le rudiment du plus maigre poil. Il ne restait pas davantage de poils de barbe, de sourcils, et de cils : ses bras, ses jambes, qu'il montra, étaient également glabres. »

Minutieusement questionné sur ses antécédents et les circonstances dans lesquelles s'est produite cette dépilation générale; voici les renseignements qu'il donna :

Au mois de juin 1864, il apprit brusquement un grand malheur qui venait de frapper son frère. A compter du jour même où le surprit cette nouvelle imprévue et annoncée brusquement, sans aucune autre cause connue, sans le moindre symptôme morbide, sans la plus légère éruption à la peau, les symptômes de sa singulière maladie se manifestèrent. Sa chevelure fut attaquée la première : bientôt il ne put se servir d'un peigne, même à dents espacées, sans enlever de grosses mèches de cheveux, qui, chaque matin, se trouvaient en abondance dans son bonnet de nuit, et qui, pendant le jour, tombaient sur ses vêtements; il ne tarda pas à faire couper aussi court que possible ceux qui lui restaient, mais leur chute ne s'en trouva pas beaucoup retardée. A peine la calvitie était-elle commencée que se manifesta la perte de la barbe; elle tomba en moins d'un mois.

Cet homme, un peu pâle, assez grand, sans embonpoint, d'un tempérament lymphatique nerveux, mais nullement scrofuleux, avait les cheveux et la barbe d'un blond un peu rougeâtre, et les sourcils et les cils d'une nuance plus claire; son aspect n'est pas celui d'un homme robuste, mais il n'est pas non plus celui d'un individu épuisé. Les points où était implantée sa barbe peu épaisse sont marqués par de petites dépressions indiquant l'atrophie ou plutôt la disparition des bulbes; il n'existe nulle trace d'éruption, de la moindre furfuration au visage, ni au crâne, qui est parfaitement lisse. Il lui manque peu de dents, et le bon état de celles qu'il conserve et des gencives suffirait à éloigner l'idée d'un élément scorbutique. Malgré la disparition des cils, le bord des paupières ne présente nul gonflement, nulle rougeur, et il n'existe aux conjonctives aucune trace d'injection.

« Mes yeux, dit ce jeune homme, ne sont pas plus impressionnés qu'auparavant par le feu de la forge et les rayons du soleil, et je m'endormirais aussi vite, je reposerais aussi paisiblement dans l'endroit le plus éclairé que dans le plus obscur. »

— M. Nau a récemment découvert, dans l'île de la Réunion, un œuf d'épiornis, oiseau gigantesque dont on ne possède que quelques débris d'ossements, et dans lequel les uns veulent voir un oiseau de proie et les autres une espèce d'autruche.

Quoi qu'il en soit, l'épiornis, d'après les fragments de squelette qu'on en connaît, devait atteindre une taille du quatre mètres.

Cet œuf gisait, à une profondeur d'un mètre environ, sous des alluvions sablonneuses, à quatre-vingts kilomètres de la mer. Sa coque, qu'on semble avoir ouverte à l'une de ses extrémités pour en puiser le contenu, est complétement vide; des veines d'un rouge-brun en forme de dendrites, c'est-à-dire affectant la forme de petites feuilles de plantes, sillonnent en tous sens sa coque, d'un blanc jaunâtre.

Comme ceux que l'on connaît déjà, il contient environ huit litres de liquide, soit une masse de matière égale à celle de cent quarante œufs de poule.

Les Malgaches racontent, à propos de l'épiornis, des légendes, qui ressemblent singulièrement à ce que les *Mille et une Nuits* nous disent du rock, cet oiseau fabuleux qui servait de monture au prince Broudoulboudour. Seulement, d'après eux, non-seulement l'oiseau géant ne pond qu'une seule fois, mais encore, comme le papillon, il meurt après avoir pondu. Les jeteurs de sort se servent de l'oiseau géant comme d'un cheval ailé pour aller, au-dessus des marécages pestilentiels qui entourent Madagascar, recueillir de l'air empoisonné qu'ils viennent ensuite répandre la nuit dans la maison de la victime qu'ils veulent tuer. Enfin l'œuf de l'épiornis a beau se trouver enterré des années et des années dans le sable, il a beau être vide, il suffit d'un rayon de la lune pour lui rendre sa fécondité. Les maléficiers malgaches, quand ils n'ont pas besoin de leur monture, la laissent pondre et mourir. Après quoi ils enterrent son cadavre et placent sous son bec l'œuf qui lui a coûté la vie. Le jour ou plutôt le mois où ils ont besoin d'une monture magique, ils déterrent l'œuf et l'exposent à la lueur de la lune : peu d'instants après l'œuf se brise et il en sort un petit poussin, qui en quelques minutes devient haut de quatre mètres. Il ne reste plus qu'à lui passer un mors dans le bec et à l'enfourcher, ce qui se fait à l'aide de quelques paroles fatidiques.

C'est du moins ce qu'a raconté à un de mes amis, qui faisait partie de l'expédition du capitaine Dupré, une jeune princesse de sang royal. En voyant chez le jeune officier un œuf d'épiornis, que le hasard et beaucoup d'argent avaient permis à celui-ci d'acquérir, elle témoigna la plus grande terreur, se hâta de briser la précieuse relique scientifique, en foula sous ses petits pieds les débris, et raconta pour se justifier la légende que je viens de vous redire. Elle ajouta

que rien que la rencontre d'un pareil œuf annonçait un malheur certain, à moins qu'on ne le brisât aussitôt.

Pour mieux attester ses craintes, elle se hâta de revêtir les vêtements dont, suivant l'usage des dames malgaches, elle et toutes les personnes de sa suite s'étaient complétement dépouillées en entrant chez l'officier, et elle retourna aussitôt à son palais, portée dans un palanquin, précédée de six musiciens et d'une dizaine de caméristes, dont les pagnes et les élégantes draperies formaient un singulier contraste avec la crinoline de leur maîtresse, sa robe de soie écarlate et son chapeau au dernier goût de la mode parisienne du passage du Saumon.

SAM. HENRY BERTHOUD.

MŒURS DES FELLAHS

Les Fellahs ont formé longtemps une race farouche et indisciplinée, qui vivait exclusivement retranchée dans les montagnes du Taurus et du Liban. Entre Tripoli et Antioche, il existe encore un reste de ces peuplades primitives qui habite des retraites inaccessibles, et vit presque entièrement de brigandage aux dépens des villes et villages d'alentour. Ces bandits montagnards procèdent par razzias. Argent, bétail, volailles, bijoux, tout est bon qui leur tombe sous la main dans leurs expéditions fréquentes et inattendues. Ils ne perdent pas le temps en pourparlers inutiles : on en a vu trancher sans façon d'un coup de sabre à des femmes la tête, les bras ou les pieds, pour s'emparer de leurs colliers de piécettes ou de leurs bracelets.

On pense bien que ces drôles ne marquent pas beaucoup de déférence pour les représentants de l'autorité, et qu'il ne faut nullement compter sur eux pour acquitter les taxes et les impôts prélevés ailleurs sans difficulté. Le gouvernement juge que le plus sage est de ne leur rien réclamer; c'est peut-être aussi le plus économique, car il en pourrait coûter pour les chasser inutilement de repaire en repaire beaucoup d'hommes, de temps et d'argent. Malheur à eux, par exemple, si dans quelque expédition ils tombent aux mains des soldats ottomans ! Ceux-là ne leur accordent jamais grâce ni merci.

On ne sait rien de la religion des Fellahs. Comme celle des Druses, elle est enveloppée de mystère; et leurs femmes mêmes ne sont pas initiées aux secrets de leur doctrine. Ceci soit dit particulièrement à l'égard des Fellahs des montagnes. Ceux de la plaine, qui sont plus civilisés, peuvent être divisés en deux grandes classes : les agriculteurs et les pasteurs.

Les Fellahs pasteurs sont répandus dans ces parties arides et incultes de la Palestine méridionale et de l'Asie Mineure, où les chèvres seules sont capables de trouver une rare et maigre pâture. La chèvre est toute la ressource de ces parages. Sa chair est la seule viande qu'on puisse se procurer dans les douars; l'hiver, elle fournit un lait délicieux et très-recherché; enfin, avec sa peau tannée et cousue on fabrique ces grandes outres, indispensables aux caravanes pour le transport de l'eau.

Les Fellahs qui se livrent à la culture trouvent aisément à se placer dans toutes les contrées agricoles, spécialement en Égypte. Laborieux, robustes, toujours de bonne humeur, en dépit du véritable servage auquel ils restent assujétis, ce sont d'inestimables ouvriers pour les propriétaires de *cheftliks* ou plants de mûriers répandus en si grande abondance entre Sidon et la vallée de l'Oronte.

Le cheftlik est tenu par douze ou quinze Fellahs, ayant à leur tête un des leurs qui dirige et partage le travail. Le propriétaire abandonne entièrement à ce dernier le soin de son exploitation. Les Fellahs ne se contentent pas de labourer le sol et de cultiver les arbres, ils s'occupent encore de l'élevage des vers à soie dont ils filent les cocons. Chacun d'eux a en conséquence une petite bâtisse, spécialement établie pour l'éducation des vers, attenante à la hutte qui lui est donnée pour lui et sa famille. Il a le droit de cultiver dans l'espace laissé libre entre les plants autant de légumes qu'il lui plaît. Un tiers du produit de la soie lui revient. Le chef, étant à la tête d'une portion de terrain plus considérable, se trouve avoir naturellement plus grosse part. Il est en outre propriétaire d'un cheval et d'un âne, et reçoit une allocation particulière de blé, d'orge et d'autres provisions. Ce chef est généralement un vieillard pourvu d'une nombreuse famille, dont les membres se mariant entre eux s'en vont diriger d'autres plantations aux environs, ce qui établit le trait d'union le plus intime entre les divers cheftliks de la même localité.

Une de nos gravures donne la physionomie originale d'une noce de Fellahs à laquelle le dessinateur a assisté sur le bord du lac d'Antioche. En tête du cortége s'avance le père de la mariée, ayant sa femme à sa droite, et, à sa gauche, la plus jeune de ses filles. Derrière apparaît, sur un cheval élégamment caparaçonné, l'épouse dont la toilette brillante disparaît à demi sous les voiles qui l'enveloppent. Elle est entourée de femmes de son cheftlik et des cheftliks voisins, et suivie de jeunes gens qui, armés de mousquets vénérables et de vieux pistolets d'arçon, témoignent leur joie par des salves aussi peu rassurantes que réitérées. Comme accompagnement à ce charivari, vient un chœur de vieilles édentées, et une bande de musiciens braillards qui font sans interruption ronfler la peau du *darbouka* ou siffler en sons discordants le fifre et la clarinette.

La fête, arrosée d'eau-de-vie, dont il est fait de larges distributions à tous, se termine par des danses. Malgré leurs lourdes bottes ferrées, hommes et femmes s'élancent avec une ardeur sans égale au signal donné par les musiciens, et exécutent les évolutions les plus bizarres au milieu des détonations et de la fumée des armes à feu que les vieilles femmes continuent d'accompagner de leurs cris sauvages.

PAUL PARFAIT.

LES HOTES DU LOGIS

PAR SAM HENRY BERTHOLD.

Un grand volume illustré. — Paris, GARNIER frères.

Au moyen âge, beaucoup de logis passaient pour être hantés par des esprits, et l'on attribuait à une intervention surnaturelle tous ces phénomènes que la science explique aujourd'hui de la façon la plus simple et la plus nette du monde, en laissant loin derrière elle les merveilles surnaturelles des légendes d'autrefois.

Tel est le sujet du livre de notre collaborateur. Il place dans un cadre ingénieux et montre sous un jour clair et vif les hôtes mystérieux de nos appartements qui, les uns, les mettent à sac, et qui, les autres, les protégent. C'est le cryptogame mystérieux qui étale sur les murailles humides ses larges taches, véritables forêts en miniature, dont les inextricables fourrés renferment toutes sortes d'êtres qu'il faut le microscope pour apercevoir. C'est encore les ennemis acharnés qui dévorent nos livres, nos vêtements, nos fourrures, qui se logent dans nos meubles, infestent nos armoires, rongent les bahuts et les bibliothèques, et travaillent avec acharnement à l'œuvre de destruction que leur prescrit la nature.

Viennent après cela, vous le comprenez bien, les histoires, en autres hôtes du logis, qui abrégent les soirees d'hiver et égayent la solitude. Je vous recommande les aventures d'un cuisinier célèbre, qui vous fera rire comme un vaudeville du Palais-Royal et la légende de la sœur de Rembrandt, qui, simple, naïve, émouvante, tirera des larmes de vos yeux. M. Berthoud est passé maître dans ce genre de récit sans apprêt, et qui sait si bien le secret des pleurs.

Dans *les Hôtes du Logis*, au dramatique se mêle le fantastique. Un rayon de lune qui tombe à travers les rideaux de l'auteur l'amène à rappeler toutes les idées qu'on avait émises sur les astres avant que la science ne vînt démontrer sur ce satellite de la terre tout ce que l'astronomie moderne en sait aujourd'hui.

Le pain, le vin, les boissons, l'éclairage, qui nous vaut l'histoire d'une mine de pétrole, que sais-je, moi? cent choses intéressantes, ignorées ou mal connues, tiennent en éveil l'attention depuis la première page jusqu'à la dernière.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce livre peut être mis sans crainte dans toutes les mains et sous tous les yeux. Vous lisez M. S. Henry Berthoud chaque semaine, et vous savez si, religieux et réservé, il écarte soigneusement tout ce qui pourrait, même indirectement, froisser les imaginations jeunes et les sentiments les plus scrupuleux. Il donne à la science un caractère à la fois chaste et doux. Les gens du monde, les enfants eux-mêmes, sont tout charmés de trouver un amusement plein d'attrait dans un volume qui, d'autres fois, donne souvent à penser aux savants, par ses vues neuves et ses découvertes.

Yan' Dargent a illustré ce volume des dessins qu'il sait si bien faire et qui s'associent si heureusement aux récits de M. Berthoud. L'exécution typographique est des plus remarquables. *Les Hôtes du logis* sont donc un magnifique livre d'étrennes et de bibliothèque.

H. VERNOY.

COURRIER DU PALAIS

Une concurrence criminelle entre la Touraine et la Provence. — Un cadavre découvert par l'opération des esprits. — Un voyage en enfer, aller et retour pour 1,500 francs. — Décadence des brigands modernes. — Désillusion des journalistes devant les bandits de la cour d'assises d'Aix. — Un chef de bande qu'on menait pendre et qui édifiait son confesseur. — O mon père, priez pour moi, je voudrais bien me sauver! — Un discours académicien. — De Laboulie et Fresion. — Une omission du bâtonnier.

Le criminel foisonne cette fois. C'est à ne savoir où donner de la plume, ni à quel scélérat entendre.

Faut-il aller en Touraine, ou vaut-il mieux courir en Provence? *Courrier*, mon ami, il faut aller partout.

Que se passe-t-il donc en Touraine ?

Les choses les plus étranges. Un assassinat découvert quatre ans après sa perpétration, découvert par le fait de l'accusé et avec des circonstances mystérieuses de magie et d'évocation d'esprits.

On conçoit que cette cause ait excité une curiosité de la force de deux ou trois départements, et que la Cour d'assises de Tours soit littéralement envahie par une foule empressée, où les femmes ne brillent pas par leur absence.

Voici la cause de cette curiosité et de ces débats :

Pierre David était une sorte de banquier campagnard, vendant des grains et prêtant de l'argent aux cultivateurs des environs, ce qui l'obligeait à fréquenter les foires et les marchés pour exercer son commerce.

Le 14 juin 1863, David avait été vu dans la commune de Bourgueil, vaquant à ses affaires; il avait même soupé dans l'auberge du sieur Passet. Et le lendemain matin, il s'était présenté chez M. Hervé, son notaire, lui disant qu'il se rendait chez un débiteur nommé Briand, demeurant au Lude, lequel débiteur avait déposé en gage entre les mains de David un livret dont celui-ci était porteur lors de sa visite au notaire.

Ici l'instruction perd la trace de David. Sa femme et ses enfants l'attendirent en vain ce jour-là et les jours suivants. Il ne revint pas; il ne devait plus revenir. On crut naturellement à un assassinat. On fit des recherches pour trouver le corps de la victime, mais elles furent inutiles, lorsque six mois après la disparition de David, et le 18 décembre 1863, on trouva le matin, près de Bourgueil, à l'embranchement de trois routes, à un lieu dit *le Carrefour-des-Gelés*, un cadavre en décomposition. Un lambeau de blouse couvrait encore la tête, mais le reste du corps avait été mis à nu, les vêtements ayant été usés et détruits. Le premier passant qui découvrit le cadavre le reconnut pour être celui de Pierre David.

Les bras étaient tordus; une cravate de soie violemment attachée autour du cou serrait la gorge, dans laquelle on trouva deux mouchoirs, qui avaient servi de bâillon et de tampon pour étouffer la victime. Le livret de Briand et le sac d'argent dont David était porteur avaient été enlevés. On ne trouva sur lui que sa tabatière et son couteau.

A la suite de cette mystérieuse découverte, des perquisitions nombreuses furent faites, et notamment dans la cave de cette auberge du sieur Passet, où David avait pris son dernier repas.

On commença dès lors une première instruction, qui n'obtint pas de résultat, et trois ans plus tard, en 1866, on en fit une seconde, dans laquelle le propre fils de l'assassiné fut impliqué, mais qui n'aboutit pas davantage.

Les choses en étaient là, et la justice finissait par croire qu'elle n'aurait jamais la clef de ce mystère, lorsqu'un incident, qui porte une date récente, 19 février 1867, et qui a eu pour théâtre cette même auberge du sieur Passet, vint réveiller l'attention publique sur le crime du 15 juin 1863. Dans cette auberge où le fils de Pierre David, Hilaire David, était attablé dans un petit cabinet avec l'accusé François Bouchet, une discussion s'éleva entre les deux buveurs, qui sortirent impétueusement du cabinet. François Bouchet avait l'air de fuir, mais Hilaire David le tenait par le collet, et apercevant un gendarme dans la cuisine de l'auberge : « Arrêtez cet homme, cria-t-il; il a sur lui un papier compromettant. »

Mais avant que le gendarme eût pu mettre la main sur François Bouchet, celui-ci prit un papier qu'il avait dans sa poche, l'introduisit dans sa bouche et l'avala.

« Ce papier, dit alors Hilaire David, indiquait les noms des assassins de mon père. »

Le gendarme, pour être certain de ne pas se tromper, arrêta les deux contestants, et les conduisit devant le juge de paix de Bourgueil. Là, Hilaire David soutint de plus belle que les assassins de son père étant connus de Bouchet, ce dernier avait promis d'en révéler les noms, et que le papier avalé portait cet engagement.

Le magistrat fut assez ému par cette assertion, aussitôt contredite par Bouchet. Celui-ci expliquait tout autrement la scène de l'auberge. D'après sa version, Hilaire David, embarrassé dans ses affaires, avait sollicité un billet de complaisance, qu'une fois signé Bouchet, se ravisant, avait voulu reprendre et avait fini par avaler afin de le soustraire aux mains de David, qui voulait s'en emparer.

Hilaire David passe pour une intelligence des plus bornées. François Bouchet, d'autre part, a été quelque temps au service du juge de paix. Le magistrat crut à la bonne foi de son ancien domestique, et rédigea dans ce sens un procès-verbal, qui fut envoyé à M. Grandperret, procureur général, qui vient de passer en la même qualité de la Cour impériale d'Orléans à celle de Paris. M. Grandperret ne partagea pas l'opinion du juge de paix de Bourgueil; il crut que Hilaire David, précisément parce qu'on lui attribuait peu d'intelligence, n'avait pas eu assez d'imagination pour inventer tout à coup ce que le juge de paix avait considéré comme une fable, et que M. le procureur général considérait comme une vérité. M. le procureur impérial de Chinon fut donc invité par son supérieur à suivre cette affaire et à recueillir les indices qui pourraient jeter la lumière sur ce ténébreux attentat. C'est à la suite de ces investigations que François Bouchet a été traduit devant le jury d'Indre-et-Loire.

Bouchet avoue qu'en effet il s'était engagé à découvrir à Hilaire David les noms des assassins de son père, mais à la condition que ce secret serait payé 1,500 francs.

Hilaire, qui est fort crédule et consultait des somnambules à bien meilleur marché, trouva les exigences de Bouchet trop élevées; mais celui-ci lui persuada que les esprits qu'il fallait évoquer ne se dérangeaient pas pour des bagatelles. « Il me faudra travailler la nuit, ajouta-t-il, et même je serai obligé d'envoyer ma personne au diable. »

Or, il paraît qu'un voyage comme celui-là, aller et retour, est hors de prix. Le fils David marchandait de son mieux; mais enfin il remit à plusieurs reprises des sommes assez importantes, qu'il s'était procurées chez un notaire en hypothéquant son bien.

François Bouchet, de son côté, avait d'abord donné à David le livret Briand, dont David père était porteur le jour de l'assassinat; de plus, le cadavre du malheureux avait été découvert dans les quarante-huit heures qu'avait demandées le prétendu sorcier. L'accusé avait fait mieux encore, il avait remis sa montre à Hilaire comme gage de l'exécution de l'engagement. Toutefois, Bouchet ne livrait jamais les noms des assassins; il attendait pour cela que David fils eût complété les quinze cents francs.

« Vois, lui disait-il, si ta famille veut partager les frais avec toi. »

Bref, Bouchet traitait cette question comme le marché le plus simple et le plus régulier du monde. Il écrivait même à David : « Je suis prêt à te rendre ce que tu m'as donné et



MON MINISTÈRE
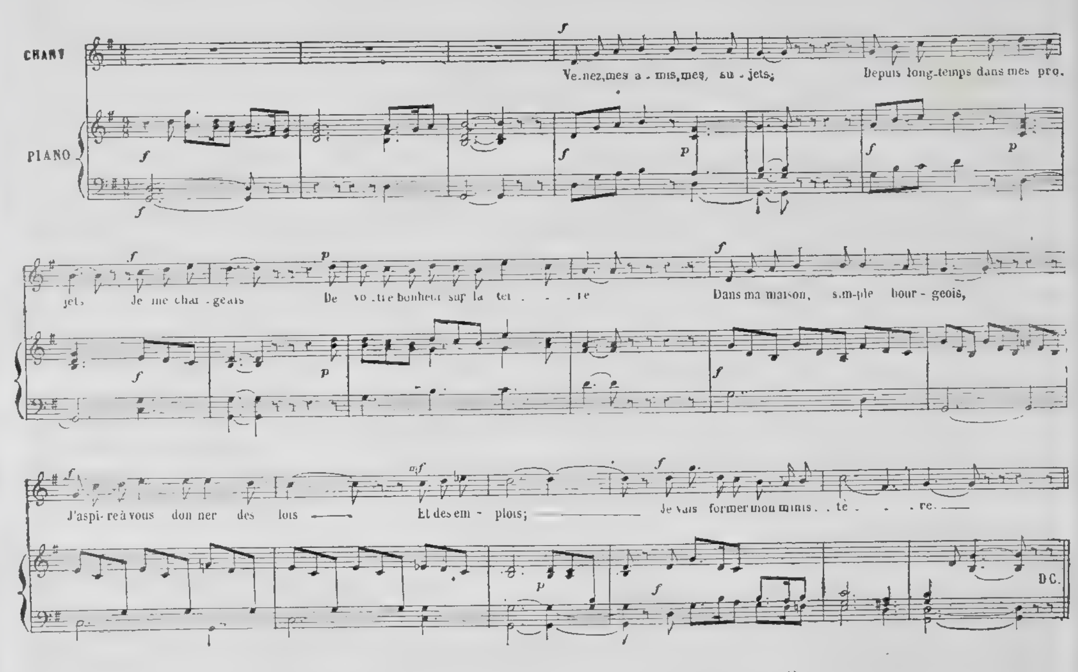
Chanson inédite

PAROLES ET MUSIQUE

DE

GUSTAVE NADAUD





I

Venez, mes amis, mes sujets,
Depuis longtemps dans mes projets
Je me chargeais
De votre bonheur sur la terre.
Dans ma maison, simple bourgeois,
J'aspire à vous donner des lois
Et des emplois.
Je vais former mon ministère.

II

Toi qui combats dans les journaux,
Tu vas quitter tes arsenaux
Pour mes fourneaux.
Gouverneur d'une autre officine,
Coiffe le bonnet de coton ;
On te donnera Jeanneton
Pour marmiton :
Sois ministre de la cuisine.

III

Toi qui, par tes parents voué,
Au cabinet d'un avoué
T'es dévoué,
Prends l'air prude & le maintien grave
Prends ces clefs; tu vas au coup d'œil
Discerner le suresne en deuil
De l'argenteuil :
Sois le ministre de la cave.

IV

Voici mon peintre, mon chanteur,
Mon poëte sans éditeur
Et mon sculpteur.
Les muses leur furent propices.
Pour ne pas leur faire un affront,
S'ils sont quatre, eh bien, ils seront
Quatre de front
Les ministres de mes délices.

V

Celui-ci n'est rien ; en effet,
A peine, à peine en eût-on fait
Un sous-préfet :
Il cherche des fleurs & les cueille.
C'est égal, pour vous faire voir
Quelle étendue a mon pouvoir,
Je veux avoir
Un ministre sans portefeuille.

VI

Quel est ce petit pied cambré
Qui jusqu'ici s'est égaré,
De son plein gré ?
Venez, Margot, qu'on vous embrasse !
Si vos doux yeux furent trop doux
Pour quelques autres avant nous,
Je vous absous :
Soyez ministre de la grâce.

VII

Dans mon logis peu solennel
J'ai rassemblé, roi paternel,
Mon personnel.
Nous commençons par les dépenses;
Nous empruntons, nous vivons bien;
Il ne manque à notre maintien
Presque rien, rien...
Que le ministre des finances.

GUSTAVE NADAUD.

Heugel et Cie, éditeurs.

LES HOTES DU LOGIS, par M. Sam. Henry Berthoud; illustrations par Yan' Dargent. — Voir page 803.



LE DÉBIT DE FARINE.



LA MORT DE REMBRANDT.



LA VOITURE BRISÉE.



LES MYSTÈRES DE LA LUNE.



LA SŒUR DE REMBRANDT.

que j'ai conservé intact, si tu n'achèves pas de compter ce qui manque pour former les quinze cents francs. Refléchis et vois ce que tu as à faire. Reçois ou donne; ceci te concerne plus que moi. Je tiens à être tranquille. »

Vous voyez que véritablement on n'est pas moins inquiet ni plus dégagé que cela. On veut bien *envoyer sa personne au diable*, mais on ne veut pas être tracassé. Donnant donnant: quinze cents francs ou rien. Bouchet dirait volontiers qu'à une somme moindre il y perdrait et que les esprits prendraient tout le bénéfice.

C'est au milieu de ces démarches que la scène du cabaret fit explosion et attira l'œil de la justice sur ce drame judiciaire dont le dénoûment a été une condamnation contre François Bouchet à vingt ans de travaux forcés.

En Provence, devant la cour d'Aix, nous trouvons des contrefacteurs de Mandrin, de Fra Diavolo, de Sacripanti et de Gaspard de Besse. Les bandits des Calabres et des Abruzzes semblent avoir enjambé les Alpes pour importer chez nous leurs scapulaires et leurs tromblons. Je leur passe encore l'escopette espagnole, mais les revolvers me gâtent la couleur locale. C'est le fusil Chassepot appliqué au brigandage. Les bandits en question n'ont pas l'ampleur ni, Dieu merci, l'omnipotence du fameux Pierre de Calabre qui, en 1812, osait s'intituler lui-même l'empereur des montagnes, le roi des forêts, le protecteur des conscrits et le médiateur de la route de Florence à Naples.

Les douze bandits actuels que la cour d'Aix va juger n'aspirent pas à des titres si relevés; ils n'auraient au besoin retenu que le dernier, *médiateur de route*, et de fait ils s'étaient établis *médiateurs* de plusieurs routes, sur lesquelles ils cultivaient les diligences avec une ardeur qui ne dédaignait pas les simples charrettes et même les modestes mules des paysans et les paysans eux-mêmes.

Coda Zabetta était le chef de la bande. C'est un évadé des prisons de Turin, où il avait été enfermé pour un assassinat commis sur le maire de Valgirone. Il a trente-sept ans à peine, il commença par être musicien dans un régiment piémontais Ses acolytes, presque tous échappés des bagnes comme lui, ont une mise bourgeoise presque élégante qui étonne la naïveté des journalistes, qui s'attendaient sans doute à trouver des brigands à physionomie terrible, à costume pittoresque, et tels que nous les représentent au milieu des sites les plus sauvages les tableaux de Salvator Rosa. Un des reporters déclare que *ces messieurs* ont si bonne façon que, s'il les eût rencontrés sur le boulevard des Italiens, il n'eût certes pas songé à prendre la moindre peur ou à nourrir la plus petite défiance. Ces coupe-jarrets faisaient une bien difficile besogne pour très-peu de profit, quand on songe qu'ils se mettaient à quinze et à vingt quelquefois pour organiser, la nuit, sur des chemins publics, des expéditions qui leur rapportaient 20 francs, 15 francs, 6 francs, et même une fois 60 centimes. Pour peu qu'on leur résistât, ils jouaient du pistolet, du bâton ferré et du couteau.

La terreur les accompagnait partout, les diligences de Digne et d'Apt furent arrêtées par la bande; ils dévalisaient les fermes et les maisons de campagne. Dans l'une d'elles, dans la villa de M. Beranger, située au Camp-Major, à 300 mètres de la route de Marseille à Aubagne, voici comment ils accommodèrent le propriétaire : on constata sur le malheureux un coup de couteau à l'omoplate, un coup de poignard dans le ventre, un coup de feu sous l'aisselle, enfin, sur la tête, une blessure produite par la crosse d'un pistolet qui s'était brisée dans la violence de l'action. Cette douzaine de scélérats a ainsi à répondre d'une série d'abominables forfaits dont nous dirons le châtiment.

Le parlement d'Aix était fort accoutumé jadis à juger des bandes de cette espèce. Un de nos plus regrettés amis, un avocat des mieux écoutés du barreau d'Aix, qui avait apporté au barreau de Paris cet esprit prime-sautier où le soleil et le terroir du Midi mettent leurs rayons et leur sève, un charmant orateur, nous racontait à ce propos l'historiette que voici.

Un chef de bande avait été condamné à la potence par la chambre tournelle du parlement d'Aix; on conduisait le bandit au supplice au milieu d'une foule immense, à trois heures de relevée, dans une charrette découverte, les cloches de la cathédrale sonnant le glas de cet homme encore vivant.

Un capucin assistait le patient, qui édifiait tout le monde par les démonstrations de son repentir.

— O mon père! s'écriait-il avec la plus grande componction, je voudrais bien me sauver; si vous pouviez me sauver, mon père!

— Certainement, mon fils, répondait le moine miséricordieux. La bonté de Dieu est infinie, et comme vous manifestez un sincère repentir, Dieu vous sauvera.

— Priez-le donc pour moi, mon père, afin qu'il me sauve; mais encore j'aimerais mieux me sauver moi-même.

Et en parlant ainsi le bandit avait rompu ses liens, enjambé les ridelles de la fatale charrette et s'était précipité à toutes jambes dans une étroite venelle où il avait disparu, et si bien disparu qu'on avait perdu sa trace. Il s'était réfugié dans l'hôtel de Marignane, où Mme la marquise de Marignane, qui venait d'accoucher d'une fille qui devint plus tard la femme de Mirabeau, eut la générosité de cacher le bandit qu'on n'alla pas chercher dans un tel asile.

Celui qui nous racontait cette piquante anecdote n'est plus. Pauvre Laboulie! notre cher bâtonnier te faisait revivre l'autre jour dans cette procession de nos absents éternels.

« La nouvelle de sa mort, disait-il, nous est parvenue pendant les vacances, et c'est un chagrin véritable pour votre bâtonnier de ne l'avoir pas connue à temps et de n'avoir pu porter là où il a été enseveli l'expression des regrets profonds du barreau... C'est dans un village suisse qu'il a succombé, et la mort ne lui a pas même gardé la douceur d'aller tomber au pays natal. »

Le nom de Laboulie est attaché à cette loi qui a exigé que le journaliste mît sa signature au bas de son œuvre. Sa loyauté avait horreur de l'anonyme. Il pensait avec Malherbe que *visage d'homme fait vertu*. Notre cher confrère était un caractère droit et un cœur vaillant. En lui l'énergie était ardente comme l'amitié. M. Allou a très-heureusement peint cette sympathique physionomie.

« Son mérite était véritable; il avait l'intelligence cultivée; beaucoup d'élévation dans les idées, un accent méridional qui avait pour nous sa saveur, infiniment d'esprit et de piquant... Dans ses relations confraternelles il se montrait plein d'abandon. Il avait de la verve, le mot vif, très-fin, très-délicat; il le décochait avec gaieté, avec entrain, et c'était comme un heureux présage de le rencontrer, au début de la journée, souriant, animé, affectueux. Combien il va nous manquer! »

A côté de ce portrait si bien réussi, que ne pouvons-nous décrocher comme pendant celui que notre bâtonnier a consacré à Freslon, ancien ministre de l'instruction publique! Mais cette revue funèbre nous conduirait trop loin.

Contentons-nous de dire que cette galerie de nos chers morts n'est pas le morceau le moins applaudi de l'œuvre du bâtonnier.

Certes, Me Allou n'a pas fait un discours académique; il a fait mieux que cela : il a fait un discours académicien; que le mot soit entendu dans le même sens qu'on dit un discours ministre. A moins que nos trente-neuf immortels ronflent sur leurs fauteuils respectifs, ils entendront la voix de leur futur, de leur prochain confrère. Et le nom de Me Allou grossira la nomenclature des avocats académiciens.

A ce propos, nous voulions terminer par une querelle à l'adresse de notre chef de l'ordre. Dans la liste des avocats académiciens vivants, il ne cite que trois noms : Berryer, Dufaure et Jules Favre.

A notre sens, il avait omis le nom de M. de Sacy, rédacteur du *Journal des Débats*, un des publicistes du meilleur style et de la plus incontestable supériorité. M. de Sacy nous a fait l'honneur de figurer sur notre tableau et de plaider à nos audiences pendant dix ans, depuis 1827 jusqu'en 1837.

Mais au moment de lancer notre reproche à la tête de notre bâtonnier, nous rencontrons pour défenseur de celui-ci M. de Sacy lui-même, qui, informé de notre dessein belliqueux, a bien voulu nous en détourner par ces modestes et charmantes observations :

« Quoiqu'il y ait bien longtemps que j'ai quitté le Palais, le souvenir que j'en ai conservé m'est très-cher et très-précieux, et je n'oublierai jamais que j'ai été avocat. Mais il me paraît très-naturel que M. le bâtonnier l'ait oublié dans son discours... J'étais déjà écrivain et journaliste; je m'occupais de politique et de littérature bien plus que de droit. L'avantage inappréciable que j'ai retiré de ces dix années consiste dans les relations qu'elles m'ont procurées avec des hommes éminents à tous égards et qui, pour la plupart, jouent encore un grand rôle parmi nous. Il est certain que ce n'est pas comme avocat que j'ai été nommé membre de l'Académie française; le plus grand nombre de ceux qui m'ont donné leurs voix ignoraient probablement que je l'eusse jamais été. M. le bâtonnier n'a voulu parler, je pense, que des avocats militants; je ne puis pas compter parmi eux. »

Je confesse que je suis battu; oui, battu, mais content : si content que je me garderai bien d'ajouter un mot de réplique. Ce serait gâter la rare bonne fortune qui nous réjouit aujourd'hui, et qui a honoré notre *Courrier du Palais* de la prose qui fait l'orgueil du *Journal des Débats*.

MAÎTRE GUÉRIN

LES DURBARS DANS L'INDE

De temps à autre, le gouverneur général de l'Inde fait une tournée dans les provinces soumises à son pouvoir et convoque les principaux chefs indigènes à des *durbars*. Ce sont des espèces d'audiences solennelles, où il entend les félicitations et les plaintes des uns et des autres, et entretient par de riches cadeaux les relations amicales nouées avec la plupart d'entre eux. A ceux-ci il donne une aigrette de diamants, un collier de perles; à ceux-là un turban ou un *khélat* de brocard. Il n'est pas jusqu'aux derniers babous et citadins qui ne reçoivent, en venant se prosterner aux pieds du gouverneur, un peu de parfum d'*attar* sur leur mouchoir.

Le passage du gouverneur général est fêté dans toutes les villes qu'il traverse par des illuminations et des feux d'artifice, qui sont le témoignage ordinaire de la joie indigène.

Par des moyens fort simples, les Indiens éclairent leurs cités tout entières d'une façon merveilleuse. Ils emplissent d'huile de petits godets en terre cuite, et y trempent une mèche qu'ils allument. Ces lampes improvisées sont répandues à profusion de par la ville; elles forment comme des serpents de feu sur le bord des terrasses, courant le long des corniches des magasins, autour des fenêtres et sur l'arc cintré des portes, partout enfin où quelque saillie peut leur offrir un point d'appui.

L'effet de la ville, ainsi resplendissante au milieu de la nuit, est d'un aspect réellement féerique auquel n'ajoutent pas peu les longues rangées d'Indiens, vêtus de blanc pour la plupart, qui attendent patiemment au sommet des terrasses le passage du cortége anglais, et dont les vêtements flottants resplendissent au feu des lumières.

HENRI MULLER.

IMPRESSIONS DE VOYAGE

EN CIRCASSIE

(Suite[1].)

« C'est l'histoire de ce qui m'arriva que je vous raconte. Lorsque, resté en arrière de mes compagnons, je descendais ou plutôt je laissais mon cheval descendre un précipice escarpé, je n'avais pas assez d'imagination pour voir autour de moi les créations des poëtes orientaux, mais je me les rappelais, comme ces danseuses habillées de soie, de gaze et de paillettes que j'avais vues dans les ballets de Saint-Pétersbourg.

« Et cependant l'aigle traçait de grands cercles au-dessus de ma tête, le torrent de la montagne hurlait sous mes pieds, et, par une grande crevasse, à l'orient, je distinguais la Caspienne, couverte de verdure, couronnée de neiges, émaillée de fleurs couleur de feu.

« Quel plus magnifique cadre pour la fantaisie!

« Notre conducteur s'égara. Que ces Tatars sont négligents à l'endroit des respectables vestiges du passé!

« Enfin, lassés d'aller à cheval à travers les buissons, en laissant aux épines des lambeaux de nos habits, — le drap lesghien seul résiste aux ronces lesghiennes, — nous abandonnâmes nos chevaux et descendîmes à pied

« Bientôt, grâce à cette résolution, nous nous trouvâmes au fond du précipice, dans le lit même du ruisseau.

« C'est le seul chemin qui conduise à la grotte des Dives, autrement dit à la tombe du Vizir, un vizir ayant, à ce qu'il paraît, été tué là, dans une des invasions persanes.

« Nous marchions sur des pierres moussues, sous un berceau de branches.

« Tout à coup, nous nous trouvâmes en face de la caverne

« Devant la caverne, le ruisseau s'élargit, et un énorme bloc de rocher, tombé du sommet de la montagne, en garde l'entrée comme une sentinelle.

« Cette entrée, qui peut avoir quinze ou dix-huit pieds d'ouverture et six pieds de haut, est toute noircie par la fumée.

« A l'intérieur, la caverne s'élargit.

« En dehors est creusé un abri pour les chevaux.

« Le sol de la caverne est couvert d'ossements, ce lieu étant un refuge de brigands et de bêtes féroces, races qui, presque toujours, laissent un certain nombre d'os aux endroits qu'elles fréquentent. Un de nos Tatars nous raconta y avoir tué, l'an passé, une hyène.

« Du reste, la caverne des Esprits trompa complétement notre attente; les faibles mortels ne peuvent y respirer, tant l'atmosphère en est étouffante. La seule entrée, ornée d'arbres auxquels s'enlacent des ceps de vigne, est digne d'attirer une attention déjà distraite par toutes les beautés de la nature qui se sont offertes aux voyageurs avant d'arriver là.

« Nous continuâmes donc notre course.

« Non loin de la caverne des Dives et du village de Deazglani, est la grotte d'Emdjekler-Pir ou des Saintes-Mamelles.

« Mais, pour arriver là, il nous fallut de nouveau quitter nos montures et descendre, en nous accrochant aux buissons, jusqu'au fond d'une profonde vallée où l'on nous montra une petite voûte de cinq ou six pieds de diamètre, du plafond de laquelle pendaient des stalactites ressemblant, en effet, à des mamelles; de l'extrémité de chacune de ces mamelles tombaient des gouttes d'eau. Les femmes des villages voisins estiment fort la vertu de cette eau. Lorsqu'une nourrice perd son lait, elle vient dans cette caverne, égorge un mouton, délaye un peu de terre avec l'eau des saintes mamelles, et la boit en grande confiance. La foi est si grande, que, si la nourrice n'est pas guérie tout à fait, elle se croit du moins soulagée. Nous bûmes de cette eau, mais pure; — puis, ayant remonté jusqu'à la cime du rocher, nous nous dirigeâmes vers l'occident pour voir l'opposé de ce que nous venions de voir, c'est-à-dire une source sortant de terre au lieu de tomber du plafond.

« — Ah! celle-là, nous dit notre conducteur en se dressant sur ses étriers et en soulevant son papak, elle a rafraîchi un des plus puissants rois et un des plus grands hommes, double qualité rarement réunie, qui aient jamais existé. Le padischah russe Pierre le Grand y a bu lorsqu'il a pris Derbend.

« Nous sautâmes à bas de nos chevaux, et nous bûmes respectueusement un large coup à ce ruisseau sacré.

« Il coule toujours par la même ouverture; mais, depuis cent ans, nul buveur ne s'est incliné sur la rive qui ait fait oublier le premier.

« Nous nous étions rapprochés de la muraille du Caucase, qui s'accroche au rocher même d'où sort cette source : il est curieux de comparer l'œuvre de la nature avec celle de l'art, le travail du temps et celui de l'homme.

« La lutte de la destruction contre la matière était visible et parfois avait l'air d'être intelligente. Une graine de hêtre était tombée dans une gerçure de la pierre où elle avait rencontré un peu de terre végétale; et alors la graine avait poussé et était devenue un grand arbre, dont la racine avait

1. Voir les numéros 558 et 668.

fini par disjoindre et faire éclater la muraille. — Le vent, en s'engouffrant dans les ouvertures commencées, avait fait le reste. Seul, le lierre compatissant, comme les chantres et les troubadours qui recueillaient et réunissaient les débris du passé, seul le lierre rattachait les pierres déjà tombées aux ruines près de tomber de la muraille.

« Cette muraille se dirigeait en droite ligne de la forteresse Narine-Kale à l'occident, sans s'interrompre ni aux montagnes, ni aux précipices; elle était flanquée de petites tours placées à des distances inégales les unes des autres et de grandeurs inégales elles-mêmes. Elles servaient probablement de postes principaux : on y renfermait des armes et des vivres ; les commandants y habitaient, et l'on y rassemblait, en cas de guerre, les troupes qui, par le sommet de la muraille, communiquaient d'une tour à l'autre.

« Cette muraille, quoique s'éloignant de Derbend, conserve le même caractère qu'à Derbend ; sa hauteur change selon la situation du terrain, et, dans les descentes rapides, elle s'abaisse en forme d'escalier. L'intérieur, c'est-à-dire la moëlle de la muraille, si l'on peut s'exprimer ainsi, est composé de petites pierres réunies avec de la glaise et du ciment. Les tours dépassent les murailles, mais d'une archine à peine. C'est, au reste, le caractère des forteresses asiatiques, en opposition avec celui des forteresses gothiques de l'Occident, où les tours s'élevaient de beaucoup au-dessus des remparts. Elles sont vides et presque toutes coupées longitudinalement par des meurtrières; mais ce qu'il y a de plus curieux, ce qui constate la haute antiquité de cette muraille, c'est que la même chose que Denon remarque dans les pyramides des pharaons, je le remarquerai ici : absence complete d'arches.

« Je suis descendu dans tous les passages souterrains de ces tours, conduisant à des sources ou à des réservoirs; nulle part je n'ai trouvé l'arche ; ma conviction est que les constructeurs de ce gigantesque ouvrage ne la connaissaient pas.

« Il est vrai que l'on trouve des arches dans les portes de Derbend ; mais, selon toute probabilité, les portes de Derbend sont de Chosroès, tandis que la muraille me semble bien antérieure au VIe siècle.

« Contre les règles de l'architecture arabe, qui connaissait l'ogive dès l'antiquité, les portes de Derbend sont, en outre, en plein cintre.

« Les corridors sont couverts de dalles de pierre, tout à fait à plat, ou disposées comme des tuiles sur un toit.

« Il est probable qu'on tirait cette pierre de carrières voisines, oubliées et perdues aujourd'hui.

« On a dit qu'on l'apportait du bord de la mer; je nie le fait, attendu qu'on n'y trouve aucune de ces coquilles marines que l'on rencontre dans les pierres qui avoisinent les rivages.

« Ensuite, il eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'opérer un pareil transport à travers les montagnes, transport inutile, du reste, puisque là on avait la pierre sous la main.

« Après avoir visité Kedgale-Kale, petite forteresse située à vingt verstes de Derbend, nous passâmes de l'autre côté de la muraille. Kasi-Moullah, prophète actuel des montagnards, chassé l'année dernière de Derbend, avait voulu se réfugier à Kedgale-Kale; mais la forteresse tint bon, et force lui fut de continuer la retraite.

« Nous dînâmes dans un village situé au haut d'une montagne et nommé Mstaguy; après quoi, nous reprîmes la route de Derbend, ne nous arrêtant que pour jeter un regard sur les tours de la ville historique de Kamak, située sur un des rochers les plus élevés des environs de Derbend.

« La ville a disparu ; les siècles, en passant et en la foulant aux pieds, en ont fait de la poussière. Son ancienne gloire est remplacée par une renommée toute différente. *Kamakly*, qui, dans le langage du pays, veut dire un habitant de Kamak, est aujourd'hui synonyme de fou. Et, en effet, on assure que, parmi les Kamaklys modernes, comme parmi les Abdéritains antiques, on n'a jamais pu trouver un seul homme d'esprit.

« Maintenant, comment se prolongeait la muraille? de quel côté se dirigeait-elle? jusqu'où allait-elle? s'étendait-elle bien au delà des restes que l'on trouve encore aujourd'hui? Voilà des questions qui, selon toute probabilité, resteront éternellement obscures. Les nouvelles que l'on envoyait d'une mer à l'autre ne mettaient que six heures à faire le trajet, me disait un Tatar de notre escorte.

« Existait-il autrefois des moyens de communication que nous ne connaissons plus aujourd'hui [1] ?

1. Cette lettre, qui porte la date de 1832, est antérieure à l'invention du télégraphe électrique.

« En tout cas, elle existait, cette preuve de l'énorme puissance des anciens peuples, ou plutôt des anciens souverains, et sa grandeur nous étonne aujourd'hui, nous autres pygmées modernes, et par la pensée et par l'exécution.

« Quelle devait être, je vous le demande, la population du vieux Caucase? Si les pauvres granits de la Scandinavie ont été appelés *la fabrique des nations,* le Caucase mérite, certes, le titre de berceau du genre humain. Sur ces montagnes, ont vu le jour les premiers-nés de l'univers; ces cavernes étaient peuplées d'habitants qui descendaient des montagnes dans les vallées, au fur et à mesure que les eaux de la mer universelle se retiraient, et qui, enfin, lorsque les dernières vagues eurent disparu, se répandirent de là sur la surface virginale de la terre.

« Jusqu'à ce moment, la chaîne caucasique était un groupe d'îles dont les sommets s'élevaient au-dessus de l'Océan primitif; c'est pourquoi les Kabardiens, la plus vieille famille des montagnards du Caucase, s'appellent encore aujourd'hui *Adlgués,* ce qui veut dire, dans leur langue, habitants des îles.

« Maintenant, un dernier mot sur cette muraille, qui vous vaut cette longue lettre, mon cher colonel.

« Elle a été bâtie, nous n'en disconvenons pas, par les rois de Perse et de Médie ; mais, à côté du pouvoir qui ordonnait, il fallait l'agent qui exécutait.

« Cet agent ne pouvait être qu'un peuple, ou une armée.

« Si c'était une armée, il fallait la nourrir, et il n'est point probable qu'une armée ait exécuté ce long travail en recevant ses vivres de la Perse.

« N'est-il pas plus simple de penser que le Caucase était énormément peuplé à cette époque, et que cette bâtisse gigantesque est l'œuvre des indigènes, dirigés par une volonté étrangère, soutenus par l'argent étranger ?

« Cette opinion, que je basarde, a donc, à mon avis, un semblant de vérité.

« Mais qu'est-ce que le semblant de la vérité quand nous ne savons pas ce qu'est la vérité elle-même?

« *Dixi.*

» BESTUCHEF-MARLINSKY. »

Vingt-six ans après l'illustre proscrit, nous avons fait la même course qu'il avait faite; seulement, nous l'avons étendue sept verstes plus loin.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite prochainement.)

COURRIER DES MODES

Les soirées dansantes ont commencé : elles semblent devoir être très-brillantes cette année.

Les toilettes à robes traînantes et à corsages bas sont tout à l'avantage des jolies femmes. Les coiffures genre Empire exigent des bijoux, on porte des peignes artistiques d'une grande magnificence.

Je vois avec peine que les fleurs sont un peu délaissées dans le costume; rien cependant n'est aussi gracieux que les fleurs, ensuite c'est une coquetterie à la portée de toutes les fortunes, tandis que toutes les femmes n'ont pas des parures de pierreries ou perles fines. Mais quand la mode commande on doit se soumettre à ses décrets, dût-on porter de l'imitation en place de l'or.

Les corselets décolletés ont une vogue méritée, on les voit en costume très-paré et aussi en toilette simple. Les jeunes filles portent avec ces corsages de jolies guimpes suisses, dont la grâce décente est d'une charmante simplicité. Mlles Noël sœurs, *à la Couronne Royale,* 51, rue du Bac, dont le goût fait loi en question de lingerie élégante, ont préparé une foule de modèles en guimpes, chemisettes, fichus Marie-Antoinette et pèlerine Vestales. On peut avec ces confections de gaze, dentelle et rubans, éviter le décolleté assez compromettant des robes à la grecque. La toilette est aussi parée, plus parée peut-être, et certainement plus convenable.

Les magasins de *la Couronne royale* ont aussi pour les toilettes de soirée des dessus de corsage en dentelle et broderie qui s'engagent dans une ceinture de ruban et tombent en peplum sur la jupe. La forme est toute nouvelle et extrêmement réussie. On peut citer aussi parmi les dernières créations de Mlles Noël sœurs des capuchons de dentelle ou guipure, doublés de satin, que je recommande à nos jolies danseuses pour toute la saison d'hiver.

Les costumes simples ont recours aux accessoires réunis dans les magasins de *la Ville de Lyon.* En première ligne, je cite les ceintures : il y en a de ravissantes; les unes en magnifique ruban de satin décoré de fleurs, bouquets jardinière, d'autres enrichies de pendeloques en perles. Il faut surtout désigner les colliers Jeannette, dont l'effet est délicieux; c'est une précieuse ressource pour tous les genres de toilette. Ces colliers, qui ont des croix, se font en velours et perles, en satin et broderie, en passementerie, en ruban semé de motifs de guipure; ils sont variés à l'infini.

J'ai remarqué, dans les décorations de toilette préparées à *la Ville de Lyon,* le retour des perles d'acier, qui, disposées comme des pointes de diamant, font un très-joli effet aux lumières.

Je vous ai déjà parlé des machines à coudre, mes chères lectrices, et je trouve l'occasion de causer encore avec vous de cet objet utile, devenu indispensable dans toutes les familles. J'ai visité à l'agence générale, rue de Richelieu, 45, la machine à coudre silencieuse de Pollack, Schmidt et Ce, et j'ai été charmée de la construction si simple et si élégante de cette machine perfectionnée. La piqûre de ses points est très-belle, parfaitement solide, le mécanisme fort simple est facile à conduire et ne se dérange jamais. Le prix de ces petits meubles est à la portée de toutes les bourses, les plus simples coûtent 225 francs.

Les guides qui accompagnent la machine sont enfermés dans un écrin; ils sont brillants et soignés comme des bijoux. il y a l'ourleur, le guide à poser la dentelle, ceux à piquer, à gancer, à ouater, à soutacher, etc. Tout cela est très-intéressant et je crois qu'on ne saurait offrir un plus charmant cadeau à une personne qui sait trouver de la distraction dans le travail. Les magasins de l'agence générale sont toujours encombrés d'une foule de dames : on les voit prendre des leçons qu'on leur concède après l'acquisition de la machine afin de leur en divulguer toutes les ressources et rien n'est plus charmant que l'émulation joyeuse de ces intelligentes élèves. J'adresse mes félicitations à Mlle Bourdin, qui surveille et dirige cet établissement avec infiniment de complaisance.

Puisque me voici revenue à la question des étrennes, je place sous la protection de toutes nos chères lectrices un journal qui peut faire partie des cadeaux agréables et utiles.

La Glaneuse Parisienne, journal de la vie de famille, s'occupe des modes de femmes raisonnables. Chaque livraison apporte dans ses annonces des travaux, des gravures de modes, des broderies dessinées sur tissu et des patrons *coupés* de grandeur naturelle prêts à tailler, et non point un patron par hasard, mais bien *tous les patrons* utiles dans une famille : confections en vogue, lingerie, vêtements d'enfants, objets de layette, etc.; chaque numéro contient trois patrons coupés. Le journal publie aussi un cours de dessin destiné aux élèves, et de l'excellente musique fournie par nos meilleurs éditeurs.

Le texte est amusant et instructif. Outre la littérature, il contient une foule de recettes, un nouveau *Manuel de cuisine,* de l'économie domestique, des dictées de travaux et des conseils aux femmes sérieuses qui s'occupent du bien-être de leur maison. C'est parce que ce journal convient à toutes les femmes de goût que j'engage nos lectrices à en essayer, convaincue par l'expérience qu'elles seront heureuses d'augmenter le nombre des abonnées de cet honnête et agréable recueil.

Des primes *gratuites très-avantageuses* et extrêmement variées sont offertes à toutes ses abonnées et comme encouragement aux lectrices qui patronnent le journal en lui amenant de nouvelles abonnées.

Le prix est de DOUZE FRANCS par an pour la France; on s'abonne à la *Librairie Nouvelle,* boulevard des Italiens, 15, par l'envoi d'un bon de poste à l'ordre du directeur de *la Glaneuse Parisienne.* Les abonnements datent du 1er de chaque mois et se font pour l'année entière. Un numéro d'essai, si on le désire, contre *un franc* en timbres-poste.

On m'a demandé de faire des recherches pour découvrir la *laine végétale des forêts à la sève de pins maritimes.* Ce produit hygiénique a reçu des médailles à l'Exposition universelle et à plusieurs expositions de province et de l'étranger.

C'est l'agence générale, maison Schmidt-Missler, qui est possesseur de cette composition qui, employée en ouate ou tissée en flanelle, est un précieux préservatif contre les refroidissements, les névralgies, les douleurs nerveuses, etc. C'est

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

La sauce fait passer le poisson.

principalement aux personnes qui ont la poitrine délicate qu'il faut recommander l'usage de cette remarquable composition.

ALICE DE SAVIGNY.

EXPOSITION UNIVERSELLE

JOAILLERIE ROUVENAT

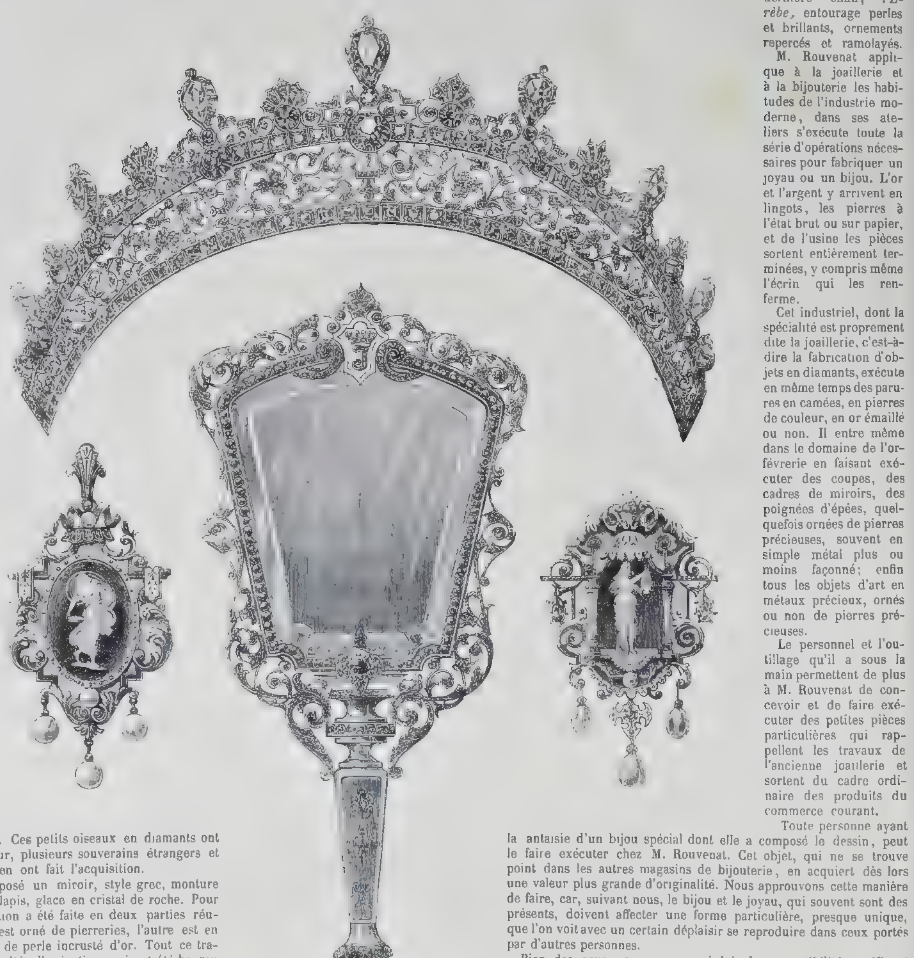
De tous temps, le goût de la parure a fait créer une foule d'objets, destinés à être portés soit aux doigts, soit au cou, soit aux oreilles, soit dans les cheveux. Dans ce dernier genre M. Rouvenat a exposé, entre autres, un diadème, style Renaissance, d'une grande délicatesse de main-d'œuvre. L'ornementation, d'une extrême légèreté, court entre deux rangées de brillants sertis à filets et surmontés d'un gros diamant, forme poire. Notre gravure ne peut donner de cette parure magnifique qu'une idée faible et imparfaite.

Un autre grand succès, en fait de nouveautés pour parure de bal, est un oiseau, un colibri aux ailes déployées, en diamants, rubis, émeraudes et saphirs, d'un serti si fin que l'œil peut à peine compter les roses dont il se compose, enveloppé, tant elles sont petites. Viennent ensuite une libellule (ou *demoiselle*) en diamants, émeraudes et turquoises, avec filets d'émail noir; un papillon en diamants, rubis et émeraudes; un paon en émeraudes et saphirs. Ces petits oiseaux en diamants ont fait sensation. S. M. l'Empereur, plusieurs souverains étrangers et nombre de hauts personnages en ont fait l'acquisition.

M. Rouvenat a également exposé un miroir, style grec, monture en or ornée de diamants et de lapis, glace en cristal de roche. Pour éviter la lourdeur, l'ornementation a été faite en deux parties réunies par une gorge; un côté est orné de pierreries, l'autre est en or ciselé avec un fond en nacre de perle incrusté d'or. Tout ce travail présentait de grandes difficultés d'exécution, qui ont été heureusement vaincues.

Au milieu d'une quantité de broches et de bracelets, qui sont autant de chefs-d'œuvre en ce genre, nous ne citerons que: une broche-camée, tête en relief, la *Baigneuse* de Falconnet, entourage de brillants; une autre broche-camée, *tête de femme à la résille*, double entourage de brillants et de roses de chaque côté; une autre encore, le *Triomphe de César*, entourage roses et filigrane; une quatrième, l'*Amour et Psyché*, entourage de perles et roses; une dernière enfin, l'*Érèbe*, entourage perles et brillants, ornements repercés et ramolayés.

EXPOSITION UNIVERSELLE. — BIJOUTERIE ET JOAILLERIE de la maison Rouvenat.



M. Rouvenat applique à la joaillerie et à la bijouterie les habitudes de l'industrie moderne, dans ses ateliers s'exécute toute la série d'opérations nécessaires pour fabriquer un joyau ou un bijou. L'or et l'argent y arrivent en lingots, les pierres à l'état brut ou sur papier, et de l'usine les pièces sortent entièrement terminées, y compris même l'écrin qui les renferme.

Cet industriel, dont la spécialité est proprement dite la joaillerie, c'est-à-dire la fabrication d'objets en diamants, exécute en même temps des parures en camées, en pierres de couleur, en or émaillé ou non. Il entre même dans le domaine de l'orfèvrerie en faisant exécuter des coupes, des cadres de miroirs, des poignées d'épées, quelquefois ornées de pierres précieuses, souvent en simple métal plus ou moins façonné; enfin tous les objets d'art en métaux précieux, ornés ou non de pierres précieuses.

Le personnel et l'outillage qu'il a sous la main permettent de plus à M. Rouvenat de concevoir et de faire exécuter des petites pièces particulières qui rappellent les travaux de l'ancienne joaillerie et sortent du cadre ordinaire des produits du commerce courant.

Toute personne ayant la fantaisie d'un bijou spécial dont elle a composé le dessin, peut le faire exécuter chez M. Rouvenat. Cet objet, qui ne se trouve point dans les autres magasins de bijouterie, en acquiert dès lors une valeur plus grande d'originalité. Nous approuvons cette manière de faire, car, suivant nous, le bijou et le joyau, qui souvent sont des présents, doivent affecter une forme particulière, presque unique, que l'on voit avec un certain déplaisir se reproduire dans ceux portés par d'autres personnes.

Bien des gens, sans pousser si loin la susceptibilité, préfèrent cependant ce qu'on appelle la nouveauté aux formes depuis longtemps connues. C'est à satisfaire ce goût que M. Rouvenat s'ingénie sans cesse; il dessine des modèles particuliers et nouveaux, et invente des combinaisons de pierre et de métal. C'est ainsi qu'à force de travail il est arrivé à occuper dans sa profession un rang si éminent.

LOUIS W

ÉCHECS

SOLUTION DU PROBLÈME N° 72.

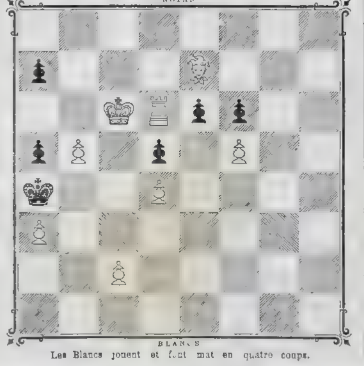
BLANCS.	NOIRS.
1 R. case D.	1 F. pr. F. (A).
2 D. 2ᵉD.	2 R. pr. T. (1, 2, 3).
3 P. 4ᵉD. éch. m.	3 . . . .
	(1)
2	2 F. pr. T.
3 C. 6ᵉR. éch. m.	3 . . . . .
	(2)
2	2 C. 4ᵉD.
3 T. pr. C éch. m.	3 . . . .
	(3)
2	2 tout autre coup.
3 C. 3ᵉFR. éch. m.	3 . . . .
	(A)
1	1 F. 6ᵉFD.
2 C. 6ᵉR éch.	2 R. pr. P.
3 D. 2ᵉR. éch. m.	3. . . .

Les autres variantes sont faciles ou rentrent dans les précédentes.

Solutions justes : MM. Demasure, à Beauvais; Gérard Saturnin, à St-Germain-Lembron; commandant Tholer, à Nancy; Faysse père, à Beauvoisin; Cercle Bonaparte, à Ajaccio; Aimé Gautier, à Bercy; Miss Suzon Jacob d'Ecke, à Streenwoorde; Am. Ma..., à Ancy-le-Franc; A. Drappier, à Orléans; A. Orgnon, à Marseille; Vincent et A. Roux, à Cherbourg; Gaston Huguet, au château d'Arpaillargues; P... de M..., à Bourron; C. Launay et C. Pierson; Fabrice, à Sèvres; A. Auchibron, à Gonesse; Grand Cercle de Tournon-sur-Rhône; Ph. Cazeneuve et Ch. Dupuy, à Nyons; Duchâteau, à Rozoy-sur-Serre; J. Planche; Frédéric; Lelez, Ile de Groise; Lequesne.

PROBLÈME N° 80

COMPOSÉ PAR M. E. LEQUESNE, DE PARIS



Les Blancs jouent et font mat en quatre coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 71

BLANCS	NOIRS
1 C. 2ᵉFD.	1 R. 2ᵉTR.
2 C. case TD.	2 P. pr. C.
3 P. 5ᵉTR.	3 joue.
4 P. pr. C. éch. double et m.	4 . . . .

Solutions justes : MM. A. Vasseur, à Amiens; L. M..., à Granville; Cercle littéraire, à Commercy; Aimé Gautier, à Bercy; Grosdemange, à Commercy; Capitaine Charousset, à Toulouse; de M...., à Bourron; Faysse père, à Beauvoisin; A. Tripet et E. Roycourt; Edmond Thomas, Faubourg du Temple; Grand Cercle de Tournon-sur-Rhône; G. Lesueur; les commandants Tholer et A. Munier, à Nancy; M. Hubant et F. Hubant, café du Théâtre du Luxembourg; État-Mayor du Tarn; Cercle Bonaparte, à Ajaccio; Paul Lépy, à Quimper; T. Peraldi, à Bastia; T. Planche; C. Launay et C. Pierson; E. Lequesne.

EMILE AUCANTE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

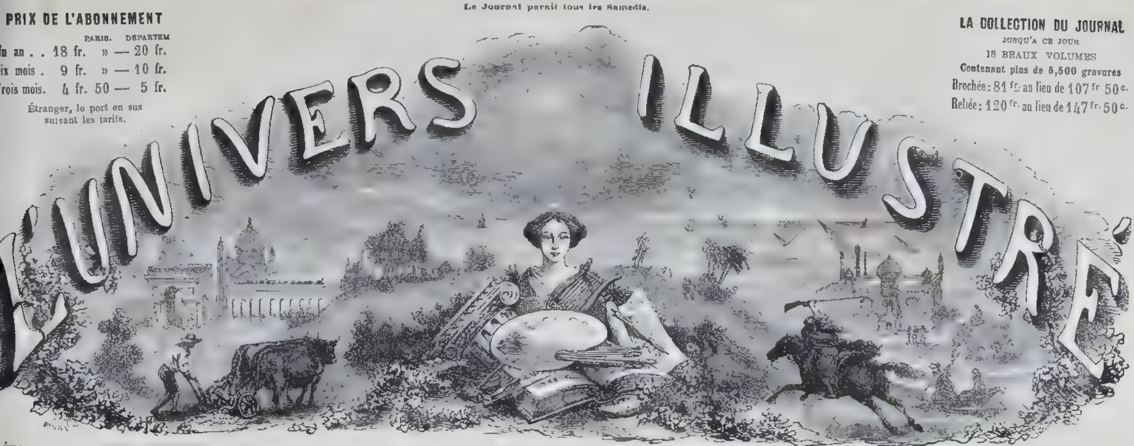
30 CENTIMES LE NUMÉRO
CHEZ TOUS LES MARCHANDS ET DANS LES GARES DE CHEMINS DE FER
35 CENTIMES PAR LA POSTE. — LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er ET DU 16 DE CHAQUE MOIS
Le Journal paraît tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT

	PARIS.	DÉPARTEM
Un an . .	18 fr.	» — 20 fr.
Six mois .	9 fr.	» — 10 fr.
Trois mois.	4 fr. 50	— 5 fr.

Étranger, le port en sus suivant les tarifs.

LA COLLECTION DU JOURNAL
JUSQU'À CE JOUR
18 BEAUX VOLUMES
Contenant plus de 5,500 gravures
Brochée : 81 fr. au lieu de 107 fr. 50 c.
Reliée : 120 fr. au lieu de 147 fr. 50 c.



Bureaux d'abonnement, rédaction et administration :
Passage Colbert, 24, près du Palais-Royal.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

10e Année — N° 676 — 28 Décembre
A. FÉLIX, Rédacteur en chef

Vente au numéro et abonnements :
MICHEL LÉVY FRÈRES, éditeurs, rue Vivienne, 2 bis
et à la Librairie Nouvelle, boulevard des Italiens, 15.



LE BAL DE L'OPÉRA, — Tableau de M. Eugène Giraud.
Dessin de M. L. Breton, d'après une photographie de M. Bingham. — Voir page 811.

SOMMAIRE

CHRONIQUE

La chronique et le jour de l'an. — Les chambellans d'idées. — Un homme de ressources. — Le spectacle des futilités charmantes. — Conte d'hier, conte d'hiver, vieux conte. — Les antithèses. — Un confiseur, une modiste, un restaurant et un changeur. — Joseph et Augustine. — Les chrysanthèmes. — La *Christine Nillson*. — Une petite joie. — Un grand chagrin — L'amour et le thermomètre. — Le moraliste inconséquent. — Les étrennes de Clara

Connaissez-vous Théodore? C'est un de ces dilettanti oisifs dont les travailleurs ne sauraient se passer, et qui ont tous les genres d'esprit, même l'esprit de ne rien écrire. On pourrait les appeler des chambellans d'idées. Les princes de la littérature ont presque toujours auprès d'eux quelques-uns de ces chambellans honoraires, qui tiennent leur clef à la main au lieu de la porter dans le dos.

Je rencontrai hier Théodore. — Mon pauvre ami, me dit-il, je te plains; les fêtes de l'année qui finit et celles de l'année qui commence sont dures au chroniqueur... Quand même tu écrirais un chef-d'œuvre, — et je t'en crois incapable, — la dernière semaine de décembre et la première semaine de janvier appartiennent de droit à la littérature du jour de l'an. Les pralines et les marrons glacés vous font, messieurs, une rude concurrence, il n'y aurait qu'un moyen de se faire lire par la clientèle de cette bienheureuse quinzaine; ce serait d'écrire des vers de confiseur, et de prier Gouache ou Boissier de les inclure dans leurs papillotes.

— Je ne puis cependant pas, répliquai-je, changer cette fois ma chronique en une longue réclame au profit des livres d'étrennes... Comment faire?

— Imiter cette femme spirituelle, qui, lorsque le rôti manquait, le remplaçait par une histoire... Veux-tu un conte d'hier, un conte d'hiver, un vieux conte (*old tale*, comme diraient les Anglais)? un peu de morale sous une fleur; Gessner et Florian n'y trouveraient pas à redire, et les enfants qui ne sont plus jeunes pourraient en faire leur profit...

Donc tu m'écoutes, et je commence.

Arnal, dans un vaudeville de notre bon temps, disait d'un ton de conviction :

« Vrai, vous ne me croirez peut-être pas, mais il y a des moments où je voudrais posséder cent mille livres de rentes pour faire à ma belle-mère une pension de cent écus, et l'envoyer vivre hors barrières. »

Moi qui n'ai pas de belle-mère, il y a des moments où je suis ravi de ne pas être millionnaire, parce que, si je l'étais, j'irais toujours en voiture, et qu'on ne jouit bien de mon cher Paris, qu'on ne le comprend dans ses beautés et dans ses laideurs, dans ses joies et dans ses misères, qu'en allant presque toujours à pied.

Jeudi, j'étais sorti de chez moi, chassé par une de ces tristesses subites qui sont comme les frissons de l'âme. Je m'acheminais sur le boulevard, côtoyant ces beaux magasins dont la brillante devanture fêtait d'avance l'approche du jour de l'an. Plus l'on est triste, plus on est accessible aux contrastes, et, sans m'apercevoir que j'effleurais bien des questions trop profondes pour un frivole viveur de mon espèce, le spectacle de ces futilités charmantes me plongea dans de sérieuses réflexions.

Comme si le hasard avait voulu leur donner un commentaire vivant, en passant près du magasin de Boissier, j'aperçus, devant le séduisant étalage de sucreries et de bonbons, une femme du peuple, tenant à son bras un bel et gros enfant d'environ deux ans; un autre marmot, à peine plus âgé, se cramponnait à sa jupe, et une petite fille de quatre ou cinq ans marchait à côté d'elle. Les trois pauvres enfants regardaient ces merveilleuses friandises avec une avidité que l'ignorance de leur âge rendait peut-être encore plus poignante. Le plus jeune tendait vers la vitrine ses petites mains rouges et gercées, et bégayait : Maman, j'en veux, moi! — Et moi aussi, répétait l'autre en essayant de pousser sa mère vers la porte au bouton de cristal doré. La petite fille ne bougeait pas, et ne disait mot; un peu plus âgée que ses frères, elle commençait à comprendre; la mère non plus ne parlait pas : seulement une grosse larme coulait le long de sa joue hâve et déjà ridée. A la fin, elle parut faire un suprême effort, se détourna brusquement, et reprit sa route malgré les pleurs et les cris des deux petits garçons, dont l'un, toujours à son bras, l'autre, toujours suspendu à sa jupe, tournaient encore leur tête et leurs mains vers la prestigieuse boutique.

Je continuai mon chemin. Un peu plus loin, devant le magasin d'une marchande de modes, je vis une jeune fille, d'une beauté charmante, bien qu'à peine développée, et dont la taille frêle avait de la grâce malgré la pauvreté des vêtements qui la couvraient. Elle était là, penchée, s'oubliant dans une contemplation fébrile, dévorant du regard cette soie et ce velours, ces dentelles et ce satin. Que se passait-il dans ce jeune cœur? Quels germes de corruption déposait dans cette âme curieuse et avide la vue de ces élégances inconnues vers lesquelles la poussait une coquetterie instinctive, et où elle ne pouvait arriver que par la honte et le vice? Quel serait le drame de séduction et de repentir, de luxe fugitif et de longue misère dont cette scène muette formait le mystérieux prologue? Je fis, hélas! ce qu'on est forcé de faire dans les grandes villes où on n'appuie sur rien parce qu'on ne peut remédier à tout. Je me dis que je marchais sur les brisées du Père Hyacinthe, et je passai outre.

Tout près, un de nos restaurants les plus célèbres étalait, derrière ses larges vitres, toutes les raretés gastronomiques qui peuvent faire croire aux riches qu'ils ont faim. Il y avait là de quoi ressusciter le baron Brisse, une de ces gloires que Paris couronne et détrône entre deux caprices. Quelques gandins, qui avaient déjeuné tard, sortaient, le cigare à la bouche, habillés à la mode de demain, fredonnant la romance de Vendredi. Seul, immobile, semblable au spectre de la famine évoqué par le démon de la gourmandise, un homme aux rides profondes, aux cheveux rares et grisonnants, se tenait debout devant ce vitrage aux tantaliques aspects. Son costume était misérable; il grelottait en dehors et en dedans; en dehors, parce qu'il était vêtu de haillons; en dedans, parce qu'il était à jeun. Incliné sur une grille qui donnait sur les cuisines souterraines et d'où s'exhalait une odeur grasse, il humait cet air chargé d'arômes culinaires, et augmentait son supplice par cette sensation décevante. S'il y avait eu un moyen possible, imaginable, de manger avec le nez et les yeux, le malheureux l'eût inventé.

Je n'étais pas au bout de cette triste lanterne magique. A quelques pas, se trouvait le comptoir d'un changeur; là m'attendait un spectacle plus frappant peut-être que tous les autres. Un jeune homme d'environ vingt ans, mais dont les traits étaient flétris avant l'âge et dont la mise offrait un singulier contraste de faux luxe et de détresse, paraissait littéralement magnétisé par l'aspect des sébiles pleines d'or et des liasses de billets de banque dont il n'était séparé que par un carreau de vitre et un mince grillage. Tantôt ses yeux s'allumaient, et l'on eût dit que leurs pupilles dilatées voulaient absorber cet or dont elles reflétaient les tons fauves. Tantôt ses doigts crispés s'allongeaient vers la vitre et la rayaient de leurs ongles.

— Quels beaux textes pour un sermon de charité! me disais-je; avec les inutilités que nous allons acheter dans six jours, avec les étrennes qu'échangent par routine ou par vanité les heureux de ce monde, avec l'argent que je dépense pour Clara, que Frédéric prodigue pour Esther, qu'Alfred gaspille pour Clorinde et que Gustave galvaude pour Ernestine, que de blessures on pourrait guérir! que de larmes on pourrait sécher! — Ainsi rêvant, ainsi prêchant, ne sachant que faire de mon sermon et de mon rêve, je dépassai le boulevard, je tournai l'angle de la rue de la Paix, je traversai la place Vendôme et descendis la rue Castiglione.

J'étais destiné à épuiser, ce jour-là, toutes les faces de la même antithèse. Au coin de la rue de Rivoli, je vis un jeune, un gracieux couple, deux nouveaux mariés, deux fiancés peut-être, sortant de chez un élégant bijoutier et s'élançant dans un coupé irréprochable, attelé à deux chevaux charmants. Tout cela était radieux de joie et de jeunesse; ces deux époux d'hier ou de demain n'avaient pas eu encore le temps de feuilleter ce livre magnifiquement relié qui n'a guère de bon que sa préface et d'agréable que sa première page.

En même temps, j'aperçus près de la grille du jardin des Tuileries un jeune ouvrier et une jeune fille qui se donnaient le bras d'un air à la fois tendre et triste. Ils regardèrent un instant la brillante voiture qui s'éloignait au galop, et bientôt les arcades Rivoli les dérobèrent à ma vue.

J'entrai dans le jardin; il était moins mélancolique qu'on aurait pu le croire. Le soleil, qui, jusque-là, avait paru aussi peu désireux de se laisser voir qu'un ministre obsédé de solliciteurs, souleva en ce moment, d'un langoureux effort, sa ouate de brumes et de nuages, et glissa un rayon timide à travers les allées. Ce rayon, fugitif comme le sourire d'un malade, réchauffa les promeneurs, égaya les enfants, réveilla les lecteurs de journaux et éclaira de quelques teintes pâles les gazons enrhumés, les statues transies et les plates-bandes à demi nues. O bonheur! dans une de ces plates-bandes, un chrysanthème, miraculeusement intact, restait épanoui sur sa tige. La gelée du 12 décembre avait respecté, je ne sais comment, cette jolie gerbe de fleurs nuancées de blanc, de lilas et de jaune. Je m'approchai avec empressement, comme on court, dans un moment de tristesse, vers un consolateur aimable. Pendant que je le contemplais, remerciant le ciel de sa clémence et l'hiver de sa mansuétude aussi bien qu'aurait pu le faire un *bénisseur* de mélodrame, mon ami Margerel passa près de moi. Margerel compte, vous le savez, parmi les premiers botanistes de l'Europe.

— Voyez, lui dis-je, et partagez mon enthousiasme! Un chrysanthème à la fin de décembre! Et que celui-là est beau! Comme il est double ou plutôt quadruple! quelle tige élégante! quelle finesse de nuances!

— Oui, me dit-il, c'est le chrysanthème *admirabilis*, que j'ai appelé *Christine Nillson :* remarquez l'à-propos; les trois couleurs qui dominent; c'est le blond, le blanc et le lilas; couleur des anges, ainsi que vous pourrez le voir dans un livre bizarre et charmant intitulé *le Prisme de l'âme;* en outre, j'ai toujours été convaincu que les fleurs chantent à minuit... seulement leurs mélodies sont trop délicates pour nos sens grossiers. Le chrysanthème d'ailleurs est une fleur du Nord, une fleur suédoise, comme le lis est français, comme le myosotis est allemand, comme la tubéreuse est espagnole... Enfin j'avais bien le droit de baptiser celui-là, puisque c'est moi qui l'ai fait...

— Comment? répliquai-je, je croyais que c'était Dieu.

— Oui, certainement... c'est Dieu aussi qui a créé les rêveurs, et c'est Shakspeare qui a créé *Hamlet :* voilà tout ce que je voulais vous dire... Pour obtenir ce chrysanthème que vous admirez bouche béante et sans vous douter de ce qu'il coûte, il m'a fallu trois ans, six arpents de terre et sept cent quarante semis. Celui-ci est le produit, la quintescence, le phénix, le *nec plus ultra* de trois mille chrysanthèmes qui sont presque aussi beaux et qui ne valent pas cinquante centimes. Au reste, celui-ci, l'an prochain, ne vaudra pas davantage.

— Et pourquoi?

— Parce que tous les horticulteurs en auront; mais, dans ce moment-ci, il n'y en a encore que trois : celui que vous voyez; un autre à La Haye, chez mon ami Van-Best-Bruggen-Hans-Brucken, riche amateur de plantes; et le troisième chez moi, dans mon petit jardin de Chatou. J'en ai même, à l'heure où je vous parle, deux variétés, mieux conservées que celle-ci, grâce à un appareil ingénieux que j'ai mis douze ans à inventer. Venez les voir; vous me trouverez toujours le matin, de sept à dix.

Là-dessus, il me serra la main, et me quitta.

Je jetai un regard d'adieu sur le chrysanthème, et j'allais m'éloigner, lorsque je vis arriver précipitamment, d'un air sombre et résolu, un jeune ouvrier que je reconnus aussitôt : c'était celui que je venais de rencontrer à l'angle de la rue de Rivoli, avec une jeune fille dont il était l'amant, le fiancé, le mari peut-être.

Lui aussi avait les yeux fixés sur le chrysanthème; mais son agitation me semblait peu d'accord avec les joies paisibles de la botanique. A ma grande surprise, je le vis allonger le bras par-dessus la balustrade, et je l'arrêtai brusquement au moment même où il allait saisir et couper la touffe de fleurs; il était temps; à dix pas de nous, un sergent de ville, moins enthousiaste d'horticulture que de sa consigne, commençait à regarder de notre côté avec une attention alarmante : assurément il n'eût pas laissé le forfait impuni.

— Mon ami, dis-je au jeune ouvrier, qu'alliez-vous faire?

— Ah! monsieur, pardon... faites excuse... Mais il faut que j'aie cette fleur... Si vous saviez!...

— Je devine.

— Je suis un ouvrier imprimeur; je m'appelle Joseph Morel; j'épouse demain une jeune fille que j'aime, oh! comme on aime quand on est pauvre, quand on n'a au monde qu'un bonheur et qu'une joie. Nous venons de nous promener pendant deux heures pour faire nos emplettes de ménage. Hélas! toutes nos petites économies ont passé au strict nécessaire... Je ne puis pas donner à ma chère Augustine une croix d'or, pas une boucle d'oreille, pas un ruban! Ah! si vous saviez ce que j'ai souffert pendant ces deux heures, en passant près de ces brillants magasins!... Pour pouvoir y entrer, et offrir à Augustine une de ces belles choses, j'aurais sacrifié des années de ma vie... Voyez pourtant comme elle est raisonnable! Pendant toute cette promenade, elle ne m'a pas exprimé un seul désir, un seul regret... Quand je voulais m'arrêter devant un de ces étalages : « Allons, mon ami, me disait-elle en me pressant doucement le bras, nous n'avons pas de temps à perdre. » Mais en traversant ce jardin, en passant par ici, elle a vu cette fleur... Son regard s'y est arrêté, et elle a murmuré : « Oh! la jolie fleur!... Que je serais heureuse, demain, d'en avoir une pareille!... » — Voilà, monsieur, ce qu'elle m'a dit, et moi, j'ai pris à l'instant mon parti. J'ai dit adieu à ma promise, et je suis revenu ici comme un fou, décidé à couper cette fleur, à la voler, à l'apporter demain matin à Augustine; car enfin, c'est affreux! Ne désirer que cela, et ne pas l'avoir!... Ne pouvoir même lui donner cette marque de tendresse!... Ah! pourquoi avez-vous arrêté ma main? Je vous remercie, mais je suis bien malheureux!...

Et Joseph se mit à sangloter.

Je songeai aussitôt à mon ami Margerel, à son petit jardin de Chatou et à ses deux chrysanthèmes.

— Au moins, pensai-je, parmi toutes ces douleurs dont le hasard m'a rendu aujourd'hui témoin, parmi ces privations cruelles que la Providence impose aux *déshérités*, il y en aura une que je pourrai consoler! Ce que désire cette jeune fille, ce que voulait dérober ce jeune homme, moi, je puis le leur donner, sans leur coûter une inquiétude ou un remords!

Et me rapprochant du jeune ouvrier :

— Consolez-vous, Joseph, lui dis-je; votre future aura demain cette fleur...

— Oh! monsieur, que voulez-vous dire? s'écria-t-il les mains jointes.

— Ou une fleur absolument pareille... Trouvez-vous à sept heures du matin à la gare de la rue Saint-Lazare... Je vous conduirai... pas bien loin d'ici, et vous ne reviendrez auprès de votre chère Augustine qu'avec un bouquet de chrysanthèmes digne de votre amour et digne d'elle.

— Ah! cela s'appelle des chrysanthèmes! reprit-il émerveillé.

— Oui, chrysanthème *admirabilis*, ou *Christine Nillson*, continuai-je, satisfait d'exhiber ma science; mais ma science était perdue pour Joseph. Là où le savant n'avait vu qu'un produit, là où je n'avais vu qu'une fleur, l'amant ne voyait qu'Augustine.

Tu peux penser si, le lendemain, nous fûmes, Joseph et moi, exacts au rendez-vous. En une demi-heure, le chemin de fer nous emporta à Chatou. Nous entrâmes chez mon ami Margerel.

Hélas! le thermomètre était descendu, dans la nuit, de six degrés centigrades; l'ingénieux appareil n'avait pas été assez ingénieux; les deux chrysanthèmes étaient gelés depuis deux heures du matin.....

Il y eut un silence.

— Je te dis, reprit Théodore, que l'inégalité des conditions est un probl...

Il s'arrêta net. Dans un splendide *huit-ressorts* passait une de ces jolies femmes que l'on surnomme depuis quelques jours *levantines*, sans que je puisse m'expliquer pourquoi; car il me semble que ce sont bien moins des femmes du Levant que des femmes du Couchant.

— Clara! bredouilla Théodore; huit jours avant le jour de l'an! Dangereuse rencontre! Heureusement nous sommes brouillés...

Il paraît que la *brouille* n'était pas irrévocable; Clara fit un petit signe. Théodore courut à la voiture. Le lendemain, j'appris par ses aveux à quel chiffre s'était montée sa soirée, préparatoire du jour de l'an. Dîner, loge, temps d'arrêt devant les vitrines, entrées imprudentes dans les magasins: 3,456 francs, sans compter les centimes.

De quoi assurer à l'humble ménage de Joseph et d'Augustine, non pas deux chrysanthèmes, mais deux ans de bien-être.

A. de Pontmartin.

NOUVEAU TARIF D'ABONNEMENT

A L'UNIVERS ILLUSTRÉ

	3 Mois.	6 Mois.	Un An.
Paris	4f 50	9f »	18
Departements, y compris la Corse et l'Algérie	5 »	10 »	20
Suisse	5 50	11 »	22
Belgique, Italie	6 »	11 50	23
Angleterre, Écosse, Irlande, Égypte, Espagne, Hollande, Grand-Duché de Luxembourg, Syrie, Tunis, Turquie	6 50	12 50	25
Autriche, Bavière, Danemark, Grand-Duché de Bade, États-Romains, Portugal, Prusse et États de la Confédération du Nord, Suède et Norvége, Wurtemberg	7 »	13 50	27
Russie, Grèce, tous pays d'outre-mer, et pays desservis par les voies anglaise et française	7 50	14 50	29
Brésil, îles Ioniennes, Principautés Danubiennes	8 50	16 50	33

Tout ce qui concerne l'administration doit être adressé au nom de M. Émile Aucante, *administrateur de* l'Univers illustré. — *Les coupons d'actions ou d'obligations ne sont pas reçus en payement. Le mode d'envoi le plus simple et le plus sûr est d'adresser un mandat de poste, le talon restant entre les mains de l'expéditeur comme garantie. — Toute demande d'abonnement ou de numéros à laquelle ne sera pas joint un mandat de poste, timbres-poste ou valeur à vue sur Paris, sera considérée comme non avenue. — Le prix de chaque numéro est de 35 centimes pour la province, affranchissement compris.*

*Malgré plusieurs tirages nombreux, l'*Almanach de l'Univers Illustré *est totalement épuisé. L'administration se trouverait donc dans l'impossibilité de satisfaire désormais aux demandes qui lui en seraient adressées.*

IL EST INDISPENSABLE que toute lettre relative à une réclamation, à un changement d'adresse ou à un renouvellement d'abonnement, soit accompagnée d'une des BANDES IMPRIMÉES qui sont collées sur l'enveloppe du journal. En négligeant cette bien simple formalité, on impose à l'administration une grande perte de temps en recherches inutiles; on occasionne souvent aussi, dans le service du journal, des irrégularités ou des retards que l'abonné ne doit alors imputer qu'à lui seul.

BULLETIN

L'Empereur, l'Impératrice et le Prince Impérial sont rentrés, dimanche dernier, au palais des Tuileries. Le Prince Impérial s'est installé avec sa maison dans ses nouveaux appartements du palais.

La petite foire des étrennes a commencé sur toute la ligne des boulevards. Les anciennes boutiques fantaisistes ont fait place à de nouvelles, propres, coquettes et toutes construites sur le même modèle. Elles produisent le meilleur effet. Ce sont les mêmes qui ont été inaugurées sur les hauteurs du Trocadéro, le 15 août dernier.

Nous avons à enregistrer une bien triste nouvelle, qui ne produira pas moins d'impression dans le monde des arts que dans la haute société européenne.

M. le duc de Luynes est mort à Rome, où il s'était donné, avec quelques amis charitables et dévoués, la mission de secourir les blessés. Sa fin touchante ajoute encore aux regrets universels que causera cette perte. C'est après avoir ôté son manteau pour en couvrir un des blessés tremblant de fièvre et de froid, qu'il a contracté la maladie qui devait se dénouer d'une manière si funeste.

Il a donc succombé victime de son dévouement et de sa charité.

M. le duc de Luynes passait, à juste titre, pour un des archéologues les plus éminents; c'est à lui que le monde savant doit la découverte du temple de Métaponte.

Ses connaissances étaient étendues dans presque toutes les branches de l'art et de l'industrie; artiste et écrivain distingué lui-même, il a publié un grand nombre d'ouvrages, cultivé avec succès la peinture et dirigé la restauration de plusieurs de ses châteaux. Les jeunes talents ont toujours trouvé en lui un protecteur aussi généreux qu'éclairé, et, grâce à la délicatesse avec laquelle il savait obliger, les rôles semblaient intervertis.

Nommé en 1830 membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. de Luynes a présidé à diverses reprises des commissions et des jurys pour l'industrie et les beaux-arts. Il n'était âgé que de soixante-cinq ans.

On n'a pas oublié qu'il y a quelques années M. de Luynes fit don à la Bibliothèque impériale de son magnifique cabinet d'antiquités, à la condition que tous ces objets rares et précieux ne seraient pas disséminés, que sa collection conserverait son nom, et qu'une salle spéciale avec entrée particulière lui serait affectée.

La fortune du duc de Luynes, que l'on estime à trente ou quarante millions, revient à son petit-fils, le jeune duc de Luynes et de Chevreuse.

Voici, d'après les journaux de Vienne, le récit des cérémonies qui auront lieu à Trieste pour l'arrivée des restes mortels de l'empereur Maximilien:

Ce jour-là, toute la ville de Trieste sera drapée de noir; tous les navires en rade mettront le pavillon en berne et arboreront le pavillon de deuil. Le chemin qui conduit du port à la cathédrale sera couvert de tapis noirs, et l'église sera entièrement tendue de noir. Le corps sera placé sur un catafalque, disposé au milieu de l'église.

Au moment où le navire jettera l'ancre, l'empereur d'Autriche et les archiducs se rendront à bord, où ils recevront le corps des mains de l'amiral de Tegethoff.

Des salves d'artillerie seront tirées par les batteries du fort, auxquelles répondront celles des vaisseaux de guerre.

Les équipages de tous les navires, en tenue d'abordage, se tiendront sur le pont pendant toute la durée de la cérémonie.

La suite de l'empereur et des archiducs, les généraux, les consuls étrangers, une délégation de la population de Trieste, le conseil communal de la ville et un détachement de soldats de marine attendront le corps devant l'hôtel de ville.

Le clergé recevra ensuite le cercueil, le bénira et le fera transporter dans la cathédrale par des officiers de marine. Après le service funèbre, le public sera admis dans l'église. Le lendemain, le cercueil sera transporté à Vienne par un convoi orné d'insignes de deuil. Toutes les stations du chemin de fer seront pavoisées de noir.

A son arrivée à Vienne, le cercueil sera béni par le cardinal-archevêque de Rauscher et sera ensuite transporté dans l'église des Capucins, où il restera deux jours. Le troisième jour, il sera déposé dans le caveau impérial.

Le gros de l'œuvre de la nouvelle manufacture de Sèvres, dans le parc de Saint-Cloud, est aujourd'hui terminé. A l'intérieur, on s'occupe des travaux d'appropriation, tandis qu'à l'extérieur on met la dernière main aux sculptures.

Une opération intéressante va être entreprise au pont Royal, afin de se rendre un compte exact du volume d'eau que la Seine débite en cet endroit dans un temps donné. A cet effet, une équipe d'ouvriers charpentiers montés dans des bateaux était occupée ces jours derniers à jeter un pont volant à travers l'arche médiane du pont, du côté d'aval.

Ce pont est destiné à recevoir les agents du service chargés de suivre la marche du compteur spécial affecté au jaugeage de l'eau. Le débit de la Seine est évalué, en temps d'étiage ordinaire, à soixante-quinze mètres cubes par seconde; l'étiage, on le sait, correspond au zéro de l'échelle du pont Royal. La cote du fleuve était, la semaine dernière, de un mètre environ au-dessus de l'étiage.

Une lacune vient d'être comblée dans les salles du Louvre, où ne figurait jusqu'à présent aucune œuvre de l'école anglaise. Le musée vient de recevoir un portrait de Mme Ducrest de Villeneuve, veuve du contre-amiral de ce nom, peint par Thomas Lawrence.

Des correspondances d'Alexandrie prétendent qu'à la nouvelle du débarquement du premier contingent anglais, le terrible négous Théodoros s'est enfin humanisé, et a fait savoir qu'il était disposé à rendre les prisonniers qu'il retenait dans les fers depuis si longtemps. Rien ne nous prouve l'exactitude de ce renseignement; quoi qu'il en soit, il est à supposer que l'armée anglaise ne pliera pas bagage sans s'être fait donner des garanties contre de nouvelles fantaisies du souverain de l'Abyssinie, et sans avoir stipulé des dédommagements pour les frais énormes que l'expédition a déjà nécessités. Les départs de troupes continuent dans l'Inde, et les corps de cipayes, qui se trouvaient échelonnés sur divers points du littoral de la présidence de Bombay, sont successivement embarqués à destination d'Aden, pour de là être dirigés sur la côte d'Abyssinie. Il est à supposer que d'ici à peu de temps nous aurons à enregistrer quelque événement important en Abyssinie.

Th. de Langeac.

Fidèle à ses promesses, *l'Univers illustré* publiera dans son prochain numéro *Circé*, scène parisienne par M. Octave Feuillet. *Circé* inaugurera une série de nouveaux proverbes dramatiques, dont l'auteur de *Monsieur de Camors* et du *Roman d'un jeune homme pauvre* a réservé la primeur à *l'Univers illustré*. Tous les théâtres de salon se disputeront cette composition exquise, destinée à prendre place à côté du *Cheveu blanc*, du *Pour et le Contre*, du *Cas de Conscience* et des autres productions du brillant académicien, qui ont passé, avec le succès que l'on sait, du livre sur le théâtre. M. Alexandre Dumas fils nous remettra aussi très-prochainement le manuscrit d'une série d'articles qui paraîtront après *Circé*, et auxquels succéderont d'autres travaux inédits de George Sand, de MM. Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Ernest Legouvé, Edmond About, Victorien Sardou, etc., ainsi que des scènes, également inédites, de Balzac, que *l'Univers illustré* a eu la bonne fortune d'acquérir.

LE BAL DE L'OPÉRA

Nous voici donc en carnaval. Nous avons revu les mousquetaires, les pêcheurs napolitains, les Turcs, les magiciens, les pierrots, les polichinelles, les arlequins, les dominos, les bébés, toute cette phalange, en un mot, qui, chaque année, accourt fidèlement à l'appel, dès que l'orchestre des bals de l'Opéra fait entendre les premières mesures de son premier quadrille.

Nous ferons grâce à nos lecteurs de l'aperçu historique que les grands journaux ne manquent pas, à même époque, de rééditer, morceau de littérature, par lequel ils nous révèlent que le carnaval doit son origine aux saturnales de l'ancienne Rome; par lequel ils nous dévoilent également que la promenade du bœuf gras est un dernier vestige du paganisme... que disons-nous? des mystères mêmes de l'Égypte des Pharaons.

Nous nous bornerons, pour notre part, à constater que le bal de l'Opéra a toujours le privilége de réunir une foule énorme, bruyante, bigarrée et passablement fantaisiste en ses allures. C'est une tradition profondément enracinée dans les mœurs des Parisiens; chaque année des milliers de jeunes gens se disent en sortant de l'Opéra: « Quel ennui! quelle fatigue! Je n'y retournerai jamais; » et le samedi suivant, ils se dépêchent de revêtir l'habit noir et d'arborer les gants paille pour reprendre le chemin de la rue Le Peletier.

Dans les pays étrangers, ces mots: « Bal de l'Opéra, » apparaissent entourés d'un prestige incroyable, d'une auréole véritable. Sous les cieux étoilés des tropiques, comme au milieu des neiges de la Russie, les jeunes gens songent à ces nuits pleines de tapage, de propos incohérents, de poussière et de lumière, à ces nuits que remplit la double ivresse de l'amour et du vin, à ces fêtes grandioses et insensées que l'on ne saurait trouver ailleurs qu'à Paris.

Pour célébrer l'inauguration du Carnaval parisien, avec tous les égards que mérite ce *grand* événement, nous avons eu l'idée de faire graver le tableau de M. E. Giraud, intitulé *le Bal de l'Opéra*, qui a obtenu un succès aussi complet que mérité au dernier Salon. Cette composition si vraie et à la fois si spirituelle vous transporte, chers lecteurs, au milieu de l'enfer du corridor des premières loges, en face de l'entrée du foyer. C'est là que la cohue est compacte au delà de toute expression; c'est là que l'on rit, que l'on échange à foison des plaisanteries plus ou moins légères; c'est là aussi que se sont réfugiées les dernières miettes de « l'intrigue, » qui jadis faisait florès à l'Opéra; c'est enfin le coin le plus célèbre de tout le bal, et par son originalité il justifie entièrement sa réputation.

H. Vernoy.

LE ROI DES GUEUX

TROISIÈME PARTIE.

(Suite [1].)

LA MAISON DE PILATE.

Sur ma foi! je voulais accomplir ma promesse. Mais il y a des destinées. L'émeute grondait autour de l'Alcazar, dont tous les abords étaient fermés.

Voilà pourquoi j'ai amené la fille du traître dans cette maison...

— Mais ce breuvage? demanda Gabrielle.

— La nuit a porté conseil, répondit froidement l'Africaine; si Moncade doit mourir, il ne mourra pas seul.

Parmi le silence qui suivit, on put entendre les marches de l'escalier extérieur retentir sous un pas rapide.

— Moghrab! dit l'Africaine en mettant un doigt sur sa bouche.

Elle ajouta d'un ton de menace:

— Malheur à toi si jamais je me repens d'avoir parlé!...

Ce dernier mot était encore sur ses lèvres que la haute silhouette de Moghrab se dessinait dans l'ombre de la porte d'entrée. Son regard alla vivement à Gabrielle, qu'il prit sans doute pour une autre à ce premier instant; mais son erreur ne dura qu'une seconde, et il dit en faisant quelques pas dans l'intérieur de la chambre:

— C'est toi, pauvre douce enfant... je ne peux pas m'habituer à voir une colombe dans cette aire d'oiseaux de proie...

Il adressa un signe de tête bienveillant à la fille de l'oi-

1. Voir les numéros 583 à 675

dor, qui se reculait effrayée; puis, se tournant vers la Mauresque :

— Ma fille, reprit-il, nous avons partagé longtemps la même œuvre et les mêmes dangers. Nous avons pour lien une haine commune, et je n'ai pas le droit de contrôler votre vengeance... mais je suis le maître et vous m'avez désobéi... Pourquoi la fille du comte-duc n'est-elle pas à l'Alcazar?

— Parce que, répondit Aïdda, sans hésiter, le neveu du comte-duc a enlevé la Medina-Celi et qu'il nous faut un otage.

Elle soutint avec fierté le regard perçant que lui jetait Moghrab.

— C'est bien, fit celui-ci froidement; la reine veille et m'attend au palais... je désire que vous vous rendiez auprès de la reine.

— Il suffit, mon père, répliqua Aïdda d'un air sombre, pourvu qu'il soit convenu que la fille du traître m'appartient.

— Cela est convenu.

— Et que vous n'aiderez point à sa fuite.

— Je m'y engage.

Aïdda jeta sa mante sur ses épaules et sortit, emmenant Gabrielle, qu'elle laissa au seuil de la maison de son père.

Moghrab, resté seul, alluma une lampe et s'introduisit dans la chambre où dormait don Ramire de Mendoze.

XVIII.

Le médaillon de Mendoze.

C'était une pièce assez vaste, dont les murailles toutes nues gardaient la trace de ces peintures arabes que les antiquaires recherchent si passionnément. Le tour des portes et des croisées était marqué par un encadrement d'azulejos ou camaïeux de Hollande, et le plancher se recouvrait d'un riche tapis turc Les meubles, simples et peu nombreux, avaient l'ancienne forme espagnole. Deux rangées de planches supportaient des fioles et des livres. Un crucifix d'ébène était accroché dans un coin, au-dessus d'une marche de prie-Dieu recouverte de laine.

A vrai dire, rien n'annonçait ici la demeure d'un musulman, mais nous avons déjà fait remarquer cette circonstance que juifs et sectateurs du Prophète avaient des mesures à garder dans la loyale cité de Séville. L'inquisition et l'audience ne péchaient ni l'une ni l'autre par trop de tolérance.

Comme aspect, c'était la retraite d'un savant, d'un médecin, si vous voulez; Moghrab avait réservé pour son fameux laboratoire tout ce qui sentait les sciences occultes et les calculs astrologiques.

Par le fait, Moghrab était un médecin. Qui guérit un perroquet peut guérir un homme, et nous l'avons vu à l'œuvre, sous sa seconde espèce, Hussein le Noir, auprès du favori de Philippe IV. Almanzor, ce volatile élégant qui devançait l'histoire et proclamait cent fois par jour la grandeur du petit-fils de Charles-Quint, Almanzor devait la vie à Hussein le Noir.

Hussein le Noir avait en outre traité le roi lui-même dans plusieurs maladies, à l'insu de ses docteurs ordinaires. Moghrab, nous ne l'ignorons pas, était le médecin du comte-duc; le vieux Bernard de Zuniga le consultait quotidiennement, et la reine, au dire de toute la cour, ne prolongeait son existence chancelante que par les soins de son sorcier Soliman.

Or, Soliman, Moghrab, Hussein le Noir étaient une seule et même personne.

A quel but marchait donc cet homme par des routes si tortueuses et si diverses?...

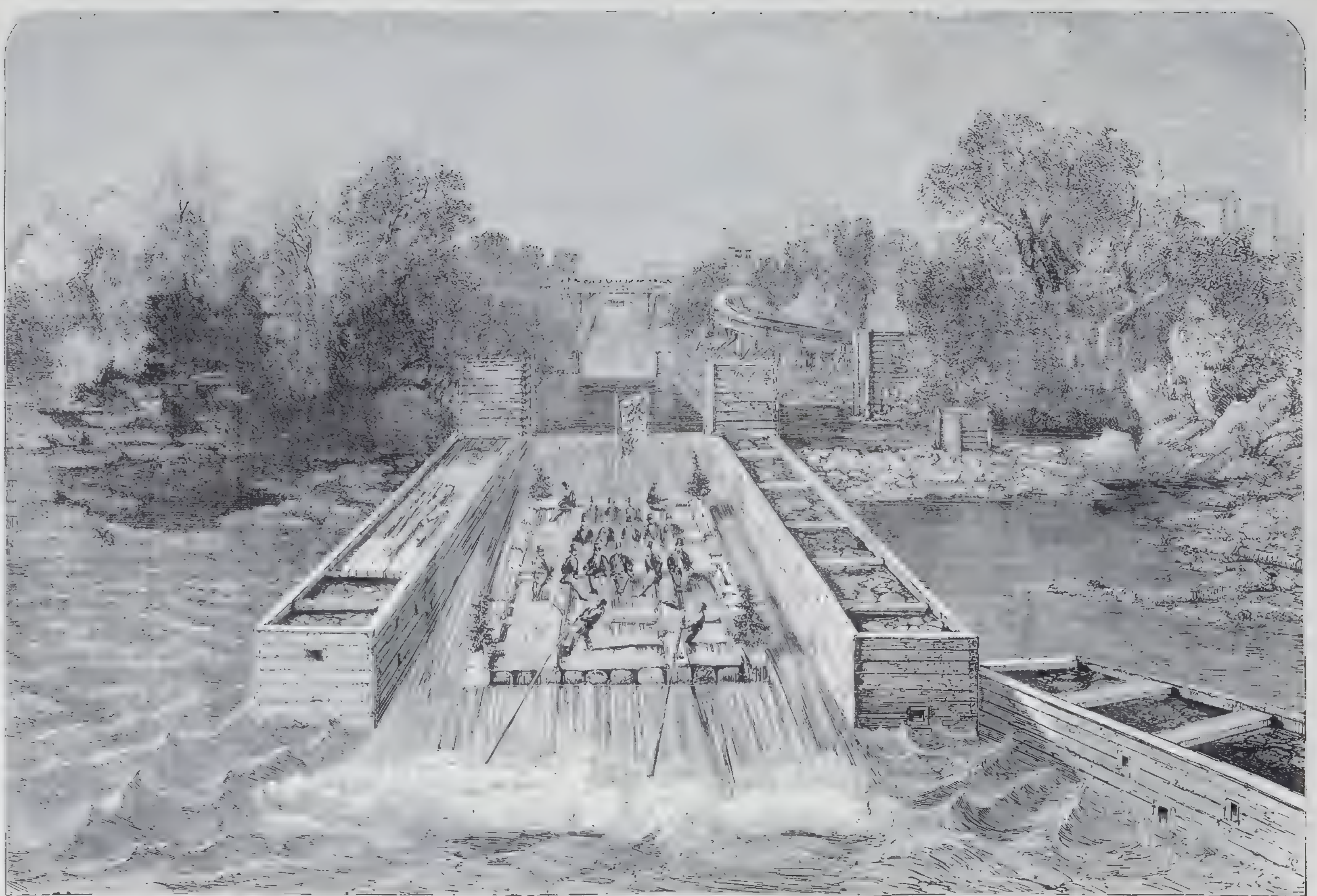
En entrant dans la chambre où Mendoze sommeillait, il



STOTS BASHI, NOUVEAU TAÏCOUN DU JAPON; dessin du major W. H. — Voir page 816.



LE TAÏCOUN ASSISTANT A DES EXERCICES MILITAIRES DANS SON PALAIS D'OSAKA; dessin du major W. H. — Voir page 816



LORD MONCK, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA, VISITANT LES CHUTES DE L'OTTOWA, DANS LE HAUT-CANADA, dessin communiqué. — Voir page 819.

jeta sur le tapis son large sombrero et se dépouilla de son manteau. Ce visage de marbre que nous connaissons apparut aux lueurs de la lampe. Il y avait sur ses traits une fatigue immense; son front large et puissant semblait s'incliner sous un poids mystérieux. Son œil brûlait pourtant dans l'ombre profonde de ses orbites, mais c'était l'éclat fiévreux que donne un labeur sans merci ni trêve.

Il s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit sur un siége, sa longue barbe balaya sa poitrine, et ses deux mains croisées emprisonnèrent ses genoux.

Le sereno passait, criant la troisième heure de la nuit, et, chose étrange ! annonçant la pluie dont quelques gouttes s'egaraient dans la sécheresse de ce ciel.

Moghrab ferma les yeux comme si le sommeil allait le prendre. Ce large cercle que creusent les lassitudes et que les heures du repos développent cerna plus profondément sa paupière.

Mais il ne dormit pas. Il n'était pas là pour dormir.

— L'Espagne !... murmura-t-il; Charles-Quint !... l'empire du monde !

Un sourire amer releva les coins de sa lèvre.

— Philippe IV !... acheva-t-il avec colère et dédain.

Puis, avec un accent plus sarcastique :

— Le roi des perroquets et des taureaux !... le plastron de l'Europe !... la queue burlesque d'une splendide histoire !...

Le sourire moqueur mourut sur sa bouche, qui se fronça.

— Il y a longtemps qu'on n'a vu mourir un peuple, pensa-t-il tout haut, tandis que ses yeux se rouvraient pour jeter leur regard dans le vide; ces choses arrivent périodiquement et quand Dieu le veut... L'homme s'agite dans sa misérable impuissance...

Dans sa prunelle ardente, tournée un instant vers le ciel, il y avait comme un reproche.

Mais sa prunelle se baissa; il fit le signe de la croix et prononça lentement :

— Loué soit Dieu ! Que sa volonté s'accomplisse !

Un silence suivit. La résignation avait peine à entrer dans cette âme vigoureuse. Des rides profondes se creusaient au front de Moghrab, et sa respiration sifflait dans sa gorge.

— L'homme s'agite, répéta-t-il avec effort; j'ai dépensé toute une vie à ce labeur ingrat; j'ai soulevé le rocher de Sisyphe; mais il est retombé sur ma poitrine écrasée. Est-ce parce que, en voulant sauver l'Espagne, je voulais aussi me venger ?

Mendoze s'agita sur sa couche. Moghrab se leva en sursaut, et passa la main sur son front.

Il s'approcha du lit. Il prit le bras du dormeur et consulta son pouls attentivement. Son visage s'éclaira.

— La jeunesse !... murmura-t-il; son sommeil est calme. On dirait qu'il y a un sourire sous ses paupières fermées.

C'était vrai. Parmi la pâleur qui couvrait les traits de Mendoze, quelque chose souriait. Sans doute un rêve heureux passait dans son sommeil. La lampe placée sur la table, à l'autre extrémité de la chambre, n'envoyait à son visage que de lointains reflets, il était impossible de ne point admirer cette franche et vaillante beauté

Moghrab s'assit auprès du lit. Ses yeux étaient humides, et il y avait bien longtemps que Moghrab n'avait pleuré.

Il se révolta contre ses larmes.

— Pourquoi tous à la fois, mes souvenirs ? s'écria-t-il en redressant sa taille fière; pourquoi mon passé tout entier ?... J'ai vu Medina-Celi et je n'ai pas pleuré !... j'ai été m'asseoir sur le gazon qui recouvre la pauvre tombe de ma femme, et je me suis étonné de ne point trouver des pleurs dans mes yeux !... Isabel ! Isabel ! ma jeunesse chérie ! mes illusions ! mon héroïque espoir !... Isabel, parfum de mes belles années !... mon cœur est plein de toi, mon cœur de vieillard !... Pauvre croix plantée dans la mousse ! pauvre nom inscrit sur la pierre !... Isabel ! Isabel !

Ses deux mains se collèrent à son visage inondé.

— Je pleure comme une femme, reprit-il; mais Dieu seul me voit... Aujourd'hui comme toujours, mon cœur et ma conscience sont ouverts seulement à l'œil de mon souverain maître... Je n'ai pas pleuré pendant que j'étais captif; je n'ai pas pleuré pendant que je cachais dans les entrailles du sol mon existence proscrite; je n'ai pas pleuré sur la terre de l'exil; je n'ai pas pleuré en quittant le nom de mon père !...

— Non, poursuivit-il avec cette sourde exaltation des désespérés qui remontent par la pensée la pente des années heureuses; il fallait les traits de cet enfant qui sourit dans son repos... il fallait le vivant reflet de mon bonheur perdu, et l'écho réveillé de mes jeunes esperances que la mort a rendues muettes à jamais !...

Il reprit la main de Ramire et la serra doucement entre les siennes. Il y avait là de l'affection, mais cette affection mélancolique s'égarait par-dessus la tête de l'enfant pour chercher son aliment dans les nuages du passé.

Il le sentait. Un remords pesait sur son âme. Il traversa la chambre, les yeux secs désormais, et cependant le cœur plus triste. Il alla prendre la lampe qu'il deposa sur la table de nuit.

— Isabel !... Isabel !... murmura-t-il encore en contemplant avec recueillement le visage de Mendoze.

Tout un monde de pensées s'agitait dans son cerveau.

Il resta longtemps ainsi plonge dans l'amertume chère de ses souvenirs.

Puis tout à coup il souleva avec précaution la couverture de Mendoze, mettant à nu sa poitrine où deux appareils sanglants se croisaient. Ce n'était pas le médecin qui agissait ici, car il ne toucha point aux appareils.

Il écarta les revers de la chemise de Mendoze, non point au hasard, mais en homme sûr de trouver ce qu'il cherche. Une chaîne d'argent pendait au cou du jeune cavalier. L'objet qu'elle soutenait était engagé sous l'un des appareils. Moghrab l'attira doucement et amena un médaillon de métal qui portait accolés deux écussons : l'un de gueules aux trois éperons d'or, l'autre de sable à l'aigle d'or, regardant un soleil de même. Les deux ecussons avaient leur devise. *Sala solem,* disait l'un fièrement; l'autre faisant allusion aux éperons de l'écu, répondait : *Para aguijar a haron* (pour aiguillonner le paresseux). Au revers du médaillon, trois mots couraient : *Haro hero ero.*

Moghrab tint un instant dans sa main le médaillon, dont il ne pouvait détacher son regard. Il ne parlait plus. Tout son être s'affaissant sous le poids d'une écrasante émotion.

Le médaillon ne pouvait s'ouvrir qu'au moyen d'un secret. Moghrab avait le secret, car il ouvrit le medaillon.

Le boîtier contenait des cheveux.

Moghrab ne pleura pas cette fois; sa poitrine rendit un sourd gémissement.

Il porta les cheveux à ses lèvres. Vous eussiez dit qu'il allait tomber à la renverse.

Les larmes viennent d'un ébranlement soudain, d'un trouble qui prend le cœur par surprise. Ces profondes émotions, où l'âme se baigne d'elle-même, réfléchie et résolue, sont sans larmes.

Les larmes soulagent. Elles ne coulent guère dans ces crises où l'homme le plus fort se sent défaillir et mourir.

C'était bon tout à l'heure, les larmes. La vue d'un jeune visage rappelant vaguement d'autres traits bien-aimés les avait fait jaillir. Mais ici, le premier déchirement d'une douleur terrible, incomparable, se renouvelait après quinze années.

— Isabel ! balbutia Moghrab sans savoir qu'il parlait; Isabel !... les pauvres cheveux de ma femme !

Il les baisait avec religion, et chacune des fibres de son être s'agitait en un tressaillement aigu.

— Ma femme ! reprit-il encore avec de tendres et douces inflexions, mon amour chéri !... mon pauvre bonheur !

La rêverie descendait sur son front.

— C'était un soir, s'interrompit-il; c'était non loin d'ici, sur les rives de l'île Majeure, à quelques pas des ruines de mon château de Haro qu'ils ont donné à Palomas, ce fils de louve... La brise des nuits empruntait ses plus suaves parfums à ta chevelure... Nous allions tous les deux, enivrés par ce silence qui parle... Le fleuve chantait, les lauriers-roses agitaient doucement leurs longues branches chargées de fleurs... N'était-ce pas hier, ô ma bien-aimée ?... Tu me dis tout à coup : « Don Louis vous perdez vos jours près de moi; je vous prends une part de votre gloire. Songez-y, don Louis; je ne puis aimer qu'un héros... »

Le lendemain mes équipages étaient prêts, car je ne savais que t'obéir, ma reine ! je te dis adieu; et le premier message que je t'adressai fut scellé de cette devise orgueilleuse que Dieu a si cruellement démentie : *Haro hero ero.*

C'était pour vous, Isabel; vous aimiez la gloire, je voulais de la gloire.

Ses yeux demi-fermés semblaient poursuivre une vision dans le vide.

— Oui... oui... murmura-t-il, je t'entends... tu me parles de ton fils; tu me dis que je ne suis pas un père... tu me reproches mes rêves du passé devant le présent si digne d'amour... je l'aime, Isabel, j'aime mon fils parce qu'il est le tien... Il sera plus heureux que moi : un pressentiment bien cher me le crie... Il est fort, il est brave... C'est à lui la devise ! C'est lui qui sera le héros !

Il se pencha sur Mendoze endormi, et toucha son front de ses lèvres.

— Je l'aime !... je te dis que je l'aime.

Mais il était distrait en repassant autour du cou du jeune cavalier la chaîne avec le médaillon.

Y a-t-il en vérité des cœurs grands et ardents qui ne peuvent contenir qu'une seule passion ?

Ce Moghrab appelait Mendoze son fils, et il était obligé de répondre au vague reproche de sa conscience : « Je l'aime ! je l'aime... »

Avant de s'eloigner du lit, il étendit la main sur le front de Ramire.

— Demain m'enverra cet amour, pensa-t-il tout haut; tu lui ressembles, enfant; mes bras et mon cœur te sont ouverts... Dors en paix... Il est du moins un serment que je puis faire à celle qui voit du paradis le fond de ma conscience. Maintenant que j'ai reconnu la preuve de sa naissance, s'il est attaque, je suis prêt à donner tout mon sang pour le defendre !

Sa nuit ne devait pas avoir de sommeil, car il rejeta son manteau sur ses épaules et rabattit de nouveau sur son front les larges bords de son feutre.

Sa haute taille s'etait redressée dans toute sa mâle vigueur. Si la fatigue restait, il secouait la fatigue, et sa volonte de fer lui tenait lieu de repos

— Demain, dit-il en se dirigeant d'un pas ferme vers la chambre d'Aïdda, nos destinees se jouent avec celles de l'Espagne. Dors tranquille, enfant, tu n'en as pas fini peut-être avec l'épée... Relever l'Espagne et punir les traîtres... telle est mon œuvre; mais je veux ma vengeance grande et mon but noblement atteint. Fi de ceux qui s'attaquent aux enfants et aux femmes ! On châtie un homme comme le comte-duc non pas dans les affections de son cœur, mais dans les angoisses de son ambition décue... Il donnerait sa fille pour garder sa puissance... je veux lui rendre sa fille, moi qui lui ravirai son pouvoir !

Il traversait la chambre d'Aïdda. Son regard tomba sur le prie-Dieu qui était à la tête du lit de la Mauresque. Il s'arrêta : ses genoux fléchirent.

— Seigneur, pria-t-il avec une sincère et grave ferveur, protégez le fils d'Isabel ! Je ne vous demande rien pour moi; je vous demande pour lui toutes les gloires et toutes les joies qu'ambitionnaient mes jeunes années... Le glaive frappe et rentre au fourreau après la bataille . je ferai comme le glaive; ma carrière est finie... J'aurai été la foudre dans vos mains, Seigneur, la foudre qui éclate et se consume. J'ai pris cette tâche, je l'accomplis jusqu'au bout, et je n'en murmure point... Mais que mon nom ne périsse pas dans la tempête, Dieu tout-puissant, et que ma bien-aimée voie son fils debout sur les marches du trône !...

Il se releva. La porte de la chambre où gisait Inez était toujours entr'ouverte. On voyait sur le tapis le triangle lumineux projeté par la lampe qui brûlait au chevet de la captive.

Moghrab eut un sourire triste.

— Pour un jour encore, dit-il, je suis le sorcier africain. Il faut que le sorcier fasse son office... Par la puissance de mes mystérieux calculs, je retrouve cette jeune fille et je la rends à son père

En achevant ces paroles, il dépassait le seuil. Un cri s'échappa de sa gorge : la lampe éclairait le lit vide. La prisonnière avait disparu.

Gabrielle faisait sa prière du soir dans sa chambre, située immediatement au-dessus de celle d'Aïdda. Elle avait peine à parler à Dieu, tant sa pauvre âme, naïve et douce, était ébranlée. Depuis vingt-quatre heures, une sorte de tourbillon l'avait arrachée à sa vie tranquille. Elle avait vu Mendoze endormi par les carreaux de sa croisée; il était beau comme ses premiers rêves de vierge. Elle s'était éprise de ce rêve, sans trouble ni remords, comme une enfant qu'elle était, elle avait joué deux fois sa reputation pour lui venir en aide, et sa récompense avait éte un froid sourire. Elle venait trop tard : ce bel inconnu aimait ailleurs; mais les évenements marchaient : elle n'avait pas eu le temps de se recueillir dans sa tristesse. A la catastrophe sanglante de la maison de Pilate avait succedé le récit de l'Africaine.

Comment dire cela ? Gabrielle aimait et plaignait Aïdda, quoique la conduite d'Aïdda la glaçât d'horreur et de terreur. Elle n'avait point d'autre compagne; c'était le premier cœur qui se fût ouvert pour elle.

PAUL FÉVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

EXPLOSION A LA PRISON DE CLERKENWELL

A LONDRES

Un croquis que nous adresse notre correspondant de Londres nous permet de donner une gravure representant d'une manière exacte l'affreux attentat qui a causé une si profonde émotion dans toute l'Angleterre. Nous croyons devoir rappeler en même temps les principales circonstances de cet evenement lugubre qui fait songer à la machine infernale de la rue Saint-Nicaise, et au sujet duquel les journaux de Londres évoquent le souvenir de la conspiration des Poudres.

Le 13 decembre, à quatre heures et demie du soir, une formidable detonation a fait crouler le mur côté nord de la prison de Clerkenwell, où etaient enfermés le colonel Burke et un autre chef fénian nommé Casey.

Un baril de poudre avait eté place au pied de la muraille de la maison de détention par des fénians, qui y avaient mis le feu. La prison est environnée de petites rues étroites formées de maisons en brique, mal bâties et peu solides. Toutes les habitations de Rosamond-street, où etait le baril, ont été endommagées, les meubles brisés à tous les etages, les cheminées entièrement emportées.

Des trois maisons les plus proches, les étages et les toitures se sont affaissés, des pans entiers de murailles sont tombés, laissant des brèches si larges, que les pompiers et la police ont dû en achever la démolition.

La muraille de la prison a huit mètres de hauteur sur près d'un mètre d'épaisseur; elle a été ouverte sur une brèche qui mesurait dix mètres à la base et vingt au sommet. Les pierres ont été lancées avec une force prodigieuse, et si les prisonniers avaient été dans la cour à ce moment, un grand nombre d'entre eux auraient eté tués ou blessés, car cette cour a été complétement balayée par les débris du mur qui étaient projetés avec autant de force que de la mitraille.

Des femmes et des enfants ont été horriblement mutilés par l'explosion. Sur quarante-trois victimes retirées des décombres, trois ont succombé presque immédiatement; plusieurs autres ont des blessures très-graves qui ne laissent que bien peu d'espoir.

Deux hommes et une femme que de nombreux indices désignent comme les auteurs de l'attentat ont été arrêtés; dans la nuit de son incarceration, la femme a tenté de se suicider.

Le but que les fénians poursuivaient, au milieu de si grands malheurs, n'a pas eté atteint ; car l'heure de la promenade des prisonniers avait été changée, et ils n'ont pu s'échapper au milieu de la confusion, comme l'espéraient les auteurs du sanglant attentat.

On doit penser si l'exaspération est grande en Angleterre et si un concert unanime de malédictions s'élève contre les fénians.

R. BRYON.

REVUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Théâtre-Français : *Madame Desroches*, comédie en quatre actes de M. Léon Laya. — MM. Bressant, Lafontaine, Barré, Garraud, Seveste; Mmes Nathalie, Victoria Lafontaine, Emilie Dubois et Ponsin. — Vaudeville : *Une Violette pour deux*, comédie en trois actes de M. Siraudin. — MM. Parade, Colson; Mlle Georgette Ollivier. — *Le Frère aîné*, comédie en un acte, de MM. A. Daudet et E. Manuel. — MM. Desrieux, Delessart; Mlle Cellier. — *Voyage autour du Demi-Monde*, fantaisie parisienne en cinq actes, de MM. E. Grangé, Thierry et Victor Koning. — MM. Lacombe, Charles Pérey, Henri Dupont; Mlle Angèle Legrand. — Opéra-Comique : début de Mlle Brunet-Lafleur dans *le Domino noir*. — Odéon : reprise du *Distrait*. — MM. Paul Deshayes, Roger, Mmes Lambquin et Damain.

Il y a cinquante ans, la nouvelle comédie que vient de nous donner M. Laya, sous le titre de *Louise Desroches*, se fût appelée *l'École des Mères* ou bien encore *l'Éducation maternelle*. Nous y voyons, en effet, deux systèmes d'éducation en présence : ici la bonté, la confiance, le respect des affections et des générosités virginales ; là le despotisme inflexible, la compression des nobles élans et des entraînements du cœur. Comme vous le voyez, j'entre tout de suite dans les entrailles du sujet. Car la chronique théâtrale est lourdement chargée cette semaine, et ce n'est pas le moment de s'amuser aux bagatelles de la porte.

Le premier système est représenté par la comtesse de Villers. Rien de plus charmant que cette jeune mère de trente-cinq ans, avec son indulgente et aimable philosophie. Elle adore sa fille Blanche qui le lui rend bien, et voit en elle non pas seulement une mère, mais une amie. Elle lui a laissé la pleine liberté de ses sentiments, ne lui demandant en échange que la franchise et la confiance. Aussi lorsque le marquis d'Oswald, un ami de la famille, vient lui proposer pour Blanche un parti de cinq millions, est-ce à Blanche qu'elle s'adresse tout d'abord. Et elle fait sagement. Déjà la jeune fille a senti battre son petit cœur : elle aime un artiste, un peintre, qui n'a d'autre fortune que son talent. A cette révélation, la comtesse éprouve bien un peu de déception. Ce n'était pas là ce qu'elle avait rêvé pour Blanche. Mais, à l'encontre de Mme Aubray, elle chasse bien vite ce premier mouvement. Elle n'hésite pas à sacrifier son ambition maternelle au bonheur de sa fille. Hâtons-nous de dire qu'elle n'a pas lieu de s'en repentir. Blanche a eu la main heureuse, le jeune peintre est tout à fait digne de son amour : — un vrai parangon de vertu et de désintéressement — et aussi de modestie, car il se tient constamment à la cantonade, même après son mariage, — et c'est par Blanche, encore dans les premières ivresses de la lune de miel, que nous connaissons toutes les qualités de ce phénix conjugal.

A proprement parler, ceci n'est que l'épisode, le contraste imaginé par l'auteur pour mettre en lumière les parties saillantes de son tableau. Le vrai sujet, le vrai centre de l'action, c'est la famille Desroches. Ici le cadre est complet : l'auteur fait passer sous nos yeux le banquier Desroches et sa femme, leur fils Richard et leur fille Louise, et jusqu'à leur cousin Rosay, un charmant amiral de quarante-cinq ans.

Quelle différence de la comtesse de Villers à Mme Desroches! Figurez-vous une épouse acariâtre, une mère altière et impérieuse doublée d'une femme d'affaires, voilà l'agréable moitié avec laquelle ce pauvre Desroches, un Chrysale en habit noir, est obligé de passer sa vie. Encore n'est-il pas le plus à plaindre : ses occupations, ses clients à recevoir, ses bureaux à conduire, lui donnent au moins quelques instants de liberté. Quant à Richard, que son âge et son sexe commencent à émanciper du joug maternel, il fréquente les cocodès, agite le carton chez les petites dames et fait des dettes que le papa est obligé de payer en cachette. La victime, le souffre-douleur, c'est Louise. Depuis qu'elle existe, la pauvre enfant en est encore à attendre de sa mère une marque d'affection, un mouvement de sympathie. N'est-ce pas là le pire des supplices pour une âme tendre, d'une sensibilité exquise, tourmentée du besoin d'aimer et d'être aimée? Comprimée par sa mère, abandonnée par son père, Louise n'a trouvé de refuge que dans le cœur de son parrain l'amiral, — un type de noblesse, de vaillance et de loyauté, avec cela aimable, élégant et orné de tous les dons extérieurs capables de frapper une imagination romanesque. — Sans s'expliquer autrement ce qui se passe en elle, Louise se sent attirée vers cette sincère et charmante nature : elle sent qu'au moment du danger il y aura là pour elle une protection et un appui.

Le danger ne tarde pas à se présenter sous la forme d'un certain Burton, négociateur en mariages. Vous vous rappelez ce riche parti que Mlle de Villers a refusé. Eh bien! c'est celui-là même que Burton vient offrir à Mme Desroches pour sa fille. Le jeune homme en question est bien de sa personne, sa photographie le prouve ; sa fortune n'est pas moindre de cinq millions, il est duc et il doit hériter prochainement d'un siége à la chambre des lords. Quels sont donc ses vices rédhibitoires? car il faut bien qu'il en ait pour qu'on vienne ainsi le promener sur tous les marchés du continent. M. Burton ne dissimule pas qu'il est un peu court d'esprit, légèrement débauché, passionné plus qu'il ne faudrait pour la dame de pique. N'importe : l'affaire paraît superbe à Mme Desroches, et, sans désemparer, elle pose ses conditions que Burton devra immédiatement télégraphier à l'oncle du prétendu. Elle-même rédige le télégramme : « Contrat de mariage. Reconnaître cinq cent mille francs préciput. » Burton est dans l'admiration : toutefois il s'inquiète du consentement de Louise. A cette observation, Mme Desroches se contente de lever les épaules. Sa fille n'a-t-elle pas été élevée dans l'obéissance passive et il ferait beau voir, vraiment, qu'elle s'avisât de discuter un projet arrêté par sa mère!

La scène est excellente : cette idée d'un mariage par échange de photographies est originale : elle accuse en même temps d'un trait vif et lumineux la physionomie de Mme Desroches.

Mais voici que la volonté de Mme Desroches rencontre une résistance inattendue. Louise refuse : elle ne veut pas de ce mari qui ne s'offre à elle que par procuration. N'y a-t-il pas en outre quelque autre raison, un sentiment inavoué, par exemple, pour l'homme généreux et bon qui l'a soutenue dans ses dures épreuves? Le spectateur s'en doute bien un peu. Quant à Mme Desroches, elle soupçonne vaguement quelque roman. Louise possède un carnet fermé à clef auquel elle a l'habitude de confier ses pensées les plus intimes. Mme Desroches s'en empare et menace de briser la serrure. Louise alors se jette à ses pieds; elle consent à tout si sa mère veut respecter son secret. — Quelque amour coupable, dit Mme Desroches. — Calomnie, répond Rosay qui a assisté à cette scène pénible; et, se tournant vers la jeune fille éperdue : « Louise, s'écrie-t-il, veux-tu m'épouser? »

Ce mouvement magnifique a transporté la salle. Si M. Laya eût fini là sa pièce — et il le pouvait — peut-être, malgré la longueur des deux premiers actes, remportait-il un succès égal à celui du *Duc Job?*

Par malheur, le quatrième acte recommence l'action en l'affaiblissant.

C'est en vain que Desroches, sorti à la fois de sa léthargie, a repris en main l'autorité conjugale, en vain qu'il a donné son consentement à l'union de Louise et de Rosay, sa femme est restée inflexible, et, désespérant de vaincre ses résistances au moins pour le moment, l'amiral est retourné à son poste, pendant que Louise, confiée par son père à Mme de Villers, est allée, en compagnie de la comtesse et de Blanche, faire un voyage en Italie.

On ne comprend guère, il faut en convenir, l'obstination que met Mme Desroches à refuser pour sa fille la main de l'amiral : ce n'est pas là un parti vulgaire et que doive mépriser une famille de banquiers. Est-ce rancune? est-ce avarice? Dans les deux cas, le caractère est tellement odieux et hors nature que le dénoûment en devient invraisemblable.

Ce que l'on comprend moins encore, ce sont les doutes qui viennent assaillir Rosay à son retour à Paris. Le cri par lequel Louise a répondu au sien ne lui disait-il pas tout son amour? Et de ce qu'à Venise elle a paru accueillir, avec un certain empressement, les hommages d'un jeune officier de marine, y avait-il là vraiment de quoi justifier ses soupçons? Ne pouvait-il en deviner le motif, c'est-à-dire le plaisir qu'éprouvait Louise à entendre son éloge de la bouche d'un de ses officiers? Toujours est-il que le malentendu ne tarde pas à s'expliquer et que, cet obstacle écarté, il ne reste plus que celui de la résistance de Mme Desroches.

Ce cœur de glace finira pourtant par se fondre au feu vivifiant de l'amour maternel. Louise pouvait se marier avec le consentement de son père : elle ne l'a pas voulu et déjà Mme Desroches s'est sentie touchée de cette déférence, de cet hommage rendu à son autorité. Mais qui lui assurera qu'elle est encore aimée de sa fille? N'a-t-elle pas été oubliée par elle dans la distribution de ces légers objets achetés en voyage, et dont le prix est dans le souvenir qu'on y attache? Non, Louise ne l'a pas oubliée : la preuve, c'est ce bracelet qu'elle lui présente et dont le chiffre gravé atteste la pieuse destination. Devant ce témoignage d'une tendresse persistante et profonde, Mme Desroches est désarmée : elle ouvre ses bras à Louise et consent au mariage.

Cet incident, bien qu'ingénieux, a paru un peu puéril. M. Laya fera bien de le retrancher. Ah! s'il pouvait aussi faire le sacrifice du quatrième acte! La victoire, je le répète, serait assurée pour longtemps.

L'interprétation a été des plus remarquables. Bressant, dans le rôle de l'amiral, est le vrai type du *gentleman*. Par son élégance, sa distinction, sa chaleur, je ne sais quoi de chevaleresque et de cordial répandu sur toute sa personne, il justifie pleinement la passion de Louise. Il a jeté superbement son cri du troisième acte.

Barré joue Desroches comme il joue Chrysale, avec la même bonhomie, le même naturel, la même rondeur comique. Lafontaine n'a pas seulement fait preuve de complaisance, mais de talent, de tact et d'esprit dans les deux scènes que M. Laya lui a confiées. Garraud et Séveste donnent de la valeur aux rôles effacés de Burton et de Richard Desroches.

Mlle Nathalie a composé, en comédienne supérieure, la physionomie de Mme Desroches. Elle a l'ampleur, l'autorité, la résolution, l'orgueil indomptable, la vigueur d'accent, le geste impérieux qui conviennent au personnage. Dès son entrée en scène, on comprend qu'elle est le maître de la maison et que tout doit fléchir devant elle. Dans la partie comique, elle a eu des répliques pleines de franchise, de verdeur et de brio.

Jamais, depuis qu'elle est à la Comédie-Française, Mme Victoria Lafontaine n'avait rencontré un rôle à sa taille comme celui de Louise. Son succès y a été éclatant. La passion voilée, la pudeur contenue, la sensibilité comprimée, les souffrances et les tressaillements d'un cœur méconnu, toutes ces nuances diverses et délicates ont été rendues par elle en perfection. La seule partie qui prête à la critique, c'est son débit un peu saccadé et son diapason, qui n'est pas toujours en rapport avec la salle.

Mlle Dubois est ravissante de gaîté, de mutinerie et de vivacité ingénues. Mlle Ponsin, par une abnégation dont M. Laya doit la remercier, avait prêté sa jeunesse et son frais visage à la comtesse de Villers. Elle lui a prêté aussi sa belle diction, son organe sympathique, son jeu plein de charme et de séduction.

~~~ Au Vaudeville deux pièces nouvelles : *une Violette pour deux* et *le Frère aîné*.

De la première je n'ai qu'un mot à dire : c'est une de ces pièces que l'on ne raconte pas. Elle met aux prises deux galants surannés, Multiflor et Sauvageot, l'un et l'autre amoureux de Mlle Violette. Multiflor est un bourgeois paisible; Sauvageot est le bourreau des crânes. Celui-ci veut tuer celui-là. On se poursuit, on se bouscule, on court le *steeple-chase* comme dans *le Tigre du Bengale*. A la fin, les deux rivaux se réconcilient et la fille de Sauvageot épouse le jeune cousin de Multiflor. Cela dure trois actes : c'est trop pour une folie et c'est ce qui explique pourquoi celle-ci a été légèrement égayée le premier soir. Il y a pourtant là dedans beaucoup de gaieté et de bonne humeur; Parade y est très-amusant; Colson s'est fait une tête excellente, et Mlle Georgette Ollivier, dans son rôle de fine mouche, est pétillante de malice et d'esprit.

Le Frère aîné est plutôt une élégie qu'une œuvre dramatique, mais cette élégie est touchante : par l'émotion, la sensibilité, la fidélité de l'observation psychologique, la délicatesse de l'exécution, elle rappelle, non de très-loin, *la Joie fait peur* de Mme Émile de Girardin.

Deux frères aimaient la même femme. L'aîné, Dominique, s'est sacrifié en silence : il s'est éloigné, laissant son jeune frère André devenir le mari de Suzanne. Il a cherché dans les voyages, sinon l'oubli, du moins l'apaisement, et lorsqu'il croit sa blessure cicatrisée, il se hasarde à revenir au logis. Il tremble à la pensée de revoir Suzanne... Hélas! il ne la reverra plus : Suzanne est morte, morte depuis trois ans. Mais quoi! André ne porte pas le deuil. Comment a-t-il si vite oublié la pauvre morte? En ce moment, une porte s'ouvre et une jeune femme paraît le sourire aux lèvres. Dominique comprend tout : André est remarié!

A cette révélation, il bondit indigné : il accable de ses mépris ce frère qui n'a pas su conserver la religion du veuvage. Il a hâte de s'éloigner en remportant ses chers souvenirs. Claire, la nouvelle épouse, entreprend de justifier André. Dominique refuse d'abord de l'écouter, puis il se laisse toucher en entendant la jeune femme pleurer avec lui la pauvre morte. Elle aussi a connu Suzanne, et c'est en s'inspirant d'elle qu'elle a consolé André; c'est en évoquant sans cesse sa mémoire, en chantant les airs qu'elle aimait, en imitant jusqu'à sa parure et ses ajustements, en la ressuscitant aux yeux d'André qu'elle est parvenue à calmer sa douleur. Elle a voulu que Suzanne restât entre eux comme le lien de leur vie, et si chaque jour la tombe de la morte est ornée de fleurs nouvelles, c'est la pieuse main de Claire qui vient les y déposer.

Dominique est vaincu : il pardonne à son frère et tend la main à sa belle-sœur. Mais la blessure de son cœur est encore trop saignante pour qu'il puisse partager le toit des heureux époux. Eh bien, ce toit qui a abrité Suzanne, ils l'abandonnent à Dominique : ils iront cacher ailleurs leur bonheur, et, veuf sans avoir été marié, Dominique pourra donner un libre cours à ses larmes solitaires.

Dans ce petit acte, d'une forme exquise et ciselé avec soin, il y a assurément plus de talent que dans bien des pièces en cinq actes que je pourrais citer. Il est joué convenablement — d'une façon un peu terne toutefois, — par Desrieux, Delessart et Mlle Cellier.

~~~ Il faut que les Bouffes-Parisiens se hâtent de revenir aux petites pièces qui leur ont valu depuis la réouverture leurs plus jolis succès. L'essai qu'ils viennent de tenter avec leur grande machine du *Voyage autour du demi-monde* n'a, il faut bien le dire, que médiocrement réussi. C'est en vain qu'ils avaient fait appel à M. Grangé, un vétéran du théâtre, à M. Thierry, un habile faiseur, à M. Victor Koning, un de nos jeunes esprits les plus brillants et les plus alertes, c'est en vain qu'ils avaient appelé, comme on dit, tout le monde sur le pont : Charles Pérey, un comédien éprouvé, Lacombe, un comique de l'école des Potier et des Vernet, Mme Henry Dupont, une Déjazet en herbe qui porte, comme pas une dans Paris, le costume masculin, Mlle Angèle Legrand, une soubrette vive et piquante; le voyage, bien commencé, a fini quelque peu tristement. L'entrée de jeu était charmante, les deux premiers actes avaient été bien accueillis; les derniers ont tout gâté. Peut-être, après tout, le mal n'est-il pas sans remède et quelques « habiles coupures » pourront-elles assurer encore au *Voyage autour du demi-monde* un certain nombre d'étapes heureuses.

~~~ Je vous ai signalé, à l'époque des concours du Conservatoire, Mlle Brunet-Lafleur comme une de nos futures étoiles des théâtres lyriques. Le début qu'elle vient de faire dans Angèle du *Domino noir* m'a donné complètement raison. Mlle Brunet-Lafleur a une voix généreuse, chaude, bien timbrée, sans trou et sans lacune. La manière dont elle a chanté son *Aragonaise*, du deuxième acte, prouve qu'elle est familiarisée avec toutes les difficultés de la vocalisation. La nature de son talent me semble toutefois l'appeler plutôt à l'interprétation des rôles dramatiques ou de demi-caractère comme Camille de *Zampa* ou Lalla-Roukh. Qu'elle n'écoute pas les amis imprudents qui voudraient l'attirer sur la scène de l'Opéra. Sa place véritable serait plutôt, je l'ai dit et je le répète, à la salle Ventadour. En attendant, le stage qu'elle fera à l'Opéra-Comique ne peut que lui être profitable. Elle y acquerra, ce qui lui manque encore un peu, l'habitude de la scène et la vraie conscience de ses moyens.

~~~ L'Odéon nous a donné vendredi dernier une excellente représentation du *Distrait*. Le public a semblé prendre un plaisir extrême à cette gaîté franche, à cette verve insoucieuse qui coule spontanément comme « une liqueur aisée. » Il a applaudi de toutes ses mains Paul Deshayes qui, ce soir-là, a conquis ses lettres de noblesse dans l'ancien répertoire, Roger, un valet de la lignée des Monrose, Mme Lambquin, une duègne dont les chevrons datent de la Comédie-Française, et Mlle Damain, une soubrette qui se

souvient des conseils de l'incomparable Augustine Brohan.

~~~ A huitaine *les Sceptiques*, de Mallefille, *la Jolie Fille de Perth*, de Saint-Georges et Bizet, la Revue des Variétés et celle de la Porte-Saint-Martin. Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier.

GEROME.

LE TAÏCOUN

On annonce encore une fois l'arrivée à Paris du jeune frère du taïcoun ou empereur du Japon. Nous saisissons volontiers cette occasion de publier le portrait de ce souverain et de faire connaître la véritable position qu'il occupe dans son pays

Le Japon a, à proprement parler, deux chefs suprêmes : le *Mikado*, qui est revêtu du pouvoir spirituel, et le *Chiogoun* ou *Taïcoun*, comme l'appellent plus communément les étrangers, qui tient en main les rênes du pouvoir exécutif. Le premier l'emporte autant sur le second par son caractère religieux que par l'ancienneté de sa race. Le taïcoun, en effet, n'était primitivement que le mandataire du mikado, et aujourd'hui encore il a au-dessus de lui, dans l'ordre hiérarchique, un conseil de douze pairs ou daïmios nommé par celui-ci pour surveiller ses actes.

Profitant toutefois de l'inertie des mikados, les taïcouns ont peu à peu étendu leurs pouvoirs, et ils traitent à présent leurs suzerains à peu près d'égal à égal. Tandis que le mikado, gardant une allure de demi-dieu, reste invisible et inabordable à quiconque, le taïcoun noue des relations avec les Européens, encourage l'industrie, et par ambition ou par conviction sert en somme dans son pays la cause de la civilisation. A ce titre il mérite toutes nos sympathies.

Le taïcoun actuel, Stots Bashi, fils adoptif du prince de Mito, est dans sa trente-deuxième année. Le portrait que nous donnons de lui, d'après une photographie, le représente en costume de cour, avec la robe de soie blanche brodée de lilas et la bizarre coiffure de papier qui marque son rang.

Une autre de nos gravures le représente assistant à des exercices militaires européens, sous la verandah d'une cour intérieure de son palais d'Osaka. Il n'habite ce palais qu'accidentellement et réside d'ordinaire à Yédo, où sa royale



CRIEURS DE CHANSONS DE CHRISTMAS, A LONDRES, d'après un croquis de M. Hine.

Voir page 818.

LE LUXE A PARIS. — MAGASINS DE M. AUGUSTE KLEIN, DE VIENNE (boulevard des Capucines); dessin de MM. Delannoy et Lix. — Voir page 821.
~~~



TANGER. — VUE PRISE DU MARCHÉ AUX CHAMEAUX; dessin de M. Johnson. — V. p. [illegible].

demeure avec ses vastes dépendances occupe tout un quartier au centre de la ville.

P. DICK.

LE PORT DE GUERNESEY

Le séjour à Guernesey de l'auteur d'*Hernani* refait de cet ancien îlot normand comme une île française. A ce titre seul, les grands travaux qu'on achève d'y exécuter en ce moment mériteraient de nous intéresser.

Du petit port Saint-Pierre, on a fait un vaste et magnifique port qui embrasse maintenant toute la baie et donnerait asile à une flotte entière. A l'est s'élève, sur un rocher isolé, une vieille forteresse, le château Cornet, fameux dans les annales de la guerre civile au XVIIe siècle; sir Pierre Osborne y tint planté, pendant près de neuf ans, le drapeau du roi Charles, et ce fut le dernier point de l'Angleterre à reconnaître la puissance du Parlement.

Autrefois, on ne pouvait de la terre ferme gagner le château à pied sec qu'à la marée basse. Une jetée, qui forme un des bras du nouveau port, établit maintenant une route commode jusqu'à la forteresse.

A l'extrémité d'un brise-lames qui prolonge la jetée, en faisant retour sur elle, on a élevé une tour de granit surmontée d'un phare, dont nous donnons la vue. Ce phare a été inauguré en mars dernier. Il se dresse à mille mètres environ de la côte, et est visible à une distance de trois lieues en mer. Les travaux du port, qui ont coûté plus de 300,000 livres sterling (7,500,000 francs), furent commencés, en 1854, par feu M. l'ingénieur Rendel. Après la mort de celui-ci, les plans furent modifiés et étendus par M. Lyster, qui, appelé à Liverpool pour y occuper un poste important, confia l'achèvement des travaux à deux de ses élèves, MM. Giffard et Lemesurier.

L. DE MORANCEZ.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'éclipse de 1868. — *Métamorphoses des Insectes*, par M. Émile Blanchard, de l'Institut. — Les fourmis. — Étude sur leurs mœurs. — Le testament de la reine Anne d'Autriche vendu aux enchères publiques.

Les Anglais sont bien autrement passionnés que nous pour ce qui tient à l'astronomie. A peine savons-nous à Paris, par un article d'almanach répété dans les journaux, que le 17 août 1868 il y aura une éclipse de soleil telle qu'on n'en a point vu depuis le 17 juin 1433. A Londres, au contraire, on organise à grands frais des missions astronomiques, confiées à d'éminents savants, qui, pour mieux étudier le phénomène, se rendront, les unes sur les côtes de la mer Rouge, et les autres dans l'Inde, à Siam, en Australie, et dans les parages du Pacifique.

Cette éclipse sera intéressante à plus d'un point de vue.

La lune sortira le 17 août d'un périgée exceptionnellement rapproché de la terre.

Ensuite elle passera en même temps par le nœud ascendant de son orbite.

Il en résulte que le soleil éclipsé sera très-près du zénith dans les pays où l'éclipse aura lieu à midi; le diamètre apparent de la lune sera donc très-grand, et le mouvement de l'ombre très-lent.

La durée *maxima* de la totalité de l'éclipse aura lieu dans le golfe de Siam; elle y atteindra six mètres cinquante centimètres, le soleil étant à deux degrés et demi seulement du zénith.

L'éclipse totale de 1868 sera donc l'une des plus considérables qui aient eu lieu. De mémoire d'homme, aucun phénomène de ce genre ne se sera prolongé pendant une durée aussi longue.

On ne saurait leur comparer, sous le rapport de la grandeur, que deux autres éclipses : l'éclipse de Thalès (28 mai, 585 av. J.-C.); et l'éclipse observée en Écosse, le 17 juin 1433, dont le peuple garde encore le souvenir traditionnel sous le nom de l'*heure noire*.

On s'entretenait beaucoup lundi dernier, à l'Académie des sciences, de cette éclipse et de la publication d'un volume de M. Émile Blanchard, intitulé *Métamorphoses des Insectes*.

Ce livre résume les faits particuliers à l'organisation, aux métamorphoses, aux habitudes et aux facultés instinctives des animaux articulés.

L'auteur s'applique, d'après l'observation constante d'individus vivants, à montrer les espèces sous leurs différents états, dans leurs véritables attitudes et dans les conditions ordinaires de leur existence.

Son livre renferme, en outre, un certain nombre d'observations nouvelles et il entre dans un ordre de considérations trop négligées jusqu'à présent par les naturalistes, je veux parler des relations qui existent chez les espèces entre leurs habitudes et leur conformation.

On savait que des membres élargis, plus ou moins convertis en rames, appartenaient à des animaux nageurs, que des appendices, larges, courts, garnis de dents, servaient à fouir; mais, en réalité, on n'avait pas poussé bien loin la recherche de coïncidences entre le genre de vie de l'animal et une infinité de détails de sa conformation.

Aujourd'hui, grâce aux travaux de divers naturalistes et surtout de M. Émile Blanchard, il suffit de l'examen, chez une larve d'insecte, par exemple, d'une ou deux pièces de sa bouche pour qu'on sache déterminer avec certitude non-seulement la nature de son alimentation, mais encore la manière dont elle récolte sa nourriture.

Prenons par exemple deux chenilles d'espèces voisines, qui se nourrissent de la même plante.

L'une attaque les feuilles par leurs bords, l'autre ronge par la surface le calice de la fleur ou de la graine.

Le labie et les mandibules de ces deux insectes, affectés à un usage quelque peu différent, portent chez chacun d'eux des signes caractéristiques, *sui generis*, qui permettent de déterminer leur usage, sans la moindre hésitation.

L'examen d'une patte permet de reconnaître si l'insecte marche sur un feuillage plus ou moins dur, s'il marche simplement à la surface de ces feuilles, ou s'il grimpe après les tiges. A cet égard, les indices les plus certains sont fournis par les greffes des appendices locomoteurs.

Pour les insectes qui exécutent des travaux, et particulièrement pour les hyménoptères, une étude de leurs instruments, plus minutieuse que celle qui a été faite, conduit à reconnaître, avant l'observation directe, la plupart des habitudes d'une espèce vue pour la première fois, si différente qu'elle puisse être de celles qu'on connaît déjà.

En outre, des conditions d'existence se révèlent par la situation et par une foule de détails de la conformation des orifices respiratoires.

Avant M. Blanchard, on avait représenté scrupuleusement les positions extrêmement variées qu'offrent les yeux des arachnides, avec la seule préoccupation de fournir un moyen de caractériser les genres.

L'observation comparative des organes de la vision et des mœurs des espèces permet aujourd'hui, grâce à lui, de déterminer le but de la nature dans chaque disposition particulière.

L'animal est-il chasseur et destiné à une vie errante, ses yeux rapprochés, postés sur une éminence arrondie, lui permettent d'apercevoir à la fois, dans toutes les directions, et la proie et l'ennemi.

Doit-il se tenir à découvert et demeurer toujours à la même place, ses yeux sont largement disséminés.

Doit-il rester à l'affût dans un tube, ses yeux moins nombreux sont tous en avant, sur le front.

Les yeux placés en arrière indiquent les espèces qui ne se tiennent presque pas cachées.

Les araignées fileuses ne construisent pas toutes des toiles semblables. Pour les unes, c'est un tissu serré; pour les autres, un réseau à mailles écartées; pour certaines, quelques fils seulement jetés à peu près au hasard.

Les griffes jouent un grand rôle dans la confection de ces toiles; aussi sont-elles simples chez les espèces qui ne filent pas, et ressemblent-elles à des peignes ou à des cardes chez les espèces qui font des tissus et deviennent-elles de véritables fourches chez les espèces qui font des réseaux lâches.

Partout il existe une relation si précise entre l'instrument et le travail de ces petits êtres, que le naturaliste, parvenu à l'apprécier, arrive, de la connaissance acquise en certains cas, à faire une application sûre, là où l'observation n'a pu porter que d'un côté.

En constatant, entre des espèces que rend voisines l'ensemble de leur organisation, des habitudes assez différentes, rendues inévitables par quelques particularités de conformation en apparence d'ordre secondaire, il est impossible de ne pas se convaincre du peu de vérité de certaines idées émises touchant de prétendues transformations indéfinies des espèces. Les espèces sont impérieusement condamnées à vivre dans les conditions auxquelles leur organisme, sous peine de mort, ne leur permet pas de se soustraire.

Puisque le livre de M. Blanchard nous amène à parler d'insectes, citons une curieuse observation de M. Jules Levallois.

En 1863, vers le milieu de l'été, ce naturaliste se posa le problème d'étudier si l'on parviendrait à réunir en une seule colonie plusieurs bandes de fourmis nichées à d'assez grandes distances l'une de l'autre, et il ne put, comme on le verra, atteindre le but qu'il se proposait. L'annexion proposée par lui échoua complétement; il est vrai d'ajouter qu'une autre à laquelle il ne songeait pas réussit complétement.

Les fourmis, transplantées à grand'peine, se dispersèrent aussitôt avec un grand effarement, et les tribus voisines, loin de leur donner asile, en firent un aussi grand carnage qu'elles purent.

Un peu déconcerté, l'observateur avisa à une trentaine de pas de sa fourmilière, si promptement devenue déserte, un chêne dont la base évidée semblait faite tout exprès pour recevoir dans d'excellentes conditions l'établissement artificiel qu'il rêvait.

Sans perdre de temps, il courut à une fourmilière dont l'immense population pouvait aisément lui permettre un emprunt de travailleuses, et en mit quatre à cinq cents dans une grande boîte, qu'il déposa ensuite au pied du chêne, puis il s'en alla en se promettant de revenir dès le lendemain matin voir comment se seraient passées les choses.

Pendant deux jours il ne se manifesta rien d'extraordinaire. La colonie factice avait l'air languissant, mais elle marchait tant bien que mal. Les nouveaux amenés ne s'étaient pas, comme à la première épreuve, sauvés à la débandade à travers les herbes et les mousses. Il y avait donc quelque espoir de voir se fonder la colonie espérée. Hélas! le troisième jour, M. Levallois s'aperçut que cette colonie fourmilière diminuait sensiblement et fondait pour ainsi dire à vue d'œil. En cherchant la trace des fugitives, il ne tarda pas à découvrir une longue file noire qui descendait processionnellement du pied de l'arbre, situé sur un rebord assez élevé, jusqu'à la route même, et qui reprenait le chemin de son premier nid.

Or, ce nid se trouvait depuis lors occupé par des fourmis fuligineuses, qui différaient un peu des habitudes des premiers habitants. La croupe noire de ces derniers était rayée de petits filets dorés qui les rendaient facilement reconnaissables.

M. Levallois s'attendait à un conflit, ou tout au moins à un accueil discourtois. Point du tout. Les petites fourmis, si revêches habituellement, firent fête aux émigrantes; elles les caressaient avec leurs pattes et échangeaient avec elles des mouvements d'antennes continuels. Pendant ce temps-là, loin de s'arrêter, la procession des fugitives allait toujours croissant et finit peu à peu par s'engouffrer tout entière dans les profondeurs de la fourmilière noire. Bientôt il ne resta plus dehors un seul des colons. Ils s'étaient tous très-spontanément annexés.

« Ce qui est digne de remarque et ce que j'ai pu vérifier à mon aise, dit le chroniqueur de ce fait curieux, c'est que l'alliance dura et que la fusion s'opéra. Pendant deux ans, j'ai vu les fourmis rayées prendre part, sur un pied complet d'égalité et non comme esclaves, aux travaux de leurs camarades. En 1866, elles étaient en très-petit nombre, et, cette année, à peine en ai-je aperçu quelques-unes. Cela tient évidemment à une question de reproduction. »

— On a mis aux enchères, le 18 décembre, au plus offrant et dernier enchérisseur, dans la salle de vente de la rue Neuve-des-Bons-Enfants, par le ministère de Me Perrot, commissaire-priseur, le testament autographe de la reine Anne d'Autriche, femme de Louis XIII et mère de Louis XIV.

Cet acte précieux, qui devrait occuper une place d'honneur dans les collections des archives impériales et qu'on s'étonne de voir vendre ainsi, porte l'initiale de la reine à chaque page et les parafes de « Henri de Guénégaud et de « Michel Letellier, conseillers notaires du roy, maison et « couronne de France »; enfin on lit à la dernière page ces mots écrits de la main de Louis XIV :

J'approuve le présent testament. LOUIS.

Voici en grande partie ce que contiennent ces cinq grandes pages in-folio.

La reine-mère, en son lit, malade, au château neuf de Saint-Germain-en-Laye, et néanmoins saine d'esprit, sachant combien l'heure de la mort est incertaine, et ayant lieu d'appréhender de n'avoir pas le temps d'expliquer ses intentions pour les choses qu'elle désire être faites après son décès, dicte, en toute liberté, ses volontés dernières.

Elle désire mourir dans la crainte de Dieu, espérant que le Père et le Fils et le Saint-Esprit voudront bien recevoir son âme dans le ciel. Elle ordonne que son corps soit porté à Saint-Denis, à côté du feu roi, son époux (ce mot d'époux a été biffé et remplacé par celui de *seigneur*), et son cœur à l'église du Val-de-Grâce, chapelle Sainte-Anne. Pour l'extraction de ce dit cœur, elle défend expressément de faire autre chose qu'une ouverture au côté. Ses funérailles devront être accomplies sans aucune cérémonie.

Par divers legs, elle donne : à Mlle Marie-Louise d'Orléans, sa petite-fille, un million de livres, à prendre sur sa dot, et sur ses cinquante mille livres de rente; à la marquise de Souvie, trente mille livres; à la comtesse de Flex, trente mille livres; à la duchesse de Noailles, quinze mille livres; à Mme de Vergi, trente mille livres; à Mme Motteville, trente mille livres; à Mme de Beauvais, trente mille livres; à Mme Testu, vingt mille livres; à divers nommés dans l'acte, soixante mille livres; à M. d'Argouges, président du parlement de Bretagne, trente mille livres; au sieur Tubeuf, son surintendant, cent mille livres; au sieur Bertillot, son trésorier général, soixante mille livres; aux sieurs de Foullon, de Lavau, et autres personnages, gentilshommes, officiers et domestiques de sa maison, des sommes diverses s'élevant à un chiffre important.

Elle prie le roi de faire valoir les fonds et assignations qu'il lui a accordés pour ses dépenses ordinaires et extraordinaires de la présente année, et de trouver bon que le trésorier général de sa maison reçoive ce qui sera échu de sa rente viagère jusqu'à la fin de l'année, afin que ceux de ses officiers qui ont fait des avances soient payés. Elle demande également au roi d'avoir pour agréable de faire valoir ce qui lui reste dû des deux cent mille livres dont il a ordonné le fonds cette année pour les bâtiments du Val-de-Grâce, et de vouloir bien faire un fonds de pareille somme pour l'année prochaine, afin que l'on puisse parachever lesdits bâtiments.

Elle rappelle au roi la promesse qu'elle en a reçue de favoriser les principaux officiers de sa maison et ses domestiques.

Elle ordonne que les religieuses de son oratoire du Louvre soient reçues à l'abbaye du Val-de-Grâce, où elle fonde une messe basse perpétuelle, qui sera dite à son intention chaque jour.

Enfin, elle constitue pour ses exécuteurs testamentaires les sieurs Letellier, un des notaires; Colbert, intendant des bâtiments; d'Argouges, premier président au parlement de Bretagne, et Tubeuf, président en la chambre des comptes de Paris.

Soyez donc « fille, femme et mère de roi, » comme dit Bossuet, pour que la dernière expression de votre pensée, pour que votre testament s'étale sur la table graisseuse d'une vente publique, et qu'il s'y vende au premier venu qui en offrira quelques francs de plus que ses concurrents!

SAM. HENRY BERTHOUD.

NOËL

La fête de Noël est célébrée avec un grand empressement par toutes les nations chrétiennes. A Paris, où pourtant la

population est passablement sceptique, il y a toujours foule aux messes de minuit des différentes paroisses; puis, dans maintes maisons, on se réunit en famille pour réveillonner. Dans les provinces du centre et de l'ouest de la France, dans le Berry, le Poitou, et surtout en Bretagne, l'anniversaire de la Nativité est l'objet d'une ferveur extrême. Les paysans partent des fermes isolées, ils se réunissent en groupes qui se grossissent le long du chemin, et, à travers la neige, ils se dirigent vers la petite église du village, éloignée parfois de plus d'une lieue, cette humble église où les cierges sont allumés et dont on entend tinter les cloches à travers les rafales du vent.

En Allemagne, en Angleterre, en Russie, la fête de Noël donne lieu à plus de solennité encore. C'est, à cette occasion, et non pas au jour de l'an, que l'on échange les visites et les cadeaux. Les maisons sont ornées de branches de houx; on dresse pour les enfants des arbres symboliques tout chargés de petites bougies et de joujoux. Puis, à l'heure de minuit, un plantureux souper réunit les membres de la famille et les amis intimes. On porte des toasts, on danse, on se livre à mille divertissements.

Le plum-pudding règne en maître dans les christmas anglaises. Il semblerait aux familles britanniques que la naissance de l'enfant de Bethléem n'a pas été convenablement célébrée, si l'on ne dévorait pas plusieurs kilogrammes de l'indigeste gâteau. En France, le boudin a le pas sur le plum-pudding. Pourtant, ce produit de la cuisine anglaise commence à s'introduire dans nos mœurs; il en est de même de l'arbre de Noël avec ses lumières et ses bibelots.

Quiconque s'est trouvé à Londres le jour de Noël a gardé bien certainement le souvenir des crieurs de chansons de christmas, ces types d'individus enroués et déguenillés qui s'emparent du pavé et offrent, moyennant un demi-penny, des pièces de poésies composées pour la circonstance. Le petit croquis que nous publions est pris sur le fait, et il nous a semblé intéressant de le reproduire comme un échantillon des mœurs anglaises.

A. Darlet.

LES CHUTES DE L'OTTAWA

L'Ottawa, qui donne son nom à un district du Haut-Canada, est un cours d'eau important qui peut passer pour un des affluents du Saint-Laurent, bien qu'avant de s'y jeter il s'écoule dans le lac des Deux-Montagnes. Son cours est de près de deux cents lieues. Ses eaux limpides et verdâtres forment plusieurs cascades pittoresques, entre autres le *Saut du Chat* et la *Chaudière*.

Pour rendre possible la descente de cette dernière chute d'eau on est parvenu à établir du bassin supérieur au bassin inférieur une série de plans inclinés, encaissés entre deux murailles de béton, qui tracent un chemin à peu près sûr à des cribs ou radeaux qu'on laisse glisser d'une pente à l'autre. Le crib a vingt-cinq mètres de large environ; il est formé de solides pièces de charpente unies par des poutres transversales. Si rapide qu'il descende le courant, l'eau, plus rapide encore, inonde l'arrière du radeau et souvent même les voyageurs qui y sont installés. Ceux-ci, du reste, ne sauraient se tenir trop solidement aux poutres, car la vibration du plancher et les chocs auxquels il est exposé pourraient suffire à leur faire perdre pied. Du reste, les accidents sont rares, et si le navigateur novice a le plus souvent à souffrir de quelque chose, c'est des nerfs, qui ne manquent jamais d'être fortement tendus pendant cette curieuse locomotion.

Francis Richard.

COURRIER DU PALAIS

Coda Zabetta et sa bande. — Un peu de merveilleux. — Le diable s'en mêle. — De l'assistance prêtée à la gendarmerie par les populations rurales. — Un bon point à Quaranta. — La Précaution de Nardi. — Un volé sans rancune. — Tel maître, tel valet. — Encore un bon point à Nardi. — Un mariage impromptu. — Les voleurs de la poste russe. — Belle organisation. — Les privilèges de la hiérarchie et du talent.

Quatre condamnations à mort, deux condamnations à vingt ans de travaux forcés, trois à dix ans, une condamnation à quinze ans, une autre à huit ans de la même peine, un acquittement: tel est le dénoûment du procès d'Aix.

Coda Zabetta, le chef de la bande, avait annoncé que ses compagnons et lui seraient délivrés avant le jour du verdict; la prédiction ne s'est pas réalisée; les sauveurs ne sont point accourus, et je crois que le brigand lui-même ne les attend plus, si j'en crois les paroles qu'il a prononcées en entendant l'arrêt qui prononçait contre lui la peine capitale:

« Je serais heureux de mourir demain, car je suis las de faire le mal. »

Un type vraiment que ce Coda Zabetta, et qui, en un autre temps, aurait fort bien pu devenir un héros de légende, et par certains traits un héros d'opéra-comique. En plusieurs occasions, on l'aurait pu croire servi et protégé par des influences mystérieuses et des êtres invisibles.

Lorsqu'il quitta pour la maison d'arrêt d'Aix la prison de Marseille, où il avait été tenu au secret, on lui donna un pain. Il arriva à Aix avec le pain; le directeur de la maison d'arrêt connaissait son homme de réputation, et le fit fouiller avec un soin tout particulier. On ne trouva rien dans ses vêtements. Le directeur eut alors l'idée de partager par moitié le pain de Coda Zabetta. Un couteau y était caché en pleine mie.

A Aix, Coda Zabetta était aux fers toute la journée; il était absolument isolé de ses camarades et enfermé dans une espèce de guérite à la porte de laquelle un soldat faisait sentinelle. Or, à cette époque-là, il y avait un prisonnier venu d'Alexandrie, qui avait réussi à dissimuler une somme de cinq cents francs en pièces d'or turques. Cette somme lui fut volée un jour. Où se retrouvait-elle? Dans une des manches de la chemise de Coda Zabetta.

Franchement, il ne serait pas bien difficile de mêler le diable à tout cela, et peut-être bien certaines gens feront-ils aussi honneur à maître Méphisto d'une crinoline de femme qu'on trouva un beau jour perchée sur les murs de la prison, dans le voisinage de la cellule du capitaine Coda, et dont les ressorts d'acier pouvaient se métamorphoser fort aisément en limes et en scies.

Avant d'être pris avec sa bande, Coda Zabetta avait certainement trouvé deux excellentes alliées dans la peur et l'apathie des habitants du pays qu'il remplissait de ses exploits. Interrogez les *reporters* du procès, ils vous apprendront à ce propos les choses les plus étranges qu'ils ont apprises dans les rares loisirs que leur laissait l'audience. Les gendarmes faisaient-ils patrouille, ils trouvaient toutes les habitations fermées dans la campagne. Heurtaient-ils à une porte pour questionner les paysans, les lumières qu'ils avaient vues briller s'éteignaient aussitôt, et plus rien ne bougeait, plus rien ne parlait, plus rien ne soufflait dans la maison.

Une fois ces pauvres gendarmes, si peu encouragés, rencontrent un homme qui gémit et se lamente. Les brigands viennent de le dépouiller.

« Vite, remontez dans votre voiture, lui dit le brigadier; nous allons y monter avec vous et nous nous mettrons à la poursuite de vos agresseurs. »

L'autre refuse. Pas moyen de le décider.

— Alors, donnez-nous votre voiture, et nous allons tâcher de rejoindre les bandits.

— Non, non, non.

Et ce brave de remonter seul dans sa voiture, de fouetter son cheval, et de le lancer à fond de train en plantant là les gendarmes.

Le sang-froid de Coda Zabetta s'est rarement démenti; seulement il avait parfois une façon d'établir un fait qui lui semblait important pour sa défense, que le jury, avec la meilleure volonté du monde, ne pouvait pas trouver péremptoire. Il s'agit de l'attaque d'une diligence. Un témoin dépose.

— Monsieur le président, dit Coda, demandez-lui si j'étais à droite ou à gauche de la voiture quand je l'ai mis en joue.

Le témoin. — A droite, parbleu!

Coda. — Eh bien, j'étais à gauche. Voyez.

M. le président. — Et s'il avait répondu: « A gauche, » vous auriez bien pu nous dire: « J'étais à droite. » C'est fort habile.

Coda. — Tous les camarades le diront; j'étais à gauche.

Malheureusement pour Coda, il est bien permis à la justice de n'avoir pas une confiance absolue dans « les camarades. »

Quaranta est un des quatre condamnés à mort; c'est bien le moins qu'on rappelle qu'il a eu un jour un bon mouvement. La bande avait mis la main sur un voyageur. On lui avait pris son argent; on lui prenait sa montre.

— Ah! dit-il, je suis un pauvre employé; ma montre me fera bien défaut.

— Eh bien, dit Quaranta, puisque tu es un pauvre employé, on te laissera ta montre; et il lui rendit l'argent.

Nardi est comme Coda Zabetta, un homme de tête et qui a réponse à tout. On trouve sur lui cinq pistolets ou revolvers. On s'étonne, il répond simplement qu'il en fait commerce.

— Mais toutes ces armes sont amorcées.

— Ah! c'était pour le cas où des acheteurs auraient demandé à les essayer.

Dans les procès de ce genre, le comique et le tragique alternent d'ordinaire, et il ne manque pas de témoins pour jeter un peu de gaieté dans l'audience.

Vous souvient-il d'une jolie chanson de M. Nadaud, qui s'appelle *l'Aimable Voleur*? C'est un bandit aux manières exquises qui détrousse un voyageur avec une courtoisie exquise, seulement au bout de ses politesses, il y a, à chaque couplet, un refrain,

Mais vous voyez ces pistolets...

Et le voyageur de supplier le voleur d'accepter sa montre, sa bourse, jusqu'à ses habits.

Nous n'avons pas eu à Aix le type de l'aimable voleur de Nadaud, mais nous avons eu celui de son aimable volé.

M. Mouren, un architecte de Marseille, et certainement un homme d'esprit, de sens et de belle humeur, suivait la grande route dans son cabriolet. Soudain la bande de Coda se rue sur la voiture. Un des brigands mit M. Mouren en joue.

« Vous comprenez, dit le témoin à la Cour, que je voyais bien ce dont il s'agissait. Je me hâte de leur crier: « Je mets à votre disposition tout ce que je puis avoir sur moi. » Celui qui avait arrêté la voiture continuait à me tenir en joue, et alors un autre individu, tenant à la main un revolver, s'est avancé pour me fouiller. Il ne me parlait pas, mais il me faisait signe que j'avais une montre; je me hâtai de la lui donner en déchirant le cordon. Il me montra encore mon pince-nez; je le lui offris aussitôt... J'avais soixante francs en or dans une poche de mon gilet et dans l'autre cinquante-deux sols; je lui donnai tout... Je leur fis observer que mon cheval était très-difficile, et c'est Coda qui se chargea de le tenir... Du reste, après cela, ils ont été très-convenables pour moi, quoiqu'ils me tinssent toujours le revolver sur la poitrine... Comme j'avais perdu ma casquette et que je leur disais: « Mais au moins ne me laissez pas enrhumer, » ils s'employèrent à me la retrouver le plus vite possible, après quoi ils me dirent: « Vous pouvez aller! »

Le domestique dépose après le maître. On lui a enlevé son porte-monnaie; mais qui a été volé? Les voleurs: le porte-monnaie était vide. Cependant notre homme ne perd pas la tête. On lui prend deux cigares dans sa poche. « Puisque vous me prenez mon argent, dit-il, au moins laissez-moi de quoi fumer. »

Et Quaranta, car c'était Quaranta qui le fouillait, lui rendit ses deux cigares. Toujours magnanime Quaranta! Aussi le témoin ajoute-t-il: « Il a été très-gentil. »

Bref, le domestique n'a pas paru moins content des voleurs que le maître.

« Tel maître, tel valet. » Vous connaissez le proverbe.

Et maintenant la morale de ce procès, si vous en demandez une, c'est, à mon avis, qu'on fera bien de faire au plus vite un chemin de fer entre Avignon et Digne et entre Digne et Draguignan.

Un petit tour à l'étranger, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. La scène se passe en Angleterre, à la cour des divorces.

M. Porter se grise continuellement, M. Porter maltraite Mme Porter, du moins Mme Porter l'affirme et elle supplie les juges de briser sa chaîne... une chaîne qui n'a pas plus de deux mois! N'est-ce pas vraiment une pitié?

C'est que, même en un temps où les mariages ne se font pas toujours avec beaucoup de précautions, celui-ci s'est conclu d'un façon si originale.

On frappe un jour à la porte de M. N...

La porte s'ouvre. Le domestique se trouve en face d'un monsieur de trente-cinq ans environ, dont l'extérieur est empreint de *respectability*.

— Mon maître est à la campagne. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Je voudrais parler à l'une des servantes.

— A laquelle?

— Peu m'importe.

Les servantes prenaient leur thé; c'est à qui ne se dérangera pas.

— Eh bien, j'irai, dit une grosse paysanne bien en chair et haute en couleur.

C'est la nourrice.

Elle va à la porte, et salue l'étranger.

— Vous êtes une des servantes de M. N...?

— Oui, monsieur.

— Je suis veuf et marchand de vin; il me faut une femme absolument. J'ai entendu dire beaucoup de bien des domestiques de M. N... vous me conviendrez parfaitement.

Et, huit jours plus tard, la nourrice devenait Mme Porter.

Au bout de deux mois elle voulait ne plus l'être; hélas! elle l'est encore, et elle le sera. Si elle est malheureuse en ménage, pourquoi s'est-elle jetée si inconsidérément dans le gouffre conjugal?

Et puis les juges n'ont pas trouvé que les griefs de Mme Porter fussent assez solidement établis, pour qu'on lui pût donner la liberté de se remarier plus mal encore peut-être.

La Russie, qui ne se met pas souvent en frais de procès curieux, nous en promet un fort étrange. Il s'agit de malversations, de détournements de lettres par des employés des postes. Les accusés sont au nombre de cinquante. Les valeurs soustraites s'élèveraient, dit-on, à plus d'un million depuis 1862.

Mais voici où est la nouveauté de l'affaire.

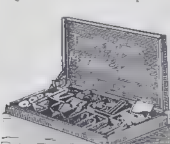
Les accusés (ils sont au nombre de cinquante) formaient une véritable association qui avait un chef et des sous-chefs. Le produit des vols était partagé tous les mois. Le chef prenait 25 pour cent, chaque sous-chef 10 pour cent. Les employés subalternes avaient le reste; des primes étaient accordées à ceux qui avaient le mieux travaillé, c'est-à-dire le plus volé. On reproche avec raison aux Russes de trop imiter les autres peuples; leurs commis infidèles me semblent néanmoins, à les juger sur ces échantillons, avoir quelque originalité et quelque invention dans l'esprit.

Maître Guérin.

COURRIER DES MODES

La dernière semaine de l'année rappelle les journées les plus animées de l'Exposition. Tout le monde circule, les magasins se remplissent de visiteurs, les rues sont encombrées de voitures, et chacun porte quelque emplette et médite sur celles qui lui restent à faire.

Quelle belle semaine pour ceux qui espèrent des cadeaux!



La jolie machine à coudre, dite *silencieuse*, de la maison Polack Schmidt et Ce, attire dans les magasins de l'Agence générale, 45, rue de Richelieu, un grand nombre de visites. La coquetterie de ce joli petit meuble séduit toutes les femmes. Avoir une machine à coudre pour ses étrennes est depuis un mois le rêve d'une foule de jeunes filles, et je sais bien des mères qui ont réalisé ce désir en allant à l'Agence générale choisir l'objet envié.



EXPÉDITION D'ABYSSINIE. — EMBARQUEMENT D'UN ESCADRON DE CIPAYES DANS LES ENVIRONS DE BOMBAY; dessin communiqué. — Voir le Bulletin.

On peut voir ici sur un mignon cliché le dessin de l'écrin qui renferme les guides; il complète les renseignements que je vous ai donnés dans notre dernière causerie.

On a pu voir sur la machine à coudre Polack Schmidt un coffret placé sur la table qui sert à garantir le mécanisme lorsque la machine est au repos, et en même temps à entreposer l'ouvrage pendant qu'on travaille. Les perfectionnements apportés avec beaucoup de soin et d'intelligence aux machines silencieuses sont dignes des plus grands éloges et justifient le succès qu'elles obtiennent en ce moment.

Il faut aussi remarquer que les constructeurs ont limité leurs bénéfices pour engager les femmes à venir à eux, et que les leçons gratuites qui sont offertes à l'Agence générale sont appréciées par ses nombreuses clientes.

L'exposition des objets d'étrennes de la maison Seugnot, 28, rue du Bac, est dans tout son éclat. Je n'ai point manqué de lui faire ma visite.

On sait quel luxe la maison Seugnot déploie dans cette semaine, de Noël au jour de l'an; les salons sont encombrés de boîtes, de coffrets, de paniers, de sacs, etc. Il y en a de toutes les grandeurs et de toutes les formes.

J'ai remarqué cette année, comme véritable nouveauté, des boîtes en broderies chinoises. Les broderies ont été achetées à l'Exposition du Champ de Mars, elles sont magnifiques.

On peut citer aussi la poupée que l'on nomme *cocotte;* je pense qu'elle a reçu ce nom parce que le chapeau qui lui sert de coiffure a justement la forme des cocottes en papier.



LE NOUVEAU PHARE DU PORT SAINT-PIERRE, A GUERNESEY, d'après une photographie. — Voir page 818.

Du reste la poupée est fort bien vêtue, sa figure est très-jolie, elle a un chignon, des boucles en tire-bouchons, des falbalas de gaze et de satin, enfin tout l'accessoire obligé d'une mise élégante. Un peu conservatrice de la crinoline, ce gracieux spécimen des modes du jour a la jupe et le corsage suffisamment bouffants pour que l'intérieur puisse contenir ces délicieux bonbons dont nous sommes toutes friandes et dont la maison Seugnot a su conquérir le monopole abrité sous son titre : *Aux bonnes étrennes*.

ALICE DE SAVIGNY.

TANGER

La ville de Tanger, qui fait face à Gibraltar, est beaucoup plus importante par sa situation que par son commerce et sa population. Bâtie en amphithéâtre, sur la pente d'une colline qui regarde la mer, elle est pourvue d'une baie spacieuse formant un magnifique cadre à ses maisons blanches. Une petite rivière vient se jeter au sud de la baie. Elle était autrefois navigable; aujourd'hui elle est fort engorgée par les sables. Sur cette rivière sont les restes d'un pont romain, un des rares souvenirs qui rappellent la grandeur de l'ancienne Tingis, dont le nom, comme celui de Tanger, dérive de l'arabe *Tandja*.

Tingis baptisa, sous le règne de Claude, la Mauritanie tingitane, dont elle était le chef-lieu. Elle passa ensuite aux Wisigoths d'Espagne; puis successivement aux Arabes, à diverses dynasties maures et aux Portugais. Au XVIIe siècle, Alphonse VI la céda, à titre de dot, à sa sœur Catherine, qui epousait Charles II d'Angleterre. Les Anglais n'en restèrent possesseurs que de 1662 à 1684, annee où ils abandonnèrent la ville aux Marocains, après avoir fait sauter le môle qui abritait le port. On n'a pas oublié le bombardement de Tanger par les Français en 1844.

Intérieurement, la ville est loin d'offrir un spectacle aussi coquet qu'à l'exterieur. Sauf la rue principale, qui la traverse de part en part de l'est à l'ouest, toutes les autres sont tellement etroites et tortueuses, qu'à peine trois personnes peuvent y passer de front.

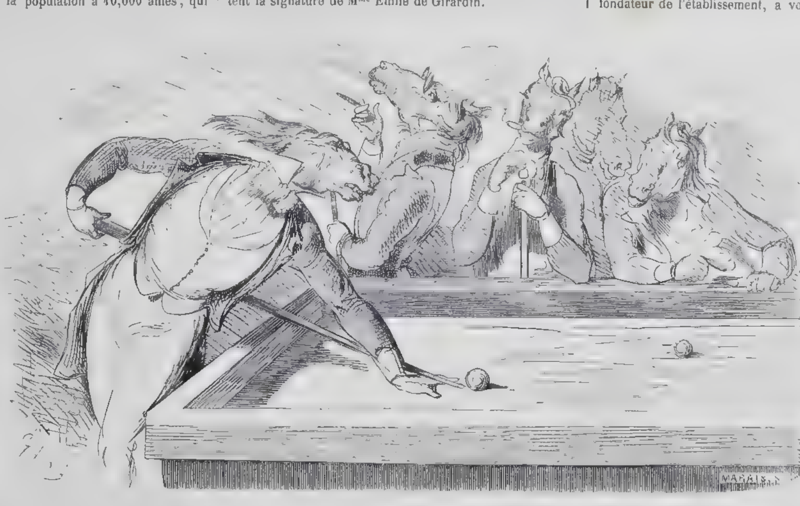
Tanger se divise en trois quartiers bien distincts : la Kasbah, le quartier des Européens ou le quartier des Consuls, et le quartier des Indigènes. La Kasbah est un palais fortifié qui domine la ville et le golfe. Parmi les mosquées, la plus importante, El Jama Kebir, est surmontée d'une tour en faïence de couleur d'un très-gracieux aspect. Les juifs ont à Tanger plusieurs synagogues, et les catholiques romains une eglise et un couvent. On estime la population à 10,000 âmes, qui peuvent se repartir ainsi : 5,700 Marocains, 2,500 juifs, 1,400 nègres, 300 Berbères et une centaine de chrétiens.

La ville est entourée de murailles flanquées de tours de distance en distance. Elle est percee seulement de trois portes, dont deux donnent sur le port. Ce sont celle de la Marine (Bâb-el-Mersa) et celle des Tanneurs (Bâb-el-Debbag-hirs). La troisième est la porte de Tétuan. Notre vue de Tanger est prise du marché aux chameaux, qui fait face à cette dernière porte. Au loin apparaissent le detroit de Gibraltar et la côte d'Espagne, distante d'une quarantaine de kilomètres environ.

HENRI MULLER.



LA REINE DE LA VANITÉ, dessin de M. Gustave Doré. (Extrait des *Contes d'une vieille fille*)



M. MARTIN DE MONTMARTRE, dessin de M. Gustave Doré. — (Extrait des *Contes d'une vieille fille*)

CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NEVEUX

PAR Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

Nouvelle édition, illustrée par GUSTAVE DORÉ. — Un beau vol. gr. in 8°. Prix : broché, 8 fr.; demi-reliure chagrin avec tranche dorée, 12 fr. Michel Lévy frères, éditeurs.

« Jamais une mère n'oserait dire tant de folies à ses enfants, » c'est ainsi que l'auteur de ce livre charmant explique avec modestie le titre qu'il a choisi. La modestie est, en littérature, plus que partout ailleurs, une chose belle et rare; cependant nous ne pouvons nous empêcher de songer qu'elle a été poussée ici un peu trop loin, car ces petits recits sont conçus avec un art extrême et racontés avec un style exquis qui les placent tout simplement à côté des meilleurs modèles du genre. Pour prouver que notre éloge n'est nullement exagéré, il nous suffira de dire qu'ils portent la signature de Mme Émile de Girardin.

Tous les écrivains, même parmi les plus renommés, n'ont pas reçu de la nature le don de savoir parler aux enfants. Ne vous y trompez pas : c'est là une tâche qu'il n'est guère aisé de remplir. Pour captiver un auditoire de bambins, pour séduire leur fraîche imagination, pour satisfaire aux exigences de leur insatiable curiosité, pour leur présenter une idée morale sous l'habit diapré de la fantaisie et en sonnant la fanfare de la gaieté, il faut bien connaître les enfants, il faut les aimer surtout et comprendre à quel point leurs premières impressions sont vivaces et profondes.

Ce n'est donc pas au hasard qu'une mère de famille peut prendre le livre de contes qu'elle mettra dans les mains de ses enfants. Elle doit le choisir avec un soin extrême, et éviter ces recueils de divagations saugrenues, sans esprit et sans style, qui se fabriquent journellement et qui paraissent assez bons du moment qu'ils ne seront lus que par des enfants. Ce n'était pas ainsi que l'on jugeait les choses autrefois; les esprits les plus fins et les plus distingués, les moralistes les plus éminents ne dédaignaient pas de mettre leur plume autorisée au service des petits êtres qui représentaient l'avenir de leur pays. Les *Contes de Perrault* ne sont-ils pas de veritables chefs-d'œuvre ? Et combien d'ouvrages graves, pompeux et abstraits ont été précipites dans les profondeurs de l'oubli, tandis que ce livre, écrit pour les enfants, demeure, en dépit des annees, toujours jeune, toujours recherché, toujours célèbre!

Au même titre, les *Contes d'une vieille fille à ses neveux* méritent une place exceptionnelle dans la litterature enfantine. Nous ne pouvons donc que feliciter les editeurs de la bonne idée qu'ils ont eue de publier une nouvelle édition de l'excellent ouvrage de Mme de Girardin, auquel les illustrations de Gustave Dore ajoutent un attrait de plus. Au moment du jour de l'An nous ne pouvons mieux faire que de le recommander à nos aimables lectrices, bien qu'à vrai dire la reputation de l'auteur lui soit déjà une très-ample et plus que suffisante recommandation.

X. DACHÈRES.

LE LUXE A PARIS

OUVERTURE DES SALONS DE LA MAISON AUGUSTE KLEIN

DE VIENNE (AUTRICHE)
à Paris, boulevard des Capucines.

Le rendez-vous général du Paris mondain du Paris lettré et du Paris artistique, de tout ce monde élégant qui se meut sur nos boulevards, s'est décidement transporté au boulevard des Capucines, qui, par la richesse de ses magasins, son Grand-Hôtel, son nouvel Opéra et sa nouvelle salle de Vaudeville, tend de plus en plus à absorber la vogue dont, sous divers noms et à diverses époques, le boulevard des Italiens, en autocrate absolu, avait joui jusqu'à présent

Parmi les monuments et les magasins qui s'élèvent, comme par enchantement et avec une rapidite vraiment féerique, nous donnons aujourd'hui la vue d'un magasin splendide, ouvert depuis quelques mois seulement et que l'on pourrait, à juste titre, appeler le temple des merveilles. A la veille du jour de l'An, M. A. Klein, qui est le fondateur de l'établissement, a voulu ménager à nos élégantes parisiennes et à tous les amateurs d'œuvres d'art et de curiosité une agréable surprise en ouvrant ses salons du 1er étage.

L'ouverture de ces salons est l'événement de la semaine; ils surpassent en luxe, en opulence et en goût vraiment artistique tout ce qu'on a vu dans ce genre à Paris; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la foule s'y presse, attirée par les mille séductions que le progrès de l'industrie artistique y a concentrées.

Pour conduire à ce musée où tout respire le vrai sentiment de l'art, on a construit un escalier de marbre blanc, en style neo-grec, d'une grande simplicite et d'un très-bel effet.

Les pilastres du rez-de-chaussée sont de marbre griotte, surmontés de consoles dorées, les soubassements sont de marbre noir et vert de mer. Au départ de la rampe, deux griffons se dressent, supportant des lampadaires; chaque panneau est orné des initiales A. K. entrelacées et ornementées.

Les jardinières et la rampe sont en vieil argent avec dorures; partout les plantes exotiques étalent à profusion leur beau feuillage. Lorsqu'on arrive à la hauteur de l'entre-sol, on suit une muraille qui, ainsi que les plafonds, est en marbre blanc avec ornements dorés, et on prend pied sur un dallage formé de marbres blanc, vert caspien et vert antique. Comme dans le bas, les pilastres sont de marbre griotte,

les chapiteaux sont en or moulu, le bandeau en vert caspien, les médaillons en jaspe rouge. Au milieu de l'escalier, une belle jardinière présente ses plantes aquatiques sur lesquelles retombe une nappe d'eau jaillissante; à droite et à gauche, des statues en vieil argent et dorées supportent des lampes antiques. Dans les magasins de l'entre-sol, qui sont d'un style Renaissance très-pur, toutes les boiseries sont noir et or.

Les murs et les plafonds disparaissent sous les sculptures et les camaïeux or et bleu, les meubles sont incrustés de larges bandes de faïence, bleues, rouges et jaunes.

Les deux cheminées, surmontées des armes d'Autriche, sont garnies de glaces biseautées qu'éclairent des cariatides tenant à deux mains des lampadaires; l'avant-corps est richement sculpté.

Les vitrines, toutes en glaces et en acier, poli et doré, reçoivent la lumière de candélabres du plus beau cristal, les croisées sont garnies de glaces gravées et disparaissent en partie sous leurs tentures de velours rouge, ornées de franges et de dessins noirs.

Au milieu de ce luxe d'installation, les œuvres d'art abondent : des statues et des statuettes en marbre et en bronze des sculpteurs les plus célèbres; des porcelaines des fameuses fabriques d'Autriche, de Sèvres et du Japon; des cristaux



EXPLOSION A LA PRISON DE CLERKENWELL, A LONDRES, dessin de M. Riou, d'après un croquis de notre correspondant. — Voir page 814.

de Bohême, des émaux, des garnitures de cheminées, des toilettes, des brûle-parfums, des baguiers, des plateaux, des écrins, des nécessaires de voyage, des encriers, des manchons de loutre avec aumônière, des lorgnettes-flacons, des pendules avec éphémérides, des flambeaux, des bougeoirs; enfin, des milliers d'objets d'un fini admirable, qui sont autant de chefs-d'œuvre d'exécution et dont nous avons déjà reproduit, par la gravure, dans notre numéro du 14 décembre, quelques spécimens qui ont figuré avec un éclat exceptionnel à l'Exposition universelle.

Tandis que l'on démolit le palais du Champ de Mars, lorsque les magnifiques produits qui s'étalaient derrière les vitrines sont déjà dispersés, nous sommes heureux de voir renaître une des spécialités les plus brillantes de l'Exposition, enrichie de tout ce qu'on a fait de nouveau depuis, et cela au centre même de Paris, par l'ouverture de magasins, tels que ceux de M. Auguste Klein, que S. M. l'empereur d'Autriche, lors de son séjour à Paris, a été un des premiers à visiter, et où bientôt tout Paris, à son exemple, s'empressera d'accourir.

Louis W.

PROBLÈME N° 81

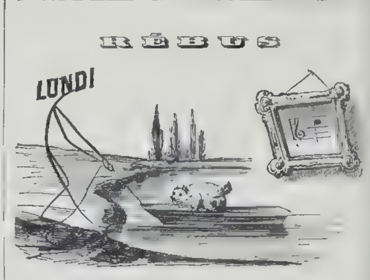
COMPOSÉ PAR M. GRAHAM CAMPBELL.



Les Blancs jouent et font partie nulle.

(Seront mentionnées les solutions justes parvenues dans la quinzaine.)

RÉBUS



Explication du dernier Rébus :

Un ami sûr est aussi précieux que rare.

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7. ÉMILE AUCANTE.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME



TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS CE VOLUME

